LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

—

1865

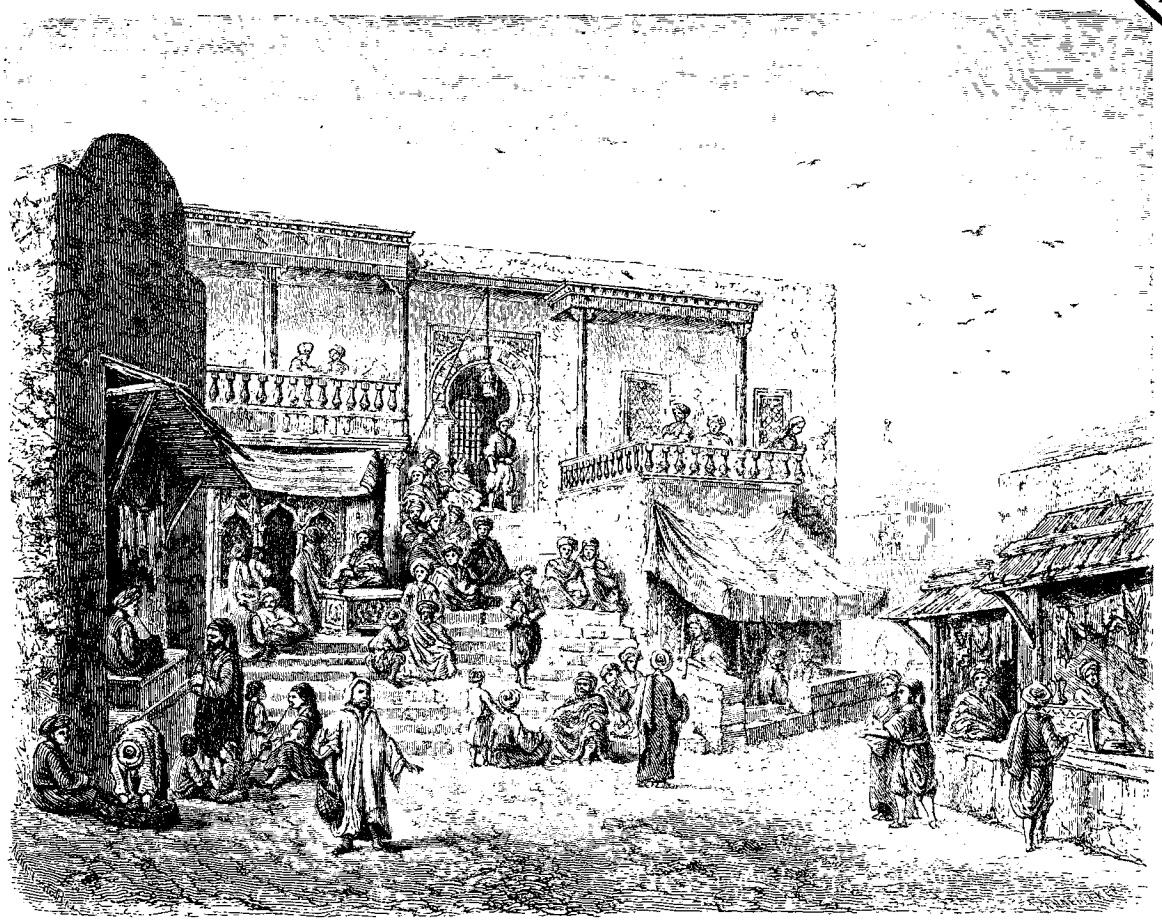
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

BIBLIOTHÈQUE



Café maure à Sidi-bou-Saïd, près Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

VOYAGE A TUNIS[1]

(AFRIQUE DU NORD),

PAR M. AMABLE CRAPELET.

1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Marseille à Tunis.

Le 7 mai 1859, le pavillon des Messageries impériales était hissé au grand mât du *Marabout*, et nous partions pour Tunis.

Après une traversée de deux jours, le navire mouillait dans la rade de Stora, jolie ville construite depuis la conquête de l'Algérie au bas du cap de Fer. Stora est le port de Philippeville : il ne reçoit guère que de petits bâtiments; la configuration du terrain n'a pas

1. Tunis, capitale de la Tunisie, est située à 36° 47′ 39″ de latitude septentrionale et à 7° 51′ de longitude orientale du méridien de Paris.

Parmi les relations modernes sur la Tunisie, il est surtout utile de consulter : *Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, par Shaw, traduction française, 2 vol. in-4, 1743; — *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger*, par Dureau de la Malle, 2 vol. in-8, 1838; — *Excursion in the Mediterrancan, Algier and Tunis*, par S. Grenville Temple, 2 vol. in-8; Londres,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

permis de lui donner plus d'importance; les grands navires à vapeur restent en rade.

De Stora, on peut se rendre par terre à Philippeville; la distance est de trois à quatre kilomètres que l'on franchit aisément à l'aide d'un petit service d'omnibus; mais plus d'un voyageur préfère longer cette belle côte en canot.

Philippeville, toute nouvelle et déjà florissante, a été bâtie, sous le règne de Louis-Philippe, en 1838, sur les ruines de l'ancienne cité romaine Russicada, en vue d'établir une communication directe de Constantine avec la mer. Son aspect est très-pittoresque; ses constructions sont élégantes, ses champs fertiles, ses montagnes couvertes de bois. Ses fortifications ne manquent pas d'un certain caractère. Elle est destinée à devenir le centre de transit et d'entrepôt de l'Algérie orientale avec l'Europe. Plus loin, à quelques kilomètres, les villages de Vallée et de Damrémont consacrent de grands souvenirs.

Le lendemain, Bone s'offrit à nos yeux, derrière une falaise, dans le fond ouest du golfe qui porte le même nom. Au nord de la ville, sa citadelle ou Kasba couronne une colline haute de cent cinq mètres. A six kilomètres s'élève majestueusement le mont Édough vers l'embouchure de la petite rivière Seybouse, dont les plaines s'étendent au sud. A quelques milles de la Seybouse, on rencontre la Bondjima.

Entre ces deux rivières, qui se joignent avant d'aller se perdre dans la mer, on aperçoit, sur un mamelon couvert d'orangers, de figuiers et d'oliviers, les restes d'Hippone. Cette ancienne ville, dont saint Augustin fut l'évêque, a éprouvé de nombreuses péripéties: résidence des rois numides, conquise par les Romains; détruite par les Vandales; rebâtie, dit-on, par Bélisaire; reprise et détruite par les Arabes, ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine.

Sous les Turcs, Bone était d'un aspect misérable et triste; elle est aujourd'hui agréable, on pourrait presque dire élégante et coquette; elle semble vouloir reconquérir le surnom d'*Aphrodisium* qui sert à la désigner sur les anciens itinéraires (peut-être le plus beau de ses temples était-il dédié à Vénus).

Les Arabes l'appellent Beled-el-Haneb (ville des jujubiers). En effet, ces arbrisseaux abondent alentour; on fait sécher leur fruit au soleil et on le conserve pour l'hiver. Mais ce ne sont là ni ses seuls produits ni même les plus considérables. « Les richesses de toute nature, dit M. Jules Duval[1], y sont réunies : terres d'une merveilleuse fécondité, eaux abondantes, bois magnifiques, minerais de fer. »

Quelques heures d'un sommeil paisible nous ont fait oublier les fatigues de la mer.

Nous sommes sortis de Bone à six heures du matin; le soleil levant était splendide; les montagnes nous paraissaient revêtues d'une teinte légère et d'une délicatesse infinie, quelque chose de doux et de vague entre le bleu et le rose.

Nous avons voulu visiter Hippone et ce que le temps a épargné de ses citernes, de ses hardis aqueducs et de ses larges quais. Nous avons parcouru les jardins de Saint-Augustin, situés à un mille; leurs allées bien alignées sont bordées de jujubiers, de mûriers, de figuiers, d'amandiers, de citronniers, d'orangers, dont les parfums nous enivraient. De temps en temps passait un Arabe à cheval ou un Bédouin en haillons. Ces apparitions, plus vivement encore que le spectacle de cette nature nouvelle, me rappelaient que je n'étais plus en Europe. Ils étaient en harmonie avec cette scène éblouissante; ils en étaient les vrais personnages; ils étaient chez eux; moi, j'étais un étranger : mon costume me semblait faire tache.

Ce ne fut pas sans regret que je m'éloignai de ces paysages délicieux. « Je veux y revenir un jour, » me disais-je comme tous les voyageurs dans leur premier élan d'admiration. Mais il y a longtemps que les philosophes ont remarqué combien nos désirs sont loin d'être en rapport avec la brièveté de notre vie : pour les épuiser tous il faudrait, sur la terre même, une éternité.

Nous sommes sortis de la rade de Bone par un mistral à tout briser.

La Calle, limite de la régence de Tunis, est la première ville que l'on rencontre en venant de Bone : elle est construite sur un rocher et entourée de tous côtés par la mer, excepté au sud; le rocher est blanc comme neige. Une compagnie d'infanterie en a la garde.

La Calle se relie à la terre ferme par une plage de sable. Dès que le mauvais temps arrive, elle se transforme en île. C'est le vent du nord-ouest qui la tourmente le plus.

Sa baie est, dit-on, peu sûre; des bateaux de pêcheurs s'y abritent de leur mieux.

La chasse autour de la Calle est abondante; on vend sur le marché de délicieuses bécasses, des perdrix grises, des lièvres, des sangliers petits, mais exquis.

En 1603, sous le règne de Henri le Grand, une compagnie de commerçants français avait obtenu du dey d'Alger l'autorisation de s'établir pour pêcher le corail dans une petite anse qui s'ouvre à peu près à quatre lieues de la Calle, du côté de l'ouest, à un endroit appelé le Bastion-de-France. En 1680, pendant la guerre avec l'Algérie, nos pêcheurs avaient abandonné ce poste isolé et étaient venus se fixer à la Calle. L'établissement fut incendié, en 1826 ou 1827, lors de la déclaration de guerre entre Alger et la France; de loin on en peut voir encore les murailles et se rendre compte de sa position.

La pêche du corail est encore aujourd'hui l'industrie

1835 : — *Univers pittoresque : Afrique moderne; Tunis*, par le docteur L. Frank; — *Précis historique*, par J. Marcel, Paris, 1850; — *Description de la Régence de Tunis*, par E. Pelissier, in-8, 1 vol., Paris, 1853; — *Notice sur la Régence de Tunis*, par M. J. H. Dunant, 1 vol. in-8; Genève, 1858; — *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, par M. V. Guérin, 2 vol. in-8; Paris, 1862.

1. *Tableau de l'Algérie.* Manuel descriptif et statistique de l'Algérie, contenant le tableau exact et complet de la colonie sous les rapports géographique, agricole, commercial, industriel, maritime, historique, politique, etc., à l'usage des administrateurs, des commerçants, des colons et des voyageurs en Algérie, par M. Jules Duval, avec une carte. Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

principale des habitants; mais ils ont une autre source de richesse assurée dans l'exploitation des forêts de liége qui couvrent au loin leur territoire; cette exploitation est déjà florissante dans les forêts de l'Édough; elle ne consiste pas à enlever simplement le produit naturel du chêne qui ne produit que le « liége mâle. » Quand on enlève ce liége, on a soin de laisser sur l'arbre la partie interne de l'écorce; il se forme alors très-lentement, pendant l'espace de huit ou dix ans, un liége élastique qu'on aplatit et qu'on livre en larges plaques au commerce.

Nous n'avons pas fait un long séjour à la Calle. Dès le lendemain, après avoir passé en vue du cap Carthage où je n'aperçus que quelques monceaux de pierres jetés çà et là sur le bord de la mer et deux arcades rongées par le temps, nous entrions, à sept heures du matin, par un soleil radieux, dans le port de la Goulette.

La Goulette. — Le lac de Tunis. -- Arrivée à Tunis.

Mon impatience d'entrer à Tunis était extrême : on m'y attendait; de Marseille un excellent ami avait eu la bonté d'annoncer mon arrivée. A bord du *Marabout* le lieutenant du bord vient me dire qu'un monsieur me demandait. C'était un charmant jeune homme, à la figure ouverte, aux yeux pleins de dévouement, M. Vaugavert, l'un des fils de l'honorable négociant de Tunis.

Je serre la main de mon capitaine et le remercie de toute la bonne sollicitude dont il m'a comblé à son bord. Je lui laisse un dessin de son navire, et à son état-major quelques croquis que j'ai faits pendant la traversée.

La Goulette est le port de Tunis. Les Italiens l'appellent *Goletta*. Ce nom semble désigner à la fois le bourg que l'on a devant soi en entrant dans la rade et un petit canal qui met en communication la mer avec le lac, à l'extrémité duquel Tunis est située. Ce canal, trop étroit pour de grands navires, passe à travers le bourg. D'un côté sont les maisons, une forteresse et une batterie, l'hôtel du gouverneur de la place, la paroisse catholique, l'établissement des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition; de l'autre, à côté de l'Arsenal et du bagne, les deux palais et le sérail que le bey habite lorsqu'il vient prendre les bains de mer. On n'oublie pas de montrer aux étrangers qui visitent la forteresse des canons vénitiens.

Le lac où l'on entre au sortir de la Goulette a environ dix-huit kilomètres de circonférence. En arabe, on l'appelle « petite mer, » *El-Bahyrah*. C'est en effet un bassin d'eau de mer. Il est triste d'être obligé de dire que, depuis une longue suite de siècles, c'est le réservoir de toutes les immondices de Tunis, qui s'y sont insensiblement accumulées, à ce point qu'en beaucoup d'endroits le lac n'a plus même soixante-dix centimètres de profondeur? Des ingénieurs français ont proposé aux beys, non pas de curer le lac, entreprise impossible, mais au moins de creuser et élargir au milieu le chenal que suivent assez péniblement les barques. Les beys, jusqu'ici, ont toujours refusé : les beys ne sont pas riches.

J'aurais autant aimé ignorer ce détail peu poétique lorsqu'à l'extrémité du canal je vis se dérouler devant moi la vaste nappe des eaux scintillantes, et à son extrémité Tunis. Si le fond du lac est noir et immonde, sa surface réfléchit un ciel d'or et d'azur. Pourquoi le regard chercherait-il à pénétrer sous ce miroir splendide? Pourquoi la rame irait-elle troubler la vase? N'était-ce pas l'occasion de redire :

Glissez! mortels; n'appuyez pas.

J'étais saisi d'admiration : les murailles blanches de la ville, inondées de la lumière éclatante du soleil, se détachaient vigoureusement sur les beaux fonds de cobaldt des montagnes. Les teintes blanches des murailles avaient la douceur du satin; çà et là les montagnes se coloriaient de rose et de bleu; sur le lac nageaient ou volaient des bandes d'oiseaux charmants, des grèbes, des mouettes, des cormorans et des flamants roses.

Tous mes souvenirs se réveillèrent pêle-mêle. Là, me disais-je, on a vu jadis les flottes des Phéniciens et les escadres romaines! Mes pensées me reportèrent au collége; j'avais quinze ans. Des noms illustres longtemps oubliés résonnaient à mes oreilles. Régulus, Scipion, Hamilcar, Hamon, Jules-César, Caton, m'apparaissaient comme des ombres; je les saluai; elles poétisaient pour moi cette plage inconnue; je ne crois pas qu'il y ait un cœur assez insensible pour n'être pas ému devant ces rives où tant de gloires se sont évanouies. Des épisodes plus modernes ne me touchaient pas moins : saint Louis est mort sur cette terre, et Vincent de Paul y a été esclave.

Après tout, sans ce prestige de l'histoire et les beautés de la nature, le trajet du lac par lui-même finirait par devenir peu agréable; l'eau manque assez souvent, et vous courez le risque de tourner sur l'axe de votre barque pendant des heures entières. Les barques indigènes à voiles latines qu'on appelle *sandales*, sont nombreuses, surtout aux jours d'arrivée des paquebots et lorsque des navires marchands ont jeté l'ancre devant la Goulette ou au-dessous de l'ancien cap de Carthage, aujourd'hui le cap Sidi-bou-Saïb.

On me fit remarquer, parmi plusieurs îlots, un petit fort abandonné qu'on nomme Chekli. Enfin nous arrivâmes sur le quai de la Marine et, par une avenue, à la porte de la mer (Bab-el-Bahar).

On me conduisit à l'hôtel de France à travers mille petites rues tortueuses qui, à première vue, ne me parurent pas avoir le moindre charme. Aussi fus-je agréablement surpris en entrant dans une très-jolie maison où règne une parfaite propreté. Tout était brillant dans de gais salons bien abrités du soleil. Je pris possession d'une chambre longue de cinq mètres sur trois de large; juste la place du lit, de la commode et d'une table. J'y passai une nuit délicieuse, surpris de n'avoir pas été réveillé par les moustiques ou les scorpions.

Le consulat. — Préparatifs de fête. — Une société française.

Le lendemain, mon premier soin fut d'aller au consulat de France. Je fus reçu gracieusement par le vice-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

consul, M. de Sainte-Foi. J'étais porteur de lettres de recommandation pour M. Léon Roches, consul général de France. M. Roches était absent; tout le consulat était sens dessus dessous. La grande cour arabe, si pittoresque, était envahie par les tapissiers, les menuisiers; on devait prochainement célébrer la victoire de Solferino. J'eus le plaisir de faire connaissance avec quelques membres de la colonie française.

De là j'allai présenter mes devoirs à la respectable famille Vaugavert et Gandolphe; j'étais heureux, j'avais déjà trouvé deux sociétés aimables; j'étais certain de ne pas être seul. J'aime beaucoup les voyages et je m'enthousiasme aisément dans les pays étrangers; mais il m'est doux d'y sentir, ne fût-ce que par un point, la présence de la patrie vivante.

Le lendemain, après avoir parcouru différents quartiers de la ville, je retournai au consulat.

On n'avait plus que deux jours pour faire les préparatifs de la cérémonie; j'offris mes services, et je composai un projet de décoration. J'ébauchai deux grands écussons aux armes de France, deux aux armes de Piémont, et une quantité de petits sur lesquels j'inscrivis le nom des victoires remportées avant la prise de Solferino. J'avais pour aide M. de S. F.; ce travail fut exécuté en badinant. Le jour suivant, toutes les peintures furent terminées : on dressa l'autel à six heures du soir.

De retour à l'hôtel, je terminais mon dîner solitaire quand un employé vint m'apporter un pli; c'était le consul qui, arrivé de sa maison de campagne de la Marsa, m'invitait. Quand j'entrai dans son salon, décoré avec goût, je me trouvai en présence de plus de quarante personnes : les unes faisaient de la musique, d'autres causaient, d'autres étaient groupées devant des œuvres de peintres distingués, entre autres les aquarelles de Cordouan qui ne pâlissaient pas à côté des portraits à l'huile de M. Monnier; ses pastels se détachaient de même parfaitement au milieu des ravissantes toilettes orientales des belles invitées.

Personne n'ignore tous les services que M. Roches a rendus à la France. Lors de nos guerres dans les montagnes d'Algérie avec l'Émir, il était interprète du général Bugeaud. Sur la toile de la grande et mémorable bataille de la Smala, au musée de Versailles, il est facile à reconnaître; Horace Vernet l'y a représenté descendant de cheval et apportant un ordre à son général[1].

Le lendemain à dix heures du matin, Français, Italiens, Algériens et protégés, étaient réunis pour assister à la cérémonie. C'était une bonne fortune pour moi. En quelle autre occasion aurais-je rencontré tant de cœurs sympathiques à la gloire et au souvenir de la patrie[2]?...

1. Depuis le voyage de M. A. Crapelet, M. Léon Roches a été envoyé comme ministre plénipotentiaire au Japon, et remplacé dans la Tunisie par M. de Beauval.

2. L'auteur a publié dans l'*Illustration* un dessin représentant cette cérémonie. L'*Illustration*, premier grand journal illustré qui ait été publié en France, a été fondé, au commencement de 1842, par M. Édouard Charton avec le concours de MM. Paulin et Jacques Dubochet, éditeurs.

Mais c'est assez parler de moi; je dois autre chose aux lecteurs.

Histoire de Tunis.

Si un ami vous invite à visiter avec lui une personne qui vous est encore inconnue, vous lui demandez naturellement quelle est cette personne, et votre ami vous raconte, chemin faisant, son histoire. C'est aussi ce que les lecteurs ont sans doute à désirer du voyageur qui veut les faire entrer dans une ville étrangère. J'essayerai donc de résumer ici de mon mieux et le plus rapidement possible ce que j'avais appris de l'histoire de Tunis avant mon départ et pendant la traversée[1].

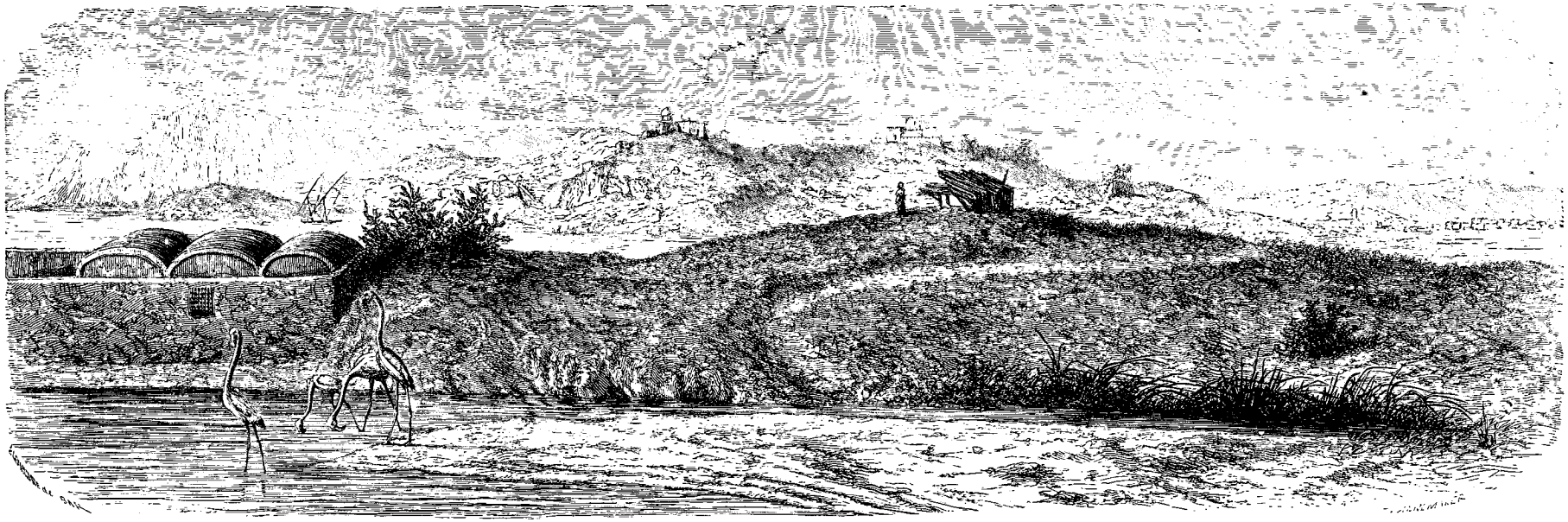
Les historiens croient que Tunis fut fondée à peu près au même temps que Carthage, c'est-à-dire vers l'année 900 avant l'ère chrétienne. Les écrivains anciens l'ont désignée sous les noms de *Thunetum*, *Tuneta*, *Tunes* et *Tunisum*; les Arabes l'appellent *Tounah*, *Tounet*, *Tounès*, mot qui, en phénicien, paraît signifier « habitation. » Selon la fable, la belle Harmonie, abandonnée sur le rivage africain par Cadmus, son ravisseur, mourut de désespoir, et ce fut autour du tombeau élevé par ses enfants à sa mémoire, que se sont groupés les premiers habitants de Tounès. Cette aventure, qui ne le cède pas en poésie à celle de la reine de Carthage, se passait quelque temps avant le déluge de Deucalion.

L'histoire devient plus positive vers le commencement de la première guerre punique, deux siècles et demi avant notre ère : dès ce temps Tunis avait une flotte considérable, qui s'unissait souvent à celle de Carthage dans des expéditions contre les Phocéens. Prise par Régulus, après la victoire navale qu'il remporta sur Hamilcar et Hamon, elle resta le quartier général de l'armée romaine jusqu'au jour où Régulus fut à son tour vaincu par le général lacédémonien Xantippe. Scipion la reprit ensuite, et depuis ce moment ses annales se confondent longtemps avec celles de Carthage, dont elle partage le sort. Elle fut, comme elle, détruite par le second Scipion, et, comme elle, se releva de ses ruines sous les empereurs.

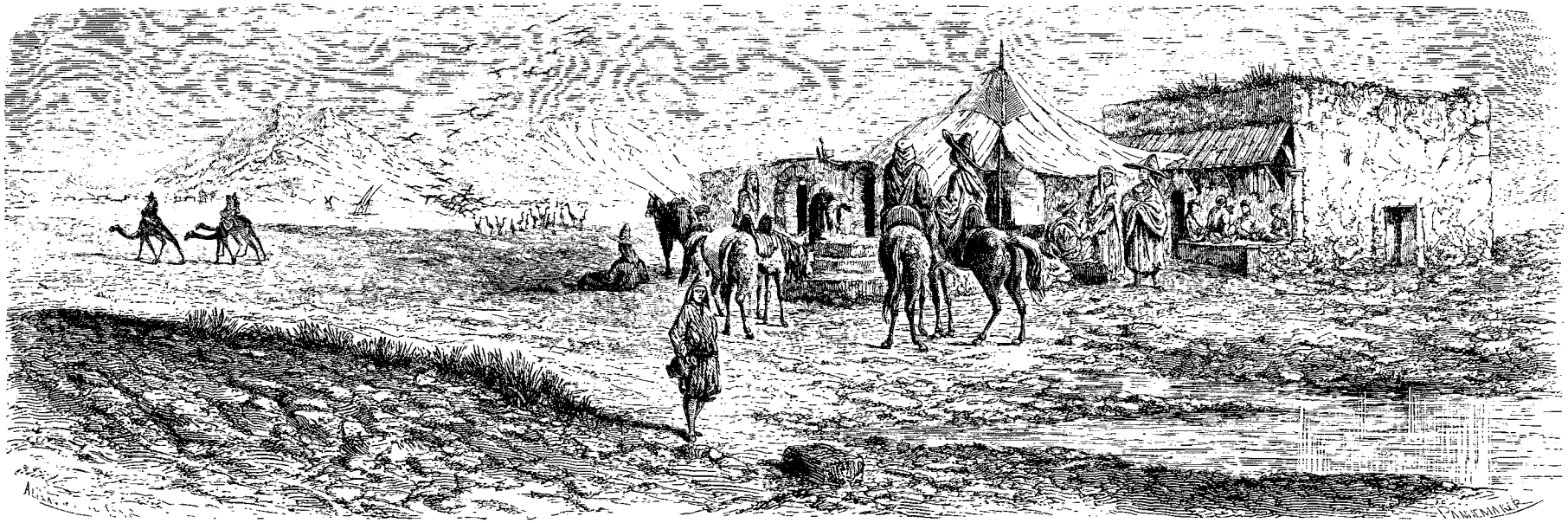
Après le partage de l'empire romain entre les trois fils de Constantin, en 337, les vicissitudes de Carthage et de Tunis sont si diverses et si rapides, qu'on a peine à les suivre. Au cinquième siècle, Genseric, roi des Vandales, maître de ces deux villes, y créa une marine formidable, qui ravagea et pilla successivement l'Italie, la Grèce, l'Istrie et la Dalmatie. Au sixième siècle (en 535), Bélisaire les reprit avec les autres cités voisines, au nom de l'empire grec. Mais, en ces temps-là, aucune possession du territoire africain ne pouvait être de longue durée. Les Perses, sous Khosroès, vinrent dévaster Tunis et Carthage; après eux, les musulmans entreprirent aussi la conquête de l'Afrique, et finirent par se fonder, sur les ruines de Cyrène, une capitale qu'ils nommèrent Quayrouan (Kairouan). Tunis, comme

1. Voy. dans le volume de l'*Univers pittoresque* intitulé : *Algérie, États tripolitains, Tunis*, ce qu'a écrit M. J. J. Marcel sur cette histoire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sur le bord du lac de Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Abreuvoir au bord du lac de Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses voisines, passa tour à tour sous l'autorité des kalifes orientaux, des kalifes occidentaux, des Aghlabites, familles de la Mauritanie, des Berbères, des Fatymites, des Zeyrites, des Almohades, et enfin des Beny-Hafs. Elle était gouvernée par un prince de cette dernière dynastie, Abou-Abd-Alhah-Mohamed (le célèbre Boabdil), lorsque le meilleur de nos rois, Louis IX, en 1270, vint l'assiéger. L'occupation de la place forte de Tunis eût été, dans ses desseins, un point de départ pour conquérir l'Égypte et la Syrie. On sait qu'il mourut de la peste, soit à Porto-Farina (Rhar-el-Melah), soit au milieu des ruines de Carthage, où la France a fait élever une chapelle qui lui est dédiée[1]. Bientôt après, une trêve fut conclue entre Tunis et les chrétiens, sous Philippe le Hardi.

Pendant le treizième siècle et jusqu'à la fin du quinzième, des émigrations des Maures d'Espagne élevèrent très-haut la prospérité de Tunis. Cette ville était devenue la capitale de tout un empire qui comprenait Bone, Bougie, Tripoli, la Calle, Cherchell, etc. Elle avait des traités de commerce avec les grandes républiques d'Italie, la Sicile, la Provence et l'Aragon.

Charles V envoya, en 1390, une flotte contre l'empire tunisien, mais sans succès.

La dynastie des Beny-Hafs régna jusqu'à l'an 1533, où l'un des pirates que nous nommons Barberousse, Khayr-ed-Dyn, alors souverain d'Alger, profita d'une discorde de la famille royale tunisienne pour faire la conquête de Tunis au nom du sultan Soliman (Souleyman-Khan, fils de Sélim Ier. Moulay-Hassan, le roi vaincu, appela à son aide Charles-Quint, qui, parti de Barcelone le 31 mai 1535, vint assiéger Tunis avec quatre cents navires à voiles espagnoles, portugaises, flamandes, génoises, sardes, italiennes et maltaises, montées par vingt-sept mille hommes. Barberousse, qui n'avait reçu aucun secours de Constantinople, se trouva impuissant contre cette armée. Vingt mille esclaves chrétiens qu'il avait employés à creuser le canal de la Goulette étaient enfermés dans la ville. Toutes les troupes maures commandées par Barberousse luttaient avec les Espagnols dans la campagne; les esclaves se révoltèrent et ouvrirent les portes à Charles-Quint. L'empereur n'avait pas le dessein d'ajouter la Tunisie à ses immenses possessions; il avait assez à faire en Europe. Il se contenta donc de dicter un traité à Moulay-Hassan, et de laisser à la Goulette dix galères et une garnison de mille hommes sous le commandement de Bernardin de Mendoza; mais les Tunisiens n'eurent bientôt que du mépris pour leur roi, ne le considérant plus que comme le vassal du chrétien; et le jour où, à la suite de divers incidents, Moulay-Hassan, chassé par eux, essaya de reprendre la ville avec le secours d'une troupe espagnole commandée par un gentilhomme napolitain nommé Lofredo, ils firent une résistance furieuse et taillèrent les Espagnols en pièces. Mulay - Hassan tomba entre leurs mains, et son fils, usurpateur de son trône, lui fit crever les yeux. Dix-huit ans après, ce fils fut lui-même chassé de Tunis par les Algériens.

Mosquée dans le quartier juif.—Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

En 1573, le fameux don Juan d'Autriche prit possession de Tunis au nom de son frère Philippe II. Il avait ordre d'en raser les murailles; il n'en fit rien et se retira en y laissant une garnison de quatre mille hommes.

La fin de cette même année vit s'éteindre la dynastie des Beny-Hafs Le sultan envoya de Constantinople une flotte qui, appuyée par celle d'Alger, s'empara de Tunis après une lutte acharnée où périrent un très-graud nombre de chrétiens et de musulmans. Sinan-Pacha, dey d'Alger, devint dès lors le souverain de Tunis où un de ses lieutenants gouverna sous son nom avec le titre de bey.

En 1594, les milices tunisiennes chassèrent le gouverneur ottoman et établirent à sa place une sorte de république sous l'autorité d'un divan composé de chefs militaires. Ce divan conserva, pour la forme, un bey ou un dey dont le pouvoir n'était que nominal.

En 1650, une nouvelle révolution renversa le gouvernement militaire, et, à travers des péripéties sanglantes, Tunis arriva insensiblement à se rendre indépendante à la fois du sultan de Constantinople et du dey algérien.

1. Il est assez difficile de préciser avec exactitude l'endroit où, le 25 août 1270, Louis IX rendit le dernier soupir. Quoi qu'il en soit, c'est au milieu des ruines de Carthage, où son armée était campée, qu'il succomba au fléau qui ravageait ses troupes. V. GUÉRIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux frères, Mahmoud ou Mohammed et Aly expulsèrent, en 1684, à la fois la garnison turque et le dey. Mahmoud se proclama premier sultan de Tunis. Son successeur, Ramaddân-Bey, fut tué par son neveu, Mourad-Bey, qui fut tué par Ibrahim-es-Chéruf, qui fut décapité par Hassan-Ben-Ali, renégat d'origine grecque, lequel fut expulsé par son neveu, Hassan-Ben-Ali, qui fut étranglé à son tour. On voit que ces beys se comportaient tout à fait, les uns à l'égard des autres, comme des rois d'Angleterre ou des czars. L'un des plus illustres fut Hammoudah-Pacha, fils d'Aly-Bey, qui avait eu le privilége de régner vingt-trois ans. Arrivé au trône le 26 mai 1782, Hammoudah-Pacha gouverna les Tunisiens, avec prudence et justice, jusqu'au 14 septembre 1814, époque de sa mort. Son frère et successeur, Othman-Bey, fut massacré avec ses enfants à la fin de cette même année. Le pouvoir passa aux mains de Mahmoud, mort en mars 1824. Son fils, Sidi-Housseyn-Bey, régnait lorsque la France fit la conquête d'Alger. Il mourut en 1835. A son frère Moustafa-Bey, mort en 1835, succéda Sidi-Ahmed-Bey, que l'on a vu à Paris en 1846, et qui a cessé de vivre en 1855. Enfin son cousin, Sidi-Mohamed-Bey, qui a régné quatre ans, a eu pour héritier, le 24 septembre 1859, le bey actuel, Sidi-Mohamed-el-Sadok. Ce souverain est très-estimé des Européens. Il a introduit dans la régence des réformes qui pourraient être de nature à faire faire de grands pas au peuple tunisien dans la voie de la civilisation. Il a promulgué une constitution qui serait considérée comme libérale en tous pays. Les chrétiens et les juifs applaudissent, les Maures se résignent, mais les Arabes murmurent, et ils sont les plus nombreux[1]

La vieille mosquée. — Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

Les rues. — Les places. — Les mosquées. — Les bazars.

Après l'histoire, je devrais sans doute parler des institutions du pays, de la forme du gouvernement, de son armée et de beaucoup d'autres choses que je n'aurai garde d'oublier tout à fait. Mais qu'on me pardonne d'ajourner un peu ces graves sujets; je cède à l'impatience de parcourir la ville et de mettre à l'œuvre mes crayons et mes pinceaux.

Il me fallait un atelier, M. Vangavert m'offrit dans sa maison une grande chambre qui donnait sur le lac; je ne pouvais pas mieux désirer.

L'atelier est vite installé; j'envoie chercher à l'hôtel mes couleurs et tous mes attirails; me voici chez moi.

Le lendemain, M. Vangavert et son fils Théophile vinrent à un rendez-vous convenu, vers six heures du matin, et nous nous mîmes à explorer la ville. Je me souviendrai toujours de ce dévouement de M. Vangavert. Il devait être fort peu agréable pour lui de me tenir ainsi compagnie en plein soleil ou dans les bazars, pendant que je faisais mes esquisses. Sa société m'était des plus précieuses Artiste et chrétien ne sont pas des titres infaillibles au respect des Tunisiens. Un dessin est, pour beaucoup d'eux, quelque chose qui touche au sortilége. Ils n'aiment pas qu'un infidèle regarde de trop près surtout leurs mosquées, et encore moins qu'on en emporte les images. Mais M. Vangavert faisait bonne garde près de moi; il occupait les indigènes en causant avec eux, et moi, pendant ce temps, j'exécutais tranquillement mes aquarelles. C'est de cette façon qu'il m'a été permis de rapporter tous ces coins de rues, ces mosquées, ces bazars, ces places publiques, ces cafés, dont la meil-

1. Quelles que fussent nos appréhensions lorsque nous écrivions ces lignes, elles étaient loin de nous laisser prévoir les graves événements qui agitent depuis deux années la Tunisie. Voici en quels termes un recueil populaire les a résumés et caractérisés :

« Un soulèvement des tribus arabes et kabyles de la régence de Tunis contre l'autorité du bey a attiré et tient encore actuellement éveillée toute la sollicitude des nations européennes qui ont dans ce pays des intérêts divers. On sait que le gouvernement libéral des beys a fait de grands efforts pour l'élever au rang des nations les plus civilisées, d'abord en abolissant l'esclavage des chrétiens (mai 1806) et en faisant fermer les marchés de noirs (1842), puis en établissant, malgré le fanatisme religieux des populations musulmanes, la liberté des cultes; enfin, en appelant des ingénieurs, des officiers, des savants européens, des Français surtout, qui ont tracé des routes, creusé des puits, élevé des phares; les restrictions douanières ont disparu; enfin, une constitution a été proclamée qui contraste par son libéralisme avec la situation politique des autres États du nord de l'Afrique.

« Ces réformes avaient été acceptées dans la Régence non sans exciter quelques murmures de la part d'une partie de la population attachée aux vieilles traditions, aux vieilles mœurs et aux vieux abus. Les mécontents ont trouvé bientôt une occasion de se soulever. Les

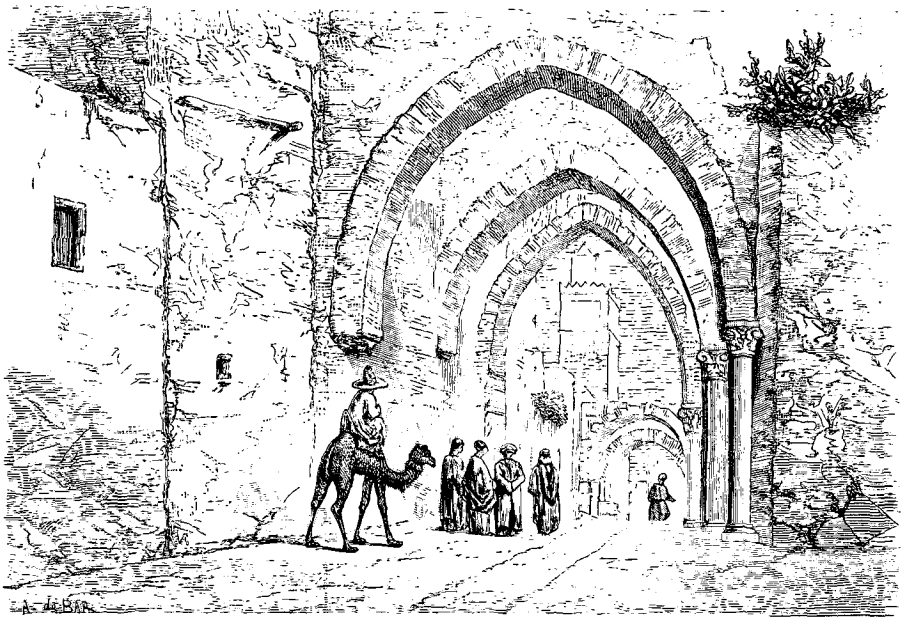
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leure description ne saurait jamais donner qu'une idée peu précise.

J'espère que cette suite de dessins réhabilitera quelque peu Tunis dans l'esprit de ceux qui, d'après la plupart des relations de voyage, croient que cette ville, si belle à l'extérieur, n'est intérieurement qu'un amas informe de laides maisons et un odieux cloaque. Sans doute la première impression ne saurait être favorable; on n'a pas fait deux cents pas qu'on se sent comme perdu dans un labyrinthe de ruelles étroites et malpropres. C'est bien pis si l'on passe dans les faubourgs, trop près de certains fossés qui, à travers les maisons, mènent à découvert je ne sais quoi d'infect et d'affreux vers le lac; mais si l'on ne se décourage pas, si l'on pénètre plus avant, surtout si l'on sait voir, on ne tarde pas à être dédommagé par mille rencontres charmantes.

Souvent, au bout de deux rangs de maisonnettes à un étage qui se touchent presque, en sorte que vous voyez les Tunisiens sauter au-dessus de votre tête d'une terrasse à l'autre, on arrive tout à coup devant un café que de beaux figuiers couvrent de leur épais ombrage, ou devant une petite place où d'élégantes colonnes soutiennent des tentes, des planchers de bois, qui abritent des groupes pittoresques d'habitants; ailleurs, dans un angle, près d'une porte mauresque, verdoie un élégant palmier.

Quelquefois on se croirait dans un village, mais, un peu plus loin, un dôme, un minaret, un débris de monument romain ou sarrasin, et mieux encore un marché bruyant, un bazar où se pressent les acheteurs, vous rappellent que vous êtes dans une très-grande ville. Le soleil blanchit, dore, illumine toutes ces scènes. C'est un vrai magicien que ce soleil d'Afrique. Chacun de ses rayons est comme une baguette qui embellit les détails les plus vulgaires; il paraît, et tout à coup la chaux qui barbouille les murs devient marbre; une mauvaise toile bariolée



Rue couverte dans la ville haute. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

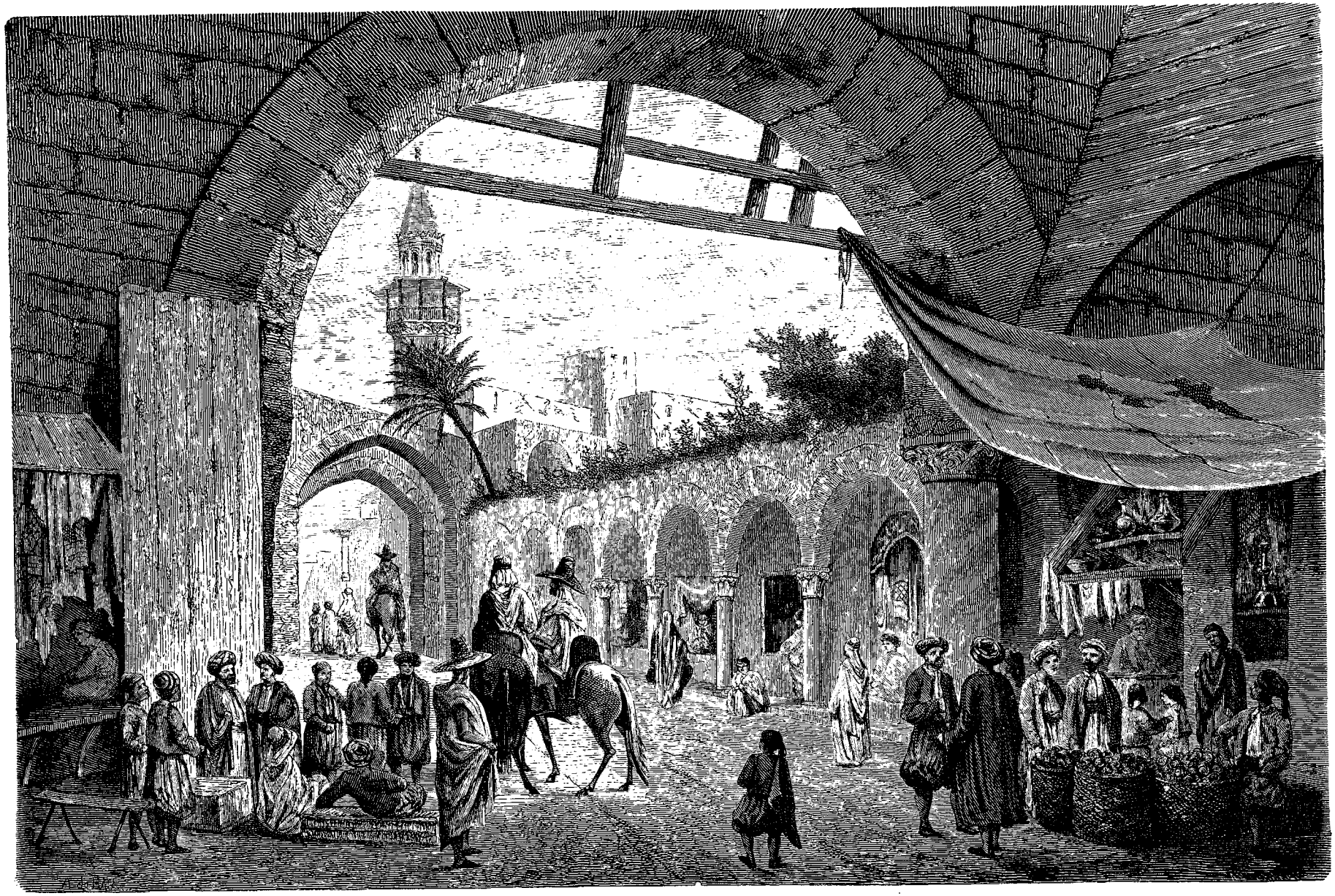
étendue sur quelques bâtons prend les tons des plus fins et des plus riches tissus. Le bleu intense du ciel, que découpent vigoureusement tous les profils et où se repose si agréablement la vue, est aussi pour beaucoup dans ces effets qui enchantent, apaisent et font aimer à vivre. Mais pourquoi essayerais-je de dire ce que je sens plutôt en artiste qu'en écrivain? Je ne sais décrire qu'avec ma palette; mon crayon même ne rendrait sans doute

dépenses auxquelles entraînent généralement les réformes ont engagé le bey actuel à élever les impôts; la capitation, entre autres, qui n'était que de 36 piastres (50 francs environ), a été portée au double. Le peuple a saisi ce prétexte pour réclamer contre les réformes mêmes, qu'il ne comprend pas et qui le blessent. Dans plusieurs villes, les autorités ont été mises en fuite ou enfermées dans les forts. Un chef indigène s'est mis à la tête d'une insurrection, et est venu avec une petite armée jusqu'auprès de Tunis, demandant le renvoi du *khasnadar*, ou ministre des finances. La situation du gouvernement tunisien est d'autant plus critique qu'il avait cru devoir réduire son armée à douze mille hommes pour trouver les fonds nécessaires aux constructions nouvelles.

« Il est facile de comprendre que les puissances dont les intérêts sont directement engagés dans la Régence n'aient pu voir ces faits sans émotion. La Turquie conserve toujours l'espoir de rétablir à Tunis sa suzeraineté; elle est soutenue par l'Angleterre, qui par elle se flatte de mettre le pays sous son protectorat. Un agent anglais, M. Wood, n'a pas manqué de répandre le bruit que le gouvernement français avait l'intention de s'emparer de la Tunisie. Le consul de France s'est hâté de démentir cette calomnie, mais en ajoutant, dans l'énergique circulaire adressée aux agents sous ses ordres, « que les exigences de notre position en Algérie ne nous « permettraient jamais de fermer les yeux s'il se manifestait, de la « part de qui que ce fût, quelque tendance à modifier en Tunisie « un état de choses consacré par le temps, par l'assentiment général « et par celui du divan (tunisien) en particulier. » Les escadres française et anglaise ont été envoyées devant Tunis; une division turque s'y est également rendue; mais l'amiral français a prévenu aussitôt le commissaire turc que toute intervention matérielle serait mal accueillie, et que le gouverneur de l'Algérie avait envoyé dans la province de Constantine des contingents disponibles.

L'Italie, enfin, qui a de grands intérêts commerciaux sur ce point de l'Afrique, a déclaré qu'elle enverrait des troupes pour soutenir ses intérêts, qui sont les nôtres, si par malheur un conflit se produisait entre les puissances qui surveillent en ce moment l'insurrection. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un bazar à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que très-imparfaitement ce que je crois avoir reproduit fidèlement dans mes aquarelles; et la gravure, si habile qu'elle soit, ne refroidira-t-elle pas encore les dessins?

Un voyageur du dernier siècle a compté dans Tunis trois cent cinquante mosquées. Je ne sais si ce nombre a diminué ou augmenté, mais de tous côtés les regards sont attirés vers ces élégants édifices, dont les formes sont plus variées que je ne l'avais supposé. Quelques-unes sont réellement très-remarquables. Par malheur, il est absolument interdit à tous les Européens, même au consul général, d'entrer dans aucune d'elles.

La mosquée de l'Olivier (Djama-ez-Zitoun), difficile à voir, sépulture de la famille des souverains, surpasse toutes les autres en grandeur et en beauté. Une large coupole entourée de plusieurs autres plus petites signale de loin à l'attention la mosquée Sidi-Mahrès, située dans le faubourg Bab-el-Souïka. Il faudrait citer aussi la mosquée Neuve (Djama-Djedid), la mosquée « du Maître du Cachet » (Djama-Sahab-el-Taba), construite par un célèbre garde des sceaux; et vingt autres. Des coupoles vertes qui, dans notre climat, blesseraient l'œil, à Tunis contrastent agréablement avec le blanc et le bleu. Aux arcades, aux cintres des portes ou aux surfaces des minarets, des marqueteries qui passeraient en Europe pour bizarres, amusent et récréent la vue.

J'aimais à me promener dans les marchés couverts ou bazars. Que de sujets de tableaux y trouverait un peintre de genre? Dans celui où l'on vend les essences, les aromes, on est presque enivré du parfum des roses; on l'appelle, je crois, le marché des odeurs suaves, des bonnes choses (Soug-Taybiqu), ou marché de la mosquée de la Dame (Soug-Gemaah-el-Khatou), ou encore plus simplement le marché des essences (Souk-el-Ataviné). Le marché Turc (Souk-el-Tourk) est un des plus achalandés, ainsi que le Souk-el-Bey. Ces bazars ne sont pas des monuments, loin de là; ce ne sont guère que des passages couverts qui se suivent, et en quelques endroits seulement ils sont décorés de colonnes et de portiques. A certains jours, on y fait des ventes à la criée. Les marchands, qui d'ordinaire sont paresseusement assis, prennent alors la peine de se mêler à la foule en agitant leurs marchandises et en criant les prix : c'est un tumulte et un désordre indescriptibles.

Certaines vilaines petites rues resplendissent d'objets précieux, de selles en velours ou en maroquin brodées d'or et d'argent, de coffres de nacre, de tissus d'une richesse merveilleuse, de belles armes. On ne tarde pas à s'apercevoir que chaque profession se concentre dans un même quartier. L'un des plus divertissants est celui des tailleurs, tout diapré d'étoffes roses, vertes, jaunes. Le produit qui abonde le plus est le fez, tarbouch ou chechia, que nous nous sommes peu à peu habitués à voir dans nos villes européennes sur la tête de vrais ou de faux Turcs ou Arabes. On me dit que les Tunisiens excellent dans la fabrication de cette petite calotte rouge et qu'ils en exportent des millions dans tous les pays dont Mahomet est le prophète.

On estime aussi beaucoup leurs babouches brodées de soie et leurs burnous à franges.

Rencontre de deux Maures.

Tout en dessinant, je regarde autour de moi et j'écoute. Quand il se passe quelque chose que je ne comprends pas, j'interroge mon aimable compagnon.

« Quels sont ces deux hommes qui s'abordent si poliment?

— Deux Maures.

— Comment reconnaissez-vous cela?

— A beaucoup de signes : mais il m'aurait suffi de leur manière de se saluer.

— Ils se sont inclinés l'un devant l'autre en posant leur main sur leur cœur.

— Oui; et l'un a dit : Que votre jour soit béni! l'autre a répondu : Que le vôtre soit comme du lait!

— Voilà qui est très-poli. Et que se disent-ils maintenant?

— N'ayons pas l'air de les voir, et je vous traduirai leurs paroles. Voici textuellement leur conversation :

LE PREMIER. Comment est votre santé morale?

LE SECOND. Votre bien est-il augmenté?

LE PREMIER. Je souhaite que Dieu vous chérisse!

LE SECOND. Et moi, qu'il vous donne la paix!

LE PREMIER. Qu'elle m'est douce, votre présence!

LE SECOND. Puissiez-vous avoir toujours aisance et famille!

LE PREMIER. Dieu étende son ombre sur vous et vous sauve! »

J'interrompis mon interprète.

« Ce sont, observai-je, des propos fort agréables; mais est-ce là tout ce qu'ils vont se dire?

— Très-probablement. Ils vont continuer à se féliciter et à se faire cent souhaits de la même sorte avant de se séparer. Mais cela n'est pas particulier à Tunis : on en agit à peu près de même dans tout l'Orient.

— Je me rappelle en effet qu'un de mes amis qui a séjourné en Perse, nous divertissait beaucoup en imitant les conversations de deux Persans qui se rendent visite. Ils commencent par se demander « si leur nez est bien gras? » ce qui, paraît-il, répond à notre question « comment vous portez-vous? » puis ils s'accablent des compliments les plus emphatiques pendant une heure entière.... Ah! voilà les deux Maures qui ont l'air de vouloir tirer chacun de son côté; comment se disent-ils adieu?

— Je vous souhaite la santé.

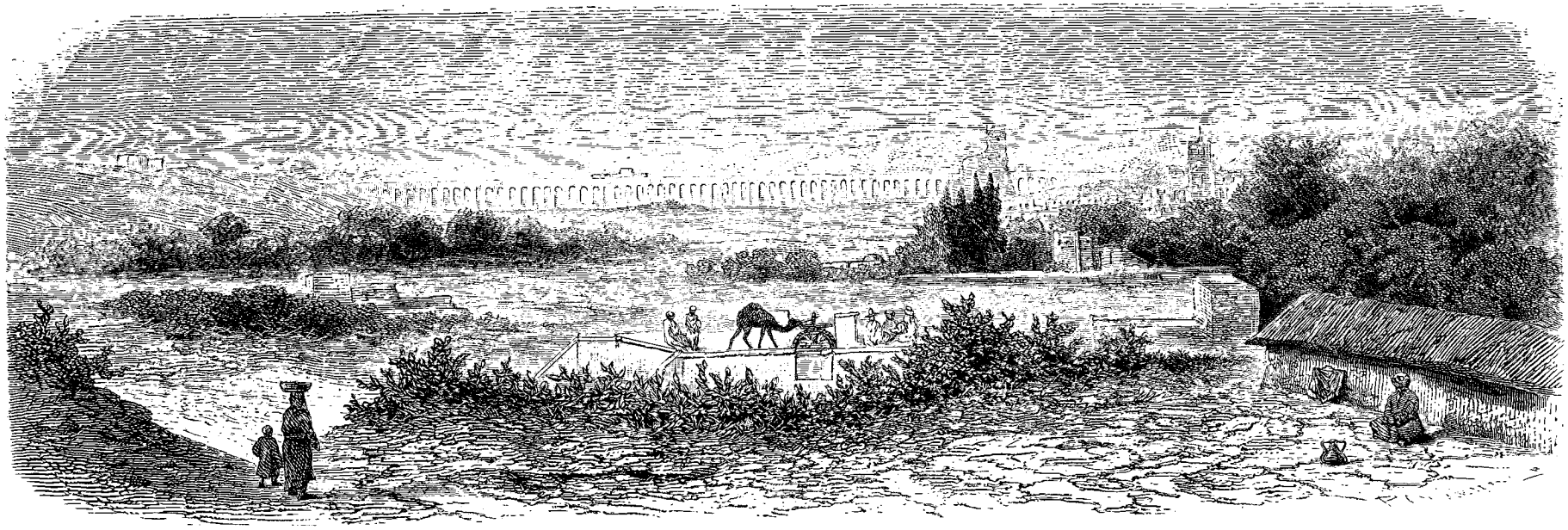
— La paix soit avec vous!

— Que votre sort soit heureux! » etc.

Après tout, ces paroles-là sont très-bonnes à entendre. Nous autres Européens nous avons abrégé toutes les cérémonies et quand nous nous disons du ton le plus bref du monde *adieu*, nous ne pensons même pas que cela voulait dire primitivement : « je vous recommande à Dieu. »

En ce moment un passant qui m'avait légèrement heurté m'adressa la parole.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aqueduc du Bardo. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

Tunis, vue du bois des Oliviers. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Que dit celui-ci? demandai-je. N'est-ce pas une injure qu'il m'a faite? Je crois qu'il a prononcé le mot *arfi*.

— Il s'est excusé et vous a appelé *arfi*, qui signifie maître.

« Les Turcs, ajouta mon ami, sont plus graves dans leurs politesses : les Arabes d'égale condition s'embrassent; mais parmi eux les pauvres s'inclinent très-bas devant les riches, baisent le pan de leur robe, s'humilient. C'est, avec la ruse, un des traits de leur caractère, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient aussi d'excellentes qualités, et, depuis que nous sommes à Alger, nous avons appris à leur rendre justice. Il y en a même beaucoup parmi eux qui ne nous trouvent pas assez polis. »

Proverbes tunisiens.

Un jeune voyageur que j'ai déjà cité et qu'une belle inspiration d'humanité a rendu justement célèbre depuis la bataille de Solferino, a recueilli un certain nombre de proverbes particuliers à Tunis. Il me pardonnera d'en citer quelques-uns d'après lui[1].

« Un seul cavalier ne fait pas de poussière, » signifie que le travail d'un seul homme ne peut pas être bien considérable.

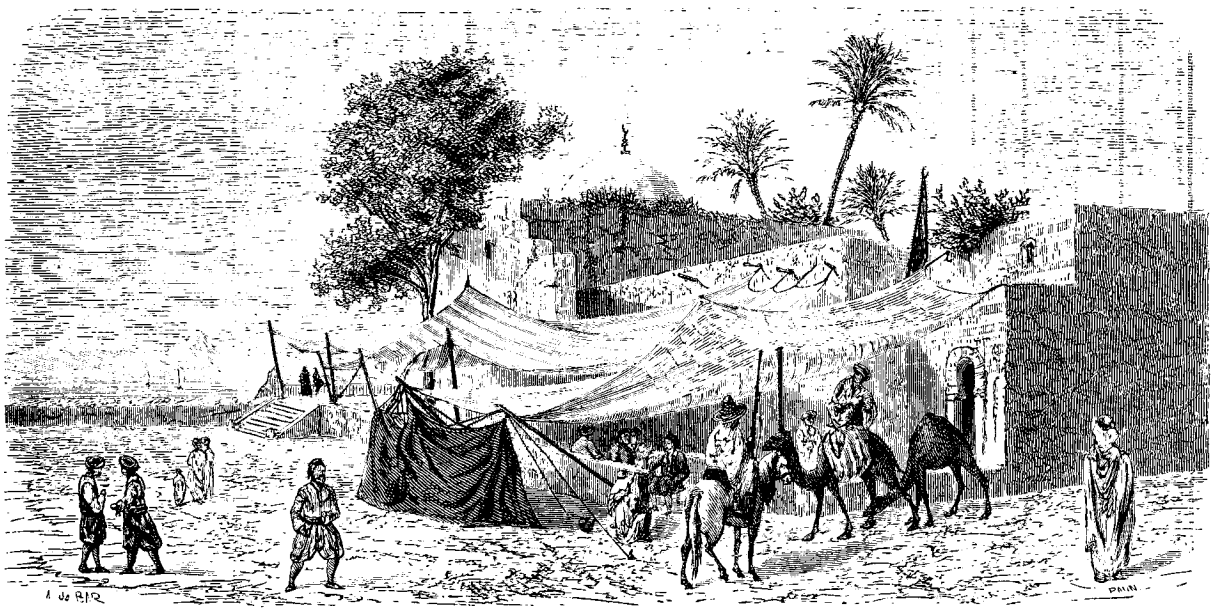
« Une savate raccommodée vaut mieux qu'une barbe abandonnée, » signifie qu'une femme a parfois plus de valeur qu'un homme.

« Que te manque-t-il, ô homme nul? une bague en diamants! » signifie : Si vous êtes riche, les sots vous accorderont une grande considération.

« Il ne peut payer son barbier pour une simple barbe, et il cherche des témoins pour la cérémonie de ses fiançailles, » s'applique à un homme ruiné qui cherche à faire de grandes affaires.

« Il cherche son fils qu'il porte sur ses épaules, » se dit d'un distrait.

« Il est venu pour embrasser sa femme, et il lui a



Café près du lac (basse ville). — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

crevé les yeux, signifie : On fait souvent plus de mal que de bien avec de bonnes intentions.

« Il a ôté sa barbe pour ajouter à sa chambre, » se dit de quelqu'un qui ne tient pas sa parole, ou qui sacrifie l'honneur à l'apparence.

« La forêt n'est brûlée que par ses propres arbres. »

« S'il tient sa bouche fermée, les mouches n'y entreront pas. » Ce proverbe recommande la discrétion.

« Il est venu t'aider pour creuser la tombe de ton père, et il s'est enfui avec ta pioche, » signifie : Défiez-vous de ceux dont les offres de services sont intéressées.

« J'embrasserais plutôt les boutons de son habit que ses voisins, » signifie : Allez droit au but.

« Le pied va où le cœur le mène. »

« Soyez lion, et mangez-moi, mais ne soyez pas loup pour me salir. »

« Si l'on appelle l'âne à la noce, c'est pour porter du bois. »

« Travaille pour ta réputation jusqu'à ce qu'elle ait un nom, puis elle travaillera pour toi.

« Chaque espèce est bonne pour son espèce. »

« La parole en son temps est permise. »

« Sa fortune a passé en paille et en clous, » désigne un prodigue.

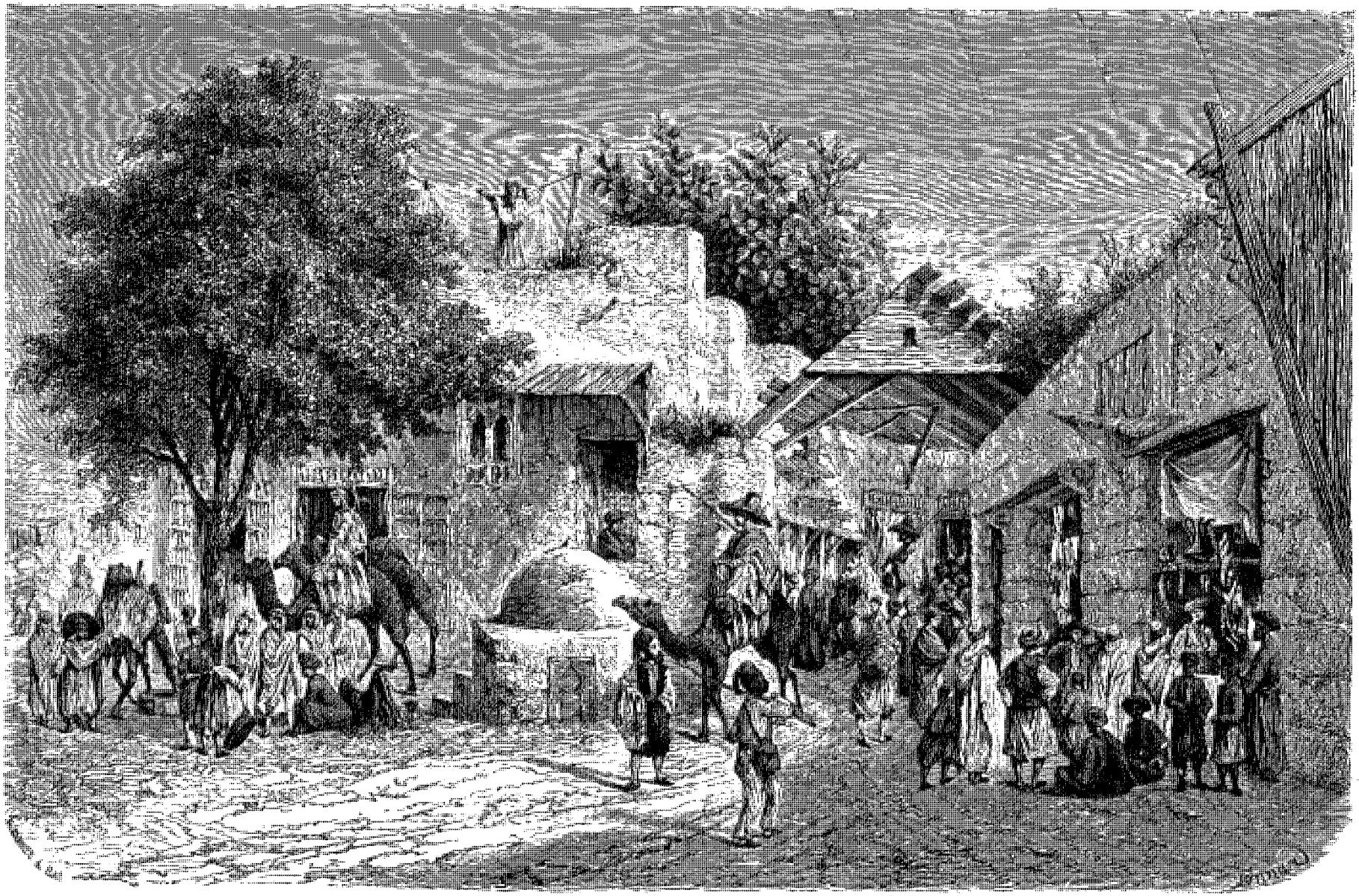
« Il est allé à la mer et l'a trouvée sèche, » signifie que celui qui marche sans courage ferait bien de retourner en arrière, car il échouera dans ses entreprises.

« Il mange les fruits du jardin paternel et il insulte ses ancêtres, » signifie : Ne soyez pas ingrat.

« Celle à qui la fortune manque dit que son mari est ensorcelé. »

1. M. Dunant. Il est évident que cet excellent observateur a séjourné assez longtemps à Tunis. Il ne doit donc pas s'étonner si ceux qui n'ont fait qu'y passer rapidement, usent beaucoup, pour raviver leurs souvenirs, de son livre inédit : *Notice sur la Régence de Tunis.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un Bazar, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Arrabl: Crapelet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Ce que les sauterelles avaient laissé, les petits oiseaux l'ont mangé, » signifie : Un malheur n'arrive presque jamais seul.

« C'est le crieur même qui a perdu son âne, » signifie que souvent on ne sait pas faire pour soi-même ce qu'on a fait pour les autres.

« Il n'a pas de pain à manger et il cherche une épouse, » signifie : Ne soyez pas trop ambitieux, lorsque vous n'avez que de petits moyens.

Les quartiers. — Les monuments. — La résidence du bey. Les maisons.

On a prodigué à Tunis les louanges et quelquefois aussi les injures. Les anciens l'appelaient simplement Tunis la blanche[1]. Les Arabes l'ont surnommée tour à tour « la glorieuse », « la véritable », « la florissante », « l'industrieuse », « la bien gardée » et « le séjour de la félicité ». Le docteur Louis Franck, qui avait été médecin du bey Hamoudah, proposait de substituer à toutes ces épithètes celle de « la fétide » (fassedéh).

On a comparé sa forme à celle d'un burnous étendu sur un plan incliné. La Kasbah figure le capuchon. Ce sont les musulmans qui habitent la ville haute. Les quartiers des Francs, des Maltais, des Italiens et des Juifs sont situés dans la ville basse et dans les faubourgs.

L'enceinte de la cité proprement dite, est crénelée et percée de cinq portes. Les deux faubourgs sont également entourés de murs. On donne au pourtour entier de Tunis une étendue de huit kilomètres.

M. Dunant ne paraît pas éloigné d'admettre que le chiffre de la population de Tunis est d'environ 150 000. M. Pelissier, dans son *Histoire de la Régence de Tunis*, ne compte que 70 000 habitants. M. Victor Guérin, qui a visité récemment la Tunisie, relève le chiffre à 90 000 qu'il répartit de la manière suivante : 60 000 musulmans, 20 000 juifs, 10 000 chrétiens.

Ces dix mille chrétiens lui paraissent devoir se subdiviser ainsi : 5000 Maltais, 3000 Italiens, 500 Grecs, 1500 Français, Espagnols, Allemands ou Anglais. Les Français seuls sont au nombre de plus de huit cents.

Parmi les monuments qui méritent une mention particulière, on doit placer au premier rang le palais du bey, dar-el-bey, l'hôtel de la municipalité et la Kasbah.

Le dar-el-bey, qui extérieurement n'a rien de remarquable, est décoré à l'intérieur avec un grand luxe et dans le goût mauresque. C'est là que logent les étrangers illustres. Le bey a sa résidence ordinaire à trois lieues de Tunis, au bord de la mer, à la Marsa[2]. Le siége officiel du gouvernement est le Bardo, vaste château flanqué de tours et de bastions, situé à deux kilomètres de Tunis, au nord-ouest. L'école polytechnique, les prisons d'État, toute une garnison sont comprises dans l'enceinte de cette forteresse où l'on trouve aussi une rue de boutiques.

Entre la ville et le Bardo s'étend un lac, le *sebkat-ès-seldjouny*, qui est presque à sec pendant les grandes chaleurs.

Dans le palais de la Marsa, on admire surtout une grande galerie à vitres de couleur dont le plafond est orné de belles arabesques. Les princesses sont servies, dit-on, par près de mille femmes, Grecques, Géorgiennes, Circassiennes et négresses. Dans les cours, on voit errer des gazelles et des oiseaux rares. Dans les jardins les tons rouges des géraniums qui ont la proportion de grands arbustes contraste avec les fruits d'or des orangers.

Mais rentrons à Tunis. Plusieurs heures avant le coucher du soleil, toutes les boutiques sont fermées, tous les bruits cessent dès qu'il fait nuit sombre, on s'enferme dans les maisons. Il ne passe plus guère dans les rues que quelques étrangers qui se font précéder de lanternes.

Les maisons sont rarement de plus d'un étage ; elles ont toute la même forme, qui est très-élémentaire : un bloc carré, au milieu duquel est une cour. Tous les appartements sont disposés autour de cette cour, *el pateo*, où une tente protége les habitants contre le soleil. Un escalier monte de la galerie à la terrasse.

En été, on se réunit tous les soirs sur les terrasses pour y jouir du vaste et pur spectacle du ciel étoilé. On y prend son café, on y fume. De temps en temps j'entendais, de celle de mon hôte, des sons lointains qui venaient se perdre vaguement dans les airs. Parfois je croyais saisir une mélodie. Ce n'était qu'un petit pâtre qui descendait en ce moment la montagne ; son troupeau de moutons marchait devant lui, un seul chien faisait observer la consigne, tandis que lui, l'enfant du désert, nonchalamment assis sur son dromadaire, jouait sur ses deux pipeaux quelque chanson que lui avaient apprise les vieux bergers.

Presque toutes les maisons ont des citernes où viennent s'amasser les eaux de la pluie. On ne consomme guère que de celles-là.

Les villas.

A Tunis, pendant les grandes chaleurs de juin, juillet, août, le thermomètre marque à l'ombre de 24 à 30 degrés.

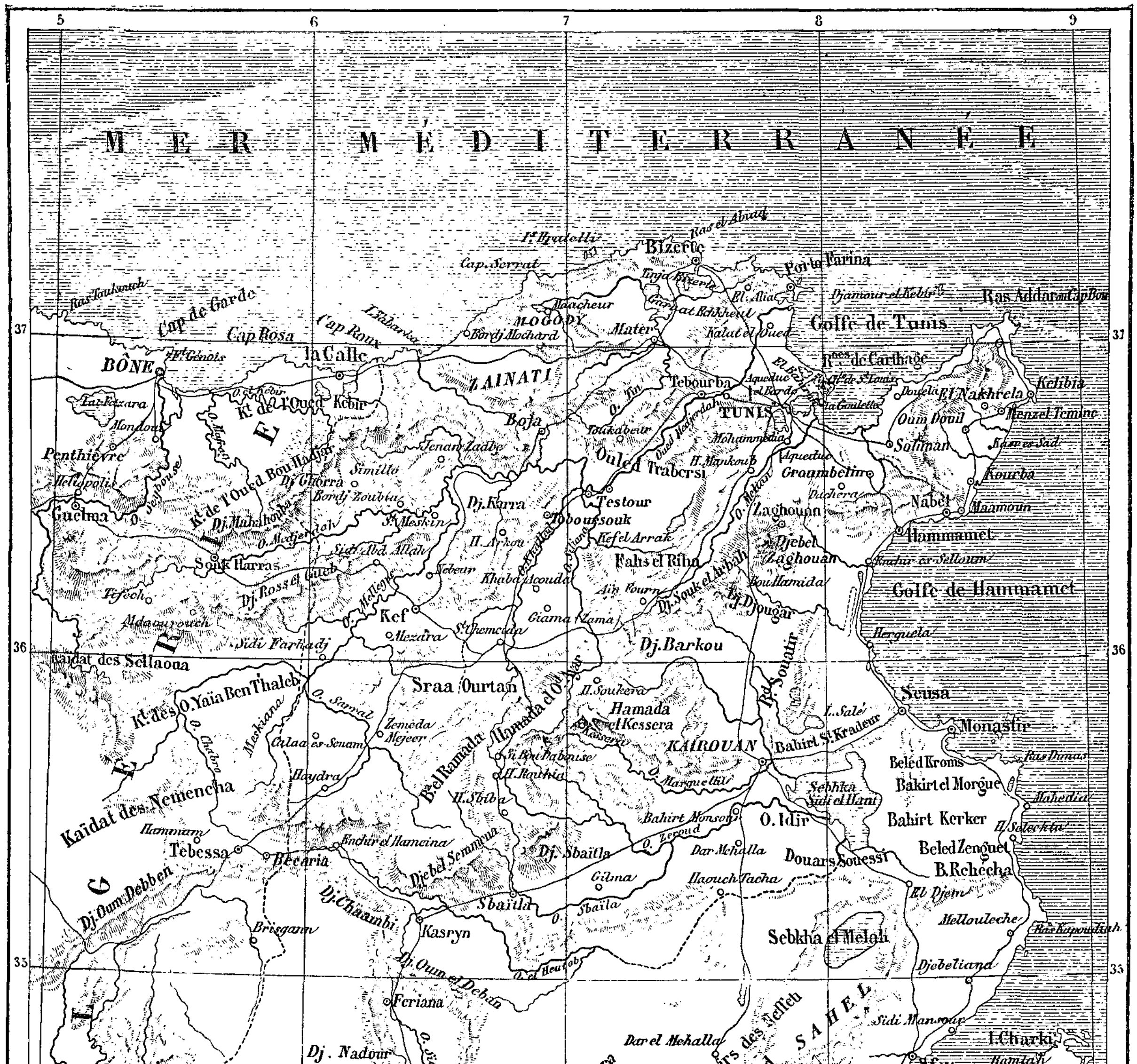
Alors les habitants qui ont quelque aisance se retirent à la campagne où ils trouvent la fraîcheur dans des jardins immenses, sous des bosquets touffus de lentisques, de jasmins, de grenadiers et d'orangers. Ce plaisir, quelquefois, il faut le payer cher. Les chemins ne sont pas très-sûrs ; aussi rarement arrive-t-il que l'on rentre de la ville le soir. Il faut avoir soin de bien se barricader pendant la nuit. On a toujours des armes à la portée de la main.

A l'aide de la noria[1], on arrose abondamment les arbustes et les fleurs. Aucune image ne saurait donner une idée du calme profond de ces délicieuses oasis ; quelquefois j'ai passé des heures entières sous les om-

1. Diodore de Sicile, 1.
2. *El-mersa*, ancrage, rade, port.

1. Machine à puiser l'eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard. 12 R. Duguay Trouin

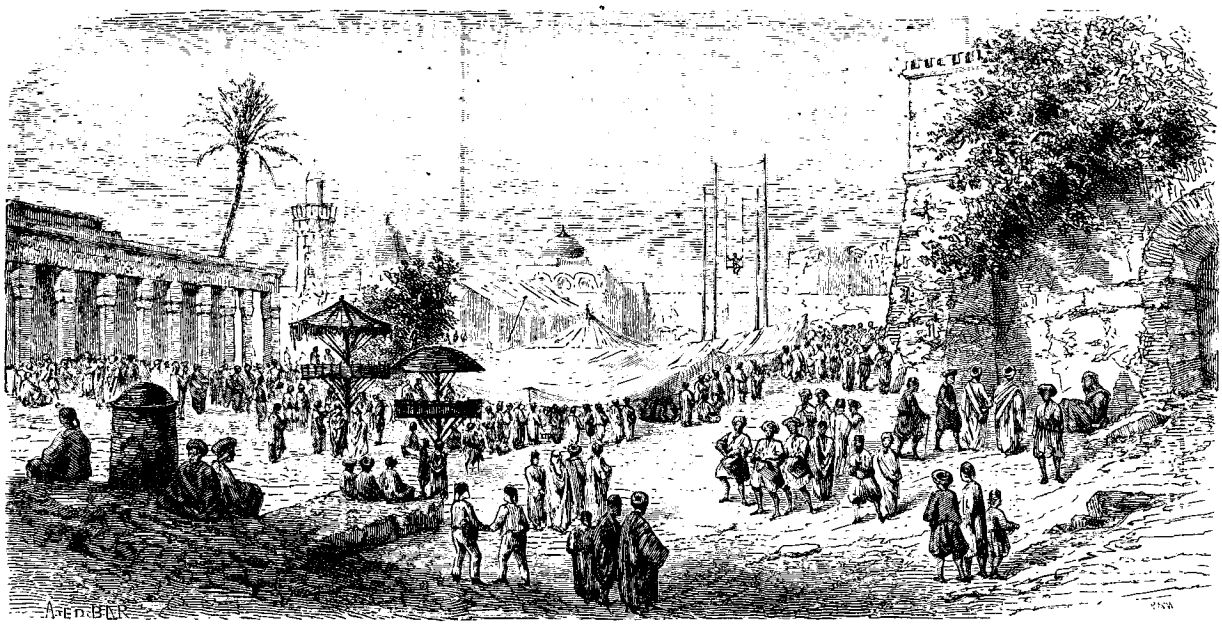
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brage sans entendre un bruit, un son, un murmure, à peine peut-être un battement d'ailes ou quelques notes harmonieuses jetées en passant au-dessus de ma tête par un petit oiseau.

On est reçu par les habitants des villas avec la plus simple et la plus sincère cordialité. Il n'est pas besoin de les connaître. Vous vous présentez à la porte; aussitôt vous êtes introduit par deux indigènes : on vous fait prendre place sur un divan entouré de bananiers, devant un bassin d'où s'élèvent des fleurs charmantes. On vous apporte le kalumet de paix et vous le fumez en attendant l'amphitryon.

Les fêtes.

On ne connaîtrait qu'à moitié les Tunisiens si on n'avait pas eu l'occasion d'assister à l'une de leurs fêtes. J'ai vu celle du premier jour du mois de schowal, qu'on nomme *Aïd-el-esrir* ou le petit Baïram. J'avais été réveillé par des salves de canon et je m'étais levé à la hâte. Les rues étaient déjà pleines de musulmans revêtus de leurs plus beaux costumes. Ils avaient tous l'air joyeux et empressés. Ce jour-là il faut paraître content, satisfait, prêt à rire, quand même on aurait les plus sérieux motifs d'être attristé : une figure maussade, pendant l'*Aïd-el-esrir*, ferait accuser son maître d'impiété. Ces gens graves se sautaient au cou les uns des autres et s'embrassaient comme des frères; les places publiques étaient animées par différentes sortes de jeux; les rafraîchissements circulaient de toutes parts. Parmi les autres fêtes, on célèbre surtout avec solennité le *Mouled*, anniversaire de la naissance de Mahomet, et les soirs du mois de ramadan qui ont été souvent décrits. L'envoi



Fête du Baïram sur la place de la Kasbah. — Dessin de A. de Bar d'apres une aquarelle de M. Amable Crapelet.

du firman d'investiture par le sultan est aussi l'occasion de divertissements et de démonstrations de joie.

Les cimetières.

« Lorsqu'on sort de Tunis, par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cimetière. Sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle le *tombeau du dernier Abencerrage*. Il n'a rien de remarquable : la pierre sépulcrale en est tout unie; seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel. »

C'est ainsi que Chateaubriand termine son récit des *aventures du dernier Abencerrage*. J'aurais désiré trouver le tombeau d'Aben-Hamet, je l'ai vainement cherché; mais un voyageur qui m'a précédé croit l'avoir vu non loin de la porte de la mer, Bab-el-Bahar, dans un cimetière musulman : le palmier a disparu; le tombeau, entouré d'un petit jardin, est à demi ruiné.

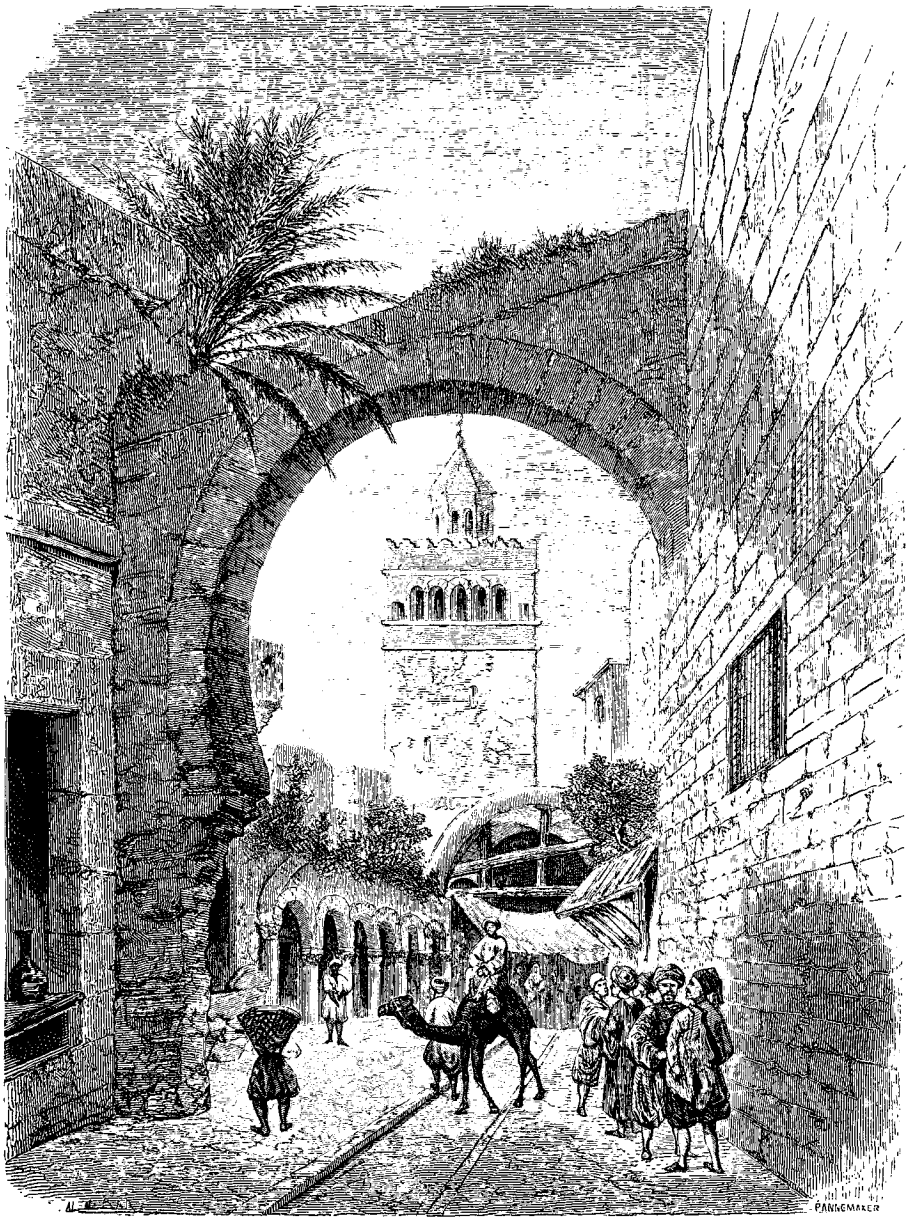
C'est surtout au grand cimetière de Sidi-bel-Hassen que les femmes vont en grand nombre pleurer, gémir et s'arracher les cheveux sur les tombes.

Le cimetière israélite est entretenu avec un soin pieux. Les sépulcres y sont blanchis à la chaux; plusieurs tombes sont en marbre.

Amable CRAPELET.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une porte, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

VOYAGE A TUNIS

(AFRIQUE DU NORD),

PAR M. AMABLE CRAPELET [1].

1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La Camilla.

J'ai reçu ce soir une lettre qui m'invite à me rendre à la résidence du consul général, la Camilla, à la Marsa. Je plie bagage ; je fixe avec soin sur du beau papier blanc mes premières aquarelles, et je me prépare à partir. Un cawas du consulat a ordre de m'accompagner. Ma valise est attachée sur la croupe de son cheval. J'endosse mon sac, mon parasol en travers, mêlé avec ma carabine, et nous voilà lancés sur la poétique route de Carthage.

Nous passons par des chemins creux à peine assez

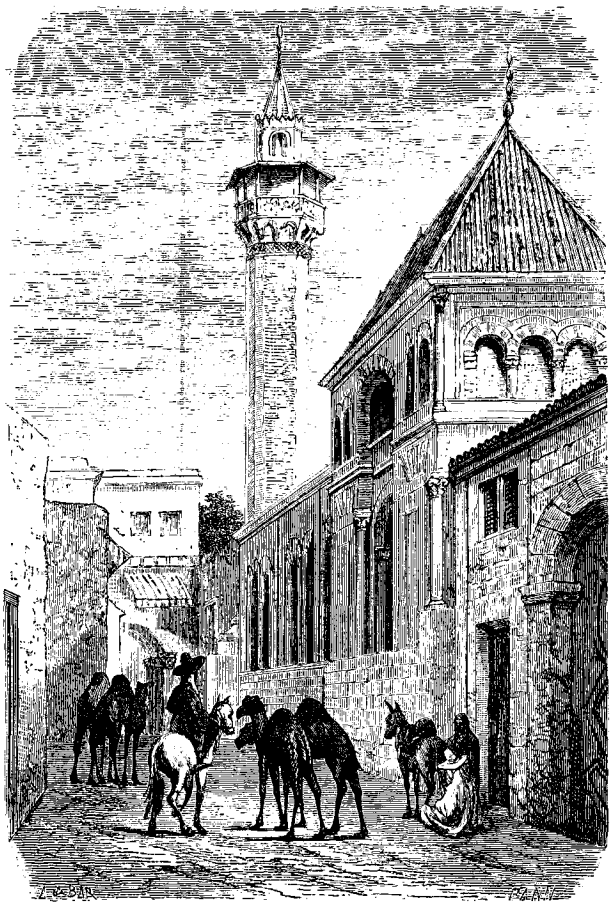
1. Suite et fin. — Voy. p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

larges pour la place d'un cheval; plus loin il faut abattre les feuilles grasses du figuier de Barbarie pour nous frayer un sentier, ou bien sauter par-dessus des charognes abandonnées peut-être à dessein en travers de la route par les Bédouins[1] campés à quelques milles du bois; voisinage suspect et qui oblige à avoir toujours l'œil à droite et à gauche, et la main aux fontes.

Je ne veux pas dire de mal des indigènes et donner à Sa Hautesse le droit de m'accuser de calomnie, mais dans tous les pays du monde il y a des pillards, et ici, à l'entrée même des portes de Tunis, ils abondent. Ils cherchent à vous surprendre de quelque façon que ce soit ou envoient après vous leurs chiens.

Un soir je rentrais vers le coucher du soleil, j'étais seul; je n'avais plus que vingt-cinq minutes pour arriver au pied des murailles, quand tout à coup, dans un endroit obscur, vingt chiens sont lancés aux jambes de mon cheval qui s'irrite, se cabre, écume, tourne sur lui-même; je tire mon revolver de sa fonte, une balle traverse le ventre d'un des chiens; je pique des deux et pars à fond de train. J'étais déjà loin de la scène, quand, me retournant, j'aperçois plusieurs Bédouins embusqués à quelque distance et criant comme si j'avais voulu les assassiner. C'était une interversion de rôles. Si j'étais tombé de cheval, c'eût été à moi de crier, et probablement en vain. Le lendemain, à sept heures du matin, retournant à la résidence du consul, je passai au même endroit mon fusil à la main; mais je ne vis que le pauvre animal qui avait été déjà dévoré par ses camarades; la tête seule était intacte, ses os étaient dispersés à droite et à gauche. Les Bédouins ne m'attendaient plus.



A Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

Cette digression a interrompu mon récit. Du reste mon voyage fut court et rapide. J'arrivai avant la nuit.

La résidence la Camilla, à la Marsa, ancien port de Carthage, est charmante. On entre dans un immense jardin couvert de palmiers; on suit une grande allée de sycomores, de grenadiers et de bananiers; par une petite porte basse, décorée de fines arabesques, on est introduit dans un couloir où une demi-teinte laisse entrevoir des inscriptions arabes peintes en bleu d'outremer, rehaussées d'or; à l'extrémité on monte trois marches, et on a devant soi une grande cour pavée en marbre; au milieu, un jet d'eau retombe gracieusement en rosée sur de belles plantes aquatiques qui plongent à demi dans une vasque octogone.

La cour est ornée d'arbres de formes élégantes et variées; le jasmin s'y mêle au grenadier; des plantes grimpantes s'élèvent jusque sur la terrasse, et laissent pendre à profusion de belles fleurs et d'énormes graines.

A droite en entrant, un joli péristyle en marbre conduit à un grand vestibule ouvert, garni de niches; des étagères aux brillantes couleurs rouges, noires, jaunes, etc., imitent des fleurs, des plantes et des mosquées. Un divan complète la décoration de ce vestibule. C'est là que, après le repas, on vient jouir de la fraîcheur. De chaque côté, s'ouvrent des portes garnies de tentures tissées dans le pays. Au fond, on aperçoit des panoplies et le grand salon, pavé de marbre, où un autre jet d'eau tombe dans une vasque de porphyre. Les murs sont peints; des paysages orientaux égayent les angles. La maison n'a qu'un étage. Les plafonds sont soutenus par une corniche mauresque; des poutres les traversent, elles sont peintes et dorées; dans les intervalles, des panneaux aux couleurs éclatantes complètent la décoration.

La vie était heureuse à la Camilla, où je séjournai quelque temps. Dès six heures du matin j'étais à mon atelier: j'y travaillais jusqu'à dix heures. M. Léon Roches, dans ses moments de loisir, venait m'y tenir compagnie; de la fenêtre nous admirions les effets merveilleux du paysage. Quelles douces matinées de printemps! quelles splendides soirées d'été! Puissent mes sincères regrets parvenir jusqu'à mes hôtes!... *Allah! Allah kerim!* (Dieu! Dieu est grand!)

La Tunisie. — Division administrative. — La population. Le gouvernement.

La Tunisie, ou régence de Tunis, est bornée au nord et à l'est par la Méditerranée, au sud-est par Tripoli,

1. Le mot Bédouin n'est plus guère employé; il désignait les populations arabes habitant près du désert, plus rudes et plus grossières que celles qui se trouvent rapprochées des centres de populations. (J. H. Dunant.)

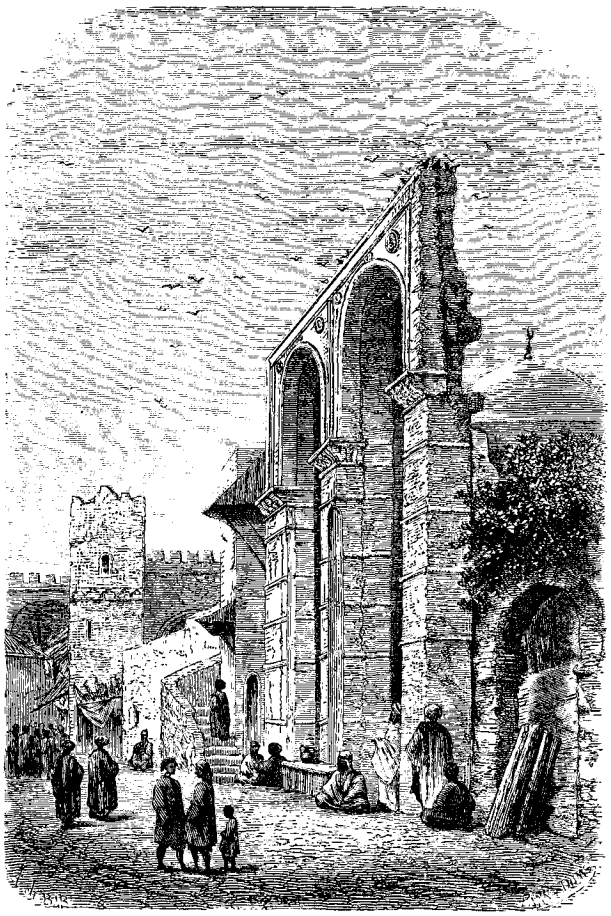
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au sud par le Sahara, à l'ouest par l'Algérie. Sa surface est d'environ six mille lieues carrées. On suppose que le nombre de ses habitants n'est pas de plus de dix-huit cent mille[1].

Le territoire de la régence est divisé administrativement en califats et en deux parties à peu près égales, celle *d'été* et celle *d'hiver*. On les nomme ainsi, dit le docteur Franck, parce que le bey du camp, titre que l'on donne toujours à l'héritier présomptif du pouvoir[2], parcourt avec une armée en été l'une de ces parties, et en hiver l'autre, pour percevoir les impôts. Le quartier d'été comprend la partie qui s'étend au nord et au nord-ouest de la capitale jusqu'aux côtes qui dépendent de l'Algérie. Toute l'autre partie au midi forme le quartier d'hiver.

La race tunisienne est généralement belle. Les hommes sont d'une construction sèche; il y en a peu d'infirmes ou de contrefaits. Leur vie sobre et tranquille les préserve de beaucoup de maladies qui sont communes en Europe.

Les femmes mauresques sont belles; leur teint est très-animé; leurs yeux sont grands, bien fendus, ont beaucoup d'expression. Elles ont presque toutes des cheveux d'un beau noir bleu; elles les tressent et les laissent flotter sur leurs épaules. L'embonpoint est en Tunisie, comme dans la plupart des pays orientaux, une des conditions essentielles de la beauté. On assure que les Tunisiennes ont une recette assurée pour devenir grasses : c'est de manger de jeunes chiens.



Rue Sidi-Mahrès, a Tunis.—Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

Les femmes riches se couvrent d'ornements d'or et d'argent, de miroirs, de pierreries, de cassolettes, de chaînettes, de coraux. Les femmes pauvres ou arabes se chargent de verroteries et de bijoux de cuivre.

Les enfants, en naissant, ont le teint blanc comme en Europe, ou plutôt mat. L'ardeur du soleil leur donne peu à peu une teinte foncée qui, du reste, n'a rien de déplaisant.

1. Ces évaluations sont incertaines. Selon le docteur Franck, qui écrivait vers 1810, la population, composée de Maures, Turcs, Arabes, Juifs et Berbères, était alors de trois millions d'habitants. Les derniers voyageurs affirment que ce chiffre serait aujourd'hui très-exagéré.

2. L'héritier présomptif est, non pas nécessairement un fils du bey régnant, mais l'aîné de toute la famille.

La forme du gouvernement est celle d'une monarchie héréditaire.

Le bey est encore nominalement vassal du sultan de Constantinople. A l'avénement de chaque nouveau bey, le Grand Seigneur envoie le grand caftan d'honneur et un firman d'investiture. C'est le signe que le sultan n'a pas renoncé à tout droit sur les anciens États barbaresques. Les beys ne jugent pas nécessaire de repousser l'insinuation et feignent de la considérer comme n'ayant rapport qu'à l'autorité religieuse du chef des croyants. En réalité, depuis longtemps ce serait plutôt à la France que la Tunisie serait disposée à rendre hommage : elle a, en effet, tout à espérer de nos sympathies ou tout à craindre de notre mécontentement, surtout depuis que nous sommes en possession de l'Algérie. L'Angleterre a bien aussi la prétention d'exercer quelque influence sur la régence, mais elle est trop loin. De toutes les villes musulmanes, Tunis est peut-être celle où les Français sont le plus incontestablement placés par l'opinion des indigènes au-dessus des autres nations européennes.

Le pouvoir du bey, sauf les conséquences qui peuvent naître de la nouvelle constitution, est tout à fait absolu ou despotique. Il consulte son conseil ou le divan, mais il est toujours libre de ne suivre que sa volonté.

De la justice. — Les jugements du bey. — Les châtiments.

Parlons de la justice. C'est à ce point qu'il faut porter tout d'abord son regard lorsque l'on veut apprécier l'état de la civilisation chez un peuple, comme lorsqu'on veut connaître l'état de santé d'un homme on place le doigt sur le battement de son artère. Telle justice, telle civilisation.

Le bey est le premier magistrat du royaume. Ce fait est à lui seul une énormité. C'est le signe que la forme du gouvernement est arbitraire au suprême degré. Tous les pouvoirs sont confondus en un seul.

Le bey doit-il du moins juger d'après un code écrit ou en prenant conseil d'un tribunal? Non. Il ne relève que de lui-même; on voit d'ici les conséquences.

Trois ou quatre fois chaque semaine, il monte sur son trône sous une tente splendide dressée vis-à-vis de son palais de la Marsa.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un maître des cérémonies, le bach-amba-el-bey, crie que l'audience est ouverte.

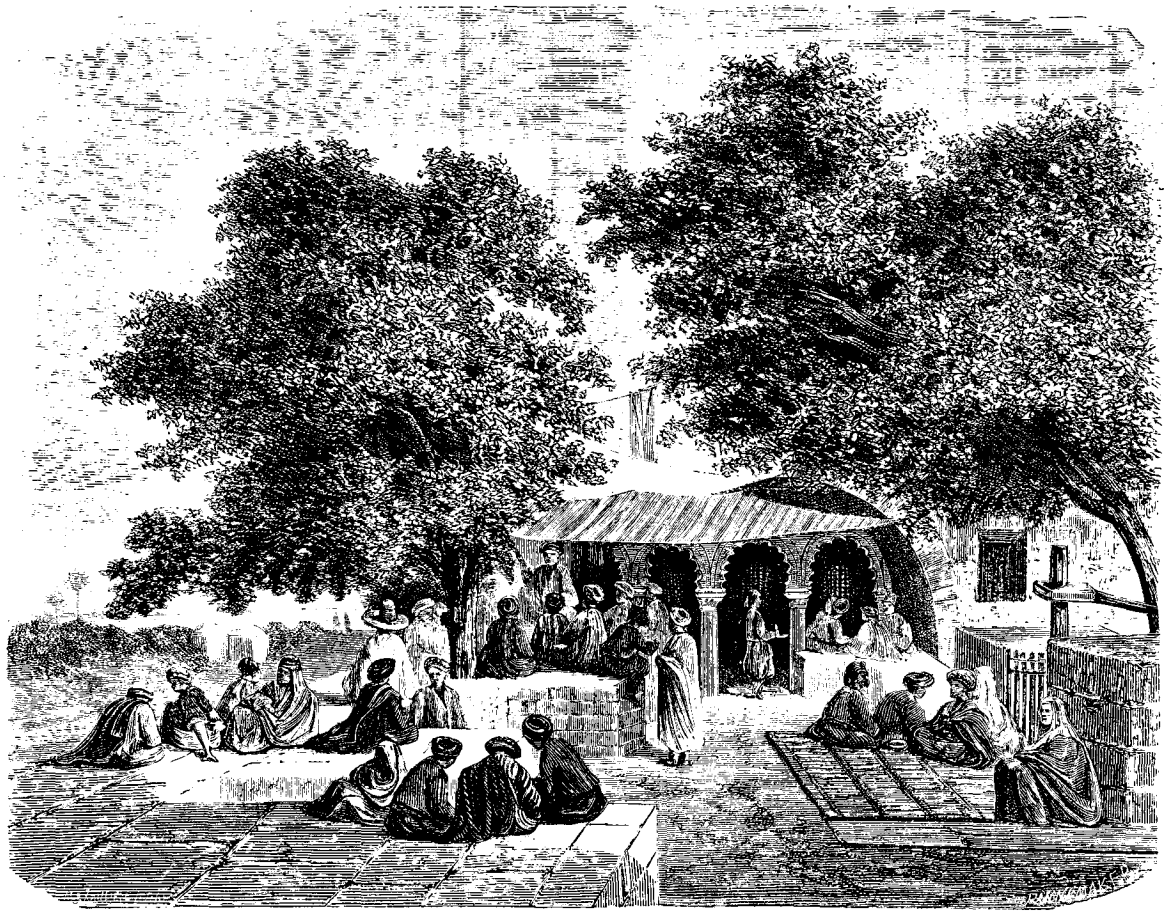
Entre qui veut pour demander justice. Arrivez, pauvres plaideurs; vous serez bien vite expédiés. Demandeur et défenseur, plaignant ou inculpé, vous parlerez tour à tour, peu de temps, car les affaires sont nombreuses, et immédiatement l'auguste magistrat décidera quel est celui de vous qui a tort ou raison.

Or, le plaideur qui au fond a en réalité le bon droit de son côté, peut être intimidé, bègue, maladroit, ou, ce qui est pis encore, il est peut-être (quoiqu'il ait mille fois raison) désagréable et repoussant de physionomie, brutal, insolent, tandis que son adversaire sera respectueux, adroit, bon logicien, maître de lui-même.

Le juge, de son côté, tout souverain qu'il soit, peut bien aussi être trop prompt à s'impressionner, peu clairvoyant, avoir la vue de l'esprit très-courte, un faux jugement, ou seulement être mal portant le jour de l'audience, ou indisposé par suite de difficultés politiques ou de querelles de ménage.

Notez qu'il ne s'agit de rien moins pour qui perd sa cause en quelques minutes que de ruine, de bastonnade, de galères, de mutilation, de strangulation, de pendaison ou de décapitation.

Et il y a cependant des Européens qui ont le courage



Café, à la Marsa. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

de s'extasier devant cette justice patriarcale! On cite les jugements de Louis IX, qui était un saint : on oublie de rappeler ceux de Louis XI, qui était un homme partial et cruel.

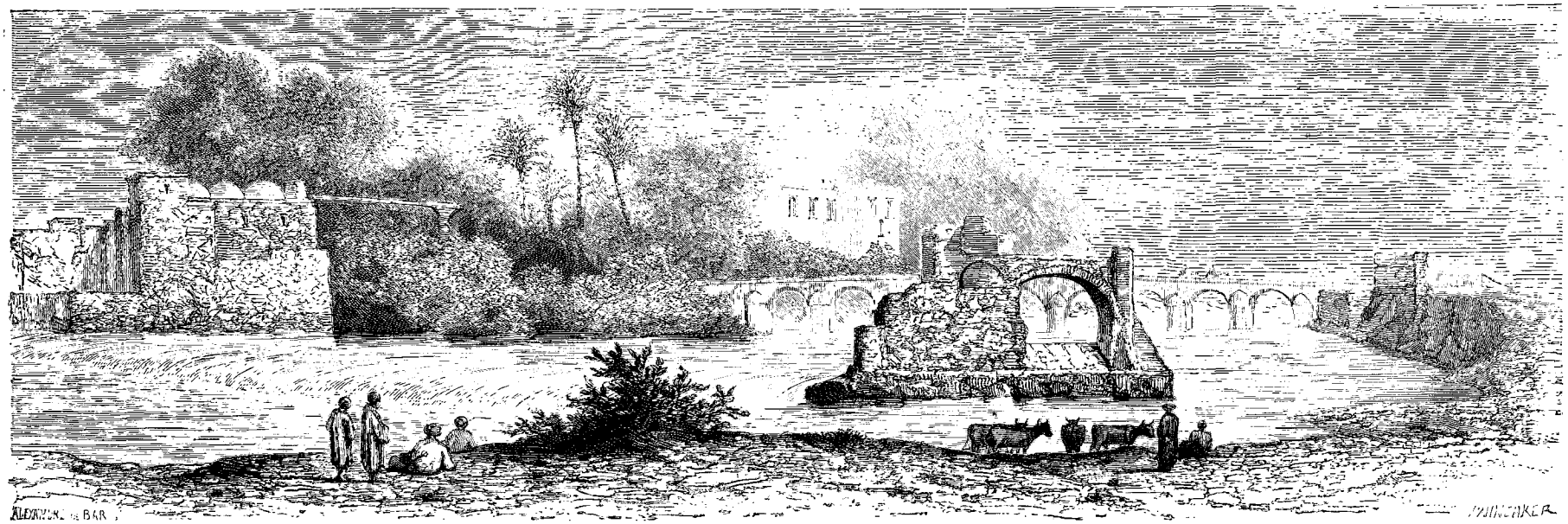
On ne manque pas d'anecdotes amusantes qui tendent à montrer que certains beys ont eu la sagesse de Sancho Pança dans son île de Barataria.

Un jour, un Maure traduit un citoyen de bonne réputation devant le bey (c'était Hamoudah-pacha). Il expose qu'il a perdu sa bourse, que cet individu l'a trouvée et la lui a rendue, mais qu'elle ne contenait plus que vingt sequins *mahboubs* (pièces d'or), tandis qu'au moment où elle était tombée à terre elle en contenait cent; donc le prévenu a volé quatre-vingts sequins. Le bey paraît perplexe : il réfléchit. Enfin un éclair illumine sa glorieuse figure. Il demande la bourse, il fait apporter cent sequins; il essaye de les glisser dans la bourse : elle n'en peut pas contenir même cinquante. Il engage le plaignant à essayer à son tour, et celui-ci n'ayant pas mieux réussi est convaincu par le bey d'avoir porté devant lui une accusation injuste. Quel Salomon!

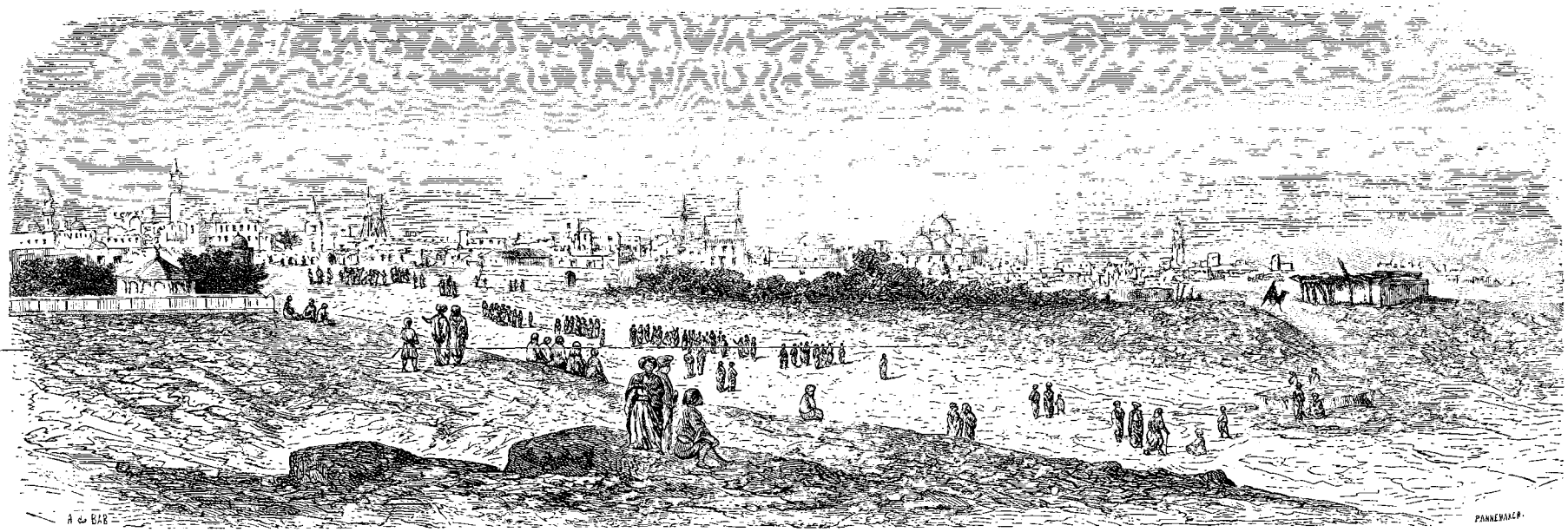
Mais on cite aussi des exemples un peu différents. Une vache a été trouvée : deux Arabes s'en disputent la possession. Quel est celui qui l'ayant rencontrée a mis le premier la main sur elle? Grave débat!

Cette fois le bey ne réfléchit pas longtemps. Il s'ad-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bords de la Medjerdab. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Nouvelle promenade de la Marine, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

juge la vache, l'envoie à ses étables, et ajoute : « Que le véritable propriétaire vienne la chercher s'il lui plaît, mais il recevra cent coups de bâton en châtiment du peu de soin qu'il a pris de garder la bête. »

Une autre fois un marchand joaillier accuse un vieux domestique de lui avoir volé des bijoux. L'accusé se défend par des dénégations et des larmes. Le joaillier n'est guère en état de prouver son accusation. Voilà le souverain juge bien irrité. Il ordonne cinq cents coups de bastonnade à distribuer entre les deux parties. Le domestique avait déjà reçu cinquante coups de bâton, lorsque la fille du joaillier déclara qu'elle était seule coupable. Le joaillier en fut quitte pour faire un présent au bey.

Quand le bey se sent fatigué ou ennuyé, le bach-amba-el-bey crie « : El afia ! (la paix), » et l'on se retire.

« Un tribunal d'Europe, dit M. Franck, aurait bien de la peine à examiner, dans un mois, autant de causes que le bey en termine dans une seule matinée. » Rendre la justice avec célérité, c'est fort bien, mais il faut que la justice soit juste !

Le pays où l'on rend la justice de cette manière pourrait être le plus délicieux du monde, je n'irai pas y dresser ma tente.

Au sud de la régence et à l'extrême frontière, la petite ville de Nefta vit loin des agitations de la capitale, dans un nid odorant de citronniers et d'orangers, sous les frais ombrages de palmiers gigantesques. « Un joli petit lac, des eaux courantes, une végétation magnifique, des sites pittoresques et romanesques, font de Nefta, dit M. Dunant, une oasis délicieuse. Les habitants sont commerçants, fort doux, et d'une urbanité parfaite. »

Charmant tableau ! Mais une seule question, toute petite : « Qui rend la justice à Nefta?

— C'est le cadi, ou, s'il est absent, le sebi-cadi.

— Tout seul, sans autres juges?

— Sans doute.

— A merveille. Habite ce paradis terrestre qui voudra ! J'aimerais mieux le plus pauvre petit foyer dans les sables les plus arides de la Sologne, sous la protection des lois. »

On me dit qu'il y a un garde des sceaux à Tunis, le saheh-el-thaba ; mais, si je comprends bien, son office solennel consiste à tirer à lui, pendant une minute, un sceau toujours attaché à la personne du bey et à l'appuyer sur la cire d'un édit à promulguer.

Le tribunal, composé d'un seul cadi, a nom cherial-ennabi.

Le tribunal supérieur, composé de plusieurs cadis ou autres personnes, se nomme rebaïd-el-kabla.

On peut en appeler à la cour de cassation.

La cour de cassation, c'est ou le mufty ou le bey !

La vérité m'oblige à reconnaître que tous les Tunisiens sont égaux, ou à peu près, devant l'arbitraire des juges. Il n'y a de distinction que dans la manière dont l'on tue les condamnés.

Les Turcs ou Koulouglis ont le privilége d'être étranglés dans une des salles de la citadelle.

Les Maures, celui d'avoir la tête tranchée avec le sabre au Bardo. « Deux exécuteurs se placent, l'un à droite et l'autre à gauche du condamné qui a les yeux bandés. L'exécuteur qui est à droite le pique au bras avec la pointe d'une épée, ce qui fait vivement tourner la tête au patient, tandis que l'autre exécuteur profitant du moment où il a la tête inclinée sur l'épaule droite, la lui sépare du corps d'un seul coup de yatagan. » (DUNANT.)

Les Marocains et les soldats kabyles ou zaouaouas, sont tout simplement pendus à la porte de Bab-el-Suec.

Les militaires sont fusillés.

Jusqu'en 1818 les Juifs étaient brûlés. Mais les Tunisiens prétendent que cela leur donnait la peste.

On a de même renoncé à noyer les femmes dans le lac, parce que le lac n'a pas assez de fond. On les transporte à l'île Kerkéna, dans le golfe de Gabès.

Au reste, la bastonnade, à Tunis, comme dans tous les pays dotés de ce genre de punition, est aussi une peine capitale selon la manière dont on veut bien l'appliquer. Les riches payent les bourreaux pour qu'ils ne frappent pas trop fort.

J'allais oublier que l'on peut être également condamné à avoir le bras ou le poignet coupé.

On raconte que, jadis, la main coupée était suspendue à l'aide d'une ficelle au cou du voleur mutilé, qu'on promenait ensuite assis à rebours sur un âne.

Enfin on envoie les petits voleurs aux galères (karaka), qui sont situées à la Goulette.

On ne connaît guère d'autres prisons que celles où l'on enferme les prévenus avant leur jugement.

La Medjerdab. — Richesses naturelles de la Tunisie.

A quelques lieues de Tunis, on rencontre le plus important cours d'eau du royaume, la Medjerdab (*Bagradas* de l'antiquité). Ce fleuve, après avoir arrosé les vallées intérieures désignées sous le nom commun de Frygyah, de l'ouest-sud-ouest au nord-ouest de la régence, et s'être grossi de plusieurs affluents, entre autres le Soudjeras, le Oued-el-Boul, le Oued-ês-Serrat, passe près des ruines d'Utique où Caton le jeune se donna la mort, et se jette dans la mer au sud du lac de Porto-Farina. C'est près de ce fleuve que Régulus eut à combattre, dit-on, un serpent monstrueux. Est-ce une fable? Qui sait? Nous apprenons de jour en jour à être de moins en moins, à la fois, crédules ou incrédules; notre science, à mesure qu'elle augmente, nous démontre avec plus d'évidence combien notre ignorance est encore grande : soyons circonspects.

Les bords de la Medjerdab sont très-pittoresques. J'ai traversé l'Oued-Medjerdab près des ruines d'un pont romain (voy. p. 21). Le fleuve est en grande partie ombragé sur les deux rives par des dattiers et des bananiers ; le figuier de Barbarie et les lauriers-rose avec leur cime colorée de carmen complètent la décoration. Les caravanes traversent assez fréquemment la Medjerdab sur plusieurs points. En remontant son cours on rencontre quelques îles couvertes de tamariniers. Son eau, où reflue la mer, est salée jusqu'à une grande distance de son embouchure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans cette partie du territoire le sable est tellement fin et souple, que les hommes et les animaux qui se risquent à la traverser sont en danger d'être engloutis.

C'est particulièrement vers les contrées voisines de la mer que l'on voit l'olivier croître en abondance.

On peut dire, sans aucune exagération, qu'il n'est point de sol plus libéral et plus riche que celui de la Tunisie. On y trouve réunies toutes les essences d'arbres, toutes les fleurs, tous les fruits du nord et du sud. Aujourd'hui le blé et l'huile en sont les principaux produits; mais de combien ne s'en faut-il pas que cette terre généreuse soit exploitée comme elle pourrait l'être? Le plus grand obstacle est dans l'ignorance et la superstition du peuple. Les derniers beys ont prouvé qu'ils comprenaient ce qu'il y avait à faire pour régénérer le pays ; mais leur intelligence est de beaucoup trop en avance sur celle de leurs sujets pour qu'on puisse espérer de longtemps des progrès bien sérieux.

Dans beaucoup de parties de la Tunisie, on trouve l'argent, le mercure, le plomb, le fer, le cuivre, le cristal de roche et même l'or.

Sur les bords de la Medjerdab, comme sur le lac de Tunis, les flamants (Phœnicopterus Ruber) abondent; ils vivent en société ; quand ils prennent leur volée on dirait une petite république en voyage. C'est chose très-difficile de les approcher, et ce n'est qu'à une grande distance qu'on peut tirer sur eux. A deux cents mètres, avec une carabine Minié, j'ai enlevé la tête à deux de ces pauvres innocents qui ne bougeaient pas plus qu'une cible. Ils passent les nuits sur le bord de l'eau, et quand on les aperçoit le matin, à l'aurore, on croit voir un régiment bien aligné. Le jour, ils parcourent en bandes nombreuses les environs où s'abattent souvent des nuées de sauterelles.

Promenades. — L'allée de la Marine.

Vue de la route de Carthage, Tunis offre un charmant aspect. J'en ai joui souvent à l'ombre d'un café dont j'ai fait un dessin. Il s'appelle la *Wina* et est situé au bord du lac. Les flamants semblent autant de sentinelles qui gardent ce poétique endroit. Le patron vend du café, du tabac, et perçoit aussi quelques paras pour l'eau qu'il distribue aux voyageurs altérés par une longue route sous un soleil tropical. Je m'asseyais près des indigènes gravement occupés à humer leur moka tout en fumant le chibouck. La population européenne s'y donne souvent rendez-vous. Les femmes viennent aussi se promener de ce côté, mais assez rarement; leur promenade favorite est la grande allée de la Marine, nouvellement construite par les soins du consul qui s'y fait bâtir un grand hôtel (p. 21). On y rencontre des types admirables.

Cette avenue aboutit au lac ; elle se termine à une sorte de promontoire sur lequel ont été construits des magasins pour les marchandises. C'est près de là que viennent débarquer les passagers arrivant de France ou d'Algérie, et qu'on dépose tous les ballots. Cinquante à soixante petites barques à voiles latines y sont ancrées. Le dimanche matin une foule d'indigènes, vêtus de costumes à mille nuances, viennent y faire scintiller leurs couleurs orientales sous l'éclat du soleil. Ce sont de toutes parts des cris de joie. On s'embarque, une légère brise se lève, et les voilà toute la journée, hommes, femmes et enfants, à danser, rire, jouer du tarabouch, unis comme en une seule famille et toujours disposés à partager leur modique repas avec le premier étranger venu. Quel tableau brillant et varié ! il n'y a que la palette de Ziem qui pourrait rendre toute cette poésie du soleil, ces vêtements rouges, roses, bleus, verts ou jaunes; ce grésillement de la multitude, cette mer splendide avec ses myriades de cliquetis de lumières. C'était pour moi une distraction bienfaisante lorsque j'étais désœuvré ou que le spleen s'emparait de moi.

Mission. — Le village des Zaghouans. — La source. Le temple.

Grâce à la bienveillance du consul, j'ai été chargé d'une mission qui me permet de pénétrer un peu plus avant dans le pays. Le bey m'envoie au village des Zaghouans et vers les célèbres montagnes du Djougar. C'est là que sont les sources principales qui alimentaient Carthage. Je dois y dessiner les ruines de deux temples anciens : le premier, le temple du Zaghouan, et le second, celui du Djougar.

M. Dubois, ingénieur, m'est adjoint. Nous allons en plein désert. Il m'est agréable d'avoir, en perspective, à retracer en aquarelle ces temples et les paysages qui les entourent. M. Dubois se rendra compte de la quantité d'eau qui peut couler des sources par minute, relèvera les courants, les conduits, et calculera la quantité de siphons nécessaires pour remplacer tout ce qu'il est impossible de relever des anciens aqueducs de Carthage.

Nous étions en juin et déjà les chaleurs menaçaient d'être accablantes. Trois amis, chasseurs passionnés, se joignirent à notre escorte.

Nous quittâmes Tunis à quatre heures du matin; deux heures après nous fîmes une halte pour manger un morceau et nous rafraîchir ; puis nous entrâmes dans le désert.

Le souvenir de ce voyage sera toujours pour moi une émotion charmante. Souvent nous traversions des gués dont les bords étaient ombragés de lauriers-rose ; nous rencontrions des restes d'aqueducs en partie détruits, en partie admirablement conservés : ce sont des constructions formidables, et l'on a peine à s'expliquer comment les Barbares ont pu venir à bout de les détruire.

Le soleil était dévorant : il n'y avait d'ombre que sous les turbans. Cependant nous décidâmes que nous dînerions à cheval, tout en continuant notre route. Après avoir péniblement cheminé toute la journée parmi les pierres et les débris des rochers qui jonchaient le terrain, car nous avions à faire une longue course où aucun chemin n'est tracé, nous finîmes par gagner le haut du col. Je commandai halte pour reposer nos chevaux; il était cinq heures du soir et l'air commençait à devenir un peu tolérable. Nous nous arrêtâmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un moment pour contempler les belles masses nuancées de toutes les couleurs que nous avions laissées derrière nous; nous apercevions, comme si elles eussent été à côté de nous, les crêtes du mont Zaghouan dorées par les derniers rayons du soleil; elles se détachaient sur un ciel d'azur. Leur aridité, leurs formes rudes, disloquées, d'une couleur impossible, laissent une impression ineffaçable. A la hauteur où nous étions, nous pouvions apercevoir les montagnes du Djougar, notre point d'arrêt.

A sept heures du soir, nous descendîmes dans le beau vallon où est située la ville de Zaghouan[1]. Là nous pouvions enfin respirer à l'aise; partout de l'eau, de la fertilité. Après une heure de marche, nous entrâmes dans la ville par un beau crépuscule. Une ancienne porte romaine sert d'entrée[2]. Tous les habitants sont ameutés; mais le cheik est prévenu de notre arrivée et il nous offre l'hospitalité la plus cordiale, aux frais du gouvernement, bien entendu.

Une grande chambre nous est réservée dans une dépendance de son soi-disant palais et nos chevaux sont conduits à l'écurie. Nous n'avons pas fait moins de dix-neuf heures de marche dans ce désert, et un bon dîner arrive très à propos pour nous délasser. On nous sert le kouskous, divers ragoûts fort bien accommodés, du mouton avec des châtaignes ou avec des haricots, selon les goûts, de beaux poissons, du café. On fume ensuite quelques chiboucks.

A onze heures je fais éteindre les feux, et quoique les divans fussent, hélas! pleins de vermine, nous avons tous dormi comme des bienheureux.

Le lendemain dès quatre heures nous étions sur pied. A cinq heures nous arrivions près d'une des belles sources qui envoyaient leurs eaux à Carthage.

Un temple s'élève au-dessus de la source; quelques profils de moulures parfaitement conservés montrent avec quel soin il avait été construit; dans mon dessin (p. 31), je me suis bien attaché à rendre scrupuleusement tous les détails. En avant du temple est une belle vasque toujours remplie d'une eau limpide.

Petite place, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

A quelle divinité était consacré ce temple? Qui l'a élevé? Je n'ai garde d'entreprendre de discuter ces questions difficiles, et je suis trop heureux de pouvoir emprunter quelques lignes sur ce sujet au bel ouvrage du savant M. V. Guérin, qui a visité le temple du Zaghouan au mois d'août 1860.

« Les débris pittoresques du temple sont connus dans le pays sous le nom d'*Henchir-ain-el-Kasbah* (ruines de la source de la forteresse)[3], les indigènes s'étant imaginé que cet édifice est un ancien château fort. Il est situé à deux kilomètres et demi au sud-ouest de la ville. Bâti sur une plate-forme, il est comme adossé au mont Zaghouan. Il se compose d'abord d'un sanctuaire, dont la cella rectangulaire est longue de sept mètres vingt centimètres et large de quatre mètres treize centimètres. Au-dessus de la porte de cette cella, règne une architrave surmontée jadis d'un fronton triangulaire, aujourd'hui détruit. Il y avait là très-probablement une inscription qui a disparu avec la frise qui la portait. Au fond du sanctuaire, on distingue les restes d'un autel et d'une large niche où a dû être placée la statue de la divinité principale à laquelle le temple était consacré.

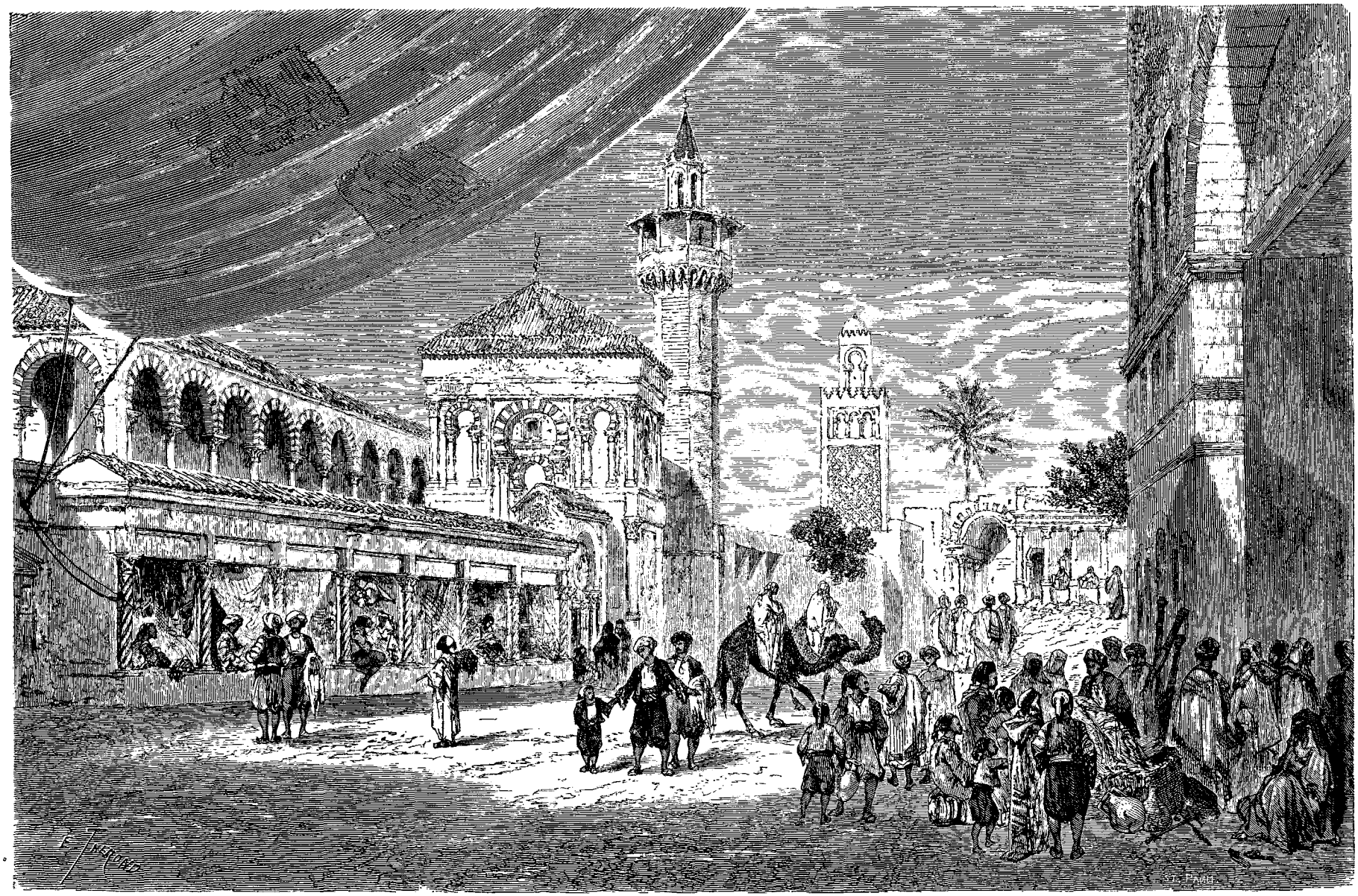
« A droite et à gauche de ce même sanctuaire s'avance et s'arrondit en un vaste fer à cheval une double galerie latérale large de quatre mètres vingt-huit centimètres. Chacune de ces deux galeries reposait, d'un côté, sur un mur construit en belles pierres de taille et soutenu extérieurement par des contre-forts, lequel mur est encore intact, et, de l'autre, sur treize colonnes qui ont été enlevées et transportées, à ce qu'il paraît, dans

1. La ville de Zaghouan est située sur une colline au pied septentrional de la montagne qui porte le même nom. Elle est bâtie sur les ruines d'une ville antique.

2. « C'est une porte triomphale construite avec de belles pierres de taille. L'ouverture de l'arcade est de quatre mètres neuf centimètres; les piliers qui la supportent ont trois mètres douze centimètres de large. Elle était jadis ornée de deux statues, placées l'une à droite et l'autre à gauche dans deux niches latérales. Sur le bloc qui forme la clef de voûte, on remarque d'abord une figure triangulaire ressemblant à un A, puis au-dessous une couronne de feuilles de chêne environnant le mot : AVXILI. Ce mot auxili surmonte lui-même la représentation d'une tête de bélier. Toute la partie supérieure du monument est détruite. » (V. GUÉRIN, *Voyage en Tunisie.*)

3. Le mot *henchir* signifie : ferme, et plus souvent encore : ruine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un bazar, à Tunis. — Dessin de Thérond d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la principale mosquée de Zaghouan. A chacune de ces colonnes correspondait un pilier à demi engagé dans l'épaisseur du mur. Le toit était formé de douze petites coupoles dont une partie subsiste toujours, bien que, depuis l'enlèvement des colonnes qui les soutenaient, elles manquent de ce côté de tout appui.

« Ces deux galeries réunies composaient donc un ensemble de vingt-quatre arcades supportées par vingt-six colonnes, qui faisaient face à autant de pilastres. De deux en deux arcades, une niche, pratiquée dans le mur continu de ce fer à cheval, renfermait une statue. Il y avait ainsi en avant et de chaque côté du sanctuaire que j'ai décrit, six statues soit de nymphes, soit d'autres divinités, en tout douze, groupées autour de la divinité principale, qui occupait le fond de la cella.

« Entre ces deux galeries et le sanctuaire auquel elles aboutissaient, s'étend, dans l'espace intermédiaire laissé libre, une grande area longue de vingt-huit mètres et large de vingt-six mètres soixante centimètres. Cette area ou terrasse découverte domine de deux mètres au moins un beau bassin construit en pierres de taille et affectant la forme de deux fers à cheval réunis. A droite et à gauche de ce bassin, un escalier de douze marches, aujourd'hui très-dégradé, permettait de monter sur la plate-forme de l'area et de pénétrer sur les galeries latérales, qui avaient, en outre, deux autres communications avec le dehors au moyen de deux petites portes rectangulaires ménagées, à leur extrémité, dans le mur d'enceinte.

On descend par plusieurs degrés dans le bassin précédent. Un canal souterrain, qui traverse l'area et qui part peut-être du sanctuaire, amène encore à ce réservoir, par quatre ouvertures, les eaux d'une source intarissable. De là, par un conduit, elles s'écoulent dans les jardins environnants, en attendant qu'elles recommencent à alimenter, comme autrefois, l'aqueduc de Carthage.

« Des diverses constructions que je viens de décrire, résulte un monument complexe et harmonieux, de forme théâtrale, et dont l'élégance et l'originalité sont, en outre, singulièrement relevées par le site qu'il occupe, site à la fois sauvage et gracieux, sublime et ravissant. D'un côté, en effet, se dresse derrière le temple la masse gigantesque du Zaghouan avec ses flancs escarpés, ses ravins profonds et le majestueux chaos de ses blocs énormes de rochers entassés confusément les uns sur les autres. Du côté opposé, au contraire, et au bas de la plate-forme de l'area, le regard se repose avec délices sur la riante végétation et sur l'éternelle verdure des jardins voisins. Qu'on ajoute à cela le silence de la solitude, ce je ne sais quoi de sacré que le temps imprime aux ruines, le mystère même qui plane sur l'origine et l'histoire de ce temple dédié à des divinités restées inconues, et l'on aura quelque idée de l'effet qu'il produit sur celui qui le contemple pour la première fois.

« Tout ce que l'on peut dire au sujet de la date approximative de cet édifice, c'est qu'elle est la même probablement que celle de l'aqueduc, dont il contenait et consacrait la source. Or, d'après l'opinion généralement admise, cet aqueduc, l'un des travaux les plus grandioses que les Romains aient exécutés en Afrique, avait été entrepris sous Adrien et terminé sous Septime Sévère.

« Malheureusement les renseignements manquent pour déterminer avec certitude ce fait important sur lequel l'histoire a gardé le silence. Nous savons seulement qu'à l'époque d'Adrien, l'Afrique eut à souffrir cruellement, pendant cinq ans consécutifs, d'une sécheresse affreuse, et que cet empereur, pour consoler cette province, vint lui-même à Carthage. Son arrivée, par une heureuse coïncidence, ramena la pluie et l'abondance, et, avec elle, les bénédictions du peuple. Comme le biographe d'Adrien, Spartianus, nous apprend que ce prince fit construire sur toute la surface de l'empire un grand nombre d'aqueducs, on suppose que, pour prévenir le retour de la disette effroyable que Carthage avait subie par suite de cette sécheresse, Adrien résolut de doter à toujours cette ville des eaux lointaines du Zaghouan et des eaux plus lointaines encore du Djougar. On suppose aussi, d'après des médailles frappées à Carthage en l'honneur et à l'effigie de Septime Sévère, et dont le revers présente Astarté, le génie des Carthaginois, assise sur un lion et courant le long d'une source qui découle d'un rocher, que la gloire d'avoir achevé cette œuvre gigantesque est due à ce dernier empereur[1]. »

Le paysage qui environne les ruines du temple est ravissant. Le caroubier, le laurier-rose, les bananiers, les figuiers abondent; leur solitude n'est troublée que par le léger murmure de l'eau; derrière le temple s'élève majestueusement le mont gigantesque dont le village et le temple ont conservé le nom[2].

Nous passâmes quatre jours dans ce délicieux pays. Pendant que mon ami Dubois explorait le sol, je terminais mes dessins; nos amis chassaient, et souvent, le soir en rentrant, nous surprenaient agréablement en nous rapportant d'excellent gibier. La perdrix et le hérisson, dont la chair est très-délicate, figuraient souvent parmi les plats rustiques que notre Vatel arabe nous servait. Les Bédouins font grand cas du hérisson; aussi les rencontrions-nous souvent guettant l'animal le long des ruisseaux, armés d'une petite hachette en fer mal battu; le hérisson se tient ordinairement dans les endroits humides.

Quatre jours après il fallut poursuivre notre excursion beaucoup plus loin; on nous donna un guide intelligent : il ne nous eût pas été possible de trouver, sans lui, notre route.

Un récit dans le désert.

A deux heures du matin toute la caravane était sur pied; nous allions passer de cet agréable séjour au milieu du désert, de ses lignes horizontales et de ses sables mouvants; nous allions recommencer nos campements.

1. Voy. Guérin, *Voyage en Tunisie*.
2. Le mont Zaghouan est probablement le mont Zengitanus de l'antiquité. Les chrétiens l'ont appelé Ziquensis, et les Arabes Kelb-ez-Zocol (le chien du détroit).

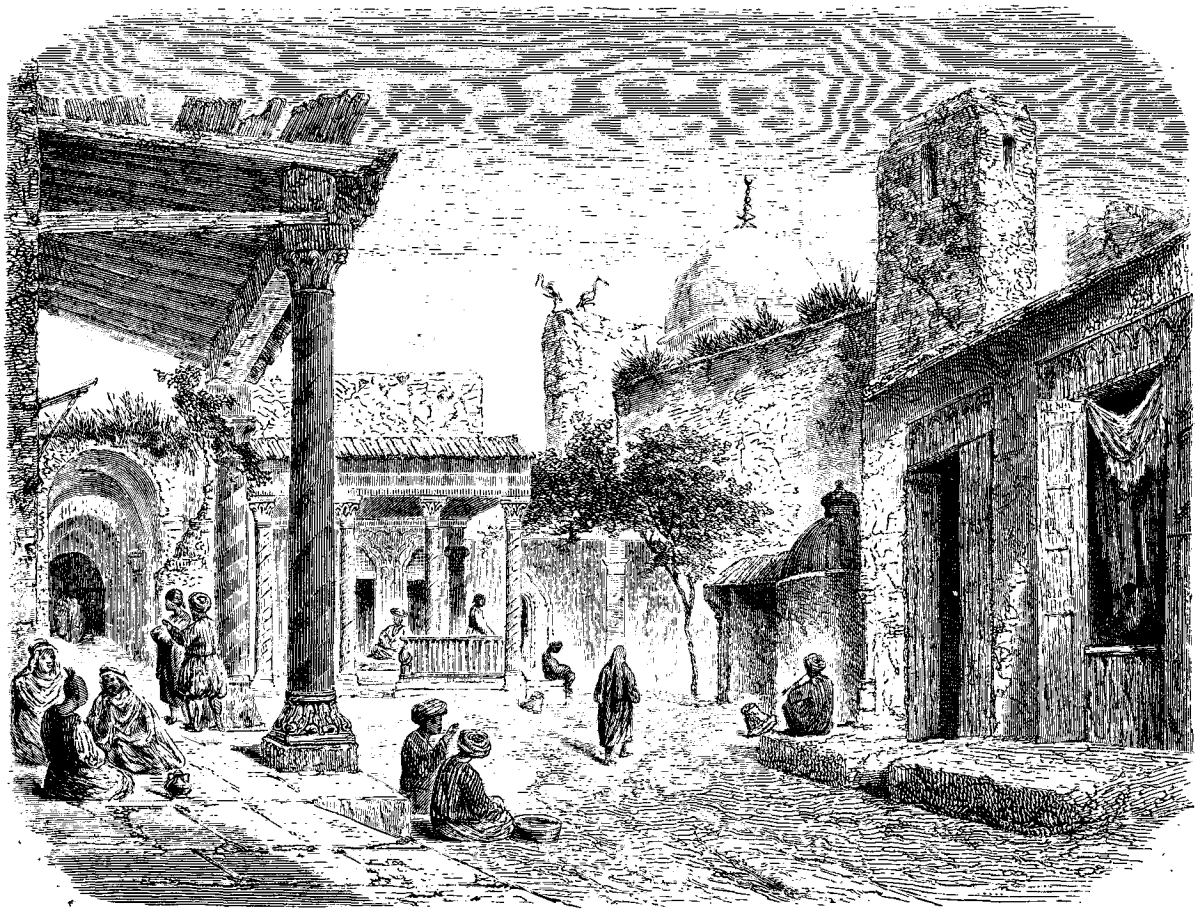
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y avait déjà cinq heures que nous marchions; le terrain devenait accidenté; notre guide, comprenant que nous avions besoin de repos, nous fit obliquer à gauche.

Tout à coup le tableau change d'aspect comme par enchantement; nous sommes au milieu d'un douar où, moyennant quelques poignées de poudre et de plomb, nous sommes on ne peut mieux accueillis. Notre déjeuner est vite préparé; les enfants viennent toucher nos armes, surpris de leur éblouissement. Nous offrons quelques cigares aux cheiks, et nous voilà les meilleurs amis du monde.

Un pâtre était en train de raconter l'histoire d'une aventure toute récente; le douar écoutait ébahi, et de temps en temps, comme les enfants qui entendent le conte de *Barbe-Bleue* ou du *Petit-Poucet*, jetait des regards inquiets à droite et à gauche. Notre drogman demanda au cheik principal s'il nous était permis de prendre place parmi les auditeurs. Un sourire et un salut furent le signe que nous pouvions satisfaire notre curiosité.

Il s'agissait d'un lion énorme qui, pendant la nuit, s'était précipité dans le douar, avait enlevé une vache, et était allé en faire son souper à une demi-lieue de là. Le berger, qui narrait ces choses avec autant de solennité que s'il eût récité un chant de l'*Iliade*



Carrefour, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'apres une aquarelle de M. Amable Crapelet.

ou de l'*Odyssée*, assura avoir vu lui-même les os le lendemain.

Je fis observer qu'il n'était pas possible qu'à lui seul le lion eût pu digérer la vache entière, et que tout au moins sa nombreuse famille avait dû être invitée à ce repas si champêtre.

Sans l'intelligence d'Assan, mon guide, qui arrangea mon observation à sa manière, je ne sais si je ne me serais pas attiré quelque méchante affaire. Je plaisantais, et le Bédouin ne plaisante pas.

Je fis remercier nos hôtes, et après leur avoir distribué quelques piastres pour leurs santons, nous reprîmes notre course.

En témoignage de joie, les hommes du douar tirèrent en l'air plusieurs coups de fusil.

Une aventure.

L'histoire du lion n'était pas très-rassurante : il n'est pas rare, dit-on, dans ces parages, et aussi son amie la panthère. J'eus soin de vérifier si mes deux revolvers étaient en règle, je chargeai ma carabine et je recommandai la même précaution à toute la petite caravane. Cette manœuvre dura une vingtaine de minutes; ensuite nous continuâmes notre route : le guide en avant, mon drogman à mes côtés, mes amis au milieu de l'escorte; nous plaisantions sur l'emphase du berger bédouin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un bruit lointain vint à mes oreilles.

« Entendez-vous? dis-je à l'un de mes amis qui s'était rapproché de moi.

— Rien, me répondit-il. Je ne vois rien, je n'entends rien.

— Mais je vois maintenant, moi. Regardez cet Arabe qui fuit; il tourne autour d'Assan, notre guide. Vous ne le voyez donc pas, au milieu de la poussière? il est mis en joue, et lui-même menace Assan de son fusil.

— En effet, et maintenant le Bédouin a disparu avec sa monture. »

Nous étions sur un plateau; à droite et à gauche tout était hérissé de ravins et de broussailles.

Le guide revint près de moi après avoir remis son fusil en bandoulière.

« C'est un Bédouin, nous dit-il, poursuivi par deux cents cavaliers, parce qu'il a été surpris, voleur ou ravisseur, sous une des tentes du douar.

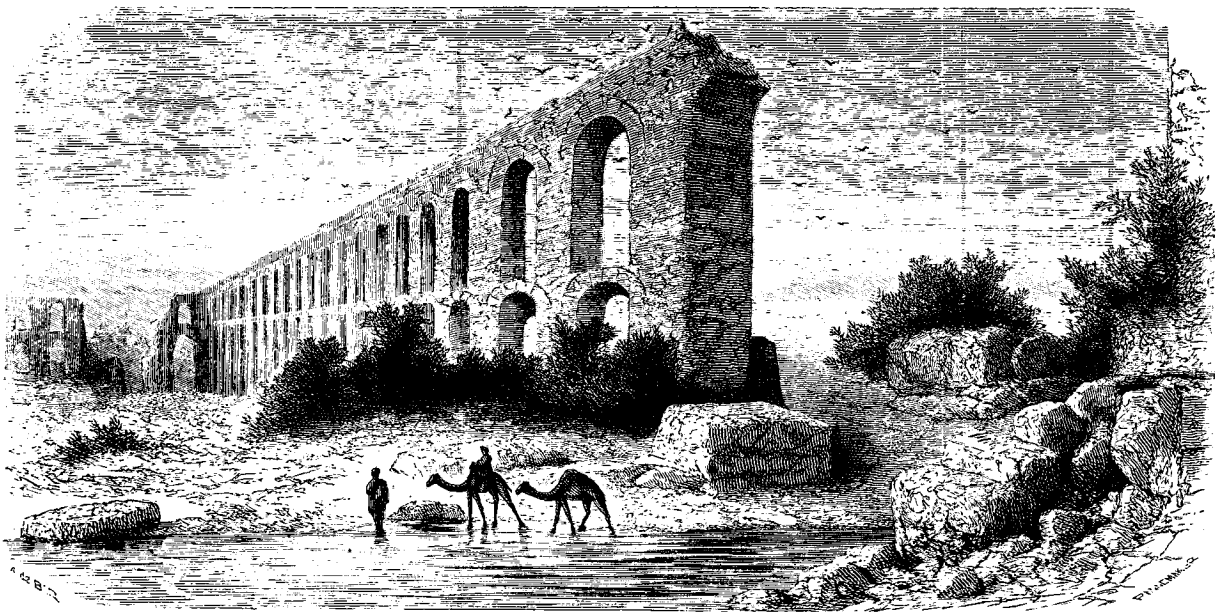
— Eh bien?

— Il venait demander à se réfugier au milieu de votre escorte.

— Il s'y prenait d'une étrange manière, répondis-je; n'avait-il pas commencé par te mettre en joue, par te menacer? c'est ton maître qu'il insultait. Pourquoi n'as-tu pas tiré sur lui?

— Ah! maître, ils sont lâches dans cette tribu; il voulait m'effrayer; je les connais : si je m'étais défendu, on aurait entendu le coup de feu, et ma vie seule n'eût pas été exposée; vous-mêmes peut-être n'auriez-vous jamais revu votre patrie! »

Tout n'était pas fini. Plus de deux cents Bédouins arrivaient sur nous de droite et de gauche, nous questionnant du regard, d'un air hostile; tous, le fusil au poing, les uns avec des lances, les autres avec leur yatagan, et portant en croupe des femmes, des enfants la serpille à la main. On commençait même à nous



Débris d'aqueduc sur la route du Zaghouan. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

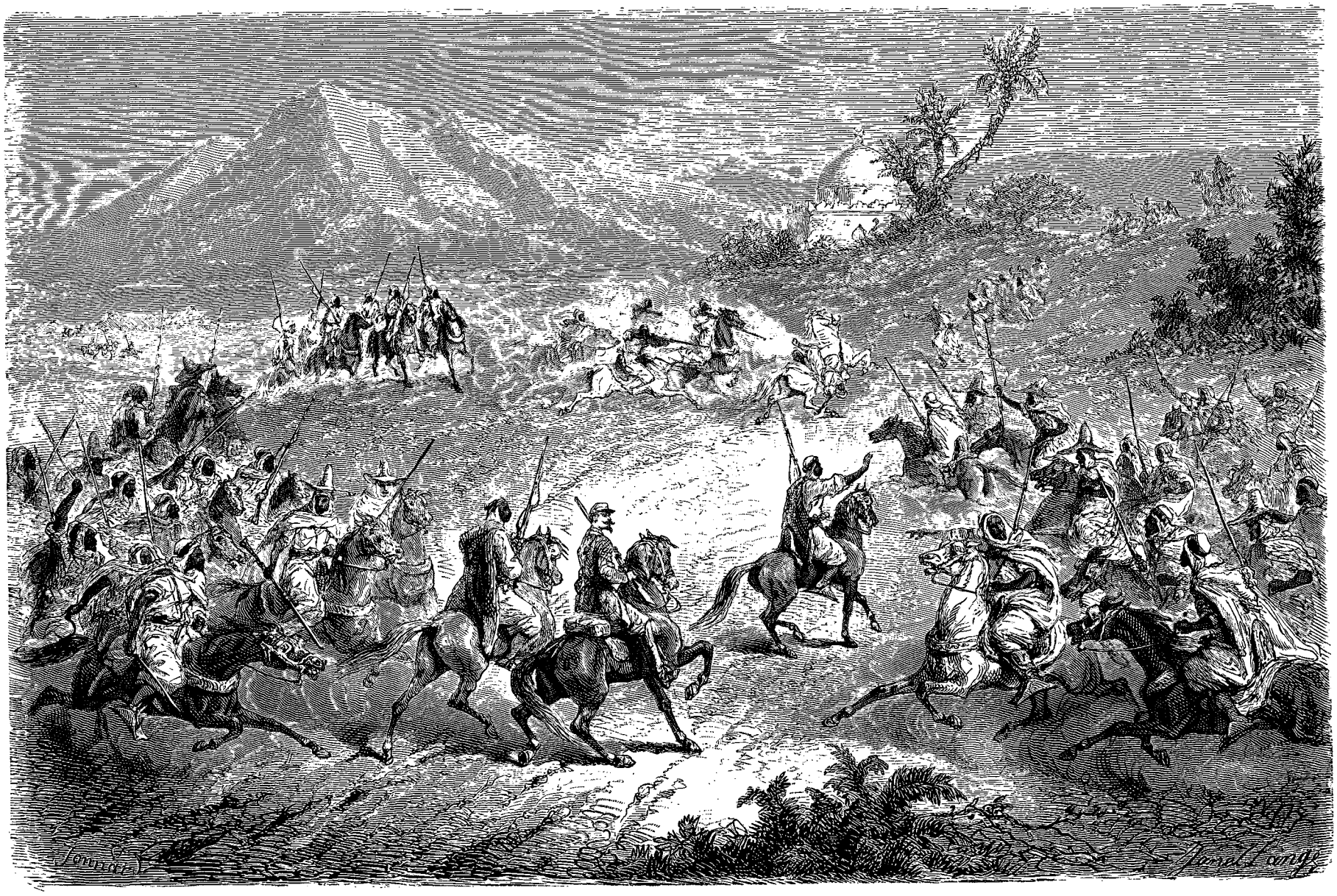
lancer à tort et à travers de grosses pierres. J'arrêtai mon cheval, et je saisis ma carabine et un de mes revolvers passés dans mon bras : je me préparais à riposter. Mon drogman attendait mon signal. Tout cela avait été instantané comme l'éclair.

Mon escorte était donc tenue en arrêt, quand tout à coup nous voyons déboucher derrière nous le fugitif (voleur ou ravisseur, comme avait dit notre guide); il était suivi de quatre Bédouins qui avaient réussi à le dépister. Arrivés à quelques pas de lui, ils lui envoient quatre balles dans le dos; son cheval se cabre, le malheureux tombe inanimé, la troupe entière de nos assaillants disparaît. Mais presque aussitôt des individus accourent des douars voisins pour assouvir leur vengeance sur le mort. Mon guide Assan nous donne alors l'explication de tout ce drame. (On voit Assan au second plan de la scène que j'ai reproduite avec le crayon; il fait signe aux Bédouins de droite de s'arrêter : ils s'arrêtent court, en effet, sur un simple verset du Coran que mon guide leur cite.)

Ces Bédouins étaient exaspérés; ils couraient partout à la recherche du voleur; il y avait déjà trois heures qu'ils étaient à sa poursuite. Apercevant notre caravane, ils s'étaient imaginé que nous avions voulu prendre leur ennemi sous notre sauvegarde; furieux, ils allaient faire feu, lorsque le Bédouin harcelé avait été découvert.

Le cheik me fit quelques excuses. Le malentendu avait été vraiment bien près de tourner au tragique. Attaqués, il nous eût été impossible de ne pas faire bonne contenance; mais la lutte eût été assurément trop inégale; nous aurions soutenu un instant le feu, puis aurions été exterminés. Heureusement la méprise avait été découverte à temps. Le cheik baisa ma main et le pan de ma jaquette en signe de soumission; ses cavaliers se rangèrent deux par deux, et pendant que les femmes et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une aventure. — Dessin de Janet Lange d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfants hachaient le pauvre cadavre et se partageaient les lambeaux de son burnous, la troupe armée se dispersa par escouades ; pour nous, tranquilles désormais, nous n'avions rien de mieux à faire que de continuer notre route.

Ouf ! il me semble y être encore.

Nous avions au moins six heures de marche encore à faire avant d'arriver à notre dernière station. Çà et là nous rencontrions des femmes qui nous questionnaient, et nous nous empressions de leur dire que nous ne savions rien.

A dix heures nous campions dans le temple du Djougar. Je rêvai toute la nuit de Bédouins; il me tardait de voir le jour.

Les ruines du Djougar. — L'aqueduc de Carthage. — Nouvelle rencontre. — Retour.

Mon travail et celui de l'ingénieur nous retinrent deux jours. Je fis deux dessins exacts de ce temple bien ruiné, et après avoir achevé quelques pochades, pour emporter la couleur locale, je pliai mes bagages.

« La fameuse source du Djougar, dit M. V. Guérin, est enfermée dans une enceinte rectangulaire dont les assises inférieures sont construites avec de gros blocs, et qui mesure vingt-quatre mètres dix centimètres de long sur dix-neuf mètres soixante centimètres de large.

« Cette enceinte était jadis flanquée, à chacun de ses quatre angles, d'un fort dont le sommet est détruit. Deux des façades sont environnées extérieurement de broussailles inextricables; la troisième est presque tout entière cachée par un caroubier gigantesque; la quatrième est ouverte. En pénétrant par cette ouverture dans l'intérieur de l'enceinte, on trouve qu'elle contient deux bassins, l'un carré et mesurant neuf mètres trente centimètres de chaque côté, l'autre de moindres dimensions et recevant par trois conduits l'eau de la source.

« Au-dessus de chacun de ces conduits, on avait pratiqué une niche. Les trois niches étaient elles-mêmes ménagées dans une sorte d'abside surmontée d'une petite coupole, et elles devaient chacune renfermer une statue, soit de nymphe, soit de divinité.

« L'eau de la source se répand de ce dernier bassin dans le premier que j'ai signalé, et de là elle se perd maintenant dans des plantations d'oliviers. Jadis elle coulait dans le canal que l'on est en train de réparer actuellement, et qui, après avoir traversé le territoire de Bent-Saïdan, va rejoindre, en décrivant divers détours, le canal principal, dont la source est au Zaghouan. La ville de Zucchara occupait l'emplacement du village actuel de Bent-Saïdan. Il est inutile de faire remarquer l'analogie qui existe entre la dénomination qu'elle portait et celle de Djougar que continue à garder la montagne dont le massif comprend comme une sorte d'annexe le Djebel-Bent-Saïdan.

« Les ruines (à l'Henchir-Merhatta, à plusieurs kilomètres de la source) sont éparses au milieu d'un fourré de hautes broussailles; elles occupent un emplacement dont le pourtour est d'environ un kilomètre. Plusieurs constructions bâties avec de gros blocs sont, les unes complétement renversées, les autres encore en partie debout, du moins dans leurs assises inférieures. »

A un second henchir, situé plus loin, et connu sous le nom d'Essouar (les remparts), M. V. Guérin visita comme moi les ruines que j'ai dessinées. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

« La plus remarquable (de ces ruines) est celle du petit temple dont la cella est encore en partie debout; elle repose sur un soubassement et mesure treize pas de long sur dix de large. La porte en était très-ornée. Cette cella était précédée d'un portique aujourd'hui renversé, et que soutenaient jadis quatre colonnes corinthiennes.

« A quelque distance de là, les restes d'un second édifice, qui me semble avoir été également un temple, attirent mes regards; il est beaucoup plus ruiné que le précédent.

« J'examine tour à tour les débris des quatre autres monuments. L'un des plus remarquables est un mausolée construit avec de magnifiques pierres de taille et dont les assises inférieures sont seules en place. De forme rectangulaire, il mesurait dix pas de long sur huit de large. L'inscription qui y avait été gravée, sans doute, a disparu avec les blocs qui formaient la partie supérieure de la façade principale.

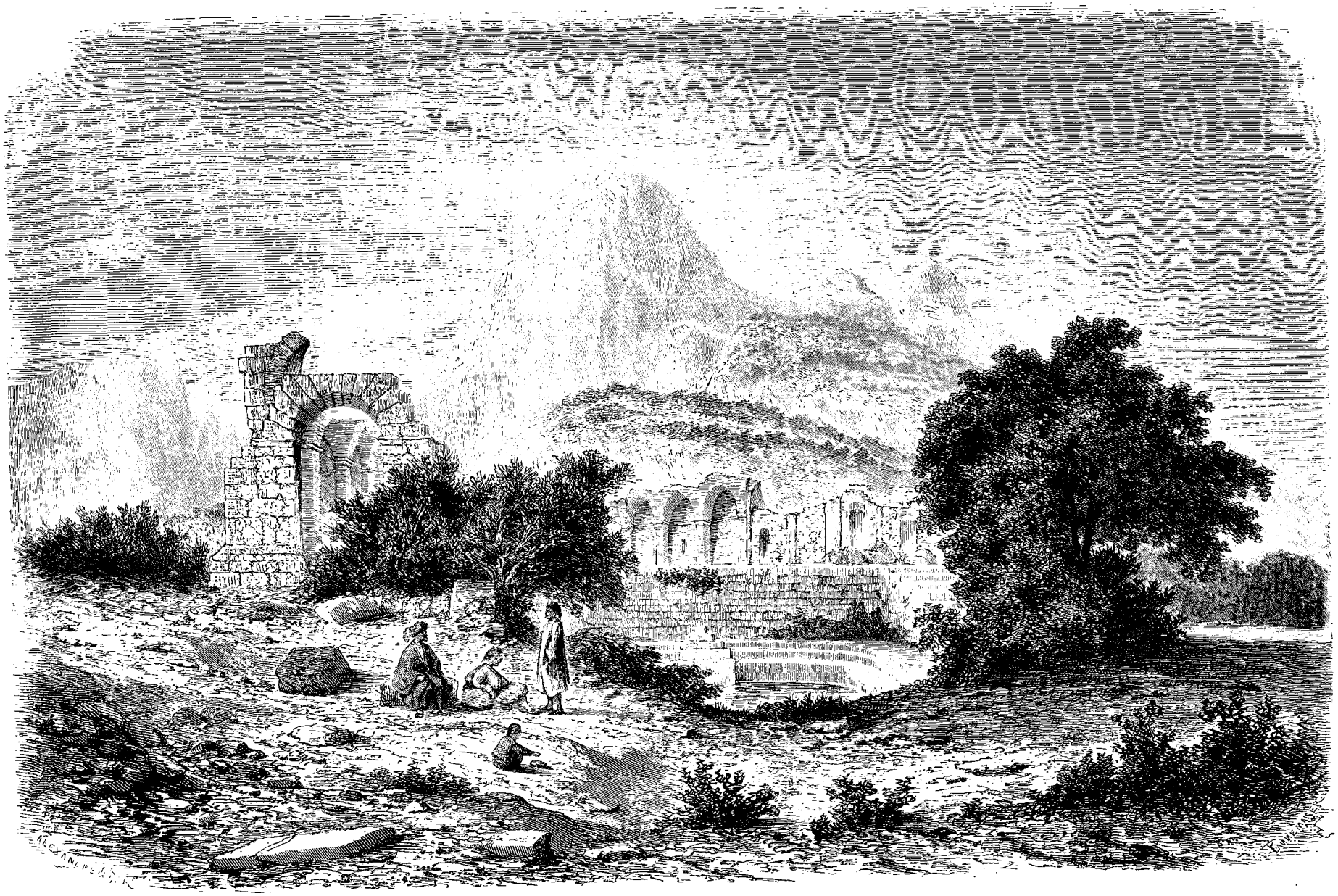
« Enfin une piscine, dans laquelle on descend par dix degrés, atteste, par l'agencement régulier des blocs avec lesquels elle a été bâtie, un travail antique de quelque importance. »

Nous partîmes de jour. Du temple du Djougar à Carthage il y a trois jours de marche. Cette distance donne la mesure des anciens aqueducs. Mohamed-Bey avait résolu de reconstruire ce travail prodigieux. La mort l'a surpris lorsque son œuvre était à peine commencée.

Son successeur, Sidi-Saddock-Bey, l'a continuée et la mène à heureuse fin. Tunis aura bientôt de l'eau en abondance, grâce surtout à deux Français, ingénieurs de mérite, M. Collin et M. Dubois, qui a fait les études préparatoires [1].

1. Ces travaux, entrepris dans le but d'amener à Tunis, comme autrefois à la ville de Didon et d'Annibal, l'eau des sources du Zaghouan et de Djougar, sont en effet très-considérables et font grand honneur à nos compatriotes MM. Collin, Dubois, ingénieurs, ainsi qu'à MM. Caillac et Marcellin, conducteurs des ponts et chaussées. Mais on ne peut pas contenter toujours l'administration et les archéologues, servir le présent et respecter le passé. M. V. Guérin, qui rend justice à cette œuvre, ne peut cependant réprimer quelques regrets au sujet de divers restes antiques qu'il a fallu, paraît-il, sacrifier. Il dit, par exemple, en passant à l'Oued-Melian, au sujet d'un pont ancien, haut de trente-trois mètres trente centimètres, qu'on remplaçait alors par un petit pont, simple et élégant : « Peut-être aurait-on dû, par respect pour l'antiquité, et pour les ruines si colossales qui attestaient toute la grandeur du peuple-roi, épargner les restes du pont antique, et construire le pont moderne à quelque distance de ce dernier; mais on voulait, pour diminuer la dépense, profiter des bases et de toute la partie inférieure des piles du premier pont, et se servir, en outre, des excellents matériaux qu'on avait sous la main. M. Collin, j'en suis sûr, a dû faire violence à sa propre admiration, et déplorer lui-même que l'entrepreneur se vît comme contraint de l'emporter en lui sur l'archéologue. Cet architecte, en effet, qui a pris à ses risques et périls la grande entreprise de la restauration de l'aqueduc de Carthage, n'a pas la prétention, bien entendu, de le rétablir dans son ancienne magnificence. Une pareille restauration exigerait des sommes énormes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines du temple du Zaghouan. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En revenant nous voulûmes faire halte derrière le marabout où s'était blotti le ravisseur. Les Bédouins ont la vue plus étendue que nous ; du fond de la grande plaine ils nous avaient vus partir et avaient suivi tous nos mouvements. Comme nous devisions sur l'aventure qui nous avait mis en si grand émoi, nous vîmes apparaître trente cavaliers. Un d'eux se détacha : j'envoyai mon drogman et mon guide à sa rencontre ; tous trois parlementèrent quelques instants ; le cheik se tenait immobile entre les cavaliers et nous. Bientôt mon drogman vint m'annoncer que nous n'avions rien à craindre, si je consentais à changer de route.

« Pourquoi? dis-je.

— Le cheik et tout le douar ne veulent pas que nous repassions à l'endroit où le Bédouin a été tué.

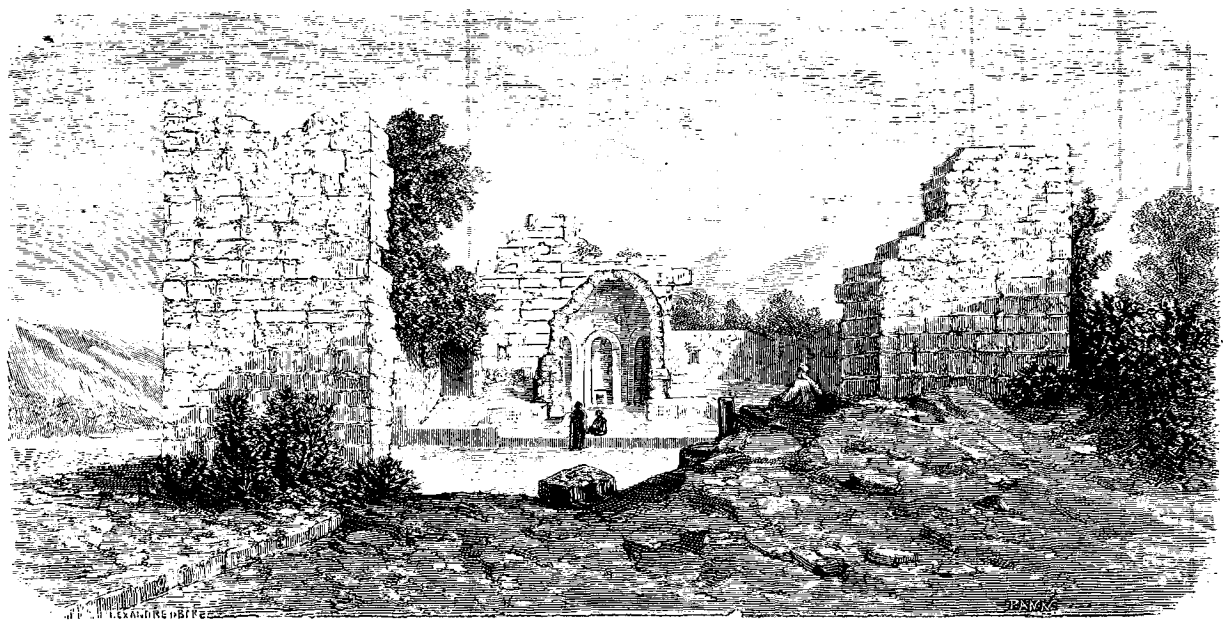
— C'est bien. »

Le cheik me remercie, s'en retourne au galop près de ses cavaliers, leur fait faire volte-face, et nous les voyons s'éloigner au pas, toujours le fusil au poing et la tête dirigée de notre côté.

« Bonsoir, allez au diable ! »

Je n'aime pas les aventures sanglantes inutiles, ni ce genre d'émotions, ni ceux qui nous assurent dans leurs romans qu'ils aiment à courir au-devant. Le courage est bon à propos, à sa place, en son temps, lorsqu'il est nécessaire. Hors de justice et de raison, ce n'est que forfanterie, et peut-être quelquefois instinct de cruauté.

Nous passons encore un jour à la ville du Zaghouan ; je prends quelques notes, et après une bonne nuit de repos nous nous acheminons droit sur Tunis.



Ruines du temple du Djougar. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

J'ai raconté mon aventure à M. Léon Roches. Il m'a fait faire un rapport exact de ce petit drame, et je crois que le bey a envoyé chatier cette tribu, en lui imposant une forte rançon.

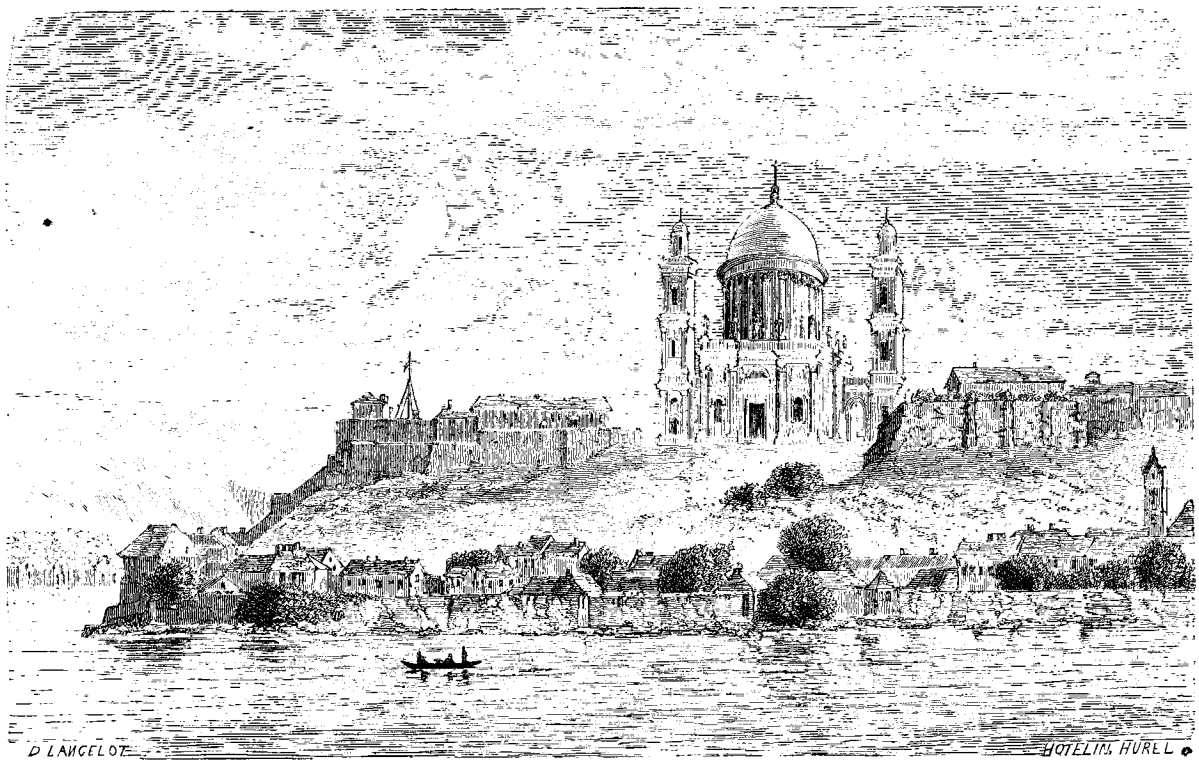
Un mois après j'avais reproduit en tableaux les monuments des sources. Sa Hautesse me gratifiait princièrement, et, pour gage de sa haute considération, me priait d'accepter la croix d'officier de son ordre.

Je me reposai quinze jours, et par une belle matinée de septembre je dis adieu à la Marsa ! Le départ, quand on revient vers la patrie, est un de ces moments où il se livre dans le cœur une sorte de combat qui n'est ni sans plaisir ni sans peine. Je ne pouvais pas me séparer froidement de cet admirable pays, mais j'allais revoir la France.

Amable CRAPELET.

qui seraient tout à fait disproportionnées avec les ressources très-restreintes de la régence dont le budget atteint à peine vingt millions de francs : elle serait donc impossible. D'un autre côté, elle serait inutile, car le système et l'avantage du siphon permettent de remplacer par de simples tuyaux emboîtés les uns dans les autres et disposés sous le sol, ces magnifiques arcades que les Romains, maîtres du monde et riches de toutes les richesses de l'univers conquis, ont semées çà et là avec tant de prodigalité et de grandeur sur la surface de leur vaste empire, mais qu'un petit bey de Tunis ne peut ni construire à leur exemple, ni même restaurer. Le rétablissement de l'aqueduc de Carthage a donc été commencé et est exécuté en ce moment d'après le plan suivant. Là où le canal de l'aqueduc s'enfonce sous le sol, il est presque partout assez bien conservé, et, pour le restaurer, il ne s'agit que d'enlever les terres qui l'ont en partie comblé et d'en réparer les parois et les voûtes. Là, au contraire, où les plaines et les vallées succèdent aux collines, il sort lui-même du sol et apparaît supporté dans les airs sur des arcades dont la hauteur est d'autant plus grande que les vallées sont plus profondes ; on se contente de poser dans la terre d'énormes tuyaux en tôle bitumée où l'eau coulera pour remonter ensuite d'elle-même, en vertu d'une loi physique bien connue, jusqu'au niveau du canal antique. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Gran. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

M. V. Duruy a commencé le récit de ce voyage : personne n'ignore les circonstances qui l'ont mis dans la nécessité de l'interrompre. Nous l'avons attendu plus d'une année : les loisirs ne lui sont pas revenus, et rien ne nous les laisse prévoir dans un avenir prochain. Du moins les gravures étaient faites, et M. Lancelot qui, sur notre invitation, a suivi les traces de M. Duruy le crayon à la main, avait pris de son côté quelques notes. M. Lancelot les livre de bonne grâce aux lecteurs, en les priant seulement de ne pas oublier que pour peindre ce qu'il voit et exprimer ce qu'il sent, son instrument le plus ordinaire n'est pas la plume.

XXXI

DE PRESBOURG A PESTH.

Vue du Danube. — Les deux Schutt. — Raab. — Comorn. — Souvenirs de la guerre austro-hongroise. — La vierge de Comorn. Gran. — Saint-André. — Waïtzen. — Arrivée à Pesth.

Au sortir de Presbourg, le Danube roule dans une plaine immense dont nul accident n'interrompt la monotonie, jusqu'à ce qu'il rencontre, entre Gran et Waïtzen, les montagnes qui ferment son deuxième bassin. Le courant principal détache à gauche et à droite deux bras qui se grossissent sur leur parcours de plusieurs affluents et enserrent les deux îles de Schutt, appelées par les Hongrois le grand et le petit Csalókoz. Dès que l'on a pénétré sur le territoire hongrois, on ne rencontre pas une rivière, pas une montagne, pas une ville qui ne porte à la fois trois ou quatre noms, quelquefois cinq (dans le Banat), latin, allemand, magyar, slave, roumain (valaque), ce qui donne lieu à de fréquentes méprises. La plus grande des deux îles formée par le bras septentrional, ou Neuhaeusel (en magyar, *Ersekújvar*), ne mesure pas moins de quarante-quatre milles en longueur sur une largeur de vingt milles. Son extrême fertilité l'a fait surnommer par les Hongrois, le *Jardin-d'Or*. La petite île de Schutt est formée par le bras méridional qui reçoit le Raab, et coule à peu de distance de la

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville et de la forteresse du même nom. Raab ou Gyór, comme l'appellent les Magyars, a joué un rôle important dans la guerre de Hongrie de 1849. Quarante ans auparavant (1809) cette ville avait été prise par les Français, après une bataille gagnée par le prince Eugène sur les Autrichiens.

A six milles de Raab, sur l'autre rive, au confluent du Neuhaeusel, s'élève la fameuse citadelle de Komarom ou Comorn, dont la reddition, le 2 octobre 1849, six semaines après la capitulation de Gœorgey à Vilagos, fut le dernier épisode de cette guerre dans laquelle les Hongrois déployèrent tant d'héroïsme en pure perte. Ancienne ville royale, bâtie au quinzième siècle par Mathias Corvin, qui l'avait entourée de larges fossés et de remparts formidables, réparée en 1805, Comorn n'avait jamais capitulé. Lorsque M. Thouvenel la visita, en 1839, les habitants montraient avec orgueil une vierge emblématique incrustée dans la muraille, et, au-dessous de la statue, cette inscription, défi ironique jeté à tous les conquérants : *Kom morn* (reviens demain).

Au delà de Comorn, la rive doite du fleuve laisse apercevoir une succession de collines recouvertes de vignobles qui produisent les meilleurs vins de la Hongrie, sans en excepter même le fameux Tokay. La Hongrie est, après la France, le premier pays de l'Europe pour la qualité et l'abondance des vins. La production totale est évaluée de dix-huit à dix-neuf millions d'hectolitres, presque entièrement absorbés par la consommation locale. Le Hongrois est épicurien. Il préfère le vin à l'eau-de-vie, dont l'usage est surtout répandu en Turquie et en Valachie. Il le chante sur tous les tons et dans toutes les langues, voire en latin qui était, naguère encore, la langue usuelle en Hongrie. Témoin l'ode, dans le goût d'Horace, qu'un voyageur a recueillie en 1834, à Pesth, et dont voici la traduction. A cette époque elle était dans toutes les bouches :

Réjouissons-nous, — puisque nous sommes Hongrois. — Car voici que le bienfaisant soleil et la terre — nous donnent un vin généreux — dans des grappes glorieuses.

La vendange ravit — dans le ciel les vignerons. — « Buvons le vin vieux — pour faire place au vin de l'année, » — s'écrient les buveurs.

Nous avons passé tout l'été — brûlés par le soleil, — mais l'automne rétablira — nos forces et Bacchus donnera — Une nouvelle vigueur — à nos corps abattus.

Réjouissons-nous, — puisque nous sommes Hongrois. — A la mode de nos aïeux, buvons, — et répétons en chœur : — le reste n'est que fumée !

La Hongrie abonde également en céréales. Le blé fournit de soixante-quinze à quatre-vingts millions d'hectolitres par an; le tabac, — un tabac excellent, qui vaut presque celui de la Turquie, — plus de vingt-cinq millions de kilogrammes. Bien gouvernée et bien administrée, la Hongrie serait une des plus riches contrées de l'Europe.

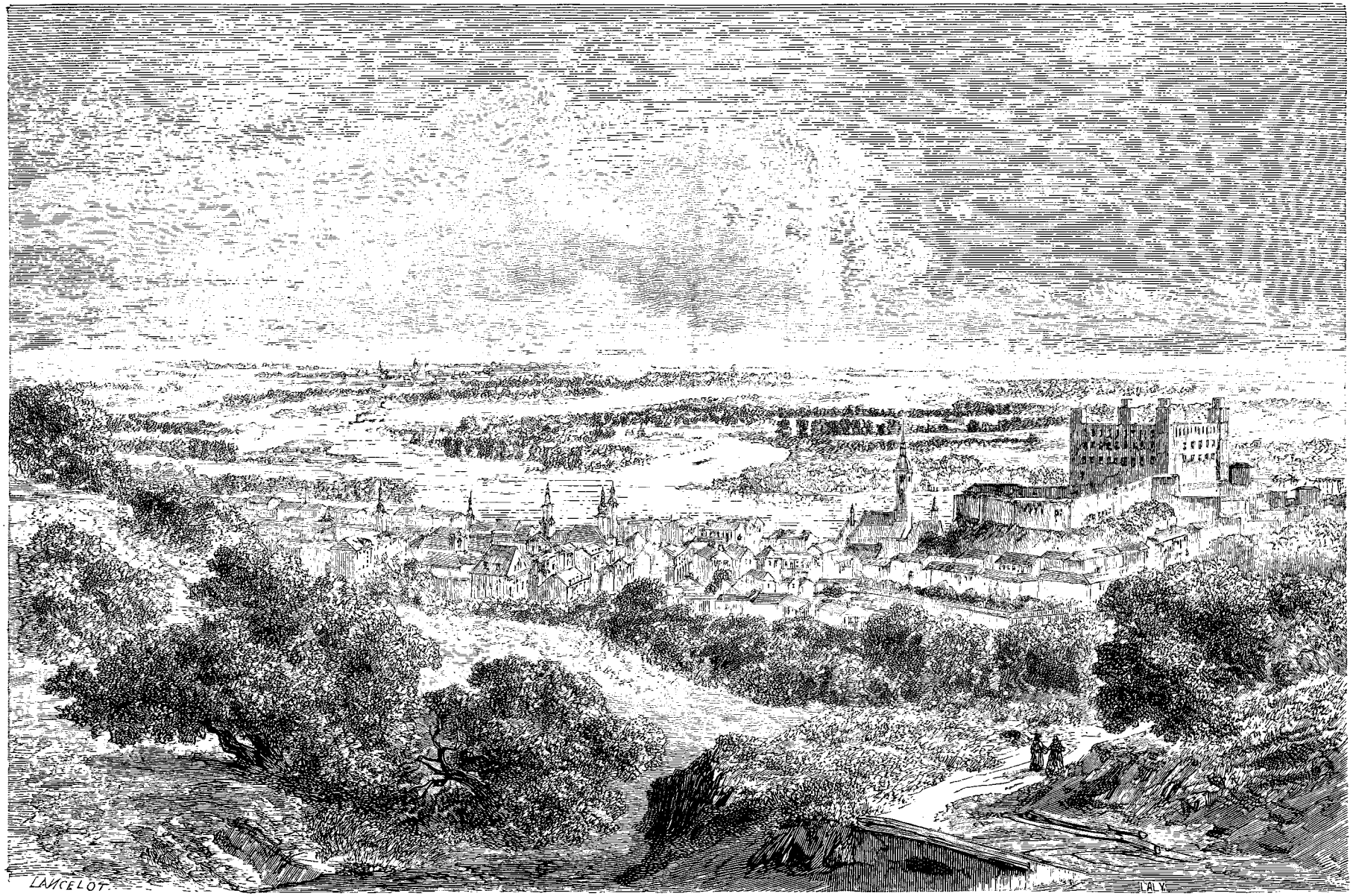
Bientôt l'on découvre, toujours sur la droite, la ville de Gran (*Esztérgom*, en magyar; *Strigonium*, en latin), siége de l'évêché primatial du royaume. Le titulaire jouissait autrefois de priviléges considérables : à la fois primat, cardinal, légat-né du saint-siége, prince de l'empire, chef du comitat de Gran, chancelier du royaume. Aujourd'hui il se contente d'être le prélat le mieux renté de l'empire et probablement de toute la catholicité. Ses revenus dépassent, dit-on, un million de francs.

A partir de Gran, le pays prend une physionomie sévère. A droite et à gauche, les collines, dernières ramifications des Alpes-Noriques et des Carpathes, s'élèvent, se rapprochent du Danube dont elles resserrent peu à peu le cours, et finissent par l'enfermer dans une sorte de défilé qu'il franchit un peu au-dessus de Vissegrade. Au sortir de ce défilé, le fleuve tourne brusquement à angle droit et coule directement du nord au sud, dans un vaste lit coupé de grandes îles et de canaux. Il est déjà assez profond pour porter des vaisseaux de quarante canons. La plaine recommence, plus unie, plus monotone encore que celle que nous venons de traverser. Nous entrons dans la *puzsta*.

Une grande île, l'île de Saint-André, partage le cours du Danube en deux branches : la première, à droite, longe la ville de Saint-André, peuplée en grande partie de Serbes orthodoxes, et qui fut la première résidence de leur patriarche lors de la grande immigration de 1690; la seconde, à gauche, baigne Waïtzen (*Vacz*), ville de douze mille habitants, siége d'un évêque catholique, suffragant de l'archevêque-primat de Gran.

L'aspect des deux rives est toujours aussi triste. Ce n'est plus ce paysage gai et riant qui charmait nos regards durant le trajet de Ratisbonne à Vienne. Cependant, aux approches de Pesth, il s'anime un peu. Les villages plus rapprochés, les champs mieux cultivés, un certain mouvement de va-et-vient dans la campagne, sur le fleuve une navigation plus active, annoncent le voisinage de la capitale. Nous côtoyons de petites îles de verdure, qui semblent émerger du sein de l'onde. L'une d'elles, la plus grande, nous masque Bude, dont nous commencions à apercevoir les hauteurs, et nous envoie galamment au passage des bouffées de musique éclatante. Nous voyons, au travers de l'épais feuillage, tournoyer des jupes blanches et roses. Ici l'on danse. Nous doublons la pointe de l'île, et voici qu'un magnifique spectacle se déploie à nos regards : devant nous le fleuve, sillonné de barques et de vapeurs au panache flottant; à droite, Bude, l'ancienne ville turque, « aussi fièrement assise sur sa montagne qu'un pacha sur son divan; à notre gauche, un large quai bordé de maisons blanches à hautes arcades, à pilastres et à colonnes, qui supportent de grands entablements et des toits en terrasse, et forment une perspective sévère, interrompue seulement par les campaniles de deux ou trois églises qui se profilent hardiment en pleine lumière sur un ciel bleu, digne de l'Italie. Nous sommes à Pesth.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la vallée du Danube prise par-dessus les ruines du château de Presbourg. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

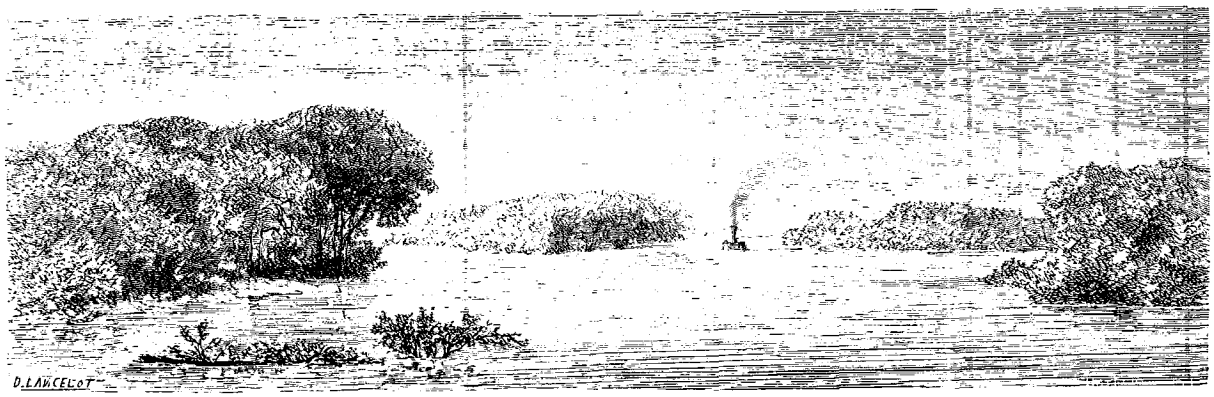
XXXII

PESTH.

Premier coup d'œil. — Costumes et physionomies de femmes. — Campement de paysans. — Un petit-fils d'Attila portant une crinoline. — Les Slovaques. — Une maison bâtie en dansant. — La chambre des députés. — M. Deak. — Un paysan du Danube.

Nous débarquons près du pont, un pont véritablement monumental. J'ai rarement vu de scène plus animée. D'immenses barques que l'on charge ou l'on décharge, des bateaux à vapeur qui arrivent, des voitures qui amènent ou qui attendent les voyageurs, des garçons d'hôtel qui crient en toutes langues, des portefaix, des paysans avec leur attirail de jour de marché, une foule de promeneurs, de curieux. La plupart des maisons qui bordent le quai sont des cafés, des restaurants, des hôtels de *première classe*, comme disent les guides, et, de plus, polyglottes, car on y parle tout à la fois le français, l'allemand, l'anglais, l'italien et le hongrois. Au dehors une architecture pleine d'élégance; un luxe éblouissant à l'intérieur, salles à manger splendides, ouvrant sur des cours remplies d'arbustes et de fleurs, larges escaliers à rampes douces, partout le marbre et le stuc, des glaces sur tous les murs, des peintures à tous les plafonds. Les chemins de fer ont métamorphosé les hôtels en palais.

J'ai ouï parler de la beauté des rues de Pesth, de ses larges places, de ses brillants magasins. Je verrai cela plus tard. Je ne suis occupé pour le moment qu'à considérer la foule aux allures si vives, aux types accentués, au costume pittoresque qui encombre les rues. J'arrive dans un bon moment (juin 1861). La Diète siége, et de tous les points du pays magyar des multitudes sont accourues, nobles, propriétaires, bourgeois, pour assister ou pour prendre part aux débats. Ici tout le monde, jusqu'au dernier paysan, s'intéresse aux affaires publiques. La discussion de l'adresse a ravivé les espérances éteintes. La nation se sent revivre. Il y a comme une fièvre de patriotisme dans l'air. La population tout entière, hommes et femmes, riches et pauvres, grands et petits, a repris le costume national abandonné depuis 1848. Le drapeau tricolore hongrois, vert, blanc



Le Danube avant Raab. — Dessin de Lancelot.

et rouge, flotte aux fenêtres de toutes les maisons. Presque partout il est cravaté d'un crêpe. Je remarque que la plupart des passants portent également le crêpe au chapeau; on m'apprend que c'est en mémoire du comte Téléki, mort il y a cinq semaines. Le comte Téléki était le chef du parti national avancé. Placé entre ses convictions politiques et l'engagement qu'il avait pris envers l'empereur François-Joseph, à la suite de son arrestation à Dresde, il avait mis fin volontairement à ses jours en se tirant un coup de pistolet dans le cœur, le jour même (8 mai) où il devait paraître à la Diète pour combattre au nom du parti radical, l'exposé et le projet d'adresse de M. Deak; et de même que pour le comte Szechényi, mort l'année précédente à Nagy-Czany, l'Académie hongroise, le Casino, la Société littéraire de Pesth, avaient décidé, pour honorer la mémoire du « plus grand Magyar » que la nation serait invitée à porter le deuil pendant six semaines.

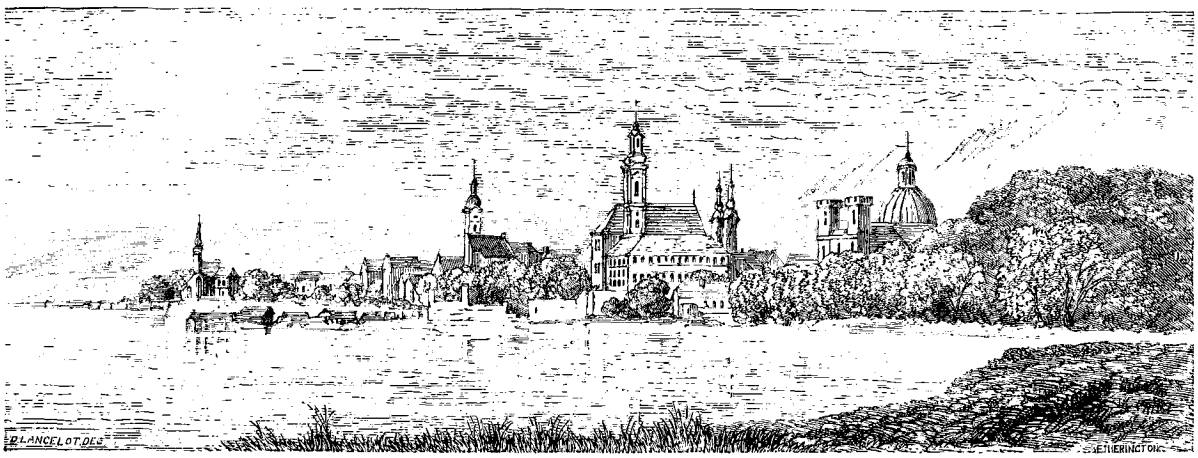
Cette population est vraiment superbe. Les femmes ont une allure vive et décidée, je ne sais quoi de franc, de cavalier dans l'air et la démarche, qui rappelle Diana Vernon. L'ensemble est peut-être un peu garçon; mais si beau et si bon garçon! Notez que le costume prête un peu à l'illusion. Il ne diffère guère de celui des hommes que par la jupe : une chemise froncée au cou, à larges manches richement brodées et serrées un peu au-dessus des poignets qu'elles recouvrent de flots de dentelles; un corsage spencer, rouge, ou noir, ou vert, à torsades, franges et boutons d'argent, dessinant leur taille cambrée et souple, qu'amincit élégamment une jupe claire, très-ample, souvent assez courte. Sur une épaule, jeté à la hussarde, un dolman de soie ou de velours retenu par une fourragère. Pour coiffure, le chapeau national si connu, à bords très-relevés, surmonté d'une aigrette de plumes fièrement dressée. Le pied bien cambré est chaussé de brodequins, quelquefois d'une petite botte en maroquin rouge dont l'éperon sonne gaiement et en cadence.

Pour un échappé de Paris, amateur comme moi du pittoresque, rien d'attrayant comme une course au hasard, à travers les rues de Pesth, à une époque comme celle-ci.

Les marchés ont aussi leur physionomie. Ils se tiennent ordinairement sur les quais. De longues files de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voitures sont rangées le long du fleuve. Toutes ces voitures ont la même forme. Posant sur quatre roues, longues, étroites, elles forment à l'arrière une espèce de tente à laquelle sont suspendus de grands paniers de légumes et de fruits, ou des cages remplies de volailles. Pendant que le mari étale et vend ses denrées, la femme (car toute la famille est du voyage), descendue au bord du fleuve, fait, sur un âtre improvisé, cuire le dîner commun dans une grande marmite en fer. Une natte posée à terre et surmontée de cerceaux que recouvre une seconde natte, abrite les enfants qui piaillent ou qui dorment, pendant que les chevaux (l'attelage est toujours double) piétinent d'un air inquiet mordillant et tirant à eux tout ce qui est brin d'herbe ou brin de paille. La vue de ces attelages primitifs reportait ma pensée aux temps où les hordes sauvages d'Attila débouchèrent pour la première fois des plaines de l'ancienne Dacie, dans les steppes de la Pannonie septentrionale. Au même instant je crus voir surgir devant moi un des compagnons mêmes du *Fléau de Dieu*. C'était une façon de paysan, nez camard, œil rond, pommettes larges et saillantes, moustaches traînantes, teint brun, vêtu d'un gilet en peau de mouton et d'un large pantalon de grosse toile, maintenu à la taille par une écharpe, effrangé par le bas et retombant sur de grosses bottes ferrées et éperonnées. Pour coiffure, un large chapeau à bords relevés, cachant à demi ses oreilles, le long desquelles pendaient deux longues nattes de cheveux. Je m'amusais à suivre des yeux cet individu qui allait par les rues, regardant et cherchant de l'air naïf et ahuri d'un sauvage. Tout à coup je le vis s'arrêter devant un magasin de confection pour femmes, où s'étalait un assortiment complet de robes, manteaux, pardessus, à la dernière mode ... de Vienne. Il considéra longtemps ces produits variés de la civilisation moderne, allant de l'un à l'autre en hochant la tête comme un homme à la fois embarrassé et contrarié. A la fin, désespérant sans doute de trouver ce qu'il cherchait, il prit le parti de s'adresser à la marchande, et prononça d'un accent guttural et sourd une phrase de laquelle je ne saisis



Vue de Waitzen. — Dessin de Lancelot.

que ce seul mot : *Crinolinoch*. Il fallait voir son étonnement quand la dame eut décroché et placé devant lui une espèce de cage tissée de crins soutenus par des cercles de jonc en guise d'acier, qui se balançait à la devanture du magasin. Il tournait et retournait ce singulier engin, et semblait se demander de quel usage il pouvait être à la coquette villageoise dont il était sans doute le messager. Il fallut les assurances réitérées et les démonstrations de la marchande pour le décider à en faire l'achat. Il l'emporta enfin, à bras tendu, d'un air embarrassé et inquiet qui témoignait tout à la fois de la crainte de détériorer son fardeau et du mépris qu'il lui inspirait. Je crus même surprendre sur sa physionomie boudeuse une réflexion pénible ; comme un regret d'être l'introducteur de cet étrange produit d'une civilisation, qui devait avoir quelque chose de mieux à fournir à son village.

J'ai rencontré d'autres fois, errant par les rues de Pesth, de ces habitants des *puzstas* chez qui le type générique s'est conservé dans toute sa pureté. On les distingue sans peine à leur démarche hésitante, à leurs regards qu'ils portent deçà, delà ; *omnia circumspectantes tanquam ignota*, comme dit Tacite des Calédoniens. Demandez-leur ce qui les étonne le plus parmi ces merveilles de la capitale qu'ils contemplent pour la première fois, ils seront capables de vous répondre comme ce doge de Gênes à Louis XIV : « C'est de m'y voir. »

Le Magyar, même le simple paysan, se donne des airs de gentilhomme. Il laboure volontiers son champ, mais il répugne aux métiers de rude labeur, non par paresse, mais par orgueil. L'orgueil est le péché mignon du Magyar. Pesth emploie journellement sept à huit mille ouvriers maçons, terrassiers, débardeurs, plâtriers, badigeonneurs, etc. Dans le nombre vous trouverez à peine un Hongrois. La plupart sont des Slovaques. Les Slovaques habitent le nord-est du royaume, et parlent un dialecte bohême. Ce sont les Limousins et les Auvergnats de la Hongrie : à la fois lents et durs au travail, un peu lourds d'esprit, taciturnes, économes. Une chemise de toile blanche s'arrêtant à la ceinture, un pantalon tellement large que je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ai pris longtemps pour un jupon, composent tout leur costume. Ils remplacent la botte éperonnée par un carré de cuir replié sur le pied et se reliant à la jambe au moyen de courroies. C'est l'ancienne chaussure sarmate. Leur chapeau à bords plats est si large qu'il les abrite comme un parasol.

Les femmes slovaques ont le monopole du badigeonnage. On les rencontre par groupes assez nombreux, qui stationnent, attendant la pratique, à l'angle de certains carrefours. Elles sont assises en rond autour d'un faisceau de grosses brosses emmanchées de longues perches. De grands seaux remplis de couleur blanche, les provisions d'un frugal repas, complètent leur attirail. Elles servent en même temps d'aides-maçons. Je m'arrête souvent à regarder courir le long des échafaudages et grimper sur des rampes conduisant d'étage en étage ces vaillantes créatures en jupons courts, aux bras robustes et aux pieds nus. Portant sur la tête un petit baquet rond, à oreilles, elles s'élancent vivement par file de douze ou quinze, escaladent les hauteurs, enjambent les poutres et pivotent aux encoignures avec une aisance et un aplomb admirables, ralentissant parfois leur marche aux passages difficiles, mais n'hésitant jamais. Une main soutient leur baquet; l'autre est fièrement posée sur la hanche. Leur pas ferme et leurs mouvements réguliers semblent réglés sur un rhythme musical. Elles arrivent gravement, dans une attitude de cariatide, au sommet du mur en construction, déposent leur fardeau, mortier ou briques, à la gauche des maçons, sérieux comme les maçons de tous les pays; puis sans heurter leurs compagnes qui montent, et se servant de leur baquet vide pour équilibrer leur marche, elles redescendent en courant et en dansant comme un chœur d'opéra-comique.

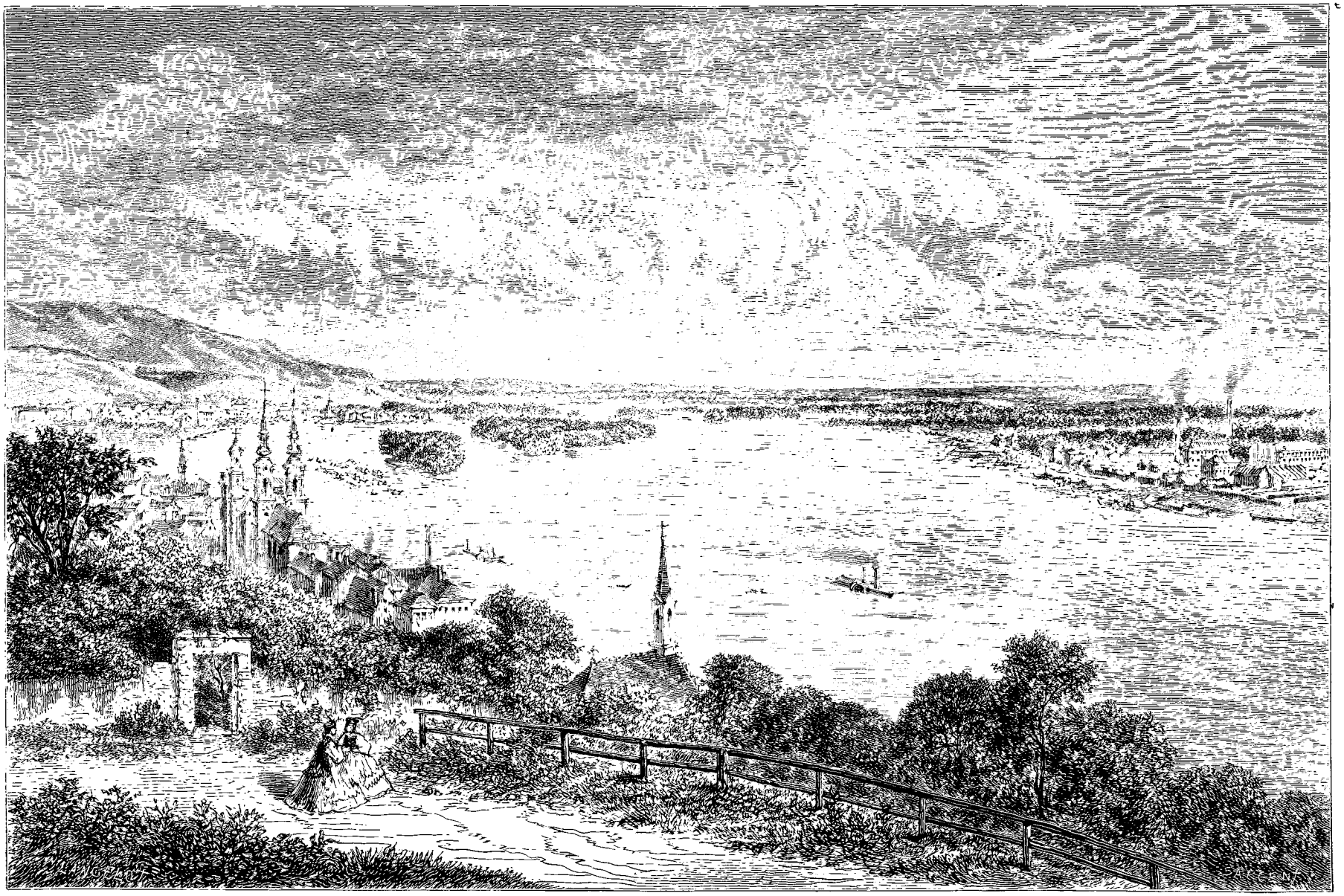
La danse est une des passions des Hongrois. On sait que les hussards de Bem, après avoir enlevé une position et sabré l'ennemi, descendaient de cheval et tout haletants encore de la charge, au milieu des morts et des blessés, se mettaient à danser deux à deux les danses nationales en poussant des hurrahs frénétiques.

J'ai rencontré peu de monuments à Pesth. Mais les maisons y sont amples et commodes. Le Hongrois est hospitalier; il lui faut de l'espace. Je remarque avec peine que la plupart des constructions modernes ont cet affreux caractère gothique-alcazar qui est si fort à la mode aujourd'hui en Allemagne et ailleurs. On m'a montré, exposé au Casino, un projet d'Université n'ationale, sur un plan très-vaste, conçu dans ce nouveau-vieux style, qui est à la fois un anachronisme et une absurdité à notre époque. Je ne sais si ce projet est protégé par l'autorité, mais il m'a paru peu goûté des artistes.

Un peintre, que je soupçonne fort d'être poëte, me disait : « Il faut à la Hongrie, à Pesth qui sera capitale; où le ciel est bleu, les femmes belles, fortes et hardies, les hommes pleins d'aspirations généreuses et régénératrices, une architecture qui laisse entrer librement l'air et la lumière partout. Il nous faut dans nos palais de délibérations et d'études, de la place pour tout le monde! — Nous sommes les fils de ceux qui, dans les champs de Rakos, aux jours d'héroïsme et de liberté, à cheval, une main sur leur sabre, une main sur leur cœur sous le regard de Dieu, choisissaient le plus digne pour en faire un roi! — Nous sommes décimés, nous ne sommes ni détruits ni dégénérés! A notre jeunesse, qui a tant soif de science, à notre peuple, si avide et si digne de liberté, à nos poëtes que des aspirations contenues brûlent et dévorent, il faudra un jour, bientôt, le forum antique, ses longues colonnades, ses larges portiques, et la tribune aux harangues, dominés par un vaste Panthéon pour tous nos martyrs! Mais cette architecture étriquée, mesquine, féodale, moitié caserne, moitié couvent, symbolisant faiblement encore, mais rappelant trop l'esprit de castes et de priviléges que la raison de l'homme réprouve et secoue aujourd'hui partout où l'homme pense! c'est de l'architecture d'esclaves! Une seule strophe de Pétoëfi, chantée par de vrais Magyars, ferait crouler ces murs, si on les élevait! »

Le hasard voulut que je témoignasse devant un député le désir d'assister à une séance de la Diète. Aussitôt il me tendit la main : « Vous êtes Français, vous avez droit de cité en Hongrie, venez. » Il me conduisit au questeur, qui me fit placer dans la tribune des journalistes, vis-à-vis du bureau. On achevait la discussion de l'adresse, cette fameuse adresse qui devait faire évanouir toutes les espérances de conciliation entre la Hongrie et l'Autriche. L'assemblée était au complet; les tribunes étaient combles. Je vis là de belles physionomies, énergiques et fines. Les orateurs parlaient simplement, avec fort peu de gestes, en gens pressés de faire entendre ce qu'ils croient bon qu'on sache, et qui se préoccupent peu de l'effet qu'ils produiront, pourvu que leur pensée arrive claire et nette à l'esprit de leurs auditeurs. Les radicaux, ceux qui ne veulent point entendre parler de concessions à l'Autriche, ont évidemment la majorité dans la chambre, et ce sont ceux qui triompheront dans la rédaction de l'adresse. Cependant, ils écoutent avec déférence les *légistes*. On appelle ainsi le parti modéré, dont M. Deak est le chef, et qui tend par ses efforts à empêcher une rupture absolue et immédiate. La physionomie de M. Deak exprime au plus haut degré la tenacité et la concentration. Un peu replet, la mise négligée, la tête enfoncée dans les épaules, les cheveux épais et tombant sur le front, l'œil abrité sous un gros sourcil, la bouche cachée par une épaisse moustache tombante, il parle, la main gauche dans sa poche, tandis que de la droite il plaque un à un ses arguments sur le dossier de son banc. Des *oui! oui!* interrompent ou suivent son discours, tandis que ses contradicteurs, plus jeunes et plus ardents, soulèvent une longue suite d'*eljen* (vivat) répétés à l'envie par les tribunes. Parmi les députés, j'en remarque un qui porte l'habillement de toile et le gilet de drap bleu des simples laboureurs. Il paraît n'être ni de la gauche ni de la droite. Debout, isolé et songeur, la tête appuyée sur ses mains croisées sur le pommeau d'une haute canne, il écoute. On dirait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Danube en arrivant à Bude. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un ancien pasteur, chef de peuples, comme nous en voyons dans Homère. S'il prenait tout à coup la parole, j'imagine que, comme le paysan du Danube en présence du Sénat romain, il trouverait de bonnes choses à dire à l'empereur — et aux magnats.

XXXIII

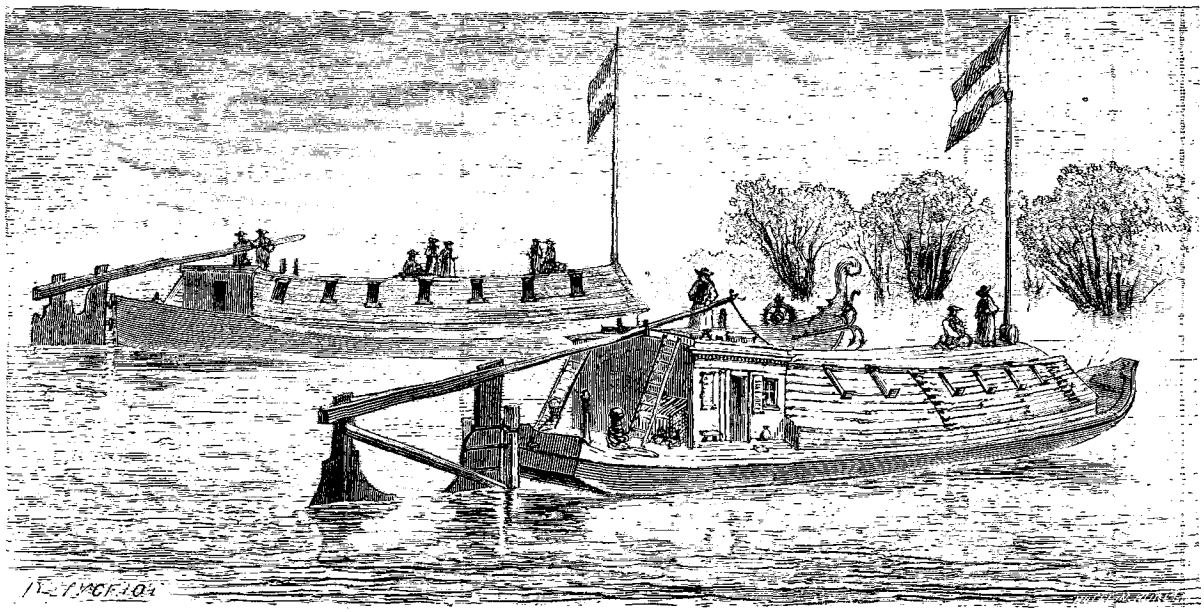
SUITE DE PESTH.

Points de vue pris de Bude : le Danube; Pesth; la *puzsta*. — Bude et ses habitants. — Le drapeau de Solférino. — Courtes biographies qui en disent long. — Le sentiment national à Pesth. — Tolérance intéressée de l'Autriche. — Anecdotes.

Pour bien juger de la situation de Pesth, il faut gravir les hauteurs de Bude et s'arrêter sur la terrasse, aux pieds de la citadelle et du château royal. Tout d'abord, c'est le Danube qui attire. Il arrive presque de face et coule à droite. L'œil se repose avec contentement sur sa vaste nappe d'eau parsemée d'îles boisées, dont les berges sont invisibles. On dirait des forêts qui ont jailli tout à coup du sein des eaux. L'espace au delà est infini et se confond à l'horizon dans les vapeurs du ciel. A droite, Pesth s'annonce par de grands chantiers, des usines aux cheminées fumantes, un port de dépôt encombré, des bateaux en construction, et tout ce qui signale les approches d'une grande ville en croissance. En tournant d'un quart de cercle sur la droite je laisse à gauche ce premier panorama, et Pesth m'apparaît en face dans son entier développement.

Du point élevé que j'occupe, la ville décrit une demi-circonférence dont le Danube forme le diamètre. L'enceinte extérieure est marquée par une suite de jolies villas, entourées de parcs et de jardins. Un peu au delà, sur la gauche, j'aperçois le fameux *champ de Rakos*.

Rakos! Rakos! qu'es-tu donc devenu?
De ton brillant renom comment es-tu déchu?



Barques sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Je souffre, hélas! en voyant ta misère;
Le chagrin dans le cœur je laboure la terre.

C'est à Rakos que se tenaient anciennement ces diètes en plein air, où les prélats et les magnats, à cheval et en armes, délibéraient sur la paix ou la guerre, ou sur le choix du monarque. La dernière de ces grandes assemblées précéda de trois mois et demi environ le désastre de Mohacz, dont elle fut cause en grande partie.

Au delà encore, aussi loin qu'il peut atteindre, l'œil n'aperçoit plus qu'une plaine sans fin, unie comme un tapis « vraie marqueterie qu'accidente une variété infinie de tons et de couleurs. C'est la *puzsta*, c'est-à-dire la steppe immense, avec ses solitudes profondes, ses terribles ouragans, ses troupeaux de chevaux à demi sauvages, qui rappellent les pampas de l'Amérique du Sud; la puzsta, la contrée favorite du Magyar, car le vrai Magyar fuit les villes, les espaces étroits et resserrés; il n'aime pas « à s'emprisonner dans des maisons de pierre. » A Pesth, à Debreczin même, la ville magyare par excellence, il étouffe, il lui faut la puzsta et ses vastes horizons. Là, seulement, il aspire l'air et la liberté à pleins poumons; il vit de sa vraie vie.

Pour le Magyar, la Hongrie, la véritable Hongrie, c'est la puzsta.

A l'est, la puzsta s'étend presque en ligne droite de Pesth aux montagnes de la Transylvanie, et se prolonge vers le sud jusqu'à Belgrade. Elle peut avoir de quatre cents à quatre cent cinquante kilomètres en longueur et à peu près autant en largeur. Ce vaste espace, coupé diagonalement par la ligne du chemin de fer de Pesth à Basiach, présente à la vue une succession monotone de landes désertes, de pâturages qui nourrissent une immense quantité de bêtes à cornes, de marais hantés par des troupes nombreuses de cigognes; de loin en loin,

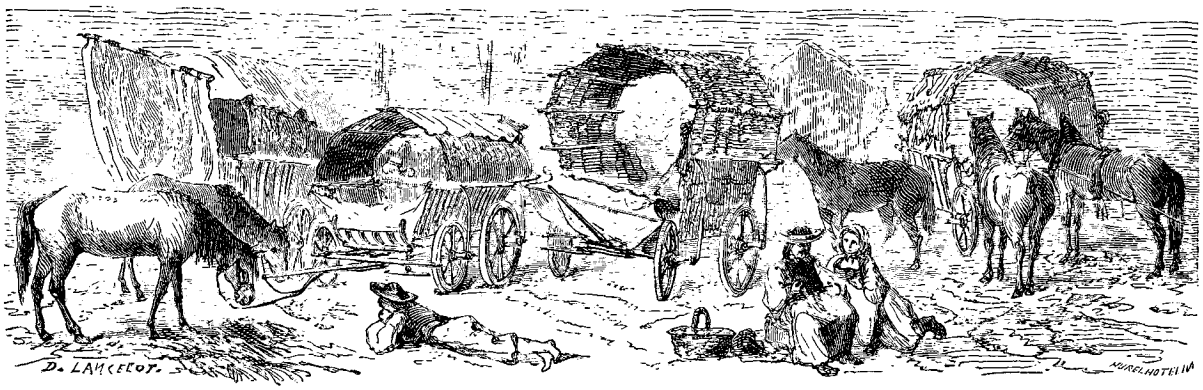
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur les rives plates des rivières apparaissent de minces bouquets de bois à demi noyés sous les eaux, et quelques champs de blé ou de maïs.

La puzsta a été la grande route des invasions barbares. Aujourd'hui, les seules invasions qu'elle ait à craindre, sont celles des sauterelles, fléau non moins destructeur que les Huns et les Avares. Elle a eu autrefois ses héros-brigands, semblables aux haïdouks des pays serbes, comme elle a aujourd'hui ses *kanasz* (bergers) et ses *csikós* (gardeurs de chevaux). Le csikós est le roi de la plaine, comme le klephte le roi de la montagne :

Moi, je suis né sur la plaine et j'y reste;
Je n'ai ni toit, ni cheminée à moi.
Mais je possède un chien, un bon cheval :
Je suis csikos sur la puzsta magyare.

J'aime à sauter sur le dos d'un cheval,
Dès qu'il me faut entamer quelque course,
Et je me mets sans selle sur son dos :
Je suis csikos sur la puzsta magyare.



Campement de paysans, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

La puzsta a eu ses poëtes, et parmi eux le poëte national par excellence, Alexandre Pétoëfy, l'auteur des vers que l'on vient de lire, celui que ses compatriotes ont surnommé le « Tyrtée » et le « Béranger magyar. »

Mais, tandis que je demeure plongé dans la contemplation de ces steppes, j'oublie qu'à mes pieds s'étend toute une ville, une ville curieuse à tous les titres, dont il est temps que je dise quelques mots; car bien que reliées l'une à l'autre par un pont — un magnifique pont en fer — Pesth-Bude ou Bude-Pesth, comme on les appelle, sont bien en réalité deux villes.

Pesth est la cité moderne, le centre de la politique et des affaires. Quoique ville ancienne, et au treizième siècle essentiellement allemande, Pesth n'a commencé à être quelque chose qu'à partir du dix-huitième siècle. Bude est la ville de l'histoire, des vieux souvenirs. Elle

Campement de paysans au marché, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

est le passé, Pesth est l'avenir. Bude fut la résidence d'Attila durant une de ses haltes; Arpad et ses guerriers pénétrèrent jusqu'au pied de ses murailles, ainsi que le témoignent ces deux vers de Révay :

Arpad pénétra jusqu'ici avec son peuple,
Et franchit le Danube près de Kelemfeold.

Mathias Corvin en fit une des premières capitales de l'Europe. En 1541, le 29 août, quinze ans, jour pour jour, après que le dernier roi national eut succombé dans les marais de Mohacz, Bude tomba au pouvoir des Turcs, et fut, durant un siècle et demi, un de leurs plus fermes boulevards, le *centre de la maison de la guerre*, comme l'appellent les historiographes ottomans. Résidence d'un pacha de premier rang, elle était la dixième ville de l'empire, et prenait rang après les trois résidences impériales, Constantinople, Andrinople et Brousse; après les trois villes saintes de la Mecque, Médine et Jérusalem ; après le Caire, dit l'*Incomparable;* après Damas, *qui exhale le baume du Paradis;*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après Bagdad, *la Maison du Salut*. Les Impériaux la reprirent en 1686, après un siége mémorable ou figurèrent, comme à Nicopolis et à Saint-Gothard, des représentants de toute la chrétienté, des grands d'Espagne, des marquis français, des comtes italiens, des lords anglais, des princes allemands de sang royal. La défense fut héroïque; les Turcs refusèrent jusqu'à la fin de capituler, et se firent tuer jusqu'au dernier sur les remparts. Parmi les combattants chrétiens, se trouvait aussi le comte de Marsigli, géographe et naturaliste, à qui nous devons une monographie du Danube, en latin (3 vol. in-fol.), la plus complète qui existe. C'est lui qui déterra, dans les souterrains du palais impérial, les manuscrits de la bibliothèque du grand Corvin, déposés aujourd'hui à la bibliothèque de l'Institut de Bologne.

Aujourd'hui Bude est redevenu hongrois, ou plutôt autrichien. Il est la capitale officielle, et la résidence du gouverneur. Il héberge l'administration et l'armée, et sa forteresse, toujours armée, tient encore, comme au temps de l'occupation ottomane, l'esprit de la Hongrie sous ses canons. La ville a cinquante-cinq mille habitants (Pesth 131 000) et peu ou point de commerce; mais elle possède un vaste arsenal et de superbes casernes. C'est une citadelle encore plus qu'une capitale. On ne rencontre dans ses rues que des soldats et des patrouilles. J'y remarque cependant quelques vieilles églises, la cathédrale entre autres, jadis transformée en mosquée par les Turcs, et d'assez beaux palais. Mais palais et églises sont trop voisins de la forteresse. Ils ont l'air de fraterniser avec elle. Cela suffit pour en gâter l'architecture. En résumé, Bude me paraît un séjour maussade. Je ne suis pas seul, à ce qu'il paraît, de cet avis. Car, chaque jour, des centaines d'étrangers visitent Pesth; à Bude je n'en rencontre pas un seul.

Le retour du marché de Pesth. — Dessin de Lancelot.

Pourtant, du grand plateau, isolé sur trois faces, qui porte le quartier noble de Bude, on a des vues admirables sur la montagne : sommets boisés, pentes couvertes de vignobles, villas, vallons ombreux, sentiers pittoresques, rampes fleuries. Malheureusement au nord, à l'ouest et au sud, ces perspectives gracieuses sont dominées et écrasées par trois monts aux flancs incultes, hérissés de bastions et de noms tudesques.

Dans ce que j'ai appelé le quartier noble, parce que je n'y vois ni échoppes, ni boutiques, une large et belle rue, par ses maisons à terrasses, à grilles et à jardins, me rappelle l'Italie. Mais à cette rue et à ces maisons, il manque ce qui surabonde en Italie, le mouvement, la vie. Les trottoirs qui bordent la chaussée sont envahis par une herbe épaisse. Les volets des maisons sont presque tous clos, les jardins déserts; à l'angle de la dernière maison, je lis : *Fortuna gasse*. O la rue bien nommée! les pauvres riches! Pas de chants, pas de promenades sous les arbres, pas d'enfants jouant dans les herbes, pas de rires! De quoi vivent-ils?

A la maison de Ville, gardée comme un fort, sous des arcades que ferment des barrières badigeonnées aux couleurs autrichiennes, fond jaune contourné par une bande noire en spirale, un jeune Hongrois qui a bien voulu m'accompagner dans mon excursion me montre un drapeau autrichien, noirci, troué, déchiré par la poudre et les balles. Une fière mine de drapeau, ma foi!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en dépit du soldat blanc, à culotte bleue collant sur des jambes torses, qui monte la garde en face.

« C'est leur drapeau de Solférino, me dit le Hongrois; ils voudraient nous faire croire qu'ils en sont fiers. Mais pour cela il ne suffit pas qu'il soit en lambeaux. Les drapeaux glorieux sont ceux qui secouent de leurs plis les idées nobles et généreuses. Celui-là, voyez, la seule idée qu'il éveille est exprimée par l'aigle à deux têtes qui n'y figure plus que par les griffes. Quelques balles de plus, il n'en restait qu'un bâton et le Croate qui le garde serait aussi soumis et aussi respectueux devant lui.... la schlague l'a dressé. » Si l'on trouve mon ami un peu vif, dans l'expression de ses rancunes, je crois qu'à la fin de notre promenade on l'excusera.

Il faisait chaud; nous entrâmes dans un café. La salle était décorée de portraits lithographiés de généraux, de magnats, de personnages politiques hongrois. J'avais déjà remarqué ces mêmes portraits dans la plupart des établissements publics de Pesth, et j'avais été frappé de l'énergie, de l'enthousiasme dont étaient empreintes ces physionomies, la plupart jeunes et remarquablement belles.

« Regardez, me dit mon ami; c'est la galerie de nos grands hommes. Ils ne sont pas là tous, à beaucoup près. Mais quand vous saurez l'histoire de ceux-ci, vous connaîtrez tous les autres.

« Le prince Veroniéki. Il a été pendu!

« Le général Damjanich. Pendu!

« Pendu aussi, ce vieillard vénérable, Sigismond Perenyi!

« Le général Vecsey. Pendu!

« Le baron Mednianski. Pendu!

« Nagy-Sandor. Pendu!

« Le comte Louis Bathyani. La clémence impériale-royale s'est étendue sur lui. Il a été simplement fusillé!

« C'étaient des patriotes! Et celui-là aussi, le comte Szechenyi, le grand comte, comme on l'appelle, c'était un patriote aussi! Il employa une immense fortune à fonder des écoles, à doter l'Académie. Il fit courir le long de la rive gauche du Danube, creusée dans le rocher et suspendue aux flancs de la montagne, grandiose comme une œuvre romaine, la route que vous verrez. Lui n'a été ni pendu ni fusillé; aimé et honoré pour le bien qu'il a fait, il pensait à celui qu'il voulait faire encore.... lorsqu'il mourut trop vite à la suite d'un festin.... Tout patriote ici est un martyr et nous sanctifions Szechenyi avec les autres, ainsi que Teleki le dernier.

Femme slovaque dans les rues de Pesth. — Dessin de Lancelot.

— Je comprends, dis-je, vos rancunes. Mais ce que je comprends moins, c'est que l'Autriche permette de pareilles exhibitions. Je ne l'eusse pas crue aussi débonnaire envers les morts.

— Ah! me répondit-il, vous ne connaissez pas l'Autriche. Avant tout, elle a besoin d'argent. Elle est sans cesse à combiner les moyens de faire entrer des métalliques dans ses caisses d'où il ne sort que du papier. Un de ces moyens, c'est de frapper un impôt sur le sentiment national de ses peuples. Ainsi Pesth possède une université nationale, une académie nationale, un musée national, un hôtel national des Invalides. Allez à Prague! vous y trouverez de même un institut, un musée tchèques, avec l'écusson national de la Bohême en regard de l'aigle à deux têtes. Les établissements que je viens de nommer et que vous avez vus à Pesth appartiennent à la Hongrie, qui les a édifiés, et les entretient de ses deniers, au moyen de souscriptions et de dons volontaires.

« L'Autriche laisse faire, mais sous une forme ou sous une autre, elle a soin de prélever sa dîme. Ainsi lors de l'inauguration de la galerie de peinture, formée tout entière de dons patriotiques, on crut devoir cette politesse au souverain de la Hongrie de placer dans la grande salle son portrait en pied. Une souscription fut ouverte avec l'autorisation de l'autorité supérieure. Elle produisit quelque vingt mille florins, c'est-à-dire beaucoup plus que la somme convenue avec le peintre. Le fisc prétendit mettre la main sur l'excédant, et il ne fallut pas moins que les instances réitérées d'un haut personnage et son intervention personnelle auprès de l'empereur, pour lui faire lâcher prise. Cette année, le Musée, où la Diète tient provisoirement ses séances, a été imposé pour une somme énorme à titre de propriété privée, si bien qu'à l'ouverture de la cession, le président, se tournant vers les députés leur a dit : « Messieurs, vous savez « qu'il nous faut payer notre loyer. Cotisons-nous donc! » Une autre fois le gouvernement, ayant jugé indispensable d'augmenter la garnison de Pesth, et ne sachant où loger les soldats, les pauvres invalides hongrois ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

été chassés de leur hôtel qui a été transformé en caserne ! »

C'est ainsi que le sentiment national, si vivace en Hongrie, devient une mine d'or pour l'Autriche qui l'exploite, et pour l'exploiter mieux ne le comprime pas toujours. Elle lui laisse même, dans de certaines occasions, une liberté d'allures et de langage qui surprend l'étranger, peu habitué aux roueries de la politique et de la fiscalité autrichiennes. C'est à la fois un trompe-l'œil pour l'Europe, et un procédé ingénieux et commode pour battre monnaie.

J'ai assisté à une représentation du théâtre national à Pesth. On jouait un drame romantique, à la façon de Shakspeare, tout rempli d'allusions politiques. Je ne me rappelle plus aujourd'hui le titre de la pièce; mais le sujet est resté gravé assez fidèlement dans ma mémoire, et surtout la promptitude avec laquelle ces allusions étaient saisies et l'effet qu'elles produisaient, je ne dis pas seulement sur le parterre, mais sur la salle entière.

C'est l'histoire d'un roi méchant et parjure que son peuple, las de sa tyrannie, veut renverser du trône pour y faire monter son frère puîné, jeune prince qui possède toutes les vertus, une surtout, rare chez un prince, le respect du droit d'autrui : car il refuse sa participation au complot. Mais ce refus ne sauve pas le monarque qui, pressé de toutes parts par ses sujets, est réduit à implorer l'appui de l'empereur d'Allemagne. Celui-ci lui promet jusqu'à son dernier soldat, sous condition de suzeraineté. Le roi accepte malgré les supplications de sa mère et de sa femme qui lui disent : « Tu sacrifies

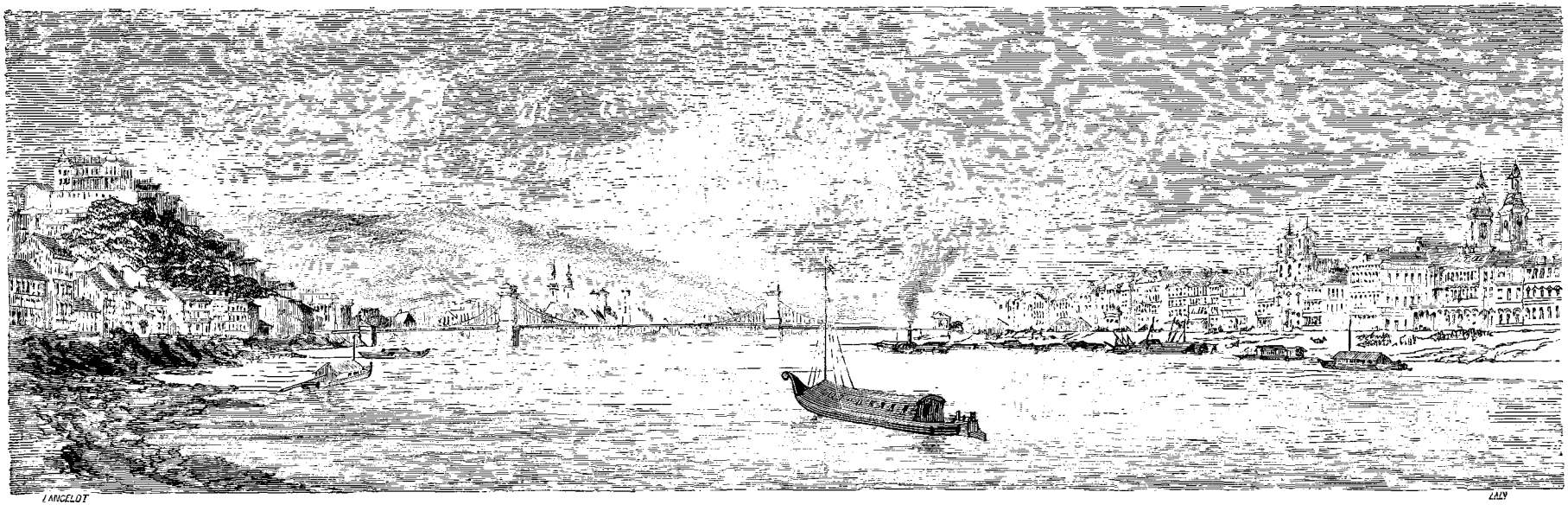
Czikós chantant, suivis d'un Tzigane. — Dessin de Lancelot.

l'indépendance de ton pays; tu es perdu sur la terre, tu seras maudit dans le ciel. » Vaincu, abandonné par sa femme qui lui préfère « l'honneur de la patrie, » il est trahi par l'empereur, à la face duquel il lance cette apostrophe qui soulève un tonnerre d'applaudissements : « Allemand sans foi ! traître Allemand ! Allemand maudit ! gare à toi si je te retrouve l'épée à la main, » puis il disparaît de l'action. Plus tard, accablé par l'âge et la misère, oublié, mendiant, il voit passer en triomphateur son frère devenu roi et de plus le mari de sa femme; il reçoit de lui l'aumône qu'il sollicite en expiation de son crime, et meurt dans les bras de sa mère qui seul l'a reconnu et lui pardonne.

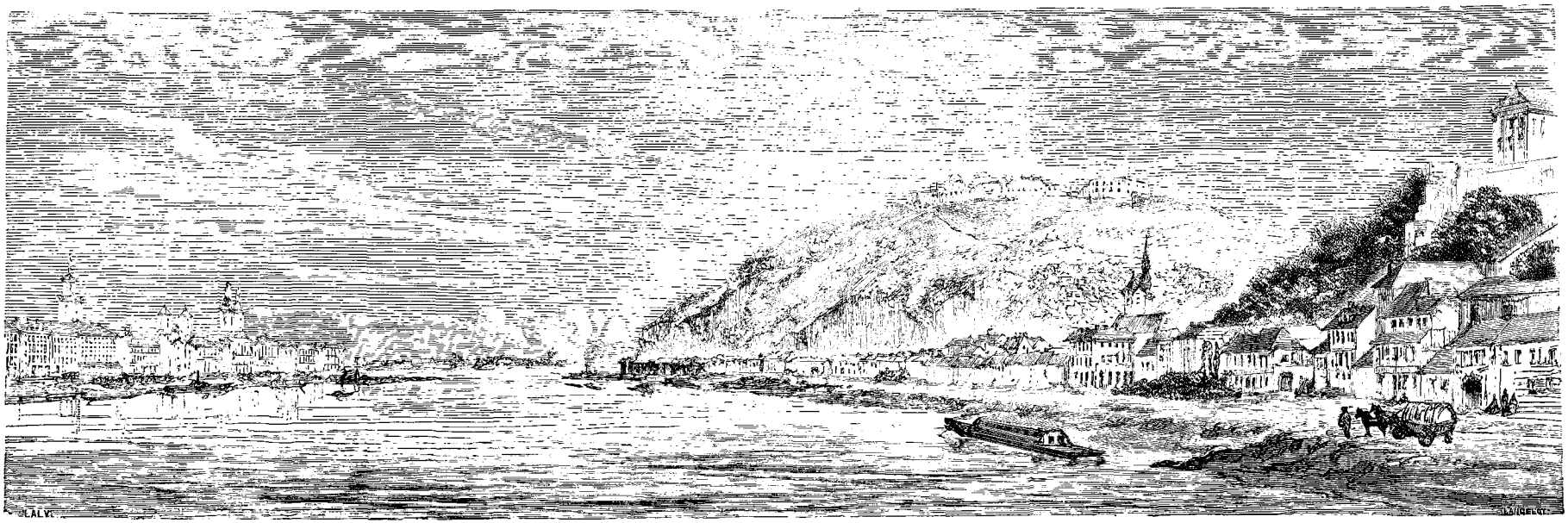
Un épisode caractéristique entre vingt autres. Après la perte de la bataille, deux chefs de l'armée royale tombent blessés, mourants, aux mains des patriotes. Amenés en présence du prince (celui-ci, à la suite de je ne sais quels incidents, probablement après la *trahison* du monarque, a fini par se joindre aux révoltés), l'un d'eux s'excuse d'être demeuré fidèle à son maître. C'est un vieux serviteur, conseiller ferme et droit, malheureusement trop peu écouté. Le jeune prince l'interrompt : « Tu avais juré à son père, ton compagnon d'armes, d'être pour lui un ami jusqu'à la mort : *Tu as tenu ton serment.* Je te pardonne et t'honore. Meurs en paix. » L'autre est jeune, il s'est fait par ambition le seïde du monarque détrôné : « Meurs comme un chien, *renégat !* » lui crient les soldats en le lapidant.

Je ne pense pas qu'un tel drame contribue beaucoup à la fusion des deux nations. Il est joué avec une énergie entraînante. Le principal rôle est tenu par un des premiers agitateurs de 1848, Egressy, que l'on surnom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont de Pesth-Bude. — Dessin de Lancelot.



Vue de la citadelle de Bude prise du pont de Pest-Bude. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mait avant cette époque le *Talma hongrois*, et qui fut avec le poëte révolutionnaire Pétoëfy, l'un des cinq premiers membres du comité de sûreté publique, élu le 15 mars à Pesth. Quoique vieilli et fatigué, il m'a paru digne de sa réputation. Il a des emportements terribles et un masque tragique d'un effet puissant.

La langue magyare, énergique, abondante en images, d'une grande richesse comme langue littéraire, a, comme langue parlée, des sons rauques et des aspirations gutturales qu'on dirait empruntées à l'arabe, tandis que certaines intonations douces et caressantes rappellent l'idiome de l'Italie. Il me semble, de même, retrouver dans le caractère hongrois de nombreux points de ressemblance, non-seulement avec le caractère de l'Italien, cela n'est pas douteux, mais encore de l'Arabe; d'où je conclus que la Hongrie et l'Autriche ne feront jamais bon ménage ensemble, si tant est qu'elles doivent rester unies.

Le sentiment national n'est pas moins vif dans les campagnes. Là il a pour auxiliaires la musique, les airs populaires chantés par les tsiganes (Bohémiens) errants, les lectures et les récits, que font les chefs de famille, pendant les longues soirées d'hiver, à leurs enfants et à leurs serviteurs réunis autour du foyer, et empruntés tous soit à l'histoire, soit à la tradition nationale. J'ai vu l'album d'un enfant de douze à quatorze ans, qui en a trente-cinq aujourd'hui et est devenu un peintre distingué. Chaque page est une scène historique crayonnée sous l'impression d'une de ces légendes. L'enfant qui les recueillait avec avidité de la bouche de son père ne désirait être peintre un jour que pour pouvoir traduire d'une manière durable cette impression et la communiquer aux autres. « Les récits de mon père, me disait-il, étaient toujours si précis, malgré son enthousiasme, j'en ressentais une impression si profonde, que depuis ce temps, que j'ai vu et étudié, s'il m'est arrivé de vouloir composer un tableau sur un des faits qu'il m'avait racontés, je suis toujours retombé dans la même image; et quand l'expérience de la composition, l'entente des lignes, la recherche du tableau m'en faisaient sortir, j'étais sûr qu'au point de vu du sentiment et de l'impression à transmettre, la composition de l'enfant fortement ému l'emportait sur celle de l'homme voulant user de la science! Sentir! tout est là. »

L'antipathie pour l'Allemand n'est pas moins prononcée ici qu'en Italie, elle existe même chez les enfants, je dirai presque à l'état d'instinct. Je me rappelle deux petites filles que je voyais souvent pendant mon séjour à Pesth, deux sœurs jumelles d'environ trois ans. Le père était un Hongrois, patriote éclairé; la mère était Allemande. Espiègles et charmantes toutes deux, l'une d'elles pourtant semblait tenir davantage de la nature de la mère, moins vive peut-être, moins expansive que sa sœur. Un soir qu'elle n'avait pas trouvé assez vite un remercîment à je ne sais quelle attention de leur père, l'autre fit ressortir sa lourdeur d'esprit, et prenant possession à elle seule des genoux paternels qu'ordinairement elles se partageaient, lui cria : « Va, tu n'es qu'une petite Allemande. » A ce mot, l'indolente releva la tête, comme réveillée en sursaut, vint se camper fièrement sous le nez de sa sœur et lui dit en s'efforçant de la tirer bas : « Et toi, qui me prends ma place, tu n'es qu'une *schwartz-gelbe* » (c'est-à-dire une *noir-jaune*, une Autrichienne ; le *giallo-nero* des Italiens). Il n'y a point ici, de même qu'en Italie, d'injure comparable à celle-ci. C'est celle qui fait éclater les batailles de gamins dans la rue. L'enfant ne s'en consola qu'à force de douces paroles et de baisers. *Schwartz-gelbe* paraissait si monstrueux à sa jeune imagination, qu'il fallut les assurances réitérées de son père et de sa mère, et les miennes, pour la persuader que cette injure ne l'atteignait pas.

Remarquez aussi la nuance : l'Allemand, c'est l'esprit lourd, obtus; l'Autrichien, c'est l'usurpateur. On se moque volontiers de l'un; on traite l'autre en ennemi.

Pour moi, j'étais le *franczia bacsi* (le frère ou le grand frère français), c'est-à-dire presque un compatriote; les Magyars, quand ils sont en veine de modestie, s'intitulent eux-mêmes les *Français de l'Orient*. Quant au mot frère, c'est le nom par lequel on désigne ici l'hôte, l'étranger qu'on reçoit et qu'on héberge, mendiant ou grand seigneur.

Cette scène d'intérieur, dans laquelle je jouai un rôle involontaire, me rappela une particularité que m'avait rapportée un de mes amis à son retour d'Italie et qui remontait à l'époque de la domination autrichienne en Lombardie. Il logeait à Milan chez d'honnêtes citadins, la femme Italienne, le mari, ce qui se voit rarement, Allemand ou d'origine allemande. L'enfant, *un bel ragazzino* de six à sept ans, paraissait aimer également ses parents et leur faisait les mêmes caresses, quand l'un ou l'autre rentrait au logis après une courte absence. Cependant, quand il parlait de son père, il ne disait jamais autrement que *il forestiere* (l'étranger).

XXXIV

SUITE DE PESTH.

La musique et les chansons populaires hongroises. — Les bohémiens-chanteurs. — Une soirée à Komlo.

Les Hongrois ont, comme les Allemands, la passion de la musique; mais ils ne sont pas musiciens à la façon des Allemands. Cela tient surtout à la différence du génie des deux peuples. L'Allemand est essentiellement rêveur, le Hongrois est surtout né pour l'action. Chez lui la rêverie est un recueillement intérieur dans lequel la passion se concentre, pour éclater l'instant d'après avec plus d'énergie. Les mélodies hongroises, ou, pour employer l'expression consacrée, « les hongroises », ne ressemblent en rien à ce qu'on appelle de ce nom en Allemagne. Ce sont presque uniquement des chants de guerre, des marches militaires, des appels aux armes, ici des airs de triomphe, là des chants de deuil, redisant avec la même fierté les gloires et les désastres de la patrie. Telle la fameuse marche de Racoczy, qui prit naissance en Transylvanie à la fin du dix-septième siècle, tels l'air de Rakos, celui de Mohacz, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces mélodies, qui sont en Hongrie ce que sont ailleurs les chants populaires, les doïnas en Roumanie, les pesmas chez les Serbes, se chantent par milliers d'un bout à l'autre du pays magyar. Pas un village qui n'ait son répertoire de chansons et sa bande de Bohémiens. Bande est pris ici dans le sens italien ou anglais (troupe de musiciens). Car ceci est à remarquer : le chanteur, l'accompagnateur de ces airs éminemment magyars, ce n'est pas le Magyar, c'est le Bohémien. Le Magyar est un dilettante : il ne chante pas, il écoute. « Pour le Hongrois, écouter la musique nationale est une affaire sérieuse. Il se fait jouer ses airs favoris et songe aux anciens jours. » Telle est l'explication que donnent de ce phénomène étrange les écrivains magyars. Pour moi, j'y vois encore autre chose : un reste de cet esprit et de ces mœurs *chevaleresques* qui caractérisent même aujourd'hui le Hongrois. Le Hongrois, noble ou paysan, est un chevalier. Il a ses ménestrels. « Allons, ménestrel, prends ta viole et charme l'ennui superbe de ton seigneur en chantant ses exploits et ceux des héros de sa race. »

On soupe généralement à Pesth, et dans les hôtels et les restaurants à la mode, la musique accompagne d'ordinaire le souper, lequel se prolonge parfois assez avant dans la nuit. Deux jeunes artistes avec qui je m'étais lié, à Pesth, me conduisirent un soir à un certain restaurant de Komlo, le plus renommé de tous sous le rapport musical. C'est là que je vis, pour la première fois, un orchestre de Tsiganes, non point, il est vrai, de vrais Tsiganes comme je devais tant en rencontrer durant le reste de mon voyage, déguenillés, sales, aux trois quarts nus, mais des Tsiganes civilisés, portant habit noir et manchettes, bien qu'à voir leurs cheveux crêpus et luisants, leurs yeux enfoncés et ombragés d'épais sourcils, leur teint olivâtre, leurs pommettes anguleuses, leurs lèvres retroussées légèrement, et montrant des dents blanches et aiguës, on ne pût mettre en doute leur origine. Leur musique a quelque chose d'étrange. Un petit nombre d'instruments seulement, les basses et un alto, disent le chant selon qu'il a été écrit, mais toujours dans une tonalité sourde, tandis que le reste de l'orchestre, violons, flûtes, hautbois, brodent sur ce chant un nombre infini de trilles et d'arpéges sur des notes claires et aiguës. Ce contraste produit une harmonie bizarre d'un effet singulier, mais saisissant.

Un instrument curieux et nouveau pour moi parmi les instruments à corde, c'est le cymbalum (*tzim'baloum'*). Il consiste en une table d'harmonie munie de cordes de laiton que l'on touche au moyen de deux baguettes très-flexibles terminées par une boule. Je ne sais quelle est son origine, mais elle paraît être fort ancienne. Cet instrument est très-répandu chez les Tsiganes, qui, peut-être, l'ont rapporté de l'Inde au temps de leurs premières migrations. Le musicien qui en jouait à Komlo passait pour un de leurs plus grands artistes, et aussi pour une manière de fou. Fou de son art, cela n'est pas douteux. Il suffisait de le voir avec ses yeux fixes, ses cheveux hérissés, sa figure grimaçante, ses gestes frénétiques : il avait l'air d'une création d'Hoffmann. Son improvisation était une fièvre. Il parlait, riait, pleurait à la fois; puis, quand le démon musical cessait de l'étreindre, il tombait tout à coup dans une insensibilité complète.

J'avais soupé, je ne saurais dire de quoi, bien que je me rappelle que le piment (*paprika*), très-goûté en Hongrie et dans toutes les contrées du Bas-Danube, faisait le fond de l'assaisonnement des plats et que le fond l'emportait sur la forme. J'écoutais et je regardais. La salle à manger, en même temps salle de concert, ouvrant sur une cour ornée de magnifiques lauriers-roses, commençait à peine à se désemplir. Il était près de minuit. C'est l'heure à laquelle le Hongrois s'abandonne le plus volontiers aux charmes de la musique et de la conversation, accompagnés de libations fréquentes d'une certaine boisson que l'on dit très-hygiénique et qui m'a semblé fort agréable, composée de vin blanc et d'une eau de source ferrugino-gazeuse. A ce moment les groupes se forment, quelques individus s'isolent, chacun choisit son auditoire et son coin pour jouir à son aise de la musique ou de la causerie.

Près de nous, une société assez nombreuse, composée de journalistes, de propriétaires, de capitaines de 1848, dont l'âge a vieilli les traits, mais non refroidi le cœur, s'organise et prend la direction de l'orchestre. Deux membres de la compagnie viennent me dire que, m'ayant reconnu pour Français, « ces messieurs, tous francs Hongrois, seraient heureux de m'avoir au milieu d'eux. » Je cherche d'abord à m'excuser, mais toutes les mains se tendent vers moi, et soudain la *Marseillaise* éclate sous l'archet des Tsiganes. A ce chant qui, pour l'étranger, soit qu'il l'appelle ou la craigne, symbolise la France, mon scrupule s'évanouit. Évidemment ma personne n'a rien à faire ici. C'est un hommage rendu non à moi, mais à mon pays. J'accepte l'invitation, je reçois et rends de bon cœur les énergiques poignées de mains et les accolades fraternelles.

On me fait les honneurs des principaux airs patriotiques. On me les explique dans l'histoire passée de la Hongrie, on me les commente par le rôle nouveau qu'elle doit jouer dans l'avenir. Un jeune enthousiaste, qui m'a salué d'un vers de Béranger :

Honneur aux enfants de la France!

me traduit de mémoire, avec une remarquable facilité d'élocution, les airs anciens les plus célèbres, puis plusieurs chants patriotiques contemporains qui ont joué un grand rôle dans les derniers événements politiques. Tel est le fameux Chant de guerre de Pétoëfy, qui sonna la charge dans tous les combats de 1848-49, et que le poëte-soldat répétait encore lorsqu'il tomba mourant sur le champ de bataille.

CHANT DE GUERRE [1].

Le tambour bat, le clairon retentit....
Tous les soldats sont prêts pour la bataille,
En avant!!!

1. Traduction de M. C. L. Chassin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La balle siffle et le sabre résonne,
Voilà ce qui transporte le Hongrois.
En avant!!!

Élève haut ton étendard, Hongrois,
Pour que le monde entier le puisse voir.
En avant!!!

Qu'on le voie et qu'on lise ta devise:
Car c'est un nom sacré : « La Liberté! »
En avant!!!

Quiconque est né Hongrois, quiconque est brave
Regarde dans les yeux de l'ennemi.
En avant!!!

Étant Hongrois, on doit être un héros;
Et ce qu'on veut, Dieu lui-même le veut.
En avant!!!

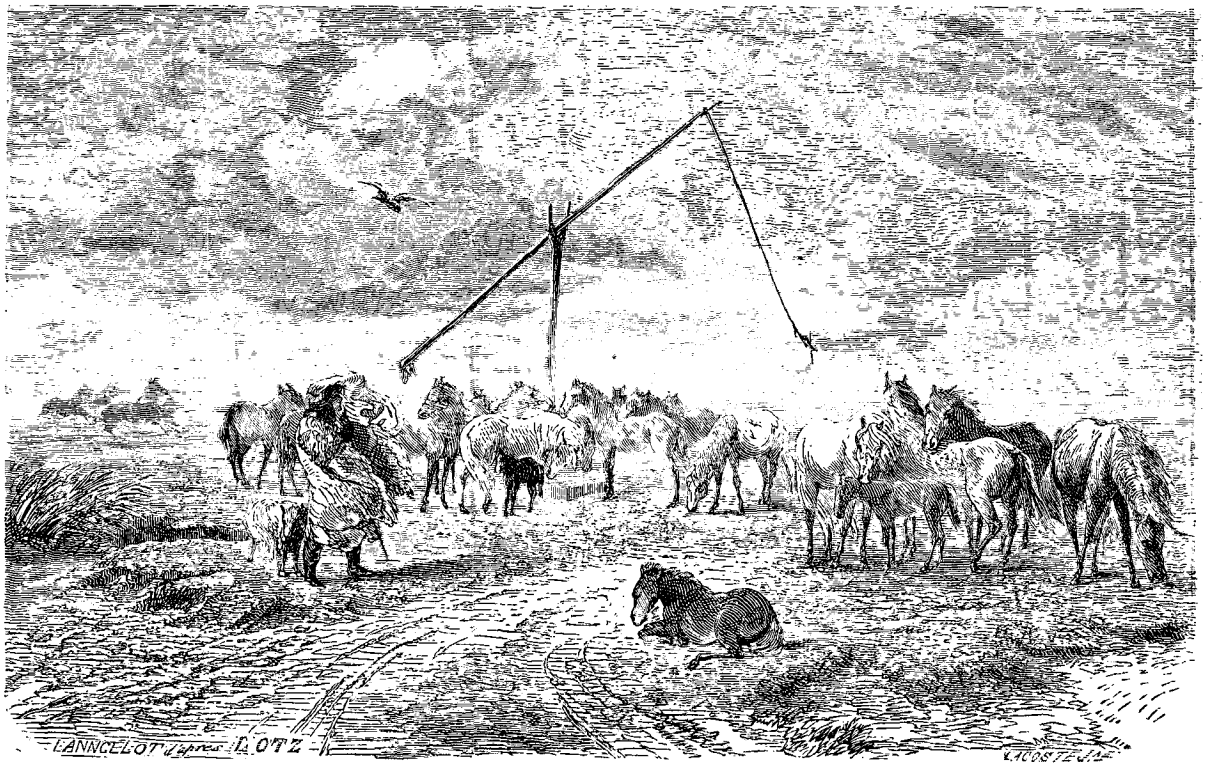
Là, sous mes pieds, la terre se rougit
De sang.... ils ont tué mon camarade.
En avant!!!

Je ne serai pas moins brave que lui;
Allons! je veux me plonger dans la mort!
En avant!!!

Oui, si nos bras tombent tous deux coupés,
Si nous devons périr tous.... Eh! quand même,
En avant!!!

S'il faut mourir, eh bien! soit! mourons tous!
Et que par nous vive nôtre patrie.
En avant!!!

Les rasades se succèdent; chacun porte un toast en m'interpellant : *Franczia baratom!* (ami français!) Il



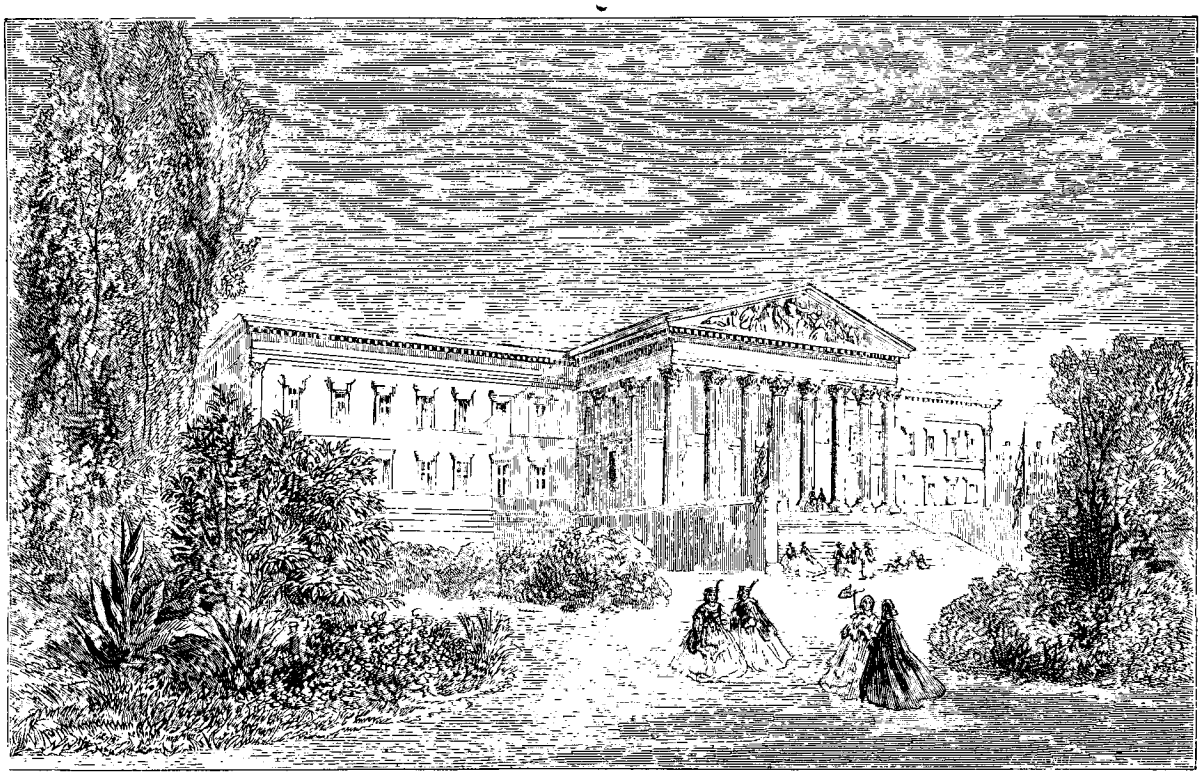
Un orage dans le Puzsta. — Dessin de Lancelot.

m'est impossible, quelque bonne envie que j'en aie, de suivre le fil du discours de douze interlocuteurs dont la moitié ne parle pas ma langue. Malgré d'officieux interprètes, je ne saisis que des lambeaux de dialogues ou de récits. Mais je n'ai pas besoin d'entendre ou de comprendre les mots pour deviner le sens de chaque phrase. Il n'y en a qu'une, toujours la même, mais brodée de mille manières : la Hongrie glorieuse et libre à l'aide de la France! « Ah! si la France voulait! » C'est le cri de tous les peuples en détresse. Tout le monde me parle à la fois. Je ne sais à qui entendre. Un avocat me fait, en style de palais, l'historique des rapports de la Hongrie et de l'Autriche : « Deux individus s'associent; au bout de quelque temps l'association tourne mal. L'un des deux nie l'apport de son coassocié et prétend qu'il n'a pas même de compte à lui rendre. Voilà la situation en deux mots. » Et il s'évertue à me démontrer que l'Autriche n'a pas rempli de bonne foi ses engagements. La chose me paraît assez claire par elle-même, et je prête l'oreille d'un autre côté.

LANCELOT.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Musée et siége de la Diète, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES [1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXV

SUITE DE PESTH.

Une soirée à Komlo (*suite*). — Le Stadtvallchen. — Brückenbad et les bains turcs. — Le musée national. — Départ.

Cette soirée de Komlo, me fit connaître plusieurs particularités curieuses des usages et du caractère hongrois.

Un ancien combattant de 1848 discutait avec un partisan de M. Deak; s'ils n'étaient pas d'accord sur les moyens, ils l'étaient sur le but. Tous deux avaient, en parlant, le verre à la main, et quand la discussion menaçait de les emporter trop loin, ils rapprochaient leurs verres, buvaient « à la Hongrie libre! » et les brisaient.

Une des figures présentes, la plus typique entre toutes, était celle d'un vieux colonel, — à cheveux gris, à longues moustaches blanches, au regard flamboyant, à la contenance aussi ferme et aussi jeune à table qu'il devait l'avoir eue au combat. Durant la dernière guerre de l'indépendance, il avait eu pour frères d'*armes* (disait-il), beaucoup de volontaires français, et il avait appris d'eux quelques mots de notre langue. De temps en temps il me faisait dire qu'il allait me parler français; mais sa patience était à bout avant qu'il eût trouvé la phrase qu'il cherchait. Alors, frappant du poing la table avec dépit, il éclatait en apostrophes superbes:

« Je donnerais mes sept blessures pour pouvoir causer avec lui! »

.... Un peu après on ne causait plus, chacun continuant de dire tout haut ce qui lui passait par l'esprit, sans s'inquiéter qu'un voisin lui répondît; c'était toujours le même thème: la Hongrie reconquérant, avec l'aide de la France, son indépendance. J'étais loin de m'y opposer.... Sans être monté au même lyrisme que mes belliqueux amis, j'étais entraîné par leur enthousiasme et comme ébloui par ce jet continu de cris, de

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

défis, d'apostrophes, d'imprécations, de sentences, de citations poétiques, qui étaient à l'idée première ce qu'est le bouquet au feu d'artifice. Voici quelques-unes des fusées que j'ai recueillies :

« Mon Dieu! je ne demande pas que tu nous aides; mais n'aide pas nos ennemis!

« A cheval, Magyars! et que les Français nous regardent!

« Heureux celui qui peut vivre de vin et d'amour, et mourir pour la patrie!

« Quand je tomberai, pose un baiser sur mes lèvres, ô belle Liberté!

« Allons, Tzigane, je paye; fais-moi entendre des sons à noyer mon cœur dans son chagrin et dans sa joie! »

C'est ainsi que le Hongrois s'amuse. Sans tomber jamais dans l'ivresse lourde et stupide, hideuse ou féroce, propre à certains peuples, il arrive très-aisément à une sorte d'exaltation d'un caractère tout particulier. On dirait d'un état de somnambulisme, durant lequel il improvise, souvent sur des maux imaginaires, des chants dont l'expression est si poignante, qu'elle semble inspirée par un souvenir inconscient.

C'est à ce moment qu'il s'isole avec un Tzigane, et quand celui-ci a trouvé le rhythme musical qui sommeille dans l'âme de l'illuminé, il domine le Hongrois, tout à son démon intérieur, la face mobile, le regard en dedans comme la pythonisse qui sentait le dieu. Tant qu'il crie et s'emporte, le Tzigane est humble et complaisant; dès que le Hongrois s'attendrit, l'œil profond et rusé de l'Indien s'allume, il sait qu'il tient l'esprit, le chant est trouvé, et la bourse du possédé est à lui. Plus tard, il feindra la fatigue ou l'impuissance, sachant bien que pour l'animer ou le remercier d'un effort heureux, les poignées de florins ne se feront pas attendre; car le Hongrois a la main ouverte, en ce moment surtout. On cite, en effet, des traits de prodigalité folle, produit de cette surexcitation musicale et poétique qui m'a semblé si étrange que je ne peux la croire le seul résultat logique de la satisfaction d'un instinct. Étais-je moi-même sous son influence quand je croyais me l'expliquer par des origines de peuples? Le Hongrois a-t-il eu, dans un temps reculé, des rapports étroits avec le peuple dont descend le Tzigane errant d'aujourd'hui?

Ce qui est bien certain, c'est la force des liens qui les unit. Dans tout autre moment que celui de cette fièvre, le Hongrois méprise le Tzigane et le traite en paria.

J'ai vu pourtant de vieux soldats patriotes que les dangers courus, les préoccupations de la vie politique devraient avoir mis au-dessus d'une superstition ou d'une habitude d'enfance. J'ai vu de grands seigneurs vivant de la vie des capitales et du grand monde, ayant tout vu et tout goûté, entourés dans leurs vastes domaines d'un peuple de serviteurs qu'ils gouvernaient en roi, entièrement dominés, fascinés par un vieil homme au masque olivâtre, ridé et grimaçant, à l'œil de basilic, qui pince de la mandoline ou touche du cymbalum. J'ai vu des paysans sortir de la guinguette où ils avaient passé la nuit, eux aussi sous cette domination fantastique, les poches vides de tout l'argent, fruit du travail commun qu'ils devaient rapporter à leurs femmes. Tous, paysans, grands seigneurs, vieux soldats, ne demandent en échange de leur argent qu'ils laissent tomber sans regret, qu'une force de plus à l'expression de cette poésie qui sommeille en eux, et celui qui possède cette force, la prodigue sans qu'elle semble jamais tarir en lui, et sans autre plaisir que l'argent qu'elle lui vaut.

Le grand jardin public de Pesth, le *Stadtvallchen*, puisqu'il faut l'appeler par son nom allemand, ressemble assez au bois de Vincennes, avec moins d'art et d'apprêt. Il confine au champ de courses de Rakos. On y arrive par une grande route bien ombragée et flanquée de contre-allées sur lesquelles s'ouvrent les grilles de charmantes villas. Telles de ces habitations dont le jardin à Paris prendrait le nom de parc et qui ne déparerait pas nos Champs-Élysées, vaut ici de quinze à vingt mille florins-papier, soit en monnaie sonnante, de vingt à trente mille francs, selon le temps. Le Stadtvallchen renferme une rivière, un lac, des îles, des prés des futaies, des bosquets, de grandes allées sablées pour les cavaliers et les voitures. Quant à la foule elle est partout, dansant sous les arbres, courant dans les prés, glissant en gondoles sur le lac, emplissant les kiosques, les tentes, les restaurants, les buvettes, les chevaux de bois, les tirs, les jeux de toute sorte.

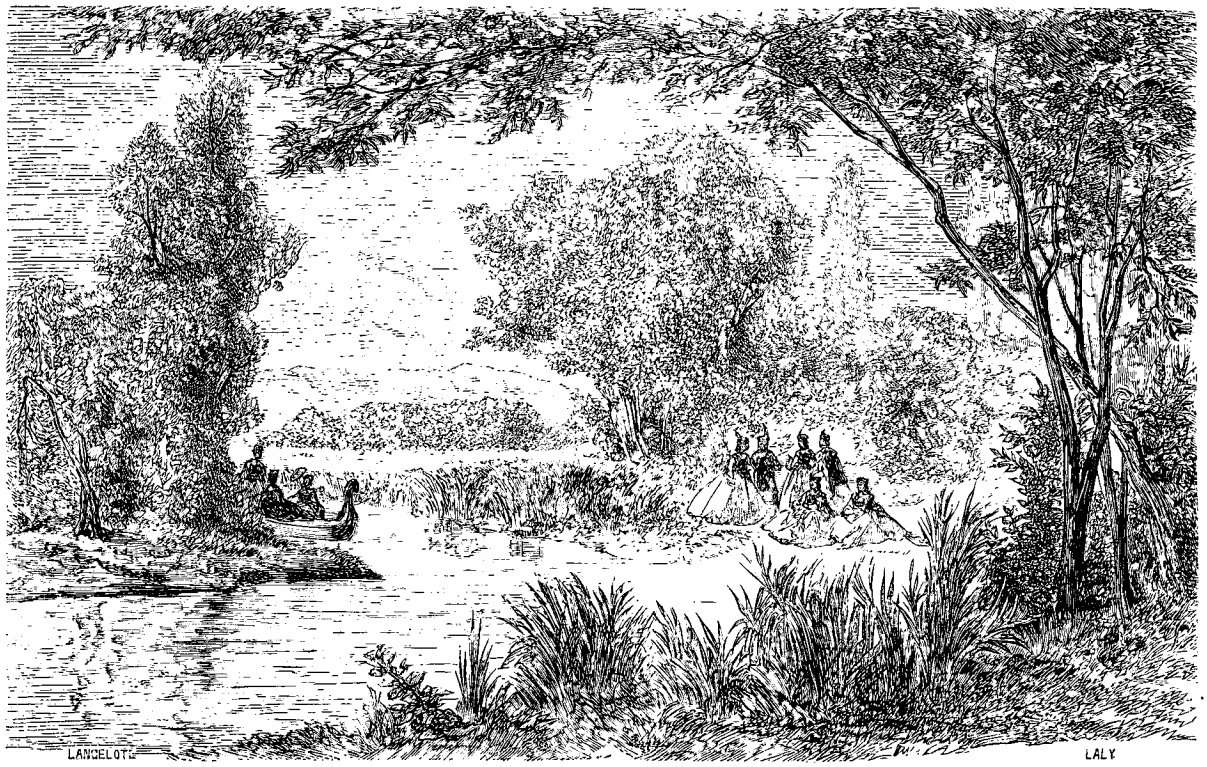
Le costume des dandys hongrois leur sied à merveille. Le pourpoint serré cambre la taille mince; la plume de gerfaut du toquet accompagne bien les cheveux longs et la moustache retroussée ; le pantalon collant dessine les contours de la jambe, une vraie jambe de cavalier, fine et nerveuse; une paire de bottes molles, aux éperons sonnants, complète le costume, élégant avec un certain air de crânerie.

Les faubourgs de Pesth sont remplis de guinguettes qui, le dimanche, se transforment en salles de danse, spécialement fréquentées par la classe ouvrière et les domestiques des deux sexes. C'est là que la joie populaire se manifeste dans toute la vivacité de ses allures, là qu'il faudrait dessiner les types et les costumes, si tous les types ne se fondaient dans la même expression d'ardente gaieté, si tous les costumes ne s'entremêlaient en bondissant, emportés par les deux temps de la valse, véritable tourbillon, où l'on n'entrevoit que des bras qui s'enlacent, des yeux qui flamboient, des piétinements et des éclats de rire. Quel air heureux ont ces bonnes servantes un peu repiètes! Quels jarrets et quels muscles d'acier ont leurs danseurs qui les enlèvent à bout de bras en pivotant sur un talon!

Un autre lieu de promenade et de rendez-vous pour la fashion et la bourgeoisie pesthoises, c'est le *Brückenbad* (Bain du Pont), situé sur la rive droite du Danube, un peu en amont de Bude. La montagne contre laquelle cette ville est adossée abonde en sources thermales. Les Romains qui avaient à Bude une station sous le nom de Sicambria, et plus tard, les Turcs, comme eux grands amateurs d'eaux, n'avaient eu garde de négliger cette richesse naturelle. Cinq bains magnifiques, œuvre de ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

derniers conquérants et dont les coupoles en plomb rivalisaient d'élégance et d'éclat avec les dômes des mosquées, ornaient la ville impériale lorsqu'elle revint en 1686 au pouvoir de ses premiers maîtres. Un des plus célèbres est le Brückenbad, construit en 1566 par les ordres du gouverneur Moustafa-Sokoli pacha, Hongrois d'origine, qui avait puissamment contribué à l'embellissement de Bude. On m'avait parlé des restes des anciennes étuves turques comme d'une chose curieuse à voir. J'avais aussi beaucoup entendu vanter les charmes des bains orientaux, et comme on m'assurait que la tradition avait conservé à Brückenbad les rites mahométans (en fait de bains) dans toute leur pureté, je voulus en juger par moi-même. Un bateau, partant toutes les heures durant la belle saison, conduit de Pest à Brückenbad en un quart d'heure. J'y montai un matin en compagnie d'une nombreuse troupe de baigneurs et de promeneurs. L'*établissement*, du moins ce qu'on en voit extérieurement, cours, pavillons, salons de lecture et de restauration, est moderne. Mais la salle de bains proprement dite est restée entièrement turque. C'est une grande pièce de forme octogone, très-élevée, voûtée et éclairée du sommet de la coupole; on dirait d'une mosquée. Quatre arcades que supportent des colonnes trapues, à bases et à chapiteaux byzantins, abritent sous leurs profondeurs voilées des estrades dont les dernières marches se perdent à une hauteur de cinq mètres dans les nervures des ogives. D'autres arcades forment des niches ou communiquent aux cabinets des baigneurs. Au centre, un grand bassin, d'où s'échap-



Le Stadtvallchen ou jardin public, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

pent, comme d'un geyser d'Islande, des tourbillons de vapeur. Trois marches, contournant le bassin, conduisent à l'eau.

Ce fut seulement quand je me trouvai *acclimaté* que je pus faire ces remarques. Car, dans le premier moment, lorsque, après avoir dépouillé ses vêtements, on pénètre dans cette étuve, on se sent comme suffoqué et aveuglé, et l'on ne perçoit rien qu'une sensation très-pénible, à laquelle on s'habitue néanmoins assez promptement. Le pouls s'accélère, le cœur se gonfle, la vue se trouble, on peut à peine se tenir debout. Ce n'est qu'à la longue, à mesure que la transpiration s'établit, que le corps parvient à se mouvoir, et que l'esprit acquiert une perception confuse des objets. Le nuage de vapeur humide et gris, qui vous enveloppe, en décomposant la lumière, estompe et dénature toutes les formes. Les baigneurs au milieu desquels vous vous traînez ressemblent à des ombres. Les plus pudiques enveloppés de longs peignoirs, ont l'air de traîner des suaires. Lorsque le corps est à l'unisson de cette haute température, on descend dans le bassin au milieu duquel bouillonne la source, à une température de cinquante degrés. Cette première immersion paraît insupportable, et l'on a hâte d'ordinaire de se soustraire à cette brûlante étreinte de la naïade, qui produit sur la peau l'effet d'un sinapisme et la colore d'un beau rouge. Quelques baigneurs s'en tiennent là, et une fois sortis du bassin, se contentent de flotter languissamment, dans le vaporeux brouillard. Ceux qui veulent épuiser la coupe de délices, se traînent d'un pas chancelant jusqu'à une des estrades. A chaque marche qu'ils gravissent, l'air devenant plus lourd, la chaleur plus intense, ils sont transformés en fontaines

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et suent par tous les pores leurs rhumatismes, catarrhes, laryngites, névralgies, etc. Après un plus ou moins long temps de cet exercice salutaire, mais désagréable, les affamés de jouissance, les purs sibarites s'abandonnent aux mains d'un individu pour lequel je cherche un qualificatif : bourreau serait peut être un peu dur ; tourmenteur est trop doux. Cet individu vous prend, et d'un tour de main que je ne m'explique pas, quoique je l'aie subi, vous couche tout de long sur un lit de cuir garni en dessous d'une table de marbre, barbouille en un clin d'œil toute votre surface accessible d'une pâte onctueuse, trop parfumée. D'un autre tour de main, aussi inexplicable que le premier, il vous fait faire volte-face à plat, aussi complétement et aussi sûrement qu'une cuisinière retourne une omelette dans sa poêle. Alors, le poing enveloppé d'un ceste en flanelle ou en feutre très-souple, il vous frotte, vous tamponne, vous foule, vous pétrit, vous refoule, vous étale, vous relève, vous allonge, vous broie, en vous retournant de temps en temps sans crier gare, de manière à exprimer de votre pauvre corps anéanti toutes les sueurs et les humeurs peccantes qu'il contient, absolument, comme fait une blanchisseuse du linge qu'elle plie, déplie et tord ; il ne lui manque que le battoir ; heureusement, il manque ! Au bout d'un quart d'heure de ce supplice, vous vous croyez quitte ; pas du tout. Le tortureur s'empare de vos doigts, de vos bras, de vos jambes à qui il fait subir toutes les tensions, les flexions, les torsions possibles, détirant et faisant craquer vos articulations l'une après l'autre, comme s'il jouait des castagnettes avec vos os, et ne vous quittant enfin, pantelant, exténué, que pour aller prodiguer à d'autres patients des voluptés pareilles.

Costumes hongrois. — Dessin de Lancelot.

Dès que vous commencez à respirer, votre plus pressant désir est de vous débarrasser de cette atroce crème visqueuse dont tout votre corps est oint. Pour cela il est nécessaire de vous replonger dans la bouilloire. Cette seconde immersion qu'on appréhende d'ordinaire, étonne agréablement, elle repose doucement des émotions précédentes, et vous rend comme la conscience de votre forme que vous aviez perdue durant ce long cauchemar. Quand je fus suffisamment échaudé et purifié de ma confiture de guimauve ou de laitue, un garçon de bain me conduisit à la salle des douches, en m'assurant que j'en avais fini avec la partie fatigante de l'opération, et que j'allais nager désormais en pleine béatitude. Les douches sont générales ou partielles. La douche générale consiste en une aspersion d'eau froide qui vous inonde à la fois toutes les parties du corps et produit une réaction violente qui a pour effet de raffermir les tissus de la peau dont l'élasticité vient d'être développée outre mesure. La douche partielle agit spécialement sur la partie du corps qui est en traitement. Pour arriver aux divers résultats, on a pratiqué à différentes hauteurs, correspondant aux principales divisions du corps, des jets horizontaux ou obliques d'où s'échappent, comme d'une pomme d'arrosoir, de petits filets d'eau menus et drus, d'un diamètre total d'environ douze centimètres. On débute par les douches partielles. Tel qui souffre d'une gastralgie se roidit héroïquement devant une gerbe qui lui frappe le creux de l'estomac. Tel autre, atteint de rhumatismes, s'inonde avec persévérance, soit le genou, soit l'omoplate. Un monsieur, chargé d'un peu trop d'embonpoint, fustige impitoyablement son abdomen. Tous finissent par la grande douche, le bouquet, formée de mille jets qui s'entrecroisant de haut en bas, obliquement, en face, par derrière, vous frappent de tous les côtés à la fois et vous pénètrent comme autant d'aiguilles de glace.

Et voilà l'exacte description d'un bain turc complet. Je ne suis pas mécontent du mien. Il m'a causé un moment d'indicible satisfaction ; ce fut lorsque je me trouvai dans mon paletot, fumant un cigare à l'ombre d'un ormeau qui se mirait dans le Danube.

Quoi qu'on m'eût dit de son peu d'intérêt, je devais une visite au Musée. Je n'y trouvai rien de remarquable en peinture.

Le prince Esterhazy veut, dit-on, y transporter sa magnifique galerie, une des merveilles de Vienne, qui en est fière et y tient. Aussi oppose-t-elle toute sa puissance gubernatrice à la réalisation de ce projet qui languit depuis si longtemps, que beaucoup ne comptent plus sur la promesse.

Au musée de Pesth, quelques tableaux historiques et des portraits authentiques ont un intérêt local. Ceux attribués à l'école italienne sont d'une faiblesse vraiment désolante ; mais il possède une très-nombreuse et très-riche collection de monnaies et de médailles données par le comte Szechnyi ; des antiquités romaines,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des armes historiques et beaucoup de pièces d'orfévrerie curieuse : hanaps, aiguières, plats, bassins; des bijoux, colliers, croix, agrafes, ceintures de goût byzantin, ornés de pierres précieuses et d'émaux d'une très-belle exécution. Je crois avoir entendu dire que Bude a été renommée pour la fabrication de ces objets.

Je remarque encore un grand nombre de ces sceptres de magnats qui pouvaient être une arme et en même temps un appui donnant à la démarche une grande noblesse : c'est la hache d'armes au manche allongé et aminci de façon à devenir une haute canne ; le fer est contourné du côté du tranchant, et la tête est devenue un marteau élégant; le manche est en bois recouvert en grande partie de fer ciselé et doré.

Dernièrement, l'esprit de retour de la population vers tout ce qui lui rappelle son passé libre a produit des cannes imitées de celles-ci, et leur adoption unanime a fortement inquiété l'autorité. C'étaient, sous prétexte de tradition, de fort jolies haches d'armes et de mignons casse-têtes en acier, qui bien que polis, dorés, damasquinés et simplement emmanchés d'un jonc flexible, pouvaient dans un certain moment jouer un accompagnement désagréable à certains chants. La police le comprit et voulut les interdire tout d'abord ; les Hongrois résistèrent, on disputa, puis des deux côtés on transigea, c'est-à-dire que les Hongrois cassèrent les cannes trop grandes sur le dos de la police qui permit le port des plus petites.

Gentilhomme campagnard. — Dessin de Lancelot.

En rappelant combien le musée de Pesth était pauvre en peintures, je n'ai point entendu parler de l'art contemporain. J'ai visité un grand nombre d'ateliers à Pesth. Parmi les artistes que j'ai connus, plusieurs font preuve d'individualité, de vigueur, d'un grand sentiment d'observation joint à une facilité et à une verve tout italiennes. Il y a plus que des promesses, et je crois à une école hongroise possible dans un avenir prochain.

Les jours m'avaient paru courts à Pesth. Je fus tout surpris quand je m'aperçus que j'avais entamé la troisième semaine de mon séjour dans cette charmante capitale.

J'embrassai de grand cœur l'ami qui m'avait donné l'hospitalité, je baisai la main de sa digne femme. Lydie et Peppy, deux charmantes chambrières, baisèrent la mienne, ainsi que Mathias, le jardinier, et le cocher Cléophas; ainsi le veut l'usage : et un matin à cinq heures je montai sur le bateau de Semlin, songeant à ces amis de trois semaines que je ne verrai peut-être plus, mais dont je me souviendrai toujours.

XXXV

DE PESTH A SEMLIN.

Paysages. — Une ferme; souvenir de Granville. — Une noce sur la grande route. — Le champ de bataille de Mohacz. — Pêcheries d'Apatin. — Embouchures de la Drave et de la Theiss. — Neusatz. — Peterwardein. — Carlovitz et les Serbes d'Autriche. Titel et le bataillon Tchaïkiste. — Approches de Semlin.

En quittant Pesth, nous tournons la montagne de Bude qui s'efface brusquement et découvre un dernier versant raviné, uni par une pente douce à la plaine. Le fleuve très-large se partage en deux bras qui comprennent l'île de Czepel. Nous suivons le bras occidental, en longeant à gauche l'île, si basse qu'on la dirait à fleur d'eau; à droite sont des dunes de sable qui, à l'époque des grandes crues du fleuve, doivent se transformer en marécages. Sans doute une de ces inondations a eu lieu depuis peu, car une couche épaisse de limon recouvre encore les troncs des bouleaux et les souches tordues des saules, et de grandes herbes pendent à leurs branches. Nous dépassons de nombreuses barques de paysans riverains qui reviennent du marché de Pesth. Les hommes sont étendus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nonchalamment à l'abri des nattes et fument. Les enfants dorment couchés entre leurs jambes, les tout petits pendus au sein de leurs mères. Les barques suivent tranquillement le courant, sans l'aide du gouvernail ni des rames — à la grâce de Dieu !

Du milieu du fleuve surgit une longue suite d'îles, couvertes d'une plantureuse végétation. Là, le courant secoue les troncs droits des trembles, balance brusquement les branches souples des aunes et traîne comme des chevelures les rameaux pâles et déliés des saules dont les têtes disparaissent sous l'eau. Ailleurs les rives sont bordées de grandes meules de foin fraîchement coupé, à l'ombre desquelles se reposent des groupes nombreux de travailleurs. Ces échappées de vues sont charmantes. Mais le regard doit se hâter, car le chemin est étroit, et l'image fuit à peine entrevue.

Le rivage disparaît. On ne sait plus où finit le fleuve, où la plaine commence : de temps en temps sur le point culminant d'un îlot nu et sablonneux que le flot échancre en attendant qu'il l'emporte, apparaît une hutte en bois, à l'aspect misérable et triste. Des filets qui sèchent au soleil, accrochés à des pieux, une barque amarrée sur la grève, indiquent assez que l'habitant de cette pauvre demeure ne compte sur la terre que pour porter sa maison et que c'est le fleuve qui le nourrit.

Sur un terrain plus élevé et plus solide, voici une ferme. Au centre d'une enceinte de planches frustes, de troncs d'arbres ou de simples piquets penchés et tordus par le vent de la steppe, s'élèvent trois ou quatre bâtiments, à toitures basses, percés de petites fenêtres, couverts de chaume. L'espace intermédiaire forme la cour, dont le milieu est occupé par le puits et par l'abreuvoir. Ce puits que l'on retrouve partout, dans les contrées du bas Danube, mérite une mention et une description particulières. A dix pas de la margelle formée de pièces de bois grossièrement ajustées, s'élève un gros poteau de six à sept mètres de haut dont le sommet fait fourche. Sur cette fourche pose une traverse formant bascule et amincie par l'une des branches. Cette branche, qui s'allonge au-dessus de l'ouverture du puits, supporte une perche flexible, plus ou moins longue suivant le degré de profondeur de la source, et à laquelle est accroché le seau. L'autre bout de la traverse est plus gros, partant plus lourd, et le poids en a été calculé de façon à balancer celui du seau quand il est rempli. Lorsque la machine est au repos, le gros bout du balancier touche presque le sol, et le seau repose sur la margelle. Pour le mettre en mouvement, il suffit d'une simple traction de haut en bas, opérée au-dessus du seau qui, le gros bout se relevant, descend et s'emplit. Dès qu'il est plein, le contre-poids, ramené vers le sol par une nouvelle traction en sens inverse de la première, fait remonter le seau à la hauteur de la margelle où le fermier ou la fermière s'en empare et verse son contenu dans l'auge disposée en forme d'abreuvoir. Cette auge est le rendez-vous ordinaire de tous les animaux de la ferme. De belles vaches blanches y viennent boire et retournent tranquillement à leur étable.

Costumes de Petsh. — Dessin de Lancelot.

Les chevaux se pressent et se disputent la place. Les juments conduisent leurs jeunes poulains à la tête mutine, aux longues jambes, à la démarche indécise et capricieuse. Les porcs bruns se vautrent dans la terre détrempée par l'eau du puits. De nombreuses troupes de canards s'en vont à la file dans toutes les directions, de cette allure familière aux patrouilles villageoises. Un groupe d'ânes, allongeant leurs têtes sur le cou les uns des autres, se tient à l'écart dans une attitude réfléchie. Un jeune cheval qui nous regarde passer, hennit au sifflement de la machine, s'enfuit au galop et sème le désordre parmi tous les paisibles quadrupèdes qui s'éparpillent en courant effarés au milieu de la troupe emplumée qui bat de l'aile et pousse des nazillements discordants. Les deux chiens de garde qui dormaient à l'ombre, accourent au bruit de l'émeute, et leur brusque intervention achève de disperser les fuyards qui rentrent chacun dans son quartier. Il ne reste plus dehors que le trio de philosophes qui n'ont pas bougé pendant toute cette panique, comme s'ils eussent continué quelque grave méditation. Les chiens les aperçoivent, et comme l'autorité ne doit pas être dérangée pour rien, ils leur courent sus, et les ramènent à l'écurie en les poursuivant d'aboiements furieux.

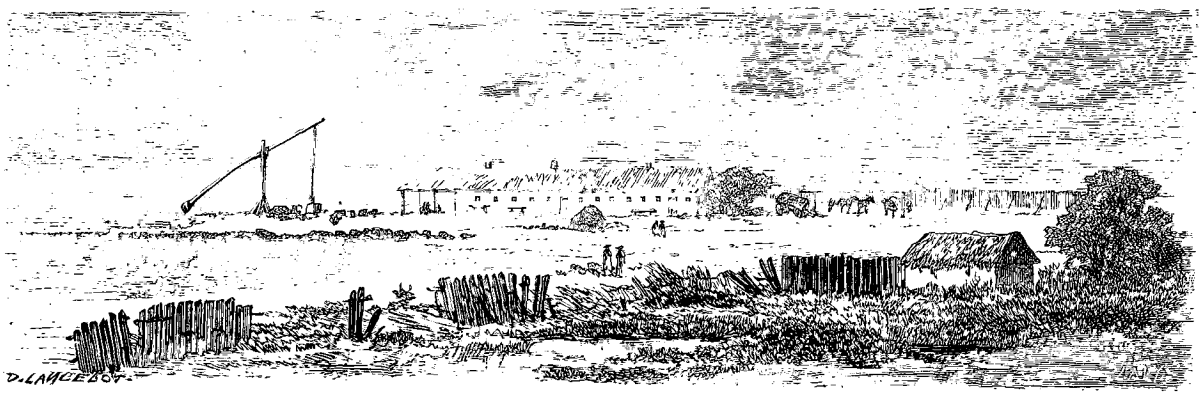
Un léger pli de terrain, quelques broussailles nous dérobent ce tableau qui m'a fait penser à Granville : ne dirait-on pas en effet d'une scène de la vie humaine jouée par les animaux ! Bientôt nous n'apercevons plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que le bras du puits devenu immobile, incliné comme un tronc d'arbre mort.

Tout près de nous, au milieu d'une herbe foncée à laquelle se mêlent des troches de jonc court et menu, scintille au soleil un petit étang dont la surface brillante est tachetée de gros mufles barbus de buffles noirs qui prennent le frais et ruminent couchés dans l'eau jusque par-dessus les épaules. (V. p. 61.)

Un peu avant Paks, les dunes à droite font place à une plaine verdoyante, à travers laquelle une route plantée d'arbres court parallèlement au fleuve à une distance de quatre à cinq cents mètres. C'est la grande route de poste qui va de Vienne à Constantinople par Bude, Semlin, Belgrade, Andrinople et l'intérieur de la Turquie d'Europe. Peu à peu elle se rapproche du Danube au point de toucher presque la rive. Au même instant une troupe brillante de cavaliers vient à passer. C'est une noce, une noce à grand gala, — deux jeunes mariés qui, escortés de leurs amis et de leurs serviteurs, vont prendre possession de leur château. Le capitaine, curieux à ce qu'il paraît, ordonne de stopper. En un clin d'œil les cabines, le salon sont vides. Tous les passagers sont sur le pont et regardent. D'abord passent, emportés par un galop furieux, une douzaine de *csîkos;* sans doute ils courent en avant porter au manoir la nouvelle de l'arrivée de la jeune châtelaine. Puis vient une troupe de cavaliers portant le costume national dans sa recherche la plus élégante, pantalon collant, violet ou bleuâtre, soutaché de noir; gilet écarlate à boutons et arabesques d'or; manches de chemises brodées, longues et flottantes; sur l'épaule, retenu par une torsade de soie, le dolman bleu ou noir flottant au vent; au chapeau une touffe d'une herbe fine, blanche et soyeuse, qui ondule comme une plume légère. La calèche des époux se montre ensuite, et passe comme une vision, emportée par de magnifiques chevaux. Je n'entrevois qu'un flot de dentelles et une figure rose et souriante entourée d'un voile blanc, pailleté d'or. Vingt voitures, où rayonnent de gracieux visages féminins, œil noir et noire chevelure, suivent, escortées par deux files de cavaliers qui galopent en se penchant aux portières. Le reste du cortége est composé de la foule des fermiers, des laboureurs, des pâtres, des



Ferme hongroise au bord du Danube — Dessin de Lancelot.

serviteurs, tous à cheval, et pour qui la fête est prétexte à une fantasia effrénée. Comme si ce n'était pas assez du galop de charge qui les emporte comme une trombe, quelques-uns se dressent debout sur leurs étriers. Ils lèvent d'une main le chapeau vers le ciel et l'agitent en criant : *eljen! eljen!*

Vivat! répétai-je, en suivant de l'œil le couple brillant. Ils sont riches, on les aime, qu'ils aiment les autres et soient heureux!

Nous arrivons à Mohacz par une pluie battante. Le ciel est gris, le paysage lugubre. Je ne vois de la ville qu'une longue ligne de maisons uniformes, aux toits sombres, quelques bouquets d'arbres et trois clochers aigus qui se découpent faiblement dans une atmosphère blafarde. Cet aspect mélancolique va bien aux souvenirs que ce lieu réveille. C'est ici, en effet, que se décida, il y a trois siècles et plus (28 août 1526), le destin de la Hongrie, de même que le destin de la Serbie s'était décidé cent trente-sept ans auparavant (27 juin 1389) dans la plaine de Kossovo. Ni le Serbe ni le Hongrois n'ont perdu le souvenir de ces fatales journées; et c'est à Mohacz que songe le Magyar, quand il dit : « La musique hongroise est triste depuis trois cents ans. »

Nous ne stationnons à Mohacz que le temps nécessaire pour débarquer les passagers et les marchandises. Un voyageur contemporain, devenu un célèbre homme d'État, a pu parcourir en détail le lieu de cette scène mémorable dont il a résumé en quelques lignes l'histoire et la légende : « Les Hongrois, au nombre de vingt mille, attaquèrent sans prudence l'armée turque, dont les mouvements du terrain lui cachaient la force. Louis II, à la tête de ses hussards, fondit sur les janissaires et les mit en fuite; mais au moment où il croyait en finir avec ses ennemis, il se trouva sous le feu de quarante pièces de canon, artillerie formidable pour l'époque : il ne lui resta plus qu'à mourir glorieusement. Un grand nombre de magnats, huit évêques et vingt-trois chevaliers perdirent glorieusement la vie dans cette triste affaire. » Sur ce fond historique, la tradition a brodé la légende suivante : « Le matin même du combat, un cavalier d'une haute taille, d'une maigreur presque transparente et dont les yeux lançaient des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éclairs, se présenta devant la tente royale. Les sentinelles le repoussèrent d'abord, mais son insistance et son extérieur étrange les engagèrent à prévenir le roi de ce qui se passait. Louis ne voulut point recevoir lui-même le visiteur; mais il députa vers lui son écuyer dont le costume, égal en richesse à celui du souverain, pouvait faire illusion à un homme, suivant toutes les apparences, étranger à la cour. A la vue de cet officier, l'inconnu s'écria d'une voix terrible : « Tu n'es pas le « roi ! Louis dédaigne de m'entendre, qu'il tremble « donc ! son dernier jour est venu ! » Et, à ces mots, il partit au galop, répandant autour de lui une forte odeur de soufre. »

Mohacz, ville de huit à dix mille âmes, est situé sur la rive occidentale du Danube, en face d'une île boisée et marécageuse, longue de trente kilomètres, large de quinze, désignée indifféremment sur les cartes sous les noms d'*île de Brigitte* et d'*île de Mohacz*.

En sortant de Mohacz on voit la Puszta coupée de flaques d'eau d'un vert de jonc ; elle n'a plus de limites ; de loin en loin surgit une petite hutte conique auprès d'une enceinte très-rétrécie d'osier tressé à des pieux. — C'est la maison du berger et son jardin. Autour s'éparpillent les grands bœufs gris à longues cornes et les vaches blanches; les plus hautes touffes de végétation qui, d'ici, ressemblent à des genêts, ne dépassent pas leur poitrail. — Auprès de sa cabane le berger assis joue de la flûte ; son chien l'écoute tout en donnant son regard au troupeau.

Jardinières des environs de Pesth. — Dessin de Lancelot.

Des nuées de corbeaux volent en croassant de puits en puits et se posent sur leurs bras décharnés que le vent agite. Ils jalonnent la route, dominent seuls l'attristant paysage et vont à perte de vue se confondre à l'horizon troublé.

.... Le berger flûteur est déjà loin, un autre apparaît, qui commande à une armée de porcs bruns aussi nombreuse que celle des Mèdes et dont les bandes pressées défilent dans la plaine foulant et déchirant. Drapé fièrement dans un ample manteau blanc de laine épaisse, aussi majestueux que Xerxès, le porcher abandonne la direction de la manœuvre à ses grands chiens noirs qui, sur un signe de lui, bondissent et disparaissent dans la masse grognante où leur présence opère des changements de front tumultueux.

.... L'arrière-garde de Barbares disparue, voici des bandes plus joyeuses et plus vives de ces belles oies du Danube, toutes blanches, à plumes longues, souples et soyeuses qui voltigent aux flancs et sur le dos de l'oiseau, comme si le vent les détachait. — Elles crient, s'envolent et s'éparpillent par groupes irréguliers dans l'herbe verte où de loin elles semblent un semis de blanches marguerites.

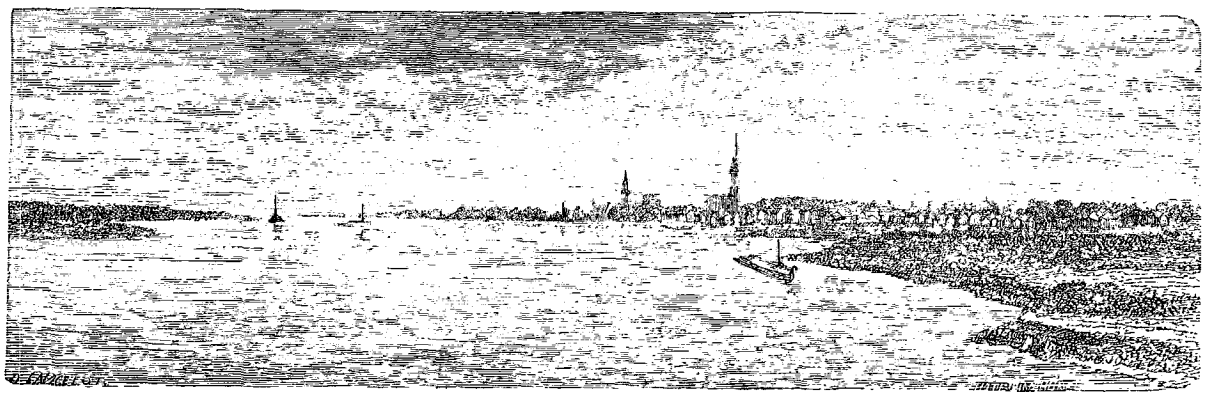
.... L'espace se resserre, nous traversons une forêt de grands arbres qui me paraissent des hêtres ; leurs troncs sont tourmentés et s'enlacent. — Sur un gazon touffu que l'eau recouvre, des cigognes se promènent par compagnies, gravement, en faisant jaillir l'eau sous leurs longues pattes, ou bien, isolées au pied d'un arbre comme des sentinelles attentives, le cou replié, elles restent immobiles et réfléchies ; notre passage ne les trouble pas et elles gardent malgré le bruit leur attitude hiéroglyphique.

.... Les arbres s'écartent à droite et à gauche et laissent voir de petites îles couvertes de saules emmêlés et des langues de terre avancées aux extrémités desquelles de hautes perches supportent des filets tendus. Des abris de pêcheurs de plus en plus rapprochés annoncent le voisinage d'un centre de population. — Nous longeons une chaussée droite et bien plantée sur laquelle courent des chariots attelés de quatre chevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les maisons sont en face de nous, espacées comme les tentes d'un camp, régulières, petites, présentant leur pignon et entourées de clôtures de planches qui laissent voir les têtes touffues de nombreux arbres fruitiers. — C'est fête au village, au centre d'une place, à l'ombre d'un arbre énorme bondissent les danses nationales. Je vois voleter les courtes jupes des filles et les larges pantalons de toile des garçons. — Le généreux vin de la Hongrie (le vin du cœur, comme ils disent), doit couler à pleins bords dans des groupes assis plus loin.

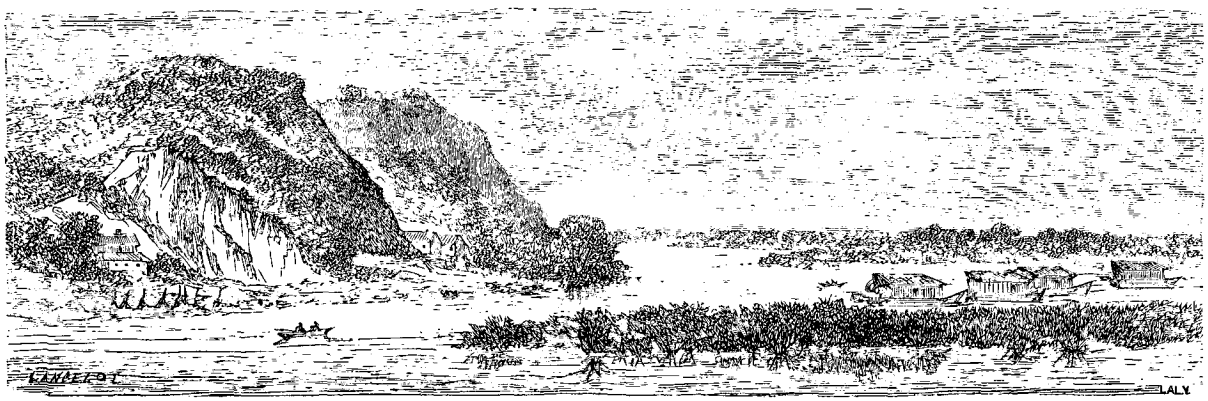
A l'extrémité sud de l'île de Brigitte, sur la rive orientale, se trouve le débarcadère de Bezdan. Au fond, très-loin, un groupe de montagnes ferme la plaine à l'orient. Une colline, qui se relève brusquement et dont les pentes sont couvertes de vignobles, forme le premier plan à gauche; à droite, une douzaine de moulins parsèment le lit du fleuve. C'est tout ce que nous apercevons de Bezdan, qui, comme les trois quarts des bourgs et même des villes où nous avons relâché depuis Pesth, est complétement invisible à l'œil du voyageur.



Vue de Mohacz, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Aux moulins de Bezdan, succèdent les pêcheries d'Apathin. Ces pêcheries forment un véritable village bâti en pleine eau, et qui par la singularité de son aspect, fait une heureuse diversion à la monotonie du paysage.

Qu'on se figure un fouillis de constructions en bois, cabanes, huttes, hangars, guérites, appentis de branchages et de paillis posés sur des charpentes. Au milieu une place marquée par un grand mât. A chaque pieu, à chaque pilotis, à chaque saillie tient la corde d'un filet tendu. Sous les toits, à toutes les portes, une nacelle est amarrée, et à travers chaque interstice par où l'œil peut glisser, le long des ruelles, par-dessus les légères toitures, l'on voit courir des barques dont les conducteurs, hommes ou femmes, pagayent debout. Notre ba-



Vue de Bezdan, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

teau s'arrête pour faire du poisson. Le maître d'hôtel choisit, pour la table des passagers, de magnifiques sujets dont j'ignore le nom, et l'équipage se paye une matelote pantagruélique. A l'aspect de ces pirogues, de ces femmes au sourire provoquant qui tendent vers nous une proie frétillante, aux sons barbares et inintelligibles qui frappent mon oreille, je pourrais me croire en Océanie, assistant à une réception de naturels Taïtiens. Je m'attends à ce que le maître coq paye toute cette marchandise d'un collier de verroterie ou d'un bracelet de laiton; et, en vérité, je ne me trompe de guère, car c'est encore cet affreux papier d'Autriche aux fluctuations trompeuses qui compose l'échange.

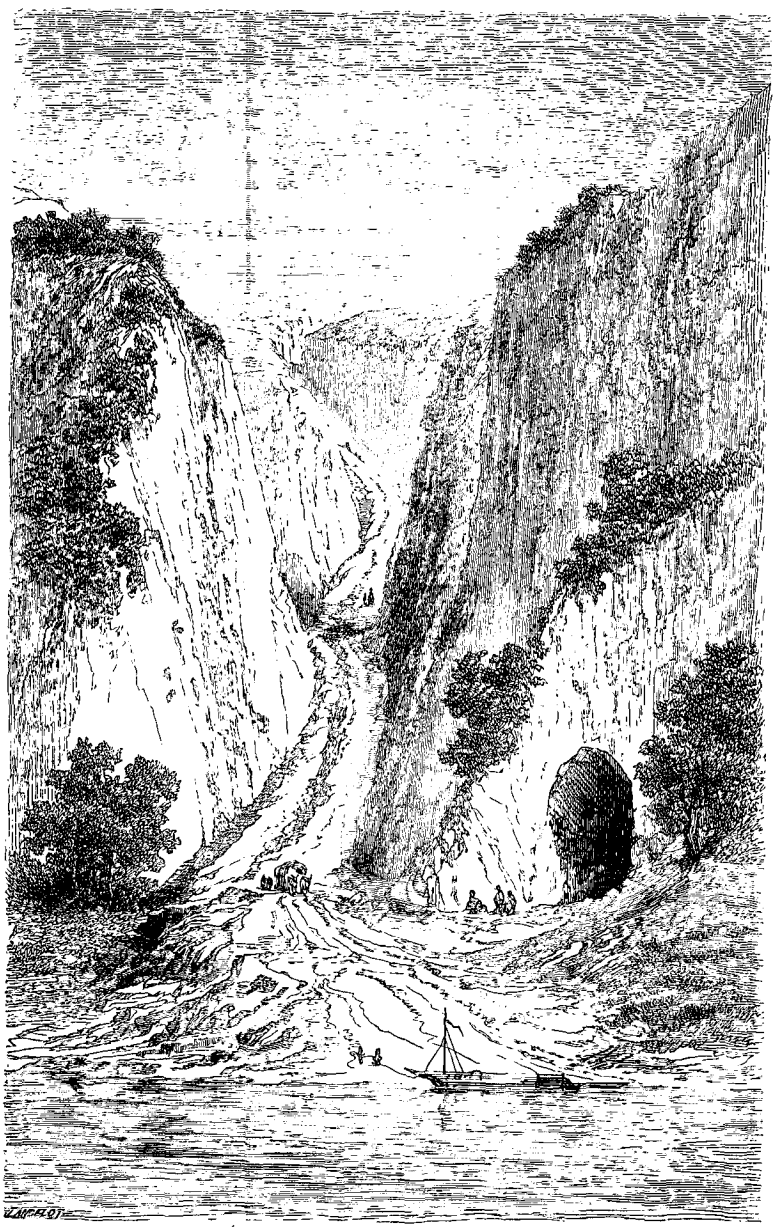
Une heure après nous passons l'embouchure de la Drave (*Trau*), assez large et assez profonde pour porter depuis Eszek des bateaux de cent cinquante tonneaux; et cependant l'addition de cette énorme masse d'eau ne semble modifier en rien la physionomie et les allures du fleuve.

Nous faisons échelle à Neusatz (*Uj-Videk*, en ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gyar; *Novisad*, en serbe), ville libre royale, sur la rive gauche du Danube, et siége d'un évêché serbe suffragant de la métropole de Carlovitz. Mais il est pleine nuit; c'est à peine si je distingue les toits de quelques maisons et les clochers des principales églises.

Un pont de bateaux relie Neusatz à Peterwardein (en magyar, *Petervarad*), dont la citadelle fameuse, élevée sur un promontoire qui domine le cours du fleuve, présente avec orgueil son triple front de murailles immortalisées par le prince Eugène (1716). Peterwardein, capitale des confins militaires slavons, n'est distant que de quelques milles de Carlowitz, célèbre par ses vins et plus encore par le traité de paix qui y fut signé en 1699 entre la Porte et les puissances chrétiennes (Autriche, Venise, Pologne, Russie), et qui commença la décadence de la monarchie ottomane. Carlovitz est la capitale religieuse et politique des Serbes d'Autriche, et la résidence de leur patriarche. Le titulaire actuel, M. S. Masierevitch, a succédé cette année (1864) au célèbre patriarche Joseph Raïatchitch, qui joua un rôle considérable dans les événements politiques de 1848-49 en Hongrie. Il fut le promoteur et le président de la grande assemblée serbe qui se réunit le 13 (1er mars) 1848 à Carlowitz, et qui, poussée à bout par l'intraitable orgueil des Magyars, décréta le rétablissement de l'ancienne voïvodie serbe comme État distinct et indépendant de la couronne de Hongrie.



Chemin de la rive droite du Danube. — Dessin de Lancelot.

La contrée que nous longeons, à droite et à gauche, fait partie des confins militaires autrichiens. Titel, que nous rencontrons bientôt sur notre gauche, au confluent, de la Theiss et du Danube, forme un district particulier d'une population d'environ trente mille âmes, au sein de laquelle se recrute le bataillon dit *des Tchaïkistes*. *Tchaïque* est le mot qui sert à désigner les petits bâtiments dont se compose la flottille du Danube.

La Theiss (*Tysa*, *Tibiscus*), l'affluent le plus considérable du Danube, dont elle double la largeur et le volume, descend des Carpathes et, traversant la Transylvanie et la Hongrie, vient finir à Titel après un cours de neuf cent vingt kilomètres. Elle formait jadis la limite de l'ancienne Dacie à l'ouest. Elle est plus poissonneuse encore que le Danube et nourrit une population de pêcheurs qui aiment leur rivière comme les csikós de la Puszta aiment leurs steppes. Le costume est le même, sauf le chapeau qui est plus large et les bottes qui n'ont pas d'éperon. Ils montent de petites barques plates, sans gouvernail, de construction grossière. Ceux que j'entrevois ont les traits accentués, maigres, avec un teint fiévreux. L'expression générale de leur physionomie est sérieuse, presque triste.

De Peterwardein à Belgrade, la rive droite présente une succession de hautes croupes argileuses séparées par des ravins qui descendent du sommet, si étroits, qu'on les croirait creusés de mains d'hommes. Quelques-uns de ces ravins forment chemin; mais quel chemin! Des ornières à y coucher une locomotive. Vers le milieu d'un de ces casse-cou, j'aperçois entre les parois très-rapprochées un lourd chariot que des bœufs attelés en arrière retiennent sur la pente trop rapide. Secoué violemment de gauche et de droite par les cascades du sol, il cogne la muraille friable et en détache des nuages de poussière blanche. Au bas du chemin qui n'a d'issue que le fleuve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est amarrée une grande embarcation qui attend sans doute le chargement du chariot, tandis que l'équipage, groupé à l'entrée d'une large caverne, cuisine en plein air.

Dans une heure nous serons à Semlin. La rive serbe est toujours formée d'une montagne d'argile coupée en falaises, surmontée de pentes que se partagent les arbres et la vigne. C'est la seule chose qui par réflexion donne un peu d'animation au passage. Le fleuve est si large et son cours est si droit en face de nous que l'eau fait horizon. A gauche une légère ligne brumeuse dessine faiblement la rive.

Après avoir tourné un promontoire qui affecte les formes régulières et solides d'un banc de rochers, nous longeons de pauvres maisons de bois qui trempent dans la rivière, tellement disseloquées et penchées qu'elles semblent s'accrocher et se soutenir aux grands arbres qui les abritent. Un peu plus loin une sentinelle blanc-vêtue veille, le fusil à l'épaule, à la porte d'un corps de garde en planches. Des douaniers sont assis près d'un grand hangar en toile goudronnée servant de doks pour les marchandises. Deux ou trois vapeurs sont à l'ancre près du rivage. C'est le débarcadère de Semlin.

XXXVI

SEMLIN.

Le débarcadère de Semlin. — Vue du Danube. — Les Serbes d'Autriche. — Une ruelle. — Danger de dessiner des ânes. — La police. — Départ pour Belgrade.

Deux ou trois ruelles conduisent du débarcadère de Semlin à la ville proprement dite, qu'on aperçoit, en face et à droite, à une distance respectueuse du fleuve, car le Danube est un voisin mal commode, et il ne fait pas bon toujours le serrer de trop près. A gauche, s'étend une prairie marécageuse plantée d'arbres et bordée de maisons de pauvre apparence.

Semlin, situé au confluent du Danube et de la Save, n'est séparé de Belgrade que par la largeur de la rivière, très-spacieuse, il est vrai, en cet endroit. On m'avait parlé d'un omnibus à vapeur faisant continuellement le trajet entre ces deux villes. J'avais hâte d'en profiter et de repaître mes yeux de la contemplation d'une ville

Huttes de pêcheurs sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

turque, m'imaginant qu'il suffisait pour monter à bord de payer sa place et tout au plus d'exhiber son passeport. Mais j'avais compté sans les formalités et les lenteurs interminables de la police autrichienne. Mon hôte m'apprit bientôt que je ne pouvais m'embarquer sans l'autorisation de l'état-major de la place et le visa de la police de Semlin. Je remis mon excursion au lendemain, et visitai la ville.

Il n'y a absolument rien à voir à Semlin. La ville passe pour commerçante. Mais tous les négoces m'y semblent confondus. Après avoir acheté un cigare chez un pharmacien, marchand de poissons secs, de beurre et de fromage, comme un négociant du Groënland, je m'éloigne du centre de la ville et gagne un quartier retiré dont les maisons, entourées d'une cour palissadée remplie d'arbres fruitiers et de fleurs, n'ont pas d'entrée sur la rue et ne laissent apercevoir que deux petites fenêtres carrées et jumelles, à persiennes vertes, avec des embrasures peintes en bleu de ciel. Un sureau ou un acacia abrite la porte et retombe en panache sur le toit en bardeau. Des chants bizarres et mélancoliques mêlés à des bourdonnements de *gouzla* (sorte de mandoline à une seule corde très-répandue dans les contrées iougo-slaves), s'échappent par bouffées de ces fenêtres où l'on voit apparaître de temps à autre de jolies figures de femmes, étonnées et tristes, dont le type n'est ni allemand ni hongrois : ce sont des Serbes. Car Semlin, ou *Zemoun*, est une ville essentiellement serbe. Si l'allemand y est devenu la langue officielle, le peuple n'entend et ne parle que le serbe.

Les Serbes sont très-nombreux en Autriche, — près de deux millions. On les trouve répandus par masses plus ou moins compactes depuis l'Adriatique jusqu'aux Carpathes, dans la Dalmatie, la Croatie, l'Esclavonie, la Sirmie, la Hongrie proprement dite, le Banat. Leurs premiers établissements dans ces contrées remonte à l'époque même de l'apparition des Slaves sur le Danube, au milieu du septième siècle, c'est-à-dire bien avant l'arrivée et la conquête des Magyars. Plus tard un grand nombre de Serbes émigrés des provinces turques situées au delà du Danube et de la Save grossirent et renforcèrent ce fond primitif. Du quinzième à la fin du dix-septième siècle, ces émigrations se succédèrent presque sans interruption. La plus considérable, celle qui a le plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

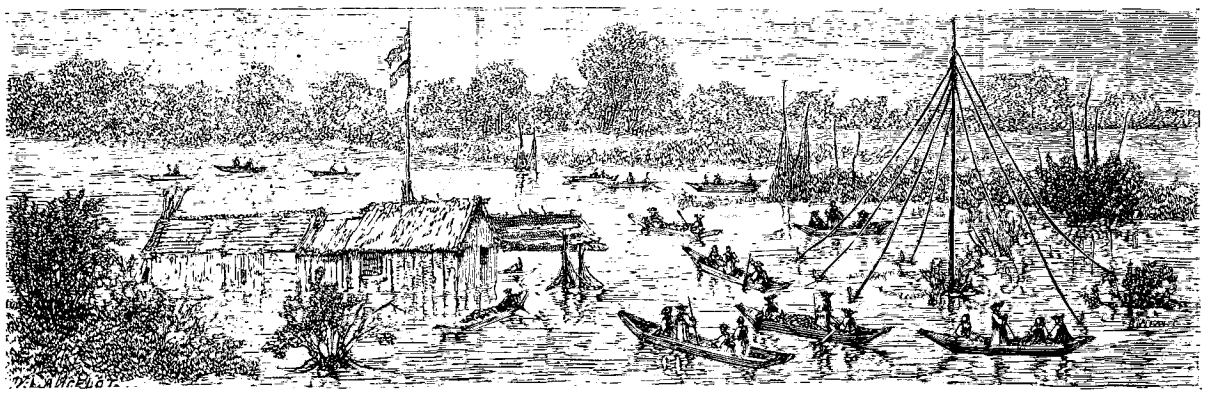
marqué sa place dans l'histoire, est la grande émigration de 1690 conduite par le patriarche d'Ipek en personne, Arsenius Tcharnoïevitch. Appelé par l'empereur Léopold Ier, le patriarche quitta la frontière d'Albanie à la tête de trente-sept mille familles et gagna les terres de l'empire, où il se présenta, dit l'historien Ranke, non point en fugitif, mais comme un grand chef national (*a great national chief*). C'est à partir de cette époque que le siége du patriarcat serbe fut transféré d'Ypek à Saint-André, et plus tard à Carlowitz.

L'empereur, pour attirer les Serbes sur ses domaines, leur avait fait, en tant que roi de Hongrie, de belles promesses qui ne furent pas tenues. La scission provoquée par le patriarche Raïatchitch en 1848 n'avait pas d'autre cause que la violation de ces promesses, et le désir très-légitime des Serbes de recouvrer leurs anciens priviléges nationaux envahis tour à tour par les Allemands et par les Magyars. Il y aurait bien des choses à dire au sujet de cette malencontreuse levée de boucliers qui tourna en fin de compte au profit de l'Autriche. Les

Pêcheries d'Apathin, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Magyars commirent de grandes fautes qu'ils ont cruellement expiées. Puisse la leçon leur profiter !

J'arrivai ainsi jusqu'au pied de la falaise qui domine Semlin à droite, et la gravis de terrasse en terrasse, ne rencontrant par les chemins étroits et en échelles que quelques femmes dont le costume accusait la pauvreté, portant sur l'épaule, accrochés aux deux bouts d'une perche, des vases de cuivre remplis de lait. Au sommet, un peu en arrière et à l'abri des rafales qui doivent souffler avec force sur cette croupe avancée, on rencontre un assez joli village dont les rues, ou, pour mieux dire, les allées sont tracées par des clôtures de planches à hauteur d'homme. Les maisons, construites entièrement en bois, même le tuyau de la cheminée, sont en retraite



Pêcheries d'Apathin sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

sur le chemin, auquel elles présentent leur pignon abrité du classique sureau. Le sureau est l'arbuste favori de ces contrées : il fleurit le premier, comme chez nous l'aubépine, et les poëtes le célèbrent comme le messager du printemps.

A l'extrémité d'une grande allée ombreuse, le Danube m'apparaît dans un paysage aussi vaste qu'à Presbourg ou à Pesth, mais beaucoup plus triste. Il coule de gauche à droite, à travers la Puzsta coupée d'étangs et de marécages. Une forêt ferme l'horizon. Entre la forêt et le Danube, serpente et brille la Temès, qui finit un peu au-dessous de Belgrade, vers Pancsova, après avoir arrosé la capitale du Banat, Temesvar, qui lui emprunte son nom (*Temes*, *var* « château »), et décrit les deux tiers d'un cercle depuis sa descente des Carpathes transsylvaines. Des chalands, des bateaux remorqueurs sillonnent lentement le large espace. A droite, une colline se rattachant à la chaîne peu élevée qui porte Belgrade, fuit en s'abaissant vers la forêt. Un calme profond accompagne cette scène. On n'entend que le bruit des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cheminées des bateaux à vapeur, d'où s'échappent des colonnes de fumée dont les spirales bleues tournoient en s'estompant dans l'air, s'effacent, se reforment et s'effacent encore, jusqu'à ce que le bateau lui-même disparaisse à la vue.

A la descente de la montagne, je retrouvai une de ces ruelles qui plongent dans le Danube, et je la suivis jusqu'à son embouchure. C'est un ravin que cette ruelle, et à certains jours ce doit être un bras du fleuve. Cependant les maisons de bois curieusement étagées, les trottoirs en grosses planches portés par des pieux moitié déchaussés, les escaliers branlant à bases moisies, les grands auvents garnis de branchages, les femmes bizarrement vêtues que je voyais traverser et escalader ces casse-cou tout en jasant et en filant, les grands arbres dessinant une sombre arcade de verdure sous laquelle miroitait le fleuve, tout cela, y compris une douzaine d'âniers avec leurs bêtes puisant de l'eau à la ri-

Les buffles du Danube. — Dessin de Lancelot.

vière, et une sentinelle qui, nonchalamment appuyée à un tronc d'arbre, contemplait cette scène d'un air distrait, ne manquait pas d'un certain charme pittoresque. C'était, certes, un croquis à faire. Mais à peine avais-je taillé mon crayon et ouvert mon album, que la sentinelle se redressa subitement et dit quelques mots, en me désignant du doigt, à un autre soldat, lequel vint incontinent se camper devant moi de manière à me masquer complétement le paysage, et, de la voix d'abord, puis du geste, me fit comprendre, malgré la mauvaise volonté que j'y mettais, qu'il était défendu de dessiner. Je continuais néanmoins à faire la sourde oreille, quand je vis une escouade tout entière se diriger vers moi l'arme au bras, comme pour lui prêter main-forte. Cette vue me donna à réfléchir. Les violons de Semlin ne doivent pas être gais, pensai-je, et, fermant mon album, je tournai le dos bravement et battis en retraite.

Comment se fait-il que partout les bureaux et le per-

Les porcs (voy. p. 54). — Dessin de Lancelot.

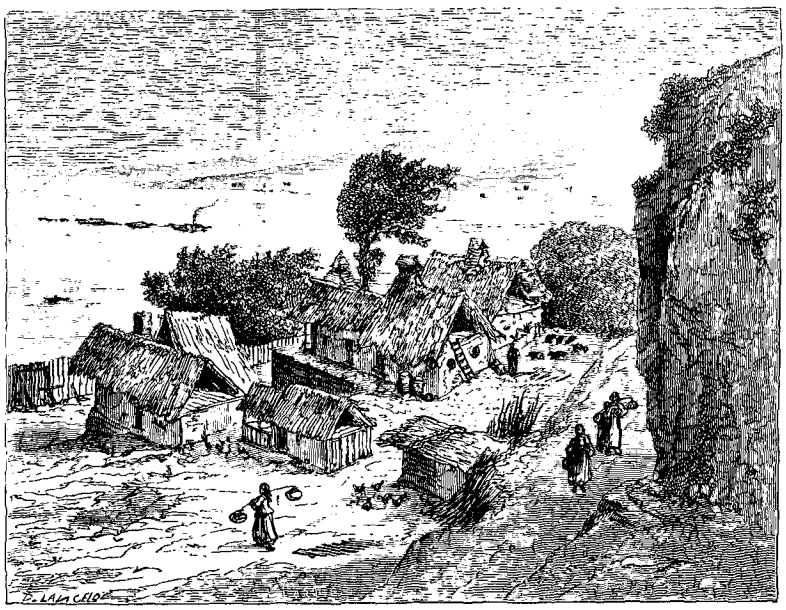
sonnel de la police restent obstinément en dehors des améliorations que nous voyons s'introduire si promptement dans toutes les choses qui tiennent aux voyages?

Aux extrêmes confins de l'Europe, les routes sont devenues faciles ou tout au moins praticables. En Hongrie elles sont magnifiques, larges, droites, plantées d'arbres ; en Autriche elles sont charmantes, et c'est un ravissement, dans les environs de Saint-Polten, entre Linz et Vienne, qu'une course à pied dans la campagne, si verte et si bien cultivée, où s'éparpillent de gracieux villages, propres et riants. Dans tout l'empire, les voitures publiques sont bien attelées, bien menées, commodes, et, ce qui est plus rare, les conducteurs se montrent polis et prévenants envers les voyageurs. Les gares de chemins de fer sont des palais ; les bateaux à vapeur des merveilles de commodité et de bon goût ; les hôtels pèchent plutôt par l'excès que par le manque de confort et de luxe ; les auberges sont partout habitables;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les hôteliers souriants ; les cabaretiers ont la mine réjouie et l'accueil cordial ; partout les boutiquiers se montrent complaisants, les femmes affables, les bourgeois polis, les passants même serviables. Les omnibus sont rapides, les cochers dociles ; la douane elle-même s'humanise ; la bienveillance semble gouverner l'empire au profit du voyageur. Seule, la police garde ses abords malpropres et repoussants, ses formes agressives, son personnel insociable et hargneux ; ses bureaux ont l'air de prisons, ses employés de geôliers.

Ces réflexions me venaient naturellement à l'esprit, tandis que je cherchais dans l'arrière-cour d'un édifice sombre et triste (un ancien cloître, à ce qu'il m'a semblé) le *Bureau des passe-ports*. Je traversai deux ou trois salles borgnes, meublées d'un poêle en fonte, d'un lit de camp et d'une demi-douzaine de fusils, et, après avoir tourné dans un labyrinthe de corridors, j'arrivai enfin à une salle basse, sombre et grillée, qui dégageait une atroce odeur de poussière et de renfermé. Un petit homme jaune, racorni, râpé, clignotant, les cheveux rares et gris, s'avança vers moi d'un pas indécis en me regardant en dessous. C'était l'éminent fonctionnaire dont la sottise ou le caprice pouvait me forcer à rebrousser chemin ou me retenir provisoirement à Semlin, jusqu'à ce qu'une réponse à des réclamations transmises à Vienne disposât de moi et de l'avenir de mon voyage. Je savais que ces choses arrivent, et j'y pensais plus que je n'aurais voulu en voyant l'air sournois du petit homme.



Près de Semlin. — Dessin de Lancelot.

Il m'adressa la parole en allemand. Je lui dis en français, puis en italien, que je ne parlais que le français et un peu aussi l'italien, assez néanmoins pour vider l'affaire que nous avions ensemble et qui ne me paraissait pas d'une nature compliquée. Il me comprenait très-bien, et je crois même dans les deux langues ; mais il ne fit pas semblant, et, m'apostrophant d'une petite voix aigre :

« Français ! italien ! il ne s'agit pas de cela ici ; nous sommes en Allemagne, et vous devez parler l'allemand ; pourquoi ne le parlez-vous pas ? »

Puis, sans attendre ma réponse :

« Ah ! vous parlez l'italien, et cependant vous n'êtes pas Italien ! Vous êtes donc allé en Italie ? Quand y êtes-vous allé et qu'y alliez-vous faire ? »

Ici il s'interrompit pour parcourir des yeux mon passe-port.

« Peintre ! ah ! vous êtes peintre ! cela peut être une raison. Mais je ne suis pas obligé, moi, de savoir une langue exprès pour vous. »

Je crus le robinet fermé et je lui dis :

« Mais, monsieur, je ne vous demande qu'un *visa*, et puisque vous voulez bien comprendre mon mauvais italien, c'est bien simple.

— Simple ! siffla-t-il, simple ! vous trouvez cela simple ! Savoir si vous devez entrer, savoir si vous devez sortir, savoir si vous devez rester, c'est simple ?

— Pardon, je ne demande qu'à passer. Voyez, de Paris à Bucharest, mon passe-port est en règle : les visas des bureaux-frontières, les cachets des légations, le sceau de notre département des affaires étrangères....

— Qu'est-ce que votre ministre des affaires étrangères ! »

A cette impertinente question, je fis une réponse que je ne répéterai pas ici, car je m'avançais peut-être un peu en la faisant. Pourtant elle fit, sur ce taquinant petit homme qui en avait besoin, l'effet d'une douche. Il dit, en baissant les yeux et la voix d'un air craintif :

« Ah ! il s'occupera de cela ?... »

Et, subitement calmé, se mit à copier avec une attention scrupuleuse mon passe-port et tous les visas qui le décoraient. Il prit alors dans un casier un gros registre dont les feuillets étaient divisés par ordre alphabétique, l'ouvrit, tourna rapidement les premiers feuillets, et, arrivé à la lettre *L*, se mit à compulser lentement le contenu du registre, dont il détournait quelquefois ses regards pour les reporter sur mon passe-port qu'il tenait toujours de la main droite. Je compris qu'il consultait un guide inédit, le *Guide contre le voyageur*, pour savoir si je pouvais entrer, ou sortir, ou rester. Son examen terminé, il eut l'air dépité comme quelqu'un qui ne trouve pas ce qu'il cherche. Mais tout n'était pas dit encore ; il passe à la lettre *D*, et, le doigt posé sur mon prénom, recommence ses investigations et ses confrontations. Labeur inutile ! La seconde colonne est muette comme la première. Ni mon nom ni mon prénom ne se trouve sur les tables fatales.

« Rien ! s'écria-t-il ; c'est singulier ! »

Singulier ! pourquoi ? me prend-il à ma mine pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

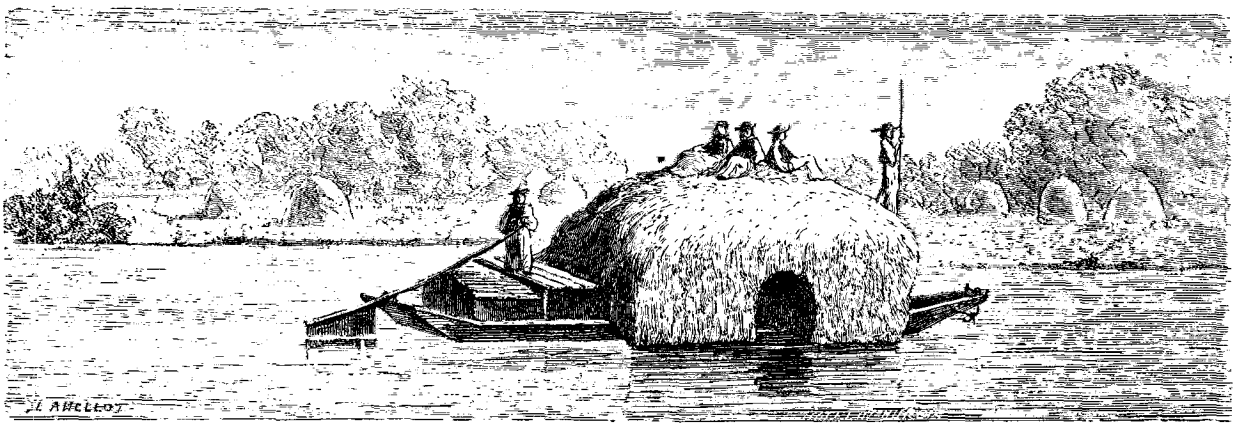
un conspirateur? Il me semble bien avoir la conscience nette à cet égard. Néanmoins son exclamation me soulage d'un grand poids ; de ces choses-là l'on n'est jamais bien certain. « Donnez-moi quatre lignes de l'écriture d'un homme, disait un illustre magistrat, je me charge de le faire pendre. » Si quatre lignes suffisent en France, deux doivent suffire en Autriche ; et qu'est-ce qui n'a pas écrit deux lignes ?

A la fin il paraphaj et timbra mon passe-port, et il étendait la main pour me le rendre, quand se ravisant tout à coup :

« Depuis ce matin que vous êtes à Semlin, dit-il, qu'y avez-vous fait?

— Un assez bon déjeuner, répondis-je en saluant profondément, et une ennuyeuse visite. » Il retira brusquement sa main, puis l'avançant de nouveau, me bourra ma feuille de route sous le nez. Quel désagréable petit homme!

Plus tard, quelqu'un qui le connaissait, et à qui je



La fenaison sur les bords du Danube. — Dessin de Lancelot.

racontai les détails de cette scène, me fit envisager le personnage sous un aspect différent de celui sous lequel il m'était apparu.

« Vous n'avez pas eu, me dit-il, affaire à un méchant homme. Je le connais. Il a du bon, mais c'est quand il est en dehors de l'exercice de ses fonctions. Dans tout autre moment, il est ce que son métier le fait, ce que vous l'avez vu, méfiant, taquin, irritable et irritant. C'est affaire de calcul, autant que de tempérament. La vieille tactique de la police, de chercher à faire peur aux gens, ne réussit pas avec tout le monde. Taquiner vaut mieux souvent. La taquinerie donne sur les nerfs et vous met facilement hors de garde. Vous vous découvrez, et si vous jouez un rôle, vous risquez de faire tomber votre masque. Or, en Autriche, la police a autant de raisons de se méfier de tout passant qu'elle a de na-

Confluent du Danube et de la Drave. — Dessin de Lancelot.

tionalités différentes cousues à son empire. Autant de Magyars, de Croates, de Serbes, de Tchèques, de Vénitiens, de Roumains, autant d'ennemis-nés qu'elle porte pour ainsi dire, attachés à ses flancs. Il faut donc que ses agents aient les yeux ouverts. Le devoir le leur commande, l'intérêt le leur conseille. Une bonne arrestation, opérée heureusement, peut procurer de l'avancement, ou valoir une gratification ; or les gratifications sont fort recherchées des employés autrichiens. Mais s'ils sont désireux de bien faire, ils ont peur de ne pas faire assez, tout en craignant de faire trop. Dans le premier cas, ils s'exposent au reproche de manquer de zèle, dans le second, de prudence. Le bonhomme avait raison ; ce n'est pas si simple.

— Mais, dis-je, ils ont, — il a des instructions, une direction supérieure, des renseignements?

— Ah oui! une direction très-supérieure ; c'est justement pour cela qu'elle est si peu explicite, et ne dit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jamais son dernier mot. Des instructions? Oui, générales : se méfier de tout et de tout le monde. Des renseignements? Ah! oui; les fameux signalements. On ne les fait pas mieux ici qu'ailleurs. Aux yeux d'un imbécile, ils ressemblent à tout le monde; aux yeux d'un homme d'esprit, ils ne ressemblent à personne. Ajoutez l'ignorance, qui sème et accroît les soupçons. Quant au bonhomme qui vous a semblé si terrible, il est victime de son état, il l'a pris faute de mieux et l'exerce sans l'aimer : il est écrasé par la crainte des supérieurs immédiats qui tiennent son pain et ont des supérieurs aussi, et la crainte de faire des bévues dangereuses pour autrui innocent, ce qui prouve sa conscience droite après trente ans de service. De là tout ce que vous avez trouvé d'incohérent et d'agressif dans sa rencontre avec vous. Trente ans de ce pénible métier! jugez de l'état de ses nerfs et de son cerveau. Croyez-le bien, en Autriche, les petits ne sont pas plus mauvais qu'ailleurs, ils sont plus près qu'on ne pense de.... Je veux dire qu'en Autriche ce ne sont pas les petits qui sont Autrichiens. Si vous restiez à Semlin je vous conduirais à ce pauvre vieux que je plains et que je défends; vous verriez que, sorti de l'antre ténébreux où vous l'avez vu sous un faux jour et jugé avec prévention, c'est un bon petit père.

— Savez-vous que je vais rêver à une intrigue effrayante, un sbire par dévouement, un bravo vertueux comme celui de Cooper. Dites-moi le nom de ce nouveau Jacopo.

Pêcheurs de la Theiss. — Dessin de Lancelot.

— Quoique l'Autriche tienne encore Venise et qu'on puisse dire que son gouvernement succède au Conseil des Dix et en pratique les traditions, n'allez pas si loin. Mon Jacopo, qui s'appelle Gohtlieb de son petit nom (l'autre est trop long et trop difficile à retenir), n'a jamais tué personne, croyez-le; il n'a plus de père depuis longtemps et son unique souci, en dehors de ses fonctions, est de cultiver un petit jardin où il élève de superbes citrouilles. Il ne manque pas d'esprit et, sans s'en croire plus qu'il n'en a, il pense qu'il faudrait beaucoup d'intelligence pour remplir ses fonctions. Dans ses moments de bonne humeur, quand ses élèves commencent à mûrir, il les montre quelquefois en riant et dit, en adoucissant sa voix de crecelle :

« Je sais leur signalement à toutes et leur connais même des signes particuliers. »

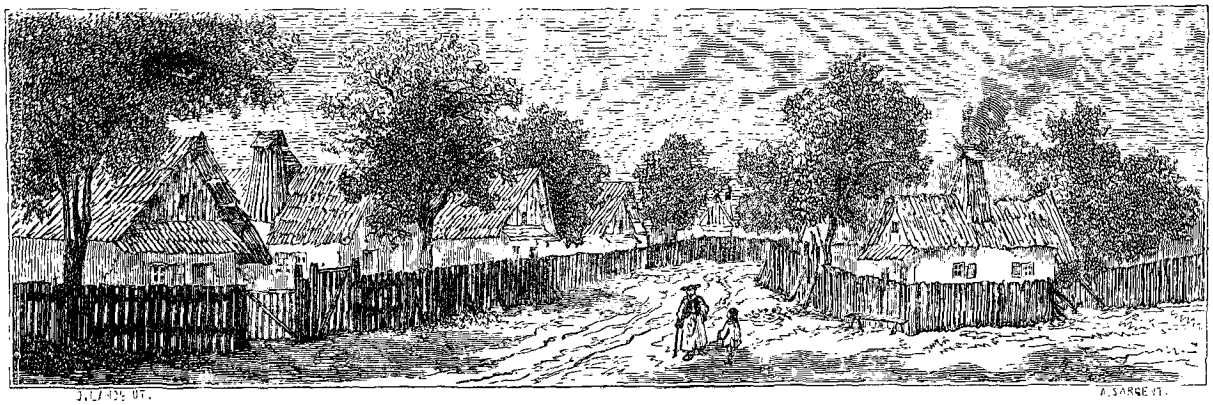
Peut-on railler plus finement le formulaire administratif qui régit la rédaction des passe-ports?...

LANCELOT.

(La suite à la prochaine livraison.)

ERRATUM. — Page 3, colonne 1, ligne 51, *au lieu de :* soixante-dix mètres, *lisez :* soixante-dix centimètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village hongrois, près Semlin. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1]

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXVII

BELGRADE.

Belgrade vu de loin et de près. — La forteresse. — Le vieux et le nouveau Belgrade. — Courte digression politique. Turcs et chrétiens. — Avenir de la Serbie.

Belgrade, bien que situé à l'opposite de Semlin, de l'autre côté de la Save, est bâti, de même que la ville autrichienne, sur la rive droite du Danube. En mettant le pied sur le bateau, je pus déjà me créer une idée de l'ensemble qui se développait largement en face de moi sur une colline assez élevée au centre et mollement prolongée à droite. Le milieu de cette colline était couvert d'une triste végétation brûlée par le soleil; deux ou trois chemins blancs l'escaladaient en serpentant. A droite, elle était coupée brusquement en forme de falaise, et se reliait par quelques groupes d'arbres à la ville qui étalait en amphithéâtre adouci ses maisons à l'européenne que surmonte le clocher d'une église. Au sommet, de longs murs blancs enceignaient un grand bâtiment carré assez semblable de loin à une caserne, des jardins et une mosquée surmontée de deux minarets à pointes aiguës. A gauche, le sol redescendait assez rapidement portant comme une seconde ville cachée par des arbres fruitiers au milieu desquels s'élançaient de grands cyprès isolés. Tout cela, vu de loin, estompé par la brume lumineuse qui flottait sous un ciel bleu d'une pureté admirable, promettait beaucoup et annonçait bien l'Orient.

Le bateau franchit vite la distance; vingt-cinq minutes après notre départ de Semlin nous débarquions sur le quai de Belgrade

J'ai dit que ce qui m'attirait surtout à Belgrade c'était le désir caressé depuis ma jeunesse de voir une ville turque. Je faisais bien de me hâter; car ce qu'on nomme, ou plutôt ce qu'on nommait à Belgrade la ville turque, allait bientôt disparaître. Il ne reste plus aujourd'hui aux Osmanlis que la forteresse qui dans peu, il faut l'espérer, suivra l'exemple de la ville, et retournera à ses possesseurs légitimes.

J'espérais aussi trouver près d'une compagnie française de navigation, tout nouvellement créée et qui avait son siége à Belgrade, la possibilité de continuer mon voyage jusqu'à Giurgevo avec moins de rapidité que sur les bateaux du Lloyd. Au rebours des voyageurs ordinaires, j'aurais désiré m'arrêter plus souvent, regarder et dessiner mieux qu'à vol de vapeur les sites merveilleux que je savais devoir rencontrer bientôt; car, la belle partie du Danube ne commence qu'au delà et encore à une assez grande distance de Belgrade. je fus trompé dans mon attente. La société franco-serbe, comme la société du Lloyd, comme toutes les sociétés organisées en vue du transport des voyageurs, n'était préoccupée que des moyens d'accélérer la marche de ses bateaux. Je ne pouvais songer à la blâmer; mais ce n'était pas mon affaire. L'idée me vint alors de descendre le fleuve, dans une barque, mon album sous le

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 253, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bras, flânant d'une rive à l'autre, marchant et m'arrêtant suivant le hasard et la fantaisie. Mais notre représentant à Belgrade (M. Dozon, chancelier gérant le consulat général en l'absence du consul) à qui je communiquai mon projet m'en détourna bientôt en mettant sous mes yeux mille obstacles auxquels je n'avais pas songé : absence de gîtes sur la route ; dangers de fâcheuses rencontres ; périls de navigation ; abondance de sentinelles turques sur la rive droite ; profusion de fonctionnaires autrichiens sur la rive gauche ; mauvais vouloir des deux côtés ; explications impossibles. Il aurait fallu tout au moins louer une barque aménagée de façon à y cuisiner et à y dormir, avec un nombre suffisant de rameurs et de domestiques ; or n'étant pas assez riche pour fréter comme Lamartine ou M. le duc de Luynes une caravelle à mes frais, je n'avais rien de mieux à faire qu'à retourner à Semlin pour m'embarquer sur un bateau du Lloyd. En attendant, ayant tout le reste de ma journée à donner à Belgrade, je résolus de l'utiliser de mon mieux, et grâce à la parfaite obligeance de notre chancelier, devenu depuis consul à Mostar, je vis en quelques heures tout ce que la ville renferme d'intéressant ou de curieux.

Je ne sais quel voyageur, Anglais, je crois, a comparé Belgrade à une gigantesque tortue de mer. Cette comparaison, tout imparfaite et grossière qu'elle est, peut servir à donner une idée de la forme et de l'aspect de cette ville célèbre. Dans cette hypothèse, l'extrémité du promontoire, sur lequel la forteresse est assise, sera figurée par la tête de l'animal. Le plateau nu et aride que nous avons décrit de Semlin et qui s'étend, en forme d'esplanade, entre la forteresse et la ville, représentera le cou, tandis que la ville elle-même, avec ses rues étroites qui, se détachant du sommet de la colline, comme d'une arête centrale, descendent en pente de chaque côté vers les rives du Danube et de la Save, rappelle à l'esprit le dos voûté de l'animal.

Topographiquement, Belgrade se divise en deux : d'une part la forteresse, de l'autre, la ville. Sous le rapport politique et administratif il comprend trois parties très-distinctes : la forteresse, occupée par les Turcs et où réside le pacha ; l'ancienne ville, vulgairement appelée *le Faubourg*, qui est comme indivise entre les Turcs et les Serbes, et la nouvelle ville, le vrai Belgrade, où les Serbes habitent seuls[1].

Essayons de les décrire rapidement l'une après l'autre.

A tout seigneur, tout honneur! Saluons d'abord les maîtres prétendus du lieu. Vue de l'esplanade avec ses vieux murs crénelés en briques rouges, ses poternes en ogives moresques écrasées, ses longues coulevrines vertes à culasses ciselées couchées sans affût sur les remparts, ses bastions munis à tous leurs angles de gros mortiers accroupis dont les gueules béantes s'élèvent par dessus les parapets, la citadelle n'a pas trop mauvaise mine. Si elle n'a pas recouvré l'importance militaire qu'elle possédait autrefois, alors qu'elle était comptée au nombre des plus fortes places de l'Europe, il est vrai de dire aussi qu'elle ne présente plus cet aspect misérable et délabré que signalait M. Blanqui, il y a vingt ou vingt-cinq ans. Non-seulement les travaux exécutés depuis cette époque l'ont mise sur un pied de défense respectable ; mais les bouches de ses canons, dirigées la plupart du côté de la ville, feraient soupçonner chez elle certaines velléités guerroyantes, qui ne paraissent pas devoir contribuer beaucoup au maintien de l'entente cordiale entre les Turcs et les Serbes. L'esplanade est célèbre dans l'histoire des guerres par les luttes sanglantes dont elle a été le théâtre entre les Turcs et les Autrichiens. Il est peu de villes, en effet, qui aient soutenu autant de siéges que Belgrade. Soliman s'en empara en 1599 ; l'électeur Maximilien de Bavière, en 1688. Reprise deux ans après (1690) par les Turcs, puis par le prince Eugène et le général Laudon (1717 et 1789), elle tomba pour la troisième fois, en 1791, au pouvoir des Ottomans. Les Serbes s'en emparèrent à leur tour le 12 décembre 1806, sous Karageorge, presque au début de cette lutte héroïque qui se termina par l'affranchissement de la Serbie. C'est l'honneur de ce petit pays, tandis que les autres provinces turques, la Grèce, la Roumanie, durent en grande partie leur émancipation à l'intervention de l'Europe, d'avoir conquis lui-même son indépendance.

L'aspect intérieur de la forteresse est, m'a-t-on dit, moins satisfaisant. Ce n'est que ruines et décombres. Un seul bâtiment paye de mine au dehors et n'est pas dénué même d'un certain confort au dedans. Je veux parler de ce grand édifice carré qui, vu de l'embarcadère de Semlin, me faisait l'effet d'une caserne. C'est le konak du pacha.

En effet, la citadelle de Belgrade forme un gouvernement à part qui figure le cinquième sur la liste des *éyalets* (pachalicks) de l'Empire. Ce gouvernement, qui comprend, en outre de la citadelle de Belgrade, la « Porte de la guerre sainte (*dar-ul-djihad*), » comme l'appellent les Turcs, les six autres forteresses serbes où la Turquie a conservé le droit de garnison, est placé sous le commandement d'un pacha de premier rang, ayant le grade de *muchir* (maréchal), ou tout au moins de *ferik* (général de division). L'effectif est actuellement, me dit-on, de quatre mille hommes. La dépense ne s'élève pas à moins de cinq millions de francs, c'est-à-dire un peu plus de dix fois la valeur du montant du tribut que la Serbie paye annuellement à la Turquie. Je ne me pique pas d'être un grand politique ni un grand économiste ; mais il me semble que la Turquie, dont les finances ne sont pas déjà si florissantes, pourrait faire un emploi plus judicieux de son argent. Il faut qu'un jour ou l'autre Belgrade retourne tout entier à la Serbie, comme Venise à l'Italie. Dès lors, à quoi bon ces canons, ces soldats et ces millions jetés chaque année dans le Danube ?

La ville mixte s'étend autour de l'enceinte de la forteresse jusqu'à une ligne de fossés, en partie comblés,

1. Depuis, cette situation a été modifiée (protocole de la conférence de Constantinople du 8 septembre 1862). Ce qui était exact alors ne l'est plus aujourd'hui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui partent de la Save pour rejoindre le Danube, en dessinant un arc de cercle, qui peut être considéré comme la base du triangle dont la citadelle occupe le sommet. Quatre portes flanquées de terrassements et garnies de postes armés ferment cette seconde enceinte, et donnent accès dans la ville neuve qui s'édifie et s'aligne du côté de la Save, le plus loin possible des canons de la forteresse. Ces portes, appelées Porte de la Save (*Sava Capi*), Porte de la Ville (*Varoch Capi*), Porte de Stamboul (*Stambol Capi*) et Porte de Widdin (*Viddin Capi*), consistent en énormes massifs de briques d'argile non cuites, supportant, à dix pieds du sol, une masure de bois et de terre jaune, toute disloquée. C'est le corps de garde. Ces quatre portes et le misérable fossé en terre qui les relie, fortifications aussi impuissantes pour l'attaque que pour la défense, ont donné lieu à plus de réclamations de la part des Serbes, à plus de protestations de la part de la Turquie, qu'il n'en faudrait pour alimenter les protocoles et couvrir de croix les diplomates d'un second congrès de Vienne.

C'est à cette même porte de Widdin qu'éclata, juste une année après mon départ (16 juin 1862), une rixe, à la suite de laquelle la forteresse tira durant cinq heures sur la ville à boulets et à mitraille. Un nombre considérable de personnes, des femmes, des enfants périrent victimes de ce guet-apens, qui tint durant plusieurs semaines l'Europe en émoi, par la crainte de voir se réveiller tout à coup cette terrible question d'Orient, le cauchemar des diplomates.

Ces rixes, bien que les suites n'en fussent pas toujours aussi graves, étaient presque journalières à Belgrade. Elles dérivaient d'une situation fausse, anomale, par elle-même pleine de périls, et qu'aggravait encore l'antagonisme naturel des populations. Le hattichérif de 1830, par lequel avait été reconnue l'indépendance de la Serbie, obligeait expressément les musulmans domiciliés dans la principauté, *en dehors du rayon des forteresses*, à évacuer le territoire dans le délai d'une année.

Plus tard ce délai avait été prorogé à cinq ans, afin de leur donner le temps nécessaire pour vendre ou affermer leurs immeubles. Les cinq ans s'étaient écou-

Corps de garde des confins militaires (voy. p. 74). — Dessin de Lancelot.

lés, puis cinq, puis dix, puis vingt, les choses n'avaient pas changé, et malgré les incessantes réclamations du gouvernement serbe, les Turcs continuaient de résider dans le vieux Belgrade, où ils prétendaient ne dépendre que de leurs propres autorités. Ils y avaient leur voïvode, leur police, leurs zabtiés, qui relevaient directement du commandant de la forteresse. Cette double juridiction avait les conséquences les plus fâcheuses. Elle était un obstacle à toute tentative d'amélioration locale. A toute proposition concernant soit le pavage, ou l'éclairage, ou l'alignement des rues, émanant de la municipalité serbe, le pacha répondait invariablement que ses administrés n'avaient que faire de toutes ces nouveautés, et que d'ailleurs ils étaient trop pauvres pour contribuer à de telles dépenses. En outre, elle devenait une source perpétuelle de démêlés et de conflits, non-seulement entre les autorités, mais encore entre les habitants turcs et serbes, chacun des deux partis cherchant à se maintenir à l'exclusion de l'autre sur le terrain qu'il considérait comme lui appartenant en propre.

Sous la domination ottomane, c'est-à-dire jusqu'en 1806, Belgrade, malgré son importance au point de vue politique et militaire, n'était, comme la plupart des villes turques, qu'une grande bourgade, entièrement construite en bois. Aussi renferme-t-il peu de monuments. Les seuls qu'on puisse signaler, la cathédrale, datant du premier règne du prince Miloch, l'académie, le palais princier, se trouvent, à l'exception du dernier, dans le *Faubourg*. Le Faubourg est en même temps le quartier du commerce. Il y a des rues tout entières de boutiques *à la turque*, c'est-à-dire ouvertes sur toute la devanture, et abritées par des auvents en bois que supportent d'élégantes colonnes octogones, finement sculptées et peintes de tons rouges et verts. On pourrait se croire dans un bazar de Constantinople. Ici des pelisses garnies de fourrures, des vestes chamarrées d'or, des écharpes de soie légère, des féredgés aux nuances pâles et tendres; là de l'orfévrerie d'argent semé de grenats, de rubis et de turquoises, des chapelets d'ambre et des bracelets. Plus loin la maroquinerie, les hautes selles et les harnachements à houppes de cuir et de soie tressés, les ceintures aux vastes replis garnis d'armes étincelantes, les pipes à longs tuyaux de cerisier ou de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

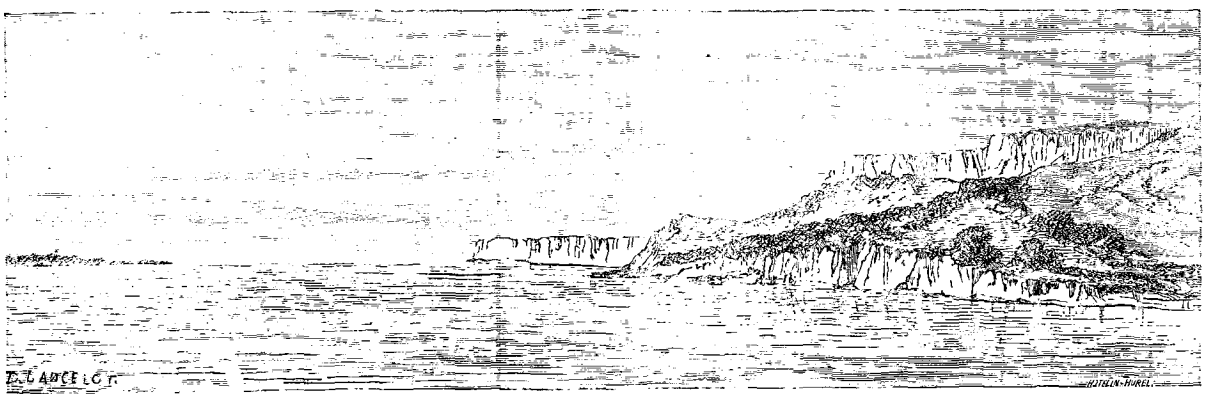
jasmin enroulés de perles et de verroteries, les cassolettes à parfums, les larges bassins pour les ablutions si fréquentes dans le rite musulman, et toute la fantastique chaudronnerie de cuivre rouge.

Ce qui manque, ce sont les acheteurs. Du reste, le marchand, quel qu'il soit (j'entends s'il est Turc), ne paraît pas s'en inquiéter beaucoup. Immobile dans un coin de sa boutique, assis sur un banc ou accroupi sur une natte, il fume, ou roule entre ses doigts les grains d'ambre de son chapelet, les yeux à demi clos, étranger en apparence à tout ce qui se passe autour de lui. Si vous vous approchez de sa boutique, et que vous lui adressiez la parole pour lui demander le prix d'un objet, c'est à peine s'il lève les yeux sur vous, en vous répondant. Une fois qu'il vous a dit un prix, n'essayez pas de marchander, il n'en rabattra pas un para. Il y a sans doute de l'apathie, une certaine indolence fataliste au fond de tout cela, mais il y a aussi de la dignité, de la probité. Sous ce rapport, le marchand musulman, quand il ne s'est

Rives du Danube en avant de Semlin. — Dessin de Lancelot.

pas corrompu au contact de la civilisation, est bien supérieur, comme type moral, au marchand chrétien.

Je n'ai parlé que du petit négoce. Le commerce en gros est considérable. Belgrade est le grand entrepôt des marchandises à destination non-seulement de la Serbie, mais de toutes les provinces turques limitrophes, Bulgarie, Albanie, Bosnie. Il fournit à lui seul plus de la moitié de la valeur des importations et des exportations de toute la principauté. Les importations se font par la voie du Danube et de la Save, qu'un service régulier de navigation à vapeur fait communiquer, à Basiach avec les chemins de fer du sud de l'Autriche, à Sissek avec le chemin de fer de l'Adriatique. L'achèvement prochain de la ligne de Sissek à Semlin, l'exécution depuis longtemps projetée de la grande ligne qui, traversant la Serbie dans toute sa longueur, doit relier Vienne



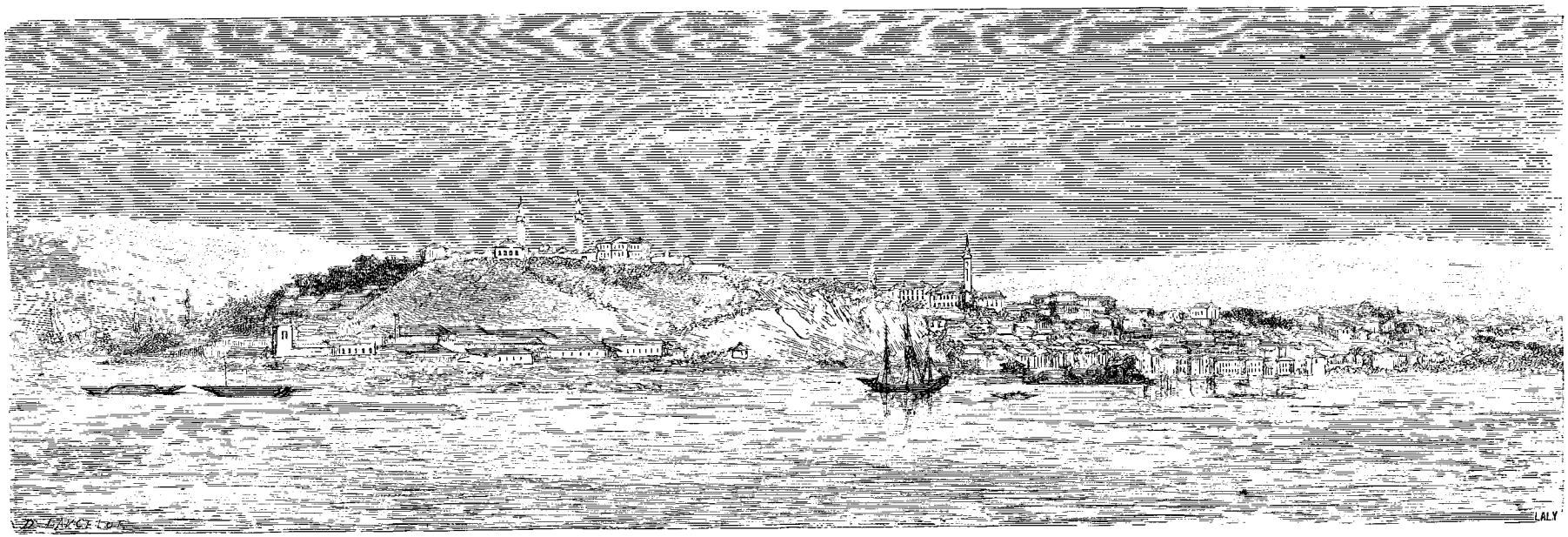
Vue du Danube en amont de Belgrade. — Dessin de Lancelot.

à Constantinople, en facilitant les communications et les moyens de transport, auront pour effet d'accroître encore la prospérité commerciale de Belgrade, qui, transformé en port franc, deviendrait bientôt le Hambourg de l'Orient. Mais pour que cette destinée s'accomplisse, une condition préalable est nécessaire : l'expulsion des Turcs de la forteresse.

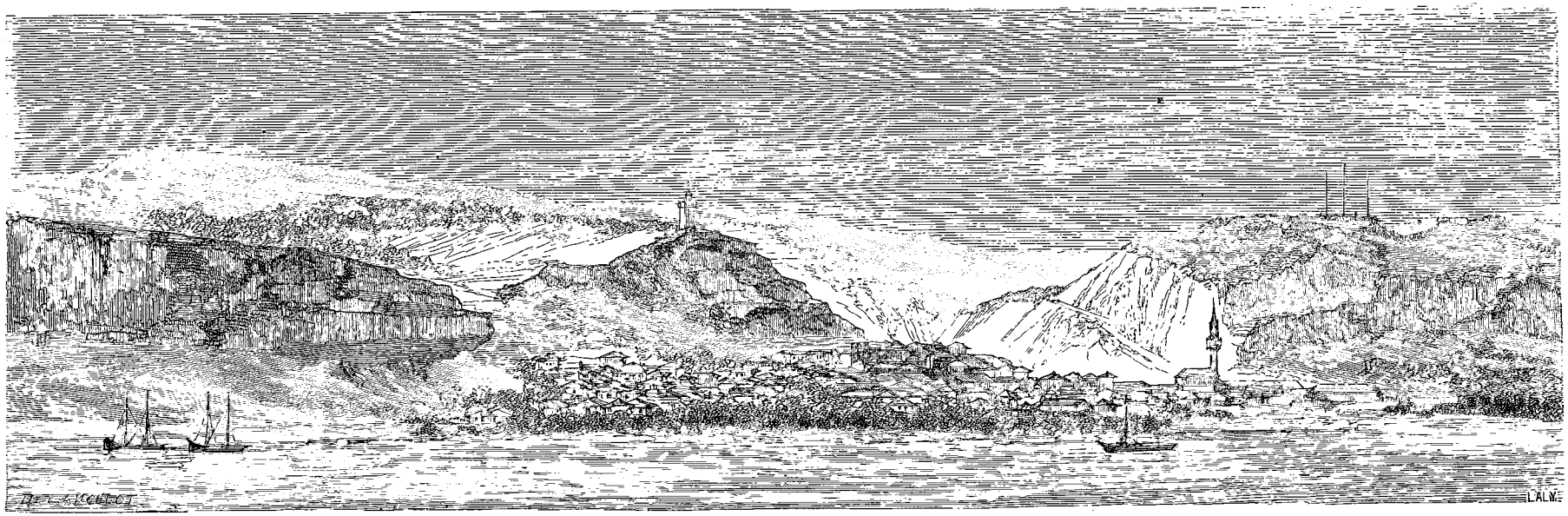
Du reste, les Turcs ont comme un pressentiment que la Serbie doit leur échapper un jour; aussi un grand nombre ont-ils déjà quitté Belgrade pour aller s'établir dans les provinces turques environnantes. Il y a dix ans à peine, ils formaient la très-grande majorité de la population dans les quartiers riverains du Danube et de la Save. On ne rencontrait sur ces deux rivières que des bateliers à turban. Aujourd'hui on n'en voit presque plus un seul. *E cosi pertutto!*

Quant aux indigènes, ce sont, en général, de superbes hommes, à la physionomie franche et ouverte, à la mine fière. Ils ne sont plus raïas; ils sont libres, indépendants, et l'avenir est à eux. Il fut un temps où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Belgrade, prise de Semlin. — Dessin de Lancelot.



Vue de Nicopolis. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand il arrivait aux portes d'une ville, toutes les villes étant réputées la demeure des Osmanlis, le pauvre Serbe devait descendre de cheval et couvrir ses armes et son yatagan. Quand il croisait un musulman sur la grande route, il était tenu également de mettre pied à terre et de se ranger sur le bas côté du chemin, jusqu'à ce que le disciple de Mahomet fût passé, ainsi que fait encore aujourd'hui un soldat autrichien à l'approche de son officier. Ce temps n'est plus. Aujourd'hui il passe fièrement auprès du Turc, la main sur les pistolets qui garnissent les fontes de sa ceinture, et semble le défier du regard. On dirait que la terrible image de Czerni-George est toujours vivante dans sa pensée, et que, de même que ce premier vengeur de la Serbie, il n'attend qu'une occasion pour laver dans le sang des outrages séculaires.

S'il est un pays où l'on puisse, en frappant la terre du pied, en faire sortir des bataillons, c'est sans contredit celui-ci : le Serbe est né soldat. Sobre, dur à la fatigue, se contentant de peu, d'une intrépidité que rien n'arrête, la guerre n'apporte presque point de changements dans ses habitudes. Sa vie ordinaire est celle du troupier en campagne. Hiver et été, il dort étendu sur une peau de mouton ou sur un tapis. En voyage, il est armé comme pour le combat, le fusil à l'épaule ou en bandoulière, le couteau et les pistolets à la ceinture. Aussi peut-on dire sans exagération que la Serbie tout entière est un camp. Il résulte d'un rapport communiqué par le général Aupick, ambassadeur de la république, à Constantinople, que la Serbie, en 1848, pouvait mettre sur pied, dans l'espace de trois semaines, cent mille combattants armés, et jusqu'à cent cinquante mille dans un moment de crise suprême. Or, la population, à cette époque, n'atteignait pas un million.

Les Serbes ne sont pas moins remarquables par leurs qualités morales. « Les Serbes, dit M. Théophile Lavallée, forment la population chrétienne la plus recommandable de la Turquie par la dignité et la gravité de son caractère, son courage, sa bonté, sa générosité, ses mœurs partriarcales, son attachement au sol, à ses usages, à sa religion. » Un ministre anglican qui visitait la Serbie, environ à la même époque que moi, et avec qui j'aurais pu me rencontrer à Belgrade, M. William Denton, résume en un seul mot l'éloge des qualités physiques et morales de la nation : « Tout Serbe, dit-il, est un *gentleman* (*Every Servian is a gentleman.* »

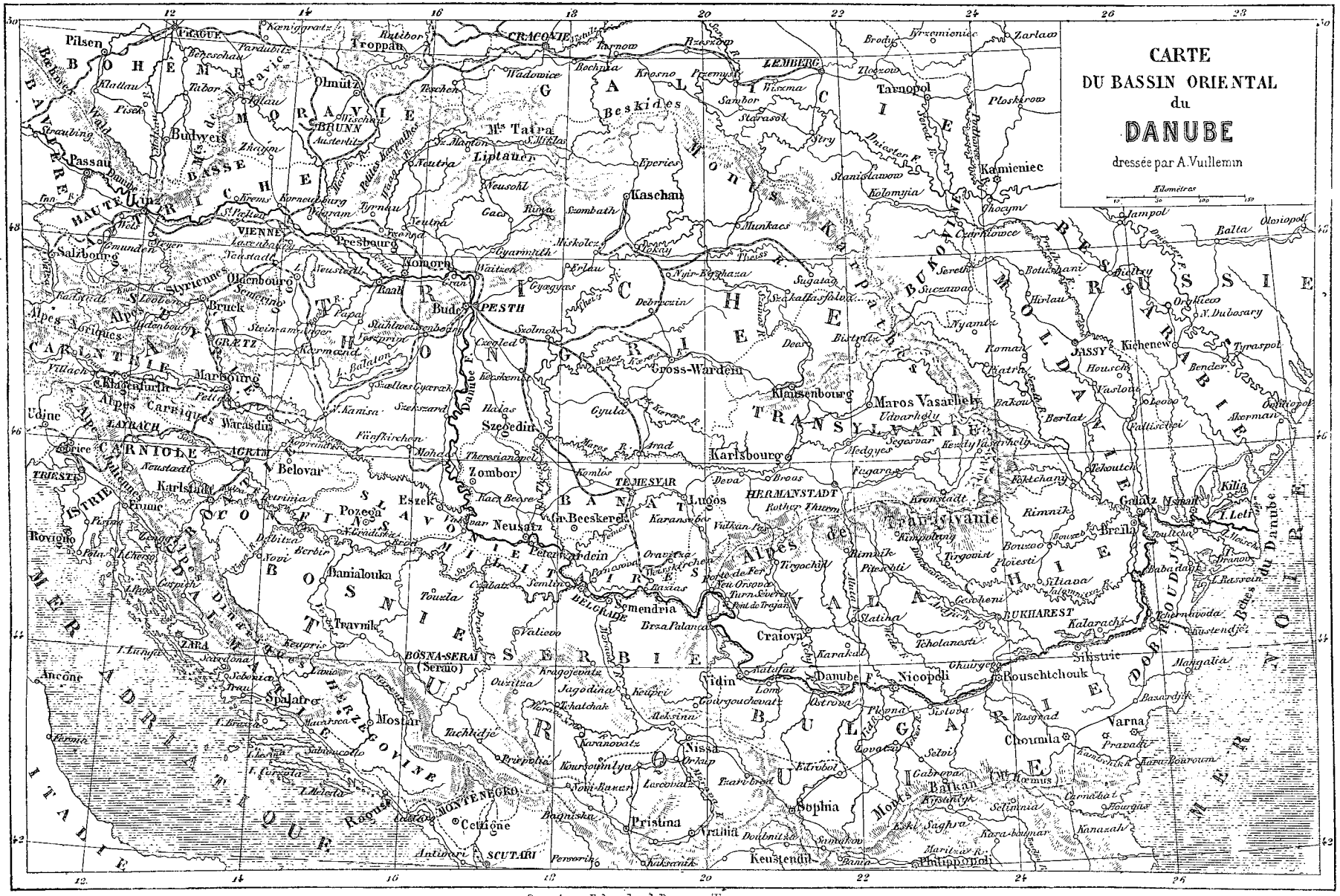
La ville neuve qui s'étend le long de la Save dans la direction de Topchidéré (Topchidéré est le Potsdam de Belgrade) est la vraie capitale. C'est là que se trouvent le palais du prince, les ministères, le sénat, les principales administrations, l'école militaire, les maisons des consuls.

Le prince actuel, Michel Obrénovitch III, qui a succédé l'année dernière (30 septembre 1860) à son père, Miloch, est très-populaire en Serbie. La nation qui l'a vu à l'œuvre durant les derniers temps de la vie de Miloch, toutes les populations slaves de la Turquie qui ont les yeux tendus vers la Serbie, attendent de lui les unes de grandes, les autres d'utiles choses ; mais quelle que soit l'impatience naturelle des esprits, la confiance que l'on a placée en lui est si absolue, qu'il demeurera toujours libre de choisir son heure. D'importantes réformes doivent être proposées, dit-on, à la grande Skoupchtina (assemblée nationale) convoquée pour le 18 août prochain. Si, comme je le pense, un grand avenir est réservé à la Serbie, elle le devra en grande partie au prince Michel.

C'est surtout quand on pénètre dans le nouveau Belgrade, après avoir franchi la porte de Stamboul ou celle de Widdin, que l'on peut juger du changement qui tend à s'opérer depuis quelques années dans les mœurs, les habitudes sociales, et par suite dans la situation économique de la principauté. Des rues spacieuses, régulières, coupées presque partout à angles droits, de larges chaussées plantées d'arbres sur les côtés, formant avenue, des maisons commodes, élégantes même, remplacent les ruelles étroites, tortueuses, sales, mal bâties du vieux Belgrade. Nous avons passé tout d'un coup d'Asie en Europe. Restreint d'abord à la capitale, le changement, à ce que l'on m'assure, a gagné de proche en proche, et a entamé même la province. Partout les villes et les campagnes prennent un nouvel aspect. Là règne une meilleure police; ici la culture est mieux entendue. Le paysan est devenu moins thésauriseur; s'il parvient, au bout de l'an, à économiser quelques écus, au lieu de les enfouir, comme il faisait naguère, dans un coin de son jardin, il les emploie à accroître ou à améliorer son fonds. La vieille routine s'en va et partout fait place à des procédés plus nouveaux et plus rationnels.

Pendant que je fais un croquis de la porte de Widdin, le point le plus important du fantastique *casus belli* dont j'ai parlé plus haut, la sentinelle reste prudemment sous l'ombre de son corps de garde, où je crois qu'elle dort debout, appuyée sur son fusil ; le reste de la garnison, cinq ou six hommes, dorment aussi, couchés ou accroupis sous l'auvent suspendu de gauche, d'où leurs yeux, s'ils les ouvraient, pourraient surveiller les abords de leur forteresse dans la direction de l'ennemi. Mais l'ennemi dort aussi, sans doute, et rien ne réclame une plus active vigilance. En ce moment la grande route de Belgrade à Widdin, qui conduit au centre de l'empire, n'est fréquentée que par une femme seule qui porte, suspendus aux deux bouts d'un bâton posé sur son épaule, deux vases de cuivre pleins de cerises. Son cri me frappe, Haydé! Haydé! J'apprends que ce mot, qui, depuis Byron, a servi de nom à tant de créations charmantes, au moins dans l'intention de leurs créateurs, est un terme de commandement bienveillant, d'encourageante insistance : on l'adresse à un cheval craintif avant de lui faire sentir l'éperon, à un enfant rebelle avant de lui donner le fouet, à un acheteur indécis. Haydé! c'est, en français, « Allons, allons donc! » Le beau nom pour une femme aimée et la belle langue

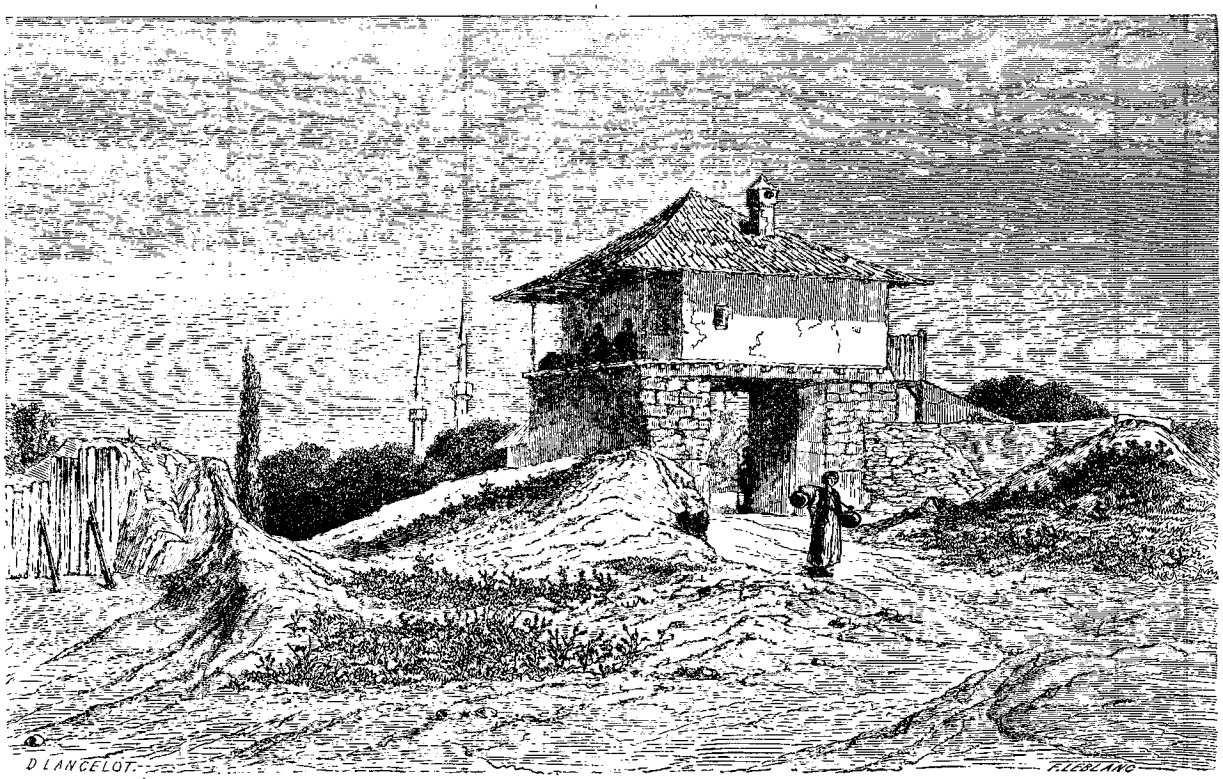
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que la langue turque! Un peu plus loin, voici encore un être vivant qui ne dort pas, qui brave le soleil et que le soleil semble plutôt animer, un superbe cheval d'une robe couleur de chair rosée, à crins blancs, qui, la tête cachée dans sa longue crinière, cherche quelques brins d'herbe perdus au milieu des grandes feuilles admirablement contournées de magnifiques chardons acanthes poussant ici en pure perte, car ce coin de terre turque ne possède pas un âne pour en apprécier la délicatesse et pas un homme de goût pour en comprendre la beauté.

Décidément les Serbes sont taquins. En rentrant en ville par la porte de Widdin, sans avoir troublé le repos de ses gardes, nous rencontrons une mosquée en ruine d'une assez belle architecture et d'une époque ancienne. Les Serbes, pour témoigner le mépris dans lequel ils tiennent les Turcs et leurs croyances, avaient fait de cette mosquée le dépôt de leurs immondices, à la grande confusion des Turcs qui, toujours en vertu de ce même principe de stabilité, produit de la médiation, n'ayant pas le droit de restaurer leur mosquée, ne pouvaient la fermer. Après nombre de réclamations et de plaintes, les fils de Mahomet purent entourer d'une muraille de planches le lieu saint et les souillures de la veille; puis ils se rendormirent, satisfaits du présent, confiants dans l'avenir. — Il me semble que ces fossés, qui par protection se comblent en paix, et ces mosquées qui s'écroulent tranquillement, symbolisent assez tristement l'empire de la Porte en Europe. La Turquie, impuissante à consolider et à maintenir,



[Ancienne porte de Widdin, à Belgrade. — Dessin de Lancelot.

à réédifier et à ressaisir, s'obstine, par esprit de routine et de vieux système plus encore que par orgueil, à ne rien démolir et à ne rien céder. En attendant, murailles et vieux système, mosquées et puissance, tout croule! — Est-ce écrit?

Je regretterai toujours que le temps m'ait manqué pour visiter l'intérieur de la Serbie et constater par moi-même ces changements. Nulle contrée n'est moins connue en Europe et plus curieuse à parcourir.

Depuis le *Voyage en Orient* de Lamartine et le *Voyage en Bulgarie* de M. Blanqui, nul écrivain français, je crois, n'a parlé de la Serbie; et encore ces deux auteurs ne l'ont-ils décrite qu'en passant. Ce serait une belle excursion à faire, si j'avais seulement trois à quatre semaines devant moi; mais cela me détournerait trop de ma route. J'espère qu'un jour quelque touriste plus heureux pourra entreprendre ce voyage et le raconter aux lecteurs du *Tour du monde*.

XXXVIII

DE SEMLIN A BASIACH.

Retour à Semlin. — Départ. — Les confins militaires autrichiens. Le salon des deuxièmes classes. — Grodska et Semendria. — Basiach.

Il me fallut revenir de Belgrade à Semlin pour prendre le bateau d'Orsova, montrer à la police que j'étais de retour et lui annoncer mon intention de continuer ma route. Cette fois, le petit vieux se montra très-expéditif et très-réservé. A l'état-major de la place, un brillant officier prit d'un air de superbe indifférence le papier que je lui tendais, brandit sa plume comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Steamer sur le Danube : Intérieur de deuxième classe. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un sabre et, l'écrasant d'un geste plein de vaillance, illustra mon passe-port d'un vingtième nom illisible. Deux heures après, debout sur le pont du bateau à vapeur, qui levait l'ancre, je contemplais une dernière fois le splendide panorama de Belgrade, puis portant mes regards sur Semlin qui commençait à fuir derrière nous, je répétais mentalement les jolis vers de Victor Hugo :

Allons! la turque et la chrétienne!
Semlin! Belgrade! qu'avez-vous?
On ne peut, le ciel me soutienne!
Dormir un instant que vienne
Vous éveiller d'un bruit jaloux
Belgrade ou Semlin en courroux!

Le vieux Danube a beau se mettre en colère, Semlin et Belgrade sont toujours en querelle : j'entends le Belgrade serbe ; car au contraire la ville turque et la ville autrichienne, jadis ennemies, vivent aujourd'hui dans un accord parfait. Les inimitiés politiques ont pris le dessus sur les haines religieuses. L'Autriche, à Semlin, entretient les meilleurs rapports avec la forteresse turque, et lui prête à l'occasion des artilleurs pour pointer ses canons contre la ville; elle se montre agressive et pleine de mauvais vouloir à l'égard des Serbes de la principauté dont elle redoute l'influence sur leurs frères de l'autre rive du Danube et de la Save.

Après avoir quitté l'embarcadère de Semlin, nous mettons le cap sur la pointe du promontoire où s'élève la forteresse dont nous longeons l'enceinte septentrionale, et nous passons devant une petite construction hexagone enclavée dans la muraille qui jouit d'un renom sinistre chez les Serbes. C'est l'ancienne prison d'État connue sous le nom de Neboïcha, où, selon les chants populaires, « il y a de l'eau jusqu'aux genoux, où les serpents se croisent, et les amas d'os humains s'élèvent jusqu'aux épaules. » C'est là, qu'au temps de la domination ottomane, étaient jetés tous les hommes suspects d'indépendance et de patriotisme, ceux qui refusaient de s'humilier devant la tyrannie étrangère et la bravaient en face. De là le nom donné à la prison : *Neboïcha*, « ne crains pas. » Une heure après, nous sommes à Pancsova.

Depuis Semlin, la plaine basse et noyée qui borde la rive autrichienne du Danube est semée, de distance en distance, de corps de garde reliés entre eux par des sentinelles isolées qui gardent le fleuve comme une ligne de blockaus. En effet, la portion du Banat que nous longeons à gauche fait partie des *confins militaires*, et ces sentinelles, à l'aspect misérable, que nous apercevons le long de la rive, immobiles comme les piquets qui supportent leurs guérites, appartiennent à ce qu'on appelle les *régiments-frontières* (*régiments Bezirke*).

Disons quelques mots de cette singulière institution particulière à l'Autriche, quoiqu'elle lui ait été empruntée en partie par le tsar Alexandre lorsqu'il fonda les colonies militaires de la Russie méridionale.

Ce qu'on nomme en Autriche les confins militaires est une bande de territoire plus ou moins profonde qui s'étend depuis l'Adriatique jusqu'à la Transylvanie, sur une longueur (en ligne droite) de mille sept cent vingt kilomètres. La superficie totale est de six cent dix milles carrés géographiques; la population s'élève, d'après le dernier recensement (1857) à un million soixante-quatre mille neuf cent vingt-deux habitants.

Les confins militaires forment un territoire particulier, distinct administrativement des autres pays de la couronne, et placé sous l'autorité immédiate du ministre de la guerre. Là, tout habitant est soldat, — soldat depuis sa naissance jusqu'à sa mort. L'administration des affaires civiles est confiée à des officiers à la fois chefs militaires, administrateurs et juges; le territoire lui-même n'est plus divisé en provinces, districts ou paroisses, mais en régiments, bataillons et compagnies. Pancsova, par exemple, est le chef-lieu de la troisième compagnie du deuxième bataillon du douzième *régiment-frontière*. Le territoire entier, depuis l'extrémité méridionale du généralat de Carlstadt (Illyrie), jusqu'à la limite occidentale de la Transylvanie, est composé de treize régiments de trois bataillons ou dix-huit compagnies, plus du bataillon des Tchaïkistes de Titel, formant un effectif de huit mille six cent quarante hommes sur le pied de paix, et de cinquante cinq-mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit sur le pied de guerre. Huit régiments sont formés des confins militaires illyriens-croates, trois régiments et le bataillon de Titel des confins slavons, les deux derniers des confins du Banat. A partir des Portes de Fer, jusqu'à la Bucovine, commencent les confins transylvains, ou confins *secs*, dont l'organisation diffère de celle des autres confins, en ce sens que les cinq districts régimentaires qui les composent ne forment pas un territoire distinct du reste de la province et qu'ils ressortissent pour toutes les affaires territoriales aux autorités civiles du pays.

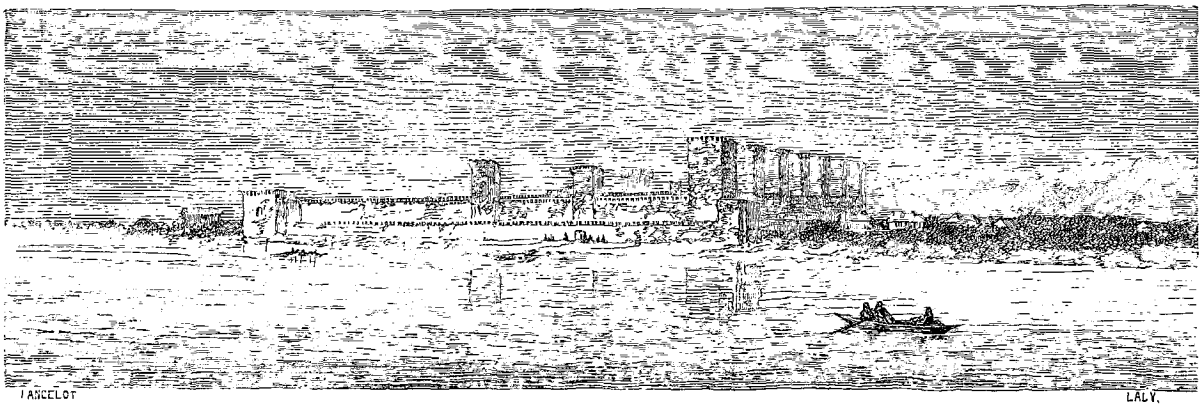
Le *grenzer* (car tel est le nom qu'on donne à ces paysans soldats renouvelés des anciens colons militaires de Rome) sont chargés d'entretenir perpétuellement une ligne d'avant-postes, soit comme défense contre les incursions des Turcs, soit comme cordon sanitaire contre l'invasion de la peste. Ils entrent en campagne en temps de guerre, et peuvent être appelés à servir au dehors comme au dedans des confins. Dans ce cas, ils sont assimilés aux soldats d'infanterie de l'armée autrichienne et reçoivent la même solde qu'eux.

En temps de paix, ils ne sont point payés; le gouvernement leur fournit les armes seulement; ils ont de plus quelques kreutzers par jour, quand ils sont « de corvée, » c'est-à-dire de garde sur les dernières limites du territoire. Pour le reste, ils vivent et s'entretiennent du produit du petit domaine qui leur est concédé par l'État en usufruit perpétuel, et qu'ils cultivent durant les courts intervalles de liberté que leur laisse le service. En effet, ils sont de garde une semaine chaque mois dans les blockaus (*tchardak*); la semaine d'après ils doivent se rendre au chef-lieu de leur compagnie pour s'exercer aux différentes manœuvres, puis ils re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tournent passer une semaine encore dans les blockaus; après quoi ils sont libres de rentrer dans leurs villages et de s'occuper comme il leur plaît, à moins qu'ils ne soient requis extraordinairement pour les travaux des routes, l'entretien des corps de garde, etc. Ils possèdent néanmoins leurs bestiaux en toute propriété. Ils ne peuvent se marier qu'avec l'autorisation de leurs supérieurs, et leurs fils sont forcément enrôlés. Quant aux filles, elles héritent du champ paternel sous la condition d'épouser un soldat.

Telle est cette fameuse organisation des confins, qu'on rapporte ordinairement au règne de Marie-Thérèse, quoiqu'elle remonte à une époque bien antérieure, au temps même de la première apparition des Turcs sur le Danube. Tous les écrivains militaires ont vanté à l'envi l'excellence de ce système. Le maréchal Marmont, entre autres, qui avait pu l'étudier sur place lorsqu'il était gouverneur général des provinces illyriennes, l'appelle « une véritable création de génie. » En présence d'une autorité si compétente, je n'ai rien à objecter, et je trouve tout naturel d'ailleurs qu'un pareil système, capable de donner à un État une armée de cinquante à soixante mille hommes toujours prête pour la guerre, qui ne lui coûte presque rien en temps de paix, ait excité l'enthousiasme des militaires. Mais moi, qui ne suis pas militaire et qui ne crois pas que l'idéal des gouvernements soit de produire le plus grand nombre de soldats au meilleur marché possible, je ne suis nullement tenu de partager leur admiration, et quelle que soit la « profondeur de vues » qui ait présidé à la création de ces établissements, je ne me sens nullement disposé à les envier pour mon pays. Que la machine de guerre soit puissante, que le mécanisme en soit d'une admirable simplicité, c'est ce qui ne paraît pas contestable. Mais c'est là tout; et quant à parler du « bien-être, » de la « prospérité, » de la « satisfaction » des paysans soumis au régime militaire autrichien, c'est, suivant la juste remarque d'un écrivain hongrois, une indigne plaisanterie. On s'est beaucoup apitoyé, depuis une quinzaine d'années, sur la dure condition du paysan roumain, qui doit au boyard quatorze journées de travail en échange de la maison et des cinq hectares



Vue de Somendria. — Dessin de Lancelot.

de terrain dont il a la jouissance perpétuelle; est-ce que cette situation est à comparer avec celle du malheureux *grenzer* qui doit à l'État vingt et un jours sur vingt-huit? Le paysan roumain est libre sur le domaine qu'il cultive, il peut quitter à volonté la terre du boyard, tandis que celui-ci ne peut pas le renvoyer; le *grenzer* est lié au territoire-frontière, et il ne lui est permis de cultiver le sol qui le nourrit que sous la condition d'y mourir, lui et ses enfants. Le paysan roumain a des écoles pour s'instruire; le *grenzer* est voué systématiquement à l'ignorance et à l'abrutissement.

J'ai véritablement le cœur serré, tandis que je suis du regard cette ligne continue de corps de garde qui borde la rive du fleuve, assez rapprochés les uns des autres pour qu'ils puissent toujours communiquer entre eux au moyen de coups de feu de signal. Depuis quelques années, on les construit avec quelque souci de la sécurité et de la santé des soldats. Naguère c'étaient de simples baraques de branchages souvent soulevées par le vent et emportées par l'eau. Le plus grand nombre est encore en bois. Quant aux guérites des factionnaires, elles se composent de trois perches fichées en terre, se croisant au sommet et portant à leur intersection quelques branches fraîchement coupées, abri à peu près efficace contre l'ardeur du soleil; mais contre le vent, contre la pluie?...

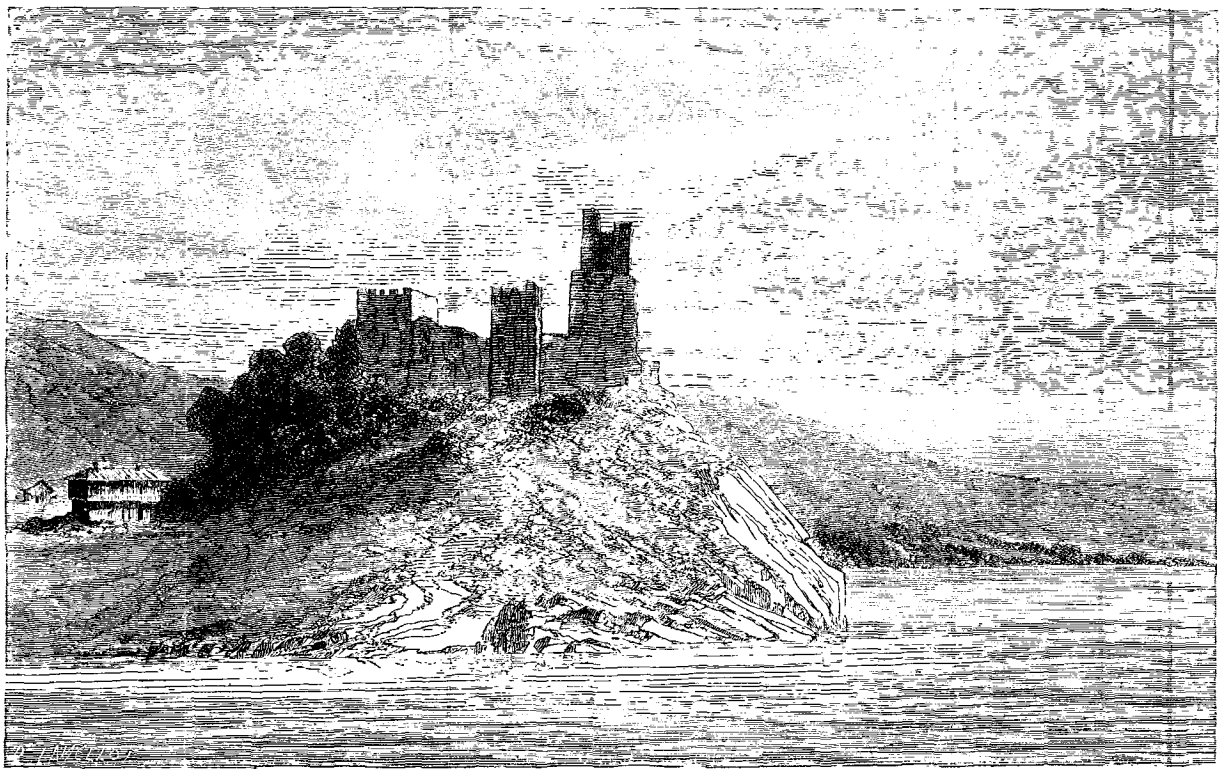
La plupart des tchardacks sont bâtis en terrain solide, quoique exposés aux inondations. Mais parfois les tournants du fleuve, que l'on doit surveiller, nécessitent la pose d'une sentinelle sur une presqu'île, large de deux ou trois pas, dont le terrain spongieux s'élève à peine de quelques pouces au-dessus du niveau de l'eau. Le soldat, amené dans une nacelle et qu'une nacelle doit venir reprendre, reste deux heures sur cette langue de terre, si toutefois la fièvre n'a pas diminué l'effectif du poste et doublé le service de chaque homme valide, exposé au soleil cuisant et aux miasmes putrides que la chaleur dégage du marais. Souvent une crue imprévue vient à cerner la sentinelle, en rongeant petit à petit l'étroit terrain qui la porte. Tant mieux si alors quelque saule se trouvant à sa portée, le pauvre diable peut grimper sur sa souche; tant mieux surtout si la nacelle libératrice arrive à temps, et s'il en est quitte pour un bain de pieds et pour la peur! Je ne crois pas que soldats d'au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cune armée aient un service aussi dur et aussi peu glorieux qu'est celui des gardiens des confins militaires, à la fois soldats, douaniers et hommes de police !

Il s'en trouve un assez bon nombre sur notre bateau. Ils sont vêtus d'une courte tunique de toile et d'un pantalon de drap bleu. Leur bonnet de police a une forme singulière. Posé en bataille, il ressemble à une mitre d'abbé du douzième siècle ; de profil, il se transforme en une casquette à double visière, l'une devant, l'autre derrière ; mitre et casquette sont d'un aspect peu gracieux. Plusieurs ont avec eux leurs femmes, pauvrement vêtues d'indienne, sans châle et sans manteau, quoique la matinée soit fraîche. Jeunes encore, assez jolies, l'air très-doux, résignées plutôt que tristes, je ne crois pas qu'elles aient jamais songé à se plaindre de leur sort ; peut-être n'ont-elles pas l'idée d'une situation meilleure. De jeunes enfants, aux cheveux blonds et bouclés, dorment sur leurs genoux, ou jouent à leurs côtés : c'est la meilleure part de leur bagage, dont le restant tient dans un paquet gros comme la moitié d'un traversin.

On me dit que les *grenzer* sont peu aimés de la population, qu'ils sont brutaux, antipathiques à la discussion et pratiquent l'avertissement à coups de fusil. Ils ont cela de commun avec tout ce qui porte l'habit de soldat en Autriche. Mais est-ce bien à eux qu'il faut s'en prendre ? Voici, par exemple, sur le pont un de ces *grenzer* dont le marmot s'obstine, malgré la pluie, à rester dehors pour voir courir l'eau. Le brutal soldat, bonhomme de père, le tient dans ses bras enveloppé de sa grande capote, et reçoit généreusement



Vue du château de Rama. — Dessin de Lancelot.

l'averse sur sa tête nue, pendant que le gamin abrite sa face rose et mutine sous le bonnet de police paternel. Les consignes militaires sont ce que la politique les fait ; et en voyant avec quelle honhomie ce vétéran obéit à celle de la nature, je ne peux m'empêcher de penser qu'il ne ferait pas son service avec moins de zèle, parce que ce service serait plus humain et lui attirerait moins de haine.

Aujourd'hui que ni l'invasion des Turcs, ni celle de la peste ne sont à craindre, le système des confins militaires n'a plus de raisons d'être. Cependant l'Autriche le maintient, et le maintiendra sans doute encore pendant longtemps. C'est à la fois pour elle une mesure de fisc et de gouvernement.

Mais à présent que le lecteur a fait connaissance avec cette notable portion de l'armée autrichienne qu'on appelle les régiments-frontières, il trouvera bon, je pense, que je lui présente le reste des passagers de notre bateau.

Le personnage le plus curieux était un vieil Osmanli — il serait plus sûr de dire musulman — au visage basané, aux vêtements usés, décousus, troués, mais vierges de tout raccommodage. Il venait vraisemblablement de Belgrade, et semblait pratiquer quant à sa personne le système de *laisser-finir* qui fait actuellement le fond de la politique turque, je ne dis pas à Constantinople, où l'on s'ingénie encore à sauver les apparences, mais partout dans l'intérieur où l'on ne se donne même plus cette peine. A quoi bon ? On ne sauve pas ce qui est destiné à périr. J'avais suivi avec intérêt ses manœuvres sur le pont, pendant qu'il cherchait un endroit commode pour installer sa pauvre vieille femme aveugle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à qui il témoignait une tendresse aussi attentive et aussi prévenante que si elle eût eu vingt ans. Souvent — comme j'ai eu maintes fois l'occasion de l'observer par la suite — ces Musulmans que nous traitons de barbares, ont des délicatesses de sentiment à nous faire honte, à nous civilisés. Je le retrouvai dans le salon des deuxièmes classes. Il avait étalé au milieu du plancher un vieux tapis tout troué et effiloché et, accroupi près de sa femme immobile, le visage recouvert d'un yachmak qui ne laissait voir que ses yeux et une partie de son front, il fumait dans un long *tchibouk* à tuyau de cerisier. En face de lui une aventurière française le regardait avec une surprise qu'il prenait évidemment pour de la satisfaction. Le salon était plein à n'y pouvoir remuer. Des grenzers, leurs femmes et leurs enfants occupaient une des faces. Un vieux soldat expliquait je ne sais quoi à ses compagnons avec cet air de contentement particulier à tout simple soldat qu'on écoute. Deux jeunes enfants regardaient avec une curiosité mêlée d'effroi la femme immobile et voilée. Deux conscrits se tenaient debout dans une attitude rêveuse et triste. Dans le fond, assises autour d'une longue table, de joyeuses commères hongroises mangeaient et buvaient avec des pâtres, quelques industriels allemands et des Hongrois très-barbus. Deux figures me parurent charmantes, deux jeunes Serbes. L'une vêtue d'un large et long pantalon blanc, d'une ample et flottante ceinture, d'une veste violet pâle bordée de fourrure et soutachée de ganses d'argent, portait sur la tête une calotte rouge très-élevée et entourée dans les deux tiers de sa hauteur d'un turban blanc et fin. L'autre, coiffée simplement en cheveux — de magnifiques cheveux, enroulés en nattes soyeuses autour de sa tête — portait une veste sans manches qui laissait voir sa chemise froncée et brodée au col, toute couverte de colliers de pièces de monnaie d'or et d'argent. Ces colliers où s'étalent les *ïirmeliks*[1], les ducats d'Autriche, les carbovanz russes, sont, de temps immémorial, un des luxes des paysannes serbes. Mais chez ce peuple héroïque l'amour de la patrie domine tous les autres sentiments, même celui d'une innocente coquetterie chez les femmes. Lorsque éclata la guerre de l'indépendance, le pays manquait d'argent pour subvenir aux frais de la guerre. Les femmes donnèrent à l'envi leurs colliers, qui servirent à payer les armes avec lesquelles leurs époux et leurs frères combattaient. Pendant les premières années de la guerre de 1804 à 1810, la Serbie n'eut, pour ainsi dire, pas d'autre monnaie.

Golumbacz, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

J'allais oublier le personnage le plus amusant du cercle, un long Juif enveloppé d'une longue redingote graisseuse, serrée au-dessus des hanches par une vieille cravate de soie noire. Deux longues mèches de cheveux pendaient le long de ses oreilles que recouvrait un chapeau de gentleman. Un sac de nuit dans chaque main, il allait de côté et d'autre, quêtant un endroit favorable où il pût s'établir avec son bagage, et ne rencontrant sur son passage que des railleries

1. Pièces turques de vingt piastres ; de *ïirmi*, vingt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou des rebuffades. Les soldats autrichiens lui lançaient des bouffées de tabac à la figure; les commères hongroises lui riaient au nez; l'aventurière française secoua d'un air offensé son manteau, qu'il avait frôlé en passant; les deux Serbes firent le signe de la croix quand il passa devant elles, et le vieux Turc, le voyant s'approcher de sa compagne, brandit son tchibouk d'un air menaçant. Le Juif, à toutes ces marques de dédain ou de dégoût, répondait par d'humbles révérences et des sourires complaisants. J'eus pitié du pauvre paria, et me reculant à un bout de ma malle, qui me servait de divan, je lui fis signe de prendre place à l'autre extrémité. Il me regarda, colla d'un mouvement convulsif ses deux sacs de voyage contre ses flancs, me salua, et courbant sa longne échine, s'élança à travers la foule, gagna la porte et disparut. Le malheureux! Ma prévenance lui avait paru cacher un piége, et plus dangereuse que l'impertinence et la brutalité des autres.

Je montai sur le pont, non pour le suivre, mais pour échapper aux senteurs désagréables de cette salle encombrée.

Nous venions de dépasser Grodska, gros village serbe près duquel les Impériaux, sous le commandement de Wallis, furent défaits par les Turcs en 1739: défaite qui fut suivie bientôt de la prise et du traité de paix de Belgrade. Les vastes collines aux flancs desquelles le village est suspendu, couronnées par un cimetière que surmonte une forêt de croix, commencent à disparaître à l'horizon, et bientôt nous arrivons à Semendria (*Smederevo*), ancienne capitale de la Serbie au temps des *despotes*. La forteresse de Semendria, bâtie en 1433, par George Brankovitch, le dernier despote serbe, est superbe comme décoration. S'avançant comme un promontoire jusqu'au milieu du fleuve, très-large en cet endroit, elle présente de face au courant un rempart et une haute muraille crénelée, sur laquelle se dressent vingt-sept tours carrées. Le côté que regarde la rive autrichienne n'a que deux tours moins hautes, et à l'angle un donjon. Par-dessus la double enceinte du rempart et de la muraille, on aperçoit d'autres tours. Une seule porte basse donne entrée sur une berge sablonneuse où quelques soldats sont accroupis. Les tours sont fendues, les créneaux édentés, et tout cela n'a que juste le degré de solidité nécessaire à une décoration. Deux barques, l'une chargée de foin, l'autre de promeneurs, composent pour le moment toute la marine de cette place forte. La ville jadis capitale, aujourd'hui simple chef-lieu d'un des dix-sept départements de la Serbie, s'étend au pied d'un coteau assez élevé, qui pourrait, à la rigueur, prétendre au titre de montagne. Les pentes en sont couvertes d'arbres fruitiers, et principalement de pruniers, dont les fruits distillés produisent la *slivovitza*, si chère au paysan serbe. Depuis Grodska jusqu'à la Morava, on rencontre partout sur les hauteurs ces luxuriants vergers alternant avec des vignobles, dont la tradition attribue la plantation à l'empereur Probus lui-même, et qui produisent d'excellent vin. Ces crus, avec ceux de Joupa et de Negotine, sont réputés les meilleurs de la Serbie.

Nous n'avons rien aperçu de la ville, qui nous est masquée entièrement par la forteresse; mais à peine avons-nous dépassé le dernier donjon, que nous voyons s'ouvrir devant nous une vallée verdoyante, qui débouche perpendiculaire dans le Danube. C'est la vallée de la Morava, la plus riche et la plus populeuse de la Serbie. Deux autres contrées seulement lui sont comparables pour la fertilité du sol et l'abondance des produits : ce sont les vallées de la Matchva, entre la Drina et la Save, et de la Kraina sur les bords du Timok. La Morava (formée de deux affluents, la Morava serbe et la Morava bulgare, qui se réunissent un peu au-dessous de Krouchevatz) traverse la Serbie, qu'elle coupe en deux parties à peu près égales, l'une orientale, l'autre occidentale, et finit dans le Danube entre Semendria et Pojarévatz, le Passarovitz des Occidentaux, où se conclut en 1718 une paix célèbre entre la Turquie et l'Autriche.

A la hauteur de cette dernière ville, le Danube se divise en deux grands bras, coupés chacun par une multitude de petites îles

> Qui, partageant son cours en diverses manières,
> D'une rivière seule y forme vingt rivières.

Ces îles servent de refuge à de nombreuses bandes d'oiseaux aquatiques qui s'envolent à notre approche.

Un peu avant Basiach, le fleuve recommence ses capricieux méandres, et oblique tantôt à droite, tantôt à gauche, comme s'il ne savait plus de quel côté se diriger. Repoussé et contenu par des hauteurs qui dominent la rive droite, il fait une pointe très-décidée vers la Hongrie, où les collines moins élevées s'écartent tout à coup comme pour laisser arriver jusqu'à lui le chemin de fer de Temesvar, lequel se trouve en ligne droite avec la pointe tracée par le fleuve. Nous sommes à Basiach.

XXXIX

DE BASIACH A ORSOVA.

Rama. — Un marin-cicerone. — Golubacz et son héros Borutchaous. — L'histoire et la légende. — L'antre aux cousins. — La caverne de Veterani. — Tours et détours. — Iutz. — Le défilé de Cazan.

C'est à Basiach que s'arrête actuellement le chemin de fer qui fait communiquer l'Occident avec le bas Danube. Cette voie est beaucoup plus rapide que celle du fleuve. Les bateaux accélérés qui partent deux fois par semaine de Pesth pour Basiach en correspondance avec la ligne de Londres et de Paris à Constantinople par Kustendjé, mettent vingt-quatre heures pour parcourir cette distance que la locomotive franchit en moins de douze heures. A la remonte, la différence est bien plus sensible encore.

Plus tard la ligne ferrée de Vienne à Basiach doit être prolongée jusqu'à Orsova où elle se reliera aux chemins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de fer valaques, lesquels, malheureusement, n'existent encore qu'à l'état de projet. Si jamais ils s'achèvent, il ne faudra pas plus de soixante-douze heures pour franchir les six à sept cents lieues qui séparent Paris de Bucharest.

Tout ce que l'on aperçoit de Basiach, c'est une hôtellerie dont la façade regarde le fleuve, puis la gare des dégagements qui s'étend à gauche et à droite, parallèlement à la grande route de Szechenyi, à l'abri de mamelons boisés qui s'arc-boutent en contre-forts. Le paysage est triste. Le cap qui s'avance vis-à-vis de Basiach, sur la rive serbe, inégal, tourmenté, projette au-dessus de l'eau un massif de rochers rougeâtres recouvert d'une terre sablonneuse où s'étalent de belles nappes de bruyères roses. A un coude brusque du Danube, s'avance, comme pour lui barrer le passage, un écueil portant les ruines, encore imposantes, d'un ancien château fort que couronne un donjon très-élevé. « C'est Rama », me dit un vieux marin, qui depuis 1835 navigue sur le Danube et qui connaît à fond l'histoire de sa navigation encouragée à regret d'abord par l'Autriche et vue d'un mauvais œil par la Turquie. Malheureusement ou heureusement, l'histoire et la légende sont tellement mêlées dans ses récits qu'il est parfois bien difficile de distinguer l'une de l'autre. De plus il est Italien, et à ce titre, comme toute la contrée abonde en souvenirs romains, il se considère ici comme dans sa patrie, et se croit obligé de m'en faire les honneurs. Son enthousiasme ne tarit pas. Je m'en défie un peu, mais il ne me déplaît pas autrement. S'il est permis de médire parfois de son pays quand on y est, il est mieux encore de le défendre et de le glorifier quand on en est loin.

A Golumbacz, il me montre une admirable ruine, la plus belle des bords du Danube. Qu'on se figure une pyramide de rochers nus sortant du lit du fleuve et sur laquelle s'entassent de la base au sommet une succession de tours et de donjons reliés entre eux par des chemins couverts et des remparts crénelés, jusqu'à l'extrême pointe couronnée par une tour ronde gigantesque. Du pied de cette tour un des côtés de la pyramide descend jusque dans le fleuve par des degrés de rochers à pic. Une barque mâtée, d'une assez grande dimension, abritée par une échancrure du roc, disparaît dans l'ensemble imposant de ces constructions et de la masse de granit qui les porte. Murailles et rochers, d'une belle teinte rougeâtre uniforme à ce point qu'on les croirait le même bloc, se détachent d'une encoignure de la montagne boisée et coupée par d'énormes crevasses.

Golumbacz a aussi sa légende. Le héros de cette légende est un certain Borutchaous, Valaque de naissance, brigand de profession, lequel vint il y a quelque cent trente ou cent quarante ans s'établir dans ces ruines, encore habitables à cette époque.

La forteresse romaine, transformée en couvent par des moines après l'invasion des Barbares, avait été si solidement construite, que les Turcs eux-mêmes — grands démolisseurs, comme on sait — n'avaient pu entièrement la détruire. Plusieurs salles qui n'existent plus aujourd'hui — car le temps cause plus de ravages encore que les hommes — étaient encore debout. C'est là que Borutchaous vint s'établir avec ses hommes, comme des vautours dans leur aire. Si les toits du château le protégeaient mal, lui et ses compagnons, contre les intempéries des saisons, ses murailles le mettaient à l'abri de toute surprise, de toute attaque extérieure, et c'est tout ce qu'il lui fallait. Car il avait souvent maille à partir avec ses voisins, ne vivant que de combats et de rapines, faisant de continuelles razzias dans la plaine, forçant les habitants des campagnes à dix lieues à la ronde à lui payer tribut, rançonnant les barques qui montaient ou descendaient le fleuve, car chez lui le brigand était doublé de pirate. Il prenait le titre de roi : aussi l'était-il, roi sur la terre, roi sur les eaux. On envoya contre lui des armées; aucune ne put le vaincre, et il mourut tranquillement dans son lit, plein de gloire et d'années, laissant, comme Alexandre, son empire *au plus digne*. Le plus digne se laissa prendre: fut-ce par un capidgi turc ou par un caporal autrichien, l'histoire ne le dit pas; et la légende elle-même, qui ne tarit pas sur les exploits de Borutchaous, est muette sur le compte de ses successeurs.

Les accidents et les phénomènes naturels de la rive gauche du fleuve ont donné lieu également à une foule de récits merveilleux. Là les rochers sont crevassés de larges cavernes que le fleuve a creusées dans ses jours de colère. L'une de ces cavernes appelée le *Mückenhölle*, « le Trou des Cousins, » est célèbre dans les contes populaires. C'est là, dit-on, que saint Georges, vainqueur du fameux dragon, abandonna le corps du monstre. Le cadavre putréfié donna naissance à des légions de cousins, qui, chaque année, vers le mois de juin s'échappent du fond de la caverne et se répandent dans la campagne où ils dévorent bêtes et gens. En vain, pour se préserver du fléau, a-t-on cherché à boucher l'entrée de la grotte; aucune maçonnerie n'a pu tenir contre les assauts de ces insectes endiablés, et mortier et briques ont été aussitôt réduits en pussière.

Un peu plus loin, s'ouvre dans les rochers une autre caverne qui porte un nom glorieux dans l'histoire des luttes de l'Autriche contre la Turquie, le nom de Vétérani, général italien au service de l'empire. Une poignée de braves qu'il avait logés dans cette forteresse naturelle y tint longtemps en échec plusieurs milliers d'Arnautes et d'Osmanlis.

En aval de ce site légendaire, le Danube se jette tantôt à gauche tantôt à droite comme s'il ne savait s'il veut remonter brusquement au nord ou descendre directement au midi; il décrit de brusques zigzags en se brisant avec bruit aux promontoires qui le repoussent et le contiennent. Ces promontoires affectent la forme pyramidale et leurs assises tombent obliquement. Les hauts sommets sont couverts de bois; et aussi, autant qu'on peut en juger dans une course rapide, les montagnes de la rive turque dominent celles de la rive hongroise. Mais des deux côtés ces montagnes ne sont que comme

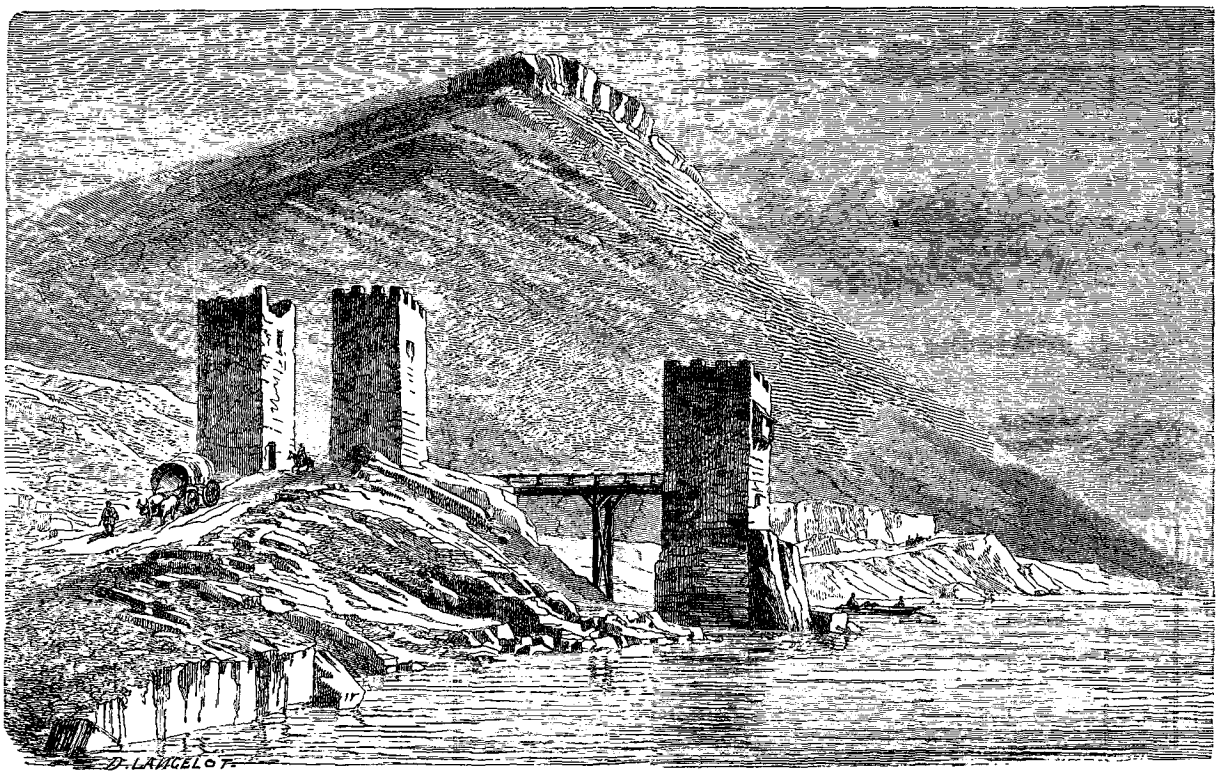
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des soubassements portant d'autres degrés plus élevés et dans lesquels les géologues voient les piliers d'une digue gigantesque, que le fleuve a dû battre pendant bien des siècles, avant de se frayer à travers ses assises un étroit et sinueux chenal.

« Voici le défilé de Cazan, me dit le matelot italien, vous allez voir des travaux romains! » Au premier coup d'œil jeté sur le fleuve on eût pu croire que nous étions au milieu d'un lac de forme triangulaire très-allongée et que nous nous dirigions vers la pointe extrême placée devant nous. Ces rives ont des pentes rigides et régulières couvertes de bois sombres que perce de temps en temps une crête de rocher. A gauche des broussailles cachent les bords, à droite des rochers semés au hasard, comme s'ils avaient été secoués des sommets, les hérissent et les obstruent. En avançant on distingue deux parois opposées de l'ouverture dont la pente très-régulière et roide dessine un V majuscule. (Voy. la grav., p. 81.) Les contre-forts sont si rapprochés, qu'il me semblait impossible que le bateau passât entre les deux. Toute blanche et perpendiculaire, une masse de rochers ferme l'ouverture comme un mur.

La solitude était complète : le paysage a gardé un caractère si primitif et si vierge de tout travail humain, qu'on peut vraiment croire qu'on y passe le premier et éprouver la double émotion de la découverte et de l'inconnu.

Telles furent du moins mes impressions en franchissant cette gorge magnifique et elles durèrent longtemps. Je ne connais rien de plus beau que ce grand fleuve; je l'ai vu pendant douze cents kilomètres se précipiter et se répandre en minant ou noyant tout ce qu'il approche, et je le vois ici bouillonner et rugir entre des parois rocheuses dont les masses inébranlables pouvaient seules le dompter.



Vue de Iutz, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

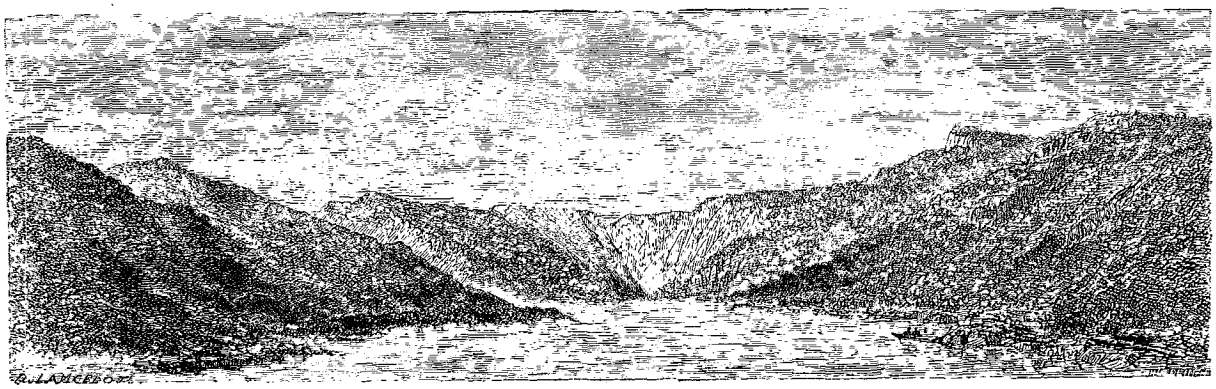
A Iutz, petite station avant Cazan, mon attention fut attirée par la vue de deux grosses tours carrées, entre lesquelles passe la route de Drenkova à Orsova. L'une de ces tours, la plus rapprochée de nous, communiquait par un pont de bois avec une troisième tour, plantée dans le lit même du fleuve, et garnie au sommet d'une logette en encorbellement avec mâchicoulis : dans cette logette, un factionnaire autrichien faisait le guet.

Notre paquebot filant avec une vitesse de douze nœuds à l'heure, je n'avais rien pu saisir dans la construction de ces tours qui m'indiquât d'une manière précise leur âge; cependant, je faisais à part moi cette remarque, que leur position en embuscade sur le fleuve et à cheval sur le chemin, leur donnait un caractère de guet-apens avec préméditation assez féodal.

LANCELOT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée du défilé de Cazan. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XL

SUITE DE BASIACH A ORSOVA.

La route du comte Szechenyi et le chemin de Trajrn. — Explications, insinuations et réclamations de sior Nicolo.

Devant les masses de granit à travers lesquelles m'emportent les flots désordonnés du Danube, une pensée d'admiration est due au génie de l'homme qui a vaincu la force de résistance inerte et la force folle de la nature. N'est-ce pas une chose merveilleuse aussi que cette voie, qui court tout le long de la rive gauche, conquise en partie sur le roc, en partie sur l'eau, tantôt suspendue aux flancs mêmes de la montagne, tantôt étagée sur des blocs détachés de la masse et rejetés dans le lit du fleuve? C'est la fameuse route de Drenkova à Orsova, construite par le comte Szechenyi, et grâce à laquelle le service de la Compagnie du Danube n'est jamais interrompu, même à l'époque des plus basses eaux, lorsque le Danube cesse d'être accessible non-seulement aux steamers ordinaires, mais même aux simples barques conduites par des rameurs. Les voyageurs en sont quittes pour quitter le bateau à Drenkova et monter dans des diligences qui les transportent eux et leurs bagages à Orsova, où ils se rembarquent de nouveau. C'est en 1857 qu'a été achevée cette route, qui peut rivaliser avec les grandes créations des Romains.

Mais Nicolo, mon matelot italien, n'est pas de cet avis. Aucune œuvre moderne, à son avis, ne saurait surpasser, ni même égaler les travaux gigantesques du peuple-roi.

« Eh! signor, me crie-t-il, avec une sorte d'impatience, en détournant encore une fois mon attention de la rive gauche pour me montrer sur le bord opposé le chemin de halage tracé par les soldats de Trajan, ceux qui ont creusé ce chemin sans points d'appui, n'avaient pas la vapeur pour les transporter ou pour forer la pierre, ni la poudre pour fendre les lourdes assises du roc, et les précipiter dans le fleuve. Ils ne savaient pas se faire obéir de la force aveugle, la contenir et la diriger; mais ils étaient eux-mêmes une force intelligente. Réfléchissez un peu à ce qu'ont fait et nous ont laissé les anciens, comparez la faiblesse de leurs moyens et la grandeur de leurs œuvres. Pour moi à force d'y songer, chaque fois qu'il m'arrive de passer devant ce chemin, il me semble que j'y ai vu travailler comme j'ai vu travailler à la route nouvelle. D'abord il a fallu prendre pied sur cette muraille, qui, à certains endroits, descend aussi profondément au-dessous du niveau du fleuve qu'elle s'élève au-dessus, et pour cela on a dû établir un échafaudage qui permît au hardi travailleur d'attaquer le roc sans se préoccuper de son point d'appui. J'ai entendu souvent à bord des savants raisonner là-dessus. Ils prétendaient que les entailles encore visibles et régulièrement espacées dans une largeur considérable avaient servi à soutenir les culées d'un pont: erreur! Jamais pont n'eut une telle largeur. C'étaient tout simplement les mortaises où venaient s'engager les poutres destinées à supporter le plancher provisoire. Le courant eût balayé comme brins de paille les lourdes barques qu'il eût fallu amonceler pour porter les premiers tra-

1. Suite. — Voy. . III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vailleurs. Si vous pouviez voir cela de près, comme je l'ai vu maintes fois, vous admireriez comme le parement est régulier et lisse, comme le sol est nivelé et quelle fière courbe décrit le surplomb. On a pensé à tout. De place en place un escalier descend au niveau du fleuve et permet d'y puiser; des bornes d'achoppement ont été ménagées. Je ne sais pas si l'on se rend bien compte du temps qu'a exigé l'exécution d'un tel travail; ce serait à valoir en plus : car ceux qui l'ont exécuté n'avaient pour outils que le pic du mineur; ils étaient loin de chez eux, et étaient souvent obligés de quitter la pioche pour l'épée. Que n'auraient-ils pas fait, s'ils avaient eu à leur disposition les puissants auxiliaires que le génie de tant de générations a créés depuis? Ce n'est pas, ajoutait-il, que je veuille déprécier les travaux des modernes. J'ai vu souvent le *grand comte*, comme ils l'appellent, dirigeant ses ingénieurs et leurs armées d'ouvriers. Si on l'eût laissé faire — car c'est au fleuve surtout qu'il en voulait — il l'eût nivelé et rendu facile comme la route. Avec la vapeur et la mine, c'était un jeu. Mais il avait contre lui la Turquie qui ne comprenait pas le but ni la portée de l'entreprise, et l'Autriche qui le comprenait trop. Ceux de mon pays admirent les hommes comme Szechenyi. Mais il ne faudrait pas oublier que si, grâce à lui, la civilisation moderne a pénétré jusque dans ces lointaines contrées, c'est que déjà le monde romain s'y était frayé un passage. Le génie de Rome n'a pas seulement jeté des ponts et creusé des chemins; il a labouré les esprits; le sillon est encore assez profond pour que les idées modernes y germent. »

A cela, le *sior* Nicolo, continuant à broder son thème favori, ajoutait beaucoup d'autres choses sur ce qu'on pourrait faire aujourd'hui avec les ressources de l'art moderne, disant à quoi les anciens employaient leurs forces, à quoi nous devrions occuper les nôtres. Je ne pouvais que l'en croire sur parole quant aux choses qu'il m'avait rapportées et qu'il disait avoir vues. Pour ce qui est de sa conclusion, sous forme d'insinuation, je n'avais garde de vouloir la discuter, au risque de froisser ses convictions, et de renouveler avec un tel fanatique de l'antiquité la vieille querelle des anciens et des modernes. D'ailleurs je me trouvais d'accord avec lui sur beaucoup de points, notamment sur celui-ci, que l'on ne doit pas mesurer la grandeur des peuples, ni celle des hommes d'après les forces dont ils disposent, mais d'après le but auquel ils tendent. Ce qui ne veut pas dire que même, sous ce point de vue, la comparaison fût tout à fait à l'avantage des anciens.

C'est sur ce chemin de halage, quelques milles en amont d'Orsova, que se trouve la fameuse *table de Trajan*, si souvent décrite par les voyageurs qu'il serait superflu d'en parler longuement ici. Un éboulement de roches assez récent, je crois, en a un peu défiguré l'aspect général; car, autant que j'en puis juger à la distance où nous sommes, je ne retrouve plus la tablette telle que je l'ai vue figurée dans d'anciens dessins. Elle occupe une encoignure qui sert souvent d'abri et de campement à des pêcheurs serbes, et c'est à peine si l'on distingue aujourd'hui, noircie par la fumée de leurs feux, l'inscription commémorative de la première campagne de Trajan en Dacie (103 ap. J. C.).

IMP. COES. D. NERVOE.
FILIUS. NERVA. TRAJANUS.
GERM. PONT. MAX.[1]

Au-dessus de cette inscription l'on voit ou plutôt l'on voyait gravée la figure de deux dauphins, la queue enroulée, et entourant l'aigle romaine. D'autres ont cru voir, au lieu de l'aigle, deux Victoires, ou deux Génies ailés; encore quelques années et les archéologues, d'accord, n'y verront plus rien. Il serait intéressant de savoir si cette tablette est rapportée ou si elle a été taillée sur place dans le rocher. Tous les auteurs que j'ai consultés sont muets sur ce point. On ne s'avise jamais de tout!

Cependant nous avons franchi la grande chaîne qui prend naissance en Pologne sous le nom de Carpathes et finit aux Balkans dans la Turquie d'Europe, après avoir décrit la figure d'un S majuscule que le Danube coupe par le milieu. Nous entrons dans le quatrième bassin du fleuve, et bientôt nous voyons poindre à notre gauche les maisons blanches d'Orsova.

XLI

ORSOVA.

L'ancien et le nouvel Orsova. — La ville autrichienne et la forteresse turque. — Un pacha de la Réforme. — Souvenir de la Restauration. — Boutade d'un voyageur hellène. — Paysage au clair de lune. — Un poste élevé difficile à prendre. — Négociation malheureuse avec une sentinelle. — Un mauvais coup manqué. — Un miracle.

Orsova (*Alt-Orsova*, « le Vieil-Orsova, » par opposition au Nouvel-Orsova, dont nous parlerons tout à l'heure) est la dernière station des bateaux à vapeur sur la rive autrichienne. A quelques kilomètres au-dessous, après qu'on a franchi la petite rivière Tcherna qui coule des dernières ramifications des Carpathes, commence la frontière valaque. A partir de là, le fleuve coule entièrement dans l'empire turc, si toutefois la Moldo-Valachie qu'il continue à longer à gauche jusqu'à la mer Noire comme un immense chemin de ronde (l'expression est de M. Saint-Marc Girardin), et la Serbie, qu'il n'abandonne qu'au confluent du Timok, peuvent être considérées comme faisant partie de l'empire turc.

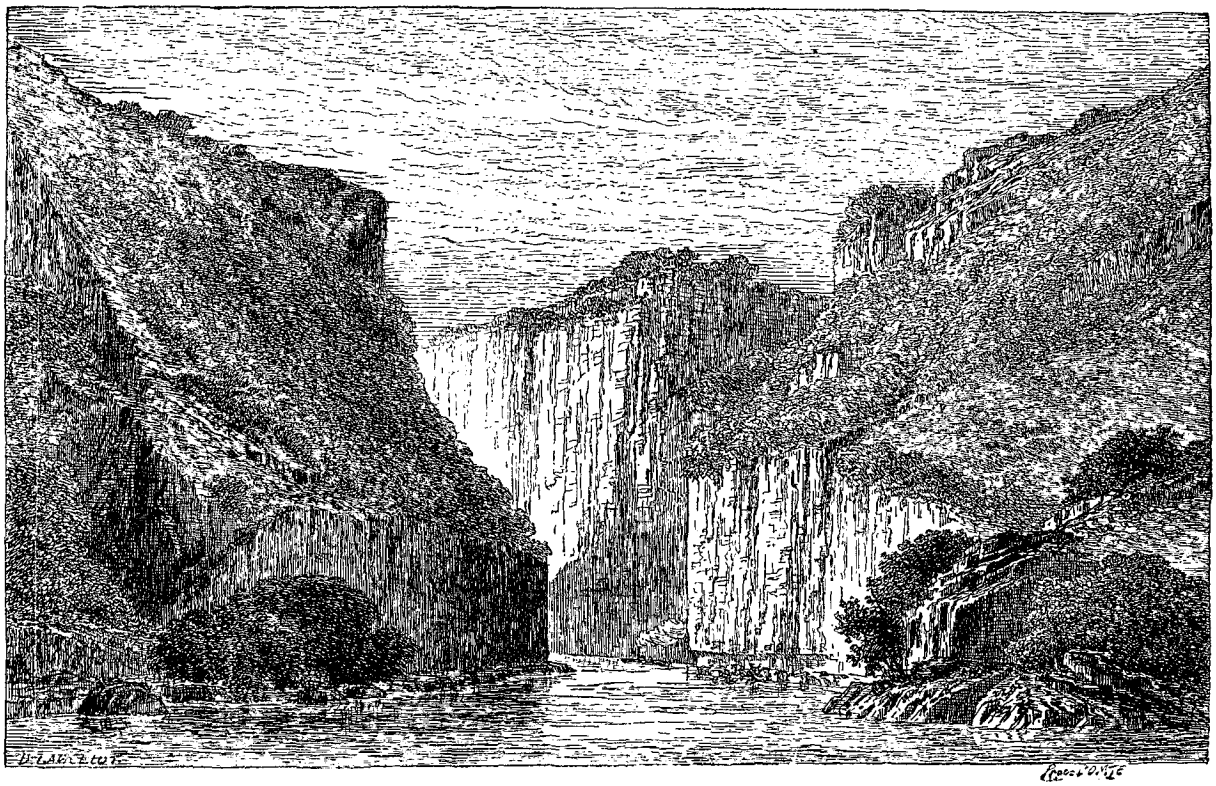
En sa qualité de place frontière, Orsova, quoique simple bourg de quinze cents à deux mille habitants, jouit d'une foule d'avantages qui manquent à des villes beaucoup plus populeuses. Il y a une garnison fournie par le 14e régiment-frontière, composé entièrement de Valaques, un bureau de police, un office de douane, — deux signes de civilisation! Aussi, à peine arrivé, qu'il séjourne ou continue sa route, le voyageur doit descendre à terre, ouvrir ses malles, exhiber son passeport, y faire apposer le visa de l'autorité. On en a pour deux heures au moins à la montée; à la descente,

1. « Nerva Trajan le Germanique, pontife souverain, fils du divin Nerva, César, empereur. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand on ne fait que sortir du territoire autrichien, les formalités sont moins nombreuses et moins longues. Par une exception rare, que je suis d'autant plus heureux de constater, je trouvai parmi les employés de la police d'Orsova, les seuls à qui j'eus affaire, des gens polis, expéditifs. En moins d'une demi-heure, j'étais en règle avec l'autorité, et j'étais installé à l'hôtel, en compagnie d'un jeune gentleman dont j'avais fait la connaissance au bureau des passe-ports, à la suite d'un de ces légers accidents de voyage qui rapprochent tout naturellement des hommes demeurés jusque-là étrangers les uns aux autres. Il se rendait comme moi à Bucharest, nous devions reprendre le bateau le lendemain jusqu'à Giurgevo, et en attendant, nous nous promettions de visiter ensemble Orsova.

C'est, comme je l'ai dit, un simple bourg assez étendu, et qui pourra devenir une ville importante lorsque la navigation du Danube aura pris toute son extension, et que la frontière d'Autriche ne sera plus une barrière, mais un marché et un entrepôt. Il n'a de remarquable aujourd'hui que sa situation et le paysage qui l'entoure. En suivant le long des quais le cours du Danube, l'on arrive bientôt près d'un grand bâtiment qui ressemble à un caravanséraï, et qui sert de magasin de dépôt pour les marchandises, et, à l'occasion, de lazaret. En face, au milieu du fleuve, entouré d'un cercle de hautes montagnes, le Nouvel-Orsova, ou, comme l'appellent les Turcs, « la citadelle de l'Ile » (*Ada kalè*), dresse son ancienne forteresse dont les remparts percés de meurtrières baignent leurs pieds



Falaises du défilé de Kasan. — Dessin de Lancelot.

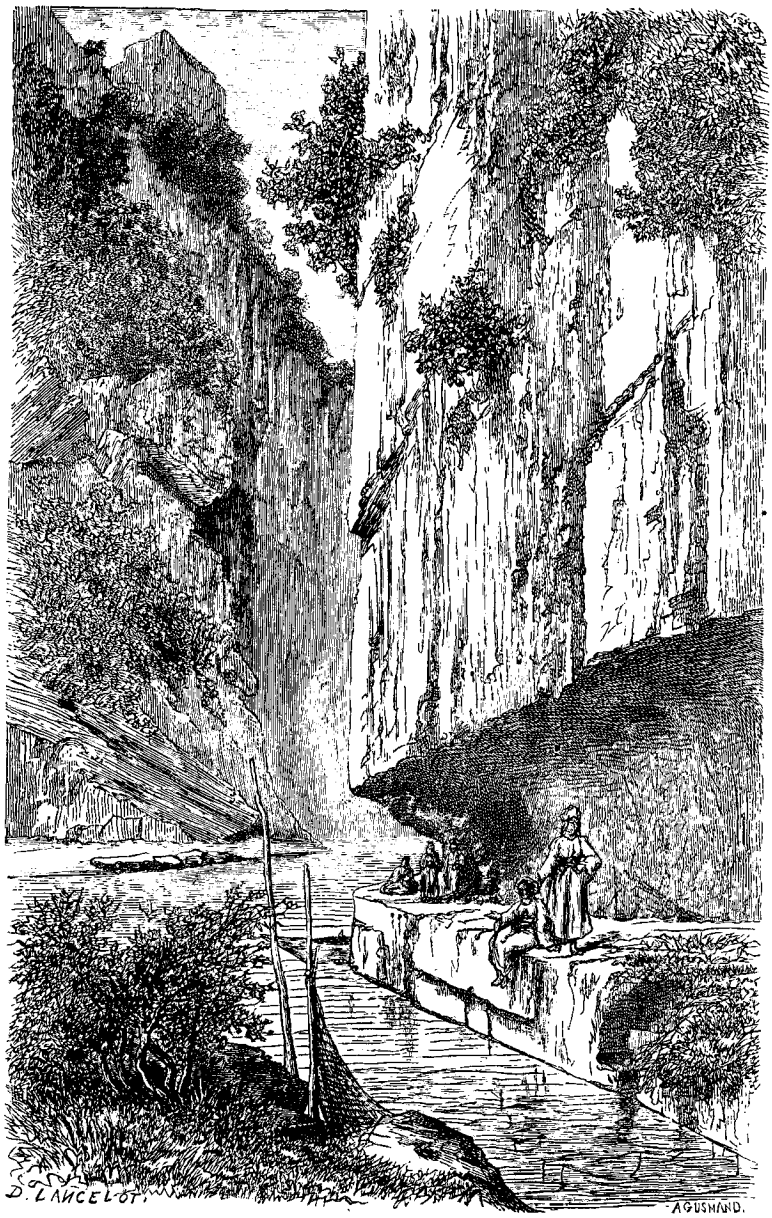
dans le Danube. Deux tours massives, une maison de bonne apparence et l'élégant minaret de sa mosquée, entourés d'un vert massif de pruniers les surmontent. Sous le ciel étincelant, rayé de longs nuages qu'empourpre le soleil couchant reflété par les lames mouvantes du fleuve, cette île est d'un aspect charmant et mystérieux. Au milieu du canal qui la sépare d'un fort touchant presque à la rive droite, une barque s'agite, se dirige vers nous, approche et présente à nos yeux deux passagers; au seul aspect de leur embarcation, *un caïque à quatre paires*, comme on dit à Constantinople, on reconnaît en eux des personnages d'importance. L'un superbement vêtu du riche costume des Osmanlis, et dont la ceinture est chargée d'armes brillantes, est accroupi avec majesté sur un tapis étalé au fond du caïque; l'autre est assis à califourchon sur une chaise de bois blanc toute dépaillée; il porte en arrière, découvrant un profil busqué, le fez rouge à gland bleu surmonté de la plaque de cuivre, signe distinctif des militaires, et la tunique moderne serrée par un ceinturon soutenant un sabre de cavalerie. Ils abordent : le Turc au brillant costume, à la tournure martiale, saute à terre, donne des ordres aux rameurs, et s'achemine vers la ville d'un pas lent et grave; l'autre le suit avec une contenance embarrassée, le cou tendu en avant, le dos voûté, les jambes trébuchantes, tenant des deux mains son grand sabre qu'il porte devant lui comme un danseur de corde son balancier. Au moment où je signalais la barque au large, j'avais entendu dire que c'était le caïque du pacha d'Orsova. A la bonne heure ! voilà un digne Turc qui avait voulu rester fidèle au costume de ses pères, et qui le porte vaillamment, ma

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

foi ! J'admire sa belle prestance, et je ris de la piteuse mine et du costume moderne de l'officier subalterne qui le suit. Mais, ô surprise ! j'apprends bientôt que celui-ci, le personnage au fez, est précisément le pacha, et que celui qui marche devant n'est que son *kavas* (ordonnance). J'ai pris le maître pour le valet et le valet pour le maître. La méprise est possible, même ailleurs qu'en Turquie.

Nous sommes accostés plusieurs fois durant notre promenade par des Tsiganes, hommes, femmes ou enfants, qui nous demandent l'aumône. Leur voix a un accent étrange; on dirait du bourdonnement des cordes d'un violoncelle. Ils sont déguenillés au delà de toute description; pourtant leurs guenilles, empruntées aux costumes hongrois, valaque, allemand, trahissent un goût très-prononcé pour la parure, chez les femmes, s'entend; car de parure, voire de vêtement, les hommes ne s'en soucient guère.

Seule une jeune fille de douze ans, offre un type de physionomie remarquable; véritable Indoue à la peau d'ambre, elle est charmante avec ses yeux noirs et veloutés, un peu bridés, relevés vers les tempes, et sa chevelure épaisse et crépue, dont les tresses son entremêlées de chapelets et de monnaies d'argent. J'eus le malheur de me laisser toucher par ses supplications, et aussitôt, comme par enchantement, de toutes les ruelles, de toutes les encoignures surgit une nuée d'autres mendiants qui nous assourdirent de leurs clameurs. L'Anglais contempla quelque temps sans sourciller cette scène de Callot, puis se tournant brusquement vers moi, comme si elle l'avait mis en appétit : « Allons souper, » me dit-il.



Chemin de halage dit de Trajan. — Dessin de Lancelot.

Un jour,— j'ai retenu cette anecdote des temps de ma première enfance,— le roi Charles X, se promenant dans Paris, fut surpris de voir la plupart des maisons surmontées d'une plaque peinte portant ces deux initiales : A. M. C'était peu après la fondation de la Compagnie d'assurances mutuelles. Le monarque, dont l'esprit, à cette époque de sa vie, inclinait volontiers aux choses religieuses, s'imagina que les habitants de sa bonne ville avaient mis leurs maisons sous la protection de la sainte Vierge (*Ave Maria*), et il se félicitait tout haut devant ceux qui l'accompagnaient de ce retour aux saines doctrines : « Ah ! sire, dit l'un d'eux, il m'est pénible d'être obligé de détruire une illusion douce au cœur de Votre Majesté. Ces deux initiales ont une signification bien éloignée de celle que le roi leur attribue; elles désignent une institution qui, malheureusement, fait de grands progrès dans le royaume, et menace à la fois le trône et l'autel.

— Comment? dit le roi.

— Sans doute, sire : A. M., c'est-à-dire Enseignement mutuel.

— Ah ! fit le roi en soupirant, vous avez raison ! »

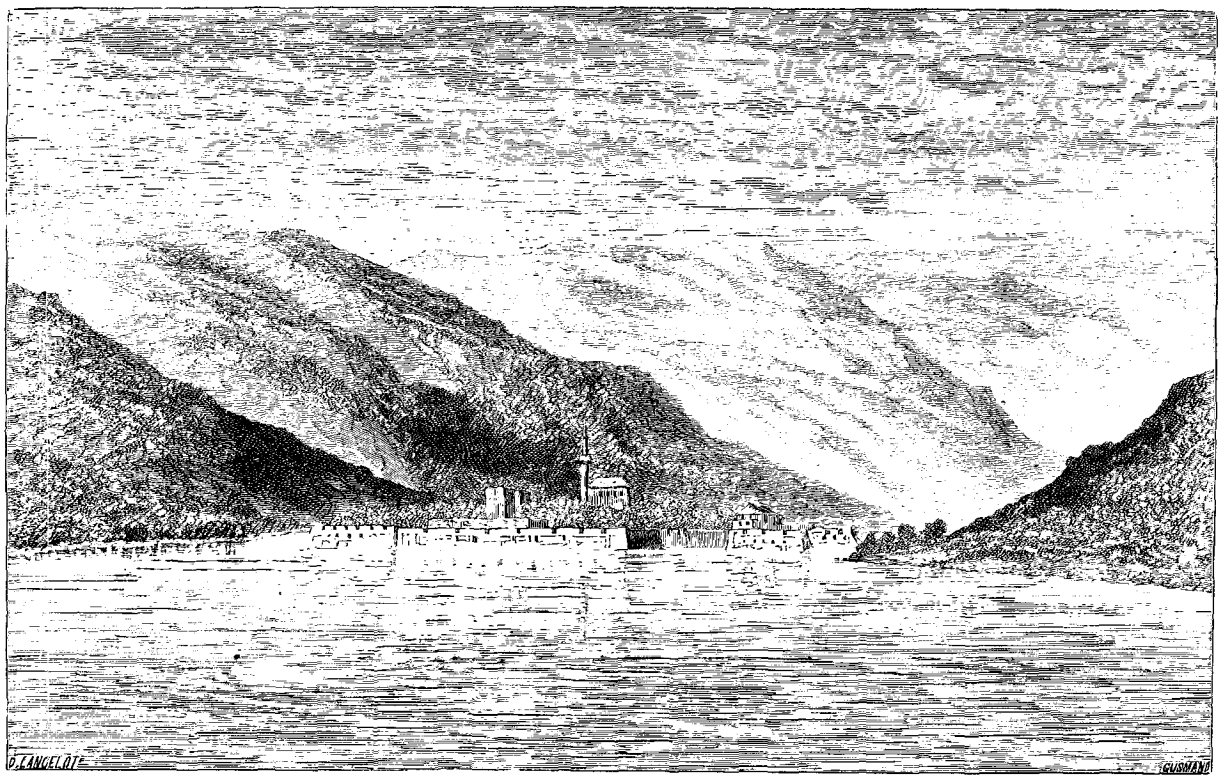
A Orsova également, vous ne sauriez faire un pas dans la rue sans voir surgir devant vous ces deux lettres fatidiques : K. K. (*Kaiserlich-Kœniglich*, « Impérial-Royal »). La légende des drapeaux, les shakos des soldats, les affiches placardées aux murs, tous les édifices publics, jusqu'aux simples guérites, tout ce qui a ou affecte un caractère ou une destination officielle, revêt comme une flamboyante étiquette les deux majuscules augustes. C'est l'impériale-royale maison du gouverneur, l'impérial-royal bureau des passe-ports, l'impérial-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

royale office des douanes, des tabacs, etc. Heureux encore quand il ne s'y joint pas une troisième qualification en *al*, comme *ducal* ou *archiducal*. Mon voyageur anglais agacé par ce luxe de titres, entre dans un café d'Orsova, dont l'enseigne portait : Fournisseur de Son Altesse Impériale-Royale-Archiducale, etc. La même inscription s'étalait majestueusement sur tous les murs à l'intérieur. L'Anglais s'arrête quelque temps à la considérer, et quand le garçon s'approche de lui pour lui demander ce qu'il doit lui servir : « Servez-moi, lui répondit-il, un impérial-royal-archiducal verre d'eau. »

Après dîner, je repris ma promenade. J'étais seul cette fois ; mon compagnon, en vrai fils d'Albion, préférant le *far niente* de l'hôtellerie à l'exercice du soir. Je m'acheminai vers le quai. En face de moi, de l'autre côté du Danube, au pied d'une croupe de montagnes dont l'arête de gauche faisait premier plan à la vue de la forteresse, se montrait, dans un site ravissant, une petite bourgade serbe, affublée d'un nom turc, *Teké* (mot qui signifie couvent ou monastère). Tout ce que j'aperçois du village, est une ligne de petites maisons blanches masquées en partie par des accidents du terrain qui se relève en dunes de sable plantées de beaux massifs d'arbres. En arrière s'étend un coteau à pente douce, couvert de champs de maïs, qui se perdent dans l'orée d'une forêt touffue couronnant le sommet de la montagne. Ce village, gaiement groupé dans ce cadre de verdure et de champs bien cultivés, contraste agréablement avec les amas de huttes et les sables arides que j'ai vus plus haut.

Cependant le jour était tombé peu à peu ; l'œil ne



Forteresse d'Orsova. — Dessin de Lancelot.

pouvait plus saisir les détails du paysage, mais l'ensemble était plein de grandeur. La forteresse, isolée, se dessinait en teinte blafarde, sur un fond de vapeurs humides et bleuâtres. Le fleuve, en heurtant le pied des murailles, y traçait une ceinture de lumière mouvante, reflétant à une profondeur infinie les bastions crénelés, les tours et le minaret de la mosquée. Plus bas, il allait se perdant dans un gouffre d'ombre, au-dessus duquel se profilaient les arêtes durement déchirées de hautes montagnes. Le bruit retentissant des vagues semblait aussi cesser là où l'œil cessait de les apercevoir. Le village serbe, au contraire, paraissait plus bruyant, plus animé que tout à l'heure : les bêlements des moutons qui rentraient à l'étable en agitant leurs clochettes, les mugissements des buffles, triplées par les échos de la montagne, se mêlaient aux chants des pâtres qui semblaient s'appeler et se répondre des coteaux à la plaine. La grande voix du fleuve soutenait tous ces bruits, les unissait et les berçait dans une harmonie puissante et triste ; c'était l'hymen du soir dans sa simplicité grandiose !

Orsova avait fermé les portes de ses maisons, éteint les rares lumières qui brillaient tout à l'heure aux fenêtres. Tout dormait ou s'apprêtait à dormir ; car je venais de voir passer, regagnant leur camp, quelques femmes tsiganes bizarrement accoutrées d'une longue tunique blanche et d'écharpes frangées ; pauvres almées qui, pour quelques kreuzers, dansent et chantent chaque soir dans les bouges infects fréquentés par les matelots ! L'une d'elles portait pendu à son sein un enfant d'au moins trois ans, tout nu, dont les formes grêles, le teint

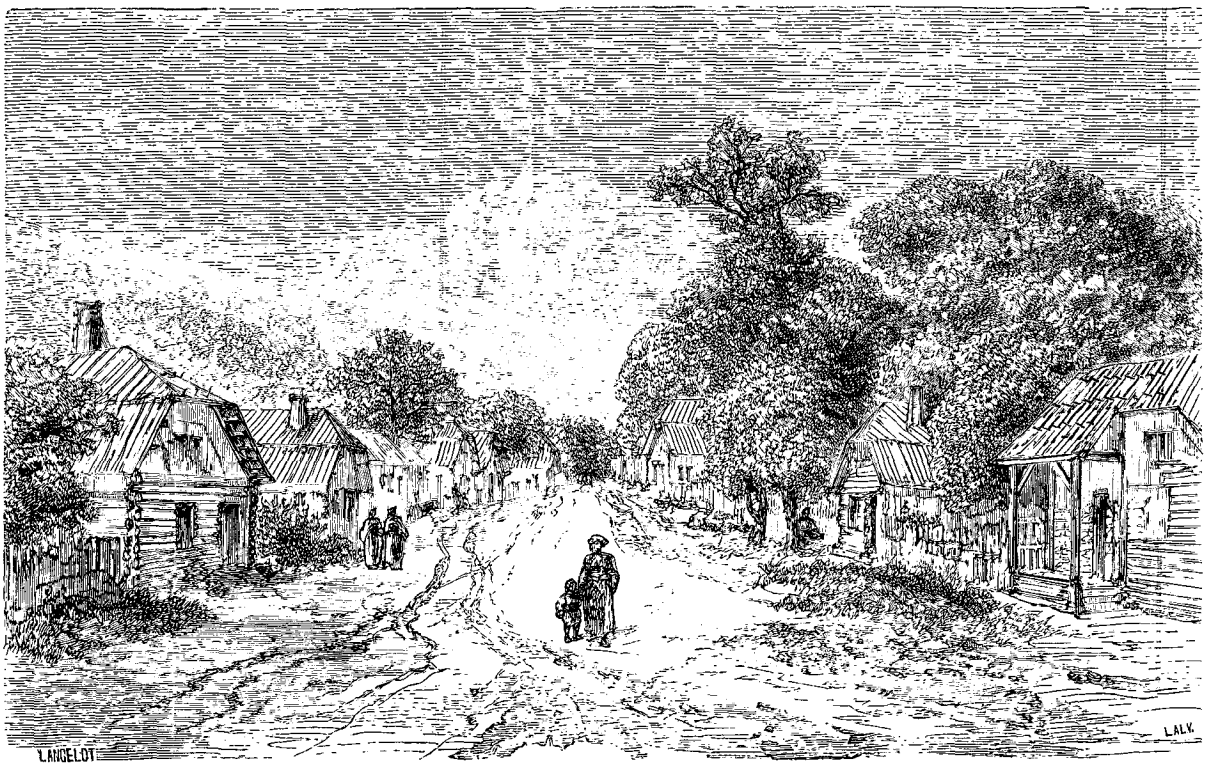
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brun, la chevelure emmêlée et les yeux effarés quand il me vit, rappelaient dans l'ombre plus le singe que l'homme.... Il était environ onze heures. La lune et les étoiles dans tout leur éclat illuminèrent le ciel et versèrent sur l'espace l'incomparable lueur argentée des astres d'Orient. Les vivantes rumeurs de la rive serbe étaient éteintes; tout mouvement avait cessé, excepté celui des flots que je n'apercevais plus qu'à une certaine distance; car à mes pieds s'étendait une large zone de brume que la lumière ne perçait pas, mais que rayaient, comme des feux follets, de nombreuses lucioles dont le doux éclair, à reflets d'or et d'émeraude, s'allumait, luisait et mourait entre chaque élan du brillant dyptère. Une voix sonore et une phrase italienne me tirèrent brusquement de ma contemplation. Mon hôte s'était approché de moi sans bruit : il était en chemise et pieds nus. « *Signor*, me dit-il avec un salut doublement prétentieux, attendu le sans gêne de sa tenue, *bisogna che rientri; questa è l'ora della febbre e dei ladroni.* » Il faut rentrer; voici l'heure de la fièvre et des voleurs. » Grand merci de l'avertissement!

Nous devions partir le lendemain matin, à neuf heures. Au soleil levant, je sautais à bas de mon lit. On a mille raisons pour mal dormir dans les hôtels de ces contrées. C'était bien autre chose, vraiment, que les coassements de grenouilles et les piqûres de cousins qui firent passer une si mauvaise nuit à Horace, tandis qu'il allait de Rome à Brindes!

«.... Mali culices ranæque palustres
Abripiunt somnos. »

Je m'habillai à la hâte et je sortis. Le paysage qui



Le bourg d'Orsova. — Dessin de Lancelot.

m'avait tant charmé le soir avait, dans la fraîcheur matinale, un attrait nouveau. Je descendis le cours du fleuve. Le bourg s'étend assez loin de ce côté, et je rencontrai, dès que j'eus dépassé les dernières maisons, un grand nombre de patrouilles et de sentinelles. Ces dernières surveillaient moins la route que le fleuve, et guettaient surtout les contrebandiers serbes et valaques. Je longeai le Nouvel-Orsova, et, à la faveur d'un éboulement de rocs que j'escaladai, je pus jeter un coup d'œil par-dessus les murs d'enceinte de la forteresse. Vu de près, l'ensemble me parut moins poétique. Néanmoins, l'aspect intérieur est curieux, surtout du côté de la rive droite; on dirait d'un immense caravancéraï composé d'une suite de salles ouvertes sur des jardins, et dont les toits sont dominés par une file de tuyaux de cheminées en briques rougeâtres, construits en forme de minarets. Dans ces salles, achevant leur nuit ou commençant leur journée, des soldats turcs dormaient.

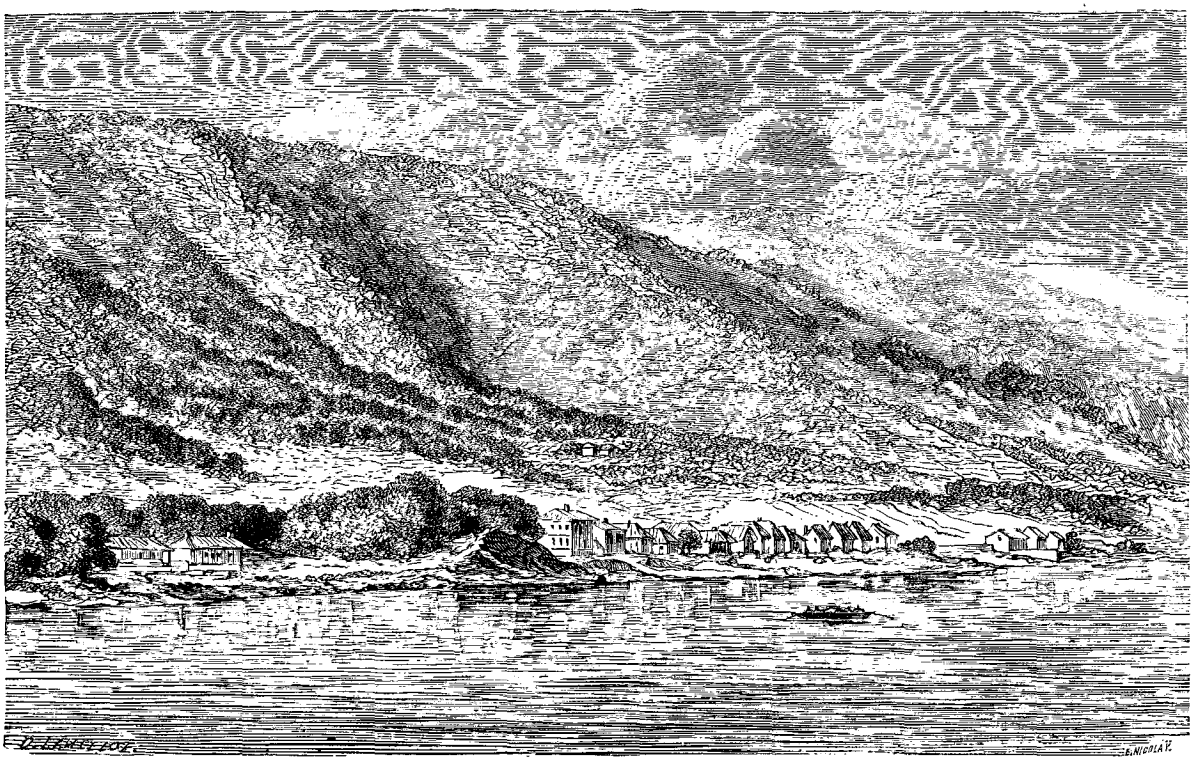
Au delà commence le défilé des Portes de Fer.

La route, resserrée de plus en plus entre la montagne et le fleuve, porte des traces nombreuses de la violence des ouragans. Des amas de sable soulevés par le vent, d'énormes pierres qui ont roulé des hauteurs, des troncs d'arbres qu'elles ont brisés et entraînés dans leur chute obstruent, de distance en distance, le passage. A un coude que fait le chemin, une croupe de montagnes s'avance comme un bastion : sur le sommet nivelé et garni de balustrades, un corps de garde est perché dans la situation la plus pittoresque. On franchit la distance perpendiculaire qui le sépare de la grande route à l'aide

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une échelle de bois conduisant à un gradin naturel, d'où l'ascension se continue par un escalier taillé dans le roc. A l'angle extrême est posée une petite guérite de paille qui ne doit pas peser lourd au vent, quand il souffle avec violence du côté du fleuve. Quelle triste vie l'on doit mener là-haut, et que je plains le sort de ces malheureuses sentinelles condamnées à braver sur cette pointe de rocher, durant de longues heures, toutes les intempéries de l'atmosphère ! Tout en m'apitoyant sur le sort de ces martyrs de la consigne, je pense à l'admirable vue dont ils doivent jouir, et dont je voudrais bien avoir ma part. Mais à peine ai-je posé le pied sur le premier échelon, que trois ou quatre voix parties simultanément de divers points sur les hauteurs me crient la même phrase. Je n'en saisis pas le sens, mais il est aisé de juger, d'après l'intonation, qu'elle ne contient pas un souhait de bienvenue. J'abandonne ce perchoir inhospitalier, et continue ma course et mon examen en me rapprochant du fleuve.

Ses eaux, qui conservent la belle teinte verte qu'elles ont prises depuis Cazan, commencent à s'agiter et à bouillonner, et déjà, au milieu de son lit, apparaissent quelques rochers isolés. Sur la rive serbe la déclivité très-rapide et entièrement boisée et les arbres arrivent jusqu'au fleuve protégés par de gros rocs rougeâtres. Du côté où je me trouve, les talus qui soutiennent la route sont échancrés en petites baies et disloqués en promontoires qui, par l'obstacle qu'ils opposent au courant, redoublent sa force et sa rapidité. J'avise au-dessus de moi, à gauche, une terrasse naturelle s'élevant à

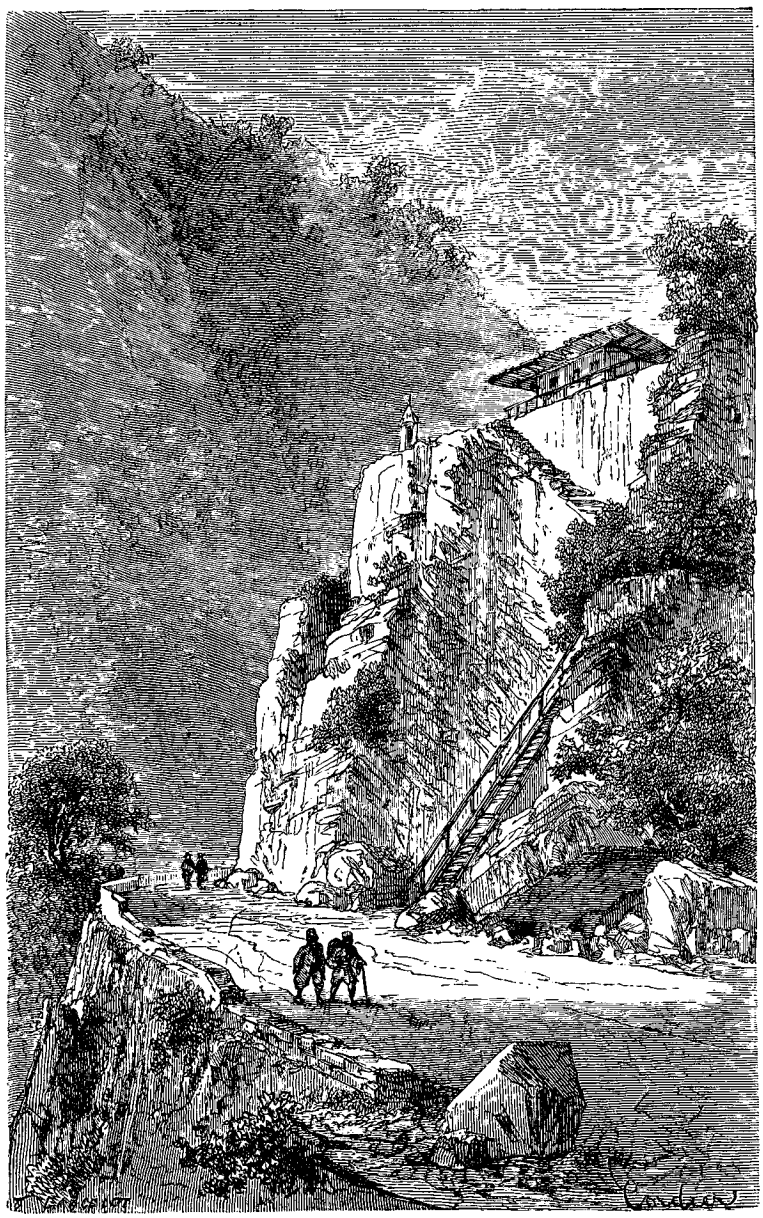


Vis-à-vis Orsova. — Dessin de Lancelot.

une assez grande hauteur, dont l'accès me paraît assez facile, et qui ne porte ni corps de garde ni guérite : c'est l'observatoire que je cherche depuis longtemps. Arrivé au sommet, je me trouve nez à nez avec un soldat en faction près de deux bâtons et d'un fagot de broussailles surmonté d'un bouchon de feuillage, comme une enseigne de cabaret de village. Oh ! l'honnête et bonne figure de soldat, malgré ses deux longues moustaches cirées qui se roidissent en queue de rat ! Celui-là ne me dit rien ; il me regarde d'un air tranquille, ni surpris de ma venue, ni fâché de ma présence. Enhardi par cet accueil, je le salue de la tête, en ami, il me répond de même ; j'allume un cigare et lui en offre un autre avec une allumette enflammée, il accepte, cela me semble d'un bon augure, et soignant mon accent, je lui dis : — *Ich bin maler* (je suis peintre). Comme il était en train d'allumer son cigare, il me fait un signe de la tête : compris ! j'ajoute en ménageant mes mots allemands, et pour cause, et en suppléant à leur petit nombre par un geste circulaire embrassant tout le paysage autour de nous : — *Darf man zeichnen* (Peut-on dessiner) ? et je promène mon crayon sur mon album. Je ne crois pas qu'on pût s'exprimer plus clairement et mieux indiquer l'intention de faire un croquis tout en sollicitant gracieusement l'approbation et la bienveillance de l'autorité. Aussi fus-je parfaitement compris de mon interlocuteur qui me dit en me désignant et me nommant chaque objet l'un après l'autre d'un ton de démonstration théorique : « *Die berg.* — Oui, j'entends, la montagne ? Il ajoute : *Nein* ! et continue : *Die strass.* — Oui, la route ? — *Nein ! Die fluss.* — Oui, le fleuve ? — *Nein !* — *Die pfad.* — Oui, le sentier ? — *Nein !* » Non ! toujours non ! Hélas ! il me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

répétait la consigne qui a tout prévu et surveille tout excepté le ciel que je pouvais dessiner : je regardai ce ciel d'un air piteux et revins au soldat qui plia les épaules en souriant comme pour dire : ça n'est pas ma faute, mais c'est comme ça ! Puis, après avoir un peu réflechi, il alla prendre sous sa guérite bocagère la pose d'une sentinelle vigilante, et me dit d'une voix enjouée qui montrait de la bonhomie et aussi une certaine satisfaction de sa figure : Ich, ia ! (Moi, oui !) Sans entendre grand'chose à la philosophie allemande, je sus dégager de son raisonnement intérieur le moi et le non moi. Je pris le meilleur côté de sa proposition, celui qui me montrait l'intention de me donner un dédommagement à des rigueurs dont il n'était pas responsable, et j'en profitai ; nous nous quittâmes peu après, lui, fumant encore. Incorruptible, mais sociable, il accepta, et sut provoquer mes dons. J'avais épuisé, dans cette négociation malheureuse, la dernière que je tentai, une bonne partie de mon allemand et ma provision de cigares tout entière.



Corps de garde apres Orsova. — Dessin de Lancelot.

Résigné désormais à ne rapporter de mon excursion autre chose que des souvenirs et quelques croquis pris à la dérobée, je marchai encore un quart d'heure durant, jusqu'à l'entrée du défilé des Portes de Fer, dont un sourd murmure annonçait le voisinage. Quoique les eaux, assez hautes en ce moment, cachassent les écueils dangereux qui obstruent le lit du Danube sur une longueur de plus de trois kilomètres, le fleuve avait un aspect formidable que je ne lui avais pas vu encore. Se précipitant avec fracas entre deux talus de rochers ferrugineux, distants l'un de l'autre de deux cents mètres, on le voit tournoyer et bouillonner avec fureur au-dessus des récifs qu'il couvre d'écume. Près du bord, quelques rocs, émergeant du fleuve, indiquent la disposition de ces écueils qui courent d'une rive à l'autre par rangées régulières. On dirait d'énormes dents dont les saillies inégales vont broyer tout ce que le courant leur jette en pâture. A droite les contre-forts boisés de la rive serbe, encore à demi plongés dans l'ombre et la brume de la nuit, répercutent au loin l'assourdissant fracas des flots qui, ricochant dans toutes les directions, reflètent les rayons du soleil levant, semblables à des flèches d'or.

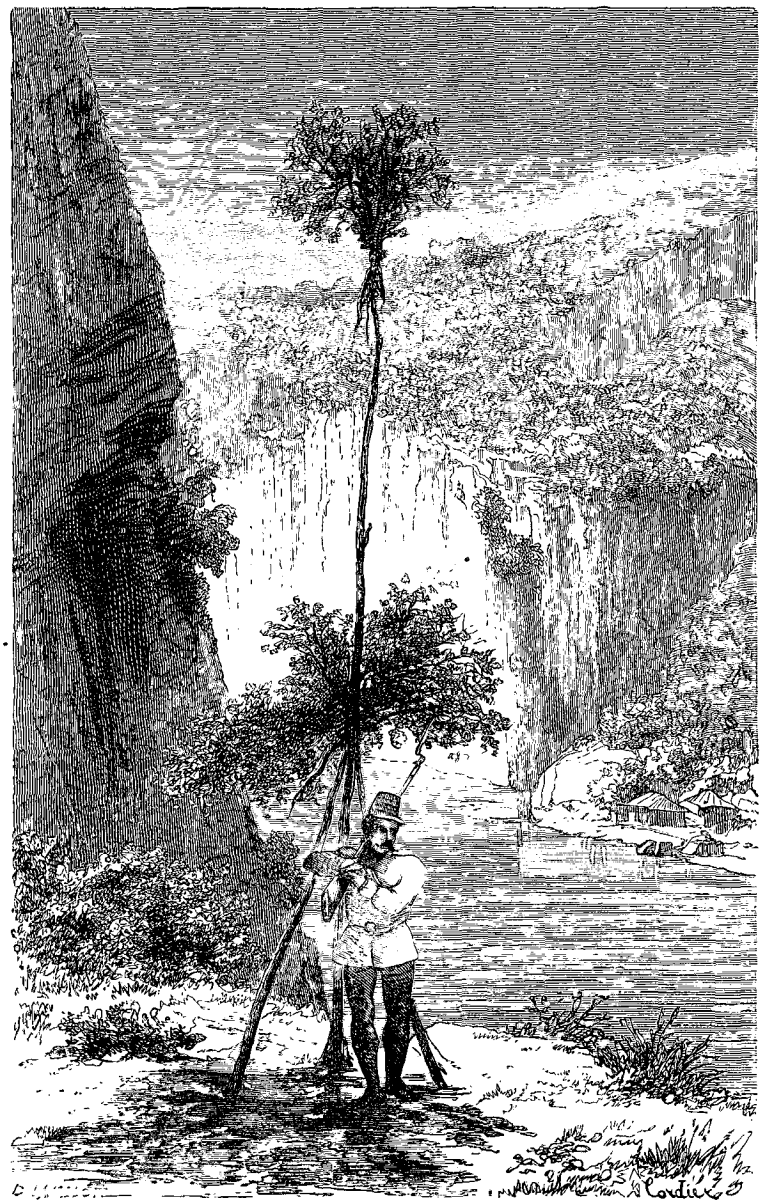
Assis sur le parapet au pied du quel expirent les dernières agitations du fleuve, je contemple, dans un muet ravissement, cette tempête éternelle.

Les accidents de la nature, quels qu'ils soient, n'éveillent d'ordinaire en moi qu'un sentiment irréfléchi d'admiration accompagné d'un désir irrésistible d'aller en avant, pour reporter ma vue sur de nouveaux objets. Toute idée de danger personnel disparaît alors de mon esprit. Aussi jamais tempête ou précipice ne m'a-t-il causé d'épouvante et je ne comprends pas qu'une émotion semblable puisse saisir l'âme en présence d'une scène où la nature seule est en spectacle. Celui qui aime la nature s'écrie, devant les tableaux les plus saisissants qu'elle puisse offrir à ses regards : « C'est grand, c'est beau ! Peut-être que là-bas — ou là-haut — ce sera plus beau, plus grand encore. Marchons ou montons toujours. » Combien en ce moment je fus pris de l'envie de revenir sur mes pas, de refaire de nouveau — et autrement — les vingt dernières lieues que javais parcou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rues, de revoir ce que je n'avais qu'entrevu, en réglant à loisir, sur les variations graduées de l'ombre et de la lumière, mes heures de repos et de travail. Je n'ai pas d'autre intention ici que celle d'indiquer un sentiment — disons, si vous le voulez, un instinct — commun à tous les artistes, et ce n'est nullement, comme on va le voir, une fanfare que j'exécute en l'honneur de ma bravoure.

Au moment où, tout entier à l'idée qui s'était emparée de moi, je n'aspirais qu'à m'élancer, mon album sous le bras, à travers les entreprises les plus périlleuses, j'avisai tout à coup, à six pas derrière moi, sur la route, un tsigane bronzé, crépu, déguenillé, qui rampait sur le sol. Un autre, blotti entre le parapet et le fleuve à l'entrée d'une hutte d'écorce, m'épiait d'un air sournois, tandis qu'un troisième faisait le guet au tournant qui conduit à Orsova.



Sentinelle autrichienne. — Dessin de Lancelot.

Comment à ce moment un souvenir que je devais croire bien loin de ma pensée, le souvenir de Claude Frollo penché sur le haut de la tour de Notre-Dame et précipité dans le vide par Quasimodo, vint-il à traverser mon esprit comme une vision? Par quel autre phénomène, aussi inexplicable, pus-je dans l'espace de moins d'une seconde sentir, voir et calculer à la fois mille choses : la distance du parapet au fleuve, comment il suffirait d'une légère secousse pour me précipiter, comment le premier coquin était bien posté pour déterminer le choc, le deuxième convenablement à portée pour me recevoir au moment de la chute; le dernier, était-ce bien le dernier? le troisième plutôt, plein de confiance dans la solitude? Je ne pouvais m'empêcher de rendre justice mentalement à leur talent de stratéges. Le lieu et l'heure étaient bien choisis, l'embuscade bien dressée; nul témoin à portée, et le Danube placé là tout exprès pour emporter au loin et dérober à tous les regards le corps du délit. Le corps du délit, c'était moi, et je me voyais, spectacle maussade, ballotté par les flots contre les pointes aiguës des rochers. Mes pauvres croquis voguaient emportés vers la mer Noire pendant que les trois païens se partageaient mes dépouilles. Que faire? Une réminiscence de Victor Hugo m'avait révélé, comme par intuition, le péril; une réminiscence de Corneille me fournit le moyen d'en sortir (il est bon d'avoir lu les grands poëtes!). Comme le dernier des Horaces, je marchai à mes trois ennemis, avant de leur donner le temps de se rejoindre. Le premier, le plus déterminé, puisqu'il devait commencer l'attaque, en me voyan m'affermir sur mes jambes, ferma les yeux, amollit sa pose et dormit. Le deuxième disparut complétement sous sa hutte, comme un renard dans son terrier. Le troisième, le plus fin! voyant l'opération manquée et sa part de prise perdue, tenta d'attraper au moins une aumône, et par une métamorphose subite, de voleur devenu mendiant, me tendit une main suppliante au passage. Pour le coup c'était trop fort. J'étais furieux déjà contre les rôdeurs, soldats ou larrons, qui tour à tour m'empêchaient de dessiner ou me troublaient dans ma contemplation. Ce dernier trait d'impudence acheva de m'exaspérer, et je jetai au nez du misérable trois *nein! nein! nein!* avec un tel emportement que mon accent n'avait plus rien d'humain, ni même d'allemand. Il alla tout penaud rejoindre ses camarades, et je tirai du côté de la ville en répétant avec Georges Sand : « Mon Dieu!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que la terre serait belle si l'homme n'existait pas ! » Dix minutes après, je rencontrai une patrouille qui me demanda mon passe-port ; elle serait arrivée juste à temps au lieu du guet-apens pour me voir expédier par flottaison pour Odessa ou Trébisonde.

Rien d'intéressant jusqu'au départ ; je noterai seulement ce qui suit comme un renseignement utile à ceux de nos lecteurs qui feraient, par aventure, le même voyage. En réglant mes comptes avec l'hôtelier, je crus pouvoir hasarder quelques plaintes au sujet de la propreté plus que douteuse de ma chambre et surtout de mon lit. Il sourit d'un air fin, en homme qui devine et qui comprend la plaisanterie. « La chambre venait précisément d'être remise à neuf, et quant au lit, il avait choisi lui-même dans l'armoire les draps les plus blancs, les plus fins, les plus.... » J'interrompis cette énumération apologétique en lui montrant un bas de coton, avec l'empreinte marquée de la jarretière, que j'avais trouvé le matin entre ces draps si fins, si blancs, si neufs, si.... Je croyais mon argument sans réplique, mais j'avais compté sans l'imperturbable sang-froid de mon hôte. Il prit un air ingénu et s'écria en joignant les mains : « *Santa Maria ! un miracolo !* » Rien n'est plus fréquent qu'un tel miracle dans ces parages. J'en ai vu bien d'autres, et je crois que le véritable miracle serait un hôtel propre et bien tenu.

XLII

D'ORSOVA A VIDINE.

Mehadia. — Les Portes de Fer. — Un Anglais érudit et gastronome. — L'esturgeon et la tour de Severin. — Le pont de Trajan. — Croquis de la rive droite. — Le pont de bateaux. — Types et costumes turcs. — Calafat. — Souvenirs de la guerre d'Orient. — La vieille et la jeune Turquie.

De même que j'avais regretté, en visitant Belgrade, de n'avoir pas quelques semaines devant moi pour parcourir l'intérieur de la Serbie, je regrettai de ne pouvoir avant de quitter Orsova pousser jusqu'à Mehadia. On était alors dans la pleine saison des bains, et chaque semaine les bateaux à vapeur qui descendent ou remontent le Danube débarquaient une foule de passagers, malades ou touristes, qui venaient chercher la santé ou les distractions aux neuf sources de Mehadia. Mehadia, situé dans une des plus charmantes vallées des Carpathes, sur les bords du Tcherna, ressemble beaucoup à nos localités thermales des Pyrénées. On y vient de toutes les parties de l'Autriche, de l'Allemagne, de la Turquie d'Europe, voire de la Russie méridionale, autant pour s'amuser, *voir le monde*, que pour suivre un traitement. Seulement, de même qu'il y a de tout à l'Académie française, même des hommes de lettres, on rencontre aux eaux de Mehadia toute sorte de gens — même des malades.

Pour me consoler de ma mésaventure, je relus la ballade d'*Hercule* dans le recueil des chants populaires roumains du poëte moldave Basile Alexandre ; car il est bon d'apprendre au lecteur que les bains de Mehadia étaient déjà très en renom au temps des Romains, qui les connaissaient sous le nom de *Bains d'Hercule*, et qu'ils avaient dès cette époque une légende qui se confondait avec celle du célèbre coureur d'aventures.

Je m'embarquai vers neuf heures pour Giurgevo. La distance d'Orsova à cette dernière ville est d'environ vingt-quatre heures par les bateaux accélérés. Les bateaux accélérés sur le Danube sont aux bateaux ordinaires ce que sont les trains express aux trains omnibus sur les lignes de chemins de fer. Le nôtre est un train omnibus qui s'arrête à toutes les stations. Nous en avons pour trente heures au moins, peut-être trente-six. Je ne m'en plains pas. En voyage, j'aime à aller *piano*. On a plus de temps pour regarder et pour se rendre compte.

Nous marchons trop vite encore à mon gré. Quelques minutes suffisent pour nous faire franchir la distance que j'ai parcourue à pied ce matin, et c'est à peine si je reconnais la sinistre encoignure où ma prudence reçut un premier avertissement. Nous dépassons l'embouchure de la Tcherna, charmante petite rivière qui roule ses eaux limpides dans une gorge encaissée des Carpathes transylvaines, avant de les mêler aux flots jaunes du Danube, et à peine ai-je eu le temps de saluer la première apparition de cette Roumanie, *tsara romanesca*, comme la nomment les indigènes, qui est le principal objet et qui doit être le terme de mon voyage, que nous sommes au milieu des Portes de Fer.

Voilà donc ce défilé fameux, naguère l'effroi des navigateurs ! Ce n'était rien que d'avoir échappé aux rochers de Cazan, quand on avait à affronter encore les écueils bien autrement dangereux des Portes de Fer. Charybde et Scylla n'étaient pas plus redoutés des pilotes de la Trinacrie et de la Grande-Grèce. Aujourd'hui c'est en vain que le fleuve soulève et enfle ses flots en cascades tumultueuses, il excite à peine la curiosité des passagers qui se penchent pour regarder son inutile colère. Le steamer, calme dans sa force et confiant dans le génie moderne qui le dirige, passe sans hâte et sans hésitation par-dessus la tempête impuissante, et jette à l'écho des grottes profondes qui creusent les deux rives un sifflement moqueur qui doit faire tressaillir de honte et de colère le vieil Ister au fond de son antre ! Il me semble que je vais le voir se dresser debout au sommet d'un écueil comme le géant Adamastor sur le cap des Tempêtes. Mais non ; l'allégorie est morte de nos jours, et le vieux monde aussi, qui lui empruntait jadis son langage, me semble bien malade, la science aidant !

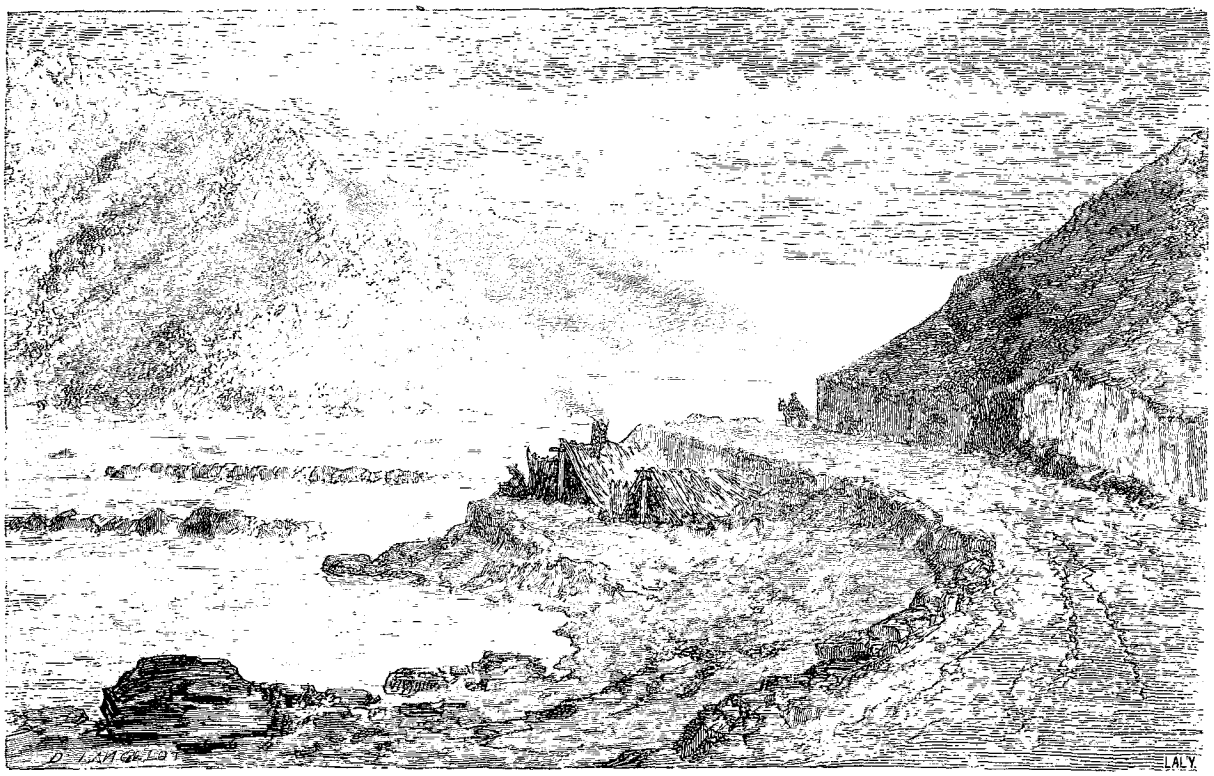
Les Portes de Fer présentent, durant trois kilomètres, l'aspect d'une large déchirure qui se serait produite tout d'un coup dans une masse énorme de rochers, en faisant rouler de chaque côté dans le lit du fleuve des blocs qui se seraient soudés l'un à l'autre par leur pesanteur, de manière à former un pavé gigantesque et inégal. L'écartement des deux parois peut avoir deux cents mètres, leur hauteur le double. A l'époque des basses eaux, on voit les pierres qui contrarient le courant. Comment se fait-il que l'on n'ait pas tenté de déblayer le lit du fleuve de ces récifs qui aujourd'hui encore, malgré le faible tirant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'eau des bâtiments du Lloyd, sont, à certaines époques de l'année, une entrave, sinon un obstacle à la navigation? Les ingénieurs modernes ont exécuté et exécutent chaque jour, sur le parcours des voies ferrées, des travaux d'art bien autrement compliqués. D'ailleurs, si l'on ne pouvait venir à bout de l'obstacle, on pouvait le tourner en creusant un canal de quatre kilomètres au plus de longueur, qui eût permis aux bâtiments d'éviter cet incommode passage. Les deux projets avaient été proposés par le comte Szechenyi. L'Autriche repoussa le premier comme impraticable, la Turquie ne voulut point du second; je ne sais pour quel motif. Mais on le laissa libre de construire sa chaussée, que l'Autriche peut interdire à volonté; si bien qu'en dépit du proverbe, ces fameuses portes, dont elle tient un battant, ne sont *ni ouvertes ni fermées*.

A part ses écueils et ses rapides, le défilé des Portes de Fer me parut moins beau, moins grandiose que celui de Cazan. Au bout d'une heure il s'élargit, ses rocs ferrugineux se séparent et s'affaissent pour faire place, vers Turnu-Severinu, à des rives argileuses, arrondies, hautes à peine de quarante mètres et beaucoup plus basses du côté de la Serbie.

Turnu-Severinu, malgré son nom antique, est une ville d'origine et de construction toutes modernes. Ses premières maisons commençaient à peine à sortir de terre en 1840. Elle renferme aujourd'hui plus de trois mille habitants, et est le centre d'un commerce assez



Récifs du Danube aux Portes de Fer. — Dessin de Lancelot.

considérable, ce dont j'ai pu m'assurer par moi-même pendant le séjour que j'y ai fait en revenant de Bucharest en France. Tout ce qu'il m'a été donné d'en voir à ce premier arrêt de quelques minutes, c'est une tour en ruines cachée sous les arbres d'un jardin public qui descend jusqu'auprès du débarcadère, et sur le galet une foule nombreuse entourant quatre hommes qui portaient à grand'peine sur leurs épaules un gigantesque poisson blanc et brun, ayant un faux air de requin. Il mesurait au moins trois mètres, et ses derniers tressaillements avaient une telle énergie qu'ils faisaient chanceler les pêcheurs. « Oah! » s'exclama tout à coup mon compagnon anglais qui avait à peine desserré les dents depuis notre départ d'Orsova, et s'était montré indifférent à tout, « je connais! un esturgeon! La chair en est bonne comme celle d'un jeune veau. On le mange frais ou salé, mariné, fumé et séché. De sa laite et de ses œufs on fait le caviar; sa graisse, excellente, se conserve et s'emploie comme le beurre. Le grand esturgeon atteint douze et quinze pieds de longueur, et pèse mille à douze cents livres, souvent beaucoup plus.

— Peste! m'écriai-je à mon tour, voilà un mirifique poisson! Mais ne pourriez-vous pas, ajoutai-je, continuant de m'adresser à mon interlocuteur, vous qui savez tant de choses, me dire quelle est cette tour en ruines que nous apercevons un peu sur notre droite, à travers les arbres?

— Peuh! fit-il, un monument romain; on en trouve partout; mais les esturgeons deviennent rares. Savez-vous que ce poisson était en grande estime chez les Romains, à ce point qu'il faisait son entrée dans la salle du banquet au son de la flûte, porté par des serviteurs couronnés, comme un ancien triomphateur?

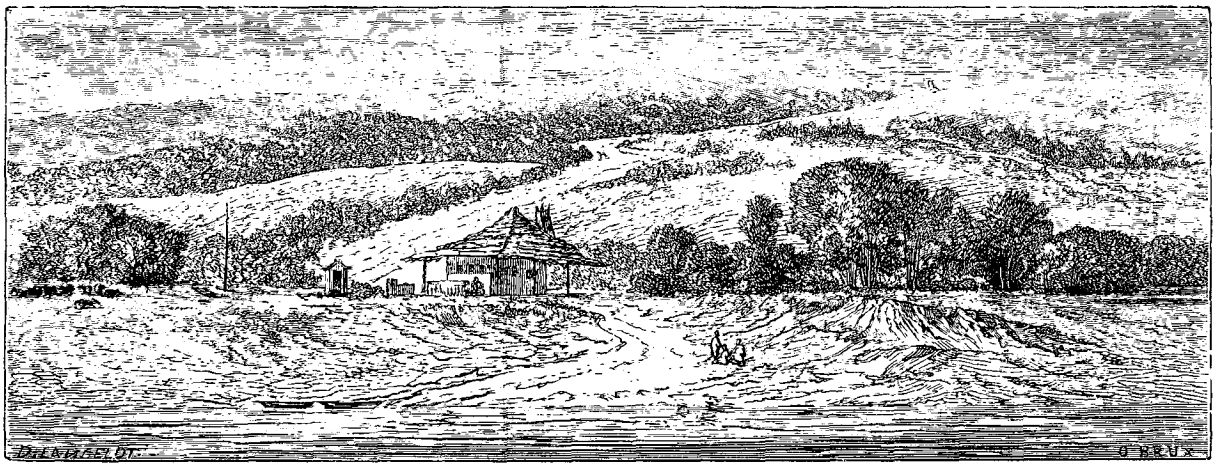
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Très-bien; mais cette tour, ne sauriez-vous m'apprendre par qui, à quelle époque elle fut construite?

— En 240, par Severinus, qui était gouverneur de la Mœsie sous l'empereur Philippe. Cicéron lui-même, dans un de ses dialogues, parle de l'esturgeon comme d'un poisson d'une espèce rare et d'une chair délicate, digne seulement du palais des gourmets. Plaute, dans sa comédie intitulée *Baccharia*....

— Oh! je sais que les Romains étaient de fins connaisseurs et de grands architectes. Ce que je vois de cette ruine me paraît superbe. Et dites-moi, sans doute le monument ancien aura donné son nom à la ville moderne?

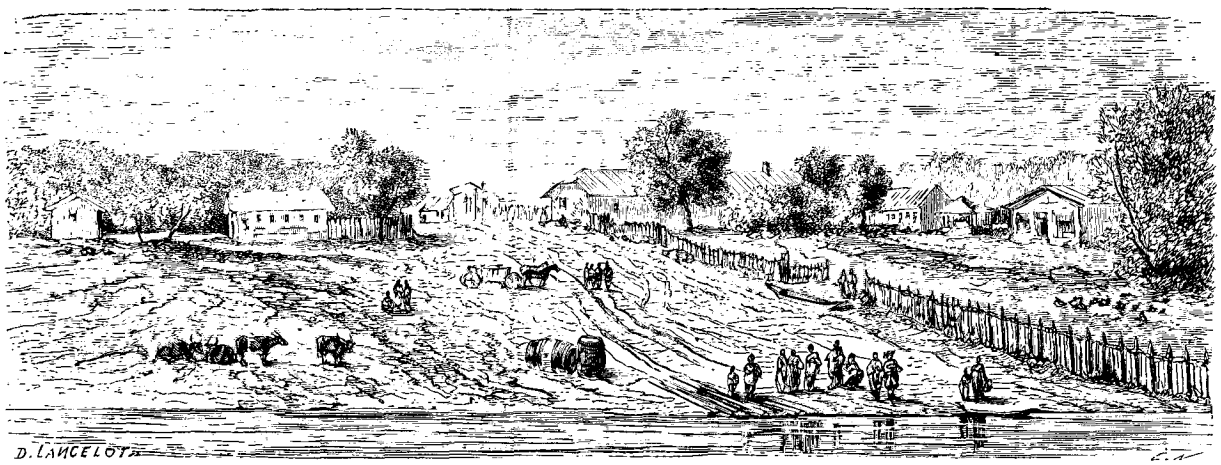
— Exactement. *Turnu Severinu*, la Tour de Severinus, et non pas de Sévère, comme le veulent certains auteurs, qui attribuent la construction de cette tour à l'empereur Alexandre Sévère. Mais pour revenir à l'esturgeon, ce poisson, si estimé qu'il fût, ne l'était pas encore autant que la murène. Vous savez....



Corbovo. — Dessin de Lancelot.

— Pardon, fis-je en l'interrompant, nous voici au pont de Trajan. »

Les ruines du pont de Trajan sont à vingt minutes du débarcadère. Vues du milieu du fleuve, elles présentent sur chaque rive exactement la même figure. On dirait deux grands siéges de pierre posés au bord de l'eau et se faisant face. Un grand pan de maçonnerie surmontant un massif carré, que le temps a arrondi, figure régulièrement le dossier. Il me semble que les deux colosses de la plaine de Thèbes y seraient assis à l'aise. Maintenant est-ce bien ici qu'il faut chercher l'emplacement du pont de Trajan, et ces deux énormes blocs

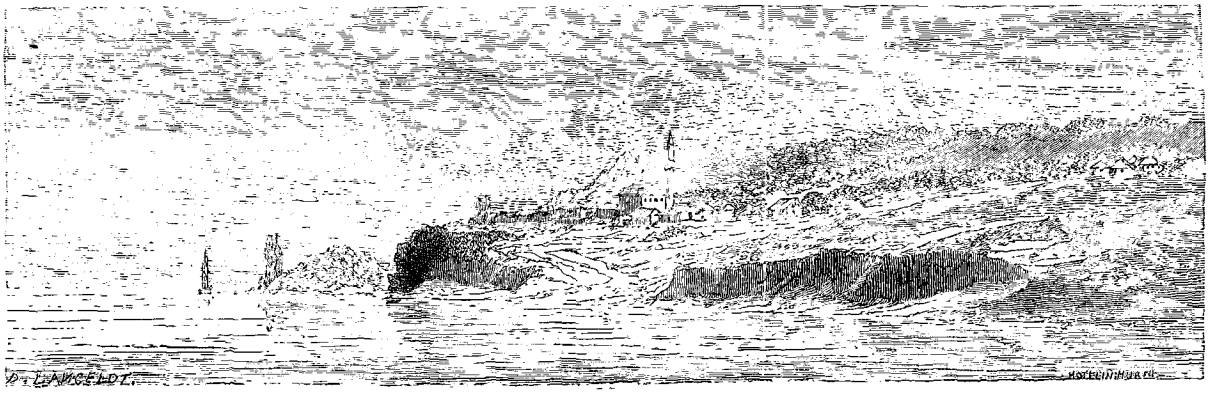


Vue de Radouïevatz. — Dessin de Lancelot.

de pierre sont-ils bien véritablement les deux piles qui supportaient la charpente? L'existence de ce pont, au temps de la Rome impériale, est incontestable. L'historien Dion Cassius l'a décrit très au long. Construit par l'architecte Apollidore de Damas, sur l'ordre de Trajan, lorsqu'il entreprit sa seconde campagne contre Decebale, il se composait de vingt arches de cent cinquante pieds de hauteur, présentant d'une pile à l'autre une ouverture de soixante pieds. Sa largeur était également de soixante pieds, et sa longueur de neuf cents. Cette œuvre hardie n'eut pas une longue durée. Trajan avait fait construire ce pont pour passer en Dacie; son successeur jugea prudent de le renverser, parce que les Barbares, à leur tour, pouvaient s'en servir pour envahir le territoire romain. Malheureusement, les historiens qui nous ont fourni ces détails ne précisent pas exactement l'endroit où il était placé. Une controverse s'engage à bord entre plusieurs touristes érudits ou qui se donnent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

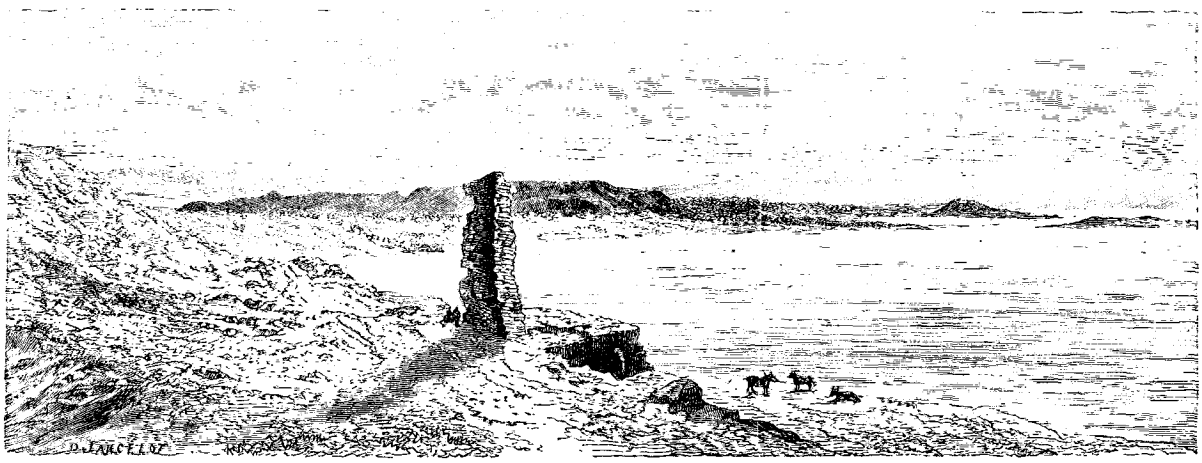
pour tels; j'écoute modestement en homme désireux de s'instruire et de se former une opinion d'après l'avis des gens sages et compétents. L'un d'eux nie positivement l'existence du pont en cet endroit, et le place un peu plus bas sur le fleuve, vers le confluent de l'Olto, là où se voient encore des restes de fortifications romaines. Les autres tiennent pour l'opinion la plus accréditée, celle qui place le pont à Turnu-Severinu, et citent à l'appui les fouilles entreprises il y a quelques années et qui ont fait découvrir une quantité d'armes, de cuirasses et d'ustensiles de campagne qui se rapportent évidemment à l'expédition contre les Daces. C'est comme la contre-partie de la fameuse question d'Alesia, tant débattue chez nous. A Paris, je serais volontiers pour Alaise; ici je penche du côté d'Alise. Je n'affirme rien cependant, bien qu'on m'ait assuré que le fleuve, à certains jours, montre à découvert les restes des piles de pierre qui jalonnaient son lit d'une rive à l'autre. L'eau



Vue de Filordine. — Dessin de Lancelot.

est haute en ce moment, et la vérité est au fond, je n'irai pas l'y chercher. A mon retour cependant je verrai de plus près et je mesurerai ces ruines intéressantes.

C'est peu après avoir franchi les Portes de Fer que le Danube tourne et retourne sur lui-même en décrivant quatre demi-cercles avant de reprendre sa direction normale vers la mer Noire. Je prends à la hâte quelques vues de la rive serbe qui va devenir bientôt la rive bulgare; car nous approchons du confluent du Timok, qui forme la limite de la Principauté et du pachalik de Vidine. Korbovo, où nous n'apercevons qu'un poste de gardes-frontières et la grande route qui serpente dans la direction de la montagne; Radouïevatz, qui montre avec une sorte de complaisance son débarcadère assez animé et un groupe de jolies maisons. Radouïevatz est la dernière station des bateaux à vapeur sur la rive



Le Danube au pont de Trajan. — Dessin de Lancelot.

serbe, la première, par conséquent, quand on remonte le fleuve. C'est ici que le feu prince Miloch, lorsqu'il eut échangé dernièrement l'exil pour le trône (janvier 1859), posa le pied pour la première fois sur le sol de sa patrie, après une absence de vingt ans passés en grande partie dans ses domaines en Valachie. Le prince Miloch est mort le 26 septembre de l'année dernière, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il était, suivant la juste remarque d'un contemporain, le dernier survivant de cette pléiade d'hommes extraordinaires, qui par leur énergie et par leurs excès mêmes ont jeté tant d'éclat sur l'histoire de l'Orient pendant la première moitié de ce siècle, Karageorge, Ali de Tébélen, Mahmoud, Méhémet-Ali, l'émir Béchir, le vladika Pierre Ier et les héros de la régénération de la Grèce.

Filordine est une petite ville bulgare, agréablement située sur le double versant d'une colline et se prolongeant jusqu'au fleuve, où deux ou trois navires sont à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ancre. Nous y laissons quelques passagers, mais nous en prenons beaucoup plus; c'est l'ordinaire : pour un qui descend à terre, dix montent à bord. Pour peu que cela continue, je ne sais ce que nous deviendrons. Nous sommes déjà encombrés; c'est à peine si l'on peut circuler sur le pont, où chacun cherche à s'établir le plus commodément qu'il peut, sans se préoccuper de son voisin. Presque tous les nouveaux venus sont des Turcs. Leur premier soin a été d'étendre leur tapis par terre, pour s'y asseoir ou s'y accouder à l'aise. Il faut qu'un Turc soit bien pauvre pour voyager sans un tapis; c'est souvent, avec sa pipe, son unique bagage. Quelques-uns cependant ont des malles de cuir aux couleurs variées et un sac d'une étoffe de laine grossière, très-épaisse, garni de plusieurs poches et se repliant en forme de bât. De temps à autre il se forme et se découvre de nouveaux groupes. Une jeune femme serbe, à l'air doux et étonné, ne perd pas un instant du regard deux charmants enfants, deux petites filles aux yeux bleus, au teint blanc et aux cheveux d'or sortant en boucles serrées d'une petite calotte écarlate. Un vieil Osmanli, tenant sa pipe dans une main, dans l'autre son chapelet, s'appuie sur le bordage : une belle figure d'Osmanli, mais pâle, énervée, languissante, tous les signes de l'épuisement! Il sourit doucement à trois femmes couchées ou accroupies à ses pieds. Impossible, sous les vastes draperies qui les enveloppent de la tête aux pieds, de se faire même la plus faible idée de leur âge ou de leur tournure. C'est à peine si le *yachmak* strictement rapproché laisse deviner leurs yeux. Deux commis voyageurs turcs, qu'on prendrait pour des bachi-bozouqs déserteurs, ont la mine et la tournure de deux coupeurs de bourses. On ne saurait rien voir de plus débraillé, déguenillé, râpé, fané, usé, rongé, que leur costume; au demeurant, gens de belle humeur, car ils échangent entre eux des récits et des remarques qu'accompagnent de grands éclats de rire. Un officier de cavalerie paraît être le sujet favori de leurs plaisanteries; et de fait, ce vaillant guerrier a bien la mine du plus parfait jocrisse que l'on puisse rencontrer. Assis par terre, le dos en avant, les genoux élevés, il fourre les mains dans les tiges de ses grandes bottes dont la hauteur s'oppose au croisement de jambes traditionnel. Dans cette attitude noble et distinguée, il lance des œillades à une jeune Serbe qui tourne autour de tous les groupes. Rien d'amusant comme de voir l'officier effectuer avec la régularité et le sérieux d'un tacticien consommé d'incessantes conversions sur pivot afin de se retrouver toujours en face d'elle, et la suivre d'un regard passionné et en dessous. Entre des paquets et des coussins, un gros et bel enfant de deux ans peut-être, brillant de santé, les lèvres rouges comme une fleur de grenade, sourit en dormant. Ses deux petites jambes, sans bas ni chaussures, sortant d'un caleçon de cotonnade, se plient et s'écartent aux genoux et se touchent aux chevilles. Je pris ce chérubin pour motif de mon premier croquis. La mère, qui survint comme je l'achevais, était dans le ravissement et ne pou-

Femme serbe. — Dessin de Lancelot.

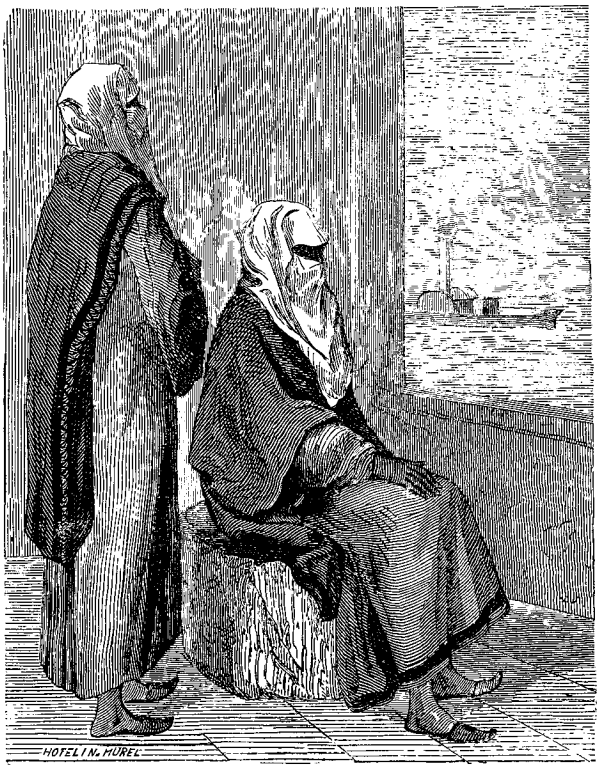
Le vieux Turc et ses trois femmes. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vait détacher ses yeux de l'image du *bambino*. Puis, après la tendresse, l'orgueil de la mère eut son tour, et bientôt, grâce à elle, l'image passa de main en main, au grand scandale des rigides Osmanlis, qui détournaient les yeux avec horreur, tandis que toute l'assistance féminine paraissait émerveillée, et souriait doucement au peintre comme pour le remercier.

Commis voyageurs. — Dessin de Lancelot.

A part cette répugnance qu'ils ont à la reproduction de leurs figures, les Turcs que nous avons sur le bateau (je ne puis parler que de ceux-là), me paraissent de bons diables, gais, rieurs et volontiers familiers. Je sais que ce n'est pas ainsi qu'on représente d'ordinaire les Turcs. Mais, enfin, en Turquie comme ailleurs, la règle, en supposant qu'ici le contraire soit la règle, souffre des exceptions. L'un m'offre du tabac, blond comme une chevelure d'allemande, odorant comme un parfum d'Arabie. Un autre, en train d'accoler une bouteille avec une double expression d'amour et de reconnaissance qui me prouve que la chanson de Sganarelle est dans son cœur, me la tend avec tant de bonne grâce que je suis forcé d'accepter. Mais ses jolis glouglous ne paraissent pas aussi doux à mon oreille qu'à la sienne, et c'est en rechignant que j'avale deux ou trois gorgées de son contenu, l'inévitable eau-de-vie de prunes, que, sous les noms de slïvovitza, rakiou, raki, on rencontre partout des Carpathes aux Balkans, et des Balkans à l'Archipel. Je ne pus découvrir d'où venait ce digne fils du Prophète, dont les façons, de même que la physionomie, étaient assez bizarres. Il menait avec lui deux grandes négresses, serrées dans une robe étroite de grosse toile, les épaules recouvertes d'une sorte de scapulaire de trappiste sans capuchon, et la tête enveloppée. De toute leur personne, on n'entrevoyait que leurs mains luisantes et du plus beau noir.



Negresses voilees. — Dessin de Lancelot.

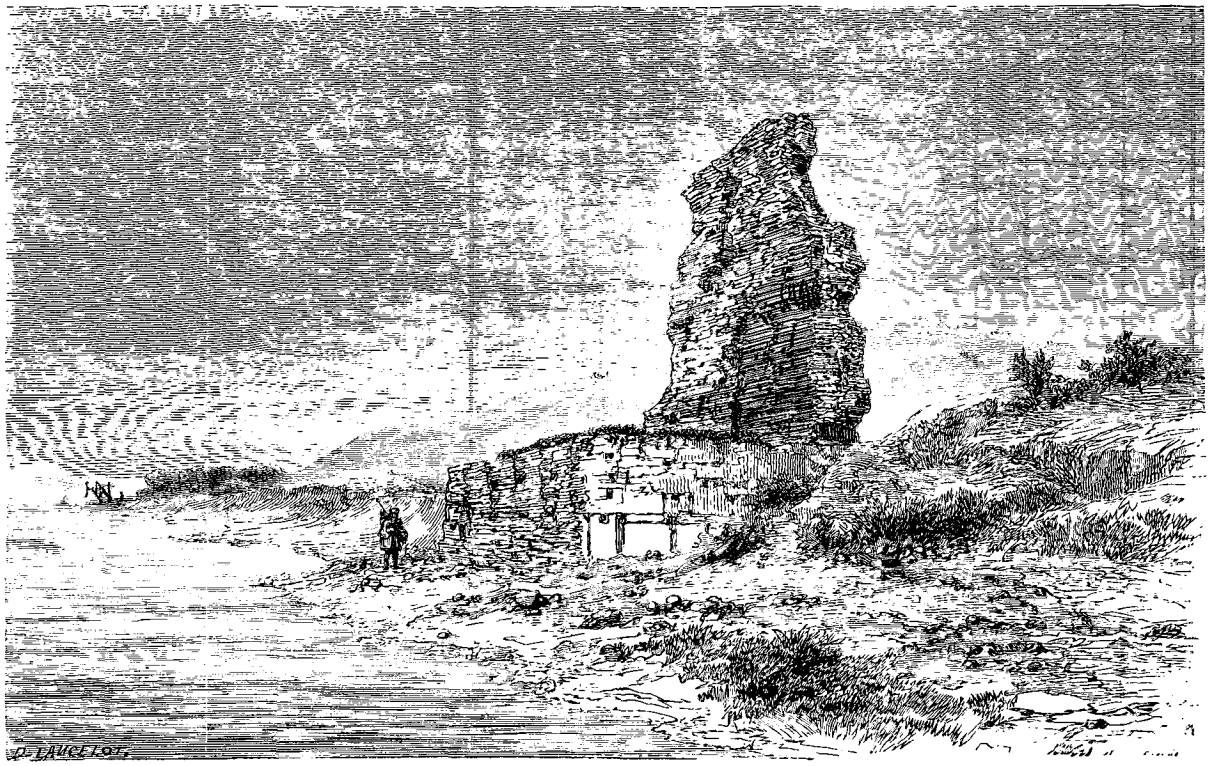
Il faisait très-beau et très-chaud malgré la tente qui nous abritait. Les deux tonneaux d'eau exposés sur le pont et mis libéralement à la disposition des passagers étaient à sec, et déjà les plus altérés commençaient à l'aide de gourdes et de bouteilles pendues à des ficelles, à puiser à même le fleuve, bien que son eau passe pour malsaine et engendre, dit-on, la fièvre, lorsque nous jetâmes l'ancre devant Calafat. Une source ! une source ! cria l'un des passagers, de l'air joyeux dont la vigie d'un navire en détresse signale une voile ou une terre à l'horizon. En effet nous apercevions à mi-côte une nappe limpide miroiter à l'ombre d'un acacia et couler dans un ravin de sable blanc. Au même instant une quinzaine de passagers bondirent à terre et escaladant la dune avec une ardeur de zouaves, coururent à la source pour s'y désaltérer.

Calafat, dont nous ne pouvons que soupçonner l'emplacement, caché qu'il est par la colline qui borde la rive du fleuve, rappelle un des principaux épisodes de cette campagne du Danube, qui fut comme le prologue de la guerre d'Orient ; et dans laquelle les Turcs, commandés par Omer-Pacha, déployèrent une bravoure et un héroïsme dignes des plus beaux jours de leur histoire. On s'égaye volontiers aux dépens *du Turc* en général, et du soldat turc en particulier ; moi-même peut-être, durant le cours de ce récit, je me serai laissé aller plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une fois à plaisanter de son indolence, de sa mauvaise tenue. Il est vrai qu'il ne paye pas de mine; mais il est brave, patient, ne reculant ni devant le danger, ni devant les privations. Il l'a bien montré à Calafat, à Oltenitza, à Silistrie, à Kars, et pendant toute la durée de cette guerre, où les triomphes des armées turques ont été dus constamment à la bravoure des soldats, et leurs désastres à l'impéritie et à la faiblesse de leurs généraux.

« Chez les Turcs, a dit un écrivain qui les connaît bien, dans l'armée, comme dans les rangs civils, c'est en bas, chez les simples soldats, chez les officiers subalternes, dont la condition diffère peu de celle des simples soldats, qu'il faut chercher l'élan patriotique, la patience à toute épreuve, l'abnégation complète de soi-même. Ce que chez nous le soldat fait par entraînement, par émulation, pour conquérir une décoration ou un grade, le soldat turc le fait par devoir. Aussi ne tire-t-il aucune vanité de ses belles actions, de même qu'il n'en attend aucune récompense. Il reçoit l'ordre de marcher, il va; ni les fatigues, ni les privations ne l'arrêtent. Arrivé en présence de l'ennemi, il se bat sans se soucier du danger; c'est son devoir : il est soldat. Ou bien il n'a pas attendu qu'on l'appelât sous le drapeau : *le dar ul harb* (la maison de l'islamisme) était envahi; la religion, la patrie étaient menacées, il a vendu sa maison, le champ qui le faisait vivre; avec l'argent qu'il a reçu, il s'est procuré des armes, un cheval et il est parti comme volontaire; c'est son devoir : il est musulman. Un tel héroïsme



Pile du pont de Trajan (rive gauche). — Dessin de Lancelot.

ne se lasse jamais, il résiste à toutes les épreuves; il est le même partout, à toute heure. On demandait à des cavaliers d'un escadron de lanciers turcs, s'ils recevaient régulièrement leur *taïn* (ration de vivres) :

« Oui, répondirent-ils.

— Êtes-vous contents?

— Oui.

— Quels vivres vous donne-t-on?

— Du pain.

— Et après?

— Rien que du pain; le sultan ne peut faire davantage.

— Avez-vous une solde?

— Oui.

— Quelle est-elle?

— Vingt-huit piastres (5 francs 88) par mois.

— La touchez-vous régulièrement?

— Nous n'avons rien reçu depuis neuf mois; le sultan ne peut nous payer [1]. »

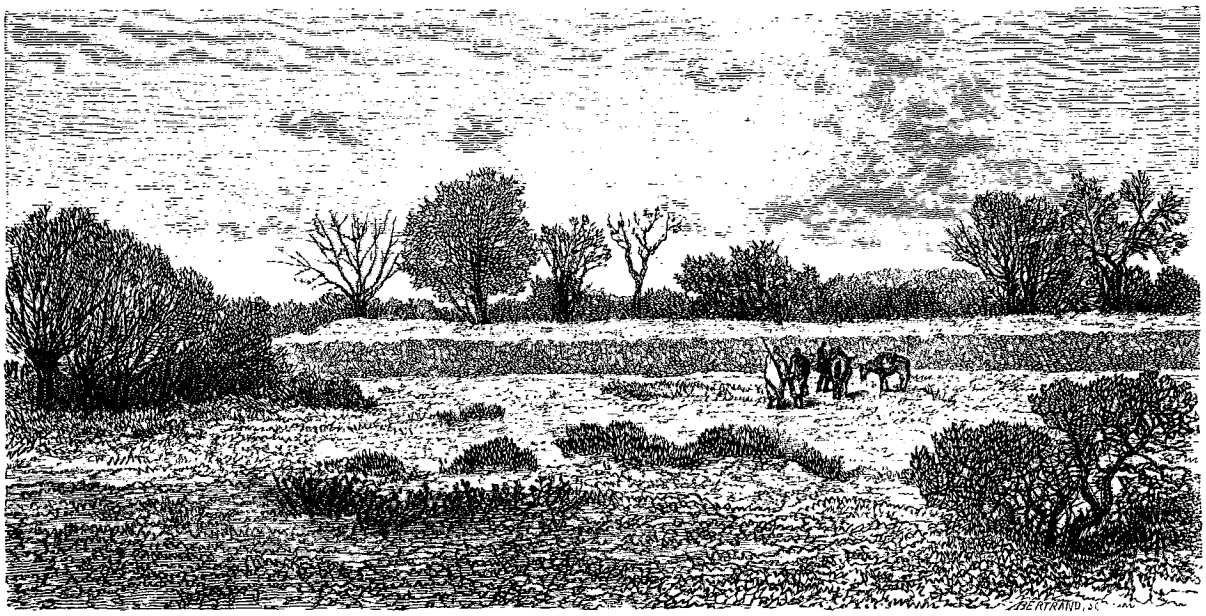
Ignorant, grossier, fanatique, le soldat appartient à la vieille Turquie et a les qualités comme les défauts des anciens Osmanlis. Le chef qui le conduit n'est qu'un Osmanli dégénéré, ou plutôt il n'est rien. Il n'a ni croyance, ni patrie : en se civilisant il s'est corrompu; et toute la jeune Turquie en est là!

LANCELOT.

(La suite à une autre livraison.)

1. A. Ubicini, *La Turquie actuelle*, p. 220.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Khaïa de Mintahouès. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

VOYAGE AU TAKA

(HAUTE-NUBIE),

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Route de Saouakin à Kassala. — La *Khala*. — *Fillik*. — Un consul mort et ressuscité. — Mallem Ghirghis. — *Alla ranca*. — « Un gentilhomme, je comprends ; mais un Français! » — Le chekh des Hadenda : politique égyptienne. — Une femme de bon conseil. — L'honneur du drapeau égyptien.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié les esquisses que j'ai tracées, il y a plus de quatre ans, du désert nubien que je venais de traverser en diagonale, de Saouakin à Kassala. Une mission officielle me ramenait cette année dans la même région et me permettait de renouer connaissance avec cette Afrique terrible et enchantée que l'on ne parvient jamais à oublier et dont le souvenir me donne parfois, jusqu'en France, jusque dans Paris, de longues heures de nostalgie. Mon premier récit, écrit à une époque où l'Afrique m'était moins familière qu'aujourd'hui, offre bien des lacunes que je tenais à combler : c'est le motif qui me ramenait, le 16 février 1864, sur cette même route de Saouakin à Kassala que j'avais hâtivement étudiée en 1860. Je reprends donc cet itinéraire au point où cesse la partie circonstanciée du premier récit, c'est-à-dire à cinq journées avant Kassala, à l'endroit où la route, après avoir coupé perpendiculairement le joli vallon d'Omlé, quitte définitivement le massif rugueux des monts Langheb. Cet endroit se nomme *Togoy:* j'ignore la signification de ce nom dans la langue bidja (troglodytique). En général, les aiguades nubiennes ont des noms bizarres auxquels se rattachent quelques traditions. Des deux puits avant Togoy, l'un se nomme *Fils du blanc, bois!* l'autre, *Le fils du noir* tout court. « Voyez-vous, monsieur, me disait l'Africain qui me traduisait ce nom, le pauvre fils du noir n'est pas invité à boire, comme l'autre : le noir n'a jamais eu de chance!... »

A Togoy, je m'arrêtai un instant pour esquisser rapidement le terrain qui m'entourait, et jouir d'un coup d'œil que je ne devais plus retrouver de bien longtemps. Le cirque de Togoy marque, en effet, la transition des montagnes nues et brûlées de l'orba-Langheb à la plaine dont le Gach forme la blanche artère. La vulgarité monotone des collines de grès et de schiste, nues, rousses, généralement orientées N. E. S. O., courant à travers de petites plaines de graviers semées de laids mimosas et où le granit perce de loin en loin, est rachetée par les lignes fières et aiguës des chaînes de montagnes qui montrent à l'est et au sud leurs arêtes veinées de petits torrents et émergeant du milieu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des forêts dont la densité augmente à mesure qu'on va au midi. Ces montagnes sont granitiques, et inclinent vers la plaine ces plans inclinés, presque lisses, désespoir du voyageur déçu à qui ils semblent de loin promettre de faciles ascensions. Deux belles traînées de doums [1], qui vont se réunir derrière les rochers du nord-ouest, non loin d'un mont mamelonné appelé Otba, marquaient le cours des deux torrents qui forment le Togoy. Au fond s'ouvre une percée à travers laquelle l'œil distingue, par-dessus des collines au dos jaune et arrondi, de hautes montagnes qui bleuissent dans les brumes : on me les a nommées Sotirba.

Je traversai successivement le grand Togoy, le grand et le petit Telgo, et j'entrai, immédiatement après avoir passé ce dernier torrent, dans des schistes alternant avec quelques lits de marbre calcaire d'une remarquable beauté. Les blocs confusément épars dans la plaine tranchaient vivement, par leur blancheur zébrée de bleu, sur la teinte plombée des schistes, et rappelaient parfaitement certaines ruines de la Grèce ou de l'Asie Mineure : un effendi qui m'accompagnait en fit même l'observation. Je campai ce soir-là à Fakeda tamyam, que Burckardt appelle Fakedol, et qui a une trentaine de puits de bonne eau, mais qui n'est point à proprement parler un lit de torrent, aux berges nettement dessinées, comme ceux que j'avais traversés jusque-là. Le torrent qui descend des montagnes du sud et dont le cours est marqué par des bouquets de doums, déjà plus espacés, s'épanche en liberté dans la plaine et se trace capricieusement un lit qui doit varier chaque année. Fakeda marque du reste le passage de la région montagneuse, qui reste à l'est, à l'immense plaine qui commence là pour ne finir qu'aux montagnes de Meroé.

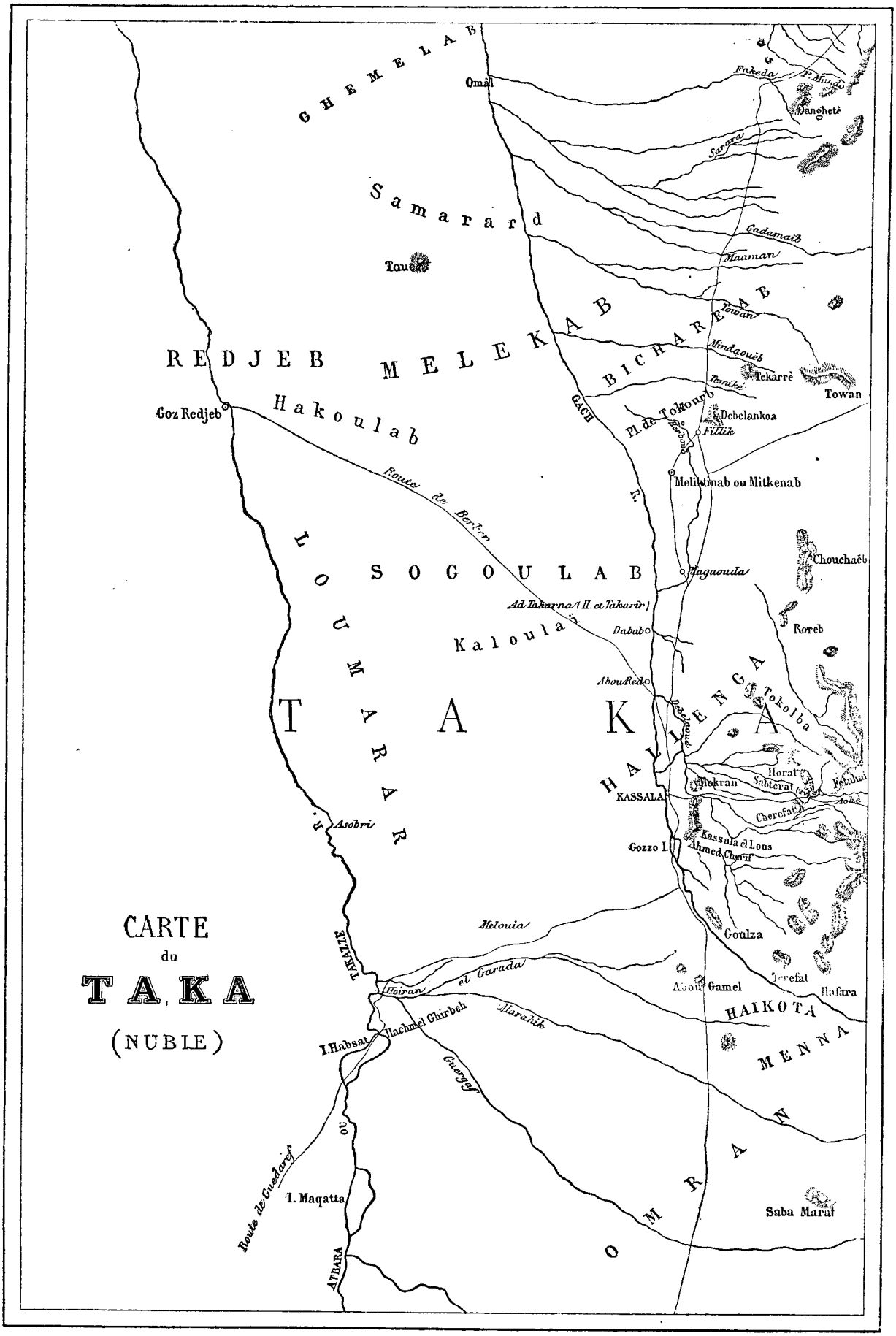
En repassant dans ma mémoire le pays que j'avais traversé dans cette laborieuse journée, et me reportant au projet de chemin de fer entre Saouakin et Kassala, je dus conclure que cette section de Togoy à Fakeda, rocheuse, inégale, sillonnée de cent en cent mètres de torrents qui devaient charrier au kharif des masses de sable et de gravier, serait une des plus coûteuses que j'eusse encore vues, et que cette ligne était à peu près impossible. Reste à voir si l'avenir me donnera là-dessus un démenti. A Fakeda commence une nouvelle région botanique. Aux éternels mimosas que j'avais vus depuis Langheb je voyais se mêler nombre d'arbres particuliers à la plaine (khala), comme le tarfa, ami des torrents et des sables, le sidr (lotus nabak) avec ses petits fruits à noyau dont les Arabes sont si friands, et dont le goût rappelle assez celui de nos pommes d'Europe. Les gousses brunes et les fleurs jaunes du sené (senna-méka) rampent sur les parties les moins arides du terrain, tandis que l'ocher (asclepias) élève à la hauteur des arbres ses tiges blanchâtres, ses fruits trompeurs et le vert cru de ses larges feuilles. Adieu la majesté nue et sombre des paysages du Langheb et de ces cirques rayés de traînées de doums, cernés de murailles de granit ouvrant sur le désert leurs splendides échappées : une autre nature leur succède, moins pittoresque et plus monotone, mais où l'on trouve encore ce caractère grandiose qu'un paysage africain ne perd jamais tout entier. J'en ai surtout subi l'influence en traversant le lendemain la plaine nue, sans fin, tapissée d'une herbe fine comme la soie et haute de quatre pouces, qui frémit et ondule à la moindre brise, tandis qu'à l'horizon un soleil aveuglant fait flotter les petites vagues bleues d'un mirage qui ne réfléchit même point la forêt fantastique d'usage, tant les arbres sont encore loin. L'impression qui en résulte pour le voyageur accoutumé à l'Afrique est complexe, plus aisée à sentir qu'à décrire, mais, au fond, formidable. Ce gazon doré sous ce ciel de saphir ne peut lui faire oublier l'horrible mort qui l'attend, s'il vient à perdre l'unique sentier tracé par le pas des caravanes. Des catastrophes de ce genre sont ici sans exemple, parce qu'elles exigeraient un concours de deux ou trois circonstances funestes qui ne se trouvent jamais réunies : mais il suffit de se dire qu'elles ont pu arriver, ne fût-ce qu'une fois par siècle. Ce sol, en effet, est d'une aridité rare : les sources sont éloignées, connues des pasteurs seuls, et il faut être très-familier avec la topographie de la contrée pour savoir s'orienter sur les montagnes disloquées que l'on ne cesse d'avoir à sa gauche jusqu'à Abou-Gamel, et qui semblent des écueils émergeant de la mer.

Après Fakeda, je trouvai le khor de Gadamaib où je fis mon kief de midi sous de beaux tarfa, et où je vis des traces de cultures récentes de dourra. Le terrain est une alluvion légère, grise et sablonneuse, favorable au dourra et au coton : les khors qui ne sont pas encaissés et qui épanchent leurs eaux irrégulières sur un plan à peine plus bas que le reste de la plaine, créent avec le maigre humus charrié des montagnes ces alluvions chères aux nomades.

Parti de Gadamaib, je ne vis plus de cultures. Au khor de Sarara, je trouvai les derniers doums de cette route : ce khor, comme tous ceux qui suivent, se jette au Gach bien loin à l'ouest. Le terrain était un grès sablonneux, que perçaient çà et là des masses de granit : le quartzite élevait par endroits ses blancs monticules. La végétation devint un peu moins pauvre vers le khor Togwan, et au grès succédèrent des zones d'une terre noire, grasse, fendillée par la chaleur, comme la *oualka* d'Abyssinie : sol excellent, riche en matières organiques, mais trop compact pour la culture à moins d'amendements. Au coucher du soleil, je trouvai en travers de la route un malheureux chameau,

1. Le langage familier des Français établis au Soudan a donné droit de bourgeoisie à certains mots arabes qui seraient inintelligibles au lecteur si je n'y joignais une traduction. Voici les principaux : *Kharif*, saison des pluies estivales; — *Khor*, torrent qui reste à sec presque toute l'année (*V.* plus loin); — *Doum*, sorte de palmier (crucifera thebaïca); — *Tarfa*, tamarix; — *Faki*, pl. *fogara*, prêtre musulman; — *Takrouri*, pl. *takarir*, nègre musulman du Soudan central; — *Angareb* (en arabe), *alga* (en abyssin), sorte de lit-canapé en lanières de cuir ou de peau d'hippopotame; — *Toukoul*, cabane ronde à toit conique des paysans sennariens; — *Kief* ou *kef*, sieste.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CARTE
du
TAKA
(NUBLE)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épuisé, et abandonné là par une caravane que j'avais rencontrée vers Togoy : l'abandon remontait donc à trois jours, et je fus aussi surpris que douloureusement affecté de voir la pauvre bête encore vivante, malgré la soif qui devait la dévorer. Elle ne paraissait pas s'être relevée depuis qu'on l'avait laissée là, mangeait avec assez d'appétit l'herbe touffue en cet endroit, et je n'eus pas le cœur de lui envoyer un coup de fusil, essayant de me persuader qu'un passant indigène pourrait la faire lever à coups de bâton et l'emmener au puits voisin.

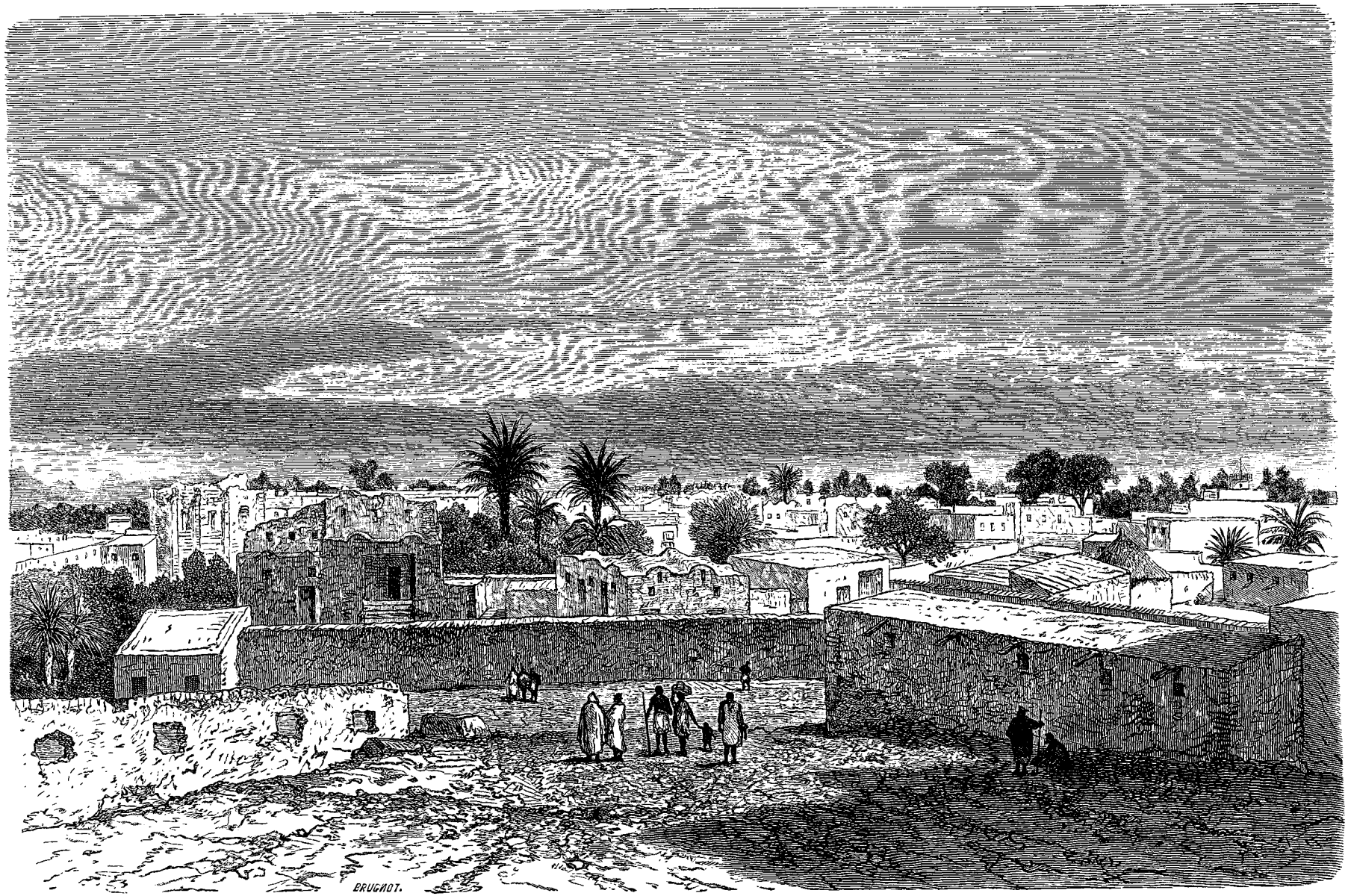
Les nomades ne sont pas méchants, mais ils sont à l'endroit des souffrances de leurs chameaux, d'une insensibilité qui contraste avec leur affection pour leurs chevaux ou leur bétail, et qui doit tenir au caractère peu sympathique de cet animal étrange. Mélange bizarre de docilité et de sauvagerie, le chameau sait obéir à son maître, s'agenouille et se relève dès qu'il entend le *rhhhh* guttural du chamelier, mais ne s'attache à personne. Sa docilité a quelque chose de stupide, et ses fureurs sont redoutables. Ses grands yeux noirs, ordinairement doux, brillent alors d'un éclat effrayant, et sa large bouche grande ouverte, montre deux rangées de dents aiguës; il menace, heureusement, plus souvent qu'il ne mord. En certaine saison, il est ingouvernable, se jette tête baissée dans les fourrés les plus

Jeunes filles du Taka — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

épineux au risque de s'aveugler et d'estropier son cavalier, ou se sauve au hasard dans le désert et y meurt de soif avec le malheureux voyageur qui n'a pas eu la présence d'esprit de le tuer au début de cette course effrénée.

Je fis mon lit cette nuit-là dans les sables du khor Mintaoueb, et le lendemain, après une marche courte et fatigante, je vis émerger du milieu d'un mirage aveuglant les trois groupes de huttes qui forment le village de Fillik, capitale de prédilection des Hadendoa, située au milieu d'une plaine de la plus effrayante nudité. A moins d'un kilomètre à l'ouest serpente le large torrent de Herboub, aux rives fertiles et bien ombragées : je n'ai jamais compris le caprice que les nomades ont eu de s'établir si loin de l'eau et des ombrages, à moins qu'ils n'aient craint pour leurs troupeaux le voisinage des lions et des hyènes dont toutes ces forêts abondent. Fillik se compose d'une trentaine de toukouls fixes, et de cent cinquante tentes qui campent ailleurs durant l'hiver. En l'absence de chekh Mouça, prince héréditaire des Hadendoa et vrai sultan du pays qui s'étend de Kassala à Tokhar, le village a pour chef un de ses parents, qui vint me rendre visite et veiller à ce que rien ne manquât à la caravane. Il parlait peu, ce qui tenait en partie à la taciturnité dont l'aristocratie du désert se fait une attitude, à son peu d'habitude de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Kassala. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la langue arabe et peut-être à la médiocre sympathie qu'il pouvait éprouver pour un blanc, ce qui, en Nubie, veut dire un Turc, c'est-à-dire un tyran, un malappris, un voleur.

Quand Burckhardt vint au Taka, il y a un demi-siècle, il s'arrêta à Fillik, qu'il appelle le marché des Hadendoa; les détails où il entre ne permettent aucun doute sur l'identité. Fillik en effet était alors la vraie capitale de l'Oasis, grâce à la prépondérance des Hadendoa : l'illustre voyageur le prit pour point de départ de ses itinéraires, qui sont généralement exacts, bien qu'ils aient été mal interprétés par des géographes qui ne connaissaient pas la Nubie. Il indique bien la position d'Ayaye, qu'on n'a pas retrouvé depuis, et pour cause : c'est que les Turcs l'ont détruit, comme nous le dirons en son lieu. Il connaît vaguement le nom et l'importance commerciale de Guedaref qu'il nomme *Gabarib*. Il nous apprend enfin qu'il fut vivement tenté de se rendre à Massaoua en passant par la route caravanière, peuplée, comme il le dit fort bien, de populations Semi-abyssiniques, très-intéressantes à étudier. Ce qui le rebuta, était l'état de barbarie de ces peuplades, où il se croyait sûr d'être dévalisé et peut-être assassiné : déjà même, dans le Taka, il n'était pas trop en sûreté.

Il est bien certain que la sécurité des voyageurs est bien autre aujourd'hui, sous le régime égyptien, qu'elle ne l'était sous le très-faible gouvernement de Sennar, alors que les tribus indigènes vivaient comme elles l'entendaient, se coupant la gorge pour le moindre motif et rançonnant les caravanes ou les pillant à l'aise. Il y avait cependant un usage qui a duré jusqu'à ce jour et qui eût probablement sauvé Burckhardt de tout danger sérieux : c'est l'*adhari*, usage qui règne aussi parmi les Somaulis de Berbera. Un *adhari* est un garant que l'étranger se choisit dans la tribu sur le territoire de laquelle il doit passer ou séjourner. L'*adhari* doit fournir à l'étranger le logis, l'eau, le bois pour la cuisine : il doit le défendre comme son propre frère s'il est molesté dans ses biens ou sa personne : moyennant quoi il a un droit fixe sur les affaires que le voyageur peut traiter dans le pays, s'il est marchand, comme cela arrive presque toujours. S'il est chasseur d'éléphants, par exemple, l'*adhari* a droit de tant pour cent sur le produit de la chasse, moyennant quoi il doit veiller à ce que ses compatriotes ne détournent pas la dépouille d'un éléphant que le voyageur aura seulement blessé et qui sera allé mourir dans les bois. Un jeune chasseur suisse, M. Émile G. mort il y a treize mois près de Kassala, avait appris à ses dépens que c'est une fort mauvaise économie que de se passer d'adhari : faute de cette formalité, les deux tiers peut-être des éléphants qu'il a abattus dans le Barka lui ont été volés par les Beni Amer, sans qu'il eût aucun recours contre eux.

Je quittai à Fillik la route directe de Kassala, et, tirant sur la droite, je me dirigeai à travers une assez jolie forêt qui épaississait de plus en plus (preuve certaine que nous nous rapprochions du fleuve, qui est le Gache), j'arrivai à une petite ville fort bien bâtie, Miktinab ou Mitkènab, capitale officielle des Hadendoa aux yeux des Égyptiens, qui y entretiennent un officier et une garnison permanente. Le voisinage de ce monde officiel n'est pas des plus agréable au fier prince de la haute Nubie, chekh Mohammed, aussi réside-t-il plus volontiers à Fillik, comme je l'ai déjà dit. J'arrivai vers le coucher du soleil; comme c'était le ramadan, les officiers civils et militaires allaient se mettre à table et sans s'enquérir nullement de ma qualité m'invitèrent fort gracieusement à partager leur souper. Nous causâmes des événements du jour, dont le plus saillant était l'arrivée à Kassala d'un certain comte du B.... qui tentait alors sous les auspices du gouvernement égyptien, une entreprise dont je n'ai jamais connu le vrai caractère. Il était suivi d'une soixantaine d'hommes militairement organisés, recrutés en France et en Égypte, et mes effendis disaient ouvertement qu'il avait une mission secrète du gouvernement français pour délivrer ou venger le consul de France en ce moment prisonnier de Théodore II, négus d'Abyssinie : d'autres allaient jusqu'à dire que le consul était mort dans les fers. « Je n'en crois rien, objectai-je modestement, vu que ce consul n'est autre que *moi!* » je laisse à peindre les stupéfactions des effendis : Saladin lui-même ressuscité ne leur eût pas, je crois, paru plus imposant. Ils n'en continuèrent pas moins à faire des conjectures fort hasardées à l'endroit de la future campagne de M. du B. et des Égyptiens placés par le vice-roi sous ses ordres. « *Inch'allah* (plaise à Dieu) dit l'un deux, que ce sultan des Abyssins reçoive une bonne leçon, et qu'il y ait bientôt une *mudirie* (préfecture égyptienne) à Gondar! — *Inch'allah!* » répétèrent patriotiquement les autres. Et sur ce, l'on s'alla coucher.

Le lendemain nous eûmes douze heures de marche monotone dans une plaine alluviale et en partie cultivée de Miktinab au torrent d'Herboub, graveleuse et aride depuis le torrent jusqu'à un lit de rivière desséché, nommé Debelaouè, où coulait le Gach il y a environ cent cinquante ans. J'ai cru comprendre que ce sont les indigènes qui ont, par un barrage, forcé le fleuve à prendre sa direction actuelle. L'ancien thalweg est aujourd'hui rempli de hautes herbes et de tamarix; l'île, formée par l'un et par l'autre lit, est oblongue et boisée. Deux heures après avoir passé pour la seconde fois le Debelaouè, j'entrais dans les faubourgs poudreux de Kassala, et, franchissant la porte de la mosquée, j'allais demander l'hospitalité à mon vieil ami le *Mallem*.

Mon hôte me parut un peu plus vieilli, amaigri, mais toujours gracieux, aimable et hospitalier. Un nouveau deuil, et plus irréparable, s'était ajouté pour lui à la mort de sa fille, Mme Rose Kotzika; il venait de perdre l'unique enfant de cette fille tant regrettée, une charmante fillette de six ans, qui avait déjà les grands yeux noirs rêveurs et toute la beauté triste de sa mère. Sa maison était, comme d'habitude, la maison de tous les voyageurs, principalement européens, et je dois dire à la charge de mes compatriotes d'Occident qu'ils usaient de cette hospitalité comme si elle leur était due. Je n'en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

citerai qu'un, un Allemand qui maugréait à propos de tout, et qui, entrant à tout propos dans le *divan* (salon) où le *mallem* recevait les visites de ses confrères, interrompait toutes les conversations et disait au maître de la maison : « Pourquoi parlez-vous à cette *hyène* (marafil) ? » Franchement, je ne sais ce qui arriverait à un Oriental voyageant en Europe, s'il était moitié aussi mal élevé et aussi indiscret que le sont la plupart de nos compatriotes en Orient. On jugera de l'opinion qu'on se fait là-bas de nous par les deux anecdotes qui suivent :

J'étais, il y a deux ans, à Khartoum : on me parla d'un soldat noir qui était entré chez un renégat marseillais, haut fonctionnaire, et s'y était conduit, en présence de femmes, de la manière la plus inconvenante. On lui avait demandé de quel droit il s'imposait ainsi, il avait répondu : *alla franca* (à la franque). Il croyait, comme le pense le peuple en Égypte, que chez les Européens les femmes ne sont l'objet d'aucune estime.

A Adoua, dans le nord de l'Abyssinie, était venu un ex-boulanger français nommé R..., l'un des mille fabricants de canons et de chemins de fer qui viennent périodiquement spéculer sur la crédulité du négus, le moins crédule des hommes. R... passant un jour dans la rue à côté d'une jeune fille de bonne maison, fait à son intention un geste injurieux. La fille, outrée, rentre chez elle, raconte l'affront à ses deux frères qui, sans autre explication, prennent leurs fusils et se dirigent vers la maison de R.... Heureusement pour ce dernier, ils rencontrent un vieux curé qui essaye de les arraisonner, et finit par leur faire goûter cet argument : « Certes cette insulte veut du sang, du moins si elle venait d'un homme comme il faut (*soou tallak*), d'un gentilhomme comme vous : mais qu'attendre d'un vagabond de Français ? » Et R... dut probablement la vie à cette aimable « circonstance atténuante. »

Je retrouvai Kassala peu changé depuis ma première visite. Le bazar seul s'était transformé, grâce à quelques allées de jolis arbres dont le vert clair tranchait joyeusement, quoique un peu crûment, avec le gris terreux qui est la couleur uniforme de la cité. En revanche, les bastions inoffensifs de l'enceinte avaient quelques lézardes de plus, et leurs sommets, bizarrement ébréchés, avaient ajouté un large contingent aux masses de cette poussière subtile et asphyxiante qui doit figurer en première ligne parmi les ennuis de Kassala.

Ali-Bey, l'aimable mudir de 1860, avait été remplacé par un certain Ibrahim-Bey, étranger au Soudan. M. de Beurmann parle de l'administration d'Ali-Bey comme devait en parler un voyageur qui n'avait pas assez vécu avec les mudirs du vice-roi pour distinguer entre l'honnêteté relative et le cynisme absolu. Je crois lui avoir rendu une justice plus impartiale. Quant à Élias-Bey, il était mort en digne fonctionnaire égyptien, au moment d'un procès infamant à propos de cinq mille talaris qu'il était accusé d'avoir « mangés » et qui ont été repris sur sa succession : les éclaboussures de ce scandale avaient rejailli sur Mallem-Todros, chef des bureaux de la mudirie, qui avait dû financer mille talaris et avait perdu sa place. A mon arrivée, il venait d'y rentrer par suite de quelque compromis facile à deviner, et il était sûr, au bout d'un an ou deux d'exercice, de « rentrer dans ses frais. »

Kassala n'a été destiné, dans l'origine, qu'à être un poste militaire et un centre d'opérations pour dompter plusieurs tribus puissantes de la frontière, jadis vassales nominales de Sennar, comme les Hadendoa, les Hallenga, les Amarar, les Beni-Amer, les Barea et les Mahria. Toutes ces tribus, avec cinq ou six moins importantes dont je parlerai plus loin, relèvent aujourd'hui de la mudirie de Taka; la population sédentaire est fort peu nombreuse, et s'est groupée principalement sur le Gach et l'Atbara, dans les banlieues de Kassala et de Goz-Redjeb.

Ces tribus étaient, avant 1820, sous la domination du Sennâr, pouvoir très-paterne et qui se contentait d'un droit de suzeraineté constaté par l'investiture donnée aux deglels (princes indigènes) sous la forme d'un bonnet singulier dont je parlerai ailleurs. Au début de la conquête, les Égyptiens ne se montrèrent pas très-empressés de pénétrer dans ces redoutables khalas pour y réclamer des soumissions qu'ils savaient devoir leur être vigoureusement disputées. L'éternelle histoire du cheval qui veut se venger du cerf, leçon que les petits peuples anarchiques n'ont jamais su méditer, trouva encore ici son application. Les Hallenga, molestés par les Hadendoa, appelèrent les Turcs de Goz-Redjeb, et Ahmed-Pacha, gouverneur général du Soudan, vint en personne pour faire la conquête du Taka, et du désert de Barka et de Langheb. La petite tribu de Sabterat fut assaillie une des premières par des forces considérables, et, malgré l'infériorité du nombre et des armes, battit complétement les Égyptiens dans un premier combat livré dans les sables du torrent d'Aohé. Les Turcs fuyaient dans un affreux désordre, quand un officier se jeta au milieu d'eux et leur cria :

« Mes enfants, le Caire est bien loin ! »

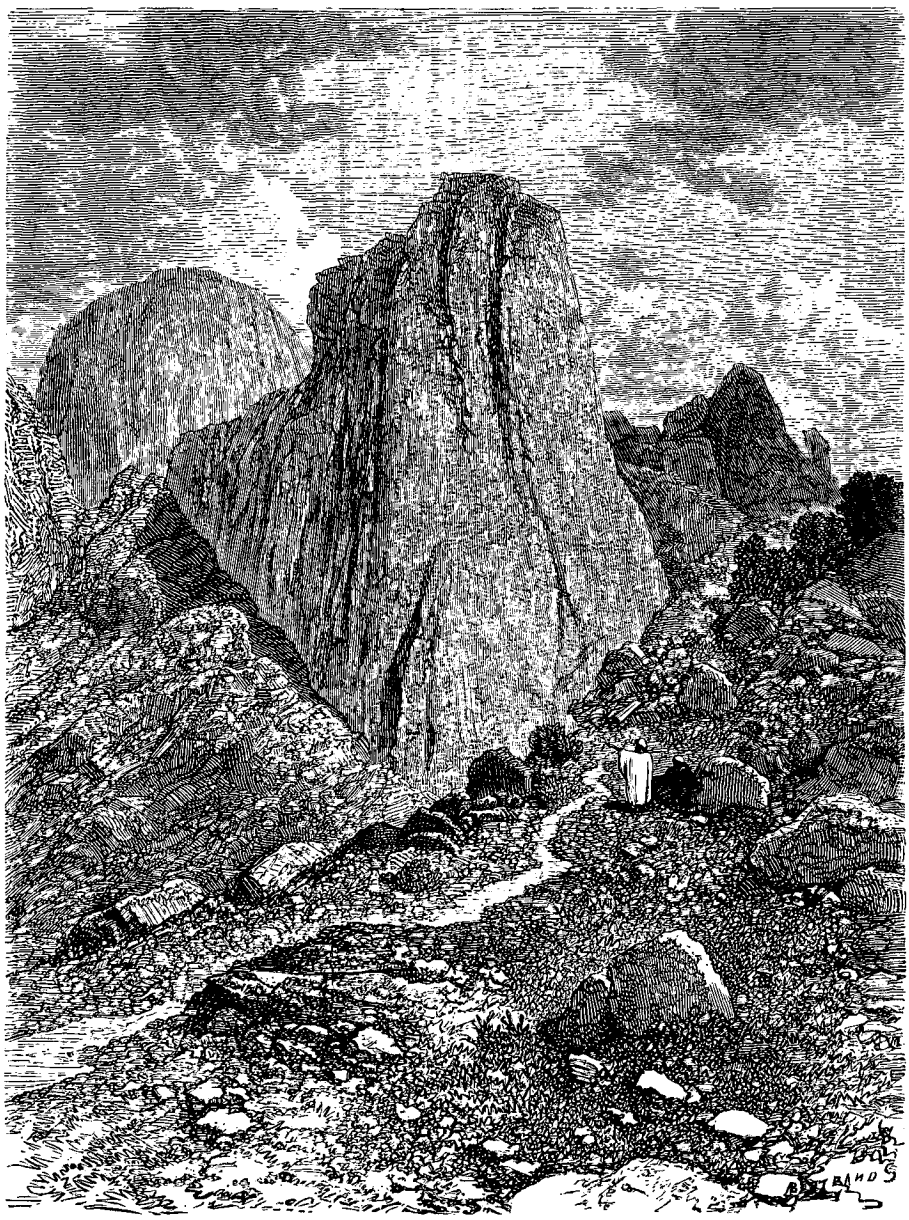
Leur faisant entendre que la fuite dans un pays ennemi et inconnu serait leur perte inévitable à tous. Les soldats le comprirent, revinrent à la charge et battirent les Sabterat, qui se soumirent. On trouve encore aujourd'hui, épars dans le sable du Khor, beaucoup d'ossements blanchis, sinistres souvenirs de cette rude bataille. Toute l'aristocratie des Sabterat périt dans la lutte ou dans les exécutions qui la suivirent, et la famille qui gouverne aujourd'hui cette petite tribu est une famille établie là depuis deux ou trois générations seulement.

Vers 1838, une insurrection générale éclata parmi les tribus du Taka, et débuta par quelques succès. Une petite armée égyptienne, surprise dans les forêts du Hadendoa, fut taillée en pièces. Grâce à un peu d'énergie, à beaucoup de cruautés inutiles et surtout à la supériorité de ses moyens d'attaque contre des nomades très-braves, mais armés seulement de la lance et de la lourde épée classique (djellabia), l'Égypte triompha des insurgés, et le dut principalement à deux officiers que j'ai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

connus, Élias-Bey et Mouça-Effendi, alors simple kachef (capitaine), aujourd'hui gouverneur général du Soudan. Mouça, en particulier, se fit un tel renom par les mutilations à l'abyssinienne qu'il pratiquait sur ses prisonniers, qu'on dit aujourd'hui familièrement au Soudan : « Si on prononce devant un Bicharî le nom de Mouça-Bey, il fait involontairement un geste significatif pour s'assurer qu'il n'a rien perdu. »

Quand les Hadendoa furent subjugués, dix-sept de leurs chefs furent emmenés à Khartoum pour être suppliciés. En route, deux ou trois d'entre eux refusant de marcher par excès de fatigue ou pour tout autre motif, l'officier chargé de les escorter coupait en deux, dit-on, les récalcitrants d'un seul coup de son sabre turc. Cette histoire a fait grand bruit au Soudan, moins comme barbarie que comme tour de force. Ce Soliman-Kachef est, je crois, le même qui prit part aux deux premières expéditions du Nil-Blanc (1840 et 1841), et se déshonora

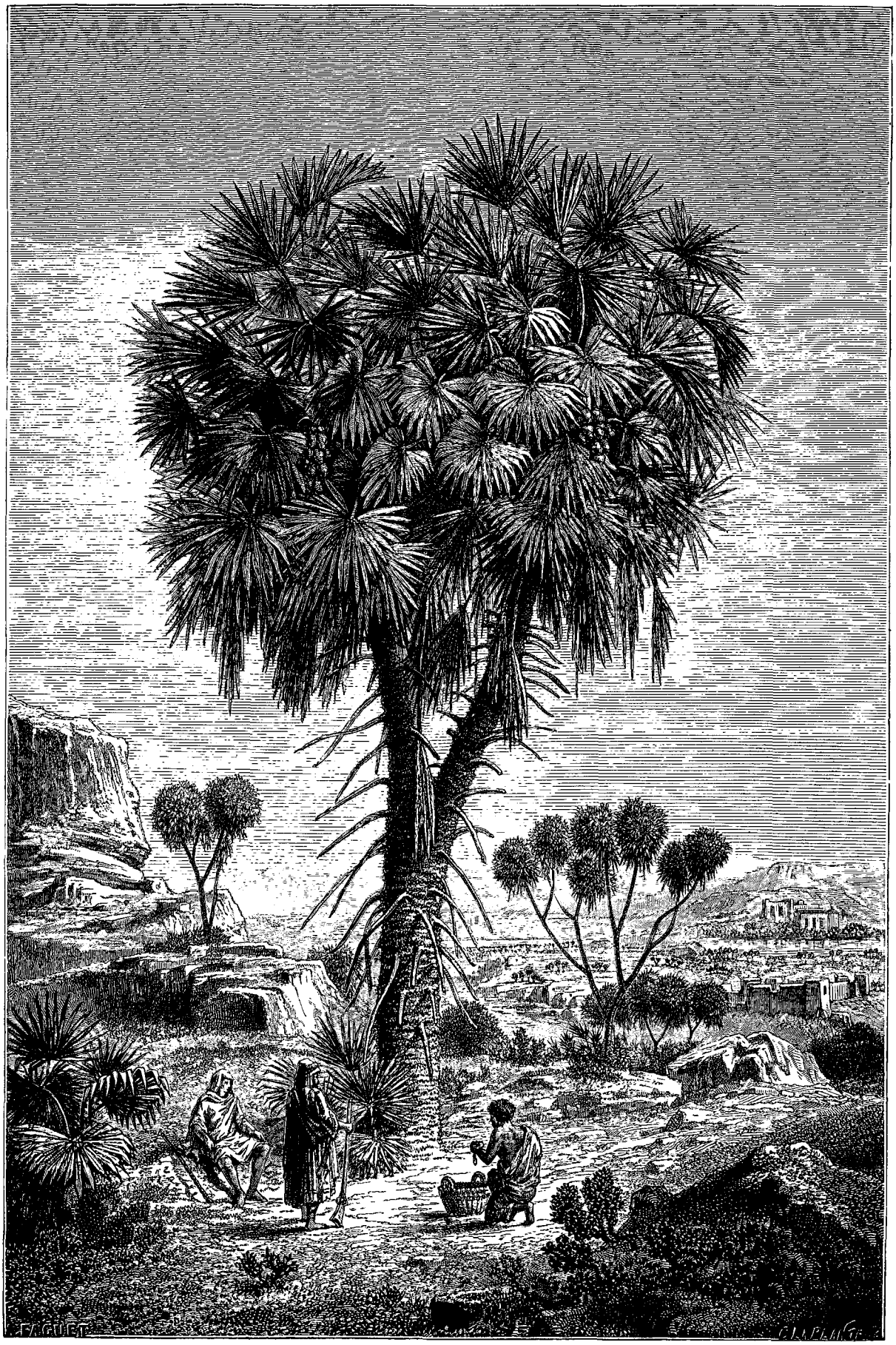


Le Mont Kassala el Louz. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

par les boucheries qu'il commit chez des tribus nègres inoffensives et amies. Quant aux prisonniers hadendoas ils furent exécutés en plein bazar de Khartoum, ou plutôt *charcutés* avec une cruauté sauvage.

Quelques jours après mon arrivée, une affaire me mit en relation avec le prince du désert, Mohammed, chekh des Hadendoa, et roi à peu près absolu de tout le pays compris entre l'Atbara et la mer Rouge. Cette royauté, depuis la conquête turque, était devenue une lourde charge. Le prince, responsable du payement du tribut imposé par la cupidité fantasque des gouverneurs généraux du Soudan, était à la fois exposé à une brutale arrestation en cas de retard dans la rentrée de l'impôt, et en face de ses sujets à une impopularité qui se conçoit aisément. Je le trouvai sombre, taciturne, poli d'ailleurs comme le sont tous ces khalifes du désert, gentils-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le doum (palmier). — Dessin de A. Faguet d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes s'il en fut et restés tels malgré le contact des grossiers officiers égyptiens qui les gouvernent. Je m'expliquai ses soucis. L'impôt était en retard, et Mohammed voyait déjà poindre les événements qui devaient éclater les jours suivants.

Le puissant chekh fut arrêté à la turque, c'est-à-dire par un guet-apens. Comme on n'osait rien tenter contre lui à Fillik même, on l'attira, sous je ne sais quel prétexte, à Kassala, et à peine arrivé, il fut assailli par les soldats, enchaîné et mis au secret.

La réponse des Hadendoa ne se fit pas attendre. Elle arriva le surlendemain (6 mars) à Kassala, sous la forme d'un convoi de malheureux bourgeois du lieu, morts ou blessés : ils avaient été assaillis par une troupe armée sur la route de Souakin, et les nomades, pour bien constater le caractère politique de cette agression, n'avaient touché ni à leurs chameaux ni à leurs marchandises. Seulement, comme il arrive toujours en Orient, le châtiment tombait à faux et frappait des innocents; car les pauvres colporteurs du faubourg de l'Hôpital n'étaient pour rien dans la politique transcendante du divan de Kassala.

On peut juger du concert de malédictions et de longs gémissements qui éclata sur le passage des victimes. J'étais monté sur la terrasse pour voir ce qui se passait, quand je vis arriver du côté de Sabterat un convoi pareil, escorté de femmes hurlantes, et de *fogara* graves et compassés. J'appris plus tard que c'étaient des *takarir* qui, occupés à faire le bois, avaient été assaillis par une trentaine de Barea armés comme eux de lances et de boucliers, et, bien qu'ils ne fussent que six, ils avaient fourni un long combat pendant plusieurs heures. Qu'on ne s'étonne point de la durée de la lutte : au Soudan, les escarmouches entre petites guérillas ne sont souvent, grâce aux grands boucliers et à l'agilité des combattants, qu'une gymnastique où, sur cinquante coups de lance, un à peine entame la chair. C'était l'avant-dernier jour du Ramadan : ces vaillants nègres ne voulurent étancher leur soif qu'après le soleil couché, et tout en restant en garde ils buvaient, derrière leurs boucliers, l'eau qu'un d'eux puisait à une outre. L'un d'eux fut tué, les autres plus ou moins grièvement blessés; les Barea perdirent un homme, qui resta sur la place et fut jeté en pâture aux hyènes.

Les anecdotes tragiques ne manquent pas parmi ces pasteurs nubiens. Lors de mon premier voyage, on me montra de loin, derrière le mont Abou-Gamel, le village de Hafara, désert alors par suite d'une scène tragique qui remontait à environ une année.

Un homme de Hafara avait épousé la fille d'un notable de la tribu nègre des Basen, ce qui ne l'avait pas empêché de s'emparer par trahison de deux jeunes gens du village de son beau-père, et de les retenir avec le projet avoué de les vendre comme esclaves. Le beau-père vint à Hafara et réclama ses compatriotes; le Hafara les refusa, s'emporta et déclara nettement qu'il les vendrait à Kassala, ce qu'il fit en effet quelques jours après. Le Basen se tut; mais sa fille, accoutumée à lire dans sa physionomie, vint donner à son mari ce conseil au moins étrange :

« Mon père va partir; mais j'ai vu sur son visage qu'il est résolu à te tuer. Tu ferais donc sagement de le tuer à présent qu'il est en tes mains, de peur qu'il ne t'arrive malheur. »

Le mari fit l'éternelle réponse : « Il n'oserait. »

Le Basen partit, et de plusieurs semaines on n'eut de ses nouvelles. Un soir, pourtant, un homme qui venait des Basen parla mystérieusement à la femme et l'avertit de se tenir prête à partir, vu que son père viendrait la chercher dans peu de jours. La négresse profita de l'avis et n'en dit mot à son mari, pensant probablement qu'il était téméraire de chercher à l'arracher à sa destinée. Une nuit, trois cents Basen bien armés envahirent silencieusement le village, composé d'une centaine de tokauls; à la porte de chaque hutte un homme se posta en sentinelle, pendant que deux autres pénétraient à l'intérieur et coupaient la gorge à tous ceux qui s'y trouvaient. En moins de rien, la sinistre opération fut accomplie, et les cinq cents habitants de Hafara passèrent sans résistance du sommeil à la mort. Le premier auteur de cette catastrophe périt aussi, et sa veuve suivit les vainqueurs qui rentrèrent vite dans leurs montagnes.

Pour venger ce coup de main, les gens de Sabterat et d'Algheden, voisins des Hafara et leurs alliés, s'unirent aux *Turcs* de Kassala et firent une razzia chez les Basen, à qui ils tuèrent une soixantaine d'hommes et enlevèrent dix-huit prisonniers, pour la plupart jeunes filles et enfants, qui furent vendus à Kassala quelques semaines avant mon arrivée.

Récemment, en avril 1863, Mohammed en Nour, chef de Sabterat, fit avertir le mudir de Kassala qu'il y avait bonne opportunité de faire une razzia sur le pays des Basen, et lui demanda main-forte. Le mudir lui envoya cent cinquante hommes, qui se joignirent aux Sabterat et entrèrent dans les montagnes à la recherche des nègres. Ceux-ci avaient été avertis, et par En Nour lui-même, à ce qu'on m'a dit, ce qui n'a rien d'invraisemblable pour qui connaît les sentiments de ces populations à l'endroit des Turcs; ils avaient préparé une embuscade et laissé dans la plaine, comme appât, quelques bestiaux que les gens de Kassala se mirent en devoir d'emmener. Les Basen, sortant de leur embuscade, tombèrent sur ces gens débandés, en tuèrent quinze et mirent le reste en déroute. Le pacha envoya six cents hommes « pour venger l'honneur du drapeau » et châtier les noirs; ils trouvèrent ceux-ci en fuite et brûlèrent, pour toute revanche, quelques huttes abandonnées.

II

Le Mont Kassala el Louz. — Le fleuve Gach. — Promenade à l'Abou Gamel. — *L'ocher*. — Conseils pour trouver de l'eau au désert. — Les Menna. — Un bandit gentilhomme : le *fils du léopard*. — La carabine de Mme Baker. — Ce qu'il en coûte au Soudan pour être honnête homme.

Je reviens à Kassala, qui me servait de centre pour les reconnaissances que je dirigeais dans tous les sens,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

principalement à l'est et au midi. Le Mont Kassala-el-Louz était le but favori de presque toutes ces excursions. C'est une masse de roches granitiques entassées dans le plus splendide désordre, et d'où s'élancent fièrement vers les nues six sommets arrondis comme des coupoles, lisses, polis, inaccessibles, ce qu'exprime d'ailleurs le nom bidja de ces montagnes (louz, inaccessible). Les Arabes ont ridiculement traduit ce nom par la montagne des Abricots (louz, abricot en arabe). Dans le chaos rocheux dont j'ai parlé, j'ai remarqué plusieurs *lusus naturæ* qui, en Bretagne, eussent été appelés des monuments druidiques; j'en ai dessiné un, à cinq kilomètres de la ville, et au pied duquel passent toutes les caravanes qui vont à Guedaref. Les Nubiens ont l'imagination trop poétique pour qu'à ces curieuses pierres ne se rattache pas quelque histoire de *djinn*, d'*afrîd*, ou quelque roman du désert; mais le moyen, pour un voyageur qui passe et qui ignore la langue des fils des Troglodytes, de faire vibrer cette fibre mystérieuse, intime et sacrée de la poésie barbare!

Les pentes du mont Kassala m'offraient d'admirables observatoires pour étudier la topographie de la contrée. Le fait est qu'à deux cents ou trois cents mètres de hauteur j'avais sous les yeux une carte immense s'étendant vers le nord jusqu'au delà de Filik, à près de vingt lieues. L'oasis entière était une vaste plaque de terres alluvionnales, admirablement apte à toutes les cultures, mais qui, vu la rareté de la population sous le régime oppressif de l'Égypte, n'offrait pas un quarantième de sa surface qui fût cultivé. Un peu de coton autour de la ville, du dourra au nord et surtout à l'est, voilà tout ce que l'homme retirait de cette terre vigoureuse et libérale au travailleur. Cette couche alluvionnale, qui forme toute la portion cultivable de l'oasis (l'on pourrait même dire l'oasis entière) est le produit des crues du fleuve Gach, sur lequel nous devons à nos lecteurs quelques détails qui feront comprendre le régime des eaux de la Nubie entière. Le Gach naît sur le plateau d'Abyssinie, où il s'appelle le Mareb, décrit une vaste spirale autour de la province de Seraoué, et descend dans un fouillis de terres basses et boisées habitées à l'est par les Abyssins, au couchant par les nègres Basen. Dans le Seraoué, vers Goundet, ce n'est qu'un large ruisseau roulant sur un lit de galets bleus une eau de quelques pouces de profondeur : je ne sais au juste où se perd ce filet d'eau et où commence le lit de sable fin qui se prolonge par le Basen jusque dans l'Atbara. Dix ou douze lieues avant Kassala, le Gach débouche du milieu des montagnes et fait une belle courbe vers le nord-ouest, puis vers le nord. Lors de de la saison des pluies, l'énorme masse d'eau jaune et limoneuse qu'il apporte du Seraoué, grossie de tous les torrents des basses-terres, roule vers Kassala en déposant sur ses rives le limon dont elle est chargée : c'est donc le fleuve qui a formé l'oasis, et il est facile de s'en rendre compte en embrassant d'un coup d'œil, du haut du mont el Louz, la topographie générale de la contrée. Le long du fleuve, d'épais rideaux de palmiers, de tarfa, des champs de coton, des cultures, des villages, principalement des camps de nomades, tranchent vigoureusement sur le fond jaunâtre et terne du désert proprement dit : désert où l'épineuse famille des mimosas croît sur une couche de terre légère, friable, d'une couleur café au lait, et semée de gravier siliceux ou granitique. La végétation cesse entièrement là où le gravier domine, et l'humus fait alors place à des plaques légèrement bombées, compactes, horriblement fatigantes pour le pied nu du pasteur. J'aurai plus d'une occasion de revenir sur ce spectacle des fleuves, non-seulement nourriciers, mais créateurs du sol nubien : et le peuple, qui l'a bien senti, donne à chaque district le nom de sa grande artère fluviale. Pendant que le fonctionnaire égyptien appelle la ville *Kassala* et la province *Taka*, le Bedouin nomme l'une et l'autre le Gach : on dit : « aller au Gach, » pour « aller à Kassala. » Le Gach m'a paru atteindre son maximum de largeur sous les murs de Kassala, dont il baigne un bastion qu'il pourra bien emporter quelque jour. Je lui ai trouvé là cinq cent dix mètres : c'est vraiment un beau fleuve, surtout à la fin de juillet, quand il roule bruyamment dans son écume jaunie les troncs de palmiers doums arrachés à ses rives. On remarque dans l'argile brune de ses berges, coupées à pic et hautes de deux mètres au plus, la forme *feuilletée* des dépôts limoneux du Nil lui-même : c'est la même action sur deux échelles bien différentes.

J'ai écrit jadis, d'après des informations incomplètes et avec beaucoup de voyageurs (MM. de Courval, Baker, etc.), que le Gach allait finir aux digues de Dabab, à cinq heures au nord de Kassala. La vérité est qu'aux années ordinaires, le fleuve, arrêté par ces digues, s'épanche en amont et ne dépasse pas ce village, où réside le grand chef des Hallenga; mais aux bonnes crues, l'excédant s'échappe et coule droit au nord par un lit aussi bien tracé que la partie supérieure, et va arroser quelques terrains cultivés par les nomades, notamment celui d'Omâl, où viennent les Kaloulai, les Kaleitab, les Sogoulab, etc. Il passe à l'est et en vue du mont Touèz (Tuech des cartes) et va, à quelques heures plus bas, finir à un autre terrain de culture appartenant aux Hadendoa et appelé Om-adan (mère des ossements). Il a dû ce nom à une bataille sanglante livrée, probablement au siècle dernier, entre les Hadendoa d'une part, les Sogoulab et les Mitkenab coalisés de l'autre.

Enfin, dans les années exceptionnelles, le fleuve débouche dans l'Atbara, près d'Om-Handel, vers le 17° 8′ de latitude nord. Cet endroit, signalé en 1858 par M. de Courval, puis précisé quatre ans plus tard par M. Munzinger, se nomme, en bidja, Gach-da (bouche du Gach). On y trouve le tamarisc, arbre étranger aux bords de l'Atbara, et très-abondant le long du Gach dans tout le parcours de Taka : preuve physique irrécusable du fait dont il s'agit. Voilà une réponse péremptoire aux discussions de M. Beke.

Je voulus un jour remonter le Gach sur une longueur d'une dixaine de lieues, afin d'aller visiter le mont Abou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gamel (le père du chameau[1]), beau piton parfaitement isolé, du haut duquel je pouvais voir toute la plaine jusqu'au revers qui descend sur l'Albara. Je pris pour guide un jeune indigène obligeant qui m'offrit de me piloter dans toute la contrée, sauf à Alghenden, son pays natal, où, me disait-il, il était brouillé avec l'autorité pour une misère, un homme tué en *vendetta* parfaitement légitime, — au moins selon sa version. Nous primes en sortant de Kassala la route caravanière, et je fis un léger détour à gauche pour visiter un petit lac près du village d'Ahmed Chérif, lac cité par M. Beurmann comme un site intéressant. Je passai par un sentier difficile ayant à ma gauche la masse colossale du Kassala-Louz et à ma droite un groupe de *montagnettes* très-pittoresques : l'une a la forme d'une tour féodale en ruines, l'autre ressemble à un lion couché ou plutôt à un sphinx et je lui en donnai le nom. En sortant de cette gorge je débouchai sur le village qui s'adosse à un épais bois de mimosas où je finis par trouver la mare : que le ciel en préserve ceux qui me liront! C'était une eau jaune et croupissant sur un lit de vase noire et visqueuse : je n'eus pas le courage de boire à cette eau et je me hâtai de regagner, sous bois, la route pittoresque que j'avais quittée. Un peu plus loin, elle traverse une belle forêt de palmiers doums encadrant une sorte de clairière couverte d'une herbe haute et touffue qui repose agréablement le regard lassé de la dure réfraction du granit. On sent, à la vigueur de la végétation, qu'on touche au fleuve, et en effet on descend dans son lit de beau sable blanc à l'endroit où il lave le pied d'une montagne lisse et polie qui a l'air d'un monolithe couché sur le flanc. La route s'engage ensuite dans une île boisée, nommée le grand Gozzo, inculte, bien qu'elle convienne admirablement aux cultures européennes ou indigènes. Après l'île, on reprend le fastidieux ruban de sable si fatigant pour le pied des mules et même pour celui des chameaux, et on ne tarde pas à tomber sur l'un ou l'autre des quinze ou vingt camps de nomades qui, pendant la saison sèche, viennent occuper le lit du Gach. Ils y trouvent beaucoup d'avantages : d'abord, de l'eau partout : puis les haies d'épines dont ils entourent leurs camps les abritent contre les animaux féroces et les rôdeurs de nuit, qui ne peuvent guère dissimuler leur approche sur le fond blanc des sables.

Soldat takrouri (Nubie). — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

J'ai parlé de l'eau : tous les voyageurs à qui les régions sahariennes sont familières savent qu'en général, plus un de ces lits de torrents desséchés est important, plus il y a de chances, en creusant de deux à huit pieds, de trouver de l'eau que les sables saturés ont conservée dans leurs profondeurs après les pluies. Ce n'est pas cependant une règle générale. Tel torrent très-vaste, mais éloigné des montagnes ou des plateaux qui versent leur contingent après les orages, n'a d'eau que dans les années de crue exceptionnelle, comme le Gach dans la partie inférieure de son cours. Tel ravin moins important, mais placé de manière à former cuvettes aux eaux dévalées des plateaux, les conservera pures et abondantes. L'expérience en ces matières est le grand trésor du nomade : le voyageur qui ne connaît pas le pays et n'a pas d'informateurs peut se trouver dans un cruel embarras. Un homme fort expert en ces matières, M. Galton, donne un excellent avis en cas d'hésitation de ce genre : il conseille de creuser au point où un grand torrent en reçoit un moindre, mais en dedans de ce dernier. En effet, les eaux qui descendent avec furie vers le grand torrent sont arrêtées court par la masse énorme qu'il roule, et le remous qui en résulte a pour résultat d'activer l'infiltration en cet endroit.

En suivant le Gach je traversais de temps en temps des massifs d'ocher (*asclepias gigantea*) plante bizarre, qui montrait dans toutes les îles et sur les rives le vert pâle de ses feuilles, sa petite fleur blanche et violette, et son fruit trompeur. L'ocher, bien connu des natura-

1. Et non Abou-Gaml (père de la vermine) comme ont écrit d'autres voyageurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

listes qui ont voyagé en Afrique, ne dépasse pas ici six à sept pieds : sa tige fibreuse est employée par les Arabes à la fabrication de la poudre, dans toute l'Afrique nord.

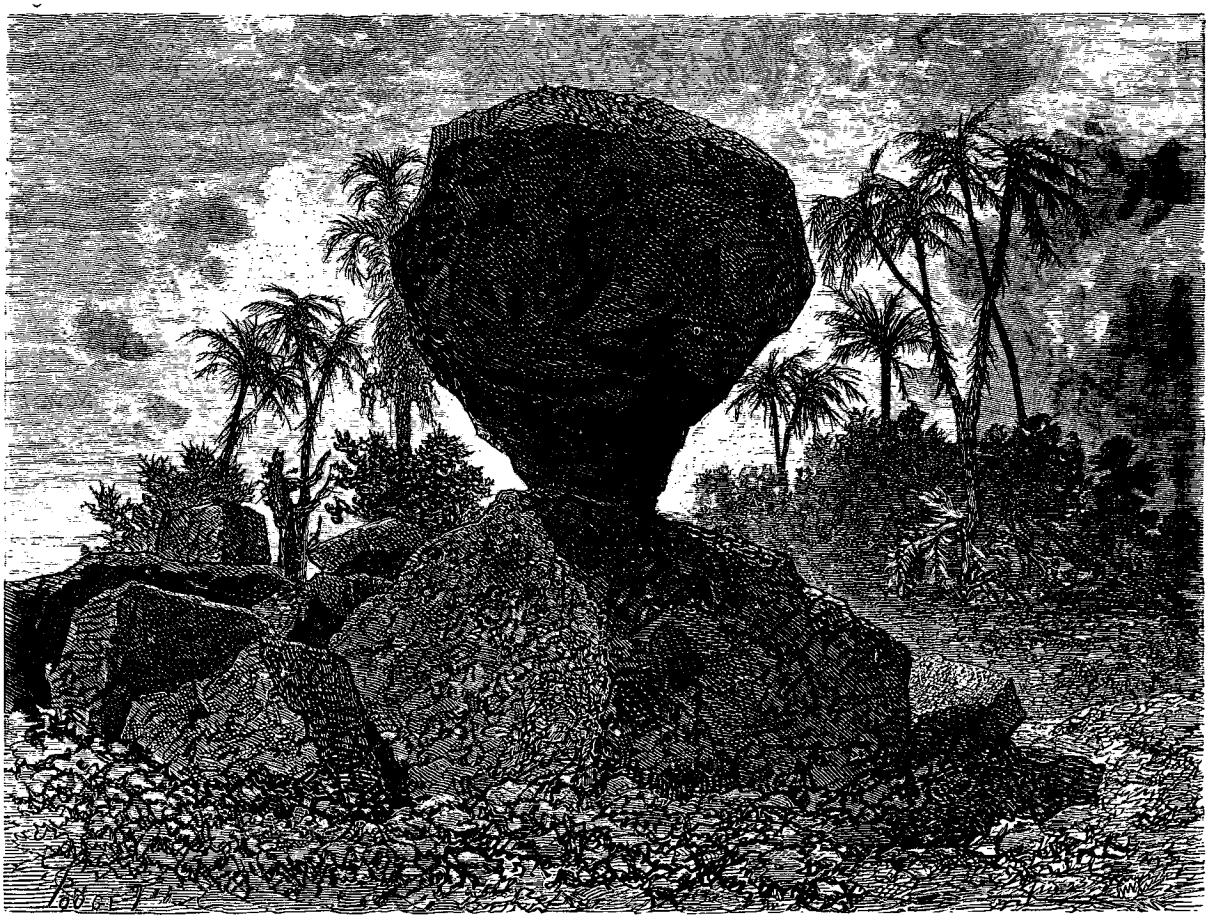
J'ai trouvé assez curieux le passage suivant d'un ancien chroniqueur tunisien sur l'ocher : c'est un spécimen de botanique barbaresque :

« L'intérieur du fruit qui est cotonneux est appelé *bhorfo* par les Arabes qui s'en servent pour remplir des matelas et des coussins. Des personnes dignes de foi m'ont assuré avoir vu des vêtements faits avec cette espèce de coton.

« Le bois de l'ocher est tendre, creux et uni ; c'est pour cela que les Arabes lui comparent les jambes et les bras de leurs femmes.

« Les animaux ne se nourrissent pas de ses feuilles. On extrait de cet arbuste une gomme très-douce mais d'une odeur désagréable appelée *sucre de l'ocher* ou *marfour*....

« Il croît sur le bord des torrents, dans les vallées, et, bien rarement, dans les sables. Autrefois les Arabes employaient des formules magiques pour obtenir la pluie au moyen de cette plante et du *sala*. Voici comment ils procédaient : ils prenaient des branches de ces arbres, les attachaient à la queue des vaches, y mettaient le feu et poussaient ces animaux dans la montagne : ils assurent que la pluie ne manquait jamais de tomber aussitôt. » (El Tidjani.)



Pierre près Kassala (voy. p. 107). — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Cette énumération des vertus de l'ocher me paraît suspecte. J'avale dificilement l'histoire des vêtements faits avec son coton, et je plains les dames dont les jambes ou les bras ressembleraient à l'espèce de sarment qui forme sa tige. Les animaux, dit Tidjani, ne se nourrissent pas de ses feuilles : je le crois sans peine : elles distillent un suc laiteux, abondant, et très-vénéneux.

Son fruit, de la forme et du diamètre d'une grosse orange, a la couleur de la feuille, il est très-léger (huit ou dix grammes au plus) et ne contient qu'une sorte de duvet semblable à celui de nos chardons, mais brillant et fin. Il n'est pas, je crois possible de tirer parti de ce duvet, et j'avais formé le projet d'en faire recueillir quelques livres pour faire faire des essais en France : mais le temps me manqua.

On raconte au Soudan, sur l'ocher, une anecdote que je ne garantis pas. Un *mek* ou prince Sennarien avait été présenté à Méhémet-Ali, qui lui fit servir des oranges et lui demanda si le Sennâr en produisait aussi. « Beaucoup, répondit le prince noir, mais nul ne songe à en manger. » En 1839, quand Méhémet-Ali se trouvait à Khartoum, l'idée lui vint de faire chercher les oranges du Sennâr : nul ne put lui en fournir et pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cause. On remonta à l'auteur de l'histoire, et on finit par reconnaître la naïve confusion faite par le *mek* entre l'orange et l'ocher. Le pacha en fut si irrité qu'il le condamna à manger de son fruit maudit. On ne m'a pas dit s'il en mourut : mais cette aimable plaisanterie ne sent pas trop son Méhémet-Ali. C'est d'Abbas Pacha qu'on pourrait plus vraisemblablement la raconter.

La tribu des Menna ou Manna occupe habituellement cette portion du Gach : elle est de race bidja, et lors des pluies elle passe sur le versant nord, du côté d'Algheden. Bien que le lit du fleuve soit à peu près au premier occupant, il m'a semblé que les Menna vers Gozzo et les Haïkota un peu plus haut étaient en possession de cette zone, tandis qu'au sud et au S. S. O. commençaient les vastes pâtures occupées par les Omran. Bien que ces tribus ne soient pas arabes (sauf peut-être les Omran), la vie nomade leur a donné les habitudes des Arabes, et je trouvai dans le premier camp où il me plut de passer la nuit, le vivre et le couvert d'usage. Juste en ce temps-là, les alarmistes disaient assez de mal des tribus du Taka et des Menna en particulier : on parlait, je crois, d'un Européen assassiné. Je ne sais ce qu'il y avait de vrai dans ces rumeurs, mais j'ai généralement trouvé tous ces pasteurs nubiens plus sympathiques que les maîtres que la conquête leur a donnés.

Le lendemain je me rendis à travers bois à l'Abou-Gamel, où je trouvai, non pas une montagne, mais quatre formidables masses de granit sortant du milieu d'une plaine parfaitement unie, quoique graveleuse et infertile, sauf quelques fonds où l'eau de pluie avait fait pousser une herbe assez drue, ce qui y attirait chaque année quelque fraction de nomades. J'avais compté faire l'ascension de l'Abou-Gamel, c'est-à-dire de la principale montagne du groupe ; mais je fus vite découragé par l'abominable chaos de ces roches, grosses chacune comme une maison arabe, et entassées les unes sur les autres dans une magnifique confusion. Après une tentative infructueuse pour trouver un passage, je me rabattis sur une montagne voisine, autour de laquelle courait une sorte de plate-forme de granit qui facilitait l'ascension. La partie supérieure de cette plate-forme avait une inclinaison d'une trentaine de degrés, ce qui la rendait abordable ; plus bas, elle penchait à quarante degrés et plus sur un abîme assez formidable. Je demandai au guide si l'on pourrait passer ; il répondit que oui, me fit me déchausser (car la peau, comme on sait, mord mieux sur les granulations de la pierre) et me fit franchir les deux ou trois mètres périlleux. Je dis périlleux, car je l'entendis dire à mi-voix : *B'ism'illah* (au nom de Dieu !), formule que le musulman ne prodigue pas. J'ai, par caprice ou point d'honneur, exposé cinq ou six fois ma vie dans ces ascensions des montagnes du Taka à longs plans inclinés, et je compte bien ne pas renouveler ces témérités inutiles.

Le panorama que j'embrassai de là valait la peine d'être contemplé : la vue allait jusqu'à l'Atbara, au sud-ouest, elle embrassait une immense plaine boisée qui allait jusqu'à Koroteb, sur la route de Gondar ; au sud-est, on voyait distinctement sortir, du milieu des basses montagnes des Basèn, le large et majestueux thalweg du Gach

Je viens de parler de la route de Gondar ; comme les cartes ne la mentionnent pas, je dois ici une petite digression au lecteur.

Il y a une route de contrebande qui mène en six jours de Kassala à *Kabhtia* ou *Cafta*, capitale de Oued-Nimr, d'où sept autres journées mènent à Gondar. Oued-Nimr (le fils du léopard) est une individualité fort originale, et j'ai nourri jadis le désir de l'aller voir. C'est le fils du fameux Melek-Nimr (le roi-léopard), prince de Chendy, qui brûla vif Ismaïl-Pacha, en 1822, et se sauva avec ses partisans à Mai-Gogoa (l'eau qui bruit), sur la frontière de l'Abyssinie, où il se fit une petite principauté aux dépens des Égyptiens. Dans son ancien royaume, il est resté très-populaire, et force histoires courent sur son compte dans les veillées. On m'a conté que quelque temps après sa fuite, une de ses femmes, restée dans sa maison à Chendy, vit une nuit un homme de grande taille, une sorte de fantôme, entrer dans le harem, aller droit à un coin de la chambre, soulever une pierre, emporter un sac plein d'or et s'en aller silencieusement comme il était venu. La femme avait reconnu Nimr et se garda bien de parler.

Nimr, devenu vieux, perdit la vue ; mais jusqu'à sa mort il continua la guerre de razzias et d'escarmouches contre les Égyptiens et leurs sujets. Le voyageur Mansfield Parkyns l'alla voir et en fut très-bien reçu. Nimr avait prêté foi et hommage à Oubié, vice-roi du Tigré, et en avait reçu Kabhtia en fief ; il le suivait à la guerre. Un jour, un des Arabes de Nimr vint demander justice à Oubié contre un Abyssin qui avait traîtreusement assassiné un sien parent. Oubié lui livra l'homme pour en faire ce qu'il voudrait. L'Arabe tira son *sëif* à deux tranchants, coupa son homme en deux d'un seul coup et s'en alla, après avoir salué Oubié qui était resté abasourdi de cette justice expéditive [1].

Nimr a continué le métier de son père, et jouit de l'estime des Soudaniens, sauf de celle des gens qu'il pille. Les munitions de guerre lui étaient jusqu'ici fournies par les marchands de Kassala, grâce à la connivence du mudir de Taka, qui retirait un fort bénéfice de ce commerce interlope. Le gouvernement égyptien réclamait du négus la punition de Oued-Nimr, à quoi Théodore II répondait en créant son protégé dedjaz (duc) de Wolkaït. Le nouveau dedjaz poussa l'impertinence, en 1860, jusqu'à réclamer, au nom de Négus, l'impôt de Guedaref et du pays jusqu'à Khartoum. C'était trop pour le mudir Hassam-Bey et surtout pour le gouverneur général Mouça-Pacha : on marcha contre le fils du *léopard*, on le battit, on lui brûla Mai-Gogoa et on le rejeta sur Kabhtia. Depuis, il n'a guère fait parler de lui. Le pays que traverse cette route de Taka à Kabhtia est la

1. Mansfield Parkyns, *Life in Abyssinia*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mazaga de Nubie, terre basse, couverte de forêts vierges, très-insalubre, à peu près déserte, mais parcourue par des bandes de Barea et d'Arabes djaalin (gens de Oued-Nimr) en quête de brigandage; aussi est-elle peu fréquentée, si ce n'est par les lions, les léopards, les éléphants, les rhinocéros, les buffles et les antilopes. L'homme ici cède prudemment le pas au quadrupède. Aussi est-ce un superbe pays de chasse. Il a été parcouru depuis quelques années par de hardis chasseurs, notamment par deux Allemands, nommés Schmidt et Florian, ce dernier armurier de Oued-Nimr, ce qui a servi de prétexte aux Égyptiens pour détruire son établissement près du Takazzi. *Inde* un procès, qui n'est pas encore fini.

En 1861, chassait de ce côté-là un gentleman venu de Ceylan, ancien officier de l'armée des Indes, M. W. Baker, auteur d'un livre estimé sur les chasses de l'Inde, et qui a fait le tour de force de vivre un an dans la Mazaga sans y laisser ni sa peau, ni celle de sa jeune et très-jolie femme, une Hongroise vaillante et dévouée. On m'a conté — je ne sais si c'est vrai — qu'un jour M. Baker, ayant tiré et manqué un rhinocéros, allait être éventré par la bête furieuse, lorsque Mme Baker le tira d'embarras par un coup de carabine adroit et opportun. J'ai vu M. Baker à Khartoum et n'ai que le regret d'avoir si peu vu cet aimable gentleman, voyageur instruit et conteur agréable. J'ai eu de ses nouvelles par diverses publications anglaises où il a publié ses impressions sur le Soudan et flétri comme elle le mérite la colonie négrière de Khartoum. « où un Anglais, dit-il, est regardé par les gens du lieu comme un constable par la canaille de Londres. »

Mon ami Munzinger a aussi traversé la Mazaga en 1862; ceux qui voudront apprécier en détail les résultats de son curieux voyage, peuvent les chercher dans l'excellent livre qu'il vient de publier. En mars dernier, un mien autre ami, le docteur Ori, de Khartoum, se préparait à visiter ce paradis du naturaliste pour y butiner au profit du muséum de Turin. L'histoire de M. Ori est un épisode intéressant des mœurs égyptiennes. Successeur du regrettable Peney, M. Ori, médecin italien de mérite, avait essayé de prendre ses fonctions en conscience et de réaliser à Khartoum quelques améliorations hygiéniques projetées cinq ans auparavant par le mudir chrétien Arakel-Bey, mort trop tôt pour le bonheur du Soudan. Il voulait faire opposer aux débordements du Nil-Bleu un quai solide, au lieu de la mauvaise barrière de pieux qui n'empêchait pas le fleuve de ronger pied à pied le terrain de la vieille ville : il demandait l'établissement d'un nilomètre, l'assainissement des quartiers pauvres et le comblement d'un certain nombre de cloaques, foyers d'infection périodique, surtout vers septembre. Il avait bien organisé ce qui dépendait de lui, savoir : le service de la vaccine et celui de l'hôpital militaire. Malheureusement un décret de Saïd-Pacha, de 1860, avait soustrait les médecins de province à la juridiction directe de la commission sanitaire d'Alexandrie et les plaçait sous l'autorité des mudirs (préfets), corps de fonctionnaires arabes ou mamelouks, généralement ignorants, vicieux, rapaces, forcés en quelque sorte de voler par la nécessité de payer les hautes influences auxquelles ils devaient leurs nominations, et en conflit naturel avec des médecins qui, quel que fût leur degré de savoir, leur étaient toujours énormément supérieurs par la culture intellectuelle. Le nouveau satrape de Khartoum, Mouça-Pacha, dont j'aurai à m'occuper dans un autre récit, était un brillant spécimen de cette classe de gens qui en remontreraient à la Russie elle-même en fait de cynisme de tout genre. M. Ori, n'ayant pas pu se décider à comprendre que le premier devoir de sa charge n'était pas d'assurer la salubrité de sa circonscription et de diminuer la mortalité des hôpitaux, mais d'aider son supérieur à voler le public et l'État, fut brutalement destitué et remplacé par une sorte de chrétien syrien tout à fait au niveau moral de ses compatriotes. Le dictateur a trouvé là le complaisant servile dont il avait besoin, et le Soudan s'en trouvera comme les provinces voisines. Épisode instructif, parmi tant d'autres, de l'aveugle réaction entreprise par les musulmans d'Égypte contre le personnel européen si intelligemment utilisé par Méhémet-Ali.

III

Nouvelles de Khartoum. — Esclavage.

Je m'étais empressé de profiter de mon séjour à Kassala pour me mettre en relation avec les amis que j'avais laissés à Khartoum. Je leur écrivis et par le retour du courrier je reçus des réponses dont je donne ici quelques extraits destinés à jeter un certain jour sur l'histoire contemporaine du Soudan. Je n'ajoute pas les signatures pour ne pas exposer aux vengeances d'un satrape tout-puissant des gens d'une haute honorabilité que ne protégent guère, à pareille distance du monde civilisé, les nationalités dont ils relèvent : mais je tiens les originaux à la disposition de quiconque voudra les consulter.

Le Soudan est réduit à l'extrémité. Mouça Pacha, le bourreau des Baggara, est notre gouverneur actuel : ses exactions de tout genre ont ruiné la contrée et répandu la désolation (*ridotto a squalore*) dans cette région jadis si heureuse. Sous prétexte de réprimer la traite des noirs, il est allé au fleuve Blanc pour en monopoliser le commerce au moyen d'une taxe exorbitante imposée à toute barque qui partait (cent piastres par chaque domestique ou matelot) : il va sans dire que les indigènes ont été par faveur exemptés de cette taxe et qu'ils ont reçu toute facilité pour faire la traite des esclaves : il est parti plus de cent barques dans cette intention.

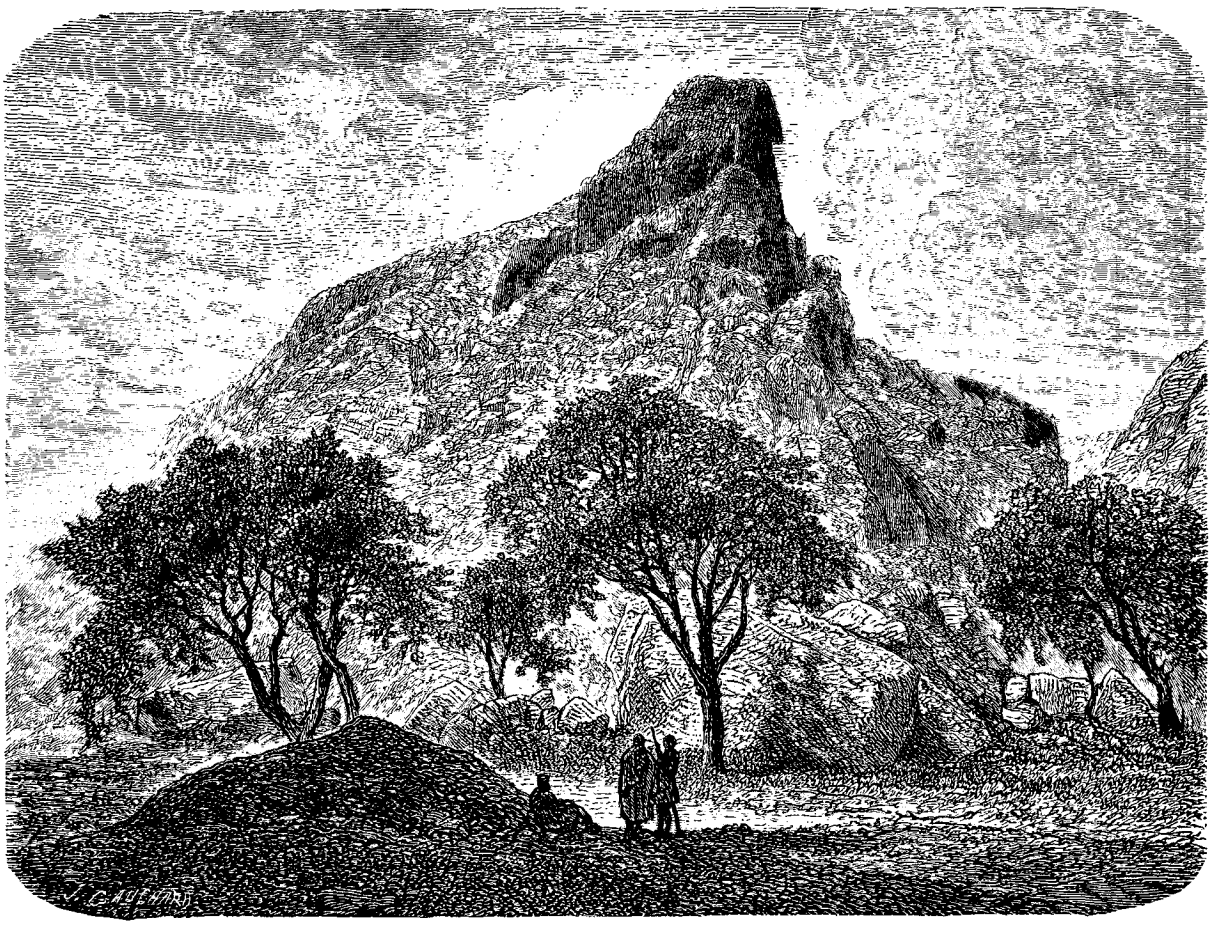
La traite est ici impossible à abolir parce que le premier négrier est Mouça Pacha lui-même aidé de son digne complice chekh Abou-sin, chef des Choukrié, métamorphosé en bey. L'an passé, il a razzié plus de huit cents esclaves sur la frontière d'Abyssinie, vers Gallabat, sans compter le reste. Il y a quelques jours, Mouça Pacha a expédié en Égypte dix à douze eunuques à lui,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

opérés ces mois derniers à Khartoum même. Avant-hier, à midi, passaient devant mon magasin plus de soixante esclaves liés deux à deux par le cou, toujours pour le compte du gouvernement. Les casernes regorgent d'esclaves : on en vend, on en donne aux employés du gouvernement pour remplacer leurs appointements en retard.

Dans une lettre que je vous ai écrite et que vous n'avez sans doute pas reçue, je vous disais que Mohammed-Kher, qui vient de faire une véritable chasse aux nègres chez les Chelouks a été pour ce beau fait d'armes nommé Mamour (préfet) égyptien : et que notre gouverneur a reçu, en retour, grand lot d'esclaves et de bestiaux. C'est T....[1] qui a eu l'honorable commission d'aller les chercher dans le repaire du nouveau mamour. Si tout cela se fait sous la protection du gouvernement, que ne feront pas les particuliers au Bahr et Gazal, au Saubat, au Niambara?

Il est parti cette année à coup sûr plus de deux cents barques ; vingt à peine, vous le savez, vont faire le commerce honnête. Comment voulez-vous que les Soudaniens abandonnent l'esclavage, lorsque Mouça-Pacha lui-même



La montagne le *Lion* (voy. p. 108). — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

vend, achète, spécule sur ces malheureux : lorsque le gouvernement lui-même en donne l'exemple?...

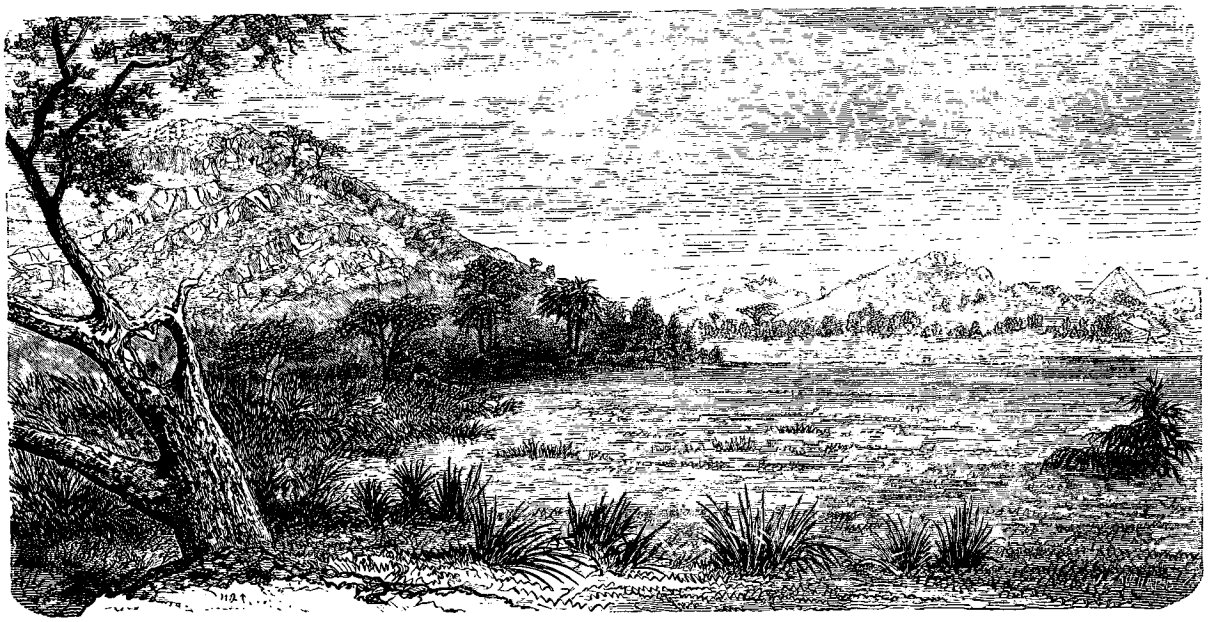
Nous n'avons jusqu'ici aucune nouvelle positive de l'extension qu'a pu avoir cette année le triste commerce des nègres du fleuve Blanc. On dit que les négriers, au lieu de porter comme avant les nègres qu'ils pillent de la rive droite à la gauche, les mènent sans leur faire voir les barques avec la moitié de leurs soldats à Messolemieh et surtout à Gaulé où ce pauvre bétail humain est vendu et expédié au Caire par la voie de Souakim. Une partie des soldats de Moharem Effendi, mudir des Chellouks ou du fleuve Blanc est Hellat-Edangla, une autre aux Djabbellinn (on dit que l'officier qui était là est un concessionnaire pourvu d'un appétit dévorant), et la troisième à deux heures au-dessous de Dénab avec Mahorem lui-même.

G. LEJEAN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Un renégat français au service égyptien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lac de Balaghinda. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

VOYAGE AU TAKA

(HAUTE-NUBIE),

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

La chasse aux nègres faite officiellement. — Débâcle, misère, défaites. — Informations sur les Denka. — Un peuple qui a les yeux sous l'aisselle : les Blemmyes. — Les Takarir. — Nouvelles d'Édouard Vogel.

« Ne soyons nullement surpris, ajoutait mon correspondant, de voir les gens du Djabbellinn continuer leurs brigandages, lorsque le gouvernement égyptien lui-même fait des razzias de tous côtés.

« Absin, le mudir actuel de Khartoum, et Addem-Bey battent Abramlé, pendant que la cavalerie des Chaguié et quelques Djahhaddie sous les ordres les uns de Malek-ab-Rof, les autres de Redjeb-Adlan, pillent les Denka de l'est; Mouça Pacha a enlevé beaucoup d'hommes au Kordofan.

« Le pillage d'esclaves sera toujours le même tant que le gouvernement ne changera pas son système actuel de se procurer des soldats. »

D'autres renseignements que je reçus de divers côtés m'expliquèrent, en me les confirmant, ces tristes nouvelles. L'Égypte voulait profiter des embarras de Théodore II pour tenter un guet-apens sur l'Abyssinie : Mouça Pacha, en l'habileté militaire duquel le vice-roi avait une grande confiance, avait été chargé d'élaborer ce plan, sur lequel j'ai eu beaucoup de lumières confidentielles dont je me réserve d'user en temps et lieu. Le tanzimat qui limite à quinze mille hommes l'effectif de l'armée égyptienne était bien un obstacle : on s'en débarrassa en le foulant simplement aux pieds. Tout fut mis en œuvre pour se créer une armée. En 1863 le pacha, marchant sur Gallabat, n'avait réussi qu'à réunir huit mille hommes, les troupes les plus grotesques du monde : il fallait quelque chose de plus sérieux. Une vaste battue aux nègres commença sur une échelle énorme, au Fazokl, au Tagali, au Denka, aux frontières d'Abyssinie, au fleuve Blanc. Le nègre de cette région est une brute, mais s'il a un fusil aux mains, il se bat avec la ténacité stupide du boule-dogue, sans du reste comprendre pourquoi. C'était, pour le gouvernement égyptien, un noyau d'infanterie modèle. Tous les grands chefs du Sennâr furent donc taxés à un certain chiffre de têtes de ce gibier humain. Pour compléter les cadres, le pacha fit la presse aux soldats partout, dans les maisons particulières, et même parmi les domestiques des Européens, qu'avaient jusqu'alors protégés leurs pavillons : on réunit ainsi vingt mille hommes, un ramassis hétérogène et surtout hétéroclite, peu capable d'inspirer de graves inquiétudes

1. Suite. — Voy. page 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux Abyssins. Mais pour nourrir et entretenir tout ce monde, il fallait de l'argent : les tribus furent soumises à des extorsions de toute sorte, les impôts furent quadruplés, quintuplés même, et les cheikhs qui ne purent faire face à ces exigences brutales furent jetés aux fers, comme le cheikh Mouça. Trente à quarante mille *ardebs* de grain furent entassés par réquisition à Gallabat en vue d'une prochaine invasion en Abyssinie : il en résulta chez les tribus et dans les districts épuisés par ces réquisitions une famine qui n'épargna pas Khartoum même, et les tribus arabes de l'ouest, poussées à bout, émigrèrent en foule au Darfour.

Si le gouvernement civil du Soudan n'était guère brillant, les affaires militaires n'allaient pas mieux. Le vieux tyran du Tagali, *mek* Nacer, celui qui faisait jeter des hommes aux panthères « parce que chez Nacer les panthères ne devaient pas avoir faim, » avait été détrôné par un jeune chef populaire et avait apporté son adhésion à l'Égypte : mais son successeur était resté en armes et avait fait subir une défaite sanglante au pacha qui était rentré à Khartoum, la tête un peu basse. Son retour avait donné une nouvelle activité à la traite : chaque arrivage de barques du gouvernement vomissait dans les *chounas* (magasins de l'État) des troupeaux de nègres enlevés aux négriers sous le prétexte hypocrite de faire cesser la chasse aux noirs : mal traités, mourant de faim, les esclaves périssaient en foule, surtout les enfants et les femmes, et le gouvernement égyptien leurrait les journaux d'Europe de correspondances menteuses annonçant la répression exemplaire du commerce qui déshonorait le Soudan. Or, il ne fut jamais si actif, comme je le dirai bientôt dans un autre récit, en reprenant mes impressions de voyage sur le haut Nil.

Pendant mes longues heures de loisir chez le Mallem, je consacrais le temps à faire parler les indigènes les plus intelligents ou qui avaient beaucoup voyagé. Je trouvai dans cette maison un vieux nègre denka, des environs de la montagne Oulou, entre les deux Nils, à la hauteur du Fazokl. Je l'interrogeai sur son pays et il me dit en résumé les choses suivantes, qui pourront intéresser les lecteurs curieux de géographie africaine.

« Le mont Oulou s'appelle en denka Minafan; il est à une journée du fleuve Blanc, au pied coule un torrent qui se nomme Acheb.

« Les Broun[1] habitent un pays appelé Atcheb, mais que les Turcs nomment Belou : on y trouve des éléphants, des léopards, des hyènes. Les Abyssins, qui habitent près de là, n'osent pas s'engager dans ce pays.

« Chez les Broun, quand un homme est vieux, les parents et amis l'enterrent dans l'intérieur de la *moura* (le parc aux bœufs) : on piétine bien l'endroit. L'homme enterré ressuscite petit enfant. Voilà ce qu'on dit, et je le crois.

« Les pays voisins de mon canton sont, dans l'intérieur, Abialang, Banouen, Gaher, Kouaich, Rahon, Kotelj. Mais Abialang n'existe plus, les habitants ont été enlevés par les Turcs, à ce qu'on m'a dit[2].

« Le long du Kir (le fleuve Blanc) on trouve les districts suivants : Addura, Nial, Agher, Donghiol, Ouber, Kolfiot.

« Plus haut sont les Nouers, chez lesquels coule le fleuve Yal. Ce peuple est guerrier et bien méchant : nous en avons grand'peur. Parmi eux est une classe d'hommes appelés Mōk : ce sont des sorciers très-puissants et qui mangent les hommes. Ils n'ont pas les yeux au visage, mais sous les aisselles.

« Nous avions un grand chef nommé Dok : il est mort aujourd'hui. C'est son fils Akoetch qui lui a succédé. »

Mon nègre croyait fermement à l'histoire des Mōk, ce qui n'a rien de surprenant. Chaque race a sa manière particulière de comprendre le merveilleux. Les unes croient à des êtres surnaturels et invisibles, les autres, plus grossières, à des monstruosités zoologiques, contes d'enfant qui ont bercé nos pères : d'autres enfin combinent ces deux sources de merveilleux et en font le vampire ou le loup-garou. Le nègre adopte plus spécialement la monstruosité humaine, les hommes-chiens, les hommes à queue, et le reste. Je ne veux pas dire qu'ils aient le monopole de ce genre de fables, car les Aryas de l'Inde avaient leurs *asva-mucha* (faces de cheval), les Grecs leurs Arimaspes monoculaires : je dis seulement que l'antiquité et le moyen âge se prêtèrent avec une ingénuité rare aux aberrations enfantines des nègres, témoin les contes merveilleux que nous fait Pline sur le monde des monstres, *portenta*. A quatre siècles de nous, Fra Mauro endossait gravement l'histoire des hommes-chiens, et en faisait le plus vaste royaume de l'Afrique. Dans les Mōk de mon informateur, qui ne reconnaîtrait les fameux *Blemmyes?*

Les noirs forment un tiers au moins de la population de Kassala. Ce sont des Takarir, des nègres musulmans venus presque tous du Darfour et du Dar Seleï (Ouadaï), actifs, intelligents, fanatiques. Je ne les crois pas foncièrement méchants : mais il y a dans l'âme nègre un fond de passion qu'il est facile de pervertir et de pousser à mal, et l'islamisme s'en est chargé. En étudiant les Takarir, j'ai dû me convaincre que pour un voyageur qui voudrait aller au Darfour ou dans un des États voisins, l'obstacle viendrait moins du gouvernement que de la brutalité fanatique du bas peuple, principalement des fogara, moines errants qui promènent partout leur paresse et leur fastueuse pauvreté. Le noir est très-fier d'être musulman et j'en avais quelquefois des preuves qui me faisaient sourire. Passant un jour dans une rue de Kassala, j'entendis une négresse reprendre une de ses voisines pour un jurement prohibé qu'elle avait laissé échapper. Pour toute excuse, l'autre répliqua :

1. Les Bronn ou Broun sont appelés dans les cartes *Burun*, et placés au sud-ouest du Fazokl. Le pays de Belou doit être le Belau des cartes, à l'est du Nil Bleu, pays appelé dans mes notes Belea : il est voisin de la province abyssinienne d'Agaumider; mais alors le vieux nègre se trompe en disant que les habitants sont Broun; ils doivent être des Goumouz.

2. Le vieillard disait vrai. Cet abominable guet-apens date de l'été de 1862.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Eh, madame (sittina), c'est une bagatelle : je ne suis pas *nazaréenne*, après tout! » Ces deux *dames*, en haillons crasseux, avec leurs yeux bridés et leurs *facies* grimaçant de macaque, me reportaient par un contraste rapide et involontaire aux belles, sérieuses et intelligentes chrétiennes d'Europe ou d'Abyssinie, qu'elles dédaignaient si naïvement. Il me semblait voir deux truies se félicitant mutuellement de leur fange.

J'ai connu par contre à Kassala un Takrouri dont j'ai gardé le meilleur souvenir. C'était un kadi *fellata* ou foula, des environs du lac Tchad, que la vie errante chère à tous ses compatriotes avait amené à Kassala, où il était propriétaire. Kadi Ahmed était un noir maigre à traits anguleux et irréguliers, mais très-intelligents. Ses petits yeux petillaient d'esprit et de ruse, et comme les rusés me sont peu sympathiques, il me plut médiocrement; mais je revins sur cette impression et m'en trouvai bien. Beaucoup d'informations qu'il me donna sur les Ouadaï me firent son obligé, et à son tour il me questionnait sur la France qu'il brûlait de connaître. Ses questions me donnaient la mesure des sottises qui courent en Afrique sur le compte des nations européennes. Par exemple, il me demandait :

« Si les Français ne coupaient pas la tête aux musulmans qui voyageaient chez eux. » Je lui répondis que bien loin de là, le sultan des Français faisait en ce moment même bâtir une mosquée dans sa capitale pour les Musulmans servant dans son *nizam* (son armée).

« Et ce sultan, à qui paye-t-il *l'achour* (le tribut)?

— A personne.

— Pas même au *padischah* de Stamboul?

— Pour qui prends-tu le padischah? Ne sais-tu pas qu'il y a neuf ans les Français et les Anglais l'ont seuls sauvé de la main des *Moskov* (des Russes)?

— Merveille de Dieu! Et ton pays a une largeur de combien de journées?

— Journées de chameau, soixante : journées de chemin de fer, une et demie.

Merveille de Dieu! »

Je lui demandai à mon tour si un Européen pouvait sans danger voyager dans son pays. Il me l'assura, et m'offrit même, si je le désirais, de me servir de guide,

Sulib. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

moyennant une rétribution fort modérée dont il me fixa le chiffre. Comme je l'ai dit, il avait à Kassala une bonne maison, qui pouvait en tout cas répondre matériellement pour lui. Il proposait de me faire parcourir le Darfour, le Ouadaï, le Bornou, pour cent dollars qu'il aurait employés à acheter une pacotille assortie afin de commercer dans ces pays, sauf à moi, une fois ramené dans une ville turque ou égyptienne, à lui faire faire son tour de France avec la même immunité. Ne comprenant guère un mobile scientifique et croyant de ma part à un désir de spéculation commerciale, il me vantait les affaires que je pourrais faire au Soudan central, « en ivoire, en plumes d'autruche, et en *esclaves.* »

Je n'étais pas libre de profiter des offres empressées de Kadi Ahmed, mais je les signale aux voyageurs hardis que la mort de Beurmann et précédemment celle de Vogel, n'aurait pas détournés du projet d'explorer l'Afrique tropicale. A propos de Vogel, j'ajouterai que le Kadi m'amena un homme qui affirmait avoir fait partie de la même caravane que l'infortuné vayageur saxon, et qui me donna les détails suivants :

« Le meurtre de l'étranger est le fait, non du sultan, mais du visir Gherma et des gens de la caravane, qui étant jaloux de lui, le dénoncèrent à Gherma. Celui-ci, à l'insu du sultan qui était alors très-malade et ne s'occupait de rien, fit mourir le voyageur. Quand le sultan l'a appris, il en a été très-irrité, et a puni le vizir et confisqué ses biens. »

Je crois à la première partie du récit, fort peu à la seconde. Quant à l'animosité des marchands africains contre les voyageurs européens, elle est très-réelle et s'explique par la crainte qu'ont les premiers de se voir disputer le monopole commercial qui les enrichit. J'ai éprouvé moi-même ces défiances dans d'autres occasions, par exemple à Siout, où mes tentatives pour obtenir des caravanistes quelques renseignements sur la route du Darfour ont échoué contre une véritable conspiration du silence.

V

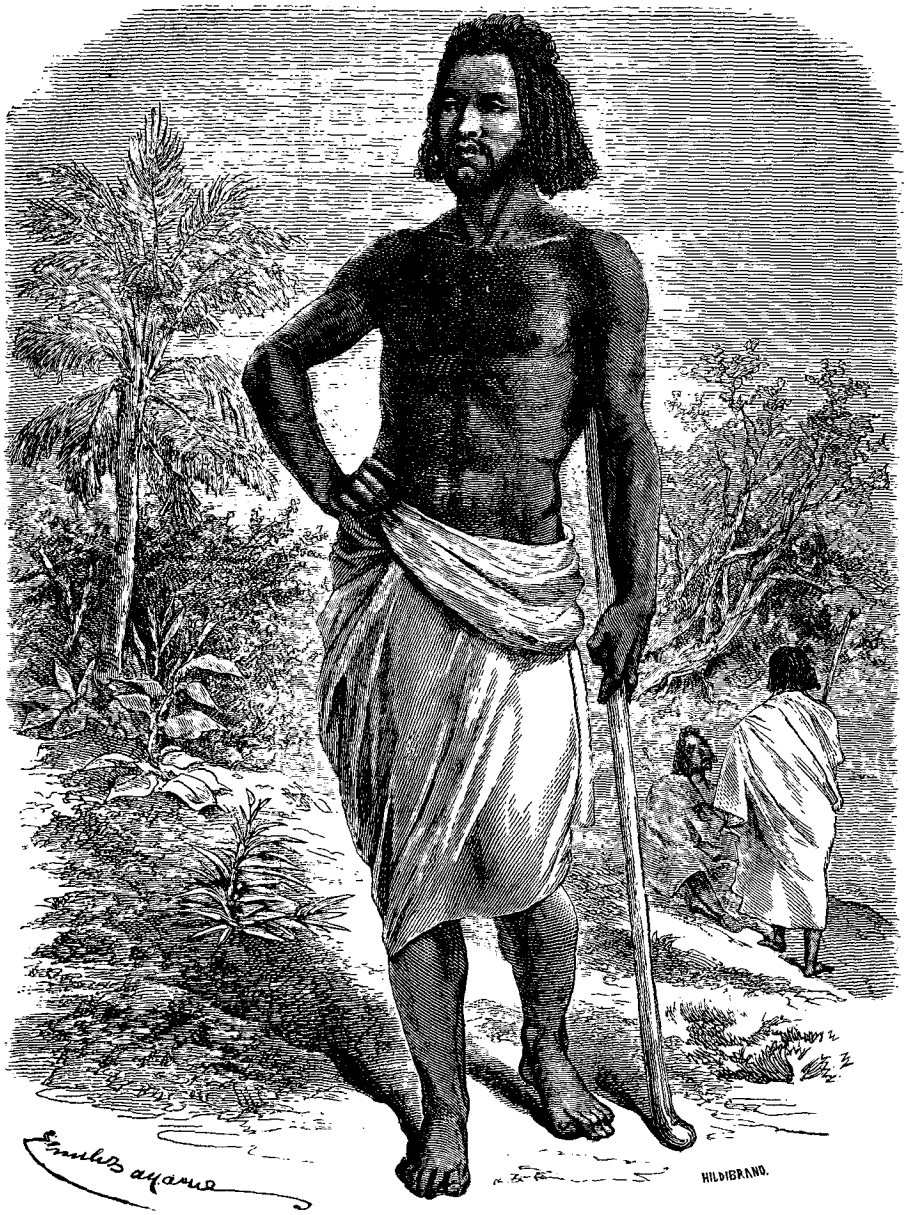
Départ pour Massoua. — Sabterat. — Drame domestique. — Visite d'un lion : discours classique au visiteur. — Algheden.

Mes affaires une fois terminées à Kassala, je pris la route de Massaoua et m'arrêtai pour première étape à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sabtera, à six heures est de Kassala. Ma petite troupe s'était renforcée de celle de M. Stella, missionnaire italien, si honorablement connu en Europe par les brillants résultats qu'il a obtenus chez les Rogos, d'un officier hongrois nommé Édouard de Vl..., et d'une douzaine de marchands bogos et autres, ravis de cheminer sous la protection efficace de nos huit fusils.

Sabterat se compose de trois villages, dont le plus gros, appelé Karaïat, peut compter trois cents toukouls et s'étage sur le flanc escarpé du mont Horat, tout au pied du rocher en forme de tambour en face duquel la route de Barka débouche dans l'Aohé. Sur la rive gauche faisant face à Karaïat, est un groupe de quarante à cinquante huttes appelé Cherefa (brèche), parce qu'il est au pied d'une des brèches qui ont valu au plateau rocheux du sud le nom qu'il porte. Entre les deux villages,

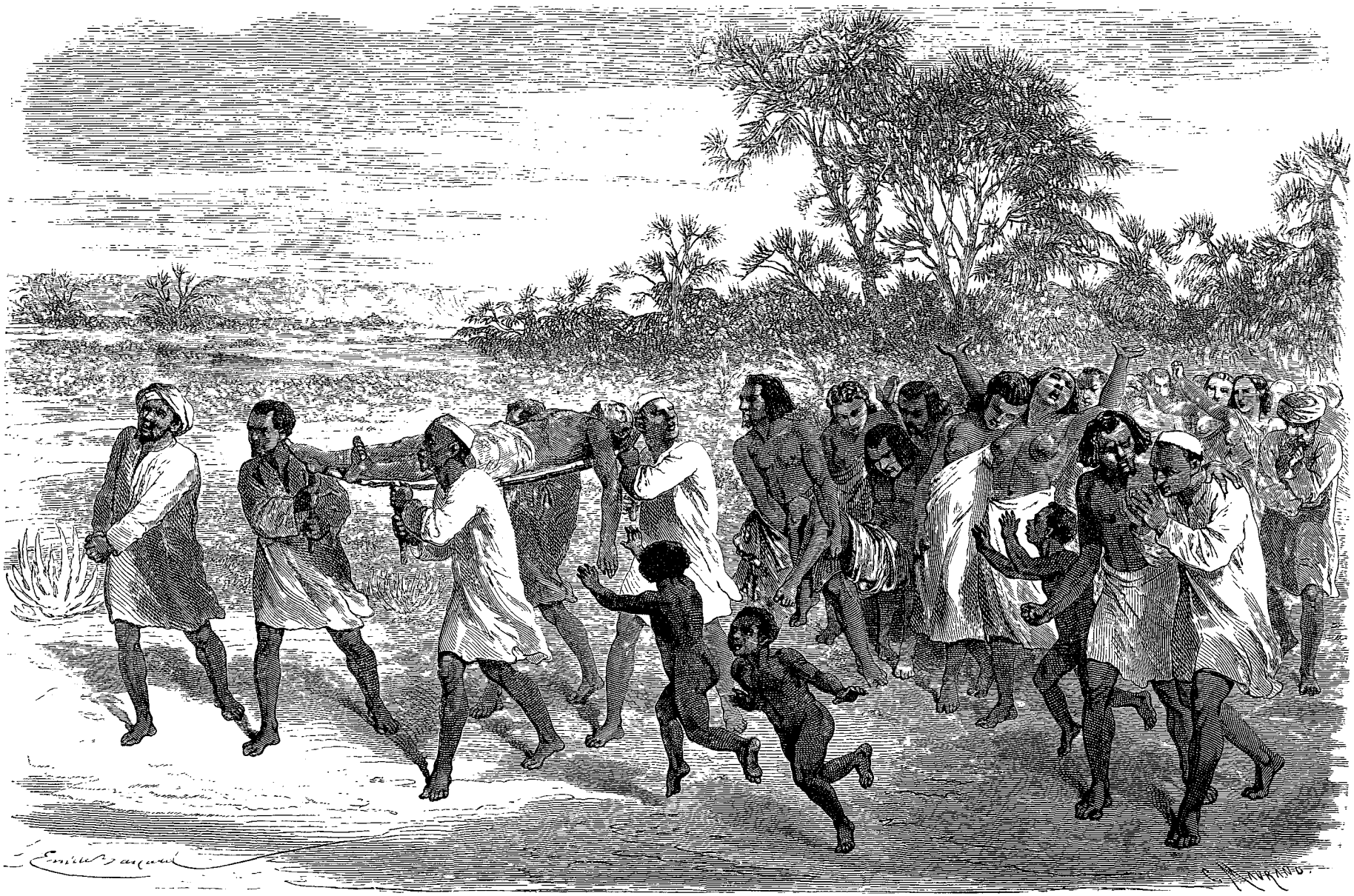


Types beni-amer. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

dans une longue île cultivée, s'élève un joli bois de dattiers qui complète l'originalité du paysage; les cultures couvrent quatre îles et cinq îlots du khor, ainsi que la rive droite en amont. Une dernière île, en aval de Cherefa, est entièrement occupée par une charmante forêt où les caravanes font quelquefois une halte.

Le khor Aohé, qui apporte au Gach le tribut de plus de moitié des eaux de la plaine de Saoua, s'élargit en approchant de Sabterat, occupe tout l'espace compris entre les deux montagnes, s'échappe dans la plaine de Kassala et disparaît à peu près dans cette plaine qui n'a, au-dessus de son lit, qu'une hauteur insignifiante (à peine deux pieds). M. Werne a pris ce khor pour une continuation du Barka : l'erreur est assez lourde, mais fort aisée à concevoir quand on a vu, du sommet du Horat, ce large ruban blanc semé de taches vertes, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Après un combat de Bareas contre des Takarirs. — Dessin de Émile Bayard (voy. p. 106).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'a pas moins de trois cent cinquante à quatre cents pas de largeur moyenne. La faille granitique par laquelle il passe d'une plaine dans l'autre est un accident géologique assez curieux. Le Horat et le Cherefa ne sont évidemment que les deux sections disloquées d'un même soulèvement dirigé nord-nord-est sud-sud-ouest, laquelle direction, comme je l'ai déjà vu, domine dans toute cette région depuis Bicha inclusivement.

Une tragédie domestique venait, lors de mon passage, d'ensanglanter ce petit pays. Le vieux cheikh Mohammed-Nour était mort. Son fils aîné lui avait succédé et avait reçu l'investiture du gouvernement égyptien, au grand déplaisir du cadet qui, pour se venger, ne recula pas devant un fratricide. Un jour que son frère allait à Kassala, il courut après lui, le rejoignit sur la route et le tua. Les Égyptiens l'ont fait arrêter et il est aujourd'hui dans les prisons de Kassala ; mais il est aisé de deviner qu'il n'y restera que le temps de faire réunir un millier de talaris pour Mouça Pacha, après quoi il sera parfaitement libre de sortir et de s'asseoir sur l'alga, trône rustique de cet État patriarcal. Le cheikh provisoire de Sabterat est un jeune homme de dix-huit ans, dernier frère du cheikh assassiné. Les Sabterat sont, d'après leurs traditions, venus de l'est, des bords de l'Ainsaba : je croirais qu'ils sont les *Soboridæ* de Ptolémée.

Un souvenir quasi dramatique se rattache pour moi à ce lieu. On m'avait prévenu qu'il était infesté de lions, comme tous les endroits de la haute Nubie, où il y a des aiguades et par conséquent des troupeaux. J'en eus la preuve dès la première nuit. Nous campions dans un fort beau bouquet de palmiers, dont l'ombre nous était fort douce et compensait l'inconvénient d'un lieu couvert propre aux embuscades des bêtes fauves. Dès que le soleil fut couché, les puits furent assiégés par des centaines de têtes de bétail, et au bout d'un instant des rugissements éclatants apprirent à ces animaux épouvantés que l'ennemi était au milieu d'eux. Ils se dispersèrent en beuglant : il paraît que les lions n'en prirent aucun, mais une vache fut étranglée par les hyènes, qui rôdent parfois sur les traces du maître, prêtes à profiter des reliefs de son repas.

Deux heures après j'avais soupé et je m'étais endormi sur mon *angareb*, agréablement bercé par les bruits étouffés de mon petit campement. La plupart des domestiques veillaient autour de deux feux allumés à cinq pas de moi, parmi les pieds de cotonnier et d'indigotier qui poussaient au hasard dans cette culture abandonnée. Les bêtes de somme et de selle reposaient groupées autour d'un palmier. Une vive alerte me réveilla en sursaut : les mules affolées bondissaient et cherchaient à rompre leurs liens. Je m'informai rapidement et voici ce que j'appris. Un lion magnifique, qui rôdait autour des mules, avait apparu tout d'un coup dans un buisson, dans le rayon lumineux d'un des feux. Un jeune homme avait vivement saisi un tison brûlant et l'avait lancé au lion, qui, frappé en plein front, avait secoué la tête de haut en bas avec un cri bref : *hon!* et était parti. Deux choses sont très-antipathiques au lion, le feu et le bruit.

On ne les lui épargna pas, car plusieurs coups de fusil furent tirés au hasard. Par bonheur, aucune balle ne l'atteignit : s'il avait été blessé, nous eussions passé un très-vilain quart d'heure. Le reste de la nuit fut calme, et je me rendormis dix minutes après, en écoutant le vieux chamelier Idris qui, l'air inspiré, dans l'attitude de Chrysès maudissant « les Grecs aux belles cnémides, » tenait à l'ennemi ce vaillant discours :

« Que viens-tu chercher ici, lion ? N'as-tu pas honte de venir voler des voyageurs, toi qui peux choisir ici parmi des milliers de vaches ? Est-ce ta destinée de manger des mules, même des ânes ? Tu n'as donc pas de jugement, lion ! Depuis quand fais-tu comme les hyènes, toi, un noble ! Va à ta proie naturelle, lion ! à celle que Dieu t'a destinée, et laisse passer les voyageurs paisibles ! »

La route, à partir de Sabterat, passe dans une plaine boisée et pierreuse que bornent à gauche le massif tourmenté des monts Fetahaï, à droite les derniers escarpements de cette haute chaîne dentelée qui se prolonge vers les Basen. Au bout de deux heures, on débouche dans un vaste cirque de dix à onze heures de diamètre, boisé, assez égal, avec de nombreuses collines isolées dont quelques-unes sont terminées par des masses rocheuses rappelant tout à fait certaines ruines féodales si communes en France. On bivouaque à peu près au milieu de ce cirque, au bord d'un khor appelé *Aradib*, à cause des tamariniers qui ombragent ses bords à quelques heures plus bas. Je lis, dans une relation, qu'on l'appelle aussi Khor-el-Bacha, à cause d'un pacha qui, à l'époque de la conquête égyptienne, mourut et fut enseveli sur ses bords ; le nom qui m'a été donné est celui d'Éla-Kaïmakan (puits de Kaïmakan) pour le lieu où bivouaquent les caravanes, nom qui, quant à la signification, est à peu près identique au précédent.

Je m'étais attendu à trouver à Algheden beaucoup de figures rappelant le nègre plus ou moins pur (car le type nègre est assez bien conservé parmi les Foungis actuels) ; je fus bien détrompé en ne voyant, dans ce village, que le type régulier des Tigré, avec leurs visages un peu allongés et leur teint d'un rouge obscur. La population paraît intelligente, fière, active, et les habitations, dont le chiffre peut monter à cinq cents au plus, offrent une apparence de propreté et de bien-être qui contraste heureusement avec les villages voisins que j'ai vus. Les Algheden passent pour querelleurs et pillards ; je puis, au moins, l'affirmer pour leur chef actuel, le vieux Nouri, l'infatigable promoteur de la plupart des razzias qui se commettent au Barka contre les populations tributaires de l'Abyssinie.

La montée d'Algheden est une des plus pénibles de toute cette route, bien qu'elle ne soit qu'un jeu pour ceux qui ont voyagé aux abords de l'Abyssinie. Du faite de la montagne, je descendis par un plateau tournant jusqu'à un plateau herbeux, auquel succéda un torrent sinueux dans le lit duquel je dus marcher jusqu'à un second plateau où les caravanes font une halte nécessaire avant de passer l'abominable ligne de faîtes au bas de laquelle se trouvent les puits de Daora, bivouac agréable

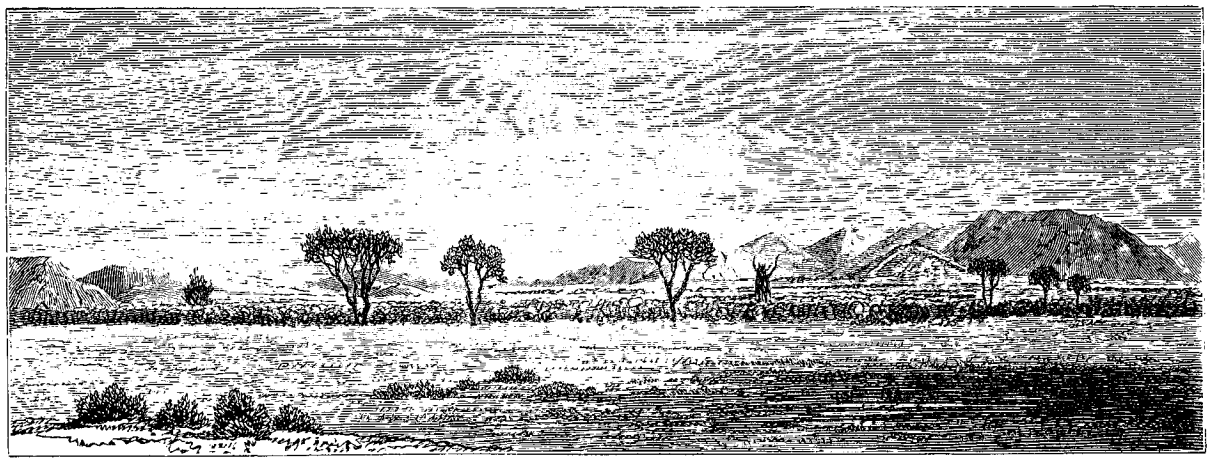
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans un cirque étroit fermé de tous côtés par d'arides montagnes de la plus fière tournure. Une heure plus loin je trouvai les puits d'Aouel, ombragés, comme le nom l'indique, par cet arbre qui les salit de ses ramilles amères. Une succession de collines assez peu fatigantes, dont l'une supporte le tumulus funéraire d'un chef indigène appelé Naça, m'amena au col de Feradebob, qui domine la plaine de Bicha. Feradebob est composé de deux mots tigré qui signifient : *la bière est finie*, et doit son nom, dit-on, à deux voleurs qui, ayant emporté une jarre de bière (debob), avaient voulu consacrer le souvenir de l'endroit où ils en avaient bu la dernière goutte

VI

Plaine de Bicha. — Tribus nubiennes. — Hallenga. — Habab. — Belaù, Kelaù et Hafara. — Ad-Cheikh. — Un apôtre musulman contemporain. — *Choumaglié* et *Tigré*.

La plaine de Bicha se nomme Maskassé; de même formation que les plaines déjà décrites, semée de montagnes disloquées et rayée de khors qui tous courent au nord vers le Barka, elle appartient en grande partie aux Barea, qui viennent au kharif établir leurs troupeaux dans ses vastes et maigres pâturages. Le dernier contrefort des monts de Koufit le sépare, vers l'orient, des plaines de Deghi et Kassa, et forme comme une sorte de cap avancé dont le flanc occidental porte un village étagé d'au moins trois cents toukouls : c'est Bicha, village commun des Beni-Amer et des Barea, qui s'y sont établis depuis quelques années. Bicha relève, politiquement, du deglel[1], et a une certaine importance comme station obligée des caravanes de Massaoua; quelques marchands s'y sont établis et mariés, et l'ensemble de la bourgade a une apparence d'aisance et de confort assez rare dans ce pays. On m'a affirmé que les émigrants Barea que leurs affaires ou leurs mariages ont fixés en ce lieu, ont gâté l'esprit général de la population en y introduisant le penchant au brigandage qui distingue si fâcheusement cette tribu incorrigible.



Tchaghié. — Dessin de Eug. Cicéri d'apres un croquis de M. G. Lejean.

La situation de ces tribus est vraiment déplorable entre l'Abyssinie, qui leur réclame le tribut sans pouvoir les protéger contre les Égyptiens, et les mudirs de Kassala, qui le leur réclament également, sans se soucier de les garantir des incursions abyssiniennes. Un fait présent, qui s'est reproduit cent fois, en donnera une idée. Le gouverneur abyssin d'Addi-Abo, obéissant à des ordres supérieurs, était descendu dans le Barka avec quelques centaines « de soldats » ou plutôt de vagabonds, mal armés, et le ravageait. Le mudir de Kassala, chargé par Mouça Pacha de défendre la frontière, marcha au Barka avec une force suffisante pour écraser les Abyssins : mais il avançait à peine, et le deglel le pressant de hâter un peu sa marche, afin de ne pas laisser échapper l'ennemi : « *Chouïa-chouïa* (tout doucement), » répondit le mudir d'un air pacifique. Il va sans dire que les Abyssins se retirèrent sans être inquiétés.

Voici les renseignements que j'ai pu réunir sur les origines de quelques tribus de la Haute-Nubie. Presque toutes, comme on le verra, sont descendues du plateau abyssin, et je dirai ailleurs par suite de quelles circonstances malheureuses elles ont passé à l'islamisme.

Les Hallenga viennent de Hamazène ; ils portent encore la coiffure tressée à la façon des Abyssins ; c'est à peu près tout ce qu'ils ont gardé de leur origine. Un petit plateau voisin d'Ad-Namen, au pied du Melezenai, conserve leur nom et marque une étape de leur migration.

Les Habab sont venus de Koilo-gouzay (Tigré) sous la conduite d'un certain Asgade, qui s'établit au lieu appelé aujourd'hui Asgade Bakla (la mule d'Asgade), nom bizarre qui vient, dit-on, de ce que la colline qui supporte ce village ressemble à un dos de mule. Asgade eut trois fils, Abil, Tekles, Tamariam. Du premier, la tradition fait venir les Habab proprement dits : des deux autres, les tribus secondaires d'Ad Teklès et Ad Tamariam, plus près de Massaoua.

Belaù, Kelaù et Hafara étaient trois frères. Ils venaient probablement du Seraoué, où l'on montre encore

1. C'est le nom que l'on donne au prince héréditaire des Beni-Amer, et le signe distinctif de cette dignité est un bonnet de forme bizarre, comme celui des *mek* de Sennâr que l'on voit dessiné dans Caillaud ; il ne se porte qu'aux grands jours.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à présent des tombeaux dits des Belaùs. Kelaù possédait les montagnes et les pâtures qui sont aujourd'hui aux Beit Gabhru, jusqu'à Chotel. Cette tribu, par suite de je ne sais quelles vicissitudes, s'est peu à peu amoindrie et s'est dispersée : la plupart de ces « derniers Mohicans » se sont réfugiés chez les Beit Gabhru, qui en ont pris occasion pour revendiquer et occuper le territoire héréditaire des Kelaùs. Deux individus de cette race éteinte vivent encore à Keren, une femme et un « annoncier » (sorte de héraut de ville).

Les Belaùs se fractionnèrent de bonne heure. Le gros de la nation resta vers le confluent du Barka et du Khor el Ardeb, où on les trouve encore aujourd'hui, fiers de leur origine, mais réduits à quelques familles : les autres, cherchant de meilleurs pâturages, allèrent se fixer près de la mer Rouge, dans le Samhar, et se firent mu-

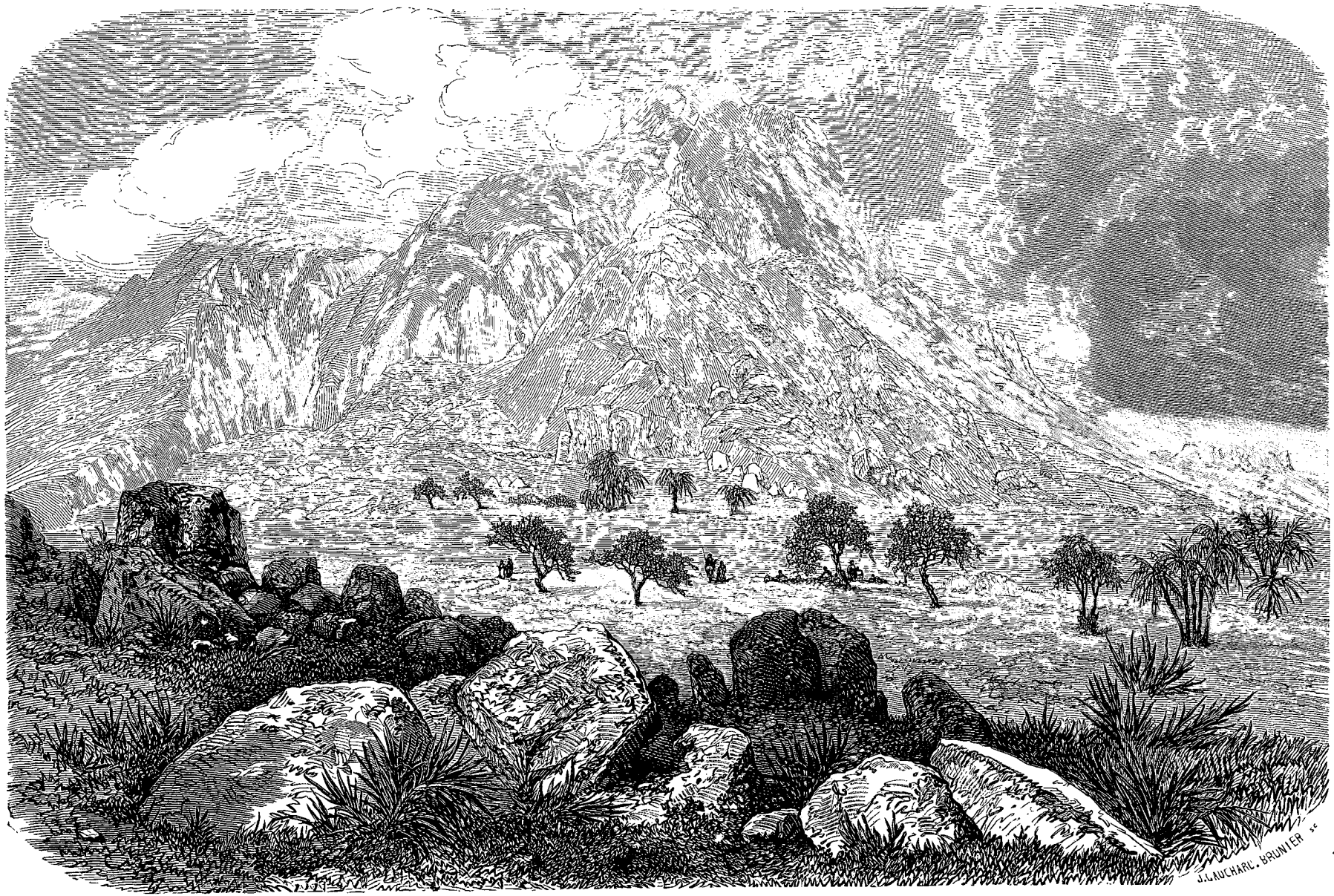
Type bogos. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

sulmans ; comme tels, ils attirèrent l'attention du gouvernement turc, qui s'empara de Massaoua au seizième siècle, et dont les empiétements sur la terre ferme furent favorisés par la complicité des Belaùs : aussi créa-t-on en leur faveur le Naïbat d'Arkiko. L'histoire de leur pouvoir et de leur récente décadence (depuis 1845) appartient à un ordre de faits que je traiterai ailleurs.

Les Hafara se sont établis à Terefat; j'ai raconté plus haut leur destruction en 1859. Ceux qui ont échappé à cette catastrophe sont rentrés dans leur village et essayent en ce moment de reconstituer leur tribu.

Les *Ad Cheikh* sont une tribu de Fogara qui habite ordinairement vers Sulib. A l'époque de la conquête turque, un des principaux chefs de la tribu, Cheikh Mohammed, supportant difficilement le nouveau joug, descendit dans le Samhar pour invoquer la protection du sultan, et fit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Subterat et le Khor Aohé. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

écrire à Constantinople pour sa tribu restée au Barka. Cette réclamation n'eut aucune suite, mais Cheikh Mohammed se trouvant bien à Massaoua, où il était regardé comme un saint, s'établit à Beraïmi, où il fonda un village qui se grossit d'une foule de réfugiés habab et samharis, et a jusqu'ici joui d'une exemption d'impôts toute personnelle, car elle ne s'étend pas aux réfugiés du dehors. Beraïmi est ainsi devenu une Mecque au petit pied: Mohammed, aujourd'hui septuagénaire, envoie ses deux fils en tournées de propagande dans le Samhar, le Barka, les Bedjouk, les Bogos même, qui se défendent mollement contre leurs prédications. Il n'y a pas de jeunes mariés à Massaoua ou de marchands partant pour le Gach, qui se croient en sûreté contre toutes sortes de mauvais sorts s'ils n'accourent à Beraïmi pour réclamer les prières et les talismans du saint homme.

Les Beit Bidel sont originaires de l'Hamazène, où leur souvenir est encore conservé dans le nom de Bidel que porte une famille de Tsazega. Leur immigration ne doit pas remonter plus haut que 1800; ils ne sont musulmans que depuis une trentaine d'années, et leur cheikh actuel, Ibraïm Djaoui, a porté longtemps le *mateb* ou cordon des chrétiens abyssins, et parle volontiers du temps où son peuple était chrétien. Les Beit Bidel ont même gardé de ce temps une prière qu'ils répètent pour demander la pluie : *Egzio marenna Christos*, « que le Seigneur Christ ait pitié de nous! » Ils habitent ordinairement Chegled. Libres à leur origine, ils ont été réclamés ensuite par le degled des Beni-Amer, sous prétexte qu'ils étaient établis dans un terrain qui lui appartenait, et ils passent pour les *Tigré* du deglel, ce qui ne les empêche pas de compter dans leur propre sein des Tigré et des Choumaglié.

Les Ouaz sont établis depuis Mansoura jusqu'à Demba et à Mai-Oassem; ils se subdivisent en deux fractions commandées, l'une par Erei-Oued-Ibrahim, l'autre par Allem-Talem. Leurs querelles avec les Abyssins les ont fort affaiblis. Ils avaient favorisé, en 1863, la razzia des Beni-Amer contre l'Hamazène; de sorte que vers mai de la même année, Dedjaz-Haïlo descendit sur Ouaz, et enleva quantité de captifs et de bestiaux. Il rendit plus tard les premiers, mais garda les seconds. Par représailles, en décembre 1863, les Ouaz surprirent les porteurs abyssins à Ghergher et leur enlevèrent six cents vaches. Ils sont aujourd'hui près de Tsaga et auront probablement, à leur retour vers Demba, des comptes rigoureux à régler avec Dedjaz-Haïlo.

Les Hallenga sont la seule tribu de langue hassia qui ait une organisation sociale parfaitement égalitaire, ce qui est du reste conforme au principe abyssin que tous sont égaux, sauf la question de propriété de fief (*goult*), tandis que le principe des Nubiens est que la noblesse est dans le *sang* et non dans le *fief*. Dans chaque tribu hassia, les Beni-Amer, les Habab, les Bogos, etc., l'aristocratie est formée par les *choumaglié* (anciens), dont chaque famille a un certain nombre de vassaux appelés *Tigré*. C'est à peu près le patriciat romain avec la *clientèle*. Le nom de Tigré semble venir de ce que les émigrés abyssins qui se sont réfugiés en Nubie et se sont déclarés clients des tribus de ce pays, venaient presque tous de la province du Tigré. C'est là l'origine de cette suzeraineté bizarre : sur un point ou deux, il paraît au contraire qu'il y a eu conquête de la part des immigrants, qui alors se sont faits les choumagliés des vaincus.

Cet ordre de choses n'a, du reste, rien de bien oppressif. Le Tigré n'est guère qu'un fermier : s'il a à se plaindre de son patron, il peut s'en choisir un autre. Il paie une redevance modérée, établie par un usage immémorial. Par contre, en cas de vexation (vol ou meurtre), il a le droit d'exiger que son choumaglié poursuive la réparation d'usage contre l'offenseur et le protège contre tout méfait. Les Tigré forment, dans toute tribu, la portion la plus pauvre et la plus laborieuse, on les reconnaît aisément à leur teint plus foncé, à leur maigreur, à leur air un peu farouche, à leurs misérables vêtements.

VII

Bicha. — Dunkuas. — Cours et panorama du Barka. — Projet gigantesque de chemin de fer. — Le doum. — Barea. — Usages étranges.

Je reviens à ma narration, c'est-à-dire à Bicha.

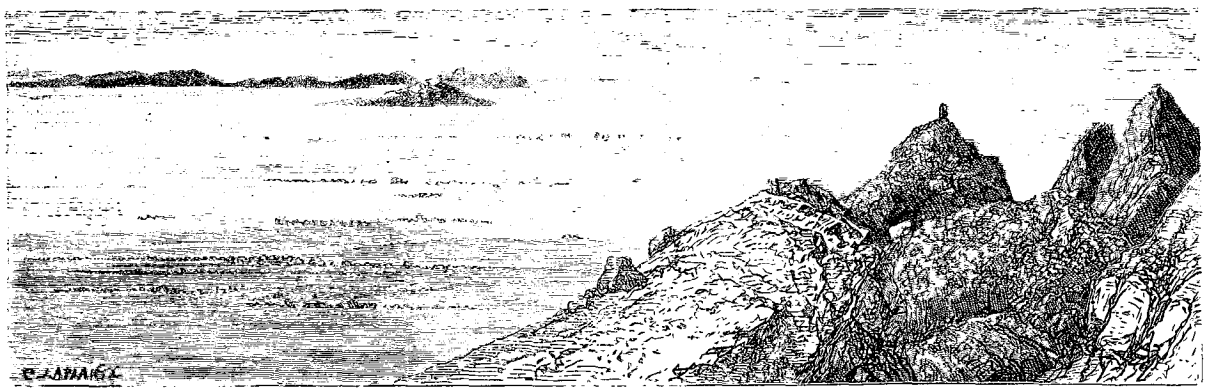
Nous campâmes près des puits, à deux portées de fusil du village, et nous y reçûmes la visite d'un parti de gens venant d'Algheden et lieux voisins, lesquels ne nous cachèrent pas qu'ils allaient tenter un coup de main contre les chrétiens de la frontière, Abyssins ou autres. Nous leur fîmes observer qu'ils n'avaient rien à gagner en allant s'attaquer aux Bogos, vu que ces derniers étaient sous la protection reconnue de la France, et qu'ils auraient infailliblement à payer les dommages qu'ils causeraient. Ils promirent de s'abstenir de toute tentative contre les Bogos, et tinrent parole. Je dirai plus tard sur qui tomba l'orage.

Partis des puits, nous commençâmes à gravir un col tournant autour de la grosse masse trapezoïdale de Bicha et arrivés de l'autre côté de la chaîne, nous atteignîmes en une étape et demie à travers une plaine en partie cultivable, nommée Kassa, un groupe de collines fort arides, nommé Dunkuas. Je grimpai sur l'une de ces collines et je restai émerveillé du spectacle. J'avais à mes pieds le ruban blanc frangé de vert sombre qui se nomme le fleuve Barka, le plus beau fleuve de la Nubie, puisque l'Atbara est surtout abyssin. Le fleuve était à sec, comme il l'est toute l'année, sauf les quelques jours où les masses d'eau effrayantes que vomissent les plateaux des Barea et d'Avla arrivent jusqu'à ce large lit qui les a bientôt bues. Ce large ruban (il pouvait avoir trois cents mètres d'une rive à l'autre) serpentait indolemment sous une double rangée de doum, témoignages élégants et aériens de sa puissance fécondante, et allait recevoir à sept ou huit jours plus loin, à Falkaït, son jeune frère l'Ainsaba, descendu des pays bogos. Tous deux réunis allaient se déverser dans le Langheb, qui, moins important par la longueur de son cours, mais su-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

périeur par la masse de ses flots, absorbait leurs eaux et jusqu'à leurs noms et allait fertiliser, à seize heures de Saouakin, en face de la mer Rouge, l'admirable plaine-bassin de Tokhar. Arrivé là, il est si imposant, qu'un géographe grec (Artemidore) le prit pour l'embouchure de l'Atbara. Or, comme les classiques ne peuvent jamais avoir tort, on a trouvé force hypothèses pour expliquer la phrase d'Erastosthène. On a dit, timidement il est vrai, que l'Atbara, au lieu de tomber dans le Nil à Damer, *a pu* jadis tirer à l'est et passer dans le bassin du Langheb. Puis, sur des renseignements inexacts, feu Vayssière et Malzac, voyageurs français, déclarèrent que le Gach finissait dans une sorte de marais d'où, par une vallée profonde, il allait à la mer Rouge sous un autre nom. Après divers tâtonnements dus à des voyageurs instruits et dont j'épargne le récit au lecteur, je voulus en avoir le cœur net à mon dernier voyage, et je reconnus à peu près ceci : c'est qu'entre le bassin du Gach et celui du Barka-Langheb il existait une plaine immense, sans une seule colline, offrant des deux côtés une pente inappréciable à l'œil, mais suffisante pour empêcher, même au temps des plus fortes crues, toute communication dans le genre de celle qui existe entre le Sénégal et la Gambie. Les khor qui rayent cette plaine et se rendent, les uns au Gach, les autres (plus nombreux) à son voisin de droite, marquent assez par leurs points d'origine la ligne de ce partage d'eau.

Je n'ai encore parlé au lecteur que fort incidemment d'une entreprise qui, si elle réussit, changera la face du Soudan nubien, pour la première fois depuis les temps pharaoniques. Le vice-roi actuel a projeté la construction d'un chemin de fer qui doit, dans une immense ellipse, comprendre toutes les provinces soudaniennes (moins le Kordofan), c'est-à-dire un pays aussi vaste que l'empire d'Autriche tout entier. La voie doit partir de Korosko, point extrême de la navigation à vapeur sur le Nil, franchir l'Atmour de Korosko par les mêmes passes que suit aujourd'hui la route caravanière, rejoindre le Nil à Abou-Hamed, et le suivre jusqu'à Khartoum, puis, tirant à l'est, atteindre Kassala et de là se rendre à la mer Rouge à Saouakin. J'ai vu à Kassala



L'oasis de Taka vue d'Abou-Gamel. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

l'ingénieur chargé de ce travail : c'est un Égyptien, élève de notre école polytechnique, Hassan-Bey Damiâty, savant et très-aimable homme, l'un des rares Égyptiens civilisés que j'ai connus. Il étudiait alors la route entre Kassala et Saouakin par Langheb, que j'ai décrite plus haut : ce n'était qu'une étude provisoire, qui ne préjuge rien sur l'adoption du tracé définitif, mais je regarde ce tracé comme à peu près impossible. Il passe, entre Telgou et Langheb, à travers un pâté de montagnes granitiques et d'ondulations de grès et de calcaires, qui exigeraient des travaux d'art à faire reculer les compagnies les plus aventureuses.

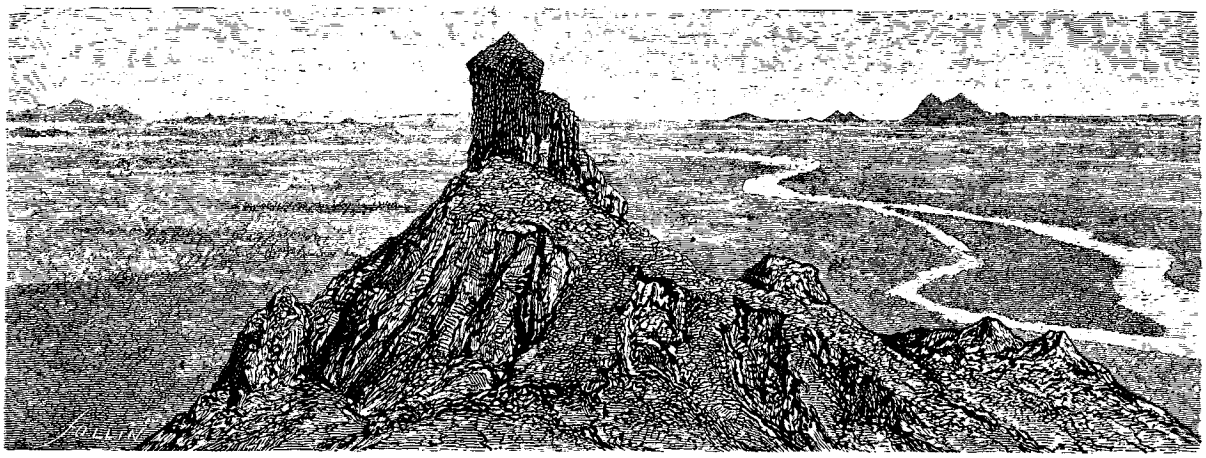
Cependant la Nubie est rayée de *ouadis* qui épargneraient aux ingénieurs bien des frais de nivellement. C'est précisément à quoi je songeais en contemplant ce serpent blanc du Barka ; une ligne qui de Kassala irait par Sabterat tomber sur la Saoua, suivrait de là jusqu'à Tokhar (soixante-cinq kilomètres de Soakin) le cours naturel des eaux. La partie essentielle de ce tracé est aisée à suivre sur mes cartes jointes à ces récits. La longueur du parcours serait augmentée d'une cinquantaine de kilomètres, mais cette longueur serait plus que compensée par le nivellement naturel d'une plaine où il n'y aurait à faire que peu de travaux d'art, et où les pluies estivales ne jettent jamais une assez grosse quantité d'eau pour menacer la solidité de la voie. Quelle que soit du reste la ligne adoptée, il faut espérer, dans l'intérêt bien entendu du gouvernement égyptien et de la science géographique, que le vice-roi s'empressera de publier les beaux travaux de Hassan-Bey, travaux destinés à jeter une lumière toute nouvelle sur la topographie de ces contrées si mal connues.

Les fleuves sont vraiment les veines de la terre : cette image ne vient jamais plus naturellement à l'esprit que lorsqu'on embrasse du haut d'une montagne, un grand paysage de l'Afrique aride. Du point où j'étais placé, je dominais le confluent du fleuve avec un grand beau khor qui venait de Bicha ; on suivait de l'œil leur double cours pareil à un rideau de palmiers et de mimosas à travers lesquels blanchissait la fumée de quelque camp de nomades. Une forêt de doum, quand elle est vigoureuse et dense, a pour moi un charme particulier. Le doum, comparé au dattier (deleb), est un bon gros plébéien à côté de ce fin et svelte aristocrate : puis il a un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

défaut réel, il est improductif. Son fruit, dur comme le bois, rebute même la dent du bédouin, qui mâchonne faute de mieux cette écorce fibreuse : aussi, nul, voyageur ou indigène, ne se fait faute de honnir et de mépriser le pauvre crucifère. Je suis probablement son premier et seul défenseur. J'aime à le rencontrer sur ma route : sa belle feuille papyracée, le plus élégant des éventails, m'assure contre le soleil de midi une ombre bien autrement opaque que la feuille longue, maigre, vulgaire du deleb. Le ciel préserve de ce dernier ombrage le touriste *rageur !* Avec un peu d'imagination, il est porté à croire que ce majestueux fuseau écarte tout exprès son feuillage ingrat pour laisser passer les flèches aveuglantes d'Apollon Pythien. En revanche, les bonnes heures que j'ai passées sous un doum, au bord de l'eau, enveloppé de bien-être, bercé par cette bonne nature africaine dont ne médiront jamais ceux qui l'auront connue ! Ma plus grave occupation, quand j'en avais une dans ces moments-là, était d'assister en témoin attentif à des drames aussi émouvants que l'Iliade, au désastre d'une termitière razziée par une colonne de fourmis noires, au meurtre d'un puceron imprudent qui s'étant montré au bord d'un entonnoir de fourmi-lion, avait été bombardé en pleine poitrine par l'adroit propriétaire de cette embuscade. Ce petit *franc-tireur* était une de mes plus franches admirations, et me plongeait souvent dans des réflexions qui n'étaient pas précisément très-confirmatives de la prééminence absolue de l'homme. Étais-je bien sûr d'avoir déployé, pour chercher les sources du Nil — que je n'ai pas trouvées, — la moitié de l'énergie dépensée par ce petit être presque invisible pour gagner sa pitance de chaque jour ? Et les mécomptes, la faim, le pied d'un lourd chameau qui passe.... Dans ce corps de deux millimètres de long il y a autre chose qu'un tube intestinal : il y a une patience, une volonté, un être qui travaille, qui souffre, peut-être qui *pense !*

Décidément je deviens ridicule et je suis de l'avis de mes Abyssins qui disent de moi : « *Monseigneur* (ghèta) n'est pas méchant, mais c'est un grand enfant avec ses



Le Gach vu d'Ahmed Chérif. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

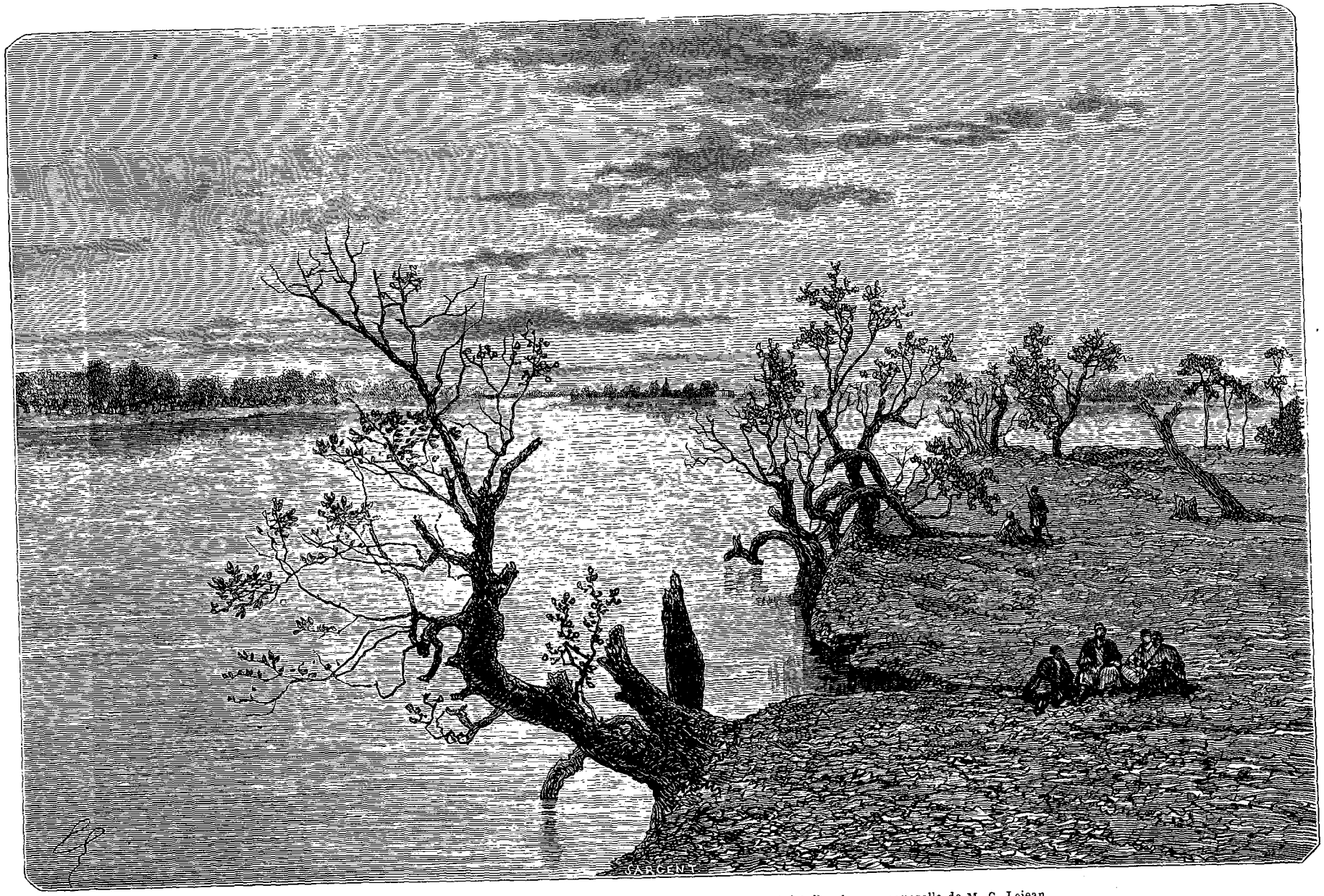
herbes et ses cailloux. » Je reviens à Dunkuas et à ses habitants. La tribu qui y campe habituellement est une section des Beni-Amer nommée Koufit, qui vivait il y a dix ans plus au sud, dans une plaine située entre Bicha et les montagnes des Barea, plaine à laquelle elle avait donné son nom. Vers 1856, les Égyptiens étaient venus à Koufit pour prêcher l'islamisme à coups de fusil aux Barea : ils avaient razzié quelques villages, emmené force captifs, et les avaient remis en liberté sur leur promesse de se faire musulmans. C'est pour cela que le village frontière de Mogollo et un autre voisin ont, seuls parmi les Barea, embrassé l'islamisme.

Cette croisade qui se trompait de siècle ne fut pas du goût du gouvernement abyssin, qui possédait une sorte de suzeraineté sur les Barea. Théodore II était trop occupé ailleurs pour intervenir, mais heureusement le préfet abyssin d'Addi-Abo était un homme résolu qui prit sur lui de rétablir l'ordre et descendit aux Barea avec 500 cavaliers. Il prit position à deux ou trois heures des Égyptiens, que ce voisinage inquiétait fort. Il faut savoir que les Abyssins n'avaient pas encore renoncé, sur la personne de leurs ennemis morts ou captifs, à de sanglantes constatations de la victoire dont les Égyptiens avaient une peur effroyable. Or, une nuit, dans le camp musulman, un fusil se détacha d'un faisceau et partit en tombant. Une panique effroyable saisit les Turcs, qui se mirent à tirer au hasard les uns sur les autres en hurlant : *el Makada ghia* (les Abyssins arrivent) ! Il y eut sept ou huit morts, une déroute épouvantable, et le bey de Taka qui commandait là, laissa, m'a-t-on assuré, son tarbouch pendu aux épines d'un mimosa.

Les Égyptiens, pendant huit ans, ne reparurent pas dans cet endroit, et répandirent le bruit qu'ils l'avaient quitté « pour cause d'insalubrité. » Les gourbis qu'ils y avaient élevés furent brûlés après leur départ par les Barea. Les Koufit, compromis près de leurs belliqueux voisins par les rapports qu'ils avaient eus avec les Turcs, descendirent vers le Barka et leur territoire resta comme une sorte de terrain neutre entre les Barea et les Beni-Amer.

En 1860, Ato Zadeg, gouverneur d'Addi-Abo, fit une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du fleuve Gach (un kilomètre en amont de Kassala). — Dessin de Eug. Cicéri d'après une aquarelle de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

razzia sur les Barea, leur enleva leurs femmes et leurs enfants, et pour les ravoir, la peuplade dut reconnaître la suzeraineté d'Addi-Abo, et payer un tribut. Presque à la même date, le deglel des Beni-Amer tomba deux ou trois fois sur les Barea, et leur enleva en captifs et en troupeaux ce qu'il put. A la fin de 1861, M. Stella fit une petite excursion à Mogollo, où les Barea le reçurent fort bien, lui exposèrent leurs plaintes et lui demandèrent aide et conseil. Ils étaient disposés à quitter leur pays et à venir s'établir dans le voisinage des Bogos; mais ce voisinage même était un danger de plus. Les terrains cultivables, assez abondants au pays Barea, sont beaucoup plus rares au Barka, et sont revendiqués parfois, les armes à la main, par deux ou trois prétendants. M. Stella s'adressa à tout hasard à l'agent anglais de Massaoua, M. Baroni; mais les Barea ne reconnaissaient point, comme les Bogos, un protectorat européen, et cette démarche n'eut aucune suite.

Il est probable que les années suivantes le même ordre de choses se perpétua; et les Barea, entourés de voisins redoutables, et attaqués par tout le monde, suivirent des conseils desespérés. « Si nous devons périr, dirent-ils, nous n'avons plus rien à ménager. » Et en janvier 1864, une masse d'environ quinze cents Barea se porta le long du Barka vers le pays des Bogos, avec l'intention d'enlever les troupeaux de cette tribu. Les Bogos s'étant doutés du danger et n'étant pas descendus dans la plaine, la troupe se porta sur la gauche, remonta un affluent du Barka, surprit à Mai Chellal, entre Debra Salé et le plateau des Halhal, un campement de cette dernière tribu, et l'accabla; cinquante hommes furent tués, trois mille vaches prises, sans compter force prisonniers. Les vainqueurs s'empressèrent de regagner leurs montagnes, et mon ami Werner Munzinger, voyageur suisse, honorablement connu, faillit tomber, à Adardé, aux mains de leur arrière-garde. Quelques jours plus tard, tous les captifs furent rendus, ainsi qu'une grande partie du bétail, si j'ai bonne mémoire. Comme le coup de main avait eu lieu sur la frontière des Bogos, et que l'expédition, ainsi que je l'ai dit, était originairement dirigée contre eux, le consul de France à Massaoua réclama du gouvernement égyptien, qui se prétendait suzerain des Barea, des garanties effectives pour une tribu qui vivait sous le protectorat français. Il reçut les assurances les plus formelles, mais l'avenir dira jusqu'à quel point elles peuvent être sincères.

Puisque j'en suis aux Barea, j'intercale ici quelques notes sur cette population singulière et assez mystérieuse.

Les Barea passent pour des nègres aborigènes, refoulés dans ces montagnes par les populations de race supérieure qui ont formé l'empire abyssin. Cependant les Barea que j'ai vus ne m'ont pas paru des nègres purs, mais plutôt un peuple originairement nègre et fortement modifié par des mélanges avec les populations éthiopiques voisines. Mon ami Munzinger, l'homme qui connaît le mieux tous ces pays, croit même pouvoir nier leur origine nègre, ce que je ne puis accepter. Leur nom national est, selon Munzinger, Nère, selon mes informateurs, Egher ou Eghir : le nom de Barea est abyssin et veut dire à la fois *nègre* et *esclave*, comme *abid* en arabe. Les abyssins en effet, bien que leurs lois repoussent l'esclavage, ne se font pas scrupule d'y réduire leurs sauvages voisins, qui du reste le leur rendent avec usure en venant piller les cantons chrétiens les plus voisins de leurs aires. A qui doit remonter la responsabilité des premières agressions? probablement au plus fort, comme toujours.

Le soldat abyssin, quoique très-brave, a une crainte sérieuse du Barea dans les combats corps à corps; le Barea, par contre, ne craint pas moins les armes à feu. Il marche à l'ennemi presque nu, mal abrité par un petit bouclier rond dont la couleur se combine assez bien avec celle de sa peau noire et luisante; son arme la plus redoutée est le *seif* du soudan, une lourde épée droite qui se manie à deux mains et qui a pour garde une croisière moyen âge. Il y a une vingtaine d'années, le vice-roi du Tigré, Oubié, résolu à punir les Barea qui dévastaient sa frontière et avaient brûlé quelques églises, fit contre eux une expédition à grand fracas, qui n'eut pas des résultats bien brillants, mais qui fit éprouver des pertes graves aux noirs et surtout les épouvanta outre mesure. Ils ont toujours reconnu depuis la suzeraineté des Abyssins.

Les Barea vont à demi nus, comme la plupart des Nubiens : ce qui les distingue, ce sont certains ornements chéris de tous les nègres, colliers, bracelets, anneaux, etc. On trouve dans leur pays un fort beau scarabée d'un vert métallique, dont ils se font des bijoux naturels, en vidant la carcasse du coléoptère et en le passant à un fil : c'est un collier d'un effet original et gracieux, dont les anneaux font en s'entre-choquant un bruissement bizarre pendant que le porteur danse une de ces bamboulas qui sont le délassement favori du nègre.

Le nom de *Barea* rappelle involontairement les *Bari* du Nil Blanc, et il y a chez les premiers des usages qui trahissent une origine de ce genre. Ainsi ils ont leurs sorciers *faiseurs de pluie*, ce qu'on appelle *bounit* ou Fleuve Blanc, et on comprend aisément que chez ces populations encore fractionnées en groupes patriarcaux, le gouvernement civil et religieux appartienne de droit à l'homme redouté qui s'attribue le pouvoir d'obtenir du ciel la pluie fécondante sans laquelle tout périrait. Les sorciers Barea ont été jusqu'ici pris dans la même famille, et leur pouvoir reposait sur l'efficacité de leur intervention. Si l'on obtenait la pluie, ils étaient accablés d'offrandes en argent, en grains, en bestiaux: dans le cas contraire, deux des *Fadab* (*les hommes forts*, sorte d'aristocratie du pays) les saisissaient, les entraînaient dans un lieu écarté sur la montagne et leur coupaient la gorge. Mes informateurs n'avaient pas assisté à cette exécution, mais ils avaient entendu les cris du dernier chef, égorgé par les Fadab. Son fils et ses parents, avertis par sa fin et celle de quelques autres de leurs ascendants, ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

renoncé au pouvoir, en déclarant « qu'ils ne tenaient pas au privilége de fournir des victimes au couteau tous les cinq ou six ans, que d'ailleurs cette profession de faiseur de pluie est impie, *car la pluie dépend de Dieu seul.* »

Ce qui montre chez les Barea un peuple qui s'est élevé plus haut que les autres nègres, c'est qu'ils ont une idée nette de la Divinité et qu'ils n'ont pas la plaie infâme de l'esclavage. Quand on leur en demande la raison, ils répondent gravement : « Nous sommes tous esclaves de Dieu. » Les prisonniers qu'ils font à la guerre ne sont pas vendus : ils les emploient à labourer la terre, et quand ils sont beaux, forts et braves, ils leur donnent leurs filles en mariage. Ainsi s'explique le mélange qu'on observe chez ce peuple à son avantage physiologique.

J'ai des raisons, trop longues à développer ici, de penser que les Barea étaient chrétiens il y a quelques siècles. C'est une question dont je me réserve d'avoir le cœur net plus tard. Je reviens à mon itinéraire.

VIII

Lacs Balaghinda. — Encore un lion. — Takrourit. — Sulib. — Tchaghié. — Une expédition mystérieuse.

Nous avions négligé de prendre de l'eau à Dunkuas, parce que nous nous croyions certains d'en trouver à dix kilomètres de là, à Balaghinda. On nomme ainsi deux fort jolis lacs voisins de la rive droite du Barka, et qui ont de l'eau une partie de l'année seulement : le reste du temps, ils présentent un fond d'humus brun alluvionnel, qui m'a paru riche, et que tapisse une petite plante rampante dont j'ignore le nom. Nous arrivâmes au premier des lacs, que domine une belle colline où je montai pour reconnaître la contrée. Déception ! pas une goute d'eau, et il était midi : nous étions assez las, et nous avions encore trois heures à faire pour atteindre les puits de Deghi ! Un faible espoir nous restait : c'était de trouver de l'eau au second lac, séparé du premier par quelques ondulations, ombragées de doums magnifiques. Un homme y fut envoyé pour acquit de conscience, et revint au bout d'un quart d'heure, porteur d'une bonne nouvelle aussi peu attendue.

Nous courûmes au lac, que nous trouvâmes encore vaseux et mou, largement tacheté de traces d'éléphants qui convergeaient à deux mares d'un aspect peu tentant pour des gosiers humains. Léger détail, car celui qui veut voyager en Afrique ne doit point tenir compte de la teinte brune, verte ou noire de l'eau qu'il boit. Une prodigieuse quantité de petits coquillages fluviatiles avaient vécu dans cette eau et achevaient de se corrompre dans les endroits qui s'étaient déjà desséchés. Nous campâmes dans un fourré, entre les deux mares, les armes prêtes, ce qui n'était pas superflu, car le lendemain matin, au moment où nous levions le camp et où nous chargions les chameaux, les rugissements d'un lion se firent entendre à quinze pas de nous, au milieu d'un fourré de doums et de broussailles. C'était vers le lever du soleil, heure habituelle, apparemment, où le roi du désert venait boire aux mares : notre présence le gênait considérablement, car il n'osait pas nous passer sur le corps (ce qui lui eût été bien facile) pour venir à son aiguade, et ses rugissements répétés, qui faisaient trembler jusqu'au fond de leurs fibres nos chameaux et nos mules, exprimaient son impatience et nous disaient bien clairement : « Voulez-vous bien vous en aller ! » Nos hommes firent bonne contenance et se permirent même quelques innocentes bravades, mais j'avoue franchement qu'ils accélérèrent le chargement.

Rien de là jusqu'à *Takrourit*, nom qui semble rappeler les Takrouris aux pèlerins musulmans de l'Afrique équatoriale qui traversent chaque année la Nubie. J'interrogeai et j'appris qu'en effet les Takrouris avaient jadis coutume de prendre cette route pour aller s'embarquer à Massaoua : mais plusieurs années avant mon voyage, une de leurs troupes avait eu une collision avec les indigènes du Sennahéit et avait été massacrée tout entière à l'exception d'un seul individu, ce qui avait détourné leurs frères de cette route désormais néfaste.

Après Takrourit, on passe successivement Sulib et Tchaghié. Au moment où nous quittions ce dernier campement, quelques chameliers des Beit Bidel nous apportèrent la nouvelle que M. du B.... dont j'ai parlé plus haut, s'était décidé à s'instaler à Koufit avec ses soixante-dix hommes. Pour ne pas avoir à revenir sur cette expédition dont il a été beaucoup parlé, je résume ici ce que j'en appris alors et ce qui me fut conté plus tard sur ses destinées définitives.

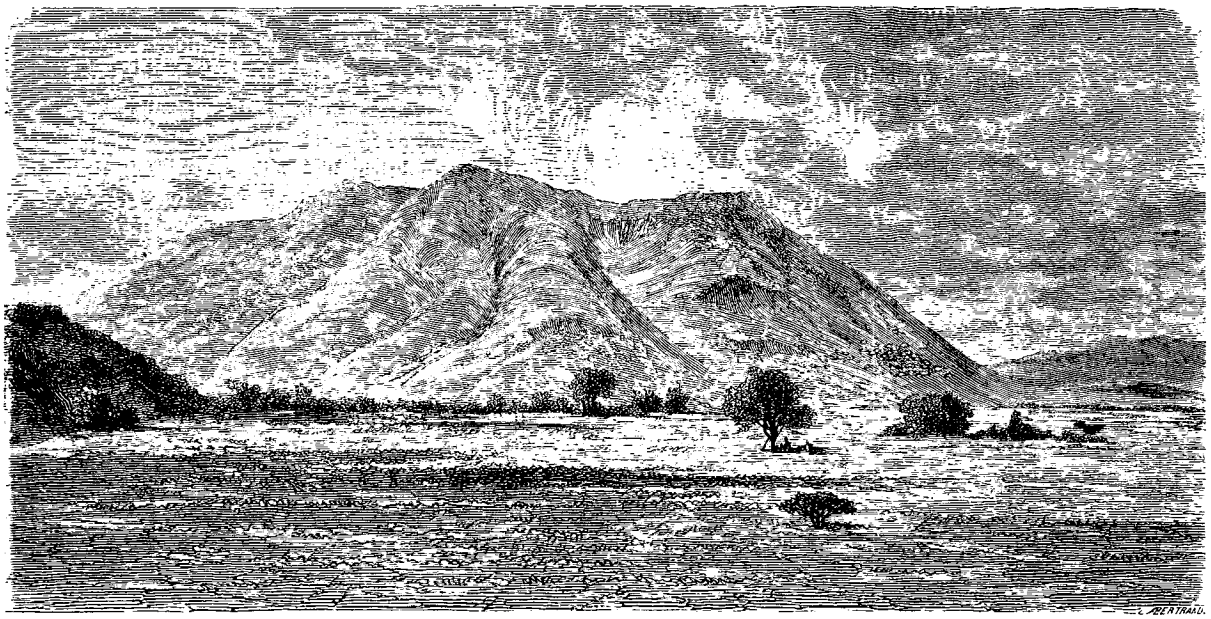
M. du B.... que j'avais beaucoup vu à Kassala, y était arrivé pourvu d'une autorisation générale du gouvernement égyptien de faire des réquisitions illimitées en hommes, en vivres, en argent, en moyens de transport pour un matériel de guerre fort considérable. Ses projets ultérieurs, qui m'ont été révélés par diverses indiscrétions, et sur lesquels on me permettra de me taire ici, n'étaient point basés sur une connaissance suffisante du pays. Après beaucoup d'hésitations et deux mois de séjour inutile au Taka, il partit le 2 avril et marcha sur Koufit (terrain vague alors au pouvoir des Barea) suivi d'environ quarante Européens, la plupart français, et de trente engagés africains : il avait de plus deux cents réguliers égyptiens d'escorte. A Bicha, les Barea qui occupent la moitié du village prirent ombrage d'une aussi forte troupe, et refusèrent le passage. M. du B.... campa avec son monde auprès des puits, dans la plaine, sous une chaleur accablante : il parlementa quelque temps, puis impatienté de cet accueil inattendu (car il était encore sur territoire égyptien) il fit battre la charge. La petite troupe, électrisée par l'exemple de la jolie Mme du B.... qui marchait aux premiers rangs, monta en bon ordre, la baïonnette en avant, et les Barea, bien que renforcés de plusieurs centaines de leurs compatriotes montagnards, furent domptés et capitulèrent au moment où l'affaire allait s'engager. Ils fournirent docilement les réquisitions demandées.

Arrivé le surlendemain à Koufit, M. du B.... se mit en rapport avec les Barea, qui se montrèrent très-do-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciles à ses avances, et lui cédèrent moyennant quelques centaines de dollars fournis en marchandises, un vaste terrain le long du torrent. Sans perdre un instant, il se mit à y bâtir un fort quadrangulaire. Mais pendant ce temps, un orage se formait contre lui parmi les hauts fonctionnaires de Kassala, que sa faveur subite et ses pleins pouvoirs avaient humiliés, mais qui, avec la servilité arabe, l'avaient comblé des plus basses adulations tant qu'il était resté au Taka. Sous prétexte que sa nouvelle attitude mettait en danger le pouvoir égyptien en Nubie, le *wekil* Soliman bey arriva subitement à Koufit avec huit cents hommes, expulsa brutalement la petite colonie, démolit ses travaux, enleva une partie de ses vivres, et la força à reprendre à pied le chemin de Kassala, à travers un désert de trente-neuf lieues. Le satrape de Khartoum, le sauvage Mouça Pacha, répondit à la plainte de M. du B.... une lettre inepte ou insolente, portant « que des réguliers égyptiens ne *pouvaient* avoir commis d'actes de pillage, et qu'il était indigne d'un homme de la qualité du comte de porter de pareilles accusations. » Mouça Pacha avait accablé M. du B.... de témoignages d'une amitié exceptionnelle jusqu'au jour où il avait cru pouvoir l'insulter sans danger. M. du B.... a demandé au gouvernement du vice-roi une indemnité de dix millions, et l'affaire, qui est engagée en ce moment, m'interdit tout autre commentaire.

Quoi qu'il en soit, les Barea se sont montrés au desespoir de l'expulsion de M. du B.... Toutes ces tribus du Barka, horriblement pressurées par l'administration la plus pillarde et la plus cynique qui soit sous le soleil, avaient vu dans ce groupe français un noyau de force matérielle et morale qui pouvait les garantir des excès dont ils étaient victimes, surtout depuis un an ou deux. Ces populations ne songeaient pas du tout à se soustraire au pouvoir égyptien, du moins tant qu'elles pouvaient espérer la mise en pratique du régime modéré promis (et même jusqu'à un certain point inauguré) par Saïd Pacha en 1856. Comme elles sont musulmanes, elles n'avaient rien à gagner à passer sous les lois de l'Abyssinie : en restant égyptiennes et en se groupant moralement autour d'une colonie française assez forte pour les protéger contre des vexations illégales que le vice-roi ne connaissait ni n'avouait, elles lui auraient donné en bons offices de toute espèce l'équivalent de ce qu'elles auraient reçu de lui en sécurité.



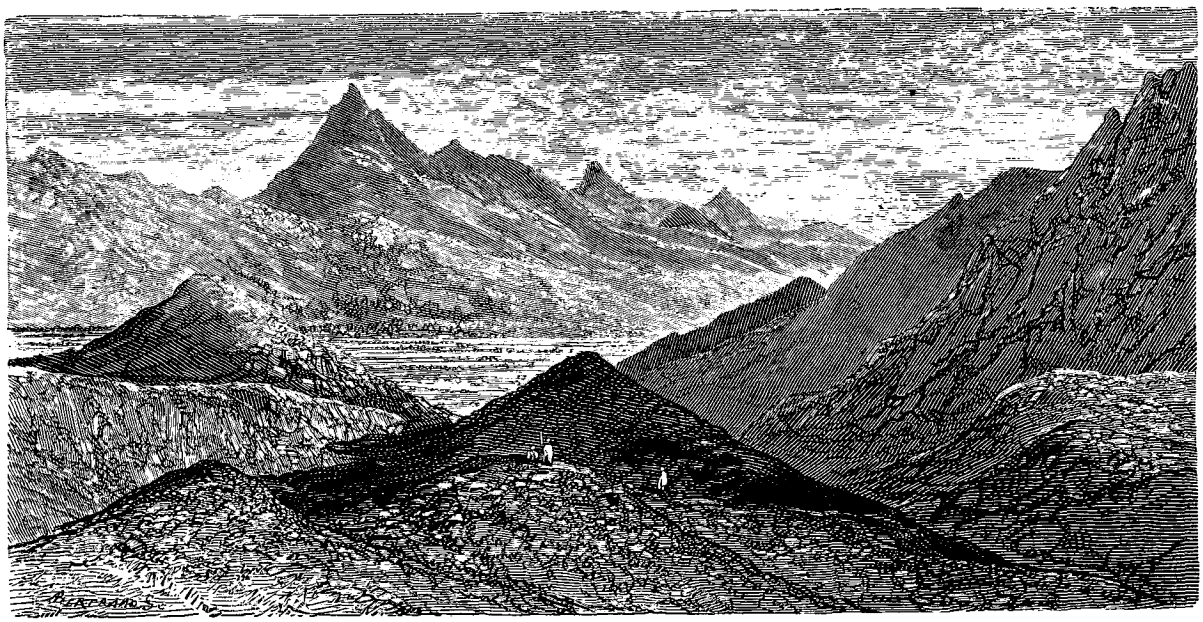
Bicha. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Je sais personnellement que les Sabterat n'attendaient que son établissement à Koufit pour quitter leurs villages et aller bâtir une ville autour de lui. Aujourd'hui encore, les Barea demandent aux voyageurs « si le comte ne reviendra pas pour les délivrer des voleurs. » M. du B.... s'est fait le plus grand tort par une attitude mystérieuse et équivoque qui a refroidi les uns et alarmé les autres : il a perdu une partie magnifique et a ainsi donné prise à des accusations sur lesquelles il est difficile de prononcer aujourd'hui. La chose est d'autant plus regrettable que dans l'organisation d'une troupe composée d'éléments fort hétérogènes, il avait montré plusieurs des capacités d'un véritable chef colonial.

G. LEJEAN.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Achidira. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

VOYAGE AU TAKA

(HAUTE NUBIE)

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Karovel. — Une escarmouche. — Un poëte brigand. — Le Zadamba. — Un grand baron abyssin.

Je pris congé, à Tchaghié, des derniers palmiers; je ne devais plus revoir mes chers crucifères sur la terre d'Afrique. Le tamarisc, avec ses fines ramilles articulées comme les pattes de certains coléoptères, son tronc bizarrement tordu et son faux air de saule pleureur, me restait plus fidèle : j'aimais d'autant plus à le voir malgré son port lugubre, qu'il m'annonçait habituellement le voisinage des aiguades. Le sol où j'avais campé ce jour-là était assez meuble, comme le prouvait d'ailleurs la présence de plusieurs *kantour* (nids de termites) abandonnés et couverts d'épais buissons : j'en dessinai un de *cinq* mètres de haut.

A trois heures de Tchaghié, j'atteignis Karovel, lieu mal famé, à cause des forêts épaisses de tamariscs (ovel) qui favorisent les coups de main des Barea et ont donné leur nom à cette partie de la vallée. L'année précédente, M. Cameron, mon collègue britannique, avait failli tomber en cet endroit dans une embuscade de cinquante Barea qui le guettaient, car ces maraudeurs ont leurs espions dans tout le Barka. Ce souvenir devait nous rendre prudents; mais, confiants dans notre nombre, nos huit fusils et nos lances, nous marchions à la débandade. Le soleil était couché, nous nous disposions à bivouaquer, quand je vis à la tête de la colonne, à quatre-vingts pas en avant, briller trois ou quatre éclairs suivis d'autant de détonations et de clameurs confuses. Je demandai mon fusil et courus au lieu de la scène. Déjà mes servantes abyssiniennes commençaient à faire retentir la forêt de leur funèbre *aûi! aûi!* qui est le *vocero* de leur pays. Sans calomnier le beau sexe, il est permis de remarquer en passant qu'il aime à pousser les choses au mélodrame. Je les priai avec un peu d'humeur de ne pas me chanter mon *de profundis* d'avance, et arrivé sur le terrain, je trouvai Stella occupé à parlementer avec l'ennemi, qui pouvait compter une trentaine de têtes, et mes hommes s'efforçant de retenir Édouard. Le vaillant fils d'Attila, la figure enflammée, se démenait en répétant en mauvais arabe : *Fen lazem edrob* (sur qui faut-il tirer)? Explications échangées, il fut reconnu que nous avions en face de nous un parti de paisibles marchands de Massaoua, qui, en proie aux mêmes défiances que nous, n'avaient pas douté que nous ne fussions un *goum* de brigands. Leur guide avait été le seul blessé de la bagarre : c'était un vieux reître, un Beni-

1. Suite. — Voy. pages 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Amer connu comme le plus grand poëte et le premier voleur de tout le Barka. Qu'on ne s'étonne pas de cette association de mots : celui qui a lu quelque poëme oriental, *Antar* ou *Kouroglou*, est tout de suite au fait de ce caractère de bandit héroïque qui, lorsqu'il a fait quelque beau coup, s'assied sur un rocher et improvise un chant de triomphe. Chez les Nubiens, le vol est en aussi grand honneur que jadis à Sparte ou dans l'Italie avant les Romains, et un jeune homme qui aspire à être adoré des brunes filles de la tente ou du toukoul doit avoir sur la conscience (qui n'en est guère alourdie) quelque fructueux coup de lance ou une douzaine de vaches volées. Notre homme, en nous voyant, avait eu la fantaisie de venir sur nous la lance en arrêt et en faisant une série de fantasias guerrières qu'avait interrompues une balle dans le gras de la jambe. Stella le pansa, et on fit la paix sur le lieu même : mais j'ai appris depuis qu'à son retour au village les jeunes filles l'ayant raillé d'avoir reçu une balle par derrière, qu'il a fait des menaces, et que si je repasse dans sa zone je ferai bien d'avoir le doigt à la détente de mon révolver. Un bon averti en vaut quatre.

En sortant de ce coupe-gorge, je débouchai sur le large et beau cirque dont le mont Takaïl est l'accident le plus saillant, et les puits d'Adardé, la station la plus commune des caravanes. Il y a là une grande plaque de terre cultivable, produit des alluvions entraînées par les eaux de tous les points du cirque : mais je n'y ai remarqué aucune trace de culture. Je grimpai avec quelque difficulté au sommet d'une montagne parfaitement isolée, à huit cents mètres à l'ouest d'Adardé, poste excellent pour dominer toute la contrée et en relever la carte. Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut, à cinq heures au sud est, une très-belle table, coupée à pans réguliers, et paraissant se rattacher par sa gauche aux montagnes des Bogos : c'était le fameux Zadamba, l'une des deux montagnes sacrées du Sennaheit[1], les seules qui aient conservé des vestiges vivants du christianisme abyssin. Je ne connais le Zadamba que pour l'avoir vu de loin, car le temps m'a manqué pour l'excursion que je m'étais bien promis de faire de ce côté ; mais je me dédommageai en questionnant les indigènes.

Le Zadamba proprement dit est un petit plateau d'un arpent ou deux de surface, à la pointe sud-est de la table dont j'ai parlé, et joint à cette table par un passage presque aussi étroit que le fameux pont qui mène au paradis musulman par-dessus l'enfer. Un négus abyssin a bâti là un couvent il y a je crois quatre siècles, et a affecté à son entretien le revenu d'un village du Tigré. Quand la province de Barka, qui cerne le Zadamba par trois côtés, s'est faite musulmane, les six ou sept moines qui habitaient le monastère, se voyant en danger d'être surpris et massacrés par des fanatiques, ont d'eux-mêmes rendu le sentier impraticable en le défonçant et en faisant rouler les rochers dans l'effroyable abîme qui le borde des deux côtés. Aussi la visite au Zadamba présente les dangers les plus sérieux à quiconque n'a pas le pied agile et sûr des Abyssins. De temps à autre, un moine sort de là pour aller quêter quelques secours, ou pour toucher, en vivres, la modeste rente dont j'ai parlé, et malgré leur habitude des lieux, quelques-uns, dit-on, ont roulé dans le précipice. On m'a aussi parlé d'un moine qui, arrivé maigre et agile au couvent, y a engraissé, et n'a plus osé repasser par le terrible chemin du pont. Je ne sais, je l'avoue, comment on peut s'y prendre pour engraisser, quand on est réduit à la maigre pitance du moine abyssin : j'en ai beaucoup vu, et si j'ai connu plus d'un *qièç* (prêtre, curé de paroisse) dont le double menton témoignait éloquemment de la richesse de la cure, ou de la libéralité des ouailles, le *monoxié* (moine), est un homme austère, dédaigneux de toute sensualité, et j'ai vu dans ce monde-là plus d'une figure illuminée d'autant de flammes ascétiques que les types les plus vantés d'un Zurbaran. Il est vrai qu'il y a loin du type noble et correct du pur Abyssin au profil farouche et assez vulgaire du paysan de Castille.

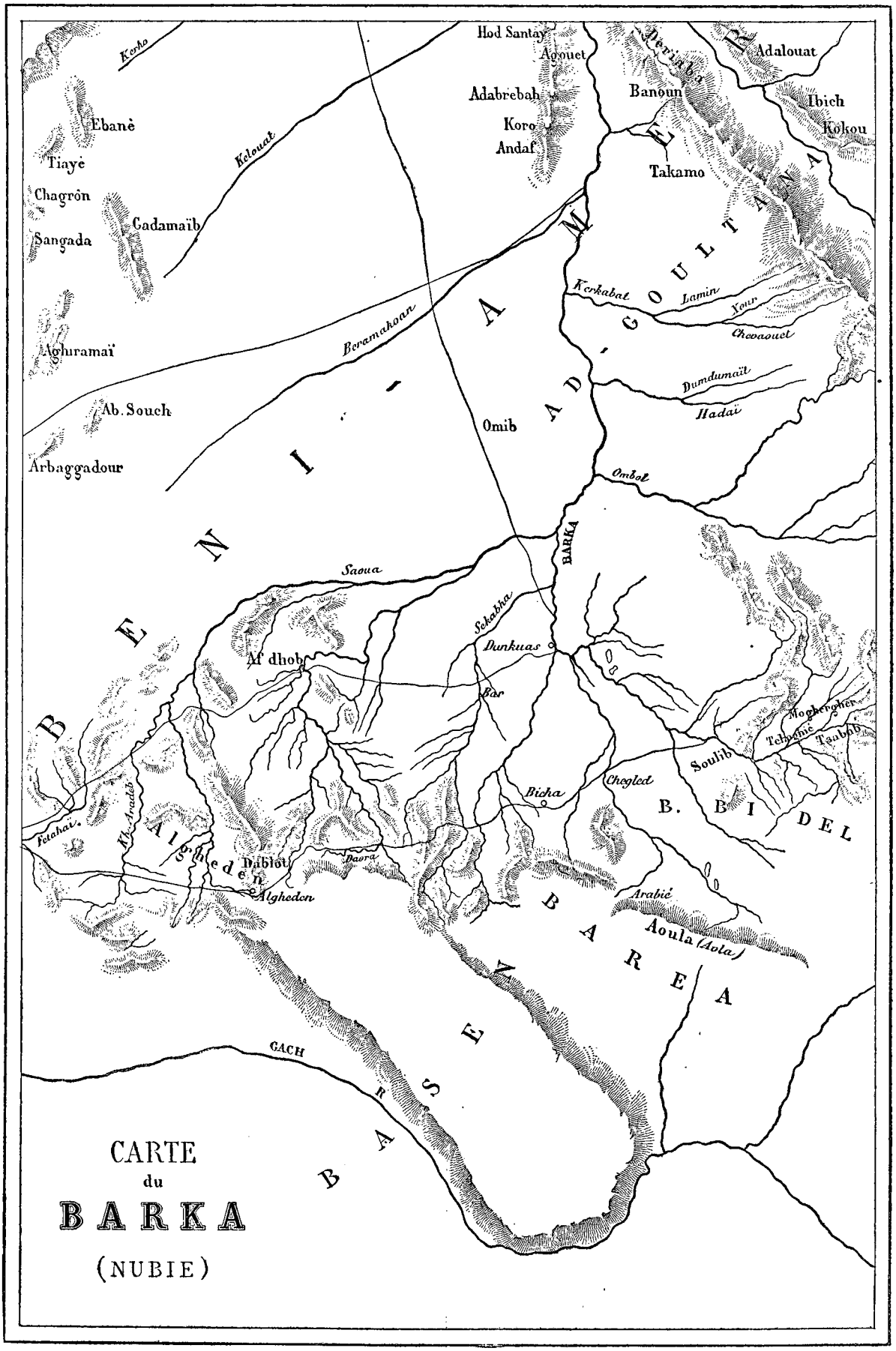
Je recommande pourtant la visite du Zadamba aux amateurs d'histoire éthiopique : il paraît que le couvent possède une bibliothèque où se trouvent cinq ou six manuscrits de valeur, et peut-être (monument historique inestimable) une chronique de l'histoire du Sennaheit.

Sur la gauche, deux fois plus près de nous, se développaient des plateaux dominés par une montagne aiguë, et où vit aujourd'hui la tribu très-réduite des Beit-Gabhru. Ils se divisaient originairement en trois fractions qui campaient, l'une à Mogarech, l'autre dans la plaine voisine, la troisième au pied du Chinara. Des dissensions civiles les affaiblirent, et vers 1850, les Algheden leur portèrent le dernier coup par une razzia où ils prirent beaucoup de femmes qui furent vendues comme esclaves au Taka. Ils échappèrent aux razzias de 1854 ; mais vers 1860, les Bedjouk avec lesquels ils avaient *le sang* (la vendetta), les razzièrent à leur tour et les ruinèrent en leur enlevant leur bétail. Ils se vengèrent en prenant part à l'invasion du Bedjouk par les Abyssins ; mais trop affaiblis pour conserver une position frontière qui les exposait à de nouveaux ravages, ils s'annexèrent aux Bogos de Keren, puis descendirent à Bosa, et s'établirent depuis cet endroit jusqu'à Haggatz et au plateau qui porte à présent leur nom (Rora Beit Gabhru). Quelques fractions sont restées à Keren, aux Halhal, à Ona. Ces derniers passent pour querelleurs, et la masse de la tribu leur reproche énergiquement de la compromettre par des méfaits dont la solidarité, au point de vue des coutumes du pays, retombe sur toute leur parenté.

Je continuai à remonter le Barka, et je passai au pied du massif isolé du Darotaï. C'est là que commence le territoire bogos, ou plutôt le territoire revendiqué par les Bogos. Dans ces malheureux pays où la force est à peu près la loi unique et où les terres productives sont fort restreintes, chaque arpent de terre à blé ou de pâturage

1. Nom indigène du bassin de l'Aïnsaba. J'expliquerai plus loin ce nom

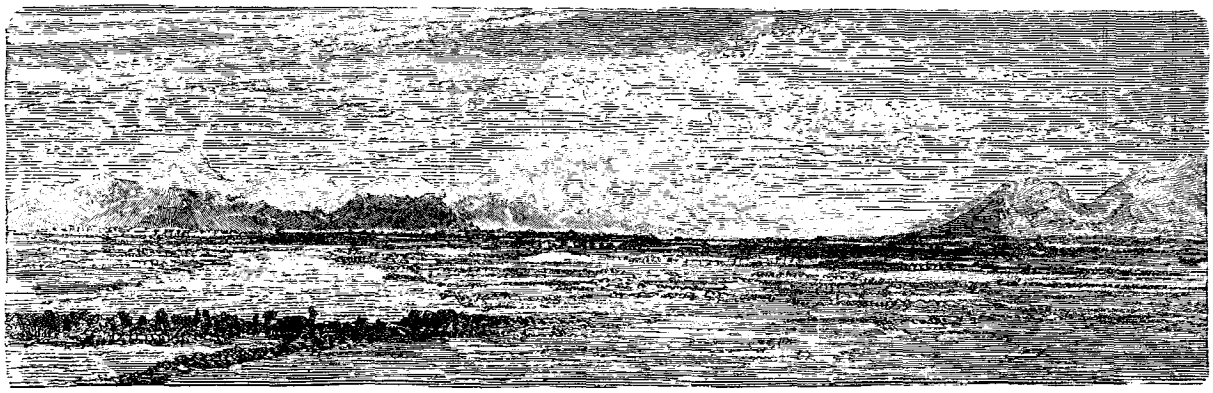
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est revendiqué par plusieurs populations voisines, et c'est la lance qui décide dans tous les cas où la prescription n'est pas établie par une possession ininterrompue. Entre musulmans, les affaires s'arrangent généralement à l'amiable : entre tribus chrétiennes ou censées telles, il y a l'arbritrage souverain du délégué du négus, le puissant chef Haïlo, grand baron de l'Hamazène, qui prétend au droit de suzeraineté sur toute cette frontière, et la tient de deux manières : d'abord par ses contingents armés, puis parce que la fertile Hamazène est le grenier d'abondance auquel, en temps de famine, ces tribus sont forcées de recourir. La situation politique de l'Abyssinie me défendait d'aller voir Haïlo à sa résidence de Tzazega, et je le regrettais, car rien n'est plus propre à nous faire comprendre la cour féodale d'un de nos grands barons du temps de Philippe Auguste, que celle d'un grand seigneur abyssin, quand il est comme Haïlo prince héréditaire du fief qu'il gouverne. Lorsque les tribus chrétiennes ont été molestées par les sujets égyptiens, Haïlo descend de son plateau et se fait justice lui-même, seul moyen de se faire respecter des autorités égyptiennes, dont le dédain officiel pour les Abyssins cache beaucoup de fanatisme et encore plus de poltronnerie, comme on a pu le voir plus haut.

A la fin de juillet dernier, les Halhal, frères des Bogos, molestés par les Beni-Amer, en appelèrent à Haïlo qui ne se fit pas attendre. Il tomba sur les agresseurs près du Debra-Salé, tua soixante hommes, emmena cent quarante chamelles, trois cents vaches, cinq à six mille chèvres et rentra à Keren. Le chef de la tribu razziée, Beged-Oued-Mamoud, vint l'y trouver, et on conclut une paix provisoire : les prisonniers furent rendus, ainsi que les chamelles, contre payement de six cents talaris (3150 fr.), condition fort modérée. Il est probable que cette paix imposée ne durera que tant que Haïlo commandera au Hamazène. Le terrible négus n'aime pas les grands vassaux, et il ne supporte Haïlo qu'en considération des services qu'il lui a rendus pendant la guerre civile : encore le fait-il surveiller par une sorte de lieutenant général (*fit aurari* Gared), un de ces officiers qui lui doivent tout et qui seront pendus le jour où le



Zadamba vu d'Adarde. — Dessin de Eug Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

négus sera renversé ou tué : excellents instruments de domination absolue. Haïlo aime beaucoup les Européens, et j'aurais passé avec sécurité quelques heures avec lui : mais Gared n'eût pas manqué de dénoncer son cher collègue et eût pris sur lui de m'envoyer chez le négus, voyage que j'avais des raisons personnelles de ne pas désirer.

X

Le Sennaheit. — Ses visiteurs. — Le duc Ernest. — Beugou. Arrivée à Keren.

Deux ou trois heures après Darotaï, j'étais engagé dans une vallée dont le fond est occupé par le Barka, et où sont les terres cultivables de Haggatz, appartenant aux Beit-Gabru. Ceux-ci étaient jadis une tribu puissante que divers malheurs ont réduite à une soixantaine de familles, et ils se sont fondus dans les Bogos auxquels ils ont apporté la propriété de leurs terres, ou, pour parler plus exactement, un droit légal de revendication. Le long plateau que je laissais à ma gauche leur a dû son nom de *rora* (plateau) des Beit-Gabru.

Je marchai ainsi jusqu'au pied de l'Acheleuko, qui dressait à ma droite sa corne sombre et nue : là le Barka tournait sur la droite et recevait de l'ouest un grand torrent qui me semblait descendre du Debra-Salé. Au confluent s'élève une colline fort pittoresque, détachée de la *rora;* et le Barka, refoulé vers le pied de cette colline par les alluvions qui descendent de l'Acheleuko, l'a fouillée avec rage et y a creusé une muraille à pic d'un bel effet. Pendant que mes compagnons se reposaient à l'ombre d'un groupe d'arbres touffus, je grimpai à la colline pour relever les vallées voisines, et je constatai que cette butte fermait à la gorge un cirque fertile, encore couvert des chaumes gigantesques du dourra, vestiges de la moisson dernière. Ce cirque appartient aux Bogos, de même que la longue vallée de Beugou, où j'allais entrer. L'Acheleuko est un admirable observatoire pour ces pasteurs, dont les vedettes peuvent aisément discerner, même à travers ce pays assez boisé, tout goum de pillards en quête de bétail. Aussi les razzias ordinaires n'ont-elles guère lieu que par les nuits sans lune.

J'entrais ici dans le pays montagneux que les habitants appellent emphatiquement le *Sennaheit*, c'est-à-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Escarmouche dans le bois de Karovel. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dire *le beau pays* par excellence : emphase qui a quelque chose de touchant, car il révèle chez ces sobres montagnards un amour profond d'une patrie qui n'est pas toujours pour eux une mère bien généreuse. Toutefois, si le Sennaheit ne peut soutenir la comparaison avec l'Abyssinie, dont il forme le gradin inférieur (700 mètres environ au-dessus du Barka, 800 au-dessous de l'Hamazène), il n'en est pas moins infiniment supérieur sous tous les rapports aux plus curieuses parties de la Nubie, et je n'ai pas eu peine à comprendre l'engouement subit dont il a été l'objet. Déjà il avait été visité par divers missionnaires Lazaristes, par un jeune voyageur suisse, M. Werner Munzinger, qui l'a pris pour patrie adoptive, et par le consul britannique, M. Plowden, quand en 1858, un voyageur français, en quête de belles chasses à l'éléphant, M. A. de Courval, le traversa à fond, en leva la carte, et en publia une notice élogieuse et bien faite qui, coïncidant avec une bonne monographie de M. Munzinger, mit tout à fait les Bogos à la mode. En 1862, le duc Ernest de Saxe-Gotha, désireux de chasser la panthère et le lion aux bords fiévreux de l'Ainsaba, vint s'établir à Keren avec sa petite cour, et ce voyage, qui faillit coûter la vie à la duchesse et à quelques-unes de ses dames d'honneur, éprouvées par des fièvres redoutables, a valu au monde lettré une publication luxueuse et assez intéressante pour tenter peut-être de nouveaux explorateurs. J'ai pu constater que la visite princière, qui s'est traduite pour les Bogos en une pluie de talaris, n'a pas eu chez ces pasteurs, encore primitifs, le désastreux effet des générosités imprévoyantes de Mlle Alexine Tinne, parmi les coquins avides qui font le *commerce* du fleuve Blanc.

Le duc Ernest, avant de quitter le Sennaheit, crut faire acte de courtoisie en envoyant le grand cordon de

Chefs des Kalaù ou Kelaou. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G Lejean.

son ordre à Théodore II. Il va sans dire que le terrible « fils de David » se garda bien de le porter. Dans les idées féodales des Abyssins, quiconque accepte un Ordre étranger, devient homme-lige du souverain qui le décerne. Cette idée régnait chez nous au moyen âge, mais nos temps positifs ont mis bon ordre à tous ces souvenirs de l'antique chevalerie.

Je remontai pendant deux heures une vallée large de six cents mètres appelée Beugou, couverte d'une végétation très-variée, parmi laquelle de grands baobabs (*dima* en langue du pays), entièrement dégarnis de leur feuillage en cette saison, montraient de distance en distance leurs énormes troncs grisâtres qui, avec leurs grosses branches écourtées, ressemblaient vaguement à des mains gigantesques. La vallée de Beugou, qui commence beaucoup plus loin au sud, forme la tête du Barka, et offre çà et là des plaques de terre légère, mais assez meuble, où les Bogos font leurs semailles. Cette vallée a l'avantage de posséder quelques bonnes sources, comme celles de Goaga et de Donkolahas, aussi y trouve-t-on en toute saison des campements de pasteurs. Je m'arrêtai pour la halte de midi à Goaga, petite source fort modeste qui, à l'époque des grandes eaux, est assez retentissante, s'il faut s'en rapporter à la signification de son nom. Le corps d'un large dima nous abrita contre les rayons du soleil, et même deux ou trois de nous parvinrent à se loger dans la cavité formée par la base entr'ouverte du colosse décrépit.

Dans ce couloir bordé des deux côtés de montagnes presque à pic, la chaleur était suffocante, car nous étions encore dans les basses terres, bien qu'à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, quatre cents mètres plus haut que Kassala. Ainsi, dans cette plaine du Barka qui, vue d'en haut, semble unie comme une mer, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montions à chaque journée de marche de cinquante mètres en moyenne. A deux heures, la chaleur étant un peu tombée, nous commençâmes à gravir le plateau des Bogos par un chemin en escalier qui part de Goaga, et monte au pied du mont Fellestok à travers des entassements confus de granit et des arbres épineux de toutes sortes.

Nous fîmes une halte sur le petit plateau de Djanfa, qui se présente le premier, et où nous trouvâmes sur notre gauche une source que la tradition a baptisée du nom de *puits des Barea*. Ces noirs ont, dit-on, précédé les habitants actuels du Sennaheit dans la possession de cette terre; et, du reste, tout ce qui a par-là quelque vestige d'antiquité y est attribué aux Barea, comme en France on attribue tout à César, en Valachie à Trajan, et en Turquie aux Génois. Il n'était pas quatre heures quand je tournai le pied d'une superbe montagne appelée Zevan ou Zebhan, qui se dresse dans un pittoresque et superbe isolement. Le froid, résultat naturel d'une ascension de cinq cents mètres d'altitude, commençait à me gagner, et je fus heureux de voir se développer sous mes yeux les deux cents maisons en chaume du gros village de Keren, résidence du P. Stella, et terme momentané de mon voyage. Quelques beaux jeunes garçons au teint foncé, à l'air fier et un peu sauvage, vinrent silencieusement nous baiser la main qu'ils portaient ensuite à leur front, puis partirent en courant pour annoncer notre arrivée au village. Dix minutes après, toute la population masculine s'empressait autour de nous avec des paroles de bienvenue; les quelques fusils que possédait la commune furent déchargés en notre honneur; les femmes poussèrent le long cri aigu et perlé qui est commun à toute l'Afrique du Nord (le *zararit*). Je jouissais de cette *fantasia* spontanée qui prouvait la

Plaine de Mogarèh et mont Lalamba. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. Lejean.

popularité méritée dont le P. Stella jouit dans cette agreste et intéressante contrée.

XI

Les Bogos. — Légendes : Guevra Terké. — État actuel. — Coutumes particulières. — Prix du sang. — Christianisme. — Le P. Stella. — Son histoire. — Son apostolat.

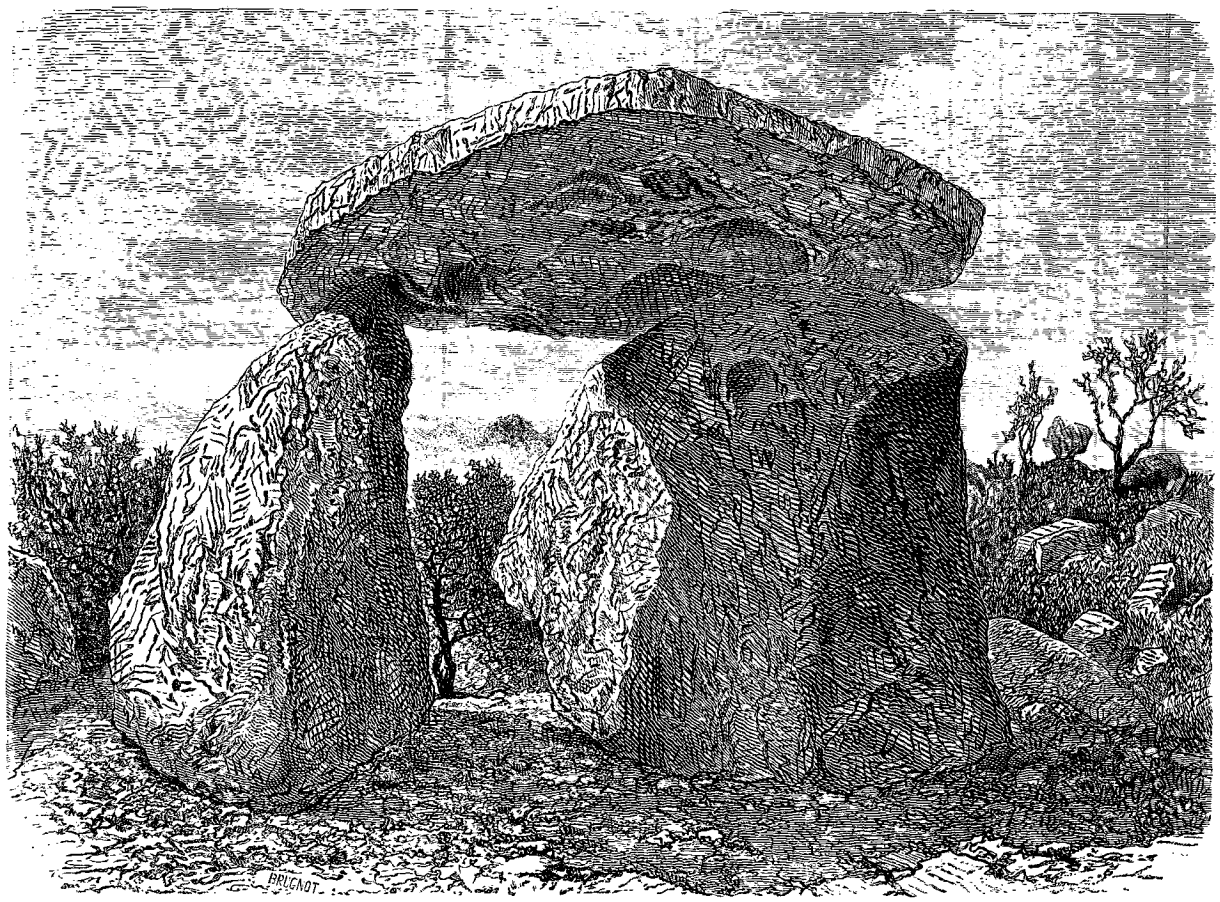
Les Bogos ou Mogos (dont Keren est la capitale) n'habitent le Sennaheit que depuis quatre siècles environ. Ils viennent du fond du Lasta, province montagneuse de l'Abyssinie centrale, et appartiennent à la race montagnarde et belliqueuse des Agau, qui sont les aborigènes de l'Abyssinie. Leur père, Guevra Terké, eut le malheur de tuer son frère ou un de ses plus proches parents, et pour éviter le sang (la vendetta), il dut émigrer en toute hâte avec ses deux fils, Seguina et Korsokor. Il y a sur cette fuite une autre légende qui a un caractère tout biblique, et qui a été évidemment composée de lambeaux des histoires de Jacob et de Joseph. D'après cette légende, Guevra Terké, qui était jeune, brave et beau, eut le malheur de plaire à une jeune favorite de son vieux père, et en s'éloignant de cette belle esclave avec la dignité d'Hippolyte, il s'en fit une ennemie mortelle. Elle profita de ce que le père de Terké était aveugle et Terké velu pour jouer à ce dernier exactement le même tour que Rébecca joua à Ésaü au sujet de la bénédiction paternelle. Terké, déshérité au profit de son jeune frère, ne réclama pas et émigra. Cette histoire ne mérite aucun crédit : d'abord parce qu'elle est un pastiche évident; puis, parce qu'elle pèche par la base même. Il se peut qu'il y ait des hommes velus en Abyssinie; mais, pour ma part, je n'en ai jamais vu.

Actuellement, les Bogos (qui se nomment eux-mêmes Bilèn, et qui parlent un dialecte de la langue agau) comptent dix-huit mille âmes réparties dans dix-sept villages des deux côtés du fleuve Ainsaba. Ils sont divisés en deux fractions qui tirent leur nom des deux fils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Terké, les Ad-Seguina au nord-est, les Ad-Korsokor au sud et à l'ouest. C'est un peuple à la fois agricole et pasteur : il cultive peu sur son plateau, qui, malgré la belle apparence de ses vastes plaines, est assez aride et manque surtout d'eau ; mais il descend dans les plaines de Beugou, d'Haggatz, d'Inchinak, et y sème du dourra. En cas de déficit, il vend ses vaches et achète du grain dans le Barka ou l'Abyssinie. Sa vraie richesse, son orgueil, c'est son bétail. Dans l'estimation des fortunes, au Sennaheit, l'unité courante est le *mokta*, ou troupeau de cinquante vaches. Deux *moktas* constituent ce qu'on nommerait en France « une honnête aisance : » quatre moktas sont une fortune.

L'organisation aristocratique des *choumaglié* existe parmi les Bogos comme dans le Sennaheit : je n'ai rien de particulier à en dire. Le droit d'aînesse, qui en est la conséquence naturelle, y est aussi en pleine vigueur. Si un choumaglié meurt, son fils aîné hérite du mobilier, de l'épée patrimoniale, des vaches blanches du troupeau, des tigrés, et, en certains cas, de la veuve. Cet usage, assez bizarre pour un peuple chrétien, a besoin d'être expliqué. Si un homme marié vient à mourir, les parents ou même les enfants d'un autre lit ont le droit (et, jusqu'à un certain point, le devoir) d'épouser sa veuve, ce qui ne paraît irrégulier à personne, et semble, au contraire, chez les Bogos chrétiens comme chez les



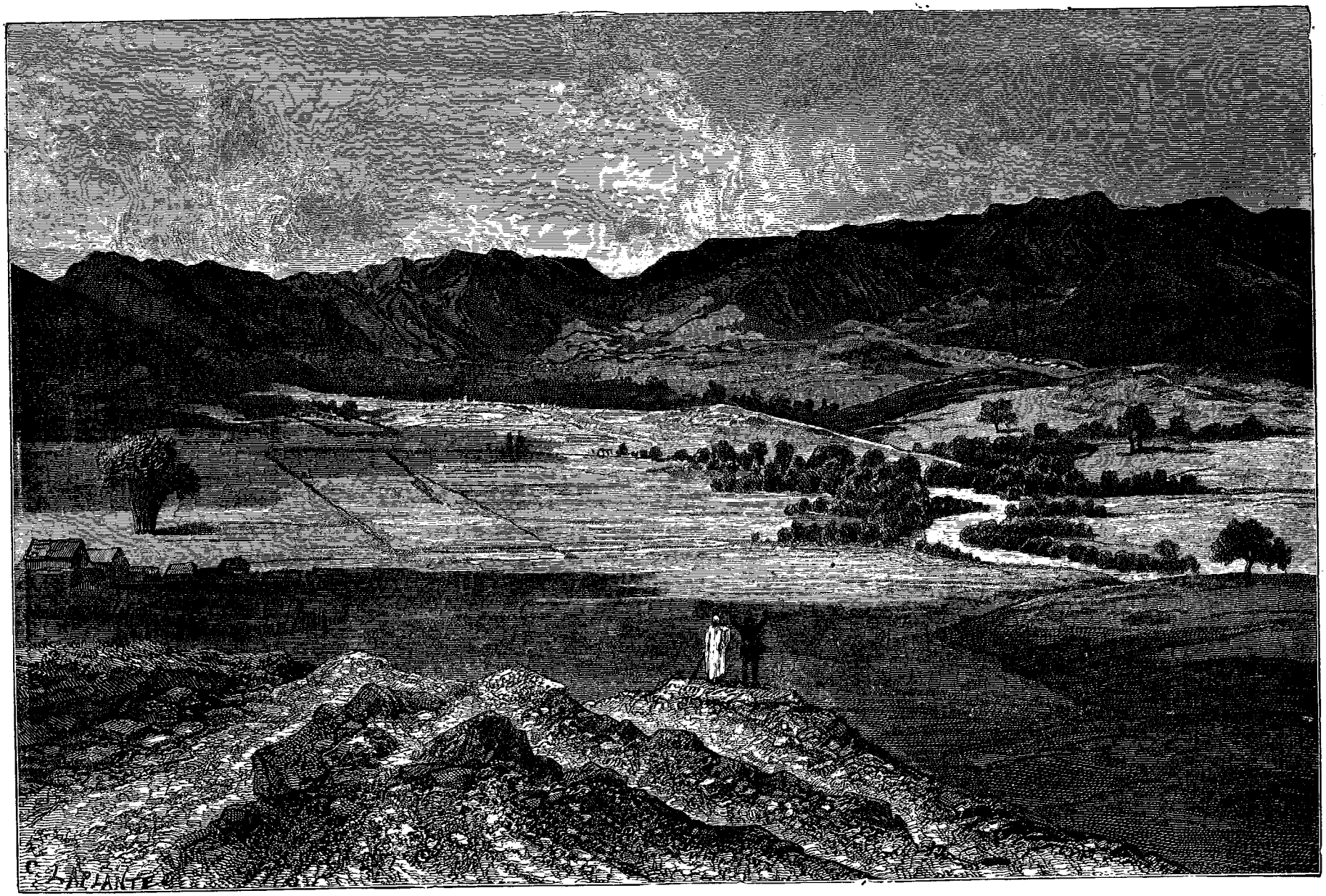
Dolmen de Lalamba. — Dessin de Eug. ...céri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Beni-Amer musulmans, un acte de protection chevaleresque et une manière d'honorer le souvenir du défunt. Quant aux fils autres que l'aîné, il leur doit une part d'héritage suffisante pour aller vivre ailleurs. Par une disposition spéciale et qui est certainement d'une délicatesse remarquable, le plus jeune fils hérite de la maison paternelle. Il semble que la loi le suppose toujours le plus digne d'aimer et de conserver à la fois le souvenir de son père et le foyer qui en est le signe matériel.

Les filles n'ont droit à rien : il est vrai que la plupart se marient très-jeunes. Elles sont presque toutes d'une beauté fine, délicate, avec quelque chose d'un peu farouche ; rien n'égale l'éclat de leurs yeux noirs, adouci par le ton de bronze florentin de leur peau. Feu Plowden, consul d'Angleterre à Gondar, qui a vécu au moins douze ans en Abyssinie, et qui s'était fait le chevalier de la beauté abyssine au point de mettre franchement les jeunes filles de Gondar au niveau des plus jolies *misses* de Londres, a, je crois, fait remarquer avec raison que les longs yeux noirs des Africaines qui, sur un visage européen, feraient un contraste dur et criard avec la blancheur pâle ou rosée du teint, emprunte un charme pénétrant au fond cuivré qui les entoure et les *éteint* en quelque sorte.

La femme, chez les Bogos, n'a guère de droits sociaux : et cependant, par une triste inconséquence, elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Plaine de Keren. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a des responsabilités fort graves. J'ai vu une famille honorable de Keren dont le chef est mort endetté : les créanciers ont saisi pour gage ses deux filles, deux enfants, et les ont fait vendre comme esclaves. L'aînée a plu à un homme influent du pays qui, pour l'épouser, l'a délivrée en payant à l'acheteur 24 talaris (126 fr.).

Un usage qui n'est pas particulier au Sennaheit, c'est ce fameux *prix du sang*, lequel existe chez tout peuple qui n'a pas su s'élever à l'idée de l'État, protecteur et garant de la société publique. Ce droit du sang, qui représente la solidarité de famille et de tribu en matière criminelle, se nomme *dia* chez les Arabes et *dem* chez les Bogos. Chez ces derniers on reconnaît le *sang* et le *demi-sang*. Le premier se doit toutes les fois qu'il y a eu homicide volontaire, que la victime soit un homme, une femme, un enfant, un choumaglié ou un tigré. La séduction est assimilée à un homicide, et, dans beaucoup de cas, la rupture d'une promesse de mariage.

Le demi-sang s'exige pour toute blessure qui a fait couler le sang ou occasionné une lésion grave, ou pour un accident mortel occasionné par une arme ou tout autre instrument tranchant sans participation volontaire du propriétaire. Le mari qui tue sa femme ne doit compte des motifs de cet homicide à personne, mais il doit à son beau-père le demi-sang.

Le *sang* d'un choumaglié est estimé cent trente-deux vaches, plus une mule et une natte : celui d'un tigré, quatre-vingt-treize vaches dont le tiers appartient à son suzerain.

Les Bogos se disent chrétiens par tradition héréditaire; mais ils n'avaient ni prêtres ni églises vers 1854, lorsqu'un hasard providentiel amena chez eux un jeune missionnaire piémontais, le P. Giovanni Stella, qui, se sentant peu d'attrait pour les missions de l'intérieur de l'Abyssinie, vint se fixer près Keren et comprit qu'il y avait là un terrain presque vierge où ses éminentes qualités pouvaient trouver un emploi utile. Différent en ceci de certains missionnaires plus zélés qu'intelligents (j'en ai connu un qui bornait à peu près son apostolat à distribuer aux noirs païens des médailles de l'Immaculée Conception que ces colosses naïfs portaient comme des *grigris* de première valeur), M. Stella remit à des temps plus heureux l'enseignement du dogme, et s'appliqua à rendre les Bogos plus aptes, par la moralisation, à comprendre les abstractions du christianisme. Il s'appliqua d'abord à concilier les querelles et les *sangs* qui régnaient de tribu à tribu, de village à village, et qui décimaient ces populations déjà sujettes à tant de hasards : il obtint peu à peu des Bogos l'abandon des habitudes de maraudage auxquelles ils étaient assez enclins; il pénétra dans l'intérieur des familles, enseigna à ces orgueilleux montagnards à respecter davantage les liens du mariage, la vie et la propriété d'autrui, et à céder moins souvent aux suggestions meurtrières d'un point d'honneur louable dans son principe, détestable dans beaucoup d'applications. Il passa un an ou deux à prêcher dans le désert : mais un service signalé qu'il rendit aux Bogos, et dont je parlerai plus loin, leur inspira confiance en lui, et en peu d'années il devint le dictateur moral et le juge amphictyonique des dix-sept villages bilen et d'une dizaine de bourgades ou tribus voisines. Il s'appliqua aussi à l'extinction du brigandage, regardé jusqu'alors dans la montagne comme une profession honorable, digne d'un homme de cœur. Il en était venu à connaître individuellement tous les brigands fameux du Samhar, du Sennaheit, du Barka, et savait le plus souvent retrouver la trace d'un acte de maraudeur et en obtenir le redressement.

Cette dictature, conquise à force de dévouement patient, inquiéta le négus, suzerain nominal du Sennaheit : il voulut voir de près abouna Iohannès (*notre père Jean*, nom familier de M. Stella), le rénovateur de l'âge d'or sur la frontière du nord, et l'appela en termes fort gracieux à sa résidence de Debra Tabor, l'appelant son fils et l'assurant du meilleur accueil. M. Stella répondit fort courtoisement aux envoyés du négus, gagna du temps, et quand il fallut absolument prendre un parti, il descendit prestement à Massaoua :

> Que Sa Majesté me dispense :
> Grand merci de son passeport.
> Je le crois bon : mais dans cet antre
> Je vois fort bien comment l'on entre
> Et ne vois pas comme l'on sort.

La première fois que je le vis, ce fut à Massaoua, deux mois avant le voyage que je raconte ici. Après ce que j'avais lu sur M. Stella dans Ch. Didier, Munzinger, A. de Courval et autres, je m'étais attendu à voir une sorte de saint François-Xavier en cheveux blancs : mon étonnement fut grand de voir entrer un gros jeune homme à face rebondie, aux grands yeux spirituels et railleurs, à la figure ouverte, et portant tous crins à l'instar de ces rapins à chevelures mérovingiennes que je rencontrais tous les jours à Paris vers la rue Bonaparte. Un *bouri*, grosse pipe bogos qui ne le quittait jamais et qui semblait faire partie intégrante de sa personne, complétait l'originalité de sa personne. Son caractère m'attira de prime abord, et sa conversation hautement instructive me fut une ressource intellectuelle précieuse. N'en déplaise à Ch. Didier qui, dans *Cinquante jours au désert*, l'a fort injustement maltraité par ouï-dire et sans jamais l'avoir vu, M. Stella était instruit, avait tous les goûts classiques d'un abbé italien, et était passionné pour Horace : il avait dans sa bibliothèque d'excellentes éditions allemandes de tous les poëtes latins. J'ai vaguement appris, et avec regret, que ce vaillant pionnier a eu, comme son émule D. Angelo Vinco au fleuve Blanc, à lutter contre des tracasseries où je n'ai pas à entrer : c'est une raison de plus pour que je lui rende ici le témoignage mérité que, de tous les missionnaires militants que j'ai vus dans les pays africains, nul n'a rendu des services plus réels à la civilisation, au christianisme, et à l'influence française qui est, en Orient, solidaire de tous les progrès dans cette voie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XII

Malheurs récents des Bogos. — Invasion de 1854. — Intervention et réparations. — Le *bœuf Apis* et ses calembourgs. — Pour dix-sept mille francs de poésie. — Chant bogos. — Incidents. — Un dolmen. — Un serpent. — Histoire d'un consul et d'un léopard. — Mes Abyssiniennes ne veulent pas être enlevées. — Vols d'enfants.

Placé à cheval sur la route de Khartoum à Massaoua, les Sennaheit devaient tenter la cupidité des beys égyptiens de la frontière, principalement de celui de Taka. En 1850, un de ces beys, homme d'ailleurs capable et énergique, mais connu par sa haine fanatique pour tous les chrétiens, Elias-Bey, envahit à l'improviste le pays des Bogos; ceux-ci, avertis, eurent le temps de se sauver derrière Ainsaba avec leur bétail. Elias poussa jusqu'à Ouasentet, village de la tribu Bedjouk, à quatre lieues de Keren; il n'y trouva que quelques vieilles femmes qu'il fit lâchement assassiner. Il voulait attaquer les Mensa, dont les premiers campements étaient à quatre ou cinq heures de là; mais un guide, qui peut-être voulait sauver ces montagnards, persuada au bey (lequel n'était pas plus géographe que tous ses confrères) que les Mensa étaient à huit journées de marche de là, et Elias retourna à Kassala. Le salut des Bedjouk avait tenu à une circonstance qui peint bien l'officier égyptien. Le bey, en arrivant à l'Ainsaba, avait fait tirer le canon pour « démoraliser » les pasteurs qu'il voulait surprendre et que, sans cette belle précaution, il eût infailliblement attrapés au gîte.

En 1854 eut lieu la seconde invasion qui a laissé chez les Bogos de si lugubres souvenirs. En pleine paix, un turc sauvage qui commandait à Kassala, Khosrew-bey, réunit à ses réguliers tous les bandits du Barka et du Gach, et vint lancer toute cette troupe sur le Sennaheit. On monta à l'assaut du plateau par les deux passes qui y mènent, Incometri et Goaga, de sorte que les Bogos, qui avaient alors leur principal village à Mogareh (une heure de Keren), furent pris d'un coup de filet, eurent 50 hommes tués en combattant, Mogareh brûlé, 380 captifs (femmes et enfants pour la plupart), enlevés avec une soixantaine de *moktas ;* puis les bandits rentrèrent en hâte chez eux. M. Stella était absent; il arriva le lendemain à Keren, recueillit à la hâte les informations des montagnards dérobés, courut à Kassala et réclama énergiquement réparation à Khosrew. Celui-ci refusa grossièrement de reconnaître un caractère officiel au prêtre lazariste; en outre, il lui déclara que tous les chrétiens de Sennaheit étaient des *acîn* (des rebelles) que l'Égypte avait le droit et la ferme intention de soumettre. M. Stella s'adressa alors aux consuls de France et d'Angleterre. Ce dernier était M. Plowden, homme d'une énergie et d'une intelligence politique extrêmement remarquable, et qui vit là une excellente occasion de relever aux yeux des chrétiens et des musulmans de l'est-Afrique le prestige de l'Angleterre. Il alla lui-même à Kassala, parla très-haut, n'obtint rien, se rendit à Alexandrie, porteur d'une adresse des Bogos à la reine d'Angleterre, trouva un appui énergique dans le consul général de France, M. Sabatier, et justice éclatante fut enfin obtenue. Khosrew fut destitué ; ordre fut envoyé de rendre les captifs. 380 furent mis en liberté immédiate ; mais une dixaine avaient été, pour dépister les recherches et les réclamations, dirigés sur Djedda, le grand entrepôt de la traite dans la mer Rouge, cité renommée par deux choses qui, d'après mon expérience personnelle, sont inséparables : un fanatisme musulman exalté et une immoralité abjecte. Les dix ou douze restants étaient éparpillés dans les harems de Kassala ou des environs.

Alors commença une chasse qui, depuis huit ans, fait l'humiliation et le désespoir des bons propriétaires de Kassala. M. Stella s'y rend tous les ans, écoute, épie, et à chaque visite il déniche, réclame et ramène quelque traînard que le divan n'ose pas lui refuser. Il y eut des scènes bouffonnes. Mallem Todros (le coquin copte ci-dessus nommé, que M. Stella appelait plaisamment le *bœuf Apis*, à cause de ses énormes yeux saillants) avait caché deux fillettes dans son harem ; son voisin Kotzika, gendre du Mallem Ghirghis, lui joua le bon tour de le dénoncer. Les petites filles furent rendues, et Todros, dans son dépit, ne trouva rien de plus spirituel que de faire briser à coups de pierres les croisées de Ghirghis. *Inde iræ*, et, entre ces deux graves personnages, série de procès que Stella est parvenu à concilier.

Quand je passai à Kassala, je réclamai cinq esclaves qui restaient encore à rendre; le divan ne m'en laissa emmener que deux, et souleva des difficultés absurdes pour retenir les trois autres, — que je me suis bien juré de ravoir, dussé-je plaider pendant dix ans et fatiguer trois gouvernements de mes réclamations. J'allai, un soir, accompagné de Stella, voir Todros, que je trouvai parfaitement ivre, et qui nous invita gracieusement *à faire comme lui*. Puis se tournant vers Stella : « Qu'est ceci, *abouna ?* lui dit-il; vous *pillez le pays* (enta harab el beled) toutes les fois que vous passez. » — « Adressez-vous au consul, répliqua modestement M. Stella, je ne suis qu'un pauvre missionnaire. » — « Laissez-moi tranquille avec votre consul, dit l'ivrogne ; c'est un galant homme qui n'a aucune raison de nous faire de la peine, et qui ne fait ceci que pour vous obliger. » Todros, par parenthèse, était un homme d'esprit, qui filait supérieurement le calembourg arabe; il avait, je crois, dans un voyage récent en Abyssinie, présenté des comptes d'une haute fantaisie à Théodore II, qui ne prend pas ces choses aussi philosophiquement que le divan égyptien, et qui avait mis le fripon aux fers. Todros, à Kassala, me parlait amèrement de son homonyme couronné, et disait de lui : *mouch negus, neghis* (ce n'est pas un empereur, c'est une canaille).

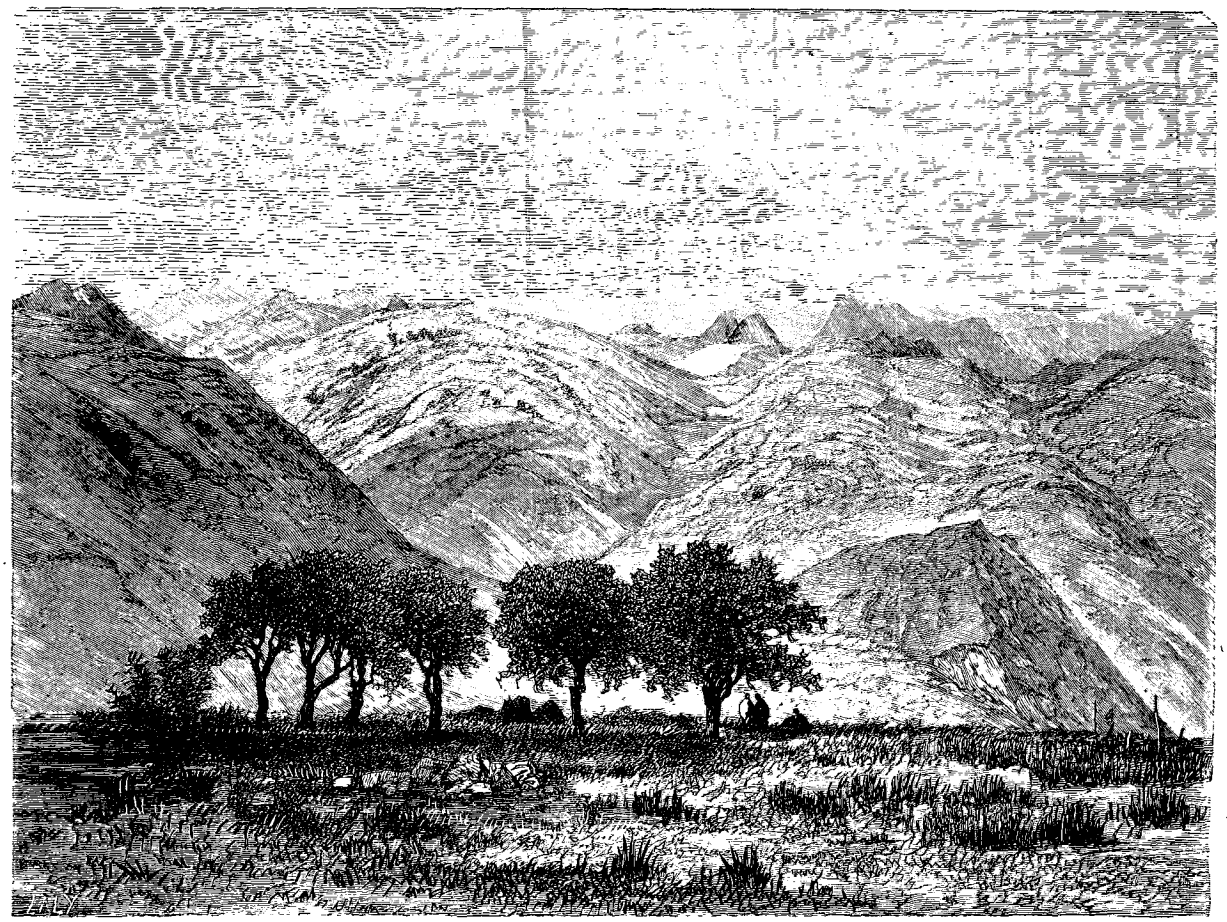
Je reviens à l'affaire des restitutions. Les consuls généraux de France, MM. Sabatier et de Beauval, après avoir laissé quelque temps dormir la question, réclamèrent et obtinrent du gouvernement égyptien une indemnité de 17'000 fr., représentant à peu près le tiers de la valeur du bétail volé. Je fus chargé par autorité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

supérieure de veiller à la répartition de cette somme, et je fis appeler à Keren les principaux choumaglié de ce village et de ceux d'Ona, Tantarwa, Achala, Djoufa et Deghi, qui avaient plus ou moins souffert. La répartition fut faite sur listes individuelles, à raison d'un talari un quart (six francs cinquante centimes) pour chaque vache volée; la publicité donnée à l'opération rendait les fraudes impossibles.

Ce fut l'occasion de fantasias et de fêtes bruyantes, et de belles chansons furent improvisées en mon honneur; j'en eus pour dix-sept mille francs. J'ai regret de ne pas en avoir conservé de traduction. Je dus être comparé à je ne sais plus quoi, à une pluie bienfaisante; la pluie d'or probablement, — avec Danaé en moins.

J'ai parlé de poésie; les Bogos, comme tous les peuples barbares, sont très-portés à l'improvisation, que facilitent singulièrement la douceur et la souplesse de leur langue harmonieuse. On ne connaît, en fait de spécimens de leur verve, que de courts refrains chantés aux funérailles, et qui sont moins des chants que des sortes d'interjections, partant d'elles-mêmes d'un cœur brisé de mère ou de fille. On ne peut refuser un vrai sentiment poétique à ces deux distiques que je cite



Contre-forts de l'Hamazène. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

au hasard. Le premier a été composé par un jeune garçon :

L'aigle (de la mort) t'a emporté :
Où t'avait-il rencontré?

L'autre est pour une toute jeune fille :

La gazelle se rafraîchit à la brise du matin
Et boit à pleins poumons l'air de la montagne [1].

Je restai quelques jours à Keren, ne perdant aucune occasion de courir les environs et de faire des ascensions de montagnes. Cela me procurait quelquefois de singulières rencontres. J'avais fait un jour l'ascension du Lalamba, belle montagne en pyramide que l'on voit à droite du dessin où j'ai figuré Mogarèh (p. 135). J'y avais dessiné un fort beau *dolmen* naturel composé de trois pierres seulement (nos *dolmens*, dits celtiques, en ont ordinairement quatre), et relevé le plan de la plaine de Ouasentet, malgré les croassements d'un corbeau qui était venu se poser à côté de moi, et après m'avoir regardé quelque temps avec une sorte d'étonnement scandalisé, m'avait assourdi de ses cris d'alarme destinés évidemment à protester contre l'invasion inusitée de *sa* montagne. Je descendais las et préoccupé, quand, au moment de poser le pied sur une sorte de branche morte couchée dans les hautes herbes desséchées, mon

1. Trad. de W. Munzinger

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

œil fut distrait par le poli et la courbe régulière de ce tronc, et, le toisant machinalement, je le vis se terminer à quelques pieds plus loin et à vingt pouces du sol par une tête plate et deux yeux de diamant noir. Mon sarment était un gros serpent de la plus belle venue, qui avait l'air de me demander, comme son voisin le corbeau : « Que viens-tu faire ici? » Nous n'eûmes guère le temps de nous admirer l'un l'autre, car sur un mouvement que je fis, *l'animal pervers* fila dans les herbes et moi parmi les rochers.

Un autre jour j'étais grimpé sur l'Aïtaber, pour prendre le coup d'œil des superbes ravins d'où sort l'Ainsaba, et des flancs boisés de la *rora* où vit fièrement isolée la tribu de Beit Andou. En descendant un sentier à chèvres, je dérangeai un beau jeune léopard qui prenait le soleil, en bon propriétaire de la montagne; et,

Jeune fille de l'Hamazène. — Dessin de Émile Bayard d après un croquis de M. G. Lejean.

bien que je ne fusse armé que de ma boussole et de mon crayon, il prit peur et décampa en deux ou trois bonds jusqu'à une cavité de rochers entassés où il disparut tout entier, oubliant, dans son émoi, que sa queue montrait hors du trou cinq ou six anneaux noirs et lustrés. Je ne fus pas tenté d'aller la lui tirer; comme la cachette était au bord même du chemin, je fis un détour respectueux d'un bon mètre de rayon. Nous devions faire l'un et l'autre, comme on dit familièrement, *une drôle de tête*.

Mes gens, à ce qu'il paraît, ne regardaient pas ces promenades du même œil que moi, en fait de sécurité. Quand le kavas Ahmed voulut, selon l'usage, envoyer les servantes quérir le bois et l'eau, Mlles Lemlèm et Desta, que j'ai *portraiturées* plus haut (voy. p. 100), jetèrent les hauts cris et déclarèrent qu'elles n'iraient pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seules à une portée de fusil de Keren, de peur d'être enlevées. « Heureuses filles de la reine de Saba! me dis-je en riant ; j'en ai vu plus d'une parmi vos sœurs, d'autre part, à qui cette perspective-là ne ferait pas peur! » Plaisanterie à part, leur raison était bonne.

La plupart des marchands musulmans de cette frontière ajoutent aux profits de leur commerce légal, devenus aléatoires à cause des troubles d'Abyssinie, le vol des enfants qu'ils rencontrent sur les routes ou dans les endroits écartés. La langue anglaise a un mot expressif (*kidnappers*) pour peindre ces misérables, auxquels je reviendrai plus amplement dans un prochain récit Le mal ne date pas d'hier : l'agent consulaire français à Massaoua, M. Degoutin, écrivait en 1844 : « Le vol des enfants chrétiens est toujours une belle œuvre aux yeux des musulmans de ce pays. Ce genre de commerce est favorisé par le gouverneur et le prince de la terre ferme. Un seul marchand d'Arkiko, Mehemet Haçan, en a vendu *cinquante trois* en 1842. J'ai fait quelques réclamations dans les premiers temps que j'étais ici, mais je n'ai pu rien obtenir. »

XIII

Départ pour Massaoua. — Ainsaba. — Torrents de cette contrée. Le Mensa.

Après cinq jours de séjour à Keren, je dus songer à regagner Massaoua. M. Stella m'accompagna jusqu'au bord de l'Ainsaba, où nous bivouaquâmes ensemble, et d'où il repartit le lendemain matin pour Keren. Il craignait les invitations importunes de Dedjaz Haïlo, et se créait ainsi des *alibis* le plus souvent qu'il pouvait. Je pris congé de lui, plein de respect pour une existence aussi utilement employée, et bien décidée à faire tous mes efforts pour que son œuvre de civilisation fût appréciée et appuyée en Europe autant qu'elle mérite de l'être.

De l'Ainsaba, nous traversâmes la belle plaine qui forme le domaine de la microscopique tribu des Bedjouk dont j'ai déja parlé ; nous passâmes le col assez escarpé de Massalit, et nous descendîmes dans le bassin du torrent Lebqa, que nous ne devions quitter qu'à Ain, à deux journées de là. Le lit du torrent était notre route. Nous marchions, comme l'avait fait trois siècles et demi avant nous le grand voyageur portugais François Alvarez, qui entra en Abyssinie par le même versant, mais à cinquante lieues plus au sud, « côtoyant toujours au long des fleuves dont les rivages étoient remparés d'un côté et d'autre de hautes montagnes, avec grands bois et épais, peuplés de beaux et divers arbres, dont la plus grande partie était sans fruit ; mais entre autres j'en y vis aucuns qui se nomment Tamarins, produisant un fruit tel que le raisin, lequel est fort requis entre les noirs, à cause qu'ils en font un vin brusq, et en portent parmi les foires comme nous faisons de raisins de cabas. Les fleuves et chemins par lesquels nous passions se montroient cavés et scabreux : ce qui provient par la furie de l'eau des grosses pluies, tonnerres et tempêtes, laquelle chose toutefois n'empêche aucunement les chemins, selon qu'il nous fut dit, et comme nous le vîmes par expérience en plusieurs autres semblables lieux. Le remède est, venant à decouler ces impetueux tourbillons à grands flots, se retirer sur quelque coteau jusques à ce que la furie des eaux soit passée, qui pour forte et terrible quelle soit, ne met jamais que deux heures à découler des montagnes, d'où entrant en plainure (à cause de l'extrême sécheresse des campagnes sablonneuses) s'essuye et emboit soudainement, de sorte que nonobstant toute impetuosité d'eau démesurée les fleuves ne regorgent jamais ès campagnes et ne veulent étendre leurs cours jusques dans la mer : dont ne pûmes oncques appercevoir ni entendre qu'aucun fleuve d'Ethiopie pût tant filer, que de se venir rendre dedans la mer Rouge. Par ces montagnes et rochers se trouvent plusieurs animaux de diverses especes, que nous vîmes, comme Lions, Tigres, Elephans, Tessons, avec une infinité de Cerfs, et grande quantité d'autres bêtes, fors de deux especes, que nous n'y peumes apperceuoir : qui sont Ours et Conils (Lièvres). Il y avoit, outre ce, des oiseaux ramages sans nombre, avec Perdrix, Cailles, Poules sauvages, Colons, Tourterelles en grand nombre : et finalement de tous ceux que nos régions produisent. »

Ain sépare deux tribus puissantes, les Mensa, au sud, et les Habab, dont j'ai parlé plus haut, et qui s'étendent fort loin au nord : ils sont partagés en trois sections qui, réunies, sont appelées les trois *Meflez* (les trois Sangliers). Ce titre de Meflez est très-bien porté au Sennaheit, et je trouve dans les généalogies de grands guerriers qui l'ont eu : ce qui prouve, avec mille autres détails caractéristiques, l'origine non musulmane de toutes ces tribus [1]. Les Habab sont nomades, et il y a une certaine corrélation entre la vie nomade et la barbarie islamique : ils se laissèrent aller tout doucement à l'apostasie, et n'eurent plus dès lors aucun moyen de récuser le joug des grands ou petits États musulmans qui les entourent. Déjà, en 1846, Emin Bey, commandant des troupes égyptiennes envoyées au secours du Kaïmakan de Massaoua menacé par les Naïbs insurgés, avait eu l'idée de demander aux Habab le tribut au nom du vice-roi. Le *kantiba* (chef supérieur) des Habab déclara fièrement qu'il ne reconnaissait pas la suzeraineté de l'Égypte ; mais, peu désireux de pousser à bout un officier qui disposait de 6000 bachi-bazouks, il lui envoya, pour cette fois seulement, un cadeau de cinquante vaches.

Les Naïbs ont été plus heureux ou plus patients : aidés par le kaimakan de Massaoua et ses Arnautes, dont les mauvais fusils inspirent aux Bedouins une respectueuse terreur, ils ont réussi à soumettre les Habab à un impôt annuel, d'ailleurs assez modéré. Aujourd'hui

1. Ceci me rappelle que dans les chroniques où figure le roi des Bretons Judikaël, qui fit la guerre vers 630 au bon roi Dagobert (rude sabreur, quoi qu'en dise la chanson), il est dit que Judikaël se jetait parmi les bataillons franks comme un fort verrat dans un troupeau de porcs : *Quasi verres robustus inter porcos, ita rex Judicaelus.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Porte est très-occupée à se substituer directement au naïb Mohammed dans cette suzeraineté, et à faire acte d'autorité aux Habab. Dernièrement, sur un prétexte absurde, le cheikh des Habab avait été enfermé dans la mauvaise batterie qui sert de prison d'État à Massaoua. Connaissant à fond son Kaïmakan, Pertew-Effendi, fripon cynique, comme presque tous ses confrères, il fit réunir, par ses partisans, quelques centaines de talaris et les offrit au gouverneur, qui venait justement de donner le titre de cheikh à un cousin du prisonnier. Naturellement, celui-ci sortit de prison, où son cousin le remplaça. Je l'y ai vu : il n'avait pas l'air trop malheureux, et on m'assurait que, dès qu'il aurait réuni cinq à six cents talaris pour assouvir l'appétit du satrape, ce serait à son tour d'être élargi, au tour de son cousin de passer à la casemate. Honnête jeu de bascule!

Les Mensa se disent venus des bords de la mer, et descendants des Européens (peut être des Adulitains), parents de la tribu Azo, l'une des Chohos. Si cette origine est vraie, ils ont oublié jusqu'à leur langue, car ils ne parlent que le tigré : leur type correct et presque classique ne dément pas trop l'origine qu'ils s'attribuent. Ils comptent deux sous-tribus : Beit Ibrahé, dont le village s'appelle *Gheled* (bouclier) ou Mensa inférieur, et Beit Echakan, cantonné à Hamham ou Mensa supérieur. Le premier fut attaqué, en 1850, par Hassan, naïb d'Arkiko, et le kantiba Théodoros fut emmené prisonnier à Massaoua où il resta plusieurs mois, et où tout fut mis en œuvre, mais sans succès, pour le faire passer à l'islamisme. Il ne sortit qu'en payant une sorte de rançon et en laissant son petit-fils en otage.

La plaine de Cheb, où je m'engageai en sortant du torrent, est un désert de 40 kilomètres de traversée, plat, nu, avec quelques plaques de sol cultivable, utilisé par les Mensa ou par des fractions de tribus nomades du nord. J'ai toujours été très-frappé de voir avec quelle activité ces Nubiens, qui passent pour indolents et stupides, ont tiré parti des rares portions de terre arable que la nature a laissées à leur portée. On aurait tort de croire, comme je l'avais fait d'abord, ainsi que d'autres voyageurs peu familiarisés avec l'Afrique, que le nomade se refuse aux travaux pénibles des champs ; il ne marchande point avec la fatigue là où les circonstances l'exigent, comme au Sennâr où il obtient de puissantes récoltes de sésame et de coton, dans des terrains où certes le spéculateur n'irait pas les chercher. Je ne puis donc trop mettre le public honnête en garde contre les faiseurs de projets que la *fièvre du coton*, a depuis deux ans fait pulluler en Égypte et même plus près de nous. La plantureuse Abyssinie n'a qu'un rapport de voisinage géographique avec le steppe pelé des nomades nubiens : et celui qui, du fond de son cabinet, s'extasie sur l'indolence de ces barbares, possesseurs d'un sol aussi vaste que l'Espagne, dont ils ne retirent pas le produit d'un demi-département français; — celui-là, s'il base sur cette idée préconçue quelque grand projet de colonisation agricole en Nubie, joue fort légèrement sa fortune, les capitaux de ses actionnaires, la vie de ses engagés, et quelque peu de l'honneur de sa nation. Je me résume en ceci : du moment qu'il est bien établi que tout arpent de terrain exploitable, dans la Nubie orientale, a un propriétaire (homme ou tribu) qui ne peut s'en passer, je ne crois ni prudent ni légitime, de chercher à obtenir du gouvernement, qui règne au Caire, une autorisation qui ne serait qu'une spoliation déguisée. Ce ne serait pas prudent, car le nomade ne se laissera pas dépouiller sans des luttes où le colon a tout à perdre ; ce ne serait pas légitime, car enfin, il ne s'agit pas ici, comme on l'a allégué, de livrer à l'agriculture un sol inutilisé par un peuple paresseux.

M. de Courval, qui visita les Mensa, en 1857, et qui fut très-bien reçu par eux, en parle fort avantageusement. D'autres voyageurs m'en ont parlé différemment : mais, tout bien pesé, le mal le plus sérieux, qu'on ait eu à me dire de ces braves montagnards, c'est qu'ils sont désagréables à l'étranger par leur curiosité importune. Soyons bien juste, et supposons qu'un Mensa, en belle chama blanche des jours de fête, armé de sa longue lance et portant dans ses cheveux tressés la longue aiguille en bois (dont il est aussi fier que vous l'êtes, madame, qui me lisez, de vos immenses boucles d'oreille) : supposons, dis-je, que cet honnête Africain débarque demain, je ne dis pas à Concarneau ou à Montmorillon, mais à Paris, dans ce Paris qui a fêté les Aztèques et Tom-Pouce, et essayez de compter les quolibets qui pleuvront autour de lui. Au risque de passer pour un optimiste renforcé, j'avoue que je n'ai jamais pris en mauvaise part la curiosité dont j'ai été l'objet, parmi les noirs ou les rouges, tant qu'elle est restée dans les bornes d'un empressement enfantin, sans arrière-pensée malveillante ou cupide. J'ai eu mes moments d'humeur tout comme un autre, mais en général, j'ai trouvé quelque profit et un véritable amusement à écouter les menus propos échangés autour de moi, ou les naïves interpellations de mes hôtes.

« Quel est le nom de ton maître ? demandait-on à mon kavas Ahmed.

— Son nom ne vous fait rien. C'est le seigneur consul.

— Consul? Qu'est-ce cela? Est-ce autant qu'un *choum* (petit chef de canton) ?

— Que le diable brûle vos choums ! Un consul, c'est quelque chose comme un dedjaz (un duc ou gouverneur-général). Le négus l'a reçu, à Debra-Tabor, au bruit du canon. »

Puis on inspectait ma personne, mon costume : tout était matière à remarques ingénues. Je portais quelquefois, le matin, un gilet de tricot bleu, m'en servant comme de vareuse quand le vent était un peu frais : ce vêtement était le grand mystère pour les indigènes. L'un des plus connaisseurs me demandait « si c'était de la soie? »

« Non, c'est du poil de mouton (de la laine).

— Étrange ! » Et l'homme s'en allait en grommelant : « Décidément, ce *Franc*-là me croit trop bête ! A-t-on jamais vu des moutons bleus? »

Un autre jour, un paquet de petites clefs excitait l'at-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tention de mes questionneurs : après force conjectures, l'un deux, d'un air capable, montra qu'elles étaient forées, et me les rendit en disant :

« Je connais ça : ce sont des pistolets de poche. Est-ce chargé? Les Francs inventent des choses étonnantes. Quel dommage qu'ils soient *turcs!*

— Turcs vous-mêmes!

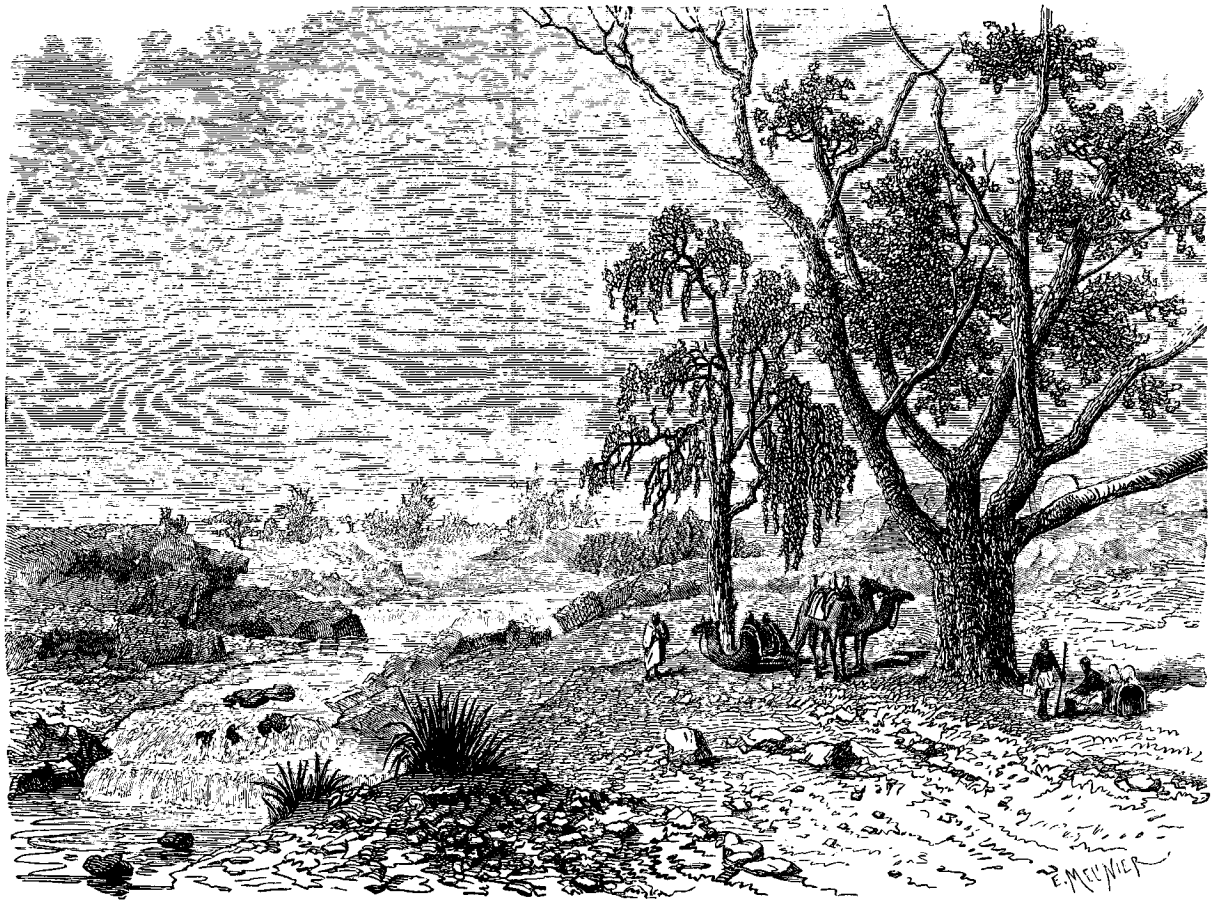
— Vous êtes donc chrétien?

— Parbleu!

— Montrez votre *mateb* (cordon de soie bleue qui est comme l'insigne maçonnique des chrétiens abyssins). Vous n'avez pas de *mateb?* Vous voyez bien que vous ne pouvez pas être chrétien. »

Un souvenir en amène un autre. Je demande pardon à mes lecteurs, une fois pour toutes, du décousu de mes récits : mais je suppose qu'à leurs yeux comme aux miens, trop de fidélité à l'ordre géographique amène une sorte de tension qui n'a de charmes pour personne.

A la bataille d'Abou Qalembo, en 1837, un bataillon de réguliers égyptiens mit la crosse en l'air devant la cavalerie du fameux dedjaz Konfou, et n'en fut pas



Amba. — Dessin de Eug. Cicéri d après un croquis ds M. G. Lejean.

moins passé par le couteau jusqu'au dernier homme. Les pauvres fantassins subirent leur sort avec une résignation toute musulmane. Mais quand vint le tour du *sakol agaci*, l'adjudant chef de bataillon (c'était l'aimable et spirituel d'Arnaud, aujourd'hui d'Arnaud-bey, si connu pour ses magnifiques découvertes au Nil-Blanc en 1840), notre compatriote se défendit avec tant de rage, de jurements et de bourrades distribuées à la ronde, que le doute vint aux Abyssins. L'un deux, homme grave et grisonnant, se penchant sur le patient lui dit d'un air interrogateur : « *Kristian?*

— Oui, chrétien! s'écria en français et en jurant comme un païen le brave officier qui se cramponna avec fureur à cette planche de salut : chrétien! chrétien!

— *Mariam?*

— Jésus, Marie, je ne connais que ça : *kyrie eleison.* Bon, je suis au bout de mon latin : mais je suis chrétien, mille millions de tonnerres!

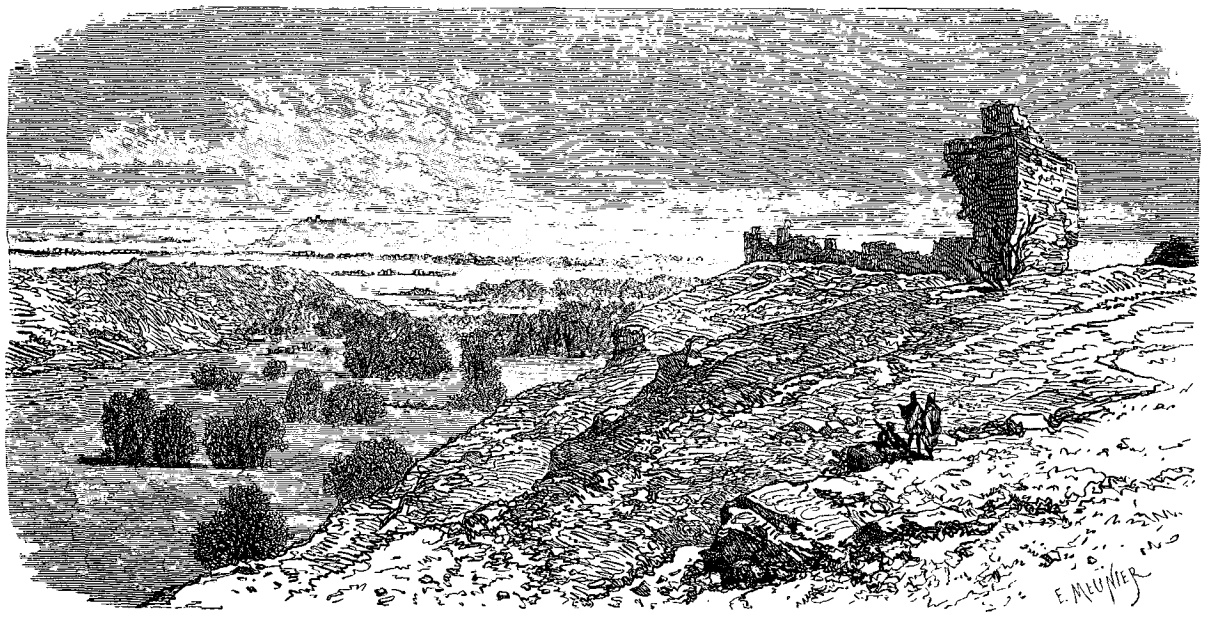
— Lâchez cet homme, dit gravement le chef abyssin. Il confesse sa foi avec une ardeur qui nous fait honte, à nous autres chrétiens tièdes que nous sommes. »

Et d'Arnaud en fut quitte pour un an de captivité.

G. LEJEAN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nécropole de Desset. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

VOYAGE AU TAKA

(HAUTE-NUBIE),

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

§ 64. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIV

Le Samhar. — Études rétrospectives. — Une page d'Artémidore avec commentaire. — Les sauterelles. — Amba. — Desset. Tombeaux antiques. — Les *Rôm*. — Un Ajax africain.

Je reviens aux Mensa, dont M. de Courval vante avec raison le beau pays, mais il me paraît dans l'erreur en y signalant des sables aurifères. Je pense que les gens qui lui auront donné ce renseignement auront été trompés par la vue de paillettes brillantes, sans doute du talc ou du mica.

La lisière plate et presque nue, tachetée de montagnes généralement isolées, et que j'allais avoir à traverser en diagonale depuis Aïn jusqu'à Massaoua, forme une région naturelle qui s'appelle le *Samhar*. Ce pays est assez connu, au moins dans ses grandes lignes physiques, car c'est le petit désert (de 8 lieues environ de large) qu'il faut traverser pour aborder la fertile et riante Abyssinie. Déjà dans l'antiquité, principalement sous cette dynastie des Ptolémées, qui activa si intelligemment le commerce de la mer Rouge, le Samhar était aussi connu des voyageurs qu'il y a dix ans. Je demande pardon à mes lecteurs d'une courte digression dans le domaine du passé : ils y verront combien il est nécessaire pour comprendre les géographes anciens, d'avoir des notions précises et spéciales de l'état actuel des pays qu'ils décrivent, surtout quand ce sont des contrées où presque rien ne se modifie, et où les mœurs sont aussi immuables que la nature physique et quelquefois davantage. Comme on le verra plus loin, certains torrents du Samhar changent de lit chaque année, tandis que le nomade vit toujours à peu près comme au temps d'Atémidore.

Selon cet éminent compilateur, les nomades de cette région « chassent les éléphants de la manière suivante : placés en embuscade sur les arbres, lorsqu'ils aperçoivent une troupe d'éléphants, qui traverse la forêt, ils la laissent passer; mais ils s'approchent doucement des traîneurs qui errent çà et là, et leur coupent les jarrets. Quelquefois aussi ils les tuent avec des flèches trempées dans du fiel de serpent : la flèche est tirée par trois hommes à la fois; d'eux d'entre eux, les jambes en avant, tiennent fortement l'arc, le troisième tire la corde. Il en est d'autres qui, ayant remarqué les arbres contre lesquels ces animaux ont coutume de s'appuyer pour dormir, s'en approchent par le côté opposé, et coupent le tronc près de terre : lorsque l'éléphant vient pour se coucher contre l'arbre, il le fait tomber et est entraîné dans la chute; les chasseurs sautent alors du haut des

1. Suite et fin. — Voy. pages 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arbres à terre, le tuent et le coupent en morceaux. Les nomades appellent impurs ces chasseurs.

« Au-dessus de ces éléphantophages habite un peuple peu nombreux de strouthophages, — mangeurs d'oiseaux, — chez lesquels on trouve des oiseaux aussi grands que des cerfs, et qui, s'ils ne peuvent voler, courent du moins avec une grande vitesse, comme les autruches; les uns les chassent avec des flèches; d'autres emploient ce stratagème : ils se couvrent de la peau d'un de ces animaux : leur bras droit, fourré dans la partie du cou, remue de manière à imiter les mouvements de l'animal; de la main gauche, ils prennent des graines dans une panetière suspendue à leur côté, et les répandent devant eux; les oiseaux sont attirés par cet appât dans des fossés, où des chasseurs apostés les assomment à coups de bâton. Ces strouthophages se servent de la peau de ces oiseaux pour se vêtir et se coucher : ils ont guerre avec les Æthiopiens, appelés Siles, qui, pour armes offensives, emploient des cornes d'oryge. Ils sont voisins d'hommes plus noirs, plus petits, qui vivent moins longtemps que les autres, car ils dépassent rarement l'âge de quarante ans, parce qu'il s'engendre des vers dans leur chair. Ces hommes se nourrissent des sauterelles que chassent en ces lieux les vents de sud-ouest et d'ouest, qui soufflent avec violence au printemps. Ils prennent ces sauterelles en jetant, dans des ravins, du bois qui fait beaucoup de fumée lorsqu'il brûle : ils y mettent légèrement le feu par-dessous : les sauterelles, volant au-dessus, sont aveuglées par la fumée, et tombent. Ils les broient, mêlées avec de la saumure, et en font des gâteaux qu'ils mangent. »

Ce dernier paragraphe est de beaucoup le plus exact, ainsi que j'ai pu m'en convaincre durant le voyage que je raconte ici. Les sauterelles descendaient en vols épais de l'Hamazène où, probablement, elles avaient mis presque à néant l'espoir du pauvre laboureur abyssin. Elles volaient, je crois, de l'ouest-sud-ouest au nord-nord-est. Les arbres, les khors, les revers des coteaux, tout était couvert de myriades de points jaunes ou violets : grand renfort pour tous les oiseaux chasseurs, si nombreux dans cette région, notamment les pintades, qui en restaient si gavées qu'elles se laissaient presque prendre à la main.

Mais elles n'étaient pas seules à la curée : les gens d'Aïlat, chargés de *ghirbas* (sacs de cuir), avaient émigré en masse dans la direction du fléau béni, avec le même empressement joyeux que montrent les pêcheurs bas-bretons, quand les vigies ont signalé les bancs de sardines. J'ajouterai que ces mangeurs de sauterelles, bien que d'un teint effectivement plus foncé que leurs voisins me parurent grands et bien faits, et que l'histoire de cette affreuse maladie, et de cette brièveté de la vie humaine, racontée par notre Grec, n'est pas vraie aujourd'hui, et ne l'a jamais été. J'ai vu à Aïlat tout autant de vieillards sains et robustes, qu'on en pourrait voir à Alexandrie ou à Paris, pour ne pas dire plus.

Un jour et demi après mon départ d'Aïn, j'atteins un pli de terrain ombragé d'épaisses forêts d'*aouel*, et qui a le nom gracieux d'*eau des vierges* (Mai Aualid). Pendant que mes gens cherchent de l'eau et de l'ombre, je cours à travers la plaine jusqu'à une hauteur isolée qui ressemble au profil d'un glacis de place forte et que j'escalade par sa pente douce, et je me mets à dessiner en toute hâte le pittoresque fouillis des montagnes de Mensa, sorte de petite Kabylie qui ouvre devant moi la plus large de ses failles, celle par où s'échappe le torrent de Lava. Mon travail fini, je dis adieu du regard à ce curieux pays, en portant mentalement envie à MM. Sapeto et de Courval, qui en ont parcouru à leur loisir tous les méandres; puis je rejoins mes gens déjà prêts à partir, et après nous nous engageons dans le steppe sablonneux et aride.

A dix minutes de l'aiguade, je perds la trace de mes compagnons : une colline couverte de petits *menhirs*, comme une tombelle celtique, se présente devant moi : c'est un cimetière bédouin appelé Konfaldjemé. J'y monte, et de là je distingue plusieurs points noirs parmi les légères ondulations de la plaine ; c'est ma caravane, et je me hâte de la rejoindre. Deux heures et demie après nous arrivons à Amba, lieu fort pittoresque, où nous campons au bord d'une mare profonde qu'ombrage un beau tamarise cher aux caravanes. Au moment même où nous arrivons une longue ligne de chameaux du Barka chargés de nattes défile lentement devant nous : ils sont menés par des Beni-Amer, qui vont vendre à Massaoua le produit du travail des femmes de leur *ferik* (sous-tribu) pendant la saison des pluies. Les nattes du Barka sont grossières mais elles ont deux avantages fort appréciés à Massaoua, où l'on en fait une consommation énorme : elles durent longtemps et ne coûtent pas cher.

Le torrent d'Amba, à la saison sèche, n'est qu'un chapelet de mares qui finissent même par se réduire à une, celle dont je parle; mais au temps des pluies, il roule avec fureur ses eaux troubles à travers des roches violacées.

Deux heures et demie après Amba, je traversai le torrent de Chinket-kaïa, ainsi nommé de la couleur de brique des berges qu'il affouille profondément (*kaïa*, rouge), et j'arrivai le soir à la tête d'une île très-boisée formée par un très-large torrent : elle s'appelle Desset, et j'y étudiai et dessinai une série de nécropoles que j'ai décrites ailleurs avec détails. Ce sont des groupes de *tumuli* dominés par deux constructions assez curieuses nommées dans le pays *Koubbât es Salatin* (les tombes des rois). Ces tombes, dit la tradition des nomades, appartiennent à un peuple aujourd'hui disparu, appelé *Rôm*, et que Dieu, en mémoire de son impiété toujours croissante, couvrit d'une pluie de pierres.

La légende raconte ainsi la mort du dernier roi des Rôm, celui qui repose sous le tombeau à demi écroulé que figure mon dessin. Dans un accès d'orgueil impie, il lança une javeline contre le ciel. Dieu envoya à l'instant un aigle gigantesque qui s'abattit sur lui et lui dévora la cervelle.

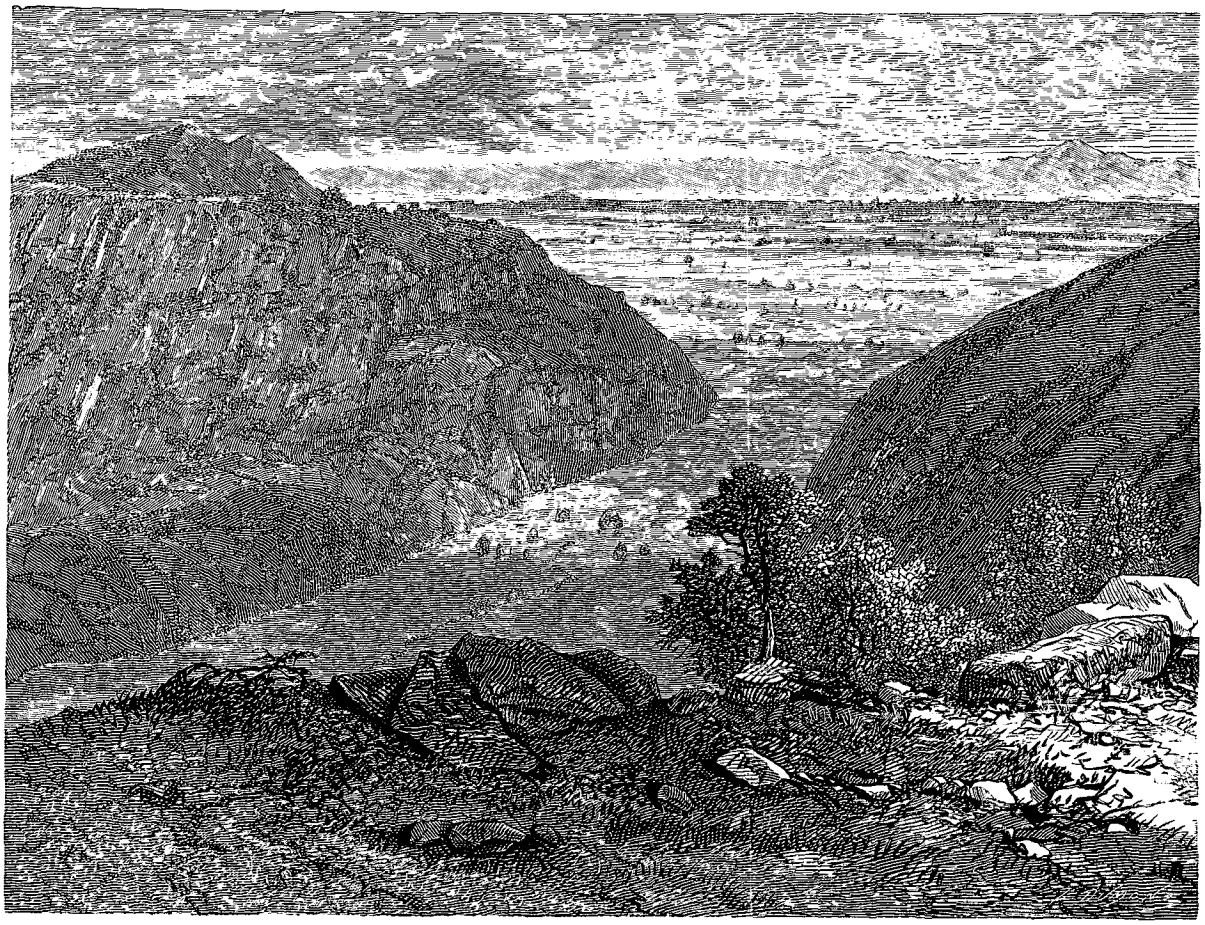
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XV

Excursion à Aïlat. — Eaux thermales. — Saati : le café au sel. — Monkoullo : villégiature ; les porteurs d'eau. — Mgr Masaja.

A Desset, j'étais trop rapproché d'Aïlat et de ses eaux thermales pour résister à la tentation de faire une excursion de ce côté. Une petite marche me mena jusqu'à ce gros village où je passai deux jours, fort gracieusement traité par une sorte de cheik qui gouvernait ces pasteurs au nom du naïb alors absent.

Je n'étais pas venu à Aïlat pour y prendre les eaux dont je n'avais que faire ; mais j'aurais rougi de quitter la vallée sans voir ces fameuses sources thermales dont parlent tous les voyageurs, et qui se cachent d'ailleurs dans un de ces vallons pittoresques qui faisaient mes délices de touriste. Je quittai donc le hameau en compagnie d'Ahmed et d'un chef indigène ; je traversai un large lit de torrent à fond de galets qui vient du sud, et a pour bordure un fouillis d'arbres magnifiques, et en une heure et demie j'atteignis le pays par où débouchait un ruisseau appelé Mai Ooi (eau chaude). Encore six cents mètres, et j'allais arriver aux sources. L'eau était toute salie, ce dont je me rendis compte en voyant descendre vers Aïlat une foule de moutons que leurs bergers venaient, selon leur usage quotidien, de baigner à la source, opération qui demande quelque peu



Aïlat et plaine de Motad. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

de temps et de patience. Cette vertu, heureusement, ne manque pas à ces montagnards.

La source proprement dite sort de terre au pied d'une montagne assez roide appelée Akouar, là où se voit une sorte de petite prairie ou de pâture marécageuse d'où sourdent quelques filets d'eau dont un seul a une température élevée ; tous se réunissent à vingt pas plus loin dans un chapelet de petits bassins formés par des masses de dolérite, et dans le plus profond desquels un homme en s'accroupissant peut prendre un bain assez complet. Je trouvai quatre ou cinq baigneurs et baigneuses livrés à cette occupation salutaire. Je dirai en passant que ces Africains demi-nus observent dans ces bains en plein air une décence que j'ai regretté de ne pas trouver chez des gens plus civilisés : en Valachie, par exemple, où j'ai vu, à un kilomètre de Bucharest, une centaine de petits bourgeois de cette ville s'ébattre pêle-mêle, soldats, popes, femmes, dans la Dimbovitza, après avoir laissé leurs peignoirs au vestiaire ; spectacle pittoresque, à coup sûr, mais qui me dégoûta à tout jamais des eaux si vantées de cette rivière, dont un proverbe dit :

« Dimbovitza, apa dulce,
Chi ne be nu mai se duce [1]. »

1. Dimbovitza, eau si douce ! qui en a bu ne s'en va plus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'essayai, mon tour venu, de prendre place au bassin de Mai Ooi; mais je n'en pus supporter la température, et à moitié cuit, je me levai et me contentai d'un bain de pied. Après avoir fait l'ascension de la colline voisine et admiré à mon loisir les montagnes boisées, sourcilleuses et sombres qui dominent à l'ouest la plaine d'Aïlat, je repris le chemin du village, et n'ayant plus rien à y faire, je donnai le signal du départ.

J'eus d'abord à franchir, par une dépression où serpentait un khor pierreux et pénible à parcourir, la chaîne des montagnes qui ferment l'horizon dans la vue ci-contre (p. 147), et qu'on nomme Sakar. De là je marchai pendant trois heures à travers des collines de plus en plus basses, et j'arrivai à un endroit nommé Saati où stationnent toutes les caravanes, attirées par le voisinage de l'eau et par un peu d'herbe pour leurs montures. C'est un large lit de torrent qui y est coupé par un ressaut de quelques mètres formé d'un banc de roches (de la dolérite, si j'ai bonne mémoire) lisses et polies comme le marbre. Ce ressaut, qui forme une assez jolie cascade lors des pluies, empêche les caravanes de suivre le lit du torrent jusqu'au pied des montagnes : elles tournent l'obstacle en entrant dans un petit vallon où coule un ruisselet d'une limpidité perfide. Ma pauvre mule, qui mourait de soif, trempa ses naseaux dans ce ruisseau et releva la tête avec une

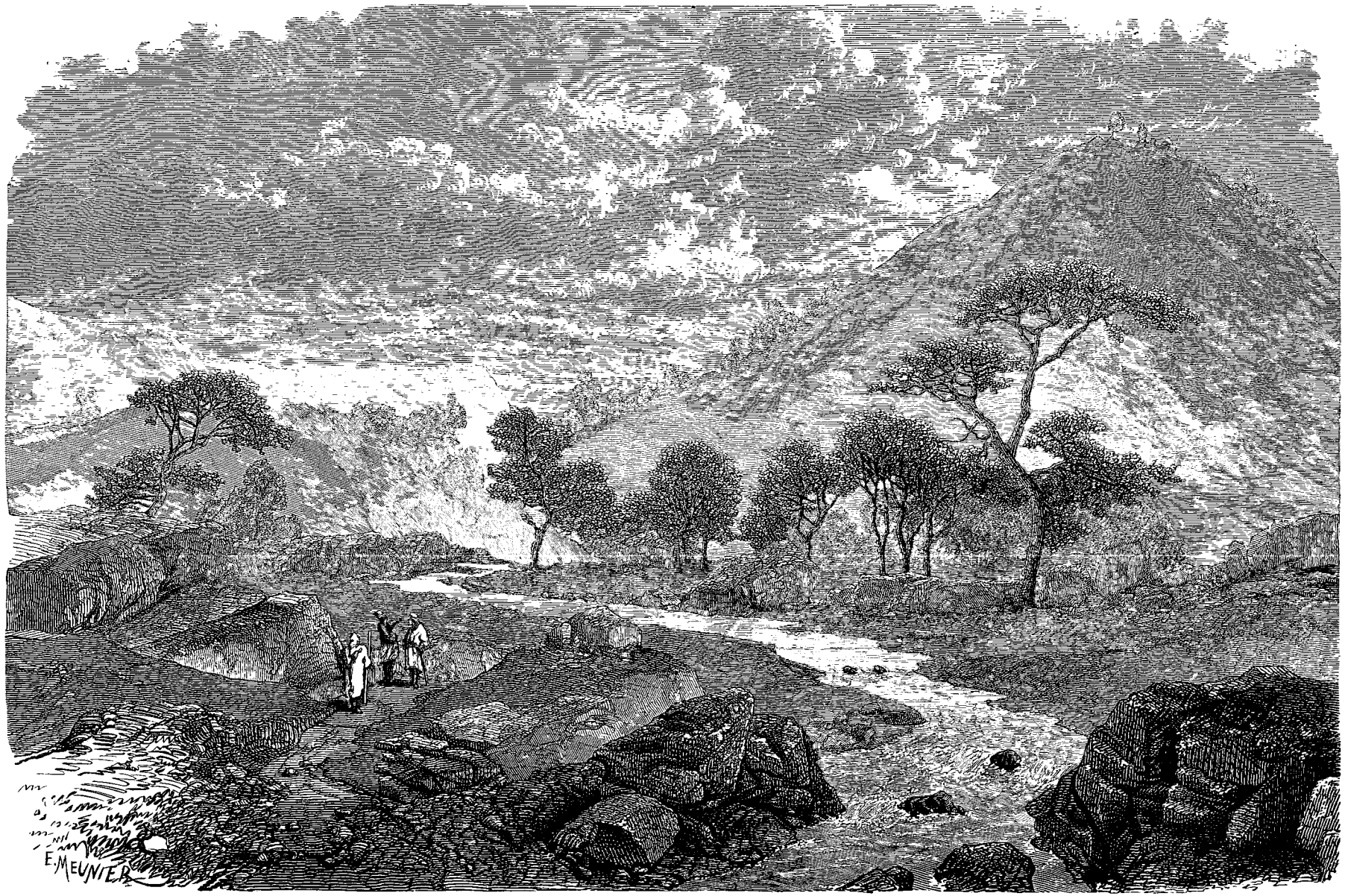
Kkor de Desset à une heure de Saati. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

grimace éloquente : cette eau était saumâtre au plus haut degré.

Nous n'en campâmes pas moins en ce lieu où nous avaient précédés deux ou trois caravanes de petits marchands abyssins descendus de Hamazène avec leurs vigoureux petits ânes chargés de *koaratchas* (peaux écrues de vaches), de beurre et de menus articles du même genre. J'étais très-las et j'avais besoin d'un peu de repos et d'ombre; mais ce jour-là, la halte de midi fut dépourvue pour moi du charme que j'appréciais le plus : je veux parler du café. Je souhaite à mon plus violent ennemi d'avaler trois jours de suite l'abominable boisson salée qui me fut servie sous prétexte de moka; je pus, en y goûtant, avoir un avant-goût des douceurs de la mer Morte. Je me hâte d'ajouter, à l'usage des chasseurs qui s'aventureraient de ce côté, qu'il y a de bonne eau à quelques minutes de là vers le sud, ainsi que je l'appris plus tard.

Parti vers les deux heures de Saati, il me fallut encore trois heures pour gagner Monkoullo, grosse bourgade située à six kilomètres de Massaoua, dans une plaine aride, mais pourvue d'un véritable trésor : cinq ou six puits d'eau délicieuse. Comme Massaoua n'a pas de puits et n'a que des citernes qui sont à sec huit ou neuf mois de l'année, l'eau de Monkoullo est l'objet d'un trafic qui suffit à faire vivre cette industrieuse et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maï Ooï pendant le kharif. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

infatigable population. Les jeunes filles de dix à quinze ans chargent sur leurs épaules, chaque matin, une outre de cette eau, la portent à pied à la ville et rentrent chez elles vers les neuf heures du matin; elles font donc douze kilomètres pour gagner une piastre (vingt centimes au plus). Cette existence pénible n'altère ni leur beauté, ni leur santé, ni leur bonne humeur. Je les ai cent fois rencontrées se rendant par groupes à la ville, par groupes joyeux, rieurs et babillards, figures charmantes et bizarres à demi cachées par de petites tresses de cheveux noirs qui leur pendent en désordre sur le front.

Monkoullo est dominé par plusieurs collines qui supportent de petits plateaux argileux, d'où la vue s'étend au levant, jusqu'à la mer Rouge. Deux longues bandes rayent la surface bleue de cette mer : l'une, la plus longue, moitié jaune et moitié verte, est l'île Taoualhout; l'autre, d'un blanc vif, c'est Massaoua : le blanc figure les habitations en pierre qui, vues de loin, masquent entièrement les pauvres huttes des prolétaires massaouanis; le jaune représente le sol de formation madréporique; le vert enfin, ce sont les bois de palétuviers *chora* (*avicennia tomentosa*) qui couvrent la plus grande partie de la plage.

On peut appeler Monkoullo les Batignolles de Massaoua. Les bourgeois de la ville, que leurs affaires clouent au bazar pendant tout le jour, ont leur vrai domicile à Monkoullo : ils y retournent chaque soir pour en repartir tous les matins une heure avant le lever du soleil. Toutes les fois que je me promenais de ce côté, j'étais sûr de rencontrer des escouades de Massaouanis à figure jaune et anguleuse, à front bombé, avec leur long caftan d'une blancheur immaculée, le turban enveloppant une petite calotte à broderies multicolores, et le mouchoir bariolé (*fouta*) sur l'épaule. A cette ennuyeuse promenade de tous les jours, ils trouvent une grande économie, car le séjour de l'île est fort cher, et la seule dépense que leur occasionne ce déplacement est le prix du bac qui n'a rien de bien ruineux pour ces braves commerçants : il est de cinq paras (trois centimes) par tête.

Il y a à Monkoullo une maison de capucins où j'eus le bonheur de trouver le vénérable évêque des pays Gallas, Mgr Massaja dont on n'avait reçu en Europe aucune nouvelle depuis deux ans, et qui avait pour moi le caractère particulier d'un revenant d'outre-tombe. Mgr Massaja avait fondé, au prix de dangers sans nombre, plusieurs missions dans le royaume de Kaffa et les petits États voisins : puis à la suite d'une exigence bizarre du roi de ce pays presque légendaire, il avait dû en sortir et se réfugier dans les territoires de Djimma et Gouderou, où il eût vécu sans tracasseries aucunes s'il n'avait eu affaire aux Djibberti. On nomme ainsi les marchands musulmans d'Abyssinie qui, désireux de fermer aux Européens la connaissance des riches contrées dont ils monopolisent l'ivoire, la poudre d'or et les cafés, représentèrent aux indigènes que l'évêque *franc* ne pouvait être qu'un espion du négus. Or, en ce moment, les Gallas vivaient sous la menace d'une invasion de Théodore II, et Mgr Massaja fut deux ou trois fois arrêté, dépouillé et emprisonné. J'avais été chargé officiellement de faire tout ce que je pourrais pour le délivrer : je n'avais même pu, dans l'état précaire des relations de l'Abyssinie avec les Gallas, savoir s'il était encore vivant, quand le 18 août 1863, en rentrant d'une de mes excursions journalières, je reçus un billet dont la suscription en italien me frappa vivement. Il était de Mgr Massaja, qui avait traversé, me disait-il, ne voyageant que la nuit, tout le centre de l'empire, déchiré par la guerre civile; il avait été arrêté par un chef cantonal au bord du Takazzé, à un jour et demi de ma résidence de Devra-Tabor, et on allait le mener chez le négus. Il m'informait de ces faits en me demandant quelques menus objets de première nécessité que je m'empressai de lui envoyer avec mes meilleurs souhaits. Je ne le retrouvai qu'à Monkoullo, où j'appris de lui-même la suite de ses aventures. Il avait vu le négus à son camp de Derek-Oauze, et en avait été très-bien reçu. Son titre d'évêque, sa haute réputation de vertu, ses cheveux blancs, étaient trois choses qui ne pouvaient manquer de produire sur Théodore une impression sérieuse. Je voudrais vous garder ici, mon père, avait dit l'autocrate; mais je suis surveillé par l'*abouna* (le chef de l'église nationale) qui vous jalouse, et je ne puis que vous inviter, dans l'intérêt de votre repos et du mien, à vous rendre à Massaoua, d'où vous m'écrirez vos idées sur mon gouvernement; vous savez si je serai heureux de suivre vos conseils. » Le rusé négus était-il ce jour-là, en veine d'expression sincère? ou bien voulait-il se faire, d'un homme aussi justement honoré que Mgr Massaja, un avocat près de l'opinon religieuse en Europe? C'est là une question que je ne me charge pas de résoudre.

XVI

Départ de Monkoullo. — Les *chora*. — Massaoua : structure géologique. — Citerne. — Nom et origine de Massaoua. — Saba. — Les Banians. — La liberté des cultes menacée par les chiens de M. Delmonte. — Les missions à Massaoua. — Un capucin duelliste.

Je quittai Monkoullo de bon matin et me dirigeai sur la place de Gherar, d'où un canot me porta en trois minutes à l'île de Massaoua. Je n'avais trouvé sur ma route d'autre végétation que des mimosas, des euphorbes nains, et les palétuviers chora qui couvrent la grève.

Ces bois de *chora*, vus à quelques pas, font l'effet le plus charmant et le plus trompeur : épais, d'un vert doux à l'œil, plongeant dans la mer leurs tiges assez grêles, et mirant dans l'eau leurs belles feuilles semblables aux lauriers, ces curieux palétuviers attirent le promeneur à l'heure où le soleil déjà brûlant fait songer à chercher l'ombre et à reposer sur un feuillage d'une nuance caressante un regard fatigué par le jaune sale et dur des rochers déchiquetés du rivage. J'y ai été pris une fois, et j'ai pénétré à travers le fouillis des choras jusqu'à une sorte de cabinet de verdure que j'ai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

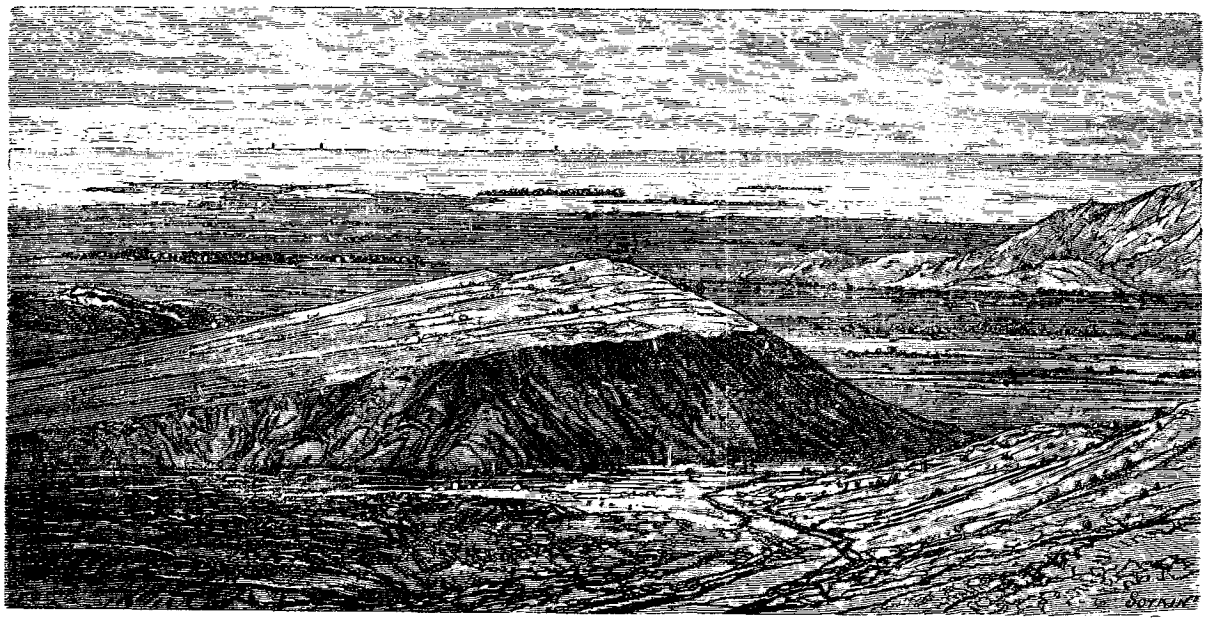
patiemment dessiné comme étude botanique; mais cette épreuve m'a suffi.

Je laisse ici la parole à M. Heuglin :

« Le rivage est découpé de baies et de marigots; une raie d'écume entoure les madrépores, les bancs de sable, les îlots de vase; et les vagues, après avoir épuisé leur force contre un lacis de racines et les masses de conglomérats brunâtres, s'en vont finir au sein d'eaux mortes. Des nids d'oiseaux de mer sont appendus à la cime des arbres qui plongent, dans une vase ardente, leurs branches entrelacées, et des amas coniques de racines qui supportent de jeunes scions, terminés par des grappes d'un vert brillant, forment d'épais fourrés où nul rayon ne pénètre. Ces voûtes de verdure recèlent une atmosphère humide et empoisonnée, produite par la décomposition des débris charriés par la mer; pas le moindre souffle ne tempère cette ardente fournaise; l'intensité de la chaleur y est telle, que l'on éprouve comme une sensation de bien-être en se dérobant à leur influence pernicieuse pour s'exposer aux rayons d'un soleil tropical. »

A l'exception des terres plates envahies par les palétuviers, toute cette côte est bordée d'une sorte de bourrelets de conglomérats madréporiques des plus intéressants pour un géologue. Ce bourrelet, sans cesse rongé par la mer et peu résistant de sa nature, cède peu à peu, se creuse par-dessous et laisse parfois tomber dans le flot vainqueur d'énormes blocs destinés à disparaître à leur tour. Salt a dessiné cet effet géologique dans sa vue de la baie d'Amphila, qui pourrait tout aussi bien servir pour la pointe Gherar, par exemple, ou les diverses pointes qui se voient entre Ghedem et la mer.

Rien de plus original que le sol même de l'île de Massaoua où je débarquais dix minutes après ma promenade aux palétuviers. C'est un musée de coraux de toute forme, une collection de tous les spécimens de végétation *lithique*



Monkoulo. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. Lejean.

qui donnent à la mer Rouge un cachet particulier. C'est surtout dans les murs des maisons qui avoisinent le cimetière, dans les constructions funéraires et surtout dans les voûtes des citernes que l'amateur peut admirer toutes ces variétés coralliques que mon ignorance des mots techniques m'empêche d'énumérer ici. Les plus nombreuses et à coup sûr les plus belles sont de superbes méandrines grosses comme de fortes têtes humaines, et rappelant, avec une fidélité qui fait peur, les volutes d'un cerveau mis à nu. J'en ai rapporté une vraiment splendide.

J'ai parlé des citernes : elles occupent le tiers de l'île de Massaoua, et la tradition indigène les attribue aux *Farsis* (aux Perses), tradition qui a bien son fond de vérité, car il paraît établi qu'au temps de Khosroës, un peu avant l'islamisme, la Perse régnait sur toute cette partie de la mer Rouge. Tout ce qui, dans ces régions, n'est pas authentiquement musulman ou peut-être abyssin est *farsi*. Ainsi les ruines de l'île d'Akik, entre Massaoua et Souakin; ainsi les citernes de Massaoua; ainsi les deux cents citernes de Dahlak. Sans nier l'action que le peuple persan, très-civilisé, très-pratique surtout en matière de travaux publics, a pu avoir sur ces pays, j'avoue que je ne comprends guère que pendant une si courte occupation (moins d'un siècle) ce peuple ait eu le temps de songer à de pareils travaux, encore moins à les exécuter.

Quels que soient les auteurs des citernes de Massaoua, elles font honneur à leur mémoire, non-seulement par leur dimension, par la difficulté vaincue, mais encore par la beauté du travail, dont on peut se faire une idée en examinant les trois ou quatre qui sont à peu près entières. Elles ont à peu près (qu'on nous pardonne une comparaison triviale) la forme de nos malles bombées, c'est-à-dire qu'elles sont protégées par une sorte de *couvercle* ou de voûte légère en fragments de coraux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réunis par un ciment presque indestructible. Les parois intérieures de la *caisse* sont lisses, recouvertes d'une espèce de stuc rosé; les bords sont abaissés de manière qu'à la moindre pluie les eaux dévalent et confluent dans la citerne. Ces belles et utiles antiquités auraient demandé à être protégées par l'autorité turque, si vigilante quand il s'agit de quelque invention fiscale à mettre en œuvre; mais comme le gouverneur et ses aides ont tous les matins leur bonne eau de Monkoullo, il leur est fort indifférent que les gueux pâtissent. Les citernes de l'intérieur de l'île croulent sans réparation; celles qui avoisinent le rivage finissent par être victimes des envahissements de la mer qui crève leur faible barrière et y entre avec fracas à chaque marée.

Quelle est l'origine de Massaoua? Munzinger pense qu'il faut chercher ce nom dans la langue indigène (le *hassia* ou tigré), où *mezaoua* indique l'espace à travers lequel on peut entendre distinctement un cri d'appel;

Derviche et femme du peuple. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

c'est à peu près, en effet, la distance de l'île à la terre ferme. Je ne partage pas cet avis, vu que dans la langue tigré le nom même de la ville est Basé, et non Massaoua. Ce dernier nom appartient maintenant à une famille fort molestе de négociants du lieu, famille qui, au dire de tout le monde, *est la plus ancienne de la ville*. Je remarquerai à ce propos que, contre l'usage ordinaire des pays musulmans, les Massouanis ont des noms de famille. Les plus remarquables de ces noms sont *Adulaï* (originaire d'Adulis, Mohammed Adulaï, que j'ai connu à Massaoua, est très-probablement un descendant à la quatrième génération du Mohammed Adulaï avec qui Bruce s'y est trouvé en rapport); Dankali (singulier de Danakil); Farsi (Persan); *Iemeni* venu d'Iemen (Hadramante), et beaucoup d'autres.

Les anciens géographes citent sur cette côte une localité de Saba (*Saba emporium*), qui n'est pas, bien entendu, la capitale de la charmante Makada, aimée du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Palétuviers chora (*Avicennia tomentosa*) derrière Ghérar. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus sage des rois. Rüppel et Heuglin prétendent la trouver à Massaoua, à un ou deux kilomètres de la ville actuelle, du côté de Gherar. Rüppel décrit avec précision une sorte de crypte chrétienne-byzantine qui, pour lui, est Saba. J'ai très-bien retrouvé sa crypte, qui m'a semblé être tout aussi bien une citerne, et où les plantes parasites ont si bien prospéré, que je n'y ai vu absolument rien de ce qu'a décrit l'éminent voyageur. J'ai pour sa véracité un respect trop sincère pour le soupçonner d'avoir inventé les chapiteaux et les ornements dont il parle. Quant aux antiquités chrétiennes dont parle M. Heuglin, et qu'il place, à ce que j'ai compris, à quinze cents ou deux mille mètres de là vers le nord-est, du côté de Dahliya, je crains bien qu'il n'y en ait jamais eu de trace.

Les monuments de l'île se réduisent à une douzaine d'édifices religieux, dont une mosquée, d'un caractère assez remarquable, qui est probablement celle où les Portugais, vers 1520, firent célébrer la messe après avoir expulsé les musulmans de Massaoua (qu'ils appellent Matzua). Ce n'étaient que représailles fort concevables, car les musulmans eux-mêmes avaient enlevé ce sanctuaire au christianisme abyssin. Une chose curieuse à lire dans Alvarez, c'est le détail de la visite que fit aux nouveaux auxiliaires de l'Abyssinie le baharnagas (préfet des provinces maritimes), les avances que lui firent candidement les Portugais, la roideur diplomatique avec laquelle elles furent reçues de ce petit prince féodal à qui, en somme, ces étrangers rendaient la meilleure part de sa principauté envahie par les infidèles. Il semble voir, sur une échelle bien inférieure, Léopold d'Autriche discutant froidement avec ses *hofrath* de quelle façon il recevrait son sauveur Sobieski. Les Abyssins n'ont pas changé depuis trois siècles et demi.

La colonie la plus originale de Massaoua, la plus importante peut-être commercialement parlant, ce sont les Banians, ce corps fameux de marchands indous qui, depuis des siècles, mènent le commerce de la mer Rouge, en attendant le moment redouté où l'ouverture du *nouveau fleuve* (*Bahr djedid*, nom populaire du canal de Suez), leur amènera des concurrents qu'ils redoutent fort. Le quartier banian est celui qu'on laisse sur sa droite en débarquant à la place de la Douane et gagnant directement le bazar. Il n'a aucune animation, car toutes les boutiques sont au *souk*, et le quartier dont je parle ne montre au passant, à toute heure du jour, que des *angarebs* placés le long des murs et où reposent mollement de grands beaux hommes un peu portés à l'obésité, demi-nus, tête rasée, mince moustache noire, yeux d'un noir superbe dans un visage jaune quelque peu féminisé; c'est à se croire dans une rue de Delhi ou de Bombay. Quand le Banian sort, il porte un riche turban en tulipe, rouge brodé d'or ou de soie jaune, une lourde chaîne d'argent autour des reins.

Porteuse d'eau. — Dessin de Émile Bayard d'apres M. G. Lejean.

La dévotion méticuleuse des Banians est quelque chose de fort original. Il paraît que leur religion leur défend non-seulement de manger de la viande, mais même tout ce qui a pu toucher à une viande quelconque. Il y a dix mois, le P. Delmonte, procureur de la mission lazariste de Massaoua, reçut communication d'une requête qu'ils avaient fort gravement adressée au gouverneur au sujet de leur citerne, voisine de la mission. Ils se plaignaient que les chiens des lazaristes emportaient quelque fois de la cuisine des os qu'ils allaient ronger non loin de la citerne; que (suivez le raisonnement), lorsqu'il pleuvait, les eaux qui *avaient* mouillé ces os, où *avait* jadis adhéré de la viande, *pouvaient* couler dans la citerne, ce qui les exposait à transgresser leur foi en buvant une eau impure. Le gouverneur, en bon Turc fort indifférent à tout ce qui n'est pas l'islamisme, avait sans doute dit entre ses dents : « *Ak domous*, *kara domous*, *domoustar var* » (un cochon blanc, un cochon noir, cela

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne fait jamais que des cochons) ; et, dans son impartialité, il avait envoyé à M. Delmonte la requête des Banians, qui concluaient à ce que les chiens fussent enfermés ou abattus. M. Delmonte répondit qu'ils étaient parfaitement libres de canarder ses chiens s'ils les trouvaient en flagrant délit d'outrage à leur culte, et les pria de le laisser tranquille.

La colonie européenne n'a jamais été bien nombreuse à Massaoua : elle se compose habituellement d'un agent consulaire européen (rarement de deux), d'un ou deux commerçants et de quelques missionnaires. De ces derniers je veux dire quelques mots.

Les premiers qui s'établirent dans cet endroit furent des capucins, modestement installés à Monkoullo, dans une maison où ils eurent toutes les peines du monde à être autorisés à s'établir. L'autorité turque, fort souple en Europe à l'endroit de nos nationaux, était sur cette extrême frontière d'une insolence sans égale. L'Ordre, qui connaissait son monde, eut le bon esprit de lancer sur ces gouverneurs ivrognes et mal appris un capucin piémontais bien connu dans toute la mer Rouge, le P. Giuseppe S..., né pour être acteur comique au Palais-Royal, bien plutôt qu'apôtre en Nubie, sorte de Figaro en sandales, dont la gaieté intarissable, très-souvent triviale, cachait un grand savoir (il l'a prouvé par un bon livre sur l'Abyssinie) et un courage pétulant. Souvent tracassé par le gouverneur turc, il finit par le dompter : une fois il le provoqua en duel, au sabre, à la pointe Gherar; une autre fois il parla de le jeter par la croisée du divan et de se proclamer kaïmakan à sa place. Il eut une inspiration moins heureuse le jour que séduit, comme le pauvre Lefèvre, par la brillante perspective d'affaires qu'offrait l'Abyssinie, il jeta le froc aux orties et créa une maison de commerce à Massaoua. La société Saint-François-d'Assise et compagnie eut une liquidation désastreuse, et le P. Giuseppe se rendit à Florence où il rédige, m'a-t-on dit, un journal libéral. Si ces lignes lui tombent sous les yeux, qu'il me pardonne quelques plaisanteries assez inoffensives.

Une figure moins mondaine est celle d'un capucin de la même mission, M. Malcotti, en religion fra Pasquale da Duno. Chargé de la gérance du vice-consulat de France en l'absence du titulaire, M. Deleye, il a laissé chez ses administrés, avec le souvenir d'un excellent et aimable homme, toute une légende de naïvetés bureaucratiques. Ayant un jour à rédiger un procès-verbal où il comparaissait comme témoin, il libella ainsi : « Devant nous soussigné, gérant le vice-consulat de France à Massaoua, est comparu le F. Pasquale da Duno, capucin, etc.... » L'acte signé : *Malcuit* (pour Malcotti). Le digne homme croyait du meilleur ton de tout franciser quand il parlait où qu'il écrivait à des Français.

Faki. — Dessin de Émile Bayard d'après M. G. Lejean.

Après les capucins vinrent les lazaristes, quand, expulsés d'Abyssinie en 1855, ils se fixèrent définitivement à Massaoua, sous la direction de l'illustre prélat Mgr de Jacobis. Sous son successeur, Mgr Biancheri (mort le 17 septembre 1864), la mission, définitivement installée à Massaoua, s'y construisit à la pointe est (ras Mider), à l'opposite de la cité, une vaste habitation et une église, auxquelles s'ajouta, en 1864, une imprimerie pour les livres abyssins. Cette mission est actuellement gérée par le P. Ch. Delmonte, Génois, administrateur capable et intelligent, qui est probablement appelé à succéder au titre de Mgr Biancheri.

XVII.

Climat de Massaoua. — Mon *buen retiro*. — M. Barroni : sa lutte énergique contre la traite des esclaves. — Du goudron français.

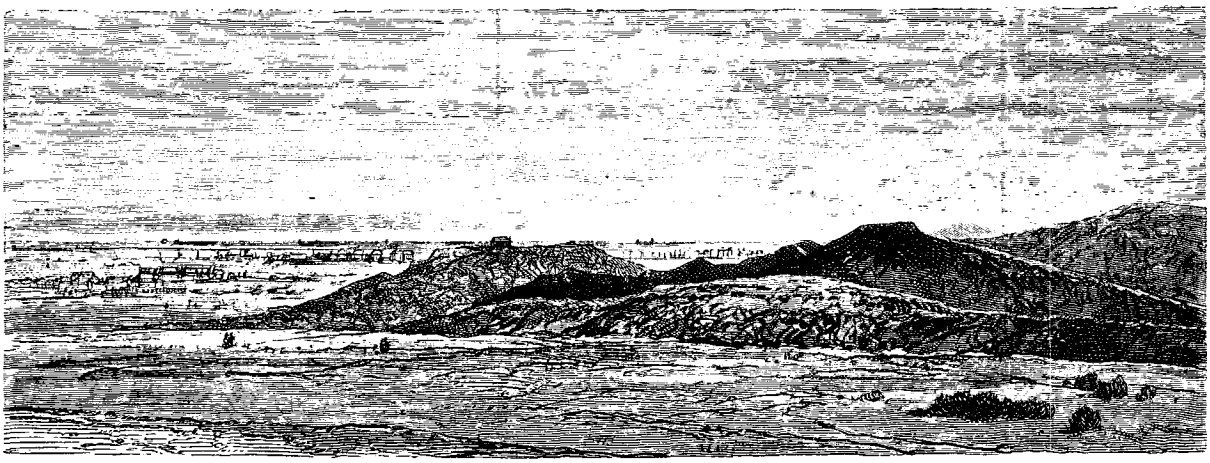
Bruce, qui passa à Massaoua pour entrer en Abyssinie, et qui y éprouva de la part des Naïbs des tracas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

series sur lesquelles il s'est peut-être trop étendu, a vu cet endroit sous un jour assez pessimiste. Massaoua n'est pas plus malsain que tout autre point de la basse mer Rouge, et est beaucoup moins ennuyeux, ce qui tient au voisinage des hautes terres et des pays de chasse. Un proverbe anglo-indien dit : « Pondichéry est un bain chaud, Aden une fournaise, Massaoua un enfer. » C'est un peu exagéré. Je soupçonne les agents consulaires, qui craignent les postes de la mer Rouge comme le feu, d'avoir chargé les couleurs et fait tort à ce pays, en admettant que la chose soit possible.

Contre les ardeurs d'un tel climat, j'avais une ressource précieuse : un divan carré, ouvrant par trois grandes fenêtres sur la mer qui baignait ma maison de trois côtés, et où j'ai passé voluptueusement de longues heures de sieste aux mois les plus chauds de l'année. Mon horizon, il est vrai, était peu varié : devant moi, les escarpements jaunes et nus de la pointe Gherar, l'entrée de la rade, le spectacle de quelque barque de Dahlak entrant chargé de moellons, sous sa lourde voilure de nattes; sur la gauche, les trois étages bien marqués des montagnes d'Abyssinie et du Samhar, c'est-à-dire les rousses petites collines d'Arkiko et de Monkoullo, un peu au delà les montagnes de Wai-Negus *moutonnant* en masses d'un violet sombre, et enfin, tout au fond et dominant majestueusement la scène, la muraille nettement coupée du plateau abyssin, surmontée du dôme de Devra-Bizan et s'effaçant dans un bleu léger. J'avais là sous les yeux une page de Ritter, le chapitre sur les *trois terrasses* condensé dans un tableau magique.

La première personne avec qui le hasard me mit en relation à Massaoua, fut un Européen, qui est mort quelques jours plus tard, et auquel je tiens d'autant plus à rendre une justice publique que son caractère a été passionnément travesti par des ennemis politiques ardents. M. Raffaële Barroni, pharmacien bolonais, établi comme négociant à Massaoua, avait été chargé par le consul anglais, M. Plowden, à Gondar, de gérer l'agence britannique de Massaoua, et avec cette délégation pres-



Massaoua, vu de Monkoullo. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

que privée, à peine reconnu et fort mal appuyé du gouvernement anglais, il était parvenu à force de courage, de patience et de ruse à faire respecter le pavillon anglais dans ce port où il n'apparaissait pas une fois tous les cinq ans. Il prit sa gérance très au sérieux, ce dont quelques écrivains français lui ont injustement fait un crime : mais en 1856, le vice-consul de France lui ayant, en quittant ce poste, laissé la gérance pendant un an, il s'en acquitta avec un zèle dont j'ai été à même de me rendre compte. Une question sur laquelle il ne transigeait jamais, c'était la traite des esclaves. Il avait entrepris la tâche presque folle de lutter contre les habitudes invétérées du pays, favorisées activement par l'autorité turque : il y réussit. Il avait sa police mieux faite que celle du pacha : dès qu'une caravane était arrivée dans le Samhar, il savait combien d'esclaves elle avait, et à la tête d'un petit corps de domestiques bien armés, il allait à la rencontre des délinquants, leur enlevait de gré ou de force leur gibier humain (les enfants surtout), et assurait la liberté à venir de ces malheureux. La haine que lui portaient les musulmans de l'île, les marchands d'esclaves surtout, était inouïe : plusieurs fois, surtout à l'époque du massacre de Djedda, sa vie fut menacée, aussi ses précautions étaient-elles prises.

Contre la haine des coquins coalisés, M. Barroni avait adopté des mesures efficaces. Il s'était construit une maison étroite, carrée, dominant parfaitement la ville, et il habitait un premier étage auquel on n'arrivait que par un escalier en bois fort roide. A la première alarme, il pouvait jeter bas son escalier, et de ses croisées, canarder les deux tiers de la ville. Placé entre la mer et une petite place à laquelle aboutissaient diverses rues, il n'avait aucune surprise à craindre. Il avait deux ou trois fusils à éléphants et un canon toujours chargé jusqu'à la gueule.

Ce canon avait son histoire. L'importation des armes de guerre étant prohibée à Massaoua, il avait fallu recourir à la ruse et introduire l'engin en contrebande dans un baril de goudron. Les porteurs du baril ployaient sous le faix, si bien qu'un douanier fit la remarque que c'était *bien lourd pour du goudron*.

« C'est du goudron français, répondit Barroni imper-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

turbable. Les produits français, tout le monde sait cela, sont quatre fois plus étoffés que les autres. »

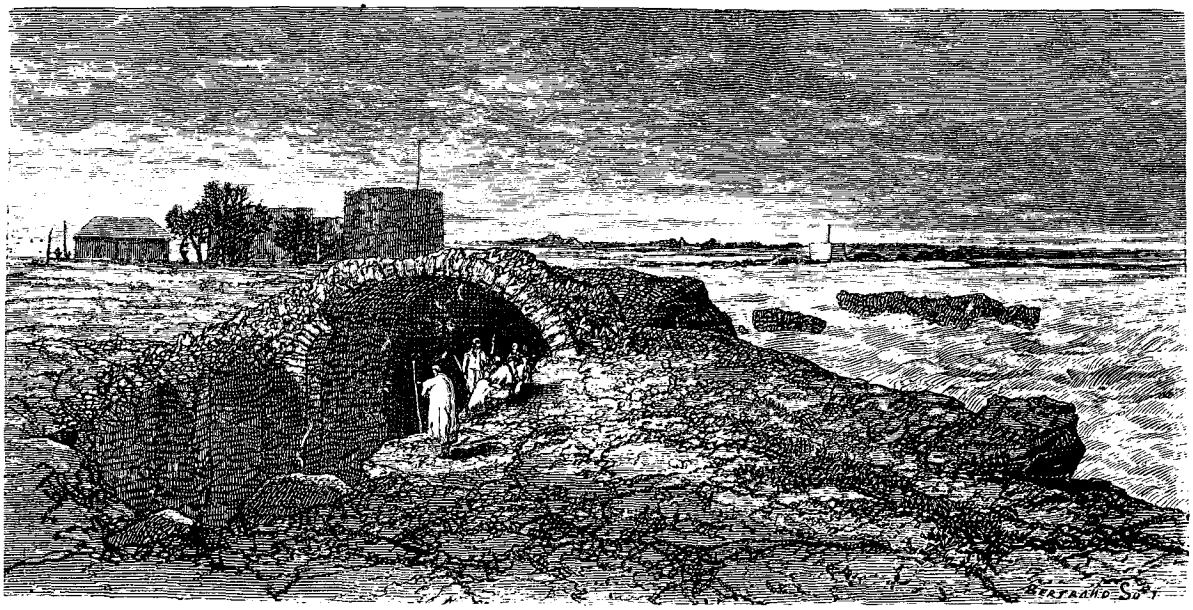
A demi convaincu, le douanier planta par acquit de conscience sa sonde dans le baril. Par un hasard inouï, la sonde entra juste dans la bouche du canon et l'enfila d'avant en arrière, ce qui économisa à Barroni les deux talaris qu'il lui eût coûté d'acheter le douanier.

Cet engin a été acheté par un riche indigène, et le 25 juin dernier, lors de la fête du sultan, l'acheteur a voulu faire du zèle et a tiré son canon, qui a éclaté au premier coup : plus inoffensif, je me hâte de le dire, que le canon de Gringoire, « qui tua vingt-quatre curieux. »

Pour en revenir à des choses plus sérieuses, la lutte acharnée de M. Barroni contre le *vrai parti du crime* avait fait de lui le centre de toutes les réclamations contre des faits d'esclavage, quelle que fût la nationalité du réclamant. Parmi les nombreuses lettres qu'il recevait chaque jour à ce sujet, j'en reproduirai une, parce qu'elle est signée d'un nom connu des amis des découvertes géographiques dans l'Afrique orientale. Elle est datée du 7 janvier 1859 :

« Le soussigné, délégué vicaire de S. G. Mgr Massaja, évêque et vicaire apostolique des pays Galla, a l'honneur de vous informer qu'une caravane musulmane qui passa dernièrement à Halaï conduisait cinquante esclaves galla, dont cinq jeunes filles chrétiennes sont natives du Goudrou-Lagmara-Jimma; elles ont été baptisées par Mgr Massaja. J'ignore le nom et l'âge de ces enfants. Le soussigné se fait un devoir de vous prier et vient par la présente requérir l'autorité et la protection du gouvernement de Sa Majesté Britannique, afin que vous réclamiez et retiriez d'entre les mains des musulmans ces cinq enfants qui ont été ravis à leurs parents par ces infâmes marchands et trafiquants de chair humaine. « Fr. Léon des Avanchers. »

On me demandera si le résultat matériel de ses efforts



Ras Mider et Ras Gherar. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

répondait à l'énergie persévérante qu'il a montrée? Je répondrai en transcrivant simplement une note sans signature que j'ai trouvée dans ses papiers :

« Esclaves délivrés après le départ de W. Plowden, esq. : 1855, 2 de Tehuladere (Gallas); 1 de Mensa; 148 de Magatul; 1 d'Atti-Letta; 160 (empêché leur embarquement pour Djedda). — 1856. 240 (caravane arrêtée sur territoire ottoman et renvoyée en Abyssinie). — 1857. 2 de Choa; 2 de Mensa; 4 d'origine inconnue. — 1858-1859. 1 de Mensa; 2 de Kéren; 2 confiés à la maison Stéphan. — 1860-1861. 2 envoyés à Arkiko; 1 déposé au consulat de France et ensuite rapatrié. »

La note s'arrête là. Une autre note de la même date se termine ainsi : « Les habitants de cette ville, et spécialement les marchands d'esclaves, sont ravis de l'avénement d'Abdul-Aziz et le regardent comme un envoyé du ciel pour relever (*for the revival*) leur commerce qui déclinait dans la mer Rouge. »

Depuis quelques années l'action de M. Barroni se heurtait à un obstacle d'une nature assez étrange : le résident britannique à Aden, dont il relevait, sans précisément désavouer ses actes, l'engageait à ne pas persévérer dans cette lutte contre l'esclavage sous pavillon ottoman, « de crainte d'affaiblir le prestige, dans la mer Rouge, de ce pavillon ami. » Je livre ce petit fait, dont j'ai la preuve écrite en main, à l'appréciation des amis loyaux et convaincus de l'abolitionisme au delà de la Manche.

XVIII

Un peu d'histoire. — Les gouverneurs de Massaoua : tracasseries et vexations. — Ibrahim : sa fin tragique. — Un poëte turc. — Promenades autour de Massaoua. — Le mont Ghedem. — Arkike et ses princes. — Dessi, possessions françaises. — Conclusion.

On peut lire dans Bruce et Ruppel l'histoire du gouvernement de Massaoua, depuis le mois d'avril 1557

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que les Turcs s'en emparèrent et y placèrent une garnison de janissaires et un pacha. Le pacha fut rappelé et remplacé par un pouvoir local, les Naïbs d'Arkiko : les janissaires s'ennuyant là, épousèrent les filles des Belaou et il en résulta une aristocratie mixte qui conserva ce dernier nom et forma à Massaoua quelque chose comme le corps des Koulouglis de l'ancienne Algérie. Après bien des vicissitudes, la Porte se trouva, vers 1846, purement et simplement maîtresse à Massaoua, et y entretint une série de gouverneurs qui n'eurent guère que deux points communs : friponnerie cynique et haine enragée contre les chrétiens et surtout les Européens.

La France avait créé en 1841 un poste consulaire à Massaoua : le titulaire de ce poste, M. Degoutin, était un agent persévérant et capable, qui se trouva dès l'abord en lutte avec le kaïmakan par le fait même de sa présence dans l'île. Règle générale, en Orient, un pacha est comme un proconsul de l'ancienne Rome, un satrape pour qui un poste politique n'est qu'un moyen de prélever sur tout le monde des impôts illicites. Une place aux appointements fixes de cinquante bourses (six mille deux cent cinquante francs) rapporte très-bien cinquante mille francs de *casuel*. Les Européens ne se prêtent pas à de pareilles exigences, et s'avisent parfois de les dénoncer lors même qu'elles s'exercent contre des indigènes : ce sont donc toujours des gêneurs dont il faut se débarrasser comme on peut.

M. Degoutin voulait se faire bâtir une maison, non pas dans l'île, c'eût été alors une prétention inouïe, mais sur la terre ferme, à Monkoullo. Le kaïmakan n'osa pas l'en empêcher de force, mais il fit savoir aux ouvriers indigènes que tous ceux qui travailleraient pour *le Français* recevraient d'amples bastonnades, et M. Degoutin dut se faire maçon, charpentier et bâtir *manibus suis* sa demeure d'été. Le procédé d'intimidation avait si bien réussi, qu'il fut employé tout récemment contre la mission (à ce que m'a assuré M. Delmonte) à l'occasion de travaux de charpente et de menuiserie.

Sous les successeurs de M. Degoutin, ce fut bien autre chose. Les kaïmakans ne réussissant pas à empêcher à Monkoullo cinq ou six Européens de suivre l'exemple donné par notre compatriote, crurent les gêner considérablement, en ordonnant aux indigènes de ce bourg de porter leurs habitations à six ou sept cents mètres plus loin. Voilà ce qu'est la propriété et l'inviolabilité du domicile dans ces colonies éloignées de la Porte. On ne comprendra jamais à quel point l'administration, utile et protectrice dans les sociétés bien constituées, est vexatoire et malfaisante dans l'Orient musulman, là, où le plus souvent, on se gouvernerait parfaitement sans elle.

Un type de haute fantaisie, c'était Ibrahim-Pacha, kaïmakan de Massaoua en 1854. Toujours plongé dans les vapeurs du *hachich*, il vivait dans une sorte de roman perpétuel de conquêtes immenses dans le centre de l'Afrique, et écrivait à Constantinople des rapports où il déclarait avoir étendu les domaines du sultan jusque vers les montagnes de la Lune. En attendant il n'était même pas maître de la banlieue au delà de Monkoullo : les Belaou d'Arkiko, à qui il avait demandé le tribut, avaient fièrement répondu : « Nous avons jusqu'ici prélevé des tributs, nous n'en avons jamais donné. » Repoussé de ce côté, il avait mis un impôt sur les Bédouins qui apportaient leurs denrées à la ville; ils s'étaient abstenus d'y paraître deux jours de suite, et Massaoua ayant failli périr de soif, il avait fallu rapporter le malencontreux édit.

A la suite de nombreuses vexations commises au détriment des Européens, Ibrahim fut cassé, et son successeur arriva à Massaoua, porteur du firman de révocation. C'était, je crois, en 1855. Ibrahim sembla recevoir le coup avec une grande résignation, accueillit poliment son remplaçant, rentra dans son harem et s'enferma dans un cabinet où il resta si longtemps qu'un jeune page intrigué entr'ouvrit la porte : il vit un homme pendu au plancher. Effrayé, il donna l'alarme, on accourut, on fit prévenir les agents consulaires de France et d'Angleterre, qui vinrent constater la mort. Ibrahim s'était pendu avec le cordon de son sabre, après avoir mis ordre à ses affaires avec une singulière liberté d'esprit.

Cette leçon a porté fruit, et depuis Ibrahim, les gouverneurs de l'île ont montré à nos agents plus de courtoisie, sinon plus de sympathie réelle. Le dernier gouverneur, Pertew-Effendi[1], était un Turc rouméliote, gracieux de formes, qui se montra personnellement très-disposé à m'être agréable, mais passionné en toute chose qui regardait le pouvoir politique de la Porte dans ces régions mal connues. Je ne pouvais lui en vouloir de ce *chauvinisme*, moi qui en avais un tout aussi passionné en ce qui regardait les intérêts que je représentais. Pertew avait débuté par des vers turcs, fort médiocres comme tous les vers turcs, et il paraît que là-bas les vers mènent rapidement à l'administration et à la diplomatie. Je n'ai jamais vu d'homme plus ingénûment doué des petits travers vaniteux qui constituent le *bas-bleu*, car il y a des *bas-bleus* dans le sexe fort, même sous une épaisse barbe noire comme celle de mon ami Pertew. « Il y a en Turquie, disait-il, trois hommes d'État capables de sauver la Porte qui croule : Fuad, X .. et MOI. » Il tenait fort, pour me montrer à quel point il était civilisé, à intercaler des mots français dans sa conversation : ainsi en me parlant des Abyssins qu'il accusait de foi punique (joli reproche venant d'un préfet turc) : *Hinàk mafich* honneur, *Monsiou :* honneur *mafi!* » (Ils n'ont pas d'honneur, monsieur, ils n'en ont pas !)

Massaoua offre peu d'attraits au touriste; mais il peut s'en dédommager en allant faire quelques excursions dans les environs. Je lorgnais souvent une très-belle montagne qui domine Massaoua et sert de loin aux navires à reconnaître la position de ce port; c'est

1. Pertew, dont la robuste constitution était très-compromise quand je l'ai vu l'an dernier, a quitté Massaoua il y a six mois, probablement pour n'y plus revenir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Ghedem, haut de 1200 mètres environ, énorme masse volcanique qui semble « faire le gros dos » à l'entrée de la rade, et dont Bruce, dans les planches qui accompagnent son voyage, a donné une vue des plus mal faites qu'on puisse imaginer. Il la compare à un *dos de cochon*, image triviale, mais exacte. Le nom qu'elle porte indique en abyssin les lieux d'asile : y en a-t-il eu jadis dans ce lieu qui ne rappelle aujourd'hui aucune idée religieuse ?

Je pris une barque et deux hommes et je me dirigeai au sud-est, par une mer d'une limpidité rare, vers une petite plage qui s'arrondissait entre deux pointes terminées par ces blocs madréporiques auxquels j'ai déjà fait allusion. Débarqué, il me fallut une bonne heure, à travers toute l'ennuyeuse et piquante famille des mimosas, pour gagner des hauteurs arides et rousses que je commençai à gravir bravement. Au bout de trois quarts d'heure j'avais atteint un pic qui pouvait avoir les deux tiers de la hauteur absolue de la montagne : mais cette cime était encore à six kilomètres au moins, et je vis tout de suite qu'à moins de coucher là-haut (ce à quoi je ne tenais pas du tout pour cause de lions possibles et d'hyènes ou de léopards probables), je devais me contenter du résultat obtenu. Je n'avais pas à me plaindre, car de ce poste j'avais une des plus belles vues qu'on puisse imaginer. A mes pieds, la plaine que je venais de parcourir, avec une basse chaîne de collines qui se détachait du mont et courait droit à la mer dans la direction du nord ; au delà, la belle rade ouverte de Massaoua, bleue, calme, reflétant dans ses eaux la ligne blanche de la cité et les *choras* épais des deux îles de Taoualhout et de Chekh-Saïd : la première appelée sur quelques cartes, je ne sais pourquoi, *île des Français*, et servant de cimetière chrétien depuis la mort du docteur Hemprich, qui y a été inhumé en 1852. La courbe élégante de la baie avait à son sommet la petite ville d'Arkiko, ancienne capitale déchue de toute la contrée, résidence patrimoniale des naïbs, qui, par bouderie, l'ont quittée pour aller habiter Aïlat.

En 1846, le gouverneur de Massaoua avait une créance d'une centaine de talaris sur le naïb d'Arkiko, et ne pouvait s'en faire payer. Cela eût encore pu se pardonner; mais ce qui était intolérable, c'est l'orgueil insolent avec lequel ces princes indigènes traitaient les autorités de Massaoua. Un jour l'irritable naïb Hassan dit en plein divan devant le gouverneur : « Hassan règne ici comme le sultan à Stamboul et le vice-roi à Masr (le Caire) ! » A la moindre brouillerie, le naïb défendait à ses sujets d'apporter de l'eau ou des vivres à la ville. A bout de patience, le gouverneur envoya ses Arnautes, qui brûlèrent Arkiko et enlevèrent les canons turcs qui faisaient l'ornement du divan des naïbs. Restée déserte plusieurs mois, la ville fut rebâtie lentement, mais augmentée d'un mauvais fort carré où le gouverneur turc mit garnison.

Les naïbs étaient de singuliers princes : ils avaient un pied en Abyssinie, où ils possédaient et possèdent toujours dix-sept villages, dont les ont féodalement investis les anciens négus. A Arkiko et Massaoua, ils sont censés vassaux de la Porte. On peut lire dans Bruce les anxiétés risibles du naïb d'alors, à qui le vice-roi du Tigré et le gouverneur de Djedda réclamaient à la fois le serment d'allégeance. Celui de 1846 alla porter plainte à Oubié, vice-roi du Tigré, et celui-ci invita un kaïmakan à rétablir les choses dans l'ancien état. Le kaïmakan se répandit en rodomontades injurieuses, menaça de châtier le sultan des *ghiaours*, et continuait encore à tonner quand, le 7 janvier 1849, toute la population bédouine de Monkoullo, Zagga, Amatreh, roula effarée vers la ville et s'y entassa au cri de : *El Kostan ghia !* « voilà les chrétiens ! »

C'était l'armée abyssinienne conduite par Belatta Kokobié, l'un des généraux d'Oubié, et comptant quinze à vingt mille combattants, qui signalaient leur passage par les dévastations les plus épouvantables. Monkoullo fut saccagé : M. Degoutin, assiégé dans sa maison, capitula et fut escorté par les Abyssins jusqu'aux portes de Massaoua. La garnison d'Arkiko fut repoussée et sabrée jusqu'au pied de son fortin ; la ville, dont les six mille habitants étaient subitement montés à quinze mille qui mouraient de faim et de soif, allaient infailliblement tomber aux mains des soudards les plus pillards du monde, quand Kokobié rallia ses cavaliers et se dirigea sur les Bogos. Les Abyssins, qui avaient fait le désert autour d'eux, étaient victimes de leur imprévoyance, et c'était la famine qui les chassait vers le Nord.

Quoi qu'il en soit, la leçon ne fut pas perdue. Les autorités de Massaoua, convaincues que le négus prendra cette ville quand il le voudra, sont envers lui d'une obséquiosité qui explique assez le dédain qu'il a pour elles. En dépit du firman de la Porte qui prohibe l'exportation des armes et munitions de guerre, surtout pour l'Abyssinie, Théodore envoie sans aucun mystère ses agents acheter de la poudre à Massaoua. Quand M. Barroni mourut en Abyssinie, le négus envoya à Massaoua un messager chargé de déclarer qu'il était, lui Théodore, légataire universel du défunt, et de réclamer les marchandises (notamment la poudre et les fusils) entassés dans ses magasins. Ballotté de l'un à l'autre, le messager finit par recevoir le conseil de s'adresser à moi. Il aima mieux, et pour cause, retourner à Gondar les mains vides.

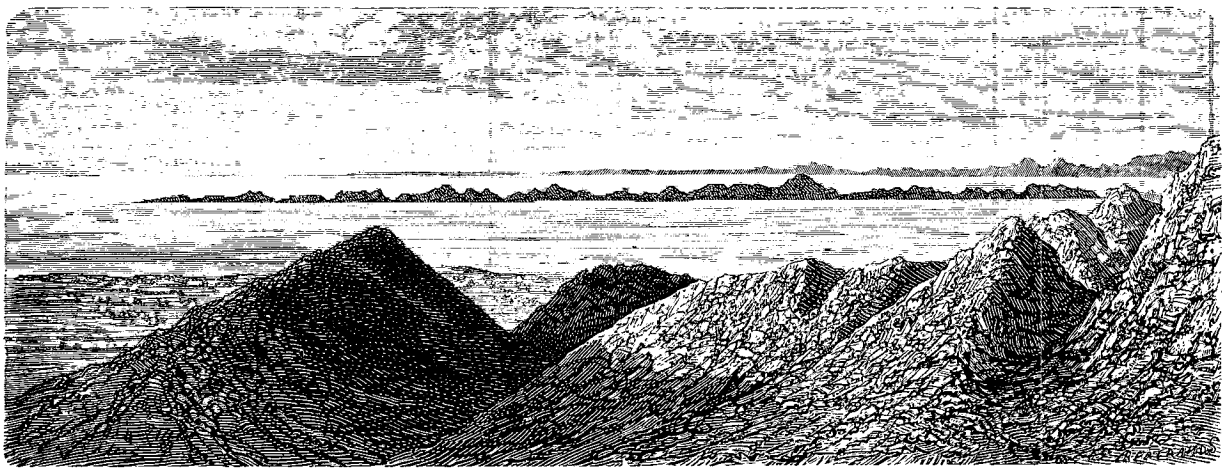
Je continue à décrire le panorama du Ghedem. A droite, la vue s'étendait, par delà la baie célèbre d'Adulis, jusqu'à une longue péninsule composée de petits plateaux bas, et appelée *Bouri :* les cartes anglaises l'appellent *Hurtoo*, nom que je ne connais pas et qui rappelle peut-être celui des Hazorta, tribu de Danakil répandue dans cette presqu'île et de là jusqu'au pied des monts Abyssins.

Mais ce qui attirait principalement mon attention, c'était, à l'extrémité nord-ouest de Bouri, une longue île étranglée, composée de douze à quinze sommets volcaniques et contrastant vigoureusement par sa structure avec les côtes plates et madréporiques qui l'avoisinaient. Cette île n'est autre que *Dessi*, la Dissée des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cartes anglaises, déjà remarquée il y a soixante ans par Salt, qui lui donna le nom de son protecteur lord Valentia. En 1859, M. de Russel, chargé de négocier un traité avec le chef du Tigré, Négousié, fut frappé de l'importance de Dessi, véritable clef de toute cette mer, suceptible d'être admirablement fortifiée et stratégiquement bien supérieure à l'îlot plat et aride de Massaoua. Dessi, en effet, a de bonnes eaux, des pâtures capables de recevoir cinq à six cents têtes de bétail, et trois rades bien abritées, susceptibles, moyennant quelques travaux, de devenir des ports supérieurs à Perim. Négousié mit un empressement sincère à offrir à la France Dessi et Adulis (novembre 1859). La Porte réclama timidement, en vertu de je ne sais quelles prétentions surannées sur tout le littoral jusqu'au Bab-el-Mandeb : mais ces prétentions (infiniment moins bien établies que celles qu'elle avait sur Perim et dont l'Angleterre a tenu si peu de compte), se firent très-modestes en présence du pavillon français, et plus tard la présence de *la Somme* dans les mêmes parages les réduisit momentanément au silence. Pour en avoir le cœur net, M. Gilbert, vice-consul de France à Massaoua, se rendit à Bouri, vit les chefs des Hazorta (à qui appartient Dessi), et leur demanda s'il était vrai qu'ils fussent vassaux de la Porte : ils soutinrent énergiquement qu'ils n'avaient jamais eu pour suzeraine que la couronne d'Abyssinie. Depuis, l'attention s'est portée sur Obok : Dessi et Adulis ont été momentanément oubliées, ainsi que la petite rade d'Edd, à mi-route entre Massaoua et Perim.

Edd avait été, il y a une vingtaine d'années, acheté à un prince indigène par une compagnie française. Un frère ou cousin du vendeur, absent lors de la vente et furieux de n'avoir pas été consulté, souleva la populace contre le prince et le fit mettre en pièces. Il ne reste pa moins à consulter si le vendeur avait qualité pour trai-



Ile Dessi, vue de Ghedem. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

ter avec nous, ce qui est plus que probable, et si la maison française qui a succédé aux droits de la Compagnie nanto-bordelaise (qui a fait l'acquisition et exécuté un premier versement) n'est pas légalement fondée à réclamer le bénéfice du contrat. Il n'y a guère à s'occuper de la question de suzeraineté, du moins en ce qui regarde la Porte, qui n'a jamais occupé ce point. Quant aux naïbs, leurs droits sont des plus contestables et ne s'appuient que sur un acte de brigandage commis vers 1800. A cette date, le naïb d'Arkiko, vexé de voir que les caravanes du centre de l'Abyssinie se dirigeaient sur Edd à travers le pays des Danakils, fit inopinément une razzia sur cette bourgade inoffensive, la saccagea; et pour prévenir une destruction totale, les chefs d'Edd durent jurer sur le Koran de ne plus recevoir de caravanes. Il est vrai qu'à cette époque aucune puissance européenne n'avait de représentant à Massaoua, et que la force aveugle et brutale avait beau jeu contre l'autonomie des petits; mais est-il nécessaire qu'un pareil état de choses se perpétue sous nos yeux?

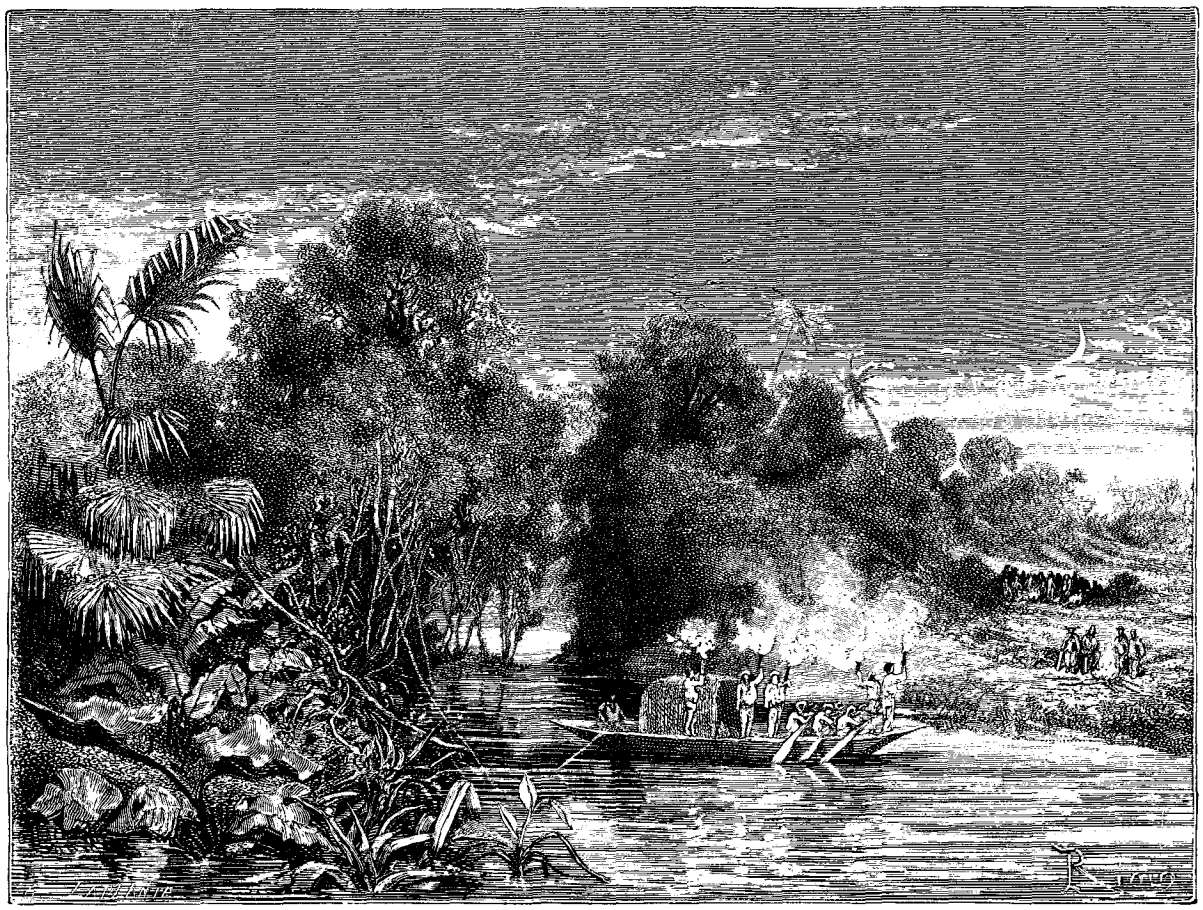
Ce n'est pas ici le lieu de faire de la politique; mais il ne me sera pas défendu, en terminant cette étude, d'exprimer l'espoir que la France n'abandonnera pas des prétentions sérieuses, qu'elle seule peut rendre utiles à tous les intérêts destinés à se faire jour dans ces contrées. Un personnage très-compétent me disait il y a peu de jours, précisément à cette occasion :

« Ce qui constitue un véritable droit d'occupation, ce n'est pas telle apparition éphémère, inintelligente et stérile, mais un ensemble de services rendus, soit au pays occupé, soit aux intérêts généraux du commerce et de la civilisation. »

Je ne veux pas commenter ces paroles : elles me mèneraient trop loin.

G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée des néophytes sur la plage de Sarayacu.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

DE SARAYACU A TIERRA BLANCA.

Arrivée des néophytes à Sarayacu. — Explications à la clarté des torches. — Un Yankee mécanicien. — Départ des visiteurs. — Les membres des commissions-unies s'endorment pêle-mêle dans l'attente du lendemain. — Réveil sur la plage. — Où la supériorité du singe sur l'homme est suffisamment démontrée. — Départ précipité pour la Mission de Sarayacu. — Qui traite de la façon dont l'auteur de ces lignes perdit son soulier gauche et ce qui s'ensuivit. — Aspect des grands bois. — Belen. — Rencontre dans un sentier désert. — Que l'homme brave de la veille est quelquefois l'homme poltron du lendemain. — Arrivée à Sarayacu. — Présentation officielle. — Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine. — Banquet avec danse et musique. — Spécialité du comte de la Blanche-Épine pour les portraits à la manière noire. — Lamentations du capitaine de frégate. — Aux grands maux les grands remèdes. — Où l'auteur s'afflige du départ de ses compagnons, et se réjouit à l'idée de rester seul dans leur cellule.

De l'admiration à l'envie, il n'y a qu'un pas, dit l'adage. Après avoir admiré sans réserve le noble personnage qui, pareil à la chrysalide du sphinx, longtemps tapie dans son cocon obscur, venait d'en briser l'enveloppe et se produisait devant nous sous sa nouvelle forme de papillon nocturne, nous nous surprîmes à jalouser secrètement sa toilette diplomatique, que faisait

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161 et 177.

2. Les gravures qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutées d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ressortir avec plus d'avantages encore le triste état de nos costumes, salis par les ocres et les glaises, mis en lambeaux par les épines et souillés par la graisse des déjeuners et des dîners que nous avions faits sans serviette sous le chaume de cinq nations.

Ce n'est pas que la tenue du chef de la Commission française fût superlative et irréprochable, et sans le voisinage de nos guenilles qui lui servaient de repoussoir et la faisaient valoir, comme on dit en peinture, elle eût laissé peut-être à désirer. Ainsi, un dandy parisien n'eût pas manqué de remarquer que l'habit, court de basques et d'une coupe surannée, était déjà usé aux coudes; que les jambes du pantalon remontaient à trois pouces au-dessus des chevilles; que les souliers, rougis par l'eau et bleuis par la moisissure, appelaient en vain le cirage à l'œuf; qu'enfin le chapeau gris, bosselé, aplati, déformé par les pluies et séché à rebrousse-poil par le soleil, n'allait pas de pair avec l'habit noir; mais cette part faite à la critique, ou plutôt donnée en pâture au petit serpent de l'envie qui frétillait dans le cœur de chacun de nous, les défauts que nous venons de signaler disparaissaient dans l'ensemble, et l'effet général du costume restait satisfaisant.

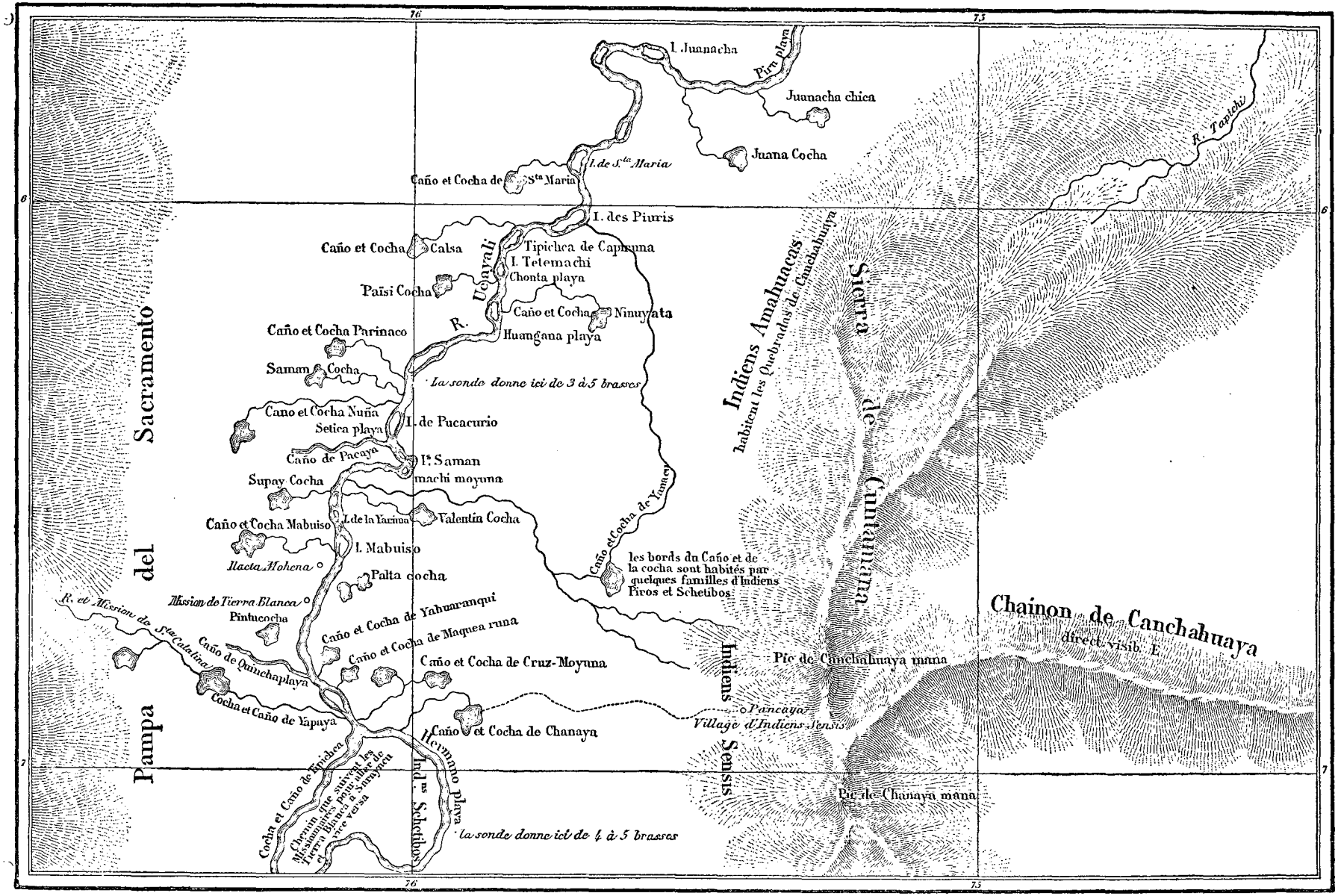
Sa transformation opérée, le comte de la Blanche-Épine avait remis à l'esclave malgache, son cuisinier, des lettres dont il avait eu soin de se munir à Lima, et qui l'accréditaient auprès des religieux de Sarayacu. Malgré l'induité de l'heure et les rauquements des jaguars qu'on entendait sous bois, l'esclave reçut l'ordre de porter sur-le-champ ces lettres à leur adresse. Nous le vîmes partir et disparaître au seuil de la forêt qui sembla s'ouvrir et se refermer sur lui comme une gueule sombre. Les préparatifs du souper, un moment suspendus par ces incidents, se poursuivirent de nouveau. Chacun de nous, pour réparer le temps perdu, mit la main à la pâte, soufflant le feu, l'entretenant de combustible, écumant le potage ou vérifiant son degré de salure. Dédaigneux de ces soins vulgaires, le chef de la Commission française était allé s'asseoir près d'un foyer inoccupé, et examinait tour à tour, avec une satisfaction visible, sa toilette relativement irréprochable et ses ongles démesurés, auxquels un polissage continu avait donné le lustre des agates.

Vers dix heures, las de causer et de fumer des cigarettes, nous allions nous blottir sous nos moustiquaires et demander au sommeil la réhabilitation de nos forces, quand les sons d'une cloche fêlée retentirent dans le lointain. Nous ouvrîmes toutes grandes nos deux oreilles. La cloche cessa de tinter, et un chœur de voix étranges s'éleva dans le silence de la nuit. Dans le nocturne chanté à pleins poumons par ces voix inconnues, nous ne tardâmes pas à reconnaître un cantique à l'usage des Quecheus de la Sierra. Comme nous nous communiquions nos impressions diverses au sujet de ce chant pieux et inattendu, un brouhaha de cris féroces et d'appels discordants succéda à la mélopée liturgique. Le bruit, de plus en plus distinct, paraissait sortir des massifs de verdure qui nous cachaient la petite rivière de Sarayacu. Dans l'idée qu'on cherchait à se renseigner sur notre compte, tout en nous faisant savoir que des amis nous arrivaient, nous répondîmes aux cris sauvages que nous venions d'entendre par des cris à peu près pareil. Quelques minutes après, une grande pirogue éclairée par des torches et montée par des rameurs vêtus de blanc, sortait de l'ombre des verdures et, rasant la plage, venait s'arrêter par le travers de notre campement. Les hommes qui la conduisaient débarquèrent, et guidés par l'un d'eux, qu'à sa blancheur on pouvait prendre pour un Européen, s'avancèrent vers nous. D'abord il y eut de part et d'autre un peu d'appréhension et de défiance; si ces individus, se produisant à l'improviste et la torche au point, nous firent un effet singulier, nous parûmes produire sur eux un effet semblable. Notre tenue, il est vrai, n'était pas de nature à nous attirer leur confiance. Certains d'entre nous eussent pu poser dans un atelier pour des bohémiens de Callot ou des mendiants de Murillo. Inutile d'ajouter que j'étais de ce nombre, et que ma robe rouge entrevue aux clartés du feu, mes cheveux pendants et ma barbe inculte, complétés par l'album que je feuilletais, me donnaient l'air d'un vrai sorcier épelant son grimoire. Mais dès que le comte de la Blanche-Épine eut fait quelques pas au-devant de ces inconnus, son costume, pareil au soleil vainqueur des nuages, dissipa sur-le-champ les soupçons fâcheux qu'ils avaient pu concevoir sur nous. Leurs fronts se déridèrent et leurs bouches nous sourirent à l'unisson.

Ces gens à peau brune, dont la venue inopinée nous avait surpris et presque alarmés, étaient des néophytes de la Mission, que leurs supérieurs, instruits de notre arrivée par le message et le messager du comte de la Blanche-Épine, envoyaient au-devant de nous avec du bouillon de volaille, de l'eau-de-vie et des œufs frais. L'homme blanc qui les commandait était un Yankee, que des affaires commerciales un peu embrouillées avaient conduit de Lima à Sarayacu, où les pères *de propaganda fide*, sans souci de sa qualité d'hérétique et de sectaire de Calvin, l'admettaient à leur table et utilisaient son talent comme mécanicien.

Pendant que nous faisions cercle autour des néophytes, Indiens d'origine Cumbaza, nés à Sarayacu et qui parlaient assez facilement l'idiome quechua, le comte de la Blanche-Épine, profitant de la distraction générale, avait entraîné le Yankee à l'écart et lui racontait les divers incidents de notre voyage, préalablement revus, corrigés et surtout amplifiés. Aux regards singuliers que l'homme nous jetait à la dérobée, à ses gestes d'étonnement, à ses haut-le-corps qui témoignaient d'une indignation véritable, il était facile de deviner que le chef de la Commission française lui faisait de nous un portrait hideux. Mais le témoignage de notre conscience nous mettait au-dessus de l'opinion de ce mécanicien et des calomnies qu'on lui débitait à l'oreille. Insensible à l'action des acides dont on nous arrosait de la tête aux pieds, nous continuâmes de dialoguer avec les mozos Cumbazas, que leur qua-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée de l'Amérique du Sud par Paul Marcoy. — Carte nº 7.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lité de chrétiens n'empêchait pas de boire et de fraterniser avec nos rameurs infidèles.

Après deux heures de conversation, ces néophytes, sur l'ordre de leur chef, nous quittèrent pour retourner à la Mission. Le Yankee, accompagné jusqu'au rivage par le comte de la Blanche-Épine, qui lui serra la main, et l'appela *my dear*, passa fièrement devant nous sans nous adresser un salut. Quand il eut pris place dans sa pirogue, l'équipage entonna un nouveau cantique avec accompagnement de houras et de coups de rame. Cinq minutes après, embarcation, maître et serviteurs avaient disparu.

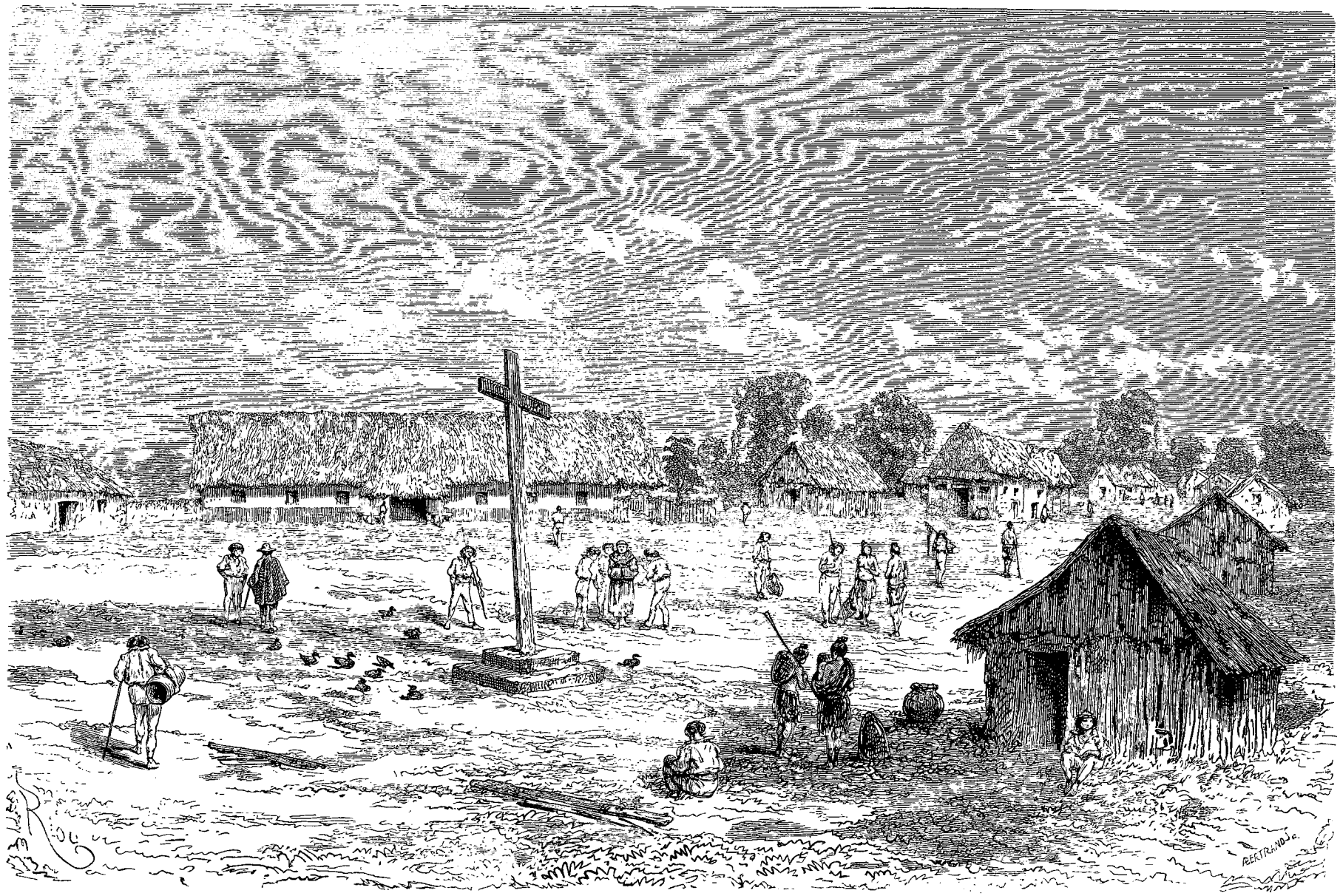
Restés seuls, nous nous entretînmes un moment des mozos chrétiens de Sarayacu, de l'enjouement de leur humeur, de la gaieté de leurs propos et du parfum d'eau-de-vie qu'exhalait leur haleine; puis, des qualités de ces braves gens, nous passâmes sans transition à l'impolitesse de leur prétendu capitaine, que le chef de la Commission péruvienne et son lieutenant traitaient de marouſle et de polisson — *tunante y bribon*, — et auquel ils se proposaient de dire son fait en arrivant à la Mission. Je laissai nos amis accabler le mécanicien de leur juste courroux et j'allai me coucher. Toutefois en posant ma tête sur le paquet de hardes qui me tenait lieu d'oreiller, je n'oubliai pas de pardonner son offense au Yankee, afin que Dieu me pardonnât quel-

Mission de Belen.

que chose à mon tour; puis, cette formalité chrétienne remplie et ma conscience allégée d'autant, je fermai les paupières et m'endormis dans l'attente du lendemain.

Une froide rosée qui pénétrait ma moustiquaire me réveilla de grand matin. Je soulevai les plis du cadre d'étoffe, et passant ma tête au dehors, j'examinai le campement. Tous nos compagnons sommeillaient encore, à en juger par l'immobilité de leur abri. Seul, le capitaine de frégate avait pris comme moi congé de Morphée, et mettait en même temps que moi le nez à la fenêtre. Sa bouche, déformée par un immense bâillement, fut la première chose que j'aperçus. Après nous être salués réciproquement, nous nous levâmes; et comme aucune agitation ne se manifestait encore sous la moustiquaire de l'Alferez, contiguë à la nôtre, le chef de la Commission péruvienne, usant de son autorité, la prit par ses traverses, et, la rejetant à trois pas, exposa brusquement à la clarté du jour le jeune homme et son singe roux, couchés dans les bras l'un de l'autre. L'apparition de la lumière fut saluée par chacun des dormeurs d'une façon distincte; l'*Ateles* se mit sur son séant, fit une grimace comique et se frotta vivement le museau, tandis que le lieutenant se soulevait pesamment sur un coude, roulait autour de lui des yeux effarés, et, faisant craquer successivement toutes ses jointures, cherchait à se rendre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la Mission de Sarayacu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

compte de la situation. En cette circonstance comme en beaucoup d'autres, le quadrumane me parut supérieur au bimane.

Pendant que le jeune homme recouvrait ses esprits et mettait un peu d'ordre dans sa toilette, le capitaine me fit part de son intention de partir sur-le-champ pour Sarayacu, sans attendre le réveil de nos compagnons. L'idée de se produire devant le préfet apostolique des Missions de l'Ucayali, à côté d'un rival splendidement vêtu, quand lui n'était couvert que de tristes guenilles, cette idée, m'avoua-t-il ingénument, blessait à la fois son amour-propre d'homme et sa dignité de savant. En achevant sa confidence, il me demanda si je voulais l'accompagner, l'humilité de ma tenue s'harmoniant assez avec la sienne, ou si je préférais me joindre à mes compatriotes pour faire avec eux mon entrée à Sarayacu. Comme la chose en soi m'était indifférente, j'annonçai à mon interlocuteur que j'étais prêt à partir avec lui, détermination qui parut le charmer. Je ne pris que le temps de réunir mes bagages, laissant aux Cholos le soin de les transporter à la Mission; puis, quand ce fut fait, je rejoignis le capitaine et l'Alferez, et sans mot dire nous quittâmes le campement et prîmes à travers les halliers de la plage.

Rose, la blanchisseuse; Eustache, le majordome.

Jamais aurore ne m'avait paru répandre tant de pleurs sur un paysage. Chaque feuille fléchissant sous le poids des larmes de la déesse, se vidait sur nous ou nous aspergeait au passage. Après cinq minutes de marche, nous étions mouillés comme des éponges. A cet inconvénient s'ajoutait la rencontre de sources cristallines sorties de la forêt, lesquelles, descendant de talus en talus à la façon de cascatelles, détrempaient et noyaient la glaise des sentiers qui menaçaient d'engloutir nos chaussures. L'espoir d'arriver bientôt à Sarayacu nous rendait indifférents à ces obstacles ou nous prêtait des forces pour les vaincre. Comme la *Lazzara* du poëte : — J'avais levé ma robe et passais les ruisseaux, — serrant de près le capitaine dont les longues jambes, pareilles aux branches d'un compas, traçaient des pas géométriques d'une grandeur inusitée. L'Alferez, alourdi par le poids de son singe roux qu'il portait à califourchon comme Énée son père Anchise, parvenait à peine à nous suivre.

Au moment où d'un élan vigoureux j'enjambais le dernier talus qui nous séparait de la lisière de la forêt, mon soulier gauche, abandonnant le pied qu'il protégeait, décrivit une parabole et alla tomber à quelques pas dans les fourrés de faux maïs qui s'ouvrirent pour le recevoir et se refermèrent sur lui. Au cri que je poussai, le capitaine de frégate s'arrêta court, et l'Alferez, témoin du fait, se mit à rire. Cependant j'étais resté appuyé sur ma jambe droite, la gauche repliée sous mon corps, et dans cette posture d'échassier je cherchais des yeux parmi cet amas de verdures mon soulier disparu. Hélas ! autant eût valu chercher une aiguille dans un palier. En toute autre circonstance, la perte de ce soulier m'eût affecté médiocrement. Depuis longtemps son talon s'était décloué, la plupart de ses coutures étaient rompues, et ce n'est que par une contraction artificielle de l'orteil que je parvenais à le maintenir à son poste. Mais au moment d'entreprendre un trajet de deux lieues sous le couvert d'une forêt embarrassée de ronces et d'épines, cette savate de rebut acquérait une valeur réelle, et il ne fallut rien moins que les exhortations philosophiques du capitaine et les railleries amicales du lieutenant pour me décider à poursuivre ma marche un pied chaussé et l'autre nu.

L'aspect des grands bois sous lesquels nous entrâmes parvint à me distraire de ma mésaventure, sans toutefois me la faire oublier. A travers un fouillis d'arbres corpulents enguirlandés de lianes, serpentait un sentier tracé depuis longtemps par les néophytes; son sable frais et doux formait le plus moelleux tapis que je pusse souhaiter pour la plante de mon pied nu. Tout en cheminant, je relevais à droite et à gauche des végétations dont les fleurs exquises piquaient de points brillants le fond bleuâtre des fourrés; des orobanchées, des orchis épiphytes, enroulés aux branches des arbres ou s'y suspendant par un simple fil, dressaient dans l'air leurs périanthes multicolores et capricieusement déchiquetés; les tiges de ces fleurs bizarres, souvent longues de plus d'un mètre et si ténues qu'elles étaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

invisibles à distance, donnaient à ces dernières l'apparence d'oiseaux-mouches ou de papillons arrêtés dans leur vol. Des sarmenteuses aux multiples faisceaux, des lianes aux nœuds inextricables, et dont le feuillage, rigide et lustré, rappelait vaguement le lierre d'Europe, revêtaient d'un épais manteau le tronc des arbres qu'elles devaient plus tard étouffer dans leurs replis. De loin en loin un groupe de ficus posés sur leur piédestal de racines et pareils aux colonnes accouplées de nos basiliques, filaient d'un jet puissant à travers les verdures et semblaient porter à eux seuls le poids de l'immense coupole étendue sur nos têtes. Une fraîche odeur de végétation et d'herbes mouillées à laquelle se mêlaient des aromes inconnus, flottait dans l'air ambiant. Chacun de nous dilatait ses narines et enflait ses poumons pour saisir au passage ces émanations embaumées, en attendant qu'il lui fût donné de flairer l'odeur plus substantielle des cuisines de la Mission.

Après une demi-heure de marche au pas gymnastique, nous débouchions dans une clairière, dont le sol dépouillé d'arbustes et de buissons était tapissé d'herbe rase. Quelques grands arbres que la hache avait épargnés à dessein voilaient d'une ombre protectrice cet espace à peu près circulaire où s'élevaient, inégalement espacées, une douzaine de chaumières à toiture de pal-

Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine.

mes. A l'humble grange surmontée d'une croix de bois et qui devait être une église ; au clocher, calotte de chaume posée sur quatre pieux, un peu à l'écart, et que, sans la cloche suspendue à une traverse, on eût pris pour un pigeonnier, nous reconnûmes un village ou une Mission ; peut-être était-ce l'un et l'autre. L'endroit, comme nous l'apprîmes plus tard, avait nom Belen (*Bethléem*) et servait d'avant-poste à Sarayacu. Au reste, les portes des chaumières étaient hermétiquement closes, et pendant la halte de quelques minutes que nous fîmes devant leur seuil, nul être humain ne s'étant montré à qui nous pussions demander des renseignements sur la localité, nous l'abandonnâmes pour reprendre le sentier qui, pareil au fil d'Ariane, guidait notre marche incertaine à travers le labyrinthe de la forêt.

Bientôt les arbres s'espacèrent, la double ligne des fourrés se recula, le sentier s'élargit et devint une grande route, l'azur du ciel que nous avions perdu de vue au sortir de la plage se montra de nouveau, et des flots de soleil nous enveloppèrent ; la chaleur déjà brûlante de cet astre eut pour effet immédiat de faire fumer sur nos corps nos vêtements mouillés. Comme nous nous dilations sous sa bienfaisante influence, quelques néophytes parurent à l'extrémité du chemin et nous saluèrent par des exclamations bruyantes. A leur tête marchait le Yankee de la veille que le capitaine et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son lieutenant se montrèrent du doigt; aux épithètes caractéristiques, mais peu parlementaires dont ils le gratifièrent à distance, non moins qu'à leur façon d'allonger le pas pour se rapprocher de l'individu, je craignis qu'une altercation sérieuse ne s'élevât entre eux, et je me disposai à la prévenir. De son côté, le Yankee parut éprouver une crainte semblable, car quittant aussitôt la tête du détachement, il obliqua à gauche et entra dans la forêt où nous le vîmes se glisser d'arbre en arbre et s'effacer derrière leurs troncs avec une allure mystérieuse qui témoignait assez que si le courage du lion lui faisait défaut, il y suppléait par cette prudence que la littérature, en désaccord avec l'histoire naturelle, attribue au serpent. Les néophytes qui nous avaient rejoints et nous faisaient fête se rendaient sur la plage pour y recueillir les caisses, caissons et paquets de l'expédition franco-péruvienne, et les transporter sur leur dos à Sarayacu. Pendant qu'ils accomplissaient cette corvée, une douzaine de leurs compagnons, partis du village en même temps qu'eux, descendaient dans une pirogue ornée de feuillage la petite rivière de Sarayacu et se dirigeaient vers le campement que nous venions d'abandonner. Cette pirogue, espèce de yacht d'honneur décrété par le révérend prieur, et dont les rameurs avaient été choisis parmi les musiciens et les chanteurs les plus renommés de Sarayacu, devait ramener à la Mission au son du tambour, du flageolet et des cantiques, le comte de la Blanche-Épine et ses attachés. Je regrettai fort de m'être privé du spectacle curieux qu'allait offrir l'embarquement du chef de la Commission française. Le capitaine de frégate, au contraire, fut enchanté de n'être pas témoin des honneurs qu'on allait rendre à son rival, lesquels eussent de nouveau fait saigner l'incicatrisable blessure de son amour-propre. Les néophytes nous quittèrent pour se rendre où leur devoir les appelait, et nous reprîmes notre course au clocher.

Danseur de Sarayacu,

Après un temps de marche que nous ne songeâmes pas à calculer, le sentier, tantôt étroit et sinueux, tantôt large et d'une rectitude parfaite, nous conduisit à l'entrée d'une grande place défrichée, sarclée même et assez capricieusement bordée de constructions en lattes de palmier avec des toits de palmes. Ces demeures, ajustées sans le moindre parallélisme, offraient çà et là des angles rentrants et saillants, qui révélaient chez les architectes de la localité un mépris souverain ou une ignorance complète des lois de la géométrie. Deux bâtiments en torchis formant retour d'équerre bornaient cette place du côté du nord et de l'est. Le premier, aux murailles lisses et badigeonnées d'ocre jaune, était percé d'une seule ouverture; le second, blanchi à la chaux, avait avec une immense porte carrée, cinq fenêtres carrées aussi et pourvues en manière de grilles de ces balustres à mollets, dont l'architecture rococo a tant abusé dans nos édifices d'Europe. Une croix de bois, couleur sang de bœuf, marquait le centre de la place à laquelle la ligne circulaire des forêts faisait une verte ceinture.

Comme la construction blanche aux fenêtres carrées était la plus somptueuse du lieu, nous mîmes immédiatement le cap sur elle, coupant la place en diagonale et marchant de front comme les trois Horaces de feu M. David. Jusque-là nous n'avions aperçu d'autres êtres animés que cinq gros canards *Huananas* marchant gravement à la file, et nous commencions à nous étonner d'une pareille solitude, lorsque, parvenus aux deux tiers de la place, des femmes et des enfants que nous ne pouvions voir et qui nous aperçurent à travers les parois treillissées de leur logis, se mirent à courir après nous en poussant des clameurs dont le diapason témoignait d'une vive allégresse. En un clin d'œil nous fûmes entourés, pressés, circonvenus par la bande joyeuse qui nous souhaitait la bienvenue dans l'idiome de Cervantes et de Manco-Campac. Nous répondîmes de notre mieux à ces démonstrations polies; puis, comme elles devenaient assourdissantes, nous fîmes volte-face et doublâmes le pas; mais les mères de famille qui désiraient nous voir de près prirent aussitôt leurs marmots par la main, et, les traînant après elles, réglèrent leur marche sur la nôtre avec une vigueur de jarret dont nous fûmes surpris. Ainsi escortés, nous arrivâmes devant le bâtiment aux cinq fenêtres, au seuil duquel se montra tout à coup un vénérable moine, gras,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rose, frais, et le chef ceint d'une couronne de cheveux blancs.

En nous aperçevant, il ne put retenir un cri de surprise; puis, comme nous nous étions arrêtés, il fit trois pas à notre rencontre et nous ouvrit paternellement ses bras dans lesquels nous nous précipitâmes à tour de rôle.

« Ah! pauvres enfants, nous dit-il, j'ai appris que vous aviez bien souffert; mais ici, près de moi, vous ne souffrirez plus. »

Trop émus ou trop essoufflés pour répondre, nous nous contentâmes de serrer d'un air pénétré les mains du beau vieillard, qui n'était autre que le P. Manuel José Plaza, préfet apostolique des Missions de l'Ucayali et prieur du couvent de Sarayacu.

Durant cet échange de civilités affectueuses, les femmes et les enfants qui nous suivaient s'étaient rapprochés de nous et nous examinaient bouche béante. Déjà quelques mains s'attachaient à nos vêtements pour en palper l'étoffe, quand le révérend Plaza, qui surprit cette manœuvre indiscrète, étendit sa main vers le groupe : *Fuera de aqui* — hors d'ici — dit-il simplement. A ce geste et à ces paroles, femmes et enfants sautèrent à dix pas en arrière, comme si un fer rouge les eût touchés. Admirable discipline! pensai-je à part moi.

Cependant le digne prieur nous avait introduits dans la pièce d'entrée, vaste salle percée de quatre baies sans vantaux par où les vents du ciel pouvaient entrer et sortir librement. En un instant tous les habitants et les commensaux du couvent y furent réunis. Chacun d'eux eut à cœur de nous présenter ses devoirs.

Nous eûmes à répondre au majordome en titre, à la cuisinière et à son époux le fendeur de bûches, à le blanchisseuse, au charpentier de la Mission donnant le bras à sa moitié la couturière, braves gens qui nous regardaient d'un air aussi étonné que si nous fussions tombés de la lune. Mais sous leur étonnement provoqué d'ailleurs par l'excentricité de notre allure et le piteux état de notre mise, nous devinions un intérêt et une sympathie réels pour nos personnes. De quelque côté que se portassent nos regards, nous n'apercevions que des yeux humides et des bouches qu'un franc sourire agrandissait jusqu'aux oreilles.

Après force questions sur les lieux que nous avions visités et les dangers que nous avions courus, questions auxquelles le capitaine de frégate et son lieutenant satisfirent d'un air modeste et de façon à donner d'eux une bonne opinion, nous fûmes conduits par ordre du prieur dans une grande cellule dont les murs récemment passés à la chaux étaient d'une propreté scrupuleuse. Cette pièce était meublée d'une table longue, assemblage de planches posées sur deux tréteaux et d'un fauteuil taillé à coups de hache dans le tronc d'un mahogani par le charpentier de Sarayacu. Une claie posée sur huit pieux fichés en terre et qui occupait toute une paroi de la cellule nous parut destinée à servir, selon l'heure, de divan ou de lit. Le majordome, petit homme obséquieux, souriant, jeune encore, mais déjà plus ridé qu'une fraise de veau, mit incontinent à notre disposition, un rasoir ébréché, des ciseaux, du savon noir dans une assiette, une cruche d'eau et une terrine. Restés seuls, nous fermâmes la porte de la cellule et commençâmes à préparer la métamorphose de nos individus en attendant que l'arrivée des bagages nous permît de la compléter.

Joueurs d'instruments.

Nos ablutions étaient finies et nos barbes convenablement alignées, quand les néophytes envoyés sur la plage en rapportèrent nos bagages. Parmi les divers objets que j'avais sauvés des naufrages se trouvaient quelques mouchoirs de cotonnade, primitivement destinés aux sauvages, mais que dans le triste état de ma garde-robe je consacrai à mon usage personnel. Le capitaine de frégate à qui je montrai ces mouchoirs s'éprit si fort de l'un d'eux, à fond bleu et blanc, bariolé de tulipes rouges, que je le lui donnai pour qu'il s'en fît une cravate. Le lieutenant en reçut un aussi, mais noir et jonquille et quelque peu déteint. A l'exemple de son patron il le mit à son cou et y fit un nœud triomphant. Ainsi cravatés, ces messieurs n'eurent plus qu'à boutonner très-haut leur spencer ou leur veste pour des raisons qu'il est facile d'apprécier; puis, cela fait, ils complétèrent leur toilette en se donnant un coup de peigne.

Comme j'étais en train de les complimenter sur leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bonne mine, les sons d'une cloche et la détonation d'un camareto[1] retentirent simultanément au dehors et furent suivis de clameurs d'hommes, de cris de femmes et d'enfants. Ne comprenant rien à ces démonstrations bruyantes, nous quittâmes notre cellule et allâmes jusqu'au seuil du couvent pour voir ce dont il s'agissait. Un groupe compacte s'avançait vers nous du fond de la place. En tête, marchait le vénérable prieur de Sarayacu et le comte de la Blanche-Épine dont la cloche et le camareto avaient salué le débarquement dans la petite crique qui tenait lieu de port. Le révérend Plaza, qui était allé recevoir le noble personnage, élevait au-dessus de sa tête, en guise d'*Achiua* ou de pallium, un parasol de cotonnade rouge emmanché d'une longue canne. Sous ce dais improvisé qui jetait sur sa face un reflet de pourpre, le chef de la Commission française, vêtu de l'habit noir et coiffé du feutre gris aux ailes pendantes que le lecteur connaît déjà, s'avançait avec la lenteur majestueuse d'un Olympien. Les sourires protecteurs et les inclinations de tête qu'il distribuait aux néophytes des deux sexes rangés sur son passage, témoignaient clairement qu'il prenait au sérieux les honneurs qu'on lui décernait. L'aide-naturaliste, vêtu de blanc comme une rosière, marchait à sa gauche. Derrière eux, venaient les Cholos interprètes, Antonio et Anaya, conduisant par la main le petit esclave Impétiniri. Nos rameurs conibos, fraîchement barbouillés de rouge et de noir et portant sur l'épaule leur rame ou leur pagaye, fermaient dignement le cortége.

Néophyte de Sarayacu (homme).

A la vue du comte de la Blanche-Épine, épanoui dans son triomphe, le capitaine de frégate fut saisi d'un accès de colère froide qui le rendit blême comme un citron. Hors d'état de se maîtriser, il prit par le bras l'Alferez qui bayait ingénument à ce spectacle et le poussa rudement dans notre cellule dont il referma la porte derrière lui. Je compris que les honneurs rendus à son rival dans une mission péruvienne lui semblaient un non-sens et comme un vol fait à son préjudice. Le dais-parasol, ce dais qu'on accorde à peine à un président du Pérou le jour de sa nomination, paraissait surtout avoir exaspéré le capitaine et produit sur lui l'effet d'une loque rouge sur un taureau. Pendant que je philosophais sur la chose, le cortége avait traversé la place. En touchant le seuil du couvent, le révérend prieur remit le parasol aux mains d'un des suivants et invita gracieusement son hôte à entrer le premier. Là se borna le cérémonial de l'introduction. Le comte de la Blanche-Épine et l'aide-naturaliste furent conduits dans une cellule exactement pareille à la nôtre, où jusqu'à l'heure du dîner on les laissa se reposer des fatigues physiques et morales de la matinée.

Le dîner servi à midi précis nous fut annoncé par le son d'une cloche et l'avertissement verbal du majordome. Le capitaine de frégate, un peu remis de l'émotion bilieuse que lui avait occasionnée la réception faite à son rival, vint prendre place à la table banale, où le prieur, le chef de la Commission française et l'aide-naturaliste nous avaient précédés. En remarquant l'ordre hiérarchique qui avait présidé à l'arrangement des couverts, le capitaine fit une grimace significative; il est vrai que sa place était la dernière. Comme il ouvrait la bouche pour en toucher deux mots au majordome, je le tirai violemment par son spencer de flanelle. Il me regarda, étouffa un soupir, et levant les yeux au ciel, il parut offrir à Dieu ce nouvel affront en expiation de ses vieux péchés.

Le repas se composait de tortue bouillie, de poules grillées, de riz à l'eau et de racines de manioc cuites sous la cendre. Ces différents mets étaient contenus dans des jattes et des soupières en terre brune. Aux cuillers de bois ou d'étain, à la rareté des fourchettes, à l'absence de nappe et de serviettes, on devinait le vœu de pauvreté et le renoncement au confort de ce monde fait par les disciples de saint François. Deux ou trois pots à large panse contenaient de l'eau de rivière destinée à étancher la soif des convives. Après un court bénédicité, le prieur nous engagea à nous servir nous-mêmes, et prêchant d'exemple, emplit aussitôt son assiette de chacun des mets dont se composait le menu.

1. Petits obusiers qu'on enterre et dont la mèche seule pointe à l'extérieur. Nous en avons parlé dans notre revue des fêtes et cérémonies de Cuzco moderne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cela fait, il amalgama ces diverses substances, et quand sa macédoine lui parut à point, il en absorba de volumineuses bouchées, se servant indifféremment de ses doigts et d'une cuiller de corne en forme de spatule. La façon dont le révérend en usait nous mit parfaitement à l'aise. Chacun s'affranchissant du droit de l'étiquette, se servit à sa guise, et bientôt toutes les mandibules furent en mouvement.

Pendant le repas, le vénérable amphitryon, malgré l'activité toute juvénile qu'il employait dans la mastication et la déglutition des aliments, trouva moyen d'adresser à chaque convive un mot gracieux ou une remarque flatteuse, dont l'à-propos décelait chez lui certaine finesse d'esprit en même temps qu'une connaissance assez exacte du cœur humain.

Au dessert, et comme le majordome venait de placer devant nous, à titre de pruneaux et de confitures, un peu de mélasse dans une soucoupe, six néophytes mâles firent irruption dans la salle, suivis d'une foule nombreuse qui s'aligna le long des murs afin de laisser libre le centre de la pièce. Une danse de caractère fut exécutée par ces hommes aux sons du flageolet et du tambour dont jouaient quatre musiciens. La tâche des flûtistes consistait à donner un *sol* unique et indéfiniment répété, sur lequel les tambours plaquaient un *boum* caverneux. Involontairement je me rappelai Bilboquet de picaresque mémoire. Les amateurs de cette note devaient être contents.

Femme de Sarayacu.

A la chemise et au pantalon blancs du néophyte, les danseurs avaient ajouté un colback de plumes de perroquet surmonté de trois rectrices d'ara bleu et rouge. Un chapelet à plusieurs fils, formé de capsules de cédrèle et de drupes de styrax, ceignait leur poitrine et leur dos en manière d'écharpe. Leurs jambes, depuis la cheville jusqu'au genou, étaient entourées, comme de cnémides, de rangs de grelots fabriqués par eux[1] et dont le bruissement sec rappelait celui des serpents à sonnettes.

Une longue plume d'ara, ornée à son extrémité d'un duvet d'aigrette et que chaque danseur tenait à la main, lui servait à diriger les musiciens. Selon que la plume fendait l'air de gauche à droite et *vice versa*, ou que le chorége exécutant l'agitait au-dessus de sa tête, comme un chef d'orchestre fait de son archet, les flûtes précipitaient ou ralentissaient leur *sol* et le *boum* des tambours se modelait sur elles.

La danse locale exécutée en notre honneur se composait d'une suite de passes et de voltes, de *balancez* et de *chassez-croisez* qui n'offrait absolument rien de neuf ou de pittoresque comme dessin chorégraphique, mais que chaque danseur avait la faculté d'embellir à son gré, par des flic-flac, des déhanchements, des trémoussements et des pirouettes, qui brodaient comme de capricieuses arabesques sur le fond terne et monotone du tableau. Inutile de dire que la troupe des ballerins stimulée par notre présence fit merveille et dansa comme un seul homme.

Bien qu'après quelques minutes d'audition de cette musique chacun de nous sentît déjà ses nerfs prodigieusement agacés, nul n'abandonna la partie, et calme en apparence et le sourire aux lèvres, subit jusqu'à la fin ce martyre d'un nouveau genre. En quittant la table, le capitaine de frégate m'avoua que les piqûres des moustiques dont il avait tant souffert durant le voyage lui semblaient encore préférables au trio de tambour, de flageolet et de grelots qu'on l'avait forcé d'écouter pendant trois quarts d'heure.

Pour chasser le bourdonnement de l'orchestre local qu'il nous semblait toujours avoir dans les oreilles, nous allâmes pousser une reconnaissance dans le village, réunion de chaumières, capricieusement dispersées et que des touffes d'arbres isolaient entre elles. Des néophytes groupés sur leur seuil nous firent force cajoleries et nous convièrent à vider avec eux quelques coupes de mazato dont leur cellier paraissait assez bien approvisionné. Nous nous laissâmes cajoler, mais nous refusâmes de boire. Nos rameurs conibos, les Cho-

1. Ces grelots sont empruntés au noyau triangulaire du fruit de l'*Ahuetia cerbera* (fam. des Apocynées). — A ce noyau, de la grosseur de celui d'un abricot et coupé en deux de façon à figurer une clochette, les indigènes suspendent intérieurement, au moyen d'un fil, un petit battant en os qui se meut au moindre mouvement et fait entendre, en frôlant les parois internes du noyau, un bruissement plutôt qu'un son distinct.

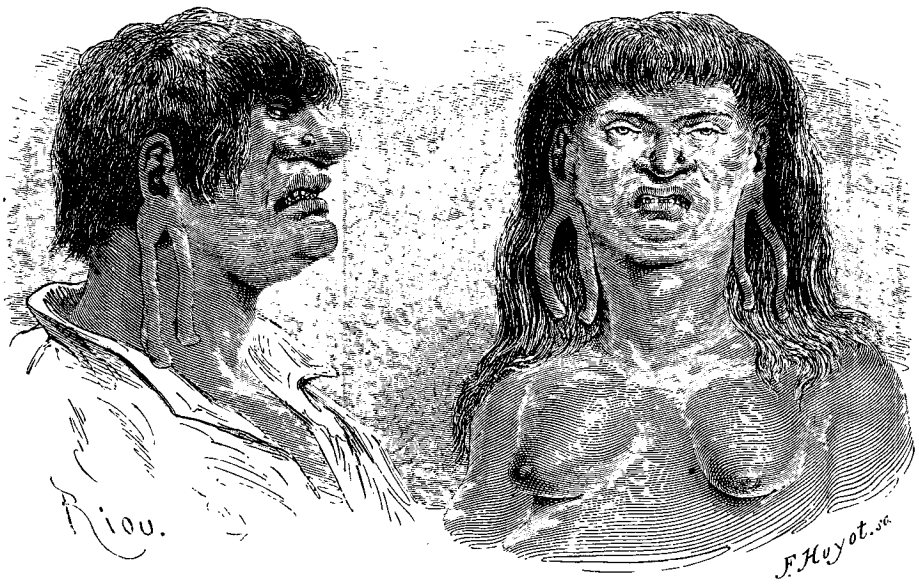
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

los interprètes et le jeune Impétiniri commis à leur garde, avaient reçu l'hospitalité sous le toit de ces bonnes gens, et s'y trouvaient aussi à l'aise que s'ils eussent été dans leur propre logis. Leur teint animé, l'éclat de leurs yeux, leur langue un peu épaisse, témoignaient qu'ils avaient convenablement fêté leur arrivée à la Mission.

Tous nous entourèrent et nous pressèrent dans leurs bras avec cette tendresse expansive que l'ivresse donne aux hommes quand elle ne les rend pas maussades ou furieux. Certain Conibo à figure joviale, que j'avais eu dans ma pirogue depuis Paruitcha jusqu'à Sarayacu vint passer son bras autour de mon cou, et tout en inspectant ma nouvelle ténue, s'enquit avec intérêt de la *Bichi-hui* qu'il ne voyait plus sur mon corps. L'objet que l'innocent sauvage désignait par ce nom était ma robe de bayeta pourpre qu'il avait convoitée durant le voyage et qu'à cause des longs poils de l'étoffe il prenait pour la dépouille d'un animal. De là le nom de Bichi-hui — *peau de bête rouge* — qu'il lui donnait.

Comme il eût été trop long d'expliquer à mon ex-rameur que ce qu'il avait pris jusqu'alors pour la fourrure d'un quadrupède, était un morceau de laine de Castille, coupé à la pièce par un respectable marchand de Cuzco et façonné en sac-tunique par une beauté de la ville, qu'en outre mon intention était de conserver ce vêtement qui pouvait m'être utile, je répondis à l'individu que j'avais donné la peau en question à mon ami le capitaine. Cette nouvelle parut le contrarier fort, et pour l'oublier, il vida d'un trait une écuelle de boisson fermentée.

Durant cette promenade à travers le village, nous eûmes la curiosité d'entrer dans quelques huttes, afin de juger par l'élégance ou le confort de leur mobilier du degré de civilisation des propriétaires ; mais nous



La cuisinière de Sarayacu et son mari le fendeur de bûches [1].

n'y vîmes que des meubles et des ustensiles de première nécessité, barbacoas, hamacs, jarres et cruches, lesquels nous parurent très-inférieurs comme exécution aux objets de même nature façonnés par les indigènes de l'Ucayali. Sous le rapport des arts manuels, la civilisation était restée au-dessous de la barbarie.

En rentrant au couvent, le majordome nous fit part de la décision prise en notre absence par le chef apostolique de la Mission, à l'égard de nos logements respectifs. Le comte de la Blanche-Épine et l'aide-naturaliste avaient chacun une cellule, tandis que le capitaine, l'Alferez et moi nous devions habiter en commun celle où nous nous étions débarbouillés en arrivant. Pareille décision n'avait rien que de simple; mais le ton mélangé de froideur et de suffisance que prit le majordome pour nous la notifier, et qui contrastait avec son obséquiosité du matin, me fit dresser l'oreille. Je crus sentir flotter dans l'air du réfectoire, où l'homme nous avait arrêtés, comme une vapeur délétère qu'un poëte classique eût appelée : — le souffle empoisonné de la calomnie. — Néanmoins je renfermai mes impressions au dedans de moi, et sans dire un mot à mes compagnons des mauvaises pensées qui me venaient en foule, j'attendis qu'une occasion me permît de juger si mes soupçons portaient à faux.

Cette occasion me fut offerte le soir même. Pendant le souper où le prieur, affectant de ne pas regarder de

1. Ce couple, appartenant à la tribu des Orejones de la rivière Napo, fut échangé par le R. Plaza contre une hache neuve dans un voyage qu'il fit à Quito en 1828. Les Orejones, encore enfants, suivirent le missionnaire à Sarayacu. furent baptisés à leur arrivée, et, de frére et sœur qu'ils étaient, devinrent époux quand l'âge fut venu pour eux de s'établir. Une telle union, que le R. Plaza ne put prévoir ni empêcher, ces Orejones étant les seuls de leur race qui existassent à Sarayacu et les néophytes de la Mission ayant repoussé toute alliance avec eux, une telle union fut loin d'être heureuse. Les luttes à coups de tête et à coups de poing des monstrueux conjoints scandalisèrent plus d'une fois la population de Sarayacu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre côté, ne me parut occupé que du comte de la Blanche-Épine et de son attaché, envers lesquels il déployait une amabilité charmante, le capitaine ayant eu l'idée de questionner notre hôte sur certaines particularités qui l'avaient frappé, reçut de lui une de ces réponses étourdissantes qui démontent un homme et le réduisent à l'état de zéro. Sous ce coup de massue auquel il ne s'attendait pas, le chef de la Commission péruvienne baissa la tête, tandis que son rival, que je ne perdais pas de vue, laissait errer sur ses lèvres un sourire narquois. Le repas fini et les grâces dites, maître et serviteurs tournèrent le dos au capitaine que l'étonnement semblait avoir changé en statue. En entrant dans notre logement commun, l'infortuné me demanda si je savais à quel motif attribuer la froideur qu'on lui témoignait.

« Je ne puis le savoir au juste, lui répondis-je, mais je l'attribue à la conversation qu'auront eue ensemble cette après-dinée le comte de la Blanche-Épine et le vénérable prieur. Ce dernier nous ayant vu arriver ici dans un accoutrement de mardi gras, se sera probablement informé à votre compétiteur de nos noms, prénoms, qualités, et le noble monsieur, en répondant aux questions du saint homme, n'aura pas manqué de nous habiller de la tête aux pieds. Avez-vous oublié la soirée d'hier et le Yankee mécanicien? »

Ici le capitaine de frégate, pour épancher le flot de bile qui lui vint à la gorge, accumula sur la tête de son rival toutes les épithètes caractéristiques que le vocabulaire espagnol, si riche en ce genre, put lui fournir.

« Si je le tuais un peu pour lui apprendre à vivre! » exclama-t-il en manière de conclusion.

Comme je savais mon compagnon trop catholique et trop bien élevé pour charger sa conscience d'un homicide, je souris à son innocente fanfaronnade et l'engageai puisque nous n'avions ni jeu d'échecs, ni dominos pour occuper notre soirée, à tendre notre moustiquaire, à nous coucher et à dormir de notre mieux. Il dédaigna de me répondre ; mais je le vis faire aussitôt sa toilette de nuit, qui consistait à défaire trois boutons de son spencer et à retirer sa chaussure. Un moment après, l'immobilité de son corps et la régularité de son souffle m'annonçaient qu'il voyageait en esprit dans l'empire des songes.

Le lendemain deux religieux franciscains arrivèrent à la Mission. Partis du collége d'Ocopa, ils avaient traversé la Sierra, s'étaient embarqués au Pozuzo où les attendaient une pirogue et des rameurs envoyés par le révérend Plaza; et descendant la rivière Pachitea jusqu'à sajonction avec l'Hucayali, ils avaient suivi celle-ci jusqu'à Sarayacu[1]. Tous deux étaient Italiens. Ils racontèrent leur odyssée où les piqûres des moustiques jouaient le plus grand rôle.

Quelques minutes de conversation avec les nouveaux venus nous suffirent pour comprendre que nous avions à faire à des cœurs simples et à des cerveaux primitifs. Après le dîner, le prieur eut avec eux une conférence secrète. Tout en les instruisant de ce qui nous était relatif, il dut leur tracer une règle de conduite vis-à-vis du chef de la Commission péruvienne, car dans la même journée, celui-ci les ayant abordés pour les féliciter sur leur arrivée, ils lui tournèrent impoliment le dos. Le capitaine rentra dans sa cellule exaspéré par ce nouvel affront.

Zéphyrin, charpentier et organiste de Sarayacu.

L'énumération des avanies que le malheureux essuya pendant son séjour à Sarayacu ferait longueur dans ce récit et ne pourrait que réveiller en lui des souvenirs amers si ces lignes venaient à tomber sous ses yeux. Aussi la passerons-nous sous silence. Contentons-nous de dire que le dédain glacial des religieux à l'égard de notre compagnon fut dépassé par la morgue des serviteurs, qui, pour faire preuve de zèle, s'abstinrent de lui rendre les légers services qu'il put réclamer d'eux. Écrasé par l'attitude superbe qu'avait pris son rival, rudoyé par les moines, raillé par leurs valets, tourné en ridicule par les femmes de la Mission qui, en raison de sa maigreur phénoménale, l'avaient surnommé *Isiato iquipo* — singe écorché, — le capitaine souffrit comme Mummol, et sa situation eût attendri des pierres s'il s'en fût trouvé à

1. C'est, comme nous l'avons dit ailleurs, la voie que suivent d'habitude les religieux qui vont et viennent du couvent d'Ocopa à la Mission de Sarayacu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sarayacu; mais les rochers et les menus cailloux sont inconnus à ce sol d'alluvion.

Pendant trois jours que dura son martyre, le chef de la Commission péruvienne ne quitta sa cellule que pour passer au réfectoire où la cloche nous appelait à l'heure des repas. Disons à sa louange qu'à table, malgré les ricanements du comte de la Blanche-Épine, les façons hostiles des religieux et l'affectation du major-dome à ne pas le changer d'assiette, il sut composer sa physionomie et feindre une sérénité qui était loin de son esprit. Pour narguer l'ennemi et lui montrer qu'il était insensible à ses outrages, il se servit copieusement de chaque mets et mit les morceaux doubles avec un appétit stoïque auquel Zénon lui-même eût applaudi.

Comme j'étais le confident de ses pensées secrètes, le troisième jour il m'avoua que sa force morale était à bout, et que son estomac commençait à se révolter contre le dur labeur auquel il le soumettait par bravade. Déjà ses digestions étaient troublées, son chyme tournait au vinaigre, et cet état de choses persistant, une gastro-entérite allait se déclarer chez lui. Un seul moyen lui restait de conjurer le mal, c'était de faire signer son *exeat* par le vénérable prieur et de quitter la Mission de Sarayacu. L'idée du capitaine s'accordait assez avec mon envie d'occuper seul la cellule que nous habitions en commun et je l'engageai à hâter son exécution. Il ne prit que le temps de se donner un coup de peigne et passa chez le révérend. Cinq minutes après, il était de retour et me faisait part du résultat de sa visite. Le prieur, me dit-il, l'avait *reçu comme un nègre*, et tout en approuvant son projet de départ, n'avait voulu lui donner ni rameurs, ni pirogues, sous prétexte que les uns et les autres lui étaient nécessaires. Pour atténuer la dureté de ce refus, il avait offert au capitaine quelques vivres pour son voyage. En achevant, notre compagnon avait l'air perplexe et ne savait à quoi se décider. Il est vrai que le trajet qu'il avait à faire pour atteindre Lima était de nature à refroidir l'humeur la plus aventureuse. Au sortir de Sarayacu, il lui fallait longer le canal de Santa Catalina jusqu'à la Mission de ce nom, puis abandonner sa pirogue et marcher tout un jour à travers la plaine du Sacrement pour gagner Chazuta. Là, il s'embarquerait sur la rivière Yanayacu, la descendrait jusqu'à sa jonction avec le Huallaga, traverserait ce dernier cours d'eau, toucherait successivement à Moyobamba, à Chachapoyas, à Cajamarca, et franchissant deux fois la Cordillère, atteindrait enfin le port de Payta, d'où un navire le conduirait à Callao et un omnibus à Lima. C'était un voyage d'environ quatre cents lieues, et pour l'entreprendre il eût fallu quelques ressources. Or, depuis la catastrophe de Sintulini, le capitaine logeait le diable dans sa bourse, et sa garde-robe se bornait à ce qu'il avait sur le corps; de là son trouble et sa perplexité au moment de se mettre en route.

Toutefois son hésitation fut de courte durée. Examen fait avec le lieutenant, de leur situation mutuelle et des chances qu'ils avaient de trouver en chemin des cœurs compatissants, le chef de la Commission péruvienne fixa le départ au surlendemain. La pirogue qui les avait conduits à Sarayacu servirait à les transporter à Santa Catalina, et les deux Cholos interprètes, qu'aux termes du traité de Coribeni le capitaine devait ramener à Lima et recommander à la bienveillance du Président, ces deux Cholos seraient utilisés par lui comme rameurs. Rien ne calme l'esprit comme une décision bien arrêtée. A partir de ce moment le capitaine recouvra son ancienne verve, l'Alferez sa gaieté, et jusqu'à l'heure du coucher leur conversation ne roula que sur le bonheur de revoir la ville des Rois et de trouver en arrivant bon souper, bon gite et le reste.

Le lendemain, pendant que le jeune homme faisait radouber la pirogue, le chef de la Commission péruvienne, resté seul avec moi, me prenait les mains d'un air attendri, et après quelques circonlocutions oratoires, me priait de lui rendre un service qui devait, disait-il, combler tous ses vœux. Comme on a rien à refuser à des compagnons qui vont vous quitter pour toujours, je priai le capitaine de s'expliquer, prêt à partager avec lui, si besoin était, les quelques chemises que le destin m'avait laissées. A ma grande surprise, le service qu'il réclamait était une copie d'un dessin que j'avais fait de lui après son naufrage à Sintulini, et qui le représentait avec son chapeau retroussé, son poncho drapé en peplum et ses pieds chaussés de savates. Non-seulement j'acquiesçai à sa demande, mais au lieu d'un croquis, je voulus faire une aquarelle ou la couleur passée des vêtements, en s'harmoniant au ton blême de la figure, devait ajouter à son expression lamentable. Pendant que je m'escrimais du pinceau, le capitaine m'apprenait que ce portrait auquel je donnais tous mes soins, serait mis par lui sous les yeux d'une beauté de sa connaissance, afin d'éveiller dans son cœur jusque-là insensible, une affectueuse pitié pour l'original. Au lieu de rire au nez de mon modèle comme c'était le cas, je le félicitai du moyen qu'il allait mettre en œuvre, et pour exciter plus sûrement dans un cœur de femme cette pitié sur laquelle il comptait, j'exagérai les cavités de la figure, j'outrai le relief des os, je mis des rides au front et j'allongeai les membres. A ce portrait, véritablement élégiaque et qu'une nature un peu tendre n'eût pu regarder sans pleurer, je joignis un couple d'Antis, de Chontaquiros et de Conibos, pour que notre ami pût offrir à la dame de ses pensées, avec son image altérée par les maux qu'il avait soufferts, le type des peuples barbares qu'il avait visités. Cette idée qui satisfaisait à la fois son amour et son amour-propre, lui parut ingénieuse, ainsi qu'il eut l'obligeance de me le dire quand je lui remis mon travail.

L'heure du départ arriva. Le capitaine, suivi de l'Alferez son fidèle Achate, se rendit au port de la Mission où je les accompagnai. Leur pirogue convenablement calfatée, était pourvue d'un pamacari neuf[1]. Les provi-

1. Sorte de roufle ou de dais en feuillage qu'on place à l'arrière de l'embarcation, et qui sert à abriter les voyageurs du soleil ou de la pluie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sions de route données par le prieur y étaient entassées; elles se composaient de poisson sec et de bananes vertes, le strict nécessaire. Les deux Cholos chargés de la manœuvre de l'embarcation parurent bientôt, poussant devant eux le petit Impétiniri dont les bras étaient liés par une ficelle. Comme je m'indignais de leur façon de traiter cet enfant, le Cholo Antonio qui s'était constitué son gardien et le dressait à des tours de caniche, me dit que c'était par mesure de précaution qu'il en agissait de la sorte, les néophytes ayant tenté de voler l'*Infielito*, pour le garder avec eux à Sarayacu. Le capitaine débarrassa l'enfant de ses ficelles et l'envoya coucher comme un jeune chien sous le pamacari de sa pirogue. Charmé de la sollicitude qu'il témoignait à son protégé, je lui demandai ce qu'il comptait en faire en arrivant à Lima. Il me répondit qu'à défaut de cartes, d'herbiers, de documents scientifiques qu'il pût offrir au Président, il mettrait sous les yeux de Son Excellence le petit Chuncho, comme un échantillon vivant des richesses zoologiques, que possédait la République. Après sa présentation officielle au chef de l'État, l'infidèle serait régénéré dans les eaux du baptême, puis revêtu d'une livrée de fantaisie, et sous le nom de Jean, Pierre ou Joseph, il brosserait les habits et cirerait les bottes de son propriétaire. Si l'avenir promis à l'Impétirini n'avait rien de brillant, il était du moins clairement tracé, et sauf les rebuffades et les coups de canne attachés à sa condition et qu'il lui faudrait subir comme autant d'épreuves, son bonheur en ce monde me parut assuré.

La femme de Zéphyrin.

Cependant les Cholos avaient pris place à l'avant de la pirogue et n'attendaient que le signal de pousser au large. Le moment de la séparation était venu; le capitaine de frégate me serra vigoureusement la main, et quand l'Alferez eut accompli à mon égard la même formalité, il voulut que son singe roux me donnât la patte, ce que l'animal fit sans hésiter. Alors les deux hommes entrèrent dans l'embarcation qui au cri de *Vamos Hijos* — allons enfants — proféré par le capitaine, tourna sa proue à l'est et gagna le fil du courant. Tant que nous restâmes en vue, j'agitai mon mouchoir en réponse aux hourras des Cholos et aux cris d'adieu de nos compagnons. Lorsqu'ils eurent disparu, je regardai autour de moi. La rive était déserte, pas un curieux ne se montrait sur le talus; l'embarquement des voyageurs n'avait eu d'autres témoins que Dieu et moi. Involontairement, je comparai ce départ furtif du chef de la Commission péruvienne à sa sortie pompeuse de Chahuaris, au bruit de la mousqueterie, aux vivat et aux encouragements de l'assistance.

Que d'événements, que de désillusions, que de souffrances morales et physiques signalaient le temps écoulé entre ces deux départs et jalonnaient la distance qui sépare Chahuaris de Sarayacu.

En rentrant dans la cellule que nos compagnons avaient abandonnée avec la joie de prisonniers qui voient tomber leurs fers, je trouvai le majordome occupé à la balayer. Depuis notre arrivée à Sarayacu, c'était la première fois qu'il se livrait à de pareils soins, et j'en fis tout haut la remarque. Loin de se formaliser de mon observation ou plutôt du ton aigre-doux dont je la lui fis, il me répondit gracieusement qu'il en serait de même chaque jour, maintenant que j'étais seul à l'habiter. Ces paroles, jointes à une tasse de café noir que l'individu me servit peu de temps après, en m'engageant à ne pas le laisser refroidir, signifiaient clairement que la réprobation dont le chef de la Commission péruvienne et son lieutenant avaient été l'objet de la part des moines, ne s'étendaient pas jusqu'à moi. Au reste, je l'avais déjà reconnu à d'imperceptibles nuances dans le ton et dans les manières de ces derniers, et si je n'en avais rien dit à mes camarades de chambre, c'était par pure humanité et pour ne pas retourner le couteau dans leurs plaies.

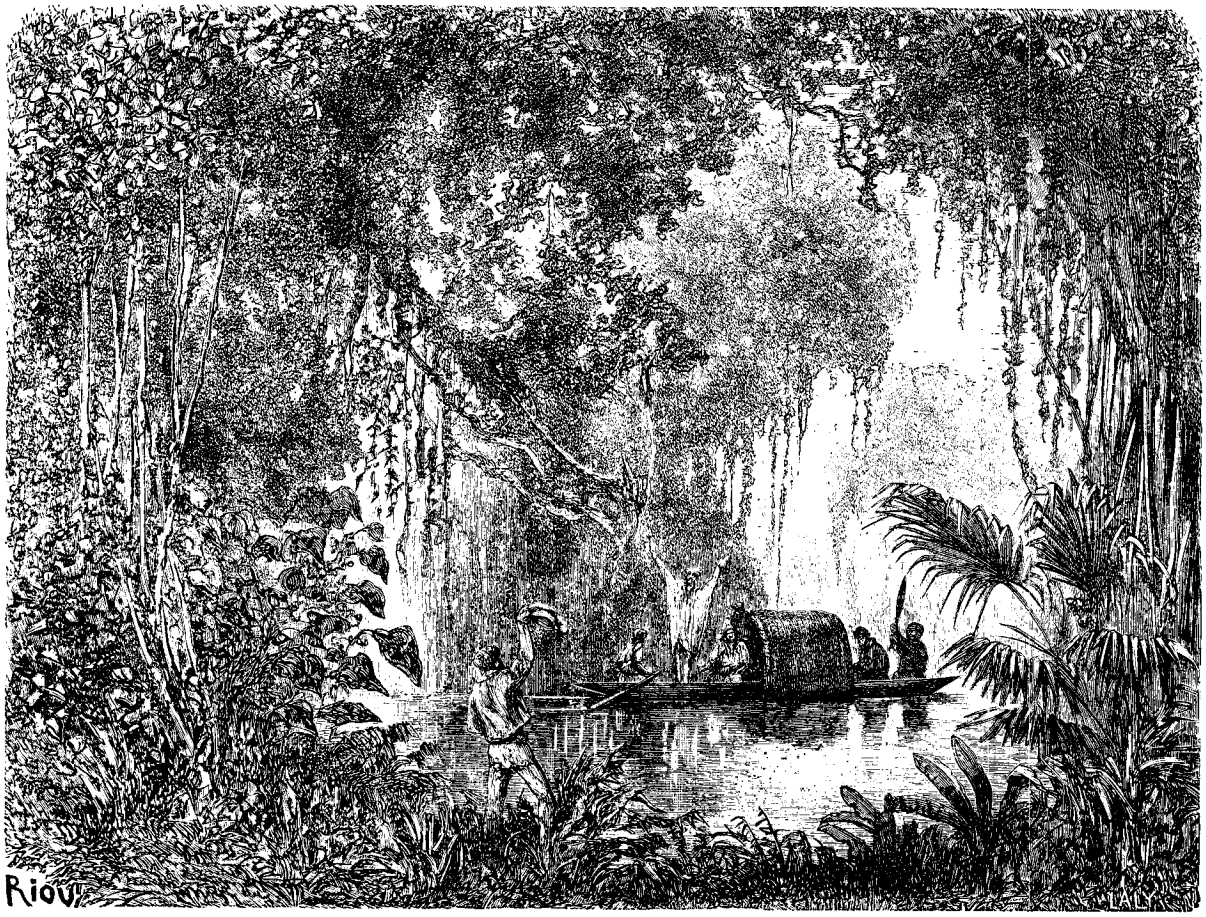
Cette indifférence ou cette mansuétude des religieux à mon égard, après m'avoir paru étrange, avait fini par piquer ma curiosité. Vingt fois je m'étais demandé d'où me provenait l'avantage d'être exempté des coups d'épingle dont ils criblaient à tout propos le capitaine et l'Alferez. Était-ce que le comte de la Blanche-Épine en faisant de nous au prieur des portraits à la manière noire, avait jugé convenable à sa politique ultérieure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'indiquer vaguement le mien, tandis qu'au contraire il avait donné tous ses soins à ceux de mes compagnons ? — ce point resta toujours obscur pour moi — mais l'exception faite en ma faveur me semblait d'autant plus inexplicable, que mon rapprochement immédiat des malheureux excommuniés, la vie à trois que nous menions, les promenades que nous faisions ensemble, devaient me signaler à l'autorité comme un partisan de leur opinion et même un fauteur de leurs hérésies.

D'un autre côté, la facilité du prieur à ajouter foi aux imputations du comte de la Blanche-Épine ne m'avait pas moins étonné que ses procédés agressifs envers les membres de la Commission péruvienne. De la part du vieillard, c'était plus qu'un manque de cœur, plus qu'une violation brutale des préceptes de l'Évangile, c'était une faute contre ses intérêts. N'avait-il pas à craindre qu'en arrivant à Lima le capitaine de frégate, outré du traitement dont il avait été l'objet à Sarayacu, ne s'en plaignît au Président, et que celui-ci ne vengeât sur les Missionnaires et sur la Mission l'insulte faite à son délégué?

Ces idées que je viens de grouper méthodiquement et



Départ du capitaine de frégate.

que j'ai tâché d'exprimer clairement, se présentaient alors à mon esprit, vagues, confuses, sans liaison entre elles et comme noyées dans un brouillard qui les dérobait en partie. Toutefois à travers ce brouillard et malgré son opacité, dans le plan de conduite adopté par le prieur à l'égard de certains d'entre nous et qu'il suivait avec une inflexibilité despotique, je subodorais un mystère que le temps et l'occasion me permettraient peut-être d'éclaircir.

Resté seul possesseur de la cellule que nous avions habitée à trois, mon premier soin fut d'étaler mes dessins et mes cartes, d'exposer à l'air mes plantes sèches et d'assigner un poste fixe aux commensaux de ma ménagerie. Mes aras eurent pour perchoir les montants de la barbacoa où reposait sa moustiquaire. Mon *atelem niger*, attaché par le milieu du corps, fit vis-à-vis à ma tortue *matamata*, captive comme lui. Seul mon caurale ou paon des roses eut la faculté d'aller et de venir à travers la chambre. Des clous plantés dans des murailles et des ficelles tendues dans tous les sens servirent à suspendre des échantillons des trois règnes, des babioles de toute espèce et des colifichets de toutes sortes.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Intérieur d'une cellule, à Sarayacu.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1846 1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PEROU.

NEUVIEME ÉTAPE.

DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

Le comte de la Blanche-Épine, proclamé dictateur, règne et gouverne sans contrôle. — Désenchantement des bons pères. — Qui explique comment et pourquoi le chef de la Commission française, après être entré à Sarayacu avec trompettes et tambours, en sortit sans tambour ni trompette. — Qu'entre l'apothéose et les gémonies, il n'y a qu'un tour de roue de la fortune. — Coup d'œil sur la plaine du Sacrement. — Des Missions de l'Ucayali. — Biographie du révérend père José-Manuel Plaza. — Topographie du village de Sarayacu et classement des races qui le peuplent.

Ce genre d'étagères en harmonie avec le disparate des objets qu'elles supportaient et dont le nombre alla chaque jour augmentant, donna bientôt à ma cellule un cachet remarquable.

Le majordome, fidèle à la promesse qu'il m'avait faite, vint quotidiennement promener son balai à travers ce fouillis. Malgré son obséquiosité constante et les singularités locales qu'il butinait çà et là pour les ajouter à mes collections, je ne pus jamais vaincre la répugnance qu'il m'inspirait. Son haleine qui dès l'aurore empestait le tafia et son bredouillement à partir de dix heures,

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me forcèrent de le tenir toujours à distance respectueuse. Disons vite en passant que l'ivrognerie était le péché mignon de ce malheureux qui se grisait jusqu'à trois fois dans la même journée. Comme il rachetait ce défaut par des qualités excellentes, le prieur, dont il était le compatriote, étendait sur lui le manteau de la charité et se contentait de le qualifier d'*Infeliz* ou de *Cochino*, selon que sa vue était plus ou moins trouble, et qu'il cassait plus ou moins d'assiettes en servant à table.

Ma vie à la Mission, partagée entre le travail, les repas, les bains, les promenades, avait le calme régulier d'une horloge. De leur côté, mes compatriotes avaient arrangé la leur à leur guise et dépensaient le temps à leur façon. Le comte de la Blanche-Épine, voluptueusement couché dans un hamac, rêvassait tout le jour; l'aide-naturaliste empaillait, empaillait, empaillait. Bien que nos cellules, dont les portes restaient constamment ouvertes, ne fussent séparées que par un étroit couloir, nous ne nous voyions guère qu'au moment des repas. En huit jours, mes relations avec le chef de la Commission française avaient atteint un degré de froid qui eût solidifié le mercure. D'un accord tacite nous nous étions affranchis de ces politesses banales qui consistent, en s'abordant, à retirer son couvre-chef et à se demander, tout en pensant à autre chose, si l'on a bien dormi ou fait de mauvais rêves. Nous allions, nous venions, nous nous croisions, nous nous coudoyions même, avec une indifférence de bon goût et sans la moindre affectation blessante de part ou d'autre. Quand par hasard nos yeux se rencontraient, leur regard mutuel était si morne, si atone, si bien dépourvu de pensée, que deux spectres, deux fantômes, deux larves, ne se fussent pas regardés autrement. Évidemment, chacun de nous était mort et bien mort pour l'autre.

Soldat de Sarayacu.

Toutefois cette mort, qu'en me tâtant le pouls, je constatais être chez moi une cessation complète de l'être, n'était chez mon noble ennemi qu'une somnolence morbide, une espèce de léthargie qui en affectait les semblants. Je fus amené à juger ainsi de la chose par les questions amicalement insidieuses de l'aide-naturaliste sur les travaux tant diurnes que nocturnes auxquels je me livrais et par l'aveu que me fit un jour le jeune homme du désir véhément qu'avait son patron d'étudier *seulement* pendant quelques heures la nomenclature des plantes que j'avais recueillies, ma collection de types indigènes et mon tracé corographique de la rivière Ucayali. Ce désir qui prouvait jusqu'à un certain point que le comte de la Blanche-Épine n'était pas aussi mort à l'endroit de ma personne et de mon œuvre que je me l'étais figuré, fut accueilli par moi avec tous les égards possibles. Seulement, à partir de cette heure, je contractai l'habitude, en quittant ma cellule, d'en fermer la porte à la clé et de garder la clé sur moi.

Cette précaution, dont je croyais devoir user, exaspéra si fort l'admirateur de mes travaux, qu'il intima l'ordre à son subordonné de ne plus dépasser mon seuil et de fuir tout contact avec ma personne. Le jeune homme qui recourait souvent à mon crayon pour ses dessins d'anatomie, fut désolé de la rigueur de son patron. Mais comme en lui défendant de venir chez moi on ne m'avait pas interdit de passer chez lui, j'y vins de temps en temps croquer la charpente d'un mammifère où l'appareil digestif d'un oiseau.

La vue de sa cellule, transformée en cabinet de dissection, eût inspiré à l'auteur de *la Curée* d'énergiques iambes. Le sol en était jonché de dépouilles d'animaux de tout genre : quadrupèdes, oiseaux, sauriens, ophidiens, batraciens, qu'une température de vingt-huit à trente degrés faisait passer rapidement de l'état de cadavre à celui de charogne. Malgré le soin de l'aide-naturaliste d'établir un courant d'air dans ce laboratoire, un bouquet violent, mélange de chair corrompue, d'ammoniaque et de camphre, vous montait au nez dès le seuil, puis une fois dedans vous prenait à la gorge et vous faisait éternuer, tousser, pleurer pendant quelques minutes.

Assis devant une table souillée de sang, d'huile et de graisse, encombrée de lambeaux de viande, de carcasses rougies et de moignons hideux, notre tachydermiste, les manches de sa chemise relevées jusqu'aux coudes, comme un boucher à l'abattoir, s'escrimait vaillamment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du scalpel, des tenailles ou de la scie tout en chantant un gai couplet de vaudeville.

Les *sujets* qu'il dépouillait, préparait, corsetait, avec l'aisance et la prestesse que donne une longue habitude, lui étaient fournis par des néophytes que le prieur envoyait, armés de sarbacanes, battre les bois du matin au soir, pour la plus grande gloire de la zoologie. Le saint homme n'épargnait rien pour être agréable à ses hôtes et satisfaire leurs désirs. La Mission tout entière, était aux ordres du comte de la Blanche-Épine. Vieillards, adultes et enfants s'ébranlaient à un de ses signes comme l'Olympe antique à un clin d'œil de Jupiter. Il n'était pas jusqu'aux matrones et aux fillettes qui ne fissent preuve de zèle en battant buissons et broussailles pour y surprendre un crapeau rare ou un colimaçon curieux. Heureuse la beauté que le hasard favorisait dans ses recherches ! elle en était récompensée par un sourire protecteur que notre compatriote laissait tomber sur elle en la débarrassant du produit de sa chasse.

Comme à la longue, cette récompense tout honorable qu'elle fût, eût pu sembler insuffisante aux pourvoyeuses, le prieur pour entretenir leur émulation les gratifiait chaque matin de rassades de porcelaine et de rasades d'eau de-vie, prélevées sur l'épargne de la communauté.

Grâce à cette distribution de petits cadeaux, nos chasseresses déployaient une activité extraordinaire et prenaient pour les conserver à la science, jusqu'aux libellules et aux moucherons de Sarayacu.

Thuriféraire de Sarayacu.

Un jour vint où le chef de la Commission française jugeant ses caissons suffisamment remplis d'échantillons d'histoire naturelle, annonça qu'il allait quitter la Mission pour continuer son voyage. La nouvelle de ce départ fut accueillie par les religieux comme un événement néfaste. Après avoir exhalé des plaintes touchantes et fait de vains efforts pour retenir leur hôte, ils n'eurent plus qu'à s'occuper d'assurer ses aises futures. Pendant que l'un choisissait des rameurs et surveillait l'équipement d'une pirogue, l'autre réunissait des provisions de choix, auxquelles le prieur ajoutait des fruits, des cordiaux, des douceurs locales, destinés à rappeler plus tard au comte de la Blanche-Épine les cœurs dévoués qu'il laissait derrière lui. Ces prévenances des bons moines, cette inquiète sollicitude pour les besoins du noble voyageur, s'exercèrent surtout pendant la dernière journée que celui-ci passa à la Mission. Jamais père adoré se séparant des siens, ne fut entouré, dorloté, choyé avec plus de tendresse. On eût dit qu'en perdant leur hôte, les dignes Franciscains perdaient le soleil qui les éclairait et faisait mûrir leurs récoltes.

A dix heures du soir, l'aide naturaliste, trompant la vigilance de son patron, entra sans bruit dans ma cellule et me fit ses adieux. Après m'avoir serré les mains avec effusion et débarrassé de quelques dessins que je ne pus cacher à temps, il me demanda si je comptais rester longtemps à Sarayacu. « Le temps d'étudier la Flore du pays, » lui répondis-je. — Puis j'ajoutai mentalement : et de vous laisser, ton patron et toi, prendre sur moi assez d'avance pour que je ne vous rencontre plus en chemin. — Là-dessus nous nous sourîmes une dernière fois de l'air le plus gracieux et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

Le lendemain j'assistai de la fenêtre de ma cellule au départ des deux voyageurs. A mon grand étonnement, aucune manifestation bruyante ne signala leur sortie du couvent. La cloche resta muette dans le clocher, nul chant pieux ne les accueillit au passage, nulle détonation n'ébranla l'air en leur honneur. Le chef de la Commission française, dépouillé de son auréole et de son habit noir, avait repris le pantalon étroit et la petite veste qu'il portait aux débuts du voyage. L'aide naturaliste le précédait vêtu d'un sarrau bleu. Comme au jour de l'arrivée du noble personnage, le prieur de Sarayacu marchait encore à son côté, mais sans enthousiasme et sans parasol et de ce pas délibéré qui semble annoncer, chez celui qui l'adopte, l'envie d'en finir au plutôt avec une fastidieuse corvée. En effet, cinq minutes après, le vieillard était de retour et causait d'un air animé avec ses religieux en leur montrant le port que les voyageurs venaient d'abandonner.

Le sans-façon de ce départ qui contrastait si fort avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le cérémonial pompeux de l'arrivée me parut cacher un mystère que je me promis d'éclaircir. A présent que je restais seul à Sarayacu, j'allais avoir toute facilité d'étudier les natures qui m'entouraient et de voir clair au fond des choses.

Le premier soin du prieur, en rentrant au couvent, avait été de visiter les chambres de ses hôtes, afin de juger des dégâts commis et des réparations à faire. Le laboratoire du tachydermiste en particulier, attira ses regards et fournit ample matière aux digressions des religieux qui l'accompagnaient dans cette visite domiciliaire. J'entendis donner l'ordre de gratter le sol de la chambre, de raboter la table, d'échauder le fauteuil, de passer les murs à la chaux et de brûler du styrax-benjoin sur une pelle. Ce travail entrepris aussitôt, ne s'acheva pas sans que je ne saisisse au vol quelques lambeaux de phrases qui, en les ajustant bout à bout, me parurent constituer une philippique assez virulente contre mes anciens compagnons.

Porte-croix de Sarayacu.

Au dîner ce fut pis encore. Le nom du chef de la Commission française étant revenu par hasard dans la conversation, je vis le révérend prieur faire la moue et prononcer assez haut pour être entendu, les mots *pequeñez* et *mesquindad* que les moines répétèrent instantanément comme deux échos. Ces substantifs dont je ne pouvais comprendre l'application, bien que j'y tâchasse sérieusement, le nez penché sur mon assiette, me faisaient l'effet de ces inscriptions frustes dont on cherche le sens sous la forme altérée des lettres. Mais j'avais beau éplucher, ressasser les actions passées de nos compagnons, relever un à un les divers épisodes de leur séjour à la Mission, je n'y trouvais aucune relation avec les mots *petitesse* et *mesquinerie* qu'avait murmurés le prieur.

Au sortir de table, Fray Hilario, le plus rustique des deux moines, un Italien de quarante-cinq ans, natif du val de Domo-Dossola, qui, par esprit de mortification, ou par goût de l'horticulture, bêchait le jardin du matin au soir, Fray Hilario me demanda en souriant si le départ de mes compatriotes avait laissé dans mon âme un grand vide. Comme le brave homme savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les liens d'affection qui nous avaient unis, je ne vis dans la question qu'il m'adressait qu'une banalité nuancée d'ironie et je me contentai d'y répondre par un hochement de tête, qui pouvait sous-entendre une foule de choses, mais qui n'en précisait aucune Cette façon discrète d'exprimer ma pensée, plut apparemment à mon interlocuteur, car il m'accompagna jusqu'à la porte de ma cellule où il manifesta tout à coup le désir d'entrer sous prétexte de voir à quels travaux je me livrais. Si je dis prétexte, c'est que le bon moine m'ayant toujours paru aussi indifférent aux choses de l'esprit, de l'art ou de la science qu'il se montrait passionné pour la culture des aulx et des oignons, l'intérêt subit qu'il témoignait pour mes travaux ne pouvait être qu'une façon adroite de se ménager un tête à tête avec moi et de débarrasser son cœur d'un secret quelconque. Je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures. A peine avait-il commencé à feuilleter un de mes albums qu'il me dit à brûle-pourpoint :

« Avez-vous remarqué au dîner que notre père Plaza n'était pas dans son assiette ordinaire?

— Oui, fis-je; et que peut-il avoir?

— Eh ! *caspita*, il a, qu'il est mécontent de la façon dont s'est conduit votre compatriote, le comte de la Blanche-Épine. L'accueil que nous avons fait à ces personnages et l'hospitalité grandiose qu'il a reçue à Sarayacu méritaient, ce me semble, une libéralité de sa part. Croyez-vous qu'une centaine de piastres que nous eût laissées ce seigneur en quittant le couvent, l'eussent fort appauvri? »

Tout en me mordant les lèvres jusqu'au sang pour réprimer certain sourire dont se fût scandalisé Fray Hilario, j'approuvai sa motion par un signe de tête, ce que voyant, il reprit avec une verve d'autant plus impétueuse qu'elle avait été longtemps comprimée.

« Certes ! nous étions loin de supposer qu'un comte, un homme comme il faut, pût agir de la sorte ! quelle petitesse, quelle mesquinerie ! pas un réal d'argent pour les besoins de la communauté; pas même un centado de cuivre à nos pauvres miteros qui, pendant quinze jours, ont battu les bois pour lui procurer des oiseaux. *Val-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

game Dios ! C'est à ne pas y croire ! — Oh ! nos seigneurs de Gênes et de Turin ont des façons plus nobles, et quand il arrive à l'un d'eux d'être hébergé dans un couvent, il ne manque pas d'en témoigner sa gratitude aux religieux par un cadeau superbe ou une riche aumône !

Comme il eût été trop long d'expliquer à Fray Hilario que les savants, avides des seules richesses de l'intellect, s'embarrassent peu de cet or que traîne après soi le vulgaire, et que mon compatriote, à supposer qu'il en possédât quelques pièces, devait les avoir consacrées à ses besoins futurs, je me bornai à lui rappeler que le comte de la Blanche-Épine s'étant présenté à Sarayacu sous le patronage immédiat du Président de la république, ce dernier ne pouvait manquer de faire approuver par les Chambres et supporter par le budget, les dépenses qu'avaient occasionnées aux missionnaires le séjour de son protégé.

Acolyte de Sarayacu.

Mais cet argument, que je croyais devoir apaiser l'ire du religieux, fut comme une allumette imprudemment approchée d'un pétard.

« Le président, le budget ! s'écria-t-il l'œil enflammé ; mais vous parlez là comme un enfant qui ne sait ce qu'il dit. Est-ce que le Président s'occupe de nous ? est-ce que le budget nous vient en aide ? Il y a plus de dix ans qu'ils ne nous ont donné un cuartillo. Cent fois nous avons écrit pour réclamer à ce sujet ; nos lettres sont restées sans réponse. Ce n'est pas votre comte de la Blanche-Épine qui nous fera solder cet arriéré ! Ah ! nous ne sommes plus au temps des vice-rois, où le prieur de Sarayacu recevait un traitement annuel de huit mille piastres, sans compter les dons particuliers des vice-reines, les aumônes et les legs des fidèles ! Aujourd'hui, le chef de l'État, tout à ses plaisirs et à ses affaires, nous refuse le nécessaire, et voit d'un œil sec nos pauvres Missions marcher à leur ruine. Sans les quêtes que nos frères d'Ocopa font à Lima dans les maisons pieuses, nous n'aurions pas de chemises à donner à nos néophytes ; à plus forte raison de quoi nous procurer des haches, des couteaux, des verroteries pour commercer avec les Infidèles ! Nous vivons dans un triste siècle, don Pablo mio ; la foi s'est retirée des cœurs ; la religion et ses ministres ne sont plus honorés comme ils l'étaient jadis. Je n'en veux d'autre preuve que l'indifférence des Chambres à notre égard et la misère dans laquelle nous laisse végéter le gouvernement. Au reste, nous lui rendons bien dédain pour oubli, comme vous l'aurez vu par le peu de cas que nous avons fait de ce capitaine de frégate, son envoyé. A quoi bon, en effet, baiser la main qui vous châtie et se priver pour des ingrats !

La réflexion finale du bon moine valait un long discours ; elle eut pour effet de déboucher les avenues de mon cerveau jusqu'alors obstruées, et de me montrer l'endroit et l'envers de la politique suivie par le prieur à l'égard de mes compagnons. Après avoir remercié le hasard qui venait de me donner si complaisamment le mot d'une énigme que je cherchais en vain depuis trois semaines, je m'en remis à lui du soin de me découvrir les secrets qu'on pouvait encore me cacher. Fray Hilario plus léger de cœur et d'esprit après la confidence qu'il m'avait faite, s'en alla bêcher le jardin et me laissa à ma besogne.

Durant huit grands jours, les caquets allèrent leur train. Tombés des hauteurs sidérales du rêve sur les tessons tranchants de la réalité, missionnaires et néophytes exhalèrent leurs plaintes avec une unanimité touchante. Il n'y eut pas jusqu'au Yankee qui, frustré dans son espérance de recevoir quelques bank-notes du noble seigneur qui parlait couramment sa langue et l'avait appelé *My-dear*, ne se crut en droit de lancer contre lui son mot et sa pierre.

Si le chef de la Commission française fut un peu flagellé par des commensaux de Sarayacu, comme il appert des lignes qui précèdent, hâtons-nous d'ajouter qu'il ne le fut pas seul, et que l'aide naturaliste reçut sa part des étrivières. Le dégoût qu'avaient soulevé ses préparations d'animaux fut élevé à la centième puissance et les adjectifs qualificatifs manquèrent pour l'exprimer. Qu'il fût resté un jour de plus à la Mission et la peste s'y déclarait infailliblement. La gaieté, l'entrain du jeune homme que chacun avait admirés, ses grimaces comiques et les pas de danse qu'il essayait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parfois dans le réfectoire à l'issue des repas, et dont le prieur et ses religieux avaient ri jusqu'aux larmes, toutes ces manifestations d'une exubérante jeunesse furent impitoyablement honnies et mises sur le compte de la *insensatez* et du manque de savoir-vivre. Bref, le pauvre tachydermiste, malgré son innocence ovine, fut accroché en effigie à la même branche que son patron.

Cette semaine écoulée, et la part faite à la critique, les religieux évitèrent soigneusement de prononcer des noms qu'aucun bienfait ne rappelait à leur mémoire. Durant mon séjour à Sarayacu, à Tierra-Blanca, sur divers points de la rivière Ucayali, je n'entendis donc plus parler de mes compatriotes. Il est problable que j'aurais fini par les oublier tout à fait si, en entrant dans les eaux de l'Amazone et touchant barres aux mêmes endroits qu'eux, on ne m'eût répété les propos enfiellés que M. de la Blanche-Épine avait tenus sur le compte de son rival le capitaine de frégate, auquel il paraissait avoir voué une de ces haines sublimes que le temps et l'éloignement, loin d'affaiblir, ne font que fortifier. Inutile de dire que je rétablis les faits sous leur jour véritable, en rendant à César ce qui lui revenait de droit.

Ici nous nous apercevons, bien qu'un peu tard sans doute au gré des esprits positifs à qui répugnent la fantaisie dans le voyage et les digressions dans le récit du voyageur, nous nous apercevons que d'à-compte en à-compte nous sommes parvenus à payer nos dettes et à nous libérer envers les compagnons de route que, d'Echarati à Sarayacu, le hasard nous avait donnés. Donc, maintenant que ces messieurs n'ont plus rien à nous réclamer, que nous avons tracé tant bien que mal leurs caractères, développé leurs petites passions et conduit jusqu'au dénoûment l'action à laquelle ils participaient, et nous avec eux, laissons-les regagner en paix leurs pénates d'or ou d'argile et rentrons dans notre sujet pour n'en plus sortir.

Le tableau de la Mission de Sarayacu que nous allons tracer serait pour le lecteur un travail incomplet, et peut-être incompréhensible, si nous ne le faisions précéder d'une notice explicative sur la plaine du Sacrement dans laquelle cette Mission est située. La fondation du village chrétien et de ses annexes est d'ailleurs étroitement liée à la découverte de cette partie du continent américain, elle en est comme la conséquence immédiate, et l'on ne peut parler de l'une sans que l'autre ne réclame aussitôt. Usons donc du privilége qui nous est concédé, comme à l'Asmodée de Lesage, de nous affranchir des lois du temps et de l'espace, et reportons-nous en idée à l'époque où la plaine du Sacrement, encore inconnue, n'était habitée que par la nation Pano et les tribus de sa descendance.

Cette plaine, parallélogramme irrégulier compris entre les rivières Marañon, Pachitea, Ucayali et Huallaga, fut découverte le 21 juin 1726 par deux Indiens Panataguas des Missions du Pozuzo[1]. En voyant des hauteurs du Mayro la vaste contrée dont les forêts, pareilles aux vagues d'une mer, se déroulaient jusqu'aux confins de l'horizon, ces néophytes la prirent naïvement pour une *pampa llana* (plaine rase), et comme le jour où ils l'apercevaient pour la première fois était celui du *Corpus*, ou Fête-Dieu des Espagnols, ils lui donnèrent le nom de plaine du Saint-Sacrement, ou du Sacrement qu'elle porte encore aujourd'hui.

En réalité, rien n'est moins plan que cette plaine, traversée du sud au nord par la Sierra de San-Carlos, ramification des Andes centrales, qui y détermine un faîte de partage (*divortia aquarum*), et après avoir envoyé huit rivières à l'Ucayali et vingt-trois au Huallaga, s'affaisse et rentre en terre aux environs de la lagune Pitirca, sous le quatrième degré de latitude. Mais le nom de plaine que reçut à première vue cette péninsule[1], ayant prévalu jusqu'à ce jour, nous continuerons de le lui donner comme tout le monde; seulement nous ferons remarquer, et cela pour l'acquit de notre conscience, que la chaîne minérale qui traverse longitudinalement cette contrée, les quebradas et les rivières qui la sillonnent, et par suite les mouvements brusques et onduleux de ses terrains, la rapprochent de la *montagne* bien plus que la *plaine*.

Longtemps avant sa découverte à vol d'oiseau ou de ballon, la plaine du Sacrement avait été côtoyée par des missionnaires, et les grands cours d'eau qui la bornent dans les quatre aires du vent comptaient déjà sur leurs rives plusieurs Missions; ainsi, en 1670, les pères Juan de Campos, Jose Araujo et Francisco Guttierez avaient fondé deux villages chrétiens dans la partie la plus septentrionale du Huallaga; en 1686, le révérend Biedma, qui descendait le Pachitea et remontait l'Ucayali, avait visité successivement les Cacibos (*hodie Cachibos*), les Schetibos, les Conibos, les Sipibos, les Panos, et laissé chez ces naturels des traces de son voyage; d'autres missionnaires, venus après lui, avaient continué son œuvre en fondant de nouveaux villages ou en rétablissant ceux que brûlaient, après les avoir saccagés, les Indiens barbares dans leurs invasions à main armée chez les néophytes.

De 1670 à 1756, l'œuvre *de propaganda fide* se poursuivit sur les points indiqués sans amener de résultats notables. En 1757, les pères Santa Rosa, Fresneda et Cabello, accompagnés de trois cents néophytes des Mis-

1. Les Missions du Pozuzo, fondées en 1712 par le P. Francisco de San José, à qui l'on doit également la fondation du collége apostolique d'Ocopa, relevaient à cette époque de la province des Douze-Apôtres de Lima, où de nombreuses Missions existaient déjà depuis l'année 1631. Par suite des nouvelles divisions territoriales du Pérou, ces Missions du Pozuzo, qui ne sont aujourd'hui que de misérables *pueblos*, habités par la descendance des premiers néophytes, se trouvent englobées dans la province de Huanuco, et relèvent du département de Junin.

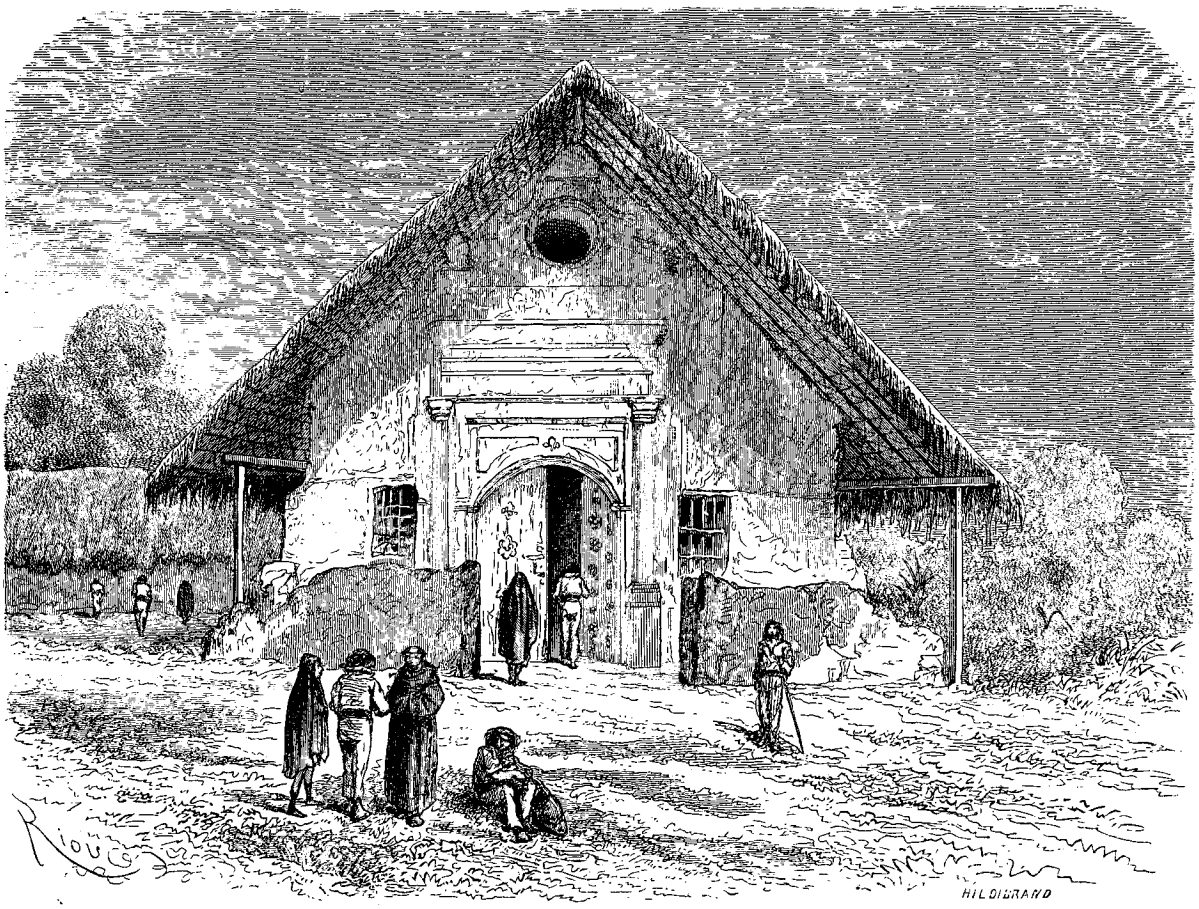
1. Une langue de terre d'environ un degré de largeur, située entre les sources des rivières Huallaga et Pachitea, rattache dans la partie du sud, la plaine du Sacrement aux versants orientaux des Andes. Ajoutons que, malgré les récits des missionnaires, les comptes rendus des voyageurs et les relevés statistiques faits depuis deux siècles, cette plaine, objet des plus fantastiques hypothèses, est encore, pour la plupart des Péruviens de la Côte et de la Sierra, une prairie sans limites connues, couverte de fourrage à hauteur d'homme, et où tous les animaux rares ou féroces du globe se trouvent réunis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sions du Haut-Huallaga, entreprirent une exploration de la plaine du Sacrement qui les conduisit après bien des fatigues chez les Panos de Manoa. Ceux-ci prenant l'alarme à la vue d'inconnus auxquels ils supposaient des intentions hostiles, les accueillirent à coups de flèche et de massue. Un engagement général s'ensuivit, et quelques morts des deux partis restèrent sur le carreau. Dans le désordre de la mêlée, les religieux réussirent à s'emparer de trois enfants Panos qu'ils emmenèrent avec eux.

Deux ans après cet essai de conquête apostolique et malgré les tristes avantages qu'on en avait retirés, de nouveaux missionnaires partis de Huanuco avec une escorte de soldats espagnols, tentaient de se frayer un passage à travers les forêts de la plaine du Sacrement et d'arriver jusqu'aux peuplades infidèles. Mais après huit jours de marche à l'aventure, les soldats, rebutés par la fatigue et le mauvais état des chemins, se mutinaient et refusant de passer outre, obligeaient les religieux à revenir sur leurs pas.

Au mois de mai 1760, une nouvelle expédition fut résolue. Elle se composait des pères franciscains Miguel Salcedo et Francisco de San José, de quatre-vingt-dix néophytes, de sept Espagnols et d'un interprète. Cet interprète, jeune fille de la nation Pano, était un des trois enfants qu'en 1757, les pères Fresneda et Cabello avaient



Façade de l'église de Sarayacu.

capturés. Baptisée par eux, sous le nom d'Ana Rosa, elle avait été élevée à Lima dans le monastère de Sainte Rose de Viterbe, et comme en apprenant l'espagnol et le quechua, elle n'avait pas oublié sa langue maternelle, on l'avait adjointe à l'expédition pour faciliter ses rapports avec les naturels. En atteignant le territoire des Panos, les religieux la détachèrent en avant pour annoncer leur arrivée aux gens de sa tribu. Ceux-ci qui l'avaient crue morte ou esclave, furent charmés de la revoir et la comblèrent de caresses. Ana Rosa, usant adroitement du prestige que lui donnaient aux yeux des siens son éducation, ses manières et le costume de novice qu'elle avait adopté, sut disposer leur esprit en faveur des missionnaires. Hommes et femmes accueillirent cordialement ces derniers et leur promirent d'embrasser la religion chrétienne.

Charmés de l'accueil de leurs hôtes et confiants dans leur promesse, les religieux résolurent de fonder une Mission en cet endroit. Le père Salcedo, accompagné de ses néophytes, retourna bientôt à Ocopa rendre compte à ses supérieurs du résultat de son voyage, laissant le père San José, les sept Espagnols et Ana Rosa à Suaray, ainsi se nommait le village des Panos où ils avaient établi leur séjour. Dix-huit mois s'écoulèrent sans que le père San José reçût de nouvelles de son compagnon. Pendant ce temps, il vécut de la vie des Indiens, chas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sant et pêchant avec eux et partageant, selon l'abondance ou la disette de vivres leurs repas copieux ou leurs jeûnes érémitiques. Déjà ses vêtements tombaient en lambeaux, son corps exposé aux piqûres des moustiques s'était couvert de plaies et le découragement allait s'emparer de lui, quand des religieux d'Ocopa arrivèrent à Suaray. Leur vue lui fit oublier ses souffrances et lui rendit toute son énergie. Ces pères apportaient avec des provisions de plusieurs sortes, des instruments aratoires des semences et jusqu'à des animaux domestiques destinés à la Mission future.

A dater de ce moment les choses prirent une heureuse tournure. Des défrichements furent pratiqués; des plantations de manioc et de bananiers faites sur divers points, assurèrent la subsistance des religieux et des néophytes. Les envois d'Ocopa se régularisèrent; de nouveaux missionnaires vinrent se joindre à ceux de Manoa pour travailler avec eux à l'œuvre commune. En sept ans, sept Missions furent fondées sur la rivière Ucayali, entre l'embouchure du Pachitea et la sierra de Cuntamana. Tout semblait leur présager un avenir durable lorsqu'un Indien Sipibo du nom de Rungato, dont nous avons eu l'occasion de parler[1], alla de Mission en Mission souffler la discorde au cœur des néophytes et provoquer de leur part le soulèvement qui amena la destruction des villages chrétiens de l'Ucayali et le massacre

Au réfectoire.

de tous les missionnaires. D'après des *on dit* de l'époque, ce Sipibo Rungato entretenait des relations coupables avec Ana Rosa. L'indigne élève des missionnaires avertie à l'avance du complot tramé contre ses bienfaiteurs, se garda de les en instruire et les laissa froidement massacrer. Cette insensibilité de sa part et la vengeance exercée contre les religieux, eurent pour cause, dit-on encore, le châtiment corporel infligé par l'un d'eux à l'Indien Rungato pour une faute dont celui-ci s'était rendu coupable.

Vingt-deux ans après cette catastrophe, en 1790, le père Manuel Sobreviela, gardien du collége d'Ocopa, ayant tenté de relever de leurs ruines les Missions de l'Ucayali, comme nous l'avons dit dans notre notice sur les Sipibos et les Schetibos, s'introduisit dans la plaine du Sacrement en suivant le cours du Huallaga jusqu'au village de la Grande Lagune. Là il débarqua, et prenant à travers forêts, il atteignit Sarayacu[2] où les Panos,

1. Voy. notre étude sur les Indiens Panos.

2. Cet itinéraire, qui allonge de cent quatre-vingts lieues le chemin qu'on suit habituellement pour passer des rives du Huallaga à Sarayacu, en prenant par Yanayacu, Chasuta et Santa Catalina, avait été imposé au P. Sobreviela par sa qualité de gardien du collége d'Ocopa qui l'obligeait à visiter les Missions de Maynas, lesquelles, après avoir appartenu longtemps aux Jésuites de Quito, se trouvaient comprises, depuis l'expulsion de ceux-ci, dans la juridiction ecclésiastique d'Ocopa.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après le massacre des missionnaires à Suaray, étaient venus fonder un petit village. Ana Rosa y vivait avec eux. Son intelligence, son aptitude à parler différents idiomes, lui avaient valu l'honneur sans précédent chez ces nations sauvages, d'être élevée par ses concitoyens au rang de curaca ou capitaine.

Le père Sobreviela fut accueilli avec empressement par les assassins des religieux d'Ocopa. Le Sipibo Rungato était mort dans l'intervalle et Ana Rosa, en approchant de la cinquantaine, avait dit adieu aux passions de sa jeunesse[1]. La vue d'un missionnaire qui lui rappelait son innocence passée et l'instruction religieuse qu'elle avait reçue, l'émut fortement. Elle se sentit touchée de la grâce et supplia le père Sobreviela de se fixer à Sarayacu pour faire entendre à sa tribu la parole de l'Évangile. Le missionnaire, que ses affaires rappelaient à Ocopa, ne put se rendre à sa prière, mais lui promit d'y avoir égard.

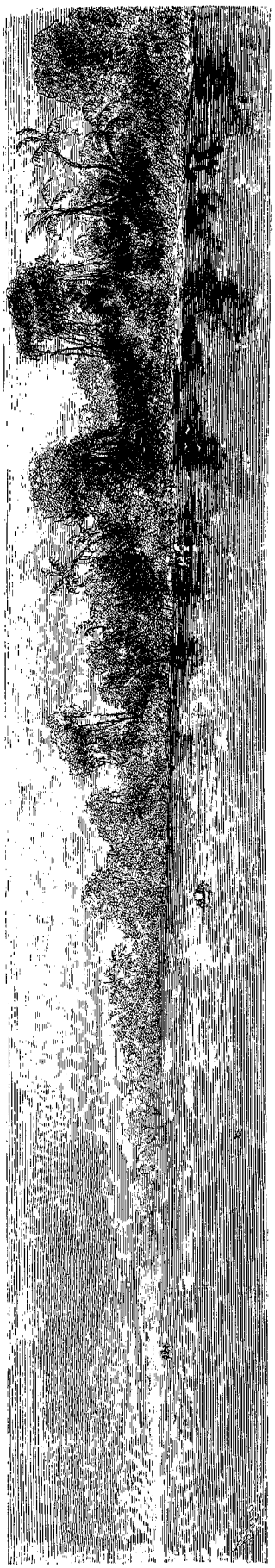
L'année suivante il envoyait à Sarayacu les pères Narciso Girbal, Barcelo et Buonaventura Marques, dont nous avons mentionné le zèle et traduit la correspondance privée dans notre notice sur les Indiens Panos.

De 1791 à 1795 les Missions de l'Ucayali en général et celle de Sarayacu en particulier, eurent une phase prospère. Passé ce temps les néophytes d'origines diverses qu'on y avait réunis et qui jusque-là avaient vécu en bon accord, se brouillèrent, refusèrent de se rendre aux offices et finirent par former dans chaque Mission, autant de schismes que de tribus distinctes.

Cette inimitié, qui allait croissant, faisait présager une catastrophe terrible et les missionnaires craignant pour leur vie, se résolurent à partir pour Ocopa.

Sur ces entrefaites, un jeune moine franciscain de Riobamba, qu'un article du *Mercurio peruano*, journal publié à Lima, avait instruit de la crise imminente qui menaçait les Missions de l'Ucayali, abandonna les régions de l'Équateur, descendit la rivière Napo et se produisit à Sarayacu au moment ou les pères Girbal et Marques se disposaient à en sortir.

Avec cette assurance de la jeunesse qui défie le danger et se rit des obstacles, notre jeune homme qui n'était autre que le révérend Fray José Manuel Plaza, offrit aux missionnaires de se mettre à la tête de leurs Missions et de continuer à ses périls et risques de les diriger dans la bonne voie[2]. Les religieux acceptèrent sa proposition, mais n'en effectuèrent pas moins leur départ dans un prompt délai. Fray Manuel Plaza resta seul à Sarayacu, n'ayant pour faire face à la



Rives de l'Ucayali.

1. Ana Rosa mourut à Sarayacu à l'âge de soixante-quatorze ans.

Le révérend Plaza, qui l'assista à ses derniers moments, nous dit qu'elle était bourrelée par les remords de son action passée, et s'imaginait voir des démons autour de sa couche. Elle est enterrée devant le maître-autel de l'église, à quelques pas des missionnaires massacrés à Suaray, et dont les restes avaient été déposés en ce lieu par ordre du P. Sobreviela.

2. Il n'existe d'autre biographie du révérend Fray José Manuel Plaza, qu'une courte notice publiée, en 1845, par le journal *El Comercio* de Lima, notice où l'inexactitude des faits et gestes du personnage s'unit, chez son panégyriste, à une ignorance complète et presque ridicule des localités.

Nous ne disons rien du ton laudatif de ce morceau littéraire, qui dépasse l'hyperbole de cent coudées et rappelle par trop le pavé de l'ours du bon la Fontaine.

Un portrait sérieux et raisonné de l'homme qui, pendant cinquante-un ans, a gouverné les Missions de l'Ucayali, est encore à tracer. Ce portrait, nous nous sommes promis de le tracer plus tard, non dans le cours de ce récit où il ferait longueur, ni dans le cadre étroit d'une biographie, où il n'aurait qu'un intérêt médiocre, mais dans une œuvre séparée, qui comprendra l'historique des Missions du Cerro de la Sal, du Pozuzo et du Huallaga, depuis longtemps éteintes, et celui des Missions de l'Ucayali sur le point de s'éteindre.

Dans cette œuvre épique, véritable martyrologe, apparaîtront successivement les apôtres et les propagateurs de la foi chrétienne couchés obscurément depuis trois siècles dans le sillon qu'ils défrichaient, et dont les noms, encore inconnus à cette heure ou depuis longtemps oubliés, seront mentionnés dans notre récit. Le révérend Plaza sera un des héros de notre épopée, une des étoiles de la pléïade.

Les documents relatifs à ce travail, dont il nous arrive de parler pour la première fois, nous coûtèrent jadis cinq ans de patientes recherches et de lectures assidues dans les bibliothèques et les archives des couvents de cette Amérique. Si nous ne l'intercalons pas aujourd'hui dans notre itinéraire. auquel il était aussi étroitement lié que le fond peut l'être à la forme, c'est que des circonstances plus fortes que notre volonte nous ont contraint de séparer le cadre du portrait, de publier nos études sur la nature avant notre appréciation raisonnée des hommes et des choses. Un jour, nous rétablirons dans son intégrité le plan primitif de cette œuvre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

situation que l'énergie de ses vingt-trois ans et les promesses que les pères Girbal et Marques lui avaient faites en le quittant, de lui envoyer d'Ocopa des moines de leur ordre pour prendre part à ses travaux, des outils, des semences et des provisions pour pourvoir à sa subsistance.

Trois ans s'écoulèrent pendant lesquels le révérend Plaza reçut du couvent d'Ocopa les secours que les pères Girbal et Marques lui avaient promis. Toutefois aucun religieux ne vint partager sa solitude. La Mission de Sarayacu et ses annexes, étaient pacifiées et tous les néophytes si bien rentrés dans le devoir, que leur jeune prieur fier du succès de son œuvre, crut devoir écrire au père gardien d'Ocopa pour le prier d'envoyer un religieux de l'ordre s'assurer *de visu* de l'état florissant des Missions de l'Ucayali. Le père Luis Colomer fut chargé de cette vérification. Il vint à Sarayacu et put apprécier l'ordre et la régularité avec lesquels fonctionnaient les divers rouages de la machine. Après avoir constaté les effets, il voulut remonter aux causes et demanda naïvement à son frère en religion, par quel moyen il avait obtenu ce beau résultat. — « C'est mon secret » — répondit le jeune homme avec ce sourire empreint de finesse, de bienveillance et d'ironie qu'il conservait encore dans sa vieillesse. Le père Luis Colomer respecta le *secret* de son collègue et de retour à Ocopa fit un rapport élogieux sur l'état des Missions et les capacités administratives de leur directeur.

Femme de Sarayacu en costume d'intérieur.

Cinquante et un ans après cette visite du père Colomer, à l'époque où nous connûmes le révérend Plaza, il ne faisait plus un mystère du moyen par lui mis en œuvre pour pacifier les Missions de l'Ucayali et obtenir des néophytes une obéissance passive. Quelques lignes extraites de ses confidences personnelles à ce sujet, expliqueront son mode de gouvernement, d'ailleurs assez simple.

« Quand je vins m'établir à Sarayacu, nous disait-il, la polygamie était encore en usage chez les Néophytes. Certains d'entre eux avaient jusqu'à cinq femmes. Par ce relâchement des mœurs, tu peux juger de ce qu'était le reste. Pour remédier à cet état de choses, j'eus recours sur-le-champ au nerf de lamantin, aux menottes et aux entraves. Je frappai moi-même fort et longtemps. Vingt-cinq coups pour une faute ; cinquante pour la récidive. Dieu m'inspirait ! au bout d'un an de ce régime, mes Indiens étaient devenus doux comme des moutons.

« En les menant ainsi à la baguette je savais parfaitement que je risquais ma vie ; aussi me tenais-je sur le qui-vive. J'avais dans un coin de ma cellule du charbon pilé, un sac d'Indien, un arc, des flèches et une sarbacane. Comme les Indiens n'attaquent jamais que la nuit, au moindre bruit que j'entendais, je sautais à bas de ma couche, je me noircissais le visage avec le charbon, je revêtais le sac, prenais en main l'arc, les flèches et la sarbacane et passait ainsi déguisé au milieu des assaillants qui dans l'obscurité, m'eussent pris pour un des leurs. Une fois dans la forêt, je marchais entre le Nord et l'Ouest jusqu'à ce que j'eusse atteint les Missions du Huallaga. La sarbacane m'eût procuré de quoi vivre en route. L'arc et les flèches m'eussent servi à me défendre contre les animaux féroces. »

Cet extrait des confidences du révérend Plaza, que nous relevons aujourd'hui sur le livret *ad hoc*, où nous les consignions à la fin de chaque journée, peuvent donner avec le secret de ses procédés administratifs, une idée de la trempe vigoureuse de sa nature.

Chaque fois que la conversation tombait sur ce sujet, et souvent nous l'y amenâmes sans que nul s'en doutât, l'œil du vieillard s'animait et lançait des éclairs, une ardeur généreuse empourprait son visage et, s'agitant sur sa chaise curule, faisait claquer ses doigts comme des castagnettes en souvenir du temps passé.

Mais revenons à notre histoire.

Le rapport du père Colomer sur l'état des Missions de l'Ucayali, détermina le prieur d'Ocopa à envoyer au révérend Plaza de nouveaux subsides et un renfort de six religieux pour l'aider dans son œuvre. Ces religieux, répartis dans diverses Missions de l'Ucayali, y restèrent jusqu'en 1821, où les luttes politiques dont l'Amérique espagnole était alors le théâtre, amenèrent leur dispersion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Déjà en 1819, la renommée du père Plaza, qui avait traversé les Andes, lui avait valu l'honneur d'être appelé à Lima par le vice-roi Abascal, qui voulait être renseigné sur la navigation des rivières de l'intérieur, dans le cas où l'armée royaliste, prise entre les Indépendants du nord et du sud qui tentaient d'opérer leur jonction du côté de Lima, serait forcée de se replier sur Jauja et les allées de l'est. Notre missionnaire se rendit à l'invitation du vice-roi, lui donna tous les renseignements qu'il put souhaiter, et, comblé d'éloges et de dons pécuniaires, revint à Sarayacu en descendant les rivières Apurimac et Chanchamayo qu'il avait remontées pour gagner Andamarca, Tarma et enfin Lima.

Malheureusement pour l'avenir des Missions qu'il dirigeait, comme pour le sien propre, les indications et les renseignements du révérend Plaza, si précis qu'ils fussent, ne purent empêcher que les troupes de Sucre et de Bolivar ne se rejoignissent, que l'armée royaliste prise entre deux feux ne fût battue dans les plaines d'Ayacucho, la domination espagnole abolie et l'indépendance du Pérou proclamée.

Ces événements, qui bouleversèrent la face du pays, eurent pour les Missions un contre-coup terrible. A la première nouvelle du soulèvement des patriotes, un ordre émané du collége d'Ocopa enjoignit à tous les missionnaires de quitter leurs Missions dans le plus bref délai et de venir se rallier à leur supérieur. Le père Plaza, qui ne relevait pas directement du couvent d'Ocopa, bien qu'il en suivît la règle, fut excepté ou plutôt ne fut pas compris dans cette mesure.

Femme de Sarayacu en costume d'église.

En peu de temps, les Missions de l'Ucayali, abandonnées par leur pasteurs, se dépeuplèrent une à une. La plupart des néophytes retournèrent vivre dans les bois avec leurs frères barbares; quelques-uns se réunirent aux chrétiens de Sarayacu. Le révérend Plaza, à qui la nouvelle république et le collége d'Ocopa ne venaient plus en aide, comprit que sa mission ne pouvait vivre de l'autel et tâcha de les faire vivre par le commerce. Il planta des cannes à sucre, fabriqua du tafia et de la mélasse, fit des salaisons de poisson, recueillit dans les forêts de la salsepareille et du cacao et alla jusqu'à la frontière du Brésil tirer parti de ces denrées.

Cette vie de labeur et de spéculation dura sept années; puis un jour vint où le chagrin et la maladie eurent raison de l'énergique volonté du révérend. Une fièvre maligne s'abattit sur lui et l'obligea de garder le lit pendant cinq semaines. Quand il fut en état de rassembler deux idées, il se sentit si affaibli au physique, si découragé au moral, qu'il jugea nécessaire d'aller respirer l'air natal et de consulter sur son état les docteurs du pays. Il quitta donc Sarayacu, descendit l'Ucayali, entra dans le Maranon et remonta la rivière Napo. Après quarante jours de navigation, il atteignait le village de Santa-Rosa, d'où quatorze jours de marche le conduisaient à Quito.

Une entrevue qu'il eut avec l'évêque de Quito, don Rafael Lazo de la Vega et le libérateur Simon Bolivar, lui valut du premier force éloges sur sa belle conduite et du second un mandat de deux cent cinquante piastres sur le trésor. A cette libéralité du héros d'Ayacucho, un frère de notre missionnaire, le chanoine Plaza, ajouta trois cents piastres qui lui permirent de s'approvisionner d'une foule de choses qui manquaient depuis longtemps à sa Mission. Ce changement de fortune influa heureusement sur sa santé qui se rétablit à vue d'œil. A peine eut-il recouvré assez de force pour se mettre en voyage qu'il prit congé des personnes qui l'avaient secouru et se rembarqua sur la rivière Napo. Après huit mois d'absence, il était de retour à Sarayacu. Les néophytes des deux sexes auxquels par une grâce toute spéciale, il avait réussi à inspirer autant d'attachement pour sa personne que de terreur pour la cravache en nerf de lamantin dont il usait à leur égard, les néophytes firent éclater à sa vue les transports les plus vifs; hommes et femmes couvrirent ses mains de baisers, et le croyant toujours malade, le prirent dans leurs bras et le portèrent jusqu'à sa cellule. A l'ancien règlement que le révérend Plaza remit en vigueur, le jour même de son arrivée, les enfants de son cœur, comme il les appelait, reconnurent bien vite que leur père spirituel avait recouvré la santé du corps et celle de l'esprit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Six ans s'écoulèrent sans amener de changement dans la situation du missionnaire et de la Mission. Les fonds recueillis à Quito par le révérend s'étaient épuisés lentement; ses pétitions au collége d'Ocopa et au Président de la république n'avaient jamais eu de réponse et devant les besoins toujours croissants des néophytes, il allait en être réduit à recommencer son ancien trafic de poisson salé et de salsepareille, lorsqu'une visite à laquelle il ne s'attendait pas, vint faire diversion à ses ennuis et lui rendre un peu d'espérance.

Deux officiers de la marine britannique, MM. Smith et Lowe, étaient partis de Lima avec l'intention de visiter la plaine du Sacrement et de descendre l'Amazone jusqu'à la mer. Le Président à qui ils avaient soumis préalablement leur projet, s'y était intéressé et pour que les travaux qu'ils allaient entreprendre fussent profitables à la république, il leur avait adjoint pour prendre part à ces mêmes travaux, un major d'infanterie et un lieutenant de marine, MM. Beltran et Ascarate en compagnie desquels ils arrivèrent à Sarayacu. Leur apparition fut saluée avec joie par le père Plaza et par les néophytes avec un enthousiasme indescriptible. A part les religieux qui les avaient catéchisés, ces Indiens n'avaient jamais eu l'occasion de voir des Européens et surtout des fils d'Albion à peau blanche et à cheveux rouge; aussi gardèrent-ils des deux officiers de marine, un souvenir qu'après treize ans écoulés depuis leur visite, nous allons retrouver dans toute sa fraîcheur.

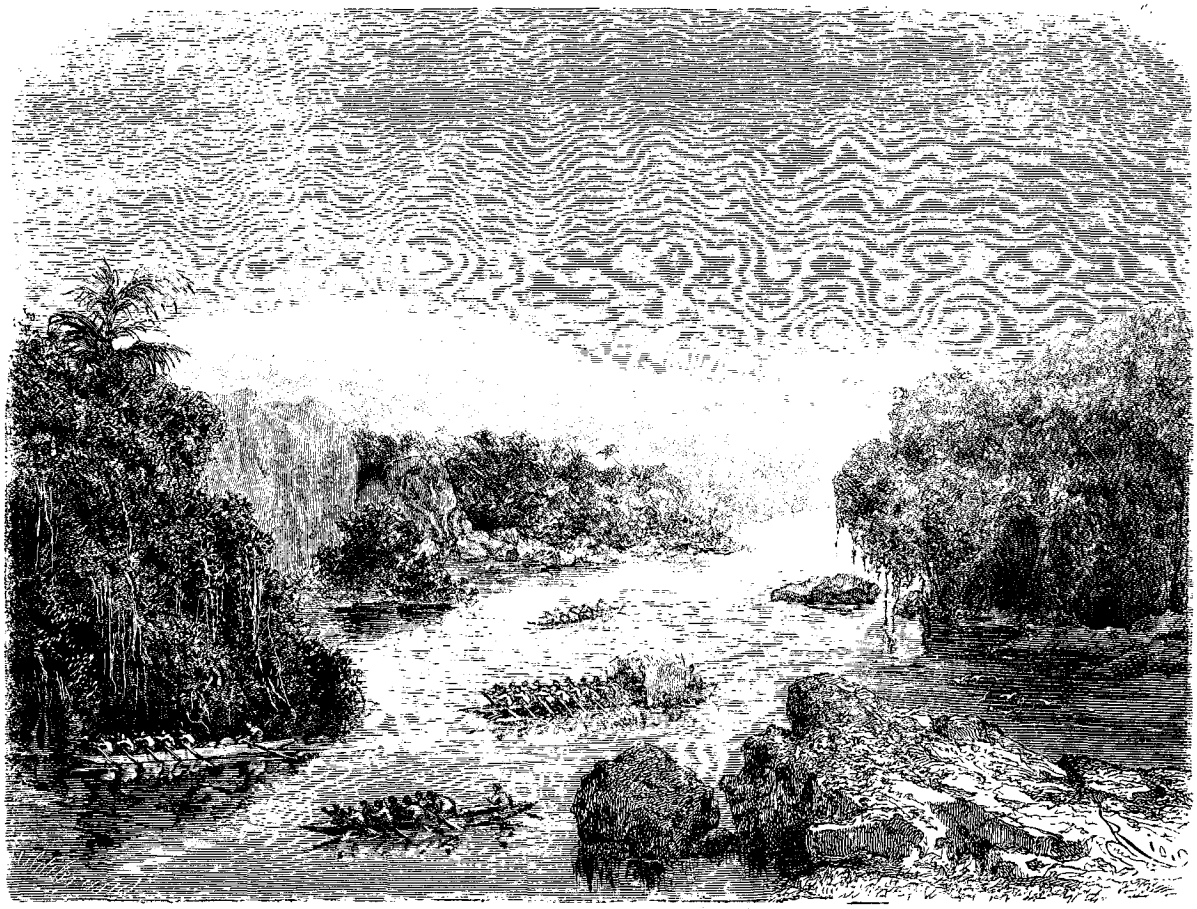
Portrait de Fray José-Manuel Plaza.

Les voyageurs fêtés, choyés par le révérend Plaza restèrent huit jours à Sarayacu, pendant lesquels il eut tout le temps de leur raconter son histoire et de se plaindre à eux de l'indifférence que lui témoignaient les religieux d'Ocopa et le chef de l'État. Les officiers anglais que ces affaires de ménage intéressaient peu et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui d'ailleurs comprenaient et parlaient à peine l'espagnol, se contentèrent en quittant la Mission de remercier le missionnaire de la façon aimable dont il les avait accueillis; mais les Péruviens Beltran et Ascarate, de retour à Lima, firent en faveur de leur hôte une levée de boucliers, — ce qu'aujourd'hui nous appelons une réclame, — et cela avec tant de zèle, de retentissement et de bonheur, que tous les regards de la foule se tournèrent du côté de la plaine du Sacrement, vers ces Missions de l'Ucayali qui pour la plupart des habitants de la Côte et de la Sierra, n'existaient plus qu'à l'état de légende.

Une aurore nouvelle parut se lever sur ces points oubliés. L'avenir des Missions devint le sujet de conversation à l'ordre du jour. On en parla dans les salons et dans les ranchos. Une collecte faite dans un moment d'enthousiasme parmi les commerçants des *Portales*, produisit une somme assez ronde. Alors on se mit en quête de missionnaires et naturellement on s'adressa aux Franciscains de Lima; mais pour des motifs que nous ignorons, aucun religieux de cet ordre ne voulut quitter son couvent pour aller s'établir à Sarayacu. Dans cette fâcheuse occurrence, l'archevêque Benavente fut obligé de recourir aux couvents d'Europe. Des moines italiens qui rêvaient sans espoir la palme du martyre, accoururent à son appel. En 1836, les pères



Navigation du révérend Plaza sur les rivieres Apurimac et Chanchamayo.

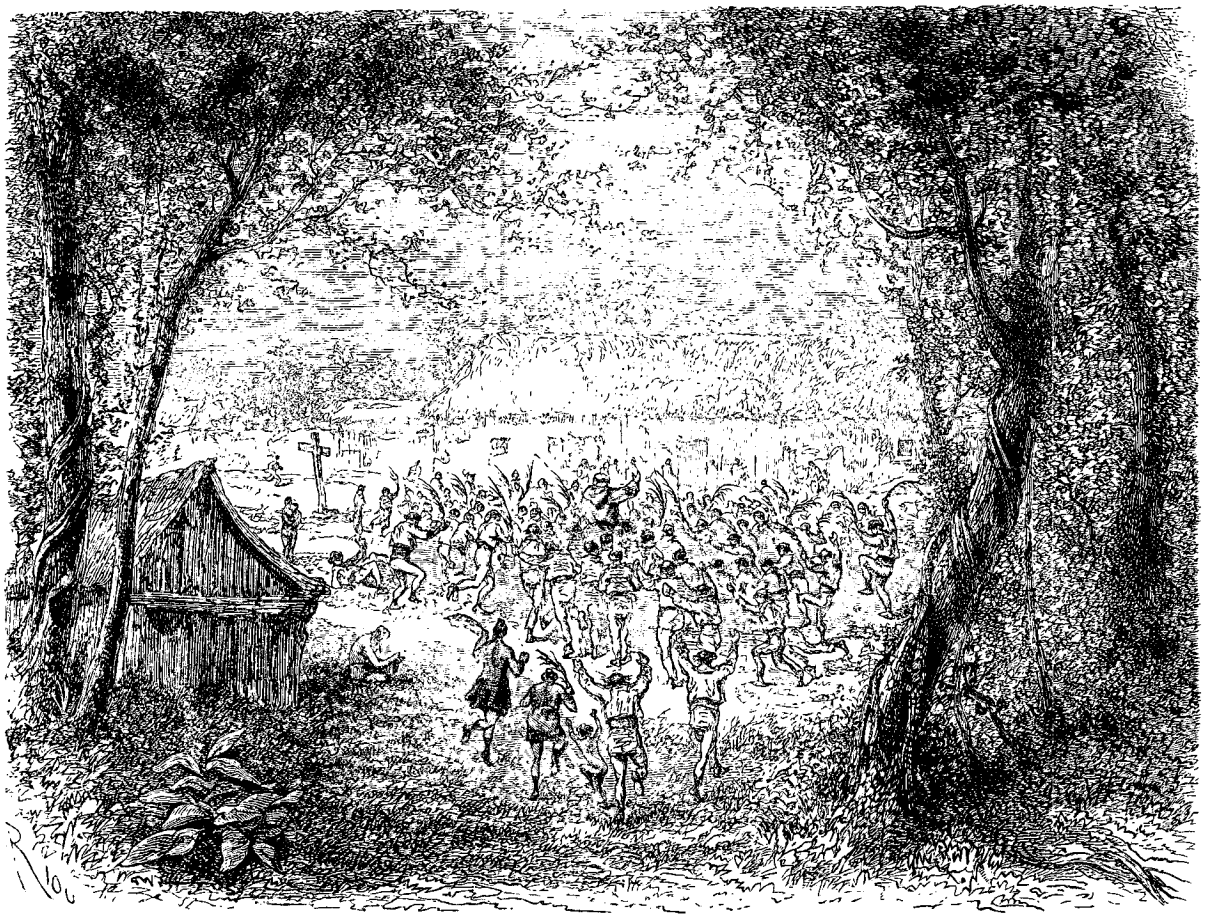
Simini, Vicli, Rossi, Bregati et quelques autres dont les noms en *i* nous échappent, s'installaient à Ocopa et y fondaient un collége apostolique destiné à approvisionner de desservants les Missions de l'Ucayali.

Les pères Simini et Vicli furent les premiers de ces religieux qui vinrent à Sarayacu partager la solitude et les travaux du révérend Plaza; leur arrivée fut saluée par le vieillard comme un événement heureux. Désormais il allait avoir près de lui des amis qui vivraient de sa vie, des cœurs dans lesquels il pourrait épancher son cœur, des intelligences en état de comprendre la sienne, et cette idée combla momentanément tous ses vœux. Les premiers temps de ce triumvirat apostolique furent signalés par l'entente la plus cordiale et l'union la plus fraternelle. Par malheur l'esprit humain est ainsi fait qu'à la longue il se lasse de tout, même de la paix et de la concorde. De petites difficultés surgirent un beau jour entre nos religieux, de petites blessures d'amour propre furent faites de part et d'autre; on échangea quelques mots aigres et la guerre fut déclarée. Alors les moines italiens s'unirent dans un touchant accord et tentèrent de substituer leur domination à celle du révérend Plaza; mais celui-ci que quarante années de gouvernement absolu avec un nerf de lamantin pour sceptre, avaient rendu presque féroce à l'endroit de ses prérogatives, se redressa de toute sa hauteur et contraignit ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

présomptueux adversaires à s'humilier devant lui. Après trois ans de séjour à Sarayacu, les pères Simini et Vicli retournèrent à Ocopa et d'autres moines italiens vinrent prendre leur place. Instruit par l'expérience, le révérend Plaza n'eut garde de s'humaniser avec les nouveaux venus et les tint à distance, ainsi que tous ceux qui leur succédèrent.

Ce réveil de la foi, que nous avons constaté en passant, cet élan d'enthousiasme en faveur des Missions, s'éteignirent ou s'atténuèrent sensiblement après quelques années. Les commerçants des Portales ne songeaient plus qu'à leur commerce, et le chef de l'État, tout à sa politique, avait oublié les villages chrétiens de l'Ucayali. Seul, l'archevêque Benavente les appuyait toujours de ses vœux et de ses prières; mais cet appui ne leur suffisait pas pour vivre, et sans un système de quêtes dans les divers quartiers de Lima imaginé par Fray Ildefonse Roa[1], système que les religieux italiens perfectionnèrent et étendirent par la suite aux trois provinces de Lima, de Pasco, de Xauja, Sarayacu et ses annexes n'existeraient plus à cette heure ou seraient passés de l'état de Missions à celui de comptoirs, comme la plupart des villages du Haut-Amazone, longtemps gouvernés par les Franciscains du Pérou ou des Carmélites du Brésil, et régis aujourd'hui par des gouverneurs-trafiquants.



Retour de Quito du révérend Plaza.

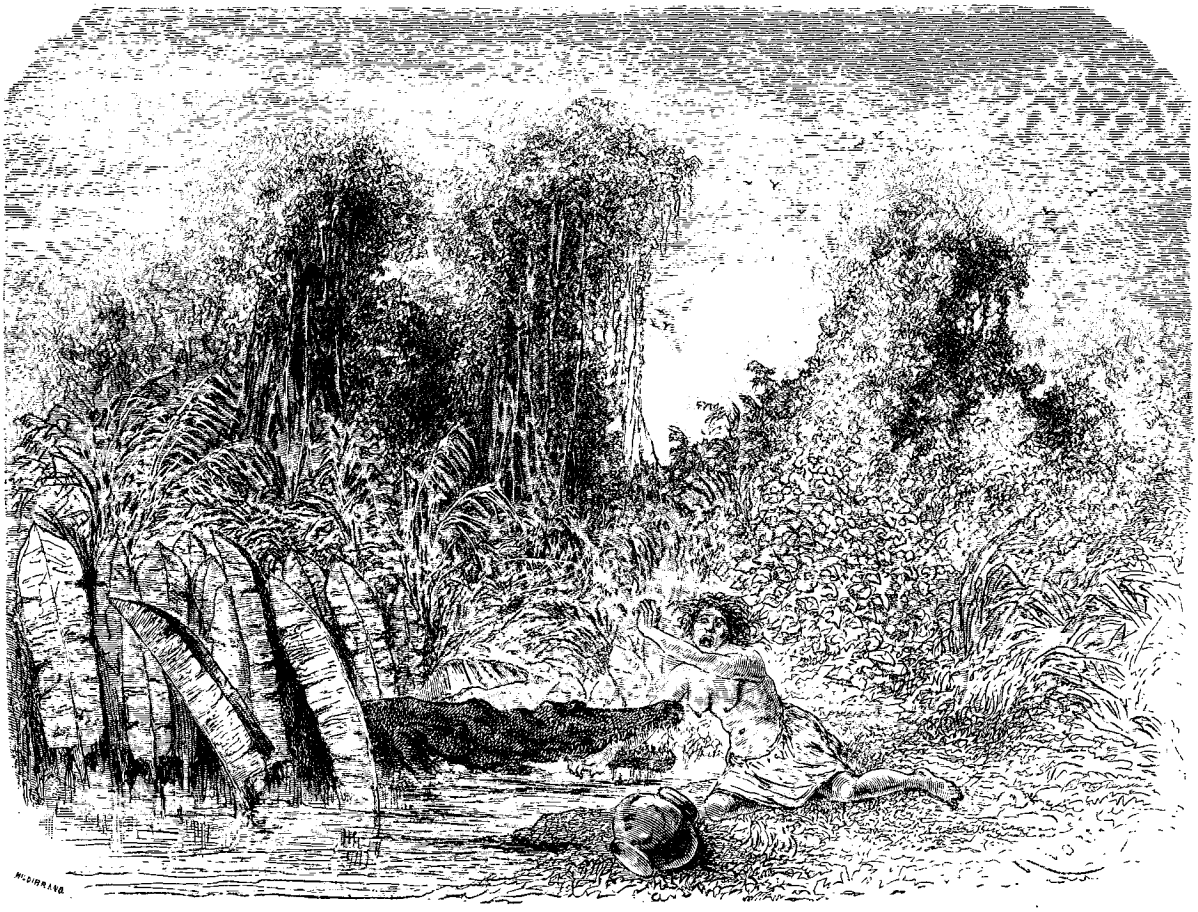
Après ce coup d'œil jeté sur la plaine du Sacrement et sur les Missions de l'Ucayali, que nous avons prises à leurs débuts et suivies dans leurs phases de progrès et de décadence, il nous reste à les envisager au point de vue de l'actualité. A ceux de nos lecteurs qui, ne trouvant pas dans la revue que nous allons en faire ce qu'ils s'attendaient à y rencontrer, pourraient nous imputer à faute leur désenchantement, nous répondons que nous n'en pouvons mais, et que la faute, si faute il y a, en est aux temps, aux lieux, à la nature des individus et à l'esprit des institutions. Humble observateur, nous nous sommes borné jusqu'ici à recueillir des faits et à poser des prémisses, laissant à ceux qui nous font l'honneur de nous lire le soin de rechercher les causes et de tirer les conséquences.

1. Ce frère Ildefonse Roa, enfant de troupe né en Espagne, était venu jeune en Amérique où il suivit la carrière des armes. Lors de la bataille d'Ayacucho, qui assura l'indépendance du Pérou, il était sous-lieutenant au régiment *Royal-Alexandre*. Resté sans moyens d'existence par suite du licenciement des troupes espagnoles, il entra dans le couvent d'Ocopa et prit l'habit de Saint-François. Si ses allures comme moine se ressentirent toujours de son premier état, son zèle, son activité comme frère quêteur, sa façon toute militaire de réveiller la tiédeur des fidèles et de stimuler leur charité, furent d'un utile secours aux religieux de l'ordre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'heure où nous écrivons cette ligne, la Mission de Sarayacu compte cent soixante-six maisons construites comme celles des indigènes de l'Ucayali avec des lattes de palmier et couvertes en palmes. La seule particularité qui les distingue de ces dernières, c'est qu'au lieu d'être ouvertes comme elles à tous les vents du ciel, elles sont à peu près closes sur leurs quatre faces. Chacune d'elles est affectée à un *matrimonio*, mariage ou ménage, dont la moyenne est de trois individus. Comme nous l'avions remarqué le jour même de notre arrivée, ces demeures sont inégalement espacées, capricieusement orientées et séparées l'une de l'autre par de hautes broussailles ou des massifs d'arbustes disposés de façon à ce que leurs habitants ne puissent voir leurs voisins ou en être vus. Ce goût d'isolement chez les néophytes de Sarayacu se retrouve chez les castes sauvages dont ils descendent, lesquelles tournent volontiers le dos aux points civilisés et s'abritent contre le vent qui souffle des villes.

Parmi les cent soixante-six logis que nous venons de mentionner et dont le chiffre nous est donné par les derniers recensements, cent quinze sont habités par des



Les caïmans du port de Sarayacu.

descendants abâtardis de la race Pano, trente-cinq par des Omaguas et des Cocamas, seize par des individus des races Cumbaza, Balsapuertena[1] et Xebero. Ces néophytes d'origines diverses vivent en bons termes, mais ne contractent guère d'alliances qu'entre gens de même tribu. Le motif de cette mesure est l'inimitié secrète que tout Peau-Rouge nourrit invariablement contre l'individu d'une autre caste que la sienne.

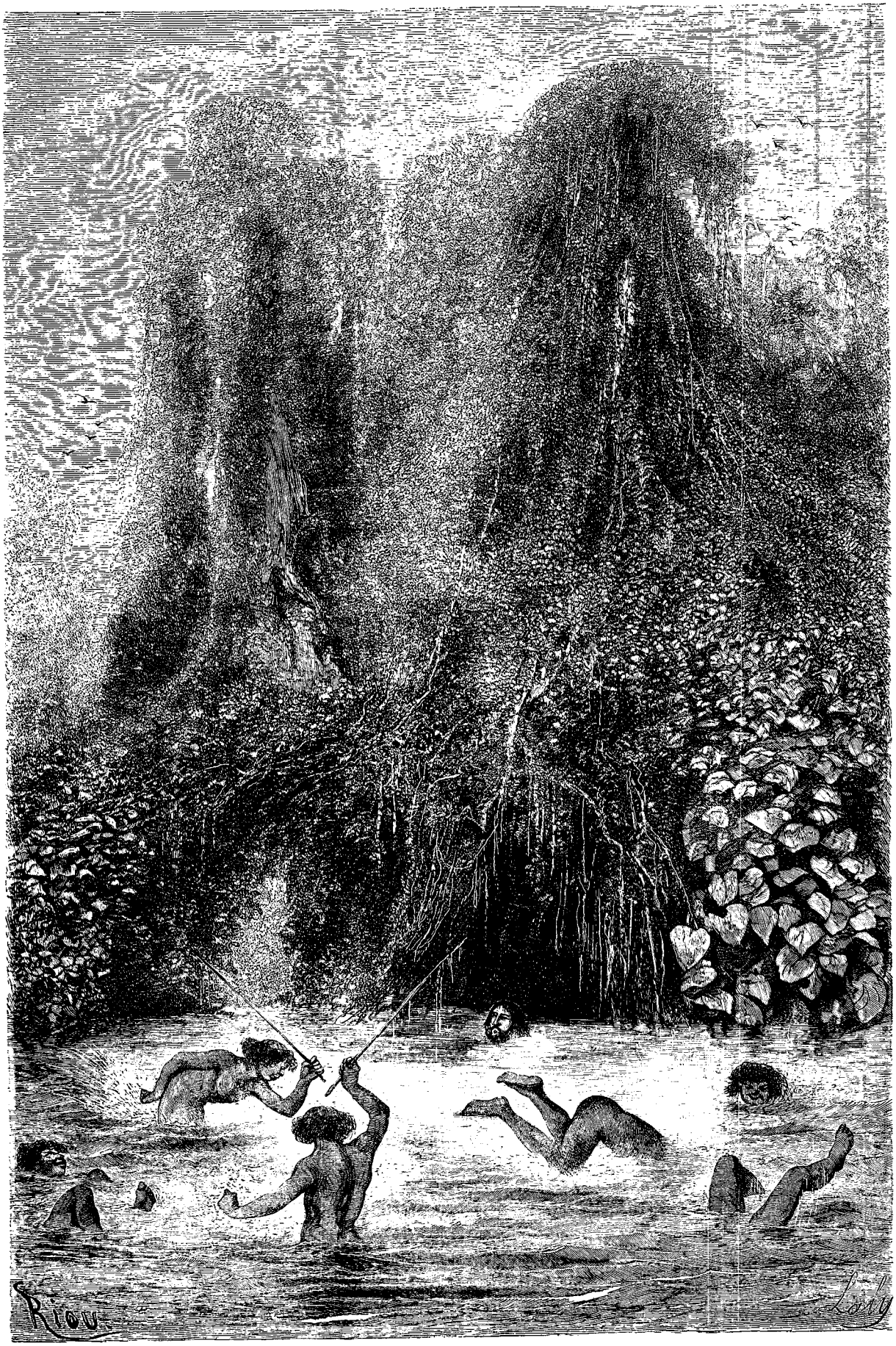
Le couvent, l'église, les bâtiments de servitude, occupent, comme on l'a vu déjà par le dessin que nous avons donné (p. 165.), les trois côtés du parallélogramme formé par la place centrale. Quelques baraques qui bornent cette même place dans l'aire du sud-ouest, dérobent en partie les talus à pentes douces qui conduisent à la rivière. Là, dans une anse circulaire de quelque soixante pas de diamètre, flottent une douzaine de pirogues réunies par une chaîne et un cadenas. C'est le port de la Mission.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Nous entrerons dans quelques détails sur ces indigènes, en traitant de la Mission de Santa Catalina.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le bain matinal.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les mitayas.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

La rivière. e port et les caïmans. — L'auteur trouve, sans le chercher, un moyen d'éloigner ces monstres voraces. — Couvent, église et servitudes. — L'arbre de Cracovie. — La chasse aux effraies. — Règlements de police. — Du mariage à Sarayacu. — Défrichement et culture. — Les deux sexes considérés dans leurs rapports mutuels. — Perfectibilité de la femme à peau rouge. — L'auteur saisit avec empressement l'occasion d'ajouter un nouveau chapitre au *Mérite des femmes* de M. Legouvé. — Rufina. — Naissances et décès. — Détails de ménage. — Culture de la canne à sucre sur une grande échelle. — Le moulin-cage et les meuniers écureuils. — L'orchestre de la Mission. — La fête de la Noël. La reine Christophore et ses filles d'honneur. — La pantomime de Smith et Lowe. — Aubade et baise-main à l'occasion du jour de l'an. — Danseurs et danseuses.

Rien de plus attrayant que cet endroit, plein de silence, de fraîcheur, de mystère, bordé par un mur de végétations tropicales que dépassent les ombelles déchiquetées des *Latanias*, les stipes fuselés des *Bactris* et des *Calamus*. De splendides touffes de ricin au feuillage bronzé, d'épais massifs de *Ficus* aux grappes de fleurs carnées, des buissons d'une clématite locale aux étoiles blanches, aux grêles plumules, s'épanouissent au-des-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2, et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

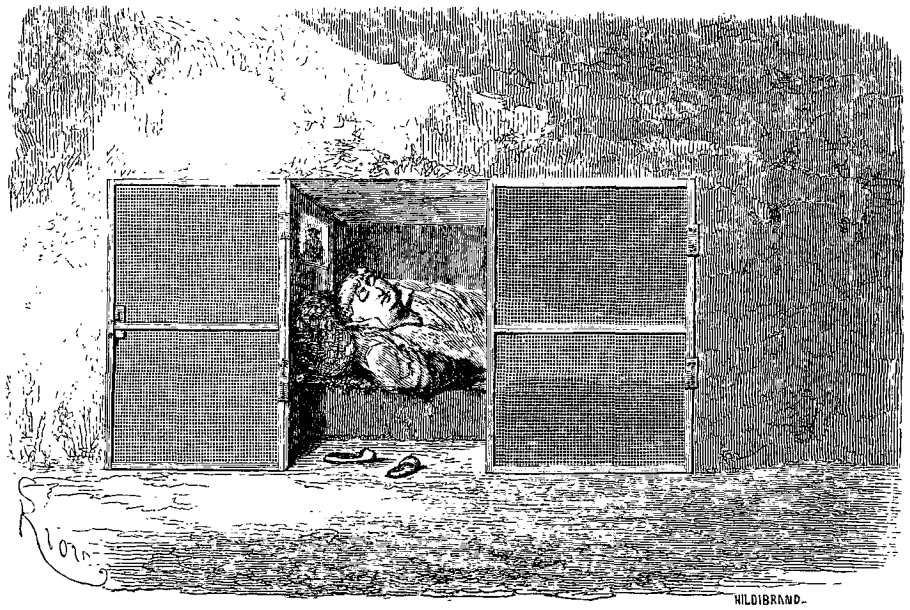
sus de l'eau mêlés aux plantes aquatiques, ou jaillissant tout à coup en hauteur, atteignent le faîte des grands arbres, le recouvrent entièrement et, entraînés par leur propre poids, redescendent vers le sol comme une cascade de feuilles et de fleurs.

Çà et là, sur de petits îlots gazonneux que la rivière couvre et découvre tour à tour, éclatent comme les gerbes et les soleils d'un feu d'artifice, les panicules jaunes et roses des *Lantanas*, les plumets pourpres des *Metrosideros*, les thyrses violets des *Rhexias* et des *Mélastomes*, ou la magnifique corolle d'un *Amaryllis reginæ*, pourpre sombre, strié de blanc et de vert, au fond de laquelle luit une goutte d'eau, diamant liquide tombé de l'écrin de l'Aurore et que le soleil va dissoudre au feu de ses rayons.

Ce joli havre, qu'on pourrait admirer sur la foi de nos lignes et dont l'eau toujours calme semble convier le passant aux voluptés du bain, est un effroyable repaire de caïmans; ils sont là, les monstres voraces, cachés par les branches pendantes, ceux-ci vautrés dans l'herbe, ceux-là tapis sous l'eau, tous insensibles en apparence, mais l'oreille ouverte au plus léger bruit, et n'attendant que le moment de s'élancer sur une proie.

O rêveur, ô poëte, que votre instinct pourrait entraîner dans ce port pour y rêver à l'aise ou y accoupler quelques rimes, défiez-vous de ses ombrages! — Résistez surtout à la tentation de vous asseoir sur le vert tapis de ses berges et, comme Sarah la baigneuse, de tremper nonchalamment dans l'eau le bout de vos pieds nus; les hideux sauriens qui vous guettent profiteraient de votre distraction pour vous happer un membre ou deux.

Chaque année la Mission de Sarayacu enregistre un accident de cette nature. Peu de temps avant notre arrivée, un de ces caïmans du port, vrai malotru sans



La cellule du révérend Plaza.

égard pour le sexe, avait coupé les deux mamelles à une Indienne qui se penchait sur l'eau pour remplir sa cruche. L'année d'avant, c'était un enfant qui jouait près du bord et que ces lézards grand format avaient dévoré.

Pour ne pas nous exposer à ces amputations tragiques, nous avions soin chaque matin, en nous rendant à la rivière pour y prendre le bain par lequel nous inaugurions la journée, de réunir tous les gamins joueurs de balle ou de palet que nous rencontrions sur la place. Escorté par ces jeunes va-nu-tout, nous arrivions au bord de l'eau. Là commençait, sur un signe de nous, une bruyante symphonie de cris, de hurlements, d'éclats de rires, accompagnés de coups de gaule sur la nappe de la rivière. Quel caïman eût osé affronter un pareil sabbat! Pendant ce temps, plongé dans l'eau jusqu'au menton, nous savourions tout à notre aise les frais baisers de la naïade. De retour dans notre cellule, nous remettions à chaque exécutant, à titre de salaire, une épingle, une aiguille ou un bouton rouillé.

La disposition intérieure du couvent de Sarayacu, dont nous n'avons rien dit encore, est celle d'un carré parfait auquel se rattachent deux carrés longs, placés en regard et orientés l'un au levant, l'autre au couchant. La salle d'honneur, qui sert aussi de réfectoire, occupe le carré central, et chacun des carrés latéraux présente une double rangée de cellules ouvrant sur un couloir obscur. Six de ces cellules sont affectées aux logements des religieux et des hôtes de la Mission. Les autres servent d'entrepôt, de magasin, de cave et de grenier.

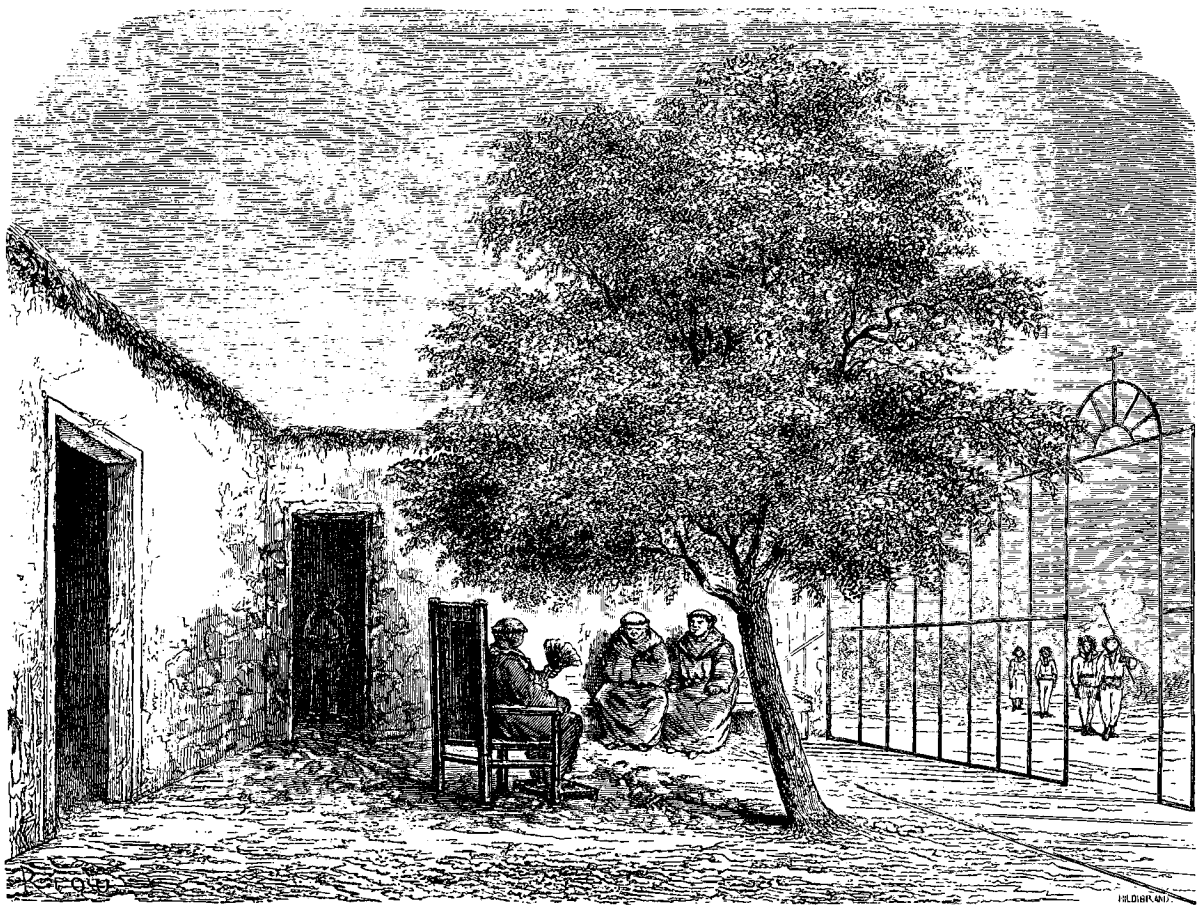
A l'extrémité du carré de l'est et y attenant se trouve une façon d'armoire en maçonnerie, dont la hauteur est de trois pieds, la longueur de cinq, la largeur de trois. Une porte et une fenêtre, où des châssis de toile claire tiennent lieu de vitrage, sont adaptées à cette chose

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'on prendrait à première vue pour le garde-manger de Gargantua. C'est la cellule du révérend prieur. La toile substituée à la vitre a l'avantage de laisser pénétrer l'air dans ce local, et son exiguité permet à celui qui l'habite de compter d'un coup d'œil tous les moustiques qui s'y sont introduits et d'en faire prompte justice.

Ce côté du couvent est terminé par un petit enclos bordé d'une grille en bois noir. Au centre s'élève un arbre de la famille des Jasminées, un *Melia Azedarach*, vulgairement appelé lilas des Indes[1], dont le feuillage en parasol donne une ombre très-appréciable sous ce climat brûlant. Un banc de bois, dont la teinte et le poli indiquent un long usage, est scellé au mur extérieur du couvent. C'est dans cet enclos, sous ce lilas que nous avions nommé *l'arbre de Cracovie*[1], et sur ce banc de bois, que les religieux viennent chaque jour, de quatre heures à six, humer l'air frais du soir et s'entretenir de choses innocentes. Un fauteuil destiné au prieur est placé de façon à ce que le vieillard puisse embrasser dans toute leur longueur les couloirs latéraux, et voir l'individu qui entre ou sort de sa cellule.

Le couloir, situé à gauche du réfectoire, aboutit par un espace découvert et bordé de murs en pisé à la sacristie, qui communique avec l'église. Cette église, placée sous l'invocation de l'*Immaculée Conception*, patronne de



L'arbre de Cracovie.

Sarayacu, et dont la masse forme retour d'équerre avec le couvent, se compose d'une nef et de deux chapelles. Quatre baies sans fenêtres, deux au levant, deux au couchant, sont pratiquées dans ses murs et permettent aux vents de sud et d'est-nord-est de circuler librement dans l'intérieur du vaisseau. Les grands et moyens ducs des environs, les effraies, les hiboux, les chouettes et les chauves-souris profitent de ces baies ouvertes depuis l'année 1791 pour s'introduire nuitamment dans l'église, s'accrocher à la lampe du chœur, en éteindre la mèche d'un coup d'aile, et pomper avidement l'huile de lamantin qu'on y brûle à défaut d'huile parfumée. Plus d'une fois, par une nuit de lune, à l'heure où tout dormait dans le couvent, il nous est arrivé de nous mettre à l'affût et, d'un coup de balai lancé d'une main sûre, d'étourdir au passage un de ces oiseaux sacriléges.

Si ces baies toujours ouvertes ont l'inconvénient de laisser passer le vent, la pluie et la vorace légion des

1. Des graines de cet arbre, originaire des Indes-Orientales et acclimaté en plein air dans l'ouest et le midi de la France, où il porte le nom de *lilas de Chine*, avaient dû être apportées à Sarayacu par les premiers missionnaires. C'est le seul échantillon de son espèce que nous ayons trouvé en Amérique.

1. Par allusion à ce marronnier du Palais-Royal sous lequel se réunissaient, à l'époque des guerres de la Pologne, les gazetiers, les agioteurs et les amateurs de nouvelles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oiseaux nyctalopes, elles ont aussi l'avantage de donner entrée aux premiers rayons du soleil, aux parfums des forêts voisines, aux plantes saxatiles qui ont implanté leurs racines griffues en dehors des murs, et font courir leurs rameaux verts sur la corniche intérieure de l'église. Les sucriers noirs, les tangaras bleus, les hirondelles à croupion jaune, suspendent leurs nids à ces feuillages et mêlent leurs gazouillements aux motifs variés d'une orgue-serinette, dont le charpentier Zéphirin accompagne les diverses parties de la messe dominicale.

L'humble décoration de l'église, où le calicot, le paillon, le clinquant remplacent le velours, le brocart et l'or, est en harmonie avec la poussière qui recouvre les boiseries et les toiles d'araignées qui pendent de la voûte ou tapissent les murs. Un confessionnal dans lequel personne ne s'agenouille, à en juger par la dislocation de sa charpente, une chaire aux marches branlan-

La chasse aux effraies.

tes, aux panneaux entr'ouverts par la double action de la chaleur et de l'humidité, cet ensemble de pauvreté et d'incurie, de désordre et d'humilité jette dans l'âme une tristesse étrange et fournit à l'esprit matières à réflexions.

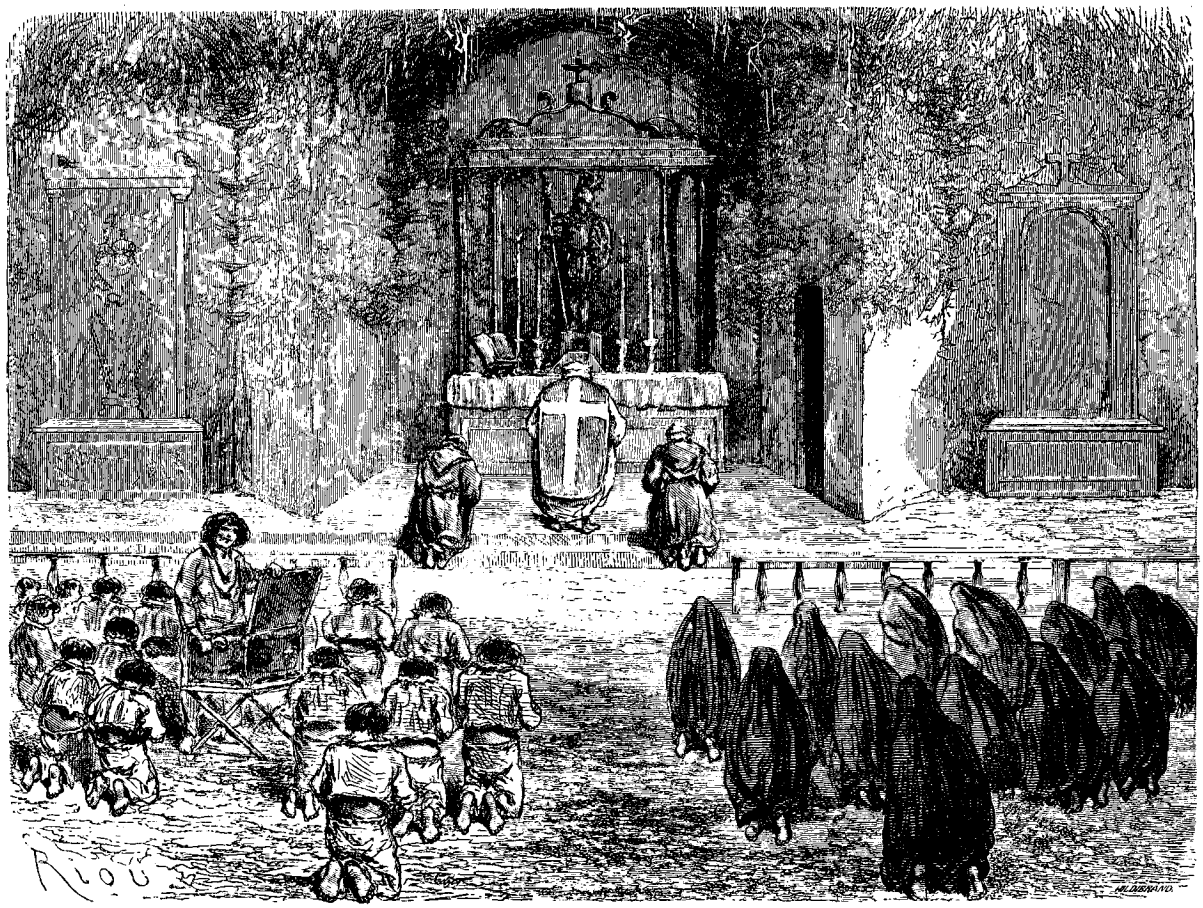
Chaque jour, un peu avant l'aube, le prieur et ses moines se rendent à l'église pour y dire l'office auquel n'assiste aucun témoin. Le dimanche, une messe chantée réunit de sept heures à huit les deux sexes de la Mission. Les hommes s'agenouillent à droite de la nef et les femmes à gauche. Ces dernières couvrent leur tête et leurs épaules d'une mante de coton teinte en brun. La messe dure une demi-heure. Après le *Benedicat* final, hommes et femmes s'écoulent sur deux lignes parallèles, au bruit de la canne ferrée des alcades, faisant les fonctions de bedeaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous fûmes quelque temps à nous accoutumer à la vue de ces néophytes assistant à la messe avec un visage barbouillé de rouge, de noir ou de bleu, habitude païenne que les missionnaires ont tolérée ou n'ont pu détruire jusqu'à ce jour. Hommes et femmes se signant à l'*Introït* ou frappant leur poitrine au *meâ culpâ* avec des mains peinturlurées, nous faisaient un effet singulier; il nous semblait qu'une légion de diables avait envahi le lieu saint et s'amusait à parodier les cérémonies du culte.

Les règlements de police établis à Saracayu ont quelque analogie avec les premières lois promulguées à Cuzzo par l'empereur Sinchi Roca, successeur de Manco. Les différentes tribus indigènes sont classées en groupes, les groupes divisés en familles; des *Vayaras* ou surveillants, au nombre de seize, sont chargés d'observer, sans en avoir l'air, ce qui se passe dans l'intérieur des ménages et d'en rendre compte à huit alcades[1], qui en réfèrent à quatre gouverneurs, lesquels font chaque soir leur rapport secret au chef de la prière. Mais les choses suivent rarement ce cours hiérarchique, et la connaissance de plus d'une faute est dérobée par le surveillant à l'alcade ou par le gouverneur au révérend Plaza.

Il suffit, pour arrêter la délation en chemin et assurer l'impunité au coupable, du don de quelques vic-



Une messe à Sarayacu.

tuailles fait en cachette ou d'un verre de tafia offert à propos.

La première clause d'un contrat matrimonial entre néophytes, c'est de justifier trois mois à l'avance d'une plantation de quelque vingt mètres carrés de bananiers, de manioc, d'arachides, en état d'assurer la subsistance des consorts et de leur progéniture à venir. Dans cette plantation doivent se trouver, en outre, cinq ou six cotonniers destinés à la fabrication des tissus du ménage, des piments pour condimenter ses ragoûts, des cannes à sucre pour distiller le rhum, qui charme ses loisirs; enfin, du rocon et du genipa pour se barbouiller le visage.

La dîme établie autrefois par les conquérants est une institution si douce et si commode pour le pouvoir, qu'après l'anéantissement de la domination espagnole et la proclamation de l'indépendance, le Pérou n'a pu se résoudre à en expurger ses coutumes. Elle y florit donc comme au temps passé, et nous la trouvons en vigueur à Sarayacu, où le majordome la prélève sur la récolte de chaque néophyte, non pas *au nom du roi*, comme la chose eut lieu pendant trois siècles, mais au nom de

1. La durée des fonctions de ces alcades est de six mois. A l'expiration de ce terme, ils remettent au prieur la *vara* ou bâton, attribut distinctif de leur grade. Celui-ci la donne alors à d'autres individus de son choix, après avoir reçu leur serment d'allégeance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

San Francisco et pour les besoins du couvent. Il est vrai que cette récolte est ordinairement si piètre, et la dîme qu'on en retire si peu de chose, que le couvent ferait maigre chère s'il n'avait, avec les produits de ses propres plantations, la ressource de ses pourvoyeurs quotidiens.

Ces pourvoyeurs ou mitayas, au nombre de quatre, sont chargés pendant une semaine, à l'expiration de laquelle d'autres néophytes les remplacent, d'approvisionner de viande, de gibier, de poisson, la table du prieur. Chaque jour, chasseurs et pêcheurs partent avant le lever du soleil : deux sont armés de sarbacanes, d'arcs et de flèches, et vont battre les bois; deux autres sont munis de harpons et de hameçons, et vont pêcher dans la rivière Ucayali ou dans les lacs voisins. Au coucher du soleil, ils reviennent à la Mission, baisent la main du révérend prieur et lui remettent le produit de leur excursion.

Si la capture est belle ou le butin considérable, le majordome, sur un signe du révérend, verse à chaque homme un verre de tafia; mais si le poisson n'est encore qu'à l'état de fretin, que le quadrupède et les oiseaux soient maigres, les pourvoyeurs sont congédiés avec la formule sacramentelle : *Andanse con Dios* — allez avec Dieu; — et rentrent chez eux pour s'y délasser des fatigues de la journée.

Le mode de défrichement accoutumé par les néophytes de Sarayacu est le même que celui de leurs frères barbares de l'Ucayali. Comme ces derniers, ils abattent un pan de forêt, laissent sécher quelque temps le feuillage et les troncs coupés, puis y mettent le feu. L'omoplate d'un lamantin emmanché d'une perche leur sert de bêche pour remuer et niveler les cendres fertilisantes éparses sur le sol. Après ce travail préparatoire, ils n'ont plus qu'à confier à la terre la bouture, l'éclat, la bulbe et le grain, en lui laissant le soin de les faire germer, croître, fleurir et fructifier. Ici, la tâche des hommes est terminée. Le binage et le sarclage de la plantation, la récolte de ses produits et leur transport au logis concernent exclusivement les femmes.

Tout système d'irrigation est ignoré de ces cultivateurs, par cela même qu'il est inutile. L'exsudation des bois environnants, l'abondance de la rosée et les nombreuses sources qui circulent sous ce sol d'alluvion y entretiennent une humidité telle, qu'à six pouces de profondeur on trouve le sable mouillé.

Les arbres des tropiques sont là dans leur véritable patrie; mais ceux des climats tempérés[1], et notamment les arbres fruitiers, s'étiolent promptement et ne tardent pas à mourir, épuisés par les brûlantes effluves d'une terre au-dessus de laquelle plane incessamment ce brouillard lumineux qu'on voit chez nous flotter à la cime des blés durant la canicule.

On ne trouve dans le village ou dans les plantations qui l'avoisinent aucun arbre fruitier des régions tropicales d'une certaine corpulence, par la raison que, les coutumes barbares du passé prévalant chez les néophytes sur leur éducation chrétienne, ils coupent en cachette, à la mort d'un des leurs, les arbres que celui-ci planta pendant sa vie. C'est ainsi que des espèces introduites par les premiers missionnaires, et parfaitement acclimatées, le corossolier, le sapotilier, le mangotier, le jacquier, le cirouellier, le goyavier, le tamarin, l'avocatier, l'arbre à pain, ont disparu de la localité ou y sont devenus fort rares. Le christianisme, qui établit une communion si touchante entre le souvenir des morts et la mémoire des vivants, n'a pu, jusqu'à cette heure, déraciner les habitudes brutales du sauvage; l'ancien barbare de l'Ucayali reparaît toujours sous le catholique moderne.

La disparition ou la rareté des arbres à fruits dont nous venons de donner la liste est compensée, à Sarayacu, par une abondance phénoménale d'ananas de moyenne grosseur, mais d'un parfum et d'un goût exquis. Les oranges, ces pommes au boisseau du nouveau monde, y sont de qualité excellente, et les ingas, ces haricots d'ébène enveloppés d'une ouate sucrée, s'y montrent sous toutes les formes. Nous avons compté treize variétés de cette légumineuse mimosée.

Comme leurs frères du désert, les colons de Sarayacu ont peu de penchant pour l'agriculture, et la bèche locale leur semble lourde à remuer. La plupart d'entre eux s'accoutumeraient volontiers à vivre de chasse et de pêche, c'est-à-dire à vaguer sans but du matin au soir, si le manioc, dont ils fabriquent leur mazoto ou boisson journalière, et la canne à sucre qui leur procure du tafia, croissaient sans culture; mais ces deux plantes exigent quelques soins, et ces soins retiennent forcément à Sarayacu des époux et des pères qu'un instinct de vagabondage tend sans cesse à entraîner loin de la Mission. De là l'obligation qui leur est imposée d'entretenir sur pied une plantation; de là encore cette précaution du prieur de mettre un cadenas aux pirogues du port, afin qu'aucun des néophytes ne puisse s'absenter sans son autorisation préalable.

Malgré la répugnance du chef de la Mission à délivrer à ses administrés des permis de congé, il est des circonstances exceptionnelles auxquelles il est forcé d'avoir égard. La ponte des tortues et leur *virement*, la pêche annuelle du lamantin et du pira-rocou sont de ce nombre. Devant la nécessité alléguée par les néophytes de s'approvisionner de vivres, le prieur accorde donc

1. Des pruniers et des cerisiers du Chili, des poiriers et des pêchers du Pérou, plantés à Sarayacu, n'ont pu y réussir. La vigne, qu'on avait tenté d'y acclimater, produisit la première année un raisin très-sucré, puis, livrée à elle-même, ne donna les années suivantes que de grêles sarments. Le blé semé ne rendit que du chaume. La pomme de terre, après avoir produit quelques tubercules la première année, ne donna la seconde qu'une touffe de chétives tiges. Les plantes potagères d'Europe, choux, choux-fleurs, laitues, y végètent languissamment et ne produisent pas de graines. L'ail et l'oignon n'y donnent que de maigres caïeux. La variété du haricot d'Espagne (*phaseolus Judia*), naturalisée au Pérou depuis trois siècles, a singulièrement dégénéré à Sarayacu, bien qu'elle y soit restée assez productive. En revanche, le maïs, le riz, le tabac, le coton, le manioc, le café, le cacao, la canne à sucre, le bananier, l'arachide, la patate douce, etc., soumis à une culture réglée, y donnent d'excellents produits.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bon gré mal gré le congé demandé. Muni de ce permis d'absence, qui varie de huit jours à un mois, l'individu quitte alors la Mission avec des camarades en congé comme lui, et qui, comme lui, ont abandonné à leurs femmes la conduite et les embarras du ménage. Une fois sur l'Ucayali, ces maris, redevenus garçons, remontent ou descendent dix lieues de rivière et vont s'installer sous le toit de quelque sauvage de leurs amis, où maintes fois nous avons été fort surpris de nous rencontrer avec eux. Là, débarrassés de toute contrainte, maîtres après Dieu de leurs actions, leur premier soin est de quitter leur pantalon et leur chemise et de substituer à cette livrée de la civilisation un sac d'indigène ou *Tarî*, dont leur garde-robe est toujours pourvue. Ainsi vêtus et la face peinturlurée comme leur hôte, ils vagabondent à sa suite, campent avec lui sur les plages ou dans les forêts, et se retrempent avec délices dans leur passé barbare. Quand approche le terme de leur congé, ils reprennent leur vêtement chrétien, consacrent deux jours à s'approvisionner de poisson et de gibier afin de ne pas arriver les mains vides, et rentrent ensuite à la Mission avec un air de candeur et d'innocence dont les religieux sont ou ne sont pas dupes.

Pendant que ces maris mènent joyeuse vie, leurs femmes, restées au logis, allaitent et soignent les enfants, filent, tissent et surveillent la plantation. Pour fêter le retour de l'époux prodigue, elles ont préparé une chicha nouvelle à laquelle elles ont donné tous leurs soins. A peine celui-ci touche-t-il au port, qu'elles accourent munies de leur hotte à frontal d'écorce pour recueillir, avec les avirons et la pagaye, le poisson et le gibier rapportés par lui. Le premier soin du voyageur en rentrant sous son toit est de s'abreuver largement de la liqueur préparée à son intention, puis, convenablement lesté, d'aller de maison en maison raconter les incidents de son odyssée.

La nomination des Varayas (alcades),

Tandis qu'à Sarayacu le type des hommes tend à se bestialiser, le type féminin s'est amélioré : il a perdu de sa laideur primitive ; les lignes se sont ennoblies, les contours se sont épurés, une expression placide nuancée de sentiment a remplacé chez les femmes cette immobilité morne et ce mélange d'égarement et de tristesse qui caractérisent le masque du sauvage péruvien.

Les lignes qui précèdent sont, en même temps que l'énoncé de la vérité pure et simple, un tribut d'hommages que nous croyons devoir payer publiquement au sexe de Sarayacu pour les aimables procédés qu'il eut toujours à notre égard. Jamais femme de la Mission, revenant de sa chacara, ne passa devant la fenêtre de notre cellule sans s'y arrêter et nous adresser en guise de bonjour un éclat de rire sonore que d'abord nous prîmes pour une moquerie, mais qu'ensuite nous reconnûmes être chez elle une manifestation naïve de l'étonnement que lui causait notre assiduité au travail, en même temps que l'expression d'un certain intérêt pour notre personne. Toute méprise à ce sujet était d'autant plus impossible, qu'après avoir examiné en détail notre individu et la décoration de notre cellule, la néophyte prenait dans sa hotte une grappe d'oranges ou un ananas et, passant son bras à travers les barreaux, envoyait rouler jusqu'à nos pieds ces dons de la Pomone américaine. Un nouvel éclat de rire accompagnait cette espièglerie. Quand le baromètre de notre humeur était fixé au beau, nous répondions à ce rire par un autre rire ; mais quand il était à la tempête, nous brusquions le dénoûment de cette pantomine en faisant les gros yeux à la néophyte ou lui tirant la langue.

Dans l'essaim de beautés rieuses qui défilèrent devant nous durant notre séjour à Sarayacu, il en est une dont le souvenir, éveillé par le portrait que nous donnons d'elle, revit chez nous dans toute sa fraîcheur. C'était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une jeune fille de dix-huit ans, grande et découplée comme la Diane chasseresse, mais dont l'humeur douce et les goûts casaniers n'avaient rien de commun avec ceux de la fille de Jupiter et de Latone. Restée seule à la mort de sa mère, une indienne Sipibo de la rivière Pisqui, elle vivait à l'écart sous l'égide d'une matrone. La blancheur relative de son teint, le pur ovale de son visage, son nez aquilin, ses grands yeux voilés de longs cils, tous ces signes d'une race d'élite croisés avec la sienne et qui la faisaient sans rivale en beauté, loin d'éveiller la jalousie de ses compagnes, la rendaient l'objet de leur admiration; hommes et femmes la considérant comme d'une nature supérieure à la leur, lui témoignaient une déférence respectueuse. Les vêtements de la belle fille, quoique de simple cotonnade, étaient toujours d'une blancheur irréprochable et taillés à la mode de la Sierra. Deux tatouages bleus, qui zébraient ses joues, rappelaient les *assassines* que se posaient nos

Portrait de Rufina, la Fleur de la Mission.

mères grands. C'était le seul sacrifice qu'elle eût cru devoir faire à la nation Sipibo et au sang indien qu'elle tenait de sa mère.

Bien que Rufina, ainsi se nommait notre jeune fille, ne possédât ostensiblement ni ferme, ni plantation dont les produits assurassent son existence, un bon génie veillait à ses besoins, et le garde-manger de sa demeure était constamment approvisionné de poisson, de gibier, de volaille et de fruits. Grâce à cette abondance de victuailles, la matrone qui lui servait de chaperon s'arrondissait à vue d'œil en bénissant le ciel qui lui faisait la vie si douce.

Rufina, que nous avions surnommée la Fleur de la Mission, et dont les grâces décentes nous intéressaient vivement, ne se montrait jamais que le dimanche et toujours accompagnée de sa duègne. Après avoir assisté à la messe et fait une visite de convenance au révérend prieur, elle rentrait chez elle et ne reparaissait que le dimanche suivant.

Aucune cérémonie particulière ne signale à Sarayacu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la naissance d'un enfant. Le nouveau-né est présenté par les parents au chef de la prière, qui le baptise dans la sacristie, inscrit son nom sur un registre *ad hoc* et remet ensuite au père, à titre de présent, uncouteau, quelques hameçons ou un mètre de cotonnade. Le baptême est suivi d'un médianoche convenablement arrosé de chicha et de tafia que les parents de l'enfant offrent à leurs amis. Le lendemain même de son accouchement, la femme vaque à ses travaux habituels, portant sur son dos, dans une hotte, son poupon emmaillotté dans des bandelettes qui le font ressembler à une momie.

Les morts à Sarayacu sont enterrés dans l'église. Déjà nous avions assisté à trois baptêmes et nous commencions à désespérer de voir un enterrement, quand un Cocama eut l'obligeance de passer de vie à trépas pour nous laisser compléter cette revue. Aux premiers sons de la cloche, nous nous rendîmes à l'église. Il était trois heures de l'après-midi. Nulle exhibition de tentures noires n'annonçait ce qui s'allait passer. Une fosse était creusée seulement au milieu de l'église et sur le sable mouillé que le fossoyeur en avait retiré, une main pieuse avait disposé huit lampions qui brûlaient en jetant d'épaisses fumées.

Pour suppléer à la décoration funèbre qui manquait au lieu saint, le ciel avait mis sa robe de deuil.

Enterrement d'un néophyte.

La pluie tombait à flots et le vent mugissait d'une façon sinistre.

Le cadavre fut apporté sur une civière. Quatre femmes suivaient, qui paraissaient remplir l'office de carines, à en juger par les plaintes qu'elles tiraient comme des sons du fond de leur gosier tout en gardant un visage impassible. Le cadavre était roulé dans une natte que dépassaient ses pieds roidis et maculés. Deux hommes le prirent par ses extrémités et le laissèrent tomber dans la fosse, plutôt qu'ils ne l'y descendirent, Un des moines italiens prononça sur lui le *Requiescat in pace*, l'aspergea d'eau bénite et attendit pour se retirer qu'on eût comblé la sépulture; mais la bêche dont on s'était servi pour la creuser ne se retrouva plus, quelque empressement que chacun mit à la chercher. Ennuyé d'attendre, le religieux ferma son bréviaire et se retira. A peine avait-il disparu, que les femmes coururent retirer du confessionnal un sac de sauvage, un arc, des flèches, des poteries et quelques provisions qui y étaient cachés.

Ces objets furent déposés par elles à côté du cadavre. La bêche introuvable reparut aussitôt, la fosse fut comblée et le sol nivelé. Pendant que les hommes pratiquaient en toute hâte cette opération, les femmes faisaient le guet, l'œil tourné vers la sacristie par où l'officiant avait disparu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

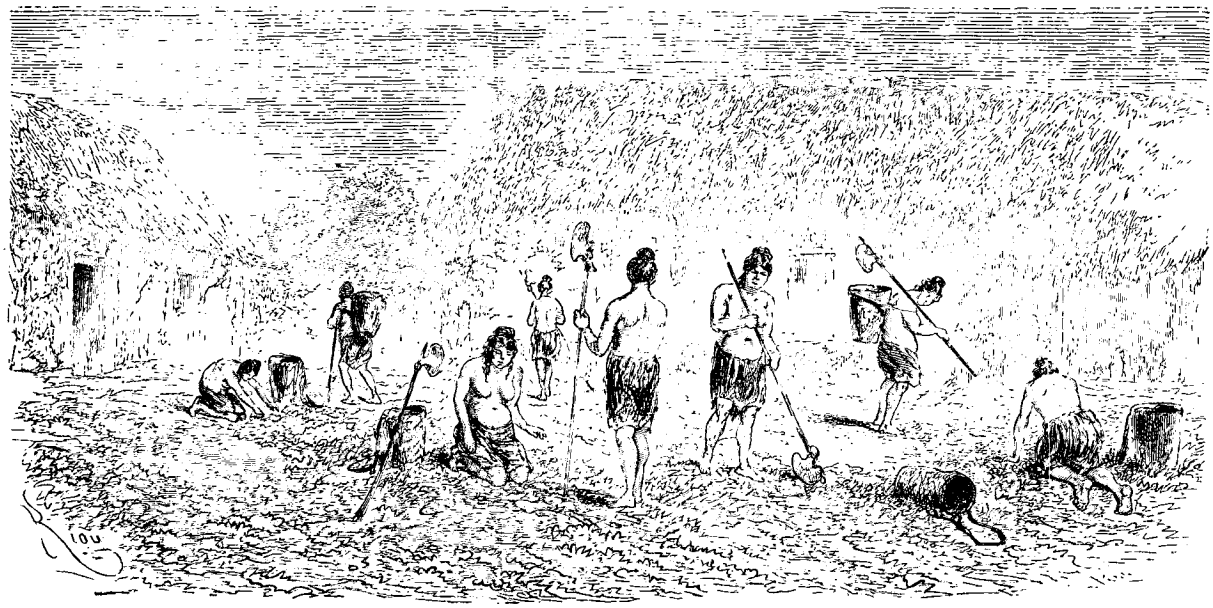
Tous les détails de cette inhumation furent accomplis avec la plus froide insensibilité. Au sortir de l'église, hommes et femmes oubliant le drame lugubre auquel ils venaient d'assister, se mirent à caqueter comme des perruches.

Je n'eus garde de parler aux bons pères du verset profane que les néophytes avaient intercalé dans la prose des morts du rituel. Une indiscrétion de ma part à ce sujet eût fait chapitrer vertement les hommes qui avaient aidé à l'enterrement et valu aux femmes qui y assistaient, vingt-cinq coups de nerf de lamantin.

Ce retour vers des coutumes barbares est plus fréquent chez les chrétiens de la Mission que les religieux ne l'imaginent. Tous usent à l'occasion de pratiques bizarres, mystérieuses, que nous avons surprises dans leur intimité, mais sur l'origine ou le sens desquelles nous n'avons jamais pu obtenir d'éclaircissements. Au reste, chacune des tribus qui composent la population de Sarayacu a ses rites, ses usages, ses amulettes particuliers, dérivés des traditions de son passé et des croyances de ses pères.

A la mort d'un néophyte, sa veuve est dépossédée amicalement du logis conjugal qu'on adjuge à un jeune couple et va habiter avec d'autres femmes veuves comme elle, une demeure séparée. Ainsi reléguée à l'écart, ces colombes dépariées courraient risque de mourir de faim, si le prieur n'avait eu la charitable idée de les nourrir et de les habiller aux frais de la communauté, en exigeant d'elles de petits travaux manuels qui rentrent dans leur spécialité de ménagères. Les unes sont employées au récurage des pots et des casseroles, d'autres charrient l'eau et le bois nécessaires à la cuisine, d'autres enfin, enlèvent à l'aide d'une bêche le gramen et la folle avoine qui envahissent les abords du couvent.

« J'en agis de la sorte avec ces infortunés (*infelices*), nous disait le révérend Plaza, afin que sans se livrer



Les veuves de Sarayacu.

au dévergondage elles puissent gagner de quoi couvrir leur corps (*taparse las carnes*). »

La plantation qui subvenait aux besoins du ménage et que la mort du mari a laissée à l'abandon, est reprise par les religieux qui la font exploiter et en récoltent les produits. Des néophytes sont désignés à tour de rôle pour cette besogne rurale. Aucun salaire fixe ne leur est alloué, mais une bonne parole du prieur ou un verre de tafia donné à propos, dédommage suffisamment les travailleurs de la fatigue ou de l'ennui de cette corvée.

Obligés de pourvoir à la subsistance d'un certain nombre de serviteurs et de commensaux, bouches toujours ouvertes, estomacs toujours affamés, les Pères de Sarayacu ont de grandes plantations de bananiers, de riz, de maïs, de manioc, de patates douces et de cannes à sucre. Un parc à tortues, où pataugent dans une boue liquide sept à huit cents de ces animaux recueillis sur les plages de l'Ucayali, approvisionne de viande fraîche le réfectoire et la cuisine. Des réserves de poisson salé, de lamantin fumé, de tapir, de singe et de pécari boucané sont faites en prévision des cas extraordinaires; enfin l'apport journalier des mitayas en gibier et en poisson frais, contribue à entretenir l'abondance dans le couvent.

La culture de la canne à sucre et la transformation en tafia du jus de cette graminée, sont l'objet d'une vive sollicitude de la part des religieux. Chaque mois des provisions de ce liquide sont faites et emmagasinées. On aura une idée approximative de la quantité d'alcool que consomment les serviteurs du couvent et les néophytes, en apprenant que tous les travaux journaliers et les corvées exceptionnelles, sont précédés, entretenus, suivis d'une distribution de *petits verres*,

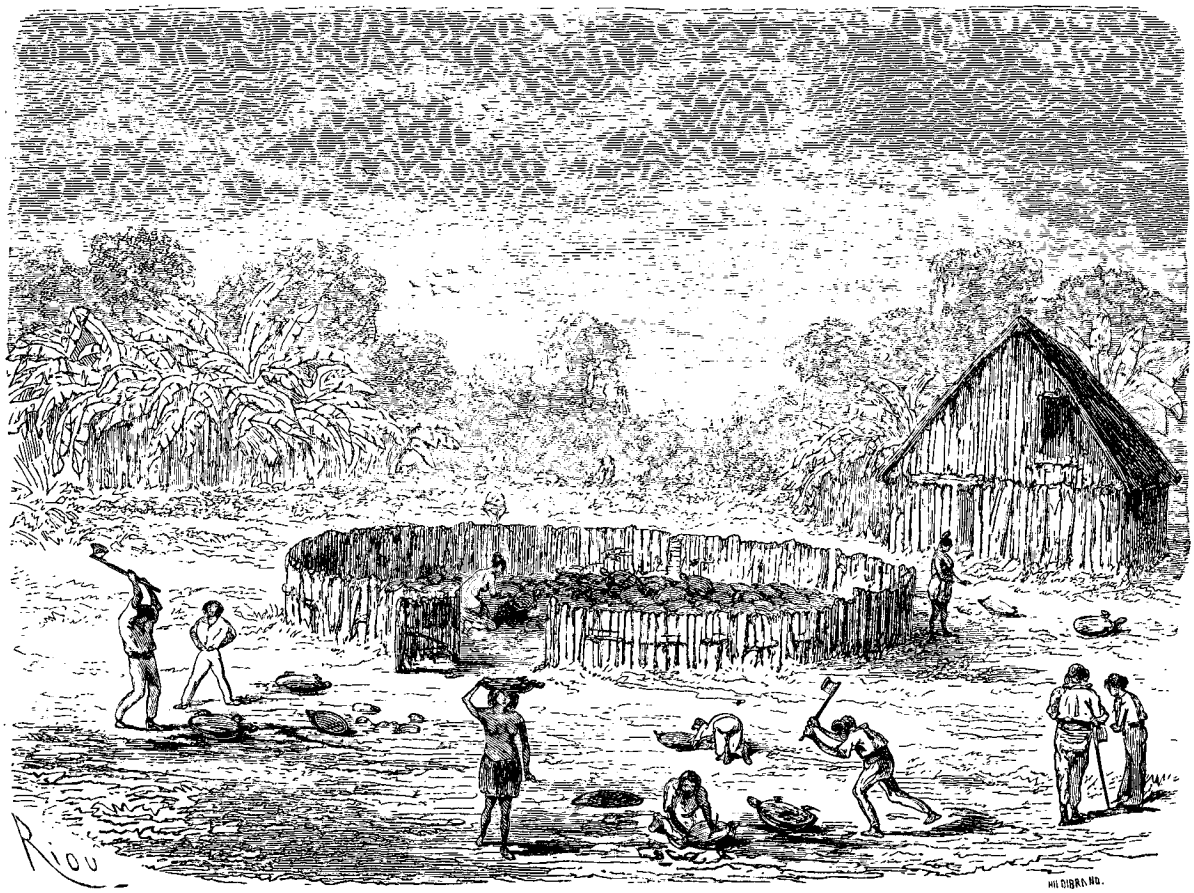
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

destinés à donner du nerf aux travailleurs, à les maintenir en joie et à les renvoyer chez eux satisfaits et chantants.

Pour subvenir à cette consommation prodigieuse, l'énorme moulin à broyer les cannes, qui fait face à l'église, s'ébranle souvent sur son axe et manœuvré par deux hommes qui grimpent et circulent dans ses roues à la façon des écureuils dans leur cage tournante, fait entendre des grincements affreux qui nous déchiraient les oreilles, mais que la population des deux sexes accueille par des cris joyeux.

Toutefois, cet approvisionnement mensuel d'eau de feu, si considérable qu'il puisse être, ne suffit pas aux néophytes et pour obvier à cette insuffisance, chacun d'eux cultive lui-même la canne à sucre et en fabrique du tafia.

Comme ces récoltes et ces distillations ont lieu à des jours différents et que l'usage est de s'inviter entre amis et voisins à goûter la liqueur nouvelle, les conviés se réunissent chez le propriétaire et font l'essai de sa boisson tout en dansant et s'accompagnant d'un peu de musique. De cet usage en vigueur chez les néophytes et du soin qu'a chaque ménage de faire choix d'un jour particulier pour préparer la boisson qu'il consomme, il résulte que les libations, la danse et la musique ne cessent sur un point que pour commencer



Le parc à tortues de Sarayacu.

sur un autre. Heureuses gens, pour qui l'existence n'est qu'un long jour de fête!

Déjà fort égayée par le fifre et le tambourin qui y résonnent pendant une partie de la semaine, la Mission de Sarayacu a encore des jours de liesse et des solennités religieuses où ce fifre et ce tambourin sont renforcés par une grosse caisse, un chapeau chinois et une paire de cymbales. Ces instruments apportés autrefois de Lima par le révérend Plaza, sont un témoignage authentique et bruyant de son entrevue avec le vice-roi Abascal. Quoique détériorés par le temps et la main inintelligente des néophytes qui en jouent un peu comme pourraient le faire des sourds et des aveugles, ils rendent encore d'utiles services, et réunis aux fifres et aux tambours, composent un orchestre assez belliqueux.

Habituellement ces instruments carillonnent à l'aventure et ne font que du bruit; mais les jours de procession, l'orgue-serinette tenu par Zéphirin le charpentier et qu'un néophyte porte sur son dos, joue un air quelconque sur lequel la masse des cuivres plaque de temps en temps un accord plus ou moins bruyant, plus ou moins heureux.

Cette musique est accompagnée par la détonation des obusiers, le sifflement des fusées et le petillement des soleils d'artifice, auxquels se joignent les cris joyeux

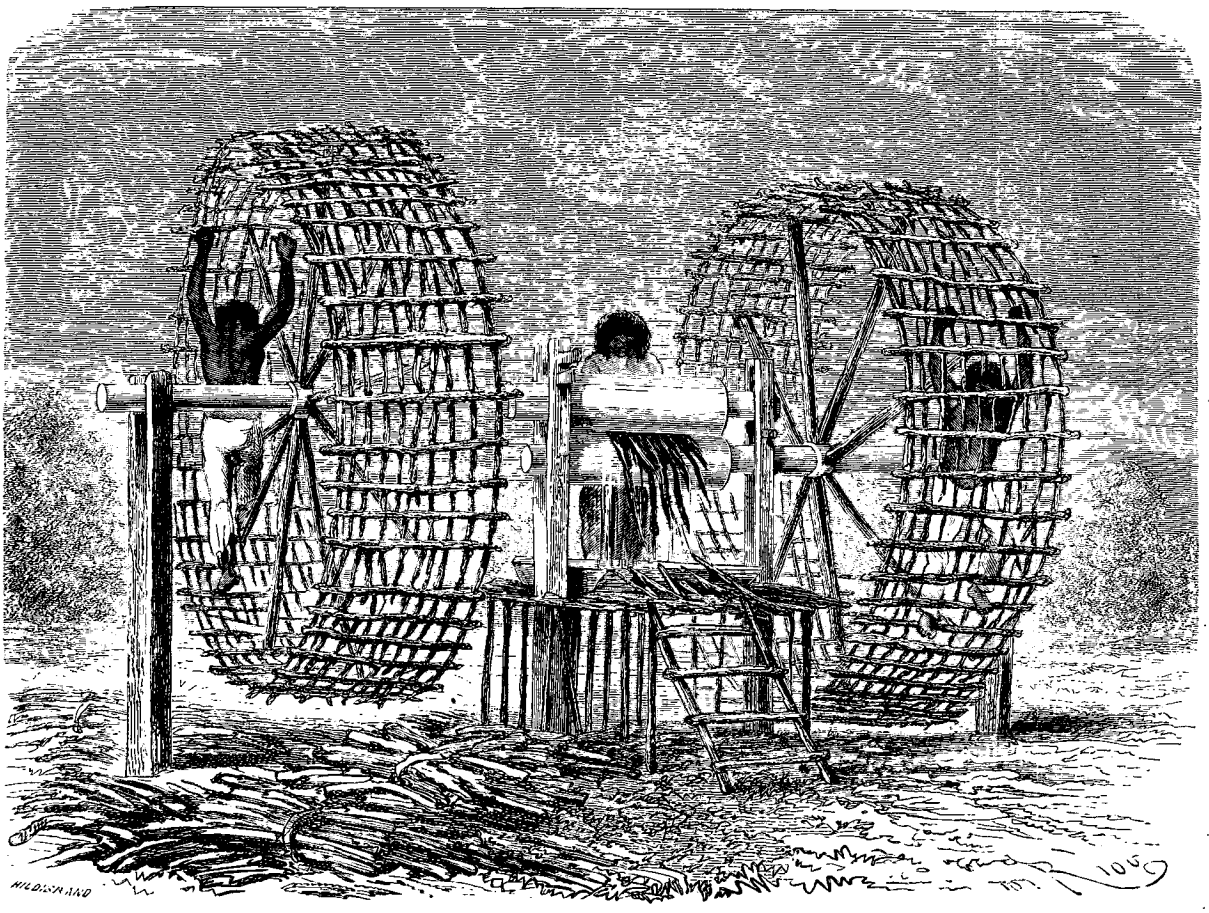
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une assistance qui, pareille au peuple romain, ne demande qu'à être nourrie et amusée.

Des fêtes auxquelles il nous fut donné d'assister pendant notre séjour à Sarayacu, celle de Noël et l'aubade de la veille du jour de l'an, nous parurent les plus remarquables. Les ethnographes et les simples curieux nous sauront gré peut-être de leur donner de ces solennités une description à la fois fidèle et succincte.

Dès le matin du jour de *Navidad* (Noël) une agitation extraordinaire se manifesta dans la Mission. Les néophytes des deux sexes allaient et venaient, occupés des divers apprêts de la fête. Les préparateurs du feu d'artifice à qui le prieur avait remis dès la veille, le charbon pilé, le soufre et le salpêtre nécessaires à la composition de la poudre, avaient passé la nuit à préparer des bombes et des soleils qui éclatèrent à midi précis selon la coutume ando-péruvienne et servirent d'avant-propos à la fête.

La cérémonie ne commença qu'à neuf heures du soir. Au branle de la cloche, une femme désignée pour remplir les fonctions de *reine de Noël*, entra dans l'église accompagnée de deux filles d'honneur et alla s'agenouiller devant la balustrade du sanctuaire, où l'attendait le révérend Plaza, entouré de vieux néophytes habillés en enfants de chœur et portant la croix et la bannière. La



Le moulin à cannes à sucre de Sarayacu.

reine de Noël avait le visage bariolé de noir et de rouge. Un diadème de plumes de perroquet ornait son chef surmonté d'un immense peigne d'écaille. Des mouchoirs de cotonnade aux vives nuances, disposés en écharpe, rehaussaient la simplicité de son costume habituel. Les filles d'honneur barbouillées de rocou et de genipa à l'exemple de leur maîtresse, portaient dans la paume de leur main droite une écuelle en terre, où trempait dans de l'huile de lamantin une mèche allumée.

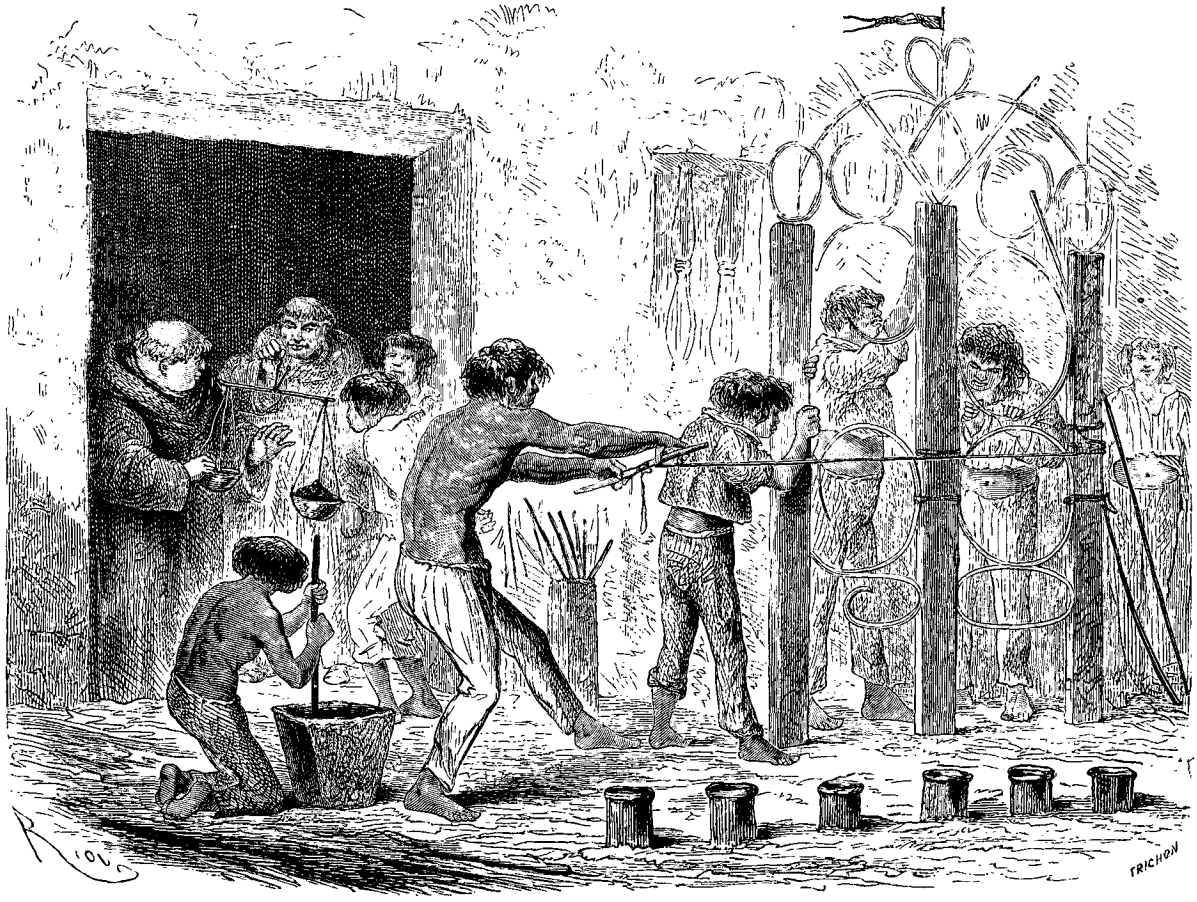
Après que la reine, toujours agenouillée, eut satisfait aux quatre premières questions du catéchisme qui lui furent adressées en quechua par le prieur, celui-ci lui remit une petite corbeille matelassée dans laquelle était couché un enfant-Jésus qu'elles embrassa dévotement: alors, se relevant et portant à deux mains son léger fardeau, Sa Majesté sortit de l'église et suivie de ses porte-mèches, alla de maison en maison présenter le nouveau-né à l'adoration des fidèles. Une escouade d'hommes et de femmes munis de torches, les escortaient à travers le village.

La reine Christophore mit plus d'une heure à faire sa tournée. Quand elle reparut au seuil de l'église, sa démarche était titubante, son peigne de travers et ses yeux hébétés. Ses filles d'honneur, vierges folles, avaient répandu l'huile de leur lampion dont les mèches s'étaient éteintes. A mes questions sur l'état dans lequel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se trouvaient la reine et ses suivantes, on répondit qu'il était d'usage d'offrir à Sa Majesté, au seuil de chaque maison où elle s'arrêtait avec l'enfant-Jésus, un verre d'eau-de-vie dont elle buvait quelques gouttes[1]. Si l'on se rappelle que Sarayacu compte cent soixante-six maisons, et qu'on admette par maison une moyenne de vingt gouttes, on s'étonnera comme je m'étonnai, qu'après avoir ingurgité chacune trois mille trois cent vingt gouttes d'eau-de-vie, la reine et ses filles d'honneur pussent se tenir encore sur leurs jambes.

Dans l'atrium ou parvis de l'église, décoré de guirlandes, de palmes vertes et de drapeaux, une table avait été dressée et un repas servi. Le révérend prieur, les religieux et moi, nous y prîmes place. Une troupe de néophytes, la torche au poing, éclairaient le banquet. Le menu se composait de tortue bouillie, de lamantin frit, de hocco ragoûté, de galettes de maïs cuites sous les cendres, et de figues à la mélasse. Nous fûmes servis comme l'exigeait l'étiquette, par la reine de Noël et ses deux suivantes. Six bayadères mâles dansèrent pendant le repas. Les uns nus jusqu'à mi-corps étaient entourés de guirlandes et couronnés de pampres à la façon des antiques Sylvains, les autres s'étaient frottés de glu et roulés dans la plume; ceux-ci étaient couverts d'une fourrure de jaguar, ceux-là, coiffés d'une peau d'iguane dont la crête dorsale, hérissée sur leur tête,



Les préparatifs d'un feu d'artifice.

rappelait l'éperon du vaisseau de Nestor et la redoutable épithète de *dekembolos* que lui donne Homère. Tous ces danseurs soufflant dans des cornes de bœuf, se démenaient avec une ardeur furieuse, et repoussaient à coups de pied ceux des badauds qui les serraient d'un peu trop près. Au dessert le révérend Plaza me dit à l'oreille : ils vont jouer la comédie de Smith et Lowe.

Je savais et je l'ai dit déjà à propos des Missions de la plaine du Sacrement, que MM. Smith et Lowe, officiers de la marine britannique, étaient partis de Lima en compagnie du major Beltran et du lieutenant Ascarate, et qu'ils avaient passé huit jours à Sarayacu. Je savais encore que ces voyageurs de retour à Londres avaient publié une relation avec carte de leur voyage[1], mais j'ignorais complétement qu'ils eussent écrit une comédie, Curieux de juger si l'œuvre était fade ou piquante, je fis signe au prieur que j'étais prêt à l'écouter. A un geste de lui, la foule s'écarta, les porteurs de torches se pla-

1. Pareille coutume est évidemment importée de la Sierra. (Voy. dans la première série de nos *Scènes et paysages dans les Andes, Une messe de minuit à Tiabaya.*)

1. *Narative of a journey from Lima to Para*, 1836. MM. Beltran et Ascarate publièrent quatre ans plus tard une relation de leur voyage avec MM. Smith et Lowe; elle a pour titre : *Diario del viage hecho el año de* 1834 *para reconocer los rios Ucayali y Pachitea.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cèrent au premier rang et deux acteurs entrèrent dans l'espace vide qui figurait la scène.

L'un était vêtu d'une apparence d'habit noir à boutons rouges, peint sur son corps avec du genipa et du rocou. Un mouchoir de cotonnade était tortillé sur sa tête en manière de calotte ou de fez; une longue barbe postiche complétait cet accoutrement. Il portait sous son bras un rouleau de fines écorces destinées à simuler des paperasses, et tenait à la main un démêloir de forme étrange.

L'autre avait la face enfarinée; il était muni d'une calebasse figurant un encrier, d'une plume arrachée à l'aile d'un hocco, et tenait délicatement entre le pouce et l'index une façon d'équerre dans lequel était enchâssé un fragment de miroir.

« *El frac negro* (l'habit noir), c'est Smith; *el escribano* (l'écrivain), c'est Lowe, » me dit tout bas le révérend Plaza.

Je compris alors que la comédie dont il s'agissait, au lieu d'être une œuvre théâtrale écrite par les voyageurs anglais, comme je l'avais cru, était simplement une critique faite sur leur compte, et, comme une première découverte dans le domaine de la vérité en entraîne une foule d'autres, je devinai non-seulement l'intention des acteurs et le sens de leur mascarade, mais je reconnus dans l'équerre au miroir cassé, une allégorie ingénieuse

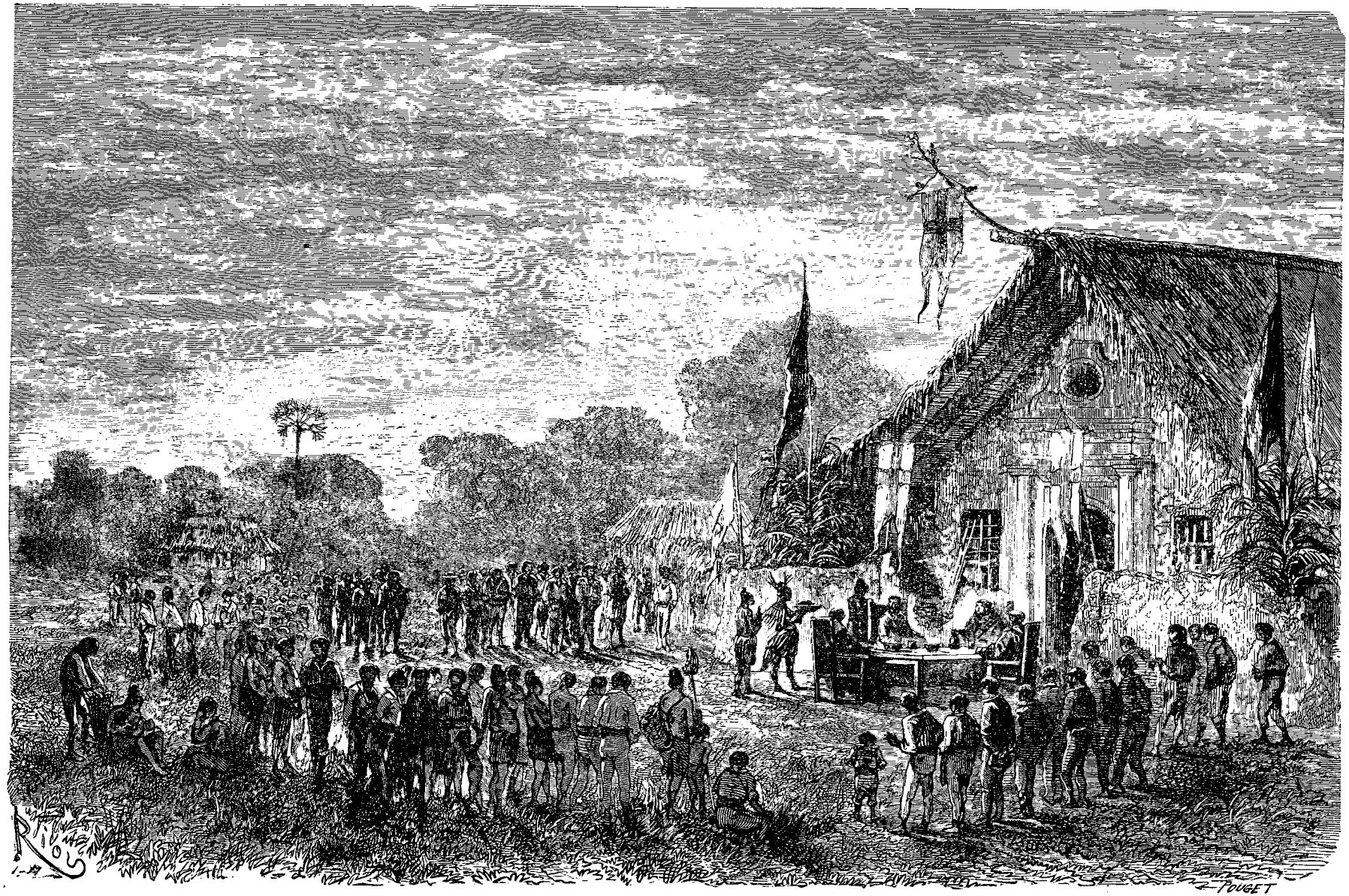
La reine de Noël et ses suivantes.

et transparente de l'octant dont MM. Smith et Frédéric Lowe avaient dû se servir devant les néophytes.

Les observations solaires commencèrent: le faux Smith l'œil collé à la vitre de sa machine et les jambes ouvertes en branches de compas, baragouinait très-vite un idiome impossible, où les *yes*, les *of*, les *well* qui revenaient à temps égaux, me parurent destinés à reproduire par onomatopées la langue et l'accent britanniques de l'officier de marine. A mesure que le faux Smith semblait appeler un degré, le faux Lowe un genou en terre, feignait de le répéter et d'en prendre note. De temps en temps, le faux Smith interrompait ses observations pour introduire dans sa barbe d'étoupe rougie au rocou —le véritable Smith devait être d'un blond de cuivre, — un démêloir formé de la nageoire d'un poisson. Le faux Lowe profitait de ce temps d'arrêt, pour examiner le bec de sa plume et le rafraîchir à l'aide d'un canif absent. La mimique des acteurs devait être surprenante d'imitation, à en juger par les cris féroces et les trépignements enthousiastes qu'elle arrachait à l'assistance.

J'avoue qu'à ce moment l'idée me vint de demander au révérend Plaza, dont le rire épanoui jusqu'aux larmes me paraissait jurer un peu avec les préceptes de charité promulgués par le divin maître, si l'autorisation donnée par lui aux néophytes de transformer MM. Smith et Lowe en polichinelles, était une façon neuve et spiri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le repas de Navidad.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tuelle de les punir d'avoir oublié en partant, de mettre quelque chose dans le tronc aux aumônes. Mais je compris à temps qu'une question pareille, toute naïve qu'elle fût, allait glacer instantanément le sourire sur les lèvres du bon prieur et m'aliéner à jamais son estime; je m'abstins donc de la lui adresser. Seulement je me dis en manière de conclusion, que si l'oubli pécuniaire de simples voyageurs comme Smith et Lowe était châtié, depuis treize ans que leur visite avait eu lieu, par le fouet satirique des néophytes, pareil oubli de la part d'un personnage aussi considérable que notre ancien compagnon de voyage, le comte de la Blanche-Épine, devait lui valoir tôt ou tard à Sarayacu, une flagellation en rapport avec sa position sociale et le chiffre élevé de la somme sur lequel on avait cru devoir compter.

Le divertissement fini, les religieux rentrèrent au couvent où je les suivis. Les néophytes après nous avoir escortés jusqu'à nos cellules, restèrent dans le réfectoire dont un vieil usage leur abandonnait la libre possession jusqu'au lendemain. Les libations, les chants, la danse et la musique s'y poursuivirent avec un tel entrain, que je ne pus fermer l'œil de la nuit.

La fête de l'*Immaculée Conception*, patronne de Sarayacu, qui avait précédé de quinze jours celle de *Navidad*, avait été célébrée par une procession autour de l'église où se trouvaient la plupart des acteurs qu'on a vus figurer dans le divertissement de Noël. Comme cette procession avait eu lieu à huit heures du matin et qu'aucune libation de spiritueux n'avait été faite, tous les néophytes étaient convenablement recueillis et d'une tenue édifiante; seuls les danseurs pour satisfaire aux exigences de l'antique programme, gambadaient et se trémoussaient devant l'image de la Vierge, comme les danseurs de Cuzco devant l'image du Christ des tremblements de terre, à la procession du lundi de Pâques.

L'aubade et le baise-main de la veille du nouvel an,

La comédie de Smith et Lowe.

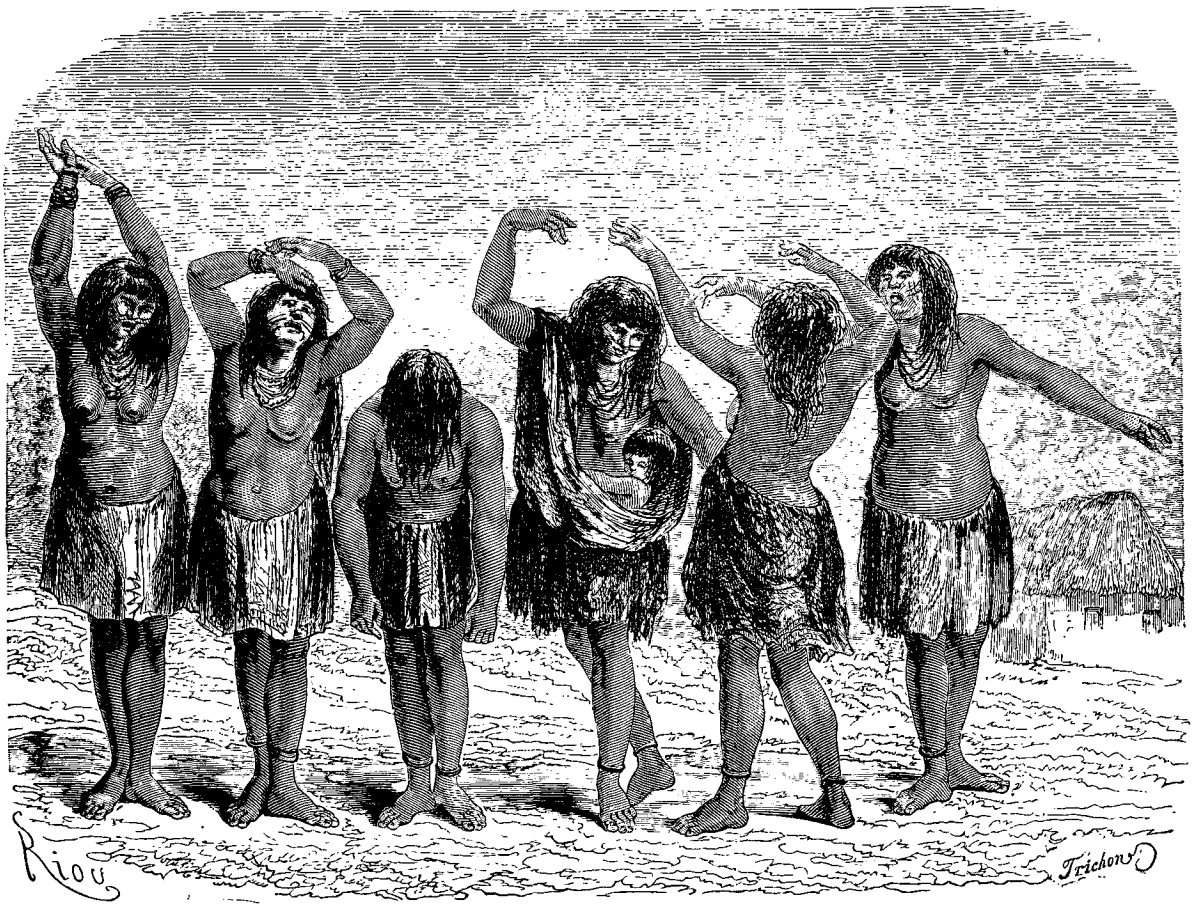
offrirent quelques particularités assez curieuses. Le soir, à l'issue du souper, la foule des néophytes, torches et musique en tête, fit irruption dans le réfectoire pendant que nous étions encore à table. Des danseurs exécutèrent une pyrrhique dont les principales figures étaient entremêlées de claques magistrales qu'ils s'appliquaient à tour de rôle, et d'étoupes enflammées qu'ils se lançaient mutuellement au visage. Après le ballet, hommes, femmes et enfants vinrent baiser la main du révérend Plaza, en accompagnant cet acte d'une génuflexion. Les serviteurs du couvent accomplirent les derniers cette formalité. A leur tête, marchait le majordome, qui pour achever dignement l'année, s'était grisé quatre fois ce jour-là, c'est-à-dire une fois de plus qu'à son habitude. En qualité de gouverneur des domestiques, il crut devoir formuler en leur nom comme au sien quelques souhaits de circonstance, mais sa langue s'embarrassa, ses idées déjà troubles s'obscurcirent complétement et il ne put achever sa harangue. Le révérend prieur mit un terme à son embarras en le remerciant de ses bons souhaits, et l'envoyant se mettre au lit.

La journée du lendemain fut consacrée aux réjouissances. Le fifre et le tambourin résonnèrent dans toutes les maisons. Chaque famille fêtait le premier jour de la nouvelle année, et demandait au ciel que l'avenir fût semblable au passé. Vers quatre heures, et pendant que les hommes dansaient entre eux selon la coutume des indigènes de l'Ucayali, les femmes, surexcitées par la boisson, quittèrent leurs demeures, se répandirent sur la place et, réunies par groupes de douze à quinze, exécutèrent des farandoles de leur composition.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse des femmes, à Sarayacu.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

Histoire facétieuse d'un homme et d'une cloche. — De quelle façon l'auteur employait son temps à Sarayacu. — Dînettes clandestines et goûters enfantins. — La baignoire du révérend prieur. — Le P. Antonio. — Histoire et psychologie mêlées. — Bibliothèque et bibliothécaire. — Un croquis du P. Marquès. — Comment le voyageur, pour avoir compté sans ses hôtes, se vit obligé de compter trois fois. — Départ pour la mine de gypse de Cosiabatay. — Histoire d'un homme crucifié. — Plaidoyer verbeux mais éloquent en faveur des Cacibos anthropophages. — Restauration des saints de Sarayacu. — Ce qu'était le rapin Julio. — L'auteur débute avec succès daus la sculpture polychrôme. — Peinture d'un tapis d'église.

Cette danse du sexe, à laquelle nous assistions pour la première fois, nous rappela celle des Conibos que nous avons décrite en traitant de la monographie de ces indigènes. C'étaient les mêmes enlacements de bras, les mêmes poses de tête, les mêmes oscillations du corps, la même façon de se laisser choir à terre après pirouette finale et épuisement de forces. Il va sans dire qu'une pareille danse fit bon marché de la coiffure des danseu-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses, dont les peignes allèrent tomber d'un côté pendant que leurs cheveux se déroulaient d'un autre. Cet exercice forcené dura jusqu'à la nuit.

Ici, nous remarquons que cette revue des us et coutumes de la gent de Sarayacu, sans être tout à fait complète, est à peu près finie. Or les nouveaux détails dans lesquels nous pourrions entrer sur sa vie d'intérieur et ses habitudes journalières ne feraient que reproduire ceux que nous avons précédemment donnés sur les Conibos, avec lesquels ces néophytes ont de grands traits de ressemblance. Nous les laisserons donc vaquer à leur travaux accoutumés et se réjouir à leurs heures, pour entretenir un peu le lecteur de nos propres affaires.

Au bruit et à l'agitation que le séjour de nos compagnons de voyage avait occasionnés dans la Mission, succéda bientôt une paix profonde. Un silence claustral régna dans les couloirs et les cellules dont les échos ne retentirent plus des éclats de rire et des couplets mondains que tant de fois ils avaient répétés. Quelques pratiques de la vie monastique que les religieux avaient momentanément supprimées par égard pour leurs hôtes, furent remises en vigueur. Au nombre des usages qu'ils rétablirent, celui que j'eusse laissé tomber en désuétude, tant grande était la frayeur qu'il me causait, c'était la promenade hebdomadaire et nocturne de l'*animero* chargé de recommander les âmes des défunts au souvenir et aux prières des vivants.

Le lundi de chaque semaine, entre une heure et deux du matin, un néophyte quelconque, chargé de cet office d'animero et sorti de je ne sais où, entrait dans le couvent sans qu'on l'eût entendu venir, et, s'arrêtant devant chaque cellule, agitait à deux mains une cloche du volume de celles qui décorent l'avant des bateaux à vapeur et qu'un marinier sonne à chaque escale du navire. Au premier appel de ce tocsin, je sautais à bas de ma couche, et dans l'idée que le feu était au couvent ou qu'une troupe de Peaux-Rouges assiégeaient le village, j'appelais à l'aide, au secours, en cherchant à tâtons mes *inexpressibles*. Aux cris que m'arrachait l'effroi, l'animero répondait gravement :

« *Pour les âmes du purgatoire.* »

J'avoue ici, et cet aveu n'a rien qui puisse faire suspecter mon orthodoxie, l'esprit étant indépendant des opérations du corps, j'avoue, dis-je, que dans le bouleversement de mes facultés et sous le coup du tremblement nerveux que m occasionnait cette cloche, j'en eusse coiffé volontiers l'animero, pour l'apprendre à rappeler de cette sorte à ses devoirs de catholique un pauvre homme endormi.

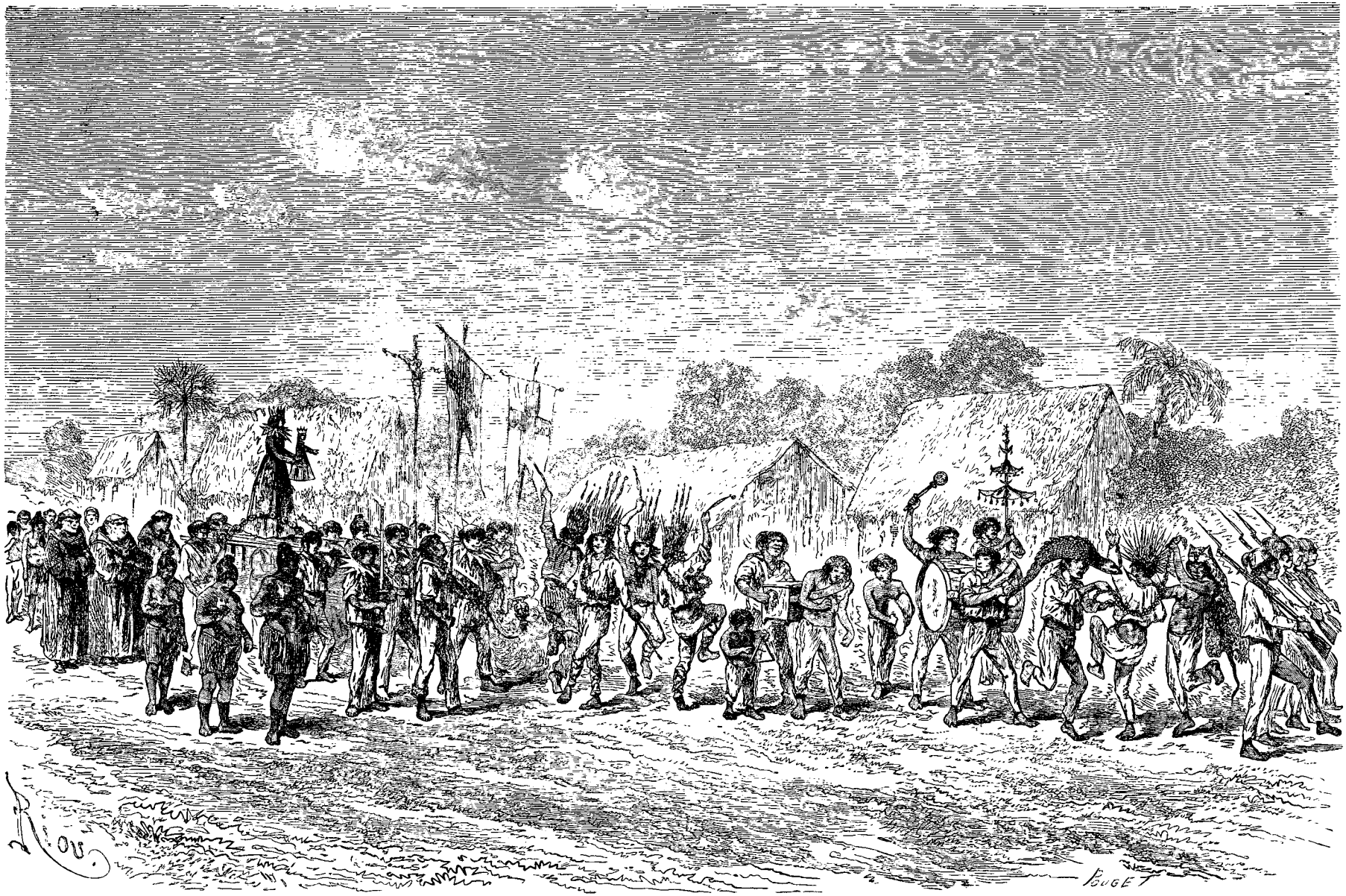
Deux fois je fus réveillé de la sorte. La troisième fois j'étais sur le qui-vive, et l'animero achevait à peine sa phrase lamentable que j'ouvrais doucement ma porte et le suivais dans l'ombre. L'homme entra dans la sacristie avec son bourdon et en ressortit les mains vides. J'étais fixé sur le point capital. Le lendemain, pendant que les moines faisaient la sieste et que le réfectoire et les couloirs étaient parfaitement déserts, je courus à la sacristie, j'enlevai le monstre d'airain par ses oreilles et l'apportai dans ma cellule où je l'enfouis dans une caisse que je surchargeai de paperasses et de plantes.

Le lundi suivant, l'animero, ne trouvant plus sa cloche où il était certain de l'avoir déposée, en fit son rapport au prieur qui en référa aux deux religieux. On fouilla jusqu'aux maisons des néophytes sans retrouver l'objet perdu. Pendant un mois on s'entretint de la disparition de cette cloche, puis, comme il ne restait que celle de l'église, l'emploi d'animero fut supprimé de fait et je pus dormir sur les deux oreilles. Ce ne fut que la veille de mon départ, entre onze heures et minuit, que je retirai ma prisonnière de son caisson pour la reporter dans la sacristie.

Ce grotesque épisode, que j'eusse dû celer est un des rares incidents qui rompirent l'uniformité de ma vie à Sarayacu. Aujourd'hui que cette vie appartient au passé, je me surprends à chercher sous ses cendres quelque étincelle de jeunesse et d'enthousiasme, et, disons-le, à regretter, avec le calme profond dont je jouissais, mes travaux coupés par des bains, des siestes et des promenades, mes excursions dans les bois, mes rêveries sans but à la fin de chaque journée, et jusqu'au sommeil d'enfant qui retrempait mes forces. Jusqu'à ce que sa pauvre machine ait été refondue ou perfectionnée, l'homme passera une moitié de sa vie à désirer et l'autre à regretter.

J'ai dit, sans toutefois en être sûr, que je me levais à six heures, et qu'après un bain pris à la rivière, en compagnie de jeunes va-nu-tout chargés d'épouvanter les crocodiles, je rentrais dans ma cellule frais et dispos. Une tasse de café noir achevait de me réveiller et donnait du ton à ma fibre. Avant de me mettre au travail, j'allais faire un tour de jardin, non pour admirer les aulx et les oignons cultivés par fray Hilario, mais pour cueillir les figues mûres d'un *ficus sativa* et les fleurs fraîchement écloses d'un rosier hybride, lesquelles rappelaient par leur beauté notre rose à cent feuilles, et par leur odeur la rose des quatre saisons. Ma récolte faite, je rentrais chez moi et me mettais à la besogne. De temps en temps, je m'interrompais pour flairer une rose et manger une figue. Cela me conduisait jusqu'à midi. La cloche du couvent sonnait alors pour le dîner, et les bons pères me précédaient au réfectoire. Après ce repas, d'où l'appétit excluait la conversation, les religieux rentraient chez eux pour faire un bout de sieste et j'allais battre les forêts, seul ou accompagné d'un néophyte. Vers trois heures, je revenais à la Mission, chargé d'une moisson de plantes conquises au prix de cent égratignures sur les arbres et les buissons. Selon que j'abordais le village par le côté du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest, j'inspectais en passant les demeures des néophytes; je donnais un coup d'œil à la forge et à la cuisine; je regardais le charpentier Zéphirin raboter des planches, ou Rose la blanchisseuse laver le linge du couvent. Après un bonjour, un sourire, une plaisanterie échangés avec l'un d'entre eux, je m'enfermais dans ma cellule où je travaillais jusqu'au soir. A huit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Procession de l'Immaculée-Conception, à Sarayacu (voy. p. 208).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heures précises, on sonnait l'*Angelus*, et le souper était servi au réfectoire. Ce repas, où les religieux parlaient en mangeant, différait de celui de midi où ils s'étaient contentés de manger sans rien dire. Leur conversation, simple et dénuée d'artifice, ne roulait que sur des détails de ménage ou les innocents commérages de la localité, qui leur étaient redits par les alcades de semaine.

Parfois cette conversation un peu soporifique prenait d'autres allures et touchait presque à la science. C'était quand les religieux italiens, parlant de Gênes et de Turin, se mettaient à vanter la splendeur des églises de ces deux villes, la pompe des cérémonies et l'affluence des fidèles. A leurs descriptions enthousiastes le révérend Plaza opposait aussitôt les cathédrales de Quito et de Lima, l'ordre et la beauté de leurs processions et le luxe inouï déployé dans ces occasions solennelles. La discussion s'échauffait graduellement. Chaque religieux élevant autel contre autel, plaidait pour la gloire de sa patrie et la hauteur de son clocher; puis comme en ces occasions la lutte n'était pas égale, le prieur ayant à tenir tête à deux adversaires aussi patriotes que lui, sa manière habituelle de l'emporter sur eux et de les réduire au silence, était de changer de conversation et de rappeler les premiers temps de son séjour à Sarayacu, ses croisades apostoliques chez les Indiens de la plaine du Sacrement et l'honneur qu'il avait eu de dîner plusieurs fois avec un vice-roi. Ce dernier argument désarçonnait toujours ses adversaires.

El animero.

A neuf heures on se séparait. Rentré chez moi, j'allumais ma lampe et me remettais au travail. Cette lampe ou candil était alimentée avec de l'huile de lamantin. Une large mèche de coton y trempait à l'aise et envoyait vers le plafond une flamme d'un demi-pied, voilée d'un tel nuage de fumée, que chaque matin l'intérieur de mes narines était enduit comme un tuyau de poêle, d'une couche de suie.

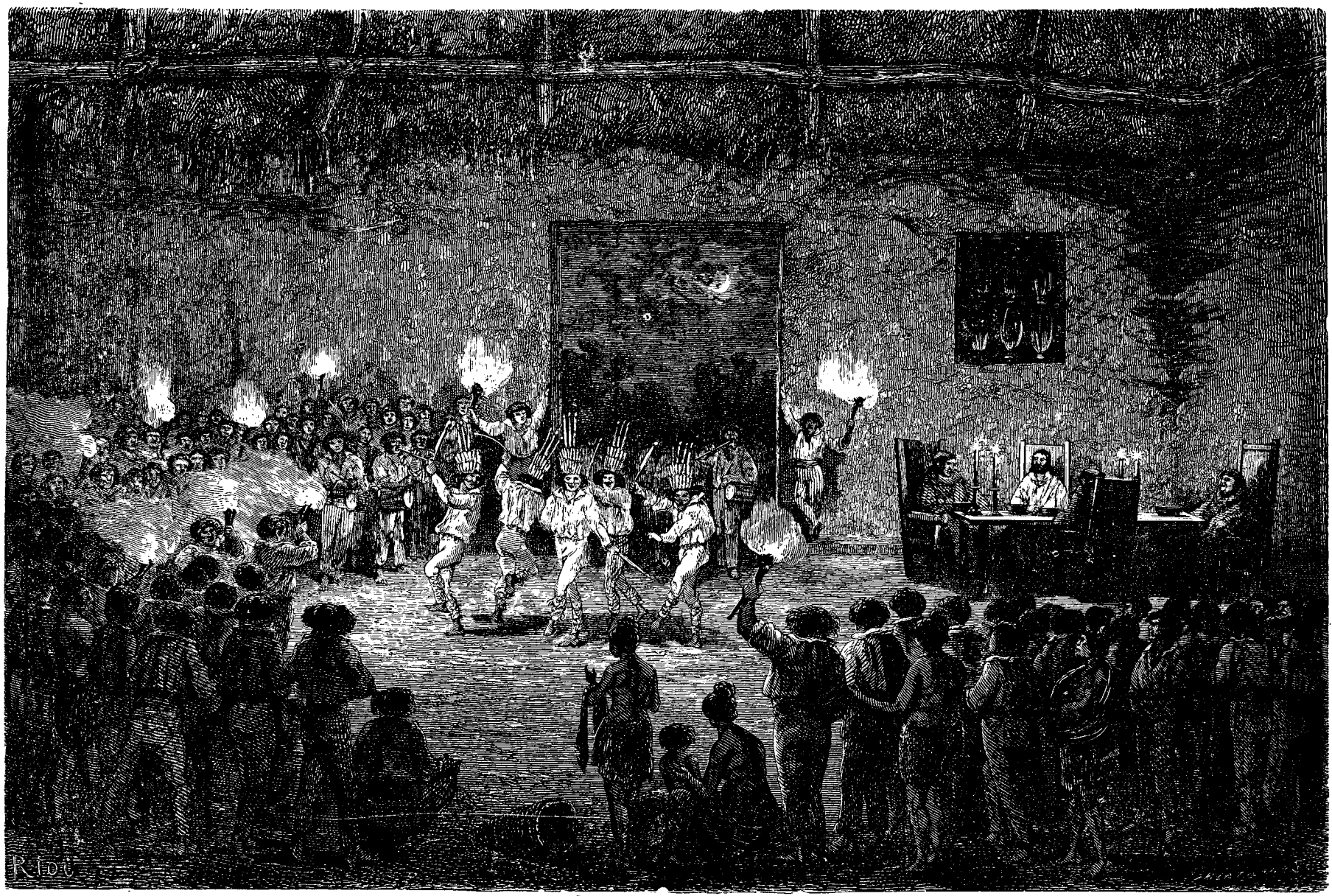
A la clarté de ce candil, je transcrivais mes souvenirs de la journée ou dressais la nomenclature des plantes que j'avais trouvées dans les bois. L'agitation des commensaux de ma cellule que la lumière empêchait de dormir, troublait quelquefois mon recueillement; tantôt c'étaient mes deux aras dont les moustiques s'avisaient de piquer les pattes et qui faisaient claquer leur bec dans le but d'effrayer l'ennemi, ou ma tortue *matamata* qui ébranlait le lit de ses secousses et m'avertissait en soufflant de sa trompe que mon singe noir se livrait envers elle à quelque espiéglerie.

Entre onze heures et minuit j'allais respirer l'air pur du dehors et expectorer l'horrible fumée que j'avais avalée trois heures durant. Je regardais tour à tour les masses d'ombre harmonieusement groupées au bord de l'horizon et les constellations brillant d'un vif éclat; le calme de la nuit, la douceur de la température, la senteur des forêts voisines formée de mille parfuns inconnus, m'eussent disposé merveilleusement à la rêverie, si les cohortes de moustiques ne m'avaient assailli.

Obligé d'adopter le pas gymnastique et de faire le moulinet avec mes deux bras pour échapper aux piqûres rageuses de ces insectes, je ne jouissais qu'à demi des bénéfices de la situation Le moyen, en effet, d'aspirer au ciel et de prendre un vol extatique vers les demeures sidérales, quand des milliers d'aiguilles en se plantant dans vos mollets vous retiennent fatalement sur cette terre. Je rentrais donc dans ma cellule et m'endormais sous l'abri protecteur de ma moustiquaire. Le lendemain mon existence recommençait au point où elle s'était arrêtée la veille et les incidents que j'ai signalés se reproduisaient de nouveau.

Parfois ce thème monotone s'embellissait de quelques variantes. Le révérend Plaza dont les façons à mon égard s'étaient dépouillées par degrés de la gravité solennelle qu'elles avaient eue au principe, m'invitait dans la cellule aux marchandises à des déjeuners mystérieux dont le majordome de la Mission avait seul le secret. Loin que les moines italiens fussent compris dans ces invitations particulières, le prieur, au contraire, s'assurait par lui-même qu'ils étaient occupés ailleurs et que nous n'avions à redouter aucune surprise. Le menu de ces repas se composait invariablement d'une salade d'œufs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aubade et baise main de la veille du jour de l'an (voy. p. 208).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

durs et d'oignons crus. Un biscuit de Lima remplaçait le pain. Debout en face l'un de l'autre et nous servant tour à tour de la même fourchette, nous mangions à la hâte, comme deux écoliers tremblant d'être surpris. Un petit verre de tafia couronnait la séance, et chacun de nous regagnait sa cellule en s'essuyant les lèvres.

La façon dont le vénérable prieur s'y prenait pour m'inviter à ces conférences gastronomiques et m'en faire savoir le jour, était aussi simple qu'originale. Le matin du jour qu'il avait choisi, à cinq heures, en venant de dire matines et passant devant ma cellule accompagné des religieux, il tambourinait à ma porte et criait : « Eh ! Pablo, insigne paresseux, vas-tu dormir jusqu'à ce soir? » puis il passait outre et les religieux de rire de la plaisanterie, sans se douter qu'elle était un signal convenu pour m'avertir que nous déjeunerions à huit heures précises.

Parfois Sa Révérence m'emmenait avec elle sous un prétexte de causerie et me faisait assister au bain qu'elle prenait à la nuit tombante. Sa baignoire, une cuve cerclée, remplie dès le matin d'une eau que le soleil de la journée avait chauffée au degré convenable, était placée sous un massif à quelques pas de la rivière. Le départ pour le bain offrait toujours un spectacle animé. Quatre porteurs de torches nous précédaient ; le majordome venait à notre suite portant le linge de son maître. Derrière nous se pressaient tumultueusement des néophytes des deux sexes, accourus de tous les coins du village pour prendre part à la séance balnéaire. Tandis que le prieur, complétement vêtu, s'accroupissait dans sa baignoire, les néophytes, à son exemple, entraient tout habillés dans la rivère où, pendant une demi-heure, hommes et femmes s'ébattaient avec des rires et des cris qu'on entendait jusqu'à Belen. La séance levée et après que le prieur avait changé d'habits, nous rentrions au couvent, toujours escortés par les deux sexes, qui gambadaient et ruisselaient autour de nous, comme un troupeau mythologique de tritons et de néréides.

Ces épisodes, en y joignant les rares apparitions de Cholos chrétiens, venus par le canal de Santa-Catalina, des villages de Chazuta, Balsapuerto et la Laguna pour échanger avec les missionnaires des *tocuyos* et des *lonas*[1] contre du poisson salé, du tabac en carottes et de la salsepareille, ces épisodes et ces apparitions étaient les seuls incidents qui troublassent la paisible uniformité de la vie à Sarayacu. Les Cholos commerçants dont on ne faisait aucun cas, mangeaient à la cuisine et dormaient à terre dans un angle du réfectoire. Leurs transactions commerciales opérées, ils s'en allaient comme ils étaient venus et sans que personne s'inquiétât d'eux.

Certaine après-midi, un bruit d'exclamations joyeuses auxquelles répondait la voix du prieur, retentit dans le couvent. En ce moment je travaillais dans ma cellule ; j'interrompis aussitôt ma besogne pour aller voir de quoi il s'agissait. Le P. Antonio, chef de la Mission de Tierra Blanca, venait d'arriver à Sarayacu. J'échangeai avec le nouveau venu un bonjour amical et quelques phrases de bienvenue, puis le laissant à ses affaires, j'allai me remettre au travail.

Le souper nous réunit au réfectoire. Là, nous fîmes plus ample connaissance. Après m'avoir entretenu de Florence où il était né et de Lima qu'il avait habité pendant cinq années, il me parla de la visite que lui avait faite à Tierra Blanca le comte de la Blanche-Épine et appuya sur l'antipathie que ce personnage lui avait inspirée à première vue. Le révérend Plaza et les religieux se regardèrent et sourirent à cet aveu naïf des impressions du P. Antonio.

En sortant de table, le chef apostolique de Tierra Blanca m'invita à le suivre dans sa cellule pour y continuer notre conversation. Cette cellule était située à l'extrémité du couloir contigu à l'église. Je m'assis dans un hamac que me désigna mon hôte, pendant qu'il s'asseyait lui-même sur un barbacoa qui supportait sa moustiquaire.

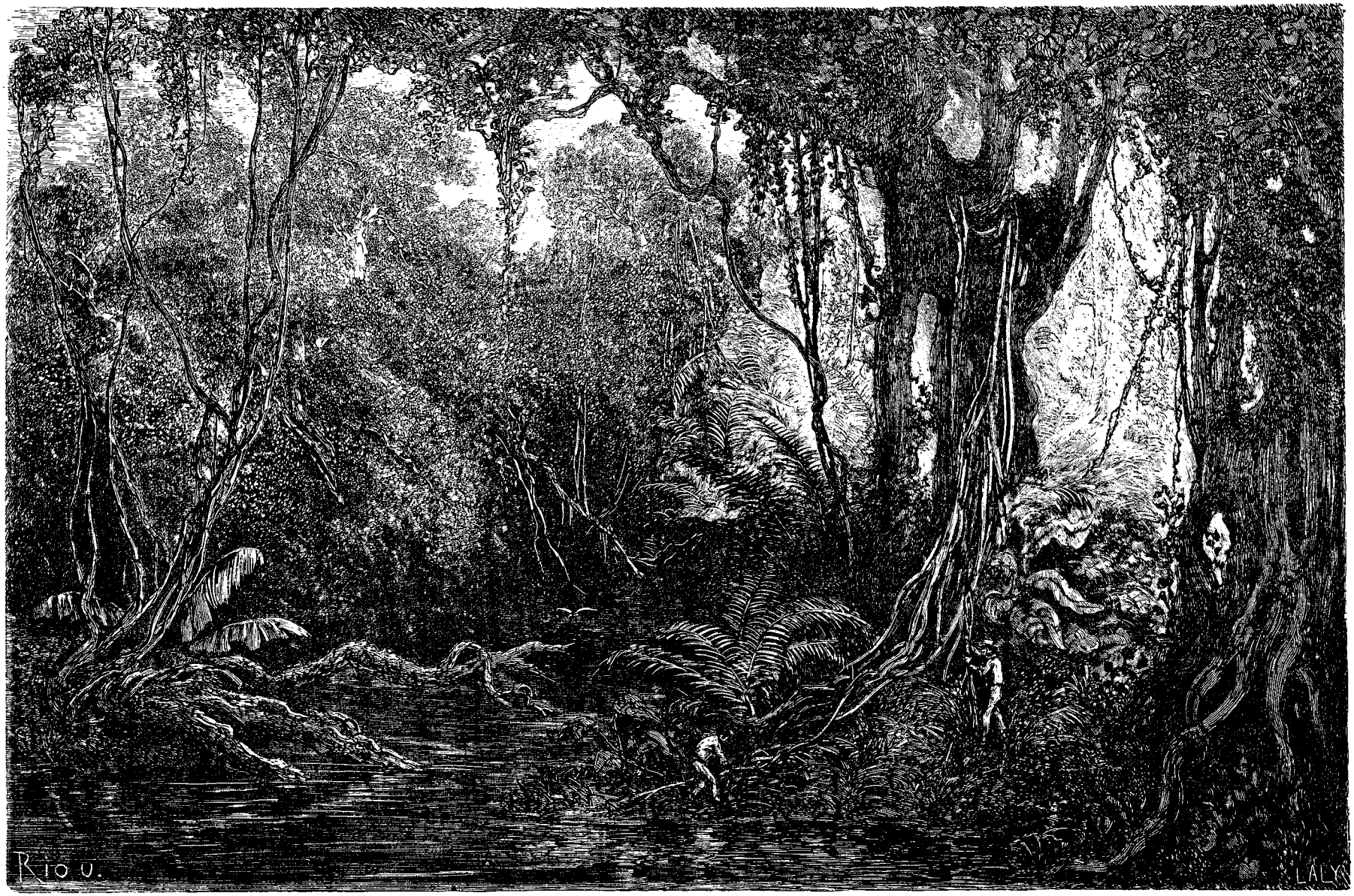
Durant cette visite, nous causâmes d'une foule de choses dont j'ai perdu le souvenir. En manière d'intermède, nous bûmes deux doigs de tafia. Quand nous eûmes choqué nos verres, je priai le révérend de me laisser examiner quelques bouquins jaunis que j'apercevais sur une tablette, entre un registre in-folio aux angles brisés et une liasse de papiers que les vers avaient façonnés en guipure. Les bouquins étaient des livres de piété traduits en espagnol. Je trouvai la *Fleur des exemples*, *le Miroir de l'âme*, un volume dépareillé de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, etc. Le registre écorné était celui de l'état civil de Sarayacu. Les mariages, les naissances et les décès y étaient inscrits par ordre de date depuis 1791 jusqu'à 1843. A partir de cette dernière année, les pages du registre, vierges d'écriture, témoignaient que l'amour, la vie et la mort s'étaient succédé à Sarayacu sans qu'on s'en inquiétât. De ce vénérable in-folio, je passais aux paperasses rongées des vers. C'étaient des lettres écrites à diverses époques par des moines d'Ocopa à leurs compagnons de Sarayacu. A ces épîtres toutes confidentielles, étaient mêlés d'anciens journaux de Lima.

Tandis que j'inventoriais ces choses poudreuses, le P. Antonio m'apprenait que la cellule où nous étions, et qui servait de logement quand il venait à Sarayacu, servait aussi de bibliothèque et de dépôt d'archives. En sa qualité de bibliothécaire et d'archiviste et pour éviter qu'une main brouillonne ne furetât dans ses tiroirs, il ne confiait à personne la clef de cette pièce, qui, pendant onze mois de l'année, restait fermée au public.

En prenant congé de mon hôte, je lui demandai l'autorisation d'emporter chez moi pour les dépouiller à loisir, le registre de l'état civil et la correspondance des anciens missionnaires. Non-seulement cette autorisation me fut donnée, mais le P. Antonio m'offrit le concours de son expérience et de ses lumières dans

1. Toile de coton qu'on fabrique dans plusieurs provinces du Pérou. Le *tocuyo* est un calicot des plus communs. La *lona* est une toile aussi grossière que notre toile d'emballage mais d'un tissu très-blanc et très-serré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

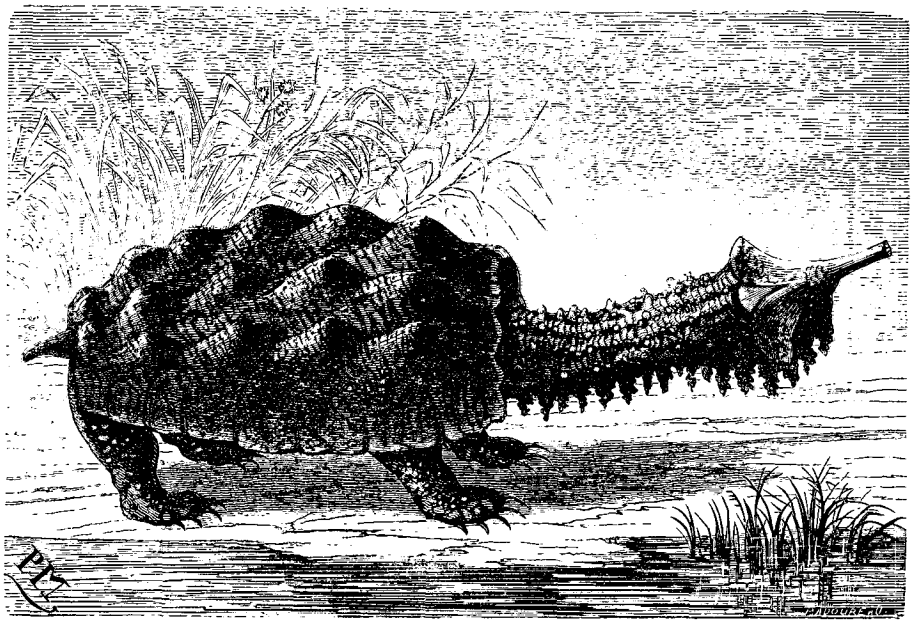


Excursion botanique dans les forêts de Sarayacu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'interprétation des textes qui pourraient me sembler obscurs.

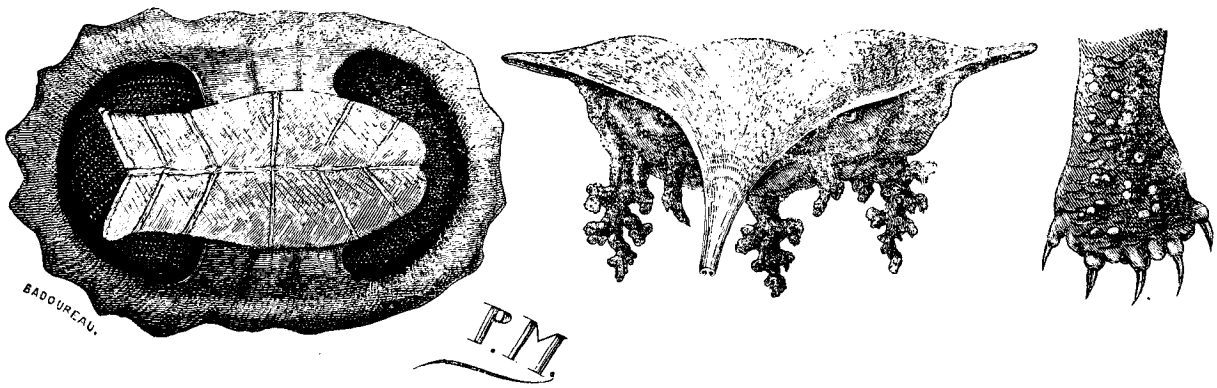
Sauf la lettre des PP. Girbal et Marquès que j'ai donnée en note dans mon étude sur les Indiens Panos, la correspondance des premiers religieux de Sarayacu n'offrait absolument rien qui valût la peine d'être transcrit. En compulsant ces paperasses je trouvai, intercalé dans les plis d'un journal, un croquis au crayon sur lequel mes yeux s'arrêtèrent et dont ils eurent de la peine à se détacher. Ce n'est pas que ce dessin d'une exécution inhabile et d'une tournure archaïque, méritât l'attention d'un artiste ou d'un amateur. Seul, un mécanicien se fût intéressé, peut-être, au problème de dynamique qu'il paraissait offrir et que le sujet du croquis,



Chelyde matamata.

un homme affublé d'un sac de sauvage et coiffé d'un chapeau de paille, essayait de résoudre, à l'aide d'une phrase espagnole et d'un vilebrequin surmonté d'un A majuscule.

Ce qui me frappa vivement dans ce dessin au trait, dont je fis un décalque, ce ne fut donc pas son mérite, mais seulement la date de l'année et le moment du jour où son auteur, le P. *Buonaventura Marquès*, l'avait exécuté. Heureux moine! tandis qu'assis dans sa cellule joyeusement éclairée par un rayon de soleil matinal, au milieu d'un calme profond, il essayait à l'aide d'un crayon naïf de réaliser sa chimère, au delà des mers,



Étude partielle du chelyde matamata : Pied vu par derrière; Tête vue de face; Plastron.

sous un ciel brumeux et par un lugubre matin d'hiver, une tête royale tombait sur l'échafaud et les bruits de sa chute faisaient pâlir et trembler sur leurs trônes tous les rois de l'Europe.

Ma revue des papiers terminée, j'ouvris le registre de l'état civil pensant y trouver quelques détails intéressants. Mais de ce côté mon espoir fut encore déçu. Ce n'était qu'une insignifiante kyrielle de dates et de noms qui ne m'apprenaient rien.

Deux ou trois conversations que j'eus avec le P. Antonio me suffirent pour découvrir chez lui des qualités réelles auxquelles il rattachait une indépendance d'esprit et une liberté de jugement qui ne laissaient pas que de jurer un peu avec l'humilité de son costume et les vœux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'obéissance qu'il avait faits en le prenant. Son séjour ou plutôt son exil volontaire à Tierra Blanca, n'était que la conséquence logique de ses idées. Il avait préféré, disait-il en riant, *être tête de mouche que queue de lion*, commander à Tierra Blanca, qu'obéir à Sarayacu.

Ce prétendu libéralisme, bien plus répandu qu'on ne pense et que le P. Antonio ne prenait pas la peine de celer, épouvantait un peu les familiers et les commensaux du couvent. Dans la crainte de voir suspecter leur orthodoxie et de perdre du même coup les bonnes grâces du prieur, peu tendre comme on sait, aux idées libérales, ils évitaient en dehors du service tout rapprochement avec Fray Antonio qui les eût infailliblement compromis.

La réserve dont on usait envers celui-ci, loin de l'affliger, l'egayait au contraire et exerçait sa verve railleuse. Il y avait du Savonarole et du Rabelais dans cette nature de moine florentin, fougueuse jusqu'à l'emportement, enthousiaste et caustique, hautaine et accessible, qui dénonçait à haute voix tous les abus, mettait impitoyablement le doigt sur toutes les plaies et concluait souvent par un éclat de rire et un geste d'épaules. Pour un homme qui, comme moi, était venu chercher la vérité de loin, Fray Antonio était plus qu'une individualité vigoureuse et tranchée, c'était une trouvaille,

Le bain du prieur.

une manière d'homme-registre que je n'avais qu'à consulter à l'article *missions*, pour apprendre aussitôt ce que je désirais savoir.

Cependant les travaux que j'avais entrepris touchaient à leur fin; ma revue de la Mission était terminée, mes cartons bourrés de croquis et mon herbier de la Flore locale, composé de seize cents plantes, pouvait permettre à nos savants d'Europe de constater à quelles espèces végétales la déesse avait emprunte les fleurs de sa couronne. A mesure que s'emplissaient mes caisses et mes caissons, un vague ennui, une indéfinissable nostalgie s'emparaient de moi. L'espace m'attirait invinciblement. Comme M. Michelet dans sa préface de l'*Oiseau*, j'eusse crié volontiers: *des ailes, des ailes!* tant croissait chaque soir et s'augmentait chaque matin mon envie de prendre un essor.

Ce n'est pas que l'idée de passer en trois mois de l'ouest à l'est de cette Amérique, ainsi que j'avais parié de le faire en quittant Islay, me poursuivît encore et causât l'anxiété maladive que j'éprouvais. Non; j'étais même assez tranquille à cet égard. Le délai fixé par moi-même à cette traversée continentale était expiré depuis quatre mois, et le capitaine anglais, mon heureux rival, servi par le retard que m'imposaient les circonstances, avait dû atteindre sans se presser, le but que je m'étais flatté de toucher avant lui. Par amour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

propre national, j'avais déploré ma défaite, mais j'avais été peu sensible à la perte de mon pari.

L'ennui que j'éprouvai n'était donc plus causé par le désir d'arriver au Para, mais par le besoin de partir de Sarayacu, et comme ce besoin allait augmentant, je me résolus à le satisfaire. Un soir, à l'issue du souper, je déclarai aux religieux mon intention de les quitter avant la fin de la semaine. On était alors au mardi. En disant que cette détermination parut contrarier mes hôtes, je craindrais d'être taxé de fatuité. Néanmoins tous se réunirent pour la combattre et le vénérable prieur tenta de me prouver que le bonheur n'existait qu'à Sarayacu et que c'était folie d'aller le chercher ailleurs; comme mon opinion à cet égard différait essentiellement de la sienne, je gardai le silence pour ne pas le contrarier. Le souper fini et les grâces dites, chacun regagna sa cellule. Au bout d'un instant, le révérend Plaza venait me trouver dans la mienne.

« Pablo, me dit-il, j'ai pensé qu'avant de nous dire adieu pour toujours, tu ne refuserais pas de me rendre un service, dût-il reculer ton départ de quelques jours encore.

— Vous avez eu raison de penser cela, Padre mio. De quoi s'agit-il?

— Demain, à ton lever passe au réfectoire et tu sauras ce que j'attends de toi. »

Le lendemain en entrant dans le triclinium, j'aperçus étendues à terre ou appuyées contre le mur, plusieurs statues de saints en plâtre colorié, de grandeurs diverses et diversement mutilées. Saint Michel avait perdu son bras gauche et son bouclier, le nez et les oreilles manquaient à saint Joseph, les deux mains à sainte Catherine; les autres saints étaient à l'avenant. Pendant que je méditais sur ces ruines, le révérend Plaza, que je n'avais pas entendu venir, posa sa main sur mon épaule.

« Que dis-tu de nos pauvres saints? me demanda-t-il.

— Qu'ils sont en triste état, répliquai-je.

— C'est ce *bribon* de majordome qui les a cassés en les nettoyant. Le malheureux, quand il a trop bu, n'en fait jamais d'autres. Comme nous ne pouvons exposer ces saints ainsi mutilés à la vue des fidèles, je voulais te prier de les réparer avant ton départ.

— Réparer ces saints! mais, cher padre, je ne suis ni sculpteur, ni mouleur statuaire, pour mener à bien un pareil travail!

— Bah! vous autres Français, vous êtes adroits comme des singes et vous réussissez à tout ce que vous entreprenez. Essaye seulement.

— Encore pour essayer faudrait-il du plâtre, et je n'en vois pas à Sarayacu!

— J'en ferai venir de Cosiabatay. J'ai là une carrière de gypse en état d'approvisionner la république entière du Perou. Quand veux-tu que j'y envoie une pirogue?

— Envoyez alors de suite, si c'est possible. Mais il me vient une idée; Cosiabatay n'est qu'à treize lieues de Sarayacu; si j'allais chercher ce plâtre moi-même?

— Ou si nous allions le chercher ensemble, dit une voix derrière nous. Je me retournai et j'aperçus Fray Antonio.

— Cela tombe d'autant mieux, ajouta-t-il, que je devais envoyer ces jours-ci à Bepuano ou à Cosiabatay faire provision de plâtre pour la maisonnette que je me construis à Tierra Blanca. »

Ce voyage à deux fut résolu séance tenante. Pendant qu'on espalmait la pirogue qui devait nous conduire, mon compagnon et moi nous déjeunions solidement en prévision des jeûnes à venir. Deux heures après, étendus côte à côte sous le pamacari d'une embarcation à cinq rames, nous descendions rapidement vers l'Ucayali.

Je saluai par un élan joyeux la majestueuse rivière que depuis quatre mois je n'avais pas revue, mais après laquelle je soupirais sans cesse, comme l'Hébreux captif après le jourdain. Une brise du large ridait en ce moment sa surface et mes poumons l'aspirèrent avec délices. Décidément, pensai-je, cet air de liberté vaut mieux à la santé que celui qu'on respire à Sarayacu entre les quatre murs d'une cellule.

Un voyage à contre-courant sur les grandes rivières de cette Amérique est loin d'avoir les charmes que le lecteur pourrait lui supposer. D'abord on navigue très-lentement et la lenteur dans la locomotion est un véritable supplice; ensuite pour ménager les forces des rameurs et refouler plus facilement le courant, au lieu de prendre le large on rase la berge où la résistance de ce courant est moindre. Sur une rivière d'Europe, ce mode de navigation ne serait pas sans charmes; mais ici il y a l'inconvénient d'attirer à vos trousses tous les moustiques du rivage que l'embarcation réveille en froissant les buissons où ils sont posés. Troublés dans leur repos, les odieux insectes s'élèvent en tourbillonnant, puis fondent sur vous la trompe en arrêt et vous criblent de blessures empoisonnées.

Inutile de dire que cette description faite sur le vif retrace mot à mot ce qui nous arriva dans la traversée de Sarayacu à Cosiabatay. La robe et le cordon du P. Antonio sur lesquels j'avais compté pour adjurer et conjurer les hideux vampires, n'eurent aucun pouvoir sur eux.

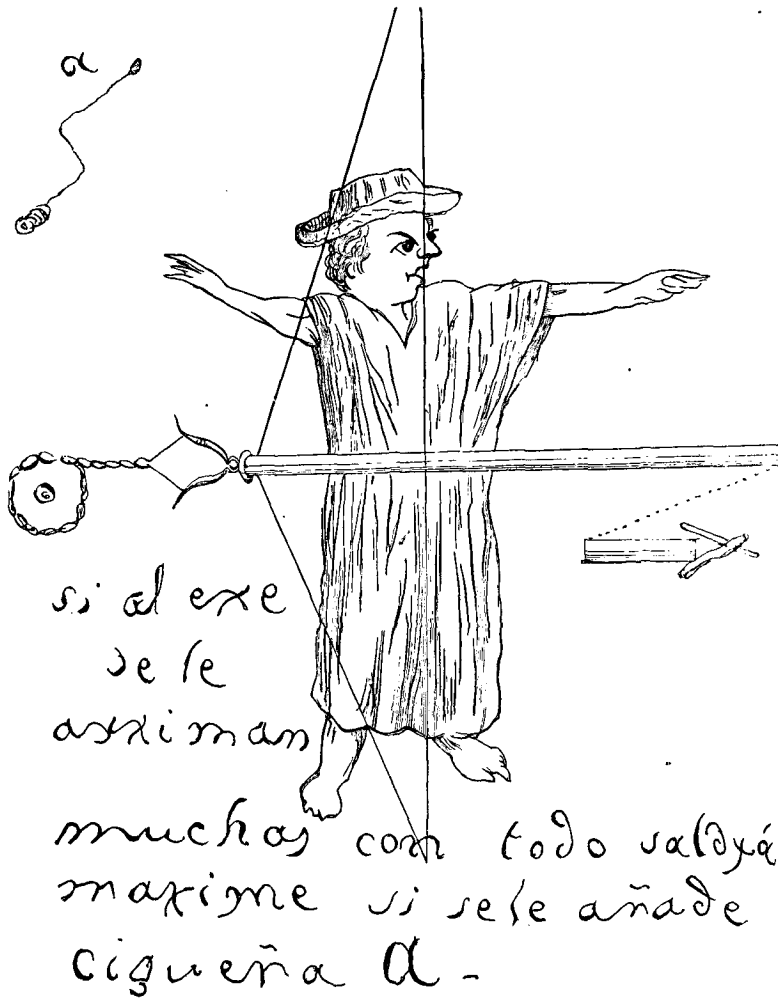
A la nuit tombante, nous atterrîmes à l'angle d'une plage où nos rameurs allumèrent du feu. Nous soupâmes de tortue bouillie et de racines, dont le pilote s'était muni par ordre; et, grâce aux moustiquaires que nous avions eu soin d'emporter, nous dormîmes comme des justes. Au point du jour nous nous mettions en route et le soir, à quatre heures, nous longions la dernière pointe qui cachait l'embouchure du rio de Cosiabatay.

Au débouquement de cette pointe, nous aperçûmes sur un îlot de sable et de roseaux, rapproché de la rive gauche, un objet de forme bizarre, dont la silhouette se découpait en vigueur sur l'azur lumineux du ciel. Assez intrigué par cette apparition, que le P. Antonio disait être un tronc d'arbre capricieusement entaillé, je fis ramer vers l'îlot que nous atteignîmes au bout d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quart d'heure et après avoir passé successivement de la surprise à la stupéfaction et de la stupéfaction à l'horreur.

L'objet en question était une croix et sur cette croix un Indien complétement nu était attaché par les pieds et les mains. Sa tête retombait sur sa poitrine et sa chevelure pendante cachait ses traits. La peau de l'individu racornie et comme grillée, adhérait aux os et en dessinait exactement la charpente. Toute la région abdominale n'était qu'une large ouverture par où les intestins et les viscères avaient été retirés. Aux déchiquetures de cette plaie béante, on reconnaissait le bec et les serres des oiseaux de proie. L'état du cadavre dont la maigreur et la dessiccation rappelaient à la fois le squelette et la momie, annonçait que la mort remontait au moins à deux mois. A quelle nation appartenait ce malheureux, de quel crime l'avait-on châtié, quels bourreaux lui avaient infligé ce supplice sans précédents dans les annales du pays? Telles furent les questions que nous nous adressâmes devant ce gibet autour duquel une douzaine de vautours urubus, sentinelles funèbres, semblaient monter la garde. Comme aucun de nous



MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE

Fac-simile d'un dessin du P. Marquès. — 21 janvier 1793 (voy. p. 216).

n'y pouvait répondre, nous laissâmes sur sa croix le supplicié en nous promettant de lui creuser une fosse à notre retour et nous nous dirigeâmes vers l'embouchure du rio de Cosiabatay, à cent pas de laquelle, dans l'intérieur, se trouvait une habitation d'Indiens Schetibos.

L'habit du P. Antonio nous valut des maîtres de ce logis un accueil cordial. Hommes et femmes s'exclamèrent joyeusement à notre vue, et après avoir baisé la main de notre compagnon, placèrent devant lui un cruchon de Mazato, un rable de singe fumé et quelques bananes. Ces Schetibos étaient, nous dirent-ils, en relations d'affaires avec le prieur de Sarayacu qu'ils visitaient plusieurs fois dans l'année pour lui vendre de la salsepareille, des tortues ou de l'huile de lamantin.

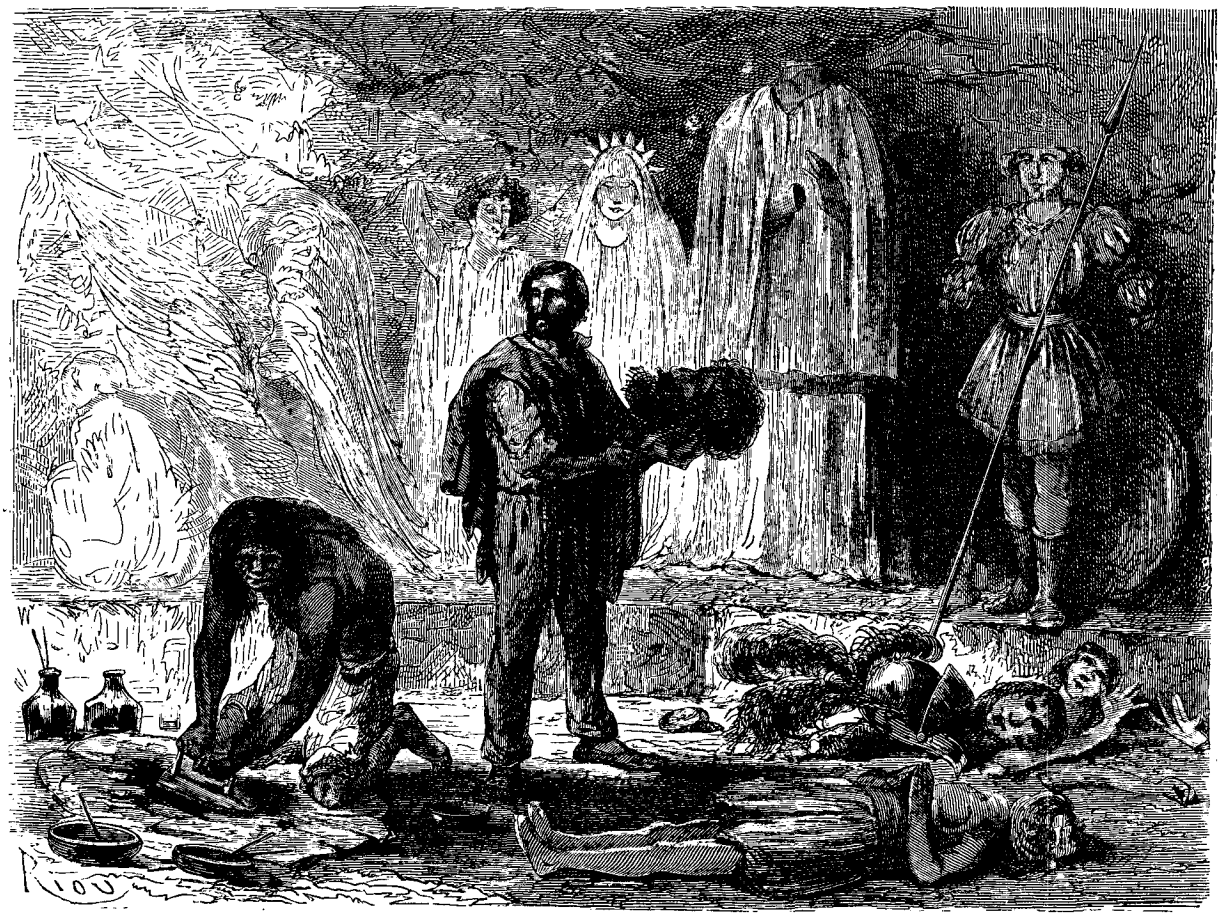
A peine installés chez eux, nous leur demandâmes des renseignements sur l'homme crucifié que nous venions de voir. D'abord nous n'obtînmes d'autre réponse que des éclats de rire désordonnés, puis quand cette gaieté bruyante se fut calmée, ils nous apprirent que l'homme exposé sur l'îlot était un Cachibo qu'ils avaient capturé dans une de leurs courses et accommodé de la sorte en expiation de ses vieux péchés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme le P. Antonio leur représentait la barbarie de cette action, ils lui dirent ingénument que c'était une vieille coutume des Schetibos de tuer tout Cachibo qu'ils rencontraient, et cela pour punir la nation dans l'individu, de son goût décidé pour la chair humaine. Toutefois, comme le dernier Cachibo qu'ils avaient surpris, était occupé à retirer du sable des œufs de tortue qu'il avalait crus, et que cette occupation leur avait paru dénoter chez lui des tendances à une alimentation plus honnête, au lieu de l'assommer sur place, comme ils faisaient habituellement de ses parents, ils s'étaient contentés de l'emmener devant Cosiabatay, de l'attacher à deux troncs en croix et de l'abandonner aux urubus. Pendant deux jours, le Cachibo, s'était tordu dans ses liens pour échapper aux attaques de ces oiseaux; mais le troisième jour, les hideux vautours étant parvenus à faire une trouée, avaient pénétré au cœur de la place.

En écoutant ce récit qui fut accompagné de nouveaux rires, j'avoue que je regrettai de n'avoir pas la force de Typhon ou la taille de Polyphème pour empoigner nos hôtes par la nuque, les empaler au même pal, sans distinction d'âge et de sexe, et offrir cette brochette expiatoire aux mânes irritées du supplicié.

Nous nous couchâmes sitôt que la nuit fut venue. Dès qu'il fit jour, nos gens commencèrent à charger la



Restauration des saints à Sarayacu.

pirogue de gypse, prenant à un tas que le prieur de Sarayacu avait fait déposer depuis longtemps derrière l'habitation des Schetibos. Cette précaution du révérend nous évita personnellement l'ennui et à nos rameurs la fatigue de remonter à contre-courant jusqu'à la carrière de ce minéral, située à cinq lieues en amont du rio de Cosiabatay.

En entrant dans l'Ucayali, nous nous dirigeâmes vers l'îlot où se trouvait le cadavre du Cachibo, afin de lui creuser une sépulture; mais avant de l'atteindre, un coup d'œil nous suffit pour reconnaître que la croix et l'homme avaient disparu. Comme leur disparition nous semblait tenir du prodige, nous ralliâmes l'îlot pour vérifier l'état de lieux et nous renseigner sur l'événement.

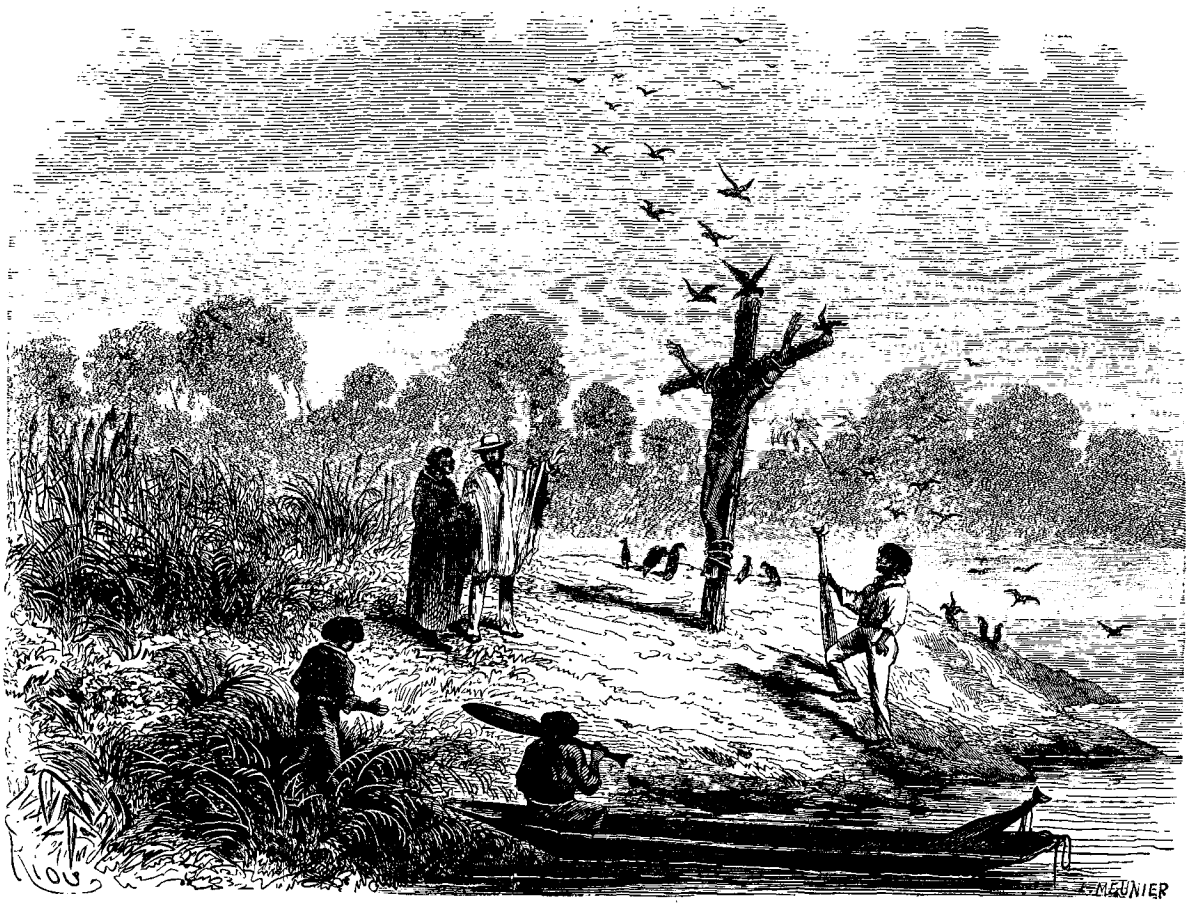
Un trou profond occupait l'emplacement du gibet funèbre. A partir de cet endroit, le sable violemment labouré et de nombreuses traces de pieds nus qui se poursuivaient jusqu'au bord de l'eau, indiquaient que la croix avait été abattue, traînée à la rivière et livrée au courant avec le cadavre qu'elle portait. Naturellement nous attribuâmes cette besogne à nos hôtes les Schetibos. Inquiets du mécontentement que nous leur avions témoigné la veille, et craignant que leurs relations commerciales avec les Missions n'en souffrissent plus tard, ils étaient venus de nuit faire disparaître le corps du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

délit, dans l'espoir d'effacer par là jusqu'au souvenir de leur crime.

Pour regagner Sarayacu, nous prîmes le milieu de l'Ucayali. La rivière était en crue, et le courant entraîna si bien notre embarcation, que les rameurs, jugeant inutile de fatiguer leurs bras, laissèrent au pilote le soin de nous conduire. Je profitai d'un moment où le P. Antonio disait son chapelet, pour consigner dans mon livre de notes quelques détails sur la tribu des Cachibos, que j'avais omis lors de mon séjour à Santa Rita, en compagnie des membres de l'expédition franco-péruvienne. Ces détails, s'ils ne sont pas ici à leur place, auront du moins le mérite de l'à-propos.

Issus de la grande nation Pano, dont ils parlent encore l'idiome, les Cachibos, après avoir longtemps occupé les deux rives du Pachitea, les ont abandonnées depuis un siècle environ, pour s'établir dans l'intérieur des quebradas d'Inquira et de Carapacho où coulent deux rivières, affluents de gauche du Pachitea. La guerre d'extermination que leur déclarèrent à cette époque toutes les tribus de la plaine du Sacrement, motiva chez ces indigènes alors nombreux, aujourd'hui réduits à quelque trois cents hommes, l'abandon de leur ancien territoire. Cette guerre dure encore à l'heure où nous écrivons, les fils ayant religieusement épousé la querelle des pères et la haine générale contre



Châtiment d'un anthropophage.

les Cachibos s'étant accrue avec le temps au lieu de s'affaiblir.

Pourchassés d'un côté par les Conibos, les Sipibos et les Schetibos de l'Ucayali qui remontent et descendent librement aujourd'hui les eaux du Pachitea dont le parcours leur fut si longtemps interdit, d'un autre côté repoussés à coup de fusil par les descendants des néophytes des anciennes Missions du Mayro et du Pozuzo les malheureux Cachibos pris ainsi entre deux feux, n'abandonnèrent guère le couvert des forêts où ils se virent réduits à la condition des bêtes.

Cet état d'abjection ne fut pas toujours leur partage. Au dix-septième siècle, nous les voyons alliés aux Schetibos de l'Ucayali et sous le triple nom de *Cacibos*, de *Carapachos* et de *Callisecas*[1] régner en maîtres sur toute l'étendue de la rivière Pachitea, étendre leurs explorations jusqu'à l'Ucayali et occuper le premier rang parmi les tribus de la plaine du Sacrement où leur bravoure et leur cruauté étaient proverbiales. — Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé, — par quelle succes-

1. La manie des premiers explorateurs de ces contrées, religieux ou laïques, de donner aux Indiens d'une même nation le nom des lieux où ils les rencontraient, cette manie a jeté une confusion déplorable dans l'ethnographie américaine et induit mainte fois en erreur les savants d'Europe. Par suite de ce malheureux système, plus de la moitié des noms de tribus indigènes qui figurent sur la carte à grands points de Brué dressée par Dufour (édition de 1856),

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sion d'événements ces indigènes jadis redoutés de leurs voisins en sont-ils venus à trembler devant eux? C'est ce que nous ne saurions dire; mais ce qu'on ne peut mettre en doute, c'est qu'une de ces causes futiles qui engendrent entre sauvages des haines éternelles, ayant amené une scission entre les Cachibos et leurs alliés les Schetibos, les tribus voisines ont profité de l'affaiblissement numérique des premiers pour prendre une revanche et peser à leur tour sur cette tribu qui pendant longtemps leur avait imposé son joug.

L'anthropophagie tant de fois reprochée aux Cachibos depuis leur rupture avec les Schetibos et dont il n'avait jamais été fait mention avant cette époque, cette anthropophagie qui n'est justifiée que par les *on dit* des riverains de ces contrées et à laquelle nous n'ajoutons foi qu'à demi, ne serait après tout, en admettant un moment qu'elle soit, que la conséquence logique des persécutions dont ces malheureux sont l'objet de la part des chrétiens et des infidèles. Traqués de toutes parts et sans moyens de subsistance, ils ont pu, poussés par la faim et s'autorisant du dicton : Ventre affamé n'a pas d'oreilles, — manger quelquefois leurs malades et leurs vieillards, quand un de leurs persécuteurs, gras et bien en point, ne leur tombait pas sous la main.

Et puis parmi tant de tribus sauvages et de nations civilisées qui jettent la pierre à ces pauvres diables en faveur desquels il nous a paru généreux de rompre une lance, quelle est celle qui peut se vanter d'être pure de leur péché et de n'avoir pas mordu dans son temps à quelque beefteack de chair humaine? En remontant un peu dans le cours des âges, on trouverait à ce sujet de singulières choses. Entre Dutertre et Lopez de Gomara dix historiens des plus graves, voteraient pour l'affirmative à l'égard de l'anthropophagie chez les nations américaines des siècles passés. Cook, Forster, Neuhoff, Marsden, Duclesmeur, Forest l'ont constatée chez les indigènes de l'océan Indien. Avant eux, Pline, Strabon, Porphyre l'avaient trouvée en honneur chez les Scythes et les Massagètes; Peloutier la reprochait aux Celtes; Cluvérius aux Germains ; Jablonski aux Arabes.

Les sacrifices humains des Gaulois, des Carthaginois, des Romains, n'étaient après tout que les restes d'une ancienne anthropophagie. Sous l'empire d'autres idées, ces peuples brûlaient ce qu'autrefois ils avaient adoré. Mais revenons à nos Cachibos.

Tapis dans l'ombre des forêts, où ils ont cherché un asile, ayant à redouter pendant le jour les coups de flèches des tribus de l'Ucayali et les coups de fusil des chrétiens du Pozuzo, ce n'est guère que la nuit qu'ils se hasardaient à quitter leurs retraites pour venir pêcher dans le Pachitea, ou recueillir sur les plages de cette rivière des œufs de tortue à l'époque de la ponte de ces animaux.

Hommes et femmes vont nus, et cette nudité dans un pays infecté de moustiques, sous-entend une succession de tortures qui rachète suffisamment à nos yeux la manie qu'on leur attribue de manger leur prochain à la croque-au-sel. Si les soins de leur subsistance les ont entraînés loin de leur demeure, et que le besoin de sommeil se fasse sentir, ces malheureux privés de moustiquaires, creusent des trous dans le sable, s'y ensevelissent jusqu'aux épaules, puis comblent légèrement ces excavations et les recouvrent de feuillage; ainsi abrités contre le suçoir des moustiques, ils sommeillent tant bien que mal en attendant le jour. A peine a-t-il paru, qu'ils sortent de leurs trous, courent à la rivière pour se débarrasser du sable que la sueur a collé à leur corps, et après s'être débarbouillés et rafraîchis, ils rentrent précipitamment dans les bois qu'ils ne quittent plus que la nuit suivante.

Les tribus de la plaine du Sacrement, qui connaissent les habitudes des Cachibos, s'amusent à leur donner la chasse, à l'époque où la ponte des tortues attire de nuit ces Indiens sur les plages du Pachitea. Pour se rapprocher d'eux sans en être vus, Conibos, Sipibos, Schetibos suivent à la file la lisière de la forêt qui les protége de son ombre, puis arrivés par le travers d'un campement de Cachibos, ils s'éparpillent et leurs flèches pleuvent comme grêle sur l'ennemi. Devant cette brusque attaque, les Cachibos hurlant d'effroi, cherchent à gagner le couvert des bois; mais les chasseurs s'élancent à leur poursuite et réussissent toujours à mettre la main sur un des fuyards. Si c'est une femme ou un enfant, ils l'emmènent en esclavage; si c'est un homme, ils l'assomment sur place ou le torturent en riant. L'individu crucifié par les Schetibos de Cosiabatay, était un jouet de ce genre ; après l'avoir houspillé tout le long de la route et meurtri peut-être, ils avaient trouvé plaisant en arrivant chez eux de l'attacher à deux poteaux en croix, en souvenir du crucifix qu'ils avaient vu dans les Missions.

Le soir à six heures nous entrions à Sarayacu. Pendant mon absence le prieur avait fait choix d'un néophyte pour m'aider dans mon travail de restauration. Cet individu qu'il me présenta le lendemain, me parut âgé d'une soixantaine d'années ; il avait l'air bonasse, répondait au nom de Julio, et était le dernier des Panos[1]. Le révérend Plaza l'avait emmené autrefois à Lima et l'honorait d'une attention particulière. Au dire de son protecteur, Julio était doux comme un mouton, humble comme un chien et parlait couramment l'espagnol, le quechua et le pano, sa langue maternelle. En attendant qu'une occasion me fût offerte de mettre à l'essai le caractère et le talent de polyglotte de mon apprenti, je l'envoyai cuire du gypse, le broyer, le tamiser et en emplir une terrine.

Trois jours après je me mettais à l'œuvre. J'avais invoqué préalablement l'assistance du Saint-Esprit afin

sont à retrancher. Pour ne citer qu'un exemple entve vingt, les *Callisecas* et les *Carapachos*, dont ces géographes et, après eux, MM. Malte-Brun et Théophile Lavallée ont fait deux tribus distinctes, ne sont que des individus de la tribu des Cachibos, rencontrés autrefois par des missionnaires devant les petites rivières *Calliseca* et *Carapacho*, affluents de gauche du Pachitea.

1. Nous avons donné son portrait dans notre notice sur la nation Pano.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il daignât m'inculquer les premières notions de l'art de la statuaire que j'ignorais complétement. Une lueur subite éclaira mon esprit. Je me rappelai les boudins de plâtre que les mouleurs statuaires de Cuzco adaptent au moyen de chevilles aux parties absentes de leurs statues et dans lesquels ils taillent ensuite les contours du membre amputé. Ce procédé que j'employai et l'aide d'un mauvais rasoir, seul outil que je possédasse, me permirent de mener à fin ma besogne. Dire que les mains, les nez, les oreilles que je procréai, rappelaient par l'élévation du style et la pureté des contours, les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque, serait une jactance indigne de moi. J'aime mieux avouer que ces produits de mon rasoir étaient d'une naïveté touchante, et d'une roideur hiératique qui n'avaient rien à démêler avec les questions d'art, et témoignaient seulement d'une bonne volonté poussée jusqu'à l'héroïsme.

Après une semaine d'un labeur assidu, mes saints étaient établis dans leur intégrité primitive, et parfaitement secs, grâce à la haute température de la localité. Il ne restait plus qu'à les peindre. Mais il fallait pour cela des couleurs à l'huile, et je n'avais à ma disposition que des couleur à l'eau. Le révérend prieur à qui je fis part de mon embarras, retrouva heureusement au fond d'un tiroir quelques pincées de vermillon et de céruse qui dataient du commencement de ce siècle; des os d'ani-

Transport du gypse, à Cosiabatay.

maux à demi grillés sur les charbons, me procurèrent du bitume; je trouvai des ocres dans les ravins, et ma lampe me donna du noir de fumée.

Pour préparer ces diverses couleurs, un plastron de tortue et un fer à repasser emprunté à Rose la blanchiseuse, servirent à mon rapin Julio de pierre et de molette. Nous suppléâmes aux diverses huiles qui nous manquaient par de la graisse de tortue à laquelle nous mêlâmes comme siccatif, un peu d'encens en poudre.

Les choses ainsi réglées, marchèrent à souhait et je pus terminer mon œuvre de sculpture polychrôme. A quinze jours de là, tous mes saints, restaurés, enluminés et vernis au blanc d'œuf, étaient alignés dans le réfectoire où les néophytes venaient les admirer avec des exclamations élogieuses dont ma modestie eut fort à souffrir.

Ce travail achevé, je rassemblai mes plantes et mes paperasses, et me mis à tout préparer pour un prompt départ. Comme j'étais en train de clouer une caisse, le révérend prieur entra chez moi, l'air souriant et s'assit sur mon vieux fauteuil. Tout en me regardant jouer du marteau, il m'adressa force gracieusetés et porta jusqu'aux nues le ravaudage artistique que j'avais entrepris et terminé tant bien que mal. Je le laissai dire sans l'interrompre. Quand sa verve louangeuse fut épuisée :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Sais-tu, me dit-il, que j'ai encore quelque chose à réclamer de ton obligeance ? »

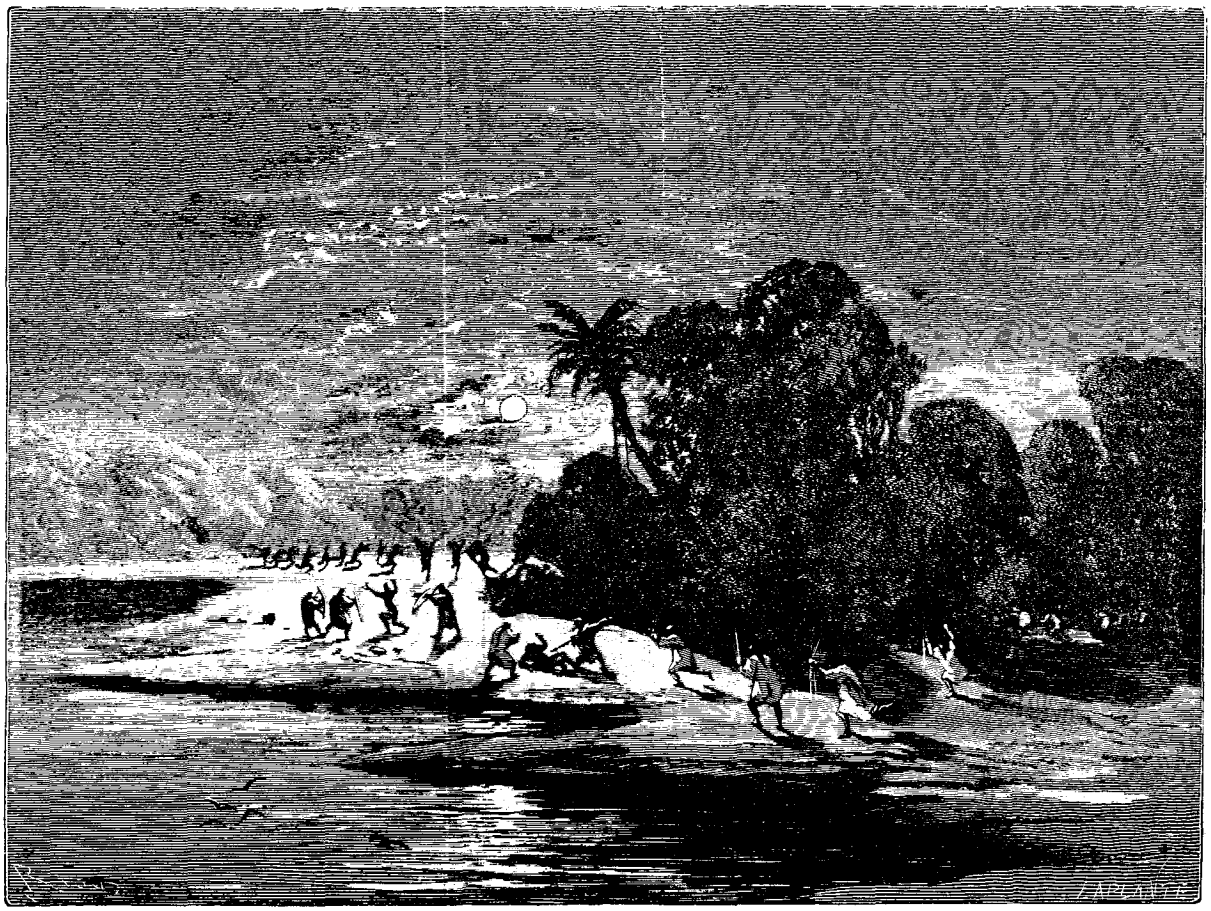
Ici je cessai d'enfoncer des clous, pour regarder le révérend.

« Voilà de quoi il s'agit ; continua-t-il. — Notre tapis d'église peint en 1789 par le P. Marquès[1] a été rongé par les rats et tombe en lambeaux ; nous ne savons comment le remplacer, et je voulais te prier de nous en faire un autre.

— Mais je ne suis pas fabricant de tapis, exclamé-je !

— Tu n'étais pas sculpteur non plus, Pablito, et pourtant tu as su remettre des nez et des oreilles à nos saintes images. Encore ce petit sacrifice pour être agréable à ton vieil ami. Nous n'avons qu'un tapis en loques, et tu comprends qu'il serait indécent d'étaler pareille guenille le jour de Pâques, devant nos saints remis à neuf. »

Pris au traquenard, je ne pus que baisser la tête et demander au prieur des renseignements sur le tapis qu'il exigeait de moi. Ce tapis, assemblage de bandes de



Chasse aux Cachibos anthropophages.

lona cousues, devait figurer en peinture, tel ou tel sujet de mon choix.

Une demi-heure après cet entretien, la pièce de lona était retirée de la cellule aux marchandises, et coupée par bandes de dix mètres, en présence des veuves de Sarayacu qu'on avait convoquées. Chacune d'elles reçut ensuite du prieur une provision de fil, une longue aiguille et l'ordre d'assembler immédiatement les six lès qui devaient former la largeur du tapis. Comme ce travail de couture ne pouvait être fait dans le réfectoire où il eût gêné le service, les veuves se réunirent sur la place, et sans s'inquiéter du soleil qui leur rôtissait les épaules, ni des moustiques qui les dévoraient à l'envie, elles commencèrent à jouer de l'aiguille avec accompagnement de babil et d'éclats de rire.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Le lecteur a pu juger du talent de dessinateur du révérend P. Marquès par le *fac-simile* de son dessin-problème que nous avons donné quelques pages plus haut (voy. p. 219).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fabrication d'un tapis à Sarayacu.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INEDITS.

PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

Un portrait en miniature. — Départ de la mission de Sarayacu. — Sacrifice de singes fait à l'Ucayali. — Le canal Yapaya. — Un village et ses habitants représentés par deux chemises. — Le phare de Tierra Blanca.

Grâce au nombre des couturières, plutôt qu'à l'agilité de leurs doigts, le tapis fut bientôt assemblé; il mesurait dix mètres de long sur huit de large. Je le fis porter dans l'église où j'avais résolu d'établir mon atelier; puis quand on l'eut posé à plat sur le sol, je le fis tendre au moyen de cordes et de piquets. Toute la journée fut consacrée à ces préliminaires, auxquels j'employai les deux sexes de la Mission.

Pendant qu'hommes et femmes s'agitaient devant moi, il me vint une idée extralumineuse; c'était d'affecter à la décoration picturale de ce tapis les veuves qui venaient de le coudre, et de m'éviter de la sorte une besogne fastidieuse. Ces femmes, me dis-je, ont le talent, comme celles des Conibos, d'orner de fleurs, de grecques, d'entre-lacs leurs jarres, leurs plats, leurs assiettes; rien ne les empêche de faire en grand ce que d'habitude elles font en petit, et de décorer un tapis au lieu d'un pot à soupe. J'allai communiquer mon idée au prieur, qui l'approuva sans restriction et enjoignit à mes rapins femelles de m'obéir aveuglément en toutes choses, sous peine de lier connaissance avec *martin-chicote*. C'est par ce nom qu'on désigne à Sarayacu le nerf de lamantin qui sert à punir les méfaits du beau sexe.

Je donnai vingt-quatre heures à mes aides pour se procurer des couleurs et des pinceaux, et cela en quantité suffisante pour que le travail une fois entrepris n'eût à souffrir d'aucun retard. A l'expiration du délai, elles arrivèrent à la file, portant chacune une terrine et une poignée de petits balais. Ces terrines étaient les pots à couleurs. Il y avait du bleu, du jaune, du rouge-brun, du vert, du violet, du blanc et du noir[1]. Les petits

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2, 177, 193 et 209.

1. J'ai dit, dans ma revue des Conibos, à quelles écorces et à quelles plantes, leurs femmes empruntaient les couleurs dont elles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

balais étaient des pinceaux formés de brins d'herbes. De mon côté, je n'étais pas resté oisif. Tandis que les veuves fabriquaient couleurs et pinceaux, j'avais arrêté ma composition et tracé mon esquisse à l'aide d'un tison éteint, pris au foyer de la cuisine. Une guirlande d'épis de blé et de grappes de raisin, destinés à symboliser le pain et le vin, la chair et le sang, cette nourriture réelle et mystique de l'homme et du chrétien, formait la bordure de mon tapis. Aux angles, s'étalaient les armes de la République, comme un mémento relatif à l'obéissance que tout sujet doit à César. Une grande ellipse dont la ligne disparaissait sous des fleurs, des fruits et des papillons, occupait le champ du tapis et retenait captifs quatre oiseaux de farouche mine, postés aux quatre vents du ciel. Ces oiseaux, l'œil irrité, le bec ouvert, les serres contractées, semblaient se disputer avec acharnement une orange de la grosseur d'un cantaloup, formant le point central de la composition. Dans cette orange, j'avais écrit le mot *Ecclesia*, et chaque oiseau portait au cou dans un cartouche, le nom d'un des grands hérétiques dont les schismes ont bouleversé l'Église.

Chaque veuve munie de sa terrine et de ses pinceaux, vint s'accroupir devant la partie du tapis qu'elle devait peindre. L'une eut pour tâche de passer au violet les grappes de raisin, l'autre de badigeonner d'ocre jaune les épis de blé, celle-ci de remplir les émaux des écus d'armes, celle-là de teinter le corps des oiseaux. La distribution du blanc et du noir, de la lumière et de l'ombre, était faite par moi. Dès qu'une de mes aides avait terminé sa besogne, je m'emparais de la partie ébauchée par elle, j'en arrêtais nettement les contours, puis au moyen de noir de fumée et de plâtre liquide, je lui donnais avec les ombres et les clairs, le relief nécessaire. La hampe d'un drapeau qui me servait d'appui-main dans ce travail, me servait aussi de bâton de commandement pour rappeler à l'ordre mes loquaces élèves.

Le remplissage de ce mirifique tapis me prit une semaine qui me parut durer un mois; mais je fus dédommagé de l'ennui que m'avait causé cette œuvre sans équivalent dans mes souvenirs, par le concert d'éloges qui retentit autour de moi. Mes oiseaux en particulier obtinrent un succès d'enthousiasme parmi les néophytes. Hommes, femmes, enfants, équarquillant leurs yeux, se demandaient avec admiration quel était le pays assez favorisé du ciel pour posséder de pareilles bêtes à plumes.

Je laissai les deux sexes de Sarayacu chanter à l'envi mes louanges, et je repris mes travaux d'emballage interrompus depuis neuf jours. Quand j'eus fini, j'allai trouver le révérend prieur et lui annonçant mon départ immédiat, je le priai de me donner un canot et deux hommes pour me conduire jusqu'à Nauta.

« Tu mérites mieux que cela, me dit-il très-obligeamment; ton tapis *de l'hérésie* est une merveille, et pour reconnaître le plaisir qu'il m'a fait, je veux que tu descendes la rivière comme un grand personnage et non comme un *churupaco* Je te donnerai donc une pirogue à huit rameurs avec un pilote interprète. Tu emporteras des provisions de toutes sortes, auxquelles je joindrai du tafia pour tes hommes, et trois carottes de tabac pour tes cigarettes. En outre, je te remettrai un assortiment de *frioleras*, couteaux, ciseaux, hameçons, fausses perles qui te serviront à acheter aux infidèles de l'Ucayali, des munitions de bouche, quand les tiennes seront épuisées. — Es-tu satisfait, Pablito?

— Comment donc, padre mio, mais je suis ravi, enchanté!

— Tant mieux alors que tu sois enchanté; cela m'enhardit à te demander un petit service que j'éloignais sans cesse, mais que ton départ précipité ne me permet plus d'ajourner.... »

A un geste plus expressif que poli qui m'échappa, le révérend répondit par le plus aimable de ses sourires.

« J'ai une sœur qui habite Riobamba, continua-t-il. L'excellente femme de quatre ans plus jeune que moi, me fit promettre lors de notre dernière entrevue en 1828, de lui envoyer mon portrait. Jusqu'à ce jour je n'ai pu tenir ma promesse, et ma pauvre sœur a dû croire que je ne songeais plus à elle; mais je l'ai si peu oubliée, que je compte sur toi, Pablito, pour faire ce portrait qu'elle attend depuis si longtemps et qui la rendra bien heureuse. »

J'allais répondre au révérend Plaza, que n'ayant sous la main ni toile, ni couleurs, il m'était impossible de faire son portrait, dût sa respectable sœur en être marrie, lorsqu'il me prévint en ajoutant:

« Ce n'est pas un grand portrait que j'exige de toi; un petit suffira. Une *miniaturita*, par exemple. Sais-tu ce que je veux dire? »

Je le savais si bien que je priai le digne vieillard de se préparer à me donner le lendemain une première séance.

Rentré dans ma cellule, je me demandai en déclouant la caisse où j'avais renfermé couleurs et papiers, si j'étais destiné à renouveler à Sarayacu les douze travaux d'Hercule. Pareil honneur m'agréait d'autant moins, que le P. Antonio, seul compagnon avec qui j'eusse échangé quelques idées, était parti pour sa mission de Tierra Blanca à notre retour de Cosiabatay et qu'en son absence, l'oisiveté d'esprit à laquelle me condamnait l'achèvement de mes travaux, me rendait plus pesant encore l'ennui que j'éprouvais à Sarayacu.

Tout en faisant ces réflexions, je furetais dans mes cartons pour y trouver du papier convenable. Un carré de Bristol que j'y découvris, me parut pouvoir suppléer jusqu'à un certain point à l'ivoire qui me manquait pour ma miniature. Je collai mon papier par les angles, je lavai mes meilleurs pinceaux, garnis ma palette, et le lendemain venu, j'attendis mon modèle.

A onze heures il entrait chez moi, vêtu d'une robe neuve et la barbe faite avec soin. Je le fis asseoir près de la fenêtre et l'engageai à rester immobile. Dix minutes n'étaient pas écoulées, qu'il avait fermé les yeux et ron-

se servent. Ces mêmes végétaux sont employés par les femmes de Sarayacu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

flait doucement. Je le laissai dormir et continuai ma besogne. A midi, la cloche qui appelait au réfectoire le réveilla.

« Allons dîner, me dit-il; car, à rester ainsi tranquille, je *finirais* par m'endormir. »

Après cinq séances qui parurent un peu longues au révérend, bien que le sommeil en eût abrégé la durée, je lui remis son portrait, qu'il examina avec un plaisir évident. Certain rideau de damas sombre sur lequel il se détachait, et le fauteuil rouge et or dans lequel je l'avais assis, furent trouvés par lui d'excellent goût, bien qu'ils me parussent jurer un peu avec le vœu de pauvreté fait par les disciples de saint François.

Deux heures après la remise de ce portrait, je réclamais de mon modèle l'exécution de sa promesse.

« Demain, à midi, tu pourras partir, me dit-il. Ta pirogue est déjà choisie; on s'occupe des provisions qui te sont destinées, et les rameurs qui doivent te conduire à Nauta font leurs adieux à leur famille. Maintenant aurais-je oublié quelque chose, n'as-tu rien à me demander?

— Absolument rien, padre mio, si ce n'est qu'au lieu de huit rameurs que vous m'avez offerts, vous ne m'en donniez que deux avec mon rapin Julio pour pilote. Huit hommes me rompraient la tête avec leur babil et leurs chants, et d'ailleurs consommeraient trop de vivres.

— Avec huit hommes tu eusses voyagé plus vite.

— Je tiens au contraire à voyager très-lentement; à présent que rien ne me presse et que ceux qui m'attendaient au Para ne m'attendent plus, j'en profiterai pour aller doucement et voir les choses à mon aise.

— *Fiat voluntas tua*, » termina le prieur.

On ne vit pas quatre mois dans une cellule, au milieu d'une solitude et d'une paix profondes, livré à de calmes études et à des recherches intéressantes, sans

Une séance artistique.

que l'esprit, à défaut de cœur, ne s'attache un peu à ses quatre murs. C'est ce que j'expérimentai par moi-même. La veille encore, retenu contre mon gré à Sarayacu, la cellule que j'habitais m'était odieuse et je lui trouvais l'air sinistre d'une prison; à présent que l'heure était venue de la quitter, je me surprenais à la regarder avec émotion, et, Dieu me pardonne, je regrettais presque de l'abandonner pour toujours.

Par suite de cette inconséquence naturelle à l'homme, j'employai la dernière journée que je passai à la Mission à revoir un à un les lieux que naguère je voulais fuir en toute hâte. Je visitai les chaumières des néophytes; j'entrai dans la forge où se fabriquaient les dards à tortue et dans la cuisine où s'élaboraient les potages. Je n'oubliai ni l'humble église, ni le moulin à cannes, ni le parc à tortues. Quand vint le soir, j'adressai mes adieux à la brise imprégnée de musc, à la nuit, aux étoiles, aux masses sombres des forêts qui cerclaient l'horizon, aux canards *huananas* errants sur la place, puis quand j'eus donné un dernier regard et un souvenir aux choses qui m'avaient charmé, je rentrai chez moi et m'allongeai sur ma barbacoa où, jusqu'au matin, je ne fis qu'un somme.

En me réveillant je courus au port. J'y trouvai Julio, mon futur pilote, occupé à tresser les folioles de palmier destinées au pamacari de notre pirogue. L'honnête sexagénaire m'avoua que le petit voyage que nous allions faire ensemble lui souriait infiniment. Je connaissais assez mon vieux rapin pour savoir que l'idée de vagabonder à son aise entrait pour beaucoup dans le plaisir qu'il se promettait. L'air de la civilisation qu'autrefois il avait respiré à Lima, ne lui avait été que médiocrement favorable. Aux merveilles de la cité des Rois, il préférait l'humble couvert de ses forêts et les plages de ses rivières. Le seul produit de cette civilisation dont il ne fît pas fi était le rhum, qu'il aimait beaucoup et qu'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déclarait préférable comme boisson à l'eau de pluie ou de rivière.

Je le laissai à sa besogne et revins au couvent donner un tour de corde à mes bagages. Pendant cette dernière matinée, je reçus les visites du majordome, du charpentier, du fendeur de bûches de la cuisine, des gouverneurs et des alcades. Je m'enrouai à répondre aux souhaits de santé, de bonheur, de prospérité qui me furent adressés par ces bonnes gens. Les femmes, à qui les statuts du couvent interdisaient l'entrée de ma cellule, se groupèrent à l'intérieur, devant ma fenêtre, et passant leurs bras à travers ses barreaux, me lancèrent, en manière d'adieu, des patates douces, des ananas et des oranges. La troupe des veuves, en souvenir de mon œuvre artistique à laquelle elles avaient si vaillamment collaboré, vinrent ajouter leurs souhaits aux vœux de la foule.

A deux heures après midi, le prieur et ses religieux m'accompagnaient au port. La pirogue était démarrée, les rameurs étaient à leur poste et mon vieux Julio, sa pagaye en main, avait pris place à l'arrière du canot. Le fond de l'embarcation disparaissait sous un pantagruélique amas de poules, de tortues, de viandes boucanées, de poisson salé, de bananes et de tronçons de cannes à sucre. Des jarres ventrues, pleines de sirop noir, de café moulu, de tafia, brochaient sur le tout et complétaient cette réunion de choses joyeuses. Le seul objet qui les déparât était une nasse carrée renfermant six singes de la grande espèce, écorchés et fumés, que le digne prieur avait cru devoir ajouter comme supplément à mes provisions de route. On eût dit de jeunes nègres retirés de la broche et n'attendant que le moment d'être accommodés en salmis. Je me promis bien de ne pas voyager longtemps en compagnie de ces hôtes funèbres.

L'heure d'une séparation éternelle était arrivée. J'échangeai de tendres adieux avec le révérend Plaza et les deux religieux; puis, leur ayant serré la main et donné rendez-vous dans un monde meilleur, je me laissai tomber sous le pamacari de la pirogue, qui quitta le bord, mit le cap à l'est et fila bientôt comme une anguille sur la petite rivière de Sarayacu.

La forge de Sarayacu.

Notre navigation, au milieu des plantes aquatiques et sous un couvert d'arbres et de lianes, dura plus d'une heure, puis nous débouchâmes brusquement sur l'Ucayali. Trois lieues marines nous séparaient en ce moment de la Mission de Sarayacu. Certain que son vénérable prieur ne pouvait me voir, je me glissai hors du pamacari, pris à deux mains la nasse aux singes et la lançai à la rivière. En voyant les hideuses bêtes descendre au fond de l'eau, mes rameurs jetèrent un cri et mon pilote leva les bras au ciel. Comme ces bonnes gens semblaient scandalisés de mon action et murmuraient tout bas qu'elle allégeait d'autant la masse des provisions communes, je leur montrai les viandes boucanées, les poules, les tortues entassées dans l'embarcation et leur dis simplement que lorsque ces munitions de bouche seraient épuisées, j'avais les moyens de m'en procurer d'autres; qu'en conséquence point n'était besoin de s'alimenter de viande de singe et d'avoir sans cesse sous les yeux cette lamentable caricature de l'espèce humaine. Je ne sais si mes conducteurs se rangèrent à mon avis; mais après avoir bu chacun un verre de tafia que je leur versai, ils se mirent à jacasser comme des pies, tout en ramant comme des forcenés. Je profitai de leurs bonnes dispositions pour les prier de rallier la rive gauche de l'Ucayali, dont la direction du courant nous avait un peu éloignés.

Le paysage, considéré dans son ensemble, n'offrait rien de bien remarquable; devant nous la grande rivière décrivait une courbe immense qui s'allait perdre à l'horizon; à notre gauche, d'épais fourrés voilaient la berge

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

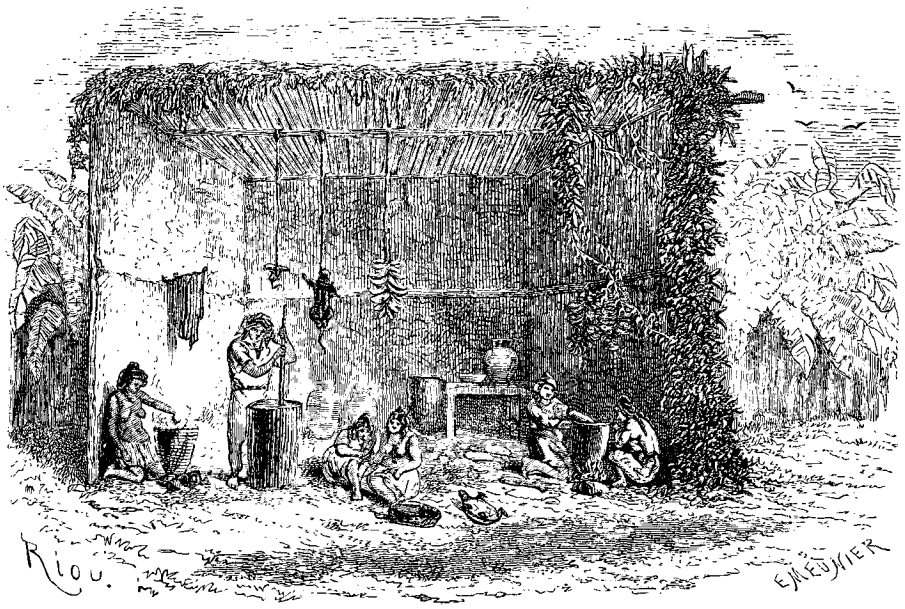
et retombaient dans l'eau, qui reflétait très-nettement leur silhouette. A notre droite, les noires verdures du territoire des Sensis, estompées par la distance, cachaient le pied des cerros de Cuntamana, dont on n'apercevait que les ramifications du nord et du sud, couvertes de végétation de la base au faîte.

Parvenus à l'extrémité de la courbe décrite par l'Ucayali, nous rangeâmes à l'honneur l'entrée du canal Tipichca ou mieux du Tipichca[1], chemin de traverse que prennent les gens affairés qui vont de Tierra Blanca à Sarayacu. Ce canal, qui s'achève dans l'intérieur des terres, à une courte distance de Sarayacu, abrége de six lieues le trajet d'une mission à l'autre.

L'entrée du Tipichca dépassée, nous atteignîmes bientôt l'embouchure du canal Yapaya, qui n'est pas comme son voisin un conduit sans écoulement, mais le trop-plein d'un lac du nom de Yapaya, formé par une petite rivière descendue des versants orientaux de la sierra de San Carlos. Comme les rameurs se disposaient à passer outre, j'ordonnai à Julio d'entrer dans ce canal, ce qu'il fit aussitôt, tout en paraissant étonné de recevoir un pareil ordre.

Rien ne recommandait à l'attention ce maigre affluent de l'Ucayali, large à peine de quatre mètres à son embouchure, et sans les nuées de moustiques que l'embarcation faisait lever en frôlant les buissons du bord et qui retombaient sur nous en pluie d'aiguilles, je fusse resté étendu et rêvant sous mon dais de feuillage; mais les piqûres de ces insectes m'interdisaient toute torpeur physique et intellectuelle. Forcé par la douleur de me débattre, de bondir, de rouler çà et là des yeux effarés, j'enregistrais malgré moi des détails que sans mes tourmenteurs j'eusse très-probablement négligés.

Grâce à l'activité de corps et d'esprit que m'imprimait leur aiguillon, je pus constater que les bords du canal Yapaya étaient revêtus de faux maïs, d'arums, de cana-



La cuisine de Sarayacu.

corus et de marantas à demi submergés. De hauts buissons de bignone odorante et d'une passiflore épineuse à fleurs pourpres alternaient avec des massifs de ces palmiers sans stipe appelés *Yarina*, — le *Nipa fruticans* des botanistes — dont les palmes, semblables à d'élégantes plumes d'autruche, servent aux indigènes à couvrir leurs demeures. Le feuillage des cécropias penchés sur l'eau y découpait de grands trapèzes d'ombre blonde, traversée par des rayons d'or lumineux. Des martins-pêcheurs au dos d'aventurine, aux ailes d'azur; des jacanas à la crête osseuse, des agamis ou oiseaux-trompettes, troublés dans leur partie de pêche ou leur méditation par le passage de la pirogue, fuyaient devant elle et s'allaient poser quelques pas plus loin. Une odeur de musc répandue dans l'air décelait le voisinage des caïmans vautrés dans l'épaisseur des herbes.

A ce canal de Yapaya que nous remontâmes pendant deux heures, au milieu des gymnotes électriques à robes de sangsue que nous voyions filer entre deux eaux et dont le contact faisait trembler la rame aux mains des rameurs, à ce canal succéda un lac d'une lieue de circuit. Quatre habitations d'Indiens Schetibos s'élevaient sur ses bords. Les propriétaires de trois d'entre elles étaient allés pêcher sur la rivière Ucayali, laissant leur demeure et leur mobilier sous la sauvegarde de deux Indiens de leur tribu, un homme et une femme établis dans la quatrième habitation. Au moment où notre pirogue accosta la berge, il y eut entre mes rameurs et

1. En langue pano, les mots *tipi schca* (ce qui abrége ou raccourcit) sont appliqués à tout canal formé par une rivière qui a déserté son ancien lit pour porter plus à l'est ou à l'ouest, fait très-commun dans ces parages. Certains tipichcas ou canaux, *abrégent* en effet la distance d'un point à un autre; mais le plus grand nombre ne servent qu'à remiser le poisson. Le fretin surtout y abonde. Les indigènes le pêchent à coups de flèches ou en barrant le canal et en empoisonnant ses eaux à l'aide du barbasco (*jacquinia armillaris*).

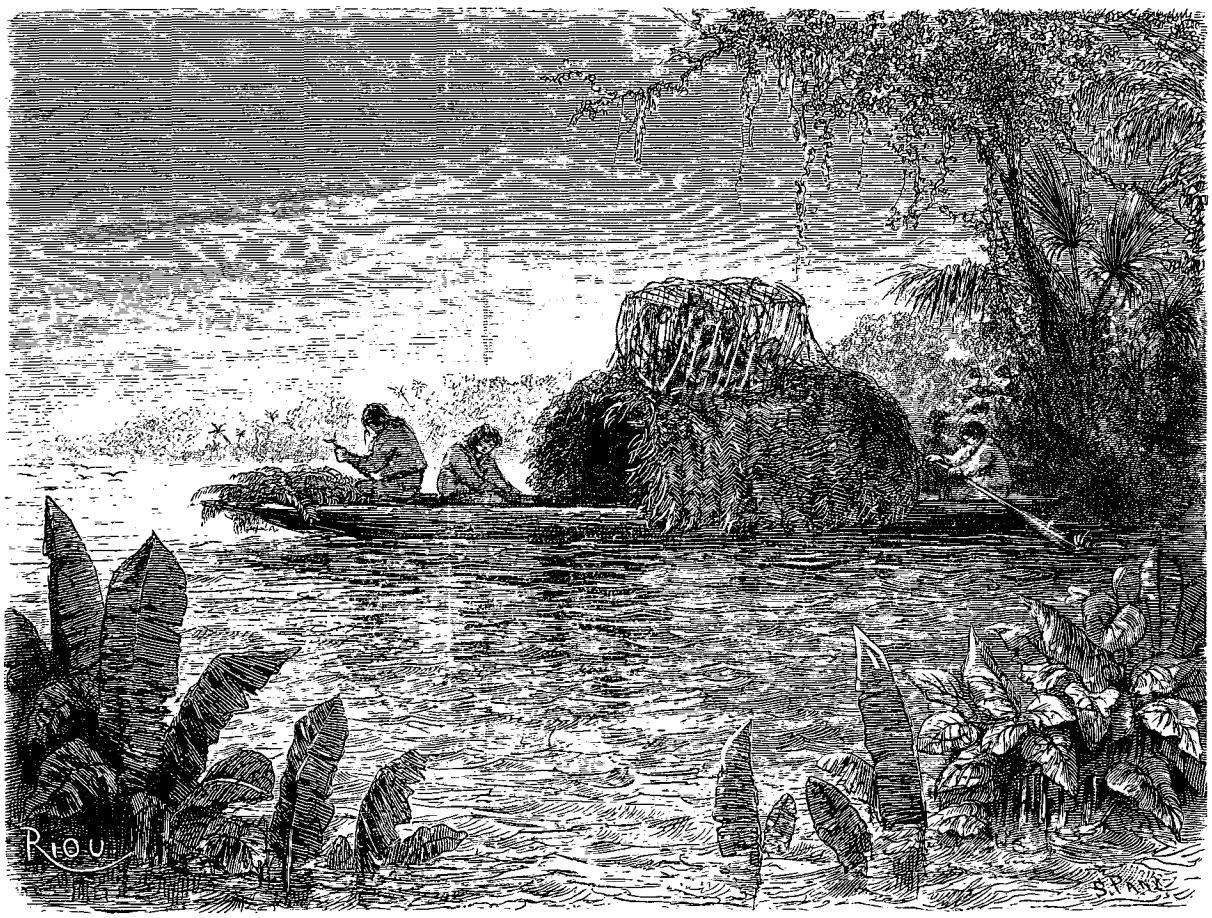
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces Schetibos un échange de cris joyeux et de politesses qui prouvait que leur connaissance mutuelle datait de loin.

L'étonnement que Julio avait manifesté en recevant l'ordre de remonter le canal Yapaya, au lieu de continuer à descendre l'Ucayali, devint de la stupéfaction quand je lui annonçai mon intention de passer la nuit chez ses amis les Schetibos. Sans lui laisser le temps de me questionner sur cette nouvelle fantaisie, je fis décharger la pirogue, porter ma moustiquaire dans celle des trois maisons vides qui me parut la mieux balayée, et comme la nuit était venue sur ces entrefaites, je soupai à la clarté des étoiles et pris possession de mon cadre d'étoffe après avoir recommandé à mes gens de m'éveiller au petit jour.

A l'heure dite, Julio secouait les cordes de ma moustiquaire pour m'avertir qu'il était temps de me lever ; la pirogue était rechargée, et lorsque je m'y fus installé. nous quittâmes la rive. Comme mon pilote dirigeait l'embarcation à l'est, vers le goulet du lac qui communiquait avec l'Ucayali, je le priai de changer de manœuvre et de gouverner à l'ouest. « Mais où allons-nous donc? s'écria-t-il. — A Santa-Catalina, » répondis-je.

Santa-Catalina est une des trois Missions de la plaine du Sacrement encore existantes, et j'eusse cru manquer à mes devoirs de voyageur en passant devant elle sans



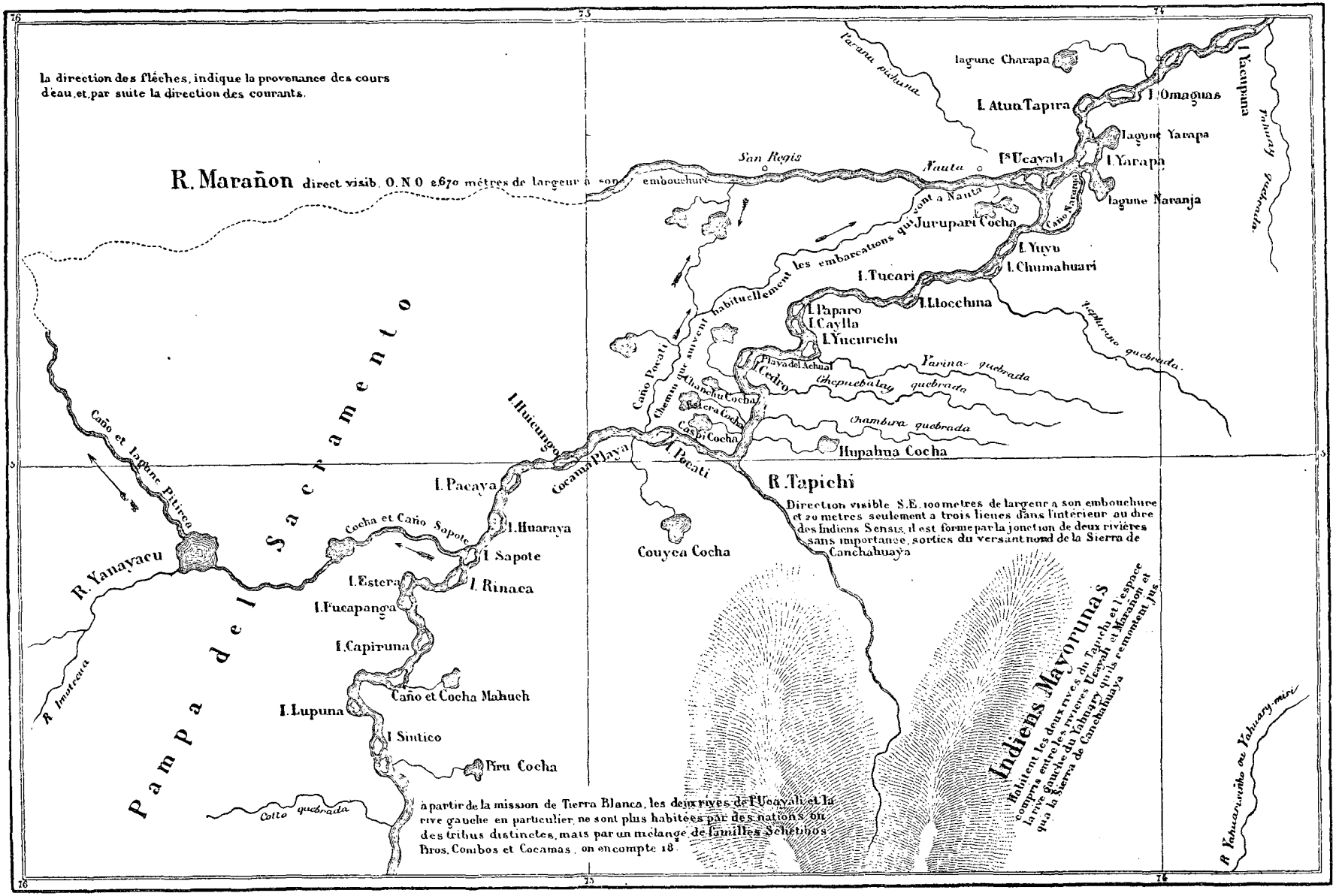
Départ de Sarayacu.

la visiter. Quand je dis *devant* elle, j'abuse peut-être un peu de la préposition de lieu, car dix-huit lieues la séparent du lit de l'Ucayali ; mais comme aux débuts du voyage il m'était arrivé d'en faire vingt-cinq pour saluer un digne prêtre, ce trajet de dix-huit lieues ne pouvait me coûter, pour voir une ancienne Mission.

En quittant le lac Yapaya, nous nous étions engagés dans la petite rivière de Santa-Catalina qui l'alimente et dont le courant est assez rapide. Mes hommes ramèrent pendant tout le jour avec une bonne volonté et une énergie que j'eus soin d'entretenir par quelques rations de tafia. Au coucher du soleil, nous débarquâmes à un endroit de la rive gauche où s'épanouissait un ficus énorme. Nous allumâmes sous cet arbre le feu du campement, et nous goutâmes à son ombre un sommeil paisible. Le lendemain à l'aube nous nous mettions en route, et vers midi nous entrions dans le port de Santa-Catalina.

Ce port était une simple échancrure pratiquée dans la berge par les empiétements de la rivière. La Mission, élevée de quelques pieds au-dessus de l'eau, en était distante d'un jet de flèche et se composait de onze chaumières et d'un carré long à toiture de palmes, qui me parut être l'église. Tout cela était éparpillé sur une pelouse d'herbe rase et jaunie, dont une croix de bois, jadis peinte au rocou, occupait le centre. Dans ce mé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grave chez Erhard 12 R. Duguay-Trouin

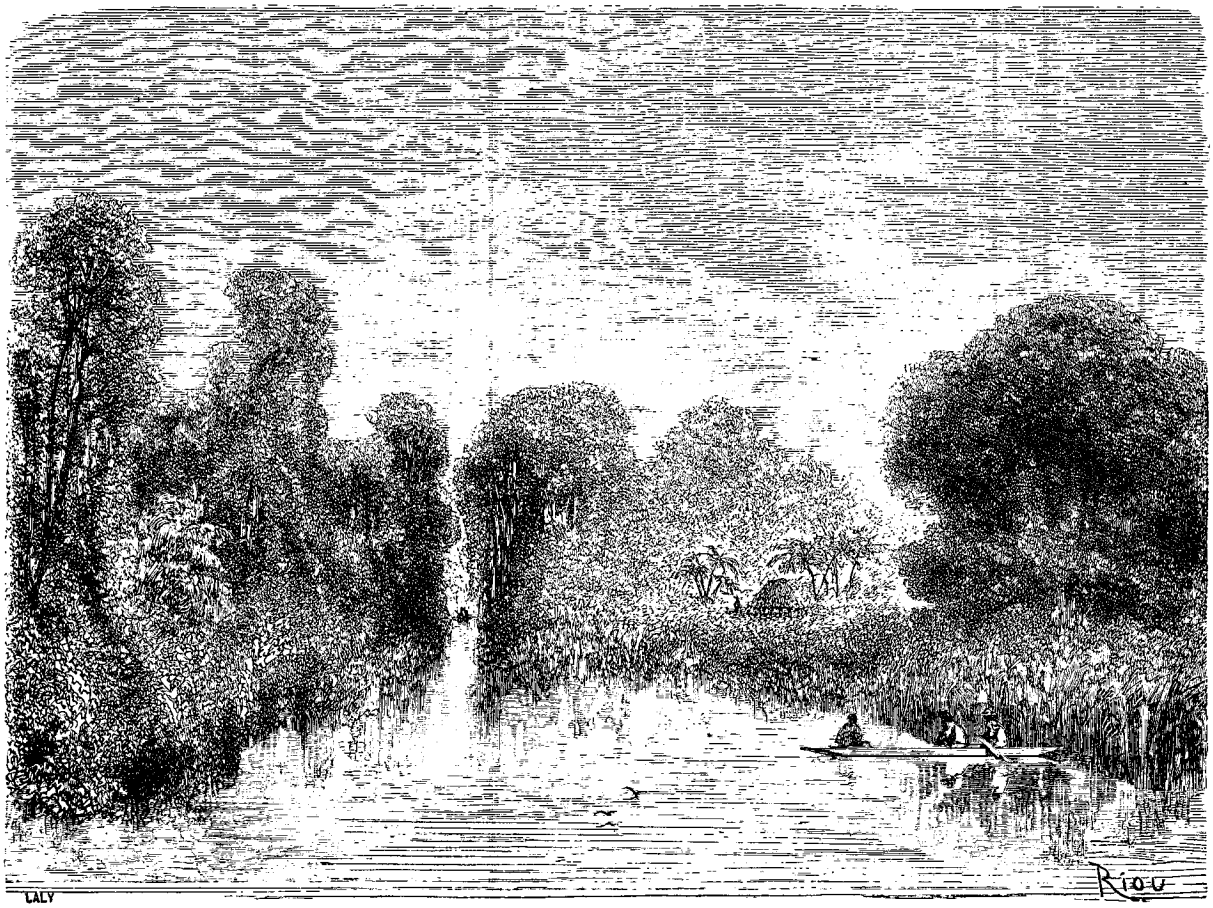
Traversée de l'Amérique du Sud par Paul Marcoy. — Carte n° 8.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lancolique ensemble, un détail pittoresque attirait le regard ; c'était un groupe de papayers, au tronc lisse, gris, argenté, d'une rectitude parfaite, et couronné à leur extrémité d'un chapiteau de feuilles flambelliformes. On eût dit de sveltes colonnes corinthiennes.

Une solitude complète régnait dans la localité. Je visitai l'une après l'autre toutes les cases, sans trouver homme ou perroquet à qui parler. Si mes rameurs ne m'eussent assuré que les néophytes de Santa-Catalina devaient être occupés à cette heure dans leurs plantations, j'aurais cru la Mission dépeuplée par une épidémie. En errant à travers ces demeures abandonnées, j'arrivai devant le carré long, qu'à distance j'avais pris pour l'église du lieu. C'était bien l'église en effet ; et, par les lézardes de ses parois, je pus m'assurer qu'elle était complétement nue. Sur un cube en torchis qui jadis avait été l'autel, de pâles lizerons et des polypodes, graines et spores tombées de la toiture ou chassées par les vents, s'étaient développées et végétaient languissamment dans la pénombre.

Je revins au rivage assez désappointé. Au lieu d'une Mission vivante et florissante que je m'étais attendu à voir, je n'avais trouvé qu'une église en ruines et des maisons sans habitants. Adieu les dessins ethnographiques que je m'étais promis de faire du type de ses néophytes, Indiens Cumbazas et Balsanos[1], croisés de



Le canal de Yapaya.

Schetibos. Ces dessins étaient annulés par l'absence des gens qui devaient me servir de modèles. Un moment je regrettai d'avoir fait dix-huit lieues pour enregistrer ce néant.

En regagnant ma pirogue, j'aperçus à gauche du port, sous un bouquet d'arbres que la hache avait épargnés, deux chemises lavées par quelque ménagère, et suspendues à une corde pour y sécher. C'était, en l'absence de l'homme, le seul objet qui le représensât. L'abandon momentané de ces chemises, que le premier passant venu eût pu s'approprier, témoignait chez celle qui les avait blanchies, sinon une grande confiance dans l'honnêteté du prochain, du moins une intime persuasion que le site était bien désert, et qu'à moins d'un miracle il ne pouvait passer personne. Pour prouver à la ménagère Catalina[1] que le miracle avait eu lieu, je nouai les manches

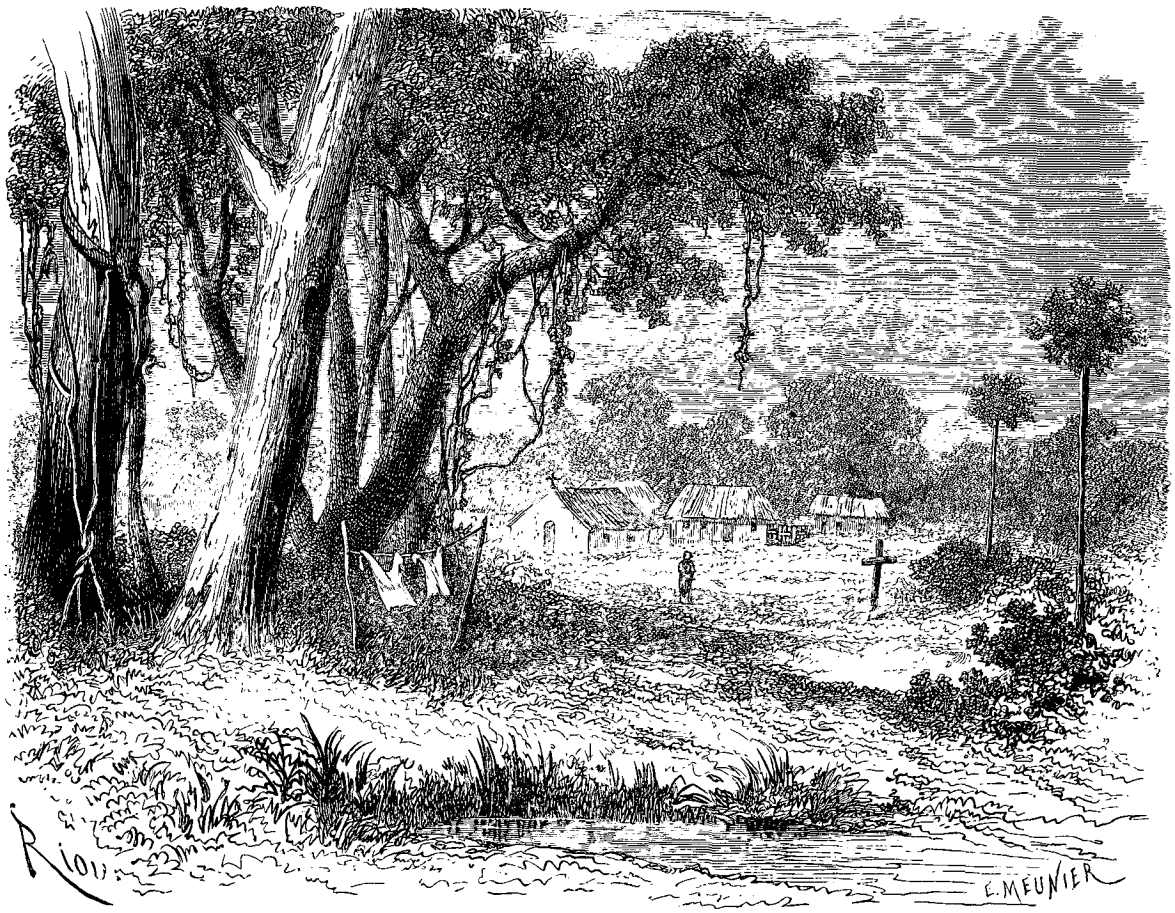
1. Cumbazas et Balsanos habitaient autrefois les environs de Balsapuerto (port de la Balsa), sur le Huallaga. Catéchisés au XVIIe siècle par les Franciscains de Lima, et réunis dans les Missions que ces religieux avaient fondées sur les rives du Huallaga, ils y vécurent et leurs descendants après eux, jusqu'au commencement de ce siècle. Des démêlés qu'ils eurent à cette époque avec les Xeberos de la rive gauche du Marañon, ayant décidé leur émigration à travers la plaine du Sacrement, ils se répandirent jusque dans les Missions de l'Ucayali, où ils contractèrent des alliances avec les Panos-Schetibos chrétiens qui y étaient établis.

1. Les néophytes de Santa-Catalina sont désignés, dans les Missions voisines, par le nom de *Catalinos*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ses chemises et les suspendis par un lien d'écorce à une branche d'arbre. Cette innocente espièglerie qu'on ne manqua pas d'attribuer à *Yurima*, l'esprit du mal, dut défrayer pendant huit jours la conversation des néophytes de Santa-Catalina.

Nous mîmes immédiatement le cap à l'est et descendîmes, avec la rapidité d'une flèche, la rivière de Santa-Catalina que nous avions remontée assez péniblement. Le lendemain, dans l'après-midi, nous laissions derrière nous le canal Yapaya et rentrions dans l'Ucayali. Nous coupâmes la rivière en diagonale pour atteindre un îlot de sable placé au milieu de son lit. Une halte de quelques heures que nous y fîmes, nous permit de souper et de tenir conseil. Deux courbes de la rivière, d'environ trois lieues chacune, nous séparaient encore de Tierra Blanca; au lieu de passer la nuit sur l'îlot, comme d'abord nous l'avions résolu, nous convînmes de la passer dans notre pirogue, et d'abandonner celle-ci à l'impulsion du courant. D'après l'évaluation de Julio elle devait se trouver par le travers de Tierra Blanca entre trois heures et quatre du matin. Confiant dans l'expérience de mon vieux Palinure, à dix heures je fis larguer



Mission de Santa-Catalina.

l'amarre et prendre le large. Un moment après chacun de nous ronflait dans un ton différent, laissant l'embarcation flotter à la dérive comme un bouchon de liége.

Je ne sais depuis combien de temps je dormais, ni quel songe heureux me berçait, lorsque la main de Julio, en touchant mon épaule, interrompit mon sommeil et mon rêve. « Tierra Blanca », dit-il. Je me dressai sur mon séant et regardai autour de moi. La nuit était sombre. Les étoiles brillaient au ciel. Un brouillard léger rampait sur la rivière dont les berges étaient accusées par deux bandes d'un noir opaque. A notre gauche un point lumineux tremblait dans la brume. Julio gouverna sur ce phare inconnu en invitant ses compagnons à peser sur la rame. A mesure que nous en approchions, un vent frais, précurseur de l'aube, ridait la surface de l'Ucayali. Cependant le jour n'avait pas encore paru, quand nous atterrîmes devant Tierra Blanca. Laissant à mes gens le soin de désarmer la pirogue, je sautai en terre, et marchai vers le phare qui continuait à briller dans l'obscurité.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAI A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

OURGA.

L'aoul de Djirgalantou. — Chasse aux loups. — Réception du consul de Russie. — Panorama d'Ourga. — Fête russe. — Visite à la Montagne-Sacrée. — Pêche à la seine et au couteau. — Forêt consacrée. — Inscriptions en caractères gigantesques. — Les trois villes d'Ourga. — Les Chinois en Mongolie. — Palais du Guison-tamba.

La station de *Djirgalantou*, où l'on changea de chevaux, est située dans une magnifique prairie encadrée de montagnes. Des Khalkhas avaient établi leur campement en cet endroit : çà et là s'élevaient de misérables tentes près desquelles les femmes et les enfants trayaient les vaches, les brebis et les chèvres dans des seaux de cuir que des jeunes gens transportaient au bout de longues perches appuyées sur leurs épaules; des cavaliers, drapés dans leurs manteaux en peaux de mouton, projetaient leur silhouette immobile au milieu des immenses troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux; il y avait surtout une quantité incroyable de poulains attachés sur deux lignes à des pieux enfoncés en terre; de temps en temps les juments, cessant de brouter l'herbe du pâturage, apportaient leurs pis gonflés de lait à leur progéniture affamée; quelques chameaux effeuillaient les branches des saules et des trembles nains qui s'élevaient seuls au milieu de la prairie, humbles messagers de la fertilité renaissante; de grands chiens, au museau pointu, aux oreilles droites, les pattes longues et nerveuses, semblables à des lévriers, mais portant une crinière noire et des manchettes de longs poils aux articulations, poursuivaient de leurs aboiements les animaux récalcitrants; leur pelage fauve et leur apparence de férocité les faisaient ressembler à des loups. L'*aoul* [2] auquel appartenaient ces grands troupeaux, évalués par Gomboë à dix mille têtes de bétail, comptait environ cent cinquante individus de tout âge et de tout sexe. Ils passent pour les descendants de Gengis-Khan, qui, au douzième siècle, entraîna ces hordes barbares à la conquête du monde, où elles se répandirent comme un torrent dévastateur depuis les mers qui baignent les côtes de la Chine, jusqu'au Danube et au centre même de l'Allemagne. C'est à Djirgalantou que commence le pays des Khalkhas, la plus nombreuse et la plus puissante des nations mongoles qui, devenue plus pacifique, semble avoir oublié ses idées de conquête, et subit l'influence morale des Chinois et des Russes ses voisins, sans s'apercevoir qu'elle est presque tributaire des premiers et qu'elle ne tardera pas à être dominée par les seconds. Les Khalkhas vivent en nomades, plaçant leurs tentes près des sources, émigrant quand le soleil a desséché les herbes qu'ils ont soin de brûler à l'automne, et changeant de place suivant les saisons, afin de pourvoir à la nourriture de leurs troupeaux. Telle est maintenant la seule occupation des descendants dégénérés des terribles conquérants du treizième siècle!

Le 6 juin, à cinq heures du soir, les voyageurs s'arrêtèrent à Dolon, où ils devaient passer la nuit. Ils n'étaient plus qu'à soixante-dix verstes d'Ourga, la capitale des Khalkhas, la grande ville des steppes, ce dont il leur était facile de s'apercevoir par l'augmentation de la population. Cependant la station de Dolon est située à mi-côte d'un profond ravin, dans un pays fort sauvage, au milieu d'un taillis de pins rabougris. Toute la nuit fut troublée par les hurlements des loups fort nombreux dans cette contrée où les attirent les moutons des pasteurs. Les loups sont les mortels ennemis des Khalkhas, qui leur font une guerre acharnée. Peu communs dans le désert de Gobi, où la proie leur manquerait et où d'ailleurs ils ne peuvent échapper aux hardis cavaliers qui les poursuivent sans relâche dans la steppe aride jusqu'à ce qu'ils les aient forcés, ils se sont réfugiés dans ces gorges montagneuses et boisées d'où ils sortent chaque soir de leurs repaires pour accomplir leurs dévastations nocturnes. Les Khalkhas en tuent quelques-uns à l'affût et en prennent surtout un grand nombre au piége; ceux-ci expérimentent cruellement le *væ victis!* l'animal captif est écorché tout vif et abandonné aux chiens qui achèvent, en le déchirant, sa misérable existence. Ces bandes de loups ne laissent pas que d'être dangereuses pour les voyageurs isolés, et il est prudent d'allumer la nuit de grands feux pour les écarter.

Sur pied de bonne heure, la caravane quitta Dolon vers six heures du matin; à onze heures elle atteignit la station de *Sousouloutou*, la dernière avant Ourga. Le vice-consul de Russie dans cette ville, M. Schechmaroff, accompagné d'un officier et de vingt Cosaques rangés en ordre de bataille, y attendait les voyageurs avec des voitures attelées à la russe, troïkas et

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97, 289, 305 et 321.

2. On appelle *aoul* un village de tentes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tarentas. Sous une tente ornée de fleurs et de draperies de soie de toutes couleurs, était servi un déjeuner splendide, car il y avait une nappe (luxe inouï en Sibérie !), du beurre, du pain frais, une oie sauvage, et un rôti de mouton cuit avec du vrai bois et non avec du crottin, comme au désert.

« Toute malade que j'étais[1], ce fut avec une grande joie que j'aperçus à Sousouloutou les bonnets à poil et les lances des Cosaques! Les chevaux vigoureux des troïkas, attelés en éventail avec leur harnachement couvert de sonnettes qu'ils agitaient en frappant du pied et en mâchant leur mors, avaient un air européen à côté de nos petits coursiers à longs poils montés par de sauvages cavaliers. Décidément j'avais assez du désert! La tenue, la régularité, la discipline des Cosaques, les boutons dorés de leur officier, jusqu'à l'habit à queue de morue du vice-consul, me représentaient la civilisation et me faisaient tressaillir le cœur; il me semblait que j'allais guérir de suite, que je rentrais dans ma vie ordinaire après avoir passé par les angoisses d'un cauchemar étrange, et, chose bizarre, cette impression que je reçus spontanément me fit réellement du bien, et ma santé alla en s'améliorant à dater d'Ourga. Qui sait ce qui serait arrivé de moi, si j'étais restée plus longtemps sous le poids de l'abattement moral et physique que me causait le désert? »

La joie des voyageurs fut encore redoublée par l'arrivée d'un courrier mongol expédié de Pékin avec des lettres et des journaux d'Europe. C'est une sensation presque cruelle à force d'être vive, que de recevoir des nouvelles de ceux qu'on aime, de se dire que leur main a scellé le cachet qui vous arrive inviolé jusqu'au fond des solitudes les plus ignorées et les plus impénétrables.

Cette réception solennelle avait été ordonnée par M. Boroïkin, titulaire du consulat d'Ourga, qui avait passé l'hiver à Pékin d'où il avait expédié ses ordres à M. Schechmaroff. Après le déjeuner, qui fut très-cordial, chacun prit place dans les voitures russes qui partirent aussitôt au triple galop : aller plus lentement serait une injure pour la qualité des personnages qui y prennent place, et il faut se résigner à se faire casser la tête afin de tenir son rang.

A partir de *Sousouloutou* on se dirige, vers l'ouest, à travers une belle prairie où il n'y a pas de route tracée; à gauche la vue est bornée par des montagnes boisées couvertes de sapins, à droite de petits cours d'eau qui vont se jeter dans la rivière Toula courent en zigzag dans la vallée. En approchant d'Ourga, la prairie se resserre, les montagnes se rapprochent, la vallée diminue, et on se trouve tout à coup près de la rivière qui roule claire et rapide, mais guéable, sur un lit de gravier.

De ce gué on jouit d'un panorama splendide : la Toula, parsemée de petits îlots, plantés d'aunes, de saules et de peupliers, divise en plusieurs bras ses eaux transparentes, qui murmurent parmi les cailloux, et reflètent la silhouette de ses rives pittoresques; au delà l'immense prairie dans laquelle est située Ourga s'étend, comme un tapis de velours vert, jusqu'à l'horizon où elle va se confondre avec l'azur du ciel. Un mouvement, une agitation extrême animent ce magnifique paysage : des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres sont disséminés çà et là dans les gras pâturages gardés par des bergers déguenillés; des hordes de chevaux à demi sauvages se poursuivent en se jouant; des bandes d'yacks tout blancs, réunis en cercle, forment comme des taches sur l'horizon verdoyant; une foule de femmes et d'enfants allant puiser de l'eau à la rivière, des pêcheurs, des vanniers, des baigneurs errent le long de ses rives; au loin on aperçoit, avec ses rues en palissade et ses maisons qui sont des tentes, la ville d'Ourga qui ressemble à un vaste campement, dominée sur la gauche par les coupoles, les clochetons, les mille pagodes dorées des deux palais du dieu vivant des lamas, le Guison-Tamba; enfin, pour couronner ce magique point de vue, à droite et jetant ses contre-forts de rochers jusque dans la Toula où ils forment des rapides, s'élève la montagne sacrée, le mystérieux asile de toutes les superstitions bouddhiques, couverte d'une forêt impénétrable dont la verdure sombre est interrompue, de place en place, par de grandes pierres blanches taillées et consacrées par les caractères de l'écriture symbolique.

En arrivant à Ourga, on se dirigea de suite vers le consulat russe sur lequel était arboré le pavillon français à côté du pavillon national. L'arrivée des voyageurs fut saluée par des pétards et des fusillades; une masse innombrable de curieux, incommodes mais pacifiques, en encombrait les abords; les Cosaques d'escorte traitaient les Mongols plus que cavalièrement, et écartaient les plus récalcitrants à coups de fouet. Tout le personnel du consulat était en uniforme, interprètes, officiers de Cosaques galonnés jusque sur les coutures... Il faut cela dans ces pays sauvages, où la richesse des vêtements est un insigne de la majesté personnelle.

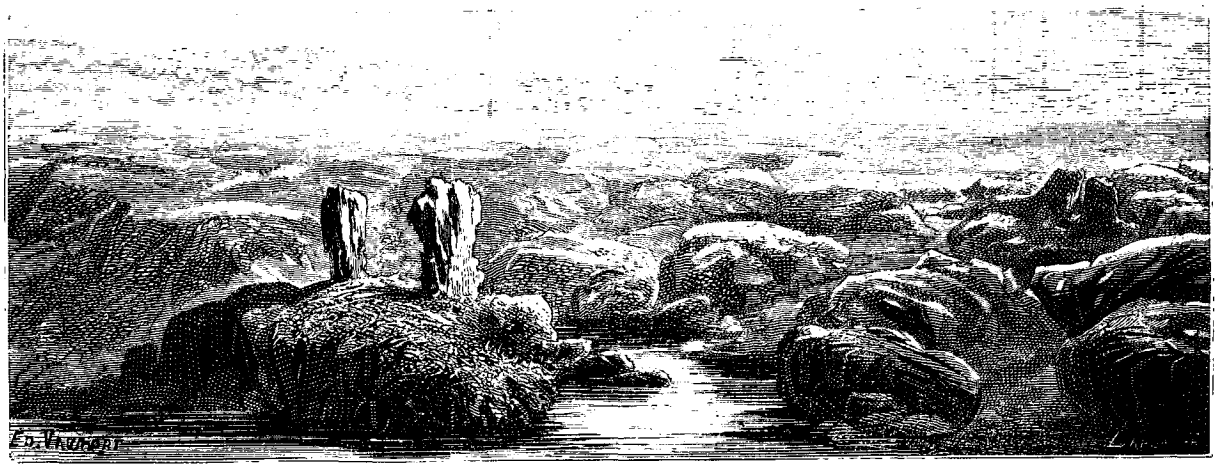
Le consulat russe est l'ancien palais du mandarin chinois chargé, par le souverain du Céleste-Empire, d'entretenir des rapports politiques avec le Guison-Tamba, chef spirituel et temporel des Khalkhas. Ce palais se compose de trois vastes cours, plantées d'arbres et entourées de bâtiments à toits chinois, peu élevés et d'une architecture mesquine. L'ensemble forme un carré long en profondeur environné d'une forte palissade de pieux; on pourrait presque y soutenir un siége. Le pavillon qu'on avait réservé au ministre de France, au fond de la troisième cour, était meublé à la russe assez confortablement avec des fauteuils en maroquin vert, des tapis anglais, des tables et des bureaux en bois peint, mais il n'y avait pas de lits! (il n'y en a nulle part en Sibérie, où ce meuble, le plus indispensable de tous, est regardé comme superflu.) Mme de Bourboulon était si souffrante qu'elle ne put même visiter le consulat. On s'occupa de suite de lui organiser un appartement où elle pût se reposer des fatigues passées, et reprendre assez de force pour affronter les nouvelles

1. Note extraite d'une lettre de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épreuves qui l'attendaient dans les forêts et les montagnes du pays des Khalkhas. Quant à la suite du ministre, faute de logements suffisants pour la recevoir, on la logea sous une vaste tente dans la première cour.

On ne se trouve pas dans une des villes les plus mystérieuses de l'extrême Orient, connue à peine depuis quelques années par les Européens, sans éprouver une grande curiosité. Dès le lendemain de son arrivée, M. de Bourboulon voulant se promener sans escorte au milieu de la capitale mongole (on lui avait garanti la mansuétude des habitants), s'achemina de bonne heure à travers le quartier russe vers les bords de la Toula. La grande prairie, où pâture le bétail des habitants d'Ourga, a dans cet endroit plus de deux kilomètres de large. A sa vue, à son costume insolite, les grands bœufs mugissaient, les yachs portaient en avant leurs cornes recourbées, les chevaux galopaient en détachant des ruades, les chiens fauves montraient leurs crocs aigus et grondaient sourdement, tandis que les bergers immobiles regardaient avec de grands yeux farouches. Après avoir bravé toutes ces menaces tacites, M. de Bourboulon arriva sur les bords de la Toula, et s'assit sur un tertre au pied d'un bouleau. En extase devant ce magnifique paysage, un des plus beaux qu'il soit donné à l'homme de contempler, heureux d'entendre murmurer à ses pieds les eaux pures de cette belle rivière, et jouissant avidement, après les déserts arides et uniformes qu'il venait de traverser, de la fertilité de cette riche et pittoresque nature, il était là, plongé dans une rêverie délicieuse, quand il entendit un bruit confus de paroles derrière lui : c'étaient des Mongols de la haute classe, des *Taïtsi* ou gentilshommes qui s'efforçaient de lui faire comprendre, par leurs signes multipliés, que s'il désirait traverser la rivière, ils le passeraient volontiers en croupe sur leurs chevaux. Pendant qu'il les remerciait de son mieux de leur offre obligeante, leurs serviteurs poussaient vers la rivière une nombreuse troupe de poulains qu'ils venaient d'acheter à Ourga. L'attitude de ces Mongols étaient pleine de dignité et tempérée en même temps par une expression de douceur et une ex-



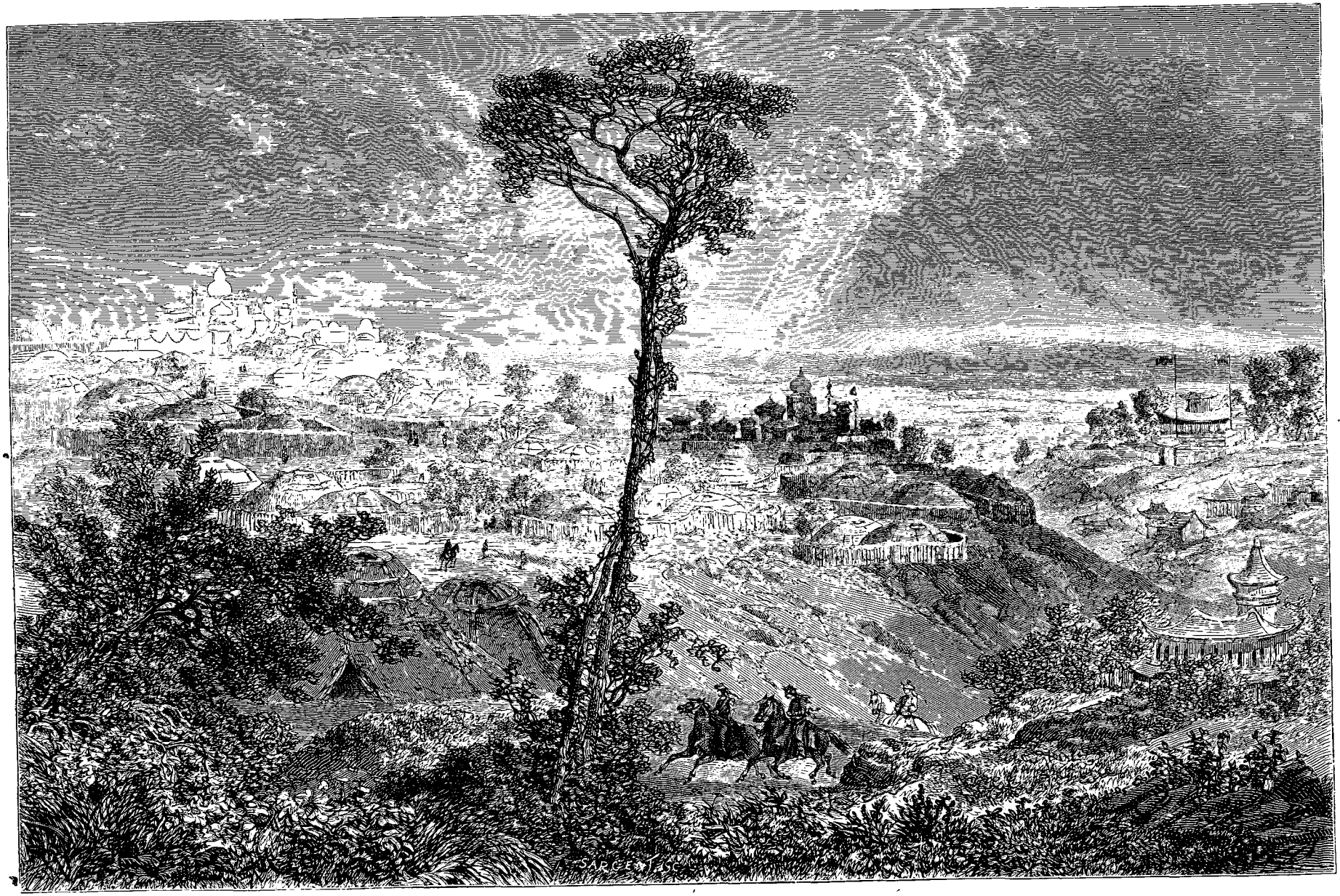
Boro-Bourak, plateau du Gobi (voy. t. X, p. 334). — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

trême politesse. Un bonnet en soie cramoisie doublé de peaux de martre et orné d'une plume de faucon, un manteau en soie jaune et en fourrures, une pelisse également cramoisie, et de longues guêtres de velours noir composaient ce costume élégant; ils ne portaient d'autres armes qu'un léger sabre chinois. Quel qu'en fût son désir, M. de Bourboulon ne pouvait, faute d'interprète, entrer en conversation avec ses interlocuteurs, et ceux-ci le quittèrent bientôt non sans l'avoir profondément salué; lui-même rentra quelques instants après au consulat sans nouvelle aventure.

Le capitaine Bouvier fut moins heureux dans la promenade qu'il entreprit le même jour : après avoir traversé la Toula, il avait voulu pénétrer dans la montagne sacrée; mais au bas de l'enceinte, des lamas campés sous des tentes se portèrent en foule au-devant de lui, et lui firent comprendre par des signes menaçants qu'il ne devait pas s'avancer dans cet asile du divin Bouddha; plusieurs tentatives qu'il renouvela sur d'autres points, échouèrent de même; la montagne était gardée partout, et la consigne la plus sévère s'opposait à l'introduction de tout profane dans ces lieux consacrés à la divinité.

M. de Bourboulon avait un désir extrême de visiter la montagne sacrée qui avait pour lui l'attrait de la chose défendue. M. Schechmaroff en ayant obtenu, non sans peine, l'autorisation d'un des grands conseillers du Guison-Tamba, Mme de Balusek, Mme de Bourboulon qui avait voulu prendre un peu l'air, le ministre de France et le vice-consul s'y rendirent dans une tarenta escortée par un peloton de Cosaques. Dès qu'on fut arrivé à la Toula, les Cosaques se préparèrent à donner la représentation d'une grande pêche à la mode de leur pays; on fit asseoir les spectateurs qui avaient passé la rivière à cheval, dans une île entourée de deux petits bras, sur un tapis de verdure magnifique à l'ombre de bouleaux et de saules pleureurs centenaires, tandis que les pêcheurs, frappant de leurs pieds l'eau où ils étaient plongés jusqu'au menton, barraient la rivière avec un tramail sur lequel ils rabattaient en un large demi-cercle un filet analogue à une seine. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était l'adresse merveilleuse avec la-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama d'Ourga. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelle les cosaques armés de longs couteaux barbelés, transperçaient au passage les saumons et les truites qui cherchaient par des bonds prodigieux à franchir le barrage. Trois coups de filet furent successivement donnés, et chacun sous l'invocation d'une des dames présentes remplaçant ainsi le saint, sans l'intercession duquel un Sibérien n'oserait accomplir aucun des actes de sa vie. Ce patronage est un honneur fort prisé dans le pays, et les cosaques paraissaient attacher beaucoup de prix au résultat plus ou moins heureux de la pêche, suivant les personnes auxquelles le coup de filet avait été dédié. Les produits merveilleux en furent étalés aux pieds des spectateurs : c'étaient des perches, des brochets, des anguilles, des truites, des saumons, plusieurs sortes de poissons blancs d'espèces nouvelles, et un silure très-curieux muni de barbillons formidables. Les plus belles pièces furent emportées dans des paniers, tandis que le fretin était abandonné aux pasteurs et aux femmes qui, sous prétexte de venir puiser de l'eau, avaient assisté avec envie aux exploits des Cosaques. Le thé fut servi sous les beaux ombrages de l'île; puis Mme de Bourboulon, encore trop faible pour gravir la montagne, reprit dans la tarenta le chemin du consulat.

Après son départ, tout le monde dut franchir à cheval le bras le plus large et le plus profond de la Toula; on contourna ensuite la montagne en suivant une prairie où de nombreux troupeaux d'yacks, appartenant au Guison-Tamba, paissaient sous la garde de lamas, bergers à la tête rasée et aux guenilles rouges, accompagnés de chiens féroces que les Cosaques eurent toutes les peines du monde à empêcher de se jeter sur les visiteurs.

Enfin on arriva aux pentes accessibles de cette montagne vierge que ne foulent les pieds d'aucun profane, et où aucun sentier n'est tracé. L'ascension était fort pénible ; il fallait par endroits s'aider des pointes de rochers, et se soulever à force de bras pour gagner les tertres étroits qui formaient les échelons de cet escalier gigantesque. Le site était excessivement sauvage et désolé, la montagne tout entière étant assise sur un piédestal de granit. Des blaireaux au poil roux, rayé de noir, d'une race particulière, fuyaient au petit trot en regagnant leurs tanières ; d'autres, moins timides, assis ou couchés dans les rochers, considéraient tranquillement les visiteurs. Différents en cela de l'espèce d'Europe, ces animaux semblent ne pas craindre le grand jour, et, comme ils ne sont ni chassés, ni même dérangés, et qu'on leur porte la même vénération qu'à tous les êtres vivants qui habitent ces lieux sacrés, ils sont devenus d'une familiarité extrême. En montant davantage, le terrain devient moins rocailleux, et on entre sous une forêt de pins à cimes droites comme des peupliers, et d'un port superbe; dans les clairières et au milieu d'un gazon vert éblouissant, s'élèvent les grands rochers blancs et taillés qu'on aperçoit du bas de la vallée; des versets sacrés y sont tracés en caractères gigantesques et dorés : ce sont d'autres tables de la loi. Voici le sens d'un de ces versets traduits par Gomboë : *L'homme qui veut triompher de ses vices, doit imiter celui qui déroule les perles d'un chapelet : s'il extirpe un à un ses mauvais penchants, il obtient la perfection ; s'il veut lutter corps à corps, il s'expose à être vaincu.* Toutes ces inscriptions sont tirées des livres sacrés attribués à Çakya-mouni, le fondateur du bouddhisme; les unes contiennent les principes de la morale la plus pure, les autres relatent les événements principaux de la vie du dieu.

Aucun lama ne pénètre dans cette partie de la montagne, où les grands dignitaires religieux ont seuls droit d'aller se recueillir avec le Bouddha qui passe dans toute la Mongolie pour y faire des apparitions. Quelques yacks ou bœufs à demi sauvages échappés de la vallée en sont avec les blaireaux, les renards et les oiseaux de proie, les seuls habitants. Le respect qu'on porte à ces lieux sacrés est si grand qu'aucun berger ne se hasarderait à aller y reprendre les animaux de son troupeau qui s'y sont réfugiés, et encore moins à y ramasser du bois, quelque recherché qu'il soit dans le pays: s'il échappait aux sabres des gardiens, il craindrait d'être frappé de mort par la majesté du Bouddha.

De ce point culminant, on jouit du coup d'œil le plus féerique sur la ville d'Ourga et la rivière dont tout le panorama se déroule à vos pieds; à cette heure de la journée, par un beau soleil de printemps, les toits, les coupoles, les kiosques dorés du palais d'été du Guison-Tamba, majestueusement assis au bord de la Toula étincellent parmi les massifs de saules, de peupliers et d'aunes dont il est entouré, tandis que son enceinte en albâtre crénelée et sculptée se déroule comme une ceinture de brocart d'argent sur le velours vert de la grande prairie.

La descente de la montagne sacrée fut encore plus longue et plus difficile que l'ascension; on se glissa par des sinuosités de l'escarpement, où il eût été impossible de soupçonner qu'il y eût un passage praticable ; enfin, plus bas, on retrouva les chevaux qu'on dut mener à la main jusqu'aux rives de la Toula.

La montagne sacrée n'est pas la seule qui ait le droit de porter ce nom : la chaîne tout entière couronnée de sapins et entourée de rochers est consacrée à Bouddha, et gardée avec la même sévérité; mais celle-ci en est la cime la plus haute, la plus célèbre et la plus vénérée. Maintenant à quelle cause doit être attribué le respect qu'ont ces nomades pour les lieux élevés? Ne serait-ce pas qu'habitués à vivre dans la platitude infinie des steppes, ils ont dû adorer comme un miracle de Dieu ces monts qui rapprochent l'homme du ciel ? Ne serait-ce pas aussi que les admirables forêts qui les couronnent, en regard de l'aridité du désert, leur ont inspiré cette sainte horreur des bois dont parlent les poëtes anciens, et qui fut une des croyances les plus vives du paganisme, créateur des divinités sylvaines?

La ville d'Ourga ou du Grand Kouren [1] est bâtie sur une suite de collines situées à deux kilomètres de la rivière Toula, dont elles sont séparées par la grande

1. *Kouren* veut dire enceinte ; ce mot désigne les palissades de pieux qui entourent chaque habitation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prairie que nous avons déjà décrite. Au sommet de la plus haute s'élève l'ancien palais du Guison-Tamba, actuellement abandonné; les tentes des riches Khalkhas et des lamas sont plantées tout autour dans des enceintes palissadées distribuées assez régulièrement, de manière à former de grandes places et des rues tournantes; au versant de cette colline est un quartier habité par des marchands russes et chinois où s'élèvent quelques baraques; c'est le centre du commerce; au versant opposé et plus loin de la rivière, dans un escarpement profond où coule un ruisseau, est le nouveau palais du Guison-Tamba, construit seulement il y a quelques années. Au nord-est, et séparée par une plaine d'un kilomètre, se trouve la ville chinoise, entièrement habitée par des négociants et des colons du Céleste-Empire; enfin, la seconde colline à droite, en revenant vers la Toula, est occupée par le quartier russe bâti en baraques de bois, contenant de vastes hangars pour le dépôt des marchandises, et dominé par les bâtiments du consulat et les kiosques de l'habitation d'un prince Khalkha. Sauf les coupoles des trois palais du Guison-Tamba, Ourga ne présente aucun monument : c'est l'aspect d'un immense campement de nomades. Cette ville qui renferme un grand nombre de lamaseries ne compte pas moins, dit-on, de trente mille lamas ou prêtres bouddhistes; d'après l'évaluation des Russes, elle contiendrait en outre quarante mille habitants séculiers. Cette réunion de tentes et de baraques forme donc la cité la plus importante et la plus singulière du nord-est de l'Asie.

Quatre jours de repos ayant rendu quelque force à Mme de Bourboulon, elle put monter à cheval pour parcourir cette célèbre capitale de la Mongolie; l'étroitesse et le mauvais état des rues rendaient impossible un autre moyen de locomotion. On commença par visiter les nouvelles fondations du consulat russe qui sera bâti à la sibérienne, c'est-à-dire avec des bases en pierres de taille, et des murs en plateaux de sapin équarris en traverses horizontales, et adroitement enchevêtrées avec des angles arrondis.

De là on gagna la ville chinoise par la plaine qui la sépare d'Ourga, plaine qui présente, en regard de l'incurie et de la paresse des Khalkhas, le spectacle de la plus grande activité. Une foule de maraîchers chinois s'y sont établis, utilisant, pour fertiliser les terres, les eaux du petit ruisseau qui traverse plus bas le ravin de la ville sacrée; on voit dans leurs jardins des asperges, des choux, des carottes, des navets, des concombres, des pastèques, des salades de toute sorte et surtout de l'oignon et de l'ail; des pommes de terre jaunes et rondes, de l'espèce qu'on fit venir en Chine pour nos troupes, y sont cultivées sur une grande échelle; des poiriers, des pêchers, des pommiers, des vignes y étalent leurs fruits déjà formés malgré la rigueur du premier printemps. Ce spectacle d'abondance prouve tout ce que l'industrie humaine pourrait tirer de la culture de ce magnifique pays, situé à la latitude de Paris, et que les habitudes nomades des indigènes ont réduit à ne produire que des bestiaux et des chevaux. Malgré le grand froid des hivers, la bonté du sol et la chaleur des étés rafraîchis par de fréquents orages, font de la Mongolie septentrionale un des pays les plus fertiles de la zone tempérée. La ville chinoise est une miniature des grandes villes de l'empire : les rues, percées au cordeau, y sont bordées de constructions en bois peint et verni; on y compte une foule de maisons de thé, de pavillons de plaisir, de boutiques de toute sorte pleines d'objets manufacturés que les Chinois échangent à grand bénéfice contre les matières premières du pays, telles que feutres, peaux, cuirs, fourrures, suifs, pierres précieuses brutes, etc., etc. Mme de Bourboulon étant entrée dans une boutique pour y faire quelques emplettes, prétendit que c'était un bonheur pour elle de rencontrer, après un mois de désert forcé, la civilisation relative d'une ville chinoise; que les odeurs fades du bois de sandal qu'on y brûle, du musc dont sont imprégnés les vêtements, de l'ail même que mangent les habitants lui montaient à la tête et lui produisaient une sensation agréable. Après tout, c'était se retrouver en pays de connaissance.

Quoi qu'il en soit, la ville chinoise d'Ourga est loin de sentir bon : habitée par une foule de pêcheurs qui exploitent les lacs et les rivières des environs, ceux-ci y font sécher et fumer en plein air, sur des claies en bois, le produit de leur pêche; de là, ils les expédient jusqu'en Chine, ou bien les vendent à bon prix aux Khalkhas, trop paresseux pour se livrer à cet exercice pénible. En outre on fait pourrir comme engrais les poissons communs qui ne servent pas à l'alimentation, et ils sont employés à fumer la terre.

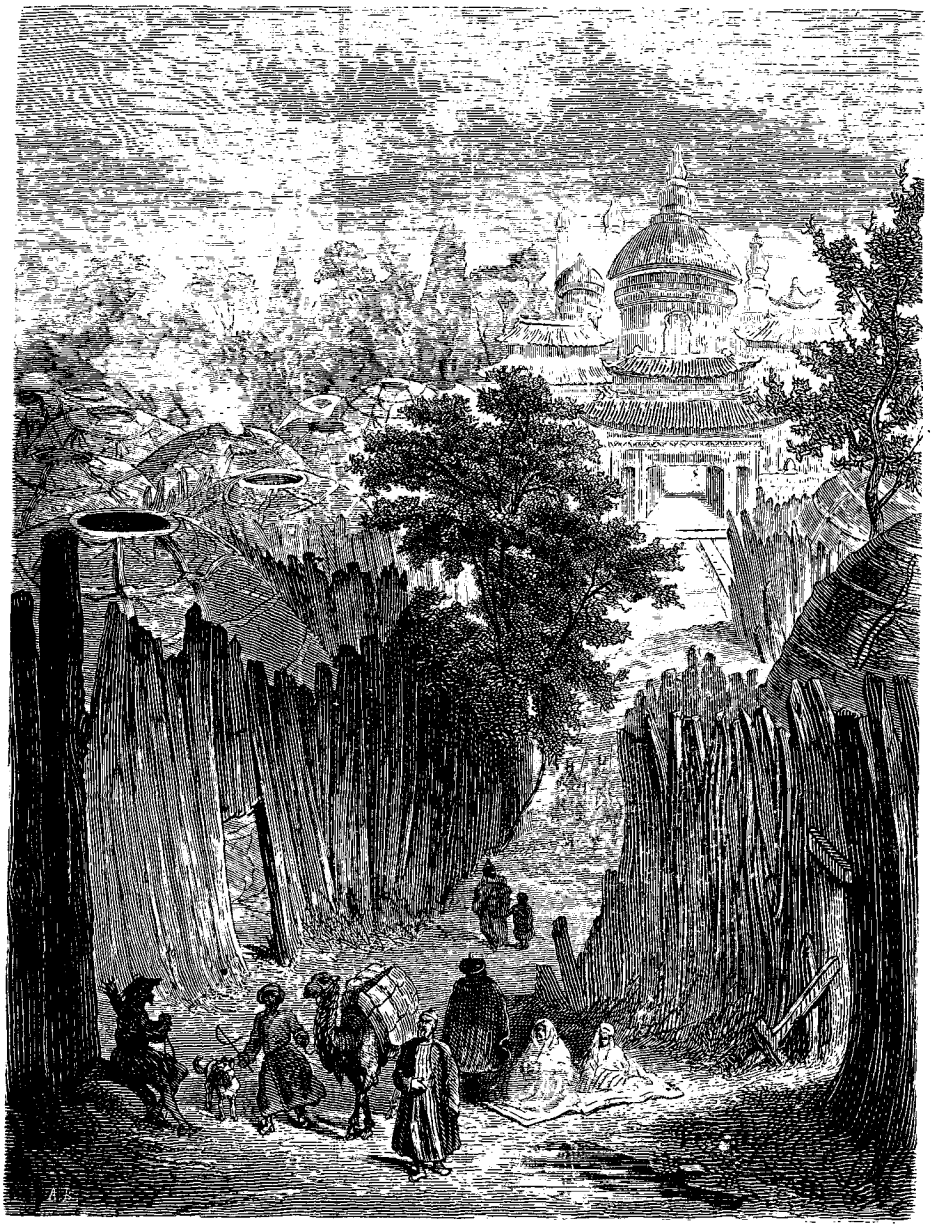
Il y a aussi dans cette ville, beaucoup de trappeurs qui prennent au piége les loutres, renards bleus, hermines, martres et zibelines, et qui font un grand commerce de pelleteries.

Entrés par la porte haute de la ville chinoise, les voyageurs en sortirent par le bas de la plaine, et pénétrèrent dans la ville mongole par le ravin qui sépare les deux collines sur lesquelles elle est bâtie. Ils firent le tour du palais habité actuellement par le Guison-Tamba. Cet édifice est tellement vénéré des Mongols que, dès qu'ils en approchent, ils se prosternent devant ses remparts, la tête dans la poussière ou dans la boue. Le palais est entouré d'une vaste enceinte de murs en albâtre, construits en festons de la forme la plus élégante, c'est-à-dire qu'ils se composent de colonnes surmontées d'animaux sculptés, et reliées ensemble par des murailles dont le chaperon, couvert de tuiles dorées, forme une série de festons réguliers. Par les intervalles, on aperçoit le vaste parc qui entoure le palais, avec ses arbres centenaires, ses eaux aménagées dans des bassins en rocaille, ses statues, ses escaliers de marbre, et les milliers de cellules des lamas qui, venus de loin pour adorer le Bouddha vivant, ont la permission de demeurer dans l'enceinte sacrée. Le palais lui-même, d'une architecture grandiose, est en pierre d'albâtre, et les toitures chinoises de ses coupoles, de ses kiosques, de ses clochetons sont également couvertes en tuiles dorées. Au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tour s'étend un dédale de petites rues, formées par les palissades en sapin qui entourent les tentes de chaque famille. Quelques Khalkhas ont cependant imité les Russes et commencent à se bâtir des baraques fixes. Des bouleaux, des peupliers, des saules pleureurs ombragent toutes les habitations, et donnent à ce quartier un aspect pittoresque et agréable; en revanche, on ne saurait peindre la saleté de ces ruelles encombrées d'immondices et d'ordures sans nom dont les tas montent jusqu'au haut des palissades et servent de garde-manger aux porcs et aux chiens errants.

On se dirigea ensuite vers la ville haute par une rue



Rue d'Ourga — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

plus large et mieux entretenue, coupée de distance en distance par de vastes places plantées. Une nombreuse population s'y pressait : des milliers de lamas jaunes et rouges suivaient à cheval, attirés par la curiosité, tandis qu'une escorte de Cosaques précédait les voyageurs; les femmes au costume bariolé, aux longues tresses pendant sur les épaules, les petits enfants tout nus, de vieux lamas à la tête rasée et aux vêtements sordides, des pâtres habillés de manteaux en jonc, sortaient de leur tente pour voir passer le brillant cortége.

A. POUSSIELGUE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mme de Bourboulon en costume de voyage. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de MM. Bayard et Bertall.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE PAYS DES KHALKHAS.

Topographie de la Mongolie — Suzeraineté de la cour de Pékin. — Indépendance des Mongols septentrionaux. — Lutte de l'influence russe et de l'influence chinoise. — Les lamas et les hommes noirs. — Gentilshommes ou taïtsis. — Puissance du Guison-tamba ou lama roi. — Force militaire des Khalkhas. — Mœurs, industrie et commerce. — Le thé en briques. — Départ d'Ourga. — Brutalité des cosaques. — Dame russe abandonnée dans le désert. — Dévotions des Mongols. — Gorges et forêts peuplés de bêtes féroces et d'oiseaux de proie. — Entrevue avec un riche Khalkha. — Visite à sa tente. — Grande forêt de pins. — arrivée à Guilanor, dernière station de Mongolie.

La Mongolie s'étend du 40e au 50e degré de latitude, et du 85e au 120e degré de longitude orientale. Bornée par la Mandchourie à l'est, par la Chine au sud et au sud-ouest, par la Sibérie au nord, elle se confond à l'ouest avec la Dzoungarie et les steppes des Kirghiz.

Cette immense contrée qui occupe une partie du plateau central de l'Asie, peut se diviser en deux zones séparées par les destinées politiques, comme par le sol et les productions.

La zone du Sud, aride ou du moins dénuée d'eau et de végétation, n'est habitée que sur la frontière de Chine, par de nombreuses peuplades d'origine mongole, directement tributaires de l'empire chinois. La zone du Nord, entièrement occupée par les tribus khalkhas, jouit d'une abondance et d'une fertilité extraordinaires : hautes montagnes, grands lacs, fleuves puissants, forêts et pâturages admirables, mines de houille, d'argent et de cuivre, toutes les richesses naturelles sont accumulées dans ce beau pays, qui a l'avantage d'être situé en plein climat tempéré, sous un ciel plus clément que celui de la Sibérie, sur laquelle il l'emporte sous tous les rapports.

Les Khalkhas reconnaissent la suzeraineté morale de l'empereur de la Chine, le khan de tous les Tartares, l'héritier du pouvoir des fils de Gengis-khan, le grand Mandchou, qui règne sur la contrée du milieu, mais là s'arrête leur soumission ; ils ne payent point de tributs, ne subissent aucune corvée, et sont par le fait entièrement indépendants. Les Russes, qui sont leurs plus proches voisins, jettent depuis longtemps un regard de convoitise sur cette proie magnifique, et leur influence militaire y gagne de plus en plus ce qu'y perdent la ruse et l'astuce des diplomates et des négociants chinois ; on peut prévoir le jour où ce pays, dont le gouvernement est un mélange inouï de féodalité et de théocratie, où cent petits princes se partagent le pouvoir, tombera presque sans résistance dans les mains de la Russie, et que le grand désert de Gobi, qui forme une limite géographique naturelle, deviendra la frontière des deux empires russe et chinois.

Les Khalkhas sont divisés en deux castes, les lamas ou prêtres bouddhistes, et les hommes noirs, *chara houmoun* ou séculiers, ainsi nommés parce qu'ils laissent croître leurs cheveux. A condition de passer une année dans un couvent, d'apprendre par cœur quelques versets sacrés, de se raser la tête et de porter un bonnet jaune, est lama qui veut ; aussi la moitié de la nation appartient-elle à cette caste, et trouve-t-on des lamas défroqués qui font tous les métiers, bergers, courriers, chasseurs, etc. Parmi les hommes noirs il existe une véritable aristocratie, celle des taïtsis ou gentilshommes, appartenant à des familles alliées aux princes ou descendants de Gengis-Khan ; ces taïtsis vivent en pasteurs comme les autres Khalkhas et sont souvent très-pauvres, mais c'est seulement parmi eux que peuvent être choisis les chefs des tribus nommés à l'élection. Tous ces roitelets doivent hommage et fidélité au lama roi, au Guison-tamba d'Ourga.

Le Guison-tamba est une des incarnations divines admises par les bouddhistes, c'est-à-dire que Bouddha s'incarnant dans le corps d'un enfant, vient habiter parmi les hommes pour leur apporter le salut et la perfection. Le grand lama, le talé lama de Lassâ au Thibet est le prince de cette hiérarchie de dieux vivants dont le Guison-tamba est un des grands dignitaires. Celui-ci, véritable souverain de la Mongolie, entouré de l'inviolabilité mystérieuse qui le protége, rend par l'entremise de ses conseillers des lois et des décrets qui sont exécutés aussitôt par les princes séculiers. Rien ne saurait peindre le respect, l'adoration qu'ont les Mongols pour leur dieu vivant et *éternel*, car, lorsqu'il est mort, on va le chercher dans la terre sainte au Thibet, où il a bien soin de se *métempsycoser* dans le corps d'un jeune enfant, qui annonce sa mission divine par les miracles qu'il accomplit dès sa naissance. Le fanatisme religieux pourrait rendre les Mongols fort redoutables, si la place de Guison-tamba était exercée par un esprit ambitieux : en 1839, celui qui régnait à Ourga voulut rendre visite

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113 ; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97, 209, 305, 321 ; t. XI, p. 234.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'empereur de la Chine, Kao-Kouang; aussitôt qu'il se fut mis en marche, toutes les tribus de la Tatarie s'ébranlèrent, une foule innombrable portant des offrandes accourut sur son passage, et si le Guison-tamba l'eût voulu, il eût pu entrer à Pékin avec un cortége de cent mille hommes prêts à obéir aveuglément à ses volontés. La cour impériale, effrayée, lui envoya ses plus habiles diplomates et obtint qu'il se fît accompagner seulement d'une garde de trois mille lamas.

Les Khalkhas pourraient armer au moins cinquante mille cavaliers; force redoutable, si leur organisation militaire était en rapport avec leur bravoure; mais leurs armes sont exécrables : ce sont de mauvais sabres chinois à deux tranchants, en scie ou en spirale, des piques courtes, des flèches, et enfin des fusils à mèches, munis de culasses affectant les formes les plus bizarres; pour armes défensives, ils ont des boucliers garnis de lames de cuivre, et des cottes de maille en fil de fer. Depuis un temps immémorial chaque famille fait de la poudre pour son usage, et on rencontre souvent dans les tentes des femmes et des enfants occupés à broyer le charbon et le salpêtre; cette poudre a si peu de force qu'une balle lancée par le fusil d'un chasseur khalkha ne saurait tuer un cerf à vingt pas[1]. Leur organisation militaire est nulle : la longue paix dont ils ont joui, l'influence du gouvernement sacerdotal qui les gouverne leur a fait perdre les habitudes guerrières, et telle est la sécurité dont on jouit en Mongolie que personne n'y porte d'armes en voyage, où il est sans exemple qu'on soit attaqué, sauf aux frontières occidentales habitées par les pillards kirghis et turcomans.

Rien n'égale la parfaite quiétude dans laquelle s'écoule la vie d'un nomade khalkha. Le matin, il décroche le fouet suspendu au-dessus de sa porte, monte sur un cheval toujours sellé, qui passe la nuit attaché à un poteau à l'entrée de sa tente, fait la revue de ses troupeaux, s'élance sur la piste de l'animal qui s'est trop éloigné pendant la nuit, et, quand il l'a repris, interroge l'horizon pour découvrir la fumée de quelque campement ou la silhouette d'un voyageur avec qui il ira causer et s'entretenir de ce qu'il a vu et de ceux qu'il a rencontrés. Au retour, il s'accroupit pour le reste de la journée dans sa tente, dormant, buvant du thé au lait ou au beurre, et fumant sa pipe, tandis que ses femmes puisent de l'eau, traient les vaches, vont ramasser des argols pour le chauffage, préparent le fromage pour la nourriture, la laine et les peaux d'animaux pour les vêtements et les chaussures de la famille.

Les Khalkhas, hospitaliers et sobres, ont toutes les qualités de la race jaune, dont ils ont gardé les vertus primitives sans prendre les vices de la civilisation, mais en revanche, ils n'ont ni industrie ni commerce : des étoffes de feutre, des peaux et des cuirs mal tannés, quelques ouvrages de broderie, sont tout ce qu'ils produisent. Le commerce se borne à un échange de matières premières, où le Mongol, peu défiant et timide, est complétement volé par les marchands russes et chinois. Leur monnaie est fort singulière : tous les payements s'effectuent au moyen de thés en briques, dont cinq briques équivalent environ à une once d'argent de Chine. Après le laitage, le thé joue le rôle le plus important dans l'alimentation de ces peuples qui ne sauraient s'en passer. Les Chinois, qui fabriquent le thé vert exprès pour les Européens, quoiqu'ils ne veuillent à aucun prix l'employer pour eux-mêmes, font du thé en briques pour les Mongols avec les feuilles les plus grossières et les branches menues de ce précieux arbuste; ce mélange, pressé et coagulé dans un moule, prend la forme et l'épaisseur des briques de terre cuite destinées à leurs constructions. Les Sibériens pauvres consomment aussi ce thé à bon marché, qui est beaucoup moins agréable que l'autre, mais qui, mêlé avec du lait et de la farine d'orge, forme une bouillie épaisse et nourrissante appelée *pan-tan*, dont le goût est supportable, et l'usage général dans tout le pays.

En résumé, on peut dire de ces peuples primitifs que leurs troupeaux suffisent entièrement à leurs besoins, qui sont bornés, et que leur vie est la plus libre et la moins agitée qui soit au monde : un pèlerinage à une sainte lamaserie hantée par Bouddha dans ses pérégrinations mystérieuses, — la visite de quelques lamas voyageurs, appartenant à la classe des *tolholos* ou trouvères, qui payent l'hospitalité généreuse qu'ils reçoivent sous la tente par des chants où ils célèbrent les hauts faits des héros, ancêtres de leur race, — une excursion à Ourga ou aux frontières de Chine pour acheter des objets manufacturés, — un mariage qui n'est, comme chez les patriarches bibliques, qu'un marché où la fille est vendue par son père au plus offrant, mais qui donne lieu à des réjouissances de huit jours accompagnées de débauches de viande grasse, de tabac et d'eau-de-vie de riz,— tels sont, avec les funérailles dont les cérémonies, analogues à celles des Chinois, amènent de longs festins et le massacre de nombreuses vaches, chèvres et moutons pour la nourriture des parents et amis, les seuls événements qui interrompent cette existence calme et contemplative du pasteur khalkha. N'a-t-il pas en outre devant lui cent mille lieues carrées dont il est le roi, et où il peut aller camper çà et là, suivant les caprices de sa fantaisie, avec sa famille et ses troupeaux?

Un homme d'esprit, Fourier, a soutenu que la vie des peuples pasteurs était plus près de l'état de perfection, où, suivant ses théories, l'humanité devait atteindre un jour, que celle des peuples civilisés avec tous les besoins et toutes les passions factices qu'ils se sont créées. Qui sait si Fourier n'a pas eu raison?

« [1] Ma santé s'étant suffisamment améliorée pendant les cinq ou six jours de repos que j'avais goûtés à Ourga, je fixai le départ au 12 juin à midi : ce fut avec un vif

1. Il en fut de même à la bataille de Pali Kia-o, où des soldats, de l'armée alliée, reçurent à courte portée des balles lancées par les fusils des Tartares de la garde, sans que le drap de leurs uniformes en fût même traversé.

1. Extrait d'une lettre de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déplaisir que nous nous vîmes réduits à reprendre les charrettes chinoises et l'attelage de la Mongolie, mais il fallait faire contre fortune bon cœur, et se résigner au seul moyen de transport qui fût à notre disposition. Le vice-consul, M. Schechmarof, nous accompagna cette première journée, ainsi qu'une escorte de cosaques chargée de nous faire honneur à la sortie de la ville. J'ai eu le plaisir cette fois d'apercevoir le Guison-tamba en passant sous les murs de son palais; il n'avait pu résister à la curiosité de voir les étrangers qui visitaient la ville, et s'était transporté sur une terrasse de son parc, où, entouré de tous les grands prêtres, il daigna jeter un coup d'œil sur nous autres pauvres humains : ce dieu vivant en chair et en os était un enfant de treize à quatorze ans, au corps débile, aux traits amaigris, dont la figure rappelait plutôt le type régulier des Indous que le masque cahoté des Mongols. Son costume ressemblait d'une manière frappante à celui de nos évêques catholiques : il avait sur la tête une mitre jaune, ses épaules étaient recouvertes d'une chape en soie violette cha-

Mongols en dévotions devant un obo (voy. p. 246). — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

marrée d'or et retenue sur la poitrine par une agrafe de turquoise; enfin, il portait dans la main droite un long bâton en forme de crosse; son entourage était également vêtu d'étoffes de brocart de soie lamées d'or et d'argent, et des serviteurs lamas entouraient ce groupe sacré, tenant d'une main des cravaches en cuir noir pour écarter les profanes, agitant de l'autre des sonnettes pour appeler la foule au recueillement. En effet, les milliers de curieux qui nous avaient suivis se précipitèrent le front dans la poussière, tandis que nos voitures défilaient au grand galop, et que nos cosaques, sans respect pour la majesté divine et royale, ne daignaient même pas faire le salut militaire. Une violente altercation, qui eut lieu quelques heures plus tard, me donna une idée du sans gêne avec lequel les Russes traitent les pacifiques Mongols : l'interprète de Mme de Balusek, Gomboë, qui, parlant bien le russe et ayant adopté le costume et les habitudes de ses maîtres, avait toute l'insolence d'un parvenu, se mit à rouer de coups un des postillons khalkhas de l'attelage de mon mari; ce malheureux n'avait pu contenir son cheval, et avait failli accrocher la calèche où j'étais avec Mme de Balusek. M. de Bourboulon, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gorges dans les monts Bakka-Oula (voy. p. 246). — Dessin de Sabatier d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne pouvait assister de sang-froid à de pareilles violences, s'emporta contre Gomboë et lui ordonna de cesser ses brutalités, mais celui-ci ne pouvant comprendre ce qu'on lui disait et n'étant pas bien sûr qu'on ne lui ordonnait pas de frapper plus fort, resta la main levée, jusqu'à ce que le médecin russe s'entremit et lui fit comprendre que ses brutalités déplaisaient. Ces malheureux Mongols se laissent battre avec une placidité sans égale; on dirait qu'ils sont faits pour cela. Cependant, une autre fois, un Cosaque ayant frappé un des cavaliers de notre attelage, celui-ci, officier à globule bleu, qui s'était offert volontairement pour faire le service de postillon, se retourna avec indignation, jeta un regard de menace au Cosaque, et lâchant la barre d'attelage, ce qui fit *mouiller* subitement la calèche, piqua des deux à travers la steppe où il disparut.

« Le chemin que nous suivons est accidenté, montagneux, et semé çà et là de rochers qui rendent le passage difficile. A *Kouï* où nous déjeunâmes, l'officier de Cosaques nous quitta avec ses hommes pour retourner à Ourga; M. Schechmarof voulut absolument nous conduire à la station de Bourgaltaï, où nous devions passer la nuit. Nos tentes y étaient préparées d'avance, et nous n'eûmes plus qu'à nous coucher lorsque nous y arrivâmes à la nuit tombante.

« J'assistai, le lendemain matin, à une scène émouvante qui me fit faire de tristes retours sur ma propre position : la femme d'un pharmacien russe de *Kiâkhta*, atteinte à Ourga d'une grave maladie nerveuse, avait voulu profiter de notre passage pour retourner en Sibérie sous notre protection. Au moment de partir de *Bourgaltaï*, son état devint si inquiétant qu'il fallut la laisser dans une tente à la discrétion des Mongols, avec un Cosaque pour garde-malade; je lui ai porté quelques provisions, des briques de thé et du sucre, et n'ai voulu partir qu'après m'être assurée qu'il n'y avait pas de péril imminent et qu'elle ne courait aucun danger d'être attaquée et dévalisée dans ces solitudes. Quelle affreuse position pour une Européenne que d'être abandonnée dans ce désert aux mains de gens grossiers avec des crises nerveuses épouvantables! Il est vrai que ces femmes sibériennes, habituées à voyager avec leurs maris, sont endurcies à toutes les épreuves de la vie aventureuse, qu'elles n'ont peur de rien, et savent se faire obéir des Mongols, en leur en imposant par leur caractère viril. Cette triste aventure ne m'en a pas moins serré le cœur pendant quelques jours! »

Le 13 juin on quitta *Bourgaltaï* à huit heures du matin, et on redescendit dans la vallée de la Toula, devenue large et majestueuse par sa réunion avec les rivières Karou-Ka et Orkou, qui prennent toutes deux leur source dans les monts Koukou-Daba. Le chemin suivit pendant une partie de la journée les bords du fleuve, mais peu avant *Haragol*, qui était la station indiquée pour coucher, on rentra dans les montagnes qu'on ne devait plus quitter jusqu'à *Kiâkhta*. Dans un passage difficile, barré par une ceinture de rochers, où tout le monde dut mettre pied à terre, les Mongols s'empressèrent de faire leur dévotion devant un *obo* célèbre dans tout le pays par sa sainteté; celui-ci se composait de deux énormes blocs de pierres levées, grossièrement sculptées, afin de représenter l'image de Bouddha. On arrivait par des degrés taillés en plein rocher jusqu'au pied de l'*obo*, où se trouvait scellée une vaste urne de granit pour brûler de l'encens; un grand nombre de perches couvertes de chiffons, de papiers, de banderoles avec des prières imprimées, avaient été disposés autour, de façon à recevoir les offrandes des dévots qui y attachent quelquefois des bourses avec de l'argent et même des objets en métaux précieux. Les gens de l'escorte se contentèrent de s'y prosterner humblement, et de couper chacun un petit morceau de leurs pelisses qu'ils nouèrent aux perches en guise d'ex-voto. Les Mongols sont dévots, superstitieux et aussi attachés aux pratiques extérieures que les Chinois le sont peu : à Pékin, les lamaseries regorgent de richesses, tandis que les bonzes sont réduits à mendier. Les *obos* ne sont autre chose que des autels en plein air consacrés par des lamas célèbres; il ne se passait guère de journée dans la Terre des Herbes et le désert de Gobi que les voyageurs ne rencontrassent de ces buttes de terre sainte décorées de branches de bois mort et de loques; tout fidèle bouddhiste est tenu d'y faire en passant sa prière, aussi chaque soir à la couchée, les Mongols d'escorte se réunissaient-ils devant un *obo* provisoire pour psalmodier en chœur des hymnes ou litanies, dont le rhythme lent et grandiose ne laissait pas que de produire un effet imposant au milieu du silence du désert.

A mesure qu'on approche des monts Bakka-Oula le chemin devient plus impraticable : entre *Baingol* et *Ourmoukté*, les voyageurs s'enfoncèrent dans des gorges pittoresques et profondes, couronnées de forêts de bouleaux et arrosées par une foule de torrents qui forment des cascades de la plus grande beauté. Des blocs de rochers noirs et pourpres tachetés d'un rouge extrêmement vif provenant des infiltrations ferrugineuses barraient le passage; il fallut, en plusieurs circonstances, soulever les charrettes à force de bras, ce qui fit perdre un temps considérable. Le pays est magnifique : d'immenses forêts vierges couvrent toutes les pentes des montagnes; les arbres séculaires, déracinés par les orages ou brisés par la foudre, jonchent le sol qu'ils couvrent de leurs débris; une mousse aussi blanche que de l'argent s'enracine aux branches des vieux sapins, d'où elle pend jusqu'à terre en longs festons. Cette plante parasite, qui atteint les proportions des plus grandes lianes, fait un effet merveilleux parmi le feuillage sombre des forêts d'arbres verts; on dirait que ces arbres géants se sont tous couverts de longues barbes blanches. Le marbre noir, veiné de vert et de rose, le porphyre, les pierres d'agate, le granit incrusté de mica étincelant comme des diamants sont la parure des montagnes bigarrées de mille couleurs; on y trouve aussi une grande variété de pierres précieuses, des sardoines, des onyx, des lapis, des topazes, des calcédoines et des améthystes qui, mal taillées il est vrai, se vendent à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un prix très-modique chez les brocanteurs chinois d'Ourga.

La station de *Kouïtoun*, à laquelle on arriva vers quatre heures du soir, est située au centre des monts Bakka-Oula par huit cents mètres d'altitude environ. Ces hautes montagnes subissent là une forte dépression, et le passage qu'elles y laissent est analogue aux cols qui coupent toutes les grandes chaînes. A la lisière des forêts, on voit une ceinture de pâturages où paissent des troupeaux de vaches appartenant à un *aoul* khalkha établi dans le voisinage. Les pauvres bergers perdaient journellement des animaux dévorés par les loups, les ours, et, prétendaient-ils, par un tigre établi dans une gorge impénétrable, dont il sortait chaque nuit pour emporter un bœuf ou un cheval. Effrayés des ravages exercés par ce terrible voisin qu'ils n'osaient pas attaquer, les Khalkhas se préparaient à émigrer vers des régions plus tranquilles. Ces forêts servent, en effet, de repaire aux bêtes fauves de la contrée; les ours y sont très-multipliés, les loups y errent par bandes nombreuses, ainsi que les sangliers dont on voit partout les traces sur la terre fouillée; des mouflons, des bouquetins, une grande espèce de cerf appelée *mara*, des chevreuils, des antilopes, et enfin le chevrotain porte-musc si recherché pour sa bourse à parfums, y vivent avec les bêtes féroces qui leur font une guerre acharnée.

Entre *Kouïtoun* et *Iro*, dans un profond ravin où coule un torrent que l'on côtoya, une nuée de vautours chauves et barbus, perchés sur les carcasses de chevaux abandonnés, se disputaient avidement les lambeaux de chair qu'ils arrachaient en fouillant leur proie : un grand aigle harpie planait au-dessus de ces oiseaux gloutons, emplissant de son immense envergure toute la largeur du ravin, au fond duquel ses ailes dessinaient une silhouette gigantesque; il s'abaissait peu à peu en tournoyant, et les vautours inquiets dressaient leurs cous pelés en voyant s'approcher le roi des airs. Soudain il fondit sur eux comme une flèche; il y eut un cliquetis d'ailes et de becs entre-choqués, puis les pillards, malgré leur nombre, malgré leur force, s'enfuirent honteusement, sans avoir essayé de lutter, laissant la harpie maîtresse de la proie convoitée. Celle-ci, perchée sur les cadavres, regarda fièrement passer les voitures de l'escorte qui roulaient sur les rochers au-dessus de sa tête.

Il fallut descendre par des côtes abruptes pour arriver à la station d'*Iro*, qu'on atteignit seulement à la nuit, non sans éprouver quelque appréhension des bêtes féroces dont on avait entendu parler toute la journée.

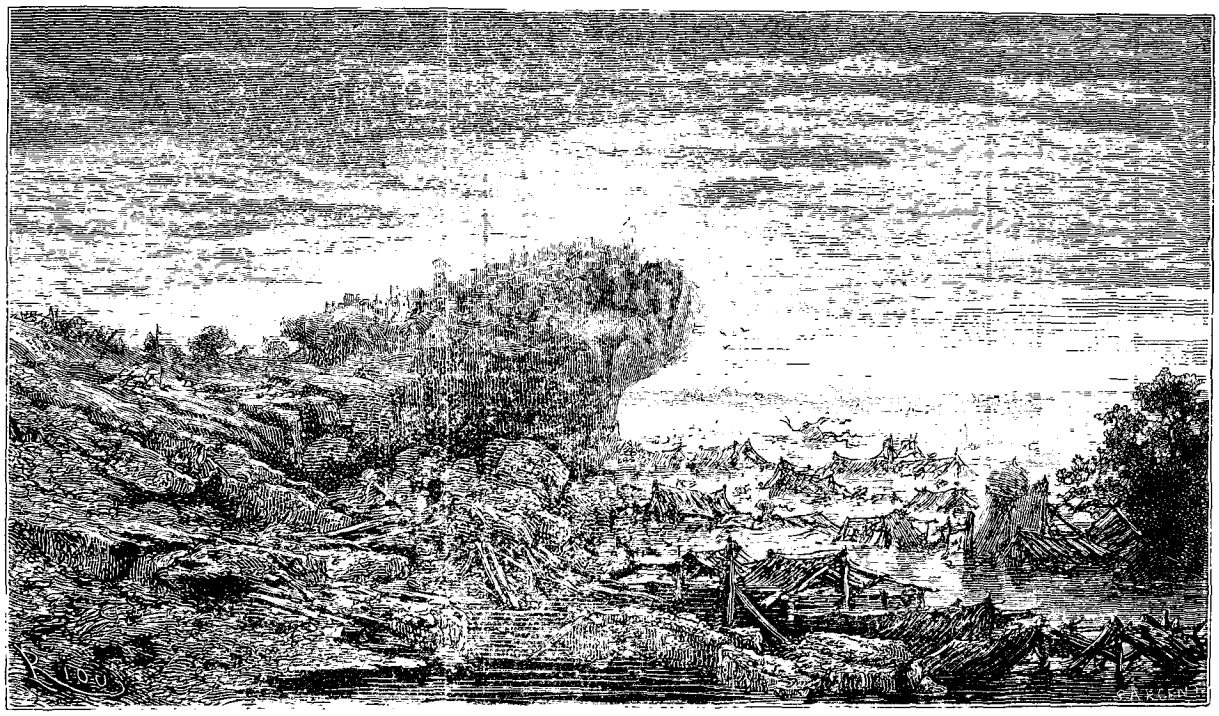
« *Iro*[1], où j'ai pu recommencer à prendre des notes, est situé dans une magnifique vallée plus large et plus riche encore que celle d'Ourga : la rivière Toula y forme mille méandres au milieu des verts pâturages; un grand nombre de *yourtes* disséminés dans la prairie composent l'*aoul*[2] ou le campement d'une tribu khalkha d'une certaine importance commandée par un *taïtsi*, qui se fait gloire de descendre de Gengis-Khan. Il était alors absent avec une partie de ses sujets, ce qui nous dispensa de la visite et de l'hospitalité qu'il nous aurait certainement offerte. Cependant, comme nous ne devions partir qu'assez tard à cause de réparations à faire aux voitures et de nouveaux arrangements pour les relais, je suis allée me promener à pied jusqu'aux yourtes des Mongols, trop bien gardées au goût des visiteurs, car d'énormes chiens s'élancèrent de toute part à mes trousses, et je suis heureuse de n'avoir pas cédé à l'envie de sortir seule, ne sachant pas comment je me serais tirée d'affaire. Leurs aboiements furieux firent accourir le maître de céans, grand vieillard de soixante-dix ans environ, et, tandis qu'il imposait silence à ses chiens avec des éclats de voix renforcés de coups de fouet, de toutes les tentes voisines je vis sortir des têtes curieuses appartenant à des femmes ou à des enfants qui me regardaient avec de grands yeux ébahis. Voulant exprimer ma gratitude à mon libérateur autrement que par signes, et personne de nous ne sachant le mongol, j'eus l'idée de le saluer en inclinant la tête du mot *mendou* que j'entendais prononcer sans cesse par mes postillons. L'effet en fut immédiat et merveilleux : le vieillard, me rendant une profonde inclination, m'invita par une pantomime animée à venir me reposer dans sa tente, et à accepter le thé hospitalier. J'avais le désir depuis longtemps de visiter un intérieur mongol, et je suivis avec plaisir mon interlocuteur. L'hospitalité est la vertu des pasteurs: elle est sans limite chez les Kalkhas où l'étranger peut et doit aller s'asseoir dans la tente à la droite du chef de famille, non-seulement sans y être prié, mais encore sans prononcer une parole, tandis que les femmes, attentives à ses moindres gestes, s'empressent de lui offrir tout ce qu'il désire et tout ce qu'on possède. Je n'étais pas sans quelque appréhension en pénétrant dans cette demeure, car on m'avait donné des détails à faire frémir sur la malpropreté et sur la vermine qui y pullulait; d'un autre côté, l'aspect imposant de la *yourte*, dont les dômes en feutre gris presque neuf étaient surmontés d'une grande flamme en soie écarlate, et l'élégance relative de mon hôte me rassuraient un peu. J'ai déjà dit qu'il paraissait septuagénaire ; il était très-brun de peau, avait les yeux fort vifs, mais bridés, les cheveux gris, le nez camus; un long kalat de soie bleue foncée, boutonné sur la poitrine, une ceinture rouge à boucle d'argent, des bottes écarlates à hauts talons et un bonnet en peaux de martres composaient son costume, assez somptueux pour que je fusse en droit de croire qu'il avait fait toilette pour me recevoir, ou du moins que c'était un personnage important. Il me précédait pour me montrer la route, et, en passant la porte, je dus imiter son mouvement, c'est-à-dire lever le pied et baisser la tête, ce qui est fort incommode quand on n'en a pas l'habitude, et ce qui résulte du peu de hauteur des portes, accru encore par le seuil élevé qui les garantit des eaux pluviales. Me voilà donc chez mon vieux Khalkha, et je ne sais qui était le plus étonné de

1. Nous reprenons ici le carnet de Mme de Bourboulon qui va nous guider jusqu'à la fin du voyage.

2. On appelle yourte la réunion de tentes formant l'habitation d'une famille; un certain nombre de yourtes compose un aoul.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moi qui m'y trouvais ou de lui qui m'y recevait. La première sensation que je reçus en entrant fut celle d'une odeur pénétrante de victuailles, lait aigri et gras de mouton, qui me monta à la gorge et me fit tousser. Ces braves gens méritent bien le nom de Tartares puants que leur donnent les Chinois! L'intérieur de la tente était élégant, quoique sale; un épais tapis de feutre couvrait le sol; au milieu, sur le foyer, était un trépied en bronze supportant un chaudron de cuivre en forme de cloche, où bouillait la soupe au thé; plusieurs urnes en terre cuite, rangées dans un coin, contenaient du lait, du beurre et de l'eau; des vases en cuivre pleins de farine, des briques de thé et de millet décoraient l'autre côté; enfin à la charpente de la tente étaient clouées des cornes de boucs, de cerfs, d'antilopes auxquelles étaient suspendus, dans un pêle-mêle incroyable, des boîtes à bijoux, des tapis de feutre, des pièces d'étoffe de soie, des blagues et des bourses brodées, des quartiers de viande saignante de bœuf et de mouton, des vessies pleines de beurre, des fromages de brebis, et de vieilles armes rouillées, arcs, flèches, lances, fusils à mèche. L'ameublement était plus complet que celui des Mongols vulgaires; on y sentait la recherche du confortable et le goût de la superfluité : il y avait un canapé garni aux deux bouts d'oreillers en crin, et recouvert d'un drap rouge brodé en soie; des incrustations de nacre, des plaques de cuivre ciselé, et surtout la forme de cet étrange meuble, qui avait l'air d'un bateau, en auraient fait un objet du plus haut prix pour un amateur de bric-à-brac. On ne voit pas de ces meubles en Chine, et les Mongols étant actuellement trop peu industrieux pour en fabriquer de semblables, qui peut deviner l'origine de celui-ci, qui paraissait fort antique? Il y avait aussi une armoire avec des pieds sculptés, soigneusement fermée, mais formant étagère, sur laquelle étaient exposées les mille bagatelles de la toilette féminine, et deux petites tables carrées servant d'autel pour les dieux domestiques, c'est-à-dire supportant une statuette du Bouddha en bois doré, entourée des livres sacrés reliés en soie jaune, et de neuf calices en cuivre pour faire les offrandes. Les lits manquaient : on se contente de coucher sur le feutre épais de la tente, avec un oreiller en paille sous la tête. Mon attention, absorbée par la contemplation de cet ameublement bizarre, fut détournée alors par l'entrée de deux jeunes femmes en grande toilette, qui étaient sans doute les filles de mon hôte. Elles portaient des gilets en velours vert et rouge, par-dessus une longue robe de soie violette tombant jusqu'aux pieds, qui étaient chaussés de bottines en cuir pourpre ornées de verroteries : leur costume était, du reste, analogue à celui de leur père, sinon que leurs longs et beaux cheveux noirs étaient divisés en une multitude de petites tresses entremêlées de rubans et de grains de corail. Cependant, je commençais à être embarrassée de l'attitude qu'il me fallait garder; la tente se remplissait de monde; l'air raréfié devenait suffocant, et après avoir fait le geste de tremper mes lèvres dans la tasse de thé épais et gras qu'on me présenta, je prononçai de nouveau avec solennité le mot *mendou*, et je sortis accompagnée des salutations de tous ces braves gens. La nouvelle de ma visite s'étant répandue, la porte de la tente était encombrée de curieux, entre autres d'enfants des deux sexes fort peu vêtus, car ils n'avaient d'autres vêtements que la boue rougeâtre où ils s'étaient roulés dans la mare voisine. Je regagnai rapidement notre campement; j'y voyais les voitures



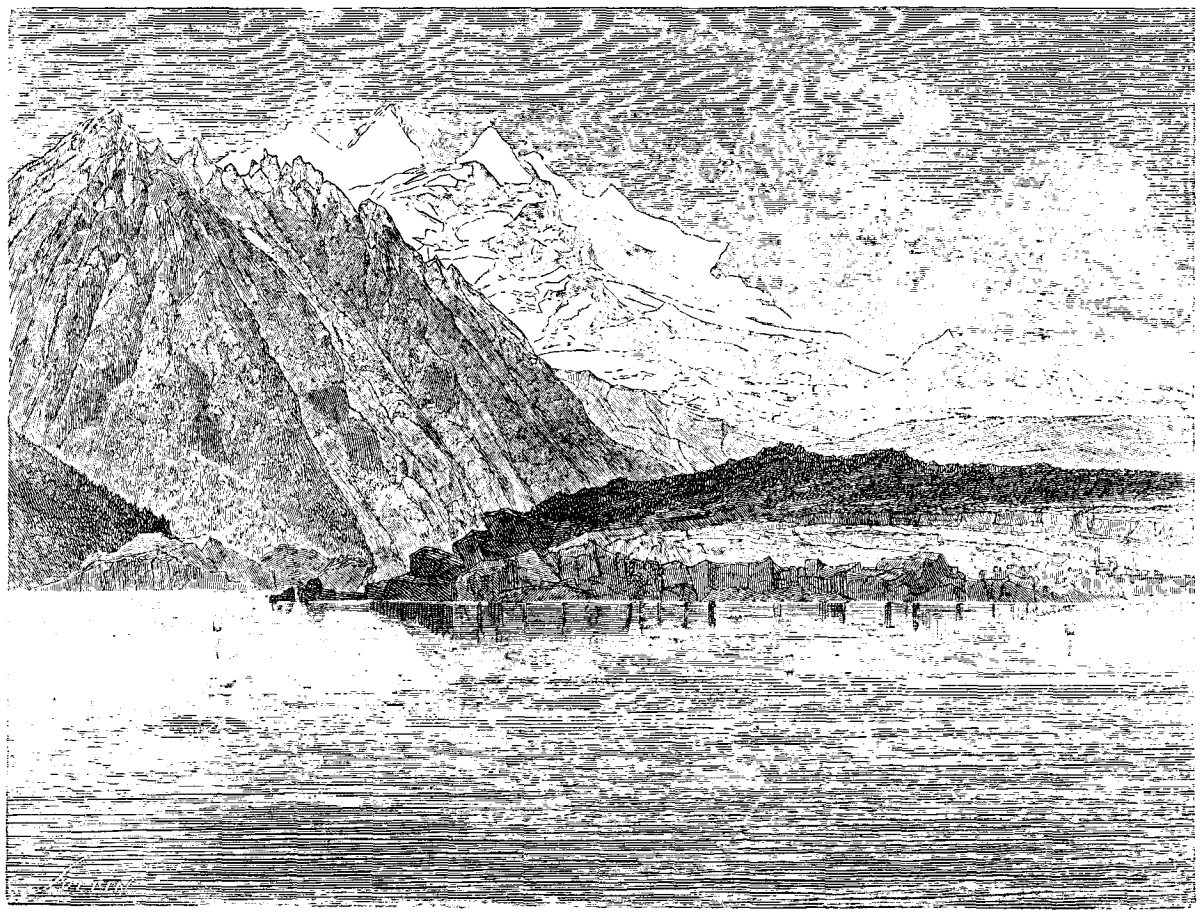
Village bouleversé par un tremblement de terre sur les rives du Baïkal (voy. p. 255). — Dessin de Riou d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déjà attelées, et je craignais qu'on ne fût inquiet de moi, nul n'étant prévenu de ma promenade matinale.

« En quittant *Iro*, on monte par des pentes douces sur un plateau élevé qui sépare le bassin de la Toula de celui de la Salenga. Une vaste forêt de pins séculaires aussi droits et aussi haut que les colonnes d'un temple y forme un ombrage impénétrable. L'aspect en est lugubre! Au milieu d'une demi-obscurité, on entend le sifflement du vent qui, arrêté par le feuillage épais, pousse des gémissements plaintifs; partout on voit la trace du feu qui a servi à abattre ces géants du règne végétal; d'immenses souches brûlées et noircies par la fumée apparaissent çà et là dans les clairières, semblables à des cadavres décomposés; les arbres abattus tournent vers le ciel leurs racines qu'on prendrait pour de grands bras décharnés qui supplient; nos voitures, forcées de faire des détours perpétuels, éprouvent à chaque instant des secousses affreuses; enfin, l'air lourd et surchargé de vapeur y dégage une odeur balsamique telle que nous avons tous mal à la tête.

« Il nous faut deux heures pour franchir cette forêt qui a vingt-sept verstes de large; mais en la quittant, nous sommes récompensés par le magnifique panorama qui vient frapper nos yeux. C'est la grande rivière Selenga qui roule ses flots verts parmi des paillettes de mica et de marbre blanc. Une multitude d'îles plantées



Vue du lac Baïkal (voy. p. 255). — Dessin de Sabatier d'après l'album de Mme de Sourdoulon.

de bouleaux, de chênes et de saules, des ruisseaux torrentueux descendant en cascades parmi les rochers de la forêt où nous sommes, une autre rivière enfin qui vient mêler son cours à celui de la Selenga au milieu des monticules de sables amoncelés à leur confluent, décorent le premier plan de ce grand paysage noyé dans une brume vaporeuse, tandis qu'à l'horizon les hautes montagnes de la Sibérie se détachent en dentelures profondes d'un bleu sombre sur le bleu azuré du ciel. Au pied de ces montagnes, on distingue comme des aiguilles d'or qui reflètent les rayons du soleil: ce sont les clochetons, les flèches, les dômes dorés de la cathédrale de Kiakhta. Je ne saurais dépeindre la joie que j'ai éprouvée en apercevant au sortir de ces sauvages forêts ce clocher d'une ville de Sibérie; quoique nous fussions encore à trois mille lieues de l'Europe, c'était sa première étape!

« La vallée de la Selenga forme une plaine immense dans laquelle nous descendîmes, et où, après avoir passé à gué deux ou trois petits cours d'eau, nous arrivâmes enfin à *Guilanov*, dernière station du pays des Khalkhas, et village bâti par quelques Russes qui s'y sont établis pour faire le commerce. Là, nous attendaient des officiers venus de Kiakhta au-devant de nous avec des voitures et une escorte militaire. Désormais nous étions rentrés en pleine civilisation, et nous avions couché pour la dernière fois sous la tente. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arrivée à Kiakhta. — Aspect de la ville russe. — Service solennel dans la cathédrale grecque. — Compliment adressé par l'Archimandrite. Absence de lits dans les maisons sibériennes. — Hospitalité forcée. — Avaries survenues aux bateaux à vapeur du lac Baïkal. — Embarquement sur des bateaux à voile. — Effroyable tempête pendant la nuit. — Village détruit par un tremblement de terre. — Magnifique panorama sur le lac Baïkal.

« Tant de choses se sont passées pendant ces quatre jours que je n'ai pas eu un moment pour prendre des notes, mais je vais tâcher de réparer le temps perdu.

« Outre un officier d'artillerie expédié par le gouverneur de *Kiakhta*, nous trouvâmes encore à la station de *Guilanov* l'aide de camp du gouverneur général de la Sibérie orientale, envoyé par lui pour nous complimenter et nous accompagner jusqu'à *Irkoutsk;* M. d'Ozeroff était venu l'année précédente à Pékin où mon mari l'avait prié, en lui indiquant l'époque probable de notre arrivée, de vouloir bien acheter des voitures à notre compte, et il nous attendait à cette station avec trois tarentas, grandes chaises de poste à cinq et six chevaux, et des telegas, sorte de traîneaux à trois chevaux, affectés au service des dépêches, et qu'on avait mis généreusement à notre disposition. On me fit monter avec Madame de Balusek dans une des tarentas, puis on partit à bride abattue pour nous faire honneur : la vaste plaine de *Guilanov* fuyait devant nous avec une rapidité vertigineuse; les roues sautaient avec un cliquetis formidable par-dessus les troncs d'arbres abattus et les rochers épars sur notre passage; il n'y avait pas de ressorts! Nous ne pouvions ni respirer, ni parler, et, pour donner idée de la vitesse, les Cosaques à cheval de notre escorte parvenaient à peine à nous suivre au grand galop! J'avoue que je voyais arriver avec plaisir les bourbiers où nous enfoncions jusqu'aux moyeux, et les gués de rivière, parce que là je pouvais reprendre haleine. Ma compagne, plus habituée que moi aux cahots sibériens, mais plus effrayée de se noyer, se cramponnait alors aux accotoirs de la tarenta; ainsi chacune de nous payait à son tour tribut à la faiblesse féminine.

« Ce fut avec cet appareil imposant d'escorte, de bruits de clochettes, de claquements de fouets que nous franchîmes en un tourbillon de voitures et de chevaux le pont de bois jeté sur une modeste rivière qui sépare les deux immenses empires chinois et russe. Je remarquai alors qu'on rendait les honneurs militaires aux femmes des employés supérieurs comme à leurs maris.

« On nous conduisit directement à l'hôtel du gouverneur de *Kiakhta*, M. Despots Zenowich qui a bien voulu nous céder ses appartements particuliers; par une galanterie toute russe, notre hôte désirant nous laisser toutes nos aises, s'était organisé une chambre dans ses bureaux.

« Ce qui me frappe le plus ici, c'est la profusion des fleurs : dans les appartements, les escaliers, les boudoirs, de grandes caisses rangées symétriquement sont pleines de géraniums, de roses, de camellias; d'élégants pots en porcelaine de Chine pendus aux plafonds laissent retomber au-dessus de vos têtes des gerbes, des festons de fleurs de cactus, de mamillaires aux corolles éclatantes; les maisons sont, à vraiment parler, des serres chaudes, où on est exposé à subir des migraines acharnées, quand on n'est pas habitué à ces parfums violents.

« *Kiakhta* se compose de trois villes, la ville chinoise ou *Mai-mai-tchen*, la ville russe et la ville officielle; *Mai-mai-tchen* (six mille habitants) est un entrepôt d'échange pour les draps, les fourrures, les soieries et le thé; nous n'avons pas envie, on le comprendra facilement, d'aller visiter cette ville qui excite chez les Européens venant de la Sibérie une curiosité excessive. On rencontre un grand nombre de négociants chinois dans la ville marchande russe (environ cinq cents âmes) qui est séparée de *Mai-mai-tchen* seulement par des palissades en bois, gardées par des factionnaires; fatigués de la Chine, nous réservons tout notre empressement pour *Troïtskosawsk*, la ville officielle qui contient dix mille habitants. *Troïtskosawsk*, située dans une vallée qui suit la direction du nord au sud, et arrosée par un petit ruisseau, est régulièrement bâtie et présente l'aspect d'une ville européenne; les maisons, construites en bois de sapin, ont des fenêtres régulièrement percées; le palais du gouverneur, en style gréco-gothique avec architraves et colonnades, est situé sur une grande place carrée, en face de la maison de police, grand édifice qui, en Sibérie, est toujours surmonté d'une tour ronde formant observatoire; les églises sont nombreuses eu égard à la population, et parmi elles on remarque la cathédrale décorée d'un dôme principal et de quatre clochetons avec croix et boules dorées; toutes les constructions enfin, petites ou grandioses, riches ou pauvres, sont invariablement blanchies à la chaux et badigeonnées de couleurs tendres, telles que le rose, le jaune serin et le bleu de ciel; la cathédrale blanche et lilas a ses clochetons revêtus d'un splendide vert pomme relevé par des arabesques plus foncées. Cet étalage de couleurs qui rappelle un peu le goût chinois, donne un aspect de propreté et de fraîcheur à cette petite ville, qui a l'air d'être sortie toute d'une pièce du cerveau d'un architecte amoureux de l'idylle pastorale. En revanche, le paysage des alentours est triste, morose, sans arbres et sans verdure; de hautes collines arides et nues forment tout autour l'horizon de la ville, placée au fond d'une vallée en entonnoir.

« Nous sommes arrivés ici à cinq heures du soir. A peine avons-nous eu le temps de nous reconnaître qu'il a fallu accepter un grand dîner donné en notre honneur par le gouverneur de la ville. Notre convoi de bagages étant en retard, j'y ai assisté en costume d'homme, jaquette, grand feutre gris, pantalons bouffants et bottes à l'écuyère; je devais faire un singulier effet au milieu des dames russes habillées aux dernières modes de Paris, avec des crinolines qui n'en finissaient plus! Ce dîner, fort bien servi et très-élégant, s'est terminé par la présentation des personnes distinguées de la ville. Avant-hier, dans une promenade que nous avons faite avec le gouverneur, ce fut encore la même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chose; poussés à la fois par la curiosité et par un sentiment de cordialité respectueuse, tous les riches marchands de la ville, ainsi que leurs femmes, vinrent nous présenter successivement leurs hommages. Ici l'argent ne joue qu'un rôle secondaire dans la considération publique, et le plus mince fonctionnaire se voit saluer humblement par des négociants ou des industriels dix fois millionnaires. Cette promenade a été charmante : j'admirais la popularité et la bonhomie du gouverneur, qui allait partout, parlant à tout le monde, s'inquiétant des affaires et de la santé de chacun de ses administrés. Ce chef suprême, ce représentant de l'Empereur dans la province, où il n'a au-dessus de lui que le gouverneur général de la Sibérie orientale, qui réside à Irkoutsk, paraissait faire le plus noble usage de son pouvoir absolu. Au-dessous de lui et sous ses ordres directs se trouvent un officier commandant les troupes affectées au service local, un chef de police, en même temps administrateur de la ville ou préfet, et un commissaire des frontières chargé de la surveillance des rapports internationaux; un chef ou capitaine des marchands, nommé à l'élection, complète l'administration d'une ville sibérienne; ce dernier qui joue à la fois le rôle d'un maire et d'un juge de commerce, est fort écouté des autorités.

« Ce soir-là, il y eut aubade et concert d'instruments de cuivre donnés par les Cosaques à la Redoute, vaste jardin public entouré de barrières blanches comme un hippodrome, avec de beaux arbres, une vaste pelouse, et des ruisseaux d'eau vive sortant d'une fontaine en rocailles. Le concert se transforma bientôt en bal : le kiosque de la Redoute qui est le rendez-vous général de la ville pendant les longues soirées d'été, s'ébranla sous les pieds de nombreux danseurs et disparut dans un tourbillon de robes blanches, de colbachs, d'uniformes et d'habits noirs ; rien n'y manquait, pas même la polka et le grave quadrille officiel : ce n'était pas la peine d'être à *Kiakhta*, à quatre mille lieues de Paris! Presque toutes les dames parlent français; elles ont beaucoup d'aménité et d'instruction, ce qu'il faut attribuer au recrutement de la population par des familles d'exilés politiques qui ont amené de prime abord l'urbanité et la politesse de la haute société russe au milieu de ces déserts. La Sibérie est plus policée que la vieille Russie, tant il est vrai qu'il est plus facile de plaquer la civilisation sur un pays neuf, que de rajeunir un vieux pays!

« Hier matin nous avons assisté à un service solennel dans la cathédrale grecque; l'intérieur en est d'une grande richesse : le chœur est séparé de l'église par une grille à barreaux sculptés en losange avec des moulures en or et en argent ; l'autel lui-même est en argent massif ainsi que plusieurs châsses qui contiennent des reliques; le livre des Évangiles relié en or et couvert de pierres précieuses a coûté, dit-on, cent mille roubles. Cette profusion de métaux précieux s'explique par la richesse des mines sibériennes et la ferveur religieuse des classes marchandes. Deux chœurs d'hommes et d'enfants, placés aux deux côtés de la nef, se renvoyaient alternativement des hymnes en plein chant d'un effet admirable. Après la messe, l'archimandrite, en se retirant, adressa un compliment très-bien tourné au ministre de France, en lui disant que son passage par leur ville resterait dans le souvenir des habitants comme un événement historique; le compliment était très-gracieux pour nous, mais le français de l'archimandrite laissait beaucoup à désirer.... Le pauvre prêtre avait fait de son mieux.

« Nous avons retrouvé ici la caravane de dix chameaux expédiés de Pékin avec des vivres, du vin et les gros bagages ; tout cela nous sera inutile, les provisions de bouche étant abondantes et assez bon marché en Sibérie. D'un autre côté, comme nous ne voulons pas traîner à notre suite une foule de ballots qui retarderaient sans nécessité la vitesse de notre voyage, nous avons fait vendre à vil prix le thé, le riz et les farines. Cette perte a été un peu compensée par la vente des liqueurs et des vins, fort chers ici comme toutes les denrées européennes. Ce remaniement et cette simplification de nos bagages ont exigé beaucoup de temps. Enfin nous les avons fait partir sous la surveillance du sergent et des deux soldats, et sous la conduite d'un agent de la poste russe, qui s'est chargé de les amener à *Irkoutsk*, où ils attendront notre arrivée.... Nous-mêmes nous partons ce soir.

« En ce moment, faisant un retour sur ce voyage tranquillement accompli au milieu de populations à moitié sauvages et presque inconnues de l'Europe, sans aucune apparence de danger, et avec la sécurité du touriste qui accomplit une promenade sur les bords du Rhin, mon âme tout entière remercie la Providence qui nous a guidés au milieu du désert, et pleine de confiance, considère comme peu de chose les huit mille kilomètres qui nous restent à parcourir par terre d'une extrémité à l'autre de l'ancien continent....

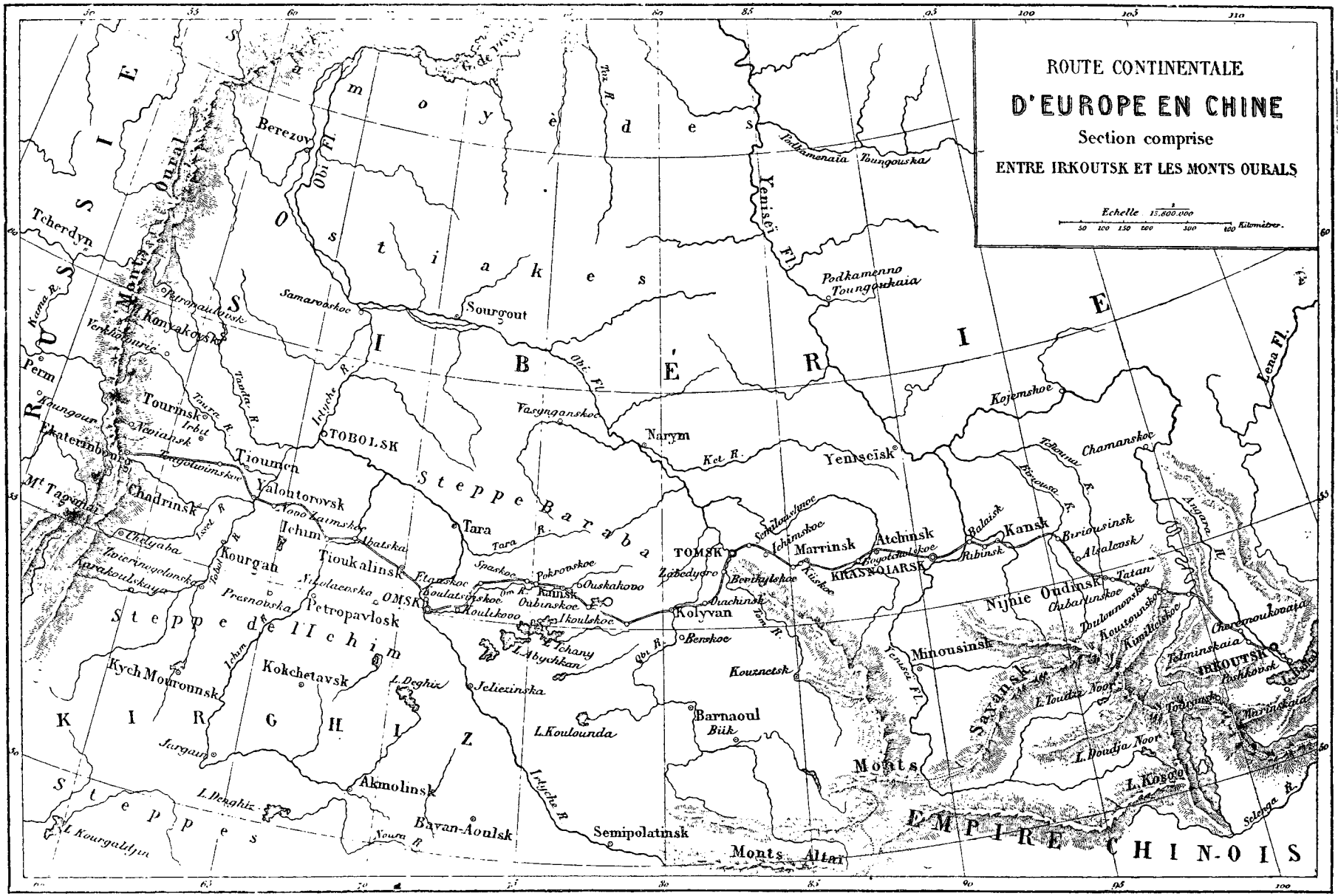
« Je m'éveille : le jour naît à peine; de légers flocons de vapeur blanche montent à la surface du lac Baïkal dont les eaux tranquilles sont ridées par la brise, et dont les contours disparaissent au loin dans la brume du matin. A travers les vitres de la tarenta où j'ai passé la nuit, logée à huit pieds au-dessus du pont du bateau qui m'emporte, je ne vois rien du bâtiment, et je pourrais me croire transportée par une puissance mystérieuse entre le ciel et l'eau! L'absence de toute distraction est favorable, dit-on, aux élucubrations de l'esprit. Il est bien temps, je crois, de mettre au courant mon carnet de route que j'ai négligé depuis une semaine.

« Je suis partie de *Kiakhta*, le 18 au soir, dans ma tarenta accompagnée du gouverneur et de plusieurs habitants jusqu'à *Ost-Kiakhta*, où se trouve une belle maison de campagne appartenant à M. Despots Zenowich, qui voulut bien nous y offrir une collation d'adieu. Ce faubourg de la ville est peuplé de jolies villas où les riches marchands passent la saison d'été.

« Nous franchissons rapidement, emportés par cinq vigoureux chevaux, les stations de poste de *Kalimichnaia*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Longitude du Meridien de Paris



Grave par Erhard 12 R Duguay-Trouin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et de *Pavarotnaia*, et nous arrivons au point du jour en face de la petite ville de *Selenguinsk*, située de l'autre côté de la rivière *Selenga*. La rivière est fort large en cet endroit, et comme il n'y a pas de ponts en Sibérie, on en est réduit à la traverser sur un bac à rames qui sert à tous les voyageurs parcourant la grande route de *Riakhta* à *Irkoustk*. Le passage est dangereux ; il faut faire descendre aux voitures des berges à pic pour prendre place sur le bac, et M. d'Ozeroff, qui dirige notre route, fait requérir une foule de paysans pour retenir avec des cordages les roues de nos lourdes tarentas. Dès que nous sommes installés à bord, nos bateliers remontent le courant à force de rames, gagnent le milieu des eaux, puis se laissent descendre à la dérive sur l'autre bord, en se dirigeant seulement avec le gouvernail.

« *Selenguinsk*, qui compte environ trois mille habitants, est un bourg insignifiant. Nous nous y reposons jusqu'à midi. A dater d'aujourd'hui, nous voyagerons à la russe, ne nous arrêtant plus chaque nuit pour camper, prenant seulement le temps nécessaire pour changer de chevaux, déjeuner et dîner, et couchant dans nos voitures qui sont installées pour cela. Ce mode de transport, favorisé par la manière admirable dont le service des postes est organisé dans tout l'empire russe, permet de franchir rapidement des distances considérables, mais il est bien fatigant. Les stations de poste,

Une famille de Mongols Khalkhas. — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis d'un artiste sibérien.

distantes de vingt à trente verstes, sont déterminées par l'officier qui nous accompagne, et choisies par l'inspecteur de police en raison des ressources qu'elles présentent. Toute cette vallée de la Selenga est peuplée et passablement cultivée ; sur les coteaux des champs de seigle, dans les vallées de belles prairies où paissent de nombreux troupeaux et où serpentent de petites rivières, forment le fond du paysage avec les landes couvertes de genets et d'ajoncs épineux, mais les antiques forêts qui couvraient ce sol vierge ont presque entièrement disparu.

« Le 20, nous nous détournons de la grande route pour aller nous reposer à *Verjnéoudinsk*, ville de huit mille habitants, bâtie sur les bords de la Selenga. Nous y sommes logés dans une des plus belles maisons de la ville, dont on a renvoyé les propriétaires pour nous livrer leurs appartements ; cela se fait sans façon ici par corvée ou par réquisition ! Il est vrai que les indigènes regardent comme un grand honneur de loger chez eux des personnages influents, et qu'on ne peut faire un plus grand plaisir à un Russe que de l'envoyer coucher avec sa famille dans les communs. La maison de *Verjnéoudinsk* appartient à un tout jeune homme instruit et bien élevé, pauvre colon polonais, exilé dans ces climats lointains pour avoir trop aimé sa patrie ; ici il a été épousé par la veuve d'un des plus riches marchands de la ville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je dois dire, pour compensation, qu'elle a au moins dix ans de plus que lui. La maison est fort bien meublée, armoires à glace, toilettes, commodes; on y trouve tous les objets nécessaires au confortable de la vie, sauf des lits! Le lit est un meuble intime qui ne se prête pas! Les Sibériens, qui sont sans cesse en voyage dans des voitures sans ressorts, emportent avec eux une profusion de coussins qui servent de matelas, et ont l'habitude de coucher tout habillés, habitude qu'ils gardent même quand ils sont rentrés chez eux. Pour être fidèle à la vérité, je dois avouer pourtant qu'il y avait un lit fort étroit, dans la maison de notre hôte : probablement la famille y couchait par quart, car elle se composait de quatre personnes.

« *Verjnéoudinsk*, régulièrement bâtie, est le centre de vastes marchés agricoles, où on amène des bestiaux de toute la contrée. Nous nous y reposons jusqu'au soir.

« Le bourg d'*Ilinsk*, où nous sommes arrivés le lendemain, portait encore les traces d'un tremblement de terre qui avait bouleversé la contrée quelque temps auparavant. Un village situé non loin de là, près de la côte orientale du lac Baïkal, avait été complétement détruit. Mme de Balusek, accompagnée par M. d'Ozeroff, nous quitta alors pour aller visiter le lieu du sinistre. Nous devions la retrouver à *Passolsk*, port d'embarquement à cent dix verstes d'*Ilinsk*.

« Nous apprîmes une fâcheuse nouvelle en entrant dans la petite ville de *Kabansk*, située à moitié chemin : les deux bateaux à vapeur qui font la traversée du lac ayant éprouvé de graves avaries, on ne pouvait fixer l'époque à laquelle ils pourraient reprendre leur service. Nous nous décidâmes aussitôt à coucher dans la ville; mais le lendemain matin, plusieurs personnes nous ayant conseillé de nous rendre immédiatement à *Passolsk* pour y attendre un vent favorable qui nous permettrait de faire la traversée sur un bateau à voiles, nous préférâmes camper dans nos voitures sur les bords du lac que de risquer de perdre une bonne occasion.

« Si nous avions su ce qui nous attendait à *Passolsk*, nous aurions mieux aimé rester tranquillement à *Kabansk*, et y sacrifier quelques jours à notre repos; mais notre voyage s'était accompli trop heureusement jusque-là pour que le destin jaloux ne nous ménageât pas quelque désagréable surprise.

« A peine sommes-nous arrivés à *Passolsk* dans l'après-midi, que nous recevons la visite d'un agent de la Compagnie des bateaux à voiles, qui nous offre de nous faire traverser de suite, le vent étant devenu favorable depuis quelques heures. Il nous apprend aussi que nos gens s'étaient embarqués sans malencontre l'avant-veille et qu'ils devaient être arrivés à *Irkoutsk*.

« Il n'y avait pas de temps à perdre, et on procéda immédiatement à l'installation à bord de nos voitures et de nos fourgons de route.

« Rien de plus sale et de plus mal disposé au point de vue de la navigation et de la commodité des voyageurs que ces lourdes barques qui servent ordinairement au transport des cargaisons de thé. En style de marin, ce sont de vrais sabots, larges des deux bouts, ventrus, avec un seul mât, muni d'une voile carrée et d'un petit foc. Pour en rendre la construction plus massive encore, ces galiotes ont deux ponts comme un vaisseau de ligne, l'inférieur au-dessus de la cale avec un trou béant pour les marchandises, le supérieur avec une échelle de communication qui ressemble à un perchoir à poulets. C'est sur ces ponts qui s'élèvent au moins de trois mètres au-dessus de l'eau qu'il nous faut faire hisser nos voitures en mettant en œuvre les cabestans et les bras de tous les habitants de *Passolsk*. On conçoit sans peine combien ces épaisses galiotes sont difficiles à mouvoir; on ne peut leur faire serrer le vent à cause de leur voilure et de leur forme; il faut attendre vent-arrière pour opérer la traversée qui n'est que de soixante verstes, et si le vent tombe ou change pendant qu'on est au milieu du lac, comme on ne peut jeter l'ancre dans ses eaux d'une profondeur inouïe, on retourne au rivage. Tel est l'état primitif de la navigation sur cette magnifique mer d'eau douce qu'on appelle le lac Baïkal.

« Enfin, vers le soir, après des efforts inouïs, nos voitures, nos bagages et nos gens se trouvent solidement installés à bord. Il ne nous reste plus qu'à partir; mais la fraîche brise de la journée a cessé avec la nuit; il n'y a plus un souffle d'air, et nous nous couchons dans nos tarentas, espérant qu'au matin les vents voudront bien se réveiller avec nous. Hélas! ils se sont réveillés, mais avec une violence sans bornes : un terrible ouragan du nord-est s'est déchaîné sur le lac durant la journée, et redoublant encore de violence pendant la nuit suivante, nous a fait courir des dangers réels. Des vagues courtes, mais énormes, couvrent le bateau et l'ébranlent jusque sur ses ancres; toutes ses vieilles membrures craquent, et le patron, impuissant à conjurer la tempête avec ses cinq ou six matelots glacés d'effroi, redoute à chaque instant d'être arraché de son mouillage et jeté à la côte où les habitants ont allumé de grands feux pour prévenir les accidents. Nos voitures offrent une telle prise au vent et sont tellement secouées par ses rafales furieuses, que nous sommes forcés de les abandonner pour nous réfugier dans l'entre-pont, vaste carré séparé par quelques planches de l'avant où couchent les matelots, et consacré à l'amarrinage des ballots de thé. Je me souviendrai toujours de la nuit que nous y avons passée avant-hier! Assis sur des bancs de bois qui roulaient à chaque coup de tangage, inondés par les vagues qui tombaient en cascades du pont, glacés par l'eau froide, suffoqués par les odeurs méphitiques qui s'échappaient de cette cale malpropre, nous nous attendions d'un moment à l'autre à éprouver un sinistre qui pouvait avoir les conséquences les plus graves. Les vagues agitaient si fort la vieille carcasse de la galiote, que les hauteurs de la côte, dont nous étions éloignés à peine de deux cents mètres, dansaient devant nous avec leur couronne de torches enflammées qui illuminaient les vieux arbres et les rochers noirs. C'était un spectacle fantastique, et n'étaient la réalité du danger et le piteux état de notre jeune Chinois Lieur qui,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'ayant jamais navigué, ne s'était jamais trouvé à pareille fête, et prenait le mal de mer pour les approches de la mort, nous aurions admiré cet étrange bouleversement de la nature. Le vent s'étant un peu calmé sur le matin, nous en avons profité pour retourner à terre : personne de nous n'était tenté de rester à bord de ce bateau inhospitalier.

« *Passolsk* est un hameau qui ne présenterait aucune ressource, s'il n'y avait dans les environs un monastère considérable anciennement fondé (il a près de cent ans de date, ce qui est vénérable pour la Sibérie), et qui est un lieu de pèlerinage célèbre dans toute la contrée; les bons pères voulurent bien nous céder quelques provisions fraîches dont nous avions grand besoin.

« Dans la journée, Mme de Balusek et M. d'Ozeroff nous rejoignirent fortement impressionnés de ce qu'ils étaient allés voir; le village de *Stepna*, détruit par le récent tremblement de terre et situé sur les bords du lac, à vingt verstes au nord de Passolsk, avait été englouti tout entier; un abîme béant s'étant entr'ouvert, les toits des maisons dépassaient seuls les eaux qui y avaient fait irruption, et pendant que cette partie du village s'enfonçait sous terre, quelques maisons et l'église, dont le clocher s'était écroulé, avaient été exhaussées de vingt mètres par les feux souterrains. Cette plaine fertile ne présentait plus qu'un chaos affreux fidèlement représenté dans un croquis fait par M. d'Ozeroff. Nous regrettâmes, mon mari et moi, de n'avoir pas été visiter les ruines de *Stepna* (cela eût mieux valu que la nuit et la journée que nous avions passées à bord), mais il était trop tard.

« Après dîner, le temps redevint superbe, le vent favorable, et nous nous sommes tous embarqués par un beau clair de lune.

« Le panorama qui s'étale en ce moment sous mes yeux est sans pareil au monde ! nous sommes à cinq cents mètres à peine de la côte de *Livenitchnaia*, où nous devons débarquer; la brise tombée n'enfle plus nos voiles et le bateau, doucement porté par le courant, dérive peu à peu vers le nord-est. A ma gauche les hauts pics des montagnes de *Chamardaban*, toujours couverts de neiges, paraissant du plus beau rose aux premiers rayons du soleil levant, tandis que leurs pieds sont encore plongés dans l'ombre de la nuit; puis la côte orientale avec toutes ses dentelures, ses rochers noirs, ses plages de sable fin et sa ceinture de collines couvertes de forets de sapins séculaires; devant moi le petit port de *Livenitchnaia*, avec ses maisons en bois peintes en lilas et en bleu, à toits carrés, à pignons en briques rouges, avec son débarcadère sur pilotis, ses chantiers de construction, un bateau à vapeur désemparé devant ses quais, et près du port une foule de petites embarcations de pêche, et des baleinières plates, pointues aux deux bouts, qui jouent de vitesse; enfin à ma droite le lac tout entier qui semble se perdre dans la vaste baie du fleuve *Angara*, qu'il alimente de ses eaux !

« O Baïkal ! tes tempêtes sont affreuses, tes mariniers prétendent que tu veux être appelé *Madame la mer*, mais que si on t'appelle *Monsieur le lac*, tu soulèves aussitôt tes vagues en fureur ! Sois-moi propice ! Je ne t'offenserai plus par un nom indigne de toi; je te confesse ici que j'ai eu plus peur de ta colère que de celle de tous les vieux océans que j'ai parcourus. Oui, tu es une mer, car, pur comme elle, tu rejettes à la côte les cadavres qui souilleraient ton sein vierge; car tes abîmes ne se laissent pas plus mesurer que les hautes montagnes qui t'entourent, et que les glaciers immenses qui abreuvent tes eaux ! Mais pourquoi es-tu si perfide, pourquoi souris-tu après l'orage, nous berçant sur tes flots d'émeraudes à quelques pas du rivage où tu ne veux pas nous laisser aborder !...

« La poétique invocation que j'adressais au lac Baïkal le décida sans doute à se montrer plus clément; car enfin, vers la tombée de la nuit, au moment où, après avoir dérivé de trois lieues vers le nord-est, impuissants à jeter l'ancre qui ne peut mordre sur les rochers de granit de cette côte, nous craignions d'être rejetés bien loin par un caprice des vents, une brise favorable vint enfler nos voiles et nous fit entrer heureusement dans le port de *Livenitchnaia*.

« D'après les renseignements qu'on vient de me donner, le lac Baïkal, qui est le plus grand réservoir d'eau douce de la haute Asie (il a deux cent vingt lieues de long sur quinze à vingt de large), reçoit le tribut de plusieurs fleuves et rivières et n'a d'autre débouché que l'Angara. Entouré partout de hautes montagnes, produites par quelque grande révolution volcanique, il contient des sources d'eau bouillante qui jaillissent à la surface de profondeurs incommensurables; malgré cela, il gèle tous les hivers, et on le passe alors en traîneau sur la neige et sur la glace. Le moment de la débâcle est dangereux; les communications sont interrompues, et les courriers de la poste doivent le contourner au sud par d'affreuses montagnes impraticables, où cependant le gouvernement russe a fait commencer une route carrossable, qui ne sera finie que dans plusieurs années, et qui reliera *Irkoutsk* à *Selenguinsk*. Le Baïkal est moins poissonneux que les fleuves qui l'alimentent : on y trouve des saumons, des lamantins, des petits souffleurs d'eau douce, ainsi qu'un grand nombre de mouettes et d'autres oiseaux aquatiques, dont de véritables essaims nous accompagnèrent avec des cris perçants pendant toute notre navigation.

« En descendant à *Listvenitchnaia*, un repas somptueux nous attendait dans la plus belle maison de la ville, chez l'agent de la Compagnie des bateaux à vapeur, repas auquel le maître et la maîtresse de la maison ne prirent pas part, suivant les usages de la politesse sibérienne, sinon qu'ils vinrent au dessert boire à notre santé un verre de vin de champagne. Nous avions déjeuné à bord et nous n'avions ni faim ni soif, mais nous les aurions mortellement offensés en refusant.

« Dès que cet intempestif festin fut terminé, nous remontâmes avec plaisir dans nos tarentas qu'on avait débarquées et attelées pendant ce temps-là, et nous partîmes au grand galop pour *Irkoutsk*, par une route magnifique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Le niveau du lac, fortement encaissé, étant plus élevé que celui de la ville, situé à cinquante verstes environ, on descend tout le temps en contournant la riche vallée du fleuve Augara, le grand déversoir du Baïkal. Le pays est très-cultivé sur la rive droite, surtout à dater de *Taltsuisk;* la rive gauche présente des gorges profondes où croissent d'interminables forêts de sapins, formant un rideau noir le long des eaux transparentes du fleuve qui coule à pleins bords et est au moins aussi large que le Rhin.

« On nous a conduits, à notre arrivée à Irkoutsk, dans la maison du préfet, alors absent, maison qu'on avait somptueusement disposée pour nous. A notre descente de voiture, se sont présentés un lieutenant colonel, maître de police, M. Vokoulski, et un officier du gouverneur, chargés de nous dire que nous pouvions nous considérer comme étant chez nous, que le chef des marchands, au nom de la ville, se faisait honneur de nous offrir une complète hospitalité, et de nous défrayer de tout ainsi que notre suite, mais que, ne parlant pas français, il avait délégué à sa place le maître de police, qui effectivement ne nous quitta pas pendant notre séjour, pous-

Un relai de poste en Sibérie. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

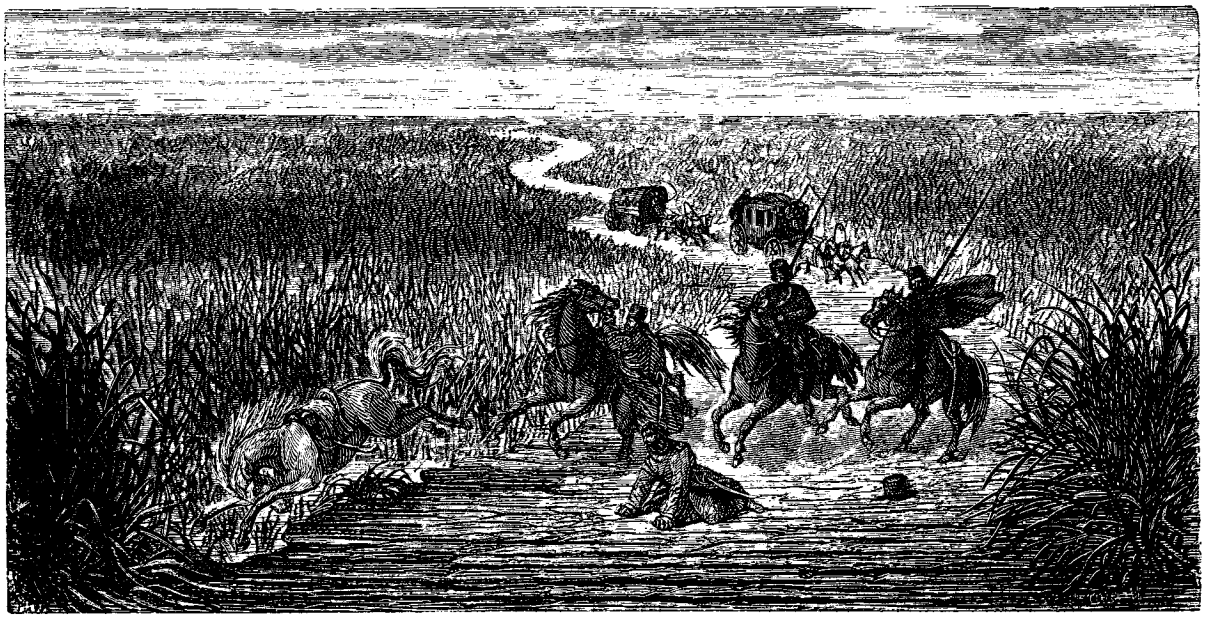
sant l'obligeance jusqu'à dîner et déjeuner avec nous pour surveiller tous les détails de notre installation. Une heure après arrivait l'aide de camp de M. Joukowski, gouverneur général par intérim, chargé par son chef de demander au ministre de France s'il lui convenait de recevoir sa visite le soir même ou le lendemain matin, ce à quoi M. de Bourboulon répondit qu'il se présenterait lui-même le lendemain chez le gouverneur.

« Après cette honorable réception faite au représentant de la France dans l'extrême Orient, et que je ne pouvais me dispenser de mentionner, on nous laissa enfin à nous-mêmes, ce qui nous fit un grand plaisir, car nous tombions de fatigue. Nous avions retrouvé dans l'hôtel le sergent et nos soldats, heureusement arrivés avec nos bagages. Ce fut en ce moment aussi que nous nous séparâmes de notre compagne de voyage, Mme de Balusek, qui alla résider en ville avec sa suite chez un des amis de sa famille. »

A. POUSSIELGUE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée des marais de la steppe de Baraba (voy. p. 267). — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Irkourtsk. — Séjour dans cette ville. — Départ. — Les plaines de l'Angara. — Exilés polonais. — Traversée de l'Yéniséï. Témérité incroyable d'un attelage de chevaux sibériens. — La Sibérie occidentale.

« *Irkoutsk*, capitale du gouvernement de la Sibérie orientale, contient vingt-trois mille habitants. Cette ville est assise sur un des versants élevés de l'Angara, dans un coude que forme le fleuve. Reliée à ses faubourgs, situés de l'autre côté de l'eau par deux ponts en bois, bâtis sur pilotis jusqu'au chenal où ils se convertissent en ponts de bateaux mobiles pour ne pas entraver la navigation, *Irkoutsk*, comme toutes les villes sibériennes, est remarquable par le nombre considérable de ses églises, dont les clochers dépassent de tout côté les maisons en briques des riches marchands et les cahutes en bois qu'habitent les gens du peuple. Outre les vingt églises qu'on y compte actuellement, on est en train de bâtir une nouvelle cathédrale sur des proportions gigantesques au moyen de souscriptions faites par la communauté marchande.

« En entrant ici après quarante jours de désert, nous avons été saisis de l'animation et du mouvement qui annoncent une grande ville : il y a une grande circulation de voitures, tarentas, telegas, drosckis, et même petits coupés de maître à la parisienne; les rues en terre battue, sont bordées de trottoirs en bois; les portes des maisons communiquent avec la rue par de vrais ponts jetés sur de grands fossés pleins d'eau qui occupent les côtes des principales rues et qui sont bordés de bouleaux centenaires; beaucoup de maisons ont deux et trois étages; la grande rue contient nombre de belles boutiques dont quelques-unes à devanture en glaces avec des enseignes en russe et même en français, car j'y ai trouvé une modiste parisienne. Enfin, dernière preuve de civilisation, les rues sont éclairées, insuffisamment, il est vrai, par des lampions à l'huile; on ne connaît pas encore en Sibérie les lampes mécaniques, et on ne se sert chez les particuliers riches que de bougies, chez les pauvres que de mèches en résine.

« Je passerai sur les incidents d'un dîner qui nous fut donné le lendemain de notre arrivée par le général Joukowski, et sur l'ennui d'une foule de présentations. Un grand repas de cent couverts offert par la ville dans le cercle des marchands fut bien plus intéressant, parce qu'il nous donna une idée exacte des mœurs de la classe bourgeoise. Outre une vingtaine de dames, les autorités

1. Suite et fin. — Voy. t. III, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97, 289, 305, 321; t. XI, p. 234 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les notabilités d'*Irkoutsk* étaient conviées à ce dîner homérique, commencé à quatre heures dans les grands jours du mois de juin, et prolongé jusqu'à la nuit close. C'était le chef des marchands qui nous en faisait les honneurs. Ce brave homme, enrichi par le commerce des thés et du transit avec l'empire chinois, dont *Irkoutsk* est le centre, venait chaque matin pour remplir scrupuleusement ses devoirs d'hôte, s'informer de notre santé et nous présenter ses hommages : habit noir, gants jaunes, chapeau de soie, il était habillé à la dernière mode, et nous servait en russe, parce qu'il ne savait pas un mot de français, un long compliment fidèlement traduit par le chef de police, M. Vokoulski. Malgré ses salamalecs et son étrangeté rehaussée de quelques ridicules, malgré son refus obstiné de s'asseoir en notre présence, ce qui était agaçant à cause de la longueur de ses visites, ce chef des marchands n'en est pas moins un citoyen fort utile, un homme distingué, faisant fonctions de maire de la ville, dont il défend les intérêts avec beaucoup d'habileté, considéré des autorités et adoré de la population, qu'il comble de ses bienfaits : c'est ainsi que, dans une visite que j'ai faite hier à l'institut des jeunes filles, magnifique établissement consacré à l'éducation et placé sous le patronage de l'impératrice et sous la surveillance des femmes des gouverneurs généraux, j'ai appris qu'il dotait vingt orphelines nobles, ce qui annonce une immense fortune et un grand sens politique chez le marchand parvenu, qui aide de ses roubles l'initiative impériale.

« Ce digne homme n'étant pas marié, ce fut une dame de la ville qui fit les honneurs du grand dîner de cent couverts. Nous prîmes place avec les autorités d'*Irkoutsk* au haut bout de la table, immense fer à cheval dont le chef des marchands occupait une face avec les notables, tandis que les dames étaient reléguées de l'autre côté : il y eut échange de discours, réponse de M. de Bourboulon, nombreux toasts officiels portés et reportés à qui de droit. Le service était fait à l'européenne : des domestiques en gants blancs et habit noir se pressaient autour de nous ; on se serait cru au Grand Hôtel de Paris. On peut dire d'*Irkoutsk* que la civilisation française y a pénétré sous la forme des cuisiniers, des marchandes de modes et des maîtres de danse.

« Pendant que nous dînions en grand apparat, un banquet fraternel fut offert à nos soldats par le corps de gendarmerie et les élèves de l'école du génie militaire. On ne se comprenait pas toujours, mais on s'entendit très-bien, et le général Joukowski et le capitaine Bouvier, qui allèrent leur rendre visite, furent reçus avec des acclamations. Au banquet succéda un bal populaire où vint en foule le beau sexe de la ville, représenté par quantité de jeunes filles aux longues tresses blondes, aux grands yeux bleus, aux traits réguliers, revêtues de l'élégant costume national. Ce bal, copieusement arrosé de kwass et de liqueurs, aux sons d'une bonne musique militaire, se prolongea jusqu'au matin à la grande satisfaction de nos soldats.

« Le lendemain, nous avons visité, avec le général Joukowski, la maison de campagne du gouverneur général, située à pic sur les hauteurs boisées qui dominent l'Angara. On y jouit d'un magnifique panorama qui embrasse la ville, baignée des deux côtés par cette belle rivière, et entourée de vastes prairies, de cultures et de forêts, tandis que l'œil perçoit au loin dans le Sud les cimes neigeuses des hautes montagnes de la Mongolie.

« Je ne puis quitter Irkoutsk sans dire quelques mots des exilés politiques qu'on y envoie chaque année. Séparés, à leur arrivée, des malfaiteurs condamnés au bagne dans les mines, ils sont répartis dans les localités qui leur sont assignées pour résidences : ils y sont bien vus, et, comme le but du gouvernement russe est de les éloigner de leur pays et de peupler les déserts sibériens, on cherche à les fixer et à les marier dans le pays; mais on est impitoyable quand ils cherchent à s'échapper. En définitive, ils sont mieux traités qu'on ne le croit en Europe[1], et ils seraient relativement heureux, si rien pouvait remplacer la patrie, cette mère que n'oublient jamais les cœurs généreux!

« La police est fortement organisée à *Irkoutsk*. Le maître de police, qui a la charge des prisons, des hospices, des revenus des octrois et autres droits prélevés dans la ville, en est, à vraiment parler, le maire et l'administrateur en chef, sous la direction d'un gouverneur civil qui centralise l'administration de toute la province. Un corps de gendarmerie sédentaire y réside pour veiller à l'ordre public; l'uniforme est bleu clair, à galons d'argent; les gendarmes portent un casque qui rompt un peu, dans les fêtes et les revues, l'éternelle monotonie du bonnet à poil des Cosaques. Disons enfin que ce qui manque le plus dans la Sibérie orientale, si riche par ses mines et son commerce, ce sont les bras, et que le gouvernement cherche par tous les moyens à y attirer des ouvriers, surtout des mécaniciens et des mineurs.

« Au sortir d'*Irkoutsk*, près de *Zouevsk*, on trouve un monastère et une église placés dans un site très-pittoresque et qui sont en très-grande vénération dans toute la Sibérie. A *Biliktouisk*, on quitte les rives de l'Angara, qui s'enfonce dans les déserts du Nord, puis on passe deux de ses affluents, dont l'un arrose la station de *Maltuisk*, célèbre par les verreries et les fabriques d'étoffes de *Jabricus*. Les rivières succèdent aux rivières : il nous faut franchir, à *Toulounovsk*, dans un mauvais bac, le fleuve Oka, grossi par les orages de l'été et la fonte des neiges. Tout ce pays est accidenté et boisé en pins et en bouleaux; les vallées sont couvertes d'herbages; quelques-unes sont cultivées; la route est passable, et dans quelques endroits recouverte de sable.

« A *Ninéoudinsk*, petite ville de 3000 âmes, nous recevons la visite d'un jeune médecin polonais exilé avec sa femme : l'infortuné sait qu'au fond de tout cœur français il y a une véritable sympathie pour cette malheureuse nation; beaucoup de villages des environs

1. La direction du *Tour du Monde* laisse à l'auteur la responsabilité de cette assertion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portent les noms de *Polovinsk*, *Polotsk*, donnés par les exilés qui ont voulu perpétuer dans ces nouveaux pays le souvenir de la patrie absente.

« *Kansk*, où nous avons quelques heures pour nous reposer, est aussi une petite ville assise sur une rivière du même nom; elle se compose d'une place carrée entourée de maisons construites en grossiers madriers de sapin, et ornée d'une cathédrale, remarquable par son haut clocher, et sa coupole ronde entourée de quatre clochetons et surmontée de l'inévitable croix dorée.

« La route entre *Kansk* et *Krasnoiarsk* est la meilleure de toute la Sibérie. Emportés avec une vitesse inouie par de vigoureux attelages qu'animaient nos postillons, tenant à honneur de nous faire franchir en dix heures les cent-sept verstes qui nous séparaient encore de *Krasnoiarsk*, bercés au lieu d'être affreusement cahotés comme à l'ordinaire, nous avons tous profondément dormi. J'étais moi-même dans une telle torpeur qu'il a fallu les fraîches brises du grand fleuve Yéniséï et ses magnifiques points de vue pour me décider à ouvrir mes paupières alourdies. Quand on est fatigué comme je le suis, ce n'est plus du sommeil qu'on éprouve, c'est de la catalepsie !

« Nous étions arrivés à huit heures du matin dans nos tarentas au bas du fleuve en face de *Krasnoiarsk ;* aussitôt on a dételé, on a forcé les chevaux à passer à gué en leur faisant enjamber le bac à grands coups de fouet, malgré leur résistance désespérée, leurs ruades et leurs coups de pieds; je n'ai pas bougé; on a soulevé ma voiture, et on l'a hissée à bord à bras d'hommes, les cinquante paysans requis pour cette corvée chantant à tue tête pour aider à leurs efforts; je n'ai rien entendu; sur le bateau on a fait grincer les poulies des cordages et les chaînes de fer des cabestans, tandis que le patron commandait la manœuvre à coups de sifflet aigus; j'ai continué à dormir; enfin, heureusement par un effet ordinaire du sommeil le plus profond, je me suis éveillée quand le silence a remplacé tout ce tapage : nous étions alors au milieu du fleuve; quel magnifique coup d'œil, et combien j'eusse regretté de ne pas en avoir joui !

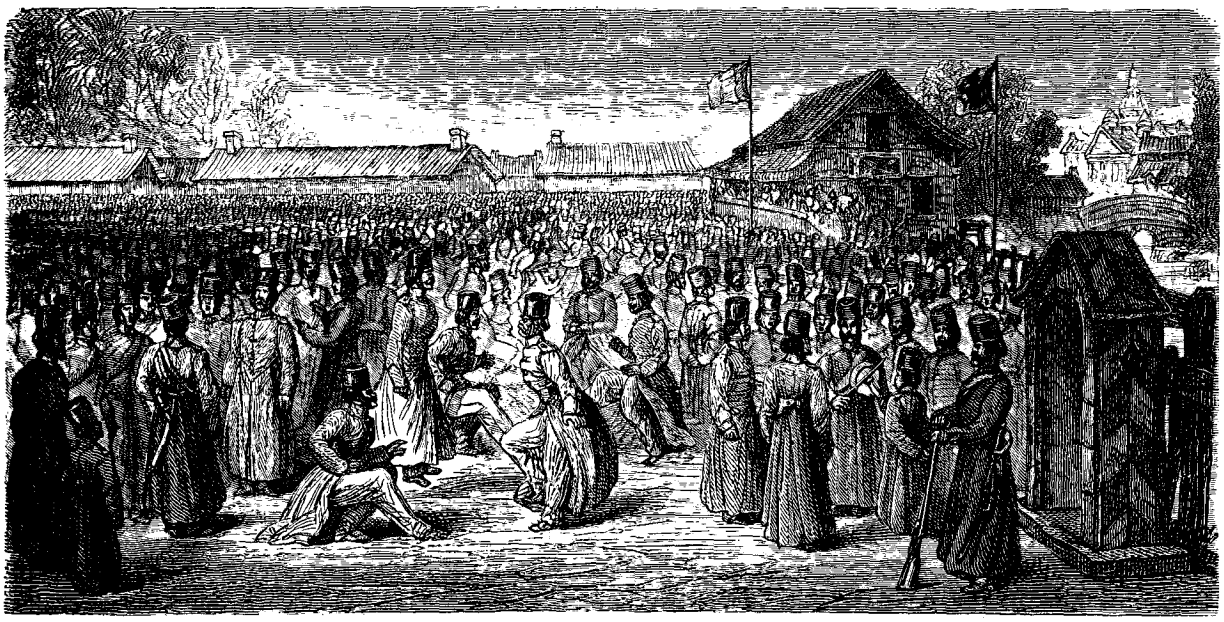
« Nos grands bateaux carrés luttant de vitesse sur les eaux profondes, nos bateliers en costumes de fête, longues barbes et cheveux tombant sur les épaules, des blouses noires plissées à col rabattu, des ceintures de laine rouge et de grandes bottes de fourrure montant jusqu'au-dessus du genou, les uns ramant en cadence à l'avant, tandis qu'à l'arrière le patron dirigeait attentivement le gouvernail, aidé par deux mariniers qui sondaient de temps en temps avec de longues perches et poussaient à l'épaule quand ils trouvaient le fond; au milieu, sur une sorte de pont plus élevé que la poupe et la proue, nos calèches avec leur large capote, nos chevaux piaffant avec impatience et contenus à peine par la troupe des postillons, nos soldats enveloppés dans leur capote et fumant leur pipe pour chasser la froidure, un officier russe et des cosaques envoyés à notre rencontre de *Krasnoiarsk;* enfin, pour cadre à tout cela l'immense fleuve, sans rivages, comme une mer, parsemé de vastes îles couvertes d'une magnifique végétation de peupliers, de saules et d'aulnes, dont le soleil étincelant au sortir des brumes du matin faisait scintiller les flots écumeux des mille prismes d'une lumière chatoyante.

« La traversée du fleuve Yéniséï nous prit plus de trois heures; il fallut remonter très-haut dans le grand bras pour éviter les courants trop rapides, passer à la pointe d'une île plus rapprochée du bord oriental, puis, après avoir traversé les eaux tranquilles qui l'entourent, faire force de rames dans l'autre bras du fleuve pour éviter d'être rejeté au milieu par les rapides, et serrer la rive où se trouve le petit village qui sert de port à la ville de *Krasnoiarsk* bâtie sur les hauteurs. Là, l'escarpement du rivage était tel qu'il fallut un grand renfort de bras pour débarquer nos voitures sur le quai : l'empressement des ouvriers et des paysans est grand pour toutes ces fatigantes corvées, qui sont gratuites et qui se répètent souvent sur cette route si fréquentée et traversée par tant de cours d'eau manquant de ponts. A quelque heure et par quelque temps que cela se fasse, on n'entend jamais une plainte, pas même une expression de mauvaise humeur; il est vrai que ces corvées sont exigées par les autorités, et que les Russes ont un respect absolu, incroyable pour tout ce qui leur est ordonné au nom de l'Empereur. Nous n'entrâmes dans *Krasnoiarsk* qu'à onze heures du matin.

« A propos de notre traversée de l'Yéniséï, il faut que je parle d'une histoire qui vient de m'être racontée, et qui, en même temps qu'elle prouve qu'on peut dormir aussi profondément que moi en traversant ce fleuve, atteste la vigueur et l'énergie de ces chevaux sibériens à demi sauvages, élevés dans les steppes du pays, qui viennent de nous faire parcourir quatre cents lieues en quelques jours avec une vitesse de quatre lieues à l'heure. Un cultivateur des faubourgs de *Krasnoiarsk*, qui était allé assister à une noce dans un village à cinquante verstes au delà de l'Yéniséï, ayant fêté outre mesure le *Kwass* et l'eau de vie d'orge, s'était au retour endormi profondément du lourd sommeil de l'ivrogne, dans son *kibitka* attelé de deux vigoureux chevaux; ces intelligents animaux, abandonnés à eux-mêmes et connaissant bien la route qu'ils avaient parcourue plusieurs fois, l'amenèrent rapidement jusqu'aux bords du fleuve; mais là, sans doute, impatientés de ce que leur maître ne se réveillait pas, fatigués de hennir en vain pour appeler les passeurs du bac qui dormaient aussi, encouragés enfin par la pensée de la litière et de l'excellente avoine qui les attendaient à l'écurie, ils entrèrent tout simplement dans l'eau pour passer le fleuve à la nage, traînant à leur suite le *kibitka* auquel ils étaient attelés; l'ivrogne s'éveilla soudain, plongé jusqu'au ventre dans les eaux froides de l'Yéniséï ! Ce bain inattendu ayant rafraîchi ses idées, et le danger lui ayant rendu sa présence d'esprit, il jugea préférable de s'en rapporter à l'intelligence de ses chevaux qui avaient déjà gagné le milieu du fleuve, et se tint coi sur son banc plus mort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que vif, sans faire un mouvement et sans leur adresser une parole. On juge quelle dût être la stupéfaction des riverains de *Krasnoiarsk*, en voyant apparaître au petit jour ce nouveau Neptune, piteusement accroupi, le buste au-dessus de l'eau, flottant avec son char à ridelles dont les deux roues faisaient office de gouvernail, et dont les coursiers fendaient bravement les flots, rejetant comme des monstres marins l'onde par leurs naseaux fumants. Enfin ce brave homme aborda au rivage avec son attelage, ayant échappé à un terrible danger; car l'Yéniséi a dans cet endroit plus de deux mille mètres de large, et ses courants et ses tourbillons y sont d'une violence effroyable. Les chevaux sibériens infatigables et nerveux sont aussi braves qu'intelligents. Un des officiers russes, qui nous accompagnaient, me raconta que, faisant avec un de ses amis une course en traîneau pendant l'hiver précédent, et n'ayant pas emporté d'armes, ils eurent à subir une poursuite tellement acharnée d'une troupe de loups, qu'un de leurs chevaux épuisés finit par s'abattre, et qu'ils eurent à peine le temps de couper les traits de celui qui était resté debout pendant que les loups se jetaient sur l'autre, et de se glisser enroulés dans leurs manteaux sous la cage formée par les brancards du traîneau renversé, qui formaient une sorte de fortification; mais quel fut leur étonnement quand ils virent la jument devenue libre, au lieu d'en profiter pour s'enfuir, charger les loups avec tant de furie et de bonheur que les carnassiers disparurent bientôt en poussant des hurlements de honte et de douleur, et qu'ils purent ratteler tant bien que mal leur traîneau et rentrer en ville sains et saufs. Ce soir-là, beaucoup d'histoires du même genre furent racontées, dont plusieurs me parurent vraiment incroyables, entre autres l'assertion d'un de ces messieurs qui soutint avoir sauté à cheval, et d'un seul bond, un ravin de vingt mètres de large; il y aurait là de quoi donner le frisson à nos



Pyrrhique russe à Tomsk. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

plus intrépides amateurs de *steeple-chase !* Les Russes sont les Gascons du Nord, et tandis que l'un narrait une aventure merveilleuse, son voisin avait soin de me dire : *Ne le croyez pas, c'est un fanfaron!* Je ne garantis donc la véracité que de l'histoire du paysan, dont toute la ville avait été témoin.

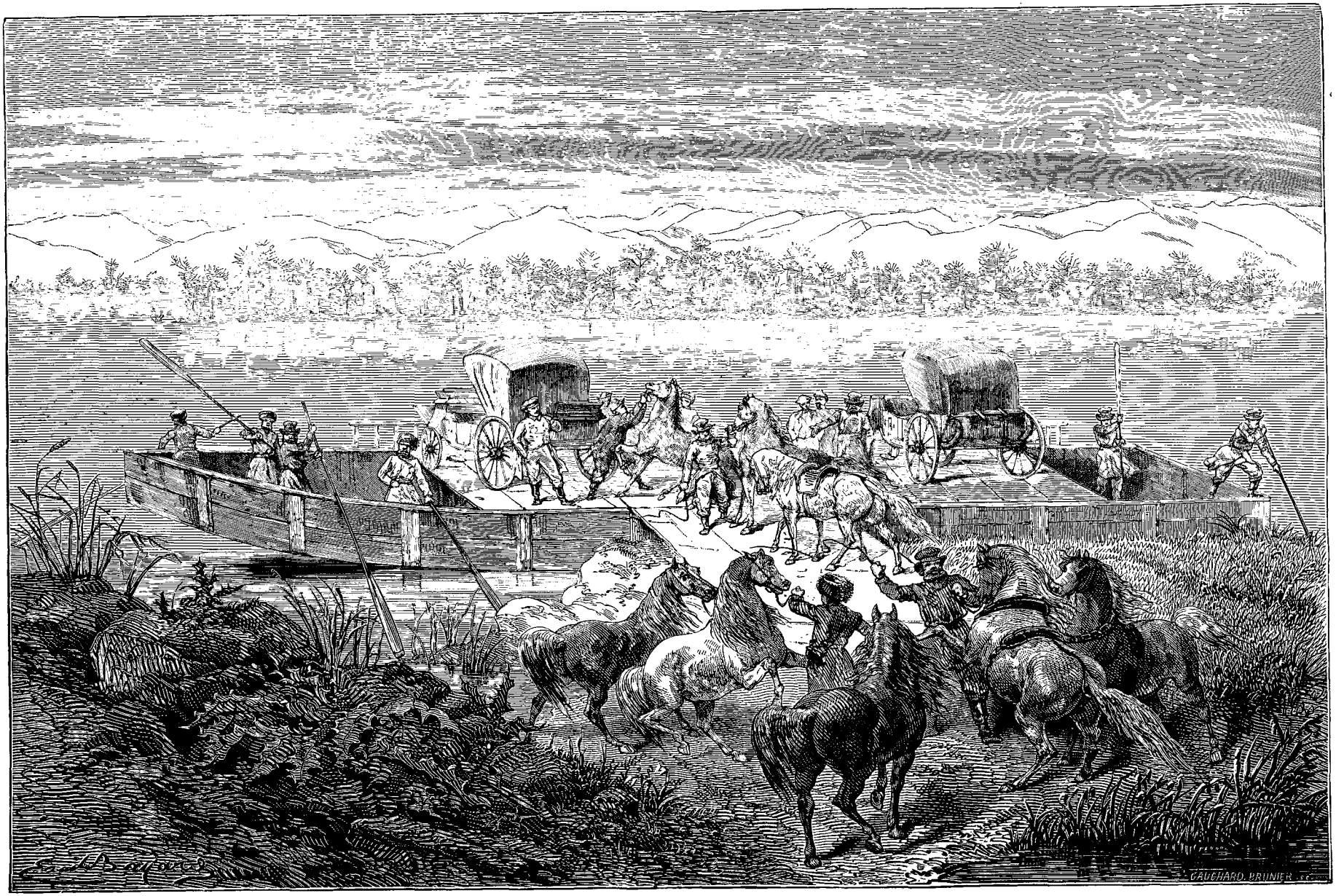
Krasnoiarsk. — Monuments et habitants de Tomsk. — Danses et jeux militaires. — Petite guerre aux flambeaux. — Manière de conduire des postillons. — Le fleuve Obi. — Les Bouriattes, descendants des Tatares. — Les marais de la Baraba. — Les Voyageurs assaillis par les mouches et les cousins. — Magnifique végétation. — Cheval tué par les taons. — Omsk. — Menu d'un dîner bourgeois à Tioumen. — Scène touchante avec la femme d'un capitaine de village. — Les monts Ourals. — Perm et Kasan. — Souvenir de la Grande Catherine. — Le champ de foire à Nijnei-Novgorod. — Arrivée à Moscou et retour en France.

« *Krasnoiarsk*, bâtie sur un plateau, possède un fort beau jardin public taillé et tracé dans un antique bois de bouleaux, dont les derniers arbres poussent leurs racines dans les falaises du fleuve élevées de quatre-vingts pieds à pic. Une large avenue parfaitement plane, et où plusieurs voitures peuvent passer de front, traverse ce jardin et donne en enfilade sur tout le cours de l'Yéniséï dont le panorama est splendide. C'est ce que la ville présente de plus remarquable.

« La journé d'aujourd'hui s'est passée en visites, en réceptions et en promenades au beau jardin dont j'ai parlé où la musique militaire nous a donné une aubade. Les femmes sont très-élégantes et toujours à la dernière mode de France; j'en dirai autant des voitures, des livrées et de l'aspect de la population. *Krasnoiarsk* me fait l'effet d'être l'Athènes de la Sibérie.

« Le gouverneur civil, qui nous a servi de mentor, a une femme excellente qui m'a donné les meilleurs avis d'hygiène, et des recettes contre la fatigue pour la suite de notre voyage; elle m'a prévenu que nous serions dévorés par les cousins en traversant les marais de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée de l'Yéniséi. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Baraba, et a voulu à toute force me faire cadeau de deux filets en gaze pour me protéger la figure, m'assurant qu'elle s'était bien trouvée de cette précaution dans ses nombreux voyages. Le gouverneur a aussi une fille de seize ans, pleine d'esprit qui parle de tout avec un aplomb surprenant; à son âge elle a des opinions politiques, est fort libérale, et nous a soutenu que la liberté et l'égalité deviendraient un jour la loi universelle, et que tous les peuples y seraient irrésistiblement entraînés. Qui sait où cette toute jeune fille a pu puiser ces idées que les femmes se forgent rarement à elles toutes seules, et qui ont ordinairement pour bases une passion ou même un simple caprice? En tout cas elle est charmante, sinon que ses toilettes sont exagérées, et qu'elle porte un chapeau à plumes et à aigrette blanche si empanaché qu'il fait le plus singulier effet sur cette jeune tête blonde et espiègle.

« Partout où j'ai voyagé, j'ai remarqué que les prétendues modes parisiennes, les choses les plus excentriques et du plus mauvais goût étaient portées d'abord par les dames des contrées les plus éloignées, où elles leur arrivent toutes faites, et sans qu'il leur soit possible de contrôler si elles seront acceptées par le public. De là les toilettes hétéroclites qu'on remarque chez les étrangères qui arrivent à Paris, persuadées qu'elles sont mises à la dernière mode.

« Nous ne nous arrêtons que quelques heures à *Atchinsk*, petite ville, qui n'a d'autre importance que d'être le point de séparation des deux grands gouvernements de la Sibérie orientale et de la Sibérie occidentale. C'est la rivière Tchoula, que je vois d'ici et que nous allons traverser tout à l'heure, qui forme la frontière.

« M. d'Ozeroff qui nous avait accompagnés fidèlement depuis *Kiakhta* vient de nous faire ses adieux. C'est le lieutenant-colonel Lerche, aide de camp du général Duhamel, gouverneur de la Sibérie occidentale qui le remplace auprès de nous. Il est impossible d'être reçus avec plus d'honneurs et d'égards. Nous sommes réellement comblés par le gouvernement russe.

« Nous partons à l'instant : dans deux jours nous serons à *Tomsk*.

« Notre entrée dans la Sibérie occidentale a été signalée par le mauvais état des routes qui m'ont paru détestables entre *Atchinsk* et ici. Le paysage monotone ne présente que des landes perpétuelles entrecoupées de quelques forêts de sapins et de quelques belles vallées situées le long des cours d'eau qui sont nombreux, car il nous a encore fallu passer en bac les rivières de *Mariinsk* et d'*Ichimsk*.

« La civilisation a déjà pris racine ici : *Tomsk*, la ville la plus peuplée de la Sibérie avec *Irkoutsk* (22000 habitants), est le centre d'un grand commerce alimenté par les riches mines d'or, de platine et de cuivre dont les gisements sont nombreux dans les contreforts des monts Altaï. Quoique n'étant pas la capitale officielle de la Sibérie occidentale (c'est *Omsk* qui a cet honneur), *Tomsk*, a complétement détrôné *Tobolsk*, située dans un pays plus froid, moins cultivé, et où l'industrie n'a pas plus d'avenir que l'agriculture. Cette ville est peu pittoresque; cependant on y voit, sur les bords d'un bras canalisé du Tom qui la traverse d'une extrémité à l'autre, nombre d'anciennes maisons en briques et en pierres d'une architecture qui remonte aux premiers temps de l'occupation de la Sibérie. Quelques rues étroites, de vieux quartiers habités par les Tartares étonnent l'œil quand on arrive d'*Irkoutsk* et de *Krasnoiarsk* dont les rues sont si larges et si droites, les maisons si bien peintes et si bien alignées. On y trouve aussi un vaste jardin public, analogue à ceux que j'ai déjà décrits, avec des cafés, des salles de bal et des marchands ambulants de toute sorte; là on rencontre les types si divers de la population sibérienne, Bouriattes, Kalmouks, Khirghis, achetant, vendant, et surtout buvant des boissons fortes. Une grande partie de ce qu'ils gagnent est employée à satisfaire cette déplorable passion.... Pourtant, malgré la quantité d'ivrognes, on n'entend point de cris, de querelles, tout se passe paisiblement et avec ordre; l'ivresse même est apathique chez les gens du Nord!

« Nous avions été attendus à *Tomsk* par le général Duhamel, gouverneur de la Sibérie occidentale, mais, comme nous étions en retard, il avait dû partir en tournée pour affaires de service. Ce fut Mme Duhamel qui nous accueillit avec la grâce la plus charmante à notre arrivée. La gouvernante générale étant logée elle-même chez M. Astatcheff, chef des marchands de la ville, plusieurs riches bourgeois se sont disputé l'honneur de nous héberger : le colonel Lerche choisit pour nous recevoir la maison d'une vieille dame veuve qui a été enchantée de la préférence et qui ne sait qu'inventer pour nous être agréable. Le service de table est d'un luxe fou; il y a une profusion inouie de fleurs rares, de bougies, de vaisselles d'or et d'argent massifs, et on pourrait nourrir un régiment avec la desserte de notre table, ce qui prouve la générosité de notre hôtesse, car par respect elle ne s'y assoit jamais avec nous. Au milieu de cette humilité bourgeoise, un grain d'orgueil perce cependant chez elle, orgueil légitime de la richesse acquise par le travail et l'intelligence : comme nous lui reprochions ces prodigalités inutiles, elle nous répondit qu'elle était assez riche pour ne rien se refuser, et qu'elle n'avait pas changé son train de maison. C'est un sujet d'étonnement pour moi que la position de la classe moyenne de ce pays : qui sait ce que l'avenir réserve, comme destinée politique, à ces mineurs intrépides, à ces marchands habiles qui ont centuplé par leur travail les richesses de ces immenses régions incultes et sur qui reposent peut-être la force réelle et les destinées futures de l'Empire russe?

« Avant-hier nous avons dîné chez le général d'Ozerski, gouverneur de la province de *Tomsk :* une promenade charmante nous attendait après le repas; nous avons été visiter le campement permanent d'un bataillon de cosaques à pied qui tient garnison à *Tomsk*. De grands bois entourent le vaste plateau où il est situé, et d'où on domine le cours du fleuve Tom qui serpente au mi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieu de vastes marais à cent pieds plus bas. Un grand bâtiment en bois, décoré de galeries extérieures où nous prenons place, sert de logement à l'état-major; les soldats occupent de petites barraques distribuées régulièrement sur les côtés du champ de manœuvre. Aussitôt après notre arrivée, les jeux militaires commencent; M. d'Ozerski fait distribuer des prix aux vainqueurs du trapèze, du tremplin et du saut périlleux. A la gymnastique succèdent la musique et la danse : les Cosaques se forment en différents chœurs qui entonnent des chants mélancoliques où je remarque la prédominance des tons en mineur; l'effet en est charmant; la partie de soprano est tenue avec un ensemble et une pureté de timbre qui feraient envie à une chanteuse d'opéra.... En voyant toutes ces larges figures camardes et barbues, je me demande dans quel coin de leur gosier les Cosaques vont chercher ces notes mélodieuses! Outre qu'ils sont nés musiciens, il paraît que les hommes ont l'habitude de chanter dès l'enfance avec une voix de fausset, qu'ils développent si complétement, qu'elle remplace leur basse naturelle et produit l'illusion la plus complète. Dès que les chœurs ont cessé de se faire entendre, quelques hommes, placés au centre du bataillon, commencent une chanson comique accompagnée d'une mimique effrénée, c'est-à-dire que la danse et la musique faisant alliance, les danseurs se posent deux à deux en vis-à-vis, et exécutent les poses les plus aventurées, la tête en bas, les jambes en l'air, le grand écart, et autres merveilles d'agilité, tandis qu'ils s'accompagnent de claquements de langue, de sifflets et de grands coups de poing sur les joues qui font office de piston; un tambour major, chef d'orchestre improvisé, dirige avec les évolutions de sa canne tout ce charivari. Soudain, à la nuit tombante, la retraite sonne mettant fin à ce divertissement un peu sauvage; en un clin d'œil les forcenés danseurs se changent en soldats disciplinés et immobiles sous les armes. Une surprise nous attendait : au moment ou nous nous levions pour partir, croyant qu'une revue terminerait la fête, les clairons font retentir le plateau de l'appel aux armes; deux corps se forment, se mettent en ligne, pivotent sur eux-mêmes, se chargent en tirailleurs, puis à la baïonnette, les feux de peloton se succèdent régulièrement, et des centaines de torches de résine éclairent d'une lueur bleuâtre, de chaque côté du champ de manœuvre, cette petite guerre pittoresque et imprévue. Ces lumières semblables à des feux de bengale faisant scintiller les baïonnettes, les buffleteries et les plaques des colbacks au milieu de la nuit profonde, l'agitation de la mêlée, le bruit des coups de feu et l'odeur de la poudre nous ont tous enthousiasmés, et c'est avec beaucoup de sincérité que nous avons offert nos compliments au général d'Ozerski sur la rapidité, l'entrain et la précision avec lesquels ses troupes venaient d'exécuter les manœuvres militaires.

« On devient soldat sans le vouloir dans ce pays-ci! Les rangs civils sont tellement assimilés aux rangs militaires, qu'on appelle perpétuellement M. de Bourboulon *le général*, et moi, *la générale Catherine Alexandrowna;* voilà qui légitimerait suffisamment mon enthousiasme pour la petite guerre.

« C'est chez M. Astatcheff que nous avons dîné hier : ce grand industriel, concessionnaire des mines du gouvernement, les fait valoir avec grand profit pour lui-même et pour l'État; il passe pour l'homme le plus riche de la Sibérie. Nous nous y sommes retrouvés avec Mme Duhamel logée dans sa maison. Il est impossible d'être plus spirituelle, plus charmante, plus grande dame dans toute l'acception du mot que la gouvernante générale. Polonaise de naissance, elle a donné un grand développement aux institutions de charité et aux maisons d'éducation dont sa position l'a fait surintendante de droit, et elle correspond directement avec l'impératrice qui en est la grande maîtresse. Le général Duhamel, avec qui nous n'avons pas le plaisir de nous rencontrer, est d'origine française comme l'indique son nom; il a été ministre en Perse, et est entouré dans son gouvernement du respect et de l'affection de ses administrés. Les gouverneurs généraux sont aussi autocrates que peut l'être le czar, et à son exemple ils affectent une extrême affabilité dans leurs rapports avec le peuple; aussi ce pouvoir absolu, délégué par l'empereur à ses représentants, tourne au profit des populations quand il tombe dans les mains d'un homme énergique et voulant le bien à tout prix; c'est ce que nous avons pu constater dans ce long voyage; mais l'empereur est-il toujours aussi heureux dans ses choix, et n'est-ce pas le vice de ce système administratif qui concentre tout dans la main d'un seul ?

« M. Astatcheff ne sachant pas un mot de français, ce fut Mme Duhamel qui porta, à ce dîner, un toast à l'empereur et à l'impératrice des Français, auquel il fut répondu par un toast à la famille impériale de Russie, et des remercîments pour l'hospitalité généreuse qu'on nous avait donnée partout.

« Aussitôt après Mme Duhamel se revêtit de son costume de voyage, et monta dans sa voiture, avec sa jeune nièce, pour aller rejoindre son mari. Tous les invités allèrent la reconduire jusqu'au Tom où des bateaux étaient préparés pour son usage. Toute la ville s'était portée à sa rencontre : les berges du fleuve, fort élevées en cet endroit, étaient couvertes de spectateurs de toutes les classes qui accompagnèrent de leurs *hourrah* la gouvernante générale, et étouffèrent sous leurs acclamations la musique militaire retentissant sur le Tom, tandis que Mme Duhamel s'installait avec sa suite sur les bateaux décorés d'une garniture en drap rouge et pavoisés des couleurs nationales.

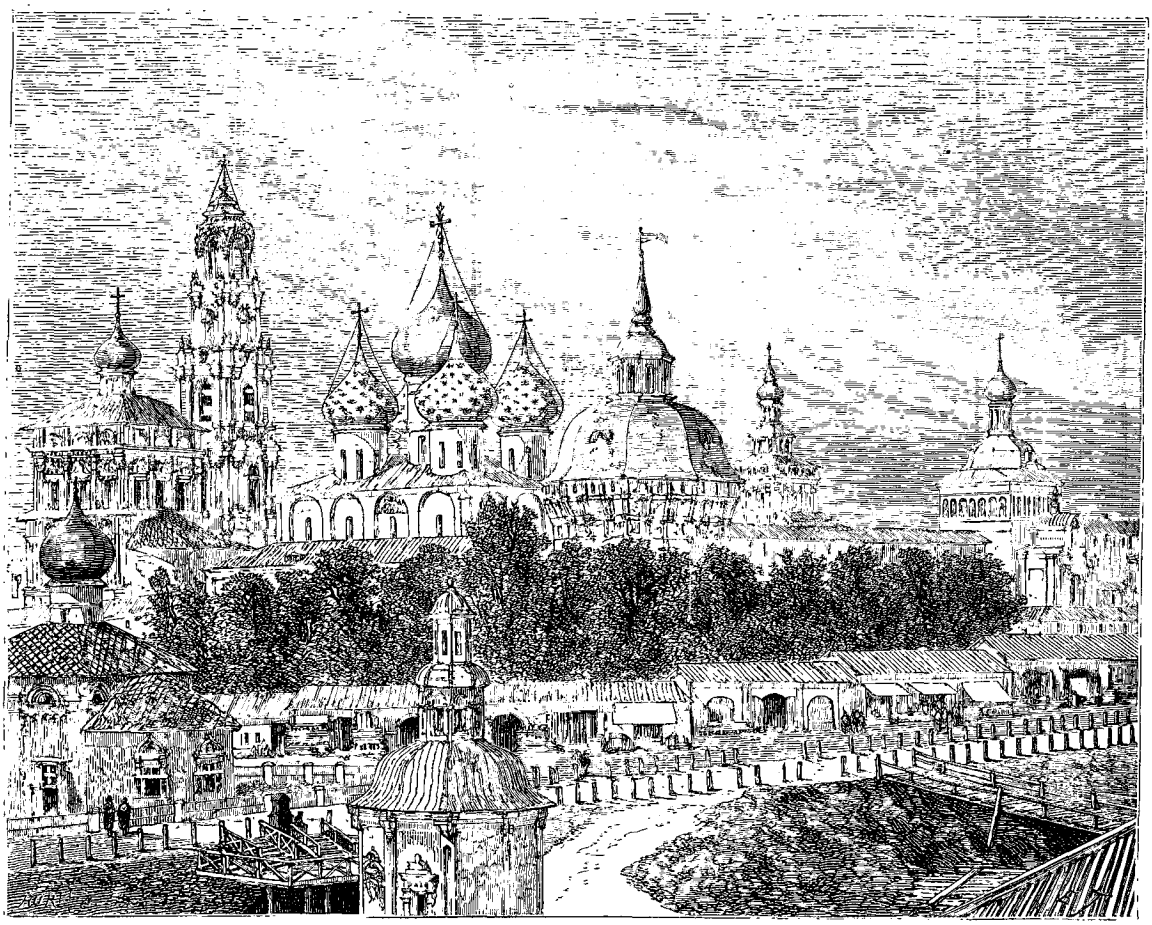
« Nous sommes partis de *Tomsk* le 14 à midi, accompagnés du général et de Mme d'Ozerski, qui ont voulu nous reconduire jusqu'à *Kaltaïsk*.

« Les deux jours suivants, nous cheminons au milieu d'un pays stérile, couvert de buissons, sans culture et sans eau, où aucun accident de terrain ne varie la monotonie du paysage.

« Je tombe alors dans une profonde rêverie où me berce le son argentin des clochettes de mon attelage,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais qu'interrompent souvent les exclamations et les jurons des postillons : *skareïé*, *tishé*, *zapriagati*, *napravo*, plus vite, doucement, à droite, à gauche. Un cocher russe parle sans cesse à ses chevaux qu'il entretient comme des camarades, et qu'il invective quelquefois de toute la kyrielle des noms de saints du calendrier grec. Des cinq chevaux de mon attelage, un seul, le plus vigoureux, est placé entre les brancards; c'est lui qui donne l'allure aux autres par un trot régulier. Les quatre autres, attelés deux à deux de chaque côté aux marchepieds de la lourde tarenta, galoppent, piaffent, bondissent; celui de l'extrême gauche surtout qu'on appelle ici le *furieux*, se démène comme un possédé, grâce aux claquements de fouet qui menacent sans cesse ses oreilles. Voilà le suprême bon ton dans l'art de conduire! Le grand cerceau, chargé de sonnettes retentissantes et formant un arc de triomphe au-dessus des deux brancards, complète cette fantasia qui fait la gloire des postillons. Ceux-ci changent à chaque station. Quoiqu'il m'en passe sept ou huit chaque jour sous les yeux, je serais bien embarrassée de les reconnaître; ils ont tous le même type, les mêmes cheveux longs tombant sur les épaules et coupés carrément au front, le même petit chapeau rond à bords relevés et à galons d'argent, la même ceinture rouge et la même capote à parements croisés avec boutons écussonnés de l'aigle impériale.



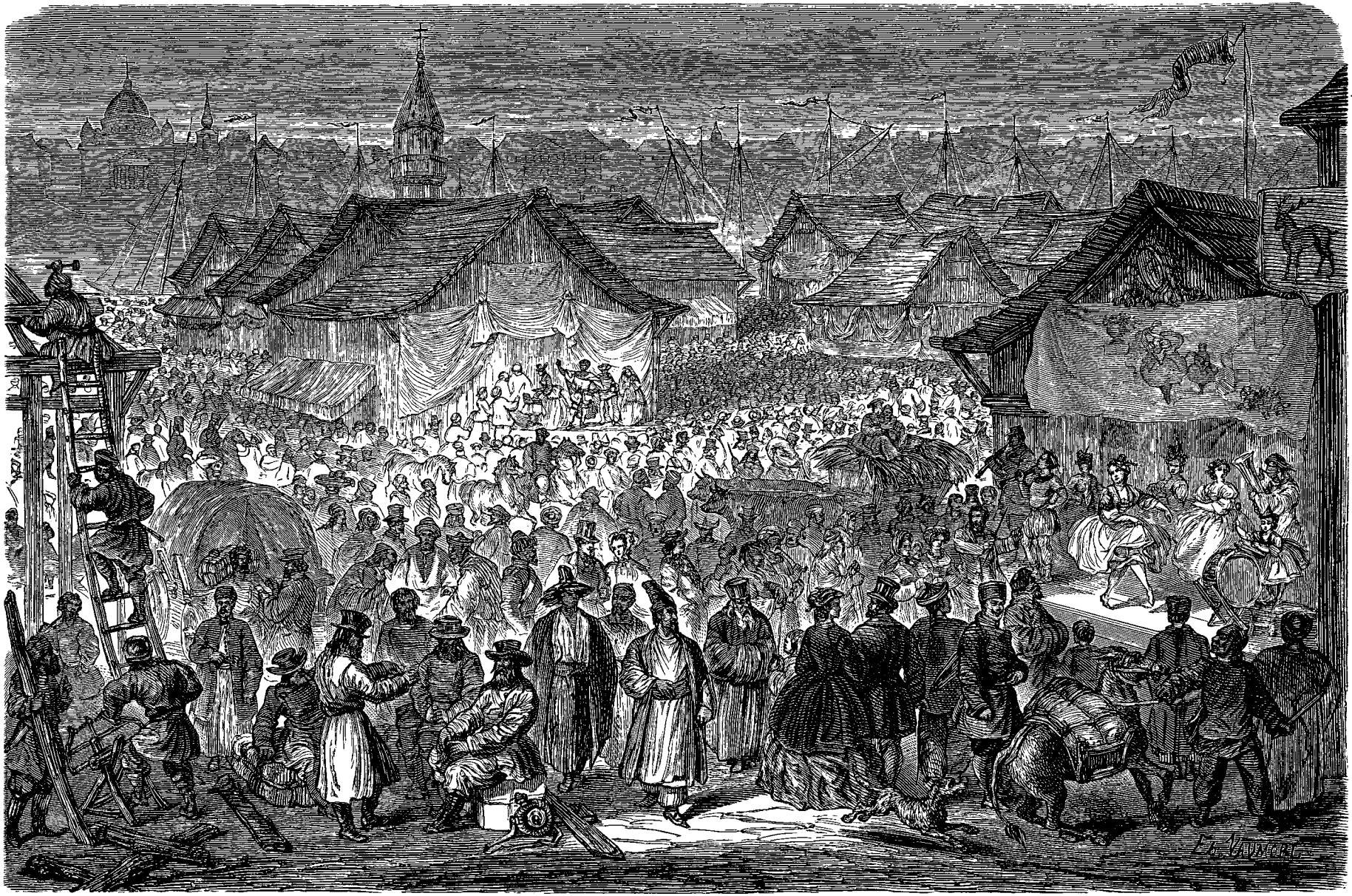
Vue du Kremlin à Moscou. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Quelque bizarre que soit cette façon d'atteler et de conduire, nous faisons régulièrement quinze verstes à l'heure, grâce à l'inspecteur de police qui nous précède d'une demi-journée, et qui nous fait préparer les relais d'avance. Si les routes étaient moins mauvaises et les caisses des tarentas suspendues sur des ressorts en fer au lieu de reposer sur de longues traverses de bois, cette façon de voyager serait comparable au meilleur service de malle-poste qui existe ou plutôt qui ait existé en Europe.

« Nous traversons le fleuve *Obi*, près de *Dombrovino* : c'est le plus considérable que nous ayions vu depuis l'*Yéniséi*. La route qui suit son cours jusqu'à Kolivan côtoie des marais; l'*Obi* lui-même coule doucement au milieu des tourbières et de gigantesques roseaux. Lorsqu'il déborde au printemps, il inonde les landes environnantes, où ses eaux croupies par les rayons brûlants du soleil font naître les fièvres intermittentes qui désolent le pays.

« Les hameaux, peuplés par les Tartares, s'élèvent çà et là dans la steppe, et j'aperçois de temps en temps des femmes et des enfants couverts de peaux de bêtes qui poussent devant eux des troupeaux de chétifs moutons d'un aspect aussi misérable que leurs maîtres. Les bonnes terres, les gras pâturages sont exploités par la race russe conquérante, et les pauvres des-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La foire de Novgorod. — Dessin de Vaumert d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cendants des Tatares jadis maîtres de la contrée, en sont réduits à travailler aux mines, tandis que leurs familles cherchent leur vie dans les steppes. Quoiqu'ils aient accepté la religion et le costume russe, ces indigènes ont conservé le type fortement accentué de la race jaune. On les reconnaît invariablement à leur bonnet pointu en laine de mouton semblable à celui des Khirghis; ils sont fort sales et d'une pauvreté extrême causée par leur horreur pour tout travail régulier et leur goût pour la vie nomade qui semble un penchant naturel à leur race.

« La Sibérie occidentale est généralement mal cultivée, ce qui s'explique par l'importance de ses mines qui enrichissent le gouvernement et les spéculateurs en absorbant tous les bras. Il est vrai que le sol, tantôt désolé par la sécheresse, tantôt tourbeux et marécageux, se prêterait difficilement à la culture, et qu'il faudrait d'immenses travaux de canalisation et de drainage pour le fertiliser. Lorsqu'on revient de Chine où chaque goutte d'eau est utilisée par l'agriculture, où le travail de l'homme a rendu fécondes les terres les plus stériles, on se demande si le gouvernement russe, au lieu d'employer tous les bras à chercher les métaux précieux dans les entrailles de la terre, ne ferait pas mieux, dans son intérêt et dans celui de ses sujets, de les exciter à féconder son sein précieux qui est la vraie source de toutes les richesses. Quel est le pays que n'a pas ruiné avec le temps cet infécond travail des mines! Quel est celui que n'a pas enrichi l'agriculture!

« Après avoir dépassé la petite ville de *Kolyvan*, le paysage devient de plus en plus désolé : nous parcourons une steppe immense, parsemée de buissons nains, de bruyères et d'ajoncs d'une verdure grisâtre, parmi laquelle font tache de gros cailloux en silex blanc; puis, à minuit, à la station de *Sektinskaïa*, on nous prévient que nous allons entrer dans les fameux marais de la Baraba, que nous mettrons deux jours à traverser. D'après les indications qu'on nous avait données, nous nous empressons de mettre nos masques achetés à Tomsk. Qu'on se figure des ovales en crin adaptés à la forme de la figure et déployés sur une petite crinoline en fil de fer doublée de calicot qui nous tombe jusqu'aux épaules comme un camail; on a l'air ainsi d'avoir mis en cage la partie supérieure de son individu! Cette mascarade ne laisse pas que de nous amuser beaucoup, et, après avoir muni nos mains d'épais gants de feutre, nous montons chacun dans notre voiture, en nous souhaitant bon courage.

« Je m'assois dans un coin, enroulée dans mes couvertures, et j'ouvre le châssis vitré d'une des portières, toute prête à le refermer si l'ennemi dont on m'avait tant fait peur, c'est-à-dire les cousins et les moustiques, tentait une invasion sur ma personne : l'air est lourd et chaud, la nuit profonde; des nuages noirs chargés d'électricité roulent au-dessus de moi, dessinant çà et là à la lueur des éclairs de grandes ombres fantastiques; au loin j'entends les sourds grondements de l'orage, et le vent m'apporte ces senteurs à la fois âcres et fades qui annoncent le voisinage des marais.... Peu à peu je m'endormis : j'avais gardé mon masque à camail, mais la carreau était resté ouvert.... Une vive sensation de froid et des démangeaisons intolérables aux mains et à la figure me réveillèrent : le jour naissait, les marais m'apparurent dans leur splendide horreur, mais j'avais payé cher mon imprudence : toutes les parties de ma figure, que touchait mon masque dans la position où je m'étais endormie, avaient été percées des milliers de fois à travers le treillage de crin par des milliers de trompes et de suçoirs affamés de mon sang; les parties saillantes, le front, les joues, le menton étaient ridiculement enflés; je ne me reconnaissais plus! Mon poignet, laissé à découvert entre le gant et le commencement de la manche, était orné d'une boursoufflure régulière qui me formait un véritable bracelet autour du bras; enfin, partout où l'ennemi avait pu pénétrer, il avait causé des ravages incalculables! La voiture était inondée de maringouins et de cousins bourdonnant à mes oreilles. A mesure que le jour se faisait, d'autres essaims affamés montaient à l'assaut; l'air en était noir.... En un clin d'œil j'eus repoussé l'invasion à grands coups de mouchoir. Les plus gros maringouins, alourdis par le sang qu'ils avaient bu, tombèrent morts ou s'enfuirent; mais rien ne put me débarrasser des milliers de petits cousins presque imperceptibles bourdonnant leurs cris de vengeance et de mort dans une sarabande perpétuelle dansée à la hauteur de ma figure. Enfin le soleil se leva, et la chaleur de ses rayons fit disparaître peu à peu ces ennemis invisibles.

« J'ai eu à *Kargatsk-Kiforpost*, première station de la Baraba où nous nous arrêtons deux heures, la satisfaction de voir que mes compagnons de route n'ont pas été épargnés plus que moi par les cousins; aussi les compresses d'eau imbibées de vinaigre que nous sommes forcés de nous appliquer nous font-elles ressembler pendant le déjeuner à un hôpital ambulant. Pour en finir avec ces vilains insectes, je dirai qu'il n'y a pas ici de moustiques comme dans les pays chauds, mais qu'il y a la plus riche collection de diptères suceurs depuis la tipule grosse comme une tête d'épingle jusqu'au maringouin à ailes noires, et au taon doré qui ont plusieurs pouces de long, et sont armés de trompes, de suçoirs et de lancettes formidables. Ces animaux sont avec les fièvres intermittentes la véritable plaie des marais de la Baraba, et les rendent inhabitables pendant les trois mois d'été.

« A partir de *Karguinsk*, nous voyageons tout à fait dans l'eau. On a rendu la route praticable en y plaçant en travers des rondins de sapins jointifs et recouverts d'argile, ballastage d'un nouveau genre qui n'est guère solide : les roues des voitures, en roulant sur ce sol artificiel, font résonner le creux; tout tremble sur le passage de nos lourdes tarentas; l'eau des marais s'agite et fume; les grandes herbes trépident comme si quelque reptile hideux cherchait à escalader leurs tiges; la route ondule et gémit, et, en regardant en arrière, je la vois dérouler, au milieu des marais verdoyants, ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longs anneaux jaunes. Là où l'argile est tombée par le frottement des roues, les troncs des arbres, dénudés ou couverts encore de leur écorce blanche, ont l'air d'un charnier de grands ossements antédiluviens.

« Tout ce paysage, noyé dans la brume vaporeuse, est empreint d'une tristesse solennelle qui aurait son charme pour moi si, entraînée sur ce terrain mouvant et perfide, balancée dans ma voiture comme dans une escarpolette, je n'éprouvais à tout instant la sensation du vide qui m'est particulièrement pénible.

« La Baraba, même après la terre des herbes, est un sujet d'étonnement pour nous tous : des lacs immenses comme l'*Ubinskoj* et le *Tchang*, dont nous avons côtoyé le premier pendant vingt verstes entre *Oubinsk* et *Kamacova*, des étangs se succédant sans interruption et se reliant les uns aux autres, mais formant, à mesure que les eaux croupissent et s'abaissent, des marais sans fin, des prairies tourbeuses couvertes d'une végétation extraordinaire et monstrueuse, des graminées de six pieds, des joncs, des butômes, des plantes de marécage aussi hautes que les bambous de la Chine, et une profusion inouïe de fleurs sauvages plus belles les unes que les autres, les lis, les iris, les achillées, les dracocéphales et mille autres espèces qui auraient jeté un botaniste dans l'extase.

« Quelles magnifiques prairies on pourrait faire dans ces marais abandonnés!

« Nous en eûmes la preuve en arrivant à *Kamsk*, petite ville fondée par le gouvernement au centre de la Baraba : le fleuve Tom, qui prend sa source à cent verstes au nord de la ville, y a été curé et canalisé de manière à assainir les terrains avoisinants; aussi les marais et les tourbières ont fait place à des pâturages luxuriants où les chevaux de la poste étaient plongés jusqu'aux épaules. *Kamsk* est tellement ravagée par les fièvres à l'automne, que les employés qui en forment presque la seule population émigrent à *Kolyvan*, et même jusqu'à *Omsk*. Il ne reste alors dans la Baraba que quelques Tatares à demi sauvages qui la parcourent avec leurs troupeaux; encore sont-ils pâles, décharnés, et toujours tremblants de la fièvre. On m'a assuré qu'il était rare qu'un de ces *Barabintses* atteignît jusqu'à cinquante ans.

« Nous sommes restés à *Kamsk*, le 17, depuis le matin jusqu'à midi. En entrant dans cette ville, j'avais remarqué que nos chevaux étant couverts de sang, les palefreniers de la poste s'étaient empressés de les frotter de graisse chaude pour cicatriser leurs plaies. Les piqûres incessantes des mouches rendent les attelages furieux, ils s'emportent et entraînent les voitures dans les tourbières. Ce n'est pas là un des moindres dangers de la traversée de la Baraba, et nous en fîmes bientôt l'expérience.

« Quelque temps avant d'arriver à *Boulatova*, un des chevaux de ma tarenta s'abattit tout à coup rendant le sang à flots par ses naseaux où avaient pénétré des taons affamés ; ce pauvre animal s'agita avec tant de violence qu'il rompit ses harnais, renversa les postillons qui voulaient le retenir, et, sautant d'un bond au milieu des hautes herbes des marécages, il y disparut dans un sillon mouvant qui se referma bientôt sur lui comme les flots d'un océan végétal! On ne pouvait suivre de l'œil la direction qu'il avait prise dans sa course effrénée qu'aux essaims innombrables de mouches qui poursuivaient avec acharnement cette proie assurée. En effet, à ce que nous disent les gens du pays, un cheval abandonné dans ces conditions devait infailliblement périr, dévoré tout vivant par ces sanguinaires insectes. Les pasteurs qui y campent toute l'année ne peuvent conserver leurs troupeaux qu'en les parquant sous le vent de véritables incendies qu'ils allument avec des branches de bois vert mouillées sans cesse pour entretenir de la fumée ; eux-mêmes ont toujours la figure couverte de masques faits avec des vessies enduites de poix qui leur donnent l'air de véritables brigands.

« La Baraba, qui a trois cent vingt verstes (325 kilomètres) dans sa partie la moins large, et qui s'étend en hauteur du cinquante-deuxième au soixantième degré de latitude, est peut-être le plus vaste marais du monde : occupant le fond d'un immense plateau situé entre les fleuves Obi et Irtiche, elle sert de réservoir aux eaux pluviales ainsi qu'à celles qui proviennent de la fonte des neiges, et comme le sol argileux en est imperméable, ces eaux n'y trouvent pas d'écoulement, et y forment des lacs, des étangs et des marais fétides et croupissants. Des milliers d'oiseaux aquatiques s'y donnent rendez-vous de la haute Asie et de l'Europe orientale pour y nicher, sachant bien que c'est là leur empire où l'homme ne viendra pas les déranger. L'hiver, la neige et la glace recouvrent toute la surface de la Baraba, qui présente alors le même aspect que les autres contrées de la Sibérie, et qui est sillonnée en tous sens par les traîneaux des chasseurs de zibelines, de martes et de renards.

« Le 17 au soir, nous sortons de la Baraba après avoir dépassé la station de *Touroumoff;* mais le pays, moins inondé, conserve un aspect aussi sauvage et aussi monotone.

« Enfin nous voilà arrivés à *Omsk*, après un parcours de mille verstes et six jours de voiture forcée, sans avoir pu nous arrêter une demi-journée au même endroit : nous avons la figure et les mains enflées, et le corps rompu par les cahots. Cette traversée des marais de la Baraba est ce qui m'a paru le plus dur dans tout notre grand voyage. Il est vrai que plus on approche du but, moins on est armé de patience, et plus les obstacles sont irritants.

« Je n'ai rien à dire d'*Omsk*. C'est une grande et ancienne ville peu peuplée (on y compte à peine huit mille habitants), composée de la ville officielle où résident le gouverneur général de la Sibérie occidentale et toutes les autorités, et d'une ville marchande où il n'y a ni commerce ni industrie. Les deux sont fortifiées et entourées d'une enceinte bastionnée en terre avec chemins couverts.

« Sur trente-six heures, nous en avons passé vingt-

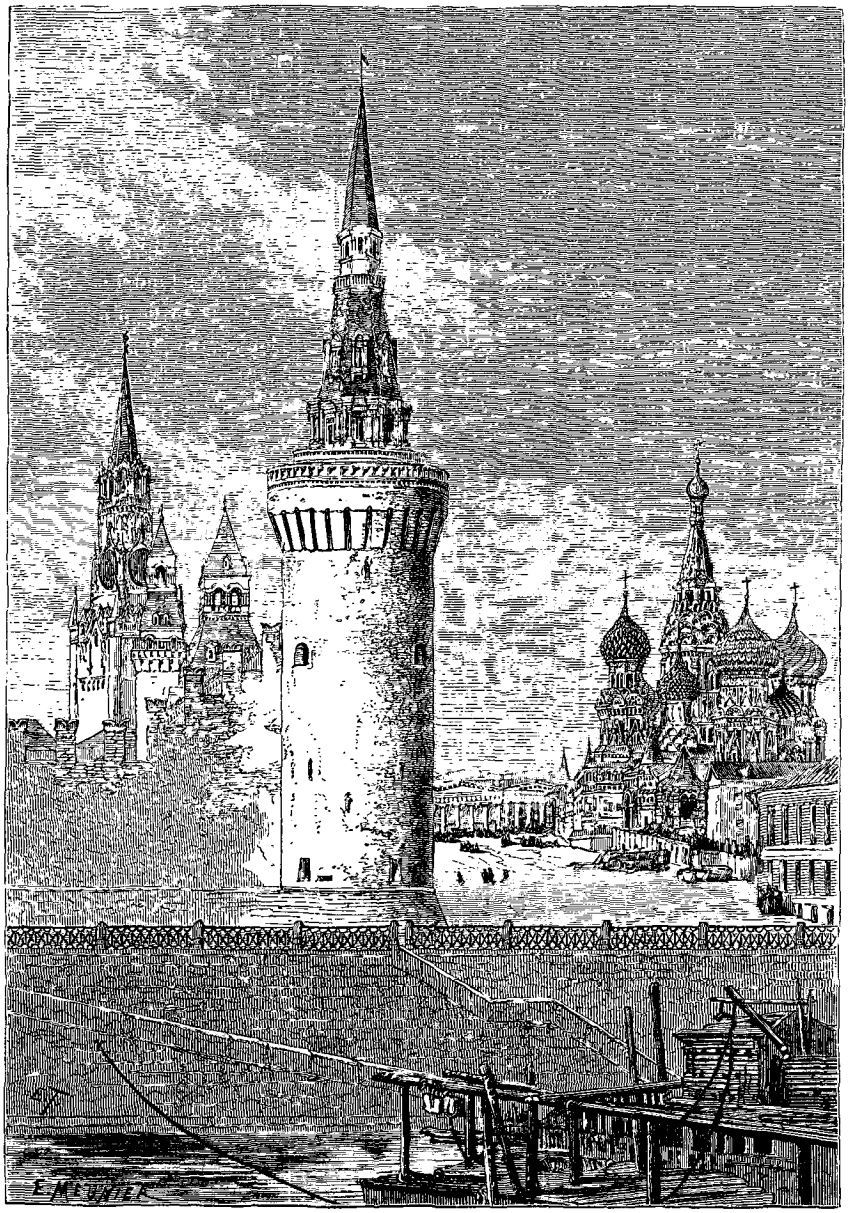
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre à dormir dans le palais du général qui commande la province d'*Omsk*, fort belle résidence meublée avec le plus grand luxe, mais où il n'y a qu'une seule petite chambre à alcôve dans laquelle la femme du gouverneur et sa fille couchent sur deux misérables lits en fer. Il ne faut pas s'attendre à mieux dans toute la Sibérie.

« *Omsk*, à l'instar de Paris, transforme un bois de son voisinage arrosé par l'*Om* en bois de Boulogne avec lacs, cascades et rocailles : c'est tout ce que j'ai vu de remarquable. La vieille forêt valait mieux.

« En quittant *Omsk*, nous traversons en bac l'*Irtyche*, un des trois grands fleuves de la Sibérie. Il m'a paru moins large que l'*Yéniséi*.

« Dans la nuit du 22, il nous faut franchir, près d'*Abatskaïa*, la rivière *Ichim*, un de ses principaux affluents. Là se termine la *chaîne d'Ichim* qui s'étend pendant près de quatre cents verstes depuis les fron-



Tour de l'église, à Moscou. — Dessin de Therond d'après une photographie.

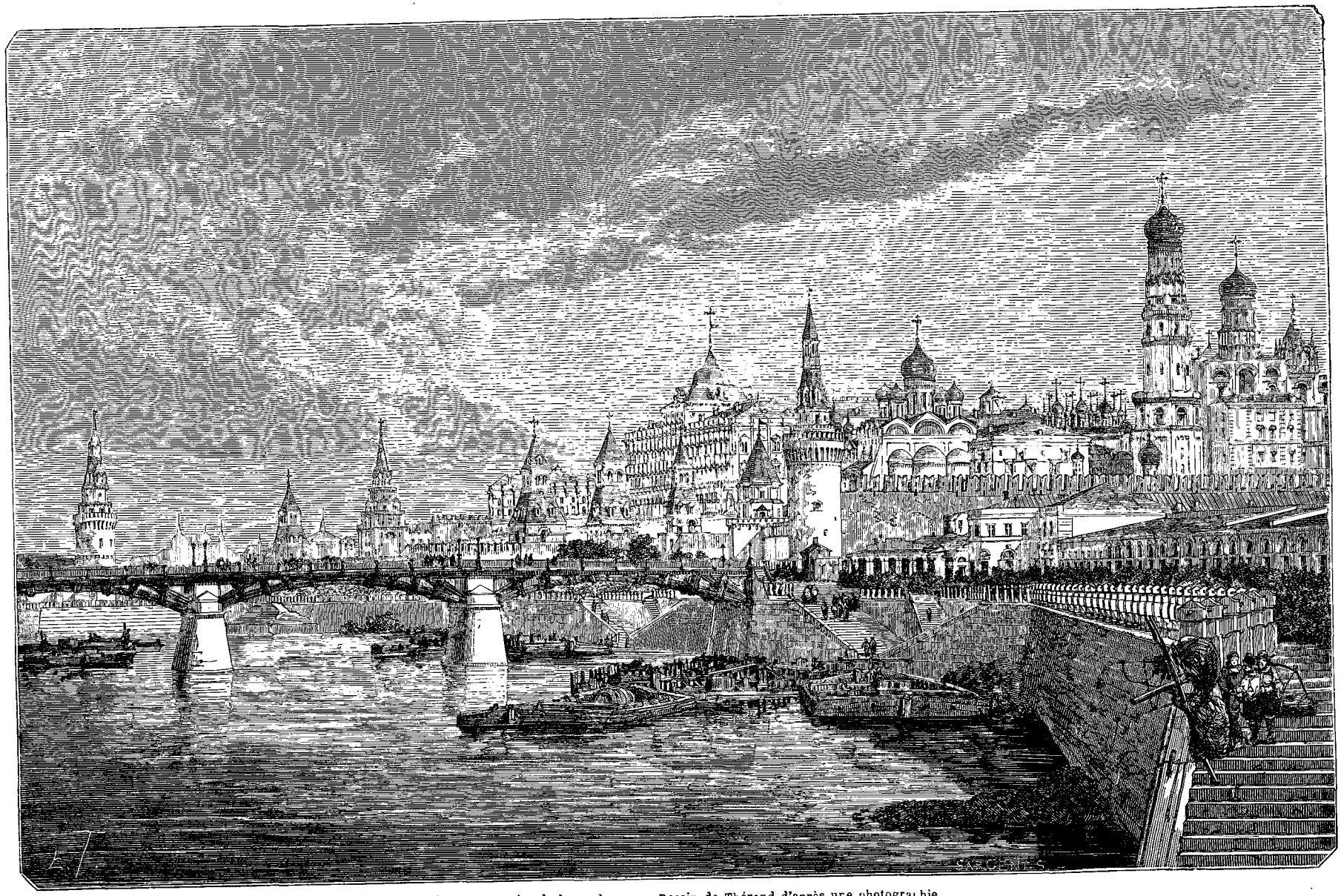
tières du Midi. On appelle ainsi des tours ou fortins en bois espacés régulièrement, qui jadis protégeaient le pays contre les incursions des Khirghis et des Kalmouks. Depuis que les Russes n'ont plus rien à craindre des nomades qu'ils ont soumis, ces fortifications primitives sont délaissées et tombent en ruines.

« A dater de *Novozaimsk*, nous commençons à sortir de ces steppes infinies où nous sommes entrés depuis *Krasnoiarsk;* le pays devient un peu accidenté, et les coteaux sont couverts de forêts.

« Hier et aujourd'hui nous avons eu des chaleurs excessives; le thermomètre est monté dans la journée jusqu'à trente-deux degrés centigrades. Ce n'est pas la peine de voyager dans un pays dont le nom est synonyme de froid.

« *Tioumen*, où j'écris ces mots est une ville assez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Moscou prise de la Moskowa. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

importante, de dix mille habitants, où on trouve des usines métallurgiques et une fonderie de cloches. C'est le premier centre de population fondé par les Russes en Sibérie.

« Comme nous ne devons nous y arrêter que pendant la journée, nous sommes descendus dans la maison d'un marchand qui a bien voulu nous donner l'hospitalité. Notre hôte est un Russe du vieux temps dont la civilisation n'a pas encore altéré la vieille politesse. En entrant, il me baise la main et me conduit avec force salutations à la salle où est servi le repas qui nous a été préparé. En pareil cas et entre égaux, la femme répond à cette politesse en se penchant pour effleurer de ses lèvres le front de son cavalier. On concevra facilement que je m'affranchisse de cette formalité.

« Voici le menu du dîner que j'inscris pour en donner une idée :

« *Hors-d'œuvre*, servis à part sur une petite table : saumon cru et fumé, caviar, harengs salés coupés en petits morceaux dans du vinaigre, pain, beurre, du *schnaps*, ou eau-de-vie de seigle anisée, blanche comme du cristal et très-bonne. On prend de ces hors-d'œuvre pour se mettre en appétit, et on arrose le tout de fortes libations.

« *Potage :* bouillon aromatisé au serpolet, dans lequel on rompt soi-même de petites pâtisseries farcies qui remplacent le pain.

« Poissons au court bouillon avec une sauce vinaigrée froide contenant une foule d'ingrédients.

« Ragoûts de mouton et de poulets au riz.

« Un *koulbac* ou pâté contenant des jaunes d'œufs, du riz, des viandes et du gibier pilés.

« Une oie et un coq de bruyère rôtis avec une sauce enragée au safran, au kari et à la muscade.

« *Entremets :* des choux rouges farcis au caviar, des betteraves et des concombres à la glace et à la crème, ou marinés dans l'eau salée, des gâteaux de gingembre, des tartes au lait caillé, des crèmes et des bavaroises glacées.

« A la fin du dîner, après le thé, du vin de Champagne et des liqueurs.

« Voilà le fond de la cuisine russe qui, toute barbare qu'elle est, est peut-être mieux entendue et plus savamment combinée que les cuisines allemande et anglaise. Il va sans dire que dans toutes les grandes maisons la cuisine française est la seule admise.

« Lorsque les marchands sibériens se traitent entre eux, le maître de la maison, au lieu de servir à table comme il le faisait pour nous, préside au repas assis d'un côté avec tous ses convives masculins, tandis que les dames sont reléguées ensemble à l'autre extrémité. Vers la fin du dîner, celles-ci quittent la table qui devient alors le théâtre d'une orgie complète causée par des libations trop fréquentes. L'ivrognerie est, avec la superstition, le vice dominant des Russes. Il règne exclusivement dans la classe du peuple et des marchands, et quoique mieux dissimulé, il n'est que trop fréquent dans la noblesse . . . . . .

« . . . . Tout à l'heure je me suis aperçue que toute la famille de mon hôte, que nous n'avions pas vue au dîner, me guettait avidement à travers les serrures pendant que j'étais à ma toilette.... Décidément, ces gens-là sont de vrais sauvages avec ameublements en bois de Boule !

« Je reprends la plume que je venais de quitter pour noter une touchante histoire. Dans la maison du maire ou capitaine de *Tougoulimsk*, où nous nous sommes arrêtés quelques heures, une jeune femme, la sienne sans doute, s'est mise à fondre en larmes en m'apercevant, et s'est jetée à mes pieds en me priant d'excuser sa douleur, et en m'assurant que je ressemblais tellement à sa sœur, morte peu de jours avant, qu'elle n'avait pu contenir son émotion. Je l'ai consolée de mon mieux, et je lui ai promis, sur sa prière, de lui envoyer mon portrait de Moscou, ce que je ferai certainement. Il ne faudrait pas en conclure que les paysans sibériens soient très-démonstratifs ; loin de là, ils sont calmes, dignes, galants même, mais très-contenus : à la fierté près, ils me rappellent les Castillans. Leur figure est régulière, mais extrêmement pâle et décolorée, ce qu'il faut attribuer à leur réclusion forcée pendant huit mois d'hiver, sans air, dans des pièces excessivement chauffées. En revanche, ils souffrent beaucoup de la chaleur pendant l'été, parce que, comme tous les gens des climats froids, ils ne prennent aucune précaution pour s'en défendre. On ne connaît ici ni les persiennes, ni les contrevents, ni les stores, ni les rideaux, et le soleil brûlant entre librement dans les maisons qu'il change en quelques heures en étuves.

« Nous voici donc en Europe ! Mon cœur bat en écrivant ces lignes, et j'oublie bien des noirs pressentiments qui sont venus me tourmenter depuis notre départ de Pékin, et que j'ai dû refouler en moi-même pour ne pas affliger ceux qui m'aiment.

« Derrière nous s'élèvent les cimes neigeuses des monts Ourals que nous venons de traverser avec leur couronne de forêts séculaires et leurs rochers dénudés par les avalanches ; devant nous s'étendent les immenses plaines des vallées de la *Kama* et du *Volga*.

« Nous avons passé hier à *Ekaterimbourg*, ville qui, située sur la pente orientale des Ourals, est géographiquement en Asie, quoiqu'elle dépende administrativement du gouvernement européen de *Perm;* c'est une place forte avec chancellerie, douane, arsenal, hôtel des monnaies, fonderie de canons, fabriques d'armes, de coutellerie, etc., etc. Elle est, en outre, le centre d'un commerce considérable de peaux, de suifs, de cuirs, de pierres précieuses (j'y ai acheté de superbes améthystes venant de l'Oural). La contrée environnante est très-industrielle ; on y trouve beaucoup de forges, et des lavages d'or et de platine.

« La traversée des montagnes s'est faite sans encombre ; en cette saison, les neiges sont fondues et aucun accident n'est à craindre.

« Enfin nous cessons de voyager en voitures : le bateau à vapeur nous attend.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Quelque rapide qu'ait été notre voyage en Sibérie, les accidents de voitures et les réparations perpétuelles qu'il fallait leur faire subir nous ont fait perdre quelques jours. D'ailleurs, c'est avec joie que nous nous sentons débarrassés de cette trépidation et de ces cahots incessants auxquels il est inouï que nous ayons pu résister sans être malades depuis deux mois et demi.

« *Perm* est une affreuse ville, sale, boueuse et mal entretenue, assez commerçante, mais dont les hôtels sont détestables, et où nous sommes forcés de coucher sur des matelas par terre. Nous y avons passé deux jours à faire vendre nos voitures, tarentas et telegas, et tous les autres objets embarrassants qui nous ont servi pendant notre traversée de la Sibérie. Pour nous transformer en voyageurs européens, nous ne gardons que des caisses et des malles.

« Nous ne restons ici que jusqu'au soir, quoique nous soyions magnifiquement reçus par le gouverneur.

« Nous nous sommes embarqués à *Perm* sur les bateaux à vapeur *Caucase* et *Mercure*, appartenant à une Compagnie qui fait le service entre *Perm* et *Nijnei-Novgorod* par la *Kama* et le *Volga*. Ils sont fort bien emménagés, mais on ne vous y souffre que vingt livres de bagages par tête, ce qui n'est guère commode. Les voyageurs sont divisés en trois classes strictement séparées. Il y a un très-bon restaurant à bord, où les repas et les vins sont d'un prix fou : une bouteille de vin rouge ordinaire vaut quatre roubles, le champagne six roubles; malgré cela, il s'en boit considérablement sur notre bateau. Je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde où on consomme autant de ce vin qu'en Russie; tous les vignobles de la Champagne n'y suffiraient pas. Heureusement qu'il y a ici des fabriques où on en fait de passable avec la séve fraîche des bouleaux : cela mousse, petille et fait sauter le bouchon, c'est tout ce qu'il faut.

« Si je n'étais pas blasée par les grands fleuves et les grands lacs de Chine et de Sibérie, je serais émerveillée du spectacle que présentait le confluent de la *Kama* et du *Volga* au coucher du soleil; mais, qu'est-ce que c'est que le *Volga*, quand on vient de quitter le *fleuve Bleu*, le *fleuve Jaune*, le lac *Baikal*, l'*Yéniséi*, l'*Obi* et l'*Irtyche!* D'ailleurs nous sommes tous piqués de la tarentule. Plus nous approchons, plus nous avons envie d'arriver, et nous ne daignons plus accorder un coup d'œil aux beautés pittoresques de la nature.

« Le débarcadère de *Kasan* est à sept verstes de la ville; le gouverneur est venu nous y chercher en voitures de gala pour nous mener au Kremlin qui lui sert de palais, et qui est situé sur une hauteur d'où on domine toute la cité. Nos vêtements modestes, tout couverts de poussière, faisaient à déjeuner un singulier contraste avec la splendeur du service et les habits brodés, constellés de décorations dont nous étions entourés. Le dessert surtout était magnifique : il y avait tous les fruits du Midi, venus à grands frais de la Crimée et de l'Asie Mineure.

« *Kasan* est une très-ancienne et très-pittoresque ville, fondée en 1257 par Batou, grand khan des Tatares. On y compte quarante-cinq mille habitants parmi lesquels sept mille Tatares, descendants des anciens indigènes; c'est l'entrepôt du commerce entre la Sibérie, la Boukharie et la Russie d'Europe, le centre d'une assez grande industrie et le siége d'un archevêché grec et d'une université.

« Nous ne pouvions quitter *Kasan* sans aller faire un pèlerinage au musée, où est conservée comme une relique la galère impériale qui servit jadis à la grande Catherine pour accomplir ses pérégrinations dans ses États. Rien de plus magnifique et de plus riche que les ornements dont elle est couverte, et surtout ceux de l'appartement particulier de l'impératrice situé à l'arrière.

« Ma visite à la galère impériale m'a donné envie de relire le récit de M. de Ségur, ambassadeur de France, qui accompagna la grande Catherine durant son voyage.

« En naviguant sur le *Volga*, avant-hier, je revoyais en imagination, quatre-vingts ans avant, cette fastueuse embarcation descendant le fleuve aux accords des orchestres, et au milieu des applaudissements des populations enrôlées dans tout le pays pour saluer la czarine à son passage, puis les ambassadeurs de trois grandes puissances, et le favori fameux qui gouvernait alors l'Empire, se pressant auprès de l'illustre souveraine.... Quand je revenais à la réalité, je n'avais plus sous les yeux que nos bateaux à vapeur chargés de ballots de marchandises qu'ils portaient à la foire de *Nijnei-Novogorod*, des trains de bois, des barques de pêche toutes pleines de poix et de goudron, et des bandes de canards sauvages qui s'envolaient, effrayés par le hoquet continuel de la machine.... Être ou ne pas être, voilà la question, comme a dit Shakspeare, et le temps emporte tout avec lui!

« C'est une chance pour notre curiosité que d'être arrivés à *Nijnei-Novogorod* juste au moment de la foire, qui est la plus célèbre d'Europe avec celle de *Leipsick;* elle jette une animation extraordinaire dans cette ville déjà fort peuplée, car on assure qu'il y vient plus de cent mille marchands de toutes les parties du monde.

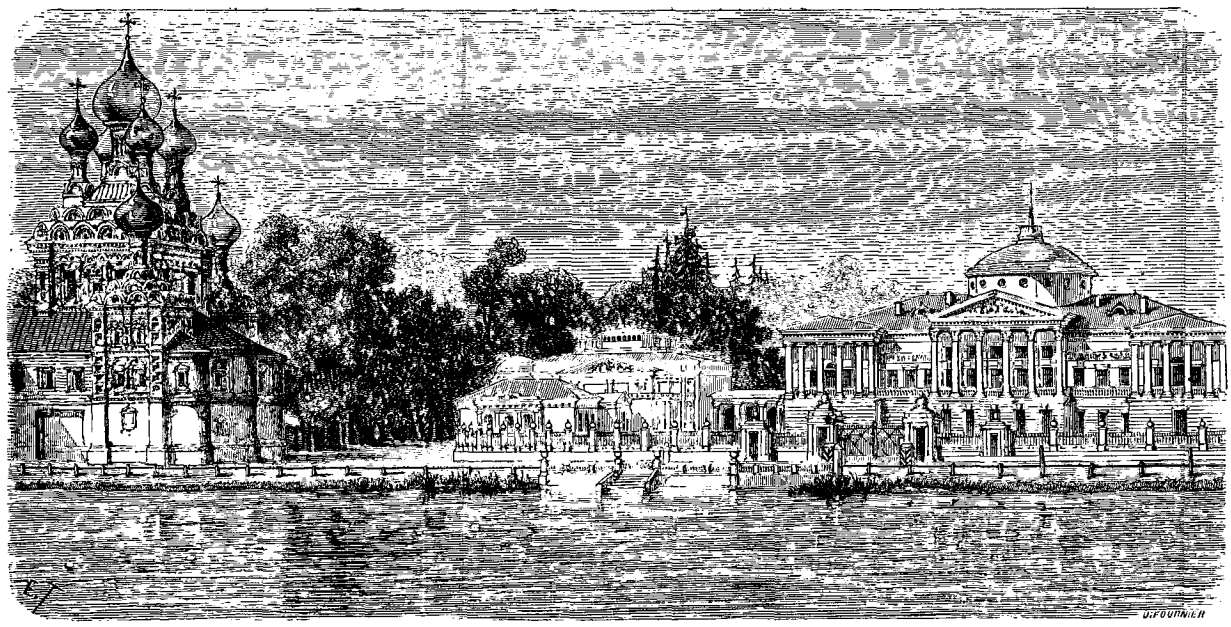
« *Nijnei-Novogorod* est située sur des escarpements très-élevés au-dessus du fleuve; les différents quartiers de la ville sont séparés par des ravins tellement à pic, qu'il a fallu les relier par des ponts.

« La foire se tient dans une grande plaine de l'autre côté du *Volga*, où le gouverneur habite dans un palais spécial pendant tout le temps de sa durée.

« Au moment de notre arrivée, les eaux débordées ne faisaient que rentrer dans leur lit, et des milliers d'ouvriers s'empressaient d'y élever les constructions provisoires qui allaient servir au commerce. La foire n'était pas ouverte : des masses de ballots de marchandises de toute forme et de toute couleur gisaient çà et là pêle-mêle sur le bord du fleuve, sous la garde d'agents spéciaux de police. La foule des marchands et des acheteurs était déjà immense : on y voyait tous les peuples de l'Orient, Persans, Géorgiens, Turcs, Arméniens, Kalmouks, Khirghis, Indous, Turcomans, se coudoyant avec des Russes, des Juifs, des Cosaques, des Tatares

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et des négociants de tous les pays de l'Europe. Une foule de spectacles, de charlatans, de jeux, emplissaient de vastes baraques, et formaient déjà un quartier destiné aux plaisirs. Ce que j'y ai vu de plus curieux, sur un théâtre ambulant, c'était un acteur nègre des Antilles qui jouait Othello en anglais, tandis que les autres personnages disaient leur rôle en russe. Cela faisait une cacophonie assez étrange. J'ai trouvé un acteur noir très-bon (en revenant de Chine, on n'est pas difficile). Il y avait aussi des danseuses bohémiennes, de vraies Zingaries, au teint cuivré, qui exécutaient voluptueusement les danses du shall et de l'abeille, puis une troupe de jeunes musiciennes viennoises, en costume national, vestes blanches et toques noires à plumes blanches, dont les plus âgées, qui avaient douze ans, jouaient des instruments à cordes et à vent, tandis que la plus jeune, enfant de six ans à peine, tapait de toute sa force sur la grosse caisse. Il y avait enfin des ménageries, des hercules, des sorciers, etc., etc. Parmi ces divertissements, une chose attira particulièrement mon attention, tant par son originalité et sa couleur locale que par la bizarrerie et l'incontestable antiquité du chant: c'était un chœur de mariniers du *Volga*, assis par terre et faisant le simulacre de ramer, sous les ordres d'un chef qui commandait la manœuvre; celui-ci déclamait une sorte de récitatif, auquel le chœur répondait par des strophes chantées en parties. Il s'agissait des exploits de Rurik et de ses pirates normands envahissant la Moscovie au neuvième siècle; le chant était sauvage, mais bien rhythmé et saisissant. Ce devait être ainsi qu'Homère et les rhapsodes allaient chantant jadis dans les villes de la Grèce les exploits des vainqueurs de la malheureuse Ilion....



Vue du château et de la pièce d'eau de Stoukine a Moscou. — Dessin de Thérond d'apres une photographie.

J'aurais voulu pouvoir noter le chant de victoire des compagnons de Rurik, mais j'en ai été empêchée par le bruit assourdissant qui se faisait dans toutes les langues et dans tous les cris du monde[1]. »

Il fallut remonter en voiture pour gagner *Vladimir*, située à mi-chemin entre *Nijnei-Novogorod* et Moscou. Les routes sont exécrables : le chemin de fer étant en construction depuis quelques années, on a négligé de les entretenir. L'absence de rivières navigables a empêché le développement de cette ville, qui, quoique située dans un pays riche et industriel, compte à peine quatre mille habitants.

A *Vladimir*, les voyageurs prirent le chemin de fer de Moscou, qui les mena rapidement dans cette antique capitale de la Russie[2]. Après y être restés six jours pour s'y reposer, ils gagnèrent Saint-Pétersbourg, et revinrent enfin à Paris par le chemin de fer du nord de la Prusse et la Belgique.

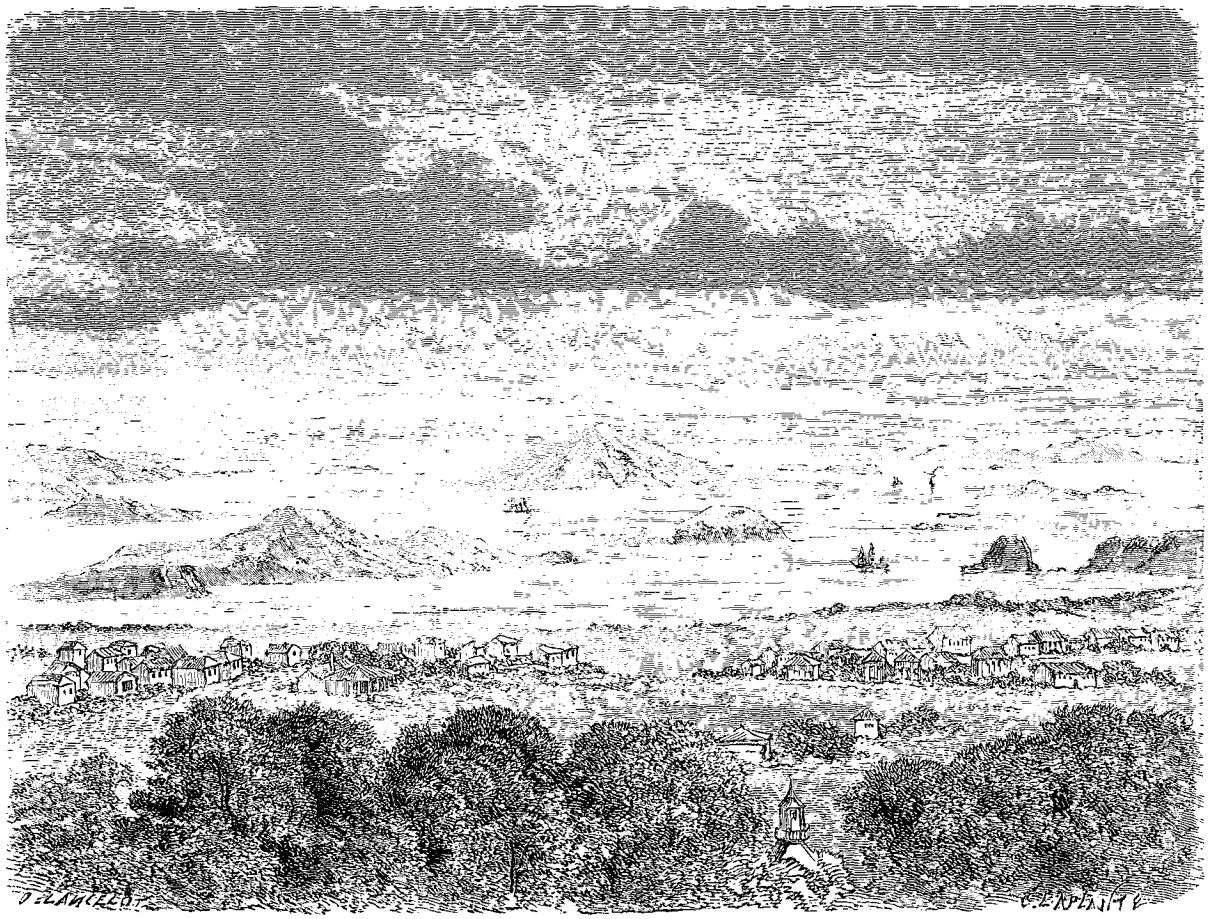
Ils avaient accompli en quatre mois un des plus grands voyages qu'il soit donné à l'homme de faire par terre sur la surface de notre globe, ayant franchi, de *Shang-haï* à Paris, au moins douze mille kilomètres, sans éprouver aucun accident fâcheux, et sans qu'aucune menace des hommes ou des éléments vînt troubler leur sécurité.

A. POUSSIELGUE.

1. Les notes de Mme de Bourboulon s'arrêtent à Nijnei-Novogorod.

2. Nous ne décrirons pas Moscou, cette description ayant déjà été faite bien souvent, mais nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la reproduction de quatre belles photographies rapportées par Mme de Bourboulon et représentant les monuments les plus célèbres de cette ville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le havre d'Auckland. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER.

1858-1860 — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

I

La Nouvelle-Zélande. — *La Novara* et le havre d'Auckland[1].

Lors du passage de la frégate autrichienne *la Novara*[2] à la Nouvelle-Zélande, où elle relâcha vers la fin de l'année 1858 pendant le cours de son voyage autour du monde, un membre de la commission scientifique que portait ce navire, M. Ferdinand de Hochstetter fut chargé par le gouvernement colonial d'une mission qui lui permit de séjourner neuf mois dans les îles néo-zélandaises. Avec l'autorisation du contre-amiral de Wüllerstorf, qui commandait l'expédition, il laissa la frégate poursuivre sa route vers l'Europe, et tout en s'acquittant des recherches zoologiques dont il était chargé, le savant professeur de l'Institut de Vienne se livra à une étude approfondie de la Nouvelle-Zélande sous le rapport géographique, physique, botanique, his-

1. Situé entre le trente-quatrième et le quarante-huitième parallèle sud, entre le cent soixante-quatrième et le cent soixante-seizième de longitude orientale, l'archipel de la Nouvelle-Zélande s'élève, dans l'océan Pacifique, aux antipodes mêmes d'un arc de cercle qui, surgissant du sein de l'Atlantique à une centaine de lieues droit à l'ouest de Brest, irait aboutir au Maroc dans les environs de Fez. Il consiste en deux îles principales, séparées par le détroit de Cook; au nord Ika-Na-Mawi ou *l'île du Poisson,* et au sud *Tawai-Ponamou* ou la terre du *Jade-Vert,* noms indigènes consacrés par les traditions mythiques des peuples polynésiens. Au sud de la grande île méridionale, l'île Stewart, qui n'en est qu'une annexe, compte cependant encore près de cinq cents kilomètres carrés de superficie, et reçoit en plein sur ses âpres promontoires les vents et les flots du pôle antarctique. F. DE L.

2. Voyez, sur le voyage de *la Novara* autour du monde, le t. I du *Tour du Monde,* p. 34 et 66.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

torique, politique, descriptif et même littéraire. Il a publié récemment le résultat de ses travaux dans un magnifique volume édité à Stuttgart. C'est de cet ouvrage que nous avons tiré la plus grande partie de la relation qu'on va lire.

« .... Après un séjour de plusieurs semaines sur les côtes de l'Australie, la frégate *la Novara* quitta le port de Sydney le 7 décembre 1858, et se dirigea vers la Nouvelle-Zélande. Le 20 du même mois, nous nous trouvions devant l'entrée du golfe Hauraki, dont une des baies, situées au sud-ouest, forme le port d'Auckland. Les îles de la grande et de la petite Barrière, qui dans la langue des indigènes se nomment Ota et Houturu, se dressaient devant nous avec leurs pics d'environ deux mille pieds. La journée était magnifique, et nous nous avançâmes lentement le long de la côte orientale de la grande île.

« Longue d'environ vingt-cinq milles anglais, cette île se compose d'une chaîne de montagnes qui forment des côtes escarpées, aux sommets tantôt arrondis, tantôt en pics aigus. Le point le plus élevé, qui se trouve dans le milieu de l'île, et qui, du premier gouverneur de la Nouvelle-Zélande, a été appelé Mont-Hobson, a, d'après les indications des cartes, une élévation de deux mille trois cent trente pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Des roches dentelées d'une hauteur remarquable, appelées *les Aiguilles*, forment l'extrémité septentrionale de la chaîne qui se termine au sud par le rocher arrondi du cap Barrière. Si la côte occidentale de l'île possède de nombreuses baies, profondément découpées, pourvues d'excellents ancrages, sur les rives desquels, indigènes et Européens se sont établis, la côte orientale n'offre que des rocs nus et inhabités, où l'on ne trouve qu'une seule grande baie protégée par l'île *Aride*, rocher d'apparence inaccessible, complétement digne de son nom qu'il porte depuis le temps du capitaine Cook. Sur la côte septentrionale de la Grande Barrière, il y a des mines de cuivre assez productives, et les forêts de l'île doivent renfermer beaucoup de bétail sauvage.

« En avançant nous nous trouvâmes au milieu d'un labyrinthe d'îles et de presqu'îles dont le sol, parsemé de collines, était bas et onduleux, sans forêts, avec des côtes escarpées qui présentaient des lits de marne et de granit régulièrement disposés, et avec de petites baies sablonneuses sur lesquelles s'élevaient çà et là quelques huttes de bois. Devant nous, à l'endroit où nous apercevions les groupes épars de maisons qui forment Auckland, on distinguait un grand nombre de petites montagnes à cônes tronqués, dont, au premier coup d'œil, la forme trahissait la nature volcanique. Parmi elles, dominant toutes les autres, pareil au conducteur d'un troupeau de monstres marins, se dresse fièrement au milieu des vagues le mont Rangitoto, dont la hauteur atteint neuf cents pieds, et qui est comme la sentinelle avancée d'Auckland.

« Avec ses noires coulées de laves, la forme singulière de son sommet, cette île volcanique m'offrait un spectacle assez intéressant; mais, je l'avoue franchement, le premier aspect de la contrée d'Auckland ne répondit nullement à l'idée que je m'étais faite de la Nouvelle-Zélande.

« Est-ce là Auckland, me disais-je, la capitale tant vantée de la Grande-Bretagne de la mer du Sud? Où est la *Tamise* néo-zélandaise? Où sont les Geysers et les sources de vapeur brûlante? Où sont les cônes volcaniques dont j'ai lu la description, le Tongariro toujours fumant, le Ruapahu couvert de glaces et de neiges éternelles, le Taranaki qui monte dans les nuages; où sont enfin les Alpes de la Nouvelle-Zélande? Le tableau créé par mon imagination était tout différent de celui que j'avais sous les yeux.

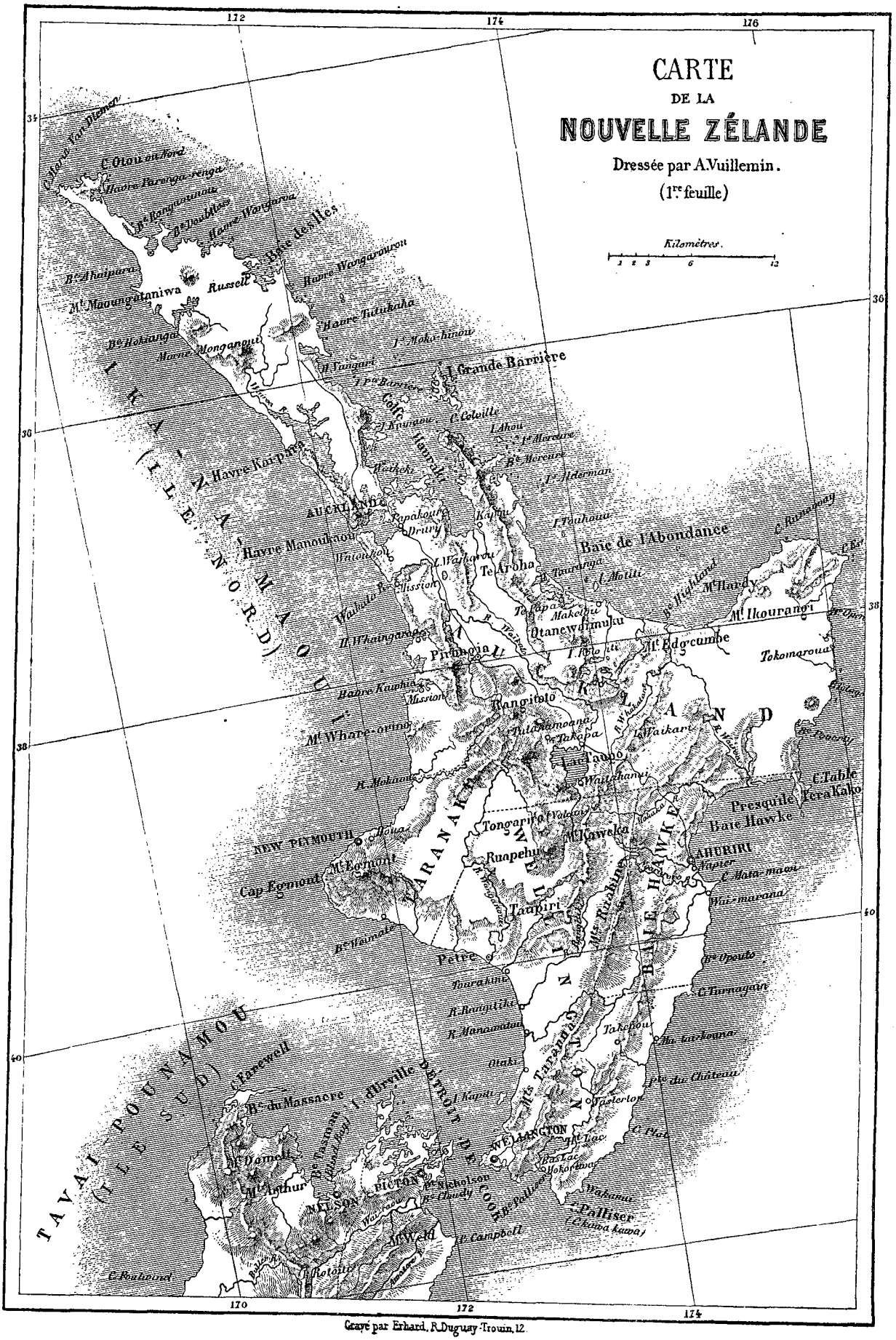
« Les puissantes montagnes coniques me paraissaient réellement réduites aux proportions de petits cônes sans importance de cinq ou six cents pieds. Je savais que ces volcans monstrueux et les montagnes de neige de l'île méridionale ne sont pas des fables, mais que leur distance de cette côte les place hors de la portée de tout œil humain, et cependant je les cherchais du regard, et n'en découvrant aucune trace, j'éprouvais une vive déception.

« Après avoir fait publiquement cet aveu, je puis donner à mes amis d'Auckland, l'assurance qu'actuellement la Nouvelle-Zélande reste gravée en traits brillants dans mon souvenir; tout ce que j'avais attendu et imaginé d'abord a été dépassé de beaucoup, et s'il m'était donné une seconde fois dans ma vie de jouir de ce spectacle et de saluer encore une fois le Rangitoto, mon cœur tressaillirait d'une joie profonde.

« Le départ de *la Novara* pour Tahiti fut fixé au 8 janvier. Je me rendis de très-bonne heure à bord; après beaucoup de jours orageux, c'était la première matinée paisible et sereine; la frégate avait appareillé et n'attendait que la brise et le retour du jusant. Vers huit heures, l'ordre de lever l'ancre fut donné; c'était pour moi l'heure de la séparation. Il m'était bien pénible d'abandonner un navire qui, depuis deux ans, était presque devenu ma patrie, et dont le sort avait été lié si étroitement au mien. La voix me manqua quand je voulus dire adieu au digne commodore et au brave commandant, quand je pressai la main de mes compagnons de voyage avec lesquels j'avais partagé la peine et la joie, et qui n'étaient pas moins émus que moi-même. Mais la musique se fit entendre, l'ancre remonta, les voiles se gonflèrent; je regagnai mon canot, et me dirigeai vers la terre.

« Avant que j'eusse atteint le rivage, *la Novara* avait déployé toutes ses voiles et, poussée par une légère brise, glissait lentement sur le miroir paisible des eaux. Je la regardai encore longtemps, bien longtemps, et lui souhaitai un bon voyage et un heureux retour dans la patrie. Le corps du navire avait déjà disparu derrière la côte septentrionale, et je n'apercevais plus que les mâts qui le dominaient. Pendant un moment, il reparut tout entier au-dessus de la partie basse des terres. Du rivage, plus d'un souhait fut adressé aux voyageurs par les amis qu'ils ne pouvaient plus apercevoir; mais le vent devint de plus en plus vif, et *la Novara* disparut à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



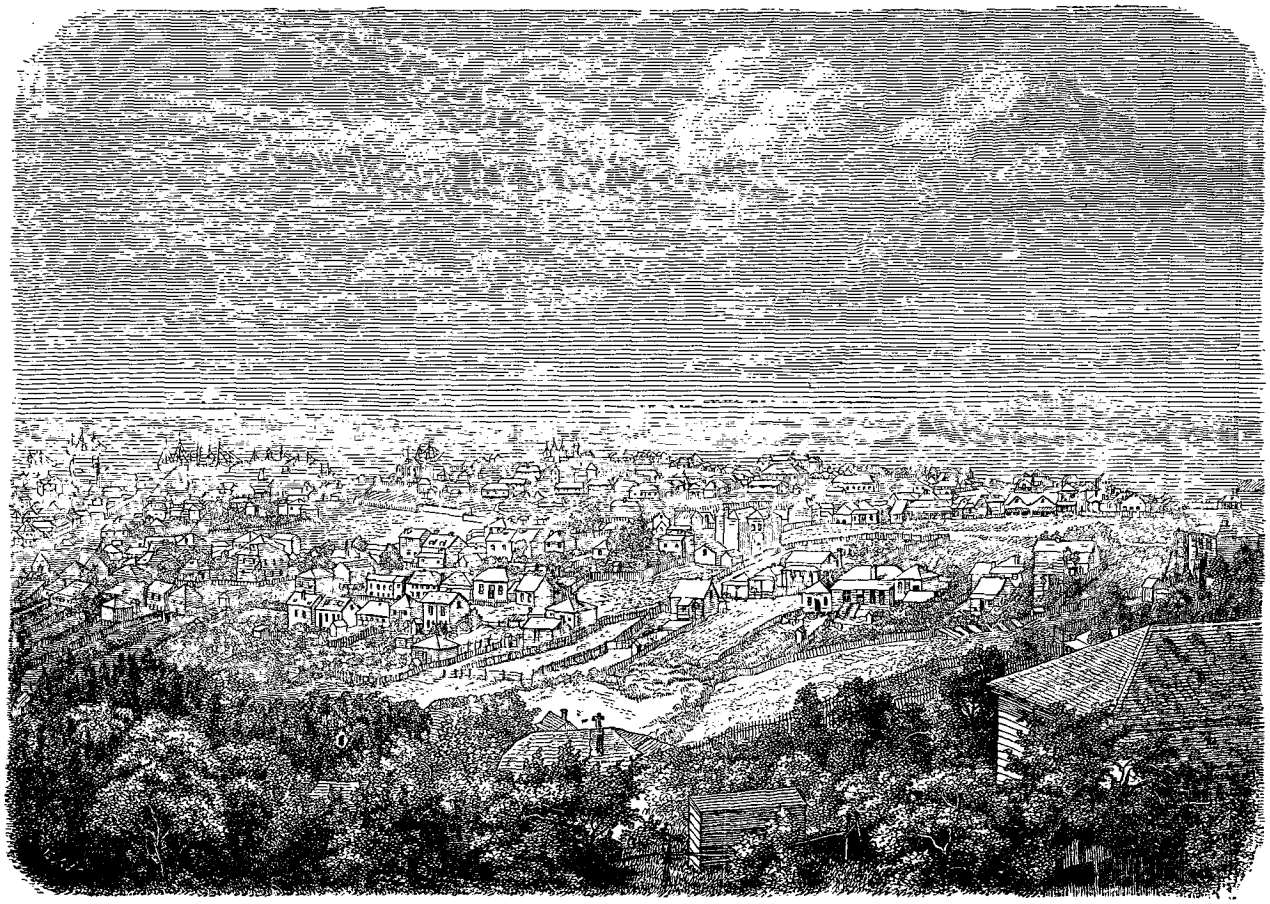
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'horizon. C'est alors que je sentis pleinement le changement qui s'était fait dans ma situation. *La Novara* était une parcelle de la patrie : dans les pays lointains et étrangers, elle remplaçait mon foyer. Jusqu'alors, ma vie de voyage s'était écoulée au milieu d'amis, de visages connus; rien n'était changé dans nos habitudes, la langue que nous parlions était la langue maternelle; la scène seule variait sans cesse autour de nous; parmi des hommes d'une autre couleur, sur les côtes les plus lointaines, je ne me sentais pas éloigné de la patrie, tant que *la Novara* demeurait dans le port. Maintenant il me sembla que je commençais à voyager en pays étranger, parmi des hommes étrangers dans le véritable sens du mot. J'étais seul, ne pouvant plus compter que sur moi-même.

II

La cité d'Auckland, sa banlieue. — Ce que ses habitants appellent la campagne.

Après le départ de *la Novara*, j'allai occuper dans ce qu'on appelle l'Hohl de Clermont (Prince's street) une riante et spacieuse habitation, chez un hôte parfaitement aimable et bon, M. Winchy. J'avais pour cabinet de travail une vaste pièce, et, des fenêtres, je jouissais d'une vue magnifique sur une grande partie de la ville et du port, qui s'étendaient au-dessous de



Vue de la ville d'Auckland. — D'après M. F. de Hochstetter.

moi, le long de la côte occidentale jusqu'à la chaîne boisée de Titirangi.

Resté seul, sans mes collègues de *la Novara*, dont la spécialité avait été la géologie et la botanique, je crus devoir profiter des occasions qui s'offriraient pendant mes voyages pour ajouter à leurs collections commencées les produits de la Nouvelle-Zélande, et je pris aussitôt les dispositions convenables pour arriver à ce résultat. Je fis insérer en même temps dans les feuilles publiques un avis par lequel je sollicitais l'envoi d'objets d'histoire naturelle de toutes sortes. En cela, je me proposais un double but, j'espérais d'abord obtenir par ce moyen des indications sur la nature des contrées que la brièveté de mon séjour ne me permettrait pas de visiter; puis, j'avais l'intention de poser de cette manière la base d'un muséum pour la ville d'Auckland. Je fus si bien secondé dans mon projet par la complaisance des colons, et mes collections finirent par prendre un tel développement que mon habitation devint insuffisante à les contenir. Avec le plus gracieux empressement, le gouverneur mit à ma disposition un petit bâtiment voisin de ma demeure qui devint dès lors mon muséum, ou, comme je le disais en plaisantant, *mon établissement royal zoologique*. A l'époque où je partis pour revenir en Europe, il était ouvert en tout temps au public, et j'y recevais presque continuellement un grand nombre d'aimables visiteurs curieux de connaître mes découvertes les plus intéressantes.

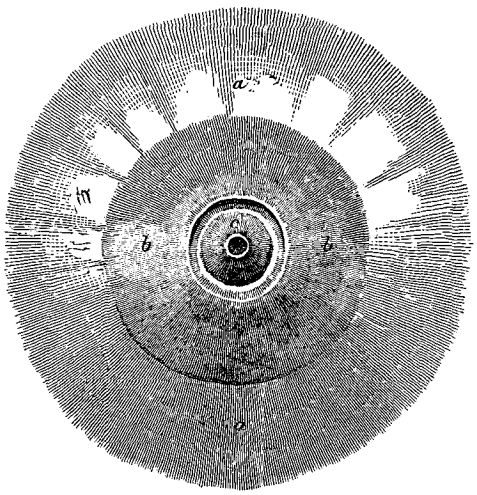
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

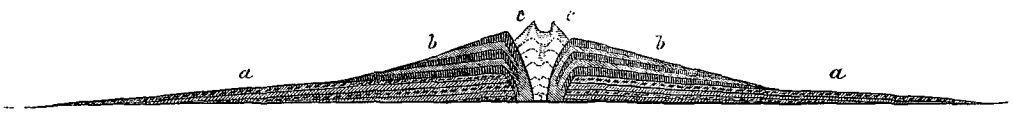
L'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande se compose de deux parties de dimensions fort inégales et qui sont unies entre elles par un isthme très-étroit, situé sur le 37° de latitude méridionale. Du côté oriental de l'île, la mer pénètre par le golfe Hauraki dans des baies profondément creusées, et l'une de ces nombreuses échancrures s'avance au nord vers la rivière Waitemata. L'isthme n'a guère en moyenne que cinq à six milles anglais de large et il se rétrécit en deux endroits où des criques profondes formées par le Waitemata dans la direction du sud, ne lui laissent plus qu'un mille anglais de largeur. Ce sont ces deux points qu'à une époque reculée les indigènes utilisaient déjà pour faire franchir l'isthme à leurs canots en les transportant d'une rive à l'autre, et c'est là aussi que les colons ont conçu l'idée de creuser un canal pour mettre en communication les deux ports opposés. Si, d'un côté, la rivière Waitemata forme sur la côte orientale le meilleur port du littoral, de l'autre, le bassin du Manukau sur la côte occidentale présente incontestablement un excellent port, le seul où les grands navires puissent aborder sans danger. Le capitaine Hobson, dont le coup d'œil est si pénétrant, a droit sans aucun doute à une grande reconnaissance pour avoir, en 1840, signalé au gouvernement anglais ce point qui relie entre elles les deux moitiés de l'île septentrionale comme le lieu le plus favorable pour le siége du gouvernement et la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Outre les avantages d'une communication facile et sûre par mer dans toutes les directions, Auckland se relie encore à un grand nombre de points de l'île septentrionale par des fleuves fort importants, parmi lesquels nous citerons dans le nord le Wairoa, qui traverse de magnifiques forêts de Kauris, et le Waiho, ou Tamise néo-zélandaise, qui s'étend au loin dans la direction du sud-est.

Tels sont les avantages naturels, d'une valeur inappréciable, dont jouit la capitale de la Nouvelle-Zélande, à laquelle sa situation a valu le nom de Corinthe du sud, et qui, dans sa prospérité rapide, allonge chaque jour ses rangées de maisons. En 1860, cette ville comptait environ 10 000 habitants, et le nombre de ceux qui sont disséminés dans le district est à peu près égal. On reconnaît l'extrême jeunesse de la ville au grand nombre de ses constructions en bois, mais d'année en année s'élèvent de grands bâtiments en basaltes poreux, extraits des cônes volcaniques environnants, et de jolies maisons en brique qui attestent le progrès du goût architectural. La circonférence de la ville est déjà très-vaste; en comprenant le faubourg Parnell, on peut compter un mille et demi de diamètre de l'est à l'ouest, et du nord au sud, un mille. La colline comprise entre la

Cône volcanique près d'Auckland.





a Cône de tuf. — *b* Cône de lave. — *cc* Cendres et scories (voy. p. 282).

Mechanic's Bay à l'est, et la *Commercial Bay* à l'ouest, et qui descend à pic vers le port, du côté de la pointe Britomart, forme le centre de la ville. Sur cette colline centrale, et tout près du port, se trouve le fort Britomart, puis l'église métropolitaine de Saint-Paul, les rangées de maisons de Prince's street, la maison du gouverneur, la caserne, et enfin le moulin à vent. A l'orient, autour de *Mechanic's Bay* s'étendent les quartiers habités par les autorités civiles et militaires, les ecclésiastiques et les missionnaires; à l'ouest de la *Commercial Bay* se trouve la ville marchande. La situation d'Auckland, avec ses collines s'avançant dans la mer, et les anses comprises entre elles, fait penser à Sydney et aux profondes découpures de sa vaste baie. Comme le port d'Auckland a très-peu de profondeur du côté de la ville, on a dû construire, sur les points de débarquement, des jetées ou *piers* s'avançant assez loin dans la mer : le *Commercial pier*, long entre autres d'un quart de mille, est véritablement l'un des ouvrages les plus remarquables des colonies océaniennes, et son utilité est incalculable pour le commerce maritime d'Auckland. Sur la même ligne que cette jetée se trouve *Queen's street*, le centre des affaires de la jeune capitale. Sous le rapport des relations, pour quiconque n'est pas habitué à la vie des grandes villes la société d'Auckland laisse peu à désirer. Auckland est déjà pourvu d'une foule d'établissements par lesquels on peut juger du développement auquel elle est appelée. Un jardin botanique et un muséum d'histoire naturelle existent déjà, et tout récemment, à côté d'un grand nombre d'associations et d'autres établissements créés dans un but d'utilité générale, a été fondée une société des sciences, la *New-Zealand royal society*. La ville possède actuellement douze églises ou lieux consacrés à la prière, dont la plupart appartiennent au culte réformé, dix écoles, une chambre de commerce,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trois b nques, six feuilles publiques, une société d'acclimatation, une société d'agriculture, plusieurs hôpitaux et établissements de bienfaisance.

D'Auckland, deux voies principales se dirigent l'une vers le nord, et l'autre vers le sud : la *Great south road*, déjà praticable sur une longueur de trente milles jusqu'à *Mangatawhiri* sur le *Waikato:* et la *Great north road*, qui doit conduire par terre jusqu'à la *baie des îles*. Une troisième route macadamisée se dirige à travers l'isthme, à la petite ville d'Onchunga située à une distance de six milles sur les bords du port Manukau.

Onchunga était dans l'origine une colonie d'officiers et de fonctionnaires retraités, qui recevaient du gouvernement une petite habitation et une acre de terrain. Elle s'est déjà élevée au rang de ville ; servant de principale place de commerce aux indigènes, elle gagne de plus en plus en importance, et grâce à son heureux site ainsi qu'à la beauté de ses environs, elle est devenue le séjour favori d'un grand nombre de négociants qui ont à Auckland le siége de leurs affaires, et demeurent à Onchunga ou dans le voisinage. Le long de la route, entre les deux villes, on aperçoit un grand nombre de fermes et de métairies. Le sol n'appartient pas cependant aux fermiers seuls, il y a aussi des fonctionnaires, des marchands, des officiers qui placent leurs économies en achats de terrain. De jolies maisons de campagne, avec de charmants jardins, sont répandues sur l'isthme, tandis qu'aux carrefours des routes se trouvent des localités telles que *New-Market*, *Mount Sant-John village*, Epsom, Panmure, et plus loin, Otahulu et Howik. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'avec le temps les terrains soient devenus fort chers à Auckland.

Nous comprenons la joie qu'éprouve l'habitant de nos villes peuplées à l'excès quand, fatigué d'une fumée, d'une poussière et d'un tumulte éternels, il se voit en pleine campagne, sous le beau ciel de Dieu. Lorsqu'il a pu dérober aux affaires quelques jours, sa poitrine, longtemps comprimée dans l'étroite étude, respire alors à pleins poumons, et il parcourt la campagne seul, ou en famille, avec d'autant plus de bonheur que bientôt l'hiver revient avec son manteau de glace et de neige, et le retient prisonnier pendant de longs mois. Mais à Auckland, où l'on peut dire que la ville elle-même est dans la campagne, où la douceur du climat, sauf quelques jours de pluie, ne prive jamais l'heureux habitant de jouir d'un beau jardin attenant à sa maison, et où, libre des entraves de nos hautes et tristes murailles, l'air pur et plein de lumière pénètre dans chaque rue, quand on entend parler d'un goût passionné pour la vie de campagne, il est difficile de ne pas sourire.

Depuis longtemps je me proposais, avec Julius Haast, un compatriote fixé dans le pays [1], de visiter sur la côte nord du port de Waitemata, ou, comme on dit, le *North-Shore*, un cône volcanique, ainsi qu'un lac remarquable situé dans un ancien cratère, et dont on nous avait beaucoup parlé. Mais un de nos amis qui désirait nous accompagner, nous pria de retarder cette excursion. Comme c'était un cicerone distingué et un agréable compagnon, nous attendîmes deux jours de plus. Nous n'en fûmes pas moins étonnés quand il nous apprit que sa femme et son fils nous accompagneraient pour jouir avec nous du plaisir de la campagne. Dans ce but, il prit avec lui deux tentes pour camper en plein air et mieux savourer le bonheur d'un séjour au milieu des champs. Nous trouvâmes plaisant d'entendre parler ainsi un homme, dont nous avions souvent admiré l'habitation comme l'idéal d'une maison de campagne.

Que l'on se figure, sur l'une des nombreuses petites baies qui découpent la côte près d'Auckland, une jolie résidence tapissée de fleurs de la passion, de chèvrefeuille et de bignonias. En avant de la maison, une verandah couverte de magnifiques fuchsias, dont les ravissantes clochettes étalent leur pourpre sur le toit et les murailles; tout autour un grand jardin, à l'extrémité duquel se joue la mer d'un bleu profond. Des bateaux et des voiles de toutes sortes animent la surface des eaux, dont une partie appartient au port de Waitemata, si riche en baies pittoresques. De ce côté on aperçoit la côte nord et ses petits cônes volcaniques que domine le cône régulier du Rangitoto, avec ses pointes perçant l'azur du ciel; c'est, en un mot, un paysage d'un tel attrait, que jamais nous ne pouvions nous lasser de l'admirer. Voilà le cadre de la demeure poétique de notre ami, et le beau jardin qui en dépend est le type le plus parfait des jardins de la Nouvelle-Zélande; c'est un coin de terre sur lequel on doit se sentir heureux de vivre. La propriété est enclose de haies hautes de six à huit pieds, formées de roses de tous les mois, de fuchsias, de géraniums dont les feuilles et les fleurs forment un riche tissu aux couleurs variées. Le climat humide de la Nouvelle-Zélande conserve à cette plantureuse végétation, même au cœur de l'été, toute sa fraîcheur. Et dans le jardin, quelle diversité d'arbres, d'arbustes et de plantes ! Toutes les productions de la zone tempérée réussissent ici, et près d'elles on voit une foule de végétaux dont l'aspect rappelle des contrées qu'échauffe un soleil plus ardent. Le chêne allemand aux branches noueuses s'élève à côté de l'élégant pin de Norfolk (*araucaria*); le gommier bleu d'Australie (*eucalyptus*), à côté du saule pleureur et de l'acacia. Au milieu de groupes d'orangers et de citronniers, on distingue le

1. Un singulier jeu de la destinée l'avait amené sur les côtes de la Nouvelle-Zélande avec un navire d'émigrants, le jour même précisément où arrivait *la Novara*. Il voulait étudier le pays et ses habitants principalement dans le but de savoir à quel point la Nouvelle-Zélande serait propre à une immigration allemande. Nous ne tardâmes pas à nous rencontrer et à nous lier d'une étroite amitié. Il embrassa mes projets et mes espérances avec une ardeur juvénile. Son attachement à toute épreuve et sa bonne humeur inaltérable ne me manquèrent jamais, et son concours ne cessa de m'être des plus utiles jusqu'au moment où je partis de Nelson. Il est resté dans le pays, et à la suite de ses explorations entreprises avec une persévérance admirable dans les montagnes du sud, il a été nommé géologue du gouvernement dans la province de Canterbury.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bananier de l'Inde, le palmier-dattier de l'Afrique du Nord, le bois-trompette avec ses grandes fleurs, le grenadier, le myrte et le figuier. Des jasmins, des bignonias et des roses, des héliotropes, des coronilles, des camélias couvrent les plates-bandes d'un gracieux manteau de fleurs et de verdure, tandis que, sur le vert gazon, l'agave de l'Amérique du sud étend ses orgueilleuses fleurs au milieu d'un vigoureux feuillage. On s'égare avec délices parmi ces merveilles de couleurs, d'ombres et de parfums. Mais, pour notre ami comme pour tous ses concitoyens, tout cela n'était pas la campagne, et, montant dans un canot conduit par deux *Maoris*, nous nous rendîmes à la côte nord, qui est à une heure de distance.

Nous débarquâmes sur une rive basse, parsemée de coquillages, et les Maoris eurent bientôt dressé les deux tentes sous lesquelles nous nous établîmes comme chez nous. La plus grande, destinée à notre hôte et à sa famille, servait en même temps de salle à manger commune; la seconde nous était réservée pour y passer la nuit. Les tentes étaient si près du rivage, qu'au moment du flux les vagues arrivaient presque jusqu'à elles. C'était une journée sereine, dont un vent du sud-ouest adoucissait agréablement la chaleur.

La localité sur laquelle nous nous trouvions, promet sans doute d'être un lieu de plaisance pour les habitants d'Auckland, mais jusqu'à présent elle n'a guère l'aspect d'une résidence d'été fashionable. Cependant, comme je l'appris, le gouverneur lui-même ne dédaigne pas de passer ici chaque année, avec sa famille, quelques semaines pendant le cœur de l'été, et, comme nous, il campe sous une tente. En dehors des petites huttes de bois de quelques colons et de la maison du pilote, il n'y avait aucun abri sur le North-Shore. Mais aux yeux de beaucoup d'habitants d'Auckland, c'est une diversion agréable que d'échanger, pendant un court espace de temps, le confortable d'une maison pour la vie simple et rude de la tente.

En suivant la côte, nous arrivâmes à un échafaudage long d'environ trente pieds. Nos nerfs olfactifs nous en firent connaître, à une distance considérable, la destination. Une longue file de requins et de poissons de diverses sortes était suspendue à cette construction pour sécher, à l'aide du vent qui les agitait dans tous les sens, promettant ainsi pour l'hiver, aux indigènes, des mets délicats et d'un « haut goût. » Des porcs et des chiens s'agitaient à l'entour, et à peu de distance se trouvaient quelques huttes maories.

Les vieillards, assis devant la porte, nous adressèrent leur amical *Tenakoe* (te voilà), tandis que, demi-nus, les enfants aux yeux noirs regardaient avec étonnement et ne paraissaient pas comprendre ce que voulaient ces deux hommes, un marteau à la main. Les cultures voisines des huttes se composaient de pommes de terre, de choux et autres légumes. Entretenues avec assez de soin, elles étaient entourées d'un mur de quatre pieds formé de grands blocs de lave superposés, et sur lequel de jolies plantes grimpantes entrelaçaient leur épais et frais feuillage.

Après avoir examiné le cratère de Takapuna, qui était le but de notre excursion, nous vîmes, en retournant à nos tentes, un feu clair qui brûlait derrière une hutte construite en blocs de lave. Une bouilloire à thé était suspendue au-dessus des flammes, et nos maoris étaient occupés à ramasser des huîtres qui se trouvaient en abondance sur les rocs du rivage. Dans la tente, en ménagère attentive, la femme de notre ami avait préparé un excellent dîner auquel nous apportions le meilleur appétit. C'est en vain cependant que je m'attendais à y trouver aussi des huîtres; comme j'ai un faible tout particulier pour ces mollusques, je me dirigeai vers les indigènes pour voir de quoi il s'agissait. Je les trouvai frappant avec une pierre sur les huîtres qu'ils avaient fait griller et dont ils savouraient ensuite le contenu. Trois grandes pierres, chargées des plus belles huîtres, étaient encore sur les charbons; les indigènes, me les indiquant du doigt, me dirent : *Kapai* (très-bon), et ils les poussèrent devant moi quand les coquillages eurent subi le degré de cuisson convenable. Naturellement, je ne me fis pas beaucoup prier; les huîtres ainsi rôties sur des charbons ne sont pas en effet un mets à dédaigner. Les écailles se laissaient facilement détacher, et les chairs, cuites dans leur jus, avaient un goût excellent. Quand j'eus débarrassé de la manière la plus consciencieuse la pierre qui me servait d'assiette, je dis à mon tour *kapai*, et j'allai retrouver la pâtisserie de notre aimable hôtesse qui ne put réprimer un malin sourire en apprenant mes pérégrinations gastronomiques.

Quand la table fut enlevée, nous nous mîmes en route pour gravir la *colline du Pavillon* ou *mont Victoria*. C'est le point le plus élevé du North-Shore. Dans les temps primitifs, le sommet du mont portait un *pah* de guerre, et des fortifications de ce pah s'échelonnent sur la pente des terrasses de dix à quinze pieds; sur le côté nord de la colline, se trouve un fossé de vingt pieds de large et d'une égale profondeur. La cime forme un plateau et présente un cratère demi-circulaire ouvert au sud-est, et sur lequel des courants de lave, formant une zone pierreuse, ont coulé jusqu'à la mer. La vue dont on jouit du sommet est vraiment ravissante : on aperçoit tout le port de Waitemata, et au loin le golfe Hauraki avec ses îles et ses caps, et la mer animée par des voiles de toutes formes et de toutes tailles. Derrière la montagne est paisiblement assis un grand village maori appartenant à une tribu qui a émigré de la baie des Iles, et qui depuis des années paye volontairement à l'État une livre sterling par arpent pour tirer du sol fertile le maïs, le froment, les pommes de terre et les légumes destinés au marché voisin d'Auckland. Grâce à leur activité, ces braves gens sont arrivés à un certain bien-être. Sur le rivage on voyait leurs embarcations, parmi lesquelles plusieurs canots de guerre décorés à l'avant et à l'arrière de riches sculptures; il s'y trouvait aussi plusieurs bateaux baleiniers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La soirée nous trouva assis dans nos tentes et devisant entre nous. Le murmure de la mer nous berçait doucement, comme pour nous inviter au sommeil; mais bien que nous fussions pourvus de couvertures de laine, nous étions loin d'avoir toutes nos aises. Un vent violent s'était élevé, et notre tente vacillait à droite et à gauche; un moment elle parut sur le point de se renverser. Combien il nous eût été facile de nous rendre en une heure à Auckland, dont nous apercevions les lumières, et de revenir ici le lendemain matin pour continuer nos excursions! Mais notre ami nous avait conviés à sa villégiature et nous étions obligés d'en savourer toutes les joies.

III

L'isthme d'Auckland. — Volcans. — Indigènes.

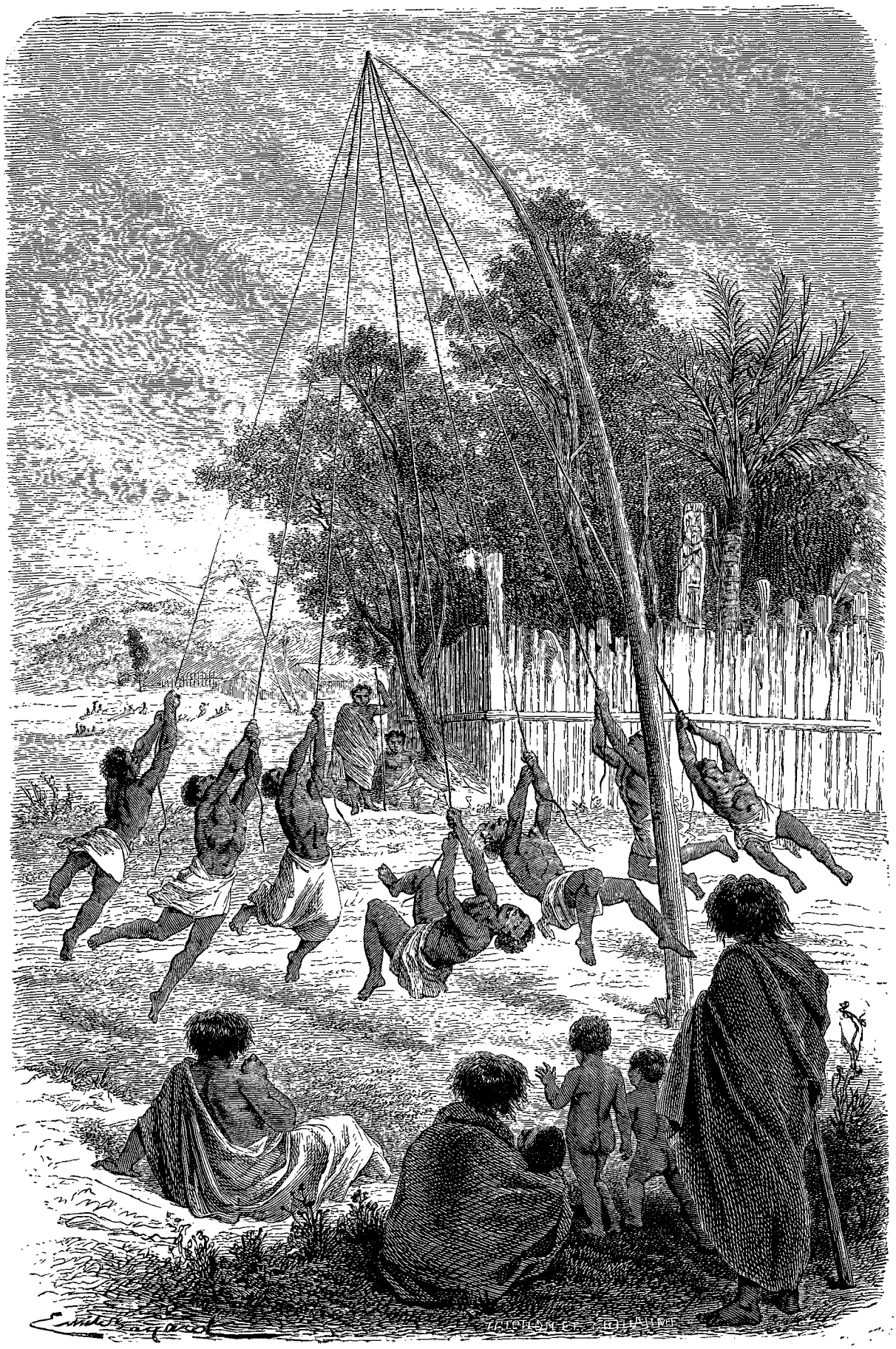
L'isthme d'Auckland est une des contrées les plus volcaniques de la terre. Il doit sa physionomie particulière

Ma'utaera, chef zélandais des environs d'Auckland. — Dessin de Émile Bayard d'après M. F. de Hochstetter.

à un grand nombre de cônes éteints, ayant des cratères plus ou moins bien conservés, des courants de lave qui forment de vastes champs pierreux étendus à leurs pieds, ou des cratères de tuf qui entourent circulairement comme un mur artificiel les cônes d'éruption formés de cendres et de scories. Ces cônes sont répandus irrégulièrement sur l'isthme et sur les rivages voisins des ports de Waitemata et de Maunukau. La puissance volcanique paraît s'être frayé un nouveau passage presque à chaque éruption; elle s'est ainsi éparpillée en un grand nombre de petites issues, tandis que si elle s'était maintenue dans le même canal, elle aurait peut-être formé un grand cône.

Les premières éruptions ont été probablement *sous-marines*, dans une baie peu profonde, marécageuse et peu agitée par le vent. Elles se composaient de masses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Balançoire des guerriers néo-zélandais. — Dessin de Émile Bayard d'après sir Georges Grey.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ignées, de détritus de lave, de scories et de cendres volcaniques. Elles se sont produites, sans aucun doute, dans un grand nombre de secousses, se suivant rapidement l'une l'autre, car, tout ce que l'on voit clairement, c'est que ces masses éruptives se sont déposées par couches étagées l'une sur l'autre, tout autour du point d'éruption, et qu'elles ont formé de faibles collines, s'élevant avec une surface unie, et ayant toutes un cratère plus ou moins arrondi au milieu. On nomme tuf volcanique la masse hétérogène de ces premières éruptions, et l'on désigne ces collines sous le nom de cônes de tuf, tant qu'elles ne renferment pas de bassins arrondis; dans ce dernier cas, on les appelle cratères de tuf.

De nombreux spécimens de ces deux formes volcaniques existent sur l'isthme d'Auckland. Tantôt ces cratères sont très-profonds et remplis d'eau, comme le lac d'eau douce de Pupaki, qui a une profondeur de vingt-huit brasses, tantôt ils sont unis et secs, ou couverts seulement de marais et de tourbières. Quand ils en sont fort rapprochés, la mer s'est habituellement frayé un passage sur un des côtés, en brisant la ligne de circonvallation, et elle accomplit dans le cratère son mouvement de flux et de reflux. Dans le cas où plusieurs de ces cônes sont groupés ensemble, comme à Onchunga ou dans les environs d'Otahuhu, il est souvent difficile de distinguer les cratères isolés, car un espace où confluent plusieurs cônes prend facilement la forme d'un seul cratère.

Le rôle que, à raison de leur sol extrêmement fertile, ces cônes de tuf jouent dans le voisinage d'Auckland est très-remarquable. Presque sur chacun d'eux se trouve la maison ou la métairie d'un cultivateur. Le coup d'œil pratique des colons les a engagés à se fixer le long de ces cratères au sol fertile. On y voit des prairies et des champs de trèfles de la plus belle verdure, tandis que le sol stérile des roches primitives ne produit que des buissons de fougère et de manuka. Les environs d'Onchunga et d'Otahuhu doivent à ces cônes de tuf leur fertilité remarquable.

En même temps que l'action volcanique par laquelle les cônes de tuf ont été formés, une élévation lente et successive de l'isthme entier paraît avoir eu lieu, en sorte que les éruptions postérieures se sont produites au-dessus de la mer. Dans cette seconde période, l'action volcanique est parvenue jusqu'à l'éruption de masses de scories incandescentes, de laves liquéfiées par le feu, et qui, en se condensant, ont pris la forme caractéristique de poires ou de citrons, et sont retombées à terre comme des bombes volcaniques; et plus tard enfin cette action a produit des courants de lave qui se sont répandus au loin en fleuve incandescent. Alors les volcans d'Auckland étaient des montagnes vomissant du feu, dans le sens littéral du mot; alors se sont formés leurs cônes de scories s'élevant à pic, et aux endroits où des jets de lave fréquemment répétés s'épanchaient du même cratère, se sont élevés aussi des cônes de lave comme le Rangitoto.

Les cônes de scories, bien qu'ils ne soient pas propres à la culture, n'en ont pas moins d'importance au point de vue pratique; ils procurent une excellente matière pour macadamiser les routes, et c'est à ce macadam de scories que l'ithsme d'Auckland est redevable de ses belles voies.

Un système volcanique complet se compose donc de trois parties : d'un cône de tuf s'élevant en plateau et formant comme la base et le piédestal de tout l'ensemble; d'un cône de lave plus escarpé qui est la masse principale de la montagne, et enfin d'un cône de cendres et de scories qui, avec le cratère, forme le pic du volcan, comme on le voit sur la gravure de la page 277.

Aujourd'hui, grâce aux embellissements que les colons européens ont répandus sur les terres volcaniques, converties en véritables jardins, ces montagnes rappellent moins des phénomènes géologiques depuis longtemps évanouis que l'histoire d'une population digne d'intérêt à tant de titres. Les sommets de ces cônes présentent des points de vue ravissants, d'où le regard embrasse l'ithsme tout entier d'une mer à l'autre, et je ne puis me défendre de considérer un moment encore le tableau qui se présente à mon souvenir.

Presque toutes les traces de l'état inculte primitif ont disparu sur l'ithsme. L'ancienne végétation a fait place en grande partie à la culture de plantes européennes, et les mauvaises herbes qui les accompagnent toujours, se mêlent aux restes de la flore indigène. Entre les ports de Waitemata et de Manukau, de belles routes coupent le sol dans toutes les directions. Des maisons de campagne et des métairies sont répandues entre les villes d'Auckland et d'Onchunga, des murs noirs de basalte et de vertes haies d'ulex séparent entre elles les propriétés, et l'on voit se déployer des prairies, des jardins et des champs, partout où la nature du terrain l'a rendu possible. Les bestiaux paissent dans les campagnes, les omnibus circulent sur les routes; ici la famille d'un fermier s'avance dans un char à bancs, là passent au galop de rapides coursiers, des amazones et des cavaliers; tout présente l'image d'une vie heureuse et pleine d'animation comme dans les contrées bénies du ciel de notre patrie.

Les lacs de forme ronde enfermés dans les anciens cratères étincellent comme des miroirs encadrés dans le sol; la mer pénètre dans la terre par des baies et des bras innombrables, comme si le sol et l'eau n'avaient pas encore trouvé des limites déterminées. Au nord, le Rangitoto s'élève majestueusement au milieu du Waitemata, et en face de lui, le cône de scories du rivage septentrional. Des navires à voiles entrent et sortent par la passe, et des canots joutent entre eux dans le port. Du côté opposé, où derrière trois grands pics aigus, la côte occidentale s'ouvre pour donner accès à l'Océan dans le vaste bassin du port de Manukau, on voit monter la longue colonne de fumée du bateau à vapeur qui portera nos lettres et nos souhaits à nos amis d'Europe. A la vue de toutes ces choses, comment croire que l'on est dans la Nouvelle-Zélande?

C'est seulement à l'horizon, vers l'ouest et le sud, sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de hautes chaînes de montagnes où s'étendent des ombres épaisses que l'on retrouve les forêts inaccessibles; mais la fumée qui s'élève prouve que là aussi il y a déjà des hommes ; ce sont les premiers colons qui frayent le chemin aux races à venir. Au milieu de la forêt on voit une petite maison de bois, pauvre abri d'une famille qui a franchi sur l'Océan bien des milliers de milles, pour se fonder une nouvelle patrie aux antipodes de l'ancienne. Le père est dans la forêt, un tronc après un autre tombe sous les coups de son bras vigoureux ; la la mère prépare le repas du soir au foyer qui petille joyeusement ; devant la porte jouent des enfants, au milieu des chiens et des poules. C'est une rude existence que celle de ces pauvres pionniers ; ils mènent une vie pleine de fatigues et de privations ; ils n'ont près d'eux ni médecins, ni églises, ni amis avec lesquels ils puissent s'entretenir de l'ancienne patrie. Mais aussi loin que leur vue peut s'étendre, tout autour d'eux leur appartient, et d'année en année, leur sort s'améliore; la récolte succède à la récolte, et à la place de la cabane s'élève une gracieuse villa, entourée de jardins et de champs ; sur les prairies paissent de gras troupeaux ; dans le voisinage s'établissent des amis, et de jolies routes conduisent de ferme en ferme au milieu des haies et des bois. Sur le chemin se dressent une église, une auberge, et bientôt s'ouvre la première boutique ; où tout à l'heure il n'y avait qu'une cabane, il y a maintenant une localité, on ne peut pas l'appeler village, ville encore moins, mais c'est un fragment de bourg. Ce sont des citadins avec les besoins, les modes de la ville, qui l'habitent; ils ont une poste et des gazettes, des chevaux et des voitures, et leur existence est aussi large que, dans leur ancienne patrie, celle des comtes et des barons. Ainsi, sur le soir de la vie, les laborieux pionniers jouissent pleinement des douceurs de l'existence ; leurs enfants s'établissent dans la forêt, le père et la mère leur ont donné l'exemple, et une nouvelle race puissante prend sans relâche possession du pays où autrefois des hommes d'une autre couleur, des sauvages suivaient aussi les mœurs et les usages de leurs pères.

Combien différent est le sort de ces indigènes? Ils avaient aussi émigré d'îles lointaines pour jouir dans un nouveau pays d'une meilleure existence. Ils ont peut-être aussi trouvé dans ces lieux, pendant une longue suite de générations, ce qu'ils espéraient. Mais leur temps est passé, et leur genre de vie disparaît au souffle de la civilisation moderne.

L'ithsme d'Auckland était autrefois la résidence d'une puissante tribu de Maoris, le théâtre d'occupations pacifiques, la forteresse et l'arène d'une nation barbare, et pourtant bien douée, mais aussi le théâtre des luttes sanglantes de cannibales dans lesquelles cette race a disparu de la terre. Les Ngatitvatuas, qui habitaient ici, comptaient, il y a peu de générations, de vingt à trente mille âmes, et ces cônes éteints jouaient alors le rôle de forteresses, comme les châteaux forts du moyen âge allemand. Avec leur situation dominante, et leurs vues étendues, ces lieux étaient parfaitement appropriés à cette destination, et ils servaient de repaires à des chefs oppresseurs et violents

Les sommets portaient des *pahs* retranchés ; c'est-à-dire les places d'armes, villages fortifiés des chefs, et à la base des collines s'étendaient les demeures des serfs avec les champs qu'ils devaient cultiver. On voit encore aujourd'hui les ruines de ces habitations au pied des hauteurs.

Les revers des montagnes sont, en quelque sorte, tatoués, comme les visages des anciens guerriers qui ont survécu au cannibalisme. Ils sont terrassés, c'est-à-dire qu'autour des pentes sont superposés des étages de dix à quinze pieds de haut, que l'on aperçoit à une grande distance. Sur ces terrasses, on élevait un double rang de palissades, et l'on creusait des fossés profonds, recouverts de branches de roseaux et de fougères, comme les piéges à loup, pour y faire tomber les assaillants. On s'étonne à bon droit de l'habileté avec laquelle les Maoris construisaient leurs fortifications, et les travaux gigantesques qu'ils exécutaient avec les instruments les plus élémentaires et les plus défectueux, avec des pelles de bois, des marteaux, des ciseaux et des haches de pierre, et des couteaux en coquillage. Derrière ces palissades et ces fossés, sur le sommet de la montagne, habitait le chef avec sa famille et les nobles de la tribu.

Là, pendant que les vieillards accroupis en cercle sous leurs manteaux de phormium s'entretenaient de leurs exploits ou des légendes de leurs aïeux, la jeunesse du clan se livrait à de nombreux jeux et passe-temps. Les jeunes filles répétaient en chœur des chants apportés par leurs pères de la terre d'Havaï-ki, leur première patrie; les enfants faisaient flotter dans les airs des cerfs-volants formés de légers roseaux, et pendant que des adolescents plongeaient dans les flots du haut d'un cap élevé en chantant qnelque refrain mythologique, d'autres plus vigoureux, ayant déjà *marché sur le sentier de la guerre*, se livraient à un délassement encore plus dangereux, en se balançant, soutenus par la seule force du poignet, à l'extrémité de cordages attachés au sommet d'un grand mât ordinairement planté sur quelque précipice.

Aujourd'hui chants et jeux ont cessé; les fortifications sont rasées et les huttes sont détruites, les palissades ont disparu sans retour, le donjon maori est en ruines, et de même que le cratère semble être la cicatrice du combat de la terre embrasée, les terrasses avec leurs fossés profonds, sont les cicatrices qui rappellent les combats sanglants des peuplades indigènes.

D'une race autrefois si nombreuse et si puissante, il reste à peine quelques familles qui habitent un petit village sur la baie d'Orakei, à l'est d'Auckland. Les grottes de lave des Trois-Rois, du mont Smart et du mont Wellington sont remplies des ossements des infortunés qui ont trouvé la mort dans les attaques meurtrières que le terrible Hongi, à la tête des guerriers du nord de l'île, a dirigées contre les tribus de la rivière Tamise. Sur le mont Hobson, j'ai trouvé encore dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une pauvre hutte et à moitié sous terre, une vieille femme maori devenu folle, bannie d'après la coutume superstitieuse des siens, pour mourir solitaire en ces lieux où ont succombé tant de milliers d'êtres de sa race.

IV

Les forêts de Kauris.

Le pilote du Manukau, le capitaine Wing m'avait offert, pour parcourir le bassin du port, son excellent canot, construit à l'instar de baleinières; il voulait lui-même nous servir de guide, et plusieurs amis avaient consenti à m'accompagner. Nous nous embarquâmes à la jetée d'Onchunga, le 18 janvier. Cinq indigènes tenaient les rames, le capitaine Wing était au gouvernail, nous longeâmes la côte nord, nous descendîmes dans une petite baie, sur la presqu'île de Puponga, et nous nous étendîmes pour dîner à l'ombre d'un magnifique *polutukaua* (*metrosideros tomentosa*), dont le tronc mesurait vingt-quatre pieds de circonférence. Dans l'arrière-plan de la baie s'élevaient des massifs de rochers aigus, d'un aspect fort remarquable. Ce sont d'énormes blocs de pierres volcaniques très-variées, tantôt en trachyte, tantôt en basalte, anguleux et de toutes couleurs, rouges, verts, bruns et noirs; ils forment le commencement de ces masses puissantes de détritus volcaniques qui, dans une épaisseur de plus de mille pieds composent toute la chaîne de Titirangi, et depuis la côte nord du port de Manukau jusqu'au port de Kaipara forment l'escarpement de la côte occidentale.

Le soir nous établîmes notre tente dans la baie Huia, sur le sable sec du rivage. La nuit fut sans sommeil, car le soir, attirés par la lumière, des nuées de moustiques pénétrèrent jusqu'à nous, et nous firent cruellement souffrir. Nous saluâmes le jour avec joie, l'air frais du matin, l'eau pure d'une source, et une tasse de bon café nous rendirent des forces, et nous continuâmes notre chemin pour visiter les établissements situés dans le fond de la baie.

Je fus émerveillé du caractère romantique qu'avait en ce moment le paysage; une nature sauvage et abrupte, avec d'épaisses forêts, des pics aigus, des pans de rocs escarpés, des ravins ténébreux traversés par des ruisseaux et des rivières où coule l'eau la plus limpide. De hardis colons ont choisi cette contrée pittoresque pour y établir des scieries, exploitant les forêts qui produisent en abondance le gigantesque pin Kauri (*dammara australis*), dont le bois est excellent; les ruisseaux et les rivières portent aux usines leur force hydraulique, et servent en même temps au flottage du bois.

C'est avec raison que l'on nomme le sapin Kauri le roi des forêts de la Nouvelle-Zélande. Ce qu'était pour l'Asie Mineure le renommé cèdre du Liban qui fournissait autrefois la membrure des vaisseaux phéniciens et la charpente du temple de Salomon, ce qu'est aujourd'hui pour la Californie le gigantesque *sequoïa mammouth*, le pin Kauri l'est pour la Nouvelle-Zélande.

Depuis l'origine de la colonisation, les forêts de Kauris sont une source de richesse pour les émigrants européens. Elles fournissent les espars et les mâts les meilleurs, un excellent bois de construction; et la résine du Kauri est un article de commerce très-recherché. Parmi les produits indigènes de la Nouvelle-Zélande, il n'en est point dont l'exportation soit plus considérable.

Deux conditions principales paraissent être indispensables à la vie de l'arbre : l'air humide de la mer et un terrain argileux et sec. Elles se trouvent parfaitement réunies sur la petite péninsule septentrionale.

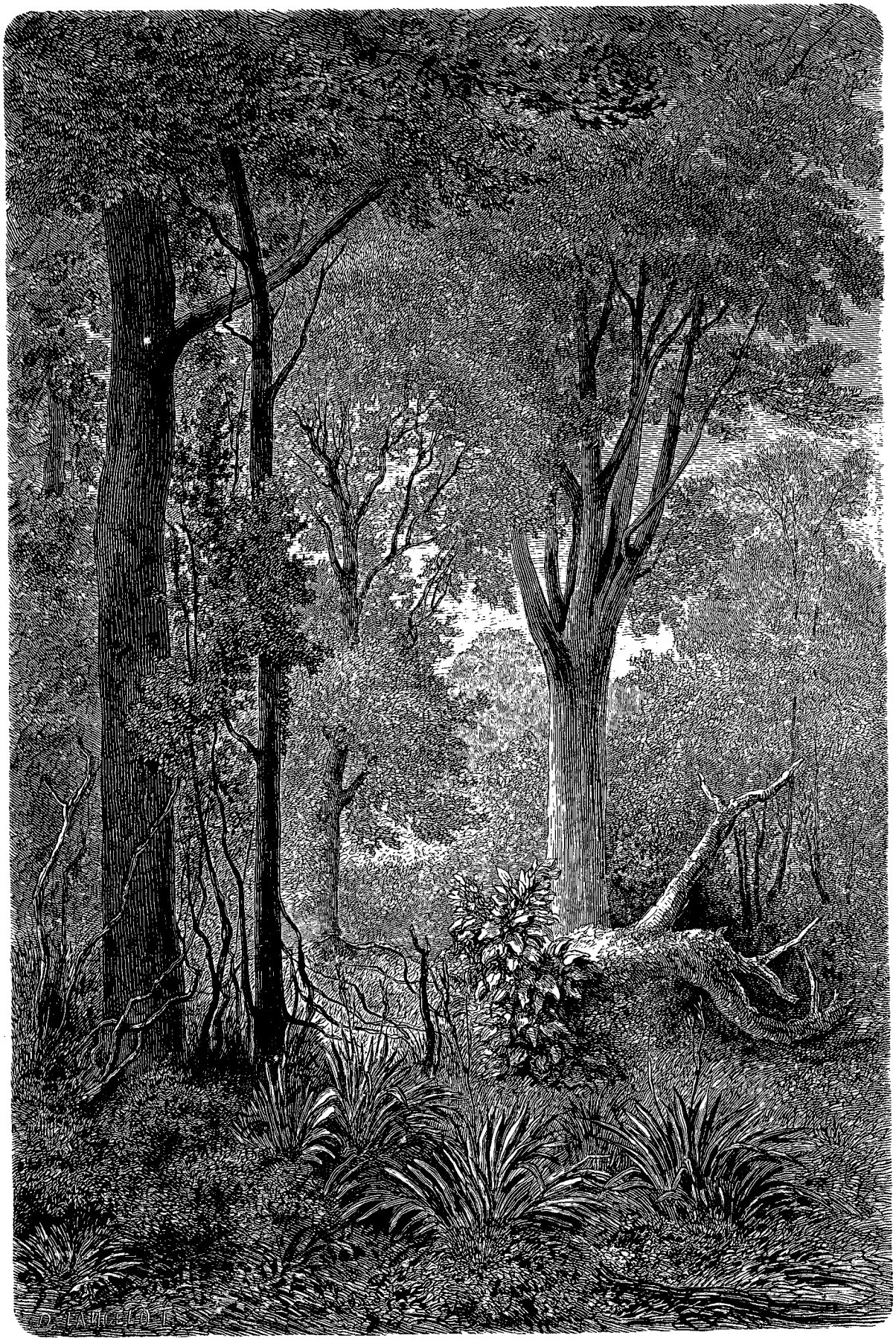
Le Kauri ne croît pas isolé; et pousse par groupes et à des endroits protégés du vent. Ces groupes donnent à la forêt sa physionomie caractéristique. Quand d'une colline ou d'une montagne on aperçoit une forêt, on reconnaît à leur teinte d'un vert foncé, les groupes de Kauris. Leurs couronnes dominent au loin les autres arbres et forment des ombres épaisses sur les pentes des montagnes et dans les vallées. Çà et là se détachent sur ce fond le vert tendre des fougères arborescentes, qui poussent avec vigueur aux endroits où jaillissent les sources.

Ces groupes de Kauris ont une étendue très-variable; souvent ils occupent plusieurs milles carrés, souvent ils ne se composent que de trente à quarante arbres qui, se trouvant ainsi en société, et se protégeant les uns les autres, réussissent admirablement. Mais si l'on abat la forêt, et si on ne laisse debout que quelques arbres, ils ne tardent pas à mourir. Vainement les colons ont cherché dans les larges espaces qu'ils conquièrent sur la forêt pour l'agriculture et l'élève des bestiaux, à conserver quelques beaux arbres pour la décoration du paysage et l'ornement de leurs fermes, le fils de la forêt humide et ombreuse languit aussitôt qu'il est exposé au vent et au soleil, et les tentatives que l'art a faites jusqu'à présent pour le planter et le cultiver, n'ont pas réussi davantage.

Cette particularité du pin Kauri de ne croître qu'en groupes et en société fait aussi que les arbres d'un même groupe ou d'une partie de forêt sont habituellement du même âge. Il y a donc des bouquets de sapins de deux cents, quatre cents et cinq cents années, et l'impression grandiose que produit une forêt Kauri tient essentiellement à ce qu'elle est formée comme d'un seul jet, qu'une colonne végétale s'élève à côté d'une autre de même épaisseur et de même hauteur, ainsi que les portiques d'un palais. Dans ces massifs, le Kauri ne souffre à côté de lui aucun autre grand arbre; peu d'arbustes même croissent sous son ombrage.

Les jeunes sapins ont un aspect tout différent de celui des anciens; ils ressemblent davantage à nos sapins rouges; dans la vieillesse, ils rappellent le sapin blanc. Les sujets de soixante à cent ans portent une couronne en cône aigu; le tronc s'élance perpendiculairement de la racine au sommet. En avançant en âge, les branches latérales se fortifient et produisent, par des bifurcations multipliées, une couronne en forme de tente. Mais le tronc, parfaitement cylindrique, dresse sous le dôme de verdure sa majestueuse colonne, dont les belles proportions ne sont pas altérées, comme dans les autres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forêt de Kauris. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arbres, par les branches latérales ou les plantes parasites. L'œil peut suivre sans obstacle les lignes pures du tronc depuis le bas jusqu'en haut, à l'endroit où les branches vigoureuses forment, en s'entrelaçant, une épaisse voûte d'un vert sombre, à travers laquelle la lumière du soleil rayonne comme des étoiles d'or dans le demi-jour de la forêt. Dans les troncs de quatre pieds de diamètre l'écorce a un pouce et demi d'épaisseur, et elle se détache comme celle de nos pins. L'époque de la floraison arrive en décembre; les cônes sont relativement très-petits; leurs dimensions n'atteignent même pas celles de nos sapins, et ils se séparent facilement quand ils sont secs. A l'époque de leur maturité, à la fin de février, les forêts de Kauris sont visitées par un grand nombre d'oiseaux qui mangent les graines.

Les arbres les plus âgés et les plus gros atteignent un diamètre de cinq mètres et une circonférence de quinze; ils ont une hauteur de trente-trois mètres jusqu'aux branches les plus inférieures, et de cinquante à soixante jusqu'à la cime. Ces arbres peuvent vivre sept à huit siècles. J'ai cité leur résine comme un article de commerce déjà fort recherché. Quand elle exsude de l'arbre, elle est d'un blanc laiteux tirant sur l'opale; avec le temps, elle se solidifie, devient plus ou moins transparente, et prend habituellement une belle teinte jaune d'ambre. Les branches et les rameaux des sapins étincellent des blanches gouttes de résine, mais c'est surtout dans la partie inférieure du tronc, au col de la racine que l'on en recueille les quantités les plus considérables. Aussi est-ce dans les couches supérieures du terrain où s'étendaient autrefois des forêts de Kauri, qu'on trouve la résine en grande abondance. Il n'est pas rare d'en rencontrer des morceaux qui pèsent plus de cent livres.

L'exploitation de ces arbres a changé, sur beaucoup de points, l'aspect du pays. Dans les baies et dans les criques écartées, qui n'étaient jadis visitées que par les canots du sauvage, circulent aujourd'hui des embarcations de toutes sortes. De grandes scieries, construites d'après les meilleurs procédés, s'élèvent sur les bords de ces baies et de ces criques. Dans les sombres forêts, dans les ravins, sur la montagne et dans la vallée où régnait jadis un silence de mort, on entend crier la scie et résonner la hache. Des hommes dont les nerfs et les muscles ont reçu une trempe vigoureuse dans les forêts de la Californie et du Canada, des Écossais et des Irlandais, et çà et là aussi un pauvre Allemand, poursuivi par les rigueurs du sort, tels sont les combattants qui se mesurent avec le géant de la forêt. Le soir, on voit s'élever joyeusement au-dessus de leur foyer des colonnes de fumée, et mainte histoire terrible se raconte, quand, à l'heure du repos, la pipe est allumée et que le verre de gin passe de main en main.

V

Voyage au Waïkato.

Mon voyage dans l'intérieur de l'île du nord n'est, si on le considère par rapport à la longueur du chemin parcouru (environ 700 milles anglais ou 140 milles allemands), qu'une courte excursion; et cependant, quand je fus heureusement revenu à Auckland, il me semblait que le voyage était incomparablement plus grand, et qu'il l'emportait même en difficultés sur celui que j'avais accompli dans les cinq parties du monde, en traversant 28 000 milles marins : la différence dépend uniquement de la manière et des conditions dans lesquelles le voyage s'exécute.

Dans les pays européens, où des chemins de fer, des bateaux à vapeur et d'excellents hôtels sont à la disposition du voyageur, où des guides l'informent de tout, où détours et sentiers conduisent partout, et où l'on se procure tout avec de l'argent, chacun peut, d'après ses ressources et le but qu'il se propose, voyager comme il lui convient; mais dans la Nouvelle-Zélande, il n'est question de rien de tout cela : les routes sur lesquelles on peut circuler conduisent, jusqu'à présent, à quelques milles seulement des villes situées près de la côte; de plus, il ne faut pas songer à se servir du cheval, au moins pour les longs voyages. Dans beaucoup de contrées, non-seulement on manquerait du fourrage nécessaire, mais les difficultés du terrain sont telles, que loin de lui être utile, l'animal serait plutôt un embarras pour le voyageur. Presque tous les jours, il faut traverser de rapides ruisseaux, des montagnes, des rivières aux bords escarpés, des fondrières et des marais. Les petits sentiers des indigènes conduisent rarement dans les vallées, et presque toujours sur les sommets des montagnes. Quand ils traversent les interminables forêts qui couvrent encore l'intérieur du pays, ils sont tellement étroits qu'un homme a de la peine à s'y frayer un passage. Un œil habitué aux chemins des forêts et des montagnes d'Europe peut à peine reconnaître ces sentiers maoris; cheval et cavalier y courraient le danger continuel de tomber dans les trous profonds que laissent entre elles les racines des arbres, et d'être étouffés dans les anneaux de la liane qui porte le nom de *supple-jacks*. Il ne reste donc d'autre moyen que de voyager à pied, et il faut une vigueur inépuisable, une santé à toute épreuve, pour résister aux fatigues inséparables de longues excursions à travers des contrées sauvages, par des chemins mal frayés, au milieu de forêts humides, de marécages et des eaux glacées des montagnes. Tout ce dont le voyageur a besoin, il doit le porter avec lui, et, par cela même, se borner au nécessaire. Il se peut bien que, çà et là, chez un colon isolé ou sous le toit hospitalier du missionnaire, il jouisse en passant du comfort et des superfluités de la vie civilisée, mais, en général, il faut qu'il y renonce et mette son plaisir à vivre à l'air libre, avec le ciel pour tente et la terre pour table, à revenir enfin aux mœurs primitives et aux simples besoins de l'homme de la nature. Mais c'est en cela même que se trouvent l'originalité et le charme indescriptible d'un voyage dans la Nouvelle-Zélande.

Les indigènes, du reste, sont les meilleurs compagnons de voyage que l'on puisse rencontrer. J'avais engagé comme porteurs, pour toute la durée de nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

excursions, douze jeunes et vigoureux Maoris, à raison de deux schellings et demi par jour et par personne.

Quant à la sécurité, je ne connais pas de pays sauvage où l'on coure moins de dangers; les voleurs et les brigands y sont aussi peu connus que les bêtes féroces et les serpents venimeux; et comme la nature, qui n'a ici produit aucune plante vénéneuse, aucun animal dangereux, se montre bienfaisante dans toutes ses créations, l'indigène est aussi toujours bienveillant, quand la guerre ni la vengeance ne déchaînent pas ses passions sauvages.

Les seuls fléaux à redouter sont les moustiques et les mouches de sable; les premiers, que les naturels nomment *Waeroa*, ne sont autre chose que nos cousins (*culex*) qui fourmillent dans les forêts, mais qui évitent les côtes de la mer et les landes arides des fougères. Dans les mois d'été, de décembre à février, on ne peut s'en préserver ni jour ni nuit, mais en mars, ils deviennent plus rares, et disparaissent complétement en hiver. Les *mouches de sable*, au contraire, *ngamu* des indigènes, se trouvent en plus grand nombre sur les côtes de la mer, mais on en voit aussi dans l'intérieur du pays, sur les rives sablonneuses des fleuves et dans les landes. Juste au moment où l'on est délivré des moustiques, vient le tour des mouches de sable, dont la piqûre est plus sensible, mais ne cause aucun gonflement. Comme ces insectes disparaissent avec les derniers rayons du soleil, la nuit au moins serait tranquille, si on n'avait pas alors à recevoir la visite de nouveaux hôtes fort peu agréables; ce sont les rats que l'on rencontre même dans les lieux complétement inhabités, et qui se rassemblent en foule autour du campement. On s'habitue bientôt à les sentir courir sur son corps et sur sa tête, mais il faut avoir grand soin de suspendre à des bâtons les provisions de bouche, pour les mettre à l'abri de leur voracité.

Si dans ces îles la nature est peu libérale pour l'alimentation, par contre elle offre pour le bien-être du voyageur deux choses que l'on apprend à apprécier à un haut degré, quand après une excursion dans la Nouvelle-Zélande, on voyage dans un autre pays qui en est dépourvu. C'est d'abord la fougère, *pteris esculenta*, qui est répandue partout, et qui sert de couche pour le repos de la nuit. Préparée convenablement, elle est aussi élastique et aussi douce que le meilleur lit de plumes. Ensuite vient le lin du pays, le *phormium tenax*, qui peut remplacer dans tous leurs usages les ficelles, les cordes et les courroies. Quand il faut lier chaque jour une douzaine de paquets, cette plante, que l'on a toujours sous la main, est d'un avantage inappréciable. Enfin, la douceur du climat et l'abondance de l'eau et du bois dans tout le pays, facilitent singulièrement le voyage. On n'a à souffrir ni du chaud ni du froid; et les fièvres de marécages y sont complétement inconnues.

Je ne perdrai jamais le souvenir de ces moments où, après la fatigue et le travail du jour, nous nous reposions sur le bord d'une forêt, près d'une source au doux murmure; réunis autour d'un feu clair et petillant, les indigènes commençaient leurs chants du soir; puis tout devenait paisible jusqu'au point du jour, où les oiseaux de la forêt, le *Kokorimoko* et le *Tui*, faisaient entendre leurs chansons matinales. Quand je me retrace ces scènes, nos traversées sur les canots des indigènes, nos haltes dans les pahs, et nos excursions au milieu des sombres forêts, inconnues dans notre hémisphère, j'éprouve un profond sentiment de joie, tant les jouissances que nous donne la nature l'emportent sur toutes celles de la vie civilisée.

Nous nous mîmes en route le 7 mars en suivant la *Great south road* et nous arrivâmes le lendemain au village maori de Mangatawhiri, sur le fleuve Waikato, que nous devions remonter au moyen d'un canot. Pour atteindre ce beau cours d'eau, on monte d'abord sur un plateau boisé qui le sépare du havre Manukau du Waikato. Près de petits ruisseaux qui traversent ce plateau, on rencontre les dernières métairies, puis, on pénètre de plus en plus dans la nature sauvage. Des dernières hauteurs qui précèdent Mangatawhiri, on a un coup d'œil ravissant sur le Waikato. La route avait été tout récemment percée, et les arbres qui venaient d'être abattus étaient encore couchés en travers sur le chemin; nous sourîmes de bon cœur de la saillie d'un bûcheron qui avait charbonné sur un tronc gigantesque barrant tout le passage : « vingt-deux milles de Londres. »

Le village de Mangatawhiri se compose d'environ vingt huttes avec une centaine d'habitants qui jouissent d'une certaine aisance. A l'aide d'un Anglais, ils ont même fait construire, sur un petit ruisseau coulant près du village, un joli moulin qui n'a pas coûté moins de quatre cents livres sterling. Le sol volcanique des environs est extrêmement fertile, et il ne manque ici ni de chevaux, ni de bestiaux, ni de porcs. Aussi ne nous attendions-nous pas à l'horrible malpropreté qui règne dans les huttes maories; plusieurs étaient vides, nous voulûmes en choisir une pour y passer la nuit, mais elles étaient pleines de vermine. Enfin nous nous résolûmes à en occuper une, après l'avoir fait nettoyer avec soin. Toutefois, ce que nous eûmes à souffrir pendant la nuit, malgré le nettoyage de l'étable d'Augias, je le passerai sous silence. Ce fut pour moi une bonne leçon pour ne jamais préférer à l'avenir une hutte maorie à ma tente.

Pour fêter notre présence, les femmes et les jeunes filles s'étaient parées de leur mieux, et avaient mis leurs plus belles toilettes. Dans le nombre, quelques-unes étaient très-jolies de taille et de visage. Mais il règne parmi cette population féminine une coutume fort singulière : les petits cochons de lait sont près d'elles en grande faveur; elles les choient et les caressent en les serrant sur leur sein avec autant de tendresse que nos dames en ont pour leurs petits chiens favoris. Je ne m'attendais guère à retrouver aux antipodes une manie de nos aïeules du quinzième siècle.

A peu de distance du village maori se trouve la petite localité européenne d'Havelock qui, jusqu'à présent, ne comprend que deux maisons. Les indigènes considè-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent cet établissement comme la limite méridionale extrême où les Pakehas ont le droit de s'avancer : « Jusqu'ici et pas plus loin, » disent-ils. Ils mettent une obstination invincible à empêcher le prolongement de la *Great south road*, et pendant l'insurrection de Taranaki en 1861, William Thomson, le chef des tribus Waikato déclara que, si le gouvernement faisait avancer ses troupes au delà de Mangatawhiri, ou s'il continuait la construction de la route sous la protection de la force armée, ce serait là un cas de guerre qui entraînerait l'ouverture des hostilités L'importance attachée à la possession de cette place s'explique par le développement qu'elle pourra acquérir quand le Waikato sera ouvert au commerce européen.

Le 9 *mars*, au point du jour, le ruisseau de Mangatawhiri nous offrit un bain rafraîchissant, mais nous ne nous mîmes en route qu'à neuf heures. Le canot avait été creusé récemment dans le tronc d'un sapin kahikatea; long de soixante pieds anglais, large de quatre, profond de trois, il était assez grand pour recevoir toute notre troupe (vingt-quatre personnes) avec nos nombreux bagages. Quand on l'eut nettoyé et qu'on eut étendu dans

Confluent du Rangirité et du Waikato.

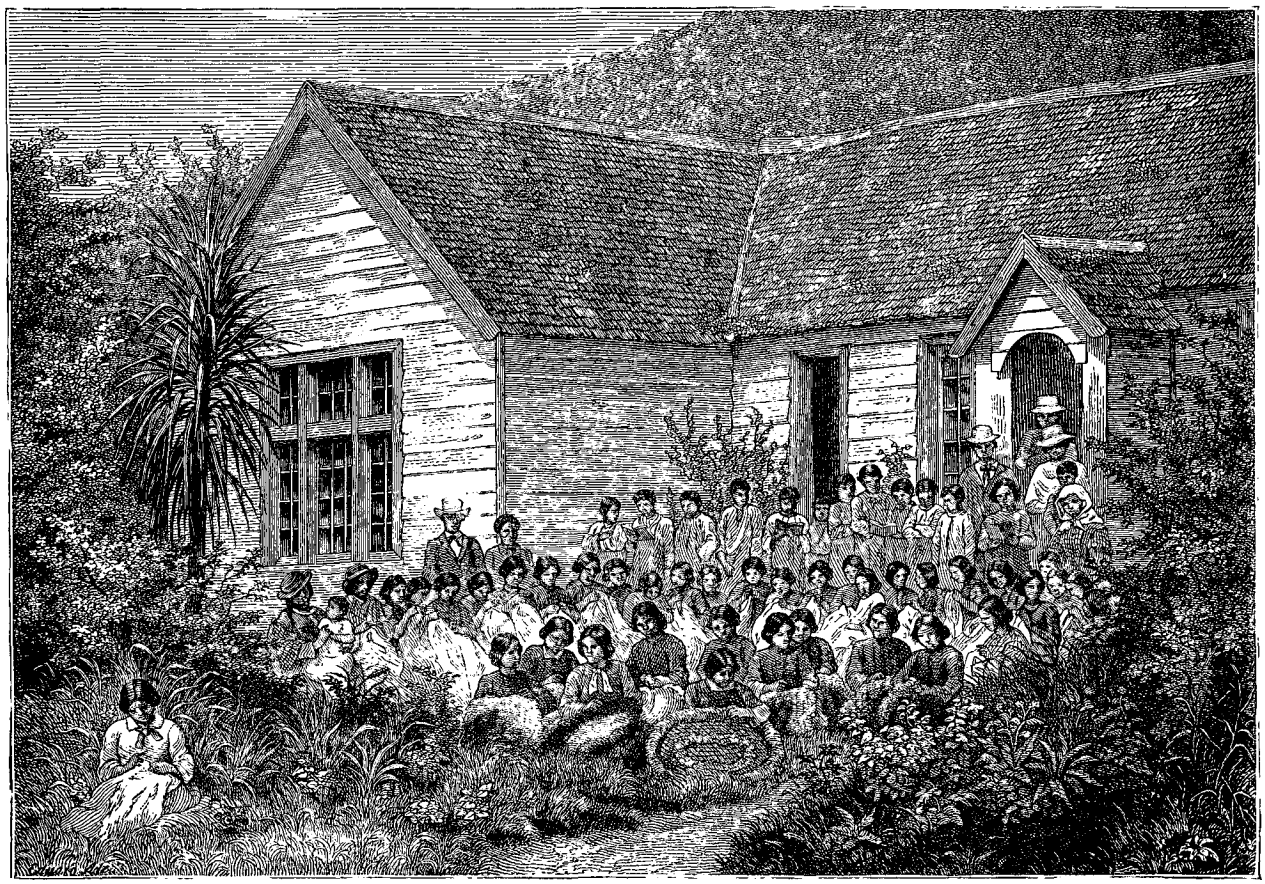
le fond une couche de fougère fraîche, les Maoris s'assirent à l'avant, chacun pourvu de sa rame, et dans le milieu les cinq Pakehas ou Européens. Quatre femmes indigènes, avec deux enfants, se pressaient derrière nous; elles allaient au-devant de leurs maris qu'elles espéraient rencontrer sur le Waikato.

L'impression que produit la vue de ce fleuve majestueux est grandiose; je ne puis le comparer qu'au Rhin et au Danube; il est incontestablement le principal fleuve de l'île septentrionale, il l'emporte sur tous les autres autant par la longueur de son cours que par le volume de ses eaux. La pierre ponce que le courant entraîne continuellement et entasse sur les rives et à l'embouchure, annonce qu'il a sa source dans le voisinage de l'important groupe volcanique du centre de l'île. Ses sources se trouvent dans le cœur du pays, ses eaux baignent les champs les plus favorisés et les plus beaux, peuplés par les tribus indigènes les plus nombreuses et les plus puissantes, auxquelles il a donné son nom. C'est bien la grande artère de l'île du nord, et il ne manque absolument à ce grand fleuve qu'une embouchure libre et accessible.

Traduit par E. JOUVEAU.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mission du Taupiri, école de Maoris. — D'après M. F. de Hochstetter.

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER.

1858-1860. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

VI

Le Waikato (suite). — La mission du Taupiri. — Rencontre d'indigènes.

Les naturels considèrent le Waikato comme leur appartenant plus exclusivement que tout autre fleuve de la Nouvelle-Zélande. Aucune embarcation européenne n'a encore, je crois, navigué sur l'orgueilleux fleuve indigène; il n'y a que les canots insulaires qui animent sa surface. Deux siéges de mission, l'un situé près de l'embouchure, l'autre au Taupiri, sont les seuls établissements européens qui se trouvent sur son cours. Les Maoris défendent leur fleuve national avec toute l'opiniâtreté d'une race qui se sent menacée dans ses droits et dans son existence par l'immigration et la colonisation européennes; ils se cramponnent de toutes leurs forces à ses rives, sachant bien que s'ils en vendaient la terre, ils verseraient le sang de leur cœur, et que s'ils laissaient la navigation du fleuve passer entre des mains européennes, leur pouls cesserait de battre.

L'aspect du Waikato parut rappeler à nos rameurs beaucoup de souvenirs; ils avaient mille choses à se raconter; chaque canot qui se montrait sur le fleuve était hélé ou nous hélait. Les Maoris sont curieux, et veulent savoir ce qu'il y a de nouveau. « Où allez-vous? D'où venez-vous? Qui êtes-vous? » Telles étaient les questions échangées. Un canot s'approcha tout près de nous; il était plein d'indigènes, de chiens et de porcs; toute cette cargaison parut saisie de surprise en voyant des Pakehas sur le Waikato. La nouvelle que nous remontions le fleuve fut rapidement transmise devant nous, comme je l'appris plus tard, sans poste ni télégraphe. Après avoir causé assez longtemps à droite et à gauche, nous nous remîmes lentement en marche. Un de nos indigènes,

1. Suite. — Voy. page 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Poroa, qui était chargé du rôle de Kaituki (chef des rameurs), commença à chanter strophe sur strophe, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement, et le battement des rames s'accéléra avec le chant.

Rangiriri est la localité principale du bassin inférieur du Waikato, dont elle forme le point central. Nous y trouvâmes le pah, qui est entouré d'une rangée de palissades, complétement abandonné; dans les huttes il n'y avait pas une âme. Les habitants s'étaient dispersés pour aller passer l'été dans de petits établissements des environs, où ils possèdent des champs ; ils ne se réunissent que le dimanche à l'église. Aussitôt après les récoltes, ils reviennent dans le pah, et s'y tiennent pendant l'hiver. Nous aperçûmes l'église à une faible distance derrière le pah; je ne fus pas médiocrement surpris à la vue de ce temple spacieux, d'une construction élégante, et proprement tenu, dans lequel, chaque dimanche, une communauté maorie se rassemble, et où un naturel fait les prédications. A quelques centaines de pas plus loin, s'élève la colline de Rangiriri, d'où l'on a une vue magnifique sur le bas Waikato.

J'avais entendu parler à Auckland d'une mine de charbon de terre d'une grande importance, peu éloignée de la chaîne du Taupiri. Nous y arrivâmes le 11 mars, et je trouvai bientôt un guide qui nous conduisit au gîte houiller. Il est aussi favorablement situé pour l'exploitation qu'on peut le désirer; il y a là un dépôt de matières combustibles qui sera d'une grande utilité lorsque des établissements européens couvriront les rives du bas Waikato et que des vapeurs sillonneront le fleuve.

Le révérend Ashwell, qui dirige la mission du Taupiri, a utilisé déjà, depuis un certain nombre d'années, cette mine de charbon pour ses besoins domestiques, et il y a trouvé de la résine fossile en abondance. Des pentes à pic et des gorges profondément déchirées caractérisent cette contrée montagneuse des deux côtés du fleuve. La chaîne de montagnes s'élève en forme de terrasses depuis le bas Waikato jusqu'à une hauteur d'environ mille pieds au-dessus du niveau de la mer et elle tombe à pic au sud vers le bassin central du Waikato. Nous eûmes bientôt remonté le courant jusqu'au Taupiri, et nous débarquâmes près du siége de la mission. Le bâtiment est situé sur la rive gauche au pied des montagnes; le terrain est un sol fertile d'alluvion; un épais rideau d'arbres forme le fond du paysage. Avec quel plaisir nous retrouvâmes, pour la première fois depuis que nous avions quitté Mangatawiri, une maison européenne, et combien nous sentîmes le charme du site et du magnifique paysage qui paraissait prendre à nos yeux des dimensions grandioses !

Nous avions atteint la première station principale de notre voyage, à environ quatre-vingts milles anglais d'Auckland. Le révérend Ashwell était absent; mais mistress Ashwell nous offrit très-cordialement l'hospitalité dans sa demeure, et j'acceptai avec beaucoup de reconnaissance.

13 *mars*. Le dimanche est observé par les Européens et les indigènes de la Nouvelle-Zélande avec une rigidité puritaine plus grande encore qu'en Angleterre. Le dimanche est *ra tapou*, c'est-à-dire que c'est un jour saint, durant lequel on ne peut pas voyager, ni même se promener, et une infraction à cette règle de la part d'un gentleman aurait une gravité double en raison du mauvais exemple qu'il donnerait ainsi aux indigènes. Pour ma part, je me soumis de bien bon cœur à cette stricte loi du dimanche, car un jour de repos dans la semaine, quand on voyage à pied, est chose bien nécessaire. Je ne trouvai cette observance rigoureuse que quand, contraint par le manque de vivres, il m'arriva plus tard, par une belle matinée de dimanche, de faire quelques milles de plus pour atteindre un village maori, où j'espérais trouver des ravitaillements. Mais arrivé là, je dus, en expiation, demeurer à jeun jusqu'au lundi matin.

Cette fois, à part le jeûne, le repos du dimanche me fut non-seulement agréable, mais la belle fête du jour dans l'établissement de la mission me laissa l'impression la plus douce et la plus édifiante.

L'école comptait quatre-vingt-quatorze élèves, trente-six filles et quarante-huit garçons d'âges différents; le temple est un joli modèle d'église maorie; les murs sont formés de différentes sortes de roseaux, tressés avec art; l'encadrement des portes et le fronton sont ornés de peintures. A onze heures commença le service divin; les élèves arrivaient à l'église, deux par deux, en une longue file, tous propres et parés. Après eux venaient un grand nombre d'hommes et de femmes des villages et des établissements voisins. La cérémonie se composa de cantiques chantés en chœur, de prières et d'une prédication faite par un indigène avec beaucoup de feu et des gestes très-animés.

J'étais logé près de l'église dans l'école du dimanche, et je ne fus pas peu étonné des connaissances géographiques des enfants maoris. Sur une carte muette, appliquée au mur, ils savaient très-bien m'indiquer le cours du Danube et la situation de Vienne, et répondre avec beaucoup de justesse à mes questions sur les volcans d'Europe. A deux heures, le dîner fut servi dans le réfectoire. Le repas du dimanche se compose de viande de porc et de pommes de terre. Enfin à quatre heures, les prières anglaises furent dites dans la salle de l'école; puis on me montra différents ouvrages des jeunes Maoris, auxquelles on apprend ici plusieurs travaux utiles, tandis que les garçons sont exercés à l'agriculture et à divers métiers. Je remarquai surtout les paillassons et les tapis en lin zélandais de plusieurs couleurs. Les enfants demeurent habituellement dans l'établissement de la mission jusqu'à ce qu'ils soient devenus grands. Quand bien même le résultat de l'éducation ne serait pas toujours tel qu'on pourrait le désirer, on ne peut avoir que de l'estime et de l'admiration pour le dévouement de ce missionnaire et de sa famille, dont tous les membres prennent une part égale à la civilisation d'un peuple barbare encore il y a quelques dizaines d'années.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 14 mars nous nous remîmes en route, et sur les rives fertiles du Waikato au-dessus du Taupiri nous vîmes se succéder établissements sur établissements, avec de belles plantations. Au confluent du Waikato et du Waipa, à cinq milles du Taupiri, sur la pointe de terre comprise entre leurs eaux se trouve la résidence du roi des Maoris. Les principes politiques du capitaine Hay ne lui permettant pas de rendre visite, dès le commencement de notre voyage, à Sa Majesté Potatau Te Wherowhero, nous passâmes outre sans visiter ce lieu remarquable sur lequel flottait le pavillon national indigène.

Ayant passé du Waikato dans le Waipa, nous en suivîmes les hautes rives jusqu'au vieux pah de Tekohai, où nous mîmes pied à terre pour voir un chef influent nommé Takerei qui, à raison de ses sentiments amicaux pour le gouvernement, avait des titres à notre visite. La réception fut très-cérémonieuse; nous rencontrâmes Takerei avec son ami Hawaïki, et nous nous assîmes sur des nattes près des deux chefs. Une longue conversation politique, à laquelle je ne compris rien, s'établit alors entre eux et le capitaine Hay. Je faisais mes observations en silence. Je n'avais jamais vu un front maori plus noble et plus beau que celui du fier Takerei; mais aussi jamais de traits plus froids et plus austères que ceux de son visage tatoué dans tous les sens. Aucun sourire, aucune expression amicale n'éclaira sa figure pendant notre entrevue qui dura plusieurs heures. Il était assis, replié sur lui-même et enveloppé dans une sale couverture de laine, fumant sa pipe et jetant des regards farouches autour de lui: il donnait d'un ton bref des ordres aux indigènes qui entraient et sortaient. Il y avait quelque chose de fort imposant, mais aussi d'extrêmement sauvage, dans l'aspect fier et sérieux de l'homme qui m'apparaissait comme fondu dans de l'acier. Et cependant les Européens doivent reconnaître dans Takerei un homme très-sensé, lui qui ne veut rien savoir des complots maoris, qui s'est dessaisi d'une grande pièce de terre dans le but de fonder une école de missionnaires et a usé de toute son influence pour empêcher que les spiritueux (wai pirau, c'est-à-dire eau infecte) ne fussent introduits dans le pays. On assure qu'il ne laisse pas remonter le fleuve aux canots chargés d'eau-de-vie. Takerei avait commandé en notre honneur un repas, et dès lors ne voulant pas commettre l'inconvenance la plus grave selon les coutumes indigènes, nous ne pûmes partir avant d'avoir mangé avec les chefs. Enfin des pommes de terre, des anguilles et du lait furent servis, et nous pûmes nous mettre en route au crépuscule. Nous nous rendîmes par un beau clair de lune à Karakariki; nous trouvâmes les habitants du village étendus autour d'un feu petillant dans une grande hutte. C'était un vrai tableau de bohémiens. Mais la nouvelle que les Pakehas arrivaient les mit tous sur leurs jambes, et, jusqu'à une heure avancée de la nuit, nos tentes furent entourées de curieux.

Le 16 mars, nous fîmes halte à la mission wesleyenne de Kopua où je fus reçu avec mes compagnons de la manière la plus cordiale par le révérend Alexander Read. Nous passâmes la soirée à nous entretenir des mœurs des indigènes et de leur aptitude à recevoir la civilisation, et le lendemain le révérend Read fut assez aimable pour nous accompagner sur les rives du Waipa, où nous trouvâmes une société nombreuse de Maoris, environ deux cents personnes, réunies pour un repas de noces. Les tentes avaient été élevées; les convives se pressaient autour de longues rangées de tables chargées de pain, de pommes de terre, de maïs, de viande de porc, de thé et de toutes sortes de fruits. Dans ces fêtes, pour lesquelles en choisit habituellement le temps qui suit la récolte, comme le moment de la plus grande abondance, le festin se continue pendant trois jours, au milieu d'une douce joie. Mais par suite de ces bombances inconsidérées, les privations se font souvent sentir plus tard avant la nouvelle récolte.

Dès qu'ils nous virent approcher, ils nous présentèrent des corbeilles remplies de viande et de pommes de terre. Il ne fallait pas penser à continuer notre route avant d'avoir fait honneur à l'hospitalité de ces braves gens. Je dus faire contre fortune bon cœur, et, en signe de bienvenue, me frotter le nez contre celui d'une femme âgée mais aimable, épouse du chef Ngaturo; elle m'offrit un morceau de porc, des pommes de terre et des pommes, et m'engagea à prendre place à ses côtés, au milieu des convives qui s'étaient avancés sans plus de vêtements que dans la scène connue de Macbeth.

J'avais le choix entre deux routes pour me rendre du Waipa au lac Taupo; l'une d'elles conduit au pied du Maungatautari, le long de la vallée du Waikato, et aboutit à l'extrémité septentrionale du lac; c'est celle qui fut suivie en 1851 par Dieffenbach, et sur laquelle aujourd'hui, tous les quinze jours, passe la malle-poste de la baie d'Hawke à Auckland. La seconde route mène, en remontant le Waipa, à travers le pays de Mokau et de Wanganui, à l'extrémité méridionale du lac. Il est plus long et beaucoup plus difficile que le premier; mais comme il passe au milieu de contrées rarement visitées, il promet d'être bien plus intéressant. Je n'hésitai pas à me décider pour ce dernier itinéraire. Nous prîmes un cordial congé de M. Read et de sa famille, et comme, au moment de nous mettre en marche, nous adressions aux aimables dames du logis un dernier adieu à la manière allemande, l'un des Maoris dit: « Voyez, ce sont vraiment des chefs dans leur pays, ils connaissent les usages; les autres (ils désignaient nos serviteurs) ne sont que des esclaves européens. »

VII

La région des volcans, des eaux thermales et des geysers. Le lac Taupo et le Te-Ta-Rata.

Le 7 avril, nous passâmes le Mokauiti, et nous entrâmes dans une épaisse forêt. Nous grimpions avec peine sur les racines glissantes, au milieu d'une demi-obscurité, quand soudain un coup de feu retentit à côté de nous, et, derrière le tronc monstrueux d'un kahikatea,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

apparut une figure au regard farouche, à l'air sauvage, et tenant un fusil double, bref, un brigand, tel que les histoires les plus sombres n'en avaient jamais peint, et, de plus, près de là, autour d'un feu clair, était étendue toute la bande également armée. Mais nous étions dans la Nouvelle-Zélande; les voleurs n'étaient qu'une troupe pacifique de Maoris, occupés à la chasse des pigeons. Nous leur adressâmes un amical *tena kouton*, puis nous échangeâmes contre du tabac quelques jolis pigeons ramiers, destinés à nous faire un rôti pour notre dîner, et nous poursuivîmes en paix notre chemin.

Dans l'espoir de découvrir la vue des deux cônes volcaniques de Tongariro et de Ruapahou, dont nous ne devions plus être qu'à vingt-cinq milles anglais, et dans le but de faire une série d'observations destinées à l'esquisse de la carte, je montai, le 10 avril, sur la montagne Ngariha. Bien qu'elle ne s'élève qu'à neuf cents pieds au-dessus du niveau de la vallée, et qu'elle ne

Jeune fille néo-zélandaise de Taupiri avec sa nièce et son neveu (sang mêlé). — Dessin de Émile Bayard d'après Thompson.

soit pas boisée, l'ascension fut cependant pénible, car il nous fallut frayer notre passage au milieu de fougères à hauteur d'homme. Nous arrivâmes baignés de sueur, mais nous nous trouvâmes bien payés de nos peines par la vue qui s'offrit à nous. Les indigènes du Waikato eux-mêmes qui nous accompagnaient et qui n'avaient jamais gravi cette montagne étaient dans le ravissement. Tous les yeux se dirigèrent du même côté. Le volcan de Tangariro se détachait complétement devant nos regards, de la base au sommet. Le cône encore actif, nommé par les indigènes *Ngauruhoe*, s'élève majestueusement avec ses formes régulières au milieu d'un cercle de montagnes qui l'entoure et ne s'ouvre que vers le sud-ouest, comme le Vésuve environné par la Somma. On pouvait nettement distinguer au sommet du cône le cratère en forme d'entonnoir; les regards y plongeaient même, car sa paroi occidentale était beaucoup plus basse que celle de l'orient. Le cratère se projetait devant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous comme une ellipse, d'où s'élevaient continuellement de blancs et épais nuages de vapeurs, qui tantôt enveloppaient tout le sommet, tantôt poussés par le vent vers le sud, laissaient apercevoir les dentelures sombres de la paroi orientale. Les indigènes m'assurèrent que la montagne ne s'était jamais présentée sous un tel aspect avant que la paroi occidentale du cratère eût été brisée par le tremblement de terre de Wellington, en 1855. Plus loin au nord, sur la pente de la montagne, une solfatare jetait d'épaisses vapeurs. Le Tongariro était entièrement dépourvu de neige ; mais à sa droite s'élevait le Ruapahou, dont le sommet était environné de nuages au-dessous desquels on apercevait de vastes champs de neige. Devant ces montagnes gigantesques s'étendaient de sombres masses de forêts; sur le premier plan, des montagnes aux arêtes escarpées, aux

Portraits du chef Heke et de sa femme (voy. p. 295). — Dessin de Émile Bayard d'après Thompson.

pentes profondément creusées, et à nos pieds les vallées s'étendaient au loin. C'est ainsi que nous embrassions d'un regard des phénomènes de feu et d'eau, dans leurs proportions les plus grandioses, au milieu d'un paysage tel que je n'en avais jamais vu nulle part.

Le nom de Taupo est lié dans mes souvenirs à l'une des contrées les plus majestueuses et les plus caractéristiques que j'aie parcourues; mais il me rappelle avant tout la noble hospitalité du révérend Grace et de son aimable famille. Cet homme vénérable est le seul Européen du lac Taupo. Le siége de la mission est à quelques centaines de mètres du pah maori de Pukawa; il est pittoresquement adossé à la pente d'une montagne sur une terrasse élevée de deux cents pieds au-dessus de la mer. Sous le toit hospitalier de cette maison, j'ai passé avec mon ami Haast cinq jours pendant lesquels j'ai été occupé du dessin d'une carte détaillée du lac. M. Grace m'aida dans ce travail par sa connaissance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

précise des lieux, et il m'accompagna dans mes excursions, tandis que les soins de l'excellente maîtresse de la maison nous faisaient entièrement oublier que nous étions dans le fond de la Nouvelle-Zélande. L'image de cette heureuse vie de famille, avec une troupe d'enfants pleins de santé, était vraiment touchante. Quel contraste entre ce tableau et l'intérieur des chefs maoris, à peine effleurés par l'influence de la civilisation, et dont on peut se faire une idée par le chef du pah voisin, le fameux *Te Heuheu*. J'avais depuis longtemps entendu parler du grand et puissant Te Heuheu, qui réside à Pukawa, sur le lac Taupo; son nom est connu aussi loin que s'étend la langue maorie, car il appartient à une des familles les plus anciennes et les plus renommées du pays, et il compte parmi les héros et les demi-dieux de son peuple. On me l'avait dépeint comme un homme d'un mérite éminent, comme *le meilleur et le plus mauvais* de sa tribu, orgueilleux, prudent, d'un grand courage, mélange indéchiffrable de la civilisation moderne et de l'ancien paganisme des cannibales. J'étais curieux de le connaître et je résolus de faire ma visite officielle, en grand cérémonial, avec mes compagnons de voyage, au potentat redouté du pays.

Le révérend Grace m'accompagna à la demeure du chef située sur une presqu'île qui s'avance dans le lac; elle est entourée d'une rangée de fortes palissades au milieu desquelles sont pratiquées deux portes à coulisses. Comme nous arrivions sur une place rectangulaire, notre attention fut attirée tout d'abord par un beau magasin (pataka) placé à la partie supérieure. Il était rayé de rouge, et appuyé sur quatre poteaux ronds pour protéger les provisions qu'il renfermait contre la voracité des rats. La façade était ornée de jolies sculptures dans le style particulier des Maoris ; des lignes gracieusement entrelacées et des sortes d'arabesques alternaient sur le fronton avec de grotesques formes humaines, à têtes monstrueuses et à gros yeux. En face de ce pataka était une hutte sans apparence et sans aucun ornement architectural, mais avec un petit porche sous un toit en saillie. C'était là le palais de Te Heuheu, et dans la verandah de ce palais était assis un homme au regard sombre, enveloppé dans une sale couverture de laine: c'était Te Heuheu lui-même.

Il me reçut d'abord d'une manière très-peu gracieuse. Ce fut seulement après que le missionnaire lui eut parlé qu'il consentit à me tendre la main et à m'inviter à prendre place près de lui sur la natte étendue par terre. Il promena ses regards brillants sur mes compagnons qui le saluaient avec un profond respect, et me demanda alors d'une manière fort peu aimable si je savais que les indigènes qui m'accompagnaient comme guides et comme porteurs n'étaient pas des esclaves, mais les fils de chefs libres et indépendants. Mais cette question fut suivie d'un cordial épanchement. Te Heuheu me dit qu'il se réjouissait de faire la connaissance d'Européens d'un rang élevé, qui sont toujours de braves gens, et viennent vers les indigènes avec des pensées bienveillantes, mais qu'il considérait comme les derniers et les plus misérables des hommes, les Européens de basse classe, tels que les matelots, déserteurs et autres gens sans aveu dont la Nouvelle-Zélande était infestée. Comme il me comptait, ajouta-t-il, parmi les premiers, il m'avait attendu depuis la veille et avait tout disposé pour me fêter de son mieux. Il m'avait attendu tout le jour dans ses plus beaux habits, mais je n'étais pas venu, et par conséquent c'était ma faute si je le trouvais dans sa tenue habituelle. Il me fallut des excuses répétées et des éclaircissements sans nombre avant que je fusse rentré en grâce auprès du chef blessé dans son orgueil. Mais je dois dire à son honneur qu'il ne me garda pas rancune, et que le même jour il fit tuer pour mes Maoris un beau porc, et qu'il ne voulut recevoir aucune indemnité pour les cinq jours pendant lesquels il nous hébergea dans son pah. Il me fit voir aussi un précieux objet, héritage de ses ancêtres, qu'il conservait comme une relique. C'était un magnifique Mère ou casse-tête en jade vert de la plus belle transparence, long de quinze pouces. Il me déclara que cette arme meurtrière avait abattu plus d'un chef ennemi; qu'elle avait été déjà cinq fois ensevelie avec ses aïeux et que la brèche de l'un de ses côtés provenait du coup mortel assené sur un crâne fort dur. Il me montra avec un orgueil presque égal une selle anglaise qu'il avait reçue en présent, de sir Georges Grey, dont il avait été le guide et le compagnon dans un voyage au lac Taupo.

Te Heuheu a cinq femmes, et il avait l'intention d'en prendre encore deux autres; il a de nombreux enfants qui font sa joie et son orgueil, mais, quoiqu'il n'ait pas de sentiments hostiles pour le christianisme, il a toujours refusé de se laisser instruire, car il craindrait par là de perdre l'influence et la considération dont il jouit comme chef, et qui provient d'une foule d'idées païennes, et particulièrement d'un prétendu pouvoir sur les mauvais esprits de l'eau, de la terre et de l'air. Il est de taille moyenne, d'une complexion plutôt délicate que robuste, et ses cheveux noirs s'enroulent en longues boucles. Son visage imberbe, incomplétement tatoué sur la joue droite, avec ses petits yeux étincelants, trahit un esprit fin et calculateur. Il n'a rien des formes imposantes de son défunt frère *Tukino Te Heuheu*, que l'on m'a dépeint comme un géant de sept pieds de haut, à la chevelure argentée, et qui paraît avoir été le héros auquel les Heuheus d'aujourd'hui sont redevables de leur renommée et de leur considération. Tukino périt en 1846, en vrai fils de Titans, par une convulsion du sol, enseveli avec toute sa famille et une partie de son *pah* sous une montagne écroulée. Te Heuheu fit retirer le corps de son frère du milieu des décombres et lui rendit les derniers devoirs avec une grande pompe. Après quelques années, ses restes furent de nouveau exhumés, suivant l'usage adopté pour les grands chefs; ils furent placés sur un lit de parade et mis dans un cercueil sculpté avec art. Les ossements conservés comme des reliques devaient être portés au sommet du Tongariro, dont le cratère profond était destiné à servir de tombeau au héros, et les pyramides de scories et de cendres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'élevant vers le ciel auraient été son monument funèbre. Mais cette pensée grandiose ne fut exécutée qu'à demi. Comme les porteurs s'approchaient de la partie supérieure du cône qui exhale constamment des vapeurs brûlantes, une violente détonation souterraine se fit entendre et, saisis de frayeur, ils déposèrent leur pesant fardeau sur une saillie de rochers. C'est là que reposent aujourd'hui les restes mortels du guerrier maori, mais la montagne est devenue *tabou* au plus haut degré et personne ne peut la gravir.

Le Te Heuheu survivant a célébré la mémoire du défunt par un chant de deuil qui n'est pas dépourvu de sentiment poétique, et il a élevé à son frère dans le pah de Pukawa un mausolée (*Wahitabou*) qui doit avoir été un chef-d'œuvre d'architecture maorie. Nous n'en avons pu voir que les ruines sous des bouquets d'arbres pittoresques, quelques poteaux richement sculptés, dont les dessins remarquables paraissent célébrer la force invincible du héros, et la fécondité de ses nombreuses femmes.

L'intérieur du pah n'est habité que par les proches parents de Te Heuheu ; au dehors, sont disséminées une foule de huttes, dans lesquelles demeurent les sujets et les serviteurs du chef.

Celui-ci me rendit visite dans une élégante toilette noire. Durant mon séjour à Pukawa, je m'entretins encore plusieurs heures avec cet homme remarquable et j'écoutai ses réflexions et ses récits. C'est de sa bouche que j'ai appris les légendes que la tradition des Maoris a conservées sur le lac Taupo, et que je donnerai plus bas. Quant à ses opinions politiques, il se disait ami dévoué du parti national. Autant il célébrait, dans ses louanges enthousiastes, le précédent gouverneur, sir Georges Grey, autant il jugeait avec sévérité le gouvernement actuel et affirmait qu'il ne mettrait plus les pieds dans Auckland, *la ville Pakeha*, où à sa dernière visite, on l'avait traité comme un chien. A mon départ, il me fit dire par le missionnaire qu'il serait charmé de me recevoir de nouveau, mais il avertissait l'Anglais que le gouverneur avait mis près de moi comme interprète, que, lors d'une seconde visite dans son pah, il ne souffrirait sa présence que par égard pour moi qui suis un étranger, et ne comprends pas la langue maorie.

Tel était Te Heuheu, l'un des représentants, maintenant en bien petit nombre, des temps du paganisme, de ces chefs dont la tête est encore entourée d'une auréole d'héroïsme romantique, et qui rappellent, comme une tradition vague, le souvenir d'une population disparaissant rapidement au souffle de la civilisation européenne.

Il y aurait encore à esquisser plus d'une figure intéressante de la haute aristocratie de ce district; on y retrouverait des types rappelant celui de ce farouche Heke qui dirigea l'insurrection de 1845, et celui de sa douce et gracieuse compagne, fille du terrible Honghi ; mais il est temps d'arriver au lac Taupo.

Ce lac est une véritable mer intérieure longue de vingt-cinq milles anglais du sud-ouest au nord-est, large de vingt milles, et d'une profondeur que jusqu'ici on n'a pas pu sonder. Il est à douze cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, et entouré dans toute son étendue de formations volcaniques où dominent les laves trachytiques, riches en quartz, ainsi que des masses gigantesques de pierres ponces. Ces formations ignées composent le plateau, élevé de deux mille à deux mille deux cents pieds, au milieu duquel se trouve le lac, qui lui-même a été visiblement formé par une violente rupture de ce haut plateau, à la suite de l'écroulement de cavernes souterraines.

Toute la rive occidentale du lac est formée de rochers à pic qui atteignent en quelques endroits une élévation de plus de mille pieds. Les longues cimes boisées des monts Rangitoto et Tuhua, hautes de trois mille pieds, se perdent à l'horizon dans la direction du nord-ouest; il n'est qu'un seul point que sa forme particulière permette de distinguer, le mont Titiraupenga, dont le sommet en pyramide ressemble aux ruines d'un château démantelé. La rive orientale est presque partout unie, et forme une large plage le long de laquelle une route a été tracée. A une certaine distance, des rochers de pierre ponce brillant d'un vif éclat, bornent cette plage; ils sont recouverts de gazon et de buissons, et s'élèvent jusqu'au pied d'une haute montagne boisée éloignée de dix ou quinze milles de la rive orientale, et qui, sous le nom de Kaimanawa, paraît être la prolongation de la chaîne Ruahine, dans la province de Wellington. Elle s'abaisse vers le nord-est et prend le nom de Te Whaiti; elle s'étend depuis le détroit de Cook jusqu'au cap oriental, et l'on peut dire que c'est une terre encore complétement inconnue, et que, si quelque part on doit découvrir dans l'île du Nord des mines d'or, d'argent ou d'autres métaux, c'est dans ces chaînes de montagnes inexplorées. Derrière les forêts du premier plan s'élèvent des pyramides de rochers nus dont le caractère alpestre présente un contraste pittoresque avec les contours coniques et réguliers des formations volcaniques de la rive méridionale du lac. Leur vue me surprit extrêmement, parce que, sur aucune carte de la Nouvelle-Zélande, je n'avais vu figurer, entre le lac Taupo et la côte orientale, une montagne aussi considérable. C'est là qu'ont leur source les nombreuses et parfois importantes rivières qui se jettent dans le lac, du côté de l'est.

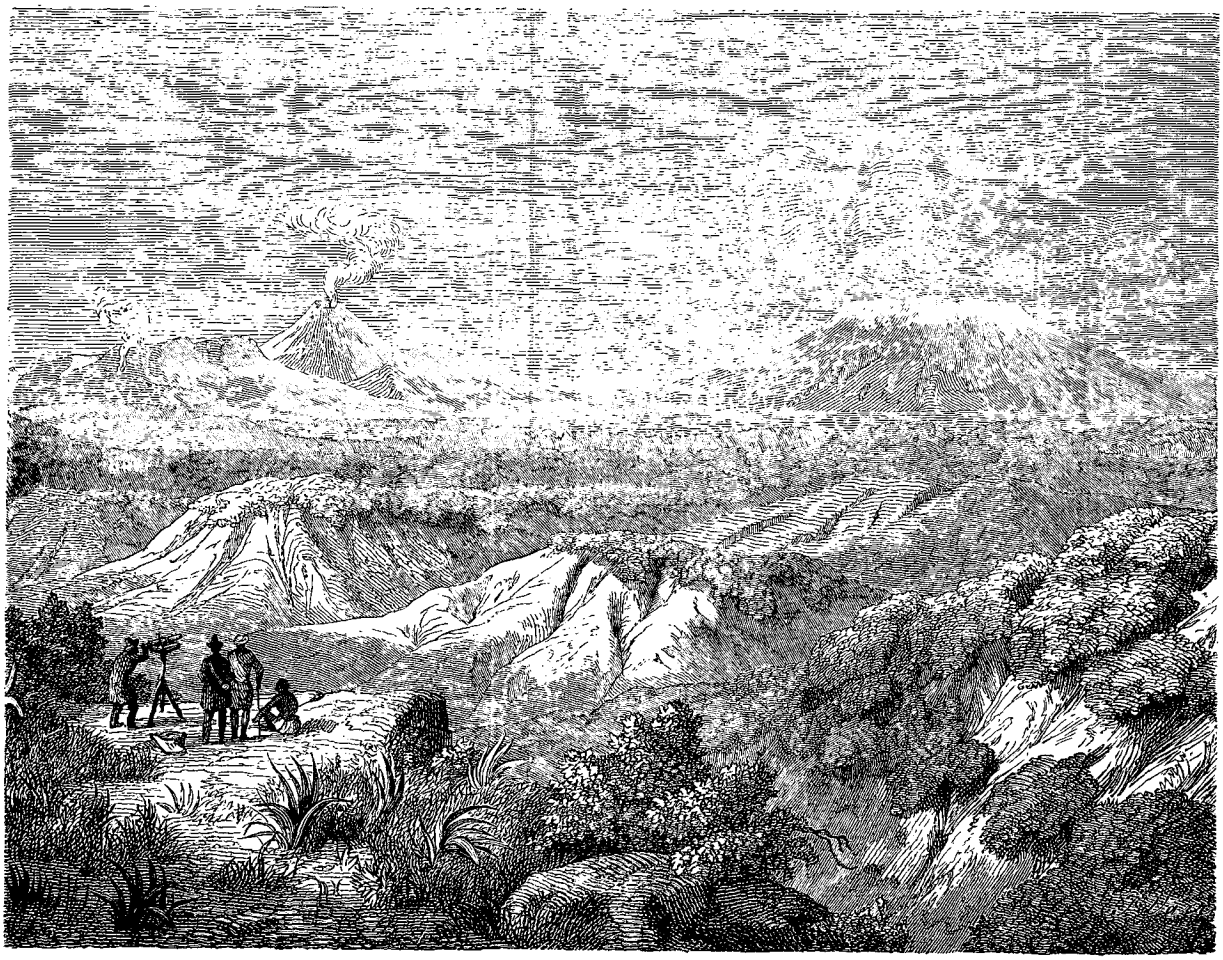
Les rives méridionales du lac s'étendent très-loin; elles sont bordées par une rangée de cônes volcaniques derrière lesquels se trouvent le Tongariro et le Ruapahou. Ces deux géants ne sont cependant pas visibles du rivage du midi, mais partout, de la rive de l'est et de celle du nord, on les voit s'élever au-dessus de ces petites montagnes coniques que les indigènes désignent dans leur pittoresque langage comme leurs femmes et leurs enfants.

La base du Tongariro est à environ douze milles anglais du lac; entre ce volcan et les montagnes de Pihanga et de Kakaramea, se trouve une large vallée qui renferme le beau lac Rotoaia, long d'environ trois milles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est par là qu'il faut passer pour gravir le Tongariro; mais les difficultés sont encore aujourd'hui les mêmes qu'en 1841, lorsque Dieffenbach s'efforça en vain d'obtenir la permission de faire cette ascension, ou lorsqu'en 1850, le gouverneur d'alors, sir Georges Grey, tenta la même entreprise. La montagne est tabou, et quand bien même Te Heuheu donnerait l'autorisation de gravir la montagne, bien certainement ses voisins la refuseraient. Les deux Européens que je viens de nommer sont parvenus à leurs fins à l'insu des indigènes. Quant à moi, je ne fis aucune tentative pour obtenir leur acquiescement à ce sujet, le temps était beaucoup trop mauvais pour une telle entreprise, et, pour arriver à des résultats satisfaisants, il aurait fallu une longue et complète exploration que ne me permettait pas la durée de mon séjour.

Le Tongariro n'est pas une montagne conique isolée comme le Ruapahou; il forme plutôt un système volcanique très-complexe qui se compose d'un groupe entier de puissants cônes encore en activité; le Ngauruhoe, cône d'éruption très-beau et très-régulier, avec un vaste cratère en forme d'entonnoir, en est la partie la plus importante. Ce cône de cendres et de scories dépasse



Les volcans Tongariro et Ruapahou, vus du sud-ouest. — D'après M. F. de Hochstetter.

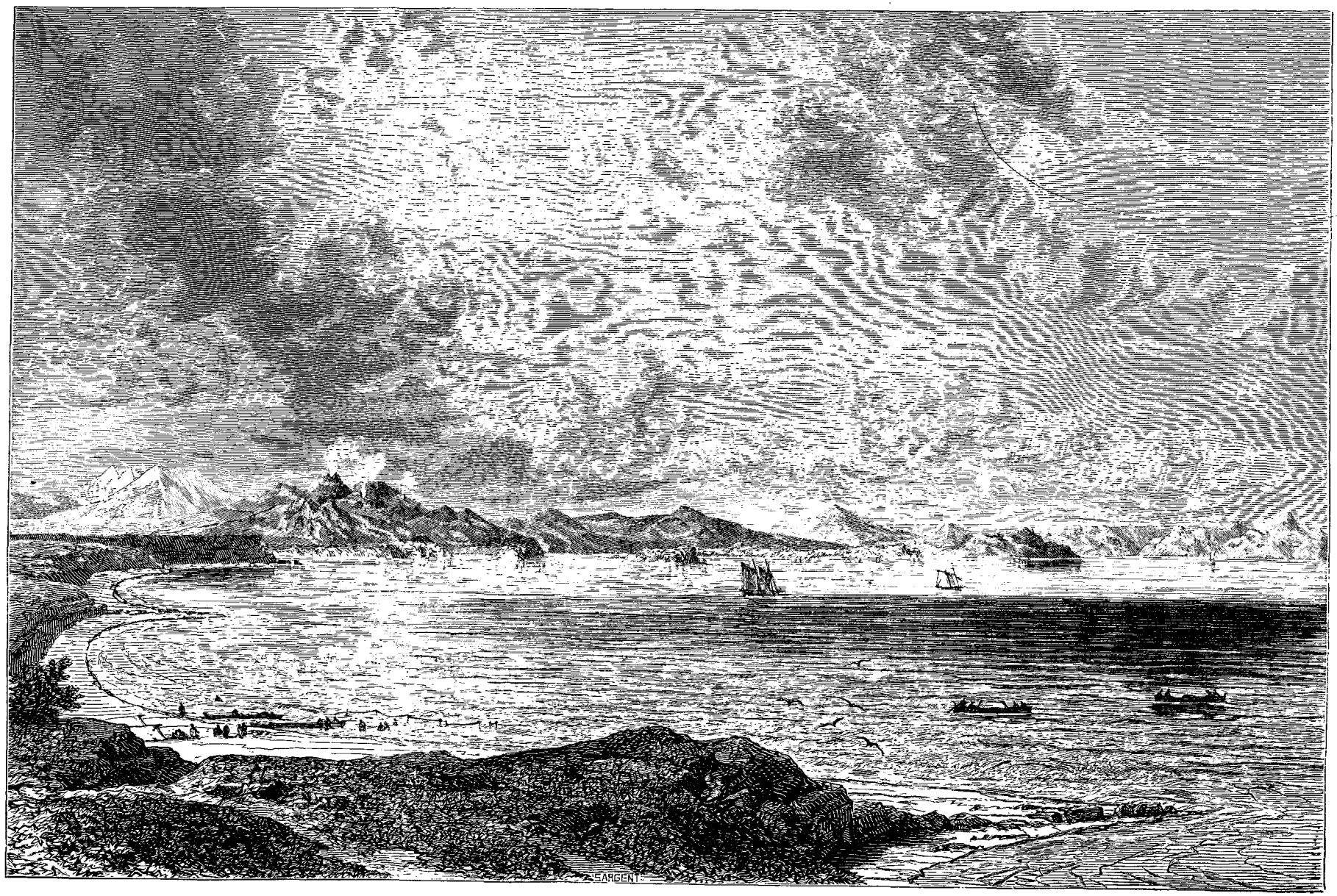
les autres points les plus élevés d'environ cinq cents pieds.

Je n'ai pas appris non plus que jamais un indigène ait gravi cette montagne; la crainte des puissances infernales paraît les avoir détournés d'un pareil dessein.

A ma connaissance, il n'y a que deux Européens qui aient réussi à gravir le Ngauruhoe, M. Bidwill, en mars 1839, et M. Dyson, en mars 1851. Nous donnerons un extrait de la relation de ce dernier, qui a paru dans un journal d'Auckland, le *New-Zealander :*

« ... Au mois de mars 1851, un peu avant le lever du soleil, je partis du lac Rotorua; je traversai la plaine et je gravis les hauteurs au nord de la rivière Whanganni; j'arrivai alors dans une vallée couverte de grands blocs de lave qui embarrassaient beaucoup ma marche. C'est dans le fond de cette vallée que coule le Whanganni; je passai la rivière qui, en cet endroit, n'a que trois pieds de large, et j'atteignis de l'autre côté un terrain fort inégal et fort difficile à gravir. Je m'avançai aussi directement que possible vers le sommet le plus élevé. Je parvins enfin au pied du cône, autour duquel se trouvent de grands blocs de lave qui, évidemment, ont été lancés par le cratère. C'est ici le moment le plus critique de ma périlleuse entreprise. Je dus gravir le cône à pic, qui me parut former le quart de la hauteur totale de la montagne. Il me fallut ramper assez longtemps sur mes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le lac Taupo. — Dessin de Eugène Cicéri d'après M. F. de Hochstetter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mains, et, comme la pente est couverte de scories et de cendres friables, souvent il m'arrivait de glisser de plusieurs pieds. Il n'y avait pas de neige sur la montagne, sinon dans quelque fente profonde où nul rayon de soleil ne pouvait pénétrer; aucune végétation, pas même le long et dur gazon que l'on trouve çà et là au pied du cône. Il me fallut, je crois, au moins quatre heures pour cette ascension, mais, comme je n'avais pas de montre, il est possible qu'en raison de la fatigue, le chemin m'ait paru plus long qu'il n'est réellement. Je saluai avec joie l'ouverture de la vaste cheminée près de laquelle j'avais eu tant de peine à parvenir. Il pouvait être une heure de l'après-midi, en sorte que j'avais monté environ pendant huit heures, mais je dois dire que j'avais marché d'un bon pas et sans m'arrêter.

« J'espérais avoir une vue magnifique au sommet du Tongariro, mais il était couvert de nuages, et je ne pus presque rien distinguer. Le cratère du Ngauruhoe est à peu près circulaire, et il a, d'après mon évaluation, dix-huit cents pieds de diamètre. Ses bords sont hérissés à l'extérieur d'amas de scories et de cendres friables; à l'intérieur, je remarquai de grands rochers d'un jaune pâle, évidemment composés de soufre sublimé. Le bord du volcan n'est pas d'égale hauteur dans toute sa circonférence, mais je crois qu'il aurait été possible d'en faire le tour. Il ne fallait pas penser à descendre dans le cratère; je jetai les yeux sur un gouffre effrayant qui s'ouvrait béant devant moi; les épais nuages de vapeur qui tourbillonnaient arrêtaient le regard, et je ne pouvais voir à plus de trente pieds de profondeur. Je fis tomber plusieurs grosses pierres, et je frémis en entendant comme le bruit d'un corps rebondissant de rocher en rocher. Je lançai d'autres pierres, et je n'entendis presque plus rien. Pendant tout le temps que je passai sur le sommet, je distinguai le sifflement d'une fumée mêlée de vapeur, comme aux sources thermales de Rotomahana et de Taupo; ce sifflement est analogue à celui d'une machine à vapeur en mouvement. Il n'y eut en ma présence aucune éruption de cendres ou d'eau, et je ne remarquai aucun signe qui pût faire supposer qu'il y en eût eu récemment; je ne vis aucune lave de fraîche date. Je dois avouer qu'en pensant à la possibilité d'une éruption sur le lieu où je me trouvais, mes sensations n'étaient rien moins qu'agréables. L'air n'était pas froid, mon ascension m'avait à la vérité donné de la chaleur, mais j'eus tout le temps de la perdre, car je restai une heure sur le cratère. Vers deux heures, je repris, pour redescendre, le chemin par où j'étais venu; j'étais enveloppé par le brouillard et les nuages, et pendant assez longtemps je perdis ma route. C'est alors que je vis, entre le Tongariro et le Ruapahou, un lac d'environ un mille de diamètre. Je ne parvins à découvrir aucune rivière qui sortît du lac sur la rive occidentale; un cratère éteint se trouve à peu de distance du Tongariro. Il faisait déjà sombre quand j'atteignis la rivière Whanganni, et, bien que je sois d'une constitution robuste et bon piéton, je me sentis complétement épuisé, et je tombai endormi dans un ravin. La nuit était froide, cependant mon sommeil se prolongea jusqu'au matin sans inconvénient. Aux premières lueurs de l'aube, je me mis en route, et, à dix heures du matin, j'atteignis mon habitation, avec des souliers en lambeaux qui me tombaient des pieds. »

Au sud du Tongariro s'élève le Ruapahou, les bases des deux montagnes se fondent l'une dans l'autre par une pente insensible, et forment un plateau d'environ dix milles anglais de large. Sur ce plateau doivent se trouver quatre lacs, dont deux ont environ trois milles de large, les deux autres sont plus petits. L'un de ces lacs se nomme Taranaki; la rivière à laquelle il donne naissance se jette dans le Whanganni, et une tradition particulière se rattache à ce lac. Les indigènes racontent que la montagne Taranaki (*le Mont Egmont*) se trouvait autrefois ici, comme un troisième géant, à côté du Tongariro et du Ruapahou. Ils demeurèrent bons amis jusqu'au moment où Taranaki tenta d'enlever Pihanga, femme de Tongariro. Là-dessus Tongariro chercha querelle à Taranaki; ce dernier, frappé à la tête, dut s'enfuir; il descendit le cours du Whanganni, et suivant le profond sillon de cette rivière, il alla jusqu'à la mer, où il s'élève aujourd'hui solitairement près de la côte. Pendant la route, deux fragments se détachèrent de son front, et aujourd'hui encore, pour confirmer ce récit, les indigènes montrent deux blocs de rochers, différents des formations volcaniques, voisines du Whanganni, et qui se trouvent à dix-huit milles de sa source.

Le Ruapahou, la plus haute montagne de l'île septentrionale, a la forme d'un cône largement tronqué, et s'élève dans la région des neiges éternelles. Il n'a jamais été ni gravi ni visité; cependant on ne peut garder aucun doute sur sa nature volcanique, mais il paraît entièrement éteint, et dans l'éloignement, on ne peut distinguer la moindre trace de solfatare, ni sur ses flancs, ni au sommet. Quant à la forme de ce large cône, on l'ignore; on ne sait s'il forme un plateau ou s'il porte un cratère. La montagne est rarement sans nuages; par un temps clair, on aperçoit de grands champs de neige qui recouvrent ses pentes et qui, plongeant dans les ravins qui les sillonnent, semblent se terminer en glaciers.

Voici, au sujet de ces montagnes, les traditions que j'ai recueillies moi-même de la bouche de Te Heuheu. « Parmi les premiers hommes venus d'Hawaiki[1] à la Nouvelle-Zélande, l'un des plus renommés est le chef Ngatiroirangi (littéralement *le messager* du ciel). Il débarque, dit la légende, sur la côte orientale de l'île du Nord; de là, il se met en route avec son esclave Ngauruhoe pour visiter le nouveau pays. Il traverse la contrée, fait jaillir de terre des sources d'eau dans les vallées stériles, gravit collines et montagnes et aperçoit au sud un grand mont, le Tongariro. Il veut s'y rendre pour contempler de ces hauteurs le pays tout entier. Il arrive dans les plaines voisines du lac Taupo, les buissons lui déchirent un excellent vête-

1. L'île de Sawaï, dans l'archipel de Samoa.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, fait de feuilles de kiekie; les lambeaux frappent les racines qui se transforment en jolis acacias à fleurs jaunes, assez abondants dans les environs du lac Taupo. Le chef monte ensuite sur le Tongariro couvert de neige, mais il y fait si froid que le maître et l'esclave sont en danger de mourir. Ngatiroirangi appelle alors ses sœurs, qui sont restées sur le Whakari, afin qu'elles lui envoient du feu, du feu sacré inextinguible, qu'elles avaient apporté d'Hawaïki; elles lui en envoient par l'entremise de deux *taniwhas* (esprits souterrains de la montagne et des eaux). Le feu arrive juste à temps pour sauver le chef, mais quand il veut engager son esclave à se réchauffer aussi, le pauvre Ngauruhoe est déjà mort. Jusqu'aujourd'hui, l'issue souterraine que le feu s'est frayée dans la montagne, c'est-à-dire, le plus puissant cratère du Tongariro, a porté le nom de l'esclave Ngauruhoe, mais comme c'était le feu sacré d'Hawaïki, il continue toujours à brûler, et il brûle sur tout l'espace compris entre le Whakari et le Tongariro, aux endroits où il a jailli quand les Taniwhas sont sortis de terre; de là aussi l'origine des sources chaudes innombrables de cette contrée.

La plupart se trouvent sur la rive méridionale du lac, auprès du village maori de Tokanu, non loin de la rivière du même nom. Elles s'étendent depuis la petite montagne conique Manganamu jusqu'à l'embouchure de la rivière Tokanu, et embrassent un espace de deux milles anglais carrés. L'épaisse colonne de vapeurs que l'on voit des bords du lac appartient à la grande source de Pirori (tourbillon). D'un trou sur la rive gauche du Tokanu, s'élève une colonne d'eau bouillante de deux pieds de diamètre, toujours soumise à l'action de la vapeur, et tournoyant dans les airs jusqu'à une hauteur de six à dix pieds. Les indigènes me dirent que l'eau est souvent lancée de cette ouverture, avec une forte détonation, en colonne de quarante pieds. A quelques pas de là se trouve un bassin de huit pieds de large et de six pieds de profondeur, dans lequel l'eau bout constamment.

Tokanu est célèbre aussi par un magnifique wharepuni, reste du bon vieux temps des Maoris. Nous donnons (Voy. la gravure de la page 302) le dessin de quelques sculptures qui se trouvent sur l'encadrement de cette espèce de portique. Une figure était tombée du toit, et gisait sur le sol, couverte de boue et de poussière; je voulus l'obtenir du chef de la localité, mais celui-ci me fit comprendre que cette statuette représentait son grand-père, et qu'il lui était impossible de la vendre à un Pakeha; selon toute apparence, la figure est encore sur le sol.

A mon retour, en passant à Otawhao, parmi les ruines d'un ancien pah, je trouvai une de ces figures grotesques, sculptées dans le bois, qui ornaient jadis les châteaux des Maoris. Elle était haute de cinq pieds, et encore bien conservée; je n'hésitai pas à me l'approprier pour la rapporter en Europe comme un échantillon de la sculpture indigène. Malgré mes précautions, le bruit courut parmi les naturels que j'avais mis avec mes bagages un de leurs ancêtres, et l'on voulait que je rendisse la statue qui était destinée à orner la résidence du roi maori. Elle est aujourd'hui en bon état dans le musée Novara à Vienne, où Potatau II peut la faire reprendre.

Les Maoris prodiguaient aussi les sculptures sur les tombeaux. On en rencontre un assez grand nombre aux environs du lac Rotorua, dont les eaux thermales attirent beaucoup de visiteurs. Ces tombeaux, élevés aux chefs que les sources n'avaient pu guérir, et qui succombaient à leurs souffrances, représentent des figures de bois sculpté de quatre pieds de haut environ, enveloppées de draperies, et dont la particularité la plus remarquable est l'imitation fidèle des tatouages du défunt. Les Maoris peuvent ainsi reconnaître celui à qui le tombeau est consacré; certaines lignes désignent la tribu, d'autres la famille, et d'autres enfin la personne elle-même. La représentation exacte des tatouages de la face équivaut pour le Maori à un portrait, et il n'a pas besoin d'inscriptions pour savoir le nom du chef auquel le monument est élevé.

Le climat des environs du lac Taupo n'est pas aussi doux que celui des côtes. L'hiver y est particulièrement rigoureux et froid; les vents violents qui s'y font ressentir proviennent en grande partie des hautes montagnes voisines. Nous en eûmes des preuves assez sensibles; la température qui, dans la première moitié d'avril, avait été extraordinairement douce et agréable, changea complétement pendant notre séjour à Pukawa; un automne rude suivit la fin de l'été, qui avait été magnifique. Le 15 avril, correspondant au 15 novembre de notre hémisphère, une tempête du nord-ouest se déchaîna subitement, pendant une courte traversée que nous faisions près de Te Rapa, et nous mit presque en danger de mort, tant notre canot fut secoué par les vagues. Les jours suivants, il y eut une pluie violente, accompagnée de grêle; la neige couvrit les montagnes; le lac ressemblait à une mer furieuse; les vagues, blanches d'écume, tournoyaient sur le rivage et faisaient entendre un grondement retentissant, comme sur les côtes de la mer. Les vents se heurtaient sur la surface du lac, et formaient des tourbillons qui en soulevaient l'eau à de très-grandes hauteurs. Celui que la tempête surprend alors dans un léger canot, est infailliblement perdu. Le lac est beaucoup plus dangereux pour les embarcations des indigènes imprudents que la mer elle-même, car l'eau douce est bien plus rapidement agitée que la pesante eau de mer, et forme très-vite des vagues amoncelées. En outre, la rive ne présente qu'un très-petit nombre de points de débarquement; aussi les indigènes sont-ils extrêmement prévoyants, et n'entreprennent-ils de longues traversées que quand on peut compter avec certitude sur le beau temps. Malgré cela, il arrive fréquemment des malheurs, et chaque riverain du lac perfide peut citer des cas où il n'a échappé qu'avec une peine extrême au mauvais esprit (*taniwha*), affamé de victimes, Horomatangi, qui, d'après la tradition, rôde dans ces parages et produit la tempête.

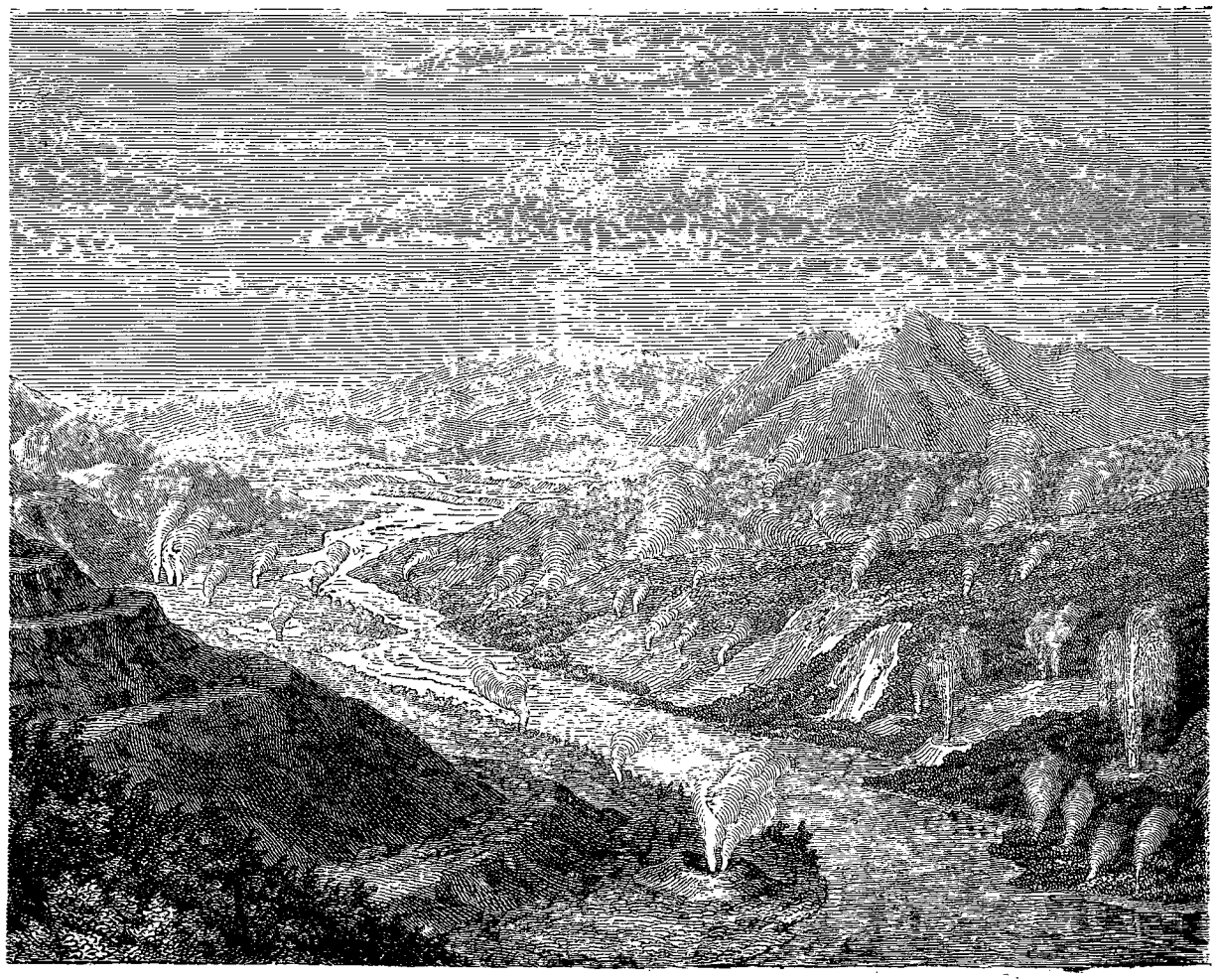
Horomatangi doit être un vieillard que les indigènes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prétendent avoir vu sous des traits de feu. Il habite le lac, dans une caverne de l'île Motutaikò; c'est de là qu'il guette les canots, et quand il en aperçoit un, il s'élance tout à coup, fait jaillir l'eau à une grande hauteur; il jette aussi de grosses pierres qui tombent sur les canots et les font chavirer. Il dévore tout ce qui se trouve à sa portée, et exerce son mauvais génie, non-seulement pendant le mauvais temps, mais souvent même au milieu de la plus belle journée.

Sur la côte orientale du lac sont des sources chaudes jaillissantes, que les indigènes désignent sous le nom de *Puias*, *Ngawhas* et *Waiarikies*. Je m'y rendis par la rive gauche du Waikato. En arrivant sur les hauteurs de Tehapua, nous eûmes une vue ravissante sur la vallée du fleuve, située bien au-dessous de nous, et du fond de laquelle s'élevaient de grands nuages de vapeur, indices des sources thermales, ou *Puias* d'Orakeikorako.

Nous arrivâmes à midi au pah, qui se trouve sur une hauteur, à environ deux cents pieds au-dessus du Waikato. Comme des hostilités menaçaient d'éclater entre les indigènes du lac Taupo et quelques tribus plus septentrionales, on l'avait fortifié récemment. Les terrasse-

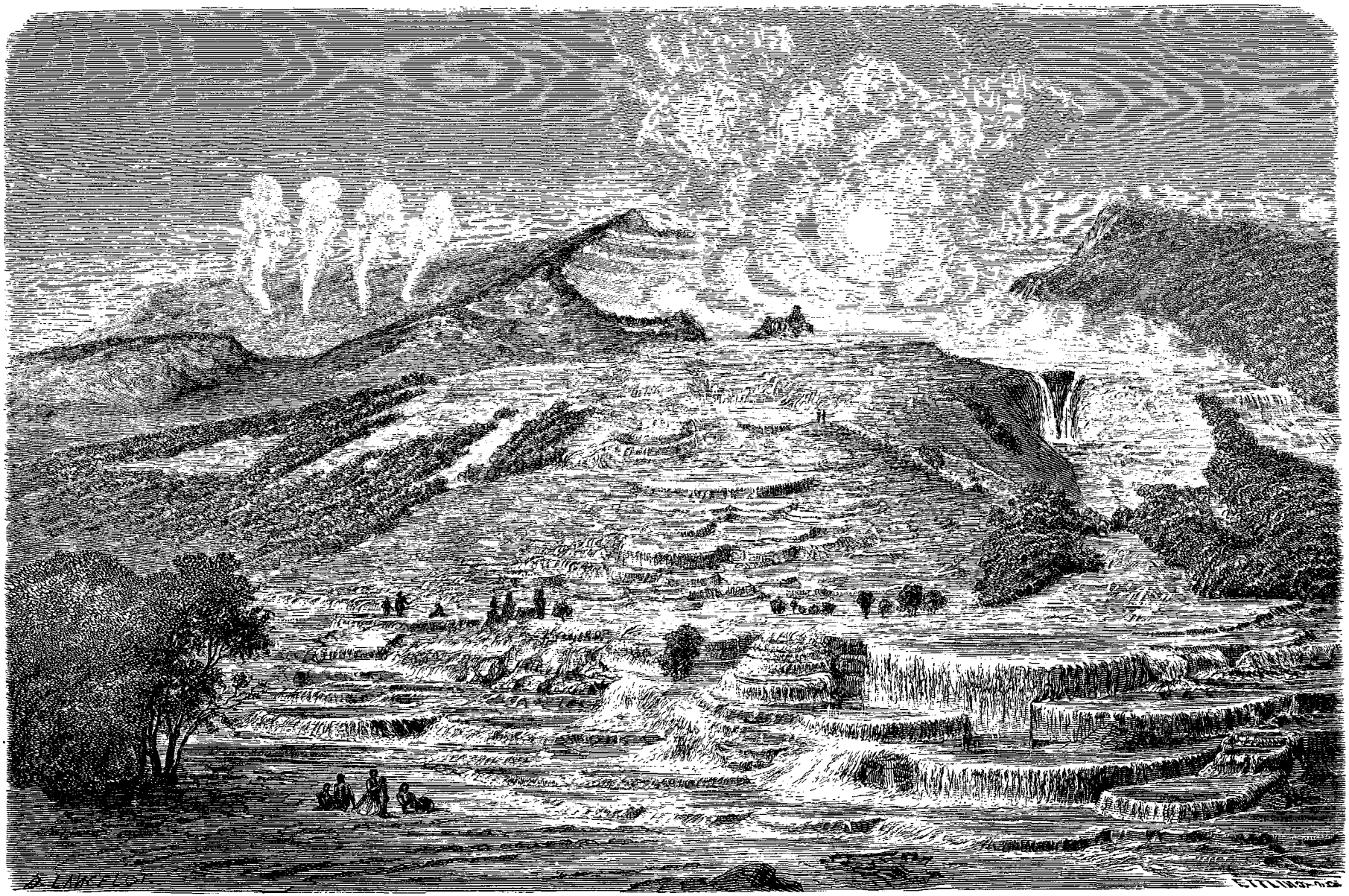


Geysers et sources thermales le long du Waikato. — D'après M. F. de Hochstetter.

ments de la pente de la montagne, en face du Waikato, venaient d'être rétablis; mais, à la place des palissades en fortes solives semblables à celles des anciens temps, on n'avait mis qu'une misérable clôture de minces branchages qui, bien qu'en rangs doubles et triples, étaient si faibles qu'on pouvait les renverser avec le secours seul de la main. C'était là un bien ridicule retranchement; cependant les Maoris en faisaient beaucoup de cas dans tout le pays. Je fis dresser ma tente au milieu du pah, mais une pluie abondante inonda tout le sol et me força de chercher un asile dans la hutte du chef Hori. C'était le premier orage violent que nous eussions éprouvé depuis notre départ d'Auckland, et je dus me résigner à attendre la matinée suivante pour visiter les puias qui fument et bouillonnent à proximité du pah.

24 *avril*. Le temps s'était calmé dans la nuit; le matin, un épais brouillard couvrait le Waikato, mais il se dissipa bientôt; le soleil éclaira joyeusement la vallée, et alors quel spectacle! Le Waikato, formant dans son cours rapides sur rapides, se précipite à travers une vallée étroite, profondément encaissée entre des montagnes escarpées. Ses eaux tournoient et écument autour de deux petites îles rocheuses placées au milieu de son lit, et pénètrent en mugissant dans la vallée. Sur ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Té-Ta-Rata. (voy. p. 304). — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rives flottent de blancs nuages de vapeur produits par les sources jaillissantes qui coulent vers le fleuve. Là monte une fontaine de vapeur qui redescend en pluie; ici une seconde s'élève et bientôt s'interrompt; deux autres commencent à jaillir au même moment : ainsi le jeu varie et se renouvelle comme si l'art avait tenté d'établir de magnifiques jets d'eaux. Lors même que toutes les sources jaillissent en même temps, il reste encore assez d'eau pour les cascades. Je me mis à compter toutes les places où l'on voyait, soit un bassin d'eau bouillante, soit un nuage de vapeur provenant de la même cause; j'en comptai soixante-seize, sans cependant pouvoir embrasser du regard tout l'ensemble, et, en outre, il s'y trouve beaucoup de sources intermittentes à longs intervalles, analogues au Geyser de l'Islande.

Le dessin ne peut donner qu'une faible idée de la grandeur et de l'originalité de ce spectacle; une description serait plus insuffisante encore.

Le bassin des sources s'étend le long du Waikato, sur environ un mille anglais, depuis le cône à pic de Whakapapataringa, au sud, jusqu'à la montagne boisée de Tutukau, au nord. La plus grande partie des sources se trouve sur la rive droite, mais elles sont peu accessibles, car on ne peut traverser le courant rapide auprès des sources mêmes; il faudrait tenter le passage en amont ou en aval, et alors ramper sur des rives escarpées couvertes d'épais buissons, où l'on serait exposé à tout moment à glisser sur un sol complétement détrempé, et à tomber dans de la vase brûlante. Je dus me borner à un examen plus minutieux des sources qui se trouvent sur la rive gauche, tout à fait au-dessous du village.

Une grande plate-forme, large de cent vingt pas et d'une longueur égale, composée de tuf siliceux blanchâtre, et qui s'étend du pied de la montagne Tutukau jusqu'au Waikato, embrasse quelques-unes des sources les plus remarquables du bassin, notamment celle d'Homaiterangi. Cette source est située tout près de la rive, sur un monticule en forme de cloche. De grandes précautions sont indispensables quand, pour la première fois, sans guide expérimenté, on s'approche de ces puias. Mes compagnons de voyage, Haast et Hay, voulurent dès le grand matin se donner le plaisir d'un bain dans le Waikato, et ils avaient déjà déposé leurs habits auprès d'un bassin d'eau thermale, quand tout à coup retentirent à côté d'eux de fortes détonations, et ils virent que l'eau s'élevait en bouillonnant dans le bassin. Ils eurent à peine le temps d'éviter une douche d'eau bouillante, car une colonne liquide mêlée de vapeur s'élevait en sifflant et en mugissant à une hauteur de vingt pieds. Encore tout émus de l'aventure, mes compagnons vinrent en grande hâte me la raconter; mais quand j'arrivai sur les lieux, le Geyser sournois était déjà rentré dans le repos, et je ne vis plus dans son bassin qu'une eau limpide comme le cristal, très-faiblement agitée. Sa température était de 94 degrés centigrades, et elle avait un léger goût de bouillon. Le premier jaillissement dont je fus témoin n'eut lieu que vers midi. Un peu auparavant, le bassin était plein jusqu'au bord; tout à coup des masses d'eau et de vapeur s'élancèrent à une hauteur de vingt à trente pieds, sous un cercle de 70°. Cela dura quelques minutes, puis la force de projection diminua, l'eau ne s'éleva plus qu'à un ou deux pieds, et bientôt le jet d'eau disparut au milieu d'un bruit sourd. Quand je revins auprès du bassin, il était vide, et mon regard put plonger à huit pieds de profondeur dans une ouverture en forme d'entonnoir, de laquelle des vapeurs s'échappaient avec des sifflements. Puis l'eau recommença à monter, et après dix minutes, le bassin se trouva de nouveau rempli; les éruptions paraissent avoir lieu à peu près de deux en deux heures. Le fond de ce puia, comme celui des sources environnantes, est du tuf siliceux. Le dépôt des eaux, quand il est récent, est d'un blanc gélatineux; il prend ensuite de la consistance et finit par former une roche solide de structure et de couleur très-variées. Tantôt c'est une masse grenue d'un brun clair, tantôt une chalcédoine dure comme l'acier, ou bien un silex gris.

Un deuxième puia, éloigné d'une trentaine de pas, porte le nom d'Orakeikorako. C'est un bassin ovale, de huit pieds de long et de six pieds de large, qui était rempli à moitié d'une eau limpide et bouillonnant légèrement.

Mais la source la plus remarquable de toutes est celle qui se trouve au pied de la colline ; c'est un jet bouillant de deux ou trois pieds de haut, dont l'eau est également limpide, et assez imprégnée d'une odeur de soufre. Le chef qui m'accompagnait dans mon excursion, me raconta qu'après le tremblement de Wellington en 1848, cette source s'était transformée pendant deux ans en un Geyser qui jaillissait à cent pieds de haut (chiffre sans doute un peu exagéré), et qui rejetait avec une force terrible les pierres que l'on y lançait. Trois bassins plus petits qui, auparavant, étaient sans doute des sources indépendantes, sont aujourd'hui remplis par l'écoulement du grand jet d'eau, et forment d'excellentes piscines naturelles. L'eau passe d'un réservoir dans un autre, en sorte que l'on a le choix entre trois températures. Le dernier, profond de trois à cinq pieds, a les dimensions d'une grande baignoire. Son fond est composé de tuf siliceux, blanc comme la neige, qui paraît avoir la pureté du marbre, et son eau limpide était si attrayante, que je ne pus me refuser au plaisir d'y prendre un bain.

On attribue à ces sources de grandes vertus curatives. Nous rencontrâmes à Orakeikorako, un Irlandais qui nous dit qu'on l'avait apporté là paralysé, et qu'un court usage des bains l'avait remis sur pied.

Des deux côtés du fleuve, les buissons des rives recouvrent des amas de vase bouillante dont on ne doit s'approcher qu'avec une extrême précaution, car le sol amolli, et que ne recouvre aucun mélange de tuf, cède sous le moindre poids. Le plus grand de ces bassins limoneux a une forme elliptique de quatorze pieds de long, huit de large, et autant de profondeur. Là bouillonnait une vase d'oxyde de fer d'un rouge vif, et des bulles visqueuses de limon éclataient en répandant une fétide odeur de soufre; c'était un spectacle vraiment infernal.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

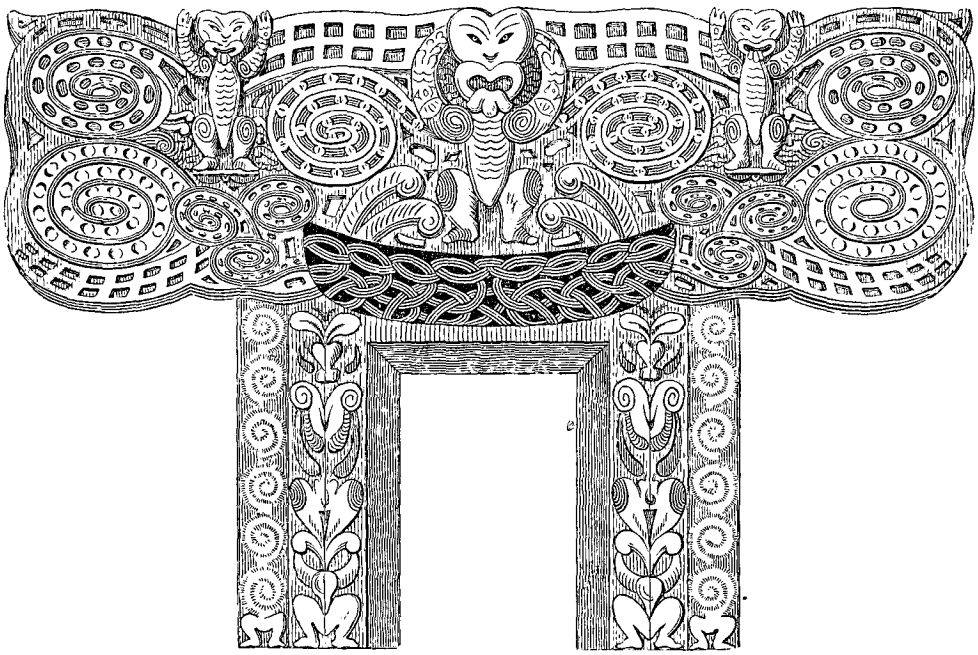
Malheur à qui le pied manquerait à cet endroit ! La seule pensée m'en faisait frissonner, et cependant ces accidents terribles arrivent souvent à des enfants et à des jeunes gens.

Sur la rive opposée, se trouve le puia de Tuhi-Tarata. L'eau d'un bleu d'azur qui s'écoule d'un bassin forme une cascade entourée de vapeurs sur des gradins de tuf dont les étages descendent jusqu'au fleuve et qui brillent des couleurs les plus variées, du blanc, du rouge et du jaune. Le même spectacle se reproduit sur différents points, accompagné de jets périodiques à intervalles plus ou moins longs.

Mais il est impossible de tout voir, et encore plus de out décrire. Il y aurait là un champ d'observations pour plus d'une année.

Je me dirigeai ensuite vers le Rorotua, lac volcanique qu'alimentent des sources thermales et qu'une ancienne légende recommande aux respects de tout bon Maori. La plupart des grandes familles du nord de l'île font remonter leur origine à Hine-Moa, la *vierge du Rorotua*. L'espace me manque pour raconter ici l'histoire de cette beauté sauvage; mais je puis renvoyer mes lecteurs, curieux de la connaître, à la *Polynesian Mythology* de sir Georges Grey, gouverneur de la Nouvelle-Zélande[1]. Dans le voisinage de ce lac, un petit bassin, le Rotomahana, qui mesure à peine treize cents mètres en longueur sur cinq cents de large, est célèbre à d'autres titres. C'est un vrai cratère d'explosion, profond à son centre, bordé de marécages au nord et au midi, encadré de rochers à l'est comme à l'ouest. On lui a donné avec raison le nom de lac thermal; la quantité d'eau bouillante qui coule des sources voisines est si considérable, que le lac tout entier en est échauffé.

Au nord-ouest se trouve le Te-Ta-Rata, source bouillonnante qui, descendant de terrasse en terrasse jusque dans le lac, est la plus grande merveille de ce merveilleux pays. Sur la pente d'une colline couverte de fougères, à quatre-vingts pieds environ au-dessus du Rotomahana, se trouve le principal bassin, dont les parois d'argile rouge ont de trente à quarante pieds de haut. Il est long de quatre-vingts pieds, large de soixante et rempli jusqu'au bord d'une eau parfaitement claire et limpide qui doit à la blancheur de neige des stalactites de ses bords de paraître d'un admirable bleu de turquoise, irisé parfois de teintes d'opale. Sur le bord du bassin, je constatai une température de quatre-vingt-quatre degrés centigrades; dans le milieu, d'où l'eau s'élève à une hauteur de plusieurs pieds, elle a la chaleur de l'eau bouillante. D'immenses nuages de vapeur, qui réfléchissent la belle couleur bleue du bassin, tourbillonnent au-dessus, et arrêtent le regard; mais on peut toujours entendre le bruit sourd du bouillonnement des eaux. L'indigène qui nous servait de guide, nous dit que parfois toute la masse des eaux est lancée soudainement avec une force immense, et qu'alors on peut apercevoir, à trente ou quarante pieds de profondeur, le bassin vide qui, à la vérité, se remplit très-promptement. Si le fait est vrai, la source du Te-Ta-Rata est sans doute un Geyser à longues intermittences, comme celles du grand Geyser d'Islande; mais ici le bassin étant plus grand, la masse projetée doit être plus considérable.



Wh.repuni ou portail sculpté d'une maison maorie (voy. p. 299).

L'eau a un goût légèrement salé, mais nullement désagréable. Comme dans les sources islandaises, le dépôt est une stalactite siliceuse. En s'écoulant du bassin, cette eau thermale a formé un système de terrasses qui, blanches et comme taillées dans du marbre de Paros, forment un coup d'œil dont aucune description, aucune

1. *Polynesian Mythology*, etc. Histoire ancienne de la race néo-zélandaise d'après les traditions conservées par ses prêtres et ses chefs. Londres, 1855.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

image ne peut donner l'idée. Il faut avoir gravi ces gradins d'albâtre et avoir examiné les particularités de leur structure pour savoir combien elle est merveilleuse.

Le pied de la colline s'avance très-loin dans le Rotomahana; au-dessus commencent les terrasses contenant des bassins dont la profondeur répond à la hauteur des degrés de ce gigantesque escalier : plusieurs ont deux à trois pieds, quelquefois quatre et six. Chacun de ces gradins a un petit rebord élevé d'où pendent sur le degré inférieur de délicates stalactites, et une plate-forme plus ou moins grande, qui renferme un ou plusieurs bassins d'un bleu admirable. Ce sont autant de baignoires naturelles que l'art le plus raffiné n'aurait pu rendre ni plus commodes ni plus élégantes. On peut choisir parmi elles les dimensions que l'on préfère et la température que l'on veut; car celle-ci diminue en raison de la distance où l'on est de la source mère. Quelques-unes de ces piscines sont assez grandes et assez profondes pour que l'on puisse y nager commodément.

La terrasse la plus élevée entoure une large plate-forme, dans laquelle sont creusés plusieurs jolis bassins de cinq à six pieds de profondeur, dont l'eau a une température de trente, quarante et cinquante degrés centigrades. Au milieu de cette plate-forme s'élève, tout près du bassin principal, un rocher d'environ douze pieds de haut, couvert de buissons de manuka, de lycopodes, de mousses et de fougères ; on peut y monter sans danger, et, de là, le regard plonge dans l'eau bleue et couverte de vapeurs du bassin central. Telle est la célèbre source de Te-Ta-Rata. Le blanc pur des stalactites qui fait ressortir le bleu foncé de l'eau, la verdure de la végétation environnante, le rouge vif des parois nues du cratère aquatique et enfin les nuages de vapeur qui tourbillonnent sur eux-mêmes en se renouvelant sans

Types australiens en regard d'un type de femme maorie. — D'après M. F. de Hochstetter.

cesse, tout contribue à former un tableau unique en son genre.

Le collectionneur a ici une précieuse occasion de remplir des corbeilles entières de beaux échantillons de stalactites, de branches, de feuilles et d'autres objets, incrustés en très-peu de temps, comme tout ce qui se trouve sur les gradins de la cascade. Il y aurait là un vaste champ d'exploitation pour un établissement de plastique, comme on en a fondé à Carlsbad, à Vichy et ailleurs.

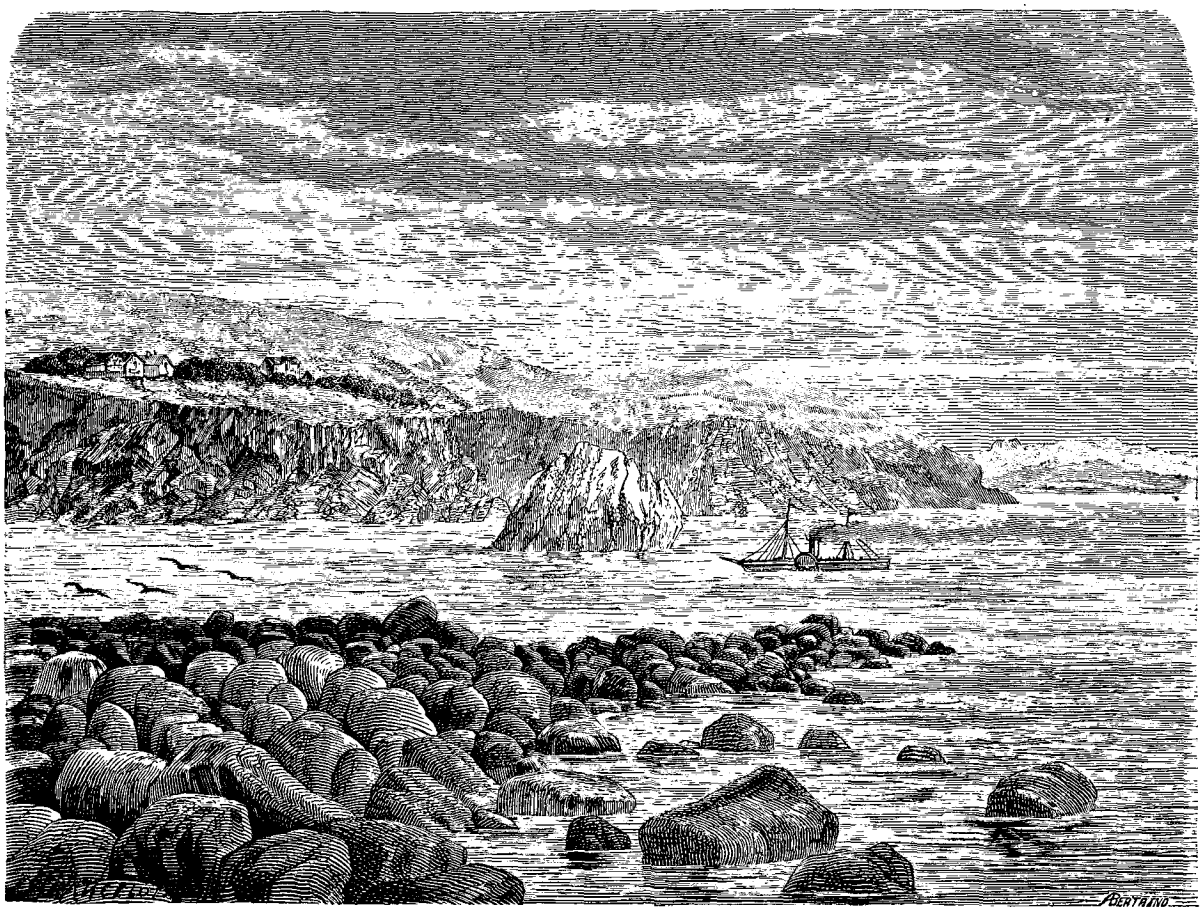
« ... Les magnificences du Te-Ta-Rata ont pour pendant, sur la rive opposée du lac, celles d'une source non moins remarquable et par sa température et par ses qualités incrustantes. Elle a reçu des indigènes le nom expressif de Otaka-Puarangi, l'*Atmosphère nuageuse*. Ses blancs dépôts siliceux descendent aussi de son orifice jusqu'au lac, et on les gravit par un escalier de marbre aux arêtes si vives, aux marches si régulières, aux rampes garnies de si jolies bordures d'arbustes toujours verts, qu'on dirait que la nature a voulu railler et défier ici le savoir et la main de l'homme.

« Peut-être les terrasses superposées de l'Otaka-Puarangi ne sont-elles pas aussi grandioses que celles du Te-Ta-Rata; mais elles sont plus gracieuses et plus fines, et une légère teinte rosée répandue dans tout le dépôt calcaire communique à l'ensemble une beauté particulière. Le bassin de la source, large de quarante à cinquante pieds, renferme une nappe d'eau paisible, d'un joli bleu d'azur et qui se vaporise, mais ne bouillonne pas. A la base septentrionale des terrasses fume une solfatare, le Whaka-Taratana, véritable étang de soufre, dont le trop-plein se jette dans le lac par un courant limoneux[1]. »

Traduit par ÉMILE JOUVEAUX.

1. F. de Lanoye, *Les Grandes scènes de la nature*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée du havre de Nelson. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER [1].

1858-1860 — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

VIII

Invitation d'un chef christianisé. — Visite au *roi de la paix*. — Coup d'œil sur le passé et l'état présent de la race maorie.

Au sud-ouest de Rotorua, est un vieux pah maori célèbre par les sources thermales qui l'avoisinent. Nous en étions encore à trois milles, la fumée d'un grand feu que mes gens avaient allumé sur une hauteur annonça, suivant la mode maorie, notre arrivée aux habitants du pah, qui m'invitèrent par écrit à les visiter.

Voici la lettre que m'adressa en cette occasion le chef Pini-te-Kore-Kore.

« A Hochstetter!

« Ami! Je te salue. J'ai reçu une lettre du gouverneur qui m'apprend que tu es un hôte distingué, et m'engage à te recevoir amicalement. Viens donc, honorable hôte, viens tout droit dans mon village.

« Je n'ai pas besoin d'en dire davantage.

« Ton ami qui te salue cordialement.

« PINI-TE-KORE-KORE.

« A Hochstetter, chef de l'autre côté de l'eau, visiteur du ciel. »

Pini-te-Kore-Kore, le brave chef d'Ohinemuta, accompagné de ses vassaux, vint solennellement à ma rencontre. Vêtu à l'européenne, il était enveloppé d'un manteau, coiffé d'un chapeau de paille, et tenait une bannière blanche, portant cette inscription en lettres bleues : *Sancta Maria, ora pro nobis*. Quand nous eû-

Suite et fin. — Voy. pages 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes fait environ vingt pas, il s'arrêta, s'inclina profondément, puis, ôtant son chapeau, il nous cria d'une voix forte le salut d'usage : *Haeremai* (viens)! Je vins, je lui serrai la main, j'échangeai quelques paroles de politesse, puis je fus conduit dans le pah. Ma tente était déjà dressée, et le repas servi, car tel est l'usage chez les Maoris. Quelqu'un vient-il en visite dans une maison européenne, on lui demande s'il a faim, et seulement alors on prépare à manger. Il n'en est pas ainsi chez les Maoris; lorsque des amis ou des étrangers arrivent de loin, les femmes du village commencent aussitôt à peler les pommes de terre, et quand la cérémonie de réception est terminée, le repas est prêt.

Dès que notre connaissance fut devenue plus intime, Pini-te-Kore-Kore fut extrêmement communicatif. Il avait entendu parler de la brillante réception faite à l'évêque catholique Pompallier, à bord de *la Novara* à Auckland, et il souhaitait vivement que je pusse dire à mes amis qu'il était venu à ma rencontre avec la bannière catholique. Élevé dans l'école des Missions, fondée et dirigée par Mgr Pompallier, il était âgé d'environ trente ans, tatoué seulement dans le bas du visage; et dans son extérieur aussi bien que dans ses manières, il avait beaucoup gardé de ses maîtres français. Il m'entretint jusqu'au soir des environs et de leurs habitants, ainsi que de maints combats meurtriers que ceux-ci s'étaient livrés.

Le 4 mai, Pini-te-Kore-Kore revint dans ma tente vers l'heure du déjeuner, et il m'invita d'un air solennel à une cérémonie singulière. Les hommes du village s'assirent en cercle; dans le milieu était un cochon gras, lié à un poteau; à côté se trouvaient six corbeilles de pommes de terre et de kumaras, et un grand sac de farine. Le chef s'avança dans le cercle, fit entendre quelques paroles amicales, et, prononçant mon nom, *te rata Hokiteta*, il toucha d'un bâton le porc, les pommes de terre et le sac de farine, qui me furent offerts en présent de sa part et de celle de sa tribu, à moi et à mes amis, d'après la coutume maorie. Le capitaine Hey remercia pour moi en langue indigène.

Après le déjeuner, je gravis la montagne Ngongotaha, et, arrivé au sommet, je pus jouir d'une vue magnifique, qui d'un côté s'étendait jusqu'aux rives de la baie *Plenty* sur l'Océan, et, de l'autre, jusqu'aux immenses nuages de vapeur blanche que vomissait l'île-volcan Whakari (*l'île Blanche* de d'Urville et le *White-Island* des Anglais). L'après-midi fut consacrée à la visite du pah de notre hôte, et à de longues digressions sur les origines et les coutumes passées de sa race.

Ayant appris de moi la visite que les chefs des environs d'Auckland avaient faite à bord de *la Novara* et les exercices guerriers dont ils nous avaient donné le spectacle, Pini-te-Kore-Kore me dit qu'à cet égard je n'avais rien vu, et que nulle mise en scène actuelle ne pouvait donner l'idée de l'horrible danse de guerre à laquelle se livraient ses ancêtres en présence de l'ennemi.

« Alors, disait-il, l'armée entière, après avoir couru pendant une vingtaine de mètres, se disposait en lignes de cinq, dix, vingt et même quarante hommes de profondeur; chaque groupe s'accroupissait, puis, soudain, à un signal donné par le chef, tous les guerriers se trouvaient debout, leurs armes à la main droite, et tous, avec la régularité d'un régiment sur le champ de manœuvre, levaient d'abord la jambe droite et tout le côté droit du corps, puis la jambe gauche et le côté gauche Ensuite, rapides comme l'éclair, ils sautaient en masse à deux pieds au-dessus du sol, brandissant leurs armes en l'air et poussant des hurlements terminés par une espèce de long et profond soupir et accompagnés de toutes sortes de grimaces : bouche béante, narines gonflées, figure tordue, langue pendante; ils remuaient leurs yeux en tous sens, et l'on peut dire qu'il n'y avait pas un de leurs muscles en repos. C'est de la sorte qu'ils se trémoussaient, marquant la mesure en frappant leur cuisse de la main gauche et en chantant diverses chansons. A ces mots de l'une d'elles : « Qu'ils fuient! » les contorsions des danseurs devenaient effrénées.

« Bientôt les guerriers des deux armées, furieux jusqu'à un véritable désespoir, avaient mis bas toute leur défroque. Les guerriers célèbres se mettaient à appeler par leur nom et à provoquer d'autres guerriers dans les rangs ennemis; les épithètes, les gestes insultants s'entre-croisaient; enfin les deux partis, enflammés de haine et fous de rage, brandissaient leurs armes et se précipitaient, hors d'eux-mêmes, en poussant d'affreux hurlements, préludes d'un combat mortel. Chaque guerrier choisissait son ennemi et la bataille se transformait en d'innombrables combats personnels. Ces duels ne duraient pas depuis une minute que déjà l'un des deux partis avait pris la fuite, poursuivi par les vainqueurs, hurlant comme des chiens en chasse. L'armée qui avait tué le premier homme, chargé avec le plus d'énergie ou poussé les cris d'attaque les plus effrayants, réussissait souvent à remporter la victoire en frappant ses adversaires de terreur panique. La reculade se changeait en défaite et la défaite quelquefois en destruction.

« Après quelques minutes de poursuite, les vainqueurs revenaient sur le champ de bataille pour jouir de leur triomphe; ils relevaient solennellement leurs morts, marquant avec une lance la place où chaque guerrier avait succombé. Les blessés étaient emportés sur des litières formées par deux brancards reliés l'un à l'autre. Les morts ennemis étaient cuits et mangés; seul, le premier tué d'entre eux était mis à part pour les dieux; les blessés ennemis étaient insultés et tués, et les chefs mourants, avant d'exhaler leur dernier soupir, étaient livrés à d'horribles tourments; on leur sciait le corps, dans les parties les plus sensibles, avec des scies faites de dents de requin ébréchées; on leur versait de la gomme de kauri sur la peau; on les faisait cuire vivants. Les jeunes gens qui venaient de combattre pour la première fois étaient appelés par les prêtres, qui leur demandaient s'ils avaient ou non tué quelque ennemi.

« Telle était la vieille manière de combattre des Néo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Zélandais. Trente ans se sont écoulés depuis qu'on n'a plus vu de semblables *rencontres;* aujourd'hui, ils se contentent généralement de se fusiller de loin.

« Une bataille comme celle que nous venons de décrire terminait, d'habitude, une campagne. Ceux des vaincus qui avaient échappé à la mort et à la captivité fuyaient dans les solitudes des forêts ou d'inaccessibles rochers. Les vainqueurs se gorgeaient, comme des boas constrictors, de la chair de leurs ennemis, puis reprenaient la route de leur patrie, portant en triomphe les têtes sacrées de leurs chefs morts, et balançant, avec des cris insultants, celles de leurs ennemis, plantées au bout de leurs lances. Les femmes, restées à la maison, se précipitaient à la rencontre des triomphateurs, et, si elles avaient à déplorer la perte d'un mari ou d'un parent, elles tuaient, pour se venger, quelques prisonniers.... Les têtes des chefs morts étaient soigneusement conservées intactes par d'ingénieux procédés et déposées au milieu des ossements des ancêtres pour en être retirées aux occasions solennelles et servir alors à exciter les guerriers à la vengeance. Les têtes sanglantes des ennemis étaient plantées au pied des palissades faisant le tour du village et on les injuriait en ces termes : « Tu voulais fuir, mais mon *mère* t'a arrêté du coup; je t'ai cuit et mangé. — Et où est ton père? — On l'a cuit! — Et ton frère? — On l'a mangé! — Et ta femme? — Elle est chez moi, devenue ma femme, à moi! — Et tes enfants? — Ah! vois-les là-bas, chargés de fardeaux, esclaves sans retour!... »

Quand nous descendîmes le Waikato pour revenir à Auckland, le 21 mai, nous débarquâmes à Ngarnawahia afin de rendre à Potatau la visite dont nous nous étions abstenus à notre premier passage.

Dans la première hutte où nous entrâmes, nous vîmes le secrétaire privé du roi, Te Wetini Te Tekrahi, homme grand, robuste, au visage artistement tatoué, dont tout l'aspect annonçait la fierté et la résolution. Il nous reçut cordialement, fit aussitôt servir une collation aux Maoris de notre suite, et sortit pour annoncer au roi notre arrivée. Le palais de ce prince, hutte spacieuse et bien construite, dominée par le pavillon national, se trouve au sommet de la langue de terre comprise entre le Waikato et le Waipa, en sorte que la vue peut s'étendre sur ces deux fleuves. Quelques misérables huttes, éparses au milieu de buissons de fougère sauvage, forment le noyau de ce que devait être un jour, d'après le plan du parti royal, la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Potatau nous fit dire qu'il était prêt à nous recevoir. Devant la porte de sa demeure, était une sentinelle avec une capote d'uniforme bleue, aux parements rouges, et aux boutons de laiton. C'était là la garde du palais. Nous entrâmes par une porte basse. Vingt personnes environ se trouvaient réunies dans la hutte; à droite, dans un coin sombre, était assis sur une natte de paille un vieillard aveugle, à la tête courbée; nous avions devant nous Potatau te Whero Whero, le roi maori. Sa figure, surchargée de tatouages, était belle et régulière; sur le front, une cicatrice profonde révélait l'ancien guerrier qui avait pris part à plus d'une bataille sanglante. Enveloppé dans une couverture de laine d'un brun foncé, Potatau nous rendit notre salut par un léger mouvement de tête. Le capitaine Hey parla de notre voyage, mais le vieillard ne répondit pas un mot. Deux jeunes Maoris, très-avides de s'instruire des usages européens, prirent la parole à sa place. Un tout jeune homme, aux yeux noirs et brillants, nous fut présenté comme le fils du roi, et nous apprîmes que les princesses ses filles étaient, comme la Nausicaa d'Homère, occupées à laver. On nous invita à une collation, et, par une attention délicate, on nous offrit du requin séché. J'étais émerveillé de l'appétit des Maoris, cependant je ne pus prendre sur moi de toucher à ce mets, et je fus ravi, en sortant de la hutte royale, de respirer de nouveau l'air pur du dehors.

Maintenant, quelques mots sur l'hôte de ce palais sauvage et sur les causes qui avaient fait de ce vieillard infirme et aveugle le chef suprême d'une race guerrière et indomptée.

Dans le même moment où le principe de nationalité revendiquait ses droits sur la Péninsule italienne, aux antipodes les tribus maories se soulevaient au nom du même principe pour reconquérir leur indépendance. Dans la Nouvelle-Zélande, ce mouvement est déterminé par des causes bien évidentes, et qui proviennent de l'antagonisme des races indigènes et des immigrants européens. Aussi longtemps qu'il y aura parmi les Maoris une étincelle de vie et de sentiment national, le fait seul de leur décroissance et de la multiplication des étrangers, en leur faisant pressentir leur complet asservissement et leur entière absorption par une race plus puissante, doit les pousser à la résistance.

A l'époque de mon séjour dans la Nouvelle-Zélande, les journaux publiaient un grand nombre d'articles sous les titres de *The Maori king movement* et ***Land-league***, pour attirer l'attention du gouvernement sur les efforts d'un parti national indigène qui cherchait à gagner toutes les tribus et à les soumettre à un même roi. L'élection de ce chef, chargé de rendre la justice aux naturels, avait pour but de supplanter la couronne anglaise dans ses droits de souveraineté, en même temps que, par le refus de vendre des terres au gouvernement, ils espéraient mettre obstacle aux progrès des colonies européennes. L'autorité n'accorda que peu d'importance à cette affaire. On prit tout cela pour des jeux d'enfant de la part d'un peuple qui, sortant de la barbarie la plus grossière, était tenté d'imiter puérilement en tout les Européens. On crut que la politique la meilleure et la plus sage était de fermer les yeux sur la royauté maorie. En agissant ainsi, disait-on, quand l'attrait de la nouveauté aura disparu pour les indigènes, ce roi de carnaval s'évanouira de lui-même. Mais « ce jeu d'enfant » a amené une lutte sanglante.

Bien qu'une guerre ouverte avec les Européens ne fût nullement dans les vues primitives des diplomates inventeurs du royaume maori, néanmoins toute personne douée de quelque pénétration pouvait voir qu'après l'excitation générale des esprits, entretenue par le parti

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

national, la moindre occasion conduirait à des hostilités ouvertes.

Pendant mes voyages dans l'intérieur de l'île du Nord, j'ai eu, on l'a vu, l'occasion de faire la connaissance des chefs du mouvement et du roi lui-même. Je pus dès lors me convaincre facilement que l'agitation qui attirait à elle les indigènes était plus sérieuse et avait des racines plus profondes qu'on ne me l'avait dit à Auckland.

Un vieux chef du haut *Waganni* me développa un jour ses vues dans un long discours, sous la forme caractéristique qui suit : il prit une fougère, plante qui, à la Nouvelle-Zélande, croît partout en forme de buissons, la brisa en trois parts, l'une longue et les deux autres petites; la longue tige figurait la Divinité; il la plaça debout sur la terre; les deux autres indiquaient le Maori et le *Pakeha* (Européen).

« Avant que les Pakehas ne vinssent, ajouta-t-il, nous nous regardions comme très-voisins de la Divinité et comme presque aussi élevés que notre Dieu. »

Et il planta la tige maorie tout près de celle de la Divinité.

« Mais quand les Pakehas arrivèrent, nous pensâmes qu'ils étaient plus élevés que nous; nous croyions que le Pakeha était très-près de la Divinité. »

Et alors il plaça la tige pakeha près de la Divinité, et il éloigna la tige maorie et l'enfonça plus avant dans la terre.

« Mais aujourd'hui nous avons appris que le Maori et le Pakeha proviennent de la même source, qu'ils viennent de Dieu, qu'ils ont tous deux de bonnes et de mauvaises qualités, et qu'ils sont tous deux égaux devant Dieu. »

Chef maori. — D'après M. F. de Hochstetter.

En même temps il mit les deux petites tiges à côté l'une de l'autre, devant celle qui les dépassait de beaucoup et figurait la Divinité.

« Pakeha et Maori sont égaux entre eux, ils ont tous deux des droits égaux, et il est bien naturel que les Maoris aient aussi, comme les Pakehas un roi de leur langue et de leur sang. C'est pourquoi nous avons choisi un roi parmi les nôtres, un roi des Maoris, afin qu'il représente nos droits. »

Tels étaient les discours du vieillard, et tous les adhérents du parti royal pensaient comme lui.

Quant au vieux Potatau, il pressentait que la paix avec les Européens pouvait être troublée, et il exprimait en toute occasion le désir qu'elle fût maintenue. Il ne se laissait pas appeler roi des Maoris, mais il se donnait le titre officiel de *Te Kingi ote Marietanga-tu-arna*, c'est-à-dire *deuxième roi de la paix*, faisant ainsi allusion à Melchisédech, le roi de la paix de l'Ancien Testament. Et comme on arborait en grande cérémonie, devant l'habitation royale, le nouveau pavillon national composé d'un fond blanc bordé de rouge, avec une croix rouge et trois étoiles au-dessous de l'inscription : *Nuitireni*, c'est-à-dire Nouvelle-Zélande, on désigna ces trois étoiles comme le symbole des trois principes du nouveau royaume : *Wakapono*, *aroha*, *ture*, c'est-à-dire croyance, amour et loi. Cela signifiait que le royaume n'était pas un retour à l'ancien paganisme, mais que les défenseurs du nouvel étendard, puissants et fortifiés dans la lutte avec l'aide de Dieu, apporteraient la fraternité, l'unité et l'amour à toutes les tribus maories, au lieu de la guerre et des anciennes inimitiés; que la loi et la paix régneraient non-seulement parmi les indigènes, mais encore entre eux et les Européens.

Ainsi pensait et parlait alors le roi maori : « La royauté, c'est la paix. » Mais Potatau n'avait que le prestige de son nom, c'était en réalité un faible vieillard. Les hommes d'action étaient de jeunes chefs résolus qui s'intitulaient les ministres du roi, et à leur tête, en qualité de premier ministre, se trouvait un homme très-habile et très-énergique de la tribu des Ngatihahuas, William Thompson, ou le *faiseur de rois*, comme on le surnommait généralement. Agé de quarante ans, chrétien zélé et fort versé dans la Bible, il est à la tête de l'insurrection actuelle.

L'élection du roi maori avait été déterminée, non-seulement par le sentiment national et un besoin d'indépendance qui se faisait jour chez les Zélandais, mais aussi par un mécontentement croissant contre le gouvernement anglais. Ce mécontentement s'était amèrement manifesté par des plaintes publiques qui, malheureusement, dans beaucoup de cas, n'étaient que trop fondées; et comme leurs plaintes n'avaient pas été entendues, les Maoris cherchaient les moyens de mettre eux-mêmes un terme à leurs griefs.

Le parti royal gagna rapidement du terrain, et chercha à organiser les forces des indigènes. Wiremu Tako de Taranaki, habile et prudent politique, parcourut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Danse de guerre des Maoris. Voy. p. 306. — Dessin de Émile Bayard d'après Thompson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le pays, et, par son éloquence, sut réunir les tribus jusque là divisées. Des contributions payées avec empressement par les Maoris assurèrent au roi une dotation annuelle, et aux ministres les ressources nécessaires. *Ngarnawahia*, position très-avantageuse au confluent du Waikato et du Waipa, fut désignée comme la future capitale des indigènes. De là, le roi, ou plutôt son conseil, aplanissait les difficultés qui s'élevaient entre les Maoris; c'est là qu'on donna l'ordre d'arborer le pavillon national dans le port voisin de *Kawhia*, sur la côte occidentale, et que l'on résolut d'établir un droit sur tous les vaisseaux européens qui jetteraient l'ancre en ce lieu; c'est de là que les enfants de pères européens et de mères maories, surtout les jeunes filles qui étaient au service de familles européennes, reçurent l'ordre de revenir sous le giron de leurs mères. Cependant, le gouvernement voyait ces choses d'un œil indifférent, et il demeurait tellement inactif en face de tout ce qui se passait sous ses yeux dans l'intérieur du pays, que les missionnaires anglais eux-mêmes, quand ils avaient des sujets de plaintes contre les indigènes, aimaient mieux demander justice au roi maori qu'au tribunal d'Auckland.

Un chef influent du Waikato avait formé une association appelée *Land league* qui poursuivait un but analogue à celui du parti royal, en cherchant à empêcher les indigènes de vendre de nouvelles terres au gouvernement anglais.

Avant le traité de Waitangi, les chefs avaient souvent donné des districts tout entiers pour une ou deux livres de tabac ou pour quelques pièces d'étoffe. Après ce traité, le gouvernement payait en moyenne un shilling par acre aux indigènes; mais leurs prétentions s'élevèrent d'année en année. On leur disait : « La terre ne vous a pas été donnée par Dieu pour que vous la laissiez en friche, car il est écrit dans la Bible que l'on doit cultiver la terre afin qu'elle rapporte cent pour un. » Les Maoris répondaient : « Oui, mais il n'est écrit nulle part que nous devons vous la vendre un shilling l'acre. »

En août 1859, ce mouvement s'était déjà étendu dans l'île depuis le nord jusqu'au sud; un grand banquet maori eut lieu près de Wellington, dans la vallée de Wairarapa; l'irritation survenue entre les indigènes et les colons avait alors atteint un tel degré, que beaucoup de ces derniers s'enfuirent à la ville, et que le *Wellington Independant*, sonnant l'alarme, demandait à quoi devaient servir les tonneaux de poudre rassemblés par les indigènes, et comment ils pouvaient acheter des cargaisons d'armes à feu.

Une vente de terres, sur la côte sud-ouest de l'île du Nord, dans le district de Taranaki, fournit le premier prétexte des hostilités, bien qu'il ne se fût pas formé encore en cet endroit un parti royal proprement dit. Un indigène de Taranaki, du nom de Te Teira, avait vendu au gouvernement une pièce de terre de six cents acres à Waitara, dans le voisinage de *New-Plymouth* capitale de la province de Taranaki. Mais Wiremu Kingi, (William-King) chef aussi brave que résolu, s'opposa à ce marché d'après le motif que Te Teira n'avait pas le droit de vendre la terre sans son consentement, et il empêcha l'arpenteur envoyé par le gouvernement de mesurer le terrain vendu. Quand l'arpentage eut eu lieu sous la protection des troupes anglaises, vers le milieu de mars 1860, Kingi aidé par ses partisans, construisit en une nuit sur le sol débattu un *pah*, c'est-à-dire un camp retranché, formé de fossés et de palissades, et reprit possession de la terre. Le 17 mars, ce pah fut enlevé par les troupes que commandait le colonel Gold; et le premier coup de feu partit du côté des Européens qui, d'après les idées des naturels, devenaient ainsi responsables de tout le sang qui serait versé par la suite. Les journaux nous ont depuis informé des alternatives de la lutte. Les indigènes ont été vaincus, sans doute, mais au prix de beaucoup de sang.

IX

Retour à Auckland. — Flore et faune de la Nouvelle-Zélande.

En quittant le vieux Potatau, je redescendis le Waikato, à travers des contrées déjà connues.

Le 22 mai, nous essuyâmes un ouragan d'une telle violence qu'il soulevait les vagues du fleuve au point que nous ne pûmes songer à continuer ce jour-là notre route dans un canot pesamment chargé. La tempête se termina dans la nuit par une averse terrible.

Le 23 au matin, le temps s'était si bien éclairci que nous pûmes continuer notre voyage, et, à une heure de l'après-midi, nous débarquâmes dans la crique Teira, un peu au-dessous du confluent du Mangatawhiri. Nous eûmes là à monter, puis à redescendre une colline glissante jusqu'à la maison d'un colon européen. Après une courte pause, nous nous mîmes en route pour Drury Le ruisseau fortement grossi du Waipapa, près de Mangatawhiri, sur lequel nous dûmes jeter un pont pour le franchir, nous retint si longtemps qu'il faisait déjà sombre quand nous parvînmes à la *Great South Road*. Nous pensions avoir touché le but; mais combien nous nous abusions! Je n'ai jamais vu une soi-disant route dans un tel état, c'était bien plutôt une rivière ou un marais dans lequel nous enfoncions jusqu'aux genoux. Joignez à cela un temps affreux, une pluie violente et des éclairs fulgurants, nos seuls guides dans la nuit sombre. Néanmoins, nous voulûmes encore atteindre le *Drury Hotel*. Dans quel état nous y parvînmes enfin à dix heures du soir, c'est ce que je n'entreprendrai pas de décrire.

Cependant tout est bien qui finit bien. Nous trouvâmes dans l'excellent hôtel tout ce qu'il fallait pour nous remettre de nos fatigues, et le 24 mai, nous étions heureusement de retour à Auckland, où je mis en ordre mes notes et les collections que j'avais recueillies dans mon excursion, que pourraient m'envier bien des confrères en histoire naturelle.

La flore de la Nouvelle-Zélande l'emporte de beaucoup en intérêt sur les richesses minéralogiques et sur la faune de ce pays. Les célèbres voyages de Cook nous avaient révélé ces trésors botaniques. En 1824 et 1827,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Duperrey, sur la frégate *la Coquille*, et Dumont-d'Urville, sur la frégate *l'Astrolabe*, ajoutèrent aux connaissances déjà acquises par les observations du professeur Richard, qui décrivit environ deux cents nouvelles espèces végétales de ce pays.

Lors de l'expédition antarctique (1839-43) du capitaine James Ross, le docteur Hooker vint à la Nouvelle-Zélande. Naturaliste distingué il a attaché son nom à un ouvrage célèbre, dans lequel il a coordonné et mis en œuvre tous les matériaux connus jusqu'à l'année 1863.

Le nombre total des espèces que Hooker a réunies dans sa *Flore* se monte à près de dix-neuf cents, mais il s'en faut que l'on connaisse toutes les productions végétales de la Nouvelle-Zélande. Des contrées entières restent encore à explorer. C'est seulement dans l'île du Nord que les recherches botaniques ont pénétré jusque dans l'intérieur ; mais dans l'île du Sud, les Alpes zélandaises, qui s'étendent dans toute la longueur, n'ont jamais été visitées dans l'intérêt de la science.

Parmi les plantes utiles, le lin zélandais, *phormium tenax*, occupe un des premiers rangs. Cette plante est tout à fait spéciale à la Nouvelle-Zélande et aux petites îles voisines, de Chatham et de Norfolk, et elle ne se trouve nulle part ailleurs. Les filaments, extraits des feuilles par les indigènes, et dont la valeur fut bientôt appréciée par les Européens, devinrent le premier article d'échange avec les Maoris.

Ce qu'est le bambou pour les habitants de l'Asie orientale et méridionale, le *phormium* l'est pour les naturels de la Nouvelle-Zélande. On l'utilise pour des besoins innombrables. Près de chaque hutte, de chaque village et de chaque route, s'élèvent ses buissons sauvages ou cultivés, et propres à tous les usages. La feuille, en forme d'épée, aussi bien que la plante entière, est nommée par les naturels *harakéké*, et la fleur, analogue à celle de l'agave, se nomme *korari*. Toutes les parties de la plante, les fleurs, les tiges et les feuilles, fournissent aux indigènes une matière précieuse par son utilité. Les fleurs, d'un rouge brun, contiennent une grande quantité de suc doux comme le miel que les enfants sucent avec avidité et que les naturels recueillent dans des calebasses. Entre les feuilles se trouve une substance gommeuse employée par les Maoris comme cire à cacheter et comme amidon, et les fleurs desséchées, qui s'embrasent comme des allumettes, sont très-utiles aux indigènes, surtout pendant leurs voyages. La feuille cependant est la partie de la plante qui rend le plus de services. Cueillie fraîche sur le buisson, elle sert de papier aux modernes lettrés de la Nouvelle-Zélande. Au moyen d'un coquillage, ils y écrivent leurs pensées. Découpée en bandes plus ou moins étroites, selon l'usage que l'on en veut faire, elle remplace, par la force extraordinaire de ses filaments, les liens, cordes, ficelles, câbles, etc. Cette plante est indispensable aux indigènes pour la construction de leurs huttes et de leurs canots. Avec les bandes de feuilles vertes, les femmes tressent de jolies corbeilles qui servent de plats et d'assiettes ; les hommes en font de la toile, des filets et des voiles. Dans l'état naturel, la feuille sert à tous ces usages, mais les indigènes savaient aussi préparer les filaments teillés, les teindre, et en faire des couvertures, des manteaux et des paillassons. Le vêtement habituel, *weruweru*, était fait avec la feuille à moitié préparée ; le vêtement de cérémonie, *kaitaku*, avec de fines bandes entrelacées de diverses couleurs. Pour teindre en noir, ils employaient l'écorce de l'arbre *hinan* (elæocarpus) ; pour teindre en rouge, celle du *tawaiwai* (phyllocladus).

De quelque contrée qu'il arrive et sur quelque point de la côte de la Nouvelle-Zélande qu'il pose pour la première fois le pied, le voyageur est frappé avant tout de deux particularités dans le caractère de la végétation : l'abondance des fougères et des arbrisseaux et l'absence de prairies et de fleurs, absence qui s'explique par la disette de gazon et le petit nombre de plantes annuelles.

Les champs qui, vus de loin, à côté des immenses forêts, ne paraissent que pâturages et gazons, se composent, en y regardant de plus près, de buissons à hauteur d'homme avec de petites fleurs blanches microscopiques, et surtout de fougères (*pteris esculenta*), le rarahouè des indigènes, dont la racine formait autrefois leur principal aliment. On ne se fait jour qu'avec peine à travers ces fourrés épais, où rarement on rencontre de sentier tracé, et sur les chemins même, les tiges ligneuses de cette fougère embarrassent d'une manière très-désagréable les pieds du voyageur.

Si, de la lisière de la forêt, on pénètre dans l'intérieur, ce sont toujours des fougères qui frappent d'abord les yeux, de magnifiques fougères arborescentes aux superbes couronnes, aux tiges revêtues d'écailles ; ce sont des variétés infinies d'hyménophylles et de polypodies qui couvrent les troncs des arbres ; en un mot, des fougères de toutes les espèces et en quantités innombrables.

Si les forêts ne renferment presque pas de fleurs aux couleurs variées, peu d'herbe, rien que des arbrisseaux et des arbres, qui décrira pourtant le ravissement que le véritable amant de la nature éprouve devant la beauté sévère de leurs profondes solitudes ? Là des générations entières de nobles végétaux dépérissent de vieillesse pendant que de nouveaux et vigoureux arbres grandissent près des troncs couverts de mousse des patriarches de la forêt renversés par les années. Il y règne un profond silence qui remplit l'âme d'une douce mélancolie, et l'ensemble de la scène offre un aspect de grandeur tranquille plus imposant que celui que produisent les plus beaux monuments de l'architecture classique. On n'y entend que la chute des arbres et les cris aigus du perroquet, car les oiseaux qui chantent au bord des forêts se taisent sous leur dôme obscur. Tout est muet autour des arbres tombés tandis que la brise et les vents font frémir les feuilles des arbres encore debout. A Noël le pohutukaua, ou *metrosideros*, se couvre de fleurs écarlates ; c'est alors le plus éclatant des arbres de la forêt néo-zélandaise ; le rimu (*dacrydrum cupressinum*), a un inexprimable caractère de grandeur et de mélancolique beauté. Quelques espèces de pins rappellent au colon ceux de la vieille patrie anglaise, et, chose qui

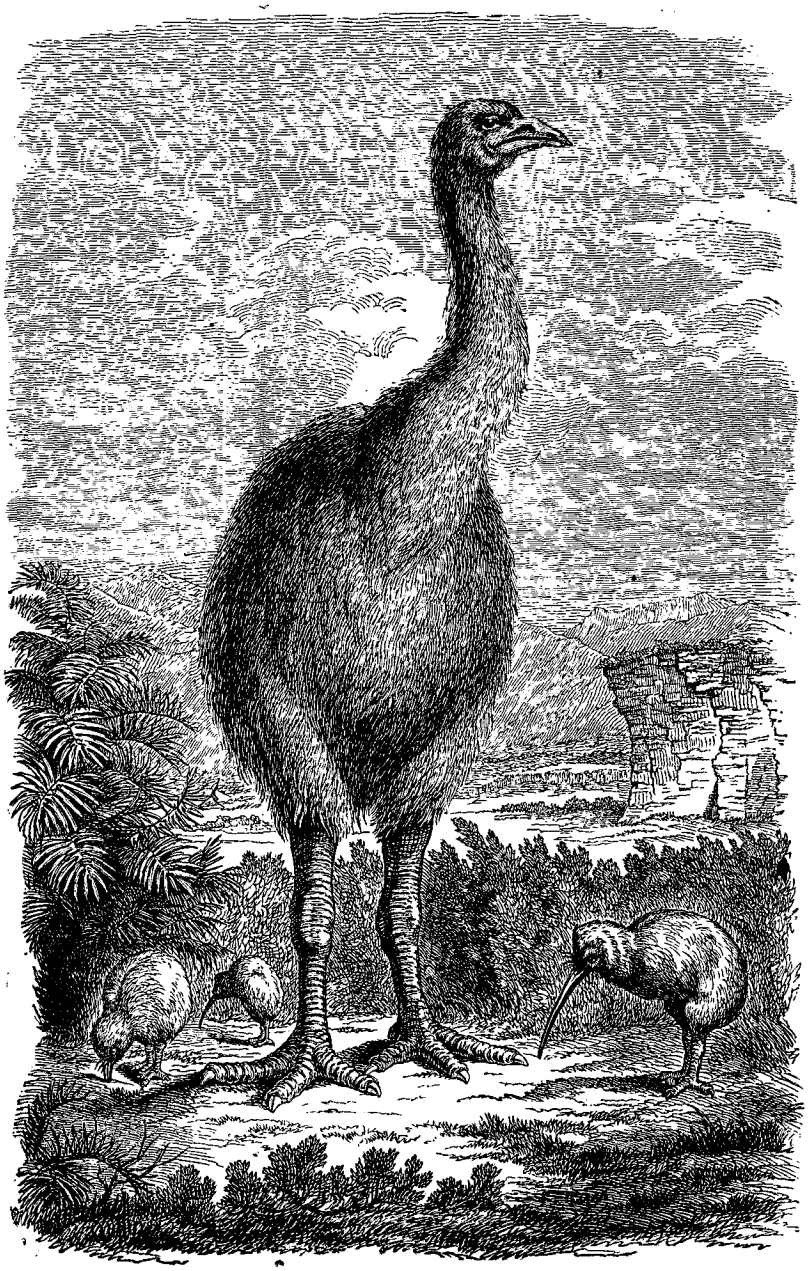
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'est pas habituelle aux conifères d'Europe, croissent mêlés à des arbres de genre différent. Le célèbre et splendide kauri (*dammara australis*), les domine tous de sa cime pyramidale.

Des voyageurs ont beaucoup parlé de la solitude des forêts, mais les arbres ne sont-ils pas une véritable société, dont on regrette l'absence quand on voyage dans les immenses plaines nues? Ce n'est qu'en traversant les prairies que le voyageur est tout à fait seul; là il sent qu'il se trouve au milieu d'un monde dont il ne fait pas partie et qu'il est vraiment isolé dans un désert sans limites.

Les espèces vivantes de ces forêts sont en petit nombre : les plus remarquables appartiennent à la classe des oiseaux, et parmi ceux-ci, des espèces tout à fait inconnues ailleurs.

Quand, en 1812, la première dépouille d'un kiwi zélandais fut apportée en Angleterre, on ne savait comment classer cet étrange animal. Représentez-vous un oiseau; à peine plus grand qu'une poule, sans ailes et sans queue, avec quatre orteils au pied, un long bec de bécasse, et le corps couvert de longues plumes blanches fines comme des cheveux. Des exemplaires du nouvel oiseau arrivèrent successivement en Europe et furent payés de deux à trois cents francs : on supposait que l'espèce en était presque détruite. Récemment néanmoins, on a prouvé que c'est seulement dans le voisinage de la demeure des hommes qu'elle a entièrement disparu, mais qu'elle se trouve encore aujourd'hui en grand nombre dans les forêts des contrées montagneuses inaccessibles, quoiqu'elle s'éteigne rapidement devant les envahissements de l'homme. Les différentes variétés de cet oiseau, le kiwi des Maoris, *apteryx australis*, ou *apterix mantelli*, des classifications, ont complétement disparu des lieux occupés par l'homme. Dieffenbach raconte que pendant un séjour de dix-huit mois dans la Nouvelle-Zélande, il ne put se procurer qu'un seul de ces oiseaux, malgré les récompenses qu'il promettait partout aux indigènes. A ma connaissance, jusqu'à présent, on n'a réussi à introduire vivant en Europe qu'un seul apteryx; c'est une femelle qui, depuis 1852, se trouve dans les jardins zoologiques de Londres. On la nourrit de mouton et de vers.

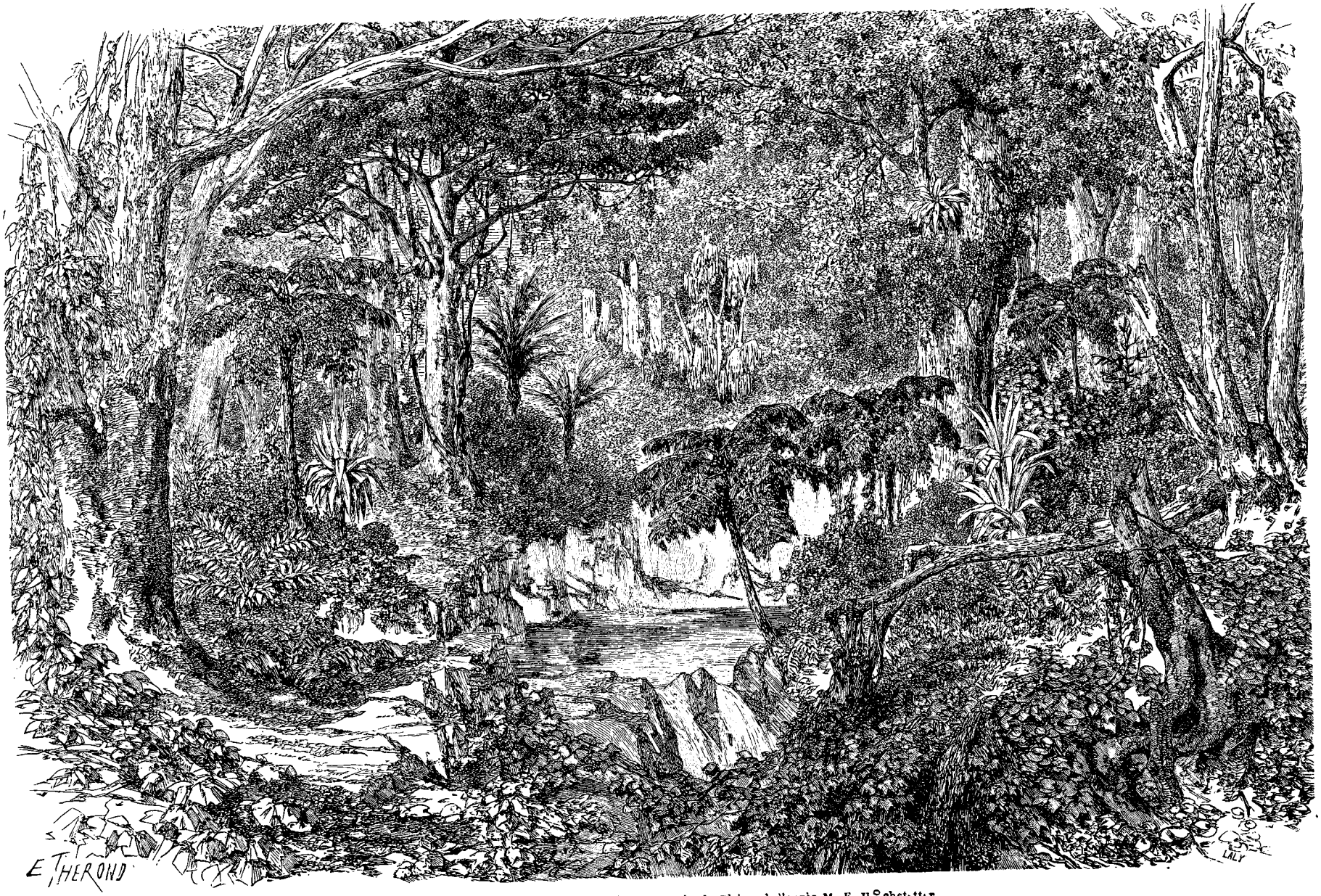


Kiwis et Dinormis ingens ou moa. — D'après un dessin de M. F. de Hochstetter.

Ce que l'on sait du genre de vie de l'*apteryx mantelli* s'applique aussi à tous les autres kiwis. Ce sont des oiseaux nocturnes qui, le jour, se cachent dans des trous, de préférence au milieu des racines des grands arbres des forêts, et ne sortent que la nuit pour chercher leur nourriture, composée d'insectes, de larves, de vers et de différentes semences. Ils vivent par couples, la femelle ne pond qu'un œuf, qui, d'après le dire des indigènes, est alternativement couvé par le père et la mère. Le mâle est plus grand et a le bec plus long. Ces oiseaux peuvent courir avec une extrême rapidité; une femelle que j'avais eue quelques jours dans ma chambre, sautait facilement sur des objets élevés de deux à trois pieds.

Les chats et les chiens sont, après l'homme, les ennemis les plus dangereux de ces oiseaux. Les indigènes-sa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de forêt à la Nouvelle-Zélande. — Dessin de Théron d'après M. F. Hochstetter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent, en imitant son cri pendant la nuit, l'attirer vers eux, puis, lui montrant tout à coup de la lumière, ils l'éblouissent à tel point qu'ils peuvent ou le prendre avec la main, ou le frapper à l'aide d'un bâton. Les chiens sont employés à la chasse du kiwi, et l'on comprend ainsi comment cet oiseau ne se trouve plus depuis longtemps dans les contrées habitées.

Le kiwi n'est cependant que le dernier et faible représentant des apteryx qui peuplaient autrefois la Nouvelle-Zélande. Les indigènes désignent par l'appellation de *moa* une espèce d'oiseau que nous ne connaissons que par des débris de squelettes, une espèce de véritables oiseaux géants. Les missionnaires avaient recueilli depuis longtemps de la bouche des indigènes des récits et des traditions sur ces gigantesques moas contre lesquels les ancêtres des Maoris modernes ont dû combattre à leur arrivée dans l'île. Les naturels montrent encore, sur les rives du Rotorua, l'endroit où leurs pères ont tué le dernier moa, et pour confirmer la vérité de leurs récits, ils présentent, comme les restes de ces oiseaux monstrueux, de grands squelettes qu'ils ont trouvés dispersés dans les alluvions du fleuve, sur les côtes de la mer, dans les marais.

« Ces ossements appartiennent à quatre espèces rapprochées, mais différentes de taille. La plus grande a reçu des naturalistes le nom de *dinornis*, la seconde celui de *palapterix*, la troisième celui d'*aptornis* et la plus petite l'appellation de *nothornis*. Quatre mètres étaient la hauteur moyenne des plus grands moas ou dinornis. Comme tous les oiseaux du genre *autruche* ils étaient incapables de voler, et, à l'opposé de toute la gent emplumée, avaient les fémurs et les tibias remplis de moelle au lieu d'air. Un de leurs œufs, trouvé dernièrement dans un tombeau de chef, mesurait neuf pouces de diamètre, vingt-sept de circonférence et douze en longueur[1]. »

Parmi les squelettes que j'ai rapportés à Vienne et qu'a recomposés le docteur Jäger se trouve celui d'un *palapteryx ingens* d'Owen. Il appartient à un jeune individu; la hauteur entière du squelette jusqu'au sommet de la tête est de six pieds et demi de Vienne; c'est la hauteur moyenne de l'autruche; mais un individu adulte aurait certainement été d'un quart plus grand.

Il n'est pas étonnant que cette espèce soit détruite. Les faits historiques prouvent surabondamment que l'homme a fait entièrement disparaître de la surface de la terre des familles d'animaux, et que ce sont précisément les plus grands qui succombent les premiers. Si l'on excepte les animaux domestiques, qui, par leur dépendance absolue envers l'homme, sauvent leur existence, on peut même dire que tous les grands animaux sont anéantis ou détruits.

Reportons-nous par la pensée au temps où la Nouvelle-Zélande n'avait encore été foulée par aucun pied humain. Les oiseaux géants étaient alors les seuls grands habitants de cette île; car on ne connaît d'autre mammifère indigène qu'une petite souris. Les innombrables moas de la Nouvelle-Zélande offrirent aux premiers immigrants la nourriture nécessaire pour se développer et former une nation qui comptait des centaines de milliers d'hommes, ressource indispensable dans une contrée qui ne fournissait d'autre aliment végétal que des racines de fougères.

Les traditions des indigènes viennent aussi confirmer cette hypothèse. Ngahue, d'après la légende, le découvreur de la Nouvelle-Zélande, décrit le pays comme habité par des oiseaux monstrueux. On conserve des poésies dans lesquelles le père apprend à son fils comment il doit combattre le moa, et le mettre à mort. On y décrit les repas qui avaient lieu après une chasse fructueuse. On a trouvé des collines tout entières pleines des squelettes de ces animaux, qui provenaient des débris de leurs festins. On mangeait la chair et les œufs, les plumes servaient à orner les armes, les crânes tenaient lieu de boîtes dans lesquelles on conservait les poudres colorantes; avec les os, on fabriquait des hameçons, et les œufs gigantesques étaient placés dans les tombeaux comme viatique pour le long voyage que les morts commençaient dans les enfers.

Ces grands oiseaux ont été ainsi dans les temps primitifs le principal gibier des indigènes, et tout porte à croire qu'ils furent complétement anéantis dans l'espace de quelques siècles. Ils ont succombé devant la même loi fatale qui fait disparaître sous nos yeux d'autres animaux de la Nouvelle-Zélande, le kiwi, le kakapo, et la souris kioré. Les cavernes dans lesquelles on trouve leurs squelettes étaient peut-être les lieux de refuge des premiers individus qui abordèrent dans ces îles.

X

Excursion dans la grande île du Sud. — Le détroit de Cook. — Nelson et son territoire. — Les Alpes et les glaciers du sud. — Otago. — Ses richesses aurifères, etc.

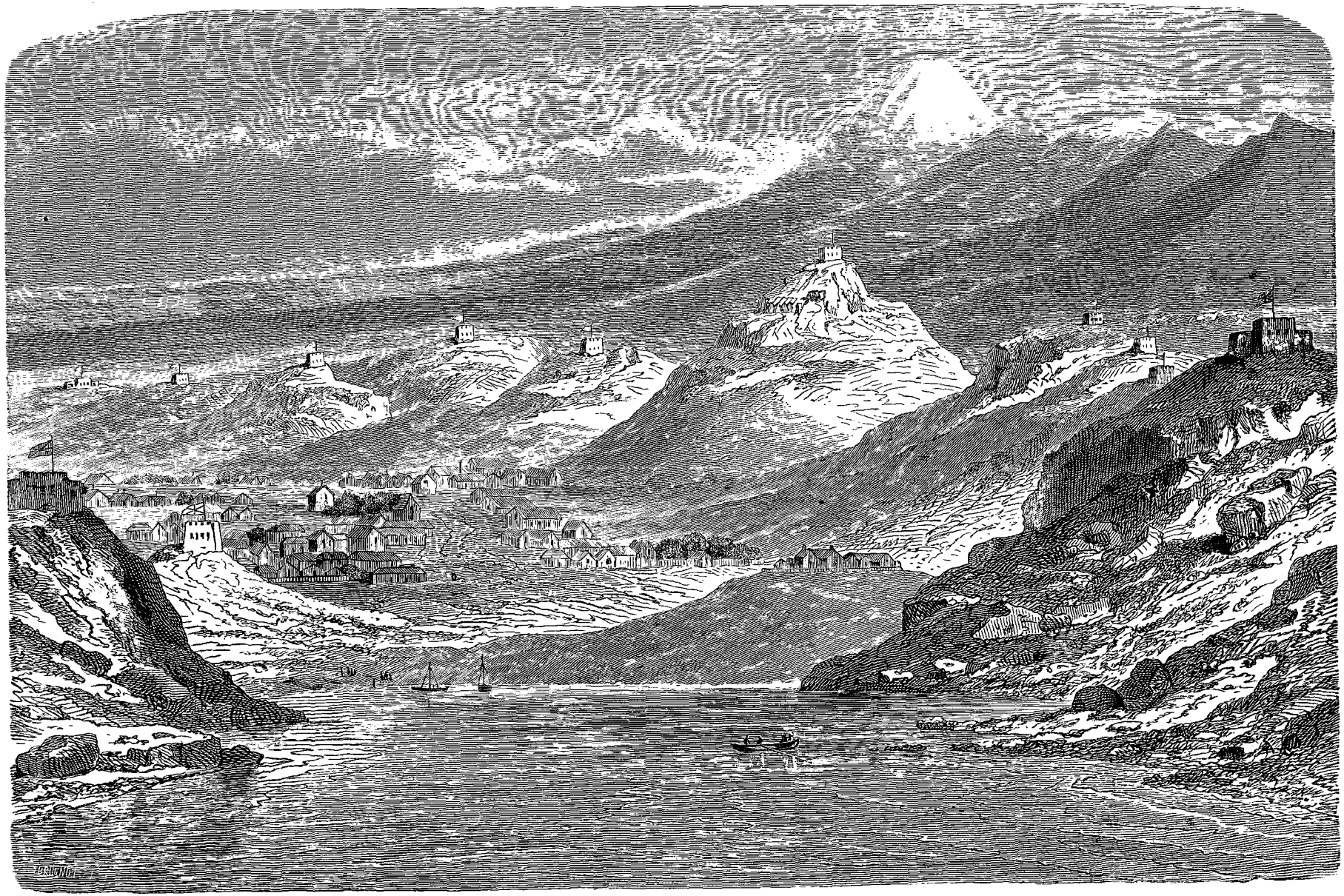
Avant de clore ces rapides aperçus sur une terre dont la description exigerait de longs développements, je dois à mes lecteurs de les conduire sur quelques points, de la grande île méridionale[1]; je les prierai de vouloir bien m'y suivre un instant sur les pas de mon ami Julius Haast, le meilleur guide que l'on puisse prendre pour cette contrée, qu'il a parcourue pendant plusieurs années en géologue, en naturaliste et en géomètre.

Embarqués au havre de Manoukaou, nous ne pouvons doubler l'extrémité sud-ouest d'Ika-na-Mawi sans saluer le Mont-Egmont, qui porte sa couronne de neige éternelle à 2480 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, où plongent ses racines, et sans jeter un coup d'œil sur la cité de New-Plymouth, qui s'élève au pied du vieux volcan éteint, et dont la ceinture de forts et de blockhaus témoigne à l'observateur que dans ce district les luttes armées de l'homme contre l'homme ont remplacé les convulsions intestines de la nature.

1. Tompson, *Story of New Zealand*, t. I.

1. *Tawai-Pounamou* des indigènes, *Middle Island* des anglais qui ont affecté la qualification d'île du Sud à la petite île *Stewart*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de New-Plymouth et du Mont-Egmont. — Dessin de E. de Bérard d'après M. Johnston.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dès qu'on a derrière soi la haute pyramide du Mont-Egmont, on entre dans les eaux toujours turbulentes du détroit de Cook, et en inclinant légèrement au midi on ne tarde pas à apercevoir les côtes rocheuses et boisées de l'île d'Urville, sentinelle avancée de Tawai-Pounamou, et qu'il faut laisser à gauche si l'on veut atteindre la ville de Nelson.

Placée à l'extrémité sud-est de la baie de Tasman, au pied d'une chaîne de montagnes, la ville de Nelson jouit d'un air calme et d'un ciel pur : un des climats les plus beaux et les plus agréables du pays, justifiant parfaitement son titre de jardin de la Nouvelle-Zélande.

Les avantages de la situation de la ville sont généralement connus; mais un regard jeté sur la carte fait voir que la position de Nelson, sous un autre rapport encore, est extrêmement favorable et bien choisie. Par mer, elle a des communications faciles avec les côtes occidentales et orientales de l'île du Nord et de l'île Stewart, et par terre, des routes et des chemins la relient, dans la direction du sud, avec les districts des côtes occidentales qui prennent de jour en jour plus d'importance, en raison de leur richesse charbonnière et métallique, et de leur florissante agriculture.

Nelson a été fondée peu d'années après Wellington, et elle fut le second établissement de la Compagnie de la Nouvelle-Zélande sur le détroit de Cook. C'est en février 1842 qu'arriva le premier navire avec les immigrants, et le 25 mai de la même année est inscrit dans les annales de la ville comme le jour mémorable où, pour la première fois, la charrue fonctionna sur le sol vierge de la colonie. Malgré les dures épreuves que la jeune colonie eut à supporter, elle gagna en importance d'année en année, et quand, à la suite de nouvelles explorations, on découvrit des gisements de charbon de terre, de fer, de minerai de cuivre, de graphite et d'or, Nelson fut reconnue pour la principale contrée minérale de la Nouvelle-Zélande.

Maintenant la province compte environ dix mille habitants, dont cinq mille appartiennent à la ville et aux environs les plus proches. Nelson est située sur une sorte de delta formé par les alluvions de deux petits cours d'eau, le Maitai et le Brookstreet, qui se confondent au centre de la ville. L'impression produite par les jolies maisonnettes des colons, qu'entourent de beaux jardins, est des plus agréables; les habitations se serrent de plus en plus dans les rues principales, de grands bâtiments s'élèvent, et Nelson prend de plus en plus l'aspect d'une grande ville. Le 26 août 1859 furent solennellement entrepris de nouveaux édifices publics, et, grâce à la bienveillance des habitants, je fus admis à l'honneur de poser la première pierre d'un beau bâtiment destiné à l'art et à la science, le *Nelson Institute*.

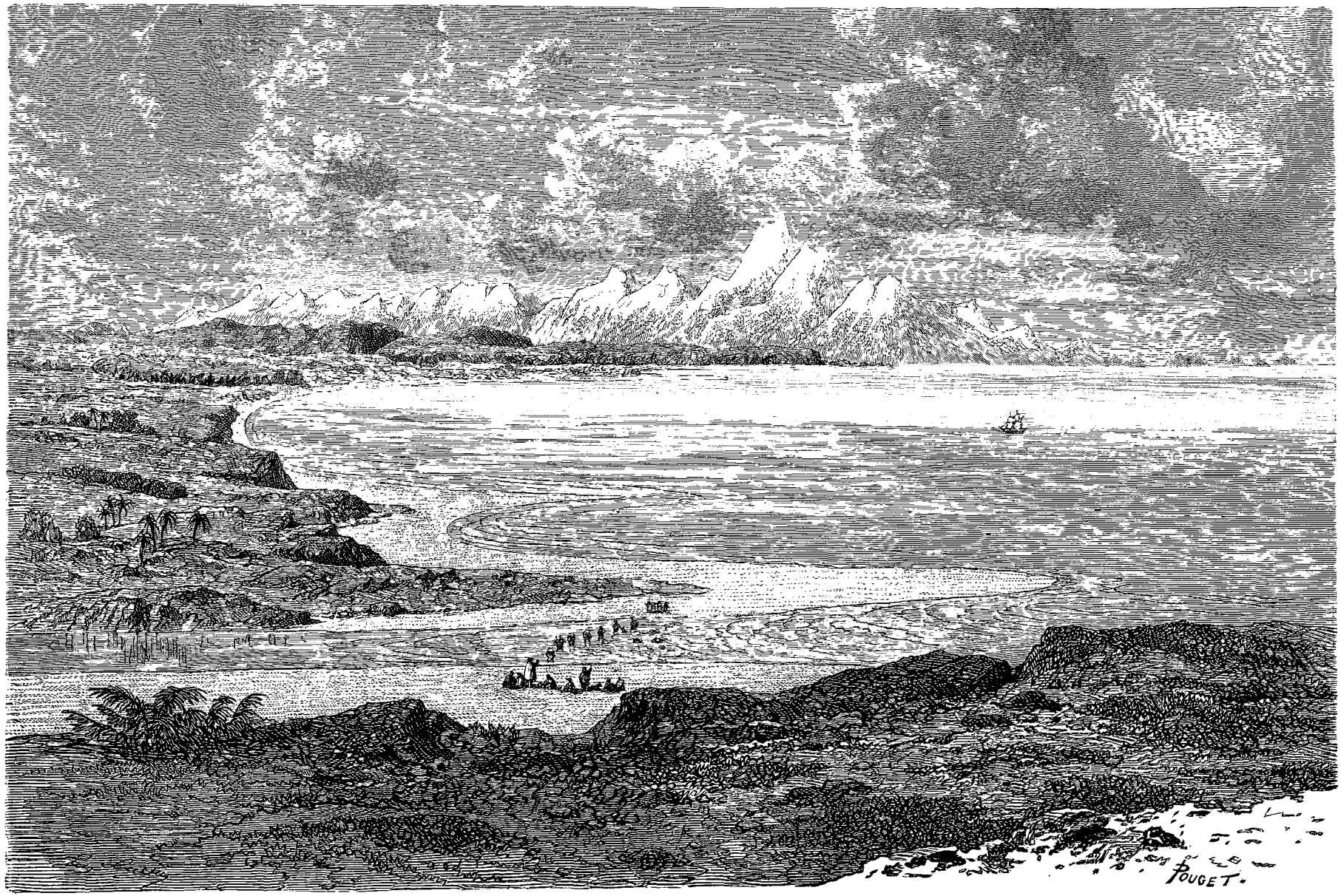
Certainement, c'est un point remarquable dans l'histoire de ce jeune établissement que celui où des hommes entreprenants, après avoir terminé le pénible travail de la première colonisation, bâti des maisons, défriché des champs, tournent leurs pensées vers un plus noble but, la culture de l'art et de la science, ces fleurs et ces fruits de la civilisation. Un pont suspendu et un joli pont de bois traversent le Maitai, et Nelson peut s'enorgueillir du premier chemin de fer qui ait sillonné le sol zélandais.

Une excellente route conduit de Nelson dans la direction du sud, à travers les districts de Waimea et de Waüti, couverts des champs et des prairies les plus fertiles. Sur ce sol d'alluvion, les fermes, et des groupes de fermes, s'élèvent rapidement, et des localités, grandes et petites, se forment de toutes parts. Là se trouve Richmond avec l'*hôtel de l'Étoile et de la Jarretière*, dont le propriétaire s'efforce de conserver aux antipodes la bonne renommée de ce nom si célèbre; plus loin, Stoke, Hope, Spring-Grove, Wakefield. Je rencontrai aussi là deux noms allemands, Ranzau, à peu de distance de Richmond, et Sarrau, près des collines Moutere. Une troupe d'enfants éveillés, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, me salua dans cette dernière localité; mais les vieillards, de simples paysans du Mecklembourg et du Hanovre, se plaignirent amèrement de la mauvaise foi des agents qui les avaient amenés ici, des déceptions cruelles et des souffrances qu'ils avaient endurées, jusqu'à ce qu'enfin, par leurs efforts et leur zèle, ils furent arrivés à une existence supportable. Plus à l'ouest encore, au pied des chaînes de montagnes, se trouvent les plaines fertiles de Riovaka et de Motueka, qui, il y a quinze ans, n'étaient qu'un désert; aujourd'hui, avec leurs prairies, où paissent de magnifiques troupeaux, avec leurs champs, leurs vergers et leurs maisons européennes, avec leurs montagnes de neige à l'arrière-plan, elles présentent le tableau le plus enchanteur et rappellent nos ravissantes vallées des Alpes.

Si l'on veut se faire une idée de la somme de travail qu'il a fallu pour transformer ces vallées en de riantes campagnes, que l'on remonte le cours de la rivière qui les traverse. Une journée de voyage suffit pour pénétrer au delà des contrées cultivées dans les districts méridionaux, où les bûcherons et les bergers forment les premiers avant-postes de l'agriculture, et où bientôt commence le désert d'un sol vierge à peine foulé par un pied humain, forêts, marécages, buissons. Les pauvres huttes de ces pionniers dans lesquelles on peut trouver l'hospitalité et des visages amis, prennent, sur ces limites de la nature sauvage, l'importance d'une oasis dans le désert ou d'une île dans le vaste Océan. On éprouve un sentiment étrange en abandonnant les dernières cabanes habitées par des hommes, pour explorer des régions inconnues où aucun sentier ne conduit plus, et dans lesquelles, aussi loin que l'œil peut s'étendre sur la montagne et dans la vallée, rien ne trahit plus la trace de l'existence humaine. On avance péniblement à travers bois et buissons, on suit les rives des fleuves, au milieu d'un gazon monotone; on traverse avec effort, et même avec péril, des torrents rapides; on rampe sur des rochers et sur des montagnes, et l'on a à combattre des difficultés de toute sorte[1]. Personne ne peut dire

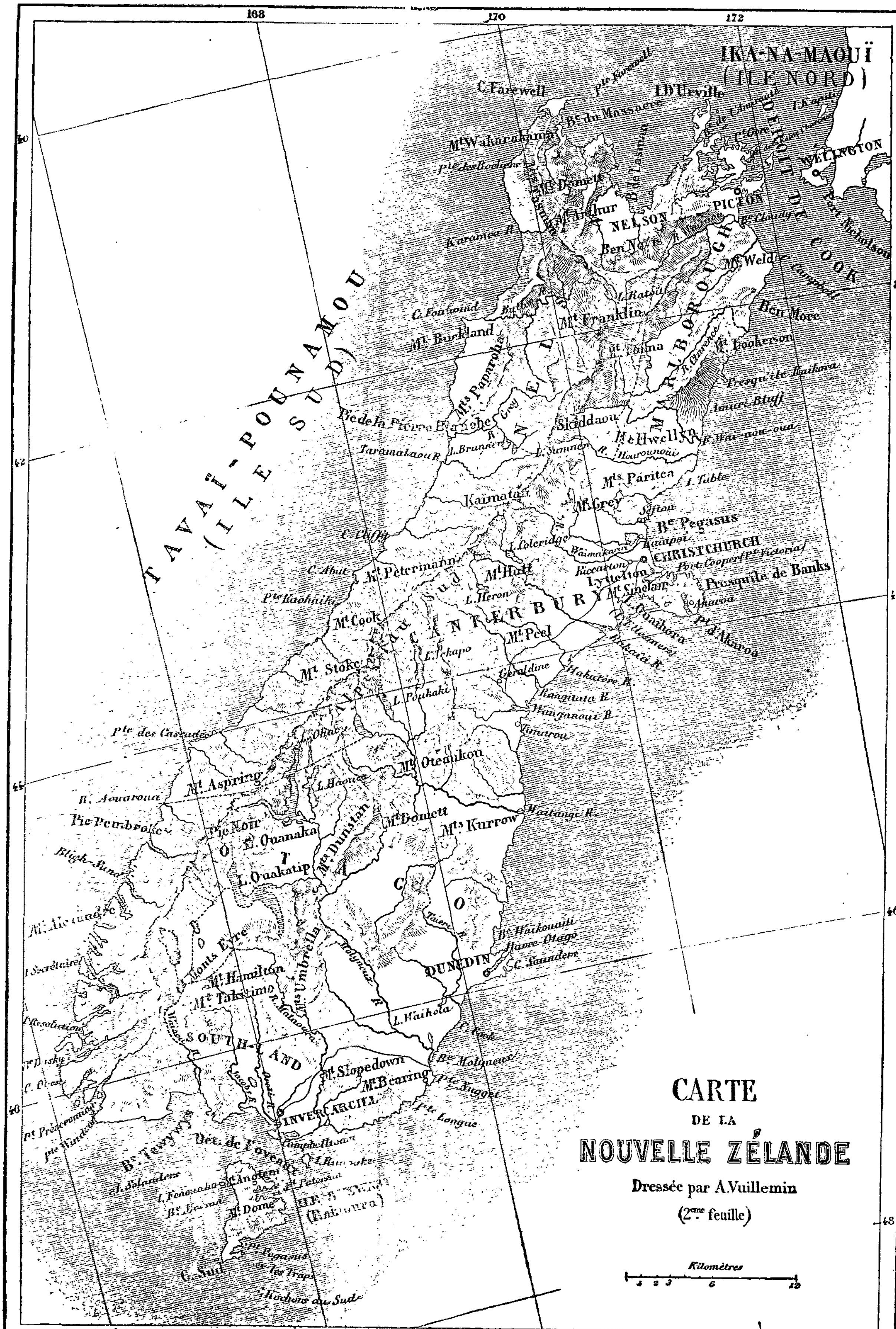
1. Il n'y a pas de montagnes plus fières, mieux boisées et plus déchirées que celles de la Nouvelle-Zélande; il n'y en a probable-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Alpes du sud et le Mont Cook vu de la côte occidentale de Tawai Pounamou. — Dessiu de Eug Cicéri d'après M. F. de Hochstetter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhrard R.Duguay Trouin 12

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où l'on va, et c'est avec un ravissement joyeux que l'on regarde, du sommet des hauteurs, le paysage inconnu jusque-là. Collines, vallées et rivières n'ont pas encore de nom; on les baptise suivant l'humeur et la fantaisie du moment, d'après les souvenirs de la patrie ou des amis absents, et l'on se transporte par la pensée aux temps à venir où toutes ces plaines et ces vallées seront habitées jusqu'aux montagnes neigeuses les plus éloignées dont les sommets se dressent à l'horizon, et où des routes et des chemins commodes permettront d'atteindre en un jour le but auquel on a peine à arriver aujourd'hui après un voyage fatigant d'une semaine entière.

Tawai-Pounamou est traversée du sud au nord par une chaîne de montagnes qui forme comme la colonne vertébrale de l'île. Les neiges perpétuelles qui couvrent les crêtes de cette chaîne, l'élévation de ses sommets dont plusieurs dépassent 4000 mètres, l'étendue de ses glaciers et la grandeur des lacs que renferment ses hautes vallées, lui ont valu le nom d'Alpes méridionales.

La province de Nelson, surtout dans les parties méridionales qui ont été peu explorées, est encore riche en vastes domaines propres à l'agriculture et aux pâturages, mais le sein de la terre y abonde aussi en richesses minérales, dont aujourd'hui de nombreuses et importantes exploitations sont en activité.

C'est en effet à ses trésors minéralogiques que Tawai-Pounamou doit les développements rapides de sa prospérité et de sa population. La découverte des richesses aurifères de l'Australie ne pouvait manquer de produire une grande sensation dans une colonie aussi jeune et aussi voisine que la Nouvelle-Zélande; aussi un grand nombre de bras s'en retirèrent pour se porter vers le nouveau pays de l'or; mais bientôt on commença à chercher le précieux métal dans la Nouvelle-Zélande elle-même, et dès le mois d'octobre 1852, il se forma à Auckland un comité qui promit une récompense de cinq cents livres sterling à quiconque découvrirait sur l'île du Nord un gisement aurifère considérable. Les espérances ne furent pas trompées. Plusieurs tentatives, faites pour la plupart dans la province d'Auckland, ne couvrirent cependant pas les frais. Les recherches se dirigèrent alors vers l'île du Sud, dans la province de Nelson d'abord, puis dans celle d'Otago où elles eurent un succès éclatant.

C'est seulement en 1861 que la fièvre de l'or éclata. Des milliers d'hommes affluèrent, au milieu de la mauvaise saison, par des chemins affreux, à l'eldorado de la rivière Tuapeka, à quatre-vingts milles à l'ouest de Dunedin, et, dans l'intervalle de quelques mois, ils prouvèrent, par les produits de leur travail, que la Nouvelle-Zélande fait partie des contrées aurifères les plus favorisées

Les premières nouvelles de cette exploration portent la date du mois de juin. Celui qui pouvait résister au mauvais temps gagnait, disait-on, par jour, de une à deux onces d'or (trois à six livres sterling). Un tel gain fut un puissant attrait, et, dès la fin de juillet, deux mille mineurs environ étaient déjà réunis à Gabriels Gully, sur le haut Tuapeka, fouillant le sol dans tous les sens. Une ville improvisée, qui ne comptait pas moins de six cents tentes, se déroulait comme un serpent dan une contrée tout à l'heure déserte; la secousse électrique de la province d'Otago s'étendit bientôt aux autres districts, et de Canterbury et de Nelson, de Wellington, d'Hawkes et même d'Auckland, des centaines et des milliers d'individus s'élancèrent vers la province qui promettait tant de richesses. Les nouvelles du Waikato et de la guerre maorie qui, jusque-là, avaient fourni un aliment invariable à tous les journaux de la Nouvelle-Zélande, furent dépassées par celles de Dunedin et des champs aurifères d'Otago, et suivant un narrateur humoriste, les nourrices de la colonie endormaient les enfants avec ce refrain :

De l'or, de l'or, de l'or! du bel or fin!
Wangapeka, Tuapeka. — De l'or, de l'or, de l'or!

Ces susurrations métalliques éveillèrent les échos d'au delà des mers; les chercheurs d'or de Victoria abandonnèrent les champs de l'Australie où la concurrence était trop vive, et deux mois après les premières nouvelles qui s'étaient répandues avec une rapidité incroyable, les mineurs australiens s'élançaient en foule vers Otago. Ils se pressaient dans les rues et sur les quais de Melbourne, les matelots désertaient leurs bâtiments, et la spéculation s'empara du champ qui lui était ouvert dans la Nouvelle-Zélande. Vers le milieu du mois de septembre 1861, il n'y avait pas moins de vingt-trois navires, tous frétés à la destination d'Otago, et dans ce nombre figuraient les plus beaux clippers de Liverpool et de Londres. Les mineurs ne s'embarquaient pas seuls; il se joignait aussi à eux des gens entreprenants de toute sorte et de toute industrie. A la fin de septembre, on évaluait à mille le nombre des

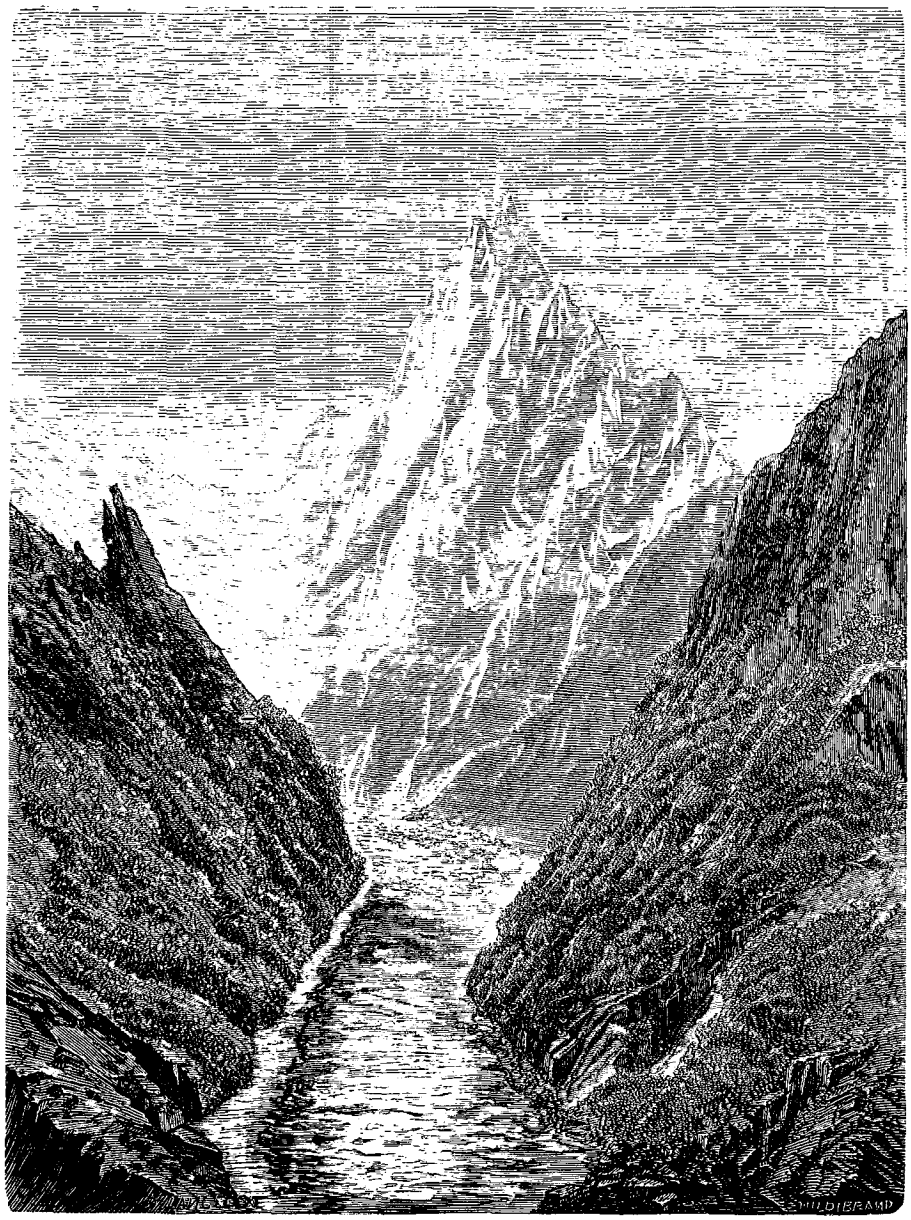
ment pas non plus d'aussi complétement vierges, grâce d'abord aux forêts absolument impénétrables qui les recouvrent jusqu'au séjour des neiges, et ensuite à leur élévation, qui n'est pas loin de celle du Mont-Blanc, le Mont-Cook ayant quatre mille trois cents mètres. Il n'y a qu'un moyen possible de voyager dans ces montagnes : c'est de rester toujours sur les crêtes où les forêts sont moins épaisses : à peine descendez-vous de quelques pas à droite ou à gauche que vous vous trouvez dans une ombre si épaisse qu'il faut marcher à tâtons, et un peu plus loin vous êtes arrêté par des masses végétales appelées *scrub*, où un serpent pourrait à peine pénétrer. On conçoit par là combien est pénible la vie des explorateurs dans de tels parages; pour aller d'une montagne à une autre qui n'en est pas à deux kilomètres, une journée ne suffit pas toujours; on couche continuellement à des hauteurs de plusieurs milliers de mètres, on est constamment à la nage, on ne trouve pas de gibier pour se nourrir, enfin très-fréquemment on se perd, et si les provisions sont épuisées on ne peut vivre que de fougères. Un hardi voyageur disparut une fois pendant dix-huit mois dans ces montagnes, et reparut un beau matin à Nelson avec la vie et la santé : on conçoit qu'il y fit autant d'effet qu'eût produit l'apparition de Cook lui-même; mais tous ne sont pas si heureux que lui.

Le comte Henri Russel-Kullough. *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, t. I, p. 338.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

personnes qui arrivaient chaque jour de Melbourne à Otago, apportant sur ces rives, jusque-là si infréquentées, un tumulte et une confusion littéralement de l'autre monde.

Avec l'extension des gîtes aurifères et l'arrivée incessante des mineurs, l'exploitation prit un tel développement, qu'en janvier 1862, le produit total de l'or importé de la province d'Otago en Europe, s'élevait déjà à plus de vingt-cinq millions de francs. Trois ans à peine se sont écoulés depuis cette époque, et ils ont suffi, grâce à l'impulsion donnée par la fièvre de l'or, pour faire de Dunedin, métropole de ce district, une



Les glaciers du Mont-Cook. — Dessin de Lancelot d'après J. Haast.

cité plus peuplée, plus florissante et plus industrieuse qu'Auckland, et pour lui permettre d'ouvrir sur son sol qui, en 1839, n'offrit à Dumont d'Urville qu'une soixantaine de huttes d'indigènes ou d'aventuriers européens, une exposition universelle, où, à l'heure actuelle (1865) autour d'un obélisque colossal, représentant la masse d'or versée par l'Otago dans la circulation universelle, sont groupés les produits naturels ou manufacturés des cinq parties du monde.

C'est ainsi qu'à un âge d'or fort différent de celui des poëtes, la Nouvelle-Zélande fait succéder l'âge de bronze et de fer de la science, de l'art et de l'industrie.

Traduit par E. JONVEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La gigue, au café dansant. — Dessin de Durand-Brager.

UNE EXCURSION DANS LES QUARTIERS PAUVRES DE LONDRES,

PAR M. L. SIMONIN.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Comment je me trouvais à Londres. — Projet d'une excursion dans les quartiers pauvres. — *Seven Dials*. — L'inspecteur de police, M. Price. — Un défilé de gueux.

C'était au mois de juillet 1862. Je me trouvais à Londres avec mon ami M. D. B., artiste peintre, et l'un de ses élèves. Nous revenions des mines du Cornouailles et des districts industriels si curieux du pays de Galles, pittoresque excursion dont les incidents, jusqu'à ce jour inédits, sont réservés au *Tour du Monde*.

Londres était alors peuplée de dix fois plus d'étrangers qu'elle n'en contient d'habitude; elle était tout entière à la grande exhibition qui, pour la seconde fois depuis onze ans, rassemblait dans ses murs les peuples et les produits de l'univers.

J'avais déjà visité à plusieurs reprises la nef et les transsepts, les galeries et les annexes du palais de Kensington, admiré les spécimens de l'industrie de l'un et l'autre hémisphère, réunis là en si peu de temps comme sous le coup d'une baguette de fée. Mais amis d'abord m'avaient suivi; puis, plus tôt fatigués que moi de ce spectale toujours le même, n'avaient pas tardé de demander à Londres d'autres distractions; mais la cité-reine, *the queen-city*, pour l'appeler comme les Anglais, a bien vite montré à l'étranger tout ce qu'elle peut offrir; elle est loin de lui donner tous les amusements, toutes les joies de Paris. Que faire alors? Courir vers des endroits plus gais, comme font la plupart des touristes. Toutefois, nous ne partîmes pas ainsi sur un premier accès de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

spleen, et, décidés à observer encore tout ce qui pouvait autour de nous attirer la curiosité, nous résolûmes de faire une excursion dans les quartiers pauvres de Londres.

Les sombres réduits de White Chapel, de Waping et de Christ Church, sont plus inconnus, nous ne dirons pas seulement aux Français, mais encore aux *Londoners* eux-mêmes, que le harem de Constantinople. C'est dans ces tristes recoins que grouillent, entassés pêle-mêle, tous les déshérités du sort, tous les gens sans feu ni lieu, que le vice et la misère y ont conduits. Là se trouvent, mêlés à la foule des malheureux, ces voleurs, ces *pick-pockets* fameux, déjouant la police anglaise, la plus madrée de l'univers. Là croupit une jeunesse décolorée, filles et garçons sans parents, enfants du ruisseau, vieillis avant le temps par l'avilissement moral, l'abandon et la faim.

La situation de ces quartiers classiques de la misère, auxquels il faut ajouter celui de Saint-Georges East, les isole, pour ainsi dire, dans Londres même. Ils sont à l'extrême est de la grande métropole, limités d'un côté, au sud, par la Tamise, ou si l'on veut par la Tour de Londres, le port et les docks, et de l'autre côté, à l'ouest, par la Cité, ce centre turbulent des affaires.

Londres est la ville des contrastes. On a dit, avec beaucoup de raison, qu'il n'y a dans la capitale des trois royaumes que des riches et des pauvres. C'est à côté de la Cité, vers les points où affluent tous les trésors du monde, au voisinage de la Douane, de la Banque, de la Monnaie, des Docks, que sont les quartiers les plus malheureux de l'immense ville.

A l'est et au nord, les limites de ces quartiers sont indécises; elles finissent où finit la misère. Au nord même, la misère se prolonge, et l'on peut dire que Bethnal Green continue tristement White Chapel.

Nous avions donc là matière à une exploration complète, même à une sorte d'enquête s'il était nécessaire; mais nous voulûmes d'abord sonder le terrain comme des soldats en campagne.

On nous disait qu'il n'était pas prudent de se lancer ainsi à l'improviste dans ces quartiers éloignés, si peu visités des honnêtes gens, de s'aventurer à la légère, fût-ce même en plein jour, dans des labyrinthes sans issue, connus des seuls habitués, et dont nous ne sortirions qu'entièrement dévalisés. Nous nous rendîmes à ces raisons, et nous jugeâmes convenable, avant de nous engager dans White Chapel, d'étudier un autre quartier qui fût comme la miniature de celui-là. Nous allâmes ainsi à la découverte un matin, seuls, confiants en notre bonne étoile, dans le quartier de Seven Dials, qui fait tache au milieu de Londres, comme un gros pâté d'encre sur une feuille de papier satiné. Si Seven Dials n'est pas en effet englobé au milieu des quartiers aristocratiques, il n'en est pas moins à dix pas de Regent street et de Piccadilly, deux des centres du monde élégant, de la *fashion*, comme on dit de l'autre côté du détroit.

Seven Dials est proprement le nom que l'on donne à une petite place de forme presque circulaire, et sur le pourtour de laquelle viennent aboutir sept rues convergentes (*seven dials*), ce qui lui a valu son nom. Entrez dans l'une quelconque de ces rues, et vous verrez que le portrait piquant qu'un des plus grands romanciers et des plus fins observateurs du Royaume-Uni, Charles Dickens, écrivant alors sous le pseudonyme de Boz, a tracé de Seven Dials dans ses *Esquisses*, est vraiment peint d'après nature.

Quelle boue sale dans ces rues immondes, quels monceaux d'ordure! quelles misérables boutiques, où des tas de vieilleries ramassées on ne sait où, récoltées on ne sait comment, s'étalent pour une vente imaginaire : chiffons hideux et multicolores, ferrailles mangées par la rouille, os à moitié pourris, vêtements et chaussures d'une époque antédiluvienne. Une odeur nauséabonde se dégage de ces bouges ignobles ; puis viennent d'infectes tavernes d'où sortent comme des exhalaisons de *gin* et de *brandy* qui vous prennent à la gorge, et où, par une porte entre-bâillée, on entrevoit sur les murs et les bancs une couche épaisse de crasse noirâtre et luisante, laissée là par les habitués du lieu. Cette glu d'un nouveau genre s'est soudée au plâtre et au bois, et ne fait plus qu'un seul corps avec eux. A côté des tavernes sont des gargotes en plein vent où des fritures sans nom, des morceaux de viande dépareillés attendent la pratique de chaque jour; puis, çà et là, des allées longues et étroites, sombres et comme pleines d'une sorte de mystère; des escaliers s'ouvrant parfois jusque sur la rue, et dont les marches, que n'a jamais visitées le balai, sont à moitié usées, déjetées, souvent incomplètes, véritables traquenards pour qui ne connaît pas ces dangereux passages. Aux fenêtres pendent des loques de toute espèce, ou bien un peu de linge lavé se séchant à l'air sur une ficelle. La lessive produit sur ces haillons impurs le singulier effet de les faire paraître encore plus sordides, tant ils ont perdu de leurs primitives couleurs.

Où sont donc les habitants de ce quartier de gueux, de cette nouvelle Cour des Miracles? Les habitants sont endormis. A part quelques marchands debout sur le devant de leurs boutiques, quelques rares passants qui nous dévisagent, voyant bien que nous ne sommes pas du quartier, l'endroit est désert, silencieux, et cela est d'autant plus étonnant que près de là est le marché de Covent Garden, l'un des plus animés de Londres. Quelques maisons semblent barricadées, quelques boutiques même restent fermées. Je témoigne tout haut ma surprise à D. B. qui prend un croquis, et tout à coup j'entends une voix qui me répond en bon français :

« Ah! monsieur, c'est de dix heures du soir à trois heures du matin qu'il vous faut venir, et alors vous verrez que de monde! Nos gens ici travaillent la nuit et dorment le jour. »

Je me retourne sur cette repartie et j'avise une vieille femme qui, m'ayant entendu et compris, n'avait trouvé rien de mieux que de se mêler familièrement à la conversation. Son accent, la facilité avec laquelle elle s'est exprimée, dénotent une Française. Comment est-elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venue se perdre, à son âge surtout, dans ces bouges infects? Pourrait-elle nous conduire, nous guider pour nous les montrer en détail? J'allais lui demander tout cela, j'allais l'accabler de bien d'autres questions, quand tout à coup elle m'échappe et disparaît dans les contours d'une allée, où j'essaye vainement de la retrouver. Peut-être la vieille n'avait-elle pas la conscience en repos, et, devant des compatriotes si curieux, crut-elle plus prudent de s'esquiver. Dans tous les cas, nous étions avertis; c'était la nuit qu'il fallait surtout visiter ces repaires du vol et de la misère. Il fallait aller là comme on va au concert et au théâtre, et nous projetâmes tout de suite une grande excursion pour la soirée du lendemain.

White Chapel était le point le plus curieux, le plus pittoresque à explorer, bien que Seven Dials déjà entrevu, Saint-Gilles, où croupissent plus de cinquante mille Irlandais, et Bethnal Green, le quartier des tisserands, ne fussent pas non plus à dédaigner. Nous opinâmes donc pour White Chapel et ses abords, et dès le même jour nous allâmes à la station de police de ce quartier, située Leman street, demander à l'inspecteur, M. Price, la permission de visiter les curiosités de son district. M. Price, rigide comme un Anglais, nous demanda préalablement nos noms, prénoms et qualités, et quand il connut le but de notre pérégrination :

« Venez me trouver à dix heures demain soir, venez avec vos amis, nous dit-il gracieusement, je vous montrerai tout, je vous ferai tout voir. Vous ne pouviez mieux rencontrer, car vous êtes chez l'inspecteur de police et des garnis de bas étage, *inspector of police and common lodging houses.* »

Et comme nous lui demandions si *une tenue décente était de rigueur :*

« Soyez sans crainte, reprit-il, restez vêtus comme à votre habitude; gardez vos montres, vos porte-monnaie. En ma compagnie et celle de mes gens, personne ne mettra la main sur vous, il ne vous manquera rien; et dans des endroits où vous seriez dévalisés même en plein jour, nul n'osera toucher à un cheveu de votre tête. Venez; je vous montrerai en détail les réduits des voleurs et des femmes perdues, leurs tavernes, leurs théâtres, leurs lieux d'amusements, les prisons où nous entassons les gens ramassés la nuit sur la voie publique, les endroits où logent souvent pêle-mêle matelots, ouvriers, bateleurs et filous; enfin les bouges abandonnés où les vagabonds, les mendiants transis de froid, morts de faim, trouvent un repos de quelques heures, et parfois leur dernier abri. »

Ce tableau de l'inspecteur Price présageait une tournée des plus intéressantes, et nous promîmes d'être fidèles au rendez-vous. Nous étions dans White Chapel, et après avoir fait une aussi longue course, piqués par la curiosité, nous ne voulûmes pas rentrer au logis sans avoir donné un coup d'œil aux éventaires fort peu ragoûtants de la *rue des Bouchers* et à la *foire aux guenilles*, qui se tient dans Hounds ditch. Les habitants de ces beaux lieux, pour peu qu'ils soient amateurs du pittoresque, ont droit de s'enorgueillir de ces deux genres d'exhibition. Les produits en montre ne valaient pas sans doute ceux de la grande exposition; mais, dans un autre genre, ils ne manquaient pas de cachet. Nous fûmes, du reste, en cette circonstance, favorisés du sort outre mesure, et nous pûmes voir en plein jour, sous toutes ses faces, ce qui a été donné à fort peu de touristes, la population si étrange de ces quartiers. On enterrait une misérable fille, tuée de sept coups de poignard dans un accès de jalousie par un matelot qui s'était ensuite suicidé. Cet enterrement avait mis en émoi tout le public de la place, et les rues de White Chapel, de Leman, tous leurs tenants et aboutissants, regorgeaient de monde. Ce que nous vîmes passer de chapeaux noirs défoncés, d'habits crasseux, de bottes éculées et dépareillées, est chose impossible à dire; que de femmes, jeunes et vieilles, aux capelines décolorées, aux tartans marquetés de trous et de taches hideuses, que d'enfants en sordides haillons! Nulle part de bas ni de chemises, des cheveux où jamais ne s'était promené le peigne, des barbes incultes où la poussière s'était déposée à son aise, où les fétus de paille et les fils de coton avaient établi comme des nids; partout la peau se montrant à travers les déchirures des vêtements, une peau noire, terreuse, aux pores bouchés. La saleté a son prix : cette peau imperméable arrêtant la transpiration, les pertes deviennent à peu près nulles, et l'on économise ainsi sur le pain quotidien, qui ne vient pas toujours à son heure. Qui pourrait dire tout ce que nous vîmes en ce jour mémorable, qui aura fait époque pour White Chapel, défiler de misère, de dégradation, dans cette foule bigarrée se rendant, curieuse et inquiète, à l'enterrement d'une fille de mauvaise vie immolée par son amant? Qui pourrait peindre cette procession de visages hâves, décolorés, hagards, farouches? Jamais Homère, faisant le dénombrement de ses guerriers grecs, n'a donné une liste qui pourrait égaler celle-là en longueur, jamais le crayon de Callot n'a peint de gueux aussi vrais, aussi peu drapés que les nôtres.

II

Le *Prince de Danemark;* les invités payent au café dansant. — Pension de matelots. — Dortoir d'ouvriers. — La buvette des voleurs. — Un *pick-pocket* expansif. — Garnis ignobles. — Un escamoteur changeant l'argent en cuivre. — Tableaux nocturnes. — Trois pauvrettes. — Une prison bien habitée. — Coup d'œil sur la Tamise. — Haymarket au petit jour. — Londres misérable et ses visiteurs. — Remèdes contre le paupérisme.

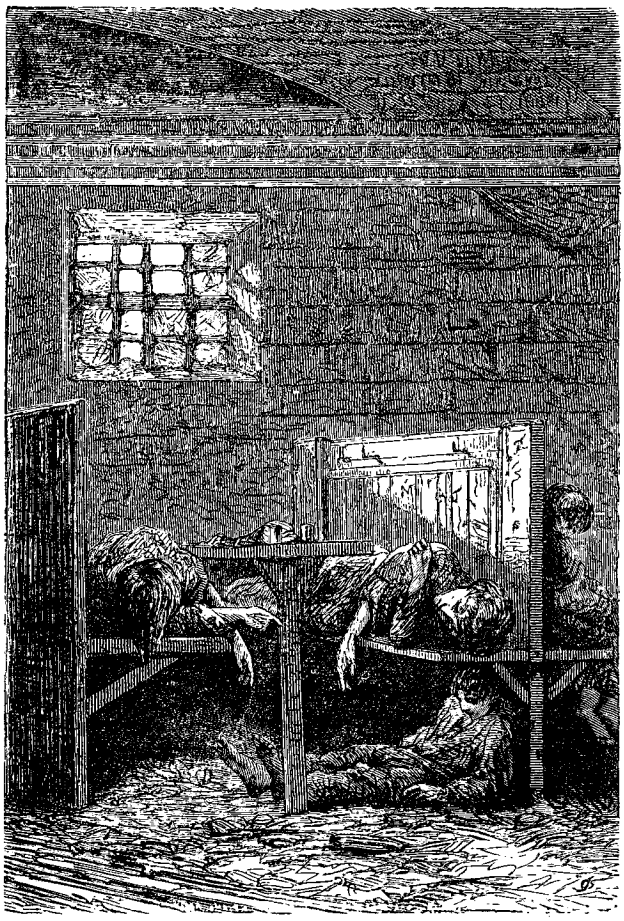
Le lendemain, nous arrivâmes à l'heure convenue à la station de police de Leman street, où l'inspecteur Price nous attendait. Il avait avec lui deux agents portant le costume bourgeois et un troisième vêtu de l'uniforme officiel : chapeau roide en toile cirée, habit noir à boutons d'argent, pantalon noir, et sous la manche de l'habit, le bâton sacramentel, le *staff*, qui caractérise le *policeman*. Chacun de ces messieurs était en outre muni d'une de ces lanternes sourdes que l'on cache

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous son vêtement : appareil précieux sans lequel le constable, à Londres, ne marche jamais la nuit.

Un ami nous ayant accompagnés, nous étions huit personnes, en comptant M. Price et ses trois agents. Il y avait donc deux yeux qui veillaient sur chacun de nous; nous pouvions marcher tranquilles. Nous défilâmes deux par deux, le long du trottoir, silencieusement. Bientôt, quittant la rue Leman, qui est large et bien tracée — car c'est une remarque à faire, que dans les plus pauvres quartiers de Londres, on trouve quelquefois de grandes artères qui feraient envie à des quartiers moins misérables, — nous nous engageâmes dans un dédale de rues étroites et tortueuses. Ces rues, presque désertes le jour, étaient alors fort animées.

Toutes les boutiques étaient illuminées ; les buvettes, remplies jusqu'à la porte, où souvent les buveurs faisaient queue. Nous rencontrions presque à chaque pas des groupes d'ouvriers, de matelots chantant ou se disputant, à moitié ivres. Au tournant des rues, de blondes et pâles filles, dont la beauté égalait quelquefois la jeunesse, mais fort pauvrement vêtues, pieds nus, jambes nues, la chevelure en désordre, la poitrine à peine couverte, accostaient les passants d'une voix enrouée. Il y avait cependant en tout cela un certain ordre, un certain calme; on devinait que l'heure des ignobles saturnales n'avait pas encore sonné et que l'on n'était encore qu'au début.



Petits vagabonds sommeillants. — Dessin de Durand-Brager.

M. Price, pour nous faire prendre patience, nous conduisit dans *Grace's alley*, au *Prince de Danemark*, vaste établissement monté en théâtre. Au contrôle, on reconnut la police et l'on nous laissa passer sans billets. Le *Prince de Danemark* est un café chantant et dansant fort suivi; on y montre aussi des chiens et des singes savants, et des bateleurs y exécutent des tours de force sur le trapèze et la corde tendue. Tout cela nous amusa un instant. Le public du lieu prenait grand intérêt à la représentation, et nous ne remarquâmes rien dans le costume ou la figure des spectateurs qui nous parût extraordinaire. Décidément M. Price tenait à opérer par gradation. Nous ne tardâmes pas, en effet, à passer dans divers cafés chantants, où des matelots étrangers, mêlés à des femmes éhontées, composaient tout le public des exécutants et des spectateurs.

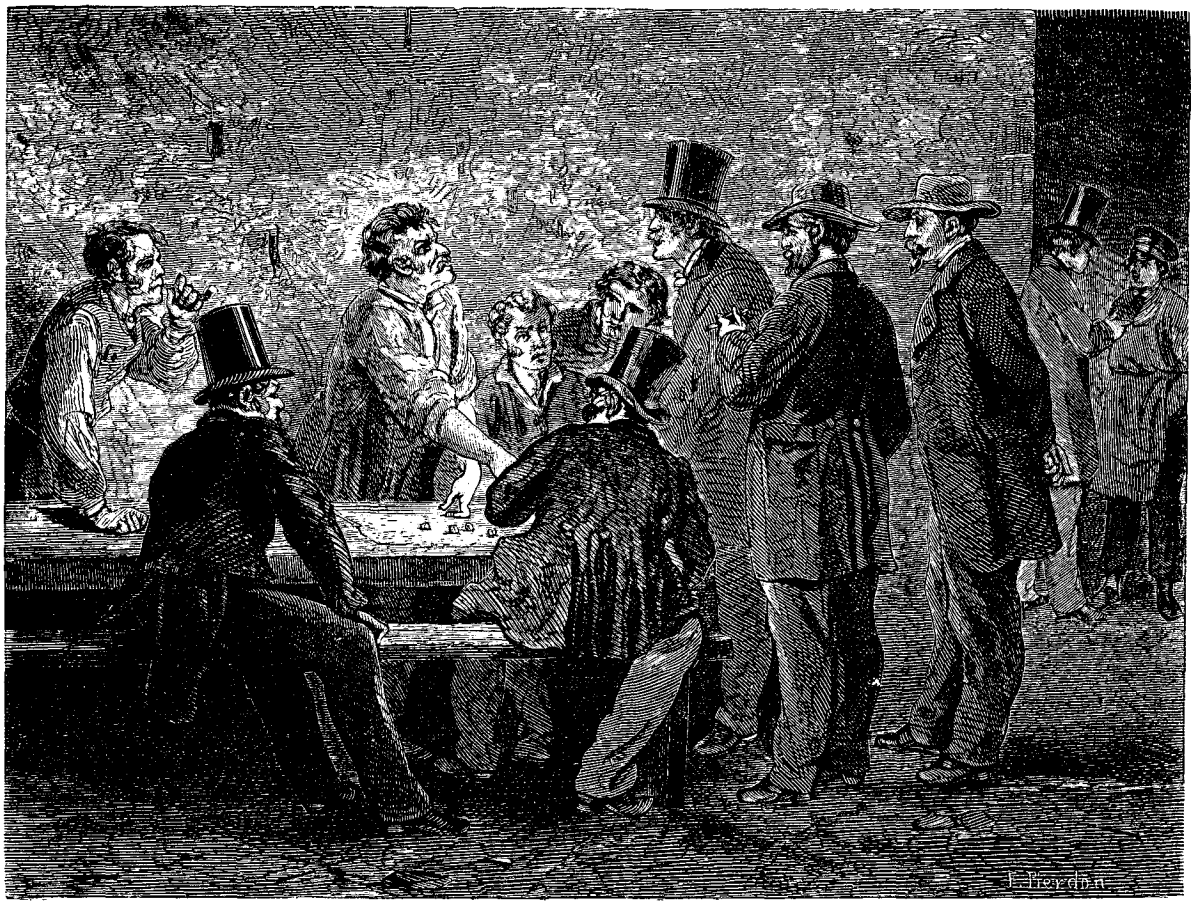
En un de ces cafés, un danseur des plus agiles voulut nous donner un spécimen de la gigue britannique. C'était merveille de voir ce grand garçon se trémousser sur l'estrade jusqu'à en perdre haleine. Autour de lui on faisait cercle : des camarades, des jeunes filles vêtues pour la danse, des femmes plus âgées, tout ce monde ne perdait pas de vue un des entrechats de l'exécutant. Nous dûmes attendre la fin. Alors vint la série des applaudissements, des félicitations; puis l'on nous offrit de la bière, du punch, et cela de si bonne grâce, que nous dûmes accepter. « Il faut hurler, dit l'autre, avec les loups. » Nous trinquâmes donc avec ces dames, qui étaient venues un moment s'asseoir à nos côtés, sans que leurs compagnons en fussent le moins du monde offusqués. Nous ne voulûmes pas en paraître blessés davantage. Nous payâmes même, en nous retirant, la consommation qu'on nous avait offerte, ce qui nous valut, de la part de nos nouvelles connaissances, le singulier honneur d'être accompagnés jusque dans la rue et gratifiés de l'épithète de *gentlemen*. Nous ne pouvions toutefois qu'être assez peu charmés de toutes ces marques d'attention, eu égard aux personnes qui nous les adressaient; mais il fallait en passer par là et M. Price en avait vu bien d'autres. Il ne voulut du reste rien nous cacher et nous fit voir les maisons les plus hideuses de ces ignobles quartiers. Nous fûmes tout surpris d'y rencontrer un calme et une propreté généralement inconnus dans ces bas lieux. Nous trouvâmes même que les misérables créatures habitant ces tristes réduits semblaient avoir le sentiment de la honte de leur situation; elles se présentaient à leurs visiteurs inattendus la rougeur sur le front, la tête basse et répondaient avec embarras à nos questions.

La police, qui veillait toujours paternellement sur nous, nous conduisit ensuite dans les *hôtels* du quartier. Nous commençâmes d'abord par visiter, dans *Well close Square*, une pension et maison meublée pour matelots. Je n'ai pas besoin de vous dire que MM. les pensionnaires étaient en ce moment tous absents du logis,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fêtant Bacchus, malgré l'heure tardive conviant au sommeil. Le maître de la maison, John Seymour, n'en fut pas moins fier de nous montrer ses chambres en *cicerone* bien appris. « Voyez comme tout est parfaitement disposé, nous disait-il, et comme j'ai su tirer parti de la place. En mer, mes gens ne couchent que sur des hamacs ; ici, ils ont de véritables cabines. » Et il nous montrait, noyées dans les boiseries de l'appartement, des espèces de vastes commodes qui avaient perdu le devant de leurs tiroirs : c'étaient les lits des matelots. « Voyez, voyez, continua-t-il en en découvrant plusieurs, pour faire valoir sa marchandise, chacun a sa paillasse, son drap et sa couverture. Cela coûte trois pence (trente centimes) par nuit et tout locataire a un numéro. » De fait, master John avait raison : pour le prix que payaient les coucheurs, sa maison était vraiment bien tenue[1].

Puisqu'il avait commencé à nous faire visiter des appartements, M. Price, voulant introduire dans notre exploration cette régularité que les Anglais recherchent en tout, nous conduisit à *East London Chambers*. Ce vaste établissement, qui ne renferme que des chambres d'ouvriers, occupe cinq maisons de Wentworth street. Sa disposition est vraiment remarquable : dans les salles à manger sont des stalles séparées comme dans les restaurants de bon ton, où chacun peut prendre son re-



L'escamoteur de Montague street. — Dessin de Durand-Brager.

pas sans être vu de son voisin. On sait que les Anglais aiment à être parqués dans certains lieux publics comme des chevaux dans une écurie. L'Anglo-Saxon pratique volontiers l'isolement ; il est ami du *moi* par-dessus tout.

1. Elle était bien tenue, mais la nuit y était bien plus chère qu'à *la maison aux plumes de poules* de Pékin, dont nous parle le P. Huc dans son *Empire Chinois*. Là les pauvres ne payent, suivant le célèbre et spirituel missionnaire, qu'un demi-centime par nuit et sont couchés chaudement, sur le duvet. « Une salle grandiose est remplie dans toute son étendue d'une épaisse couche de plume de poule. Les mendiants et les vagabonds qui n'ont pas de domicile vont passer la nuit dans cet immense dortoir. Hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, tout le monde y est admis. C'est du communisme dans toute la force et la rigueur de l'expression. Chacun se fait son nid, s'arrange comme il l'entend sur cet océan de plume et dort comme il peut. Quand paraît le jour, il faut déguerpir, et un commis de l'entreprise perçoit à la porte la sapèque fixée par le tarif. Pour rendre hommage sans doute au principe d'égalité, on n'admet pas le système de demi-place, et les enfants sont obligés de payer autant que les grandes personnes.

« Dans les premiers temps de la fondation de cette œuvre éminemment philanthropique et morale, l'administration de la maison des plumes de poules fournissait à chacun de ses hôtes une petite couverture, mais on ne tarda pas à modifier ce point du règlement. Les communistes de l'établissement ayant contracté l'habitude d'emporter les couvertures pour les vendre ou en faire un vêtement supplémentaire durant les froids rigoureux de l'hiver, les actionnaires s'aperçurent qu'ils marchaient rapidement à une ruine complète et inévitable. Supprimer entièrement la couverture eût été trop cruel et peu décent. Il fallait donc chercher un moyen capable de concilier les intérêts de l'établissement et la bonne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Contre les murs des chambres règnent des rangées de lits numérotés. Une sorte de cabinet de toilette existe à chaque étage. Une cuisine au rez-de-chaussée est à la disposition de ceux qui veulent préparer eux-mêmes leurs repas. Dans la salle commune est une vaste cheminée toujours en feu. Çà et là sont appendues aux murs des inscriptions recommandant la décence dans les actions et les paroles, et intimant l'ordre aux boxeurs d'aller pratiquer plus loin le pugilat. William Poole, le propriétaire de cet établissement modèle, nous le montra avec une certaine fierté. Reste à savoir si la tenue de ses hôtes correspondait à celle de la maison. C'est peu probable, car aucun de ses locataires n'était encore rentré au logis, à l'heure indue où nous le visitâmes.

Minuit avait sonné depuis longtemps; les buvettes, les rues s'emplissaient de plus en plus d'une foule fort peu rassurante. Quelques vauriens nous coudoyaient en passant, nous examinaient froidement du coin de l'œil comme pour estimer de quel profit nous pourrions être pour eux, mais bientôt, reconnaissant la police, ils affectaient des allures plus désintéressées; quelques-uns allaient même jusqu'à saluer poliment M. Price, l'appelant par son nom.

Dans une buvette où nous entrâmes, buvette pleine de voleurs, *all thieves*, me dit l'inspecteur, buvette bruyante, animée, aux groupes caractéristiques, M. Price fut de nouveau reconnu, salué, fêté. Un voleur vint à lui. Je le vois encore: c'était un homme petit, maigre, hideux, les cheveux épars, la barbe inculte, les yeux privés de cils, rouges, indécis, injectés d'alcool; la figure sillonnée de rides, le nez fendu, broyé sans doute, comme celui de Michel-Ange, par le coup de poing d'un boxeur; la peau n'ayant plus qu'une couleur de parchemin sali.

« Ah! mon cher monsieur Price, vous voilà donc, dit-il à l'inspecteur; comment allez-vous, *how do you feel?* »

Et il lui prenait la main dans les deux siennes et l'embrassait.

« Ce bon monsieur Price, notre cher inspecteur, *our dear inspector!* » s'écriait-il en le montrant à ses camarades, et il était presque tenté de l'appeler le père des voleurs, la providence des *pick-pockets*.

M. Price se laissait faire, calme, impassible, toujours digne comme il convient à un Anglais, surtout inspecteur de police; mais il semblait dire en lui-même: « Fais une nouvelle farce, mon garçon, et tu verras si je te manque. Que je te pince la main dans la poche d'autrui, et tu apprendras si la police se laisse amadouer par tes caresses hypocrites. »

Les autres voleurs, quoique moins démonstratifs, entouraient également M. Price; ils paraissaient avoir pour lui comme une sorte de déférence, de respect filial; quelques-uns, un peu troublés par la boisson, allaient même jusqu'à lui offrir au comptoir un verre de *wisky*. Et il n'y avait pas, parmi tout ce monde, un seul homme peut-être auquel M. Price ou ses agents n'eussent eu déjà affaire; tous étaient connus comme d'habiles voleurs, mais il fallait les prendre de nouveau en flagrant délit, et en attendant on les laissait boire et travailler de leur industrie, sauf à les arrêter au premier jour.

En quittant la buvette chérie des *pick-pockets*, qui laisse bien loin derrière elle le cabaret du *Lapin Blanc*, fameux naguère dans la rue aux Fèves [1], et que les *Mystères de Paris* ont si hautement célébré, nous nous rendîmes à *Flower and Dean street*, c'est-à-dire, rue de la Fleur et du Cygne. Ces noms gracieux contrastaient singulièrement avec le lieu que nous allions visiter. C'était un garni hideux, affecté principalement aux vagabonds, aux mendiants, aux femmes du plus bas étage, aux voleurs enfin, *lodging for tramps, beggars, prostitutes and thieves*, me souffla M. Price à l'oreille, en soulevant discrètement le marteau de la porte. Un vieux concierge à la démarche chancelante vint nous ouvrir, veillant à cette heure avancée, car ces quartiers font de la nuit le jour, et il n'y a sans doute d'amende dans la maison que pour ceux qui rentrent trop tôt. De rares dormeurs étaient étendus dans les chambres; ils ne se réveillèrent pas à notre approche. Au bruit haletant de leurs respirations, aux ronflements sonores de l'un d'eux, aux mouvements saccadés, convulsifs qui interrompaient le sommeil d'un troisième, on devinait que chacun cuvait une orgie récente. C'était partout un repos troublé par des rêves, agité par les fumées du *gin*, du *brandy*, de l'*ale* ou du *porter*, liqueurs incendiaires si chères à ces gosiers britanniques. La tenue de l'établissement était en rapport avec les hôtes qui le fréquentaient: la cage de l'escalier était une véritable trappe,

tenue des dormeurs. Voici de quelle manière on est parvenu à la solution de ce problème social. On a fabriqué une immense couverture en feutre, d'une dimension tellement prodigieuse qu'elle peut abriter le dortoir tout entier. Pendant le jour, elle est suspendue au plafond comme un baldaquin gigantesque. Quand tout le monde s'est couché et bien aligné dans la plume, on le fait descendre au moyen de plusieurs poulies. Il est bon de remarquer qu'on a eu soin d'y pratiquer une infinité de trous par où les dormeurs puissent passer la tête et ne pas s'asphyxier. Aussitôt que le jour paraît, on hisse la couverture phalanstérienne; mais auparavant on a la précaution de donner un signal à coups de tam-tam pour réveiller ceux qui dorment trop profondément, et les inviter à cacher leur tête dans la plume, de peur d'être pris comme au carcan et enlevés en l'air avec la couverture. On voit alors cette immense nichée de mendiants grouiller et patauger au milieu des flots de ce duvet immonde, s'affubler promptement de leurs misérables haillons, et se répandre ensuite par nombreuses bandes dans les quartiers de la ville, pour y chercher d'une manière plus ou moins licite leurs moyens d'existence. » (Huc, *L'Empire Chinois*, Gaume frères, 1862.)

Le même fait est raconté par Mme Bourboulon, dans son *Voyage en Chine*. Voy. la *Maison aux plumes de poules* dans le *Tour du Monde*, 5e année, 1865.

1. Sous le rapport des quartiers pauvres, il ne peut exister aucune comparaison entre Londres et Paris. Les sombres réduits de la Cité, aujourd'hui heureusement disparus, les plus tristes ruelles des quartiers Mouffetard, Saint-Victor, Saint-Marcel, ne soulèvent pas le dégoût et ne cachent pas autant de misères et de vices que les quartiers de Londres dont nous parlons. Il faut voir une raison de ce fait dans la différence de caractère des deux peuples, la diversité de leurs mœurs, de leurs lois, et enfin Paris est beaucoup moins peuplé que Londres et n'est pas comme elle le port métropolitain du monde entier. Quoi qu'il en soit, rendons grâce à la Providence que la palme qui reste si souvent à l'Angleterre quand il s'agit de questions économiques ou politiques, soit cette fois de notre côté, et sans dispute.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les murs ignoblement graisseux, et de plus une odeur malsaine, *sui generis*, se dégageait partout des chambres et des couloirs : odeur de vieux habits crasseux, de vieilles bottes rances, de chiffons pourris, de tout ce qu'on voudra supposer de plus nauséabond. Nous ne pûmes y tenir plus longtemps et demandâmes à quitter la place. En sortant, nous jetâmes un coup d'œil sur le réfectoire, où entassés sur des bancs et couchés par terre, groupés comme des pouilleux de Murillo, dormaient de pauvres enfants à peine vêtus.

Ces petits vagabonds, dont les parents sans doute étaient à cette heure *partis pour leurs travaux*, débutaient ainsi dans la vie par la misère, l'abandon, l'ignorance. Enfants promis au vice et aux prisons, dignes fils de leurs pères! Comment s'étonner, après cela, que le paupérisme étende toujours plus ses ravages dans Londres et que, malgré tant d'institutions charitables, le vagabondage, la mendicité, le vol, la dégradation, le meurtre aient toujours de si nombreux adeptes dans la moderne Babylone!

Si la rue de la Fleur et du Cygne présente des garnis si peu décents, que dirai-je de ceux de *Lower Keate street*, fréquentés par les voleurs les plus habiles et les plus dangereux, *thieves of the most expert class*, ainsi que les qualifiait l'inspecteur Price qui les connaissait bien. C'est là qu'habitent ces *pick-pockets* à la réputation européenne, qui exploitent en coupe réglée Londres et la Grande-Bretagne, méditant leurs coups longtemps à l'avance comme de vrais joueurs d'échecs, escrocs formés en sociétés ayant leurs chefs et leurs statuts, et qui, parfois laissant momentanément les villes du Royaume-Uni, vont inquiéter Paris ou Vienne de leurs vols audacieux.

Jetons un voile sur ces repaires de filous que la police n'autorise et ne tolère que pour y tendre plus facilement ses souricières, et conduisons de suite le lecteur à *Montague street*, où nous trouvons une série de garnis en apparence plus honnêtes. Ce sont les auberges où viennent loger les escamoteurs, les charlatans, les bateleurs, les bohémiens, les musiciens des rues, tout ce monde interlope qui suit les foires et les courses. Nous passâmes là un agréable quart d'heure, et l'un des habitués de l'endroit, qui se chauffait tranquillement dans la salle commune, au lieu de dormir dans son lit, quoiqu'il fût trois heures du matin, voulut bien nous donner un échantillon de son savoir-faire. Il exécuta devant nous quelques tours de cartes, de gobelets et de passe-passe qui n'étaient pas sans un certain mérite. Le plus curieux consistait à nouer fortement dans le coin d'un mouchoir une pièce d'un shilling (1 fr. 25 c.) qu'il demandait à l'un de nous, puis il desserrait le nœud, nous montrant à la place de notre pièce d'argent un gros penny de cuivre de dix centimes, qu'il nous présentait avec cette politesse exquise particulière aux escamoteurs. Nous acceptions de bonne grâce cette transmutation de métaux qui fut reproduite devant nous à plusieurs reprises et à notre détriment, contrairement à la méthode des alchimistes qui cherchaient au moins à changer le cuivre en argent et le plomb en or, les métaux *ignobles* en métaux *nobles*, comme on disait au bon temps des souffleurs. Toutefois nous nous retirâmes satisfaits de l'escamoteur et l'escamoteur encore plus satisfait de nous.

C'est ainsi que, mêlant le comique au sérieux, nous allions par ces quartiers étranges sous l'œil vigilant de la police qui ne nous perdait pas de vue. Avec quels soins paternels ces bons constables nous guidaient! avec quel ensemble ils nous dirigeaient à travers d'impures ruelles, des cours sombres, des passages qu'on aurait dits sans issue! On devinait que notre vie leur était confiée. Sans leur continuelle vigilance nous eussions été, en effet, non-seulement dévalisés même de notre chemise (je demande pardon aux Anglais de prononcer le mot qui est ici de circonstance), mais peut-être encore écharpés, si nous avions voulu nous défendre. Les visages que nous rencontrions s'étaient comme rembrunis. Abreuvés d'alcool, les gueux dont nous parcourions les demeures rentraient chez eux en tâtonnant. Ceux-là s'étendaient de tout leur long au pied d'un mur, pour ne plus se relever jusqu'au jour; ceux-ci se laissaient choir sur un tas d'immondices où ils disparaissaient à moitié; d'autres sembourbaient dans la fange ou glissaient dans le ruisseau dont l'eau fraîche, en leur caressant la figure et les membres, les réveillaient un moment; ils ouvraient alors un œil hagard et interpellaient le passant dans une langue inintelligible. Tous les promeneurs n'étaient pas ivres, et plus d'un de ces nocturnes *travailleurs*, au tempérament de fer, avait résisté aux effets d'une boisson plus que prolongée. Les uns défilaient par groupes bruyants, chantant des refrains ignobles de cette voix si peu musicale propre à la plupart des Anglais. Les autres, enfoncés dans l'embrasure des portes, causaient à voix basse et semblaient projeter quelque mauvais coup. Au passage de la police ils se taisaient subitement et feignaient de se promener.

C'est en nous heurtant à tout ce monde hideux que nous arrivâmes à la plus sale des ruelles jusque-là parcourues. Par une porte tout ouverte nous pénétrâmes dans une masure dont les ais disjoints donnaient un libre accès à l'air du dehors. Pas de lampe pour nous engager dans l'escalier. Nous nous prîmes par le pan de nos habits et suivîmes le premier des policemen qui, éclairé par sa lanterne, ouvrait la voie. Au premier étage, dans un bouge ignoble, à la porte entrebâillée, deux hommes étaient couchés dans le même lit, deux figures de bandits qui nous jetaient des regards féroces, grognant et maugréant d'être réveillés par les *french dogs*, et envoyant à tous les diables notre impertinente curiosité. De là nous montons à l'étage au-dessus. L'obscurité la plus complète continue à régner dans l'escalier, et quel escalier! Au bruit que nous faisons, grognement prolongé des deux dormeurs à la figure si peu rassurante. Cependant, au second, la porte de la chambre est fermée et les policemen frappent, crient, déclinent leurs noms et qualités pour se la faire ouvrir; mais des locataires épouvantés, craignant une surprise, refusent tout d'abord. Nous restons ainsi un instant suspendus les uns sur les autres, véritable grappe humaine, dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la cage de l'escalier. Je fermais la marche, je n'y voyais goutte, et il me semblait toujours entendre un des deux dormeurs du palier sur lequel j'étais demeuré venir derrière moi, prêt à me secouer d'importance pour avoir troublé si mal à propos le sommeil des honnêtes gens. A la fin, la porte du second s'ouvre. Devant le siége en règle de la police, les personnes qui habitent cette chambre consentent à nous donner accès. Les constables sortent tous à la fois leurs lanternes et les tournent vers le lit pour mieux l'éclairer. Nous, excités par je ne sais quelle curiosité inquiète, nous faisions en même temps irruption dans cette pauvre mansarde. Quelle misère, bon Dieu! et se peut-il qu'il y ait des créatures à ce point abandonnées! Pas de carreaux aux fenêtres, où pend, en guise de rideau, un sale tartan qui a dû couvrir déjà bien des épaules et des fenêtres, châle le jour et rideau la nuit.

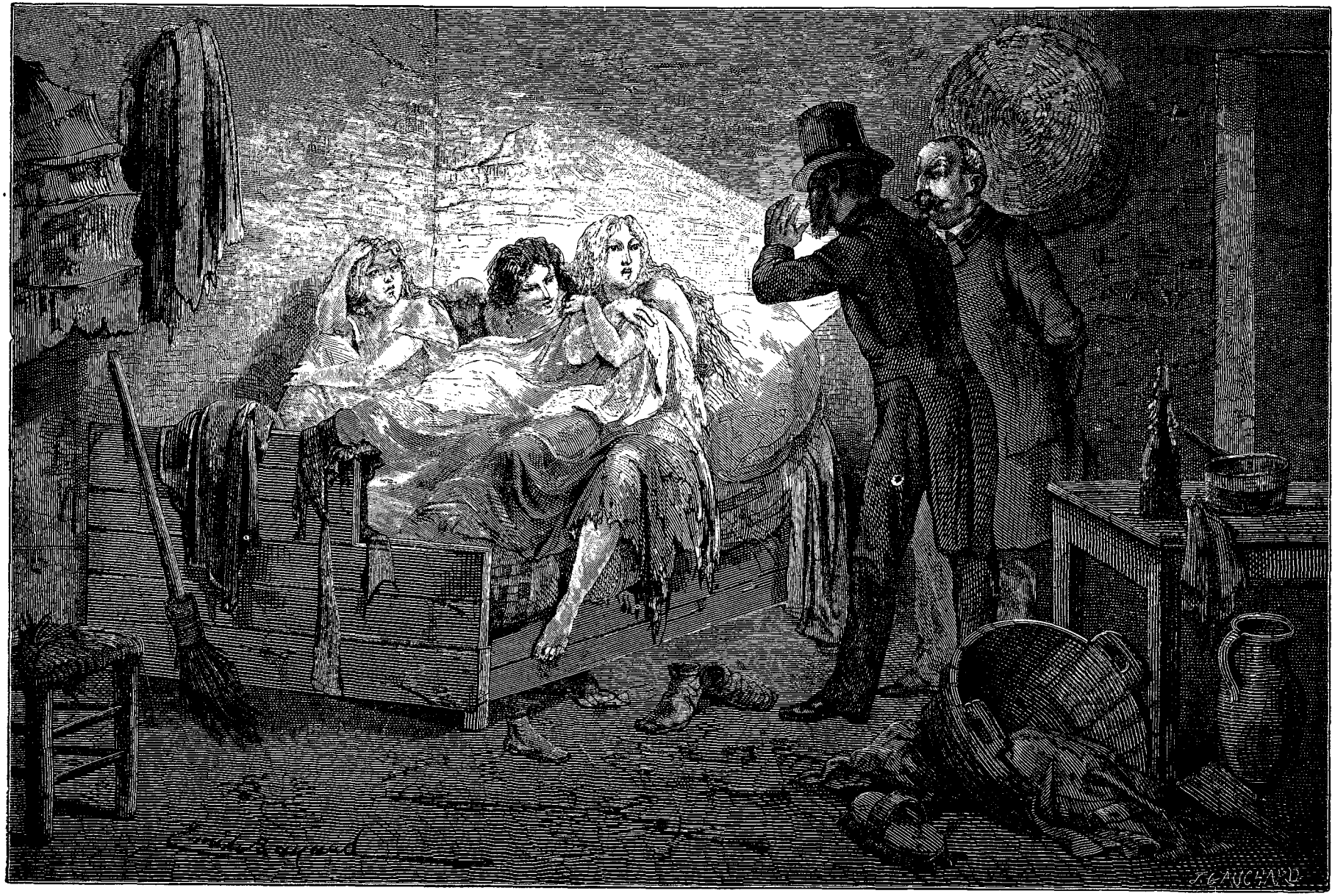
La femme ivre en prison. — Dessin de Durand-Brager.

Dans le lit, une mauvaise couverture, une pauvre paillasse, et là trois jeunes filles qui tantôt dormaient serrées l'une contre l'autre ; trois filles de seize ans, pâles, déjà usées par la misère et par la faim! Que l'hiver doit être affreux pour ces malheureuses, et comment, quand vient la saison des frimas, peuvent-elles résister au froid de la nuit et à toutes les intempéries? Pauvres filles, qui ont peut-être toujours eu faim depuis le moment où elles sont nées! J'examinai leurs jeunes têtes blondes qui avaient encore conservé un air d'innocence, et je me rappelai involontairement, devant tant de misère, ces beaux vers du poëte :

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe?
Qui sait combien de jours sa faim à combattu?

M. Price voulut bien interroger devant nous ces petites mendiantes. Elles montrèrent leurs têtes qu'elles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les pauvrettes abandonnées. — Dessin de Émile Bayard d'après Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avaient jusque-là essayé de cacher, non sous les draps qui n'étaient pas suffisamment longs, mais entre leurs mains. Puis, se dressant sur leur séant, elles ramenèrent pudiquement les deux bras sur leur poitrine, et enfin fixèrent sur nous un regard d'une extrême douceur. On y lisait comme une sorte d'étonnement naïf, et ces trois jeunes visages nous étaient à tous véritablement sympathiques.

« Comment vous nommez-vous, mesdemoiselles? leur demanda l'inspecteur, avec cette politesse réservée que les Anglais ont pour les femmes en toute circonstance.

— Moi, Mary; mes amies, Betzy et Jenny, répondit l'une d'elles plus rassurée que ses compagnes.

— Quel âge avez-vous?

— Seize et dix-sept ans.

— Avez-vous encore vos parents?

— Nous ne les avons jamais connus.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas?

— Nous avions de l'ouvrage le mois dernier, mais on nous l'a retiré depuis, vu la morte saison. Nous en avons vainement demandé ailleurs.

— Où donc travailliez-vous?

— Dans un atelier de couture.

— Et maintenant, que faites-vous? »

Ici un silence qui nous fit mal. Les pauvrettes demandaient l'aumône, cherchaient dans les tas d'ordures des rues quelque chose à revendre, souvent de quoi manger, et la nuit, pour la modique somme d'un penny, elles venaient toutes trois dans ce galetas immonde reposer un moment sur un affreux grabat, presque à la merci des filous, des voleurs, des vagabonds de la pire espèce. Nous nous nous retirâmes navrés, laissant quelques pièces de monnaie à ces malheureuses filles qui nous remercièrent en pleurant.

Ces masures en ruine, où les mendiants vont ainsi loger la nuit, ne sont pas sous la surveillance de la police, *not under our supervision*, me disait l'inspecteur Price, et le respect pour la liberté individuelle est tel en Angleterre que la police n'y pénètre d'ordinaire qu'avec discrétion. Il se passe, dans ces affreuses mansardes, bien des choses dignes de compassion et de pitié, et l'on raconte que, dans un de ces galetas hideux où les mendiants et les filles abandonnées vont ainsi passer la nuit, un pauvre diable, mort de faim au milieu d'un tas de chiffons où il s'était endormi sur le parquet, fut à moitié dévoré par les rats et les chiens. La comparaison est donc tout en faveur des maisons que nous avions d'abord explorées. Dans celles-ci, en effet, règne, on l'a vu, un certain ordre; la police, en les autorisant, s'en réserve l'inspection, et les règles de l'hygiène y sont à peu près observées. La ventilation y est bonne, on y allume du feu; dans les dortoirs ne peuvent coucher qu'un certain nombre de personnes : les lits sont numérotés, distincts, les sexes séparés. Mais les masures, les galetas réservés aux vagabonds, aux délaissés et aux désespérés, *destitute and desolate persons* (c'est ainsi que les désigne la police anglaise), comme ils font mal à voir et comme nous sortîmes le cœur serré de la mansarde où Mary et ses compagnes passaient de si pénibles nuits!

Il était trois heures du matin quand nous quittâmes cet endroit. A la station de police où M. Price nous conduisit alors était la prison où l'on enferme les ivrognes et les batailleurs ramassés sur la voie publique. On nous ouvrit quelques-uns des cachots. Dans l'un étaient entassés des hommes cuvant tranquillement leur vin ou pansant leurs blessures récentes. Quelques-uns essayèrent de réclamer contre leur détention en voyant l'inspecteur Price, qu'ils reconnurent à travers les fumées bachiques, mais on ferma prudemment la porte au nez de ces récalcitrants. Dans un autre cachot étaient enfermées les femmes, moins paisibles que les hommes, et se livrant à un bavardage effréné; il est vrai qu'elles avaient cette fois pour excuse la boisson. Dans un troisième réduit, le spectacle était horrible : une femme isolée là, car elle était en proie à un véritable accès de *delirium tremens*, les cheveux défaits, flottants sur ses épaules, l'œil hagard, la figure ensanglantée par ses ongles qu'elle y promenait avec fureur, présentait la véritable image d'une harpie. Dès qu'elle devina que M. Price était arrivé :

« Je veux sortir, monsieur l'inspecteur, s'écriait-elle; je veux m'en aller, je veux rentrer chez moi; mon mari et mes enfants m'attendent! »

Le cœur de la femme et de la mère se réveillait chez l'ivrognesse

« Ouvrez-moi, que je retourne à la maison! »

Puis, passant de la fureur à la mansuétude :

« Allons, mon cher monsieur Price, mon bon ami, *my good friend*, disait-elle, relâchez-moi; je vous promets d'être bien sage. »

Et voyant qu'on ne l'écoutait pas : « C'est faux! exclamait-elle, je ne suis pas ivre, c'est une lâcheté des agents; demain, j'irai me plaindre aux juges. »

Et elle battait de sa tête les murs de sa prison; elle secouait la porte sur ses gonds, des paroles inintelligibles sortaient de sa bouche; elle se roulait par terre, écumante, criant toujours. Nous restâmes là près d'une demi-heure, et pendant une demi-heure cette furie ne cessa pas de crier. Tantôt elle nous interpellait nous-mêmes, tantôt elle appelait à son aide des êtres imaginaires. Deux fois j'essayai, à travers le *judas* de la porte, de fixer mes regards sur elle, deux fois je reculai presque épouvanté devant cette folle furieuse qui voulait se jeter sur moi malgré la porte qui lui barrait le passage Un constable ouvrit un instant le cachot, et alors elle redevint calme, demandant de sa voix la plus douce qu'on la remît en liberté. « Oui, en liberté demain matin, » lui disait l'agent avec bonté, et cette mégère se taisait.

Les spectacles divers dont nous avions été successivement témoins pendant cette nuit, si étrangement employée, nous avaient singulièrement émotionnés et comme ahuris. Quatre heures venaient de sonner, le jour se faisait dans Londres où, par une latitude de 52 degrés, le soleil en été se couche presque aussi tard et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se lève presque aussitôt qu'à Saint-Pétersbourg. Nous avions besoin d'air, de lumière. Remerciant le complaisant inspecteur et ses agents, nous nous empressâmes de sortir de ces quartiers fangeux où nous venions de passer six longues heures. London Bridge n'était pas loin; nous allâmes demander à ce pont de la Tamise un peu de fraîcheur et de bien-être.

Déjà les cheminées des usines qui s'étendent entre les ponts de Londres, de Southwarck et de Blackfriars, sur la rive droite du fleuve, commençaient à envoyer dans l'air une ombre de fumée. Les ateliers de machines, les brasseries, les tanneries de ce quartier industriel allaient reprendre leur travail quotidien, tandis que sur la rive gauche, en aval de la vieille tour qui domine ce point de la cité, les navires à l'ancre semblaient sortir de leur sommeil de la nuit. Quelques barques commençaient à se mouvoir, et çà et là, on entendait déjà le bruit du marteau sur l'enclume et le sifflet strident de la vapeur. Un léger brouillard, qui se dégageait de la nappe du fleuve, dont les eaux paresseuses arrivent si lentement jusqu'à la mer, montait sur l'une et l'autre rive et enveloppait une partie de la ville, sans nous cacher toutefois l'imposante façade du palais de Westminster, qui baigne ses pieds dans la Tamise, et le dôme hardi de Saint-Paul, église métropolitaine du vieux Londres. Quel peintre, quel voyageur, passant sur le pont où nous étions, n'a fixé un moment ses yeux sur cette vue unique qu'aurait enviée le Canaletto, car elle n'a d'égale qu'à Venise, et combien le charmant tableau qui se développait de mieux en mieux à nos regards avec l'éclat de plus en plus vif de l'aurore était fait pour reposer notre esprit des tristes émotions de la nuit! Mais il fallait une tache à ce tableau, et nous en eussions voulu voiler le premier plan. Sur une des banquettes de pierre de London Bridge, deux soldats couchés l'un près de l'autre, et à côté une jeune

Un trio de dormeurs. — Dessin de Durand-Brager.

fille, le chapeau et les bandeaux défaits, dormaient profondément, en dépit de la fraîcheur matinale. Cette vue nous ramena au souvenir de la course que nous venions de faire. Malgré le changement de quartier, de pareils spectacles devaient se succéder d'ailleurs jusqu'à notre logis. Dans le Strand, l'orgie nocturne se prolongeait malgré l'aurore, et quand nous rentrâmes chez nous, les *divans* de Haymarket, encore ouverts, encore éclairés, renfermaient leurs éternels buveurs, accoudés sur les tables de marbre. Une partie des femmes qui sillonnent ce vilain quartier entre minuit et quatre heures du matin étaient restées aussi dans les cafés. Dans la rue, cachés dans l'embrasure des portes, dormaient de jeunes gamins accroupis les uns sur les autres. Sur la chaussée, quatre policemen emportaient gravement sur une civière une femme ivre-morte.

Tels sont les spectacles navrants qui se déroulent aux yeux du curieux, la nuit, dans les quartiers pauvres de Londres. Je n'ai pas chargé le tableau, je n'ai écrit que ce que j'ai vu. D'autres avant moi, témoins des mêmes misères, en ont parlé plus éloquemment. Qui n'a lu ce qu'a dit à ce sujet Léon Faucher, l'une des gloires de l'économie politique française? Qui ne connaît les articles si saisissants d'Alphonse Esquiros, qui a si noblement employé les longs loisirs de l'exil à étudier l'Angleterre et la vie anglaise? Il faut relire, il faut citer ici l'un et l'autre de ces deux maîtres, car leurs récits émouvants et si vrais viendront confirmer le mien.

« Le chemin de fer de Blackwall, dit Léon Faucher dans ses *Études sur l'Angleterre*, traverse White Chapel dans toute sa longueur. Du haut des arcades sur lesquelles la voie ferrée est portée, la vue plonge à loisir dans les secrets de cette misère. On aperçoit des femmes hâves qui se montrent à demi nues aux fenêtres, des enfants blêmes qui se vautrent dans la fange des cours avec les porcs, inséparables compagnons des familles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

irlandaises, des haillons suspendus au-dessus des rues comme pour intercepter la lumière ainsi que la chaleur, çà et là des tas de briques et d'immondices dans les espaces libres, partout des mares fétides qui attestent l'absence de toute règle pour l'écoulement des eaux. Voilà le spectacle que présente White Chapel vu à vol d'oiseau. Que serait-ce si l'on pouvait, par une fantaisie qui n'aurait cette fois rien de diabolique, enlever les toits des maisons et compter les gémissements ou les imprécations qui s'exhalent de là vers le ciel ! »

Et ailleurs, parlant de ces immondes quartiers de Spitalfield et de Bethnal Green, où grouillent plus de 150 000 tisserands, la plupart Irlandais, les maisons de ce district, nous dit le célèbre économiste, sont dans un état de délabrement dont rien ne saurait donner une idée. On les construit souvent en planches mal jointes, ce qui leur donne bientôt l'aspect des plus dégoûtantes étables. Lorsque ces masures ont été condamnées à cause du danger qu'il y aurait à les habiter, et que les locataires les ont désertées, il se trouve toujours, avant qu'on les abatte, quelque famille irlandaise qui, ne pouvant payer le prix d'un loyer, vient, comme autant d'animaux immondes, y chercher un abri. Dans un quartier où les rues en temps de pluie forment un ma-

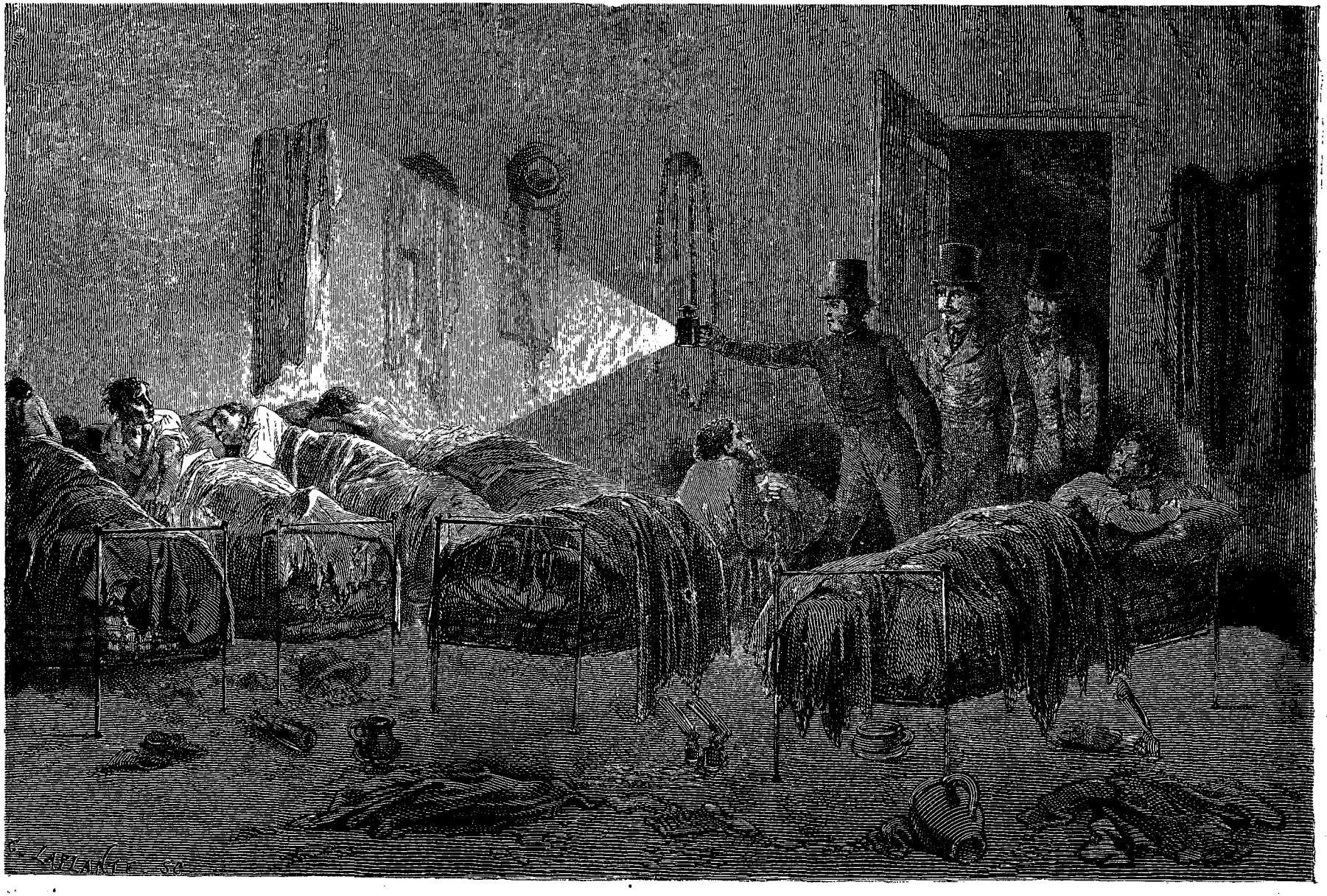
Quatre policemen en fonction. — Dessin de Durand-Brager.

rais la fièvre ne tarde pas à s'exhaler de ces ruines empestées. »

« Transportez dans ces quartiers, dit plus loin M. Léon Faucher, une colonie de Hollandais lavant et nettoyant du matin au soir, aussi amoureux de l'ordre et de la propreté que ses étranges habitants le sont du désordre ignoble qui semble être leur élément, et vous n'aurez encore rien fait.... On dirait une de ces villes du moyen âge que les magistrats entouraient de murailles pour les protéger contre l'ennemi extérieur, mais qu'ils livraient faute d'entretien, dans leur naïve ignorance, à l'action meurtrière des épidémies. Les dernières maisons de la cité dérobent, en manière de remparts, les rues de White Chapel; on n'y pénètre qu'à travers des passages tortueux pratiqués sous des voûtes ou entre les murs humides des cours; c'est une ville entière exclusivement réservée aux piétons. Depuis que la fièvre a décimé la population on s'est décidé à construire des égouts dans les rues principales, et quelles rues ! mais l'enlèvement des immondices ne s'opère encore qu'une fois par semaine; on les entasse pendant sept jours sur la voie publique, qui se couvre ainsi d'un lit permanent de fumier. »

On voit par ces lignes, choisies au hasard dans les *Études sur l'Angleterre*, que le tableau que nous avons fait de l'aspect des quartiers pauvres n'est aucunement chargé. Léon Faucher est certes un témoin digne de foi, économiste avant d'être littérateur, et n'écrivant pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un dortoir de *common lodging house*. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour le plaisir d'émouvoir le lecteur par des situations dramatiques, ou même par des phrases sonores et des périodes cadencées.

Passons maintenant à un autre observateur non moins exact, non moins consciencieux, et qui va nous dépeindre de son pinceau toujours véridique les habitants de ces bouges affreux, de ces étranges et ténébreux repaires.

« Quiconque a visité avec soin les quartiers populeux et caractéristiques de la ville de Londres, nous dit Esquiros dans l'*Angleterre et la vie anglaise*, a dû rencontrer ces mots écrits à la main ou imprimés sur une affiche : « Bons lits, — eau chaude en abondance, — gaz toute la nuit. » La maison qui porte cet écriteau ne se distingue guère, à vrai dire, des autres maisons du voisinage si ce n'est par un caractère de tristesse et de malpropreté. Quelquefois cependant on la reconnaît à un autre signe : les fenêtres, presque de plain-pied avec le pavé de la rue, ont plus de feuilles de papier que de carreaux de verre. C'est un principe admis dans le monde de ces établissements, que les fenêtres sont faites, non pour donner passage à la lumière, mais pour intercepter l'air froid.

« . . . . Je suis entré, accompagné d'un policeman, dans plusieurs de ces établissements, et à différentes heures du jour ou de la nuit. La plus affreuse maison que j'aie visitée est dans *Fox-Court* (*Gray's-inn-Lane*); elle n'est habitée que par des prostituées et des voleurs. La première fois que je fis appel à l'obligeance du policeman qui était de service dans ce quartier, il nous fut interdit de franchir le seuil de ce logement, parce que les *pensionnaires* n'étaient pas levées. Il était onze heures du matin, et il faisait un épais brouillard. Mon guide me dit que cette dernière circonstance, si elle avait été connue des dormeurs, les aurait certainement attirés dans la rue, car c'était une belle occasion de se livrer à leur industrie.

« . . . . Il s'en faut de beaucoup que tous les logements de *voyageurs* (c'est un mot poli) présentent un caractère d'ordre et de propreté. Il y en a où règnent le bruit, la confusion, une saleté impossible à décrire; où des murs livides et chancelants abritent assez mal des visages plus livides encore que les murailles; où l'on étouffe l'été, où l'on gèle l'hiver. Un *voyageur* raconte avoir couché, il y a quelques années, non loin de *Drury Lane*, dans une chambre dont le plafond consistait en un toit d'ardoises qui, effeuillées par les coups de vent, laissaient entrevoir le ciel et compter les étoiles.

« Le personnel qui fréquente ces établissements est très-mêlé, mais il se recrute surtout parmi les industries errantes. Les hommes se groupent dans de tels établissements en vertu de cette loi chimique : « Les semblables se recherchent. » Ceux dont les mœurs et les occupations présentent pendant le jour sur la voie publique des traits d'analogie vivent ensemble sous le même toit pendant la nuit.

« L'intérieur de ces maisons, excepté dans certains cas et dans certains quartiers, ne présente pas les scènes de tumulte auxquelles on pourrait croire que donne lieu une réunion d'individus si bruyants dans les rues et les carrefours. Le caractère dominant parmi les membres de cette confrérie errante est au contraire le silence. Les uns fument, d'autres sommeillent, d'autres encore préparent leur souper. Tout le monde se presse contre la cheminée; car ce que ces hommes, exposés durant tout le jour aux intempéries de la rue, recherchent le plus, c'est la chaleur. L'expression taciturne des visages me frappa; mais je fus bien autrement étonné de trouver dans la plupart des *lodging houses* que j'ai visités au moins un journal....

« La plupart des moralistes anglais considèrent, et avec raison, le grand nombre des *low lodging houses* comme des écoles de vice et comme des antres d'immoralité. Quelques-uns d'entre eux ont même cru voir dans l'existence de ces maisons un obstacle invincible au développement et à l'amélioration des classes pauvres. L'entassement des individus dans des chambres privées d'air, la confusion des sexes, au moins dans les cuisines, les mauvais exemples et les mauvaises leçons, exercent très-certainement une influence pernicieuse sur la santé et sur le moral des *voyageurs*. On trouve pêle-mêle, dans ces repaires de cohabitation nocturne, des jeunes filles de quinze ans et des enfants séparés de leur famille. Supprimer ces maisons serait une mesure incompatible avec les notions des Anglais sur le droit de propriété et sur la liberté individuelle; il n'y faut point penser. Tout ce qu'on pourrait faire serait de leur opposer des refuges de nuit où le pauvre trouverait des avantages notables. La charité britannique est déjà entrée dans cette voie; mais il y a des obstacles à vaincre, et l'un de ces obstacles est la chaîne des habitudes. »

Veut-on voir maintenant comment la plume réaliste de Théophile Gautier, toujours si juste observateur, dépeint les gueux britanniques : « Le peuple de Londres, nous dit l'illustre écrivain, s'habille à la friperie, et de dégradation en dégradation, l'habit du gentleman finit par figurer sur le dos du récureur d'égouts, et le chapeau de satin de la duchesse sur la nuque d'une ignoble servante. Même dans Saint-Gilles, dans ce triste quartier des Irlandais qui surpasse en pauvreté tout ce qu'on peut imaginer d'horrible et de sale, on voit des chapeaux et des habits noirs portés le plus souvent sans chemise, et boutonnés sur la peau qui apparaît à travers les déchirures. »

« Saint-Gilles est à deux pas d'Oxford street, de Piccadilly, dit encore Th. Gautier, et ce contraste n'est ménagé par aucune nuance. Vous passez sans transition de la plus flamboyante opulence à la plus infime misère. Les voitures ne pénètrent pas dans ces ruelles défoncées, pleines de mares d'eau où grouillent des enfants déguenillés, où de grandes filles à la chevelure éparse, pieds nus, jambes nues, un mauvais haillon à peine croisé sur la poitrine, vous regardent d'un œil hagard et farouche. Quelle souffrance! quelle famine se lit sur ces figures maigres, hâves, terreuses, martelées,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vergetées par le froid ! Il y a là de pauvres diables qui ont toujours eu faim à partir du jour où ils ont été sevrés.... A force de privations, le sang de ces malheureux s'appauvrit, et de rouge devient jaune, ainsi que l'ont constaté les rapports des médecins. »

Une chose qui attriste quand on étudie la misère à Londres, c'est que cette misère est partout. Nous l'avons visitée dans ses quartiers classiques : ceux qui ont toujours de préférence attiré l'attention du moraliste, de l'économiste, du voyageur; mais elle existe ailleurs, et voici que le West-End, ce quartier des plus aristocratiques et des plus élégants, cantonné à l'extrémité occidentale du nouveau Londres, va nous présenter lui-même de tristes et sombres réduits. « Dans le superbe quartier de Kensington, non loin des splendides jardins de la reine, nous dit un écrivain anglais, se trouvent des rues entières formées par d'affreux bouges creusés dans un sol tout visqueux d'ordures. Une partie de la population misérable de Kensington habite ces trous infects; une autre partie a pris pour refuge des voitures de bohémiens, à demi enfouies dans la boue; d'autres n'ont pour demeures que d'anciennes caisses de fiacres démontées, pour lesquelles ils payent un loyer de six pence (soixante centimes de franc) par semaine. »

« Les plus malheureux encore, dit, en citant ces lignes, M. Reclus, dans son *Guide à Londres*, sont ceux qui n'ont pas même une caisse de fiacre, et qui, pendant les nuits de brouillard ou de neige, n'ont d'autre ressource que de se promener dans les rues ou dans les larges allées qui entourent certains parcs. Bien qu'il ne manque pas à Londres de *garnis* où l'on couche à deux pence par nuit, cependant il est parfois des milliers de personnes qui n'ont pas même assez d'argent pour se procurer ce vil abri. Sous les arcades de la place de Covent-Garden se promènent, toutes les nuits, de pauvres faméliques attendant avec anxiété le point du jour. Dans les périodes de misère, si fréquentes par suite des chômages de diverses industries, on voit, dès quatre et cinq heures du soir, des malheureux prendre place sur les bancs du Mall et du Bird-Cage-Walk, autour de Saint-James's Park; parfois on se presse, on se foule pour avoir une place : au moins vaut-il mieux être assis sur un banc de bois que de se coucher par terre, au pied d'un arbre. La nuit, le policeman, tenu de faire exécuter sa consigne, réveille les dormeurs en les avertissant qu'il est interdit de dormir sur les bancs des promenades. « Nous ne dormons pas, nous nous promenons, » répondent ces libres citoyens anglais, et le policeman continue son chemin. Pendant les nuits du samedi au dimanche, les dormeurs sont plus rares sur les bancs de Saint-James's et sous les arcades de Covent-Garden : les misérables se promènent alors autour des *gin-palaces*, dans l'espoir de trouver sur le pavé des pièces de cuivre ou d'argent perdues par les ivrognes. »

A tous les auteurs auxquels je viens d'emprunter de si nombreux extraits, il faudrait joindre Mayhew, si populaire dans la Grande-Bretagne, et dont l'intéressant et remarquable ouvrage, bien connu aussi en France, *London labour and London poor*, Londres travailleur et Londres pauvre, dénonce sans détours aux habitants de la riche métropole toutes les hontes de leurs plaies sociales.

Quels palliatifs apporter à tant de misères? Le paupérisme est-il un vice irremédiable, une plaie que les sociétés modernes doivent accepter sans espoir d'en être jamais délivrées? Les grandes villes sont-elles invariablement vouées aux tristes spectacles dont Londres venait de nous présenter le spécimen? Voilà ce que je me demandais en moi-même au retour de mon excursion nocturne dans White Chapel, et il me semble que, pour peu qu'il se préoccupe du mouvement social et de la vie morale des peuples à notre époque, chacun de nos lecteurs doit se faire la même question. Quel est donc le plus sûr moyen d'arriver à la régénération des classes pauvres? Je n'en vois qu'un qui soit sans réplique : l'instruction, l'éducation ! Les Anglais ont fait beaucoup dans ce sens, mais moins encore qu'en Suisse et en Allemagne. En Suisse même il est des cantons où il n'existe pas de pauvres. Les institutions charitables, comme les salles d'asile, les *work-houses*, les dépôts de mendicité, les sociétés de bienfaisance, ne peuvent qu'apporter un remède au mal. Elles ne l'arrêtent pas dans sa source; elles ne profitent pas du reste aux pauvres honteux qui craignent d'étaler leur misère, d'implorer ouvertement les secours d'autrui. Les sociétés de tempérance ne corrigent jamais que la minime partie des buveurs; les sociétés bibliques, les prédications en plein air dont on fait si grand usage à Londres [1], ne rendent guère plus de religion à l'homme dégradé qui en a perdu l'instinct. Certaines ordonnances municipales ne font qu'augmenter le mal. Qu'importe que vous exigiez le repos du dimanche, si après l'heure des offices les buvettes, les tavernes un moment fermées se rouvrent, et si le robinet qui verse la bière au comptoir ne s'arrête pas tout le jour? Les buveurs font queue à la porte, occupation qui en vaut bien une autre, et vos règlements de police ne tendent qu'à amener des troubles dans la rue.

Pour combattre utilement le paupérisme et tout ce cortége de vices qu'il entraîne avec lui, il faut donc à tout prix répandre l'éducation; c'est encore la façon la meilleure et la plus certaine d'élever le niveau moral en même temps qu'intellectuel des masses, et de leur donner l'habitude de l'épargne, la seule qui peut les con-

1. Les prédications en plein vent sont un des spectacles qui étonnent le plus l'étranger dès son arrivée à Londres. Tous les soirs, et souvent pendant le jour le dimanche, sur les promenades, sur les places les plus fréquentées, au voisinage des *squares*, des hommes à la figure austère, vêtus de noir, cravatés de blanc, la tête découverte, une Bible sous le bras, se mettent à lire et à prêcher. D'abord un passant les écoute, puis deux, puis la foule s'amasse, les voitures s'arrêtent, hommes et femmes, soldats et *civilians*, grands et petits entourent gravement le prêcheur. D'une voix lente, sourde, cadencée, comme celle de beaucoup de ministres protestants quand ils prêchent ou expliquent la Bible, celui-ci débite imperturbablement sa harangue; pas un mot, pas un cri moqueur ne s'échappe de l'auditoire. Ce calme qui ne se dément jamais est un des traits distinctifs de la nation anglaise. A Paris, si la police permettait au premier venu de prêcher en plein air, il ne tiendrait pas deux minutes contre les *lazzis*, les quolibets, et peut-être même les projectiles, ne fût-ce que ceux des gamins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

duire au bien-être. Sous ce rapport, un curieux essai a été tenté à Londres dans l'organisation des petits décrotteurs et ramoneurs. Des personnes charitables ont enrégimenté de pauvres enfants abandonnés, sans parents, leur ont donné l'instruction et un état, au lieu de les laisser vagabonder dans les rues, livrés à leur seul caprice. Il y a beaucoup de raisons d'espérer qu'ils feront un jour de bons citoyens; en attendant, ils travaillent, apprennent, gagnent un petit pécule, et ce sont autant de victimes arrachées à une misère certaine, peut-être au vice le plus abject. L'éducation! l'éducation! et avec l'éducation le travail, et le paupérisme disparaîtra, et l'on ne dira plus qu'il y a dans Londres, à cette heure, cent vingt mille individus sans feu ni lieu : voleurs, escrocs, pick-pockets, vagabonds ou mendiants, et que chaque année on compte dans les trois royaumes jusqu'au delà de dix mille enfants de moins de dix ans condamnés pour crimes ou délits! Quel repaire de bandits deviendrait le Royaume-Uni et quelle incessante menace ses classes déshéritées feraient à la société européenne, si les colonies, cet immense exutoire de la Grande-Bretagne, n'existaient pas! Seule l'émigration irlandaise pour les États-Unis, l'Australie et l'Inde, entraîne au delà des mers cent mille pauvres chaque année; mais les colonies ne sauraient suffire, car tout le monde, même parmi les gens sans aveu, ne consent pas à s'expatrier au delà des mers. D'autre part, nous avons vu le peu d'efficacité des autres palliatifs en usage contre le paupérisme. Les caisses d'assistance, d'épargne, de secours ne remédieraient elles-mêmes que fort incomplétement au mal. Il faut couper ce mal dans sa racine; il faut donner l'éducation au pauvre dès sa plus

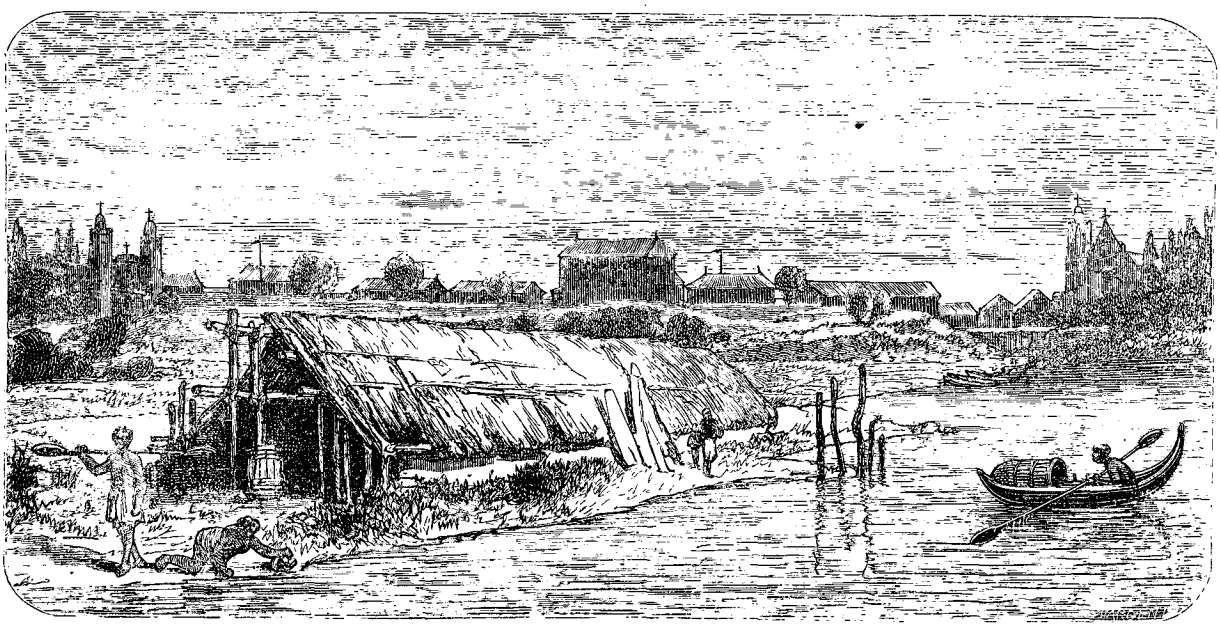
Le prêche en plein air. — Dessin de Durand-Brager.

tendre enfance. Que dans la grande ville s'élèvent des écoles, des écoles gratuites, des écoles du dimanche, des écoles déguenillées (*ragged schools*), qu'on les appelle comme on voudra, et qu'en enseignant gratuitement les enfants, on fasse aussi des cours du soir gratuits pour les adultes, hommes et femmes, et l'on ne tardera pas à ressentir les bienfaisants effets de l'instruction si libéralement, si largement répandue dans le peuple! Un grand pas sans doute a été fait, mais il en reste un plus grand à faire, et ce ne sont pas les Anglais, qui ne s'arrêtent guère une fois lancés dans le bon chemin, qui hésiteront d'aller jusqu'au bout.

Il faut ajouter qu'un bon moyen de moraliser les classes déshéritées est aussi de leur procurer des amusements innocents et moralisateurs au même prix que ceux des pernicieux établissements qu'ils fréquentent. Mayhew insiste sur ce point. Qu'on moralise donc le peuple en l'instruisant et en l'amusant, mais qu'on le moralise, sans quoi cette hideuse plaie sociale qu'on appelle le paupérisme, et qui étend toujours de plus en plus ses ravages dans les États modernes, ne disparaîtra jamais. L'Angleterre, plus qu'aucune autre nation peut-être, par cela même qu'elle est l'une des plus puissantes, est sujette à ce mal. Qu'elle donne l'exemple pour l'extirper; qu'elle combatte le monstre; qu'elle atteigne jusque dans leurs derniers repaires, la misère, l'ignorance, le vice, et tous ces maux qui sont pour elle une véritable honte nationale s'évanouiront sans retour.

L. Simonin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La ville de l'Assomption : vue prise du Rio-Paraguay. — Hutte principale des Indiens Payaguàs (Tolderia). — Dessin de Sauvageot.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE AU PARAGUAY,

PAR LE DOCTEUR ALFRED DEMERSAY [1].

1844-1847.

Les Indiens Payaguàs.

L'histoire des races américaines pourrait tenir dans quelques pages. Les unes ont accepté la demi-servitude que leur apportaient les conquérants; les autres, plus rebelles, ont voulu lutter et ont été détruites; celles qui luttent encore, périront. Les races qui ont préféré la sujétion à la mort, en mêlant dans une forte proportion leur sang au sang européen, n'ont disparu comme races que pour entrer comme partie intégrante, et quelquefois dominante, dans les nationalités américaines : la grande famille des Guaranis offre à l'observation de l'ethnologue l'exemple le plus frappant de cette fusion intime.

Mais au milieu d'elle, à côté des hordes insoumises du Grand-Chaco [2], si remarquables par leurs belles proportions, il existe encore une peuplade peu nombreuse dont les rangs chaque jour s'éclaircissent, et qui près de disparaître, a légué intactes à la génération actuelle, avec une complète indépendance, ses croyances, ses coutumes, et les glorieuses traditions de ses ancêtres.

A l'époque de la découverte, les Payaguàs, tel est le nom de cette nation vaillante, partagés en deux tribus, les *Gadigués* et les *Magachs* [1], vivaient sur les rives et les îles nombreuses du Rio-Paraguay, vers les 21 et 25° de latitude. Ces résidences n'avaient rien de fixe. Maîtres du fleuve et jaloux de son empire, ils naviguaient depuis le lac de Xarayes, et faisaient de lointaines excursions sur le Paranà jusqu'à Corrientes et Santa-Fé d'un côté, et jusqu'au *Salto chico*, de l'autre.

On a proposé comme étymologie assez rationnelle du nom de ces Indiens, les deux mots guaranis *paî* et *aguaá*, qui signifient « attaché à la rame, » ce qui est tout à fait en rapport avec leurs habitudes. Ensuite, on a voulu voir dans l'expression *Paraguay*, appliquée comme dénomination à la rivière, avant de l'être à la province, une corruption de *Payaguá*, corruption assez légère, et qui nous paraît fort admissible.

Quoi qu'il en soit de cette supposition dont nous ne

1. Suite. Voyez la 85e livraison du *Tour du Monde*, 1861, p. 97. Fragments extraits de l'*Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des Établissements des Jésuites*. Deux volumes grand in-8°, divisés en 4 parties; avec Atlas de dix-huit planches teintées et deux cartes, publiés en cinq livraisons. En vente : les parties I, II et III du texte et les QUATRE premières livraisons de l'Atlas. La IVe et dernière partie paraîtra prochainement avec la Ve livraison de planches. Paris, librairie Hachette et Comp.

2. Voyez les *Aventures de la senora Libarona dans le Grand-Chaco*, 73e livraison (1861).

1. Et par altération *Sarigués* et *Agaces*. Les créoles appelèrent aussi ces derniers Tacumbùs (*Tacoumbous*), du nom du district qu'ils habitaient.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

discuterons pas ici la valeur, cette nation indomptable et rusée fut pendant deux siècles le plus redoutable adversaire des Espagnols. Les écrivains de la conquête, les ouvrages d'Azara, l'*Essai historique* du doyen Funes, et de nombreuses pièces conservées dans les archives de l'Assomption, contiennent le récit de leurs entreprises audacieuses. On les voit attaquer successivement les hordes du Chaco, les établissements des Espagnols situés dans le voisinage de l'Assomption qu'il fallut protéger par les forts d'Arecutacùa et de la Angostura, les Portugais qui revenaient chargés d'or de Cuyabà à Saint-Paul, et les Réductions guaranies : mais ils devaient succomber dans ces luttes inégales. La mort de Juan de Ayolas, massacré par eux (1542), allait être vengée. Vaincus à leur tour, une dernière défaite que leur fit essuyer le gouverneur don Rafael de Moneda, vers 1741, les détermina à conclure avec lui une paix qu'ils ont toujours fidèlement gardée; moins, comme on serait tenté de le croire, par suite d'un commencement de civilisation ou de l'adoucissement de leur caractère, que par le sentiment de leur impuissance. Dès cette époque, la tribu des *Tacoumbous* s'est fixée aux portes de l'Assomption, où elle a reçu dans son sein, en 1790, celle des *Sarigués*, sans renoncer tout à fait, malgré cette élection de domicile, à sa vie nomade. Les Payaguàs se dispersent souvent sur les bords du fleuve, par familles ou par groupes. Il n'est pas rare d'en rencontrer près de Villa-Real, de Neembucu, ou de San-Pedro, sur le Xejuy.

Quel était leur nombre dans la première moitié du seizième siècle? Il est impossible de le dire avec certitude; mais les anciennes relations, qui paraissent ne pas mériter sur ce point le reproche d'exagération qu'on leur a plus d'une fois et à juste titre adressé, ne l'estiment pas au delà de plusieurs milliers de combattants. Du temps d'Azara, la peuplade tout entière comptait à peine mille âmes : de nos jours, elle n'en a pas deux cents[1].

Leur taille est remarquable. Elle surpasse incontestablement celle de la plupart des nations du globe. Les mesures prises au hasard sur huit individus justifieraient l'application de cette épithète aux Payaguàs, car elles m'ont donné pour moyenne un mètre soixante-dix-huit centimètres un millimètre.

Chez les femmes, les proportions ne sont pas moins avantageuses. Ainsi, quatre femmes de plus de vingt ans m'ont offert : la première, un mètre cinquante-cinq; la seconde, un mètre cinquante-cinq; la troisième, un mètre soixante, et la quatrième, un mètre soixante-deux. Moyenne, un mètre cinquante-huit.

On peut tirer plusieurs conséquences de cette double série de mesures. En comparant la taille moyenne des Payaguàs à celle de l'homme en général, que les physiologistes s'accordent à fixer vers un mètre soixante-six, on voit que la différence, tout à l'avantage des premiers, n'est pas inférieure à douze centimètres un millimètre.

Si l'on prend ensuite pour points de comparaison les mesures observées par des voyageurs exacts sur les peuples qui passent pour les plus grands de l'univers, sur les Patagons, par exemple, on trouve comme moyenne donnée par M. d'Orbigny, un mètre soixante-treize : ainsi les Payaguàs surpassent encore de cinq centimètres un millimètre cette nation à laquelle on a, de tout temps, attribué une stature fabuleuse.

Le corps des Payaguàs, toujours élancé, ne présente jamais d'obésité, excepté chez les femmes. Les épaules sont larges; et les muscles de la poitrine, des bras et de la partie postérieure du tronc, offrent un développement dû à l'exercice fréquent de la rame; car ils vivent dans leurs pirogues. En revanche, cette prédominance de l'appareil musculaire dans les membres supérieurs fait paraître grêles et effilées les extrémités inférieures.

La peau, lisse et douce au toucher, comme celle des indigènes du Nouveau-Continent, est d'une couleur brun olivâtre, et il serait assez difficile d'en définir la nuance plus rigoureusement. Elle paraît un peu plus claire que celle des Guaranis dont elle n'offre pas les reflets jaunâtres ou mongoliques.

Les Payaguàs portent haute leur tête volumineuse, couverte de cheveux abondants, longs, plats ou légèrement bouclés. Ils les coupent sur le devant du front, ne les peignent jamais, et les laissent croître et retomber en désordre. Les jeunes guerriers seuls les rassemblent en partie sur l'occiput, où ils les retiennent attachés à l'aide d'une petite corde rouge, ou d'une lanière découpée dans la peau d'un singe. Ainsi font les Guatos de Cuyabà, qui, pour le dire en passant, se rapprochent plus de cette peuplade que des Guaranis, à côté desquels ils ont été placés dans une savante classification[1].

Les yeux petits et vifs, légèrement bridés mais non relevés à l'angle externe, expriment la finesse et l'astuce. Le nez long, un peu arrondi, rappelle par ses lignes la conformation caucasique.

Les pommettes sont à peine saillantes : la lèvre inférieure dépasse la supérieure, ce qui donne à leur physionomie sérieuse et froide, une expression de fierté dédaigneuse en rapport avec le caractère de ce peuple indompté.

Les Payaguàs s'épilent. A l'exemple des autres Indiens, ils s'arrachent les sourcils et les cils afin de mieux voir.

Dans la jeunesse, les femmes, sans être sveltes, sont bien proportionnées. Mais elles engraissent de bonne heure; leurs traits se déforment, et bientôt leur corps devient trapu et ramassé. En revanche, les pieds et les mains conservent toujours une petitesse remarquable,

1. A. d'Orbigny, sur la foi des renseignements recueillis à Corrientes, aux frontières même du Paraguay, raconte (*Voyage*, t. I, p. 314) que Francia les fit mettre tous à mort. Nous verrons, au contraire, le dictateur attacher les Payaguàs au service de sa politique. Cette erreur d'un voyageur toujours exact, prouve une fois de plus avec quelle réserve on doit accueillir, en Amérique, les informations que l'on ne peut contrôler soi-même.

1. D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. II, p. 350.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quoiqu'elles marchent pieds nus, et qu'elles ne prennent aucun soin de leur personne. J'ai retrouvé cette conformation délicate, cette distinction si enviée des Européennes, dans les nations du Chaco, qui sont, avec les Payaguàs, les plus belles de l'Amérique.

Elles laissent flotter leurs cheveux sur les épaules, et ne les attachent jamais.

Lorsqu'une jeune fille sort de l'enfance, elle subit un tatouage. A l'aide d'une épine et du fruit de genipayer[1], on lui trace une raie bleuâtre large d'un centimètre, laquelle commence à la racine des cheveux, traverse le front, et descend perpendiculairement sur le nez, jusqu'à la lèvre supérieure exclusivement. Au moment de son mariage, on prolonge cette bande sur la lèvre inférieure jusque sous le menton. Sa nuance varie du violet au bleu-ardoise, et ses traces sont indélébiles. Quelques femmes ajoutent à celle-ci d'autres lignes et des dessins tracés avec la teinte enflammée de l'*urucu*[2]; mais cette mode, générale il y a un demi-siècle, et qu'Azara décrit en détail, devient de plus en plus rare.

Les Payaguàs vont nus dans leurs tentes (*toldos*); mais, lorsqu'ils se rendent en ville, hommes et femmes portent une petite couverture ou mante de coton, qui les entoure à partir du creux de l'estomac jusqu'au-dessous du genou. Cette pièce d'étoffe, qu'ils croisent sur leur corps à la manière du *chiripa* des créoles, est un des rares produits de leur industrie. Les femmes sont chargées du soin de sa fabrication, pour laquelle elles emploient le seul secours des doigts, sans se servir de navette et de métier. D'autres se contentent d'endosser une chemisette sans col ni manche, assez semblable au *tipoy* des Guaranis. Toutefois, l'usage des vêtements semble leur devenir à tous de jour en jour plus familier, et, parmi ceux que j'ai vus vaguer dans les rues de l'Assomption, aucun ne s'était contenté, comme autrefois, de se couvrir de peinture figurant des vestes et des culottes.

Quelques anciennes coutumes ont encore disparu: telle est celle qu'avaient les hommes de porter soit le *barbote*[1], soit une petite baguette d'argent analogue au *tembeta* des Guaranis sauvages ou Cayaguàs. D'autres ne sont reprises qu'à de rares intervalles, ou à certaines époques; alors on voit reparaître, en ces jours solennels, les longues aigrettes de plumes fixées sur le sommet de la tête; les tatouages variés et de couleurs tranchantes; les dessins bizarres dont ils se couvraient le visage, les bras et la poitrine; les colliers de verroterie ou de coquillage; enfin, les bracelets d'ongles de *capivaras*, enroulés autour des poignets et des malléoles. Mais la tradition de cette *ornementation* compliquée a été religieusement conservée par le *paye* (*Pa-ye*) ou médecin de la tribu, représenté ci-contre fidèlement.

Le *paye* ou médecin payaguas (voy. p. 342). — Dessin de H. Rousseau.

Les Payaguàs vivent sur la rive gauche du Rio-Paraguay, qu'ils ne quittent jamais pour aller s'établir du côté opposé, où les Indiens du Chaco, avec lesquels ils sont toujours en guerre, ne manqueraient pas de les attaquer. Leur hutte principale (*tolderia*), élevée sur le bord du fleuve[2], consiste en une grande case allongée, haute de trois à quatre mètres, faite de bambous placés sur des fourches et que l'on a recouverts de nattes de jonc non tressées. Des dépouilles de jaguars, de *capi-*

1. Nandipa (*genipa americana*).

2. L'*urucu* ou *rocou* est une couleur rouge, que l'on obtient des téguments de la graine de l'arbuste connu en botanique sous le nom de *bixa orellana*. Cette matière, précieuse par ces applications à l'industrie, figure dans les exportations de la Guyane rançaise.

1. Morceau de bois léger, arrondi, de dimensions variables, qui se place dans une ouverture pratiquée à la lèvre inférieure. Les Botocoudos, les Lenguas, etc., semblent renoncer aussi à cet affreux ornement autrefois très-usité.

2. Cette partie du rivage est appelée *el Banco*. Elle sert de lieu de promenade le dimanche (voy. page 337).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

varas, étendues sur le sol, servent de lits; des armes, des ustensiles de pêche et de ménage sont accrochés aux perches qui soutiennent la frêle toiture de l'habitation, ou gisent pêle-mêle avec des vases de terre dans quelque coin.

La poterie que fabriquent ces Indiens est mal cuite, se brise facilement, et ne doit résister que faiblement à l'action du feu. L'argile en est noirâtre et assez grossière ; mais les formes qu'ils savent lui donner et les dessins dont ils la revêtent, dénotent de l'adresse et du goût.

Ils se servent encore habituellement de calebasses (*porongos*), très-communes dans le pays, dans lesquelles ils rapportent de la ville l'eau-de-vie de canne, dont ils font abus toutes les fois qu'ils en ont les moyens; car ils ne connaissent d'autre fête, d'autre distraction, que l'ivresse; et ils dépensent de cette sorte tous les bénéfices de leur commerce avec les habitants de l'Assomption, auxquels ils fournissent le bois, le poisson, et le fourrage de leurs chevaux (*pasto*). Autrefois l'Indien ivre était accompagné, dans les rues, par sa femme ou par un ami, qui souvent parvenait à le ramener dans sa demeure, avant la perte entière de l'usage de ses jambes. Mais il est maintenant défendu, sous des peines sévères, de laisser boire les Indiens dans les cabarets (*pulperias*). La plupart des jeunes gens et des femmes s'abstiennent de boissons alcooliques; les hommes mariés ont seuls le privilége d'en user largement, et ce goût, chez eux comme partout, s'accroît et se développe avec l'âge.

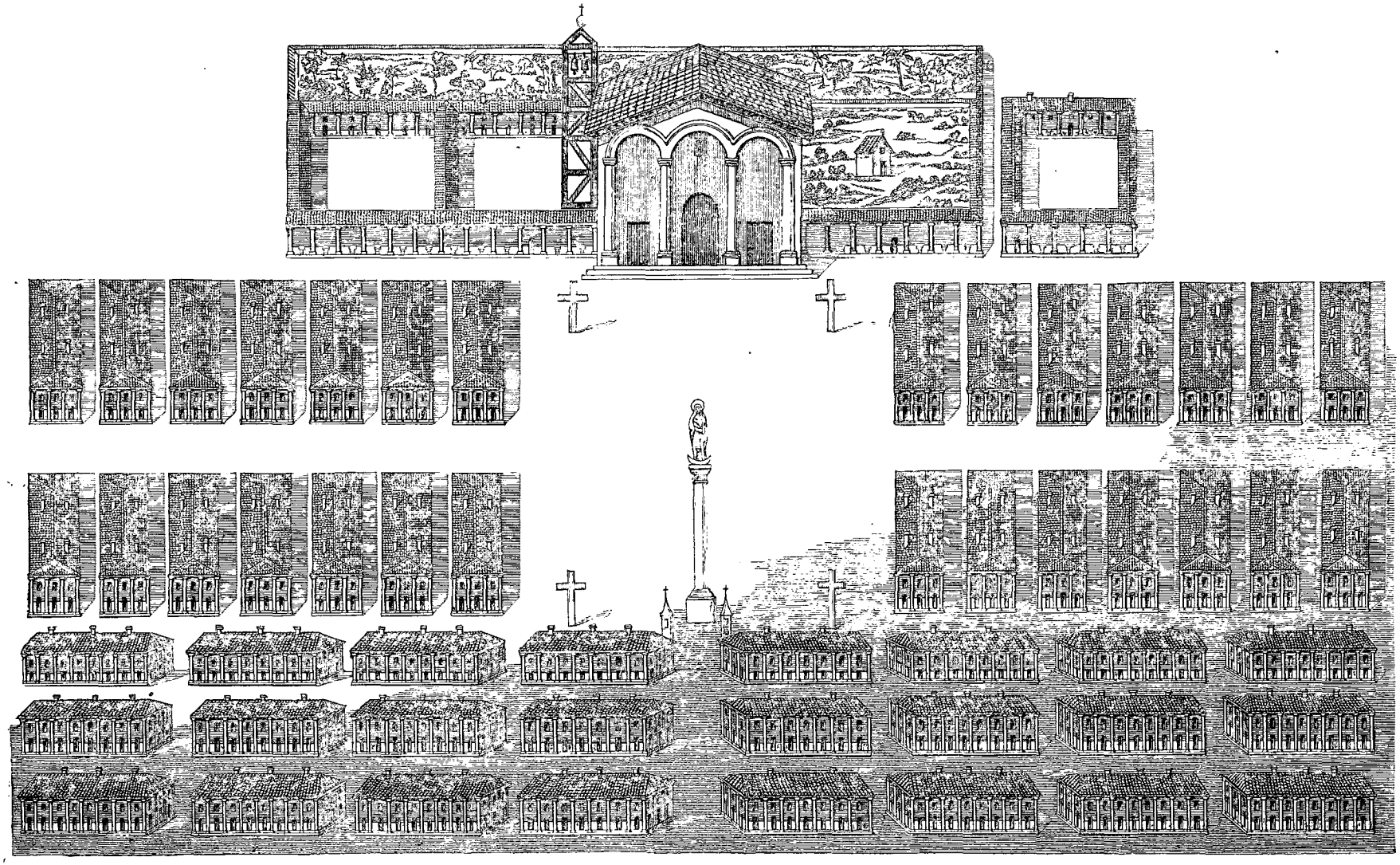
Guerrier payaguas. — Dessin de H. Rousseau.

L'industrie très-bornée des Payaguàs constitue cependant leur unique ressource; car ils ne connaissent aucune culture, et ne récoltent ni maïs, ni patates, ni tabac. Ils sont pêcheurs, passent leur vie sur l'eau, et deviennent de bonne heure de très-habiles mariniers. Tantôt on les voit à l'arrière d'une pirogue s'abandonner au courant en suivant leur ligne; tantôt, debout sur une file, ils rament en cadence, et font glisser l'embarcation avec la rapidité d'une flèche. Longues de quatre à cinq mètres, et larges de deux pieds et demi à trois pieds, leurs pirogues sont creusées dans le tronc d'un *timbo*, et se terminent aux deux extrémités en pointe allongée. Leur pagaie, acérée comme une lance, devient entre leurs mains une arme redoutable, à laquelle il faut ajouter l'arc, les flèches et la *macana*. A la guerre, ils sont cruels, et ne font de quartier qu'aux femmes et aux enfants. Leur manière de combattre n'offre rien de particulier. Ils attaquent les Indiens du Chaco, en fondant sur eux à l'improviste, et s'efforcent de les surprendre; mais ils se gardent bien de s'éloigner des rivières, car ils seraient facilement vaincus en rase campagne par ces tribus si redoutables à cheval.

Déjà on l'aura pressenti, cette nation vit dans un état de liberté absolue et de complète indépendance, vis-à-vis du gouvernement de la république paraguayenne, qui ne lui impose ni taxe ni corvée. Loin de là, il paye aux Payaguàs les services qu'il réclame d'eux, soit lorsqu'il les envoie en courriers sur le fleuve, soit lorsqu'il s'en sert comme de guides dans les expéditions dirigées contre les hordes sauvages qui errent sur la rive droite. Le docteur Francia avait su tirer parti de leur concours, pour fermer le plus hermétiquement possible son malheureux pays, en les chargeant de la surveillance de la rivière, seule voie par laquelle il fût possible de s'en échapper; et les Payaguàs ne firent jamais défaut, dit-on, à l'exécution des consignes rigoureuses qu'il leur donna.

Libres vis-à-vis du gouvernement, ils le sont aussi entre eux. Quoique réunis en communauté, ils ne reconnaissent ni chef, ni hiérarchie. Jamais ils n'ont voulu se soumettre au christianisme, et tous les efforts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Plan de la mission de Candelaria au Paraguay (la maison isolée, à côté de l'église et du cimetière, était réservée aux veuves)

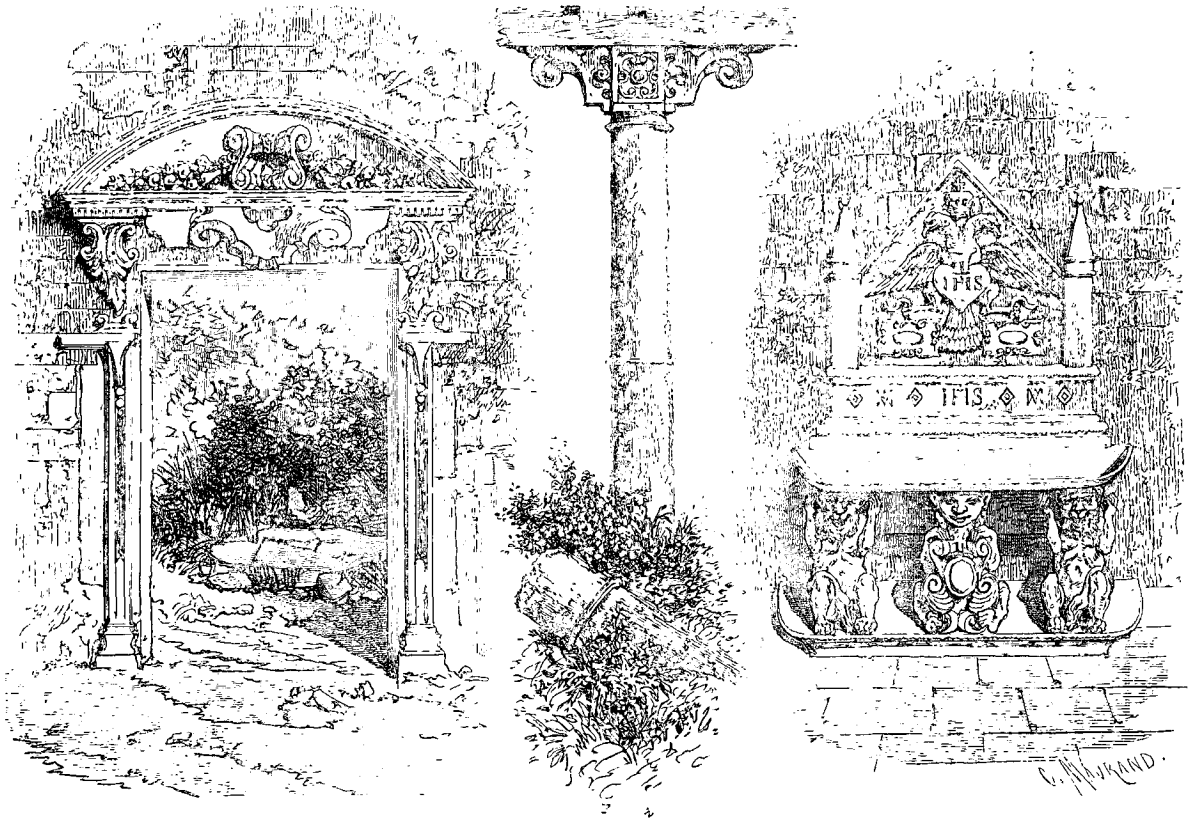
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ses apôtres ont échoué. Le seul personnage de la tribu est le médecin ou *paye*, dont les fonctions ne restent jamais vacantes, car elles ne sont pas sans profit.

Désireux de connaître et de pouvoir dessiner à mon aise, au milieu de tout le luxe sauvage de son accoutrement, celui qui était chargé de ce rôle, j'obtins qu'il se rendrait, revêtu des attributs de sa haute dignité, dans ma maison, en compagnie de quelques autres Indiens. La promesse d'une certaine quantité du précieux breuvage et la perspective d'une soirée d'ivresse avaient eu promptement raison de ses hésitations.

Au jour dit, le paye vint me trouver avec un jeune garçon et deux femmes. C'était un vieillard, un peu courbé par les années, mais dont la physionomie n'avait rien de repoussant, malgré la déformation des traits, toujours précoce et si remarquable chez les indigènes. Ses cheveux, encore noirs, étaient retenus sous une résille bordée de verroterie. Une aigrette surmontait la résille, et des plumes de nandù flottaient derrière sa tête; un collier de coquillages bivalves entourait son cou, auquel pendait, comme trophée, un sifflet taillé dans l'os du bras d'un ennemi. Entièrement nu sous sa chemisette sans col ni manches, faite de deux peaux de jaguars, il portait autour des malléoles des chapelets d'ongles de *capivaras*. Enfin, il tenait dans la main droite une courge allongée, et dans la gauche, un long tube de bois dur que j'eus quelque peine à reconnaître pour une pipe (voy. page 339).

La scène s'ouvrit. Le sorcier donna la pipe à son



DÉTAILS D'ARCHITECTURE DES ÉTABLISSEMENTS DES JÉSUITES AU PARAGUAY. — Dessin de Thérond.

Porte latérale de l'église de San-Borja. — Colonne de bois de la galerie de l'église de San-Borja. — Fontaine dans le collége de San-Lorenzo.

compagnon chargé de l'allumer, et, l'ayant reprise, il aspira plusieurs bouffées qu'il lança bruyamment dans la calebasse par l'orifice dont elle était percée; puis, sans l'éloigner de ses lèvres, il se mit à crier tantôt lentement, tantôt vite, en faisant entendre alternativement les syllabes *ta*, *ta*, et *to*, *to*, *to*, avec des redoublements et des éclats de voix extraordinaires, inexprimables. En même temps, il se livrait à de violentes contorsions, à droite, à gauche, et exécutait des sauts en cadence, tantôt sur un seul pied, tantôt sur les deux réunis.

Ce manége ne dura pas longtemps, et sous prétexte de fatigue, il ne tarda pas à s'arrêter. Il fallut une rasade pour le remettre debout, et son chant monotone recommença aussitôt.

Enfin, mes dessins achevés, je levai la séance, à la satisfaction générale de mes hôtes, et je les congédiai, après avoir acheté au paye sa pipe et son sifflet.

Faite de bois dur et pesant, cette pipe est couverte de grecques régulières, gravées superficiellement avec une assez grande perfection. Longue de cinquante centimètres, elle est ornée de clous dorés, et percée d'un conduit évasé par un bout, et terminé par un bec à l'autre. On retrouve cet instrument chez d'autres nations voisines, chez les Tobas et les Matacos des bords du Pilcomayo. Il donne une idée de ces énormes cigares

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

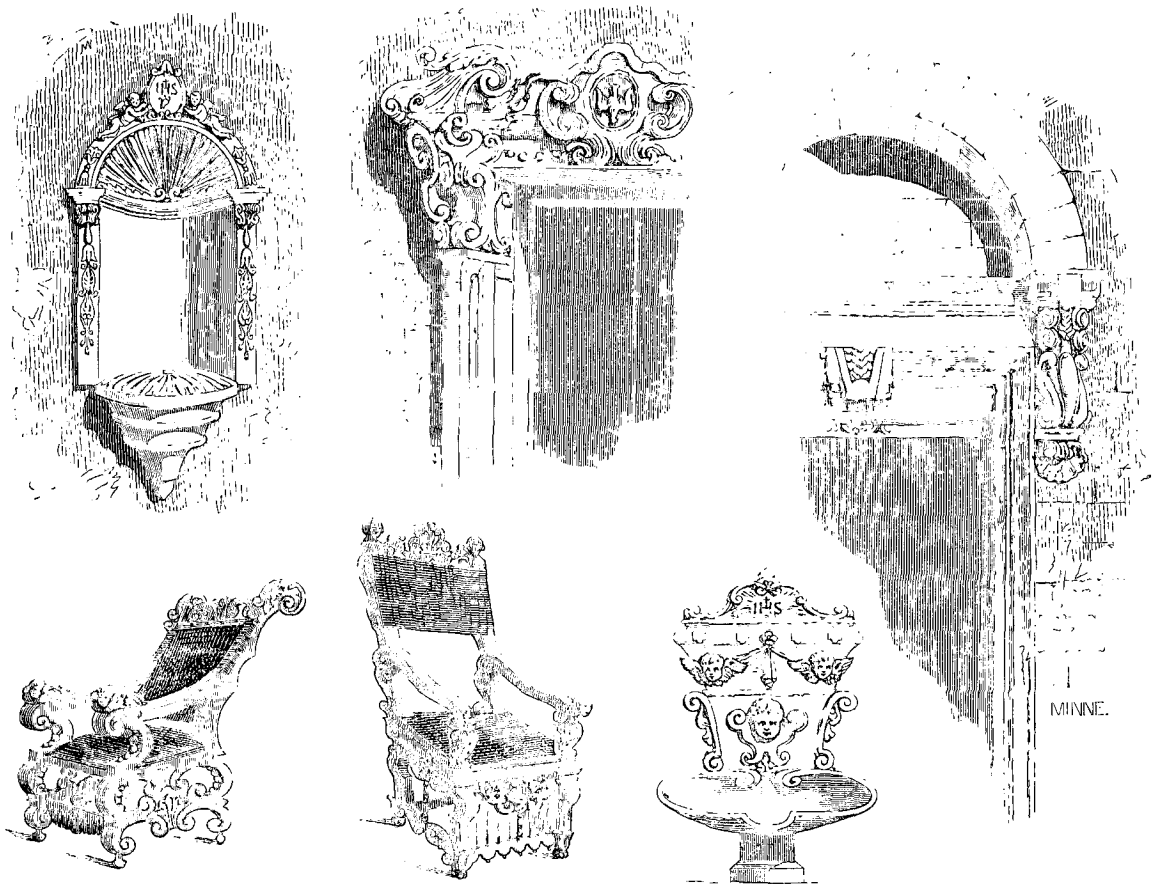
faits avec la feuille roulée du palmier et le *petun*, lesquels jouaient un grand rôle au Brésil dans les cérémonies des Tupinambas, et chez les Caraïbes des Antilles, toutes les fois qu'il fallait décider de la paix ou de la guerre, évoquer les mânes des ancêtres, etc., et que les premiers navigateurs prirent pour des torches.

Statistique. — Population. — Mœurs.

En se plaçant à un point de vue général, on peut distinguer à la fois dans la population du Paraguay :

Des hordes d'Indiens indépendants (*Indios bravos*) ; des Indiens soumis; des métis à tous les degrés de la race autochthone avec la race latine; quelques Nègres, en très-petit nombre; des hommes de couleur provenant de leur mélange, soit avec les blancs, soit avec les Indiens; enfin des blancs, issus pour la plupart des alliances contractées par les conquérants avec les femmes indigènes, à une époque plus ou moins reculée. Ils constituent la masse de la population, et prennent le nom de créoles ou *fils du pays*, lorsqu'ils veulent se distinguer des quelques rares Espagnols venus d'Europe, et qui ont échappé aux persécutions du docteur Francia; ils ont d'ailleurs perdu toute trace de sang guarani.

Pour quelle part, selon quelles proportions, chacune



DÉTAILS D'ARCHITECTURE ET MEUBLES DES ÉTABLISSEMENTS DES JÉSUITES AU PARAGUAY. — Dessin de Therond.

Niche de la mission de Jésus. — Porte basse de la façade de l'église de San-Borja. — Porte latérale de l'église de San-Borja. — Fauteuil dans la mission de Trinidad. — Fauteuil de la mission de San-Luz. — Bénitier de la mission de Santa-Rosa.

de ces catégories entre-t-elle dans le chiffre de la population totale?

Sans s'écarter beaucoup de la vérité — impossible à connaître d'une manière rigoureuse, — on peut établir que les blancs entrent pour six dixièmes dans la masse de la population; les Indiens pour deux dixièmes, et les hommes de couleur et les métis à tous les degrés et de toute race, pour le reste, soit deux dixièmes.

A la fin du siècle dernier, la population totale du Paraguay s'élevait, d'après un recensement officiel, à quatre-vingt-dix-sept mille quatre cent quatre-vingts individus.

Depuis cette époque, un ensemble de circonstances très-favorables a contribué à l'accroissement de cette population, laquelle s'élève *très-probablement* aujourd'hui au chiffre, déjà fort éloigné du précédent, de six cent mille âmes.

L'Afrique n'est jamais entrée que pour une faible part dans la population du Paraguay, à laquelle elle a cependant fourni des esclaves pendant plusieurs siècles. Mais la position méditerranée de la province, l'absence de communications directes avec le littoral, l'obligation imposée aux habitants de tirer les nègres de Buenos-Ayres, en doublant leur valeur, ont de tout temps fait obstacle à leur introduction sur une large échelle. Après la chute du gouvernement colonial, le docteur Francia,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par la séquestration du pays, coupa court à l'importation des noirs ; et ceux-ci, en s'alliant avec leurs métis, et de préférence avec les femmes indiennes, afin de procurer la liberté à leur descendance, n'ont pas tardé à se fondre dans la masse de la population [1].

Un des premiers soins du gouvernement qui recueillit l'héritage du docteur Francia fut de décréter l'abolition progressive de l'esclavage : en déclarant libres les enfants à naître de parents esclaves, il donnait aux adultes le droit de se racheter pour une somme modique, interdisait leur sortie, et prohibait sévèrement toute introduction nouvelle.

L'influence de cette mesure, dont l'honneur revient aux consuls Lopez et Alonzo, a amélioré encore le sort des esclaves, déjà tolérable sous des maîtres naturellement enclins à la douceur. De nos jours, leur nombre ne dépasse pas mille individus, tous de race mixte, les nègres ayant à peu près disparu : les affranchissements le réduisent sans cesse. Lorsqu'ils sont âgés, ces malheureux obtiennent la liberté en récompense de leurs longs services, et il n'est pas rare qu'un maître affranchisse de jeunes esclaves au moment de mourir et par testament. On ne fait d'ailleurs aucune distinction entre les esclaves et les serviteurs libres, mais on préfère les noirs aux mulâtres, généralement fiers et perfides, car les Paraguayos n'ont pas encore ou-

Indiens Payaguàs. — Dessin de H. Rousseau.

blié le vieux proverbe espagnol : *no se fie de mula y mulata*, « il faut se défier des mules et des mulâtres. »

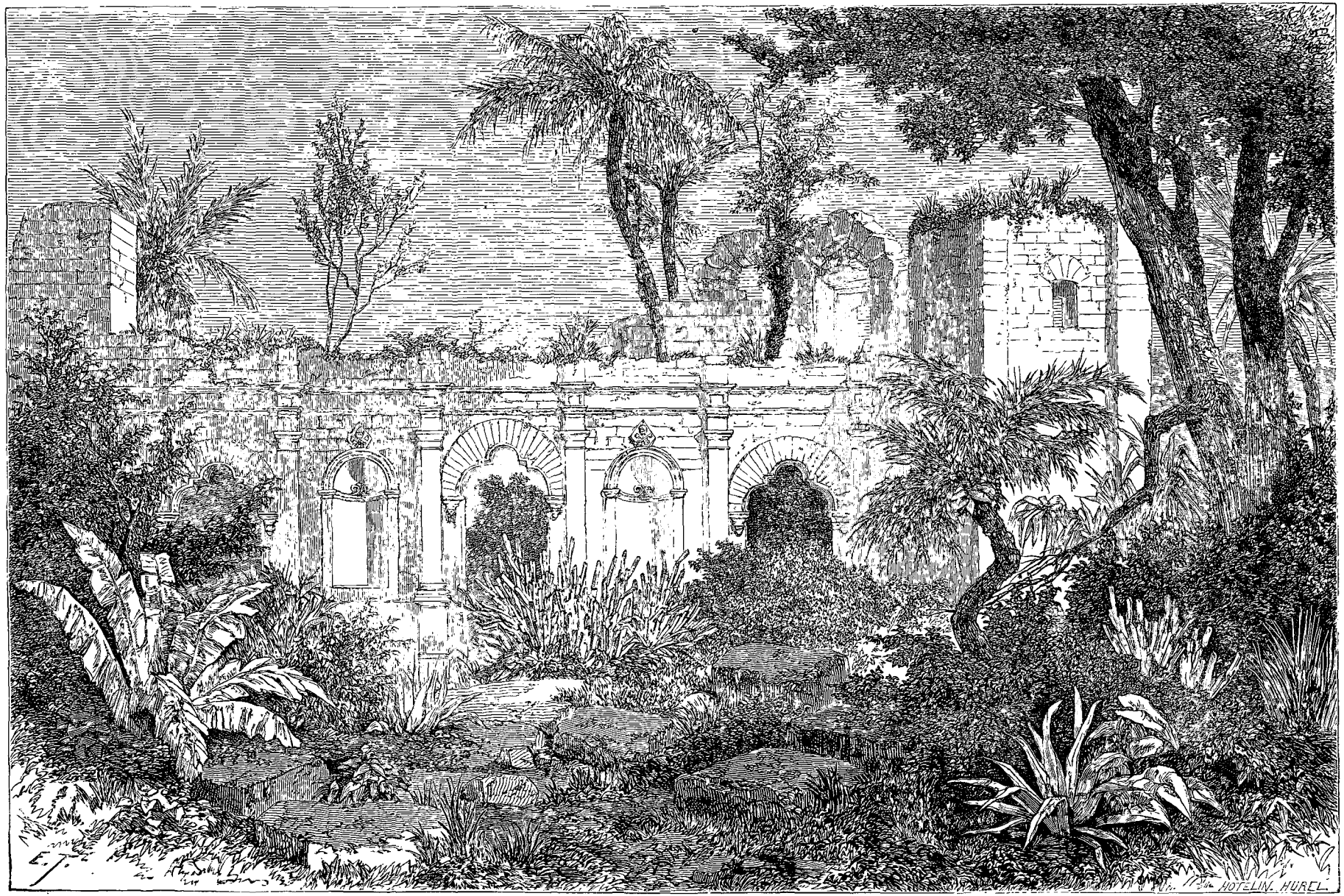
Les femmes de race blanche, non moins heureusement douées que les hommes, ont le pied et la main petits, des traits réguliers, la peau fine, d'un blanc mat, et une physionomie souvent fort agréable. Une jeune fille, vêtue du *tipoy* [2], avec quelques fleurs naturelles à demi cachées au milieu de sa chevelure abondante et soyeuse, est généralement une belle personne qui rappelle le type castillan, quoique son maintien n'ait pas cependant la noblesse un peu étudiée de celui des créoles de Buénos-Ayres (*Porteñas*). Mais à l'Assomption, ce vêtement national disparaît peu à peu, et fait place aux modes françaises, importées d'abord par la voie du Brésil, avant l'ouverture du Rio-Paranà au commerce.

Les femmes sont nubiles dès l'âge de dix ans. De

1. L'enfant né d'un père esclave et d'une femme libre, a suivi de tout temps la condition de la mère. On sait aussi que les Indiens n'ont jamais été considérés en droit, sinon toujours de fait, comme esclaves, bien que l'institution des *commanderies* fût, au fond, une forme de servage à peine déguisé.

2. Chemise sans manches, faite d'une étoffe de coton souvent très-claire, et retenue à la taille par une ceinture. Le *tipoy* est orné en haut et en bas de broderies de laine de couleur bleue ou noire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église inachevée de la mission de J ésus au Paraguay. — Dessin de Thérond.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bonne heure aussi elles perdent leurs grâces naturelles, leur corps s'alourdit, la démarche devient pesante, leurs traits se déforment, car elles ont hérité de cette disposition à l'obésité qui paraît commune aux races des régions chaudes dans les deux continents, et cette disposition est encore favorisée, au Paraguay comme au Brésil, par le régime alimentaire et le défaut d'exercice.

Affables, enjouées, passionnées pour la musique et pour la danse, elles ont, comme sur les bords de la Plata, plus de tact et de finesse que les hommes.

L'étranger qui débarque à l'Assomption est accueilli dans toutes les familles avec empressement. Que ces prévenances un peu banales ne soient pas tout à fait désintéressées, qu'il s'y mêle de la part des jeunes filles quelque espoir de rencontrer un mari qui mette fin à leur existence monotone en obtenant du Président la permission (toujours refusée) de les ramener en Europe; qu'au fond de ces témoignages de bienveillance prodigués sans trop de discernement, il y ait, là-bas comme ici, un peu de coquetterie et d'amour de soi-même, c'est ce que notre devoir d'historien impartial nous obligerait à dire, si le souvenir encore présent de l'hospitalité que nous avons reçue partout et toujours, ne devait pas nous faire regretter la franchise d'un semblable aveu.

Jeune fille de l'Assomption au Paraguay. Dessin de Sauvageot.

Position et limite du Paraguay. — Cascade. — Hydrographie.

Le territoire de la république paraguayenne représente un immense delta borné à l'ouest par le fleuve qui lui a donné son nom, à l'est et au sud par le Rio-Paranà qui reçoit les eaux du précédent sous les 27° 24′ de latitude. Il est séparé du côté du nord des possessions brésiliennes par les rios Corrientes ou Apa et Yaguarey. Ainsi, il s'étend en latitude des 22° aux 27° et quelques minutes, et offre une superficie que l'on peut évaluer à plus de dix mille lieues carrées.

Mais ces limites sont incertaines; le gouvernement s'y renferme ou en sort toutes les fois que l'intérêt de sa sécurité ou les raisons de sa politique le lui commandent; car le docteur Francia et ses successeurs ont élevé de tout temps des prétentions à la possession de vastes territoires dans les Missions de l'Entre-Rios et dans le Grand-Chaco. De loin en loin, ils font acte de souveraineté à l'aide d'expéditions militaires ou de tentatives de colonisation.

Des deux fleuves qui circonscrivent la partie principale et essentielle de la république, l'un, le Paraguay, qui paraît avoir reçu les premiers le nom mensonger de *Rio de la Plata* (rivière d'Argent), prend sa source dans la province brésilienne de Mato-Grosso, par 14° 35′ de latitude; dans son cours lent et majestueux, il se dirige du nord au sud sans s'écarter sensiblement du 60° de longitude occidentale.

L'autre cours d'eau, le Paranà, ce fleuve géant que les Indiens Guaranis, dans leur langage monosyllabique, comparent à la mer[1], formé dans les environs de Villa Boa de Goyoz par plusieurs branches qui bientôt se confondent en un tronc principal, coule au sud-ouest, puis au sud jusqu'au vingt-septième parallèle. Arrivé là, le fleuve s'infléchit brusquement à l'ouest jusqu'aux 60° 50′ de longitude, où il s'enfle des eaux du Paraguay. Puis il se dirige de nouveau vers le sud, et conserve cette direction jusqu'au moment où par sa jonction avec l'Uruguay il forme le Rio de la Plata, ou Paranà-Guazà des Aborigènes.

Ces deux grands fleuves éprouvent des crues à peu près fixes et régulières; mais si le Paranà surpasse le Rio-Paraguay par le volume beaucoup plus considérable de ses eaux, il est loin de l'égaler par la régularité deson cours, la profondeur et la largeur uniformes et constantes de son lit.

Sous les 24° 4′ 58″ de latitude, la navigation de cette grande artère est, en effet, interrompue par une cataracte qui efface les plus célèbres en ce genre, sans excepter peut être le saut fameux du Niagara. Azara, qui, s'il ne parle pas en témoin oculaire, paraît du moins s'être inspiré des relations les plus exactes, décrit ainsi ce spectacle grandiose :

« C'est une cascade effroyable et digne d'être décrite par les poëtes. Il s'agit d'une rivière qui, dans cet endroit même, a plus d'eau qu'une multitude des plus grands fleuves de l'Europe réunis, et qui, au moment où elle se précipite, a dans son état moyen beaucoup de fond et deux mille cent toises de largeur (on l'a mesurée), ce qui fait presque une lieue marine. Cette énorme largeur se réduit subitement à un canal unique qui n'a que trente toises, dans lequel entre toute la masse d'eau en se précipitant avec une fureur épouvantable. On dirait que cette rivière, fière du volume et de la vitesse de ses eaux, les plus considérables du monde, veut ébranler la terre jusque dans son centre, et opérer la mutation

1. *Panorama* de *Para* mer, et *ana* adverbe de comparaison. On trouve dans les historiens cette étymologie traduite par les phrases suivantes : *Parent de la mer, puissant comme la mer.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de son axe. Les vapeurs qui s'élèvent au moment où l'eau choque les parois intérieures du roc, forment une pluie éternelle dans les environs. Le bruit se fait entendre de six lieues; on croit voir trembler les rochers du voisinage. »

Les crues périodiques des deux fleuves, qui, à des époques fixes, changent en lacs les savanes sans fin du Chaco, et les plaines méridionales du delta qu'ils circonscrivent, permettent au Paraguay de s'isoler au milieu d'un continent; mais ils peuvent devenir en même temps pour ses productions des moyens d'écoulement et de transport, et diminuer d'une manière notable les inconvénients de sa position méditerranée, en faisant disparaître en partie l'énorme distance qui le sépare de l'Océan.

On a signalé dès les premiers temps de la découverte le voisinage et l'entre-croisement des sources du Paraguay avec celles de la rivière des Amazones. Quelques esprits enthousiastes ont aussitôt proposé de réunir ces branches d'origine par un canal; de faire ainsi du Brésil une île d'une incommensurable étendue, en ouvrant la navigation entre les villes Argentines et Belem, chef-lieu de la province du Para. Ce projet fut mis à l'étude sous le ministère du comte da Barca. Sur un autre point, entre l'Iténès ou Guaporé et la branche la plus méridionale du Rio-Jaurie, existe un isthme étroit, facile à faire disparaître à l'aide d'un canal de cinq kilomètres creusé dans des marais. On ouvrirait ainsi une navigation merveilleuse à travers les contrées centrales du continent Sud-Américain. C'est le propre de la nature colossale du nouveau monde d'inspirer des projets dont la grandeur et les résultats possibles éblouissent, j'allais dire effrayent l'imagination. Tous ces rêves sont réalisables; toutes ces utopies deviendront dans quelques siècles d'admirables vérités, lorsque l'Europe aura donné à l'Amérique ce qui lui manque, des colons, en versant sur cette terre promise le trop-plein de ses populations industrielles.

Jeune esclave d'Itapua, au Paragnay. — Dessin de Sauvageot.

Climatologie. — Flore et Faune.

Le sol du Paraguay appartient, à part les alluvions, au système tertiaire de l'Amérique du sud. Composé de grès févrifères et d'argiles, avec de vastes dépressions couvertes d'alluvions modernes, il se relie au terrain tertiaire guaranien de M. d'Orbigny, qui comprend dans son immense extension le nord de la province de Corrientes, les missions de l'Entre-Rios et celles du Brésil. Il ne présente dans sa constitution géologique aucune trace de productions volcaniques, et les tremblements de terre y sont à peu près inconnus. Nulle source, soit thermale, soit minérale; et si les eaux du lac Ypacarahy sont parfois prescrites avec efficacité dans le traitement des affections chroniques, c'est que leur action, analogue à celle des bains de mer, est due à la présence d'une très-faible proportion de sel tenu en dissolution, et qui provient du terrain argileux qu'elles submergent. Cet argile salifère se rencontre sur plusieurs points, et constitue un phénomène géognostique qui joue un rôle important dans l'économie rurale et domestique du pays. Les bestiaux recherchent et mangent cette terre saline avec une rapidité qui étonne le voyageur témoin de ce spectacle étrange. Là où elle manque, ils tombent bientôt dans le marasme et ne tardent pas à périr, si l'éleveur néglige de donner à ses troupeaux une certaine quantité de sel que l'on tire à grands frais de l'Assomption ou du Brésil par la voie d'Itapua. En outre, les efflorescences de cette terre, recueillies et traitées par évaporation, fournissent la majeure partie du sel destiné à la consommation des habitants.

Situé sur les limites de la zone torride, il semble que le Paraguay devait offrir à l'observation des conditions météorologiques analogues, en partie à celles des pays intertropicaux, en partie à celles des régions tempérées. Mais au milieu des continents, le passage d'un système de climat à un autre ne paraît s'effectuer ni brusquement, ni par une transition insensible, à une distance plus ou moins rapprochée de l'équateur, comme sur les côtes océaniques: il semble plutôt se manifester par l'apparition alternative mais déréglée des phénomènes qui caractérisent, tantôt les climats brûlants et humides des contrées équinoxiales; tantôt les climats encore chauds mais plus secs des latitudes plus élevées. Il résulte de ce fait une irrégularité très-grande de la distribution annuelle de la température. Ainsi, ou bien les pluies générales et les orages amènent des inondations périodiques et désastreuses, et l'on éprouve toutes les conséquences d'une extrême humidité; ou bien, et c'est le cas le plus habituel, les pluies ne tombent que rare-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment et par places; la végétation souffre et languit, malgré l'abondance des rosées; les pâturages se dessèchent, les bestiaux se dispersent à la recherche des ruisseaux et des sources que le soleil n'a pas taris, et le pays suffit avec peine à la nourriture de ses habitants.

Quoiqu'il ne soit pas impossible, surtout dans la partie méridionale du Paraguay, de reconnaître quatre saisons dans l'année, il vaut mieux, à l'exemple des habitants eux-mêmes, n'en admettre que deux, l'hiver et l'été. Malgré cette distinction, on peut encore dire qu'il fait chaud lorsque le vent souffle du nord, et qu'il fait *frais*, lorsque le vent vient du sud. La marche du soleil et sa hauteur au-dessus de l'horizon, n'exerceraient donc ici qu'une influence secondaire sur la température.

Considéré dans son ensemble, et abstraction faite des années exceptionnelles, le climat du Paraguay est à la fois chaud et sec.

La température est très-variable et sa marche irrégulière. Cela vient de ce qu'elle dépend moins de l'influence directe du soleil, de sa distance au zénith de l'observateur, que de la direction des vents qui en sont les modificateurs les plus puissants, et comme elle irréguliers et variables.

Habitants de la campagne, au Paraguay. — Dessin de Sauvageot.

Pendant huit mois de l'année, la colonne thermométrique descend rarement, à midi, au-dessous de 25° la moyenne est de 29 à 30°; toutefois, elle peut monter exceptionnellement jusqu'à 30 et même 40°.

Durant les mois les plus froids, de juin à octobre, le mercure oscille, vers le milieu du jour, entre 15 et 20°, mais il peut s'élever à 25, 30° et plus, si le vent se fixe au nord, ce qui arrive assez fréquemment.

Le vent du sud-ouest porte le nom de *pampero*, parce qu'il traverse les steppes des *Pampas* en été, il amène toujours un orage. Il n'est pas sans exemple que le vent de sud-ouest ait produit de désastreux effets, car, comme il a parcouru depuis le détroit de Magellan des espaces immenses, sans rencontrer quelques montagnes ou des forêts pour lui faire obstacle et rompre son impétuosité, il peut arriver qu'il prenne les proportions d'un effroyable ouragan. Alors, il déracine les plus gros arbres, disperse leurs débris, abat les maisons, ravage les champs cultivés et détruit les récoltes. Les annales de la navigation abondent en récits de nombreux sinistres causés dans le Rio de la Plata par des vents furieux du sud-ouest et de sud-est. Les premiers, très-redoutés à Montevideo, font chasser les bâtiments sur leurs ancres, et souvent les jettent à la côte, en brisant les câbles et les manœuvres.

Les seconds occasionnent de fréquents naufrages sur la rive droite du fleuve, dont ils élèvent les eaux à une hauteur considérable, en les poussant à de grandes distances dans l'intérieur des terres, où parfois des navires d'un fort tonnage sont allés s'échouer. J'ai vu, au milieu des jardins de la *quinta* de Palerme, propriété du général Rosas, un gros brick de commerce qu'une tempête y avait transporté à la distance d'un mille de la côte. La fille du général avait eu l'idée très-originale de relever le vaisseau, de réparer ses agrès, et d'en distribuer l'intérieur en salons d'été où elle recevait la société de Buenos-Ayres et les étrangers.

Les conditions climatériques qui président à l'accomplissement de l'acte de la végétation, diffèrent assez notablement, au Paraguay, de celles que l'on rencontre à la même distance de l'équateur, sur les côtes océaniques. Nous savons, en effet, que c'est par la rareté et la variabilité des phénomènes hydrométéoriques, par des alternances de sécheresse et d'humidité extrêmes que le climat se distingue à la fois du climat de la zone inter-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tropicale, et de celui des latitudes tempérées. Cette inconstance et cette irrégularité, jointes à l'action prolongée d'un soleil de feu, donnent aux grands bois du Paraguay méridional l'aspect de ces forêts moins vastes et moins touffues, qui portent au Brésil le nom de *Catingas*. La végétation est moins riche et moins pressée; elle comprend quelques espèces qui se dépouillent de leurs feuilles. Ainsi, sous le rapport de sa flore et de l'étendue de ses forêts, le Paraguay sert de transition entre les grandes plaines du sud et l'immense région forestière du bassin de l'Amazone; à partir du 24e parallèle, les forêts alternent avec des savanes noyées ou couvertes de hautes herbes et de palmiers. Le cours du Paraná, de l'Uruguay et des sous-affluents de la Platà, est indiqué par des bandes étroites couvertes d'une végétation luxuriante et tracées en zigzags au milieu d'un désert de verdure.

La faune ne présente pas plus que la flore un aspect particulier, un ensemble caractérisé par certaines espèces dont l'existence permette de la reconnaître à première vue, elle marque la transition entre la faune des contrées intertropicales et celles des latitudes plus élevées.

Mais si, sous le rapport de la fertilité du sol, le Paraguay a sa place parmi les plus favorisées du globe, on peut dire aussi que la nature, vraiment prodigue, l'a peuplé d'un nombre presque infini d'êtres vivants. Toutes les grandes divisions du règne animal comptent de nombreux représentants dans la faune du Paraguay et des Missions, et plus d'un, sans nul doute, caché dans les profondeurs boisées des forêts, a su échapper jusqu'ici aux recherches des rares naturalistes qui les ont traversées. La vue de tant de richesses zoologiques rappelle le mot de l'Indien qui guidait MM. de Humboldt et Bonpland à travers les bois vierges de l'Orénoque : *Es como el Paraiso;* c'est le paradis terrestre.

Dans la tribu des Carnivores, le genre *chat* (*felis*), comprend des animaux fortement armés, sanguinaires et redoutables. A leur tête, il convient de placer le jaguar, ce noble représentant du tigre royal de l'ancien continent, qu'il égale en taille, en courage et en férocité, quoique des naturalistes aient prétendu le contraire. Le jaguar fait de larges brèches dans les troupeaux du Paraguay; aussi élève-t-on dans les fermes (*estancias*), un grand nombre de chiens de forte race, qui donnent l'éveil, signalent l'approche de l'ennemi et servent à le poursuivre. Ces courageux animaux, nourris exclusivement de viande crue, ne sont pas eux-mêmes tout à fait sans danger pour le voyageur, qui comprend à leur vue le rôle que jouaient les limiers de la Grande-Bretagne dans les guerres des Gaules, et le cruel usage qu'en ont fait, à une époque moins ancienne, les conquérants du nouveau monde, pour traquer jusqu'au fond des forêts les malheureux Indiens, ou pour atteindre les esclaves fugitifs. Si les chiens obligent le tigre à monter sur un arbre, alors il devient facile au plus hardi chasseur de la troupe de l'abattre. Mais malheur à lui si la terrible bête est seulement blessée. Le jaguar ne fond pas sur lui d'un seul bond; il descend de l'arbre lentement, à la manière des chats, se redresse à quelques pas, et cherche à l'aide de ses griffes à saisir sa tête et à la dévorer. C'est à ce moment de suprême danger que certains hommes de l'Amérique centrale ne craignent pas d'engager dans sa gueule leur bras gauche enveloppé d'une

Jeune esclave métis; Porteuse d'eau a l'Assomption. — Dessin de Sauvageot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peau de mouton ou de leur poncho, et de le frapper en même temps à la gorge du couteau acéré que leur main droite a lestement arraché de sa gaîne.

La classe des oiseaux est innombrable, et les plus magnifiques espèces, au plumage éclatant, aux couleurs variées et chatoyantes, se rencontrent à chaque pas dans les halliers, au milieu des plaines découvertes, sur les rives des fleuves et des savanes noyées, ou près des habitations.

Après le *roi des vautours* (*iriburubicha*), dont la tête est surmontée d'un diadème formé de caroncules d'un rouge éclatant, on ne se lasse pas d'admirer les toucans au bec difforme, dont la gorge éclatante qui servait de parure au chef des Tupinambas dans les circonstances solennelles, ne parut pas au premier empereur du Brésil indigne d'orner son manteau de pourpre, sur lequel elle remplaçait l'hermine, marque distinctive des souverains de l'Europe; les innombrables volées de perruches; les perroquets aux cris aigus et perçants, au vol élevé et rapide; les pies aux ailes bleues; des aras; l'ara rouge aux ailes d'azur; l'ara bleu à tête verte, aux ailes de la plus belle couleur d'or; l'autruche d'Amérique qui erre dans les plaines découvertes en troupes nombreuses et difficiles à surprendre; des hérons de toutes les tailles; les uns à la robe blanche sans tache, les autres marbrés de jaune et de bleu. Au milieu de cette population disparate, vivent en troupes innombrables plusieurs espèces de canards : les Indiens les appellent *ipe* (tache de l'eau).

Enfin le Paraguay est aussi la patrie de ces oiseaux dont la taille n'égale pas celle de certains insectes, et pour lesquels les vieux voyageurs épuisent toutes les formules de l'admiration, en les comparant à des fleurs animées, à des bouquets de pierreries resplendissant aux feux du soleil. Les oiseaux-mouches et les colibris, faciles à confondre malgré les monographies savantes de Lesson, bourdonnent incessamment autour des grands arbres chargés de fleurs. Les Guaranis les comparent poétiquement à des cheveux du soleil; les créoles les nomment *picaflores*, et les Brésiliens *beija-flores* (baise-fleurs).

C'est par milliers que l'on peut compter les hideux sauriens qui portent le nom de *yacarés* (caïmans), plus à redouter qu'on ne le croit généralement. Au Paraguay, dans les Missions et à Corrientes, il n'est pas pour ainsi dire de lac, de lagunes, de ruisseau et de rivière grande ou petite dont les eaux ne nourrissent un nombre considérable de ces reptiles, dont les vieux voyageurs vantent l'excellence de la chair blanche et musquée. Leur queue, dit Ulderico Schmidel, l'un d'eux, est un mets très-délicat (*delicadisimo manjar*). Je ne saurais partager l'enthousiasme de l'historien allemand.

Les hautes herbes des prairies servent de retraite aux serpents (ordre des ophidiens) que les Guaranis appellent *mboy* (d'où le nom de *boa*) qu'ils soient ou non venimeux. Personne n'ignore les effets terribles de la morsure des crotales ou *serpents à sonnettes*. Les malades succombent dans les vingt-quatre heures après la morsure de ces reptiles au bruissement léger et sinistre; plus rapidement après celle du *jararaca-mirim* (petit *jararaca*); dans les convulsions les plus horribles et avec les symptômes de l'hydrophobie, lorsqu'ils ont été mordus par le *jararaca*.

Le Paraguay, comme le Brésil, est la terre promise de l'entomologiste; mais à côté des papillons gigantesques aux ailes chatoyantes, des magnifiques coléoptères aux reflets métalliques, aux vives étincelles qui éclairent les nuits sereines des tropiques, le voyageur trouve des ennemis nombreux, acharnés, implacables, de son repos et de sa santé. On a dit avec raison que, à la veille de partir pour les solitudes américaines, il fallait se préoccuper moins des jaguars et des reptiles, que du *pulex penetrans*, des kankrelats, et surtout des moustiques.

La blatte américaine ou kankrelat [1], est un des orthoptères les plus communs et les plus malfaisants. Dans les maisons rien n'échappe à sa voracité; tout y passe, les étoffes, le cuir, les livres et les papiers, la viande et les fruits.

Productions naturelles. — Le maté.

On peut diviser en deux classes les produits de l'agriculture paraguayenne. Les uns entrent dans le commerce et sont exportés en quantités chaque jour plus considérables; les autres, destinés à la consommation intérieure, ne sortent pas du pays.

Tels sont, parmi les premiers, le maté, le tabac, les bois de construction, les cuirs; et pour des sommes presque insignifiantes, le manioc et le sucre; — parmi les seconds, les céréales, le maïs, le riz, le coton, les haricots et les patates. Enfin, certains fruits, comme les oranges et les pastèques, tiennent une large place dans l'alimentation.

Quoique le maté soit, aujourd'hui surtout, une production spontanée du sol plutôt qu'un fruit du travail de l'homme, on comprendrait difficilement une énumération des richesses agricoles du Paraguay dans laquelle la première place n'appartiendrait pas au précieux végétal qui fournit le *thé de l'Amérique du Sud* [2]. Mais si cet arbre n'existe plus qu'à l'état sylvestre, il est répandu dans les environs de Rio de Janeiro, au pied des Andes boliviennes, et le pays que nous décrivons trouve encore dans l'exportation de ses feuilles torréfiées et convenablement préparées, l'article le plus important de son commerce.

Les opérations relatives à la récolte du maté, auquel les Espagnols donnent le nom générique de *yerba* (herbe), identiques sur tous les points, sont très-simples. Les voici en quelques mots. Vers le mois de novembre, des détachements de travailleurs bien armés et pourvus de provisions vont se fixer au milieu des forêts où abonde l'arbre précieux qui présente l'aspect du laurier franc, avec les dimensions et la hauteur d'un

1. *Blatta americana*. Kankrelat ou kakerlat, vient de *kakkerlak*, nom hollandais de cet insecte, auquel les petits esclaves font au Brésil une chasse active.
2. *Ilen Paragueriensis*, ilicinées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petit chêne très-touffu. Armés d'un long couteau, des ouvriers en détachent les branches que d'autres divisent en rameaux plus petits. Ces rameaux, passés dans un feu clair et légèrement grillés, sont placés sur une cage faite de bambous, et ayant de quatre à cinq mètres de hauteur. Au centre de la cage on allume un feu peu ardent que l'on entretient pendant vingt-quatre heures. Les feuilles n'exhalant plus d'humidité, sont alors descendues et étalées sur des cuirs; on les détache des rameaux en les frappant avec un sabre de bois; puis on les pile dans des auges ou dans des mortiers, et la poudre est enfin renfermée dans des sacs assez semblables à de gros oreillers taillés dans des peaux de bœuf ramollies, et dont le poids varie de soixante à cent vingt kilogrammes.

Le maté, nommé par quelques auteurs *herbe de Saint-Barthélemy*, et par d'autres encore *thé des Jésuites*, se présente dans le commerce sous la forme d'une poudre grossière, d'un vert clair, ayant une odeur herbacée, désagréable lorsqu'elle est fraîchement récoltée, et légèrement aromatique après plusieurs mois de préparation.

Le maté est d'un usage général en Amérique. On boit l'infusion de cette feuille aromatique au Paraguay, dans les républiques Argentines, au Chili, au Pérou, et dans les provinces brésiliennes de Rio-Grande du Sud, de Paranà et de Saint-Paul. Sur tous ces points,

Récolte du maté sur les bords du Parana, au Paraguay. — Dessin de Fuchs

cette boisson est plus habituelle que le chocolat dans la Péninsule, le thé en Angleterre, et le café dans l'Europe orientale ou en Afrique.

Pour préparer le breuvage américain, on met dans un vase destiné à ce seul usage du sucre et un charbon ardent[1]. On grille un peu le sucre, puis l'on ajoute une quantité variable de poudre. On verse de l'eau très-chaude, mais non bouillante, et l'on introduit dans le vase l'extrémité arrondie en forme d'arrosoir d'un tube destiné à l'aspiration du liquide. Les habitants de la campagne, les journaliers et tous les hommes en général, prennent le maté *cimarrou*, c'est-à-dire sans sucre; mais les femmes, les étrangers y ajoutent du café, du rhum, un peu d'écorce d'orange ou de citron, etc.; d'autres enfin remplacent l'eau par du lait.

On boit le maté à toute heure de la journée; c'est la première chose que fait un Sud-Américain, le plus ordinairement avant de quitter son lit ou son hamac. Réconforté par sa liqueur favorite, il monte à cheval, vaque à ses affaires et attend sans impatience le repas du milieu du jour.

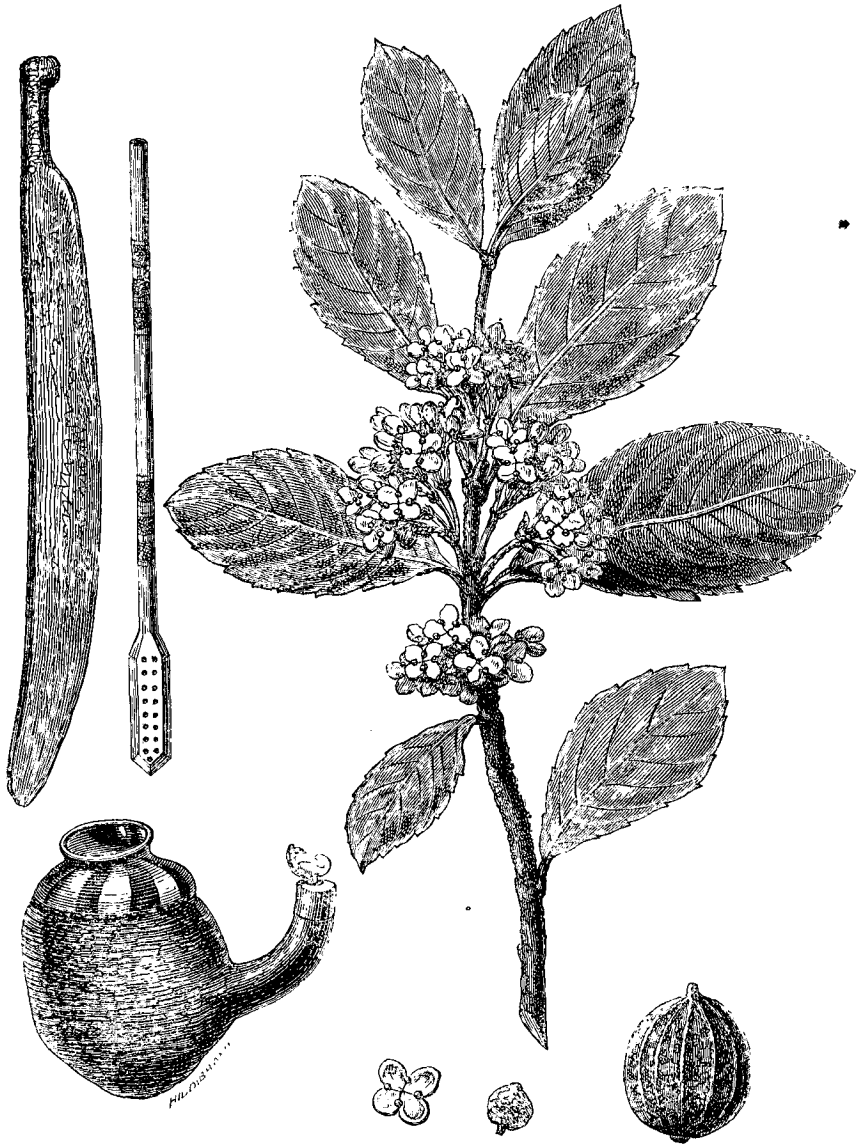
1. Les Hispano-Américains nomment ce vase *maté*, et les Brésiliens *culha*. C'est, en général, le fruit d'une cucurbitacée. Il y en a de toutes les formes, et plus ou moins richement ornés. Quelques-uns sont en argent massif et dorés : on se hâte d'en faire honneur aux visiteurs. Le chalumeau (*bombilla*, en portugais *bomba*), est en jonc ou en métal.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ainsi concentrée, prise sans sucre et à jeun, cette infusion est irritante. Beaucoup de voyageurs ne peuvent la supporter; elle détermine des nausées et des vomissements. Le maté léger et aromatisé a des propriétés irritantes encore, mais beaucoup moins énergiques, quoiqu'il ne convienne pas à toutes les organisations : l'estomac s'en arrange assez mal, surtout au début; il agit aussi sur le cerveau, et éloigne le sommeil.

Cette boisson paraît nécessaire à l'habitant du Sud-Amérique qui en loutit des quantités énormes de viandes mal cuites, sans pain, souvent sans farineux (manioc, maïs), et toujours sans vin; c'est pour lui un digestif obligé.

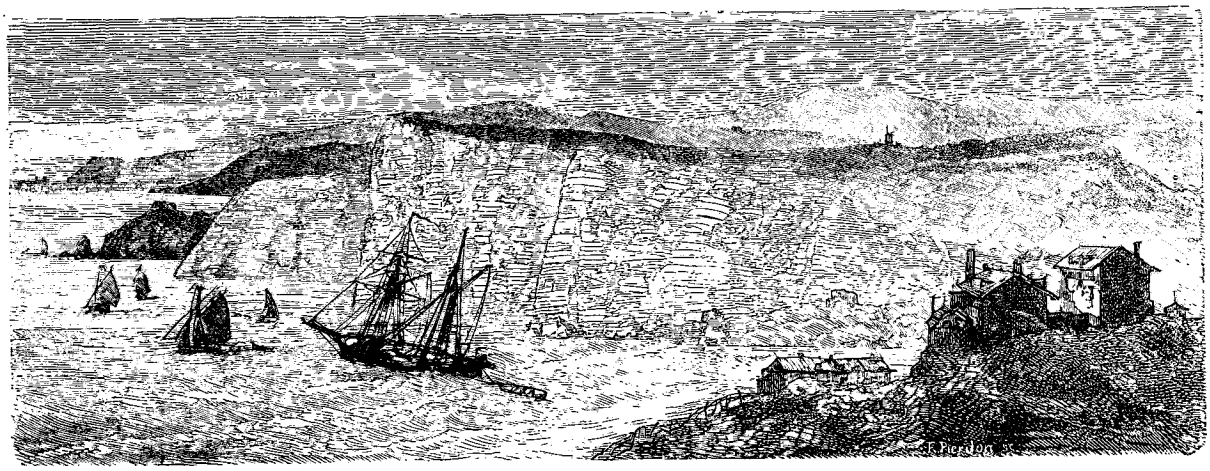
On peut encore, ainsi que je l'ai vu dans la province de Saint-Paul, prendre le maté en infusion théiforme. C'est une manière que pour ma part, je trouve préférable à l'autre. On évite l'aspiration des nombreuses particul s de la plante qui arrivent à la bouche à travers les trous de la *bombilla;* on juge mieux de la force du breuvage; et, considération à mettre en première ligne, il n'y a plus nécessité de se servir d'un tube qui a passé successivement par les lèvres d'une foule d'individus, à commencer par celles de l'esclave qui est chargé de sa préparation, sans qu'on ait pris soin de le laver une seule fois : laver une bombilla est une chose qu'un buveur de maté n'a jamais faite.



Sabre de bois. — Bombilla ou chalumeau. — Vase maté ou culha. — Rameau de l'arbuste. — Fleur. — Fruits.
Dessin de Sauvageot.

ALFRED DEMERSAY.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Falaises sur la Manche, entre Sidmouth et Exeter. — Dessin de Durand-Brager.

UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES,

PAR M. L. SIMONIN.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

DE LONDRES A PLYMOUTH.

Objet du voyage. — Précautions prises au départ. — Le guide Bradshaw. — Les assurances et les chemins de fer. — *Help yourself!* — Les falaises. — Le *break-water* de Plymouth. — Le phare d'Eddystone. — Un peu d'histoire. — Une chambre moyen âge. — Je songe au roi Jean.

Le 4 juillet 1862, je partais de Londres en compagnie de M. D. B... et M. L... Nous allions visiter le Cornouailles et le pays de Galles.

L'art de la peinture attirait mes deux compagnons vers ces contrées qui ont gardé quelque chose de leur état primitif, et où le paysage et les hommes offrent des types également curieux, dignes d'être reproduits. Un art plus modeste, mais non moins utile, l'art des mines, m'entraînait à mon tour vers les pays classiques des métaux et du charbon.

J'avais tant de fois, sur les bancs de l'école, entendu mes maîtres parler des gisements inépuisables de cuivre et d'étain du Cornouailles, exploités depuis les premiers temps de l'histoire et fouillés aujourd'hui jusque vers la mer; j'avais si souvent, dans des livres bien connus du mineur, et signés des noms illustres d'Élie de Beaumont, Perdonnet, Burat ou Le Play, fait connaissance avec les filons de Saint-Just ou Saint-Yves, et les usines et les houillères de Swansea, Merthyr Tydvil et Pontypool, que l'envie d'aller les voir me vint lorsque la grande exposition de 1862 m'amena comme tant d'autres à Londres. Ce pèlerinage scientifique en valait bien un autre, et résolu à profiter d'une occasion qui ne devait peut-être plus se renouveler pour moi, je ne voulus pas quitter l'Angleterre sans visiter au moins le Cornouailles et le pays de Galles. Vouloir et pouvoir sont deux, m'eût dit en ce cas Sancho, si j'eusse demandé son avis; mais je ne le consultai pas, je partis sans soumettre ce voyage à la question préalable, et le proverbe eut tort cette fois à la barbe du plaisant *mancego*.

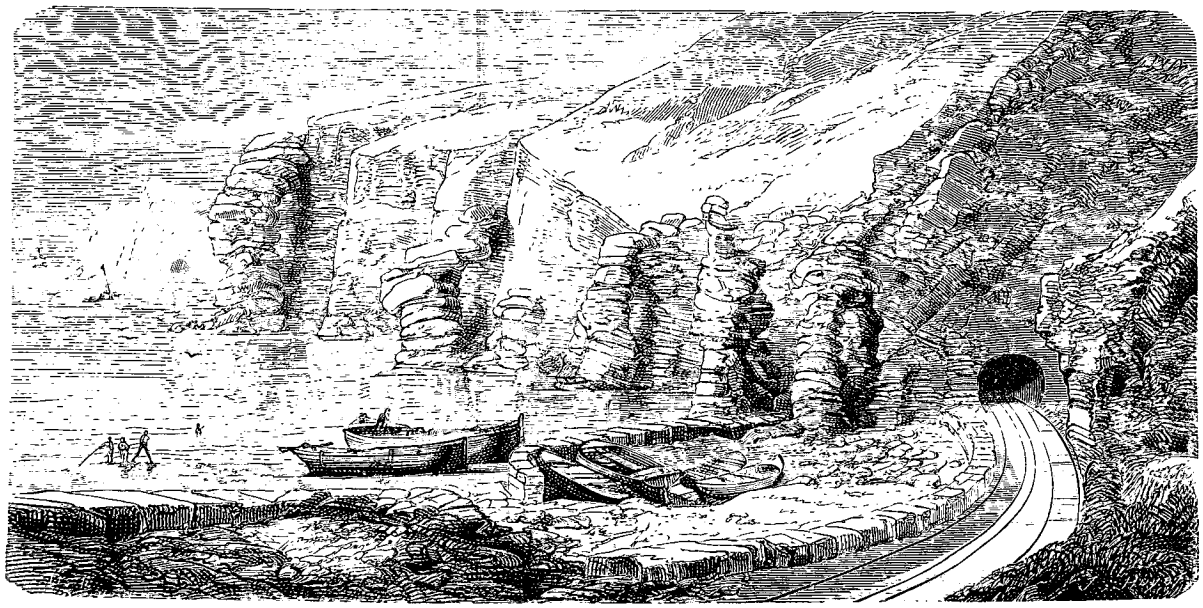
Cependant l'expérience m'avait appris qu'il est bon en Angleterre de ne pas se lancer légèrement sur les grands chemins, en d'autres termes que si l'on veut y être reçu quelque part, il est presque indispensable d'être présenté, introduit, *introduced*, comme disent nos formalistes voisins. Ce fut donc autant pour me conformer à cet antique usage que pour approcher des maîtres non moins célèbres que les nôtres, que j'allai, avant de me mettre en campagne, frapper discrètement à la porte du Musée de géologie pratique de Londres, auquel est annexée l'École des mines. M. Robert Hunt, archiviste de l'établissement, me fit l'accueil le plus gracieux, et soit par lui-même, soit par ses collègues, M. Percy, professeur de métallurgie, et M. Warington Smyth, professeur de minéralogie, j'obtins une bonne dose de lettres de recommandation pour le voyage que je projetais. Grâce à eux, je fus également *introduit* auprès de sir Roderick Murchison, l'éminent géologue que toute l'Europe connaît. L'honorable baronnet me remit sa carte sur laquelle il écrivit quelques mots en ma faveur. Muni de ce passe-port d'un nouveau genre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

véritable laissez-passer, je partis en toute tranquillité, sûr que mines et usines m'allaient être également ouvertes, et que ni les chantiers souterrains d'où l'on extrait le charbon, le fer, le cuivre et l'étain, ni les fours où l'on fond ces métaux, n'auraient de secrets pour moi. Je partis en mineur, la canne et le marteau à la main, mes amis l'album sous le bras, en vrais artistes qu'ils étaient.

Porteur de l'indispensable *Bradshaw*, ce guide des chemins de fer et des bateaux à vapeur pour la Grande-Bretagne et l'Irlande, et qui est à notre *Livret Chaix* ce que le volumineux dictionnaire de Bescherelle est au plus modeste dictionnaire de poche, j'avais étudié du mieux possible la route à suivre pour faire une tournée complète et ne jamais revenir sur nos pas. Il me fallut du temps pour achever ces recherches préliminaires, cette sorte d'avant-projet, comme aurait dit un architecte. Le *Bradshaw*, presque impénétrable pour des Anglais, tant sa disposition est peu claire et lucide, devient pour les Français un livre des plus ténébreux où s'étalent comme des hiéroglyphes. Je ne sais même pas si je ne me trompai point d'abord de station au départ, pour aller de Londres à Plymouth, première étape du voyage; mais je sais bien qu'en dépit d'un ciel assez triste, nous partîmes joyeux comme des oiseaux échappés de leur cage. C'est presque toujours ainsi que l'on quitte Londres, même au printemps, même à l'époque des grandes exhibitions.

Pour nous, nous étions si gais d'aller voir les vertes campagnes et les grands horizons de la mer, et les landes sévères, que nous regardions d'un air dédaigneux tous ceux de nos compagnons de route qui, en présence d'un accident possible, prenaient avec l'indispensable *ticket* un billet d'assurance. La précaution britannique est si grande, qu'elle veille et pare à tout. Que le chemin de fer déraille, qu'il y ait rencontre de trains,



Chemin de fer le long des falaises d'Exeter à Plymouth. — Dessin de Durand-Brager.

on vous donne tant pour un bras perdu, tant pour une jambe, tant pour une contusion, si vous vous êtes assuré au départ; un œil, une dent, chaque organe est tarifié d'avance. En cas de mort, on paye tant à vos héritiers. On peut aussi s'assurer au mois ou à l'année. Mais nous partîmes à la française, sans assurance d'aucun genre, confiants en la Providence en général, et aux dieux des mines et de la peinture en particulier: on pourrait être imprévoyant à moins.

Nous voilà donc sortant de Londres par la station de Paddington sur la ligne du sud-ouest, *South Western railway*, perdant bientôt de vue le magnifique château de Windsor. Nous traversons ensuite de superbes prairies où paissent les éternels moutons de la Grande-Bretagne. Çà et là un bouquet d'arbres, quelquefois une ferme; peu de collines, point de montagnes; partout un horizon verdoyant s'étendant à perte de vue, des lignes d'eau courante aux rives indécises, noyées sous le gazon; en un mot, le paysage qu'à peu près partout on rencontre en Angleterre, et qui finit par lasser à cause même de son uniforme beauté. Nous brûlons au passage des villes de peu d'importance, dont le nom ne réveille aucun souvenir, si ce n'est Salisbury, et nous arrivons ainsi à Exeter, port à l'embouchure de la rivière Ex, et capitale du comté de Devon. On y voit les ruines d'un vieux château fort, jadis résidence des rois saxons du Wessex, au temps de l'heptarchie anglo-saxonne[1]; mais nous ne pouvons le visiter, non plus que la cathédrale d'Exeter, que l'on dit magnifique. A peine si l'on nous laisse le loisir de passer au buffet; il faut continuer la route, *le temps est de l'argent* pour

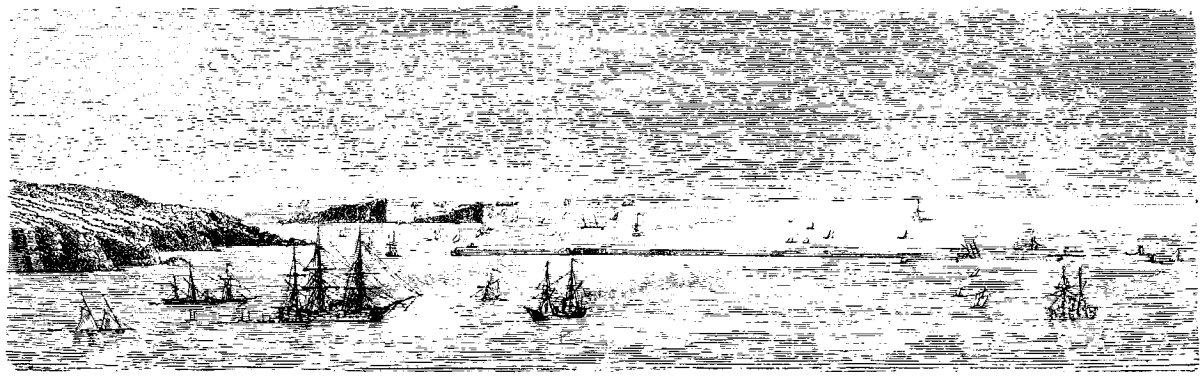
1. Les villes dont les noms en anglais se terminent en *ter* sont presque toujours situées sur l'emplacement d'un ancien château fort, d'une ancienne tour *ctower* et en breton *tor*), ex. : Exeter, Gloucester. Celles en *munster* ont été bâties sur l'emplacement d'un ancien monastère, ex. : Westminster, et celles en *cester* sur l'emplacement d'un ancien camp, *castrum*, ex. : Worcester.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Anglais, surtout en voyage, et c'est au touriste à se munir de provisions au départ. Nous entrons dans le *refreshment room*, le salon des rafraîchissements, nous enlevons à la hâte une bouteille d'*ale*, un sandwich tout préparé, quelques galettes sèches, et remontés en voiture nous grignotons sur nos banquettes ce déjeuner de cénobite. Nos voisins sortent de leurs paniers des viandes succulentes. Buvant à même à de larges flacons de wisky, de porto ou de sherry, dont l'odeur alcoolique parfume tout le wagon, ils rient de notre tempérance, et bien que nous ne leur ayons pas été présentés, nous offrent fraternellement de partager leurs provisions. Nous refusons en remerciant; mais la conversation s'engage. L'Anglais en voyage est volontiers bavard. Mes amis profitent de l'occasion pour épancher leur bile contre l'Angleterre. Le service des chemins de fer leur semble trop livré au *laisser faire;* c'est à chacun de chercher et de trouver sa route, et le principe du *help yourself*, « soyez à vous-même votre propre garde, » est ici trop absolument appliqué. En outre, à part les premières classes, l'absence du comfort est partout trop sensible.

Aux secondes, un banc de bois, des dossiers de bois, cinq places non numérotées, non divisées sur chaque rang, voilà ce qu'on offre aux voyageurs dont la bourse n'est pas assez garnie pour aborder « *the first class.* » C'est sur celle-ci que se sont concentrés tous les soins, toute l'attention des compagnies; dans les autres, on vous parque comme des moutons. Après tout, c'est peut-être une voie détournée pour amener peu à peu tout le monde à voyager en première classe, et à faire que tout soit pour le mieux sur le meilleur des railways possible.

D'Exeter à Plymouth, le chemin de fer côtoie longtemps le rivage; une double rangée de rails s'aligne jusque dans la mer; des falaises tombent à pic sur la voie; des grès rougeâtres, ferrugineux, marient heureusement leur couleur au vert azuré de la nappe liquide. Par moments, une blanche voile surgit à l'horizon; parfois aussi la falaise, s'avançant dans l'eau, interrompt brusquement la voie qui traverse alors le roc en tunnel : on dirait que tout le convoi va s'engloutir dans les ondes. Le long du chemin sont quelques jolis ports, comme Dawlish, Teignmouth, fréquenté l'été par les



Le Break-water ou brise-lames de Plymouth. — Dessin de Durand-Brager.

baigneurs fashionables à cause de leur doux climat. Il est peu de routes aussi pittoresques et d'un aspect aussi saisissant. Pour mon compte, en recueillant mes souvenirs, je ne trouve que dans la fameuse route de la *Corniche*, qui conduit de Nice à Gênes, un second exemple d'une voie de terre conquise pour ainsi dire sur les falaises et sur la mer. Au reste, le chemin de fer d'Exeter à Plymouth n'offre ce merveilleux spectacle que sur une portion de son parcours. Il entre ensuite en plein dans les terres, on ne tarde pas à perdre la Manche de vue, on laisse bien loin à gauche Torquay, Darmouth, qui se baignent dans les eaux du Canal, et l'on arrive enfin, presque sans s'en douter, à Plymouth, l'un des plus beaux ports de l'Angleterre.

Plymouth, port de commerce et port militaire à la fois, méritait toute notre attention. D. B..., en peintre de marine, ne se sentait pas de joie devant les points de vue splendides de la rade. Nous allâmes visiter Devonport, où se trouvent l'arsenal, les chantiers de construction, les citernes d'eau douce, les docks. Un brise-lames (*break-water*), jeté au milieu des eaux en forme d'énorme digue d'une longueur de plus de 1500 mètres, protége les ports de Plymouth contre l'irruption de la mer soulevée par les vents du sud ou du sud-ouest, et une ligne de forts et de murailles savamment établis défend de tous côtés la ville. Plymouth est comme le Toulon des Anglais; sa baie est magnifique; elle s'appuie sur l'embouchure de deux fleuves, le Tamar et la Plym. Celle-ci a donné son nom à la ville [1].

Plymouth a quelques rues larges, bien tracées, mais ne contient dans son intérieur aucun monument digne d'être cité. La population, y compris celle de Devonport, est de plus de cent mille habitants.

En mer, à dix-sept milles du port, se dresse sur un écueil le phare d'Eddystone, qui est, avec le *Break-water*, une des merveilles du Royaume-Uni.

Le *Break-Water* a été construit en 1812, et il est l'œuvre de l'Écossais Rennie, fameux ingénieur et mécanicien, élève du grand Watt. On y a travaillé trente-

1. Toutes les villes dont les noms en anglais se terminent en *mouth* sont presque invariablement situées à l'embouchure d'un fleuve dont le nom même forme la première partie du nom de la ville; exemple : Plymouth, Falmouth, Teignmouth. *Mouth* en anglais veut dire bouche et par extension bouche ou embouchure d'un fleuve.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

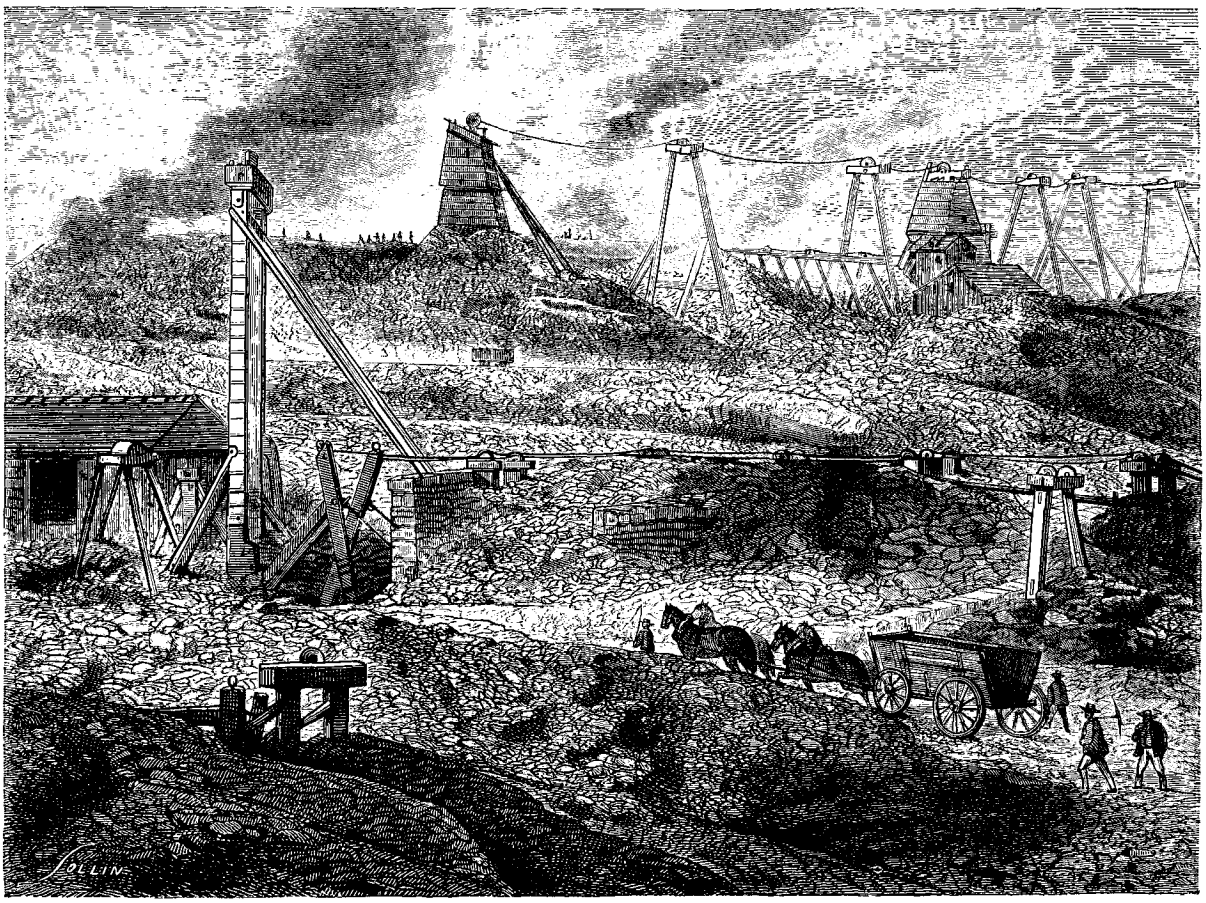
quatre ans. Le phare date de 1757. Il a été bâti par le savant et modeste Smeaton et achevé en deux ans.

Le phare d'Eddystone et le break-water ne font pas seuls la gloire de Plymouth, dont le nom a quelquefois aussi retenti dans l'histoire.

C'est à Plymouth que le Prince Noir, en 1355, après la bataille de Poitiers, débarqua, avec ses prisonniers, le roi Jean et le dauphin de France. C'est là encore qu'en 1815 vint ancrer le *Bellérophon*, porteur d'un autre prisonnier français, Napoléon.

C'est de Plymouth que sont partis la plupart des grands navigateurs anglais pour leurs découvertes à travers le monde, tels que sir Francis Drake, en 1577, et le capitaine Cook, en 1772-76. C'est à Plymouth que relâcha, en 1620, le fameux navire *Fleur-de-Mai* (*May-Flower*), porteur des pèlerins qui allaient fonder les États-Unis. Deux ans auparavant, c'était dans ce port qu'était arrêté sir Walter Raleigh à son retour de la Guyane. Ce fut là enfin que fut assassiné Buckingham au moment où il allait mettre le pied sur le navire qui devait le ramener en France.

Nous étions descendus à Plymouth à Royal Hôtel, et mes amis et moi n'avions pas été médiocrement étonnés en voyant l'ameublement de nos chambres. Que l'on se figure un lit à quatre colonnes, énorme, bas, tenant le milieu de l'appartement et munis de tentures aux des-



Vue générale de Wheal Friendship (la mine de l'amitié). — Dessin de Durand-Brager.

sins gothiques, un vrai meuble du moyen âge qu'eût envié l'hôtel de Cluny. A côté du lit un bahut non moins ciselé, également orné de colonnes torses, et sur le bahut une large potiche en porcelaine dont l'usage se laisse aisément deviner. Les chaises étaient du même style que les meubles, fouillées, lourdes, massives. Ce genre d'ameublement que nous allions rencontrer dans presque tout le Cornouailles et le pays de Galles avait de quoi nous surprendre au début. La nuit, je fis un songe de circonstance. Je rêvai au roi Jean et au Prince Noir, et ce songe était bien permis dans cette chambre aux meubles antiques rappelant ceux des vieux castels. La vacuité de *messer gaster* fut sans doute aussi pour quelque chose dans les étranges hallucinations qui me firent voir en rêve ces anciens et illustres preux, dont je ne me serais jamais attendu à faire ainsi la connaissance. Arrivés tard à l'auberge, on nous avait lancé des cuisines le proverbe si connu des écoles : *Tarde venientibus ossa*. On nous avait abreuvés de thé et bourrés de sandwichs; mais ce lest, qui suffit aux Anglo-Saxons habitués à faire par jour cinq et six repas, était léger pour des estomacs gaulois qui ne s'asseyent que deux fois par jour à table. Encore étions-nous presque à jeun ce soir-là, et ce fut peut-être à la faveur de ce jeûne et de ce thé intempestif que m'apparurent le roi Jean et son terrible vainqueur. Mes amis, moins préoccupés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

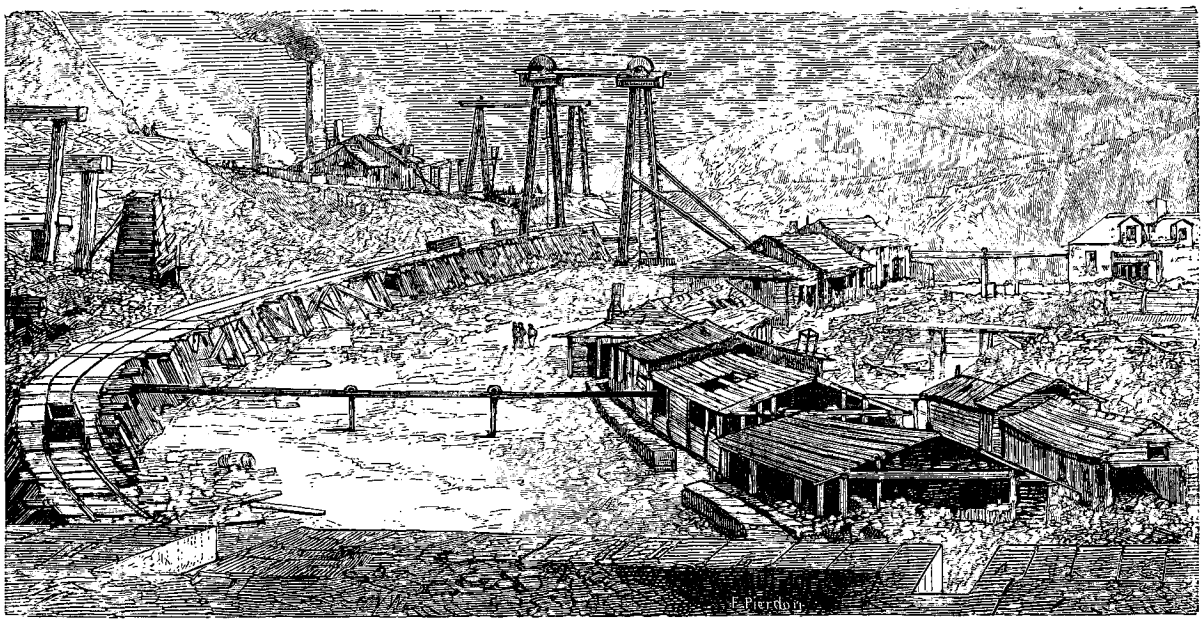
que moi d'histoire internationale, ne firent qu'un somme entre soir et matin.

II

DE PLYMOUTH A TAVISTOCK.

Route pittoresque. — Le dimanche à Tavistock. — Ruines druidiques. — Il pleut, mais on ne joue pas. — La vie d'une famille anglaise. — Visite à Wheal-Friendship.

Le lendemain de ce songe historique, nous partîmes de Plymouth pour Tavistock. Le comté de Cornouailles n'a pas seul la spécialité des filons métalliques. Le Devonshire, son frère et son voisin, est riche aussi en mines de cuivre, et nous ne pouvions traverser ce pays sans aller au moins donner un coup d'œil à Tavistock, entouré de mines célèbres. Nous prîmes place sur le railway qui relie Plymouth à Tavistock, et remonte le cours de la Plym. En une heure nous franchîmes les quatorze milles qui séparent les deux villes. La route est charmante, ouverte au milieu des prairies et des bois. On côtoie quelque temps la Plym, qu'on traverse deux fois sur de magnifiques ponts. Les stations sont nombreuses. Çà et là, aux flancs des collines sont des carrières d'ardoise. En d'autres points, les schistes deviennent verdâtres, lustrés ; on voit qu'ils ont été cuits par le feu souterrain aux époques géologiques; de plus, ils ont été fortement soulevés dans une de ces agitations convulsives qui présidèrent à la naissance et à la formation du globe. En quelques endroits on surprend des failles, des glissements, et les pans de la roche perdent leur stratification régulière; d'énormes filons quartzeux, des *dykes* traversent ces masses schisteuses. Si le géologue ne connaissait le pays, il devinerait à ces signes presque décisifs la proximité d'un district métallifère. Tout le long du chemin le paysage ne cesse d'être pittoresque, et les moines du moyen âge, ces amateurs des riants horizons, avaient su l'apprécier. Des ruines



Les ateliers de préparation mécanique, à Wheal Friendship. — Dessin de Duraud-Brager.

d'abbayes, de monastères existent çà et là dans la campagne, et le petit village au nom caractéristique de *Buckland Monachorum* témoigne encore de ce religieux passé.

Arrivés à Tavistock, nous allâmes frapper à la porte de Bedford Hôtel. L'illustre auberge est bâtie dans un style demi-gothique demi-renaissance si cher aux Anglais et qu'ils appellent le style de Tudor ou d'Élisabeth. Il fait le fond de l'architecture nationale et on l'applique à toutes choses : églises, villes, grandes fermes, hôtels sont bâtis dans ce goût, surtout depuis une trentaine d'années. C'est une seconde renaissance qui est loin d'avoir la beauté et la grandeur de la première.

Bien que ce fût un dimanche, la maîtresse du logis, une vieille Anglaise du meilleur ton britannique, consentit à nous héberger. Nous allâmes donner un coup d'œil à la ville, coquettement assise sur la rivière Tavy, d'où elle a pris son nom[1]. De gracieux jardins entourent quelques villas disséminées dans les environs. A côté de notre hôtel se trouvent les pittoresques ruines d'une abbaye jadis fameuse, bâtie au dixième siècle, et dont les biens furent données par Henri VIII, en 1539, à lord John Russell. Ce fut là l'origine de l'immense fortune de la maison ducale de Bedford.

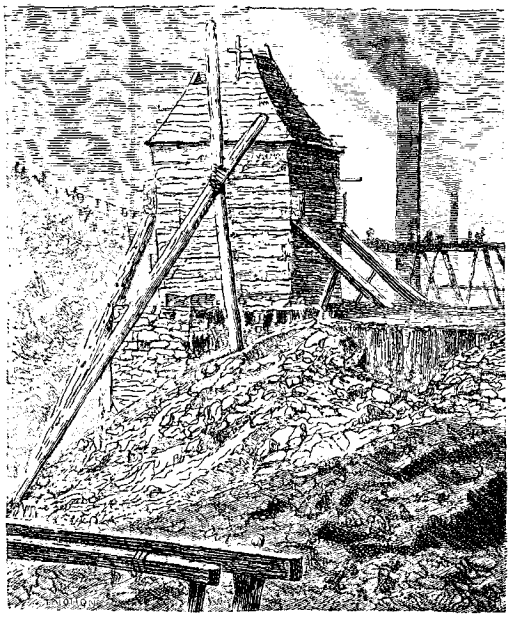
Les murs, les porches, quelques arceaux de la vieille abbaye ont résisté au temps. Le lierre, cet éternel ami des ruines, les embrasse et les serre de ses nœuds, et ces antiques débris, soudés à des constructions toutes modernes, y font un très-heureux effet. La vue de la ville, prise des hauteurs qui la dominent, forme aussi

1. Suivant les étymologistes de l'endroit (jusqu'où les étymologistes ne vont-ils pas se nicher?) le nom de Tavistock viendrait des trois mots saxons *Ta, vy, stock*, ce dernier correspondant à l'anglais moderne *settlement*. Tavistock voudrait dire alors : village sur la rivière Ta. Je laisse aux savants le soin de décider le fait, avouant mon entière incompétence en fait de langue saxonne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un joli paysage. Un clocher gothique élancé surmonte le pâté des maisons dans lequel le Tavy promène ses eaux claires et paisibles. De tous côtés des collines verdoyantes entourent et semblent vouloir protéger la ville. A droite, à gauche sont des cottages aux blanches façades, aux toits d'ardoise ou de tuiles ; enfin çà et là se dressent les charpentes aux formes étranges qui couronnent les puits de mines. Le cuivre et l'étain sont exploités jusqu'aux alentours de Tavistock.

M. R. Hunt m'avait donné à Londres une lettre d'introduction pour M. J. Matthews, agent général (*manager*) d'une des plus importantes mines du pays. Je n'eus garde de manquer à mes devoirs de recommandé, et ma première visite fut pour M. Matthews. Malheureusement c'était jour de dimanche. Ce jour-là les mines ne travaillent pas. Ce jour-là, paraît-il, on ne reçoit pas non plus ses hôtes, car M. Matthews, que je rencontrai en route (en bon Anglais il sortait du prêche), me donna rendez-vous pour le lendemain. Je laissai ce digne régisseur tout entier à ses devoirs religieux, et comme je n'avais pas de Bible à lire ni de temple à fréquenter, je proposai à mes compagnons une course aux environs de Tavistock, riches en ruines celtiques. Malgré la solennité du dimanche, un voiturier, en doublant le prix de la course, bien entendu, consentit à nous accompagner. *Il est avec le ciel des accommodements*, nous dit l'automédon britannique dans son langage moitié celte, moitié anglais, et par une pluie battante, donnant à ses chevaux un des plus vigoureux coups de fouet qu'ils eussent jamais reçu, il nous porta vers la forêt de Dartmoor. Nous le laissâmes sur la route et prîmes à droite à travers champs. Nous enfoncions jusqu'à mi-jambe dans un sol tourbeux détrempé par la pluie, mais le spectacle que nous avions devant les yeux valait bien la peine qu'il nous coûtait. Nous étions dans un ancien village druidique, et partout autour de nous se dressaient des dolmens, des menhirs, des cromlechs. Une avenue de plus de trois cents mètres de long, dont les côtés étaient marqués par de grosses roches fichées en terre, se terminait de part et d'autre par des cercles sacrés. Chacun d'eux avait été tracé au moyen de dix-neuf pierres, nombre fort en honneur chez les druides. D'autres avenues, des lignes de hautes pierres debout, enfin une foule de cercles qui paraissaient avoir servi de limites à autant de cabanes ou de tumulus formaient, après dix-huit siècles, les ruines toujours existantes de cet ancien village celtique. Sur ces dolmens, dont la table à présent est presque couchée à terre, les druides préludaient, dit-on, à leurs sanglants sacrifices ; au pied de ces menhirs, pyramides monolithes toujours debout, ils rendaient la justice ; le long de ces avenues allaient les guerriers, les prêtres, les chasseurs, les hommes de la tribu.



Puits d'extraction à Wheal Friendship.

Au centre de ces cercles de pierre, probablement sous un toit de chaume ou de feuillage, campait la famille. Après dix-huit siècles, les traces de cette ville bretonne, bâtie sur la tourbe, et qui a peut-être vu passer les soldats de Jules César, sont encore visibles, lorsque tant d'autres monuments fondés sur le grès et le granit ont entièrement disparu. Ici, c'est l'absence, l'éloignement de l'homme qui a préservé ces ruines. Non loin est Merrivale Bridge, un pont formé de pierre cyclopéennes, et qui doit certainement remonter à une époque presque aussi ancienne que les ruines que nous venons de visiter. Le paysage est coupé de lignes étranges. Les landes sévères de Dartmoor s'étendent à l'est. A l'horizon se dressent des montagnes nues, dont une, le Vixen Tor, par la forme des rocs amoncelés, rappelle comme une bête fauve accroupie ; on dirait un renard. C'est vers ces landes stériles, jadis hantées des Bretons et depuis désertes, que les Anglais conduisirent en 1808 les prisonniers français. On ne les rendit qu'à la paix. La prison de Dartmoor renferme aujourd'hui des *convicts*.

Nous retournâmes des ruines celtiques comme nous y étions venus, c'est-à-dire par une pluie battante. Notre cocher (il s'appelait John comme tous les cochers anglais) supportait avec un calme qui avait encore quelque chose de plus résigné que le calme habituel aux Anglo-Saxons les hallebardes qui lui tombaient sur le dos. « Jean s'en alla comme il était venu, » semblait-il dire avec la Fontaine. J'interpellai ce *driver* stoïque :

« Mon brave homme, est-ce là le temps qu'il fait ici d'habitude au mois de juillet ?

— Monsieur, nous n'en avons jamais d'autre toute l'année.

— Il pleut donc toujours chez vous ?

— *Yes, sir.*

— Et c'est là votre été ?

— *Yes, sir.*

— Et quand vous voulez voir le soleil ?

— Nous allons le chercher ailleurs.

— Fort bien, mais un pays où il pleut toujours, savez-vous que cela n'est guère amusant.

— Il faut cependant habiter quelque part. »

Sur ce, John se mit à chanter ce quatrain philoso-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phique qui célèbre si justement l'humide climat de Tavistock :

« The west wind always brings wet weather,
The east wind wet and cold together;
The south wind surely brings us rain,
The north wind blows it back again. »

Ce qui, traduit en français, veut dire littéralement :

« Le vent de l'ouest amène toujours un temps humide; le vent de l'est un temps humide et froid; le vent du sud nous apporte sûrement la pluie, et le vent du nord nous la ramène de nouveau. »

La dernière repartie de notre digne cocher, qu'il fallait bien habiter quelque part, me rappelait celle de Bridoison, qui disait avec tant d'à-propos qu'on est toujours fils de quelqu'un. Et comme la pluie continuait de tomber à cruches, pour parler comme les Espagnols, je criai à John d'exciter ses bêtes. « *All right,* » me répondit-il, « c'est bien, » et il mit ses chevaux au galop. En un quart d'heure nous arrivâmes à Bedfort.

Le soir, comme nous nous remémorions les émotions de l'après-midi, et que, le visage collé à nos vitres, nous regardions tomber la pluie, nous voulûmes finir la journée en jouant tranquillement aux cartes,

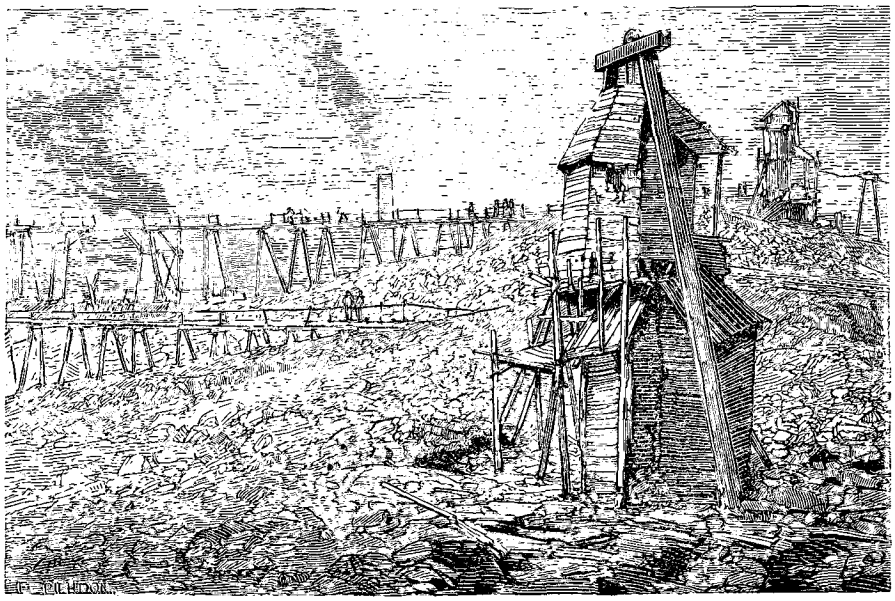
Car que faire à l'auberge à moins que l'on n'y joue?

La maîtresse du logis nous refusa net le plus petit jeu de whist ou d'écarté.

« On ne joue pas le dimanche en Angleterre, on prie Dieu.

— Et quand on a prié Dieu?

— On boit. Voulez-vous du whisky, de l'ale, du porter, du sherry? Parlez, on vous en servira jusqu'à vous faire tomber sous la table; mais des cartes, jamais. Demain, si vous voulez.



Puits d'aérage, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.

— Merci, madame l'hôtesse, demain est jour de travail, et nous irons à nos affaires »

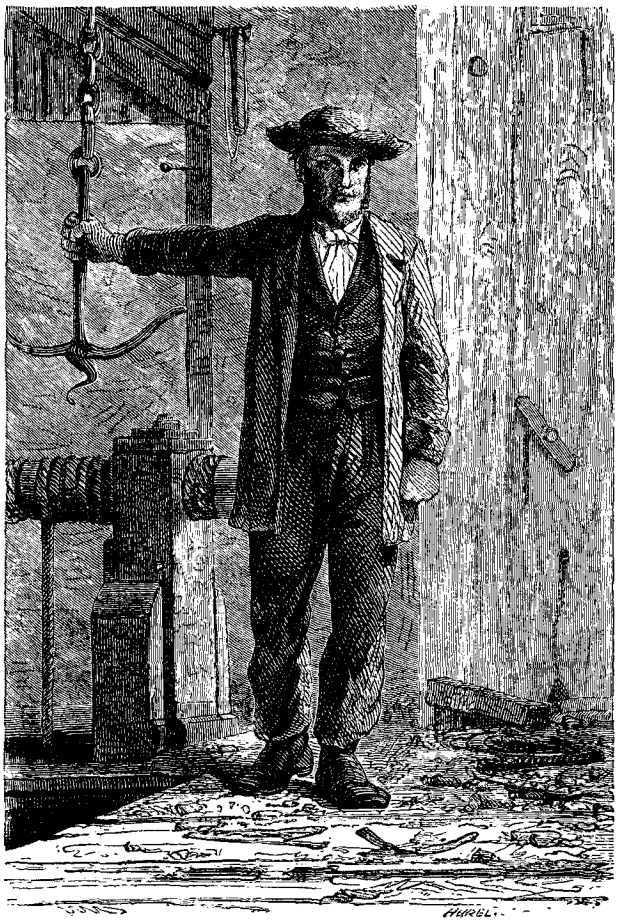
Le lendemain, en effet, nous frappions de bonne heure à la porte hospitalière de M. Matthews, qui nous attendait pour déjeuner. Nous fûmes reçus par ce galant homme comme on est partout reçu en Angleterre quand on est muni d'une lettre d'introduction. Il nous présenta à sa femme, puis ce fut le tour de ses filles, qui successivement vinrent dans la salle à manger, en tenue du matin, donner le baiser à leurs parents. Enfin on se mit à table, non sans procéder religieusement à un *benedicite* récité par le père et suivi en commun par la famille. Le déjeuner fut modeste, frugal, comme il est d'habitude en Angleterre pour ce *breakfast* matinal : le thé, l'inévitable thé, le beurre, le lait, un œuf cuit sur un morceau de jambon, une microscopique tranche de pain dépouillée de croûte et coupée en carré, formaient tous les éléments du repas. Mes amis, qui n'avaient pas encore vu l'Angleterre et qui avaient rêvé sans doute au festin de Gargantua, me regardaient tout étonnés. Le déjeuner fut bien vite achevé, et nous partîmes légers pour les mines, non sans avoir promis aux jeunes miss, qui gracieusement nous le demandèrent, de revenir le soir leur montrer nos albums.

Le repas dont je viens d'esquisser l'ordonnance ouvre partout, dans le Royaume-Uni, la vie quotidienne de la famille. Il a lieu vers huit ou neuf heures du matin. Comme il est peu substantiel, il est suivi d'un goûter ou *lunch* vers une heure ou deux de l'après-midi. Le fromage, le traditionnel *chester*, les galettes sèches dont les Anglais sont si friands, les conserves, quelquefois les viandes froides, sont admises au lunch, et la boisson est la bière, le porter, le sherry ou vin de Xérès alcoolisé dans les docks de Londres. Le soda ou eau gazeuse jouit aussi des honneurs du lunch. Le thé en est sévèrement banni. Vers cinq ou six heures a lieu le dîner,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où l'on étale tout le service. On fait la toilette ; les dames, fraîchement peignées, sont en robes de soie ; les hommes, en habit noir. Au dessert on enlève la nappe, on met le fromage et les fruits sur la table munie d'un tapis ; puis les dames s'en vont, et alors les hommes, restés seuls, boivent à coups redoublés les liqueurs alcooliques et les vins de France. Quelques-uns tombent sous la table, et les serviteurs les emportent religieusement avec le plus grand sang-froid du monde. Autrefois cet incident se renouvelait plus souvent qu'aujourd'hui. La conversation est sérieuse, lente, elle s'arrête quelquefois. Pas de traits d'esprit comme en France, pas d'entraînantes discussions, point de ces gais récits que nous aimons tant après boire. Les Anglais ne trinquent pas Quand on veut *boire un verre de vin avec quelqu'un* (c'est l'expression consacrée), on l'invite à remplir sa coupe, on remplit la sienne, et chacun des buveurs salue l'autre en portant le verre à ses lèvres.

Tel est le dîner anglais Dans les grandes familles, surtout en présence d'invités, il se sert avec un luxe dont nous n'avons guère l'idée en France. La beauté de l'argenterie et des cristaux, la bonne tenue des domestiques, rachète la mauvaise confection des plats. Le poisson, les viandes, nagent dans des sauces sans nom ; les légumes sont servis à l'eau (il est vrai qu'on a devant soi tout un arsenal d'assaisonnements incendiaires pour en relever le goût), et des pâtisseries à moitié cuites recouvrent des produits habitués à d'autres emplois, comme la rhubarbe.



Mineur de Wheal Friendship.

Le dîner n'est pas le dernier repas des voraces Anglo-Saxons. Ils ont encore le souper, où réapparaissent le thé et les viandes froides ; on y sert aussi les confitures. Tout cela est prévu, calculé, et malheur à l'infidèle qui voudrait intervertir cette rigoureuse discipline. D'un bout à l'autre du Royaume-Uni, il serait poursuivi, vilipendé, et on lui appliquerait le dicton national : *Honni soit qui mal y pense !*

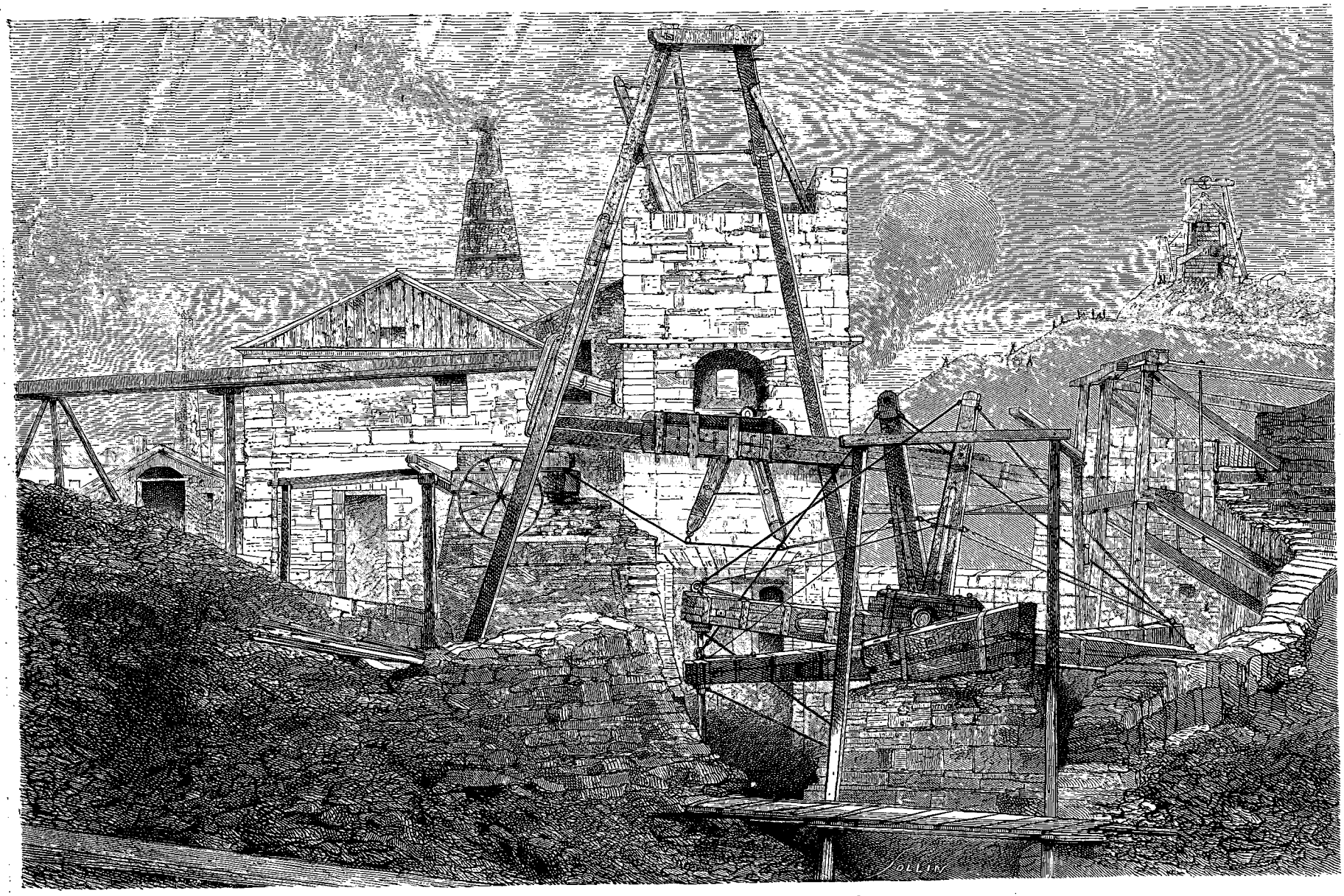
Reconnaissons bien vite que les Anglais chez eux ont du bon. Il se dégage de leur intérieur comme un parfum de vie de famille et de franche hospitalité qui tend malheureusement à disparaître chez nous. Le *home* britannique frappe le visiteur le moins attentif, le plus prévenu. On voit qu'il y a là le véritable foyer domestique, le sanctuaire de la vie privée, presque muré pour le monde extérieur : *Every Englisman's home is his castle*, « le foyer de l'Anglais est son château fort, » dit un adage bien connu. C'est par ce côté tout moral qu'il faut prendre les descriptions qui précèdent, et non par ce qu'elles pourraient présenter de plaisant. La devise des gastronomes : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es » n'est pas d'ailleurs toujours applicable. A ce compte, les Espagnols seraient un piètre peuple ; ils ont montré cependant en 1812 tout le courage et l'énergie dont ils étaient capables.

Entraîné un moment loin du but, j'y reviens par un chemin détourné, sinon par le chemin des écoliers, au moins par le chemin des mines.

M. Matthews n'ayant pu nous accompagner lui-même sur les travaux dont il était le gérant, ceux de la fameuse mine de *Wheal friendship* [1], nous avait donné une lettre pour le capitaine de la mine, master Bennett. Celui-ci nous reçut à bras ouverts. Il était fier de montrer ses chantiers à des Français. Il avait, du reste, gagné tous ses grades dans son rude métier : d'abord mineur, puis caporal, enfin capitaine. Ce dernier titre équivaut en Anglettre à celui d'ingénieur ou directeur de mines. Ce ne sont pas les examens de l'école ni la faveur, c'est le travail et l'intelligence pratiques qui y mènent, et cette façon de parvenir en vaut bien une autre. Bennett était un homme de six pieds, haut en couleur, comme presque tous les Anglais, fort, fier, vigoureux, un vrai athlète enfin, qui à la boxe aurait tué son homme. Il nous fit voir ses plans avec orgueil : c'étaient d'immenses feuilles de vélin où se développaient en projection horizontale toutes les galeries souterraines : on eût dit les rues d'une ville aux mille détours. Sur une coupe verticale se projetaient les différents étages de

1. Mot à mot : « la mine de l'Amitié. » *Wheal* ou *Huel* est un mot de l'ancien breton de Cornouailles analogue à l'anglo-saxon *work*. Il veut dire, en général, « travail, » et en cas particulier « travail de mine. » Le gallois *hwyl* a la même signification. D'autres étymologistes prétendent que les mots *huel* ou *wheal* se retrouvent dans l'anglais *hole*, trou, et par extension, mine. *Grammatici certant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le puits des pompes, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travaux marqués chacun d'une couleur distincte, et de larges lignes noires tombant d'à-plomb sur les galeries servaient à indiquer les puits. Le capitaine était d'autant plus fier de ces dessins que c'était son fils qui les avait faits : *good man makes good maps*, nous disait-il, « un bon mineur fait toujours de bons plans. »

Voulant réserver pour le Cornouailles une visite intérieure des mines, nous nous contentâmes, au grand désespoir de Bennett, qui eût désiré nous promener partout, de parcourir les travaux du dehors. Ils sont des plus remarquables et méritent toute l'attention de l'ingénieur. Çà et là se dressent les charpentes des puits recouvertes de mauvaises planches qui protégent en même temps l'orifice de la fosse béante. De loin, on dirait comme une façon de moulin hollandais. Des câbles en fil de fer roulant sur des poulies, et mis en mouvement par des roues hydrauliques, s'étendent à de longues distances. Ils sont en relation avec des pompes qui servent à l'épuisement des eaux intérieures. C'est ainsi qu'on assèche les travaux souterrains. Les roues motrices, qui, au moyen d'une manivelle, imprimaient aux câbles leur mouvement de va-et-vient, transmis par ceux-ci aux pistons des corps de pompe, sont les plus grandes qu'on puisse voir. Une de ces roues n'a pas moins de cent cinquante pieds anglais de circonférence, environ quinze mètres de diamètre, et master Bennett l'appelait lui-même avec solennité *the largest water wheel in the Kingdom*, « la plus grande roue hydraulique de tout le Royaume. » Le puits qu'elle dessert a onze pieds de large et deux cents fathoms (environ quatre cents mètres) de profondeur. On y descend par des échelles dont celle que Jacob vit en songe peut seule donner une idée.

A la surface, tout est vie, tout est mouvement. Là on extrait le minerai des profondeurs de la mine; ici des wagons le roulent sur des chemins de fer jusqu'aux

Les casseuses de minerai, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.

halles de dépôt; des charrettes le transportent aux ateliers de triage et de cassage; enfin il est amené sur des brouettes aux ateliers de lavage et de préparation mécanique.

Dans les ateliers de cassage établis en plein air, le travail est livré à de jeunes filles. Nous les trouvâmes toutes munies de la capote sacramentelle qui leur couvre la tête et leur protége le teint auquel elles paraissent tenir beaucoup, car il est frais et rose comme celui de toutes les jeunes anglaises. Armées d'un marteau, elles cassent le minerai. La gangue, la partie stérile, est du quartz dur, blanc, cristallin, faisant feu sous l'acier; le minerai est de la pyrite de cuivre, plus tendre, d'un jaune d'or, mêlée aussi de pyrite de fer à la couleur moins vive, parfois un peu blanchâtre, et de blende ou sulfure de zinc au ton poisseux. Il faut séparer la pyrite de cuivre, seule partie utile et traitable, non-seulement du quartz, mais encore de la pyrite de fer et de la blende. A cet effet, on pulvérise le minerai sous des pilons verticaux, *stamps*, dont les flèches sont en bois et les sabots en fonte. Alignés comme des tuyaux d'orgues et par dix ou douze à la fois, ces pilons se lèvent alternativement et retombent lourdement de tout leur poids sur la matière à écraser. C'est un vacarme étourdissant. Quelquefois on leur préfère des cylindres horizontaux en fonte ou en acier, et qui, prenant le minerai entre le vide laissé entre eux, l'entraînent dans leur mouvement de rotation et le broient. Il n'en sort qu'en menus morceaux; le grain de café ne passe pas avec plus d'aisance au moulin de nos ménagères.

Le minerai pulvérisé, sa séparation en parties d'égales grosseurs se fait dans des cribles *ad hoc*, puis sa division en parties d'égale densité ou de même poids dans d'autres appareils que nous ne saurions décrire ici, et qu'on nomme dans le Devonshire et le Cornouailles : *jigging machines*, *sleeping tables*, *round buddle re-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

volving tables, etc. Le résultat définitif de toute cette préparation mécanique est de séparer de la gangue les grenailles et les sables cuivreux plus ou moins riches, bons désormais à la fusion. Ces grenailles, ces sables métalliques sont mis en sac avec le minerai riche déjà séparé à la main, et tous ensemble prennent la route des grandes usines à cuivre du pays de Galles, que nous visiterons plus tard.

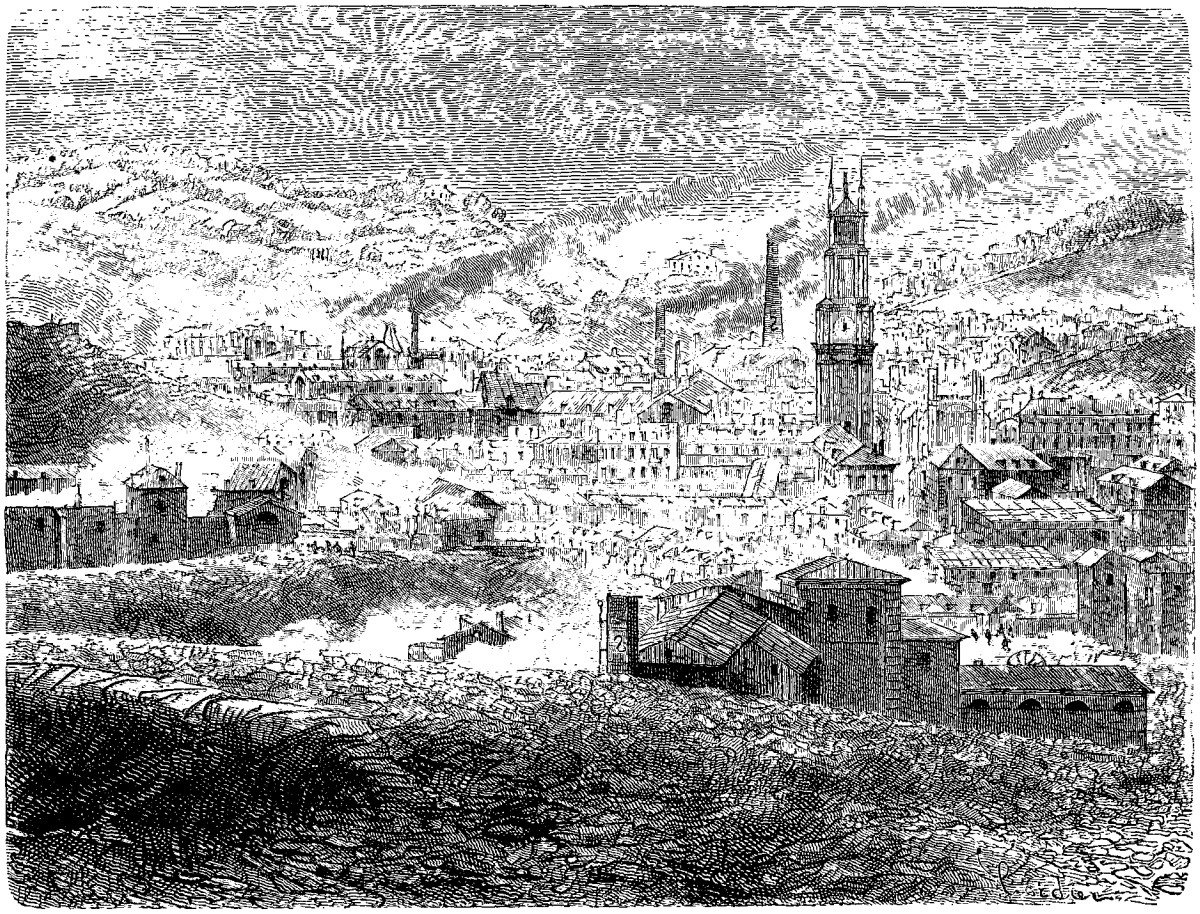
Les mines de Wheal Friendship ne sont pas les seules du comté de Devon qui méritent une visite. Il y a aussi les *Great Devon consols*, ou grandes mines consolidées du Devonshire, situées, comme Wheal Friendship, près de Tavistock. Elles sont les premières du pays par l'étendue et l'importance des travaux. Nous ne les décrirons pas, car nous allons trouver dans le Cornouailles des mines encore plus capables peut-être, par la nature toute particulière de leur situation, d'intéresser les lecteurs du *Tour du Monde*.

III

DE TAVISTOCK A PENZANCE.

Le travail des mines partout répandu. — Il date des premiers Bretons. — Les Phéniciens et les Cassitérides. — Les Romains. — Les Juifs. — Le droit *royalty*. — L'âge du bronze et de l'étain. — L'âge du fer. — Penzance. — Le mont Saint-Michel. — Le *cornish language* et les *Cornishmen*. — La pêche du *pilchard*. — Mary Kalynack et Dolly Pentreath.

De Tavistock nous retournâmes à Plymouth, contents d'échapper à la pluie qui ne nous avait pas laissé un



Vue de Tavistock. — Dessin de Durand-Brager.

seul instant de répit. John et la chanson avaient bien raison : il pleut toute l'année à Tavistock. Quelle prison ce dut être pour les pauvres soldats nos compatriotes que celle de Dartmoor, où, pendant plusieurs années, au milieu de ces landes stériles et tourbeuses, ils ne virent jamais le soleil, mais un ciel toujours brumeux et triste avec une pluie incessante !

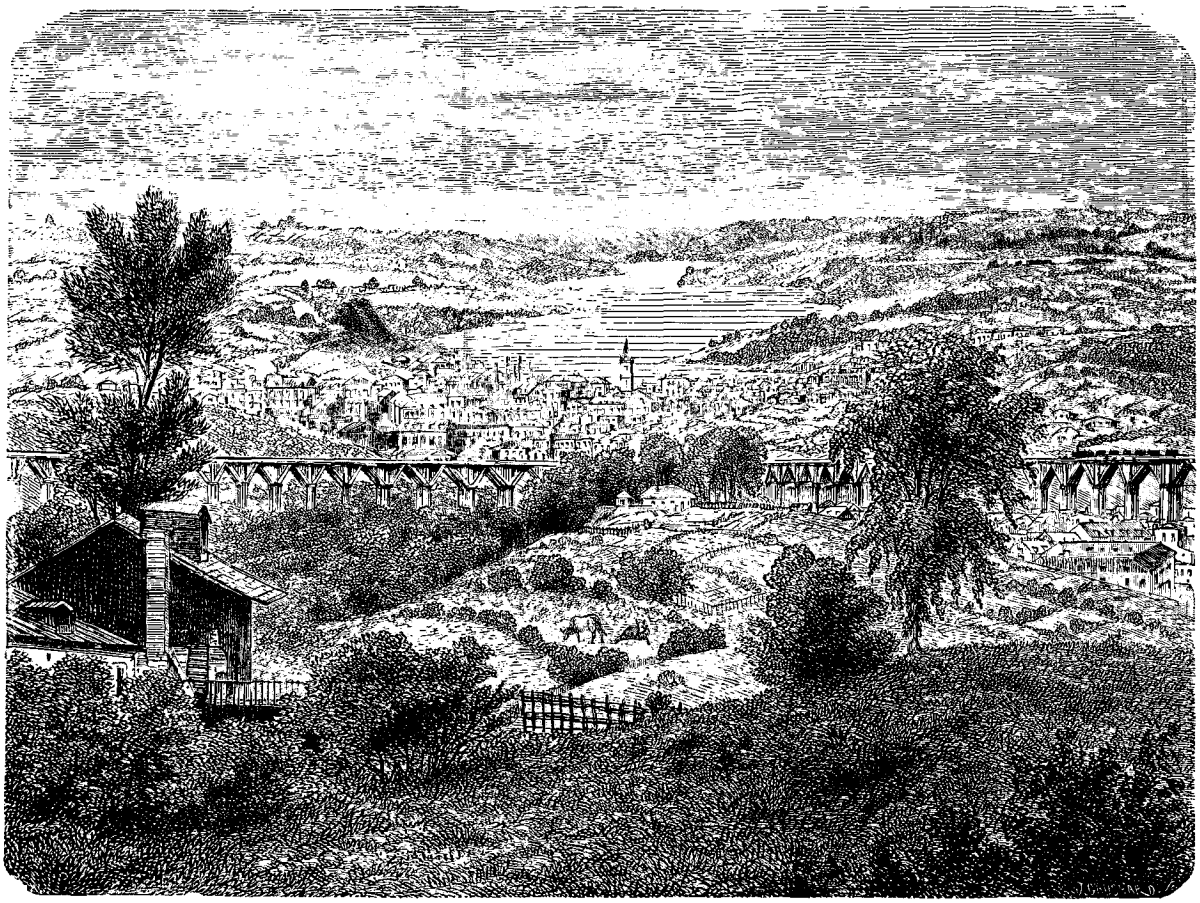
A Plymouth nous prîmes le chemin de fer du Cornouailles. A peine entrés dans le comté des mines, dont le beau viaduc de Saltash, jeté par Brunel sur le Tamar, forme comme la porte triomphale, les travaux se présentèrent à nous par groupes nombreux. A Saint-Austell, à Truro, à Redruth (la ville des Druides), à Camborne, à Marazion, à Penzance, le cuivre et l'étain sont surtout exploités. On extrait aussi des granits décomposés de Saint-Austell le kaolin ou terre à porcelaine que l'on envoie dans les grandes fabriques du Staffordshire.

Toutes ces exploitations réunies donnent lieu à une activité considérable, et le comté tout entier tire ses principales ressources du travail des mines, auquel il faut joindre cependant celui de la pêche et de la navigation. A côté des villes des mineurs sont celles des marins. On salue en passant, à peu de distance de la voie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ferrée, Fowey, port aujourd'hui déchu, mais qui s'est distingué autrefois dans les attaques des Anglais contre la France, et Falmouth, célèbre par ses quakers et son poisson salé, s'il faut en croire lord Byron. Enfin l'agriculture occupe aussi les bras dans le Cornouailles, et l'on a pu dire avec raison que dans ce riche comté il y a trois récoltes : celle qui mûrit à la surface du sol, la moisson; celle qui provient du sein des eaux, la pêche, et surtout la pêche du hareng ou *pilchard;* enfin celle qu'on retire des entrailles du sol par le travail des mines, et ce n'est pas la moins fructueuse des trois.

Cette pointe du Cornouailles, pays de roches granitiques, porphyriques et serpentineuses, de schistes talqueux et micacés passant quelquefois à l'ardoise et traversée par de nombreux filons métalliques, a été fouillée du mineur dès la plus haute antiquité. Les Bretons, qui paraissent autochtones sur cette partie de la Grande-Bretagne, et qui semblent avoir détaché un de leurs rameaux sur l'Armorique, notre Bretagne actuelle, tandis que d'autres prétendent que c'est de l'Armorique qu'est parti l'essaim qui a civilisé la Grande-Bretagne, les Bretons du Cornouailles ont de toute antiquité exploité les mines de cuivre et d'étain de cette inépuisable région. Au temps d'Homère, les Phéniciens venaient charger ces métaux jusqu'en ces lieux éloignés, où ils faisaient escale, tandis qu'ils



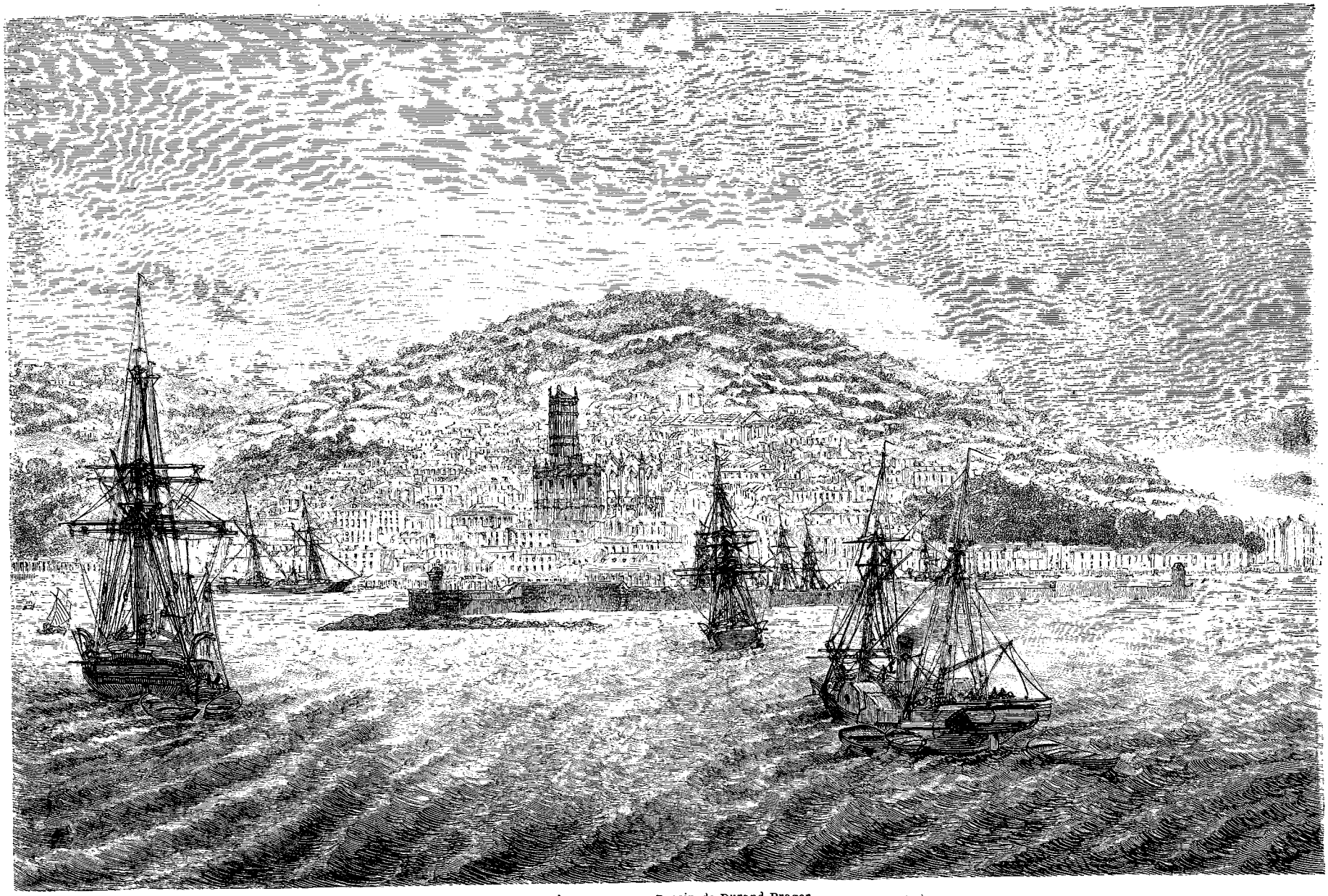
Vue de Truro. — Dessin de Durand-Brager.

allaient chercher l'ambre sur les rivages de la Baltique. Les fameuses Cassitérides, ou îles d'étain, sont, dit-on, les îles Schilly, celles que nous appelons en français, on ne sait trop pourquoi, les Sorlingues, et qui sont situées en face du cap Cornouailles; mais d'autres prétendent que ces Cassitérides des anciens gisaient dans l'Atlantique, vis-à-vis les côtes d'Espagne, au nord, près des rivages où s'étend aujourd'hui la Galice. On dispute encore et la question est loin d'être vidée, *adhuc sub judice lis est;* aussi n'ai-je pas la prétention de la trancher.

Mais si l'on est en doute sur la véritable position des Cassitérides, on ne l'est pas sur l'ancienneté des exploitations bretonnes. Les vieux travaux existent toujours, et ils datent de l'époque celtique. Nous savons d'ailleurs par l'histoire que les Carthaginois, les Grecs, les Phocéens de Massilie suivirent les traces des Phéniciens, et se présentaient avec leurs barques dans les ports du Cornouailles pour s'y livrer au commerce des métaux. Serait-ce en souvenir de ces anciennes relations avec les Phéniciens et les Carthaginois que les habitants du Cornouailles reçoivent encore au baptême des noms comme ceux d'Annibal et de Zénobie fort peu employés ailleurs?

Après les Bretons, les Romains, si habiles à profiter de leurs conquêtes et les plus grands administrateurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Penzance. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui aient jamais existé, se gardèrent bien de laisser inactifs les travaux des mines de cuivre et d'étain. Une nouvelle époque de prospérité marqua cette exploitation qui se continua pendant toute la durée de l'Empire, jusqu'à l'invasion des Barbares.

Au moyen âge, ce furent les Juifs qui se chargèrent de ces travaux comme en tant d'autres pays de l'Europe. On prétend même qu'attirés sur ce point, comme sur tous ceux où il y a un commerce lucratif à tenter, ils y étaient venus en foule bien avant l'époque de leur dispersion, ou de la prise de Jérusalem par Titus.

L'exploitation des mines, suivant les idées de ces temps, fut déclarée de droit régalien, c'est-à-dire appartenant à la couronne, qui seule pouvait battre monnaie; mais les particuliers avaient permission d'exploiter le cuivre et l'étain en payant au souverain le droit de *royalty*.

Cette redevance existe encore aujourd'hui en Angleterre, d'où les vieilles lois et coutumes n'ont jamais tout à fait disparu, et elle est toujours payée, notamment pour l'exploitation des mines de charbon, aux propriétaires du sol, qui occupent dans la possession de la terre, surface et tréfonds, le lieu et place du souverain. Les mines de métaux du Cornouailles sont restées la propriété de la couronne, du moins sur les terrains vagues, et sont données en apanage à l'héritier présomptif, qui perçoit sur les exploitants le droit de *royalty*. Les propriétaires de la surface se réservent de même une part dans l'exploitation, quand la mine existe sous le sol qui leur appartient.

Ce fut Édouard III qui, en 1333, fit cadeau des mines et du duché de Cornouailles à son fils aîné le Prince Noir, le futur vainqueur du roi Jean, et à ses héritiers les fils aînés des rois et des reines d'Angleterre à perpétuité. C'est en vertu de cet acte que les mines et le duché de Cornouailles sont encore aujourd'hui la propriété du prince de Galles, qui en tire ses plus beaux revenus.

On vient de voir que ce furent les Juifs qui pendant tout le moyen âge donnèrent le plus grand développement aux mines d'étain du Cornouailles. Ils étaient disséminés autour de Marazion, dans lequel certains étymologistes voient les deux racines *amara Sion*. D'autres font venir Marazion de Marziou ou *market jew*, le marché des Juifs, et ce lieu aurait été alors au moyen âge le grand marché de l'étain. Enfin, des ruines de fours et des restes d'exploitations souterraines qui remontent à cette époque portent dans le pays le nom de *Jew's houses*, ou maisons des Juifs.

L'étain s'employait au moyen âge dans la confection d'une foule d'ustensiles qui depuis se sont fabriqués autrement; tandis que dans l'antiquité, allié au cuivre, il servait surtout à la confection du bronze. Le bronze ou airain, le χαλκός des Grecs, l'*æs* des Latins, a été le grand métal des anciens, qui avaient même appris à le tremper et à lui communiquer la dureté que nous donnons à l'acier. Le bronze servait alors à fabriquer tous les objets d'un usage journalier, les armes, les ustensiles de la vie domestique; en même temps il était employé, comme aujourd'hui encore, dans la fabrication de la monnaie commune, et dans la fonte des objets d'art, médailles ou statues. A notre époque, le bronze, l'étain, le cuivre, ont presque entièrement disparu des usages ordinaires; mais le fer est venu, et avec lui la fonte et l'acier. Que d'emplois divers ces trois derniers métaux ont reçus, et combien ils ont aidé, d'une manière directe ou détournée, au progrès de la civilisation! Admirons sans l'étudier davantage cette curieuse évolution des métaux, et nous, les fils de l'âge de fer, soyons fiers du temps présent, et reconnaissons que notre siècle ne sera pas le plus mal partagé dans l'histoire des âges.

Presque tous les historiens de l'antiquité, Strabon, Pline, Diodore de Sicile, Timée, ont parlé des travaux métallurgiques du Cornouailles, et ils y font souvent allusion dans leurs écrits.

Diodore de Sicile, dans un des livres qui ont été conservés de sa *Bibliothèque historique*, dit que les anciens Bretons chargeaient d'étain sur des bateaux d'osier recouverts de cuir, et le portaient vers l'île d'Ictis. Il faut avouer que les Bretons d'alors étaient plutôt mineurs et fondeurs que marins, et que rien ne faisait présager en eux les hardis navigateurs de la moderne Angleterre.

L'historien grec Timée, qui mentionne également les exploitations minérales des anciens Bretons du Cornouailles, diffère un peu de Diodore de Sicile. Il dit que c'était sur des chariots qu'on transportait l'étain à marée basse vers les îles voisines de la Grande-Bretagne.

Que ce fût sur des chariots ou dans des bateaux d'osier recouverts de cuir que les Bretons d'Albion aient conduit l'étain dans les îles limitrophes de leurs rivages, toujours est-il que c'est dans ces îles que les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs et plus tard les Romains venaient charger ce métal, pour le vendre ensuite dans tous les ports de la Méditerranée. L'étain portait alors le nom de *plomb blanc*, *plumbum album*, et c'est sous ce nom qu'il est décrit dans l'*Histoire naturelle* de Pline. L'auteur latin revient à plusieurs reprises sur les bateaux d'osier, et lui, qui d'ordinaire fait si bon accueil à tant de récits mensongers ou étranges, va jusqu'à dire cette fois que c'est là une fable imaginée par les Grecs pour cacher les véritables gisements de l'étain dans les îles de l'Atlantique.

De l'époque du moyen âge, il nous reste une foule de manuscrits et de lois spéciales qui ont trait aux mines du Cornouailles; enfin l'époque contemporaine l'emporte encore sur toutes les autres par l'importance et l'immensité des exploitations.

C'est surtout autour de Penzance qu'on peut étudier ces curieux travaux; mais il importe de donner au préalable un coup d'œil sur le pays, et de parler de l'extérieur avant de pénétrer dans les profondeurs du sol.

Penzance, où nous étions descendus, est la dernière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

station du chemin de fer de Cornouailles, et la ville la plus occidentale de toute l'Angleterre. Bâtie sur un sol de granit, elle mire dans une vaste baie les clochers de ses églises et les blanches façades de ses maisons. Au milieu du golfe s'élève, à une grande hauteur, le mont Saint-Michel, qui fut jadis un château fort et un monastère comme le nôtre, et qui, plus heureux, n'a jamais servi de prison, surtout de prison politique.

A la marée haute, le mont Saint-Michel forme une île; à marée basse, il communique avec la terre. Quelques archéologues voient dans cette île l'Ικτις de Diodore de Sicile, où les Bretons venaient entreposer l'étain. D'autres prétendent que l'Ικτις des Grecs, la *Vectis* des Latins, est l'île de Wight actuelle. Au pied du mont Saint-Michel est un village de pêcheurs qui, vu de la terre ferme, produit le plus gracieux effet.

Penzance a donné le jour à des hommes célèbres, entre autres au chimiste Humphrey Davy, le même qui a découvert la lampe à treillis mécanique qui porte son nom, et qui protége si heureusement la vie du mineur des houillères dans les chantiers à gaz explosible ou grisou. Le souvenir du savant est resté en vénération dans cette ville de marins et de mineurs; elle a gardé le culte de la science, et pour une ville de dix mille âmes, elle offre au touriste et à l'ingénieur un muséum de géologie qui mérite d'être visité. Nous le parcourûmes avec plaisir, car nous y rencontrâmes une collection fort complète d'échantillons minéralogiques du Cornouailles, ainsi que des modèles des principaux dolmens, menhirs, cromlechs, etc., dont les ruines se retrouvent çà et là dans la contrée surtout au bord de la mer.

Ces ruines et le type des habitants sont tout ce qui reste de l'ancienne famille celtique qui peuplait jadis le

Vue de Teignmouth. — Dessin de Durand-Brager.

pays. La langue primitive, le breton du Cornouailles, que les Anglais appellent *cornish language*, a entièrement disparu depuis environ un siècle. Elle ne revit plus que dans quelques noms de villes, de montagnes, de caps. Dans ces noms se retrouvent souvent les particules initiales *Tre* (tour, village, ville), comme dans Truro, *Pol* (étang, lac), comme dans Poljew, et *Pen* (colline, cap, capitale), comme dans Penzance. Il y a aussi le distique fameux :

« By Tre, Pol and Pen,
You may know the Cornishmen : »

« Par Tre, Pol et Pen, vous connaîtrez les hommes du Cornouailles. »

Ce n'est pas dans ces noms seuls qu'on les retrouve, et leur type les rattache directement à la race celtique ou bretonne. Ils ont les cheveux noirs, les yeux gris, la face ovale, le teint brun et mat, tandis que les Anglo-Saxons et les Anglo-Normands ont les cheveux blonds ou rouges, les yeux bleus, la face ronde, le teint blanc et coloré. Néanmoins l'assimilation s'est faite, et elle s'est faite complétement. Toute trace de nationalité distincte a disparu, et alors que nous retrouverons dans le pays de Galles les mœurs, le costume, la langue des ancêtres encore vivants, alors qu'en Irlande la même chose existe aussi et y est de plus cause d'une opposition tantôt sourde, tantôt ouverte, contre les institutions anglaises, dans le Cornouailles rien de pareil n'existe. Le pays le plus tôt et le plus entièrement soumis a été celui qui a perdu le plus tôt sa langue. Ce phénomène ethnologique est d'ailleurs général.

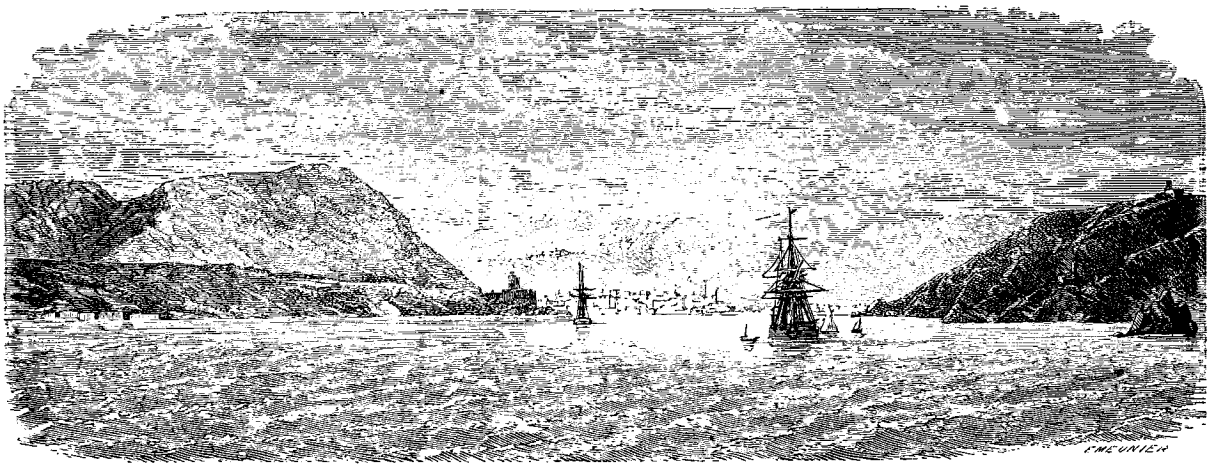
J'ai dit que les habitants du Cornouailles n'étaient pas seulement mineurs, mais que la pêche occupait aussi une partie de la population. La pêche principale du pays est celle du *pilchard*, un poisson particulier à ces mers, et qui tient le milieu entre la sardine et le hareng. Elle a lieu de juillet à décembre, et c'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un grand jour que celui où elle s'ouvre. La baie de Penzance et celle de Saint-Yves, que nous visiterons plus tard sont les deux principaux théâtres de cette pêche qu'on pourrait à bon droit appeler miraculeuse, à cause de la quantité de poissons qu'on y prend. Les pilchards viennent par millions de l'Atlantique, disent les uns, des mers du Nord, disent les autres. Arrivés au cap Cornouailles, ils se divisent en deux bandes, une qui passe vers Saint-Yves, l'autre vers Penzance. C'est souvent par centaines de mille à la fois qu'ils se prennent dans les filets traîtreusement tendus sur leur passage.

La pêche se fait la nuit. Le matin les bateaux rentrent au port et le poisson est livré aux femmes qui le salent. Puis on l'entasse dans des barriques et on l'expédie dans tous les ports de la Méditerranée. A Naples, par exemple, il aide à passer le carême, et fait, avec le macaroni, la joie des gens du peuple, sinon des lazzaroni, puisqu'on dit qu'il n'y a plus de lazzarone, depuis le départ de François II. La Méditerranée reconnaissante envoie à son tour à l'Angleterre ses anchois, plus appréciés des Anglais que le pilchard. La chair de ce poisson est cependant de haut goût. Les pilchards qui n'ont pu entrer dans les barriques sont employés en agriculture comme fumier, et cet engrais est d'un fort bon usage. A Maurice, à l'île Bourbon, nous avons vu employer de même avec profit sur les plantations, et concurremment avec le guano, des morues gâtées venant de Terre-Neuve. (La morue forme avec le riz la base de la nourriture du coolie ou engagé indien.)

Les poissonnières attachées à la préparation du pilchard portaient naguère encore le costume national. Ce costume a disparu il y a une dizaine d'années avec la dernière femme qui l'ait porté, Mary Kalynack (un vrai nom du Cornouailles), la doyenne des *fisherwomen*. A



Vue de Dartmouth. — Dessin de Durand-Brager.

quatre-vingt-quatre ans, en 1851, lors de la première grande exposition, cette vénérable femme entreprit à pied le voyage de Penzance à Londres et arriva heureusement. Elle fut présentée à la reine. Son buste fut sculpté par Burnard, un artiste du Cornouailles, et se trouve, dit-on, dans la cour de la Société polytechnique de Falmouth. La bonne vieille se refusa d'abord à laisser faire son portrait; mais quand elle sut que l'artiste était *Cornish :* « Allons, dit-elle, je poserai; car je n'ai rien à refuser aux enfants de mon beau pays. »

C'est aussi avec une poissonnière, Dolly Pentreath, morte centenaire, qu'a disparu, en 1788, le langage primitif du Cornouailles. Dolly fut la dernière personne qui parla le *cornish language*, et un poëte a pu dire d'elle :

« The old Doll Penthreath,
The last who jabbered Cornish : »

« La vieille Dolly Penthreath, la dernière qui baragouina le *Cornish.* »

Le bas peuple est toujours le plus attaché aux coutumes et au langage national.

La récolte du pilchard varie de vingt à quarante mille barils suivant que les années sont bonnes ou mauvaises. Le baril renferme deux mille quatre cents poissons, et vaut de cinquante à soixante schillings (le schilling représente, on le sait, un franc vingt-cinq centimes de notre monnaie). C'est un total de quinze cent mille francs à trois millions versés annuellement dans le pays par le seul fait de cette industrie. Elle méritait bien une mention à cause même de son caractère particulier, sinon de son importance, car nous allons voir que l'industrie des mines est autrement fructueuse pour le Cornouailles que celle de la pêche, et compose, on peut le dire, l'industrie vitale du pays.

L. Simonin.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mineurs de Wheal Margery. — Dessin de Durand-Brager.

UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES,

PAR M. L. SIMONIN [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

DE PENZANCE A SAINT-YVES.

Mount's bay. — MM. Higgs. — Une usine à fondre l'étain. — Mine de Wheal Margery. — La pompe à feu. — Histoire de son invention. La machine du Cornouailles. — Saint-Yves. — Hayle et les volontaires anglais.

Nous avions pris place, à Penzance, dans le *Western-hotel*. Cette maison hospitalière abrite à la fois, entre ses murs de granit, des marins, des mineurs. des marchands, des géologues et des touristes, car il vient un peu de tout ce monde à la pointe du Cornouailles. Il n'est si petit pays qui ne reçoive ses visiteurs, et celui-ci offre assez d'intérêt pour en attirer sa bonne part.

Des fenêtres de notre chambre, nous aimions à con-

1. Suite. — Voy. page 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

templer la rade et la baie de Penzance, *Mount's bay*, ainsi nommée parce que le mont Saint-Michel s'élève au milieu du golfe. Le vénérable pic, couronné de son monastère gothique, entouré de murs crénelés, dresse fièrement sa tête au-dessus des ondes. Le mont est découpé en pyramide; le monastère, veuf aujourd'hui de ses pieux habitants, orne la cime; à la base s'étale coquettement un village de pêcheurs aux blanches maisonnettes.

Penzance, au milieu de laquelle nous nous promenions en flâneurs une heure après notre arrivée, est une ville propre, bien bâtie, bien tracée. Les quais le long de la mer forment une ravissante promenade, et la ville est entourée de jolis jardins. Cette partie de l'Angleterre jouit au reste d'un climat très-doux, très-tempéré, dû à l'influence du courant sous-marin d'eau chaude, le *Gulf-stream*, qui, parti de la mer du Mexique, vient caresser les côtes de la Grande-Bretagne et y réchauffe l'atmosphère ambiante.

Nous n'étions pas venus à Penzance dans le seul but de nous bercer dans un doux *far-niente*, ou du moins de faire des promenades le long des quais, de contempler la mer, et de nous enivrer d'air salin.

Poursuivant l'étude que nous avions déjà commencée dans le Devonshire et qui nous amenait jusqu'à la pointe du Cornouailles, nous voulions surtout visiter les mines métalliques de cet intéressant district. Ce fut donc à cette fin que, m'arrachant au beau spectacle que nous avions sous les yeux, j'allai, mes lettres de recommandation à la main, me présenter chez M. Higgs, *purser* (régisseur) des premières mines de cuivre et d'étain du pays. Sur le vu de la lettre de M. R. Hunt, M. Higgs nous ouvrit sa porte à deux battants à mes compagnons et à moi, et, trop affairé pour nous diriger lui-même, nous confia à son fils. Celui-ci connaissait la France et y avait même exploité, près de Nantes, une mine d'étain, moins riche, il est vrai, que celles du Cornouailles. Il avait conservé de bons souvenirs de notre pays, aimait les Français, parlait volontiers leur langue. Il n'en fallait pas autant pour qu'il se décidât, avec cette obligeance que mettent les Anglais à être agréables aux personnes qui leur ont été recommandées, à nous piloter partout dans Penzance. Ce fut en sa compagnie que nous visitâmes le musée géologique; ce fut lui encore qui nous donna pour guide dans nos excursions un capitaine de mines éprouvé. Ce dernier avait nom, je crois, maître Gilles, et comme son homonyme de comédie était un passé maître.

Nous partîmes pour Saint-Yves en compagnie de ce vieux loup de mines. Le temps était beau, les chevaux fringants. La route, d'abord tracée le long de la mer, entre Penzance et Marazion, ne tarde pas de pénétrer dans les terres. A mi-chemin, nous rencontrâmes une usine où l'on traitait le minerai d'étain, et nous y entrâmes. Les ouvriers étaient occupés à griller le minerai, fondre et affiner le métal. Je suivis avec intérêt leurs opérations. Le grillage (*roasting*) consiste à séparer du minerai par le feu toutes les matières volatiles qu'il peut renfermer : l'eau, le soufre, l'arsenic. C'est dans un four à réverbère que se fait l'opération. Sur une aire plane, que l'on appelle la sole, est étendu le minerai en poudre. Le foyer est séparé de la sole par un petit mur en briques, arrêté à mi-hauteur; à l'extrémité opposée est la cheminée. Par une porte ouverte, l'ouvrier, armé d'une longue barre de fer terminée en pelle ou en râteau, agite sans cesse la masse métallique. L'eau, le soufre, reconnaissable à son odeur piquante, l'arsenic, à une odeur d'ail caractéristique, se dégagent par la cheminée. La flamme, qui arrive du foyer est rabattue, réverbérée sur la sole par la voûte du four, lèche en passant le minerai, et fait les frais de l'opération.

Après le grillage ou rôtissage vient la fusion, *smelting*. Le minerai grillé, qui a déjà perdu 6 à 8 pour cent de son poids, est étendu sur la sole d'un second four à réverbère, analogue au four de grillage. Seulement, la sole est, cette fois, de forme un peu concave, munie d'un trou de coulée. Un bassin de réception est disposé au dehors, en contre-bas de la porte de travail. Le minerai grillé est mêlé à du charbon de bois en poudre. On allume le feu et voici le phénomène qui se produit. Sous l'influence de la haute température se dégageant du foyer, les matières sur la sole s'échauffent fortement. Le minerai, qui est un oxyde d'étain (combinaison du gaz oxygène avec l'étain métallique), cède son oxygène au charbon de bois, qui se transforme en acide carbonique et en oxyde de carbone. Ces gaz se dégagent dans la cheminée avec ceux qui viennent du foyer. L'étain, resté seul, fond. On perce le trou de coulée et on reçoit le métal dans le bassin de réception extérieur; les matières étrangères solides surnagent à l'état de scories ou crasses, *slags*. On les a du reste en grande partie écumées pendant le cours de l'opération. Pour les rendre plus fusibles on jette quelquefois de la chaux sur la sole. Sans ce fondant énergique, le lit de fusion s'empâterait.

La troisième opération, dite raffinage (*refining*), consiste à reprendre le métal obtenu et à le refondre de nouveau, mais très-lentement. Il se purifie complétement dans cette *liquation*, et de cette seconde coulée sort l'étain livrable au commerce. On le moule en pains ou lingots (saumons) à la marque de l'usine. Celle que nous venions de visiter signe ses produits de l'agneau portant l'oriflamme, *lamb and flag*. C'est une espèce de sceau qui garantit à la fois la provenance et la qualité du métal. A ce titre, la marque de fabrique est doublement respectable et mérite d'être conservée.

Au sortir de la fonderie d'étain, où nous venions d'étudier sur place le travail métallurgique auquel on soumet le minerai pour produire le métal pur, nous nous dirigeâmes vers une mine du voisinage d'où le minerai était directement extrait des filons. Le nom de la mine est Wheal Margery. Tout y était vie et mouvement comme à la mine de Wheal Friendship que nous avions précédemment visitée. Deux mineurs, que nous rencontrâmes sortant des travaux, voulurent bien se laisser

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

croquer. Ils portaient la chandelle au chapeau, et comme ils venaient des sombres abîmes, ils nous rappelaient involontairement les classiques cyclopes. Qui sait si les anciens, voyant les mineurs s'éclairer de la sorte dans les galeries souterraines, n'avaient pas imaginé là-dessus la fable des cyclopes portant un œil au milieu du front? On croit aujourd'hui que la mythologie ancienne n'est guère qu'un tissu de fines allégories, et la fiction des cyclopes s'explique ainsi tout naturellement.

La mine de Wheal Margery occupe jusqu'à deux cents mineurs, j'allais dire deux cents cyclopes; elle produit du cuivre et de l'étain, mais surtout du cuivre. La quantité totale de minerai extrait est d'environ cent tonnes (cent mille kilogrammes) par mois.

Comme toutes les mines en Cornouailles, Wheal Margery contient beaucoup d'eau, mais ici ce ne sont pas des roues hydrauliques, comme à Wheal Friendship, ce sont d'immenses pompes à vapeur, des pompes à feu, comme nous disions encore naguère en France, qui tirent l'eau des galeries. Ces machines d'épuisement, les géantes parmi les machines à vapeur comme forme et comme force, ont jusqu'à trois mètres de diamètre au cylindre et jusqu'à huit cents et mille chevaux de force. Elles battent cinq à six coups à la minute avec une régularité d'horloge, grâce à un mécanisme particulier fort ingénieux qu'on appelle la cataracte. La maîtresse tige, énorme pièce de charpente, descend le long du puits et commande les pistons des pompes. Elle est reliée à la tige du piston à vapeur, soit par un balancier, soit directement. Le balancier est préféré en Angleterre, où il a été employé dès le principe; les machines à *traction directe* sont fort en usage en Belgique et en France depuis quelques années.

Laveur de minerai, à Spearn Moor. — Dessin de Durand-Brager.

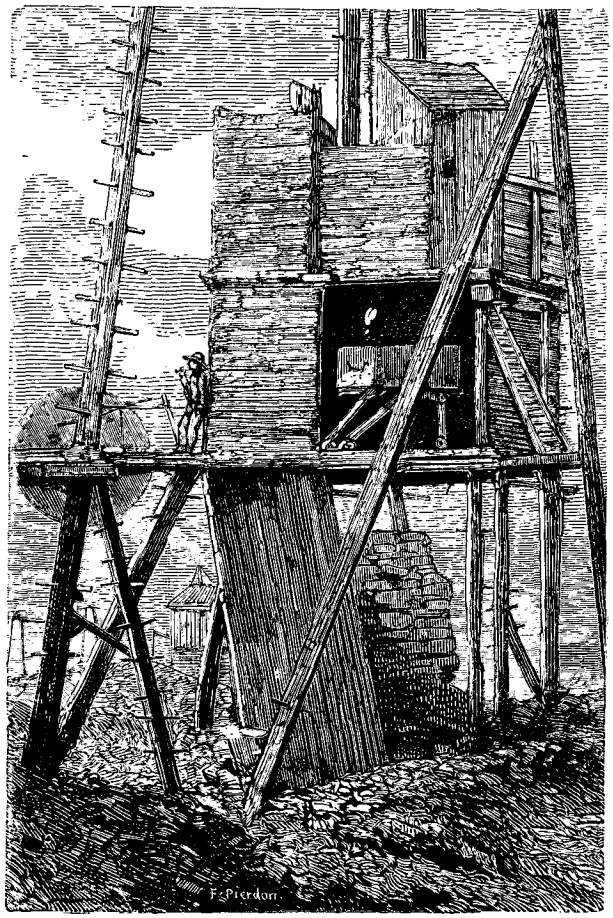
A chaque coup de piston les pompes rejettent au dehors un véritable fleuve, jusqu'à mille et deux mille litres d'eau à la fois. Les machines, modèles d'ingénieuses dispositions, inscrivent d'elles-mêmes, par un mécanisme automatique, le nombre de coups de piston sur un compteur *ad hoc*; enfin un grand concours est ouvert entre toutes les machines d'un même district, concours loyal et au grand jour. On proclame solennellement chaque mois quelle est la machine qui, pour un travail donné, par force de cheval-vapeur, par exemple, a consommé le moins de charbon. Le nom du constructeur est acclamé, et on comprend quel profit il en tire dans la construction de ses appareils. C'est à la faveur de toutes ces dispositions que, dans les machines d'épuisement du Cornouailles, on est descendu à moins d'un kilogramme de charbon brûlé par heure et par force de cheval. (La force d'un cheval-vapeur est ici celle qui est capable d'élever soixante-quinze litres d'eau à un mètre par seconde). Les machines ordinaires n'ont jamais pu, dans leur consommation en houille, descendre aussi bas que les machines du Cornouailles. Disons tout de suite que le charbon n'existe pas dans le Cornouailles. qu'il en est même relativement assez éloigné, car il faut le faire venir du pays de Galles, et que c'est grâce à un système particulier de transports (on envoie le minerai au pays de Galles, qui en retour expédie du charbon), qu'on peut l'avoir à assez bas prix sur les mines. Il n'importe, il faut l'économiser, et c'est dans ce but que s'est ouvert entre tous les constructeurs secondés par toutes les mines ce grand concours dont j'ai parlé, pour savoir quelle est la machine la plus économique, celle qui consomme le moins.

C'est dans les mines du Cornouailles et du Devonshire, et c'est ici le cas de le rappeler, qu'a été inventée la machine à vapeur, appelée depuis à un si brillant avenir. Les mines du Cornouailles et du Devon, exploitées à la surface et à une faible profondeur depuis des siècles, devenaient inattaquables dans les niveaux inférieurs à cause de l'affluence des eaux qui inondaient les travaux souterrains. Cette affluence était telle, que dans la plupart des cas les pompes, même les plus puissantes parmi celles alors connues, étaient incapables de maîtriser les eaux. Par suite de ces difficultés, une grande partie des mines métalliques avait dû être abandonnée.

En 1698, un capitaine de mines du comté de Devon, Savery, d'abord simple mineur, eut l'idée d'appliquer la force élastique de la vapeur à l'ascension de l'eau. A cette époque les esprits étaient vivement préoccupés des applications mécaniques qu'on pourrait faire de la vapeur d'eau, et les essais du Français Papin, qui avait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

inventé une machine à vapeur atmosphérique, et avait même essayé de l'introduire en Allemagne, étaient connus en Angleterre. La machine de Savery, qui faisait directement agir la force élastique de la vapeur sur la nappe d'eau à soulever, n'était pas industriellement applicable, non plus que celle de Papin dont le brasier touchait le fond du cylindre, lequel servait ainsi en même temps de chaudière; mais deux ouvriers du comté de Devon, Newcomen et Cowley (la postérité, toujours un peu oublieuse, n'a volontiers retenu que le nom du premier), revenant sur la machine atmosphérique de Papin, et s'associant Savery qui s'était fait breveter pour les machines à feu, fabriquèrent enfin et firent fonctionner, entre les années 1705 et 1710, la première machine à vapeur réellement pratique. L'essor était donné et la *machine de Newcomen* remplaça sur toutes les mines du Devon et du Cornouailles, l'ancienne *pompe à feu* de Savery. Elle se répandit de là sur les houillères anglaises et jusqu'en France. Enfin Watt parut, et en 1765, faisant subir à la machine de Newcomen tous les perfectionnements qui lui manquaient, y introduisant surtout le condenseur, créa cette machine si parfaite, qu'elle est restée à peu près ce qu'il la fit. Ce sont ces belles machines qui, sous le nom de machines de Watt ou à simple effet, fonctionnent encore aujourd'hui sur toutes les mines pour y faire mouvoir les pompes d'épuisement. Les mines métalliques du Cornouailles, les mines de charbon des divers comtés houillers de l'Angleterre, notamment celui de Newcastle, sont celles où l'on rencontre les plus beaux et les plus parfaits modèles; mais c'est surtout dans le Cornouailles que l'on trouve les meilleurs types, et voilà pourquoi ces machines sont connues aussi sous le nom de machines du Cornouailles.



Un puits de mine près Saint-Yves. — Dessin de Durand-Brager.

De la mine de Wheal Margery, nous nous rendîmes à Saint-Yves. La ville est assise sur une langue de terre qui s'avance au milieu des eaux, forme une baie et se termine en un monticule qui protége les maisons. Une jetée, au bout de laquelle est un phare, défend le port. En entrant dans la ville, on passe devant d'anciens puits de mines abandonnés, ensuite devant un vieux clocher crénelé qui a dû être souvent battu de l'aquilon, à en juger par son état de complet délabrement et son aspect piteux. Les rues sont sales, et des *celliers* des habitations se dégage une odeur de poisson qui vous prend aux narines. Le *pilchard* ici règne en souverain plus encore qu'à Penzance. Quelques bateaux pêcheurs ou caboteurs se balancent dans le port; les quais sont sans intérêt, et tout le charme que semblait faire pressentir à distance la vue si agréable de la ville disparaît dès qu'on est entré. Au fond de la baie, en face de Saint-Yves, est le port de Hayle, à l'embouchure d'une petite rivière. Quelques prairies gazonnées s'étendent au delà. Sur le turf, nous apercevons des mâts fichés en terre où flottent des banderolles. On distingue la double croix rouge et blanche de Saint-Georges et de Saint-André, l'*Union-Jack*, le pavillon national du Royaume-Uni. La foule est compacte, animée; on s'exerce au tir.

« Qu'est-ce que cela?

— Eh! pardieu, c'est la troupe des volontaires se disposant à repousser par les armes l'invasion des Français.

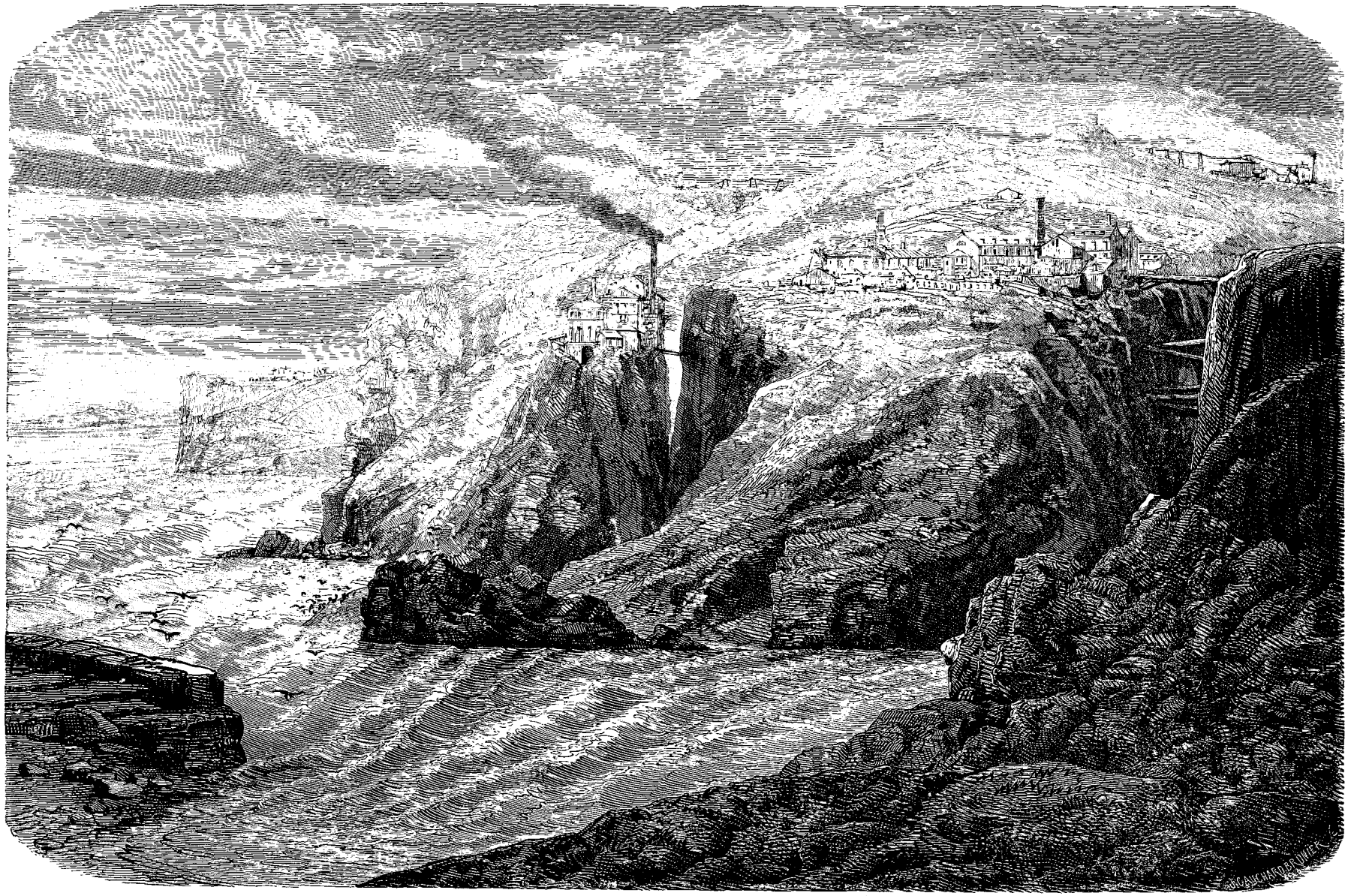
— L'invasion des Français?

— Eh! ma foi, oui; ces incorrigibles Gaulois qui menacent la vieille Angleterre. »

Ces incorrigibles Gaulois étaient en effet devenus bien menaçants il y a quelques années, en 1858 et 1859, alors qu'il n'était question de rien moins que de faire une descente de France en Angleterre. A cette époque les pacifiques enfants d'Albion, plus habiles à manier les instruments industriels que les armes de guerre, s'émurent, et le pays tout entier s'arma pour la défense nationale. Les volontaires s'exercèrent au tir; les rivages, non contents de leurs *murs de bois*, se couvrirent de murs de pierre, de batteries crénelées, et tous les citoyens britanniques, anxieux, incertains, attendirent de pied ferme l'arrivée des Gaulois.

Les Gaulois ne vinrent pas, mais ils s'agitaient beaucoup chez eux. On chantait : *Guerre aux tyrans!* dans tous les cafés-concerts de Paris et des provinces; et dans l'armée MM. les capitaines, heureux de trouver là une cause d'avancement et de se mettre eux-mêmes à l'ordre du jour, rédigeaient des proclamations belliqueuses brandissant leur sabre, et criant : *Sus à l'Anglais!*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la mine de Botanack. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y avait de quoi trembler.

Tout ce bruit s'en est allé en fumée. Par le traité de commerce signé en 1860, et qui favorise si bien l'industrie et la marine marchande anglaise, les deux nations se sont donné la main, et de voisines sont devenues amies. L'application de l'acier aux engins de la guerre a démontré l'inutilité des murs de pierre et de bois, et l'Angleterre en a été pour les millions qu'elle a dépensés en pure perte pour la défense de ses côtes.

Les volontaires, qui ont trouvé bon de jouer au soldat, ont seuls continué leurs attrayants exercices; laissons-les à cette innocente distraction qui ne peut détruire la paix entre la France et l'Angleterre.

V

LA POINTE DU CORNOUAILLES.

Départ de Penzance. — Mine de Spearn Moor. — Les trésors cachés. — Le dur métier de mineur. — Mine de la Providence. — Le costume officiel. — Le *men-engine*. — Accident fâcheux. — L'échelle de Jacob. — Travaux intérieurs. — Galeries sous-marines. — Mines du Levant et de Botallack. — Cap Cornouailles. — Cap Land's-End et cap Lizard. — Les légendes du Cornouailles.

Le lendemain de notre visite à Saint-Yves, nous repartions de Penzance, nous dirigeant vers les mines de Saint-Just. Ce sont les plus curieuses de tout le Cornouailles, et elles devaient marquer la fin de notre excursion dans le comté. Aux derniers les bons, dit le proverbe.

Nous partîmes avec un brouillard comme l'Angleterre seule en produit. On n'y voyait pas à dix pas, et il fallait s'aider de la voix pour ne pas se perdre les uns les autres. En même temps l'air était frais, plus qu'il ne convient en juillet, et une petite pluie fine, tombant sans discontinuer, vous pénétrait jusqu'aux os. Ce temps dura à peu près tout le jour; mais comme nous passâmes presque toute la journée sous terre, nous n'en fûmes incommodés qu'un moment.

La première mine où nous arrivâmes est celle de Spearn Moor. On en tire surtout de l'étain. Les ateliers de préparation mécanique autour des puits présentaient une heureuse disposition, et la division du travail, adoptée là comme partout, rendait moins coûteux le prix des opérations. Ici on cassait et triait le minerai; plus loin il était pulvérisé sous les pilons mécaniques, puis passé aux cribles oscillants, puis lavé sur des tables inclinées en bois qui, retenant les parties les plus lourdes, débarrassaient le minerai de presque toute sa gangue. Des hommes et des femmes étaient employés à ce travail. Les hommes portaient un tablier noué à la ceinture, et sur le chef un bonnet de forme particulière; les femmes étaient vêtues aussi du tablier, et étaient coiffées soit de la capeline, soit de la résille, celle-ci empruntée à la mode des villes, celle-là à celle des campagnes. Fraîches, jolies pour la plupart et assez bien faites, quelques-unes des jeunes ouvrières affectaient de se chausser de brodequins élégants, tandis que celles d'un sens plus rassis portaient une chaussure plus en harmonie avec leur travail. Tout ce monde était vif, animé, joyeux, chantait à l'ouvrage, et obéissait volontiers à la voix des contre-maîtres qui surveillaient et dirigeaient les opérations.

Nous entrâmes dans la chambre des machines d'extraction où régnaient également l'ordre et la propreté, où tous les ouvriers, chauffeurs et machinistes, attentifs à leurs postes, travaillaient avec plus de calme que les femmes des ateliers voisins. Je levai la tête, et sur un des murs de la salle je lus cette inscription : *We seak hidden treasures*, « nous cherchons des trésors cachés. » Si jamais le travail des mines a été bien défini, c'est dans ces simples paroles. Cachés en effet et profondément sont les trésors que cherche le mineur. Que de patience, de courage, d'argent, que d'ardeur et de calme à la fois ne faut-il pas aux hardis chercheurs qui vont remuer les entrailles du sol pour en arracher les métaux! Et pour quelques trouvailles heureuses, pour quelques réussites brillantes, que de déceptions, que de ruines viennent souvent terminer toute une suite de longs efforts, toute une vie de laborieuses recherches! Je passe sous silence les dangers sans fin qui environnent le mineur. On dirait que tous les éléments se sont à la fois conjurés contre lui : l'air qui souvent lui manque ou devient vicié dans le dédale inextricable où il s'enfonce et circule; l'eau qui le menace de tous côtés; la terre qui par des éboulements imprévus l'écrase et le tue; le feu qui, s'allumant à contre-temps dans le trou de mine, provoque parfois de terribles explosions qui aveuglent et défigurent le mineur. Aussi hardis que les soldats de terre et de mer sont ces obscurs soldats des souterrains, ces pionniers de l'industrie, qui ont non moins de périls à braver, non moins de morts à affronter. Trop souvent le public ignore le mérite de ces rudes travailleurs; ou si son attention est tout à coup reportée sur eux, c'est quand un accident lamentable vient frapper toute une mine et plonger des centaines de familles dans le deuil. Les périls de tous genres s'accroissent encore quand on passe des mines métalliques aux mines de charbon, où les éboulements et le mauvais air sont plus fréquents, où règnent les gaz explosibles, qui souvent, s'allumant tout à coup, tuent tous les ouvriers à la fois.

A côté de Spearn Moor est la mine de la Providence, un nom des mieux choisis, et sous l'égide duquel nous nous résolûmes à faire une visite dans l'intérieur. Il était temps de payer de notre personne; jusqu'ici nous avions plus volontiers promené nos regards à la surface et jeté au fond des puits un coup d'œil simplement curieux.

La mine de la Providence n'est pas, du reste, une des moins intéressantes du district de Saint-Just. Elle produit environ trente mille kilogrammes de minerai d'étain par mois, occupe trois cents ouvriers, et est exploitée jusqu'à deux cents mètres au-dessous du niveau de la mer.

« Sous la mer! direz-vous.

— Oui, sans doute, et vous en aurez bientôt la preuve la plus convaincante. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Anglais font tout avec ordre et précision. Avant de nous conduire dans l'intérieur de sa mine, le capitaine, avec lequel nous étions partis de Saint-Just, et qui s'était fait notre complaisant *cicerone*, commença par nous faire revêtir le costume d'ordonnance : chemise, jaquette et pantalon de flanelle blanche, grosses bottes de cuir, chapeau de feutre noir, de forme basse et ronde, au tissu dur comme la pierre, avec une chandelle à la cime fichée dans un tampon d'argile. C'est le costume de rigueur, et le prince de Galles lui-même, quand il a visité les mines de son riche comté, les princes d'Orléans aussi quand ils ont parcouru les travaux souterrains autour de Saint-Just, ont revêtu comme nous la flanelle du mineur et coiffé le chapeau traditionnel.

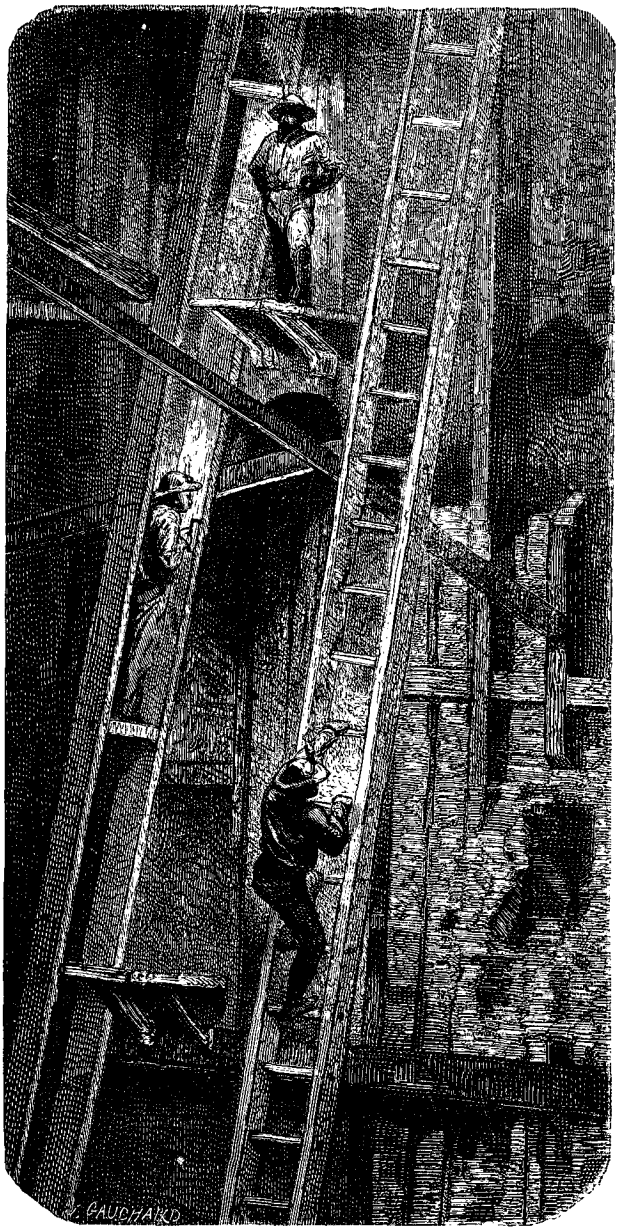
Quand nous fûmes ainsi costumés, on nous demanda si nous voulions descendre par les échelles ou par le *men engine*[1].

« Capitaine, répondis-je, quelle est la profondeur du puits?

— Deux cents fathoms (environ quatre cents mètres).

— Fort bien, nous passerons par le *men engine*. »

Cette machine, que je ne puis mieux représenter que par une énorme perche oscillante, inclinée ou verticale, suivant que l'axe du puits est lui-même incliné ou vertical, est munie de distance en distance de taquets ou petits bancs sur lesquels on se tient debout appliqué contre la perche. Celle-ci règne, du reste, sur toute la longueur du puits reliée à son extrémité extérieure au balancier de la machine qui la commande.



Mine de la Providence : Le *men engine* et les échelles.
Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

Les *men engines*, véritables échelles mouvantes, ont été inventés pour épargner à l'ouvrier la fatigue journalière d'une descente et d'une montée par des échelles fixes de plusieurs centaines de mètres de longueur. Cet exercice, répété deux fois par jour, outre qu'il fait perdre aux ouvriers un temps précieux, ne tarde pas à produire chez la plupart d'entre eux, du moins après quelques années, des anémies qui les rendent impropres au travail et les conduisent peu à peu au tombeau. C'est donc autant dans un but d'utilité pratique que d'humanité que ces machines ont été inventées. Beaucoup sont d'une construction plus élégante que celle que je décris. Ainsi, en Belgique, on accouple deux machines. L'ouvrier passe successivement de l'une à l'autre; les bancs larges, commodes, sont environnés d'une balustrade, et l'appareil se nomme *waroquère*, du nom de l'inventeur belge Waroqué. En Allemagne, où ces machines ont pris naissance dans les mines si profondes de la Saxe, on les appelle des *farhkunst*.

Voici maintenant comment fonctionne l'appareil. Un mouvement du balancier de la machine à vapeur fait descendre le *men engine* d'un mètre cinquante centimètres, je suppose. L'ouvrier, descendu en même temps que la perche, passe immédiatement sur un petit taquet appliqué contre la paroi du puits. Une seconde oscillation du balancier fait remonter la perche d'autant; l'ouvrier passe aussitôt de son perchoir sur celui du *men engine*, sans hésiter, sans se troubler, et immédiatement le *men engine* s'abaisse de nouveau, et avec lui l'ouvrier qui recommence le même manége. Il faut conserver, je le répète, toute sa présence d'esprit, ne pas hésiter dans la manœuvre qu'on a à faire. Si le moindre trouble survient, on doit rester sur son perchoir dans le puits ou sur l'appareil, et attendre une nouvelle pulsation pour recommencer. Il y a, du reste, des perchoirs dans le puits de l'un et de l'autre côté du *men engine;* de sorte que si l'on voit un des siéges occupé, on passe sur l'autre vis-à-vis. Enfin je ne dois pas oublier de dire que la machine, après chaque pulsation, s'arrête un temps très-court, il est vrai,

1. Mot à mot : « la machine à hommes. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais suffisant toutefois pour qu'on puisse passer du perchoir du puits sur celui de l'appareil, et réciproquement.

Tout ceci étant bien compris, un exemple va faire saisir l'avantage du *men engine*. Supposons qu'à chaque oscillation de la machine à vapeur qui le commande il s'abaisse d'un mètre cinquante centimètres, et que cette machine fasse vingt oscillations par minute, soit dix oscillations utiles, ce sera un abaissement total de quinze mètres par minutes ou de quatre cent cinquante mètres en une demi-heure. Il faudrait aux ouvriers le double pour descendre ou remonter par des échelles, et au prix de quelle fatigue! Il leur faudrait beaucoup moins, il est vrai (dix minutes au plus) pour circuler au bout du câble dans le panier à minerai; mais le puits a presque toujours un autre service à faire, et parfois le

Laveuses de minerai, à Spearn Moor. — Dessin de Durand-Brager.

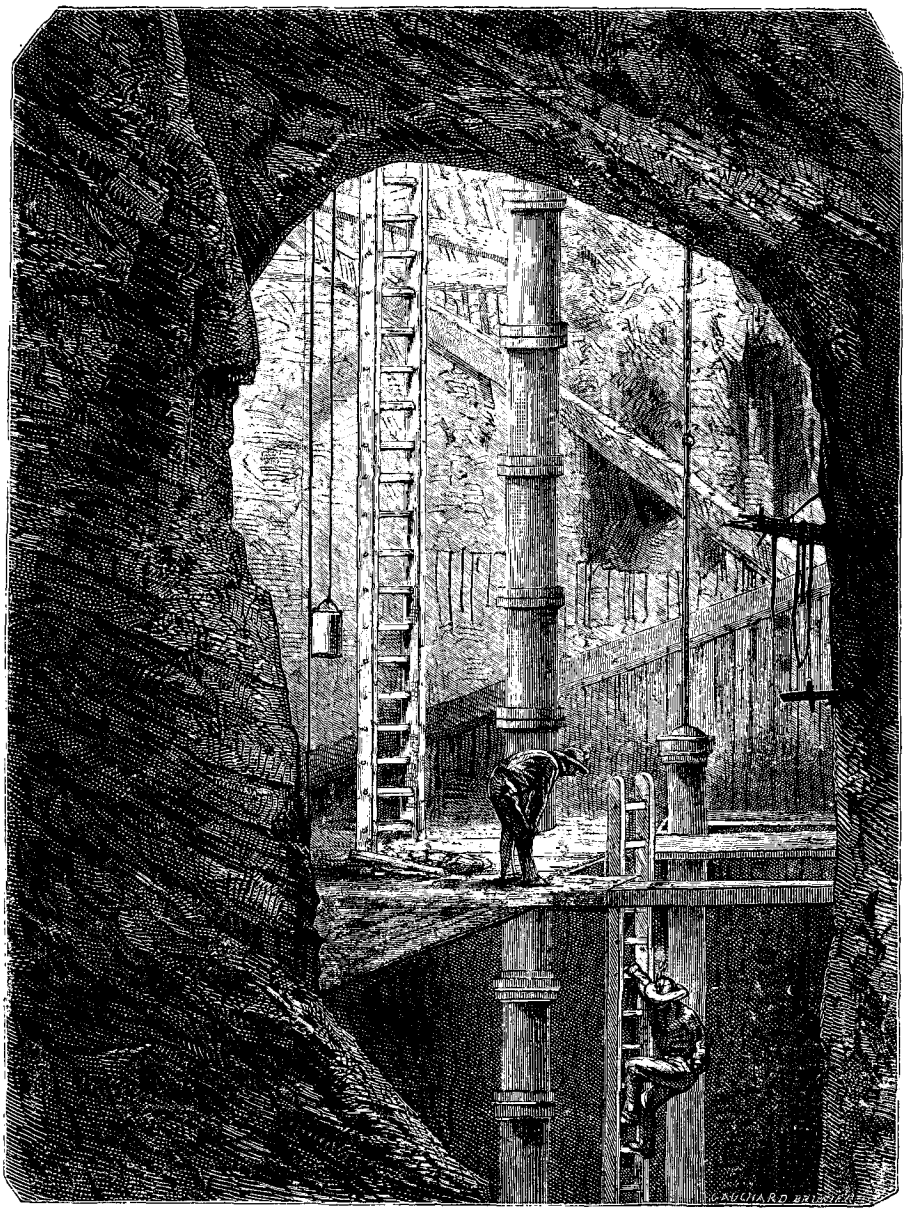
câble se casse, entraînant à une mort certaine les ouvriers au fond du puits.

Nous avions donc opiné pour le *men engine*, autant pour échapper à la fatigue des échelles fixes, longues comme celle de Jacob, que pour essayer un appareil aussi curieux pour nous. Le capitaine passa le premier, M. L.... le second, moi le troisième. D. B..., tout entier à la vue de la mer et peu soucieux d'aller salir son pinceau au fond de ces antres ténébreux, resta au dehors pour prendre des vues. Au signal habituel : *Go a head!* en avant! la machine s'ébranle, et nous voilà en mouvement.

Tout se passa d'abord assez bien. On est ému, surpris de ce balancement gigantesque dans lequel on est entraîné; la chandelle fixée au chapeau vous éclaire à peine. On hésite à passer du perchoir de l'appareil au perchoir du puits; on tient à peine sur ces bois mouvants; mais il faut aller et en mesure; car la machine n'attend pas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme j'obéissais de mon mieux à ce rhythme mécanique, passant alternativement de la machine contre le puits et du puits contre la machine, évitant autant que posible les ouvriers dont une escouade remontait pendant que nous descendions, j'entendis tout à coup un grand cri. Je regarde au-dessous de moi. C'était mon compagnon qui, trouvant le taquet sur lequel il allait mettre les pieds occupé par un des ouvriers qui remontait, n'avait pas été assez prompt à passer sur le taquet vis-à-vis, et s'était troublé au lieu d'attendre avec calme une autre pulsation du *men engine*. La machine l'avait saisi en remontant; il s'était par bonheur fortement retenu au crampon de fer qui, ménagé à la hauteur des bras, permet d'y appuyer la main; mais je vis un moment son corps balancé dans l'espace. J'entendis le capitaine crier, et je crus que c'en était fait.



Mine de la Providence : le puits des pompes. — Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

Heureusement mon ami ne perdit pas son sang-froid. L'ordre de *stopper* (arrêter) la machine fut immédiatement donné, et le capitaine, qui déjà avait appuyé la main sur M. L.... pour le retenir, le ramena sain et sauf sur le perchoir. Mon ami reprit ses sens, et nous remontâmes au jour.

Quand ce premier moment d'émotion fut passé, je persistai à continuer par le *men engine* avec le capitaine; celui-ci s'y refusa net. Il me dit qu'il n'était pas sans exemple que des ouvriers pris dans l'appareil aient perdu un bras ou une jambe, et quelquefois même aient été presque broyés sur le coup; que, du reste, il répondait de nous, que notre vie lui était confiée, et que, par conséquent, pour ne pas voir se renouveler un accident qui aurait pu avoir des suites si fâcheuses, c'était par les échelles qu'il fallait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

désormais passer si nous voulions aller au fond du puits.

Je me rendis sans mot dire à ces raisons, et alors commença la descente la plus longue, la plus pénible que j'aie jamais faite de ma vie. Les marches succédaient aux marches, les échelles aux échelles, et c'est à peine si de loin en loin nous rencontrions un petit plancher pour nous asseoir et respirer à l'aise un instant. Parfois je me prenais à réfléchir que cette descente devait être suivie d'une montée aussi longue, mais plus pénible de beaucoup, et cette idée me coupait bras et jambes. Çà et là nous rencontrions des ouvertures de galeries, et comme je voulais y pénétrer :

« Plus bas, plus bas, me criait le capitaine ; ici les travaux sont abandonnés, il n'y a rien à voir. »

Et nous recommencions à descendre.

Enfin nous arrivâmes, non pas au fond du puits (il aurait fallu une heure pour y atteindre), mais à mi-chemin où nous fîmes une halte définitive.

J'entendais les coups de marteau des mineurs, le bruit métallique du fleuret résonnant sur la roche, et je rendis grâce au ciel.

Le point où l'on travaillait était un puits intérieur creusé dans le filon. Nous nous y rendîmes, suspendus au bout d'un mince câble enroulé autour d'un treuil, et nous visitâmes ce chantier. Un groupe de mineurs était occupé à faire un trou de mine, battant du marteau sur la tête du fleuret. La roche (quartz ou cristal de roche compacte) était dure, scintillante, faisant feu sous le choc de l'acier.

Dans une galerie voisine que nous parcourûmes également, le travail se faisait à trois hommes : l'un, accroupi, tenant le fleuret entre les mains, les deux autres debout, frappant à tour de bras sur la tête du fleuret, comme deux forgerons sur l'enclume.

Après avoir assisté à ces divers travaux, visité d'autres galeries où le minerai abattu était amené par des wagons roulant sur un chemin de fer jusqu'au bas des puits d'extraction [1], nous remontâmes une partie des échelles, puis enfilâmes un long tunnel où se déversait l'eau des pompes, coulant comme un petit ruisseau.

« Goûtez à cette eau, » me dit le capitaine.

Je me baissai, et ramassant, comme Diogène, un peu d'eau dans le creux de ma main, je la portai à mes lèvres. Je la rejetai vivement ; elle était amère comme une purge à la magnésie, comme une solution de sel d'Epsom ; c'était de l'eau de mer rendue encore plus désagréable à boire par la présence des pyrites ferrugineuses de la mine. Celles-ci ajoutaient à son goût celui de l'encre, et un long dépôt d'ocre rouge marquait le parcours de l'eau. Il n'y avait pas à en douter, les chantiers que nous venions de parcourir gisaient sous les eaux de l'Océan ; ils étaient doublement sous l'abîme.

Continuant notre course dans le tunnel où nous nous étions engagés, nous fûmes tout étonnés de nous retrouver à la lumière au bord même de la mer. Nous remerciâmes la Providence, protectrice de la mine que nous venions de visiter, de nous avoir permis de faire sans encombre cette intéressante excursion, et nous oubliâmes l'aventure du début qui avait failli se dénouer d'une manière si fatale.

Les mines du Levant et de Botallack, qui se trouvent dans le voisinage de celle de la Providence ne sont pas moins curieuses à explorer. A Botallack, un tunnel souterrain débouche également sur la mer. Un pont en charpente est jeté hardiment sur une crique battue par les vagues, et plus haut, à la pointe d'un rocher à pic, la maison principale de la mine avec sa cheminée couronnée d'un panache de vapeur ressemble à un phare d'un nouveau genre.

La grande voix de la tempête s'unit souvent dans ces parages au bruit strident des machines, et plus d'une fois, quand tonne l'ouragan, les mineurs ont entendu les cris de désespoir des naufragés, auxquels ils ne peuvent guère porter secours sur ces plages taillées à pic. On dit que dans ces jours d'orage, le bruit formidable des galets roulés par les vagues au fond des eaux se fait entendre dans les galeries sous-marines ; alors les ouvriers épouvantés s'échappent, ne pouvant supporter de sang-froid ce roulement sinistre qui semble annoncer l'irruption prochaine de la mer jusque dans ces chantiers souterrains.

Partout le rivage est taillé à pic, rivage de granit, lentement miné par les eaux, et redouté du marin. C'est ici le cap Cornouailles qui porte le nom du comté, puis le cap *Land's end* ou Finistère, comme nous dirions en français. Ce point est la limite la plus avancée de la Grande-Bretagne sur la mer ; là se trouve *la première et la dernière maison* de la vieille Angleterre, la première qu'on rencontre en arrivant de l'Atlantique, la dernière qu'on aperçoit en partant, celle à laquelle on adresse le dernier adieu.

Dans la Manche, bien au delà de la baie de Penzance et de Saint-Michel, c'est le cap Lizard ou Lézard (ainsi nommé de la couleur des roches qui le forment), autre sentinelle avancée de la Grande-Bretagne, mur de granit et de porphyre qui, non moins que les *murs de bois* dont elle était naguère encore si orgueilleuse, défendent les approches de l'invincible Albion.

Tous ces rivages sont pleins de légendes. Le Devon, le Cornouailles, sont les pays des anciens géants et des fées, des enchanteurs, des chevaliers de la table ronde, et des héros comme les douze pairs, Lancelot et le roi Arthur. Le diable lui-même n'y perd pas ses droits.

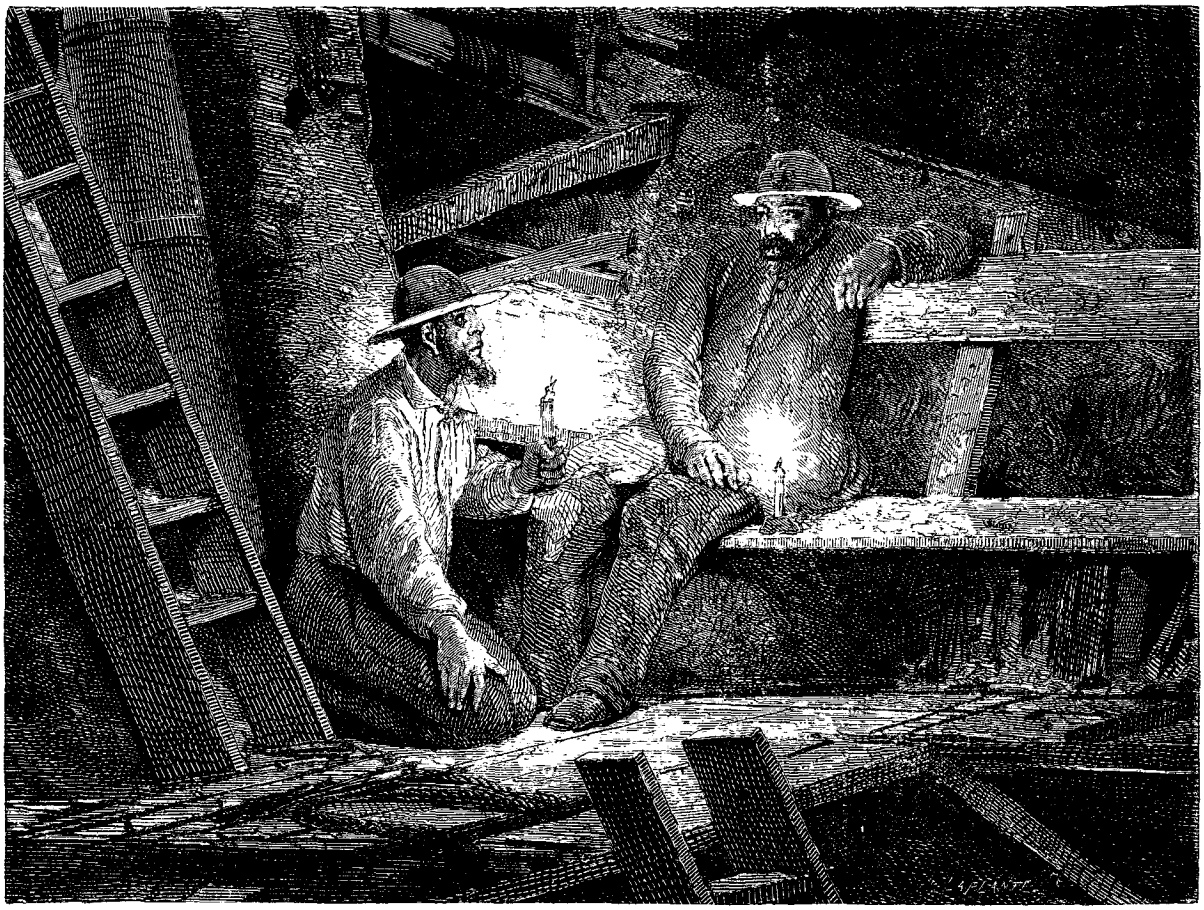
A Helstone, par exemple, Belzébuth passait un jour. C'était dans une de ses nombreuses excursions à travers le Cornouailles. Il portait sur le dos une de ces énormes masses de granit qu'il a semées dans les pays, où elles ont produit les montagnes bosselées que l'on y voit aujour-

1. La méthode d'exploitation consiste à tracer des galeries ou niveaux, *levels*, suivant la direction du filon, et des descenderies ou galeries inclinées suivant sa pente. On découpe ainsi le gîte en massifs rectangulaires que l'on abat par un des angles en remblayant les vides produits avec la roche stérile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'hui. Saint Michel, qui voyageait également par là (partout où se trouve le diable, il faut que saint Michel intervienne), défia son rival en un combat singulier. Une lutte à mort s'engagea entre eux, et dans le combat le diable laissa tomber sa pierre, soit pour en assommer son ennemi, soit pour fuir plus à l'aise, car il fut vaincu comme d'habitude. C'est cette pierre qui a donné son nom à la ville sur l'emplacement de laquelle elle est tombée (*Hell's Stone*, la pierre de l'enfer) ; et comme le combat eut lieu le 8 mai, ainsi que l'ont affirmé les premiers habitants de Helstone qui en furent témoins, on célèbre à cette même époque, toutes les années, des jeux scéniques, où apparaît une danse locale, réservée pour ce jour-là, en souvenir du grand saint Michel. Quant à la fameuse pierre, on la voyait encore, il y a quelques années, au coin de l'*hôtel de l'Ange* (l'ange Michel probablement). Elle a depuis été brisée et employée à des usages vulgaires, à faire des murs de maison. *Sic transit gloria mundi!*

Dans le Devon, ce n'est pas le diable, c'est le géant Ordulph qui fait les frais de toutes les légendes, Ordulph, né à Tavistock, et dont les os, de dimensions extraordinaires, comme il convient aux os d'un géant de sa taille, ont été retrouvés sous une tombe de marbre au milieu



Une halte dans le puits des Échelles, à la mine de la Providence. — Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

des ruines de l'Abbaye de Tavistock. Un poëte a dit de lui, en le faisant parler :

A giant I, earl Ordulf men me call,

« Je suis un géant, et les hommes me nomment le comte Ordulph. »

Et le héros ajoute :

« J'ai été le champion des Devoniens contre leurs ennemis. Dans chaque rencontre, j'ai tué six mille Turcs. J'ai coupé la tête d'un lion, et je l'ai mangée. Par un coup hardi, j'ai ouvert les portes d'Exeter, pour y faire entrer saint Édouard. Dans un âge avancé, visité en songe par les anges, j'ai fait bâtir une abbaye près de la rivière Tavy. »

Ce même géant Ordulph, d'après l'historien William de Malmesbury, qui sans doute l'avait connu, pouvait, d'une enjambée, traverser une rivière de dix pieds de large. Chevauchant, en compagnie d'Édouard le confesseur, il arrive un jour devant Exeter, trouve les portes de la ville fermées et le gardien absent. Soudain, il descend de cheval, saisit dans ses mains les barres de fer qui serrent l'huis, les met en pièces, et, écartant les gonds du pied, fait sauter les portes en l'air pour laisser librement entrer son roi. C'est à ce fait qu'un passage des vers que je viens de traduire fait allusion, et il faut avouer que Samson, chargeant les portes de Gaza sur ses épaules, n'avait pas mieux agi qu'Ordulph.

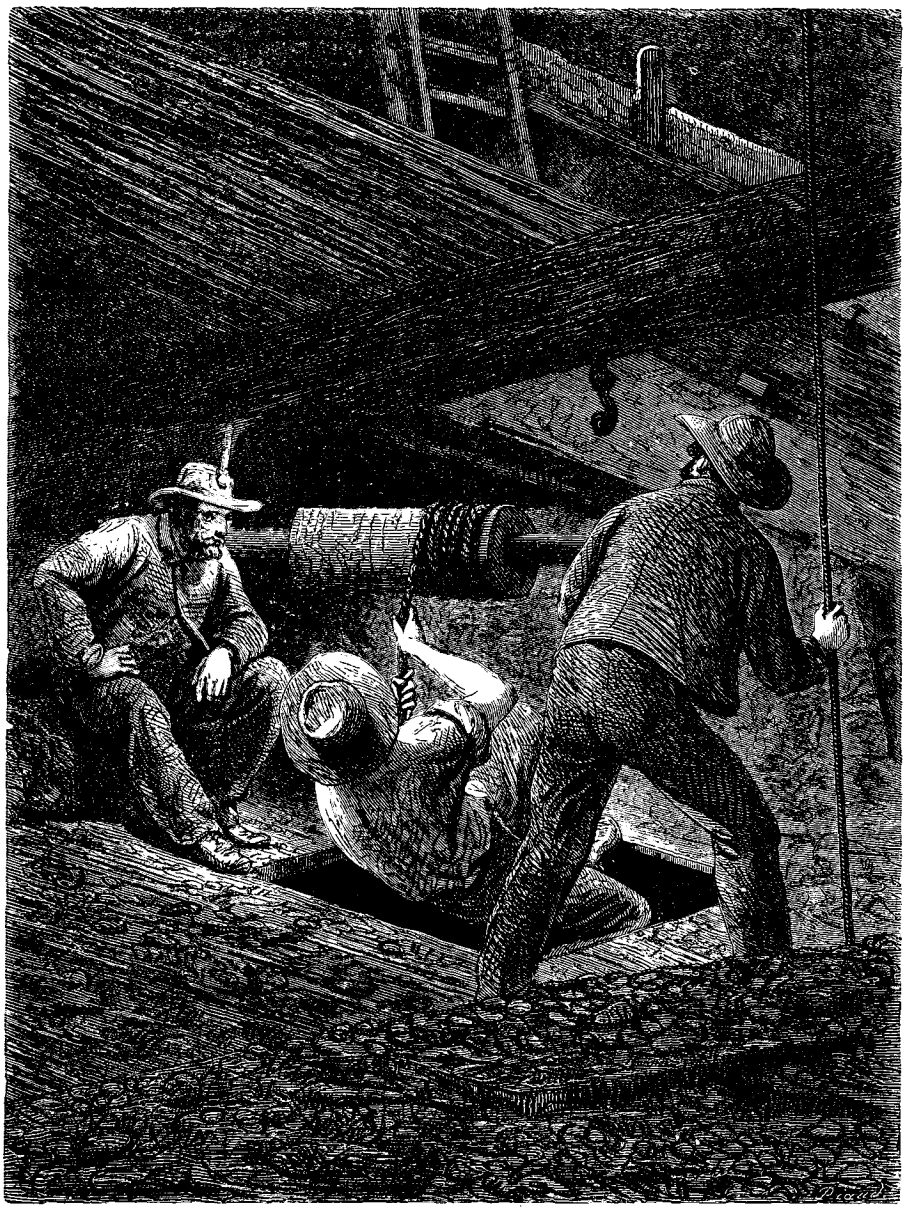
Les druides, les enchanteurs, les fées, ont, comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le diable et les héros, leurs légendes dans le Cornouailles. A chaque cercle sacré, à chaque dolmen, à chaque pierre branlante s'attache un souvenir traditionnel.

Ici, c'est le cercle des filles folles (*merry maiden*), près Saint-Just, où des jeunes filles, pour avoir dansé un rondeau un jour de dimanche, en dépit sans doute de la défense des druides, furent changées en pierres et clouées sur place, ce qui ne valait guère mieux que si elles eussent été changées en sel comme la femme de Loth.

Plus loin, c'est la pierre mouvante (*logan stone*), que la fée Carabosse ou l'enchanteur Merlin ont déposée en passant sur un pic aigu. « Ne touchez pas à la pierre ! » vous diront les Cornishmen, comme ailleurs on dirait : « Ne touchez pas à la reine ! » En 1824, un mauvais plaisant négligea de suivre cet avis officieux, et remua la pierre plus que de raison, jusqu'à la précipiter à la



Puits dans le filon de la mine de la Providence. — Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

mer, sans doute pour voir jusqu'où irait la limite d'amplitude de ses oscillations. Il fut solennellement condamné à la remettre en place. C'était un lieutenant de marine, et le pauvre diable n'avait pas plus d'argent qu'il ne fallait pour accomplir ce travail herculéen. La pierre pèse du reste soixante-dix mille kilogrammes; mais il fallut s'exécuter devant le concert d'indignation universelle auquel tout le Cornouailles prit part. Antiquaires, savants, aubergistes, guides, peuple des campagnes, touristes eux-mêmes, tout le monde cria, non pas haro sur le baudet, mais haro sur le mécréant qui avait jeté la pierre branlante à la mer. Il fallut aller l'y repêcher. Ce n'était pas chose facile. On dit qu'aidé de ses hommes d'équipage, armés de leviers, le lieutenant avait fait rouler la pierre à l'eau. Plus difficile était de la remonter, et cette fois matelots et leviers n'y pou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mine de la Providence, sortie sur la mer. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaient rien. L'amirauté, à laquelle le pays avait adressé une plainte en règle, menaça l'officier de le casser de son grade, ou du moins de le mettre à la demi-solde, s'il ne parvenait à rétablir les choses dans leur primitif état. Elle voulut bien lui prêter des grues, des cabestans et des palans, tandis que le salaire des ouvriers employés à cette restauration demeurerait à la charge du coupable. Après des efforts surhumains, la pierre fut remontée, remise à la même place; mais jamais, disent les connaisseurs, elle n'a plus présenté le même balancement, libre, gracieux et cadencé qu'autrefois. Le pauvre lieutenant fut ruiné, et à sa mort il n'avait pas encore payé tous les frais de cette coûteuse opération.

A Lennen, vers la pointe du cap Land's end, là même où se trouve *la première et la dernière maison de l'Angleterre*, est une pierre non moins célèbre que la précédente, non plus branlante cette fois, mais couchée par terre. On dit que jadis (et il y a bien longtemps de cela) trois rois, de passage pour leurs affaires dans le pays, allant sans doute à quelque grand congrès européen, se rencontrèrent dans cet endroit, et dînèrent autour de cette table rustique. Avant de se mettre à table, ces rois devisèrent entre eux, comme ceux que Voltaire rassemble à Venise dans *Candide*. L'un était le roi des mers, l'autre le roi des forêts, le troisième le roi de la terre. Chacun défendait son royaume, et lui donnait la prééminence. Le roi des mers parlait de ses pêches, et il fit servir les plus beaux, les plus frais de ses coquillages et de ses poissons : huîtres vertes, moules rouges, soles, barbues, saumons au beurre d'anchois, bouillabaisse de poissons de roche. Le roi des forêts cita ses chasses, et il fit paraître sur la table les meilleurs de ses gibiers : râble de lièvre aux champignons, hure de sanglier aux truffes, perdrix et cailles aux marrons, biftecks d'ours à la purée de glands.

Le roi de la terre parla le dernier :

« Goûtez à ces fruits, » dit-il à ses rivaux; et il leur fit offrir par son page des oranges des Hespérides, des figues du mont Hymète, des raisins de Corinthe, des mangues de l'Inde et des let-chis de Chine, le tout arrosé des vins des meilleurs crus. C'était le dessert, chacun se lécha les doigts. On convint d'un commun accord que l'eau, la terre et les forêts avaient du bon, et que le mieux était de jouir de tous leurs produits à la fois par la voie des échanges. Ce qui fut dit fut arrêté, conclu et signé, et c'est peut-être de cette époque que date le premier traité de commerce.

VI

LES MINES DE CUIVRE ET D'ÉTAIN.

Allures des filons. — Production en étain. — Étain de mine et d'alluvion. — Production en cuivre. — Les *ticketings*. — Personnel d'une mine.— Les *adventurers*. — L'industrie des mines, fortune du Cornouailles.

Les mines de cuivre et d'étain, dont nous avons parcouru les plus connues, les plus dignes d'intérêt, forment la principale richesse du Cornouailles. Elles font, comme on l'a dit, de cette pointe de granit une véritable corne d'abondance. Exploitées de temps immémorial, elles sont aujourd'hui encore l'objet du travail le plus soutenu, et ne paraissent pas près d'être épuisées. A quatre cents, à six cents mètres, les filons sont toujours productifs. Souvent l'étain et le cuivre se trouvent également mélangés; tantôt c'est l'un, tantôt l'autre qui domine; enfin telle mine exploitée dans le principe pour le cuivre, l'est pour l'étain à une plus grande profondeur ou réciproquement.

Les filons, sortes de masses tabulaires, de composition siliceuse, remplissant des fentes antérieurement ouvertes dans le terrain, sont diversement inclinés et de directions à peu près constantes allant de l'est à l'ouest. Ils taillent les schistes (*killas*), roches feuilletées, ou suivent leur stratification. Ils pénètrent aussi dans le granit, le porphyre (*elvan*), la serpentine. A la surface, ils se distinguent par des affleurements rougeâtres, que les mineurs du Cornouailles appellent *gossan*, et dont l'aspect fait généralement préjuger de la nature et de la richesse du filon en profondeur.

Les filons sont surtout riches en étain aux environs de Penzance, en cuivre aux environs de Redruth. Sur quelques points, ils renferment aussi du plomb argentifère. Dans la même localité l'étain paraît avoir surgi le premier, puis le cuivre, puis le plomb et l'argent, tout cela aux époques géologiques qui ont suivi l'éruption des roches de granit et de porphyre.

La totalité de l'étain exploité annuellement en Angleterre (environ 25 000 tonnes de minerai brut, chaque tonne étant de 1016 kilog.) vient du Cornouailles; elle représente du reste, à peu de chose près, toute la production européenne. Il n'y a guère que la Saxe et la Bohême qui, dans l'ancien continent, produisent aussi de l'étain. En Amérique la Bolivie, depuis quelques années, et dans les Indes orientales les Détroits (Banca et Malacca) font à l'étain de l'Angleterre une sérieuse concurrence.

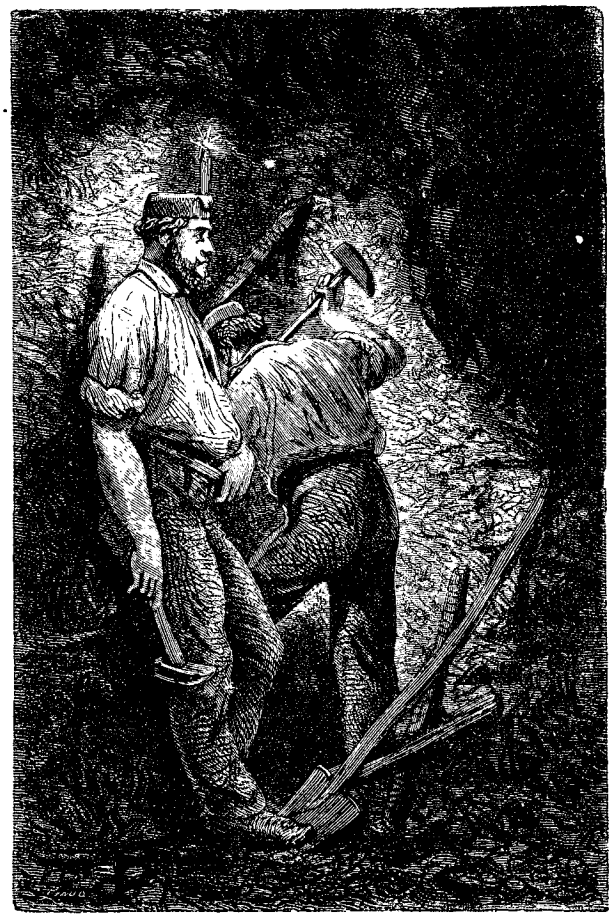
Le minerai d'étain produit par les mines anglaises est très-pauvre au sortir des chantiers; il renferme en moyenne deux pour cent au plus; mais comme il est très-dense, et contient en même temps très-peu d'autres minerais métalliques, il est facile de l'enrichir par la préparation mécanique. Nous avons vu de même que son traitement métallurgique n'offrait aucune difficulté.

Outre l'étain de mine, il y a aussi le minerai d'étain d'alluvion, provenant de la désagrégation naturelle des granits et des filons quartzeux, et que l'on exploite aux environs de Saint-Austell. La méthode employée est le lavage à grande eau : elle rappelle celle en usage dans les alluvions aurifères. Le minerai ainsi obtenu est beaucoup plus riche et plus pur que celui provenant de l'abatage des filons. On donne le nom de *stream works* (expression qu'on pourrait traduire par travaux hydrauliques) à ce traitement des alluvions stannifères, et on appelle *streamers* les ouvriers qui s'y livrent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plus importantes encore que les mines d'étain sont les mines de cuivre du Cornouailles. Les sept huitièmes du cuivre produit par l'Angleterre viennent de ces mines. On estime à cinq cent mille tonnes de minerai brut l'extraction annuelle. Le minerai est assez pauvre au sortir des puits d'extraction, deux et demi à trois pour cent au plus. Par la préparation mécanique on porte sa teneur en cuivre à sept ou huit pour cent. On envoie alors le minerai subir le traitement métallurgique dans les usines du pays de Galles, à Swansea, que nous allons bientôt visiter.

Le marché des minerais de cuivre a lieu à Truro et Redruth une fois par semaine. Ce jour-là les propriétaires des mines réunissent solennellement à dîner les représentants des acheteurs. Des essayeurs, agréés par les deux partis, prélèvent sur chaque tas de minerai en vente une prise d'échantillons dont ils déterminent la teneur en cuivre. Cette teneur forme le titre du tas correspondant. Chacun des acheteurs inscrit sur un morceau de papier le prix qu'il offre de chaque tas d'après son titre. Il plie et cachète son billet, *ticket*, d'où le nom de *ticketings* donné à ces marchés de minerais. On réunit et proclame toutes les offres, et chaque tas est adjugé au plus offrant des enchérisseurs. Tout cela se fait à l'anglaise, dans le plus grand calme et le plus grand silence.



Mine de la Providence : Travail dans le filon.
Dessin de Durand-Brager d'après M. Langon.

La raison qui fait qu'on expédie ensuite le minerai sur le pays de Galles est que le Cornouailles ne renferme pas de charbon, et qu'il faut, par la méthode que les Anglais ont adoptée dans le traitement métallurgique du cuivre, jusqu'à seize tonnes de charbon pour obtenir une tonne de cuivre, avec du minerai à huit pour cent comme celui du Cornouailles.

Le nombre d'ouvriers employés aux mines de cuivre et d'étain est de plus de trente mille, dont les trois cinquièmes aux mines de cuivre et les deux cinquièmes aux mines d'étain. Ces ouvriers, compris sous la dénomination générale de *miners*, sont tous forts, vigoureux, bien nourris et capables des plus durs travaux. A l'époque de la découverte de l'or en Californie et en Australie, ils émigrèrent en masse vers ces lointains Eldorados. Dans les mines de quarz aurifère de Californie, ce sont eux qui, aujourd'hui encore, sont les mineurs les plus habiles, et nul ne songe à leur disputer la palme [1]. Dans tous les comtés aurifères le *Cornish miner* gagne toujours 20 et 25 francs par jour, alors que le mineur espagnol ou français se contente de la moitié. Dans le Cornouailles le salaire sans doute est loin d'être le même, mais les bons mineurs gagnent encore facilement de trois à quatre shillings (trois francs soixante-quinze centimes à cinq francs) par jour de travail.

Ceux qui entreprennent à forfait le creusement d'un puits à tant le mètre courant sont appelés, dans la langue des mines, *tutmen;* ceux qui poursuivent l'exploitation d'un filon à leurs risques et périls, moyennant un tant à recevoir (*tribute*) par tonne de minerai extrait, sont nommés *tributers;* enfin, ceux qui poursuivent le fonçage des galeries ou l'avancement des chantiers à tant le mètre courant ou le mètre cube, sont les *contractors*. Les contrats se renouvellent toutes les semaines, toutes les quinzaines ou tous les mois, à l'époque de chaque paye, à la criée, et ce sont naturellement les ouvriers qui demandent le moins pour un ouvrage donné qui obtiennent la préférence.

Les ouvriers d'une même mine obéissent à des caporaux ou maîtres mineurs, *leaders* (on donne le même nom aux chefs de partis dans le Parlement), et tous ensemble à un capitaine. Si la mine a deux capitaines, un pour le dedans, l'autre pour le dehors, celui-ci prend le titre de *grass* ou *ground captain*, capitaine du gazon ou de la surface, l'autre s'appelle *underground captain*, capitaine du dedans ou du sous-sol. Le *manager* est l'agent général ou régisseur de la mine; à lui incombe la partie économique, comme la partie technique au capitaine. Il a quelquefois sous ses ordres un *purser* ou agent comptable; d'ordinaire il en fait lui-même les fonctions. Il commande aussi au capitaine pour la marche générale du service, et alors s'appelle volontiers le *superintendent* ou surintendant de la mine.

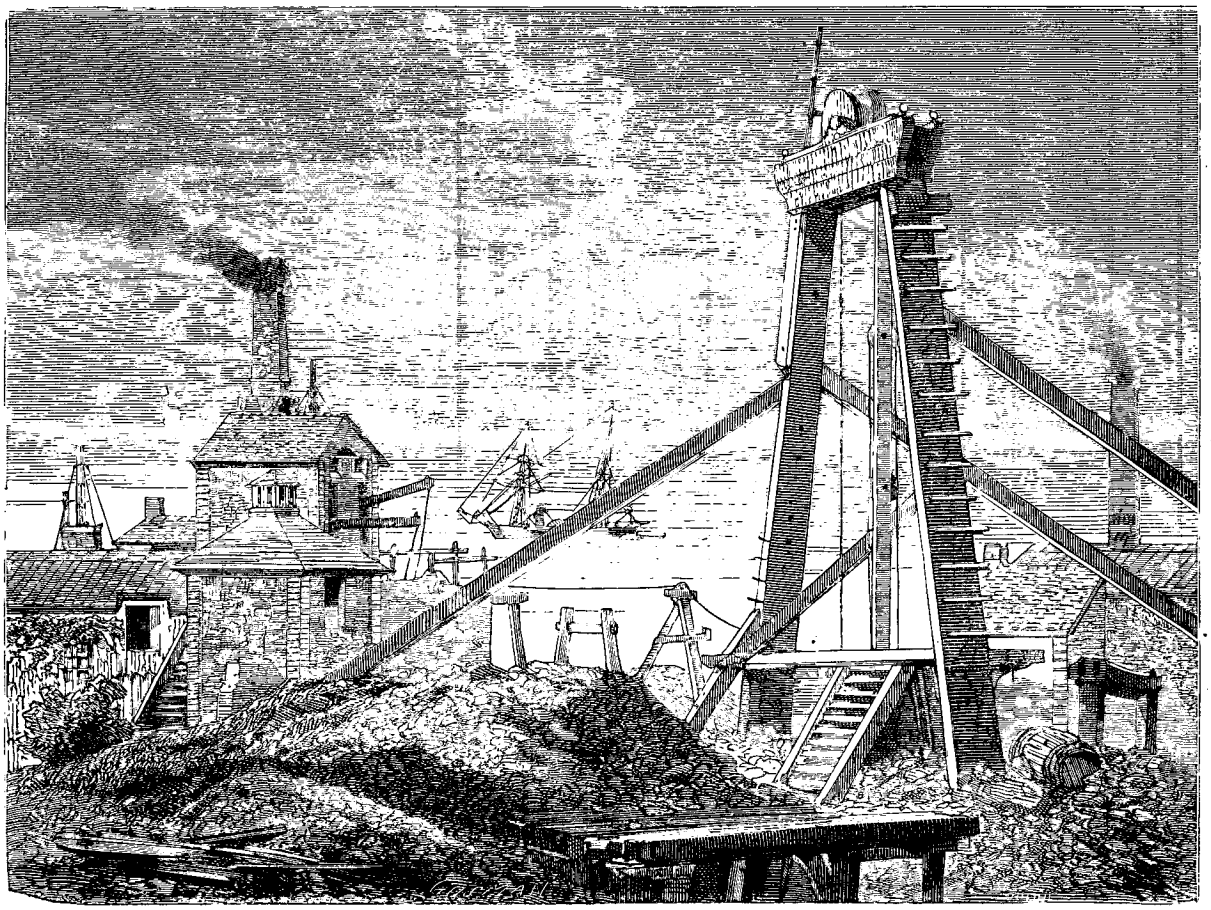
Les propriétaires de la mine ou ceux au compte des-

1. Voy. notre *Voyage en Californie* (*Tour du monde*, t. V).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quels sont entrepris tous les travaux sont désignés par le titre énergique d'*adventurers*, aventuriers. N'aventurent-ils pas en effet leur fortune, n'escomptent-ils pas l'avenir, ces joueurs hardis, ces pionniers des mines, qui, quelquefois sur un simple indice, jettent sous terre des millions et percent dans le granit, le quarz, le porphyre, c'est-à-dire les roches les plus dures qu'on puisse rencontrer, des puits qui descendent jusqu'à trois et quatre cents mètres sans même rencontrer le filon. Il n'importe, *neverd mind!* Capital, patience et courage, voilà ce qu'il faut aux chercheurs. Aussi comme la fortune leur sourit quelquefois, comme elle se plaît à récompenser leurs efforts! Que de mines de cuivre et d'étain, qui paraissent stériles au début, et qui donnent aujourd'hui des millions de bénéfices annuels à leurs heureux propriétaires! Que d'actions qui ont décuplé de valeur!

En somme, l'industrie des mines métalliques apporte dans tout le Cornouailles le bien-être, l'aisance. C'est pour l'homme intelligent, un vaste champ d'opérations presque toujours fructueuses; pour l'ouvrier une source féconde de travail. Il y trouve non-seulement une occupation pour lui-même, mais il y emploie encore sa famille, ses filles, ses garçons, au travail peu fatigant et même agréable du lavage de minerai. En attendant la femme soigne le logis, prépare à la maison le repas et le thé, embellit le cottage où toute la famille se repose le dimanche.



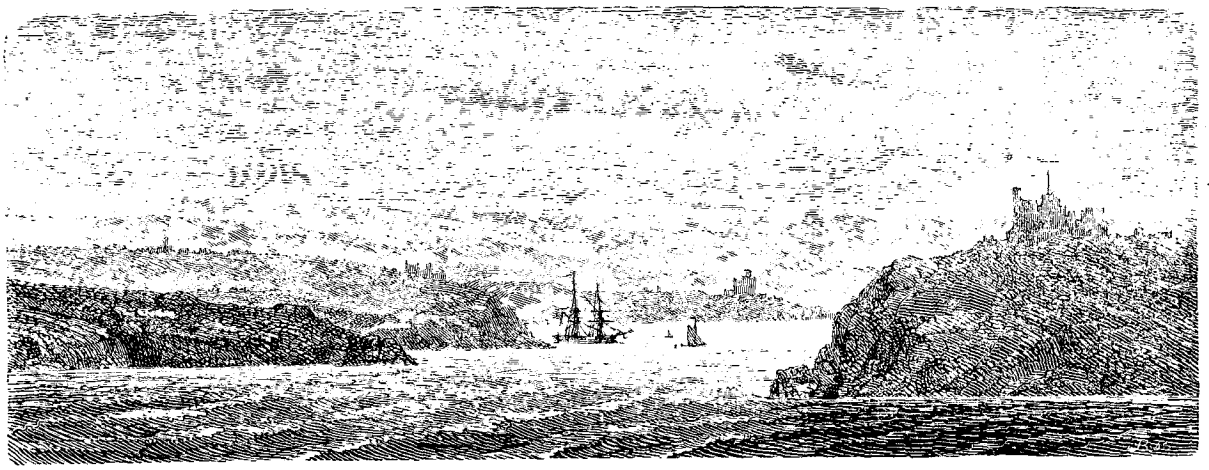
Mine du Levant. — Dessin de Durand-Brager.

Les mines sont exploitées sans l'intervention de l'État, contrairement à ce qui a lieu en France; tout est laissé à l'initiative individuelle, et le travail n'en marche pas moins bien; il faut même reconnaître qu'il est mieux conduit que chez nous. Le Cornouailles est du reste sous ce rapport comme sous tant d'autres un pays favorisé. Nous verrons bientôt que dans le pays de Galles qu'il nous reste à parcourir, et où l'industrie règne aussi en souveraine dans les forges et les houillères, on est loin de rencontrer chez l'ouvrier la même somme de bien-être, la même aisance, la même propreté, en un mot ces apparences de vie heureuse, commode, je dirai presque confortable, qui nous ont partout frappés dans notre voyage en Cornouailles.

L. SIMONIN.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Fowey. — Dessin de Durand-Brager.

UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES,

PAR M. L. SIMONIN [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

LES CÔTES DU CORNOUAILLES.

Pourquoi une visite des côtes après celle des mines. — Fowey et ses corsaires. — La maison de Dieu et celle du meunier. — Les étymologistes anglais. — Le château de Pendennis remis à neuf. — Falmouth, Monsieur Josse et lord Byron. — Les quakers et le poisson salé. — Ptolémée et sir Walter Raleigh. — La serpentine du cap Lizard. — Kynance Cove, l'île à l'Asperge, le pont du Diable. — Le mont Saint-Michel et le pied de la Reine. — *Logan Stone*. — Mill bay. — Le Chant de la mer. — Le cap Land's end. — La première et la dernière auberge. — Le premier mille anglais. — Longship. — Les îles Scilly. — Le cap Cornouailles. — Le phare de Saint-Just. — Pelion sur Ossa. — Hayle et Saint-Yves. — Le sire de Bottreaux et les cloches de Boscastle. — Deux époux modèles. — Tintagel, le valet de trèfle et le roi Arthur.

Parler du Cornouailles sans parler de ses côtes, ce serait parler de Rome sans dire un mot du pape. Aussi, après avoir si longtemps parcouru les mines de cet intéressant comté, fallait-il bien visiter les rivages. C'était sur ces points, du reste, que tenait surtout à exercer son crayon d'artiste mon compagnon de route, Durand-Brager, un de nos peintres de marine les plus experts, et je ne pouvais là-dessus que lui donner entière satisfaction. Pour être longtemps d'accord, en route comme ailleurs, il faut se faire de mutuelles concessions, et le mineur ne pouvait que céder au désir du peintre, quand ce désir était si raisonnable et si légitime à la fois.

Sur les côtes de Cornouailles, l'artiste n'a qu'à choisir. Depuis la rivière Tamar qui sépare le comté de Devon de celui de Cornouailles, laissant au premier Plymouth et Devonport, et donnant au second Saltash où passe le beau viaduc de Brunel, jusqu'au cap Land's end où viennent mourir dans l'Océan les derniers contre-forts granitiques du Cornouailles, que de beaux points de vue, que de paysages gracieux, pittoresques ou sauvages, que de ports aux souvenirs historiques!

Ici c'est Fowey qui jadis arma ses navires contre la France, et qui fournit cinquante vaisseaux et huit cents marins à Édouard III pour son expédition contre Calais. A cette époque, de hardis corsaires partis de Fowey faisaient sur nos côtes de la Manche des irruptions répétées, mettant tout à feu et à sang; les Français, à leur tour, n'épargnaient pas les côtes anglaises, et ils rendaient même aux corsaires de Fowey leurs visites avec usure. En 1457, ils firent une descente dans ce port, surprirent la ville de nuit, la brûlèrent et en massacrèrent les habitants.

Fowey était autrefois, avec Plymouth et Dartmouth, le principal port du sud de l'Angleterre. Aujourd'hui il est déchu de son antique splendeur; mais sa position à l'embouchure de la rivière Fowey est restée admirable.

L'entrée du port se signale au marin, à droite, par les ruines d'une vieille église gothique, à gauche, par celles d'un antique moulin à vent datant de 1296, et le premier peut-être qui ait été construit en Angleterre. On dit que ce fut un croisé qui le fit bâtir de retour de la Terre sainte. L'église est à deux cent quarante-trois pieds, et le moulin à deux cents au-dessus du niveau de

1. Suite et fin. — Voy. pages 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la mer. Il était juste que la maison de Dieu fût plus haut placée que celle du meunier.

La rivière Fowey est navigable jusqu'à une distance de huit milles dans l'intérieur, jusqu'à Lostwithiel, où sont les bureaux du duché, administré, on le sait, au nom du prince de Galles, dont il forme le plus riche fief.

Les étymologistes font venir le nom de Lostwithiel de *Lost within the hills*, « perdu au milieu des montagnes. » La position de Lostwithiel répond à cette explication; mais il n'en faut pas moins reconnaître que les étymologistes sont gens fort ingénieux, et qui ne sont jamais pris au dépourvu.

Après la rade de Fowey, viennent la baie de Saint-Austell et celle de Veryan, parages plus ou moins hospitaliers, puis la magnifique baie de Falmouth, commandée par le château de Pendennis, autrefois prison d'État et forteresse de guerre. Ce château a soutenu un siége fameux à l'époque de la guerre civile, en 1646, Le gouverneur, qui était resté fidèle à la cause de Charles Ier, attaqué à la fois par terre et par mer, réduit par la famine, fut obligé de se rendre. Le château de Pendennis fut, du reste, la dernière place qui tint pour le malheureux Charles. Cette vieille forteresse a été récemment restaurée, entièrement remise à neuf, sans doute pour le cas possible d'une descente des Français.

Falmouth, que défend Pendennis, est un des plus anciens ports de l'Angleterre. A en croire un historien anglais, il aurait même été connu avant la Grande-Bretagne elle-même.

Ou je me trompe fort, ou l'écrivain qui parle ainsi n'était qu'un enfant de Falmouth. Vous êtes orfévre, monsieur Josse; mais M. Josse me répond que l'on ne saurait trop glorifier son clocher natal. Lord Byron qui, lui, n'était pas de Falmouth, se contente de nous dire que cette ville contient beaucoup de quakers et de poissons salés. Je n'y vois pour mon compte aucun inconvénient : les quakers sont gens très-pacifiques avec lesquels les relations sont les plus commodes, et le poisson salé peut fort bien faire la fortune d'une ville, puisqu'il a fait celle de tout un pays, la Hollande.

On dit que Falmouth est citée dans Ptolémée sous le nom de *Kenia*. Je n'ai pas vérifié le fait; mais ce que l'histoire moderne nous apprend fort bien, c'est que Falmouth doit son importance actuelle à sir Walter Raleigh qui, revenant de Guyane et ayant débarqué dans ces parages, en devina d'un coup d'œil l'importance, et informa la reine Élisabeth des avantages qu'offrait cette rade.

Avançons. Aussi bien la barque sur laquelle nous sommes montés ne doit pas faire naufrage en chemin, et il fait bon naviguer sur le papier à l'abri des vents, des brumes, des écueils, sans crainte du roulis, du tangage et du mal de mer, dont on peut dire comme de tant d'autres que *c'est un mal sans pitié*.

Nous voici à la pointe du cap Lizard, ce cap aux roches serpentineuses, vertes, rougeâtres, bariolées, qui ont valu à la pointe que nous allons doubler le nom caractéristique qu'elle porte. Des familles de carriers et de lapidaires habitent aujourd'hui sur ce point, et la pierre du Lizard, taillée en colonnettes, en vases, en bracelets, en broches, en presse-papier, en coupes, est vendue à bon prix, dans les hôtels de Penzance, aux nombreux touristes qui visitent le Cornouailles. La serpentine du Lizard fait concurrence à la lave du Vésuve travaillée, et elle tenait dignement sa place à l'exposition universelle de 1862, à Londres, dans la section minéralogique. On en avait même fait des tables et des chambranles de cheminée qui l'emportaient presque, au dire des connaisseurs, sur les marbres *fleuris* italiens. Honneur donc à la serpentine du cap Lizard, et aux premiers carriers et lapidaires qui ont eu l'idée de la tailler, de la polir et d'en tirer si heureusement profit.

Auprès du cap Lizard est *Kynance Cove*, amas de roches disséminées dans les plus curieuses positions : un endroit qu'on peut voir, qu'on peut peindre, qu'on peut s'imaginer, mais qu'on ne peut décrire, vous disent les Anglais, eux dont les *Guides* ont tout décrit. Heureusement que nous donnons le dessin de Kynance Cove, et que nous rentrons ainsi dans les conditions du programme en peignant l'objet. Il y a là une roche isolée qu'on nomme l'îlot de l'Asperge, *Asparagus island*, parce qu'il produit en abondance l'asperge des pharmaciens, *asparagus officinalis*. Esculape en soit loué ! On y remarque une fissure profonde, où un jet d'eau intermittent est lancé avec force et un bruit formidable par de l'air comprimé : c'est le *Soufflet du Diable*. Un autre jet plus mince s'appelle le *Bureau de poste;* les guides ne disent pas pourquoi. Enfin, trois cavernes ouvertes sur un escarpement sont respectivement appelées la *Cuisine*, la *Salle à manger* et le *Salon*, dénominations qui ne plaident guère en faveur de l'esprit inventif des Anglais.

En 1846, la reine Victoria a visité ce site curieux et sauvage. Il était digne de cette royale visite, car on dit que toutes ces énormes masses, jetées là comme au hasard, ont échappé aux mains du diable, qui voulait bâtir en ce point un pont gigantesque à travers le canal de la Manche, pour donner passage aux contrebandiers. Le diable n'en fait jamais d'autres.

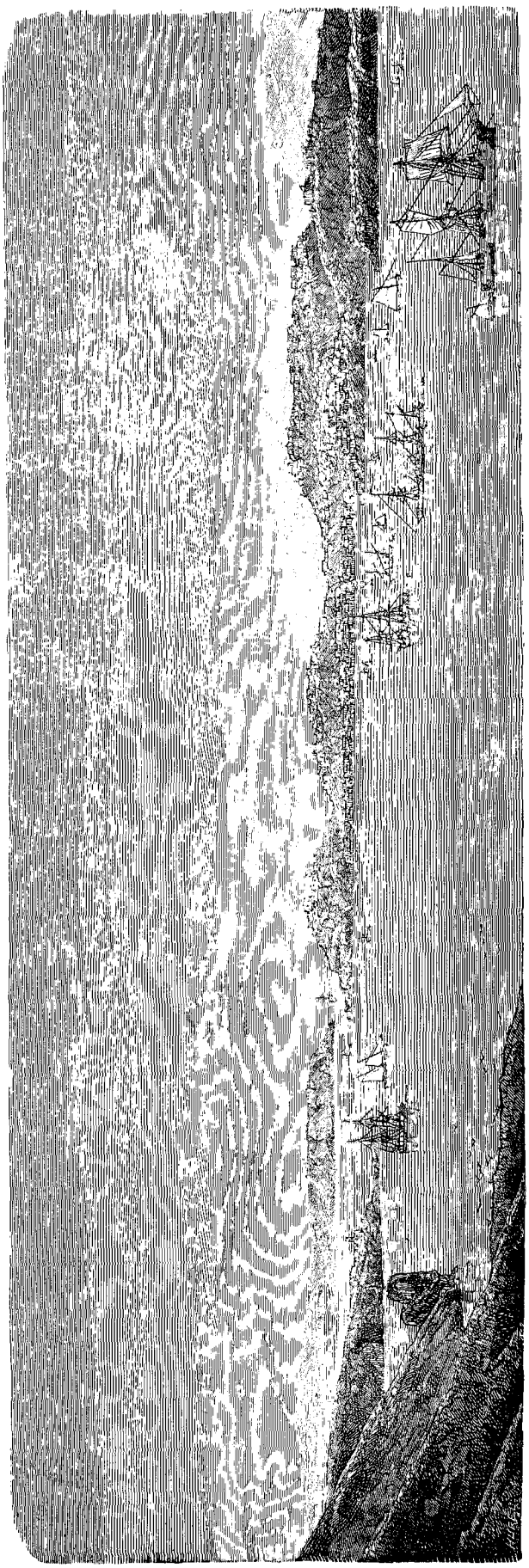
En doublant le cap Lizard, nous entrons dans la baie de Penzance ou du mont Saint-Michel, *Mount's bay*, qui nous est déja connue. N'importe, visitons-la de nouveau, et saluons encore une fois ce mont vénérable au chef couronné d'un saint monastère qui fut jadis un couvent de bénédictins. On dit que ce cloître dépendait de celui du mont Saint-Michel en France, vis-à-vis Saint-Malo. On dit aussi que le mont Saint-Michel des Anglais n'a pas toujours été détaché de la terre ferme, et qu'il existait même au lieu où est aujourd'hui la mer une forêt dont on retrouve des traces sous l'eau. La géographie physique, et surtout la géologie nous dévoilent bien d'autres changements intervenus, depuis l'apparition de l'homme, dans la forme extérieure du globe. A marée basse, une chaussée de douze cents pieds unit encore aujourd'hui Saint-Michel à Marazion, le point le plus rapproché de l'île sur la côte du Cornouailles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La reine Victoria, parcourant ces parages avec le prince Albert, en 1846, visita le mont Saint-Michel, au retour de son excursion à Kynance Cove. L'empreinte de son pied sur le quai où elle débarqua a été moulée en bronze et conservée sur place. Les Anglais, déjà si enthousiastes de leur reine, ne pouvaient pousser la vénération plus loin : *Long life to the queen*, Dieu garde les jours de la reine.

Descendons du mont Saint-Michel et admirons Penzance, une ville que nous connaissons aussi. Côtoyant un rivage de roches granitiques tombant d'aplomb dans la mer, nous arrivons à Saint-Buryan et à la Pierre branlante, *Logan stone*, dont j'ai ailleurs raconté l'histoire. La pierre pèse près de soixante-dix mille kilogrammes et elle a dix-sept pieds de long et trente pieds de circonférence. Ce sont là autant de motifs raisonnables pour lui conserver son caractère sacré (voy. p. 192).

De Logan stone, on passe à Mill bay, un des points les plus romantiques de cette romantique côte, comme disait notre guide, aussi chaud qu'un méridional dans sa façon d'apprécier les sites de son pays. On voit dans le roc massif une ouverture, une brèche naturelle creusée de part en part et poétiquement nommée le Chant de la mer, *the Song of the sea*, sans doute à cause du bruit qu'y font les vagues en s'y engouffrant. Ce bruit n'a rien de fort agréable à l'oreille, et le chant des sirènes devait être bien plus doux et harmonieux, pour ceux du moins qui l'ont entendu.



Vue de Falmouth. — Dessin de Durand-Brager.

De Mill bay au cap Land's end, il n'y a qu'une enjambée. Là se trouve Lennen, un pauvre petit village, et plus loin une maisonnette sur laquelle est écrit, du côté de la mer : « le premier hôtel d'Angleterre » ; du côté de la terre : « le dernier hôtel. » C'est, en effet, la première et la dernière maison que l'on voit, suivant que l'on part ou que l'on arrive, de ce côté bien entendu. Là est le commencement et la fin de la Grande-Bretagne ; c'est le Finistère des Anglais, et à un mille du rivage, un vieux terme marqué I semble indiquer comme point de départ de tous les milles géographiques anglais ce point assez curieusement choisi. Au fait, les Romains partaient bien de Rome pour compter les distances sur l'étendue de leur immense empire, et nous avons bien en France pris jusqu'à ces derniers temps le parvis de Notre-Dame de Paris pour le point originaire de toutes nos bornes kilométriques. Il est vrai que depuis l'invention des chemins de fer *nous avons changé tout cela*, comme disait Molière ; mais pourquoi les Anglais qui ont deux ou trois capitales, ne compteraient-ils pas leurs milles à partir du cap Land's end pour ne déplaire à aucune d'elles ? Ce point de départ en vaut bien un autre.

Près le cap Land's end est le phare de Longship, élevé sur un roc isolé de granit haut de soixante pieds ; le phare lui-même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en a cinquante-deux. Il est en granit comme le roc sur lequel il repose, comme le cap Land's end lui-même.

Aimez-vous le granit? on en a mis partout.

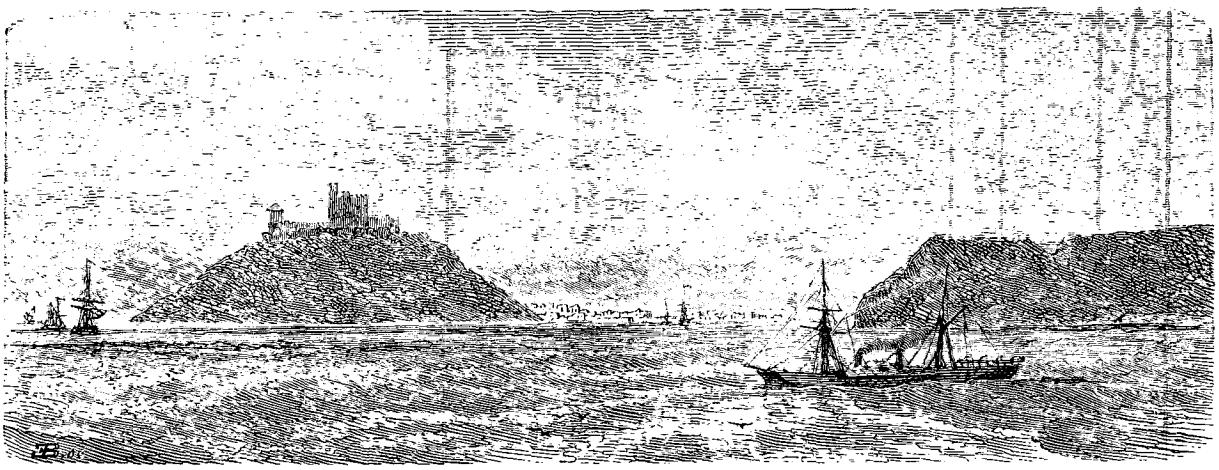
Du phare de Longship on peut, quand le temps est beau et qu'il n'y a pas trop de brume sur la mer, presque toujours brumeuse en ces parages, apercevoir à l'horizon les îles Sorlingues ou Scilly, pour les appeler de leur nom anglais. Elles semblent se bercer sur l'Océan comme des terres flottantes, et quelques géographes prétendent que ce sont les Cassitérides, ou îles d'étain des anciens.

Le cap Cornouailles, voisin du cap Land's end, paraît lui donner la main comme un frère jumeau : on dirait qu'il lui dispute l'avancement sur l'Atlantique, et cherche à mériter le nom de Finistère, non content de celui de Cornouailles ou corne de Walles, qui, au demeurant, on peut le dire, a la même signification.

Le cap Cornouailles s'élève à deux cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est dans son voisinage que sont les mines sous-marines de cuivre et d'étain que nous avons précédemment visitées, notamment celle de Botallach. La plus grande profondeur de cette mine est de mille cinquante pieds, et quelques-unes de ses galeries s'avancent jusqu'à douze cents pieds sous le lit de l'Océan. Les infiltrations d'eau marines sont considérables, et le bruit des galets roulés les uns sur les autres par les vagues profondes se reproduit quelquefois si terriblement jusque dans les galeries, que les mineurs, émus, épouvantés, abandonnent la place et s'enfuient en criant des chantiers.

A côté du cap Cornouailles, est la baie de Saint-Just, Saint-Just, la ville des mineurs d'étain, que nous voyons pour la seconde fois. Un phare, bâti sur le roc, s'élève au milieu de la rade, et ce feu, dans ce coin à peine fréquenté du rivage, prouve tout le soin que prennent les Anglais pour garantir aux navigateurs l'accès facile et sûr de leurs côtes.

Continuons notre périple. Longeons ces rivages dé-



Entrée de Falmouth. — Dessin de Durand-Brager.

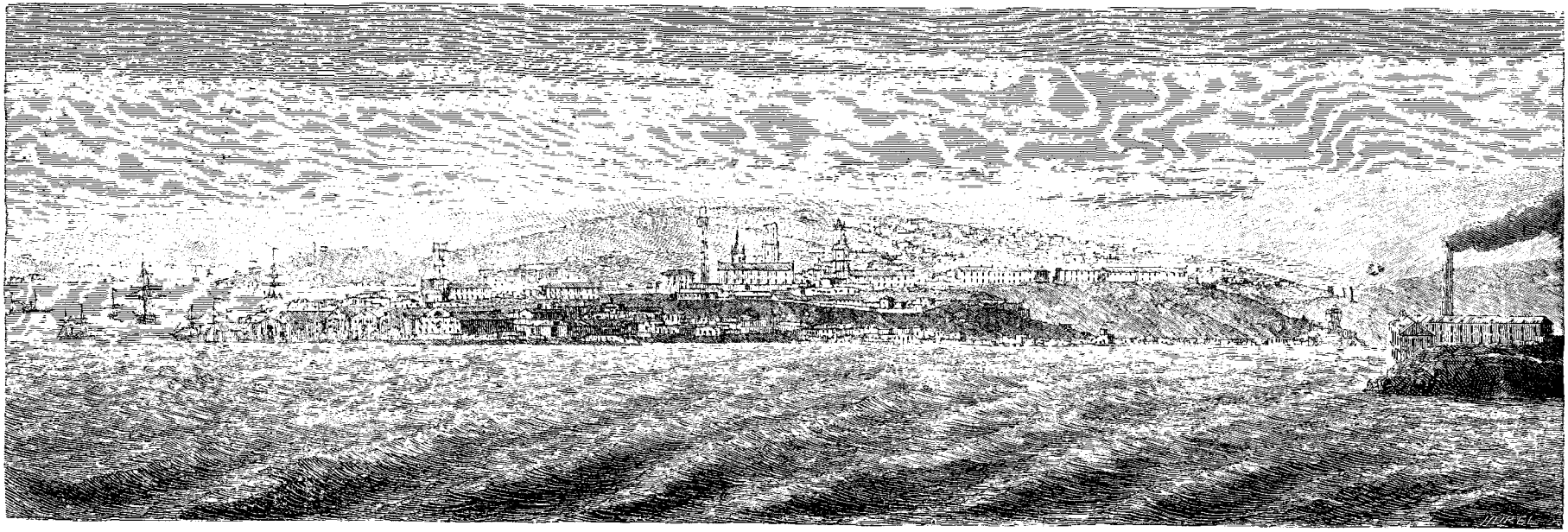
chiquetés que la mer vient battre depuis des siècles, qu'elle ronge, qu'elle mine, qu'elle fouille à la base. Le granit vaincu cède enfin. Un amas de roches éboulées, informes, s'amoncelle en débris irréguliers et, réalisant l'image du poëte de Pélion entassé sur Ossa toujours battus par les vagues. Mais bientôt la plage s'abaisse et vient mourir à la mer en lignes moins austères; elle s'arrondit même en une baie aux eaux paisibles. C'est là qu'est Saint-Yves, qui a été comparé à un village grec, puis Hayle séparée de sa voisine par des dunes de sable au ton ferrugineux, sur lesquelles s'est fixé un roseau marin, l'*arundo arenaria*, arrêtant par ses racines la marche des sables envahisseurs.

Parlerai-je des autres points qui, sur cette côte du Cornouailles, s'alignent sur l'Atlantique? Citerai-je Sainte-Agnès, New-Quay, Padstow? Non, car une plus longue série de descriptions maritimes fatiguerait peut-être. Cependant je ne puis oublier Boscastle et Tintagel. Ce sont pays de pieuses et naïves légendes, et la légende est une fleur devenue trop rare pour que le voyageur ne se baisse pas pour la cueillir et en faire jouir ses amis.

A Boscastle, donc, les habitants, il y a bien longtemps de cela, avaient prié leur seigneur, le sire de Bottreaux, quelque peu cousin du sire de Framboisy, de leur faire cadeau, pour leur église, d'une paire de cloches aussi grosses que celle de l'église voisine de Tintagel. Le sire de Bottreaux, heureux de trouver cette occasion d'être agréable à ses vassaux avec lesquels il avait, du reste, toujours vécu en fort bonne intelligence, avait commandé les cloches à un fondeur de Londres. Les cloches faites, on les chargea sur un navire pour les porter à Boscastle. A cette époque, comme bien on le pense, les chemins de fer n'existaient pas. Le navire porteur de sa précieuse cargaison était presque en vue de Boscastle, quand le pilote, qui était de Tintagel, voulut faire sonner aux cloches le carillon de son pays. C'était en signe d'actions de grâces à la Providence pour le voyage heureusement accompli. Le capitaine, qui n'était pas dévot, tant s'en faut, répondit que grâces de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue de Plymouth. — Dessin de Durand-Brager.



Vue de Devonport. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaient être rendues à la solidité du navire, à la force des mâts, et que l'on aurait bien le temps de prier Dieu à terre. « Nous pouvons remercier Dieu, répondit le pilote, à bord aussi bien qu'à terre. — Remerciez la brise et votre habileté nautique, » repartit le capitaine. Il n'avait pas achevé sa phrase, qu'une affreuse tempête s'éleva. Le vent se mit à souffler comme un tourbillon déchaîné; les vagues, s'élevant à de grandes hauteurs, battaient les flancs du navire comme d'irrésistibles béliers. Vaine fut l'habileté du pilote, vaine la force des mâts et la solidité de la carène. Le navire, jeté sur les écueils fort nombreux en cet endroit, fut brisé et englouti. Le capitaine et tout l'équipage se noyèrent; le pilote seul échappa, porté sur une planche et déposé sur le rivage par une vague amie. Depuis ce jour, dès qu'une tempête venant du large menace cette partie des côtes du Cornouailles, on entend au fond de la mer le son des cloches du sire de Brotteaux roulant l'une contre l'autre.

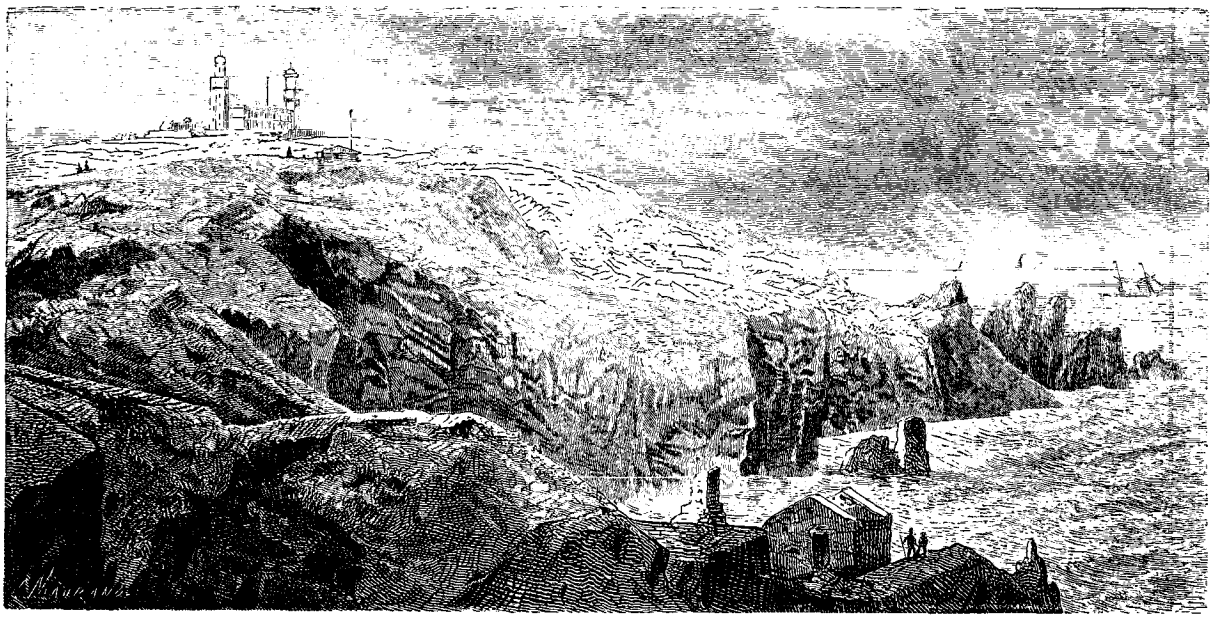
« Et voilà, me disait le guide qui me raconta cette histoire, pourquoi il faut mettre toujours sa confiance en Dieu et pourquoi l'église de Boscastle n'a jamais eu de cloche à son clocher. »

Dans la vieille église de Boscastle se trouve une tombe qui recouvre le mari et la femme et dont l'épitaphe mérite d'être rapportée.

« Ils vécurent quarante-neuf ans mariés et, ce qui est plus rare, sans le moindre désaccord. Elle partit la première. Il essaya quelques semaines de vivre sans elle, il ne le put et il mourut. »

J'ai essayé de traduire le plus fidèlement possible les quatre vers anglais : les voici dans toute leur naïve fraîcheur :

« Forty nine years they lived man and wife,
And, what's more rare, thus many without strife :
She first departing, he a few weeks tried
To live without her, could not, and so died. »



Le cap Lizard. — Dessin de Durand-Brager.

Tintagel n'est séparé de Boscastle que par une distance de trois milles. C'est aussi un pays de légendes et, dit-on, le lieu de naissance du roi Arthur. S'il faut en croire l'histoire ou la fable, comme on voudra, c'est au château de Tintagel, dont on ne voit plus aujourd'hui que les ruines, que le célèbre roi breton, le brave des braves de son temps, aurait vu la lumière. Je sais bien que cette assertion n'est pas du goût des Gallois qui, à leur tour, réclament Arthur pour un des leurs; mais je constate un dire en passant, un dire qu'on m'a répété dans le pays de Cornouailles. Maintenant que les Gallois et les *Cornishmen* s'arrangent, que les bardes, les ovates, les druides, les archi-druides se mettent d'accord entre eux si c'est possible; comme Pilate, je m'en lave les mains.

Le roi Arthur, que les bardes se sont plu surtout à célébrer dans leurs chants héroïques, est l'Hercule de la vieille Angleterre. Personnage légendaire, je dirai même mythologique, il est resté pour les naïfs Bretons ce que le héros grec était pour les anciens Hellènes. Arthur l'invincible a remporté douze victoires contre les Saxons, comme Hercule a exécuté ses douze travaux contre les génies du mal. L'Hercule breton, avec ses douze pairs, les chevaliers de la Table-Ronde, dont le brave Lancelot (le valet de trèfle de nos cartes) faisait partie, a illustré le Cornouailles de ses exploits. Il est mort au château de Tintagel, « comme si, dit un vieux barde qui l'a chanté, aucune autre place dans la terre spacieuse de Bretagne n'était digne de voir sa fin que celle qui le vit naître. »

« As though no other place, on Britain's spacious earth,
Were worthy of his end, but where he had his birth. »

Les *Cornishmen* s'arment de ce passage pour disputer Arthur aux Gallois. Ceux-ci, à leur tour, leur en opposent un autre et le procès menace de ne jamais finir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un écrivain anglais, Howitt, fort humoristique comme le sont quelquefois les Anglais, quand ils n'ont pas le *spleen*, raconte d'une manière fort piquante l'opinion qu'ont les habitants du pays sur le château de Tintagel. Je traduis ce passage de son livre intitulé : *Visits to remarquable places*, « Visites aux lieux remarquables. »

« J'étais assis sur la hauteur de Tintagel, dit Howitt, tout entier à l'admiration des magnifiques sites qu'offre en ce point la côte ouest des Cornouailles, quand une troupe d'enfants gravit joyeusement le coteau. A ma vue, ils se regardèrent indécis, et il se fit un moment de silence.

« — Mes enfants, leur dis-je, comment appelez-vous cette colline ?

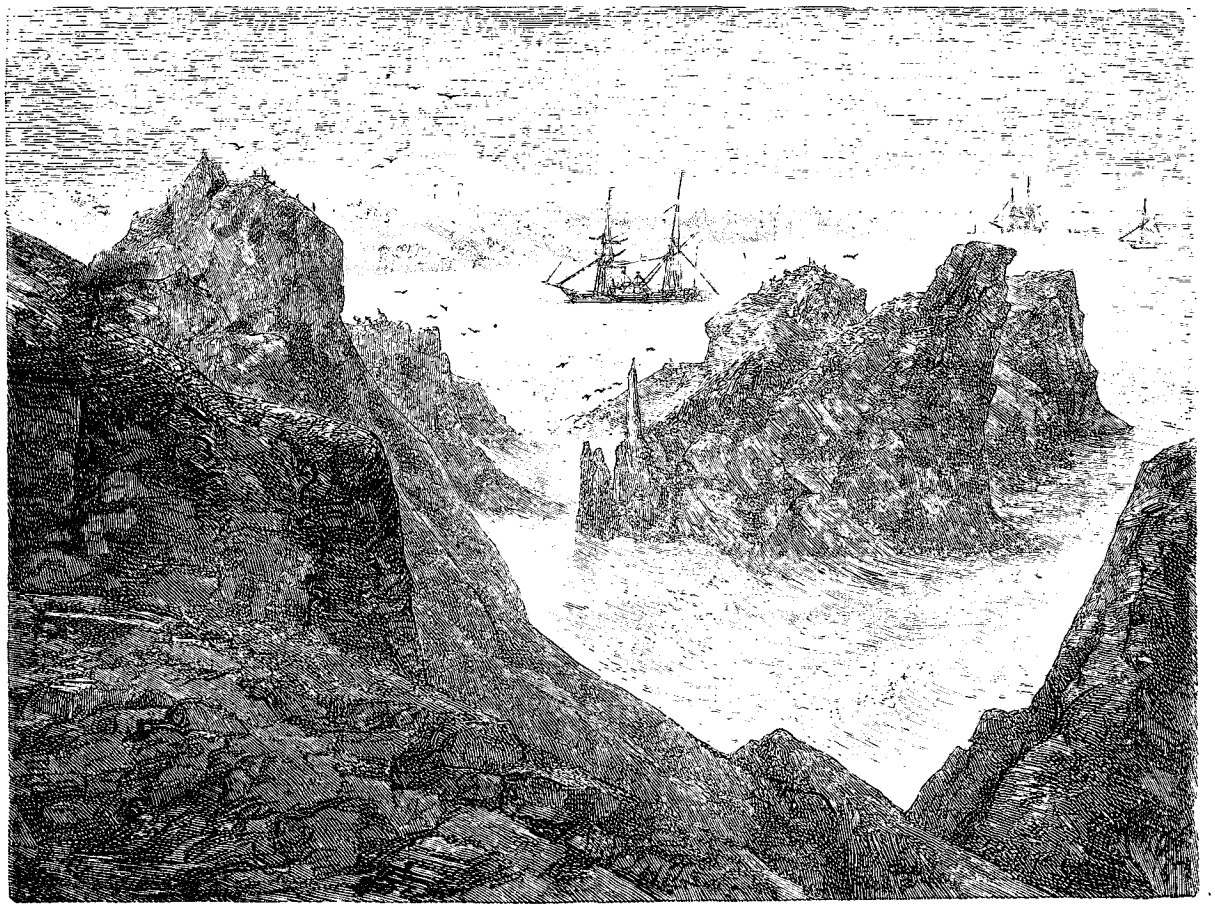
« — Ça, une colline, monsieur; c'est Tintagel, monsieur.

« — Tintagel, fort bien ; et alors quel est ce vieux château?

« — Ce château, monsieur; c'est le château du roi Arthur.

« — Le château du roi Arthur! Et quel était ce roi Arthur ? »

Les enfants se regardèrent tout étonnés; ils étaient vifs, intelligents, éveillés, mais c'était là une question que jamais personne ne leur avait posée. La renommée



Kynance Cove, près le cap Lizard. — Dessin de Durand-Brager.

du roi Arthur était si bien acceptée d'ailleurs, si bien établie dans le pays, c'était chose si naturelle, qu'il n'était jamais venu à l'idée de personne de se demander ce qu'avait été le roi Arthur. Encore plus ces enfants n'étaient-ils guère préparés à répondre.

« Le roi Arthur! dit enfin l'un d'eux, nous ne savons rien de lui, monsieur, si ce n'est que c'était un roi.

— Un roi ! quand donc cela pouvait-il être? Cela n'était pas d'hier. Tous nos rois, dans ces derniers temps, se sont nommés Georges ou Guillaume.

— Oh! Dieu vous bénisse, monsieur, ce château était bâti bien avant que vous fussiez né. »

Et sur cette réponse qui leur semblait la plus lumineuse solution à la difficulté pendante, les enfants s'échappèrent riants et joyeux, et descendirent en courant et se culbutant les pentes rapides du coteau. »

VIII

LA MER ET LES MARINS DU CORNOUAILLES.

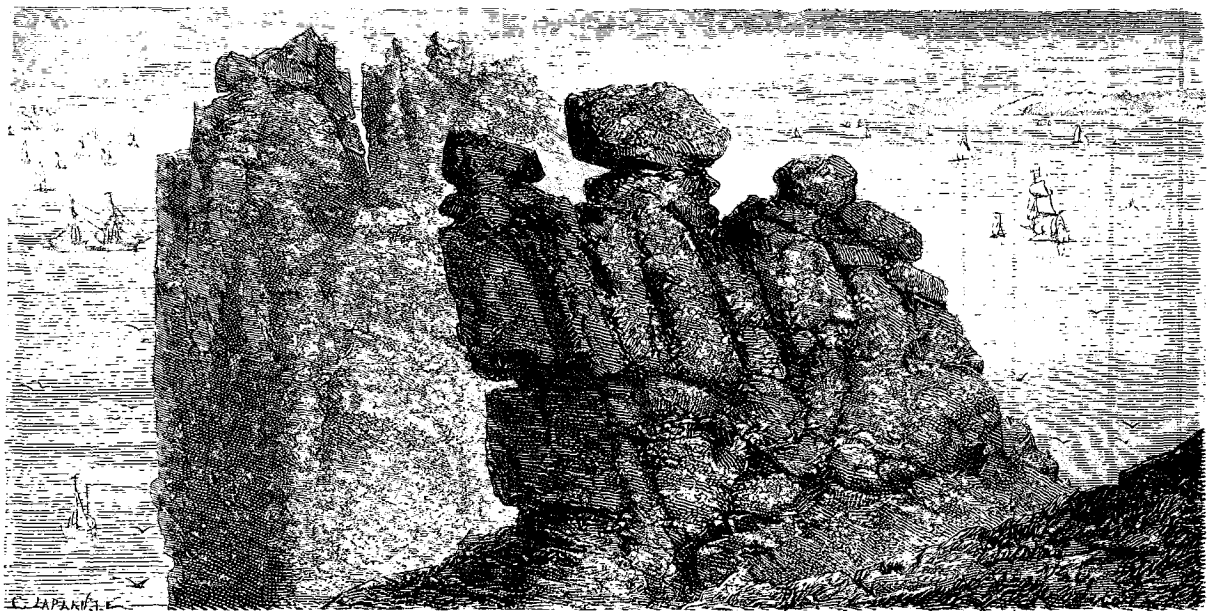
Dangers des côtes du Cornouailles. — Les phares. — Eddystone. — Les bateaux-phares. — Les *life-boats*.— Les brumes de la Manche. — Tout est bien qui finit bien. — Une tempête au cap Land's end. — Le pêcheur et le marin du Cornouailles. — Parallèle avec le mineur. — La reine Zénobie et son page. — Trésors cachés.

Le voyage que nous venons d'accomplir sur les côtes du Cornouailles d'ordinaire si inhospitalières, si fécondes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

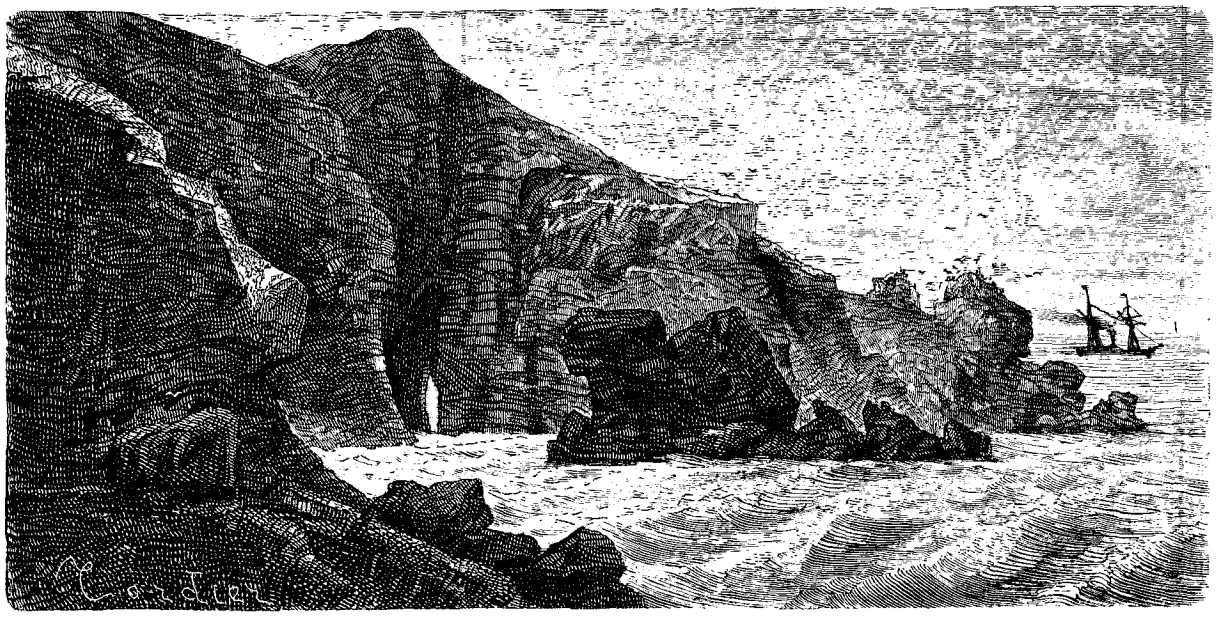
en naufrages, n'a été marqué par aucun accident. Hannon, dans son fameux périple autour de l'Afrique, voyageant comme nous à petites journées, s'arrêtant à tous les ports, à toutes les criques, laissant tomber la voile et les rames chaque soir, ainsi que tous les marins de son temps, qui n'étaient que des petits caboteurs, Hannon eût envié un voyage aussi calme, aussi doux que le nôtre.

Mais que les côtes du Cornouailles sont loin de pouvoir être parcourues avec autant de tranquillité! C'est



La *Logan stone* ou Pierre branlante, près le cap Land's end. — Dessin de Durand-Brager.

sur ces points que viennent s'abattre toutes les fureurs de l'Océan, toutes les tempêtes, tous les vents du large. Les rivages, toujours chargés de brumes, semés d'écueils, offrent au navigateur mille dangers. Aussi que de précautions ont prises les Anglais pour guider le marin, pour le mettre à l'abri, pour le sauver s'il est possible

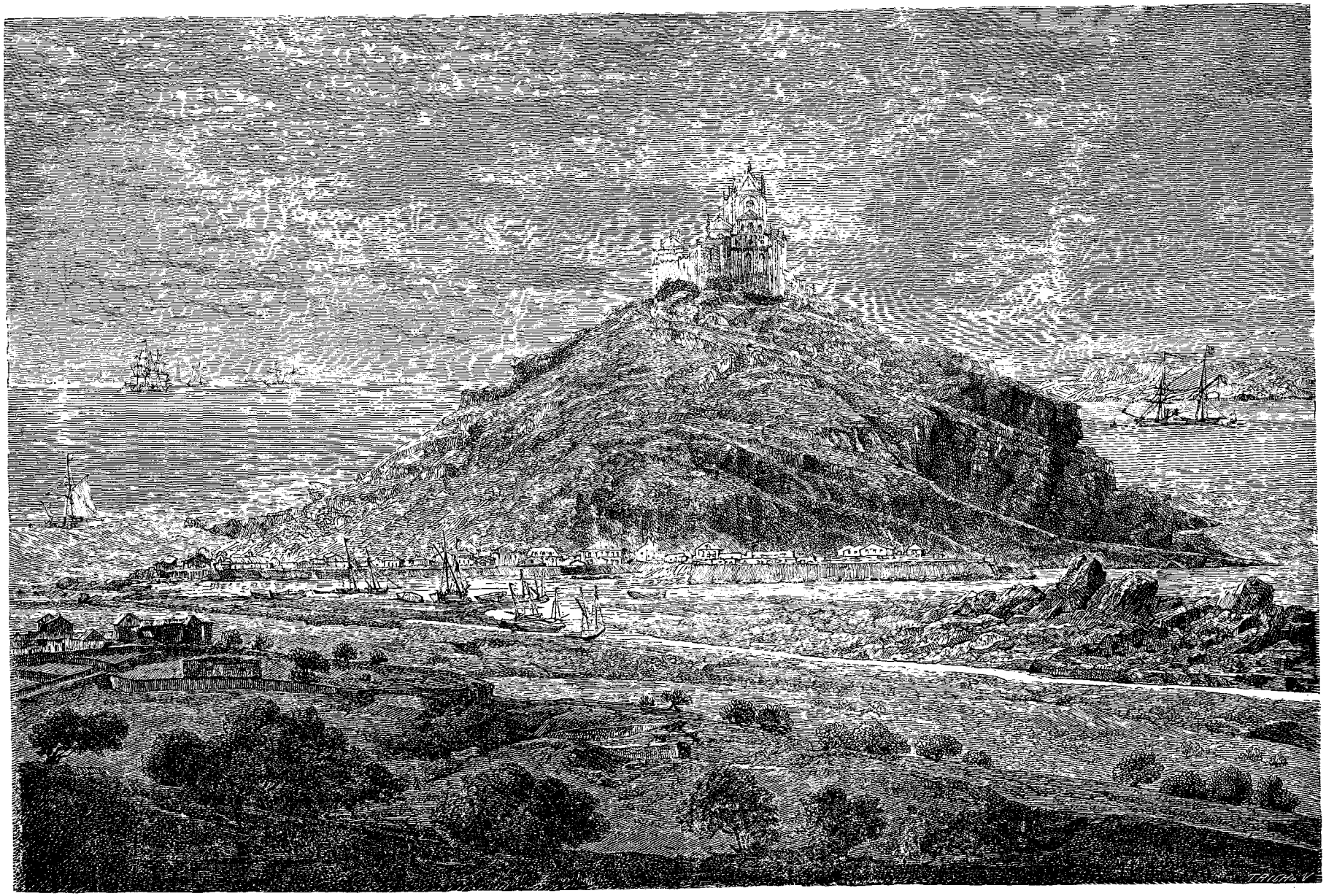


Mill bay, près le cap Land's end. — Dessin de Durand-Brager.

de tout péril! Partout on rencontre des phares, dont les lumières signalent de loin l'approche des côtes, et qui, soit par l'éclat et le mouvement des feux, soit par les oscillations de la flamme elle-même, indiquent au navigateur le point précis où il se trouve.

Je ne veux pas faire ici l'historique ni la description des phares de l'Angleterre, cependant il en est un que je ne puis passer sous silence, que nous avons déjà salué en visitant Plymouth, et sur lequel il faut bien entrer enfin dans quelques détails. De même que le viaduc de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le mont Sain!-Michel en Cornouailles, près Penzance. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

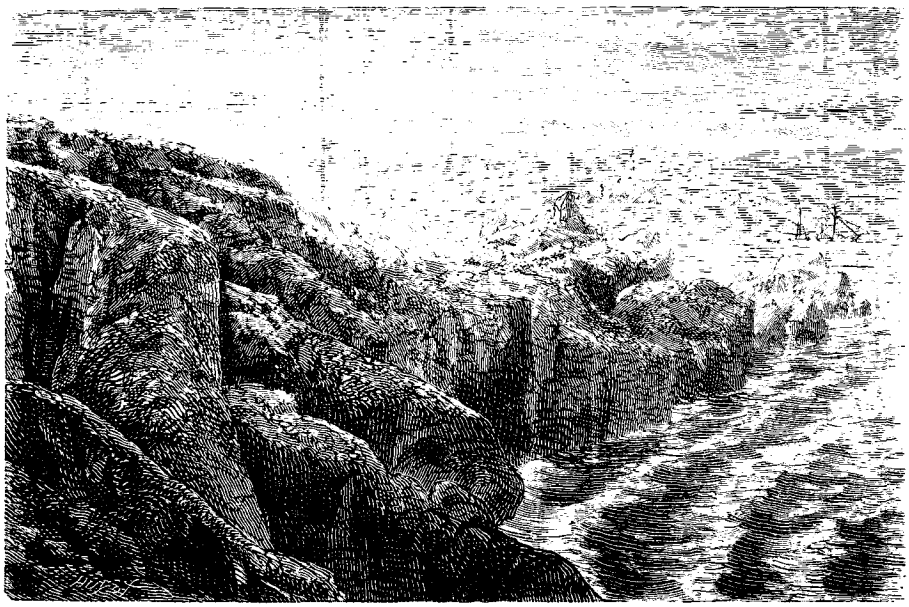
Saltash annonce au voyageur qui arrive par terre le pays de Cornouailles, ainsi le phare d'Eddystone, établi en mer presque en face de Plymouth, indique au navigateur qu'il va passer des eaux qui baignent les rivages du comté de Devon dans celles qui s'étendent le long des côtes du Cornouailles.

Une ligne de rochers à fleur d'eau existe à douze milles de la côte d'Angleterre, entre le cap Start à l'est et le cap Lizard à l'ouest. Elle se profile sur une longueur de six cents pieds par le travers de la Manche, et arrête subitement les eaux qui viennent de l'Atlantique. Celles-ci forment autour de ce vaste écueil comme une espèce de remous, de tourbillon, *eddy*, ce qui a fait donner à ces brisants le nom d'Eddystone, ou les rocs du remous, sous lequel les marins les ont désignés de tout temps.

Sur l'un de ces écueils qui, à marée basse, élève un peu la tête au-dessus des eaux, un certain Henri Winstanley, homme doué d'un véritable génie pour les constructions mécaniques, essaya en 1696 d'établir un phare de bois. Il arriva à ses fins, et le phare avait cent pieds de haut; il était muni d'un toit et d'une galerie à jour. Une tempête le détruisit de fond en comble en 1703, emportant du même coup l'édifice et le constructeur, occupé à des réparations, d'autres disent désireux d'éprouver son œuvre.

En 1706, un marchand de soie de Londres, John Rudyerd, fit construire un nouveau phare plus solide, toujours en bois, mais porté sur des fondations de granit.

C'était l'époque des guerres de Louis XIV avec l'Angleterre. Un corsaire français fit une descente à Eddystone et emmena prisonniers les ouvriers qui bâtissaient le phare. Le grand roi les fit délivrer, et fit mettre aux fers à leur place ceux qui les avaient pris, disant qu'il était en guerre avec l'Angleterre, mais non avec le genre humain. Il combla les ouvriers anglais de présents, et les renvoya dans leur patrie, ajoutant qu'ils rendaient un égal service à toutes les nations dont les navires traversaient la Manche.



Le phare de Longship, près le cap Land's end. — Dessin de Durand-Brager.

Le phare, bâti aux frais de Rudyerd, brûla en 1755. Les gardiens épouvantés se réfugièrent dans une anfractuosité de la roche, où ils furent retrouvés cinq jours après quand l'incendie se fut éteint. Un des gardiens, du nom de Henry Hall, âgé de quatre-vingt-quartorze ans, traversant la flamme au moment du sinistre, avait senti du plomb fondu, coulant d'une gouttière embrasée, lui entrer dans la bouche. Il souffrit des douleurs atroces pendant douze jours, et les médecins, qui avaient refusé de croire à ses assertions, trouvèrent dans son estomac plus de sept onces de plomb fondu.

Eddystone ne pouvait rester sans phare et en 1757, le gouvernement anglais donna l'ordre au célèbre ingénieur Smeaton de rebâtir l'édifice deux fois disparu. En moins de deux ans, une tour ronde en pierre s'éleva pour durer jusqu'à aujourd'hui, et peut-être encore des siècles au-dessus des eaux courroucées. Smeaton a pris soin de nous laisser lui-même une description aussi clairement que modestement écrite de son beau travail. Le phare a quatre-vingt-six pieds de haut, vingt-sept pieds de diamètre à la base, et dix-neuf pieds au sommet. Je donne les chiffres en nombres ronds.

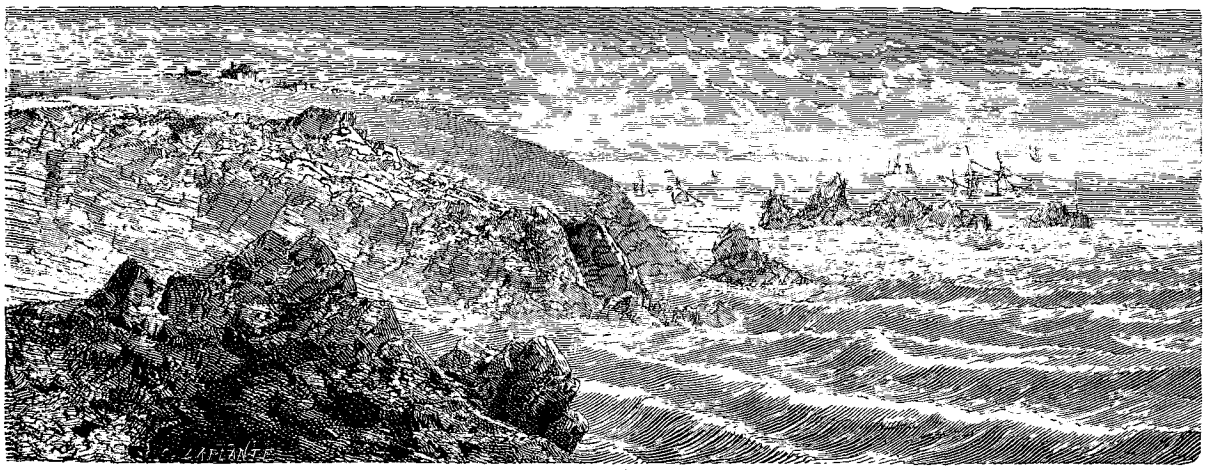
Les gardiens sont au nombre de trois; jadis ils n'étaient que deux, mais un jour l'un des gardiens mourut, et le survivant dut, pendant plusieurs jours, rester auprès du cadavre de son compagnon, qu'il n'osa pas jeter à la mer de crainte d'être accusé d'homicide. Le mauvais temps empêchait d'ailleurs toute communication avec le rivage.

Chaque gardien reçoit de trois à cinq livres sterling par mois, plus les vivres. Inutile de dire que l'on n'engage pour ce rude et difficile métier que les hommes du caractère le plus sûr et le plus éprouvé. A tour de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rôle ils prennent un peu de vacance, les jours de fête, et alors un suppléant remplace le gardien momentanément absent. Il paraît que lorsque la lame déferle contre les brisants, dans ces jours de violentes tempêtes si communes dans la Manche, le phare tremble sur ses fondations, un bruit formidable, sinistre, se fait entendre ; on dirait que tout va s'engloutir; mais les gardiens s'habituent peu à peu à ce terrible concert des eaux et du vent : on se fait à tout en ce monde.

Sur une des pierres servant de base à la lanterne qui surmonte le phare entourée d'une balustrade en fer, sont écrits ces seuls mots, éloquents dans leur simplicité



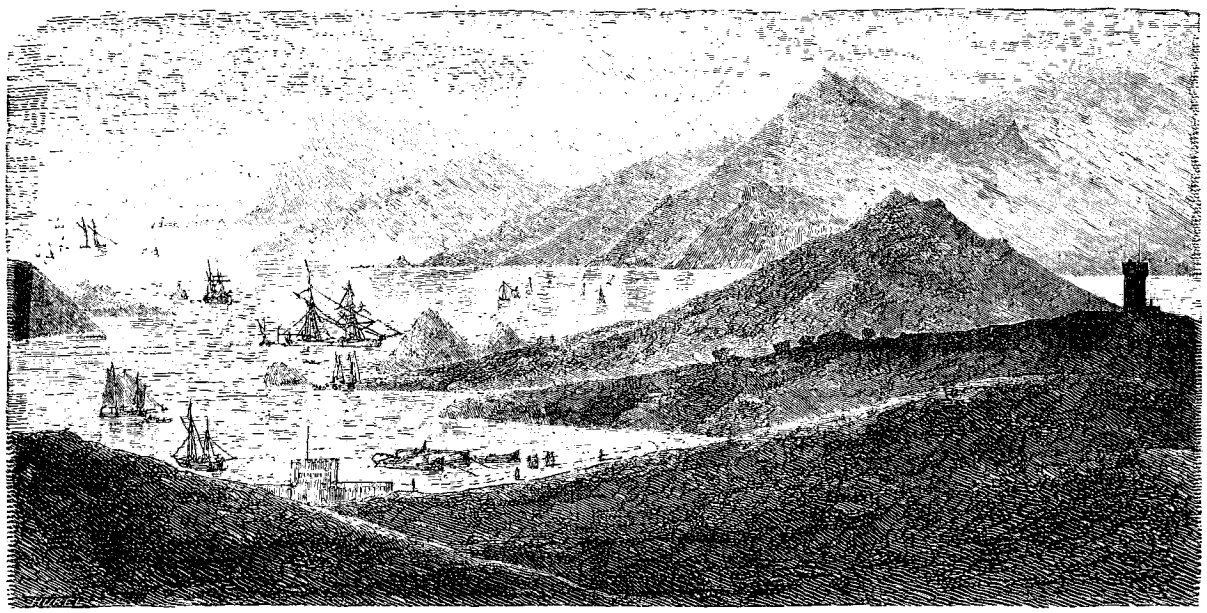
Vue du cap Land's end : la première et la dernière auberge. — Dessin de Durand-Brager.

même : 24 aug. (août) 1759, *Laus Deo* (gloire à Dieu!) Autour de la corniche supérieure se déroule en anglais ce magnifique verset du psalmiste :

« Si le Seigneur n'avait pas bâti la maison, en vain auraient travaillé ceux qui l'ont bâtie. » (Psaume CXXVII.)

Il y a sur les côtes de l'Angleterre plus d'un magnifique phare dans le genre de celui d'Eddystone, et les exemples seraient faciles à multiplier, si l'on voulait citer des noms ; mais ce n'est point ici le cas.

Tous ces phares fixes du reste ne suffisent pas aux



Vue des côtes du Cornouailles entre Tintagel et Boscastle. — Dessin de Durand-Brager.

Anglais. Ils ont aussi les phares flottants ou bateaux-phares, *light-boats*, qui dénoncent au marin certains écueils entièrement cachés. Sur ces navires ancrés en pleine mer, peints d'une couleur rouge sombre qui aide à les reconnaître, munis d'un seul mât auquel est attachée la lanterne, vivent solitaires, ignorés, et restant souvent tout un mois sans aucune communication avec la terre, de braves et fidèles gardiens. Perdus ainsi sur les eaux, loin de la vue de tout rivage, ils sont soumis à toutes les intempéries de l'atmosphère sans pouvoir même songer à y échapper.

Le vent souffle, la mer mugit, le navire craque, se

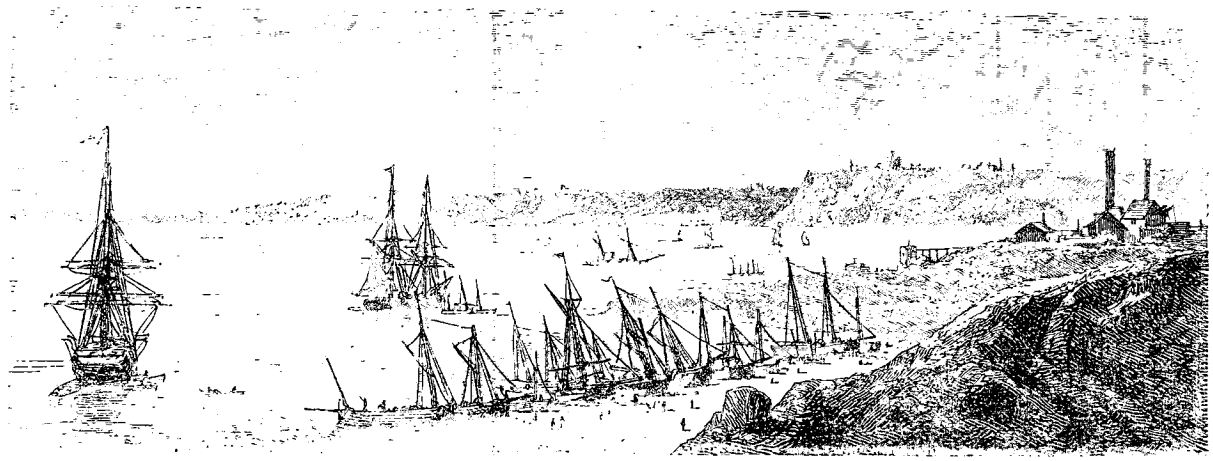
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soulève sur ses ancres, gardien tu ne peux fuir, allume tes feux, et l'œil au guet, l'oreille tendue, écoute si quelque bruit sinistre, si le cri d'alarme d'un navire en détresse n'arrive point jusqu'à toi.

Je me souviens d'avoir rencontré par un temps assez gros un de ces *light-boats* dans la Manche. Nous avions quitté le port de Cowes dans l'île de Wight et nous traversions le canal dans toute sa longueur pour gagner l'Océan. Le temps, beau le matin, s'était tout à coup rembruni sur le soir, comme il arrive souvent dans ces parages.

La mer venant du large déferlait avec force contre les membrures de notre navire. On aurait dit que chaque coup de piston de la machine n'avait pour effet que de laisser le *steamer* en place.

Nombre des passagers, vaincus par le tangage, étaient

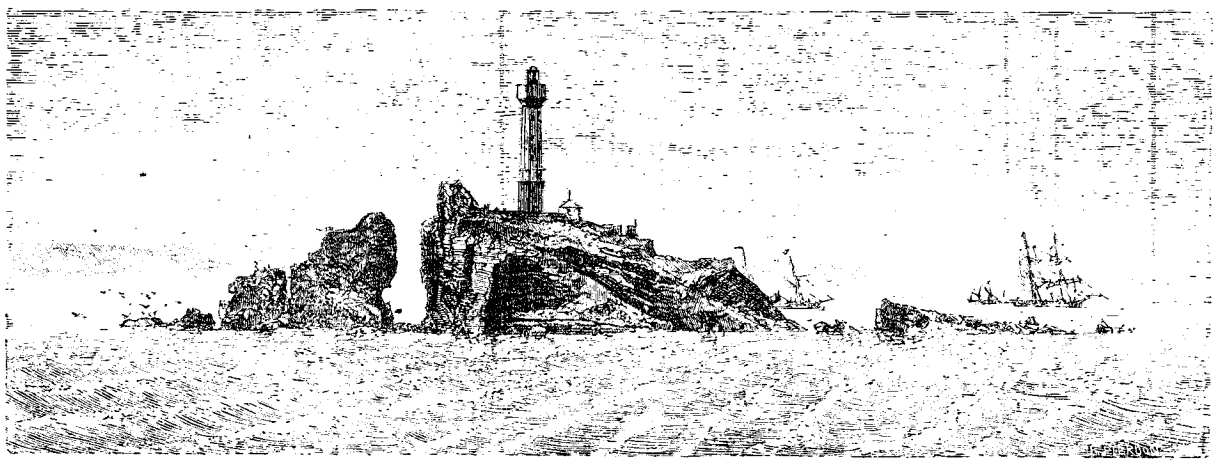


Vue de Saint-Just. — Dessin de Durand-Brager.

allés demander à leurs cabines un peu de repos et s'étendre horizontalement sur leurs couchettes.

J'essayai de résister et de dire un dernier adieu à cette terre d'Europe que j'allais quitter peut-être pour bien longtemps. Tout à coup j'aperçois sur les eaux un navire démâté, ballotté par la vague. Deux hommes à bord nous font des signaux. — Quest-ce donc? un navire en détresse? Point du tout, c'est le *light-boat* vigilant qui nous dit adieu au passage. Marin, tu peux aller tranquille, le bateau-phare fait son devoir.

Il est peu de côtes aussi redoutées du navigateur que les côtes du Cornouailles, et avec bien plus de raison encore que celles du Pont-Euxin elles mériteraient le titre que celles-ci ont reçu des anciens, par ironie bien en-



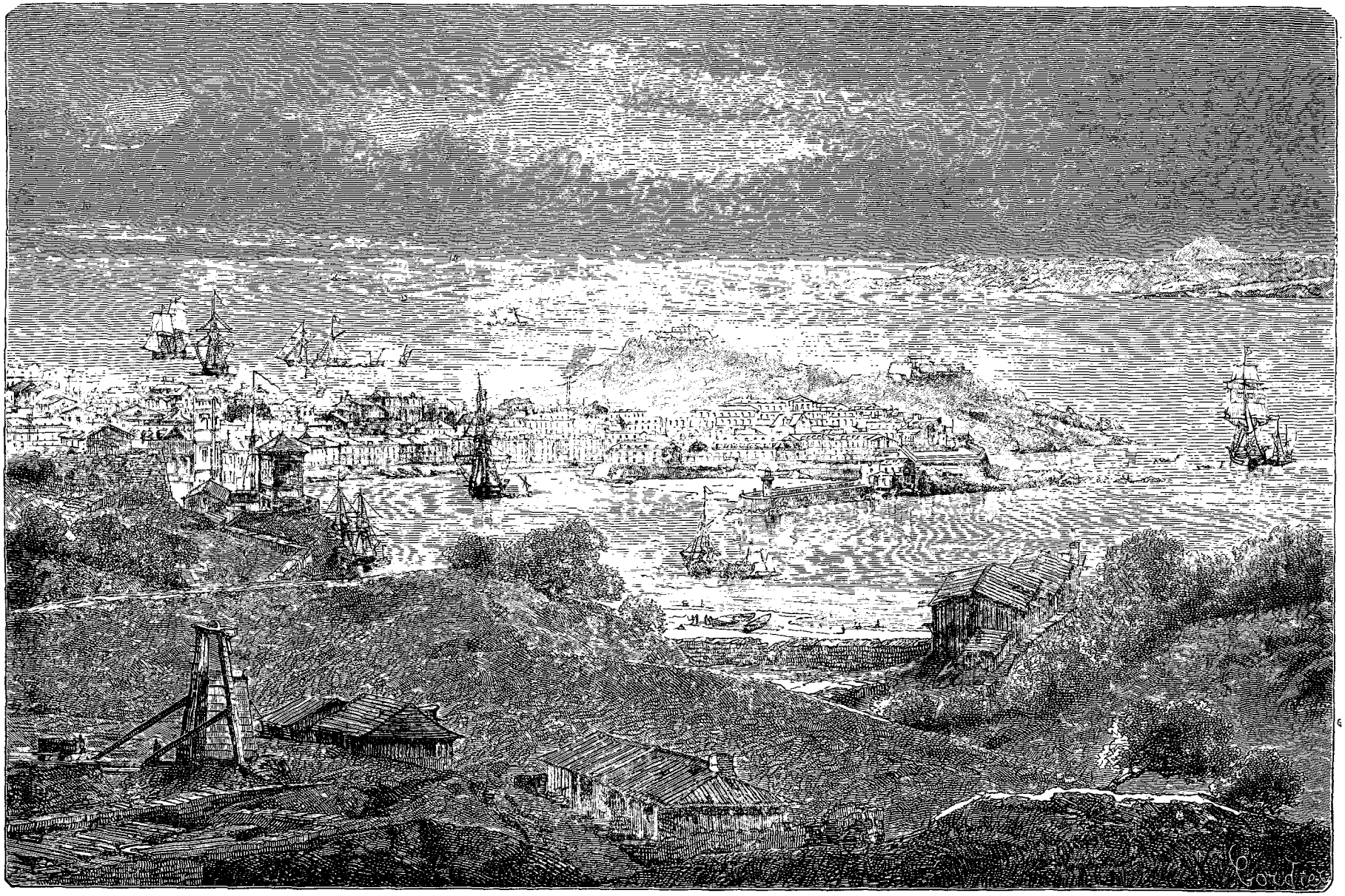
Phare dans la baie de Saint-Just. — Dessin de Durand-Brager.

tendu. Chacun sait que le Pont-Euxin signifie en grec la mer hospitalière; les Grecs, ces éternels amis des figures de rhétorique, en mettaient jusque dans la géographie et baptisaient leurs mers par antiphrase.

Les phares, les lumières flottantes suffisent bien pour annoncer au navigateur l'approche des côtes ou d'un écueil; mais le naufrage a lieu quand même dans les mauvais temps.

Les Anglais ont essayé de conjurer le mal à l'aide de la belle institution des *life-boats* ou bateaux de sauvetage, que nous venons d'introduire en France. Lutter contre le naufrage lui-même, essayer d'arracher le plus de victimes possible à la mer en courroux, cela est grand, cela est sublime. Quand un signal de détresse se fait entendre sur la mer, quand un navire tire le canon d'alarme, allume le tonneau de résine, ou met son pavillon en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

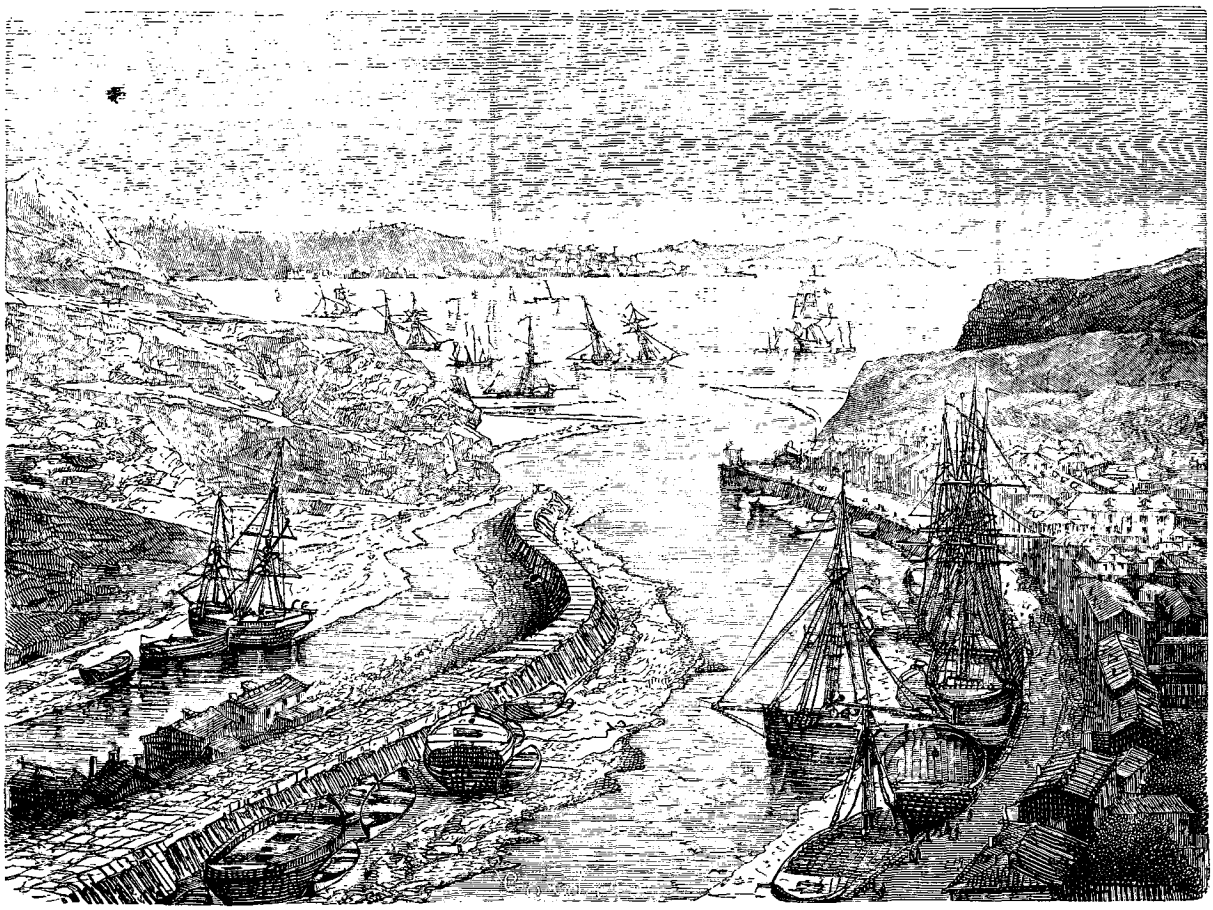


Vue de Saint-Yves. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

berne, aussitôt le *life-boat* est mis à l'eau et de courageux marins, montés sur le frêle esquif, vont porter secours aux naufragés. Plus ils en sauvent et plus ils rentrent contents au port. Partout sur la côte du Cornouailles, jusque dans les plus petits ports, existent des *life-boats*, à Fowey, à Falmouth, au cap Lizard, à Penzance, au cap Lend's end, à Saint-Yves, à Hayle, à Padstow, à New-Quay. Tout le monde concourt à leur acquisition, souvent aussi c'est un cadeau du plus riche personnage du pays. Chacun se dispute l'honneur d'y monter dans les jours de péril. Les sauveteurs anglais ont pour le *life-boat* le même amour que les pompiers américains pour leurs machines hydrauliques. Ils le soignent, le caressent, le parent, lui cherchent le plus bel abri. Il n'y a que les pays de *self-government* où de pareils élans se rencontrent. Laissez le citoyen livré à lui-même, laissez-le agir librement, il saura bien se tirer d'affaire, que dis-je il fera merveille.

C'est surtout par les jours de brume que les côtes du Cornouailles, soit celles qui regardent la Manche, soit celles qui se tournent vers l'Atlantique, sont dangereuses pour le marin. Le péril se fait même sentir souvent bien avant sur l'Océan. En 1860, je revenais de Saint-Thomas dans les Antilles, sur le magnifique steamer anglais *Shannon*. Nous filions douze à quinze nœuds à l'heure et le navire emportait fièrement vers l'Europe une cargaison de huit cents passagers venus de tous les points des deux Amériques : les grandes et les petites Antilles, le Mexique, la Californie, le Pérou, le Chili, etc. Pendant les premiers jours de la traversée la navigation avait été des plus belles : mer calme, faible brise, ciel pur. On avait même pu reconnaître au loin, en passant, les Açores, dont un des pics volcaniques, le plus élevé, celui de Fayal, se montrait vaguement sur les eaux. En approchant des côtes de France l'atmosphère jusque-là limpide devint tout à coup si brumeuse qu'on y voyait à peine autour du navire. On sonnait la cloche à l'avant pour éviter la rencontre d'autres bateaux, et de moments en moments on jetait la sonde au fond de la mer. La composition du fond est très-régulière en ces endroits, elle varie avec la distance à la terre ferme et suivant qu'on ramène du sable, du sable et des coquilles, des coquilles et de la vase, on sait qu'on est plus ou moins rapproché des côtes. Pendant deux jours nous restâmes en cet état. Le navire, naturellement, avait fort ralenti sa marche. On entra dans la Manche comme on put, au flair pour ainsi dire. Les passagers, auxquels cette brume épaisse imposait un si long retard au moment même de l'arrivée, étaient inquiets, chagrins. On murmurait contre les éléments, contre le ciel lui-même ; quand tout à coup la nue se déchire, le voile disparaît : nous étions devant l'île de Wight, dans le chenal de Solent, à quelques

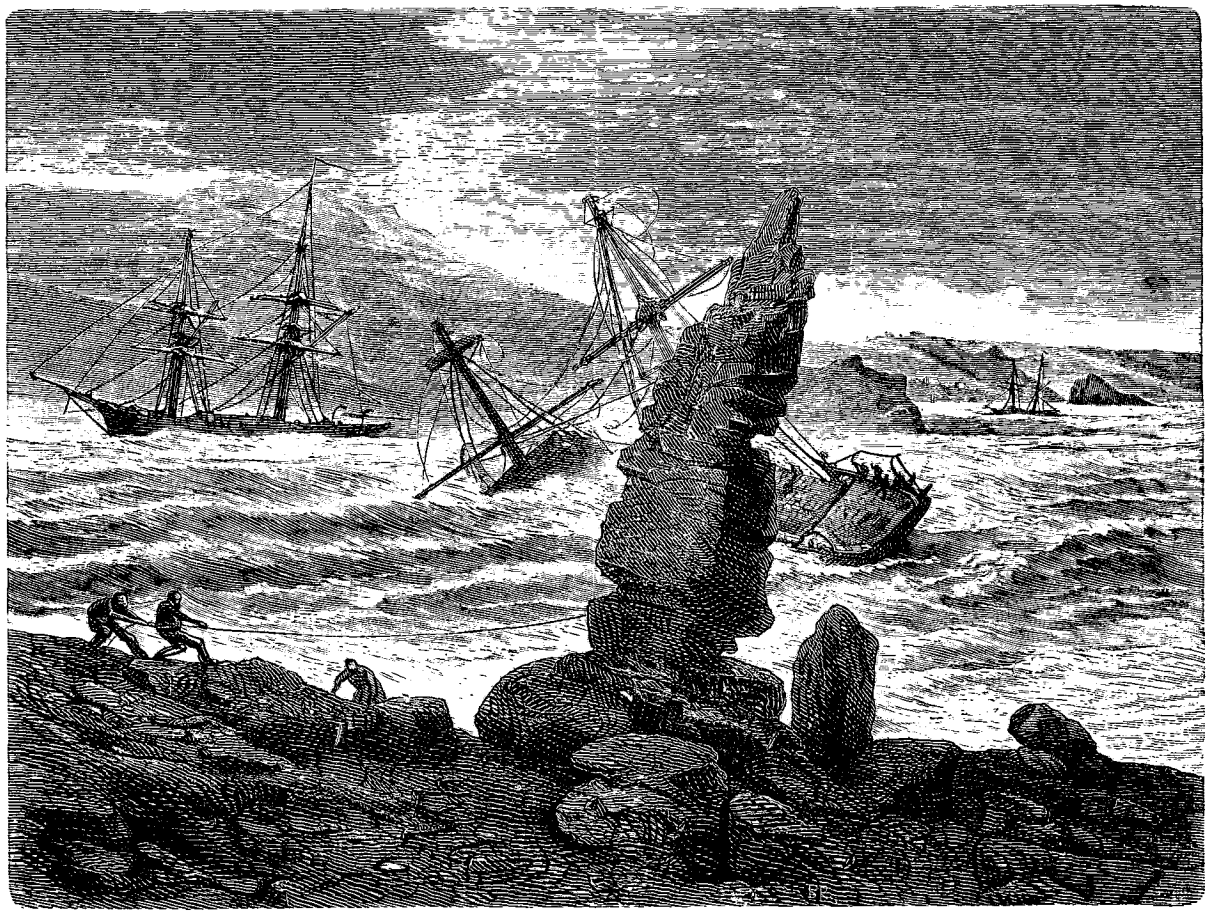


Le port de Hayle. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milles à peine de Southampton, terme de notre voyage. A peine eûmes-nous le temps de saluer *le Great-Eastern* tristement ancré dans ces eaux, que déjà le signal réglementaire *stop!* se faisait entendre et que notre steamer, heureusement arrivé au port, déroulait bruyamment la chaîne de ses ancres. *All is well that ends well*, « tout est bien qui finit bien », dit un passager du bord qui ne jurait que par Shaskspeare, mais que serait-il advenu de nous, si une rencontre eût eu lieu avec quelqu'un des navires toujours très-nombreux dans ces eaux, ou si, manquant le canal de la Manche, nous fussions allés butter, comme cela arrive souvent aux navires à voiles, contre les rochers à pic du cap Land's end fort mal découpés pour le marin? La brume est quelquefois plus dangereuse que le mauvais temps, au dire même des plus vieux loups de mer.

Le point le plus périlleux de toute la côte du Cornouailles est certainement le cap Lend's end qui de tout temps, à cause de sa position même, a été fertile en naufrages. A Lennen, ce pauvre village de marins et de pêcheurs, le dernier lieu habité du Cornouailles, on n'entend que de tristes récits. Il est peu d'années qui se passent sans quelque catastrophe navrante. Lamentables sont tous ces naufrages, où les navires jetés contre les anfractuosités à pic de la côte, périssent le plus souvent sans espoir de secours. Il n'y a pas longtemps,



Une tempête au cap Land's end. — Dessin de Durand-Brager.

un bâtiment qui venait de Newcastle perdit ainsi, dans une tourmente qui l'assaillit au cap Lend's end, tous ses hommes un à un, sans qu'on pût du rivage venir en aucune façon à leur aide. Il ne restait plus à bord que le capitaine et sa femme. On finit, après les plus longs efforts, par leur faire passer une corde; mais ce fut une lutte entre eux deux à qui se la ceindrait le premier. Le capitaine consentit enfin à se lancer à l'eau et arriva au rivage tout meurtri. Sa femme, soit qu'elle eût mal noué la corde, soit crainte ou hésitation, se noya.

Au milieu de tous ces dangers de l'Océan et dans cette lutte incessante avec les éléments s'est formée, sur toute la côte du Cornouailles, une rude population de marins et de pêcheurs, braves, aguerris, rompus à toutes les fatigues, vivant de rien, contents de leur sort.

Ce type du marin, peut être opposé à celui du mineur, et il est non moins curieux à étudier. On ne sait vraiment à qui donner la préférence. Tandis que le mineur lutte sous terre contre toutes sortes de périls, les éboulements, l'irruption des eaux, l'explosion imprévue des mines, le manque d'air respirable, la fatigue des longues échelles, le marin brave sur les eaux non moins de dangers incessants : la tempête, les vents déchaînés, la mer en courroux, les écueils. L'un, le mineur travaille le plus souvent pour enrichir autrui. De toutes ces richesses qu'il arrache aux entrailles du sol, il ne

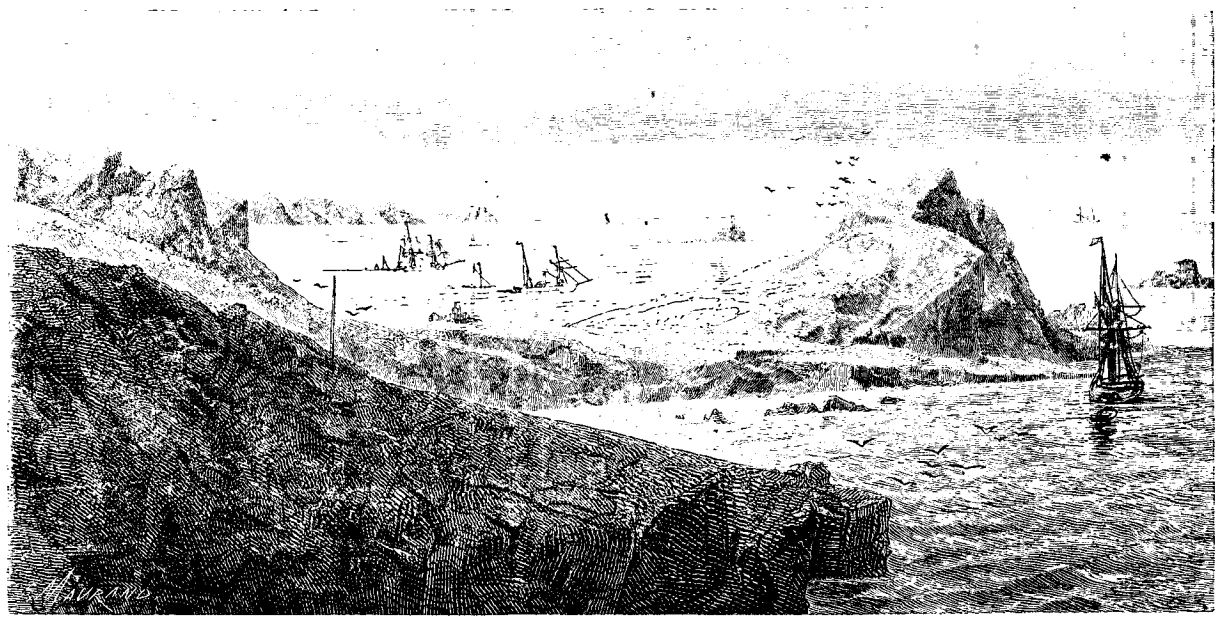
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui revient que la plus infime part, celle que forme son salaire quotidien, à peine de quoi satisfaire à ses besoins les plus pressants. L'autre, le marin, travaille aussi la plupart du temps pour enrichir ses supérieurs. De toutes ces riches cargaisons qu'il porte, de tous ces gros bénéfices réalisés sur le fret du voyage, presque rien n'est pour lui : il a sa paye, et voilà tout. Pêcheur, il n'est guère plus heureux. Le bateau ne lui appartient pas, ou il le doit presqu'en entier, ce qui souvent est pire, car il faut payer de gros intérêts qui le ruinent. Si la pêche n'est pas heureuse, il faut rentrer à la maison les mains vides et nourrir tout de même la famille, qui attend après le gain du père. Le mineur, le marin, le pêcheur, concourent tous également au bien-être des classes riches. Honorons ces courageux artisans, élevons-les jusqu'à nous. Ils travaillent, ils souffrent sans se plaindre, et, pour toute une vie de privations et de fatigues, n'attendent pas la plus petite récompense ici-bas.

Quand on entre dans les maisons de ces marins et de ces pêcheurs du Cornouailles, on est tout heureux d'y trouver comme un air de calme et je dirai presque de bien-être, qui contraste avec la vie du bord. Aussi bien, ces braves enfants du Cornouailles sont tous de souche antique, s'il faut en croire leurs récits.

Un jour que la princesse Zénobie, qui régnait sur Tyr et Sidon, était venue charger à Ictis l'étain du Cornouailles, une tempête s'éleva comme on en voit si souvent sur ces côtes. Le bateau était sur le point de sombrer; les matelots se jetèrent à l'eau, emportant la reine sur leurs épaules; les courtisans, qui ne savaient pas nager, se noyèrent misérablement.

Arrivés au rivage, les marins bâtirent une petite



Le cap Cornouailles. — Dessin de Durand-Brager.

cahute pour la reine, et un jeune noir, qui remplissait à bord les fonctions de mousse, éventa Zénobie avec une branche de bruyère.

Les matelots qui étaient de braves gens, allaient tous les jours pêcher pour empêcher la reine de mourir de faim. Les plus beaux poissons étaient pour elle. Ils cueillaient même le long de la plage une mousse que la mer produisait alors en abondance et en préparaient, en la faisant bouillir dans l'eau, une gelée fort agréable.

Mais il n'est rien qui dure ici-bas. Les matelots finirent par se lasser de cette vie quelque peu monotone, et se répandirent dans le pays où chacun d'eux prit femme. Le page noir lui-même disparut. L'histoire ne dit pas ce qu'il advint de lui non plus que de Zénobie (l'histoire a des oublis de ce genre), mais ce que l'on sait fort bien, ce que la tradition a constaté, c'est que les pêcheurs et les marins actuels du Cournouailles descendent tous du mariage des matelots phéniciens avec les filles bretonnes du pays. Il n'y a pas à plaisanter là-dessus.

Tel est ce pittoresque comté du Cornouailles, aussi curieux à étudier sur les rivages que dans l'intérieur, sur mer comme sous terre. Après nous être promenés dans les mines de ce riche pays, il fallait bien en étudier aussi un côté de la vie maritime. On vient de voir qu'il y a plus d'un point de ressemblance entre le marin et le mineur. Les pêcheurs, du reste, qui mettent toutes leurs espérances dans le produit de leurs recherches sous-marines, ne peuvent-ils pas dire aussi comme les mineurs d'étain de Saint-Just : *We seek hidden treasures*, nous cherchons des trésors cachés?

L. Simonin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1865

(PREMIER SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Une recrudescence d'études bibliques. Les récentes explorations en Palestine. M. le duc de Luynes. — Récentes informations sur l'intérieur de la Péninsulearabe. Publication du Dr Wetzstein. Une grande découverte physique.— Excursion de M. Guarmani. Curieux voyage de M. Palgrave. L'Arabie et ses prestiges. — Les modernes explorateurs de l'Afrique et les *Mittheilungen* de Petermann. — Le capitaine Speke. — Plans et projets. Le baron de Decken au Kilimandjaro. Du Chaillu sous l'équateur. Le Dr Livingstone au Nyassa. MM. Mage et Quentin sur le haut Dhioliba. Gerhard Rohlf au pays des Tibbous. — Une lettre de Du Chaillu. — Projet d'une nouvelle expédition anglaise aux terres arctiques. La route du pôle. Le capitaine Osborne et le docteur Augustus Petermann.— Une séance de la Société de Géographie de Paris. — Notre position scientifique en Cochinchine.

I

On s'est beaucoup occupé de la Palestine et de la Syrie dans ces derniers temps; depuis les mémorables explorations du professeur américain Edward Robinson, qui ont ouvert, en 1838, une ère nouvelle aux études de géographie biblique, il ne s'était pas produit un pareil mouvement scientifique dans ce coin consacré de l'Asie. Un de nos archéologues les plus profondément versés dans l'étude des inscriptions, M. Henri Waddington, — bien Français malgré son nom, — a fait il y a quatre ans un magnifique voyage dans une partie de la Syrie septentrionale à peu près inexplorée, et il en a rapporté une riche moisson qui n'est pas encore livrée à la science. L'Académie des inscriptions a tout récemment appelé dans son sein l'éminent voyayeur; c'est un choix qui honore l'Académie et auquel on ne peut qu'applaudir sincèrement. D'autres explorateurs ont sillonné la Terre sainte en diverses directions, et préparent aussi pour la publication les résultats de leurs recherches : il suffit de nommer M. de Saulcy, notre savant et spirituel académicien, M. Victor Guérin et M. de Vogüé, tous connus depuis longtemps par de bons et solides travaux, pour que l'on puisse juger de ce que la parfaite connaissance du pays, de ses populations et de ses antiquités, va devoir à cet ensemble d'études locales simultanément poursuivies par des hommes éminemment compétents.

Une autre expédition dont on attend la publication complète avec une vive impatience, est celle de M. le duc de Luynes. Organisée sur de larges bases avec la munificence éclairée dont l'illustre académicien a déjà donné tant de preuves; composée d'hommes habiles et rompus aux observations, ingénieurs, physiciens, géologues, astronomes, et à leur tête M. de Luynes lui-même, archéologue éprouvé; ayant étendu ses investigations sur le bassin tout entier de la mer Morte, dont le côté oriental était jusqu'à présent fort imparfaitement connu, et s'étant portée sur d'autres points non moins intéressants de l'Asie occidentale, cette belle expédition sera sûrement une des plus fructueuses de notre temps. La position de M. le duc de Luynes est exceptionnelle, sans doute; mais elle le serait encore en dehors même d'une fortune princière, car ils seront toujours rares les hommes qui joindront à un grand nom et à une grande position l'amour ardent de la science, — non cet amour de dilettante que l'argent rend facile et qui se montre à ses heures, mais une passion active et durable qui se traduit par de profonds travaux et de nobles entreprises. Joseph Banks, dont le souvenir s'offre involontairement à la pensée quand on prononce le nom de M. de Luynes, a été pendant soixante ans l'orgueil de l'Angleterre; la France n'a pas moins droit d'être fière du généreux instigateur de l'expédition de la mer Morte. Un pays ajoute à sa grandeur morale lorsqu'il entoure de gratitude et de respect les hommes qui l'honorent par leur savoir et leur caractère.

Après tant de belles études qui, depuis vingt-cinq ans, ont couvert tout le sud de la Syrie et le bassin de la mer Morte d'un vaste réseau d'explorations topographiques, de recherches historiques et de déterminations d'altitudes; après l'expédition de M. de Luynes, qui a repris une partie de ces études, particulièrement au point de vue physique, et qui les a contrôlées ou vérifiées; après une expédition anglaise presque simultanée, qui, sous la direction d'un officier de la marine royale, M. Wilson, a dû exécuter de son côté un nivellement trigonométrique depuis Jaffa jusqu'à Jérusalem, et de Jérusalem au bord de la mer Morte; après tant de travaux, disons-nous, entourés de toutes les garanties d'exactitude que la science peut offrir, il ne semblait pas qu'une expédition nouvelle dirigée sur les mêmes points fût d'une nécessité bien urgente; cependant il vient de se former à Londres une association, soutenue, à ce qu'il paraît, par de hauts patronages et qui a déjà réuni de puissants moyens d'action, dans le but, entre autres recherches, de mesurer à nouveau la hauteur absolue du sol de Jérusalem au-dessus de la Méditerranée et la dépression de la mer Morte au-dessous de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jérusalem. MM. Lartet et Vignes, les deux observateurs de l'expédition de M. le duc de Luynes, ont trouvé pour la dépression de la mer Morte trois cent quatre-vingt-douze mètres (neuf mètres de moins que le chiffre du lieutenant Lynch en 1848), et pour l'altitude de Jérusalem au-dessus de la Méditerranée sept cent soixante-dix-neuf mètres. Ces chiffres ont été donnés, il est vrai, par les indications du baromètre, mais au moyen d'observations simultanées prises dans les meilleures conditions. On nous apprend qu'un ingénieur allemand, quelques mois après le passage de M. de Luynes, a fait le nivellement par stations entre Jaffa et la ville sainte, et que son chiffre final a été pour Jérusalem une altitude de sept cent soixante-quatorze mètres, chiffre à peu de chose près identique, comme on voit, à celui de M. Lartet. Il ne faut pas nous plaindre, au surplus, de cette ardeur d'émulation dans l'étude d'une contrée à laquelle se rattachent de si grands souvenirs; en fait de recherches scientifiques, comme en bien d'autres choses, il faut un peu le superflu pour avoir le nécessaire.

II

Il est une contrée, qui touche à la Syrie, où de longtemps on n'aura à se plaindre d'un superflu d'explorations : c'est l'Arabie; les déserts qui l'entourent, non moins que l'immensité de son étendue et les dispositions médiocrement sympathiques de ses tribus, ne la défendent que trop contre les curiosités indiscrètes. Depuis quelques années, cependant, il s'est fait là aussi de remarquables percées. Le consul de Prusse à Damas, le docteur Wetzstein, savant déjà connu par de fructueuses explorations de cette curieuse partie de la Syrie orientale qu'on appelle le Haourân, a recueilli de nombreux renseignements sur l'Arabie centrale, des notices, des itinéraires, etc., de la bouche de différents cheïkhs et de conducteurs de caravanes, et il envoie ces documents au journal géographique de Berlin [1], en les accompagnant de commentaires tirés d'auteurs arabes en partie inédits; c'est une précieuse addition à la topographie de l'intérieur de la péninsule. Un Italien de Livourne, M. Guarmâni, qui remplit à Jérusalem les fonctions de directeur des postes au nom de la France, a fait, dans les premiers mois de 1864, un voyage au pays de Chomèr, dans la contrée des Ouâhabites, et il a envoyé son journal à la Société de géographie de Paris, qui le fait traduire pour le publier. L'objet spécial de M. Guarmani était l'acquisition de chevaux de race dans le pays où ils sont particulièrement renommés; mais sans être ce que l'on nomme un voyageur savant, un explorateur, on peut recueillir de très-bonnes notions sur une contrée peu connue, sur la physionomie du pays, sur les localités visitées, sur la nature et la direction des chemins, sur les populations et leurs habitudes, et c'est en effet par cette nature d'informations que se distinguent les notes, d'ailleurs étendues, du voyageur italien. Le célèbre Moorcroft, à qui l'Europe doit une des meilleures relations qu'elle possède sur les contrées alpestres qui confinent au nord-ouest de l'Inde, n'était aussi qu'un médecin vétérinaire, directeur des haras de la Compagnie des Indes.

Enfin, une troisième relation, plus importante encore que les deux précédentes (du moins dans le rapport des informations ethnographiques), celle de M. Gifford Palgrave, est au moment d'être mise au jour par une maison de Londres. Elle sera accompagnée d'une carte de M. Henri Kiepert, le savant géographe de Berlin. M. Palgrave est le second Européen qui aura accompli d'une mer à l'autre la traversée de l'Arabie centrale; le premier est le capitaine Sadlier, de l'armée britannique de l'Inde, qui, en 1819, a coupé la péninsule depuis el-Katîf, sur le golfe Persique, jusqu'à Yambo sur la mer Rouge, mais dans des conditions d'observation et d'étude infiniment moins favorables que celles de M. Palgrave. Un séjour de plusieurs années à Damas avait donné à celui-ci un parfait usage pratique de la langue arabe, chose d'une si grande importance. Poussé par la seule curiosité scientifique, il a voyagé sous les dehors non d'un musulman, supercherie toujours hasardeuse pour un Européen, mais d'un Arabe chrétien de Syrie. Il a traversé ainsi toute la péninsule arabe du nord-ouest au sud-est, depuis Gaza, sur la Méditerranée, jusqu'à Maskât sur la mer d'Oman, étudiant le pays, observant les tribus, faisant surtout un long séjour dans le Nedjed, qui est le pays central des Ouâhabites, et recueillant sur ce peuple singulier des informations aussi neuves que curieuses. Je n'insiste pas davantage sur ce remarquable voyage que je ne connais encore que par les communications verbales de M. Palgrave, mais dont la relation complète est, je l'ai dit, au moment de voir le jour.

III

J'ai dit que par son importance la relation de M. Palgrave peut être mise au premier rang des précieux documents qui nous ouvrent en ce moment des horizons tout nouveaux sur l'intérieur de l'Arabie; à ne considérer que le côté physique, je ne sais si la prééminence ne pourrait pas être donnée aux communications du docteur Wetzstein. Nous n'en avons encore que les deux premiers fragments, et déjà il y a là des faits absolument nouveaux, qui ne vont à rien moins qu'à changer toutes les idées reçues sur la nature et la configuration de l'Arabie centrale. C'est quelque chose de tout à fait analogue à ce qui est survenu depuis quinze ans pour la géographie du Sahara. Il y a quinze ans à peine, le Sahara n'était pour nous qu'une expansion indéfinie de plaines arides, de sables mobiles soulevés et balayés par les vents, la terreur des caravanes et souvent leur tombeau. Depuis que nos voyageurs ont vu de près ces terribles solitudes; depuis que Barth, le grand explorateur, en a coupé du nord au sud la partie centrale, que des officiers intelligents ont été chargés par le colonel Fai-

1. *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*. La 1re partie des communications du Dr Wetzstein est au n° 139 (janvier), la 2e partie au n° 142 (avril).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dherbe, l'actif gouverneur de notre colonie sénégalaise, de reconnaître les oasis maures situées entre le Sénégal et le Maroc; depuis que les parties qui avoisinent au sud nos trois provinces algériennes ont été parcourues par nos colonnes ou étudiées par nos ingénieurs, et qu'Henri Duveyrier les a sillonnées de ses belles explorations; depuis ce remarquable ensemble, disons-nous, de voyages et d'études locales, la carte du Sahara s'est transformée. Les plaines de sable en occupent toujours d'immenses étendues; c'est toujours « le pays de la soif, » selon l'énergique expression du pasteur arabe : mais ce n'est plus ce désert d'une nudité monotone que nous nous étions toujours figuré. Il y a des cantons montagneux qui sont de véritables Suisses, hérissées de montagnes neigeuses, coupées de vallées verdoyantes, remplies de sources vives et d'eaux courantes, pleines, en un mot, de fraîcheur et de vie; et en dehors même de ces oasis privilégiées, le désert proprement dit qui les entoure est lui-même sillonné d'une multitude de vallées sèches qui révèlent la présence de l'eau à certaines époques, et dont quelques-uns sont d'une immense étendue, — l'Ighargh'ar, par exemple, dont le lit, que les pluies remplissent par fois à pleins bords, se déploie sur une étendue de trois cents lieues et plus à travers le pays des Touâreg, au sud de notre province de Constantine.

Les renseignements indigènes recueillis par le docteur Wetzstein nous apportent pour la première fois des informations analogues sur le centre de l'Arabie. Ces informations n'ont pas seulement sur beaucoup de points le mérite de la nouveauté absolue; elles relient entre eux, et nous montrent souvent dans leur signification inaperçue, nombre de faits de détail dont on n'avait pas jusqu'à présent compris l'importance faute d'en avoir connu la liaison. Ainsi nous voyons apparaître pour la première fois — une véritable révélation! — un immense ouâdi, qu'on pourra nommer le fleuve de l'Arabie, dont le lit tantôt à sec, tantôt rempli d'eaux rapides et profondes, coupe la péninsule du sud au nord depuis le cœur du Yémèn jusqu'aux approches de l'Euphrate inférieur, sur une étendue de quatorze ou quinze degrés à vol d'oiseau, trois à quatre cents lieues! Tous les courants, continus ou temporaires, qui sortent de la grande chaîne côtière de l'ouest de l'Arabie, depuis les environs de la Mekke, vers la 22e parallèle, jusque vers Sana'a, capitale du Yémèn, par 16 ou 17 degrés de latitude, appartiennent à cette grande artère centrale dont ils forment la tête. Je ne puis que signaler ce nouveau fait géographique, destiné peut-être, par lui-même et par ses conséquences, à prendre rang parmi les découvertes les plus considérables de notre temps.

Si cet immense ouâdi se trouvait être le Phison, un des quatre fleuves, ou plutôt une des quatre branches du grand fleuve de l'Éden cité par la Genèse dans sa description du Paradis terrestre, ne serait-ce pas aussi une découverte considérable pour la géographie biblique? C'est là un thème que je n'ai certes pas à développer ici, mais qui pourrait dès à présent, je puis l'affirmer, s'appuyer de très-fortes raisons, — j'entends de raisons puisées seulement dans le domaine de l'histoire et de la géographie positive.

IV

L'Arabie est un de ces pays dont on ne peut parler avec indifférence; le nom seul éveille en nous je ne sais quel frémissement de curiosité et de vif intérêt. Avec ses immenses et impénétrables déserts, avec ses populations presque entièrement vouées à la vie nomade, avec ses côtes d'un abord difficile, où ne débouche aucun de ces grands fleuves qui appellent le commerce et ouvrent l'accès des contrées intérieures, cette vaste péninsule semblait destinée par la nature même à rester isolée du commerce des hommes, comme elle est isolée du reste de l'Asie. Et cependant elle n'est pas seulement entrée dans le cercle de l'histoire : elle a exercé une action puissante sur la marche de la civilisation et sur les destinées de l'humanité. Berceau de la religion de Mahomet, qui développa si rapidement les instincts de prosélytisme et de conquête au sein des tribus ismaélites, c'est de là que sortit, au septième siècle de notre ère, le flot armé qui envahit la moitié de l'ancien monde. On sait à quel point se manifestèrent bientôt, dans les centres divers du khalifat, les merveilleuses aptitudes de la race. Toutes les cités où régnèrent les khalifes sont en dehors des limites de la péninsule; mais l'éclat dont brillèrent, au temps de la grandeur musulmane, Bassora, Bagdad, Samarkand, Cordoue, Séville et Grenade, noms magiques qu'entoure la multiple auréole de la puissance politique, des féeries du luxe, de la prospérité des arts, du progrès des sciences et de la culture des lettres, cet éclat, qui appartient au nom arabe, a rejailli sur l'Arabie. Au nom de l'Arabie, notre esprit associe volontiers le souvenir de ces inépuisables récits où s'est déployée toute l'exubérance de l'imagination orientale.

Si éloignée que la réalité soit de ces tableaux et de leurs prestiges, malgré ses déserts, malgré son climat de feu, malgré ses tribus plus cupides encore et plus fanatiques qu'hospitalières, l'Arabie a cependant aussi ses séductions pour l'historien et pour le voyageur. Elle a les séductions d'une vaste région imparfaitement connue, dont l'exploration européenne n'a guère entamé jusqu'à présent que les contours, et quelques lignes encore trop rares de ses parties intérieures; pour l'historien et pour l'ethnologue, elle a le puissant intérêt d'une noble race dont les origines se rattachent, par le livre de Moïse, aux premiers âges du monde, et qui compte parmi ses rameaux antiques les deux puissantes républiques commerciales de Tyr et de Carthage; elle a pour le savant l'attrait de sa géographie classique, dont la riche nomenclature fournit à la critique de nombreux problèmes d'une solution difficile, et aussi plus d'une question importante de géographie biblique et d'ethnographie; elle a enfin le mystère de ses vieilles inscriptions, destinées sûrement, quand elles seront complétement déchiffrées, à jeter de grandes lu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mières sur l'ancienne histoire et sur la géographie de l'Arabie méridionale. Et puis enfin, le peuple arabe nous touche maintenant de près; et quand nous étudions à son foyer les antiquités ou les mœurs de la race, nous apprenons à mieux connaître une nation dont près de deux millions sont aujourd'hui les sujets de la France.

V

Si des contrées centrales, où nous ont conduits MM. Wetzstein, Palgrave et Guarmani, nous nous portons au sud-ouest vers le pays des parfums que les Anciens saluèrent du nom d'Arabie Heureuse; si nous franchissons le détroit, large de quelques lieues, qui sépare ici la pointe extrême de l'Arabie de la côte d'Afrique, nous touchons à la terre que depuis quinze ans ont sillonnée tant de grandes explorations, vingt noms illustrés par ces glorieuses entreprises se pressent ici dans nos souvenirs : Barth et Vogel, Livingstone, Richard Burton, Speke, de Heuglin, Antoine d'Abbadie, explorateurs intrépides à qui la géographie africaine a dû de nos jours ses conquêtes les plus glorieuses; Krapf et Rebmann, qui ont les premiers signalé, presque sous l'équateur, l'existence des grandes montagnes neigeuses de Kénia et de Kilimandjaro; le baron de Decken, qui a confirmé leur témoignage, et confondu le scepticisme intrépide des contradicteurs de cabinet; Du Chaillu, l'aventureux pionnier du pays des Gorilles; Werne, Hartmann, Baker, Lejean, Petherick, Munzinger, qui ont tant ajouté à notre connaissance du haut bassin du Nil et de la Nubie supérieure; et l'héroïne de cette région redoutable, miss Alexandrina Tinné, qui n'a pas craint d'affronter, dans son ardeur pour la science et les choses inconnues, les mille dangers qu'y présentent à chaque pas le ciel, la terre et les hommes[1]. M. de Heuglin, un des survivants de cette expédition fatale, vient d'en donner la relation d'après ses notes personnelles; elle remplit tout un épais cahier du précieux recueil géographique qui se publie à Gotha sous le titre de *Mittheilungen*[2], recueil qui rend à la science, sous la direction savante de M. Augustus Petermann, d'inappréciables services. Les *Mittheilungen* n'ont qu'un défaut, bien grand il est vrai pour l'immense majorité des lecteurs français, c'est d'être écrites en allemand; encore peut-on dire que les excellentes cartes, toutes originales, qui les accompagnent en grand nombre, sont tout aussi bien françaises ou anglaises qu'allemandes, — une carte est de toutes les langues, — et qu'elles en font un recueil européen dans la plus réelle acception du mot. Ainsi, tous ceux que les choses géographiques intéressent verront avec un plaisir extrême la grande et belle carte jointe à la relation de M. de Heuglin, et qui agrandit ou modifie notablement les données antérieures[3]. On me pardonnera cette parenthèse; je ne puis passer à côté de telles publications, qui sont des œuvres tout à la fois de savoir et de conscience, sans les saluer du plus profond du cœur.

VI

J'ai prononcé le nom de Speke. Je n'ai pas, après six mois d'intervalle, à annoncer le triste et vulgaire accident (un accident de chasse, personne ne l'ignore sans doute), où le courageux voyageur est venu, jeune encore, trouver la mort au milieu de sa patrie, après avoir échappé à tous les dangers de son hasardeux voyage; mais nous devons un hommage à sa mémoire. Ceux de mes lecteurs qui veulent bien suivre les rapides aperçus de ces Revues semestrielles savent quelle a été l'appréciation qu'à mes risques et périls j'ai donnée, dès la première heure, sur les découvertes du capitaine Speke et leur portée réelle; je n'y insisterai pas. On me permettra seulement, sur un sujet qui en ce moment encore préoccupe vivement l'attention du monde géographique, particulièrement en Angleterre, de répéter ici quelques mots que j'ai prononcés ailleurs :

« Si l'exaltation du triomphe bien naturelle en une heure d'enthousiasme, si les ovations que l'Angleterre lui a décernées n'ont pas été tout à fait justifiées par l'étendue de ses observations et la nature de sa relation; si Speke, en un mot, n'a pas « découvert les sources du Nil, » comme ses amis et lui-même l'ont proclamé un peu trop complaisamment, il n'en a pas moins accompli, lui le premier, un des plus mémorables voyages dont se glorifiera notre époque. Ce qu'il n'a pas fait et n'a pu faire est devenu, grâce à lui, une entreprise comparativement facile. L'impartialité historique, qui donne à tout, hommes et choses, sa véritable place, ne fera de Speke ni un Humboldt ni un Burckardt; mais elle n'attachera pas moins à son nom une renommée désormais impérissable, à côté des plus grands et des plus beaux noms dont s'honore l'histoire contemporaine des découvertes géographiques. »

La traduction française de la relation de Speke, parue depuis quelques mois[1], a mis chez nous cette grande page d'histoire géographique entre les mains de quiconque tient à suivre les progrès de la science du globe. Due à une plume facile, et sobrement émondée en quelques parties où l'exubérance des détails nuit, dans l'original, à l'ensemble du récit, cette édition française contribuera puissamment à étendre la popularité déjà acquise au nom du voyageur.

Relever quelques assertions hasardées et redresser de palpables exagérations, ce n'est pas diminuer, c'est épurer et agrandir la gloire de l'explorateur, en la dégageant des assertions irréfléchies du premier enthousiasme.

1. Voir notre *Revue* précédente.
2. Ergänzungsheft, n° 15, janvier 1865.
3. Elle a été construite par M. Hassenstein d'après le journal et les observations du voyageur, et elle est accompagnée, comme toutes les cartes de M. Hassenstein, d'un très-bon et très-savant mémoire analytique.

1. Un volume grand in-8° illustré (Hachette). Voyez aussi le tome X du *Tour du Monde* (2e semestre. 1864)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VII

Il se fait en Europe, au moment où nous traçons ces lignes, un travail actif pour reprendre l'œuvre d'exploration si heureusement ouverte par le capitaine Speke. L'Angleterre elle-même, représentée en ceci par les sommités de la Société de géographie, sir Roderick Murchison en tête, le champion longtemps le plus ardent de la *découverte* effective des sources du Nil par le capitaine Speke, l'Angleterre, aujourd'hui plus calme et d'un sens plus froid, convient franchement enfin que les découvertes du voyageur sont tout à fait en dehors de la question des sources du Nil; et, sans aller jusqu'à dire, avec le capitaine Burton, que cette question, vingt-cinq fois séculaire, est plus embrouillée qu'avant le voyage de Speke, il faut pourtant reconnaître qu'en point de fait elle n'est guère plus avancée. Comme je l'ai dit, la route est ouverte; c'est beaucoup, mais c'est tout.

Cette route ouverte, il s'agit de la reprendre et d'y rattacher de nouvelles et plus complètes explorations. Les esprits s'agitent dans cette direction. M. de Decken, qui a déjà fait deux ou trois voyages de reconnaissance depuis la côte du Zanguebar jusqu'aux montagnes neigeuses de Krapf et Rebmann, est parti d'Europe il y a six mois avec un bateau à vapeur de petites dimensions propre à remonter les rivières de la côte orientale d'Afrique, se proposant d'arriver encore une fois par cette voie au massif du Kilimandjaro et du Kénia, d'en compléter l'étude, et, s'il le peut, d'en contourner l'autre versant encore inexploré. A Londres, une souscription a été provoquée pour une expédition nouvelle, qui partirait de la côte opposée de l'Afrique australe, vers le Gabon ou le Zaïre, se porterait de là vers l'Est droit sur le grand lac central (le Tanganîka), reconnu par Burton et Speke dans le voyage qu'ils firent de compagnie en 1858, compléterait l'étude de cette grande nappe d'eau intérieure dont Burton n'a pu reconnaître (et encore incomplétement) que le côté oriental, et remonterait au nord vers la grande région des sources. C'était le plan favori de Speke depuis son retour en Europe, et nous le lui avons entendu développer avec amour lors de son passage à Paris. Enfin, Du Chaillu est retourné au Gabon au milieu de l'année dernière, ne projetant rien moins que de gagner le Nyassa de Speke en suivant à peu près la direction de l'équateur. Nous ne pouvons mieux faire connaître le plan de l'ardent voyageur qu'en traduisant la lettre même qu'il a écrite à sir Roderick, lettre dont l'abandon et la simplicité, joints à un sincère accent d'enthousiasme, ont quelque chose de touchant. La lettre est datée de la rivière Fernand Vaz (un peu au sud du Gabon), le 20 août 1864 :

« Mes instruments scientifiques et mes chronomètres me sont arrivés à la fin du mois dernier, dit-il au président de la Société de Londres. Je ne puis vous exprimer combien je me suis senti heureux quand j'ai eu entre les mains cette boîte depuis si longtemps attendue. Je vous ai promis, dans ma dernière lettre, de vous dire quels sont mes projets. Je crains maintenant que vous ne me regardiez comme un visionnaire, quand vous saurez que ce que je me propose c'est de gagner l'intérieur, de suivre ou à peu près la ligne de l'équateur, et d'aller ainsi aussi loin que possible jusqu'à ce que je rencontre quelques-unes des rivières qui tombent dans le Nil, et alors de descendre le grand fleuve jusqu'à la Méditerranée. Je ne veux pas déprécier le moins du monde les travaux des capitaines Speke et Grant; mais je pense que jusqu'à une grande distance à l'ouest des lacs et des rivières qu'ils ont vus il y en d'autres qui vont rejoindre le Nil. En fait, je ne crois pas qu'il y ait une rivière qu'on puisse appeler proprement la source du Nil, mais bien un certain nombre de rivières et de lacs dont l'origine est aux environs de l'équateur, et qui vont former ce que nous appelons le Nil. Avant de quitter l'Angleterre, je voulais seulement essayer d'atteindre jusqu'à sept ou huit cents milles dans l'intérieur, et m'installer pour un temps au milieu des indigènes; mais actuellement je suis décidé à pousser en avant jusqu'à ce que des obstacles se présentent qui m'empêchent d'aller plus loin, et alors de me régler sur les circonstances. C'est une grande entreprise, et je ne me dissimule pas les dangers qui doivent accompagner une pareille expédition. Je sais très-bien qu'il se peut que je n'en revienne pas, ou que les forces physiques me manquent pour achever ce à quoi j'aspire. Mon destin peut bien être de mourir à la peine, pauvre voyageur isolé; mais je ferai de mon mieux, et je ne vois pas de déshonneur à échouer. Je sais, et vous savez aussi, monsieur, que je n'ai qu'un but, agrandir notre connaissance de cette partie inconnue de l'Afrique. Je vais être obligé de prendre avec moi une centaine d'hommes, et je pars dans quelques jours.... »

VIII

Une pareille résolution mérite toutes nos sympathies; et si elle est poursuivie, comme je n'en veux pas douter, avec l'énergie que cette lettre annonce, elle peut conduire à des résultats importants. Il en faut dire autant du projet de voyage au Tanganîka par l'ouest. Il y a là, entre le Gabon et le grand lac, une vaste région et un grand système d'eaux absolument inconnus (celui de l'Ogobaï), dont l'exploration serait une acquisition bien désirable pour la carte d'Afrique. Il en faut dire autant encore du plan que s'est tracé M. de Decken pour l'étude complète du massif des montagnes neigeuses de l'est, et de l'idée d'une nouvelle expédition à l'intérieur de l'Afrique australe par le sud-est, pour la reconnaissance d'une autre lacune de deux cents lieues qui reste entre le sud du Tanganîka, relevé en 1858 par Burton, et le Nyassa du Mozambique, cet autre grand lac intérieur étudié à deux reprises par l'intelligent et courageux Livingstone.

Le docteur Livingstone a depuis vingt-cinq ans consacré sa vie aux explorations de l'Afrique méridionale, et nul n'aura fait plus que lui pour étendre les nouons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à peine ébauchées que l'on possédait naguère sur la géographie de cette grande région du continent africain, et sur ses populations. On connaissait seulement, et encore d'une manière bien imparfaite, la partie inférieure du Zambézi, le plus grand fleuve de l'Afrique après le Nil et le Dhioliba; M. Livingstone en a reconnu toute la partie moyenne sur une étendue de huit à neuf cents milles, et en même temps il a réuni de précieuses informations sur les pays que le fleuve arrose. On a, grâce à lui, des notions précises sur toutes ces parties du vaste plateau qui occupe l'intérieur de l'Afrique au sud de l'équateur. Une autre reconnaissance d'un très-grand intérêt, presque une découverte, que l'on doit au docteur Livingstone, est celle d'un grand lac — *Nyassa* ou *Nyanza*, selon le terme indigène qui s'applique dans cette région de l'Afrique à toutes les grandes nappes d'eau, — situé à quatre cents milles de la côte, un peu au nord du Zambézi inférieur, dans lequel il se déverse par une rivière pleine de rapides, le Chiré. Une première excursion était forcément restée incomplète; M. Livingstone avait à cœur d'en poursuivre les données déjà fort importantes. Il voulait notamment remonter au pourtour du lac jusqu'à son extrémité nord, afin de s'assurer si une grande rivière venait, comme on l'a dit, déboucher sur ce point. Cette fois encore, il ne lui a pas été possible d'accomplir cette exploration, à cause d'une colonie de Zoulous qui venaient de porter la désolation dans les territoires qui bordent le lac au nord et à l'ouest, et dont il y avait tout lieu de croire les dispositions peu amicales. Il fallut quitter le lac à une baie appelée Kotakota et s'avancer à l'ouest, dans l'espérance qu'arrivés à une centaine de milles des bords du lac on pourrait tourner vers le nord.

L'aperçu de cette course est intéressant sous plus d'un rapport.

On n'avait pas encore parcouru ces cent milles, que l'on vit un grand nombre de rivières coulant dans la direction du lac. Comme on était à l'époque la plus sèche de l'année, que d'ailleurs bien d'autres indices d'un climat très-humide se montraient de toutes parts, tels que les arbres couverts de lichens, on en put déjà conclure que la supposition d'une grande rivière qui viendrait du nord aboutir à l'extrémité supérieure du Nyanza n'est nullement nécessaire pour se rendre compte de la constance de son niveau.

De Kotakota, on voit à l'ouest, à la distance de douze à quinze milles, une ligne de hauteurs qui semble une rangée de hautes montagnes; arrivé à la partie la plus haute de la chaîne, on reconnaît que ce n'est que le bord d'une terrasse, pour laquelle le point d'ébullition de l'eau indiqua une altitude de trois mille quatre cent quarante pieds anglais (1048 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Continuant de se porter droit à l'ouest, on arriva à un point éloigné du lac d'environ cent milles. Là, tout d'abord, il se trouva que certaines rivières descendaient dans la direction du lac, et que le pays était sillonné d'un grand nombre de vallées peu profondes, exactement comme au pays de Lunda autrefois visité par le docteur Livingstone dans le cours de son grand voyage. Quelques-unes de ces vallées avaient des rivières dont les eaux s'écoulaient au sud-ouest, et on lui dit qu'elles vont se réunir à la Loangoua, qui se jette dans le Zambézi près de Zambo. Une autre rivière appelée Moïtala, ou Moïtava, coulait au N. N. O., et on lui assura qu'elle allait aboutir au Bemba, lac inexploré situé à dix jours de distance. On rencontra un certain nombre de tribus appelées Babisa, qui sont de grands trafiquants; elles courent le pays à la recherche de l'ivoire. Ces gens assuraient qu'une rivière appelée Loapola, ou Luapula, sort du lac Bemba et se dirige au couchant pour aller former un autre lac appelé Moréo, ou Moélo, et de là, plus loin encore, un troisième lac appelé Mofué, après lequel la rivière passe près de Cazembé, d'où elle tourne au nord pour aller tomber dans le Tanganîka. « Voilà ce que disaient ces hommes, poursuit le voyageur. J'aurais mieux aimé que cette rivière s'écoulât, selon mes premières idées, vers le Zambézi; je voulus mettre à l'épreuve quelques-uns de mes informants. « Va-t-elle bien où vous dites? Ne va-t-elle pas plutôt au Zambézi? » Ils se mirent à rire et à se parler entre eux. « Il dit que le Loapola s'en va au Zambézi! A-t-on jamais entendu pareille chose! » Il me fallut bien croire que la rivière a son cours au nord-ouest et va se terminer au Tanganîka. « Et que devient l'eau qui tombe dans le Tanganîka? leur demandai-je ensuite. Mais aucun d'eux ne put répondre à ma question, ni me dire si une rivière sortait ou non du Tanganîka. »

Ce voyage, on le voit, quoique trop tôt interrompu, ne laisse pas de jeter quelque jour sur la disposition physique de la partie du plateau comprise entre le Nyanza et le grand lac central de Burton (le Tanganîka;) c'est une première préparation à la reconnaissance complète qui sera bientôt poussée dans cette direction, il faut l'espérer.

Pour ne rien oublier des nouvelles explorations africaines commencées ou projetées, il nous aurait fallu dire quelque chose aussi de nos deux voyageurs sénégalais, MM. Mage et Quentin, et du voyageur allemand Gerhard Rohlf. On sait que le lieutenant de marine Mage et le Dr Quentin ont reçu de M. Faidherbe, l'actif gouverneur du Sénégal, la mission assez difficile et passablement dangereuse de descendre le haut Dhioliba jusqu'à Timbouktou, pour préparer les futurs rapports entre nos établissements sénégalais et le Soudan occidental. Les dernières nouvelles étaient rassurantes pour la santé et les prévisions des deux voyageurs; mais les circonstances ne leur avaient pas permis encore d'avancer beaucoup sur le grand fleuve du Soudan.

M. Rohlf est un Allemand, jeune encore, plein de feu et d'intelligence, qui veut essayer une reconnaissance du pays des Tibbous, à l'est du Fezzan. Si M. Rohlf réussit, il aura rempli une des grandes lacunes qui restent encore dans la carte et surtout dans l'ethnologie du nord de l'Afrique. Aucun Européen jusqu'à présent n'a vu le pays Tibbou, entre le Fezzan et le Ouadây, et il y a eu,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur la nationalité même du peuple qui l'habite, des divergences d'opinions entre lesquelles de bonnes observations sur place peuvent seules prononcer. Quelques savants n'ont voulu voir dans les Tibbous que de purs nègres; d'autres y verraient plus volontiers une race mixte, mi-nègre, mi-berbère. Cette dernière vue, que pour mon compte je regarde comme la plus probable, a pour elle de puissantes raisons; mais un siècle de controverses ne vaut pas un mois d'observation. M. Rohlf y est bien préparé. Deux voyages dans le Maroc et le Sahara marocain et algérien ont fait apprécier en lui des qualités précieuses chez un voyageur dans ces contrées africaines, la résolution, le sang-froid, le vif désir, comme chez Du Chaillu, de glorifier son nom par quelque belle et fructueuse entreprise; et avec cela l'usage pratique de l'arabe au point d'avoir pu se faire passer pour musulman au milieu même des tribus si défiantes des oasis sahariennes, et un complet acclimatement sous le ciel du tropique. Ce sont de grandes chances de succès[1].

IX.

On le voit, l'avenir, un avenir prochain, est gros de promesses pour la géographie de l'Afrique. Je puis ajouter qu'un plan bien plus grand encore s'élabore et va bientôt se produire. Très-simple dans sa conception et offrant les plus grandes chances de succès que puisse avoir un voyage en Afrique, ce plan est tel que sans se confondre avec aucune des grandes explorations antérieures dans l'Afrique équatoriale ou tropicale, les explorations de Barth, de Livingstone, de Krapf et de Decken, de Burton et de Speke, de Heuglin et des dames Tinné, il aurait pour résultat de les relier toutes, et en les reliant de les compléter. Dans la pensée de celui de qui le plan émane, et qui l'a développé il y a quelques jours seulement au sein de la Société de géographie de Paris, un pareil voyage serait quelque chose de plus qu'une entreprise purement française, ou allemande, ou anglaise : ce serait une expédition vraiment européenne. Je ne puis entrer plus avant ici dans un pareil sujet; mais il est destiné sans doute à recevoir bientôt une grande publicité.

Ainsi donc, tout annonce que la science aura, d'ici à peu d'années, à enregistrer des résultats aussi grands, plus grands peut-être et plus décisifs, qu'aucun de ceux dont elle s'est enrichie dans ce quartier du globe depuis vingt-cinq ans.

Les explorations africaines tiennent une grande place dans les préoccupations du monde géographique; elles n'en sont pas cependant le seul objet. Un projet d'une nature bien différente a été mis en avant il y a quelques mois au sein de la Société de géographie de Londres, et y a été reçu avec une approbation universelle. Il ne s'agit de rien moins que d'une nouvelle expédition polaire. L'Angleterre a fait depuis longtemps de la région arctique son domaine à peu près exclusif; et celui-là, s'il peut éveiller l'émulation, ne soulèvera ni jalousie ni récriminations, car il est tout scientifique. C'est là surtout que depuis quarante-cinq ans, depuis la première expédition du capitaine Parry, s'est déployé le beau côté du caractère anglais, — l'ardeur passionnée dans les entreprises propres à honorer le pays, et une persévérance inébranlable qui ne tient compte ni des difficultés, ni des périls, ni des sacrifices. Habilement développée par son auteur, le capitaine Sherard Osborne, et vivement appuyée, dans une longue et solennelle discussion, par les hommes les plus autorisés de la marine britannique, la proposition a été acclamée comme une dette d'honneur national. Il ne s'agit plus cette fois d'explorer péniblement tel ou tel passage à travers les îles et les glaces qui obstruent les mers arctiques; il s'agit de pousser droit au pôle, sans se laisser détourner par les obstacles ou les craintes qui ont arrêté les précédentes expéditions, et, terre ou mer, d'y déployer le drapeau anglais.

Le but est bien défini; la route à suivre peut seule offrir quelque incertitude. Le capitaine Osborne, avec sa vieille expérience dans la navigation de ces parages, s'en tient à la baie de Baffin et au détroit de Smith (Smith Sound), qui longe la côte occidentale du Groënland jusqu'au delà du quatre-vingtième parallèle; mais un homme qui a fait depuis de longues années une étude spéciale de la question, le docteur Augustus Petermann (l'éminent directeur des *Mittheilungen* de Gotha), pense que la mer ouverte qui s'étend au-dessus du Spitzberg est une voie préférable. Il expose avec beaucoup de force ses vues à ce sujet dans deux lettres adressées à sir Roderick Murchison, président de la Société de Londres, et les appuie d'un savant mémoire sur la navigation et les courants des deux pôles[1]. Si l'on jette les yeux sur une carte de la région polaire, on voit que la route du Spitzberg s'élève tout droit au nord sans dévier du méridien de Londres. De la Tamise au pôle, l'intervalle est de 40 degrés, ou deux mille quatre cents milles marins, à peu près les deux tiers de la distance de Londres à Washington. Les deux plans contradictoires, le plan de l'officier de marine et celui du géographe, ont été débattus dans une des deux longues séances que la Société de géographie a consacrées à cette discussion scientifique. Chacun des deux plans a eu ses adhérents et ses adversaires, tous parmi les officiers les plus compétents, ce qui prouve qu'ils ont l'un et l'autre leurs avantages et leurs inconvénients. C'est à l'Amirauté à prononcer; mais l'expédition peut être maintenant regardée comme à peu près certaine, quelle que soit la route préférée.

X

La politesse, à défaut d'autres raisons, nous aurait commandé de donner le pas aux étrangers; mais avant

1. Les *Mittheilungen* publient, en ce moment même, le journal du deuxième voyage de Rohlf au Maroc, et de son retour par le Tafilelt, le Touât, Insalah et Gh'adamès. Une carte de Hassenstein, admirablement étudiée, ajoute beaucoup à la valeur du journal.

1. *Mittheilungen*, 1865, n° 4.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de clore notre revue nous prendrons langue un peu chez nous. Pour ceux d'entre vous, mes honorés lecteurs, qui aimez à entendre parler, et bien parler, des choses géographiques, je regrette que vous n'ayez pas assisté, le 29 avril dernier, à la séance publique de notre Société de géographie. Vous y auriez entendu des communications et des discours qui vous auraient vivement intéressés, j'ose l'affirmer. Vous auriez entendu M. Antoine d'Abbadie vous raconter verbalement, avec une adorable simplicité relevée fréquemment d'une pointe de finesse ou d'un trait spirituel, et trouvant aussi, sur certains sujets, l'accent ferme et digne d'une conscience qui ne sait pas capituler avec le devoir, vous auriez, dis-je, entendu M. d'Abbadie vous raconter « comment il est sorti du Kafa. » Vous vous rappellerez que le Kafa est un des pays fort peu connus qui confinent à l'Abyssinie du côté du sud. Il n'est pas aisé d'y arriver ; il est plus malaisé d'en sortir : notre savant voyageur en fit l'épreuve. Vous auriez entendu un discours d'ouverture tout à fait remarquable du président de la Société, M. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine. M. Chasseloup-Laubat est du trop petit nombre d'hommes (chez nous, du moins, ce qui est triste à dire) qui dans une position élevée n'en prennent pas moins au sérieux les fonctions d'honneur qu'une Société scientifique leur aura décernées. Le discours que je signale sort complétement du moule banal où sont jetées d'ordinaire ces harangues d'apparat. Riche de faits, sobre d'expression, plein de choses et de pensées, celui-ci est l'œuvre d'un homme fortement nourri des études qui tiennent à la science du globe et à son histoire. J'en pourrais citer bien des passages; je suis contraint de me borner à celui qui regarde notre récente possession de Cochinchine.

« Dans notre dernière réunion, a dit le ministre, je vous exprimais l'espérance de voir s'ouvrir la route pour des voyageurs, qui, de nos possessions de la Cochinchine, pourraient parcourir les parties encore inconnues de l'Asie. Ce projet, je l'espère, se réalisera bientôt.

« Aujourd'hui, notre domination est assurée sur les contrées qu'un traité de paix nous a cédées, et qui chaque jour comprennent mieux les bienfaits que notre civilisation chrétienne sait répandre.

« Notre influence commence à s'étendre aussi sur l'ancien royaume du Cambodge, que nous n'avons jamais eu l'intention d'envahir, mais dont nous voulons, au contraire, protéger l'indépendance.

« Déjà le souverain qui règne à Houdon est venu dans la capitale de nos provinces voir par lui-même ce que sont notre administration, nos mœurs, nos soldats, et, plein de confiance, il est retourné dans ses États sur le bâtiment à vapeur que l'Empereur lui a donné, et sur lequel il peut aujourd'hui parcourir une partie du grand fleuve.

« Vous le savez, ce fleuve du Laos, du Meicong, du Song-long, je ne sais en vérité comment l'appeler, car son nom varie, change et semble presque aussi inconnu que son cours; ce grand fleuve, enfin, dont les embouchures, aujourd'hui françaises sous les murs de Mitho, forment un magnifique delta, ce grand fleuve prend, dit-on, sa source dans les montagnes du Tibet, traverse quelques provinces de la Chine, puis un pays que, sous le nom de Laos, nous connaissons à peine.

« C'est ce fleuve qui chaque année vient comme le Nil, par ses bienfaisantes inondations, fertiliser les plaines de la basse Cochinchine; mais la nature, plus favorable encore, si c'est possible, pour ces contrées que pour l'Égypte, a voulu lui permettre, en quelque sorte, d'emménager ses eaux dans un de ces réservoirs comme la main de Dieu seul sait les créer.

« En effet, lorsque la crue du grand fleuve s'est élevée à une certaine hauteur, elle refoule le courant d'une rivière qui s'écoule du lac immense du Cambodge, remplit le lac, qui ne laisse plus échapper ses eaux que lorsque la crue a cessé complétement, et alors il vient, à son tour, augmenter le volume du fleuve pour toute la basse Cochinchine.

« Il y a là, messieurs, de grandes et magnifiques explorations à faire ; sans vous parler des ruines d'Angor que déjà nos marins ont visitées, il y a tout ce cours du fleuve que nous n'avons remonté que jusqu'aux premières cataractes. Sera-ce un jour une nouvelle route qui servira au commerce d'une partie de l'intérieur de la Chine? La Providence a-t-elle réservé ce bonheur à la civilisation, cette récompense aux efforts, aux sacrifices, que, dans son désintéressement, la France a faits en portant dans ces contrées le drapeau qui protége la croix du Christ?

« C'est ce que l'avenir dira ; c'est ce que chercheront à découvrir les hardis voyageurs que nous verrons bientôt sans doute partir de Saïgon. »

Notre position nous ouvre là, en effet, un rôle auquel nous ne faillirons pas. La péninsule indo-chinoise, dans ses parties intérieures, est au nombre des contrées orientales les moins connues; c'est à nous désormais, c'est à nos voyageurs à pénétrer de proche en proche dans ces pays inexplorés. Nous avons à recommencer ici ce que nous avons fait, ce que nous faisons chaque jour en Algérie. En prenant pied sur cette terre d'Asie, nous avons contracté une dette envers la science; nous y ferons honneur.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES MISSIONS DU PARAGUAY.

(Voy. la livraison 283e sur le Paraguay [1]).

La province jésuitique du Paraguay, que l'on a appelée aussi du nom pompeux d'*Empire Guaranique*, comprenait trente villages (*pueblos*), répartis depuis le commencement du siècle entre trois États : Le Paraguay, la Confédération Argentine et le Brésil. Voici leur situation et leurs noms :

Huit peuplades étaient comprises dans le Paraguay proprement dit; ce sont : Hapua, Jesus, Trinidad, San-Cosme, San-Ignacio-Guazù (*le Grand*), Santa-Maria de Fé, Santa-Rosa et Santiago.

Quinze Missions ou *Réductions* étaient situées dans l'Entre-Rios, c'est-à-dire entre les fleuves Paranà et Uruguay : Candelaria, Santa-Ana, Loreto, Corpus, San-Ignacio-Mini (*le Petit*), San-Xavier, San-Carlos, San-José, Santa-Maria la Mayor, Martyres, Apostoles, Concepcion, Yapeyu, La Cruz, Santo Tomé.

Enfin, *sept* Missions, dites *Orientales*, avaient été fondées sur la rive gauche de l'Uruguay, entre ce fleuve et les possessions portugaises : San-Angol, San-Miguel, San-Lorenzo, San-Juan, San-Luis de Gonzaga, San-Nicolas et San-Borja.

Trois villages, Bélem, San-Joaquin et San-Estanislao, élevés au N. du Paraguay, n'étaient pas considérés comme faisant partie de la province dite *des Missions*, quoique destinés à assurer ses communications avec celles de Moxos et de Chiquitos.

Chaque Mission était gouvernée par deux pères Jésuites. L'un (le supérieur ou curé) avait l'administration temporelle; l'autre (le vicaire ou compagnon) était chargé du spirituel.

Les Indiens, soumis à un tribut annuel au profit des *coffres du roi*, travaillaient pour la communauté dont ils recevaient leur nourriture, des vêtements, des secours et des soins en cas de maladie, ou dans leur vieillesse. Les produits du travail commun, conduits à Buenos-Ayres par la voie des rivières, y étaient vendus par les soins du P. Procureur. Le produit de la vente était consacré, en partie, à l'achat d'articles d'Europe nécessaires à la Mission, et de très-riches ornements destinés à son église.

La population de la province entière, souvent décimée par des épidémies de variole, n'a jamais dépassé le chiffre de cent trente mille habitants. Elle s'élevait à quatre-vingt-treize mille cent quatre-vingt-un, lorsque les jésuites l'abandonnèrent en 1768, en vertu du décret d'expulsion signé par le roi Charles III, le 2 avril de l'année précédente.

Aujourd'hui, et depuis bien longtemps déjà, les établissements de l'Ordre ont entièrement disparu; mais les causes de leur destruction ne sont pas les mêmes pour tous.

Les Missions du Paraguay ont été dissoutes par le président Lopez, au mois d'octobre 1848. Le gouvernement s'est emparé des biens des Indiens qu'il a rendus à la liberté, en abolissant le régime de la communauté, mais si, sur ce point, l'œuvre sociale a disparu, l'œuvre matérielle subsiste encore, et les monuments bâtis par la célèbre compagnie sont encore debout.

Dans l'Entre-Rios, il ne reste plus rien; partout la solitude, et l'abandon le plus complet. Des amas de décombres, recouverts et cachés par une végétation luxuriante, signalent seuls l'emplacement des villages ruinés par les Portugais en 1817.

Enfin, les Missions orientales de l'Uruguay, presque entièrement détruites, offrent cependant encore des traces remarquables de leurs édifices et de leur splendeur passée (voy. le *Tour du Monde* n° 283, p. p. 342-343). Mais toute la population a disparu, dispersée ou détruite par la double invasion d'Artigas et du général Rivera en 1817 et 1828, lors de la guerre entre le Brésil et l'État Oriental (Montevideo).

1. Les dessins du n° 283e sur le *Paraguay et les missions des Jésuites*, sont tirés de l'*Atlas* qui accompagne l'ouvrage de M. le docteur Demersay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Café maure a Sidi-bou-Saïd, près Tunis	A. de Bar	1
Sur le bord du lac de Tunis	A. de Bar	5
Abreuvoir au bord du lac de Tunis	A. de Bar	5
Mosquée dans le quartier juif	A. de Bar	6
La vieille mosquée	A. de Bar	7
Rue couverte dans la ville haute	A. de Bar	8
Un bazar a Tunis	A. de Bar	9
Aqueduc du Bardo	A. de Bar	11
Tunis, vue du bois des Oliviers	A. de Bar	11
Café près du lac (basse ville)	A. de Bar	12
Un bazar, a Tunis	A. de Bar	13
Fête du Baïram sur la place de la Kasbah	A. de Bar	16
Une porte, a Tunis	A. de Bar	17
A Tunis	A. de Bar	18
Rue Sidi-Mahrès, a Tunis	A. de Bar	19
Café, a la Marsa	A. de Bar	20
Bords de la Medjerdab	A. de Bar	21
Nouvelle promenade de la Marine, a Tunis	A. de Bar	21
Petite place, a Tunis	A. de Bar	24
Un bazar, a Tunis	Thérond	25
Carrefour, a Tunis	A. de Bar	27
Débris d'aqueduc sur la route du Zaghouan	A. de Bar	28
Une aventure	Janet Lange	29
Ruines du temple du Zaghouan	A. de Bar	31
Ruines du temple du Djougar	A. de Bar	32
Vue de Gran	Lancelot	33
Vue de la vallée du Danube prise par-dessus les ruines du chateau de Presbourg	Lancelot	35
Le Danube avant Raab	Lancelot	36
Vue de Waïtzen	Lancelot	37
Le Danube en arrivant a Bude	Lancelot	39
Barques sur le Danube	Lancelot	40
Campement de paysans, a Pesth	Lancelot	41
Campements de paysans au marché, a Pesth	Lancelot	41
Le retour du marché de Pesth	Lancelot	42
Femme slovaque dans les rues de Pesth	Lancelot	43
Czikos chantant, suivis d'un Tzigane	Lancelot	44
Le pont de Pesth-Bude	Lancelot	45
Vue de la citadelle de Bude prise du pont de Pesth-Bude	Lancelot	45
Un orage dans le Puzsta	Lancelot	48
Musée et siége de la Diète a Pesth	Lancelot	49

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le Stadtvallchen ou jardin public, a Pesth	Lancelot	51
Costume hongrois	Lancelot	52
Gentilhomme campagnard	Lancelot	53
Costumes de Pesth	Lancelot	54
Ferme hongroise au bord du Danube	Lancelot	55
Jardinières des environs de Pesth	Lancelot	56
Vue de Mohacz, sur le Danube	Lancelot	57
Vue de Bezdan, sur le Danube	Lancelot	57
Chemin de la rive droite du Danube	Lancelot	58
Huttes de pêcheurs sur le Danube	Lancelot	59
Pêcheries d'Apathin, sur le Danube	Lancelot	60
Pêcheries d'Apathin, sur le Danube	Lancelot	60
Les buffles du Danube	Lancelot	61
Les porcs	Lancelot	61
Près de Semlin	Lancelot	62
La fenaison sur les bords du Danube	Lancelot	63
Confluent du Danube et de la Drave	Lancelot	63
Pêcheurs de la Theiss	Lancelot	64
Village hongrois, près Semlin	Lancelot	65
Corps de garde des confins militaires	Lancelot	67
Rives du Danube en amont de Semlin	Lancelot	68
Vue du Danube en amont de Belgrade	Lancelot	68
Vue de Belgrade, près de Semlin	Lancelot	69
Vue de Nicopolis	Lancelot	69
Ancienne porte de Widdin, a Belgrade	Lancelot	72
Steamer sur le Danube : intérieur de deuxième classe	Lancelot	73
Vue de Somendria	Lancelot	75
Vue du chateau de Rama	Lancelot	76
Golumbacz, sur le Danube	Lancelot	77
Vue de Iutz, sur le Danube	Lancelot	80
Entrée du défilé de Cazan	Lancelot	81
Falaises du défilé de Cazan	Lancelot	83
Chemin de halage dit de Trajan	Lancelot	84
Forteresse d'Orsova	Lancelot	85
Le bourg d'Orsova	Lancelot	86
Vis-a-vis Orsova	Lancelot	87
Corps de garde après Orsova	Lancelot	88
Sentinelle autrichienne	Lancelot	89
Récifs du Danube aux Portes de Fer	Lancelot	91
Corbovo	Lancelot	92
Vue de Radouïevatz	Lancelot	92
Vue de Filordine	Lancelot	93
Le Danube au pont de Trajan	Lancelot	93
Femme serbe	Lancelot	94
Le vieux Turc et ses trois femmes	Lancelot	94
Commis voyageurs	Lancelot	95
Négresses voilées	Lancelot	95
Pile du pont de Trajan (rive gauche)	Lancelot	96
La Khalâ de Mintahouès	Eug. Cicéri	97
Jeunes filles du Taka	Émile Bayard	100
Vue de Kassala	Eug. Cicéri	101
Le mont Kassala el Louz	Eug. Cicéri	104
Le doum (palmier)	A. Faguet	105
Soldat takrouri (Nubie)	Émile Bayard	108
Pierre près Kassala	Eug. Cicéri	109
La montagne le Lion	Eug. Cicéri	112
Lac de Balaghinda	Eug. Cicéri	113
Sulib	Eug. Cicéri	115

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Types beni-amer	Emile Bayard.	116
Après un combat de Bareas contre des Takarirs	Émile Bayard.	117
Tchaghié	Eug. Cicéri.	119
Type bogos	Émile Bayard.	120
Sabterat et le Khor Aohé	Eug. Cicéri.	121
L'oasis de Taka vue d'Abou-Gamel	Eug. Cicéri.	123
Le Gach vu d'Ahmed Chérif	Eug. Cicéri.	124
Vue du fleuve Gach	Eug. Cicéri.	125
Bicha	Eug. Cicéri.	128
Achidira	Eug. Cicéri.	129
Zadamba vu d'Adarde	Eug. Cicéri.	132
Escarmouche dans le bois de Karovel	Émile Bayard.	133
Chef des Kalaù ou Kalaou	Émile Bayard.	134
Plaine de Mogarèh et mont Lalamba	Eug. Cicéri.	135
Dolmen de Lalamba	Eug. Cicéri.	136
Plaine de Keren	Eug. Cicéri.	137
Contre-forts de l'Hamazène	Eug. Cicéri.	140
Jeune fille de l'Hamazène	Émile Bayard.	141
Amba	Eug. Cicéri.	144
Nécropole de Desset	Eug. Cicéri.	145
Aïlat et plaine de Motad	Eug. Cicéri.	147
Khor de Desset a une heure de Saati	Eug. Cicéri.	148
Maï Ooï pendant le kharif	Eug. Cicéri.	149
Monkoullo	Eug. Cicéri.	151
Derviche et femme du peuple	Émile Bayard.	152
Palétuviers chora (*Avicennia tomentosa*) derrière Ghérar	Eug. Cicéri.	153
Porteuse d'eau	Émile Bayard.	154
Faki	Émile Bayard.	155
Massaoua, vu de Monkoullo	Eug. Cicéri.	156
Ras Mider et Ras Gherar	Eug. Cicéri.	157
Ile Dessi, vue de Ghedem	Eug. Cicéri.	160
Arrivée des néophytes sur la plage de Sarayacu	Riou.	161
Mission de Belen	Riou.	164
Vue de la Mission de Sarayacu	Riou.	165
Rose, la blanchisseuse; Eustache, le majordome	Riou.	166
Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine	Riou.	167
Danseur de Sarayacu	Riou.	168
Joueurs d'instruments	Riou.	169
Néophyte de Sarayacu (homme)	Riou.	170
Femme de Sarayacu	Riou.	171
La cuisinière de Sarayacu et son mari le fendeur de buches	Riou.	172
Zéphyrin, charpentier et organiste de Sarayacu	Riou.	173
La femme de Zéphyrin	Riou.	175
Départ du capitaine de frégate	Riou.	176
Intérieur d'une cellule, a Sarayacu	Riou.	177
Soldat de Sarayacu	Riou.	178
Thuriféraire de Sarayacu	Riou.	179
Porte-croix de Sarayacu	Riou.	180
Acolyte de Sarayacu	Riou.	181
Façade de l'église de Sarayacu	Riou.	183
Au réfectoire	Riou.	184
Rives de l'Ucayali	Riou.	185
Femme de Sarayacu en costume d'intérieur	Riou.	186
Femme de Sarayacu en costume d'église	Riou.	187
Portrait de Fray José-Manuel Plaza	Riou.	188
Navigation du révérend Plaza sur les rivières Apurimac et Chanchamayo	Riou.	189
Retour de Quito du révérend Plaza	Riou.	190
Les caïmans du port de Sarayacu	Riou.	191

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le bain matinal	Riou.	192
Les mitayas	Riou.	193
Le cellule du révérend Plaza	Riou.	194
L'arbre de Cracovie	Riou.	195
La chasse aux effraies	Riou.	196
Une messe a Sarayacu	Riou.	197
La nomination des Varayas (alcades)	Riou.	199
Portrait de Rufina, la Fleur de la Mission	Riou.	200
Enterrement d'un néophyte	Riou.	201
Les veuves de Sarayacu	Riou.	202
Le parc a tortues de Sarayacu	Riou.	203
Le moulin a cannes a sucre de Sarayacu	Riou.	204
Les préparatifs d'un feu d'artifice	Riou.	205
La reine de Noël et ses suivantes	Riou.	206
Le repas de Navidad	Riou.	207
La comédie de Smith et Lowe	Riou.	208
Danse des femmes, a Sarayacu	Riou.	209
Procession de l'Immaculée Conception, a Sarayacu	Riou.	211
El animero	Riou.	212
Aubade et baise-main de la veille du jour de l'an	Riou.	213
Excursion botanique dans les forêts de Sarayacu	Riou.	215
Chelyde matamata	Riou.	216
Étude partielle de chelyde matamata : Pied vu par derrière; Tête vue de face; Plastron	Riou.	216
Le bain du prieur	Riou.	217
Fac-simile d'un dessin du P. Marquès	Riou.	219
Restauration de saints a Sarayacu	Riou.	220
Chatiment d'un anthropophage	Riou.	221
Transport du gypse, a Cosiabatay	Riou.	223
Chasse aux Cachibos anthropophages	Riou.	224
Fabrication d'un tapis, a Sarayacu	Riou.	225
Une séance artistique	Riou.	227
La forge de Sarayacu	Riou.	228
La cuisine de Sarayacu	Riou.	229
Départ de Sarayacu	Riou.	230
Le canal de Yapaya	Riou.	232
Mission de Santa-Catalina	Riou.	233
Boro-Bourak, plateau du Gobi	Vaumort	236
Panorama d'Ourga	Vaumort	237
Rue d'Ourga	Vaumort	240
Mme de Bourboulon en costume de voyage	Émile Bayard.	241
Mongols en dévotions devant un obo	Vaumort.	244
Gorges dans les monts Bakka-Oula	Sabatier.	245
Village bouleversé par un tremblement de terre sur les rives du Baikal	Riou.	248
Vue du lac Baïkal	Sabatier.	249
Une famille de Mongols Khalkhas	Émile Bayard.	253
Un relais de poste en Sibérie	Vaumort.	256
Traversée des marais de la steppe de Baraba	Vaumort.	257
Pyrrhique russe a Tomsk	Vaumort.	260
Traversée de l'Yéniséi	Émile Bayard.	261
Vue du Kremlin a Moscou	Thérond.	264
La foire de Novogorod	Vaumort.	265
Tour de l'église, a Moscou	Thérond.	268
Vue de Moscou prise de la Moskowa	Thérond.	269
Vue du chateau et de la pièce d'eau de Stoukine, a Moscou	Thérond.	272
Le havre d'Auckland	Lancelot	273
Vue de la ville d'Auckland	E. Ade	276
Cône volcanique près d'Auckland	de Hochstetter.	277

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
MATUTAERA, CHEF ZÉLANDAIS DES ENVIRONS D'AUCKLAND	ÉMILE BAYARD.	280
BALANÇOIRE DES GUERRIERS NÉO-ZÉLANDAIS	ÉMILE BAYARD.	281
FORÊT DE KAURIS	LANCELOT	285
CONFLUENT DU RANGIRITÉ ET DU WAIKATO	E. ADE	288
MISSION DU TAUPIRI, ÉCOLE DE MAORIS	E. ADE	289
JEUNE FILLE NÉO-ZÉLANDAISE DE TAUPIRI AVEC SA NIÈCE ET SON NEVEU (sang mêlé)	ÉMILE BAYARD.	292
PORTRAITS DU CHEF HEKE ET DE SA FEMME	ÉMILE BAYARD.	293
LES VOLCANS TONGARIRO ET RUAPAHOU, VUS DU SUD-OUEST	E. ADE	296
LE LAC TAUPO	EUG. CICÉRI.	297
GEYSERS ET SOURCES THERMALES LE LONG DU WAIKATO	E. ADE	300
LE TE-TA-RATA	LANCELOT	301
WHAREPUNI OU PORTAIL SCULPTÉ D'UNE MAISON MAORIE	E. ADE	303
TYPES AUSTRALIENS EN REGARD D'UN TYPE DE FEMME MAORIE	E. ADE	304
ENTRÉE DU HAVRE DE NELSON	LANCELOT	305
CHEF MAORI	E. ADE	308
DANSE DE GUERRE DES MAORIS	ÉMILE BAYARD.	309
KIWIS ET DINORMIS INGENS OU MOA	DE HOCHSTETTER.	312
INTÉRIEUR DE FORÊT A LA NOUVELLE-ZÉLANDE	THÉROND.	313
VUE DE NEW-PLYMOUTH ET DU MONT-EGMONT	E. DE BÉRARD.	315
LES ALPES DU SUD ET LE MONT-COOK VU DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE TAWAI-POUNAMOU	EUG. CICÉRI.	317
LES GLACIERS DU MONT-COOK	LANCELOT	320
LA GIGUE, AU CAFÉ DANSANT	DURAND-BRAGER.	321
PETITS VAGABONDS SOMMEILLANT	DURAND-BRAGER.	324
L'ESCAMOTEUR DE MONTAGUE STREET	DURAND-BRAGER.	325
LA FEMME IVRE EN PRISON	DURAND-BRAGER.	328
LES PAUVRETTES ABANDONNÉES	ÉMILE BAYARD.	329
UN TRIO DE DORMEURS	DURAND-BRAGER.	331
QUATRE POLICEMEN EN FONCTION	DURAND-BRAGER.	332
UN DORTOIR DE *common lodging house*	DURAND-BRAGER.	333
LE PRÊCHE EN PLEIN AIR	DURAND-BRAGER.	336
LA VILLE DE L'ASSOMPTION : VUE PRISE DU RIO-PARAGUAY. — HUTTE PRINCIPALE DES INDIENS PAYAGUAS (TOLDERIA)	SAUVAGEOT.	337
LE PAYE OU MÉDECIN PAYAGUAS	H. ROUSSEAU.	339
GUERRIER PAYAGUAS	H. ROUSSEAU.	340
PLAN DE LA MISSION DE CANDELARIA AU PARAGUAY	A. DEMERSEY	341
DÉTAILS D'ARCHITECTURE DES ÉTABLISSEMENTS DES JÉSUITES AU PARAGUAY	THÉROND.	342
DÉTAILS D'ARCHITECTURE ET MEUBLES DES ÉTABLISSEMENTS DES JÉSUITES AU PARAGUAY	THÉROND.	343
INDIENS PAYAGUAS	H. ROUSSEAU.	344
ÉGLISE INACHEVÉE DE LA MISSION DE JÉSUS AU PARAGUAY	THÉROND.	345
JEUNE FILLE DE L'ASSOMPTION AU PARAGUAY	SAUVAGEOT.	346
JEUNE ESCLAVE D'ITAPUA, AU PARAGUAY	SAUVAGEOT.	347
HABITANT DE LA CAMPAGNE, AU PARAGUAY	SAUVAGEOT.	348
JEUNE ESCLAVE MÉTIS : PORTEUSE D'EAU A L'ASSOMPTION	SAUVAGEOT.	349
RÉCOLTE DU MATÉ SUR LES BORDS DU PARANA, AU PARAGUAY	FUCHS	351
SABRE DE BOIS. — BOMBILLA OU CHALUMEAU. — VASE MATÉ OU CULHA. — RAMEAU DE L'ARBUSTE MATÉ. — FLEUR. — FRUITS	SAUVAGEOT.	352
FALAISES SUR LA MANCHE ENTRE SIDMOUTH ET EXETER	DURAND-BRAGER.	353
CHEMIN DE FER LE LONG DES FALAISES D'EXETER A PLYMOUTH	DURAND-BRAGER.	354
LE BREAK-WATER OU BRISE-LAMES DE PLYMOUTH	DURAND-BRAGER.	355
VUE GÉNÉRALE DE WHEAL FRIENDSHIP (la mine de l'amitié)	DURAND-BRAGER.	356
LES ATELIERS DE PRÉPARATION MÉCANIQUE, A WHEAL FRIENDSHIP	DURAND-BRAGER.	357
PUITS D'EXTRACTION A WHEAL FRIENDSHIP	DURAND-BRAGER.	358
PUITS D'AÉRAGE, A WHEAL FRIENDSHIP	DURAND-BRAGER.	359
MINEUR DE WHEAL FRIENDSHIP	DURAND-BRAGER.	360
LE PUITS DES POMPES, A WHEAL FRIENDSHIP	DURAND-BRAGER.	361

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Les casseuses de minerai, a Wheal Friendship	Durand-Brager.	362
Vue de Tavistock	Durand-Brager.	363
Vue de Truro	Durand-Brager.	364
Vue de Penzance	Durand-Brager.	365
Vue de Teignmouth	Durand-Brager.	367
Vue de Dartmouth	Durand-Brager.	368
Mineurs de Wheal Margery	Durand-Brager.	369
Laveur de minerai, a Spearn Moor	Durand-Brager.	371
Un puits de mine près Saint-Yves	Durand-Brager.	372
Vue de la mine de Botallack	Durand-Brager.	373
Mine de la Providence : Le *men-engine* et les échelles	Durand-Brager.	375
Laveuses de minerai, Spearn Moor	Durand-Brager.	376
Mine de la Providence : Le puits des pompes	Durand-Brager.	377
Une halte dans le puits des Échelles, a la mine de la Providence	Durand-Brager.	379
Puits dans le filon de la mine de la Providence	Durand-Brager.	380
Mine de la Providence, sortie sur la mer	Durand-Brager.	381
Mine de la Providence : Travail dans le filon	Durand-Brager.	383
Mine du Levant	Durand-Brager.	384
Vue de Fowey	Durand-Brager.	385
Vue de Falmouth	Durand-Brager.	387
Entrée de Falmouth	Durand-Brager.	388
Vue de Plymouth	Durand-Brager.	389
Vue de Devonport	Durand-Brager.	389
Le cap Lizard	Durand-Brager.	390
Kynance Cove, près le cap Lizard	Durand-Brager.	391
La Logan Stone ou pierre Branlante, près le cap Land's end	Durand-Brager.	392
Mille bay près le cap Land's end	Durand-Brager.	392
Le mont Saint-Michel en Cornouailles, près Penzance	Durand-Brager.	393
Le phare de Lang Shir, près le cap Land's end	Durand-Brager.	394
Vue du cap Land's End : la première et la dernière auberge	Durand-Brager.	395
Le cap Cornouailles	Durand-Brager.	395
Vue de la baie de Saint-Just	Durand-Brager.	396
Phare dans la baie de Saint-Just	Durand-Brager.	396
Vue de Saint-Yves	Durand-Brager.	397
Le port de Hayle	Durand-Brager.	398
Une tempête au cap Land's end	Durand-Brager.	399
Vue des côtes du Cornouailles a	Durand-Brager.	400

CARTES ET PLANS.

Carte de la Régence de Tunis, dressée par Vuillemin	15
Carte du bassin oriental du Danube, dressée par Vuillemin	71
Carte du Taka (Nubie), dressée par G. Lejean	99
Carte de Barka (Nubie), dressée par G. Lejean	131
Traversée de l'Amérique du Sud par M. Paul Marcoy. — Carte n° 7	163
Traversée de l'Amérique du Sud par M. Paul Marcoy. — Carte n° 8	231
Route continentale d'Europe en Chine, dressée par Vuillemin	252
Carte de la Nouvelle-Zélande (Ile du Nord), d'après F. de Hochstetter	275
Carte de la Nouvelle-Zélande (Ile du Sud), d'après F. de Hochstetter	318

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE A TUNIS (AFRIQUE DU NORD), par M. AMABLE CRAPELET. (1859. — Texte et dessins inédits.)

De Marseille à Tunis. — La Goulette. — Le lac de Tunis. — Arrivée à Tunis. — Le consulat. — Préparatifs de fête. — Une société française. — Histoire de Tunis. — Les rues. — Les places. — Les mosquées. — Les bazars. — Rencontre de deux Maures. — Proverbes tunisiens. — Les quartiers. — Les monuments. — La résidence du bey. — Les maisons. — Les villas. — Les fêtes. — Les cimetières. 1

La Camilla. — La Tunisie. — Division administrative. — La population. — Le gouvernement. — De la justice. — Les jugements du bey. — Les châtiments. — La Medjerdab. — Richesses naturelles de la Tunisie. — Promenades. — L'allée de la Marine. — Mission. — Le village des Zaghouans. — La source. — Le temple. — Un récit dans le désert. — Une aventure. — Les ruines du Djougar. — L'aqueduc de Carthage. — Nouvelle rencontre. — Retour. 17

DE PARIS A BUCHAREST, CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES, par M. LANCELOT. (1860. — Texte et dessins inédits.)

DE PRESBOURG A PESTH. — Vue du Danube. — Les deux Schutt. — Raab. — Comorn. — Souvenirs de la guerre austro-hongroise. — La vierge de Comorn. — Gran. — Saint-André. — Waïtzen. — Arrivée à Pesth. 32

PESTH. — Premier coup d'œil. — Costumes et physionomies de femmes. — Campement de paysans. — Un petit-fils d'Attila portant une crinoline. — Les Slovaques. — Une maison bâtie en dansant. — La chambre des députés. — M. Deak. — Un paysan du Danube. 36

SUITE DE PESTH. — Points de vue pris de Bude : le Danube; Pesth; la *puzsta*. — Bude et ses habitants. — Le drapeau de Solférino. — Courtes biographies qui en disent long. — Le sentiment national à Pesth. — Tolérance intéressée de l'Autriche. — Anecdotes. 40

SUITE DE PESTH. — La musique et les chansons populaires hongroises. — Les bohémiens chanteurs. — Une soirée à Komlo. 46

SUITE DE PESTH. — Une soirée à Komlo (*suite*). — Le Stadtvallchen. — Brückenbad et les bains turcs. — Le musée national. — Départ. 49

DE PESTH A SEMLIN. — Paysages. — Une ferme; souvenir de Granville. — Une noce sur la grande route. — Le champ de bataille de Mohacz. — Pêcheries d'Apatin. — Embouchures de la Drave et de la Theiss. — Neusatz. — Peterwardein. — Carlovitz et les Serbes d'Autriche. — Titel et le bataillon tchaïkiste. — Approches de Semlin. 53

SEMLIN. — Le débarcadère de Semlin. — Vue du Danube. — Les Serbes d'Autriche. — Une ruelle. — Danger de dessiner des ânes. — La police. — Départ pour Belgrade. 59

BELGRADE. — Belgrade vu de loin et de près. — La forteresse. — Le vieux et le nouveau Belgrade. — Courte digression politique. — Turcs et chrétiens. — Avenir de la Serbie. 65

DE SEMLIN A BASIACH. — Retour à Semlin. — Départ. — Les confins militaires autrichiens. — Le salon des deuxièmes classes. — Grodska et Semendria. — Basiach. 72

DE BASIACH A ORSOVA. — Rama. — Un marin cicérone. — Golubacz et son héros Borutchaous. — L'histoire et la légende. — L'antre aux cousins. — La caverne de Veterani. — Tours et détours. — Iutz. — Le défilé de Cazan. 78

SUITE DE BASIACH A ORSOVA. — La route du comte Szechnyi et le chemin de Trajan. — Explications, insinuations et réclamations de sior Nicolo. 81

ORSOVA. — L'ancien et le nouvel Orsova. — La ville autrichienne et la forteresse turque. — Un pacha de la Réforme. — Souvenir de la Restauration. — Boutade d'un voyageur hellène. — Paysage au clair de lune. — Un poste élevé difficile à prendre. — Négociation malheureuse avec une sentinelle. — Un mauvais coup manqué. — Un miracle. 82

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'Orsova a Vidine. — Mehadia. — Les Portes de Fer. — Un Anglais érudit et gastronome. — L'esturgeon et la tour de Severin. — Le pont de Trajan. — Croquis de la rive droite. — Le pont de bateaux. — Types et costumes turcs. — Calafat. — Souvenirs de la guerre d'Orient. — La vieille et la jeune Turquie. 90

Voyage au Taka (haute Nubie), par M. Guillaume Lejean. (1864. — Texte et dessins inédits.)

Route de Saouakin à Kassala. — La *Khala*. — *Fillik*. — Un consul mort et ressuscité. — Mallem Ghirghis. — *Alla ranca*. — « Un gentilhomme, je comprends : mais un Français! » — Le cheikh des Hadenda : politique égyptienne. — Une femme de bon conseil. — L'honneur du drapeau égyptien. — Le mont Kassala el | Louz. — Le fleuve Gach. — Promenade à l'Abou Gamel. — L'*ocher*. — Conseils pour trouver de l'eau au désert. — Les Menna. — Un bandit gentilhomme : le *fils du léopard*. — La carabine de Mme Baker. — Ce qu'il en coûte au Soudan pour être honnête homme. — Nouvelles de Khartoum. — Esclavage. 97

La chasse aux nègres faite officiellement. — Débâcle, misère, défaites. — Informations sur les Denka. — Un peuple qui a les yeux sous l'aisselle : les Blemmyes. — Les Takarir. — Nouvelles d'Édouard Vogel. — Départ pour Massaoua. — Sabterat. — Drame domestique. — Visite d'un lion : discours classique au visiteur. Algheden. — Plaine de Bicha. — Tribus nubiennes. — Hallenga. — Habab. — Belaù, Kelaù et Hafara. — Ad-Cheikh. — Un apôtre musulman contemporain. — *Choumaglié* et *Tigré*. — Bicha. — Dunkuas. — Cours et panorama du Barka. — Projet gigantesque de chemin de fer. — Le doum. — Barea. — Usages étranges. — Lacs Balaghinda. — Encore un lion. — Takrourit. — Sulib. — Tchaghié. — Une expédition mystérieuse. 113

Karovel. — Une escarmouche. — Un poëte brigand. — Le Zadamba. — Un grand baron abyssin. — Le Sennaheit. — Ses serviteurs. — Le duc Ernest. — Beugou. — Arrivée à Keren. — Les Bogos. — Légendes : Guevra Terké. — État actuel. — Coutumes particulières. — Prix du sang. — Christianisme. — Le P. Stella. — Son histoire. — Son apostolat. — Malheurs récents des Bogos. — Invasion de 1854. — Intervention et réparations. — Le *bœuf Apis* et ses calembours. — Pour dix-sept mille francs de poésie. — Chant bogos. — Incidents. — Un dolmen. — Un serpent. — Histoire d'un consul et d'un léopard. — Mes Abyssiniennes ne veulent pas être enlevées. — Vols d'enfants. — Départ pour Massaoua. — Ainsaba. — Torrents de cette contrée. — Le Mensa. 123

Le Samhar. Études rétrospectives. — Une page d'Artémidore avec commentaire. — Les sauterelles. — Amba. — Desset. — Tombeaux antiques. — Les *Rôm*. — Un Ajax africain. — Excursion à Aïlat. — Eaux thermales. — Saati : le café au sel. — Monkoullo : villégiature; les porteurs d'eau. — Mgr Masaja. — Départ de Monkoullo. — Les *chora*. — Massaoua : structure géologique. — Citerne. — Nom et origine de Massaoua. — Saba. — Les Banians. — La liberté des cultes menacée par les chiens de M. Delmonte. — Les Missions à Massoua. — Un capucin duelliste. — Climat de Massaoua. — Mon *buen retiro*. — M. Barroni : sa lutte énergique contre la traite des esclaves. — Du goudron français. — Un peu d'histoire. — Les gouverneurs de Massaoua : tracasseries et vexations. — Ibrahim : sa fin tragique. — Un poëte turc. — Promenades autour de Massaoua. — Le mont Ghedem. — Arkiko et ses princes. — Dessi, possessions françaises. — Conclusion. 145

Voyage de l'océan Pacifique a l'océan Atlantique a travers l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. (1848-1860. — Texte et dessins inédits.)

Pérou. — Neuvième étape. — De Sarayacu a Tierra Blanca. — Arrivée des néophytes de Sarayacu. — Explications à la clarté des torches. — Un Yankee mécanicien. — Départ des visiteurs. — Les membres des commissions-unies s'endorment pêle-mêle dans l'attente du lendemain. — Réveil sur la plage. — Où la supériorité du singe sur l'homme est suffisamment démontrée. — Départ précipité pour la Mission de Sarayacu. — Qui traite de la façon dont l'auteur de ces lignes perdit son soulier gauche et ce qui s'ensuivit. — Aspect des grands bois. — Belen. — Rencontre dans un sentier désert. — Que l'homme brave de la veille est quelquefois l'homme poltron du lendemain. — Arrivée à Sarayacu. — Présentation officielle. — Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine. — Banquet avec danse et musique. — Spécialité du comte de la Blanche-Épine pour les portraits à la manière noire. — Lamentations du capitaine de frégate. — Aux grands maux les grands remèdes. — Où l'auteur s'afflige du départ de ses compagnons, et se réjouit à l'idée de rester seul dans leur cellule. 161

Suite de Sarayacu a Tierra Blanca. — Le comte de la Blanche-Épine, proclamé dictateur, règne et gouverne sans contrôle. — Désenchantement des bons pères. — Qui explique comment et pourquoi le chef de la Commission française, après être entré à Sarayacu avec trompettes et tambours, en sortit sans tambour ni trompette. — Qu'entre l'apothéose et les gémonies, il n'y a qu'un tour de roue de la fortune. — Coup d'œil sur la plaine du Sacrement. — Des missions de l'Ucayali. — Biographie du révérend P. José-Manuel Plaza. — Topographie du village de Sarayacu et classement des races qui le peuplent. 177

Suite de Sarayacu a Tierra Blanca. — La rivière, le port et les caïmans. — L'auteur trouve, sans le chercher, un moyen d'éloigner ces monstres voraces. — Couvent, église et servitudes. — L'arbre de Cracovie. — La chasse aux effraies. — Règlements de police. — Du mariage à Sarayacu. — Défrichement et culture. — Les deux sexes considérés dans leurs rapports mutuels. — Perfectibilité de la femme à peau rouge. — L'auteur saisit avec empressement l'occasion d'ajouter un nouveau chapitre au *Mérite des femmes* de M. Legouvé. — Rufina. Naissance et décès. — Détails de ménage. — Culture de la canne à sucre sur une grande échelle. — Le moulin-cage et les meuniers-écureuils. — L'orchestre de la Mission. — La fête de la Noël. La reine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Christophore et ses filles d'honneur. — La pantomime de Smith et Lowe. — Aubade et baise-main à l'occasion du jour de l'an. — Danseurs et danseuses. 193

Suite de Sarayacu a Tierra Blanca. — Histoire facétieuse d'un homme et d'une cloche. — De quelle façon l'auteur employait son temps à Sarayacu. — Dinettes clandestines et goûters enfantins. — La baignoire du révérend prieur. — Le P. Antonio. — Histoire et psychologie mêlées. — Bibliothèque et bibliothécaire. — Un croquis du P. Marquès. — Comment le voyageur, pour avoir compté sans ses hôtes, se vit obligé de compter trois fois. — Départ pour la mine de gypse de Cosiabatay. — Histoire d'un homme crucifié. — Plaidoyer verbeux mais éloquent en faveur des Cacibos anthropophages. — Restauration des saints de Sarayacu. — Ce qu'était le rapin Julio. — L'auteur débute avec succès dans la sculpture polychrôme. — Peinture d'un tapis d'église. 209

Suite de Sarayacu a Tierra Blanca. — Un portrait en miniature. — Départ de la mission de Sarayacu. — Sacrifice de singes fait à l'Ucayali. — Le canal Yapaya. — Un village et ses habitants représentés par deux chemises. — Le phare de Tierra Blanca. 225

Relation de voyage de Shang-Haï a Moscou, par Pékin, la Mongolie et la Russie asiatique, rédigée d'après les notes de M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, et de Mme de Bourboulon, par M. A. Poussielgue. (1859-1862. — Texte et dessins inédits.)

Ourga. — L'aoul de Djirgalantou. — Chasse aux loups. — Réception du consul de Russie. — Panorama d'Ourga. — Fête russe. — Visite à la Montagne-Sacrée. — Pêche à la seine et au couteau. — Forêt consacrée. — Inscriptions en caractères gigantesques. — Les trois villes d'Ourga. — Les Chinois en Mongolie. — Palais du Guison-tamba. 234

Le pays des Khalkhas. — Topographie de la Mongolie. — Suzeraineté de la cour de Pékin. — Indépendance des Mongols septentrionaux. — Lutte de l'influence russe et de l'influence chinoise. — Les lamas et les hommes noirs. — Gentilshommes ou taïtsis. — Puissance du Guison-tomba ou lama roi. — Force militaire des Khalkhas. — Mœurs, industrie et commerce. — Le thé en briques. — Départ d'Ourga. — Brutalité des Cosaques. — Dame russe abandonnée dans le désert. — Dévotions des Mongols. — Gorges et forêts peuplées de bêtes féroces et d'oiseaux de proie. — Entrevue avec un riche Khalkha. — Visite à sa tente. — Grande forêt de pins. — Arrivée à Guilanor, dernière station de Mongolie. 242

Arrivé à Kiakhta. — Aspect de la ville russe. — Service solennel dans la cathédrale grecque. — Compliment adressé par l'archimandrite. — Absence de lits dans les maisons sibériennes. — Hospitalité forcée. — Avaries survenues aux bateaux à vapeur du lac Baïkal. — Embarquement sur des bateaux à voile. — Effroyable tempête pendant la nuit. — Village détruit par un tremblement de terre. — Magnifique panorama sur le lac Baïkal. 250

Irkoutsk. — Séjour dans cette ville. — Départ. — Les plaines de l'Angara. — Exilés polonais. — Traversée de l'Yéniséi. — Témérité incroyable d'un attelage de chevaux sibériens. — La Sibérie occidentale. 257

Krasnoiarsk. — Monuments et habitants de Tomsk. — Danses et jeux militaires. — Petite guerre aux flambeaux. — Manière de conduire des postillons. — Le fleuve Obi. — Les Bouriattes, descendants des Tatars. — Les marais de la Baraba. — Les voyageurs assaillis par les mouches et les cousins. — Magnifique végétation. — Cheval tué par les taons. — Omsk. — Menu d'un dîner bourgeois à Tioumen. — Scène touchante avec la femme d'un capitaine de village. — Les monts Ourals. — Perm et Kasan. — Souvenir de la Grande Catherine. — Le champ de foire à Nijnei-Novgorod. — Arrivée à Moscou et retour en France. 260

Voyage a la Nouvelle-Zélande, par M. Ferdinand de Hochstetter. (1858-1860. — Traduction inédite. — Dessins d'après des documents originaux.)

I. La Nouvelle-Zélande. — *La Novara* et le havre d'Auckland. 273
II. La cité d'Auckland, sa banlieue. — Ce que ses habitants appellent la campagne. 276
III. L'isthme d'Auckland. — Volcans. — Indigènes. 280
IV. Les forêts de Kauris. 284
V. Voyage au Waikato. 286
VI. Le Waikato (suite). — La mission du Taupiri. — Rencontre d'indigènes. 289
VII. La région des volcans, des eaux thermales et des geysers. — Le lac Taupo et le Te-Ta-Rata. 291
VIII. Invitation d'un chef christianisé. — Visite au *roi de la paix.* — Coup d'œil sur le passé et l'état présent de la race maorie. 305
IX. Retour à Auckland. — Flore et faune de la Nouvelle-Zélande. 310
X Excursion dans la grande île du Sud. — Le détroit de Cook. — Nelson et son territoire. — Les Alpes et les glaciers du Sud. — Otago. — Ses richesses aurifères, etc. 314

Excursion dans les quartiers pauvres de Londres, par M. L. Simonin. (1862. — Texte et dessins inédits.)

Comment je me trouvais à Londres. — Projet d'une excursion dans les quartiers pauvres. — *Seven Dials.* — L'inspecteur de police, M. Price. — Un défilé de gueux. 321

Le Prince de Danemark; les invités payent au café dansant. — Pension de matelots. — Dortoirs d'ouvriers. — La buvette des voleurs. — Un *pick-pocket* expansif. — Garnis ignobles. — Un escamoteur changeant l'argent en cuivre. — Tableaux nocturnes. — Trois pauvrettes. — Une prison bien habitée. — Coup d'œil sur la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tamise. — Haymarket au petit jour. — Londres misérable et ses visiteurs. — Remèdes contre le paupérisme. 323

FRAGMENTS D'UN VOYAGE AU PARAGUAY, par le docteur ALFRED DEMERSAY. (1844-1847.)

Les Indiens Payaguàs. — Statistique. — Population. — Mœurs. — Position et limites du Paraguay. — Cascade. — Hydrographie. — Climatologie. — Flore et Faune. — Productions naturelles. — Le maté. 337

UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES, par M. L. SIMONIN. (1862. — Texte et dessins inédits).

DE LONDRES A PLYMOUTH. — Objet du voyage. — Précautions prises au départ. — Le guide Bradshaw. — Les assurances et les chemins de fer. — *Help yourself!* — Les falaises. — Le *breack water* de Plymouth. — Le phare d'Eddystone. — Un peu d'histoire. — Une chambre moyen âge. — Je songe au roi Jean. 353

DE PLYMOUTH A TAVISTOCK. — Route pittoresque. — Le dimanche à Tavistock. — Ruines druidiques. — Il pleut, mais on ne joue pas. — La vie d'une famille anglaise. — Visite à Wheal-Friendship. 357

DE TAVISTOCK A PENZANCE. — Le travail des mines partout répandu. — Il date des premiers Bretons. — Les Phéniciens et les Cassitérides. — Les Romains. — Les juifs. — Le droit de *royalty*. — L'âge du bronze et de l'étain. — L'âge du fer. — Penzance. — Le mont Saint-Michel. — Le *cornish language* et les *Cornishmen*. — La pêche du *pilchard*. — Mary Kalynack et Dolly Pentreaht. 363

DE PENZANCE A SAINT-YVES. — *Mount's bay*. — MM. Higgs. — Une usine à fondre l'étain. — Mine de Wheal Margery. — La pompe à feu. — Histoire de son invention. — La machine du Cornouailles. — Saint-Yves. — Hayle et les volontaires anglais. 369

LA POINTE DU CORNOUAILLES. — Départ de Penzance. — Mine de Spearn Moor. — Les trésors cachés. — Le dur métier de mineur. — Mine de la Providence. — Le costume officiel. — Le *men-engine*. — Accident fâcheux. — L'échelle de Jacob. — Travaux intérieurs. — Galeries sous-marines. — Mines du Levant et de Botallack. — Cap Cornouailles. — Cap Land's end et cap Lizard. — Les légendes du Cornouailles. 374

LES MINES DE CUIVRE ET D'ÉTAIN. — Allures des filons. — Production en étain. — Étain de mine et d'alluvion. — Production en cuivre. — Les *ticketings*. — Personnel d'une mine. — Les *adventurers*. — L'industrie des mines, fortune du Cornouailles. 382

LES CÔTES DU CORNOUAILLES. — Pourquoi une visite des côtes après celle des mines. — Fowey et ses corsaires. — La maison de Dieu et celle du meunier. — Les étymologistes anglais. — Le château de Pendennis remis à neuf. — Falmouth, Monsieur Josse et lord Byron. — Les quakers et le poisson salé. — Ptolémée et sir Walter Raleigh. — La serpentine du cap Lizard. — Kynance Cove, l'île à l'Asperge, le pont du Diable. — Le mont Saint-Michel et le pied de la Reine. — *Logan Stone*. — Mill bay. — Le chant de la mer. — Le cap Land's end. — La première et la dernière auberge. — Le premier mille anglais. — Longship. — Les îles Scilly. — Le cap Cornouailles. — Le phare de Saint-Just. — Pelion sur Ossa. — Hayle et Saint-Yves. — Le sire de Bottreaux et les cloches de Boscastle. — Deux époux modèles. — Tintagel, le valet de trèfle et le roi Arthur. 385

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU PREMIER SEMESTRE 1865, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.) 401

NOTE SUR LES MISSIONS DU PARAGUAY. 409

LISTE DES GRAVURES. 411

LISTE DES CARTES 417

4214. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1865

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

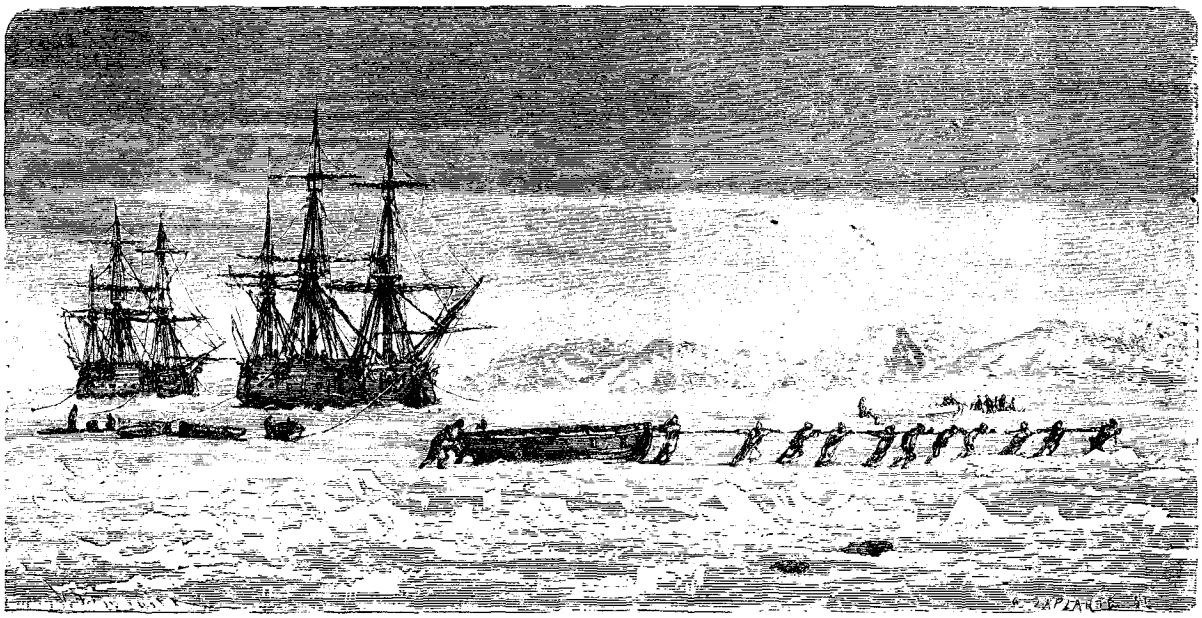
1865

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

MAIRIE DU 5e ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



Navires pris dans les glaces (Spitzberg). — Dessin de V. Foulquier d'après Cleveley jeune.

LE SPITZBERG,

PAR M. CHARLES MARTINS.

1838-1839. — TEXTE INÉDIT [1]

Placé sous le méridien de l'Europe centrale et de la presqu'île scandinave, entre 76° 30′ et 80° 50′ de latitude, le Spitzberg est pour ainsi dire la sentinelle avancée de notre continent vers le nord. C'est dans ces îles où l'hiver règne pendant dix mois de l'année que la vie organique s'éteint faute de chaleur et de lumière; c'est là que le naturaliste recueille les dernières plantes et observe les derniers animaux; c'est la limite extrême de la Faune et de la Flore européennes. Au delà tout est mort, et une banquise de glaces éternelles s'étend jusqu'au pôle boréal. Au Spitzberg lui-même, les neiges ne fondent que sur le bord de la mer, dans des localités privilégiées. Mais les montagnes restent toujours blanches, même pendant les trois mois de l'été. Toutes les vallées sont comblées par de puissants glaciers qui descendent jusqu'à la mer; aussi ces îles sont-elles l'image fidèle de l'époque géologique qui a précédé immédiatement celle où nous vivons, l'époque glaciaire. Pendant cette période, un manteau de glace couvrait tout le nord de l'Europe jusqu'au cinquante-troisième degré de latitude, toutes les vallées des chaînes de montagnes, telles que les Vosges, le Jura, les Alpes, les Pyrénées, les Carpathes, le Caucase, l'Hymalaya et même celles de la Nouvelle-Zélande, étaient occupées par des glaciers qui s'étendaient plus ou moins loin dans les plaines voisines. Le Spitzberg réalise donc à nos yeux l'image d'une phase géologique dont les traces se rencontrent presque partout. Le petit nombre d'animaux et de végétaux qui habitent ces îles sont ceux qui résistent le mieux au froid et réclament le moins de cette chaleur solaire, source de la vie des êtres organisés. Sous ce double point de vue, le tableau physique de cette portion des terres arctiques tracé par un voyageur qui l'a vu à deux reprises différentes, et complété par l'étude des explorations anciennes et modernes, mérite d'être exposé devant le public éclairé qui s'intéresse à la des-

1. Les modèles de la plupart des dessins, joints à ce texte, se trouvent dans le bel atlas des *Voyages en Scandinavie et au Spitzberg de la corvette la Recherche*, publié par M. Arthus Bertrand. Paris, rue Hautefeuille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cription et à l'histoire de notre planète. L'archipel du Spitzberg se compose d'une île principale qui a donné son nom à tout le groupe, et de deux autres grandes îles, l'une plus petite au sud, l'autre plus grande au nord, la terre des États et la terre du nord-est. L'île du Prince-Charles est située sur la côte occidentale, et une chaîne de petits îlots appelée les Sept-Iles s'avance directement vers le pôle. L'îlot de la Table est le dernier rocher qui surgisse au sein de la mer Glaciale. Avant de décrire le Spitzberg, traçons rapidement l'histoire de sa découverte et des explorations dont il a été le théâtre.

Découverte et explorations du Spitzberg.

Vers la fin du seizième siècle, les Hollandais, affranchis du joug espagnol, cherchaient à étendre leur commerce dans toutes les parties du monde, et particulièrement dans le Levant. Forcées de longer les côtes occidentales de l'Espagne, leurs paisibles galiotes y rencontraient les corsaires espagnols. L'idée d'aller aux Indes par le nord surgit dans les esprits. Les Provinces-Unies équipèrent dans ce but trois bâtiments, *le Cygne*, commandé par Corneliss, *le Mercure* par Ysbrandtz, et *le Messager* par Barentz. Ces navires s'avancèrent jusqu'au détroit de Waigatz ou de Kara, qui sépare la Nouvelle-Zemble de la Russie, et crurent avoir découvert le passage cherché. Une seconde expédition, commandée par Heemskerke, le traversa l'année suivante. La saison étant trop avancée, les navires furent forcés de revenir en Hollande. Découragés par ces insuccès, les États généraux refusèrent de solder une troisième expédition, mais promirent une prime considérable à celui qui parviendrait à découvrir ce passage. La ville d'Amsterdam résolut de faire une nouvelle tentative. Elle équipa deux navires, dont l'un était sous les ordres d'Heemskerke, l'autre sous ceux de Jean Corneliss. Guillaume Barentz était le pilote et l'âme de l'expédition : elle partit du Texel le 18 mai 1596. Le 9 juin, les Hollandais découvrirent une île d'un aspect désolé; une montagne nue s'élevait au milieu. Barentz lui donna le nom de *Jammerberg*, montagne de la désolation, et ses hommes ayant tué un ours colossal, l'île reçut le nom de *Beereneiland*. C'est celle que l'Anglais Steven-Bennet a revue en 1603, et nommée *Cherie-Island*, du nom de son armateur. Située entre la Norvége et le Spitzberg par 74° 35′, elle est quelquefois visitée par les chasseurs d'ours et les pêcheurs de morses. En quittant *Beereneiland*, les navires piquèrent dans l'ouest-nord-ouest. Le 17 juin, ils étaient par 81° 10′ de latitude, et en louvoyant pour sortir des glaces, ils découvrirent une terre élevée et couverte de neige. Le 21, ils mouillèrent dans une baie, celle de Smeerenberg, par 79° 44′ de latitude, entre les îles et la terre. Continuant à longer cette terre dans la direction du sud-sud-est, et la voyant hérissée de montagnes aiguës, ils lui donnèrent le nom de *Spitzbergen*, et suivirent la côte jusqu'à son extrémité par 76° 35′. Le 1er juillet, ils revirent l'île de l'Ours.

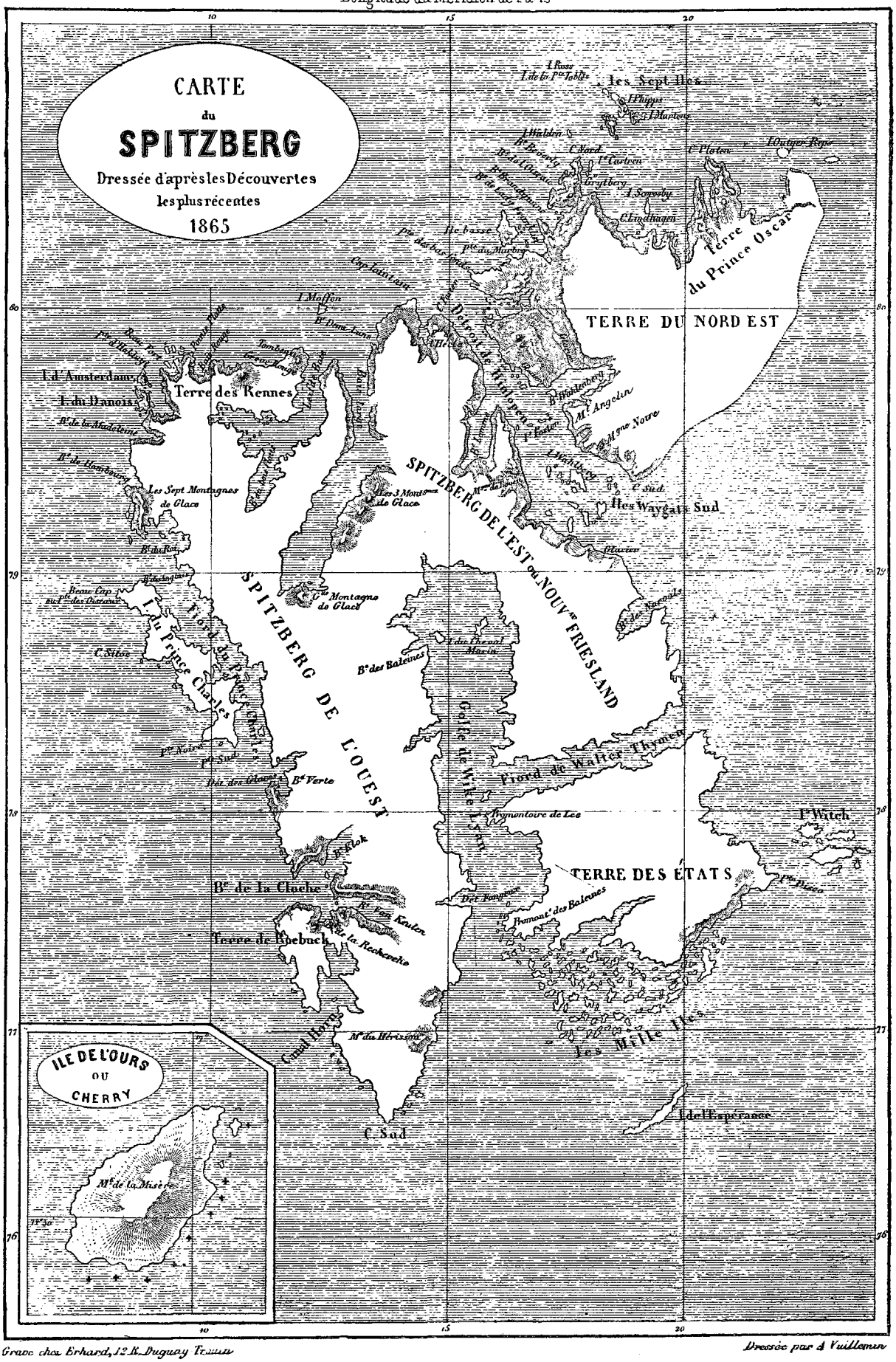
Différant dans leurs appréciations sur la route à suivre, les commandants se séparèrent ; Barentz se dirigea vers le nord-est, hiverna à la Nouvelle-Zemble, et mourut dans une embarcation, le printemps suivant, en quittant cette terre désolée et en vue du cap qu'il avait doublé l'année précédente avec une si vive émotion; car il croyait avoir découvert ce passage du nord-est, qui devait ouvrir une route nouvelle au commerce de sa patrie. Cependant Corneliss était remonté dans le nord, et s'était retrouvé sur les côtes du Spitzberg par 80° de latitude près de l'île Amsterdam, où son navire avait jeté l'ancre le mois précédent.

Pendant tout le cours du dix-septième siècle, de nombreux baleiniers fréquentaient les côtes du Spitzberg. De juin à septembre les baies de la partie septentrionale étaient animées par un grand concours de marins actifs et résolus, chaque nation avait son port de refuge : des villages composés de maisons en planches apportées par les navires s'élevaient comme par enchantement : le plus beau était celui de Smeerenberg; les Hollandais y retrouvaient les estaminets d'Amsterdam, et un quartier appelé *Haarlemer-Cookery* était consacré à la fonte de la graisse de baleine. Vers l'automne, ces colonies temporaires disparaissaient; maisons et habitants retournaient en Hollande. En 1633, sept hommes passèrent l'hiver, et furent retrouvés sains et saufs. L'année suivante, sept autres voulurent braver les mêmes périls; le soleil disparut le 20 octobre. Un mois après, un d'eux présenta des symptômes de scorbut, et succomba le 24 janvier. Atteints tous successivement de cette cruelle maladie, ils cessèrent le 26 février d'écrire leur journal. Celui qui le rédigeait traça d'une main tremblante ces dernières lignes : « Nous sommes encore quatre couchés dans notre cabane, si faibles et si malades que nous ne pouvons nous aider les uns plus que les autres. Nous prions le bon Dieu de venir à notre secours et de nous enlever de ce monde où nous n'avons plus la force de vivre. » Ces tentatives et celles que font encore les chasseurs russes prouvent qu'il est possible d'hiverner au Spitzberg. Je pense comme Scoresby que dans une habitation convenable en bois, avec de la houille, des conserves alimentaires et du vin généreux, un pareil hivernage ne présenterait pas de sérieux dangers.

Parlons actuellement du voyage qui a le plus contribué à faire connaître le Spitzberg; c'est celui d'un baleinier hambourgeois appelé Frédéric Martens. Sorti de l'Elbe le 15 avril 1671, il revint le 29 août. Après avoir reconnu l'île de Jan-Mayen, il s'était dirigé vers le nord du Spitzberg, avait chassé les baleines sur la côte nord-ouest, entre la baie de la Madeleine et le détroit de Hinlopen, et s'était avancé jusqu'au 81e degré de latitude. Il descendit à terre dans la baie de la Madelaine, à Beau-Port (*Fair-Haven*), à Smeerenberg, à la baie des Moules (*Mussel-Bay*), et au havre sud (*Zuid-Haven*). Sa relationest fort complète. Il décrit le Spitzberg, puis traite de la mer, de la glace, de l'air, des plantes, des animaux ; donne les détails les plus intéressants et les plus véridiques sur les mœurs et la pêche de la baleine ou des grands cétacés que l'on trouvait sur les côtes du Spitzberg à cette époque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Longitude du Méridien de Paris



Gravé chez Erhard, 12 R. Dugay Trouin

Dressée par A. Vuillemin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La pêche attirait toujours un grand nombre de navires dans ces parages; mais les navigateurs, les explorateurs des mers polaires se dirigeaient vers les côtes septentrionales de l'Amérique à la recherche de ce passage de l'Atlantique dans la mer Pacifique, dont Maclure devait achever la découverte de nos jours.

Le premier voyage purement scientifique sur les côtes du Spitzberg est celui de Jean-Constantin Phipps depuis Lord-Mulgrave et Skeffington Lutwidge sur les navires *le Race-Horse* et *la Carcasse*, accompagnés de l'astronome Lyons et du physicien Irving. Le but de l'expédition était de s'approcher le plus possible du pôle boréal. Les navires sortirent le 2 juin 1773 de la Tamise, et découvrirent la côte méridionale du Spitzberg le 28 au soir. Le 4 juillet, ils mouillèrent dans une petite baie au sud de celle de Hambourg, s'avancèrent ensuite par 80° 48′, où ils furent arrêtés par la banquise, et de là dans l'est vers les Sept-Iles, naviguant toujours au milieu des glaces flottantes. Les 5, 6 et 7 août, ils coururent les plus grands dangers; les navires, entourés de glaces, restèrent immobiles malgré les efforts des deux équipages. Déjà les embarcations étaient à l'eau et parées, lorsqu'on s'aperçut que les glaces se mettaient en mouvement et entraînaient les navires vers l'ouest; le 10, ils se trouvaient en pleine mer. Naviguant désormais dans une mer libre, ils étaient de retour en Angleterre au milieu de septembre. Phipps a abordé sur plusieurs points du Spitzberg, au sud de la baie de Hambourg, sur l'île d'Amsterdam, sur Walden-Island, sur l'île basse (*Low-Island*) et à l'île Moffen. C'est le premier voyage où l'on ait fait des observations météorologiques régulières. Le docteur Irving s'efforça de déterminer la température de la mer à diverses profondeurs avec un thermomètre imaginé par Cavendish, et Lyons mit à l'épreuve plusieurs méthodes pour déterminer la position du navire par l'estime et le chronomètre. Dans sa

Hollandais morts du scorbut au Spitzberg en 1634. — Dessin de V. Foulquier.

relation, Phipps donne un journal circonstancié de son voyage, tous les détails des observations et des expériences, et enfin une liste avec figures des animaux et des végétaux observés pendant la campagne.

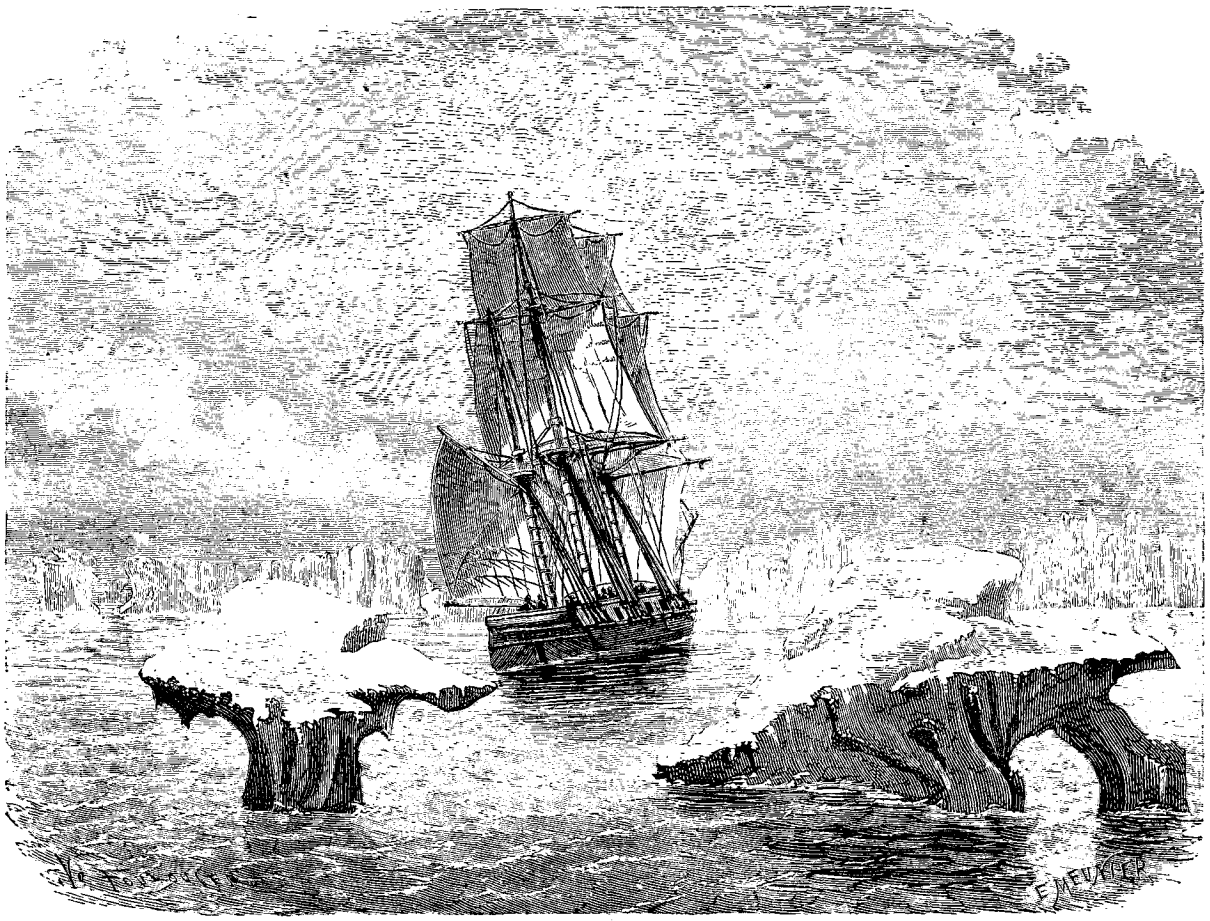
Au commencement du dix-neuvième siècle, nous trouvons une série de voyages exécutés par un seul navigateur qui, pour le nombre, l'exactitude et la variété des travaux accomplis, ne peut être comparé à aucun de ses prédécesseurs, et ne sera jamais dépassé comme observateur. William Scoresby, fils d'un capitaine baleinier, fit dix-sept voyages au Spitzberg. Trop jeune pour se livrer à des recherches suivies pendant les premiers, ce sont les résultats des douze derniers entrepris dans les années comprises entre 1807 et 1818, qui forment la matière de l'excellent ouvrage qu'il a publié sur les mers arctiques. Quand on réfléchit que Scoresby était lui-même un baleinier des plus entreprenants, on ne peut s'empêcher d'admirer comment il a su acquérir les connaissances et trouver le temps de tracer un tableau complet du Spitzberg, de ses mers, de ses glaces, de son climat et de ses productions naturelles. Pour se faire une juste idée de son exactitude et de sa sagacité, il faut avoir revu ce qu'il a vu et contrôlé ce qu'il a écrit. Comme les voyages de de Saussure, avec lequel il a les plus grands rapports par l'ingénuité des observations toujours exemptes d'idées préconçues et une certaine timidité dans les conclusions, son livre sera toujours le point de départ de toute recherche scientifique dans les mers arctiques. Les résultats plus nombreux et plus exacts obtenus par ses successeurs sont dus, non pas à leurs qualités personnelles, mais aux instruments plus parfaits et aux méthodes plus exactes que les progrès incessants de la physique ont mis à leur disposition. De même les géologues qui parcourent les Alpes n'observent pas mieux que de Saussure, mais savent plus que lui. Scoresby est le de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saussure des mers arctiques, et je suis assuré que tous ceux qui ont visité à la fois les Alpes et la mer Glaciale confirmeront ce jugement.

L'amirauté anglaise ne restait pas oisive : elle envoya en 1823 la corvette *le Griper* sur les côtes du Spitzberg : ce navire était commandé par le capitaine Clavering, et le lieutenant Foster portait le capitaine, depuis général d'artillerie, Sabine, qui devait faire et fit en effet d'importantes expériences avec le pendule pour la détermination de la figure et de la densité de la terre, avec le baromètre pour la mesure des hauteurs, puis des observations variées sur la température, la végétation, etc. *Le Griper*, parti en mai d'Angleterre, séjourna dans *Fair-Haven* par 79° 46′ de latitude et revint par les côtes orientales du Groënland qui furent explorées du 72e au 76e degré de latitude.

Phipps et Scoresby avaient émis l'opinion que la banquise qui arrêtait tous les navigateurs dans leurs tentatives pour atteindre le pôle nord formait une plaine unie sur laquelle on pourrait s'avancer à pied ou en traîneaux. Cette idée frappa l'imagination d'Édouard Parry; il n'était âgé que de 37 ans, avait déjà fait quatre voyages dans le nord et passé deux hivers au fond de la mer de Baffin, l'un à l'île Melville, l'autre à Port-Bowen dans le détroit du Prince-Régent. Nul homme n'était donc mieux préparé que lui pour une pareille expédition. Le



La corvette *la Recherche* dans les glaces. — Dessin de V. Foulquier d'après Mayer.

27 mars il partit sur *l'Hecla*, toucha à Hammerfest, reconnut la pointe d'Hackluit le 14 mai, entra dans *Magdalena-Bay*, et après plusieurs bordées vers le nord, il laisse son navire dans l'anse de l'Hécla (*Hecla-Cove*), anse de la baie de *Treurenburg*. *L'Hecla* y resta, du 20 juin au 28 août, pendant que Parry cherchait avec ses embarcations et des traîneaux à s'avancer vers le pôle sur la banquise : malheureusement celle-ci était entraînée vers le sud tandis que Parry et ses compagnons marchaient vers le nord. Après 31 jours de fatigues inouïes, ils ne se trouvaient que par 82° 44′ de latitude. Pousser plus loin sur cette banquise qui n'était point une surface unie comme Phipps et Scoresby l'avaient jugé de loin, mais hérissée de pointes de glaces interrompue par des crevasses et des intervalles où la mer était libre, eût été à la fois impossible et inutile, puisque la banquise dérivait vers le sud à mesure que Parry s'avançait vers le nord. Parry revint donc à *Hecla-Cove*, le 20 août, après avoir visité la plupart des îles les plus septentrionales du Spitzberg; savoir : l'île Basse (*Low-Island*), *Walden-Island*, l'île *Moffen* et enfin *Little-Table-Island* et *Ross-Inlet*, la plus boréale de toutes.

L'intéressante relation de Parry est suivi d'un appendice contenant quatre mois d'observations météorologiques faites dans les mers du Spitzberg, à *Hecla-Cove* par latitude 79° 55′, et pendant son excursion sur la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

banquise; des mesures de la température de la mer à diverses profondeurs que j'ai discutées ailleurs, et l'énumération des plantes et des animaux observés dans la partie septentrionale du Spitzberg, par Ross, Forster et Halse, officiers de *l'Hecla*.

La même année où Parry échouait dans sa tentative, M. Keilhau, professeur de géologie à Christiania, se trouvait à Hammerfest après avoir visité la Laponie norvégienne. Il y rencontra un Allemand M. de Lowenhigh qui venait de parcourir la Russie jusqu'à Archangel, et deux Anglais MM. Everest. Ces messieurs résolurent de partir pour le Spitzberg et d'aborder à l'établissement russe qui se trouve au sud de l'île orientale découverte, en 1616, par les Hollandais et appelée *Terre-des-États*. Ils s'embarquèrent sur un petit brig avec six hommes d'équipage, le 15 août. Le 20, ils abordèrent à *Beeren-Eiland* où ils restèrent jusqu'au 22. La température oscillait entre 3°,1 et 5°,4. Deux sources qui sourdaient d'une couche de gravier de trois mètres d'épaisseur, marquaient l'une 0°,7, l'autre 4°,7. Keilhau recueillit dans cette île 28 plantes phanérogames et 23 Cryptogames. Le 27, le navire était à six milles de la baie des Glaces (*Ice-Sound*), et le 3 septembre, près du Cap sud du Spitzberg. Après avoir essuyé un orage, ils s'engagèrent dans les Mille-Iles où ils trouvèrent de la glace et un nombre considérable de phoques et de morses, et après avoir navigué péniblement dans les glaces le navire aborda, le 10 septembre, à l'établissement russe qui se trouve sur la côte occidentale de la terre des États appelée aussi Spitzberg oriental. La maison installée pour abriter trente à quarante hommes, était alors sans habitants. Keilhau recueillit dans les environs vingt-six végétaux phanérogames et trente-quatre cryptogames.

L'ordre chronologique m'amène à parler des deux voyages au Spitzberg que j'ai faits comme membre de la commission scientifique du Nord, en 1838 et 1839. Cette commission se composait de MM. Gaymard, Lottin, A. Bravais, Marmier, E. Robert, Mayer et moi. *La Recherche*, navire construit pour naviguer dans les mers du Nord, commandée par M. Fabvre, lieutenant de vaisseau, mort amiral en 1864, avait été désignée pour ce voyage. Nous quittâmes le Havre, le 13 juin 1838; le 26 nous entrions dans le fiord de Drontheim, et le 27 nous étions mouillés devant l'ancienne capitale de la Norvége. La corvette y séjourna jusqu'au 3 juillet, et le 13 elle entrait dans la belle baie de Hammerfest, la ville la plus septentrionale de l'Europe. Le 15 juillet le navire repartait pour le Spitzberg; le lendemain nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes au milieu desquelles nous naviguâmes pendant trois jours : ces glaces s'étendaient probablement jusqu'à *Beereneiland :* elles n'étaient pas très-élevées, puisqu'elles ne dépassaient pas les bastingages du navire. Leur volume variait prodigieusement et était souvent difficile à estimer même approximativement. Quelquefois une glace très-petite en apparence n'est que la pointe saillante hors de l'eau d'une énorme pyramide dont les quatre cinquièmes sont immergés; celles qui ont la forme d'un parallélipipède présentent une grande surface plane, rarement salie par du sable; les glaçons presque entièrement fondus affectent les formes les plus bizarres et les plus contournées. Il fallait à tout prix éviter un abordage avec ces masses flottantes, aussi l'officier de quart se tenait-il sur l'avant du navire indiquant par signes au timonier de mettre la barre du gouvernail à bâbord ou à tribord. Le jour perpétuel favorisait notre navigation, mais des brumes épaisses la contrariaient souvent. L'officier avait peine à distinguer les glaces flottantes et le timonier n'apercevant plus les signes du commandant, les ordres se transmettaient par les mousses qui couraient de l'avant à l'arrière.

Les glaces flottantes sont un spectacle dont on ne se lasse pas : des grottes, des cavernes creusées à la ligne de flottaison par les vagues, sont colorées des plus belles teintes azurées, et, par une mer un peu grosse, quand ces glaces sont balancées par la houle, ces teintes présentent toutes les nuances depuis le blanc le plus pur jusqu'au bleu d'outre-mer. Si les blocs sont nombreux, on entend une crépitation semblable à celle des étincelles électriques; elle est due probablement comme celle des glaciers à des milliers de bulles d'air qui se dégagent de la glace à mesure qu'elle fond au contact de l'eau. Le 24 juillet nous entrions dans la baie de Bellsound par latitude 77° 30', nous y restâmes jusqu'au 4 août. Une foule d'observations et deux séries météorologiques horaires y ont été faites, du 30 juillet au 4 août, l'une à 5^{m},45 au-dessus de la mer; l'autre sur une montagne, le Slaadberg, à 564 mètres d'altitude. Le 12 août la corvette rentrait dans le port de Hammerfest.

En 1839, *la Recherche* partit de nouveau du Havre le 14 juin et mouillait le 25 juin devant Thorshavn, capitale des îles Féroe, par latitude 62° 3'. Le 12 juillet, la corvette était de nouveau à Hammerfest, et le 31 elle entrait dans *Magdalena-Bay* par latitude 79° 34', longitude 8° 49'. Une série horaire fut continuée sans interruption, du 1er au 12 août, à 6 mètres au-dessus du niveau de la mer. Chacun des membres de la commission et des officiers employa utilement tous les instants. L'absence de nuit doublait le temps du travail. On trouvera dans le grand ouvrage publié par les soins du Département de la marine, les résultats de ces études et de celles auxquelles se livrèrent deux membres de la commission[1], MM. Lottin et Bravais, et deux savants Suédois, MM. Lilliehoeck et Siljestroem, qui passèrent l'hiver de 1838 à 1839, à Bossekop en Laponie, par 70° de latitude et 21° 10' de longitude orientale.

Depuis cette époque deux voyages scientifiques ont été faits au Spitzberg, le premier en 1858, par le professeur Nordenskiöld de Helsingfors, le second par une commission suédoise. En 1861, M. Nordenskiöld, accompagné de MM. Torell et Quennerstedt, longea la côte occidentale et atteignit Smeerenberg, après avoir visité tous les fiords compris entre Hornsound et l'île d'Amsterdam. Ces messieurs séjournèrent deux mois au Spitz-

1. Voyages en Scandinavie et au Spitzberg de la corvette *la Recherche*. 14 volumes in-8°, avec atlas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

berg. Les détails de ce voyage ne me sont pas connus. L'expédition suédoise a étudié principalement le nord du Spitzberg, savoir le détroit de Van Hinlopen qui le sépare de la terre du nord-est, l'extrémité septentrionale de cette même terre du nord-est et la chaîne d'îlots qui s'avance vers le pôle. Nous profiterons des travaux accomplis par les membres de cette commission, MM. Nordenskiöld, Malmgrén, Chydenius, Blomstrand, Dunér et Torell, mais la relation du voyage, interrompue par la mort prématurée du docteur Chydenius, n'a pas encore paru. Cependant un grand nombre de résultats ont déjà été publiés en suédois et dans les communications géographiques de Petermann. Nordenskiöld a fait connaître les déterminations astronomiques faites au nord du Spitzberg, sur la terre du nord-est et dans les Sept-Iles. Le même, avec le concours de Blomstrand, a donné une carte géologique de cette portion de l'archipel. Les observations magnétiques sont dues à Chydenius, le même a jalonné les points qui pourraient servir à la mesure d'un arc du méridien, qui compris entre 79° 8′ et 80° 50′, serait de la plus haute importance pour la détermination plus exacte de l'aplatissement du globe terrestre. Malmgrén a donné la liste des mammifères, des oiseaux et des plantes du Spitzberg, et Torell un aperçu général sur la géographie physique des régions arctiques. Nous terminons ici l'exposé succinct des principales explorations du Spitzberg pour passer à la description de ce pays.

Climat du Spitzberg.

Quand on songe qu'au Spitzberg la hauteur du soleil ne dépasse jamais 37 degrés, même dans les parties les plus méridionales, que ses rayons obliques, traversant une épaisseur énorme d'atmosphère, n'arrivent à la terre qu'après avoir perdu presque toute leur chaleur, et rasent, pour ainsi dire, la surface du sol, au lieu de le frapper perpendiculairement, comme dans les pays chauds; si l'on ajoute que du 26 octobre au 16 février l'astre ne se montre plus, et qu'une nuit de quatre mois enveloppe cette terre glacée; si l'on réfléchit que dans la période de 128 jours, pendant laquelle la nuit alterne avec la clarté du soleil, celui-ci s'élève à peine au-dessus de l'horizon, on comprendra que le climat du Spitzberg soit des plus rigoureux. La présence continuelle de l'astre, pendant quatre mois de l'année, ne compense pas son absence pendant le même espace de temps, ni l'obliquité de ses rayons; même pendant les mois de juillet et d'août il est le plus souvent obscurci par des brumes qui s'élèvent de la mer. Jamais le ciel n'est serein pendant une journée tout entière. En outre, des vents violents refroidis par les banquises, ou par les glaciers, viennent à de courts intervalles abaisser la température de l'atmosphère. Néanmoins le climat du Spitzberg est moins froid que celui des parties septentrionales de l'Amérique, situées sous la même latitude, savoir l'extrémité de la baie de Baffin, connue sous le nom de *Smith-Sound*. C'est dans ces régions que les météorologistes ont placé le pôle du froid de l'hémisphère septentrional, qui ne coïncide nullement avec celui de la terre, mais se trouve, en Amérique, par 98° de longitude occidentale et sous le 78e degré de latitude. Si le climat du Spitzberg est moins rigoureux que celui de ces régions continentales, c'est aussi parce que le Spitzberg est un archipel dont les eaux sont réchauffées par le *Gulfstream*, grand courant d'eau tiède, qui prend naissance dans le golfe du Mexique, traverse l'Atlantique et vient expirer dans la mer Blanche et sur les côtes occidentales du Spitzberg. Aussi celles-ci sont-elles toujours libres en été, tandis que les côtes orientales, bloquées par des glaces flottantes, sont rarement accessibles aux pêcheurs de phoques et de morses, qui seuls fréquentent ces parages désolés.

Je ne fatiguerai pas le lecteur des méthodes que j'ai employées et des calculs que j'ai faits pour exprimer en chiffres les températures moyennes du Spitzberg. J'ai utilisé les observations de Phipps, celles de Parry, de Scoresby, et celles de la commission scientifique du Nord au Spitzberg et en Laponie. Mes résultats étant sensiblement d'accord avec ceux que Scoresby a déduits de ses propres observations, les nombres obtenus méritent la confiance des savants. Comme lui, j'ai calculé les températures pour la partie moyenne de l'île située sous le 78° degré de latitude. Le tableau suivant présente les températures moyennes de chaque mois exprimées en degrés centigrades. Afin que le lecteur puisse se faire une juste idée de la rigueur de ce climat, je mets en regard les températures correspondantes pour Paris, calculées par M. Renou, et basées sur quarante-cinq ans d'observations (1816 à 1860), faites à l'Observatoire de Paris.

Températures moyennes mensuelles au Spitzberg sous le 78e degré de latitude et à Paris sous 48° 50′.

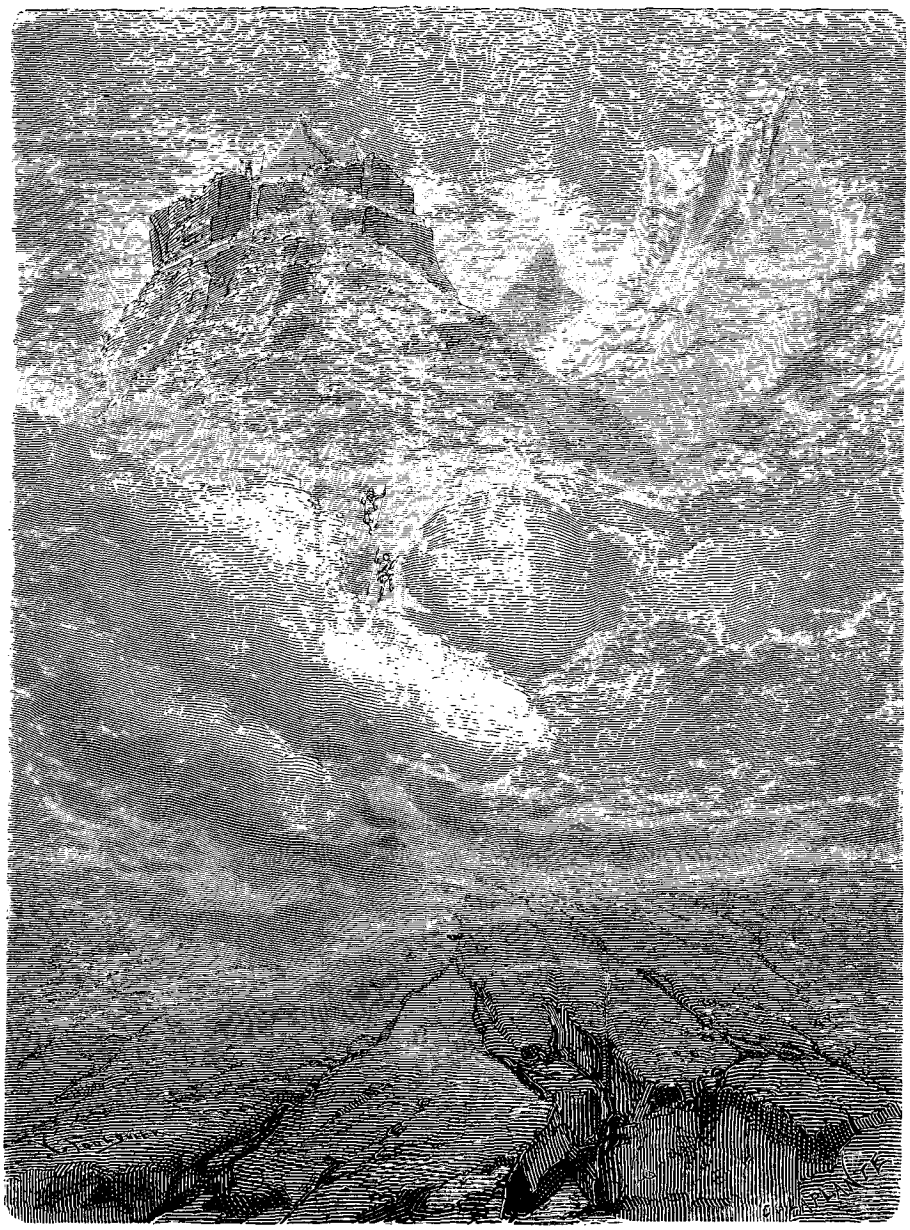
SPITZBERG	PARIS	SPITZBERG	PARIS
Janvier.....—18°,2	2°,3	Juillet..... 2°,8	18°,7
Février.....—17,1	3,9	Août..... 1,4	18,5
Mars.....—15,6	6,3	Septembre...— 2,5	15,5
Avril.....— 9,9	10,0	Octobre .....— 8,5	11,2
Mai.....— 5,3	13,8	Novembre ...—14,5	6,6
Juin.....— 0,3	17,3	Décembre....—15,0	3,5

La moyenne de l'année est donc de — 8°,6, celle de Paris étant de + 10°,6 : différence, 19 degrés.

Les températures moyennes ne sont pas seules intéressantes pour bien caractériser un climat, car la même moyenne peut correspondre à des extrêmes très-différents. Voici quelques températures extrêmes, observées au Spitzberg, du mois d'avril à celui d'août. En avril, Scoresby n'a pas vu le thermomètre en mer s'élever au-dessus de — 1°,1. En mai, la plus haute température fut de + 1°,1. Six fois seulement le thermomètre s'éleva au-dessus du point de congélation. Le mois de mai est donc encore un mois d'hiver. En juin, le mercure dépasse souvent le zéro de l'échelle thermométrique, et Scoresby l'a vu marquer 5°,6, mais en 1810

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

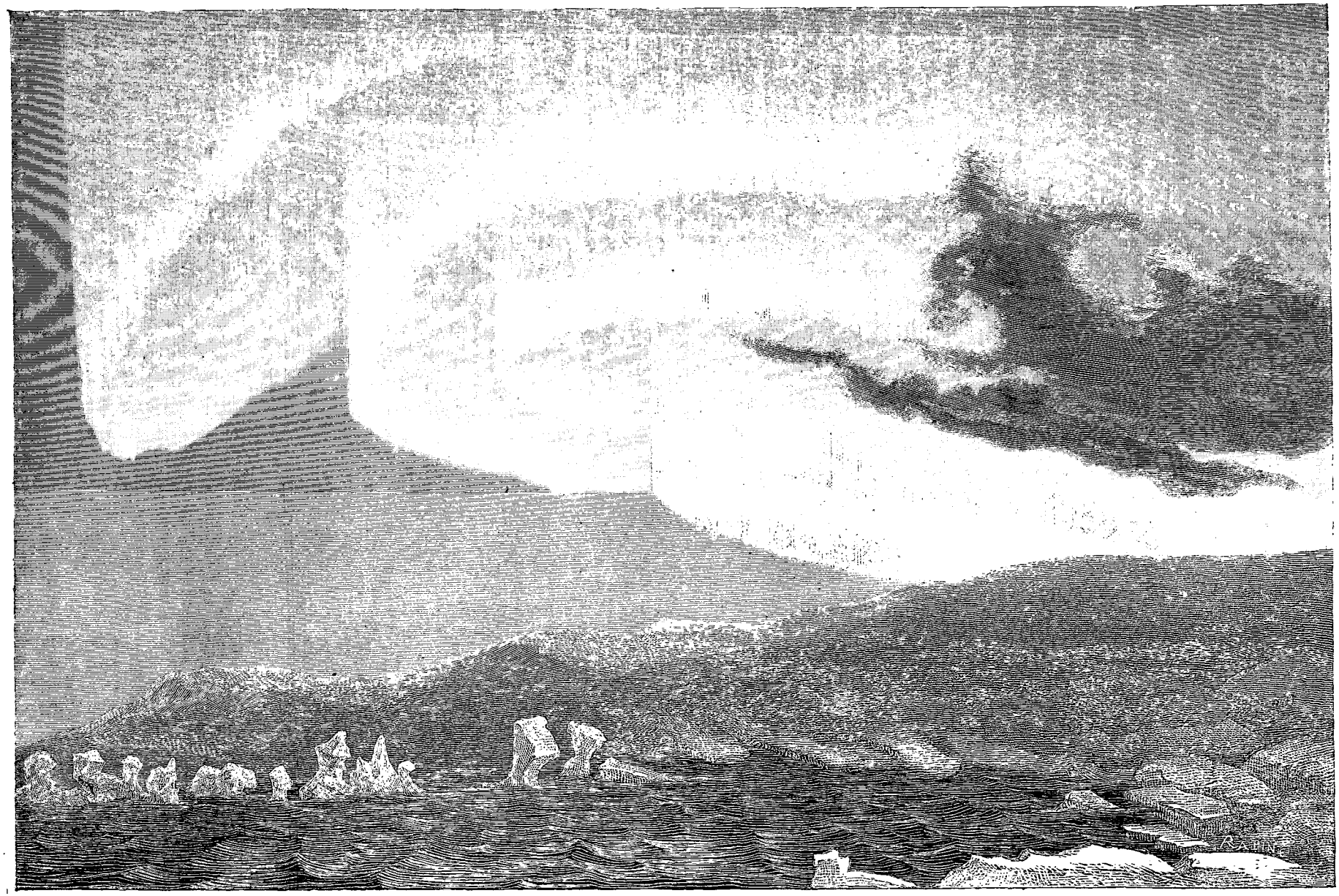
il est encore descendu à — 9°,4. En juillet, je ne l'ai jamais vu au-dessus de 5°,7 ni s'abaisser au-dessous de 2°,7 : on voit que la température est d'une uniformité remarquable, puisqu'elle ne varie que de trois degrés. Même phénomène en août, où j'ai vu, sous le 78e de latitude, le thermomètre en mer osciller entre 1°,2 et 30°,. Pour donner une idée de l'absence de chaleur du Spitzberg, je dirai qu'en onze ans, de 1807 à 1818, Scoresby n'a vu qu'une seule fois, le 29 juillet 1815, le thermomètre à 14°,4; Parry, à 12°,8, le 19 juillet 1827, et moi-même, à 8°,2 en août 1838. La plus haute température, 16°,0, a été notée par l'expédition suédoise le 15 juillet 1861. Quant au froid, nous n'avons pas de renseignements précis pour l'hiver, mais il est probable que le mercure y gèle quelquefois et que le thermomètre se tient souvent entre —20° et —30°, car Scoresby a



Montagne de l'Observatoire au Spitzberg. — Dessin de V. Foulquier d'après A. Mayer.

encore observé — 17°,8 le 18 avril 1810, et même —18°,9 le 13 mai 1814. Il tombe de la neige dans tous les mois de l'année. Au mouillage de la baie de la Madeleine, par 79° 34′ de latitude, la corvette *la Recherche* en était couverte pendant les premiers jours d'août 1839. Dans le journal de Scoresby, il n'est pas de mois où elle ne soit indiquée. Le temps est d'une inconstance remarquable. A un calme plat succèdent de violents coups de vent. Le ciel, serein pendant quelques heures, se couvre de nuages; les brumes sont presque continuelles et d'une épaisseur telle que l'on ne distingue pas les objets à quelques pas devant soi : ces brumes, humides, froides, pénétrantes, mouillent souvent comme la pluie. Les orages sont inconnus dans ces parages; même pendant l'été, jamais le bruit du tonnerre ne trouble le silence de ces mers désertes. Aux approches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Apparence de l'aurore boréale dans le nord-est, à Bossekop (Finmark), le 21 janvier 1839, à 6 h. du soir. — Dessin et gravure de Rapine d'après Bévalet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'automne, les brumes augmentent, la pluie se change en neige; le soleil s'élevant de moins en moins au-dessus de l'horizon, sa clarté s'affaiblit encore. Le 23 août l'astre se couche pour la première fois dans le nord : cette première nuit n'est qu'un crépuscule prolongé; mais à partir de ce moment la durée des jours diminue rapidement; enfin, le 26 octobre, le soleil descend dans la mer pour ne plus reparaître. Pendant quelque temps encore le reflet d'une aurore qui n'annonce plus le lever du soleil illumine le ciel aux environs de midi, mais ce crépuscule devient de plus en plus court et de plus en plus pâle, jusqu'à ce qu'il s'éteigne complétement. La lune est alors le seul astre qui éclaire la terre, et sa lumière blafarde, réfléchie par les neiges, dévoile la sombre tristesse de cette terre ensevelie sous la neige et de cette mer figée par la glace.

Mais d'autres clartés remplacent celle de la lune, ce sont celles des aurores boréales qui, fortes ou faibles, se montrent toutes les nuits pour l'observateur attentif. Tantôt ce sont de simples lueurs diffuses ou des plaques lumineuses, tantôt des rayons frémissants d'une éclatante blancheur, qui parcourent tout le firmament, en partant de l'horizon comme si un pinceau invisible se promenait sur la voûte céleste : quelquefois il s'arrête; les rayons inachevés n'atteignent pas le zénith, mais l'aurore se continue sur un autre point; un bouquet de rayons s'élance, s'élargit en éventail puis pâlit et s'éteint. D'autres fois de longues draperies dorées flottent au-dessus de la tête du spectateur, se replient sur elles-mêmes de mille manières et ondulent comme si le vent les agitait. En apparence elles semblent peu élevées dans l'atmosphère, et l'on s'étonne de ne pas entendre le frôlement des replis qui glissent l'un sur l'autre. Le plus souvent un arc lumineux se dessine vers le nord; un segment noir le sépare de l'horizon et contraste par sa couleur foncée avec l'arc d'un blanc éclatant ou d'un rouge brillant qui lance les rayons, s'étend, se divise et représente bientôt un éventail lumineux qui remplit le ciel boréal, monte peu à peu vers le zénith, où les rayons en se réunissant forment une couronne, qui, à son tour, darde des jets lumineux dans tous les sens. Alors le ciel semble une coupole de feu; le bleu, le vert, le rouge, le jaune, le blanc se jouent dans les rayons palpitants de l'aurore. Mais ce brillant spectacle dure peu d'instants : la couronne cesse d'abord de lancer des jets lumineux, puis s'affaiblit peu à peu; une lueur diffuse remplit le ciel; çà et là quelques plaques lumineuses semblables à de légers nuages s'étendent et se resserrent avec une incroyable rapidité comme un cœur qui palpite. Bientôt ils pâlissent à leur tour, tout se confond et s'efface, l'aurore semble être à son agonie; les étoiles que sa lumière avait obscurcie brillent d'un nouvel éclat et la longue nuit polaire, sombre et profonde, règne de nouveau en souveraine sur les solitudes glacées de la terre et de l'Océan. Devant de tels phénomènes le poëte, l'artiste s'inclinent et avouent leur impuissance, le savant seul ne désespère pas : après avoir admiré ce spectacle, il l'étudie, l'analyse, le compare, le discute, et il arrive à prouver que ces aurores sont dues aux radiations électriques des pôles de la terre, aimant colossal dont le pôle boréal se trouve dans le nord de l'Amérique septentrionale, non loin du pôle du froid de notre hémisphère, tandis que son pôle austral est en mer au sud de l'Australie près de la terre Victoria.

Quelques indications suffiront pour prouver la nature électro-magnétique de l'aurore boréale. Au Spitzberg, une aiguille aimantée suspendue horizontalement à un fil de soie non tordu est tournée vers l'ouest : dès le début de l'aurore, le physicien qui observe cette aiguille s'aperçoit qu'au lieu d'être sensiblement immobile, elle semble en proie à une inquiétude inusitée et se déplace rapidement à droite et à gauche, et de gauche à droite. A mesure que l'aurore devient plus brillante l'agitation de l'aiguille augmente, et sans sortir de son cabinet l'observateur juge de l'intensité de l'aurore boréale par l'amplitude du déplacement de l'aiguille : enfin quand la couronne boréale se forme, son centre se trouve précisément sur le prolongement d'une autre aiguille magnétique librement suspendue sur une chape et orientée dans le sens du méridien magnétique; elle n'est point horizontale, mais inclinée vers le pôle magnétique et se nomme *aiguille d'inclinaison*. Les aurores boréales sont donc intimement unies aux phénomènes magnétiques du globe terrestre, et il était réservé à M. Auguste de la Rive, de réaliser expérimentalement les principaux phénomènes de l'aurore boréale sur une boule de bois représentant le globe terrestre et convenablement électrisée.

Presque toutes les nuits polaires sont éclairées par des aurores boréales plus ou moins brillantes; mais à partir du milieu de janvier, le crépuscule de midi devient plus sensible, l'aurore annonçant le retour du soleil, s'agrandit en montant vers le zénith; enfin le 16 février un segment du disque solaire, semblable à un point lumineux, brille un moment pour s'éteindre aussitôt; mais à chaque midi le segment augmente jusqu'à ce que l'orbe tout entier s'élève au-dessus de la mer; c'est la fin de la longue nuit de l'hiver; des alternatives de jour et de nuit se succèdent, pendant soixante-cinq jours, jusqu'au 21 avril, commencement d'un jour de quatre mois, pendant lesquels le soleil tourne autour de l'horizon sans disparaître au-dessous.

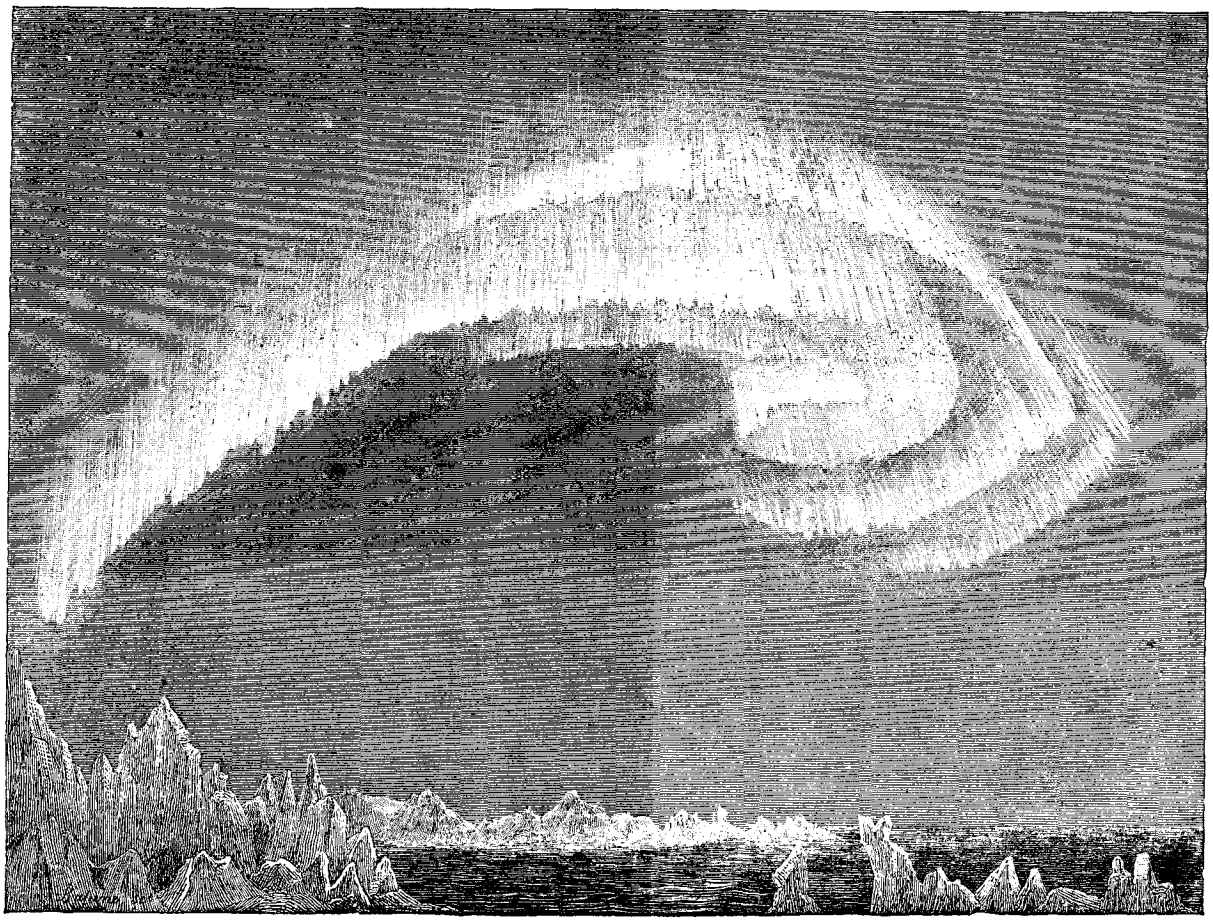
Constitution physique et géologique du Spitzberg.

Spitzbergen, montagnes pointues, tel est le nom que les navigateurs hollandais donnèrent à ces îles qu'ils venaient de découvrir, et en effet de la mer on ne voit que des sommets aigus aussi loin que la vue peut porter : ces montagnes ne sont pas très-élevées, leur altitude varie entre 500 et 1200 mètres : partout elles s'avancent jusqu'au bord de la mer, et il n'existe en général qu'une étroite bande de terre qui forme le rivage. Aux deux extrémités de l'île, au nord et au sud, le sol est moins accidenté, les vallées sont plus larges et le pays prend l'aspect d'un plateau. Trois de ces baies profondes et ramifiées appelées *fiords* par les Norvégiens découpent la côte occidentale du Spitzberg. Ce sont, du sud

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au nord, *Horn-Sound*, la baie de la Corne; *Bell-Sound*, la baie de la Cloche, *Ice-Sound*, la baie des Glaces, *Cross-Bay*, la baie de la Croix; *Kings-Bay*, la baie du Roi. La baie de Hambourg et celle de la Madeleine sont des golfes moins profonds et moins ramifiés.

Toutes les vallées, dans le nord comme dans le sud du Spitzberg, sont comblées par des glaciers qui descendent jusqu'à la mer. Leur longueur est variable : le plus long que j'aie vu, celui de Bellsound, avait dix-huit kilomètres de long sur six kilomètres de large; celui du fond de Magdalena-bay 1840 mètres de long sur 1580 mètres de large au bord de la mer. Suivant Scoresby, les deux plus grands glaciers sont ceux du Cap sud et un autre au nord de *Hornsound*, qui tous deux ont vingt kilomètres de large au bord de la mer et une longueur inconnue. Les sept glaciers qui bordent la côte au nord de l'île du Prince Charles ont chacun près de quatre kilomètres de large. Tous ces glaciers forment à leur extrémité inférieure de grands murs ou escarpements de glace qui s'élèvent verticalement au-dessus de l'eau à des hauteurs qui varient entre 30 et 120 mètres. Les premiers navigateurs hollandais et anglais, voyant ces murailles colossales de glace qui dépassaient la hauteur des mâts de leurs navires, les désignèrent sous le nom de montagnes de glace (*icebergs*), ne soupçonnant pas leur analogie avec les glaciers de l'intérieur du continent : le nom



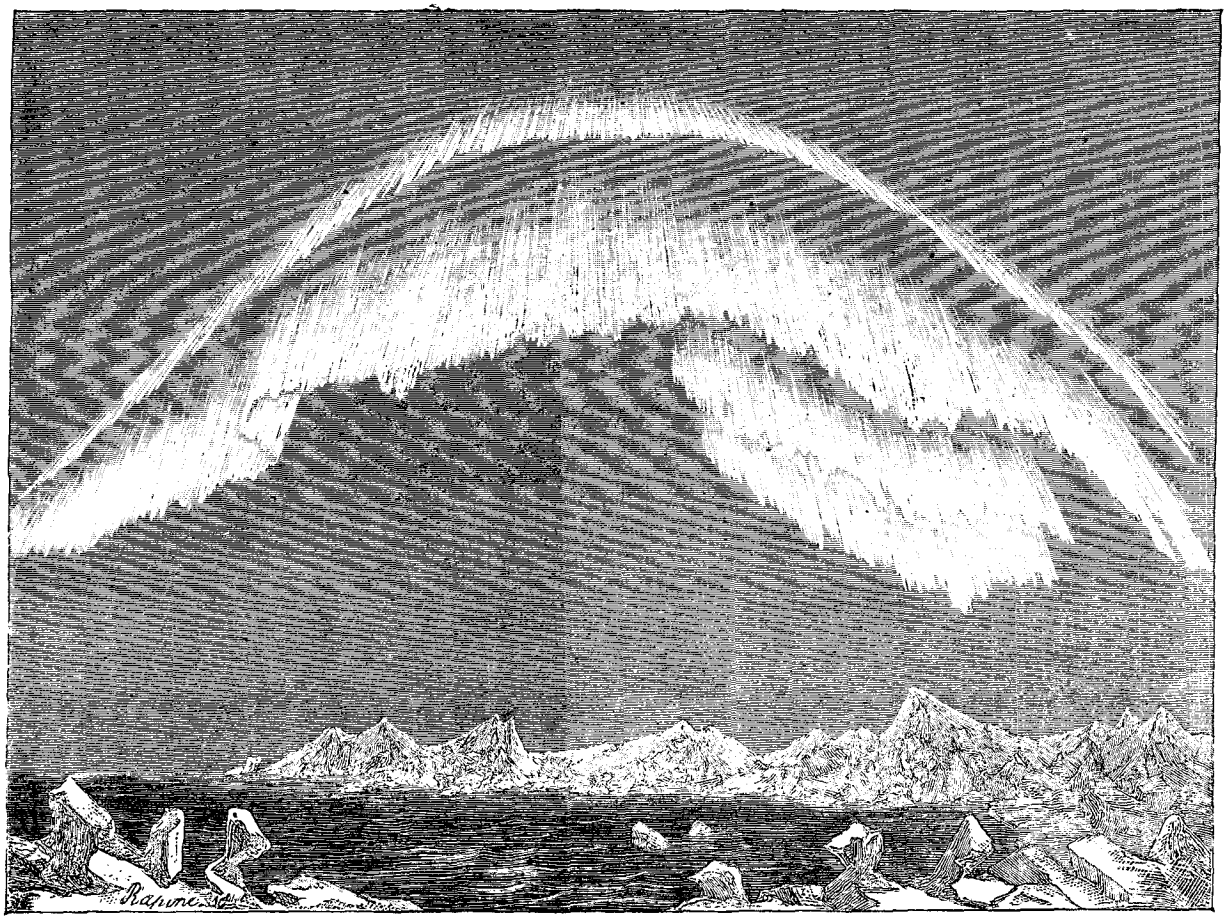
Apparence de l'aurore boréale dans le sud, à Bossekop (Finmark), le 6 janvier 1839, à 6 h. 4 min. du soir.
Dessin et gravure de Rapine d'après Bévalet.

leur est resté, et Phipps, Parry, Scoresby lui-même ignoraient la nature de ces fleuves de glace qui s'écoulaient sous leurs yeux dans les flots. Quand j'abordai pour la première fois au Spitzberg, en 1838, je reconnus immédiatement les glaciers que j'avais si souvent admirés en Suisse. L'origine est la même, mais les différences tiennent au climat, au voisinage de la mer et à la faible élévation des montagnes du Spitzberg.

Un glacier se forme par l'accumulation des neiges pendant l'hiver des pays froids dans une plaine, une dépression du sol ou une vallée. Cette neige fond partiellement en été, regèle, fond de nouveau, s'infiltre d'eau, gêle définitivement à l'entrée de l'hiver et se transforme ainsi d'abord en *névé*, puis en glace plus ou moins compacte, mais toujours remplie des nombreuses bulles d'air qui étaient logées dans les interstices de la neige. Ces masses de glace, dont l'imagination serait tentée de faire l'emblème de l'immobilité et de la rigidité la plus absolue, sont douées d'un mouvement de progression dû à leur plasticité et à la dépression des parties supérieures. Ce mouvement lent, mais continu, plus rapide en été qu'en hiver, pousse sans cesse en avant l'extrémité inférieure du glacier. En Suisse, cette extrémité inférieure descend souvent dans les vallées habitées, telles que celles de Chamounix, de Mont-Joie et du val Veni autour du Mont-Blanc; de Zermatt, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saas et de Gressoney autour du Mont-Rose; de Grindelwald au pied des hautes alpes bernoises. Au Spitzberg, le glacier, après un trajet plus ou moins long, arrive à la mer. Quand le rivage est rectiligne, il ne le dépasse pas; mais au fond d'une baie dont le rivage est courbe, il continue à progresser en s'appuyant sur les côtés de la baie et en s'avançant au-dessus de l'eau qu'il surplombe. On le conçoit aisément. En été, l'eau de la mer, au fond des baies, est toujours à une température un peu supérieure à zéro : le glacier fond au contact de cette eau, et quand la marée est basse, on aperçoit un intervalle entre la glace et la surface de l'eau. Le glacier n'étant plus soutenu s'écroule partiellement; des blocs immenses se détachent, tombent à la mer, disparaissent sous l'eau, reparaissent en tournant sur eux-mêmes, oscillent pendant quelques instants jusqu'à ce qu'ils aient pris leur position d'équilibre. Ces blocs détachés des glaciers forment les glaces flottantes. Deux fois tous les jours, à la marée basse, au fond de Bellsound et de Magdalena-Bay, nous assistions à cet écroulement partiel de l'extrémité des glaciers. Un bruit comparable à celui du tonnerre accompagnait leur chute; la mer, soulevée, s'avançait sur le rivage en formant un raz de marée; le golfe se couvrait de glaces flottantes qui, entraînées par le jusant, sortaient comme des flottes de la baie pour gagner la pleine

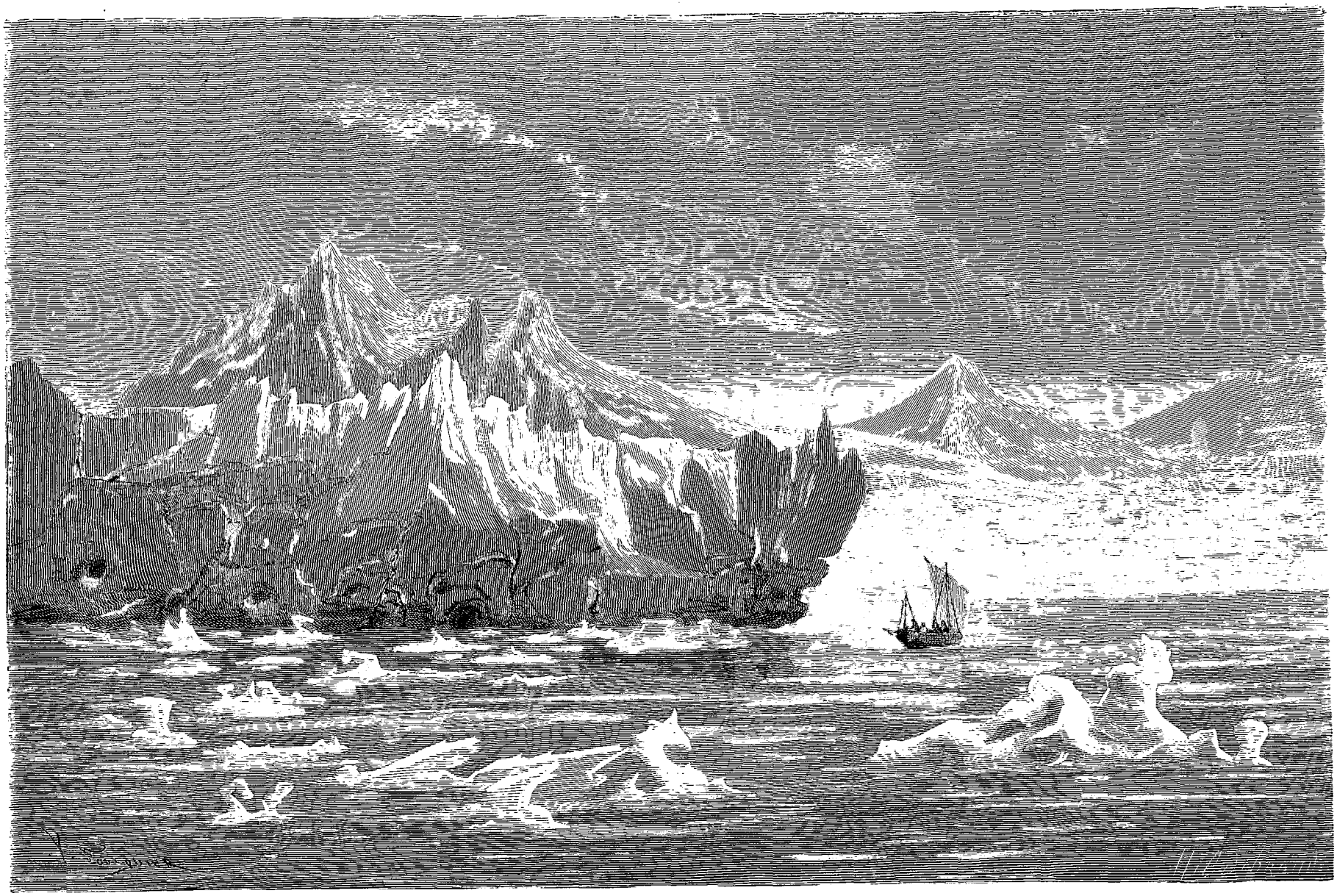


Apparence de l'aurore boréale dans le nord, à Bossekop (Finmark) le 6 janvier 1839, à 6 h. 27 min. du soir.
Dessin et gravure de Rapine d'après Bévalet.

mer, ou bien échouaient çà et là sur le rivage, dans les points où l'eau n'était pas profonde. Ces glaces flottantes n'avaient guère plus de quatre à cinq mètres de hauteur au-dessus de l'eau, car les quatre cinquièmes d'une glace flottante sont immergés. Les glaces flottantes de la baie de Baffin sont beaucoup plus élevées : elles dépassent quelquefois la mâture des navires; mais dans cette baie la température de la mer est au-dessous de zéro, le glacier ne fond pas au contact de l'eau, il descend dans le fond de la mer, et les portions qui s'en détachent sont plus hautes de toute la partie immergée qui, dans les baies du Spitzberg, est détruite par la fusion.

Les glaciers du Spitzberg sont en général unis et présentent rarement ces aiguilles, ces prismes de glace que les voyageurs admirent au glacier des Bossons, à celui de Talèfre, près de Chamounix, et sur d'autres glaciers de la Suisse. Ces surfaces hérissées d'aiguilles correspondent toujours à des pentes rapides du glacier, qui se rompt en tombant pour ainsi dire en cascade sur des plans fortement inclinés. Si ceux-ci se trouvent à l'extrémité inférieure de ce glacier, les grandes chaleurs de l'été fondent, amincissent, effilent ces aiguilles et ces prismes qui prennent alors les formes les plus pittoresques. Au Spitzberg, les pentes sont faibles et uniformes et les chaleurs de l'été impuissantes pour fondre la glace. C'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue prise dans la baie de la Madeleine (voy. p. 7). — Dessin de V. Foulquier d'après Lauvergne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seulement au milieu du jour que la surface du glacier est parcourue par de petits filets d'eau qui tombent quelquefois en cascade dans la mer, mais s'arrêtent dès que le soleil cesse de luire ou que la température s'abaisse. Cependant j'ai observé des aiguilles sur les parties latérales du grand glacier de Bellsound; mais il n'en existait plus sur celui de Magdalena-Bay au nord du Spitzberg. Les crevasses transversales de ces glaciers sont souvent très-larges et très-profondes.

La grotte azurée de l'Arveyron creusée dans le glacier des Bois près de Chamounix, celles des glaciers de Grindelwald et de Rosenlaui, dans le canton de Berne, tant admirées des touristes, sont des miniatures comparées aux cavernes ouvertes dans l'escarpement terminal des glaciers du Spitzberg. Un jour que j'avais pris des températures de la mer devant le glacier de Bellsound, je proposai aux matelots qui m'accompagnaient d'entrer avec l'embarcation dans une de ces cavernes. Je leur exposai les chances que nous courions, ne voulant rien tenter sans leur assentiment. Ils furent unanimes pour accepter. Quand notre bateau eut franchi l'entrée, nous nous trouvâmes dans une immense cathédrale gothique; de longs cylindres de glace à pointe conique descendaient de la voûte, les anfractuosités semblaient autant de chapelles dépendantes de la nef principale, de larges fentes partageaient les murs et les intervalles pleins, simulant des arceaux, s'élançaient vers les cintres; des teintes azurées se jouaient sur la glace et se reflétaient dans l'eau. Les matelots, tous Bretons, étaient comme moi, muets d'admiration; mais une contemplation trop prolongée eût été dangereuse; nous regagnâmes bientôt l'étroite ouverture par laquelle nous avions pénétré dans ce temple de l'Hiver, et revenus à bord de la corvette, nous gardâmes le silence sur une escapade qui eût été justement blâmée. Le soir nous vîmes du rivage notre cathédrale du matin s'incliner lentement, puis se détacher du glacier, s'abîmer dans les flots et reparaître émiettée en mille fragments de glace que la marée descendante entraîna vers la pleine mer.

Tous les voyageurs qui ont vu les glaciers des Alpes ont été frappés du grand nombre de blocs de pierre gisant à leur surface. Ces blocs proviennent des montagnes voisines qui s'écroulent, été comme hiver, et recouvrent le glacier de débris : plus les montagnes qui le dominent sont élevées et plus les débris sont nombreux. Ces accumulations de roches brisées, appelées *moraines*, ne sont pas dispersées au hasard : les unes forment de longues traînées sensiblement parallèles disposées le long des bords du glacier, ce sont les *moraines latérales :* les autres occupent la partie moyenne du champ de glace, on les appelle *moraines médianes :* elles sont le résultat de la réunion des moraines latérales de deux glaciers qui se confondent en un seul. De même, au confluent de deux rivières dont les eaux sont de couleurs différentes, on reconnaît *au milieu* du fleuve formé par la réunion des deux rivières une coloration due au mélange des eaux de chaque affluent. Dans sa progression incessante, le glacier entraîne, comme le ferait un cours d'eau, les débris dont il est chargé; arrivés à l'extrémité terminale, ces débris tombent l'un après l'autre sur le sol au pied du glacier. Leur accumulation produit une digue concentrique à l'escarpement du glacier : cette digue se nomme *moraine terminale*. En Suisse, certains glaciers, celui de l'Unter-Aar, la mer de glace de Chamounix, le glacier du Miage, celui de Zmutt, près de Zermatt, sont couverts de blocs de pierre, sous lesquels la glace disparaît presque totalement; cela tient à ce que ces glaciers sont dominés par de très-hautes montagnes composées de roches qui se fendent, se fragmentent et se démolissent perpétuellement. Au contraire, au Spitzberg les montagnes peu élevées sont pour ainsi dire enfouies dans les glaciers; leur pointe seule fait saillie hors des masses de glace qui les entourent; peu de débris tombent donc sur les glaciers. Il en résulte que les moraines sont moins considérables. Ajoutons encore que les glaciers du Spitzberg correspondent à la partie supérieure des glaciers de la Suisse, à celle qui est au-dessus de la limite des neiges éternelles, ou si l'on aime mieux, au-dessus de la limite de la végétation arborescente. Or, plus on s'élève sur un glacier des Alpes, plus les moraines latérales et médianes diminuent de largeur et de puissance, jusqu'à ce qu'elles s'amincissent et disparaissent enfin sous les hauts névés des cirques dont le glacier n'est qu'un émissaire, de même que les torrents des montagnes prennent souvent leur source dans un ou plusieurs lacs étagés dans les hautes régions. Pour toutes ces raisons, les moraines latérales et médianes sont peu apparentes sur les glaciers du Spitzberg; un certain nombre de blocs se remarquent sur les bords et quelquefois au milieu, mais la glace ne disparaît jamais comme dans les Alpes sous la masse des débris qui la recouvrent. Quant aux moraines terminales, c'est au fond de la mer qu'il faut les chercher, puisque l'escarpement terminal la surplombe presque toujours; ainsi les blocs de pierre tombent avec les blocs de glace et forment une moraine terminale sous-marine dont les deux extrémités sont parfois visibles sur le rivage. M. O. Torell a remarqué que partout, près de la côte du Spitzberg, le fond de la mer se composait de blocs et de cailloux, rarement de sable ou de limon. Il a retrouvé sur les glaciers du Spitzberg toutes les particularités notées sur ceux des Alpes : la stratification de la glace, les bandes bleues et l'action sur les roches encaissantes, qui sont arrondies, polies et striées comme celles de la Suisse.

Les glaciers descendant jusqu'à la mer, il n'y a ni fleuves ni rivières au Spitzberg. Quelques faibles ruisseaux s'échappent quelquefois des flancs du glacier, mais ils tarissent souvent. Le sol étant toujours gelé à quelques décimètres de profondeur, les sources sont inconnues dans ces îles.

La géologie des côtes occidentales du Spitzberg a été étudiée par Keilhau, les membres de la commission française, et, dans ces derniers temps, par MM. Nordenskiöld et Blomstrand. Sans entrer dans des détails peu intéressants pour le lecteur, je dirai que les montagnes du Spitzberg sont formées en général de roches cristal-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lines. Le granit y est très-commun. Les sept îles, au nord de l'archipel, sont entièrement granitiques. Le granit est donc la roche dont se composent les dernières terres dans le nord de l'Europe. Plus au sud apparaissent des calcaires quelquefois dolomitiques, appartenant probablement aux formations anciennes, et traversés par des filons de roches hypersthéniques, espèce de porphyre fort rare qui ne se rencontre qu'en Scandinavie et au Labrador. Sur d'autres points, on a retrouvé les mêmes roches; mais dans le détroit de Hinlopen et près de Bell-Sound, on observe des calcaires fossilifères. D'après l'inspection des fossiles, M. de Konnink les a rapportés au terrain permien, formation reposant sur le terrain houiller et qui tire son nom du gouvernement de Perm en Russie. Dans la baie du Roi (*Kings-Bay*), M. Blomstrand a signalé ce terrain carbonifère avec des traces de combustible. On comprend toutes les difficultés que rencontre le géologue dans un pays couvert de neige et de glace. Néanmoins, d'après les indications que nous possédons, on peut dire que le Spitzberg appartient aux formations anciennes du globe, aux terres émergées dès l'origine du monde, et où manquent tous les terrains formés par des mers où se sont déposées les couches jurassiques, crétacées et tertiaires.

Flore du Spitzberg.

Après le tableau que nous avons tracé du climat et de la constitution physique du Spitzberg, le titre de ce chapitre doit sembler invraisemblable. Quelle végétation peut-il y avoir dans un pays couvert de neige et de glace, où la température moyenne de l'été est de + 1°,3, c'est-à-dire inférieure à celle du mois de janvier à Paris? Existe-t-il des plantes capables de vivre et de se propager dans de pareilles conditions de sol et de climat? Néanmoins, quand on aborde au Spitzberg, on aperçoit çà et là certaines places favorablement exposées, où la neige a disparu. Ces îles de terre éparses au milieu des champs de névé qui les entourent, semblent d'abord complétement nues; mais en s'approchant on distingue de petites plantes microscopiques pressées contre le sol, cachées dans ses fissures, collées contre les talus tournés vers le midi, abritées par des pierres ou perdues dans les petites mousses et les lichens gris qui tapissent les rochers. Les dépressions humides, couvertes de grandes mousses du plus beau vert, reposent l'œil attristé par la couleur noire des rochers et le blanc uniforme de la neige. Au pied des falaises habitées par des oiseaux marins, dont le guano active la végétation sur la terre qu'il échauffe, des renoncules, des *Cochlearia*, des graminées, atteignent quelquefois une hauteur de plusieurs décimètres, et au milieu des éboulements de pierres s'élève un pavot à fleurs jaunes (*Papaver nudicaule*), qui ne déparerait pas les corbeilles de nos jardins. Nulle part un arbuste ou un arbre : les derniers de tous, le bouleau blanc, le sorbier des oiseleurs et le pin Sylvestre s'arrêtent en Norvége sous le 70e degré de latitude. Néanmoins, quelques végétaux sont de consistance ligneuse; d'abord, deux petites espèces de saules appliqués contre le sol, dont l'un, le saule à feuilles réticulées qui croît également dans les Alpes, et un arbrisseau s'élevant au-dessus des mousses humides, l'*Empetrum nigrum*, qu'on trouve dans les marais tourbeux de l'Europe, jusqu'en Espagne et en Italie. Les autres plantes sont d'humbles herbes sans tige dont les fleurs s'épanouissent à terre. La plupart sont si petites qu'elles échappent aux yeux du botaniste, qui ne les aperçoit qu'en regardant soigneusement à ses pieds. La preuve en est dans le lent accroissement de l'inventaire des plantes phanérogames du Spitzberg, qui n'a été complété que peu à peu par les recherches successives des voyageurs qui ont exploré ces îles. Ainsi en 1675, Frédéric Martens, de Hambourg, décrit et figure seulement onze espèces terrestres, Phipps, en 1773, n'en rapporta que douze, qui furent nommées et décrites par Solander. Scoresby était presque toujours à la mer; aussi le nombre total des espèces qu'il a recueillies dans ses voyages ne s'élève-t-il qu'à quinze décrites, en 1820, par le célèbre Robert Brown. En 1823, le capitaine, actuellement général, Sabine, en rassembla vingt-quatre, que sir W. Hooker prit le soin de déterminer. Le même botaniste a fait connaître les quarante espèces récoltées par Parry en 1827 pendant son séjour au nord du Spitzberg. Sommerfelt a ensuite dénommé quarante-deux espèces rapportées la même année par Keilhau du Spitzberg méridional et de l'île de l'Ours. En 1838 et 1839, un botaniste danois, M. Vahl et moi, avons recueilli à Bellsound, à Magdalena-Bay et à Smeerenberg, cinquante-sept espèces. Le voyage de MM. Torell, Nordenskiœld et Quennerstedt, en 1858, a enrichi la Flore du Spitzberg de six espèces, et celui de la commission scientifique suédoise, en 1861, de vingt et une. M. Malmgrén, botaniste de l'expédition, en éliminant les doubles emplois et distinguant les espèces confondues par ses prédécesseurs, porte à quatre-vingt-treize le nombre total des plantes phanérogames du Spitzberg.

Je ne parlerai pas des cryptogames, c'est-à-dire des mousses qui tapissent le fond des dépressions humides, et recouvrent les marais tourbeux. Je passe également sous silence les lichens qui croissent sur les pierres jusqu'au sommet des montagnes et résistent aux froids les plus rigoureux; car la plupart ne sont jamais recouverts par la neige. M. Lindblom portait déjà le nombre de ces cryptogames à 152 avant les deux dernières expéditions suédoises. On voit que la loi émise par Linnée sur la prédominence des cryptogames dans le Nord se vérifie pleinement, et en additionnant les phanérogames avec les cryptogames, la somme totale des végétaux connus du Spitzberg s'élèverait à 245.

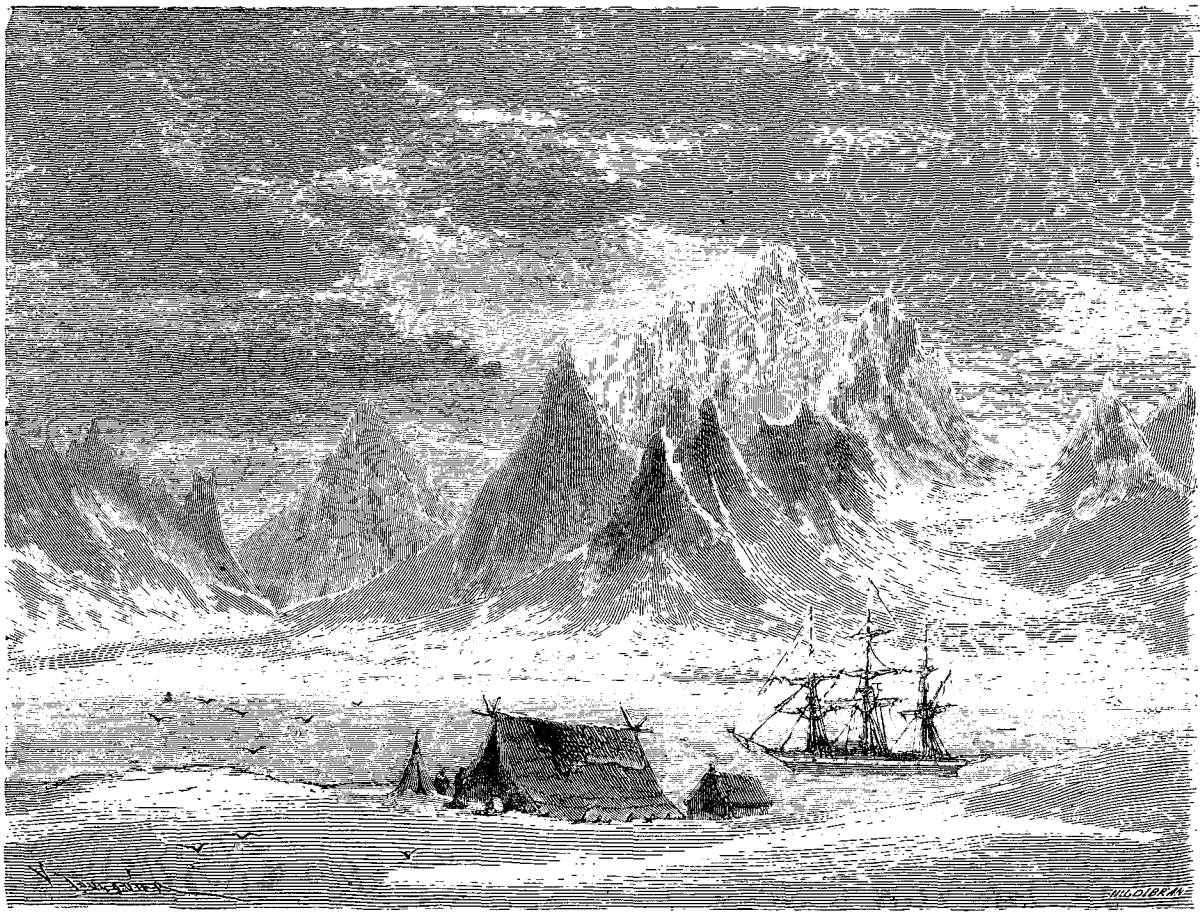
Ch. MARTINS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Écroulement de glaces. — Dessin de V. Foulquier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la baie de la Madeleine. — Dessin de Foulquier d'après l'atlas des voyages de la corvette *la Recherche*.

LE SPITZBERG,

PAR M. CHARLES MARTINS[1].

1838-1839. — TEXTE INÉDIT.

Flore du Spitzberg. (Suite.)

Le nombre des phanérogames du Spitzberg, qui ne monte qu'à 93, est extrêmement restreint. En effet, l'Islande, située sous le 65e degré de latitude, et dont la superficie est beaucoup plus petite, en renferme 402. En allant vers le sud, la proportion augmente rapidement, puisque l'Irlande, plus petite également que le Spitzberg, en nourrit 960. Les végétaux de cette île sont donc les enfants perdus de la Flore européenne, ceux de tous qui résistent le mieux au froid, ou plutôt, puisque la neige les recouvre en hiver, ceux qui peuvent vivre et fleurir avec la plus petite somme de chaleur.

Des quatre-vingt-treize phanérogames du Spitzberg, une seule espèce est alimentaire; c'est le *Cochlearia fenestrata*, dont trois congenères, *Cochlearia officinalis*, *C. danica* et *C. anglica*, habitent les côtes de l'océan Atlantique. Ces plantes, renfermant un principe âcre et amer, sont employées en médecine comme antiscorbutiques, mais ne servent pas d'aliment. Au Spitzberg, vu l'absence de chaleur atmosphérique, ces principes se développent si peu, que le cochléaria peut être mangé en salade, précieuse ressource pour les navigateurs; car ses propriétés antiscorbutiques, quoique affaiblies, n'en subsistent pas moins, et préviennent une affection que le froid, l'humidité, l'usage de viandes salées et la privation de végétaux tendent à développer. Les graminées sont la principale ressource des rennes, le seul animal herbivore qui habite le Spitzberg.

Végétaux phanérogames du Spitzberg.

RANUNCULACEÆ. *Ranunculus glacialis*, L.; R. hyperboreus, Rottb.; R. pygmæus, Wbg.; R. nivalis, L; R. sulfureus, Sol.; *R. arcticus, Richards.

1. Suite et fin. — Voy. la note de la page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Papaveraceæ. Papaver nudicaule, L.

Cruciferæ. *Cardamine pratensis*, L.; *C. bellidifolia*, L.; *Arabis alpina*, L; *Parrya arctica, R. Br.; *Eutrema Edwardsii, R. Br.; *Braya purpurascens, R. Br.; Draba alpina, L.; *D. glacialis, Adams; *D. pauciflora, ?R. Br.; *D. micropetala, ?Hook.; D. nivalis, Liljebl.; *D. arctica, Fl. Dan.; *D. corymbosa, R. Br.; D. rupestris, R. Br.; D. hirta, L.; *D. Wahlenbergii*, Hartm.; Cochlearia fenestrata, R. Br.

Caryophylleæ. *Silene acaulis*, L.; Wahlbergella (Lychnis) apetala, Fr.; W. affinis, Fr.; *Stellaria Edwardsii, R. Br.; *S. humifusa, Rottb.; *Cerastium alpinum*, L.; Arenaria ciliata, L.; *A. Fossii, R. Br.; *Ammadenia (Arenaria) peploides*, Gm.; *Alsine biflora*, L.; *A. rubella*, Wbg.; Sagina nivalis, Fr.

Rosaceæ. *Dryas octopetala*, L.; *Potentilla pulchella, R. Br.; P. maculata, Pourr.; *P. nivea*, L.; *P. emarginata, Pursh.

Saxifrageæ. Saxifraga hieracifolia, Waldst. et Kit.; S. nivalis, L.; S. foliolosa, R. Br.; *S. oppositifolia*, L; *S. flagellaris, Sternb.; *S. hirculus*, L.; *S. aizoides*, L.; S. cernua, L.; S. rivularis, L.; S. cæspitosa, L.; *Chrysoplenium alternifolium*, var. tetrandrum, Th. Fr.

Synantheræ. *Arnica alpina*, Murray; *Erigeron uniflorus*, L.; *Nardosmia (Tussilago) frigida*, Cass.; *Taraxacum palustre*, Sm.; *T. phymatocarpum, Vahl.

Borragineæ. Mertensia (Pulmonaria) maritima, L.

Polemoniaceæ. *Polemonium pulchellum, Ledeb.

Scrofulariaceæ. Pedicularis hirsuta, L.

Ericaceæ. Andromeda tetragona, L.

Empetreæ. *Empetrum nigrum*, L.

Polygoneæ. *Polygonum viviparum*, L.; *Oxyria digyna*, Campd.

Salicineæ. *Salix reticulata*, L.; S. polaris, Wbg.

Juncaceæ. Juncus biglumis, L.; Luzula hyperborea, R. Br.; L. arctica, Blytt.

Cyperaceæ. *Eriophorum capitatum*, Host.; Carex pulla, Good.; C. misandra, R. Br.; C. glareosa, Wbg.; C. nardina, Fr.; *C. rupestris*, All.

Gramineæ. Alopecurus alpinus, Sm., R. Br.; Aira alpina, L.; Calamagrostis neglecta, Ehrh.; *Trisetum subspicatum*, P. Beauv.; *Hierochloa pauciflora, R. Br.; *Dupontia psilosantha, Rupr.; *D. Fischeri, R. Br.; *Poa pratensis*, var. alpigena, Fr.; *P. cenisia*, All.; P. stricta, Lindeb.; *P. abbreviata, R. Br.; P. Vahliana, Liebm.; *Glyceria angustata, Mgr.; Catabrosa algida, Fr.; *C. vilfoidea, Anders.; Festuca hirsuta, Fl. Dan.; *F. ovina*, L.; *F. brevifolia, R. Br.

Les personnes auxquelles la Botanique n'est pas étrangère pourront retrouver un certain nombre de ces plantes dans divers pays. Ainsi, sur les 93 phanérogames du Spitzberg, 69 espèces existent en Scandinavie, et 28 même en France. Ces dernières sont imprimées en italiques. La cardamine des prés, le pissenlit des marais et la fétuque des brebis, se rencontrent dans nos plaines. La sabline à feuilles de pourpier (*Arenaria peploides*) croit sur les bords de la mer; le *Chrysoplenium alternifolium* dans les bois humides des montagnes. L'*Empetrum nigrum* et le *Saxifraga hirculus* sont des plantes des marais tourbeux. Les autres espèces habitent les parties élevées des Alpes et des Pyrénées.

Que le lecteur ne se hâte pas d'admettre des centres multiples de création et de penser que ces 28 espèces françaises n'ont point une origine commune avec leurs sœurs du Spitzberg, mais auraient paru simultanément ou à des époques différentes autour du pôle, dans les marais de la France ou sur les sommets neigeux des Alpes et des Pyrénées. Les progrès récents de la géographie botanique ne permettent pas d'admettre une semblable conclusion. On a d'abord constaté que la flore de toutes les contrées glacées qui entourent le pôle nord est d'une uniformité remarquable. M. Malmgrén nous apprend que sur les 93 plantes phanérogames du Spitzberg 81 se retrouvent au Groenland. Plus à l'Ouest les îles qui bordent les détroits de Lancastre, de Barrow et de Melville, situés dans l'Amérique Septentrionale, près du 75e degré de latitude Nord, ont 58 plantes communes avec la partie septentrionale du Spitzberg. Celles qui manquent en Amérique sont en général des espèces de la côte occidentale de l'île qui appartiennent plus spécialement à la flore continentale du Nord de l'Europe. Vers l'Est dans la Sibérie asiatique, sur la presqu'île de Taymir, par 100 degrés de longitude Est et 75 degrés de latitude, M. Middendorf a recueilli 124 phanérogames dont 53 habitent également le Spitzberg.

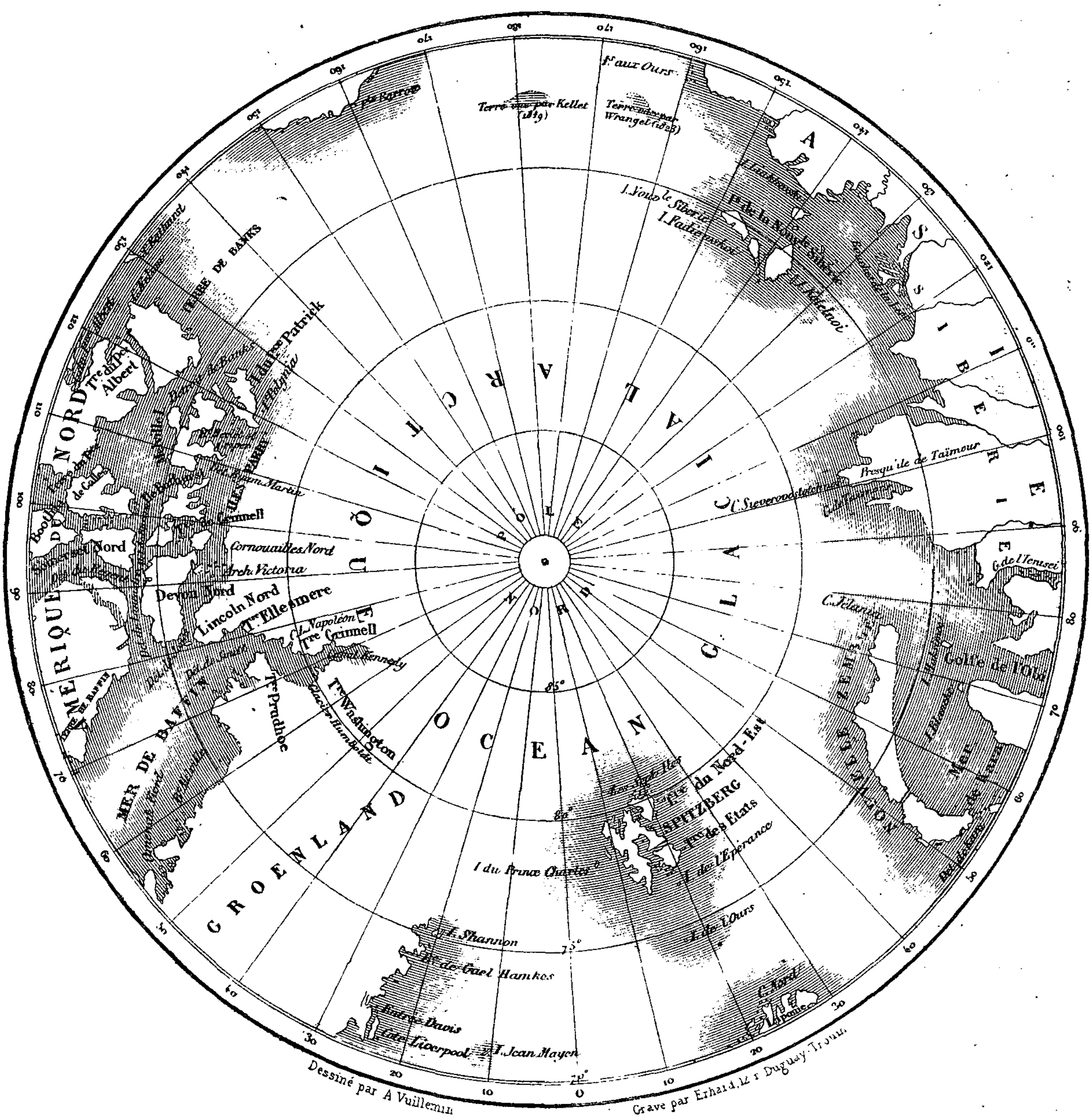
Il existe donc une flore arctique au Spitzberg; mais celle qui la complète est le prolongement de la flore scandinave qui se mêle au Spitzberg à la flore arctique proprement dite : en effet ces deux régions ont 69 espèces communes; restent 24 espèces propres au Spitzberg, mais qui toutes se retrouvent dans l'Amérique boréale, le nord de la Sibérie et à la Nouvelle-Zemble; ce sont les plantes arctiques qui caractérisent le mieux la flore polaire. Je les ai distinguées des autres par un astérisque. La flore du Spitzberg se compose donc du mélange de deux flores, l'une européenne dominante en raison du voisinage de la Scandinavie, l'autre arctique, c'est-à-dire américaine et asiatique.

Cette flore est circonscrite dans ces hautes latitudes par une barrière infranchissable pour elle : la chaleur des étés; mais avant la période actuelle, la terre a traversé une période de froid, les glaciers ont formé une calotte qui, rayonnant du pôle, s'est avancée jusqu'au milieu de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie, transportant des blocs de pierre, des amas de sable et de gravier, et avec eux les plantes qui les habitaient : ces plantes se sont propagées de proche en proche vers le Sud. Lorsqu'une température plus élevée a amené la fusion et le retrait des glaciers, ces plantes, surprises par la chaleur, ont disparu presque toutes des plaines de l'Europe, mais elles se sont maintenues dans les montagnes telles que les Sudetes qui comprennent toutes les chaines de l'Allemagne septentrionale, dans le Harz, dans les Vosges et surtout dans les Alpes. Ainsi, suivant M. Heer, la Suisse compte actuellement 360 espèces alpines dont 158 se retrouvent dans le Nord de l'Europe : il en énumère 42 qui habitent même les plaines du canton de Zurich. Quelques exemples spéciaux vont mettre ces vérités en évidence.

La montagne du Faulhorn, dans le canton de Berne, se termine par un cône qui s'élève au-dessus d'un plateau sur lequel se trouve un petit glacier. Ce cône, en pente assez douce vers le Midi, forme un abrupt du côté du Nord : sa hauteur totale est de 65 mètres, sa superficie de 4 hectares et demi et le sommet est à 2683 mètres au-dessus de la mer. Sur ce cône, couvert de neige huit mois de l'année, j'ai recueilli pendant plusieurs séjours en 1841, 1842, 1844 et 1846, avec mon ami Auguste Bravais, cent trente-deux espèces phanérogames

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parmi lesquelles j'en trouve huit qui font partie de la flore du Spitzberg, savoir : *Ranunculus glacialis*, *Cardamine bellidifolia*, *Arenaria biflora*, *Silene acaulis*, *Dryas octopetala*, *Erigeron uniflorus*, *Saxifraga oppositifolia* et *Polygonum viviparum*. Le petit nombre de plantes du Spitzberg sur le Faulhorn s'explique par deux circonstances. Quoique la moyenne annuelle soit de —2,3°, l'été est chaud relativement à celui du Spitzberg : on peut estimer sa moyenne à 3°,3 et vers le milieu du jour le thermomètre oscille souvent autour de 10 degrés. Le sol, en outre, s'échauffe considérablement, comme sur toutes les hautes montagnes, tandis qu'au Spitzberg il est toujours froid, humide et gelé à quelques décimètres de profondeur. Le sol du Faulhorn est donc trop chaud pour les plantes du Spitzberg et il n'est pas assez humide. Le cône terminal formé de cal-



Carte des régions circumpolaires de l'hémisphère boréal.

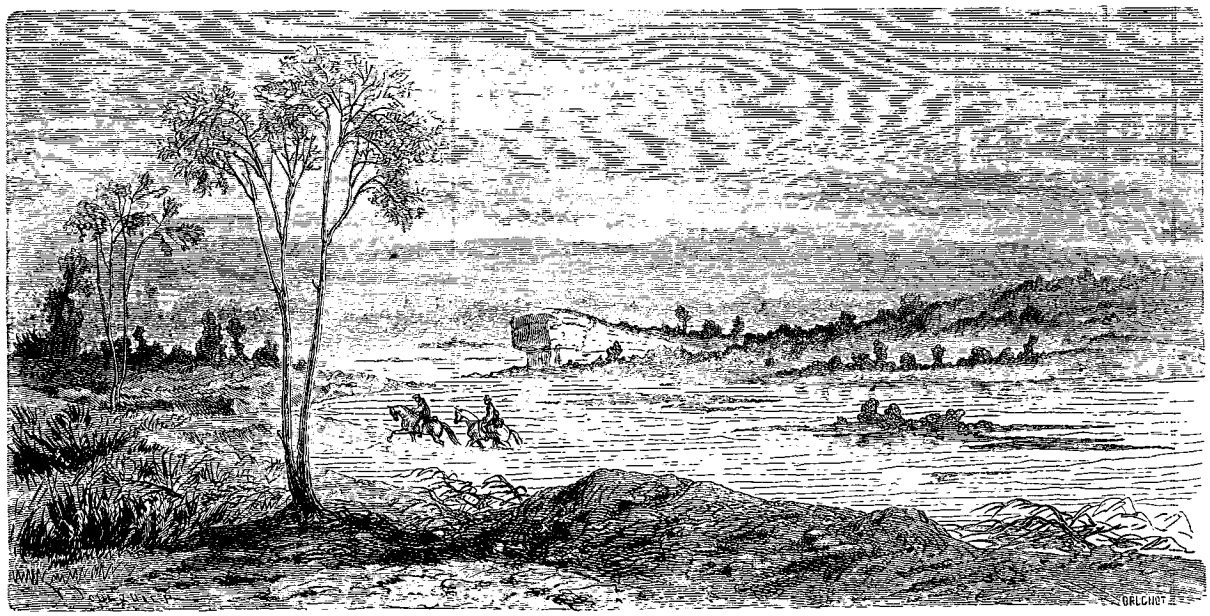
caire noir desagrégé tourné vers le Midi et à forte pente, est sec et aride lorsque les neiges ont disparu, tandis que le sol du Spitzberg est toujours humide et même spongieux, dans toutes les parties où la végétation se développe. Les autres plantes qui ornent le cône terminal du Faulhorn sont des plantes du nord de l'Europe, des espèces qui, de la région inférieure des montagnes, se sont élevées jusqu'au sommet.

Étudions maintenant la Flore d'une autre localité bien circonscrite, mais qui se trouve dans des conditions fort différentes de celles du sommet du Faulhorn ; c'est le jardin de la mer de glace de Chamounix. Je ne connais pas dans les Alpes de localité qui rappelle mieux le Spitzberg que le grand cirque de névé, appendice de la mer de glace au milieu duquel se trouve la pelouse connue sous le nom de *Courtil* ou *Jardin*. L'aiguille du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Moine et l'aiguille Verte, la Tour des Courtes, les aiguilles de Triolet et de Léchaud le dominent de tous côtés ; le puissant glacier de Talèfre en remplit le fond. Si par l'imagination, le voyageur, placé au Jardin, remplace la surface unie du névé par la mer, il peut se dire qu'il a une idée des aspects du Spitzberg. L'îlot dépourvu de neige sur lequel il se trouve est une analogie de plus, et la comparaison de la végétation de cet îlot avec celle du Spitzberg une des plus légitimes et des plus intéressantes qui puissent être faites. Pictet et Forbes ont trouvé que le Jardin était à 2756 mètres au-dessus de la mer; sa longueur est de 800 mètres, sa largeur de 300 environ, sa distance aux rochers les plus voisins où croissent quelques plantes de 800 mètres au moins. Le Jardin est un groupe de roches de protogine polies et striées faisant saillie entre les deux affluents qui forment le glacier de Talèfre : le premier et le plus grand, descend de la portion du cirque comprise entre la Tour des Courtes et les aiguilles de Triolet et de Lechaud ; le second, plus petit, de l'aiguille Verte et de celle du Moine. Deux moraines flanquent ces rochers : celle de gauche est la plus puissante; une source jaillit au milieu du Jardin et forme un petit ruisseau. Les détritus de la moraine se sont peu à peu couverts de plantes et convertis en un tapis de verdure dont la couleur contraste singulièrement avec les blancs névés qui l'entourent. Mon ami M. Alphonse de Candolle a réuni dans un herbier spécial les plantes provenant de cette localité, et recueillies par différents voyageurs qui l'ont visitée aux époques suivantes, que je range par ordre de date mensuelle : J'ai herborisé au Jardin le 24 juillet 1846; M. Percy, d'Édimbourg, le 26 juillet 1836; Mlle d'Angeville, le 3 août 1838; M. H. Metert, de Genève, le 8 août 1837; M. Alph. de Candolle, le 12 août 1838; enfin M. Venance Payot y est allé plusieurs fois et a publié, en 1858, un catalogue de ces plantes.

Il existe 87 végétaux phanérogames au Jardin : il faut y ajouter 16 mousses, 2 hépatiques et 23 lichens,



Passage de l'Alten en Laponie. — Dessin de V. Foulquier d'après l'atlas de *la Recherche*.

ce qui porte à 128 le nombre total des plantes qui croissent dans cet îlôt de terre entouré de glaces éternelles.

Sur les 87 phanérogames, il y en a quarante-neuf c'est-à-dire plus de la moitié qui croissent également sur le Faulhorn. Or, celui-ci étant un sommet isolé en face des Alpes bernoises, l'autre un îlot de végétation dans un cirque faisant partie du Mont-Blanc, et par conséquent dans des conditions physiques bien différentes, nous pouvons en conclure que ces deux Florules représentent bien la végétation alpine à sa dernière limite au-dessous de la ligne de ce que l'on appelle communément les neiges éternelles. Parmi ces 87 espèces, je n'en trouve que quatre qui fassent partie de la Flore du Spitzberg; ce sont : *Ranunculus glacialis*, *Cardamine bellidifolia*, *Cerastium alpinum* et *Erigeron uniflorus;* la même proportion environ qu'au Faulhorn; mais il y en a 25 qui se retrouvent en Laponie. En résumé, le sommet du Faulhorn et le Jardin ont 49 plantes communes. La proportion des plantes laponnes est de trente pour cent au Faulhorn, et de vingt-neuf au Jardin, environ du tiers dans les deux localités; mais sur le sommet du Faulhorn et au Jardin, celles du Spitzberg ne forment que six pour cent du nombre total. La Flore subnivale des Alpes correspond donc à celle de la Laponie septentrionale, des environs de l'Altenfiord, par exemple, et pour trouver une végétation analogue à celle du Spitzberg, il faut nous élever plus haut dans les Alpes au-dessus de la limite des neiges éternelles.

Au haut des glaciers du revers septentrional du Mont-Blanc se trouve une petite chaîne de rochers isolés formant une île au milieu de la mer de glace qui les environne. Ils séparent l'un de l'autre à leur partie su-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

périeure les glaciers des Bossons et de Taconnay, et sont éloignés de huit cents mètres de la montagne de la Côte, et de deux kilomètres de la pierre de l'Échelle, les points les plus rapprochés où il y ait de la végétation. Leur direction est du nord-nord-est au sud-sud-ouest. Le point le plus déclive se trouve à 3050 mètres au-dessus de la mer; le plus élevé, appelé par de Saussure *Rocher de l'Heureux-Retour*, à 3470 mètres d'altitude. Ces rochers sont formés de feuillets verticaux de protogine schisteuse entre lesquels les plantes trouvent un abri et un sol formé par la décomposition de la roche. Les ascensions au Mont-Blanc de MM. Marckham Shervill, le 27 août 1825, Auldjo, le 8 août 1827, et Martin-Barry, le 17 septembre 1834, avaient porté à huit le nombre total des phanérogames de cet îlot glaciaire.

Je les visitai trois fois le 31 juillet, le 2 septembre 1844 et le 28 juillet 1846, et j'explorai principalement, non sans péril, l'escarpement tourné vers le sud-est qui domine le chaos de séracs du glacier des Bossons. J'y récoltai dix-neuf plantes phanérogames.

M. Venance Payot, naturaliste à Chamounix, escalada de nouveau ces rochers le 30 août 1861, et y trouva cinq espèces que je n'y avais pas remarquées.

La baie des Anglais. — (Gravure empruntée aux *Lettres écrites des régions polaires*, de lord Dufferin.)

Aux Grands-Mulets, sur vingt-quatre plantes la proportion des espèces du Spitzberg est de vingt et un pour cent, et, sauf l'*Agrostis rupestris*, il n'y a point de plante laponne. Cette Florule se compose donc exclusivement d'espèces très alpines mêlées à un cinquième de plantes du Spitzberg. Les Grands-Mulets sont une des stations les plus élevées d'un rongeur, le Campagnol des neiges (*Arvicola nivalis*, Mart.), qui se nourrit spécialement des plantes dont nous donnons la liste.

M. Payot a, en outre, recueilli aux Grands-Mulets vingt-six mousses, deux hépatiques et vingt-huit lichens, ce qui donne quatre-vingts espèces pour le nombre total des végétaux vasculaires et cellulaires de ces rochers dépourvus en apparence de toute végétation.

Voyons si la loi se confirme dans le groupe du Mont-Rose.

Pendant un séjour de quatorze jours, du 13 au 16 septembre 1851, à la cabane de Vincent, sur le versant méridional du Mont-Rose, et à une élévation de 3158 mètres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au-dessus de la mer; MM. A. et H. Schlagintweit ont recueilli autour de cette station sur le gneiss quarante-sept plantes phanérogames, dont dix font partie de la Flore du Spitzberg.

La proportion des plantes du Spitzberg est également de vingt-deux pour cent comme aux Grands-Mulets, et *Cerastium latifolium*, *Salix herbacea*, *Luzula Spicata* et *Agrostis rupestris*, sont les seules plantes laponnes étrangères au Spitzberg. Les trente-trois autres espèces sont exclusivement alpines.

Au point culminant du col Saint-Théodule, qui mène de la vallée de Zermatt, en Valais, dans le val Tornanche, en Piémont, se trouve encore un îlot dépourvu de neige, mais entouré de tous côtés d'immenses glaciers. C'est là que de Saussure séjourna en 1789.

Ce point est situé à 3350 mètres au-dessus de la mer. Je le visitai avec MM. Q. Sella et B. Gastaldi, le 17 septembre 1852, et j'y recueillis sur les schistes serpentineux les plantes suivantes, dont M. Reuter a bien voulu vérifier les déterminations :

Végétaux phanérogames du point culminant du col Saint-Théodule.

Ranunculus glacialis, L.; Thlaspi rotundifolium, Gaud.; Draba pyrenaica, L.; D. tomentosa, Wahl.; Geum reptans, L.; Saxifraga planifolia, Lap.; S. muscoides, Wulf.; *S. oppositifolia*, L.; Pyrethrum alpinum, Willd.; *Erigeron uniflorus*, L.; Artemisia spicata, L.; Androsace pennina, Gaud.; Poa laxa, Haencke.

Cette liste est loin d'être complète, et cependant sur treize plantes il y en a trois, imprimées en italiques, qui se retrouvent au Spitzberg. Je désirerais vivement que quelque jeune botaniste, suisse ou italien, prît à tâche de faire la Florule de cette intéressante localité. Cela serait d'autant plus facile qu'il y existe depuis dix ans un petit hôtel dans lequel M. Dollfuss-Ausset a séjourné en 1864, du 22 août au 3 septembre : la température la plus élevée qu'il ait notée à l'ombre a été de + 6°,2, et la plus basse de — 16°,0. On voit que le climat est d'une rigueur qui ne le cède en rien à celui du Spitzberg, et il est très-probable que des herborisations attentives faites dans les mois de juillet, d'août et de septembre fourniraient une notable proportion d'espèces indigènes au Spitzberg et dans la Laponie septentrionale.

Ce chapitre ne serait pas complet si nous ne jetions pas un coup d'œil sur les Pyrénées pour savoir si la Flore arctique y a laissé quelques représentants depuis le retrait des glaciers qui, dans cette chaîne comme dans les autres, descendaient jusque dans les plaines de la France et de l'Espagne.

La végétation des Pyrénées ressemble beaucoup à celle des Alpes. M. Zetterstedt compte en tout soixante-huit plantes *alpines* communes aux Pyrénées, aux Alpes et aux montagnes de la Scandinavie et une seule le *Menziezia* (*Phyllodoce*) *cœrulea* qui ne se trouve qu'en Scandinavie et dans les Pyrénées.

Ramond, après trente-cinq ascensions faites au pic du midi de Bagnères, en quinze années, et comprises entre le 20 juillet et le 7 octobre, s'est appliqué à recueillir toutes les plantes du cône terminal dont la hauteur est de seize mètres, le sommet à 2877 mètres au-dessus de la mer et la superficie de quelques ares seulement : il y a observé soixante et onze plantes phanérogames. La liste est bien complète, car les recherches ultérieures des botanistes ne l'ont point accrue. M. Charles Desmoulins, qui fit l'ascension le 17 octobre 1840, ne cite que le *Stellaria cerastoides* qui avait échappé aux yeux perçants de Ramond. Sur ces soixante-douze plantes végétant entre 2860 et 2877 mètres, il y en a trente six qui existent également sur le Faulhorn : c'est le fonds commun de la végétation des hauts sommets, et sept : *Poa cenisia*, *Oxyria digyna*, *Erigeron uniflorus*, *Draba nivalis*, *Arenaria ciliata*, *Silene acaulis*, *Saxifraga oppositifolia*, se trouvent à la fois sur le Pic du midi par 43 degrés de latitude au-dessus de 2860 mètres et au Spitzberg sous le 78e degré au bord de la mer. Relativement au nombre total des espèces, la Flore du pic du Midi est plus riche en plantes arctiques que celle du Faulhorn, car leur proportion est de dix pour cent au lieu de six comme sur le sommet alpin. Faut-il attribuer cette différence à la plus grande élévation du pic ou à d'autres circonstances liées à la distribution originaire des végétaux, c'est ce que personne ne saurait dire dans l'état actuel de nos connaissances; mais cette ressemblance dans la végétation des deux sommets éloignés, prouve une communauté d'origine, et par conséquent un fonds commun de végétation qui a été modifié ensuite par des circonstances dépendantes du climat, de la position géographique, du mélange avec des plantes de pays voisins ou même avec les espèces dérivées de celles des dernières Flores géologiques dont nous retrouvons les restes dans les terrains les plus récents. Toutes ces considérations justifient l'énoncé par lequel je commençais ce chapitre : « La plupart des plantes du Spitzberg sont les enfants perdus de la Flore européenne et un certain nombre d'entre elles se sont maintenues depuis l'époque glaciaire sur les sommets des Alpes et des Pyrénées, et dans les localités humides ou tourbeuses de l'Europe moyenne. »

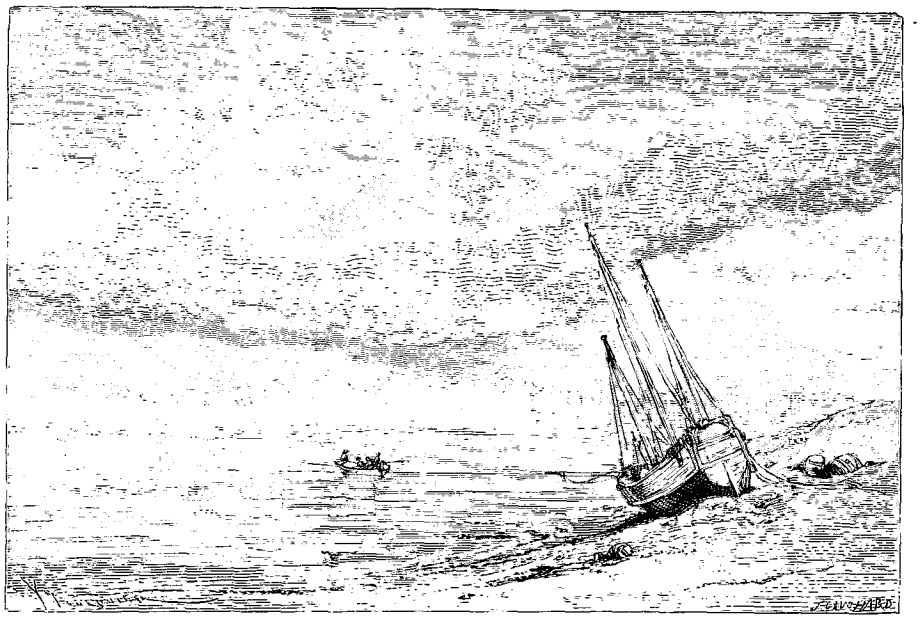
Faune du Spitzberg. — Mammifères.

Parlons d'abord des mammifères terrestres, qui ne sont qu'au nombre de quatre. L'ours blanc (*Ursus maritimus* L.) est le plus commun. Rare sur les côtes en été, il ne se voit guère qu'au nord du Spitzberg. Parry en a rencontré un sur la banquise par 81° 30′ de latitude, dans sa tentative pour atteindre le pôle en marchant sur sur la glace. L'animal fut tué par les matelots; mais, de leur côté, les ours se vengèrent. Lorsque Parry et ses compagnons foulèrent de nouveau la terre, le 11 août 1827, en abordant à Ross-Inlet, après avoir cheminé sur la banquise pendant quarante jours, les provisions avaient été mangées par des ours. Nelson, qui fit l'expédition de Phipps comme midshipman, soutint seul un combat contre un ours, et quand on demandait à cet adolescent grêle et délicat, qui devait devenir un jour le premier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des amiraux, comment il avait eu l'audace de se mesurer avec un animal aussi redoutable, il répondit simplement : « Je voulais rapporter sa peau à mon père. » MM. Torell et Nordenskiœld ont vu des ours dans leur excursion vers le nord du Spitzberg. L'estomac de l'un de ces animaux était rempli d'herbe. Ils ne sont donc pas uniquement carnivores, quoique les phoques et les morses soient leur proie habituelle. Aussi les ours ne quittent guère les glaces flottantes, qui sont également le séjour habituel des chiens et des bœufs marins.

Autant l'ours blanc est rare, autant le renard (*Canis lagopus* L.) est commun. En été, son pelage est d'un brun sale; en hiver il devient blanc ou d'un bleu ardoisé très-foncé. C'est une fourrure très-recherchée dans le Nord; mais pour l'avoir dans toute sa beauté, il faut tuer l'animal pendant l'hiver. En entrant dans la baie de Bellsound au Spitzberg, le 25 juillet 1838, nous fûmes frappés par la vue de grandes croix russes de forme triangulaire, plantées sur le bord de la mer; dans le voisinage était une cabane, et sur le rivage un petit navire abandonné Ces croix recouvraient les corps de pauvres serfs russes qui étaient venus passer l'hiver au Spitzberg pour chasser le renard bleu. Quelques-uns étaient morts du scorbut, les autres avaient survécu. Nous apprîmes depuis qu'ils étaient venus d'Archangel, et ne se trouvant plus assez nombreux pour armer leur bateau, ils avaient rejoint dans une embarcation un navire norvégien qui était en vue. Autour de la cabane nous vîmes les restes des piéges qu'ils avaient tendus pour prendre des renards bleus. Ces animaux creusent de profonds terriers à plusieurs ouvertures, et garnissent de mousse la chambre qu'ils habitent. En été, les oiseaux qui viennent pondre au Spitzberg leurs œufs et élever leurs petits fournissent à ces renards une pâture abondante; alors ils deviennent très-gras. Nous en ju-



Navire russe abandonné. — Dessin de V. Foulquier d'après l'atlas *de la Recherche*.

geâmes par plusieurs individus qui furent tués par les officiers de *la Recherche*. En hiver, ils jeûnent, et leur faim est telle, qu'ils s'attaquent à tout. Quand Bering fit naufrage sur les îles du détroit qui porte son nom, les renards bleus cherchaient à arracher les semelles des bottes aux hommes endormis, et sur l'île Jan-Mayen, MM. Vogt et Berna étaient obligés de défendre contre eux à coups de fusil leurs habits et leurs provisions.

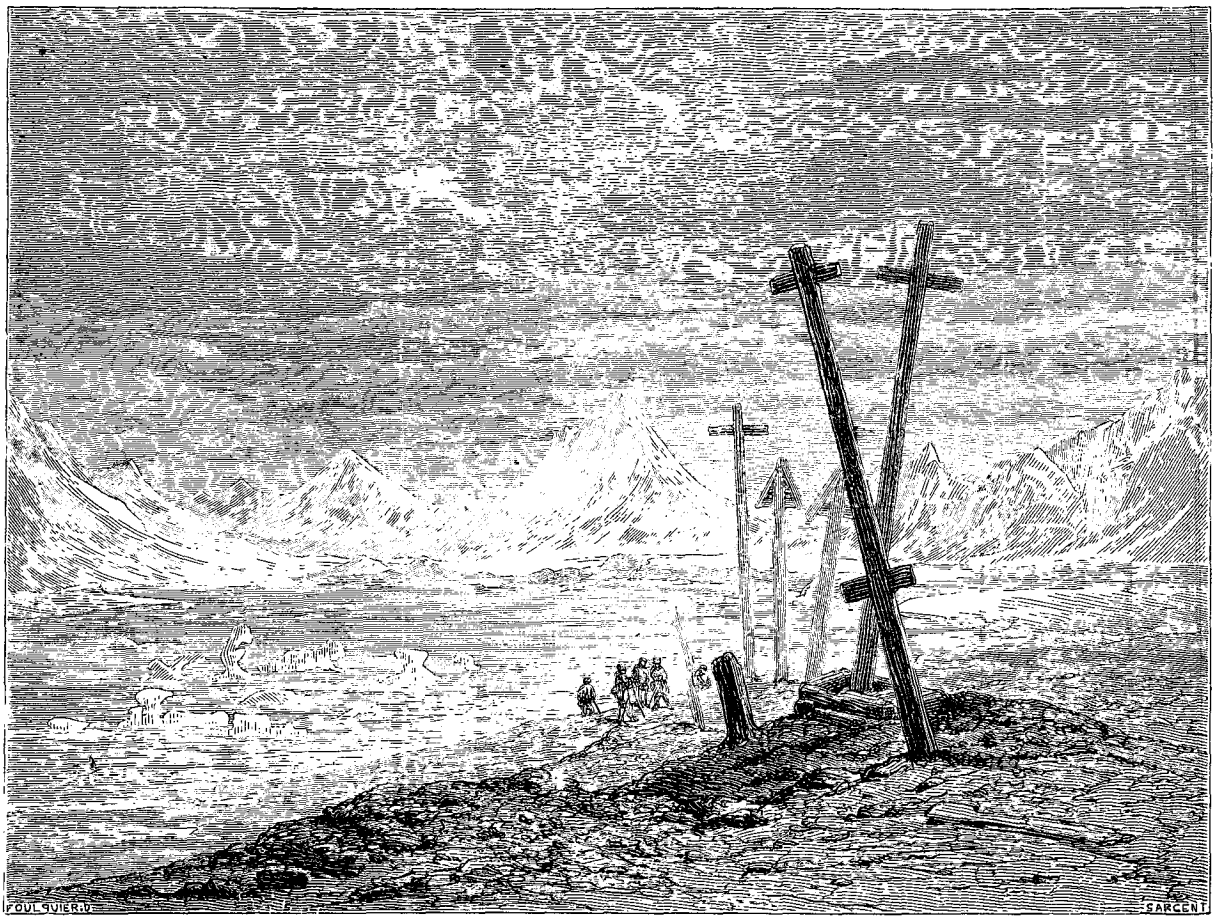
Un seul petit rongeur, le campagnol de la baie d'Hudson, habite le Spitzberg. Sa robe d'hiver est blanche, celle de l'été variable; il représente au Spitzberg le Lemming de Norvége, si célèbre par ses migrations.

Le renne sauvage, ou le cerf du Nord (*Cervus tarandus* L.) n'est pas très-rare au Spitzberg. En été, il trouve sur le bord de la mer l'herbe qui est sa nourriture normale et habituelle, et en hiver il gratte la neige sous laquelle il découvre des lichens et des mousses; mais il maigrit alors prodigieusement pour engraisser de nouveau pendant la belle saison. Le renne est le seul animal du Spitzberg dont la chair soit à la fois agréable et nourrissante; elle a beaucoup d'analogie avec celle du chevreuil. Le renne suffit à tous les besoins des Lapons, dont l'existence repose uniquement sur les nombreux troupeaux qu'ils parquent en été dans les îles ou promènent sur les montagnes de leur pays, tandis qu'ils les rassemblent en hiver autour de leurs villages, où la terre produit abondamment un lichen qui la recouvre de ses plaques soufrées. En hiver, l'animal retrouve sous la neige ce lichen ramolli par l'eau qui filtre, en automne et au printemps, à travers les neiges fondantes : son tissu coriace, devenu tendre, est plus aisément broyé par les molaires de l'animal. Au Spitzberg, les rennes ne se montrent pas par grandes troupes, mais par groupes isolés; ils sont très-craintifs, très-sauvages, et se laissent difficilement approcher; aussi est-il rare qu'on en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tue beaucoup à la fois. Le renne n'a d'autre ennemi que l'ours blanc, mais celui-ci ne chasse guère sur la terre ferme, et il ne pourrait atteindre que par surprise un animal aussi méfiant et aussi rapide à la course que le cerf du Nord.

Dans les contrées boréales, la mer est toujours plus peuplée que la terre. Cette règle n'est pas en défaut pour les mammifères. Quatre seulement sont terrestres, mais douze sont marins. Parlons d'abord des phoques ou chiens marins. Vivant de poissons, ils se rapprochent par leurs mœurs des carnassiers amphibies tels que les loutres, dont l'aspect et l'organisation extérieure est celle des carnivores ordinaires. Les phoques forment la transition entre ces animaux et les cétacés. Leurs membres, en forme de rames, ne leur permettent pas de se mouvoir à terre; ils ne peuvent que se traîner péniblement, mais ils plongent et nagent admirablement à l'aide des membres postérieurs qui, placés dans le prolongement du corps, rappellent par leur position et par leur forme la queue des cétacés, tels que les dauphins et les marsouins. Trois espèces de phoques habitent les côtes du Spitzberg[1]; ils vivent de poissons, de mollusques et de crustacées et se tiennent en général dans les baies tranquilles, où la nourriture est plus abondante : c'est là que tous les ans des pêcheurs russes et norvégiens leur font une guerre implacable. Nul animal

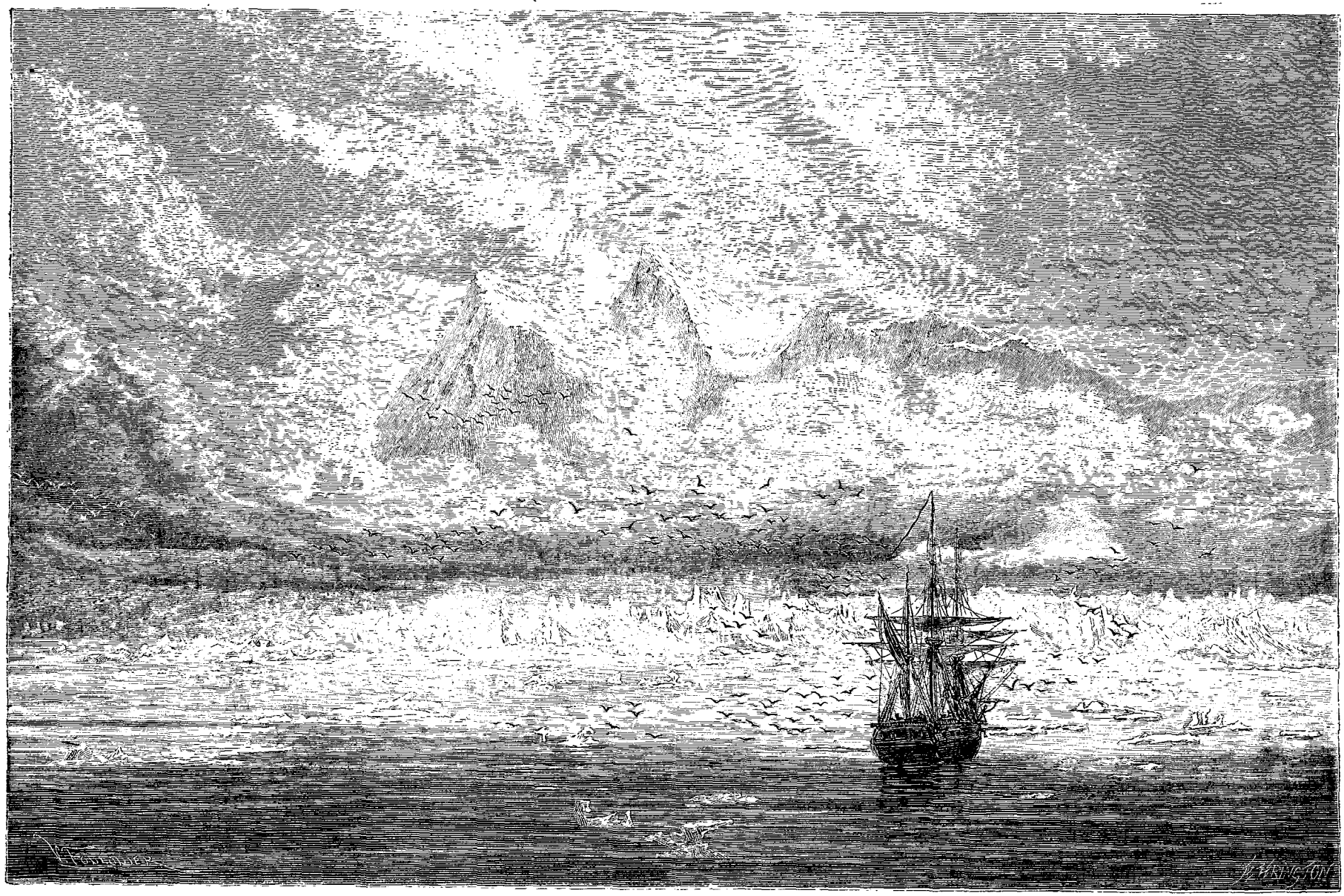


Vue du panorama de Belle-Sound. — Dessin de V. Foulquier d'apres l'atlas de *la Recherche*.

ne mérite moins cette persécution. On ne le poursuit que pour s'emparer de sa peau et extraire l'huile de sa graisse; lui-même, paisible et inoffensif, essaye de se rapprocher de l'homme; ses grands yeux, d'une douceur incomparable, semblent implorer sa bienveillance, ou du moins sa pitié. Lorsque je passais des heures entières devant le glacier de *Magdalena-Bay* pour prendre la température du fond de la mer, un phoque arrivait chaque fois; il nageait autour de l'embarcation, élevait sa tête au-dessus de l'eau, et paraissait vouloir deviner à quelle occupation se livraient les êtres nouveaux pour lui qui s'y trouvaient. Je me gardais bien de l'effaroucher, et il s'approchait tous les jours davantage. Il dut croire que l'homme n'était pas un animal malfaisant; devenu confiant, il voulut contempler la corvette de trop près, et fut tué d'un coup de fusil. Nous quittâmes la baie de la Madeleine quelques jours après; et je n'eus pas le temps de regretter cet animal qui venait par sa présence animer ces eaux glaciales, et abréger les longues heures que les exigences de la physique me forçaient à passer avec quelques matelots devant la muraille de glace qui terminait la baie. Il s'agissait de savoir si la température de l'eau de mer descend au-dessous de zéro sans geler. Quelques chiffres

1. *Phoca barbata*, Fabr.; *P. grœnlandica*, Fabr.; *P. hispida*. Erxl., (*P. fœtida*, Fabr.).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Glacier à aiguilles et Mouillage de la corvette. — Dessin de V. Foulquier d'après l'atlas de *la Recherche*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont le résultat définitif de ce long et pénible travail. Je me figure que le phoque aurait bien ri s'il avait su pourquoi cet homme venu de si loin se morfondait si longtemps dans une embarcation devant un glacier du Spitzberg.

En hiver, le phoque est exposé à d'autres dangers: les fiords gèlent, et le besoin de respirer l'amène dans le voisinage des trous et des intervalles que la croûte de glace présente de loin en loin. Mais quand il veut émerger hors de l'eau, l'ours polaire est là qui le guette et le saisit avec sa formidable griffe; le phoque plonge de nouveau, heureux s'il rencontre un autre trou par lequel il puisse sortir la tête hors de l'eau et respirer un moment. S'il ne trouve pas d'ouverture dans le voisinage, il meurt dévoré par l'ours ou asphyxié sous la glace.

Certaines espèces de phoques ne sont pas sédentaires, mais naviguent sur les bancs de glaces flottantes que les vents et les courants poussent dans toutes les directions sur la mer glaciale. Ainsi M. Torell a vu des troupeaux de phoques du Groenland (*Phoca groenlandica*) sur des glaces flottantes entre l'île de l'Ours et le Spitzberg. Dans cette dernière île, le phoque du Groenland manquait totalement, tandis que le phoque à moustaches (*Phoca barbata*) était très-commun : il se tenait sur la glace qui remplissait les baies et les fiords; mais quand celle-ci fut entraînée en juillet vers la pleine mer, ce phoque émigra à son tour, et on ne rencontrait plus que le phoque fœtide.

Le morse ou vache marine (*Trichecus rosmarus*), est un autre animal appartenant à la même famille que les phoques. C'est un de ces êtres que l'homme du monde appelle difformes, parce qu'ils ne rentrent dans aucun des moules auxquels nous attachons actuellement l'idée de beauté : sa tête, à peine séparée du corps, porte deux énormes canines recourbées en arrière qui sortent de sa gueule. Son corps cylindrique atteint quelquefois cinq mètres de long et trois mètres de circonférence. Les membres ressemblent à ceux des phoques. A terre, vu le poids de son corps, le morse se meut encore plus difficilement que le phoque, mais il nage admirablement, vit par troupes sur les côtes, ou navigue sur les glaces flottantes. Il se nourrit de mollusques, parmi lesquels deux coquilles bivalves, *Mya truncata* et *Saxicava rugosa*, forment la base de son alimentation. On ne se hasarde guère à attaquer les morses à la mer, car ils se défendent mutuellement, attaquent les embarcations et les font chavirer en se suspendant du même côté à l'aide des longues canines dont leur mâchoire supérieure est armée. C'est à terre, où ils peuvent à peine se traîner, que l'homme les tue lâchement à coups de lances et de harpons. Leur peau, qui sert à faire des soupentes de carrosses, leurs dents, l'huile de leur graisse, sont les produits qui allument la cupidité des chasseurs. Aussi les morses sont-ils devenus rares sur les côtes occidentales du Spitzberg. Je n'en ai vu qu'un seul qui naviguait endormi sur une glace flottante. Un coup de fusil le réveilla, mais il n'avait pas été blessé, et disparut immédiatement sous les flots. Ces animaux sont plus communs sur la côte orientale du Spitzberg, qui est habituellement bloquée par les glaces. Dans les années où cette banquise se rompt, les chasseurs se rendent dans ces parages; les morses se sont multipliés en paix, et ils en font un horrible massacre.

Tous les autres mammifères marins du Spitzberg appartiennent à la famille des Cétacés. Extérieurement ces animaux ressemblent aux poissons dont ils diffèrent néanmoins radicalement ; car ils mettent au monde des petits vivants que la mère allaite pendant longtemps, ils respirent par des poumons et n'ont que deux nageoires ou plutôt deux rames pectorales dont la structure est celle des membres antérieurs d'un mammifère et non d'un poisson. Sur le dos on remarque souvent une nageoire dorsale. Les membres postérieurs manquent complétement. La queue, ordinairement fourchue, est horizontale et non verticale comme celles des poissons : c'est un puissant instrument de locomotion qui agit à la manière de l'hélice des bateaux à vapeur. Chez la plupart des cétacés la tête égale le quart ou même plus de la longueur de l'animal et tous ceux dont nous allons parler sont connus des naturalistes sous le nom de *Cétacés souffleurs :* ils portent en effet à la partie antérieure et supérieure de leur tête une ouverture qui communique avec l'arrière-bouche et les fosses nasales ; ces animaux expulsent avec force par cette ouverture l'air qui a pénétré dans leurs poumons ou l'eau qu'ils ont avalée. Dans ce dernier cas un jet s'élance au-dessus de leur tête. De loin on reconnaît les baleines à ce jet d'eau qu'on a vu s'élever à la hauteur de douze mètres. Tous ces cétacés sont carnivores et leur bouche est garnie de dents similaires et pointues ou de fanons appelés vulgairement baleines.

Commençons par les dauphins qui sont relativement les plus petits des cétacés. Le dauphin blanc ou beluga (*Delphinapterus leucas*, Pallas) est un animal d'un blanc sale, de quatre à six mètres de long ; il nage en faisant des culbutes dans l'eau à la manière des marsouins et en soufflant avec force pour rejeter l'air par l'évent qui s'ouvre verticalement au-dessus du museau ; il n'a point de nageoire dorsale. Deux d'entre eux passèrent un jour près d'une embarcation dans laquelle je me trouvais avec quelques matelots ; nous comprîmes tous qu'un seul coup de leur puissante queue aurait suffi pour la chavirer.

L'épaulard ou dauphin gladiateur, *Butzkopf* des Hollandais (*Phocæna orca* Cuv.), est un marsouin dont la nageoire dorsale ressemble à un sabre ; il atteint six à huit mètres, vit en troupes qui, dit-on, attaquent la baleine ; ils nagent avec une telle rapidité qu'il est impossible de les harponner : on les tue à coup de fusil.

Les narvals-licornes [1] sont de grands cétacés longs de quatre à six mètres, armés d'une dent mesurant de deux à trois mètres, qui s'avance au delà du museau, dans le prolongement du corps. Cette dent unique devrait être double, mais l'une avorte presque toujours, l'autre se développe seule : elle est fusiforme, contour-

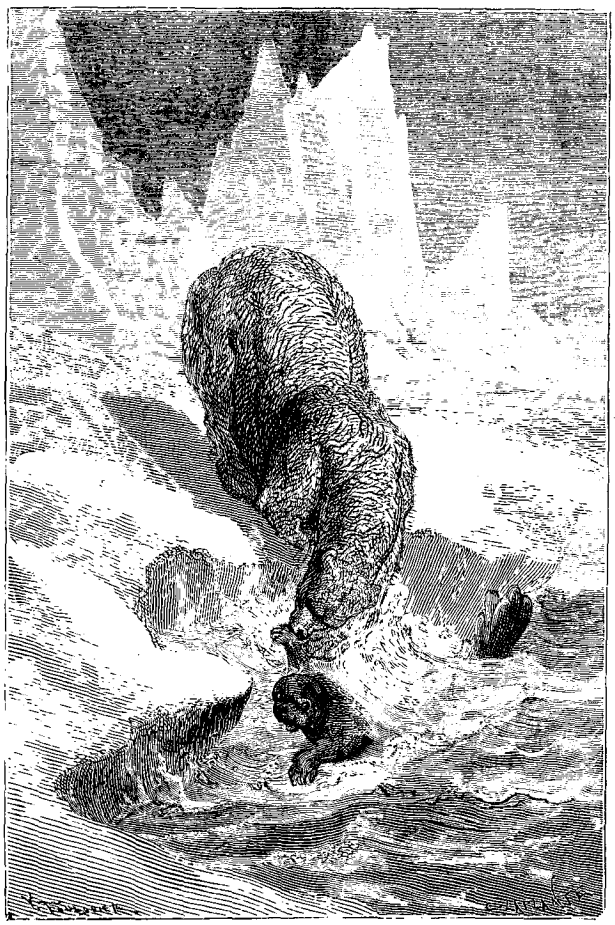
1. *Monodon monoceros*, L.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

née en spirale et d'une consistance éburnée, comme celle que la Fable a placée sur la tête de l'animal fantastique appelé Licorne. Chez la femelle les deux dents avortent et ne font pas saillie hors de leur alvéole. Malgré la redoutable lance dont le narval est armé, c'est un animal inoffensif, car il se nourrit de petits poissons et de mollusques. Un autre cétacé qui se rapproche des baleines est l'hyperodon, à bec *Hyperodon borealis* Nils. (*H. rostratum* Wesm.); il n'a point la dent du narval, mais simplement un museau proéminent. C'est un animal qui ne dépasse jamais huit mètres de longueur et dont la peau est d'un noir uniforme sur tout le corps : la nageoire dorsale s'élève au commencement du tiers postérieur du corps. Les dents sont à peine visibles et tombent de bonne heure. La langue est soudée à la machoire inférieure. Cet animal se nourrit également de poissons, de mollusques et d'holothuries.

On a souvent fait observer que les plus grands animaux de la création sont les cétacés des mers polaires en général et les baleines en particulier. Deux espèces fréquentent habituellement les parages du Spitzberg. La première est le Gibbar ou Rorqual du Nord (*Balænoptera boops*. L.). C'est le plus long des animaux, car il en est qui mesurent trente-quatre mètres de la tête à la queue, et la plupart en mesurent vingt-cinq à trente. Mais sa grosseur n'est pas proportionnelle à sa taille, car ce rorqual est le moins massif des cétacés; son corps pour ainsi dire cylindrique se confond avec une tête allongée qui forme presque le quart de la longueur totale de l'animal. Des plis longitudinaux, dont l'usage est inconnu, s'étendent du bord de la mâchoire jusqu'au nombril, et sur le dos s'élève une grande nageoire formée de graisse qui lui a valu le nom de gibbar et de balænoptère. Des fanons garnissent sa bouche et il se nourrit de petits poissons et de mollusques. Plus sauvage que la baleine il est plus difficile à harponner. Sa peau donne moins d'huile; aussi les baleiniers le poursuivent-ils avec moins d'acharnement et seulement à défaut de baleine franche. Quelques individus échoués sur les côtes de l'Océan en hiver ont été décrits par divers auteurs. Ces accidents prouvent que le rorqual du Nord entreprend de longs voyages dans les parties tempérées de l'Atlantique.

Les mers du Spitzberg nourrissent une autre espèce de balænoptère très-semblable à la précédente, mais que quelques naturalistes en distinguent sous le nom de rorqual géant[1]; il en est encore une troisième, la plus petite de toutes ; c'est le rorqual à museau pointu[2], cétacé de dix mètres de long : comme les deux autres il présente des plis sous la poitrine et sous le ventre. Ses fanons, au lieu d'être noirs comme ceux des autres rorquals et de la baleine, sont d'un blanc jaunâtre. Même genre de vie que ses congénères.



Ours blancs chassant le phoque. — Dessin de V. Foulquier.

Nous n'avons plus à parler que de la baleine franche, le plus grand et le plus gros des animaux de la création actuelle : elle se distingue des rorquals par l'absence de nageoire dorsale et de plis sous le ventre, des hyperodons parce que sa gueule est garnie de fanons et non de dents.

La baleine du Nord atteint souvent vingt mètres de long, sa tête forme le tiers de la longueur de l'animal. Son poids moyen peut être estimé à cent mille kilogrammes. Les nageoires ont trois mètres de long sur deux de large. La peau avec sa graisse offre une épaisseur de vingt à cinquante centimètres. Les fanons qui garnissent la gueule ont de trois à cinq mètres de longueur. Cet être gigantesque ne se nourrit que de petits animaux marins tels que des méduses, des crustacées, des seiches et surtout la Clio boréale, petit mollusque à deux nageoires qui fourmille dans les mers du Nord. La baleine ouvre sa large gueule en nageant avec rapidité; les petits animaux engloutis dans ce gouffre béant ne peuvent en sortir, retenus qu'ils sont par les fanons; alors le colosse ferme sa gueule, rejette l'eau par ses évents et avale ensuite les milliers de petits animaux marins prisonniers entre ses machoires.

Jadis la baleine était très-commune sur les côtes occidentales du Spitzberg, spécialement entre le soixante-

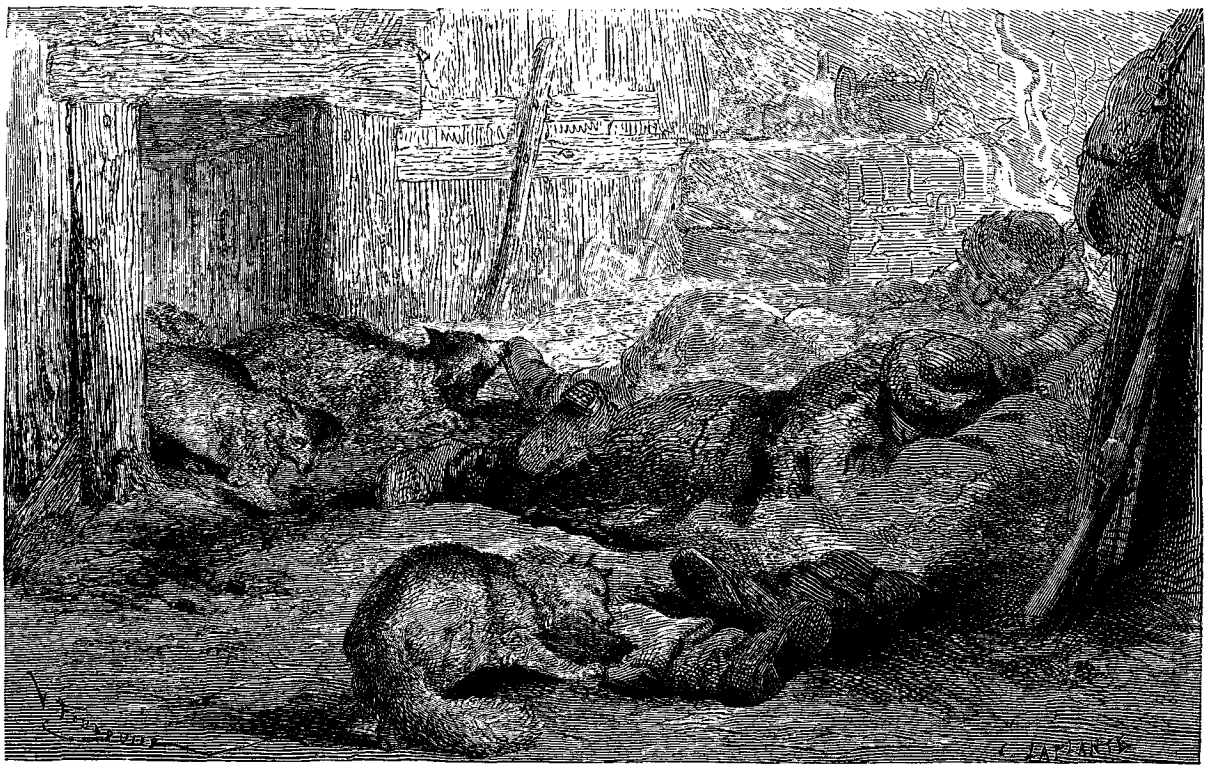
1. *Balænoptera gigas*, Eschr.
2. *Balænoptera rostrata*, Fabric.
3. *Balæna mysticetus*, L.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dix-huitième et le quatre-vingtième degré. Des flottes de navires hollandais, anglais et français se rendaient dans ces parages et tous les bâtiments revenaient chargés d'huile et de fanons. Quand la baleine devint plus rare on la poursuivit jusque dans la banquise où la mer est souvent libre par places; les baleiniers hollandais ne craignaient pas de mettre toutes voiles dehors et de fendre la glace compacte avec la cuirasse qui garnissait l'avant de leurs navires ; ils poursuivaient dans ces lacs intérieurs les baleines qui se croyaient à l'abri de leurs coups. Pour traverser de nouveau la banquise et retrouver la pleine mer, ils se fiaient aux vents et aux courants. Les navigateurs envoyés à la recherche de John Franklin ont seuls égalé l'audace de ces hardis marins. Cependant le nombre des baleines diminuait chaque année. La femelle ne donne naissance qu'à un seul petit après une gestation de dix mois, et les baleines pourchassées au Spitzberg se sont réfugiées sur les côtes du Groënland et dans la baie de Baffin, où les baleiniers vont les chercher actuellement jusque sous le soixante-dix-huitième degré de latitude dans les détroits de Lancastre et de Melville.

Oiseaux.

En été, le nombre des oiseaux qui hantent le Spitzberg est incalculable, mais la liste des espèces est fort courte : elle ne s'élève pas au-dessus de vingt-deux, dont deux seulement sont des oiseaux terrestres[1]; les autres sont des oiseaux marins ou aquatiques. Une seule espèce, le Lagopède du Nord, n'émigre pas; tous les autres



Renards bleus rongeant les souliers des matelots. — Dessin de V. Foulquier.

sont de passage. La plupart ne visitent le Spitzberg que pour y couver leurs œufs; mais si le nombre des espèces est restreint, celui des individus est si considérable que leur présence anime les côtes silencieuses et désolées du Spitzberg. Au premier abord, on a de la peine à se rendre compte de ce prodigieux concours. La terre est couverte de neige, la végétation très-pauvre; les insectes, au nombre de quinze espèces seulement. Un petit nombre de marais tourbeux entre les montagnes et la mer ne nourrissent ni vers, ni mollusques, ni poissons, mais la mer fourmille d'animaux, surtout de mollusques et de crustacés; ici le nombre des espèces est également limité; on ne connaît que dix espèces de poissons des côtes du Spitzberg. Le merlan polaire est le plus commun de tous.

Un grand nombre d'oiseaux marins, qui l'hiver habitent nos côtes, vont pondre au Spitzberg, où ils sont sûrs de trouver une nourriture abondante et la paix. Tous ne pondent et ne couvent pas indifféremment sur tous les points de la côte. Les uns, telles que les oies, se plaisent sur les rivages de la grande terre; les autres, les eiders et le stercoraire, affectionnent les petites îles basses et semées de flaques d'eau; la plupart se réfugient

1. *Liste des oiseaux du Spitzberg.*

Passereaux. Emberiza nivalis, L.

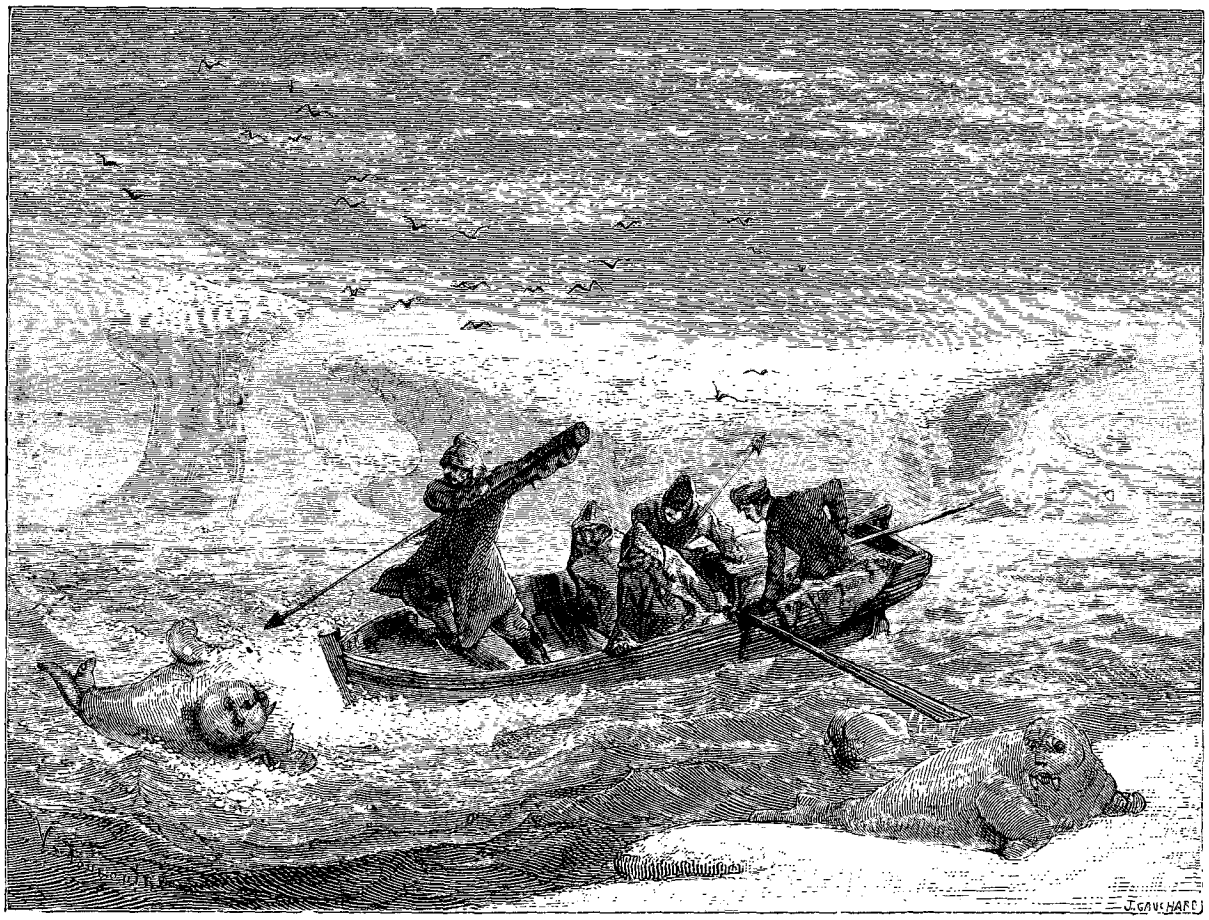
Gallinacées. Lagopus hyperborea. (Tetrao lagopus, L.)

Echassiers. Charadrius hiaticula, L.; Tringa maritima, Bruenn. Phalaropus fulicarius, L.

Palmipèdes. Sterna arctica, Temm.; Larus eburneus, Phipps; L. tridactylus, L.; L. glaucus, Bruenn; Lestris parasitica, Nils; Procellaria glacialis, L.; Anser bernicla, L.; A. leucopsis, Bechtst.; A. segetum, Gm.; Anas glacialis, L.; Somateria mollissima, L. S. spectabilis, L.; Colymbus septentrionalis, L.; Uria grille, L.; U. Brunnichii, L.; Alca alle, L.; Mormon arcticus, L.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur les rochers qui surplombent directement la mer, et leur nombre est tel que ces rochers sont connus sous le nom de montagnes d'oiseaux (*Vogelberge*). Les escarpements de ces rochers, formés d'assises, en retrait les uns derrière les autres, semblables aux galeries et aux loges d'une salle de spectacle, sont couverts de femelles accroupies sur leurs œufs, la tête tournée vers la mer, aussi nombreuses, aussi serrées que les spectateurs dans un théâtre le jour d'une première représentation. Devant le rocher, les mâles forment un nuage d'oiseaux s'élevant dans les airs, rasant les flots et plongeant pour pêcher les petits crustacés, qui forment la principale nourriture des couveuses. Décrire l'agitation, le tourbillonnement, le bruit, les cris, les coassements, les sifflements de ces milliers d'oiseaux de taille, de couleur, d'allure, de voix si diverses, est complétement impossible. Le chasseur, étourdi, ahuri, ne sait où tirer dans ce tourbillon vivant; il est incapable de distinguer, et encore moins de suivre l'oiseau qu'il veut ajuster. De guerre lasse, il tire au milieu du nuage : le coup part; alors le scandale est au comble; des nuées d'oiseaux perchés sur les rochers ou nageant sur l'eau s'envolent à leur tour et se mêlent aux autres; une immense clameur discordante s'élève dans les



Barque attaquée par des morses. — Dessin de V. Foulquier d'après une peinture murale du Muséum d'histoire naturelle.

cieux : loin de se dissiper, le nuage tourbillonne encore plus; les cormorans, immobiles auparavant sur les rochers à fleur d'eau, s'agitent bruyamment; les hirondelles de mer volent en cercle autour de la tête du chasseur et le frappent de l'aile au visage. Toutes ces espèces si diverses, réunies pacifiquement sur un rocher isolé au milieu des vagues de l'océan Glacial, semblent reprocher à l'homme de venir troubler jusqu'au bout du monde la grande œuvre de la nature, celle de la reproduction et de la conservation des espèces animales. Les femelles seules, enchaînées par l'amour maternel, se contentent de mêler leurs plaintes à celles des mâles indignés; elles restent immobiles sur leurs œufs jusqu'à ce qu'on les enlève de force ou qu'elles tombent frappées sur ce nid qui recélait les espérances et les joies de la famille.

Les oiseaux ne sont pas rangés au hasard sur les corniches des rochers. Dans une salle de spectacle, la richesse établit entre les spectateurs une classification qui serait probablement fort différente, si elle était fondée sur le goût ou l'intelligence; de même sur un *Vogelberg* les espèces ornithologiques ne sont point mêlées confusément. Il en est où domine le pétrel du Nord, le *Procellaria glacialis*, le plus hardi des oiseaux de mer. M. Malmgrén a vu un rocher de ce genre par 80° 24'. Les guillemots à miroir (*Uria grille*) occupaient les assises inférieures; les pétrels tout le milieu sur une hauteur de 250 mètres, et en haut était la mouette à man-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teau gris. Sur un autre rocher c'était la mouette blanche (*Larus eburneus*) qui formait la majorité; plus haut était la mouette à trois doigts, et enfin comme précédemment la mouette à manteau gris. Sur certains rochers, ce sont les pingoins (*Alca alle*) qui garnissent toutes les saillies jusqu'à la hauteur de 30 à 60 mètres, au-dessus, c'est le guillemot à miroir (*Uria grille*) en grand nombre; ensuite le macareux du Nord (*Mormon arcticus*), et enfin le petit guillemot (*Uria Brunnichii*), qui se trouve au Spitzberg en troupes innombrables.

Sur ces rochers verticaux, les oiseaux sont à l'abri des poursuites de leur plus cruel ennemi, le renard bleu, aussi friand des œufs que des mères. Il n'en serait pas de même pour ceux qui nichent sur les îles basses que la glace unit au continent; les eiders le savent si bien; qu'ils ne s'y établissent jamais tant que l'île n'est pas entièrement entourée d'eau : sans cela toutes les femelles deviendraient la proie des renards. En effet, le nid est à terre, creusé dans le sable et enduit du précieux duvet que nous connaissons sous le nom d'édredon, et que la femelle arrache de son propre ventre. L'homme exploite cet instinct de la femelle de l'eider. Sur toute la côte de Norvége, les îles où les eiders viennent couver sont des propriétés d'un prix élevé. Un gardien logé sur l'îlot protége les eiders qui viennent faire leur nid jusque sous le seuil de sa maison. Un coup de fusil tiré dans une de ces îles est puni d'une forte amende. Deux fois le gardien enlève l'édredon qui tapisse le nid, après avoir éloigné doucement la femelle; mais lorsque pour la troisième fois elle arrache le duvet de son ventre, il la laisse achever en paix sa couvée, car il sait qu'elle reviendra l'année suivante lui apporter un nouveau tribut.

Les palmipèdes dominent parmi les oiseaux du Spitzberg, parce qu'ils vivent tous d'animaux marins. Les trois échassiers : le sanderling, la maubèche noirâtre et le pharlope vivent au bord de la mer et près des petits étangs. Les deux premiers se nourrissent d'une petite larve de diptère très-commune dans la mousse, d'une espèce de lombric, ou de petits crustacés flottant à la surface de la mer, près du rivage; le troisième recherche une petite algue sphérique qui paraît être un nostoc. Aucun oiseau insectivore ne pourrait subsister au Spitzberg où il n'y a ni coléoptères, ni lépidoptères, ni hémiptères, ni orthoptères.

Le lagopède, le bruant des neiges et les trois espèces de bernaches sont les seules espèces herbivores; aussi ces oiseaux sont-ils rares, sauf la bernache cravant (*Anser bernicla*). Le lagopède est le seul qui hiverne, et son existence pendant l'hiver est un problème, comme celle du renne. Parmi les palmipèdes les mouettes ou goelands jouent le rôle d'oiseaux de proie, ce sont ceux qui se nourrissent spécialement de poissons, dépècent les cadavres des cétacés et s'abattent en nombre immense sur la baleine amarrée le long du navire pendant qu'on enlève de larges lambeaux de sa peau. Le stercoraire (*Lestris parasitica*) s'attaque aux autres oiseaux, les force à vomir la nourriture qu'ils ont avalée et la saisit en l'air pendant qu'elle tombe. Les pétrels vont chercher leur proie en pleine mer et suivent souvent les navires; les autres oiseaux nagent à la surface des eaux et plongent pour y trouver leur subsistance : ce sont eux qui animent les côtes du Spitzberg : d'abord familiers, ils ne fuient pas à l'approche de l'homme; les guillemots tournent autour des embarcations; les hirondelles de mer effleurent la tête des rameurs dans leur vol rapide, mais les premiers coups de fusil mettent fin à ces familiarités, et au bout de quelques jours ces oiseaux si confiants deviennent méfiants et craintifs comme ceux des pays civilisés.

Je n'insisterai pas sur les autres classes du règne animal que j'ai déjà touchées incidemment à propos des animaux inférieurs dont se nourrissent les cétacés. C'est toujours la même pauvreté en espèces et la même richesse en individus pour celles qui s'accommodent de ce rigoureux climat. Il n'existe pas un seul reptile au Spitzberg. Les poissons appartenant à dix espèces de scorpænoïdes, de blennies, de saumons et de morues deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on s'avance vers le Nord; le merlan polaire [1] est seul commun.

Les mollusques côtiers sont rares. M. Torell n'a observé que la *Littorina groenlandica*, mais certaines espèces pélagiques sont très-abondantes, en particulier un mollusque ptéropode, la clio boréale, qui sert de principale nourriture aux baleines; et d'autres appartenant à la classe des acéphales, des gastéropodes et des brachiopodes. Je donne en note la liste de celles que M. Torell a signalées [2]; toutes se retrouvent dans les dépôts glaciaires de la Suède.

Quand on longe le rivage, au Spitzberg, il semble que la mer ne nourrisse aucun crustacé, mais quand on ouvre le gésier des oiseaux marins on le trouve rempli des débris de ces animaux et on est forcé d'en conclure que les crustacés abondent dans la mer Glaciale. M. Gœs énumère six espèces appartenant à la seule famille des crustacés décapodes à yeux pédonculés [3], famille à laquelle appartiennent les crabes, les bernard-l'hermite et les gécarcins.

Nous avons déjà dit qu'il n'existe que quinze espèces d'insectes au Spitzberg; savoir quelques espèces de thysanoures, des diptères, des hyménoptères et une espèce de phrygane de névroptère. Les arachnides sont représentées par quatre ou cinq espèces d'*Acarus*.

Les animaux inférieurs appartenant à la classe des rayonnés ne sont pas encore bien connus; mais on sait qu'il s'y trouve des étoiles de mer déjà figurées par Frédéric Martens, des méduses et des béroés qui, dans certains parages, sont tellement nombreux, que la cou-

1. *Merlangus polaris.*

2. *Mya truncata, Saxicava rugosa, Pecten islandicus, Cardium grœnlandicum, Arca glacialis, Astarte corrugata, Leda pernula, Yoldia arctica, Natica clausa, N. Johnstonii, Tritonium norvegicum, T. cyaneum, T. clathratum, Trichotropis borealis, Terebratella spitzbergensis.*

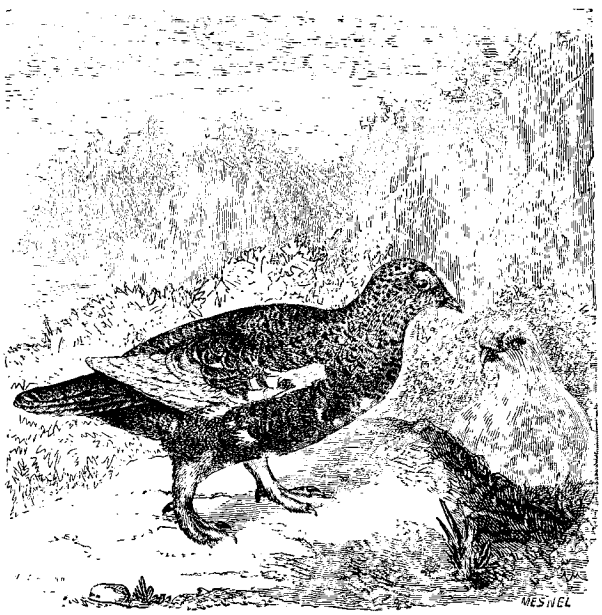
3. *Hyas araneus*, L.; *Pagurus pubescens*, Kroey; *Hippolyte Gaymardi*, M. Edw.; *H. Phippsi*, Kroey; *H. Sowerbyi*, Leach, et *H. polaris*, Sab

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur de l'eau de mer en est changée et passe du bleu au vert jaunâtre, suivant le témoignage de Scoresby qui a navigué des heures entières dans cette eau verte ou *green-water* comme il l'appelle lui-même.

Ici se termine notre tableau physique du Spitzberg. Dès le commencement nous avons dit que le Spitzberg était l'image d'une époque géologique antérieure à la nôtre, celle où une partie de l'Europe et de l'Amérique était ensevelie sous d'immenses glaciers, semblables à ceux qui remplissent actuellement les vallées du Spitzberg, et couvrent les plaines du Groenland. Les blocs erratiques de l'Allemagne septentrionale, les roches polies et striées de la Scandinavie, de la Finlande, de l'Écosse et du nord de l'Amérique sont les témoins muets de cette ancienne extension de la calotte de glaces polaires. Les plantes arctiques qui végètent encore dans les marais et sur les hautes montagnes de l'Europe, en sont les preuves vivantes.

Les animaux à leur tour démontrent cette ancienne extension. Ainsi, déjà en 1846, Édouard Forbes montrait que les coquilles qui se trouvent dans le terrain erratique, en Écosse, dans le nord de l'Angleterre, en Irlande et dans l'île de Man, étaient des coquilles appartenant à des espèces arctiques inconnues actuellement dans les mers qui baignent les côtes d'Angleterre, mais vivant la plupart sur celles du Labrador. La mer qui entourait l'Angleterre était donc plus froide qu'elle ne l'est aujourd'hui. A cette époque les îles Britanniques n'étaient pas encore complètement émergées et se reliaient à l'Islande et au continent européen. En Suède, on trouve des couches fossilifères qui atteignent quelquefois une épaisseur de douze mètres, et sont à 200 et même 250 mètres au-dessus de la mer. Celles d'Udévalla, près de Gothenbourg, sont les plus célèbres; les coquilles qu'elles contiennent dénotent des eaux aussi froides que celles qui baignent les côtes du Groenland occidental. En Russie, MM. Murchison et de Verneuil ont trouvé, sur les bords de la Dwina, des lits de coquilles arctiques. En Amérique, à l'embouchure du Saint-Laurent, on a reconnu des espèces identiques avec celles qui appartiennent à la période glaciaire de la Suède. Une espèce très-commune dans les mers arctiques, la *Mya truncata*, se trouve à l'état fossile dans les couches les plus récentes de la Sicile, mais l'animal a disparu complètement de la Méditerranée. Un savant Suédois que nous avons nommé parmi les explorateurs du Spitzberg, M. Torell, a fait l'énumération de ces coquilles arctiques, trouvées dans les couches les plus superficielles de l'Angleterre et de la Suède, et les a comparées lui-même avec les individus vivants des régions arctiques en général et du Spitzberg en particulier [1].



Lagopèdes. — Dessin de Mesnel.

Nous avons vu qu'un certain nombre de plantes se sont maintenues, dans l'Europe moyenne, après le retrait des grands glaciers. Certaines espèces animales nous présentent le même phénomène. Dans les mers qui entourent les îles Britanniques, on pêche à des profondeurs de 160 à 200 mètres des mollusques qui ne vivent plus actuellement que dans les mers arctiques; plusieurs sont même identiques à ceux qui se trouvent dans les couches de l'époque glaciaire, connues sous le nom de *drift*, en Écosse et dans le nord de l'Angleterre. La couche superficielle du sol, appelée *Lehm*, dans la vallée du Rhin, entre Bâle et Strasbourg, nous a également conservé des coquilles d'escargots qu'on ne rencontre vivants que sur les sommets des Alpes. Pendant la période où la plaine suisse était recouverte d'un vaste manteau de glace qui refroidissait toutes les contrées voisines, ces escargots pouvaient vivre et se multiplier dans la vallée du Rhin; actuellement ils ne retrouvent que sur les montagnes le climat qui convient à leur organisation.

Il est des faits encore plus surprenants : un naturaliste suédois, M. Lovén à pêché, par de grandes profondeurs, dans les grands lacs Wennern et Wettern de la Suède, des crustacés [2] qui non-seulement sont des espèces arctiques, mais encore des espèces marines appartenant soit à la mer Glaciale, soit au golfe de Bothnie. Ces animaux prouvent qu'à l'époque glaciaire ces lacs communiquaient avec la mer Baltique, et formaient des fiords profonds comme ceux qui découpent actuellement les côtes occidentales de la Scandinavie. Peu à peu la presqu'île se souleva comme elle le fait encore aujourd'hui, les fiords devinrent des lacs alimentés par des cours d'eau et des sources souterraines, la plupart des animaux marins périrent, mais quelques-uns s'habituèrent peu à peu à vivre dans une eau moins salée et persistèrent jusqu'à nos jours. Les huîtres et beaucoup

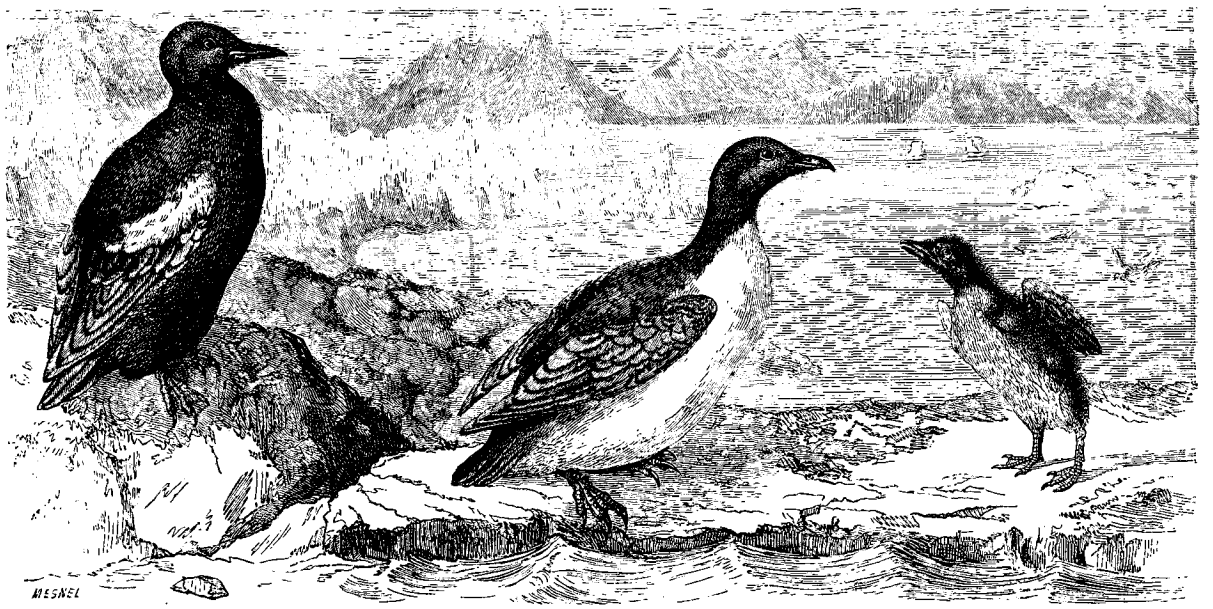
1. Voici le nom de quelques-unes de ces espèces : *Pecten islandicus*, *Arca glacialis*, *Terebratella spitzbergensis*, *Yoldia arctica*, *Tritonium gracile*, *Trichotropis borealis*, *Piliscus probus*, *Scalaria Eschrichtii*.

2. *Mysis relicta*, *Gammarus loricatus*, *Idothea entomon*, *Pontoporeia affinis*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'animaux habitant les étangs saumâtres nous présentent le même phénomène. Organisés pour habiter des eaux dont le degré de salure varie beaucoup dans le cours de l'année, suivant les pluies ou l'évaporation, ils finissent par s'accoutumer à l'eau douce. Un changement brusque leur serait fatal, mais une transition ménagée permet à l'organisme de prendre de nouvelles habitudes. C'est ainsi que les crustacés, dont les ancêtres peuplaient les fiords, remplacés actuellement par les deux grands lacs suédois, sont restés cachés dans les grandes profondeurs de ces nappes d'eau douce, témoins vivants de la dépression de la Scandinavie au-dessous de la mer glaciale qui l'entourait alors, et de son soulèvement lent et graduel à partir de cette époque. Partout sur les côtes de Suède et de Norvège on trouve au-dessus du rivage actuel, des traces évidentes d'anciens rivages qui permettent non-seulement de constater mais encore de mesurer le soulèvement de la côte. Ces lignes d'anciens niveaux de la mer, correspondent à des lits de coquilles arctiques, et la géologie, d'accord avec la zoologie, nous démontre à la fois l'existence d'une période glaciaire, et l'oscillation perpétuelle de la croûte terrestre, attestée dans presque tous les pays, par le soulèvement ou l'affaissement des côtes dans les îles et sur les continents.

Les terres voisines du pôle sud nous offrent, comme celles du pôle nord, l'image non affaiblie de l'époque glaciaire. Les rivages de Sabrina, d'Adélie et de Victoria découverts par Dumont d'Urville et James Ross, sont ensevelis sous les glaciers comme le Spitzberg et le Groenland. La mer est sillonnée par des légions de glace flottantes que les courants entraînent vers le nord.



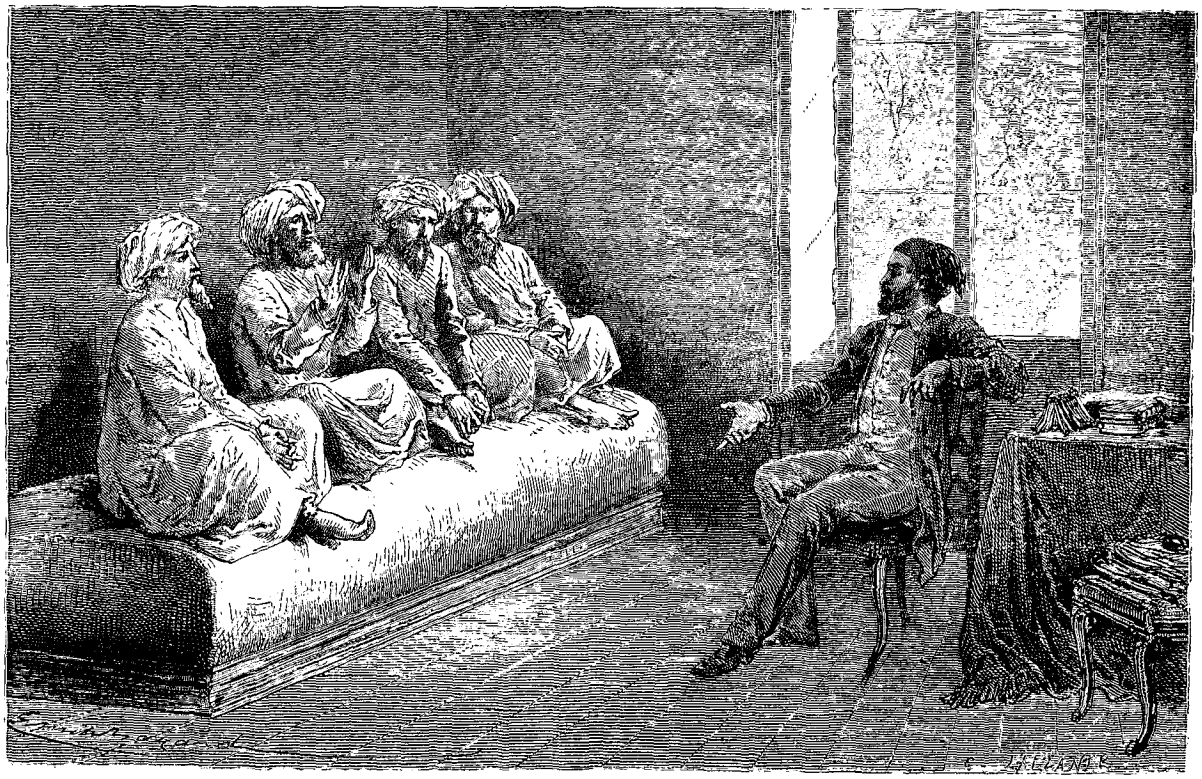
Guillemot à miroir blanc et pingoin macroptère. — Dessin de Mesnel.

A la Nouvelle-Zélande, Hochstetter a vu, sur la courte pente de la chaîne centrale, des glaciers s'arrêter à 200 mètres seulement au-dessus de l'Océan et entourés d'une riche végétation de fougères arborescentes. Partout l'île porte les traces non équivoques d'une époque où ces glaciers descendaient jusqu'à la mer. Ainsi la période de froid a régné sur tout le globe, et c'est vainement qu'on chercherait à l'expliquer par des changements locaux dans la configuration des terres et des mers. Une cause générale peut seule rendre compte d'un phénomène qui rayonnant des deux pôles du globe, s'est étendu sur la moitié de chacun des hémisphères terrestres.

Ici se termine cette longue et sérieuse étude; nous sommes-nous trompés en pensant que le lecteur ne nous abandonnerait pas pendant que nous déroulions sous ses yeux le tableau sévère des terres et des mers les plus septentrionales de l'Europe, séjour de plantes et d'animaux qui peuvent vivre sans chaleur pendant l'été et résister pendant l'hiver à des froids et à des nuits effrayantes pour l'imagination la moins impressionnable. Des hommes, des héros, Barentz, Francklin, les deux Ross, Richardson, Parry, Maclure, Maclintock, Inglefield, Belcher, Penny, Bellot, Kane les ont affrontés, mais ils étaient mus par des mobiles qui élèvent l'homme au-dessus de toutes les difficultés et le rendent indifférent à tous les dangers, le feu sacré de la science et l'amour de la véritable gloire, celle qui consiste non pas à tuer son semblable, mais à servir et à honorer l'humanité.

Ch. MARTINS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Premiere entrevue de l'auteur avec des pèlerins tartares (sunnites) a Téhéran. — Dessin de Emile Bayard d'apres Vambery.

VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE,

DE TÉHÉRAN A KHIVA, BOKHARA ET SAMARKAND,

PAR ARMINIUS VAMBÉRY,

SAVANT HONGROIS DÉGUISÉ EN DERVICHE.

1863. — TEXTES ET DESSINS INÉDITS.

I

But de mon voyage. — Constantinople. — La Perse. — Hospitalité de l'ambassade turque. — Derviches et Hadjis sunnites tartares. — J'entre en rapport avec l'une de leurs caravanes. — Les quatre routes. — Je me fais Turc. — Pronostics sinistres. — Je pars.

Je suis né en 1832 dans la petite ville hongroise de Duna Szerdahely, située sur une des plus grandes îles du Danube. Porté de bonne heure, et par un instinct particulier, à l'étude de la linguistique, je m'étais occupé des différents idiomes qui se parlent en Europe et en Asie; j'explorai tout d'abord avec ardeur les riches domaines des littératures orientales et occidentales. Plus tard, je m'intéressai aux influences réciproques que les langues exercent les unes sur les autres, et on ne doit pas s'étonner qu'en vertu du vieux proverbe *Nosce teipsum* [1], mon attention se soit principalement dirigée sur l'origine et les affinités de ma langue natale.

On n'ignore pas que le hongrois appartient à la tige dite altaïque; en revanche on n'a pas encore tranché la question de savoir s'il est de la branche tartare ou de la finnoise. Cette solution qui nous intéresse, nous autres Hongrois, au double point de vue de la science et de la nationalité, fut le principal mobile qui me conduisit vers l'Orient[1]. Je me proposais de déterminer, par une étude pratique des langues vivantes, le degré de parenté qui m'avait tout d'abord frappé comme existant d'une manière positive entre les dialectes hongrois et turco-tartare.

Je me rendis d'abord à Constantinople. Une résidence de plusieurs années dans des familles turques et de fréquentes visites dans les écoles et les bibliothèques de l'Islam firent bientôt de moi un véritable

1. Connais-toi toi-même.

1. Tel avait été aussi l'un des motifs du voyage entrepris il y a quarante ans par Csoma de Körös.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Turc, je pourrais même dire un Effendi [1]. Le progrès de mes recherches linguistiques excitait de plus en plus mon désir de pénétrer dans les profondeurs les moins accessibles des régions orientales, et lorsque je fus ainsi amené à risquer un voyage dans l'Asie centrale, il me sembla convenable de conserver ce caractère d'Effendi et de parcourir l'Orient sous les dehors d'un indigène.

De Constantinople j'allai en Perse, et je fis mon entrée à Téhéran le 13 juillet 1862. Je n'oublierai certainement pas de sitôt les mille obstacles à travers lesquels il fallut me frayer passage. Anes, chameaux, mulets chargés de paille, d'orge ou de ballots de marchandises tant européennes qu'indigènes, s'avançaient de toutes parts dans la plus étrange confusion et obstruaient l'accès même de la porte. Ramenant mes jambes sous moi sans quitter la selle, et criant à tue-tête comme mes voisins : *Khaberdar! khaberdar!* (prenez garde!) je réussis, mais non sans difficulté, à pénétrer dans la ville. Je longeai le bazar et j'arrivai enfin au palais de l'ambassade turque, sans avoir reçu aucune atteinte sérieuse, dans cette foule compacte où les coups de bâton, et même les coups de sabre, s'échangeaient avec une libéralité surprenante.

Qu'allait faire à l'ambassade turque un sujet du royaume de Hongrie, missionnaire scientifique de l'Académie de Pesth? Ce que j'ai confié au lecteur répond à cette question.

Haydar Effendi, autrefois chargé de missions diplomatiques à Saint-Pétersbourg et à Paris, représentait alors le sultan à la cour du shah. Il était au nombre des personnes que mon séjour à Constantinople m'avait fait connaître. Mais, outre ces relations personnelles, je lui apportais plusieurs lettres de ses amis les plus intimes, et comptant sur l'hospitalité turque mainte et mainte fois mise à l'épreuve, j'étais à peu près sûr de trouver bon accueil auprès de lui. Je pensais donc que je serais logé comme un hôte à l'ambassade ottomane; aussi, en apprenant que les membres dont elle était composée habitaient déjà leur *yailar*, ou résidence d'été, à Djizer (huit *milles* de Téhéran), je me bornai à changer d'habits, et après un repos de quelques heures que je m'accordai en compensation de plusieurs nuits d'insomnie, je me remis en route sur un âne que j'avais loué pour une promenade à la campagne.

Au bout de deux heures, je me trouvais sous une magnifique tente de soie, en présence des effendis qui étaient sur le point de se mettre à table. Amicalement reçu par l'ambassadeur et par ses secrétaires, je pris place à leur banquet que le contraste me faisait trouver splendide, et l'entretien, qui ne tarissait guère, nous ramena bientôt sur les rives enchantées du Bosphore.

Notre conversation se prolongea fort avant dans la nuit. Le lendemain et les jours suivants je fus présenté aux diverses ambassades.

Mon séjour à Djizer et à Téhéran se prolongea plus que je ne l'aurais désiré. Grâce à mes bons amis de l'ambassade ottomane, j'y menais une existence fort mal assortie au rôle que je comptais prendre pendant mon voyage, celui d'un derviche mendiant.

Je voulus enfin m'arracher à ce bien-être dangereux, et en janvier 1863, hâtant mes préparatifs, je résolus, sans m'arrêter aux sacrifices qu'il en pourrait coûter, de donner suite à mes desseins.

L'ambassade ottomane est dans l'usage d'accorder un modique subside aux hadjis (pèlerins musulmans) et derviches qui, chaque année, en nombre très-considérable, traversent la Perse pour se rendre en Turquie. Cette mesure bienfaisante est à peu près indispensable aux pauvres mendiants sunnites qui, vu la différence de secte, n'obtiendraient pas un liard des shiites persans [1]. Il s'ensuivait que l'hôtel de l'ambassade s'ouvrait presque chaque jour à de pauvres pèlerins arrivant des plus lointaines régions du Turkestan. J'éprouvais une grande satisfaction chaque fois qu'un de ces Tartares en haillons franchissait le seuil de mon appartement; je tirais d'eux, en effet, beaucoup de renseignements positifs sur leur pays natal, et leur conversation m'était fort utile pour mes études philologiques; de leur côté, ne pouvant même soupçonner ce que j'avais en perspective, ils étaient naturellement surpris et charmés de me trouver si affable.

Il circula bientôt, dans le caravansérail où résidaient ces hôtes éphémères, que Haydar Effendi, l'ambassadeur du sultan, montrait un cœur généreux; que Reshid Effendi (c'était là mon nom de guerre), traitant les derviches comme ses frères, était probablement lui-même un derviche déguisé.

Une fois ces notions répandues dans le public, je n'avais pas à m'étonner que tout Hadji survenu à Téhéran se présentât chez moi d'abord, et seulement au sortir de là chez le ministre de Turquie; ce dernier, en effet, n'était pas toujours accessible, tandis que par mon entremise, ils obtenaient aussitôt soit leur modeste viatique, soit la réalisation des autres vœux qu'ils pouvaient former et qui n'excédaient pas la mesure du possible.

Ce fut ainsi que dans la matinée du 20 mars quatre

1. A peu près ce qu'on entend, en Angleterre, par le mot *gentleman*, un homme bien élevé.

1. — 1° Les *Shiites* sont essentiellement ennemis de la tradition. Ils admettent Ali et les douze Imans comme les seuls successeurs de Mahomet. Abou-Bekr, Omar, Osman ne sont à leurs yeux que des usurpateurs et des bandits. La Perse et le Khorassan (réunis sous le nom d'*Iran*) sont presque entièrement peuplés de shiites. Vient ensuite le *Touran*, qui comprend les royaumes ou principautés de Bokhara, Khiva, Khokand, Tashkand, Hasrat Sultan, Maïmone, Ankhoy et Hérat. Si on retranche ce dernier pays, on a le Turkestan tout entier. Ses habitants (Osbegs, Tadjiks, Kalmouks) appartiennent tous au culte sunnite ainsi que les Arabes et les Turcs.

2° Les *Sunnites* — traditionalistes ou catholiques de l'Islam — reconnaissent Omar, Osman, Abou-Bekr et Ali pour successeurs du Prophète. Les shiites sont à leurs yeux de véritables hérétiques « faits pour être vendus comme des ânes ou des chevaux. » Chaque année, l'émir et les Mollahs du Bokhara lancent un *fetwa* (une espèce de bulle pontificale) qui enjoint aux Hazaras et aux Turkomans de « faire *tchapao* » dans le Khorassan et dans la Perse; autant vaut dire de mettre à sac les villages et cités, capturer les caravanes, ramener les esclaves, etc. Cette espèce de *lettre de marque* trouve des corsaires toujours prêts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ces pèlerins se présentèrent à moi, demandant que je voulusse bien les accompagner chez l'envoyé du sultan et appuyer la plainte qu'ils comptaient porter contre les employés persans de Hamadan qui avaient prélevé sur eux, à leur retour de la Mecque, la taxe abusive dont on frappait jadis les sunnites, pure exaction, réprouvée par le shah de Perse et depuis longtemps interdite par le sultan. Remarquons ici que, dans la pensée de ces bons Tartares, le monde entier est tenu d'obéir à à leur chef religieux, le maître de Constantinople. Nos gens, formulant leurs griefs, s'exprimaient ainsi : « Nous ne demandons point d'argent à Son Excellence l'ambassadeur : l'unique objet de nos prières, c'est qu'à l'avenir les sunnites comme nous puissent visiter les Saints Lieux sans être molestés. »

Un langage si peu personnel avait droit de me surprendre, tenu par un natif d'Orient. Aussi étudiais-je avec soin la sauvage physionomie de mes hôtes, et je dois avouer que, malgré leur extérieur inculte, malgré leurs misérables vêtements, j'entrevis chez eux je ne sais quelle noblesse native qui tout d'abord me prédisposa favorablement. Dans le cours du long entretien que nous eûmes ensemble, je pris des renseignements plus complets sur leurs collègues, sur la route qu'ils avaient suivie en se rendant à la Mecque, et sur celle qu'ils comptaient prendre au sortir de Téhéran.

L'orateur de la bande était, la plupart du temps, un Hadji de la Tartarie chinoise, dont les haillons se dissimulaient sous un *djubbe* (ou surtout) vert fraîchement sorti de chez le tailleur ; il était coiffé d'un énorme turban blanc, et la flamme de son regard, l'intelligente vivacité de ses yeux attestaient sa supériorité, reconnue d'ailleurs par le reste de ses compagnons. Chapelain ou *Imam* du Vang d'Aksu[1], il prétendait avoir double droit au titre de Hadji, puisqu'il avait fait deux fois le pèlerinage du Saint-Sépulcre ; il me présenta officiellement celui de ses associés qui s'était placé auprès de lui et me fit comprendre que mes quatre interlocuteurs devaient être considérés comme les chefs d'une petite caravane composée en tout de vingt-quatre pèlerins.

« Notre société, poursuivit l'orateur, comprend à titre égal des jeunes gens et des vieillards, des riches et des pauvres, ceux-ci connus pour leur piété, ceux-là pour leur instruction, les uns clercs, les autres laïques. Nous n'en vivons que de meilleur accord, étant tous natifs du Khokand ou du Kashgar, et n'ayant parmi nous aucun serpent de la race bokhariote. »

Je connaissais déjà de longue date l'hostilité que les tribus osbeg (ou tartares) de l'Asie centrale professent envers les Tadjiks (les anciens indigènes de race persane) ; aussi écoutai-je, sans le moindre commentaire, cette déclaration de principes, ayant surtout à cœur de savoir à quoi m'en tenir sur les projets ultérieurs de mes hôtes.

« De Téhéran chez nous, disaient-ils, il existe quatre routes : la première nous mène jusqu'à Bokhara par Astrakhan et Orenburg, la seconde par Meshid et Hérat, la troisième par Meshid et Merv, la quatrième enfin par les déserts Turkomans et le pays de Khiva. Les deux premières sont beaucoup trop coûteuses et la guerre d'Hérat y sème aussi trop d'obstacles ; il est vrai que les deux dernières offrent une foule de dangers ; néanmoins c'est entre elles qu'il faut choisir, et nous vous demanderons à ce sujet un conseil d'ami. »

Nous causions déjà depuis près d'une heure ; je n'avais pu que goûter leurs franches explications, et, malgré la singularité de traits qui signalaient leur origine étrangère, malgré leurs grossiers vêtements où étaient inscrites les traces d'un long et pénible voyage, — bref, malgré tout ce que leurs dehors avaient de répulsif, — je me demandais déjà si je ne me joindrais pas à ces hommes pour pénétrer avec eux dans l'Asie centrale. En leur qualité de natifs, je ne pouvais trouver de meilleurs guides ; ils me connaissaient déjà comme derviche, ils m'avaient vu accepter à ce titre par l'ambassade ottomane ; ils avaient enfin de nombreuses relations à Bokhara, la seule ville dont le séjour me parût redoutable quand je songeais au sort tragique des voyageurs qui m'y avaient précédé.

Mon parti fut pris sans beaucoup d'hésitation.

Je savais que j'allais être questionné sur les motifs qui pouvaient me faire entreprendre un pareil voyage. Un Oriental pur sang, je le savais aussi, n'accepterait jamais comme valable un mobile simplement scientifique ; il lui semblerait absurde, et même suspect, qu'un effendi voulût encourir tant de risques et d'ennuis pour la réalisation d'une pensée abstraite. Les Orientaux ne comprennent pas l'inquiète curiosité des savants et ne croient pas volontiers qu'elle puisse exister. Il eût donc été fort maladroit de heurter de front, dans leurs convictions les plus chères, ces fanatiques musulmans ; et je me trouvais réduit, par là même, à user de quelque subterfuge vis-à-vis d'eux, ce dont je me serais fait scrupule en toute autre circonstance. Ceux auxquels j'eus recours étaient de nature à flatter mes futurs compagnons et calculés de manière à servir mes secrets desseins. Je leur dis, par exemple, que je nourrissais en moi depuis longtemps, sans en avoir jamais parlé à personne, l'ardent désir de visiter le Turkestan (l'Asie centrale), non pas seulement comme la source unique où la vertu de l'islam fût demeurée à l'abri de toute souillure, mais aussi afin de contempler les saints de Khiva, de Bokhara et de Samarkand. C'était avec cette idée, leur assurai-je, que j'avais quitté le pays de Roum (la Turquie) pour me rendre en Perse, où j'attendais depuis un an les compagnons prédestinés par Dieu à faciliter mon pèlerinage.

Quand j'eus fini de parler, ces braves Tartares, un moment fort étonnés, parurent se remettre peu à peu de leur stupéfaction. Désormais, disaient-ils, tous leurs doutes étaient levés ; j'étais bien ce derviche qu'ils avaient soupçonné dès l'abord. Ils se déclaraient heureux de l'amitié que je leur témoignais en les prenant

1. L'Aksu est une province de la Tartarie chinoise. Le titre de *Vang* équivaut à celui de gouverneur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour guides et pour protecteurs dans une entreprise si lointaine et si périlleuse.

« Vous trouverez en nous, non-seulement des amis, mais des serviteurs, poursuivit Hadji Bilal (l'orateur en titre dont j'ai parlé). Nous devons cependant vous rappeler que les routes du Turkestan ne sont ni aussi commodes ni aussi sûres que celles de la Perse ou de la Turquie. Sur celle que nous allons prendre, on voyage souvent des semaines entières sans rencontrer une maison, sans pouvoir se procurer un morceau de pain, ni même une goutte d'eau potable. On court de plus le risque d'être assassiné ou fait prisonnier et vendu comme esclave, sans parler de celui auquel vous exposent les « tempêtes de sable » par lesquelles on peut être enterré vif. Veuillez peser, Effendi, les conséquences de votre démarche. Peut-être la déplorerez-vous un jour, et nous ne voulons à aucun prix prendre sur nous la responsabilité des malheurs qui vous arriveraient. Par-dessus tout, vous devez avoir présent à l'esprit que la plupart de nos compatriotes nous sont bien inférieurs en expérience acquise et en connaissance du monde ; nonobstant tout ce qu'on a pu vous dire de leur hospitalité, ils se méfient invariablement de l'étranger que leur envoie un pays lointain. Vous êtes-vous demandé, d'ailleurs, comment vous feriez, privé de notre assistance et livré à vos seules ressources, pour effectuer la longue traversée du retour? »

Il est facile de concevoir que ces paroles produisirent sur moi une impression assez forte. Cependant elles ne réussirent pas à m'ébranler.

« Je le sais, leur disais-je, le monde terrestre est l'équivalent d'une hôtellerie[1] que nous habitons à peine quelques jours et d'où il faut sortir pour faire place à d'autres. Je me ris des musulmans contemporains qui ne bornent pas leurs soucis à l'heure présente, et dont les prévisions insensées embrassent un long avenir. Emmenez-moi, chers amis!... Ce royaume infime où l'erreur domine n'a plus aucun charme pour moi. J'en suis las, croyez-le bien, et ne demande qu'à le quitter. »

Mes instances prévalurent contre des objections de plus en plus faibles. Les chefs de la caravane m'acceptèrent immédiatement pour compagnon de voyage, et, en signe d'adoption, nous échangeâmes une affectueuse accolade. Je ne saurais dire que l'accomplissement de ces rites fût de tout point agréable; il fallut dompter la répugnance que m'inspirait naturellement le contact de ces vêtements sordides, imprégnés de mille odeurs fâcheuses. N'importe, mon affaire était réglée. Il ne restait plus qu'à voir mon hôte, Haydar Effendi, à lui communiquer mes intentions, et à obtenir qu'il me recommandât aux Hadjis, pour lesquels je solliciterais immédiatement une audience.

J'avais prévu que mes projets rencontreraient une vive opposition; effectivement on me taxa de folie, en me remontrant combien il était rare qu'un étranger sortit sain et sauf des pays où je voulais me rendre. — N'était-ce pas assez de cette imprudence, et fallait-il, de plus, prendre pour guides des hommes que l'espoir du moindre profit porterait sans peine à m'assassiner?

Ainsi parlaient mes amis de l'ambassade.

Cependant, une fois certains qu'ils ne parviendraient jamais à me détourner de mes idées favorites, ils substituèrent de bons conseils à leurs sinistres pronostics et cherchèrent par quels moyens ils pourraient le mieux seconder mon entreprise.

Haydar Effendi donna audience aux Hadjis, et, confirmant les discours que je leur avais tenus, me recommanda vivement à leur hospitalité; il ajouta qu'une récompense leur serait acquise pour tout service rendu par eux à un effendi, à un serviteur du sultan, désormais confié à leur loyauté. Je n'assistais pas à cette entrevue, mais on m'apprit qu'ils avaient solennellement promis de remplir fidèlement leur mandat. On verra plus tard qu'ils tinrent parole. Haydar Effendi, dans le cours de la conversation, avait hautement blâmé la politique de l'émir de Bokhara[1]. Il voulut ensuite avoir la liste complète des pauvres voyageurs entre lesquels il répartit une somme d'environ quinze ducats, — magnifique présent pour des hommes qui se nourrissent d'eau et de pain!

Il était convenu que nous partirions dans un délai de huit jours. Hadji Bilal, en attendant, venait seul me visiter, m'amenant de temps à autre quelques-uns de ses compatriotes de l'Aksu, du Yarkend et de Kashgar. On eût dit, à mon sens, des aventuriers étrangement déguisés, et non des pèlerins obéissant à une inspiration dévote. Celui d'entre eux auquel ils témoignaient le plus d'intérêt, Abdul-Kader, espèce de rustre âgé d'environ vingt-cinq ans, me fut recommandé par lui à titre de serviteur.

« Je vous le donne, disait Hadji Bilal, pour un bon et fidèle camarade, assez gauche, j'en conviens, mais susceptible d'apprendre ce que vous voudrez lui enseigner.... Tirez parti de lui pendant le voyage; il fera votre pain et votre thé, deux métiers auxquels il s'entend fort bien. »

Je montrai à Hadji Bilal la petite somme d'argent que j'emportais avec moi pour les dépenses du voyage; en même temps, je le priai de me renseigner sur le costume, l'attitude, la manière de vivre que je devais adopter pour m'assimiler le plus possible à mes compagnons de route et me dérober ainsi à l'incessante curiosité dont j'allais être l'objet.

Avant tout il me conseilla de raser mes cheveux et de changer, contre un costume bokhariote, les vêtements turco-européens dont j'étais encore pourvu; il fallait autant que possible supprimer les objets de literie, le linge de corps, et tout ce qui de près ou de loin ressemblait à du superflu. Je suivis exactement ses conseils, et mon nouvel équipement, qui ne demandait pas de

1. *Mihmankhanei pendjruzi*, mot à mot : « une hôtellerie de cinq jours, » expression employée par les philosophes orientaux pour caractériser le séjour de l'homme ici-bas.

1. Le souverain de Bokhara porte le titre d'Émir. Les princes du Khiva et du Khokand sont plus simplement qualifiés de Khans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nombreux préparatifs, se trouva bientôt au complet; trois jours avant celui qu'on avait fixé pour le départ j'étais à même de tenter les hasards de ma grande aventure.

Dans l'intervalle je crus devoir rendre à mes futurs associés la visite qu'ils m'avaient faite, et je les allai chercher dans le misérable karavansérai où ils étaient établis. Ils y occupaient deux petites cellules : quatorze personnes logeaient dans l'une, dix dans l'autre, et je n'avais pas encore vu tant de misère et de saleté entassées dans un aussi étroit espace. L'impression que je ressentis alors ne s'effacera jamais de ma mémoire. Fort peu d'entre eux avaient de quoi se suffire jusqu'au terme de leur voyage; le bâton du mendiant constituait l'unique ressource de presque tous. Je les trouvai se prêtant un secours mutuel pour certaine toilette dont les détails offusqueraient l'imagination de mes lecteurs, mais qui me devint nécessaire lorsque j'eus quitté cet antre immonde.

Leur réception fut d'ailleurs des plus cordiales; ils m'offrirent le thé, selon la coutume, et j'endurai tout au long le supplice d'avaler sans sucre un grand bol de l'eau verdâtre à laquelle ils donnent ce nom. Pour surcroît de malheur, ils voulaient me contraindre à renouveler l'opération, mais je les suppliai de m'excuser. Alors il me fut permis de serrer tour à tour dans mes bras chacun de mes nouveaux collègues. Je reçus de tous le baiser fraternel, et quand j'eus rompu le pain séparément avec chaque membre de l'association, nous nous assîmes en cercle pour délibérer sur la route à prendre.

Ainsi qu'on l'a vu, nous n'avions à choisir qu'entre deux chemins, l'un et l'autre semés de périls et traversant le Désert dont les Turkomans se sont fait une patrie; nulle autre différence que celle des tribus au milieu desquelles il faudrait passer. En prenant par Meshid, Merv et Bokhara nous abrégions très-certainement, mais il fallait affronter les tribus tekké, les plus sauvages de leur race, connues pour n'épargner qui que ce soit, et qui n'hésiteraient pas à vendre comme esclave le Prophète lui-même s'il venait à tomber entre leurs mains. Sur l'autre route, se trouvent les Turkomans Yomut, peuple relativement honnête et hospitalier; mais celle-ci nous condamnait à traverser le Désert sur un espace équivalant à quarante stations, sans espoir d'y trouver une seule source d'eau douce et potable. Après quelques observations, ce fut à cette seconde alternative que s'arrêtèrent nos chefs :

Hadji Bilal, pèlerin tartare, compagnon de Vambéry. — Dessin de É. Bayard d'après Vambéry.

« Mieux vaut, disaient-ils, lutter contre la perversité des éléments que contre celle des hommes. Nous sommes sur les voies de Dieu, et ce Dieu toujours clément ne nous abandonnera certainement pas. » Pour mettre le sceau à cette résolution définitive, Hadji Bilal implora les bénédictions d'en haut. Tandis qu'il parlait nous avions tous levé les mains vers le ciel; et lorsqu'il eut fini, chacun de nous, empoignant sa barbe, prononça tout haut le mot « Amen! »

La séance levée, on m'avertit que je devrais me trouver au même endroit deux jours après et de très-bonne heure, si je voulais partir en même temps que le reste de la caravane.

Je revins à l'ambassade, et pendant ces deux journées, j'eus à soutenir contre moi-même une lutte des plus pénibles. Je ne pouvais m'empêcher de comparer les dangers vers lesquels j'allais courir aux résultats que mon voyage pouvait avoir; je soumettais à l'examen le plus rigoureux les mobiles qui me poussaient en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avant, n'étant pas bien certain qu'ils légitimassent une témérité comme la mienne; mais j'étais sous une espèce de charme qui ne me permettait guère de réfléchir. En vain s'efforçait-on de me persuader que le masque religieux de mes nouveaux compagnons me dissimulait seul leur dépravation réelle; en vain me rappelait-on, pour m'effrayer, le sort tragique de Conolly, de Stoddart et de Moorcroft, ainsi que les désastres plus récents de M. de Blocqueville, qui, tombé dans les mains des Turkomans, avait eu dix mille ducats à payer pour se racheter de l'esclavage : je ne voulais voir dans tout ceci que des infortunes accidentelles, et ce qui était arrivé à d'autres m'inspirait je ne sais comment assez peu de crainte pour moi-même. Je me demandais seulement si j'aurais assez de forces physiques pour supporter en même temps la rigueur du climat, un régime alimentaire dont je n'avais pas l'habitude, l'insuffisance du vêtement, les nuits passées en plein air, et surtout la fatigue des longues marches qu'une infirmité accidentelle devait me rendre particulièrement intolérable[1]. C'était là ce qui m'inquiétait le plus et me causait le plus de souci pour le succès de mon aventureuse expédition. Je n'ai pas besoin de dire quelle fut l'issue de ce combat intérieur.

Dans la soirée qui précéda le départ, je fis mes adieux à mes bons amis de l'ambassade; deux d'entre eux seulement possédaient le secret de mon voyage; et tandis que les résidents européens me supposaient parti pour Meshid[2], j'allais, au sortir de Téhéran, continuer ma route dans la direction d'Astrabad et de la mer Caspienne.

II

Voyage au nord-est de Téhéran. — Les hymnes de marche. — Liste des membres de la caravane. — Traversée des monts Elburz. — Nous entrons dans le Mazendran. — Paradis printanier. — Souvenirs exotiques. — Indiscrétions nocturnes des chacals. — Les Babis. — Sari. — Une colonie sunnite. — Karatepe.

Dans la matinée du 28 mars 1863, et dès la pointe du jour, je m'acheminai vers le karavansérai où nous avions pris rendez-vous. Ceux de mes nouveaux amis à qui le bon état de leurs finances avait permis de louer un âne ou un mulet pour les transporter jusqu'aux frontières de la Perse, se trouvaient déjà là tout bottés, tout éperonnés; les pauvres piétons, non moins exacts, avaient chaussé le *jaruk*, et tenant à la main leur long bâton de dattier, semblaient attendre avec impatience le signal du départ. Je constatai, à ma grande surprise, que les misérables vêtements dont je les avais vus affublés à Téhéran étaient en réalité leur costume de ville, autant vaut dire leurs habits de fête. Ils y avaient substitué leur appareil de voyage, c'est-à-dire un nombre illimité de haillons, variés de forme et de couleur, qu'un brin de corde fixait tant bien que mal autour de leur taille. La veille encore, devant mon miroir, je m'étais cru le plus déguenillé de tous les mendiants; maintenant, au milieu de ces porte-loques, je ressemblais à un roi sous sa pourpre.

Hadji Bilal, levant les mains, nous donna la bénédiction du départ, et à peine avions-nous prononcé, barbes au poing, l'*amen* sacramentel, que nos piétons, se précipitant à grands pas hors des portes, prirent une bonne avance sur la cavalerie pacifique destinée désormais à former l'arrière-garde.

Notre marche nous conduisait dans la direction du nord-est, c'est-à-dire de Téhéran vers Sari, où nous devions arriver en huit stations. Nous tournâmes donc vers Djadjerud et Firuzkuh, laissant à notre gauche Taushantepe, le petit rendez-vous de chasse du monarque; et une heure après nous étions à l'entrée du défilé montagneux où on perd de vue la plaine et la cité royale de Téhéran. Là, je ne pus m'empêcher de tourner la tête. Le soleil, pour me servir d'une expression orientale, était déjà « haut d'une lance; » et ses rayons éclairaient, par delà les toits de Téhéran, le dôme doré de Shah Abdul-Azim. A cette époque de l'année, la nature a déjà revêtu, dans ces districts, l'éclatante verdure du printemps, et je dois avouer que la capitale, dont l'aspect général m'avait si désagréablement impressionné l'année d'avant, m'éblouissait alors de sa beauté radieuse. Ce regard que je jetais sur elle, était comme un adieu aux derniers confins de la civilisation européenne. J'allais affronter désormais ce que la vie sauvage et barbare a de plus excessif. Cette pensée m'avait profondément ému, et, pour ne pas trahir devant mes compagnons les sentiments qui m'agitaient, je poussai mon cheval dans les sinuosités encore désertes de la passe que nous allions franchir.

Les gens de la caravane, cependant, s'étaient mis à réciter tout haut des passages du Koran et à chanter des *telkins* (hymnes), comme il sied à de véritables pèlerins. Ils me pardonnaient de ne pas accomplir ces rites, sachant que les Roumis (Osmanli) ne sont pas élevés dans des principes aussi strictement religieux que les gens du Turkestan; ils comptaient d'ailleurs qu'à la longue, et par l'effet naturel de mon affiliation avec eux, l'inspiration nécessaire ne pouvait manquer de me venir.

Voici la liste de ces braves gens en compagnie desquels j'allais franchir tant de pays à peine connus des Européens.

1. *Hadji Bilal*, dont on connaît déjà le lieu de naissance et la profession. Avec lui étaient ses fils adoptifs :

2. *Hadji Isa*, jeune garçon de seize ans, et

3. *Hadji Abdul-Kader*, mentionné plus haut.

Venaient ensuite :

4. *Hadji Yusuf*, riche paysan de la Tartarie chinoise, avec son neveu

5. *Hadji Ali*, enfant de dix ans dont les petits yeux kirghiz percés comme avec une vrille avaient le privilége de m'égayer. Ils possédaient à eux deux un via-

1. Le voyageur fait ici allusion — une allusion très-discrète, on le voit — aux suites d'une blessure reçue, à ce qu'il paraît, sur les barricades viennoises de 1849, et qui l'a laissé boiteux pour le reste de ses jours.

2. Voyez la description de Meshid ou Meshed, la ville sainte des Perses, par M. de Kanikhoff, dans notre 2e semestre de 1861.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tique de quatre-vingts ducats, ce qui les classait parmi les riches de la compagnie; ceci pourtant ne se disait qu'à voix basse. Un cheval loué à frais communs les portait alternativement, l'un marchant tout le jour tandis que l'autre était en selle.

6. *Hadji Amed*, pauvre Mollah qui accomplissait son pèlerinage sans autre aide qu'un bâton de mendiant. Ainsi faisait son collègue

7. *Hadji Hasan*, dont le père était mort en route et qui revenait, orphelin, vers son pays natal;

8. *Hadji Yakoub*, mendiant de profession et tenant de son père cet honorable métier;

9. *Hadji Kurban* (l'aîné), paysan de naissance qui avait traversé comme rémouleur la presque totalité de l'Asie, poussé jusqu'à Constantinople et la Mecque, visité à diverses époques le Thibet et Calcutta, parcouru deux fois les steppes kirghizes jusqu'à Orenburg et Taganrok.

10. *Hadji Kurban* (le cadet), qui, lui aussi, pendant le voyage, avait vu mourir son père et son frère;

11. *Hadji Saïd*, et

12. *Hadji Abdul-Rahman*, pauvre garçon de quatorze ans, déjà éclopé, dont les pieds avaient été gelés dans les neiges du Hamadan et qui jusqu'à Samarkand resta sujet à de cruelles souffrances.

Les pèlerins que je viens de nommer étaient natifs du Khokand, du Yarkand et de l'Aksu, deux districts adjacents; c'étaient par conséquent des Tartares chinois appartenant à la suite d'Hadji Bilal, lequel se trouve d'ailleurs dans de bons termes avec

13. *Hadji Sheikh Sultan Mahmoud*, natif de Kashgar où se voit la tombe d'un saint renommé, Hazreti Afak, à la famille duquel il appartient. Ce jeune Tartare enthousiaste avait pour père un poëte dont l'imagination ardente caressait depuis longtemps l'idée d'un pèlerinage à la Mecque; après de longues années de souffrances, il réalisa les rêves de toute sa vie et mourut dans la cité sainte qu'il avait enfin pu visiter. Le pèlerinage de son fils avait eu par conséquent un double objet; il était allé prier en même temps sur la tombe de son père et sur celle du Prophète. Avec lui voyageaient

14. *Hadji Husein*, son parent, et

15. *Hadji Ahmed*, naguère soldat au service de la Chine et faisant partie du régiment Shiiva, lequel est composé de musulmans armés de fusils.

Étaient nés dans le Khanat ou la principauté de Khokand :

16. *Hadji Salih Khalifed*, candidat à l'*ishan*, c'est-à-dire au titre de sheikh, et appartenant par conséquent à un ordre demi-religieux; excellent homme, d'ailleurs. Il était accompagné de son fils

17. *Hadji Abdul-Baki*, et de son frère

18. *Hadji Abdul-Kader*, surnommé le *Medjzub*[1], et qui, lorsqu'il a crié deux fois le nom d'Allah, tombe, l'écume à la bouche, dans un état de bienheureuse extase. — C'est tout simplement ce que les Européens appellent épilepsie.

19. *Hadji Kari Messud* (Kari, en langue turque, offre le même sens que Hafiz en persan : *Celui qui sait tout le Koran par cœur*). Il voyageait avec son fils

20. *Hadji Gayaseddin;*

21. *Hadji Mirza Ali* et

22. *Hadji Ahrarhuli;* ces deux derniers pèlerins cachaient encore dans leurs sacs quelques débris de leur pécule de voyage, et s'étaient cotisés pour louer une monture en commun.

23. *Hadji Nur Mohammed*, négociant qui était allé douze fois à la Mecque, mais seulement comme délégué d'un autre, et jamais pour son propre compte.

Nous montions les pentes des monts Elburz qui se succédaient de plus en plus élevés. L'accablement où j'étais fut remarqué par mes nouveaux amis, et ils mirent tout en œuvre pour me consoler. Hadji Salih, particulièrement, me rendit un peu de courage en m'assurant que je trouverais chez tous mes compagnons une affection fraternelle : « Dieu aidant, ajoutait-il, nous serons bientôt libres, une fois franchies les frontières de ces shiites hérétiques; et nous parcourrons à notre aise les domaines des Turkomans sunnites qui sont, après tout, nos coreligionnaires. » — Belle perspective, à coup sûr! me disais-je *in petto;* mais j'éperonnai mon cheval afin de rejoindre, à l'avant-garde, ceux de nos piétons qui avaient pris les devants. Une demi-heure plus tard je me trouvais parmi eux, et je remarquai avec quelque surprise la gaieté de ces marcheurs intrépides après deux voyages de si longue haleine. Plusieurs d'entre eux chantaient de joyeuses ballades qui ressemblaient fort à celles de la Hongrie; d'autres racontaient les aventures qui avaient marqué le cours de leurs vagabondages, et je prenais grand plaisir à ces conversations où se révélaient à moi la manière de voir, les pensées, les préoccupations de ces lointaines tribus, et qui me transportèrent, dès les portes de Téhéran, au cœur même de l'Asie centrale.

Pendant la journée le temps était assez chaud, mais les gelées du matin, surtout dans les districts montagneux, avaient de quoi me transir. Aussi, trop légèrement vêtu pour rester à cheval, il m'arrivait souvent de descendre afin de me réchauffer en marchant. Je passais alors ma monture à celui de nos piétons qui me semblait le plus fatigué; il me confiait en échange son bâton de pèlerin, et je faisais ainsi de longues étapes durant lesquelles ces êtres naïfs me décrivaient avec enthousiasme les beautés de leur pays natal. Lorsque leurs réminiscences patriotiques les avaient exaltés à un certain point, lorsqu'ils avaient célébré à satiété les jardins fertiles de Mergolan, de Namengan et du Khokand, ils entonnaient unanimement, par une sorte d'accord tacite, quelqu'un de leurs chants religieux (*telkins*), et je m'y associais moi-même, entraîné par l'exemple, en poussant de toutes mes forces le cri d'*Allah, Ya Allah!*

Chaque fois qu'il m'arrivait d'entrer avec eux dans

1. Ce mot signifie : *Poussé par l'amour de Dieu.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette espèce de communion, les jeunes voyageurs ne manquaient pas d'en rendre compte aux plus âgés. Et ces derniers, se montrant fort satisfaits, ne cessaient de se répéter l'un à l'autre que Hadji Reshid (mon nom d'emprunt) était un derviche de la bonne espèce et qu'ils feraient quelque chose de lui.

Le quatrième jour, après une marche prolongée, nous atteignîmes Firuzkuh, où l'on monte péniblement par des chemins détestables.

La ville de Firuzkuh est située au pied d'une montagne que couronnent d'anciennes fortifications aujourd'hui démantelées; elle tire quelque importance de ce fait qu'elle marque la limite de la province Arak Adjémi. Nous étions désormais dans le Mazendran.

Le lendemain matin, tournant décidément vers le nord, nous ne marchâmes guère que trois ou quatre heures avant d'atteindre le seuil de la grande passe (plus spécialement appelée Mazendran) qui s'étend jusqu'aux rives de la mer Caspienne. Dès qu'on a laissé derrière soi le karavansérai bâti à la cime de la montagne, la stérilité, la nudité des pays que le voyageur vient de traverser font place aux richesses de la végétation la plus luxuriante.

On serait tenté de ne plus se croire en Perse quand on voit déborder de toute part la splendeur de ces forêts vierges et leur magnifique verdure. Elles étaient dans tout leur éclat printanier, et leur influence prestigieuse effaça jusqu'à la dernière trace des pressentiments sinistres qui m'avaient jusqu'alors troublé.

La station Zirab est à l'extrémité nord de cette longue passe que nous venions de franchir. Ici commencent d'interminables forêts qui cernent les rivages de la mer Caspienne. Nous longeâmes une chaussée construite par Shah Abbas, mais dont la ruine marche à grands pas. Heften, où nous devions passer la nuit, est au centre d'une belle forêt de buis. Nous y étions arrivés de bonne heure, et avant de préparer notre thé, nos jeunes gens se mirent en quête d'une source d'eau douce. Presque aussitôt nous entendîmes un cri de détresse et nous les vîmes revenir à toute course. Ils avaient vu, disaient-ils, dans le voisinage de la fontaine, certains animaux que leur approche avait fait fuir et qui s'étaient éloignés en bondissant. C'étaient des chacals qui, pendant la nuit, nous assaillirent, mais sans nous tourmenter beaucoup, bien qu'ils fussent trop nombreux pour qu'on pût songer à les écarter, ce qui d'ailleurs est facile, car ils ont peur du bâton. Ces animaux infestent la Perse tout entière. En ce qui me concerne, je fus harcelé du soir au matin. Pour les empêcher d'emporter mes souliers et mon sac à provisions, il ne fallut rien moins qu'une véritable lutte à coups de pied et à coups de poing.

Nous devions le lendemain gagner Sari, la capitale du Mazendran. A peu de distance de la route est Sheikh Tabersi, place forte longtemps défendue par les Babis[1] qui s'étaient rendus la terreur du voisinage. Ici encore nous trouvons de beaux jardins où les oranges et les citrons se récoltent par moissons abondantes. Leurs fruits jaunes et rouges contrastent d'une manière admirable avec la verdure qu'ils étoilent.

La ville même de Sari ne se recommande par aucun genre de beauté, mais on me la signale comme le centre d'un commerce important. Pendant que nous traversions le bazar de cette cité, la dernière du territoire persan, nous reçûmes aussi une dernière volée d'imprécations et d'injures. Je me laissai aller, cette fois, à témoigner le juste ressentiment d'une pareille insolence. Cependant, et après réflexion, il me parut à propos de ne pas garder l'attitude menaçante que me donnaient mon bâton et mon sabre alternativement levés sur les shiites dont plusieurs centaines encombraient le bazar.

Nous ne demeurâmes à Sari que juste le temps de louer des chevaux pour nous transporter en un jour au bord de la mer. La route traverse plusieurs marécages entrecoupés d'étangs; la suivre à pied serait impossible. Il existe, du reste, différents chemins qui mènent d'ici à la mer Caspienne. On y va par Ferahabad (les Turkomans disent Parabad) aussi bien que par Gez ou Karatepe. Nous choisîmes néanmoins la dernière, qui devait nous conduire au sein d'une colonie sunnite où nous étions certains de trouver un accueil hospitalier, ayant pratiqué, à Sari même, plusieurs membres de cette colonie qui nous avaient paru de fort braves gens.

Nous nous étions reposés deux jours, quand nous partîmes pour Karatepe. Nous y arrivâmes le soir seulement, et après neuf heures d'une marche pénible. C'est là que commencent à se manifester les terribles impressions produites par le voisinage des Turkomans. Leurs barques de pirates, abritées le long de la côte, mettent à terre des bandes armées, dont les expéditions s'étendent à plusieurs lieues et qui ramènent au rivage de nombreux prisonniers.

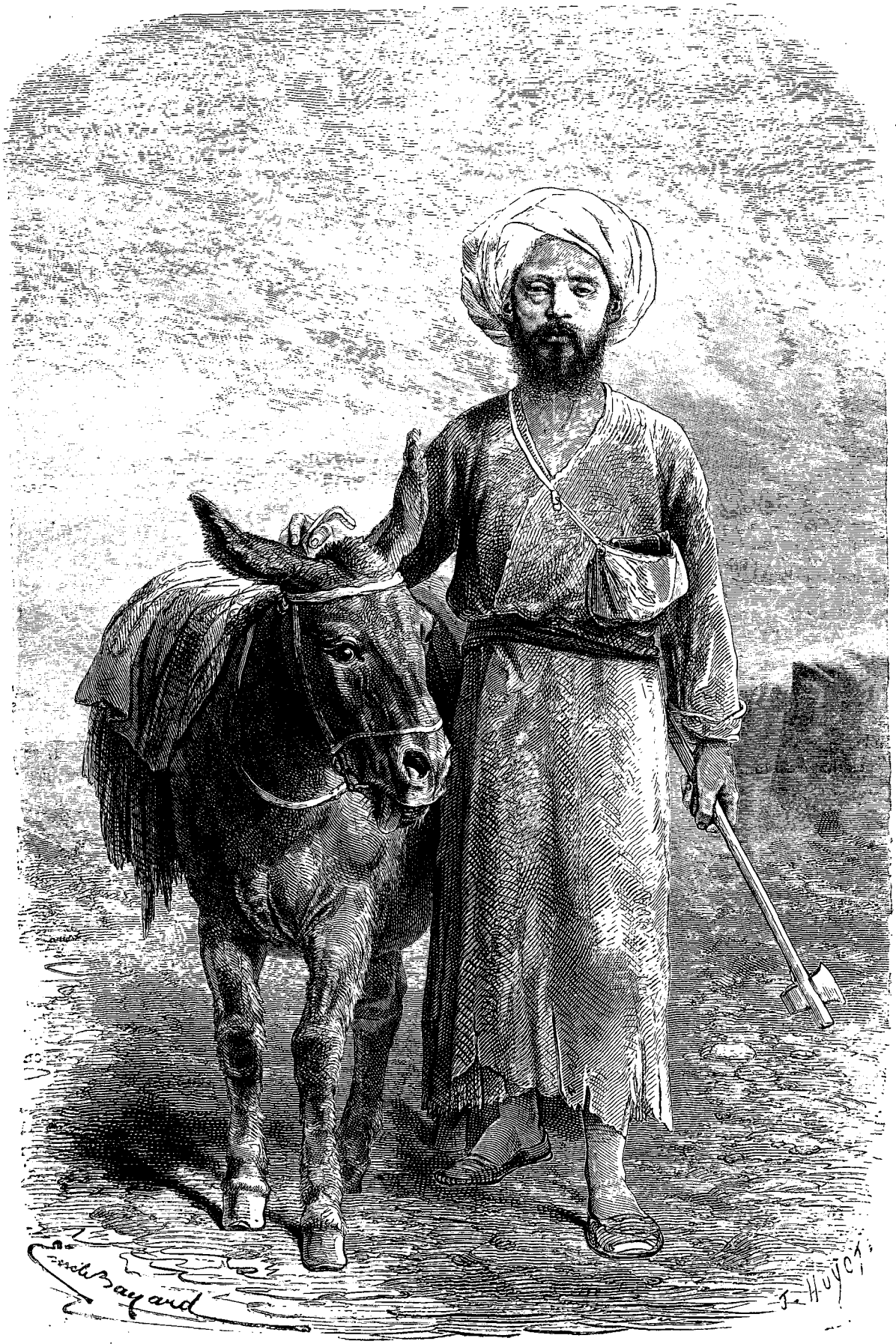
III

Mon hôte afghan, Nur-Ullah. — Je suis soupçonné. — Un Tiryaki. — Souvenirs de Nadir-Shah. — Premier coup d'œil sur la mer Caspienne. — Le capitaine Yakoub. — Talisman d'amour. — Nous nous embarquons pour Ashourada. — Les Russes et leur marine. — Un amiral turkoman. — Anxiétés inutiles. — Les Inghiliz et leurs balises. — L'embouchure de la Görghen. — Nous débarquons à Gömüshtepe. — Un chef turkoman. — Bonne réception.

Dès mon arrivée à Karatepe, un Afghan de haute classe, nommé Nur-Ullah, avec lequel j'avais noué connaissance pendant mon séjour à Sari, voulut absolument m'emmener dans sa maison, et comme je faisais quelque difficulté de fausser compagnie à mes collègues, il comprit Hadji Bilal dans ses pressantes invitations, ce qui ne me laissait aucun prétexte pour refuser son hospitalité. Je ne pouvais d'abord m'expliquer des prévenances si extraordinaires; mais je m'assurai, un peu plus tard, qu'il avait appris sur quel pied je vivais à l'ambassade ottomane, et comptait obtenir de moi, par ses bonnes grâces, une lettre de recommandation,

1. Secte fanatique qui niait la mission de Mahomet et cherchait à propager les doctrines d'un socialisme sauvage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arminius Vambéry. — Dessin de Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que je lui donnai du reste très-volontiers avant de le quitter.

A peine avais-je pris possession de ma nouvelle résidence que la chambre où j'étais s'emplit de visiteurs accroupis en demi-cercle le long des murailles, et qui tantôt me contemplant avec des yeux hagards, tantôt se communiquant l'un à l'autre le résultat de leurs observations, finirent par exprimer tout haut leurs opinions sur l'objet de mon voyage :

« Ce n'est point un derviche, disait la majorité ; il n'a aucunement les dehors de la profession ; les guenilles dont il est couvert font avec ses traits et son teint un contraste par trop frappant. Les Hadjis ne nous ont pas trompés en nous le signalant comme un des parents de l'ambassadeur qui représente notre sultan à Téhéran.... »

Sur ce, tous se levèrent à la fois.

« Allah seul peut savoir, continua l'un d'eux, ce que vient faire parmi les Turkomans de Khiva et de Bokhara un personnage de si haute lignée. »

Tant d'impudence ne laissa pas que de me troubler quelque peu ; je ne m'attendais guère à me voir arracher ainsi, de prime abord, le masque dont je couvrais mes desseins. Malgré tout, gardant l'attitude impassible d'un véritable Oriental, je demeurai assis, comme abîmé dans mes réflexions, et feignis de n'avoir rien entendu. Quand ils virent que je ne prenais aucune part à la conversation, ils interpellèrent Hadji Bilal, et celui-ci affirma que j'étais réellement un effendi, un fonctionnaire du sultan, mais qu'obéissant à l'inspiration divine, et pour me soustraire aux déceptions du monde, je venais d'entreprendre un *ziaret*, c'est-à-dire un pèlerinage au tombeau des saints....

La plupart, ceci dit, hochèrent la tête, mais sans ajouter un mot sur un sujet si délicat. En effet, quand on lui parle de l'inspiration divine (*Ilham*), un bon musulman ne doit jamais exprimer le moindre doute. Il lui faut, même alors qu'il se croit dupe d'un imposteur, témoigner son admiration par un « mash allah » deux fois répété. Je n'en voyais pas moins que, sans avoir encore mis le pied hors du territoire persan, je touchais enfin aux frontières de l'Asie centrale. Ces questions, les méfiances de quelques sunnites isolés, me donnaient fort à penser sur ce qui pourrait m'arriver, une fois perdu dans la foule de ces farouches sectaires. Nos visiteurs nous firent perdre environ deux heures en bavardages de toute espèce, et seulement après leur départ nous fûmes libres de préparer le thé, pour nous livrer ensuite au repos.

J'essayais de m'endormir, lorsqu'un individu portant le costume des Turkomans, et que j'avais jusqu'alors regardé comme un membre de la famille, vint à petit bruit s'installer près de moi. Il m'apprit, en confidence, que ses affaires avaient nécessité pour lui, depuis une quinzaine d'années, des allées et venues continuelles entre Khiva et Karatepe ; bien que né à Kandahar, il connaissait à fond le pays des Ozbegs et de Bokhara ; en fin de compte, il me proposa de lier amitié avec lui, moyennant quoi nous traverserions ensemble le grand désert.

« Tous les fidèles sont frères[1], » lui répondis-je d'un ton sentencieux ; et en le remerciant de ses bonnes dispositions, je lui fis remarquer qu'en ma qualité de derviche, je devais respecter le lien qui m'attachait à mes compagnons de route. Il semblait vouloir prolonger la conversation, mais en lui manifestant le besoin que j'avais de m'abandonner au sommeil, je finis par obtenir qu'il me laissât tranquille.

Nur-Ullah m'apprit, le lendemain matin, que cet homme était un Tiryaki (un mangeur d'opium), un vaurien de la pire espèce, avec lequel, autant que possible, je devais éviter d'avoir aucun rapport. Il m'avertit en même temps que nos provisions de farine pour un voyage de deux mois ne pouvaient être faites que dans la ville où nous étions, les Turkomans eux-mêmes étant réduits à venir s'y ravitailler, et que jusqu'à Khiva, il nous serait impossible de nous procurer du pain. Je m'en remis pour ce genre de préparatifs à Hadji Bilal, et, tandis qu'il s'en occupait, je montai au sommet de la « noire colline, » qui donne son nom au village. Un des côtés est peuplé de Persans ; cent vingt-cinq à cent cinquante familles afghanes se groupent sur l'autre revers. On affirme que cette dernière colonie était, au commencement du siècle, d'une importance bien supérieure à celle qu'on lui voit aujourd'hui, et qu'elle doit sa fondation au dernier des conquérants asiatiques, Nadir-Shah. Je ne pourrais dire dans quel but précis avait eu lieu la transplantation de cette colonie sunnite, mais son existence a fini par être fort utile, attendu que les Afghans se sont chargés de servir d'intermédiaires aux habitants de la Perse dans leurs négociations, souvent difficiles, avec ceux du Turkestan. Sans eux, on ne saurait comment traiter la délivrance de maint et maint prisonnier mis à rançon par les Turkomans. A l'est de la Perse, les sunnites de Khaf, de Djam et de Bakhyrz rendent des services analogues, mais ces derniers ont affaire à la tribu des Tekké, bien autrement dangereuse que celle des Yomuts.

Du haut de la « colline noire, » on a vue sur la mer Caspienne, ou pour mieux dire sur la portion de cette nappe d'eau qu'on appelle « la mer Morte, » limitée à l'ouest par une langue de terre à l'extrémité de laquelle est Ashourada. De loin, cet étroit promontoire semble un mince ruban à la surface des eaux, et porte une seule rangée d'arbres qui s'étend à perte de vue. L'ensemble de ces lieux déserts n'a rien de très-particulièrement encourageant, et je rentrai précipitamment au logis pour vérifier par moi-même l'état des préparatifs qui se faisaient en vue d'un embarquement plus ou moins prochain.

On nous avait dit, la veille au soir, que pour un *kran* (un franc) par tête, un navire afghan, lequel est d'ordinaire employé à l'approvisionnement de la garnison russe, nous conduirait au port d'Ashourada, et qu'une

1. *Kulli mumenin ihvetun.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois là nous pourrions en quelques heures, avec le secours des Turkomans, nous rendre à Gömüshtepe. « Dans Ashourada même, nous disait-on, vous devez trouver Khidr-Khan, chef turkoman au service de la Russie, toujours prêt à venir en aide aux pauvres Hadjis, et de qui vous recevrez sans doute le meilleur accueil. »

Ces propos nous avaient tous mis en joie, et furent salués d'une acclamation unanime. Qu'on juge pourtant de ma surprise lorsqu'il me fut déclaré que le capitaine afghan était prêt à partir, — qu'il laisserait volontiers les Hadjis s'embarquer avec lui, — mais qu'il refusait cette faveur à Mon Altesse, attendu que je devais être, selon lui, un secret émissaire de Sa Majesté le sultan; — en prenant à son bord un personnage tel que moi, il craignait de compromettre les bénéfices réguliers de son commerce avec les Russes.

Cette déclaration m'avait jeté dans un grand embarras, et j'entendis avec joie mes compagnons protester que, s'il persistait dans son refus, ils préféraient attendre une autre occasion, ne voulant à aucun prix se séparer de moi. Ainsi s'exprima notamment, avec une emphase toute particulière, notre fumeur d'opium, l'émir Mehemmed. L'Afghan lui-même (il s'appelait Anakhan) vint un peu plus tard nous exprimer ses regrets, nous promettre la discrétion la plus absolue, et solliciter de moi une lettre de recommandation pour Haydar Effendi. Je regardai comme très-politique de lui laisser toutes ses appréhensions, et me bornant à railler ses idées absurdes, je lui promis de laisser à Nur-Ullah quelques lignes pour Téhéran, promesse que je me gardai bien d'oublier.

Je comprenais toujours mieux la nécessité de laisser planer sur mon véritable rôle un nuage de doutes et de mystère. Les Orientaux, en général, plus particulièrement les sectateurs de l'islam, élevés au sein des mensonges et des trahisons, prennent invariablement le contre-pied de ce dont un inconnu prétend les convaincre, et la plus légère protestation de ma part n'aurait servi qu'à confirmer les soupçons dont j'étais l'objet.

On n'y fit plus aucune allusion, et nous apprîmes, le soir même, que le patron d'un bateau turkoman frété pour Gömüshtepe ne demandait pas mieux, par esprit de religion et à titre gratuit, que de prendre à son bord la caravane entière; nous n'avions qu'à nous trouver de bon matin sur le rivage pour profiter d'un vent assez favorable. Hadji Bilal, Hadji Salih et moi, — le triumvirat reconnu de la bande nomade, — nous partîmes aussitôt pour aller rendre visite à ce Turkoman nommé Yakoub. C'était un jeune homme d'une physionomie singulièrement audacieuse; il nous embrassa tour à tour, et ne se refusa nullement à retarder son départ de vingt-quatre heures pour nous laisser le temps de parfaire nos provisions. Hadji Bilal et Hadji Salih l'ayant déjà honoré de leurs bénédictions, nous nous levions pour nous en aller ensemble, lorsqu'il me prit à part et me supplia de passer encore quelques moments avec lui. Je me laissai donc devancer par mes deux acolytes. Yakoub me dit alors avec un certain embarras qu'il nourrissait depuis longtemps pour une jeune fille de sa race un attachement assez mal payé de retour; un juif, magicien accompli, résidant pour le moment à Karatepe, avait promis de lui préparer un *nuskha* (un talisman) des plus efficaces, mais à condition de lui procurer trente gouttes d'*attar* ou d'essence de rose arrivant en droite ligne de la Mecque. La formule exigeait de la manière la plus impérieuse cet ingrédient accessoire.

« Nous savons, poursuivit Yakoub, que les Hadjis ne quittent jamais la cité sainte sans emporter avec eux une certaine quantité d'essence de rose et d'autres parfums recherchés. Vous êtes le plus jeune de leurs chefs, c'est pour cela que je m'adresse à vous, et je compte bien que vous prêterez une oreille favorable à ma prière. »

La superstition de ce fils du Désert me surprit moins encore que sa confiance dans les vaines promesses d'un fourbe israélite, et comme mes associés avaient effectivement avec eux une petite provision de cette essence, objet de tous ses désirs, je pus faire droit à sa requête. La joie qu'il en témoigna était celle d'un véritable enfant.

Deux jours plus tard et de fort bon matin, nous nous retrouvâmes au rivage, ayant chacun sur le dos, outre notre équipement de gueux, un sac de farine. Il se perdit beaucoup de temps avant qu'une petite barque appelée *teimil*, creusée dans un simple tronc d'arbre, nous eût tour à tour transportés sur un autre, de médiocre tonnage, que les Turcs appellent *mauna* et qui représente à peine une grande chaloupe. Ce dernier, les eaux étant très-basses dans le voisinage de la côte, avait dû s'amarrer à un mille du point d'embarquement. Le passage d'un bord à l'autre m'a laissé des souvenirs ineffaçables. Ce tronc creusé dans l'épaisseur duquel s'entassaient pêle-mêle les passagers et leurs bagages menaçait continuellement de couler à fond. Nous eûmes à remercier le ciel qui nous préserva de tout incident fâcheux. Peut-être est-il à propos de remarquer ici que les Turkomans ont trois sortes de navires : 1° le *keseboy*, ayant un mât et deux voiles, l'une grande et l'autre petite; celui-ci est spécialement employé au transport des cargaisons; 2° le *kayuk* à voile simple, dont ils se servent généralement pour leurs expéditions de pirates; enfin le *teimil* ou esquif dont nous venons de parler.

Celui que Yakoub avait mis à notre service était un *keseboy* parti de l'île Tchereken pour porter à la côte persane une cargaison de naphte, de goudron et de sel; il s'en revenait lesté de blé.

Ce bâtiment n'ayant point de pont, aucune place distincte n'y pouvait être attribuée à personne; chacun, au fur et à mesure des arrivées, s'installait selon ses convenances; Yakoub, pourtant, s'aperçut que ce désordre nuirait à la manœuvre, et nous dûmes, avec nos paquets et nos provisions, nous former sur deux rangs très-serrés le long des bordages, laissant ainsi entre nous une espèce de passage libre où l'équipage pouvait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

circuler. A partir de là, notre position n'eut rien de très-flatteur. Pendant le jour, à la rigueur, on pouvait s'y faire, mais la nuit venue — et quand mes compagnons endormis, au lieu de garder leur position perpendiculaire, ballottaient de droite et de gauche au gré du roulis, — on ne savait littéralement plus que devenir, et je dus souvent, plusieurs heures de suite, servir de matelas à quelqu'un de nos Hadjis dont les ronflements en faux-bourdon m'empêchaient moi-même de dormir. Parfois aussi, mon voisin de droite et mon voisin de gauche se donnaient rendez-vous sur mes genoux ou sur ma poitrine, sans qu'il me fût permis de les réveiller, sous peine de commettre un péché des plus graves.

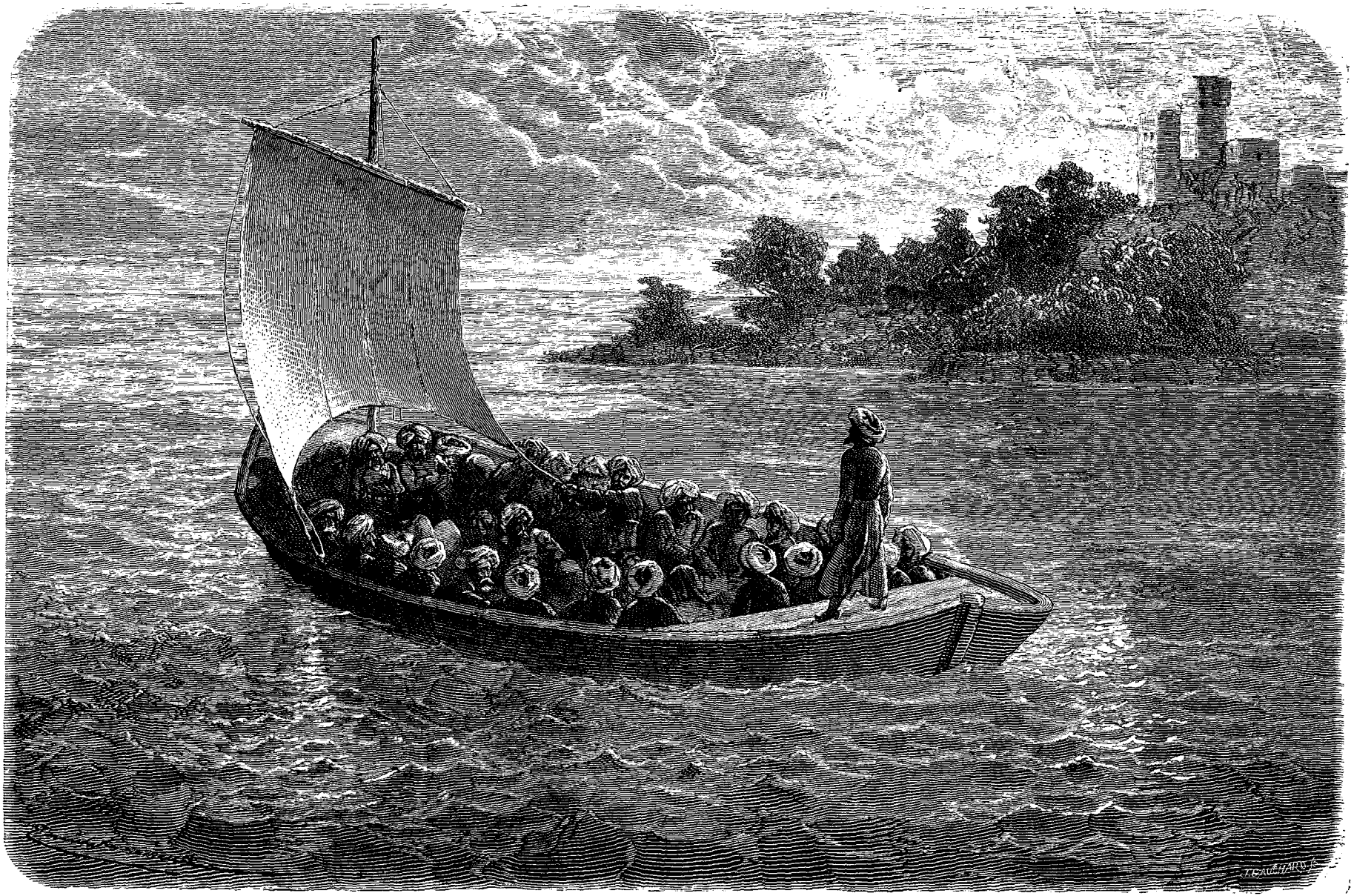
Vers midi, le 10 avril 1863, un vent favorable gonfla les voiles de notre petit navire qui glissait sur l'eau comme la flèche. A notre gauche, courait l'étroite langue de terre dont j'ai parlé; nous avions à droite, couverte de forêts et poussant jusque dans la mer elle-même ses derniers contre-forts, la montagne sur laquelle s'éleva naguère le palais Eshref, bâti par Shah Abbas, le plus illustre des rois de Perse. La beauté de la saison printanière ajoutait au charme de notre expédition qui pour moi ressemblait à celle des Argonautes, et, malgré la gêne à laquelle j'étais soumis, je me sentais dans les dispositions d'esprit les plus favorables.

Il y eut vers le soir une accalmie; nous jetâmes l'ancre près du rivage et on nous permit de venir tour à tour faire notre thé sur le petit fourneau du navire. Ayant quelques morceaux de sucre dans les plis de ma ceinture, j'invitai Yakoub, qui se trouva fort honoré de prendre un bol de thé avec nous, car Hadji Salih et Sultan Mahmoud étaient de la partie. Le jeune Turkoman se montra fort bavard et se mit à nous raconter une foule d'anecdotes, la plupart relatives à ces *Alaman* (les Turkomans appellent ainsi leurs expéditions de maraude) qui sont ici le sujet favori de tous les entretiens. Ses yeux, habituellement très-vifs, rivalisaient alors d'éclat avec les étoiles scintillant au-dessus de nos têtes; sa verve, en effet, se trouvait stimulée par le désir de se concilier les pieux Mollahs sunnites auxquels il croyait avoir affaire; il insistait pour cela sur les détails des combats livrés par lui aux mécréants shiites et sur le nombre des hérétiques maudits qu'il avait su réduire à la condition d'esclaves. Mes deux amis ne tardèrent pas à s'endormir à côté de moi. Pour mon compte particulier, je ne me lassais pas de ces récits dramatiques, et ce fut seulement vers minuit que le narrateur battit en retraite. Il me dit, avant de se retirer, qu'il était chargé par Nur-Ullah de me conduire sous la tente de Khandjan, chef turkoman, à l'hospitalité duquel j'étais spécialement recommandé. Yakoub ajouta que l'idée de Nur-Ullah lui paraissait bonne, car je ne ressemblais pas au reste des Hadjis et ne devais pas être confondu avec eux.

« Khandjan, poursuivit-il, est l'*Akasakal* (ou chef) d'une race puissante, et, même du vivant de son père, pas un derviche, pas un Hadji, pas un étranger n'aurait osé traverser Gömüshtepe sans goûter de son pain et de son eau. Puisque vous venez du pays de Roum (la Turquie), il vous fera certainement bon accueil et vous me saurez gré de vous avoir présenté à lui. »

Le temps devint mauvais dans la matinée du lendemain et notre marche en fut beaucoup plus lente; il était déjà presque nuit quand nous arrivâmes devant Ashourada, la plus méridionale des possessions russes en Asie. Il y a vingt-cinq ans à peu près que ce poste est définitivement tombé des mains du czar; peut-être serait-il plus exact de dire qu'il lui appartient depuis l'époque où les Russes, lançant des bateaux à vapeur sur la mer Caspienne, ont peu à peu limité les pirateries des Turkomans et gêné la marche de ces hardis croiseurs, qui débarquaient tour à tour sur divers points de la côte des bandes de maraudeurs, l'effroi des provinces adjacentes. Le nom même d'Ashourada dérive du dialecte turkoman. C'était jadis un endroit désert, simple rendez-vous où se rencontraient les embarcations destinées à écumer la mer Caspienne. Aujourd'hui, le voyageur qui vient de Perse trouve là une petite cité maritime dont le premier aspect produit une impression favorable. Les maisons groupées à l'extrémité orientale de ce long promontoire que nous avons décrit ne sont pas, il est vrai, très-nombreuses; mais la tournure européenne des constructions, et surtout cette église dont le clocher attire l'œil, ne me laissèrent pas indifférent. Les *steamers* de la marine militaire me rendaient encore plus présents les souvenirs du monde civilisé. Les Russes en ont attaché trois, deux grands et un petit, au service de cette station lointaine. C'est à ce prix, et moyennant leur protection continuellement requise, que les colons russes et les bâtiments de commerce, venus d'Astrakhan, peuvent braver l'attaque des pirates indigènes. Ce n'est pas en pleine mer, remarquons-le, que les bateaux marchands ont quelque chose à craindre; mais ils ne sauraient approcher la côte sans être escortés par un de ces vapeurs dont la protection leur est également nécessaire pour la traversée de retour. Le gouvernement moscovite fait naturellement les plus grands efforts et se soumet aux dépenses les plus considérables pour réformer les habitudes déprédatrices des Turkomans. L'intensité du fléau, grâce à lui, n'est plus tout à fait la même; mais l'établissement d'une sécurité complète sera longtemps impossible, et Gömüshtepe voit encore arriver, chargés de chaînes, maints et maints captifs persans, parfois même quelques matelots russes. Dans les eaux turkomanes, cependant, les croisières de jour et de nuit sont littéralement incessantes, et toute embarcation indigène qui de la côte orientale veut se rendre au midi sur quelque point des rivages persans, doit être pourvue d'une passe dont le prix annuel varie, suivant l'importance du navire, de huit à dix ou même quinze ducats. Ce permis de circulation, renouvelable à la fin de chaque année, doit être exhibé toutes les fois que le bâtiment fait escale devant Ashourada. Les agents russes le visitent alors pour s'assurer qu'il ne porte ni captifs ni armes de guerre, ni autres marchandises de contrebande. Cette réglementation salutaire a eu pour conséquences l'enre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arminius Vambéry et ses compagnons sur la mer Caspienne. — Dessin de Émile Bayard d'après Vambéry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gistrement régulier et l'inspection fréquente de presque toute la marine du commerce turkoman; les bateaux, en petit nombre, qui veulent encore s'y soustraire sont réduits à une navigation interlope, irrégulière, indirecte, qui les expose, en cas de rencontre, à devenir la proie des croiseurs russes, toujours prêts à les couler en cas de résistance. Un double but se trouve atteint par ces vigoureuses mesures; on rappelle le commerce sur certains points d'où le brigandage l'avait éloigné, tandis que d'autre part on noue des relations amicales avec telle ou telle tribu indigène dont on se fera plus tard un point d'appui contre celles qui s'obstinent à demeurer hostiles.

A l'époque où je visitai Ashourada, Khidr-Khan, issu de la race de Gazili Kör, portait déjà depuis trente ans le titre de *derya bêghi* (amiral) au service de Russie, moyennant un salaire d'environ quarante ducats par mois, sur lesquels une dizaine étaient prélevés au profit de son *mirza* (ou secrétaire). Khidr-Khan, au milieu de cette colonie demi-européenne, n'en continuait pas moins à vivre sous la tente. Le plus clair de ses fonctions consistait à user de son influence sur les Turkomans en général, pour les détourner de leurs piraterie. Ce personnage, jadis si bon musulman, s'était peu à peu familiarisé avec le *vodki* (eau-de-vie russe), au point de passer ses jours et ses nuits dans un état de complète ivresse.

Notre ami Yakoub eut à produire son passe-port et à faire halte pour attendre la visite indispensable. Comme nous arrivions un peu tard, elle fut ajournée au lendemain par les autorités compétentes. Nous jetâmes l'ancre fort près de terre. Mes amis semblaient regretter amèrement qu'on les empêchât de se rendre auprès de Khidr-Khan, que sa mauvaise réputation n'empêchait pas d'être le Mécène attitré des derviches et des Hadjis. Pour moi, j'étais intérieurement ravi de ce contre-temps apparent; il m'eût été presque impossible de me dérober à la visite commune, et notre hôte, familiarisé avec les physionomies européennes, aurait pénétré sans peine le mystère de mon déguisement; à tout le moins me serais-je trouvé fort mal à mon aise devant lui. Le contrôle qui devait avoir lieu le matin suivant m'inquiétait déjà bien assez; le contraste frappant de mes traits européens avec ceux de mes compagnons de route, mon teint, que le ciel d'Orient n'avait pas encore bronzé suffisamment pour le rendre semblable au leur, devaient me trahir et révéler aux agents russes la véritable situation des choses. Bien loin de craindre la moindre inhumanité de leur part, je comptais au contraire que, par intérêt pour moi, ils voudraient, une fois découvert, m'arrêter au seuil de ma périlleuse aventure; je craignais surtout que l'affaire ne vînt à s'ébruiter et que les Turkomans n'eussent vent de mon incognito. Le souvenir de Blocqueville me revenait en tête, et je calculais à part moi le chiffre de la rançon que j'aurais sans doute à payer pour m'affranchir d'un esclavage cruel entre tous. Ces anxiétés de plus en plus vives ôtaient quelque peu de son charme au dernier tableau de la vie civilisée que j'avais alors sous les yeux.

Je m'éveillai le lendemain dans une extrême agitation; un bruit de cloches arrivait d'Ashourada; mes compagnons de voyage m'apprirent qu'on y célébrait le dimanche, le jour férié des infidèles. J'ignorais de quel dimanche il pouvait être question[1]. Nous étions auprès d'un vaisseau de guerre pavoisé du haut en bas; tout à coup une chaloupe gagna le rivage, montée par des matelots en grande tenue et ramant avec un ensemble merveilleux; un officier y prit place, également en grand uniforme et fut transporté en quelques minutes à bord du steamer. Un quart d'heure n'était pas écoulé quand l'ordre d'amener nous arriva, et je vis alors groupés sur le pont, dans le voisinage du passe-avant, plusieurs officiers à tête blonde. Le cœur me battait, je l'avoue, à mesure que nous nous rapprochions davantage; j'employais tout l'effort de ma volonté à garder une attitude qui, le moins possible, appelât sur moi l'attention, afin d'éviter, autant que faire se pourrait, un redoutable tête-à-tête. Par un hasard favorable, au moment où nous arrivions bord à bord, le banc où j'étais assis se trouva du côté des Russes, qui, de cette façon, voyaient à peine la partie postérieure de mon cou.

Vu la solennité du jour, le contrôle fut réduit à un petit nombre de formalités très-sommaires. C'est à peine si le *dollmetsh* échangea quelques paroles avec Yakoub. Notre confrérie de mendiants arrêta les regards des officiers. J'entendis, entre autres choses, ces mots prononcés par l'un d'eux : « Voyez donc, comme ce Hadji a la peau blanche[2] ! » Cette allusion était sans doute à mon adresse, et, si je ne me trompe, ce fut la seule observation à laquelle m'exposèrent mes dehors un peu trop civilisés. En effet, dès que Yakoub fut expédié, nous nous éloignâmes du vaisseau russe. Penché en avant jusqu'alors et feignant d'être à moitié endormi, je me redressai enfin avec un soupir de satisfaction, car mes inquiétudes avaient cessé. Le vent se mit bientôt à souffler de l'ouest. Il semblait que ce fût le signal d'ouvrir nos voiles et de mettre en toute hâte le cap sur Gömüshtepe dont trois lieues nous séparaient à peine; mais Yakoub ne perdait pas de vue un point blanc qu'on voyait se mouvoir dans le lointain et à propos duquel l'équipage tout entier fut appelé à tenir conseil. On attendit qu'il eût entièrement disparu de l'horizon pour aplester notre grande voile, et nous courûmes alors dans la direction de l'est avec la rapidité de la flèche.

A quelque demi-heue d'Ashourada, nous passâmes dans le voisinage de certaines balises formées par de longs pieux enduits de couleurs diverses. Yakoub m'affirma qu'ils avaient été placés là par les « Inghiliz » pour marquer la limite des eaux russes et des parages turkomans, ces derniers devant être au besoin protégés par les « Inghiliz » contre les entreprises de la marine moscovite. Je n'ai pas encore pu me rendre compte des moyens par lesquels on avait inculqué à ces fils du Désert les notions

1. Pendant mon voyage, j'ai souvent perdu de vue les diverses dates. Celle-ci était, je l'appris plus tard, le dimanche de Pâques (style russe).

2. *Smotrite kakoi bieloi etot Hadji.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une politique si profonde. Au reste, il ne m'appartient pas de vider ici la question soulevée par ces balises, encore moins de rechercher jusqu'où vont les sympathies anglaises à l'égard des Turkomans[1].

Les rives du Turkestan commencèrent en moins d'une heure à se dessiner devant nous, plages à fleur d'eau interrompues çà et là par quelques hauteurs. Nous nous dirigions d'après la marche de bateaux qui précédaient le nôtre, et bientôt il fallut carguer les voiles, nous trouvant sur la limite des eaux navigables. A un mille et demi de l'embouchure de la Görghen, sur l'un et l'autre bord de cette rivière, nous apercevions le campement de Gömüshtepe dont l'aspect était celui d'une centaine de ruches circonscrites dans un étroit espace.

Il en était ici comme à Karatepe, où les eaux très-basses ne permettent l'accès du rivage qu'à des barques d'un faible tirant. Ainsi se trouve obstruée l'entrée de la rivière Görghen, elle-même assez profonde, et où la disette d'eau ne se fait jamais sentir. Il nous fallut donc attendre, à bonne distance de la côte, que Yakoub, préalablement débarqué, eût fait connaître notre arrivée, et nous envoyât trois *teimils*, qui vinrent après quelques retards nous prendre tour à tour les uns et les autres pour nous descendre à terre, ce qui leur demanda plusieurs voyages.

Nous abordâmes les derniers, Hadji Bilal et moi, et il nous fut très-agréable en débarquant d'apprendre que Khandjan, informé de mon arrivée par notre honnête ami Yakoub, s'était hâté de venir à ma rencontre ; je le trouvai sur la jetée, un peu en arrière de la foule qui

Accueil fait à Vambéry par Khandjan, chef turkoman à Gomüshtepe, sur le bord de la mer Caspienne.

l'encombrait, et dans l'attitude voulue pour la récitation de la prière du soir (*Azr-Namazi*).

Sa prière finie, Khandjan se leva, et je vis devant moi un bel homme de taille haute et svelte, approchant de la quarantaine, vêtu avec une extrême simplicité, dont la barbe descendait à longs flots sur sa poitrine. Il s'avança vers moi, se hâta de m'embrasser, et dans ses compliments de bienvenue répéta mon nom à plusieurs reprises. Les hadjis Bilal et Salih furent reçus de même, après quoi, lorsque les gens de la caravane eurent opéré la répartition de leurs sacs, nous prîmes à pied la route des tentes, notre hôte et les plus notables d'entre nous demeurant à la queue du cortége.

Le bruit de notre arrivée s'était déjà répandu de toutes parts; on s'exagérait le nombre des pèlerins, et les femmes, les enfants, les chiens sortaient à l'envi de toutes les habitations, pour se précipiter dans le plus grand désordre au-devant de nous. La curiosité n'était pas seule de la partie; il s'agissait aussi d'acquérir (selon la doctrine prêchée par les Mollahs) une participation spirituelle aux mérites et aux récompenses des pèlerins, en témoignant du respect à leur œuvre sainte. Ces premières scènes de la vie centro-asiatique m'avaient pris tellement au dépourvu, que je ne savais s'il fallait m'arrêter d'abord pour admirer la solide construction de ces tentes de feutre et ces femmes, vêtues de lon-

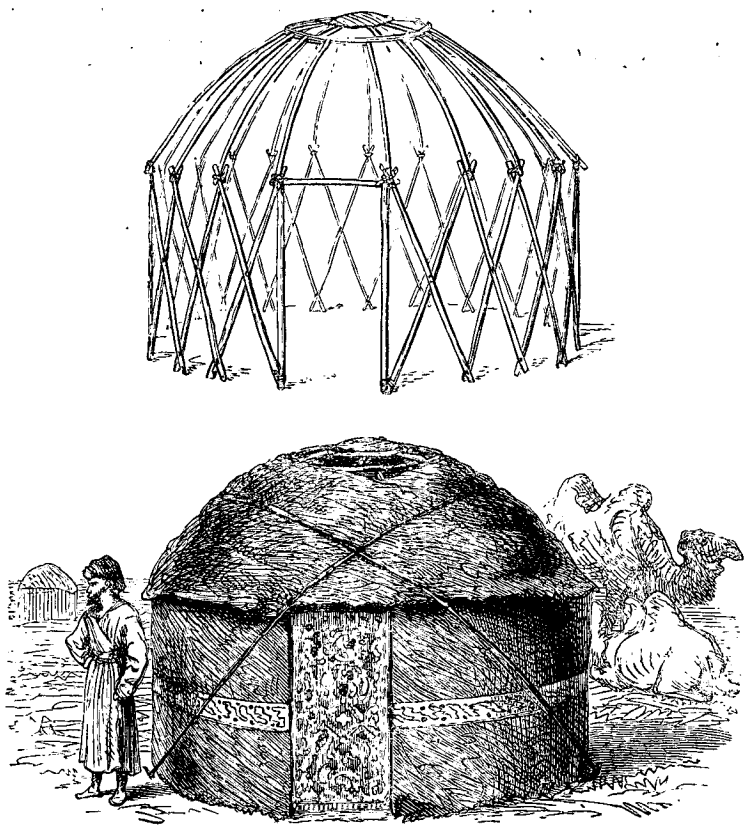
1. Ces sympathies nous paraissent fort problématiques; mais pour s'assurer que les Anglais surveillent de fort près le progrès des Russes dans la mer Caspienne, il suffit d'avoir lu les Souvenirs diplomatiques publiés, en 1864, par M. E. B. Eastwick, chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique à la cour de Téhéran. Voir le *Journal of a Diplomate's Three Years' residence in Persia*, chap. IX et suivants du premier volume. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gues blouses de soie tombant jusqu'à l'orteil, ou bien satisfaire sans retard à l'empressement que nous témoignaient leurs mains et leurs bras tendus vers nous. Parmi cette étrange population, jeunes gens et vieillards, sans distinction de sexe ou de famille, ambitionnaient tous le contact de ces hadjis auxquels était encore attachée la sainte poussière de la Mecque et de Médine.

Ma stupéfaction déjà grande ne diminua pas, comme on pense, lorsque des femmes remarquablement belles, dont quelques-unes trop jeunes encore pour être mariées, vinrent m'envelopper de leurs bras et me serrer contre leur poitrine. Ces démonstrations de respect, où la religion et l'hospitalité avaient une part à peu près égale, ne laissaient pas à la longue d'être un peu fatigantes. J'en avais assez, pour ce qui me regarde, quand nous arrivâmes devant la tente du principal *ishan* (prêtre) où notre petite caravane devait se réunir pour la distribution des billets de logement. J'assistai alors à une des scènes les plus curieuses qui aient jamais passé sous mes yeux. Le zèle passionné, l'ardeur fébrile avec lesquels nos braves gens se disputaient l'honneur et le privilége de fournir un gîte à un ou plusieurs de ces pauvres étrangers, me surprit au delà de toute expression. J'avais ouï parler, il est vrai, de l'hospitalité nomade, mais je n'avais jamais rêvé qu'elle pût s'étendre aussi loin.

Khandjan apaisa de son mieux les dispositions querelleuses que le beau sexe commençait à manifester. Lorsqu'il eut rétabli l'ordre et assigné à chacun les hôtes qu'il devait emmener, il conduisit vers son *ova* (ou tente) ceux qu'il s'était spécialement réservés, c'est-à-dire Hadji Bilal et moi. Comme il habitait à l'extrémité de Gömüshtepe, nous eûmes à traverser le campement tout entier, situé, je l'ai dit, sur les deux rives de la Görghen et composé de tentes fort voisines l'une de l'autre. Le soleil était à peu près couché, lorsque, épuisés de fatigue, nous arrivâmes sur le seuil de sa demeure, espérant qu'il nous serait enfin permis de prendre quelque repos; là, nous attendait une déception nouvelle. La résidence qu'on nous avait assignée se composait, il est vrai, d'une tente spécialement dressée pour nous à deux pas de la rivière; mais nous en avions à peine pris possession avec le cérémonial accoutumé (on en fait deux fois le tour en glissant un regard furtif aux parties obscures), quand elle se remplit de visiteurs impitoyables qui jusqu'à une heure avancée de la nuit s'amusèrent à nous harceler de questions : Hadji Bilal lui-même, nonobstant sa longanimité orientale, semblait à bout de patience.



Tente turkomane [1]. — D'après Vambéry.

Le repas du soir nous fut servi par Baba Djan, le fils de notre hôte, jeune garçon d'une douzaine d'années. Ce souper consistait en poisson bouilli et en lait caillé, le tout servi dans une grande écuelle de bois. Un esclave persan chargé de lourdes chaînes l'avait d'abord apportée près de nous : Baba Djan la reçut de ses mains, et après nous l'avoir servie, alla s'asseoir auprès de son père sur un banc voisin du nôtre, tous deux regardant avec un plaisir visible la prompte disparition des mets qui nous étaient offerts. La prière suivit le repas. Elle fut inaugurée par Hadji Bilal, que nous imitâmes tous lorsqu'il éleva ses mains vers le ciel, et quand plus tard après avoir prononcé le : *Bismillah Allah Eker*, en passant sa main sur sa barbe, il remercia Khandjan au nom des convives.

A. VAMBÉRY.

Traduction de FORGUES.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Ces tentes, construites par les femmes turkomanes, se transportent par pièces sur les chameaux. On appelle *akoy* la tente neuve et blanche : elle sert aux hôtes ou aux nouveaux mariés. On appelle *karaoy* les vieilles tentes, brunies ou noircies par l'usage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un esclave persan chez les Turkomans (voy. page 55). — Dessin de Emile Bayard d'après Vambery.

VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE,

DE TÉHÉRAN A KHIVA, BOKHARA ET SAMARKAND,

PAR ARMINIUS VAMBÉRY [1],

SAVANT HONGROIS DÉGUISÉ EN DERVICHE.

1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Avertissement salutaire de Hadji Bilal. — Je distribue des bénédictions et des souffles sacrés. — Un docteur turkoman. — La muraille d'Alexandre. — Une mosquée nouvelle. — Mes excursions chez le Atabeg et les Goklen. — Les tumuli antiques. — Richesses archéologiques et traditions singulières. — Un vol. — Police sacerdotale. — L'esclavage chez les Turkomans. — Institutions. — Repos. — Fiançailles. — Préparatifs de départ pour Etrek. — La Barbe grise. — Retour d'une razzia.

Le 13 avril, je m'éveillai pour la première fois sous une de ces tentes turkomanes appelées *tchatma* par les Ymuts, *aladja* chez la plupart des autres tribus. L'excellente nuit que j'avais passée, la construction élégante et légère de l'habitation portative où je me trouvais, donnaient à mon cœur une élasticité, un ressort inouïs; j'étais sous le charme de toutes ces choses nouvelles, et ma joie, que je ne pouvais réfréner, attira l'attention d'Hadji Bilal. Il me proposa une courte promenade avec lui, et quand nous fûmes à certaine distance de la *tchatma*, il me fit remarquer qu'il était grand temps de dépouiller absolument mon caractère d'effendi pour devenir un derviche de corps et d'âme.

« Vous avez pu déjà observer, me dit cet ami sincère, que mes compagnons et moi, nous distribuons au public les bénédictions (*fatiha*) qu'il attend de nous, et vous devez faire de même. Je sais bien que telle n'est pas la coutume dans le pays de Roum; mais ici vous surprendriez tout le monde si, vous donnant pour un derviche, on vous voyait omettre un rite aussi caractéristique. Vous en connaissez la formule : prenez donc un visage sérieux et ne marchandez pas vos *fatiha;* vous pouvez aussi accorder vos *nefes* (souffles sacrés) aux malades près desquels vous serez appelé : seulement, en pareil cas, n'oubliez jamais de tendre la main, car il est notoire que les derviches tirent leur subsistance de ces menus offices religieux, et l'on tient toujours en réserve un petit présent à leur offrir. »

1. Suite. — Voy. page 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout en me donnant ces conseils, Hadji Bilal s'excusait de me régenter ainsi : mais c'était, disait-il, pour mon bien, et il me rappelait l'histoire de ce sage voyageur qui, parvenu dans un pays dont les habitants étaient borgnes, se condamna, pour marcher de pair avec eux, à ne se servir que d'un œil.

Quand je l'eus chaudement remercié de ses bons avis, il m'apprit aussi que Khandjan et plusieurs autres Turkomans s'étaient enquis avec une insistance particulière de ce qui pouvait me concerner; il avait eu la plus grande peine du monde à leur ôter de la tête que je fusse un personnage officiel. Je devais être chargé, selon eux, d'une mission politique, et ils penchaient naturellement vers cette idée, que j'étais dépêché par le sultan vers les princes de Khiva et de Bokhara pour contre-balancer auprès de ces derniers l'influence russe. Comme ils avaient le plus grand respect pour Sa Hautesse, Hadji Bilal ne tenait pas à leur ôter d'une façon trop complète cette croyance qui pouvait nous servir. Mais en même temps il fallait se garder de déposer un seul instant mon masque de derviche, car ces sortes d'énigmes et de situations ambiguës conviennent essentiellement au naturel des gens chez lesquels nous étions.

Une fois ceci convenu, nous rentrâmes au logis, où notre hôte nous attendait avec un certain nombre de ses amis et de ses parents. Il commença par nous présenter sa femme et sa vieille mère qu'il recommandait l'une et l'autre à notre puissante intercession, à nos bénédictions inappréciables. Nous fîmes ensuite connaissance avec les autres membres de la famille. Quand nous eûmes rendu à tous les services réclamés par eux, Khandjan nous fit observer qu'il était dans les mœurs du pays de regarder un hôte comme l'égal du parent le plus proche; nous étions donc libres désormais d'aller et venir à notre gré, non-seulement sur les domaines de son clan, mais dans tout le territoire possédé par les Yomuts; si quelqu'un s'avisait de toucher à un cheveu de nos têtes, le *keste* (ainsi s'appelait son clan) se regarderait comme tenu d'exiger une réparation éclatante.

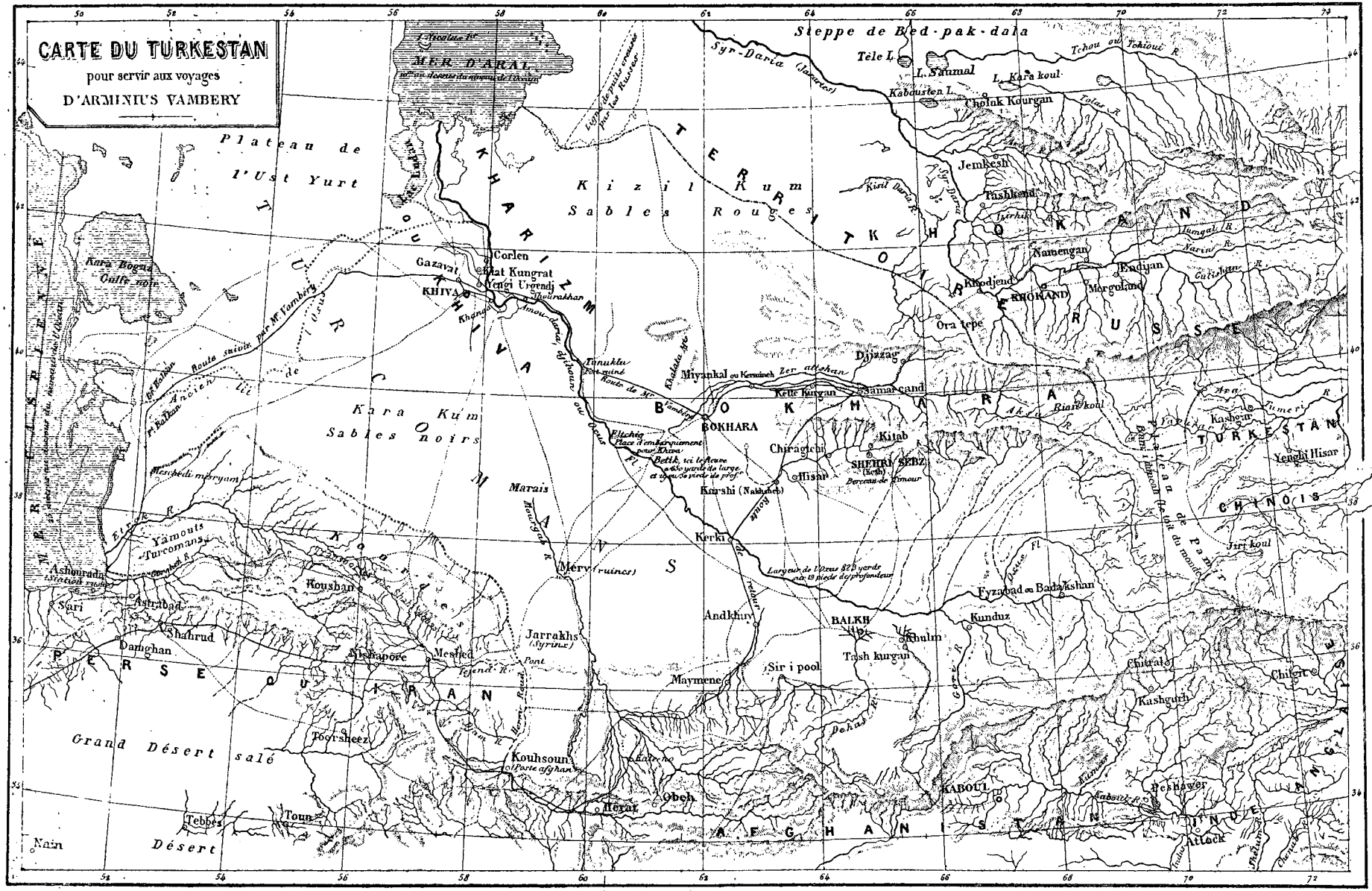
« Il vous faudra, poursuivit-il, demeurer ici jusqu'à ce qu'une caravane soit prête à partir pour Khiva, et ceci vous retardera au moins de deux semaines; profitez de ce répit pour visiter nos *ovas* les plus lointaines. Jamais un Turkoman ne laissa sortir un derviche de sa tente sans l'avoir gratifié de quelques présents. Vous ne vous trouverez pas mal d'avoir garni vos besaces, car vous ferez bien du chemin avant de pouvoir renouveler vos provisions, puisque vous voulez absolument pousser jusqu'à Khiva et Bokhara. »

Cette liberté complète donnée à nos mouvements comblait précisément mes vœux les plus chers. Je ne voulais rester à Gömüshtepe que le temps strictement nécessaire pour étudier un peu plus à fond les gens de l'endroit et me familiariser avec l'usage de leur dialecte.

Pendant les premiers jours, toutes les fois que Khandjan, son frère, ou quelque autre ami intime de la famille allait en tournée de visites, je ne manquais jamais de l'accompagner. Un peu plus tard, je suivis soit Hadji Bilal, colportant à droite et à gauche ses pieuses bénédictions, soit Hadji Salih, dont l'assistance médicale était de plus en plus sollicitée. Dans ces dernières occasions, pendant que mon collègue appliquait le remède, je récitais à voix haute la formule de bénédiction, après quoi on ne manquait jamais de m'offrir tantôt un petit tapis de feutre, tantôt un poisson séché ou quelque autre bagatelle analogue. Soit que notre double traitement eût rencontré tout d'abord d'heureuses chances, soit en vertu de la curiosité qu'inspirait généralement le hadji turc (*hadji roumi*, — c'est ainsi que j'étais désigné), ma clientèle s'étendit rapidement. Cinq jours après notre arrivée à Gömüshtepe, mes compagnons s'étonnaient déjà de voir se presser à mon lever une quantité de malades, ou soi-disant tels, à qui je distribuais, selon l'occurrence, tantôt ma sainte bénédiction, tantôt le « souffle sacré, » tantôt des sentences écrites de ma main et destinées à servir de talismans, le tout sans manquer jamais de percevoir les honoraires qui m'étaient dus. Çà et là je tombais sur quelque politique profond qui, me regardant comme un agent de la diplomatie, se permettait de révoquer en doute la sainteté de mon caractère; mais ceci n'était qu'un inconvénient mitigé, puisque personne après tout ne soupçonnait mon véritable rôle et ne songeait à reconnaître en moi un homme d'Europe. Aussi éprouvais-je une grande satisfaction à me sentir en état de circuler librement sur une terre jusqu'ici presque inaccessible aux gens de ma race.

Mes relations devenaient plus nombreuses de jour en jour. Je comptai bientôt parmi elles les principaux du pays et les plus influents. Néanmoins, l'amitié qui me profita le mieux fut celle de Kizil Akhond (son véritable nom était Murad), docteur turkoman des plus distingués, avec lequel j'étais dans les meilleurs termes et dont la recommandation m'ouvrit toutes les portes. Jadis, quand il étudiait à Bokhara, Kizil Akhond avait mis la main sur un livre écrit en turc-osmanli, une espèce de commentaire explicatif des sentences et des principaux termes du Koran. Certaines parties de cet ouvrage lui restaient inintelligibles. J'en possédais la clef, et ma collaboration lui fut par conséquent des plus agréables; aussi vantait-il de tous côtés mon érudition et me représentait-il comme profondément versé dans la littérature islamite. Je nouai aussi des rapports amicaux avec Satlig Akhond, prêtre vénérable dont le savoir était au-dessus du médiocre. Lorsque je le rencontrai pour la première fois, il remercia solennellement la Providence pour lui avoir permis de contempler face à face un musulman de Roum, cette source de la vraie foi; et quelqu'un des assistants ayant trouvé une remarque à faire sur la blancheur de mon teint, le bon prêtre s'écria que telle était la couleur de l'Islam (*nur ül Islam*), dévolue aux seuls croyants occidentaux comme une marque de la bénédiction divine. Je cultivais également avec assiduité la connaissance du Mollah Durdis, investi des fonctions de *kazi-kelan* (juge supérieur),

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard, 12, R. Duguay-Trouin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

car j'avais promptement acquis la conviction que, chez ces peuples sauvages, la seule classe des Oulémas exerce une influence réelle, et que l'ascendant des *Aksakal* (ou barbes grises), regardé chez nous comme supérieur à tout autre, n'a pas à beaucoup près l'importance qu'on lui prête.

La confiance toujours croissante que me témoignaient mes nouveaux hôtes justifiait à mes yeux la ligne de conduite que j'avais adoptée avec une imprudence apparente. Ils m'en donnèrent une preuve bien marquée, lorsque, se décidant à bâtir une mosquée avec quelques débris des anciennes ruines grecques auxquelles Gömüshtepe doit son nom, on me pria d'indiquer l'emplacement du *mihrab* (autel), d'après la recommandation de Kizil Akhond qui m'avait désigné comme le derviche le plus instruit et le plus expérimenté de la bande.

Jusqu'au moment dont je parle, et sauf les constructions que les Grecs ont élevées, à ce qu'on assure, dans le voisinage de Gömüshtepe, on aurait parcouru le district tout entier sans y trouver le moindre semblant de murailles; et il faut certainement regarder comme l'indice d'un progrès quelconque dans les voies de la civilisation, l'idée de bâtir un édifice consacré au culte, dans cette espèce de camp dont les Yomuts semblent avoir fait leur capitale. Depuis quelque temps déjà, chacun des pieux coreligionnaires s'imposait le devoir de transporter à pied d'œuvre un certain nombre de ces belles briques carrées qu'on détache des fortifications élevées par Alexandre, et comme les matériaux semblaient en quantité suffisante, un des Turkomans venait d'être expressément investi des fonctions d'architecte. Ses affaires l'avaient à plusieurs reprises conduit du côté d'Astrakhan, et on lui attribuait certaine expérience en matière de constructions; aussi était-il chargé de la besogne tout entière. Lorsque, avec le secours de la boussole, je leur eus indiqué fort exactement la direction où se trouve la Mecque, ils se mirent à dresser les murs sans s'inquiéter en aucune manière d'en creuser les fondations, négligence qui offrait d'assez pauvres garanties pour la solidité du monument, mais dont ils auront peut-être à se louer sous d'autres rapports. Étant donné, qu'il reste assez longtemps debout, les Russes, effectivement, pourraient s'en servir un jour ou l'autre comme ouvrage avancé de quelque forteresse, et les vastes desseins du conquérant macédonien se trouveraient profiter en définitive à l'ambition rivale d'un Romanov.

Jeune fille turkomane. — Dessin d'Émile Bayard d'après Vambéry.

Après une semaine ainsi passée à Gömüshtepe, j'avais, de par les protections que je viens d'énumérer, une foule de connaissances diverses. Elles me mirent en état de percer à jour les relations sociales établies entre ces gens-ci, de suivre dans leurs nombreuses ramifications les éléments dont une tribu se compose, de fixer approximativement mes idées sur la nature du lien qui les rattache et fait vivre ensemble ces intérêts si compliqués et si discordants; tâche moins facile que je ne l'avais supposé au premier abord. Pour peu qu'il m'arrivât d'effleurer une question relative au train de la vie quotidienne, de manifester ma curiosité à propos de tel ou tel objet mondain, mes interlocuteurs se demandaient, avec étonnement, pourquoi un derviche, exclusivement voué aux préoccupations religieuses, se mêlait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi des affaires transitoires d'ici-bas. Il fallait suivre cette enquête avec toute sorte de précautions, et la prudence la plus vulgaire m'interdisait d'y procéder par voie de questions directes. Heureusement pour moi, cependant, les Turkomans, dont la vie se passe, déduction faite du temps consacré à leurs maraudes, dans l'oisiveté la plus absolue, se laissent facilement aller à perdre des heures entières en débats prolongés sur tout incident qui intéresse l'existence nationale, et je n'avais alors pour m'instruire qu'à les écouter en silence. Assis au milieu d'eux et comme perdu dans mes rêveries, j'ai souvent eu l'occasion, tout en égrenant mon chapelet, d'étudier ainsi l'histoire de leurs razzias (*alaman*), de leurs relations avec Vilayet (la Perse), le Khan de Khiva, et les autres peuples nomades[1].

Je profitai de cet intervalle de repos pour me faire conduire par Kizil Akhond, d'abord chez les Atabeg, tribu des Yomuts qui réside beaucoup plus à l'est, et aussi chez les Turkomans appelés Goklen, excursion très-intéressante pour moi, car elle me fournit l'occasion d'examiner une bonne portion de la muraille bâtie par Alexandre, quand il voulut opposer une barrière aux redoutables incursions des cavaliers du Désert. Nous marchions dans la direction de l'est, mais il nous fallut faire de longs et fréquents détours, afin d'éviter des marécages couverts de roseaux, et nous tenir à l'abri des sangliers sauvages qui infestent par centaines ces lieux inhabités. Les marais dont je parle proviennent de la Görghen, que gonflent les pluies de printemps et qui déborde sur une étendue de plusieurs milles son lit envahi par elles. Il devait en être ainsi dans un temps déjà loin de nous, car cette grande muraille dont nous avons déjà

Intérieur d'une tente turkomane (voy. page 48). — Dessin de Émile Bayard d'après Vambéry.

parlé fut élevée, en arrière de la rive septentrionale, à une distance qui varie entre quatre et six milles anglais, et comme elle suivait autant que possible les points les plus élevés de la plaine, c'est encore le long de ces murs, aujourd'hui ruinés, que passe la route la moins exposée en toute saison. C'est dans le même voisinage, et sans doute par le même motif, que nous trouvions la grande majorité des tentes; il ne nous arrivait guère de marcher une heure de suite sans en rencontrer un groupe plus ou moins considérable. Je n'ai pas poussé jusqu'à l'extrémité occidentale de ces antiques fortifications et ne me sens aucunement disposé, dès lors, à tenir pour le moins du monde fondées les traditions fabuleuses dont on me régalait en leur honneur. Je crois, en revanche, avoir constaté que du côté de l'est, la muraille commence sur deux points différents; le premier au nord-est de Gömüshtepe, où un amas de ruines plus considérable que les autres indique, sur la plage même, le début de l'énorme boulevard; le second à vingt milles anglais environ, au midi de la rivière Etrek, également dans le voisinage de la mer. Ces deux sections se réunissent un peu au-dessus de l'Altin Tokmak. Quant à celle qui part de Gömüshtepe, j'ai pu la suivre, deux jours durant, sur un parcours de dix milles géographi-

1. Les Turkomans se donnent le nom de Turkmen ou Turcs par excellence. Ils occupent principalement l'espace de terre, généralement inculte, qui s'étend au delà du fleuve Oxus, depuis les rivages de la mer Caspienne jusqu'à Belkh, et au sud du même fleuve jusqu'à Hérat et à Straband. Les Turkomans se divisent en huit khalks (ou peuples) dont voici les noms : Tchandor, Ersari, Alidi, Kara, Salor, Sarik, Tekke, Göklen et Yomut.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques dans la direction de l'ouest au nord-est. Elle se distingue sans peine, élevée qu'elle est de deux ou trois pieds au-dessus du sol adjacent. Pris dans son ensemble, l'ouvrage offre assez bien l'aspect d'une longue ligne de retranchements que flanquaient, de mille en mille pas, les tours dont on aperçoit encore le relief; autant qu'on en peut juger, ces dernières étaient de dimensions à peu près égales.

Parallèlement à ces murs, on voit aussi quelques autres monticules considérables dont je léguerais volontiers l'exploration aux voyageurs qui doivent me succéder, n'ayant moi-même aucun renseignement, ni même aucune hypothèse raisonnable à fournir sur ce qui les concerne. Quelques-uns des plus petits ont été fouillés par les Turkomans, et d'après ce qui me fut dit, on y aurait trouvé, à l'intérieur d'un bâtiment carré, une urne colossale, mince comme du papier, laquelle renfermait des cendres bleuâtres, un petit nombre de pièces d'or et quelques autres objets de prix. De là vient que, dans le pays entier, la muraille est appelée Kizil Alan (celle qui reçoit de l'or). Il ne faudrait pas confondre les monticules dont je parle ici avec ces *yoska* que les Turkomans élèvent en commémoration de leurs plus illustres défunts. Mon guide, Kizil Akhond, si instruit qu'il fût, paraissait fort étonné de me voir prendre tant d'intérêt au « mur d'Alexandre » (*Seddi Iskender*[1]). Suivant lui, ce rempart avait été élevé par les génies (*djins*), d'après les ordres du souverain tout-puissant : « Alexandre, me disait-il, était un musulman bien autrement pieux que nous autres, et c'est pour cela que les esprits souterrains lui devaient, bon gré mal gré, une obéissance absolue.... » Là-dessus, il allait sans doute me raconter la descente mythologique d'Alexandre dans le royaume des ténèbres, lorsqu'il resta muet tout à coup en me voyant occupé à détacher violemment une des briques du mur sacré : — ce n'était pas une petite affaire, attendu que ces carreaux, d'un rouge vif, semblent, pour ainsi dire, fondus dans le massif auquel ils appartiennent; il est souvent plus facile de les briser que de les en extraire.

Tous ces environs ne sauraient manquer d'offrir quelque jour un texte précieux aux dissertations archéologiques. On y trouve non-seulement les traces nombreuses de la domination grecque, mais encore les monuments enfouis de l'antique civilisation iranienne; en effet, les historiens arabes font de fréquentes allusions à l'importance du Bas-Görghen, cité dont les ruines existent encore à l'endroit appelé Shehri Djordjan. Kumbezi-Kaus (le dôme de Khaus) lui-même — monument écroulé dont j'ai ouï parler sans qu'il m'ait été donné de le voir — mérite, selon toute probabilité, plus d'attention que ne lui en ont accordé jusqu'ici, dans leurs rapides voyages, les explorateurs britanniques.

J'étais fort surpris de voir que Kizil Akhond — auquel j'avais jusqu'alors accordé les priviléges de la science, mais non ceux de la richesse — possédait, sur différents points, des tentes, des femmes et des enfants, le tout composant une famille nombreuse, issue de trois mariages consécutifs. Après avoir été présenté par lui, successivement, au sein de ses différents ménages, je commençai à comprendre que sa petite tournée n'était peut-être pas uniquement une affaire de magistrature. Au surplus, l'accueil qui lui était fait chez les siens, et celui dont il était honoré par les étrangers, ne différait pas d'une manière essentielle. Le Mollah — on le désignait ainsi *par excellence* — n'entrait guère dans une tente turkomane sans s'y trouver, comme chez lui, maître et seigneur de toutes choses. Même dans le camp des tribus hostiles, on ne se contentait pas de le traiter avec mille égards, et il n'en sortait guère que chargé de présents. Réputé son disciple, j'obtenais par ricochet les bénéfices de cette popularité si universelle : jamais je n'étais omis dans les libéralités dont il était l'objet, et l'on m'offrait soit des *namdzdji* (nattes pour s'agenouiller pendant la prière), soit un manteau turkoman, soit un de ces grands bonnets de feutre dont se coiffent les cavaliers nomades. Quand je l'avais posé sur ma tête, et qu'une écharpe roulée tout autour s'était transformée en un léger turban, mon costume se trouvait absolument semblable à celui des Mollahs du pays.

Rentré à Gömüshtepe, j'y trouvai mes collègues fort inquiets de mon absence prolongée, et regrettant de ne s'être pas opposés avec plus d'énergie à l'excursion que j'avais voulu tenter. Je m'informai naturellement de tous et de chacun. Hadji Salih, m'apprit-on, avait tiré bon parti de sa médecine et réalisé de notables profits. Hadji Kari Meszud, logé dans une mosquée, — c'est-à-dire dans une tente affectée au service du culte, — y avait été victime d'un vol. Après de longues et inutiles recherches, l'*ishan* (ou prêtre) déclara qu'il lancerait immédiatement l'anathème sur le voleur, si l'objet du larcin ne se retrouvait pas. Vingt-quatre heures étaient à peine écoulées, lorsque le criminel, bourrelé de remords, vint se dénoncer lui-même, rapportant, en sus de ce qu'il avait pris, une offrande expiatoire.

On me fournit aussi des renseignements favorables sur le sort d'une caravane, alors dirigée du côté de Khiva. Mes amis me racontèrent que le khan de cette principauté, auquel les médecins recommandaient l'usage habituel du lait de buffle, avait expédié tout exprès à Gömüshtepe son chef de caravane (*kervanbashi*[1]) chargé de lui acheter deux couples de ces animaux, qui ne sont pas encore naturalisés dans le pays où il règne. Ce personnage officiel avait poussé jusqu'à la ville d'As-

1. L'histoire du héros macédonien a revêtu chez les Orientaux tous les caractères d'un mythe religieux, et malgré la distinction que prétend établir tel ou tel de leurs écrivains entre Iskender Zul Karnein (l'Alexandre à deux cornes), leur héros mythologique, et Iskenderi Roumi (l'Alexandre grec), j'ai pu constater jusqu'à présent que ces deux appellations s'appliquaient à un seul et même personnage.

1. Le kervanbashi, guide en chef des caravanes, est en général nommé par le Khan, et, généralement aussi, connaît à fond les diverses routes. Chacune d'elles a son kervanbashi particulier qui lui emprunte son nom et se trouve ainsi suffisamment distingué des autres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trabad, et nous devions profiter de son retour pour assurer à notre voyage toute garantie de succès. C'était effectivement mettre bien des chances de notre côté que de marcher sous la direction d'un homme qui, mieux que tout autre, devait avoir pratiqué les invisibles chemins du Désert.

Une chose m'étonnait : c'était la répugnance marquée de beaucoup de mes compagnons de route pour ce pays où leur était prodiguée une hospitalité si généreuse. Déjà las de vivre au milieu des Turkomans, ils affirmaient que, pour tout homme, doué de quelques sentiments humains, le spectacle des tortures infligées aux malheureux captifs persans devenait à la longue un véritable supplice : « Certes, disaient-ils, il ne s'agit que d'hérétiques, et pendant que nous traversions la Perse leur compatriotes ne nous ont guère épargnés; mais ce que souffrent ici ces misérables n'est véritablement pas à tolérer. » La compassion manifestée par ces hommes, dans le pays desquels le commerce des esclaves ne s'est pas introduit, et les imprécations que leur arrachait l'inhumanité des *karaktchi* (brigands) suffisent pour donner une idée de la misérable condition à laquelle étaient en effet réduits les infortunés prisonniers du Turkestan.

Essayons de nous figurer ce que doivent être les impressions d'un villageois des frontières persanes — fût-il compté parmi les plus pauvres de sa race — lorsque, victime d'une surprise nocturne, il se voit arraché à sa famille, et quand il arrive, souvent couvert de blessures, dans un lieu comme celui-ci. Il lui faut d'abord échanger ses vêtements habituels contre quelques haillons turkomans qui couvrent à peine une partie de son corps; les entraves dont il est chargé meurtrissent ses chevilles endolories et lui infligent à chaque pas une souffrance nouvelle; pendant les premiers jours, quelquefois pendant les premières semaines de sa captivité, on le soumet à la diète la plus rigoureuse. La nuit, pour prévenir toute tentative d'évasion, on charge aussi son cou d'une *karabogra* (anneau de fer) fixée à une cheville, de telle sorte que le bruit du métal trahit ses plus légers mouvements (voy. page 49). Ses souffrances n'auront de terme que si ses parents ou amis peuvent payer sa rançon. Dans le cas contraire, il sera vendu sur place ou conduit, à marches forcées, du côté de Kiva et de Bokhara.

Mes oreilles ne s'habituaient pas au grincement de ces chaînes odieuses, bruit sinistre qu'on ne manque jamais d'ouïr sous la tente de tout Turkoman qui occupe un certain rang et affiche certains dehors. Notre ami Khandjan lui-même possédait des esclaves, — deux jeunes gens de dix-huit à vingt ans, — et j'éprouvais une indicible émotion à voir chaque jour ces malheureux, presque enfants encore, traîner ainsi leur boulet. Il me fallait par surcroît écouter, sans mot dire, les injures, les imprécations dont on les chargeait au moindre mécontentement. Le plus léger témoignage de pitié aurait d'autant plus vite excité les soupçons que ma connaissance de leur langue natale portait ces infortunés à m'interpeller fréquemment. Le plus jeune de ces esclaves, un bel Irani aux cheveux noirs, me supplia d'écrire pour lui à ses parents qu'il adjurait de vendre maison et troupeaux pour le tirer de sa captivité; on pense bien que je ne lui refusai pas ce service. Un jour que je me croyais à l'abri de tout regard, je me permis de lui offrir une tasse de thé; mais par malheur, au moment où il étendait la main pour la prendre, je ne sais quel importun pénétra inopinément sous la tente; il fallut, modifiant mon geste, feindre une tout autre intention, et même, pour plus de vraisemblance, frapper légèrement ce malheureux.

Pendant mon séjour à Gömüshtepe, il ne se passa pas une nuit sans qu'un coup de fusil, parti du rivage, nous annonçât l'arrivée de quelque bateau-pirate chargé de butin. Le matin venu, j'allais réclamer, des héros victorieux, la dîme due aux derviches, ou plutôt, je dois le dire, voir les pauvres Persans aux prises avec les premières angoisses de la captivité. Mon cœur saignait devant ces horribles scènes; mais il fallait bien se bronzer là-dessus pour étudier, comme ils méritaient de l'être, ces contrastes frappants de vertu et de vice, de tyrannie et d'humanité, d'honnêteté scrupuleuse et de brigandage sans frein.

Une quinzaine s'était à peine passée, que je commençais, moi aussi, à me lasser de cette résidence et à jeter malgré moi des regards d'envie sur les frontières de la Perse. Nous n'en étions guère qu'à quelques lieues; mais par les mœurs, les habitudes, la manière de voir, Turkomans et Persans diffèrent aussi bien que si les deux peuples étaient placés à d'énormes distances l'un de l'autre, tant sont puissantes l'influence de la religion et celle des traditions historiques. Je souris parfois en songeant que les Turkomans qui, à certains égards, se montraient si féroces, à ce moment-là même se mettaient en frais de pieuses réjouissances (*lillah*) auxquelles était nécessairement conviée toute notre société de pèlerins. Ces invitations se réitéraient plusieurs fois chaque jour. Je n'acceptais guère que les deux premières, témoignant par mon attitude que je désirais être dispensé de la troisième; en pareil cas, celui par qui j'étais invité prétendait, par ses bourrades, me contraindre à quitter ma tente, et, d'après les règles de l'étiquette indigène, plus rudes étaient les coups de coude dont il régalait mes côtes, plus sincère et plus cordial se manifestait son désir de me voir assis à sa table. En pareille occasion, notre hôte étalait devant la tente quelques pièces de feutre, voire un tapis s'il voulait se montrer particulièrement magnifique, sur lequel les convives s'asseyaient en rond, par groupes de cinq ou six; à chacun de ces groupes était départie une vaste écuelle de bois dont les dimensions et le contenu correspondaient au nombre et à l'âge de ceux qui devaient y puiser. Nous y plongions tour à tour, jusqu'à épuisement complet, nos mains entr'ouvertes. Je ne crois pas que la qualité des mets qui nous étaient servis ou la façon de les apprêter puisse intéresser nos gastronomes; aussi me bornerai-je à remarquer, en passant, que la viande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cheval et de chameau faisait le fond habituel des repas, et je me garderai de mentionner celles qui nous tenaient lieu de venaison.

Pendant mon séjour chez Khandjan, il fiança son fils, qui n'était pas âgé de plus de douze ans, à une jeune fille alors dans sa dixième année. Cet événement domestique fut célébré par une fête à laquelle nous, ses hôtes, ne pouvions nous dispenser d'être présents. En pénétrant sous la tente de la fiancée, nous trouvâmes celle-ci absorbée dans un travail de broderie. Elle ne se dérangea pas un moment et ne parut pas s'apercevoir que nous étions là; pendant deux heures que dura cette visite, elle ne témoigna qu'une fois — par un regard furtif dont je surpris la direction — qu'elle se savait en présence d'étrangers. Durant le repas, composé en mon honneur de riz bouilli dans du lait, Khandjan nous fit remarquer que la cérémonie des fiançailles avait été d'abord fixée à l'automne suivant, mais qu'il en avançait le terme pour qu'elle pût avoir lieu sous nos auspices, et afin que nos bénédictions fussent acquises à l'hymen projeté.

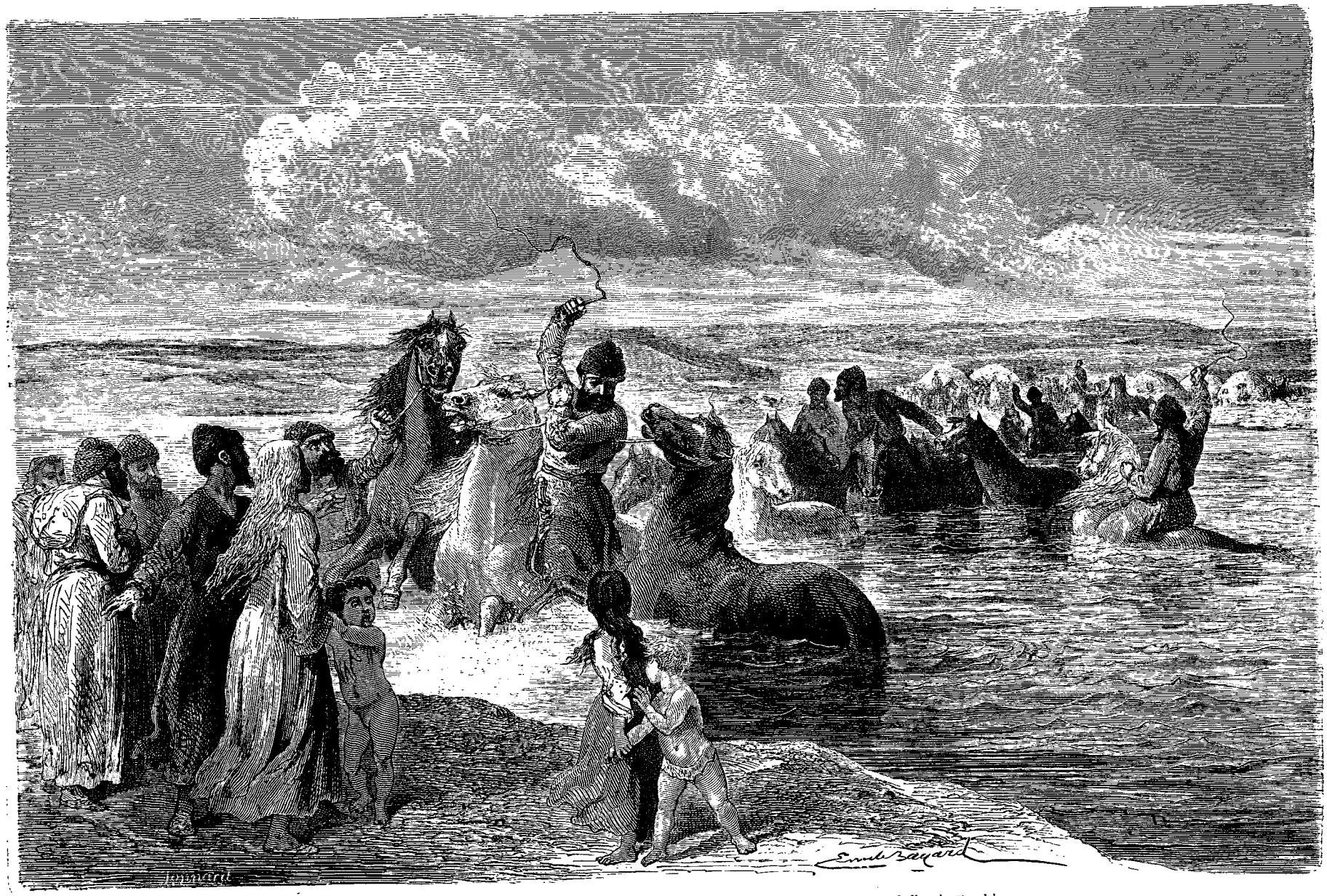
Je ne dois pas oublier que nous fûmes aussi reçus dans cette occasion par un *karakitchi*, qui, tout seul, à pied, non content de forcer trois Persans à se rendre, les avait chassés devant lui, comme autant de moutons, pendant plus de huit milles. Il nous paya les dîmes du butin, telles qu'on les perçoit au nom de l'Église; elles ne montaient qu'à la modique somme de deux *krans*, et Dieu sait avec quelle joie le brave homme nous entendit entonner, d'une voix unanime, la *fatiha* (bénédiction) qu'il avait si bien méritée!

Trois semaines s'étaient écoulées à Gömüshtepe, — bien contrairement à mes désirs, on peut le croire, — lorsque le zèle hospitalier de Khandjan lui permit de se prêter aux préparatifs de notre départ. Acheter des chameaux nous eût entraînés à trop de dépense, et nous décidâmes que nous en louerions un par chaque couple de pèlerins, pour transporter notre farine et notre eau. L'exécution de ce plan n'eût pas été facile, si nous n'avions eu le bonheur de trouver dans Ilias Beg, charge de notre bétail, un conseiller excellent. Peut-être n'était-il pas au fond très-religieux, et notre caractère de hadjis paraissait lui inspirer un respect médiocre, mais il n'en montrait pas moins la plus grande exactitude à remplir ses devoirs hospitaliers et à nous donner satisfaction sur toutes choses, fût-ce au prix de véritables sacrifices. Ilias, Turkoman de Khiva, fait partie de la tribu des Yomuts; chaque année, il traverse pour ses affaires le désert de Gömüshtepe : pendant son séjour, la protection de Khandjan le met à l'abri des périls qui, sans cela, le menaceraient comme tout autre étranger. Il arrive généralement en automne, et s'en retourne au printemps avec vingt ou trente chameaux chargés, ou de marchandises à lui, ou de celles que des tiers ont consignées en ses mains. Ayant cette année à ramener avec lui quelques chameaux de surplus, la petite somme que nous lui payerons pour la location de ces animaux est un profit imprévu qui lui tombe du ciel.

Kûlkhan-le-Pir. — Dessin de Émile Bayard d'après Vambéry.

Khandjan nous a d'ailleurs recommandés à lui de la manière la plus expresse : « Ilias, lui a-t-il dit, votre vie répondra de la leur. » Et cette formule solennelle atteste assez l'importance qu'il attache à notre sécurité. Ainsi interpellé, Ilias — baissant les yeux comme font

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Retour d'un alaman (razzia) chez les Turkomans (voy. page 59). — Dessin de Emile Bayard d'après Vambéry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces nomades, quand leur attention est fortement sollicitée — lui a répondu très-bas et sans presque remuer les lèvres : « Je vois bien que vous ne me connaissez pas. »

Le singulier sang-froid des deux Turkomans ayant quelque peu agacé mes nerfs encore à demi européens, je me permis certaines observations, sans prendre garde que Hadji Bilal et mes autres compagnons, auditeurs de ce dialogue, étaient demeurés complétement impassibles, et je regrettai de ne pas les avoir imités en voyant mes interpellations inopportunes rester, plusieurs fois de suite, sans réponse. La négociation, ainsi menée en dehors de nous, aboutit à ce que chaque chameau nous coûterait deux ducats d'ici à Khiva. — Quant à notre farine et à notre eau, Ilias s'en chargeait à titre purement gratuit.

La modique somme d'argent que j'avais emportée avec moi, cousue et cachée dans les diverses pièces de mon misérable déguisement, encore accrue des dons que j'avais reçus en ma qualité de hadji, m'aurait mis à même de louer un chameau pour moi tout seul ; mais j'en fus dissuadé par Hadji Bilal et Sultan Mahmoud. Selon eux, la meilleure garantie de sécurité, parmi ces tribus nomades, était justement un extérieur misérable, fait pour exciter la pitié ; tout au contraire, le moindre symptôme de richesse devait, en éveillant leur cupidité, appeler maint et maint danger sur nos têtes. Le meilleur de nos amis nous deviendrait hostile pour peu qu'il nous soupçonnât d'être bons à dépouiller. Ils me nommèrent plusieurs de nos hadjis, pourvus d'abondantes ressources, et qui, néanmoins, par prudence, en étaient réduits à se couvrir de haillons et à voyager sans monture. Forcé de reconnaître qu'ils avaient raison, je me bornai à la location d'une montée de chameau, stipulant seulement que je pourrais me servir d'un *kedjeve*[1], attendu que, boiteux comme je l'étais et ne pouvant marcher, il serait trop fatigant pour moi de rester jour et nuit, pendant quarante stations, étroitement pressé, sur la même selle de bois, contre un de mes compagnons. Ilias n'accepta pas tout d'abord cette combinaison ; il objectait, et à bon droit, que le *kedjeve* constituerait un double fardeau pour le pauvre animal appelé à nous porter dans le Désert. Khandjan, à la longue, finit par calmer ses scrupules. Je me trouvais donc assuré de pouvoir quelquefois me livrer au sommeil pendant ce voyage de Khiva que nous devions accomplir en vingt jours et dont tout le monde nous parlait dans les termes les moins rassurants ; mais ce qui me plaisait le plus, dans cet arrangement, c'était la certitude d'avoir pour vis-à-vis, pour contre-poids, si l'on veut, dans le *ketljeve* correspondant au mien, Hadji Bilal, mon meilleur ami, dont la société me devenait peu à peu indispensable.

La conférence terminée, nous payâmes d'avance, ainsi que l'exige la coutume, le prix de location dû au chamelier. Hadji Bilal récita un *fatiha*, et lorsque Ilias eut promené ses doigts à travers sa barbe, composée à vrai dire de quelques poils très-clair-semés, l'affaire se trouva définitivement conclue. Nous n'avions plus qu'à lui demander de partir aussitôt que possible. A cet égard, il ne voulut s'engager par aucune promesse ; tout dépendait du kervanbashi envoyé par le khan, et qui devait, avec ses buffles, prendre la direction de la caravane.

En peu de jours nous fûmes prêts à partir pour Etrek, notre point de rendez-vous, et dès lors je me sentis doublement pressé de quitter Gömüshtepe. Effectivement, nous y avions déjà perdu un temps précieux ; je constatais les approches toujours plus imminentes de la saison chaude ; et nous avions à craindre que les eaux de la pluie, celles du moins que le Désert conservait encore, ne devinssent de plus en plus rares. D'autre part, je commençais à me sentir gêné par les absurdes rumeurs qui circulaient touchant ma personne. Tandis qu'en général j'étais simplement regardé comme un pieux derviche, certains faiseurs de conjectures ne pouvaient renoncer à l'idée que j'étais un homme influent, un envoyé diplomatique du sultan, régulièrement accrédité auprès de l'ambassadeur turc à Téhéran, ayant à ses ordres un millier de fusils, et engagé dans je ne sais quel projet mystérieux contre la Russie et la Perse. Ceci venant aux oreilles des Russes d'Ashourade, ils auraient certainement pris la chose en plaisanterie ; toutefois, ils pouvaient être amenés à s'enquérir de l'étranger qui attirait ainsi l'attention, et, si mon déguisement leur était révélé, je risquais une captivité cruelle, destinée peut-être à durer autant que ma vie. Mainte et mainte fois, en conséquence, je suppliai Hadji Bilal, ne dussions-nous pas pousser très-loin, de quitter au moins Gömüshtepe ; mais l'impatience qu'il avait d'abord témoignée s'était changée en une indifférence complète, du moment où Ilias se fut engagé vis-à-vis de nous. Comme j'insistais, il alla même jusqu'à me reprocher l'empressement puéril avec lequel je voulais courir ainsi au-devant des arrêts de la destinée.

« C'est en vain que tu te hâtes, disait-il ; tu devras, bon gré mal gré, demeurer sur les bords de la Görghen jusqu'à ce que le *Nasib* (le sort) ait décrété que tu as à te désaltérer ailleurs ; et personne ne peut savoir si cette volonté d'en haut se manifestera plus tôt ou plus tard. »

Qu'on imagine l'effet produit par une réponse si parfaitement orientale, sur une impatience légitime et fondée ! Je n'en voyais pas moins, et trop clairement, hélas ! la nécessité de me soumettre, l'impossibilité de me dérober au péril.

Il arriva sur ces entrefaites que certains karaktchis, dans le cours d'une de leurs razzias, réussirent par trahison à capturer cinq Persans. L'un de ceux-ci était un riche propriétaire. Les bandits, remontant en bateau jusqu'au delà de Karatepe, s'étaient présentés devant un village de Perse comme pour y faire emplette d'une cargaison. Le marché fut bientôt conclu ; mais à peine les vendeurs sans méfiance étaient-ils arrivés au bord de la mer, eux et leurs denrées, qu'ils furent saisis, garrot-

1. Ce qu'on appelle à Bayonne « un *cacolet*, » c'est-à-dire une paire de paniers de bois accrochés aux deux flancs d'une bête de somme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tés des pieds et des mains, enterrés jusqu'au cou dans leur propre froment, et transportés ainsi à Gömüshtepe. J'étais présent lorsque ces malheureux furent « déballés, » pour ainsi dire. L'un d'entre eux avait reçu de plus un mauvais coup, et les Turkomans eux-mêmes s'accordaient à reconnaître l'infamie de pareils procédés. Bien qu'étrangers à toute l'affaire, les Russes d'Ashourada se crurent en demeure d'intervenir et menacèrent de débarquer à main armée si les prisonniers n'étaient aussitôt rendus à la liberté. Comme les bandits refusaient obstinément de lâcher leur proie, je supposai que les autres Turkomans, émus par une menace qui pesait sur toute la communauté, forceraient leurs compatriotes à céder; cependant, il n'en fut rien. De toute part, au milieu de l'agitation générale, on vit circuler des armes et des munitions de guerre; chacun s'apprêtait à recevoir chaudement les Russes, s'ils osaient venir à terre. A mon grand déplaisir, je fus appelé, moi aussi, à porter le mousquet, et ce n'était pas sans une vive émotion que je songeais à l'ennemi sur lequel j'aurais à faire feu. Par bonheur, il ne fut pas donné suite à ces projets belliqueux[1]. Le lendemain, il est vrai, un *steamer* russe manœuvra de façon à raser la côte; mais le conflit fut ajourné au moyen d'une transaction politique, les Turkomans ayant consenti à donner des otages pour l'avenir, mais non à livrer les Persans, qui restèrent définitivement prisonniers. Le plus riche de ceux-ci en fut quitte pour une rançon de cent ducats; un autre, qui était sorti estropié de la bagarre et ne valait plus la vingt-cinquième partie de cette somme, fut relâché spontanément en l'honneur des Russes; mais les trois derniers, gaillards robustes et de bon emploi, furent chargés de fers encore plus lourds et conduits à Etrek, le dépôt où la torture façonne ces malheureux à l'esclavage. Ce nom d'Etrek, qui s'applique en même temps à une rivière et au district désert qu'elle arrose, est, pour les natifs du Mazendran et du Taberistan, un symbole d'effroi et de malédiction. Il faut qu'un Persan soit particulièrement irrité quand il se permet cet anathème : *Etrek biufti!* (Puissiez-vous être mené à Etrek!)

Comme les membres de la caravane s'y étaient donné rendez-vous, je ne pouvais manquer de visiter sous peu de temps cet affreux séjour. Khandjan avait eu aussi la bonté de me recommander aux soins hospitaliers de Kulkhan *le Pir* (la Barbe grise) des karaktchis. Ce vieux bandit vint fort à propos faire connaissance avec nous. Sa physionomie était des moins sympathiques, et quand je lui fus désigné comme son hôte futur, ses démonstrations ne furent pas autrement amicales. Longtemps il examina mes traits, marmottant çà et là quelques paroles à l'oreille de Khandjan, fort disposé, semblait-il, à voir en moi autre chose que le personnage pour lequel on m'avait pris jusqu'alors.

Je découvris bientôt la cause de cette méfiance. Dans sa jeunesse, Kulkhan avait traversé les provinces méridionales de la Russie, en compagnie de Khidr Khan, alors au service du czar. Il avait aussi passé plusieurs mois à Tiflis et s'était assez familiarisé avec nos manières européennes.

« Ayant vu, disait-il, mainte et mainte nation, il ne connaissait pas encore celle des Osmanlis; on lui avait appris néanmoins qu'elle était issue d'une tribu turkomane, origine attestée par une ressemblance frappante avec les gens de celle-ci; par conséquent, il avait lieu d'être surpris en me trouvant une physionomie toute différente. »

Hadji Bilal le mit en garde contre des informations inexactes, déclarant pour son compte avoir passé plusieurs années dans le pays de Roum, sans que jamais observation pareille lui eût été suggérée. Kulkhan, là-dessus, nous annonça que deux jours après, et de bonne heure, il comptait rentrer dans son *ova* d'Etrek, ajoutant que nous ferions bien de nous apprêter instantanément pour le voyage, attendu que lui seul pouvait nous faire traverser sans encombre la distance qui nous séparait d'Etrek, bien qu'il s'agit tout au plus de douze milles; il n'attendait, quant à lui, que le retour de son fils Kulumali, parti pour un *alaman* (une razzia) sur les frontières persanes, où il était allé chercher quelques juments de bonne race.

Ceci nous fut dit tout naturellement, et avec l'accent de la satisfaction la plus légitime. Kulkhan nous prévint aussi qu'en prenant la peine de l'accompagner à quelque distance en aval de la Görghen, nous assisterions probablement au retour de son fils, qui ne devait plus guère tarder, et que nous aurions alors un spectacle curieux. Libre en ce moment-là de toute occupation, j'acceptai très-volontiers l'ouverture qui m'était faite, et me trouvai, peu après, au sein d'une foule qui attendait, avec la plus grande impatience, le moment où les bandits se montreraient à l'horizon. Huit cavaliers turkomans parurent bientôt sur la rive opposée, menant en laisse une dizaine de chevaux. Je m'attendais, de la part de la multitude excitée par un long délai, à des clameurs, à des hourras enthousiastes; ce fut, au lieu de cela, un silence complet, une admiration muette qui se trahissait seulement par des regards enflammés de convoitise. Les heureux brigands qui en étaient l'objet se précipitèrent dans la Görghen, qu'ils traversèrent à la nage pour aborder sur la rive où nous étions. Là, mettant pied à terre, ils tendaient la main à leurs proches avec une sérénité, une majesté radieuse qui défie toute description. Tandis que les anciens examinaient d'un œil attentif le butin de la campagne, nos jeunes héros s'appliquaient à réparer le désordre de leur toilette, et, soulevant leurs pesants bonnets fourrés, ils étanchaient la sueur ruisselante sur leurs fronts (voy. page 57).

1. Que le lecteur ne s'étonne pas de voir les autorités russes garder une attitude si équivoque. La Perse envisage tout débarquement des forces moscovites sur les rivages de la mer Caspienne comme une invasion hostile de son propre territoire; elle aime mieux supporter les déprédations des Turkomans que de les voir réprimer à son profit par l'entremise de ses dangereux voisins, toujours prêts à lui faire payer beaucoup trop cher leurs services à double intention.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le tableau, pris dans son ensemble, était d'un pittoresque achevé. Malgré mon mépris pour de tels brigands et leurs abominables exploits, je ne pouvais m'empêcher de regarder avec un étrange plaisir ces jeunes athlètes qui, dans leur court vêtement de cheval, le regard fier, la poitrine comme inondée de leurs longs cheveux bouclés, déposaient leurs armes en souriant. Parmi les assistants, je n'en voyais aucun qui ne leur fût complétement sympathique. Kulkhan lui-même, le sombre Kulkhan s'était déridé : il nous présenta son fils, et nous ne nous quittâmes que lorsque Hadji Bilal eut appelé sur la tête du jeune vainqueur les bénédictions célestes. Il était convenu que le lendemain matin nous quitterions Gömüshtepe pour nous rendre à Etrek en même temps que la « Barbe grise, » son heureux fils et les chevaux enlevés.

V

Conduite hospitalière. — Grandes tombes turkomanes. — Un émir en croupe. — Rencontre désagréable. — Je risque de mourir impur. — Chez Allah Nazr. — Les esclaves persans. — La muraille noire. — Procédés suspects de maître Kulkhan. — Rose-de-Fête. — Un hypocrite. — A Etrek. — L'esclave russe. — Un verre d'eau. — Ambassade pacifique. — Les trois routes.

Le jour suivant, vers midi, je quittai Gömüshtepe avec ceux de mes compagnons que j'appréciais le mieux; Khandjan et mes autres amis nous accompagnèrent à une certaine distance. Celui-ci, se conformant à la coutume des nomades quand ils veulent témoigner à leurs hôtes une estime particulière, fit ainsi plus d'une lieue à pied, malgré mes instances réitérées : il voulait, disait-il, remplir ponctuellemement tous les devoirs de l'ancienne hospitalité turkomane, afin que je ne pusse jamais, dans l'avenir, élever contre lui le moindre sujet de plainte. S'il faut dire la vérité, j'éprouvai un réel serrement de cœur en me dégageant de sa dernière étreinte, car je l'avais reconnu digne de toute estime. Sans aucun motif intéressé, non content de nous garder dans sa propre maison, moi et cinq autres pèlerins, il m'avait donné à profusion les renseignements que je sollicitais. Même aujourd hui je regrette de ne pouvoir lui témoigner ma reconnaissance et, peut-être plus encore, d'avoir été réduit par les circonstances à tromper une amitié comme la sienne.

Notre route nous conduisait au nord-est, et nous éloignait toujours davantage de la côte, dans la direction des deux grandes buttes, dont l'une est connue sous le nom de Köresofi, l'autre sous celui d'Altin Tokmak. Outre celles-ci, on aperçoit de distance en distance de nombreux *yoska*[1]; mais, à cela près, le sol du district n'est qu'une immense plaine. A un quart de lieue de Gömüshtepe, commencent de magnifiques prairies dont l'herbe, montant jusqu'aux genoux, exhale une odeur délicieuse; elle sèche sur pied sans servir à qui que ce soit, car les habitants du pays sont ce qu'ils appellent *tchomru* (c'est-à-dire qu'ils n'élèvent pas de troupeaux). Quels charmants villages pourraient animer cette région si bien arrosée! Au lieu de ce silence de mort, comme on aimerait à y entendre les mille bruits, les rumeurs vivantes du labeur rustique!

Notre petite caravane, composée des chameaux d'Ilias et des six chevaux de Kulkhan, marchait en bon ordre et sans se disperser, notre guide nous répétant volontiers que nous avions à craindre l'attaque de certains karaktchis sur lesquels son pouvoir ne s'étendait pas, et qui ne manqueraient pas de nous attaquer s'ils croyaient pouvoir le faire impunément. Ilias, pour cette fois, voulut bien m'épargner la fatigue du transport à dos de chameau; il se fit prêter par Kulkhan un des chevaux enlevés, sur lequel je devais faire route jusqu'à Etrek. Malheureusement, ainsi que l'événement le prouva, l'émir Mehemed, le tyriak afghan de Karatepe, qui s'était impatronisé parmi nous de façon ou d'autre et n'avait pu se procurer aucune monture, réclamait mon assistance chaque fois qu'il s'agissait de traverser un bourbier, un marécage quelconque; et, quand je l'avais admis à partager ma selle, il se cramponnait à moi de telle sorte, que je me sentais en grand risque de perdre les arçons. Cette communauté devint tout à fait périlleuse quand il nous fallut traverser de vastes marais couverts de roseaux et peuplés de sangliers sauvages, qui littéralement y fourmillaient. Ilias et Kulkhan chevauchaient devant nous, cherchant des circuits qui nous fissent éviter la rencontre de ces animaux incommodes dont le voisinage nous était révélé, tantôt par leurs grognements incessants, tantôt par le craquement des roseaux qu'ils dérangent et brisent à chaque pas.

Je marchais l'oreille au guet, lorsque mon cheval prit peur tout à coup, et s'écarta vivement. Avant que j'eusse pu tourner la tête pour voir de quoi il s'agissait, nous nous trouvâmes par terre, mon camarade et moi. Aux rires bruyants de nos compagnons qui nous suivaient de fort près, se mêlèrent aussitôt de singuliers petits cris. En cherchant à me relever, je m'aperçus que j'étais tombé sur deux sangliers en bas âge; c'était leur mère qui avait effrayé notre cheval, et maintenant, excitée par l'appel plaintif de sa progéniture, elle s'était arrêtée à peu de distance de nous, qui, dans la plus ridicule posture du monde, restions exposés à l'atteinte de ses redoutables défenses. Elle nous eût inévitablement chargés, si un cousin d'Ilias, nommé Shirdjan, venant à notre aide, ne lui avait barré le passage avec sa longue lance. Je ne saurais dire si la bravoure du jeune Turkoman, ou le silence des petits verrats, maintenant délivrés de leur gêne première, fut le principal instrument de notre salut; quoi qu'il en soit, cette mère exaspérée battit en retraite, et, sans cesser de faire face à l'ennemi, rentra dans sa bauge que nous nous étions empressés d'évacuer. Dans l'intervalle, le fils de Kulkhan avait trouvé moyen de rejoindre notre cheval échappé. En me le rendant, il me fit remarquer que je pouvais m'estimer heureux d'avoir été soustrait à une mort infamante. Le musulman le plus pieux, mis à mort par un animal de la race porcine, arrive *nedjis* (c'est-à-dire impur) dans

1. Il a été dit plus haut que ce mot désigne les monticules artificiels élevés par les Turkomans en mémoire de leurs plus illustres personnages.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'autre monde, où cent années de purgatoire ne suffisent pas pour effacer sa souillure.

Après environ quatre heures de marche dans la direction ci-dessus indiquée, parmi les marécages et les prairies, je constatai que nous étions parvenus sur les flancs inclinés du plateau qui s'étend au nord de Gömüshtepe. En effet, on voyait disparaître peu à peu, non-seulement les élévations dont j'ai parlé, mais aussi les montagnes qui marquent les frontières de la Perse. Quelques groupes de tentes, autour desquelles paissaient des chameaux, se rencontraient à peine de distance en distance, et bien que l'œil enchanté n'aperçût de toute part que les pâturages les plus verdoyants, ce district est encore moins peuplé que celui où m'avait naguère conduit Kizil Akhond. Il y manque une rivière comme la Görghen, et l'eau de source, qui sert aux usages quotidiens, se trouve épuisée avant que ces riches prairies aient suffisamment engraissé les troupeaux qu'on y mène. Aussi n'y voit-on de tentes que pendant les mois de mai et de juin. Nous devions passer la nuit dans un de ces groupes, peuplés par les gens de Kulkhan, attendu qu'Etrek était encore à six milles [1] de là, ce qui constituait pour nos chameaux lourdement chargés une étape bien complète. Au surplus, nous avions été dûment annoncés, et la fumée qui s'élevait, augure favorable, présageait un bon souper à nos appétits en éveil. Bien que nous fussions à quatre milles seulement de Gömüshtepe, le voyage nous avait pris environ huit heures, et nous étions, bêtes et gens, presque à bout de forces.

Un jeune homme, le neveu de Kulkhan, vint nous souhaiter la bienvenue à dix pas en avant de sa résidence; son oncle se chargea de loger Ilias et l'Afghan, nous laissant, les Hadjis et moi, sous l'étroite tente d'Allah Nazr, bon vieux Turkoman que mettait hors de lui la pensée de recevoir des hôtes envoyés par le ciel. En dépit de toutes nos protestations, il tua une chèvre, la seule qu'il possédât, pour nous offrir un meilleur souper, et le lendemain, au déjeuner, le brave homme parvint à se procurer du pain, aliment de luxe qui depuis plusieurs semaines lui était complétement étranger. Tandis que nous attaquions son rôti savoureux, il était assis en face de nous et versait littéralement des larmes de joie. Jamais Allah Nazr ne voulut garder la moindre parcelle de la chèvre tuée en notre honneur : les cornes et les sabots eux-mêmes, préalablement réduits en cendres, et qui servent ainsi à panser les plaies des chameaux, furent par lui remis à Ilias. Quant à la peau, enlevée d'une seule pièce, il voulut m'en faire une outre, et me la donna effectivement après que, frottée de sel, il l'eut fait sécher au grand soleil.

Une fâcheuse rencontre. — D'après Vambery.

Il fallut attendre ensuite l'arrivée d'un esclave, — l'un des cinq dont j'ai raconté, dans mon dernier chapitre, la capture obtenue par trahison. Ce pauvre diable était envoyé par manière de punition au redoutable Kulkhan, notre hôte ayant, à ce qu'il paraît, des moyens particuliers pour tirer d'un captif les renseignements nécessaires et vérifier s'il peut être mis à rançon ou si, dépourvu de parents et d'avoir personnel, il faut l'envoyer sur le marché de Khiva.

La première de ces deux alternatives est, de beaucoup, la plus agréable aux Turkomans qui peuvent éle-

1. On voudra bien ici et ailleurs se rappeler qu'il s'agit de milles allemands.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ver à leur gré le chiffre de leurs prétentions. Le Persan, même dans le malheur, conserve l'esprit de ruse qui caractérise sa race ; il cherche invariablement à dissimuler sa position réelle et s'attire par là les traitements les plus durs, jusqu'au moment où ses proches, attendris par les lamentations qu'il leur transmet, se sont laissé arracher la somme requise, en général la plus forte qu'on ait pu tirer d'eux. Les tortures ne cessent qu'à l'arrivée de l'argent. Dans l'autre hypothèse, au contraire, les deux parties se trouvent lésées. Le capteur, après beaucoup de frais exposés, n'obtient jamais que le prix courant de l'objet qu'il envoie sur le marché aux esclaves, et le malheureux Persan, transporté à une distance énorme de son pays natal, est à peu près certain de ne le revoir jamais. On comprend ce que vaut en ces matières l'expérience d'un homme pareil à Kulkhan, et quelle pitié mérite le malheureux destiné à passer par les épreuves dont il a le secret. Sa dernière victime lui fut livrée avant le soir, et dès le lendemain matin nous nous remîmes en route, après qu'Allah Nazr, d'ailleurs aussi bon Turkoman que notre guide, nous eut chaleureusement pressés sur son cœur.

Ce jour-là, je fis connaissance avec le panier de bois qui devait me servir d'équipage ; quelques sacs de farine me tenaient en équilibre, Hadji Bilal se privant pour cette fois du plaisir problématique de voyager à dos de chameau. Nous marchions toujours vers le nord ; et à peine avions-nous fait deux lieues que, la verdure cessant tout à coup, nous nous trouvâmes sur les terres salées du Désert, dont l'odeur forte et l'aspect sinistre ne flattaient ni le nez ni le regard. Nous en avions sous les yeux un excellent échantillon dans cette espèce de promontoire bas qu'on appelle Kara Sengher (muraille noire) qui se dresse à huit milles de distance, au nord de Gömüshtepe. Plus nous nous rapprochions de cette hauteur, plus le sol devenait mou ; à la base du promontoire, un véritable marais se rencontra sous nos pas, et nous n'avançâmes plus qu'avec des difficultés toujours croissantes au milieu de cette boue presque liquide, où le pied spongieux des chameaux glissait pour ainsi dire à chaque pas. Ma monture témoigna de telles dispositions à me précipiter dans la fange, moi et mon panier, que je préférai descendre *proprio motu*. Après avoir piétiné pendant plus d'une heure dans une espèce de bouillie noire et puante, nous arrivâmes enfin à Kara Sengher (muraille noire). Non loin de là se trouvait l'*ova* de Kulkhan, où nous fûmes bientôt rendus.

Une grande surprise m'y attendait. Notre hôte m'ayant immédiatement conduit dans sa tente, — avec recommandation très-expresse de n'en pas sortir jusqu'à ce qu'il m'appelât, — je ne me trouvai pas tout à fait à mon aise quand je l'entendis invectiver ses femmes, les accuser de ne jamais savoir où étaient les chaînes, et leur enjoindre de les lui apporter sans retard. Les cherchant lui-même d'un air sombre, il rentra mainte et mainte fois près de moi sans m'adresser une seule parole : de plus, Hadji Bilal ne se montrait pas, lui qui m'abandonnait si rarement à moi-même. Plongé dans les réflexions les moins rassurantes, j'entendis enfin le tintement des anneaux de fer glissant l'un sur l'autre, et je vis arriver, traînant après ses pieds meurtris une chaîne pesante, le pauvre Persan que nous avions emmené avec nous ; c'était pour lui qu'avaient eu lieu tous les préparatifs dont je m'étais si fort préoccupé. Notre hôte ne tarda pas à paraître. Quand nous eûmes pris le thé qu'il nous fit servir, il me pria de le suivre et me conduisit sous une tente qu'il avait fait dresser dans l'intervalle, afin de me ménager une surprise. Tel était le secret de sa conduite énigmatique. Nonobstant cette marque de courtoisie, je ne me sentais aucun attachement pour cet homme, et la différence qui existait entre lui et Khandjan sera suffisamment manifeste aux yeux du lecteur, quand on saura que cette première tasse de thé fut l'unique aliment dont il me gratifia pendant les dix journées où je résidai chez lui. On m'informa plus tard de certaines trahisons qu'il avait préméditées à notre égard et auxquelles il eût certainement donné suite, si Kizil Akhond, dont il avait grand'peur, ne lui eût recommandé de me traiter avec tous les égards imaginables.

La tente que j'occupais maintenant en commun avec dix de nos associés n'était point la propriété de Kulkhan, mais bien celle d'un de ses compatriotes qui s'était joint à nous, ainsi que sa femme, issue de la tribu des Karakalpak, et qui, avant leur union, lui avait appartenu comme esclave. L'objet de leur voyage à Khiva était que cette femme, enlevée la nuit par surprise à son mari qu'elle avait laissé couvert de blessures, pût faire constater le décès de ce premier époux. Elle désirait aussi savoir par qui ses enfants avaient été achetés, s'ils vivaient encore, et dans quels parages ; enfin, — son souci principal, — ce qu'était devenue sa fille, une enfant de douze ans, belle entre toutes, et dont elle ne parlait jamais que la larme à l'œil. Laborieuse et fidèle au delà de ce qu'il pouvait attendre, cette pauvre femme avait si bien captivé son nouveau maître, qu'il avait consenti à faire avec elle ces recherches. Je m'amusais parfois à lui demander ce qui arriverait si le premier mari avait survécu ; mais cette perspective ne lui inspirait aucune crainte, la loi du pays lui garantissant l'état de choses actuel : — « Le Nasib (le destin), disait-il, le Nasib a voulu que Heidgul (Rose-de-Fête) devînt ma compagne ; et qui donc a jamais prévalu contre le Nasib? »

Parmi les autres voyageurs récemment arrivés pour se placer sous la conduite d'Ilias, je dois mentionner aussi un derviche, nommé Hadji Siddik, hypocrite consommé, qui allait à peu près nu et voulut, pendant la traversée du Désert, servir de *groom* à nos chameaux. Une fois arrivés à Bokhara, — mais seulement alors, — nous apprîmes que ses misérables loques recélaient une soixantaine de ducats.

Nous logions tous pêle-mêle dans les tentes encombrées, espérant bien que le *kervanbashi* de Son Altesse le Khan ne nous ferait pas attendre indéfiniment le jour du départ. Ce temps d'arrêt ne plaisait à personne ; pour mon compte, je voyais diminuer si rapidement ma pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vision de farine que je crus dès lors devoir me réduire à la portion congrue, et retrancher deux poignées de ma ration quotidienne. Je pris également soin de ne pas mettre de levain dans le pain que je cuisais sous la cendre ; le produit ainsi obtenu est plus considérable, il traverse moins vite les voies digestives, et l'aiguillon de la faim se fait sentir à de plus longs intervalles. Il nous fut permis, fort heureusement, de pratiquer çà et là quelques excursions de mendicité; fort heureusement aussi les Turkomans d'Etrek — qui n'en sont pas moins de grands voleurs — se montrèrent aussi généreux que les autres. Il était rare, par exemple, de passer devant une de leurs tentes sans y voir deux ou trois Persans courbés sous le poids des fers.

Ce fut encore à Etrek, sous la tente d'un notable de l'endroit, nommé Kotchak Khan, que je découvris un Russe, jadis matelot à bord d'un des navires qui forment la station d'Ashourada. Nous étions entrés, pour y faire la sieste, chez ce personnage éminent; à peine lui avais-je été présenté en qualité de Roumi[1] que notre hôte nous dit, avec une satisfaction marquée : — « Je puis te servir un plat de ton goût. Nous savons dans quels termes, vous êtes avec la Russie : tu vas contempler un de tes ennemis, réduit à l'état le plus abject[2]. » Il fallut alors affecter une joie que j'étais loin de ressentir. On amena le pauvre Moscovite, qui traînait après lui des chaînes massives; son visage blême, sa physionomie attristée faisaient peine à voir. Je n'eus garde, cependant, de laisser percer la moindre émotion :

« Comment traiterais-tu cet effendi, disait Kotchak Khan à son prisonnier, si tu venais à le rencontrer dans ton pays, que le ciel maudisse?... Va maintenant lui baiser les pieds!... »

Le malheureux s'apprêtait à obéir, mais je l'écartai du geste, prenant soin de faire remarquer que je venais, ce jour-là même, de procéder à ma grande purification (*gusl*), et que je ne me souciais pas de contracter une nouvelle souillure en tolérant le contact d'un infidèle :

« Il me serait agréable, ajoutai-je, qu'on voulût bien l'ôter de mes yeux le plus tôt possible, attendu que les gens de ce pays m'inspiraient une aversion toute particulière. »

On lui fit signe de s'éloigner, et il se hâta d'obéir, mais en me jetant un regard d'intelligence. J'appris plus tard qu'un de ses camarades avait été enlevé en même temps que lui; l'autre était mort en captivité dans le cours de l'année précédente. Leur gouvernement avait offert de payer leur rançon, mais les Turkomans exigeaient une somme exorbitante (cinq cents ducats par tête), et comme, durant les négociations à ce relatives, Tcherkes Bay, le frère de Kotchak Khan, vint à tomber aux mains des Russes, qui l'envoyèrent mourir en Sibérie, l'affranchissement des deux infortunés marins devint encore plus difficile à obtenir. Le survivant n'était pas en état de supporter beaucoup plus longtemps les rigueurs de la captivité ; je pense qu'il n'aura pas tardé à rejoindre son camarade[1].

Ainsi chez ces tribus nomades se multiplient des contrastes appelés à produire sur l'esprit du voyageur les impressions les plus opposées. Il m'est arrivé, rentrant chez moi chargé de présents et pénétré de reconnaissance pour leurs vertus hospitalières, de me voir implorer par cet esclave persan dont j'ai parlé plus haut, et que je trouvais en butte aux souffrances de la soif la plus intolérable. Il sollicitait avec instance un verre d'eau que ses maîtres impitoyables lui avaient, disait-il, refusé, pendant toute une journée de travail passée à cultiver leurs champs de melons, et durant laquelle il avait vécu de poisson salé. Lorsqu'il me fit ce triste récit, nous étions heureusement seuls sous la tente; l'aspect de cet homme et les larmes qui ruisselaient sur sa barbe épaisse me firent oublier les dangers auxquels m'exposait une imprudente pitié; je lui passai mon outre, bien garnie d'eau, et tandis que je veillais à la porte, il put se désaltérer tout à l'aise. Après quoi il s'enfuit, mais non sans m'avoir chaleureusement remercié. Ce pauvre garçon, devenu le plastron de toute la famille, était plus spécialement harcelé par la seconde femme de Kulkhan, Persane d'origine et jadis captive, qui voulait par là faire preuve d'une conversion sincère.

Déjà ces cruels tableaux me révoltaient à Gömüshtepe : qu'on juge de mes sentiments lorsque je pus me convaincre que ce séjour était, auprès d'Etrek, et relativement parlant, la dernière étape de la civilisation et de l'humanité. Les tentes ainsi que leurs habitants ne m'inspirèrent plus qu'horreur et dégoût. Bien que la caravane se trouvât maintenant au grand complet, le *kervanbashi* ne donnait pas signe de vie; de nouvelles relations, de nouvelles amitiés se formaient, et j'assistais à des conférences où se débattait la question de savoir quelle route choisirait probablement le guide officiel.

Nous traitions un jour ce sujet, lorsqu'un habitant d'Etrek nous apporta un renseignement bien venu : les Tekke, particulièrement redoutables aux caravanes engagées sur la route de Khiva, venaient d'envoyer aux

1. Synonyme d'Osmanli.

2. Les Turkomans, ainsi que les mahométans en général, admettent qu'il existe quatre livres sacrés, le Pentateuque, les Psaumes de David, l'Évangile et le Koran. Ils admettent, en outre, que les juifs possèdent deux de ces livres, le Pentateuque et les Psaumes, tandis que les chrétiens croient à l'Évangile. Or quiconque croit à un de ces quatre livres reçoit d'eux le nom de *Sahib K'taab* (mot à mot Possesseur du Livre), et quiconque est Sahib K'taab a droit non-seulement au respect de sa personne, mais au respect de ses pratiques religieuses. Il suit de là qu'un Sahib K'taab ne saurait être esclave, de telle sorte que les juifs et les chrétiens échappent à la servitude... Mais, nonobstant ces priviléges étendus aux chrétiens et aux juifs, un Turkoman asservira fort bien un shiite, quoique celui-ci soit mahométan, parce que, dit-il, le shiite a contribué à corrompre le Koran. De même fera-t-il son esclave d'un Russe ou d'un païen, alléguant, par ignorance, que le Russe ne croit pas à l'Évangile, et mettant le païen hors la loi parce qu'il ne possède aucune espèce de Livre. — *Travels and adventures of Dr Wolff.* Deuxième édit., t. I, p. 52. (*Note du traducteur.*)

1. Lorque plus tard j'ai pu raconter aux Russes cette misérable histoire, ils donnèrent pour excuse qu'ils ne voulaient pas, en accordant de si fortes rançons, encourager, stimuler l'avidité des Turkomans, d'autant mieux disposés à persister dans leurs déprédations que celles-ci leur rendraient de plus beaux profits.

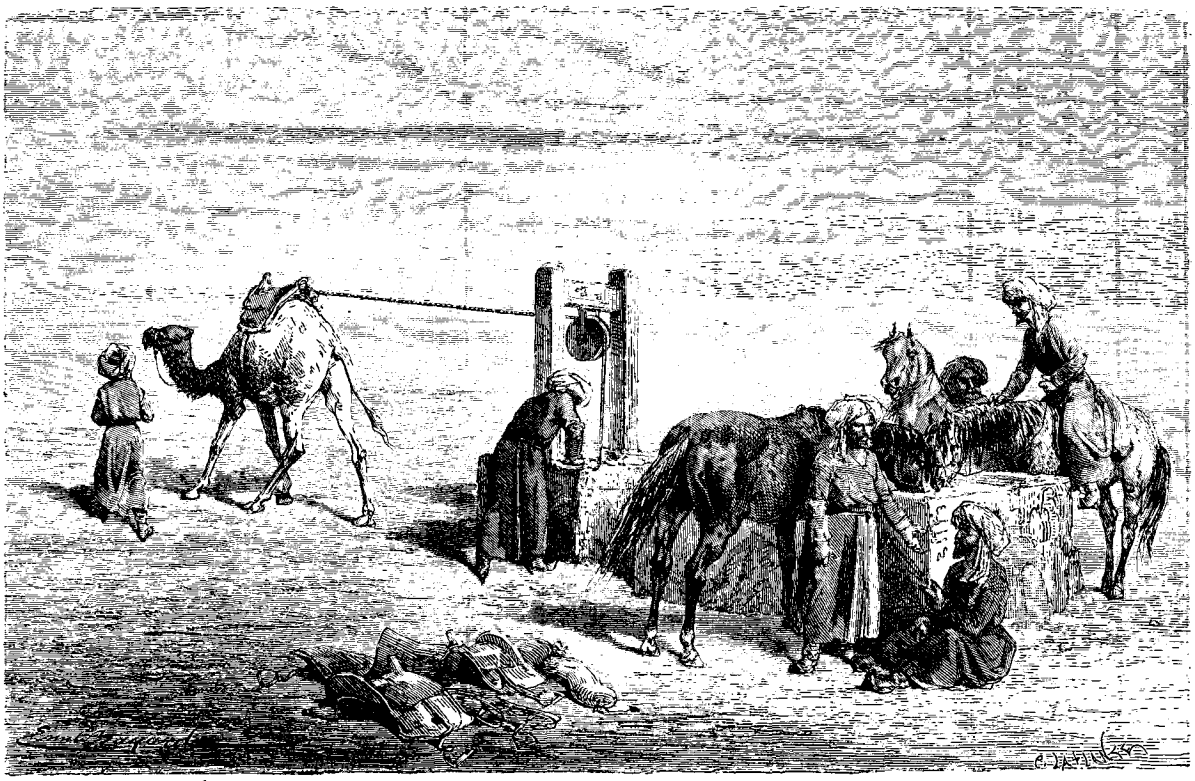
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Yomuts une ambassade pacifique ; ils proposaient enfin une réconciliation, et lorsqu'elle serait conclue, une alliance offensive qui leur permît de tomber, avec leurs forces combinées, sur leur ennemi commun, c'est-à-dire le Persan. Comme je dois revenir un peu plus loin sur cette transaction politique, je me bornerai à dire que c'était là, pour nous, une circonstance éminemment favorable. Il me fut expliqué qu'il existait, d'Etrek à Khiva, trois différentes routes entre lesquelles on avait à choisir, suivant la manière dont les caravanes étaient composées et surtout selon qu'elles étaient plus ou moins nombreuses. Voici ces trois routes :

1° La première longe le bord de la mer Caspienne en passant derrière le Balkan supérieur, direction qu'elle suit au nord de ces montagnes pendant deux journées de marche ; puis, après dix autres étapes, le voyageur se dirige du côté de l'orient, où se trouve Khiva. Ce chemin n'est accessible qu'aux plus petites caravanes, par la raison que l'eau s'y rencontre très-rarement ; mais en revanche on n'a guère à craindre d'y être attaqué, si ce n'est aux époques de troubles extraordinaires, où les Cosaques (Kirghiz) et les Karakalpaks envoient leurs *alaman* de ce côté.

2° La route moyenne suit aussi la direction du nord, mais seulement jusqu'à l'ancien lit de l'Oxus, et passant alors entre les deux Balkans, le Grand et le Petit, elle tourne au nord-est, du côté de Khiva.

3° La troisième est de beaucoup la plus directe et la



Un puits dans le Désert (entre Samarkand et Karshi). — Dessin d'Emile Bayard d'après Vambéry.

moins longue, puisque la première exige vingt-quatre jours, la seconde vingt, et que celle-ci peut être faite en quatorze étapes. Dès qu'on est sorti d'Etrek, on prend la direction du nord-est en traversant les pays habités par les Turkomans Göklen et Tekke. A chaque station se rencontrent des sources ou puits d'eau douce ; mais pour que le transit soit possible, il faut naturellement vivre en bons termes avec les tribus que je viens de nommer, et si la caravane compte moins de deux à trois mille hommes, elle ne peut guère se promettre une sécurité complète.

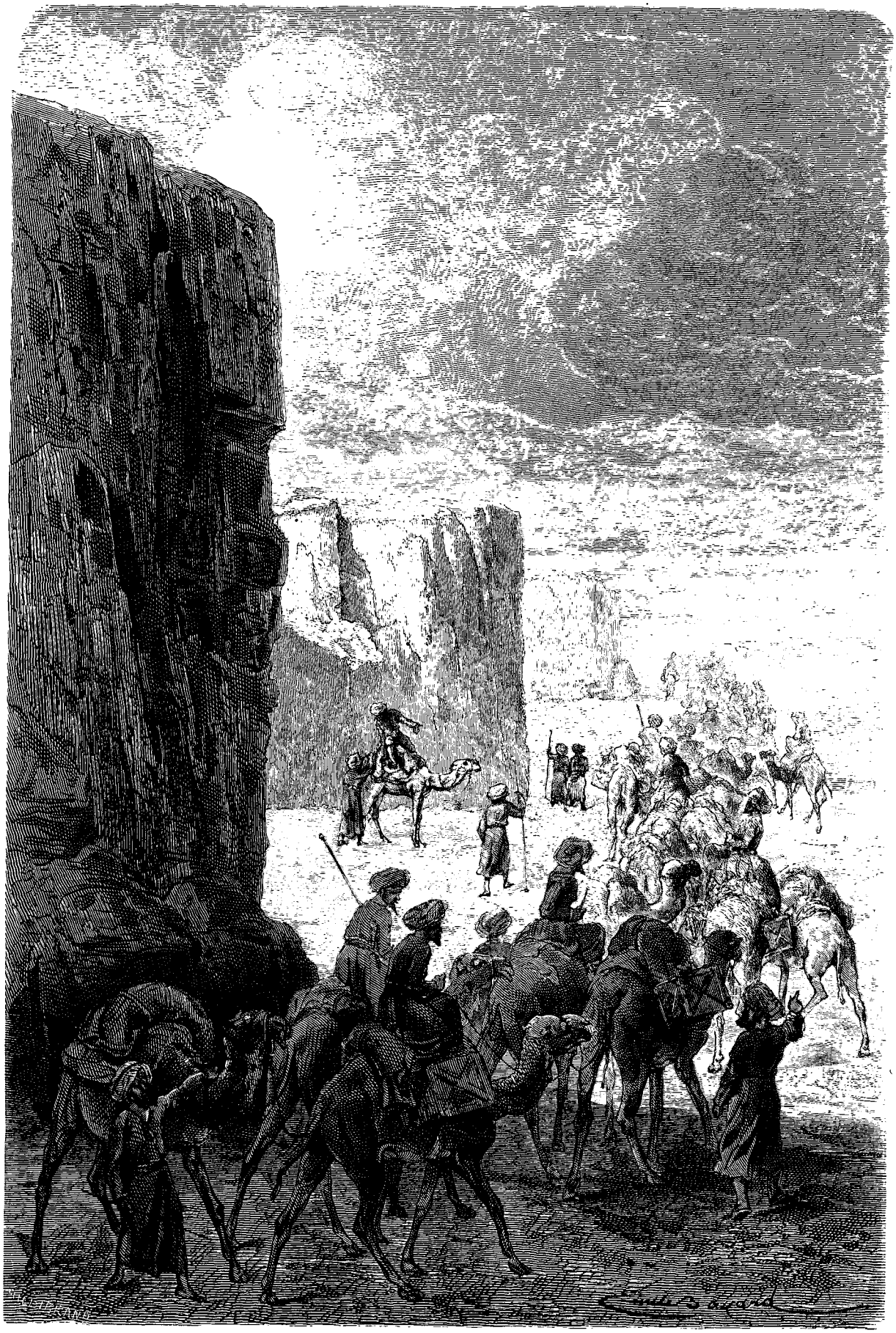
Ma joie fut grande quand je vis les difficultés s'aplanir ainsi, et lorsqu'un messager d'Ata Bay vint nous avertir dans la soirée que le *kervanbashi*, s'apprêtant à lever le camp dès le lendemain matin, nous donnait rendez-vous pour le jour suivant, à midi, sur l'autre bord de l'Etrek ; nous allions donc commencer ensemble la traversée des grands Déserts. Ilias nous mit tous en demeure de compléter nos préparatifs dans le plus bref délai possible. Dès le soir même, en conséquence, chacun mit en bon ordre sa provision de pain, et nous passâmes au sel, une fois de plus, les quartiers de chameau que les nomades nous avaient donnés en échange de nos fréquentes bénédictions.

A. VAMBÉRY.

Traduction de FORGUES.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La caravane des Hadjis dans le Koran'aghi. — Dessin de Emile Bayard, d'après Vambéry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE,

DE TÉHÉRAN A KHIVA, BOKHARA ET SAMARKAND.

PAR ARMINIUS VAMBÉRY,

SAVANT HONGROIS DÉGUISÉ EN DERVICHE[1]

1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

L'ascète-brigand. — Delili-Burun. — Nous traversons l'Étrek. — L'Afghan me dénonce au kervanbashi. — La Fatiha des adieux. — Nous entrons dans le Désert. — Les Takir. — Défense expresse de prendre des notes. — Ruse contre ruse. — Ruines du Korentaghi. — Nouveaux procédés en matière de commerce. — Le Petit-Balkan. — Un proscrit. — La soif et ses tortures. — Sables brûlants. — Le tombeau d'un colosse.

Je renonce à peindre la joie que j'éprouvai le lendemain lorsque, installé en face d'Hadji Bilal dans le *kedjeve* qui craquait sous moi, je me sentis emporté lentement loin d'Étrek par un chameau dont l'allure faisait songer aux ondulations de la vague marine.

Pour plus de sûreté, notre ami Kulkhan voulut à toute force nous escorter encore ce jour-là ; en effet, nonobstant les quinze ou vingt mousquets dont nous disposions, il était fort possible que nous vinssions à rencontrer des bandits en force supérieure, et s'il en était ainsi, la protection de Kulkhan nous deviendrait très-utile, car il est pour la plupart des voleurs d'Étrek une sorte « de guide spirituel » aveuglément obéi. J'aurais déjà dû noter que notre hôte n'était pas seulement renommé comme « barbe-grise » des Karaktchi, mais encore à titre de *sofi* (*ascète*), glorieuse qualification inscrite en toutes lettres sur son cachet et dont il ne se montrait pas médiocrement fier. Je n'ai guère vu l'hypocrisie religieuse mieux symbolisée que par cet austère brigand, lorsqu'il siégeait au milieu des coupes-jarrets, ses disciples : il était éminemment curieux de voir l'auteur de tant de crimes, la source de tant de désastres, leur expliquer gravement les rites relatifs à la « purification des âmes » et les prescriptions en vertu desquelles un bon musulman règle la longueur de sa moustache.

Évitant les marécages que laissent après eux les débordements de l'Étrek, nous cheminions tantôt vers le nord-ouest, tantôt vers le nord-est, dans une région sablonneuse où l'on n'aperçoit qu'un petit nombre de tentes; à la limite du désert, nous en vîmes environ cent cinquante qu'on nous dit être celles d'un clan Turkoman très-redouté appelé Kem.

A un quart d'heure de là, toujours avançant vers le Nord, nous traversâmes un petit bras de l'Étrek dont les eaux commençaient à prendre un goût très-saumâtre, signe certain que son lit allait bientôt se trouver à sec. Entre cette branche et une autre moins importante encore, que l'on trouve un peu plus loin, se succèdent un fonds de terres salées, puis une belle prairie surchargée de fenouils monstrueux. Nous mîmes une heure entière à la traverser. Le cours d'eau que nous rencontrâmes ensuite était un véritable fossé, très-profond.

Au delà est une sorte de promontoire (Delili-Burun) se détachant en relief sur une longue chaîne d'insignifiantes collines, laquelle se prolonge vers le sud-est. De l'endroit où nous étions arrêtés la vue s'étendait à l'ouest sur la mer Caspienne, sur les montagnes de la Perse, et sur un immense plateau, méridional par rapport à nous, où nous distinguions, comme autant de taupinières, des tentes diversement groupées. Presque tout le pays d'Étreck et la rivière qui le traverse s'étalaient ainsi à nos pieds, et les endroits où cette rivière sort de son lit nous apparaissaient de loin comme autant de lacs.

Informé que cette station était à l'extrême frontière du grand désert, je voulus profiter de l'occasion que m'offrait le retour de notre escorte, et pendant que mes compagnons faisaient la sieste, j'employai l'après-midi en correspondance. Outre les petits feuillets volants, glissés dans la laine épaisse de mon vêtement bokhariote et sur lesquels j'inscrivais à la dérobée quelques *memoranda* sommaires, j'avais caché deux feuilles de papier blanc entre celles du Koran que je portais suspendu à mon cou dans une espèce de sachet : je m'en servis pour écrire deux lettres, l'une à Haydar-Efendi, adressée à Téhéran, l'autre à Kandjan pour lui demander de faire parvenir la première[1].

Une marche de quatre heures nous conduisit le lendemain aux bords de l'Étrek proprement dit. Nous perdîmes assez de temps à trouver un endroit guéable, la rivière, ordinairement large de douze à quinze pas, était doublée à la suite d'un débordement; le terrain gras et détrempé mettait nos pauvres chameaux à la torture.

A peine avions-nous fait halte sur la rive opposée que le *kervanbashi* parut avec toute sa suite, y compris les trois buffles (deux femelles et un mâle) attendus par le royal malade dont ils devaient hâter la guérison. Il était aussi accompagné de ceux de nos compagnons dont il avait fallu nous séparer faute de chameaux.

J'attachais une grande importance à être présenté au *kervanbashi* sous de favorables auspices. On se figurera facilement combien je fus surpris et même alarmé

1. Suite. — Voy. pages 33 et 49.

1. A mon retour en Perse, je retrouvai ma lettre à Haydar-Efendi dans les archives de l'ambassade turque.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

orsque Amandurdi (c'était son nom), gros et gras Turkoman d'humeur facile, bien qu'il témoignât beaucoup d'égards à tous mes amis, m'accueillit avec une froideur marquée. Plus Hadji Salih s'efforçait de me mêler à la conversation, plus l'autre se montrait indifférent : « Je connais déjà le Hadji, » disait-il, serré de trop près, et nous n'en pouvions tirer autre chose. J'étais sur le point de me retirer quand je remarquai les regards irrités que lançait Ilias, alors présent, à l'émir Méhemmed. Il nous dénonçait ainsi, ce misérable « mangeur d'opium, » cet être à peu près dépourvu de raison, comme l'auteur probable de ces difficultés imprévues.

Environ deux heures après cette malencontreuse audience, le *kervanbashi*, dont l'autorité s'étendait dorénavant sur le convoi tout entier, donna ordre que les outres fussent remplies, vu que trois jours de marche nous séparaient de la source la plus prochaine. Quand tout fut prêt on réunit les chameaux dont le *kervanbashi* dressa le compte; nous en avions quatre-vingts pour quarante voyageurs en tout, dont vingt-six étaient des Hadjis sans armes, et le reste se composait de Turkomans Yomuts, sauf un Osbeg et un Afghan, tous ces derniers suffisamment prêts au combat.

Une fois tout le monde à son rang, nous eûmes encore à prendre congé de l'escorte turkomane qui nous avait conduits jusqu'à la limite du Désert. La *fatiha* des adieux fut entonnée d'un côté par Hadji Bilal, et de l'autre par Kulkhan; puis les deux détachements s'éloignèrent en sens opposé. Lorsque les cavaliers qui venaient de nous quitter, venant à franchir l'Étrek, nous eurent perdus de vue, il nous envoyèrent en guise d'adieu quelques coups de fusil. De ce moment, nous marchâmes directement vers le Nord.

Notre caravane s'avançait sans pouvoir découvrir la moindre trace d'un sentier quelconque marqué par le pied des chameaux ou le sabot d'aucun autre animal.

Pendant le jour, le soleil nous indiquait la direction à suivre; pendant la nuit nous nous guidions sur l'étoile polaire, qui doit à son immobilité chez les Turkomans, le nom de *Temir-Kazik* (la Cheville de fer). Les chameaux, attachés l'un à l'autre en longue file, étaient menés par un homme à pied. Les districts qui, par delà l'Etrek, précèdent le grand Désert, sont désignés sous le nom de *Bogdayla*.

Après le coucher du soleil, nous fîmes encore deux heures de route sur un sol sablonneux qui offrait pourtant quelque résistance, et dont la surface, légèrement ondulée, ne s'élevait jamais beaucoup au-dessus du niveau général. Peu à peu le sable disparut, et, vers minuit, nous avions sous les pieds une argile si ferme et si sonore, que le pas régulier des chameaux arrivait de loin à nos oreilles comme une mesure battue dans le silence des nuits. Ces sortes d'endroits portent ici le nom de *takir*, et comme celui où nous marchions est d'une teinte rougeâtre, il s'appelle *Kiziltakir*.

On ne s'arrêta qu'à la pointe du jour, et cependant nous n'avions fait que six milles; cette lenteur d'allure s'expliquait d'abord par la nécessité de ne pas imposer, dès le début, une fatigue trop forte à nos chameaux, mais plus spécialement par les égards dus aux buffles du khan de Khiva, considérés comme voyageurs de première importance. L'un d'eux, ou plutôt l'une d'elles, était dans une situation digne d'intérêt, qui la mettait hors d'état de marcher de conserve avec nos chameaux, même au train le plus ordinaire. Il fallut, en conséquence, faire halte jusqu'à huit heures du matin.

Comme nous avions campé les uns près des autres, je m'aperçus que le kervanbashi, ainsi qu'Ilias et mes principaux compagnons, engagés dans une conversation très-suivie, jetaient de temps à autre un regard sur moi. Je devinais sans peine le sujet de leur entretien, mais j'affectai de n'y prêter aucune attention, et après avoir tourné quelques feuillets de mon Koran avec une ferveur apparente, je me dirigeai vers eux comme pour prendre part à leur causerie.

L'honnête Ilias et Hadji Salih firent quelques pas au devant de moi et me dirent, m'emmenant à l'écart, que le kervanbaski ne se souciait guère de me laisser m'adjoindre à lui pour le voyage à Khiva, mon extérieur plus ou moins suspect l'ayant mis sur ses gardes. Il redoutait surtont la colère du Khan vis-à-vis duquel il risquait de se trouver en état de récidive ; quelques années auparavant, en effet, il avait conduit à Khiva un envoyé des Frenghis qui, durant cet unique vovage, avait trouvé moyen de prendre un fidèle tracé de toute la route, consignant sur le papier, avec une habileté diabolique, les moindres sources et les moindres hauteurs. Furieux de cette indiscrétion, le khan avait fait exécuter deux hommes auxquels l'étranger était redevable de quelques informations.

« A force d'insister, continuèrent mes amis, sur l'impossibilité où nous sommes de te laisser derrière nous dans le Désert, nous avons fini par obtenir de lui qu'il t'emmènerait, mais à deux conditions : d'abord tu te laisseras fouiller pour qu'on voie si, comme les Frenghis en général, tu as sur toi des dessins ou des *plumes de bois* (des crayons); en second lieu, tu t'engageras à ne prendre en secret aucune note relative aux routes et à la configuration du pays. Si tu enfreins cette dernière promesse, nous t'abandonnerons à ton sort, fut-ce même au centre du Désert. »

J'avais tout écouté avec la plus grande patience, mais lorsqu'ils eurent fini, je me tournai d'un air indigné vers Hadji Salih, et, parlant assez haut pour que le kervanbashi ne pût s'empêcher de m'entendre :

« Hadji, m'écriai-je, tu m'as vu à Téhéran, et tu sais qui je suis!... Dis à cet Amandurdi, qu'en sa qualité d'honnête homme, il n'aurait jamais dû prêter l'oreille aux absurdes propos d'un *binamaz*[1] ivrogne, comme cet Afghan. On ne se joue pas impunément de la religion, et d'ici à peu de temps, il perdra les moyens de porter contre qui que ce soit de pareilles accusations. Une fois à Khiva, je me charge de lui montrer sur qui s'égaraient ses indignes soupçons. »

1. *Binamaz*, celui qui ne récite pas ses prières.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mes derniers mots, articulés avec une certaine violence et de façon à être entendus par toute la caravane, excitèrent une véritable irritation chez mes collègues, surtout parmi les plus pauvres, et si je ne m'étais appliqué à les calmer, ils eussent fait un mauvais parti à l'Afghan calomniateur. Personne ne fut plus surpris que le kervanbashi lui-même, du zèle avec lequel ils prenaient mes intérêts. Aux différentes représentations qui lui étaient faites coup sur coup, il ne répondait plus que par cette formule incessamment répétée : *Khudaïm bilir ! Khudaïm bilir !* (Dieu le sait !) C'était au fond un fort brave homme, ne voulant de mal à qui que ce fût, mais en somme, un Oriental disposé, moins par malice que par goût pour le mystère, à ne voir en moi qu'un étranger déguisé. Mon habile manœuvre venait de parer au plus pressant danger; mais je constatai avec regret qu'elle était loin d'avoir dissipé tous ses soupçons. J'hésitais maintenant à questionner nos guides sur le nom des différentes stations, et ceci me contrariait d'autant plus que, nonobstant l'immensité du Désert, les nomades qui peuplent les oasis désignent par une appellation spéciale chaque endroit, chaque hauteur, chaque vallée; de sorte que, mieux renseigné, j'aurais pu ajouter une foule de noms à la carte de l'Asie centrale. Je tâchai, cependant, d'opposer la ruse à la ruse, et les indications, en bien petit nombre, que j'ai pu recueillir sur la route par nous suivie, sont dues à un artifice dont je ne me permettrai pas d'ennuyer le lecteur[1]. Il était contraire à la foi jurée, mais aussi quel amer désappointement, quelle contrariété poignante n'éprouve pas le voyageur parvenu après mille épreuves et mille périls à la source vers laquelle tendaient ses pas, lorsqu'il se voit interdit d'y tremper ses lèvres avides !

Après huit heures de répit, le convoi se remit en route, mais bientôt ses allures se ralentirent peu à peu. Quelques-uns des Turkomans mirent pied à terre pour examiner avec soin, de droite et de gauche, les petits monticules dont nous étions entourés. Ainsi que je l'ai su depuis, un de nos compagnons, Eid Méhemmed, cherchait à découvrir la tombe de son frère qui a succombé dans un combat livré ici l'an dernier : il s'était muni d'une bière pour transporter le corps à Khiva. L'endroit de la sépulture finit par être découvert, on creusa la terre, et le corps, à moitié décomposé, fut placé dans le cercueil qu'on enveloppa dans un feutre épais.

En commémoration de ce triste événement, Eid Mehemmed fit cuire aussi plusieurs pains qu'il distribua parmi nous. Traversant ensuite une grande plaine stérile, nous recommençâmes à marcher au Nord. Pour rattraper le temps perdu, force nous fut d'avancer toute la nuit sans interruption. Il faisait très-beau et, chaudement tapi dans mon panier, je contemplai à loisir les magnificences des cieux étoilés, plus beaux et plus sublimes dans le désert que partout ailleurs. Le sommeil finit par me gagner. Je reposais depuis une heure au plus quand je fus réveillé en sursaut par de rudes clameurs : « Hadji, me criait-on de tous côtés, regarde ta *kiblenuma* (boussole); il semble que nous avons perdu notre route. »

Le briquet battu, à la lueur de l'amadou brûlant, je m'aperçus qu'en effet au lieu d'aller vers le Nord, nous avions pris la direction de l'Est. Le kervanbashi, redoutant pour nous le voisinage périlleux de certains marais, nous prescrivit de ne plus bouger jusqu'à l'aurore. Nous n'étions égarés, Dieu merci, que depuis une demi-heure, moment où le ciel s'était couvert de nuages. Aussi atteignîmes-nous la station marquée, en dépit de ce retard imprévu; là nos bêtes de somme, lâchées à travers les épines et les chardons, purent se refaire de leurs fatigues. Je vis avec surprise, dans ce nouveau campement, récolter une grande quantité de carottes, longues d'un demi-pied et de la grosseur du pouce, que recommandait une saveur sucrée des plus agréables; l'intérieur, seulement, était dur comme du bois et ne se pouvait manger. Il en était de même d'une espèce d'oignons sauvages dont une quantité notable se trouvait au même endroit.

Le 15 mai, nous nous trouvâmes dans un district sauvage sillonné d'immenses tranchées.

Les pauvres chameaux, dont quelques-uns portaient des charges énormes, avaient beaucoup souffert du sable sec sur lequel ils ne pouvaient prendre pied, ayant à monter et à descendre continuellement. Par égard pour ces pauvres animaux, nous mettions pied à terre quand la route offrait, comme ce jour-là, des difficultés exceptionnelles. Bien qu'il me fût très-pénible de me traîner sur ce sable profond, je me vis contraint d'y marcher pendant quatre heures de suite, lentement, il est vrai, mais sans la moindre trêve. Cette circonstance me mit plusieurs fois en rapport avec le kervanbashi qui, depuis ma vaillante sortie, me traitait avec une obséquiosité remarquable.

Jusqu'à présent, nul n'aurait pu pressentir sur laquelle des trois routes notre caravane allait s'engager. Néanmoins, il demeurait évident pour tous que nous allions prendre le chemin du milieu, car notre provision d'eau s'épuisait rapidement et nous devions être forcés, le lendemain au plus tard, de gagner un puits dont les approches ne sont accessibles que si la tranquillité du pays permet aux bergers Yomuts d'Ataboz de pénétrer jusque-là.

Nous avançâmes ce soir-là sans trop de malencontre, la file des chameaux ne se rompit guère, et lorsque se produisit un accident de ce genre, nos hommes, avertis

1. Le traducteur pourrait ici, grâce aux communications verbales de M. Vambéry, se montrer plus explicite que ce dernier : mais il est saisi de quelques scrupules en songeant à la nature de certains détails dans lesquels il lui faudrait entrer, et qui pourraient sembler trop familiers, trop *réalistes* surtout, à quelques-uns de ses lecteurs. Tout ce qu'il se permettra de dire à ce sujet, c'est que les amples manches du vêtement bokariote porté par l'auteur favorisaient singulièrement ses coutumes subreptices, pendant certaines nécessités, que la maigre alimentation des voyageurs dans le Désert n'empêche pas d'être indispensables. En pareille occurrence, l'étiquette orientale interdit expressément de passer devant l'individu qui se trouve ainsi garanti contre toute indiscrète curiosité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

presque aussitôt, purent courir à temps sur la trace des animaux égarés.

Le lendemain matin (16 mai), nous découvrîmes, du côté du nord-est, une chaîne de montagnes qu'on appelle la Korentaghi, et ce fut seulement vers le soir que nous pûmes en approcher assez pour distinguer nettement le relief de leurs contre-forts inférieurs.

Tandis que mes compagnons se plaisaient à contempler cette chaîne et ses vertes vallées, le cœur me battait à la pensée que j'allais voir les ruines, probablement d'origine grecque, qui se prolongent à l'ouest de cette montagne. A l'instant même où je l'avais aperçue pour la première fois, mon regard s'était arrêté, au sud-ouest, sur une colonne isolée qu'on pouvait prendre de loin pour une espèce de géant. Je discernai plus tard dans la même direction, à mesure que nous nous élevions sur le plateau, une seconde colonne un peu plus massive que la première, mais moins élevée et dans le voisinage immédiat de la montagne. Ces ruines, connues sous le nom de Meshedi Misriyan, étaient sur ma gauche et tellement près de moi que j'en pouvais discerner avec précision les moindres détails. A quelque distance était un camp de Yomuts; il fut décidé qu'on y passerait la journée tout entière pour y négocier l'acquisition de quelques chameaux.

L'auteur soufflant sur de l'amadou pour éclairer sa boussole dans le désert.
Dessin de Émile Bayard d'après Vambéry.

Je me rendis le lendemain matin (17 mai) aux ruines, accompagné par Ilias et quelques-uns de nos pèlerins. Il avait fallu trouver plus d'un prétexte pour amener ces derniers à visiter un endroit qu'ils envisageaient comme le séjour des *djins* (génies). Il était à une demi-lieue environ de nos tentes, bien que les hautes murailles de cette construction carrée, ses deux tours encore entières et deux autres à demi écroulées, nous eussent paru beaucoup plus voisines. Tout autour de ce groupe et enveloppant le rempart supérieur, lequel a quarante à cinquante pieds d'élévation sur six à huit de largeur, il en existe un beaucoup plus bas et complétement ruiné, du côté du sud; ce dernier a dû servir d'ouvrage extérieur à ce fort encore debout que je regarde, quant à moi, comme une antique citadelle. C'est, j'imagine, pour compléter son système de défense qu'a dû être élevé l'aqueduc qu'on voit s'allonger dans la direction du sud-ouest jusqu'aux montagnes de la Perse, et qui allait chercher à cinquante lieues (cent cinquante milles anglais) l'eau nécessaire pour alimenter les citernes de la forteresse.

Je ne crois pas me tromper en assignant à ces curieux restes une origine grecque, les briques carrées dont elles se composent étant exactement semblables par leurs dimensions, leur qualité et leur couleur, à celles de Gömüshtepe et du Kizil Alan (mur d'Alexandre).

Je remarquai encore d'autres ruines, groupées à la cime septentrionale de la Korentaghi. Il faisait nuit quand nous passâmes auprès d'elles, et l'obscurité ne me permit guère de distinguer autre chose qu'une demi-douzaine de chapelles, isolées l'une de l'autre, et dont les toitures en dôme se dressent encore vers le ciel.

Les nomades qui habitent cet endroit sont venus en foule visiter la caravane. Une sorte de négoce s'est établi; j'ai vu se conclure à crédit des ventes, des achats d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certaine importance. La rédaction des lettres de change et surtout leur transcription m'a été naturellement dévolue. Il m'a paru assez surprenant que le débiteur, au lieu de remettre sa signature à celui qui accepte ce titre comme gage de remboursement, le garde lui-même au fond de sa poche; c'est pourtant ainsi que les affaires se font dans tout le pays. Un créancier, que je questionnais sur cette manière de procéder si contraire à nos habitudes, me répondit avec une simplicité parfaite : « Pourquoi conserverais-je cet écrit, et à quoi me servirait-il? Le débiteur, au contraire, en a besoin pour se rappeler l'échéance de la dette et le chiffre de la somme qu'il est appelé à me restituer. »

Dans la soirée, au moment où nous allions repartir, l'intéressante femelle que nous traînions après nous augmenta d'un beau petit buffletin le personnel de la caravane. Le kervanbashi ne se possédait plus de joie; il fallait chercher au nouveau-né un aménagement plus ou moins commode sur le dos de quelque chameau. Le seul *kedjeve* du convoi étant occupé par Hadji Bilal et moi, tous les regards se tournèrent de notre côté. On nous pria de céder la place à l'intéressant *baby*. Mon ami eut assez de présence d'esprit pour s'offrir aussitôt à la substitution requise, alléguant son amitié pour moi et la peine que j'aurais, en raison de mon infirmité, à me procurer une installation convenable; il se contenterait, lui, de la première place venue. A peine eut-il été remplacé par le buffletin, que l'odeur excessivement désagréable de mon nouveau vis-à-vis vint m'éclairer sur les vrais motifs de cette condescendance amicale. La nuit, on pouvait encore s'en tirer, sauf le trouble que jetaient dans mon sommeil les fréquents bêlements du buffle en bas âge; mais le jour, et surtout par la chaleur, ma situation devenait absolument intolérable.

Nos calculs nous donnaient, à partir de ce jour (18 mai), deux étapes à franchir pour arriver au Grand Balkan, et quatorze en tout jusqu'à Khiva.

Le lendemain matin (19 mai) nous aperçûmes vers le nord ce qui semblait un nuage d'un bleu sombre. C'était le Petit Balkan où nous devions arriver le jour d'après, celui-là même dont les Turkomans m'avaient tant de fois vanté la hauteur, les beaux paysages et les richesses minérales.

Dans la matinée du 20 mai, nous arrivâmes en effet à cette chaîne qui s'étend du sud-ouest au nord-ouest. Parallèlement à elle on voyait à peine se dessiner une espèce de cap, contrefort avancé du Grand Balkan. Le Petit, auprès duquel nous campions, forme, sur un parcours d'environ douze milles, une rangée de montagnes dont les cimes sont à peu près de niveau et où on ne trouve guère de lacunes à signaler. Peut-être ne sont-elles pas aussi stériles, aussi nues que celles de la Perse; on y remarque çà et là des herbages, et l'ensemble revêt des teintes d'un vert bleuâtre. Leur hauteur, telle que l'œil peut l'apprécier, est d'environ trois mille pieds.

Ce jour-là et le lendemain matin (21 mai) nous continuâmes à côtoyer ces montagnes. Vers le soir, la caravane atteignit le pied du promontoire formé par le Grand Balkan. Je n'en ai pu voir de près qu'une bien faible partie, mais ce simple coup d'œil a justifié pour moi la qualification qu'on lui donne. Il paraît occuper un espace plus considérable que l'autre et ses cimes sont plus élevées. Nous nous trouvions sur un embranchement qui, du massif principal, se dirige à l'est. Quant au Grand Balkan lui-même, prolongé vers les bords de la mer Caspienne, il s'incline presque au nord-est. S'il faut croire tout ce que j'ai entendu dire à Khiva et parmi les Turkomans, ce groupe de montagnes abonderait en métaux précieux. Pris dans son ensemble, l'endroit où nous passâmes la nuit n'était pas sans charmes. Seulement, sur ces paysages accidentés, sur ces images riantes planait, comme un voile de deuil, l'idée d'une désolation complète et d'un immense abandon. Dans ces contrées désertes, qui rencontre un homme doit toujours se trouver prêt à combattre.

Le crépuscule venait de s'éteindre quand on donna l'ordre du départ. Le kervanbashi nous fit remarquer que nous étions à l'entrée du véritable Désert et nous rappela que nous devions autant que possible, soit le jour, soit la nuit, nous abstenir de parler haut et de laisser échapper la moindre clameur; il fallait, à partir de ce moment, cuire notre pain avant le coucher du soleil, chacun devant s'interdire de faire du feu la nuit pour ne pas appeler l'attention d'un ennemi constamment aux aguets; dans nos prières enfin, nous devions implorer sans cesse Amandjilik et sa puissance protectrice, puis, si l'heure du péril venait à sonner, ne pas nous conduire comme des femmes. On répartit entre nous quelques sabres, une lance et deux fusils.

Lorsque nous quittâmes les Balkans, et en dépit de tout ce qu'on faisait pour nous le dissimuler, ma boussole m'apprit, à n'en pas douter, que nous suivions la route moyenne. On nous avait informés à Körentaghi qu'une cinquantaine de bandits, appartenant à la tribu des Tekke, hantaient l'abord des montagnes; mais le kervanbashi ne mit cette information à profit qu'en évitant les puits et la station appelés Djenak Kuyusut, dont les eaux sont d'ailleurs si salées que nul chameau n'y voudrait toucher s'il a bu depuis moins de trois jours. Il pouvait être environ minuit, lorsqu'à deux milles de notre point de départ et sur une pente des plus roides, on nous signifia que nous devions tous mettre pied à terre, attendu que nous étions dans le Döden (nom donné par les nomades indigènes à l'ancien lit de l'Oxus), et que les orages, les pluies du dernier hiver avaient complétement effacé jusqu'aux dernières traces d'un chemin qui, l'année précédente encore, était assez facile à discerner. Nous traversâmes obliquement le canal à moitié comblé pour en sortir par la rive opposée, la plus escarpée des deux; au point du jour seulement, et non sans beaucoup de fatigues, nous atteignîmes le sommet du plateau.

A mesure que les Balkans s'effaçaient derrière le sombre azur des nuages, le Désert sans limites apparaissait à nos yeux plus immense et plus imposant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers midi, le 22 mai, nous campâmes dans le voisinage d'Yeti Siri, ainsi nommé à cause des « sept puits » qu'on trouvait jadis dans cet endroit. Trois d'entre eux fournissent encore, à la rigueur, un peu d'eau saumâtre et d'une odeur fâcheuse, mais les quatre autres sont complétement à sec.

La halte fut courte et nous repartîmes pour gravir une colline plus élevée que les monticules environnants. Nous y trouvâmes deux *kedjeve* abandonnés dont les hôtes, me dit-on, avaient dû périr dans le Désert. On ajoutait que tout réceptacle où un homme a pris place est, pour les Turkomans, un objet de respect; le détruire est une espèce de sacrilége. Superstition bizarre et inattendue! Il est méritoire de faire des prisonniers et de les vendre, la dévastation du pays ennemi passe pour un acte de vertu, et le misérable panier de bois dans lequel un homme s'est assis devient, par cela même, inviolable et sacré!... Le Désert et ses habitants n'ont-ils pas quelque chose d'étrange et de mystérieux?

Un incident plus remarquable encore se produisit dans la même soirée. L'air s'étant un peu rafraîchi, je descendis pour m'associer aux recherches du kervanbashi et de quelques autres voyageurs qui allaient se mettre en quête d'eau douce. Nous avions tous des armes, et chacun vaguait de son côté. Je suivis cependant le kervanbashi, et nous n'avions guère fait plus de quarante pas lorsque, remarquant sur le sable certaines pistes qui m'eussent échappé, ce dernier s'écria fort surpris : « Il doit y avoir des hommes en cet endroit! » Nous apprêtâmes nos fusils et, guidés par les traces en question qui devenaient de plus en plus nettes, nous arrivâmes enfin au seuil d'une espèce d'antre. Les empreintes laissées sur le sable indiquant qu'il ne devait pas s'y trouver plus d'un homme, nous n'hésitâmes pas à pénétrer dans la caverne où je vis, avec une horreur difficile à décrire, un homme à moitié sauvage, les cheveux incultes, la barbe longue, enveloppé d'une peau de gazelle et qui, surpris comme nous l'étions nous-mêmes, se précipita sur nous la lance en arrêt. Ce spectacle imprévu m'avait mis hors de moi; mon guide, au contraire, impassible et calme, ne manifestait pas la plus légère émotion. De prime abord, à la vue de l'être farouche qui accourait ainsi vers nous, il abaissa le canon de son mousquet et, prononçant à voix basse le mot « Amanbol ! (la paix soit avec vous !) » il se détourna pour quitter cet épouvantable séjour. « Kanli Dir ! (le sang du meurtre est sur sa tête !) » s'écria le kervanbashi, sans que je me fusse hasardé à le questionner. Et j'appris en effet plus tard que cet infortuné, poursuivi par une légitime *vendetta*, erre ainsi depuis bien des années, et en toute saison, sur la frontière du Désert. Il ne doit plus, il n'ose plus contempler un visage humain (voy. p. 72).

Ce soir-là, je perdis l'appétit, et, malgré le sentiment d'une excessive débilitation, je n'éprouvais aucune envie de prendre le plus léger aliment. La chaleur était devenue écrasante. Les forces me manquaient absolument, et, gisant sur le sol, je ne me croyais plus en état de me relever, quand je vis nos gens se grouper autour du kervanbashi; quelques-uns m'invitaient à venir les rejoindre. « De l'eau, de l'eau ! » disaient-ils, et ce mot magique me rendit une vigueur nouvelle. Debout sans savoir comment, je constatai avec un mélange de joie et de surprise que le kervanbashi distribuait à chacun de nous une ration équivalente à deux verres de cette boisson tant désirée. Le brave homme nous expliqua que depuis bien des années il gardait secrètement, à chaque traversée du Désert, une provision d'eau, relativement considérable, pour la répartir à ses compagnons aux moments d'extrême disette.

On ne saurait ni mesurer le bénéfice d'un présent pareil, ni décrire la volupté dont il est la source. Ranimé, désaltéré, il me semblait que j'avais recouvré pour trois jours de force; le pain cependant me manquait pas encore. Pour le cuire, je ramassai de çà et de là un petit fagot de brindilles auxquelles je me hâtai de mettre le feu, sans réfléchir qu'il faisait déjà nuit. Le kervanbashi, m'interpellant aussitôt à haute voix, me demanda si je prétendais ainsi mettre les brigands sur nos traces? J'en fus donc réduit à éteindre mon four ambulant et à dévorer mon pain azyme, à moitié cuit.

Nous fîmes halte le 23 mai à Koymat Ata. Jadis il y existait une source aujourd'hui complétement à sec. La chaleur fût excessive, surtout dans la matinée. Les rayons du soleil tombant sur le sable le réchauffe jusqu'à un pied de profondeur, et le sol devient si brûlant que les plus sauvages habitants de l'Asie centrale, ceux-là mêmes à qui toute chaussure paraît, en général, une superfluité méprisable, sont forcés de fixer sous leurs pieds un morceau de cuir en guise de sandales. Une soif ardente me tourmentait de plus belle. A midi, le kervanbashi nous informa que nous approchions de Kahriman Ata, station renommée pour les pèlerinages dont elle est le but, et, qu'afin de l'honorer convenablement, nous devions descendre de nos montures et nous rendre à pied vers la tombe du saint, distante d'à peu près un quart-d'heure. Je laisse à deviner mes souffrances, lorsque, affaibli par la chaleur et la soif, je fus obligé, avec le reste du cortége, de gravir péniblement la hauteur sur laquelle se trouvait le monument vénéré, puis, une fois arrivé, de faire sortir à tue-tête de mes poumons desséchés, *telkin* après *telkin* qu'il fallait entrelarder de passages du Koran. Bientôt, hors d'haleine, je m'affaissai devant le sépulcre qui me parut avoir trente pieds de long et qui est décoré de cornes de bélier, symboles d'autorité dans l'Asie centrale. Le kervanbanshi nous raconta que l'hôte de ce monument était un géant dont la taille égalait les dimensions du tombeau où il repose ; et que, pendant bien des années, il avait défendu les sources voisines contre les attaques des méchants esprits qui s'efforçaient de les combler en y jetant des pierres. Aux alentours on aperçoit les sépultures de voyageurs qui ont péri victimes des bandits qui infestent le désert, ou des éléments déchaînés qui le bouleversent. Je m'étais fort réjoui en apprenant que les sources protégées par le saint existaient encore, espérant y trouver

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une eau dont ma soif pourrait s'accommoder, et je me hâtai si bien que j'arrivai le premier à l'endroit indiqué. Ce que j'aperçus d'abord ressemblait à une mare brune; j'y trempai mes mains que je crus avoir remplies de glace; je portai le liquide à mes lèvres, et ce fut alors un vrai martyre, tant cette eau si fraîche était amère, infecte et rebutante; impossible d'en avaler une seule goutte, et je sentis que le désespoir s'emparait de moi. Pour la première fois, je doutai du succès de mon entreprise.

VII

Gazelles et Anes sauvages du Kaflankir. — L'ancien lit de l'Oxus. — Le Teyemmün. — Un cavalier Ozbeg. — Les Yomuts. — Chez Ilias.

Le tonnerre que, depuis plusieurs heures, nous entendions dans l'éloignement, ne se rapprocha de nous que vers minuit et ne nous apporta guère que quelques larges gouttes de pluie; cependant il nous présageait le terme de nos souffrances Parvenus dans la matinée du 24 mai à l'extrême limite des sables où nous nous étions péniblement traînés pendant trois fois vingt-quatre heures, nous étions maintenant assurés de rencontrer de l'eau pluviale partout où existerait un sous-sol argileux.

Nous arrivâmes à midi sur les bords d'un lac; plus tard, complétant cette première découverte, nous reconnûmes l'existence de plusieurs autres creux de terrain remplis de l'eau la plus pure. Je fus rendu des premiers au bord du principal réservoir, avec mon outre et tout ce que j'avais de vases, moins pressé de boire que de me munir d'eau avant que la foule ne l'eût troublée et réduite à l'état de fange. Une demi-heure plus tard

« Le sang du meurtre est sur sa tete! » (Voy. p. 71.) — D'après Vambéry.

chacun déjeunait avec un entrain, une joie enthousiastes dont il me serait difficile de donner une idée.

A partir de cette station, nommée Deli Ata, nos outres, jusques à Khiva, demeurèrent constamment pleines, et la traversée du Désert fut dès lors, je ne dirai pas agréable, mais libre de ses principaux inconvéniens. Vers le soir, nous parvînmes sur un point où le printemps régnait dans toute sa gloire. Établis au milieu d'innombrables étangs, que rattachaient l'un à l'autre ce qu'on appellerait volontiers des guirlandes de prairies, nous pouvions nous croire les jouets d'un rêve en nous rappelant où nous avions campé la veille.

Ce soir-là même, nous arrivâmes à une énorme tranchée, où *barranca*, que jamais nous ne pensions atteindre assez tôt. Par delà se trouve le plateau qu'on appelle Kaflankir (Champ du tigre); il marque le commencement des territoires appartenant au khanat de Khiva.

La montée du plateau, longue de trois cents pieds, fut une rude besogne pour nous tous, bêtes et gens. Ses approches du côté du Nord sont, à ce qu'on m'apprit, aussi escarpées, aussi difficiles. L'ensemble offre un spectacle extraordinaire; aussi loin que puisse aller le regard, la terre où nous voici parvenus est comme une île émergeant au sein d'une mer de sable. On ne voit aboutir ni la profonde tranchée que nous venons de traverser, ni celle qui existe au nord-est; toutes deux, si nous devons en croire nos Turkomans, sont d'anciennes branches de l'Oxus, et le Kaflankir lui-même était primitivement une île entourée par ces larges canaux. Il est du moins certain que l'ensemble du district tranche sur le reste du désert aussi bien par son sol et sa végétation,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une armée d'ânes sauvages (Hémiones) (voy. p. 74). — Dessin de Émile Bayard, d'après Vambéry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que par le nombre des animaux auxquels il donne asile. Nous avions bien quelquefois rencontré çà et là, isolément, des gazelles et des ânes sauvages, mais je n'étais pas médiocrement surpris d'en trouver ici des centaines, distribués par troupeaux sur l'immense pâturage. Ce fut, je crois, dans le courant du second jour passé par nous sur le Kaflankir, que nous aperçûmes, vers midi, un énorme nuage de poussière s'élevant du côté du Nord. Le kervanbashi et les Turkomans se jetèrent sur leurs armes; plus approchait le tourbillon menaçant, plus notre anxiété devenait poignante. Nous finîmes par distinguer dans son ensemble la masse mouvante; on eût dit une file d'escadrons prêts à nous charger. Nos guides, en ce moment, mirent bas les armes. M'efforçant de rester fidèle à mon rôle d'Oriental, je contenais ma curiosité, mais avec une impatience de plus en plus fébrile, car le nuage continuait à venir sur nous : quand il fut à cinquante pas, on entendit un piétinement pareil à celui que produiraient mille à douze cents cavaliers d'élite s'ils s'arrêtaient court au même signal. La poussière tomba, et nous nous trouvâmes en face de je ne sais combien d'ânes sauvages, tous très-valides et très-vigoureux, qui venaient de s'arrêter en bon ordre. Ils nous contemplèrent quelques instants après lesquels découvrant selon toute probabilité que nous n'appartenions pas à la même catégorie d'animaux, ils reprirent leur essor rapide et disparurent à l'Occident.

Étudié du côté qui regarde Khiva, le relief du Kaflankir offre l'aspect d'une véritable muraille; sa marge, parallèle à l'horizon, est aussi bien nivelée que si la retraite des eaux datait seulement d'hier. Du point dont je parle, il ne nous fallut qu'un jour pour arriver, le 28 mai au matin, sur les bords d'un lac appelé Shor Göl (Mer salée); le rectangle qu'il forme a quelques douze milles anglais de circonférence. On résolut de s'y arrêter pendant six heures, afin d'accomplir le *gusl* (ablution de tout le corps) prescrit aux Mahométans, et d'autant plus obligatoire qu'il s'agissait de célébrer l'Eidi Kurban, une des fêtes principales de l'Islam. Mes compagnons débouclèrent leur havre-sac, chacun d'eux ayant sa chemise de rechange; moi seul me trouvais pris au dépourvu. Hadji Bilal ne demandait pas mieux que de m'en fournir une, mais je déclinai son offre, intimement convaincu que plus j'afficherais les dehors de la pauvreté, moins je courrais de périls. Je ne pus cependant retenir un éclat de rire, lorsque, venant à me regarder dans un miroir pour la première fois depuis plusieurs jours, j'examinai mon visage auquel une incrustation de crasse et de sable faisait un masque des plus singuliers. J'aurais pu, je l'avoue, et même dans le Désert, recourir à des lavages plus fréquents, mais je m'en étais abstenu tout exprès, croyant trouver dans cette espèce d'enveloppe artificielle une défense contre les ardeurs du soleil; misérable expédient qui n'avait pas produit, à beaucoup près, l'effet désiré, car l'histoire de mes souffrances est écrite sur mon front en caractères désormais ineffaçables.

Les quatre heures suivantes furent employées à traverser un de ces fourrés qu'ici l'on appelle *yilghin;* nous y rencontrâmes un Ozbeg venant de Khiva et auquel nous dûmes quelques renseignements sur la tournure récente que les affaires avaient prises dans cette principauté. Si agréable qu'eût été pour nous tous l'apparition inopinée de ce cavalier, nous éprouvâmes un sentiment de joie bien plus vif encore à l'aspect de quelques chaumières abandonnées, dont nous aperçûmes dans l'après-midi les murailles argileuses; en effet, depuis notre départ de Karatepe sur les frontières de Perse, aucune construction ne s'était offerte à nous, qui réveillât de près ou de loin le souvenir d'une maison habitée. Celles-ci l'avaient été quelques années auparavant et passaient pour appartenir à Medemin, village qui éparpille ses cabanes dans la direction de l'est. Ce district, demeuré jusque là sans culture, a été défriché pour la première fois, il y a quinze ans, par Méhemmed Emin dont il a pris le nom quelque peu abrégé.

Il m'a semblé (29 mai), qu'au lieu de poursuivre notre route vers le nord-est, où se trouve Khiva, nous allions directement au nord; à mes questions là-dessus, on répond qu'un détour est nécessaire pour plus de sécurité. L'Ozbeg, avec lequel nous avions échangé la veille quelques paroles, nous avait avertis de nous tenir sur nos gardes, attendu que les Tchaudors sont en révolte ouverte contre l'autorité du khan et poussent leurs *alaman* jusque sur ces frontières. Le soir, nous continuâmes d'avancer, non sans précautions, et je n'ai pas besoin de dire quelle fut ma joie, lorsque le lendemain (30), nous vîmes à notre droite et à notre gauche des groupes de tentes, et, lorsque autour de nous retentit ce cri de bon augure : « *Aman geldingiz* [1]. » Notre camarade Ilias, qui compte des amis parmi les gens campés dans ces parages, se hâta d'aller recueillir, à la ronde, un peu de pain frais et d'autres présents - *kurban* (friandises de gala); il revint, amplement pourvu, nous distribuer de la viande, du pain et du *kimis* (boisson d'un goût acide qu'on prépare avec du lait de jument) : bien que notre halte ne se prolongeât guère au delà d'une heure, bon nombre de ces pieux nomades vinrent nous trouver, pour satisfaire, en nous serrant la main, à leurs religieuses aspirations. En échange de quatre ou cinq formules, je reçus une forte ration de pain et plusieurs morceaux de viande, chameau, cheval ou mouton.

Nous traversâmes un grand nombre de *yap* [2] et nous arrivâmes, vers midi, à une citadelle abandonnée, Khanabad, dont nous apercevions déjà depuis trois ou quatre milles les hautes murailles quadrangulaires. Nous y passâmes l'après-midi et la soirée. Le soleil brillait avec une ardeur impitoyable et il me parut fort doux de m'endormir à l'ombre des remparts démantelés, sur la terre nue, avec une pierre pour oreiller.

Avant l'aube nous étions déjà partis de Khanabad qui est à vingt-cinq milles de Khiva, et la journée entière s'écoula (ce qui nous surprit fort) sans que nous

1. Soyez les bienvenus!
2. Tranchées artificielles qu'on pratique pour l'irrigation du sol.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eussions aperçu la moindre tente. En outre, nous nous trouvâmes vers le soir, au sein de hauteurs sablonneuses, et je pus me croire transporté encore une fois dans le Désert.

Nous gagnâmes, la matinée suivante, un village Ozbeg qui dépend d'Akyap. Ici finissait absolument le Désert qui sépare Gömüshtepe de Khiva. Les habitants étaient les premiers Ozbegs qu'il m'eût été donné de rencontrer; nous trouvâmes en eux de fort braves gens. Selon l'usage du pays, nous fîmes, dans leurs domiciles respectifs, une tournée de visites et nos *fatihas* eurent pour résultat une collecte abondante. Je revis de plus, après un long intervalle, quelques objets de provenance occidentale, et ces vestiges d'une terre aimée firent bondir mon cœur dans ma poitrine. Il nous aurait été facile de parvenir le jour même jusqu'au domicile d'Ilias, car ici commence son village natal[1], peuplé de Yomuts du Khiva; mais notre ami le nourrisseur nous retint à deux lieues de son logis, chez son oncle Allahnazr Bay, riche propriétaire, qui nous fit un excellent accueil.

Le premier juin, nous fîmes chez Ilias notre entrée solennelle, au milieu d'une foule de ses parents et amis accourus pour nous souhaiter la bienvenue. Il offrait de me loger sous une tente fort propre et suffisamment meublée; mais je préférai son jardin où m'appelait l'irrésistible séduction de quelques arbres aux cimes touffues. Sevré de verdure depuis si longtemps, j'avais soif de me retrouver seul sous l'abri mobile et le frémissement harmonieux de ces frais ombrages.

Pendant les deux journées que je passai au milieu de ces Turkomans à demi civilisés, à demi sédentaires, à demi nomades, je fus étonné surtout de l'aversion qu'ils manifestaient pour tout ce qui ressemble à une résidence ou à un gouvernement fixe. Encore qu'ils habitent depuis plusieurs siècles dans le voisinage immédiat des Ozbegs, ils n'en ont pas adopté les mœurs, et ils évitent avec eux tout rapport, bien qu'issus d'une souche commune et parlant le même idiome.

Rafraîchie et ravitaillée, notre caravane poussa vers la capitale. Nous traversâmes Gazavat où se tenait une espèce de foire hebdomadaire, et qui nous donna un premier aperçu de la vie khivane. La nuit s'écoula dans une prairie en avant de Sheikhlar Kalesi.

VIII

Arrivée à Khiva. — Un protecteur bien choisi. — L'Afghan me compromet encore. — Shükrulla Bay. — Le Thobaz. — L'audience du Khan. — L'appétit aux abois. — Si savant et si petit mangeur! — Ignorance et préjugés. — Questions d'oisifs. — Hadji Ismaël et ses aventures médicales. — Ma calligraphie mise à l'épreuve.

A mesure que nous approchions de Khiva, la végétation devenait de plus en plus luxuriante. Les environs sont peuplés de petits enclos rustiques qu'ombragent de hauts peupliers, au milieu de prairies à l'herbe dense et de champs fertiles.

La capitale du pays, elle-même, s'élevant avec ses dômes et ses minarets au milieu de ces jardins, impressionne favorablement le spectateur qui la contemple dans le lointain. Un des traits caractéristiques du paysage est, parmi les cultures, la projection d'une langue de terre stérile appartenant à l'aride désert de Merv : il s'étend jusqu'à une lieue de la ville. Cette espèce de cap est désigné sous le nom de Töyesitchti.

Se figurera-t-on bien dans quelle situation d'esprit je me trouvai, au seuil de Khiva? Je savais que le khan de Khiva, dont la cruauté révoltait jusqu'aux Turkomans eux-mêmes, se montrerait plus inexorable qu'aucun de ses sujets si, par aventure, je lui inspirais la moindre méfiance. Il avait coutume, disait-on, de réduire en esclavage tous les étrangers suspects; ainsi venait d'être traité un natif de l'Indoustan, qui prétendait à une origine princière, et n'en était pas moins attelé maintenant, avec les autres esclaves, aux fourgons de l'artillerie. Mes nerfs étaient surexcités au dernier point; cependant la peur, à proprement parler, n'avait guère de prise sur moi, une longue habitude m'ayant familiarisé avec le danger. Depuis trois mois, j'avais constamment devant les yeux cette mort violente qui, dans les entreprises comme la mienne, est encore le péril le moins redoutable; aussi, loin de me laisser aller à la crainte, je ne songeais qu'aux moyens par lesquels je pourrais, si j'y étais réduit par les circonstances, déjouer la surveillance jalouse d'un tyran bigot[1]. Je m'étais procuré, chemin faisant, d'exactes informations sur tous les Khivites d'une certaine notoriété qu'on avait pu voir à Constantinople. Celui dont le nom revenait le plus fréquemment était un certain Shükrullah Bay, lequel avait appartenu, pendant une dizaine d'années, à la cour du sultan. Je me rappelais vaguement sa physionomie, l'ayant vu à plusieurs reprises chez Ali Pacha, présentement ministre des affaires étrangères. — Cet individu, me disais-je, sera, qu'il le veuille ou non, une de mes relations anciennes : il connaît Stamboul, la langue qu'on y parle, la vie qu'on y mène, les grands personnages qu'on y rencontre, et comme, jouant le rôle d'un Stambouli, je me chargerais de mystifier le Constantinopolitain le plus madré, l'ex-ambassadeur du Khan de Khiva ne pourra ni me désavouer ni s'empêcher de servir mes projets.

Au seuil même des portes, nous vîmes venir à nous plusieurs fidèles Khivites, des mains desquels, sans descendre de chameau, nous reçûmes du pain et des fruits secs. Il y avait longtemps que d'aussi nombreux pèlerins ne s'étaient montrés dans la ville; aussi excitions-nous un étonnement général, et les exclamations les plus enthousiastes arrivaient de toute part à nos oreilles : « *Aman eszen geldin ghiz* (soyez les bienvenus);

1. Le village Tartare (*aoul* ou *oram*) s'entend d'un district à la surface duquel se dispersent, parmi des prairies et des terres cultivées, les tentes et les habitations des gens du même *aoul*.

1. M. Vambéry portait sur lui, soigneusement dissimulées dans les plis de son vêtement, quelques pilules préparées à son usage par le docteur T., médecin du shah de Perse. Elle l'eussent au besoin dérobé, par une mort plus douce, à d'effroyables tortures.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ha Shah bazim! Ha Arszlanim! (ah! mon faucon! mon lion!) »

Dès que nous entrâmes dans le bazar, Hadji Bilal entonna un de ces cantiques appelés *telkin*. Ma voix dominait toutes les autres, et mon émotion devint très-vive quand les gens qui m'entouraient se jetèrent sur moi pour baiser mes mains, mes pieds, et les loques mêmes qui pendaient autour de moi.

Selon la coutume du pays, nous allâmes descendre au karavanseraï, qui sert également comme bureau des douanes, et où l'arrivée des voyageurs aussi bien que celle des marchandises, est soumise au plus rigoureux contrôle. Ainsi que cela peut se présumer, le témoignage personnel des chefs de caravane joue un grand rôle dans cette enquête. Les fonctions de directeur général des douanes sont remplies à Khiva par le principal Mehrem (espèce de chambellan ou confident du prince). A peine ce fonctionnaire avait-il adressé à notre kervanbashi les questions d'usage, que le maudit Afghan, se frayant un chemin jusqu'à eux, s'écria d'une voix éclatante : « Nous avons amené ici trois intéressants quadrupèdes et un bipède plus curieux encore. » Le premier membre de la phrase s'appliquait, cela va sans le dire, à nos buffles, premiers échantillons d'une race d'animaux inconnus dans ce pays; mais comme le second arrivait à mon adresse, je devins immédiatement l'objet de tous les regards, et parmi les murmures de l'assistance, je distinguais sans peine les mots de *djansiz* (espion), de *Frenghi*, et d'*Ourous* (Russe).

Je refoulai de mon mieux le sang qui me montait aux joues et me préparais à quitter la place, lorsque le Mehrem m'enjoignit de demeurer. Pendant l'examen qu'il entama aussitôt à mon sujet, il se servit d'expressions souverainement discourtoises. Je m'apprêtais à lui répondre, quand survint Hadji Salih, dont l'extérieur commandait le respect, et qui, n'étant au courant de rien, parla de moi dans les termes les plus favorables à notre inquisiteur stupéfait; celui-ci, passant aussitôt du ton le plus rogue au sourire le plus accort, m'indiqua un siége à côté de lui. Hadji Salih me pressait par signes de me rendre à cette muette invitation; mais, affectant les dehors de l'homme offensé, je me retirai, au contraire, après avoir jeté au Mehrem un regard de courroux.

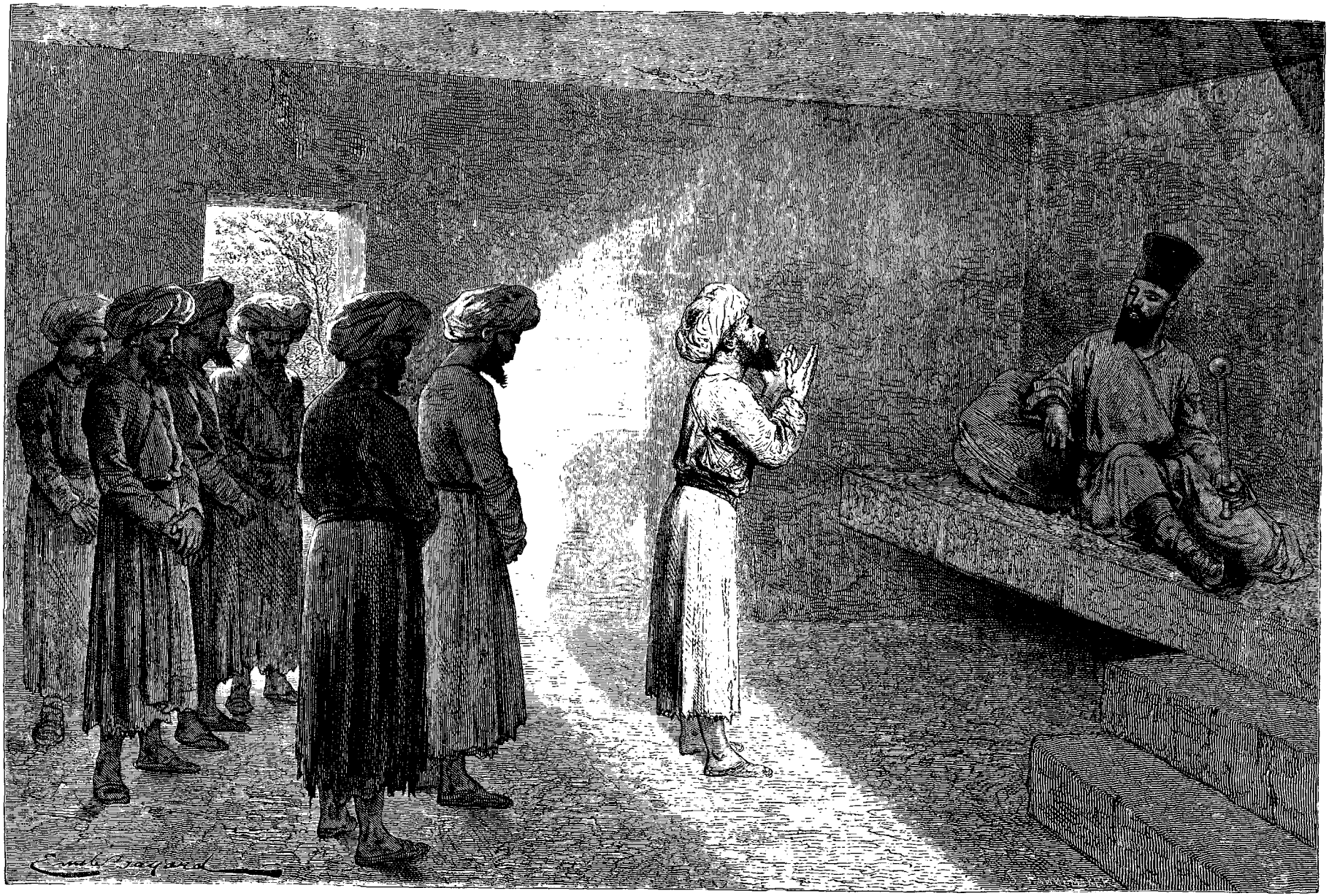
Ma première démarche, au sortir de là, fut de courir chez Shükrullah Bay, qui, sans être investi d'aucunes fonctions officielles, occupait alors une cellule dans le *medresse* (collége) de Mehemmed Emin-Khan, le plus bel édifice de Khiva. Je me fis annoncer comme un efendi arrivant de Stamboul, où j'avais eu le bonheur d'entrer en relations avec lui, ce qui ne me permettait guère de traverser Khiva sans frapper à sa porte. L'apparition d'un efendi à Khiva, circonstance exceptionnelle entre toutes, causa quelque surprise au vieillard. Il vint lui-même au-devant de moi, et son étonnement s'accrut encore quand il se vit en face d'un mendiant couvert de haillons et singulièrement défiguré; ceci, pourtant, ne l'empêcha pas de me recevoir. A peine avions-nous échangé quelques mots dans le dialecte de Stamboul, que l'ancien ambassadeur, de plus en plus intéressé, m'adressa questions sur questions au sujet des nombreux amis qu'il avait laissés dans la capitale turque, et de la situation des affaires politiques depuis l'avénement du souverain qui règne aujourd'hui. Ainsi que je l'ai dit, j'avais toute confiance dans le rôle que je me préparais à jouer. Shükrullah Bay, de son côté, prêtant l'oreille aux détails que je lui donnais sur ses anciennes connaissances, et tout entier au plaisir d'entendre parler d'elles, était complétement hors de garde. Sa surprise, par exemple, ne diminuait pas. « Au nom de Dieu, cher efendi, me disait-il, quelle idée vous a pris de venir en cet affreux pays, et de quitter pour nous ce paradis terrestre qu'on appelle Stamboul? — Ah! *Pir!* » m'écriai-je en soupirant, et, sans un mot de plus, j'étendis une main sur mes yeux en signe d'obéissance. Le bon vieillard, musulman bien appris, ne pouvait se tromper sur le sens de cette espèce d'invocation. J'insinuais par là, qu'appartenant à quelque ordre de derviches, je remplissais une mission de mon chef (*pir*), mission à laquelle tout *mourid* (disciple) doit se dévouer, alors même qu'elle l'exposerait à perdre la vie. Cette explication lui parut satisfaisante, mais il demanda le nom de mon ordre, et quand je lui parlai des Nakishbendi, l'intelligent diplomate conjectura, je l'avais prévu, que Bokhara devait être le but de mon pèlerinage. Il voulait s'occuper sur-le-champ de me procurer un abri dans le medresse, où il avait son domicile, mais je dus l'informer de ma situation par rapport à mes compagnons de voyage, et ne tardai pas à le quitter avec promesse de réitérer bientôt ma visite.

En rentrant au karavanseraï, j'appris que les autres Hadjis avaient déjà reçu congé de s'installer dans une *tekkie* appelée Töshebaz[1]. Je m'y rendis aussitôt et constatai qu'on m'y avait réservé une cellule déjà prête à me recevoir. Le retard que j'avais mis à les venir joindre devint, à l'instant même, le sujet de mille questions pressantes, et chacun regretta que je ne me fusse pas trouvé là au moment où le misérable Afghan, si disposé à me compromettre, avait été forcé de battre en retraite sous les reproches et les invectives, tant de mes compagnons eux-mêmes que des Khivites accourus à notre rencontre.

« A merveille, pensais-je; une ois débarrassé des méfiances populaires, il sera relativement facile de me démêler avec le khan, aux oreilles duquel la nouvelle de mon arrivée doit parvenir sans retard, grâce à Shükrullah Bay; et comme les maîtres de Khiva ont toujours affiché un grand respect pour le sultan, je ne crois pas que celui-ci soit tenté de se commettre avec un efendi. Qui sait? il n'est pas impossible qu'on veuille accueillir,

1. La *tekkie* est une sorte d'établissement hospitalier, moitié monastère, moitié hôtellerie, où s'arrêtent les derviches en voyage. Le nom de celle-ci était dérivé des mots *tört shahbaz* (les quatre faucons ou les quatre héros), employés pour désigner les quatre monarques dont la tombe existe ici et qu'on regarde comme les fondateurs de cette pieuse institution.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



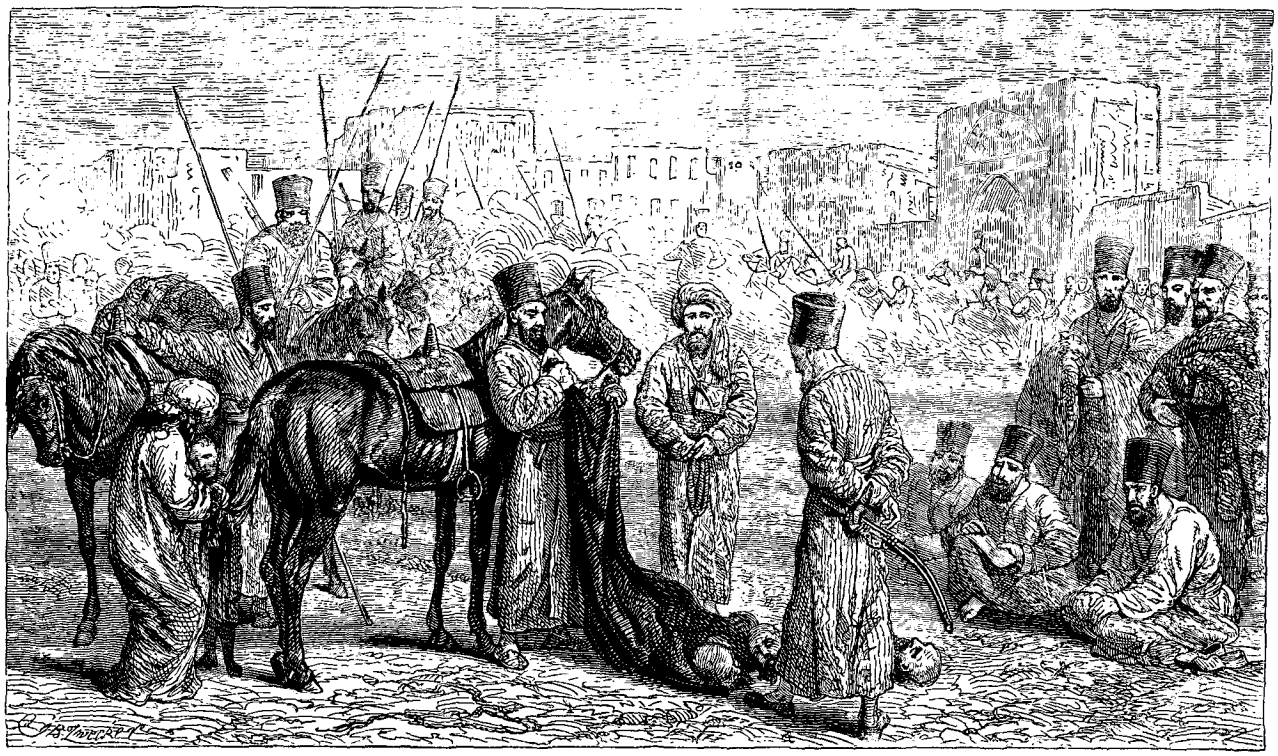
L'auteur reçu en audience par le Khan de Khiva. — Dessin de Émile Bayard d'après Vambéry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon séjour chez ces braves gens, si la sourde rivalité du Mehter et du Shäkrullah ne m'avait tenu dans un danger permanent, le premier toujours disposé à me nuire pour faire pièce à l'homme par qui j'avais été présenté. Ne pouvant plus songer à contester mon origine turque, il tâchait d'insinuer au prince que j'étais un derviche « pour rire, » et probablement un agent secret du sultan de Bokhara.

Comme j'avais été mis au courant de cette intrigue, je ne fus pas surpris le moins du monde, en recevant, peu après ma première audience, une seconde invitation à me rendre chez le kan. Le khan, dont la suite était ce jour-là plus nombreuse qu'à l'ordinaire, me dit avoir appris que j'étais également versé dans les sciences mondaines, et que je possédais un beau style fleuri (le mot local est *insha*); il ajouta qu'il aimerait beaucoup obtenir de moi quelques lignes écrites à la manière de Stamboul. Certain que ceci lui avait été suggéré par le Mehter lui-même, très-fier de sa réputation en fait de calligraphie, et qui s'était fait renseigner par les Hadjis sur l'exacte portée de mes talents, j'écrivis ce qui suit avec les objets de bureau qui me furent présentés séance tenante :

Très-majestueux, puissant, redouté monarque et souverain! Noyé dans ta royale faveur, le plus pauvre et le plus humble de tes serviteurs n'oublie pas que, selon le proverbe arabe, — « Ceux qui



Tant par tête (voy. p. 83). — Dessin de Emile Bayard, d'après Vambéry.

ont une belle écriture sont dénués d'esprit [1] » et jusqu'à ce jour il a consacré peu de temps à l'étude de la calligraphie ; aussi est-ce uniquement en mémoire du proverbe Persan : « Tout défaut qui plaît au roi est une vertu » qu'il se hasarde à te soumettre ces lignes.

L'emphase extravagante des titres que je lui donnais, — conformément, du reste, aux usages de Constantinople, — chatouilla délicieusement l'amour-propre du khan. Le Mehter était beaucoup trop stupide pour comprendre le sarcasme caché sous ces fleurs de rhétorique. On m'enjoignit de m'asseoir, et quand on m'eut servi une tasse de thé accompagnée d'un morceau de pain, le khan me pria de causer avec lui. Nous ne parlâmes ce jour-là que de politique. Pour rester fidèle à mon caractère de derviche, je les forçais à m'arracher parole après parole. Le Mether était aux aguets, cherchant sous chaque mot la confirmation de ses doutes. Mais ce fut là peine perdue.

A. VAMBÉRY.

Traduction de FORGUES.

1. *Doctores malè pingunt.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec des égards spéciaux, le premier osmanli qui soit jamais venu de Constantinople à Kharezm[1]. »

Ces flatteuses prévisions ne furent point déçues. Dès le lendemain, je vis arriver un *yasaul* (messager de cour), lequel m'apportait, avec un léger présent de Son Altesse, l'ordre de me rendre, le soir même, à l'*Ark* (c'est-à-dire au palais), vu que le *Hazret*[2] attachait le plus grand prix à recevoir les bénédictions d'un derviche né dans la Terre sainte.

Ayant promis d'obéir, je me transportai une heure d'avance au logis de Shükrullah Bay; et comme il désirait assister lui-même à l'entrevue, il m'accompagna au palais du roi, très-voisin du medresse, en me donnant ses avis, tandis que nous faisions route ensemble, sur les divers points d'étiquette auxquels je devais prendre garde. Il me parla aussi de ses différends avec le Mehter (nous dirions le ministre de l'intérieur), qui, voyant en lui un rival redoutable, ne négligeait aucune occasion de lui faire tort, et voudrait peut-être, par ricochet, me ménager un accueil défavorable. En ce moment le Koushbeghi et le frère aîné du roi se trouvant à la tête des troupes engagées contre les Tchaudors, le Mehter occupait provisoirement les plus hautes fonctions de l'État. L'usage, puis une impérieuse nécessité m'obligeaient à le visiter d'abord, son bureau étant situé sur une avant-cour par laquelle nous avions à passer pour nous rendre à l'appartement royal.

Presque chaque jour, dans ce moment-là, se tenait une *arz* (audience publique), grâce à laquelle la principale entrée du palais, comme aussi la plupart des salles que nous traversions, étaient encombrées par des pétitionnaires de toute classe, de tout sexe et de tout âge.

Je trouvai le Mehter dans une salle à moitié remplie de ses subordonnés qui saluaient d'un sourire approbateur la moindre parole de leur maître. Son teint basané, la longue barbe épaisse qui tombait jusque sur sa poitrine, le désignaient assez comme *Sart* (d'origine persane). Ses vêtements mal faits, son énorme bonnet de fourrure, étaient en harmonie avec ses traits grossiers et sa tournure inélégante. En me voyant approcher, il adressa aux gens de son entourage immédiat quelques paroles prononcées avec l'accent de la raillerie. J'allai droit à lui, et, après l'avoir salué le plus sérieusement du monde, je pris aussitôt la place d'honneur qui revient de droit aux derviches. Suivirent les prières d'usage, et, lorsque toute l'assistance eut dit « Amen » en se caressant la barbe, il y eut, entre le Mehter et moi, un cérémonieux échange de ces civilités que réclame l'étiquette orientale. Le ministre tenait à étaler son esprit; il fit observer qu'à Constantinople les derviches eux-mêmes étaient élevés avec soin et parlaient généralement arabe; ceci, bien que je me fusse uniquement servi jusque-là du dialecte de Stamboul. Il ajouta que le Mazret (à ces mots chacun se leva de son siége) avait manifesté le désir de me voir. Il serait charmé d'apprendre que j'eusse apporté avec moi quelques lignes du sultan ou de son ambassadeur en Perse. A ceci je répondis que mon voyage n'avait aucunement trait aux choses de ce monde, et que je ne demandais rien à personne; mais que, pour ma sécurité personnelle, je m'étais muni d'un firman impérial en tête duquel était le *tugra* (le sceau du sultan). Je lui remis alors mon passe-port imprimé, qu'il baisa respectueusement et passa sur son front, à plusieurs reprises, comme pour rendre hommage à l'autorité suprême d'où émanait ce précieux document. Ensuite il se leva pour aller le déposer entre les mains du khan, et, revenu presque aussitôt, me dit que je pouvais pénétrer dans la salle d'audience.

On leva le rideau, et je vis devant moi Seid Mehemmed Khan, Padishahi Kharezm, ou plus prosaïquement le khan de Khiva, sur une espèce d'estrade, accoudant son bras gauche à un coussin de velours et tenant de la main droite un sceptre d'or plus court que je ne l'aurais supposé.

Suivant de point en point le cérémonial prescrit, j'élevai d'abord les mains par un geste qu'imitèrent aussitôt le khan et toutes les personnes présentes; puis je récitai un *soura* tiré du Koran; je le fis suivre de deux *Allahoumou Sella* et d'une prière fort usitée qui commence par ces mots : *Allahoumeu Rabbena;* le tout couronné par un *Amen* à voix haute, que je prononçai en me tenant la barbe à deux mains.

Le khan était encore occupé à caresser la sienne, lorsque l'assistance reprit en chœur : *Kaboul bolgay*[1]*!* Le prince, dont je m'étais rapproché, me tendit ses deux mains, et quand la *mousafeha*[2] eut été échangée entre nous, je reculai de quelques pas, la cérémonie étant terminée.

Le khan se mit à me questionner sur l'objet de mon voyage et les impressions que m'avaient laissées, soit l'aspect du désert, soit les Turkomans, soit Khiva elle-même. Je répondis que j'avais beaucoup souffert, mais que j'étais amplement payé de mes peines par la vue de la *Harzrets Djemal*[3]. « Je remercie Allah, continuai-je, de m'avoir procuré ce bonheur suprême, et regarde cette faveur du *kismet* (destin) comme d'un heureux augure pour le chemin qui me reste à faire. » Le roi voulut savoir ensuite combien de temps je me proposais de rester dans sa capitale, et si j'étais pourvu de l'argent nécessaire à mon voyage. Mon intention, lui répondis-je, était de visiter les pieux sunnites dont le sol du Khanta abrite les reliques, et de faire ensuite mes préparatifs pour passer outre.

J'ajoutai, quant à mes ressources : « Nous autres derviches, nous ne prenons aucun souci de bagatelles semblables. Le souffle saint (*nef*), que le chef de mon

1. C'est le nom politique ou diplomatique de Khiva.

2. Titre de souveraineté qui, dans toute l'Asie centrale, correspond au mot « Majesté, » tel que nous l'employons en Europe.

1. « Puisse ta prière être exaucée! »

2. La *mousafeha* est le salut prescrit par le Koran et durant lequel la main droite et la main gauche de chacune des parties se trouvent posées à plat l'une contre l'autre.

3. La beauté de Sa Majesté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ordre (*pir*) m'a départi pour mon voyage, suffit pour me sustenter quatre ou cinq jours sans autre aliment, et je n'ai qu'un vœu à former, c'est que Dieu permette à Votre Majesté de vivre au moins cent vingt ans. »

Il parut que ce discours avait plu, car Son Altesse m'assigna sur-le-champ un bel âne et vingt ducats de gratification. Je refusai ceux-ci, en alléguant le péché que commet un derviche lorsqu'il s'avise de thésauriser; en revanche, je le remerciai de son autre cadeau, mais j'appelai son attention sur le précepte sacré en vertu duquel un âne blanc est requis pour de tels pèlerinages, et je le priai de donner ordre qu'on m'en fournît un de cette couleur.

J'allais me retirer, lorsque le khan exprima le désir d'être mon hôte pendant la courte résidence que je comptais faire dans sa capitale; il me priait donc d'accepter, pour défrayer mes repas quotidiens, les deux *tenghe*[1] que son *haznadar* était chargé de me compter. Un remercîment cordial et une nouvelle bénédiction précédèrent mon départ, salué par la foule qui encombrait l'avant-cour et le bazar, *Selam Aleïkoum*[2], on ne peut plus différents.

A peine eut-on appris que le souverain était bien disposé en ma faveur, chacun voulut me faire asseoir à sa table, moi et les autres Hadjis. De là un véritable supplice qui consistait à me rendre tous les jours chez sept ou huit hôtes différents, et, par respect pour la coutume, à prendre un léger repas dans toutes les maisons où j'étais reçu. Je frémis encore au souvenir de ce temps néfaste où j'étais forcé de m'asseoir avant l'aurore, dès trois à quatre heures du matin, en face d'un énorme plat de riz nageant dans de la graisse de mouton et sur lequel il fallait me jeter avec tous les semblants d'un appétit féroce.

Il est d'usage, dans l'Asie centrale, même à l'occasion d'une visite ordinaire, d'étendre le *desturkhan*[3]. Sur ce linge bariolé, on place généralement du pain pour deux personnes, et l'hôte à qui on le sert doit en manger quelques morceaux. « Être rassasié, » voilà une expression qui n'est jamais admise dans ce pays-ci et qu'on regarde comme le signe d'une origine inférieure. Mes confrères en pèlerinage, grâce à leur brillant appétit, se montraient gens du meilleur ton. Je m'étonnais seulement de leur voir absorber une telle quantité de pilau, car je calculais que chacun d'eux devait avoir sur l'estomac, à l'issue de certains repas, deux livres de riz et une livre de suif, sans parler du pain, des carottes, des navets et des radis, accessoires de ces festins orientaux.

Parmi les oulémas de la cité de Khiva, certains beaux esprits me ménageaient des tortures d'un autre genre. Ces merveilleux, qui préfèrent la Turquie et Constantinople à tous les pays du monde, voulaient tirer de moi, qui passait pour un type de l'érudition turco-islamite, un exposé complet de mainte et mainte *mesele*[1]. C'était une terrible épreuve pour ma patience que de voir ces Ozbegs aux crânes épais, aux turbans énormes, entamer avec moi une polémique touchant les prescriptions sur la manière de se laver les mains, les pieds, la figure et l'occiput, ou bien chercher de bonne foi comment, pour ne violer aucun précepte sacré, le bon musulman doit s'asseoir, s'étendre, marcher, dormir, etc.

Le sultan, successeur reconnu de Mahomet, et avec lui les grands de sa cour, sont réputés à Kiva pour des modèles accomplis en fait de pieuses observances. S. M. l'empereur des Turcs est, aux yeux de ces gens-ci, le type accompli du musulman : ils se le figurent avec un turban long de cinquante aunes, pour le moins, une longue barbe tombant plus bas que la ceinture et une robe qui descend jusqu'aux orteils. On risquerait sa vie si l'on disait qu'il a les cheveux et la barbe rasés, que ses habits sont taillés, à Paris, chez Dusautoy, et qu'il boit nos meilleurs vins de France.

Le *Töshebaz* (couvent) où nous étions logés servait en quelque sorte de place publique, à raison de la pièce d'eau et de la mosquée enclose dans ses murailles; la cour, en conséquence, fourmillait de visiteurs des deux sexes. L'Ozbeg, avec son bonnet de fourrure en forme de turban et ses grandes bottes de cuir à semelles épaisses, se promène volontiers ayant pour tout vêtement, ou peu s'en faut, une longue chemise qui est en été son négligé favori.

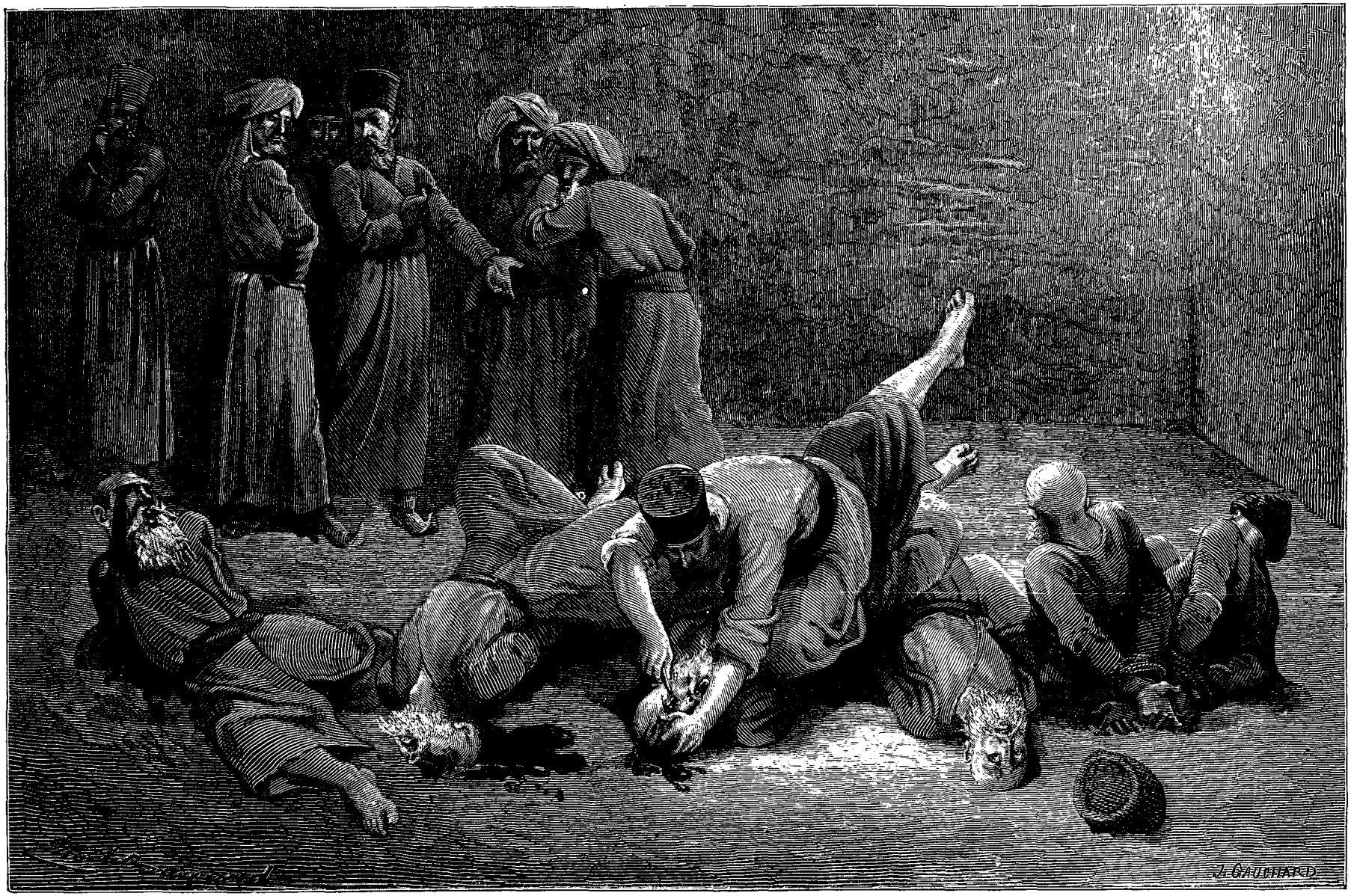
Les femmes entourent leur tête de hauts turbans sphériques, fabriqués avec quinze à vingt mouchoirs de Russie. Je les vois encore, emmitouflées dans leurs larges robes et chaussées de bottes grossières, arpenter la ville à grands pas sous les rayons d'un soleil écrasant pour rapporter au logis de lourdes cruches pleines d'eau. Bien souvent, l'une ou l'autre s'arrêtait devant ma porte demandant un peu de *khaki shifa* (poudre de santé[2]), ou un *nefes* (souffle saint) pour quelque infirmité plus ou moins authentique. Je ne me sentais pas toujours le courage de désappointer ces pauvres créatures, dont plusieurs me remettaient en mémoire les blondes filles de l'Allemagne. Je m'approchais en pareil cas de ma cliente accroupie sur le seuil : remuant les lèvres comme si je marmottais une prière, je posais un doigt sur la partie souffrante; à trois reprises je soufflais avec force sur la malade; un soupir final s'exhalait de ma poitrine, et l'acte solennel était accompli. Beaucoup de mes clientes éprouvaient à l'heure même un notable soulagement, digne récompense de leur foi naïve.

Notre métier de Hadji, sur ces entrefaites, était devenu aussi lucratif pour moi que pour mes collègues. Dans la seule ville de Khiva, mes collectes particulières produisirent environ quinze ducats. L'Ozbeg de ces contrées, bien qu'à peine dégrossi, est le plus noble type de l'Asie centrale, et je pourrais qualifier « d'agréable »

1. Le *tenghe* représente à peu près soixante et quinze centimes.
2. Ce que nous appelons *salamalec*.
3. Une serviette grossièrement tissée en fils de différentes couleurs. Elle est la plupart du temps fort malpropre.

1. Question religieuse.
2. C'est la poussière que les pèlerins ont ramassée dans une maison de Médim, tenue pour avoir été celle du Prophète. Les vrais croyants l'emploient comme une sorte de panacée pour diverses espèces de maux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le supplice des prisonniers à Khiva. — Dessin d'Émile Bayard d'après Vambéry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE,

DE TÉHÉRAN A KHIVA, BOKHARA ET SAMARKAND.

PAR ARMINIUS VAMBÉRY [1],

SAVANT HONGROIS DÉGUISÉ EN DERVICHE.

1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Le massacre des prisonniers. — Distribution des robes d'honneur. — Les sacs de têtes. — Excursion. — Adieux à Shûkrullah bay. Départ de Khiva.

Le khan, après m'avoir gracieusement congédié, m'enjoignit de prendre chez le trésorier de quoi défrayer mes dépenses quotidiennes.

Sur ma réponse, — que je ne savais pas où ce fonctionnaire avait ses bureaux, — on me fit escorter par un *yasaul* chargé en même temps d'autres missions, et les horribles scènes dont il me rendit témoin sont encore présentes à mon esprit. Je trouvai dans la dernière cour environ trois cents prisonniers tchaudors absolument déguenillés; ces malheureux, dominés par la crainte de leur prochain supplice et livrés de plus à toutes les angoisses de la faim, semblaient littéralement sortir du tombeau. On en avait formé deux sections; dans la première étaient ceux qui, n'ayant pas atteint leur quarantième année, devaient être vendus comme esclaves ou gratuitement distribués par le khan à ses créatures: la seconde comprenait ceux que leur rang ou leur âge avaient classé parmi les *aksakals* [2], et qui restaient soumis au châtiment infligé par le prince. Les premiers, réunis l'un à l'autre au moyen de colliers de fer, par files de dix à quinze, furent successivement emmenés; les autres attendaient, avec une résignation parfaite, qu'on exécutât l'arrêt porté contre eux. On eût dit autant de moutons sous le couteau du boucher.

Pendant que plusieurs d'entre eux marchaient soit à la potence, soit au bloc sanglant sur lequel plusieurs têtes étaient déjà tombées, je vis, à un signe du bourreau, huit des plus âgés s'étendre à la renverse sur le sol. On vint ensuite leur garrotter les pieds et les mains, puis l'exécuteur, s'agenouillant sur leur poitrine, plongeait son pouce sous l'orbite de leurs yeux dont il détachait au couteau les prunelles ainsi mises en saillie. Après chaque opération, il essuyait sa lame ruisselante sur la barbe du malheureux supplicié.

Spectacle atroce! L'exécution aussitôt terminée, la victime, délivrée de ses liens et jetant de tous côtés les mains autour d'elle, cherchait à se relever. Parfois, trébuchant au hasard, leurs têtes s'entrechoquaient; parfois, trop faibles pour se tenir debout, ils se laissaient retomber à terre avec un sourd gémissement qui, lorsque j'y pense, me donne encore le frisson.

Si abominables que ces détails puissent paraître au lecteur, il me faut bien ajouter que ces cruautés se justifiaient par la loi des représailles, et que les Tchaudors étaient ainsi punis pour avoir traité avec les mêmes raffinements de barbarie les membres d'une caravane özbeg surprise par eux, dans le cours de l'hiver précédent, sur la route d'Orenbourg à Khiva. Elle comptait, dit-on, jusqu'à deux mille chameaux et les Turkomans — qui, après avoir pris possession d'une immense quantité de marchandises russes, auraient dû se contenter d'un si riche butin, — n'en dépouillèrent pas moins, de tout ce qu'ils possédaient en fait de vêtements et de denrées alimentaires, les Ozbegs Khivites dont elle se composait en grande partie. Ils périrent à peu près tous au milieu du Désert, quelques-uns de faim, les autres de froid. Huit à peine sur soixante parvinrent à se sauver.

Il ne faudrait pas regarder comme un cas exceptionnel l'horrible scène que je viens de décrire. A Khiva, comme dans toute l'Asie centrale, on n'est sans doute pas cruel pour le plaisir de l'être, mais on trouve de tels procédés parfaitement naturels, et la coutume, les lois, la religion s'accordent à les sanctionner. Le souverain actuel de Khiva voulait, tout simplement, se signaler comme « protecteur de la religion » et croyait y réussir en châtiant, avec une extrême rigueur, toute violation des préceptes sacrés. Il suffisait de jeter un regard sur une femme enveloppée de son voile pour être livrée au Redjm, conformément aux clauses pénales édictées dans les saints livres. En pareil cas, l'homme est pendu, et la femme, enterrée jusqu'au buste dans le voisinage de la potence, est lapidée jusqu'à ce que mort s'en suive. Le sol de Khiva ne fournit pas de cailloux, mais on les remplace par des *kesek* (boules de terre durcie). A la troisième décharge, une enveloppe de poussière a rendu méconnaissable cette victime infortunée dont le cadavre déchiré n'a déjà plus forme humaine, et on l'abandonne alors aux lentes angoisses de l'agonie. Ce n'est pas seulement contre l'adultère, mais contre beaucoup d'autres offenses à la religion que le khan a voulu promulguer la peine de mort, si bien que, dans les premières années de son règne, les Oulémas eux-mêmes se virent obligés de réprimer les entraînements de sa piété trop zélée. Malgré leur intervention, il ne se passe guère de jour

1. Suite. — Voy. pages 33, 49 et 65.

2. Nous avons dit ailleurs que ce mot (littéralement *barbe-grise*), désigne les notables, les Anciens de la tribu tartare.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans que l'une ou l'autre des personnes admises à l'audience du prince ne soit emmenée hors du palais, après avoir entendu l'arrêt sommaire qui dispose définitivement de sa destinée : *Alib barin !* (Emmenez-le !).

Le *yasaul* me conduisit ensuite — j'allais oublier ce détail — chez le trésorier qui me compta, sans difficulté, la somme à laquelle j'avais droit. Cette transaction, par elle-même, n'avait rien de fort intéressant, mais je trouvai ce personnage occupé d'un travail trop curieux pour que je le passe sous silence. Il assortissait les *khilat* (robes d'honneur) qu'on devait envoyer au khan pour récompenser les services hors ligne. Ces vêtements de soie, de couleur voyante et décorés de grandes fleurs en fil d'or, étaient de quatre espèces ou catégories différentes. On les désignait sous le nom de « robes à quatre, à douze, à vingt, à quarante têtes. » Comme, dans les dessins ou les broderies dont elles étaient couvertes, je ne voyais rien qui légitimât une pareille appellation, je voulus savoir à quoi elle s'appliquait ; on me répondit que les plus simples se donnaient au soldat qui rapportait quatre têtes ennemies, et les plus belles à celui qui en fournissait quarante. Quelqu'un ajouta que « si tel n'était pas l'usage du pays de Roum, je ferais bien de me rendre le lendemain matin sur la principale place, où j'assisterais à la distribution de ces glorieux emblèmes. »

Je n'eus garde, on le devine, de manquer à cette assignation, et je vis, en effet, arriver du camp à peu près cent cavaliers dont les vêtements poudreux avaient un air tout à fait martial. Chacun d'eux amenait au moins un prisonnier, et parmi ceux-ci, des femmes, des enfants, attachés soit à la queue du cheval, soit au pommeau de la selle ; il portait de plus, sanglé derrière lui, un grand sac où se trouvaient les têtes enlevées à l'ennemi, témoignage irréfragable des hauts faits accomplis sur le champ de bataille. Son tour venu, il offrait les prisonniers soit au Khan, soit à quelque notable personnage, et, débouclant ensuite son sac qu'il saisissait par ses deux angles inférieurs, il vidait aux pieds de l'agent comptable, — celui-ci les repoussant du pied comme s'il se fût agi de pommes de terre, — le monceau de têtes, barbues ou imberbes, en échange duquel il allait lui être octroyé des insignes plus ou moins honorifiques. Suivant l'importance de la livraison, il était porté sur les registres pour tel ou tel nombre de têtes, et la rétribution ne se faisait pas attendre (voy. p. 80).

Nonobstant des coutumes si barbares, des spectacles si révoltants, c'est encore à Khiva et dans ses dépendances que j'ai passé, sous le déguisement de Derviche, les meilleures journées de tout mon voyage. Les Hadjis, auxquels on faisait si bon accueil, étaient excellents pour moi. Dès que je me montrais en public — et sans que j'eusse autrement besoin de solliciter leur charité, — les passants m'accablaient de menus cadeaux, vêtements, provisions, etc. Je prenais soin de ne jamais accepter une somme trop considérable, distribuant à mon tour, parmi ceux de mes frères qui n'avaient pas autant de prise sur la pitié publique, les effets les meilleurs et les plus élégants, tandis que je me réservais, comme il sied à un vrai Derviche, ce qui m'avait été donné de plus grossier et de plus pauvre. Malgré ces libéralités, ma situation financière avait changé du tout au tout, et s'il m'est permis de l'avouer sans détour, je me voyais avec une véritable satisfaction pourvu d'un âne robuste, la ceinture garnie d'argent, à la tête d'une bonne garderobe, possesseur de provisions abondantes, bref, équipé à merveille pour mes futurs voyages.

Je fis une excursion. Quatre jours et demi de navigation sur l'Oxus[1] me suffirent pour gagner Kungrat ; le retour s'effectua par terre et nous prit le double de temps. A l'exception de cette partie de la rive gauche où s'élève, en face de Kanli, le mont Oveïs Karayne, les deux bords du fleuve sont également plats, et, généralement parlant, bien cultivés par une population assez dense. Entre Kanli et Kungrat existe un désert dont la traversée demande trois jours ; de l'autre côté du fleuve, au contraire, et surtout dans la région habitée par les Karakalpak, le pays est couvert de forêts vierges.

En rentrant à Khiva, j'y trouvai mes amis impatients de nos retards, et d'autant plus pressés de partir le lendemain que la chaleur toujours croissante leur inspirait de légitimes appréhensions pour notre voyage à Bokhara.

J'allai prendre congé de Shükrullah Bay, envers qui j'avais contracté tant d'obligations pendant mon séjour à Khiva. Cet excellent vieillard m'émut profondément par les instances dont il usa pour me dissuader de mes aventureux projets ; il me peignit, sous les plus sombres couleurs, ce « noble Bokhara » (*Bokhara Sherif*) où je voulais me rendre. La politique de l'émir n'était, selon lui, que méfiance et trahison, hostile non-seulement aux Anglais, mais à toute sorte d'étrangers. Il me confia même, strictement sous le sceau du secret, que, peu d'années auparavant un Osmanli, envoyé à Bokhara par Reshid Pacha comme instructeur militaire, avait été traîtreusement mis à mort quand il voulut, après deux années de résidence, retourner à Stamboul.

Ces chaleureuses objections de Shükrullah Bay qui, dans le principe, acceptait avec la confiance la plus explicite, la réalité du titre que j'avais pris, me causa une surprise extrême :

« Si cet homme, pensai-je, a conçu en me voyant plus souvent quelques doutes sur ma qualité de derviche, il a dû percer à jour mon incognito, et peut-être maintenant nourrit-il sur mon compte des idées, des soupçons tout différents. »

Ce brave homme avait, dans sa jeunesse, en 1839, rempli une mission auprès du major Todd, à Hérat ; plus tard, à diverses reprises, il avait habité Saint-Pétersbourg. Il me parlait sans cesse des Frenghi qu'il fréquentait à Constantinople, et dont il avait gardé un souvenir affectueux. Serait-ce donc que, familiarisé avec nos façons de voir et comprenant notre ardeur de recherches scientifiques, une bienveillance toute particu-

1. Ceci doit s'entendre de la descente du fleuve, car, pour le remonter de Kungrat à Khiva, il faut environ dix-huit jours.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lière l'avait porté à m'accorder sa protection? Je l'ignore; mais, quand je lui fis mes adieux, il me sembla surprendre une larme au bord de sa paupière; — et qui sait d'où venait cette larme?

Le Khan reçut aussi de moi une dernière bénédiction. Il m'enjoignit, à mon retour, de passer par Khiva, ayant résolu de m'adjoindre à un envoyé qu'il comptait expédier à Constantinople pour recevoir, des mains du nouveau sultan, l'investiture traditionnelle du Khanat :

« Kismet! » lui répondis-je, et ce mot signifiait que l'on fait un péché en anticipant sur l'avenir.

J'étais à Khiva depuis près d'un mois, lorsque je quittai cette ville en souhaitant toute sorte de prospérité aux amis que j'y laissais, aux connaissances que j'y avais faites.

X

Entre Kkiva et Bokhara. — Un kalenterkhane. — Derviches Tkeryakis. — Traversée de l'Oxus. — Mon passe-port. — Les ânes en bateau. — Shourakhan. — Un marché kirghis. — Discussion sur la vie nomade. — Les suites d'un alaman. — Terrible alerte. — Nous rentrons dans le Désert. — Jalons funèbres. — Nos chameaux à bout de forces. — Un de nous meurt de soif. — Coup de tête et ses conséquences. — Le Tebbad. — Je me crois mort. — Les esclaves persans. — Un enfant. — Les officiers de l'émir. — Environs de Bokhara. — Les rossignols et les cigognes.

Lorsque tout fut prêt pour le voyage, on vit arriver l'un après l'autre, dans la cour ombragée du Töshebaz, les membres de la caravane. Ce jour-là, pour la première fois, je pus apprécier pleinement l'influence bienfaisante de la charité khivite sur les mendiants dont elle se composait. Seuls, les plus avares gardaient encore quelques vestiges de leurs anciens haillons; mais généralement, à la place de ces chapeaux de feutre, déjetés et crevés, qu'ils portaient chez les Yomuts, mes amis avaient coiffé le turban aux plis neigeux; tous les havresacs étaient mieux garnis, et ce qui parlait plus haut encore, le plus pauvre de nos pèlerins avait un petit âne pour lui servir de monture.

Ma position personnelle était fort améliorée; car en sus du baudet dont le khan m'avait gratifié, j'avais à moitié part l'usage d'un chameau, et tandis que je cheminais sur le premier, le second portait mon sac de voyage, renfermant des vêtements (ce pluriel mérite d'être noté), des provisions, et certains manuscrits dont j'avais fait emplette. Je ne me contentais plus, comme dans le Désert, de farine bise; j'étais muni de *pogatcha*[1] blancs, de riz, de beurre et même de sucre. Quant à mon costume, je n'avais pas voulu le changer. Je possédais, il est vrai, une chemise, mais je me gardai bien de la mettre; c'était prendre des habitudes efféminées et renoncer de trop bonne heure à l'austérité de mon rôle.

De Khiva, pour nous rendre à Bokhara, nous avions le choix entre trois routes : 1° par Hezaresp et Fitnek, en traversant l'Oxus à Kükurtli; 2° par Khanka et Shourakhan sur la rive droite de ce fleuve, celle-ci impliquant deux étapes dans le désert entre l'Oxus et Karaköl; 3° enfin, nous pouvions remonter le fleuve jusques à Eltchig où nous débarquerions pour nous rendre à Karaköl par le désert.

Notre parti étant pris de ne pas naviguer, le Tadjik de notre Kervanbashi, un Bokhariote nommé Aymed, nous laissa opter entre les deux premiers itinéraires. Nous lui avions loué nos chameaux, de concert avec un marchand d'habits de Khiva, et la route de Khanka nous était recommandée par le personnage en question comme étant, en cette saison, la plus sûre et la plus facile.

Ce fut un lundi, vers la fin de la journée, que, faisant trêve à nos bénédictions et nous arrachant avec peine aux démonstrations passionnées de la foule accourue autour de notre convoi, nous sortîmes de Khiva par la porte Urgendj. Plusieurs dévots, dans l'excès de leur zèle, coururent après nous jusqu'à une demi-lieue de la cité. Ils pleuraient littéralement notre départ et nous les entendions s'écrier avec désespoir : « Qui sait si notre ville aura jamais l'honneur de revoir en ses murailles un si grand nombre de saints? » Mes collègues, perchés sur leurs chameaux, s'y trouvaient à l'abri de toute manifestation gênante; mais moi, sur mon âne et par conséquent beaucoup plus bas, je dus subir, à mainte et mainte reprise, le témoignage direct d'une amitié tellement démonstrative que ma monture elle-même, fatiguée de tant d'accolades, finit par m'emporter au galop; ravi de l'incident, je ne réfrénai ce brillant essor qu'à bonne distance des enthousiastes que nous laissions derrière nous; encore fallut-il user de violence pour ralentir l'allure de mon hippogriffe à longues oreilles et quand, après l'avoir fait passer à un trot rapide, je voulus obtenir de lui une marche plus modérée, sa mauvaise humeur se trahit par une mélopée déchirante que j'aurais voulu critiquer d'un peu plus loin.

Nous passâmes la première nuit à Godje, qui n'est guère à plus de deux milles de Khiva. Malgré l'insignifiance de cette bourgade, elle a son *kalenterkhane*[1] comme il en existe du reste dans les plus petits hameaux du Khiva et du Khokand. De Godje à Khanka, le pays est uniformément cultivé; nous vîmes tout le long de la route des mûriers magnifiques et comme mon âne, toujours intrépide, maintenait son droit de préséance en tête de la caravane, je pus me régaler à mon aise de leurs fruits sucrés qui avaient à peu près la grosseur du pouce.

Toujours à l'avant-garde, j'entrai le premier dans les murs de Khanka où se tenait une foire hebdomadaire, et je fis halte devant le *kalenterkhane*, situé à l'autre extrémité de la ville sur le bord d'un ruisseau et, comme d'ordinaire, ombragé par des peupliers et des ormeaux. J'y trouvai deux derviches à demi nus, en train d'avaler la dose d'opium qui sert de préface à leur méridienne; ils m'en offrirent une petite portion et furent très-étonnés de me la voir refuser, puis ils me firent du thé, sur ma demande, et pendant que je le prenais absorbèrent leur poison quotidien; une demi-heure après,

1. Petits gâteaux préparés avec de la graisse de mouton.

1. Karavanseraï spécial à l'usage des Derviches.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Supplices des adultères à Khiva. — Dessin d'Émile Bayard d'après Vambéry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tous deux étaient partis pour le royaume des songes. Sur les traits de l'un, je notai quelques indices d'un ravissement intérieur; mais les crispations convulsives qui agitaient la face de l'autre rappelaient plutôt les angoisses de l'agonie.

J'aurais voulu demeurer pour tirer d'eux au réveil un compte rendu de leurs rêves; mais la caravane vint à passer et je dus me joindre à elle, car bien qu'il faille à peine une heure pour gagner d'ici les bancs de l'Oxus, nous n'avions pas de temps à perdre si nous voulions, avant la nuit, traverser le fleuve. La route, malheureusement, se trouva fort mauvaise, et avant que nous eussions pu nous tirer des marécages où nous étions embourbés, le soir était déjà venu; il fallut donc se résoudre à passer la nuit en plein air sur le bord de la rivière.

L'Oxus est si large en cet endroit que l'œil porte à peine d'une rive à l'autre; il est vrai que, selon toute probabilité, il est en cette saison très-notablement grossi par les pluies printanières. Ses flots jaunes et son courant assez rapide m'offraient un spectacle qui ne m'était pas indifférent. De notre côté, la berge est couronnée d'arbres et de fermes, si loin que le regard la suive à l'horizon. Des indices de culture se laissent entrevoir sur l'autre rive, à l'intérieur des terres; et vers le nord une montagne dont j'ai déjà parlé, l'Oveïs Karayne, apparaît comme un immense nuage perpendiculairement suspendu à la voûte céleste. L'eau de l'Oxus n'est pas aussi bonne à boire dans son lit principal que dans les canaux et tranchées où on la retient et où elle dépose à loisir, sur le sable, ce qu'elle entraîne de sédiments impurs. Au point où nous sommes, elle crie sous la dent, mêlée de fin gravier, et avant de s'en servir on est obligé de la laisser reposer quelque temps. Pour ce qui est de ses qualités hygiéniques et de sa douceur, les habitants du Turkestan ne lui reconnaissent aucune rivale; non pas même l'eau du Nil, du « Mubarek[1], » comme on dit ici. J'attribuai d'abord ce préjugé à l'impression que doit produire sur des voyageurs altérés par la traversée du désert la première eau potable qui se rencontre sur leur route. Mais je dois reconnaître, après expérience faite, que le mérite relatif des eaux de l'Oxus est devenu, pour moi comme pour les Turkomans, un véritable article de foi.

Le lendemain matin, de bonne heure, on trouva le gué. A Görlen Hezaresp, où nous étions, et sur plusieurs autres points guéables, le gouvernement s'est réservé le droit de taxer le passage, et le concède ensuite à des fermiers qui l'exploitent. Ceux-ci ne se permettent pourtant de transporter à l'autre bord que des étrangers munis d'un *petek* (passe-port délivré par le khan), lequel s'obtient moyennant une minime rétribution. Les Hadjis avaient un passe-port collectif, mais je m'en étais procuré un autre, spécial à ma personne et rédigé en ces termes :

Il est notifié aux Gardiens des frontières et aux Collecteurs de péages qu'une permission a été donnée au Hadji-Mollah-Abdur-Reshid-Efendi, et que personne ne doit l'inquiéter.

La police ne nous avait fourni à ce sujet aucune explication détaillée. Toutefois, le document ci-dessus ne nous conférait qu'un privilége : c'était, en notre qualité de Hadjis, de n'avoir rien à payer sur les bacs appartenant au khan. Le batelier, tout d'abord, s'était refusé à l'interpréter ainsi; mais il finit par y consentir, cédant peut-être moins à une inspiration charitable qu'à la crainte de transgresser un devoir impérieux; il fut convenu qu'il nous passerait gratis, nous, nos bagages et nos ânes. La traversée commença vers dix heures du matin, et le soleil était couché quand nous nous trouvâmes réunis sur la haute berge qui aboutit vers la droite au canal de Shourakhan. Le fleuve, à proprement parler, avait été franchi en une demi-heure; mais le courant nous avait emportés beaucoup plus bas que le point où il fallait aboutir et, pour y atteindre, il avait fallu monter et redescendre à plusieurs reprises un certain nombre de petits bras où nous nous engravions presque régulièrement de dix en dix mètres; tâche ingrate, accomplie par une chaleur des plus intenses, et qui absorba la plus grande partie du jour. C'était une terrible affaire, on le croira sans peine, que de débarquer nos ânes chaque fois que nous touchions et de les rembarquer lorsque nous étions à flot. Quelques-uns, surtout, plus obstinés que les autres, nous réduisaient à la triste nécessité de les prendre à bras le corps et de les porter comme des enfants, soit pour les faire sortir du bateau, soit pour les y réintégrer. Je ne puis m'empêcher de rire encore, en y songeant, de la figure que faisait Hadji Yakoub, avec ses jambes de héron, au moment où il mit son petit âne sur ses épaules et où celui-ci, dont il tenait l'avant-train fortement serré sur la poitrine, s'efforçait, tout tremblant, de cacher sa tête derrière la nuque de mon digne collègue.

Il fallut attendre à Shourakhan, toute une journée, qu'on nous eût amené nos chameaux. Nous partîmes alors, traversant le district qu'on appelle Yapkenary (bord du canal) et qui est, en effet, coupé en tout sens par de nombreuses tranchées d'irrigation. Le Yapkenary forme une oasis assez bien cultivée de huit milles de long sur cinq à six de large. Vient ensuite le Désert dont la marge, désignée sous le nom d'Akkamish et pourvue d'excellents pâturages, est habitée par des Kirghis. Là commencent pour la caravane les lenteurs et les difficultés du chemin. Le kervanbashi et moi, suivis de deux autres voyageurs qui pouvaient, comme nous, se fier à la rapidité de leurs montures, nous nous détournâmes pour faire une excursion à Shourakhan.

Cette espèce de ville, dont un bon mur de terre orme l'enceinte, ne compte que fort peu d'habitations; mais, en revanche, plus de trois cents magasins, ouverts deux fois la semaine et hantés soit par les tribus nomades, soit par les colons sédentaires du pays environnant. Elle appartient à l'Émir-ül-Umera[1] dont nous admirâmes les jardins. Tandis que mes compagnons parachevaient à loisir leurs emplettes, je retournai au kalenterkhane

1. Frère aîné du khan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

situé devant l'unique porte de la ville; j'y trouvai plusieurs derviches réduits à l'état de véritables squelettes par l'abus fatal de cet opium qu'on appelle *beng*[1]. Ils gisaient çà et là, sur le sol humide de leur sombre cellule, tristement défigurés et dans un état d'abrutissement qui faisait peine à voir. Ils me saluèrent à mon entrée et, pour complément de bienvenue, placèrent devant moi du pain et des fruits. Quand je voulus payer mon écot, ils le repoussèrent en riant et me dirent que plusieurs d'entre eux, depuis tantôt vingt ans, n'avaient pas touché une pièce de monnaie. Le district entretient ces derviches; je vis, en effet, dans le cours de l'après-midi, arriver plus d'un grand cavalier özbeg qui venait acquitter sa quote-part de cette espèce d'impôt et recevait, en échange, une pipe chargée de son poison favori. Le *beng* est le narcotique préféré des Khivites, et beaucoup s'y adonnent pour éluder les prescriptions du Koran, qui prohibent le vin et les liqueurs spiritueuses. C'est une conséquence funeste de l'extrême rigueur avec laquelle le pouvoir civil réprime ici toute infraction aux lois édictées par le Prophète.

Comme il se faisait tard, j'allai à la recherche de mes compagnons, que j'eus quelque peine à démêler dans les rangs mobiles de la foule. Vendeurs et chalands, tout le monde était en selle, et je m'amusais à regarder comment les femmes kirghis, également à cheval, amenaient au-dessus des lèvres de leurs pratiques le goulot des grandes outres pleines de *kimis*[2] et administraient à chacun la ration demandée, sans laisser perdre une goutte de la précieuse liqueur; l'adresse, des deux parts, était égale.

Une fois réunis, nous courûmes sur les traces de la caravane, à cinq lieues de laquelle nous nous trouvions maintenant. Il faisait excessivement chaud; mais, par bonheur, bien que le pays fût couvert de sable, nous tombions de temps à autre sur quelque groupe de tentes kirghis, et je n'avais qu'à m'approcher de l'une d'elles pour voir les femmes s'empresser autour de moi, peaux de biques en main, et se disputer bruyamment le droit de m'offrir à boire. On regarde comme souverainement hospitalier de ranimer ainsi le voyageur altéré par cette saison brûlante, et on oblige un Kirghis quand on le met à même de pratiquer ce pieux devoir. La caravane nous attendait avec la plus grande impatience et d'ailleurs toute prête à partir vu que, dorénavant, nous ne devions plus marcher que la nuit, grand soulagement pour nous et nos bêtes. Immédiatement après notre arrivée, le convoi se mit en route et c'était un spectacle attrayant que de le voir dérouler sa file sinueuse sous les clartés de la lune, ayant à droite l'Oxus dont les eaux s'écoulaient avec un bruit monotone, à gauche l'effrayant désert de la Tartarie.

Notre camp fut posé le lendemain sur une berge élevée du même fleuve, dans un district qui porte le nom de Töyeboyun (Cou de chameau), probablement à cause des saillies, des reliefs inégaux que présentent ici les rives de l'Oxus; les Kirghis y font, chaque année, un séjour de quelques mois. Dans l'espace de dix heures, je vis venir tour à tour s'installer auprès de nous jusqu'à trois familles de cette race nomade, mais à peine leur curiosité satisfaite, elles levaient le siége et passaient leur chemin. Rien ne pouvait me donner une idée plus nette de leur manière de vivre; et, lorsque par la suite je questionnai une femme kirghis sur les motifs de cette instabilité perpétuelle : « Je vous garantis, me dit-elle en riant, qu'on ne nous verra jamais, indolents comme vous autres Mollahs, demeurer plusieurs jours de suite assis à la même place : l'homme est fait pour se mouvoir comme le soleil, comme la lune, comme les étoiles, les eaux, les animaux de tout ordre, oiseaux ou poissons, apprivoisés ou sauvages. Il n'y a d'immobiles que les morts et la terre où ils reposent! » J'allais présenter quelques objections à l'encontre de cette philosophie vagabonde, quand nous entendîmes retentir au loin des cris parmi lesquels je distinguai ces mots : *Büri! Büri!* (au loup, au loup!) Mon interlocutrice, à l'instant même, se précipita vers son troupeau qui paissait à quelque distance, et poussa de telles clameurs que l'animal rapace prit la fuite, se contentant pour cette fois d'emporter l'ample et lourde queue de l'un des moutons qu'il allait mettre à mort. J'étais bien tenté de demander à la bergère, quand elle fut de retour, ce qu'elle trouvait de si avantageux dans la « mobilité » du loup ravisseur; mais son trouble, ses regrets ne lui eussent pas permis de me répondre et, sans prolonger l'entretien, je rejoignis le convoi.

Nous repartîmes avant le coucher du soleil et continuâmes à marcher dans le voisinage du fleuve. Ses bords profondément encaissés, sont presque partout encombrés de saules, d'herbes énormes et de roseaux. Bien que la route entre Khiva et Bokhara passe pour très-fréquentée, nous n'avions pas encore rencontré un seul voyageur, — sauf les gardiens de frontière et quelques nomades errant çà et là, — lorsque vers minuit, à notre extrême surprise, nous vîmes approcher cinq cavaliers lancés au galop. C'étaient des marchands khivites, venus du Bokhara jusqu'ici, par Karaköl, dans l'espace de quatre jours. Ils nous rassurèrent sur l'état des routes qui n'offraient pour le moment aucun danger et nous annoncèrent en même temps que nous rencontrerions, d'ici quarante-huit heures, leur caravane sur laquelle ils avaient pris l'avance.

En partant de Khiva, nous avions été informés que les Turkomans Tekke, sachant hors de Bokhara l'émir et son armée, en profitaient pour infester les abords de cette capitale, et notre kervanbashi n'était pas sans inquiétude à ce sujet, bien qu'il affectât la sécurité la plus complète. Ce que nous apprenions ainsi le mit tout

1. On reconnaît ici le *bhang* des Indous, un extrait du chanvre pareil au *haschis*.

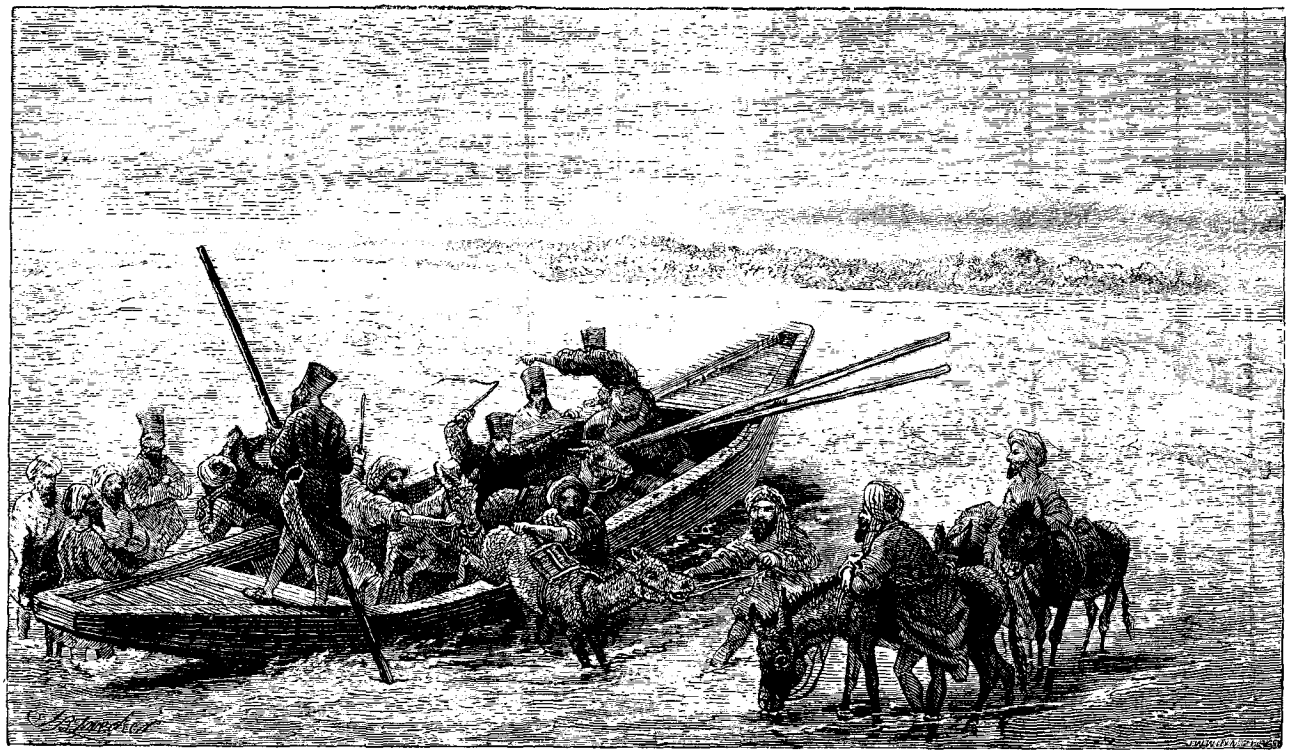
2. J'ai parlé plus haut de cette boisson, fabriquée avec du lait de jument ou de chamelle, et pour la préparation de laquelle les Kirghis sont particulièrement célèbres. Les nomades de l'Asie centrale l'emploient comme breuvage enivrant et lui reconnaissent la propriété d'engraisser. J'en ai souvent tâté, mais sans pouvoir en avaler plus de quelques gouttes, à cause de sa verdeur, que je trouvais excessive et qui m'agaçait les dents.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à fait à son aise. Nous ne comptions plus devant nous que six ou huit étapes dont deux seulement où nous ne trouverions pas d'eau à la station, savoir celles du Désert situé entre l'Oxus et Karaköl.

Le lendemain matin nous nous arrêtâmes à Tünüklü, ancienne forteresse en ruines, assise sur une hauteur au pied de laquelle coule l'Oxus, et qui est elle-même couverte de la plus magnifique verdure. Là commence une route qui, dans la direction du nord-est, traverse le désert sablonneux de Khalata Tchöli, autrement dit Djan Batirdigan (Destructeur de la vie). Elle n'est fréquentée qu'en hiver après la chute des neiges, et alors que la route de Karaköl se trouve coupée par les Turkomans qui, à cette époque de l'année, l'Oxus étant pris, circulent sans obstacle par toute la contrée.

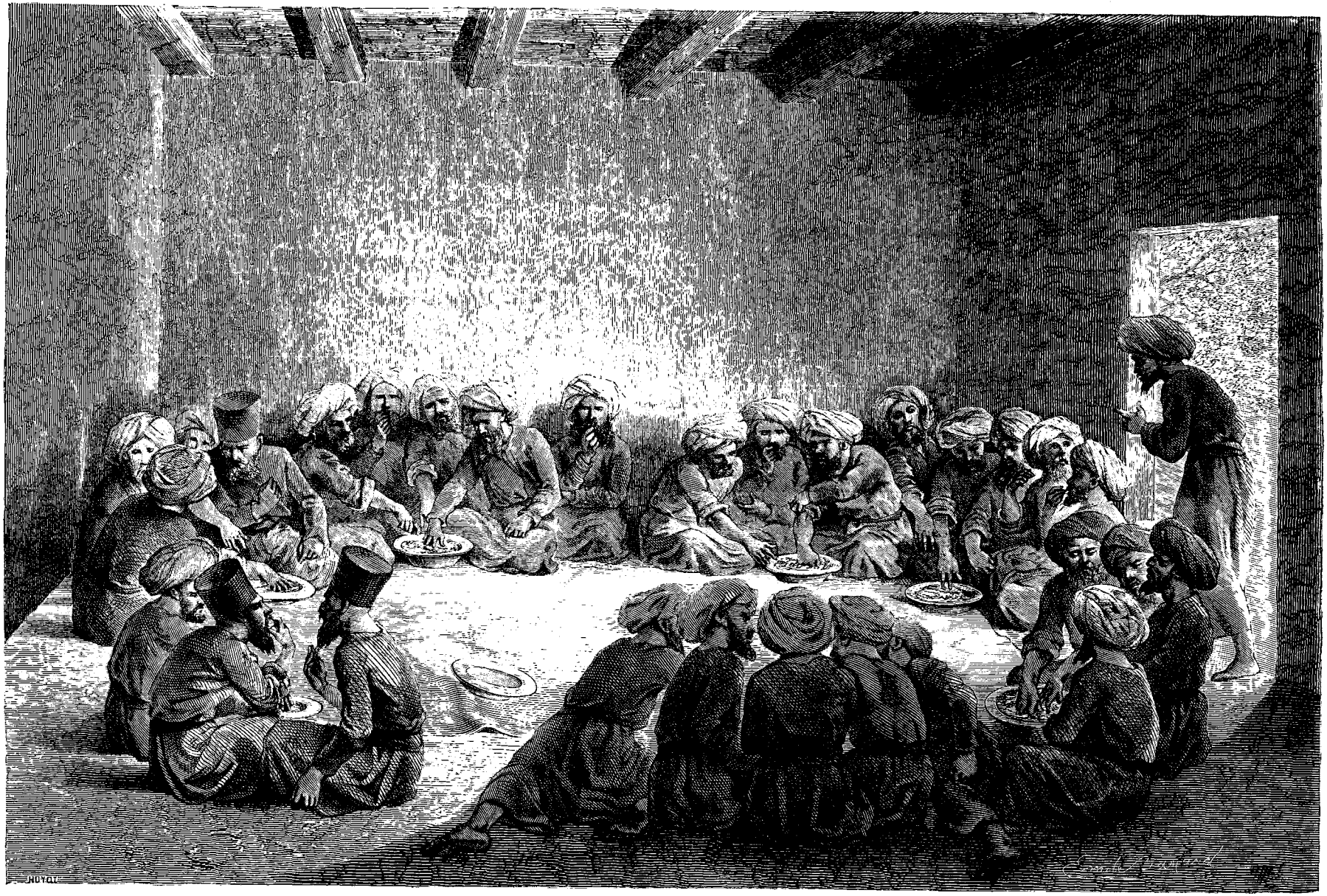
La chaleur, sur ces entrefaites, se faisait de plus en plus intense, mais sans trop gêner nos mouvements, attendu que, voyageant de nuit, nous passions la journée entière au bord d'un grand fleuve rempli d'eau douce; là, nous nous rappelions avec une joie reconnaissante ce que nous avions souffert à Kahriman Ata et ailleurs, dans le vaste désert qui sépare Gomüshtepe de Khiva. Ces agréables réflexions allaient faire place à de cruelles inquiétudes, et les fredaines de quelques aventuriers turkomans nous menaçaient de mortels dangers auxquels nous échappâmes seulement par un heureux hasard. L'aube pointait à peine sur l'horizon quand deux hommes à moitié nus, qui venaient dans une direction opposée à la nôtre, hêlèrent de loin la caravane. Dès qu'ils l'eurent rejointe ils se laissèrent tomber à nos



Passage des âmes sur l'Oxus. — D'après Vambery.

pieds, demandant à plusieurs reprises un morceau de pain. Je fis droit, tout des premiers, à leurs plaintives instances. Restaurés par les premières bouchées, ils se mirent à nous conter qu'ils étaient des bateliers natifs d'Hezaresp, et qu'un *alaman* Tekke, tombant sur eux à l'improviste, les avait dépouillés de leur barque, de leurs vêtements, de leur pain, épargnant à grand'peine la vie de ces pauvres diables; les brigands étaient au nombre de cent cinquante, et préméditaient une razzia sur les troupeaux des Kirghis établis dans les environs : « Pour l'amour de Dieu, ajouta un de ces hommes, prenez la fuite ou cachez-vous!... sans cela vous les rencontrerez d'ici à quelques heures, et votre qualité de pèlerins ne vous mettrait pas à l'abri de leurs rapines. Ils vous laisseront ensuite dans le Désert, sans aliments et sans bêtes de somme, car ces *kair* (ces mécréants), sont capables de tout. » Pour notre kervanbashi, — déjà victime de deux rencontres pareilles et qui avait eu grand'peine à s'en tirer les braies nettes, — tant de recommandations étaient inutiles. Aussitôt qu'il eut entendu les mots d'*alaman* et de Tekke, il se hâta de nous faire tourner bride et de battre en retraite aussi rapidement que le permirent nos chameaux surchargés de bagages. Vouloir, avec tout notre attirail, échapper à des Turkomans alertes et bien montés eût été naturellement le comble de la folie; mais d'après nos calculs, le passage en bateau de cent cinquante cavaliers devait prendre toute la matinée, et tandis que les brigands suivraient la route, retardés par quelques précautions indispensables, nous pouvions regagner Tünüklü et de là, une fois nos outres garnies, nous jeter dans le Khalata où nous avions chance d'échapper. Moyennant des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un repas chez les Turkomans. — Dessin d'Émile Bayard d'après Vambéry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

efforts excessifs, nos pauvres animaux parvinrent, à bout de forces, devant Tünüklü. Il fallut bien leur y accorder quelque repos et leur laisser le temps de se nourrir, sans quoi il eût été impossible d'arriver à notre première station dans les sables. Trois heures durant, sous le coup d'une vive terreur, nous demeurâmes donc en cet endroit, — fort à regret, comme on pense, — renouvelant l'eau de nos outres et nous préparant au terrible voyage que nous allions entreprendre.

Dans cet intervalle notre marchand d'habits, que les Turkomans avaient une fois déjà mis à contribution, trouva moyen de persuader à plusieurs des Hadjis, — ceux dont les sacs étaient le mieux garnis et qui se sentaient le moins de courage, — de se cacher avec lui sous les taillis de la berge. Cela valait mieux, disait-il, que de s'enfoncer dans le Désert au plus fort du *saratan* (la canicule) pour s'y voir en passe de mourir de soif ou d'y être anéantis par le *tebbad* (le vent d'est).

Il peignait ces dangers sous des couleurs si vives que beaucoup de nos compagnons consentirent à se séparer de nous, et comme à ce moment même vint à passer, complétement vide, un bateau dont les patrons, se rapprochant de notre bord, offraient de nous conduire à Hezaresp, l'hésitation devint générale; quatorze d'entre nous à peine demeurèrent fidèles au plan conçu par le kervanbashi. Ce fut là, pour moi, l'heure critique du voyage : « Rentrer à Khiva, me disais-je, équivaut à la ruine complète de mes projets. D'ailleurs, quoique je fasse, en quelque lieu que j'aille, ma vie court à peu près les mêmes risques.... En avant, donc, toujours en avant !... Mieux vaut affronter la fureur des éléments que les tortures infligées par un capricieux despote. »

Je demeurai donc avec le kervanbashi ainsi que Hadji Salih et Hadji Bilal. Il nous était pénible de quitter ainsi ces compagnons trop timorés, et la scène prenait un caractère tout à fait émouvant lorsque, au moment où la barque allait démarrer, ceux de nous qui s'y étaient déjà installés proposèrent de décider par un *fal*[1] la question qui nous divisait. Les cailloux indiquant le nombre des versets qu'on devait lire furent partagés entre nous, et dès que Hadji Salih, expert en ces matières, eut constaté le résultat de l'opération, presque tous les Hadjis, sautant hors de la barque, revinrent auprès de nous. Alors, —nos préparatifs étant au complet, et pour prévenir toute hésitation ultérieure, — le signal du départ fut aussitôt donné, aussitôt obéi. Le soleil n'était pas encore couché que nous étions déjà sur la route du Khalata, laquelle oblique légèrement à partir des ruines de Tünüklü.

Quelques étoiles commençaient à briller au ciel, quand nous nous trouvâmes au seuil du Désert. La consigne était donnée de garder, pendant la marche, le silence le plus absolu, pour ne pas attirer l'attention des Turkomans que nous supposions alors près de nous. La lune n'étant pas encore levée, l'obscurité pouvait les empêcher de nous voir; il fallait éviter aussi que le moindre bruit leur indiquât où nous étions. Sur le sol poudreux et mou, le pied des chameaux n'éveillait aucune sonorité, mais nous avions à craindre que, nos ânes se mettant à braire par quelque caprice inattendu, l'écho ne portât au loin, à travers le silence nocturne, le signal donné par leurs voix discordantes. Vers minuit, nous fûmes tous obligés de mettre pied à terre, nos bêtes de somme enfonçant jusqu'aux genoux dans un sable de plus en plus ténu. Cette espèce de poussière formait, à l'endroit dont je parle, une suite non interrompue de petites collines. Je me traînai de mon mieux sur ces sables éternels, aussi longtemps que la fraîcheur me vint en aide, c'est-à-dire jusqu'à l'aube du jour; mais alors je sentis se gonfler celle de mes mains qui, tenant mon bâton, me servait continuellement de point d'appui. Transférant en conséquence mes effets sur le dos de l'âne, je m'installai en leur lieu et place sur celui du chameau; si essoufflé qu'il parût, il se démêlait encore mieux que moi, pauvre boiteux que je suis, sur ce terrain friable et mouvant.

Notre station matinale portait le nom charmant d'Adamkyrylgan (traduisez : l'Endroit où périssent les hommes) et il suffisait de jeter un regard vers l'horizon pour se convaincre que cette appellation tragique ne lui avait pas été gratuitement donnée. Qu'on se représente un océan de sables s'étendant à perte de vue, façonné d'un côté par le souffle furieux des ouragans en hautes collines semblables à des vagues, de l'autre, en revanche, représentant assez bien le niveau d'un lac paisible à peine ridé par la brise du couchant. Dans l'air pas un oiseau, sur la terre pas un animal vivant, pas même un ver, pas même un grillon. Nuls vestiges autres que ceux dont la Mort a semé ces vastes espaces; des monceaux d'os blanchis que chaque passant recueille et réunit pour servir de jalons à la marche des voyageurs qui lui succéderont. Il est presque inutile d'ajouter que nous ne fûmes pas poursuivis. Les Turkomans eux-mêmes hésitent à s'engager à cheval dans de pareilles solitudes, et je ne connais pas d'homme sur terre qui voulût se montrer plus intrépide. Restait à savoir si les éléments déchaînés ne viendraient pas nous faire obstacle, et le sang-froid oriental, tout inébranlable qu'il est, faiblissait, ce me semble, devant une prévision de ce genre; du moins croyais-je lire une anxiété profonde dans les sombres regards que mes compagnons échangeaient entre eux, chemin faisant.

Selon le programme du kervanbashi, nous devions compter en tout, de Tünüklü à Bokhara, six journées de route, la moitié à travers sables, le reste sur un sol égal et ferme, où quelques herbages se rencontrent et où certains bergers mènent leurs troupeaux. En conséquence, examen fait de nos outres, nous calculions que, si nous venions à manquer d'eau, ce serait tout au plus pendant un jour et demi; mais je remarquai, dès la première étape, que l'eau de l'Oxus pourrait bien tromper nos prévisions. Soit l'ardeur extrême du soleil, soit une rapidité spéciale d'évaporation, ou de par toute autre cause analogue, ce précieux liquide, — dont nous ne

1. Voici en quoi consiste le *fal* ou pronostic. On ouvre au hasard le Koran ou tout autre livre de piété, puis le consultant cherche dans la page qu'il a sous les yeux un passage qui réponde à sa curiosité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faisions cependant usage qu'avec la plus extrême réserve, — diminuait avec une rapidité surprenante. Cette découverte doubla la vigilance avec laquelle j'avais l'œil sur mes approvisionnements. Les autres voyageurs, se tenant pour avertis, agirent de même, et nonobstant nos inquiétudes, il nous arriva parfois de sourire en contemplant ceux de nous qui, vaincus par le sommeil, s'endormaient les bras tendrement passés autour de leur outre. En dépit d'une chaleur à tout fondre, nous étions contraints d'accomplir, le jour comme la nuit, des marches de cinq à six heures. En effet, plus tôt nous sortirions de la région des sables, moins nous aurions à craindre les désastreuses influences du *tebbad*[1], qui sur terre ferme ne donne que la fièvre, mais peut vous ensevelir sous la poussière s'il vient vous surprendre au milieu de ces dunes que j'ai décrites. Nous avions mis à une trop rude épreuve la force de nos chameaux; lorsqu'ils entrèrent dans le Désert, ils étaient déjà fatigués de leur course nocturne; aussi quelques-uns furent-ils pris de mal par suite des tourments que leur infligeaient le sable et la chaleur; il y en eut même deux qui, ce jour-là, périrent à la station. Le nom de Shorkutuk lui a été donné. Ce mot signifie « fontaine salée, » et par le fait, on prétend qu'il en existe une dans cet endroit, suffisante pour la réfection des bêtes de somme; mais l'ouragan l'avait entièrement bouchée, et, pour la remettre en état de servir, il eût fallu tout au moins une journée de travail.

Abstraction faite du *tebbad*, l'élévation de la température diurne nous privait déjà de nos forces, et deux de nos plus pauvres associés, se traînant comme ils pouvaient à côté de leurs bêtes chétives, tombèrent si malades, une fois leur eau épuisée, qu'il fallut les attacher à plat ventre sur les chameaux, vu qu'ils étaient parfaitement incapables d'y conserver leur assiette. On les avait soigneusement abrités, et tant qu'ils purent articuler une parole, nous n'entendîmes sortir de leurs lèvres desséchées que cette exclamation monotone : « De l'eau, de l'eau!... Par pitié, par charité, quelques gouttes d'eau!... » Hélas! leurs meilleurs amis refusaient impitoyablement de leur sacrifier la moindre gorgée de ce liquide qui, pour nous, représentait la vie, et lorsque, le quatrième jour, nous arrivâmes à Medemin Bulag, un de ces malheureux fut soustrait par la mort aux tortures de la soif. C'était un des trois frères qui avaient perdu leur père à la Mecque. J'assistai à l'agonie de cet infortuné. Sa langue était absolument noire; la voûte de son palais avait pris une teinte d'un bleu grisâtre; ses lèvres étaient parcheminées, sa bouche béante, ses dents à nu; sauf cela, ses traits n'avaient pas beaucoup changé. Il est fort douteux que, dans ces terribles extrémités, on eût pu le sauver en le faisant boire; d'ailleurs pas un de nous ne s'en serait avisé.

C'est une chose horrible à voir qu'un père cachant à son fils, un frère cachant à son frère l'eau dont il peut être nanti; mais, je le répète, lorsque chaque goutte représente une heure de vie, et quand on est aux prises avec les angoisses de la soif, les tendances généreuses, l'esprit de sacrifice, qui se manifestent fréquemment en d'autres occasions aussi critiques, perdent toute action sur le cœur de l'homme.

Après trois jours passés dans la partie sablonneuse du Désert, une dernière étape devait nous conduire à la plaine ferme, en vue des montagnes Khalata, dont la chaîne prend ici une direction septentrionale. Nous étions, par malheur, condamnés à une déception nouvelle. Incapables de plus longs efforts, nos bêtes de somme se refusèrent à la marche, et il fallut demeurer un jour encore en plein sable. C'était le quatrième, et il ne restait guère que six verres d'eau dans mon outre à peu près vide. Je les buvais goutte à goutte quand une soif implacable ne me laissait pas d'autre alternative. A un moment donné, la peur me prit, car il me sembla voir une tache noirâtre se former au centre de ma langue; aussi avalai-je immédiatement tout d'un trait, croyant sauver ma vie, la moitié de ce qui me restait encore, mais il en résulta seulement une forte sensation de chaleur, immédiatement suivie d'un mal de tête qui s'aggrava dans la matinée du cinquième jour. Vers midi, au moment où nous commencions à distinguer les monts Khalata parmi les nuages dont ils étaient couverts, je sentis mes forces m'abandonner peu à peu. Plus nous approchions des montagnes, plus s'atténuait l'épaisseur des sables, et nos regards cherchaient de tous côtés avec ardeur quelques traces de troupeau, quelque hutte de bergers, lorsque le kervanbashi et ses gens nous signalant un nuage de poussière qui semblait venir de notre côté, nous avertirent qu'il fallait, sans retard, mettre pied à terre. Nos pauvres chameaux, plus expérimentés que nous, avaient déjà reconnu l'approche du *tebbad;* après une clameur désespérée, ils tombèrent à genoux, allongeant leurs cous sur le sol et s'efforçant de cacher leurs têtes dans le sable. Derrière eux, comme à l'abri d'un retranchement, nous venions de nous agenouiller, quand le vent passa sur nous avec un frémissement sourd et nous enveloppa d'une croûte de sable épaisse d'environ deux doigts. Les premiers grains dont je sentis le contact produisirent sur moi l'effet d'une véritable pluie de feu. Si nous avions subi le choc du *tebbad*, à quelques six milles de là dans la profondeur du Désert, nous y restions tous infailliblement. Je n'eus pas le loisir d'observer ces dispositions à la fièvre et aux vomissements que l'on dit causés par le vent lui-même; mais après son passage, l'atmosphère devint plus épaisse et plus écrasante.

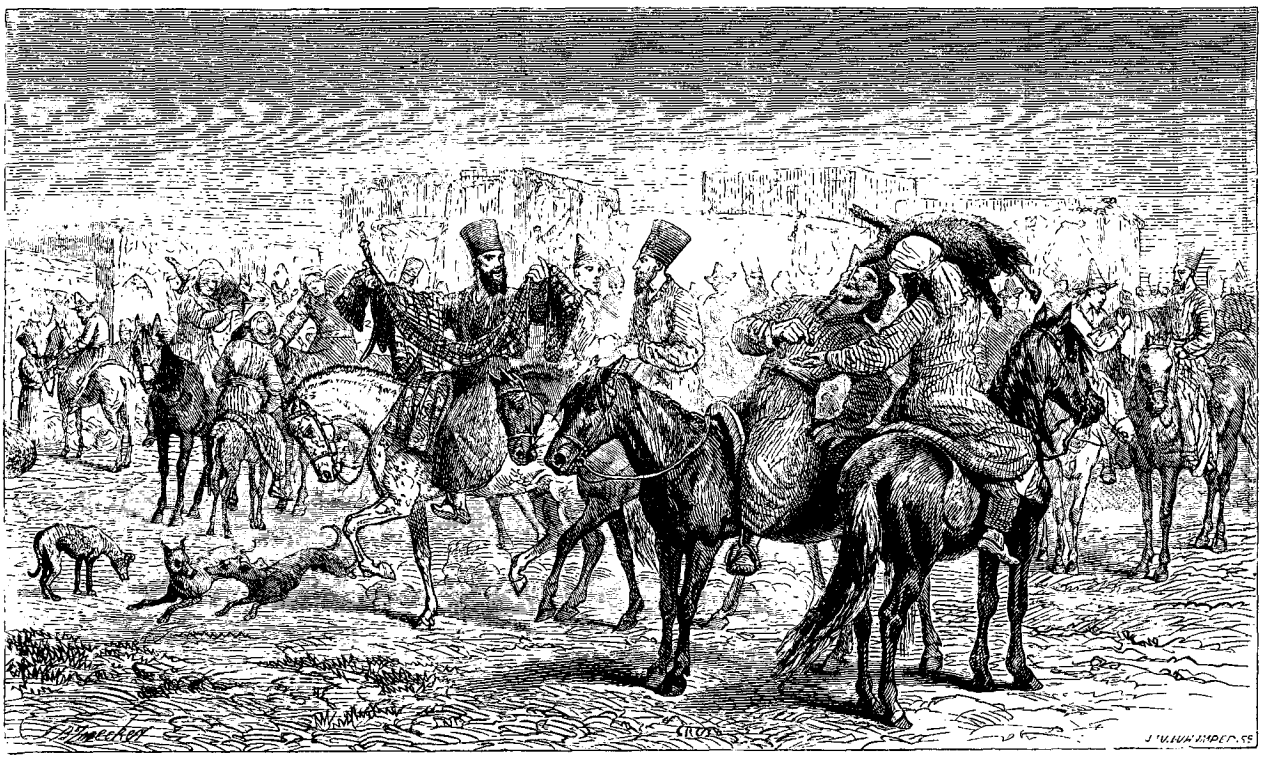
A la dernière limite des sables, on distingue trois chemins qui prennent autant de directions différentes : le premier (long de vingt-deux milles) passe dans le voisinage de Karaköl; le second (dix-huit milles) traverse la plaine jusqu'aux environs de Bokhara; le troisième (vingt milles) conduit le voyageur dans des montagnes où il trouve de l'eau, mais qui sont çà et là trop escarpées pour que les chameaux y trouvent accès. Ainsi que nous l'avions arrêté d'avance, nous prîmes la route cen-

1. *Tebbad* est un mot persan dont le sens littéral est : « vent de fièvre. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trale qui est en même temps la plus courte, et ceci avec d'autant moins d'hésitation, que nous espérions trouver de l'eau chez les peuplades qui conduisent leur bétail de ce côté. Vers le soir, la caravane s'arrêta dans le voisinage de quelques sources où les bergers n'étaient probablement pas venus de l'année; leurs eaux, que l'homme ne saurait boire, servirent du moins à rafraîchir nos bêtes de charge. Pas un de nous n'était complétement valide. Abattus, à demi-morts, l'espoir légitime d'un salut prochain nous donnait un peu de courage.

Je n'étais plus en état de quitter sans aide ma haute monture; on me coucha par terre; un feu dévorant semblait brûler mes entrailles; le mal de tête me stupéfiait. Mais c'est en vain que je cherche à donner la moindre idée du martyr causé par la soif; la mort elle-même, je le crois fermement, n'est pas accompagnée de souffrances plus cruelles. En face d'autres périls, je n'ai jamais trouvé la lutte au-dessus de mon courage; ici, je me sentais brisé, abattu, anéanti et je me croyais parvenu au terme de mon existence. Vers minuit, le convoi se remit en marche, un lourd sommeil m'envahit bientôt et le matin, en ouvrant les yeux, je me trouvai dans une hutte d'argile, entouré de gens à longue barbe que je reconnus à l'instant même pour des enfants de l'Iran. « Vous n'êtes certainement pas un Hadji, » me disaient-ils. La force me manquait pour répondre. Ils me firent d'abord avaler je ne sais quelle boisson chaude et peu après un mélange de lait aigre, d'eau et de sel (on l'appelle *airan*) qui me restaura et me remit sur pieds.



Un marché a cheval, a Shouraknan (Khirghis) (voy. p. 87). — D'apres Vambéry.

Je constatai, seulement alors, que mes compagnons et moi nous étions redevables de cette hospitalité à un certain nombre d'esclaves persans, chargés de venir en plein désert, à dix milles de Bokhara, soigner les troupeaux de leurs maîtres; ceux-ci leur fournissent une très-petite quantité d'eau et de pain, jamais assez pour les mettre en état de s'approvisionner en vue d'une évasion quelconque. Et cependant, ces pauvres exilés n'avaient pas hésité à partager ces rares aliments avec des mollahs sunnites, c'est-à-dire avec les pires ennemis de leur race. Ils me témoignèrent des égards particuliers quand ils virent que je parlais leur langue natale, non que le persan ne soit également usité dans le Bokhara, mais ce n'est pas tout à fait celui dont on se sert dans l'Irani.

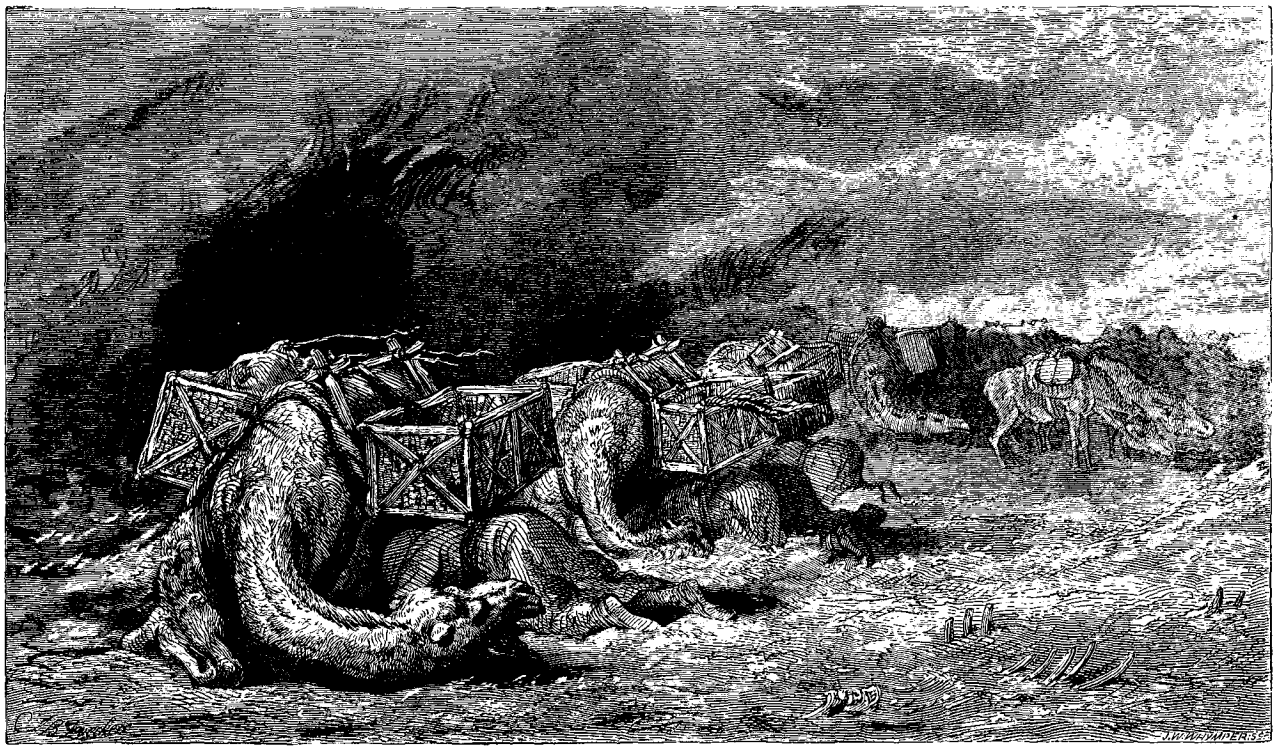
Parmi eux, touchant spectacle, se trouvait un enfant de cinq ans, esclave, lui aussi, et d'une rare intelligence. Il avait été fait prisonnier deux ans plus tôt, en même temps que son père. Questionné par moi sur le sort de ce dernier, il me répondit en toute confiance : « Mon père a trouvé moyen de se racheter et ne me laissera dans les mains de ces gens-ci que jusqu'à ce qu'il ait amassé la somme nécessaire pour payer ma rançon, ce sera tout au plus l'affaire de deux années. » Le pauvre enfant abritait à peine sous quelques misérables haillons ses membres grêles et sans ressort. Sa peau, tannée en quelque sorte, avait pris la couleur du cuir. Je lui donnai un de mes vêtements, dans lequel il m'assura qu'il se ferait tailler un costume complet.

Ces malheureux Persans nous laissèrent emporter une partie de leur eau. Je les quittai avec un mélange

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de reconnaissance et de pitié. Notre projet, au départ, était de faire halte à Khodja Oban, lieu de pèlerinage où se trouve le tombeau d'un saint qui lui a donné son nom : ceci nécessitait à la vérité un léger détour ; mais, en notre qualité d'Hadjis, nous ne pouvions guère nous dispenser d'une pareille visite. Au grand désespoir de mes compagnons, nous nous égarâmes la nuit parmi les dunes qui se dressent à la limite du désert, et du centre desquelles Khodja Oban se projette en avant comme une oasis. Quand le jour parut, après de longues recherches, nous étions au bord d'un lac d'eau douce. Ici le désert finissait et nous n'avions plus à craindre que la soif, les bandits, le *tebbad* nous y retinssent à jamais. Les frontières du Bokhara proprement dit étaient définitivement atteintes, et lorsqu'après deux lieues de marche nous eûmes gagné Khakemir (le village où le kervanbashi avait sa résidence), des cultures assez soignées se montraient déjà dans toutes les directions. Le district est arrosé d'un bout à l'autre par des canaux dépendants de la rivière Zerefshan. Khakemir, groupe d'à peu près deux cents maisons, est seulement à deux lieues de Bokhara. Nous fûmes obligés d'y passer la nuit afin que le collecteur des taxes (*Badjhir*) et le rapporteur (*Vakanüvisz*), informés de notre arrivée ainsi que la loi l'exige, fussent à même d'accomplir, en dehors de la ville, les recherches et l'enquête dont ils devaient compte à l'autorité.

Un exprès leur fut dépêché sans retard, et le lendemain matin, de fort bonne heure, nous vîmes arriver trois des officiers de l'émir, gonflés de leur importance



Le *Tebbad* ou ouragan de sable. — D'après Vambéry.

officielle et qui, les exigences du fisc une fois satisfaites, me parurent avoir tout spécialement à cœur d'obtenir quelques renseignements sur les pays d'où nous venions. Ils commencèrent naturellement par inspecter nos bagages. La plupart des Hadjis avaient dans leur havresac des grains sacrés de la Mecque, des dattes de Médine, des peignes fabriqués en Perse, et des couteaux, ciseaux, dés et petits miroirs provenant du Frenghistan. Mes associés se tuaient à dire que l'émir, « plût à Dieu lui accorder cent vingt ans de vie ! » ne voudrait jamais faire payer aucuns droits à de pieux pèlerins ; mais le collecteur, fidèle aux devoirs de sa charge, n'enregistrait pas moins, article par article, sans s'arrêter à ces protestations, les marchandises déballées devant lui. J'assistai, avec deux autres mendiants, à toute l'opération. Lorsque l'agent des douanes s'occupa de moi, l'aspect de mon visage parut l'égayer, et ce fut en riant qu'il me prescrivit d'ouvrir ma caisse, « attendu que *nous autres*, continua-t-il (sous-entendu *nous autres Européens*, car il croyait probablement me reconnaître pour tel), nous ne manquions jamais de belles marchandises. » Me trouvant en ce moment-là de fort bonne humeur, et jetant par-dessus les moulins mon bonnet de derviche, j'interrompis ici le rusé Bokhariote : « En effet, lui dis-je, on a d'assez magnifiques choses à vous montrer et vous les verrez si vous prenez la peine d'examiner tout ce que je possède en fait de biens meubles et immeubles. » Comme il insistait, nonobstant cette ironie, pour ne rien omettre, je courus chercher mon âne à qui je fis monter l'escalier, et que j'introduisis dans la chambre, sans trop m'inquiéter des tapis dont elle était garnie : puis, au milieu des rires que cet in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cident avait soulevés, je me hâtai d'ouvrir mon havre-sac et d'étaler aux pieds du douanier les haillons et les bouquins dont j'avais fait collection pendant mon séjour à Khiva. Il jeta autour de lui un regard surpris et demanda, fort désappointé, si je n'avais rien de plus. Hadji Salib, saisissant l'occasion, lui expliqua ce que j'étais, mon saint caractère et l'objet que je me proposais en voyageant; du moindre détail il fut pris note avec le soin le plus minutieux, et le collecteur cependant ne cessait de me regarder en hochant la tête de la façon la plus significative.

Toutes choses réglées à l'amiable, nous quittâmes Khakemir, et nous n'étions pas en route depuis plus d'une demi-heure, dans une campagne où de magnifiques jardins alternent avec des champs cultivés, lorsque Bokhara Sherif, « la noble Bokhara » comme on l'appelle ici, se montra enfin avec ses nombreux édifices et ses tours massives, presque toutes surmontées d'un nid de cigognes[1]. A une lieue et demie de la ville, ou peu s'en faut, nous traversâmes la Zerefshan. Elle coule dans la direction du midi, et malgré la force du courant, chameaux et cavaliers la passent à gué. Sur l'autre rive subsiste encore la tête d'un pont de pierre qui devait être assez élégamment construit. Dans son voisinage immédiat, les ruines d'un palais, également bâti en pierre. On me le signale comme une des œuvres du célèbre Abdullah Khan Sheibani. A tout prendre, on ne voit aux environs de cette cité, la première de l'Asie centrale, presque aucune trace de son ancienne grandeur.

XI

Bokhara. — Le Tekkie ou grand séminaire de l'Islam. — Rahmet-Bi. — Les bazars. — Magasins d'habits, échoppes à thé, conteurs et acteurs en plein air. — Derviches Nakishbendi.

Notre route aboutissait à la *dervaze* (ou porte) Imam, située vers le couchant, mais nous ne la franchîmes pas, attendu que notre *tekkie* se trouvant au nord-est, il eût fallu nous ouvrir un chemin à travers la foule qui encombre le bazar. Nous préférâmes, en conséquence, faire un circuit et longer le tour des remparts. En bien des endroits nous pûmes y constater d'énormes dégradations. De la *dervaze* Mezar par laquelle nous entrâmes, nous fûmes assez vite rendus au *tekkie* ou monastère qui devait nous donner asile. Ce vaste bâtiment carré n'a pas moins de quarante-huit cellules ouvrant, au rez-de-chaussée, sur une cour plantée de beaux arbres. Le *khalfa* (ou supérieur) actuel est le petit-fils du *khalfa* Hüsein, renommé pour ses mœurs saintes, et dont le *tekkie* lui-même a pris le nom. L'estime généralement accordée à cette famille est attestée par ce fait, que le petit-fils d'Hüsein est à la fois Imam et Khatib (ou chapelain) de l'émir, position officielle qui me rendait assez fier d'avoir un hôte pareil. Hadji Salih, classé parmi les *mürid* (ou disciples) du saint, et qui dès lors était regardé comme un membre de la famille, m'avait servi d'introducteur. Le révérend abbé, personnage de bonne tenue et d'extérieur agréable, portant à merveille le turban blanc et l'habit d'été en fine soie, me fit l'accueil le plus cordial; après une heure d'une conversation aussi emphatique, aussi quintessenciée que possible, ce brave homme, de plus en plus satisfait, se mit à déplorer l'absence du *Brdewlct*[1] (S. M. l'émir) qui le privait de me présenter immédiatement à la cour.

La cellule qu'il m'assigna, placée entre celle d'un mollah très-savant et celle de Hadji Salih, devenait par là même une chambre d'apparat; l'établissement, d'ailleurs, était rempli de personnages notables. Sans l'avoir fait exprès, j'étais tombé à Bokhara sur le principal centre du fanatisme islamite. En m'imprégnant de l'esprit qui régnait là, je devais m'y trouver plus à l'abri que partout ailleurs des soupçons officiels et des tracasseries administratives. Le « Rapporteur » avait relaté mon arrivée comme un événement digne d'attention, et Rahmet-Bi, le premier officier de l'émir, chargé de gouverner Bokhara pendant que son maître faisait campagne dans le Khokand, venait d'ordonner que, ce jour-là même, les Hadjis fussent questionnés de près à mon sujet. Mais, aux portes du *tekkie* s'arrêtait l'autorité de l'émir, et on attachait si peu d'importance aux investigations prescrites par son représentant, qu'on ne jugea même pas à propos de m'en parler. Mes bons camarades répondirent simplement aux promoteurs de l'enquête laïque : « Hadji Reschid n'est pas seulement un bon musulman, mais encore un mollah des plus instruits : élever contre lui le moindre soupçon, c'est se mettre en état de péché mortel. » Toutefois, ils me traçaient en même temps un plan de conduite, et je ne puis attribuer qu'à leurs précieux conseils le bonheur que j'ai eu de quitter Bokhara indemne de toute mauvaise aventure. En effet, sans rappeler la triste fin des voyageurs qui m'avaient précédé dans cette capitale, j'ai pu constater qu'elle ménageait les plus grands périls, non-seulement aux Européens, mais à l'étranger de toute race; et ceci, parce que le gouvernement y a perfectionné l'espionnage en raison des vices et des mauvaises dispositions qu'il est appelé à réprimer. Maîtres et sujets se valent et rivalisent de perversité.

Je sortis, le lendemain de notre arrivée, sous la conduite d'Hadji Salih et avec quatre de nos compagnons, pour inspecter les bazars de la capitale. La « noble Bokhara, » par l'irrégularité de ses rues, le délabrement de ses édifices, reste bien au-dessous de la moindre cité persane; une couche épaisse de poussière lui donne le plus misérable aspect; mais je n'en fus pas moins surpris en me trouvant, pour la première fois, au milieu de la foule qui encombre son principal bazar.

1. Les rossignols abondent à Khiva, mais on n'y voit pas de cigognes. A Bokhara, c'est tout le contraire; là, vous ne trouverez guère une tour, un minaret, un édifice de quelque hauteur, où ne perche sur le toit, sentinelle à une patte, l'oiseau en question. Les Khivites raillent à ce sujet les Bokhariotes : — « Chez vous, disent-ils, la cigogne, en claquant du bec, remplace l'harmonieux rossignol. »

1. Traduction littérale : « *le Fortuné.* »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces marchés, à Bokhara, n'ont pas l'éclat et la magnificence de ceux qu'on voit à Téhéran, Ispahan et Tébriz. Néanmoins, la diversité des races et des costumes qu'on y rencontre offre un spectacle très-frappant aux regards d'un étranger. Parmi la multitude mobile dont il est entouré, les types de l'Iran se retrouvent à chaque pas; têtes fines, coiffées d'un turban blanc ou bleu, suivant qu'il s'agit d'un homme bien né, d'un mollah, ou d'un négociant, d'un ouvrier, d'un domestique. C'est ensuite la physionomie tartare qui prédomine. Nous la rencontrons à tous ses degrés, depuis l'Ozbeg, dont le sang est fréquemment mélangé, jusques au Kirghis qui a fidèlement conservé l'empreinte farouche de son origine. Pour reconnaître ce dernier, il n'est pas besoin de le regarder au visage; son allure ferme et pesante le distingue, à elle seule, du Tourani et de l'Irani. Mêlés aux représentants des deux principales races de l'Asie, vous remarquerez çà et là quelques Indiens (appelés ici Moultani) et quelques Israélites, en plus petit nombre. Les uns et les autres portent une ceinture de corde et un bonnet polonais qui les empêchent d'être confondus avec le reste. L'Indien, avec sa marque rouge au front, sa figure jaune et repoussante, pourrait fort bien servir d'épouvantail aux corbeaux dans les champs de riz; le Juif, aux traits nobles et réguliers, à l'œil plein d'éclairs, fournirait à nos artistes les plus difficiles un modèle digne d'eux. On reconnaît aussi, à l'audace et au feu de leurs regards, des Turkomans, peut-être occupés à calculer le chiffre des dépouilles qu'un de leurs *almans* trouverait dans les magasins étalés sous leurs yeux; quelques Afghans, mais en petit nombre. Ceux de la caste inférieure, laissant ruisseler sur leurs longues chemises malpropres une chevelure inculte, jettent en travers de leurs épaules une pièce d'étoffe qui rappelle la toge romaine; mais ils n'en ont pas moins l'air de ces malheureux que l'incendie a chassés de leurs maisons et qui se précipitent dans la rue sans avoir pris le temps de s'habiller.

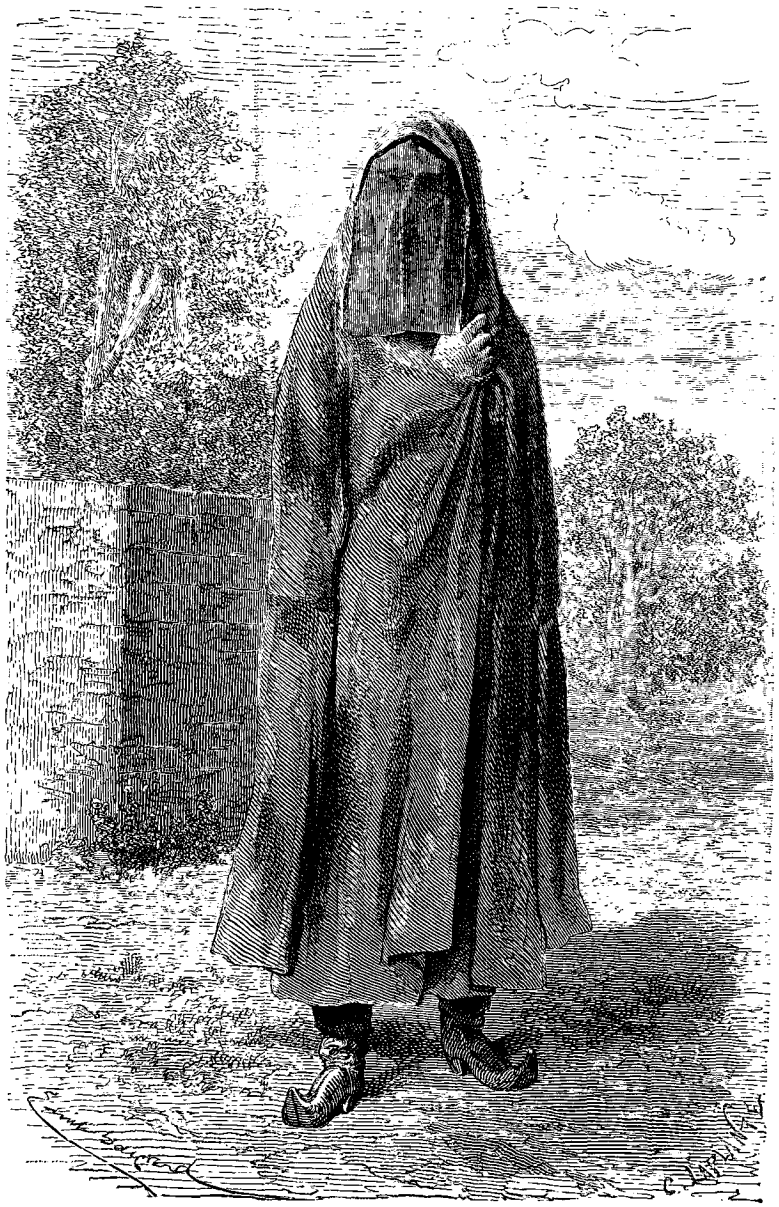
Je ne m'écartais guère de mes compagnons, me bornant à jeter de côté quelques regards sur l'étalage des magasins qui renferment principalement des marchandises russes, bien qu'on y puisse trouver, çà et là, un petit nombre d'articles provenant des autres pays d'Europe. En eux-mêmes, ils n'ont rien qui puisse attirer les yeux d'un natif du Frenghistan conduit par le hasard dans cette ville presque inabordable; ils l'intéressent, néanmoins, car il suffit d'une étiquette, d'une marque de fabrique pour lui rappeler leur origine, et il se croit alors en présence d'un compatriote. Ces mots : « Manchester » ou « Birmingham, » faisaient malgré moi battre mon cœur, et j'avais à réprimer les imprudentes exclamations qui auraient pu me trahir. Les entrepôts de quelque importance, les maisons « en gros, » comme on dit, sont ici très-clair-semées, et bien qu'on vende du coton, des calicots, des mousselines, non-seulement dans les deux cent quatre-vingt-quatre boutiques du *Resteï tchît furushi* (marché spécial des cotonnades), mais aussi sur plusieurs autres points de la ville, j'oserais affirmer que mes bons amis « Hanhart et Cie, » de Tebriz, vendent à eux seuls autant de ces articles que la ville de Bokhara tout entière, nonobstant la suprématie qu'elle affiche sur les autres cités de l'Asie centrale. Dans le bazar de celle-ci, la section que l'étranger visite avec le plus d'intérêt est certainement celle où on étale devant lui les produits du sol et de l'industrie indigènes; par exemple, ce beau tissu de coton appelé *aladja*, où deux couleurs alternent en rayures étroites; puis différentes espèces de soieries, depuis ces mouchoirs impalpables qui ont à peine la consistance de la toile d'araignée, jusqu'à l'*atres* pesant qui se manie à pleines mains. Le cuir travaillé y joue un grand rôle; l'art du découpeur, l'habileté des cordonniers méritent certainement nos éloges. On fait ici remarquablement bien les bottes à l'usage des deux sexes : celles des hommes ont des talons élevés qui se terminent en pointes de la largeur d'une tête de clou; celles des femmes, un peu épaisses à mon gré, sont fréquemment ornées des plus belles broderies de soie.

N'oublions pas le bazar et les magasins spéciaux où des vêtements étalés captivent le regard de l'acheteur. On épuise dans ces costumes tous les moyens de faire contraster les couleurs les plus éclatantes. L'Oriental d'ailleurs, que l'on trouve ici dans sa pureté native et avec ses instincts particuliers, affectionne le *tchakhtchukh*, c'est-à-dire le frou-frou bruyant des étoffes neuves, et je prenais toujours plaisir à voir le marchand endosser le *tchapan* (l'habit) qu'il allait vendre, pour constater, en se promenant de long en large, la qualité musicale du tissu. Fabriqués dans le pays même, et par des ouvriers dont le temps n'a rien de précieux, ces articles d'habillement sont à très-bon compte. Aussi est-ce au marché de Bokhara que, des plus extrêmes confins de la Tartarie, les croyants viennent renouveler leur garde-robe. Il n'est pas jusqu'aux Kirghis, aux Kiptchaks, aux Kalmouks qui sortent du Désert dans le même but, et le Tartare sauvage aux yeux obliques, au menton saillant, hennit de plaisir quand il échange son vêtement de cuir pour un léger *yektey* (habit d'été), symbole à ses yeux de la civilisation la plus raffinée. Bokhara est pour lui ce que Paris ou Londres peuvent être pour le provincial le plus arriéré.

Après trois heures de flânerie, je priai Hadji Salih de me conduire en quelque endroit où il me fût possible de me reposer et de me rafraîchir un moment. Il ne s'y refusa point, et traversant le *timtche tchay furushi* (bazar au thé), nous allâmes ensemble sur le *Lebi hanuz divanbeghi* (le quai du réservoir de Divanbeghi). Relativement parlant, et pour une ville comme Bokhara, ce lieu de réunion, qui jouit d'une grande renommée, n'est pas dépourvu de certains mérites; c'est une place à peu près carrée, au centre de laquelle on a creusé un réservoir profond, de cent pieds de longueur sur quatre-vingts de large; il est bordé de pierres cubiques formant un escalier de huit marches qui descend jusqu'à fleur d'eau. Quelques magnifiques ormeaux, plantés çà et là

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur le quai, abritent de leur ombre l'inévitable « boutique à thé » avec ses *samovars* (urnes-bouilloires) qui ressemblent à d'énormes tonneaux de bière. On les fabrique en Russie, à l'usage spécial de Bokhara, et ils permettent d'offrir à tout venant une excellente tasse de thé vert. Sur trois côtés de la place, protégées par des nattes de roseaux, sont maintes et maintes échoppes volantes où on vend du pain, des fruits, des confitures, des viandes chaudes et froides. La foule affamée, qui se presse autour d'elles avec un bourdonnement d'abeilles, nous régale du spectacle le plus curieux. A l'ouest, le quatrième côté du parallélogramme affecte la forme d'une terrasse qui sert en quelque sorte de piédestal à la mosquée Mesdjidi Divanbeghi. Le long de sa façade, sous des arbres clair-semés, des conteurs publics, derviches et mollahs, célèbrent en vers et en prose, tandis que des auteurs les miment à côté d'eux, les actions héroïques des prophètes et des guerriers illustres. A ces représentations en plein vent, les auditeurs et les spectateurs ne manquent jamais, ramenés par une insatiable curiosité.



Une femme de Bokhara. — Dessin d'Émile Bayard d'après Vambéry.

Au moment où j'arrivai, le hasard sembla prendre à cœur d'augmenter l'intérêt de cette scène étrange : nous y vîmes défiler la procession hebdomadaire des derviches nakishbendi, ordre célèbre qui eut Bokhara pour berceau et dont le principal établissement s'y trouve encore. Je garderai toujours le souvenir du tableau que j'eus sous les yeux quand ces sauvages enthousiastes, avec leurs grands bonnets pointus, leurs longs bâtons, leurs chevelures au vent éparses, se mirent à danser en rond, comme des possédés, tout en hurlant un hymne dont chaque strophe était d'abord répétée par leur chef à barbe grise. L'œil et l'oreille ainsi captivés, j'oubliai bientôt ma lassitude. Mon compagnon fut réduit à m'entraîner de force dans une de ces échopes que j'ai décrites plus haut, et là, quand le précieux *shivin*[1] nous eut été versé, voulant mettre à profit l'extase où il me voyait : « Que dites-vous maintenant de Bokhara Shérif ? » me demanda-t-il avec une grimace d'exaltation. Je répondis, naturellement, que je m'y plaisais beaucoup; et bien que mon interlocuteur, né dans le Khokand, ne dût voir ici que la capitale d'un pays ennemi, actuellement en guerre avec ses compatriotes, il n'en fut pas moins charmé que je n'eusse pu résister aux séductions de la principale ville du Turkestan; aussi me promit-il solennellement que, dans le cours des journées suivantes, il me la montrerait sous ses plus magnifiques aspects.

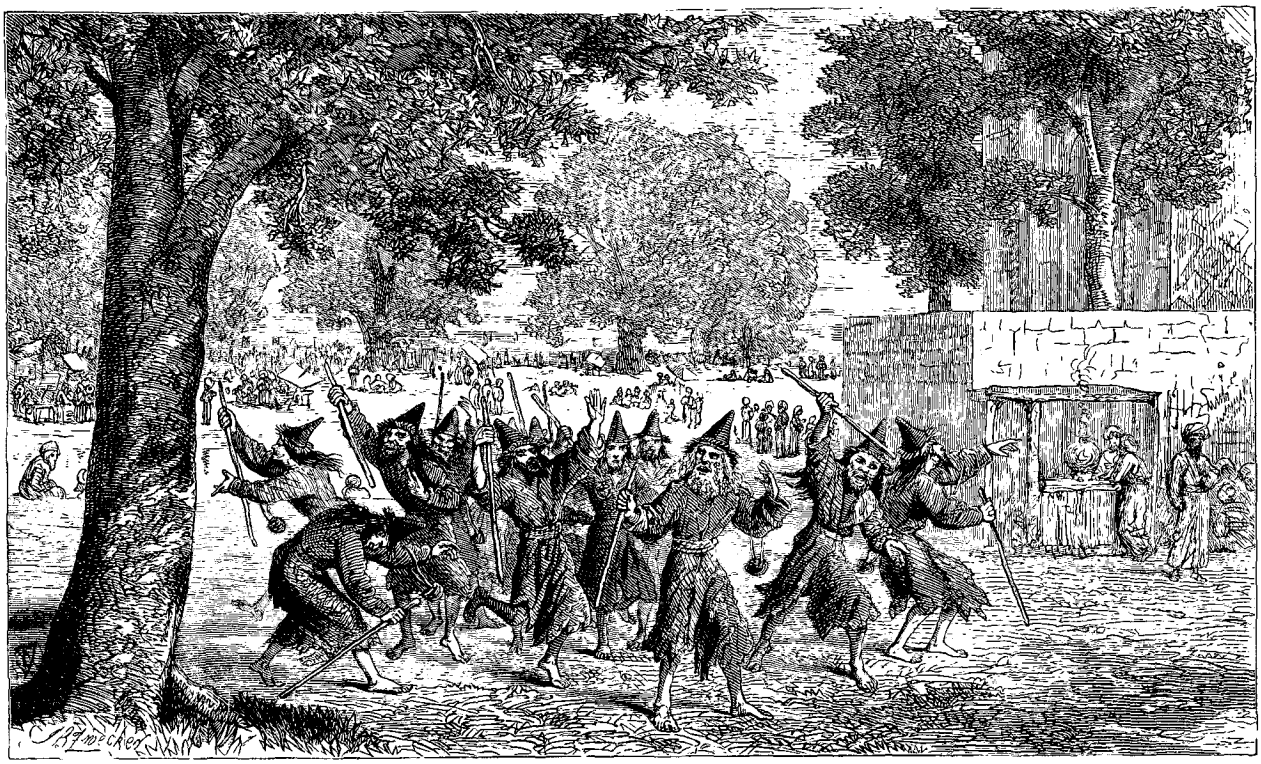
A. VAMBÉRY.

Traduction de FORGUES.

(La fin à la prochaine livraison.)

1. Le *shivin* est une espèce de thé plus particulièrement recherchée que les autres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les derviches Nakhisbendi, à Bokhara. — D'après Vambéry.

VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE[1],

DE TÉHÉRAN A KHIVA, BOKHARA ET SAMARKAND,

PAR ARMINIUS VAMBÉRY,

SAVANT HONGROIS DÉGUISÉ EN DERVICHE.

1863. — TEXTES ET DESSINS INÉDITS.

XII

Les espions de Rahmet-Bi. — Une épreuve solennelle. — Livres et manuscrits. — Le Righistan et le palais de l'émir. — Les seize thés. — La cuisine tartare. — Le rishte ou ver de Médine. — Régime des eaux. — Dévotion des Bokhariotes. — L'émir Moffazard-ed-din. — Un haiem économique. — Départ. — Le tombeau de Baha-ed-din.

En dépit de mon costume strictement bokhariote, et bien que brûlé par le soleil de manière à être méconnaissable pour ma mère elle-même, je ne me montrais nulle part sans être aussitôt entouré d'une foule de curieux. Que de poignées de main, hélas! et combien d'accolades passionnées! Ces braves gens m'assommaient au delà de ce que je pourrais dire.

Le gouvernement n'était pas aussi facile à tromper. On m'avait entouré d'espions.

Un jour, le vizir m'envoya un petit vieillard ridé qu'il me chargeait d'examiner pour savoir si cet individu était en effet, comme il en donnait l'assurance, un Arabe de Damas. De prime abord ses traits me frappèrent et me parurent ceux d'un Européen. A peine eut-il ouvert la bouche, mon étonnement et ma perplexité augmentèrent encore, vu que sa prononciation ne me paraissait en rien celle d'un Arabe. Il avait, disait-il, entrepris un pèlerinage au tombeau de Djafen-ben-Sadik (à Khotan, en Chine), et désirait repartir le jour même. Durant notre conversation, sa physionomie trahissait un embarras évident, et j'ai souvent regretté que le hasard ne nous ait pas réunis une seconde fois, car je suis très-porté à croire que cet homme jouait un rôle semblable au mien.

Lorsque Rahmet-Bi s'aperçut qu'il ne pouvait fonder aucune accusation sur le témoignage de ses émissaires, il prit le parti de me mander en sa présence. Naturellement ce fut sous prétexte de m'inviter à un *pilow* public, où je comparus devant une espèce de tribunal composé d'Oulémas bokhariotes. J'entrevis, dès que j'arrivai

1. Suite et fin. — Voy. pages 33, 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur le seuil, que l'épreuve serait dure et que j'aurais à passer sous le feu croisé des questions les plus embarrassantes; mais j'étais préparé et, pour me prémunir contre toute surprise, je me montrai moi-même curieux de mille et mille informations diverses. Au lieu de répondre, j'interrogeai; au lieu de me défendre, j'attaquai; et le docte aéropage eut à me rendre compte des nuances qui existent entre les différents principes religieux, *farz*, *sünnet*, *vadjib* et *mustahab*[1].

L'ardeur que je manifestais produisit une impression favorable; et bientôt s'éleva une discussion des plus chaudes sur maints passages de l'*Hidayet*, du *Sherkhi Vekaye* et d'autres traités pareils. J'eus grand soin de m'y mêler avec force louanges pour les mollahs bokhariotes que je proclamai supérieurs non-seulement à moi, mais à tous les Oulémas de Constantinople. Je me tirai sain et sauf de cette passe d'armes théologique. Les mollahs, mes confrères, firent comprendre à Rhamet-Bi, par leurs signes et leurs demi-mots, que son « rapporteur » avait commis une erreur grave et que, si on ne voulait pas me reconnaître pour un Mollah des plus distingués, j'étais doué, à tout le moins, de ces éclairs soudains qui portent la lumière divine dans l'âme du vrai croyant.

A partir de cette journée mémorable, ma tranquillité ne fut plus troublée. Je menais une vie régulière s'il en fut. En premier lieu, avant de sortir de chez moi, je m'acquittais de tous les devoirs imposés aux derviches et auxquels, en cette qualité, j'étais astreint. Puis je me dirigeais vers le bazar de la librairie, lequel renferme vingt-six boutiques. Les ouvrages imprimés y sont rares. J'y ai vu, en revanche, là et dans les maisons des libraires (chacun gardant à part lui ce qu'il a de plus précieux), bien des trésors auxquels nos Orientalistes, soit historiens, soit philologues, assigneraient une valeur incalculable. Placé comme je l'étais, je ne pouvais songer à aucune emplette de ce genre, d'abord faute de ressources pécuniaires, mais, ensuite et surtout, parce que la moindre apparence de préoccupations mondaines et de savoir mondain auraient fait tort à mon déguisement. Les manuscrits, en bien petit nombre, que j'ai rapportés de Bokhara et de Samarkand, n'ont pu être achetés qu'avec des peines infinies, et ce fut avec une véritable angoisse que je me vis forcé de laisser derrière moi des ouvrages qui auraient comblé plus d'une lacune importante dans nos études orientales.

En quittant le marché aux livres, je me rendais d'habitude au Righistan (place publique) situé assez loin de là. On y trouve une pièce d'eau entourée d'échoppes à thé; en se promenant sur le quai, on aperçoit à une des extrémités de la place, l'Arche (palais fortifié) de l'émir, construite sur un escarpement de terrain. Une horloge est placée au-dessus de la porte. L'ensemble est d'un aspect sinistre. Je ne passais guère sans frémir devant ce repaire de tyrannie, où peut-être avait péri plus d'un voyageur venu avant moi, et sous les voûtes duquel, en ce moment même, languissaient, loin de leur pays, isolés de tout secours humain, trois malheureux enfants de l'Europe[1]. Quatorze canons de bronze richement travaillés et d'une longueur exceptionnelle avoisinaient ce portail menaçant. Plus haut, et à la droite du palais, s'élève la Mesdjidi-Kelan, la plus grande mosquée de Bokhara édifiée par Abdullah-Khan-Sheibani.

Au sortir du Righistan, j'allais m'installer dans l'échoppe à thé d'un Chinois de Komul[2], très-familier avec la langue turco-tartare et qui passait pour bon musulman. Ce brave homme me témoignait une véritable amitié, malgré la distance qui séparait nos deux patries. Il se plaisait à m'entretenir de la sienne et entrait dans mille détails sur la beauté du pays, les mœurs des habitants, l'excellence de la cuisine, etc. Mais c'était en matière de thé, surtout, qu'il déployait des trésors d'éloquence. Avec quel enthousiasme ne parlait-il pas de son arbuste chéri et des saveurs variées que présentent les feuilles de la même tige! Son magasin en renfermait de seize espèces différentes qu'il discernait au toucher[3].

Hadji Salih, dans le principe, m'avait conduit un peu partout; plus tard, je parcourus seul les divers quartiers de la cité, ses bazars et ses colléges (*medresse*) ne me réunissant à mes amis que pour répondre aux invitations collectives d'un Tartare chinois, depuis longtemps établi à Bokhara. Parmi les mets indigènes il en est un que je puis recommander en toute confiance à mes lecteurs. Le *mantuy*, c'est son nom, est une espèce de *pudding* où la viande hachée s'amalgame avec de la graisse et des épices. On le fait bouillir d'une façon particulière. Sur le feu est placé un chaudron rempli d'eau et dont la partie supérieure est recouverte, sauf un petit espace où l'on glisserait à peine son poing fermé. Au-dessus de cette baie, on dispose trois ou quatre tamis ou sacs solidement fixés l'un à l'autre; celui de dessous tient au chaudron lui-même par le mastic gluant dont on a pris soin de l'enduire. Dès que l'eau commence à bouillir et lorsqu'une suffisante quan-

1. Ce sont les préceptes de l'Islam, gradués selon leur importance relative. *Farz* indique le devoir prescrit par Dieu et transmis par le Prophète : *Sünnet* est la tradition qui émane du Prophète lui-même, sans inspiration divine. Les deux derniers mots — *vadjib* et *mustahab* — s'appliquent à des conseils religieux donnés par les plus récents interprètes du Koran. Les premiers sont obligatoires, les seconds discrétionnaires.

1. Trois Italiens. La Russie les a délivrés depuis.

2. Komul est à quarante stations de Kashgar et à soixante de Bokhara.

3. Je crois devoir en donner la liste complète : 1° *kyrkma;* — 2° *akhabar;* — 3° *ak kuyruk*. Ces trois sortes, qu'on rencontre peu dans l'Asie centrale et la Chine, sont plus usitées en Russie, en Perse, en Europe; — 4° *kara tchaj;* — 5° *sepet tchaj*. Ces deux-ci, vendues comme le « kinaster » chinois sous forme de briques, ne se boivent que le matin avec de la crème et du sel; elles passent pour très-stimulantes; — 6° *shibaglu;* — 7° *gore shibaglu;* — 8° *shivin;* — 9° *it kellesti;* — 10° *bönge;* — 11° *poshun;* — 12° *pu-tchaj;* — 13° *tun-tey;* — 14° *gûlbuy;* — 15° *mishk-goz;* — 16° *lonka*. Ces onze espèces appartiennent à la catégorie des thés verts, les seuls que l'on goûte dans le nord de la Chine et dans l'Asie centrale; le dernier, le *lonka*, est regardé comme le plus précieux de tous; une seule feuille suffit pour parfumer une tasse au moins égale à deux des nôtres.

L'acheteur, pour apprécier le thé, goûte une feuille déjà passée à l'eau bouillante; cette feuille, quand il s'agit d'une bonne espèce, est particulièrement fine et tendre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tité de vapeur filtre à travers les tamis, on loge le *mantuy*, d'abord dans celui du haut, puis dans les autres, successivement, jusqu'au dernier où s'achève la cuisson. Les *mantuy* une fois bouillis sont fréquemment sautés dans de la graisse et reçoivent alors le nom de *zenbusi* (baiser de dame).

Pendant tout mon séjour à Bokhara la chaleur fut à peu près intolérable; j'en aurais pourtant moins souffert si elle n'avait été aggravée par un autre fléau dont la crainte me tenait sans cesse en alerte. Je veux parler de la *rishte* (filaria Medinensis) qui, pendant qu'elle sévit, atteint environ un dixième de la population. La crainte de ce mal me forçait à boire constamment, comme préservatifs, de l'eau chaude et du thé. On y est fait dans le pays et, tant que l'été dure, les Bokhariotes n'y prennent guère plus garde que nous n'en prenons à de simples rhumes. Le premier symptôme est une démangeaison qui se fait sentir au pied ou sur toute autre partie du corps; une tache lui succède, et un ver de la grosseur d'un fil prend naissance au cœur de l'endroit ainsi attaqué. Il arrive souvent à une aune de long, et on ne doit pas tarder plus de quelques jours à le dévider sur une espèce d'aspe ou de touret. En ceci consiste le traitement ordinaire, d'où ne résulte aucune souffrance très-vive; mais si, pendant l'opération, le ver vient à se briser, les parties voisines s'enflamment aussitôt, et au lieu d'un seul parasite on en voit paraître huit à dix, ce qui force le malade à s'aliter pendant une semaine et lui occasionne un malaise intense. Les plus courageux se font extirper la *rishte* au début même de la maladie. Les barbiers de Bokhara sont assez habiles pour tenir lieu de chirurgiens dans ces circonstances spéciales. Ils enlèvent en un instant la portion de chair où la démangeaison s'est fait sentir et, quand le ver est extrait par ce procédé sommaire, la plaie se guérit bientôt toute seule. Ce mal, qui sévit aussi à Bender-Abbasi (Perse), est quelquefois sujet à se reproduire deux étés de suite, même quand le patient a changé de climat dans l'intervalle de l'un à l'autre. C'est ce qui arriva au docteur Wolff, bien connu par ses voyages et qui, au retour de l'Asie centrale, rapporta chez lui un de ces incommodes et longs souvenirs. Ce fut en Angleterre seulement que se manifesta le germe de l'insecte immonde, et sir Benjamin Brodie, le Dupuytren anglais, employa pour l'extraire la simple méthode des barbiers d'Orient.

A leur climat détestable, à la mauvaise qualité de leurs eaux, les Bokhariotes sont encore redevables de plusieurs autres infirmités rebutantes. On remarque spécialement chez les femmes, — qui, a cela près, passeraient pour d'assez jolies brunettes, — des coutures, des cicatrices fort nuisibles à leur beauté; peut-être en doit-on chercher aussi la cause dans leur existence trop sédentaire.

Bokhara est pourvue d'eau par la Zerefshan (Distributrice de l'or). Cette rivière, qui coule au nord-est et dans le lit de laquelle on laisse s'accumuler toutes sortes de substances malsaines, suffit à grand'peine aux besoins de la cité. Aussi ses eaux n'y sont-elles admises qu'à de certains intervalles, tantôt de huit jours, tantôt de quatorze, selon la hauteur de l'étiage. Leur apparition, — encore qu'elles soient passablement troubles, même à l'heure où on les introduit ainsi par la *dervaze* (porte) Mezar, — n'en est pas moins pour les habitants une occasion de se réjouir. Ils commencent, jeunes et vieux, par se précipiter à l'envi dans les canaux et les réservoirs pour y faire leurs ablutions. On y baigne ensuite les chevaux, les vaches, les ânes, et seulement lorsque les chiens, admis les derniers, s'y sont un peu rafraîchis, on en interdit l'accès, afin que l'eau, désormais tranquille, puisse s'éclaircir et s'épurer. On pensera sans doute qu'il est un peu tard, après qu'elle s'est chargée de tant de miasmes délétères et de substances impures. N'importe, c'est ainsi que « la noble Bokhara » veille sur cet élément nécessaire à l'existence; cette Bokhara où des milliers d'étudiants viennent s'assimiler les dogmes d'une religion qui met la propreté au rang des vertus. Ne fût-ce que par les tendances religieuses que j'y ai remarquées, soit dans le gouvernement, soit chez le peuple, Bokhara garderait une place éminente dans mes souvenirs. J'ai entendu fréquemment répéter autour de moi que « cette ville est le véritable appui de l'Islam[1]. » En vérité, c'est trop peu dire; il faudrait l'appeler la Rome de l'Islam, puisque la Mecque et Médine en représentent la Jérusalem. Bokhara n'ignore pas cette suprématie, et s'en décore à la face de toutes les autres nations mahométanes.

Le sang iranien des habitants de Bokhara (peuplée aux deux tiers de Persans, de Mervites et de Tadjiks) donne un léger semblant d'animation aux bazars et aux places publiques; mais dans les maisons particulières, quelle triste et monotone existence! Toute joie, toute gaieté sont bannies de ces réunions sur lesquelles pèsent une religion tyrannique, un espionnage savamment combiné. Les agents de l'émir trouvent moyen de se glisser dans les sanctuaires les plus intimes, et malheur à l'homme qui se permettrait le moindre manquement aux rites, le plus léger mépris du pouvoir civil! La terreur engendrée par des siècles d'oppression est si bien passée dans les mœurs, qu'un mari et sa femme, même en l'absence de toute personne tierce, venant à prononcer le nom de l'émir, n'oseraient se dispenser d'y ajouter la formule : — « Dieu lui accorde cent vingt ans de vie! »

L'émir régnant, Mozaffar-ed-din-Khan (religieux observateur de son culte) a quatre femmes légitimes et une vingtaine d'odalisques, les premières nées à Bokhara, les autres choisies parmi ses esclaves et — d'après ce qui m'a été dit très-sérieusement — ayant pour unique mission de veiller sur ses enfants qui sont au nombre de seize, savoir : dix filles (dix princesses, devrais-je dire) et six garçons ou *tore*. Les deux aînées ont pour époux les gouverneurs de Serepool et d'Aktche; seule-

1. Le docteur Wolff donne à la même rivière le nom de Wafkan. Il diffère aussi de M. Vambéri sur le sens du mot *alaman*, qui, d'après lui, s'appliquerait aux bandits eux-mêmes et non pas à leurs excursions déprédatrices. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, comme ces villes sont tombées au pouvoir des Afghans, les gendres de l'émir — véritables rois *sans portefeuilles*[1] — reçoivent l'hospitalité de leur beau-père. La haute surveillance du harem est dévolue à la mère du souverain, jadis une esclave persane (de Kademgihah près de Meshed) et à sa grand'mère, Hakim-Ayim; elles y maintiennent un ordre parfait qui lui a valu un grand renom de chasteté. L'accès en est interdit aux laïques sous peine de mort. Tout regard, toute pensée qu'ils porteraient vers le séjour sacré comptent également pour crime capital. On n'y admet que le sheikh ou mollah dont le souffle sacré (*nef*) est d'une sainteté notoire, et ce fut à ce titre que notre collègue Hadji-Salih fut invité à s'y rendre pour administrer une dose de *khaki shifa*[2]. Le harem, d'ailleurs, est monté sur un pied fort économique en ce qui concerne la table, la toilette et autres nécessités quotidiennes. Les sultanes font elles-mêmes leurs habits, et de plus ceux de l'émir qui paraît regarder à tout de très-près. On dit, par exemple, que les frais de cuisine pour le palais de Son Altesse ne montent pas au delà de quinze à vingt *tenghe*[3] et je regarde ceci comme très-probable, aucun plat recherché ne figurant à l'ordinaire du prince qui se contente de pilau bouilli dans la graisse de mouton. Ces mots : « table royale », n'ont pas de sens dans un pays comme celui-ci, où le même mets suffit au chef de l'État, aux agents du pouvoir, au négociant, à l'ouvrier, voire au paysan le plus pauvre.

Quand on a traversé les déserts de l'Asie centrale, Bokhara, nonobstant tout ce qui lui manque, produit encore, et à beaucoup d'égards, l'effet d'une grande capitale. J'avais maintenant à chaque repas d'excellent pain, des viandes cuites à l'eau, du thé, des fruits, etc. Je m'étais procuré deux chemises, et le bien-être de la vie civilisée avait repris pour moi tant de charme que j'éprouvai un véritable regret, lorsque le signal du départ me fut donné par mes collègues, pressés de rentrer dans leurs demeures lointaines avant que l'hiver ne vînt les surprendre.

Je projetais de pousser avec eux jusqu'à Samarkand, où la rencontre de l'émir m'apparaissait comme une nécessité redoutable; dans une pareille passe, leur compagnie pouvait m'être utile à bien des égards. Une fois là, je me réservais de décider si je continuerais avec eux jusqu'à Khokand et Kashgar, ou si je reviendrais seul par Kerki, Karshi et Hérat.

Après vingt-deux jours de résidence à Bokhara, nous résolûmes donc de partir pour Samarkand. Comme les gens parmi lesquels nous vivions, fort prodigues de démonstrations amicales, se montraient d'ailleurs parcimonieux à l'extrême, nos finances étaient en mauvais état. Tout ce que la libéralité khivite nous avait permis d'amasser était maintenant à peu près épuisé; ainsi que la plupart de nos compagnons, j'avais dû me défaire de mon âne et je m'étais muni, pour continuer le voyage, d'une carriole à deux roues. Certains membres de la caravane, ceux qui se rendaient au Khokand ou à Khodjend, nous avaient déjà quittés et se dirigeaient isolément vers leur destination respective. Le groupe encore réuni se composait ou des natifs de l'Endighan ou de Tartares chinois. Ceux-ci, du reste, pour gagner Samarkand, ne devaient pas suivre la même route. Hadji-Salih et les gens d'Hadji Bilal, en compagnie desquels je restai avaient pris le parti de s'y rendre directement; les autres, voyageant à pied désiraient, passant par Gidjdovan, accomplir un pèlerinage au tombeau du saint Abdul-Khalik[1].

Rahmet-Bi me donna des lettres de recommandation pour Samarkand et je lui promis de me présenter à l'émir. La carriole nous attendait depuis quelques jours déjà dans le village de Baveddin, où selon l'usage du pays nous devions faire un second pèlerinage, notre visite d'adieu. Il est situé à deux lieues de Bokhara et renferme, je l'ai déjà dit, la sépulture du célèbre Baha-ed-din-Nakishbend, fondateur de l'ordre qui porte son nom, le saint national du Turkestan, et vénéré comme un second Mohammed. Les Bokhariotes sont fermement convaincus que la simple invocation : « Baha-ed-din-Belagerdan[2] ! » préserve de toute espèce de malheurs. Les pèlerins affluent en cet endroit et il en est qui viennent du fond de la Chine. C'est l'usage à Bokhara de faire chaque semaine une course de ce genre et trois cents ânes de louage facilitent l'incessante circulation de la métropole au saint lieu.

La tombe est dans un petit jardin, borné d'un côté par une mosquée. On traverse, pour en approcher, une cour remplie de mendiants aveugles ou boiteux, dont les persévérantes importunités laissent bien loin celles de leurs confrères romains ou napolitains. En avant du tombeau se trouve la fameuse senghi murad (pierre du désir), usée et polie par les nombreux pèlerins qui sont venus y frotter leur front. Le monument est surmonté de plusieurs cornes de bélier, d'une bannière et d'un balai qui a longtemps servi à nettoyer le sanctuaire de la Mecque. On a plusieurs fois essayé de couronner le tout par un dôme; mais Baha-ed-din, comme beaucoup d'autres saints du Turkestan, a une préférence marquée pour le grand air, et jamais la toiture ainsi édifiée n'a duré plus de trois jours. Tel est, du moins, le récit des sheikhs descendants du saint qui veillent tour à tour devant la tombe. Ils racontent aussi aux pèlerins, avec un sang-froid parfait, que leur ancêtre avait pour le nombre sept une affection toute particulière. Venu au monde dans son septième mois, à sept ans il savait le Koran par cœur, et mourut dans sa soixante-dix-septième année. En conséquence, les dons ou contributions

1. Nous laissons subsister, malgré son inexactitude, cette locution, qui est en français dans le texte original.
2. Poudre de santé venue de Médine, ainsi que nous l'avons déjà expliqué.
3. Le *tenghe* vaut à peu près 75 centimes.

1. Khodja-Abdul-Khalik (surnommé Gidjovani, mort en 1601), était contemporain du fameux Payende-Zammini; sa réputation de science et de sainteté ascétique s'est maintenue intacte jusqu'à nos jours.
2. O Baha-ed-din, toi qui détournes le mal!

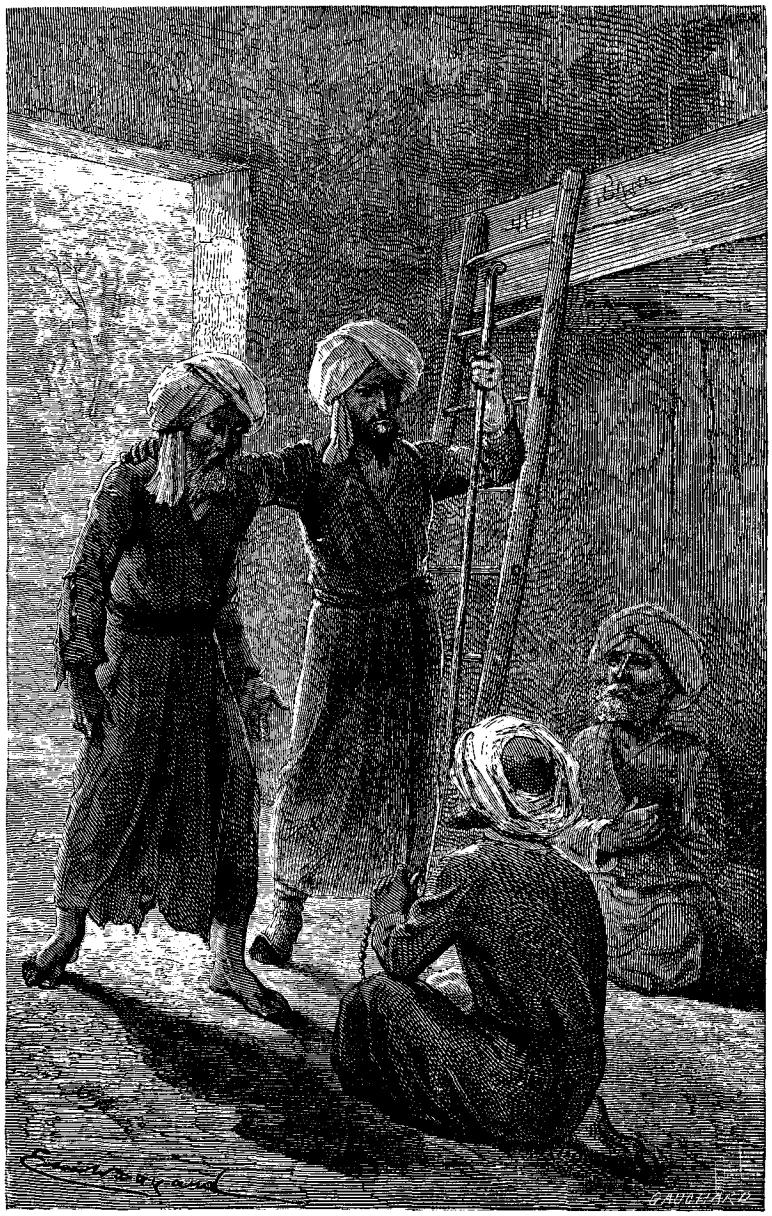
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que l'on vient déposer sur sa sépulture doivent se dénombrer par le chiffre sept ou par ses multiples, particularité remarquable qui tend évidemment à grossir le total de ces pieuses offrandes.

A un quart de lieue du tombeau de Baha-ed-din, et dans une lande ouverte à tout venant, on peut voir celui de Miri-Kulah, qui fut son devancier et son père spirituel. Mais le maître est bien loin de posséder le même crédit que le disciple et de recevoir les mêmes hommages.

XIII

La route de Samarkand. — Le petit désert de Chol-Melik. — Villages forains. — Kermineh — La mosquée de Mir. — Premier aspect de Samarkand. — Promenades en ville. — Souvenirs de Timour-Khan. — L'arche ou citadelle. — Le palais d'été, le sépulcre, la mosquée de Timour. — Les medresses. — La vieille et la nouvelle ville. — Dehbid. — Je résiste à la tentation d'aller plus loin. — La rentrée de l'émir. — Le pilow royal. — L'audience périlleuse. — Le mensonge récompensé. — Le départ. — Regrets et remords. — Adieux à Samarkand.



Un espion envoyé a l'auteur (voy. p. 97). — Dessin de Émile Bayard d'après Vambéry.

J'avais entendu dire merveille des cultures agricoles entre Bokhara et Samarkand ; cependant, après une journée de marche, je n'avais vu des deux côtés du chemin, que des terres médiocrement travaillées ; le jour suivant me réservait une véritable surprise. Nous avions traversé le petit désert de Chol Melik (six lieues de long sur quatre de large), où se trouvent un karavansérai et un réservoir, et nous étions arrivés dans le district de Kermineh, petite ville qui constitue la station du troisième jour. Là, toutes les heures, parfois même toutes les demi-heures, nous rencontrions un petit *bazarli djay* (endroit forain), comprenant plusieurs auberges et magasins de provisions où d'énormes samovars, sans cesse en ébullition, nous promettaient le *nec plus ultra* du bien-être et des délices les plus enviés de l'existence tartare. Ces villages diffèrent absolument de ceux qu'on voit en Perse ou en Turquie ; les cours de ferme y sont tout autrement peuplées de volailles, et les étables de bestiaux. Vers midi, nous fîmes halte dans un charmant jardin de Kerminah, à côté d'un réservoir recouvert d'épais ombrages. Mes amis semblaient me devenir plus chers, à mesure que se rapprochait davantage le moment de notre séparation, et je ne voyais pas comment je pourrais accomplir à moi seul le long voyage de Samarkand en Europe. Nous partîmes de Kerminah au soleil couché, par égard pour l'épuisement de notre cheval, à qui la fraîcheur de la nuit devait procurer quelque relâche ; vers minuit, nous nous arrêtâmes deux heures encore, espérant arriver le lendemain à notre station avant le début de la chaleur. Le long de la route, je remarquai des bornes milliaires taillées en carré, les unes intactes, les autres brisées, et qui datent de Timour ; il ne faut pas s'en étonner, puisque Marco Polo, du temps d'Oktai, trouve des routes de poste régulièrement établies dans l'Asie centrale. On dit, au reste, que sur tout le parcours de Bokhara, vers Kashgar, se rencontrent encore les vestiges d'une antique civilisation qui se pourrait suivre à la trace, nonobstant de fréquentes lacunes, jusque dans le centre de l'empire chinois. L'émir actuel, qui voudrait lui aussi se distinguer, a fait élever çà et là quelques petites terrasses qui, destinées à la prière, tiennent lieu des mosquées absentes, et rappelent au voyageur ses devoirs religieux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous passâmes la soirée au village Mir dont la mosquée nous servit de karavanséraï. Elle s'élève au centre d'un joli parterre.

De Mir nous allâmes à Kette-Kurgan (grande forteresse), c'est le chef-lieu d'une province, et on y trouve les cordonniers les plus renommés de tout le Khanat. Cette place forte est protégée par une épaisse muraille et par un fossé profond.

De Kette Kurgan, un chemin spécial conduit à Karshi en traversant le désert, et on prétend qu'il abrége de quatre lieues le trajet habituel de ce point à Samarkand; mais les voyageurs qui le prennent sont obligés d'emporter avec eux leur provision d'eau.

Laissant derrière nous Karasu, localité de quelque importance, nous arrivâmes à Daul, la cinquième et dernière station avant Samarkand. Le chemin longeait la cime de quelque hauteur d'où nous pouvions apercevoir sur notre gauche une certaine étendue de forêts. Elles vont à ce qu'on m'assure jusqu'à mi-chemin de Bokhara, et servent de retraite à deux tribus ozbegs, les Khitai et les Kiptchak souvent en guerre avec l'émir.

Les renseignements que j'avais recueillis à Bokhara diminuaient sensiblement à mes yeux l'importance historique de Samarkand. Cependant lorsqu'on me montra du côté de l'Orient la montagne Chobanata au pied de laquelle était située, me disait-on, cette Mecque du Turkestan, j'éprouvai un sentiment difficile à décrire. Je gravis avec peine une colline élevée d'où m'apparut, au milieu d'une belle campagne, la capitale de Timour. Ses dômes, ses minarets de couleurs diverses, noyés dans les splendeurs du soleil matinal, l'originalité du tableau qui se déroulait à ma vue, produisirent sur moi une première impression tout à fait agréable.

La cime du Chobanata est arrondie en forme de dôme et couronnée par un petit édifice où repose le saint patron des pasteurs qui lui a donné son nom. Au-dessous est la cité. Sa circonférence égale celle de Téhéran. Quoique les maisons y soient beaucoup plus éparses, néanmoins les massifs de ruines et le édifices les plus en vue lui donnent un aspect tout autrement majestueux. Le regard s'arrête d'abord sur quatre monuments élevés en forme de demi-dôme qui servent de façades ou si l'on veut de propylées aux medresses (colléges). De loin, il semble former un seul groupe; quelques-uns, par le fait, sont à l'arrière-plan. Sur la limite sud-ouest de la ville, s'élève, au sommet d'une colline, l'arche ou citadelle, qu'entourent d'autres bâtiments, tombes ou mosquées. Tous ces édifices sont séparés les uns des autres par des jardins touffus. Malheureusement l'impression produite par l'extérieur de la cité s'affaiblit à mesure que l'on approche.

Nous allâmes descendre d'abord dans un karavanséraï voisin du bazar, où les hadjis peuvent se prévaloir d'une hospitalité gratuite; mais bientôt nous fûmes invités à venir occuper une maison particulière, située près du tombeau de Timour.

La rentrée du souverain à l'issue de la campagne victorieuse qu'il venait de faire dans le Khokand étant annoncée comme très-prochaine, nos compagnons voulurent bien attendre, par égard pour moi, que j'eusse été présenté à l'émir, et qu'il m'eût été possible d'organiser mon voyage de retour avec quelques autres hadjis de passage. En attendant j'employais mes journées à visiter tout ce que la ville peut offrir de curiosités anciennes; et, à cet égard, nonobstant son aspect misérable, il n'est rien dans l'Asie centrale qui puisse lui être comparé.

Les divers endroits où l'on vient en pèlerinage se comptent ici par centaines. Nous ne signalerons que les plus remarquables.

Le Hazreti-Shah-Zinde (le palais d'été de Timour[1]). — Ce palais conserve encore aujourd'hui les traces évidentes de sa splendeur ancienne. Ses bâtiments sont situés sur un exhaussement du sol, et on y arrive par quarante degrés de marbre. Au sommet est un pavillon sis à l'extrémité d'un petit jardin. Là plusieurs étroits corridors mènent à une grande pièce d'où vous arrivez par un corridor obscur à la tombe du saint, pour le moins aussi ténébreuse. Dans les diverses salles les briques de couleur et le pavé de mosaïque brillent du même éclat que s'ils étaient sortis la veille des mains de l'ouvrier.

Mesdjidi Timour (la Mosquée de Timour, située au midi de la ville) : ses dimensions et ses décorations en briques peintes rappellent la Medjidi-Shah d'Ispahan bâtie par ordre d'Abbas II, mais son dôme affecte la forme d'un melon. Les inscriptions tirées du Koran, rehaussées d'or, sont les plus belles que j'aie vues après celles des ruines de Sultanieh.

L'arche (citadelle). — On gravit pour monter à la citadelle une pente assez escarpée. Le Talari-Timour ou « salle d'audience de Timour » est une longue cour étroite entourée d'une espèce de cloître ou de trottoir couvert. Sur la face opposée aux spectateurs se trouve la célèbre Köktash (pierre verte) dont Timour avait fait le marchepied de son trône. Cette pierre qui a dix pieds de long et quatre de large, a été transportée, dit-on, de Brousse à l'endroit où on la voit aujourd'hui. Dans le mur sur la droite de la Köktash est une plaque de fer ovale et bombée qui ressemble à la moitié d'une noix de coco : une inscription arabe y est gravée en caractères kufites. On prétend qu'elle a été enlevée au trésor du sultan Bayazid-Yildérin et qu'elle a servi d'amulette à l'un des kalifs. Les émirs, en montant sur le trône, viennent rendre hommage à la Köktash.

Turbeti-Timour (le sépulcre de Timour). — Ce monument, placé au sud-ouest, consiste en une élégante chapelle, couronnée d'un dôme splendide et entourée d'un mur; dans ce mur extérieur s'ouvre une haute porte en arceaux des deux côtés de laquelle se dressent deux petits dômes reproduisant en miniature celui dont nous venons de parler. L'espace compris entre la muraille et la chapelle est planté d'arbres. L'entrée de la chapelle est à l'ouest et sa façade regarde le sud (kible) ainsi que le veut la loi. Au milieu, sous le dôme, c'est-

1. C'est Tamerland, né en l'an 736 de l'hégire (1336 de J. C.).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à-dire à la place d'honneur, sont deux tombes placées côte à côte, la tête dans la direction de la Mecque. L'une est surmontée d'une très-belle pierre vert foncé, large de deux empans et demi, longue de dix, épaisse de six doigts. Elle est posée à plat en deux morceaux sur le tombeau de Timour. La seconde, décorée d'une pierre noire à peu près aussi longue mais un peu plus large, abrite les cendres de Mir-Seid-Berke, le maître spirituel de Timour, auprès duquel, par un sentiment de reconnaissance, le grand émir voulut être enseveli. Tout autour sont d'autres pierres funéraires, petites ou grandes, marquant la place où reposent les femmes, les petits-fils et les arrière-neveux du grand homme. Leurs inscriptions sont en langue persane ou arabe.

L'intérieur de la chapelle, où des arabesques d'albâtre, dorés par endroits, s'enlèvent heureusement sur un beau fond d'azur, atteste le goût d'un véritable artiste et produit sur l'œil un effet merveilleux. Il nous rappelle l'intérieur du sépulcre de Musume-Fatma, que nous avons vu en Perse dans la ville de Kom; mais tandis que ce dernier est surchargé d'ornements, la sobriété du second, sa simplicité grandiose lui donnent une supériorité marquée. Nous descendîmes par un long escalier à une crypte reproduisant les proportions de la chapelle supérieure et où les véritables tombes sont rangées dans le même ordre que celles d'en haut. Celle de Timour renferme, à ce qu'on assure, des valeurs considérables. Sur une table est un Koran in-folio, transcrit sur une peau de gazelle. C'est, dit-on, l'exemplaire écrit par Osman, le secrétaire de Mohammed et le second des khalifs. Timour l'aurait enlevé au trésor du sultan Bajazet et rapporté de Brousse dans sa capitale. On lit en face du sépulcre l'inscription suivante en lettres blanches sur fond bleu :

« Ceci est l'œuvre du pauvre Abdullah, le fils de Mohammed natif d'Ispahan. »

A cent pas environ de l'édifice que je viens de décrire, s'élève un autre dôme bâti simplement, sous lequel repose une des épouses favorites de Timour. Sur un des côtés de ce dôme est suspendue une espèce d'écheveau qui passe pour contenir du *Muy-Seadet* (poil de la barbe du Prophète) et qui depuis bien des années préserve, dit-on, d'une chute complète, ce bâtiment crevassé de toutes parts.

Les medresses (colléges). — Quelques-uns sont encore peuplés; les autres, déserts, n'offriront bientôt plus qu'un monceau de ruines. Parmi ceux qu'on entretient avec le plus de soin, il faut compter le médresse Shirudar et le medresse Tillakari, tous deux bâtis à la vérité bien après l'époque de Timour. Le dernier nommé emprunte son nom aux dorures dont il est profusément orné, car Tillakari veut dire « ouvragé d'or; » il date de l'an 1028 (1618). En face de ces deux colléges se voit le medresse Mirza-Ulug, construit en 828 (1434) par Timour, petit-fils de son glorieux homonyme. C'est dans ce bâtiment qu'on avait placé un observatoire célèbre dans le monde entier, lequel fut commencé en 832 (1440), sous la direction de trois savants, Gayas-ed-din, Djemshid, Muayin Kashani, et l'Israélite Silah ed-din Bagdadi.

Ces medresses encadrent la principale place, ou le Righistan de Samarkand, plus petit, il est vrai, que celui de Bokhara, mais garni d'échoppes comme ce dernier, et fréquenté par des foules tumultueuses. A quelque distance de là, et dans le voisinage de la Dervaze Bokhara, se trouvent les ruines considérables du medresse Hanym qu'une princesse chinoise, femme de Timour, fit élever à ses frais, et qui réellement devait être magnifique.

Outre les bâtiments que je viens d'énumérer on rencontre çà et là d'autres tours et d'autres dômes, vestiges obscurs d'époques lointaines. Après toutes les investigations dont je pus m'aviser, je n'ai pu découvrir la moindre trace de cette bibliothèque gréco-arménienne que Timour victorieux aurait rapportée à Samarkand, s'il fallait en croire une tradition universellement accréditée. Un prêtre arménien, nommé Hadjutos, venu de Kaboul à Samarkand, a prétendu avoir découvert dans cette dernière ville d'énormes in-folio garnis de lourdes chaînes, et cela au fond de ces tours où, de peur des *djins*, pas un musulman n'oserait s'aventurer. Je ne saurais admettre, quant à moi, l'existence de cette bibliothèque; et je me trouve en contradiction non moins formelle avec ceux qui attribuent une origine chinoise aux monuments de Samarkand.

La ville nouvelle, dont les murailles sont à une grande lieue en dedans des anciens remparts, compte six portes et quelques bazars qu'on peut regarder comme ayant survécu au reste de la vieille cité. Dans ces bazars se vendent, à très-bas prix, malgré leur réputation, des objets fabriqués en cuir, et des selles de bois dont le vernis ferait honneur à nos ouvriers européens. Pendant ma résidence dans la capitale de Timour, les rues et les endroits publics regorgeaient de monde, le retour des troupes pouvant être regardé comme la principale cause de cette affluence extraordinaire. Quant à la population normale, je ne pense pas qu'elle excède quinze à vingt mille âmes dont les deux tiers sont Ozbegs, et le reste se compose de Tadjiks. L'émir, qui habite en général Bokhara, passe régulièrement deux ou trois mois de l'été à Samarkand, où la chaleur est moins insupportable, mais l'eau qui m'avait été recommandée comme une véritable *abi-hayat* (ambroisie) m'y a paru aussi mauvaise que possible.

Dehbid (les dix saules) située à une lieue de Samarkand, sur l'autre bord de la Zerefsham, mérite par ses agréments une mention particulière. C'est un but de pèlerinage et de récréation.

Sans aller aussi loin que l'habitant de l'Asie centrale, et sans dire comme lui, que « Samarkand ressemble au paradis, » il faut cependant être juste et convenir que cette ancienne capitale éclipse par sa situation et les richesses végétales dont elle est entourée toutes les autres villes du Turkestan. Khokand et Namengan sont classées encore plus haut dans l'opinion des indigènes; mais un étranger qui n'a pas eu l'occasion d'en juger

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par lui-même est excusable de ne pas leur décerner une palme dont elles sont peut-être dignes.

J'étais en pleins apprêts de départ lorsque l'émir fit son entrée triomphale, annoncée trois jours d'avance et qui attira sur le Righistan une foule immense de curieux. La cérémonie toutefois n'eut rien de très-pompeux. En tête du cortége marchaient environ deux cents *Serbaz*, qui ayant passé leur accoutrement de cuir sur un costume bokhariote, méritaient plus ou moins la qualification de troupe régulière. Loin derrière eux venaient les différents corps rangés en bon ordre avec des étendards et des cymbales. L'émir Mazaffen-ed-din et son escorte de hauts fonctionnaires coiffés de turbans blancs et portant des robes de soie où toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'étaient donné rendez-vous, me représentaient mieux un chœur de femmes dans l'opéra de *Nabuchodonosor*, qu'un véritable escadron de guerriers tartares. J'en dirai autant du personnel de la cour, chambellans, etc., parmi lesquels les uns portaient des bâtons blancs et certains autres de longues hallebardes. Rien dans le cortége ne rappelait le Turkestan, si ce n'est dans les gens de la suite un bon nombre de Kiptchaks arrêtant le regard aussi bien par l'originalité de leur physionomie mongole que par leur armure bizarre composée d'arcs, de flèches et de boucliers.

L'émir avait publiquement annoncé que le jour de sa rentrée serait une fête nationale. On avait donc mis en réquisition et apporté sur le Righistan de monstrueux chaudrons comme ceux dont on se sert ici pour préparer le *pilow* royal dont chaque chaudronnée est composée

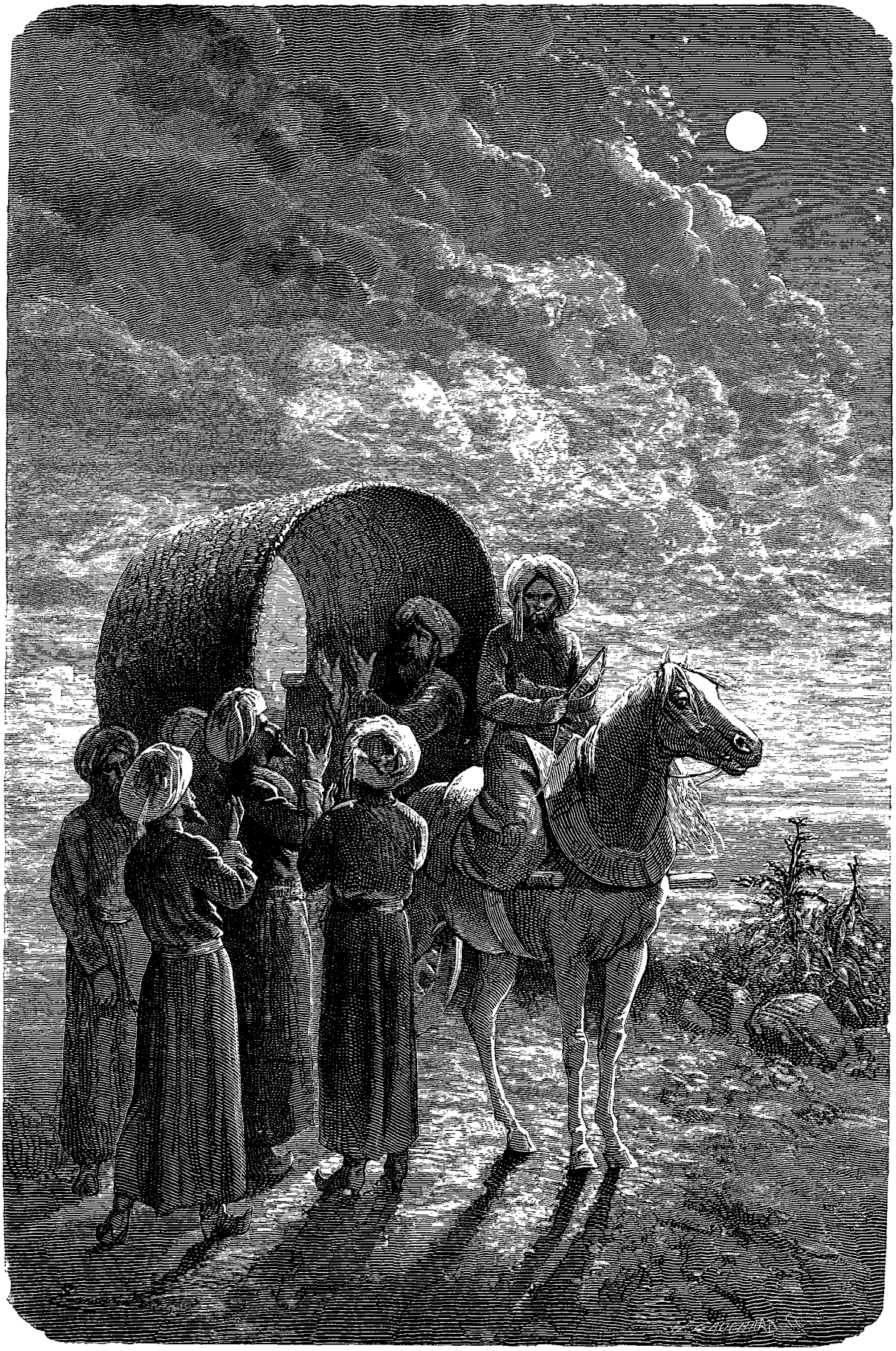
Entrée de l'émir à Samarkand. — D'après Vambéry.

comme il suit : — Un sac de riz, trois moutons mis en morceaux, une grande casserole de suif (de quoi faire chez nous cinq livres de chandelles), un petit sac de carottes; le tout placé sur un feu modéré de manière à bouillir ou pour mieux dire à fermenter pêle-mêle. Avec cela du thé à discrétion. De sorte que la mangeaille et la boisson allaient du même pas et ne s'arrêtaient guère.

Une *arz* (ou audience publique) devait avoir lieu le lendemain. Je voulus profiter de l'occasion pour me présenter à l'émir sous la conduite et le patronage de mes amis; mais à mon grand étonnement nous fûmes arrêtés, sur le seuil même du palais par un Mehrem chargé de nous prévenir que Sa Majesté désirait me voir séparément. Ceci ne laissa pas de faire naître chez tous un pressentiment fâcheux.

Je suivis pourtant le Mehrem et après une heure d'attente, on me fit entrer dans un appartement que j'avais déjà eu occasion de visiter quelques jours plus tôt. J'y trouvai l'émir, assis sur un matelas ou ottomane de drap rouge parmi un grand nombre de manuscrits et de livres. Sans perdre un instant mon sang-froid je lui débitai une courte *sura* que j'accompagnai de la prière en usage pour la prospérité du souverain; puis, après l'*amen* auquel il se joignit lui-même, je m'assis à côté du royal personnage sans y être autorisé par le moindre geste ou la moindre parole. Cette démarche hardie mais tout à fait compatible avec le caractère dont je me disais revêtu, ne parut pas lui déplaire autrement. Quant à moi, dès longtemps accoutumé à ne plus rougir, je soutins avec assurance le regard fixe qu'il attachait sur mon visage, probablement pour me faire perdre contenance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'auteur se sépare de ses compagnons. — Dessin de Émile Bayard d'après Vambéry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Hadji, me dit-il, tu es venu de Roum à ce qu'on prétend, pour visiter les tombeaux de Baha-ed-din et de nos autres saints.

— Oui, Takhsir (sir)[1]; mais c'est aussi pour me ranimer par la contemplation de ta beauté sacrée (*djemali mubarek*), lui répondis-je selon les formes habituelles de ces sortes d'entretiens.

— Voilà qui est singulier, reprit-il. Véritablement pour venir d'un pays si éloigné tu n'avais aucun autre motif?

— Aucun, Takhsir, et cela n'a rien de surprenant. J'ai toujours désiré avec ardeur de voir Bokhara la noble et cette Samarkand enchantée dont on devrait fouler le sol sacré plutôt avec la tête qu'avec les pieds ainsi que l'a remarqué le sheikh Djilal. D'ailleurs je n'ai point ici-bas d'autres affaire et voici déjà longtemps que j'erre de toute part en véritable *Djihangishte* (pèlerin du monde.)

— Que dis-tu là?... Boiteux comme tu l'es et djihanghiste!... Voilà, je le répète, de quoi surprendre.

— Que je sois ta victime[2], Sir, mais ton glorieux ancêtre (la paix soit avec lui), atteint de la même infirmité n'en a pas moins été djihanghir (conquérant du monde[3].) »

Cette réponse plut à l'émir qui m'adressa aussitôt une foule de questions relatives à mon voyage et à l'impression produite sur moi par l'aspect de Bokhara et de Samarkand. Mes observations que j'émaillais sans cesse de maximes persanes et de versets du Koran le prédisposaient en ma faveur, car il se pique d'être un mollah (un érudit) et possède assez bien la langue arabe. Il donna ordre qu'on me fît présent d'un *serpay*[4] (vêtement) et de trente *tenghe* (vingt-deux à vingt-trois francs); puis il m'enjoignit de revenir le voir à Bokhara.

Dès que le présent royal m'eut été remis, je courus en toute hâte rejoindre mes compagnons qui se montrèrent enchantés de ma bonne fortune. On m'apprit (et rien n'est plus probable) que le rapport de Rahmet-Bi formulé sur mon compte d'une manière assez ambiguë, avait éveillé les soupçons du prince. Je ne m'étais tiré d'affaire que par mon aplomb, je dirais volontiers mon effronterie et la souplesse de ma langue.

Après cette entrevue, mes amis me conseillèrent de quitter Samarkand en toute hâte, de ne m'arrêter nulle part, pas même à Karshi et de gagner aussi vite que possible l'autre bord de l'Oxus où parmi les Turkomans Ersari, renommés pour leurs qualités hospitalières, je pourrais attendre l'arrivée de la caravane à destination d'Herat.

L'heure de la séparation était donc venue. Je n'ai guère de mots pour rendre les impressions déchirantes de ce moment; nos adieux furent également tristes de part et d'autre. Pendant six mois entiers nous avions partagé les mêmes périls, les mêmes privations, les mêmes angoisses, vivant de la même existence et plus étroitement liés par cette communauté de crainte et de fatigues que nous ne l'eussions été au sein du bonheur et des fêtes. Aussi toutes différences d'âge, de race et de position avaient-elles cessé d'exister pour nous et nous nous regardions de très-bonne foi les uns et les autres comme faisant partie d'une seule famille.

Après avoir expressément et chaleureusement recommandé leur frère, leur fils, leur ami le plus cher, à quelques pèlerins avec lesquels je devais faire le voyage de la Mecque, ces bons camarades m'accompagnèrent, une fois le soleil couché, jusqu'à la porte de la ville où nous attendait la carriole que nos nouveaux associés avaient louée pour nous transporter à Karshi. Je pleurais comme un enfant, lorsque m'arrachant à leurs étreintes, je pris place, dans ce grossier équipage (voyez page 105). Mes amis de leur côté pleuraient aussi, et je les ai vus longtemps, — je les vois encore, — debout au même endroit, les mains levées vers le ciel, implorant pour mon voyage lointain la bénédiction d'Allah. Je me retournai bien des fois pour regarder de leur côté. Ils disparurent enfin et je me surpris, n'ayant plus sous les yeux, les dômes de Samarkand faiblement éclairés par les premiers rayons de la lune.

XV

Mes nouveaux compagnons. — De Samarkand à Karshi; les puits du désert. — La coutellerie de Karshi. — Conseils d'un hôte bien avisé. — Les ruines de Bactres. — Audkhuy. — Maymene. — Tchitchektoo. — Traversée de la Murgab. — Herat. — Audience du Serdar. — Fin du voyage.

Mes nouveaux compagnons de route venant du Khanat de Khokand étaient natifs d'Oosh, de Mergolan, et de Namengan. Je ne m'arrêterai pas à en parler avec détail. Ils étaient bien loin de représenter à mes yeux les amis que je venais de quitter, et nous n'étions pas destinés à rester longtemps réunis. Je m'attachai de préférence à un mollah de Kungrat qui s'était joint à nous pour faire le voyage de Samarkand, et se proposait de m'accompagner jusqu'à la Mecque. C'était un jeune homme d'humeur facile et aussi pauvre que je l'étais moi-même. Il portait respect à mon érudition supérieure, et se montrait disposé à me servir.

Trois routes mènent de Samarkand à Karshi. La première, par Shehri Sebz qui décrit un vaste circuit, est la plus longue des trois; la seconde, passant par Djam, ne compte que quinze milles; mais il faut traverser un pays montueux et couvert de pierres, ce qui la rend difficile, sinon impraticable, pour les pesants véhicules dont on se sert ici; la troisième est la route du désert qui n'a guère plus de dix-huit milles.

De manière ou d'autre, au départ il fallait suivre le chemin de Bokhara jusqu'à cette hauteur d'où Samarkand m'était apparue pour la première fois. Nous incli-

1. Takhsir signifie plus exactement Monsieur; on emploie cette expression aussi bien vis-à-vis des particuliers qu'en s'adressant à un prince.

2. Expression équivalente à notre : Pardonnez-moi.

3. Timour que les émirs actuels de Bokhara revendiquent indirectement pour ancêtre, était boiteux; de là le surnom de *timurlenk* (tamerlan), ou Timour le boiteux.

4. Ce mot est la forme abrégée de *Ser ta pay* (de la tête aux pieds). Il signifie un habit complet, savoir : le turban, le surtout, la ceinture et les bottes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nâmes de là vers notre gauche en passant par deux villages situés au milieu de belles cultures.

Trois milles plus loin, nous fîmes halte dans le karavanseraï Robati Hauz, où la route bifurque en deux branches dont la gauche se dirige vers Djam, la droite vers le désert. Ce fut cette dernière que nous prîmes. Comparée à celles où je m'étais déjà frayé une voie, cette solitude prenait les proportions de la première friche venue. Les pasteurs y mènent de tous côtés leurs troupeaux attirés par des puits nombreux qui fournissent une eau à peu près potable, et autour desquels les Ozbegs viennent constamment fixer leurs tentes (voyez page 64).

La rigueur avec laquelle sont sanctionnés les décrets de police de l'émir de Bokhara rend les routes si parfaitement sûres que les moindres convois et même les voyageurs isolés traversent impunément ce désert.

Après deux jours et trois nuits, Karshi nous apparut comme nous débouchions sur un plateau où la route fait une nouvelle bifurcation : le chemin de droite conduit à Kette-Kurghan, celui de gauche aboutit à la rivière qui arrive du côté de Shehri-Sebz et se perd dans les sables bien au delà de Karshi. Les deux milles qui nous restaient à franchir pour y arriver se font au milieu de riches cultures et de nombreux jardins; la ville d'ailleurs n'ayant pas d'enceinte murée, la traversée des ponts indique seule que l'on est à l'intérieur.

Karshi (autrefois Nakhsheb) est, par son étendue comme par son importance commerciale, la seconde ville du Khanat de Bokhara. Elle se compose de la cité proprement dite et de la forteresse (kurgantche). Cette dernière sise au nord-ouest n'a aucune valeur stratégique. Dans son état actuel avec ses dix karavansérai et son bazar richement fourni, il est probable que cette ville jouerait un rôle essentiel dans le commerce de transit organisé entre Bokhara, le royaume de Kaboul et les provinces indiennes, si les troubles politiques n'y mettaient obstacle. La population, évaluée à 25 000 âmes, se compose en grande partie d'Ozbegs, et c'est parmi elles que se recrutent les meilleures troupes du Khan. On y voit figurer en outre un certain nombre de Tadjiks, d'Indiens, d'Afghans et de Juifs. Ces derniers, en opposition avec toutes les règles du Khanat, sont admis à chevaucher même dans l'intérieur de la ville. Envisagée sous le rapport manufacturier, Karshi se distingue par sa coutellerie de tout genre, moins toutefois que Hissar située à peu de distance, et qui lui fait une concurrence acharnée. Les lames fabriquées dans ces deux villes ne s'exportent pas seulement vers les centres commerciaux de l'Asie centrale; elles arrivent, par l'entremise des hadjis, en Perse, en Arabie, en Turquie où elles atteignent jusqu'à trois et quatre fois leur prix de revient. Parmi ces objets, il en est d'un genre tout particulier à lames damassées, à poignées d'or ou d'argent ciselé qui sont réellement d'un travail exquis et, par leur durée, par la finesse de leur trempe, laissent bien loin les plus fameux produits de Sheffield et de Birmingham.

Une des lettres, par lesquelles mes amis me recommandaient aux différents khans et mollahs que je devais trouver sur ma route, était adressée à un certain Ishan Hasan, l'une des plus éminentes notabilités de Karshi. Je reçus de lui le meilleur accueil, et il me conseilla, vu le bas prix où était tombé le bétail en général, les ânes en particulier, d'acheter un de ces coursiers à longues oreilles ; il me persuada aussi de faire comme les autres hadjis, et d'employer le peu d'argent dont je disposais encore à me procurer des marchandises d'une revente assurée : couteaux, aiguilles, fil, verroteries, toiles à sac de Bokhara, mais par-dessus tout, cornalines de Bedakhshan qu'on trouve ici à très-bon marché. C'était, disait-il, pour des pèlerins appelés comme nous à voyager parmi des tribus nomades, le seul moyen assuré de faire quelques profits et de pourvoir convenablement à nos besoins. Une seule aiguille ou quelques grains de verre (*mandjuck*), pouvaient çà et là nous défrayer de pain et de melons pendant toute une journée. Je vis du premier coup d'œil que le brave homme avait raison, et le jour même, avec le mollah de Kungrat, je réalisai une partie de ces emplettes; en sorte que mon havre-sac khurdjin, à moitié rempli de manuscrits, le fut tout à fait de coutellerie. J'étais donc à la fois antiquaire, mercier, hadji et mollah, sans compter les fonctions accessoires que je remplissais comme dispensateur de bénédictions, de *nefes*, d'amulettes et d'autres merveilles.

Je fus tout à fait surpris de trouver à Karshi, pour les récréations publiques, un établissement que ni à Bokhara, ni à Samarkand, ni même en Perse je n'avais vu organisé sur une si grande échelle. C'est un vaste jardin portant le nom modeste de Kalenteskham (maison de mendiants), et qui, situé au bord de la rivière, offre aux promeneurs plusieurs belles avenues et des parterres entretenus avec soin. Le *beau monde* y afflue depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à la tombée du crépuscule. De tous côtés fument les samovars entourés d'une double ou triple ceinture de clients et, pour quiconque a parcouru l'Asie centrale, le spectacle de cette foule joyeuse est une véritable rareté. On cite du reste les habitants de Karshi pour leurs heureuses dispositions, l'élégance de leur goût et la vivacité de leur esprit; ce sont les shirazites du Khanat de Bokhara[1]

Au bout de trois jours nous partîmes pour Kerki éloigné seulement de quatorze milles, je n'avais plus avec moi que le mollah Ishak (mon jeune homme de Kungrat), et deux autres de nos hadjis. A quelque distance de Karshi, sur l'unique route qui relie les deux villes, nous trouvâmes un village considérable, Feizabad, où nous passâmes la moitié de la nuit dans les ruines d'une citerne.

Nous atteignîmes l'Oxus au moment où le soleil se levait. Sur l'un et l'autre bord du fleuve deux citadelles sont en regard; la plus voisine de nous, bicoque sans

1. Allusion à la renommée dont jouissent en Perse les habitants de Shiraz.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

importance; l'autre, au sommet d'une hauteur escarpée domine et protége Kerki, la ville frontière.

L'Oxus qui les sépare est à peu près deux fois aussi large que le Danube entre Ofen et Perth. Les bateliers furent assez humains et assez courtois pour ne réclamer de nous aucun salaire.

Kerki, forteresse frontière et qui, du côté d'Hérat est en quelque sorte la clef du Bokhara, est protégée par un double système de fortifications. La ville qui s'étale autour de la forteresse compte cent cinquante maisons, trois mosquées, un petit bazar et un Karavansérail; elle est également protégée par un rempart en bon état doublé d'un fossé profond. Les habitants sont Ozbegs et Turkomans, quelques-uns adonnés au commerce, la plupart s'occupant d'agriculture. La province de Kerkhi s'étend depuis les environs de Chardjury jusqu'au gué de Hadji-Salih (qu'on nomme à tort Haja-Salu) sur les bords de l'Oxus au point où aboutissent les canaux dérivés de ce fleuve. Le pays est habité par les Turkomans Ersari qui se soumettent à certaines taxes envers l'émir, mais uniquement pour qu'il les protége contre les hostilités des autres tribus.

J'appris à mon grand regret que Mollah Zemant, le chef de la caravane à destination d'Hérat, n'arriverait pas avant huit ou dix jours. Il me parut alors plus opportun de consacrer ce temps à voyager chez les Turkomans que de rester à Kerkhi.

J'allai avec Mollah Ishak visiter les tribus Kizil-Ayak et Hasan-Menekli chez lesquels étaient des mollahs qui nous avaient vus à Bokhara, moi et quelques-uns de

Le kolburi ou la poursuite de la fiancée chez les Turkomans [1] d'après Vambéry.

mes amis. Les Turkomans Ersari ne reconnaissent la suprématie de l'émir que depuis une quarantaine d'années, et ne sont plus qu'à demi nomades, la grande majorité cultive la terre.

On me conduisit aux ruines de l'ancienne Belkh, — la « mère des cités » comme disent les Orientaux, — et qui couvraient jadis un espace de cinq lieues. Maintenant quelques monticules indiquent seuls le site de l'antique Bactres et les ruines modernes n'ont rien de remarquable, si ce n'est une mosquée à moitié démolie; au moyen âge en effet Belk était la capitale de la civilisation mahométane et on l'appelait Kubbet-Ut-Islam (le dôme d'Islam). Je n'y ai pas trouvé, malgré mes recherches, la moindre inscription cunéiforme. Il est hors de doute que des fouilles pratiquées en cet endroit auraient des résultats fort curieux; mais il n'y faudrait pas songer à moins de lettres du souverain conçues dans les termes les plus péremptoires et appuyées par deux ou trois mille baïonnettes européennes.

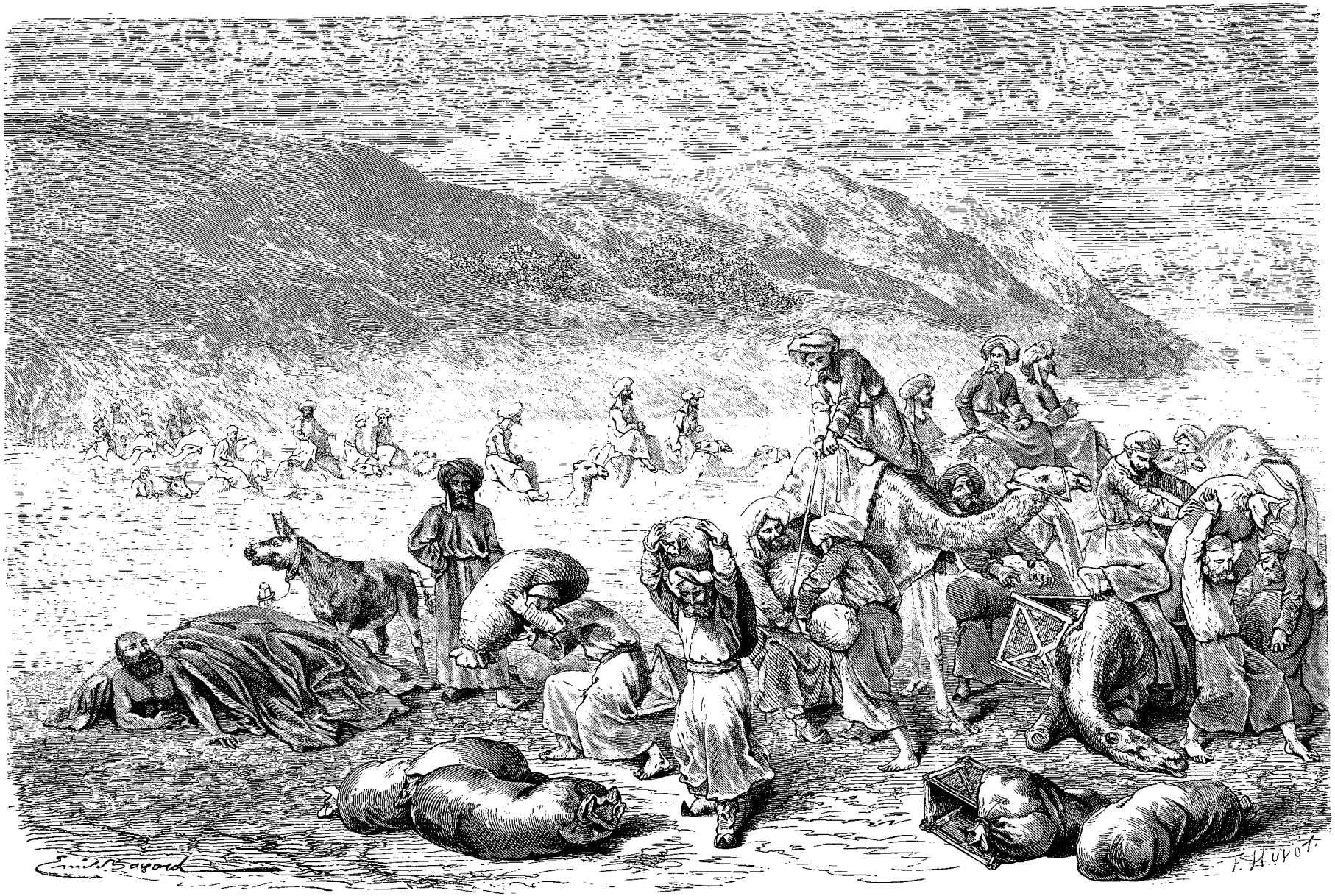
La Belkh moderne, envisagée comme le siége principal de la puissance afghane dans le Turkestan, est occupée par le Serdar et les troupes qu'il a sous ses ordres; mais il n'y réside que l'hiver.

Après d'ennuyeux retards nous apprîmes enfin que la caravane d'Hérat allait arriver. Je m'empressai de retourner à Kerkhi.

Le contrôle des ballots de marchandises, des hommes,

1. Le kolburi ou « le renard vert » est un usage que l'on retrouve chez tous les nomades de l'Asie centrale. La fiancée, vêtue de ses plus beaux habits, monte à cheval et tient devant elle un agneau ou une chèvre. Le fiancé et les autres jeunes gens de la noce la poursuivent au galop et cherchent à lui enlever l'animal.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Caravane passant à gué la Murgab. — Dessin de Émile Bayard d'après Vambéry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des chameaux, des chevaux et des ânes nous occupa toute une journée. A la fin le convoi se mit en marche. Nous devions en deux jours nous trouver dans le Khanat d'Andkhuy.

Pendant cette nuit paisible où mon âne, pesamment chargé, trottinait à côté de moi, je songeai avec une joie sans mélange que j'étais enfin sorti sain et sauf de ce pays de Bokhara, si redoutable aux voyageurs, et que je marchais vers notre Occident bien-aimé où j'avais pu craindre de ne rentrer jamais : « Certes, pensais-je, les résultats acquis de mon voyage ne sont peut-être pas ce qu'on pourrait désirer ; mais je rapporte avec moi une richesse que je dois préférer à toute autre, — la vie que j'avais risquée et qui me reste. J'ai chance maintenant de revoir la Perse objet de mes vœux les plus ardents.... » Et cette espérance me jetait dans une sorte d'extase. Notre caravane, formée de quatre cents chameaux, cent quatre-vingt-dix ânes et un très-petit nombre de chevaux, s'étendait sur une longue file. Nous marchâmes la nuit entière, et, le matin suivant, de bonne heure, nous arrivions à la station Zeid, près de quelques puits d'eaux malsaines creusés à six milles de Kerkhi.

Nous quittâmes Zeid vers midi. Le pays tout entier n'est qu'une plaine aride et stérile où germe seulement çà et là une espèce de chardons, le fourrage favori des chameaux.

Nous avançions toujours dans la direction du sud-ouest. Nous arrivâmes le lendemain matin aux ruines d'Andkhuy.

Andkhuy était encore, il y a trente ans à peine, une ville prospère et florissante. On affirme que sa population montait à cinquante mille âmes. Elle faisait avec la Perse un grand trafic de ces belles toisons d'agneaux noirs qu'on appelle chez nous Astrakan, et rivalisait même avec Bokhara où cet article est de qualité supérieure. Les chameaux d'Andkhuy sont très-demandés dans tout le Turkestan, et ceux-là de préférence qu'on désigne sous le nom de Ner, espèce particulière que distinguent l'abondante fourrure du cou et de la poitrine, la finesse élégante des formes et une vigueur extraordinaire. Ces animaux sont devenus rares, la population elle-même ayant été détruite en partie, en partie forcée d'émigrer.

Andkhuy renferme à présent environ deux mille maisons qui constituent la ville proprement dite et huit mille tentes ou à peu près; les unes, dans ses environs immédiats, les autres dispersées parmi les oasis du désert. On évalue à quinze mille le nombre des habitants. Les vingt-deux milles qu'il faut franchir pour se rendre d'Andkhuy à Maymene comportent pour les chameaux trois journées de marche. A neuf milles d'Andkhuy, le pays devient de plus en plus inégal et dans le voisinage de Maymene commencent de véritables montagnes.

Nous campâmes sous les murs d'une petite citadelle nommée Akhale, à quatre lieues de Maymene.

De cette dernière station nous fîmes annoncer notre arrivée à Maymene. Vers le soir, un officier des douanes, un brave Ozbeg aux manières polies, vint nous trouver et dressa son rapport. Nous repartîmes à la nuit et le matin nous étions à Maymene.

Située parmi les hauteurs, la ville de Maymene ne s'aperçoit qu'à la distance d'un quart de lieue, elle est mal bâtie, mal tenue, ses quinze cents maisons ne sont que des huttes d'argile et son bazar, construit en briques, m'a paru menacer ruines.

La route vers Hérat se continue dans un pays montagneux. Nous arrivâmes fort tard à Tchitchektoo, village-station dans le voisinage duquel existe une autre bourgade appelée Fehmguzar, regardée comme l'extrême limite du district de Maymene, et en même temps de tout le Turkestan.

C'est à Tchitchektoo que je vis pour la dernière fois des nomades ozbegs, et je ne cacherai pas que ces braves gens à la parole franche, au cœur loyal me laissèrent un véritable regret; les Ozbegs que j'avais rencontrés dans les Khanats de Khiva et de Bokhara sont de tous les indigènes de l'Asie centrale ceux que je me rappelle avec le plus de plaisir.

Vers le soir du second jour qui suivit notre départ de Tchitchektoo, nous parvînmes à l'extrémité d'une belle vallée ; la route qui conduit à la rivière Murgab plonge dans un défilé montagneux, dont la pente rapide et les étroites proportions rendent fort difficile à certains endroits le passage des chameaux.

Il était minuit quand nous arrivâmes sur le bord de l'eau; épuisés par cette traversée de montagnes si lente et si pénible, bêtes et gens tombèrent dans le plus profond sommeil.

En m'éveillant le lendemain à l'aurore, je vis que nous étions dans une longue vallée circonscrite par des hauteurs et dont le thalweg, où les eaux vertes et limpides de la Murgab [1] ont creusé leur lit, offrait aux yeux le spectacle le plus riant.

Pendant une demi-heure nous longeâmes la berge pour trouver un gué ; le courant, en effet, est d'une force peu commune, et, bien que l'eau ne soit pas très-profonde, on ne saurait la passer indifféremment sur tous les points, à raison des blocs de pierre qui l'encombrent.

Les chevaux entrèrent les premiers dans la rivière, ensuite venaient les chameaux, et nos ânes devaient fermer la marche. Or, on sait que ces animaux redoutent singulièrement de se mettre à l'eau et de poser le pied dans la boue. Je crus donc indispensable de caser mon havre-sac, — lequel renfermait mes manuscrits, les dépouilles opimes de mon voyage, — sur le dos d'un de nos chameaux. M'asseyant ensuite sur la selle vide, je contraignis mon âne à quitter le bord. Au premier pas qu'il fit sur le fond rocheux du rapide courant, je

1. La Murgab prend sa source vers l'est dans de hautes montagnes qui portent le nom de Ghur et coule ensuite au nord-ouest, par Martchach et Pendjdeh, jusqu'à ce qu'elle se perde aux environs de Merv dans des plaines sablonneuses. On prétend qu'autrefois elle se jetait dans l'Oxus, mais cela paraît tout à fait impossible.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

compris qu'il allait arriver quelque chose de grave. En conséquence, je voulus descendre, ce qui était tout à fait inutile, car ma monture tomba presque aussitôt elle-même à la grande hilarité des spectateurs groupés sur le bord; puis, évidemment consternée, elle gagna l'autre rive par une inspiration dont je lui fus reconnaissant. Ce bain froid que j'avais pris d'un peu bonne heure dans les flots transparents de la Murgab fut si désagréable que, faute d'habits de rechange, il me fallut demeurer pendant quelques heures caché sous des tapis et des sacs jusqu'à ce que le soleil eût séché mes vêtements imbibés jusqu'au dernier fil.

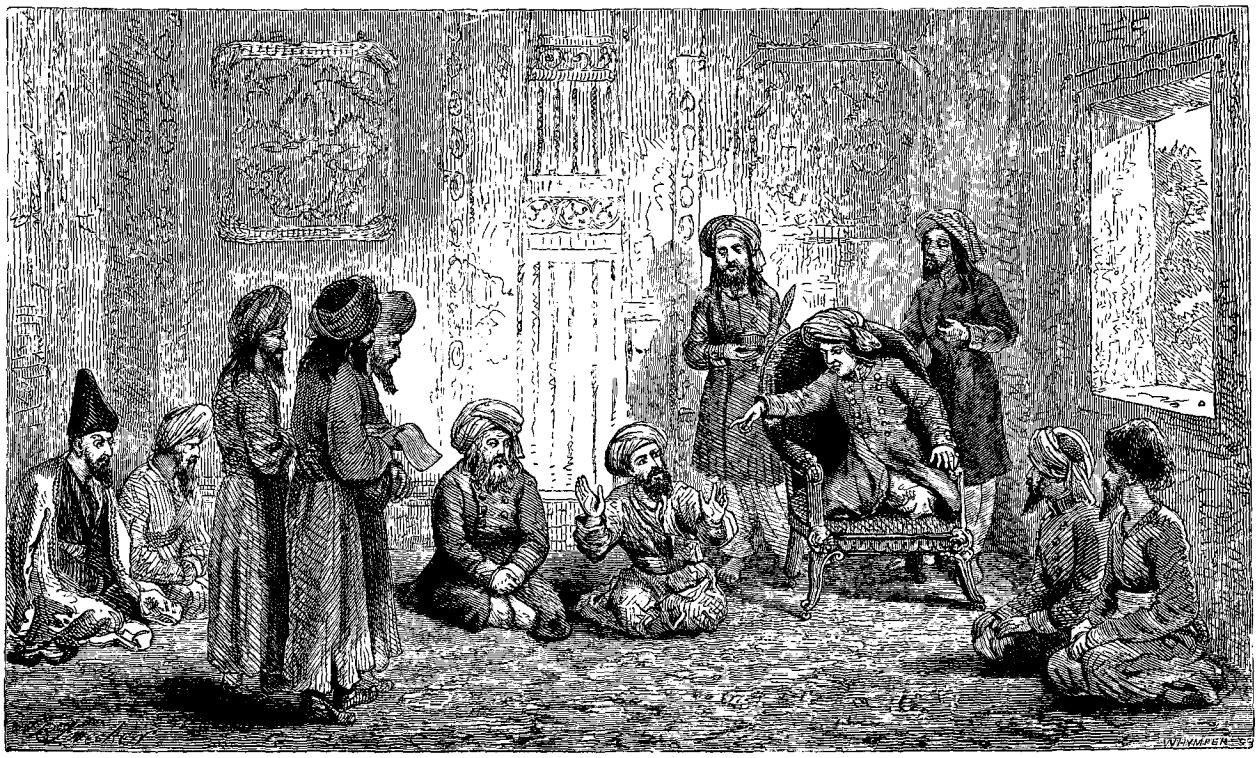
Notre caravane établit son camp près d'une citadelle où résident les Kans des Djemshidi, aujourd'hui notoirement vassaux des Afghans, et, à ce titre, bien rémunérés par le Serdan d'Hérat.

A. VAMBÉRY.

Traduction de FORGUES.

Ici nous sommes obligés de prendre congé de M. Vambéry et de résumer en quelques lignes la fin de son voyage[1].

Les voyageurs à cheval mettent quatre jours à franchir la distance entre Bala-Murgab (vallée de la Murgab supérieure) et Hérat. Les chameaux en prennent le double. Il y avait quinze jours que M. Vambéry et son compagnon étaient sortis de Bockhara lorsqu'ils approchèrent de la ville d'Hérat. Les premières maisons, les fortifications, la porte d'Arak, leur firent, par contraste, l'effet d'un amas de diamants !



« Je jure que tu es un Anglais. » — D'après Vambéry.

Hérat est considéré comme la clef ou la porte du Turkestan et par conséquent de l'Asie centrale. Notre voyageur aurait bien voulu y mettre fin à son déguisement ; mais il était encore à dix jours de la Perse et ne se sentait pas à l'abri de tout danger. Un jour il s'introduisit près du prince régnant, le Serdar Mehemed-Jacoub-Khan, fils du roi de Kabour. Ce prince, âgé de seize ans à peine, était assis dans le palais (le Charbog), près d'une fenêtre. Lorsque M. Vambéry, jouant son rôle de derviche, se présenta inopinément devant lui en récitant la prière consacrée, le jeune vice-roi se leva brusquement de son fauteuil; puis, le désignant du doigt, il s'écria moitié riant et moitié scandalisé :

« Vallahi, Billahi Schuma, Inghiliz hestid. » (Par Dieu ! je jure que vous êtes Anglais). Puis s'élançant de son siége pour venir le regarder de plus près, et battant des mains comme font les enfants après quelque joyeuse découverte :

« Hadji, Kurbunet! (que je sois ta victime!) Dites-le moi, voyons, n'êtes-vous pas un Anglais en *tebdil?* (déguisé). »

Mais M. Vambéry qui avait à redouter la farouche intolérance des Afghans, prit l'air offensé d'un homme qui veut mettre fin à une plaisanterie poussée trop loin :

« Sahib mekun (en voilà bien assez), lui répondis-je, vous connaissez la maxime : « Celui qui, fût-ce par plai-

1. Faute d'espace, nous avons été déjà quelquefois obligé d'abréger le récit de l'auteur, surtout dans sa dernière partie. La traduction entière de l'ouvrage, dont la seconde moitié, que nous avons omise, est plus particulièrement scientifique, sera, du reste, publiée avant la fin de cette année 1865.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« santerie, traite d'infidèle un vrai croyant, est lui-même « un infidèle [1]. » Donnez-moi plutôt quelque chose en échange de ma *fatiha*, pour que je puisse continuer mon voyage. »

« Le sérieux de ma physionomie, ajoute M. Vambéry, et ce *hadis* dont je venais de le régaler, déconcertèrent complétement le jeune prince; il se rassit à moitié confus, et, s'excusant sur la ressemblance de mes traits avec ceux de tels ou tels Européens qu'il avait connus, il ajouta que jamais un Hadji venant de Bokhara ne lui était apparu avec un visage comme le mien. »

Le 15 novembre 1863 M. Vambéry quitta Hérat avec une grande caravane qui se dirigeait vers Meshed[2].

Douze jours après, à Meshed, il dépouilla enfin son costume de derviche. Le 26 décembre il se mit en route pour Téhéran, en compagnie seulement de son ami le molhah qui ne savait trop que dire de cette transformation.

« Nous étions tous deux bien montés sur des chevaux qui m'appartenaient, dit M. Vambéry, et pourvus également à mes frais de tout ce qui nous était nécessaire pour la route en fait de literie ou d'objets de ménage; aussi, bien que j'eusse à fournir vingt-quatre étapes au milieu de l'hiver, j'entrepris avec un vif plaisir cette rude traversée où chaque pas me rapprochait de mon Occident bien-aimé. »

A Téhéran, il ne fut pas moins bien reçu par les Anglais que par les Turcs. Le roi de Perse lui accorda,

Le retour. — Sur la route de Téhéran. — Dessin de Émile Bayard d'après Vambéry.

comme témoignage de faveur spéciale, l'Ordre du Lion et du Soleil.

De Téhéran M. Vambéry se rendit à Trébizonde en passant par Tabriz, et de là, enfin, à Londres, où il arriva le 9 juin 1864.

« La puissance de l'habitude, dit-il, en terminant, est véritablement merveilleuse. Bien que je fusse arrivé pas à pas et graduellement du maximum de la civilisation européenne au minimum de la civilisation orientale, toutes choses dans mon nouveau séjour semblaient m'apparaître pour la première fois comme si mes notions antérieures de la vie qu'on mène chez nous étaient passées à l'état de rêve, et comme si ma transformation asiatique eût gardé seule quelque réalité. Il m'est resté de mes courses nomades une impression puissante et durable. Faut-il donc s'étonner si de temps à autre dans Regent Street ou dans les salons de l'aristocratie britannique on me voyait m'abstraire dans mes pensées, ne songeant plus qu'aux déserts de l'Asie centrale, aux tentes des Kirghis et des Turkomans. »

(*Note du rédacteur.*)

1. Sentence traditionnelle du Prophète.

2. Voyez la description de Meshed, par M. de Khanikoff, dans notre volume du 2e semestre de l'année 1861, p. 269.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Barque traînée sur les glaces de la Düna (voy. p. 120). — Dessin de d'Henriet.

VOYAGE DANS LES PROVINCES RUSSES DE LA BALTIQUE,

LIVONIE, ESTHONIE, COURLANDE,

PAR M. D'HENRIET.

1851-1854. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Arrivée à Riga par mer : la douane et les douaniers. — Le port ; la ville ; premières impressions. — La population : les races. Allemands, Russes et Lettons. — Fiançailles et Mariages. — Armée. — Garnison.

Nous avions pris passage à Stettin, mon frère Louis et moi, sur le paquebot à vapeur *la Düna*, et après trois jours de mal de mer, nous étions arrivés au port de la Bolderaa, et à l'embouchure de la Düna ou Dwina du sud, la Dünamunde.

Les douaniers parurent un beau matin à nos yeux, en même temps que les côtes de la Russie. Des hommes vêtus d'un drap grossier, usé, râpé jusqu'à la corde, lustré et luisant de graisse, mais qui avait été vert sombre, glissèrent jusqu'à nous dans un canot de la même couleur. Leurs moustaches blondes se détachaient en clair sur leur visage. Ils avaient les lèvres épaisses et la physionomie plutôt rude que malveillante. Plusieurs tenaient entre leurs doigts des bâtons de cire rouge qu'ils pétrissaient en les humectant de leur salive. Deux individus habillés d'un drap plus fin siégeaient à l'arrière sur des tapis rouges. C'étaient des employés supérieurs.

Ils montèrent sur le paquebot. Tous les voyageurs furent appelés successivement en leur présence. J'allai à mon tour subir une sorte d'interrogatoire. — Quels étaient mes motifs pour entrer dans l'Empire? — N'en avais-je pas d'autres que ceux que j'énonçais? — Quelles personnes connaissais-je en Russie? — Avais-je des journaux? — Avais-je des lettres de recommandation?

Le commandant du paquebot nous avait, je puis le dire[1], fait notre leçon. Il nous avait offert de garder dans un endroit réservé les objets suspects, armes, lettres, journaux, journaux surtout. « Je vous les ferai passer, avait-il dit, par les douaniers. »

Je fus remis aux mains des subalternes, gens besogneux qui mendieraient une piécette, s'ils n'avaient honnêtement la peur d'avoir affaire à quelque Excellence voyageant incognito. Celui auquel on me livra avait un nez épaté, épais et rouge, qui indiquait où aurait passé ma pièce d'argent. Il me fit signe de montrer l'or que j'avais, le fit sonner et *resonner* sur une table, pour s'assurer que je n'introduisais pas de la fausse monnaie. Tel est l'usage. Il visita mes effets, mit de côté les papiers imprimés, qui devaient aller à la censure, posa sur le reste des bagages son énorme sceau, me palpa de la cheville jusqu'à la gorge, s'assurant que je n'avais point de papiers sur moi. Puis après m'avoir fait demander par un interprète, que je ne compris

1. Il est mort depuis des suites du mal de mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas d'abord, si j'aimais mieux vider mes poches que d'être fouillé, il mit la main à mes poches en s'excusant.

Les douaniers accompagnèrent le paquebot qui remonta lentement le fleuve entre deux rives plates et peu cultivées, avant d'aborder à Riga, capitale des trois gouvernements de Livonie, Esthonie et Courlande.

Le port n'est autre chose que le fleuve lui-même, un beau et large fleuve, qui coule tranquillement et à pleins bords entre deux rives peu encaissées, éloignées l'une de l'autre en certains endroits de plus d'un kilomètre. La ville, quoiqu'elle ne soit pas bâtie en amphithéâtre, est cependant visible de très-loin. Grâce à ses maisons aux toits démesurés, aux pignons en gradins, qui rappellent les vieilles cités allemandes, elle apparaît derrière les remparts, avec ses clochers, ses flèches, ses tours et les coupoles de ses édifices, mélange de gothique de plusieurs époques, de byzantin, de style russe, — si tant est que la Russie ait un style à elle, — et de pseudo-grec. Les églises russes aux dômes ornés de boules et de croix dorées, ajoutent à cet ensemble un peu confus un souvenir de l'Orient.

Le paquebot s'était arrêté en dehors des murs, devant la forteresse.

A gauche une construction massive lavée d'un lait de chaux jaune, flanquée de quelques tours, percée d'ouvertures régulières, ressemblait à une caserne. C'est le *château*, résidence du gouverneur général.

A droite le marché, établi devant une des portes, n'offrait aux yeux qu'un amas de baraques chancelantes. Au fond, les moulins à vent coiffés d'une espèce de carène de vaisseau renversée, agitaient leurs ailes sans trop se presser. Auprès de nous, des navires venus de tous les climats, depuis les *struzzes*, immenses barques de l'intérieur de l'Empire, formées de troncs grossiers, jusqu'aux légers bâtiments des Américains.

Quelques instants après notre débarquement, nous étions installés chez un de nos amis. On sonnait à la porte : des employés de la police venaient prendre nos noms et notre signalement, avant de nous octroyer un *billet de séjour*. Une heure après, on sonnait encore. Un douanier nous demandait. C'était l'homme que le commandant du paquebot honorait de sa confiance. Sa capote verte était des plus rapiécées, mais il portait sur la poitrine une série de médailles et de décorations, et ses moustaches grises étaient fort longues. La tête découverte, fixe, droite, dans l'attitude du salut militaire, il reçut pour sa peine un demi-rouble, environ deux francs, qui firent briller sur son visage un éclair de joie. Il voulut nous baiser la main; j'essayai de l'en empêcher, sans y réussir.

Des fenêtres de la maison où nous étions, la vue s'étendait sur une place de moyenne grandeur, occupée au milieu par une petite baraque où sont les balances de la ville. Un grand nombre de charrettes de paysans, de rouliers juifs, y apportaient le lin et le chanvre, que des experts jurés sont chargés de peser et de marquer d'une estampille. Cette place, à laquelle on arrive par la principale porte, celle du marché, n'est rien moins que la place de l'hôtel de ville, *magistrat* ou maison du Conseil, *Rathhaus*. La Rathhaus, dont les balcons servent encore à certain jour de tribune pour lire au public les priviléges de Livonie, montrait assez fièrement à notre gauche son clocher de forme capricieuse et tourmentée et ses grandes boules, maintenues par des cordes que le veilleur de jour et le veilleur de nuit font mouvoir en cas d'alarme ou d'incendie.

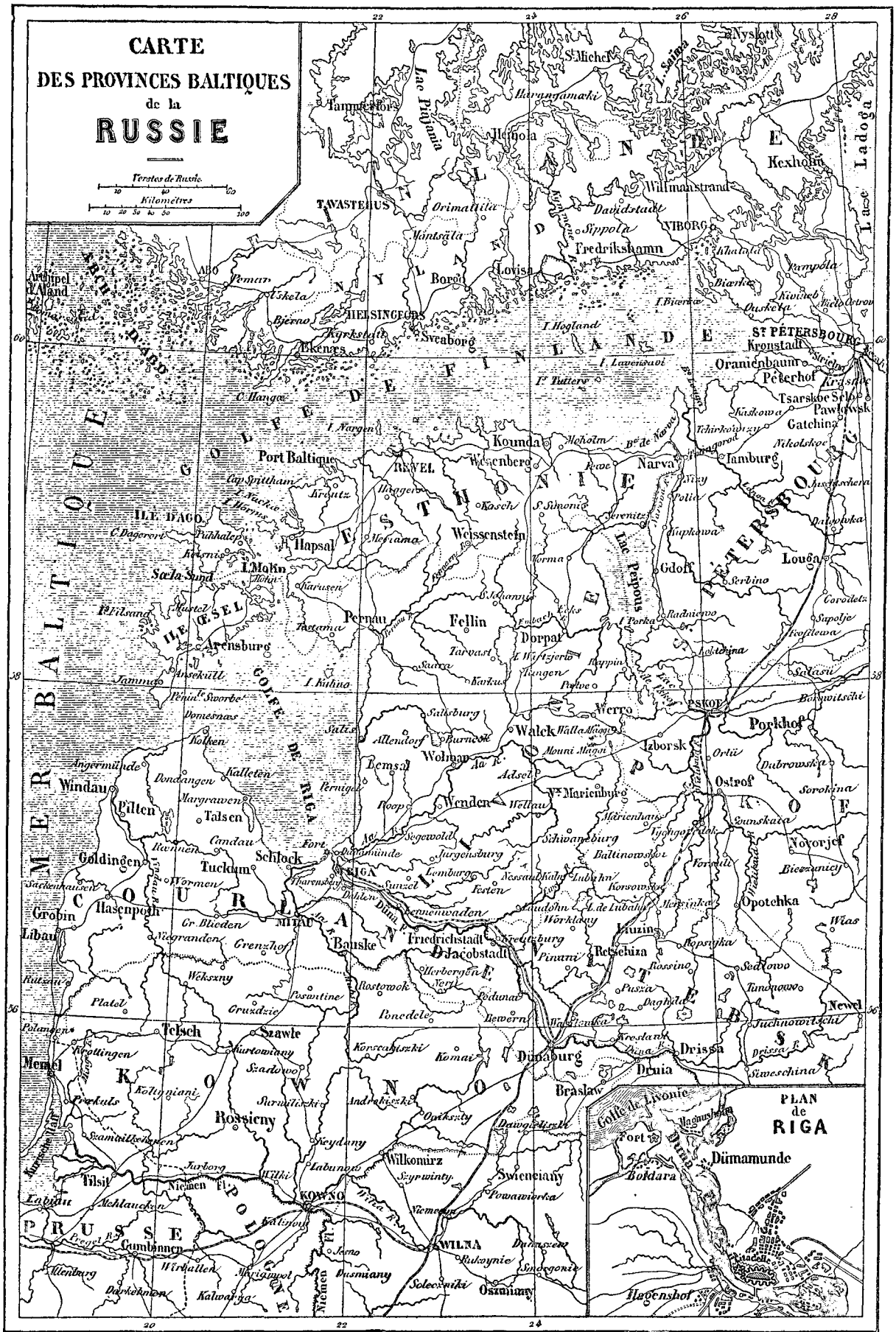
Au pied de la Rathhaus, bon nombre d'hommes étaient étendus, couchés et dormant après le repas du matin. C'étaient des commissionnaires, des portefaix, des soldats vétérans.

A droite, sur la même place, s'élève l'un des plus anciens, sinon le plus ancien monument de la ville, la maison des chevaliers de la Tête-Noire, ou si vous l'aimez mieux, dans un seul mot, suivant l'appellation livonienne, la *Schwarzhaupterhaus*. C'est un grand édifice, dont je regrette de n'avoir pas pris un dessin, à pignon pointu et à sculpture sans art, ou d'un art barbare et étrange, à girouettes fleuries, d'un aspect d'autant plus désagréable, qu'il a été surchargé de constructions malheureuses. Inutile de dire qu'il ne sert plus aux chevaliers. Les chevaliers, qui ont fait peser lourdement leur droit de conquête, n'existent plus. D'abord *Chevaliers du Christ*, — *Frères du Glaive*, comme ils s'appelaient, — puis chevaliers de la Croix, les soldats moines s'étaient réunis ensuite à l'ordre Teutonique. Leur grande salle a été prise pour salle de réunion et de concerts. On l'a ornée de portraits équestres des souverains et des souveraines de la Russie, dont plusieurs, — je parle des peintures, — sont loin d'être sans valeur, et dont les cadres de bois sculptés à ornements de haut relief, sont plus curieux encore. Une nouvelle institution a remplacé l'association religieuse. Les chevaliers Tête-Noire d'aujourd'hui célèbrent leur fraternité par un banquet annuel, où le vin de Champagne coule à flots dans les grands verres, et à la fin duquel les jeux de hasard, généralement défendus en Russie, sont tolérés.

Riga, qui appartient au moyen âge, n'a cependant conservé que peu d'antiquités remarquables. C'est que la Livonie, ballottée de domination en domination, objet d'envie ou de regret pour les Russes, les Suédois, les Danois, n'a échappé à un joug que pour retomber sous un autre plus dur encore. Les populations de ce pays, douces, inoffensives, encore idolâtres, furent subjuguées par les chevaliers Teutoniques, qui les convertirent violemment, et associèrent, pour détrôner l'ancien culte, le nom des saints à celui des vieux dieux du pays, dieux que les habitants des campagnes, comme autrefois les paysans païens, n'ont pas oubliés, et qu'ils aiment et chantent toujours, témoin ce chant de *Ligo-Johanni*, qu'ils répètent encore à la fête des fleurs de la Saint-Jean, au solstice d'été.

La ville passe pour avoir été bâtie vers l'an 1200, par Albert, le premier évêque, et doit son nom à la petite rivière de Rigue, aujourd'hui Rizing, qui est presque entièrement desséchée. Pierre Ier, qui n'avait pas encore reçu le surnom de *Grand*, s'en empara en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dressée par A. Vuillemin.

Gravé par Erhard, 12 R. Duguay-Trouin.

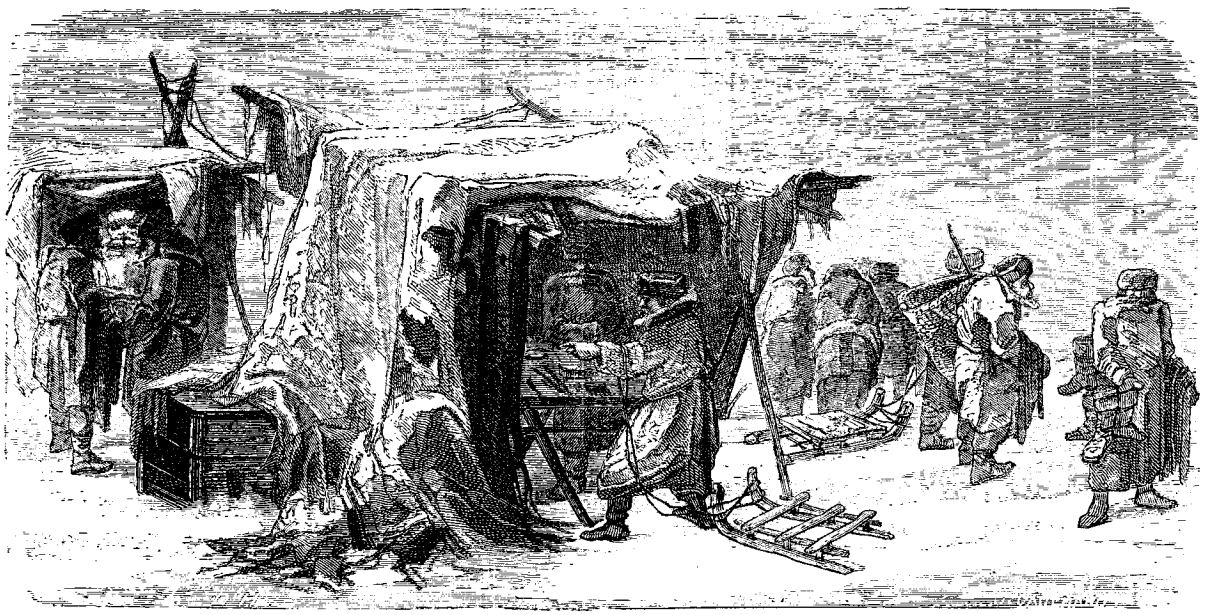
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1710, en même temps que de Vibourg et de Revel, et des autres villes des provinces baltiques, qui lui furent définitivement abandonnées par la Suède, aux termes du traité de Nystadt. Riga conserva quelques priviléges qui lui sont chers, et qui lui furent solennellement confirmés par la plupart des souverains russes; il y règne encore une ombre de liberté communale. Les Russes ne se trouvent pas là chez eux : ils ne peuvent siéger au Rathhaus: ils n'ont pas même le droit d'exercer certaines professions ni certains commerces, exclusivement réservés aux Allemands. Enfin une garde nationale à cheval, la seule de la Russie, peu exercée, il est vrai, puisqu'elle ne chevauche qu'une fois l'an, reste comme un dernier vestige des milices bourgeoises, qui défendaient la *commune* contre des armées disciplinées.

La ville, à l'étroit dans ses murs, s'est augmentée de faubourgs qui s'étendent assez loin dans plusieurs sens, et renferme une population bizarre, agglomération de races longtemps ennemies, qui se sont réconciliées, ou peu s'en faut, mais qui ne se sont que peu ou point mêlées; ce sont :

Les Allemands, policés, polis, qui se croient fort supérieurs aux Russes et le sont en effet par plusieurs côtés; ils se sentent prépondérants, parce qu'ils forment l'élément essentiel de la population urbaine; ils sont fiers de leur bourgeoisie et de leurs richesses, assez hauts avec leurs inférieurs, remuants, supportent difficilement la dépendance où ils se trouvent, et gardent avec religion leur langue maternelle et leurs usages;

Les Lettons ou Lethois, anciens possesseurs du pays, pauvres gens dégradés et abrutis sans mesure, dont je dirai plus loin quelques caractères particuliers; ayant leur langue, une des plus vieilles langues de l'Europe; ayant un costume à eux, qui n'est pas sans ressemblance avec celui du Breton, et conservant, malgré



Un marché en Livonie. — Dessin de d'Henriet.

leur inertie apparente, une certaine force de vie et d'obstination à leurs usages;

Les Russes, fonctionnaires, employés à tous les degrés dans l'échelle du *Tchin*[1], galonnés, serrés dans leurs uniformes, sont soigneusement rasés, sauf ceux des basses classes, qui portent toute la barbe; ces derniers, peuple des faubourgs, sont charpentiers, terrassiers, trafiquants de petites industries, à moins qu'ils ne servent comme domestiques ou gardiens de nuit. Ils portent la *touloupe*, peau de mouton, durant l'hiver, et pendant l'été, la chemise et le pantalon;

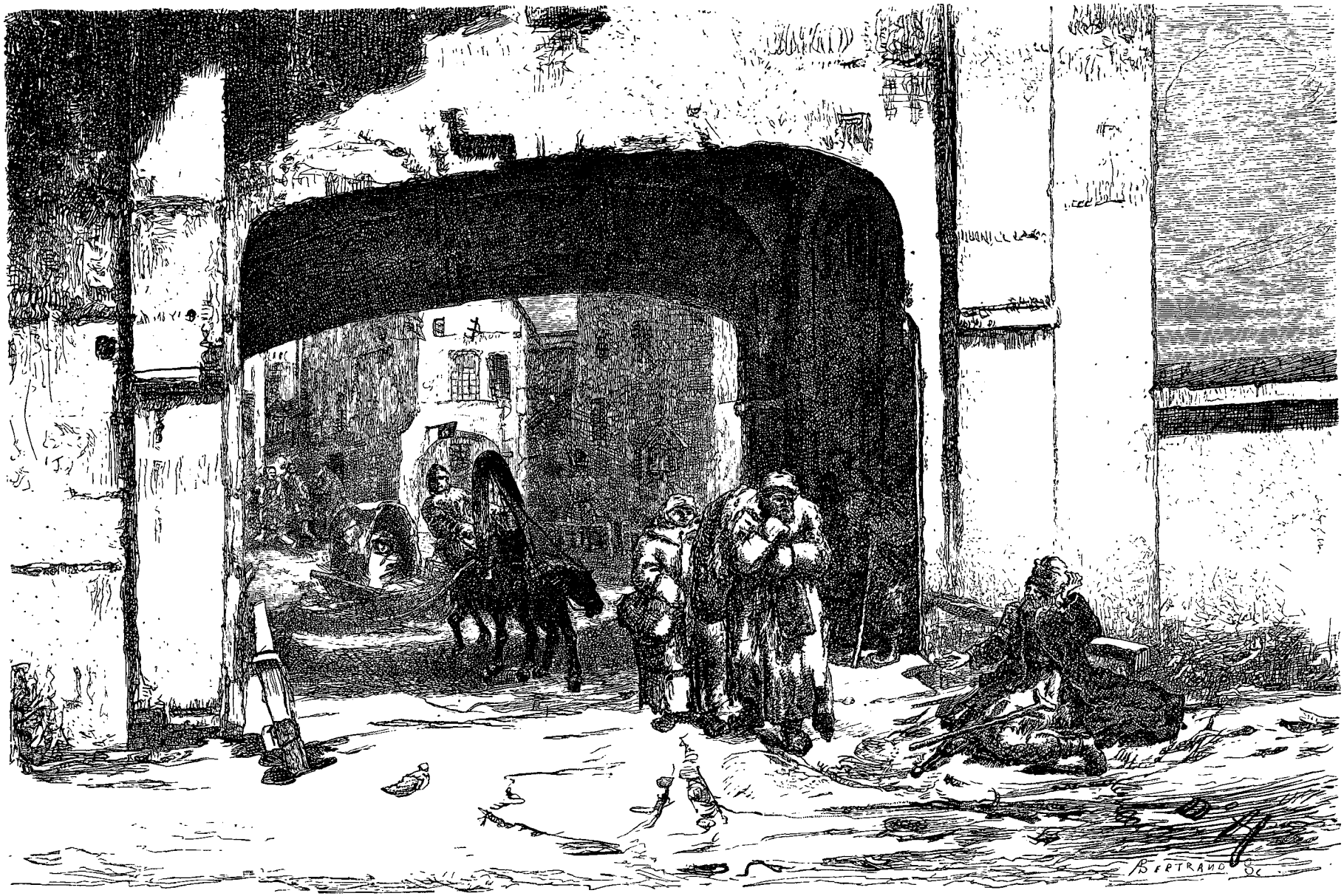
Les Israélites, *die Jude*, aux cheveux noirs ou roux, sorte de parias, traités comme des chiens, objet de rire, de plaisanterie cruelle, de haine religieuse dans une société qui se dit chrétienne, habillés d'un vêtement particulier, malpropres, honteux, serviles, arrivés par le mépris des autres et le défaut de protection légale, à la bassesse et au mépris d'eux-mêmes; ils n'ont pas le droit de séjourner dans la ville [1], la police les y tolère pour en retirer quelque argent au fur et à mesure de ses besoins ; ils n'ont pas le droit d'acquérir la terre; ils deviennent colporteurs, contrebandiers, faiseurs de tours, — et quels tours! — musiciens, tambours ; ils ne deviennent guère soldats; la différence de religion, plus encore que celle de race, leur est défavorable.

J'ai entendu répéter à satiété que les rapports du serf au seigneur et du domestique au maître, sont ceux du fils au père, quelque chose d'attendrissant, d'exemplaire, de patriarcal. De même ceux du paysan à l'empereur. « Le tzar est loin, comme Dieu est haut,

1. Le Tchin, échelle hiérarchique des rangs, création du génie despotique de Pierre le Grand, se compose de quatorze échelons, par lesquels sont supposés monter les Tchinovniks, employés de l'État, et qui, commençant au rang de registrateur de collége, finit à celui de conseiller privé actuel de première classe.

1. Un décret leur a concédé ce droit en 1864.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'une des portes du port, la Sandpforte (porte de Sable), à Riga. — Dessin de d'Henriet.

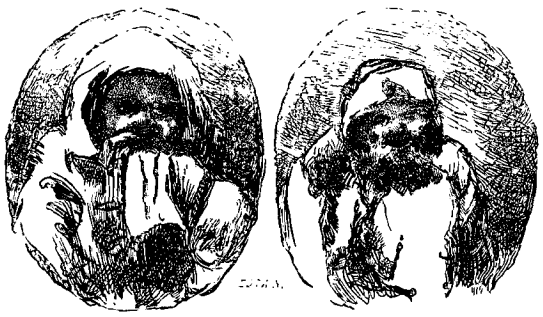
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais tous deux veillent. » « Nos domestiques et nos paysans sont tellement heureux, qu'ils ne songent pas à un autre état. » — Si cela est vrai, ils ont résolu le problème du contentement à bon marché.

Aux premiers jours de mon arrivée en Livonie, j'étais chez un de mes amis, un jeune homme de cœur, musicien distingué, d'une nature impressionnable et bonne; je l'avais connu en France avant de le retrouver en Russie, et je suis sûr que mon affection pour lui ne me fait point exagérer sa valeur.

Il devait sortir : à l'heure précise, le cocher Thomas ne se trouva pas devant la porte avec sa voiture. Thomas était un paysan qui avait eu le bonheur assez envié de venir chercher du service à la ville. Son vice était d'aimer à boire, la boisson lui donnait de la joie; quand il était triste, il s'enivrait. Il avait promis plusieurs fois de se corriger. Au retour de sa course, Thomas reçut un petit morceau de papier dont il savait la destination; il le prit, baisa la main du maître et ne songea pas à feindre l'étonnement. C'était un bon pour vingt-cinq coups de verges. Il alla à la police qui — heureusement — n'était pas loin, se déshabilla autant qu'il le fallait, reçut vingt-cinq coups, tandis qu'un officier comptait, afin que tout se fît dans les formes. Il ramassa ses vêtements sans mot dire. On lui remit une sorte de récépissé, constatant que Thomas avait reçu ce qui était demandé.

Il revint en ayant soin de ne pas paraître mécontent et après avoir présenté le billet à son maître, il lui baisa la main.



Paysans Russes : Aspect du costume d'hiver.

« Êtes-vous content, dis-je à mon ami, de ce que vous avez fait?

— Qui, moi? Qu'ai-je fait, j'ai fait battre mon cocher. Est-ce moi qui l'ai battu?

— Mais si vous-même aviez reçu une pareille....

— Qui, moi? Des coups de verge! C'est une plaisanterie. Est-ce que je suis né serf, par hasard? »

Il avait compris; mais l'hypothèse lui semblait inadmissible.

« Nos domestiques, me dit-il, sont le plus souvent à nous. Est-ce que nous pouvons les mettre à la porte? Autant vaudrait jeter sa maison par la fenêtre! »

Hélas! le raisonnement n'est pas mauvais en Livonie, où le propriétaire est maître et juge. La seule restriction, bien légère, qu'on apporte à son droit d'abuser, est le payement qu'il doit faire, suivant le tarif, entre les mains de la police pour la peine qu'elle a pris de châtier celui qu'il condamne.

D'autres non moins jeunes que celui que je cite, non moins doux, que j'ai connus plus tard, avaient de vieux serviteurs à cheveux blancs. Le *samovar*, machine à thé, n'était pas préparé à l'heure dite. Le vieillard entrait, recevait quelques paroles brèves, puis un soufflet sur une joue, qui rougissait, et sur l'autre, qui rougissait encore, sans qu'il perdît devant le jeune homme l'attitude respectueuse.

Je ne parle pas de certains supplices infligés par des femmes mécontentes à leurs camériste, et qui, sortant de l'ordinaire, forment exception.

La première fois que je vis des serfs à peu près chez eux, c'était à Dubbeln, un petit pays de bains où l'on vient de fort loin, situé dans une position délicieuse entre fleuve et mer, à l'embouchure de l'Aa. J'habitais une maison voisine de celle d'un prince R.... nouvellement marié à une jeune fille, une enfant de seize ans, grosse, ronde comme sont beaucoup de femmes russes, fort petite, et qui cependant trouvait moyen de regarder du haut de sa tête, au salon de conversation, les aides de camp, qui la faisaient danser. Ses gens m'intéressaient. Les cochers près des écuries fumaient en dépit des défenses. Ils avaient l'air heureux, pourquoi ne pas l'avouer? Heureux en effet, d'un bonheur inerte. L'un d'eux à l'écart psalmodiait sans cesse une sorte d'air lent sur un rhythme triste et comme plaintif. Une femme était auprès de lui, pâle, douce, les yeux caressants et relevés comme ceux des Chinoises, les pommettes saillantes. Un enfant, — voilà la famille, — était entre les deux, couvert seulement d'une chemise d'indienne rougeâtre; sur sa peau, un peu aux joues, et beaucoup aux jambes, de la terre était attachée, comme on en remarque aux flancs des bœufs. Je dis ce que j'ai vu sans vouloir l'exagérer. De l'insouciance, une vie qui paraissait toute faite, et pourtant pesante.

Beaucoup de choses m'étaient nouvelles; je fis des méprises et j'eus des étonnements auxquels je fus moins exposé plus tard. Le quatrième ou le cinquième jour après mon débarquement se trouvait être celui d'une fête dite nationale, l'anniversaire de la naissance ou du couronnement du tzar. Il y avait *Te Deum* et revue. J'assistai à la revue. A l'un des commandements je vis les soldats jusque-là immobiles, sur toute la ligne, éternuer, tousser, cracher, se moucher; ce fut comme un feu de peloton. Je me gardai de rire. Une musique militaire entonna le *Bojni Sara Krani*, l'hymne russe, un beau chant, d'un souffle très-large. J'écoutais attentivement; un officier vint de la part du colonel de la police, me dire de me découvrir; cette marque de respect est non pas une coutume, mais l'objet même d'un règlement. Je répondis que je m'en allais. Comme je rentrais dans la ville, je suivis un chemin semé de sable frais et de quelques feuilles vertes de sapin; cela faisait sans doute partie de la fête; une voiture passa, une voiture découverte dans laquelle de jeunes messieurs en toilette noire, portaient sur leurs genoux un petit coffret garni de roses blanches artifi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cielles; c'étaient sans doute des garçons d'honneur qui s'en allaient vers l'épousée et lui portaient la corbeille de noce. Hélas! je me trompais; ce chemin était celui par lequel s'en vont les morts, et le coffret un petit cercueil d'enfant, que des indifférents allaient rendre à la terre!

Un incident dont je fus témoin à peu près en même temps dans ce pays de Dubbeln, donnera peut-être une idée de la manière dont se font ou se défont les mariages dans la classe moyenne, où les mœurs sont plus allemandes que russes, avec un mélange des unes et des autres. Les femmes rêvent volontiers des *âmes-sœurs* qui se réunissent un jour, si Dieu le veut, sur la terre, à moins qu'elles doivent se réunir seulement dans le ciel. Elles devisent aussi volontiers, avec une sentimentalité naturelle, des clartés de la lune, l'astre de la nuit, du mariage, de l'amour, de la rêverie, la *schwærmerei*. Il n'est par de *promise* qui ne fasse parade d'aimer ou qui n'aime éperdument son fiancé.

Paysanne de Dubbeln sur sa porte.

A Dubbeln, dans la même chambre que moi, la place manquant, habitait un jeune médecin, le docteur K..., qui revenait de Perse. Il n'était ni mal ni bien, plutôt bien que mal, intelligent, fort décoré, tant de la Russie que de la Perse. Il avait reçu de cette dernière en faux brillants, la décoration du Lion et du Soleil. Pendant six ans, il n'avait aperçu que des femmes de l'Orient, sur le compte desquelles il trouvait qu'il y a beaucoup à rabattre. Il vit à la promenade sur la plage, une jeune fille, une beauté germaine, aux yeux de myosotis et aux cheveux blonds, au regard étonné et limpide. Elle lui sembla devoir être une compagne charmante. Elle était riche, il n'était pas pauvre.

Après s'être bien consulté, il alla à elle et lui demanda simplement sa main, pour le plus grand bonheur de tous deux.

La jeune fille lui répondit que la demande l'honorait, qu'elle avait plaisir à le voir. Elle ajouta non moins simplement qu'elle ne savait pas si ce qu'elle ressentait était de l'estime pour lui, ou une sympathie plus vive. Elle le priait en conséquence de venir chez sa mère, où ils essayeraient de se connaître mieux.

Le soir même l'heureux prétendant recevait une invitation à prendre le thé, et la jeune fille le présentait à sa mère. Il fut bienvenu et bien accueilli; il se montrait sincèrement épris. On le considérait comme le fiancé. Ils allaient ensemble au bord de la mer, au soleil couchant, regarder les nuages, *qui faisaient des châteaux dans l'air*, et parler de leurs projets de bonheur. Un soir, qu'ils avaient marché plus longtemps que de coutume, le soleil disparaissait dans sa gloire; ils restaient dans le silence.

« Monsieur K..., dit la jeune fille de sa douce voix, qui croirait qu'il y a un mois que je vous ai vu pour la première fois! Comme ce mois s'est écoulé! J'ai voulu vous mieux connaître, mais maintenant je peux vous le dire, je le sens, je ne vous aimerai jamais. »

Le malheureux n'était qu'estimé. Il quitta, non pas la jeune fille, mais le pays, et comme il ne connaissait pas de remède à son mal, il alla se faire casser la tête dans le Caucase ou dans la Crimée. On me l'a du moins annoncé, et je désirerais fort avoir été trompé. Il méritait mieux, à coup sûr, que cette fin tragique.

Quant à la presque fiancée, elle s'est mariée depuis, avec un négociant plus blond qu'elle, qui l'a emmenée en Angleterre.

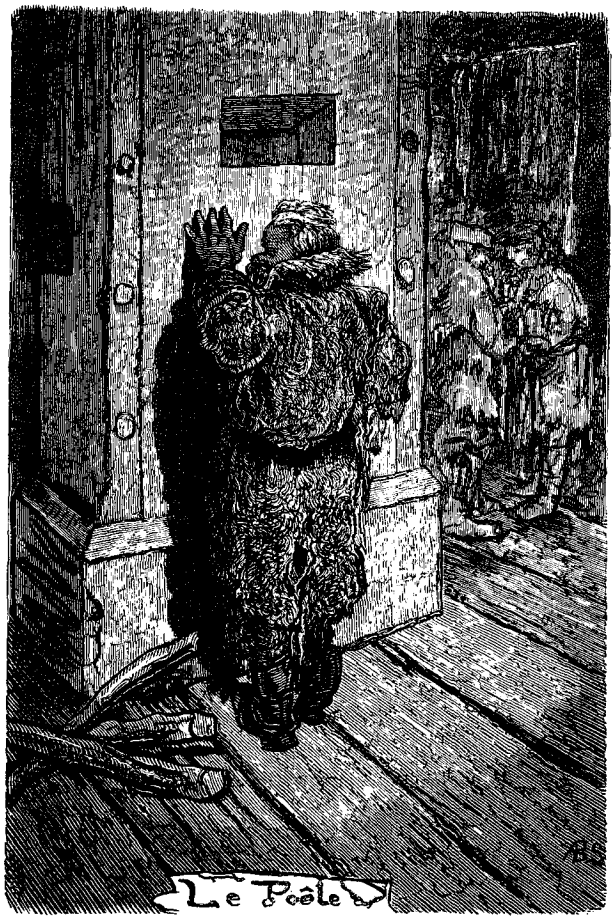
Je reviens à Riga. La latitude est à peu près celle de Moscou. Les écarts de la température sont cependant, grâce au voisinage de la mer, moindres qu'en cette dernière ville. Le climat n'est pas des plus sains. Si le froid ne descend jamais beaucoup au-dessous de vingt-cinq degrés du thermomètre de Réaumur, les changements sont fort brusques, et prennent souvent les habitants au dépourvu. La plupart des maladies sont des refroidissements auxquels les étrangers sont moins sujets peut-être que les personnes du pays. Ils sont seulement exposés à une certaine fièvre froide, qui se montre rarement, qui n'est point tout d'abord mortelle, mais à laquelle on ne sait d'autre remède que d'envoyer le malade sous un ciel plus doux, et de lui rendre l'air natal.

La ville n'est point défendue précisément par sa forteresse ni par ses remparts [1], qui n'ont point garanti l'un de ses faubourgs de brûler tout entier en 1812, sur l'ordre un peu pressé d'un gouverneur général. Si j'en crois les fanfaronnades russes, tout alla au mieux; la reconstruction se fit sur un plan régulier. « C'était, me dit-on, l'année de la *retirade* de Moscou. Les Français étaient attendus. Le veilleur d'une tour signala des masses qui s'avançaient. On fit incendier, vu l'urgence; les troupes étaient des troupeaux, et nous avons eu un plus beau faubourg. Si vous recommenciez, nous le rebâtirions *magnifique*. » — La vérité est que Riga arrêta, au dire des historiens, la fortune de Napoléon, et que son faubourg de Saint-Pétersbourg, moins peuplé que celui de Moscou, est mieux entretenu, habité qu'il est par une quantité de

1. Riga est devenu une ville ouverte dont la défense est tout entière dans la forteresse et les batteries qui gardent l'embouchure de la Düna et plus encore dans le peu de profondeur du fleuve.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riches marchands et de fonctionnaires. Le faubourg dit de Moscou est le vrai quartier russe ; on y trouve plus particulièrement les bains, les maisons pittoresques, la malpropreté, la pauvreté, la misère. J'y vis un jour passer, sur une voiture-échafaud, un pauvre diable qu'on menait battre. C'était un Juif de vingt ans ; il avait fabriqué et fait circuler quelques pièces de vingt-cinq kopecks ; la tête baissée et immobile entre les longues boucles de ses cheveux roux, il avait l'air résigné. Il devait subir sa peine en deux fois à huit jours d'intervalle, et, s'il ne réussissait pas à mourir, être envoyé en Sibérie. La personne qui me donna ces détails me dit que j'aurais pu voir quelques années auparavant un monument terrible de la justice, une pyramide de quelques mètres. Un accusé, convaincu d'incendie, avait été tenaillé de fers rouges, fouetté, enfermé ensuite, encore vivant, entre quatre murs, qu'on avait refermés au-dessus de sa tête ; une inscription rappelait la mémoire de son crime. Terrible expiation ! Dix ans après la fin de cet infortuné, un homme qu'on ne soupçonnait pas coupable, s'avouait spontanément le seul auteur de l'incendie.

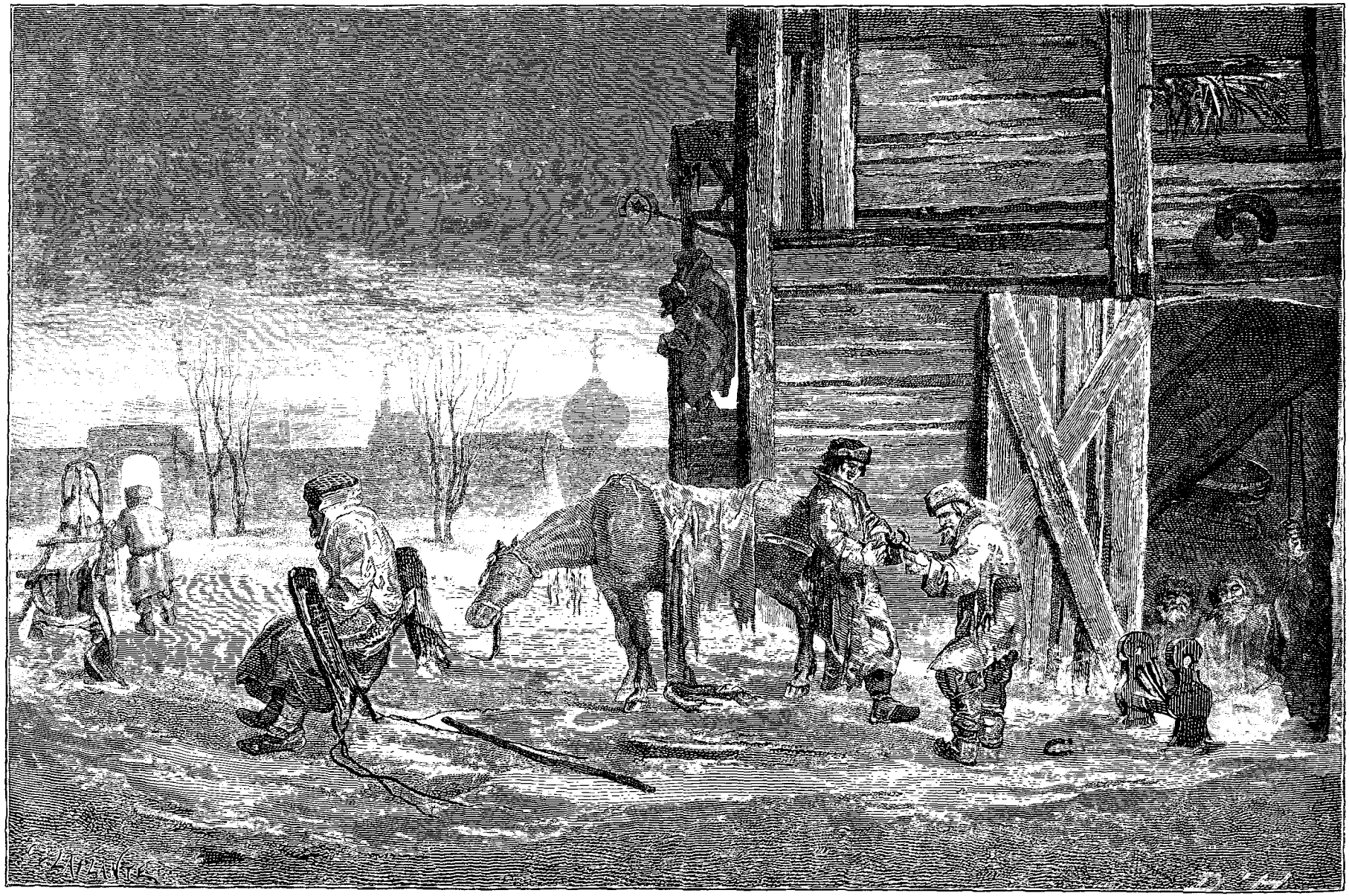


Le poêle de la maison de police, à Riga. — Dessin de d'Henriet.

Ces erreurs ne sont que trop possibles. Telle personne à ma connaissance, a quelque réputation pour faire avouer aux prévenus tout ce qu'elle veut leur entendre dire. On parle de certaines tortures. Calomnie ! Les moyens sont doux ; le prisonnier n'est pas mis dans un cachot fétide et froid. Non. Au besoin, on le tiendra dans un endroit chaud, surchauffé même. Quoi d'étonnant ! nous sommes en hiver. Dans cette température particulière, on le nourrira d'aliments excitants : de harengs. On ne lui donnera point à boire. Est-il quelque chose de plus simple ? Et au bout de trois, quatre, six jours, suivant la force de l'individu, et si bien trempé qu'il soit, il aura tout dit, pour avoir un peu d'eau. Passons.

Si les faubourgs de Riga sont construits en bois, quoique les colonnades et les frontons saillants n'y soient point épargnés, si de plus les rues y sont en ligne droite, il n'en est pas de même de la ville, où bon nombre de rues sont tortueuses, mais où les maisons sont en briques ; les environs, grandes plaines sablonneuses, surtout au midi, offrent peu de carrières. Les maisons sont confortables et bien aménagées. Des poêles énormes, souvent dissimulés dans la muraille, dont les foyers sont des fournaises que l'on chauffe une fois par jour, deux tout au plus par les grands froids, suffisent à entretenir de treize à quinze degrés Réaumur de chaleur dans des appartements vastes, tout ouverts au dedans, mais bien garantis au dehors par les doubles fenêtres et les doubles portes. Costumes d'été et costumes d'hiver sont les mêmes tant qu'on est chez soi. Pour la sortie, on prend une fourrure dans laquelle on ne reconnaît plus aucune forme, si bien qu'il est difficile d'y distinguer une femme d'un homme, mais dans laquelle aussi, sauf les pieds que rien ne défend, et la tête qui n'est coiffée que du chapeau, on peut se sentir comme chez soi. Ces fourrures, dont on porte toujours le poil en dedans, constituent un luxe assez dispendieux. Pour la nuit un lit, petit, bas, avec un ou deux matelas de cuir, et des draps un peu plus grands que des serviettes ; peu de couvertures, attendu qu'il ne fait pas froid. Le seul inconvénient de cette température de serre chaude, est le manque de renouvellement de l'air. Dès l'entrée dans les escaliers, chauffés comme les appartements, on peut se sentir pris à la poitrine d'un certain sentiment de malaise, qu'on ne définira point tout d'abord, et qui tient surtout à ce qu'on respire un air déjà cent fois respiré, et qui a perdu ses qualités vives. L'absence de soins et de propreté dans beaucoup de maisons, y ajoute une mauvaise odeur particulière. L'hiver est long ; il dure plus de cinq mois. Les mauvais jours tiennent presque les deux tiers de l'année. Brusquement, sans autre transition que l'intervalle d'une semaine, on passe de l'hiver à l'été, la saison des feuilles, du gazon, de la grande chaleur. Il y a huit jours, l'atmosphère était chargée de paillettes de glaces qui brillaient de toutes les couleurs du prisme ; les ombres sur la neige étaient d'un rose violet ; le cours de la Düna n'était qu'une longue plaine de glace, où les barques même allaient en traîneau (voir page 113), percée de quelques puits pour pêcher et prendre de l'eau ; de petits sapins plantés indiquaient les sentiers viables ; sur ce terrain solide les paysans re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maréchal ferrant au faubourg de Moscou, a Riga. — Dessn de d Henri et.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

misaient leur charrette. Les rayons du soleil ont commencé à devenir plus directs et plus tièdes; on s'attend à voir la débâcle des glaces. Les portes de la ville sur le quai sont fermées presque jusqu'en haut, de crainte d'inondation. Soudain on entend un coup de canon qui semble parti de la forteresse. Ce n'est pas la forteresse qui a donné le signal, mais le fleuve qui s'est mis en route. Majestueusement, d'une seule pièce, je l'ai vu ainsi, il va vers la mer, *vrai chemin qui marche*, d'une façon si fantastique et si inusitée, qu'au premier moment j'ai cru que je marchais moi-même. Rien sur cet immense glaçon, que quelques animaux égarés. On n'entend aucun bruit que l'aigre froissement de la glace contre les rives. A partir de cet instant, le printemps est venu. Magnifique moment, où la végétation se développe et grandit avec une splendeur et un débordement de vie, dont nous nous faisons à peine une idée dans nos climats tempérés. Où vous n'aperceviez qu'un sol aride, qui vient d'être débarrassé des neiges, s'élèvent déjà pleines de force et de séve, au plus vite, pour regagner le temps perdu, une verdure jeune et charmante, des herbes qui réjouissent les yeux attristés. En même temps on rétablit le pont mobile et flottant, qui relie l'une à l'autre les rives de la Düna. Les navires, qui attendaient dans le golfe, remontent alors le cours du fleuve, que descendent les barques ou *struzzes* venues de l'intérieur. On pourra venir le soir entendre les très-mélancoliques romances des paysans, qui, assis à la proue de leur bateau, chantent en s'accompagnant, et en improvisant paroles et musique. On les verra quelquefois aussi dans les campagnes, mais jamais bien loin de la ville, portant leur balalaïka, guitare primitive, faite à la hache, à caisse triangulaire et à trois cordes. Ils tirent quelques sons de cet instrument ingrat [1].

Marchand russe de la deuxième Guilde, à Riga.

Le printemps dure peu. Il est bientôt remplacé par un été sec, où soufflent parfois des vents chargés de sable, et par une chaleur que les nuits n'adoucissent plus, chaleur si vive que dans les bois pleins de mousses et de lichens, les arbres d'essences résineuses, dont les parfums d'ambre et d'encens brûlés par le soleil sont si bienfaisants et si doux, prennent quelquefois feu spontanément. Les herbes deviennent rousses ; les feuilles tombent et les giboulées d'octobre, assez semblables à celles que nous connaissons au mois de mars, reviennent, suivies de près par la neige, les glaces et le traînage de l'hiver.

Les divisions de la société ne correspondent pas toutes à celles des races, ni même à celles des croyances, dont je parlais tout à l'heure. Les mœurs en ont établi, il faut le dire, d'aussi profondes entre les classes diverses. La noblesse des provinces baltiques est un corps puissant et considéré; elle est de souche allemande, comme la bourgeoisie, et se prétend à juste titre plus ancienne que la noblesse russe, qui d'ailleurs ne le conteste point. Elle jouit de priviléges nombreux, se réunit en assemblées périodiques, nomme des maréchaux pour veiller à ses intérêts, confère même la noblesse. Plus d'un tzar et d'une impératrice ont sollicité ces diplômes. Quand en 1764, Catherine visita l'Esthonie et la Livonie, elle y trouva comme un camp retranché de la féodalité. Le peuple, traité *d'étranger*, n'avait aucun droit ; il ne connaissait que les titres, droits et priviléges de la chevalerie allemande de Livonie et d'Esthonie. Catherine obtint que le paysan fût possesseur de ses meubles, de son bétail, de sa récolte, s'il ne devait rien à son seigneur, et qu'on ne pût *le vendre à l'étranger sans payer deux cents thalers d'amende, quatre cents, si le mari était séparé de sa femme*. Le gouverneur des provinces était nommé procureur des *causes muettes*. On reconnaissait que *les hommes avaient péri par une maladie insensible et habituelle*. Devenues plus humaines et mieux éclairées sur leurs propres intérêts, ces provinces essayèrent de porter remède au mal de tous. L'Esthonie conçut dès 1816 l'idée de l'émancipation, que la Courlande développa (1817), que simplifia la Livonie (1819). Toutefois l'affranchissement véritable, car les concessions de 1819 ne permettaient pas encore au paysan, valet de ferme ou domestique, de posséder la terre, l'affranchissement véritable, même avec de communs efforts, ne se fera pas rapidement. « Les pères ont mangé du fruit aigre, dit le proverbe russe, et les enfants ont les dents agacées. »

Les artisans, les marchands, les armateurs, les banquiers, font partie de la bourgeoisie, dont les priviléges, moindres que ceux de la noblesse, sont encore importants. Les marchands eux-mêmes se séparent en plusieurs classes bien tranchées, suivant la *Guilde* à laquelle ils appartiennent. La première seule paye un impôt, qui lui vaut le droit de commercer avec l'étranger. Hommes et femmes de cette classe mènent une vie large et hospitalière, aiment les plaisirs, la danse, la musique, les voyages. Tel se dit assez modestement *marchand*, et passe une partie du jour dans ce qu'il appelle son *comptoir*, qui possède, tant à la ville qu'à la campagne, toutes les aises de la vie et d'un luxe princier. Cette bourgeoisie, que recommandent beaucoup de qualités aimables, une hospitalité sans limites, et une réelle honnêteté de mœurs, rare en Russie, n'a pas de plus grand défaut que sa vanité à l'égard du paysan, avec

1. J'en ai acheté un jour une, toute neuve, moyennant, je crois, vingt kopecks.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lequel elle a malheureusement peu de points de contact. Plusieurs de ces marchands pourraient rappeler, si le climat l'eût permis, les commerçants de l'ancienne Venise, magnifiques et prodigues. Plus riches que les possesseurs de terres, souvent endettés par l'émulation même du luxe et par le jeu, ils prêtent aux fonctionnaires du gouvernement, toujours pauvres par suite de leurs besoins : emprunts à fonds perdus, en toute connaissance de cause des deux côtés, car le bailleur de fonds n'ignore pas qu'on peut, à un moment donné, lui infliger des peines redoutables, dont ni lui ni les siens ne sont jamais trop à couvert.

Marchand de glaces, à Riga.

Les cultivateurs, paysans de la Livonie, sont Lettons ou Esthoniens. Les Esthoniens occupent le nord. Les Lettons sont le peuple le plus malheureux que j'aie encore vu. Après les droits et les prérogatives des classes supérieures, il leur reste peu de chose. Cependant ils passent dans le pays pour à peu près libres depuis le commencement de ce siècle. Dès l'an 1200, ils étaient sous le joug; un couvent de Cisterciens s'établissait à la Dünamunde, à l'endroit où s'élève la forteresse actuelle. Race dégénérée et persistante, de peu d'intelligence, accablée de mépris! Leur langue a quelques mots de commun avec la nôtre. L'homme et la femme sont sans jeunesse; leur physionomie est marquée d'apathie et d'abrutissement. Ces gens sont domestiques, ou bien ils viennent à la ville pour amener des provisions, vêtus de longs pardessus de bure grossière, qui ont quelque ressemblance avec la capotte du soldat russe. Ils ont des culottes larges et flottantes, et sont coiffés, l'été, d'un chapeau à large bord, qu'ils ornent d'une pipe placée en sautoir; l'hiver, d'un bonnet de fourrure d'une forme assez étrange. Ils portent des cheveux longs, la plupart d'une couleur indéfinie, blonde ou brun passé, tombant sur le front et sur les yeux; on leur voit la bouche ouverte avec une expression étonnée et stupide; ils sont maigres, ont peu de teint et beaucoup de rides. Ils conduisent des charrettes attelées de chevaux au poil fauve, et si petits, qu'ils ne dépassent pas la grosseur d'un âne de nos pays, dont ils ont d'ailleurs l'œil vif et l'air allègre; ces animaux sont pleins de feu, et capables de fournir une longue course; ils se montrent fort dociles à la voix; ils accourent de loin au sifflement de leur maître. L'hiver, sur le fleuve glacé, passent d'interminables files de charrettes lettones, avec leurs conducteurs à moitié endormis; car le sommeil est la passion de ces pauvres gens. Leur bonheur est d'aller aux jours de fête dormir dans les cabarets. Ils semblent incapables de violence. Longtemps toute plainte contre le seigneur leur a été interdite d'une manière absolue. Les curés avaient ordre de les exhorter à rester soumis et tranquilles. Ils sont encore, à peu de chose près, ce qu'ils étaient autrefois, quand ils se défendaient si mal contre les chevaliers-moines bardés de fer. Telle était leur ignorance des choses de la guerre, qu'ils s'imaginaient alors renverser, en les tirant avec des cordes, les tours maçonnées qui s'élevaient pour mieux assurer leur servitude. Leur espoir est dans l'autre vie, la vie posthume. Ils portent, dit-on, un peu de bois sur les tombeaux pour aider les morts à faire du feu dans l'autre monde. Je me rappellerai, je pense, toujours, avoir vu un de ces jeunes paysans, saisi par un soldat de police, qui le frappait rudement sur la tête. Le paysan ne rendait pas les coups; d'une main il essayait de repousser doucement le soldat, de l'autre il s'arrachait les cheveux en levant au ciel de grands yeux ronds, et cela avec une douleur si vraie, que tout autre que le soldat eût été ému de pitié. Le soldat lui prit les bras qu'il ramena par derrière; il les attacha d'une longue et légère ficelle, dont il saisit un bout, et en continuant à le frapper de temps à autre, il le fit marcher devant lui.

Paysan des struzzes venu à Riga.

Les mariages des Lettons ne sont pas précisément libres : la manière dont ils se font, — je n'en ai pas été témoin, — mérite d'être mentionnée. Le maître a tout avantage à augmenter le nombre des familles, l'obrok, la redevance, étant payée par chaque mâle ou homme marié. Un homme marié constitue une âme ou paysan, et la fortune du seigneur s'évalue en général par le nombre d'âmes ou de paysans qu'il occupe. L'intendant ne néglige point le *croît* de ce bétail humain. Quand il y a dans la terre un certain nombre de filles et de garçons nubiles, on les mène un jour de fête, en nombre égal des deux côtés, dans un cabaret; on les enferme pendant une heure dans une même chambre. L'intendant leur fait servir au besoin des noix, des pains d'épice ou des figues. Ne faut-il pas savoir dépenser à propos? Quand ils sortent, leurs choix sont faits, des premiers jusqu'aux derniers, qui n'ont guère eu l'occasion de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

choisir, et tous, deux à deux, couples assortis, ils s'en vont chercher et recevoir la bénédiction religieuse.

D'autres hommes presque aussi misérables que les Lettons, arrivent à la ville après la fonte des glaces. Ce sont des serfs, venus des provinces qui bordent le cours de la Düna et de ses affluents, ou qui en sont à quelque distance. Ils amènent dans leurs énormes barques les blés, le lin, le chanvre, qui sont l'objet d'un commerce considérable. La *struzze*, que je n'ai vue décrite nulle part, entièrement faite à la hache, est une construction grossière, une œuvre de sauvages un peu avancés. Des troncs d'arbres mal dégrossis tapissent le fond plat de ce genre de bateau. D'autres, plus émincés, forment les flancs; un autre, enfin, sorte de longue rame que manœuvrent sept ou huit hommes, sert de gouvernail. Quelque chose est cependant donné au luxe, et à ce besoin d'art qui tourmente l'homme dès son enfance. Un charpentier a, sur le bois de la proue, sculpté à la hache une tête de cheval, auquel un peintre a fait des yeux de vermillon ou d'ocre rouge. Le peintre a quelquefois même ajouté à cet essai, sur les parois de la struzze, des chaînes, des ancres figurées à grands traits noirs. Ces ornements, avec les soleils et les dessins qui sont en haut du mât, rappellent, sans faire sourire, les barbares petits bonshommes que font les écoliers sur les murs. Les struzzes, ainsi bâties, franchissent, la crue des eaux aidant, les cataractes dont on n'a pas encore su débarrasser le cours du fleuve, et viennent, les unes après les autres, se réunir en amont du port. Là elles sont débitées et servent de matériaux pour les maisons, les cabanes et les clôtures. Quant à l'équipage de la struzze chaque homme, pauvre, mal vêtu, mais en général jeune et vigoureux, a reçu une vingtaine de francs de son maître pour venir souvent de fort loin, du gouvernement de Smolensk, de Viasma, de Poretchie, non loin de Mos-

Marchand d'oiseaux, à Riga.

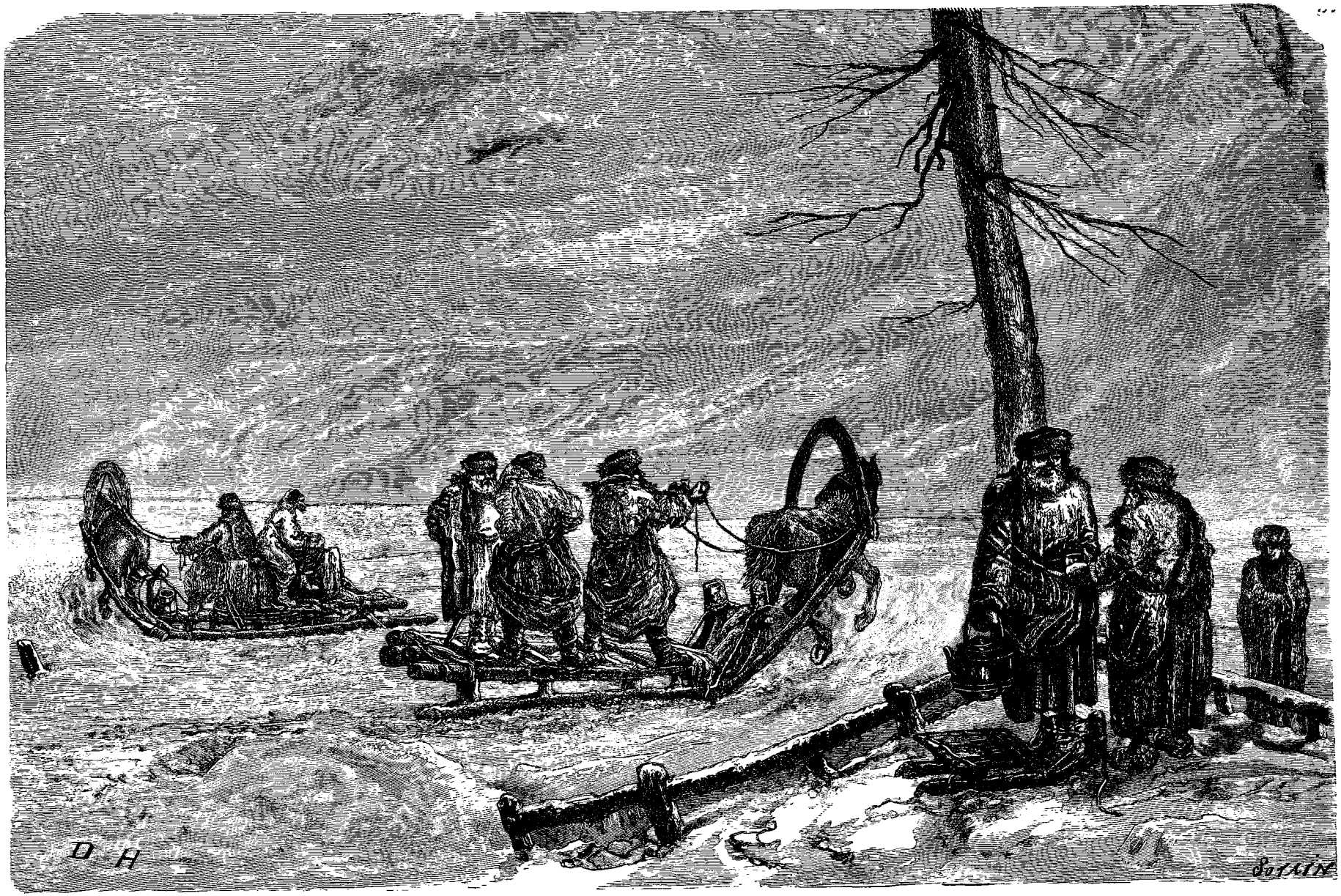
Une petite fille sur le chemin. Route de Mitau. — Dessin de d'Henriet.

cou. Il se nourrit à ses frais; encore se regarde-t-il comme un élu celui qui a pu quitter *la terre* et faire le voyage. Sur le long de la route, il dépose dans des maisons riveraines qui lui sont connues, du pain qui suffira au retour. La ville lui est un sujet d'émerveillement. J'en ai vu qui s'extasiaient devant une fontaine ou une pompe qui donnait de l'eau. Le matin, on les voit faire leurs dévotions et se peigner, — ils n'en ont que trop besoin, — à l'aide d'un peigne à grosses dents qu'ils portent à leur ceinture en même temps qu'une clef, les plus riches une cuiller de bois et quelques autres objets précieux. Ils restent plusieurs mois à Riga, moyennant redevance, vendent des balais, se font terrassiers, charpentiers, manœuvres, et gagnent ainsi un franc par jour pendant l'été. L'hiver, ils ne seraient pas employés. Ils campent comme ils peuvent, s'ils sont loin du bateau; ils allument un feu, se rangent en cercle autour. Si la pluie tombe, durant l'automne, elle éteint le feu et les inonde; ils restent couchés. A quatre heures du matin, ils rallument le feu, ou ils entrent chez un brandevinier. Ils ramassent ainsi quatre ou cinq roubles. Ils emporteront chez eux un peu de lard et de bœuf salé. Ces gens sont si sobres, accoutumés qu'ils sont au pain noir, trempé dans l'huile de chènevis, qu'ils ne dépensent presque rien. Ils vivent de gruau, bouillie d'orge ou d'avoine, qui est un mets national, et de concombres frais ou conservés, nageant au milieu d'un petit baquet de bois empli d'eau salée dans lequel ils puisent. Je dis qu'ils vivent, mais précairement; dans les moments d'épidémie, en temps de choléra, ces malheureux mouraient comme des mouches. Quand on relevait le nombre des morts, ils n'étaient pas comptés, n'étant rien. Ajoutons, pour être juste, qu'il en était de même des soldats de la garnison, qui n'ont pas non plus de numéro dans le *tchin*, l'échelle des rangs : ces derniers cependant sont libres à partir du moment où ils cessent d'être soldats.

Marchand de pommes, à Riga.

Les objets de première nécessité se trouvent en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marchand de thé dans un carrefour. Route de Pétersbourg. — Dessin de d'Henriet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abondance et à bon compte en Livonie. Ceux de luxe ou d'art sont d'un prix exorbitant; on les tire d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre, et surtout de France, de Paris : mais beaucoup de choses dont on se passe difficilement ailleurs, notamment les grandes pièces d'horlogerie, les pendules, les bronzes, sont presque introuvables : les classes supérieures en ont à peine senti le besoin; les autres n'en ont pas la notion.

Les journaux et les livres de France n'arrivent pas sans être soumis à la censure. Malgré certaines restrictions et certaines railleries sur la légèreté française, il y a, parmi les Allemands, et beaucoup plus parmi les Russes, quand la Russie et la France ne sont pas en état d'hostilités ouvertes, comme je le vis à la fin de mon séjour, une sympathie manifeste pour la France, dont les femmes recherchent avidement les modes, et dont les hommes aiment les idées.

Une partie de nos mœurs est pourtant fort critiquée : ainsi nos mariages, tels qu'ils se présentent, tant sur nos théâtres que dans la vie réelle, où les deux époux se connaissent souvent si mal et depuis si peu de temps; c'est un texte inépuisable de plaisanteries, que nous méritons d'ailleurs sous plus d'un rapport. J'ai raconté l'essai de fiançailles dont j'avais été témoin à Dubbeln. J'ai vu en Livonie des fiancés qui s'épousaient après vingt-cinq ans d'attente : la mariée avait quarante-sept ansau moment de ceindre la couronne de myrte. Pauvres amours, dont nous serions peut-être tentés de rire, dignes de respect cependant, si l'on y regarde d'un peu près! Mutuellement l'un et l'autre des fiancés s'étaient rendu leur promesse, et se l'étaient gardée. L'homme se mariait seulement ce jour-là, parce qu'il était ce jour-là seulement en mesure de donner à sa femme, suivant l'expression brutale et honnête du pays, du *pain*, c'est-à-dire une position.

Pour la plupart des femmes, l'influence qu'elles exercent est fort diminuée après le mariage. Leur liberté même, assez grande auparavant, est restreinte. Le mari devient un supérieur, entouré de tendres soins, et qui protége d'assez haut sa compagne. Elle reste ménagère, bonne et sans prétentions, savante à confectionner les sandwichs et les pains beurrés. Elle accepte sans se plaindre cette situation, qu'elle trouve naturelle. Elle veille à l'ordre, aux détails d'intérieur, à la nourriture. Cela seul suffirait, au besoin, à constituer pour elle un travail incessant; car ce sont de terribles appétits que ceux des estomacs du Nord. La réfection occupe un temps considérable. On prend peu de chose le matin; mais à partir du déjeuner, le dîner, le café, le thé, le souper se succèdent avec une rapidité capable d'effrayer ceux qui n'y sont point exercés.

Au moment où ils vont se mettre à table, on vient présenter aux convives la liqueur de Cumin, le kymmel, que les hommes se versent tour à tour et boivent dans le même verre, l'accompagnant à leur gré, pour aiguiser leur faim, d'une tranche de jambon ou de saumon fumé, de petits poissons crus marinés, *strœmlings*, que fournissent plus spécialement les pêcheurs de l'île d'Œsel, l'île des vieux sanctuaires du nord (voyez la carte, page 115), ou d'un peu de caviar sur du pain.

Les commensaux trouvent à côté de leur couvert plusieurs rondelles de pain fort minces. Chacune de ces rondelles est d'un pain différent : l'un est du pain noir grossier, pâteux et désagréable, quand il est frais, fort aromatisé de coriandre, d'anis, d'écorce de citron, de cumin; un autre pain de couleur grise, d'une farine tamisée plus fin, est fort estimé; c'est le pain aigre; un troisième est le pain blanc. Je ne parle pas ici du pain des pauvres gens. Le premier pain de paysan que je vis me parut fait avec de l'écorce d'arbre, tant les éléments en étaient gros et sans cohésion. L'usage du pain, ce qu'on en appelle l'abus, est du reste presque partout proscrit; il passe pour développer chez l'individu certains vices de sang auxquels les habitants de ce pays sont fort sujets, dont ils ne se cachent nullement d'ailleurs, et que ne font point disparaître les nombreux médecins tant allopathes qu'homœopathes, — l'homœopathie est fort en honneur, — qui sont en possession de les soigner.

Quant aux mets, ils sont d'une fantaisie désordonnée à mon sens, et d'autant plus désordonnée, que cette cuisine rarement simple est fort lourde. Il entre de tout dans les potages, hors des choses raisonnables. Qu'on en juge : voici des potages au poisson; des potages au vinaigre et au cochon de lait; des potages à la choucroute, au mouton et au bœuf; des potages aux poires tapées; des soupes à la glace. Les brochets de l'Aa, les monstrueux saumons de la Düna, les gibiers recherchés parmi lesquels le coq de bruyère et la gelinotte ne sont pas rares, ont quelque peine à faire oublier ce commencement. On apporte sur la table avec les rôtis, des confitures de toutes sortes, dont la plus commune est celle de l'airelle des bois; des conserves de concombre, du caviar, et des *pickles-sauces* plus corrosifs que l'encre à marquer le linge. A ces condiments se joignent d'ordinaire le gingembre et le raifort. L'absence de fruits se fait remarquer au dessert, la plupart étant exotiques et par conséquent fort chers. Les pêchers, les poiriers, les cerisiers ne portent guère de fruits; sauf ceux que produisent quelques pieds de vigne cultivés dans les serres, les raisins viennent de Crimée. Cependant on voit beaucoup de pommes dont la mise en vente à la fin de la saison d'automne est l'objet d'une fête particulière.

On boit peu de vin, les femmes surtout; j'excepte certains grands repas où le champagne coule à flots. Aucun autre vin parfois n'est présenté sur la table, et on le verse dans de grands verres. Cela passe pour être fort luxueux, ainsi que les dîners qu'on fait venir tout entiers de Paris, et qu'on exhume au bon moment de leur boîte de fer-blanc.

J'ai été frappé du très-naïf désir que marquent les convives, de faire largement honneur à tout ce qui paraît devant leurs yeux. Ils ont des interjections particulières, de douloureux regrets : « Ah! je n'ai plus de place! » pour les *délicatesses* inattendues. Les délicatesses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont les mets les plus recherchés, et les invités trouvent aisément moyen de montrer qu'elles ne sont pas inutiles. Si leur seul mobile est l'envie de plaire à l'amphitryon, je n'oserais le dire. Ils se réduisent en effet à de singulières extrémités. « Je serai malade tout aujourd'hui, me disait un conseiller d'État, j'ai dîné hier en ville. »

Les toasts sont fort en usage, accompagnés de quelques paroles, qui sont parfois un long discours, auquel il est malséant, presque grossier de ne pas répondre.

L'habitude aussi à la fin du repas est de venir les uns après les autres saluer l'hôtesse, qui demande courtoisement à chaque invité si le dîner lui a été agréable au goût. L'invité répond : « très-agréable; » c'est la formule employée, et la seule, je crois. Dans l'intérieur de la famille, les enfants baisent la main du père et de la mère, hommage ou remercîment un peu humble peut-être, de la nourriture qu'ils ont reçue. Les domestiques arrivent ensuite, non pas baiser la main, mais embrasser la manche du vêtement du maître. Ces formes révérencieuses n'ont rien d'étrange ici; elles sont également celles des femmes catholiques romaines ou grecques, à l'égard du prêtre. Quelques-unes le baisent aussi à l'épaule. Quant aux pauvres gens, aux mendiants, il en est qui prennent pour les embrasser, les pieds de ceux dont ils ont obtenu quelques kopecks.

Pope portant son lait. — Dessin de d'Henriet.

Dans les restaurants, le service se fait soit en allemand, soit en russe, suivant la clientèle qu'ils reçoivent. J'égayai fort, un jour, à mes dépens, sans qu'il y eût, à mon sens, rien de bien comique dans la confusion que j'avais faite, le personnel de l'un de ces établissements. — « Garçon, dis-je en allemand, *Keller*, apportez-moi un morceau de *Kinderbraten*. » Le garçon se prit à rire à gorge déployée, d'un gros rire brutal, épais et content; puis il ne trouva rien de mieux que d'appeler son maître pour lui faire partager sa joie. Le maître vint à l'appel du domestique, et tous deux, ensemble, bien d'accord, à l'entrée de la salle, s'appuyant les mains sur leurs genoux, et comme accroupis pour être plus à leur aise, continuèrent, en y revenant à plusieurs fois, leur concert de rire bruyant. Quand il leur plut d'avoir fini, je sus que j'avais pris, sur le papier qui servait de carte, une lettre majuscule pour une autre, un K pour un R, et demandé de l'enfant rôti, au lieu de je ne sais quelle viande rôtie. Cette scène, d'un goût douteux, ne se serait point produite chez les Russes, plus civils, à moins qu'ils ne soient en colère, plus bienveillants pour l'étranger, moins gourmés, moins lourds, plus spirituels, plus déliés, même dans la plus infime condition, que l'Allemand de la classe moyenne.

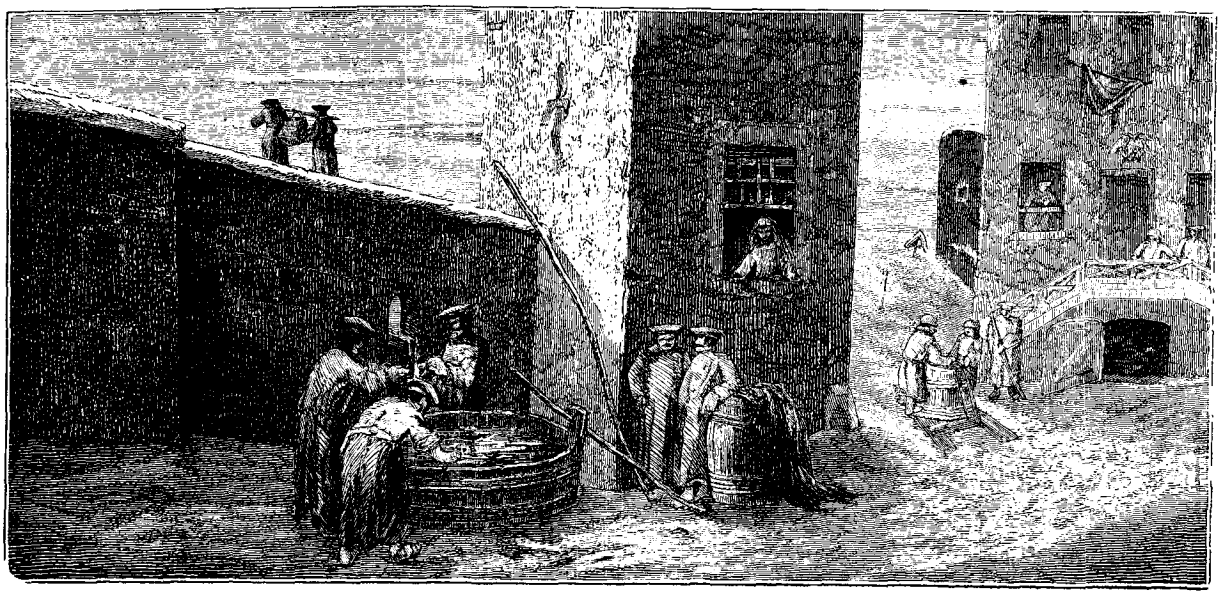
Le thé que tout le monde aime, à quelque classe qu'il appartienne, est de qualité bonne ou mauvaise, mais en général bien fait. Les riches en emploient qui vaut jusqu'à deux cents francs la livre; les pauvres se servent parfois des feuilles qui ont déjà été infusées. Boire du thé, autant qu'aller en traîneau, ou faire crier la neige sous ses pieds, sont des plaisirs de Russe. Les marchands de thé et d'autres boissons chaudes circulent dans tous les endroits de réunion polaire. Mais les liqueurs fermentées et alcooliques exercent une non moins grande attraction, et des plus malfaisantes. On est adonné à l'ivrognerie, et le désolant spectacle d'une femme qui trébuche ou tombe ivre morte, est malheureusement commun, surtout après les carêmes, et aux nombreux jours, que fête, sans compter les dimanches, l'Église orthodoxe. Les popes même, dont la condition est réellement misérable, chargés d'enfants, pauvres, mal instruits, assez méprisés, ne sont guère au-dessus de ce dernier vice.

La nourriture de tout ce monde qu'on paye au jour le jour, coûte peu; elle est souvent répugnante d'aspect, d'odeur, et j'ajouterai, de saveur. J'y ai goûté, ne voulant pas imiter ce voyageur de ma connaissance, qui déclarait n'avoir jamais pu s'habituer au caviar, et à qui je demandai s'il en avait essayé : « Jamais, » me répondit-il. Dans les restaurants en plein air, des femmes malpropres, pétrissent de leurs mains graisseuses, des boules de pommes de terre, qui ne sont pas faites pour ouvrir l'appétit. Aux environs des postes de soldats, des casernes et du bagne, d'autres femmes débitent de la purée de pois glacés *délicieuse*, dont on a une tranche pour un demi-kopeck, et qu'elles arrosent d'un peu d'huile rance, visqueuse et fort poivrée, non sans passer *proprement*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur langue, pour que rien n'y reste attaché, sur le bout de plume, qui s'ajuste au bouchon de la bouteille. Les casernes exhalent une insupportable odeur de toutes sortes de choses, parmi lesquelles le chou domine. Le chou aigre est en effet, avec le gruau, la base de l'alimentation des soldats. Ils cultivent des champs, que des bataillons entiers, armés de leurs cornets de papier, viennent écheniller avec soin. Cependant ils ont quelquefois un peu de viande de boucherie, des débris, des têtes, des cœurs, des *fraises* de bœufs et d'autres morceaux peu en honneur, qu'ils vont laver joyeusement à la fontaine.

On voit à Riga peu de soldats de la garde, point de soldats de l'armée, mais quelquefois des cosaques et toujours des régiments de la garnison[1]. Les soldats de garnison sont des malheureux assez mal vêtus, même



Soldats de garnison à la fontaine (Riga). — Dessin de d'Henriet.

vol ou inconduite : « Tu n'es plus digne, lui dit-on, de rester avec nous; » on le livre en à-compte sur le recrutement; on lui coupe la barbe, il est affranchi; il sera libre après un long service. On l'exerce rapidement; les verges, argument sans réplique, jouent un rôle dans son éducation. Il endosse une capote, le voilà soldat; assez bien vêtu, s'il est dans la garde, sous l'œil du maître; fort rapiécé et misérable, s'il est dans la garnison. Le service a d'ailleurs des nécessités dures ou cruelles. Si le soldat est mis en sentinelle, il reste là l'hiver, par les froids les plus vifs, sans autre enveloppe qu'une fourrure déchirée, des chaussures doubles, et pour la tête un morceau de drap noir, qui lui garantit, s'il se peut, les oreilles; pour que le sommeil ne le prenne pas, il pousse, de quart d'heure en quart d'heure, un très-long cri inarticulé, sinistre à entendre au milieu de la nuit. A côté de sa guérite une croix noire, surmontée d'un chapiteau pour la garantir de la neige, l'exhorte à la patience. Du reste, il est si craintif à l'égard de ses chefs, qu'il suffit de passer devant lui en le regardant bien, pour qu'il présente les armes, de peur d'être battu, s'il a hésité devant un supérieur. Il est peu rassurant pour la population; les habitants se gardent d'aller où vont les hommes de garnison « de peur d'être dévalisés. »

D'HENRIET.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. On sait que les troupes russes se divisent en garde armée proprement dite, et en garnison. L'une, corps d'élite et de parade, se bat seulement aux grands jours; l'autre, corps actif, ne quitte guère le Caucase; la garnison est répandue dans tout l'empire. Je ne parle pas des milices de serfs, qui, à certains moments, ont été des agglomérations d'hommes armés, non de soldats.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un marchand de framboises. — Dessin de d'Henriet.

VOYAGE DANS LES PROVINCES RUSSES DE LA BALTIQUE,

LIVONIE, ESTHONIE, COURLANDE,

PAR M. D'HENRIET [1].

1851 - 1854. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I (Suite.)

Galériens. — Religion. — Justice. — La guerre.

Le soldat de faction dans quelque endroit écarté, a une manière assez ingénieuse de demander l'aumône; quand il voit arriver quelqu'un, il montre une baïonnette cassée, et sollicite un secours, afin de pouvoir en acheter une autre. Cette scène, si loin de nos mœurs, s'est reproduite plusieurs fois à mes yeux avec des variantes, qui attestaient autant d'imagination que de dénuement. Je dois cependant dire que le soldat, dont la condition est si pénible, a quelques chances favorables, qu'il trouverait à peine dans l'organisation militaire de certains peuples qui se croient libéraux. S'il est décoré de l'ordre de Saint-Georges, pour faits militaires, il ne pourra plus être battu; s'il est lieutenant, il a la noblesse à vie; s'il est capitaine, je crois, la noblesse pour lui et les siens; ils ne pourront plus être battus, à moins toutefois, — car rien n'est stable, — d'être dépouillés auparavant de leur état. Mais malgré l'exemple de Paskiewitch, de Schilders et d'autres, les soldats russes nourrissent peu de ces hautes espérances, et ceux de garnison en particulier, portent souvent envie à une condition qui ne devrait point être un objet de désir et que quelques-uns obtiennent à l'aide d'un acte calculé d'insubordination. On les envoie au bagne, ils sont alors galériens. Les galériens en effet, ont un sort plus doux; ils ne sont point surchargés de besogne; j'en ai vu, qui se mettaient à quarante, pour traîner une voiture chargée de farine. J'en ai vu d'autres occupés aux fortifications; l'un d'eux ajoutait une pierre de taille à un mur, et sans se presser, crachait tranquillement sur un peu de sable pour faire du mortier; il semblait profondément pénétré,

1. Suite. — Voy. page 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— pauvre philosophe galérien, — de l'inutilité de toute fatigue en ce bas monde. D'autres, au lieu de tailler des pavés, fabriquaient des œufs en pierre, des chariots d'enfants, des moulins, qu'ils vendaient aux passants. Comme il n'y a pas d'infamie à être galérien, les soldats vivent en bons camarades avec eux, et partagent leurs petits bénéfices, ceux par exemple qui résultent des aumônes qu'ils demandent dans les maisons, quelques-uns, — des Polonais sans doute, — en fort bon français.

Parmi ces galériens, plusieurs appartiennent à des familles assez haut placées, qu'ils ne déshonorent point. On en a vu qui n'habitaient point le bagne; par une faveur assez singulière, ils avaient obtenu d'avoir leur propre maison, demeure somptueuse, où les servaient de nombreux domestiques, où ils recevaient une fort bonne compagnie ; seulement ils étaient galériens, et, comme tels, balayeurs des rues, en ces jours assez rares où les rues sont balayées. Le garde chiourme venait les prévenir à l'heure précise ; ils prenaient la casaque et le bonnet, et redevenaient forçats. Le fait m'a été raconté par un de leurs parents, qui ne se gênait point pour dire que la presque totalité de sa famille avait passé au bagne ou en Sibérie. Il était le dernier venu, et devait à son âge d'avoir été préservé.

Quelques-uns des galériens sont réputés dangereux. On les rive à une brouette, qui ne les quittera plus, même à la mort; leur front est marqué au fer rouge et rasé d'une façon bizarre. A cause de cela, quand ils s'évadent, ils sont facilement ressaisis, car on ferme les portes par lesquelles ils sont présumés pouvoir s'enfuir, et les passants sont obligés de se découvrir devant le factionnaire, pour montrer qu'ils n'ont pas la tête rasée. Je traversais un soir le pont de la forteresse, quand la sentinelle m'empêcha d'aller plus loin, avant d'avoir accompli cette formalité. Je m'arrêtai devant le soldat, étonné autant que lui-même l'était de voir que je ne me rendisse pas à ses paroles, dont je n'avais pu saisir le sens. Il voulait s'assurer si mes cheveux étaient bien à moi; il essaya de se faire comprendre par signes, mais j'étais trop borné pour rien entendre à sa pantomime; ne sachant enfin comment vaincre mon inertie, il me donna l'exemple, le brave homme; il retira son casque et découvrit sa tête, puis il passa sa main sur ses cheveux qu'il me fit voir.

Je remarquai qu'ils étaient blonds, rien de plus. Que faire? Comment savoir si je n'étais pas celui-là même qu'il devait arrêter, le galérien passant incognito sous le déguisement d'un étranger ; je ne voulais pas faire voir ma tête.

Il fallait qu'il y eût là quelque chose : notre factionnaire était embarrassé.

Un officier s'avança heureusement à l'autre extrémité du pont ; peu de temps lui suffit pour se mettre au courant du débat. Il se prit à rire de bon cœur, et me dit que je parviendrais facilement à convaincre le factionnaire que je n'étais pas un galérien; je levai mon chapeau ; je n'avais la tête rasée ni d'un côté ni de l'autre; je fus autorisé à continuer ma route.

Je n'ai point parlé jusqu'ici des religions. Elles ont une grande importance en Livonie; les églises sont nombreuses : églises, chapelles ou temples de luthériens, de presbytériens, de réformés de toutes les confessions, de catholiques, qu'ils soient romains ou grecs. Les derniers sont les plus intolérants, parce qu'ils sont maîtres.

Il est un point sur lequel l'attention publique n'est à coup sûr pas assez éveillée en Europe. Tandis que la Russie étend démesurément ses bras sur l'Asie, de façon à devenir bientôt menaçante pour les Indes et pour la Chine (voir la Sibérie de M. F. de Lanoye), elle gagne pied à pied du terrain en Europe. C'est l'affaire d'un prosélytisme incessant. Je ne parle point des prétentions de la Russie au protectorat des grecs orthodoxes, mais de règlements mal connus, qui absorbent insensiblement toutes les religions existantes encore en certaines provinces, au profit d'une seule, la religion grecque, celle du Tzar. Résultat d'autant plus funeste qu'il est presque impossible de sortir du giron de cette orthodoxie. Il suffit que l'un des époux appartienne au culte orthodoxe, pour que les enfants à naître soient catholiques grecs. Par une suite naturelle de la vie, la minorité, — les dissidents, déjà peu favorisés par l'État, — va se perdant de plus en plus sans pouvoir se refaire, enveloppée qu'elle est, et comme noyée dans une masse toujours grossissante. Ceux du pays, qui s'en aperçoivent, ne voient pas de remède à ce mal. Les protestants seuls, si fort disposés à passer de l'une à l'autre des confessions de l'Église réformée, se tiennent sur leurs gardes. Ils ne s'unissent guère qu'entre eux; les autres ne résistent pas.

Qu'on songe de plus que les mariages sont si féconds, qu'il n'est pas rare de voir des familles de quatorze, quinze, et seize enfants, dont plus de la moitié, il est vrai, meurt en bas âge[1], faute de soins, et l'on aura une idée du déluge d'hommes, presque de barbares, que cet empire immense, encore mal peuplé, par rapport à son étendue, mais bercé de rêves et de traditions ambitieuses, peut, s'il arrive à l'unité despotique, jeter un jour sur nous.

Le gouvernement, pour qui les affaires religieuses sont presque exclusivement politiques, préfère cette marche lente à une persécution manifeste, et se sent d'autant plus sûr d'arriver à son but, qu'il tient en ses mains les caisses des églises. Il ne laisse disposer des fonds que suivant qu'il y a opportunité à son point de vue.

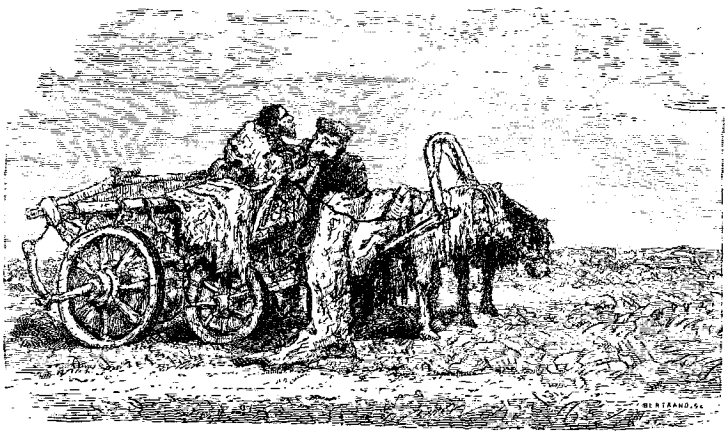
Il est une des sectes de l'Église grecque, dont les membres, nommés *scopti*, sont poursuivis sans miséricorde, et qui ne s'éteint point cependant. Les changeurs de monnaie, les marchands d'or, les petits banquiers subalternes, en font souvent partie. Chargés d'un embonpoint maladif, presque imberbes, ces hommes, après s'être mariés et avoir eu des enfants, ont subi, jeunes encore, pour obéir à une parole mal interprétée de leurs livres religieux, la mutilation imposée aux prosélytes.

1. Sous Catherine, les trois quarts et au delà. (Circulaire de l'impératrice, 31 juillet 1767, § 266.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les *vieux croyants*, secte plus nombreuse, qui se divise en plusieurs rameaux, sont également gênés dans l'exercice de leur culte. Mais jusqu'ici, malgré quelques tentatives partielles et aussitôt châtiées, ils sont rentrés dans l'ordre ancien à l'arrivée du canon, qu'appuie d'ordinaire le discours brutal de l'officier commandant les troupes.

La répression de ces insurrections partielles, religieuses ou politiques, a lieu d'une façon simple, presque élémentaire. Quand on apprend que quelques groupes de paysans se sont réunis, soit dans leurs villages, soit dans les bois, si l'on suppose qu'ils peuvent devenir menaçants, on leur envoie des soldats de garnison, placés sous la conduite de quelque aide de camp du gouverneur de la province. Le délégué du gouverneur est, dans ce cas, investi de pleins pouvoirs. Il part avec sa poignée d'hommes bien armés et de l'artillerie. Il sait l'effet que produit la vue des armes sur ces gens mal défendus, n'ayant que les haches de charpentiers et les faux qui servent à la moisson, ignorants et trop divisés encore pour courir sus au canon et s'en emparer. A quoi leur servirait d'ailleurs cet engin dont ils ne sauraient point se servir, et que les soldats de garnison ne savent guère eux-mêmes manier, n'ayant jamais ou presque jamais fait l'exercice à feu? L'aide de camp se présente donc devant les mutins. Ces gens ne se plaignent souvent que des mauvais traitements que leur font subir les intendants, d'autres fois du seigneur lui-même. Il est arrivé que le seigneur avec sa famille avait été mis en morceaux ou rôti. Qui peut dire où s'arrêtent des passions longtemps couvées par tous ces hommes à apparence tranquille! Ceux qui se retirent dans les bois sont d'ordinaire des dissidents qui ne demandent qu'à garder leurs croyances, qui « voudraient parler au *Père*, sûrs que le *Père* les laisserait vivre honnêtement et ne voudrait pas qu'on leur fît du mal, puisqu'ils n'ont fait de mal à personne. » Le père, c'est l'empereur. Douce croyance, à laquelle les faits se chargent de porter en plus d'un endroit une rude atteinte! « Canaille, dit l'aide de camp, après avoir fait ranger sa troupe, canaille, à genoux! » Et l'aide de camp reste debout et couvert, tandis que ceux à qui il adresse la parole s'agenouillent et retirent respectueusement leur bonnet. « Voici des soldats, et il y en aura d'autres après eux. Rentrez au village, et obéissez à vos chefs. Je suis envoyé par le Père, qui pardonne à ceux qui se sont laissé égarer. Quant à ceux qui vous ont poussé à l'*injustice*, ils seront punis comme ils l'ont mérité. Allez.»



Télègue au repos (Esthonie).

Tout au plus il leur est arrivé, à ceux qu'on apostrophe si rudement en français, car le mot canaille est prononcé en français et compris, il leur est arrivé d'oser jeter des pierres aux soldats, mais cela n'a pas tenu longtemps et tout est rentré dans l'ordre.

Je tiens ces détails, que je crois certains, d'un de ces délégués du gouverneur. « On ne raisonne pas encore avec nous, me disait-il. Quand on raisonnera, il faudra parler autrement. »

Je ne m'étendrai pas sur l'administration et la justice. Il y aurait trop à dire. Le mal est en bas comme en haut de l'échelle des grades, plus grand encore en haut qu'en bas. « Les vertus vont à pied et le vice à cheval, » écrivait-on autrefois. Dans les provinces russes, le vice ne va pas à cheval, il va en voiture, et il jouit de beaucoup de considération. Telle personne occupe d'importants emplois, qui, pour ses malversations connues, appuyées de faux en écriture publique, semblerait, en des pays régis par d'autres mœurs, assez digne des travaux forcés. Il est vrai, par compensation, que tel autre est galérien ou *arrestant*, qui n'a commis d'autre délit que de s'être mal défendu de sympathies un peu vives pour quelque idée généreuse.

« Saluons, me disait un consul de France, en voyant passer la chaîne des condamnés, il y en a là qui sont hommes plus honnêtes que vous et moi. »

J'ai eu à soutenir, étant en Russie, un procès qui a duré près d'un an, et que je raconterai peut-être quelque jour, si j'en ai le loisir. Ici l'espace me manque. Il y aurait là une étude assez intéressante; car la cause portée devant un tribunal de simple police, alla, de juridiction en juridiction, jusqu'à une cour criminelle, et fut jugée en dernier ressort par la *chambre du conseil* assemblée. J'ai donc vu, et vu d'assez près, cuisine qui dégoûterait un petit-maître, comment se prépare ce qu'on nous sert ensuite sous le nom de justice, et comment on en use légèrement avec la chose la plus sainte, l'équité. J'ai comparu devant le *miroir de justice*, symbole de la loi, cadre à trois faces, renfermant des textes, et devant lequel les assistants doivent se tenir avec le même respect que devant la *personne sacrée de l'Empereur*. Il m'est arrivé de parler en allemand et en français, et d'exaspérer un président, qui s'était permis de rire. Cela faillit mal tourner pour moi. Le bruit courait que je voulais savoir, — et je l'avais dit en effet, — si j'aurais raison sans payer les juges. Prétention dérisoire! Ne faut-il pas que tout le monde vive? De plus, les affaires s'étant brouillées entre la France et la Russie, il se manifes-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tait, surtout chez les Allemands, par un zèle affecté de patriotisme, un mauvais vouloir qui pouvait être fâcheux, et ne laissait pas de me causer quelque souci. Je fus sur le point de retarder un voyage que je devais faire, les tchinowniks de la *Rathhaus* m'ayant refusé un permis de sortie, non sans joindre à leur refus beaucoup de grossièreté. Je les prévins qu'une heure après je leur apporterais un ordre écrit, ce que je fis en effet, et je les trouvai plus bassement humbles, plus obséquieux, de gestes et de paroles, que certes je ne l'aurais désiré.

Ce procès, je ne l'avais point cherché. Il finit cependant assez à mon avantage, en mon absence, non sur ma plaidoirie; il est besoin d'un avocat et d'un mémoire écrit dans les juridictions supérieures. Si j'en constate ici l'issue, c'est pour rendre hommage à des hommes que je n'avais guère soudoyés.

Sur la fin de notre séjour en Livonie, la situation des étrangers devenait difficile.

Le bombardement de Riga était attendu. La forteresse de la Dunamünde ne semblait pas devoir tenir. Les pêcheurs et les bateliers étaient moitié de gré, moitié de force, enrôlés pour la croisade, et portaient sur leur casquette une grande croix de cuivre, signe de la *guerre sainte*. On préparait les fours à chauffer les boulets; les maisons étaient pourvues de pompes. De nos fenêtres je voyais des recrues nouvelles faire l'exercice du canon de bois, pièce artificielle, montée sur une ombre d'affût. Ces hommes n'usaient pas de poudre, — les colonels aiment mieux faire des économies, — mais ils avaient déjà la précision automatique et la roideur saccadée qu'on demande au soldat. Plusieurs fois l'ennemi, pour parler le langage que nous entendions, parut devant l'embouchure de la Düna. On faisait alors une grande différence entre les Anglais et les Français. Les Anglais, disait-on, avaient couru sus aux barques de pêcheurs. Je me rappelle avoir écouté avec plaisir un prince, un général bien connu, chantant la Marseillaise et nous demandant de l'accompagner. Le maître de police était là; il fit des observations; on lui dit de s'en aller.

Un soir, un exprès fut dépêché au colonel chez leque nous prenions le thé, tranquillement assis autour d'une table. Sept navires de guerre venaient de mouiller devant les batteries. « Cette fois, nous dit-il, *c'est pour de bon;* excusez-moi. » Le lendemain matin les vaisseaux avaient disparu.

Un paysan et sa femme en costume d'hiver (Livonie).

II

Voyage d'été. — Préparatifs. — La télègue. — L'iemschik. — Première station. — Le prince S.... — Volmar. — Les étudiants. — Dorpat. — Le lac Peypus. — Les verges. — Narva. — Les morts qui ressuscitent. — Orologie. — Kalkowa. — Serfs et seigneurs. — Saint-Pétersbourg.

En juillet, époque des grands jours et des fortes chaleurs, nous partîmes, Louis et moi, pour Saint-Pétersbourg.

Les moyens de transport, dont nous pouvions disposer sont peu nombreux. La malle-poste prenait quatre voyageurs à chaque départ, et partait deux fois par semaine. Il fallait retenir les places deux mois à l'avance.

Hors de là restait pour nous, qui n'avions pas de voiture, la poste extraordinaire, *Pereklednoï*, avec la télègue. L'invention de la télègue se perd dans la nuit des temps. « La télègue est une invention du diable, » disent les Russes. Cependant on l'appelle encore dans le pays : *un équipage*. C'est un chariot de bois : roues en bois, essieux en bois, chevilles de bois en guise de clous. La construction est rudimentaire : les membres de la télègue sont reliés par des cordes. Les chevaux sont attelés de cordes; pas de banc d'ordinaire : le voyageur s'assied sur ses bagages. Il est là pour voyager, non pour prendre ses aises. S'il n'est pas content, qu'on lui prépare un sac d'écorces de tilleul rempli de foin; cependant qu'il se munisse d'une courroie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La poste extraordinaire Pereklednoï). — Dessin de d'Henriet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou d'une forte ceinture pour prévenir le mauvais effet des secousses, dont va se composer son voyage. Les chevaux sont éveillés, maigres, petits, couverts de longs poils; le postillon, *iemschik*, est derrière eux, enveloppé de son manteau, bon Russe à barbe et à bonnet carré. Il tient le bout de ses cordes; il se préoccupe de ses chevaux; il est bon cocher; il est chargé de faire aller la voiture, et la voiture ira quand même.

Nous faisons nos adieux, et le *podorojne* en main, nous montons sur la télègue.

Là commencent nos embarras. Comment trouver place? Les bagages avaient tout envahi. Le cocher avait pris le reste. Nous essayâmes toutefois, et plaçant nos pieds un peu trop haut, plus haut que le centre de gravité, nous parvînmes, non sans peine, à garder un honnête équilibre. La perspective que nous avions de faire cent cinquante lieues dans cette posture, et de tomber à chaque cahot qui dépasserait nos prévisions, ne nous suggérait guère que des réflexions qui n'étaient point sans amertume. Enfin nous imaginâmes de nous adosser l'un à l'autre, de manière à nous prêter un mutuel appui; nos jambes pendaient en dehors de la voiture; nous devions tomber sans doute, mais sans rien nous rompre; cette position ne pouvait pas ressembler à un établissement solide. La route étant pavée jusqu'à la sortie des faubourgs, chaque pavé nous faisait sauter, et quand nous pensions retrouver notre équilibre, un autre cahot venait, qui nous le faisait perdre, jusqu'à ce qu'un troisième le ramenât ou le détruisît sans retour. Ce petit supplice, que Dante, faute de l'avoir éprouvé sans doute, n'a pas mentionné, était interrompu à chaque relais. Il nous fallait alors changer *d'équipage*, ou de voiture, compter et surveiller nos bagages, afin de n'en être pas débarrassés avant le terme, payer les directeurs de poste et les postillons, en exhibant un passe-port qui nous signalait comme Français ou mécréants, alliés des ennemis de la croix.

Un moulin près de Dorpat.

Comme nous suivions rapidement la voie douloureuse, derrière nous, nous aperçûmes une voiture qui s'avançait plus rapidement encore. Six chevaux l'emportaient à fond de train, soulevant autour d'eux des nuages de poussière. Elle ne tarda pas à nous rejoindre et à nous dépasser. A peine eûmes-nous le temps de voir au dehors sortir la tête de quelqu'un, qui nous fit un signe. C'était le prince Souwarof, gouverneur général de ces provinces. Nous avions pris congé de lui la veille, et il nous avait fait pour la route des souhaits, qui ne s'accomplissaient point.

Nous arrivâmes à la station; il faisait chaud; le sable, qui s'agitait autour de nous, couvrait nos habits et nous brûlait les lèvres. Je demandai en allemand aux gens de la poste, s'il y avait longtemps que le prince fût passé. « Un quart d'heure, » répondirent-ils.

Et nous les vîmes s'empresser autour de nous, pleins d'une politesse obséquieuse, qui ne leur est point habituelle. Sur des plateaux de bois, ils vinrent nous offrir des grappes de groseilles fraîchement cueillies, dont le goût aigrelet me rappelait exactement la saveur un peu sauvage du fruit de nos cornouillers, et qui ne m'en parurent que plus exquises. « Vous savez, nous dirent ces bonnes gens, que le prince a recommandé de ne laisser manquer de rien les voyageurs qui allaient venir, et surtout d'arranger la télègue plus commodément pour eux[1]. »

C'était une attention de sa part, dont maintenant encore je lui sais gré. Entraîné à grande vitesse dans sa berline, il avait eu le temps de remarquer l'organisation de notre voiture. Il s'était étonné de nous trouver en route, sans plus de précautions contre le froid de la nuit, que contre les incommodités de notre véhicule. Nos bagages furent changés de place. Une planche monta de chaque côté de la télègue pour nous servir de *garde-fous*. En comparant cela avec l'aménagement qui avait précédé, c'était presque, au premier moment surtout, le luxe et le confort.

Le pays où nous nous trouvions, plus accidenté que le reste de la route, offrait à la vue quelques collines assez semblables aux *combes* verdoyantes de la Bourgogne. Un pont de bois enjambait un ravin, au fond duquel coulait paresseusement un ruisseau couvert de joncs, croissant sur de petites mottes de terre. Des montagnes, de petites collines, veux-je dire, et les lignes bleuâtres des forêts bornaient l'horizon; tout était perdu dans cette brume et ces vapeurs vacillantes, qui s'élèvent comme une fumée des campagnes chauffées par le soleil. Le spectacle de cet horizon d'azur est rare en Russie. Le sol est en général d'une platitude désespérante; aussi les Russes regardent-ils cette partie des provinces baltiques comme une espèce de paradis, et dans leur

1. Le *podorojne* est un passe-port que délivre l'autorité militaire et qu'on doit présenter aux maîtres de poste.

1. Ce prince, petit-fils d'un homme dont le nom est fort connu, est lui-même un homme aimable, bon, éclairé. Je saisis cette occasion de le remercier. Il en est plusieurs autres pour qui j'ai gardé soit une respectueuse estime, soit une vive sympathie, et sur lesquels une certaine retenue me fait seule garder le silence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

admiration naïve, ils l'ont nommée la Suisse livonienne.

« Ce que vous admirez aujourd'hui, nous dit le maître de poste, n'est pas dans son moment. C'est en hiver qu'il faut le voir, dans la *saison*, quand la neige a étendu sa couverture blanche sur la campagne et sur les chemins. Alors tout est beau et bon pour nous. Tout devient une route unie et douce; même les endroits que vous traverserez ce soir. »

Il avait raison, à son point de vue, qui n'était pas le nôtre, et sa manière d'apprécier les beautés de la nature est assez commune à tout le peuple. « L'hiver est ami du Russe. »

Cependant la perpective séduisante qu'on mettait devant nos yeux, ne nous persuada pas d'attendre là que l'hiver vînt étendre sa couverture blanche. L'iemschik fouetta ses chevaux; nous continuâmes à rouler de stations en stations. A Roop, le maître de poste, Allemand frotté de Russe, rusé comme un Grec, et doublé de bonhomie, essaya sur nous l'effet de ses lamentations ordinaires, dans le but de nous rançonner à sa guise.

« Ah! messieurs, il faut vous arrêter et prendre le thé. Des chevaux, me demander des chevaux! Dieu sait que je ne peux pas en donner! Je ne fais pas les chevaux! Les pauvres bêtes, on les fatigue; nous n'en avons plus. Il vient de passer la comtesse X..., une Polonaise, qui nous en a emmené vingt-deux; nous n'avons plus que ceux du courrier. Vous comprenez, je ne peux pas. Messieurs, il faut vous arrêter ici, et prendre le thé. »

Une jeune fille portant de l'eau, à Nennal.

Le malheureux en fut pour ses frais d'éloquence et de respects : nous étions prévenus. Nous avions en poche quelques mots écrits par une main influente, qui pouvait s'étendre jusqu'à Narva, c'est-à-dire la moitié de notre route, pour nous préserver de ces sortes d'accidents.

« Vous êtes sûr que vous n'avez plus de chevaux? demanda Louis.

— Monsieur, il est passé la comtesse X...

— Faites-moi grâce du reste. »

Un ingénieur militaire entrait au même moment. C'était un capitaine voyageant dans sa propre voiture. Il voulait des chevaux de suite.

« Monsieur le capitaine, il faut vous arrêter ici, et prendre le thé! Des chevaux! me demander des chevaux, comme si je faisais les chevaux. Dieu sait que je ne peux pas en donner.

— Vous n'en avez pas? dit Louis.

— Ah! monsieur, Dieu....

— Alors, lisez ces quelques lignes. »

Le maître de poste prit le billet, regarda mon frère, puis moi, avec une curiosité inquiète, et parcourut le papier des yeux.

La politesse cauteleuse fit place à l'empressement.

« Tout de suite, messieurs, tout de suite, on attelle.

— Et moi? fit l'ingénieur.

— Il est passé la comtesse X..., monsieur le capitaine, et elle en a emmené vingt-deux de ces pauvres bêtes. Il faut vous arrêter ici.

— Assez; cela fait mon affaire. Je suis très-fatigué; je m'en vais dormir ici sous votre responsabilité. Vous aurez soin de me faire réveiller; songez-y. Je voyage en mission pour le comte Kleinmichel. Faites apporter le livre, que j'inscrive l'heure de mon arrivée. »

L'ingénieur s'étendit sur un des divans, que les maîtres de poste sont tenus par les règlements de mettre à la disposition du public.

« Ah! monsieur le capitaine, s'écria piteusement le bonhomme, je ne peux pas vous laisser dormir ainsi.

— Alors, donne-moi des chevaux.

— Tout de suite, monsieur le capitaine. »

Monsieur le capitaine se releva et frisa sa moustache en souriant. Il avait joué son rôle et triomphé de l'Allemand. Il était content de lui. Nous échangeâmes quelques paroles.

Deux ou trois minutes après, des clochettes firent sonner leur carillon. Un attelage sortait de l'écurie.

« Ce sont mes chevaux, » dit-il, et il disait vrai, heureusement, non pour lui, mais pour nous; car ce furent trois haridelles, petites, maigres, au poil hérissé, qui firent leur entrée dans la cour. Comme pour se conformer à la parole du maître, les pauvres bêtes n'étaient pas bien réveillées, malgré leurs grelots; elles semblaient éreintées, et baissaient la tête.

Un autre bruit de sonnettes, plus vif, plus allègre, une sorte de ritournelle d'orchestre, comme celles qui annoncent sur les théâtres l'arrivée des principaux acteurs, précéda l'apparition d'une télègue toute prête; elle était emportée par deux bons chevaux, deux seulement, mais on pouvait dire que la valeur suppléait au nombre. Ils avaient besoin d'être retenus, et se montraient aussi ardents que leurs collègues étaient endormis. Nous comptâmes nos bagages, il le fallait bien, et saluant l'envoyé du comte Kleinmichel, nous prîmes et gardâmes les devants.

Nous arrivons au soir à Volmar, Volodimer de Livo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nie, sur la Lita, ville fondée autrefois, par Voldemar de Danemark, en souvenir d'une victoire remportée sur les idolâtres, qu'il força à se laisser baptiser.

Il y avait dans la maison de poste deux jeunes gens en uniforme qui charmaient l'ennui de l'attente, — car on allait leur servir du thé, — en se racontant, dans un jargon moitié français moitié allemand, des histoires que nous écoutions assez attentivement, et que nous comprîmes mieux sans doute qu'ils ne s'en fussent doutés. Ces anecdotes étaient relatives aux moyens qu'on peut employer pour entrer sans frais de travail en ces établissements de cadets, où la Couronne se charge de l'éducation des officiers. Pour plusieurs de ces écoles, une sorte de concours est nécessaire, soit à l'entrée, soit à la sortie des élèves, et quelquefois ces luttes ne seraient pas à l'avantage des vainqueurs, s'ils n'avaient frauduleusement introduit certains poids dans la balance de leurs juges. Ce que j'entendis se rapportait-il à des faits récents ou anciens, je ne puis le dire; j'aimerais assez à croire que les choses ne se passent plus ainsi et que ces histoires appartiennent à une époque déjà reculée.

« Si le fils du conseiller d'État I..., disait l'un, est sorti dans le meilleur rang, cela se comprend. Ce n'est pas qu'il soit fort, mais son père est habile, et il *sait* dépenser. Il est venu l'amener à l'institut des cadets, dans un bel équipage qu'il a laissé au directeur avec les deux chevaux qui le conduisaient.

— Oh! ce n'est pas encore aussi bien que Georges à sa sortie de l'école de génie [1]. Il voulait être dans les premiers et il avait bien raison, puisque cela sert pour toute la vie. Voilà ce qu'il a fait, non pas lui mais son père. Au moment des derniers examens, il a envoyé, dans un écrin de velours, à G..., le général commandant l'école, une coupe en or, très-bien travaillée, et portant une belle initiale, un G ciselé sur l'écusson du milieu. Le concours eut lieu ; Georges battait tous ses rivaux. Il était classé, première classe; son chemin était fait. Comme son père est général aide de camp, il n'a plus qu'à se laisser aller.

— Jusqu'ici, je ne vois rien....

— Oui, mais il y eut un dîner, un grand dîner, que le directeur G.... donnait aux lauréats. Georges était à la place d'honneur, heureux et triomphant. Vint le dessert; on portait des toasts; on en porta un au vainqueur, qui rougit modestement et but.

— A mon tour, dit-il: Dmitri, allez me chercher ma coupe.

— Quelle coupe?

— Celle que mon père m'a fait remettre.

— Mais, dit le directeur à voix basse, c'est à moi qu'il l'a donnée....

— Point, c'est à moi.

— Il y a mon initiale, un G.

— Point, c'est la mienne, Georges.

Hélas! il fallut rendre la coupe. On présenta l'écrin au fils du général aide de camp.

— Du vin, dit-il. Messieurs, à la santé de l'honorable général G....

— Bien joué, » dit l'interlocuteur du jeune homme qui racontait ces faits.

Nous continuons notre route. Nous traversons un pays tout plein de flaques d'eau, de terre argileuse et de verdure; le soleil disparaissait à l'horizon, enveloppé de longues traînées horizontales de vapeurs rougeâtres. Le soir se faisait; il était dix heures. La pesante chaleur du jour avait disparu. Elle était brusquement remplacée par une brume non moins lourde, avec un froid humide et aigre, qui nous pénétrant jusqu'aux os, ne laissait pas de nous donner quelque inquiétude pour le reste de la route. Nous ne nous étions pas en effet, vu la saison, prémunis contre le froid. Des manteaux, des cache-nez, des gants, nous avaient semblé devoir suffire; nous ne tardâmes pas à reconnaître notre erreur; nous commencions à frissonner comme des fiévreux; un bracelet d'ampoules marquait la place où les gants laissaient un passage à l'air humide; nous étions pris par les mains, par les pieds, par tous les endroits accessibles. Les marais nous environnaient, sur lesquels la route était consolidée par de longues traverses de bois. Vers dix heures et demie, la lune se leva dans une atmosphère d'un effet étrange et pourtant splendide. Une grande nappe d'eau s'étendait devant nous, comme un lac ou un bras de mer; cependant nous ne devions trouver sur notre chemin qu'un lac, que nous savions être beaucoup plus loin. A cette eau, l'iemschik nous menait tout droit, debout, les bras tendus, dans l'attitude des conducteurs antiques. Effrayé, j'allais lui dire d'arrêter sur la pente où il nous entraînait, quand Louis me prévint de n'en rien faire. — « Il ne peut avoir envie de se noyer avec nous; nous verrons d'ailleurs quand le moment viendra. » — Le moment vint, le terrain descendait, nous entrâmes tête baissée dans cette mer dangereuse. C'étaient d'épais brouillards, qui s'élevaient des marécages, et reflétaient le ciel avec une telle précision, que la surface de l'eau n'eût pas su mieux faire; sorte de mirage que j'ai remarqué depuis dans les environs de Saint-Pétersbourg. La brume baignait la surface de la terre et le pied des arbres, qui semblaient surgir ainsi du milieu du lac, dans lequel ils étaient réfléchis.

Plus loin, dans un bois, des arbres peu élevés, plantés au bord de fossés pleins d'eau, auraient fourni matière à une belle décoration théâtrale et fantaisiste. Aux clairs rayons de la lune, on les voyait surchargés, festonnés de je ne sais quelle végétation parasite, de lichens et de mousses, qui pendaient au tronc et aux branches Il semblait que nous passions rapidement devant de maigres vieillards à longues barbes d'un gris blanchâtre. Plus loin encore, je ne sais si le cocher avait laissé de côté la route, il se détourna pour ne pas heurter la télègue à des souches non déracinées qui se trouvaient devant nous.

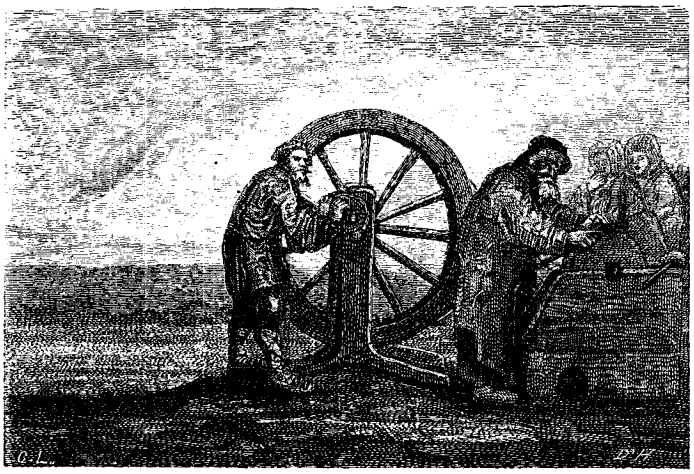
1. L'école du génie correspond à peu près à notre école polytechnique. D'après les lois qui la régissent, les élèves qui ont une bonne place à la fin de leurs études, ont un avancement réglé d'avance, beaucoup plus prompt que celui des autres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un marchand de kwass, en Livonie. — Dessin de d'Henriet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'une des stations de poste, dans le milieu de la nuit, les chevaux manquant, nous n'eûmes garde de présenter les quelques lignes qui levaient les scrupules. Dois-je dire que nous étions heureux de n'avoir pas de chevaux? Transis, nous entrâmes dans une salle où dormaient, buvaient, chantaient, assis ou couchés sur des chaises, sur des bancs, sur du foin, une vingtaine d'étudiants allemands, de l'université de Dorpat, qui retournaient à leurs études, après avoir, dans leurs familles, passé le temps des canicules, époque fixée pour les grandes vacances en Russie. Un homme intelligent, affirment les Russes, n'est pas capable en cette saison, d'un travail utile; et ils le prouvent en se reposant. Quoi qu'il en soit de l'assertion et de la preuve, nous commençâmes par nous dégeler de notre mieux, et ensuite nous suivîmes l'exemple des dormeurs en appuyant nos têtes, sur ce qui restait d'oreillers en bois. Le vieux Morphée est favorable aux jeunes; il n'aime point, le brave dieu, l'or ni l'argent, mais les cœurs à peu près honnêtes, et les corps fatigués! Nous dormîmes tranquilles, jusqu'à l'heure où les refrains des chansons à boire, et les hennissements des chevaux, s'éveillant en même temps, nous apprirent que le jour se levait et que les attelages étaient préparés. Les étudiants s'appelèrent, vidant leurs verres et brisant leurs bouteilles; ils s'entassèrent dans une grande télègue, et, comme légers de bagage, et bien munis de paille et de foin, ils ne s'y trouvaient pas trop mal, ils se mirent à entonner en chœur de l'Horace, mis en musique, un chant latin à l'usage des universités.



Un rémouleur (Esthonie).

« Nunc est bibendum. »

Les cochers étaient en présence, ils se connaissaient, ils connaissaient leurs chevaux; ils se piquèrent d'honneur. Le repos de la nuit, la fraîcheur de la matinée, et le *coup du départ* qu'ils avaient bu ensemble, avaient avivé leurs forces. Le nôtre, bien que nous ne l'eussions pas frappé, se comporta vaillamment; il nous mena si vite, que partis après les étudiants, nous les rejoignîmes bientôt, et les côtoyant un instant, au milieu des lazzis des iemschiks, nous les dépassâmes en entendant derrière nous les hurrahs et les hurlements de ceux qui nous voyaient triompher.

Il nous coûtait cher ce triomphe! Inutilement nous faisions signe au cocher de ralentir; il n'entendait pas raison. Il s'était mis dans la tête, comme il le dit ensuite, de *courir si bien qu'un oiseau ne pût le rattraper.* Il félicitait ses chevaux; leur réputation était engagée, la sienne aussi. La route, bonne pour la Russie était *cassante* au dernier point. Dans les endroits où le terrain n'offrait pas assez de solidité, étaient étendus transversalement les grands troncs d'arbres, sur le corps desquels, voitures, postillons et voyageurs, sautaient et ressautaient, sans avoir le temps de reprendre leur équilibre à chacune des secousses. Exercice à disjoindre un squelette!—et le mien n'y résistait guère. Je sentais dans ma tête des douleurs auxquelles chaque sursaut ajoutait un surcroît intolérable. Il me semblait que les os ne tenaient plus ensemble, et qu'ils se déchiraient à toutes les sutures du crâne. Le postillon avait conscience de la gloire qu'il gagnait; il ne s'arrêtait pas, et je ne pense pas qu'aucun obstacle l'eût arrêté avant qu'il eût touché le but. J'étais réduit à tenir ma tête dans mes mains pour l'empêcher de me quitter. Une station parut à l'horizon. Qu'elle était loin, le terrain est si plat! nous avions encore plus d'une verste à faire. Enfin nous arrivâmes. Pour le cocher, nous étions vainqueurs; ce n'était pas sans peine. Nos rivaux nous suivaient de près; joyeux d'être défaits par les *ennemis*, ils firent compliment à Louis de la manière dont nous faisions marcher le postillon; Louis rejeta l'éloge sur ce dernier, qui allait perdre son pourboire, pour nous avoir si bien menés. Mais quand il apprit qu'il n'aurait rien, lui qui avait fait avec ses *petits frères*, les chevaux, une verste en trois minutes, il parut si désolé d'un côté, de l'autre si naïvement content de ses exploits, que pour ne pas bouleverser ses idées sur le beau, en matière de voyage, je lui donnai quinze kopecks; il jeta son bonnet en l'air et nous remercia en nous baisant les mains.

Les étudiants nous proposèrent, si nous ne les trouvions pas trop mauvais compagnons, de réunir ensemble nos bagages, et de voyager avec eux dans la même voiture. Cette combinaison nous plut, et nous acceptâmes sans façons.

Joyeuse et vivante, heureuse d'être au monde, et de porter les longues bottes et les casquettes aux couleurs défendues, ne cessant de rire et de causer que pour chanter en chœur ou à plusieurs parties les chansons, je dirais presque les hymnes du *Commers-Buch*[1], la troupe ne tarda pas à nous communiquer sa bonne humeur; la connaissance s'établit de suite. Nous fîmes donc route assez gaiement, avec non moins

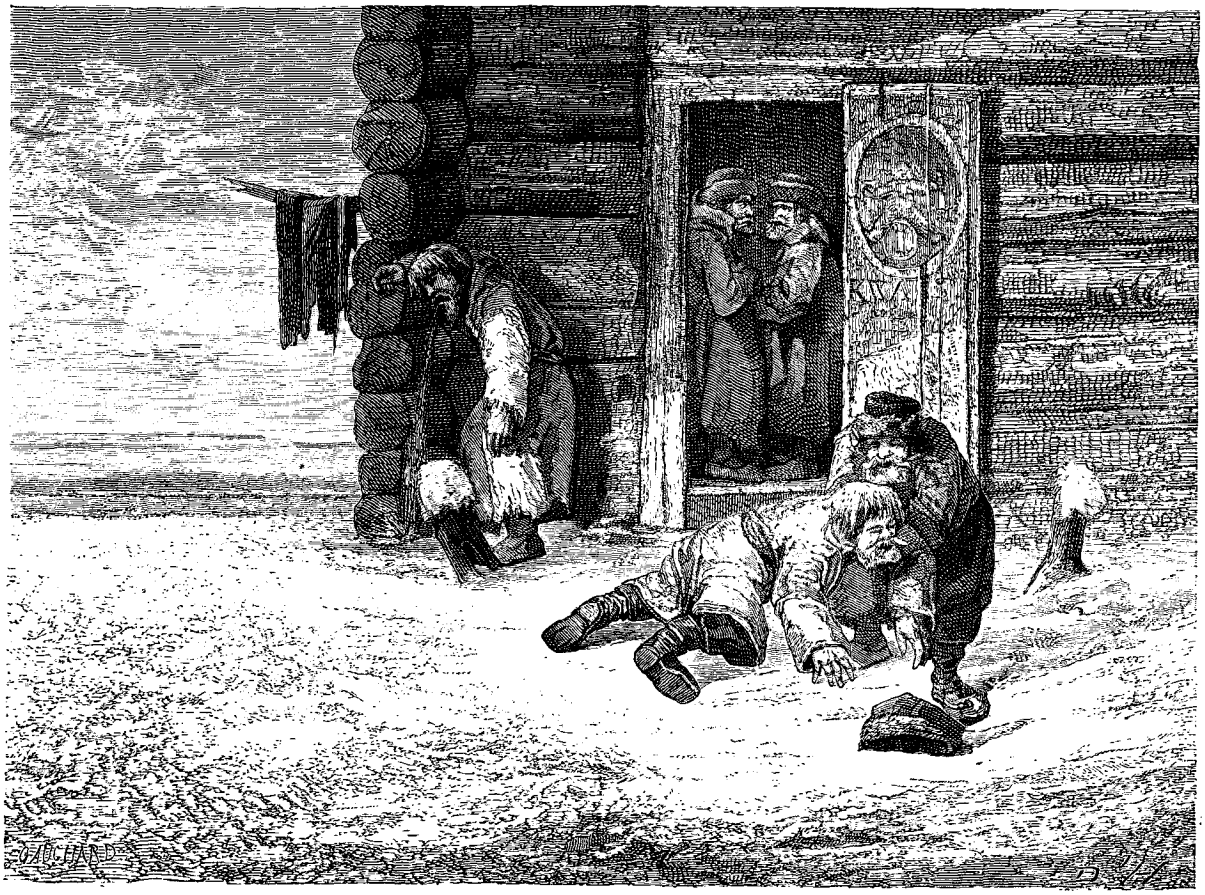
1. Recueil de chansons des étudiants allemands.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de rapidité et à coup sûr avec moins de fatigue, grâce à la grandeur de la télègue et à l'addition de deux chevaux. On fit honte à l'iemschik de nous conduire moins vite que celui qui nous avait menés, quand nous étions tout seuls ; « il avait soif, dit-il, c'est pour cela que ses chevaux ne voulaient pas aller. » On passa devant une cabane, surmontée d'une grande perche ; c'était une auberge isolée. Il nous demanda deux kopecks pour aller boire un *schnaps* (verre d'eau-de-vie) ; il descendit en courant, but et remonta de même. Alors il s'éleva sur son siége, il prit les rênes à deux mains, et les agitant, avec de petits cris aigus et des paroles d'amitié pour ses quatre chevaux, attelés de front, il conduisit son quadrige avec un merveilleux entrain. Devant nous, montées et descentes, suivant l'habitude qu'ont prise les cochers russes, disparaissaient encore plus vite que pays plat.

Vint l'heure du dîner ; les étudiants trouvaient que l'appétit se faisait sentir.

« Voulez-vous, nous dit l'un deux, faire avec nous un festin dans une auberge de la route, non pas à la station, où l'on n'est pas chez soi. Il y en a une ici, une espèce de kabak (cabaret), qui nous est connue, et que nous vous recommandons. Vous en ferez part à vos amis. C'est une curiosité, et voici ce qu'elle a d'étonnant : quels que



La sanctification du dimanche. — Dessin de d'Henriet.

soient le dîner et le nombre des convives, il n'y a qu'un prix. Tenez, vous allez voir ; notre dîner va nous coûter un rouble vingt kopecks. Arrête, postillon ! »

Le postillon se souciait peu de ce temps d'arrêt que les règlements défendent. Il s'excusait.

Les coups sont quelque chose de plus fort que l'eau-de-vie ; cependant je vis avec plaisir qu'on ne le battit pas. Trois kopecks suffirent pour le corrompre, trois kopecks pour un autre *schnaps*.

On procéda au menu. Je le donnerai ici pour l'édification de ceux qui ont occasion de passer par là. Je regrette, toutefois, de n'y pouvoir joindre l'adresse de l'aubergiste, qui méritait mieux de notre mémoire, car tout nous parut exquis, par la puissance de la faim ou du grand air :

La liqueur de kymmel (cumin), destinée à préparer les voies ; le jambon crû ; le jambon rôti, le veau rôti ; les petits pois (pas trop petits) ; le fromage du pays ; la bière blanche et le pain noir (pardon de l'antithèse), le tout à discrétion. L'hôtesse demanda suivant sa formule ; je la soupçonne, la malheureuse, de ne savoir pas compter. Les étudiants emportèrent du pain et du fromage, une précaution pour l'avenir, ce qu'on appellerait en France une *poire* pour la soif.

Nous payâmes pour notre part quarante kopecks, plus un kopeck de corruption. L'aubergiste, à de telles conditions, ne fera pas de brillantes affaires.

La terre que nous traversions est riche et fertile, bien que parsemée de blocs de granit, non reliés ensemble, mais arrondis et détachés, et donnant l'idée, par leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formes, d'immenses galets ; à des époques déjà lointaines, ils ont dû être apportés là par quelque grand mouvement des eaux. Une certaine activité régnait dans la campagne, sur laquelle le soleil versait sa chaude et éblouissante lumière. A peine quelques nuages cotonneux erraient dans le ciel. En bas, d'un côté, on coupait les gerbes mûres ; de l'autre on labourait. La charrue, traînée par des bœufs, était conduite par des paysans ; ils écartaient pour nous mieux voir la toison emmêlée qui couvrait leurs têtes. Tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, ils n'avaient de vêtement qu'une chemise. Je pensai, qui n'y eût pensé à ma place? à ces *pauvres animaux* dont parle la Bruyère, le témoin ému des douleurs de son temps. Cependant, car je ne veux pas assombrir le tableau, à côté de ces gens, vigoureux et forts, se tenaient des petits enfants plus gais, tête et pieds nus, qui marchaient sans songer, de leurs petites *gaules* aiguillonnant l'attelage. Gens de corvée, qui doivent le dimanche au Seigneur d'en haut, et trois jours de la semaine au seigneur d'en bas, auquel le blé ne coûtera, suivant l'énergique expression de Sismondi, que les coups de bâton qu'il fait distribuer en son nom. Aussi, plus d'une fois, dans les pays sans commerce ni chemin, le maître verra-t-il périr entre ses mains les récoltes des années d'abondance ; richesses devenues sans valeur aucune, par suite de ce prix *dérisoire* de la main-d'œuvre. Partout où la justice est si durement violée, ceux qui croient pouvoir se sauver seuls et profiter de leur privilége, portent la peine de leur situation. On essaye de réformer aujourd'hui ces plaies du corps social,

Le repas des charpentiers, à Dorpat. — Dessin de d'Henriet.

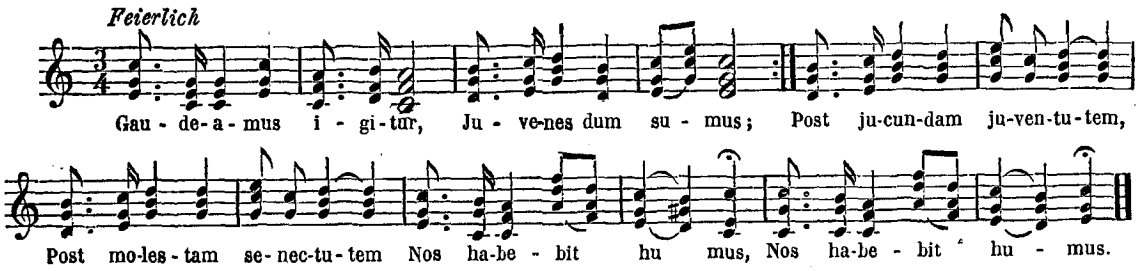
aggravées durant plus de deux siècles, et dont les médecins politiques, nous désirons qu'ils ne se trompent pas, espèrent triompher en douze années.

Les mêmes spectacles affectent diversement ceux qui les regardent, suivant leurs habitudes, leur âge et la tournure de leur esprit. Je ne m'aperçus pas que nos compagnons eussent donné une longue attention aux moissonneurs. Seulement, pour se rafraîchir par l'imagination, comme ils avaient soif, ils entonnèrent une chanson à boire, dont le refrain disait en latin rimé, qu'après bien des siècles, ils ne boiraient plus :

« Post multa sæcula, pocula nulla. »

Puis ensuite, comme ils se sentaient encore altérés, ils reprirent tous ensemble le chant célèbre des universités :

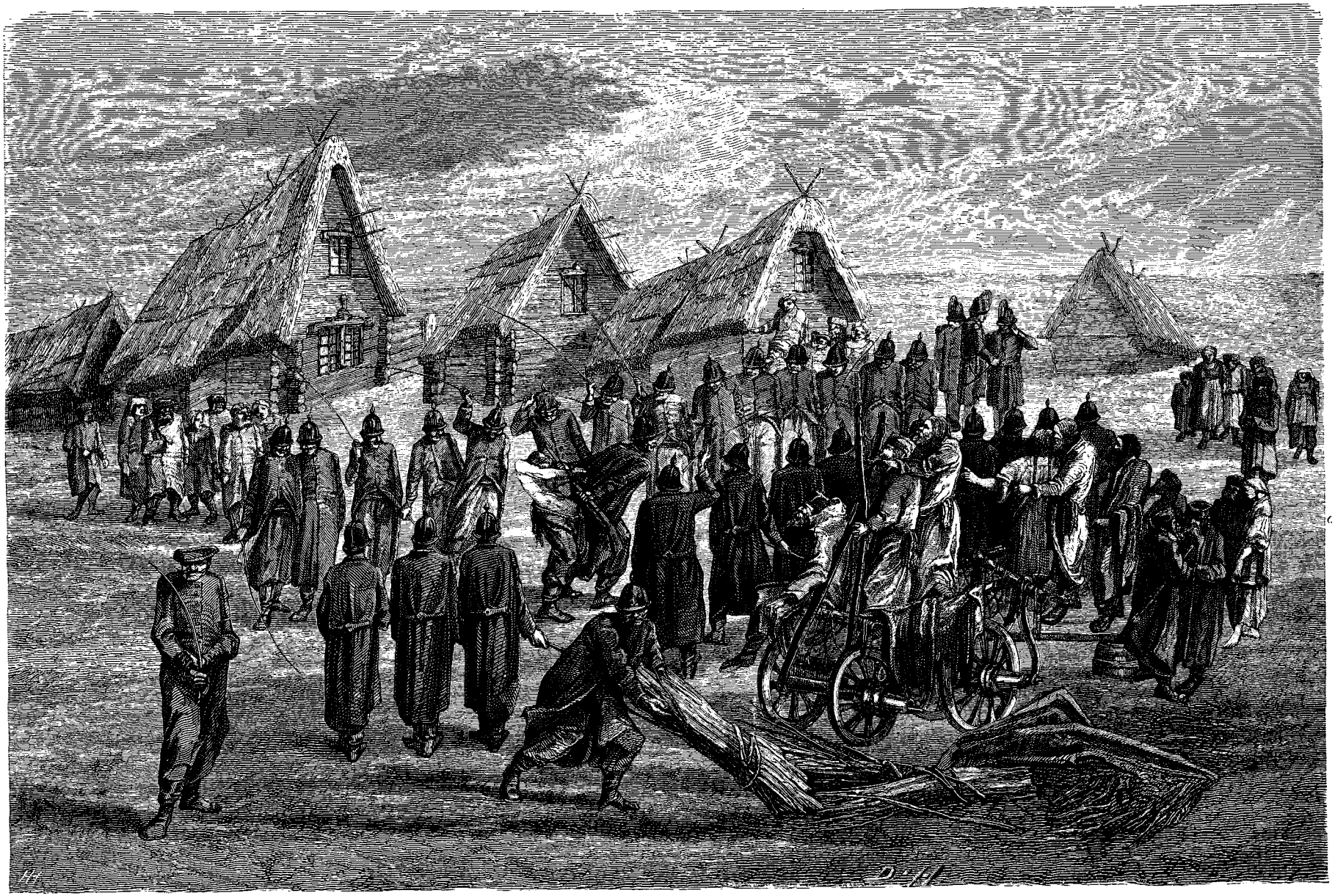
« Gaudeamus igitur. »



Les étudiants ne propagent pas cette musique ; ils font courir le bruit que ceux qui ne sont pas étudiants n'ont pas besoin de la connaître, et que ceux qui sont étudiants et ne la connaissent pas, sont indignes de l'apprendre.

1. « Réjouissons-nous donc, tandis que nous sommes jeunes. Après la douce jeunesse et la pénible vieillesse, nous rentrerons en terre, nous rentrerons en terre. » — Ceux qui seraient curieux du texte latin, le trouveront dans tous les recueils des chants d'université, et par conséquent dans les librairies allemandes. Quant à la mélodie, elle n'est point notée d'ordinaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le supplice des verges. — Dessin de d'Henriet.

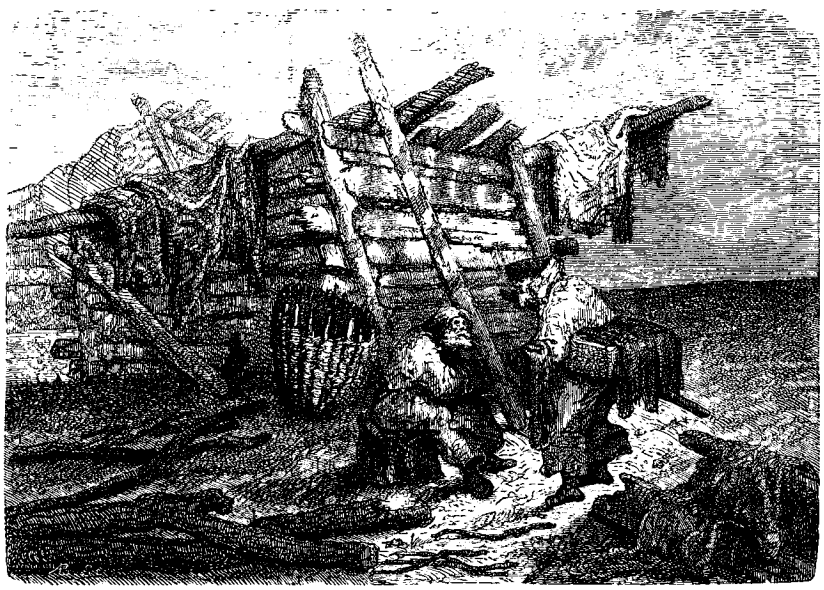
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le *gaudeamus igitur* me parut d'une gaieté triste.

Nous approchions de Dorpat, la ville de l'université; nous n'en étions plus qu'à sept verstes, quand tout d'un coup nous voyons les portes et les fenêtres d'une maison au bord de la route s'ouvrir à grand bruit. Il en sortit une foule d'étudiants qui se précipitèrent sur notre télègue, criant tous ensemble, et portant en main de grands pots et des verres remplis. C'étaient des étudiants d'une même corporation, qui venaient souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivés, en les embrassant d'abord, et en buvant ensuite avec eux, dans le même verre, un peu de bière forte et mousseuse.

Nous passons devant un marchand de kwass et des paysans qui chantaient : nous sommes à Dorpat.

Dorpat, Derpt ou Dœrpt, une des plus jolies villes des provinces baltiques, fut bâtie, en 1030, sur l'Einsbach. Gustave-Adolphe y fonda une université en 1630, université qui fut rétablie sur de nouvelles bases, en 1812, et devint le centre des études pour les provinces de Livonie, Esthonie et Courlande. Nombre de maisons affectent le style grec. Malgré les corporations remuantes des étudiants, divisés en *nations*, qui ne sont pas toujours d'accord, Dorpat a un grand air de tranquillité et de calme. C'était autrefois une ville de la Hanse, riche et populeuse. Elle fut détruite par les Russes; les habitants subjugués furent internés quelque temps, comme suspects d'attachement à la Suède, dans l'intérieur de l'Empire, dont ils ne revinrent que six ans après.



Une cabane de paysans près d'Iggafer.

Nous voici à Iggafer; plus loin nous assistons, dans un petit village par lequel nous passons, à un lamentable spectacle. Il s'agissait du supplice des verges. Des troupes étaient rassemblées, des baguettes préparées, pour battre un homme, condamné à recevoir mille coups. Ce nombre de mille, qui nous étonne péniblement, n'a rien qui provoque l'épouvante dans le pays. Sans beaucoup d'appareil, le patient, nu jusqu'à la ceinture, fut placé à l'entrée de cette avenue qu'il avait à parcourir, non pas une fois, mais plusieurs, jusqu'à ce qu'à bout de force, il tombât, sans pouvoir plus se tenir ni se relever. De chaque côté, à droite et à gauche, debout, chaque soldat doit le frapper quand il passe, d'un coup vigoureux, sans pitié. Des officiers, derrière les exécuteurs, marqueront d'une croix blanche pour être battu lui-même, celui qui faiblira dans l'accomplissement de sa tâche. Les mains du condamné, ramenées par devant, sont attachées à la baïonnette d'un fusil que tient un soldat. Ce soldat dirigera la marche, la modérant de telle façon qu'elle ne soit jamais trop précipitée, et que la poitrine de l'homme rencontre la pointe du fer, s'il veut échapper par un mouvement, même involontaire, à la verge qui s'abaisse. Tout est bien prévu : le médecin est là, luxe de miséricorde ironique ; il déclarera si le supplicié ne peut être traîné plus loin sans mourir.

Le misérable, sur lequel allait s'appesantir cette hideuse torture, était convaincu de je ne sais quel crime, un meurtre, je crois. Dans un moment de colère, il avait tué quelqu'un hiérarchiquement supérieur à lui. Je ne veux point justifier le sang versé, mais le crime disparaissait devant l'horreur du châtiment. L'homme était non pas jeune, mais d'âge mûr, dans la pleine vigueur de la vie. Sa physionomie n'était point dure et n'avait rien de repoussant; il ne semblait pas abattu ; il envisagea, d'un œil assez ferme, la route qu'il devait suivre. A ce moment il eût pu dire comme Damiens : « *La journée sera rude.* »

Sur un signe des chefs, le soldat s'était mis à marcher. Il marcha. Pas une seule plainte durant cette première passe ; un sifflement aigu s'entendait, celui de la baguette, puis un son mat, que rendait à chaque coup cette chair frappée. Au deuxième tour, un cri éclata, un cri de bête fauve, arraché à l'homme; la volonté n'était plus maîtresse. A partir de ce moment, il était vaincu; ce furent des hurlements qui déchiraient l'air ; le sang coulait en longues larmes des plaies de ce corps tigré de bleu et de noir violet. Ses muscles se crispaient, il *rentrait* sa tête dans ses épaules, il se traînait sur le ventre, il se roulait, puis il était forcé de se relever. Des sanglots d'abord, puis des paroles à haute voix sortirent d'un groupe à côté de nous; il y avait là les parents, et, parmi eux, la sœur de ce pauvre homme. Elle s'en alla... et il reçut ainsi plus de huit cents coups... Enfin, il ne put se relever.

Le médecin se pencha, il lui tâta le pouls, et il affirma que c'était assez... pour le moment.

J'ai su plus tard quelle fut la fin de cette scène.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'homme mourut, sans avoir payé entièrement sa peine, suivant l'expression latine, réputé insolvable à l'égard de cette société, qui ne trouvera d'excuse, pour elle-même, quand on la jugera, que la *barbarie* du temps présent. Huit jours après le supplice, le frère du mort mettait le feu au village, et plusieurs personnes périrent ; l'incendiaire ne reparut plus.

Quand il s'agit de déserteurs, on leur inflige un plus grand nombre de coups, jusqu'à six mille, si je n'ai pas été trompé ; heureusement il n'en est guère qui, avant le terme, n'échappent à la loi en rendant leur dernier souffle. Leur cadavre, porté sur une charrette, reçoit, supplice posthume, ce qu'il reste à compter. Ne faut-il pas que la justice soit satisfaite !

Croix à l'entrée d'un village lithuanien.

Avant de détourner les yeux de ces assassinats légaux, crimes trop certains de nations qui se disent intelligentes, contre des individus que les passions ou la nécessité ont privés de leur raison, constatons que la mort n'est nulle part écrite dans les lois pénales de la Russie. La société ne se reconnaît pas le droit, m'a-t-on dit, de retirer à un de ses membres une vie qu'elle ne lui a pas donnée. Explique qui pourra cette discordance !

L'aspect du pays change aussi bien que le langage des populations. Voici les maisons de bois, formées de troncs grossièrement équarris et superposés, peintes de couleurs vives, parmi lesquelles le vert et le rouge dominent pour réjouir les yeux de ceux qui les habitent. Il semblerait, je sens bien que ce contraste paraîtra exagéré, qu'on a affaire à une autre race, à un peuple oriental, moins fatigué, ou moins opprimé, ou plus enfant. Voici les jeunes filles aux bras nus, aux longues manches blanches et relevées ; elles puisent de l'eau en abaissant les perches qui portent une pierre à l'une des extrémités pour former un contrepoids au seau qu'elles tiennent. Voici de nouveau les petits enfants en chemise ; leurs cheveux de filasse argentée sont presque blancs, tant le blond en est clair. Assis sur le revers de la route, apathiques, à moitié endormis, ils se chauffent au soleil, et nous regardent passer de leurs yeux étonnés.

Russe en voyage (Livonie).

Un sol de sable jaune et fin, sol ingrat où cherchait à vivre une végétation maigre et chétive, dominée par quelques sapins, se montrait d'un côté de la route ; de l'autre le lac Peïpus[1], d'un bleu verdâtre, poli comme un miroir s'étendait à perte de vue. Quelques voiles apparaissaient à l'horizon, des barques de pêcheurs. Des filets séchaient sur le rivage, suspendus à deux piquets plantés dans le sable entre des morceaux de granit arrondis par les eaux.

Nous côtoyons longtemps le lac qui s'étend du nord au sud sur un espace de cent vingt kilomètres, puis nous entrons en Esthonie. A Narva, nous trouvons un large fleuve, dont la ville a pris son nom, et qui conduit les eaux du Peïpus au golfe de Finlande, coulant dans les fossés d'une forteresse d'un grand aspect, aux tours élevées et irrégulières, qui rappellent celles du moyen âge. Narva fut prise en 1704 par Pierre le Grand ; la ville n'est pas laide, mais ses pavés durs et pointus sont bien désagréables pour ceux qui voyagent en télègue. Le soleil se couchait quand nous arrivâmes ; il fallait parler russe ; nous essayâmes vainement de nous faire entendre d'une vieille servante, une sorte de sorcière qui se leva d'un des divans de cuir pour nous céder la place. Cette seule habitante visible de la station disparut elle-même dans l'ombre d'une porte, comme un personnage de féerie, nous laissant en compagnie d'une lampe fumeuse qui brûlait au nez d'un saint, un vieillard, fixé à demeure dans un coin, d'où il semblait surveiller les hôtes du lieu. Nous nous mîmes à réfléchir en sa présence ; il ne nous sembla pas que nous eussions rien de mieux à faire que d'attendre la venue de quelqu'un : pour attendre plus patiemment, nous nous étendîmes chacun sur un des divans de cuir. Louis choisit celui que la bonne femme ve-

1. Le Peïpus ou Peïpous a environ trente lieues de long, sur quinze de large.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nait de quitter. Mais soit que le vieillard vénérable ne l'eût pas regardé d'un bon œil, soit toute autre raison terrestre, mal lui en prit; son sommeil fut agité, non pas en rêve : une vermine vivante et bien disciplinée venait lui déclarer la guerre. Assailli de tous côtés, et succombant à une lutte inégale, il se résigna à servir de pâture à ses ennemis, jusqu'au moment où il pourrait leur échapper par un bain salutaire. Ce qui ne tarda pas.

Nous vîmes se lever l'aurore, mais nous ne vîmes point de chevaux. Nous demandâmes à déjeuner; la même servante, qui avait disparu la veille nous apporta, sous le nom de *beafsteak*, quelque chose, un je ne sais quoi, qui ne devrait point avoir de nom dans aucune langue. Il fallait se révolter, ce qui n'aurait pas calmé notre faim, ou manger aveuglément. Nous reconnûmes que nous avions eu tort de ne pas croire à un avis qui nous avait été donné. « Munissez-vous, nous avait-on dit, de toutes les provisions dont vous aurez besoin, afin de n'avoir rien à demander en route, sinon du thé, qui est en général à peu près pur.

Vieux paysan esthonien.

Comme nous allions visiter ce qui pouvait nous intéresser à Narva, nous fîmes la rencontre d'un officier, homme d'intelligence, un des Russes les plus éclairés que j'aie connus. Après quelques questions relatives au voyage, on tomba sur le chapitre de la guerre, qu'on pouvait traiter avec lui sans trop de passion. Je citerai de cette conversation deux anecdotes qu'il nous raconta, et qui nous parurent caractéristiques; elles remontaient, l'une à quelques jours, l'autre à quelques mois auparavant.

« Depuis que nous sommes en lutte avec votre occident, je n'ai d'autre mission que de diriger les recrutements, ce qui n'était pas, comme vous savez, mon affaire. Tous les vétérans libérés depuis plusieurs années sont rappelés pour la croisade. Ils ont à se faire inscrire eux-mêmes, ce qui est un peu dur; mais nous avons prononcé des peines contre les négligents : grâce à ces moyens que je ne fais que vous indiquer, tout le monde s'empresse.

« Dmitri, qui est un homme encore assez vert, se présente chez moi; il *veut* reprendre du service.

« Il me dit son nom; je vérifie au registre; je vois qu'il est mort.

« Je le regardai avec attention pour me rendre compte de la manière dont sont faits les revenants.

« Mon garçon, vous vous trompez, lui dis-je; je ne sais pas ce que vous venez faire ici. Voilà plus de deux ans que vous êtes mort; on vous a enterré; quelle idée de revenir!

— Dieu m'est témoin; le diable sait...

— Le diable ne sait rien du tout; vous êtes mort. Si vous ne l'étiez pas, on saurait votre existence et votre séjour dans la ville. Vous n'êtes revenu que pour jouer un tour à la police et faire croire qu'elle n'est pas informée de tout; et je vous dis, moi, que si vous vivez, vous n'êtes qu'un coureur et un vagabond.

— Seigneur, il n'y a que Dieu qui sache tout, et je ne veux pas vous fâcher ni fâcher Dieu; mais depuis que j'ai été baptisé, je n'ai pas entendu des choses pareilles!

— Allez voir le colonel. »

Il alla voir le colonel, qui lui répondit qu'il ne prenait pas les *morts* à son service.

D'HENRIET.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Route aux environs de Volmar (Livonie). — Dessin de d'Henriet.

VOYAGE DANS LES PROVINCES RUSSES DE LA BALTIQUE,

LIVONIE, ESTHONIE, COURLANDE [1],

PAR M. D'HENRIET.

1851-1854. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II (Suite.)

Que faire? Il revint chez moi.

« Que veux-tu? Le médecin de la police, les officiers, le pope ont dit que tu es mort; ta femme aussi l'a dit.

— C'est une femme; elle ne sait ce qu'elle dit.

— C'est écrit et parafé. Tu es un vagabond.

— Saints du paradis, je n'ai pas d'argent, mais je n'ai pas vagabondé. Si j'avais appris ma mort auparavant, j'en aurais profité, je ne serais pas entré ici : j'aime autant n'être plus soldat. Et pourquoi un vagabond, un coureur? Tenez, on me connaît à la police. Je suis allé chercher ma femme, qu'on ne m'a pas retrouvée.

— Je crois bien qu'on ne l'a pas retrouvée; ils lui ont donné à la police un diplôme de veuve; mon ami, tu as perdu ta femme; il faut t'en consoler; elle est remariée.

— Ah! bien, je comprends maintenant, dit Dmitri, c'est Marsa qui m'a fait mourir : elle voulait épouser l'autre, et ça ne se pouvait pas. C'est péché de dire comme il se fait des choses. »

Dmitri avait raison. Il n'ignorait pas les transactions de la police avec ses commettants. La veuve aura donné quelques roubles; le mari ne s'est pas douté de sa propre mort, connue seulement de ses chefs.

Un instant il eut l'air de vouloir reprendre sa femme, mais je lui dis que cela était impossible, puisque le pope l'avait unie à un autre.

« Cela ne fait rien, reprit-il; *je crache sur elle.* » Et il s'en alla tranquillement.

Cette histoire nous avait paru intéressante.

« En voici une autre, nous dit l'officier : ce n'est pas à moi qu'elle est arrivée; elle n'en est pas pour cela moins vraie.

« Je sais un général, qui était en mission non loin d'ici, il n'y a pas fort longtemps. Les fleuves n'étaient pas encore entièrement gelés. Il était tombé de grandes pluies; les eaux débordaient. Le général arriva au bord d'une

1. Suite et fin. — Voy. pages 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

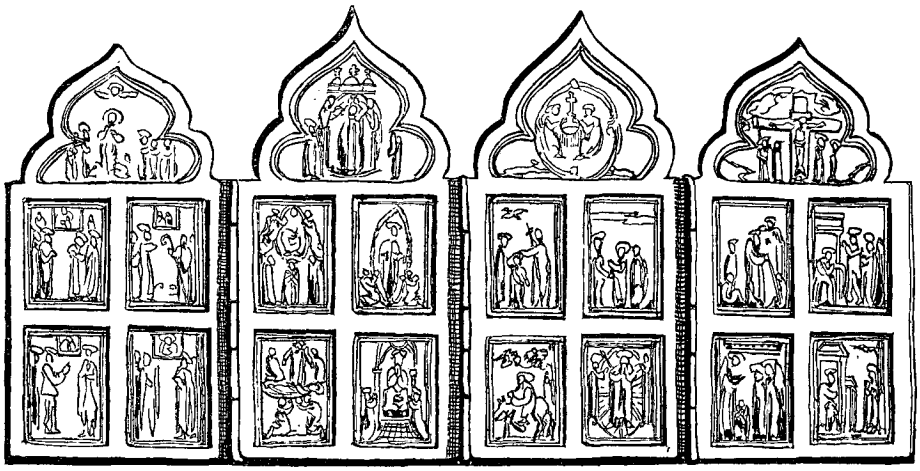
rivière, qui était sortie de son lit et roulait des glaçons. Il demanda à passer. Les gens de l'autre côté de la rivière répondirent qu'il ne le pouvait faire, qu'il y avait danger de mort d'homme ; le général cria, insista; ils lui dirent que c'était tenter Dieu, que bien sûr un homme y périrait, qu'il ne faisait presque plus clair. La nuit venait en effet. Le général, qui voyait un village en face de lui, ne voulait pas rester là; l'obstacle l'irritait : « Service de l'empereur, » cria-t-il. Le staroste décida un batelier. Cet homme détacha la barque qui faisait ordinairement le passage de la rivière, et qui avait à l'arrière une petite cloche. On lui apporta une lanterne, qu'il plaça, pour n'être pas gêné dans sa manœuvre, à un bâton au-dessus du montant de la cloche ; puis il fit le signe de la croix et se mit en mouvement, à l'aide d'une perche, pour aller chercher le général. Il n'arriva pas jusqu'à lui. Le courant était trop fort, et l'emportait : à une secousse, l'homme tomba à l'eau, on ne le vit plus reparaître ; il faisait noir, mais la barque continua à s'en aller à la dérive, tandis que la cloche de temps à autre sonnait comme le glas du batelier, qui se noyait. La lanterne continua à briller longtemps encore.

« Quelques jours après, les eaux s'étaient retirées, le général passa.

« Il fit un rapport à l'empereur.

« Il était arrivé sur le bord de la rivière, qui était débordée et roulait des glaçons. Quoiqu'il y eût danger à traverser, le batelier sachant qu'il s'agissait du service de Sa Majesté, avait voulu le faire passer ce soir-là même; mais la barque avait chaviré, et il s'était noyé, heureux d'avoir perdu sa vie à remplir son devoir envers la couronne. Il laissait une femme et plusieurs enfants.

« L'empereur fut touché du dévouement de ce pauvre homme. Il félicita le général, et le remercia de ne pas lui laisser ignorer ce qui s'était passé; il lui dit qu'il allait faire envoyer à la veuve un secours de trois cents roubles. Les trois cents roubles furent envoyés et touchés en effet; mais la veuve n'en a jamais rien reçu, ni



Petit retable à quatre faces se repliant les unes sur les autres; — cuivre émaillé, style byzantin.

rien su, les enfants non plus. Les deux tiers sont passés dans les mains du général; l'autre tiers a récompensé l'homme de la police, par qui les fonds devaient être remis, de son habileté et de sa discrétion. »

La causerie nous avait fait oublier le chemin que nous avions encore à parcourir; mais la télègue étant attelée, il nous fallut reprendre notre course. Emportés rapidement, nous traversâmes la Rouza à Jambourg, petite ville de garnison que les Novgorodiens passent pour avoir bâtie dans l'année 1383, en l'espace de trente-trois jours. Nous eûmes bientôt devant nous un bois de sapin, un bois interminable, au milieu duquel s'ouvrait une route en ligne droite, qui s'étendait platement à perte de vue, si bien que les arbres à l'horizon paraissaient plus bas que les herbes des gazons que nous avions devant nous. La poussière et la chaleur s'appesantirent sur nous et sur le postillon. Celui-ci, à la sortie de cette longue avenue, comme nous côtoyions un champ semé de pois verts, ne put résister à la tentation. Il nous pria de tenir les rênes, et s'élançant dans la plantation, en moins d'une minute il eut récolté une gerbe qui lui servit à deux fins. Il chercha dans l'écorce un rafraîchissement pour tromper la soif qui le tourmentait; nous l'imitâmes bientôt. De tout ce qui lui restait, des gousses et des tiges, il fit un matelas pour atténuer un peu les secousses de la charrette. Nous désirions un peu d'eau pour humecter nos lèvres et nous n'avions pas d'espoir que le ciel se mît à pleuvoir pour nous. Toutefois la Providence exauça nos vœux, sous la forme d'un pauvre serf, qui sortit du bois tenant en main une jatte pleine de framboises d'un beau rouge et d'un doux parfum, les plus appétissantes et les mieux venues que j'aie jamais vues. Le pauvre mougik était encore jeune; il avait des yeux d'un gris bleuâtre et des cheveux blonds, séparés sur le milieu du front par une bandelette rougeâtre. Une chemise bleue à goussets rouges couvrait sa poitrine et retombait sur son pantalon. Il nous fit demander par le cocher de lui acheter ses framboises. Nous désirions savoir ce qu'il en voulait. « Ce qui vous fera plaisir, nous dit le postillon; il sera content d'en avoir trois kopecks. » Cinq kopecks le com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blèrent de joie; les framboises furent placées dans un mouchoir blanc, et après avoir fait la part du postillon, nous goûtâmes le reste avec une volupté dont ne peuvent se douter ceux qui n'ont jamais eu soif.

C'était un palliatif, et rien de plus, que ces fruits, une goutte d'eau dans le désert. Couverts de sable, les lèvres gercées par le vent, la chaleur et la sécheresse, dans un état dont nous étions honteux, nous nous arrêtons à Orologie, plus longtemps que nous n'aurions voulu. Orologie est une station de poste. Il se trouvait là deux jeunes filles parées de cette beauté qu'on a appelée, je ne sais pourquoi, la beauté du diable, et qui est peu commune en Russie. Deux officiers aux gardes, à grandes moustaches cirées, dans leurs brillants uniformes, étaient auprès d'elles, devisant de manière à les faire tour à tour sourire et rougir. Comment, sans être fâcheux, introduire un tiers dans ce double tête-à-tête? Je me risquai cependant à demander des chevaux. Ici l'insuccès dépassa mon attente; les demoiselles eurent l'air de ne pas me comprendre, et pendant ce temps j'entendais l'entretien qui se faisait en français, et je dois ajouter en bon français. Faire du bruit eût été ridicule et inutile : le billet protecteur avait, à partir de Narva, perdu son à-propos; nous essayâmes de la patience.

Paysan portant un cochon de lait gelé.

Après une demi-heure, nous vîmes des ombres de chevaux qu'on menait boire. Ces ombres nous étaient destinées, et se hâtaient fort lentement. Quand la télègue fut prête, beaucoup de temps s'était passé. Les officiers n'étaient plus là; mais les belles jeunes filles lisaient tout haut, dans le texte original, un roman de Paul de Kock; car, il faut le dire, Paul de Kock est des plus goûtés en Russie : il passe pour un des grands écrivains modernes.

Je ne pus résister au désir d'adresser quelques mots de mal venue à ces deux demoiselles. Quand je fus installé, je leur fis, de la télègue, comme d'une tribune, un compliment désagréable et mal tourné. Elles rougirent encore une fois, et le cocher fouetta ses ombres.

Il était écrit pourtant que cela finirait comme dans les histoires de la morale en action. Dix minutes après notre départ, nous nous aperçevions que nous avions oublié cannes, parapluies et foulards. J'étais puni de mon impertinence, bien que j'eusse regardé mon homélie un peu comme un devoir, envers ceux qui viendraient après nous. Je ne m'avisai pas d'aller réclamer mes gages.

A Kalkowa, nous trouvâmes sur la route une habitation de seigneur, autour de laquelle se groupaient les maisons des paysans, dominées de bien haut par les coupoles de la rustique église : type uniforme, sur lequel sont modelées ces sortes de communautés! Toutes ces cabanes de bois, dont quelques-unes, penchées par le vent, semblent chanceler comme des vieillards, ont, malgré la vivacité des couleurs qui les revêtent, quelque chose d'attristant, même pour les yeux. Parmi ceux qui les habitent, et qui y sont attachés, heureux ceux qui ont un bon maître, si ce maître n'a pas d'intendant, race maudite du serf! Plus heureux celui qui peut quitter la terre pour aller exercer quelque petite industrie! Il ne reviendra plus à la culture, pour laquelle il a une antipathie que, malgré les consolations et les exhortations de l'église, la nécessité seule est capable de lui faire surmonter. Maîtres et serviteurs, au surplus, aiment à s'en aller à la ville, et le seigneur qui a passé l'été à la campagne n'y revient, le plus souvent, que pour avoir, durant l'hiver, trop épuisé ses revenus et son crédit.

Tandis que notre télègue allait suivant la ligne droite, par des chemins déjà mieux tracés, nous approchions du but de notre voyage; nous nous laissions de temps en temps vaincre par le sommeil. Notre conducteur, plus endormi que nous, abandonnait à ses bêtes le soin de nous diriger. Elles nous eussent menés parfois, sans doute en rêvant, aux fossés qui bordent la route, si Louis, le plus éveillé de tous, n'eût secoué rudement l'iemschik pour le faire rentrer dans le sentiment de la réalité. Plus loin, nous commençâmes à côtoyer de longues files de voitures de paysans, lesquels, étendus sur leurs ballots, reposaient paisiblement côte à côte, s'en remettant, pour les conduire, à ceux qui étaient en tête du convoi, à la garde de Dieu et à l'instinct des animaux qui les traînaient : les uns comptaient sur les autres. Les chevaux ne se garant pas assez rapidement sur la droite, pour laisser passer le postillon de la couronne, il en résultait des chocs violents dans lesquels la télègue avait l'avantage, à cause de la rapidité de sa course, mais qui brisaient et dispersaient les pauvres charrettes. C'était alors de la part de notre iemschik des jurements effroyables à l'adresse de ces voituriers endormis, jurements trop grossiers pour que j'essaye de les traduire ici, même librement. Puis il appliquait du haut de son siége des coups de fouet impitoyables sur la figure des conducteurs jeunes ou vieux. J'ai vu ainsi des vieillards à barbe blanche frappés au visage. Ils recevaient ces coups sans paraître émus, avec une étonnante placidité de physionomie. Il faut que leur nature soit douce, ou bien avilie, peut-être quelque chose de l'un et de l'autre, pour supporter aussi tranquillement les injures. Une longue oppression sans espoir, une bonté native, une résignation trop chrétienne, qui amortit peu à peu les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mouvements du cœur, une apathie vague, semblent former le fond ou les éléments de leur caractère.

La télègue cependant allait toujours, et la route était de plus en plus large. Enfin à l'horizon, quand le jour se leva, nous découvrîmes les dômes dorés de Saint-Pétersbourg, qui surgissaient au milieu des brouillards. Je les saluai avec reconnaissance, comme des libérateurs, car la fin du voyage excédait mes forces. Chaque sursaut des roues me faisait dans la tête des douleurs si cruelles, que je fusse mort volontiers. Il n'y avait plus que quelques lieues à faire, sur le pavé il est vrai, mais au moins j'entrevoyais le terme de nos fatigues et de nos changements incessants de voitures.

Des deux côtés, la route était bordée de maisons de campagne qui, dans tout autre moment, m'eussent paru délicieuses. Des pièces d'eau, des bassins les entouraient, d'où s'élevait une vapeur épaisse et flottante, sans cesse renouvelée, qui paraissait sortir de chaudières en ébullition. Quand nous pénétrâmes dans l'enceinte de la ville, l'octroi fit irruption sur nous. L'iemschik dit que nous ne parlions pas; que nous n'étions pas muets cependant, mais *ennemis*, « Français, » ajouta-t-il en clignant des yeux. Je crois presque que ce dernier mot était dans son idée une recommandation. Elle ne nous servit pas. Sitôt après une visite assez minutieuse, passant sous un arc de triomphe revêtu de bronze, élevé à la garde impériale revenue en 1815, nous entrâmes dans Pétersbourg.

III

Voyage d'hiver. — Préliminaires. — Requêtes. — Noël. — La malle-poste perd ses voyageurs. — Tcherkowitch. — Riga. — La visite domiciliaire. — Départ. — Mitau. — Tauroggen. — La douane.

J'étais à Saint-Pétersbourg, quand on apprit coup sur coup le débarquement d'une armée en Crimée, et la

La malle-poste arrêtée à Tcherkowitch. — Dessin de d'Henriet.

victoire remportée à l'Alma. Il y eut un instant de stupeur générale, auquel succédèrent des récriminations amères. « Tout était perdu; Sébastopol allait tomber, la presqu'île passait au pouvoir de l'Occident, et tout cela, par l'imprévoyance et l'impéritie du gouvernement, qui n'avait pas même été renseigné. « Ce qui prouvait bien, ajoutait-on, qu'il est plus difficile à un amiral de conduire une armée que de faire des bons mots[1]. »

Mais quand la défense fut organisée, le courage, la confiance et un peu d'arrogance reprirent le dessus. J'ai raconté dans *l'Illustration* comment, en compagnie de deux Anglais, nous étions allés visiter la flotte de Cronstadt, qui se regardait comme victorieuse, parce que les flottes occidentales s'étaient éloignées. Les sentiments pour la France n'étaient point malveillants et différaient encore, d'une façon tranchée, de ceux qu'on manifestait à l'égard de notre alliée.

Nous habitions sur le bord du canal Catherine, que ne sillonnaient plus les longues barques de paysans; la glace était couverte de laveuses qui venaient en casser à la hache quelques parties, et faisaient des trous sur lesquels elles se penchaient pour nettoyer leur linge. C'était vers la mi-décembre; un ciel gris, qui ressemblait à du papier à filtrer, s'étendait au-dessus de nous; vers dix heures et demie, nous voyions, derrière le toit d'une des maisons, le soleil se lever, pâle, terne, sans éclat, sans chaleur, comme un pain à cacheter. Lui-même paraissait être malade et avoir froid. Pendant trois heures et demie d'un jour qui ne mérite guère ce nom, il parcourait sa course, je veux dire qu'il gravissait un petit arc de cercle, pour aller se coucher bientôt derrière le toit d'une autre maison, assez près de la première. A trois heures le crépuscule était venu.

1. Mentschikoff était à la tête de la marine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Russes prosternés devant l'image de la Panagia. — Dessin de d'Henriet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous résolûmes de quitter Saint-Pétersbourg et la Russie.

Nous allâmes au bureau des étrangers en demander l'autorisation.

Il y avait quelques formalités à remplir :

D'abord une *supplique* au gouverneur militaire ;

Puis une insertion dans les journaux, afin que nos créanciers, si nous en avions, ne fussent pas frustrés de notre personne ;

Une note de la police, constatant qu'il n'y avait aucune réclamation contre nous ;

Enfin un passe-port avec le *podorojne*, à moins que nous n'eussions des places dans la malle-poste.

Deux jours après notre demande, un employé *aux départs* nous remit un certificat établissant que nous étions inscrits depuis plusieurs semaines sur les colonnes du journal. Comment cela se faisait-il? Je n'en sais rien. Je regardai l'employé, pour savoir s'il attendait quelque récompense. Il me fit au contraire l'effet d'un galant homme, qui nous avait obligés sans arrière-pensée. Sachant que derrière cette vieille nation des *tchinovnicks* ou gens de bureaux et d'emplois, si bien décrite par Gogol, race vénale et basse, humiliée et s'humiliant elle-même, s'élève une génération jeune et plus fière, qui rougit de tant de corruption, je craignis de blesser l'employé en le traitant en *corrompu*.

Si je me suis trompé, qu'il me pardonne!

Nous finîmes quelques croquis; nous achetâmes quelques objets en brocard et en broderie, quelques instruments de musique grossiers, tels que la *balalaïka*, puis des images saintes, la *Panagia*, la Vierge de Kasan, saint Photius et d'autres, peintes sur cuir, sur bois ou sur cuivre, œuvres de l'enfance de l'art. Le marchand ne veut pas vendre la Vierge et les saints,

« Comme Judas vendit son Dieu. »

Dieu « qui voit tout » le punirait; mais « Dieu sait bien qu'il ne les vendrait pas; » il les échange contre de l'argent. Il y perd. J'eus trois saints et une sainte martyrisée pour un peu plus d'un rouble. Je voulais rapporter un vêtement de serf, et porter la fourrure sur moi; on me fit observer que l'odeur en était trop forte, et que mes compagnons de route ne me la laisseraient pas garder.

Nous échangeâmes quelques adieux. « Souvenez-vous de nous comme nous nous souviendrons. » L'intention était bonne, mais la seconde partie de la proposition affaiblissait de beaucoup la première. Le Russe est oublieux de nature; il oublie comme un enfant. « Surtout, ajoutait-on, ne pensez pas, ne dites pas et n'écrivez pas de mal de la Russie. »

Nous eûmes de la place dans la malle-poste, en partant le jour de Noël, comme des *mécréants*, à l'heure où dans les maisons en fête, le jeûne de quarante jours allant finir, au bruit des cloches de toutes les chapelles, les cierges et les lampes s'allumaient devant les images des saints en l'honneur du Dieu naissant. Les postillons voyageaient à contre-cœur. Je ne raconterai point cependant ici, comment transis par le froid nous entrâmes dans une *station*, comment la malle-poste partit sans nous, emportant nos pelisses de voyage, nos effets et nos passe-ports; comment, dans un mauvais traîneau, nous courûmes à sa suite, et la retrouvâmes au petit jour à Tcherkowitch. Les paysans sortaient de la petite église. Nous n'eûmes d'ailleurs plus d'autre incident jusqu'à Riga qu'une chute dans un fossé.

Nous nous réveillâmes les idées un peu à l'envers et la tête en bas, et sortîmes afin de remettre la malle sur ses pieds avec l'aide de quelques rouliers juifs.

A Riga, la glace du fleuve, pour faire entrer les navires, arrêtés tout l'été par les flottes de France et d'Angleterre, avait été brisée de main d'homme à coups de pics, depuis la mer jusqu'au port. Elle devait être brisée au départ depuis le port jusqu'à la mer. L'opération n'était pas sans danger : elle réussit, mais elle fut onéreuse, et on ne la recommença pas.

Ramasseurs d'ordures à Riga.

Nous restâmes quelque temps à Riga, nous voulions compléter nos croquis.

Sur le marché principal, qui se tient entre le fleuve et les remparts, nous trouvions pour le plaisir des yeux, malgré la rigueur d'un froid de quinze à dix-sept degrés du thermomètre de Réaumur, les paysans lethons, les juifs, les Russes et les Allemands, réunis dans des scènes populaires, qui s'arrangeaient d'une façon charmante, avec une décoration pittoresque, bien qu'un peu malpropre. C'étaient des baraques en bois disjointes et désassemblées, que je n'ai point rendues à mon gré, tant s'en faut, bien que les croquis soient pris sur nature. Elles laissent loin derrière elle, dans leur imagination fantasque et leur réalisme étrange, les plus beaux rêves de Callot. Là se vendent toutes sortes d'objets nommés et innommés, vieux et neufs, vieux vêtements, vieilles bottes, vieux *bric-à-brac* de tous métaux et de toutes matières; puis le lait, les œufs et le beurre, les viandes, le gibier et le poisson : tout cela gelé et roidi, résonnant comme du verre, et attendant au besoin, faute d'acquéreurs, la saison suivante, pour reprendre son élasticité naturelle et se décomposer; pêle-mêle au milieu de cela, des ustensiles, les objets nécessaires à la vie, les cuillers de bois, les gants de laine, les pipes, et enfin ce qu'il faut pour gagner le ciel, les images de saints, les cierges, les médailles, les chapelets. Au milieu de ces boutiques circulent les marchands de thé, marchands ambulants qui servent leur infusion chaude,

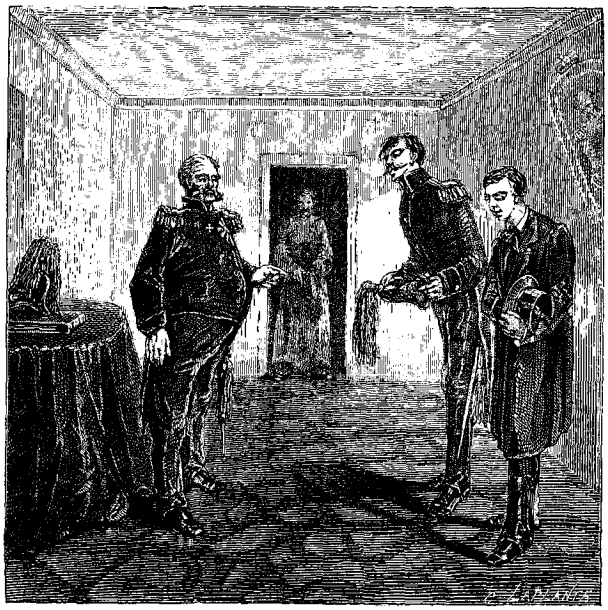
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme nos marchands de coco servent *la fraîche* à qui veut boire. Plus loin, immobiles, les cabarets et les restaurants en plein vent, ce que les Russes appellent des *Restaurazias*, les Allemands des *Restaurations*, et où viennent se nourrir de thé, de *vodko*, de *kwass*, de *piroggen* (gâteaux à la viande), de pommes de terre et de bouillies de farine de pois, les marchands, les porte-faix, les paysans lethois, les galériens (arrestants) avec les soldats qui les gardent paisiblement sans trop de rudesse ni de pitié.

Nous utilisâmes les jours de notre mieux. Parfois nous allions ensemble, Louis et moi, parfois chacun de notre côté. Nous ne rentrions pas à la maison sans rapporter quelque chose de notre chasse au croquis.

Par malheur, le marché est près des remparts; les remparts sont près de la forteresse.

Je revenais un jour, cachant, sans pouvoir les réchauffer, mes doigts dans ma pelisse. Je me sentais incapable de tenir plus longtemps un crayon. D'ailleurs le soir n'était pas loin, il était près de trois heures. Louis était rentré; je vis venir à moi un officier enveloppé dans son manteau. Avec un sourire mielleux, à la fois bienveillant, plat et banal, qui caractérise les fonctionnaires russes (je connais surtout parmi les plus jeunes d'heureuses exceptions, mais elles sont rares), il m'aborda en me demandant si je n'avais pas dessiné près des bastions.



Chez le commandant de la forteresse.

J'avais compris, mais je n'en étais pas sûr, et je ne voulais pas répondre par un coq-à-l'âne. L'officier parlait russe; il me demanda en allemand si je l'avais *saisi*.

« Je ne vois pas assez bien quel est le but de votre question, pour y répondre. Mais répétez-la-moi, et je serai certain de l'avoir entendue. »

Cette fois la phrase de l'officier ne laissa rien à désirer sous le rapport de la limpidité.

« Vous voulez savoir si j'ai réellement dessiné sur le marché ?

— Près des bastions?

— Près des bastions, soit. J'ai dessiné en effet.

— Vous étiez accompagné d'un *monsieur* plus grand que vous. »

Ce monsieur était Louis. Je répondis affirmativement.

« Qu'avez-vous dessiné?

— Quelques types de votre pays, des attelages, des marchands, des baraques.

— Pas de bastions?

— Pas de bastions. »

Je n'avais point fait attention aux terribles bastions. En temps de paix, c'eût été s'exposer à une contravention. En temps de guerre, en l'absence des consuls, au milieu d'une population alarmée, c'était se créer un danger inutile et tout gratuit.

J'essayai de me faire comprendre, mon explication fut insuffisante.

« Veuillez me suivre chez le commandant.

— Quel commandant?

— Le général Wrangell. »

Le général Wrangell était en effet commandant de la citadelle. Je le connaissais un peu; c'était un excellent homme, doux et triste; la crainte le rongeait. Depuis la guerre, il ne dormait plus; il rêvait, dans son gîte, à la gravité de ses fonctions, aux moyens de préserver sa femme, ses enfants, sa forteresse des approches de l'ennemi. Ajoutons, pour être juste envers lui, qu'une vingtaine d'années de captivité dans la citadelle de Saint-Pétersbourg, et cela à propos d'une erreur de la justice et d'une similitude de nom avec l'un des conjurés de 1825, avaient pu lui donner à réfléchir, et affaiblir ou inquiéter sa volonté. Du reste un dévouement sans bornes à son empereur et à ses devoirs.

« Deux minutes seulement, monsieur l'officier, j'ai affaire ici près au bureau du journal et je suis à vous. »

L'officier m'attendit près de la porte. Nous prîmes ensemble le chemin qui sépare le marché de la forteresse. Il voulut être aimable et me proposa un cigare. Nous rencontrâmes des officiers de garnison en grande tenue. J'en vis un qui se moucha sans façon et sans mouchoir, et qui s'essuya assez proprement sur un endroit peu apparent de la manche de son habit. Cela ne l'empêcha pas de saluer l'officier qui me conduisait (il appartenait à l'armée) avec le respect que la garnison, armée de troisième classe, doit à l'armée proprement dite.

Nous entrâmes chez le commandant.

Quand il m'aperçut, il me tendit la main.

« Comment allez-vous, me dit-il, et que désirez-vous de moi? »

Je lui affirmai que je ne désirais rien, que je n'étais pas amené en cet instant chez lui par un mouvement spontané.

Sur un signe interrogateur du commandant, l'officier présenta son rapport verbal. Il m'avait vu, et aussi il avait vu une autre personne plus grande que moi, faire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des esquisses auprès des bastions ; il était chargé, d'une façon subalterne, il est vrai, de veiller à la sûreté de la ville. Son devoir envers la *Couronne* et envers le pays était de m'amener auprès du général.

Je ne voudrais pas exagérer l'effet que fit la parole de l'officier. La figure du général se plissa subitement ; elle se rembrunit comme si un lourd nuage eût passé par-dessus. L'indécision, le douloureux sentiment de la responsabilité s'y peignirent.

Il se couvrit le front de ses mains, et parut penser.

Cela, jusqu'ici, ne me paraissait pas fort sérieux :

« Délibérez-vous, général, si je dois être pendu haut et court? »

La plaisanterie était hors de saison. Le général continua à songer ; sa main descendit lentement de son front ; il l'abaissa sur ses lèvres et sur ses moustaches grises, puis comme s'il eût pris une résolution, il la retira :

« Les temps, dit-il, sont durs.... durs.... bien durs! »

Comme deux mois auparavant un étranger, père de famille, négociant, avait été passé par les armes, pour avoir envoyé, assurait-on, en son pays d'Angleterre un plan de Revel, l'exorde était sombre.

« Bien durs ! » continua le général.

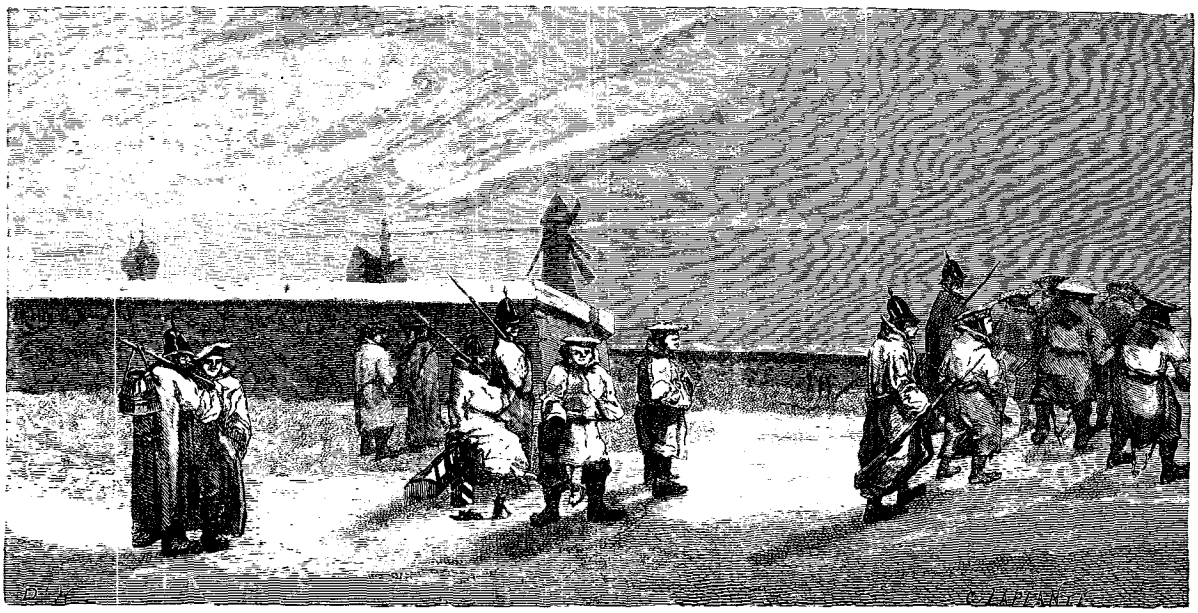
« Faites-moi savoir, général, si je dois être pendu. »

La vérité est que je ne m'en souciais pas ; que la mort me paraît une loi détestable que je ne voudrais pas avoir faite, qu'aucun genre de mort ne m'est agréable, et qu'en y réfléchissant, je pensai qu'il est des pays, le nôtre par exemple, où deux lignes de l'écriture d'un homme ont été plus qu'il ne fallait pour le faire pendre, pendre sans retour, et dans toutes les règles de ce que nous appelons la justice.

« Pendu, non,...non.... Il faut croire que non.... Vous dessiniez?

— Des paysans, des attelages, des marchands, des baraques.

— Montrez-les-moi. »



Les galériens près des remparts à Riga. — Dessin de d'Henriet.

Je les montrai.

« Et votre ami?

— Mon ami en faisait autant.

— Vous n'avez pas de dessins des bastions? »

Le fantôme des bastions revenait. J'essayai de le faire disparaître. L'officier disparut lui-même, non sans m'avoir, mû par un sentiment de pitié dont je lui sais gré, offert la main et demandé pardon d'avoir fait son devoir.

Je restai seul avec le général. Il était inquiet, quelque idée l'agitait ; la ritournelle de la dureté des temps revenait sur ses lèvres. Voulait-il frapper, s'attendrissait-il? Je n'en sais rien. Il devint adroit, il employa les petits moyens, les insinuations.

« Vous vous en allez? Vous quittez donc notre Russie? Vous avez votre podjorone?

— Pas encore?

— Et vous comptez être en France pour le printemps, pour la reprise des hostilités?

— Il ne faut pas, je vous en prie, général, faire coïncider deux choses qui n'ont entre elles aucun rapport, la reprise des hostilités et moi, nous n'avons rien de commun. »

La physionomie du général s'éclaircit, puis s'assombrit encore une fois ; il remit la main sur son front.

« Les temps sont durs !... reprit-il.

— Général, comment se porte madame Wrangell?

— Oh! vous savez.

— Je vous proteste que je ne sais pas.

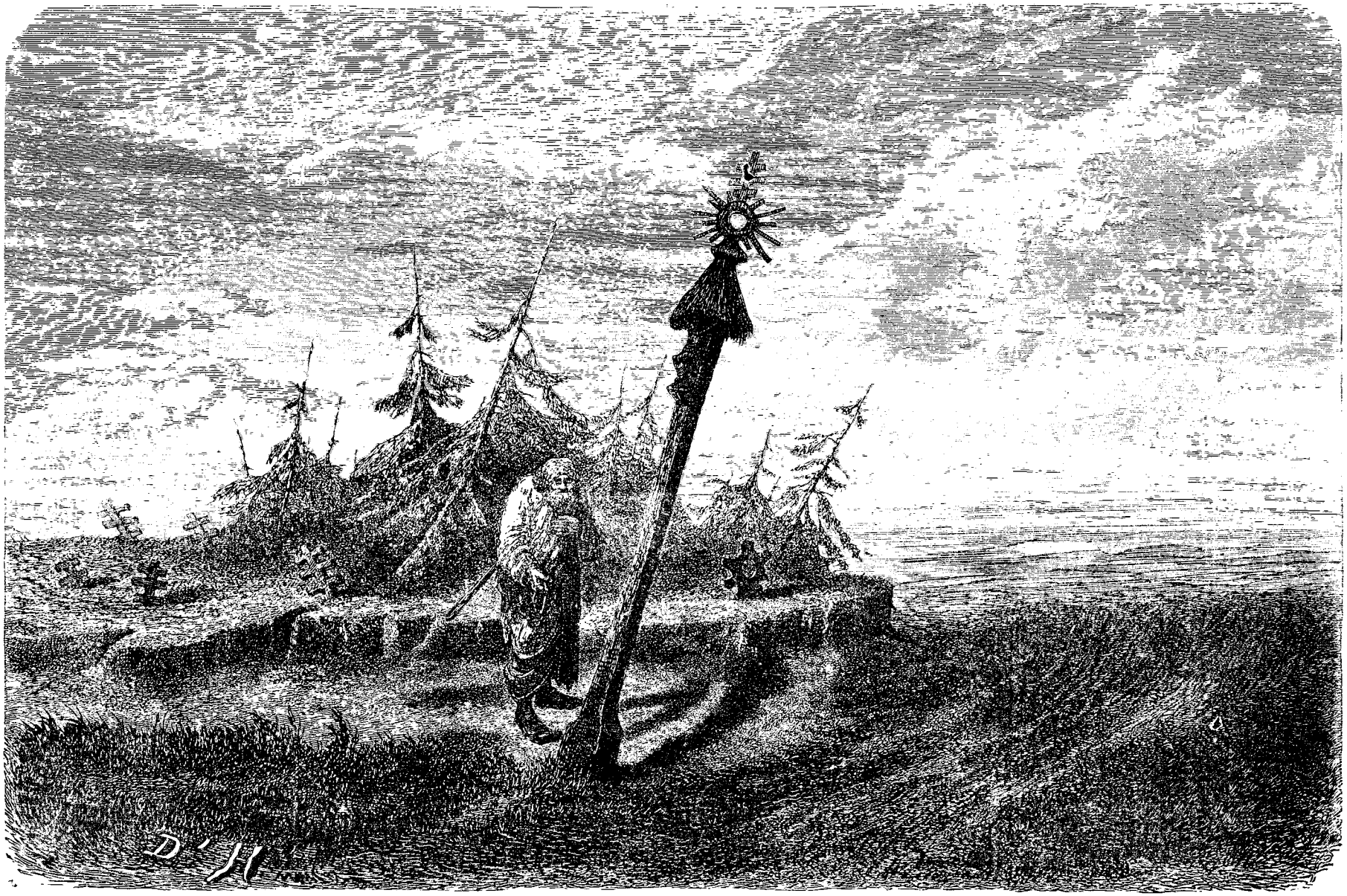
— Si, vous savez, les femmes....

— Les femmes?...

— Les femmes.... sont toujours malades. »

Un aide de camp du prince Souwaroff entrait. Le général me tendit la main.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un cimetière en Lithuanie. — Dessin de d'Henriet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je sortis.

Heureux d'être quitte à si bon marché, je revins d'un bon pas. En rentrant je trouvai Louis causant avec un ingénieur de nos amis, un jeune homme depuis peu sorti des écoles de Saint-Pétersbourg. Je ne soufflai mot de l'aventure. J'attendais que nous fussions seuls.

On frappa à la porte. J'allai ouvrir.

Je vis deux messieurs en manteaux verts, la tête enfoncée dans leurs cols brodés. Ils avaient de ces visages impénétrables, solennels, propres en tous pays aux gens importants qui sont hautement convaincus de leur importance.

Comme je leur demandai le but de leur visite, l'un d'eux, évidemment le supérieur de l'autre, répondit avec un sourire presque bienveillant. Il s'adressait à Louis et à moi.

« Nous désirerions, messieurs, vous parler quelques instants en secret.

— Monsieur est notre ami, vous pouvez parler devant lui comme devant nous. »

L'ami s'esquiva. Il avait devant lui un de ses chefs.

« Nous sommes chargés par le gouverneur civil d'une démarche grave, très-grave, qui, nous l'espérons, restera sans aucun résultat : nous assurer s'il n'y a chez vous rien de *soupçonnable*. »

Je ne traduis pas : *le fonctionnaire s'exprimait en français.*

« Vous nous autorisez à visiter? »

C'était une visite domiciliaire.

« Dites, messieurs, que vous prenez l'autorisation, répliqua Louis assez mécontent; il nous serait inutile de vous la refuser; faites, messieurs, nous sommes en Russie, et vous savez que vous êtes chez vous. »

Le chef salua.

Ces visiteurs dangereux ne nous étaient pas inconnus, et nous les avions déjà rencontrés, mais dans le commerce du monde, et non dans l'exercice de leur déplorable ministère.

L'un, le subalterne, un major Villebois, porte un nom français. Descend-il de ce général à qui l'impératrice Catherine écrivait en 1762 que la Livonie lui était moins connue que le reste de son empire? Je n'en sais rien, et cela importe peu. Pour l'instant, celui-ci était l'assesseur favori du colonel maître de la police; au demeurant d'un entendement borné, mais d'autant plus entêté et brutal. L'autre, le baron V..., homme de bonne compagnie, avait beaucoup voyagé; la malignité publique avait laissé sa réputation intacte, chose rare en Russie. La suite du récit m'oblige à dire que nous avions, quelques années auparavant, crayonné son portrait *en charge* avec d'autres personnes d'une même société, et cela sur la demande réitérée de la maîtresse de la maison. Le consul de France, un des hommes les plus intelligents que j'aie rencontrés dans ma vie, et à qui je dois beaucoup, malheureusement mort depuis, était chargé de mettre les paroles à ces feuilles volantes. Tout cela était resté inédit pour plusieurs raisons. J'ajouterai que la façon d'agir de nos deux visiteurs offrait un contraste frappant. L'un semblait poussé par une haine patriotique, comme s'il avait quelque rancune à assouvir; l'autre restait froid, et il devait l'être, mais parfaitement convenable.

Un roulier et un paysan en Esthonie.

Ils commencèrent à instrumenter, feuilletant des dessins, examinant avec attention, non-seulement la surface du papier, mais le papier dans sa transparence, s'assurant ainsi que rien n'était placé entre deux doubles; soulevant le tapis d'une table pour regarder par-dessous.

« Avec l'espérance, disait le baron, de ne rien trouver. »

Le major feuilleta des livres, des cahiers, des albums, où étaient réunis quelques portraits, dont plusieurs faits de mémoire par Louis : parmi ceux-là, celui du supérieur immédiat du major, le colonel maître de la police.

« Que voulez-vous faire de cette figure? demanda-t-il rudement.

— Un monument, » répondit Louis.

Le baron prit le cahier, regarda et rit.

« C'est bien lui.

— Je l'ai flatté, » reprit l'implacable Louis.

Le major ayant vu rire le baron, grimaça aussi un sourire.

Au fond d'une armoire gisait sans sépulture un cahier de notes d'une écriture hiéroglyphique, fine et serrée.

« Qu'est ceci? interrogea le major.

— Des notes.

— Sur quoi, sur quels sujets?

— *Omnibus et quibusdam aliis.*

— Et pour quoi faire? Je n'y comprends rien. »

Cela était illisible.

Une armoire était dans l'ombre. Il avait hâte de la fouiller. Il y trouva je ne sais quoi enveloppé de plusieurs doubles et couvert de poussière. Il sortit pour épousseter le paquet d'un revers de main.

Je vis alors des soldats dans les escaliers. Précaution bizarre en un pays si bien fermé, que si l'on se dérobait par la porte ou par la fenêtre, on ne pourrait pas une fois sur cent échapper aux poursuites!

« Qu'y a-t-il sur cette armoire?

— Je ne suis pas payé pour vous le dire; cherchez, major, en vous faisant faire la courte échelle. »

La crainte de gâter ses habits d'uniforme empêcha le major de tenter l'escalade.

Il tira lentement un tiroir, qui rendit un son plaintif. Il regarda ce qu'il renfermait : une correspondance de famille, assez bien mise en ordre et garantie des indiscrétions par une enveloppe cachetée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Vous permettez? » demanda-t-il en rompant le cachet.

Mon frère pâlit, et se jetant devant lui :

« Ce ne sont pas des secrets d'État, mais de famille, et je ne sais pas, monsieur, qu'aucune police ait rien à démêler à cela.

— Vous permettez cependant, » répliqua le major avec une ironie aigre-douce. Il brisa un autre cachet, et ne trouva que des détails insignifiants pour lui, sans valeur aucune, quoiqu'il se confondît à chercher. Un petit portefeuille était fermé à clef, il le présenta pour être ouvert.

J'ouvris. Il y avait là de l'argent, de l'argent-papier, en papier de toutes couleurs, blanc, jaune, rouge, bleu, carmin : c'étaient des assignats russes. L'œil du major s'illumina d'une clarté subite; ses doigts palpaient les billets. Il devint gracieux : sur notre prière, il remit le papier dans sa loge, puis il prit une lettre timbrée du sceau impérial, et s'abstint d'en lire le contenu.

Mais, par une compensation providentielle, il découvrit un plan, non pas informe ou mutilé: un plan complet, celui d'une ville de la Russie, avec un texte explicatif, moitié russe, moitié français.

Il l'examina sous plusieurs faces, le passa à son supérieur; son geste était celui d'un homme qui a trouvé, qui n'a pas perdu son temps.

« Voyez ! » dit-il.

M. V.... vit que c'était un plan de Pétersbourg, détaché d'un guide de l'étranger. Même en temps de guerre ce ne saurait être un *cas pendable* que de posséder cette feuille de papier. Je n'oserais en dire autant d'un plan à vol d'oiseau représentant Riga, la ville et les fortifications, qu'on était venu nous proposer quelques mois auparavant, et que nous avions eu l'heureuse idée de refuser, à cause des complications qui commençaient à surgir. Il était de grande dimension, car nous le déroulâmes comme un tapis, dans une chambre, et nous en examinâmes les détails en nous étendant tout autour sur des coussins. Je ne sais trop ce qui serait arrivé si cette pièce, fort inoffensive entre nos mains, eût été trouvée pendant une semblable perquisition.

« Nous n'avons plus, messieurs, qu'à vous exprimer nos regrets, nous dit le major.

— Nos regrets, corrigea le baron, d'avoir fait une démarche pénible, et qui devait, nous l'espérions, n'amener aucun résultat. »

Ces messieurs s'apprêtaient à sortir.

« N'y a-t-il plus rien à visiter? demanda le défiant major s'adressant à Louis.

— Comment donc, plus rien? mais pardon, il y a les vitres, les bois, les portes, l'intérieur des murs.

— N'y a-t-il pas d'autre chambre à la suite de celle-ci? »

L'instinct du major lui avait fait deviner juste. Il demanda à entrer. Je l'engageai à s'en donner la peine et lui fis les honneurs de la chambre.

C'était une sorte de grand cabinet à moitié vide; quelques esquisses accrochées au mur blanc en rompaient la monotonie criarde. Le major remplissait ses fonctions d'inquisiteur en conscience; il prenait successivement les études pour les regarder à l'envers.

Sur l'entablement de la double fenêtre étaient rangés des cahiers pleins de croquis dont quelques-uns inachevés, mais d'autant plus suspects ou dangereux. Alors commença entre mon frère et le major une série non interrompue de questions et de réponses.

Russe mendiant.

« Qu'est-ce que cela?

— Vous le voyez : des notes, des croquis, des aide-mémoire.

— Des aide-mémoire! Pour quoi faire?

— Pour aider la mémoire.

— Vous me répondez par la question. »

Et Louis s'inclinant :

« A quoi serviront ces cahiers?

— Pourquoi me le demander? Est-ce qu'on peut répondre de l'avenir ?

— Vous avez dessiné des *bastions*, c'est cela que nous voulons voir.

— Si vous l'aviez dit plus tôt, je vous aurais affirmé que vous vous trompez. Il n'y a pas de bastions dans tous ces cahiers, mais vous pouvez en voir d'ici. »

De la fenêtre, nous avions la vue sur des bastions véritables. Des artilleurs faisaient encore l'exercice avec leurs canons *de bois*.

« Ni là non plus? »

Et le major indiqua, sur un signe du baron, un tiroir de meuble que je croyais débarrassé.

Deux sûretés valent mieux qu'une. C'était l'avis de ces messieurs, et ils eurent raison.

Le tiroir renfermait des papiers. Le major en exhuma d'abord quelques-uns que je ne m'attendais pas à trouver là et qu'il présenta au baron.

Par une coïncidence imprévue, fort invraisemblable, mais vraie, et que je ne m'explique pas encore, la première chose qui s'offrit aux yeux du baron fut sa propre caricature. Il se reconnut.

J'ai dit comment cela était resté inédit, le moment étant mal venu pour une publicité compromettante.

Le baron se contempla à l'œil nu d'abord, fit un signe à M. de Villebois, qui rougit d'indignation et de plaisir, et commença à parler très-haut.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Bien!... dit-il; et il prit son lorgnon pour regarder encore. Bien.... cela est plus fort. Allons! je serais curieux, messieurs, de m'assurer si vous me direz en face, à moi, ce que vous avez représenté là. »

La tournure de l'affaire devenait équivoque.

« Pourquoi non, monsieur, dit Louis résolûment. Ceci, monsieur, est votre figure en pied, tel que vous vous êtes fait voir l'année dernière dans un des quadrilles de mascarade particulière. Vous trouverez vos complices dans les pages suivantes. »

Un Lithuanien.

La réponse, si nette qu'elle fût, était débitée d'une façon tranquille, mais non agressive.

Le baron se consultait. Il reprit la feuille, la ploya avec un calme de commande et du plus mauvais augure. Le major était immobile, roide comme la statue du *Festin de Pierre* Son supérieur nous regardait d'un œil froid et fixe. Sans parler davantage, il plaça le papier dans la poche de côté de son manteau d'uniforme.

Puis silencieusement il le retira avec la même solennité.

« Je voulais savoir si vous auriez peur.

— A quoi bon? »

La pièce de conviction remise sur la fenêtre, il s'excusa d'avoir cassé le papier avec une courtoisie que je trouvai, je l'avoue, d'assez bonne grâce, et cessa sa perquisition.

« Il me semble, major, que nous en avons vu autant que nous pensions. »

Le major approuva par une grimace; au fond, il me parut indigné.

Après ce final un peu gaulois, nous causâmes, ou plutôt, pour être vrai, le baron causa quelques instants de la température, de bastions, de la paix et de la guerre; puis il prit congé de nous en nous demandant pardon de la démarche et de la liberté grande, qu'il rejeta sur le général commandant la citadelle et sur la nécessité.

Jeune paysan lithuanien.

Nous les reconduisîmes; les soldats descendirent derrière eux.

Je racontai alors à mon frère mon entrevue avec le général Wrangell. Nous pouvions croire que tout était fini. Une voix officieuse, des plus bienveillantes et des mieux informées, que je voudrais pouvoir remercier, nous prévint de nous tenir sur nos gardes. A la demande expresse du colonel de la police, le chef immédiat du major, nos effets devaient être, on nous en avertissait, très-spécialement visités à la frontière, au moment du passage de Russie en Prusse. Il n'était pas impossible qu'on nous fît éprouver des ennuis, dont le moindre était un séjour forcé à Tauroggen.

« Vous seriez bien aimable, répondit Louis, de faire savoir au colonel que la première chose qu'on trouvera dans nos malles, à l'intérieur et par-dessus, ce sera le portrait du colonel, non pas flatté cette fois, mais enrichi de ses attributs. »

Ainsi fut fait. Ce n'était peut-être pas de la prudence et de la sagesse, mais tous les âges ne raisonnent pas de la même façon.

Quelques jours après, à la suite d'adieux émus, car je regrette sincèrement quelques personnes que j'ai connues en Livonie, nous quittions Riga. Un perekllednoï, une lourde voiture posée sur patins, nous emportait, la malle-poste manquant de places suivant l'usage. Mal garantis du froid, quoique nous eussions le corps entouré d'un double rempart de fourrures, les pieds chaussés de trois paires de bas et de bottes de feutre, la tête préservée par un bonnet fourré et des cache-nez, nous allions rapidement, sur le chemin plat à perte de vue, par une route couverte d'une neige épaisse et grise, sans autre incident que des chocs qui nous jetaient brusquement dans la neige, tapis fort doux. Nous nous y trouvions assis tout d'un coup, le cocher un peu en avant de nous dans la même posture. Il se relevait après nous en disant : « Cela ne fait rien, *nitchevo*, » et remontait sur son siége, faisant pour l'acquit de sa conscience quelques remontrances à ses chevaux.

Quelques verstes après la station d'Oley, nous laissons les terres de Livonie; nous entrons en Courlande, ancienne possession des Livoniens, en franchissant, sans presque nous en douter, un affluent de l'Aa. Dans les lits des fleuves gelés et couverts de neige, la voiture descend par des plans inclinés et glisse comme sur les chemins frayés. Voici les longues files de sapins et de bouleaux bordant la route, où l'on ne voit de vivants que quelques juifs à longue robe, quelques paysans voituriers, et des corneilles qui s'acharnent à chercher des moyens d'existence dans les rares ordures de la route.

Le soir se fait. Nous découvrons de loin une sorte de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande caserne, immense maison informe percée d'ouvertures régulières donnant vue sur la morne campagne où nous sommes. Nous entrons dans le lit glacé de l'Aa, où reposent couchées sur le flanc de grandes barques mâtées. Nous voici dans Mitau. Nous avons laissé à droite le bâtiment de sinistre aspect, qui n'est autre que le château, celui où s'ennuya royalement, au milieu d'une petite cour d'émigrés, sans autre horizon, durant les jours d'hiver, que la monotonie de la neige blanche, rompue par les sapins noirs, le comte de Lille, qui devait plus tard revenir en France régner sous le nom de Louis XVIII. La ville de Mitau passe pour être une des plus hospitalières de Russie.

Un peu avant Gamozki, nous avons dépassé la Courlande pour entrer dans l'ancienne Lithuanie.

La route, encombrée de neige, est bordée des deux côtés par des paysans de corvée, hommes faits et vieillards, femmes et enfants, armés de pelles, de marteaux, de pioches : ils ouvrent comme une tranchée un passage pour les voitures; ils examinent les voyageurs avec une respectueuse curiosité. L'iemschik, en passant, donne quelques coups de fouet à ceux qui soufflent dans leurs mains pour se réchauffer. Pauvre Lithuanie, pauvre pays de désolation, pauvres villages!

Ouvriers charpentiers revenant de leur ouvrage.

Aux carrefours des chemins, de vieilles colonnes de bois vermoulu, taillées à jour et pieusement découpées, servent de refuge à quelque saint de bois, quelque ancien évêque *convertisseur*, qui, maintenant au ciel, est, suivant la croyance de ceux qui l'invoquent, chargé de bénir le pays et de le faire prospérer. Ils s'acquittent mal de leur mission. Les habitants ont un aspect de dégradation et à la fois de résignation morne, douloureuse à voir. Près des villages, sur de petites éminences qu'on appelle des montagnes, les cimetières ont un air désolé. L'un surtout m'a paru le plus triste qui fût jamais : sous un ciel gris, d'un gris terne et sourd, coupé à l'horizon d'une tranche de lumière jaunâtre, de grandes croix de bois, de hauteur d'homme, s'élevaient, moitié brisées et pourries, du milieu de leur linceul de neige. A peine elles étaient défendues par de maigres sapins, à verdure noire, usés par le vent et tout dépouillés du côté du nord. Là viennent aboutir et se reposer après la vie les populations des villages qui bordent la route, et ils sont nombreux. La Lithuanie catholique est peuplée, malaisée au delà de ce que j'ai jamais vu nulle part, et malpropre jusqu'à l'idéal. Des cabanes qui tombent en ruines si l'on peut appeler ruines ces restes de pièces de bois grossièrement équarries, disjointes par l'humidité, le froid et la bise, des cours infectes, des portes mal assemblées, des trous dans le toit en guise de cheminées; en guise de fenêtres des auvents qui se relèvent de haut en bas pendant le jour, pour se fermer entièrement le soir aux regards indiscrets.

On se cache les uns des autres. Partout des églises, construites en bois, le plus souvent sur des assises de pierres et revêtues de couleurs vives, discordantes, d'un goût plus que douteux. Couverts de haillons de toutes sortes, de toutes couleurs, ou plutôt sans autre couleur que celles de leurs taches, les mendiants venaient, se pressaient près de la voiture, dans la nudité de leurs vêtements; des femmes qui étaient mères et qui nourrissaient leurs enfants, découvraient en tendant la main une poitrine et des seins nus que le froid marquait d'un rouge violet; elles frissonnaient sous leurs loques trouées; elles essayaient de réchauffer leur nourrisson, tandis que nous avions froid sous nos fourrures. Les porcs, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moitié sauvages, vaguaient dans les rues; ils paraissaient ne pas souffrir, étant abrités par leur robe d'hiver, un poil rude et serré qui les rend assez semblables à des sangliers.

Nous voici à Chawle, une ville juive. Là se retrouve le type oriental, et sur la tête de l'homme le turban dépaysé en Russie. Nous visitons un petit bazar d'un assez joli aspect avant de rentrer à la station de poste. La salle, meublée d'objets de brocantage empruntés à tous les pays, était ornée d'images coloriées, parmi lesquelles on remarquait un grand tambour-major, l'impératrice Joséphine et le roi de Rome. On nous apporta une machine à thé, *samovar*, qui nous fit pousser une exclamation de surprise et de dégoût, tant était rebutante la malpropreté qu'on semblait y avoir entretenue. Cependant nous fûmes bientôt convaincus que nous aurions pu ménager nos exclamations pour le sucre et pour le pain, et surtout pour les tasses qu'on devrait laver à tout le moins une fois l'an. Si peu rassurant que fût le vase à eau chaude, et si malpropre que fût le calice, le thé étant fait, il fallut le boire; mais nous ne voulûmes pas boire jusqu'à la lie.

Mendiant en Lithuanie.

Je ferai grâce au lecteur d'un détail particulier sur un réduit indescriptible que le latin, bravant l'honnêteté, ferait seul comprendre. L'hiver qui glace tout n'avait pas malheureusement arrêté les fumées nauséabondes qui s'élevaient de la petite maison en planches où l'on entasse pendant plusieurs mois les détritus fermentés des provisions de ménage. Sous ce rapport, du reste, les autres cités de la Russie du Nord ont, sans en excepter Saint-Pétersbourg, peu de chose à envier à la ville juive.

Quand nous arrivâmes le lendemain à Tauroggen, la dernière ville de la Russie, par conséquent sur la ligne et de la frontière, le pereklednoï nous mena droit à la douane (tamojna). La couronne, pour parler le langage du pays, y entretient une foule d'employés qui pullulent, gravement assis dans de grandes salles.

On nous conduisit vers un directeur.

J'avoue que je ne songeais pas sans quelque perplexité aux ennuis qu'on pouvait nous susciter pour une foule de raisons, dont la plus mauvaise n'eût pas été le portrait du colonel de Grün, enrichi de divers ornements, en tête de nos malles.

« Je suis prévenu, messieurs, de votre passage, » nous dit le directeur.

Cette formule polie me flatta médiocrement.

« Vous allez avoir un homme de confiance.... »

L'homme de confiance arriva : c'était un vétéran. De grandes moustaches blanches rejoignaient ses favoris; une longue rangée de médailles et de croix était placée en brochette sur sa poitrine. Nous descendîmes avec lui.

Devait-il avoir confiance en nous, ou nous en lui?

A la troisième marche de l'escalier :

« Je suis père de famille, » nous dit-il; et il tendit la main.

La glace était rompue.

« Tu es père de famille, est-ce notre faute? lui répondit Louis. Voyons, que te faut-il pour adoucir les ennuis de la paternité?

— Donnez-moi un impérial, Gospodin. »

Louis donna environ vingt francs. Le vieillard ferma la main avec joie. Nous n'étions pas mécontents de lui. Sauf l'immoralité de ces moyens de corruption qui avilissent celui même qui donne, l'argent n'était pas mal placé. Le père de famille rangea nos effets, prêt à y apposer sa marque, une croix de craie blanche avec un parafe. Un chef parut.

« A qui ces bagages? »

Le douanier nous montra.

« Est-ce visité?

— Pas encore tout à fait.

— Je vous adjoins quelqu'un; attendez. »

L'homme de confiance n'attendit pas. Pourquoi partager son pourboire? Il était trop bon père pour en avoir l'idée. Il courut s'assurer qu'aucun de ses supérieurs ne venait; puis, marquant nos effets du signe rédempteur, il fit un clignement d'yeux au postillon, qui comprit qu'un verre de *vodki* l'attendait au retour, et il le conduisit jusqu'à la porte. Nous montâmes dans la voiture.

« Pachol, en route! » cria-t-il en saluant.

Nous partîmes au galop de nos chevaux, regardant comme autrefois la sœur Anne, craignant que quelqu'un ne nous poursuivît pour finir la visite; mais nous ne vîmes que la neige qui poudroyait au soleil sur la route et de lourds chariots conduits par les juifs. L'iemschik chanta, agita debout sur son siége les rênes de ses chevaux, les appelant de leurs plus doux noms. Nous montions : les chevaux allèrent plus vite encore. Il ne nous resta plus qu'à atteindre le cordon frontière, gardé par un poste au bout de l'horizon.

Une grande barre de bois formant bascule était abaissée sur la route, un Cosaque auprès, dans une guérite.

Nous y arrivâmes.

Le Cosaque fit sonner une cloche; un officier sortit d'une baraque placée à quinze pas de la guérite. Nous exhibâmes, par les mains du postillon et du Cosaque,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre permis de sortie. L'officier rentra pour voir si tout était en règle.

Puis il reparut sur la porte et leva le pouce.

Et le Cosaque leva la barre.

Nous étions hors de l'empire de toutes les Russies.

Je passe rapidement sur les pays, les fleuves, les rivières, les villes. Tilsit, où nous franchissons le Niemen, Kœnigsberg, où nous ne séjournons que le temps qu'il faut pour voir une exposition de peinture et un musée assez bien pourvu. Nous nous dirigeons sur Dresde. A notre arrivée à l'hôtel, on sonne les cloches (de l'hôtel), comme si nous étions des personnages, et peu s'en faut que maîtres, sommeliers, interprètes, garçons de service et d'écurie ne se prosternent devant nous. Je n'aime pas ces démonstrations dont on fait payer fort cher au plus simple voyageur le désagrément. Nous voulions visiter la galerie, qui n'était pas encore installée dans son palais nouveau. Il fallait passer l'Elbe. Nous cheminions assez tranquillement sur le pont, regardant parfois l'eau couler, quand un officier vint à nous, en nous engageant à passer de l'autre côté. Ce n'était pas que ce côté du pont fût dangereux : c'est qu'il est réservé seulement à ceux qui viennent du quartier où nous allions. Prévoyance et règlements ! nous prîmes à notre droite. A l'entrée de la galerie, nous payons un thaler par suite d'un autre règlement sans doute, sous prétexte d'un chauffage illusoire, car nous étions forcés de battre des pieds dans ces salles vides et sonores pour nous réchauffer; un thaler par jour d'entrée. Un jour même, le gardien nous en demande trois, sous prétexte que c'est un jour de *pénitence publique*. Je ne sais si les Allemands placent parmi les choses dont ils se *repentent* leur dureté à l'égard des étrangers qu'ils tiennent dans leurs mains, et la rançon qu'ils leur font payer sans pudeur.

Soldat de police.

Nous reprenons notre route pour Berlin.

A notre arrivée dans la ville :

« Votre empereur est mort, nous dit-on en voyant notre passe-port.

— Lequel?

— L'empereur Nicolas. »

Notre passe-port était en langue russe, avec un *duplicatum* en langue allemande. On nous croyait Russes; cela nous permettait d'entendre un certain nombre d'observations assez piquantes pour nous, et, en général, il faut l'ajouter, assez désobligeantes et partant d'un sentiment malveillant pour nos compatriotes. Il n'était pas malaisé de juger combien les Allemands de Berlin nous regardaient d'un œil jaloux, pour ne pas dire plus. Je ne sais pas s'ils ont changé depuis. Dans le palais du roi, les employés se plaisaient à montrer le tableau de « Bonaparte traversant les Alpes, » de David, tableau qu'ils supposent unique, et dont une répétition, sinon l'original, existe au musée de Versailles. « C'est là devant, nous disaient-ils, que les Français enragent, puis aussi devant la peinture qui représente le vainqueur de la *grande nation*, foulant sous ses bottes la pourpre et le sceptre impérial. » Ils désignaient ainsi le portrait de Blücher, le maréchal en avant, *vorwartz*.

Si le musée de Dresde était si bien défendu contre les amateurs, celui de Berlin, sauf quelques petites salles, est ouvert à tous, à tous sans exception. J'y ai vu des gens de campagne en sabots. Par malheur il est moins riche. Les grandes compositions de Cornelius et de Kaulbach me parurent ce qu'elles m'avaient semblé une première fois : les unes singulièrement compliquées, discordantes et inintelligibles; les autres, celles de Kaulbach, de larges et splendides compositions.

Quant au grand Frédéric sur son cheval de bronze, que nous avions vu à notre premier passage, au moment où il venait d'être inauguré, la pluie commençait à le fatiguer un peu, et le clair métal était remplacé par un platine vert qui n'était pas d'un plus mauvais effet.

Dans la neige au bord du chemin.

Nous voulûmes visiter la Kunzkammer, assez importante collection d'objets historiques. Les billets étaient donnés longtemps à l'avance. On ne pouvait nous remettre que ceux d'un Américain, qui nous les céderait contre argent.

Nous transigeâmes et prîmes un billet.

Quand nous arrivâmes, la porte était entre-bâillée; un huissier reçut le billet.

« Il ne vaut rien, dit-il; vous reviendrez demain. »

Le billet était bon.

« Non, répondis-je; ce billet coûte déjà trop cher : je ne veux pas être exploité davantage. » Et comme l'huissier prétextait qu'il y avait en ce moment trop de monde dans la Kunzkammer, et qu'ils n'étaient qu'un petit nombre de surveillants :

« Ces gens sont fous! » dis-je à part à mon frère.

Le gros huissier comprenait le français, qu'il parlait en allemand. Il entendit ma remarque.

Il en prit occasion de faire un raisonnement, qui me parut être presque un chef-d'œuvre d'éloquence accusatrice. Je n'essayerai pas d'imiter l'accent :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Ces gens sont fous! » et il scandait, en les séparant, chacune de ses paroles avec une fureur qui, certes, n'était pas jouée. « Ah! ces gens sont fous! Vous l'avez dit, monsieur!... Moi, monsieur, je suis un employé du roi de Prusse. Ah! ah! ah! vous dites que les employés du roi de Prusse, *ils* sont fous : ah! je vous ferai voir si on est fou en Prusse, et si le roi de Prusse choisit des employés qu'*ils* sont fous : ah! vous dites du mal du roi de Prusse; suivez-moi chez le commissaire. »

Jeune fille russe en Lithuanie.

Ce beau raisonnement méritait une récompense. Je me contentai de parler plus fort que le gros huissier, sans lui donner un kreutzer. Je lui dis de laisser à sa place le roi de Prusse, qui ne pouvait malheureusement pas s'occuper des exactions de tous ses employés. Il se radoucit aussitôt.

« Eh bien, monsieur, moi, je vous montrerai que le roi de Prusse est capable de choisir ses employés : vous entrerez, monsieur. »

Deux paysans sur la route près de Tauroggen.

Nous entrâmes avec les autres visiteurs.

Quand nous eûmes assez longuement regardé ce que faisaient voir les huissiers de la Kunzkammer, le gardien laissa passer à la sortie ceux qui étaient avec nous, et nous retenant vivement par nos pelisses :

« Ce monde-là ne connaît rien, nous dit-il; ne vous en allez pas. Je vous montrerai ce qu'ils n'ont pas vu. »

Il nous conduisit dans la salle des gemmes ou des pierres précieuses, où se trouvent entre autres de monstrueuses topazes qu'il nous mit en main pour nous les faire *soupeser*.

Un juif lithuanien.

Nous eûmes soin seulement, suivant sa recommandation, de ne pas les laisser tomber.

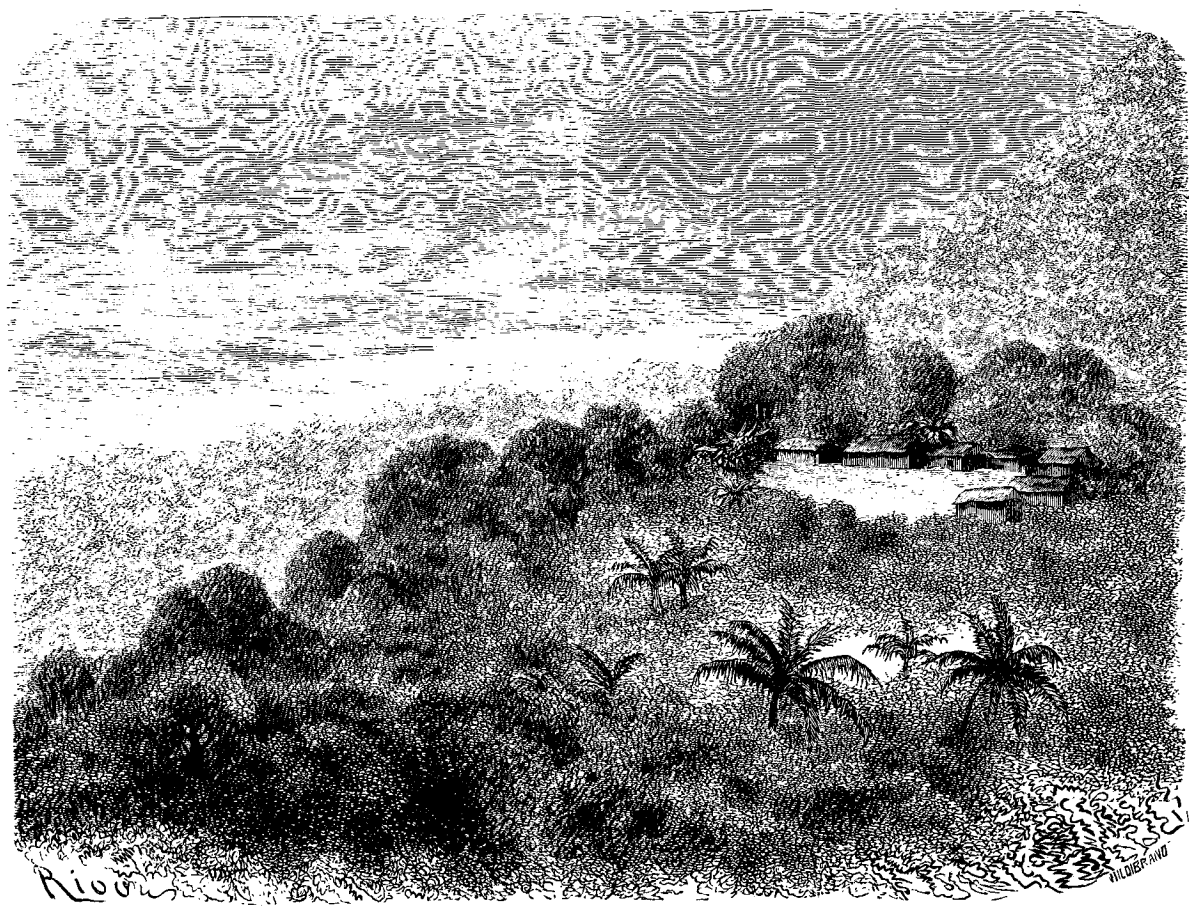
Nous quittons Berlin; voici Magdebourg, Hanovre, Cologne.

Ici, l'étranger venant de Russie commence à sentir le voisinage de la France dans les mœurs extérieures, la langue et les usages. Un peu plus loin, nous entendons les enfants même et les pauvres gens parler français.... Nous sommes en France! A Bruxelles, on nous fait des difficultés pour viser nos passe-ports; on veut nous voir et nous parler sous prétexte que nous pourrions être des Russes, mais bien plutôt de crainte que nous ne soyons des réfugiés.

Aujourd'hui, me reportant à ce voyage, je me sens une certaine sympathie pour ce pays de Russie, qu'on peut juger très-durement, et dont les vices sont nombreux, dont le plus grand malheur peut-être est d'avoir été, par des procédés despotiques et nécessairement artificiels, recouvert, depuis Pierre le Grand, d'une mince couche de civilisation occidentale. Les classes élevées, polies, galonnées d'or, sont, suivant l'expression de Diderot, pourries avant d'être mûres. Les classes inférieures, douces, intelligentes, douées de pénétration, sont moins atteintes. L'étranger se rencontre rarement avec elles; elles ne se présentent point à lui; il faut qu'il aille les chercher. Ces populations, écrasées depuis deux cents ans sous un régime soi-disant patriarcal, mal enseignées, dépourvues d'éducation morale, ont, avec leurs défauts, qui sont ceux de l'esclavage, une certaine jeunesse, qui est l'avenir. Peut-être le salut leur viendra-t-il de publicistes exilés qui ne ménagent pas à la Russie de dures leçons. L'émancipation des asservis se fera dans un délai de douze ans, dit-on, mais les paysans se rendent compte de ceci, qu'on leur vend cher une liberté restreinte, et qu'avec le prix dont ils doivent payer au propriétaire actuel la cabane et l'enclos, ils achèteraient des terres, et des meilleures, dans toute l'étendue de la Russie. Plusieurs dans les villages disent que la terre est aux paysans, et qu'ils ont gagné, et au delà, ce qu'on veut leur vendre! Par malheur pour tous, et quelques Russes en tombent d'accord, la Russie s'est fait elle-même, en s'incorporant la Pologne, une plaie que les remèdes les plus coûteux ne fermeront pas, il faut l'espérer, pour ne pas désespérer de la justice finale; la Russie y perd son sang, dans la Lithuanie comme dans les autres provinces polonaises, en essayant d'accomplir une œuvre que ceux qui ne la haïssent point déclarent indigne d'elle.

D'HENRIET.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Pancaya, village d'Indiens Sensis (voyez page 170).

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1846-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [2].

PÉROU.

DIXIÈME ÉTAPE.

DE TIERRA BLANCA A NAUTA.

Ce qu'était le phare de Tierra Blanca. — Description d'un mobilier locatif. — Pauvreté n'est pas vice. — Jean et Jeanne. — Une baignoire végétale. — Les Higuerons. — Menu d'un déjeuner et réflexions qu'il suggère à l'auteur. — Un paysage unique en son genre. — Le fourmilier victime du tigre. — Voyage au pays des Sensis. — Le tigre victime de l'homme. — Coup d'œil rétrospectif sur les Indiens Sensis.

Après une centaine de pas faits à travers des broussailles et de hautes herbes, j'arrivai devant une place bordée de maisons dont les toits d'inégale hauteur dessinaient sur le ciel des angles bizarres. D'un de ces logis entr'ouverts et plus grand que les autres, s'échappait la clarté que nous avions vue briller à distance. A mesure que j'en approchais, il me semblait voir une forme humaine passer et repasser devant la lumière qu'elle me cachait et me découvrait tour à tour. Bientôt j'eus le mot de l'énigme. Ce logis éclairé était l'église de Tierra Blanca; ce que j'avais pris pour un phare était

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 177, 193, 209 et 225.

2. Les dessins qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutés d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un cierge allumé sur l'autel et dans la forme humaine en mouvement, je reconnus mon digne ami le Père Antonio en train de dire sa messe de l'aurore. Au bruit de mes pas, il se retourna, me reconnut aussi et s'écria joyeusement dans sa langue maternelle : *arrivate à proposito por prendere il café!* Si gracieux que fût cet accueil, je me contentai d'y répondre par un signe de tête et comme le révérend s'était arrêté court et semblait disposé à me questionner, je lui fis signe de continuer sa messe et le quittai pour ne pas troubler son recueillement.

En attendant l'*Ite missa est*, j'allai m'asseoir sur un tronc d'arbre renversé et je regardai les étoiles que l'approche du jour faisait pâlir comme des yeux mourants. Toute la partie du Levant était d'un bleu cendré qui blanchissait de minute en minute. Sur ce fond clair, tacheté de petits nuages roses, se détachait, en violet dur et cru, la silhouette des forêts de la rive droite. La nappe de l'Ucayali sillonnée de rides mouvantes, formait le premier plan de ce tableau.

A mesure que le jour se faisait, le rose tendre des nuages tournait au rose vif, puis au cinabre glacé d'or; de légères touches d'ombre et de clair accentuaient çà et là les masses végétales et déterminaient leur relief. L'ébauche plate et morne prenait de la tournure et commençait à vivre. Bientôt le mouvement vint animer la scène. Les êtres et les choses interrompirent leur sommeil. Au bruissement confus des feuilles et des branches froissées par le vent du matin, se mêlèrent le gazouillement indistinct des petits oiseaux, les cris rauques des psyttacules et les hurlements de l'alouette saluant la lumière.

Le naturaliste qui baptisa du nom de *Simia Belzebuth*[1] ce quadrumane américain, avait dû le voir sous son aspect le plus hideux et dans la plus effrayante de ses poses, c'est-à-dire au moment où percé d'une flèche et tombé de branche en branche au pied de l'arbre dont il escaladait la cime, l'animal essaye d'arracher de son corps le trait qui y est attaché. Sa face contractée par la douleur, ses regards brillant d'un feu sombre et le hurlement continu qui s'échappe de sa gorge d'une structure particulière, émotionneraient à coup sûr le chasseur européen le plus intrépide, si les dents aiguës de la bête, sa grande taille et sa force musculaire décuplée par la rage, ne justifiaient suffisamment l'effroi que sa vue peut causer. Le sauvage de ces contrées qu'aucun animal n'intimide, qui rit au museau du caïman, fait la nique au crotale et tire la langue au jaguar, s'amuse à faire assaut de laideur avec le Simia Belzebuth en parodiant ses cris et lui rendant grimace pour grimace, puis pour mettre un terme à son agonie et en finir avec ses hurlements, il l'assomme à coups de bâton.

Pendant que j'évoquais pour me distraire ces souvenirs d'histoire naturelle, le Père Antonio achevait de dire sa messe et venant me rejoindre, m'invitait à le suivre au couvent. Ce qu'il appelait le — couvent — était une chaumière dont les parois formées de lattes espacées, la porte à treillis de roseaux et le toit de palmes troué par places, me parurent friser le dénûment. L'intérieur de ce logis composé d'une seule pièce, s'harmoniait de tous points à son extérieur. Pour ameublement, une table taillée à la hache dans le tronc d'un faux acajou, un moulin à broyer les cannes à sucre, deux ou trois escabeaux, une barbacoa et sa moustiquaire, des bananes et des haillons pendus aux solives, puis dans un coin, derrière un étalage de cruches, de pots et d'assiettes, trois pavés calcinés par la flamme et figurant le foyer, l'âtre et le trépied domestiques.

Jean de Tarapote, économe de la Mission de Tierra Blanca.

Cette pièce exposée à toutes les brises, était affectée à divers usages et servait selon l'heure et le cas, de chambre de conseil, de salle à manger, de cuisine, d'atelier, de buanderie, de rhumerie et de cubiculum aux serviteurs de la communauté, représentés par deux adolescents de sexes distincts, récemment attelés au joug de l'hyménée et comptant à eux deux vingt-neuf printemps.

Jean et Jeanne, ainsi se nommaient les conjoints, me furent présentés par le Père Antonio en qualité d'économe et de cuisinière. Tous deux me baisèrent la main. En échange de cette politesse, j'eusse voulu pouvoir complimenter chacun d'eux sur son talent spécial, mais ignorant l'aptitude de l'un et n'ayant jamais goûté des

1. Appelé par quelques-uns *Mecytes ursinus*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sauces de l'autre, je ne pus que féliciter ces époux-enfants sur leurs dispositions précoces. Si je ne les comparai pas à Daphnis et Chloé dont ils rappelaient l'innocente histoire, c'est que Jean, Indien croisé de Balzano et de Tarapote, me parut trop laid pour un berger grec et Jeanne, Indienne Cumbaza, trop camarde pour une héroïne de pastorale.

Sur un ordre du révérend le jeune couple se mit en devoir de nous préparer du café. Pendant que l'époux concassait le grain de la rubiacée et que l'épouse mettait une casserole sur le feu, je poursuivis, avec l'agrément de mon hôte, ma revue du logis et du mobilier. A l'extrémité de la salle et formant avec elle un angle droit, se trouvait une petite pièce qu'on ne voyait pas en entrant et qui servait de cellule au Père Antonio. Deux claies en roseaux ornaient ses parois latérales et chacune d'elles pouvant supporter une moustiquaire, cette cellule solitaire devenait au besoin une chambre à deux lits. Son ameublement se composait d'un coffre à cadenas dans lequel le missionnaire gardait les pièces de cotonnade, les haches, les couteaux, les hameçons, les verroteries nécessaires à ses transactions commerciales avec les sauvages des environs.

Jeanne de Cumbaza, cuisinière de la Mission de Tierra Blanca.

Le café pris en commun dans la salle banale, mon hôte, en bon propriétaire, eut à cœur de me promener à travers sa Mission sans me faire grâce d'un seul détail. Notre première visite fut pour l'église que je n'avais entrevue que la nuit, à la lueur d'un cierge et dont la nudité, au grand jour, me parut glaciale. Qu'on se représente un long parallélogramme avec des murs en terre et un toit de chaume; pour autel un coffre en bois de Mohena, sur ce coffre un caisson blanchi à la chaux servant de tabernacle, puis sur le caisson un petit crucifix accoté de deux chandeliers en fer-blanc garnis d'un bout de cierge. Deux nattes étendues parallèlement de chaque côté de la nef et servant aux néophytes de tapis pour s'agenouiller, complétaient la décoration du lieu saint.

Nulle solennité, nulle procession, au dire de mon cicerone, ne signalaient à Tierra Blanca, les diverses fêtes du calendrier et cela par la raison majeure que la Mission ne possédait aucune image, bannière, oriflamme ou drapeau, qu'on pût à l'occasion, exhiber devant les fidèles. Les ornements de première nécessité, chappe, chasuble, étole, manipule, manquaient même au Père Antonio, qui se voyait contraint de monter à l'autel et d'offrir le saint sacrifice en soutane de percaline. Mais cette indigence dont tout autre que lui se fût attristé, n'altérait en rien la sérénité de son âme. Aux ostensoirs d'or, aux chappes de brocart, aux aubes de dentelle et à l'obligation de faire acte de soumission devant un supérieur, il préférait, nous disait-il, ingénument, sa misère, sa liberté et Dieu pour seul maître et seul juge de ses actions.

L'église visitée nous parcourûmes la Mission. Tierra Blanca compte à cette heure quarante ans d'existence. Ses maisons au nombre de trente-sept, sont dispersées dans les halliers comme celles de Sarayacu et réunissent quarante hommes, quarante-trois femmes et soixante-dix-huit enfants. Ces néophytes sont des Indiens Tarapotes, Balzanos et Cumbazas de la rivière Huallaga auxquels se sont adjoints quelques Sensis. Leurs chacaras ou plantations, situées autour du village, n'ont rien qui les distingue de celles de leurs frères de la Mission centrale.

Profitant de la tournée que nous faisions ensemble, le révérend, pour faire, disait-il, d'une pierre deux coups, entra dans des maisons où se trouvaient de pauvres malades en danger de mort. Sans connaissances en médecine et n'ayant d'ailleurs aucun remède à leur administrer, ses prescriptions thérapeutiques se bornaient à leur souhaiter le bonjour et à plaisanter avec eux tout en les exhortant à la patience. C'était peu sans doute; mais Dieu qui tient compte à l'homme de ses bonnes intentions, permettait que ces moribonds reçussent du soulagement de cette visite de leur régulateur spirituel et du mot pour rire avec lequel il essayait d'endormir leur souffrance.

Un détail charmant me retint un moment au seuil d'une de ces demeures. Comme opposition au vieil aïeul agonisant dans son hamac, une jeune mère baignait son enfant dans une spathe de palmier et lui faisait de pe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tites agaceries auxquelles le marmot répondait par des rires joyeux. Tout en rêvant au sentiment mystérieux qui rattachait l'une à l'autre ces deux créatures, j'examinais du coin de l'œil l'enveloppe florale du monocotylédone transformée en baignoire et je bénissais Dieu qui avait créé la mère et l'enfant et doté le palmier d'un si magnifique appendice.

Cette excursion à travers les domaines de Tierra Blanca dura trois heures et me donna grand appétit. Pour rentrer au couvent, nous prîmes un sentier couvert qui côtoyait l'Ucayali. Bien que la faim, la fatigue et l'excès de transpiration influassent fâcheusement sur mon enthousiasme, je ne pus m'empêcher de payer en passant un tribut d'éloges aux sites que nous relevâmes. Les alentours de la Mission, vierges de la hache et du feu, conservaient leur beauté native et ce cachet pittoresque et sauvage que les défrichements d'un siècle ont ôté à Sarayacu. Aux abords du village, un groupe de ces *higuerons* sur la famille desquels les botanistes n'ont pu parvenir encore à se mettre d'accord[1], attira mes regards. Debout sur leur piédestal cannelé, ces arbres dont la dureté émousse le tranchant des haches et que six hommes n'eussent pu embrasser, semblaient les survivants d'une Flore antédiluvienne plutôt que les représentants de la Flore actuelle. Le fût énorme, lisse, droit des colosses, leur base régulièrement entaillée, les rendaient dignes de porter les voûtes monolythes des temples d'Ellora ou d'Eléphanta.

Comme correctif à la sévère majesté de ces arbres et aux graves idées qu'éveillait dans l'esprit l'ombre opaque de leur feuillage, le parc à tortues et le champ de cannes à sucre du révérend Père Antonio, montraient en plein soleil à quelques pas de là, l'un de ses animaux fôlatrant dans la vase en attendant l'heure de leur

Bain dans une spathe de palmier.

transformation en *turtle soup*, l'autre ses roseaux dont la séve aqueuse, devait, par la vertu de l'alambic se changer en liqueur de feu.

En rentrant au couvent je trouvai Julio et les rameurs en conversation animée avec Jean et Jeanne. Tous se connaissaient pour s'être vus quelquefois à Sarayacu et célébraient la coupe en main; le plaisir qu'ont des cœurs honnêtes à se retrouver sains et saufs après une absence de quelques mois.

Notre arrivée mit fin à la tertullia. Jeanne courut à sa marmite; Jean feignit de couper du bois et le pilote et les rameurs se mirent au port d'armes. Mes bagages qu'ils avaient retirés de la pirogue étaient entassés dans un coin et la pagaye de Julio placée au-dessus en travers des deux rames, disait dans la langue nautique de l'Ucayali que l'embarcation était désarmée, halée sur le rivage et ne reprendrait l'eau que lorsque j'en aurais donné l'ordre. Comme je comptais partir le surlendemain, j'en avertis mes hommes afin que tout fût prêt et qu'aucun d'eux ne manquât à l'appel quand le moment serait venu de pousser au large.

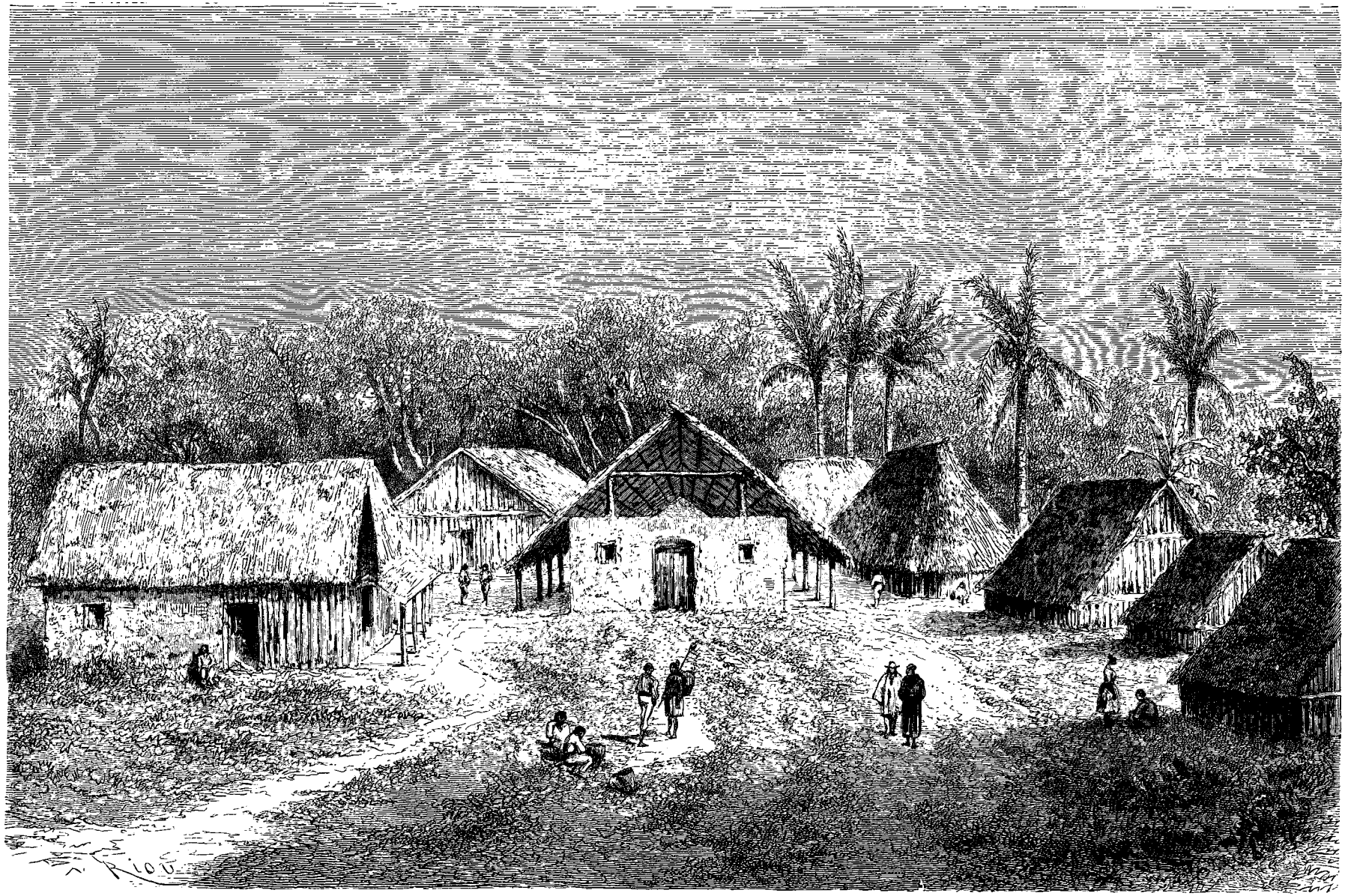
Mais cette manifestation de ma volonté devait être annulée par l'intervention d'une volonté supérieure. J'achevais à peine de prévenir mes gens, que le Père Antonio s'emparant des rames et de la pagaye, allait les renfermer dans son bahut aux marchandises, donnait un tour de clef au cadenas et venait en riant me montrer cette clef.

« Vous êtes prisonnier à Tierra Blanca, » me dit-il.

Pris au trébuchet, je ne pus que baisser la tête et subir la loi du vainqueur. Jean conduisit mes hommes chez un alcade du village où ils devaient trouver le vivre et le couvert, et le révérend m'ayant assuré qu'il ferait son possible pour que je ne regrettasse pas trop le temps que j'allais passer près de lui, prit ma mousti-

1. Primitivement placés dans la famille des *Urticées*, on les en a tirés pour les mettre dans celle des *Morées*, puis dans celle des *Euphorbiacées* où ils sont aujourd'hui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la Mission de Tierra Blanca.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quaire et l'alla tendre en regard de la sienne. J'étais bien et dûment impatronisé au logis.

La violence amicale qui m'était faite dérangeait un peu mes plans ultérieurs et me causait certaine humeur dont le Père Antonio eût pu constater les effets, si cette humeur ne se fût dissipée à la voix de Jeanne, nous annonçant que le dîner était servi. Aux deux bouts de la table que j'ai décrite, deux assiettes en terre brune évasaient leurs disques. Le centre était marqué par une soupière où fumait un ragoût de tortue ; des racines de manioc cuites sous les cendres remplaçaient le pain, et dans un vase ébréché, mais d'une forme assez gracieuse, miroitait de l'eau fraîchement puisée à l'Ucayali. Les verres, cuillers et fourchettes, que je cherchai des yeux, avaient été retranchés du service comme autant de superfluités.

Tout en me désignant la place que désormais je devais occuper à table, le révérend me pria d'excuser la pauvreté de sa vaisselle et la frugalité de son menu en faveur de l'affection qu'il m'avait vouée et de la liberté dont je jouirais sous son toit. « Ici, ajouta-t-il malicieusement, vous pourrez entrer à toute heure dans les maisons des néophytes, sans qu'un pouvoir ombrageux s'en inquiète ; Tierra Blanca n'est pas Sarayacu. » Je compris l'allusion et le coup de griffe ; mais le dialogue que j'entamais en ce moment avec le *turtle soup* m'empêcha d'y répondre. Cette soupe-ragoût où Jeanne avait prodigué le piment *orocote*, ardait de telle sorte, qu'après en avoir mangé une assiettée, il me sembla qu'à l'instar des coursiers de Phœbus, je jetais feu et flamme par les narines. Quelques gorgées d'eau atténuèrent l'action de ce volcan intérieur dont ma bouche était le cratère. En guise de dessert, Jeanne nous apporta sur une assiette des cure-dents empruntés aux tiges luisantes de l'herbe *canchalahua ;* lisez *Panicum dentatum*.

L'ordinaire de Tierra Blanca, comme j'en pus juger par ce premier repas et ceux qui le suivirent, était loin d'égaler celui de Sarayacu où des mets variés sollicitaient l'appétit des convives. Il est vrai que la Mission centrale avait pour approvisionner sa table le produit régulier des dîmes et l'apport journalier de quatre Mitayas chasseurs et pêcheurs, tandis que sa voisine manquait de ces ressources. Depuis deux ans la dîme était abolie à Tierra Blanca, et la *Mita* que le Père Antonio qualifiait de corvée immorale, scandaleuse et anti-libérale, venait d'y être supprimée à la satisfaction des Mitayas ou corvéables.

C'est au système de réformes adopté par le révérend que nous devions de faire triste chère, et, chose pire, d'être mis au régime d'un mets unique et toujours apprêté de la même façon. Si quelque néophyte allait d'aventure chasser ou pêcher dans les environs et gratifiait la cuisinière d'une portion de son butin, ce jour-là, jour marqué par moi d'une pierre blanche, nous avions à dîner, soit du poisson frais, soit du gibier maigre. Mais le cas était rare, trop rare, hélas! Les néophytes de Tierra Blanca, régis par des institutions plus libérales que ceux de Sarayacu et jouissant de tous leurs droits civils, en profitaient pour rester chez eux et passer le temps à boire, à fumer et à se balancer dans un hamac, ainsi qu'il convient à des hommes libres. De là une pénurie constante dans leur garde-manger ; de là encore, cette monotonie dans le menu de nos repas dont la tortue bouillie faisait invariablement les frais. J'en excepte les jours où nous n'avions pas de tortue ; mais ces jours-là nous mangions des racines.

Si l'insistance que nous mettons depuis tantôt cinq mois à détailler en public la carte des repas que nous pouvons faire et les soupirs dont nous ponctuons chaque mets ont pu sembler étranges, ridicules, insupportables même aux lecteurs des deux sexes qui daignent nous suivre en idée, nous répondrons à leur blâme tacite que l'alimentation quotidienne, cette grande affaire à laquelle ils reviennent d'eux-mêmes deux fois par jour, étant pour l'indigène de la plaine du Sacrement comme pour le missionnaire et le néophyte, l'objet d'une préoccupation constante et le but de mille expédients, il était difficile au voyageur qui traverse leur territoire, habite sous leur toit, participe à leur genre de vie et prélève une part sur leur nourriture, de ne pas se réjouir ou s'affliger avec eux selon que cette nourriture abondait ou se faisait rare.

De là nos digressions habituelles dans le domaine de la gueule, comme eût dit l'honnête Panurge. Mais de telles digressions, qu'on le sache bien, loin de déparer un voyage comme le nôtre où le caprice de la forme n'est qu'un voile jeté sur le sérieux du fond, le caractérisent au contraire et le font valoir. Tel l'habit diapré d'Arlequin fait valoir la couleur sévère de son visage. Au point de vue humanitaire et philanthropique, ces digressions sont d'ailleurs un avis indirect donné aux voyageurs qui viendront après nous, de joindre à leur bagage scientifique un assortiment varié de conserves alimentaires.

Ainsi qu'on l'a vu par ce qui précède, la vie matérielle à Tierra Blanca laissait à désirer sous le rapport des voluptés gastriques ; mais la liberté d'action dont on y jouissait, compensait jusqu'à un certain point la médiocrité de la chère et de la cuisine. Comme l'avait insinué le Père Antonio, nul pouvoir ombrageux n'épiait les démarches de l'ignorant désireux de s'instruire ou du curieux avide de tout voir. A toute heure du jour, du soir ou de la nuit, on pouvait entrer dans les maisons des néophytes, interroger les hommes, faire jaser les femmes, tirer les vers du nez ou la vérité du cœur des enfants, et cela sans qu'un alcade-espion, comme à Sarayacu, ne s'enquît aussitôt aux maîtres du logis du motif de cette visite et ne l'allât redire à un gobernador pour que celui-ci en fît son rapport au chef supérieur. La majeure partie de mon temps se passait dans les bois où je trouvais à chaque pas matière à étude et à réflexions. Les notes à transcrire, les croquis à retoucher, les causeries sérieuses ou plaisantes avec mon hôte occupaient agréablement le reste des heures de la journée. Le soir venu, nous nous rendions à la rivière où nous prenions un bain, non pas en pleine eau, les

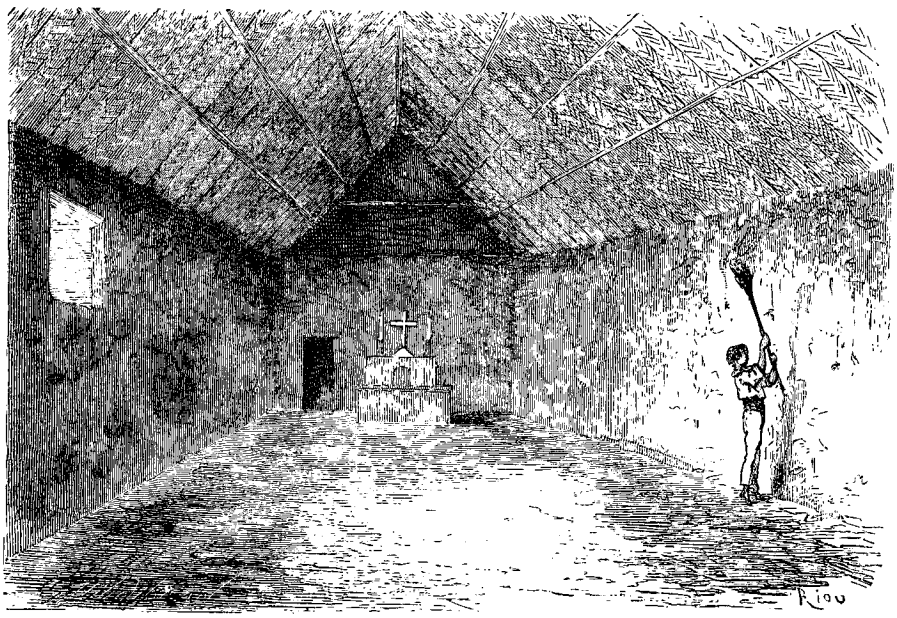
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caïmans, les *daridaris* et les *candirus* l'eussent interrompu d'une façon tragique, mais à l'avant d'une pirogue tourné au large. Là, debout et munis chacun d'une calebasse qui nous servait à puiser de l'eau, nous nous arrosions de la tête aux pieds ainsi que le font les sauvages[1]. Après un certain nombre de ces douches et le corps suffisamment rafraîchi, nous rentrions au couvent et prenions possession de nos moustiquaires.

Comme nous aurons l'occasion de revenir sur les daridaris, les candirus et autres individus de leur espèce qui peuplent les eaux de l'Ucayali-Amazone, tournons momentanément le dos à la rivière, et rentrons dans les bois où foisonnent les jolis sites, les recoins ombreux et charmants.

Un de ces endroits que j'avais découvert le lendemain de mon arrivée et vers lequel m'entraînait une prédilection secrète, se trouvait à une demi-lieue du village dans l'aire de l'ouest. C'était un grand espace à peu près circulaire, déboisé autrefois par les indigènes et reboisé depuis par la nature, qui s'était plu à le couvrir de ces arbres à suc laiteux que les savants ont nommé *Galactodendron utile*[2], les habitants du Venezuela *arbre de la vache*, et que les riverains de l'Ucuyali qui ne savent pas le grec et n'ont jamais vu de bœufs ni de vaches appellent *sandi*.

Pêle-mêle avec ces sandis croissaient d'épais fourrés de lycopodes qui couvraient le sol d'un tapis moelleux et formaient autour de chaque arbre comme une élégante corbeille. Ces gracieux acotylédones, hauts de cinq à six pieds, pourvus de rameaux et de ramuscules, semblaient une miniature de forêt vierge, mise en regard de la grande forêt qu'on apercevait à distance. Un poëte horticulteur de l'école d'Alphonse Karr se fût peut-être épris de la gracilité mignonne de ces plantes, que les



Intérieur de l'église de Tierra Blanca.

néophytes de Tierra Blanca, hostiles à toute poésie, emploient à bourrer leurs paillasses à défaut de balle d'avoine; mais un coloriste du tempérament de Diaz se fût extasié à coup sûr devant la variété d'aspects qu'elles offraient aux diverses heures de la journée, soit que le matin les glaçât d'ombres bleues, que midi les baignât d'une clarté blonde ou que les rayons du soleil couchant les teignissent de pourpre et d'or.

1. Ce n'est guère qu'à partir du 7e degré, où commencent à se montrer dans l'Ucayali, ces sauriens et ces poissons redoutables, que les indigènes usent pour se baigner d'un pareil moyen. Les populations qui vivent au delà du 7e degré dans la partie du Sud, se baignent en pleine rivière où ils n'ont à redouter d'autres accidents que des coryzas occasionnés par la fraîcheur de l'eau.

2. C'est à Humboldt, nous le croyons sans toutefois en être sûr, qu'est due la qualification de *Galactodendron utile* donnée à cet arbre lactifère que nous rangerions volontiers dans la famille des *Sapotées*, si les savants, après l'avoir introduit sur la foi de Kunth, dans la famille des *Urticées*, ne l'en avaient retiré pour le classer dans celle des *Artocarpées*, où pour ne pas les contrarier, nous le laisserons. Le lait du Galactodendron, dit le savant voyageur que nous avons cité, est employé comme *aliment* par les habitants du Venezuela et lieux circonvoisins. Plus tard, nous aurons l'occasion de revenir sur cette séve lactée qui n'a rien de nuisible lorsqu'on en boit accidentellement quelques gorgées, ainsi qu'il nous est arrivé de le faire parfois, mais dont l'usage journalier, comme substance alimentaire, amènerait bientôt de graves désordres dans l'économie animale. Lorsqu'il arrive aux indigènes d'y goûter, c'est un peu par désœuvrement, un peu pour donner le change à leur soif et à défaut d'eau pure ou de fruits sylvestres trouvés en route; un peu enfin, pour montrer au curieux qu'une petite dose de ce liquide peut être absorbée sans danger. Mais ils n'en font pas plus leur nourriture que les *Ottomaques* de l'Orénoque et les *Macus* du Japura ne se sustentent de terre, bien qu'ils puissent mêler à leurs aliments ou prendre en forme de pilules et comme stimulant, apéritif ou digestif, — la chose importe peu — des boulettes d'une certaine glaise.

Dans son *Traité de botanique*, A. de Jussieu renchérissant sur le dire de l'illustre Humboldt, appelle le fruit farineux de l'*Artocarpus incisa* et la séve du *Galactodendron utile* — « un pain et un lait tout préparés par la nature pour l'habitant de ces contrées. »

Pour compléter l'idée du savant botaniste, ajoutons qu'avec ce pain et ce lait, s'il manquait à l'habitant du Venezuela un récipient quelconque, tasse, bol ou soucoupe pour déjeuner plus à son aise, le *Crescentia cujete* ou calebassier pourrait le lui fournir à peu de frais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Certain jour que j'errais dans ce dédale de sandis et de lycopodes, coupant par désœuvrement des tiges de ceux-ci, ou gobant une prune molle, visqueuse et très-sucrée tombée du faîte de ceux-là[1], j'aperçus un animal à la fourrure fauve, au museau en trompe, à la queue touffue, lequel étendu sur le sol se démenait d'une façon bizarre. Je reconnus un fourmilier ou tamanoir de la petite espèce[2], et m'avançai pour le voir de plus près. Sans s'effrayer de mon approche, il continua ses exercices de gymnastique. Arrivé à dix pas de lui, je vis que sa fourrure était ensanglantée. Le pauvre animal que j'avais cru en train de se gaudir faisait ses adieux à la vie; une déchirure profonde rayait son flanc. Je reconnus le paraphe d'un tigre. *Quia nominor felis.* Que ce tamanoir eût été surpris par son plus terrible ennemi, rien de plus ordinaire et de plus concevable; mais qu'il eût réussi à lui échapper pour aller mourir à l'écart, c'est ce que je ne pouvais m'expliquer, connaissant la façon d'attaquer de l'un et le mode de défense employé par l'autre[1]. Pendant que je réfléchissais à ce cas singulier, le tamanoir roidit ses pattes griffues dans une contraction suprême et expira. Machinalement je regardai autour de moi; une crainte vague commençait à me talonner. Malgré l'honnêteté apparente du site, les jolis tons verts des fourrés et les traits d'or que le soleil dardait à travers la futaie, je ne me sentais pas à l'aise : un mufle de tigre aux proportions énormes me semblait pointer sous chaque buisson. Bardé de fer, la targe au cou, la lance en main, peut-être eussé-je attendu l'ennemi; mais armé seulement d'un crayon Walter et d'un livre de notes, il eût été déraisonnable à moi d'affronter sa furie, et je crus plus raisonnable de la conjurer par la fuite. Je ne pris que le temps d'empoigner par la queue l'animal expiré afin que sa dépouille ne fût pas perdue pour la science, et me lançant sur le chemin de Tierra Blanca avec une vitesse de quinze lieues

Cuisine et salle à manger de la mission de Tierra Bianca.

à l'heure, j'entrai dans le village comme poussé par la tempête.

Là mon fourmilier fut examiné par les néophytes. Comme moi, ils attribuèrent sa blessure à un puma de la grande espèce[3]. Pendant qu'ils dissertaient sur le sort de la bête, je débarrassai celle-ci de sa fourrure désormais superflue, et l'ayant suspendue au-dessus du foyer, je priai notre cuisinière d'y veiller en même temps qu'à son pot-au-feu.

Dans la soirée du même jour, les abois des roquets de garde éclatèrent dans plusieurs directions. A la qualité du son qui exprimait la colère et la peur, les néophytes, comprenant qu'un tigre rôdait dans le voisinage, s'armèrent et sortirent en foule de leurs demeures. Mais quelque diligence qu'ils fissent, le félin avait été plus diligent qu'eux, comme on en put juger par les cris étouffés d'un malheureux chien qu'il avait happé au passage et qu'il emportait dans les bois[2]. La mort du

1. Si les indigènes de la plaine du Sacrement apprécient peu comme aliment la sève du Sandi, en revanche, ils se montrent très-friands de son fruit qui est réellement appréciable mais d'une viscosité déplaisante.

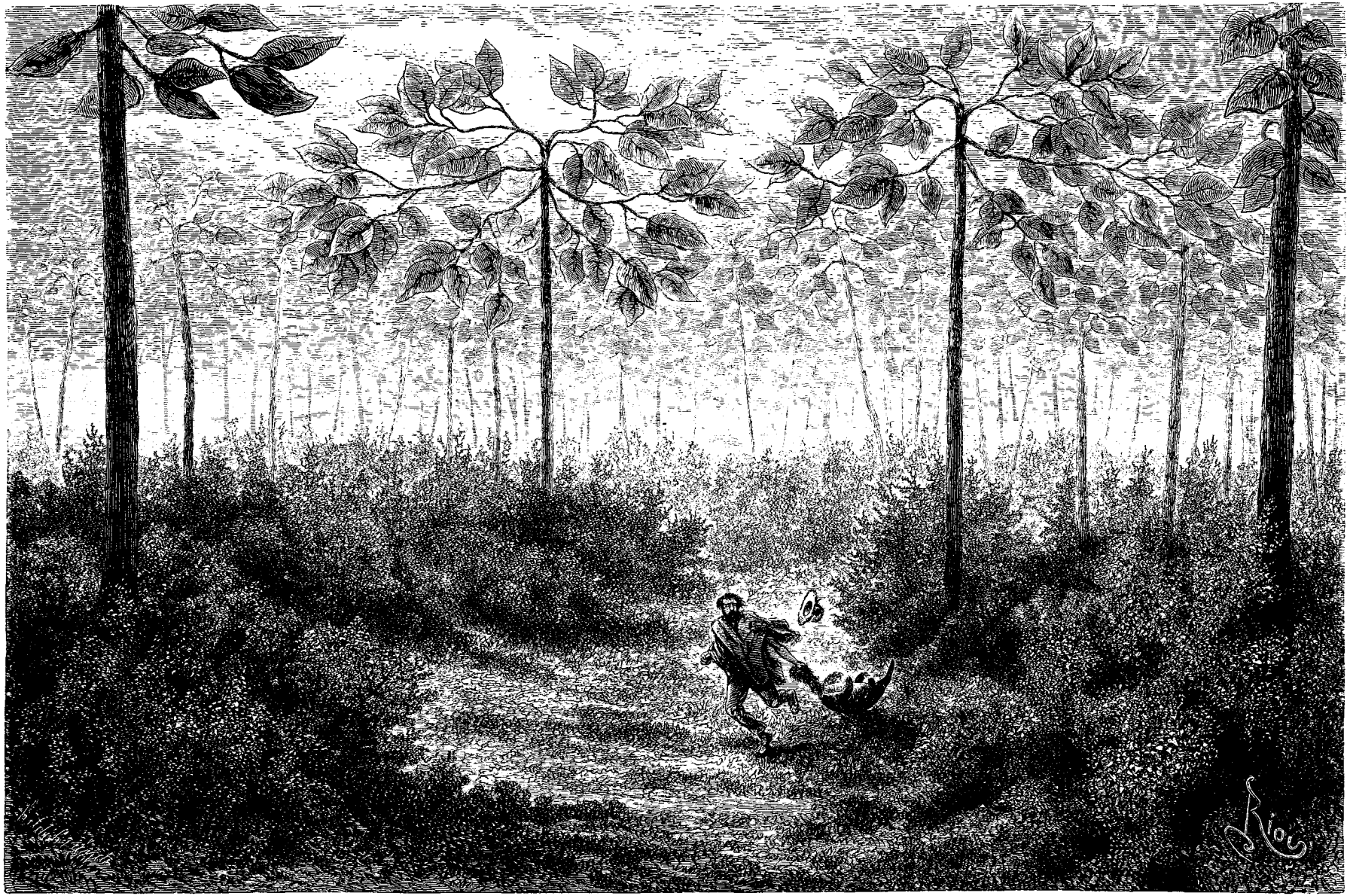
2. C'est le *Tamandu miri* ou petit Tamanoir des Brésiliens.

3. Le nom quechua de *Puma* est donné indifféremment par les habitants des vallées chaudes du Pérou et les néophytes des Missions de la Plaine du Sacrement aux huit ou dix variétés de Jaguar à robe mouchetée qu'on trouve dans les forêts du Pérou-Brésil, tandis que ce même nom de Puma ou lion d'Amérique n'est appliqué par nos savants d'Europe qu'au seul individu à robe fauve et unicolore (*Felis concolor*) qui habite au revers oriental des Andes, environ vingt lieues au-dessous des neiges, hante toute la zone des quinquinas, mais ne descend guère jusqu'à celle des Palmiers.

1. Plus tard nous donnerons à ce sujet des détails que compléteront nos dessins.

2. Ce fait se produit fréquemment dans les villages et missions du pays. Si l'endroit habité est à proximité d'une rivière et sur un terrain plan, au lieu des jaguars ce sont les caïmans qui viennent rôder autour des demeures et enlever l'objet ou l'animal qui se trouve à leur portée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sandis et Lycopodes (arbres à la Vache).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ravisseur fut résolue à l'unanimité. Toutefois, il fallut attendre une occasion propice. La bête est renommée dans le pays pour ses ruses et sa malice, et les chasseurs savaient qu'elle ne reviendrait pas de sitôt rôder près du village où sa tête était mise à prix.

Le lendemain, les épisodes de la veille étaient oubliés pour une partie de plaisir organisée par le Père Antonio. Cette partie qu'eût approuvée le poëte latin en ce qu'elle joignait l'agréable à l'utile, consistait à traverser l'Ucayali et à pousser une reconnaissance chez les Indiens Sensis qui habitent sa rive droite. Ces indigènes, que j'avais eu l'occasion de voir à Sarayacu où ils viennent échanger avec les missionnaires des huiles, des tortues et divers produits de leur sol contre des haches, des couteaux et des verroteries, m'avaient gagné le cœur par leur propreté corporelle, leur allure discrète et l'odeur de vanille qu'exhalait leur personne[1]. Restait à savoir si leur bonne tenue n'était qu'un habit d'emprunt, un masque sous lequel ils cachaient leurs traits véritables, et le meilleur moyen de s'en assurer, c'était d'arriver chez eux à l'improviste et de les surprendre en déshabillé.

A dix heures, mon hôte et moi nous prenions place dans la plus grande pirogue de la Mission, manœuvrée par dix rameurs et un pilote; nous traversions l'Ucayali; et côtoyant sa rive à droite, nous remontions vers Cuntamana en luttant contre le courant. La nuit nous surprit en chemin. Nous débarquâmes sur une plage où nous soupâmes et dormîmes sous la sauvegarde de trois grands feux. Le lendemain à l'aube nous nous mettions en route. Nous relevâmes successivement le canal de Yahuaranqui, étroit goulet aboutissant à un lac circulaire, le caño de Maquea Runa, de tous points pareil au premier, enfin celui de Cruz-Moyuna qui se déverse dans deux vasques. Tous ces canaux et tous ces lacs sont alimentés par les eaux de l'Ucayali. Nous expliquerons en temps et lieux, leur mode de formation assez singulière. A midi nous avions atteint l'entrée du canal Chanaya, dans lequel nous nous engageâmes. Ce canal nous conduisit à un lac d'une lieue de circuit. Nous débarquâmes sur ses bords. Quatre hommes furent préposés à la garde de la pirogue. Le reste de la troupe nous précéda sous bois, abattant à coups de couteau les ronces et les lianes qui pouvaient gêner notre marche.

Le lac de Chanaya forme la limite nord du territoire des Sensis. Trois lieues le séparent de Pancaya, village de ces indigènes. Ces trois lieues, nous avions à les faire à travers d'épaisses forêts qui couvrent le revers occidental de la sierra de Cuntamana, et sur un plan presque vertical qu'on ne pouvait gravir sans décrire force zigzags, ce qui triplait la longueur du chemin et ajoutait à la fatigue. Mais le Père Antonio avait des jarrets d'athlète; j'étais moi-même assez bon marcheur et nos hommes, comme les chasquis péruviens, eussent trotté tout un jour sans reprendre haleine. Nous tentâmes donc l'ascension, et sauf quelques chutes intempestives dont nos côtes et leurs annexes eurent à souffrir, nous accomplîmes le trajet sans encombre. A cinq heures, baignés de sueur et haletants de soif, nous débouchions sur un plateau où s'élevaient une douzaine de cabanes à demi cachées par des massifs de bananiers.

Les abois des chiens, les cris d'effroi des enfants et des mères, saluèrent notre arrivée. Inquiet de ce début, je me repliais déjà vers le Père Antonio, quand deux vieillards chenus, attirés par le bruit, se montrèrent sur le seuil d'une hutte, et, reconnaissant le missionnaire, calmèrent d'un geste et d'un mot la panique des femmes. Avec la mobilité d'esprit qui caractérise leur sexe, ces dernières, passant alors de la frayeur à la confiance, gloussèrent d'une façon joyeuse et vinrent à la file baiser la main du papa[1] de Tierra Blanca.

Cette formalité remplie, un des vieillards nous conduisit dans sa demeure et nous fit asseoir sur des nattes. Une écuelle de mazato nous fut offerte par les femmes. Cette coupe de l'hospitalité, à laquelle les assistants trempaient leurs lèvres, fit plusieurs fois le tour du cercle, et comme on avait soin de la remplir à chaque tour, les langues de notre hôte et de ses compagnes ne tardèrent pas à se délier. Bientôt tous caquetèrent à la fois. Dans les explications verbeuses que chacun nous donnait à l'envi, nous parvînmes à comprendre que la partie noble de la population de Pancaya, représentée par les mâles de dix-huit ans à quarante-cinq, était allé chasser, pêcher ou battre les bois pour y recueillir de la cire, laissant le village à la garde des vieillards et des femmes. En l'absence de leurs protecteurs naturels, celles-ci s'étaient effrayées de nous voir arriver chez elles à l'improviste : de là les clameurs insensées qu'elles avaient poussées et dont elles reconnaissaient à cette heure l'inconvenance. Le révérend Père Antonio accueillit les excuses de ces femmes, et par l'organe du pilote, qui servait de drogman, leur fit remise de leur faute.

Charmées de la mansuétude de notre ami, les mères de famille se mirent alors à lui raconter leurs petites affaires, sans oublier les derniers *bobos* survenus à leurs nouveau-nés. Comme ces détails d'hygiène et de ménage me paraissaient assez délicats, je sortis discrètement de la maison et m'avançai jusqu'au bord du plateau, d'où l'on commandait une vue immense.

Le premier plan du paysage était formé par l'Ucayali dont les divers courants, vus de cette hauteur, simulaient à l'œil les reflets chatoyants d'une étoffe de moire. Les versants de Cuntamana, qui, du poste que j'occu-

1. Cette coutume de suspendre à l'échancrure de leur sac, soit devant, soit derrière, une ou plusieurs gousses de vanille est commune à la plupart des tribus indigènes que nous avons vues en passant et sur le territoire desquelles croît à l'état sauvage l'odorante orchidée. L'*Epidendrum odoratissimum* ou vanille commence à se montrer au revers oriental des Andes sur la limite inférieure de la région des Quinquinas. Il abonde dans les forêts de la plaine du Sacrement, mais n'est l'objet d'aucun commerce de la part des Indiens ou des missionnaires.

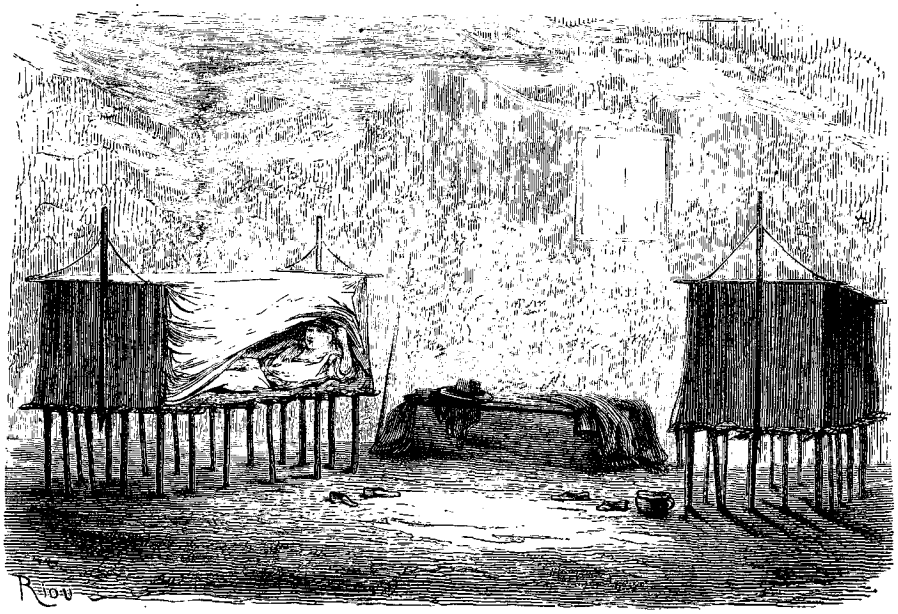
1. On sait que c'est par le nom de *Papas* ou Pères, que ces indigènes ont toujours désigné les prêtres, les moines et les missionnaires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pais, paraissaient en surplomb sur la rivière, cachaient entièrement sa rive droite. La rive gauche était seule apparente. Les grands arbres qui la bordaient, éclairés à leur cime par l'oblique clarté du soleil couchant et réfléchissant dans l'eau d'un ton clair et mat leur base déjà sombre, formaient un second plan d'un relief extraordinaire et d'une incroyable vigueur. Au delà s'étendait la plaine du Sacrement, mer de verdure dont chaque tête d'arbre était un flot. La sierra de San-Carlos, rattachée dans le sud au noyau des Andes, et n'offrant dans la partie du nord qu'une suite de coteaux bas, coupait en deux la vaste plaine dont les extrémités se perdaient dans des brumes dorées. Un calme ineffable, une paix profonde se dégageaient de cet ensemble aux approches du soir.

J'étais absorbé dans la contemplation de ce spectacle, quand le Père Antonio me rejoignit; sa voix dissipa brusquement le rêve que je faisais tout éveillé. En compensation, il me montra sur la rive opposée, des taches jaunâtres auxquelles je n'avais pas fait attention. Ces taches, me dit-il, étaient les maisons de Belen et de Sarayacu. Un peu plus bas, au bord de l'eau, cette échancrure et ce point d'ombre étaient la plage de Saraghêné et l'embouchure du rio de ce nom; enfin, en amont de l'Ucayali, ces deux fils d'argent mêlés à la trame verte du paysage, étaient les rivières Pisqui et Cosiabatay. Le crépuscule interrompit bientôt cette étude topographique.

A la nuit, quelques hommes de Pancaya rentrèrent sous leur toit. Leurs compagnons, occupés de recherches de cire et de salsepareille, ne devaient revenir que le surlendemain. Les nouveaux venus, qui trafiquaient avec les Missions de l'Ucayali, connaissaient le Père Antonio et lui firent fête. Notre ami me parut aussi à l'aise au milieu de ce troupeau barbare qu'il eût pu l'être dans son bercail de Tierra Blanca entouré d'ouailles



Chambre à coucher banale.

chrétiennes. Il plaisantait et riait avec les Sensis, de façon à me laisser croire qu'entre ces relaps et les néophytes de sa Mission il ne faisait aucune différence. Au point de vue de l'Évangile, une telle impartialité était admirable sans doute, mais un catholique fervent, la trouvant susceptible de controverse se fût prudemment abstenu de la pratiquer. En outre, je remarquai que le missionnaire, au lieu d'entretenir ses auditeurs des beautés de notre religion, des avantages de la civilisation sur la barbarie, et du bonheur qu'ils auraient eu à vivre de nouveau sous la règle d'une Mission, ne leur parlait que des récoltes de salsepareille et de cire qu'ils avaient pu faire, des lamantins et des tortues qu'ils avaient pêchés, de la quantité de *pots*[1] de graisse et d'huile qu'ils tenaient en réserve, questions commerciales auxquelles les Sensis, il faut le dire à leur louange, répondaient avec l'aplomb de vieux négociants.

Après une réfection frugale, nous fûmes conduits entre deux torches jusqu'à la hutte qui nous était destinée, et que, par égard pour le caractère et l'habit de mon compagnon, ses propriétaires avaient débarrassée à la hâte d'une partie de son mobilier. Nos moustiquaires, qu'ils avaient eu l'idée de placer côte à côte, s'ouvrirent bientôt pour nous recevoir et se refermèrent sur nous. Comme j'avais mon franc parler avec le Père Antonio, je ne lui cachai pas mon étonnement de l'avoir entendu causer toute la soirée de commerce et de chiffres avec les Sensis, quand, selon moi, il eût dû engager ces Indiens à renoncer à des biens périssables pour ne songer qu'à la grande affaire de leur salut.

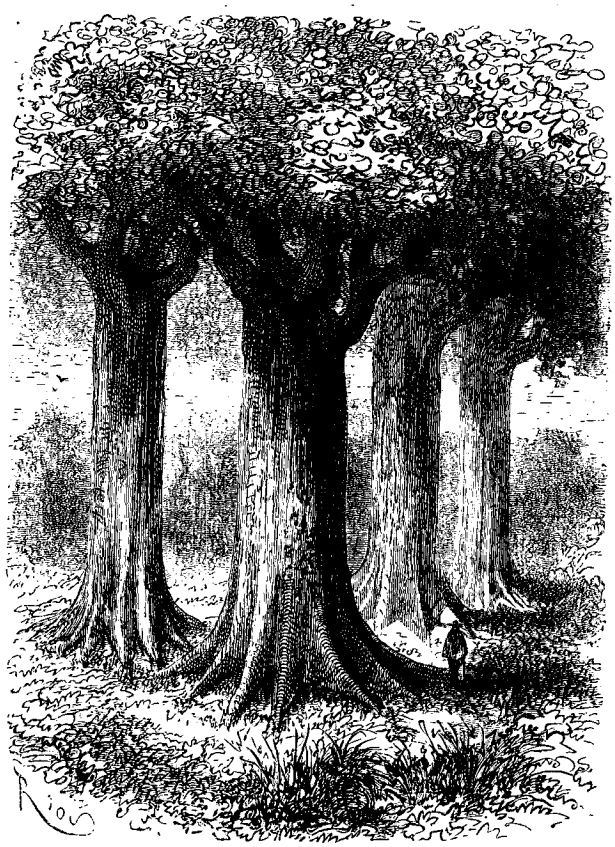
« Mon cher Pablo, me dit le Père à travers la cloison d'étoffe qui nous séparait, si j'ai parlé chiffres et com-

1. La mesure de capacité de ces pots n'a rien de déterminé et varie d'une arrobe à quatre arrobes d'huile. On sait que l'arrobe espagnole est de vingt-cinq livres et l'arrobe portugaise de trente-deux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

merce avec les Sensis, c'est que ce sujet de conversation est celui qui les intéresse le plus, et qu'en le traitant je savais leur être agréable. D'autres leur ont prêché jadis dans leur mission de Chanaya la morale de l'Évangile et le renoncement aux biens de ce monde. Mais, soit que le vent ait emporté la parole de ces apôtres, soit que les esprits et les cœurs auxquels ils s'adressaient fussent mal préparés, rien n'a germé dans le sillon ensemencé par eux.

Vous me demanderez peut-être si la faute en est au semeur ou à la nature du sol; je l'ignore. Mais si les Sensis, après l'abandon de leur Mission par les missionnaires[1], avaient regretté un instant l'état de civilisation relative dans lequel ils avaient vécu pendant onze années, rien ne les empêchait d'y revenir en se joignant à leurs frères chrétiens de Belen, de Sarayacu, de Tierra Blanca. S'ils ne l'ont pas fait, c'est que la vie sauvage et l'indépendance absolue leur semblaient préférables à la règle d'une Mission.



Groupe de higuerons.

Dieu pourra demander compte à ces malheureux de leur persistance à rester idolâtres et libres, mais moi, son serviteur indigne, je ne puis les contraindre à embrasser un genre de vie auquel ils semblent répugner, et dans les rares entrevues que nous avons ensemble, j'évite d'y faire allusion. Là-dessus, bonne nuit; je vais dormir; tâchez de faire comme moi.

— C'est déjà fait, » dis-je.

Un rayon de soleil entré par la toiture, et qui vint se jouer sur notre moustiquaire, nous réveilla le lendemain. Nous nous levâmes, et à peine levés, nous éprouvâmes un besoin véhément de mordre à quelque chose, tant l'air subtil de ces hauteurs surexcitait notre appétit.

Les ménagères avaient prévu cette fringale, et pendant que nous dormions, elles avaient préparé un déjeuner de poisson sec et de bananes, qu'elles nous servirent sur une natte, et devant lequel nous nous accroupîmes à l'orientale.

Le repas fini et les grâces dites, nous songeâmes à rallier notre pirogue. Le Père Antonio avait apporté dans ses sacoches une bouteille de tafia dont nous avions bu seulement quelques gouttes. Je l'engageai, puisque nous retournions à Tierra Blanca, où ce liquide n'est pas rare, à l'offrir à nos hôtes, à défaut d'hameçons ou de verroteries dont nous pussions payer leur hospitalité. La bouteille fut tirée du bissac, et avec elle une moitié de calebasse minuscule qui nous servait de verre à boire, puis à l'appel du révérend, les deux sexes de Pancaya accoururent et s'alignèrent devant nous.

Les hommes reçurent les premiers une ration d'alcool, qu'ils ingurgitèrent sans sourciller.

Les femmes burent après eux et en buvant firent une horrible grimace tempérée par un gai sourire qui signifiait exactement : « C'est bien mauvais; mais que c'est bon! » La distribution faite, nous n'eûmes plus qu'à prendre congé des Sensis, que nous laissâmes enchantés de notre visite, mais regrettant, à ce qu'il me parut d'avoir trouvé sitôt le fond de la bouteille.

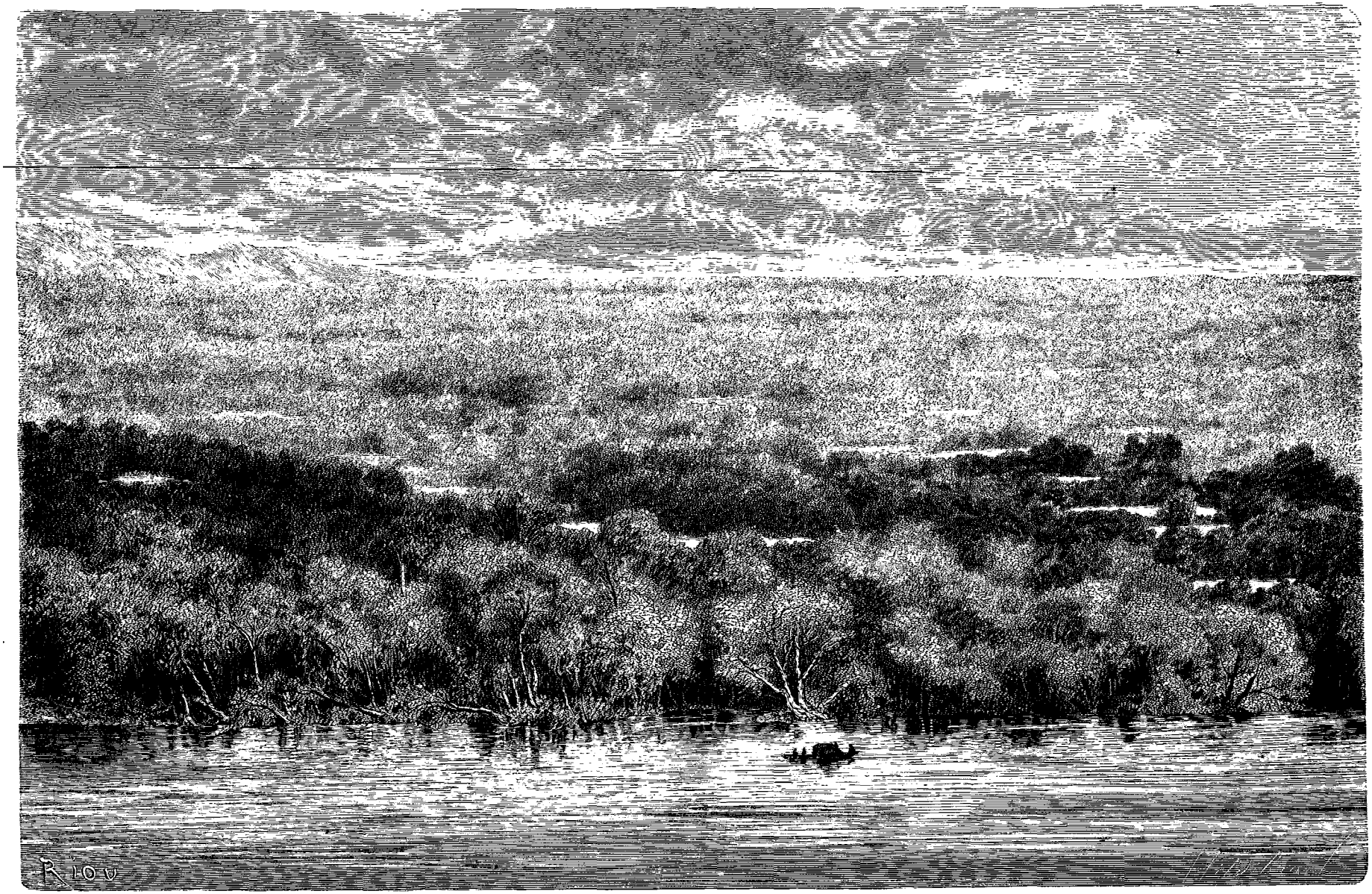
Nous descendîmes rapidement le versant de la chaîne que la veille nous avions gravie avec une extrême lenteur.

La pirogue et les rameurs étaient à leur poste. Au sortir du lac et du canal de Chanaya, nous prîmes le milieu de l'Ucayali, et poussés par le courant et le jeu des rames, nous arrivâmes avant la nuit à Tierra Blanca.

Un grand événement avait eu lieu en notre absence. Le tigre, mis au ban de la Mission pour le meurtre d'un de ses chiens, était tombé sous les flèches des néophytes, victime de sa convoitise à l'endroit d'un roquet que ceux-ci avaient attaché à un arbre en manière d'appeau, et qu'ils faisaient crier en tirant sur une ficelle. Le chien, qui avait pris au sérieux cette plaisanterie, était encore malade des suites de sa peur. Quant au tigre, une fois mort, les chasseurs l'avaient traîné jusqu'à la Mission, où leurs femmes, après lui avoir arraché les dents et les griffes pour s'en parer les jours de fête, lui avaient retiré sa robe mouchetée. Tout

1. C'est en 1821, comme nous l'avons dit ailleurs, et par suite des dissensions politiques, dont l'Amérique espagnole était alors le théâtre, que les religieux Franciscains des Missions de l'Ucayali, furent rappelés à Ocopa par leurs supérieurs. Après la bataille d'Ayacucho et le licenciement des troupes royalistes, la plupart d'entre eux retournèrent en Espagne où ils étaient nés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la Sierra de San Carlos.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en me donnant ces détails, on me montra l'enveloppe de l'animal enduite à l'intérieur d'une couche de suif jaunâtre et d'odeur infecte. J'échangeai contre un couteau de six sous cette peau de tigre, et j'allai la suspendre au-dessus de l'âtre, près de celle du fourmilier. Pendant huit jours j'eus sous les yeux cette sombre antithèse de la victime et du bourreau, de l'édenté et du digitigrade carnivore, puis un même lambeau de toile couvrit leurs restes, et quelques tours de corde firent du linceul un paquet.

Deux jours après notre retour de Pancaya, le Père Antonio, que ce petit voyage avait mis en goût d'excursion et de promenade, me proposait de faire empoisonner les eaux d'un des lacs de l'Ucayali, afin de nous procurer avec du poisson frais le plaisir d'un genre de pêche interdit en Europe, mais usité dans la plaine du Sacrement.

Une telle proposition ne pouvait que m'être agréable, et j'engageai le révérend à l'effectuer sans retard. Pendant qu'il allait de maison en maison avertir ses gens de tout préparer pour le lendemain, je mis un peu d'ordre dans mes affaires et repassai à l'encre de Genipahua les lignes suivantes, griffonnées au crayon sur le plateau de Pancaya.

Les Sensis, dont on chercherait vainement la trace dans les relations antérieures au commencement de ce siècle, appartiennent à la tribu des Schetibos, de laquelle ils se séparèrent en 1810, époque où fut fondée à leur intention la Mission de Chanaya-Mana[1] ou Tchanaya-Mana, si nous écrivons ce mot Pano comme le prononcent les Conibos.

A cette Mission de Tchanaya, qui florit de 1810 à 1821 et fut abandonnée par les missionnaires, puis bientôt après par les néophytes, a succédé le village de Pancaya, où nous retrouvons aujourd'hui ces Sensis relaps et leur descendance.

Le pays montueux dont ils ont fait choix est riche en produits de tous genres. Des sources thermales jaillissent du versant oriental de Cuntamana, et des dépôts de sel gemme sont enfouis sous l'humus des forêts. Dans ces forêts, les Sensis recueillent avec de l'encens, du styrax, du copal et du caoutchouc, de la salsepareille et de la vanille, de grossière cannelle appelée *canelon*, du copahu, du sandi, trois variétés de cacao, du miel et de la cire. Ces produits, qu'ils récoltent en quantités minimes, leur paresse se refusant à un travail suivi, sont apportés par eux dans les Missions, où ils les échangent contre des couteaux, des ciseaux, des dards à tortue, des hameçons et des verroteries[2].

Les pains de cire qu'ils façonnent pour le commerce et dont nous avons sous les yeux des échantillons, reproduisent en relief la concavité de l'assiette à soupe qui servit de moule à ces fabriquants. Le poids de ces pains est toujours de trois livres et ce poids si juste, que les missionnaires qui les achètent sur parole et sans les peser de nouveau, nous ont édifié maintes fois à cet égard en mettant devant nous ces pains dans une balance; il n'y manquait jamais un gramme. Nos épiciers parisiens auraient besoin dans l'intérêt public, d'aller passer six mois à Tchanaya en compagnie de ces sauvages à qui la prestidigitation de la balance, l'addition du papier-carton, les poids douteux et le coup de pouce traditionnel furent toujours inconnus.

La cire recueillie par les Sensis offre deux variétés : une blanche et une jaune. Ils en ont encore une noire; mais comme ils l'obtiennent en mêlant du noir de fumée à une des variétés précitées, nous n'avons pas à nous en occuper. La cire blanche est produite par l'abeille *Mitzqui*, la jaune par l'abeille *Yacu*. Le premier de ces hyménoptères est de la taille d'une petite mouche; le second de la grosseur de l'abeille commune.

Ces deux insectes ont des habitudes semblables; ils s'établissent dans l'intérieur des cécropias presque toujours percés à l'endroit où les branches sortent du tronc et choisissent de préférence ceux de ces arbres qui croissent autour des lacs de l'Ucayali plutôt que sur les bords de la grande rivière. Cette préférence de leur part n'a d'autre cause que la tranquillité dont ils jouissent dans l'intérieur du pays où les eaux sont rarement sillonnées par les pirogues des indigènes. Pour s'emparer de la cire et du miel de ces abeilles, les Sensis allument un bûcher de bois vert autour du cécropia qu'elles habitent et après avoir dispersé, asphyxié ou grillé les travailleuses, abattent l'arbre et s'approprient les fruits de leur travail.

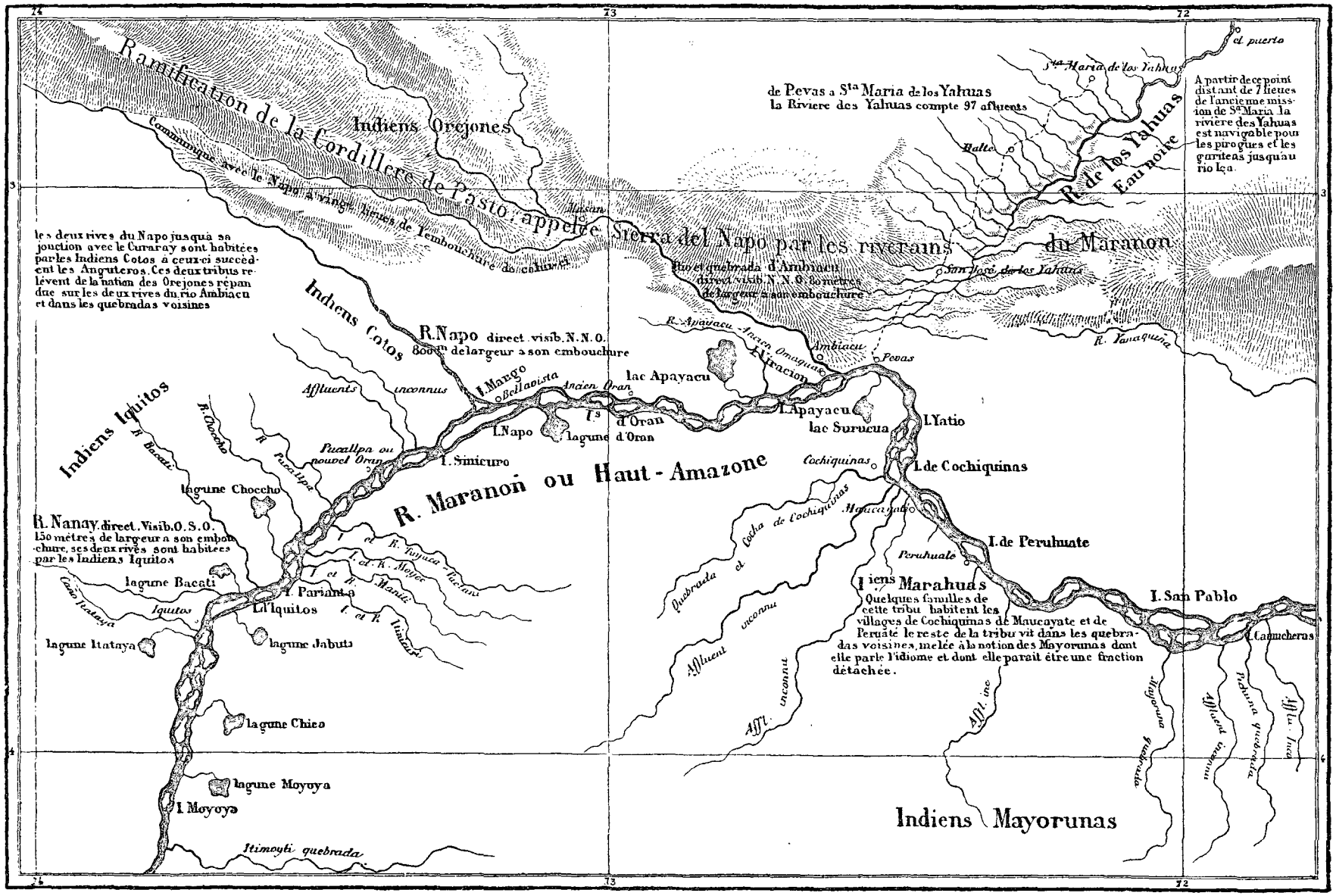
L'habileté de ces chasseurs d'abeilles comme constructeurs de pirogues, les ferait reconnaître pour frères des Conibos, si leur parenté avec ces derniers n'était suffisamment établie par la ressemblance du physique et la communauté de l'idiome, des us et des coutumes. Certaines embarcations des Sensis dans lesquelles tiennent à l'aise vingt-cinq ou trente rameurs, sans compter le *popero* (pilote), le *puntero* (vigie) et les passagers assis sous le rouffle ou pamacari, coûtent à leurs propriétaires jusqu'à trois années de travail; le prix de ces magnifiques canots d'une seule pièce, est de cinq à six haches. La merveille du genre qu'il nous fut donné de voir à Sarayacu, était une pirogue en travers de laquelle nous nous couchions, sans que notre tête et nos pieds touchassent son bordage. Le tronc primitif du faux acajou qui l'avait fournie, avait dû mesurer quelque vingt-cinq pieds de circonférence.

Après l'abandon de leur Mission de Tchanaya par les religieux Franciscains, les Sensis qui depuis 1810 avaient rompu avec leurs frères les Schetibos et leurs alliés les riverains de l'Ucayali, n'ont fait aucune tentative pour se rapprocher d'eux et ont continué de vivre à l'écart. Cinquante-cinq ans se sont écoulés depuis cette rupture et ce laps de temps a si bien agrandi la sphère d'isole-

1. *Mana* cerro ou montagne — montagne de Chanaya.

2. Les perles en verre coloré dont toutes les tribus de la plaine du Sacrement raffolaient autrefois, attirent à peine leurs regards aujourd'hui. Si elles les acceptent encore, c'est seulement à titre de cadeau. Mais elles ne considèrent comme monnaie courante pour les échanges que les perles de porcelaine noire et blanche (*chaquiras*) et les grains de corail.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grave chez Erhard R. Duguay-Trouin 12.

Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte n° 9.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment dans laquelle se confinaient volontairement nos Sensis, qu'aujourd'hui leur tribu semble former comme un groupe distinct et leur territoire comme un pays à part dans la classification méthodique des groupes et des localités de la plaine du Sacrement. Quelques lignes nous suffiront pour tracer un portrait complet de ces indigènes.

Retranchés sur leur plateau de Pancaya d'où ils voient se dérouler à leurs pieds toute la contrée, observateurs de la loi naturelle et partisans de la vie de famille, préférant la chasse et la pêche aux défrichements et donnant le pas au commerce sur la culture, vivant en bons termes avec tout le monde sans se lier avec personne, faisant de la propreté corporelle une affaire de coquetterie et de la probité un cas de conscience, fuyant comme pestes les rencontres à main armée, les disputes à coups

Type d'Indien Sensi.

de poing et les luttes à coups de langue, sans goût pour la chicane et les procès, réglant à l'amiable les contestations et les différends qui peuvent s'élever entre eux, n'ayant ni chef qui les commande, ni capitaine qui les guide, mais reconnaissant au besoin l'autorité morale du plus ancien de leurs vieillards, tels sont nos Sensis et tels sont les titres qui les recommandent à la bienveillance des ethnographes et des savants de cabinet.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Départ pour le lac de la Palta.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1846-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

DIXIÈME ÉTAPE.

DE TIERRA BLANCA A NAUTA (Suite).

Une pêche au barbasco sur le lac de la Palta. — Les lamantins de Mabuiso. — Un évêque et un évêché sur lesquels on ne comptait guère. — Essai sur le *Tipi Schca* et la *Moyuna*. — Maquea Runa.

Au moment où j'ajoutais un parafe au mot — cabinet — en signe que ma notice sur les Sensis était terminée, le Père Antonio rentrait au couvent et comme Pangloss m'annonçait que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. En effet, dans la soirée, deux alcades venaient nous avertir que les dispositions étaient faites, les préparatifs achevés et qu'il ne restait qu'à fixer l'heure du départ, qui, pour le succès de la pêche en question, devait être aussi matinal que possible. Nous convînmes de partir de Tierra Blanca avant le lever du soleil.

A l'heure dite, les hommes et les femmes désignés par le Révérend pour jouer un rôle actif dans la partie de pêche, étaient alignés au seuil du couvent, attendant notre bon plaisir. Les premiers avaient la rame sur l'épaule, un arc et des flèches à la main; les secondes portaient au bras un rouleau de racines de barbasco ou jacquinia, assez semblables à un paquet de cordes à puits. Le sel gemme destiné à préserver de la corruption les poissons capturés, était contenu dans des mannes, et Jean l'économe préposé à leur garde. Jeanne, qui accompagnait l'expédition en qualité de cuisinière, s'était munie d'un régime de bananes, d'un pot de graisse de tortue et d'une poêle à frire.

Six pirogues de moyenne grandeur nous attendaient au port. Nous y prîmes place et les pilotes mirent le cap au sud. Pendant une heure nous rasâmes la berge et refoulâmes le courant, puis à un moment donné, virant de bord et laissant arriver, nous suivîmes l'hypoténuse du triangle dont nous venions de longer l'angle droit et nous allâmes aborder sur la rive opposée, presque en face de l'endroit d'où nous étions partis. Là, les embarcations furent halées à terre, chargées à dos d'homme, et nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Vingt minutes de marche nous conduisirent au bord d'un lac qui me parut avoir une demi-lieue de longueur sur un quart de lieue de largeur. Ce lac, qu'une épaisse végétation ceignait de toutes parts, offrait à l'artiste un tableau tout fait, au poëte un prétexte à rimes; l'eau de ses marges qui reflétait la ligne des forêts, était d'un vert sombre; le centre où se peignait le ciel, était d'un bleu gai.

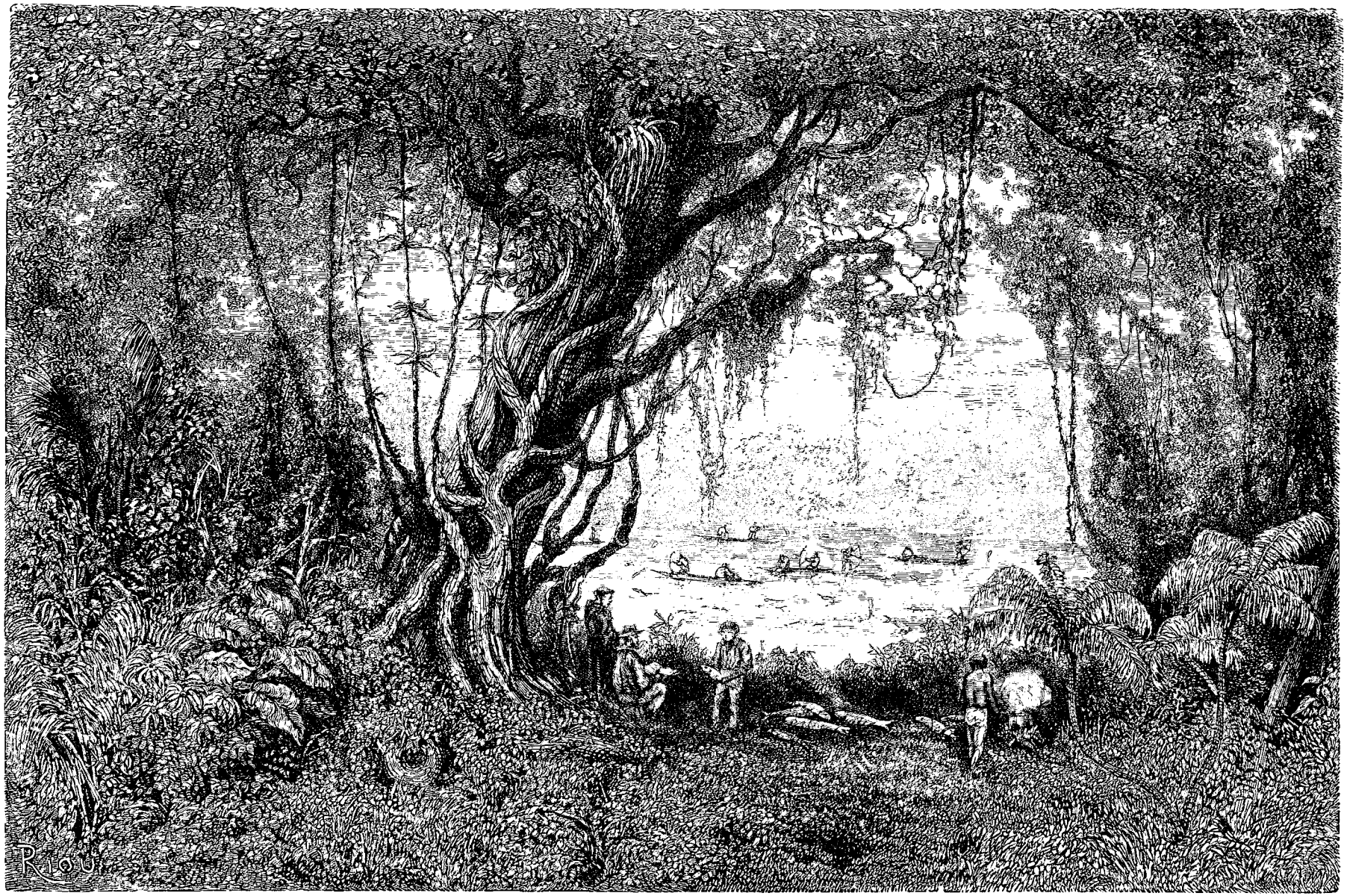
Sans perdre de temps, nos hommes remirent à flot les pirogues, et s'étant embarqués avec quelques femmes, commencèrent à sillonner la nappe dormante, décrivant dans leur marche des ellipses plus ou moins allongées, des cercles plus ou moins concentriques, tantôt rasant les bords du lac, tantôt se groupant au milieu ou s'éparpillant tout à coup comme une troupe d'oiseaux effarouchés. Durant cette manœuvre, véritable *fantazia* nautique, les femmes assises à l'avant des canots, écrasaient à coups de battoir les racines du ménisperme qu'elles immergeaient et tordaient ensuite, comme font des blanchisseuses du linge qu'elles *rincent* après l'avoir lavé. Le résultat de cette opération qui dura plus d'une heure, fut de donner à l'eau une teinte blanchâtre.

L'effet enivrant du barbasco ne tarda pas à se faire sentir sur les hôtes du lac; on les vit se débattre, fouetter l'eau de leur queue et cabrioler à l'envi de la plus étrange façon. L'instant d'agir était venu pour les pêcheurs. A peine un de ces poissons en goguette montrait-il au-dessus de l'eau son dos ou son ventre, que la flèche d'un néophyte s'y plantait aussitôt et faisait passer le malheureux de l'agitation de l'ivresse au calme absolu de la mort. Je remarquai que, seuls, les gros poissons jouissaient de ce privilége d'être empalés de leur vivant. Les petits étaient pêchés par douzaines à l'aide de paniers et de calebasses et entassés dans les embarcations sans plus de soin que des écailles d'huîtres.

L'œuvre de destruction se poursuivait paisiblement au milieu des cris, des chants et des rires. Parfois une clameur poussée par les deux sexes de la troupe, était instantanément répétée comme par un écho, par leurs compagnons restés sur la rive. Cette clameur était occasionnée par l'abordage intempestif de deux canots et le brusque plongeon dans l'eau de leurs équipages. De moment en moment une pirogue se détachait de la flottille et venait déposer à nos pieds un splendide amas

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161, 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161 et la note 2.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pêche au barbasco, sur le lac de la Palta.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de poissons de toutes tailles, de toutes formes et de toutes couleurs.

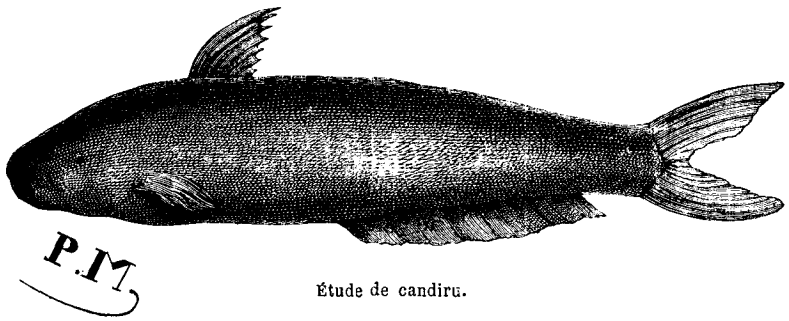
Dans ce butin grouillant et sautillant je choisissais un sujet pour le peindre. Les femmes chargées de la salaison des victimes, faisaient main basse sur le reste, rejetaient à l'eau le fretin et ne gardaient que les individus de belle taille, qu'elles raclaient, éventraient, saupoudraient de sel et empilaient sur des feuilles de balisier.

Jean et Jeanne, dont nous n'avons rien dit encore, s'occupaient en commun des apprêts du déjeuner. Ils avaient allumé du feu, nettoyé la poêle, fait fondre la graisse et recueilli à notre intention certains poissons à la chair extra-délicate, *Pacos*, *Surubis*, *Gamitanas*, etc., auxquels ils avaient ajouté les œufs et les laitances, les foies et les cervelles d'individus d'espèces et de genre distincts. De cette macédoine ichthyologique dont j'attendais impatiemment le résultat, sortit après un moment de cuisson, une friture exquise dont Apicius, Grimaud de la Reynière et les gourmands de leur école se fussent léché les doigts jusqu'au coude.

L'endroit où nous avions établi la cuisine et la poissonnerie était une manière de rond-point abrité du soleil par les têtes en parasol de grands mimosas qui trempaient leurs racines dans l'eau dormante. Un demi-jour verdâtre éclairait ce site, et donnait aux personnages qui l'animaient un aspect étrange et surnaturel. Un classique doué d'imagination les eût comparés aux ombres heureuses que l'antiquité fait errer dans les bocages crépusculaires de l'Élysée, comparaison d'autant plus juste que lesdits personnages riaient, causaient, mangeaient, buvaient, en un mot, avaient l'air aussi parfaitement heureux que s'ils eussent déjà passé le Styx dans la barque du vieux Caron.

Pour ajouter à l'effet du tableau, des urubus, des faucons, des aigles pêcheurs, perchés sur les basses branches des arbres, disputaient aux caïmans tapis dans les herbes du bord les têtes et les entrailles des gros poissons que les femmes rejetaient dans le lac avec le fretin rebuté.

Cette pêche miraculeuse, tour à tour interrompue et reprise, dura huit heures, et me permit de faire — en travaillant comme un nègre, il est vrai — vingt-huit croquis coloriés d'individus de genres distincts. Pendant que j'exécutais ce véritable tour de force, le Père Antonio déjeuna trois fois de poisson, au mépris de l'avertissement que je lui donnai de se défier de cette



Étude de candiru.

chair saturée de phosphore. Pour le mettre en garde contre ses effets pernicieux, j'allai jusqu'à lui raconter l'histoire de ces deux derviches sur lesquels le sultan Saladin avait fait autrefois une expérience décisive; mais loin d'en paraître effrayé, il me rit au nez en me disant que mes derviches étaient deux imbéciles et Saladin un curieux fort impertinent; que Dieu avait donné le poisson à l'homme pour s'en nourrir et le manger à toutes sauces, et que c'était honorer la Divinité que d'user de ses dons et sans s'inquiéter des perturbations plus ou moins drolatiques qu'ils pouvaient amener dans l'économie animale.

Avant que cette journée si bien remplie touchât à sa fin, nous songeâmes à retourner à Tierra Blanca. Les pirogues qu'on avait ramenées à terre reçurent les salaisons fraîches, dont le poids pouvait s'élever à une trentaine d'*arrobes*[1], puis nos hommes chargèrent le tout sur leurs épaules, mais non sans faire la grimace et hasarder cette observation judicieuse que les embarcations leur paraissaient plus lourdes à cette heure qu'elles ne l'étaient le matin. Nul ne s'avisa de les contredire.

1. L'arrobe espagnole est de 25 livres.

Nous quittâmes *Palta Cocha*[1], c'était le nom du lac que nous ne devions plus revoir, et nous reprîmes à travers la forêt le chemin de l'Ucayali. A peine y avions-nous fait quelques pas, qu'un tourbillon d'ailes bruyantes fouetta l'air derrière nous, et de rauques discordances éclatèrent sous la feuillée : les urubus, les faucons et les aigles venaient de s'abattre près des foyers encore fumants et se disputaient la desserte de notre table.

Parmi les diverses espèces de poissons que nous recueillîmes dans le lac de la Palta[2], il en est deux sur lesquelles nous croyons devoir appeler l'attention du lecteur. Si ce lecteur n'est qu'un simple curieux, il nous saura gré de la digression qui va suivre, laquelle est tout juste assez longue pour l'instruire sans l'ennuyer; mais s'il appartient à la classe des ichthyologues, — ne pas confondre avec idéologues, — c'est avec un plaisir véritable qu'il accueillera nos renseignements sur deux

1. Lac de la Palta. — La palta est le fruit du *Laurus persea* appelé Avocatier dans les Antilles. — Nous ne savons d'où le lac a tiré ce nom singulier, car nous ne trouvâmes sur ses rives aucun *Paltero* ou arbre de Paltas.

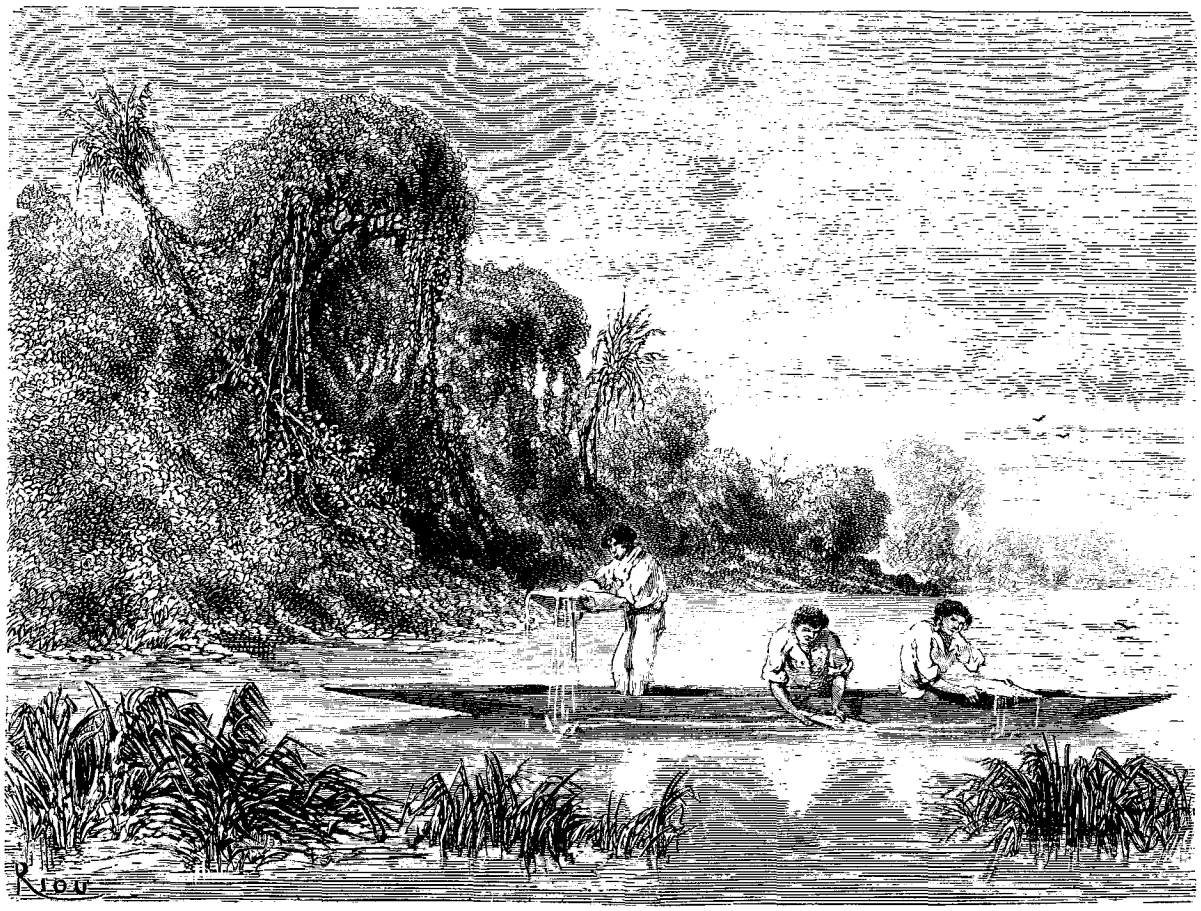
2. Ces mêmes espèces se retrouvent dans les eaux de l'Ucayali-Amazone d'où elles sortent et rentrent tour à tour à l'heure des débordements de cette rivière, ainsi que nous l'expliquerons plus loin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poissons américains dont les traités spéciaux n'ont eu jusqu'à ce jour ni l'occasion ni le loisir de s'occuper.

Le premier de ces individus, appelé *Daridari* par les Conibos, et dont on compte trois variétés, appartient à l'ordre des Sélaciens et au genre Raie. Sa configuration est à peu près celle de notre raie d'Europe, et sa taille varie de trois pieds de circonférence à douze pieds. La face ventrale de l'animal est d'un blanc rosé, légèrement frangé de noir sur les bords; la face dorsale, d'une teinte de suie réchauffée de bitume, est ocellée comme la robe du jaguar de larges taches noires, bordées d'un liséré d'ocre jaune. Ces grandes taches sont entourées de taches plus petites, mais colorées de la même façon.

Le daridari, dont la queue est plus large et moins longue que celle de notre raie d'Europe, porte sur cette queue comme un enjolivement ou comme une défense, nous ne savons au juste, trois dards osseux et quadrangulaires de quatre pouces de longueur sur quarante lignes de base [1]. Ces dards, que l'animal baisse et relève à volonté, sont creux; et bien qu'aucune glande destinée à sécréter un poison quelconque n'aboutisse à leur cavité, les blessures qu'ils font sont inguérissables. Nous avons vu un Indien Cocama piqué à la cheville par un de ces dards venimeux; le pied de ce malheureux, qui semblait près de se détacher de la jambe, n'était qu'un large ulcère d'où la sanie coulait à flots.



Pêche du candiru.

La manie qu'a le Daridari de s'étaler près du rivage pendant les heures les plus chaudes de la journée et d'y rester dans la plus complète immobilité, cette manie serait cause d'accidents fréquents, si l'indigène de l'Ucayali, au fait des allures de ce poisson, n'avait la précaution en entrant dans l'eau de l'agiter avec le pied pour effrayer l'animal et le déloger de son poste. Les Indiens Xeberos, les Ticunas, les Yahuas, dont les poisons de chasse sont les plus estimés sur les marchés de l'Amazone, connaissent si bien les propriétés venimeuses des piquants du Daridari, qu'ils les pulvérisent et les joignent aux ingrédients avec lesquels ils composent leur toxique

Comme pendant à cette raie que les Indiens pêchent quelquefois par curiosité, mais dont ils ne mangent jamais la chair, mentionnons un individu de la famille des Siluroïdes, aussi peu connu que le Sélacien dont nous venons de faire le portrait.

Ce poisson, appelé *Candiru* par les riverains, et dont la longueur varie de deux lignes à six pouces, fuit les eaux profondes et ne se plaît qu'au bord des plages. Le voisinage des endroits habités l'attire particulièrement

1. Il va sans dire que la longueur et la grosseur de ces dards sont relatives à la taille de l'animal. Les mesures que nous donnons de ces parties ont été prises sur un daridari de 6 pieds 1/2 de circonférence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en ce qu'il y trouve de fréquentes occasions de satisfaire ses instincts. Comme la plupart des silures de l'Ucayali-Amazone, il a la peau lisse et gluante, le dos d'un brun d'anguille, les flancs couleur de zinc, le ventre presque blanc; sa tête est arrondie, et ses yeux à peine visibles lui donnent un cachet de stupidité, rendue féroce par l'adjonction d'une gueule en suçoir, armée de dents microscopiques, très-aiguës et très-rapprochées.

Les plus grands de ces poissons, ceux de cinq à six pouces, font une rude guerre aux mollets indigènes qu'ils trouvent à portée : ils se lancent impétueusement sur la masse charnue, et leur gueule en suçoir en a détaché un lambeau avant que le possesseur du susdit mollet ait eu le temps de constater le déficit. Jamais disciple d'Esculape de la section des arracheurs de dents n'extirpa une molaire avec plus de prestesse que ces Candirus la bouchée de chair vive dont ils se montrent particulièrement friands.

Les infimes du genre, ceux dont la taille excède à peine deux ou trois lignes, sont bien autrement dangereux! Doués de cette faculté qu'ont les truites et les saumons de remonter des chutes rapides, ils s'introduisent dans les parties secrètes des malheureux baigneurs, où leurs nageoires en s'implantant les retiennent captifs. De là cette recommandation faite par l'indigène à l'oreille du voyageur de s'abstenir de tout épanchement diurétique dans l'eau d'un bain pris sur la rive. Aux douleurs atroces que peut occasionner l'introduction de cette aiguille vivante, les docteurs de l'Ucayali ne connaissent d'autre remède qu'une tisane faite avec la pomme du Genipa ou Huitoch, laquelle tisane, absorbée très-chaude, agit, prétendent-ils, sur les voies urinaires et dissout l'animal qui les obstruait.

Ce petit poisson, objet d'épouvante et d'horreur pour les indigènes, nous intéressait vivement. De retour à Tierra Blanca, nous désirâmes l'étudier à notre aise, et pour le pêcher point ne fut besoin de filet, de barbasco ou d'hameçons. A l'heure du déjeuner ou du dîner, nous prenions la carapace d'une tortue que Jeanne venait de mettre à mort pour le repas, et muni de cette vasque sanglante à laquelle adhéraient des lambeaux de chair, nous courions à la rivière où nous la submergions de six pouces environ. Des candirus de tout format accouraient aussitôt alléchés par cette provende; mais à peine étaient-ils entrés dans le périmètre de la carapace, que nous soulevions brusquement celle-ci et faisions deux ou trois prisonniers. Si ce jour-là notre temps était pris, ou que nous ne fussions pas d'humeur à étudier les allures de nos captifs, nous les laissions jusqu'au lendemain dans la carapace, où tout en se gorgeant de viande fraîche, ils s'ébattaient comme des dorades dans un bocal. Douze heures de cette prison et de ce régime suffisaient à nos candirus pour passer de la sveltesse de jeunes premiers qu'ils avaient la veille à la majestueuse rotondité de pères nobles. Alors nous les retirions de l'eau pour les disséquer ou les peindre. Parfois aussi nous les portions tout frétillants dans leur baignoire aux poules de la localité, qui les pêchaient, les dépeçaient et les avalaient en moins de temps qu'il ne nous en faut pour l'écrire.

Quelques jours après notre excursion à Palta Cocha, et comme Jeanne nous avait servi à dîner une respectable tranche de lamantin sautée à la poêle, mon hôte, pris d'une idée subite à la vue de cette chair appétissante, me demanda si j'aurais du plaisir à voir pêcher, non pas le cétacé qui l'avait fournie, mais un individu de sa famille; je lui répondis entre deux bouchées que rien ne pouvait m'être plus agréable. Or comme ce qui m'était agréable agréait presque toujours au Père Antonio, séance tenante il envoya Jean, l'économe, avertir quelques néophytes de se préparer à nous accompagner le lendemain. Le moment était d'autant mieux choisi pour une pêche de ce genre, qu'on touchait à l'époque où les lamantins mettent en pratique le précepte de la Genèse relatif à la multiplication des espèces, circonstance qui devait permettre à l'observateur d'ajouter un chapitre intéressant et entièrement inédit à l'histoire de ces cétacés herbivores.

Le lendemain à sept heures, nous quittions le port et descendions l'Ucayali. Notre convoi se composait de deux pirogues. L'une, manœuvrée par quatre rameurs, était occupée par mon hôte et moi; dans l'autre se trouvaient six néophytes en compagnie de leurs épouses. Ceux-ci, devant faire l'office de pêcheurs, s'étaient munis de harpons et de cordes. Les femmes, chargées de détailler la viande et de faire fondre le lard des animaux qu'on pourrait capturer, emportaient avec elles des coutelas fraîchement aiguisés, une provision de sel et un assortiment de jarres.

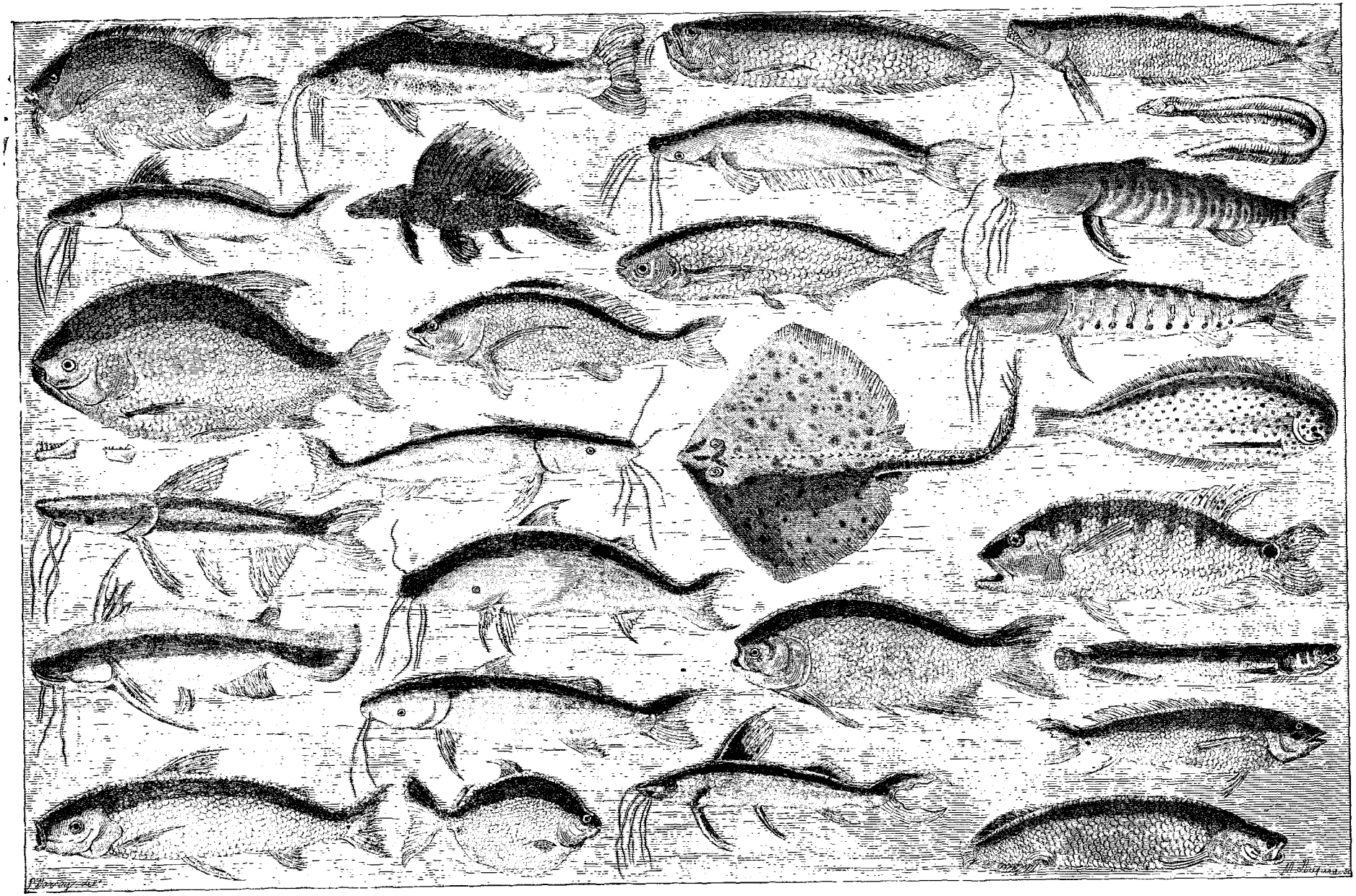
Pendant près d'une heure nous suivîmes le fil de l'eau; puis l'embouchure d'un canal s'étant montrée à notre gauche, nous la franchîmes au milieu d'un fouillis de plantes aquatiques qui s'étendait jusque dans l'intérieur et servait de repaire à des cohortes de moustiques avec lesquels il nous fallut compter.

Ce canal que nous remontâmes avait nom *Mabuiso* (terre noire), et comme tous les canaux qui profilent les rives de l'Ucayali, aboutissait à un lac plus ou moins important et de figure plus ou moins régulière. Celui que nous trouvâmes à l'extrémité du conduit pouvait avoir de deux lieues et demie à trois lieues de tour. Ses berges, à peine apparentes au-dessus de l'eau, étaient bordées de ce faux maïs que les Péruviens appellent *sara-sara*, les Brésiliens *camalote*, et que les lamantins, qui ne le désignent par aucun nom spécial, recherchent particulièrement pour en faire leur nourriture.

Nul arbre, nul buisson ne masquait cette grande nappe de Mabuiso, pareille à une flaque croupissante que le soleil eût dédaigné de boire, et si basse au milieu des terrains d'alentour, que l'Ucayali devait la recouvrir dans ses plus faibles crues. Çà et là, des touffes d'herbes poussées sur les bas-fonds lui faisaient comme autant d'îlots qui égayaient un peu sa morne surface.

Dès que nous en eûmes franchi le seuil, les pirogues, au lieu de prendre le large, obliquèrent à gauche et s'al-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



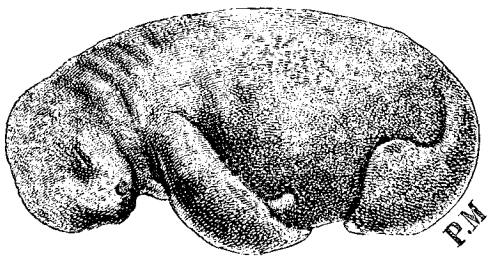
Poissons de l'Ucayali.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lèrent poster près du bord. Là les rameurs rentrèrent doucement leurs rames et engagèrent les femmes à garder le silence, tandis que les pêcheurs, debout à l'avant des canots, promenaient sur le lac un regard circulaire.

Après quelques minutes d'attente, un léger bruit se fit entendre à notre droite. Tous les yeux se tournèrent de ce côté. Le mufle noirâtre d'un lamantin pointait au-dessus des herbes noyées. L'animal souffla bruyamment pour expulser de ses poumons un air vicié, aspira coup sur coup quelques bouffées d'air atmosphérique; puis ayant satisfait de la sorte aux exigences de sa nature d'amphibie, se mit à nager vers le milieu du lac.

Comme il en approchait, cinq individus de son espèce se montrèrent presque en même temps au-dessus de l'eau, que l'extrémité de leur mufle dépassait seule. Sans la crainte d'effaroucher les nouveaux venus, nos gens eussent battu des mains, car la pêche promettait d'être magnifique. En apercevant le premier lamantin, les cinq autres étaient venus à sa rencontre, et, mus par la même pensée, si tant est que les lamantins aient une pensée, manœuvraient de façon à le prendre au milieu d'un cercle. Parvenus à quelques pas de l'animal, ils ne prirent que le temps de souffler et de renifler et fondirent sur lui tête baissée; mais celui-ci esquiva le choc en plongeant, et les cétacés se heurtèrent avec furie.



Fœtus de lamantins.

Leur rencontre fit jaillir une trombe d'eau. Le lac se troubla, la vase du fond remonta à la surface, labourée qu'elle était par les évolutions rapides et les coups de queue pareils à des coups de battoir que les amphibies s'administraient à qui mieux mieux. Au milieu de cette onde fangeuse qui se creusait, s'enflait, bouillonnait comme si des feux souterrains l'eussent échauffée, des hures reniflantes, des ailerons charnus, de larges queues spatulées passaient et repassaient avec de tels bonds et de si étranges culbutes, que je demandai tout bas au Père Antonio à quelle gymnastique insensée pouvaient se livrer les lamantins de Mabuiso.

Ce que dans mon ignorance des mœurs de ces cétacés j'avais pris pour un exercice de gymnastique, était le combat à outrance de lamantins mâles. La lutte de ces animaux dura quelques minutes, puis le calme s'étant rétabli, deux d'entre eux émergèrent simultanément à peu de distance du champ de bataille, et nageant de conserve, gagnèrent le milieu du lac, où nous les perdîmes de vue.

Comme je déplorais ce contre-temps, les deux fuyards, par égard pour la science, dont j'étais le très-humble représentant, daignèrent reparaître au milieu des herbes noyées. Deux courbes brunes, qui saillaient parallèlement au-dessus de l'eau, et deux ailerons qui battaient l'air d'un mouvement spasmodique, témoignaient à n'en pas douter qu'un des lamantins mâles avait mis ses rivaux en fuite.

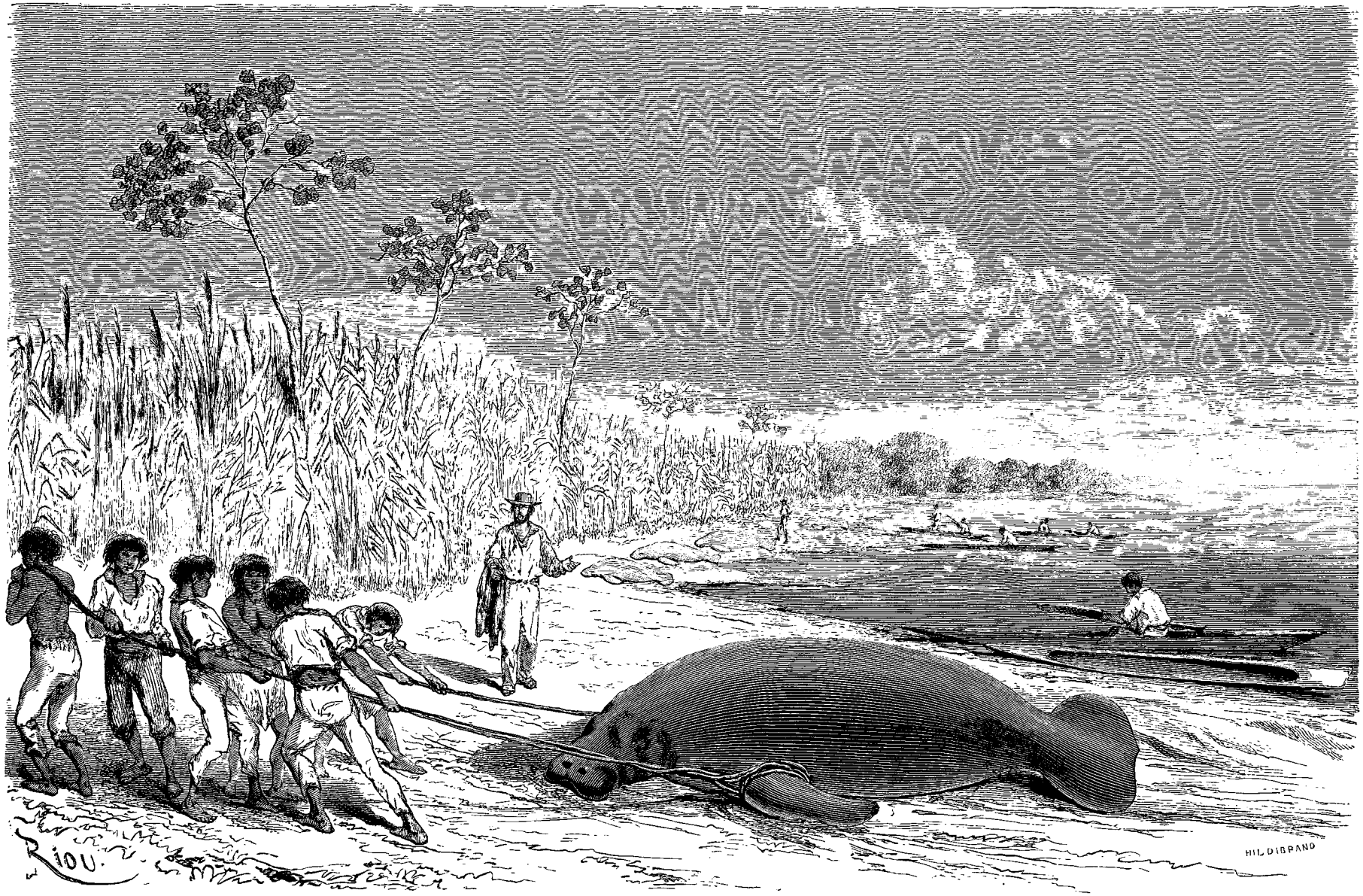
Quand, à des indices qui trompent rarement leur œil exercé, les pêcheurs de ces contrées ont constaté dans les eaux d'un lac la présence d'un lamantin femelle, ils barrent l'entrée du canal qui y aboutit, afin de retenir captifs les mâles qui s'y sont introduits à sa suite. Les pauvres animaux tombent alors sous le harpon, victimes de leur concupiscence. Parfois la femelle qui servit à les prendre au piége est comprise dans le massacre; mais le plus souvent les pêcheurs, qui la reconnaissent à sa taille et à ses allures, la laissent sortir du lac et rentrer dans les eaux de l'Ucayali, afin qu'à l'occasion elle leur serve encore d'appeau pour attirer les mâles dans une embuscade. *Perfide comme l'onde*, a dit le grand Shakspeare de la femelle, — de la femelle du lamantin s'entend.

Rien de plus simple et de moins dispendieux que la façon de pêcher le lamantin dans les lacs de cette Amérique. Guidé par le souffle de l'animal, qui émerge toutes les dix minutes pour expulser de ses poumons l'acide carbonique et le remplacer par une provision d'oxygène et d'azote, le pêcheur dirige doucement sa barque vers le cétacé et s'en approche à portée de harpon. Ce harpon est un clou de six pouces, aiguisé sur la pierre et emmanché d'un bâton auquel est attachée une corde de quelques brasses. Il suffit au pêcheur de planter cet engin dans une partie quelconque du corps de l'animal pour étourdir ce dernier et s'en rendre maître. Cette masse informe et puissante, qu'on croirait susceptible de résister au choc d'un bélier, cède au moindre effort et succombe à la première blessure.

Des trois lamantins mâles que nous pêchâmes dans le lac de Mabuiso, le premier fut atteint dans les plis du col, le second au milieu du corps, le troisième entre les vertèbres caudales. Le coup de grâce fut donné à chacun d'eux, et leurs cadavres, attachés par les ailerons, furent remorqués jusqu'à l'Ucayali, puis traînés à renfort de bras sur une plage qui nous avait paru offrir les commodités désirables pour une cuisine en plein air. Là les cétacés, placés le ventre en l'air, furent incisés de la gorge à l'anus par les maîtres bouchers qui commencèrent à les dépouiller de leur cuir. Une armure de lard, épaisse de trois pouces, recouvrait la chair de ces amphibies, chair si rose, si ferme et si appétissante qu'on était tenté de la manger crue. Jamais viande et couenne de porc ne me parurent plus dignes que celles de ces lamantins de figurer dans le poëme de *la Gastronomie* ou sur la carte d'un restaurateur en renom.

Les sujets capturés dont nous boucanâmes la viande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Capture de lamantins, à Mabuise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et fîmes fondre le lard n'avaient pas atteint toute leur croissance, et comme l'envie m'était venue d'ajouter à mon bric-à-brac scientifique, la charpente ostéologique d'un de ces animaux, je résolus d'attendre que le hasard me procurât un lamantin de belle taille; peut-être eussé-je attendu bien longtemps, car le hasard, qui d'habitude arrive sans être appelé, ne vient jamais quand on l'appelle, si le Père Antonio ne se fût avisé de le conjurer en envoyant trois de ses néophytes explorer un lac situé à dix lieues de Tierra Blanca sur la rive droite, et renommé pour ses lamantins.

Les pêcheurs restèrent cinq jours absents et rapportèrent de leur excursion deux lamantins mâles et une femelle. La difficulté de remorquer ces animaux à contre-courant, les obligea de les détailler sur place. En ouvrant la femelle, ils y trouvèrent un petit sur le point de naître. Au mois d'août pareille trouvaille ne les eût pas surpris, mais au mois de février elle leur parut faire exception à la règle; et par égard pour cette singularité, ils déposèrent le lamantin mort-né sur des feuilles de balisier, sans rien changer à sa posture originelle.

L'animal, d'une nuance de zinc pâle, avait deux pieds huit lignes de longueur sur vingt-six pouces de tour. Son mufle était aplati contre le thorax, ses nageoires ramenées en avant étaient croisées l'une sur l'autre, et la souplesse des vertèbres encore cartilagineuses permettait à la queue de décrire une courbe et de venir s'appuyer sur le ventre. Quant à l'expression de la face, car je fis le portrait du petit mammifère, elle me rappela par je ne sais quoi d'innocent, de béat et de résigné, certaines physionomies de vieux abonnés de théâtre que j'avais vus dormir le nez dans leur cravate en écoutant des tragédies. La mère avait été si lacérée par nos équarisseurs que je n'en pus tirer qu'un dessin imparfait; en revanche un des mâles me fournit un très-beau squelette.

Pauvre squelette! au lieu de dormir à cette heure, comme c'était son droit, sous un frais détritus de plantes aquatiques, au bord de ce lac inconnu dont il sillonna si longtemps les eaux, il gît sans honneur au fond d'une cave du sixième arrondissement de la moderne Babylone, où les rats, les cloportes et les araignées viennent le visiter. Les voies du destin sont incompréhensibles! Mais revenons aux lamantins.

Tous les traités d'histoire naturelle que nous avons pu feuilleter — et ils sont nombreux — semblent s'être donné le mot pour parler de la même façon de ces amphibies et propager sur leur compte les mêmes erreurs. Il nous suffira de prendre à partie le plus récent de ces traités signé du nom d'un des pontifes de la zoologie et sanctionné par l'Université qui le déclare propre à l'instruction de la jeunesse. Le traité en question s'exprime ainsi sur le compte des lamantins.

« Ils ont le corps oblong et terminé par une nageoire ovale. On voit sur le bord de leurs nageoires des vestiges d'ongles, et ils se servent de ces organes avec assez d'adresse pour ramper et pour porter leurs petits. Ils vivent dans les parties les plus chaudes de l'océan Atlantique près de l'embouchure des rivières de l'Amérique et de l'Afrique. Leur chair se mange, et ils parviennent à quinze pieds de long. »

Peut-être ce portrait du lamantin fut-il vrai de tous points à l'époque préadamite où l'animal se produisit pour la première fois dans les eaux douces ou saumâtres des grands fleuves; mais de nos jours il est susceptible de quelques modifications. Ainsi le corps du cétacé est oblong en effet, mais la saillie des côtes fortement accusée lui donne l'apparence d'un carré long dont on aurait émoussé les angles[1].

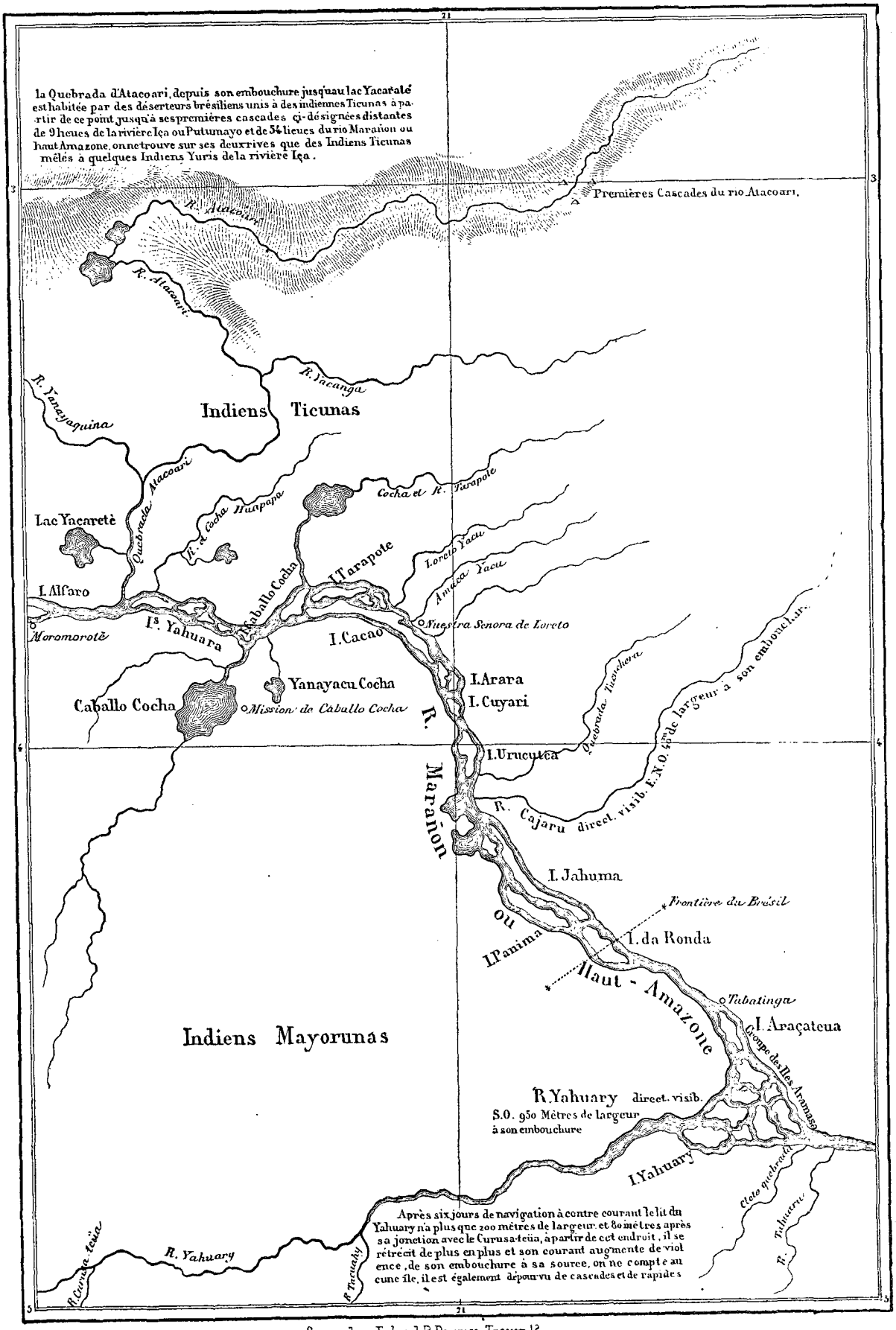
La nageoire du lamantin, pour procéder dans l'ordre du traité, n'est pas seulement de figure ovale, elle est d'une construction curieuse. Sans parler de l'omoplate d'un développement excessif auquel elle est attachée, elle se compose d'un humérus qui se relie à deux os dans lesquels on peut voir, soit un radius et un cubitus à l'état rudimentaire, soit un carpe formé de deux os et servant de base à un métacarpe formé lui-même de neuf os auxquels sont soudés les doigts d'une main ou phalanges. Ces doigts sont au nombre de trois. Ceux de gauche et de droite offrent quatre os articulés; le medius en a cinq. Les phalangettes qui terminent ces doigts sont courbes et rappellent par leur conformation les spiquants de l'églantier. De là sans doute ces ongles ou ces vestiges d'ongles dont le traité que nous citons arme si libéralement la nageoire du lamantin. Seulement son illustre auteur n'a pas réfléchi que ces ongles ou ces phalangettes, apparentes sur le squelette, étaient recouvertes chez le sujet vivant par le cuir, le lard et la viande, formant une épaisseur de deux pouces environ, circonstance qui, en supposant à l'animal l'intention de griffer, l'oblige bon gré mal gré à faire patte de velours.

Quant à la faculté que le susdit traité donne aux lamantins de se servir de leurs nageoires *avec assez d'adresse* pour ramper sur le sol et porter leurs petits[2], nous engageons vivement son auteur, au nom de la zoologie dont il est le plus ferme appui, à retrancher de la prochaine édition de son œuvre les lignes où il en est question. Le lamantin a dans sa nageoire un agent de locomotion fluviatile, de natation, mais non de préhension. Tout au plus se sert-il de cette nageoire comme d'un crochet pour courber et amener à portée de sa bouche la tige d'herbe que celle-ci ne peut atteindre. Jamais on ne le trouve à terre; en revanche on le voit souvent près du bord. Cela tient, non pas au goût particulier de ce

1. Les lamantins empaillés que possède le Muséum ne donnent qu'une idée imparfaite de la forme réelle de l'animal. Les cuirs de ces cétacés, rapportés secs et raccornis par des voyageurs, ont été ramollis à la vapeur par les élèves tachydermistes du laboratoire de zoologie et bourrés par eux d'autant d'étoupe que l'élasticité de ces mêmes cuirs l'a permis. De là la forme hétéroclite de ces lamantins officiels, qui ressemblent assez à de gigantesques andouilles auxquelles on aurait ajusté une tête, une queue et des ailerons.

2. Le Juvénal des travers zoologiques de ce siècle, le très-spirituel auteur de l'*Esprit des Bêtes* a reproduit cette malheureuse version accréditée chez nous par quelque voyageur arrière-neveu de Midas, de lamantins venant paître sur les rivages, portant leurs petits dans leurs bras-nageoires et tirant des plaintes touchantes du fond de leur poitrine maternelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grave chez Erhard R Duguay-Trouin 12

Traversée de l'Amérique du Sud par M. Paul Marcoy. — Carte n° 10.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cétacé pour le plancher des vaches, bien que les Brésiliens l'aient surnommé *poisson-bœuf* et les Péruviens *vache marine*, mais simplement à ce que le plantain d'eau et le faux maïs dont il s'alimente croissent près du rivage.

Ajoutons que la progéniture du lamantin — toujours d'un seul petit — nage à ses côtés comme le baleineau près de la baleine. La tendre mère le guide, le surveille, folâtre avec lui, le rappelle à l'ordre par un coup d'aileron, le défend au besoin contre la brutalité des mâles, le laisse teter à ses heures, mais ne le prend jamais dans ses bras-nageoires, comme une nourrice pourrait faire de son poupon, fort empêchée qu'elle serait, la pauvre bête, d'exécuter un pareil tour de force.

Comme il est dit au positif dans le traité susrelaté : *La chair du lamantin se mange ;* nous ajouterons au superlatif qu'elle est plus blanche, plus ferme et d'un goût bien plus délicat que la chair de porc, avec laquelle elle a d'ailleurs beaucoup d'analogie. Une différence à noter entre ces deux viandes, c'est que celle du porc est lourde à l'estomac et de digestion difficile, tandis que la viande du lamantin se digère avec autant de facilité que la chair du poisson d'eau douce.

Si, comme le dit péremptoirement l'auteur du traité, ces cétacés *parviennent à quinze pieds de long*, et le squelette d'un lamantin du Sénégal que possède le Muséum a pu lui fournir ces mesures, nos lamantins de l'Ucayali-Amazone sont loin d'atteindre à ces dimensions. Les plus grands d'entre eux ne mesurent guère que six à sept pieds du mufle à l'extrémité de la queue. Cette exiguïté de taille des cétacés américains est le résultat de la guerre d'extermination que le commerce, depuis tantôt deux siècles, fait à leur malheureuse espèce. Sous l'insidieux prétexte que sa chair est bonne à manger et son huile propre à l'éclairage, on la poursuit, ou l'assiége, on la traque. Chaque année on l'oblige à fournir à la consommation et à l'exportation une effroyable quantité de viande et d'huile. Comment aurait-elle le temps de croître et d'atteindre à son entier développement ?

Indignés des persécutions dont ils étaient l'objet de la part de l'homme, les lamantins ont déserté en foule l'embouchure des grands fleuves de l'Amérique, où l'auteur du traité les chercherait en vain, et sont allés s'établir dans les lacs de l'intérieur. Mais le commerce qui ne pouvait se passer d'eux a envoyé des délégués à leur poursuite et le massacre a recommencé de plus belle. Au train dont vont les choses, il est facile de prévoir que dans un temps donné l'espèce de ces animaux aura disparu de cette Amérique.

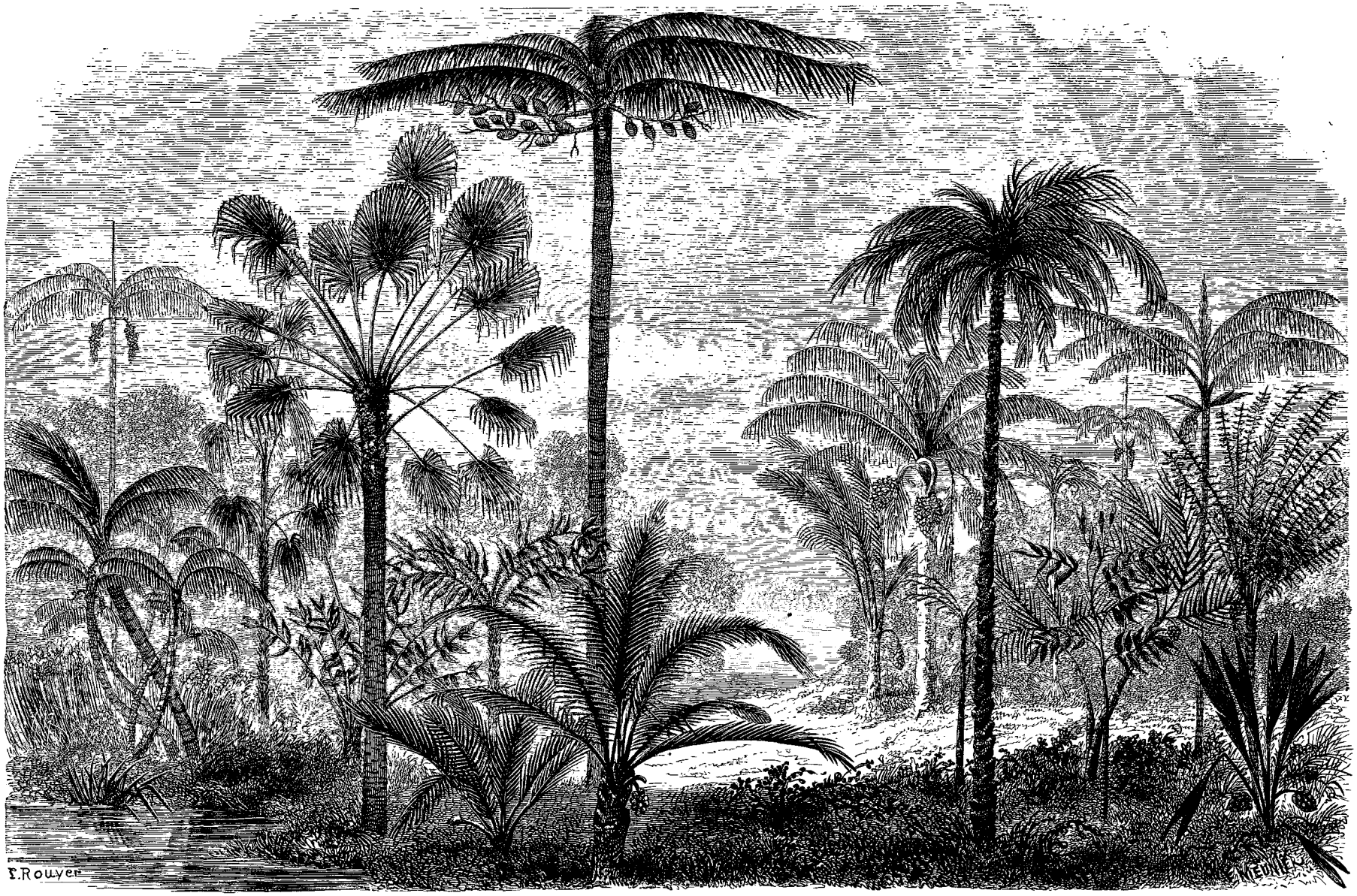
Et maintenant que nous n'avons plus rien à dire sur le compte de ces cétacés herbivores, rentrons définitivement à Tierra Blanca, d'où notre promenade chez les Sensis, notre pêche au barbasco sur le lac de la Palta et celle du lamantin à Mabuiso, nous ont éloigné à plusieurs reprises.

Missionnaire et maçon.

Le temps partagé entre les excursions que j'ai racontées, l'examen des lieux et des choses que j'ai décrits, les causeries, les repas et les bains nocturnes dont j'ai parlé, le temps fuyait à tire-d'aile. La vie que nous menions à Tierra Blanca — je dis nous, car mon hôte s'en accommodait à merveille — avait je ne sais quoi d'aventureux, de débraillé, d'un peu bohème, dont le côté humoristique et vagabond de ma nature se déclarait très-satisfait, mais contre lequel le côté digne et sérieux qui est en elle bougonnait sans cesse et parfois protestait énergiquement. Le soir en me couchant, lorsqu'il m'arrivait de dialoguer avec ma conscience et de m'interroger comme Titus sur l'emploi de ma journée, j'éprouvais bien quelques regrets de cette folle vie, mais le sommeil me prenait si vite, que le remords n'avait pas le temps de m'aiguillonner. Le lendemain les incidents se renouaient au point où ils s'étaient rompus la veille, et, comme le dit si excellemment l'Écriture, je retournais à mon vomissement.

Cependant il était des jours où la raison reprenant le dessus, nous abjurions mon hôte et moi toute idée de vagabondage et faisions le ferme propos de travailler sérieusement. Ces jours-là, bien rares d'ailleurs, je me renfermais dans la chambre à coucher banale et crayonnais force détails locaux, force choses intéressantes ou que je croyais telles et qui depuis ne m'ont servi qu'à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palmiers de l'Ucayali-Amazone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

allumer mon feu. De son côté, le révérend père Antonio allait gâcher du plâtre et recrépir les murs de sa maison. Cette maison, dont jusqu'ici je n'ai pas eu l'occasion de parler, était située à cent pas de l'église, au milieu d'une clairière de mimosas. Le missionnaire qui l'appelait sa Thébaïde y travaillait depuis dix-huit mois. Comme on pourrait supposer à cette construction des proportions babyloniennes, vu le temps que son constructeur mettait à l'édifier, disons bien vite qu'elle se composait d'une seule pièce longue de huit pieds, large de six, haute de sept, avec une porte et une fenêtre. Les murs formés de lattes de palmier étaient enduits de glaise et recouverts de plâtre. Un toit de palmes dont les poutrelles seules étaient en place, devait la recouvrir plus tard.

L'exiguïté de ce logis ne pouvait manquer d'assurer à celui qui l'habiterait un repos exempt de moustiques. Son épure reproduisait, mais sur une plus grande échelle, la cellule-tiroir du prieur de Sarayacu. Le Père Antonio en avait poli les parois avec un soin extrême, et leur appliquant le conseil que Boileau donne aux faiseurs de sonnets, les polissait sans cesse et les repolissait. Enthousiasmé par le poli de ces murailles dont la blancheur nivescente sollicitait mes instincts de dessinateur, j'avais offert à mon hôte d'y tracer avec du charbon quelques profils de fantaisie ornés de nez démesurés, lesquels en égayant un peu l'intérieur de sa Thébaïde, m'eussent rappelé plus tard à son souvenir; mais il avait repoussé cette offre artistique, sous le prétexte qu'une décoration murale l'empêcherait de voir les moustiques, les cancrelats, les scorpions et les myriapodes qui pouvaient s'introduire dans sa demeure et troubler la quiétude de son sommeil.

Un jour vint où n'ayant plus rien à faire à Tierra Blanca, j'annonçai au Père Antonio que j'allais quitter sa Mission pour continuer mon voyage. Cette détermination, à laquelle il aurait dû s'attendre, parut le surprendre et le contrarier si fort en même temps, que, pour lui être agréable, je reculai de quatre jours le terme que j'avais fixé à mon départ. Ce sacrifice, si c'en était un de ma part, ne fut pas consommé, grâce à l'arrivée d'un néophyte de Sarayacu, porteur d'une lettre que le prieur de la Mission centrale adressait à son coreligionnaire de Tierra Blanca. Cette lettre, que le messager avait cousue entre les plis de sa chemise pour ne pas la perdre en chemin, portait en teneur : qu'un exprès envoyé par le président de la république de l'Équateur et l'archevêque de Quito, venait d'arriver à Sarayacu, apportant au révérend José Manuel Plaza la nouvelle de sa nomination à l'évêché de Cuenca, et l'ordre d'abandonner dans le plus bref délai le chef-lieu des Missions de l'Ucayali pour venir occuper son nouveau poste.

La lettre, ou plutôt celui qui l'avait écrite, ajoutait: que dans l'impossibilité de résilier du jour au lendemain les pouvoirs qu'il tenait de l'ordre de Saint-François, il priait le Père Antonio de venir le suppléer à Sarayacu, en attendant que le collége d'Ocopa, auquel il allait référer de la chose, eût nommé le préfet apostolique destiné à le remplacer [1].

A cette lettre, le messager, qui semblait au fait de son contenu, ajouta quelques phrases explicatives. La notice apportée par l'exprès s'était rapidement propagée dans Sarayacu, et avait mis l'alarme parmi les néophytes. Les alcades et les gouverneurs s'étaient réunis à la hâte afin de délibérer sur ce qu'il convenait de faire, puis opinant du bonnet, s'étaient transportés au couvent pour demander à leur père spirituel si, en supposant que la nouvelle de sa nomination fût certaine, il aurait le courage d'abandonner les enfants de son cœur après plus d'un demi-siècle passé au milieu d'eux. Mais le vieillard, tout à l'idée de sa Grandeur future, avait renvoyé les députés à leurs affaires en les priant de le laisser s'occuper des siennes.

Bien que le néophyte qui nous donnait ces détails nous assurât qu'en ce moment le révérend prieur faisait ses apprêts de départ, non-seulement je ne pus croire à tant de promptitude, mais doutant même que ce départ s'effectuât, je regardai le Père Antonio comme pour avoir son opinion à cet égard. « Il partira, me dit-il, et si promptement, que pour peu que je tarde à l'aller rejoindre, je ne le trouverai plus à Sarayacu. »

Comme le Père Antonio joignait l'action à la parole et se disposait à suivre le messager, je l'arrêtai par un pan de sa robe pour lui représenter que son séjour à Sarayacu pouvant se prolonger indéfiniment, il était inutile que je restasse à me morfondre entre Jean et Jeanne; qu'en conséquence, je le priais de recevoir *ex abrupto* mes adieux les plus tendres et mes vœux les plus chers pour son bonheur futur. La seule et dernière faveur que je réclamais de son obligeance, c'est qu'en arrivant à Sarayacu, il m'expédiât sur-le-champ un exprès pour me faire savoir au juste ce qui retournait dans les cartes. J'offrais d'attendre quarante-huit heures le message et le messager. Le Père Antonio promit de faire droit à ma requête, et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

Les quarante-huit heures n'étaient pas écoulées qu'un néophyte de la Mission centrale, venu par le tipichca ou canal intérieur qui s'étend entre Sarayacu et Tierra Blanca, me réveillait au milieu de la nuit pour me remettre un bout de papier sur lequel était tracée au crayon cette phrase courte mais expressive : *Se va dentro de ocho dias y esta loco de contento.* « Il part dans huit jours et est fou de joie. »

En prévision de l'événement, j'avais donné l'ordre à mes gens de remettre à flot la pirogue et de se tenir prêts à partir au premier moment. Or, ce moment était venu; et quand j'eus déjeuné, dit adieu à Jean et souri à Jeanne, je quittai la Mission de Tierra Blanca.

Une fois au milieu de l'Ucayali, mon premier soin, après un coup d'œil jeté sur ses rives, fut de relever la

1. Ce fut le père Juan Simini, un des religieux italiens que le révérend Plaza avait eu pour compagnon à Sarayacu, qui lui succéda dans le gouvernement spirituel et temporel des Missions de l'Ucayali.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partie visible de son cours qui, jusqu'à l'île de Mabuiso, voisine du lac où nous avions pêché le lamantin, se maintenait au nord-nord-est quart nord en ligne presque droite. Ce relevé fait et ne sachant à quoi passer le temps, j'ouvris pour me distraire mon livre de notes et m'amusai à relire les derniers détails que j'y avais consignés. Ces détails avaient trait à la formation des lacs et des canaux de l'Ucayali, et je les intercale ici comme à leur véritable place.

C'est à partir du septième degré, entre les Missions de Sarayacu et de Tierra Blanca, que commence cette série de canaux et de lacs qui profilent les deux côtés de la grande rivière et lui donnent l'aspect bizarre qu'on peut lui voir sur notre carte. Leur formation n'a d'autre cause que l'abaissement des rives de l'Ucayali, qui depuis le territoire des Sensis jusqu'au Marañon, vont toujours décroissant, et sont recouvertes par les eaux chaque fois que la chute des neiges dans la Sierra amène une élévation dans le niveau des rivières qui y ont leur source.

La pente continue des terrains où coulent ces rivières[1] donne à leurs crues, presque toujours suivies de débordements, un caractère de violence et d'impétuosité formidables : la nappe écumante et grondeuse poursuit l'envahissement de ses rives jusqu'à ce que, par suite d'un temps d'arrêt dans la chute des neiges, le lit de la rivière abaissant son niveau, divorce avec la masse des eaux vagabondes qui couvraient le pays. Celles-ci restent alors stationnaires dans les dépressions du sol qu'elles ont transformées en lacs ; le trop-plein de ces lacs retourne à la rivière par le lit des ravins, ou se frayant un passage à travers les terres, établit de la sorte une communication permanente entre la rivière et le lac formé par un premier débordement. Les cétacés, les tortues, les caïmans, les poissons sortis de la rivière aux heures de sa crue et entraînés par l'inondation, se fixent dans les lacs nouvellement emplis, s'y acclimatent et y multiplient.

Du 15 août au 15 novembre où la neige ne tombe plus dans la Sierra, la rivière, en atteignant le minimum de son niveau, cesse d'affluer dans le canal qui la faisait communiquer avec le lac de l'intérieur. L'eau de celui-ci, désormais stagnante, dépose les particules boueuses qu'elle devait au flux incessant de l'étier qui l'alimentait, et acquiert en peu de temps cette limpidité que nous y remarquions le jour de notre pêche au ménisperme.

Quand est revenue l'époque des pluies dans les vallées, qui est celle des neiges sur les hauteurs, la rivière, emplissant de nouveau les canaux taris, indemnise amplement les lacs auxquels ils aboutissent des pertes que ceux-ci auraient pu subir durant les jours caniculaires. A la faveur de ce second débordement, la plupart des espèces, emprisonnées dans les lacs, regagnent la rivière pendant que d'autres en sortent et vont prendre leur place.

1. L'altitude de leurs sources est d'environ 15 000 pieds, et dans la plaine du Sacrement, aux environs de Sarayacu, le niveau de leur lit au-dessus de la mer n'est plus que de 380 pieds.

Ces lacs artificiels — ne pas confondre avec les véritables lacs[1] — sont de figure et d'étendue assez irrégulières : certains n'ont que quelque deux cents mètres de circonférence ; d'autres, mais c'est le petit nombre, ont trois et quatre lieues de tour.

Fantasque dans son cours et d'humeur variable, l'Ucayali ne crée pas seulement des goulets et des lacs à l'heure de ses débordements, il lui arrive même, comme nous l'avons dit plus haut, de déserter son lit, et cela sur une étendue de deux à trois degrés, pour s'en creuser un autre plus ou moins éloigné de l'ancien, laissant à la place de celui-ci un chenal sans issue qui sort du nouveau lit et plonge comme une trompe dans l'intérieur des terres. Certains de ces canaux, aujourd'hui comblés et recouverts par la végétation, mais dont on peut retrouver le tracé sur d'anciens plans chorographiques de la contrée, prouvent en y joignant ceux qui figurent sur notre carte, et qui n'existaient pas alors, les bizarres déviations de cette rivière.

Les canaux que nous signalons sont de deux sortes et ont des noms distincts. Lorsqu'ils résultent d'un déplacement de la rivière, et abrégent la distance d'un point à un autre comme celui que nous avons relevé entre Sarayacu et Tierra Blanca, ils sont appelés *Tipi-schca* (chemin de traverse). Quand au lieu d'accourcir la route ils l'allongent, comme tout canal formé par le rapprochement d'une île et de la terme ferme, les indigènes les nomment *Moyuna*[2] (longue route). Avec ces deux canaux, ils en ont un troisième appelé *Hiyantaë* (le gosier) ; mais comme celui-ci n'est que le conduit plus ou moins long, plus ou moins étroit, plus ou moins sinueux, qui amène les eaux de l'Ucayali à un lac de l'intérieur, nous n'avons pas à nous en occuper.

Tout en suivant le fil de l'eau et relisant, non sans bâiller, la théorie des canaux de l'Ucayali que je viens d'exposer, et devant laquelle un lecteur a le droit de bâiller aussi, je remarquais que les berges de la rivière, ainsi qu'il est dit au début de la théorie, tendaient à s'abaisser de plus en plus. En certains endroits elles n'offraient qu'une ligne brune ou jaunâtre à peine apparente au-dessus de l'eau ; en d'autres, elles se haussaient de cinq à six pieds, et formaient comme un stylobate à la verte muraille de la forêt. Malgré le voisinage de la Sierra de Cuntamana, nul pan de rocher, grès, basalte ou trachyte ne montrait ses plans lisses

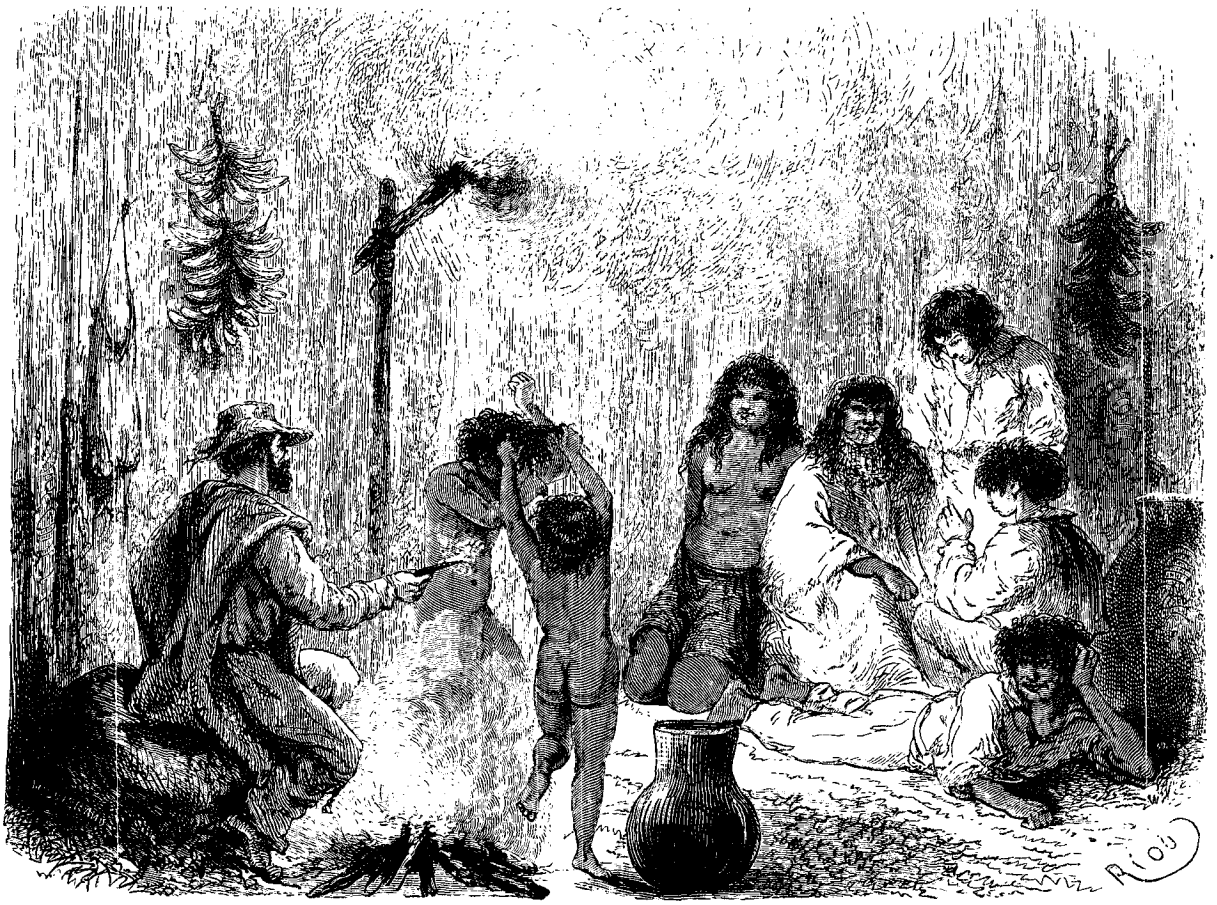
1. Ceux-ci ne sont pas dus comme leurs voisins aux débordements de l'Ucayali-Amazone, mais formés par des rivières venues de l'intérieur ; en outre leurs eaux sont toujours noires tandis que celles des lacs artificiels sont toujours blanches ; nous ne parlons, bien entendu, que des lacs artificiels de l'Ucayali-Amazone, car les rios *Jandiatuba, Jutahy, Japura, Negro*, etc., etc., dont les eaux sont noires, ne peuvent donner aux lacs artificiels créés par leurs débordements que des eaux semblables aux leurs. Plus loin, nous trouverons des lacs véritables de 8 et 10 lieues de circuit.

2. Ces *Moyunas* que suivent les navigateurs indigènes, non par plaisir, mais bien pour s'abriter contre la tempête qui souffle au large, ou pour refouler plus facilement les courants de l'Ucayali, lorsqu'ils voyagent en amont de cette rivière, ces *Moyunas* très-accidentées par les découpures des îles et de la terre ferme, les obligent à décrire force circuits qui allongent considérablement le trajet. Certaines de ces *Moyunas* n'ont qu'une à deux lieues d'étendue ; d'autres, comme l'*Ahuaty-Parana*, ont quarante-cinq lieues.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou ses angles rigides, et mon vieux pilote assurait gravement que nous ferions des centaines de lieues sans trouver un caillou de la grosseur d'un œuf de *huinti-hui*[1]. A défaut de rochers pour accidenter le paysage et rompre la monotonie des grandes lignes droites de la rivière et des forêts, les terrains, quand il s'en trouvait, étalaient des ocres, des glaises, des agglomérations de sable et d'humus, coupés à pic ou déchirés à brusques arêtes, durcis par le soleil, effrités par les pluies, de tons si riches et d'une vigueur telle, qu'à distance un paysagiste de profession, se méprenant sur leur nature, eût pris ce terreau pour du minéral, et fait une étude des prétendus rochers qu'on pouvait creuser avec l'ongle.

Les approches du soir interrompirent cet examen plastique. Julio, qui connaissait tous les points habités de l'Ucayali, avait déjà fait choix, sans m'en rien dire, du gîte où nous devions passer la nuit. Ce gîte était la demeure d'un indigène de sa connaissance. Comme nous en approchions, il me montra le maître de l'habitation debout sur le talus et regardant venir notre pirogue. L'individu, me dit-il, avait nom *Maquea runa*[1], était époux et père et faisait un peu de commerce avec



Une soirée chez Maquea Runa.

les Missions. Au moment où nous accostions, le Maquea vint à notre rencontre, me sourit personnellement et donna une poignée de main à chacun de mes hommes. A son facies de pleine lune, je reconnus un Schetibo. Tout en nous félicitant dans l'idiome pano sur notre arrivée, il nous précéda sous son toit où son épouse nous offrit une natte. La femme Maquea, déjà sur le retour, avait la tête un peu rentrée dans les épaules, le torse maigre, les rotules noueuses, les cheveux coupés en brosse au niveau des paupières et flottant sur le dos. Son costume, vrai négligé d'intérieur, se composait d'une bande de coton large de trois pouces qui lui ceignait le milieu du corps.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Petit oiseau du genre des becs fins au dos cendré et au ventre jaune. Il suspend son nid aux roseaux du rivage. Les Brésiliens de l'Amazone l'appellent *Bentivi*. — C'est le *Lanius Sulphuratus* de Buffon.

1. En quechua : l'*homme Maquea*. Le canal et le lac de Maquea runa qui figurent sur notre carte ont été habités par le Schetibo dont il est question ici et ont continué de porter son nom. Il nous arrivera plus d'une fois de relever en route des canaux et des lacs qui, comme ceux de Maquea runa, portent les noms d'individus qui ont vécu ou vivent encore sur leurs bords.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'Ile des Cedrèles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

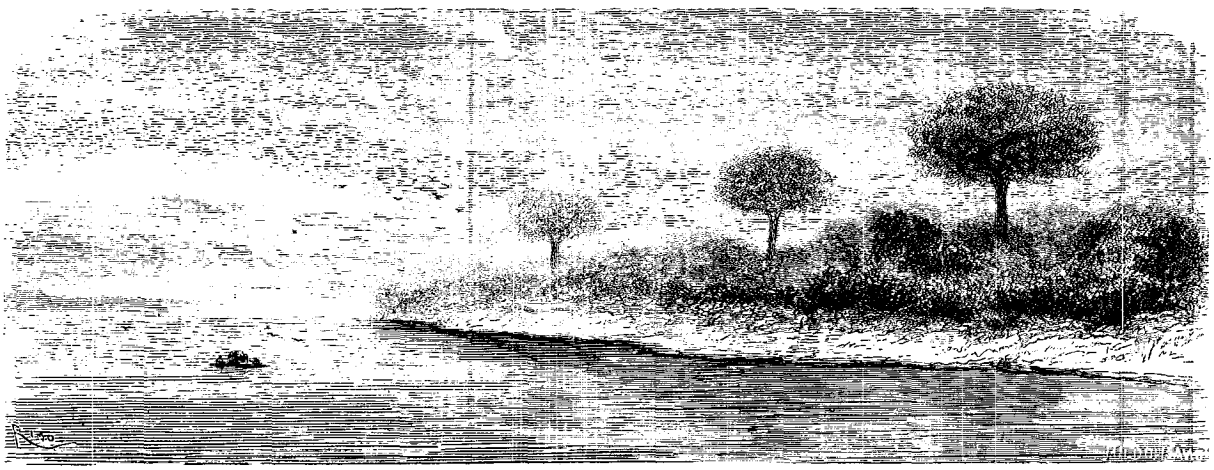
—

DIXIÈME ÉTAPE.

DE TIERRA-BLANCA A NAUTA (Suite).

Les arbres flottants. — Ignorance du voyageur à l'égard des cigales américaines. — Eustache en tournée. — *Les Machusisac.* — Effet que peuvent produire des fleurs blanches sur des eaux noires. — Les nids de Caciques. — Un coup de vent sur la rivière Ucayali. — Instinct des oiseaux. — Détails de mœurs intimes. — De l'esclavage chez les indigènes de la plaine du Sacrement. — Une habitation de Chontaquiros.

Avec cette finesse de tact, apanage exclusif du sexe qu'elle représentait à l'état sauvage, la digne ménagère comprit bien vite que la conversation de son mari n'était pas assez substantielle pour nos estomacs, et se



Les copahus.

mit en mesure de nous préparer à souper. En un clin d'œil le feu fut allumé, une marmite d'eau placée en équilibre sur trois pierres, et un jambon de pécari décroché de la solive où il se balançait au vent du soir. A l'aide ces ongles tranchants dont ses dix doigts étaient armés, la femme Maquea détacha de ce jambon des bribes de viande et les jeta dans l'eau bouillante. Une demi-heure suffit à la cuisson du ragoût local, qu'elle nous servit sans assaisonnement aucun, mais bouillant, écumant et grondant encore.

A l'issue de ce repas pris en commun, j'offris aux deux époux un verre de tafia qu'ils avalèrent sans se faire prier, puis, les laissant causer avec mes gens, je me rapprochai du foyer où les enfants de la maison, deux petits gnomes couleur de pain d'épice, me rejoignirent. A la clarté d'une torche résineuse, qu'on avait allumée en mon honneur, je venais d'apercevoir un de ces sacs en jonc où les indigènes gardent leurs provisions d'arachides. J'y plongeai ma main, et en ayant retiré une poignée de pistaches, je les ensevelis sous les cendres chaudes avec l'intention d'en faire mon dessert, quand elles seraient cuites à point, ce qui eut lieu au bout de cinq minutes.

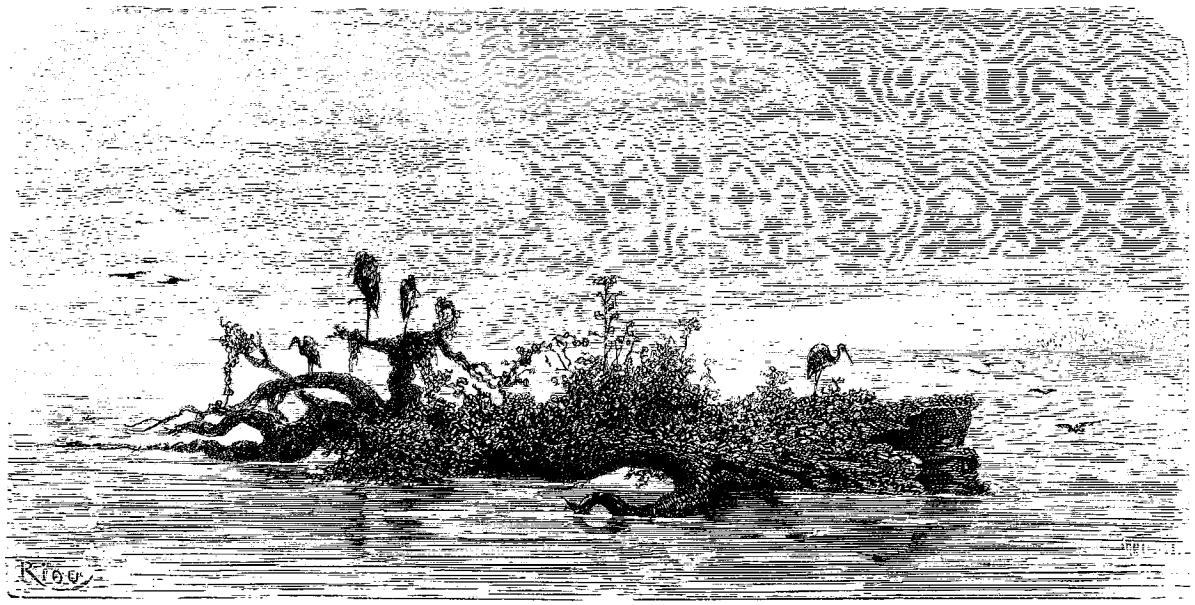
Comme j'étais en train de les croquer, les fils Maquea, qui avaient suivi avec intérêt les détails de ma pantomime, eurent l'idée de fouiller après moi les cendres du foyer où le plus jeune trouva une pistache dont il s'empara lestement au nez de son aîné. Celui-ci, en vertu de la loi du plus fort qui règne au désert comme dans les villes, voulut la lui ravir, mais le petit tint bon, et encouragé dans sa résistance par un signe de tête que je lui fis, riposta à une bourrade de son grand frère par un soufflet bien appliqué. Alors les deux frères rivaux se prirent aux cheveux et se roulèrent sur le sol avec des grognements diatoniques qui, montant du grave à l'aigu, descendant de l'aigu au grave, rappelaient ceux de l'animal cher à saint Antoine. Cette scène de pugilat, que les époux Maquea ne semblaient nullement pressés d'interrompre, allait avoir un résultat fâcheux, si, pareil au *Deus ex machina* de l'antiquité, je ne fusse intervenu à propos pour changer la face des choses. Il me suffit de saisir délicatement par la peau du cou le plus ro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

buste des deux frères, et, comme furieux de l'encouragement tacite que j'avais donné au plus faible, il se retournait pour me mordre, je pris un tison au foyer et le lui faisant fumer sous le nez, je l'obligeai à lâcher prise. La femme Maquea, que je croyais distraite par la conversation, n'avait perdu aucun détail de cette scène; — rien n'échappe à l'œil d'une mère; — au sourd rugissement que poussa son aîné en sentant la fumée lui entrer dans le nez, elle accourut d'un pas agile, et renchérissant sur le moyen héroïque dont je venais d'user à l'égard de l'enfant, elle lui appliqua quelques calottes schetibos, qui ressemblaient étonnamment à nos claques françaises. Pendant que le marmot claqué allait en pleurnichant se blottir sous sa moustiquaire, je consignai sur mon album l'observation suivante, si bien effacée à cette heure, qu'elle serait indéchiffrable pour tout autre que pour moi — « *Les horions, claques et taloches, voire les pichenettes, ont une orthographe, une valeur et un son pareils dans toutes les langues.* »

Le lendemain, au moment de partir, nous ne pûmes remercier les époux Maquea de l'hospitalité qu'il nous avaient donnée. Tous deux, selon l'habitude des sauvages, s'étaient levés avec le jour et vaguaient dans les bois; leurs enfants, restés au logis, jouaient à je ne sais quel jeu d'onchets. La pistache, objet de discorde entre les deux frères, était oubliée à cette heure, et la rixe qu'elle avait amenée entre eux, loin de les désunir, n'avait fait que resserrer plus étroitement les liens de leur affection.

Pour consoler l'aîné des Maquea de la rigueur que j'avais déployée envers lui et me rappeler en même temps au souvenir de son petit frère, je gratifiai chacun d'eux d'un miroir de cinq sous et les laissai souriant et tirant la langue à leur propre image.



Pérégrinations d'un tronc d'arbre.

Nous nous abandonnâmes de nouveau au courant de l'Ucayali. La rivière aux multiples détours, dont les aspects variaient autrefois à chaque minute, avait maintenant des courbes d'une longueur et d'une monotonie insupportables. La double ligne des forêts la bordait d'un mur de verdure pareil aux classiques charmilles alignées par Le Nôtre. C'était grandiose, mais peu récréatif. De loin en loin, comme un correctif gracieux à la froide immobilité de ces lignes droites, un groupe de Coryphas ou d'Acrocomias se dégageait de la masse et dessinait sur le ciel, d'une pureté idéale, son faisceau d'éventails ou son bouquet de plumes. Parfois le mur végétal s'interrompait soudain ou paraissait fuir en arrière; une bande d'ocre d'un rouge cru s'allongeait au-dessus de l'eau et sur ce talus, les troncs droits et lisses des Copahus à la tête en ombelle, au feuillage d'un vert noirâtre, se dressaient, pareils à des stèles ou des bornes milliaires qui eussent marqué la distance et la direction du chemin.

Devant nous, dans les profondeurs de la perspective, quelques points bruns et tremblotants, que l'œil perdait et ressaisissait tour à tour, se détachaient dans une lumière azurée. Ces points étaient des îles de huit à dix lieues de circuit : île des Cedrèles, île des Capirunas, île des Mohenas, île des Yarinas, qui tiraient leur nom des espèces végétales dont leur surface était couverte à profusion.

Quelquefois le tronc creux d'un Jacaranda, arraché de son sol natal par un écroulement des berges ou un débordement de l'Ucayali, venait flotter dans les eaux de notre pirogue. A ses flancs écorcés, à ses menus branchages disparus, on devinait sans peine que l'arbre vagabondait depuis longtemps sur la rivière. On eut pu dire au juste combien d'escales il avait faites en route et dans quels ports il avait relâché. Des chocs contre les talus, des échouements sur les plages avaient rempli ses crevasses de sable et de terreau dont s'accommodaient à merveille les plantes qu'il portait avec lui. Ces *Con-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

volvulus blancs et roses qui serpentaient autour de ses maîtresses branches lui venaient du territoire des Conibos. Une plage ignorée de la plaine du Sacrement avait dû lui donner ces beaux *Ketmias* couleur de pourpre, et l'embouchure de quelque petit affluent devant laquelle il était resté échoué, lui avait fourni ces *Œnothères* jaunes, ces *Alismacées* blanches et ces *Pontédérias* d'un bleu si doux. Ces plantes superbement développées et en pleine floraison faisaient une parure triomphante au vieux tronc battu par les eaux et les vents. On eût dit un de ces *Chinampas* ou radeaux fleuris que les Aztèques promenaient autrefois le long des canaux de Tenochtitlan, la ville sacrée, et sur lesquels leurs descendants vendent aujourd'hui des choux, des carottes et autres légumes.

La rencontre d'un de ces troncs enguirlandés, sur lequel des hérons philosophes méditaient le bec posé sur leur jabot, une jambe en l'air et l'autre repliée sous le ventre, fut notre seule distraction de la matinée. Une lumière aveuglante emplissait l'espace. La rivière semblait rouler de l'or en fusion, nul zéphir mythologique et compatissant ne rafraîchissait l'air, dont chaque molécule était embrasée; la chaleur et l'ennui pesaient sur nous de tout leur poids. Au milieu du recueillement général, car la nature énervée paraissait sans souffle et sans voix, le seul bruit qui frappât notre oreille était produit par l'Inambu[1], grosse perdrix de la taille d'une pintade, qui, tapie dans la forêt, faisait entendre de minute en minute les quatre notes de la gamme, *ut, mi, sol, ut,* qu'un oiseau de son espèce, posté plus loin, redisait à un oiseau plus éloigné, lequel les répétait lui-même à un compagnon plus éloigné encore. Ces quatre notes, d'abord sonores et distinctes, puis s'affaiblissant graduellement et finissant par s'éteindre à distance, nous rappelaient le *garde à vous* nocturne des sentinelles en faction devant l'ennemi. A ce chant peu varié de l'Inambu s'ajoutait le mirliton continu des cigales.

Eustache en mission à Schéticaplaya.

Voyageur consciencieux, nous avouons ici ne pas connaître et même n'avoir jamais vu les cigales américaines, bien que pendant des années entières elles aient martyrisé notre tympan. Après cet aveu, on comprend qu'il nous serait assez difficile d'ajouter un nouveau chapitre à l'histoire de ces homoptères, dont la configuration, la taille et les allures nous sont tout à fait inconnues. Portent-ils, comme nos Cicadiens d'Europe, leur crécelle dans l'abdomen? ont-ils comme eux quatre ailes membraneuses et veinées, dont deux semi-coriaces et servant d'élytres, trois yeux disposés en triangle sur le sommet du front, la bouche en trompe et sept articles à leurs antennes? — Certes! voilà bien des questions intéressantes, auxquelles il ne nous est pas permis de répondre. Nous le regrettons d'autant plus que la cigale fut en grande vénération dans l'antiquité. Elle était un des animaux sacro-saints dont les Égyptiens se plurent à perpétuer le souvenir dans leurs hiéroglyphes. Les Grecs, qui l'appelaient *Tettix*, incarnèrent en elle Tithon, l'amant suranné de l'Aurore, le prototype du vieux beau de nos jours, corseté, blanchi, *maquillé*. Sapho la Lesbienne[1], Anacréon, Xénarchus, chantèrent la cigale dans des vers immortels. Un temple lui fut élevé dans l'île de Ténos. Chez les Athéniens, qui l'avaient adoptée comme un symbole de noblesse et d'ancienneté, les jeunes patriciennes piquaient dans de blondes perruques (*Phênaké*) qu'elles tiraient de

1. Bien que, dans tous les traités d'ornithologie, la perdrix de l'ancien continent soit représentée à la Guiane par le genre *Tinamu* — prononcez *ou* — au Brésil par le genre *Pezu*, et au Paraguay s'avançant jusqu'à Buenos-Ayres, par le genre *Inambu*, classification qu'ont cru devoir adopter les savants voyageurs Spix et Martius, les indigènes de l'Ucayali, à l'exemple de ceux du Paraguay, ont donné le nom d'Inambu à trois ou quatre variétés de perdrix américaines, différentes de taille, sinon de plumage. L'individu dont il est question dans notre récit est le plus gros représentant de ce genre Inambu dans la plaine du Sacrement.

1. Ces vers de Sapho : *La cigale secoue de ses ailes un bruit harmonieux, quand le souffle de l'été, volant sur les moissons, les brûle,* etc., etc., indique, à n'en pas douter, que de son temps on s'arrêtait à l'effet produit par l'insecte, sans rechercher à quelle cause il était dû. Xénarchus, poëte comique qui naquit environ deux siècles et demi après l'illustre Lesbienne et fut le contemporain d'Aristote, savait que parmi les cigales, les mâles seuls sont pourvus des organes de stridulation qui, chez les femelles, n'existent qu'à l'état rudimentaire. De là ces vers où trouvant la race des cigales plus favorisée sous certain rapport que celle des hommes, il s'écrie dans un moment d'humeur contre le beau sexe : *Heureuses les cigales, car leurs femelles sont privées de la voix!*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue du lac Nuña.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

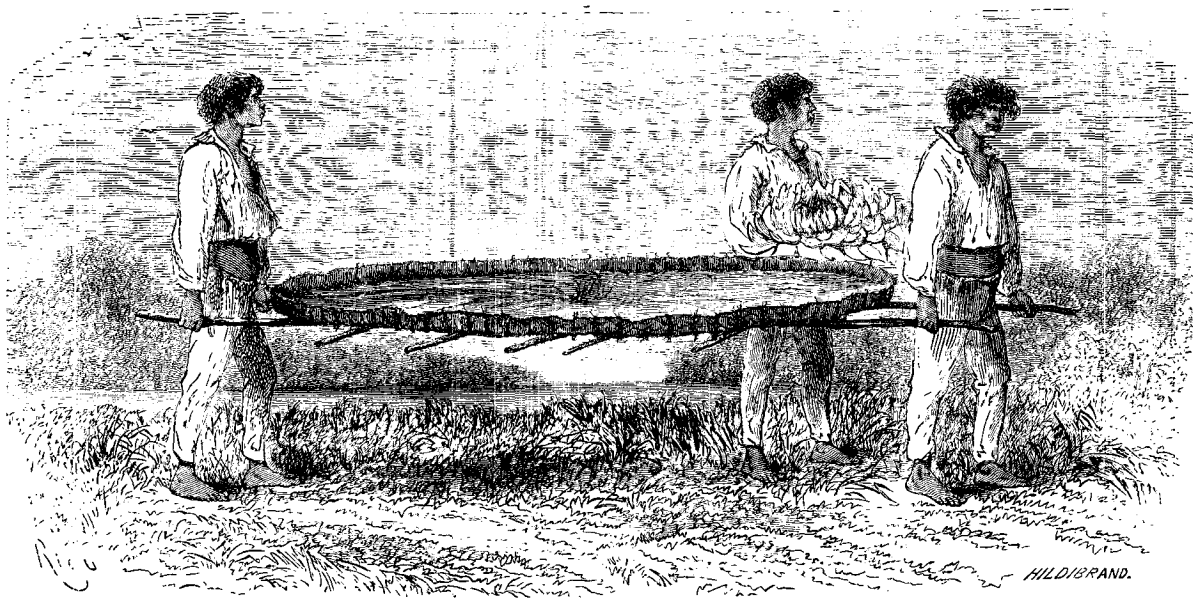
la Gaule chevelue — *Gallia comata* — pour en couvrir leur chef, de longues aiguilles d'or surmontées de cigales. De là, sans doute, l'épithète de *Tettigoforoï* qui leur fut donnée par quelque mauvais plaisant de l'époque.

Les Latins, loin de partager l'engouement des Grecs pour les cigales, les traitèrent, au contraire, assez brutalement. Horace et Ovide se plaignent quelque part de l'irritation que leur cause *la voix* de ces insectes, et le doux Virgile les qualifie de *Cicadæ raucis*. Cette épithète humoristique du Cygne de Mantoue prouve qu'il avait comme nous le système nerveux facile à agacer et que pas plus que nous il n'aimait l'aigre bruissement des cigales. C'est donc à l'antipathie que nous eûmes toujours pour ces insectes ventriloques et pour leur chanson pareille au grincement d'une lime sur une scie, que le lecteur doit attribuer notre ignorance scientifique à l'égard de leurs congénères américains.

Mais pendant que nous parlons à tort et à travers d'insectes qui nous sont inconnus, notre pirogue a atteint et dépassé l'extrémité d'une courbe de la rivière, et comme l'heure du déjeuner est sonnée depuis longtemps à nos estomacs, nous prions nos rameurs de quitter le lit du courant, de rallier la rive gauche et de chercher un endroit où nous puissions débarquer et allumer le feu nécessaire à notre cuisine.

Une plage, telle que je la souhaitais, s'étendait précisément par notre travers. C'était une vaste couche de sable, bordée à cent pas du rivage par un taillis de Gyneriums que dépassaient les têtes de ces Cécropias, si communs sur le territoire des Chontaquiros, et que les descendants de la nation Pano appellent *Scheticas*. De là le nom de Schetica-Playa ou plage des Scheticas que portait, au dire de mes gens, l'endroit où nous atterrîmes.

Je laissai Julio battre le briquet, ses acolytes ramas-



Transport d'une feuille de Nymphæa.

ser des bûchettes, et, traversant la plage, je m'avançai jusqu'à la limite végétale où elle finissait. Une trouée dans le fourré de Gyneriums, qui semblait avoir été faite par des hommes, des tapirs ou des tigres, peut-être par les trois animaux à la fois, attira mon attention. Pendant que je l'examinais d'un œil défiant, les roseaux bruirent, s'écartèrent et livrèrent passage à un individu vêtu de blanc et coiffé d'une casquette en peau de loutre. Cet individu tenait en main une bouteille. Je reconnus Eustache, le majordome de la Mission de Sarayacu. A l'exclamation que je poussai, il leva la tête, me reconnut à son tour, sourit et vint à moi en se dandinant sur ses hanches. Aux premiers mots qu'il prononça je vis qu'il était ivre ; en le regardant de près, je m'aperçus que sa bouche était frangée d'écume et qu'il louchait affreusement. Retrouver Eustache dans cet état, n'était pour moi qu'un fait vulgaire, mais le retrouver à trente lieues de Sarayacu me parut chose surprenante et je priai mon ex-brosseur de m'en donner l'explication, ce qu'il fit, mais non sans émailler sa narration de pauses, de soupirs, de hoquets qui l'allongèrent considérablement.

Depuis quinze jours il était parti de Sarayacu à la tête d'une troupe de néophytes que le révérend Plaza envoyait pêcher dans les lacs de l'Ucayali et saler le poisson sur place afin d'approvisionner le couvent, dont les munitions en ce genre tiraient à leur fin[1]. Au moment du départ, il avait reçu de son maître l'ordre de passer

1. Ces sortes d'approvisionnements, qui ont lieu trois ou quatre fois dans l'année, servent non-seulement à alimenter le couvent, mais à faire un peu de commerce avec les Cholos chrétiens des villages du Huallaga, qui viennent à Sarayacu, comme nous l'avons dit ailleurs, échanger leurs tissus de coton, leurs poisons de chasse et leurs chapeaux de paille, dits de *Moyobamba*, contre du poisson salé, du tabac en carottes et de la salsepareille. Ces divers articles (le dernier surtout) sont revendus par eux avec bénéfice aux riverains du Haut-Amazone qui les expédient au Para.

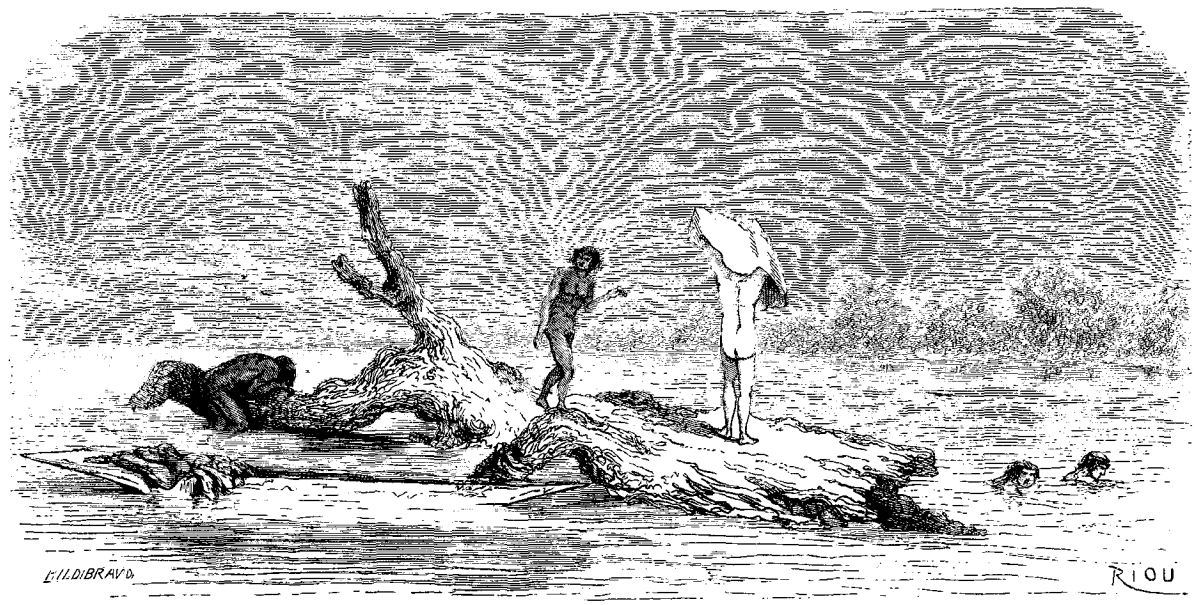
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant Tierra-Blanca sans s'y arrêter, et cela, me dit-il confidentiellement, pour éviter des questions indiscrètes que le P. Antonio n'eût pas manqué de lui faire au sujet de la pêche dont il était chargé. Il termina en m'annonçant qu'il passait le temps assez tristement à Schética-Playa pendant que ses hommes exploraient les canaux et les lacs voisins où déjà ils avaient fait une pêche assez fructueuse.

Comme il ne lui restait plus rien à m'apprendre, il s'offrit à me guider vers son campement et à m'y faire déjeuner si je l'avais pour agréable. Je le suivis à travers les roseaux. Le campement de Mons Eustache était un grand espace dénudé dont le sol de vase durcie gardait la trace des derniers débordements de l'Ucayali. Quelques ajoupas du genre de ceux que façonnent pour leurs haltes de nuit les chasseurs et les pêcheurs nomades de la plaine du Sacrement, servaient d'abris aux néophytes. Sur des cordes tendues et des grils de branchages, séchaient au soleil des tranches de lamantin et de pira rocou (*maïus osteoglossum*) saupoudrées de sel. Çà et là des amphores au long col, des pots à large panse, des tisons noircis, des ossements et des arêtes; puis à distance respectueuse de ces objets, un cordon de faméliques Urubus attendant patiemment le retour des pêcheurs pour faire un bon repas du rebut de leur pêche.

Le site ne me plut que médiocrement. Il est vrai que le soleil y faisait rage et que les roseaux, d'une hauteur de quinze pieds, interceptaient si bien la brise du large, que la gorge se desséchait au contact de cet air embrasé. Grâce à la précaution qu'avait le majordome de lubréfier de temps en temps avec un verre de tafia les parois internes de son larynx, il supportait sans en paraître incommodé cette haute température.

Le déjeuner, qu'il plaça devant moi, se composait de poisson salé, grillé sur les braises et de quelques ba-



Un bain en pleine rivière.

nanes. Pour me tenir compagnie pendant que je mangeais il se remit à boire, et tout en buvant il me demanda si je ne serais pas curieux de voir le lac Nuña. Le regard que je lui jetai devait exprimer à la fois ma surprise au sujet de la proposition qui m'était faite et mon ignorance à l'égard de la chose, car l'homme ajouta avec ce sourire placide et voisin de l'hébétement qui lui était particulier : « Mangez d'abord, nous irons à Nuña ensuite. »

En échange de la surprise de son lac qu'allait me faire Eustache, je me promis de le surprendre à mon tour en lui apprenant le changement inespéré survenu dans la position de son maître, que le chapeau d'évêque attendait à Cuenca. Absent de Sarayacu depuis quinze jours, et resté tout ce temps sans communications avec la Mission centrale, Eustache ignorait complétement ce qui s'y passait et quels intérêts et quelles passions étaient en jeu sur ce petit théâtre.

Nous rentrâmes dans ma pirogue, qui, sur l'ordre du majordome, longea la rive gauche jusqu'à l'entrée d'un étroit goulet, dans lequel nous nous engageâmes. Julio, à qui tous les canaux et tous les lacs de l'Ucayali étaient familiers, reconnut sur-le-champ l'entrée du lac Nuña et demanda à notre cicérone ce que nous y allions faire. « Voir les *machu sisac,* » dit celui-ci. Si les mots quechuas machu sisac m'apprenaient qu'il s'agissait de *grandes fleurs*, ils ne me disaient rien de leur famille, de leur forme ou de leur couleur, et j'avais hâte de savoir si les fleurs en question valaient la peine qu'on s'exposât pour elles à être dévoré par les moustiques, qui, à mesure que nous avançions dans l'intérieur du canal, nous enveloppaient d'un nuage de plus en plus épais.

J'avais eu le temps d'être piqué par un millier de ces insectes et d'en écraser une cinquantaine, vengeance qui me semblait insuffisante, quand Eustache cria de sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voix éraillée : « Nous y sommes, » j'allongeai la tête hors du pamacari. Le canal restait en arrière. Devant nous s'évasait une nappe d'eau d'un aspect si étrange et si merveilleux, que je fus tenté de sauter au cou du majordome pour le remercier de m'avoir procuré gratis un pareil spectacle. Mais en me rappelant à temps l'odeur fétide qu'exhalait l'haleine du quidam, je réprimai ce mouvement et me contentai de lui exprimer par un regard et un sourire le plaisir que me causait la vue de son lac Nuña.

Ce lac, dont l'eau noire comme de l'encre ne réfléchissait ni la couleur du ciel, ni la lumière du soleil, décrivait un cercle de quelque deux lieues, bordé par d'épaisses verdures. Sa surface, en certains endroits, était couverte de nymphæas aux gigantesques feuilles d'une nuance vertpralin qui contrastait avec le ton rose vineux d'un retroussis qui bordait leurs marges. Entre ces feuilles s'épanouissaient de magnifiques fleurs dont les pétales, d'un blanc laiteux à l'extérieur, étaient flammés à l'intérieur de rose sale, et revêtaient au centre une teinte uniforme d'un violet vineux sombre. Ces fleurs, par leur développement prodigieux et la grosseur de leurs boutons qu'on eût pris pour des œufs d'autruche, semblaient appartenir à la guirlande d'une Flore antédiluvienne. Sur ce tapis splendide trottaient menu toute une légion d'échassiers, tantales, jacanas, kamichis, savacus, jabirus, spatules qui ajoutaient à son aspect phénoménal en même temps qu'ils servaient à l'observateur d'échelle de proportion pour mesurer de l'œil les feuilles et les fleurs que ces oiseaux ébranlaient en marchant, mais sans que le poids de leur corps les submergeât.

Type d'Indien Amahuaca.

Après avoir joui par la vue de ce radieux échantillon de la végétation intertropicale, je fus pris du désir d'en posséder un spécimen. Mes gens poussèrent la pirogue dans ce réseau de feuilles et de fleurs, et, m'aidant d'un sabre d'abatis, je parvins à détacher une fleur et un bouton de leurs robustes pédoncules hérissés d'aiguillons longs de huit à dix centimètres. Les feuilles de la plante, retenues au fond de l'eau par des pétioles épineux de la grosseur d'un câble de navire, résistèrent aux efforts combinés de mes hommes, et je me vis contraint d'opérer la section de l'une d'elles à quelques pouces de sa face inférieure. Cette feuille, parfaitement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lisse en dessus, était divisée en dessous par une foule de compartiments aux casiers très-réguliers, dont les cloisons latérales hérissées de piquants avaient un pouce de relief. Posée à plat sur le pamacari de notre pirogue, cette merveilleuse hydrophyte le recouvrait entièrement.

Je passai près d'une heure debout dans l'embarcation à examiner dans leur ensemble et leurs détails ce lac d'eau noire et ces fleurs blanches dont mes regards ne pouvaient plus se détacher; puis, quand j'en eus fait un croquis, je donnai l'ordre de retourner à Schética-Playa, où j'arrivai avec la feuille, la fleur et le bouton que je venais de conquérir, et plus fier de ce beau trophée que feu Démétrios, le Preneur de villes, d'une nouvelle cité ajoutée à sa liste.

En touchant au rivage, je fis disposer deux bâtons en croix, sur lesquels je plaçai la feuille du nymphæa. Deux hommes la portèrent ainsi jusqu'au campement. Julio précédait la civière et lui frayait à coups de sabre un chemin à travers les roseaux. Mon butin végétal, arrivé sans encombre à destination, je m'empressai, avant que la chaleur ne l'eût détérioré, d'en examiner et d'en décrire les diverses parties. La feuille encore humide, que nous pesâmes avec une romaine dont se servait

Indien Chacaya.

Eustache pour mesurer le sel à ses pêcheurs, cette feuille pesait treize livres et demie. Sa circonférence était de vingt-quatre pieds neuf pouces trois lignes; la fleur, qui mesurait quatre pieds deux pouces de tour, et dont les pétales extérieurs avaient neuf pouces de longueur, pesait trois livres et demie. Le poids du bouton était de deux livres et un quart. Je déposai fleur et bouton dans une corbeille, puis je coupai l'immense feuille en huit quartiers, que j'entourai d'un linceul de papier buvard pour les conserver à la science.

Ce travail achevé, je tirai Eustache à l'écart afin que mes gens ne pussent entendre ce que j'allais lui dire, et l'ayant remercié de la surprise agréable qu'il m'avait faite, je lui annonçai le départ prochain de Sarayacu du révérend Plaza, l'engageant à ne pas prolonger son séjour à Schética-Playa, s'il tenait à recevoir la bénédiction du futur évêque. Mais cette nouvelle, que j'aurais cru devoir le stupéfier, le bouleverser, le dégriser même, ne fit que provoquer son rire. Il prétendit que je voulais me gausser de lui, et pour me donner à entendre que c'était lui, Eustache, qui au contraire se gaussait de moi, il me regarda de côté, cligna de l'œil et porta la bouteille à ses lèvres. Au fond, comme il m'importait peu que l'homme crût ou non à ma parole,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je le laissai boire et cligner de l'œil tout à son aise, et lui faisant de la main un signe d'adieu, je rentrai dans l'embarcation, qui s'éloigna sur-le-champ de Schética-Playa.

Le nymphæa géant que j'emportais défraya la conversation pendant quelques instants. Au dire de Julio et de ses compagnons, certains lacs de l'intérieur sont si bien recouverts par cette plante, qu'une embarcation ne peut se frayer un passage à travers l'inextricable réseau de ses pétioles et de ses pédoncules, croisés, entrelacés, noués, comme les lianes d'une forêt vierge sous-marine. Avec les riverains de l'Ucayali, qui, comme nous l'avons dit, appellent en quechua ce nymphæa *machu sisac* (la grande fleur), les Indiens du Haut-Amazone le nomment *iapuna-uaopé*[1], ceux du Bas-Amazone, *jurupary-teañha*[2], et dans le Sud, vers les sources des affluents de droite de ce fleuve, les Guaranis, sur le territoire desquels il croît également, l'appellent *Irupé*[3].

Ce nymphæa, dont l'odeur pénétrante rappelle à la fois celle de la pomme rainette et de la banane, nous paraît être, aux dimensions et à la couleur près, du même genre que le nymphæa *victoria* ou *regia* trouvé par Haënke sur le Mamoré; par d'Orbigny sur le San-José, affluent du Parana; par Pœppig sur un igarapé de l'Amazone; par Schomburkg dans la Guyane anglaise; enfin, par Bridges sur le Jacouma tributaire du Mamoré.

Dans sa monographie des serres d'Europe, Van Houte, qui a peint et décrit cette splendide nymphæacée, dont notre Jardin des Plantes possède un spécimen dans son aquarium, a donné aux pétales extérieurs de la fleur un blanc pur; ceux qui leur succèdent sont flammés de rose tendre et, en se rapprochant du centre, ils revêtent une teinte uniforme d'un rose de Chine intense et brillant, très-différent des nuances rose sale et violet vineux sombre de la fleur trouvée par nous sur le lac Nuña. Remarquons en passant que l'*habitat* géographique de cette plante, qui s'étend de l'Ucayali au Teffé, et de la Guyane anglaise aux Moxos, ajoute encore à la surprise et à l'admiration qu'éveillent dans l'esprit ses dimensions phénoménales.

Aucun incident qui vaille la peine d'être relaté ne se produisit durant la journée. Après un certain nombre de canaux relevés en passant sur l'une et l'autre rive, comme le soleil déclinait, et qu'aucune habitation n'était en vue, nous campâmes sur une plage du nom de Huangana ou du Pécari. A l'aide de roseaux qui y croissaient en abondance, mes gens me fabriquèrent un ajoupa très-confortable, sous lequel, étendu sur le sable tiéde, et abrité par ma moustiquaire, je passai une excellente nuit.

Le lendemain, comme nous quittions cette plage hospitalière, un tronc d'arbre qui passait au large, poussé par le courant, me donna l'idée de prendre un bain matinal en pleine rivière. Je fis forcer de rames pour rejoindre l'arbre vagabond, et quand nous l'eûmes atteint, et que la pirogue eut été attachée à une de ses maîtresses branches, je dépouillai mes vêtements, montai sur ce plancher flottant et piquai une tête dans la rivière. Mes gens ne tardèrent pas à suivre mon exemple. Comme nous n'avions à craindre, avec les caïmans, ni les gymnotes, ni les daridaris, ni les candirus, vermine icthyologique qui pullule sur les bords de l'Ucayali, mais ne s'aventure jamais au large, nous jouîmes d'un plaisir sans mélange.

Pendant une heure, nous nous baignâmes, nous fumâmes et cheminâmes tout ensemble; puis, quand nous fûmes las de ce triple exercice, nous rentrâmes dans la pirogue, et larguant l'amarre qui l'attachait au tronc d'arbre, nous laissâmes celui-ci continuer sa route.

A midi, nous avions atteint l'entrée du canal Yanacu, qui court parallèlement à l'Ucayali, a deux embouchures sur la rivière, et longe le territoire des Amahuacas et des Chacayas, groupes d'Indiens qui relèvent de la famille Pano, dont ils parlent l'idiome. Ces indigènes appartenaient à la tribu des Schetibos et s'en sont détachés en même temps que les Sensis[1]. Comme ces derniers, avec lesquels ils vivent en paix, mais sans relations de voisinage, Amahuacas et Chacayas trafiquent avec les Missions de la plaine du Sacrement de tortues, d'huile de lamantin, d'arachides et de salsepareille. L'inoffensivité de ces indigènes est proverbiale parmi les riverains de l'Ucayali, qui les traitent fort cavalièrement, et, le cas échéant, disent volontiers : sot comme un Amahuaca ou bête comme un Chacaya. Dieu nous garde de confirmer de pareils dires. Nous ajouterons seulement que les représentants des deux tribus que nous avons vus dans les Missions, où les appelait leur commerce, étaient d'une douceur moutonnière qui frisait l'abrutissement. Les deux groupes réunis donnent à peine cent cinquante hommes.

La discussion ethnologique qui s'était élevée entre mon pilote et moi au sujet de ces indigènes qu'il déclarait être des gens sans aveu, venus on ne savait d'où

1. Le nom de *Iapuna* a été donné par les Indiens du Haut-Amazone à ce nymphæa, à cause de la ressemblance de sa feuille avec la grande poêle en fer et sans manche (panela) dont ils se servent pour sécher la farine de manioc. Cette poêle est appelée par eux dans l'idiome tupi ou *lengua geral* de l'Amazone, Iapuna. *Uaopé* est le nom par lequel ils désignent l'oiseau *Bentivi* des Brésiliens, (*Lanius sulphuratus*) dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Comme cet oiseau hante les feuilles de notre nymphæa sur lesquelles viennent se poser des insectes, mouches et libellules, dont il fait sa pâture, les indigènes ont accolé son nom à celui de la poêle que leur rappelait la configuration de la feuille du nymphæa. De là *Iapuna-Uaopé* — la poêle de l'oiseau Uaopé.

2. En langue tupi : *teañha* — hameçon — *Jurupary* — diable — hameçon du diable, à cause des longs et nombreux piquants dont les pétioles et les pédoncules de la plante sont armés.

3. De *I* — eau et *rupè* — plat ou couvercle plan — littéralement: *plat d'eau.*

1. Depuis 1810, les Sensis, n'ayant contracté aucune alliance avec les tribus voisines, ont conservé jusqu'à cette heure dans toute sa pureté le type originel de la famille; tandis que les Amahuacas et les Chacayas, — nous le croyons du moins — se sont mêlés aux Cocamas du Haut-Amazone, avec lesquels, la situation même de leur territoire, près de l'embouchure de l'Ucayali, les mettait en relation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et se livrant au fond des bois à des pratiques de sorcellerie, cette discussion fut interrompue par l'apparition d'un objet qui me fit perdre sur-le-champ le fil de mes idées et donna gain de cause à mon adversaire dans la thèse absurde qu'il soutenait contre ses congénères.

Au tournant d'une plage, sur un talus bordé de balisiers, se dressait, penché sur l'eau qui reflétait sa silhouette, un de ces Ficus dont on compte dans le bassin de l'Ucayali-Amazone, quarante-trois variétés. Le tronc de l'arbre bizarrement contourné, ressemblait à un faisceau de câbles tordus par la main d'un géant. Cette bizarrerie naturelle valait bien un regard sans doute; mais la tête de l'arbre fixa seule mon attention : à l'extrémité de ses branches, pendaient une foule de grosses poires que le vent agitait doucement, on eût dit un immense chapeau chinois secouant ses sonnettes.

Ces poires ou ces sonnettes, comme on voudra les appeler, étaient des nids de caciques (*oriolus*) de la variété dite *à croupion d'or*.

Ces beaux oiseaux de la taille de notre merle, habillés de velours noir de la tête aux pieds et portant sur la face postérieure du dos, une large tache d'un jaune de chrôme qui semblait au soleil plus brillant et *plus d'or que l'or*, comme dit Sapho dans un de ses épithalames, ces oiseaux pareils à des abeilles autour de leur ruche, allaient et venaient autour de leur demeure aérienne ou plongeaient brusquement dans l'intérieur par une fente longitudinale qui tenait lieu de porte.

Tout en dessinant ce Ficus et ses fruits vivants, je voyais mes hommes examiner l'état de l'atmosphère, se montrer du doigt l'horizon et échanger quelques paroles dont je ne pouvais comprendre le sens. Intrigué par ce manége, j'en demandai l'explication à Julio. *Ventarron*, me répondit-il laconiquement.

Ventarron pouvait se traduire par coup de vent; mais comme le ciel était couleur de myosotis, le soleil radieux, la brise insensible et la rivière unie comme une glace, je ne sus trop à quoi rimait ce mot sinistre et de nouveau j'eus recours à mon interprète-juré. — Nous allons avoir un coup de vent, me dit-il, cette fois.

La prédiction me parut hasardée; néanmoins je l'accueillis avec plaisir. La vue d'un ciel serein et d'une eau toujours calme finit à la longue par devenir monotone et je ne fus pas fâché de les voir changer de physionomie. Je m'installai donc au fond de ma pirogue comme un abonné de théâtre dans sa stalle d'orchestre et commodément assis, j'attendis le lever du rideau et la représentation du coup de vent annoncé par Julio.

Durant un quart d'heure, j'eus beau regarder et prêter l'oreille, je ne vis ni n'entendis rien, si ce n'est un bruit sourd qui semblait sortir du fond des forêts, mais sans que leurs cimes parussent agitées.

Mon pilote, le nez en l'air, continuait d'inspecter l'atmosphère. Un moment, je crus que, pareil au sale animal dont parle l'évêque d'Hippone, la rétine de son œil avait la faculté de résorber la couleur du vent. Toutefois sa mine n'avait rien d'alarmant; son profil même était assez grotesque et je me serais senti disposé à en rire, si, tandis que je l'examinais à la dérobée, un rideau de brume n'eût voilé tout à coup le disque du soleil et fait succéder le crépuscule d'une éclipse à la pure clarté du jour.

En un instant le bleu du ciel se nuança de jaune, tourna au pers et se fixa dans une teinte d'un vert livide, strié de roux et de noir comme le plumage du vautour-harpie autochthone. De légers frissons coururent sur l'eau dont la couleur blonde devint grisâtre.

A ce moment nous nous trouvions au milieu de l'Ucayali. L'endroit parut périlleux à nos gens, qui obliquèrent à gauche afin de rallier l'entrée d'un canal (moyuna) formé par le rapprochement d'une île et de la terre ferme. Sous l'impulsion des rames, l'embarcation fila rapidement vers le point indiqué. Mais comme si la colonne d'air qu'elle déplaçait dans sa marche eût réveillé la tempête endormie, de folles bouffées d'un vent lourd et chaud commencèrent à agiter la cime des arbres.

Julio engagea ses compagnons à redoubler d'efforts et les seconda de son mieux avec sa pagaye. Bien que la pirogue glissât sur l'eau comme une mouette, la tempête parut la gagner de vitesse. Au moment où le vieux pilote criait à ses aides : *Valor muchachos* — courage garçons! — un tourbillon, avant-coureur de l'ouragan, passa sur l'embarcation et la débarrassa de son toit de palmes.

Je jetai un cri de surprise et d'effroi. La situation devenait critique. Le vent arrivait sur nous avec un bruit retentissant et sous son passage les grandes forêts de la rive droite ployaient et s'affaissaient comme des tiges d'herbes.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la rivière s'était plissée comme un front de mauvaise humeur, puis ces plis étaient devenus des sillons et ces sillons, labourés par le vent, s'étaient changés en grosses lames, qui se contournant en volutes et se heurtant par leur sommet, nous jetaient des flocons d'écume au visage.

Malgré certain émoi dont je n'étais pas maître et que plus d'un lecteur trouvera naturel, je ne pouvais m'empêcher d'admirer le sang-froid de mes hommes. Accoutumés dès leur enfance à jouer avec l'Ucayali, ils semblaient indifférents à sa colère, et, le laissant rugir tout à son aise, ramaient imperturbablement vers l'endroit qu'ils s'étaient proposé d'atteindre et qu'ils atteignirent sans autre accident que le choc un peu brutal de quelques lames qui les arrosèrent et moi avec eux, de la tête aux pieds.

A peine avions-nous doublé la pointe de l'île et hâlé la pirogue à terre, que la trombe, qui nous suivait au pas de course, traversa le lit de l'Ucayali et vint s'abattre sur la rive gauche, éparpillant le sable et heurtant pêle-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mêle les grands arbres qui la bordaient. Pris aux cheveux par l'ouragan qui tentait de les arracher de leur sol natal, les colosses luttèrent vaillamment, tantôt vaincus et courbés jusqu'à terre, tantôt vainqueurs et redressant avec fierté leur tête empanachée. Mais cette résistance désespérée ne fit que hâter leur défaite. Sous le formidable balancement que leur imprimait l'ennemi, les terrains friables qui les portaient s'ébranlèrent, s'ouvrirent, et les pauvres arbres dont les racines étaient à nu tombèrent avec des craquements affreux.

Des hérons, des aigrettes, des spatules qui vaguaient indolemment sur la plage au moment du sinistre, furent soulevés par le vent et lancés au loin comme des fétus. Ceux de ces oiseaux qui purent se précipiter à temps contre terre et s'y aplatir en ayant soin d'enfoncer leur bec tout entier dans le sable et de laisser traîner leurs jambes grêles, en furent quittes pour la peur. La trombe vorace passa sur eux et ne fit qu'ébouriffer leur plumage. Cette façon ingénieuse de se garer des coups de vent est commune à tous les échassiers de ces contrées.

La bourrasque, qui fut accompagnée d'un grain de pluie, ne dura guère plus d'une demi-heure, puis tout rentra dans l'ordre accoutumé. Toutefois il nous fallut attendre pour reprendre le large, que l'agitation de l'Ucayali se fût un peu calmée. Ses vagues pareilles à celles de la mer Océane, comme on disait jadis, n'eussent fait qu'une bouchée de notre coquille de noix. Pour utiliser le temps qu'ils avaient à passer sur la plage, les rameurs se mirent en quête de palmiers Yarinas (*Nipa*) et fabriquèrent un nouveau roufle pour notre embarcation, dont l'arrière, rasé comme un ponton par le coup de vent, avait je ne sais quoi de triste et de désorienté qui serrait le cœur.

Après une halte de trois heures nous mîmes le cap au nord et poursuivîmes notre route. Au détour de l'île qui

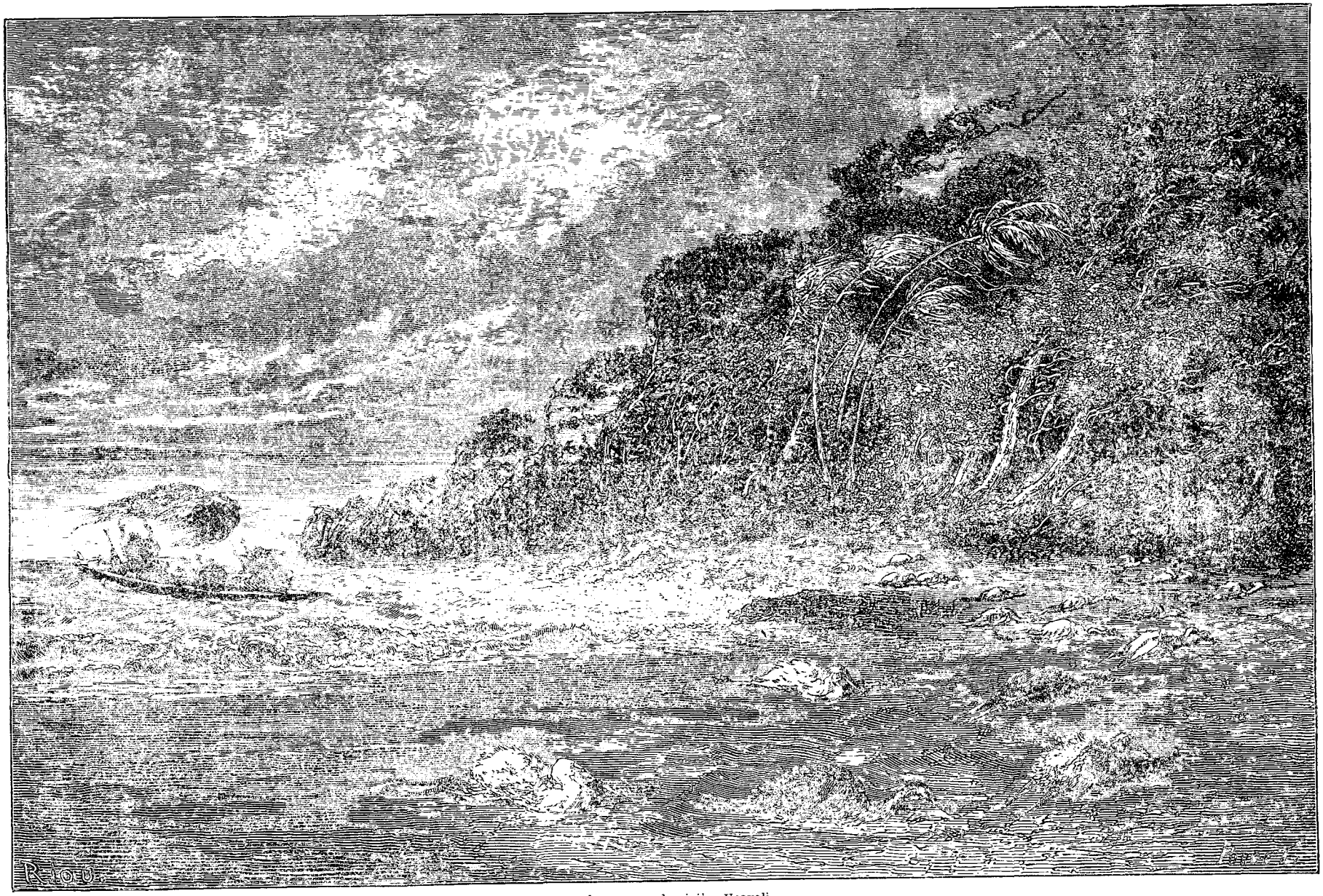
Nids de caciques.

nous avait prêté l'abri de ses forêts et que par gratitude et aussi par prudence, nous avions continué de longer, nous nous croisâmes avec une pirogue de Sipibos chargée de charapas (tortues) que ces Indiens allaient vendre à Sarayacu. Malgré la diplomatie que Julio mit en œuvre et l'exhibition de deux ou trois couteaux dont je fis miroiter la lame à l'appui de ses arguments, nous ne pûmes décider les marchands de tortues à nous en céder quelques-unes. Ils tenaient, nous dirent-ils, à vendre leurs animaux aux Papas de la Mission centrale et seulement à eux. Devant cet entêtement de sauvage toute insistance eût été superflue; aussi nous n'insistâmes plus. Pour atténuer vis-à-vis de Julio la dureté de leur refus, ces Sipibos lui offrirent gratis une galette d'œufs de poissons séchés au soleil. Le vieux pilote accepta la galette, mais n'en traita pas moins ceux qui la lui donnaient de ladres, de païens et d'enfants du diable. Les deux rameurs, à l'exemple de leur patron, huèrent à qui mieux mieux les marchands de tortues. Devant les injures qu'on leur prodiguait à l'envi, la contenance de ceux-ci fut d'un calme philosophique que je ne pus m'empêcher d'admirer.

Le refus de ces indigènes, tout en froissant mon amour-propre, éveilla chez moi de cruelles appréhensions dans cette partie de l'encéphale encore mal définie, qui correspond à l'estomac.

Les provisions de toutes sortes qui encombraient ma pirogue au sortir de Sarayacu avaient été consommées par Julio et ses hommes durant leur séjour à Tierra-Blanca, et cette dernière Mission n'ayant eu rien à nous offrir en fait de vivres, nos ressources alimentaires étaient si bornées qu'il devenait urgent de relâcher dans le premier havre venu pour nous ravitailler. Ce havre de grâce s'offrit à nous au coucher du soleil sous forme d'un hangar à toiture de palmes, que mes gens déclarèrent être la demeure d'un Schetibo de leurs amis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Coup de vent sur la rivière Ucayali.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme cette habitation était la seule que nous eussions trouvée depuis Schetica-Playa et qu'aucune autre ne se montrait à l'horizon, je résolus de faire d'une pierre deux coups : de passer la nuit sous ce toit et d'y acheter quelques vivres.

En arrivant nous ne trouvâmes que la maîtresse du logis. Le maître, nous dit-elle, était allé pêcher dans un lac voisin et ne devait revenir qu'à la brune. Je montrai du doigt à l'Indienne des tortues vautrées dans la vase à quelques pas de sa demeure et manifestai l'intention de m'en rendre acquéreur. Mais elle secoua la tête et se refusa à toute transaction commerciale en l'absence de son seigneur.

En attendant l'arrivée de celui-ci et pour me distraire, j'inventoriai pièce à pièce le mobilier de la maison, je découvris toutes les jarres, fourrai la main dans tous les récipients, indiscrétion que la maîtresse de céans feignit de ne pas voir ou dédaigna de relever.

L'apparition du Schetibo pêcheur fut signalée par un de nos rameurs assis sur la berge. J'accourus à l'interjection *Yau*[1] qu'il proféra dans l'idiome Pano et qui manifestait sa certitude que l'individu en vue était un homme et non pas une femme[2].

D'abord je ne vis qu'un point noir à l'extrémité d'une courbe de la rivière; puis ce point grossit rapidement et je ne tardai pas à distinguer un canot monté par deux hommes. De leur côté, ceux-ci nous avaient aperçus et durent peser sur la rame, car l'embarcation vola sur l'eau comme une hirondelle, laissant derrière elle un sillage argenté. En arrivant ils échouèrent leur pirogue.

La pêche avait été bonne. Le fond du canot disparaissait sous des quartiers de lamantin et de menus poissons. Celui des deux Indiens que son facies sphérique, son sac à peu près propre et son rabat de perles fausses, dénonçaient comme Schetibo et maître du logis, sauta en terre et, laissant à son compagnon très-déguenillé le soin du transport de la pêche, gravit lestement le talus où nous étions réunis. Aux salutations empressées de nos gens, il se contenta de répondre par un sourire et un signe de tête.

Sa femme le reçut au seuil du logis et lui donna à laver dans une calebasse. A défaut de serviette elle lui offrit un bouquet de basilic des bois (ocymum) qui servit au Schetibo à essuyer ses mains et à les parfumer. Ce détail de mœurs intimes avait je ne sais quoi de bucolique dont je us à la fois surpris et charmé. C'était comme une fraîche page détachée du Livre des Juges, un épisode du temps de Ruth et de Booz, temps heureux où les hommes, en récompense de leur honnêteté, vivaient l'âge des chênes et comme les chênes fleurissaient et fructifiaient pendant plusieurs siècles.

Ces temps, hélas! sont bien changés. Aujourd'hui, en atteignant la cinquantaine, l'homme cesse de verdoyer, porte lunettes, prend perruque, met du coton dans ses oreilles, voit ses dents tomber une à une et son dos se courber déjà vers la terre qui le réclame. Mais parlons de choses plus gaies

Après le souper dont la chair appétissante du lamantin avait fait les frais, je priai Julio de négocier avec notre hôte l'achat de six tortues en échange desquelles j'offrais deux couteaux à manche de bois jaune et quatre hameçons de formats divers.

Le troc ayant paru avantageux au Schetibo, fut accepté par lui et l'affaire se conclut à notre satisfaction mutuelle. Il alla choisir dans la vase les plus beaux sujets de sa collection, incisa les quatre membranes pédiculaires de chacun d'eux qu'il assujettit avec un lien d'écorce, et les ayant mis de la sorte dans l'impossibilité de se mouvoir, il les porta sur son dos jusqu'à l'embarcation, où il les arrima sans plus de soin que des écailles d'huîtres.

Comme cet acte de complaisance était en dehors de notre traité, je crus devoir le reconnaître par l'offre d'un verre de tafia que le Schetibo accepta sans se faire prier, et qu'il avala d'une seule gorgée. Jusque-là il avait dédaigné de se renseigner sur mon compte, jugeant à part lui que je n'en valais pas la peine; mais dès qu'il eut goûté de ma liqueur, il changea d'avis et demanda tout bas à Julio qui j'étais, d'où je venais et où j'allais, questions auxquelles celui-ci satisfit de son mieux. Le fils de l'Ucayali parut ne rien comprendre aux titres d'annotateur errant et de *mamarrachista* (peintre barbouilleur) que me donna mon biographe; mais cette incompréhension de ce qui m'était relatif, au lieu d'affaiblir la confiance de fraîche date que je lui inspirais, l'accrut au contraire; car après m'avoir demandé un second verre de tafia que je n'osai lui refuser, il me retira lestement de la bouche le cigare que je fumais et le mit dans la sienne.

Le sans façon dont cet indigène usait envers moi ne put décider son compagnon de pêche à franchir la distance respectueuse qu'il avait établie entre nos personnes, et qu'il maintenait depuis son entrée au logis. Plusieurs fois il m'était arrivé de le regarder au visage, et soit que mes regards le troublassent ou lui déplussent, en les surprenant attachés sur lui, il s'était empressé de me tourner le dos. En outre, pendant le repas où chacun de nous avait mis la main dans le plat banal pour y choisir le morceau à sa convenance, l'individu assis à l'écart s'était contenté des bribes d'aliments que la maîtresse du logis lui dispensait de temps en temps comme à un animal domestique. Intrigué par la contenance de ce commensal taciturne, je le montrai du doigt au Schetibo qui comprit l'interrogation cachée sous le geste, et me répondit : *Remo*, en accompagnant ce mot d'un sourire qui mit à nu ses gencives noircies avec l'herbe *Yanamucu*[1]. Ce renseignement laconique n'eût pu me servir à grand'-

1. Oh! ah! eh!

2. Cette interjection varie suivant le sexe de l'individu qui l'emploie et le sexe de l'individu à qui elle est adressée. Exemple : d'homme à homme *yau!* — d'homme à femme *papau!* — de femme à homme *tutuy!* — de femme à femme *ñauñau!*

1. C'est le *Peperomia Tinctorioides* dont il a été fait mention dans la *Revue des Indiens Conibos*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chose, si Julio, en sa qualité de drogman, ne l'avait complété.

L'homme en question appartenait à la tribu des Remos, dont le territoire situé, comme on l'a pu voir, sur la rive droite de l'Ucayali, entre les rivières Apujau et Huatpua, fait face à celui des Conibos. Pris jeune par ceux-ci dans une invasion à main armée chez leurs voisins, il avait été troqué par eux avec le Schetibo contre un manche de couteau pourvu d'une moitié de lame. L'enfant avait suivi son nouveau maître et avait grandi près de lui.

Le sort de ces petits prisonniers de guerre n'est pas aussi rigoureux qu'on pourrait le supposer : ils participent à la vie de famille de leur patron, ont leur place au foyer près des enfants de celui-ci, et, devenus hommes, travaillent avec lui pour les besoins de la communauté. Dans les grandes pêches annuelles qui réunissent plusieurs individus de la même tribu, l'esclave, une fois la part de butin faite à la famille qu'il accompagne, reste possesseur des tortues ou du poisson qu'il a capturés et en trafique à son gré. Libre d'aller et de venir, sans autre joug apparent que celui de l'habitude qui le lie à ses maîtres, promptement oublieux d'ailleurs des lieux qui l'ont vu naître et des parents auxquels il doit le jour, sans regrets du passé et sans inquiétude de l'avenir, l'idée de fuir ne lui vient jamais à l'esprit. La demeure qu'il habite est devenue pour lui le nid, la patrie, l'univers.

Coupe de palmiers.

Des années s'écoulent dans cette douce servitude, si l'accouplement de ces mots est permis ici; puis un jour vient où un événement, une catastrophe disperse sa famille d'adoption et le sépare d'elle. Resté seul, il choisit un site à sa convenance, y construit une hutte, recueille çà ou là une femelle errante comme lui, et fait souche d'hommes libres. Les couples de Chontaquiros, de Remos et même d'Amahuacas, établis sur le territoire des Schetibos, entre la Mission de Tierra-Blanca et l'embouchure de l'Ucayali, sont d'anciens esclaves que le temps, rédempteur sublime, a fini par affranchir.

L'Indien Remo, dont l'attitude et le mutisme m'avaient paru étranges, jouissait chez ses maîtres d'une entière liberté d'action. S'il s'était tenu à l'écart pendant le souper et n'avait pas mis comme les autres convives la main au plat, c'était, me dit Julio, par considération pour l'aristocratique couleur de mon épiderme qui lui rappelait celle des missionnaires.

Bien que le motif allégué par mon ex-rapin me semblât aussi absurde que le scrupule de l'esclave, je ne voulus pas qu'il fût dit que ma peau, à défaut de mes actes, avait porté préjudice à quelqu'un, et, profitant d'un moment où personne n'avait les yeux sur moi, je donnai au Remo un couteau et des hameçons pour le dédommager de la contrainte qu'il s'était imposée.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, je remarquai que nos hôtes, y compris l'esclave Remo, avaient disparu, nous laissant seuls dans leur demeure. Cette coutume de l'indigène d'abandonner son toit au petit jour, coutume dont il m'est arrivé de parler quelquefois, mais sans donner aucune explication à son sujet, n'a d'autre cause qu'un besoin véhément d'aspirer l'air pur du dehors après une nuit passée sous sa moustiquaire, dont le tissu serré et presque imperméable [1] concentre l'acide carbonique exhalé par la respiration du dormeur, et permet à peine à l'air atmosphérique de s'y introduire pour atténuer l'action de ce gaz délétère. En outre, chaque moustiquaire n'est pas exclusivement affectée à un individu : nombre d'entre elles abritent sous leur cadre, avec le père, la mère et parfois un ou deux marmots, un lampion qui sert de veilleuse [2]. Or, ce lampion, écuelle en terre pourvue d'une mèche, alimenté par de l'huile de lamantin non épurée, la même qui

1. L'étoffe, au sortir du métier, est lavée dans une décoction de rocou ou trempée dans une teinture brune qui resserre encore son tissu déjà très-serré.

2. Ce n'est qu'à partir du territoire des Conibos, où commencent à se montrer les moustiques, que les indigènes usent de moustiquaires. Au delà de Paruitcha où les moustiques sont à peu près inconnus, le lecteur a vu comme nous, les Chontaquiros et les Antis, dormir à terre et souvent en plein air, la tête cachée dans leur sac.

L'usage d'un lampion allumé sous le moustiquaire, a été adopté par les riverains de l'Ucayali en vue d'éloigner les tigres qui, pendant la nuit, viennent rôder autour de leurs demeures, presque toujours ouvertes à tous les vents. Quant à l'ampleur de la mous-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éclairait à Sarayacu nos travaux nocturnes et enduisait l'intérieur de nos fosses nasales d'une si riche couche de noir de fumée, ce lampion doit les asphyxier à moitié. De là le besoin impérieux qu'éprouvent après huit heures de sommeil les poumons de ces indigènes de fonctionner dans un milieu plus pur que celui de la moustiquaire, où leurs émanations corporelles, en se mêlant à l'odeur du lampion, doivent former un bouquet *sui generis* dont je n'essayerai pas de dégager par l'analyse les principes constitutifs.

A sept heures nous quittions la demeure des Schetibos et continuions notre route, décrivant de nombreux zigzags d'une rive à l'autre, pour aller reconnaître certains canaux qui communiquaient avec des lacs de l'intérieur. Vers midi, après avoir longé l'île de Santa-Maria et relevé le canal et le lac de ce nom, nous nous arrêtions pour déjeuner devant une berge d'ocre, plantée de cécropias. Sur ce talus, trop élevé pour que les débordements de l'Ucayali pussent le couvrir, trois habitations de Piros-Chontaquiros étaient édifiées. Nous entrâmes dans la plus grande. Cinq individus, dont trois hommes et deux femmes, s'occupaient à en réparer la toiture. Si

Un détail de mœurs Schetibos (Idylle sauvage).

cette demeure, assez vaste, du reste, n'avait ni l'élégance, ni la sveltesse du fameux hangar de Sipa, dont un de nos dessins a reproduit l'aspect, le type des Chontaquiros que nous avions sous les yeux n'offrait non plus aucune ressemblance avec celui de nos anciens rameurs de Santa-Rosa. Au lieu du profil busqué et du nez en bec d'aigle de la race des hauts sommets, ceux-ci avaient le masque rond, bonasse et souriant des Conibos, et ce je ne sais quoi de trapu dans la taille et de lourd dans l'allure qui caractérise la famille Pano et toutes les tribus de sa descendance[1]. A ce changement radical du physique s'ajoutait la différence du langage.

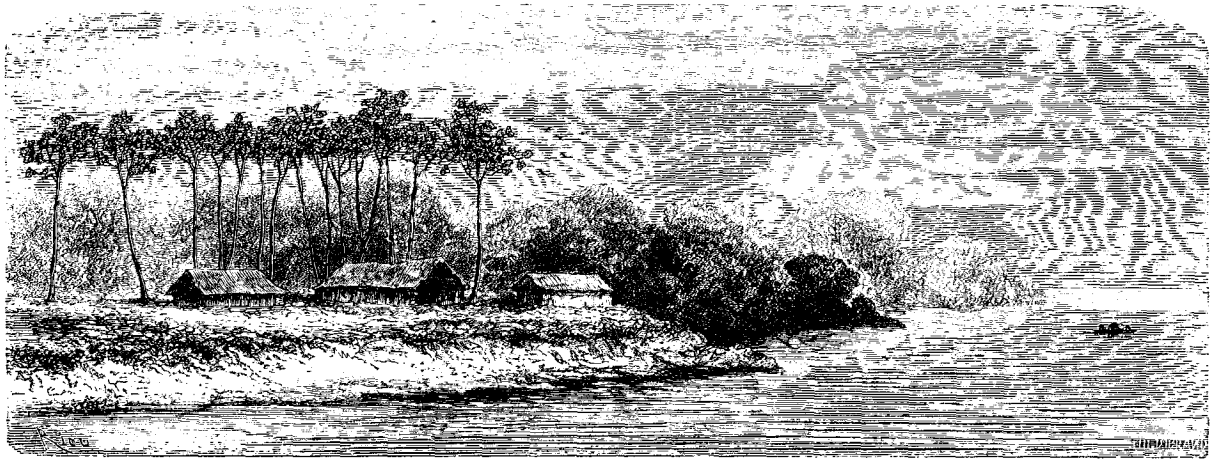
Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

tiquaire, elle varie suivant les ressources des individus. Certains habitants du Haut-Amazone ont de ces cadres d'étoffe sous lesquels peuvent dormir à l'aise huit ou dix personnes.

1. En nous arrêtant un instant à ces affinités mystérieuses qu'a le visage humain avec la face de certains animaux, nous remarquerons que le *facies* de la race des hauts sommets, rappelle, par les lignes et l'expression, l'oiseau de proie du genre noble et que le masque de la race Pano a la plus grande analogie avec la face du Bradipède connu sous le nom d'*Aï* ou paresseux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitation de Piros-Chontaquiros.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1846-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

DIXIÈME ÉTAPE.

DE TIERRA BLANCA A NAUTA (Suite).

Divers genres de toitures. — Le canal Sapote. — La plage des Pendus. — Rêverie au crépuscule. — Une rivière apocryphe. — Embouchure du Tapichi. — Quelques mots sur les Indiens Mayorunas. — L'auteur de ces lignes emprunte à Clio sa trompette pour chanter le combat d'un tigre et d'un lamantin. — Lait végétal. — Une habitation d'Indiens Cocamas. — *Abyssus abyssum invocat.* — Arrivée à Nauta.

Ces Piros de l'Ucayali parlaient l'idiome des Panos. Une pareille métamorphose bouleversa toutes mes idées. Que ces Indiens, enlevés jeunes à leur tribu, eussent désappris son idiome et appris celui de la nation au sein de laquelle ils avaient grandi, rien de plus simple à expliquer et de plus facile à comprendre. Mais que leur type originel se fût incarné dans un type voisin, voilà ce qui dépassait mon intelligence. Dans cette occurrence, j'eus recours à Julio, qui me donna complaisamment le mot du rébus anthropologique. Ces indigènes, que je croyais issus de père et de mère Chontaquiros, n'étaient que les fils d'un Piro autrefois esclave, lequel s'était uni à une femme de la tribu des Schetibos. Seulement chez les enfants nés de cette union, le type de la mère avait prévalu sur celui du père au point de l'annuler. Le type de ce dernier devait-il reparaître à la génération suivante?

En attendant que la question fût résolue, je m'amusai à regarder les pseudo-Chontaquiros, qui, distraits un moment par notre arrivée, s'étaient remis à leur besogne. Cette besogne consistait à choisir dans un tas de palmes des palmes d'une longueur égale, à les superposer par paires et à relier leurs pétioles au moyen de la liane Tamsi [1], qui, par sa rondeur, sa souplesse et sa ténuité, peut remplacer notre ficelle. Ce genre de travail, auquel les hommes et les femmes se livraient conjointement, eut le double avantage de distraire agréablement nos yeux pendant le repas, et de rappeler à notre mémoire certaine promesse faite au lecteur de lui donner un spécimen des divers genres de toiture usités dans la plaine du Sacrement. Cette promesse, nous ne l'avions pas oubliée; seulement l'occasion de la tenir ne s'était pas encore offerte. Mais voilà que la chauve déesse passe à notre portée, et nous nous empressons de la saisir par le peu de cheveux que lui donnent les mythologues.

Les quatre appareils de toiture reproduits par notre

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161, 177, 193, 209, 225; t. XII, 161 et la note 2, 177 et 193.

1. *Clitoria minima scandens.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessin, et dont on retrouve l'emploi dans les habitations, couvents et églises des Missions de la plaine du Sacrement, n'ont pas été inventés par les missionnaires, comme on pourrait le croire, et remontent au temps de la première occupation de ces contrées par les hordes voyageuses de l'autre hémisphère[1]. Si nous ne retrouvons pas chez leurs descendants actuels l'emploi simultané de ces appareils, ce n'est pas que ces indigènes en aient perdu le secret, mais seulement parce que depuis un siècle environ les Missions de l'Ucayali et leurs néophytes ont fait dans un périmètre de cinquante lieues une telle consommation de palmiers et de palmes, que la nature, quelque empressement qu'elle mît à réparer ses pertes, n'a pu parvenir à balancer le passif par l'actif et à rétablir l'équilibre entre la consommation et le produit. De nos jours, l'indigène, obligé d'aller chercher au loin les palmes nécessaires au toitage de sa demeure, et reculant devant le travail que lui imposent la recherche de ces palmes, leur coupe et surtout leur transport, a choisi parmi les genres de toiture indifféremment employés par ses devanciers, ceux qui nécessitaient le moins de matériaux.

Les appareils nos 1 et 2 de notre dessin, appelés *yarina-yepuë* et *hunguravé*, du nom des palmiers qui y sont affectés, ont paru aux constructeurs indigènes les plus simples de tous et les moins dispendieux. Ce sont ceux qu'on trouve employés dans leurs demeures, depuis le territoire des Chontaquiros jusqu'à l'embouchure de l'Ucayali. Dans ces appareils, qui n'exigent qu'une couche de palmes, quatre pétioles juxtaposés sont reliés par des lianes et les folioles des palmes croisées ou nattées. La durée des toitures construites dans ces deux genres d'appareils est de cinq ans. Passé ce temps, des gouttières se déclarent dans le faîtage qu'il devient urgent de renouveler.

Les appareils nos 3 et 4, appelés *yarina* et *schimba*, sont généralement employés par les missionnaires dans leurs constructions. Deux couches de palmes sont nécessaires au premier, trois couches au second. Les toitures construites dans l'appareil *yarina*, où les trois pétioles apparents dans notre dessin sont renforcés par trois autres pétioles placés au-dessus dans l'intervalle rempli par les folioles, ces toitures durent huit ans. L'appareil *schimba*, qui, à en juger par notre dessin, semble le plus simple, est formé de trois couches de palmes superposées. Les pétioles y sont placés obliquement et renforcés par d'autres pétioles placés au-dessus dans les vides formés par l'écartement des premiers. Les toitures construites dans ce quatrième appareil durent quinze années.

Les préparatifs auxquels donne lieu l'approvisionnement de palmes nécessaires à la toiture d'un grand édifice, église ou couvent, étonneraient ceux qui nous lisent, s'ils en étaient témoins. Un convoi de sept à huit pirogues et d'une trentaine de néophytes est affecté à cette opération. Des provisions solides et liquides ont été préparées huit jours à l'avance par les ménagères; puis l'heure du départ venue, la flottille quitte le port accompagnée des vœux et des hourras de l'assistance et se dirige vers l'Ucayali. Après quinze ou vingt lieues faites en aval ou en amont de la rivière, une exploration minutieuse des lacs et des canaux de ses deux rives et une absence de vingt jours à un mois, l'expédition rentre à la Mission, traînant à la remorque trois ou quatre pirogues chargées de palmes. Or, après avoir dit que cent palmes d'une belle venue sont plus que suffisantes pour encombrer une pirogue, supposons que les quatre cents palmes recueillies en chemin, et qui représentent la dépouille de quarante-cinq à cinquante palmiers[1], soient employées selon les règles de l'appareil *schimba*, c'est-à-dire à raison de trois palmes superposées; pour peu que l'édifice, église ou couvent, auquel elles sont destinées, ait cinquante mètres de longueur sur une largeur relative[2], un arithméticien quelconque peut calculer ce qu'il faudra de palmes pour couvrir les deux pans de cette toiture. De là d'interminables délais dans l'achèvement d'un de ces édifices, dont les murailles en pisé sont construites en quinze jours, tandis que leur toiture n'est achevée qu'après un an ou dix-huit mois de travaux et de courses.

Et maintenant que le lecteur en sait autant que nous sur la matière, sautons à bas de ces toitures indigènes, où ,l'équerre et le mètre à la main, nous sommes resté trop longtemps, et reprenons avec le fil du courant de l'Ucayali la suite de nos observations journalières.

Le huitième jour de notre départ de Tierra Blanca, nous relevions sur la rive gauche l'entrée du canal Sapote[3], qui nous fournit un joli motif d'aquarelle. Ce canal, alimenté par l'Ucayali, et dont l'embouchure est ombragée par de beaux arbres se joignant par leur cime, coupe l'angle nord-est de la plaine du Sacrement et fait communiquer l'Ucayali avec le Marañon. Il y a soixante ans environ que des hasards géologiques ont ouvert ce canal sur l'emplacement duquel s'élevaient autrefois des malocas ou villages d'Indiens Cocamas.

Après cinq lieues de navigation dans l'intérieur du canal Sapote, on débouche dans un lac d'une lieue de tour, auquel s'ajuste un second canal qui conduit au lac Pitirca. De ce lac formé par les petites rivières de Yanacu et d'Imotecua, issues toutes deux des derniers versants de la Sierra de San-Carlos, qui s'affaisse et rentre en terre à cet endroit, de ce lac de Pitirca on entre dans un canal large de vingt-cinq à trente mètres, long de

1. On les trouve encore employés aujourd'hui par les naturels de l'Océanie, du Havre Dorey, de Tonga-Tabou, Bea, Viti, etc., ainsi que nous l'avons dit dans notre monographie des Incas du Pérou.

1. Dans les genres de palmiers exclusivement affectés aux toitures, il en est de plus ou moins feuillus. Ainsi les individus du genre *Metroxylon* ont de 6 à 7 feuilles, les *Oreodoxas* de 7 à 8, les *Acrocomias* de 7 à 9, les *Nipas* de 12 à 15, etc., etc.

2. Le couvent de Sarayacu a cinquante-sept mètres de longueur sur dix mètres de largeur.

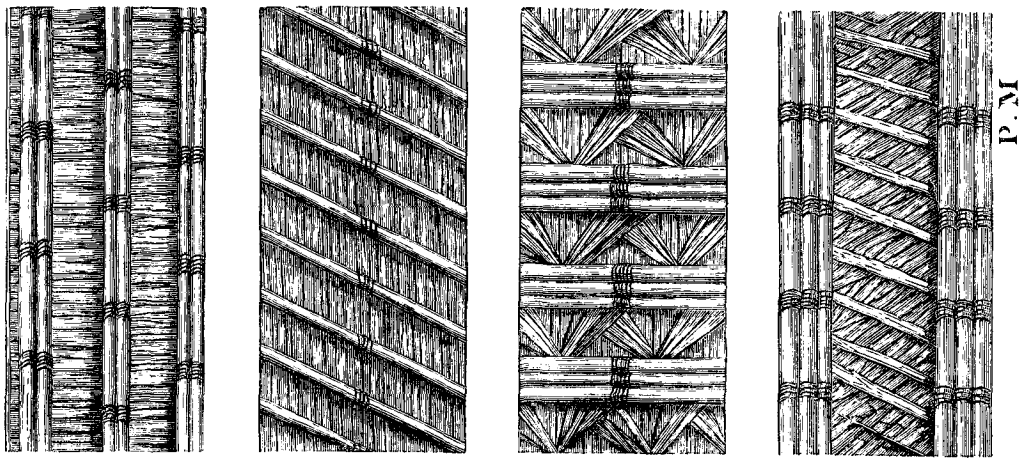
3. Ce nom de *Sapote* lui vient d'un arbre de la famille des Sapotées (l'*Achras Sapota*) que les anciens Cocamas plantaient autour de leurs demeures à cause de ses fruits dont ils étaient particulièrement friands. L'*Achras Sapota* est très-commun dans les vallées orientales du Pérou où les Quechuas l'appellent *luccma*. Nous ne saurions mieux comparer ses fruits, jaunes, pâteux et doux, qu'à un jaune d'œuf bouilli et sucré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatorze lieues et alimenté par le Marañon. Les commerçants des villages du Huallaga, qui viennent échanger dans les Missions de la plaine du Sacrement leurs tocuyos, lonas, poisons de chasse et chapeaux de paille contre du poisson salé, de la salsepareille, etc., prennent habituellement ce chemin de traverse, qui leur évite la fatigue de refouler les terribles courants de l'Ucayali à son embouchure et abrége leur route de quelque soixante-dix lieues.

En face de l'entrée du canal Sapote, sur la rive droite de l'Ucayali, s'étendait autrefois une plage de sable, que rien n'eût distingué de ses voisines sans le souvenir de mort qu'elle rappelait. Cette plage avait été le théâtre d'une exécution criminelle. Dans une traversée du Huallaga à l'Ucayali, trois néophytes ayant assassiné leur missionnaire y avaient été branchés haut et court à un capiruna par ordre des Jésuites. Comme les cartes du dix-huitième siècle désignaient cet endroit par le nom de *playa de los Ahorcados* (plage des Pendus), les géographes de nos jours ont cru devoir le lui conserver, et nous la retrouvons sur la carte à grands points de Brué-Dufour, édition 1856. Il est vrai que nous l'y retrouvons à vingt lieues sud de son emplacement véritable, ce qui serait une calamité géographique si cette plage des Pendus existait encore; mais elle a disparu de la rivière comme l'épisode lugubre qu'elle rappelait s'est effacé du souvenir des riverains. Sur l'emplacement qu'elle occupa longtemps, s'étendent aujourd'hui l'île et la moyuna (détroit) de Huaraya. Puisse notre renseignement servir aux éditeurs d'une prochaine carte de l'Amérique méridionale.

Onze lieues séparent l'entrée du canal Sapote de celle du canal Pucati ou Pocati, ainsi qu'on l'écrit à tort de nos jours. Pucati, comme son voisin, est un chemin de traverse qui coupe la plaine du Sacrement et fait communiquer les eaux de l'Ucayali avec celles du Marañon. De grands et beaux arbres qui ombragent l'entrée de ce canal donnent au passant l'envie de le remonter et semblent lui promettre une navigation charmante. Mais ce programme, menteur comme tous les programmes, ne



Appareils de toiture en usage dans la pampa del Sacramento.

tient aucune des promesses qu'il fait. Les rives du canal, à une demi-lieue de son embouchure, sont complétement dégarnies d'arbres et d'arbrisseaux, et sous les plantes aquatiques qui obstruent son cours, d'innombrables légions de moustiques guettent, pour l'assaillir, l'imprudent qui met le pied sur leurs domaines.

Sans souci de la lutte inégale qu'il allait engager contre ces insectes buveurs de sang, mon pilote était d'avis d'entrer dans ce canal afin d'éviter à ses hommes la fatigue de tourner l'embouchure de l'Ucayali et de refouler le courant du Marañon pour atteindre Nauta. En toute autre occurrence, je l'eusse laissé faire; mais j'avais à relever sur la rive opposée la direction de la rivière Tapichi, et malgré mon envie d'être agréable à Julio, comme son projet de navigation intérieure contrecarrait mes plans, non-seulement je l'engageai à y renoncer, mais je lui donnai l'ordre de rallier la rive droite, où, sur la foi d'une carte dressée par le révérend père Sobreviela, et que j'avais étalée devant moi, je comptais apercevoir, par le travers du canal Pucati, la rivière Tapichi, habitée par les Indiens Mayorunas.

Mais le P. Sobreviela, s'il joignait aux dons de l'apôtre les qualités du missionnaire, devait être assez faible en cartographie, car nous continuâmes d'avancer sans qu'un affluent, si maigre qu'il fût, vînt se joindre à l'Ucayali. Julio, que je consultai là-dessus, parut éprouver une joie maligne à m'apprendre que la rivière en question ne se montrerait que le lendemain, vu qu'une courbe de l'Ucayali de plus de trois lieues de longueur nous en séparait encore et que le soleil, déjà très-bas à l'horizon, indiquait que le jour allait bientôt finir.

En attendant que nous eussions atteint l'île Pucati, où j'avais résolu de passer la nuit, je grimpai sur le pamacari de la pirogue, et couché sur le dos, je regardai en fumant un cigare le ciel passer du rouge enflammé au bleu sombre et les étoiles s'allumer une à une dans les champs de l'éther. Grimper sur le pamacari d'une pirogue en marche, et y rester dans l'attitude d'un pois-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son échoué, est un prodige d'équilibre qu'on ne parvient à accomplir qu'après un long voyage et une connaissance approfondie des allures de la volage embarcation. Plus d'un acrobate de profession, plus d'un gymnaste ou d'un clown renommé échouerait dans cette tentative et ne réussirait qu'à faire capoter la pirogue et à se voir coiffé par elle; aussi ce tour d'adresse que j'exécutais tous les jours au coucher du soleil, est-il un de mes beaux triomphes, et celui que j'enregistre avec le plus d'orgueil.

Le quart d'heure de rêverie que je m'accordais chaque soir était comme une récompense de mon labeur de la journée. Non-seulement il distrayait mes yeux de la répétition monotone des forêts et des eaux et permettait à ma pensée de vagabonder dans l'espace, mais il me procurait l'avantage de respirer un air plus frais que celui du pamacari, sous lequel la chaleur du jour s'était concentrée avec l'odeur des restes du dernier repas et le fumet des animaux de ma ménagerie.

Ici, j'aurais le droit, comme tant d'autres, de substituer à mon texte une page de points pour avertir le lecteur que le moment de rêverie que j'achève de mentionner m'appartient en propre et n'a rien de commun avec la marche et les incidents du voyage; mais outre qu'une telle page ferait longueur dans ce récit et ressemblerait trop à la livrée classique dont un auteur revêt les idées et les mots qu'il n'ose avouer en public, je craindrais de froisser par cette réticence un esprit chatouilleux et de m'attirer de sa part quelque réflexion anonyme, mais mortifiante, dans le genre de celles que le facteur postal m'apporte quelquefois dans des lettres bien et dûment timbrées, mais non pas toujours affranchies.

Mieux vaut donc, pour cette fois, et une fois n'est pas coutume, employer le quart d'heure que d'habitude je

Rêverie au crépuscule.

consacrais à rêvasser, à causer de géographie avec le lecteur ou plutôt à lui signaler une erreur géographique qui date de 1617, et que la tradition a si fidèlement perpétuée qu'on la trouve sans la chercher sur les cartes les plus modernes.

Cette erreur a trait à une rivière du nom de Paro, que les cartographes font naître aux environs des Andes d'Avisca, courir parallèlement à l'Ucayali et confluer avec lui par six degrés de latitude, un peu plus, un peu moins. Avant de passer outre, disons qu'aucune rivière de ce nom n'exista jamais dans le voisinage de l'Ucayali, et que c'est au même Ucayali et non à un cours d'eau voisin que les tribus de la plaine du Sacrement donnaient autrefois ce nom de Paro ou d'Apu-Paro — Grand-Paro — et cela à partir de sa jonction avec le Pachitea jusqu'à son entrée dans le Marañon.

En 1687, par suite d'un procès intenté par les Franciscains de Lima aux Jésuites de Quito et dont il nous est arrivé de parler en traitant des sources de l'Apurimac, la *Real Audiencia* de Quito ayant demandé pour baser le jugement qu'elle était appelée à rendre dans cette affaire, qu'une carte des lieux lui fût présentée, les Jésuites chargèrent un missionnaire de leur ordre, le P. Samuel Fritz, de dresser cette carte. Celui-ci, qui ne connaissait qu'imparfaitement la partie du pays que nous traversons[1], recourut à l'expérience des uns, consulta l'opinion des autres, et comme une version accréditée par les premiers explorateurs de la plaine du Sacrement plaçait dans le voisinage de l'Ucayali une rivière venue de l'intérieur des terres et apportant à ce dernier

1. Chez le P. Samuel Fritz, cette connaissance imparfaite d'une contrée qu'il n'habitait pas et qu'il avait à tracer sur papier n'a rien qui nous étonne. Mais ce qui nous étonna fort, ce fut de voir le révérend Plaza, qui l'habitait depuis cinquante et un ans et qui disait l'avoir parcourue en tout sens, nous soutenir un jour de cet air convaincu qui ne souffre pas de réplique, que la rivière Ega ou Teffé, affluent de la rive droite de l'Amazone, et la rivière Japura ou Grand Caqueta, affluent de sa rive gauche, n'étaient qu'une seule et même rivière sous des noms différents.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le canal Sapote.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le tribut de ses eaux, le géographe, sur la foi de cette version, donna le nom de Paro à une rivière qu'il ne connaissait que par ouï-dire et la fit confluer avec l'Ucayali sous le sixième degré de latitude. Le crédit dont les Jésuites jouissaient alors dans le monde savant, fut cause qu'on adopta sans examen la carte dressée par le P. Samuel Fritz[1]; carte erronée que devaient reproduire plus tard avec des variantes, Spix et Martius, Arowsmith, d'Orbigny, Brué-Dufour, etc.

Après avoir signalé cette vieille erreur, il nous reste à dire à quelle cause elle était due.

Au commencement de ce siècle, il existait encore sur la rive droite de l'Ucayali, à l'endroit où les géographes précités placent une rivière que l'un appelle Beni, l'autre Paro, et un autre Paucartampu, il existait, disons-nous, un large canal alimenté par les eaux de l'Ucayali et qui s'allait perdre au loin dans les terres. Ce canal que des tracés manuscrits du siècle dernier et d'après eux, la carte du Pérou dressée en 1826 par ordre de Simon Bolivar, désignent pertinemment par cette phrase : *Caño grande que corre para el este* — Grand canal qui court à l'est, — ce canal n'était qu'un de ces tipichcas dont nous avons expliqué l'origine et que l'Ucayali avait formé en désertant son lit pour courir à l'ouest.

Ce tipichca dont nous ne saurions préciser la date de la formation, mais qui remontait au moins à 1670, puisque les premiers explorateurs de la plaine du Sacrement l'avaient pris pour une rivière, et qu'en 1687 le P. Samuel Fritz en faisait un affluent de l'Ucayali, ce tipichca parut également à tous les religieux qui leur succédèrent et qui se contentaient de le relever en passant, mais sans oser s'y introduire, une rivière venue de l'intérieur des terres[2]. Or, comme à cette époque on ignorait encore et même on ignora longtemps après, le confluent de certains cours d'eau issus des Andes orientales du Pérou, notre tipichca devint au gré des géographes qui copiaient les missionnaires et paraphrasaient leurs versions, une rivière Beni[3], Paro ou Paucartampu, tributaire de l'Ucayali.

Aujourd'hui pareille erreur n'est plus possible. Le tipichca cause innocente de tout ce bruit a été obstrué par des éboulements partiels, puis a fini par se tarir et la végétation l'a recouvert. Bien que MM. Smith et Lowe, par respect pour la tradition, aient cru devoir placer dans le fragment de carte qu'ils ont donné de l'Ucayali un bout de cet ancien canal, nous proposons de lui retirer désormais sur la carte générale de cette Amérique, la place qu'il a trop longtemps occupée.

Après une assez bonne nuit passée sur les plages de l'île Pucati, nous allâmes reconnaître la rivière Tapichi, dernier affluent de l'Ucayali. Ce cours d'eau, large de cent mètres à son embouchure, mais n'ayant guère plus de vingt mètres à une lieue dans l'intérieur, est formé, au dire des Sensis, par la réunion de deux petites rivières sorties du versant nord de la Sierra de Cuntamana. Les Brésiliens du haut Amazone qui l'appellent *Javarisiñho* ou petit Javary, le considèrent — mais à tort — comme un bras du grand Javary dont l'embouchure, au dix-huitième siècle, formait la limite territoriale du Pérou et du Brésil[1]. Les rives du Tapichi sont habitées par les Indiens Mayorunas, dont le territoire s'étend à travers les forêts jusqu'à la rive gauche du Javary.

Nous avouons ne rien savoir de l'historiographe, du missionnaire ou du touriste, qui le premier qualifia de *Mayorunas* les sauvages habitants de cette rivière Tapichi; mais l'accouplement des mots quechuas *mayu* — rivière — et *runa* — homme — a exercé plus d'une fois notre sagacité. Pourquoi en effet la dénomination d'hommes de rivière donnée à ces indigènes? — Est-ce parce qu'ils ne se hasardent jamais sur l'Ucayali, qu'ils ne possèdent ni canots ni pirogues, et n'ont pour franchir les ruisseaux qui sillonnent leur territoire, que des troncs d'arbre qu'ils chevauchent ou de petits radeaux sur lesquels ils s'accroupissent et qu'ils manœuvrent au moyen d'une perche? — Le lecteur pourra conclure à cet égard.

Les récits des premiers missionnaires de l'Ucayali où il est question de *barbes touffues* qui ombragent la face des Mayorunas, ces récits continuent de jouir d'un certain crédit près de nos ethnographes qui les encadrent volontiers dans chaque nouvelle édition de leur œuvre, certains qu'ils sont ou qu'ils paraissent être, que le public les relira toujours avec plaisir. Un de nos voyageurs français, le plus frais en date, a rappelé en 1861 cette intéressante particularité, qui dans sa bouche nous surprit d'autant plus, que six degrés de longitude le séparaient du pays des Mayorunas, et qu'à cette distance, il lui était difficile de juger *de visu* si ces Indiens avaient, comme il le dit, *la barbe aussi épaisse que les Espagnols*.

A cette allégation tant soit peu risquée, ce même voyageur, dont il nous arrivera probablement de parler encore, charmé que nous sommes de trouver chez lui cette foi robuste que nous possédions autrefois, mais que nous avons perdue au frottement des hommes et des choses, à cette allégation, le même voyageur ajoute avec l'aplomb naïf de la jeunesse qui ne recule devant aucune énormité : « Que les Indiens Mayorunas *descendent* des soldats espagnols qui en 1560 se fixèrent dans la contrée après le meurtre du capitaine Pedro de Ursua. »

1. C'est au même P. Samuel Fritz qu'on doit d'avoir cru pendant un siècle et demi que le Tunguragua, ou haut Marañon, était le véritable tronc de l'Amazone.

2. En y regardant avec plus d'attention, ils eussent vu que la direction du courant de ce canal était d'ouest à est et non pas d'est à ouest. Mais chez des gens simples d'esprit pour la plupart, pareille inadvertance se conçoit d'autant mieux et est d'autant plus excusable, qu'un savant délégué par le gouvernement français, un des quarante immortels de l'époque, la Condamine, est tombé dans la même erreur, comme nous le verrons plus tard, en prenant les canaux de l'Arênapo pour les bouches du Japura et donnant plusieurs embouchures à la rivière des Purus, qui n'en eut jamais qu'une.

3. On sait aujourd'hui que le *Beni* s'unit au Mamoré-Guaporé pour former le Madeira, que le nom de *Paro* n'a jamais été donné par les indigènes qu'au seul Ucayali, et que la rivière *Paucartampu*, tour à tour appelée Paucartampu, Arasa, Mapocho, vient sous le nom de Camisia se jeter dans l'Ucayali, à l'endroit désigné sur une de nos cartes.

1. Nous donnerons quelques détails à ce sujet, en passant devant l'embouchure du Javary.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce capitaine Pedro de Ursua, dont nous avons eu l'occasion de parler dans notre monographie des Antis, était un des hardis compagnons de Pizarre. Parti de Cuzco, à la tête d'une troupe d'aventuriers, pour découvrir l'Enim, le Païtiti, l'el Dorado, ou à défaut de ces empires, le lac de la Parima dont les eaux étaient d'or liquide, ce capitaine fut assassiné en chemin par Lopez de Aguirre son lieutenant.

La cause de ce crime est aussi vaguement indiquée par les historiographes espagnols que l'itinéraire suivi par les aventuriers[1]. Les uns l'attribuent chez Aguirre au désir de rester seul chef de l'expédition; d'autres y voient une combinaison pour débarrasser d'un époux incommode — la belle Inès — et se rapprocher d'elle. Sans perdre notre temps à rechercher le mobile du crime, disons que Lopez de Aguirre l'expia plus tard par le supplice de la horca, et qu'après la mort du capitaine Pedro de Ursua, ses soldats s'étant débandés, une partie d'entre eux se fixèrent sur la rive droite du haut Amazone dans l'espace compris entre l'embouchure de l'Ucayali et celle du Javary. Là, leur admission parmi les Indiens Mayorunas et le contact qui s'ensuivit purent doter quelques enfants, qui naquirent de ces unions, des traits et de la barbe de leurs pères; mais les Espagnols s'éteignirent, et depuis trois siècles leur sang infusé dans les veines de quelques indigènes s'est si bien dissous dans le grand courant primitif, que le type espagnol caractérisé par la régularité des traits et la barbe, a disparu de chez les Mayorunas, ou n'est resté chez quelques-uns d'entre eux qu'à l'état d'ébauche vague ou de médaille fruste.

Au reste nous verrons plus tard des Mayorunas chez leurs voisins et amis les Marahuas du haut Amazone, et comme nous profiterons de l'occasion pour croquer quelques-uns de ces indigènes, le lecteur pourra juger avec ou sans lunettes, de leur ressemblance avec les soldats espagnols, leurs hôtes du seizième siècle.

En attendant que le moment soit venu de faire plus ample connaissance avec ces — hommes de rivière — puisque telle est la qualification qu'on leur a donnée, disons que jusqu'à ce jour ils ont refusé de nouer des relations de voisinage et d'amitié avec les Missionnaires et les Missions. D'humeur farouche et insociable, profondément dédaigneux, d'ailleurs, d'une civilisation représentée par les trafiquants de poisson salé qui remontent ou descendent l'Ucayali et le Marañon, ils vivent retranchés dans leur barbarie, comme les moules des lacs de l'intérieur dans leurs valves obscures; puis comme il leur est arrivé autrefois — la date de l'époque importe peu — de repousser assez brutalement les avances que des Cholos de la contrée tentaient de leur faire, ceux-ci, furieux du mépris que leur témoignaient des — « chiens d'infidèles, » — les ont traités publiquement d'anthropophages, ce qui est la plus grosse injure qu'un chrétien du pays puisse faire à un homme des bois. Ce mot imprudemment lâché n'a pas été perdu. Aujourd'hui pour tous les riverains de l'Ucayali et du haut Amazone, les Mayorunas ne vivent que de chair humaine.

A quelques jets de flèche de l'embouchure du rio Tapichi, la scène dont nous fûmes témoins me fit oublier momentanément les Mayorunas, leurs barbes apocryphes et leur anthropophagie non prouvée. Notre pirogue côtoyait en ce moment une langue de terre plantée de chilcas et de ces saules nains propres aux terrains bas de l'Ucayali. A travers le feuillage de ces arbustes, on découvrait l'entrée d'une petite gorge où coulait sans bruit un filet d'eau claire qui piquait l'ombre bleue de quelques paillettes d'argent.

Comme nous allions doubler ce promontoire, un clapotement de l'eau et un craquement des branchages attirèrent en même temps l'attention de nos gens. D'un commun accord ils cessèrent de ramer et de pagayer, et s'accrochant aux branches d'un saule, arrêtèrent l'élan de l'embarcation. Ce qu'ils voyaient derrière ce rideau de verdure et qu'il me fut donné de voir comme eux, eût ravi d'aise notre sculpteur Barye et les *animaliers* de son école.

A vingt pas de nous, sur la berge d'en face, élevée de deux à trois pieds, un jaguar de la grande espèce, — *Yahuaraté* — au pelage fauve et magnifiquement ocellé, était fièrement campé sur ses quatre pattes, les oreilles droites, le corps immobile et dans une attitude de chien d'arrêt devant l'oiseau, qui mettait en relief ses formes robustes et gracieuses; les yeux de la bête, pareils à deux disques d'or clair, suivaient avec une implacable fixité tous les mouvements d'un pauvre lamantin occupé à broyer sous ses dents à couronne plate, des tiges de faux maïs et de plantain d'eau qui croissaient en ce lieu.

A un moment donné et comme le cétacé élevait au-dessus de l'eau sa tête difforme, le jaguar se laissa choir sur lui et lui enfonçant dans les plis du col les ongles de sa patte gauche, lui tamponna le mufle avec ceux de la droite et le retint sous l'eau pour l'empêcher de respirer. Le lamantin se sentant étouffer, fit un bon terrible pour se débarrasser de son adversaire; mais il avait affaire à forte partie, et le jaguar, plongeant et émergeant tour à tour, selon que les soubresauts désespérés de sa victime l'entraînaient sous l'eau ou le ramenaient à la surface, le jaguar ne le lâcha pas. Cette lutte inégale dura quelques minutes, puis les mouvements du lamantin se ralentirent, et bientôt il ne bougea plus. Il était mort. Alors le jaguar sortit de l'eau à reculons, s'assit sur son derrière, et, arc-bouté sur une patte, parvint avec les crochets de l'autre à haler sur la berge l'énorme cétacé dont le mufle et le col étaient sillonnés de blessures. Notre attention était si grande, — je dis notre, car mes gens avouaient n'avoir jamais assisté à un combat pareil, — que le jaguar qui venait de pousser un rauquement particulier, comme pour appeler une femelle ou des petits, allait disparaître avec sa capture, si à ce moment un des rameurs n'eût rompu le charme

1. Certains les font entrer dans l'Amazone par la rivière *Jurua*, d'autres par le *Jutahy*. Remarquons en passant que les sources de ces deux rivières sont encore inconnues. Une troisième version, et celle-ci est la plus vraisemblable, fait entrer Pedro de Ursua et ses compagnons dans le haut Amazone ou Marañon par la rivière Huallaga.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en bandant son arc et en envoyant au félin une flèche qui passa près de lui et s'alla planter dans un tronc voisin. Surpris par cette agression, l'animal fit un bond de côté et darda sur le rideau de saules qui nous cachait, ses yeux ronds dont le jaune était devenu rouge. Une seconde flèche qui ne le toucha pas plus que la première, les cris des rameurs et la qualification de *sua-sua* — double voleur — que lui donnait à pleins poumons le vieux Julio, le décidèrent enfin à s'éloigner. Avant de disparaître, il tourna une dernière fois la tête de notre côté et regarda le lamantin gisant sur la berge, comme s'il regrettait d'abandonner à des intrus une proie si vaillamment conquise.

Le corps du cétacé fut coupé par quartiers et boucané sur les lieux au moyen d'un gril de branchages. Pendant que mes hommes se livraient à cette besogne, je m'enfonçai dans le fourré au risque d'y rencontrer le jaguar pêcheur et d'avoir personnellement à lui rendre compte du dol commis par mes gens à son préjudice. Mais la bête avait disparu, et je n'aperçus d'autres êtres vivants que de grands sphinx au manteau gris frangé de bleu qui voletaient d'un arbre à l'autre avec cette allure indécise propre aux chauves-souris et aux papillons crépusculaires.

Tout en marchant devant moi comme Ésope et ramassant çà et là une fleur à corolle caduque, un fruit

Embouchure de la rivière Tapichi.

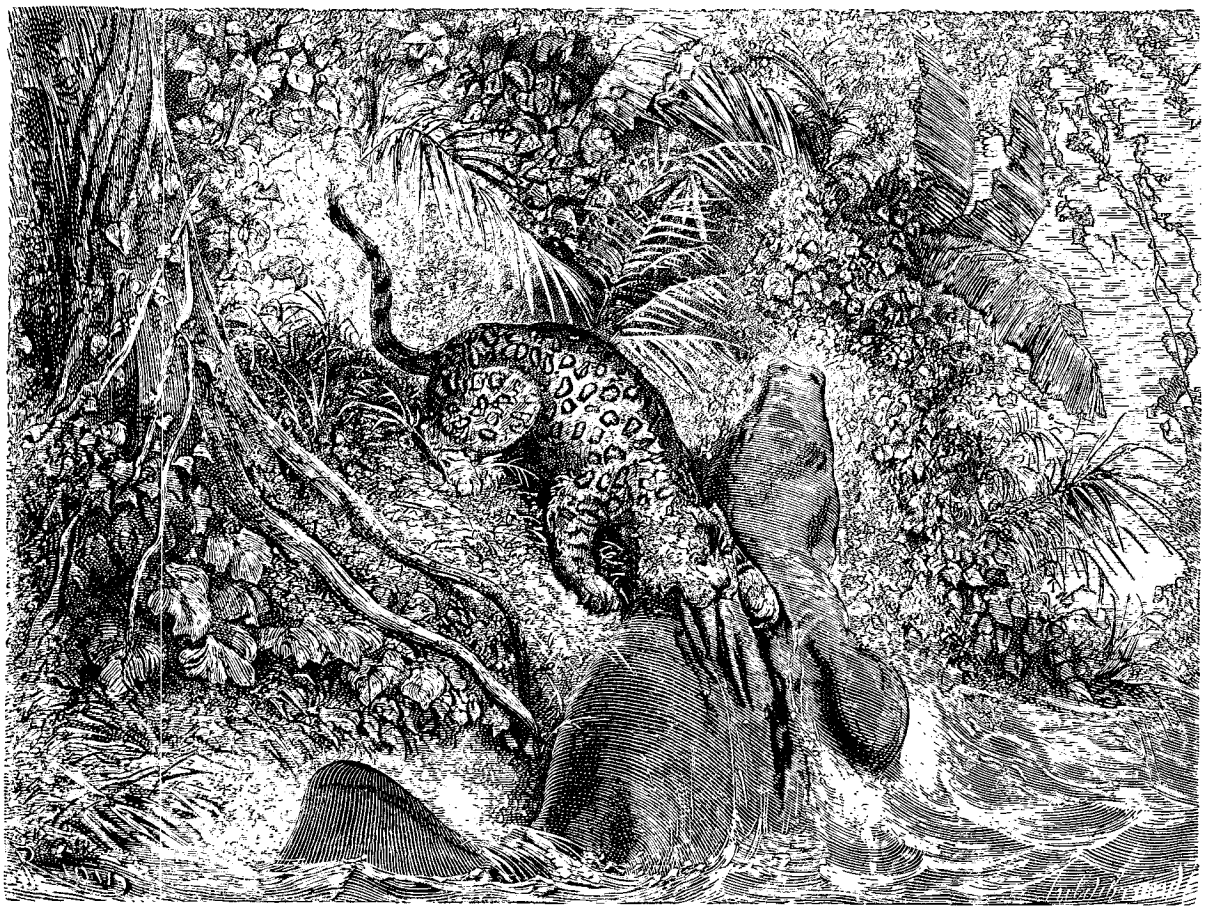
sec, baie, silique ou capsule, tombé du faîte des grands arbres dont le feuillage interceptait la vue du ciel, j'arrivai devant un groupe de sandis, le *Galactodendron utile* des savants, qui me rappela mon séjour à Tierra Blanca, le fourmilier tué par un tigre, et le tigre occis à son tour par un néophyte de la Mission. L'occasion était belle pour philosopher sur la création toujours en lutte, sur les créatures toujours en guerre, compter un à un les anneaux de cette chaîne de destruction qui commence à l'infusoire et finit à l'homme, et conclure en reculant épouvanté devant la Force aveugle ou tombant à genoux devant l'Intelligence suprême, si terrifiante dans ses causes, si sublime dans ses effets, qui fit ressortir l'ordre, l'harmonie, la beauté, l'indestructibilité de cet univers du combat acharné des éléments qui le composent, de la destruction incessante des êtres qui le peuplent. Mais ces pensées, quelque attrayantes qu'elles fussent, s'évanouirent devant un désir subit qui me vint d'entailler le tronc d'un sandi et de faire couler sa séve. J'allai prendre dans la pirogue une hache et une calebasse, et choisissant le plus robuste des lactifères, je brandis mon arme et lui en assenai un coup terrible. L'arbre, frappé au cœur, gémit comme celui de la forêt du Tasse; la séve apparut aux lèvres de sa blessure, en tomba d'abord goutte à goutte, puis coulant bientôt sans interruption, s'épancha jusqu'à terre où sa blancheur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contrasta vivement avec le rouge-brun du sol et le vert velouté des mousses. Un instant je m'amusai de cette opposition de teintes; puis j'appliquai ma calebasse au bord de la plaie du sandi, et recueillant sa séve lactée, j'en bus quelques gorgées.

Ce lait gras, épais et d'une blancheur de céruse au sortir de l'arbre, jaunit promptement à l'air et se coagule au bout de quelques heures. D'abord très-sucré au goût, il ne tarde pas à laisser dans la bouche une saveur amère et désagréable. Les prétendus effets d'ivresse et de sommeil qu'on lui attribue n'ont jamais existé que dans l'imagination des gens épris du merveilleux[1]. Plusieurs fois il nous est arrivé d'en boire, mais sans remarquer que notre cerveau fût surexcité, notre raison troublée, et que le besoin de dormir se fît sentir chez nous. Tout ce que nous pouvons dire de ce liquide qui nous répugna toujours un peu, et dont nous ne bûmes jamais que pour expérimenter sur nous-même les divers effets qu'on lui attribue, c'est que sa viscosité singulière, comparable à une forte dissolution de gomme arabique, nous obligeait, chaque fois que nous en goûtions, à nous laver immédiatement à grande eau pour débarrasser nos lèvres d'une glu qui menaçait de les clore à jamais.

Quant aux qualités nutritives de ce lait végétal, que la nature, comme la vache rousse du poëte, dispense de



Combat d'un tigre et d'un lamantin.

ses généreuses mamelles aux indigènes du Vénézuela, si l'on en croit Humboldt et A. de Jussieu, nous ne pouvons que féliciter les habitants de cette contrée d'avoir toujours à portée de leur bouche un pareil aliment.

1. A l'article *Missions de la plaine du Sacrement*, il nous est arrivé de parler d'une notice biographique publié par le journal *El Comercio* de Lima sur le révérend José Manuel Plaza, prieur de Sarayacu. Un des passages de cette biographie rappelle une excursion faite par le révérend dans les forêts de l'Ucayali, — le biographe ne dit pas sur quel point, — et traite en même temps des prétendus effets d'ivresse et de sommeil occasionnés par le lait du sandi. Le passage est assez curieux et nous le traduisons au vol de la plume pour l'édification de nos lecteurs.

« Durant une de ces journées de marche où le Père Plaza avait eu à souffrir de la soif, il remarqua que les Indiens qui l'accompagnaient, incisaient à coups de hache les troncs de certains arbres et se désaltéraient avec le lait qui en sortait abondamment. Les fièvres qu'il avait eues à Sarayacu lui avaient laissé un embarras de l'estomac — *obstruccion de estomago* — qu'un de ses frères, médecin à Quito, avait fait disparaître en lui administrant quelques pincées de la résine du sandi. A peine le révérend eut-il su que le lait que buvaient les Indiens était celui du sandi, que moitié par soif et moitié par reconnaissance pour le remède providentiel qui l'avait débarrassé de son mal, il voulut en boire comme eux. Ses compagnons eurent beau lui représenter que cette boisson à laquelle il n'était pas accoutumé allait lui causer une forte ivresse — *fuerte embriaguez* — il resta sourd à leurs avis. Alors en le voyant porter le breuvage à ses lèvres, ils se hâtèrent de ramasser des feuilles sèches et de préparer une couche sur laquelle le révérend se laissa tomber immédiatement après avoir bu. Hors d'état de faire un mouvement, il dormit d'un profond sommeil pendant quelques heures. A son réveil, il se vit entouré de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si les riverains de la plaine du Sacrement, moins civilisés que les Vénézualanos, n'usent pas encore de ce lait pour fortifier leur estomac, ils s'en servent depuis longtemps pour raccommoder leurs pirogues. A la séve liquide du sandi, ils mêlent du noir de fumée et obtiennent par le mélange et la coagulation de ces ingrédients une espèce de brai qu'ils emploient au calfatage de leurs embarcations. La pharmacopée locale, en reconnaissant au sandi des qualités très-astringentes, lui a donné place dans son codex et l'administre avec succès dans les cas de ténesme et de dyssenterie. C'est en souvenir de la chose et par égard pour les savants d'Europe et les apothicaires que nous versâmes autrefois dans le creux d'un bambou, pour le soumettre plus tard à leur analyse, un demi-litre de ce lait végétal, lequel entré dans le tube à l'état liquide, en sortit quinze jours après à l'état solide, et pareil pour la couleur et la semi-transparence à un bâton de colophane ou de sucre candi.

Au moment de tourner le dos au sandi blessé dont la séve coulait toujours en abondance, je me sentis pris de pitié pour le malheureux végétal, et je bouchai sa plaie avec un peu de terre humide, en souhaitant tout bas qu'elle pût remplacer pour lui l'onguent de saint Fiacre dont se servent les jardiniers pour panser les blessures qu'ils font aux arbres. Cela fait, je rejoignis mes gens qui, tranquillement assis près du feu, devisaient de choses et d'autres, tout en surveillant la préparation des émincés de lamantin. Déjà plus de deux heures avaient été employées à ces apprêts culinaires, et comme j'avais hâte de me remettre en route, au risque de compromettre le succès de l'opération, je fis retirer du gril la viande à moitié fumée et la fis porter dans l'embarcation. Nous laissâmes au jaguar, à titre de prime d'encouragement, la tête, les intestins et le cuir gras du lamantin, puis nous mîmes le cap au nord.

La largeur toujours croissante de la rivière et l'abaissement continu de ses berges m'auraient suffisamment indiqué l'approche de son embouchure, si mes gens ne m'eussent dénoncé le fait à l'avance et énuméré en même temps les ruisseaux d'eau blanche et d'eau noire, les canaux et les lacs que nous devions trouver jusqu'à la jonction de l'Ucayali et du Marañon. Or, comme ces ruisseaux se succédaient à de courts intervalles, dans la crainte qu'un affluent de quelque importance ne s'y trouvât mêlé et n'échappât à mes regards, j'obligeais fréquemment mes hommes à passer d'une rive à l'autre, mode de navigation qui non-seulement décuplait la longueur du chemin et mécontentait mon pilote, partisan de la ligne droite, mais exaspérait les rameurs en les contraignant à couper incessamment un courant rapide, auquel il leur eût été bien doux de s'abandonner. Quand leur patience était à bout ou leur bras rompu de fatigue, je débouchais le cruchon de tafia, je versais dans un gobelet trois doigts de la liqueur brûlante, et leur offrais à tour de rôle ce faible dédommagement. Le moyen ne manquait jamais son effet. Si rogue que fût leur humeur, si rapprochés que fussent leurs sourcils, la vue du liquide opérait sur eux un changement notable; leur colère s'arrêtait court, les muscles de leur face se détendaient, un sourire idiot venait voltiger sur leurs lèvres, et l'interjection furibonde qu'ils étaient près de formuler expirait dans un tendre roucoulement.

Un rancho d'Indiens Cocamas que nous relevâmes sur la rive droite, à l'entrée de la Quebrada Yarina, est la dernière habitation qu'on trouve sur l'Ucayali. Venus, ainsi que les Xébèros, des contrées de l'Équateur par les rivières Morona, Pastaza et Chambira, affluents de gauche du haut Marañon, les Cocamas s'étaient fixés autour des lacs Sapote et Pucati dans la plaine du Sacrement, d'où ils passèrent de bonne heure dans les Missions du Huallaga. Là le croisement de leur race avec celle des Balzanos et des Cumbazas altéra promptement chez eux le type primitif. Quelques Cocamas pur sang existent encore, bien qu'on ne retrouve aucun de ces indigènes à l'état de nature; tous sont frottés de civilisation, mais comme le pain d'un manœuvre peut l'être d'ail. Les uns vivent indépendants dans la Quebrada Yarina et quelques coins perdus du haut Amazone; d'autres ont élu domicile dans les villages du Marañon, et louent leurs services comme rameurs aux commerçants de ces localités. Dans le trajet de Nauta à la frontière du Brésil, nous aurons l'occasion de revenir sur ces indigènes qui, en prenant à l'Indien civilisé de notre époque la chemise, le pantalon et l'usage immodéré des liqueurs fortes, ont gardé du barbare d'autrefois un goût décidé pour la vie errante et le *dolce far niente* sur le sable des plages.

A partir de la gorge de Zéphyrin[1], *Zephirino Quebrada*, les berges de l'Ucayali s'abaissant tout à fait, ne formèrent plus qu'une ligne jaune à peine apparente au-dessus de l'eau[2]. La végétation, représentée par des chilcas, des saules nains, des cécropias et des roseaux, devint d'une maigreur étique. Incessamment battus par les vents et les eaux, noyés par chaque crue de la ri-

ses fidèles compagnons qui ne l'avaient pas perdu de vue un instant. C'est ainsi qu'il apprit à ses dépens que le lait du sandi enivre avec force ceux qui en goûtent pour la première fois, etc., etc. »

Nous demandons grâce au lecteur pour le reste de la notice.

1. Quelque relaps du nom de Zéphyrin a dû habiter cette Quebrada aujourd'hui déserte et lui aura laissé son nom. Ainsi des déserteurs brésiliens ont donné le leur à des *Igarapés* de l'Amazone.

2. Dans sa *Géographie universelle de Maltebrun, entièrement refondue et mise au courant de la science*, M. Théophile Lavallée a cru devoir donner le nom de Pérou bas à cette fraction minime du bas Pérou, et cela sur la foi d'un touriste qui remontait le cours du Marañon et se contentait de regarder en passant la partie du pays située à sa gauche. Que ce touriste induit en erreur par l'aspect des lieux et jugeant du tout par la partie, ait pris pour le bas Pérou les rives basses de l'Ucayali à son embouchure, pareille erreur est sans conséquence, le touriste aussi bien que le romancier, ayant droit de caprice et de fantaisie, et son esprit n'étant qu'une lorgnette par le gros bout ou le petit bout de laquelle il s'amuse à contempler l'objet réel. Mais qu'un auteur sérieux, qui continue ou plutôt qui *refond* la Géographie classique de Maltebrun, ait accueilli sans examen un renseignement aussi superficiel et l'ait intercalé dans son œuvre, c'est ce qu'on ne saurait admettre, surtout après que les nivellements géodésiques de Lloyd et Falmarc, les relevés et les travaux exécutés du temps de Simon Bolivar et par son ordre, ont nettement fixé les altitudes, les divisions et les limites des deux Pérous.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

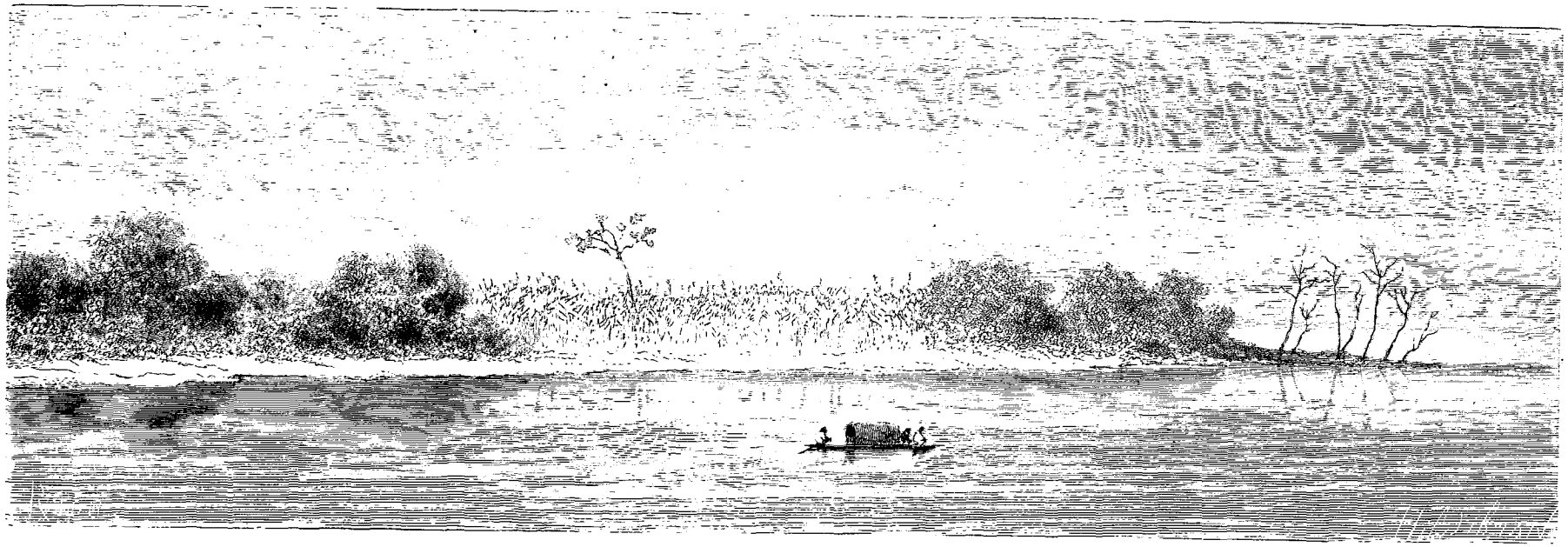
vière, arbres, arbustes, graminées avaient l'air souffreteux et l'allure chétive des êtres relégués par le sort dans un milieu contraire à leur nature. Quelques vieux cécropias morts à la peine dressaient vers le ciel leurs bras décharnés, comme pour lui reprocher de les avoir fait naître en cet endroit marécageux. A côté des arbres défunts, leurs rejets et leurs rejetons continuaient de végéter et de lutter avec l'insouciance propre au jeune âge. Pendant que je m'apitoyais tout bas sur leur destinée, la rive gauche que nous serrions de près pour éviter que le courant, devenu très-rapide, ne drossât au large notre embarcation, cette rive s'interrompit, et deux mers, deux abîmes qui semblaient s'absorber l'un l'autre s'ouvrirent devant nous : nous avions atteint le confluent de l'Ucayali et du Marañon. L'impression que me causa cette immensité fut de la stupeur plutôt que de

Récolte du sandi.

l'admiration. Comme un verset risible intercalé dans cette grande et solennelle page de la nature, un bruit de flageolet et de tambour nous arrivait du fond de l'horizon sur l'aile de la brise. Le village de Nauta, que nous ne voyions pas encore, se révélait à nous par cet accord grotesque dont retentissent durant toute l'année les Missions de la plaine du Sacrement.

Cependant nous avions doublé l'angle droit formé par la rive gauche de l'Ucayali et la rive droite du Marañon. Les rameurs s'assirent d'à-plomb sur leur banc, assurèrent leurs pieds contre le bordage, puis s'encourageant du regard, enflant leurs pectoraux et faisant saillir leurs biceps, ils commencèrent à refouler l'impétueux courant du haut Marañon ou du bas Tunguragua, comme il plaira de l'appeler. La situation de Nauta sur la rive droite de cet affluent de l'Ucayali oblige les embarca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Végétation de l'Ucayali à son embouchure.

Confluent de l'Ucayali et du Marañon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions à le remonter pendant près de quatre heures, puis à couper son lit en diagonale pour pouvoir atteindre Nauta, que, sans cette précaution, elles dépasseraient infailliblement. Nos gens accomplirent donc cette laborieuse tâche ; puis quand, brisés de lassitude et baignés de sueur, ils jugèrent que le moment était venu de laisser arriver, tournant à l'est-nord-est la proue de la pirogue, ils se lancèrent résolûment au large. Huit cent quatre-vingts fois leur rame plongea dans le fleuve, et chaque fois fit avancer d'environ trois pieds l'embarcation que le courant faisait dévier de la ligne droite, mais dont le pilote rectifiait la dérive avec quelques coups de pagaye. A mesure que nous nous rapprochions de Nauta, les sons du fifre et du tambour devenaient plus

Habitation d'Indiens Cocamas.

distincts : c'était comme une aubade par laquelle on semblait saluer notre arrivée. Cet accueil musical me parut d'un heureux présage. Il était cinq heures du soir quand notre pirogue s'enlisa mollement dans la vase d'une rive inconnue. Avant de descendre à terre, j'eusse voulu remercier, selon l'usage antique, le dieu mythologique du grand fleuve de s'être montré clément envers nous ; mais n'ayant sous la main ni cheval vivant que je pusse précipiter dans son lit, ni brebis ou chevreau que je pusse égorger sur sa rive, je me bornai à l'honorer mentalement et jetai dans ses eaux, en manière d'offrande, le bout du cigare que j'étais en train de fumer.

Paul MARCOY.

(La suite à une autre livraison)

VOYAGE EN ABYSSINIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

On a pu lire dans *le Tour du Monde* de janvier 1864 (n° 213) les lignes suivantes :

« M. Guillaume Lejean, envoyé, en 1862, à Massaoua (île de la mer Rouge) par le gouvernement français, partit de Khartoum en septembre, remonta le fleuve Bleu jusqu'à Messalamié, se dirigea, à dos de chameau, vers Ouad Medinè, et atteignit Sennâr ; il releva le plan de cette station, qui n'est qu'un amas de ruines. De là, il alla visiter les antiquités du mont Sagadi, à sept heures environ à l'ouest de Sennâr : ces prétendues sculptures ne lui parurent être que des formes bizarres de roches. Il partit ensuite pour Karkodji, en face de Serou, et d'un long marais à l'ouest du Nil, où il fut saisi d'un accès de fièvre. Il s'avança vers l'est et coupa les deux îles formées par le Nil-Bleu, le Dender et le Rahad. — Du Rahad (14 novembre), M. Guillaume Lejean se dirigea presque à l'est vers Gallabat, étudia le massif de Ras-el-Fil, séjourna à Metamma, d'où il se rendit à Vohnè, à Tchelga, résidence du *Belambras* Guemo, sorte de margrave.... »

J'ai tenu à reproduire intégralement ce résumé fidèle de mon voyage, parce qu'il aide le lecteur à suivre mon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

itinéraire sur la carte jointe à ces récits et à ces souvenirs, que des loisirs récents m'ont permis de développer à mon aise. Sans autre préambule, j'entre donc en matière et je prends le récit au moment de mon départ de Khartoum, sur le Nil où j'avais passé la saison des pluies estivales (août-octobre 1862).

I

Départ de Khartoum. — Kamlin. — Une usine au Soudan. Ouad Medinè et Messalamié.

L'inaction orcée du séjour de Khartoum commençait à me peser : aussi, dès que j'appris par les rapports des Arabes que les pluies avaient cessé, et que les savanes avaient commencé à se sillonner de ces nombreux sentiers qui sont les seules routes du Soudan, je fis lestement mes préparatifs de départ pour l'Abyssinie, en passant par Sennar. J'emmenais pour toute suite un domestique nubien nommé Ahmed, actif et intelligent. Je pris passage à bord d'une barque égyptienne qui allait charger du blé à Messalamié, et je quittai l'embarcadère le 9 octobre au soir, confortablement installé dans cette cabine qu'occupe l'arrière des dahabiés, et que l'on appelle *kasnè* (le trésor), parce que habituellement elle ferme à clef et qu'on y serre les objets précieux et l'argent du bord. J'étais là dans l'immobilité d'une idole hindoue, couché tout le jour entre mes livres, mes cartes et mes malles, lisant, rêvant et voyant défiler sous mes yeux le panorama doux, gracieux et peu varié des deux rives. Trois fois le jour, Ahmed ouvrait les battants de la *kasnè* pour m'apporter mes repas, et le soir j'allais prendre un peu d'air sur la *mogad*, sorte de haute dunette où les flâneurs indigènes font leur kef ou jouent silencieusement à une sorte de trictrac.

J'ai décrit ailleurs cette route du fleuve Bleu, et je passe rapidement sur les menus incidents qui remplirent nos quatre jours de navigation. A Kamlin, où nos hommes avaient « des connaissances, » nous perdîmes un jour et je sortis pour examiner la bourgade, qui paraît contenir mille à douze cents âmes, et la rive opposée, couverte de forêts du plus bel effet. Un bouquet de palmiers bordant le fleuve un peu au-dessous du village ôte au paysage une partie de sa monotonie. Kamlin m'a paru devoir son importance à une indigoterie fondée sous le règne et sous l'impulsion de Mehemet-Ali, et aujourd'hui en ruine, comme toute l'œuvre du grand organisateur. Les usines fondées vers 1840 à Kamlin se réduisent aujourd'hui à une savonnerie qui approvisionne le pays de produits aussi chers que médiocres. L'esprit musulman et l'industrie manufacturière sont deux choses qui n'ont jamais fait bon voisinage : je constate le fait et laisse à d'autres le soin d'en rechercher les causes.

Au début, le gouvernement égyptien avait trouvé un excellent moyen de faire valoir les produits de la savonnerie de Kamlin; il forçait tous les officiers et employés de l'État de la province de Khartoum à s'y approvisionner au taux qu'il voulait bien fixer, au moyen de retenues sur leurs maigres appointements. Si l'officier objectait qu'il avait plus besoin de farine pour sa maison que de savon pour sa lessive, il était prouvé sans réplique qu'un officier n'a jamais trop soin de son linge. Ce qui se faisait pour Kamlin se faisait de même pour les autres usines, soit qu'elles fussent au vice-roi, soit qu'elles appartinssent à un pacha (c'était le cas de la savonnerie dont je viens de parler).

A une demi-journée de Kamlin, sur la gauche, je vis se développer le long du fleuve une ville considérable dont l'aspect abandonné me frappa. On me la nomma : c'était Arbaghi, ville relativement ancienne, mentionnée par d'Anville et postérieurement par Bruce, aujourd'hui déserte par suite de la fondation de Messalamié. Quelques heures après, je débarquais sur la même rive, à huit lieues plus au sud, devant une sorte de lande semée de fourrés épineux. C'était le *mechera* ou port de Messalamié : la ville est située à une heure et demie à l'ouest-sud-ouest, dans les terres. Un grand mouvement d'hommes et de chameaux, des barques le long de la rive, force ballots sur la lande, accusaient un grand mouvement commercial ; mais ce qui peint à merveille l'incurie arabe, il n'y avait sur ce point si fréquenté, débarcadère d'une grande ville, ni une maison, ni un hangar. Un assez pauvre village se montrait à trois kilomètres. Le voyageur qui arrive là avec un bagage un peu considérable est obligé de compter sur un heureux hasard ou de battre le pays pour se procurer des chameaux. Il est difficile de plaindre une telle population, si elle croupit dans une misère séculaire qui ne paraît du reste lui peser que médiocrement.

Je pris trois chameaux et je me dirigeai sur Ouad Medinè, où j'arrivai en six heures. Le premier village rencontré sur cette route, Fadassi, m'offrit aussi le premier spécimen de village purement soudanien que j'eusse encore vu. Ce n'était point, comme en Nubie, une agglomération de maisonnettes plates et carrées, groupées dans une plaine ouverte : c'étaient des enclos fermés par des haies d'épines et renfermant chacun un *toukoul* habité avec ses dépendances. Le *toukoul* est une cabane de terre, ronde comme un pigeonnier, avec un toit conique en paille, et contenant pour tout mobilier un ou deux *angareb* (lit de repos fait de lanières de cuir ou de corde de palmier), et le modeste mobilier de la cuisine soudanienne. Cinq ou six sentiers étroits et tortueux forment labyrinthe autour de ces clos, et sont quelquefois disposés ingénieusement de manière à ne présenter à l'arrivant qu'une seule issue, facile à défendre contre des assaillants armés seulement de lances. Cette disposition et le nom de Fadassi, qui rappelle le grand marché de ce nom au midi de l'Abyssinie, me font supposer que ce village a été fondé par des émigrés berta, après la conquête du Fazokl par les Égyptiens.

Le pays qui s'étend de Fadassi à Ouad Medinè est un peu ondulé, couvert de villages et de cultures : on sent qu'on est dans la *Djezirè* proprement dite, dans la florissante presqu'île de Sennâr. Deux heures après Fadassi, on voit se profiler sur le bleu calme du ciel une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ligne d'habitations terminée par le dôme d'une *kouba :* c'est Ouad Medinè, vraie ville soudanienne, c'est-à-dire aussi imposante à voir à distance que misérable à l'intérieur. Un grand champ de morts, traversé par la route de Khartoum, la limite vers le nord. Le quartier par où l'on entre dans la ville prévient assez favorablement le voyageur, qui laisse à droite une vaste caserne et une belle habitation particulière qui domine fort heureusement la berge du Nil; mais c'est tout. Le bazar et la mosquée, que je n'ai pas visités, ne méritent guère la peine de l'être.

Ce qui ajoute à la laideur et au *discomfort* de Ouad Medinè, c'est la disposition particulière du terrain sur lequel elle est bâtie. Presque tout le plateau qui borde au couchant le fleuve Bleu est une masse de sables argileux, assez compacte à deux kilomètres du fleuve, mais qui, en s'en rapprochant, montre d'innombrables ravins creusés par les pluies estivales. Les petits plateaux qui forment les interstices de ces canaux ont été à leur tour rongés par les eaux, et leur surface, entraînée vers les ravines, s'est arrondie et présente aujourd'hui autant d'ondulations que les dunes de nos rivages. Plusieurs des rues de Ouad Medinè ne sont que les lits poudreux de ces torrents d'un jour.

Cette grosse bourgade, qui m'a paru compter huit mille âmes, n'était qu'un village assez insignifiant en 1822, lors de la chute du royaume de Sennâr. Le vainqueur d'alors pouvait faire de la métropole des Fougn la capitale de ses nouvelles conquêtes; mais fidèle à la politique assez logique des Égyptiens, il préféra prendre pour centre de son pouvoir une place de nouvelle création, qui ne rappellerait aux Soudaniens aucun souvenir dangereux de leur autonomie passée. Le siége officiel de la vice-royauté du Soudan, laissé pour quelques années à Sennêr, fut transféré à Ouad Medinè, point assez bien choisi pour surveiller à la fois le Sennâr, le Kordefan et Guedaref. C'est de cette époque que datent le bazar, la caserne, la mudirie, probablement la mosquée. Mais déjà l'œil d'aigle du vieux Mehemet-Ali s'était porté sur la « trompe d'éléphant » qui s'avançait au confluent des deux Nils, et dès 1835, Ouad Medinè, déchue de sa grandeur factice par la retraite des fonctionnaires civils et militaires, voyait décroître sa population, qui avait momentanément atteint le chiffre d'environ quatorze mille âmes, voyait Khartoum hériter de ses dépouilles et ne gardait, comme souvenir de son importance à jamais éclipsée, qu'un kachef (sous-préfet) et huit cents hommes de garnison. C'est pour cela que malgré le voisinage d'Abou Haraz, malgré son beau fleuve et sa position avantageuse à l'intersection de plusieurs routes commerciales, Ouad Medinè n'a aucun espoir de retrouver sa splendeur si passagère.

Les routes caravanières qui aboutissent à cette ville sont, outre celle de Khartoum à Sennar, latérale au fleuve, celle du Kordofan à la mer Rouge par Ouad Tchelaï, About, Ouad Medinè, Abou-Haraz, Guedaref, Kassala. Ces deux routes se croisent à angle à peu près droit : la seconde a pour station principale, dans la *Djezirè* de Sennâr, la petite et commerçante ville d'*About*, chef-lieu d'un ghizm ou district bien cultivé, à deux journées à l'ouest du fleuve Bleu. Cette route est devenue moins fréquentée depuis la décadence du principal commerce du Kordofan, la traite des gommes : elle a pour principaux avantages sa brièveté et les villages nombreux qu'elle traverse.

La route latérale au Nil ne touche au fleuve qu'en trois ou quatre endroits, et s'en tient à une distance moyenne d'une heure et demie, ce qui s'explique par les nombreux méandres du fleuve et aussi par les bois qui l'avoisinent. En général, le fellah soudanien aime bien mieux mettre entre le Nil et lui le bois dont il a besoin pour son combustible, que de s'enfermer entre un fleuve aux caprices redoutables et une forêt de mimosas qui l'empêche de reculer ses cultures, parce que les défrichements lui sont inconnus et à peu près impossibles avec les instruments imparfaits dont il dispose. Cette route, déserte jusqu'à Djedid (cinq heures de Khartoum), groupe de cinq villages populeux et entourés de belles cultures de dourrah, s'anime ensuite et se couvre de bourgades jusqu'à Messalamié, ville peu connue de nos géographes, absente de presque toutes nos cartes et qui n'en est pas moins, après Khartoum, avant Sennâr, Kassala, Berber et Lobeid, la première ville du Soudan égyptien.

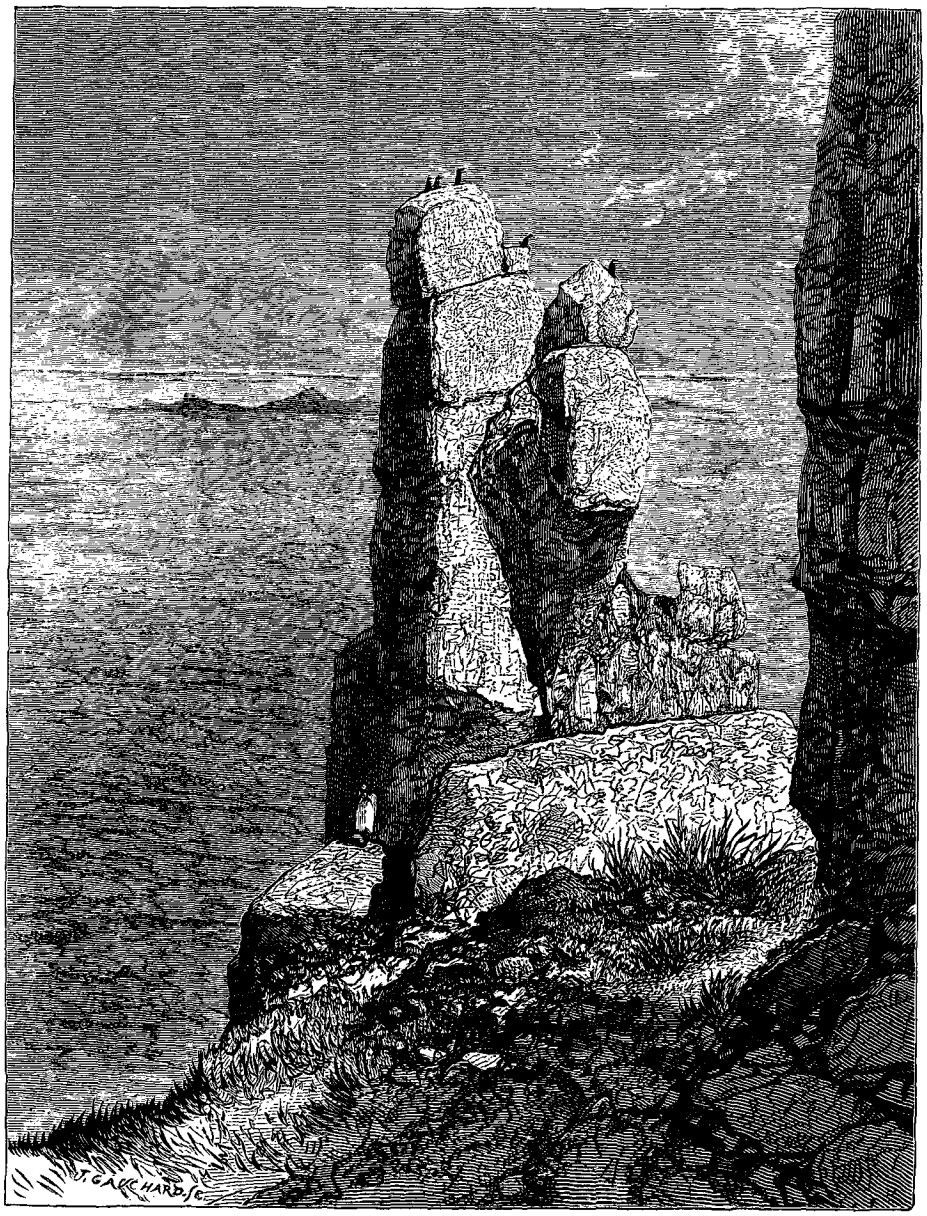
J'ai dit que Messalamié avait remplacé Arbaghi, ville bien autrement favorisée par sa position sur le fleuve même. Pour connaître la grandeur de la première, il faut bien s'expliquer l'antipathie des Arabes nomades pour le bord des fleuves, auxiliaires naturels des invasions étrangères, qui les ont réduits à leur état actuel de vasselage. Les Égyptiens ayant choisi les bords du Nil pour y étager leurs stations *officielles*, leurs préfectures et leurs garnisons, les Arabes, précisément pour la même raison, ont déserté les marchés du bord de l'eau et se sont portés à ceux de l'intérieur. Or, au Soudan, en dépit de tous les ordres partis des bureaux de la citadelle du Caire, une ville ne peut avoir d'existence solide et durable que par le concours du commerce, qui se plie difficilement aux caprices officiels. Pendant que Sennâr, Halfaïa et Chendi ont décliné, Guedaref, Messalamié, Oued Hessouna ont grandi; et Messalamié a un chiffre de près de dix-huit mille âmes qui semble destiné à s'accroître plutôt qu'à diminuer. Le grand marché de Messalamié a lieu le mardi. L'article principal est le grain (dourrah) fourni par les districts voisins et par les Arabes de l'intérieur, principalement les Mahmoudié et quelques ferka des Hassanié; puis viennent les toiles grossières, dites *damour*, tissées par les femmes des nomades; l'ivoire et les autres articles de prix se négocient à domicile; beaucoup de menues denrées ne s'exportent pas et alimentent la consommation hebdomadaire de la ville. Pour me définir l'importance de ce marché, un dongolaoui me disait : « Le jour du souq de Messalamié, tel boucher tue vingt vaches, tel autre cinquante moutons. »

Il n'y a pas à Messalamié, dans la population indi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gène, de grandes fortunes commerciales; mais plusieurs grands *tudjar* de Khartoum, les Lagat, les Bisseli, les Abd-el-Amid et autres, y ont des maisons de commerce et y passent plus ou moins longtemps durant la saison des affaires. La grande corporation des Hadarba de Saouakin y a aussi ses comptoirs : elle opère sur l'ivoire et la poudre d'or, comme les grandes maisons précitées.

Je ne restai à Ouad Medinè que le temps nécessaire pour louer de nouveaux chameaux, et je me mis en marche pour Sennâr à travers un pays plat, fertile, très-habité, semblable à celui que j'ai décrit après Fadassi.



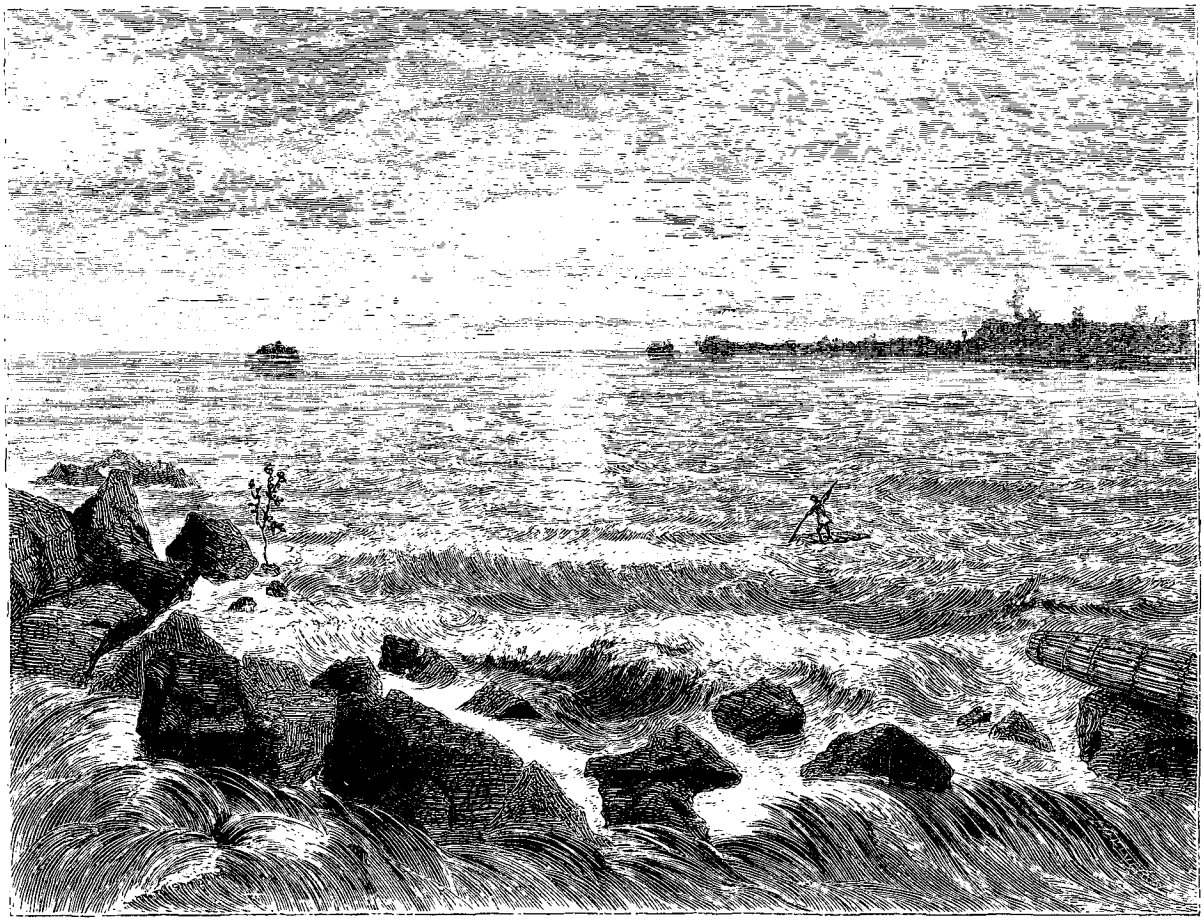
Tessouirat de Sagadi. — Dessin de Eugène Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Une marche forcée de dix heures me mena le premier jour à Am-Sougra (Abou-Sugra des cartes), sur un coude du fleuve Bleu. J'en repartis le lendemain une demi-heure avant le lever du soleil, et je marchai non plus dans les terres cultivées, comme la veille, mais dans une épaisse *ràba* qui ne s'ouvrit que sur le soir, pour me montrer, dans une plaine semée de villages nombreux, la silhouette terreuse d'une énorme ville qui s'allongeait au bord du fleuve. C'était Sennâr.

G. Lejean.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lac Tana par un gros temps (voy. p. 236). — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

VOYAGE EN ABYSSINIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Sennâr. — Une étymologie tirée par les.... dents. — Un peu d'ethnographie. — Un Niam-Niam. — Un Fertît et sa payse. — Excursion au Sagadi. — Prétendues antiquités égyptiennes. — Légendes. — Une ruine chrétienne. — Paysages.

Le nom quasi biblique de Sennâr a quelque chose qui saisit d'autant mieux notre esprit, que les abrégés de géographie enseignés dans nos colléges ont continué à nous répéter : « Sennaar, capitale de la Nubie, » aujourd'hui que la Nubie n'est plus qu'un terme de géographie comparée et que Sennâr n'est qu'une sous-préfecture de huit mille âmes, à trente myriamètres d'une capitale qui en a quatre fois autant et que les mêmes livres se gardent bien de nommer.

J'étais assez curieux de visiter la capitale de ces Fougn qui nous ont montré ce spectacle, unique en histoire, d'un peuple nègre soumettant habilement pendant trois siècles des populations d'un sang supérieur à lui. Je m'attendais d'ailleurs, d'après Caillaud, à voir une ville en ruine, mais ce que je vis dépassa mon attente. Qu'on se figure un fouillis de hameaux groupés en désordre sur un terrain profondément raviné par les pluies : quelques centaines de maisons en terre et de toukouls à toit pointu, dont chaque saison pluviale délayait un certain nombre: quelque chose comme le Salam' el Bacha de Khartoum, avec un peu moins de guenilles, toutefois. Pour tout monument, une mosquée délabrée en briques cuites. Je crois me rappeler que les portes de cette mosquée, qui avaient une certaine valeur, avaient été emportées par les constructeurs économes de la mosquée de Khartoum. C'est sur la place

1. Suite. — Voy. page 221.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voisine de cette ruine que fut assassiné, dit-on, le malheureux du Roulle, envoyé de Louis XIV près du négus d'Abyssinie. Je ne passai point sans émotion sur cette place funeste, car je songeais que j'accomplissais précisément en ce moment la mission civilisatrice dont du Roulle avait été martyr. Mais j'avais moins de mérite que mon prédécesseur, ayant moins de danger à affronter.

Plus heureux que les voyageurs qui ont visité Sennâr au temps de son indépendance, je n'ai eu qu'à me louer de mes relations avec les habitants, à commencer par le commandant de place, officier égyptien plein d'amabilité et de courtoisie, jeune encore, et dont le visage, jauni et émacié par la fièvre, témoignait éloquemment de l'insalubrité du pays. Il avait passé vingt-sept ans au Soudan, et eût bien désiré une garnison plus salubre, en Égypte, par exemple, mais sans protections au ministère de la guerre, il n'avait guère d'autre perspective que de laisser ses os dans cette ennuyeuse contrée. Je lui donnai un petit flacon de sulfate de quinine et une bouteille de vin grec, qui, je me plais à l'espérer, lui auront fait quelque bien.

Je reçus l'hospitalité chez un écrivain du divan, nommé Abdallah Effendi, obligeant et instruit, qui, à son tour, me mit en rapport avec tous ceux qui pouvaient, à Sennâr, me renseigner sur l'histoire passée du pays. Je cherchai inutilement une *chronique royale* du Sennâr que j'aurais payée au poids de l'or, et j'eus la mortification d'apprendre que le seul exemplaire connu devait se trouver à Khartoum, aux mains d'un scribe riche appelé Gasmessid. Si je l'avais su un mois plus tôt !

J'obtins, en revanche, des renseignements verbaux qui n'étaient pas sans intérêt : traditions, légendes.... En voici quelques-unes.

Le père des Fougn, fondateur de Sennâr, était un certain Abdallah, d'une tribu indigène de la Djezirè : un sien enfant ayant été tué par accident par un de ses petits camarades, Abdallah coupa par *vendetta* la gorge à trois enfants de la tribu, et pour échapper aux conséquences de cet acte sauvage, il se sauva chez les Chelouks, où il passa quelques années. Il y prit femme et fit souche d'une nouvelle famille avec laquelle il revint au pays natal. Ce groupe de métis se donnait le nom de *Fougn* par corruption de celui de *Bougn*, que les Chelouks donnent aux Arabes et sous lequel Abdallah était connu chez eux.

Les Fougn, en arrivant aux bords du fleuve, rencontrèrent une femme fort belle, qui avait de magnifiques dents rouges au moyen du henné. « Elle a des *dents de feu* (sin-nâr), » dit un des émigrants émerveillé de ce trait de coquetterie africaine. Et on donna le nom de *Sennâr* à la bourgade que l'on construisit en ce lieu.

Cette étymologie est quelque peu tirée par les cheveux ; on m'en a dit une autre moins romantique et plus vraisemblable. Il paraît qu'il y avait en cet endroit une saillie de la berge où les pasteurs avaient l'habitude le soir, d'allumer des feux comme signaux ou pour écarter les lions très-nombreux dans les environs, et qu'on appelait cet endroit la pointe du feu (sin en nâr), d'où Sennâr.

Un genre d'étude, que je poursuivis activement dans cette ville, ce fut l'ethnographie, grâce à la présence d'un bataillon nègre caserné à Sennâr et pour l'étude duquel toutes les facilités me furent offertes. A Khartoum, je n'aurais pu en faire autant : j'y étais connu comme abolitionniste et ennemi public, et Mouça Pacha n'eût pas tenu à voir un trouble-fête comme moi faire son enquête parmi des troupes *entièrement* composées d'esclaves volés, comme tout le monde le sait, même les écrivains anonymes qui soutiennent le contraire[1]. J'y dessinai quelques types intéressants que j'ai joints à ces pages. Le premier est un jeune Niamniam qui, bien entendu, ne porte pas de queue, mais qui, à peine musulman, s'était empressé d'adopter, comme cachet de la *civilisation*, les trois raies longitudinales sur chaque joue, blason des Danagla. C'était un beau garçon à teint bistré, nullement nègre : il rappelait assez les Peulhs ou Fellata qui abondent au Soudan, et je ne serais pas surpris que des études postérieures sur cette curieuse race des Niamniams n'amènent la découverte d'une étroite parenté entre eux et les Peulhs, ces puissants dominateurs de la Nigritie occidentale.

Un second type, non moins intéressant à trouver pour moi, c'était un Fertit. On sait que ce peuple étrange habite au sud du Darfour et se lime les dents en pointe, de manière à se donner un râtelier de crocodile. Je fis chercher des Fertit dans toute la garnison : on me trouva un caporal connu pour tel, mais qui, présenté à moi, nia avec indignation, à peu près comme un troupier français à qui on demanderait s'il est de Quimper-Corentin ou de Cancale. Je finis par tomber sur un petit soldat de mine chétive, ayant la denture réglementaire des Fertît, et qui m'avoua qu'il était *Kondjara-Fertît;* Kondjara est le nom national des Darfouriens, et mon homme appartenait probablement aux provinces méridionales de cet empire. Je voulus lui faire parler sa langue, et ce spécimen m'eût été d'autant plus précieux qu'on n'a pas de vocabulaire du fertit, mais il déclara obstinément qu'il l'avait oubliée, malgré les instances d'une *payse* assez éveillée, qui finit par me prier de l'excuser en me faisant comprendre que Rahma (c'était le nom de mon fantassin) était timide et même un peu bête. Je n'en doutais point.

Autant Rahma était petit, noir et mal fait, autant un Niam-Niam dont j'ai oublié le nom était grand et bien découplé. Il était du pays des Makarakah au sud ouest de Gondokoro, et réservait le nom de Niam-Niam pour les populations situées à l'ouest d'un grand fleuve appelé Nzoro ; mais sa tribu parlait la même langue que ces peuples, et était conséquemment du même sang. Il me dit que sa nation adorait le soleil (*ourou*), ou du moins appelait ainsi la Divinité.

Un autre sujet qui me préoccupait était la recherche

1. Je parle de l'armée du Soudan. J'ai vu dans les garnisons d'Égypte quelques blancs fournis par la conscription.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ce que M. de Heuglin, dans une carte publiée il y a dix ans, désigne comme *antiquités égyptiennes* à quelques heures à l'ouest de Sennâr. Je questionnai les doctes du lieu qui me parlèrent, en effet, de *tessouirât* (images ou statues) comme existant dans les monts Sagadi, à l'ouest; mais les détails étaient si vagues, que je soupçonnai qu'il y avait simplement là les éléments d'une mystification analogue à celle que j'avais subie en 1860 au Haraza. Cependant l'excursion au Sagadi pouvait être intéressante à d'autres points de vue. L'aimable commandant Ibrahim, informé de mon désir, mit à ma disposition deux kavas turcs, fort braves gens comme le sont en général les vrais Turcs; mon hôte me procura un de ces ânes de race qui sont en quelque sorte les ponies de l'Égypte et du Soudan, et je me mis en route vers le mont Sagadi, droit à l'ouest, à travers un pays plat et assez cultivé qui me rappelait parfaitement les environs de Kassala, à un détail près : je veux parler des *foulas*, vastes réservoirs entourés d'un rebord en terre battue, assez large pour former un chemin de ronde, et où l'on conserve d'un *kharif* à l'autre la quantité d'eau de pluie nécessaire pour abreuver les habitants et le bétail des villages voisins. Quelques grands arbres, qui ombragent habituellement les foulas, leur donnent un certain cachet pittoresque et prêtent une ombre secourable aux bergers à demi nus qui errent dans les environs.

Au bout de neuf heures de marche, les cultures cessèrent, le *ghech* lui-même se rabougrit et descendit aux proportions d'une sorte de poil follet d'un jaune pâle; des montagnes disloquées se montrèrent confusément à droite et à gauche, et j'arrivai le second jour à un village abandonné au pied d'une petite chaîne escarpée appelée Sagadi. On me montra les fameux *tessouirat* : c'étaient tout bonnement des blocs de granit bizarrement entassés, et figurant assez bien, vus d'une certaine

Niam-Niam Basa. — Dessin de Émile Bayard d'après M. G. Lejean.

Rahma. — Dessin de Émile Bayard d'après M. G. Lejean.

distance, une emme arabe et sa fille dans leurs longs vêtements blancs. L'imagination des Sennâriens s'était donné là-dessus libre carrière, comme de coutume, et on me raconta une histoire qui avait un vague rapport avec celle de Niobé. Il s'agissait de je ne sais plus quelle princesse pétrifiée en punition de son orgueil et de son impiété.

Je montai au sommet du mont, un peu plus haut que les *tessouirât*, de manière à pouvoir interroger d'un œil avide l'horizon infini qui se déroulait devant moi. Ma vue, bornée au sud par certaines parties de la chaîne, n'embrassait librement que la plaine boisée qui s'étend vers le fleuve Blanc. Au delà des forêts, je ne pouvais distinguer que quelques hauteurs isolées, insignifiantes, qui servent comme de vigies aux pasteurs arabes ou Denka perdus dans ces redoutables solitudes. Au pied même du Sagadi, quelques *foulas* abandonnées montraient leurs vasques desséchées, qui n'apparaissaient, vues de cette hauteur, pas plus grandes que mes valves de noix.

Pour être complet, je dirai qu'au pied est du Sagad, je trouvai une ruine presque effacée qu'on me dit être une ancienne kenisè (église) du temps où le pays de Sennâr était chrétien. Ce ne pouvait, vu ses faibles dimensions, avoir jamais été qu'un très-petit édicule; mais je n'en constatai pas avec moins de curiosité l'existence de cette ruine chrétienne sur cette frontière avancée du pays des noirs. Je regrettai pour la centième fois l'ignorance où nous sommes de l'histoire du christianisme nubien, ainsi que l'époque et des causes de sa disparution devant un culte qui n'a pu qu'enlever à ces populations ignorantes les derniers éléments du progrès moral.

Ce qu'était devenu le peuple sennârien ne me montrait que trop l'abrutissement qui attend l'Abyssinie le jour où son anarchie invétérée, jointe à la coupable

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indifférence de l'Europe, permettrait à l'Égypte de donner suite à des projets qu'elle commence à ne plus déguiser.

III

Une réclamation en faveur de Poncet. — Sennâr en 1699. — Audience d'un roi des Fougn. — Un ambassadeur qui n'est pas fier.

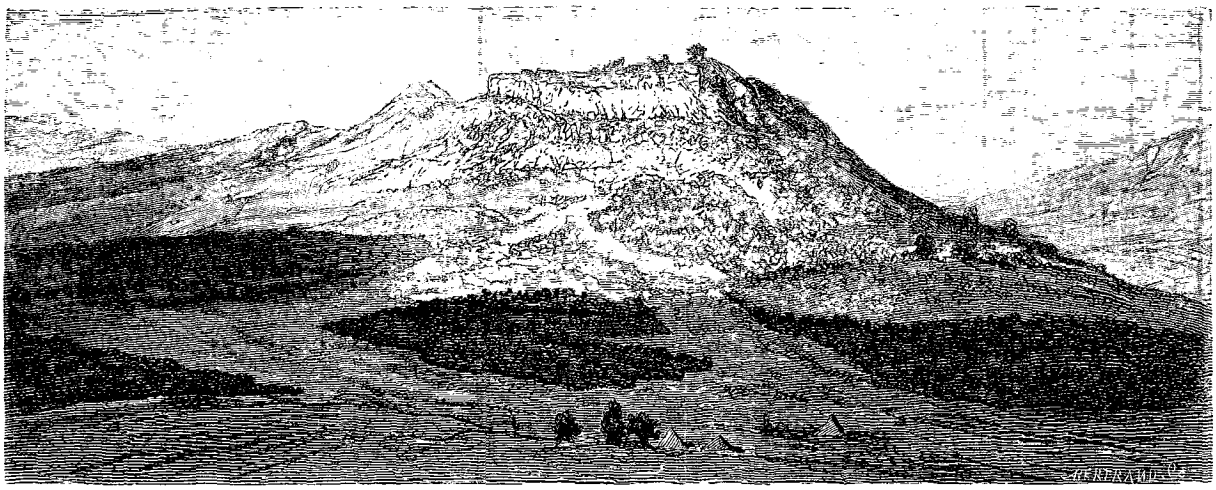
Deux jours plus tard, j'étais rentré à Sennâr.

Avant de quitter cette ombre de capitale, j'éprouve le besoin d'un acte de justice rétrospective.

Tout le monde connait le nom de ce docteur Poncet que Louis XIV chargea, en 1678, d'une mission d'amitié près du négus d'Abyssinie, et qui mena heureusement à fin cette mission, pour laquelle on lui avait adjoint un capucin astronome, le P. de Brevedent. Je m'intéressais d'autant plus à cette mission, qu'elle avait les plus grandes analogies avec celle que je remplissais à plus d'un siècle et demi d'intervalle. Je savais que l'itinéraire de Poncet (par l'Égypte, Dongola et Sennâr), difficile à comprendre pour qui n'a pas suivi les mêmes routes que lui, devait, par la raison contraire, m'offrir les plus grandes facilités d'explications. J'ai pu vérifier sur le terrain même les récits simples et colorés du savant médecin, et j'éprouve un véritable bonheur à lui rendre la justice qui lui est due, en déclarant qu'il peut réaliser avec Bruce lui-même pour l'exactitude du récit géographique des descriptions de la nature et de la peinture des mœurs.

Le lecteur ne perdra rien à trouver, mêlés à ma prose, quelques extraits de mon prédécesseur : d'autant mieux que bien des choses qu'il a vues seraient introuvables aujourd'hui. Je commence par Sennâr.

« Cette ville, qui a près d'une lieue et demie de circuit, est fort peuplée, mais malpropre. On y compte environ cent mille âmes; elle est située à l'occident du Nil, sur une hauteur à 10° 4′ de latitude nord, selon l'observation que le P. de Brevedent fit à midi le 11 mars 1699. Les maisons n'ont qu'un étage et sont mal bâties; mais les terrasses qui leur servent de toit sont fort commodes.



Emfras Amba Mariam. — Dessin de Eugene Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Pour les faubourgs, ce ne sont que de méchantes cabanes faites de cannes. Le palais du roi est environné de hautes murailles de briques cuites au soleil; il n'a rien de régulier; on n'y voit qu'un amas confus de bâtiments qui n'ont aucune beauté; les appartements de ce palais sont assez richement meublés avec de grands tapis à la manière du Levant.

« On nous présenta au roi dès le lendemain de notre arrivée. On commença par nous faire quitter nos souliers : c'est un point de cérémonial qu'il faut que les étrangers gardent; car pour les sujets du prince ils ne doivent jamais paraître devant lui que les pieds nus. Nous entrâmes d'abord dans une grande cour pavée de carreaux de faïence de différentes couleurs; elle était bordée de gardes armés de lances. Quand nous l'eûmes presque toute traversée, on nous arrêta devant une pierre qui est proche d'un salon ouvert, où le roi a coutume de donner audience aux ambassadeurs. Nous saluâmes là le roi selon la coutume du pays, en nous mettant à genoux et baisant trois fois la terre. Le prince, âgé de dix-neuf ans, est noir, mais bien fait et d'une taille majestueuse, n'ayant point les lèvres grosses ni le nez écrasé comme l'ont ses sujets. Il était assis sur un lit fort propre en forme de canapé, les jambes croisées l'une sur l'autre à la manière orientale et environné d'une vingtaine de vieillards assis comme lui, mais un peu plus bas. Il était vêtu d'une longue veste de soie brodée d'or, et ceint d'une espèce d'écharpe de toile de coton très-fine : il avait sur la tête un turban blanc. Les vieillards étaient à peu près vêtus de la même manière. Le premier ministre à l'entrée du salon, et debout, portait la parole au roi et nous répondait de sa part. Nous saluâmes une seconde fois ce prince, comme nous avions fait dans la cour, et lui présentâmes quelques cristaux et quelques curiosités d'Europe qu'il reçut avec agrément. Il nous fit plusieurs questions qui marquent que ce prince est curieux et qu'il a beaucoup d'esprit. Il nous parla du sujet de notre voyage, et nous parut avoir beaucoup d'attachement et de respect pour l'empereur d'Éthiopie. Après une heure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

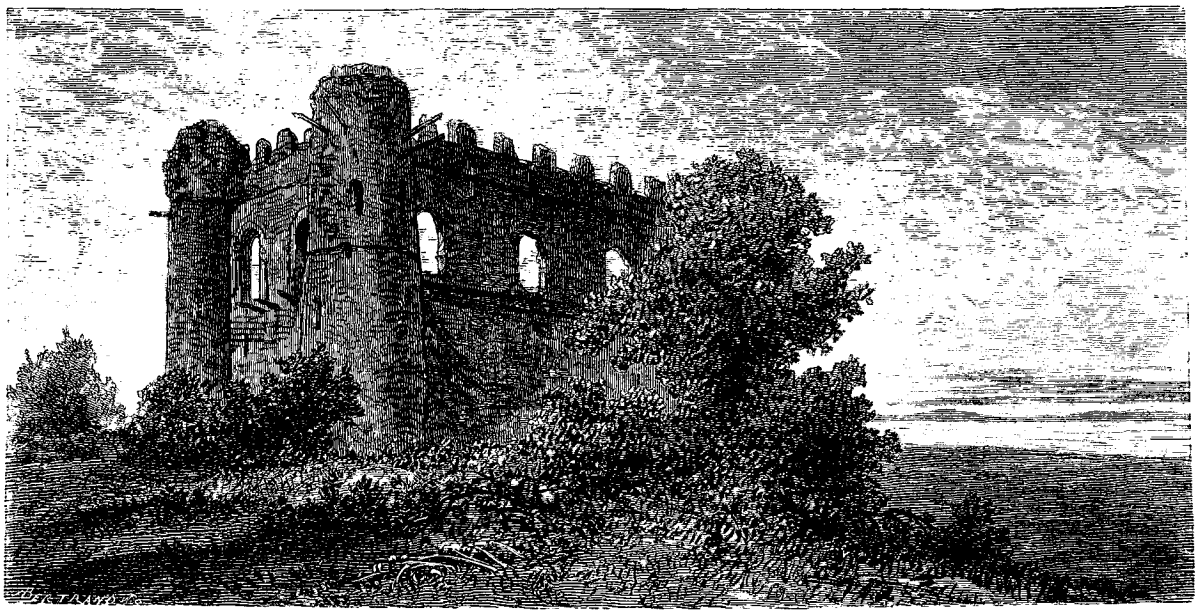
d'audience, nous nous retirâmes en faisant trois profondes révérences. Il nous fit accompagner par ses gardes jusqu'à la maison où nous logions, et nous envoya de grands vases remplis de beurre, de miel et d'autres rafraîchissements avec deux bœufs et deux moutons. »

IV

Départ de Sennâr. — District du Coton. — Arrivée à Gallabat. — Physiologie de mon ami Dufton : une vocation énergique. — Forêt de Gallabat : Abou Qalambo. — Éditions africaines de Richard Cœur de Lion et du vieil Horace. — Alerte nocturne. — Voehnè : entrée en Abyssinie. — Croquis et paysages d'après Poncet.

Je quittai Sennâr à la fin d'octobre et me mis en marche sur Gallabat, petit pays fort commerçant dont la propriété est un sujet d'hostilité sans fin entre l'Abyssinie et l'Égypte, héritière des droits et prétentions de feu l'empire sennârien. Le détail de ce voyage serait plus intéressant pour un comité de géographes que pour mes lecteurs, car le pays, plat et d'une douceur assez monotone, n'offrait rien de bien nouveau à décrire, et la population était à l'avenant. Je traversai successivement le Nil Bleu, la Dender, la Rahad, ces deux dernières à gué, vu la baisse des eaux. Je suis persuadé que la Rahad, encore torrentueuse à cette date (c'était le 13 novembre) et dont le courant faillit m'emporter, était trois mois plus tard à sec, comme je l'avais déjà vue deux ans et demi auparavant.

Le pays que je venais de traverser était couvert de blé, de sésame et de coton : cette dernière plante montrait partout le jaune éclatant de ses fleurs ou les blancs flocons de ses gousses. Après le passage de la Rahad, je m'arrêtai quelques jours à Oued Bohour (Wed Bager des cartes), autant pour me reposer que pour me procurer des chameaux de rechange parmi les nomades des environs. Deux Fogara se présentèrent à cet effet; nous



Palais ruiné de Guzoara sur l'Arno. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

fîmes prix jusqu'à Gallabat, et comme mes deux indigènes allaient se retirer :

« Cela ne suffit pas, dit Ahmed, qui était lui-même un peu faki ; nous allons réciter le *fatha* ensemble : sans cela vous pourriez nous manquer dans la main. » Le *fatha* est le premier chapitre du Koran, et il paraît que sa récitation en commun constitue une sorte de contrat synallagmatique. Les deux hommes ne parurent pas se formaliser de ce surcroît de précautions, et le fatha fut dit avec le recueillement convenable : ce qui n'empêcha pas mes deux coquins, le lendemain, de se moquer de leur promesse et d'envoyer promener Ahmed, qui me revint l'oreille basse, visiblement humilié dans son amour-propre musulman. « Chien de pays, grommelait-il : jusqu'aux *fogara* qui y sont des fripons comme les autres ! »

J'en trouvai de plus convenables et six jours plus tard je débouchais sur le gros village de Gallabat, où je me reposai dans l'agréable compagnie de deux Européens, M. Eipperlé, missionnaire badois de la Société dite de *Saint-Crischona* qui est sous le patronage moral du célèbre missionnaire voyageur Krapf, — et M. Henri Dufton, jeune Anglais qui faisait, à ses propres frais, son noviciat de missionnaire.

Ces deux jeunes gens me furent, de premier abord, très-sympathiques. M. Eipperlé, qui gérait la mission bien qu'il ne fût qu'une sorte de frère lai, m'accueillit chaudement et n'oublia rien pour me rendre le séjour de Gallabat confortable et agréable à la fois. M. Dufton était là de passage, comme moi : il me représentait, sans s'en douter, un curieux spécimen de cette sorte d'enthousiasme froid et persévérant avec lequel les gens de sa race font des choses si originales et si remarquables.

Fils d'un riche fabricant de Leeds, occupant un emploi lucratif à la banque d'York, il n'avait pu résister au goût

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des voyages et de la propagande religieuse, développés simultanément chez lui par la lecture des pérégrinations apostoliques de Krapf et de Livinsgtone. Il était parti furtivement de chez lui avec *huit guinées* en poche, était allé en Souabe voir le révérend Krapf qui l'avait encouragé à aller évangéliser les Gallas, s'était rendu en Égypte, avait fait un fort rude apprentissage de la vie dans ce milieu peu apostolique, s'était fait garçon d'hôtel au Caire plutôt que de mendier les subsides des sociétés évangéliques au prix de capitulations de conscience, avait passé à Khartoum, en était reparti à la grâce de Dieu, poussant devant lui un âne chargé de son mince bagage, avait failli mourir de la fièvre à Guedaref, et était arrivé à Gallabat avec trois talaris (15 fr. 75 c.) en poche, et fort embarrassé pour passer outre avec un si maigre budget. Je lui proposai de s'adjoindre à ma petite caravane : il passerait pour mon secrétaire et n'aurait pas à compter avec la cupidité de certains chefs abyssins de la frontière. Il accepta avec empressement, et je n'eus qu'à me féliciter de m'être assuré la compagnie d'un jeune homme bien élevé, instruit, et à qui l'imperturbable conviction qu'il remplissait un devoir religieux communiquait, dans cette existence sujette à bien des hasards, une placidité d'âme qui se traduisait par une bonne humeur infatigable, et d'un prix sans égal en pareille occurrence.

Gallabat est une curieuse petite république fondée par des nègres musulmans, des traînards des grandes caravanes de pèlerins noirs venant du Soudan et allant pour la plupart à la Mecque. Ce sont des Takrouris, population que nous avons décrite dans nos précédents récits de voyage en Nubie. Il paraît que le premier groupe qui s'établit là obtint la concession du canton des gouverneurs abyssins de Tchelga, dont ils ont toujours relevé plus ou moins nominalement. Au temps de Bruce, c'était un fief portant le nom arabe de Ras el fil, *Tête d'éléphant* (c'est le nom de la chaîne de montagne qui domine Gallabat) : Bruce eut même du négus Thekla Haïmanot l'investiture de ce fief, dont il ne jouit jamais qu'honorifiquement. Il y passa en allant de Gondar à Sennâr, et nomma le lieu Horcacamoot, ce qu'il traduit fort dramatiquement par *l'arbre de l'ombre de la mort*, et rattache ce nom à une grave maladie dont il souffrit en ce lieu. Voilà bien de la tragédie pour un bel arbre qui n'a rien de sinistre (c'est *l'acacia camphylacea*), et qui relève agréablement de sa verdure opaque et sombre les vallons charmants qui accidentent ce joli pays.

J'achetai au marché renommé de Gallabat deux mules d'Abyssinie au prix moyen de neuf talaris pièce, et je louai un chameau pour mes bagages jusqu'à Voehnè, point où commencent les montagnes ardues, inaccessibles au chameau, et où je devais trouver des ânes de somme. Puis, pour tuer le temps, je m'en allai rendre visite au vieux Chouma, cheik de Gallabat, président semi-héréditaire, semi-électif de ce petit État. Je vis un beau nègre qui me sembla âgé de soixante ans, et qui, réuni à une demi-douzaine de voisins convoqués à la hâte, était très-occupé à balayer sa cour. Il me fit servir les rafraîchissements d'usage, mais n'interrompit pas sa besogne : « Le travail avant tout, monsieur.... » Je fus assez piqué de ce sans-gêne, mais j'avoue que, six mois plus tard, recevant en Abyssinie la nouvelle (erronée) que Théodore II s'était fait apporter la tête de Chouma, j'éprouvai un sentiment pénible. J'eusse été vraiment trop vengé !

Les gens de Gallabat ne sont pas aimés de leurs voisins, qui abusent volontiers du droit de médire d'eux. Trois ans auparavant, à la faveur des guerres civiles d'Abyssinie, un goum de pillards abyssins sans couleur politique, alléchés par les richesses vraies ou supposées des Takrouris, avaient fait, au nombre de cinq cents cavaliers, une razzia nocturne sur eux. Les Takrouris, d'abord surpris, s'étaient enfin reconnus, groupés, avaient cerné les voleurs et les avaient passés au fil de la lance. Quinze jours après, M. Stern (aujourd'hui prisonnier chez Théodore II), passant sur ce champ de bataille, avait vu les cadavres sans sépulture et les vautours s'envolant lourdement avec des lambeaux de chair putride. Celui qui me raconta l'affaire conclut ainsi : « Oui, monsieur, ils ont bien tué deux cents de ces voleurs ; ils n'ont pas fait quartier à un seul. Maudites canailles ! »

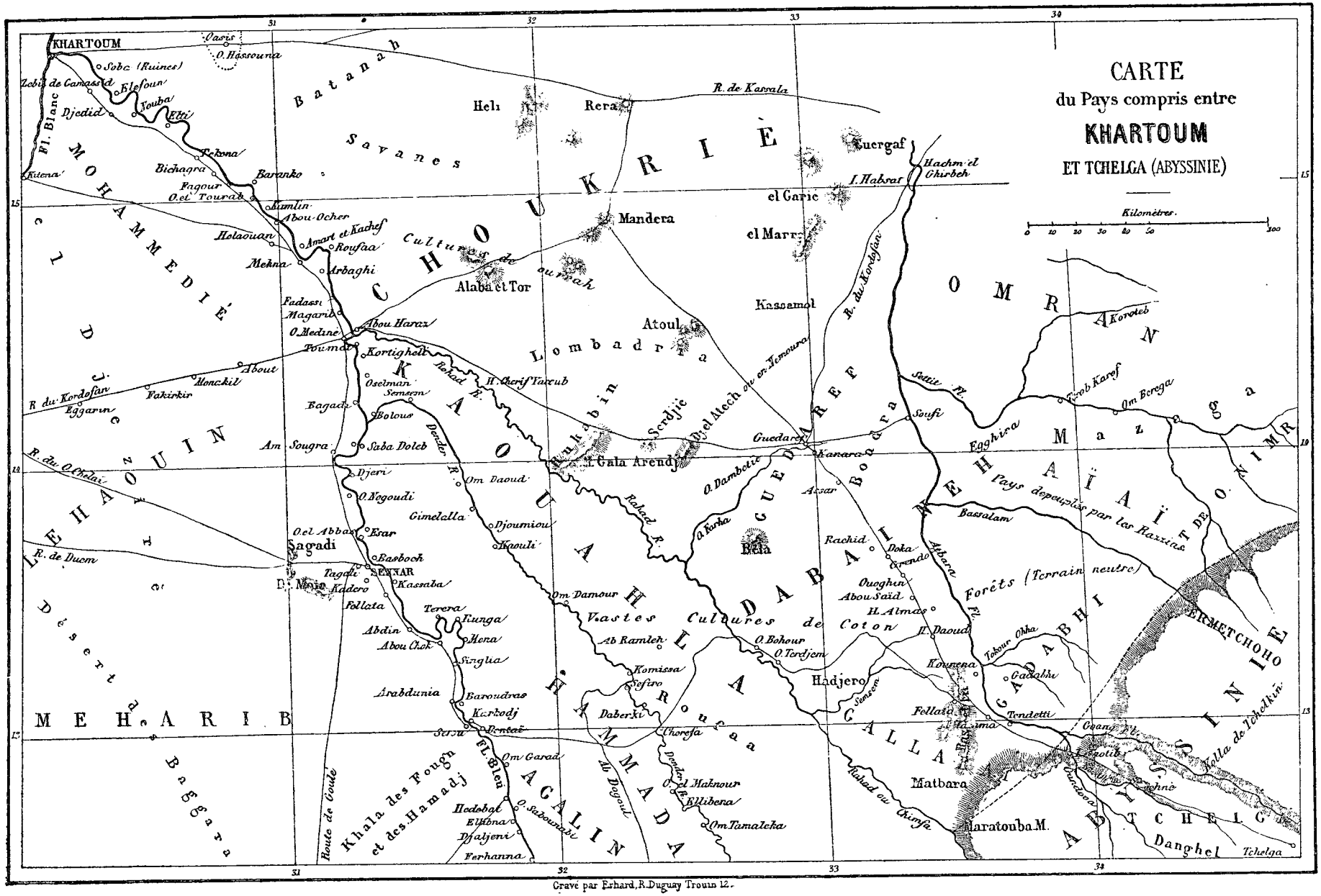
Cet animal est bien méchant
Quand on l'attaque il se défend !

Après quatre jours de séjour à Gallabat, nous partîmes pour l'Abyssinie et nous nous engageâmes résolûment dans une épaisse forêt de trois bonnes journées de marche, couvrant une plaine basse qui va aboutir à la Gandova. Ce désert est une sorte de *marche*, comme on disait au moyen âge, un *border*, dirait-on sur la frontière d'Écosse : les Abyssins, les Sennâriens, les Turcs l'ont souvent ensanglantée dans leurs guerres sans merci. Là se trouve le lieu d'Abou Qalambo, fatal aux Égyptiens, qui, voilà vingt-cinq ans, y furent taillés en pièces par l'Achille abyssin Dedjaz Konfou. J'ai raconté ailleurs [1] l'épisode tragico-burlesque du salut du brave d'Arnaud, pris à cette bataille : mais tout ne s'y passa pas aussi gaiement. Il y eut, de part et d'autre, des faits et des mots héroïques. Le chef des Dabaïneh, auxiliaire des Égyptiens, provoqué en combat singulier par un officier de marque abyssin, le fendit en deux d'un seul coup de sa lourde épée à deux mains. L'un des fils du Melek Saad, prince des Chaghié, s'y fit tuer ; l'autre se sauva près de son père, qui l'accueillit avec des imprécations et en déchirant ses vêtements. « Lâche fils de la chienne, s'écriait-il ; misérable qui me déshonore ! Que ne suivait-il l'exemple de son frère ! »

Le troisième jour, vers midi, je passai la Gandova, encore gonflée : une île appelée Kaokib partage les eaux rapides et permet aux caravanes de passer plus aisément. Un magnifique tamarinier s'élève au bord du sentier, au beau milieu de l'île, et invite les voyageurs à

1. Voy. livre 270.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard, R. Duguay Trouin 12.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se reposer à son ombre. Ce soir-là, vers les dix heures nous atteignîmes le pied d'un de ces plateaux-bastions qui forment à peu près toute l'Abyssinie, et nous le gravîmes avec quelque difficulté ; arrivés au sommet, nous trouvâmes une assez belle terrasse dont on venait de brûler les herbes sèches, et qui nous parut favorable à notre halte de nuit. Décharger les bagages, souper, attacher nos mules à des arbres autour de notre feu à demi éteint, fut l'affaire de quelques instants. Nous étions éreintés, et rassurés par notre position sur un terrain découvert, nous nous endormîmes sans inquiétude.

Un peu après minuit, un vacarme épouvantable nous réveilla en sursaut. Les mules hennissaient de terreur ; l'une d'elles avait cassé sa longe et s'était sauvée dans le bois ; Ahmed tirait des coups de fusil au hasard : une bête féroce, une hyène probablement, avait causé tout ce vacarme en venant rôder autour de nos montures. Il fallut attendre au matin pour faire le tour du plateau, suivre la piste de la mule échappée sur les cendres des herbes brûlées, et revenir au campement sans avoir rien trouvé. J'eus, quelques jours plus tard, des nouvelles de la fugitive. Elle avait retrouvé sa route à travers bois, et était arrivée à Gallabat, après une course de vingt lieues et malgré une grave morsure au flanc : Eipperlé la recueillit, la pansa et parvint à la guérir.

Methonica superba. — Dessin de A. Faguet d'après l'herbier de M. G. Lejean.

Repartis de ce lieu malencontreux au lever du soleil, nous arrivions, quatre heures plus tard, à Voehnè, premier village abyssin, fameux par son marché hebdomadaire où les neggadé (marchands abyssins) viennent acheter le coton de Gallabat et du Sennâr. C'était le samedi, et nous tombions en plein marché : nous n'eûmes pourtant pas à nous plaindre de l'empressement indiscret de la foule.

Je ferai remarquer, une fois pour toutes, que l'étranger qui voyage en Orient n'excite pas, quelle que soit l'étrangeté et parfois le ridicule de son costume, la dixième partie de la curiosité insolente et désagréable qui accueillerait, dans les villages de notre Europe civilisée, un voyageur arabe ou abyssin drapé dans ses nobles et amples vêtements.

Nous étions campés sous un arbre, pendant que nos guides allaient prévenir le *nagadras* (sorte de maire-douanier), et je feuilletais, pour tuer le temps, un livre illustré, *le Rhin*, de Victor Hugo, pendant que Dufton esquissait le pic dénudé qui domine Voehnè. Le beau sexe, inévitable trait d'union en pareille circonstance, se rapprochait de nous avec une curiosité craintive, regardait les images par-dessus mon épaule : une jeune femme se campa près de moi et engagea la conversation en me demandant si j'étais chrétien.

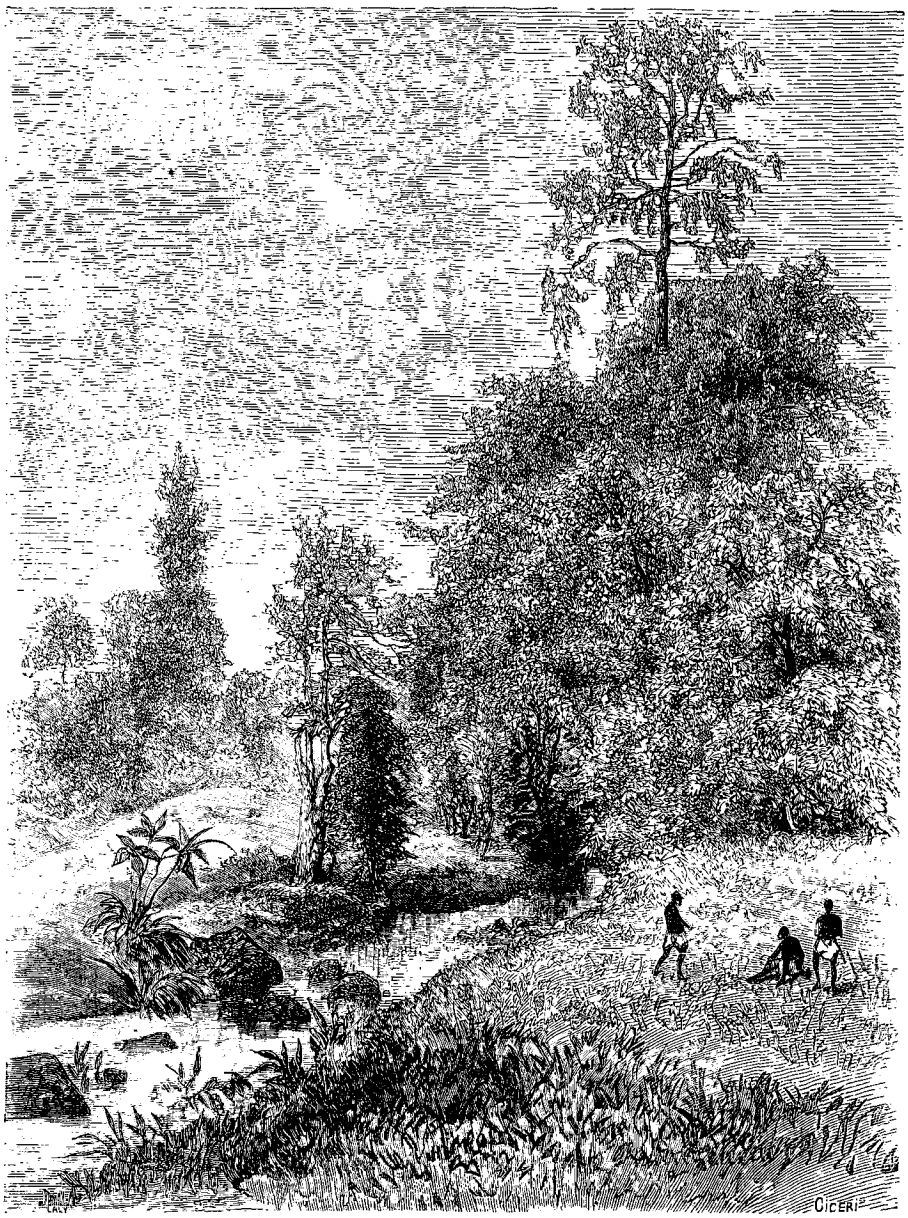
Et là-dessus, elle entr'ouvrit sa chemise. J'eus, *in*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petto, une réminiscence classique involontaire, et j'étais presque disposé à lui adresser l'avis sévère qu'un illustre hypocrite donne à Dorine ; mais mon puritanisme eût été tout aussi absurde. Cette pieuse beauté tira de son giron une petite croix de métal au bout d'un cordon de soie bleue, et m'interrogea modestement sur *Denghel Mariam*. Je pris un air capable en répondant :

« Oui, *Denghel Mariam* (la Vierge Marie), mère de Jésus ! »

Rien n'égale la dévotion passionnée des Abyssins pour la Vierge : c'est un des nombreux rapports que ce peuple singulier, enthousiaste et paladin, a avec un autre grand peuple, romanesque comme lui : je veux parler des Polonais. Les missionnaires allemands et



Salamko. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

anglais, avec leur froide et lourde logique, ont imprudemment heurté ce sentiment national, l'une des formes les plus épurées du culte de la femme, si naturel aux chevaleries chrétiennes. C'est là, je crois, la raison de leur insuccès en Abyssinie, où il est notoire qu'ils n'ont jamais fait un prosélyte.

Le Nagadras arriva : après force pourparlers, voyant que nous n'avions pas de permis d'entrée en Abyssinie, il nous déclara qu'il allait en référer à son supérieur, le *belambras* Guelmo, grand écuyer de la couronne, margrave des quatre provinces frontières de Tchelga, Sarago, Dagossa, Ermetchoho. En attendant, il nous consigna dans son village de Kamankhela, au sommet d'un plateau qu'on aurait pu croire inaccessible, tant ses escarpements étaient vertigineux. Nous y passâmes quatre jours fort agréables, au bout desquels arriva l'ordre de Guelmo de nous diriger sur Tchelga, escortés d'un homme du Nagadras. Nous nous hâtâmes de profiter de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la permission, et nous descendîmes à notre premier campement de Voehnè.

Nous continuâmes pendant deux jours et demi à travers les basses terres qui précèdent la *dega*, c'est-à-dire le plateau abyssin proprement dit. C'est ce qu'on nomme là *kolla* (basse terre) de Tchelga. Bruce y avait passé près d'un siècle avant moi : Poncet, plus d'un siècle et demi. L'itinéraire de Bruce est très-aisé à suivre : celui du voyageur français l'est moins, entre Daberki et Tchelga : il me paraît avoir été plus méridional que le mien. Mon ami Jules Poncet, le voyageur et chasseur bien connu qui a écrit le *Nil Blanc*, et qui a fait une étude particulière du Sennâr, m'affirma, je ne sais sur quelles preuves, que son illustre homonyme avait passé dans le Dar el Hassib, sur la Dender et le Galogo. Cette discussion n'est pas du ressort de ce récit, et mes lecteurs préféreront sans doute le tableau séduisant (et toujours parfaitement vrai) que l'ancien Poncet trace du pays qu'il parcourait, et que jamais Européen n'avait encore vu :

« Nous gagnâmes le village de Debarke (Daberki) et ensuite celui de Bulbut, et après avoir marché par un pays fort beau et fort peuplé, nous nous rendîmes, le 25 mai, à Giesim, grosse bourgade au nord du Nil et au milieu d'une forêt dont les arbres sont fort différents de ceux que nous avions vus jusqu'alors. Ils sont plus hauts que nos plus grands chênes, et il y en a de si gros que neuf hommes ensemble ne les pourraient pas embrasser. Leur feuille est à peu près semblable à celle du melon, et leur fruit, qui est très-amer, aux courges : il y en a aussi de ronds. Je vis à Giesim un de ces gros arbres creusé naturellement et sans art. On entrait par une petite porte dans une espèce de chambre ouverte par en haut et dont la capacité était si grande que cinquante personnes auraient pu aisément y tenir debout. Je vis un autre arbre nommé gelingue, qui n'est pas plus gros que nos chênes, mais qui est aussi haut que ceux dont je viens de parler; son fruit est de la figure de nos melons d'eau, mais un peu plus petit. Il est divisé en dedans par cellules remplies de graines jaunes et d'une substance qui approche fort du sucre réduit en poudre. Cette substance est un peu aigre, mais agréable, de bonne odeur et très-rafraîchissante; l'écorce en est dure et épaisse. La fleur de cet arbre a cinq feuilles blanches comme le lis et porte une graine semblable à celle du pavot....

« Nous partîmes de Giesim le 11 juin; après cinq heures de marche, nous trouvâmes un village appelé le Deleb, à cause des grandes allées d'arbres de ce nom qu'on voit à perte de vue. Nous marchâmes longtemps dans ces délicieuses allées, qui sont plantées en échiquier. Nous arrivâmes le lendemain à Chan, village sur le Nil, et le jour suivant à Abolkna, où il y a une espèce de buis qui n'a pas la feuille ni la fermeté du nôtre. On voit dans toute cette route de grandes forêts de tamarins toujours verts. La feuille en est un peu plus large que celle du cyprès. Cet arbre a de petites fleurs bleues d'une très-bonne odeur et un fruit à peu près semblable à une prune : on l'appelle erdeb dans ce pays. Ces forêts de tamarins sont si touffues que le soleil ne les peut pénétrer. Nous passâmes la nuit suivante dans la forêt de Sonnone au milieu d'une belle prairie, et en deux jours nous nous rendîmes à Serké[1], jolie ville de cinq à six cents maisons, quoiqu'elles ne soient bâties que de cannes d'Inde. Serké est au milieu des montagnes, dans un beau vallon; on trouve un petit ruisseau à la sortie de cette ville, et c'est ce petit ruisseau qui sépare l'Éthiopie du royaume de Sennâr[2].

« Depuis Serké, d'où nous partîmes le 20 juin, jusqu'à Gondar, capitale d'Éthiopie, nous trouvâmes quantité de belles fontaines et des montagnes presque continuelles de différentes figures, mais toutes fort agréables et couvertes d'arbres qui sont inconnus en Europe, et qui nous parurent encore plus hauts et plus beaux que ceux de Sennâr. Ces montagnes, dont les unes s'élèvent en pyramides, les autres en cônes, sont si bien cultivées qu'il n'y a point de terrain perdu, et elles sont d'ailleurs si peuplées qu'on dirait que c'est une ville continuelle. Nous couchâmes le lendemain à Tambisso, gros village qui appartient au patriarche d'Éthiopie, et nous rendîmes le jour suivant à Abiad, situé sur une haute montagne couverte de sycomores. Depuis Giesim jusqu'à ce village, toutes les campagnes sont remplies de coton. Nous nous arrêtâmes, le 23 juin, dans un vallon plein d'ébéniers et de cannes d'Inde, où un lion nous enleva un de nos chameaux. Les lions sont communs en ce pays-là et on les entend rugir toute la nuit. On les écarte en allumant de grands feux qu'on a soin d'entretenir. On trouve sur ces montagnes des squinantes et quantité d'autres plantes et d'herbes aromatiques.

« Le 24, nous passâmes la rivière de Gandova, qui est fort profonde et fort rapide, ce qui rend ce passage fort dangereux. Elle n'est pas tout à fait si large que la Seine à Paris[3] : elle descend des montagnes avec tant de rapidité, que dans ses débordements elle entraîne tout ce qu'elle trouve. Ils sont quelquefois si grands qu'il faut dix jours pour la traverser. Comme elle était alors fort basse, nous la passâmes sans peine. Elle se décharge dans une autre rivière qu'on appelle Tekessel (Takazze), c'est-à-dire l'épouvantable, et ces deux rivières unies ensemble vont se jeter dans le Nil. Nous passâmes encore deux autres rivières le jour suivant; elles étaient bordées de buis d'une grosseur énorme et hauts comme nos hêtres. Ce jour-là une de nos bêtes de charge s'étant écartée de la caravane fut mordue à la cuisse par un ours[4]. La plaie était grande et dangereuse, les gens du pays ne firent que lui appliquer un caustique avec le feu et la bête fut guérie

« Le 26 juin, nous entrâmes dans une grande plaine

1. Tcherkin ou Tchelkign.
2. Cette limite est encore à peu près la même aujourd'hui.
3. Comparaison exagérée. Cependant cette rivière roule, au kharif, un volume d'eau très-supérieur à celui de la Seine.
4. Lisez : une hyène. Il n'y a pas d'ours en Abyssinie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remplie de grenadiers et nous y passâmes la nuit, à la vue de Girana, où nous arrivâmes le lendemain. Girana est un village situé au haut d'une montagne, d'où l'on découvre le plus beau pays du monde. C'est dans ce lieu qu'on change de voiture, et qu'on quitte les chameaux pour prendre les chevaux, comme j'ai déjà dit. Le seigneur de Girana nous vint rendre visite et nous fit apporter des rafraîchissements. Nous y trouvâmes une escorte de trente hommes que l'empereur d'Éthiopie nous avait envoyés pour notre sûreté et pour faire honneur au frère du patriarche, qui était dans notre caravane, et on nous délivra du soin de notre bagage selon la coutume de cet empire. Nous partîmes de Girana le premier jour de juillet, et après trois heures de marche par des montagnes et des chemins impraticables, nous vînmes à Darangoa, et le lendemain à Chilga (Tchelga), grande et belle ville environnée d'aloës. C'est un lieu d'un grand commerce; il y a tous les jours marché où les habitants des environs viennent vendre la civette, l'or et toute sorte de bétail et de vivres. Le roi de Sennâr a dans cette ville, avec l'agrément de l'empereur d'Éthiopie, un douanier pour recevoir les droits du coton qu'on porte de son royaume en Éthiopie, et ces droits se partagent également entre ces deux princes. »

V

Arrivée à Tchelga. — L'obéissance passive en Abyssinie. — Protestation de Dufton et son effet. — Visite au Belambras : un margrave dans sa bauge. — Guelmo n'entend rien à la géographie. — Le lac Tana.

Nous arrivâmes à Tchelga par une pluie battante, et là encore, comme nous n'avions pas de *moursâl* (passeport), les indigènes, observateurs stupides et inhospitaliers de la règle des ordonnances impériales, voulurent nous forcer à bivaquer sous un arbre en attendant que l'on régularisât notre situation. Je louai une maison au prix très-modéré d'un *sel* par jour (vingt-cinq centimes environ) : notre guide voulut nous empêcher de l'occuper : Dufton, hors de lui, se mit à boxer le guide : un grand Abyssin bien vêtu, sec et maigre voulut prouver à Dufton que sa conduite manquait de formes; mais mon doux compagnon ne se possédait plus. « Tu en veux aussi? dit-il à l'Abyssin en lâchant le guide. Tiens, pif! paf! » L'indigène prit Dufton à bras-le-corps et réussit à le maîtriser. Les flâneurs qui avaient vu la chose poussaient des cris d'alarme; l'autorité intervint : nous parvînmes à la convaincre que les ordonnances de police locale étaient absurdes devant la pluie, et le résultat de tant de gourmades et de palabres fut que le nagadras du lieu nous offrit de nous loger jusqu'au retour d'un messager que l'on allait envoyer au belambras. Grâce aux poings de Dufton, le point capital, pour le moment, était obtenu.

Je n'ennuierai pas mes lecteurs du récit des tergiversations par lesquelles le satrape nous retint dix-neuf jours à Tchelga, sous prétexte d'attendre les ordres du négus : je soupçonnai peu charitablement qu'il voulait me pousser à bout et m'amener à financer. Je passais pour un millionnaire, et l'offre d'une belle arme par exemple eût simplifié bien des protocoles. Impatienté, je finis par me décider à m'aller expliquer avec Guelmo dans son aire, située à 22 kilomètres au nord-nord-est, et suivi de Dufton, d'un interprète tekrouri et d'un soldat du belambras, j'enfourchai ma mule et je partis.

« Nous couchâmes, ce soir-là, à quatre heures de Tchelga, dans un village musulman. Les *islam* sont en Abyssinie absolument dans la même situation précaire et subalterne que les chrétiens dans l'empire ottoman; et je me rappelai que lorsque je voyageais en Bulgarie avec un firman de la Porte, c'était aux *tchorbadjis* chrétiens qu'incombait la charge de m'héberger chaque soir. Ces bonnes gens me reçurent du reste de leur mieux, et un petit miroir de poche, que je donnai le lendemain à mon hôtesse *in pretium hôspitii*, fit une heureuse, et, je le crains bien, plus d'une jalouse.

Levés au petit jour, nous repartons et atteignons vers dix heures le rebord de la *dega* qui fait face à la citadelle ou *amba* du belambras. Nous poussons de véritables cris d'admiration.

Qu'on se figure, à l'extrémité d'une plaine en terrasse adossée à des collines verdoyantes, un escarpement à pic de sept ou huit cents pieds de chute, plongeant sur un fouillis de basses montagnes et de vallons boisés qui vont tous porter leurs eaux au Goang, ce fleuve qui, en pays musulmans, se nomme Atbara. Un rocher terminé par une plate-forme à peu près de la grandeur de la place de la Concorde, et dominant de quinze à vingt mètres la petite plaine d'arrivée ci-dessus décrite, se rattache comme une sorte d'ouvrage avancé à la *dega*. Une arête où deux hommes ne pourraient passer de front joint le roc au plateau, et le piéton qui le franchit n'a ni parapet ni corde pour le protéger contre une chute dans l'abime béant à droite et à gauche. C'est dans ce Gibraltar sauvage que demeure le premier baron abyssin, et j'allais voir dans sa pompe barbare une petite cour qui devait terriblement ressembler à celle d'un duc mérovingien du temps de Grégoire de Tours.

Ce n'était pas du reste la première fois que je surprenais en pleine activité des mœurs qui ont régné dans mon pays il y a huit et dix siècles, et bien des choses obscures de notre histoire passée m'ont été expliquées par ce que j'ai vu dans l'Abyssinie présente.

Nous traversâmes sans hésitation le pont presque aussi vertigineux que celui qui, dans les légendes musulmanes, mène au paradis par-dessus l'enfer, et après avoir franchi une porte gardée par des lanciers assez débraillés, nous gravîmes péniblement une rampe fort roide, passâmes une autre porte et arrivâmes sur la plate-forme, où nous trouvâmes des hommes de Guelmo qui nous menèrent à une sorte de salle d'attente, en nous disant que le belambras était en conférence avec un messager du négus et nous recevrait aussitôt après. Au bout de deux heures, nous fûmes introduits.

Dans une pièce assez spacieuse, remplie de serviteurs, de vassaux, de soldats, corps de garde plutôt que

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

salon, se tenait à demi couché sur un *alga* (lit de camp que les Arabes nomment *angareb*) le seigneur du lieu, dont le teint noir répondait assez à ce qu'on m'avait dit de son origine kamante. Les Kamants, très-nombreux dans cette province, sont une tribu de parias d'origine fort mystérieuse, et qui sont en Abyssinie à peu près ce que sont les Tsiganes ou Bohémiens en Hongrie et en Valachie. Il tenait en main un *berillè*, vase à boire à long goulot, de forme antique; il était gris, et fit ce qu'il put pour nous rendre de même. Je lui présentai ma requête tendant à être autorisé à aller passer les fêtes de Noël à Djenda, « chez mes frères européens » (c'est ainsi que je qualifiais les missionnaires de Djenda, sur qui je comptais beaucoup pour faire cesser tous ces ennuis), et ce fut avec une satisfaction inexprimable que je l'entendis répondre : *Eche* (j'y consens).

Enhardi par ce début, je lui demandai la permission de dessiner sa forteresse, que je déclarai hardiment la merveille du monde. Il devint sérieux.

« Avez-vous perdu quelque chose dans ce pays? Vous a-t-on volé? Parlez, je vous ferai rendre justice. »

Je l'assurai que je n'avais aucune préoccupation de ce genre.

« Puisque vous n'avez rien à réclamer, quel besoin avez-vous *d'écrire* ce lieu pour vous le rappeler plus tard?»

La défiance de l'Abyssin se trahissait clairement. Je vis qu'il serait imprudent d'insister; je remerciai et pris congé. A peine arrivé dans la maison, que le belambras m'avait fait assigner, j'y reçus un mouton, une cruche de *tedj* (hydromel) et un certain nombre d'*ambacha* (galettes servant de pain), et nous fîmes, Dufton et moi, le meilleur souper du monde. L'agréable issue de notre démarche était, bien entendu, l'élément principal de ce bonheur assez inespéré.

Nous retournâmes le lendemain à Tchelga, et n'y passâmes que les quelques heures strictement nécessaires pour les préparatifs de départ. Nous avions eu, pendant dix-neuf jours, tout le temps d'explorer dans tous les sens ce petit pays pas trop désagréable. C'est du sommet du Oali Dabba, à une heure et demie de Tchelga, que j'avais pour la première fois admiré la surface lumineuse du lac Tana, que les cartes appellent

Gafat. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Dembea, saphir enchâssé dans les émeraudes. Le Tana est une vaste cuve volcanique d'une très-grande profondeur : les tempêtes y sont redoutables. Vingt rivières y entraînent, lors des pluies estivales, une masse énorme de limon dont la plus grande partie s'y dépose, sans que ces alluvions altèrent sensiblement les contours du lac. De jolis îlots où des églises et des monastères se cachent dans des fouillis d'arbres d'un vert sombre, coupent heureusement les lignes majestueuses mais parfois un peu monotones de l'ensemble. Au milieu surgit une montagne massive et arrondie, Saint-Étienne, dominant deux îles plates appelées Dek, que la constitution ecclésiastique de l'empire assigne comme lieu de transportation perpétuelle aux évêques déposés.

VI

Djenda. — Emfras. — Guizoara : légende française. — Tisbha : des voleurs conservateurs et des gendarmes forts en histoire.

Le voyage de Tchelga à Djenda se fit en trois heures et ne présenta aucun incident bien remarquable. A une demi-heure de Tchelga, nous passâmes le Goang, qui décrit à sa source une spirale autour du mont Anker. (Tous les fleuves abyssins obéissent à cette loi de la spirale, dont le spécimen le plus frappant est fourni par l'Abaï tournant autour du Godjam.) Les jours précédents, j'avais reconnu en cet endroit un dépôt de lignite qui m'avait paru de bonne qualité, et que, du reste, Krapf avait signalé dès 1855. J'ai appris plus tard que le négus, il y a deux ans, avait fait commencer l'exploitation de ce dépôt pour les ateliers de Gafat.

A Djenda, nous fûmes très-gracieusement reçus par un grand jeune homme vêtu d'une *chama* ou toge abyssine, avec des babouches turques et un bonnet européen : c'était M. Martin Flad, le doyen des missions allemandes en Abyssinie, spécialement chargé de la conversion des Falacha (juifs éthiopiens), fort nombreux dans ce district. Il nous présenta à sa femme, ex-diaconesse de la maison protestante fondée à Jérusalem sous les auspices du révérend Gobat. C'était une famille exemplaire à tous égards, principalement à l'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le négus Théodore II en tenue d'audience. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droit de l'hospitalité, et les voyageurs européens qui sont entrés en Abyssinie par cette route, quels que fussent leur pays et leur culte, ne pourront jamais assez louer ce couple aussi sympathique qu'honorable.

Je passai quatre jours à Djenda. Nous causâmes souvent du négus, qui témoignait à M. Flad une bienveillance d'autant plus assurée que celui ci, plus digne et plus habile que ses collègues dont je parlerai plus tard, avait décliné les offres compromettantes de Théodore II. Pour employer une expression de Rivarol, « il le tenait à distance par le respect. » M. Flad, tout en faisant ses réserves, était très-favorable à Théodore, surtout comme restaurateur de l'ordre dans l'empire. Il me dit qu'avant l'avénement du négus actuel, il n'y avait guère de soirée de marché à Djenda qui ne fût ensanglantée par quelque meurtre, tandis que les assassinats avaient à peu près disparu sous le nouveau règne.

Le 1er janvier 1863, après avoir souhaité une heureuse année à nos aimables hôtes et à leurs trois collègues, MM. Steiger, Brandeis et Cornelius, nous partîmes de Djenda nous dirigeant sur Debra-Tabor, où se trouvait Théodore. Nous traversâmes pendant un jour et demi une vaste plaine ou plutôt une immense prairie rayée de rivières qui vont toutes du nord au sud, couvertes de villages respirant l'aisance, semées de cultures de céréales et de jardinets où pointillait la gousse écarlate du *berberi* (poivre rouge). C'est la province de Dembea, ayant Gondar pour capitale : c'est la plus riche et la plus plantureuse de l'empire.

Après avoir longé la pointe nord-est du lac vers Voïn Arab, nous entrâmes dans les montagnes à Ferka, défilé assez mal famé jadis, où nous ne trouvâmes qu'un poste de douanes fort inoffensif. Trois heures après nous débouchions dans une belle plaine qui a tiré son nom de l'Arno-Garno, sa principale rivière. A droite, le miroir étincelant du lac; à gauche, un revers de montagnes, dont l'une des plus pittoresques portait à son sommet la cité commerçante d'Emfras-Amba-Mariam, placée, comme l'indique son nom, sous le vocable de Notre-Dame Poncet et Bruce ont parlé de cette jolie ville : le premier en fait une description exacte, encore aujourd'hui, dans ses traits généraux.

« La ville d'Emfras n'est pas si grande que Gondar, mais elle est plus agréable et dans une belle situation; les maisons même y sont mieux bâties. Elles sont toutes séparées les unes des autres par des haies vives toujours vertes de fleurs et de fruits, et entremêlées d'arbres plantés à une distance égale : c'est l'idée qu'on se doit former de la plupart des villes d'Éthiopie. Le palais de l'empereur est situé sur une éminence qui commande toute la ville. Emfras est célèbre par le commerce des esclaves et de la civette. On y élève une quantité si prodigieuse de ces animaux, qu'il y a des marchands qui en ont jusqu'à trois cents. La civette est une espèce de chat : on a peine à la nourrir; on lui donne trois fois la semaine du bœuf cru, et les autres jours une espèce de potage au lait. On parfume cet animal de temps en temps de bonne odeur, et une fois la semaine on racle proprement une matière onctueuse qui sort de son corps avec la sueur. C'est cet excrément qu'on appelle la civette, du nom de l'animal même. On renferme cette matière avec soin dans des cornes de bœuf qu'on tient bien bouchées.

« J'arrivai à Emfras dans le temps des vendanges qu'on ne fait pas en automne comme en Europe, mais au mois de février. J'y vis des grappes de raisin qui pesaient plus de huit livres et dont les grains étaient gros comme de grosses noix; il y en a de toutes les couleurs. Les raisins blancs, quoique de très-bon goût, n'y sont pas estimés. J'en demandai la raison, et je conjecturai par la réponse qu'on me fit que c'était parce qu'ils étaient de la couleur des Portugais. Les religieux d'Éthiopie inspirent au peuple une si grande aversion contre les Européens qui sont blancs par rapport à eux, qu'ils leur font mépriser et même haïr tout ce qui est blanc.

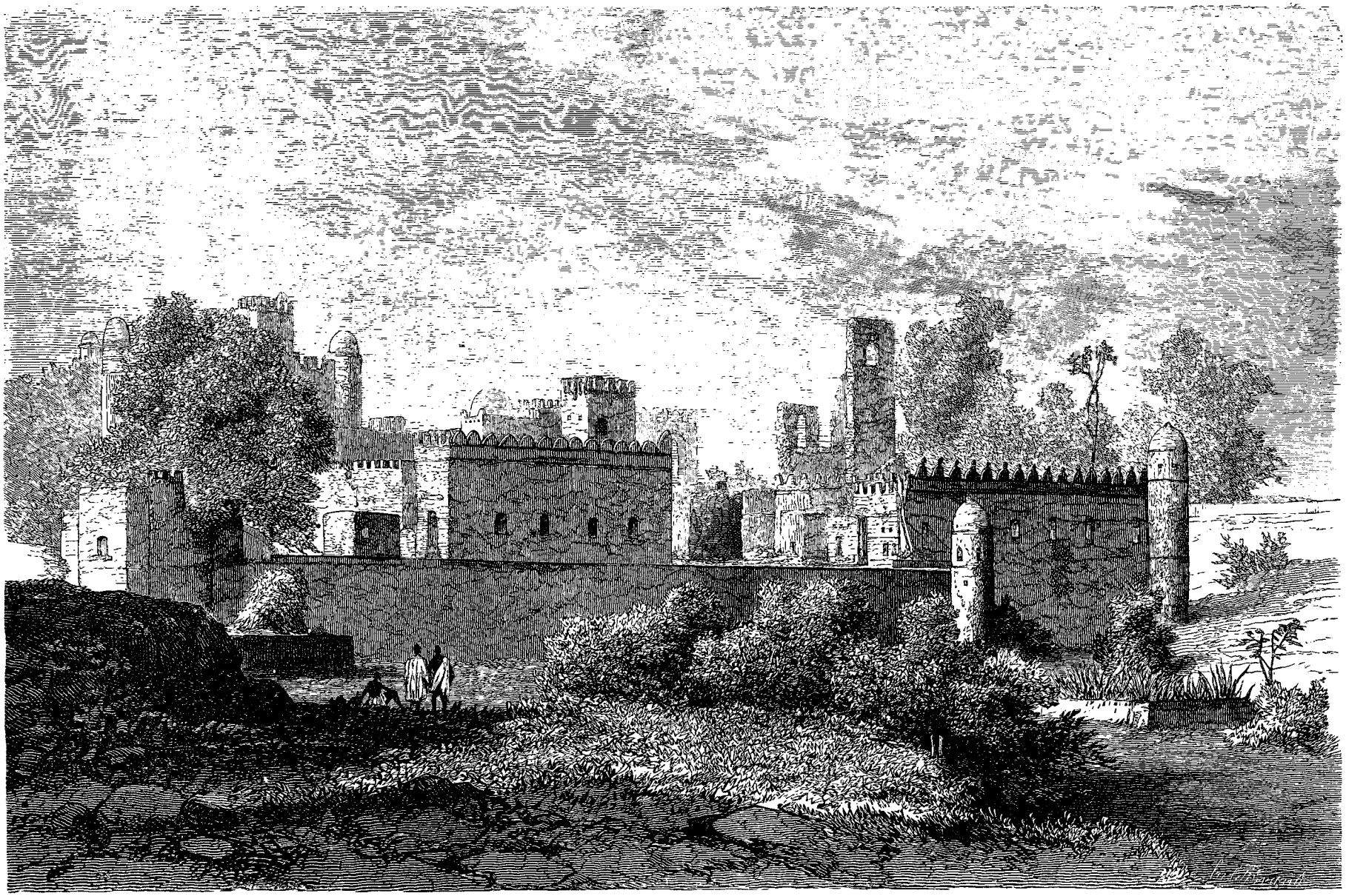
« Emfras est la seule ville d'Éthiopie où les mahométans fassent un exercice public de leur religion, et où leurs maisons soient mêlées avec celles des chrétiens.

« Nous logeâmes dans une belle maison qui est au vieux Mourat; on m'y régala pendant trois jours. J'entendis en cette ville des concerts de harpe et d'une espèce de violon qui approche fort des nôtres. J'assistai aussi à une espèce de spectacle : les acteurs chantent des vers en l'honneur de celui qu'ils veulent divertir et font mille tours de souplesse. Les uns donnent des ballets au son de petites timbales, et comme ils sont lestes et légers, ils font en dansant des postures fort extravagantes; les autres, ayant un sabre nu dans une main et un bouclier dans l'autre, représentent des combats en dansant et font des sauts si surprenants qu'on ne les pourrait croire si on ne les avait pas vus. Un de ces sauteurs m'apporta une bague et me dit de la cacher ou de la faire cacher par quelqu'un, et qu'il saurait bientôt me dire où elle serait. Je la pris et je la cachai si bien que je crus qu'il lui serait impossible de deviner où je l'avais mise. Un moment après je fus fort surpris que cet homme s'approcha de moi en dansant toujours en cadence, et me dit doucement à l'oreille qu'il avait la bague et que je ne l'avais pas bien cachée. Il y en a d'autres qui tiennent une lance d'une main et un verre d'hydromel tout plein; ils sautent prodigieusement haut sans qu'ils en répandent une goutte. »

A une lieue et demie d'Emfras, sur une colline envahie par la végétation la plus déréglée, s'élève un petit palais abandonné des anciens négus : on l'appelle *Guizoara*. Une légende originale se rattache à sa fondation.

« Guizoara a été bâti par deux architectes français : l'un s'appelait Arnaud, l'autre Garneau. Quand l'ouvrage fut terminé, le négus ravi invita les artistes étrangers à lui demander telle faveur qu'il leur plairait. Nos deux Français, après réflexion, lui dirent : « Sire, « (djan-hoï), nous n'avons qu'une grâce à demander à « Votre auguste Majesté : c'est de nous donner à chacun

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le palais impérial à Gondar. — Dessin de Eugene Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

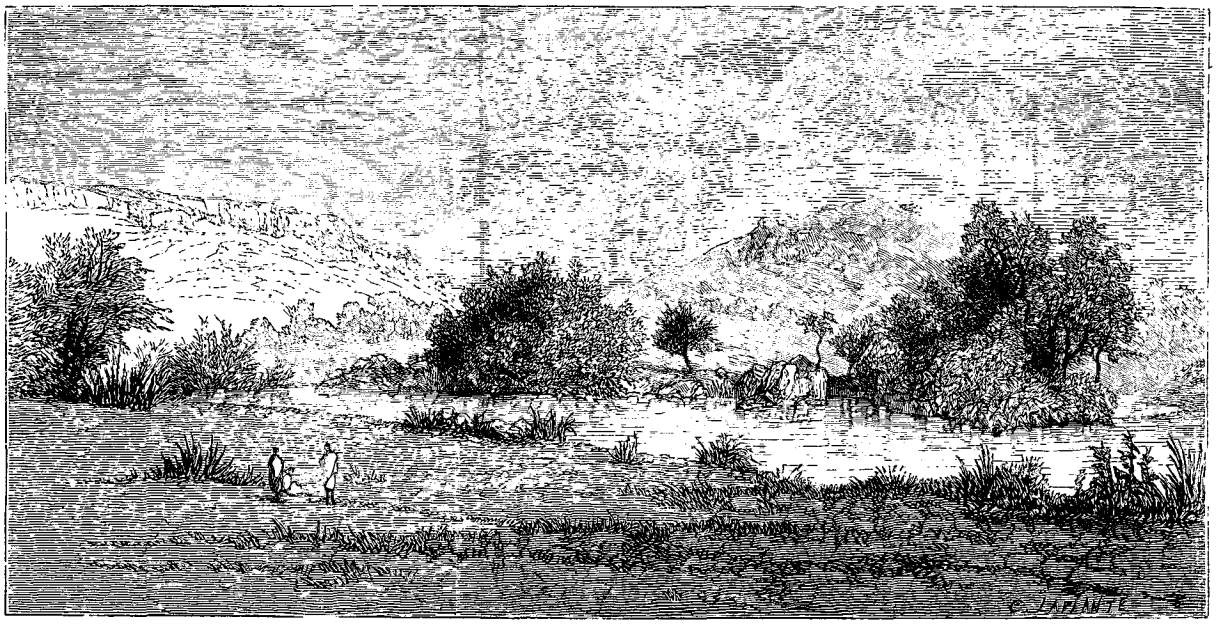
« un fief sur le bord des deux rivières qui se réunissent « tout près de votre palais, afin que nous nous y bâtis- « sions chacun une demeure. — *Eche*, » dit le négus, et ce fut fait : Arnaud bâtit sa maison sur l'un de ces ruisseaux limpides, Garneau sur l'autre. Les deux maisons ont disparu; mais les rivières ont gardé les noms des deux étrangers, et leur réunion forme ce joli Arno-Garno qui fuit vers le lac, — *lentus in umbra.* »

J'aime mieux cette historiette que les lourds commentaires d'un professeur allemand, le docteur Gmelin, qui nous apprend que ce nom d'Arno rappelle l'*Arno* toscan et l'*Arnon* de Judée. Vraiment! Notez que ce brave Gmelin passa, en son temps (il y a un demi-siècle et plus), pour un prodige de savoir : il a fait un livre pour prouver que Bruce a été un pauvre sire — et l'Allemagne l'a cru.

On ne comprendra jamais à quel point le monde appartient aux médiocrités gourmées et solennelles.

Deux bonnes heures après l'Arno-Garno, la route passe entre quelques montagnes couvertes de villages. Nous allons coucher à l'un de ces hameaux, peuplé de paysans d'aspect fort pacifique. J'apprends qu'il y a dix ans ils l'étaient un peu moins.

Le négus actuel avait, en 1855, de son camp de l'Ambadjara, lancé une proclamation qui disait : « Que chacun retourne au métier de ses pères ; que le soldat de hasard retourne à sa charrue, le marchand à ses ballots. » Les gens de Tisbha, que la proclamation gênait fort, se



Berhan. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

rendirent, armés jusqu'aux dents, à l'Ambadjara, et dirent à Théodore :

« Longue vie à Sa Majesté! Nous venons demander la permission de suivre, conformément à l'édit, l'industrie de nos pères.

— Quelle était-elle?

— Voleurs et coupeurs de route, de père en fils.

— Voulez-vous, demanda le négus en se contenant, devenir honnêtes gens? Je vous en offre le moyen : je vous pardonne le passé, je vous laisse la nue propriété de la plaine de Lamghé qui touche à votre montagne, et je vous fournirai des charrues et des bœufs de labour. Acceptez-vous?

— Jamais! Nous nous référons aux termes de l'édit....

— C'est votre dernier mot?

— Oui!

— C'est bien. Retournez chez vous. »

Ils repartirent joyeux, croyant avoir intimidé le négus; mais ils ne connaissaient pas le terrible autocrate. A peine arrivés au défilé de Ferka, ils furent rejoints par un corps de *neftenya* (carabiniers), dont le commandant leur dit : « Mes frères! il se peut que le négus Lalibela vous ait autorisés par une charte à voler sur les routes; mais Claudius, qui était aussi un saint et un négus, a autorisé la gendarmerie à fusiller les voleurs. Carabiniers, feu partout! »

Les survivants ont gardé mémoire de la leçon. Aujourd'hui le Lamghé est parfaitement cultivé, et j'affirme par expérience que la route de Tisbha est sûre.

G. LEJEAN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Davezout. — Dessin de Eugène Cicéri d'après M. G. Lejean.

VOYAGE EN ABYSSINIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Ifag. — Le Reb et son lutin. — Un charmant coin de terre. — Gafat : la colonie européenne. — Un homme difficile à marier.

Partis de Tisbha, nous nous arrêtons un instant à Ifag, charmant village groupé autour d'une église renommée qui s'appelle Batha. Ifag a un marché hebdomadaire, renommé surtout pour ses mules, ses peaux et ses outres (hokoumada). La sœur d'un de nos domestiques qui est d'Ifag, vient nous souhaiter la bienvenue et nous apporte un *gombo* de bière. J'oublie, en la regardant, que son breuvage est exécrable. C'est une grande fille de dix-huit ans, belle à miracle, démarche princière, des yeux de velours brun et comme on n'en voit qu'en Abyssinie. Les femmes d'Asie, par exemple, ont parfois des yeux plus noirs, mais ils sont souvent comme les belles personnes qu'ils ornent, majestueux et bêtes. Je suis fâché du mot, mais je ne le retire pas.

La bière abyssinienne ne se fait pas, comme la *merissa* du Soudan ou la *chicha* péruvienne, avec du maïs fermenté, mais bien avec des croûtes de pain qu'on laisse arriver à l'acidité et qu'on fait macérer ensuite.

D'Ifag, j'ai une vue superbe sur le splendide bassin qu'on appelle la plaine de Fogara, et qui s'étend jusqu'au mont Dongours (voy. p. 256). La partie orientale est toute plate; ce n'est qu'une immense prairie parcourue par ces pasteurs nomades connus sous le nom de Zellan. Ce sont des chrétiens tièdes; aussi je ne connais qu'une seule église sur cette surface égale au département de

1. Suite. — Voy. pages 221 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Seine. Mais à l'ouest, le terrain se relève, des monticules apparaissent, couronnés de bois, de villages, d'églises et entourés de cultures florissantes. A l'horizon, le dos sombre du Debra Tabor domine le paysage.

Trois heures encore et nous sommes au Reb, que nous franchissons sur un pont de sept arches qui se dégrade d'année en année, et que les Abyssins, insouciants et dégénérés, ne réparent point. On en attribue la construction au négus Fasilidès, il y a plus de deux cents ans. Les culées, appuyées sur un terrain alluvial très-mou, ont bien résisté, mais elles s'enterrent de plus en plus, et il n'est pas d'année où le pont ne soit recouvert de deux pieds d'eau furieuse qui empêche la circulation pendant deux mois.

Le Reb, que j'ai vu entièrement à sec en avril, est, deux mois plus tard, un fleuve enragé qui atteint le débit d'eau moyen de la Loire et dépasse celui de la Seine à Paris. Les Abyssins mêmes, excellents nageurs, en ont grand peur et croient à l'existence d'un génie familier, espiègle et sinistre, qu'ils appellent le démon du Reb. Selon eux, ce démon a pour passe-temps de saisir par les pieds quelque nageur imprudent et de le noyer, après quoi l'âme du noyé ne va ni au ciel ni en enfer, elle prend place parmi les serviteurs du démon, et cherche à son tour à se créer par le même procédé des compagnons de servitude.

Parmi les fleurs que j'ai remarquées, à l'automne et en hiver, dans cette plaine, je citerai la belle *Methonica superba* que j'avais déjà admirée au Kordofan en 1860. On dirait, au milieu de la verdure sombre des buissons, autant de jets de flamme (voy. p. 232). Les Abyssins appellent cette fleur du nom poétique de *Mariam t'oua* (le calice de Marie).

Nous passons la nuit dans un village peu éloigné du pont, et le matin nous repartons pour Debra Tabor. Nous passons au pied d'une roche isolée, lisse, inaccessible, couronnée d'oiseaux de proie, d'où lui vient son nom d'*Amora Gadel* (roche du Vautour), nom qui est aussi celui du district. Une gorge fort pittoresque nous mène par un sentier fort roide à un plateau moyen, marécageux, où nous faisons, selon l'usage, une halte de deux heures; puis nous procédons à l'ascension du plateau qui forme le district de Debra Tabor.

En l'atteignant, nous restons saisis d'admiration : nous avons devant nous, sur une profondeur de quatre lieues, un pays légèrement ondulé, semé de villages et de cultures florissantes, des prairies couvertes de bétail. Je crois voir une des plus belles provinces de France, un paysage de Bourgogne, et je le dis à Dufton. « Moi, me répond mon compagnon, je crois voir le Yorkshire. » Au sortir d'un petit bois d'*agam* qui remplit l'air de son parfum de jasmin, je vois une colline couverte de hauts genevriers qui viennent finir au bord d'une petite rivière. « Puisse ce coin de terre, me dis-je mentalement, m'être assigné pour résidence! » Le genévrier est dans les hautes terres ce qu'est le palmier dans les basses : un paysage où il domine ne peut jamais être ennuyeux ou banal. Il a un charme sévère et pénétrant qu'ont bien senti les Abyssins, qui cachent toujours leurs églises dans les massifs formés par cet arbre puissant, dont la flèche aiguë s'élance au ciel comme un symbole de la prière.

Cette colline s'appelle Salamko; elle a une église près de laquelle vit un vieil artiste allemand, devenu aux trois quarts Abyssin et vivant en gentilhomme amhara. J'ai laissé depuis une heure, sur ma droite, la colline autour de laquelle s'étagent les cinq ou six cents maisons de la ville de Debra Tabor, dominée par une sorte de camp barbare qui donne quelque idée de ce que devait être le *ring* d'Attila. Je prie le lecteur de ne pas trop s'arrêter à ce dernier nom, car le maître de Debra Tabor est Théodore II, qui préfère ce lieu à Gondar, où il y a trop de prêtres, de légistes, et comme il le dit, de *debtera* et d'*asmari* (de gratte-papier et d'histrions). Nous gravissons enfin la colline de Gafat, terme provisoire de mon voyage, car c'est là que je dois voir le négus. Je me rends chez un notable de la colonie allemande établie en ce lieu, l'obligeant M. Waldmeier, auquel je suis recommandé. Ses collègues ne tardent pas à arriver : ce sont tous, sauf deux, des Badois et des Wurtembergeois. Le seul Français de la petite colonie est François Bourgaud, armurier, de Saint-Étienne, excellent homme, assez apprécié du négus, au service duquel il a passé un peu malgré lui après la défaite de Negousié. M. Bourgaud affecte d'être très-malheureux à Gafat, où il fait de bonnes affaires : il a quelquefois demandé à partir, mais Théodore lui a paternellement répondu : « Mon fils Bourgaud, tes enfants sont bien jeunes pour voyager; attends encore un an ou deux! » Les enfants parlent admirablement l'amarinya, mais ont à peu près oublié le français; en revanche, M. et Mme Bourgaud se sont créé une langue composite assez réjouissante : ils appellent une mule un *boquelot*, un sac, *accomodat*, le vieux Haïlou (*kantiba* ou maire du lieu), *Monsieur Kantiba*, et l'impératrice, *Madame Etronèche*[1]. Mais encore une fois ce sont d'excellentes gens, et que j'ai été heureux de trouver à Gafat.

Ce village, que Théodore a assigné pour séjour aux Européens à son service, avait été, il y a longtemps, habité par une population de forgerons qui passaient pour *bouda* (sorciers). Je ne sais quel négus, dans un jour de zèle pieux, a fait brûler en masse ces pauvres gens et raser le village. A l'appui de cette histoire, les habitants montrent force scories où ils voient des résidus de forges, mais qui sont bel et bien des scories volcaniques. La colline voisine, dite du Petit-Gafat, en est aussi couverte.

Le propriétaire du lieu est un vieux général en retraite, voire en disgrâce, de fort noble mine, avec lequel j'ai échangé quelques politesses. Autour de sa maison s'éparpillent celles de MM. Waldmeier, Kienzlen, Binder, Mayer, Salmüller, Hall et Bourgaud (voy. p. 236).

1. Les mots abyssins sont *baklo, hokoumada, iteghé Toronèche.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous ces messieurs, sauf Bourgaud, ont épousé des Abyssiniennes. Le plus récalcitrant au mariage a été Salmüller, excellent et très-sympathique jeune homme, qui a résisté tant qu'il a pu aux insinuations du négus. Celui-ci n'est pas seulement un terrible sabreur, c'est, par compensation, un marieur de première force. Les hésitations de M. Salmüller avaient éveillé sa défiance, et il avait fini par le soupçonner de vouloir se faire *abouna* (le clergé abyssin se marie, mais l'*abouna* et l'*etchegué* doivent toujours être célibataires). A de nouvelles instances, M. Salmüller avait répondu qu'il avait fait vœu de continence pour sept ans, dont cinq restaient encore à courir. « C'est autant de gagné, me disait-il en riant, on ne sait pas ce qui peut arriver en cinq années. » Cependant, à bout de raisons et de délais, il a fini par épouser une fille de feu Bell, miss Beladèdje, que Bourgaud appelle cérémonieusement *Mademoiselle Belle-Attèche*.

VIII

Théodore II. — Départ pour Gondar. — Serbougsa. — Pont portugais. — Gondar. — Son caractère particulier. — Le palais des négus. — Ras Ghimp. — Koskoam.

J'ai raconté ailleurs (n° 213) mes relations plus ou moins orageuses avec le fantasque *roi des rois :* je n'y reviens plus et me borne à découper dans mon Journal de voyage, des esquisses et des souvenirs de tout genre.

A Jove principium. Bien que j'aie déjà esquissé à grands traits cette très-remarquable figure, quelques renseignements complémentaires ne seront pas déplacés ici.

Le négus, je l'ai dit, est un grand amateur de mise en scène, et entend supérieurement cet article. Parfois, il aime à donner audience entouré de quatre lions favoris, d'aspect aussi farouche qu'ils sont débonnaires au fond, malgré des noms sonores et terribles, comme celui de *Kuara* (l'impétueux). Kuara, dans la gravure (p. 237), est le beau lion qui se frotte la tête contre les genoux de son maître avec un petit rugissement câlin. Je connais beaucoup ces décors vivants; j'ai fait assez intimement leur connaissance, et le jour de la fête de Maskarram, ils sont venus gracieusement me souhaiter une heureuse année, conduits par leurs gardiens, que stimulait la perspective argentée d'un talari neuf. C'est en cette circonstance que je les ai portraiturés, bien qu'ils se prêtassent déplorablement mal à la pose. Mon gros chien fauve, Boullo, bas et solide sur pattes, cou gros, les oreilles couvertes de blessures attestant maintes batailles contre les hyènes, brave, insolent et bruyant comme un soldat abyssin, n'était pas, devant ce quatuor, absolument à l'aise. Réfugié derrière la maison, il protestait par un murmure, un hurlement qu'étouffait la peur, contre l'invasion du logis confié à sa garde. Rien de bouffon comme l'insolence qui s'aplatit devant la force calme et sûre d'elle-même.

OEnanthus multiflorus. — Dessin de A. Faguet d'après l'herbier de M. G. Lejean.

L'un de ces lions avait été élevé par M. Salmüller, qui avait dû le vendre au négus, sur un désir amicalement exprimé. Le formidable sire (je parle de Théodore) avait une façon à lui de manifester un désir, façon courtoise, mais irrésistible, comme on sait. Salmüller s'était mis à élever un autre lionceau, qui avait grandi, et l'aimable garçon avait grand'peur que son élève ne se trouvât un jour ou l'autre sur le chemin du *lion d'Éthiopie*. Quand j'allais les voir, l'élève, habituellement couché en travers de la porte et qui paraissait aimer à jouer avec moi, me jetait les deux pattes de devant autour de la cuisse, et dès lors, il fallait attendre qu'il lui plût, en ses jeux et évolutions autour de ma personne, desserrer les pattes. Si j'avais essayé de le faire moi-même, j'aurais risqué de réveiller la force nerveuse latente et endormie chez cet animal, et j'eusse joué gros jeu.

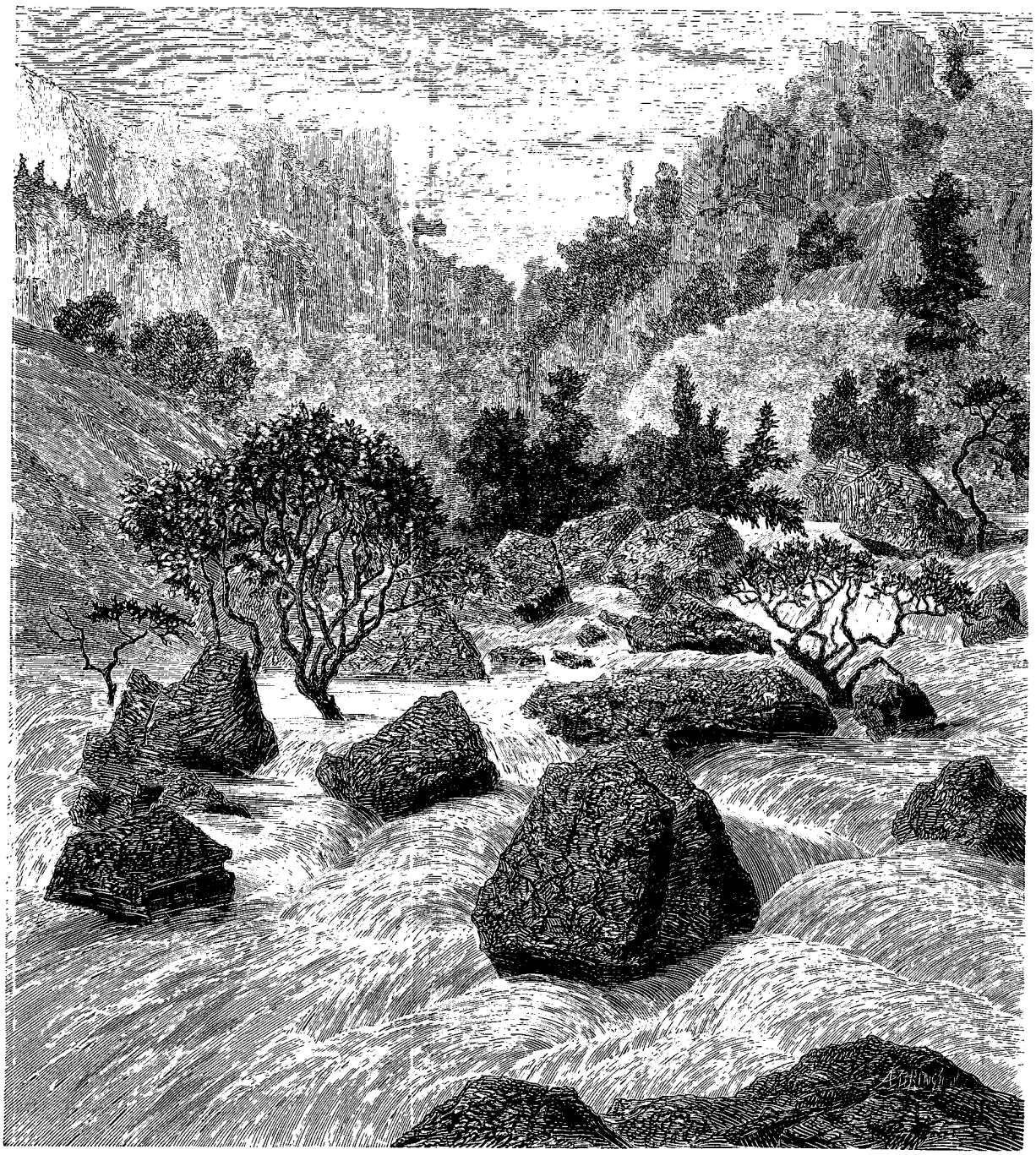
Un jour, il vint avec les souples ondulations d'un jeune chat me surprendre par derrière et me poser brus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quement les deux pattes sur les épaules. Je n'étais pas préparé au jeu, et je fléchis un peu, si bien qu'une des pattes glissa et qu'une griffe s'oublia dans mon paletot, qui fut fendu jusqu'au bas de l'échine. La chemise, heureusement, ne fut pas offensée. Je me redressai un peu ému et surtout fort irrité; mais il y avait dans les prunelles jaunes verdâtres de mon ami un sentiment si naïf de satisfaction personnelle, que je finis par éclater de rire.

Je reviens à Théodore.

On m'a accusé de l'avoir traité avec une partialité optimiste. Je n'ai été que juste. Certes, mon terrible



Une vue du Reb inférieur. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

ami n'est pas parfait; mais si l'on veut juger les rois fainéants à qui il a succédé, on n'a qu'à méditer ce portrait d'un des meilleurs, Hatzé Tekla Giorgis, qui régnait en 1820. Voici comme en parle un Anglais, Pearce, qui l'a beaucoup connu :

« C'était un homme très-fier de sa personne et vain dans sa parure; quoiqu'il n'eût sur la tête qu'une ou deux touffes de cheveux, il en tirait parti de manière à se ménager une chevelure assez considérable, grâce à une aiguille d'or ou d'argent qu'il avait toujours sur le front pour y rallier ses cheveux épars. Autour du cou-de-pied et au-dessous de la cheville, il portait, comme les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femmes, une espèce de chapelet à grains d'or ou d'argent, qu'on appelle *aloo*. Quant au caractère de ce prince, je dois commencer par déclarer nettement que c'est un grand misérable, et que, dès son enfance, il s'est fait remarquer par ses penchants honteux et sa mauvaise foi. Lorsqu'il a conçu des soupçons contre quelqu'un de ses sujets, il l'appelle auprès de sa personne, lui fait part de ce qu'il sait, et le presse de faire l'aveu de ses fautes, en s'engageant, par un serment solennel, à ne pas poursuivre l'affaire. Il ne manque jamais, après avoir juré, de baiser la croix que lui présente un prêtre commis à cet effet; mais aussitôt que le prévenu s'est retiré : « Voyez, dit-il aux officiers qui « l'entourent, j'enlève de ma langue, qui a prononcé le « serment et baisé la croix, tout ce qui la couvrait. » Alors il la nettoie en la pressant entre ses dents, et re-

Cataracte de Oiveign. — Dessin de Eugène Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

jette, en crachant, tout ce que sa bouche contenait; dès-lors, se trouvant en règle avec sa conscience, il s'écrie : « Quand le rebelle viendra, faites votre devoir selon « mes ordres. » C'est ainsi qu'il a trompé la bonne foi d'un grand nombre de ses sujets, entre autres le gouverneur de Begemder, Comfu Adam, un de ses proches parents, auquel il fit couper la langue. Ce prince, qui passe pour fort instruit dans les saintes Écritures, donne, sur d'autres points encore, de très-mauvais exemples aux chrétiens : c'est, de tout l'empire, l'adultère le plus effronté. Aussi a-t-il sur tous les points de ses États une multitude d'enfants qui croupissent dans la fange où ils sont nés, et pourront former avant peu une légion de vagabonds de race royale. »

J'ai dit que le négus m'avait assigné Gafat pour résidence, en me laissant libre de voyager dans le centre de l'empire partout où me conduirait ma fantaisie. Je ne pouvais manquer d'aller rendre mes hommages à la ca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pitale, c'est-à-dire à Gondar, et je partis en avril pour visiter cette première ville d'Abyssinie.

De Gafat à Ferka, je refis la route que j'avais déjà parcourue en janvier : c'est à Ferka que la route de Gondar se sépare de celle de Tchelga, et tire vers le nord en traversant la plaine de Dembea.

A cinq ou six heures de Ferka, j'entrai dans des terrains légèrement ondulés, et je laissai sur ma droite le village de Serbougsa, que Bruce appelle Serbraxos, et où se sont livrées trois batailles auxquelles assista le célèbre voyageur. J'aime à croire qu'il se battait mieux qu'il ne faisait une esquisse topographique, car son plan des lieux est exécrable, et ses plans de Gondar, figurant assez bien des tartes aux fraises coupées en losanges, m'ont fort amusé. Ce pays est très-beau, très riche et annonce une grande prospérité.

Malgré l'ordre impérial d'après lequel les villages où j'arrive le soir sont tenus de m'héberger, j'éprouve plusieurs mécomptes. A Dangouri, l'homme du négus veut parlementer avec les paysans qui grognent et les femmes qui crient : un homme empoigne une ruche et la lance à la tête du cheval d'avant-garde : les abeilles affolées se ruent sur le cheval qui part à tous les diables, entraînant les mules. Je suis emporté par le torrent et ce n'est qu'à un kilomètre de là que j'apprends ce qui s'est passé. Deux ou trois de mes hommes ont les yeux gonflés, mes servantes hurlent comme si les Gallas étaient à nos trousses, l'interprète Maderakal est si ému qu'il en a oublié son français : mais on finit par rire et l'on va demander l'hospitalité à un village moins ferré sur l'apiculture et surtout sur la manière de s'en servir.

Je repars le lendemain matin : à dix heures je traverse Tadda, l'un des villages les plus ombragés, les plus riants et les plus pittoresques de la province : je passe le Moghetch sur un pont bâti par les Portugais, fort belle construction sans laquelle les communications seraient interrompues pendant cinq mois de l'année entre Gondar et les provinces du Sud, tant le Moghetch est rapide, abondant et encaissé entre ses rives boisées.

Un peu après midi, j'arrive à Gondar, que j'ai pu entrevoir de Tadda, sous la forme d'un plateau bas qui fait promontoire dans la plaine et où des massifs de zegbas (genévriers) semés çà et là marquent la place des églises. Je suis déjà dans les rues de Gondar, que je n'aperçois encore rien qui m'annonce une ville. Je vois cinq ou six grosses bourgades, séparées par des terrains vagues semés de ruines, coupés de muretins en pierres sèches. Voilà donc la capitale des Susneus et des Fasilidès !

Je m'installe dans une maison dont le propriétaire est en voyage, non loin de l'église de Iesghin : et une fois logé, je repars pour visiter à loisir la métropole de l'Éthiopie. Je finis par saisir à peu près le plan général de la cité : voici les principaux quartiers.

Etcheghé biet (maison du supérieur général des ordres réguliers). C'est un quartier confortable et bien bâti, avec une population de moines, de prêtres et de clercs, à peu près comme le quartier des Écoles à Paris au seizième siècle. L'*Etcheghé* qui loge au centre de ce quartier est peut-être l'homme le plus influent de l'empire après le négus et l'abouna (évêque). Je dirai presque : avant l'abouna.

Abouna biet : c'est une sorte de faubourg appartenant tout entier à l'abouna, qui n'y séjourne jamais, pour une raison délicate. Les gens de Gondar qui le méprisent fort, non sans raison, ne se gênent pas pour le lui exprimer, et leurs arguments affectent de préférence la forme de ces pierres pointues qui rendent le pavé de Gondar si ennuyeux pour le promeneur. — Il a reçu en 1847 une *conduite* de ce genre, qui a fait du bruit. Il est vrai qu'il y avait de quoi. Il s'était brouillé pour quelque affaire d'argent avec le P. Joseph, son confesseur, qui, furieux, ameuta le populaire sur la grande place de Gondar et révéla à pleine tête les confessions du prélat. Je me souviens entre autres choses, qu'il y était question de sept madeleines non repentantes, dont deux religieuses.

Islam Biet, quartier musulman, au bas de la ville, à l'ouest, riche et bien bâti : habité par des *Djibberti* ou marchands musulmans assez honorables, comme le sont en presque tous pays les minorités religieuses. J'ai appris que ce quartier n'existe plus depuis près d'un an et demi, et que Théodore l'a saccagé et brûlé pour je ne sais quelle offense imaginaire.

Je ne décrirai pas particulièrement le *Negus-Ghimp* (le Palais Impérial), vu que Bruce, Lefèvre, Rüppel, tous les voyageurs en ont parlé. Le dessin très-fidèle que j'en donne (page 239) me dispense d'autres explications. Quelques parties de cette majestueuse construction tombent en ruine, et Théodore, qui n'aime pas Gondar, se garde bien de les faire réparer.

Du reste, Théodore n'est pas le grand coupable. Les principales mutilations du Ghimp sont dues à la mère de Ras-Ali, à la fameuse iteghé Menène, qui, furieuse de l'impopularité de sa famille, détruisit de sang-froid des portions entières du palais. « Puisque nous ne devons point laisser de monument de notre pouvoir, disait-elle, il est inutile que nous laissions subsister ceux des autres. »

Par occasion, je dirai que cette femme, qui vit toujours, a été une des figures les plus originales de l'Abyssinie contemporaine. Elle avait épousé, seulement pour avoir un titre et un nom, l'avant-dernier des rois fainéants de l'Abyssinie, et à peine marié, le triste sire n'avait pas eu à se réjouir. Divorcée, elle gardait en douaire la ville de Gondar et la province, gouvernait elle-même, commandait des armées. Elle avait pris pour capitaine de ses gardes un jeune officier de fortune, nommé Kassa, et n'avait pas tardé à se brouiller avec lui pour une misère, une vache, je crois. On s'expliqua en bataille rangée, et Kassa planta à « sa bourgeoise » un grand coup de lance dans la cuisse, la fit prisonnière et ne la relâcha que contre la propriété de la ville de Gondar. Cet officier peu galant a fait fortune depuis : il se nomme aujourd'hui Théodore II.

Menène aimait les Européens, principalement un mis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sionnaire napolitain, le P. Montuori, dont j'ai parlé il y a trois ans à propos de Khartoum. C'était un homme hardi, vif et amusant, qui plaisait fort aux soldats en déblatérant publiquement contre les moines, « qui se croient saints parce qu'ils ont dix-huit coudées de *bafta* (mousseline) autour de la tête, qui tiennent un psautier ouvert sans le lire, pendant que leur pensée erre autour des caves et des cuisines.... » Un jour que Menène lui refusait je ne sais quoi, il feignit une grande colère et lui dit : « Je vais écrire partout en Europe que la mère de Ras-Ali n'est pas la princesse pieuse et juste qu'elle prétend être : qu'elle est, au lieu de cela, *une Agrippine!* — Seigneur Dieu! s'écria la princesse bouleversée et supposant que ce nom redoutable signifiait une Hérodiade ou une Jézabel, vous ne ferez pas cela, père Montuori! » Et elle se hâta de lui accorder ce qu'il avait demandé.

L'abbaye royale de Koskoam, dans un site charmant, s'élève à vingt minutes de Gondar, vers le nord-ouest. Pour y aller, il faut passer la Káha, et laisser à droite le petit monument élevé par le saint roi Lalibela à son cheval, au grand scandale des puritains modernes.

Koskoam est une ruine, mais une ruine imposante : la piété officielle n'entretient que l'église proprement dite, bâtie ou du moins décorée par les Portugais, qui ont fait peindre par leurs artistes un certain nombre de fresques faciles à reconnaître, et admirées de confiance par les Abyssins. Ils ont grand tort. Les produits purs de l'art indigène ont la rigidité hiératique de tout ce qui est byzantin : c'est terrible, farouche, pétrifié : absurde souvent, incorrect, mais jamais fade. Or, la fadeur, la vulgarité béate et douceâtre de l'art jésuite éclatent partout dans les peintures portugaises de Koskoam : les saints sont des cafards, les martyrs font l'œil en coulisse : c'est Marie Alacoque dans toute sa gloire. Je détournai mes yeux de ce joli nauséabond, pour les reporter sur quelque chose de plus original : je veux parler de toute une *furia* d'arabesques et d'enroulements élégants et bizarres, sorte de calligraphie picturale où excelle l'art oriental.

Loranthus Macrosolen. — Dessin de A. Faguet d'après l'herbier de M. G. Lejean.

IX

Kantiba Haïlou.

Je dînais souvent chez Haïlou, Kantiba (sorte de maire ou de prévôt des marchands) de Gondar, le plus honnête homme de l'Abyssinie. C'est un vieillard vigoureux, d'une laideur noble et spirituelle, figure maigre couronnée d'épais cheveux blancs : grandes manières, moralité proverbiale, sympathique aux Européens. C'est le vieux chrétien pur-sang, l'homme des jours passés : il est très-pieux, et les Allemands de Gafat, assez vexés de n'avoir aucune prise sur lui, l'appellent « un vieux fanatique. » Il pratique plus d'austérités qu'un moine, s'enferme des huit et dix jours dans une église pour méditer et prier, dépense une grande partie de son bien en œuvres pies. Il a rebâti une petite église ruinée appelée Medani Allem (le Sauveur du monde), près de Gondar, et a voulu réparer le Koskoam : le terrible Théodore le lui a défendu. « Te crois-tu négus, lui a-t-il dit, toi qui prétends bâtir des églises comme un empereur? »

X

Ras Ghimp.

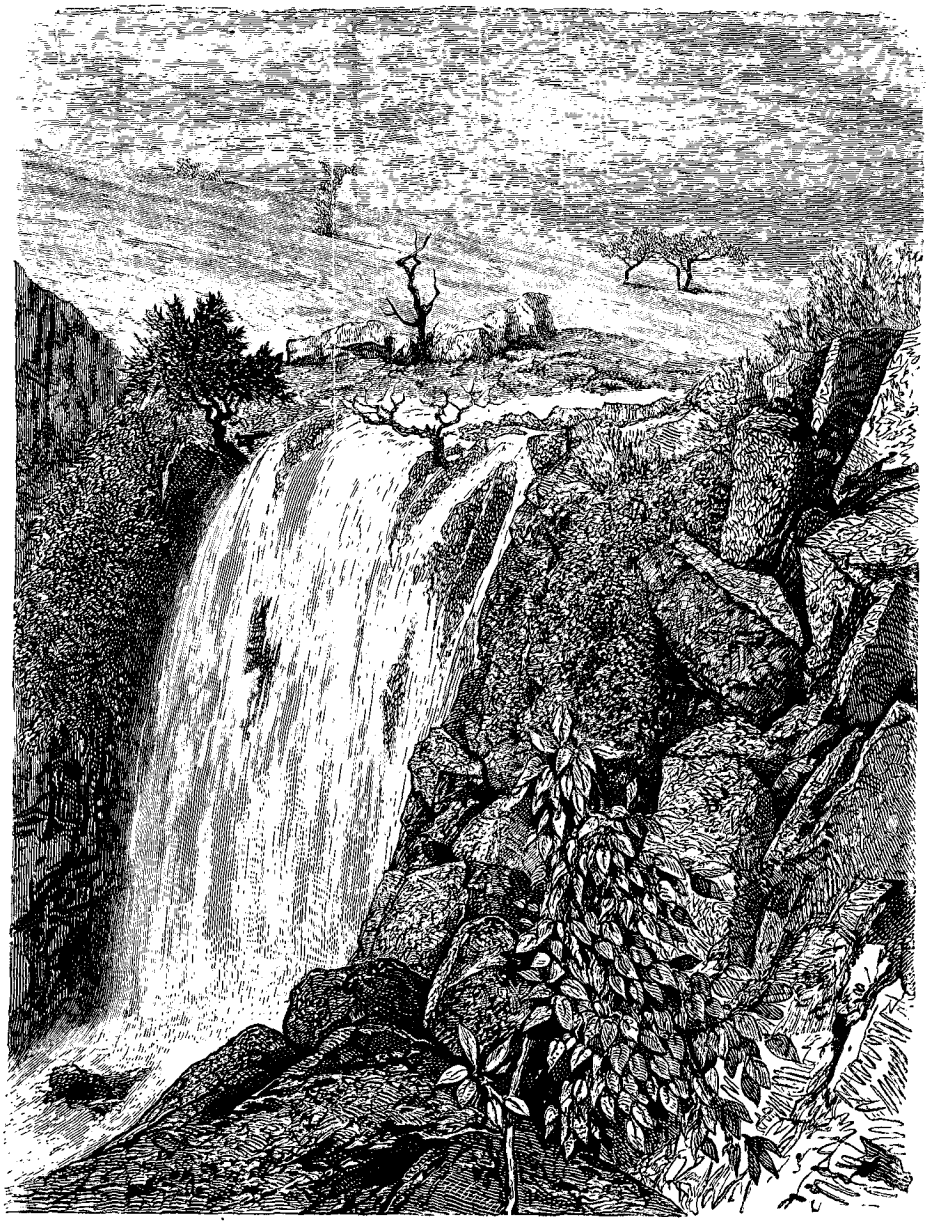
En face du Palais impérial s'élève un joli petit castel moyen âge, avec des tours aux angles : c'est le *ras Ghimp* (le palais du connétable). Il est aujourd'hui délabré et inhabité, les négus actuels ayant supprimé la connétablie qui, dans son système administratif, est absolument inutile. Jadis, le *ras* ou connétable, logé dans ce palais, se trouvait à proximité du souverain, également prêt à lui obéir ou à le surveiller. L'un des derniers habitants

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fut le fameux ras Mikaël surnommé *Saoul* ou l'aigu[1]. Un jour qu'il était à sa croisée, une balle, partie d'une fenêtre du palais impérial, lui rasa l'épaule et tua derrière lui un de ses officiers. Mikaël, dit froidement : « Je sais à qui cette balle était destinée, » et le soir il se rendit au palais accompagné de ses fidèles, ordonna de saisir le négus Joas, et le fit étrangler.

Cette version, à l'exactitude de laquelle j'ai des raisons de croire, est en complet désaccord avec celle de Bruce, qui était lié avec Mikaël et n'aurait pas manqué de mettre en relief cette circonstance du droit de légitime défense, s'il l'avait connue.

Un coteau qui, par son coteau sud fait face à Gondar et est aujourd'hui dépourvu d'habitations, porte le nom bizarre de *Tigre mitchohiya* (le cri des Tigréens). C'était jadis un faubourg, où les négus, craignant l'esprit



Cataracte d Antona Kirkos. — Dessin de Eugene Ciceri d'apres un croquis de M. G. Lejean.

brouillon et séditieux des Tigréens, les avaient prudemment confinés. Il leur était défendu, en cas d'appel au négus, de venir crier devant le palais comme les autres Abyssins, mais à une certaine heure du jour, le souverain se mettait à une fenêtre qui donnait sur ce faubourg; et tout Tigréen qui voulait faire clameur de haro n'avait qu'à agiter une pièce de toile blanche pour être aussitôt appelé devant son grand juge. On dit qu'après l'assassinat de Joas, ras Mikaël ayant pris place sur l'alga impérial, jeta les yeux sur le faubourg des Tigréens, et demanda pour quel motif ses compatriotes avaient été parqués là.

« Sire (Djan-hoï), lui répondit Lik Asgo qui avait son franc parler, c'est pour les empêcher de tenter justement ce que vous venez de faire. »

Nul n'était plus jovialement cynique que ce Lik Asgo,

1. C'est celui que Bruce nomme Michel Suhul, et qui a été son protecteur en Abyssinie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont les bons mots ont traditionnellement couru toute l'Abyssinie.

Un plaideur qui voulait le gagner à sa cause lui avait donné un *gombo* (jarre) de miel : la partie adverse l'ayant appris, s'empressa de lui offrir une mule. La cause étant appelée devant le négus, Lik Asgo plaide chaudement contre l'homme au miel, qui perd et fait ensuite de vifs reproches au juge. « Que veux-tu, mon frère, lui dit ingénument Asgo : une mule a cassé ton *gombo* d'un coup de pied. »

Asgo avait été exilé au Semen pour ses intrigues, et ne cessait, comme Ovide à Tomes, de maudire sa nouvelle patrie. Un Semenya mécontent lui fit l'observation ironique que si son pays natal était préférable à son nouveau séjour il devait y retourner. Asgo répondit :

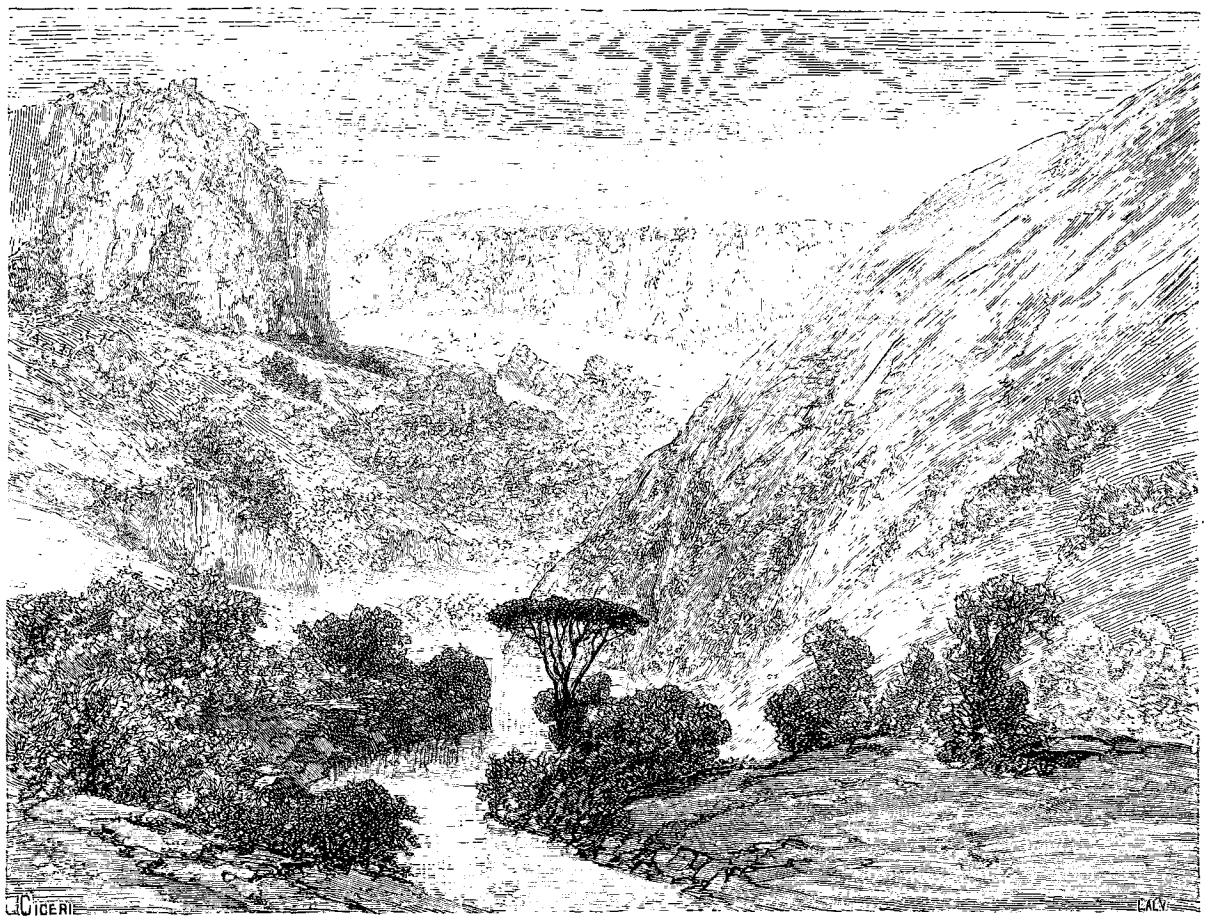
Agher lata Semyen
Meghev lata gomen.

« A ceux qui n'ont pas de patrie, le Semen : à ceux qui n'ont rien à manger, le gomen » (sorte de lentille amère qui est l'aliment des pauvres).

XI

Towari.

On m'avait parlé de la petite église de Towari, à une heure de ma résidence, comme d'un lieu où je pouvais



Le Makar-Oanz. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

trouver des peintures murales d'un certain intérêt. Je tenais d'autant plus à les voir que je ne partageais pas du tout le dédain un peu superficiel de Lefèvre et autres voyageurs pour les produits du pinceau abyssin, et je voulais juger par moi-même, dont bien me prit.

Je montai à mule, et après avoir traversé une belle plaine à sol blanchâtre et léger, je descendis par une pente assez roide et fort pierreuse à une petite rivière qui porte le nom expressif de *Berhan* (lumière), et qui passe là entre deux collines rocheuses d'un bel aspect. Un quart d'heure plus tard j'entrais dans le bois de genévriers qui entoure l'église de Towari.

J'ai dit que les Abyssins placent leurs églises au centre de véritables bois sacrés, car je ne puis appeler autrement les massifs de genévriers qui font à ces temples des ceintures d'un effet si charmant et si majestueux à la fois. Souvent cette enceinte concentrique à l'église est elle-même entourée d'une véritable forêt, où le genévrier se marie à des arbres de toute espèce sans oublier les lianes et autres plantes grimpantes qui donnent à l'ensemble un aspect de forêt vierge, mais sans les exhalaisons putrides qui distinguent celles du nouveau monde et de la Nigritie. Ici, au contraire, un air toujours pur se joue avec la lumière à travers les masses de verdures à tons variés. Dans les herbes pointillent toutes sortes de fleurs, qui toutes s'effacent devant le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rouge éclatant de l'*hemanthus*. Parfois un ruisseau limpide et glacé roule en cascatelles sous les troncs d'arbres morts déjà envahis par les lianes feuillues. Le silence n'est coupé que par quelques gazouillements d'oiseaux ou par le cri aigu du *tota*, petit singe aussi gracieux qu'un singe peut l'être, et dont Poncet a fait le portrait véridique, mais un peu naïf dans le choix des expressions :

« J'ai vu en ce pays-là un animal extraordinaire : il n'est guère plus gros qu'un de nos chats; il a le visage d'un homme et une barbe blanche; sa voix est semblable à celle d'un homme qui se plaint. Cet animal se tient toujours sur un arbre, et on m'a assuré qu'il y naît et qu'il y meurt; il est si sauvage qu'on ne peut l'apprivoiser. Quand on en a pris quelqu'un que l'on veut élever, quelque soin que l'on en prenne, il dépérit et meurt de mélancolie. On en tira un en ma présence qui s'attacha à une branche d'arbre en s'entrelaçant les jambes l'une dans l'autre et qui mourut quelques jours après. »

Comme nous dit gravement Poncet, le *tota* a un visage d'homme, ou pour parler plus exactement, je connais je ne sais combien de bourgeois respectables et grisonnants qui ont la manie de disposer leur collier de barbe absolument comme le *tota :* la ressemblance m'a frappé je ne sais combien de fois.

Arrivé à l'église, je trouvai un sacristain obligeant qui m'ouvrit la porte, et je me mis à inventorier les peintures du lieu. La plupart étaient tout simplement affreuses; cependant mon attention fut vite attirée par une grande fresque représentant la Cène, et où l'artiste avait fait un singulier amalgame des traditions hiératiques de la peinture byzantine (dont celle-ci procède) et de détails intimes de la vie abyssine.

Le Christ, la Vierge, les convives, vêtus selon la pure tradition et groupés avec une grande entente de l'art, entourent une table servie dans le meilleur goût abyssin. Devant chaque convive sont à demi ployés les pains (galettes) de tef, qui servent en même temps d'assiettes; à côté, les couteaux effilés à découper le *brondo*, quelques plats de distance en distance. Sur le premier plan, un majordome, évidemment de bonne maison (gilet à rayures richement brodées, col rabattu, la toge disposée en tablier) offre à boire à un convive. Les *gombos* d'hydromel appuyés sur leurs épais paillassons, sont activement manœuvrés par des adolescents au buste nu; deux autres apportent dans une sorte de filet un autre *gombo*, le dernier. C'est le moment décisif. La curiosité respectueuse de tous ces visages qui convergent les uns vers le Christ, d'autres vers la Madone, est bien exprimée; mais les deux personnages principaux sont tout à fait manqués. La figure de la Madone est dure et impérieuse : elle semble dire au Christ :

« Si tu ne fais pas le miracle.... »

Jésus, le verre en main, a l'air de répondre qu'il en a peu de souci.

A part ce détail, le tableau mérite réellement des louanges.

Une petite histoire en trois tableaux se voit non loin de cette Cène : la voici en quelques mots.

Il y avait dans une forêt une espèce de sauvage qui se nourrissait de chair humaine, dont il se faisait du *brondo*. Un jour, en voyage, et traversant un désert aride, il rencontra un pauvre qui au nom de la Vierge lui demanda un verre d'eau; le cannibale, touché à cette invocation, lui donna sa gourde pleine. A quelque temps de là, cet homme mourut. Son âme comparut au redoutable tribunal où l'ange Gabriel pèse dans sa balance les bonnes et les mauvaises actions. Le cannibale était sûr de son affaire : l'ange avait mis dans le plateau funeste les nombreuses victimes qu'il avait dévorées. En ce pressant besoin, survint la Madone, qui plaça dans le plateau vide le verre d'eau tendu au pauvre en son nom; et ce plateau emporta l'autre. Satan dépité s'enfuit en hurlant.

Cette légende, reproduite avec des variantes diverses dans une foule d'églises consacrées à la Vierge, a pu paraître à quelques voyageurs une tactique monacale pour faire une auréole factice à la mère de Dieu; mais je la crois d'origine plus populaire. Elle a une originalité que des moines pédants n'auraient pas trouvée. Involontairement, je la compare à une légende bien connue, d'un grand poëte contemporain, celle du pourceau de sultan Mourad dans les *Contemplations*. Le sauvage Mourad, après avoir couvert l'Occident et l'Orient de sang et de ruines, rencontre un jour au coin d'une ruelle un porc agonisant, et d'un geste distrait il écarte les mouches acharnées à ses plaies. Au jour du jugement, cette action oubliée sauve son âme déjà vouée à l'enfer :

Un pourceau secouru pèse un monde égorgé.

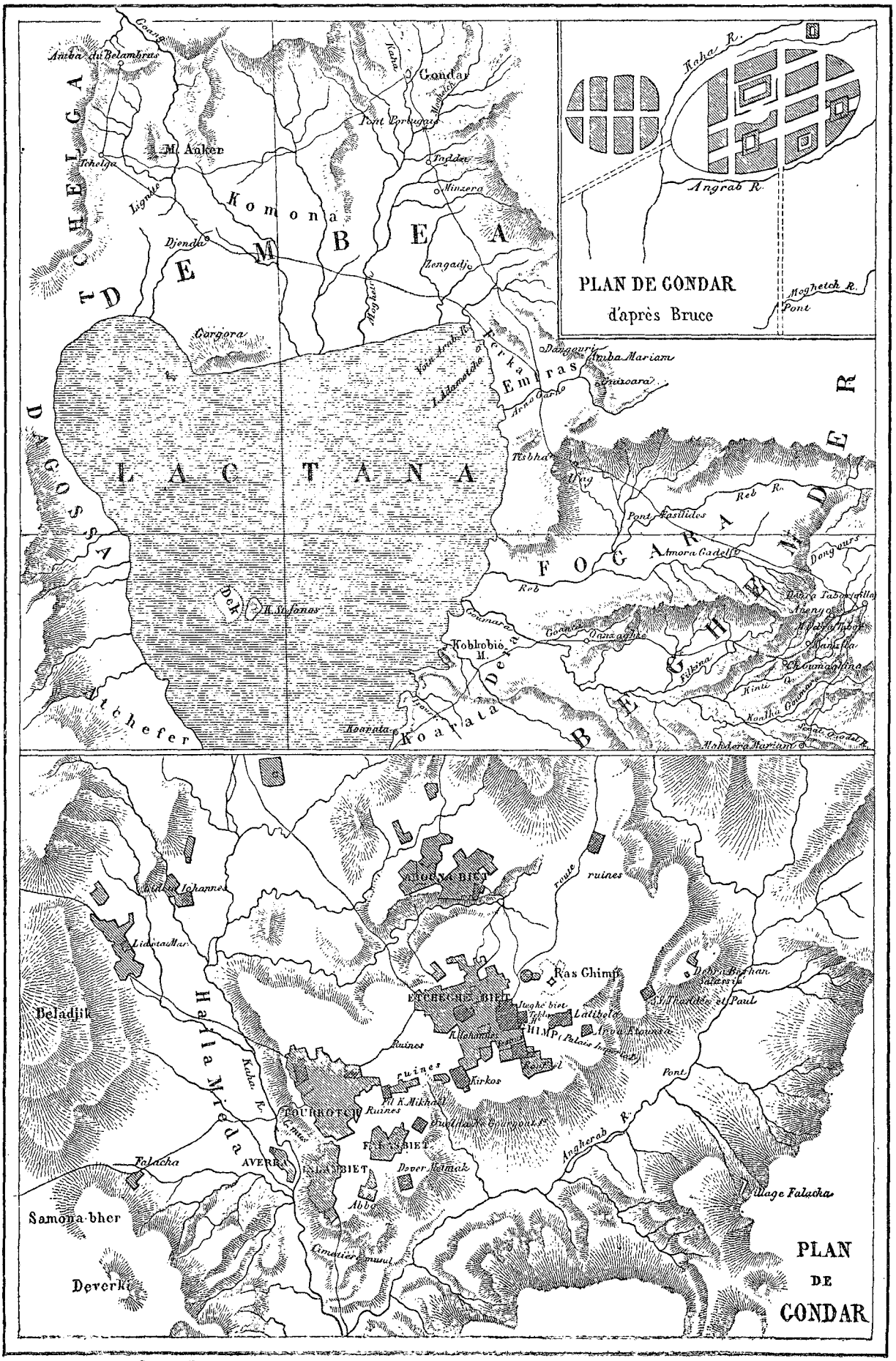
Au risque de me faire honnir par les porte-queue de l'*idéal* et de la *miséricorde*, je demanderai à la poésie de signifier autre chose qu'une antithèse péniblement cherchée entre un cochon et un monde. La justice distributive enseignée par la légende abyssine me paraît absurde; mais au moins s'y mêle-t-il une idée délicate, l'intercession maternelle de la Vierge; tandis que le porc de l'auteur des *Contemplations* ne me dit rien que de grotesque.

Mais je reviens à la peinture de Towari.

Le premier tableau est naïf et féroce; le second, représentant la rencontre du brigand et du pauvre, a un trait original. Le cannibale porte un arc et des flèches, armes qui depuis trois siècles ont disparu d'Abyssinie. Un Abyssin en voyage, aujourd'hui porte sa lance et son *châtel* (sabre très-recourbé) : s'il est riche, il fait marcher devant lui un ou deux *neftenya* (fusiliers).

Le troisième est le plus curieux. Gabriel est grave et impassible; le diable, dont l'obésité annonce un industriel qui fait de bonnes affaires, cornu, griffu, noir comme un *changalla* (un nègre), happe déjà l'âme en litige (l'âme est un petit corps sans sexe, comme dans nos peintures de l'église latine). L'attitude anxieuse de cette âme de coquin ne manque pas non plus d'une cer-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard 12 r. Duguay Trouin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

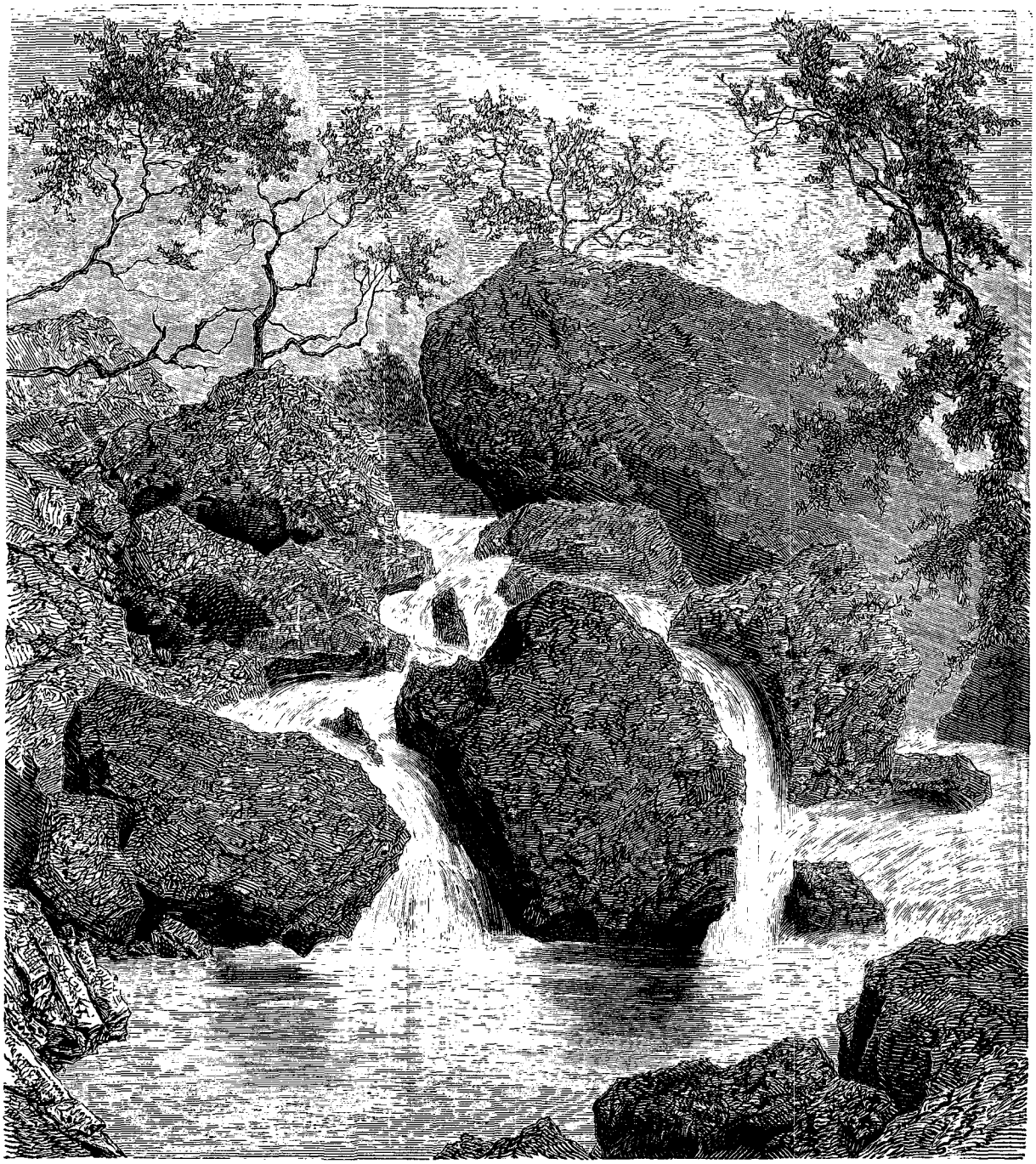
taine drôlerie. Mais la Vierge apparaît, glorieuse, impérieuse, exigeante, et, du haut d'une gloire, le Père éternel donne son approbation à tout.

Morale fort logique pour un Abyssin bien croyant : tuez, brûlez, volez, mais gardez-vous de vous mettre en voyage avant d'avoir dit un *Ave Maria* bien fervent.

XII

Suite du même sujet.

On a, selon moi, passablement tort de se moquer des anachronismes qui pullulent dans les tableaux abyssins. Sans parler de nos *mystères* du moyen âge et des gravures



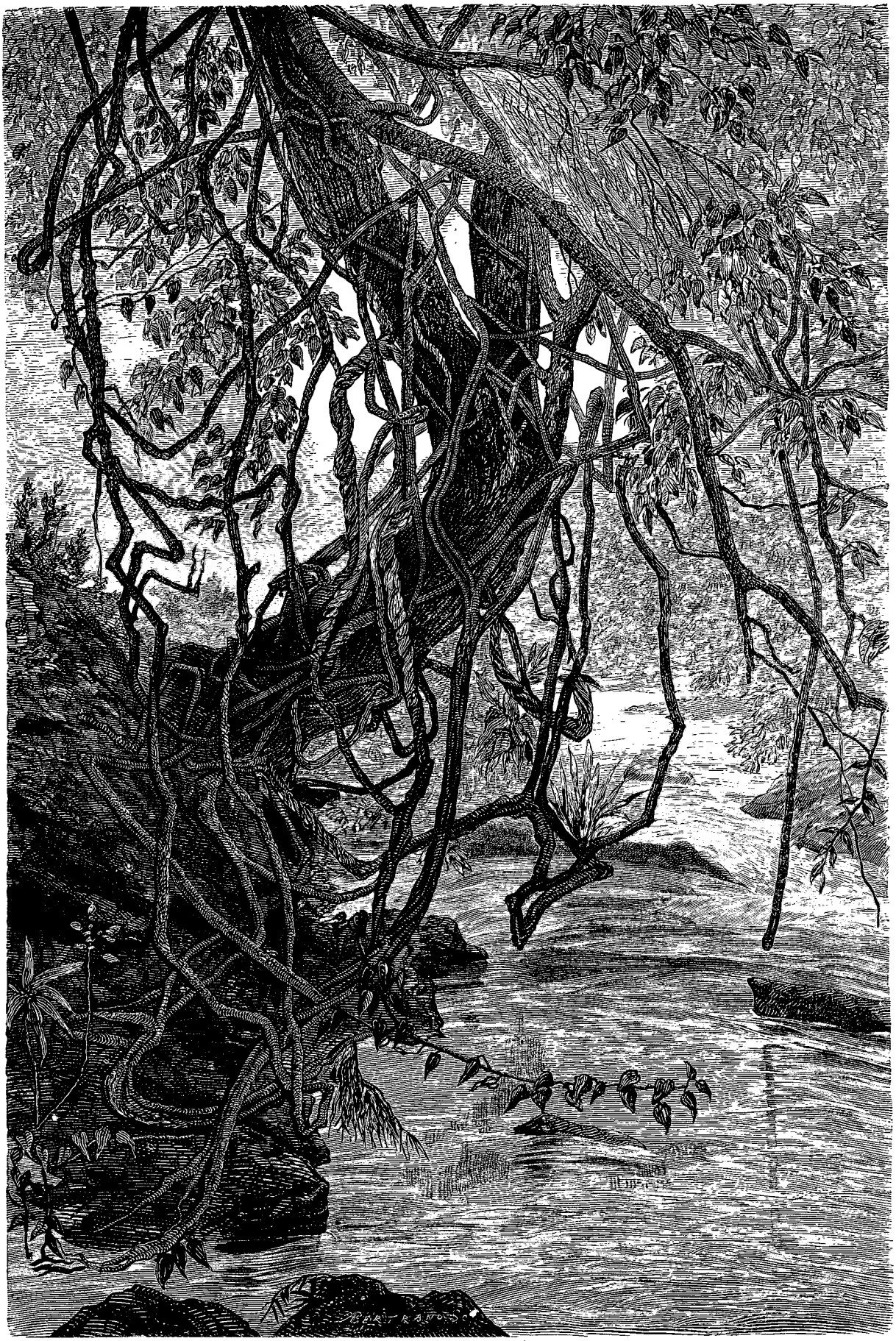
Le Reb, a Deldei. — Dessin de Eugene Cicéri d'apres un croquis de M. G. Lejean.

d'Albert Durer, Skakspeare et Milton en ont bien d'autres. Le puritanisme archéologique, dont je suis du reste grand partisan, est né de ce siècle-ci.

Je n'ai pas vu le tableau abyssin où les Hébreux en fuite devant Pharaon sont fort gênés par le feu de six pièces de canon mises en batterie devant Suez. Mais j'ai vu une bataille du roi David contre les infidèles, et j'ai remarqué sur le premier plan un petit tirailleur philistin qui, un genou en terre, ajuste diligemment le roi psalmiste avec sa carabine.

J'ai vu une *Fuite en Égypte :* dans le lointain, Mahomet, averti par les bavards que la Sainte Famille est au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Lisara. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

désert, selle son chameau pour courir après; moyen ingénieux pour dire aux fidèles que c'est œuvre pie de sabrer les musulmans partout où on les trouvera.

J'ai vu une *Flagellation :* deux soldats en costume portugais du seizième siècle, flagellent le Christ à tour de bras. L'intention politique de cette naïveté n'est pas difficile à deviner.

J'ai vu une seconde *Fuite en Égypte*, une halte le soir, sous un arbre. Saint Joseph enlève à la pointe d'un petit couteau les épines qui sont entrées dans les pieds nus de la Vierge.

J'ai vu, enfin, un apôtre en voyage : il est vêtu, monté, accompagné comme un grand seigneur éthiopien, un dedjasmach, mule richement harnachée, lance au poing, foule de serviteurs armés, dont un petit groupe de neftenya (fusiliers) portant leur arme à la façon abyssine, la crosse en arrière.

Toutes ces inexpériences ne m'empêchent pas de reconnaître qu'il y a un art abyssin, dérivé directement du byzantin et conservé dans des écoles assujetties à des règles fixes et invariables, suivies par de très-nombreux élèves. J'ai eu la curiosité de voir à l'œuvre les jeunes séminaristes à qui l'honneur de perpétuer l'art abyssin est dévolu. J'allai un jour à l'église de Baatha, à Gondar; c'est une église très-importante, desservie par vingt-trois prêtres, et offrant des peintures d'un meilleur style que la plupart de ses voisines. Tout en causant avec les jeunes gens de service à la porte, je remarquai un disque noir, en terre cuite, de deux pieds de diamètre, recouvert d'un vernis gris très léger qui s'enlevait au moindre frottement. Je demandai à quoi cela servait : on me dit que c'était le tableau noir sur lequel s'exerçaient les novices. L'un d'eux prit à terre un brin de bois qu'il se mit à promener sur le tableau, traçant sur cette surface grise des lignes noires et ténues, et me fit en quelques traits une superbe tête de soldat romain comme on en voit dans les tableaux de la Passion; puis, en souriant avec un peu de malice, il me passa son *crayon*. J'étais assez embarrassé; car pour soutenir devant ces Raphaël couleur de bronze l'honneur de l'art européen, il fallait exécuter à main levée, sans retouche, une figure quelconque. Je pris mon courage à deux mains et je fis en sept ou huit traits un profil grec, l'oreille forte, la moustache en croc, le fez en tête, avec la housse de soie bleue tombant sur la nuque, et je dis ce seul mot : « *Tourky* (c'est un Turc). — *Melkam* (c'est parfait!) » répéta poliment l'assistance. Dès lors, nous pûmes fraterniser, *entre artistes;* la glace était rompue.

J'ai remarqué que les peintres abyssins suivent, comme les Byzantins, des règles mécaniques de dessin qui laissent peu de place à la fantaisie individuelle. S'ils veulent faire une Madone, par exemple, ils font d'abord la tête et le cou, puis les mains, et autour de ces trois dessins ils charpentent tout le reste, draperies et accessoires. Ainsi du Christ, des saints, des anges. La Vierge a, en général, la main droite fermée, sauf l'index et le médium qui sont étendus en signe de protection.

En cherchant bien, on trouverait parmi ces peintres des novateurs dont le pinceau proteste contre l'immobilité des règles établies. J'ai copié dans une petite église de Gondar, je crois que c'est celle de Johannes Gourgoat (Saint-Jean l'*Éclair* ou l'Évangéliste) deux petits tableaux fort curieux du peintre Dinara Salass é, une *Madone* et une *Mort de la Vierge*. La première, vue en buste, est une très-jeune femme aux traits expressifs, tête nue, cheveux noirs, taille souple et bien dessinée par une robe étroite. Le geste passionné avec lequel elle serre sur son sein le divin *bambino* comme pour le défendre contre la souffrance à venir, est bien d'une mère abyssinienne et non de la *Virgo dulcis*.

XIII

Visite à Atkana. — Silhouette d'Abyssin *civilisé*. — Le Davezout. — Cascade du Reb. — Les cataractes d'Abyssinie. — Vallée du Makar. — Monastère de Guéref. — Scrupules canoniques de l'abbé. — Hospitalité.

Il me plut un jour d'aller, à tout hasard, à l'est, à une journée de marche de Gafat. Je pris seulement deux de mes gens, un jeune homme pour soigner ma mule, et un domestique que j'avais engagé dès les premiers jours et qui me rendit, bien qu'il fût un fort mauvais drôle, beaucoup plus de services que je n'en ai eu de plus honnêtes gens que lui. C'était un prêtre qui avait passé quelque temps à Rome, à la *Propaganda Fide*, où il n'avait pas appris grand'chose. De retour en Abyssinie, il avait voulu usurper par un mensonge la place d'*alaka* (curateur civil) d'une église riche : le négus avait mal pris la chose, et Mikaël (c'était le nom de mon homme) n'y avait gagné que trois ans de fers. Il s'était présenté à moi comme un martyr de la foi, et je n'avais pas donné dans le conte; mais il avait à mes yeux un mérite incomparable, c'était de connaître supérieurement le pays et d'être le meilleur guide que pût espérer un touriste géographe. J'ai beaucoup perdu deux mois plus tard quand j'ai été obligé de le mettre à la porte à l'occasion d'un vol de trois sels (soixante-quinze centimes) commis au préjudice d'un paysan de Debra Tabor. Je l'ai revu trois mois après, fleuri et bien vêtu, et je prie le lecteur qui s'intéresse à ce martyr de n'avoir aucune inquiétude sur son sort : les gens doués de cet aplomb retombent toujours sur leurs pieds.

Je reviens à mon petit voyage. Quarante minutes après Gafat j'arrivai au bord d'un petit ruisseau nommé Davezout, encaissé entre deux plans lisses, inclinés, où des mules d'Abyssinie sont seules capables de faire dix pas sans glisser comme sur la glace. J'ai bien fait vingt excursions le long de ce joli torrent, qui tantôt serpente à travers de grasses prairies couvertes de splendides orchidées, les unes jaunes, les autres rouges; tantôt descend de cascades en cascades à travers des gorges sombres et étranglées, tantôt s'épanouit en nappes limpides, comme celle qui est au pied du Chibchango (p. 241), et qui se déverse dans une faille énorme par une échancrure où passe un filet d'eau claire en temps ordinaire, une effroyable masse d'eaux rugissantes et terreuses pendant les quatre mois des pluies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le contraste de la nappe et de la chute est d'un effet inouï, et la majesté du paysage est encore rehaussée par la singulière disposition des rochers voisins, sorte de voûte basaltique qui rappelle un peu les arches des ponts romains, avec toute la différence qu'il y a entre les créations délicates et bornées des hommes et les jeux puissants de la nature.

Du Davezout, une heure et demie au plus me mena à la *fafatié* ou cascade du Reb, dont j'ai donné une vue et une description dans ce journal, il y a près de deux ans (n° 213). Mais je ne l'avais vue alors qu'à la saison sèche. Quatre mois après cette première excursion, il m'était réservé de revoir la *fafatié* dans sa plus grande splendeur. A la première visite, je l'avais vue d'en-bas; à la seconde, j'allai me placer à niveau, dans un sentier qui surplombait l'abîme, ce qui me permit de voir toute la partie du Reb qui précède immédiatement la cataracte.

Celle-ci est bien évidemment supérieure, comme effet général, aux quatre ou cinq cascades si vantées de la Suisse, qui doivent une grande partie de leur renom aux paysages où elles s'encadrent. Les trois ou quatre mille cascades de l'Abyssinie n'ont pas un cadre moins saisissant, moins varié, moins relevé de contrastes vigoureux. Que leur manque-t-il pour être plus connues? Des visiteurs et des artistes. Le chiffre de trois ou quatre mille que je viens d'émettre n'est pas une hâblerie de voyageur : je n'ai vu qu'une très-faible portion de l'Abyssinie, un dixième peut-être, et j'y ai bien compté cinq cents chutes d'eau; j'en ai dessiné une vingtaine. Comment se fait-il donc que jusqu'ici, à ma connaissance, la cataracte d'Alata, sur le Nil, soit à peu près la seule mentionnée?

La forme du plateau abyssin, cette *dega* qui surplombe de plus de deux mille pieds les basses terres (*kolla*) montueuses et malsaines, explique la fréquence de ces chutes. Tous les cours d'eau qui sillonnent la dega, arrivés au bord de l'escarpement, bondissent dans l'espace en décrivant un arc dont la courbure est en raison directe de la vitesse imprimée aux eaux par la pente du terrain ou par le resserrement de leur lit. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la cascade du Davezout est à peu près perpendiculaire, parce que les eaux, au moment de la chute, ne subissent aucune pression, tandis que celles du Reb, de Kirkos (p. 248) et plusieurs autres décrivent un arc tel que l'on peut aisément circuler entre la colonne d'eau et la paroi de rocher du sommet de laquelle elle bondit. Je me suis quelquefois donné ce plaisir sans péril, et je ne connais pas de spectacle plus saisissant que celui de la lumière solaire vue à travers cette sorte de vitrage mobile, écumant et rugissant.

Je m'arrachai aux splendeurs de la *fafatié* et je continuai vers l'est, à travers une plaine où dominent les mimosas qu'embrassent force plantes grimpantes auxquelles ces arbres, assez disgracieux par eux-mêmes, doivent des effets pittoresques et variés. Je remarquai aussi fréquemment un parasite curieux, un *loranthus* à belles fleurs oranges et rouges, aux feuilles longues et fortes, en forme de courroies (*lorum-anthos*, fleur-courroie (v. p. 247). Je laissai sur ma gauche le sauvage rocher de Charafit, au pied duquel passe un joli ruisseau, le Makar-oanz : celui-ci descend bientôt dans une gorge étroite, tapissée de forêts de mimosas, où il devient un torrent furieux (voy. p. 249) qui va grossir le Reb, non moins rugissant que lui (voy. p. 244 et 252).

Trois heures après le Makar, j'arrivais au pied d'Atkana. On appelle ainsi deux montagnes jumelles, tropézoïdales, que l'on voit de tous les points élevés du district de Débra-Tabor. Le sommet est une plate-forme oblongue, parfaitement unie : la montagne du sud-est supporte une église sous le vocable de saint Georges ou de saint Antoine, et l'on n'y parvient que par un sentier en lacis, taillé au flanc de l'Amba : aussi la position est-elle facile à défendre, et en temps de guerre, les Ambas servent de dépôts pour les trésors des chefs voisins. Un de ces Ambas-Monastères fut enlevé il y a vingt ans par le fameux Balgada Area, l'Ajax abyssin, grâce à une ruse assez originale. Il avait demandé à y monter en simple pèlerin, escorté seulement de quatre ou cinq hommes, et avait payé aux moines, pour cadeau de bienvenue, quelques *gombos* d'hydromel. Quand les moines et les soldats du couvent furent ivres..., — *vino somnoque sepulti...*, — les porteurs de *gombos* se levèrent avec ensemble, tirèrent leurs sabres, ouvrirent la porte à deux cents hommes qui attendaient dans le bois voisin : le reste se devine aisément.

C'est dans une des belles prairies qui avoisinent Atkana que j'ai vu pour la première fois un pied d'*ensèt* (musa ensete) ou bananier abyssin, qui forme bouquet au ras du sol, et dont les feuilles ont une large nervure médiane d'un rouge foncé. Ce bel arbuste stérile, qui croit dans les sols tempérés d'Abyssinie (et non dans les terres chaudes) mériterait d'être acclimaté en France. J'en fis couper une feuille par mon domestique et je la lui fis porter sur l'épaule : mais au bout de dix minutes, voyant qu'elle le gênait beaucoup dans sa marche en ballant derrière lui à chaque pas jusqu'à terre, je lui permis de la jeter.

J'ai rapporté des graines d'*ensèt* à la société d'acclimatation : espérons qu'elles réussiront. Je m'étais en outre procuré des boutures qui ne venaient pas trop mal dans ma fournaise de Massaoua, quand en un jour de malheur, mes poules les becquetèrent. C'était vingt jours avant mon départ pour l'Europe, et je n'eus pas le temps de m'en procurer d'autres.

Je reviens à mon excursion, dont ce souvenir botanique m'a éloigné.

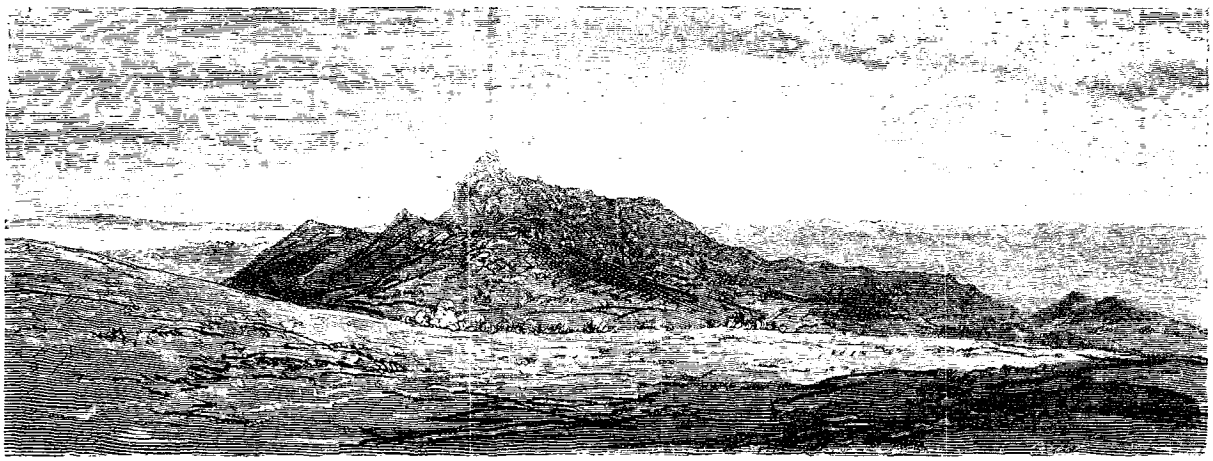
Après Atkana, une plaine doucement ondulée me mena à un joli monastère situé aux bords de l'Amouz-oanz (ruisseau du jeudi), ainsi nommé de quelque marché voisin qui se tient ce jour-là. J'emprunte ici une page naïve et très-exacte à Alvarez : c'est la description d'un couvent abyssin. En ceci comme en bien d'autres choses, rien n'a changé depuis :

« Le bâtiment du monastère retient la forme d'une Église, étant édifié en la même sorte, et de tele struc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ture que sont les notres : ayant autour un circuit en façon de cloître, dont la couverture dépend de celle de l'Église, laquelle a trois portes : l'une en front, et les deus autres en flanc par le my-lieu : et est le couvert d'icelle, et celui du cloitre fait de paille sauvage, qui neanmoins ne laisse de durer autant, ou plus que le cours de la vie d'un homme. Le comble de l'Église est embelly de nefs enrichies d'ouvrages tres exquises, avec leurs arcs bien serrez et ordonnez : si qu'il semble, que tout le pourpris de dedans soit fait et courbé en voute. Il y a un petit chœur derrière le grand autel, auec la croisée au devant, ou sont penduës des courtines, qui tiennent d'un bout à autre : et d'autres devant la porte du my-lieu, léquéles sont de soye, continuans d'une muraille à l'autre : et donnent icelles courtines entrees par trois lieus, étant ouvertes, ou fenduës par le my-lieu, et rejoignant toutes l'une auec l'autre : et ainsi se serrent auprès dés murailles. Et en ces trois entrees, y à de petites campanes de la grandeur de celles de Saint Antoine, attachees à cés courtines, telement que un homme n'y saurait passer sans leur faire rendre son. Il n'y à que un seul Autel, qui est en la grande chapelle, sus le-quel est un poile, posé sus quatre colonnes, dressees aus quatre angles de l'autel, qui soutiennent iceluy poile, ramassé quasi comme en voute : et est l'autel fourny de pierre sacrée, quïls appellent Tabuto : sus laquele est posé un fort grand bassin de bronze qui est plat par embas, avec l'orle basse, qui va toucher toutes les quatre colonnes de l'Autel : pour-autant qu'elles sont plantées en diametre quarré : et dans iceluy bassin, est mis vn autre plus petit. Puis par derriere, et des deus cotez du poile, descend une courtine, laquelle couvre tout l'Autel, jusques au plain : sinon que le deuant demeure ouvert.

« Ils ont des campanes (cloches) qu'ils portent en main allant en procession, et tous ensemble lés sonnent aus



Le mont Dongours. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

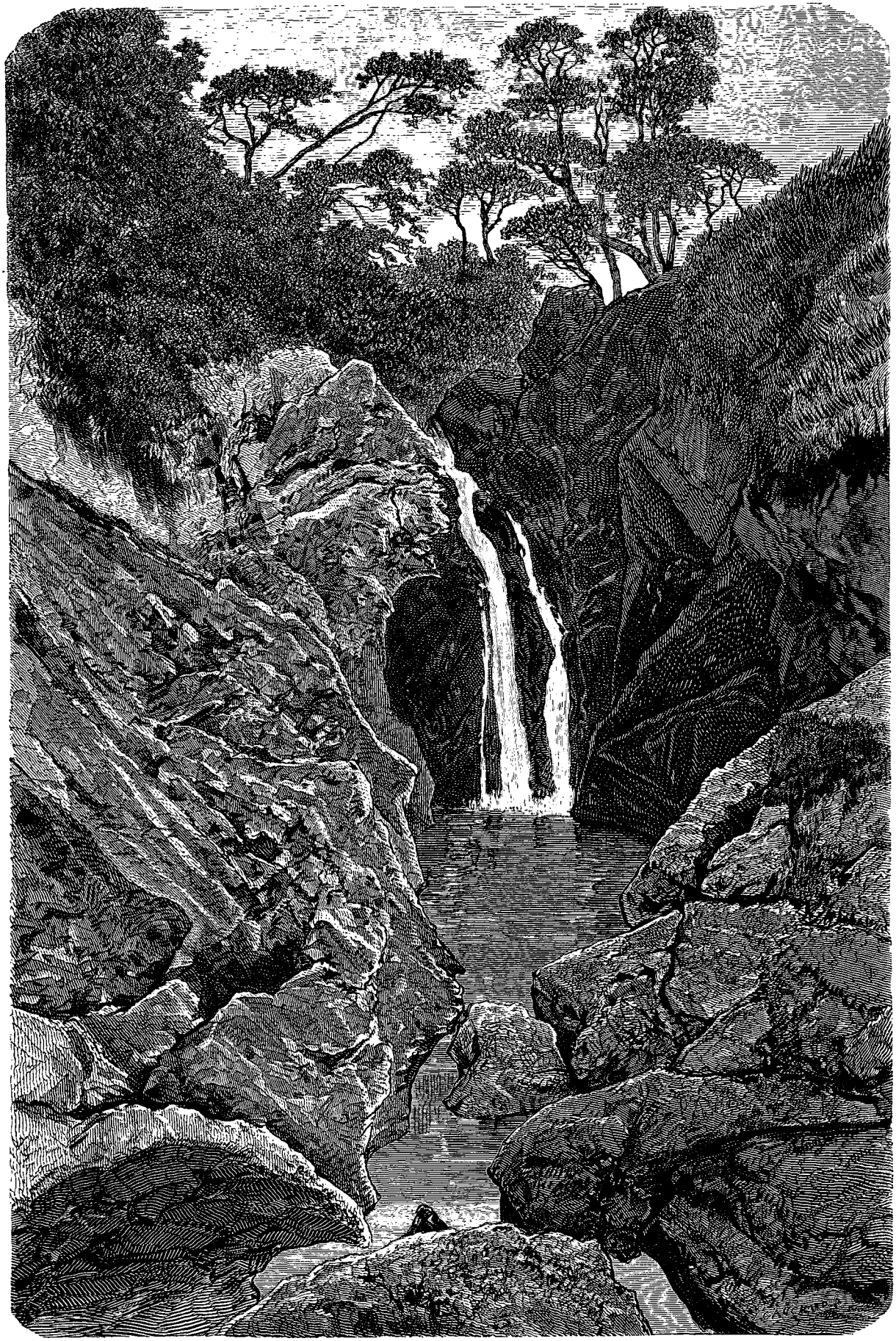
fêtes, car és autres jours ils se seruent seulement de celles de pierre et de fer. Ils sonnent matines deux heures avant jour, léquelle ils chantent par-cœur, sans auoir lumière. sinon une lampe, qui ard devant l'Autel; dans laquelle ils mettent du beurre, par faute d'huile. Mais le plus beau du jeu est à lés ouir chanter, car ils dégorgent une voix la plus dépiteuse et désordonnee, quïl est possible : crians et hurlans comme ceux qui le font sans art : à cause de-quoy ils rendent une piteuse harmonie. »

Le couvent de Goeret était sous le vocable du grand saint national de l'Abyssinie, saint Thekla Haïmanot : c'était une des plus jolies retraites que pût désirer, je ne dis pas une congrégation d'ascètes ayant fait vœu de mortifications en tout genre, mais un groupe de philosophes amis d'une solitude studieuse, embellie de tous les accessoires que peut offrir la nature à ses admirateurs délicats. Au bord d'une limpide rivière, adossée à un coteau tapissé d'une épaisse forêt, dormait le monastère, ou plutôt le village monastique. Qu'on se figure un hectare environ de terrain clos d'une haie vive, renfermant douze ou quinze enclos également fermés de haies et contenant chacun une cabane de moine : entre tous ces jardinets, une ruelle étroite formant une sorte de labyrinthe et faisant communiquer toutes les *cellæ* avec l'église abbatiale. Le tout était d'une douceur gracieuse et riante, et ne portait guère à l'ascétisme. Les moines qui demeuraient là étaient de fort honnêtes gens, sincères et convaincus, comme tous les moines abyssins, et devaient fermer volontairement les yeux à toute cette nature aux séductions pénétrantes, pour nourrir leur esprit des contes bleus dont la sottise superstitieuse du clergé copte a infecté le christianisme abyssin.

G. LEJEAN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cascade près Maghera. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE EN ABYSSINIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIV

Un évêque régionnaire.

Avec son aplomb ordinaire, Mikaël alla droit à l'hégoumène ou abbé que nous trouvâmes assis sur le seuil de sa porte. C'était un homme d'environ 45 ans, maigre, à mine austère, portant par-dessus sa tunique blanche une sorte de pallium en cuir jaune, signe distinctif de sa qualité. L'hospitalité nous fut aisément accordée : mais ce fut une fort grosse affaire de laisser entrer ma mule dans le clos sacré.

« Elle est du sexe féminin, me dit Mikaël, et vous comprenez.... »

Je comprenais, en effet, car je me rappelais une page d'un voyageur (M. Robert Curzon, si je ne me trompe) qui trouva, parmi les moines du mont Athos les mêmes puérilités puritaines, et qui consterna les pieux caloyers en leur révélant gravement qu'il avait trouvé une contrevenante dans la presqu'île sainte : — une chatte, rien que cela! La consigne, qui est rigoureuse dans l'Athos, l'est un peu moins à Goeref, car la faconde de Mikaël força le rigorisme du *monoxié* dans ses derniers retranchements. Je logeai chez les bons moines, je partageai leur souper, entièrement composé de légumes indigènes, et, si j'ai bien compris, une sorte de salade exquise était due aux extrémités de jeunes feuilles de l'ensèt hachées fort menu.

La nuit, je fus réveillé par les offices qu'on psalmodiait dans l'église voisine et par ce qu'Alvarez appelle plus haut « une piteuse harmonie. » Alvarez est bien sévère. A travers mon demi-sommeil, je ne trouvai pas ces chants plus désagréables que ceux de nos églises de campagne, et je ne crois pas que les chantres d'Ornans, (voir un tableau bien connu de *maître* Courbet) aient beaucoup plus de rapports avec l'art d'Orphée que les *monoxié* d'Abyssinie.

Au *ghedem* ou enclos sacré, mais en dehors, s'adosse l'église paroissiale où les deux sexes ont droit d'entrée. Cette église n'était pas achevée : elle avait pour fondateur Ras Ali, dont la chute avait arrêté les travaux commencés. Je ferai remarquer à ce propos combien il est difficile de lutter contre les préjugés populaires en matière de réputation. Ras Ali a passé sa vie à bâtir des églises et à enrichir des prêtres pour contre-balancer l'opinion générale, qui le faisait passer pour un musulman mal converti; et quand il est mort, il y a deux ans, le préjugé avait gardé toute sa force. Théodore II, son rival heureux, n'a jamais bâti d'église, mais en revanche il en a pillé et brûlé une centaine ou deux : et franchement, selon sa morale, il aurait eu grand tort de se gêner : sa réputation de nouveau Théodose n'a rien à y perdre. N'a-t-il pas un autre procédé de propagande parfaitement victorieux? Celui de faire cerner en masse les musulmans et les dissidents par des carrés d'infanterie et leur proposer l'abjuration ou la mort!

Le lendemain matin je repartais pour Gafat, où j'arrivai en moins de quatre heures.

A mon retour de cette excursion, j'avais entrepris une série de promenades dans le rayon de Gafat, surtout vers les magnifiques escarpements qui surplombent le Reb. Le plan de ces promenades était uniforme sans monotonie. Après déjeuner, je faisais seller ma bonne mule grise, présent du négus, et suivi d'un domestique, j'allais un peu au hasard, quêtant les beaux paysages et les coins de terre favorables à cette adorable flânerie qui est un des besoins impérieux des terres tropicales. Les plus actifs y cèdent comme les autres à leurs heures, et jouissent aussi voluptueusement que les indigènes de ce *kief* que l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* a si bien peint dans Azael » se reposant sous la fleur qui pend à la branche. » J'avais toujours, pour bagage indispensable, mes papiers, ma boîte à couleurs, ma boussole, un pain et une corne de tedj (hydromel) : un déjeuner très-pastoral me reposait de mes esquisses, de mes aquarelles et de mes levés topographiques.

Une après-midi, au moment où je rentrais, on me remit une lettre dont la double suscription (en amharique et en italien), me frappa vivement. Je l'ouvris et je poussai une exclamation de surprise : elle était d'un homme que je croyais mort, et qui était en ce moment à six lieues de moi. Je veux parler de l'héroïque évêque des Gallas, Mgr Masaja, qui achevait en ce moment un des voyages les plus extraordinaires que l'esprit de propagande chrétienne ait inspirés.

Mgr Masaja avait fait il y a une dizaine d'années une tentative pour pénétrer par le Nil bleu dans son mystérieux diocèse. Il s'était déguisé en colporteur, avait été reconnu ou soupçonné par des Guindjar musulmans ou fanatiques, et avait failli être écharpé dans une émeute : il n'avait dû la vie qu'à quelques cavaliers de Dedjaz Kassa (aujourd'hui Théodore II), et avait dû modifier son itinéraire. Il avait passé il y a six ou sept ans par la grande route commerciale du Godjam, et avait pénétré, à travers les petits États des Gallas belliqueux et anarchiques, jusqu'au royaume de Kaffa, où il avait fait refleurir le christianisme dont ce pays n'avait conservé que le nom. La petite chrétienté prospérait, quand

1. Suite. — Voy. pages 221, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il prit fantaisie au roi de Kaffa de forcer l'évêque à épouser une femme indigène, sans doute pour le retenir par les liens puissants de la famille. Le refus de Mgr Masaja avait entraîné son renvoi, et il avait regagné les pays gallas de Djimma et Gouderou, où il avait été trois ou quatre fois emprisonné. Chargé par ordre supérieur de tenter quelque démarche en sa faveur, j'avais pris quelques renseignements et n'étais arrivé qu'à avoir la nouvelle (heureusement fausse) de sa mort. Aussi on comprend sans peine l'émotion que me fit éprouver la lecture de cette lettre, qui semblait me venir d'outre-tombe.

Voici en somme ce que me mandait le bon prélat. Persécuté chez les Gallas, principalement par les Djibberti (marchands d'esclaves musulmans) lesquels le faisaient passer pour un agent secret du négus Théodore qui venait en ce moment de détruire les Ouollo Gallas, — Mgr Massaja avait entrepris de rentrer à Massaoua en traversant l'Abyssinie incognito. Cette entreprise inouïe (car sa couleur seule eût suffi pour le dénoncer aux agents soupçonneux de la police impériale) eut d'abord un plein succès. Parlant parfaitement l'abyssinien, protégé par sa barbe blanche et son costume sacerdotal, voyageant la nuit de village en village, il traversa sans encombre le Gadjam occupé par le rebelle Tedla-Gualu, et arriva jusqu'à Nagala, sur le Takazzé : là il fut arrêté par un *choum* qui le soupçonna d'être un des *Européens de l'Empereur* (negus Frengotch) c'est-à-dire un des allemands de Gafat voyageant sans passe-port, et l'envoya au négus, alors campé à Derek Oanz, à deux jours de Devra Tabor. En passant à Amouz Oanz, il avait eu l'idée de m'écrire pour me demander quelques menus objets dont il avait besoin.

Je me hâtai de les lui envoyer par un homme sûr, et d'y joindre quelques médicaments auxquels il n'avait pas songé. Je ne pouvais, sans l'exposer et m'exposer moi-même, l'aller voir, et je ne le vis qu'en novembre suivant à Massaoua, où j'appris de sa bouche l'heureux résultat de son entrevue avec Théodore. Le ressentiment du négus contre la mission lazariste tenait surtout à des causes personnelles. L'habile autocrate feignit d'ouvrir son cœur à l'évêque, lui affirma qu'il eût bien voulu le garder près de lui, mais qu'il n'osait braver aussi ouvertement l'intrigant Salama, chef de l'église nationale, qui conspirait sans cesse avec tous les mécontents. Il l'engagea à retirer par précaution ses trois coadjuteurs du pays galla, parce que lui, Théodore, allait y porter la guerre dès qu'il serait débarrassé de la révolte de Tedla-Gualu, ce qui exposerait infailliblement les missionnaires à être massacrés comme chrétiens et auxiliaires de l'invasion. Il priait de plus Mgr Massaja, une fois rentré à Massaoua, de lui écrire confidentiellement sa pensée sur les affaires d'Abyssinie, promettant de tenir compte de ses appréciations et de ses conseils. L'évêque quitta donc l'Abyssinie plein de bon vouloir pour le négus, et le rusé prince fut sans doute fier d'avoir obtenu un succès diplomatique sur un esprit aussi intelligent et aussi expérimenté que celui de l'héroïque prélat italien.

Amaryllis vittata (p. 260). — Dessin de A. Faguet d'après l'herbier de M. G. Lejean.

XV

Voyage à la recherche du bananier *ensèt*. — Je pars pour Koarata. — Ruines d'Arengo. — Kanz'la. — Retour. — Tentative par Mahdera.

Sur ces entrefaites, j'avais reçu de M. le ministre des affaires étrangères l'invitation d'envoyer en France des graines d'*ensèt* pour la société d'acclimatation qui devait, entre autres tentatives, les essayer pour les squares de Paris. Si l'on se reporte à ce que j'ai dit plus haut de ce singulier végétal, on comprendra aisément que M. le Ministre ait admis la possibilité de faire réussir l'ensèt sous le climat tempéré de nos pays. Informations prises, j'appris que j'avais chance de trouver les graines en question à Koarata, petite ville assez jolie et fort commerçante sur les bords du lac Tana. Je me mis en route avec d'autant plus d'empressement que j'avais depuis longtemps un vif désir de voir cette contrée. En conséquence, je pris la moitié de mes gens, un peu de bagage, et je me mis en route.

Comme les pluies ne faisaient que commencer, j'étais sûr de trouver la rivière Goumara guéable sur tous les points, et je pouvais me diriger en droite ligne sur Koarata par les eaux thermales de Oanzaghié. Je pris en conséquence par Tagour, en laissant sur ma gauche Debra Tabor et la colline basse où se tient le marché de ce nom. Ce marché occupe lui-même le théâtre de la fameuse bataille de 1841, qui changea pour un temps la face de l'Abyssinie. Le vice-roi du Tigré, cet Oubié que les livres de dix voyageurs ont rendu célèbre parmi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous, y vint présenter la bataille à Ras Ali en face de sa capitale même. L'affaire commença chaudement sur la place du marché : l'armée de Ras fut culbutée à la première charge; le Ras s'enfuit et fit 20 ou 30 lieues sans s'arrêter; deux de ses généraux qui craignaient d'être passés par les armes dans la première ivresse de la victoire, se présentèrent à la tente d'Oubié, qui était, m'a-t-on dit, non loin de la petite ferme que j'ai figurée dans le dessin de la page 261. Or, Oubié, qui n'était pas précisément un héros et qui n'avait pas paru au feu, fêtait le verre en main la bravoure de son fils Chetou et de ses fidèles. En voyant entrer les deux chefs ennemis, il ne douta pas qu'ils ne vinssent lui couper la gorge, et saisi d'une terreur ridicule, il les pria de le recevoir à merci.

« Mais, dirent les deux généraux fort surpris, c'est nous qui venons nous remettre à discrétion entre vos mains....

— N'insultez pas à mon malheur, ô mes amis! dit l'ivrogne suppliant : cette raillerie est de trop. Liez-moi : tenez, voilà des courroies.... »

Les deux officiers, qui étaient à jeun, se remirent assez vite et comprirent la bonne chance que leur assurait ce quiproquo risible. Ils lièrent solidement Oubié et l'emmenèrent. Le bruit de sa captivité démoralisa son armée victorieuse, les gens de Ras Ali reprirent le

Teucrium. — Dessin de A. Faguet d'après l'herbier de M. G. Lejean.

Commelina latifolia. — Dessin de A. Faguet d'après l'herbier de M. G. Lejean.

dessus et la bataille, commencée au pied de Debra Tabor, continua tout le long des coteaux jusqu'à Gafat, à cinq kilomètres de là, où se consomma la défaite des gens d'Oubié. Les derniers coups de sabre se donnèrent dans la petite plaine où s'élevait ma maison, et la pioche y heurte de temps à autre des ossements humains.

La végétation était alors dans toute la vigueur renaissante que lui communiquent les premières pluies, et partout éclataient sur le gazon vert des prés ou dans le fouillis des bois, les couleurs splendides des plus belles fleurs. Sur ce sol qu'avaient piétiné, 22 ans auparavant, des soldats furieux et acharnés au meurtre, s'étalait un tapis de lis si doux que, vu d'une certaine distance, il eût semblé une couche de neige. Ces lis (*amaryllis vittata*) ont à chaque pétale une nervure médiane d'un violet foncé qui fait encore mieux ressortir la blancheur immaculée de la fleur. Le bouquet s'épanouit à quelques centimètres du sol; les plaines de Gafat, d'Azanié, d'Ombava en sont couvertes au mois de juin. Moins habitué que les Abyssins à ces munificences de la nature, je foulais à regret toute cette flore splendide sous les pieds de ma mule.

Je m'arrêtai, pour la halte de midi, au bord d'un frais ruisseau ombragé d'arbres séculaires, et tout près d'un long mur en ruine dont la construction me frappa. Je suivis cette ruine assez longtemps pour constater qu'elle formait l'enceinte d'un parc qu'on me dit avoir été la résidence favorite de quelques négus : on nommait ce lieu Arengo. A l'extrémité nord, je trouvai une église

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec quelques ruines attenantes d'un certain caractère, et un village, le tout sous le vocable d'Abbo.

Le lieu avait été choisi avec une singulière entente de ce pittoresque qui se rencontre du reste à chaque pas en Abyssinie. Je pus surtout le constater en sortant du parc par le *deggy salam* (la porte d'honneur) restée debout, au flanc sud de l'enceinte. Cette porte, comme on le voit par le dessin (p. 262) n'avait rien qui la distinguât des portes d'entrée de nos fermes françaises, mais elle encadrait un paysage d'une douceur lumineuse et d'une splendeur grave que je ne puis oublier. Au premier plan, les gazons verts, les fleurs, les arbres majestueux, les molles ondulations d'un parc anglais : sur la gauche, une forêt douce et sombre, et pour horizon de basses collines boisées s'effaçant dans un lointain adouci. Le contraste ne manquait pas pour sauver l'originalité de l'ensemble, car la petite plateforme envahie par la forêt, et sur laquelle je me trouvais, se terminait à douze pas du *deggy salam*, par un effroyable escarpement plongeant à pic sur un abîme. Le doux ruisseau dont j'ai parlé venait, à ma droite, aboutir à cet escarpement, d'où il se précipitait dans la vallée et fuyait parmi la forêt vierge. Les négus qui avaient bâti Arengo, avaient-ils à dessein adossé leur palais à ce précipice si facile à couvertir en roche Tarpéienne au détriment des rebelles et des conspirateurs? j'en doute : la politique des *rois des rois* a été généralement assez bénigne. Je croirais plutôt qu'en choisissant ce lieu ils n'ont pas été insensibles à la vue charmante que le regard embrasse du haut de la falaise : toute la vallée de Grebbi se déroule vers le sud et le sud-ouest avec ses forêts, ses villages, ses cultures, pendant qu'à droite l'horizon est brusquement et sévèrement clos par les montagnes où s'élève l'église d'Arengo-St-Michel.

Arengo est en ruine, et là où trônaient les héritiers de la reine de Saba, le voyageur ne voit plus que des

Ferme à Tagour. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

troupes de singes bruyants et pillards qui affectionnent particulièrement les futaies d'Abbo. Théodore II, qui méprise souverainement ses prédécesseurs des derniers siècles et qui dans ses boutades politiques, les appelle des *azmâri* (histrions), dirait que les hôtes actuels d'Arengo valent à peu près les anciens.

Le palais d'Arengo était dans toute sa splendeur au temps de Poncet, il y a cent soixante ans. Le voyageur qui le nomme Aringou, nous apprend (mais seulement par ouï-dire), qu'il ne le cédait pas en importance à celui de Gondar. D'après ce que j'ai vu des ruines, je suis persuadé que Poncet exagère. Il aura pris au pied de la lettre les hâbleries des Abyssins, qui en remontreraient aux Yankees eux-mêmes en fait de patriotisme de ce genre. Un diplomate abyssin, très-fin, qu'on a vu à Paris en 1860, et qui a été assez remarqué en tout lieu, répondait à son retour, à ses compatriotes qui l'interrogeaient sur les splendeurs de Paris, cette merveille du monde franc : « Paris, c'est à peu près comme Gondar, *peut-être un peu* plus grand. »

Pour descendre d'Arengo dans la vallée de la Goumara, je dus suivre d'abominables ravins qui aboutissaient à une roche noire et isolée, appelée Kanzila (p. 263), sorte d'excroissance monstrueuse qui m'a souvent servi de point de repère dans mes relevés topographiques.

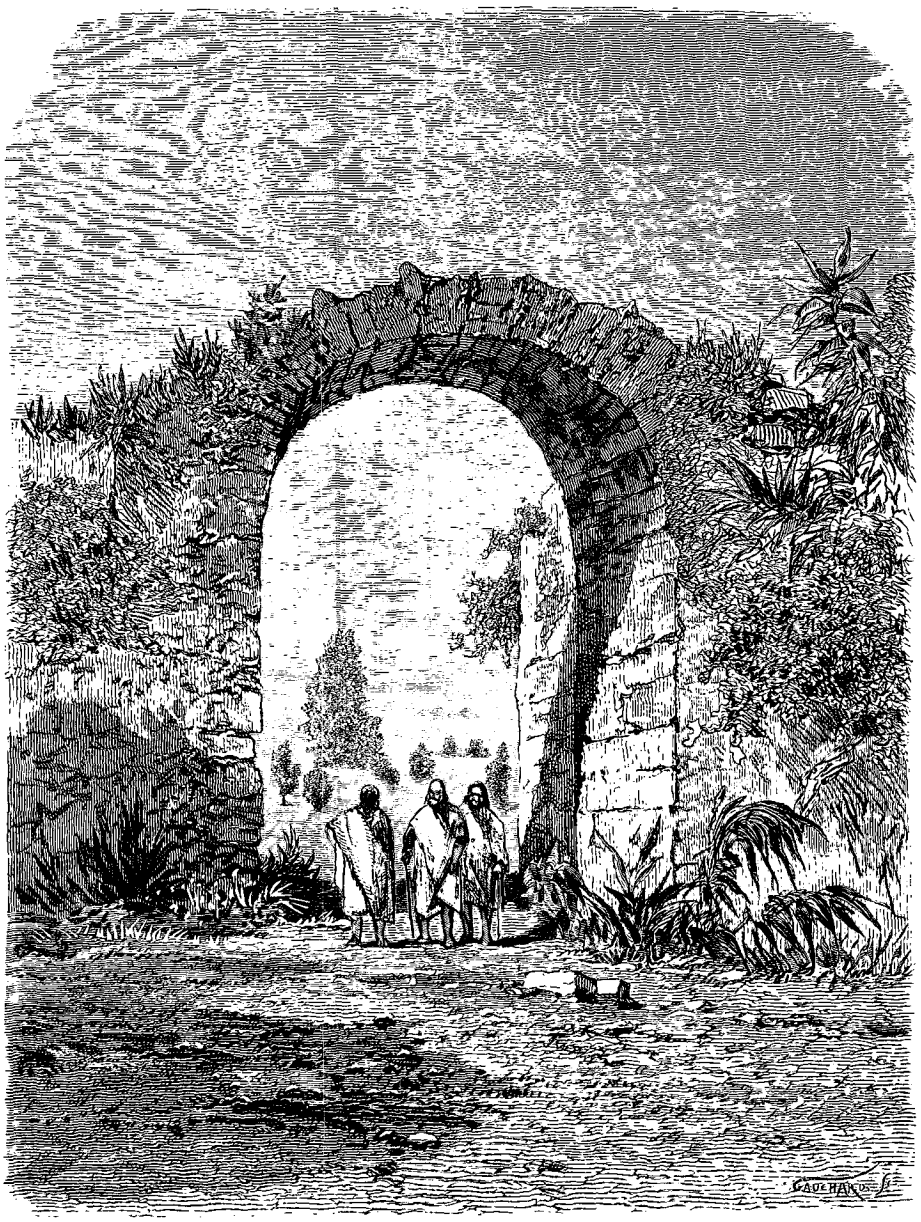
Je reçus l'hospitalité au village de Choumaghina. J'éprouvai là une rude déception, et pour la raconter, quelques détails sont nécessaires.

Le pays que j'allais avoir à traverser, riche et populeux, se divisait en quatre districts, Oanzaghié, Fogara, Dera, Koarata. Dans un de ces districts, j'ignore lequel, des rebelles du Godjam avaient réussi à se cacher en trompant l'active surveillance exercée au passage de l'Abaï. Pour ce délit, auquel la presque universalité des paysans de la province étaient étrangers, Théodore

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait livré les quatre districts au pillage. Les paysans ruinés s'étaient sauvés dans les bois et les montagnes avec tout ce qu'ils avaient pu sauver : ce que voyant le négus, il avait fait publier le jour même de mon passage à Debra Tabor et à Arengo, que « les coupables ayant été punis, il n'avait plus personne à frapper, et qu'en conséquence les habitants eussent à rentrer dans leurs villages sans crainte d'être inquiétés à l'avenir. »

Le soir même de la proclamation, les paysans réfugiés avaient commencé à rentrer dans leurs maisons dévastées : c'était ce qu'attendait leur aimable souverain. Le lendemain, un de ses généraux les plus sûrs, Ras Enghedda, se lançait avec sa cavalerie sur Fogara et Oanzaghié, et razziait tout ce qui avait échappé à la première rafle. La nouvelle de ce guet-apens impérial, arrivée à Choumaghina au moment où je me disposais à me mettre



Porte à Arengo. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

en route, consterna mes gens, et même l'homme du négus qui me servait de guide : ils déclarèrent unanimement que je ne pouvais continuer mon voyage sans risque certain d'être dépouillé par ces malandrins officiels, et peut-être assommé par-dessus le marché.

« Mais je suis l'hôte du négus, dis-je, et les gens d'Enghedda sont au négus....

— Ah ! vous croyez que cela fera quelque chose ! Vous êtes étranger, cela se voit !... »

Cela se voyait, en effet. Il paraît qu'en fait de pillage, le soldat abyssin est d'un sans-gêne primitif. J'en avais eu une preuve au Godjam, à Debra Maï, où les gens de Théodore avaient pillé sciemment un palais appartenant au négus lui-même.

Je feignis d'hésiter un peu, pour ne pas sembler un

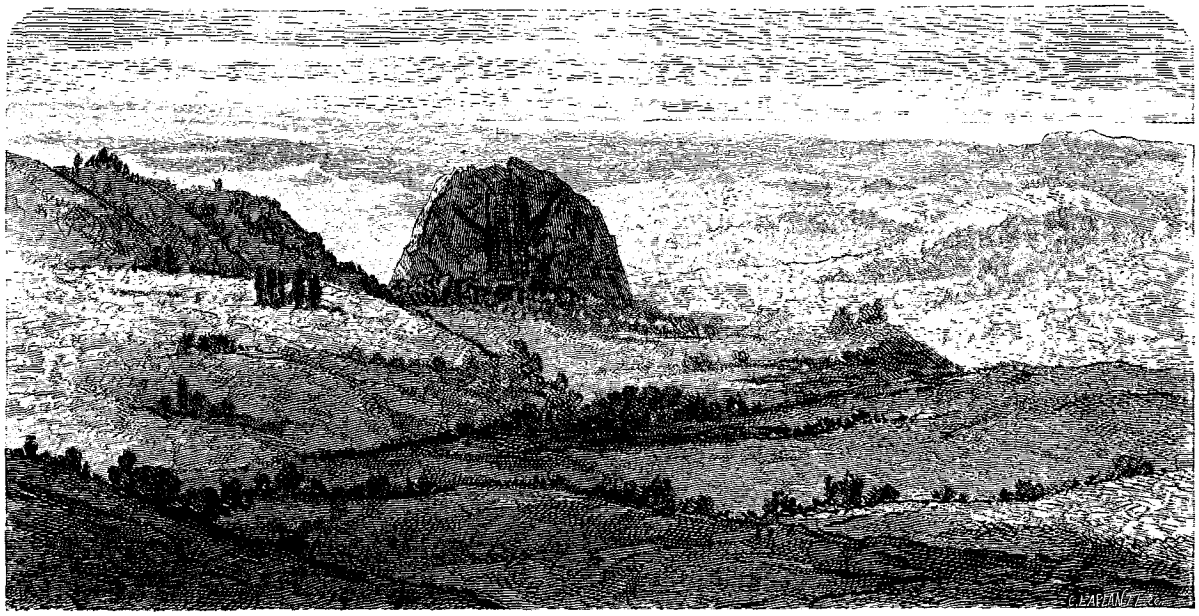
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poltron, puis je déclarai gravement que je ne voulais pas compromettre mes gens et que j'allais repartir pour Gafat : décision qui fut acceptée avec un soulagement inexprimable.

Je ne me tins pas pour battu, et après quelques jours de séjour à Gafat, n'entendant plus parler de pillages, je résolus de reprendre le chemin de Koarata. Nous étions aux premiers jours de juillet : les rivières avaient grossi, et je ne savais trop comment faire pour passer la Goumara, qui se forme de trois rivières au-dessous de Mahdera-Mariam, et atteint, dans la plaine de Fogara le *débit d'eau* moyen du Danube devant Vienne. Le plan le plus sage était donc de faire un grand détour pour passer séparément les diverses branches de ce fleuve, et par conséquent de prendre par Mahdera-Mariam, ville commerçante que je n'étais pas fâché de visiter.

Je franchis successivement, en traversant un pays très-boisé et assez populeux, deux bras de la Goumara, la Koualha et la rivière qu'on appelle Sevat-Wodel (des sept hommes forts). Elle doit son nom, me dit-on, à sept frères, sept hercules fort redoutés dans le pays et qui s'y noyèrent en essayant de la franchir à l'époque des hautes eaux. Le soir même, j'arrivais en vue de l'énorme rocher basaltique dont le sommet plat supporte la ville de Mahdera-Mariam, jolie cité qui se présente de loin comme Emfras que j'ai déjà décrite, groupant ses maisons entourées de jardins autour des massifs de genévriers qui indiquent les églises.

Mahdera-Mariam veut dire le « repos, l'étape de la Vierge » (*ader*, dormir) ; mais je ne connais pas la légende qui s'attache à ce nom. Le rocher en forme de hache sur lequel elle se développe, présente de tous côtés de formidables escarpements, sauf du côté d'une sorte d'isthme qui le relie au plateau et par lequel on monte à la ville par une pente assez douce. La route de



La roche Kanzila. — Dessin de Eugène Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Godjam grimpe en lacis le long de l'escarpement du sud, et aborde le rocher par son angle sud-ouest, d'où le curieux jouit d'une vue splendide sur toute la vallée du Mataraï et le massif du Gundataman.

XVI

Retour à Choumaghina. — Un bossu pervers. — L'auteur dans un sac. — Tankoa. — Arrivée à Koarata.

Je ne dépassai Mahdera que d'une douzaine de lieues : les terreurs de mon monde, le mauvais vouloir des gens du pays, me forcèrent à retourner sur mes pas et à reprendre la route de Choumaghina, déjà décrite. Quelques heures après Choumaghina, j'atteignais Oanzaghié, ainsi nommé à cause des beaux arbres *oanza* qui l'ombragent. J'y passai la nuit, et le lendemain matin, qui était un dimanche, comme nous passions près de l'église de Tankoa, mes gens trouvèrent un paysan bossu qu'ils requirent de les mettre dans le bon chemin dont nous étions sortis. Nous en étions à dix minutes, et ce petit service ne se refuse nulle part ; mais l'obligeance n'est pas le fort de l'Abyssin.

Le bossu refusa net ; on voulut employer la force, notre homme hurla *Theodoros amlak* (par la divinité de Théodore), ce qui est le cri de *haro* des Abyssins. Mais j'avais un homme du négus qui cria plus fort que le bossu ; celui-ci alors s'étendit sur le dos, joua des pieds d'après un procédé bien connu des éperviers et des gamins, se laissa traîner, voire un peu cogner, et mes gens, par respect pour le courage malheureux, le laissèrent là en se bornant à lui demander la route qui menait à la Goanta. Vingt minutes après, un passant que nous rencontrâmes et à qui nous demandâmes le chemin, nous apprit que nous lui tournions le dos et nous remit dans la bonne voie dont le maudit bossu nous avait méchamment écartés.

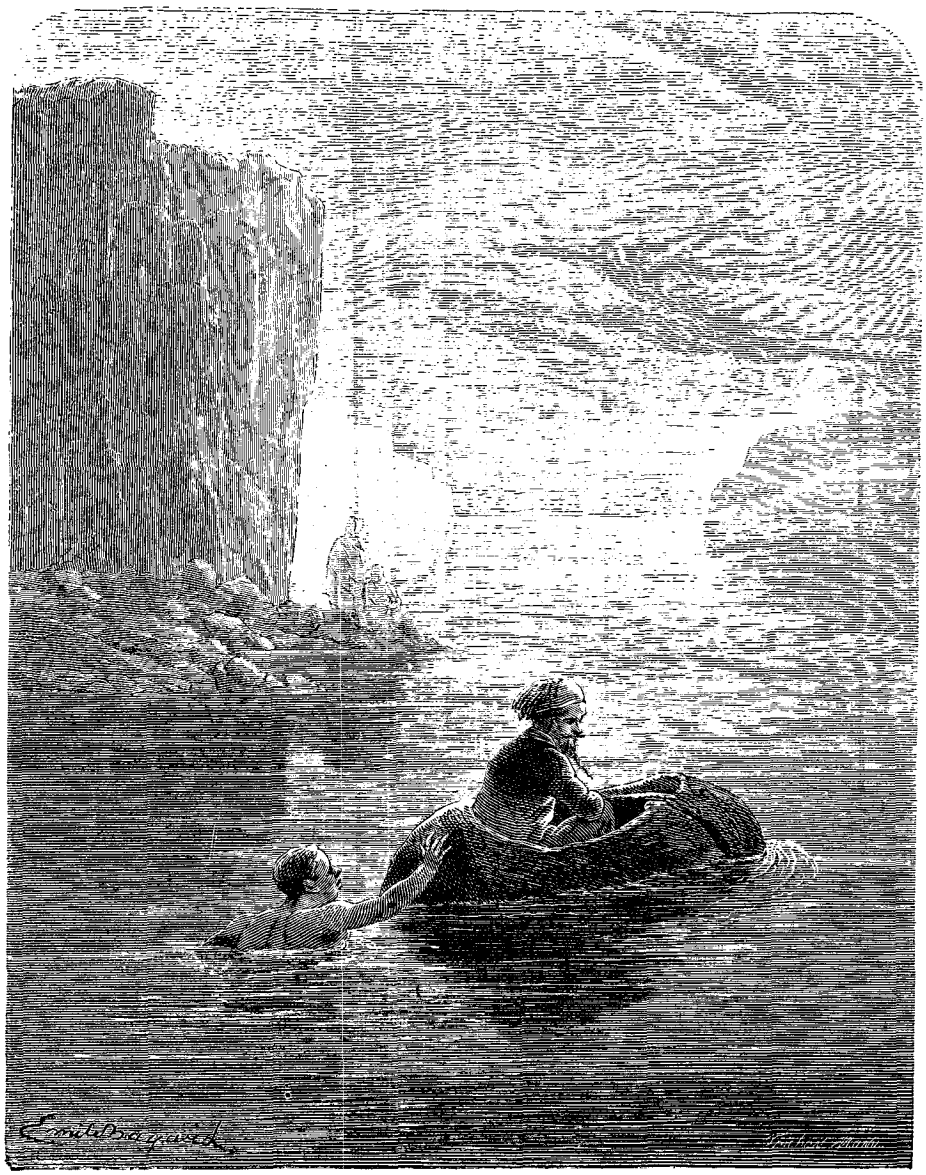
La Goanta est une rivière qui coule lentement dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une plaine argileuse, aussi est-elle profonde, et il ne fallait pas songer à la passer à gué. Il fallait recourir à l'*hokoumada* (peau de bœuf sèche), procédé primitif dont voici la description :

Une peau roidie est relevée par les bords de manière à former une sorte de nacelle, un homme passe la rivière à la nage en tenant le bout d'une corde dont l'autre extrémité est attachée à ladite nacelle où le passager s'accroupit en ayant soin de ne pencher d'aucun côté, puis l'*hokoumada* est lancée et l'homme à la corde la tire doucement à lui, pendant qu'un second nageur la pousse et la maintient en équilibre. Le premier qui se risqua fut mon domestique Enghedda; mais la nacelle fut mal manœuvrée, prit l'eau par un des coins et coula comme un plomb. Les servantes se mirent à hurler; trois hommes, moins sensibles et plus sages, se jetèrent à l'eau et repêchèrent en quelques secondes Enghedda qui avait passé un mauvais quart d'heure, ou plutôt de minute.

Mon monde était très-ému et murmurait contre ce



L'auteur traversant la Goanta en hokoumada. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

qu'on regardait comme un caprice absurde de ma part; c'était le moment de leur relever le moral, d'autant mieux qu'avec six ou sept bons nageurs devant cette rivière de dix mètres de large, le danger était bien imaginaire.

Le *hokoumada* était revenu, de mon côté; je ne fis pas de phrases, mais j'y entrai, je passai sans encombre, et en arrivant à l'autre bord je me retournai en riant vers ma troupe, qui me prouva par ses joyeuses exclamations que la mésaventure d'Enghedda était oubliée.

Dix minutes après, nous étions tous passés; je donnai un *beur* (talari) aux paysans qui nous avaient aidés, et nous nous dirigeâmes vers la Goumara que nous devions passer un peu plus bas au moyen d'une *tankoa* servant de bac et établie à poste fixe.

Voici ce que c'est que la *tankoa*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La tankoa (voy. p. 264). — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est une manière de radeau rectangulaire pouvant porter six à huit personnes et composé de bottes de paille solidement liées ; il est fort épais, a un tirant d'eau que je n'ai pu vérifier à l'œil, vu les eaux troubles de la Goumara, mais qui doit dépasser soixante centimètres ; pas de bordage, et si l'embarcation ne peut jamais couler, elle peut chavirer fort aisément. Les accidents, cependant, sont rares, grâce au grand nombre de gens qui savent nager.

Les bagages (vêtements, armes, sac de peau contenant un peu de farine) sont à l'arrière ; à l'avant est le passeur, armé d'un bâton qui lui sert à pagayer, car la profondeur de la rivière ne lui permet pas de pousser de fond. La *tankoa* est le signe le plus éloquent de l'esprit routinier des Abyssins. Ce peuple, dont l'intelligence est si ouverte et si vive, n'a pas même su, depuis des siècles, faire le raisonnement que voici : « Si un simple bâton peut, par la résistance que sa surface offre au courant, aider à diriger une embarcation, une planchette au bout de ce bâton offrant une surface décuple, décuplera aussi le résultat. » En d'autres termes, l'Abyssin n'a pas pu trouver seulement l'aviron à palette, connu des sauvages des bords du Nil.

Rien de fatigant et d'ennuyeux du reste comme ce passage : le bâton-aviron ne sert pas à grand'chose, et le courant de la Goumara est beaucoup plus fort que le Rhône ; la barque, arrivée au tiers de sa course, était entraînée, malgré les efforts grotesques et désespérés du passeur, à trois ou quatre cents mètres, parfois à un kilomètre ou deux ; après quoi il fallait revenir à la cordelle, en face du point de départ. Nous passâmes l'après-midi à cette agréable besogne. Les mules, poussées à l'eau et dirigées par un homme qui nageait en leur tenant sa main sur la croupe, fendaient bravement l'eau furieuse en reniflant bruyamment.

Nous nous reposâmes de nos fatigues dans un petit hameau habité par des zellanes (pasteurs nomades), et le lendemain matin, après quatre heures de voyage à travers des collines vraiment enchantées où coule une rivière encore plus gracieuse que son nom n'est doux (Izouri), nous vîmes se déployer l'amphithéâtre magique de Koarata, la plus jolie ville de l'Abyssinie.

XVII

Koarata. — Une ville agreste. — Un usage gothique. — Le lac Tana. — Hippopotames. — Les Wohitos.

Cette petite ville champêtre, groupée autour de son église, m'apparut comme une ravissante étape au bout de mon voyage court mais fatigant. Au delà d'un golfe entouré de vertes prairies et où les eaux du lac venaient languissamment se mêler à celles de la rivière, une pointe basaltique au dos arrondi, couverte de jardins, projetait dans le lac son extrémité escarpée : c'était Koarata. Il était difficile, de loin, d'y reconnaître une cité ; mais chacun de ces jardins renfermait l'habitation d'une famille riche ou aisée tout au moins ; on se serait cru à Passy ou à Auteuil.

C'était justement jour de marché ; le marché se tient à quatre cents mètres de la ville, sur une sorte de plate-forme, entre la pointe déjà décrite et les prairies. Nous défilâmes au beau milieu des groupes, sans exciter une très-grande émotion ; mais, à cinquante pas de là, ce fut une autre affaire.

Un arbre énorme étendait sur la route ses rameaux gigantesques, où perchait en longues tuniques d'un blanc immaculé, en turbans de mousseline de dix aunes et le chasse-mouches sacramentel à la main, le clergé de Koarata. Ils me faisaient l'effet d'une *perchée* de ces grands oiseaux blancs que j'ai vus à Lobeid, couvrant, chaque soir, les baobabs et les autres arbres voisins des habitations. Quand j'approchai, ils poussèrent des cris aussi indignés que si un bataillon turc leur était apparu, et voulurent me forcer à descendre de mule. Je résistai ; l'homme du négus qui me servait de fourrier m'appuya et n'eût pas été fâché d'avarier un peu les saints personnages ; mais le cri solennel de *Theodoros amlak* retentissait, le marché commençait à s'émouvoir, on s'attroupait autour de nous ; je trouvai prudent de descendre et d'entrer en ville à pied. Je m'informai plus tard des causes de cet incident ; il paraît que Koarata aurait une sorte de charte d'après laquelle nul étranger ne doit circuler à mule ou à cheval dans l'intérieur de la ville, à partir de l'arbre indiqué plus haut.

En Abyssinie, comme ailleurs, il y a des niaiseries et des puérilités auxquelles les gens *respectables* tiennent beaucoup, par la seule raison que cela date du moyen âge. On dit, là-bas, Lalibela ; on prononce, chez nous, Charlemagne ; et avec ces mots-là on a tout dit.

Quand je fus installé dans une habitation assez confortable de la ville basse et que j'eus fait au maire la visite obligée, je me mis à prendre langue et à parcourir les rues, ou plutôt les allées de la ville. Ces rues, en effet, ne sont que des sentiers étroits, bordés des deux côtés de haies drues et hautes, derrière lesquelles s'épanouissent ces beaux jardins dont Koarata est si fier. Peu ou pas de fleurs ; mais le grenadier, le pêcher, le caféier, le poivrier, le citronnier, le bananier et tant d'autres arbres de produit ou d'ornement forment des massifs du milieu desquels émergent les toits en poivrière des maisons. Aussi rien de charmant comme une heure de flânerie dans ce fouillis et dans toute cette verdure à travers laquelle étincelle, comme un miroir d'argent, la surface immobile du lac Tana. Les brises du lac passent doucement dans le feuillage et enlèvent à ses émanations ce qu'elles pourraient avoir de trop pénétrant. Koarata est le centre d'un grand mouvement commercial ; ses négociants, tous chrétiens, vont trafiquer à Basso, dans le Godjam, communiquent avec Gondar, et descendent à Massaoua avec la grande caravane de la poudre d'or et du café. Les principaux bourgeois du lieu sont Ato Oandem et Ato Kassaign. Ce sont des *gentlemen* de fort bonnes manières, le dernier surtout, qui fut plein d'obligeance pour moi, bien qu'un peu froissé que je n'eusse pas recouru à son hospitalité.

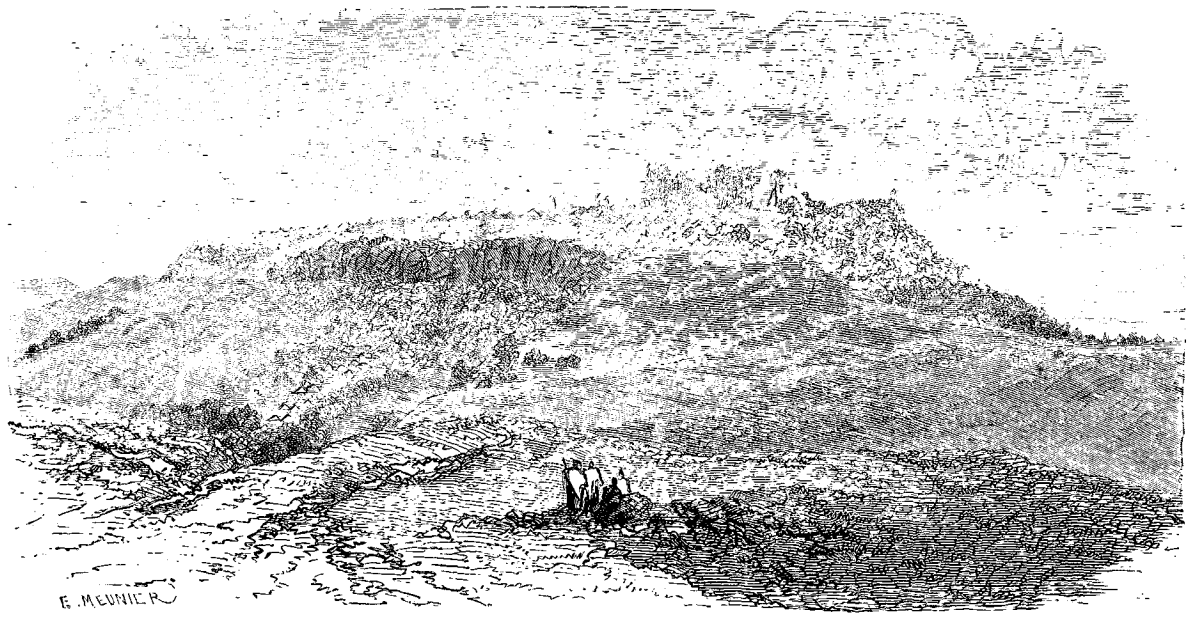
Je ne ferai qu'un reproche à Koarata, c'est la frugalité de ses cuisines. Il me fut impossible, pendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre jours que j'y passai, de trouver un kilo de viande, bien que le pays voisin contienne force bétail ; les gens du lieu ne mangent que du pain et du *chiro* (sauce au poivre rouge), relevés de la chair d'un poisson du lac, que je déclare insipide au premier chef. Ce poisson est le même que les Abyssins appellent ambaça (lion), peut-être parce qu'il a des moustaches, — je veux parler des filaments cartilagineux qui pendent, en divergeant, des deux côtés de sa mâchoire. C'est un silure qu'on appelle *boulti* aux environs de Khartoum et dans le Kordofan, où on le trouve tapi, après la saison des pluies, dans les sables humides où l'on creuse des puits : M. Henry Duveyrier a également constaté sa présence dans le Sahara central.

Je ne trouvai autour de la ville qu'une ascension à faire, celle du mont Gundatimin, d'où l'on a une vue magnifique de presque tout le lac. Le regard embrasse successivement, de gauche à droite, le débouché de la jolie allée de Ghelda, la baie par laquelle s'échappe l'Abaï pour gagner la cataracte rugissante d'Alata, l'église de Bahardar qui la domine, les ondulations plus éloignées d'Ibaba et de Sakala, la presqu'île de Zeghié avec ses nombreux monastères, ses cultures de caféiers et toute la plantureuse végétation qui fait appeler cette presqu'île le jardin de l'Abyssinie, et, par-dessus la masse noire de l'île de Dek, la chaîne doucement azurée du Gorgora, dans le voisinage de Tchelga et de Gondar. Sur la droite, les monts de Ferka, de Tisbha et de Kobkoubié s'accentuent plus vigoureusement.

Mais un trait particulier du Tana, ce sont les dix ou douze îles microscopiques, comme Bet-Manso, Kibran, Metraha, qui, aperçues de la terre ferme, semblent des corbeilles flottantes, pleines d'une vive et sombre verdure. Vus de près, ces bouquets sont de belles futaies qui cachent dans leurs massifs des monastères ou des églises vénérées. J'ai déjà fait observer avec quelle in-



Mahdera-Mariam (voy. p. 263). — Dessin de Eugène Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

telligence délicate des grandeurs sévères de la nature les moines abyssins avaient choisi leurs pieux retraits. J'ai du reste remarqué la même entente du beau chez les fondateurs de certaines abbayes en France, en Bretagne principalement. Certes, qui aura vu Landévenec, Saint-Mahé, Beauport, Boquien ou Prières, ne me donnera pas un démenti.

La marine de Koarata, composée d'une file de *tankoa* qui séchaient sur la rive, témoignait d'un assez grand mouvement de circulation entre la ville et les districts du sud et de l'ouest, principalement de Zéghié. Ces tankoa, un peu différentes de celles que j'ai déjà décrites, portaient une voile faite de la même matière que le corps de l'embarcation. La toile à voile est inconnue en Abyssinie, et le coton serait beaucoup trop cher.

Je voulus louer une tankoa pour aller à Zeghié ; mais ce lieu était au pouvoir des rebelles du Godjam, et des ordres avaient été donnés à Koarata à l'effet de m'empêcher de trop vaguer à droite ou à gauche. J'aurais pourtant voulu voir Dek et son fameux monastère, lieu de déportation des évêques abyssins déposés pour crimes graves. M. d'Abbadie a été, il y a vingt ans, plus heureux que moi, et avant lui Poncet y avait accompagné le négus, qui y avait, suivant notre voyageur, un palais ne le cédant pas en beauté à celui de Gondar, bien qu'il ne fût pas aussi grand. Tout en faisant mes réserves légitimes sur cette prétendue splendeur dont il ne reste pas de trace, pas même dans la mémoire populaire, j'emprunte à Poncet la description des lieux qu'une politique ombrageuse ne m'a pas laissé visiter.

« Nous demeurâmes trois jours dans ce palais ; il a une double enceinte de murailles et deux églises desservies par des religieux qui vivent en communauté ; l'une des églises est dédiée à saint Claude et donne son nom à cette île qui a environ une lieue de circuit. Un des trois jours que nous fûmes dans ce lieu, on vint avertir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'empereur qu'il paraissait sur le lac quatre hippopotames; nous eûmes le plaisir de les voir pendant une demi-heure. Ils poussaient l'eau devant eux et s'élançaient fort haut. La peau de deux de ces animaux était blanche, et celle des deux autres rouge. Leur tête ressemblait à celle des chevaux, mais leurs oreilles étaient beaucoup plus courtes; je ne pus bien juger du reste de leur corps, ne l'ayant vu que confusément. Ces hippopotames sont des amphibies qui sortent de l'eau pour brouter de l'herbe sur le rivage, où ils enlèvent souvent les chèvres et les moutons dont ils se nourrissent. Leur peau est très-estimée; on en fait des boucliers qui sont à l'épreuve du mousquet et de la lance. Les Éthiopiens mangent la chair de ces animaux, qui doit être une mauvaise nourriture.

« Voici la manière dont on les prend : lorsqu'on en aperçoit quelqu'un, on le suit le sabre à la main, on lui coupe les jambes et il vient mourir sur le rivage en perdant tout son sang. »

Poncet oublie de nous dire que cette chasse à l'hippopotame est le lot exclusif d'une caste assez mystérieuse que l'on appelle Wohitos. Cette caste, qui passe, je ne sais pourquoi, pour musulmane, quoiqu'elle professe (au moins extérieurement) le christianisme, a les traits physiques et la plupart des habitudes des Amhara; mais je la soupçonne d'être une nation de sang galla, vaincue et maintenue dans une condition inférieure, comme jadis en France les *Cagots* et les *Colliberts*. Ce qui me les fait supposer de sang galla, c'est que, parmi les Gallas nord-est, près de l'Haouache, il y a aussi une tribu de Wohitos.

Répandus tout autour du lac, ils sont surtout nombreux vers Koarata; aussi le marché de cette ville est-il renommé pour les cravaches en peau d'hippopotame

Koarata. — Dessin de Eugène Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

dont se servent les Abyssins. Puisque j'en suis à ce pachyderme, je ferai observer qu'il abonde dans le lac, où l'on ne trouve pas de crocodiles; en revanche, l'Abaï, qui a beaucoup de crocodiles, n'a pas d'hippopotames. Cet animal se nomme, en amharique, *goumari;* plusieurs rivières du pays portent le nom de *Goumara :* doit-on en conclure qu'à une époque ancienne ces rivières en étaient peuplées?

Je quittai Koarata rassasié de beaux paysages, mais affamé par ailleurs, et j'avoue franchement que quatre jours plus tard, en dînant chez le gouverneur de Debra-Tabor, *asach* Gared, j'attaquai le *roastbeef* officiel avec autant d'ardeur que les Européens qui m'entouraient attaquaient le *brondo*, le bœuf *cru* qui ferait pâlir d'horreus nos délicates lectrices.

« Comment! de la viande crue! Ainsi Bruce n'a donc pas menti? Quels sauvages! » Pas plus sauvages que vous, *querida*, lorsque vous mordez dans un roastbeef saignant : encore le *brondo* des Abyssins est-il plus propre que votre roastbeef, car vous pourriez l'envelopper dans votre mouchoir de batiste sans que la moindre tache rougisse le fin tissu. Il faut donc laisser aux fruits secs de l'amplification ou aux Hérodotes des petits journaux les phrases à effet sur « ces orgies gloutonnes et les filets de sang qui coulent des deux coins de la bouche. »

« Vous en avez donc mangé, vous aussi? »

Question à laquelle je répondrai dans un autre moment. On m'en a adressé, depuis un an, de plus indiscrètes.

XVIII

Église de Tagour. — Dougours. — Heroé. — Djan-Mieda : cascades. — L'arbre du sacrilége.

Comme les pluies duraient encore, je consacrai les jours suivants à de très-courtes excursions, pour lesquelles je profitais habituellement des matinées, où le mauvais temps était rare. J'allais assez souvent sur la route de Gondar, vers Tagour, où je m'amusai plu-

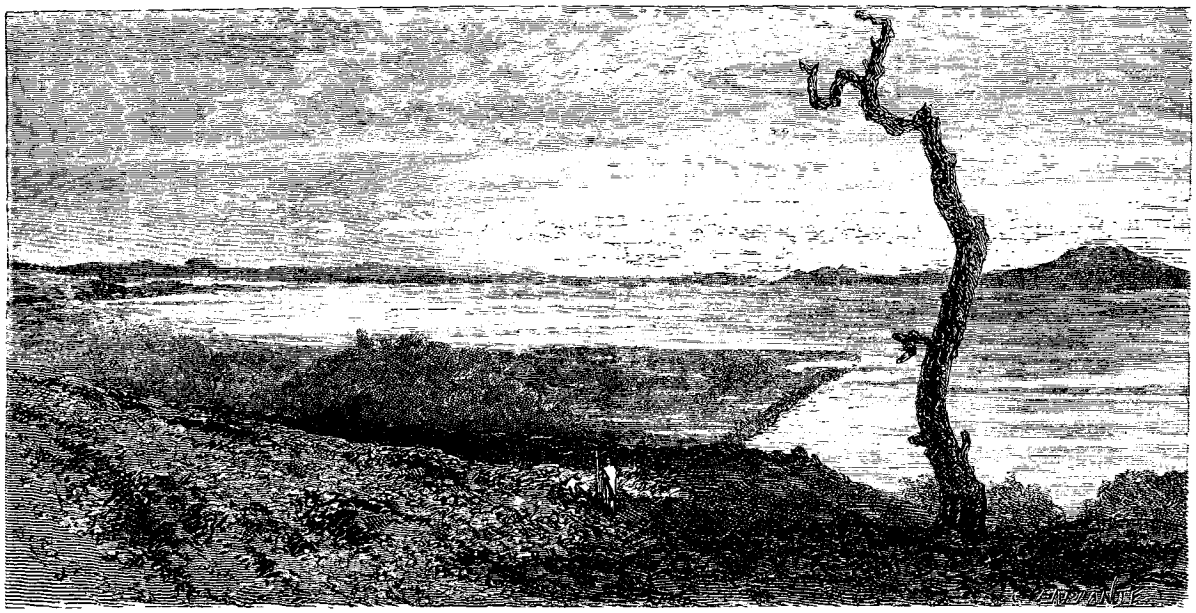
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sieurs jours à copier l'ornementation curieuse des huit croisées d'une église circulaire commencée par Ras-Ali, mais non achevée. Le style byzantin de ces décorations est curieux : fleurs, ceps de vigne, encorbellements, arabesques du goût le plus capricieux, anges de toutes formes, figurines de tout genre, jusqu'à un petit carabinier qui met quelque chose en joue. C'est souvent d'une profusion exagérée, mais on n'y trouve jamais la plate trivialité de l'art jésuite et des *églises à pots de fleur* dont cet art a surchargé la France dans la première moitié du dix-septième siècle. Toutes ces sculptures sont sur bois rose (je crois que c'est un mimosa) : la chute de Ras-Ali a fait arrêter les travaux, l'église est inachevée et exploitée par les Allemands de Gafat comme un chantier de bois de construction. Espérons que les fenêtres du moins échapperont à cet innocent vandalisme.

Des environs de Tagour on a une fort belle vue sur la montagne de Dangours, sommet qui domine toute la plaine de Fogara et qui, vue de l'orient, ressemble un peu à un sphinx accroupi. Une église et son bois sacré se voient sur la croupe du colosse.

Dans une direction opposée, je remontais la Lisara, cette petite rivière qui passait à trente pas de ma maison, j'esquissais quelques beaux arbres qui laissaient pendre dans l'eau des guirlandes de plantes grimpantes enroulées à leurs flancs, et je finissais par aller faire quelques esquisses dans les ravins voisins de Maghera-Mariam, où un joli ruisseau court de cascade en cascade à travers une forêt touffue et presque vierge (p. 257).

Un peu plus loin, derrière le bois où s'élève Heroé, type rustique et charmant de la petite église de village (c'était l'église la plus voisine de Gafat), je débouchai sur Djan-Mieda (la plaine de l'Empereur), superbe terrain d'évolutions qui est un domaine particulier de la couronne et que Théodore a quelquefois choisi comme camp de manœuvres. En mai et en juin, Djan-Mieda,



Le lac Tana. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

couverte de fleurs, aux couleurs éclatantes et variées, offre un coup d'œil splendide : mais un agriculteur, moins préoccupé que moi du pittoresque, aimerait certes mieux un peu moins de terrains mouillés. Quelques ruisseaux arrosent en effet le bas de Djan-Mieda, et arrivés à un escarpement qui ne se voit que de la berge même, ils se précipitent d'une hauteur à pic dans une faille ombragée d'un fort bel effet.

Un souvenir sanglant se rattache à Djan-Mieda. On m'y a montré un mimosa noueux et desséché où Théodore a fait pendre, il y a trois ans, un malheureux prêtre qui, poussé peut-être par la misère, avait vendu les vases sacrés de son église. S'il en a retiré vingt francs, c'est bien tout ce qu'il a pu faire. Pour ce maigre bénéfice le malheureux a affronté une mort atroce, car il a été exécuté comme sacrilége, c'est-à-dire qu'il a été à peu près *roué vif*, ayant eu les articulations rompues les unes après les autres, « au nom de la Sainte-Trinité. » Son squelette s'est longtemps balancé à l'arbre fatal : il avait, quand j'y ai passé, disparu depuis peu de temps.

XIX

Excursion au Gouna. — Épisode : un caprice du négus. — Cinq générations de femmes. — Ascension : le *djibera*. — Ce qu'on voit du haut du Gouna.

La dernière excursion intéressante que je fis dans le Beghemder, fut l'ascension du Gouna, la plus haute montagne de la province. Pour cela, je pris au sud-est, et, laissant sur ma gauche, à deux ou trois kilomètres, la fameuse cascade (fafatié) du Reb, déjà décrite, je tournai autour du curieux rocher de Gadellaï, je descendis dans la vallée du Makar, et remontai jusqu'à un village dont le nom résonnait agréablement à mon oreille : *Maginta*. J'y passai la nuit, et le lendemain matin, comme je me disposais à commencer mon ascension, deux cavaliers arrivèrent au galop pour me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dire qu'un message du négus m'attendait à Gafat. L'un des deux cavaliers était Zoudié, l'homme de confiance intime de Théodore II : il était grave et solennel, mais cependant poli ; ce dernier détail me rassurait un peu.

J'étais de retour vers une heure après midi à mon logis ; j'y trouvai Waldmeier, à qui je demandai rapidement de quoi il s'agissait. Il me répondit évasivement, mais de manière à calmer ma vague inquiétude. Je me rendis chez le vieux Kantiba, où l'on me remit la lettre du négus. Je priai Kienzlen de me la traduire, ce qu'il fit en tremblant d'émotion. Voici de quoi il s'agissait.

Le négus était à son camp d'Isti, à trois journées de Gafat. Profitant d'un retour d'amabilité de sa part, je lui avais écrit une demande respectueuse d'autorisation de partir pour Massaoua. Sa défiance toujours éveillée éclata si violemment à la réception de ma lettre, que de deux jours entiers nul ne put lui parler. On craignit sérieusement quelque violence. Il se borna à m'écrire une lettre bizarre et assez menaçante, dont voici à peu près les phrases essentielles :

«.... Quand vous êtes venu vers moi, vous vous êtes présenté comme mon ami ; ne seriez-vous donc venu que pour conspirer avec les *cheftas* (rebelles)? Si vos intentions sont loyales, écrivez-le-moi; si vous êtes mon ennemi, écrivez-le-moi aussi, afin que je sois fixé... »

Le jour même je lui répondis par une lettre laconique, respectueuse, mais nette, qui fit, à ce que j'ai appris, un excellent effet. Le billet qu'il m'écrivit et qui termina cette correspondance périlleuse — pour moi, s'entend — me disait ·

«.... Prenez patience, et avec la grâce de la Trinité, tout s'arrangera pour le mieux. Je vous ai retenu parce que je devais le faire, mais quand mon agent sera de retour, je vous renverrai avec les honneurs qui vous sont dus.... »

Je suivis ce sage conseil, et tournai toute mon activité vers mon projet d'ascension du Gouna.

Je retournai à Maginta, et j'y reçus l'hospitalité dans une famille indigène à laquelle j'étais recommandé. C'était la famille de M. James Bell, voyageur anglais bien connu et qui a joué un certain rôle en Abyssinie, comme favori de Théodore. Je vis là un singulier exemple de la longévité et de la vitalité des Abyssiniennes : c'étaient *cinq* générations de femmes à la fois, savoir : la veuve de Bell, sa mère, son aïeule, sa fille (Mme Waldmeier) et sa petite-fille. La trisaïeule était la seule qui fût vraiment une vieille, car la bisaïeule, femme d'environ cinquante-cinq ans, aux traits fins et spirituels, était fort alerte et dirigeait activement tout le ménage. L'aïeule pouvait avoir trente-cinq ans : c'était une gracieuse et mince personne, ressemblant beaucoup plus à sa mère qu'à sa fille, dont la beauté tournait un peu trop à l'obésité qu'elle tenait de son père. Ces cinq générations nous reportent bien loin de l'Afrique, mais il ne faut pas oublier que l'Abyssinie, pays élevé et tempéré, habité par une race toute caucasique, n'a presque rien d'africain. Les détails physiologiques que Bruce nous donne sur les femmes d'Abyssinie sont d'un ridicule amer. L'Abyssinienne a un développement tout aussi tardif que la Française, beaucoup plus que l'Italienne : et si dans les classes supérieures on a emprunté aux musulmans l'usage très-fâcheux des mariages précoces, c'est un abus que le peuple ne connaît guère. Ne serait-il pas même possible que la dégénérescence de la dynastie sacrée tînt en partie à ces mariages débilitants?

Je me levai de bonne heure et me hâtai de commencer mon ascension. Maginta est déjà dans les montagnes; je n'avais qu'à monter, de plateau en plateau, jusqu'au sommet, à deux bonnes lieues de là, ce qui impliquait bien près de quatre heures d'ascension. Nous montions à travers les bruyères et nous laissions peu à peu derrière nous les dernières cultures. A une hauteur de 4400 mètres environ, nous atteignîmes une déclivité marécageuse toute semée de *djibera*.

Le *djibera* ressemble, vu à distance, à un jeune bananier ; il en a le port et à peu près la hauteur. Qu'on se figure un tronc roux, parfaitement cylindrique, supportant un énorme bouquet de feuillage en forme de poignard, surmonté lui-même d'une sorte de chou tendre fusiforme, d'un gris plombé. Le tronc, qui est mou et cassant, est semé à intervalles réguliers, de saillies semblables à des clous présentant la pointe ; il est lui-même enveloppé d'une sorte de filet à mailles en losanges, parfaitement régulières, chaque losange ayant pour centre un de ces *clous* dont j'ai parlé. Le tronc a de plus quatre à cinq sections comme les roseaux.

La hauteur totale du *djibera* ne me paraît pas excéder 15 pieds ; son diamètre, 32 centimètres. Si on l'incise, la liqueur qui en sort est, selon les Abyssiniens, un poison redoutable ; selon M. Schimper, seulement un astringent assez énergique. On ne le trouve qu'à des hauteurs supérieures à 4000 ou même 4200 mètres, notamment au Semeu.

Le point culminant du Gouna s'appelle Gouna-Ras (tête du Gouna) ; j'en étais bien à trois kilomètres, et j'avais les jambes rompues. Je n'eus pas le courage d'aller plus loin, et me contentai de monter au Ietva, au pied duquel je me trouvais. De là, j'embrassai d'un regard ravi le vaste panorama que le brouillard ne me dérobait pas. Au sud, un joli cirque très-peuplé au fond duquel le massif pittoresque du Zoramba dessinait ses escarpements en demi-lune ; à ma droite, la déclivité nue où le Reb prend sa source ; juste en face de moi, par-dessus Zoramba, par-dessus les montagnes rudement fouillées de Gaent, le géant des pays gallas, le formidable Kollo (5000 mètres?) au pied duquel, en 1862, Théodore II écrasa les Ouollo Gallas et fit mutiler, en quelques heures, quatorze mille prisonniers... Perdue et comme vaporisée dans la brume, la masse trapézoïdale du colosse dominait toutes les montagnes voisines à peu près comme l'Etna domine toutes les sierras des deux côtés du Phare.

Sur ma gauche, un plateau évidé à droite et à gauche sorte de pont bizarre entre deux abîmes, laissait fuir de ses flancs, des centaines de ruisselets et de rivières

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

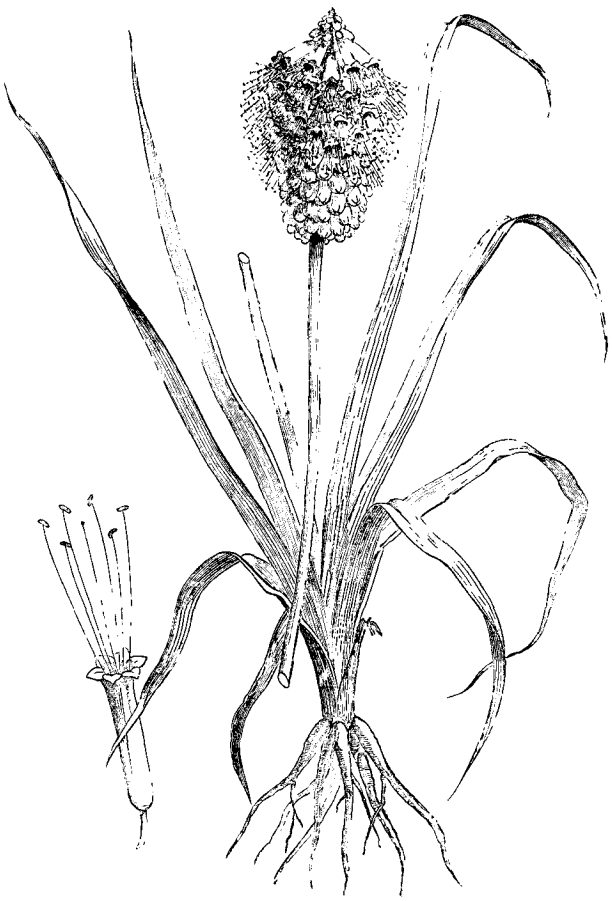
qui allaient rejoindre le Takazzé. La coupure du grand fleuve abyssinien se laissait deviner derrière, au pied du Debra-Sina (Mont-Sinaï), un nom que les Abyssiniens ont prodigué à une foule de monastères posés au sommet des monts.

A ma droite, le Reb sortait d'une déclivité nue et pierreuse ; plus loin, s'ouvraient les magnifiques vallées où coulent les trois Goumaras, et peut-être qu'avec d'excellents yeux on eût pu voir émerger de cet ensemble la *table* de Mahdera-Mariam ou la colline vénérée de Saint-Claude. Le sol stérile qui s'étendait à mes pieds contrastait puissamment avec les paysages peuplés, vivants, animés, marbrés de forêts, rayés d'eaux claires, qui me rappelaient les plus beaux paysages de France ; et les *djiberas* eux-mêmes, avec leurs chevelures toutes ployées du même côté par un vent furieux qui bat perpétuellement ces hautes cimes, ajoutaient à l'ensemble un caractère aussi difficile à définir qu'à oublier....

Je descendis du Gouna, assez satisfait de l'emploi de ma journée. Le lendemain, j'étais de retour à Gafat, où je trouvais une invitation du négus pour l'aller rejoindre. Il était à Gondar, et je m'empressai de me rendre dans cette ville.

XX

Expulsion de Gondar. — M. Cameron : opinions peu parlementaires du négus. — Silhouette d'un cuirassier français devenu cuisinier abyssin.



Obitus Abyssinica. — Dessin de A. Faguet d'après l'herbier de M. G. Lejean.

A la suite de quelques difficultés avec l'empereur Théodore (difficultés que le lecteur n'exigera sans doute pas que je lui narre en détail), j'avais reçu, le 30 septembre 1863, à Gondar, l'ordre de sortir d'Abyssinie dans le plus bref délai possible. Mon compagnon de voyage, le docteur Lagarde, était laissé libre de partir ou de rester; mais, blessé de ce procédé, ayant d'ailleurs par-dessus les épaules de son auguste client, le docteur déclara qu'il partirait avec moi.

Nous fîmes hâtivement nos préparatifs, craignant un contre-ordre, craignant surtout quelque tracasserie subalterne. Le négus a tellement plié à la servilité courtisanesque l'esprit jadis indépendant des Abyssins, qu'aujourd'hui un homme en disgrâce a tout à craindre en fait de vexations de la part de la meute qui quête la faveur du maître n'importe comment. Si Théodore avait encouragé, si peu que ce fût, l'hostilité de cette canaille, il m'eût été impossible de trouver les moyens matériels pour sortir de Gondar. Mais je dois rendre au négus cette justice qu'il ne me montra aucune défaveur personnelle, et, de tout ce que j'ai su alors ou depuis, j'ai pu conclure que si je lui étais suspect par position, je ne lui ai jamais été antipathique.

Au sortir de l'audience solennelle où mon renvoi avait été prononcé, mon excellent collègue, M. Duncan Cameron, montra un certain courage moral en me prenant le bras et en m'emmenant gaiement déjeuner chez lui. Il demeurait dans le quartier Etcheghé-biet, et avait une habitation fort confortable. Avant d'y arriver, comme nous suivions une de ces étroites ruelles qui distinguent Gondar, le cadavre d un âne nous barra le chemin.

« Tiens, un consul crevé ! » me dit gravement M. Cameron en enjambant l'obstacle.

Comme je ne comprenais pas la plaisanterie, que je trouvais un peu chargée de gros sel, mon collègue me dit que quelques jours auparavant Théodore II s'était écrié dans un moment d'humeur :

« En vérité, je ne sais pas ce que mes cousins Napoléon et Victoria ont à m'envoyer des êtres pareils : le Français est un fou et l'Anglais un âne (Franciz bouda ou Ingliz ahia). »

Le cuisinier de M. Cameron était un type à étudier. C'était un ex-cuirassier de l'armée française, un Alsacien nommé Mack..., solide de biceps, carré d'épaules, et qui avait gagné la faveur du négus, deux ans auparavant, par une certaine rondeur militaire et une franchise à toute épreuve. Ainsi, lorsque le négus s'était fait faire par les missionnaires de Gafat un *char de guerre* qui se trouva être une mauvaise carriole peinte en vert, Théodore, tout fier, avait demandé à Mack.... s'il avait jamais rien vu de plus réussi en France.

« Foui, foui, avait dit sans flatterie l'enfant du Rhin; chez nous, à Milhouse, nous afons quelque chose de semplaple bour emborder les ortires te la file. »

Nous déjeunâmes assez gaiement, en compagnie du révérend Stern, missionnaire connu par un hardi

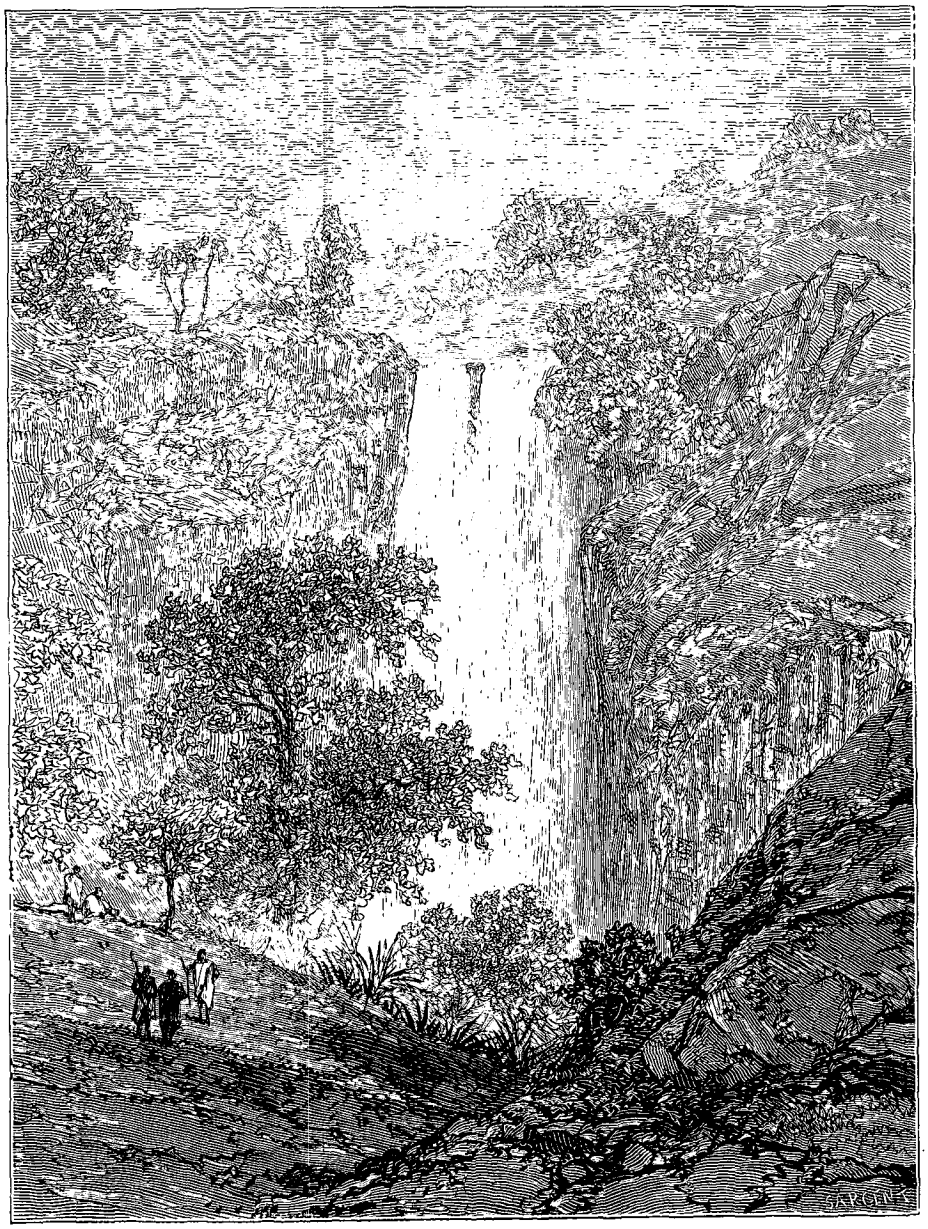
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyage dans l'Arabie Heureuse, et qui venait de publier en Angleterre un livre qui a eu un succès légitime : *A mission amongst the Falasha*. Il est le seul voyageur qui, jusqu'ici, ait fait de la photographie sur le sol abyssin; aussi les illustrations qui accompagnent son livre sont-elles d'une vérité remarquable.

Il avait apporté à Théodore, entre autres menus présents, un stéréoscope et diverses vues dont une attira plus particulièrement l'attention de l'empereur. C'était un panorama de Jérusalem. Un détail de cette vue arrêta l'auguste curieux; il demanda ce que c'était.

« C'est la mosquée d'Omar, répondit Stern.

— Une mosquée à Jérusalem ! C'est juste, reprit-il plus bas, Jérusalem est aux Turcs.... »



Djan Mieda. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

BIBLIOTHÈQUE M. DONNÉ PAR LE 3E ARRONDISSEMENT

Et, dans un accès de colère soudaine, il jeta violemment à terre l'appareil qui se brisa, et répéta deux ou trois fois :

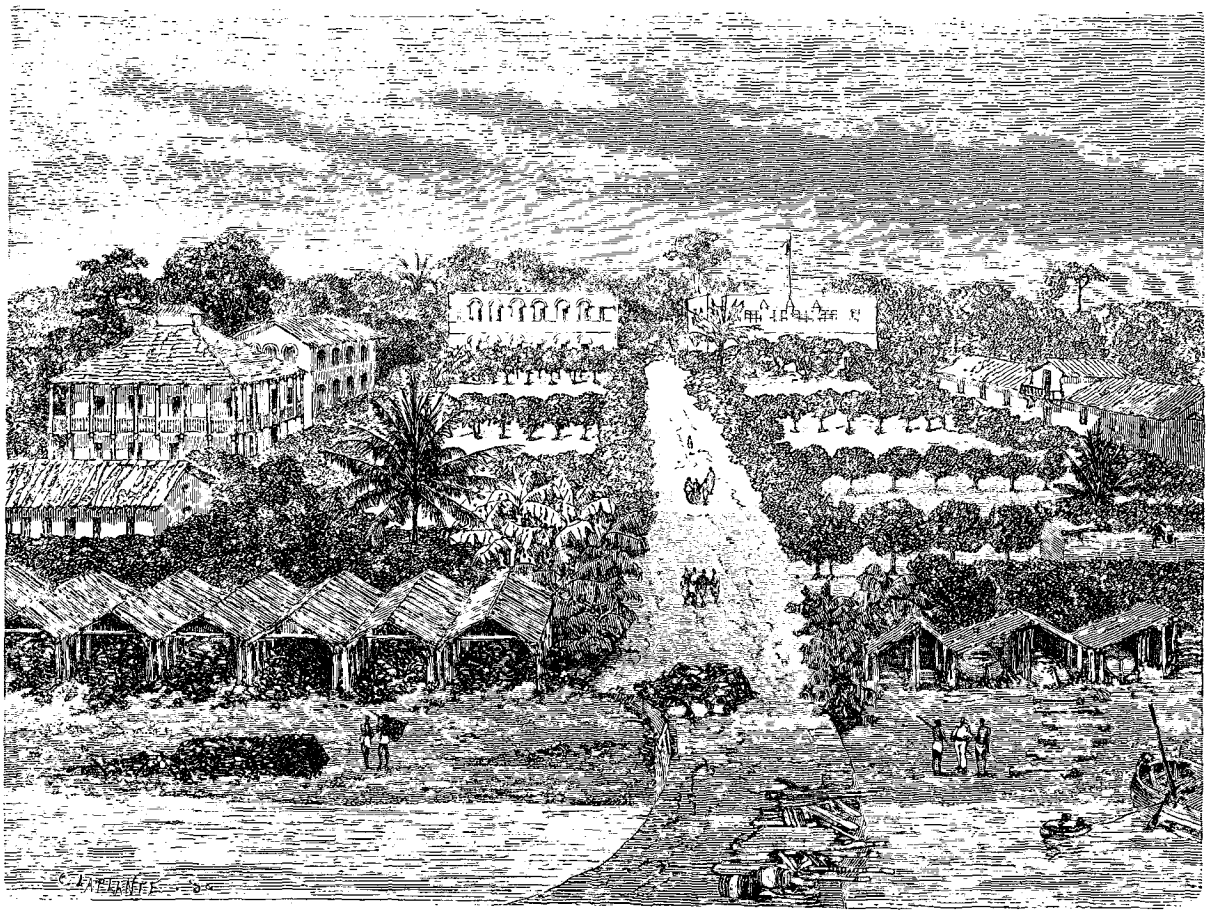
« Le Saint-Sépulcre aux infidèles ! Jérusalem aux mains des musulmans maudits ! Et l'Europe ose se dire chrétienne !... »

On voit que si la théorie de l'inviolabilité de l'empire ottoman était encore à créer, ce n'est pas à Théodore II qu'il faudrait s'adresser pour cela.

G. LEJEAN.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue à vol d'oiseau du comptoir du Gabon. — Dessin de Thérond d'après une aquarelle de M. Vallon, capitaine de frégate.

LE GABON,

PAR LE Dr GRIFFON DU BELLAY, MÉDECIN DE LA MARINE[1].

1861-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

Installation des Français au Gabon. — Etendue de nos possessions. — Climat. — Les grandes pluies. — Peu de chances de succès qu'offre la colonisation.

Il y a vingt-deux ans, trois navires français débarquaient sur la plage du Gabon quelques hommes d'infanterie de marine, des ouvriers et le matériel nécessaire pour la création d'un poste fortifié. Des négociations ouvertes l'année précédente avec les chefs du pays par le commandant Bouet-Willaumez, aujourd'hui vice-amiral, avaient préparé les voies, et ce fut sans difficulté que M. le capitaine de corvette de Montléon prit possession, au nom de la France, de la baie du Gabon et de la région baignée par ses nombreux affluents. Pour que la francisation fût plus complète, on débaptisa les points les plus remarquables, et, suivant un

1. La partie de l'Afrique occidentale située immédiatement sous l'équateur est à peu près inconnue de la France, bien que, depuis plusieurs années, elle y possède un établissement dans la baie du Gabon.

Ce pays a pourtant été l'objet de quelques études publiées par le *Bulletin de la Société de géographie* et surtout par la *Revue coloniale*. Mais ces recueils ne s'adressent guère qu'à une catégorie spéciale de lecteurs. Il leur manque d'ailleurs l'attrait le plus efficace pour faire accepter des récits de voyages, celui des illustrations. M. le lieutenant de vaisseau Houzé de l'Aulnoit, ayant mis à la disposition du *Tour du Monde* la belle collection de photographies qu'il a recueillies au Gabon, j'ai accepté la tâche de rédiger la notice nécessaire à leur publication. J'en ai puisé les éléments dans les souvenirs que m'a laissés un séjour de plus de deux ans dans cette contrée que la bienveillance de M. l'amiral Didelot m'a mis à même de visiter assez complétement. Mais j'ai beaucoup emprunté aussi aux notes qu'ont publiées divers officiers qui m'y ont précédé, et surtout à celles de mes collègues, MM. les docteurs Lestrille, Ricard et Touchard. (*Note de l'auteur.*)

2. Presque tous les dessins de cette livraison et des deux suivantes sont des reproductions fidèles des photographies dont il est fait mention dans la note précédente.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

usage qui fait trop bon marché de l'instabilité des choses humaines, on échangea les appellations indigènes contre les noms des membres de la famille d'Orléans, qui régnait alors, transformation que d'ailleurs l'usage ne ratifia pas, et dont on ne trouve de traces que dans les cartes dressées à cette époque. Un fort fut construit, et bientôt, par suite du départ des navires, la petite colonie se trouva dans l'isolement le plus complet, à dix-huit cents lieues de la mère patrie et au milieu de peuplades presque complétement inconnues.

Elle ne venait point fonder un établissement agricole. Le pays qui l'entourait étalait aux yeux la plus luxuriante végétation, mais il était facile de voir que les indigènes n'étaient pas disposés à profiter de cette munificence de la nature. Quant à cultiver eux-mêmes, les Européens n'y pouvaient pas songer : le soleil dardait ses rayons d'aplomb sur leurs têtes, car ils n'étaient qu'à une douzaine de lieues du point où la ligne équatoriale coupe le globe en deux hémisphères. Sous une pareille latitude, le travail de la terre est mortel à notre race. Il n'y avait pas là non plus à protéger de grands intérêts commerciaux; ils naissaient à peine alors sous l'impulsion de quelques maisons de Bordeaux et de Marseille; favoriser leur développement et sauvegarder la sécurité de nos traitants étaient bien la mission de notre nouvel établissement, mais non pas sa mission principale. Son but paraît avoir été, avant tout, d'assurer à la marine française la possession de la rade la plus sûre de toute cette côte, et de supprimer du même coup un foyer de traite qui avait acquis récemment une certaine importance.

C'était, en effet, l'époque où s'agitait cette grande question de la répression de la traite des noirs, déjà bien loin de nous, et qui, grâce à la question subsidiaire et si irritante du droit de visite, avait occasionné à la France une crise politique dont elle n'était pas encore complétement sortie. Strict observateur des traités conclus avec l'Angleterre, notre pays entretenait alors à la côte occidentale d'Afrique une escadre de vingt-six navires qui battaient incessamment la mer, et fouillaient une à une les baies et les rivières. Ces navires étaient petits; c'étaient des briks et des goëlettes d'un faible tirant d'eau, d'une capacité médiocre, et dont l'approvisionnement en vivres était promptement épuisé. Plus d'un, parti de Gorée chargé d'une mission exploratrice, se traînait péniblement le long de la côte, n'ayant pour moteur que des vents incertains; et quand il avait parcouru les huit cents lieues qui séparent Gorée du Gabon, il était fort heureux de trouver une rade sûre pour se réparer et des magasins pour se ravitailler.

Ce fut là le service le plus réel que rendit la création de cet établissement. Aujourd'hui même que son commerce a pris un peu plus d'extension, ce sont encore ses avantages maritimes qui donnent à ce point toute son importance, et notre escadre en a fait depuis quelques années son centre de station.

La baie où nous sommes établis, d'une profondeur de trente milles environ et de sept milles de largeur à son entrée, s'ouvre à 30′ nord de l'équateur et par 7° de longitude est. Elle forme le fond d'un petit bassin hydrologique, limité à l'est par une chaîne de montagnes que les Portugais ont nommée la Sierra del Crystal, et d'où émergent plusieurs rivières. Au sud et à l'est, ce bassin est contourné par un cours d'eau d'une plus grande importance, l'Ogo-Wai, qui se jette à la mer par plusieurs embouchures, comprenant dans leur écartement une pointe bien connue des négriers, le cap Lopez.

Bien que la possession de ces rivières et de la région qu'elles arrosent nous soit assurée par des traités, notre établissement y est plutôt nominal qu'effectif. La seule partie réellement occupée et vraiment importante, quant à présent, c'est la baie elle-même. Là se trouvent le comptoir fortifié, les principaux centres de population, l'important établissement de la Mission française; et enfin le village de Glass, que domine la Mission américaine, et qui est devenu, entre les mains de commerçants étrangers et surtout anglais, un centre d'affaires assez considérable. Dans cette rade profonde et sûre stationne constamment quelque navire de la division. Un petit nombre de navires de commerce anglais ou américains, des français plus rares encore, quelques goëlettes chargées du trafic des rivières, et enfin des pirogues montées par des noirs qui règlent par des chants monotones les mouvements de leurs pagaies, parcourent cette immense nappe d'eau, mais sans réussir à l'animer.

Cette absence de vie et de mouvement affecte péniblement les Européens, presque tous au service de l'État, que leur mauvaise étoile a conduits dans ce pays, et ne fait que rendre plus attristant le sentiment de leur propre isolement. La vie des hommes qui se vouent au service des lointaines possessions de la France est ainsi faite et pleine de rigoureuses épreuves.

Ce n'est pas que le Gabon soit triste par lui-même. Si le mouvement lui manque, du moins la nature y est belle. Elle est belle surtout pour les gens qui y arrivent après avoir longé la côte. Leurs yeux ont été attristés par la stérilité proverbiale de la plage africaine, car la végétation y est rare à ce point qu'il est telle partie de cette côte sablonneuse où la présence d'un arbre unique dans la contrée devient un repère précieux pour le navigateur. Dans la baie du Gabon, au contraire, la végétation descend jusqu'au bord de la mer, et les villages que l'on aperçoit du large paraissent cachés dans un nid de verdure.

Le relief général des terres est peu accentué. Au nord pourtant un monticule assez élevé, le mont Bouet, domine la rive droite; au sud, quelques mornes plus déprimés rompent l'uniformité de l'horizon et servent comme lui d'amers aux navires. Au milieu de la baie, la pointe Ovendo, les îlots de Coniquet et des Perroquets semblent surgir de l'eau comme d'énormes bouquets de verdure. Au fond et sur les côtés, de longs rideaux de palétuviers trahissent la présence de terrains marécageux. Partout enfin croît une abondante végétation que dominent d'immenses fromagers et de grands spathodeas, connus sous le nom de tulipiers du Gabon,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

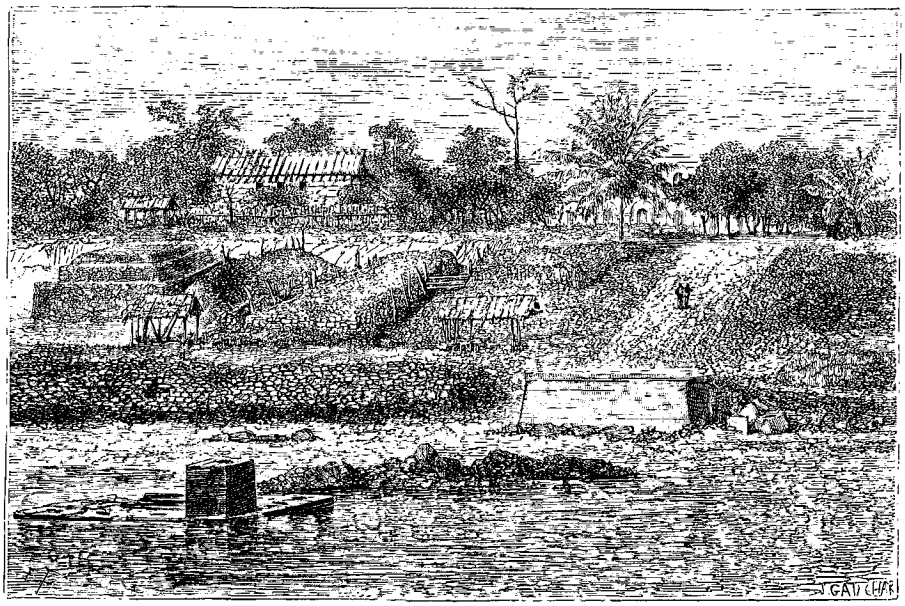
qui se couvrent deux fois par an d'une riche moisson de fleurs orangées. Tout cela donne à cette baie un aspect qui séduirait s'il était plus vivant. Mais ce n'est qu'un tableau de nature morte, ou peu s'en faut, richement encadré. Dans quelques coins de ce tableau, un peu de vie s'est pourtant réfugiée : à Glass, autour de deux ou trois factoreries, et surtout à l'établissement français.

C'est là que réside le commandant particulier placé sous l'autorité supérieure du chef d'escadre. Autour de lui sont groupés les bureaux, les magasins, les ateliers, tout ce qui constitue enfin un établissement maritime au petit pied. Près de lui vivent, sous son égide, quelques factoreries françaises, une maison d'éducation tenue par des religieuses de Castres, et enfin Libreville, village qui a été fondé en 1849 avec des noirs du Congo provenant d'un négrier récemment capturé. Une petite garnison de soldats noirs, empruntés au bataillon de tirailleurs sénégalais, est là pour appuyer l'autorité du commandant. Mais les indigènes songent si peu à la contester, qu'il suffirait, pour la faire respecter, de la garnison que Bachaumont trouva jadis à Notre-Dame de la Garde :

Un suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Tel est l'établissement que la France possède sur cette côte, et dont la plupart de nos compatriotes ignorent même l'existence. Fondé pour servir d'appui à notre marine de guerre et pour favoriser les essais d'un commerce qui a prospéré assez bien entre les mains des Anglais, mais qui est resté dans les nôtres timide ou malheureux, ce n'est pas la faute du gouvernement si son but militaire a seul été rempli et si la protection de notre pavillon n'a guère à couvrir que des intérêts étrangers.

La région gabonaise, coupée par la ligne équatoriale, correspond exactement à celle des grands lacs parcourue



Vue du comptoir du Gabon en 1861 : Parc à charbon. — Dessin de Tnérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

par Speke et Burton, sur la côte orientale, et d'où sortent les principales sources du Nil[1]. Comme cette région, aujourd'hui si célèbre, c'est un pays de chaleur et de grandes pluies. Quand j'y arrivai, au commencement de septembre 1861, la belle saison finissait. La chaleur n'était pas excessive, elle était tempérée le soir par des brises de mer ; les nuits étaient fraîches sans humidité ; c'était un état très-supportable, le plus difficile pouvait s'en accommoder. Mais malheureusement cette belle saison durait déjà depuis trois mois et le retour des pluies était annoncé pour le 15 septembre. Avec une singulière régularité qui ne se démentit pas pendant trois années consécutives, elles arrivèrent à jour fixe. Fines d'abord et peu abondantes, elles durèrent jusque dans les premiers jours de janvier. Puis elles cessèrent pendant six semaines environ, période connue dans le pays sous le nom de petite saison sèche, et qui, pour n'être pas pluvieuse en effet, n'en est pas moins humide, lourde à supporter et féconde en maladies graves. Après ce temps d'arrêt elles recommencèrent, tombant par torrents, accompagnées d'interminables et magnifiques orages, et exerçant sur la santé les plus déplorables effets. Après quoi trois mois de sécheresse vinrent pomper jusqu'à la dernière goutte cette cataracte annuelle.

Ainsi, sept mois de pluies, dont quatre de déluge, tel est le climat du Gabon.

Malgré sa position équatoriale, la chaleur n'y est pas excessive, mais elle est constante. Le thermomètre y monte rarement au delà de trente-trois degrés, mais plus rarement encore il descend au-dessous de vingt-trois. La moyenne habituelle est de ving-huit degrés, ce qui constitue déjà une température assez élevée que l'humidité et surtout la tension électrique de l'air achèvent de rendre insupportable. Ces fâcheuses condi-

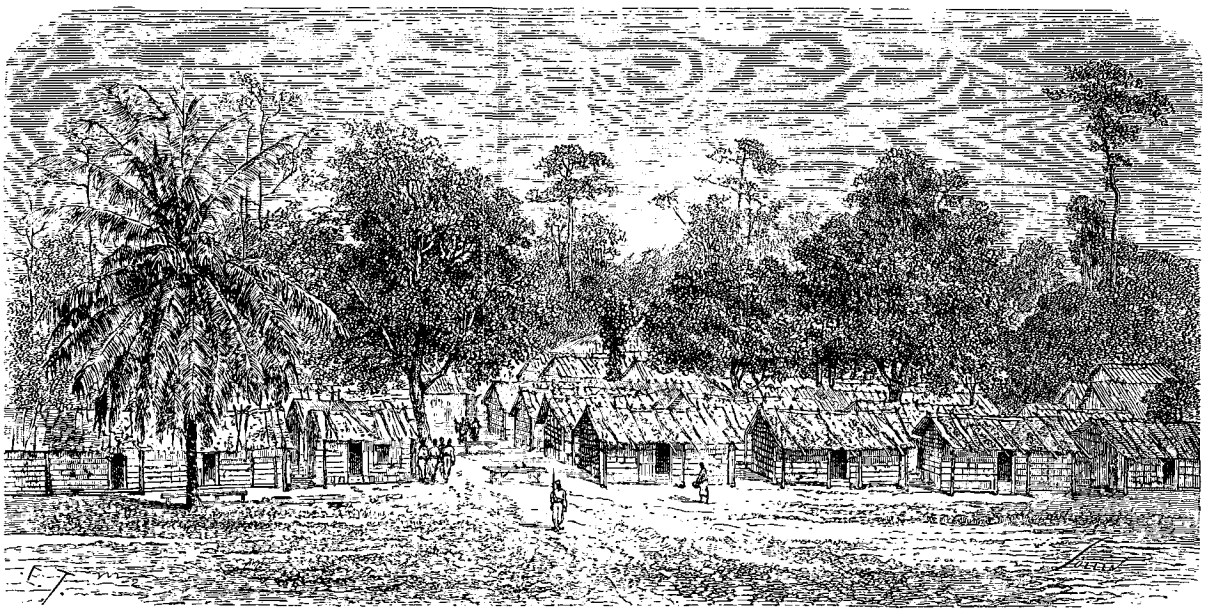
1. Voyez la table du volume de 1864.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions s'exagèrent encore pendant l'hivernage; alors le corps fatigué s'affaisse sans trouver le repos dans l'immobilité ni la réparation de ses forces dans le sommeil; l'intelligence alourdie s'endort et les appétits s'éteignent. Tristes effets qui sont hors de proportion avec l'élévation de la température, et dans lesquels il faut voir la résultante de plusieurs causes dont celle-ci n'est pas toujours la plus active. Combien de fois les voyageurs n'ont-ils pas remarqué ce défaut d'harmonie entre les indications de leur thermomètre et le sentiment de chaleur dont ils sont eux-mêmes accablés. Il est frappant au Gabon.

En somme, ce climat, avec ses oscillations thermométriques qui ne dépassent pas dix degrés, est presque uniforme; mais il est, par suite, uniformément débilitant, et ce caractère se retrouve dans ses maladies. Pas d'affections excessives, peu de dyssenteries, peu d'insolations; mais beaucoup de fièvres pernicieuses, car le pays est très-marécageux, et, pour tout le monde, l'anémie avec son cortége de lassitudes sans causes, de douleurs sans lésions et de débilité sans remède.

Un pareil pays peut séduire un instant le voyageur curieux de nouveautés, ou le naturaliste amateur de richesses à peine déflorées par la science; mais l'Européen qui n'y est pas retenu par de sérieuses obligations ne s'y attarde pas longtemps : il y campe, mais ne s'y établit pas, et je crois qu'il n'a aucune chance de s'y acclimater. Sans doute, quelques missionnaires l'habitent depuis longtemps; mais leur vie uniforme et quasi monastique, tout en ayant des fatigues que je ne veux pas nier, les soustrait du moins aux luttes directes contre le climat que soutiennent incessamment le marin assujetti à un pénible service, ou le trafiquant décidé à fixer, à force d'énergie, les faveurs de la fortune. En tout cas, si l'Européen peut s'y acclimater, c'est à titre personnel; mais sa race ne s'y implantera pas, car ce climat



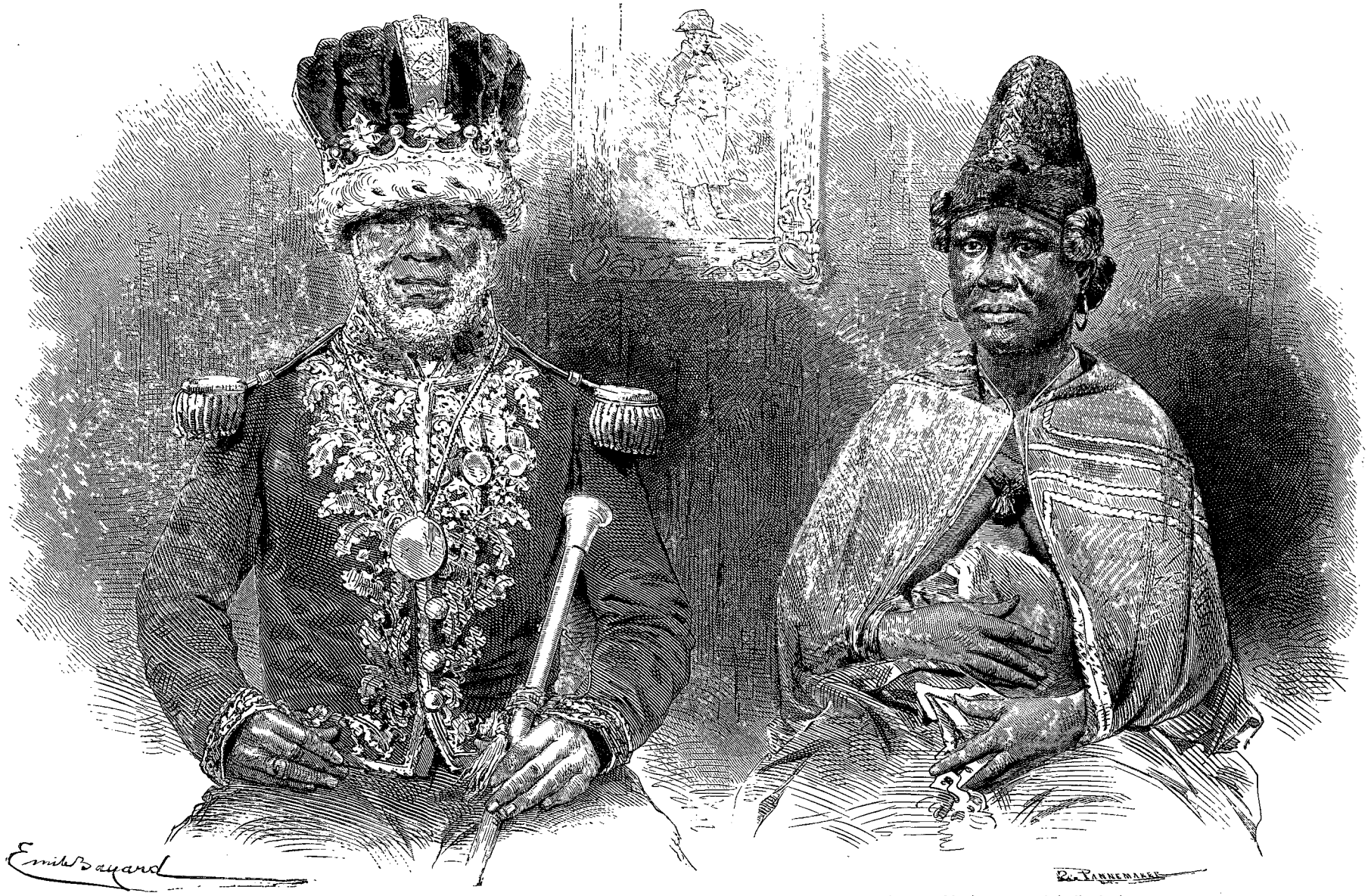
Village des tirailleurs au Gabon. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

n'est pas fait pour la femme blanche. Celle qui braverait ici les périls de la maternité tenterait une entreprise mortelle pour elle-même peut-être, et à coup sûr stérile pour sa race.

Premières relations du Gabon avec les Européens. — Les Portugais à la côte d'Afrique. — Le commerce depuis l'abolition de la traite. — Véritable intérêt qu'offre le pays. — Races qui l'habitent.

Les Français de 1842 n'étaient pas les premiers Européens qui eussent tenté de s'établir au Gabon. Déjà, vers le milieu du siècle dernier, les Portugais, alléchés par l'espoir d'y trouver quelque mine d'or, avaient pris possession de l'île de Coniquet. Après des recherches infructueuses ils se retirèrent, laissant comme traces de leur passage deux petits canons que l'on voit encore à Coniquet, et un fortin dont on a quelque peine à retrouver les débris. Mais ils conservèrent des relations avec le pays et au beau temps de la traite, ils y faisaient fructueusement leurs affaires. Les Portugais ont toujours eté les plus ardents négriers de toute la côte. Nous ne sommes plus au temps où leur grande colonie de Saint-Paul de Loanda tirait de ce commerce une immense richesse, et où le seul ordre des Jésuites y possédait plus de 12000 esclaves. Bien déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur la capitale de la province d'Angola tombe en ruine. Mais elle montre encore sur la plage, le fauteuil monumental d'où son évêque bénissait *ex cathedra*, et à tant par tête, les esclaves qui défilaient devant lui tout tremblants sous le fouet du négrier, et allaient s'embarquer pour quelque région inconnue. Bizarre acquiescement donné par la religion à la violence, association que nos mœurs actuelles déploreraient comme une monstruosité, mais à laquelle ne répugnait nullement la morale facile du siècle dernier. Le fauteuil épiscopal est vide aujourd'hui, mais je ne voudrais pas jurer que dans le cœur des Portugais de Saint-Paul ne vit pas encore le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le roi Denis et sa *grande femme*. (Voy. pages 287 et 288.) — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

regret de ce passé si prospère et si fécond en faciles richesses.

Quoi qu'il en soit, dans l'esprit des Gabonais, les deux idées de Portugais et de négriers sont irrésistiblement associées, et le chef d'un village qui veut effrayer un de ses sujets, le menace volontiers de le vendre aux Portugais. Pour le dire en passant, ce n'est pas toujours une vaine menace, car malgré la présence de notre pavillon, il se fait de temps à autre, quelques coups de traite, dont les agents sont toujours des goëlettes ou même de simples pirogues portugaises venues de l'île voisine de San Thomé.

Sauf ces communications irrégulières avec les Portugais, le Gabon semble avoir eu longtemps peu de relations avec les Européens. Il est douteux qu'il ait été fréquenté par les Dieppois. L'industrie de l'ivoirerie encore si vivante à Dieppe, témoigne de ses anciennes relations avec la côte d'Afrique, mais les villages de Grand et Petit Dieppe qui perpétuent son nom au nord du golfe du Benin, semblent indiquer que là s'est arrêté son commerce.

Erdman Isert, médecin du comptoir danois de Christianbourg à la fin du siècle dernier, parle d'un commerce de bois de teinture que le Gabon faisait avec les Anglais. « Mais ses esclaves étaient peu estimés, et aux Antilles on ne les plaçait qu'à moitié prix. » MM. de Flotte, de Grandpré, et autres officiers envoyés à cette époque pour protéger les négriers français contre les Portugais à Cabinda et à Loango, c'est-à-dire tout près du Gabon, ne parlent de celui-ci que pour signaler son extrême insalubrité. En 1803, Labarthe dans ses instructions sur la traite en détourne les capitaines à cause de dangers qu'y présente la navigation. Mais les chefs gabonais tenaient à attirer chez eux ce commerce lucratif; ils se firent pilotes et la traite prospéra, sans prendre jamais, du reste, une bien grande extension. Les traités de 1830 et 1834, conclus entre les nations européennes lui portèrent un coup mortel, bien qu'ils n'aient pas reçu tout d'abord une stricte exécution.

On pouvait croire que les indigènes habitués à recevoir des Européens tous les objets nécessaires à l'existence et ne pouvant plus s'en passer, tourneraient leur activité vers quelque commerce plus licite, et qu'ils tireraient parti de la fécondité de leur sol en s'appliquant à quelque culture lucrative. Il n'en fut rien, soit impuissance des Européens à les diriger dans cette voie féconde, soit plutôt inertie et paresse incurable de leur part. Incapables de demander au travail de la terre les éléments d'un commerce régulier, ils ne firent que de faibles efforts pour se relever du coup que leur portait la suppression de la traite. Ils parvinrent à vivre mais jamais à prospérer. L'intérieur du pays possédait des richesses très-recherchées par le commerce, le santal, ce bois de teinture dont nous avons déjà parlé, le bois d'ébène et les dents d'éléphant. Les Gabonais exploitèrent ces ressources, et servirent de courtiers entre les Européens et les tribus qui habitent les lieux de production. Mais c'est là un commerce essentiellement destructeur. Les bords des rivières sont aujourd'hui dépeuplées de bois précieux. Il faut aller très-loin pour trouver le bois rouge en quantité commerciale, plus loin encore pour rencontrer l'ébénier, et quant aux éléphants, leur nombre a aussi considérablement diminué. Le pays s'épuise, et il n'est pas difficile de prévoir le jour où faute d'avoir su administrer ses richesses et en créer de nouvelles il deviendra profondément misérable.

Il y a quelques années, les Français y ont entrepris un nouveau commerce : celui du caoutchouc. Ce suc résineux s'extrait de trois ou quatre lianes portant le nom commun de N'dambo, et appartenant probablement au genre Carpodinus, de la famille des Apocynées. C'est une production annuelle ; ce serait par conséquent une source régulière de bénéfices; mais elle sera bientôt tarie par l'avidité des exploitants, qui coupent les lianes à l'aventure, les saignent sans merci, et pour achever de ruiner l'avenir, déconsidèrent leurs produits par les plus fâcheuses adultérations.

On voit donc, en définitive, que ce n'est pas par les ressources qu'il nous offre, que le Gabon peut réellement nous intéresser; c'est par son originalité propre, et par l'attrait qu'offre toujours aux membres de la grande société européenne l'étude de ces sociétés rudimentaires qui sont probablement aussi vieilles que la nôtre, et qui n'ont pourtant pas su s'élever au-dessus de l'état de nature ; soit que la molle atmosphère et les conditions faciles d'existence dans lesquelles elles se sont développées aient seules stérilisé leur intelligence; soit plutôt que leur race, frappée d'une impuissance originelle fût condamnée, en quelque lieu quelle eût vécu, à une irremédiable imperfection.

Le bassin du Gabon permet de voir de près plusieurs de ces petits peuples africains. Celui du fleuve Ogo-Wai en fera connaître de plus intéressants encore, le jour où on voudra en faire une exploration complète, car ses habitants sont vierges de toute influence européenne et même de cette influence mahométane qui a poussé des racines si profondes et si vivaces dans le nord et dans l'ouest du grand continent africain.

La partie méridionale de cette région absolument inconnue, a été visitée récemment par un hardi chasseur, M. Bellonie du Chaillu[1], créole du Sénégal, qui a été membre de notre petite colonie gabonaise, mais qui est devenu depuis et du même coup, un citoyen américain plein d'ardeur pour sa nouvelle patrie, et un Anglican plein de ferveur pour la Bible.

En 1862, M. le lieutenant de vaisseau Serval et moi

1. M. du Chaillu a publié à New-York, un récit intéressant et animé de ses explorations. Ce livre a soulevé, en Angleterre, bien des critiques dans lesquelles on a paru discuter le voyageur encore plus que le récit. Je ne veux pas me poser en juge du débat, ni affirmer que M. du Chaillu a réellement pénétré dans l'intérieur aussi loin qu'il le raconte, d'autant plus que la plupart des instruments qu'il présente comme particuliers à des tribus lointaines, appartiennent notoirement à des populations voisines du Gabon; mais ce que je puis affirmer, c'est que son livre contient beaucoup de détails d'une parfaite exactitude et plus d'une peinture de mœurs réellement prises sur le vif.

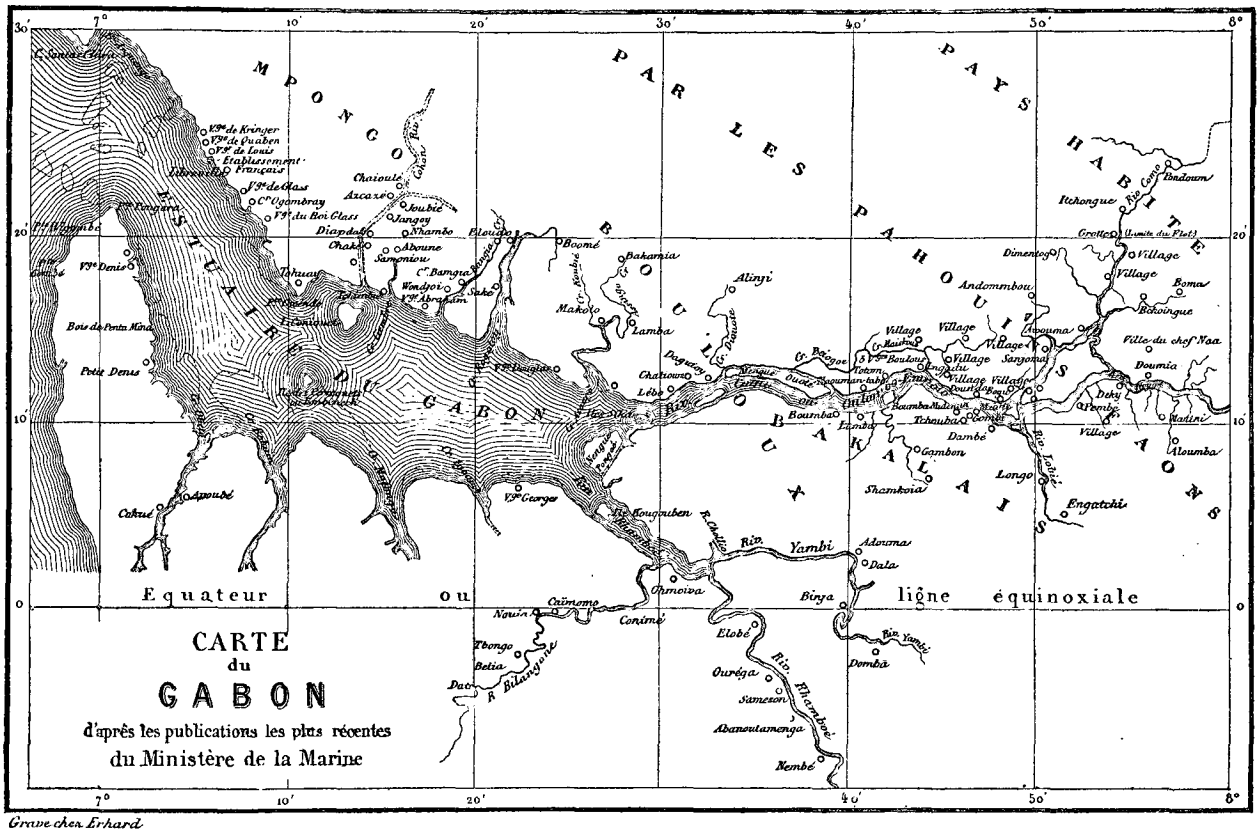
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avons également visité une partie absolument inconnue du fleuve Ogo-wai. Je raconterai cette exploration, quand j'aurai montré ce qu'est le Gabon proprement dit, et par quels gens il est habité.

La population de ce pays se divise en quatre groupes parlant des langues différentes : les M'Pongwés ou Gabonais proprement dits, établis au bord de la mer et à l'entrée des rivières; les Shékianis, qui habitent les terrains boisés environnants, et auxquels pour ce motif les Gabonais ont donné le nom de Boulous que nous avons adopté et qui signifie hommes des bois ; les Bakalais, et enfin les Fans, ou Pahouins. Ces quatre races ne sont pas originaires du pays; elles viennent de l'intérieur.

Les Pahouins, dont les appétits cannibales ne sont que trop authentiques, sont la plus remarquable et la moins connue. Ils n'ont fait leur apparition que depuis quelques années, venant directement de l'est, poussant devant eux les Bakalais et se rapprochant rapidement de notre territoire dont ils formeront un jour la population la plus importante.

Ces migrations sont communes à la côte d'Afrique. C'est évidemment le désir de commercer directement avec les Européens qui attire ces populations vers la mer, source de toutes richesses. Nous y gagnons de pouvoir examiner de près des races dissemblables; mais elles-mêmes y perdent rapidement leur originalité. Trouvant dans de faciles échanges commerciaux tout ce qui peut satisfaire leurs besoins, elles perdent leurs usages traditionnels et caractéristiques, oublient leurs



anciennes industries, et altèrent même, par des unions étrangères leur cachet originel.

Les M'Pongwés. — Leurs villages. — Intérieur d'une case. — Toilette des femmes. — Polygamie. — Dure condition des femmes. — Compensations. — La grande femme. — Le conguié.

C'est au milieu des M'Pongwés que nous sommes établis. Ce n'est pourtant pas eux que l'Européen voit les premiers quand il met le pied au Gabon. Soit qu'il débarque à l'établissement français ou devant les factoreries anglaises de Glass, les gens affairés, au type nègre fortement accusé, qu'il rencontre tout d'abord déchargeant des navires ou embarquant dans des pirogues les produits du pays, ne sont pas des M'Pongwés; ce sont des Krowmen, véritables portefaix de la côte d'Afrique que l'on recrute à trois cents lieues plus au nord au moyen d'engagements toujours respectés, et qui mettent à la disposition des Européens une vigueur et une honnêteté bien rares parmi les populations africaines.

Ce n'est pas parmi ces infatigables travailleurs qu'il faut chercher le Gabonais. Homme indolent et sans ressort, il sait très-bien répondre quand on lui propose un labeur un peu sérieux : « Ça, travail pour Krowman, » ou mieux encore : « Travail pour Blanc; » selon lui, le bon Dieu ne veut pas que les M'Pongwés travaillent. C'est donc dans son village qu'il faut aller le chercher, ou bien sur la plage qui lui sert de grand'route, car en sa qualité de courtier maritime (c'est son métier quand il en a un), il a son village au bord de l'eau, sa pirogue est son unique véhicule et la plage est son chemin de

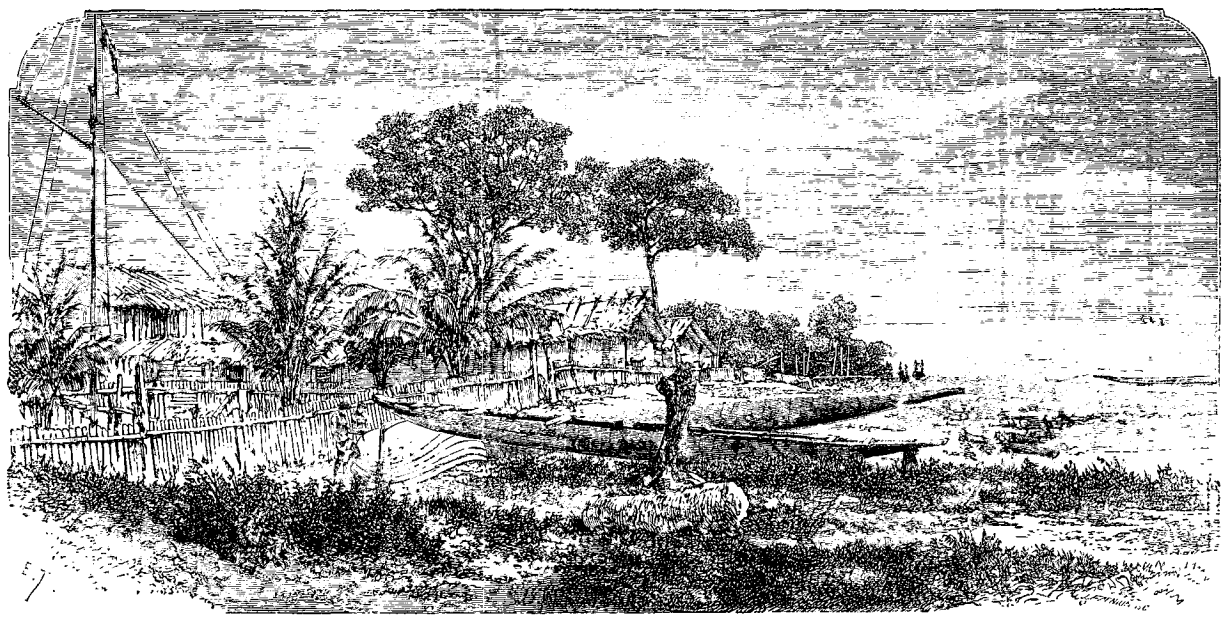
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande communication. C'est d'ailleurs, à marée basse, la promenade la plus agréable du pays.

Des groupes de négresses y circulent en bavardant. Les jeunes filles marchent d'un pas relevé, car leur costume ne les gêne pas. Un pagne de cotonnade noué autour des hanches et tombant jusqu'à mi-jambes, en fait tous les frais. Dans les grandes circonstances, une autre pièce d'étoffe, drapée sur une épaule, descend presque sur le sol; elles sont en toilette. Les femmes mariées sont moins accortes; elles marchent en se dandinant pesamment sur les hanches. Ce n'est pas que leur costume soit beaucoup plus compliqué, mais elles portent aux jambes une multitude de gros anneaux de cuivre ou barrettes étagées depuis les chevilles jusqu'aux genoux. Ces espèces de bottes métalliques, véritables boulets qu'elles traînent après elles, alourdissent leur allure, pèsent sur la cheville et produisent de douloureuses excoriations. La mode a partout ses martyrs. Parfois on rencontre ces pauvres femmes portant sur leur dos de lourds fardeaux, ce sont les bêtes de somme du pays. Les maris les suivent en activant leur marche, fumant leurs pipes, mais ne portant rien.

Tous ces gens-là vont sans se presser, arrêtent tous les passants, saluent les Européens d'un « m'bolo » amical, — c'est la formule de politesse réglementaire, — s'arrêtent à chaque pas pour bavarder, car à l'exception des femmes chargées, nul n'est pressé d'arriver, personne n'ayant rien à faire.

La race M'pongwé est assez belle. Voici le portrait qu'en a tracé M. le docteur Lestrille, dans la *Revue coloniale* de 1856 : « Le M'pongwé est généralement grand et bien proportionné. Les saillies dessinées par ses muscles dénotent de la vigueur. La jambe est mieux faite qu'elle ne l'est habituellement chez les noirs; le pied est plat, mais le cou-de-pied est cambré; la main est petite et parfaitement attachée;



Factorerie anglaise de Glass. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

l'humérus est trop court proportionnellement à l'avant-bras. Les yeux sont en général beaux et expressifs; le nez peu ou point épaté; la bouche médiocrement fendue; la lèvre inférieure est épaisse sans être pendante; les dents sont habituellement belles et bien rangées; la forme prognate de la face est très-rare. Leur couleur est plutôt bronzée que noire (elle se rapporte aux tons indiqués aux numéros 41, 42 et 43 du tableau chromatique publié par la Société d'anthropologie de Paris). Le système pileux est relativement développé; la plupart se rasent une partie des cheveux en figurant des dessins variés; beaucoup sont complétement dépourvus de barbe. Enfin leur poitrine est large et bien développée.

«Les femmes sont généralement petites. Elles ont les extrémités fines et délicates; la main surtout est parfois réellement élégante.

« Hommes et femmes ont la poitrine nue. Les dames la couvrent de colliers de perles dont les couleurs sont souvent assorties avec beaucoup de goût. A ces colliers sont attachés de petits fétiches plus ou moins précieux; souvent aussi, la *grande femme*, celle qui est réellement maîtresse au logis conjugal, y suspend les clefs de ses coffres. Enfin elles portent d'énormes boucles d'oreilles qu'on leur fabrique en Europe sur un modèle invariable; des bracelets de cuivre, et des bagues, non-seulement aux mains, mais même aux gros orteils. »

Voilà les gens qu'on voit défiler auprès de soi quand on parcourt la plage du Gabon; le spectacle est peu varié, car la population est rare, et la circulation peu active. Heureusement le panorama récrée un peu la vue. La mer est toujours belle à voir par une chaude soirée des tropiques, surtout quand les yeux éblouis peuvent se reposer de son éclat sur une lisière de verdure. De magnifiques liserons à feuilles charnues s'allongent sur le sable comme s'ils voulaient le disputer

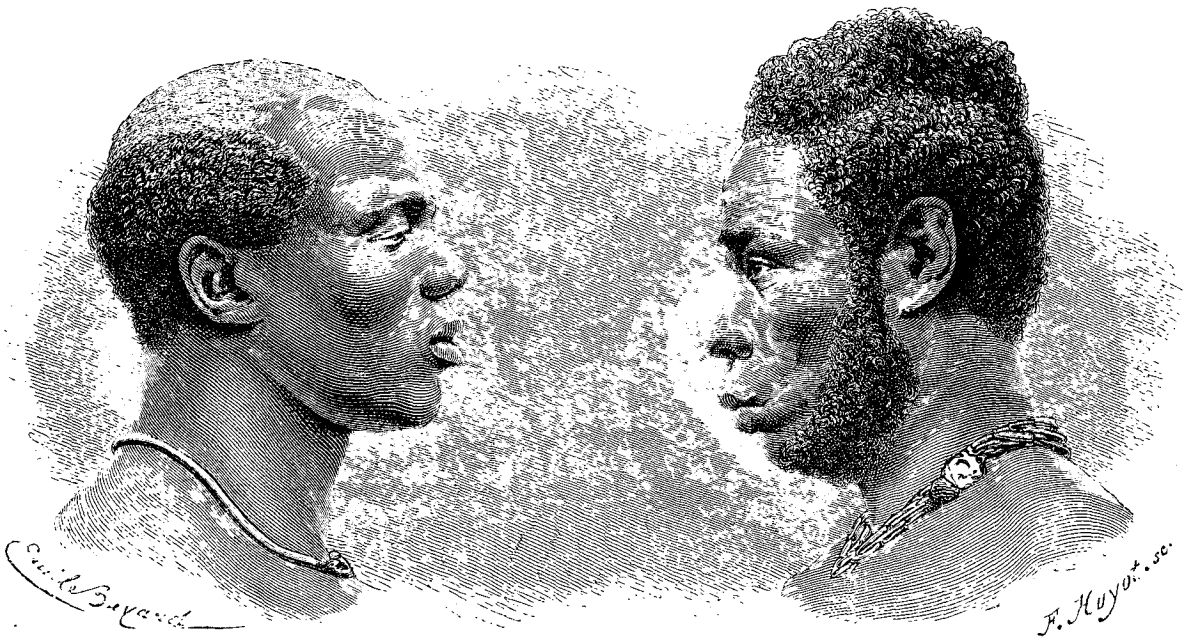
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la mer, d'autres grimpent sur des dattiers nains et sur les jasmins du Cap. Des sterculias à fruits rouges étoilés se mêlent à des légumineuses arborescentes couvertes de grappes qui ont la couleur et le parfum du lilas.

De loin en loin, des cases apparaissent à travers des éclaircies de feuillage. On aperçoit ainsi à peu de distance de la plage, la Mission catholique. Là, vit un vieillard entouré des respects de tous, Mgr Bessieux, évêque de Callipolis, moins vieilli par l'âge que par les fatigues d'un long apostolat consacré tout entier aux populations africaines. Il partage aujourd'hui ses soins entre la direction de la Mission et la culture d'un vaste jardin, et donne aux indigènes peu tentés de l'imiter, le spectacle d'une vie qui restera consacrée jusqu'à sa dernière heure, au travail et à la charité. Il y a deux ans, M. l'amiral Didelot s'est fait l'interprète du sentiment public, en demandant la décoration de la Légion d'honneur pour ce modeste et vénérable prélat qui l'a reçue, moins comme une distinction personnelle que comme une marque d'estime accordée à l'œuvre à laquelle il a voué sa vie tout entière.

Non loin de là, est le village du roi Louis. Deux longues séries de cases forment une large rue dans laquelle un ou deux grands arbres projettent leur ombrage. Derrière les maisons, une vaste clairière a été déblayée à l'aide de la hache et du feu; les bananiers, le manioc, les papayers y poussent vigoureusement, et dénoncent au loin, par leur couleur tranchée, la présence du village.

Des pirogues halées sur la plage, des filets en fil d'ananas qui sèchent au soleil, quelques tas de bois rouge et de bois d'ébène qui attendent l'arrivée d'un navire, quelques maigres volailles picorant dans la rue ;



Naturel du Gabon. Tau (type de Krowman). — Dessin de Émile Bayard.

voilà le village de Louis, et tous sont jetés dans le même moule.

Le M'pongwé a, du reste, maison de ville et maison des champs. Celle-ci, qu'il appelle son *habitation*, est parfois perdue au milieu des bois à plus d'une lieue de là. C'est là que se font les grandes cultures.

Ces villages contrastent par leur bonne tenue avec la malpropreté habituelle des villages africains. Les cases, bâties avec les branches d'une sorte de palmier, l'*enimba* sont régulières et de bonne apparence. Malheureusement l'intérieur ne répond pas toujours à l'extérieur. Riche ou pauvre, frotté ou non de civilisation, le Gabonais est rarement propre ; c'est là son moindre défaut et son intérieur s'en ressent.

La pièce dans laquelle donne accès l'unique porte ouverte sur la rue, est une chambre commune; un ou deux larges canapés en branches de palmier qui servent à volonté de siéges ou de lits, témoignent de son importance. Des chaises, de la vaisselle européenne, des coffres, beaucoup de coffres, devraient-ils rester vides, complètent l'ameublement d'une maison confortable. En entrant dans cette pièce, on y trouve habituellement le maître du logis. Étendu sur son canapé, il fume ou dort.

Il se lèvera peut-être pour faire honneur à son hôte, lui cédera même sa place avec une certaine politesse; si pourtant c'est un chef, il connaît sa valeur et ne se dérange pas. Assis à la turque, l'une des jambes repliée sous lui, entouré de serviteurs qui ne s'approchent de son auguste personne qu'en courbant l'échine, il tend la main au visiteur, — la seule main qui soit libre, car, de l'autre il pétrit invariablement le pied sur lequel il est assis, — puis d'un geste digne, il l'invite à se placer à ses côtés. C'est un honneur qu'il lui fait, et sa considération y gagnera dans le village, sauf par lui à reconnaître cette hospitalité royale par quelque cadeau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'importance. Un objet européen quelconque le fera bien venir de Sa Majesté nègre, quelques pipes de tabac lui assureront sa conquête, pour de l'eau-de-vie, il vendrait sa famille.

Mais si le maître du logis, ou en son absence, sa « grande femme (la première en date), » fait tant de frais d'amabilité, cette émotion ne gagne pas les autres gens de la maison. Groupés au milieu de la case, autour du foyer de famille, ils ne se dérangent pas. Ce foyer est en permanence. Trois ou quatre tisons enfument constamment la case, la débarrassent des moustiques, dessèchent quelque peau de bête suspendue dans un coin, boucanent quelque débris de viande ou de poisson, et servent enfin à cuire les aliments. Qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud, le foyer est le centre d'attraction de la famille. A côté de lui, deux ou trois femmes, la pipe aux dents, épluchent des bananes, nettoient des ignames, préparent le manioc ou ratissent avec leurs couteaux de longues feuilles d'ananas, pour en extraire les fils; d'autres frottent avec du jus de citron, leurs anneaux et leurs bracelets de cuivre; une autre enfin peigne, coiffe et pommade quelque négresse étendue tout de son long par terre, la tête appuyée sur les genoux de sa coiffeuse. Au milieu de toutes ces femmes, quelques négrillons se culbutent dans les cendres du foyer. Tel est le tableau de la vie intérieure.

Ces gens-là ne s'émeuvent pas des allants et venants. La coiffeuse surtout est inébranlable. C'est que ce n'est pas une petite affaire que d'édifier la coiffure d'une Gabonaise. Il faut y consacrer presque une journée de travail; mais l'édifice une fois bâti, mastiqué, saupoudré sur ses arêtes avec une poudre rouge assez compliquée, qui contient entre autres ingrédients des feuilles de vanille, en voilà pour quinze jours au moins. Je passe les détails de cette partie de la toilette; tous ne sont pas bons à dire. Sur les deux ou trois coiffures à la mode, la plus remarquable et la plus commune est l'édifice ample et sévère que le lecteur peut voir sur la tête de la grande femme du roi Denis. On construit ce bizarre appareil en divisant d'abord les cheveux en deux masses que l'on rapproche ensuite de chaque côté d'une lame posée de champ. C'est la coiffure des femmes mariées, et quelques-unes de ces dames lui donnent une hauteur et une forme qui la font ressembler complétement à un casque armé de son cimier. Les filles du roi Louis, dont nous donnons également les portraits, ont une tout autre coiffure; c'est un double croissant, plus léger, presque tapageur, qui sied mieux à la jeune fille, et qui ressemble tout à fait à la mode actuellement adoptée en France. Dans notre galerie de femmes m'pongwés, on en voit quelques-unes qui portent des bandeaux à l'européenne, autant toutefois que leurs cheveux un peu rebelles ont bien voulu se prêter à cet arrangement. Ces dames, avant de confier leurs traits à la photographie, ont trouvé de bon ton de se coiffer comme les Françaises; mais, assez arriérées en matière de mode, elles ont renoncé à leurs bourrelets juste au moment où nos compatriotes venaient de les inventer à leur tour, sans se douter qu'elles imitaient un modèle déjà bien vieux sous l'Équateur.

Toutes ces femmes, entassées dans une même case, sont les épouses du maître de la maison, et l'on peut voir, dans quelques-uns de nos dessins, des chefs entourés d'un véritable sérail. Cet usage de la polygamie, qui paraît répandu dans tout le continent noir, a d'ailleurs sa raison d'être. L'une de ses causes est la courte fécondité des femmes, qui tient elle-même à ce qu'elles se marient trop jeunes. Au Gabon, une jeune fille est parfois mariée à dix ans, mère à quatorze, et vieille femme à vingt ans. De plus, et c'est peut-être la meilleure excuse de la polygamie, il paraît exister sur tout le continent africain une disproportion considérable entre le nombre des femmes et celui des hommes. Il y a en effet, ici, cinq naissances du sexe féminin contre trois du sexe masculin, et ce n'est pas le seul point où ce fait se remarque.

Un mariage est une affaire de commerce, un marché souvent très-long à négocier; mais le mari qui achète sa femme prend son temps et n'est pas pressé de conclure, car bien souvent la jeune fille qu'il demande en mariage n'est encore qu'une enfant et n'entrera dans le domicile conjugal que pour rester longtemps sous la tutelle de la « grande femme » de son mari. Si la négociation traîne en longueur et si le beau-père se montre trop difficile à fléchir, le prétendant se décide enfin à recourir aux féticheurs qui se livrent à des incantations infaillibles. Certains philtres font merveille en pareille occasion. Une plante nommée *odêpou* a une vertu particulière pour ouvrir à l'indulgence le cœur du beau-père. Cette plante précieuse est une jolie légumineuse à graines rouges dont la feuille a le goût sucré de la réglisse, ce qui lui donne, indépendamment de ses vertus conciliatrices, la propriété plus vulgaire d'adoucir la voix des chanteurs. Une clause singulière de ces marchés matrimoniaux, c'est que très-souvent le gendre est obligé de donner à son beau-père, en échange de la femme qu'il reçoit, une de ses propres sœurs que celui-ci épouse à son tour.

Les habitants d'un même village ne se marient pas entre eux à cause des liens de parenté très-rapprochés qui souvent les unissent. Ce rigorisme, en matière de mariages consanguins, est remarquable chez ces gens voisins de l'état sauvage. Souvent aussi, quand un Gabonais va chercher femme au loin, c'est par pure spéculation. Un beau-père est un précieux correspondant, et il est tel trafiquant un peu répandu qui ne manque pas de se marier dans tous les villages importants avec lesquels il ouvre des relations.

Le sort des femmes est peu enviable. Achetées par leur mari, qui tire vanité de leur grand nombre comme d'une preuve irrécusable de sa fortune, elles sont pour lui des esclaves ou peu s'en faut. Tant qu'elles sont jeunes il en fait un objet de luxe, souvent même d'un commerce dont il revendique scrupuleusement les honteux profits. Quand l'âge ou une maternité rarement désirée les a dépouillées de leurs charmes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles descendent réellement au rang d'esclaves. C'est à elles qu'incombent les travaux de la maison et des cultures, pendant que le mari fume ou dort. Quand il s'absente, il renferme celles qui ne l'accompagnent pas. La prison est peu solide, il est vrai : des murailles de bambous ne sont pas une barrière infranchissable; il est rare pourtant que les prisonnières cherchent à s'échapper. Élevées à cette vie de sujétion, elles en trouvent les rigueurs toutes naturelles; enfin, dans un pays où les moyens de transport et les bêtes de sommes manquent absolument, ce sont encore les femmes qui en font l'office. Il est inutile, du reste, d'insister sur cette misérable condition des Gabonaises, qui ne leur est pas particulière et se retrouve à peu près chez toutes les races africaines.

Il y a d'ailleurs le chapitre des compensations. Bien que le mari soit jaloux, sinon de sa femme, du moins de ses droits, il est obligé de lui tolérer une espèce de Sigisbé, un *conguié*. Les usages protégent le conguié, le mari n'y peut rien. Les usages protégent aussi la femme dans certains cas intimes et délicats, et l'épouse par trop dédaignée peut s'enfuir chez ses parents. Ceux-ci ne la rendent que si le mari oublieux fait amende honorable et indemnise par un cadeau, non pas son épouse outragée, qui devrait pourtant compter pour quelque chose dans cette affaire, mais son beau-père. Souvent aussi la femme négligée s'adresse directement au chef du village qui a parfois à juger, comme les cadis musulmans, des procès singuliers. Enfin la « grande femme, » j'ai dit que c'était la première en date, jouit d'immunités toutes spéciales. Elle dirige la maison, travaille peu et porte rarement des fardeaux. Si son mari est riche et par conséquent entouré d'un nombreux troupeau conjugal, elle règne au gynécée et en fait la police, sauf à supporter parfois la mauvaise humeur du maître, en raison directe de l'autorité dont elle jouit. Ordinairement encore c'est elle qui dirige les

Les filles du roi Louis. — Dessin de Gilbert d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

travaux des habitations, tandis que le mari reste au village.

Malgré le triste rôle auquel est réduit l'élément féminin, c'est pourtant autour de lui que tout gravite dans la société gabonaise. Cela se conçoit; car si le mari ne s'attache pas longtemps à sa femme par les liens de l'affection, il s'y rattache toujours par les motifs plus puissants de l'intérêt bien entendu. Une femme est un capital qu'il exploite de son mieux. C'est celui qu'il donne en nantissement lorsqu'il reçoit des marchandises en dépôt; c'est celui qu'il engage, comme garantie de sa parole, pour conclure une affaire à long terme; enfin, si dans ses relations commerciales avec d'autres indigènes il croit avoir été trompé, c'est encore ce capital qu'il tâchera de soustraire à son voleur, bien certain que celui-ci fera de son mieux pour le désintéresser, s'il ne peut pas rentrer par la ruse ou par la force dans la possession de son bien. Aussi, dans toute querelle, dans toute plainte portée devant un chef ou devant l'autorité française, au fond de toute affaire enfin, il y a une femme : femme volée en sa qualité de marchandise de prix, femme mécontente de son mari à tort ou à raison et réfugiée dans la maison paternelle, enfin femme enlevée. Et Dieu sait quelles discussions, quels éternels palabres résultent de toutes ces revendications conjugales!

Le cas de séduction est le plus grave; car si le mari tolère l'inévitable conguié, il se montre intraitable pour tout autre. Si le délit est prouvé, le délinquant est obligé de payer l'amende et parfois de subir un châtiment corporel. Souvent le coupable est étranger et s'enfuit dans son village; généralement il ne s'en va pas seul, et voilà la guerre allumée.

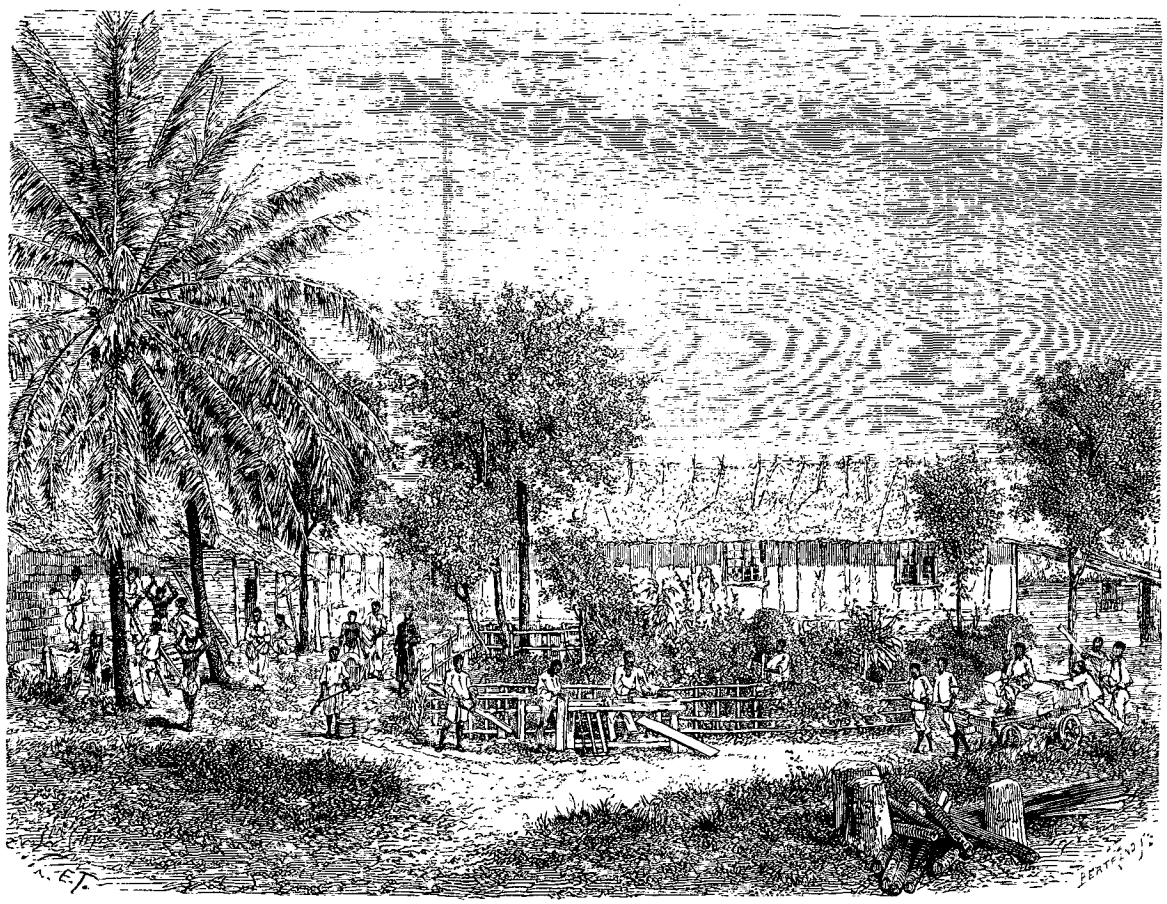
J'ai vu un jour, dans la rivière Ogo-Wai, un de ces ravisseurs. C'était un beau garçon au teint olivâtre, aux yeux très-doux, au type nègre très-atténué; en un mot,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un héros de roman très-présentable. Malheureusement il y avait une tache à son aventure; il ne s'était pas contenté d'enlever son Hélène, il avait en même temps emporté dans sa pirogue le mobilier du mari. Poursuivi par celui-ci, il avait été repris et attaché à un poteau. Il y était depuis plusieurs jours, méditant sans doute sur les inconvénients du métier d'homme à bonne fortune. Puis il devait payer je ne sais quelle rançon, sous peine d'être vendu comme esclave au bénéfice du mari. Quant à la coupable, elle expiait sa faute dans une case voisine, la tête rasée, un pied passé à travers une énorme poutre, et recevant sans doute de temps à autre quelque correction conjugale.

La pêche à l'Igongo. — Plantes textiles. — Le chanvre. — Manière dont le Gabonais entend le commerce. — Esclavage. — Les chefs de villages. — Le roi Denis.

Ainsi, pour les hommes le sommeil, pour les femmes la préparation des aliments, les soins de la toilette, des intrigues plus ou moins transparentes; pour tous, la pipe et le tabac; tels sont les éléments de la vie intérieure des M'Pongwés. Des visites de case en case, des bavardages perpétuels, quelques transactions avec les Européens, un peu de pêche, la moins fatigante possible, complètent l'existence du village. Les grandes cultures se font aux habitations, la récolte du caoutchouc dans les bois, la traite de l'ébène, des dents d'éléphant et du



Établissement de la Mission catholique au Gabon. — Dessin de Therond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

bois rouge dans les villages des autres tribus placées sur les lieux de production.

La pêche se fait aujourd'hui au filet; mais il y a peu de temps encore on y employait un procédé qui a son analogue dans certaines parties de l'Europe, et qui consiste à empoisonner ou tout au moins enivrer le poisson avec des substances végétales qui n'altèrent pas ses qualités comestibles. En Europe, c'est la coque du Levant qui sert à cet usage. Au Gabon, c'est quelquefois une liane nommée *onóno*, et plus souvent une belle légumineuse à fleurs jaunes, l'*igongo*, que l'on cultive sur les habitations et qui aura sans doute suivi les migrations des tribus venues de l'intérieur. Rien de plus facile que cette pêche. Je l'ai fait pratiquer un jour devant moi dans une large nappe d'eau laissée au milieu des rochers de la plage par le retrait de la mer. Quelques poignées de feuilles y furent malaxées; tout le menu fretin qui s'y trouvait monta immédiatement à la surface et mourut; un moment après une sorte de lamproie vint aussi bâiller au grand air et se laissa prendre avec la plus grande facilité. C'était tout ce que contenait le bassin, et malgré ce rapide empoisonnement, le poisson était excellent.

Mais on comprend que ce procédé n'est applicable ni à la mer ni aux cours d'eau d'un certain volume; aussi les Gabonais y ont-ils à peu près renoncé depuis que les Européens leur ont appris à garnir leurs filets avec du plomb et, par conséquent, à en tirer un parti plus utile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces filets, bien tressés en général, sont en fil d'ananas et bordés d'une corde excellente que l'on fabrique avec les fibres d'un magnifique hibiscus, l'*évonoué*, belle plante tout à fait digne d'intérêt qui croît abondamment au bord de la mer, et dont les fleurs couleur de soufre rappellent celles du cotonnier.

Du reste, ici, comme dans tous les pays chauds, les textiles abondent. L'ananas pousse des feuilles de plus de deux mètres de longueur; l'écorce d'une belle amomacée, l'*ojóno*, sert à la fabrication des nattes; le chanvre même réussit très-bien. Il est vrai que ce n'est pas pour le rouir et le tisser que les Gabonais le cultivent, c'est pour en fumer les feuilles enivrantes.

J'ai dit quels sont les produits qui alimentent le commerce du Gabon, commerce dans lequel le M'Pongwé n'est, en réalité, qu'un intermédiaire, un courtier entre les Européens et les tribus de l'intérieur. Ce courtage est la plaie du commerce sur toute la côte. Les tribus de l'intérieur, qui seules produisent aujourd'hui, ont beaucoup de peine à se mettre en rapport immédiat avec nous, ou même ne le désirent pas, car les habitants du rivage leur ont inspiré une véritable frayeur des Européens. Menteurs effrontés, ceux-ci se posent en victimes de notre tyrannie, offrent pourtant leur entremise, et naturellement se font payer cher leur charitable intervention. Les gens auxquels ils s'adressent usent de la même tactique aux dépens des tribus plus éloignées. Si bien qu'une dent d'éléphant qui vient de quarante lieues dans l'intérieur a passé ainsi de main en main, non pas vendue à chaque nouveau détenteur, mais simplement confiée, ce qui autorise chacun à réclamer une commission d'autant plus forte que son payement ultérieur est fort aléatoire. La marchandise arrive donc au rivage grevée d'une série de droits de courtage non encore perçus qui en centuplent la valeur. Puis, le prix une fois payé par l'Européen au dernier courtier, non pas en argent, mais en denrées diverses, ustensiles ou étoffes, il fait retour vers le premier détenteur et doit lui arriver singulièrement amoindri si l'on songe à la série de retenues qu'il subit en route.

Akéra, jeune fille du Gabon. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

Voilà, en somme, le commerce que fait le Gabonais : fraudant sans vergogne les producteurs pahouins ou bakalais, il ne vole pas moins impudemment l'acheteur européen; non pas précisément le négociant des factoreries, qui peut opérer à loisir, mais les capitaines de navires qui font leurs affaires eux-mêmes et au passage. Beaucoup de ces capitaines sont en compte réglé avec leurs courtiers et leur font des avances de marchandises, moyennant promesse d'une valeur égale des produits du pays, livrables à une époque déterminée. Rarement les conventions sont bien exécutées. Quand le capitaine revient, il ne trouve qu'une partie de son chargement; le reste est encore sur pied, si c'est du bois rouge ou de l'ébène. On lui demande d'interminables délais; il perd son temps et sa santé, et s'aperçoit souvent que ce qu'il a de mieux à faire c'est de perdre aussi ses avances et de partir. Dans le cercle où s'exerce l'autorité française, ces pertes sont restreintes, parce que le courtier sait très-bien que sa personne répondra au besoin de la loyauté de ses engagements. Mais, hors de notre sphère d'action, le capitaine est bien souvent volé.

S'il veut acheter au comptant, la tactique du Gabonais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est bien simple : il prétexte qu'il est à court de marchandises, cache au besoin celles qu'il possède, lasse l'Européen par une attente mortelle pour son équipage et pour lui-même, pleine de danger pour son navire si l'hivernage approche, et l'oblige enfin d'acheter coûte que coûte.

A ce métier de coquin, le M'Pongwé ne gagne pas une grande fortune, car il faudrait qu'il y donnât une dose d'activité qu'il n'est pas capable de soutenir bien longtemps. Aller chercher en pirogue et souvent fort loin des billes de bois rouge ou d'ébène, les transporter à bord du navire européen, ce n'est pas un petit embarras. Aussi, après un coup de commerce lucratif, notre homme réalise-t-il bien vite son bénéfice, c'est-à-dire qu'il achète des esclaves et des femmes, et se repose.

Peut-être s'étonnera-t-on de cette manière de placer ses capitaux dans un pays français; mais il ne faut pas perdre de vue que notre autorité, établie en vertu de transactions et non par droit de conquête, a nécessairement dû respecter les institutions du pays, et se contenter d'en réprimer les excès. Il faut bien le dire d'ailleurs, quant à l'esclavage, si l'on en excepte certaines tribus particulièrement guerrières et cruelles, il est rare que, parmi les peuples africains, cette institution ait le caractère oppressif que lui a trop souvent donné l'impitoyable dureté des Européens. La distance qui sépare un esclave de son maître est ici moins grande, et la barrière n'est pas infranchissable. Un noir peut être l'esclave d'un autre noir (je ne dis pas d'un mulâtre) sans cesser d'être pour lui un homme. N'étant pas achetés comme les nôtres pour exploiter une grande entreprise, mais seulement pour aider leur maître dans les travaux assez restreints de sa maison ou de son commerce, les esclaves sont rarement surmenés et, en définitive, font partie de la famille. Voilà leur condition réelle; mais, à côté, il y a les abus.

Le maître est superstitieux : il croit aux empoisonnements et aux sortiléges; l'esclave est trop souvent la victime expiatoire qu'il immole à ses terreurs religieuses. L'autorité française a fait disparaître ces supplices partout ou s'étend son action; mais parfois encore, la chose n'est pas douteuse, les forêts lointaines couvrent de leur ombre de véritables sacrifices religieux.

Les esclaves des Gabonais proviennent presque tous de l'intérieur et surtout des bords de l'Ogo-Wai. Les uns ont descendu ce fleuve depuis la rivière Nazaré, branche septentrionale du Delta qu'il forme en se jetant à la mer, et sont arrivés ainsi jusqu'aux barracons portugais et espagnols qui ont existé longtemps au Cap Lopez. C'est là que les Gabonais sont venus les acheter. Les autres ont été amenés directement du haut du fleuve à travers les terrains boisés qui le séparent des affluents du Gabon. Il y avait autrefois parmi ceux-ci des Pahouins ou des Bakalais, mais le voisinage de leurs tribus rendant leur évasion trop facile, les M'Pongwés n'en ont guère gardé à leur service, et se sont empressés de les céder aux négriers portugais. Il n'est pas douteux que ce petit commerce ne se fasse encore quelquefois dans notre voisinage; mais il ne porte jamais que sur un très-petit nombre d'individus, et grâce aux forêts qui couvrent le pays, grâce à l'étendue du littoral, il échappe aux moyens de surveillance trop restreints dont dispose l'autorité française.

Malgré une égalité qui n'est qu'apparente, les enfants qui résultent du mariage des M'Pongwés avec leurs esclaves, ne marchent jamais de pair avec ceux de race pure. S'ils veulent épouser une fille m'pongwé, ils sont mal accueillis; s'ils veulent lier une affaire commerciale, quelque actifs, quelque intelligents qu'ils soient, ils ne trouvent pas de crédit et réussissent difficilement. La tache originelle les poursuit jusque dans leurs fils, et quoi que fassent ceux-ci, quelque succès qu'ils aient dans leurs entreprises, ils ne seront jamais « grand monde, » et forment vraiment une caste à part. Pour nous Européens qui ne faisons que passer à côté des Gabonais sans nous soucier beaucoup de nous initier à leurs mœurs, nous saisissons difficilement les nuances qui établissent entre eux cette sorte de hiérarchie sociale. Elles existent pourtant, et les rares M'Pongwés, qui peuvent se vanter de ne compter parmi leurs ancêtres ni Boulous ni esclaves, tirent une singulière vanité de la pureté aristocratique de leur race. Il n'y a guère que quelques familles depuis longtemps dépositaires de l'autorité qui puissent soutenir cette prétention; encore est-il fort heureux pour elles que la tradition soit seule ici chargée de transmettre les souvenirs du passé.

J'aurai fait connaître suffisamment l'organisation de la société gabonaise, quand j'aurai dit ce que sont les chefs qui la gouvernent. Chaque village a le sien, qui prend sans façon le titre de roi, et qui est d'ailleurs comme le plus modeste de ses sujets, un honnête trafiquant jadis vendeur d'esclaves, aujourd'hui marchand de toute espèce de denrées. Il n'y en a vraiment que deux ou trois importants; ils exercent sur les autres une sorte de suzeraineté toute morale, qui n'a pour appui ni budget ni force armée, et n'en est pas moins respectée dans une certaine mesure. Ces chefs ne règnent pas de droit héréditaire; ils sont élus par le suffrage de leurs concitoyens, qui les choisissent toujours dans une famille royale.

Ces élections donnaient presque toujours lieu autrefois à quelques désordres, et il n'était pas rare, il paraît, que les compétiteurs et leurs partisans en vinssent aux mains; querelles qui d'ailleurs n'ont jamais dû être bien sanglantes, car les Gabonais, race aujourd'hui d'un naturel assez doux, n'ont jamais dû avoir des instincts bien guerriers, même à l'époque où ils ne s'abritaient pas sous la tutelle européenne. Maintenant encore ces élections sont turbulentes, mais comme de l'assentiment même des intéressés, elles se font sous la surveillance assez paternelle de l'autorité française, il est rare qu'elles s'accompagnent de rixes sérieuses. Lorsqu'il s'agit d'un chef important, pouvant avoir un certain crédit sur ses concitoyens, c'est même presque uniquement le commandant français qui le désigne, et c'est lui qui en réalité lui donne l'investiture. Cette in-

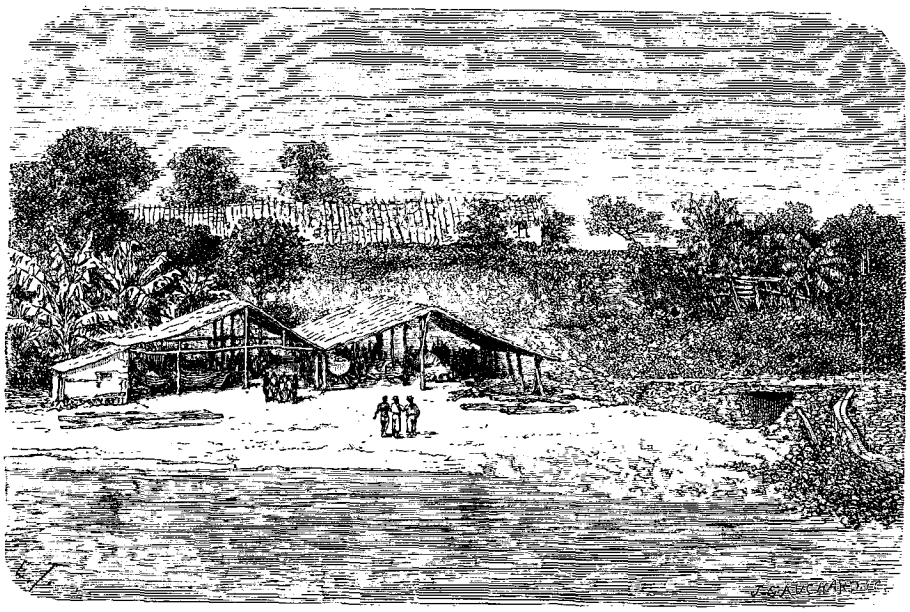
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gérence dans les affaires purement indigènes n'était pas prévue, paraît-il, par les traités qui ont réglé notre établissement dans le pays; mais elle a été la conséquence naturelle du désir qu'a chaque candidat de s'assurer notre appui, et de l'espoir qu'il nourrit de voir sa déférence récompensée par quelque cadeau important.

L'initiation au pouvoir n'est pas toujours sans amertume pour le nouvel élu, car bien souvent la veille de son triomphe, ses futurs sujets lui font payer par des injures et des horions l'obéissance que le plus sincèrement du monde ils lui offriront le lendemain. Cette singulière manière de graver dans la mémoire de ses chefs le souvenir de leur modeste origine et de la commune égalité, prouve que si le Gabonais est un médiocre courtisan, il ne manque pas en revanche d'un certain esprit de philosophie pratique.

L'autorité des chefs m'pongwés se borne à bien peu de chose, aujourd'hui que notre présence exclut toute possibilité de querelles de village à village. Dans chacun de ceux-ci la police leur appartient; et le règlement des petites discussions qui surgissent entre les habitants leur est d'autant plus facile que quelques-uns d'entre eux, souches d'une nombreuse lignée, complètent le pouvoir qu'ils tiennent de l'élection par l'autorité toujours respectée du père de famille. — Quant aux difficultés extérieures, elles sont le plus souvent réglées par le commandant français; et son rôle de grand justicier est loin d'être une sinécure, car ses administrés, fort peu respectueux de la propriété d'autrui, filoutent volontiers les gens des villages éloignés, comptant sur une impunité que la distance et l'absence d'une police bien régulière ne leur assurent que trop souvent.

Le chef gabonais le plus important est aujourd'hui le roi Denis, vieillard vénéré des indigènes et entouré de la considération des Européens. Parlant tant bien que mal, comme beaucoup de chefs de la côte d'Afrique, plu-



Débarcadère et chantier des embarcations. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

sieurs langues étrangères, le français, l'anglais, le portugais et un peu l'espagnol, il a été en relations, pendant la période active de sa vie, avec tous les peuples qui font du commerce au Gabon, et à tous il a eu occasion de rendre quelque service. Il a facilité notre établissement par son influence et nous a toujours prêté l'appui de son crédit auprès de ses compatriotes. Aussi le gouvernement français l'a-t-il récompensé de son zèle en lui donnant la croix de la Légion d'honneur. Rome a également reconnu par une décoration les services qu'il a rendus à la Mission catholique, à laquelle il a confié l'éducation de quelques-uns de ses enfants. Denis n'en est pas moins resté fétichiste comme par le passé, et je ne voudrais pas jurer qu'il ne fût pas à l'occasion quelque peu négrier. Ces décorations ne sont pas les seules preuves qu'il ait reçues de la munificence européenne. L'Angleterre lui a fait don d'une médaille et de plusieurs splendides uniformes; la France a également pris soin de monter sa garde-robe, et peu de gens peuvent se vanter d'être aussi bien vêtus. Tout récemment, lorsqu'il s'est agi d'étendre notre autorité sur les populations du cap Lopez, auprès desquelles sa renommée de prudence et de sagesse lui a donné un grand crédit, c'est lui qui s'est chargé de la négociation du traité, et dans cette occasion solennelle il a pu, pendant près de deux semaines, apparaître à ses sujets émerveillés, chaque jour dans un costume nouveau, et chaque jour plus brillant que la veille : aujourd'hui en général français, demain en marquis de Molière, plus tard en amiral anglais, et la tête invariablement ornée d'une perruque qui n'est certes pas la partie de son costume à laquelle il attache le moins de prix, car cette parure n'est pas encore devenue parmi les chefs indigènes aussi banale que les uniformes militaires.

Tel est le personnage dont nous avons reproduit les traits (p. 277). Un regard encore assez vif, un mélange

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de finesse et de bonhomie, un air de dignité réelle bien rare chez les vieux noirs, qui prennent volontiers pour ce sentiment l'expansion grotesque de leur vanité, font de ce patriarche gabonais une individualité assez remarquable. Formé depuis longtemps aux usages européens, il sait porter avec convenance et sans trop d'embarras ses magnifiques costumes. Tout en vivant d'une façon très-modeste, conforme d'ailleurs à la modicité de ses revenus, il a le goût de l'hospitalité, fait avec cordialité les honneurs de son pauvre logis et sait parfaitement distinguer, parmi ses visiteurs européens, ceux qu'attire chez lui un intérêt vraiment sympathique et ceux qui n'y sont conduits que par une importune curiosité.

Il habite sur la rive gauche de la baie et en est le chef le plus influent.

Si le roi Denis a perdu, à la préférence que nous avons accordée à l'autre côté de la baie, le bénéfice que lui aurait donné le voisinage immédiat des Européens, il y gagne assurément une tranquillité et une indépendance plus complètes. Peut-être même ce privilége n'est-il pas pour peu de chose dans la considération dont il jouit auprès des indigènes, considération qu'augmente encore son grand âge et qui s'étend plus loin qu'on ne pourrait le penser. J'ai été fort étonné, en effet, de voir son nom prononcé avec le plus grand respect dans plusieurs villages de l'Ogo-Wai, avec lesquels lui et ses gens n'ont pourtant que très-peu de relations; lorsque j'allai dans ces villages, en 1862, avec M. Serval, il nous fut facile de voir que nos relations d'amitié avec le vieux chef, célébrées par nos interprètes, ne contribuaient pas peu à nous valoir l'estime de nos hôtes.

Auprès du portrait de Denis est celui de sa « grande

La case du roi Denis. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

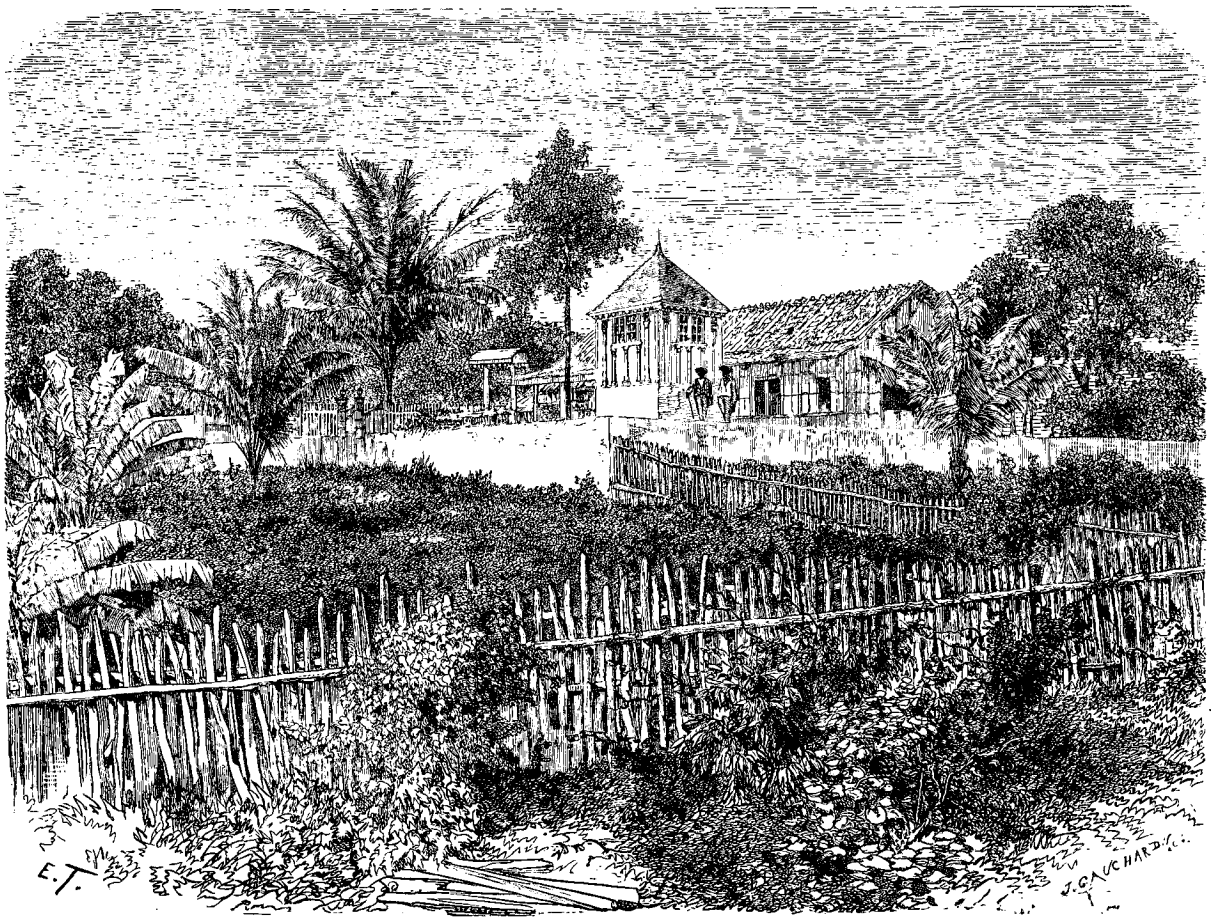
femme » qui, jouissant des priviléges accordés à sa position, a la haute main sur les cultures des habitations et y réside presque constamment. Quant à Denis, attaché par une vieille habitude à une masure à demi écroulée, espérant sans doute qu'elle durera autant que lui, il y vit avec une demi-douzaine de ses femmes, et refuse d'habiter les cases vraiment confortables que ses fils lui ont bâties dans le voisinage. Peut-être se trouve-t-il mieux placé dans sa maison en ruine pour assister à la double décadence de sa fortune et de sa race. En effet, enrichi jadis par la traite, il vit aujourd'hui bien pauvrement malgré les secours du gouvernement français, et il voit en outre fondre autour de lui le peuple m'pongwé, comme au contact des Européens fondent et disparaissent toutes les races primitives.

D'où vient cette dépopulation? Les causes que l'on a invoquées pour l'expliquer ailleurs paraissent ici insuffisantes. Point de guerres désastreuses contre les peuplades voisines, pas de maladie épidémique, pas de misère réelle; reste l'abus de l'alcool et la débauche sans frein.... Quoi qu'il en soit, cette diminution de la population m'pongwé est réelle et rapide, car elle frappe d'étonnement la plupart des officiers fort nombreux dans notre marine qui, ayant vu le Gabon à l'époque de notre établissement, y retournent aujourd'hui. Elle n'est pas, du reste, propre à cette race, et la tribu voisine des Boulous s'en ressent également. Heureusement un sang nouveau paraît devoir rajeunir un jour ce sang appauvri, et la race pahouine qui s'avance à grands pas de l'intérieur vers la plage, comblera les vides qui se font sans cesse autour de nous.

GRIFFON DU BELLAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Quérellé, jardin du commandant du Gabon. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

LE GABON,

PAR LE Dr GRIFFON DU BELLAY, MÉDECIN DE LA MARINE [1].

1861-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Religion des Gabonais. — Dieux et cases fétiches. — Féticheurs et féticheuses. — Malades et médecins. — Funérailles d'un Gabonais. — Empoisonneurs et sorciers. — L'épreuve de l'Icaja. — Un fétiche de guerre. — Le dieu des blancs et le dieu des noirs. — Le cousin d'un requin.

Les Gabonais sont fétichistes, et par Gabonais j'entends toutes les tribus qui habitent la même région. Il ne faudrait pourtant pas prendre le mot fétichiste trop à la lettre, et avec la signification absolue que lui a donnée le président des Brosses. L'adoration pure et simple des objets inanimés, sans qu'il leur soit attribué aucune valeur symbolique est beaucoup plus rare qu'on pourrait le supposer. Prise dans ce sens exclusif la religion fétichiste n'est pas celle des Gabonais, car ils croient aux mauvais esprits et redoutent les âmes des morts. Ils n'ont assurément qu'une intuition très-imparfaite de ces êtres supérieurs; ils leur attribuent une forme tangible, et il est douteux que l'idée abstraite de l'immatérialité ait jamais germé dans leur cerveau. Mais si vague que soit cette conception d'un monde surnaturel, elle n'en existe pas moins chez eux et suffit pour les relever quelque peu dans l'échelle intellectuelle de l'humanité.

A ce respect, où plutôt à cette crainte que leur inspirent les âmes errantes des morts, à cette croyance en l'existence de génies puissants pour faire le mal mais peu soucieux du bien, si l'on ajoute une confiance singulière dans la vertu d'une multitude de talismans, de fétiches destinés à les préserver des maladies ou des accidents de la guerre, on aura toute leur théogonie. C'est

1. Suite. — Voy. page 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les villages éloignés que ces croyances exercent sérieusement leur empire. Les populations riveraines ont perdu au contact des Européens une partie de leur confiance en leurs dieux, sans accepter encore en échange aucun dogme supérieur; de sorte qu'on peut les considérer aujourd'hui comme presque complétement dépourvues de religion. Elles sont tout au plus superstitieuses.

Fétiches et féticheurs sont deux mots qui reviennent à chaque instant à la bouche du Gabonais. Tout est fétiche pour lui. « Moondah, » le mot qui exprime cette idée, semble, comme le tabou des Taïtiens, être le fond de sa langue. Le petit ornement en griffes de tigre que ses femmes portent au cou est Moondah; Moondah encore l'herbe élégante et finement découpée dont il a bien soin d'orner ses instruments de pêche avant de les jeter à l'eau; Moondah aussi le morceau de cervelle de léopard calcinée que le guerrier cache sous son pagne et qu'il caresse au moment du combat pour se donner du cœur. C'est là un grand fétiche; mais il y en a un autre plus puissant encore, c'est la cendre que produit la calcination des chairs ou des os d'un blanc; c'est un talisman infaillible à la guerre.

Mais ce ne sont là que des amulettes, des grisgris. Les vrais dieux sont, des représentations plus ou moins grotesques de la forme humaine. Ces idoles ont souvent la prétention de reproduire les traits de l'Européen, son nez aquilin, ses lèvres minces, son visage coloré. Est-ce une simple fantaisie? Est-ce une sorte d'hommage rendu à la supériorité de l'homme blanc? Je ne sais. En tout cas il n'y a pas lieu, je crois, d'admettre l'opinion d'un voyageur du siècle dernier qui, ayant fait la même remarque au Congo, et tenant compte du courant d'émigration qui attire vers la côte les peuples de l'intérieur, pensait que cette forme et cette couleur des idoles indiquaient peut-être l'existence d'une race blanche au centre du continent africain.

On voit quelquefois ces fétiches dans l'intérieur des habitations, surtout dans celles des chefs, où ils jouent le rôle tutélaire des dieux lares du paganisme, mais ce n'est pas l'ordinaire. Dans tout village une petite case leur est spécialement affectée, modeste temple où parfois l'adorateur ne saurait entrer qu'en rampant, mais qui dans les grands villages a des proportions plus en rapport avec l'importance des hôtes auxquels il est destiné. Les indigènes ne laissent pas volontiers les Européens visiter la case fétiche. Dans un village de l'Ogo-Wai habité par des gens de la même race que les Gabonais, j'ai été admis à cet honneur par un brave chef tout heureux de recevoir pour la première fois la visite des Européens. Dans une case assez belle trois fétiches, un dieu et deux déesses, le visage barbouillé de rouge et de blanc, le corps assez proprement vêtu de cotonnades européennes, reposaient sur une espèce de lit ou d'autel. Autour d'eux étaient suspendus divers objets, des pagnes, des peaux de bêtes, point de chevelures scalpées, pas de dépouilles d'ennemis, rien de répugnant enfin, des ex-voto sans doute, mais d'une nature tout à fait pacifique. La bonne et honnête figure de mon hôte s'épanouissait à la vue de ses dieux de bois peint. Étais-je bien dans un temple de sauvage, ou auprès d'un grand enfant souriant à ses poupées?

Je ne sais trop quelles cérémonies intimes se célèbrent dans l'intérieur de la case fétiche; peu de choses sans doute : des prières, des invocations au dieu pour obtenir sa protection contre les maladies ou contre un ennemi menaçant, et surtout pour qu'il veuille bien favoriser quelque grosse opération commerciale. Quelquefois les idoles sont promenées en grande pompe dans les villages en fête. Chacun se barbouille le corps des peintures les plus bizarres et suit la procession en psalmodiant ses vœux sur les tons les plus discordants. Quand un village *fait ainsi grand fétiche*, c'est le roi qui conduit la cérémonie, car il jouit de la double autorité politique et religieuse. Une longue sonnette fixée à un manche recourbé est l'emblème de sa dignité. Devant ce signe respecté tout le monde s'incline, et il est peu d'esprits malfaisants qui résistent à sa puissance.

Mais, indépendamment des rois, il y a des féticheurs en titre, dont beaucoup ont à peine un caractère religieux et sont avant tout devins et médecins. Ils ont la réputation de se mettre à leur gré en communication avec l'Esprit. Quand ils sont appelés à décider sur quelque point en litige, ils s'enferment dans la case fétiche ou se retirent dans un bois solitaire au pied d'un arbre Moondah, et, après quelques heures de recueillement, émettent leur avis. Parfois ils sont invités par les maris à intervenir dans leurs querelles de ménage. Alors se passent des scènes nocturnes où la ventriloquie et autres subterfuges de même ordre paraissent jouer un rôle important. Je fus réveillé une nuit, dans un village de la rivière Ramboé, par des cris aigus qui n'avaient rien d'humain. Puis une voix grave et profonde retentit au milieu du silence général. Son accent était sévère et menaçait comme un anathème. Voyant bien qu'il s'agissait de quelque cérémonie diabolique, et que les cris que j'avais entendus d'abord n'étaient qu'un appel à l'attention publique, je me levai pour en jouir à mon aise; mais mon hôte, le roi du pays, m'arrêta. « Ce n'est rien, me dit-il, c'est un voisin qui *fait fétiche* pour sa femme. » Je n'étais pas beaucoup plus avancé et j'allais sortir malgré ses instances, quand il m'assura que le visage des blancs chassait les esprits. On avait même voulu, me dit-il, attendre mon départ pour faire cette évocation, mais le féticheur qui n'était là qu'en passant, était payé et pressé. Je me gardai donc de le déranger. Il continua pendant plus d'un quart d'heure ses admonestations que le roi m'expliquait à mesure. Elles durent faire trembler toutes les femmes du village, car il s'agissait d'une grave infidélité conjugale, et la voix divine ne désignait personne. Enfin des gémissements et des pleurs retentirent près de ma case. C'était la femme du voisin que châtiait d'importance une main rude et sacrée. La vengeance divine était satisfaite, les autres dames durent s'endormir en paix. Elles étaient rassurées, pour cette nuit-là du moins.

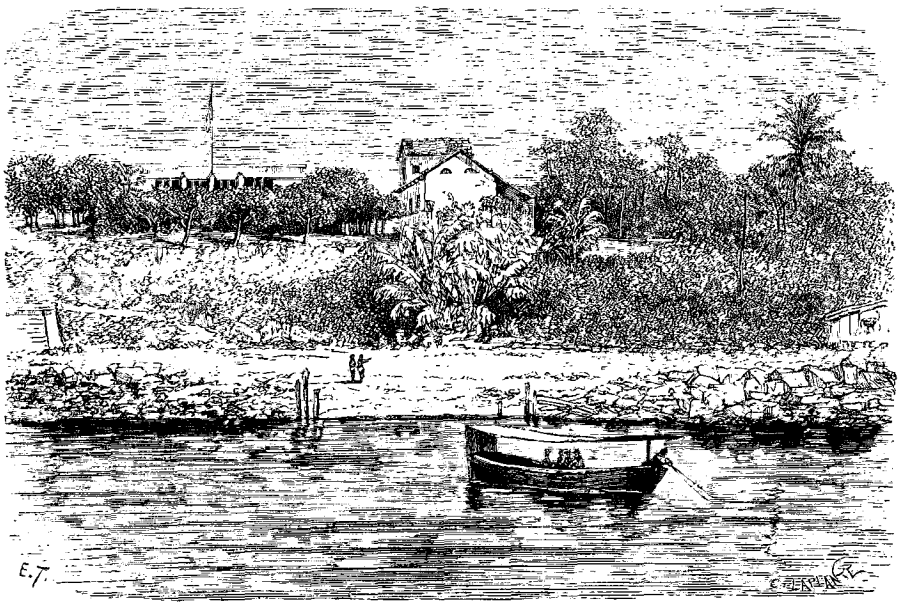
Cette correction religieuse, qui a le double avantage d'atteindre la coupable en laissant planer sur toutes les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autres une terreur salutaire, produit toujours un grand effet.

Le vieux chef qui m'interprétait cette scène nocturne, prétendait du reste que les féticheurs n'étaient bons qu'à entretenir dans l'esprit des femmes le respect qu'elles doivent à leur seigneur et maître. Où le scepticisme va-t-il se nicher?

A côté du féticheur n'oublions pas la féticheuse. Je n'ai vu qu'une seule de ces femmes, c'est dans la rivière Ogo-Waï, où ne s'est pas encore fait sentir l'influence européenne destructive de toute coutume nationale. Nous venions d'arriver, M. le lieutenant de vaisseau Serval et moi, dans le village d'Avenga-wiri. Contre l'ordinaire notre apparition au milieu de gens qui pourtant n'avaient jamais vu d'Européens, ne produisit que peu d'effet. Une foule compacte réunie autour d'une case d'où sortait un abominable tapage de tamtam et de voix criardes s'émut à peine à notre aspect. Il fallait qu'il se passât là quelque chose de bien important. Nous entrâmes dans la maison non sans difficulté, et ce fut pour être témoins d'une scène à la fois hideuse et grotesque. Au milieu d'une vaste salle une femme encore jeune, le corps presque nu, bariolé de dessins de toutes sortes, le visage peint au contraire avec une certaine régularité de quatre couleurs, comme un écusson écartelé, dansait au son d'un tamtam avec une véritable frénésie. De temps à autre un jeune nègre se détachait du cercle, se campait devant elle, surveillait avec une sorte d'anxiété ses contorsions lascives, et s'efforçait de les imiter en suivant la cadence du tamtam. Fatigué bientôt de ce rude excercice il cédait la place à un autre, et l'infatigable mégère, surexcitée par une musique assourdissante, lassait encore ce nouveau partner. Pour tous les spectateurs c'était une femme inspirée; « elle voyait l'esprit. » J'ai vu à Constantinople les derviches tourneurs et hurleurs, à Alger la secte infernale des



Hôtel du commandant du Gabon. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

Aïssaouas; je verrai peut-être un jour des convulsionnaires, car l'espèce n'en est pas perdue chez nous; la féticheuse d'Avenga-wiri m'a paru être de la même famille.

On devine facilement que pour des gens aussi accessibles aux idées superstitieuses une maladie ne saurait être le dérangement naturel et prévu d'une machine plus compliquée qu'une autre et par conséquent plus fragile. Pour eux c'est le résultat d'un empoisonnement, d'un ensorcellement, ou la vengeance d'un esprit offensé, et le féticheur en est le médecin naturel. Les plus renommés sont ceux qu'une existence plus ou moins ténébreuse passée au milieu des bois a entourés d'un certain prestige. A ce titre ce sont les Boulous qui ont la plus grande réputation d'habileté. Un Gabonais blessé s'adressera volontiers à un médecin européen, mais pour une maladie interne le féticheur a toute sa confiance. C'est logique d'ailleurs; une maladie étant une sorte de possession démoniaque, elle est justiciable avant tout des formules de l'exorcisme.

L'intervention d'un féticheur en renom, d'un Oganga, est toujours une affaire solennelle. Voici d'après M. le docteur Ricard, médecin de la marine, comment les choses se passent quand il s'agit d'une affection chronique.

« Avant de rien entreprendre le féticheur demande du temps pour reconnaître le genre de maladie. S'il est habile, il se hâte de traiter dès que la maladie diminue, sinon il temporise. Enfin le jour est fixé. On construit sur la place la plus fréquentée une grande case au fond de laquelle on établit suivant le nombre des malades (ce sont le plus souvent des femmes), un ou plusieurs lits de bambous garnis de moustiquaires. Cette case devient le rendez-vous de toutes les femmes du village; les oisifs s'y arrêtent, on y parle, on y joue. La malade passe une partie de la journée à se faire peindre le corps

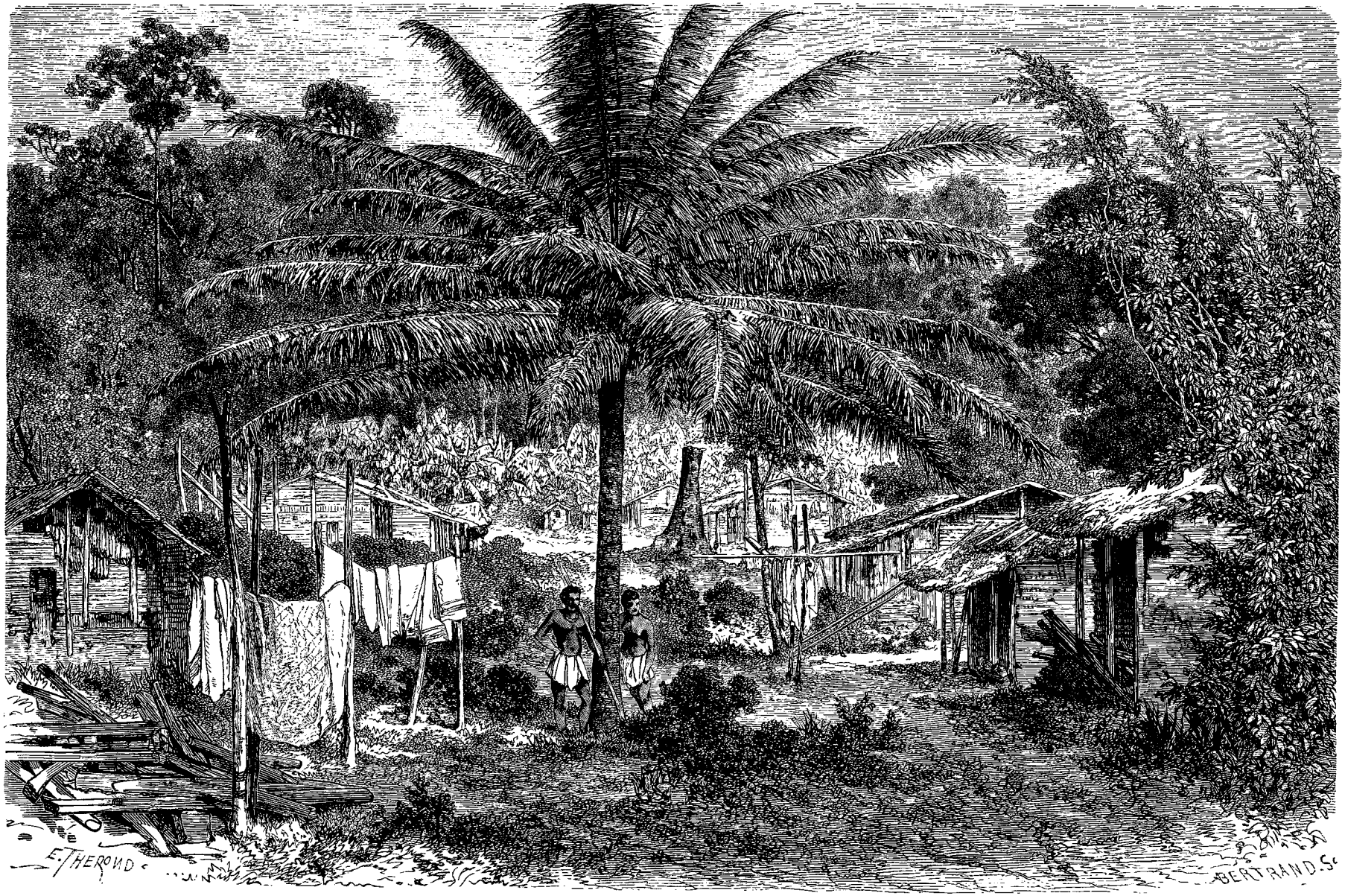
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec des poudres de diverses couleurs et le décors est changé tous les jours. Matin et soir, elle sort entourée d'un chœur de femmes. Cette promenade, qui n'est d'abord qu'un tour de village, devient graduellement une course de plusieurs lieues; le soir elle danse au tamtam. De temps en temps le féticheur vient la regarder dans un miroir pour suivre l'effet de la médication, et il ne la fait cesser que lorsqu'il a remarqué une amélioration qui manque rarement. Souvent le sujet retombe malade et le féticheur reconsulte les esprits; il déclare quelquefois qu'il faut la mort de l'empoisonneur; d'autres fois il prévoit tant de difficultés qu'il demande pour la guérison un prix exorbitant et inacceptable. » (*Revue coloniale*, année 1855.)

Le roi Kringer et sa famille. — Dessin de A. Gilbert d'après une photographie de M. Cauvin, médecin de la marine.

Comme le fait remarquer M. Ricard, voilà une médication, qui, par un système gradué d'exercice et par l'abondance des sueurs qu'elle provoque, peut en effet exercer une influence avantageuse sur certaines affections chroniques. Mais elle n'est pas applicable à toutes les maladies, et il est constant que dans plus d'un cas difficile l'oganga réussit par l'application de remèdes dont il se garde bien d'ailleurs de nous dévoiler la nature. Je n'ai jamais été à même de suivre régulièrement un de ces docteurs noirs à l'œuvre, mais si j'ai plus d'une fois constaté leurs insuccès, j'ai vu aussi des réussites heureuses et difficiles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village gabonais de Chinchoua (rivière Ramboé). — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voici une petite scène médicale à laquelle j'ai assisté et qui a bien son prix.

Ce n'est point une consultation. L'oganga, un Boulou de ma connaissance, était venu la veille; il avait laissé son ordonnance et on la suivait. Le malade était un vieux chef nommé Kringer qui paraissait atteint d'une affection du cœur. Un jour que je passais dans son village, je le trouvai en plein midi, assis au milieu de la rue, et dans le plus complet état de nudité. Auprès de lui était un grand vase rempli d'eau chaude, dans laquelle baignaient une foule de plantes diverses. Une sorte de goupillon trempait dans cette décoction. Tous les gens du village venaient de se ranger sur une seule ligne et psalmodiaient je ne sais quel chant monotone; j'arrivais à point, le défilé allait commencer.

Ce fut sa « grande femme » qui ouvrit la marche. Elle prit le goupillon humide, en aspergea par deux fois le malade en prononçant une formule contre le mauvais esprit, attendit que toute la bande l'eût répétée, cracha à droite et à gauche du patient en exprimant le vœu qu'il chassât de la même façon le mauvais esprit dont il était possédé, et passa gravement l'instrument à son fils aîné qui la suivait. La même cérémonie recommença jusqu'à ce que tout le village eût défilé. Ce fut long. Le pauvre vieux malade frissonnait, et de temps en temps d'une voix impérative il activait la procession. Quand elle fut finie, il cracha deux fois à son tour, en marmottant quelque formule d'exorcisme, puis ses femmes le frottèrent longtemps avec les feuilles cuites. Quelle était cette préparation? Elle était très-complexe, et si j'en reconnus quelques éléments pour les avoir vus dans mes excursions botaniques, la plupart m'échappèrent. Toujours est-il que je revis Kringer quelques semaines après; je ne sais s'il avait réussi à cracher le mauvais esprit, mais il paraissait assez bien rétabli. Avait-il réellement eu une maladie du cœur? je me permis alors d'en douter et je regrettai la répugnance qui m'avait empêché de m'en assurer.

C'était un beau succès. Mais les féticheurs ne guérissent pas tous leurs malades.

Quand l'un d'eux a rendu le dernier soupir ses femmes prennent le deuil; elles rasent leurs cheveux et laissent pour un mois ou deux tous leurs ornements. Elles se réunissent avec leurs amies dans la case mortuaire ou le défunt reste exposé pendant trois jours et reçoit la visite des gens du voisinage qui viennent lui reprocher son départ, son abandon de la vie et de sa famille. Comme il n'y a pas de bonne réunion sans quelques libations, l'eau-de-vie circule parmi les assistants. Les coups de fusil retentissent au dehors. Un cercueil est fabriqué avec les coffres du défunt; on l'y dépose avec une partie des ustensiles de son ménage, sans oublier surtout son verre et sa pipe. Puis le troisième jour on l'emporte dans un cimetière caché au milieu des bois, loin des regards de la foule et surtout des Européens. Un faible cortége composé de ses parents et de quelques esclaves l'accompagne à sa dernière demeure. Si le village est voisin de la mer les habitants se rendent sur le rivage pendant l'inhumation. Un coup de fusil indique le moment précis où elle s'opère, et à ce signal tout le monde se jette à l'eau en ayant soin de se laisser tomber sur le dos, comme le pauvre inhumé.

Autrefois on n'enterrait guère un personnage de quelque importance sans lui donner pour compagnons quelques-uns de ses esclaves. Cette coutume barbare a disparu depuis l'arrivée des Européens, mais malgré la surveillance des autorités françaises, peut-être existe-t-elle encore dans les villages éloignés.

La cérémonie terminée, tout n'est pas fini. Le féticheur est là qui tient à son infaillibilité. Dès qu'il a vu son malade décliner, il s'est empressé d'annoncer qu'il était empoisonné ou ensorcelé. Maintenant il lui faut le châtiment du coupable, et c'est lui qui se charge de le découvrir. La chose n'est pas difficile, car ses clients sont crédules, et il est passé maître dans l'art de la tromperie.

J'emprunte aux notes de M. le capitaine Vignon, qui a longtemps commandé le poste du Gabon et y a recueilli des renseignements intéressants, le récit de cette scène de grossière magie à laquelle aucun Européen n'a assisté. Auprès de nos comptoirs si on croit encore aux malades qui meurent ensorcelés, du moins laisse-t-on les sorciers en repos.

« Le jour même de l'enterrement, dès que la nuit est venue, la population se réunit dans la maison mortuaire éclairée avec des torches; le féticheur se place au milieu de l'assemblée. A un signal donné tous les assistants se mettent à chanter au son du tamtam; seul le féticheur danse. Ces exercices durent jusque vers le milieu de la nuit. A ce moment le féticheur ordonne d'éteindre les lumières et dans l'obscurité il invoque les esprits et les prie de lui révéler le coupable. Ces conjurations terminées, les lumières reparaissent; les chants et les danses reprennent jusqu'au jour. Le féticheur tire alors de dessous son vêtement la fourrure d'un petit animal nommé Éninca, fait avec cette dépouille le tour de l'assemblée, et la laissant tomber aux pieds de la victime qu'il a choisie d'avance, il dit en nommant le malheureux à haute voix : « Voilà l'empoisonneur. »

« Si c'est un esclave, et c'est habituellement sur cette classe que tombe le verdict fatal, il est immédiatement saisi, et dirigé sur les habitations lointaines pour y subir la peine de son crime. Attaché à un arbre il est tué à coups de couteau, ou bien on le livre aux Boulous qui le brûlent vivant.

« Si c'est un homme libre, l'accusation portée contre lui est insuffisante; et il a une épreuve à subir. »

Cette épreuve est un véritable jugement de Dieu et de la plus dangereuse espèce. Le prétendu sorcier est contraint de boire un violent poison. S'il succombe, sa culpabilité est évidente; s'il survit, son innocence est proclamée. Ce poison est fourni par un arbuste nommé Icaja au Gabon et M'boundou au cap Lopez. Il semble appartenir à la famille qui produit la noix vomique et la fève de saint Ignace, dont la strychnine est le principe actif. Tel que je l'ai trouvé dans les forêts maréca-

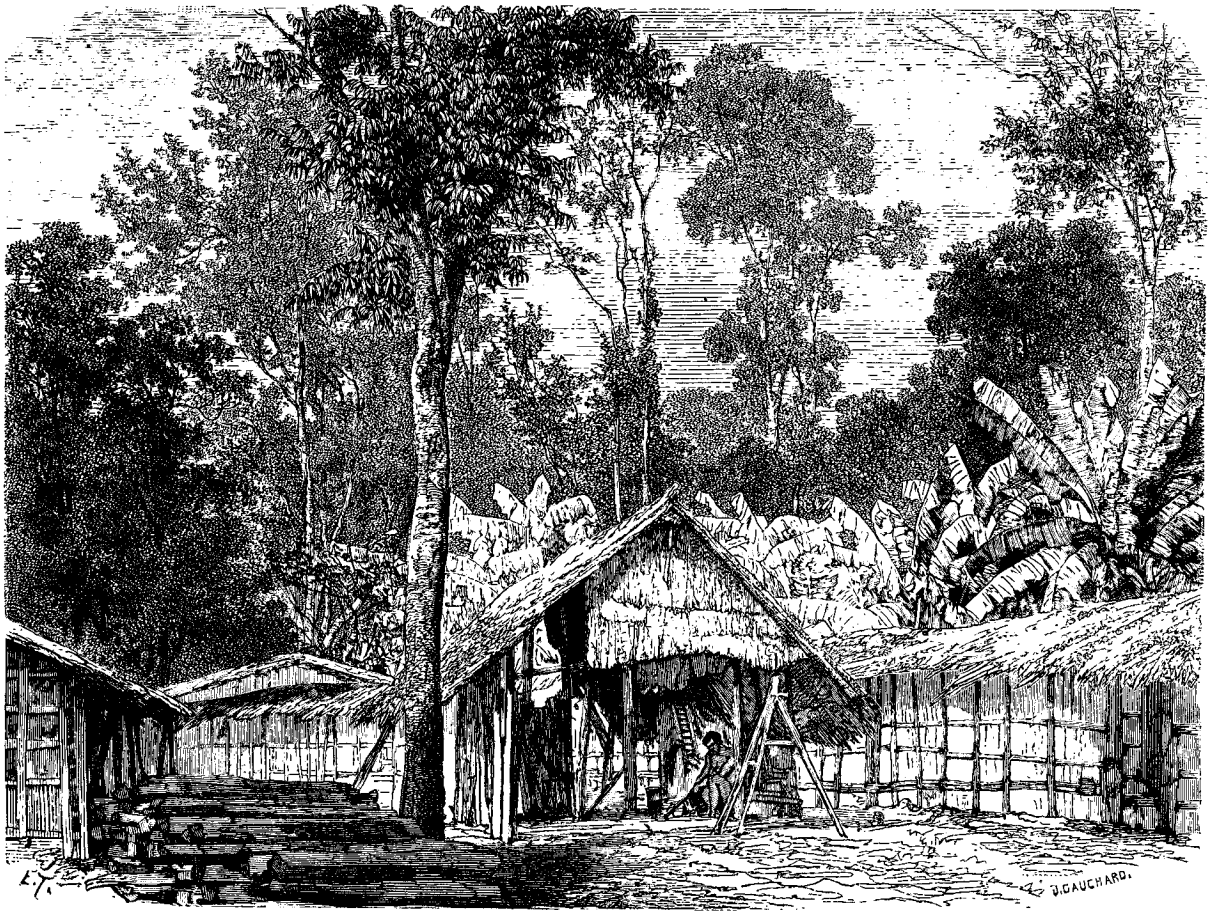
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

geuses du Gabon, c'est un arbuste de deux mètres cinquante de hauteur, peu rameux, peu feuillu, et terminé par une longue racine pivotante que recouvre une écorce d'un rouge très-vif.

C'est cette écorce qui jouit des propriétés les plus actives. Étudiée par M. Martin, pharmacien de la marine, elle lui a présenté les réactions caractéristiques de la strychnine. Quand on veut en faire usage, on en rape dans un vase à peu près le tiers d'un verre ordinaire; puis on verse dessus environ un demi-litre d'eau qui prend rapidement la teinte de l'écorce. Quand cette coloration est complète le poison est à point.

M. du Chaillu est le seul voyageur qui ait assisté à l'administration du m'boundou dans des villages de l'intérieur. Dans un des cas dont il dit avoir été témoin, la mort se produisit au bout de cinq minutes; le sang sortait par les yeux et par les oreilles du supplicié, détail qui semble assez extraordinaire pour ne pas dire plus. Une autrefois il le vit prendre volontairement par un vieux féticheur nommé Olanga qui voulait accroître son crédit, car l'individu qui boit impunément ce poison acquiert infailliblement le don de divination. Je laisse ici la parole au voyageur.

« Le poison fut préparé non pas devant Olanga, il n'avait pas le droit d'y assister, mais devant deux amis chargés par lui de veiller à ce que tout se passât dans les



Village gabonais au milieu des bois. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

règles. Quand tout fut prêt, on l'appela; il prit la tasse et la vida tout d'un trait. Au bout de cinq minutes l'effet se produisait déjà. Olanga commença à chanceler, ses yeux s'injectèrent de sang et ses membres se contractèrent convulsivement. Il se manifesta en même temps un symptôme qui fit pressentir que le poison ne serait pas mortel. Ce symptôme est une abondante évacuation liquide sans laquelle il n'y a rien de bon à augurer. Tous les mouvements d'Olanga étaient ceux d'un homme ivre; il tint les propos les plus désordonnés, si bien qu'on s'imagina que l'inspiration lui arrivait, puis il tomba dans un état d'ivresse complète. — Ce vieux docteur pouvait, disait-on, avaler du poison à des doses considérables sans en ressentir d'autres effets que cette pesante ivresse, privilége qui l'a mis naturellement en grande réputation. »

Cette description de M. du Chaillu, conforme aux récits que font les indigènes quand ils consentent à parler de ce sujet, rappelle assez bien les effets principaux des préparations de strychnine. Mais il est clair que l'individu accusé de sorcellerie et voué d'avance à la mort, boit une dose de poison plus forte que le féticheur, ou bien que celui-ci sait se prémunir contre ses effets par quelque contre-poison. On suppose que l'ingestion préalable d'une grande quantité d'huile de palme suffit pour neutraliser l'action de l'icaja. Ce moyen n'est pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bablement pas infaillible, car lorsqu'un Gabonais un peu riche est accusé de sorcellerie, il fait son possible pour se soustraire par des cadeaux à la terrible épreuve.

Il ne faudrait pas croire que ces sortes d'empoisonnements juridiques, résultat atroce de la plus stupide superstition, fussent propres à cette région; à quelques degrés plus au nord, aux bouches du Niger, ils existent aussi, et c'est la fève de Calebar, l'un des plus dangereux poisons que l'on connaisse, qui accomplit l'œuvre de destruction. Ailleurs quelque autre substance, et il est probable que cette funèbre coutume s'étend sur tout le continent africain, car, en fait de superstition, tous les nègres se valent.

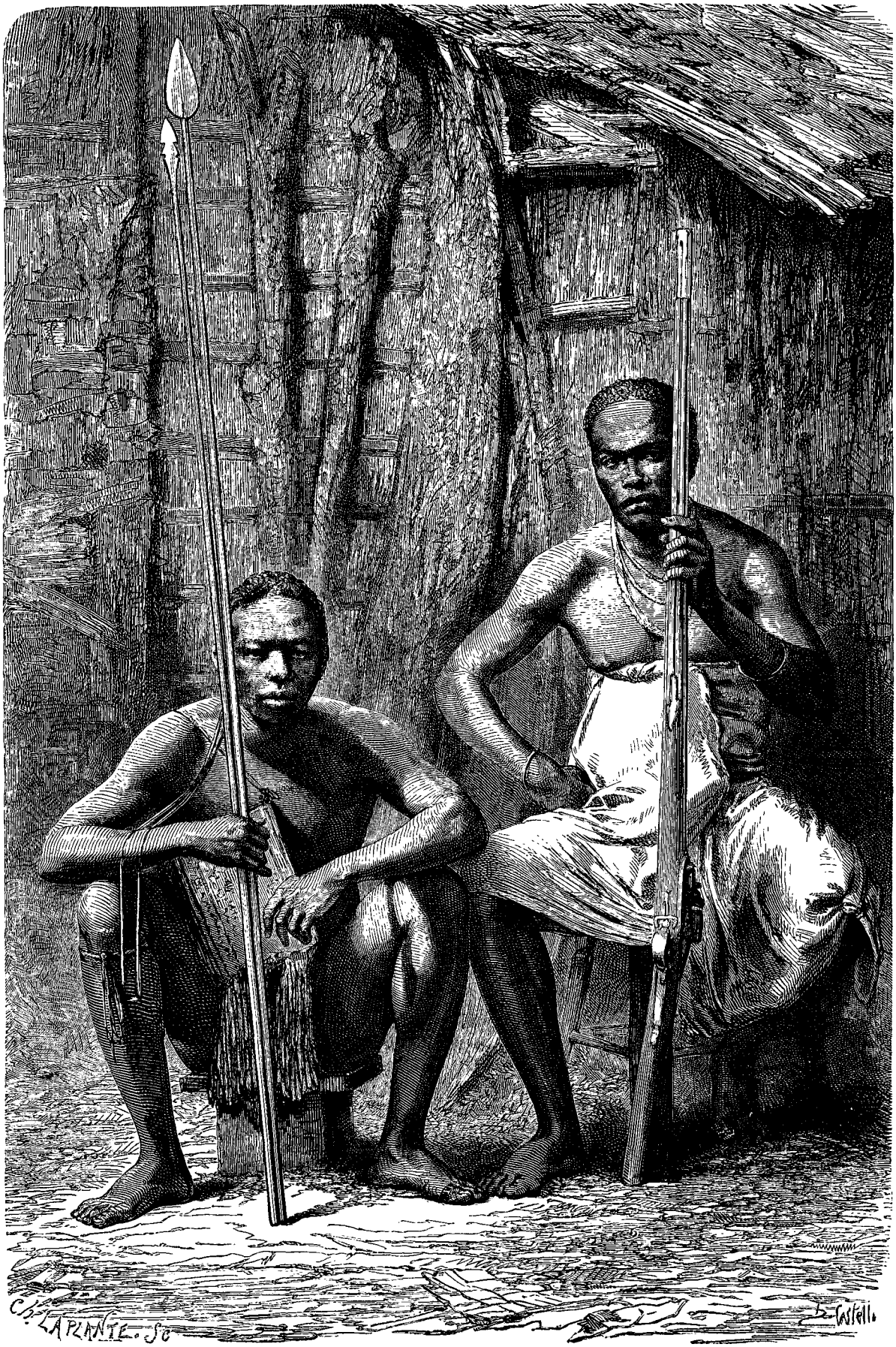
Notre contact et surtout notre autorité dépouille ceux qui sont auprès de nous de la cruauté de leurs mœurs; mais il est douteux que le frottement de la civilisation les débarrasse de leur crédulité originelle. J'en excepte, bien entendu, ceux qu'une éducation complétement européenne a réellement transformés.

Le nègre d'Afrique croit aux sortiléges. Transporté tout enfant dans nos colonies, élevé ou même né au milieu de nous, entouré de soins religieux, mais sans avoir été soustrait au contact des gens de sa race, il croit aux zombis (c'est le nom qu'aux Antilles on donne aux revenants), et il porte précieusement sur lui quelque fétiche préservateur. Qu'un ministre de la religion le débarrasse de son talisman et lui donne en échange quelque pieux emblème, soyez persuadé que sa signification toute symbolique lui échappera. Et quand il s'apercevra que sa médaille ne le préserve pas des maux contre lesquels il avait rêvé l'immunité, sans récuser la bonne foi du ministre qui la lui a donnée, il retournera à son fétiche national, en faisant à part lui cette réflexion que celui du missionnaire, excellent pour les blancs, n'est pas fait pour le pauvre noir. Il ne s'en étonne pas d'ailleurs, car il est convaincu que notre Dieu, qui nous a donné tant de puissance et de richesses, ne peut pas être en même temps le Dieu du peuple noir.

Le traitant Ouassengo et ses femmes. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

Il paraît croire du reste, par réciprocité, que nous sommes pour ses dieux des êtres indifférents, et que la puissance de ses fétiches ne nous est pas transmissible; c'est même pour cela qu'il nous les cède quelquefois sans trop de répugnance. J'ai un jour acheté, pour quelques feuilles de tabac, une de ces figurines baroques qu'on retrouve dans tous les villages, avec un morceau de verre enchâssé dans la poitrine et des plumes de touraco rayonnant en auréole autour de la tête. Le marché fut long et difficile à conclure, car cette grotesque divinité, emmanchée au bout d'un bâton, était un grand fétiche de guerre dont de longs services avaient prouvé la valeur. Le guerrier qui la possédait la plantait en terre auprès de lui quand il avait sommeil et s'endormait exempt d'inquiétude. On comprend que l'heureux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Guerriers bakalais. — Dessin de H. Castelli d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

possesseur d'un pareil talisman devait hésiter à s'en défaire. Il me le céda pourtant, mais à aucun prix il ne l'eût vendu à un noir. Il voulait bien renoncer à une invulnérabilité dont je ne devais pas bénéficier, mais c'eût été faire un marché de dupe que de céder à qui que ce fût, peut-être à un futur ennemi, un si heureux privilége.

Cette croyance à des dieux différents pour les deux races, caresse d'ailleurs et console la vanité du noir. La supériorité de l'Européen dans le domaine des faits matériels est écrasante pour lui; mais, hors de là, il la récuse volontiers. Quand il nous voit sourire au récit de quelque rêverie sortie de son imagination superstitieuse, il nous reproche doucement notre incrédulité, et donne à entendre, non sans un certain orgueil, que le Dieu des blancs, si généreux envers eux, leur a pourtant caché plus d'un mystère dont le noir a su pénétrer le secret.

C'est la réponse qui fut faite à un de mes amis, M. Serval, dans une circonstance bizarre et qui mérite d'être racontée. Il commandait alors un petit aviso, *le Pionnier*, dont l'équipage était composé en grande partie de noirs, non pas Gabonais et fétichistes, mais Sénégalais et mahométans, c'est-à-dire supérieurs en tout. Un jour l'un de ces *laptots*, se baignant dans les roues du navire, eut les chairs de la cuisse enlevées par un requin et mourut quelques instants après. A peu de jours de là, nos laptots eurent le plaisir de harponner un de ces dangereux animaux, dans lequel ils reconnurent naturellement le meurtrier de leur camarade. Déjà ils le hissaient à bord et croyaient leur vengeance assurée, quand un des leurs, occupé jusque-là dans le faux-pont, parut tout à coup au panneau en poussant une exclamation de surprise et de joie. Au même instant le requin, par un vigoureux effort, réussit à se décrocher et retomba à la mer. Pour des gens exaspérés et qui croyaient si bien tenir leur ennemi, il y avait là quelque chose d'anormal. Le laptot survenu si mal à propos appartenait, pour son malheur, à je ne sais quelle tribu mal famée et fortement soupçonnée de sorcellerie. Son apparition subite, le cri qu'il avait jeté, furent des traits de lumière. Sa connivence avec le requin parut évidente, et les commentaires allant leur train, on reconnut bientôt que le monstre marin était son propre cousin incarné ainsi pour accomplir de compte à demi quelque terrible maléfice.

Furieux contre ce camarade si mal apparenté, nos gens voulaient l'envoyer immédiatement à la mer rejoindre son cousin, et cela serait arrivé si le *gourmet* ne l'avait couvert de sa protection. Le gourmet est le chef que l'on donne à toute réunion de laptots et que souvent elle s'est donné elle-même au moment d'embarquer. Choisi parmi les plus intelligents, son crédit est grand et son autorité respectée. Mais, en cette occasion, sa voix fut méconnue. D'ailleurs, mal convaincu lui-même de l'innocence de l'accusé, il le protégeait mollement et dans l'intérêt seul de la discipline; il alla donc faire part au capitaine de l'émoi qui régnait à bord. Vainement M. Serval, qui le savait homme de bon sens, essaya de lui prouver sa sottise; il ne se laissa pas convaincre et coupa court à tout raisonnement par cet argument irréfutable :

« Les blancs savent bien des choses, beaucoup plus que les noirs, mais il y en a qu'ils ignorent et que les noirs connaissent parfaitement. »

Il entendait par là les œuvres de sorcellerie. Que répondre à cela? Rien. M. Serval obtint du respect de ses hommes trois ou quatre jours de tranquillité; mais la position du pauvre sorcier n'était plus tenable, force fut de le débarquer.

Voilà ce que sont les noirs, je parle des meilleurs. Civilisez-les tant que vous voudrez, perfectionnez leurs bonnes qualités; si vous ne les soustrayez pas à l'influence de leur race, tout ce que vous obtiendrez, je le crains, sera d'en faire ce que beaucoup d'entre eux sont déjà en sortant des mains de la nature, des hommes bons et doux, simples d'esprit, médiocres inventeurs, mais doués d'une dose suffisante d'esprit d'imitation, susceptibles de dévouement, courageux à leurs heures; mais sous le noir épiderme vivra toujours le vieil homme, et ne vous étonnez pas s'il vous échappe un jour, sous l'empire de quelque terreur superstitieuse, pour redevenir ce qu'au fond il n'aura jamais cessé d'être : crédule comme un enfant et cruel comme lui.

Cultures. — Productions naturelles. — Plantes oléagineuses et aromatiques. — Richesse des forêts.

Si la vie sociale et intellectuelle des peuples noirs présente toujours quelque côté intéressant, il est rare qu'il en soit ainsi de leur vie matérielle. J'ai montré comment s'habillent et se logent les Gabonais; le contact européen leur a donné le goût d'un certain confortable relatif, mais il n'a presque rien changé à leur mode d'alimentation. Au milieu d'une nature vigoureuse et puissante, ils n'ont su se créer que des ressources insuffisantes pour eux-mêmes et absolument nulles pour les étrangers. Auprès de leurs villages on ne voit guère que quelques belles touffes de bananiers et de manioc; dans leur intérieur quelques arbres sacrés, voisins de la case fétiche, et quelques *ilangas*, une liliacée qui a le privilége d'éloigner la foudre. Le manguier, introduit par les Européens, commence à y paraître; l'arbre à pain a moins de succès, malgré les généreux efforts de la Mission française. Aux *habitations* on cultive, sur une plus grande échelle, la banane, le manioc, l'igname, quelques arachides, le maïs et la canne à sucre en petite quantité, et enfin quelques aromates.

Ces cultures changent fréquemment de place, aux dépens des forêts voisines. Ce n'est pas un médiocre travail que ces défrichements. Les villages tout entiers émigrent à la fois pour cette grande affaire et vont camper sous bois. On dresse des abris recouverts avec les feuilles d'un balisier très-commun, l'*ogongou*. Quelques femmes s'occupent de la cuisine, pendant que les autres, portant leurs enfants sur leur dos, vont aider les hommes à débiter les arbres qu'ils ont abattus. Le soir les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

danses s'organisent au son du tam-tam, car c'est la conclusion de toutes choses, du travail comme du plaisir. Les feux brillent à travers le feuillage, et jettent des reflets cuivrés sur ces intrépides danseurs à la peau reluisante de sueur et aux gestes lascifs. De nuit et de jour c'est une vie, une animation inconnue au village. Chacun a chassé la paresse originelle et travaille avec ardeur. Mais aussitôt que la clairière est ouverte et le gros œuvre terminé, le naturel revient au galop et les hommes retournent chez eux se reposer de leurs fatigues, en laissant aux femmes le soin d'ensemencer seules le terrain qu'ils ont déblayé par un commun effort.

C'est, en somme, pour la banane et le manioc que se développe cette activité. Tous deux semblent indigènes, bien que je n'aie jamais rencontré le bananier que dans des lieux autrefois cultivés. Cet arbre est, pour le pays, une ressource immense. On m'en a nommé dix-neuf espèces réputées différentes, et j'ai eu moi-même occasion d'en adresser plusieurs variétés au Jardin d'Acclimatation d'Alger. Quelques-unes portent des fruits énormes, mais aucune n'a le goût fin et délicat de la petite banane si connue dans nos colonies sous le nom de figue-banane ou figue Freycinet. — Le manioc a, sur celui d'Amérique, l'inappréciable avantage de n'être pas toxique. Il subit une préparation toute spéciale : on le réduit en une pâte nommée *gouma*, après une macération préalable qui lui donne un certain degré de fermentation, et un goût aigre et nauséeux très-apprécié des indigènes. C'est, avec le poisson sec et la banane cuite avant maturité, la base de l'alimentation.

Les condiments ne manquent pas à cette cuisine élémentaire. Il n'est pas de pays, peut-être, qui soit plus riche en produits oléagineux inexploités. Avec l'amande concassée de l'*Oba*, un beau manguier indigène, se fait le *dika*, dont le goût et la couleur rappellent le chocolat; produit remarquable, que M. Aubry le Comte, aujourd'hui conservateur de l'Exposition coloniale, a le premier fait connaître. Deux arbres de la famille des sapotacées, le *djavé* et le *noungou*, fournissent, le premier une huile à demi concrète, l'autre une graisse très-ferme et d'une parfaite blancheur. Un arbre très-élevé, le *m'pôga*, produit une huile excellente, mais d'une extraction difficile à cause de l'extrême dureté du fruit qui la contient. Une légumineuse arborescente, l'*owala*, donne une gousse énorme dont les graines sont oléagineuses et comestibles. Si l'on joint à cette liste bien incomplète le palmier à huile qui n'est pas très-commun, et l'arachide dont les indigènes se soucient peu, parce qu'elle exige un certain travail, on voit combien ce pays est riche en matières grasses végétales et quelles ressources les habitants pourraient y trouver s'ils voulaient se donner la peine non de cultiver, c'est presque superflu, mais seulement de multiplier et de grouper les espèces utiles.

Ne fermons pas cette revue sans parler des condiments de haut goût que produit le Gabon, mais qui sont d'ailleurs peu employés. En première ligne vient le *maketa*, gingembre doré de bonne qualité; puis le *yangué-bère*, l'*enoné* et plusieurs autres plantes appartenant à ce genre cardamome dont les graines chaudes et aromatiques connues dans le commerce sous les noms de malaguette, poivre de Guinée, grains de paradis, etc., ont été très-employées autrefois chez nous dans les préparations pharmaceutiques et culinaires. Un arbre de la famille des anonacées, l'*ogana*, produit des gousses d'un arome un peu grossier. La muscade n'existe pas, je crois, dans le pays; on y trouve pourtant deux muscadiers, le *combo* et le *niohué*, dont la noix est sans parfum, mais très-oléagineuse. Le vaniller est commun, mais non la vanille. J'ai rencontré en effet très-souvent cette orchidée, sans avoir jamais vu son fruit. Les femmes, qui emploient sa feuille pour des préparations de toilette, ne connaissent pas sa gousse et son parfum. Il est donc vraisemblable que la fécondation et la fructification naturelles de cette plante sont ici plus rares encore que dans les espèces d'Amérique.

Sensuel comme les Orientaux, le Gabonais prétend comme eux posséder des remèdes contre les défaillances physiques. L'aphrodisiaque le plus en renom est la racine de l'*ibôga* (taberna-ventricosa, famille des apocynées). C'est tout au moins un excitant général qui pourrait remplacer le café; les indigènes s'en servent dans les longues excursions en pirogue, pour combattre le sommeil et ranimer leur ardeur. Les fruits de plusieurs sterculias jouissent de propriétés analogues. Le plus estimé est l'*orendé* rouge. Un autre, l'*ombéné* (sterculia acuminata de Palisot de Beauvois), est bien connu sous le nom de noix de colat ou de gourou. Son goût âpre et sucré imprègne fortement les papilles de la langue et les rend momentanément insensibles aux saveurs désagréables. L'eau saumâtre paraît alors fraîche et sucrée, propriété précieuse qui fait rechercher ce fruit dans le Soudan où il est l'objet d'un commerce important. Il n'y a pas un seul voyageur en ce pays, depuis René Caillé, qui n'ait vanté ses vertus.

Toutes ces substances ne coûtent aucun travail au Gabonais et lui sont fournies par les forêts au milieu desquelles sont situées ses cultures.

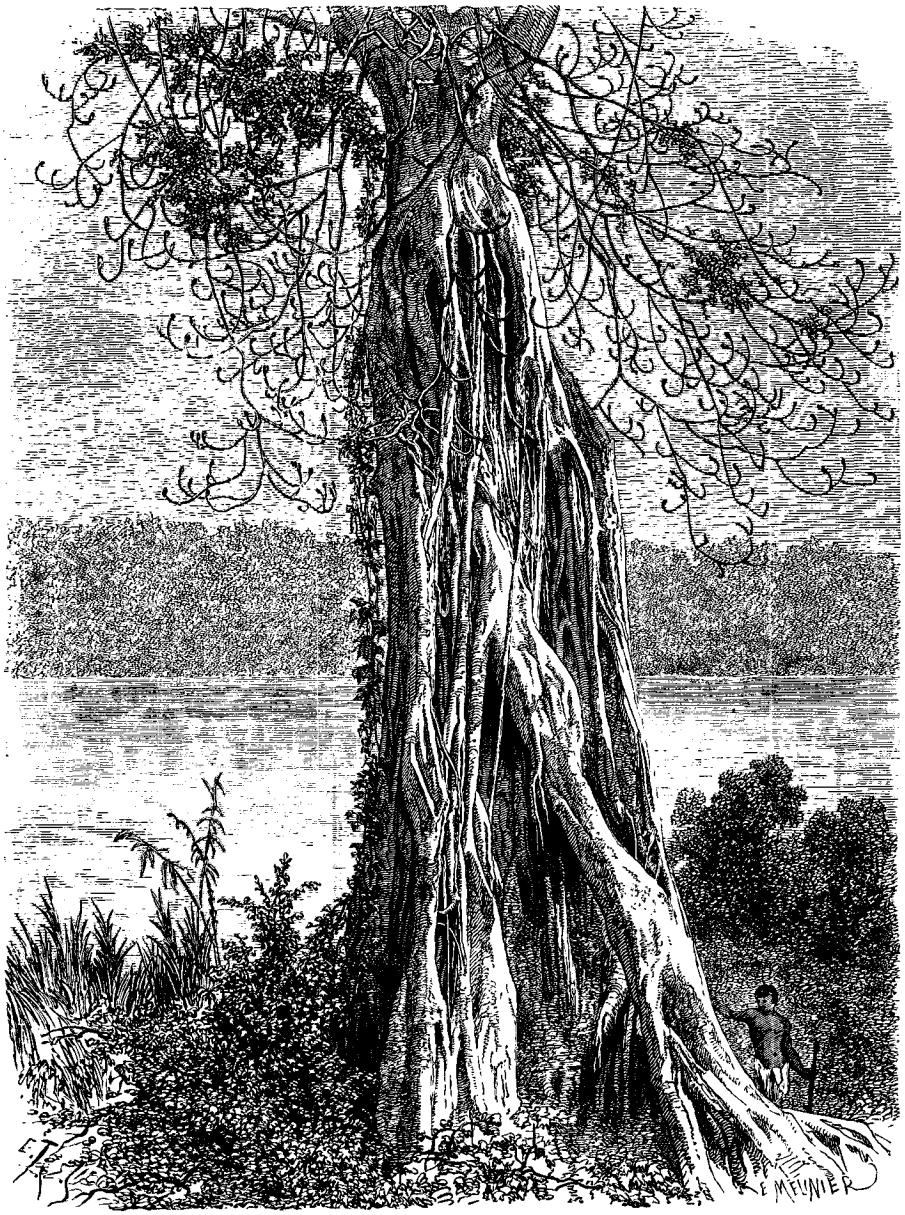
Ces forêts ont la vigueur et la puissance qu'on peut attendre d'une région inondée de soleil et de pluie. Autour d'arbres parfois gigantesques, se tordent des plantes grimpantes d'une incroyable multiplicité; d'innombrables légumineuses, des liserons aux mille couleurs, des passiflores, des combrétacées, des bignonias de toutes les formes; deux ou trois espèces de vignes à pampres énormes et dont le raisin, d'un assez bon goût mais peu charnu, s'améliorerait certainement par la culture; des apocynées de toutes sortes, les unes sécrétant, comme l'*inée*, des poisons dangereux; d'autres, comme le *n'dambô*, fournissant à la fois des fruits savoureux et une grande quantité de caoutchouc.

La nomenclature même très-abrégée de ces richesses botaniques serait interminable. Je ne puis me dispenser de citer l'*ogina-gina*, arbre à gomme gutte, l'*okoumé* ou bois à chandelle, arbre gigantesque qui sécrète une résine élémi abondante, et dans le tronc duquel se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

creusent les plus grandes pirogues; des figuiers plus ou moins riches en caoutchouc inexploité, et des bois de construction dont M. le capitaine du génie Sourieau a envoyé des échantillons intéressants à l'Exposition.

On me pardonnera, je l'espère, ces détails botaniques, si l'on veut bien songer que le riche manteau de verdure dont ce pays est éternellement paré fait sa principale beauté, et que pour les Européens qui ne peuvent pas pénétrer dans l'intérieur, c'est presque son unique attrait. La faune, beaucoup moins variée, offre moins de ressources aux curieux. L'espèce humaine elle-même, avec ses mœurs décolorées au contact des Européens, ses vices que ne relève même plus cette âpre saveur de sauvagerie qui les ferait presque pardonner (je parle des gens du rivage), offre à peine de quoi piquer la curiosité du nouveau débar-



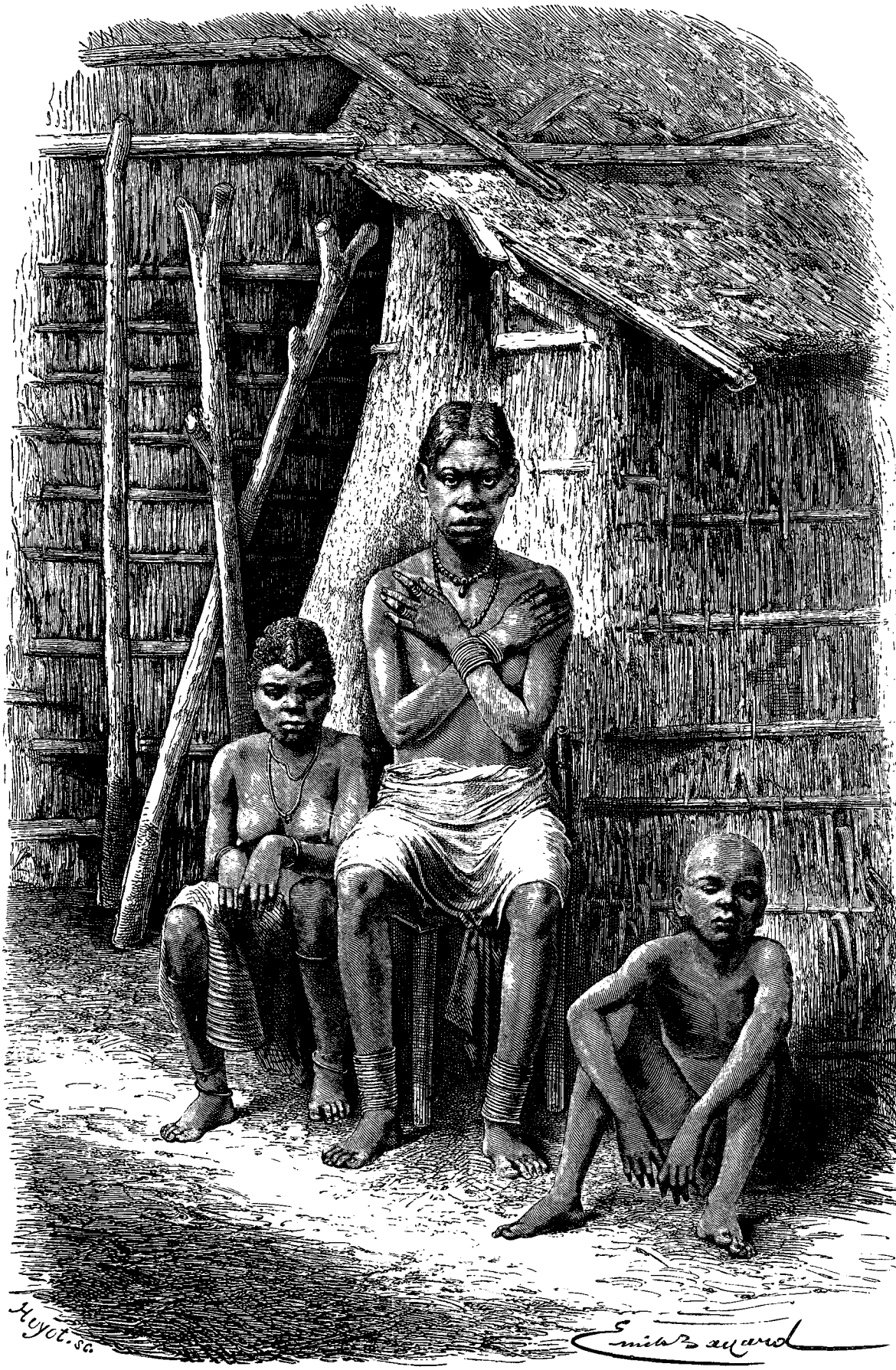
Ovoounchoua, figuier à nervures saillantes. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

qué; plus tard elle n'excite plus que l'indifférence. Seule la nature végétale, si différente de la nôtre, et à chaque pas si différente d'elle-même, vient offrir un spectacle réellement varié aux yeux qui savent y lire, en même temps qu'elle donne à l'esprit fatigué un aliment facile et inépuisable. Pour moi, donner un souvenir à ces riches forêts, où j'ai si souvent glané avec plus d'ardeur que de science, c'est presque faire acte de reconnaissance; je leur dois le plus grand bien que puisse désirer un Européen dans un pays si peu fait pour lui, celui de n'avoir jamais connu l'ennui ni les soucis déprimants de la nostalgie.

Le Boulous ou Shékianis. — L'huile de termites. — Les Bakalais. — Région des palétuviers. — Construction de cases. — Animaux des forêts. — Fourmis et termites.

C'est au Gabon que s'est arrêtée l'invasion des Shékianis ou Boulous, tribu autrefois redoutable s'il faut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes et enfant bakalais. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en croire les M'Pongwés qui les craignent encore tout en les méprisant. Pour ces raffinés de civilisation, fiers de leurs relations avec les blancs, le Boulou, l'homme des bois, est en effet un sauvage avec lequel ils ne frayent pas volontiers, et surtout avec lequel ils ne se mésallient que dans un pur intérêt de spéculation.

En cela ils font preuve de goût. Le Boulou, sans être extrêmement noir, l'est plus que le M'Pongwé; sa peau est rude et terreuse; la saillie de sa mâchoire est plus marquée; sa physionomie n'exprime souvent que l'abrutissement. En général, il est franchement laid. — Il a conservé de ses récentes migrations des goûts nomades bien prononcés. L'exiguïté de son mobilier et le peu d'importance de ses cultures, lui rendent le déplacement facile et peu coûteux. D'ailleurs s'il est vagabond, c'est qu'il aime la maraude. Il vole le Gabonais qui a peur de lui, ne se plaint pas, mais, en vrai marchand qu'il est, tâche de lier une affaire avec son voleur, et se rattrape sur la fourniture.

Les cases des Boulous sont petites, mal bâties, incommodes et surtout malpropres comme le propriétaire lui-même. Comment vit celui-ci? On ne se l'explique pas trop. Le M'Pongwé, avec ses cultures restreintes mais assez bien entendues, avec les ressources de la pêche, se soustrait à peine à la famine; le Boulou doit être encore plus embarrassé. Il est vrai que vivant constamment au milieu des bois, il sait mieux en exploiter les ressources, et passe pour habile chasseur. Puis ses goûts ne sont pas délicats. J'ai rapporté au Musée colonial un échantillon d'une huile avec laquelle il prépare ses aliments, et dont la provenance impure soulèverait de dégoût l'estomac le moins rebelle. On l'obtient en faisant bouillir à pleine marmite un gros termite à tête noire, au corps bleuâtre et mou, dont l'aspect rappelle assez la grosse tique du chien. Cette huile est d'ailleurs limpide, d'une belle couleur opaline, et n'a pas un goût désagréable, ainsi que je m'en suis assuré avant de connaître, il est vrai, sa dégoûtante origine.

La vie solitaire et retirée que le Boulou mène souvent au milieu des bois a jeté sur toute sa race une sorte de prestige mystérieux. Comme les vieux charbonniers de nos forêts, il est quelque peu médecin et tout à fait sorcier. La forêt n'a pas de secrets pour lui; il sait y trouver des médicaments utiles et plus facilement encore de dangereux poisons. Il est grand féticheur en un mot.

C'est sur le bord des rivières qu'il faut aller chercher les Bakalais ou Akalais, les gens les plus rapprochés de nos comptoirs après les Boulous; voyage peu récréatif d'ailleurs, tant qu'on n'a pas franchi la zone d'alluvions vaseuses où les eaux de la mer se mélangent aux eaux douces. Cette région est celle du palétuvier et rien que du palétuvier, car la vase est le royaume exclusif de cet arbre singulier. Il l'envahit par les mille racines en arcades qui partent de sa tige, par celles qui descendent de ses branches comme une longue chevelure, par ses innombrables fruits qui avant de se détacher poussent une grosse racine, puis tombent à l'eau par milliers, et, s'y maintenant debout comme des aréomètres, lestés qu'ils sont par le poids de leur racine, s'en vont avec le courant prendre possession des bancs de vase qu'ils rencontrent sur leur route. Cet arbre envahisseur dresse sur les bords des rivières d'impénétrables murailles d'une verdure grisâtre d'autant plus triste que rien ne vient rompre sa fatigante monotonie, car dans toute cette zone la nature semble inanimée. A peine y aperçoit-on quelques jolis martins-pêcheurs; parfois un perroquet ou un touraco lance un cri rauque et désagréable; ou bien un foliotocolle, perché au plus haut d'un arbre, trahit sa présence dans la saison des amours par quelques notes aiguës; mais caché au milieu du feuillage, il soustrait aux yeux son riche plumage vert et ses reflets métalliques d'une incomparable beauté.

Ces manifestations de la vie ne troublent qu'à de rares intervalles le sommeil de ces solitudes. Cette stagnation de la nature au milieu d'une végétation vigoureuse a quelque chose d'inattendu qui produit une pénible impression. On sent que cette région plantureuse, mais d'où la vie animale est absente, n'est pas faite pour l'homme, et il n'en est pas en effet qui lui soit plus mortelle. Tout à l'heure ces eaux à demi stagnantes, aspirées par le reflux de la mer, vont mettre à découvert des bancs de vase inabordables; les racines des palétuviers vont sortir de l'eau à demi pourries, couvertes d'huîtres et de moules fangeuses au milieu desquelles courent avec une singulière pétulance une multitude de petits crabes noirs, qu'on prendrait pour des araignées mygales.

Toute cette vaste nappe de vase va dégager des gaz sulfhydriques qui étaient retenus dans son intérieur par la pression de l'eau et qui viennent maintenant éclater à la surface comme des bulles de savon, en répandant une odeur pestilentielle. Pendant la nuit se joint à ces effluves fébrigènes une humidité pénétrante qui saisit et fait frissonner, tandis que des milliers de moustiques s'emparent de l'atmosphère et se ruent sur leur proie. Cette région n'est pas faite pour l'Européen. L'indigène lui-même n'y vit pas sans faire connaissance avec la fièvre.

A mesure qu'on s'avance dans l'intérieur, la nature change d'aspect. L'horizon s'élargit et la végétation devient plus variée. Des arbres qui, ainsi que l'*aguirigui* (*avicennia tomentosa*), semblent un compromis entre les formes bizarres du palétuvier et la végétation ordinaire, ménagent parfois la transition. Puis apparaissent une immense quantité d'*enimbas*, grand palmier dont le fruit sec et peu huileux est une médiocre ressource culinaire pour l'indigène, mais qui lui fournit en revanche des planches toutes faites pour construire sa maison, et des tuiles d'un apprêt facile pour la couvrir. Ces planches sont les branches mêmes de l'enimba, ou, pour parler plus correctement, les nervures de ses feuilles, longues de cinq ou six mètres, épaisses, étroites, planes sur une de leurs faces, et d'une rectitude irréprochable; si bien qu'on n'a qu'à les débarrasser de leurs follioles pour en faire des planches d'un emploi parfaitement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commode. Quant aux tuiles, ce sont les follioles elles-mêmes, disposées les unes à côté des autres et cousues avec des baguettes de bois.

Disons, en passant, qu'à proprement parler, une case gabonaise ne se bâtit pas, mais se coud pièce à pièce, sans clou ni marteau. Le fil qui sert à cet usage est une longue liane, souple et tenace, l'*ojôno*, qui appartient elle aussi à l'inépuisable famille des palmiers. C'est une espèce de rotang fort désagréable à rencontrer dans les bois, car il est armé de crochets recourbés, rangés par paires de chaque côté de la tige comme les pattes d'une ancre, et qui, lorsqu'ils atteignent un passant, lâchent difficilement leur proie.

On rencontre les premiers villages des Bakalais au milieu de ces enimbas, qu'ils exploitent et vendent aux Gabonais. C'est, avec le bois de santal et l'ébène, leur principal commerce. — Cette race est peu nombreuse. Avant-garde arrêtée dans sa marche, d'une grande tribu qui habite sur les bords de l'Ogo-Wai, elle rétrograde aujourd'hui sous la pression des Pahouins qui s'infiltrent au milieu d'elle. Ce n'est pas une perte. Les Bakalais qui semblent participer des Boulous par la laideur, paraissent avoir aussi leurs défauts. Ils ont les mêmes goûts nomades, et aussi peu de respect pour la propriété d'autrui; mais ils sont plus industrieux, car ils fabriquent des tissus en fibres végétales d'une bonne confection, plus solides et plus durables assurément, et pourtant moins prisés, que la plupart des cotonnades européennes dont ils font leurs pagnes. — Ils ont aussi, plus que leurs voisins le sentiment de la musique, et font plusieurs instruments qui tiennent, les uns de la harpe, les autres de la guitare.

Ne quittons pas les forêts des Boulous et des Bakalais, sans mentionner les hôtes qui les habitent avec eux. Ces hôtes sont rares et le chasseur y trouve peu de ressources; mais le naturaliste est moins à plaindre, surtout s'il veut se rabattre sur le monde des infiniment petits.

La meilleure aubaine qui puisse favoriser un chasseur, c'est la rencontre de quelque antilope. Il en existe cinq ou six espèces, depuis le gracieux animal qui atteint à peine la taille d'un lièvre, jusqu'au *bango* zébré de blanc, qui est aussi grand qu'un daim, et dont j'ai donné un beau spécimen à l'Exposition coloniale. C'est le tragelaphus albo-virgatus de du Chaillu, l'antilope zébrée de M. Gervais.

Sur les coteaux élevés du fond de la baie on rencontre quelquefois un buffle sauvage, le *niaré*, et plus rarement le sanglier à front blanc dont j'ai pourtant vu un individu à l'état domestique. Un museau verruqueux, des yeux entourés de longues soies, de longues oreilles terminées par des pinceaux de poils, donnent à cet animal une physionomie vraiment originale. Une sorte de Paresseux, le Perodicticus Poto, nommé dans le pays *Ekanda*, un grimpeur nocturne, le *Youko*, sont aussi très-curieux, mais difficiles à atteindre; aussi sont-ils rares dans les collections de l'Europe. Le pangolin, la civette, le rat palmiste, le fourmilier, le daman, sont avec la panthère et diverses espèces de singes, les principaux représentants de l'ordre des mammifères. L'éléphant et le gorille, le plus grand des quadrumanes, ne se trouvent guère aujourd'hui que dans les forêts lointaines où vivent les Pahouins. — La panthère n'est pas non plus bien commune. D'après le témoignage de M. Vignon, elle suit quelquefois les gens qui traversent les forêts, rôde autour d'eux, mais les attaque rarement.

Les serpents sont plus dangereux. — Ils sont plus communs et tous très-venimeux, à l'exception du grand boa python, que sa taille suffit d'ailleurs à rendre redoutable. Ils viennent assez souvent rôder autour des cases pour y attraper quelque volaille et poursuivent même les rats jusque parmi les feuillets des toitures. Le plus remarquable est l'Echidna Gabonica, grosse vipère à courtes cornes et sans queue, qui atteint parfois deux mètres de longueur, et dont les écailles de couleurs variées forment de grands losanges d'une régularité singulière et vraiment élégante.

A côté de ces dangereux animaux il n'est pas hors de propos de placer la fourmi, le fléau, la peste des pays chauds. Depuis la petite bête familière et presque microscopique dont une république tout entière se loge dans la fissure d'une table, jusqu'à la grosse fourmi rousse qui hante les forêts et se fait redouter des plus grands animaux, on en rencontre de vingt espèces différentes. — Les unes vivent au milieu de nous, habitent nos maisons, s'installent en maitres à bord des navires et rendent quelques services en échange de leurs incessantes déprédations. Comme les chiens errants de Constantinople auxquels la police turque abandonne sagement le service de la voirie qu'elle ne ferait pas aussi bien, elles débarrassent de toute immondice la maison qu'elles ont adoptée.

Elles ne sont qu'incommodes. D'autres ont la serre plus cruelle. L'une des plus singulières est une grande espèce blonde, au corselet allongé, qui fait son nid sur les arbres. Elle rapproche à grands renforts de filaments les bouquets de feuilles qui terminent les branches, en forme des poches assez bien closes, et y établit sa couvée. Sur quelques arbres on compte ces nids par milliers. Rien n'égale la bravoure de leurs propriétaires; à la moindre agression elles sortent à la hâte et sans hésiter font tête à l'ennemi.

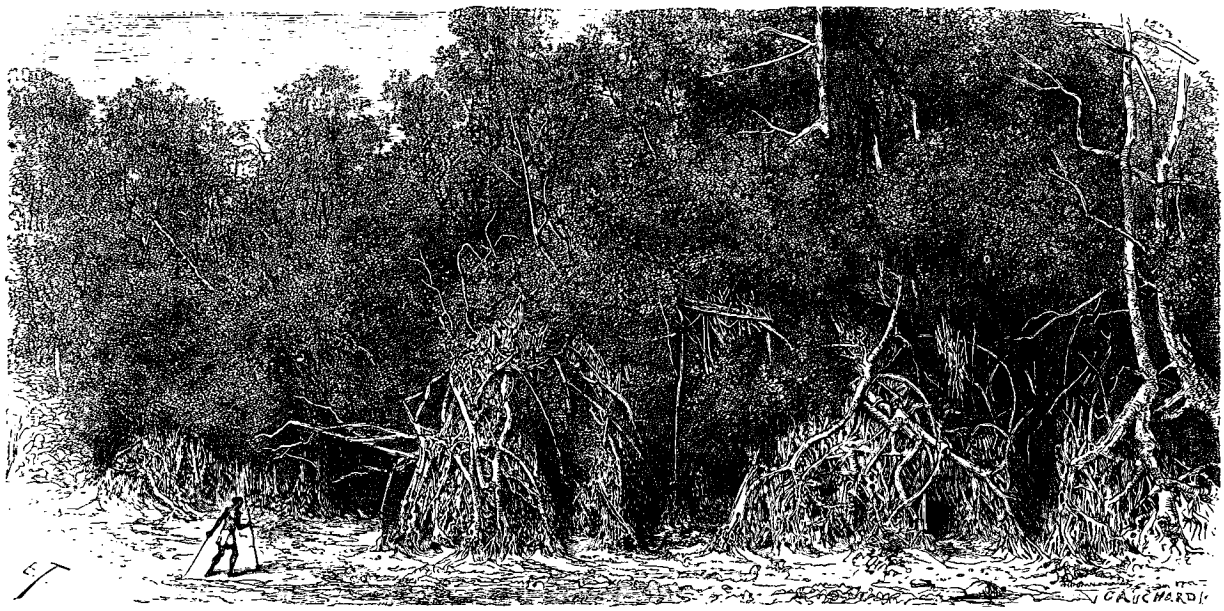
Une autre est plus remarquable encore, c'est une grosse fourmi rousse que l'on voit souvent défiler dans l'herbe ou à travers les sentiers, marchant en colonne serrée, et suivant un ordre tout particulier. Une partie s'entasse sur deux rangées, les pattes si bien enchevêtrées les unes dans les autres, que du bout d'un bâton on en soulève de véritables pelotes; elles forment ainsi deux longues murailles parallèles hautes de trois ou quatre centimètres et écartées d'autant. Entre ces deux murailles comme entre deux berges élevées coule une véritable rivière de fourmis emportant des provisions ou des larves qui proviennent peut-être du pillage d'une république ennemie. Au milieu des travailleuses circulent en tous sens des mâles à grosses têtes, libres de tout far-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deau, et chargés de régler et d'accélérer le défilé. La bizarre disproportion de leur tête et de leur corselet, rappelle tout à fait ces caricatures où l'on voit une tête colossale surmonter les épaules d'un personnage microscopique. Armés de pinces vigoureuses, ils font la police de la colonne et veillent à sa sûreté. Sur les flancs, en dehors de la double muraille, ils battent l'estrade, ramènent les fugitifs, rallient les traînards et courent sus à tout agresseur. Sous ce rapport ils n'ont pas beaucoup à faire, car il y a peu d'animaux et peu de gens disposés à les inquiéter. Les nègres, auxquels la chaussure est inconnue, n'ont garde de les fouler du pied.

Ils ont même pour respecter ces fourmis voyageuses un motif bien autrement sérieux que la crainte de leurs morsures. Je me promenais un jour avec un chef, quand nous rencontrâmes une de ces armées voraces qui traversait le sentier. Au moment de la franchir mon compagnon s'arrêta, alla cueillir une feuille à l'arbre le plus voisin, la posa délicatement dans le courant et passa. Flairant quelque mystère, je lui demandai ce que signifiait ce singulier péage. « Ma femme est grosse, me répondit-il, c'est pour qu'il ne lui arrive pas malheur pendant ses couches. » A cette singulière révélation je ne pus garder mon sérieux. Mon homme en fut blessé, et me dit d'un ton d'humeur que j'avais tort de me moquer de lui, qu'après tout, si nous autres blancs nous n'avions pas peur des fourmis, nous n'avions pas grand mérite à cela, puisque nous n'amenions jamais nos femmes au Gabon. Il faut convenir que l'argument était péremptoire.

Parfois une de ces armées envahit une case et n'abandonne la place qu'après en avoir fait un nettoyage



Palétuviers des rivières équatoriales. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

complet. Cancrelats, scorpions, centpieds, vermine de toute espèce, tout est dévoré en un clin d'œil, tout ce qui a vécu, de la vie animale du moins, car les substances végétales n'ont rien à craindre de ces invasions. Elles ont leur ennemi particulier et qui n'est pas moins dangereux, c'est le termite. Si le termite et la fourmi se liguaient contre un village, en quelques jours tout aurait disparu; heureusement il n'est pas de plus mortels ennemis. Comme la fourmi, le termite est ici une race féconde en variétés. Le plus nuisible est celui qui, acclimaté en Europe, a menacé de destruction les digues de la Hollande et qui mine encore en silence quelques maisons de la Rochelle et de Rochefort; travail mystérieux dont M. de Quatrefages et M. Michelet ont donné de si intéressants récits. Un autre bâtit de véritables monticules de deux ou trois mètres d'élévation creusés d'une multitude de cellules, œuvre plus gigantesque, proportionnellement à la taille de l'ouvrier, que la construction des Pyramides de l'Égypte. — Une troisième, construit dans les arbres de grands nids globuleux composés de particules de terre et de bois agglutinées. — Un autre enfin élève sur le sol de gros cylindres de cinquante centimètres de hauteur surmontés d'un large chapiteau dentelé. On dirait un énorme champignon celluleux à l'intérieur.

L'espace me manque pour parler des araignées aux couleurs variées, des mantes, du cyphocrane qui semble un insecte de fantaisie fabriqué avec des baguettes de bois mort, et d'autres animaux qui composent la faune peu riche peut-être, mais réellement curieuse de la région gabonaise.

GRIFFON DU BELLAY.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bananiers fétiches de la rivière Ogo-Wai (voy. p. 315). — Dessin de Thérond d'après un croquis de M. Griffon du Bellay.

LE GABON,

PAR LE Dr GRIFFON DU BELLAY, MÉDECIN DE LA MARINE.

1861-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Visite aux Fans ou Pahouins. — Simplicité du costume. — L'Ito. — Armes singulières. — Flèches empoisonnées. — Danses guerrières. Cannibalisme. — Le gorille. — Chasse aux éléphants.

Des villages bakalais aux villages pahouins il n'y a qu'un pas. Le premier que je visitai en 1862, en compagnie de deux officiers de la division navale, venait de s'établir tout récemment sur les bords d'un canal tortueux affluent de la rivière Como.

Après mille détours dans cette espèce d'arroyo, nous arrivâmes devant une pointe culminante. Une case qui s'y trouvait pouvait passer pour la hutte de quelque indigène ami de la solitude, mais était en réalité le poste avancé d'un village que les arbres nous cachaient encore et qui se tenait sur la défensive. On nous avait bien dit que les Pahouins, race véritablement guerrière, étaient toujours sur leurs gardes et difficiles à surprendre. En effet le tertre se couronna subitement d'une multitude de guerriers, grands et petits, car les enfants eux-mêmes accouraient maniant des sagayes proportionnées à leur taille. Au milieu d'eux apparut le chef portant en javelines et couteaux de guerre tout un arsenal. C'était un homme d'une quarantaine d'années environ, grand, vigoureux, le visage osseux, le front saillant, les tempes aplaties et élargies par la section des cheveux, bien bâti quoique avec des bras longs et grêles, et la poitrine tatouée de fort laides cicatrices. Pour tout costume il portait une peau de bête fauve à la ceinture. Son accueil fut plus que froid, mais l'éloquence de notre interprète et surtout l'espoir de quelques cadeaux déridèrent sa physionomie. D'ailleurs, si ces gens n'avaient jamais vu de blancs, ils n'ignoraient pas notre existence, et notre visite sans être attendue ne les surprenait qu'à demi. Quelques feuilles de tabac distribuées à la ronde mirent tout le monde de bonne humeur; les visages s'épanouirent et nous montrèrent de formidables rangées de dents limées et pointues, dont l'aspect s'accommodait on ne peut mieux à la réputation cannibale des gens qui en étaient armés. La glace était rompue, et le cercle farouche s'ouvrit devant nous.

Le village, qui était à deux pas de là, pouvait passer comme du reste la plupart de ceux des Pahouins pour une espèce de forteresse. Les deux ou trois cents cases qui le composaient faisaient deux lignes continues parfaitement parallèles, bordant une large rue dont un corps de garde barricadait chaque extrémité. Sa population était vraiment remarquable et d'un type tout particulier. Il est impossible d'ailleurs de ne pas être frappé tout d'abord de l'originalité de cette race pahouine.

1. Suite et fin. — Voy. pages 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les enfants sont vifs, espiègles, intelligents, d'une figure régulière et agréable. Leur tête est allongée, leur front large et proéminent; leurs yeux sont grands et doux. Malheureusement cette physionomie sympathique se modifie quand ils arrivent à l'âge adulte. Vers quinze ou seize ans, à l'époque où les passions se développent, le type de race s'accentue. L'embonpoint disparaît, les pommettes deviennent extrêmement saillantes, les tempes s'excavent, le front acquiert de plus en plus une proéminence qui donne aux Pahouins un cachet tout particulier, et ne permet jamais de les confondre avec les M'Pongwés ou toute autre tribu gabonaise.

Les femmes ont aussi la tête allongée et le front saillant; mais elles ont rarement le visage osseux et amaigri du Pahouin. Elles ont de l'embonpoint, trop peut-être, sans jamais arriver à l'obésité, infirmité à peu près inconnue aux races noires. Leur main étonne souvent par sa petitesse et la finesse de son attache. Ce qui n'empêche pas ces beautés charnues et peu vêtues d'être parfaitement laides à de rares exceptions près; et malheureusement chez elles l'art vient bien mal en aide à la nature. Ce n'est pas qu'elles ne soient coquettes. Elles couvrent leur poitrine de colliers comme les Gabonaises, et attachent à leurs cheveux une multitude de grappes de perles blanches très-fines qui tombent sur leurs épaules ou descendent devant leurs yeux et leur fouettent le visage, parure originale et d'un bon effet. Leurs bras et leurs jambes sont garnis de bracelets en cuivre ou en fer poli qui ressemblent ordinairement à de longs ressorts à boudin. Les jeunes mères s'enlaidissent à plaisir en se barbouillant des pieds à la tête, et je ne sais trop pourquoi, avec une décoction de bois rouge. Elles portent un large baudrier tout couvert de coquilles de cauris, et dans l'anse duquel repose leur enfant à la mamelle. De vêtements proprement dits, ces dames n'en ont point, et je n'en parle que pour mémoire.

Mais elles ont l'ito, un ornement qui est bien à elles. C'est un morceau d'écorce rouge plissée qui se passe sous la ceinture, et dont l'extrémité s'étale en éventail au milieu du dos, comme la queue épanouie d'un dindon qui fait la roue. Si ce volatile existait dans le pays, on croirait volontiers qu'il a servi de modèle à l'inventeur de ce bizarre accoutrement. Cette étoffe souple et résistante, teinte en rouge avec une décoction de bois de santal, est empruntée à l'*emvien*, qui n'est autre chose qu'un figuier; cet arbre qui d'après la tradition, a fourni jadis des vêtements à nos premiers pères, habille donc encore aujourd'hui des gens presque aussi voisins qu'eux de l'état de nature.

Telle était la population singulière au milieu de laquelle je me trouvais pour la première fois. Je l'ai revue fréquemment depuis, mais surtout dans les villages moins éloignés de nos établissements, où elle commence déjà à perdre son originalité. Chasseurs et guerriers, la première chose que les Pahouins empruntent aux Européens, ce sont des fusils, puis des étoffes et les oripeaux grotesques qui ont fait de tout temps le bonheur des peuples noirs. C'est dans un de ces villages pervertis en quelque sorte par notre contact que M. Houzé de l'Aulnoit a pris les types que nous présentons plus loin à nos lecteurs. Le chef dont la tête est coiffée d'un kolbach, a bien les caractères physiques de sa race, mais combien est préférable à son ridicule accoutrement la vraie tenue de guerre du Pahouin primitif!

Les armes de ce peuple ne sont pas moins caractéristiques que son costume. Habile à travailler le fer, industrie inconnue aux autres tribus, il en fait des sagayes, de grands couteaux de combat à pointe très-aiguë et d'un dessin élégant, arme qui doit être terrible entre les mains d'un homme courageux; des couteaux plus courts destinés à divers usages; des herminettes, des haches excellentes et d'une forme remarquable; et enfin une arme singulière, hache ou couteau comme on voudra l'appeler, qui représente tout à fait le profil d'une tête d'oiseau emmanchée sur un cou fortement cambré; une rainure qui divise le bec en deux parties et un trou qui représente un œil ne laissent aucun doute sur l'intention du dessinateur. M. du Chaillu dit que ce bizarre instrument se lance à distance à la tête des ennemis. J'ai entendu dire de mon côté que c'était une sorte de couteau sacrificateur destiné à immoler des victimes humaines, victimes sacrifiées non pas aux dieux d'une religion féroce, mais tout simplement à l'appétit des officiants. Un coup de pointe appliqué sur la tempe fait une blessure mortelle, et la partie courbe sert ensuite à pratiquer la décollation de la tête.

Toutes ces lames sont d'un bon travail, et bien supérieures à la plupart des sabres ou couteaux que le commerce fournit habituellement aux populations africaines. Elles sont en outre ornées de dessins gravés, de nervures et parfois même d'incrustations de cuivre qui témoignent du bon goût de l'ouvrier. L'outillage de leurs forgerons est des plus simples. Il se compose en somme de deux petites enclumes à main, l'une fichée en terre et l'autre servant de marteau; ils chauffent le fer à un feu de bois animé par un soufflet à double courant assez ingénieux. C'est un bloc de bois de quelques centimètres de hauteur dans lequel sont pratiquées deux cavités cylindriques parallèles munies chacune à leur partie inférieure d'un tube portevent. Chaque cavité est recouverte par une peau très-mobile à laquelle s'adapte un manche de bois. Cet opercule en s'élevant et s'abaissant successivement, aspire l'air et le rejette. Ce sont donc deux corps de pompe combinés dont le jeu alternatif donne une machine soufflante à effet continu. Ce soufflet simple et commode paraît d'ailleurs être connu de tout le continent africain, car le capitaine Speke l'a trouvé parmi les populations de la côte orientale, et le *Tour du Monde* en a donné un très-bon dessin (page 293, année 1864).

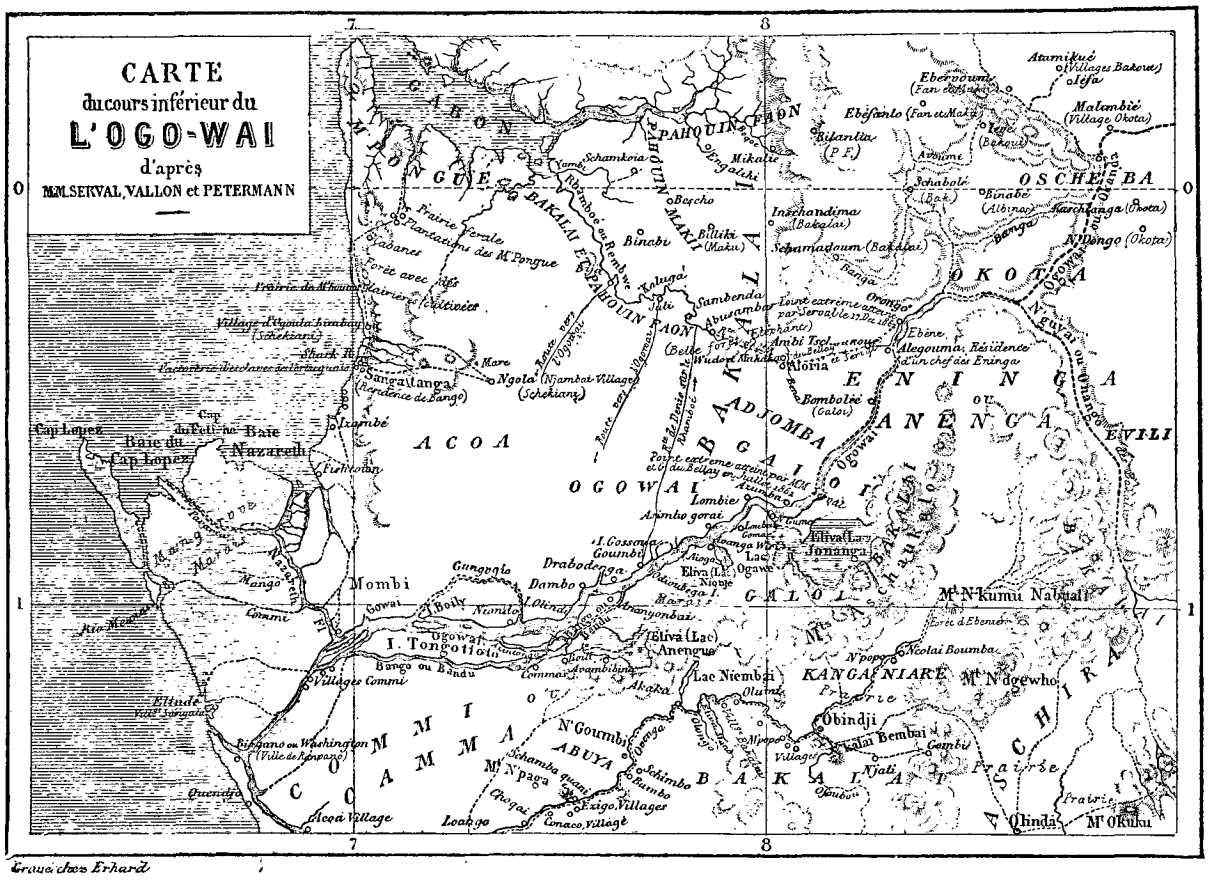
Mais l'arme la plus dangereuse peut-être du Pahouin et qui lui est plus spéciale que toute autre, est une arbalète avec laquelle il lance des petites flèches de bambou empoisonnées. Cette arme exige de celui qui s'en sert une grande vigueur, car il faut l'effort du corps tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entier pour l'armer; mais comme elle se détend sous une légère pression et peut s'épauler comme un fusil, elle ne manque pas de justesse. Quant au poison dont la flèche est enduite, ses effets sont terribles. On doit toujours accueillir avec une certaine réserve les récits des naturels et même ceux des voyageurs sur de pareils sujets. Mais un habile physiologiste, M. Pélikan, me vient très-à-propos en aide, par une communication qu'il a faite récemment à l'Académie des sciences. Il a expérimenté cette substance, dont j'ai déposé des échantillons à l'Exposition coloniale, et reconnu en elle un des poisons qui agissent sur le cœur avec le plus de violence. Il s'extrait des graines d'une plante grimpante nommée *inée* ou *onaye*, qui appartient à la famille des apocynées, peut-être au genre échites, et qui est très-rare, du moins autour de nos comptoirs.

L'arc avec sa flèche empoisonnée est plutôt une arme de chasse que de combat, car la nécessité de s'asseoir pour l'armer la rendrait incommode dans une lutte.

Quand nous eûmes parcouru le village, mes compagnons et moi, furetant dans toutes les cases, et y rencontrant à chaque pas des armes ou des objets inconnus aux Gabonais, nous revînmes à la case du chef. Des tamtams arrivèrent en toute hâte avec d'autres instruments de musique, basés sur le principe de l'harmonica, et tout le village entra en danse. Les femmes qui portaient l'ito avaient mis un soin tout particulier à en étaler l'éventail; il est clair que c'est sur le trémousse-



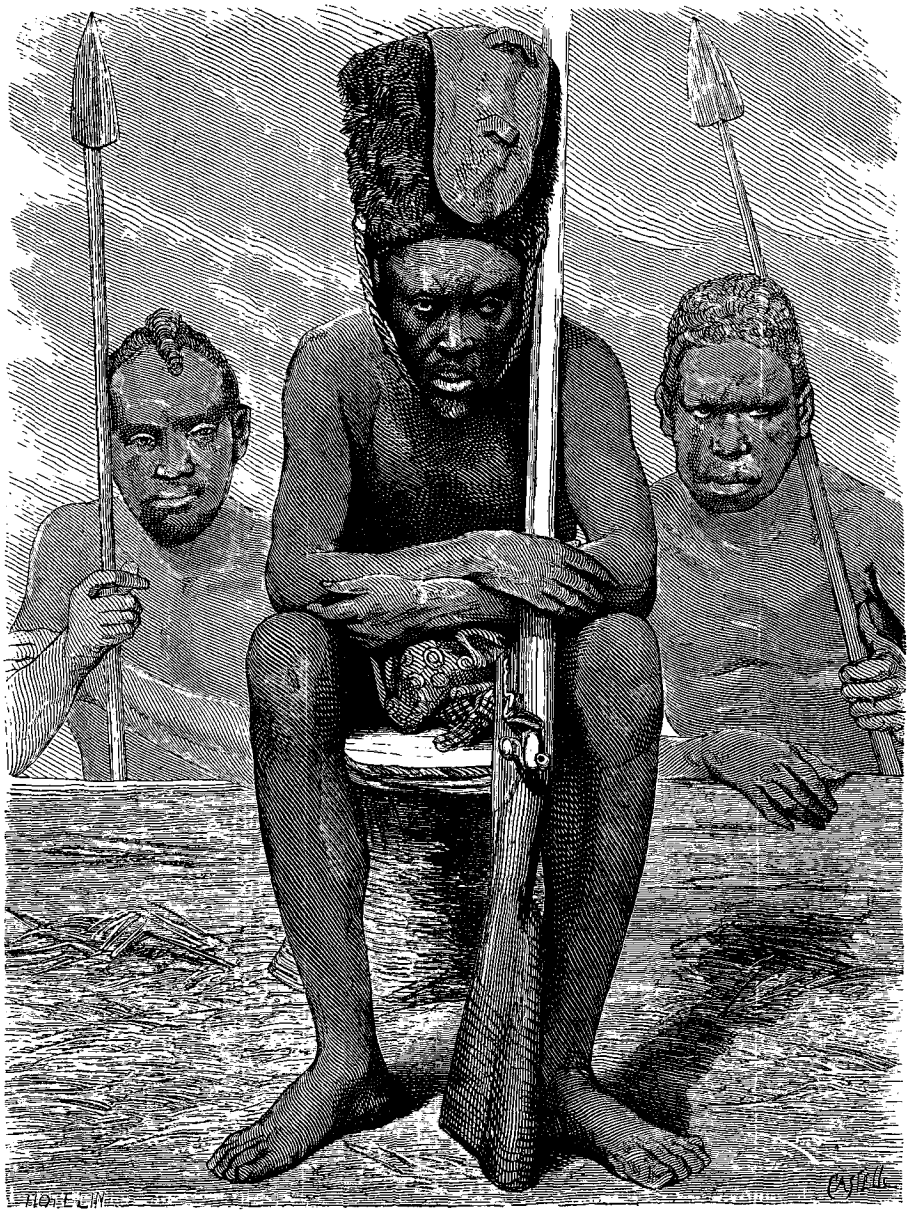
ment de cette parure excentrique qu'elles fondaient l'espoir de leur succès. Leur danse est peu compliquée. Deux longues files de danseurs et de danseuses, conduites chacune par un coryphée, serpentent devant l'orchestre, se cherchant et s'évitant tour à tour, s'animant peu à peu, pour finir par les gambades les plus extravagantes.

Peuple éminemment guerrier, les Pahouins ont de véritables danses de caractère dont je n'ai pas été témoin, mais que m'a plus d'une fois racontées mon collègue, M. le docteur Touchard, qui a longtemps vécu auprès d'eux, et à l'obligeance duquel je dois plus d'un renseignement intéressant. Deux guerriers s'avancent l'un vers l'autre armés de toutes pièces et la tête couronnée d'une large aigrette en plumes de tourako ou de merle métallique. Ils portent au cou un collier de dents de tigre; à l'épaule gauche est suspendu un grand couteau de guerre enfermé dans sa gaîne en peau de serpent; à la ceinture une peau de bête sauvage et un poignard large et court; dans la main gauche, un faisceau de sagayes; au bras droit, un large et épais bouclier en peau d'éléphant. Quand ces personnages, bardés de leur formidable arsenal, se livrent à des passes d'armes, les narines dilatées et respirant la guerre, la bouche entr'ouverte et laissant voir leurs dents acérées, on sent qu'on est en présence d'une population vraiment énergique.

Les Européens qui ont eu occasion de vivre parmi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'eux, sont unanimes à les tenir, malgré leur cannibalisme, en plus haute estime que les autres races du Gabon. Ce cannibalisme d'ailleurs est-il chez eux une simple affaire de cruauté? Cela n'est pas croyable. M. du Chaillu, dans la relation de son voyage chez les Pahouins ou Fans, comme il les appelle avec plus de raison, me paraît avoir singulièrement exagéré cet appétit de la chair humaine. A l'en croire, l'unique village qu'il a visité n'était qu'un vaste charnier. Ce ne sont partout qu'ossements humains et chairs pantelantes. Il a évidemment chargé le tableau. Les officiers français connaissent aujourd'hui beaucoup de villages pahouins, et n'y ont trouvé que rarement des traces d'anthropophagie. Dans ceux qui nous avoisinent, les mangeurs de chair humaine se cachent, non par crainte de notre intervention, qui ne peut pas encore s'imposer, mais



Guerriers pahouins. — Dessin de Castelli d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

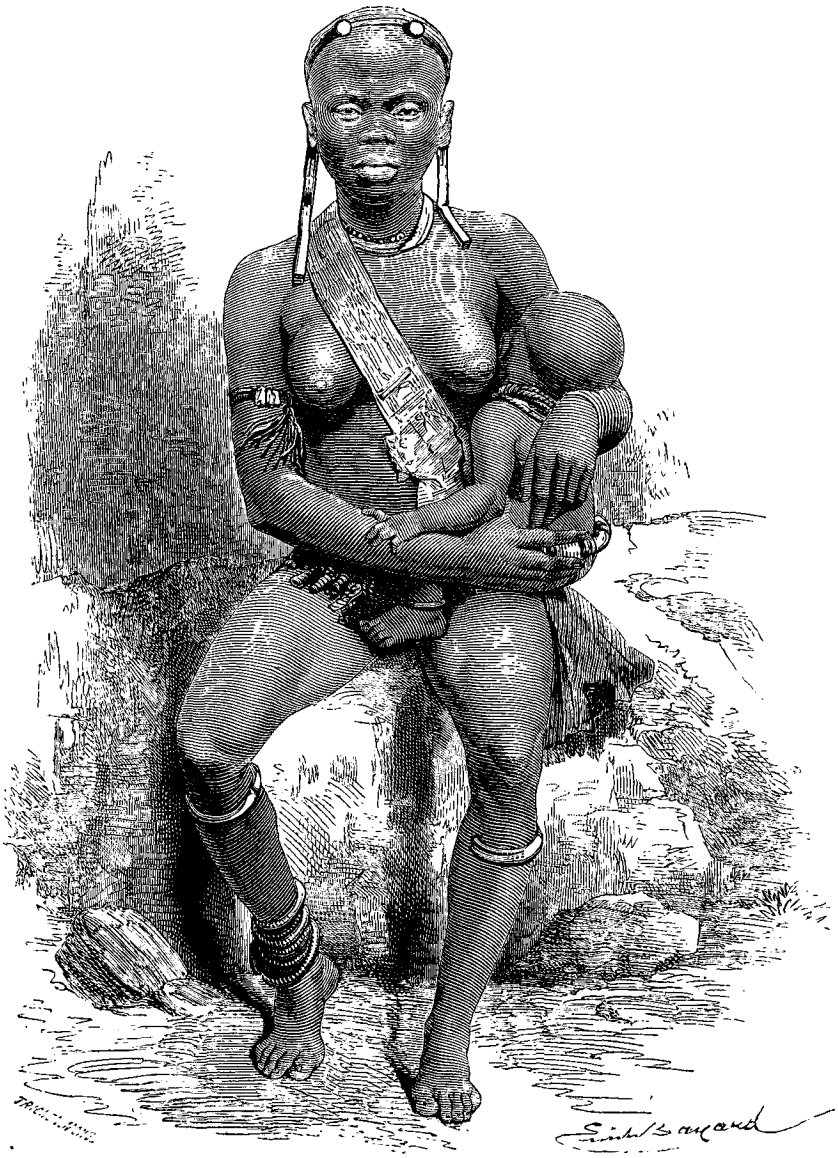
par une sorte de pudeur qui les empêche de se livrer à leurs goûts odieux devant des gens qui ne les partagent pas ou même devant leurs enfants. Cette réserve très-remarquable, qu'on a déjà observée chez certaines peuplades de l'océan Pacifique, prouve une fois de plus que le cannibalisme est un fait réellement contre nature, qui a trouvé son excuse première dans la misère, et doit disparaître avec elle, ou du moins ne peut se maintenir que comme exception, sous l'influence de l'exaltation religieuse ou guerrière. Les Pahouins viennent de loin. Leur habileté à la chasse, leur inaptitude absolue à conduire les pirogues, prouvent qu'ils ont toujours habité les hauts plateaux de l'intérieur couverts de forêts, et probablement dépourvus de ressources. Ils en ont rapporté et conservent encore l'habitude de s'abattre sur tout ce qu'ils trouvent. Les serpents, les insectes, les viandes corrompues, rien n'échappe à des appétits obligés de se contenter des rebuts de la nature,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et l'anthropophagie est la conséquence presque forcée d'un pareil dénûment. Mais cette barbare coutume qui existe aussi chez les Bakalais, tend à disparaître d'elle-même, à mesure que ces peuples perdent leurs habitudes nomades pour faire dans notre voisinage des établissements réguliers.

Leur organisation ne diffère pas sensiblement de celle des tribus voisines. Comme chez les anciens Germains, c'est un système de composition qui est la base de leur code criminel ; le sang ne se paye pas par le sang, mais par une amende. La polygamie est moins effrenée chez eux que chez les M'Pongwés, les mariages moins précoces et les mœurs moins relâchées. Leur religion paraît être un fétichisme modéré.

Malgré les quelques cultures auxquelles ils se livrent, la chasse est encore une de leurs principales ressources, en même temps qu'elle est leur plaisir favori. Parmi les hôtes que recèlent leurs forêts, deux sont à peu près in-



Jeune femme de la tribu des Pahouins. — Dessin d'Émile Bayard d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

connus aujourd'hui aux environs de nos comptoirs et sont bien faits pour exciter leur ardeur, ce sont l'éléphant et le gorille.

Le gorille ou d'ginna est un singe gigantesque exclusivement propre à cette région et qui n'est connu que depuis l'occupation française. Plusieurs individus de cette espèce avaient déjà été envoyés aux collections de Brest et du Jardin des Plantes par des officiers et surtout par des médecins de la marine, quand la curiosité publique fut vivement éveillée, il y a quelques années, par les récits de chasse de M. du Chaillu, et par les liens de parenté qu'on prétendit trouver entre le gorille et l'espèce humaine. Il fallait y mettre un peu de complaisance. Voici en quelques mots le portrait de cet étrange quadrumane.

Taille égale ou même supérieure à celle de l'homme. Largeur d'épaules presque double et par conséquent développement énorme de la poitrine. Tête extrêmement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grosse, enfoncée entre les épaules, formée d'un massif facial monstrueux et d'un crâne relativement petit; sur celui-ci, une crête très-élevée sert d'attache à des muscles puissants destinés à mouvoir une mâchoire d'une force prodigieuse; nez aplati, front fuyant, cerveau petit et imparfait; bras extrêmement forts, qui descendent jusqu'aux genoux; membres inférieurs trop courts; mains bien faites; massif postérieur du pied incomplet et impropre à une longue station verticale; poil noir et ras recouvrant tout le corps.

Tel est ce singe monstrueux que les noirs redoutent à l'égal des animaux les plus féroces. Son rôle est grand dans les récits superstitieux du pays, et pourtant, comme tous les individus de sa race, il n'est pas carnivore et paraît ne se jeter sur l'homme que s'il s'en croit attaqué. Il se laisse approcher à bonne portée par le chasseur, heureusement pour celui-ci, qui serait inévitablement perdu s'il ne le tuait pas sur le coup. La vie paraît d'ailleurs s'échapper assez facilement de ce corps monstrueux, car tous ceux que j'ai vus avaient succombé à des blessures qui n'eussent pas toujours été pour l'homme immédiatement mortelles. La capacité de sa poitrine et un appareil de renforcement très-singulier dont son larynx est pourvu, donnent à sa voix un développement effrayant; mais le vagissement du petit gorille ressemble à s'y méprendre à celui d'un enfant irrité, et, n'était son corps velu, on le prendrait à première vue pour un petit négrillon. Jamais on n'a pu réussir à l'élever. Quant à l'animal adulte, il ne semble guère possible de le prendre vivant.

L'éléphant, qui partage avec le d'ginna la royauté des forêts, est remarquable par le développement extraordinaire de ses défenses. On peut en juger par celles que M. de l'Aulnoit a eu l'idée de placer en supports de chaque côté du commerçant Ouassango comme des attributs de sa profession (voy. p. 296). Les Pahouins sont aujourd'hui les meilleurs pourvoyeurs du commerce de l'ivoire. Lors de leurs premières apparitions sur le Como, ils chassaient pour le compte des Bakalais qui leur fournissaient des fusils, et ne gardaient pour eux-mêmes que la viande abattue. Aujourd'hui ils sont armés et se passent de leurs voisins. Leur manière de chasser exige une connaissance parfaite des mœurs des éléphants. Ces animaux vivent souvent par troupes dans les forêts et n'y font pas de grands déplacements. Les Pahouins profitent de ces habitudes quasi sédentaires. S'ils ne les trouvent pas réunis en nombre suffisant, ils font de grandes battues, les inquiètent sans les effrayer et les amènent ainsi peu à peu à se concentrer dans un petit espace. Là ils les enferment dans plusieurs enceintes de lianes, barrière insuffisante sans doute pour arrêter des animaux aussi puissants, mais assez forte cependant pour entraver leur fuite. Quand tout est ainsi préparé, tous les villages environnants se réunissent, et, à coups de fusils, à coups de sagayes, commence un massacre qui n'est pas sans périls pour les agresseurs. Souvent ils ont recours à des aliments empoisonnés, parfois aussi à des piéges. Le plus usité consiste à suspendre, au-dessus d'une trouée pratiquée dans le fourré et par laquelle le lourd animal devra nécessairement chercher à fuir, une énorme poutre pointue qui tombe sur lui quand il passe et lui casse la colonne vertébrale.

Telle est cette race pahouine, la plus intéressante à coup sûr de toutes celles qui habitent le Gabon, et bientôt la plus importante pour nous, car elle s'avance à grands pas vers nos comptoirs. On l'y voit venir avec plaisir, parce que s'il est possible de faire quelque chose du pays, c'est avec des gens aussi bien trempés. Mais, il ne faut pas se le dissimuler, ce seront pour nous des sujets bien remuants et des auxiliaires difficiles à manier; s'ils sont habituellement assez doux et hospitaliers, ils ont aussi un caractère ombrageux et versatile, servi par une industrie et une énergie que peu de noirs possèdent.

EXCURSION DANS L'OGO-WAI.

La rivière Nazaré et l'Ogo-way. — Constitution du sol. — Le Condo. — Le lac Jonanga. — Les Ashiras. — Les Iles fétiches. — Objurgations. — Mirage.

J'ai raconté déjà qu'en 1862 des traités contractés avec les chefs du cap Lopez avaient rangé ce point sous notre domination. Il se trouve situé dans le delta formé par l'écartement des bouches de l'Ogo-Wai, fleuve alors à peu près inconnu. Le Nazaré, sa branche nord de déversement, devenait donc français. M. l'amiral Didelot, qui commandait alors en chef nos établissements de la côte d'Afrique, voulut y montrer notre pavillon et faire faire une rapide exploration de l'Ogo-way et des voies de communication qui pouvaient exister entre ce fleuve et les affluents du Gabon. — Il confia ce soin à M. le lieutenant de vaisseau Serval, capitaine du *Pionnier*, et à moi.

Le 18 juillet, c'est-à-dire en pleine saison sèche, nous entrions dans la rivière Nazaré. Mais elle avait baissé de deux mètres environ depuis la fin des pluies; elle baissait encore, et malgré son faible tirant d'eau, dès le lendemain *le Pionnier* s'échoua sur un banc de sable à soixante milles environ de l'entrée. L'expédition s'annonçait donc sous d'assez mauvais auspices. Nous n'étions plus alors dans le Nazaré, mais dans l'Ogo-Wai lui-même qui, étalé sur une vaste surface, nous offrait une magnifique perspective. Aux palétuviers avaient succédé des pandanus et des yuccas, puis, une grande quantité de palmiers à huile et d'énimbas, et enfin la riche végétation des forêts du Gabon.

Mais au milieu de ce beau panorama la navigation devenait difficile. Des îles et des bancs de sable commençaient à obstruer le cours du fleuve, et celui sur lequel *le Pionnier* vint s'échouer ne faisait qu'annoncer des obstacles plus sérieux. En effet, après avoir réussi le lendemain à atteindre le village de Dambo, à seize milles environ de notre premier échouage, il devint évident pour M. Serval qu'il ne pouvait tenter d'aller plus loin sans s'exposer à voir son navire emprisonné jusqu'au retour des pluies.

Il fallut donc continuer notre route en pirogue, moyen

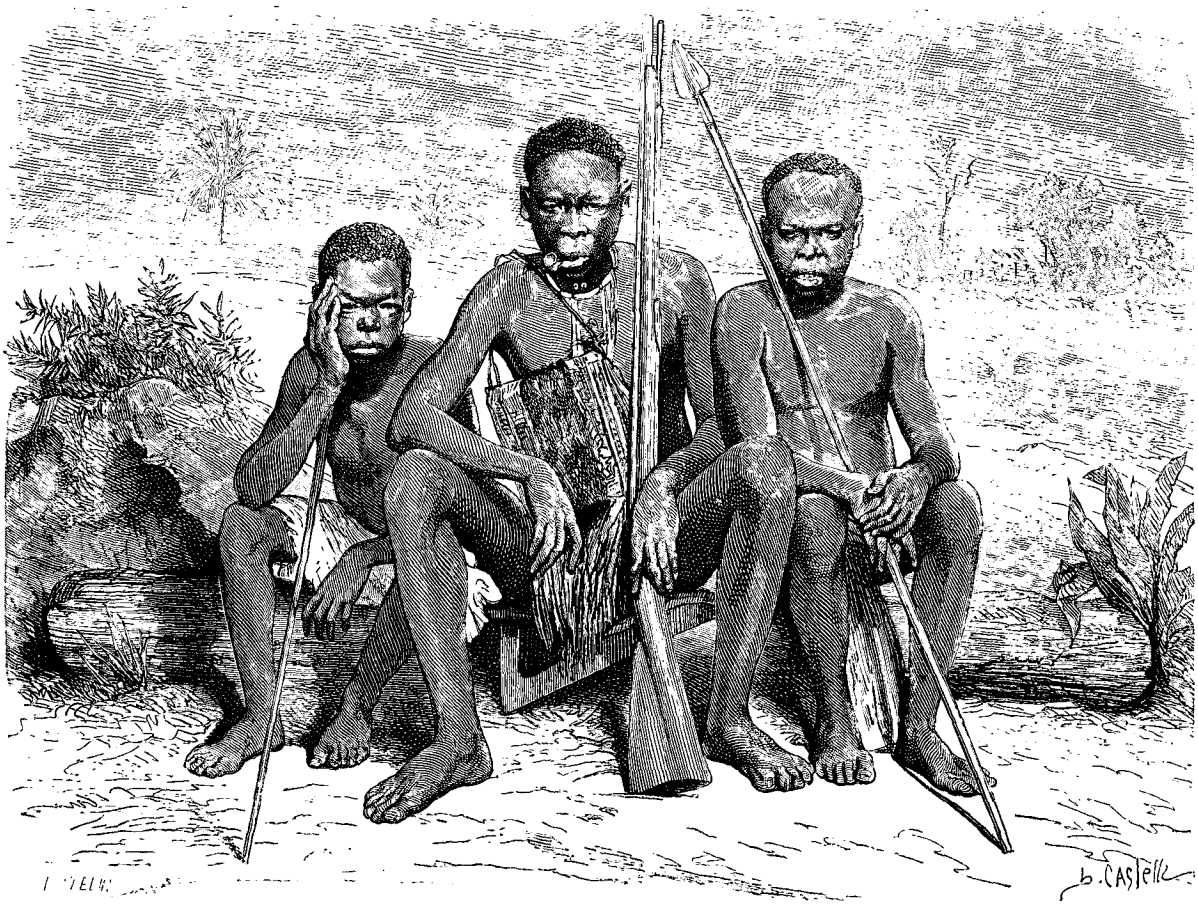
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'exploration pénible, plein de lenteur, et qui nous mettait à la merci de populations dont nous ne tardâmes pas à constater les sentiments hostiles.

Le village de Dambo était heureusement bien disposé pour les Européens. Son chef Ngowa Akaga nous accueillit avec cordialité, nous en fit avec bonhomie les honneurs, et le soir vint visiter *le Watanga*, c'est-à-dire le grand navire des blancs; il se montra modéré dans ses étonnements et réservé dans ses expressions laudatives, ce qui était de sa part une véritable discrétion, car la louange est souvent chez le noir le langage de la convoitise. Il mit à notre disposition une de ses plus grandes pirogues avec deux hommes de son village, et le lendemain nous partîmes, M. Serval et moi, n'emmenant avec nous que quelques matelots noirs. *Le Pionnier* rebroussa chemin pour aller nous attendre dans des eaux plus profondes.

Je ne veux pas relater tous les incidents de ce voyage fatigant qui ne dura qu'une vingtaine de jours, il est vrai, mais sans aucun repos.

Nous partions le matin de très-bonne heure; nous nous arrêtions dans quelque village pendant la plus forte chaleur de la journée, pour repartir immédiatement après et aller passer la nuit dans un village plus éloigné. Notre apparition avait mis la rivière en émoi. Poussés par la curiosité, alléchés par l'espoir de quelques cadeaux, tous les chefs voulaient nous voir et nous eûmes bientôt la preuve qu'il était peu prudent de les contrarier.



Fans ou Pahouins. — Dessin de Castelli d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

Nous venions de dépasser, sans le voir, le village important d'Aroumbé, et nous nous étions arrêtés pour donner du repos à nos hommes, quand arrivèrent une demi-douzaine de pirogues pleines de gens armés. Ils venaient nous inviter à retourner sur nos pas, et au besoin tenter de nous y contraindre. Quelques instants après arrivaient du côté opposé les pirogues d'un village que nous ne devions pas tarder à atteindre et qui venaient au-devant de nous. Il y eut grand palabre entre les deux troupes, et nous pûmes croire un instant que ce débat à main armée allait devenir sérieux. Enfin tout se calma. Aroumbé se passa de notre visite, qui lui fut annoncée pour notre retour seulement; mais ses gens s'en allèrent rancune tenante, et il fut clairement établi qu'à moins de nous créer chaque jour de nouveaux embarras, il fallait descendre à tous les villages importants.

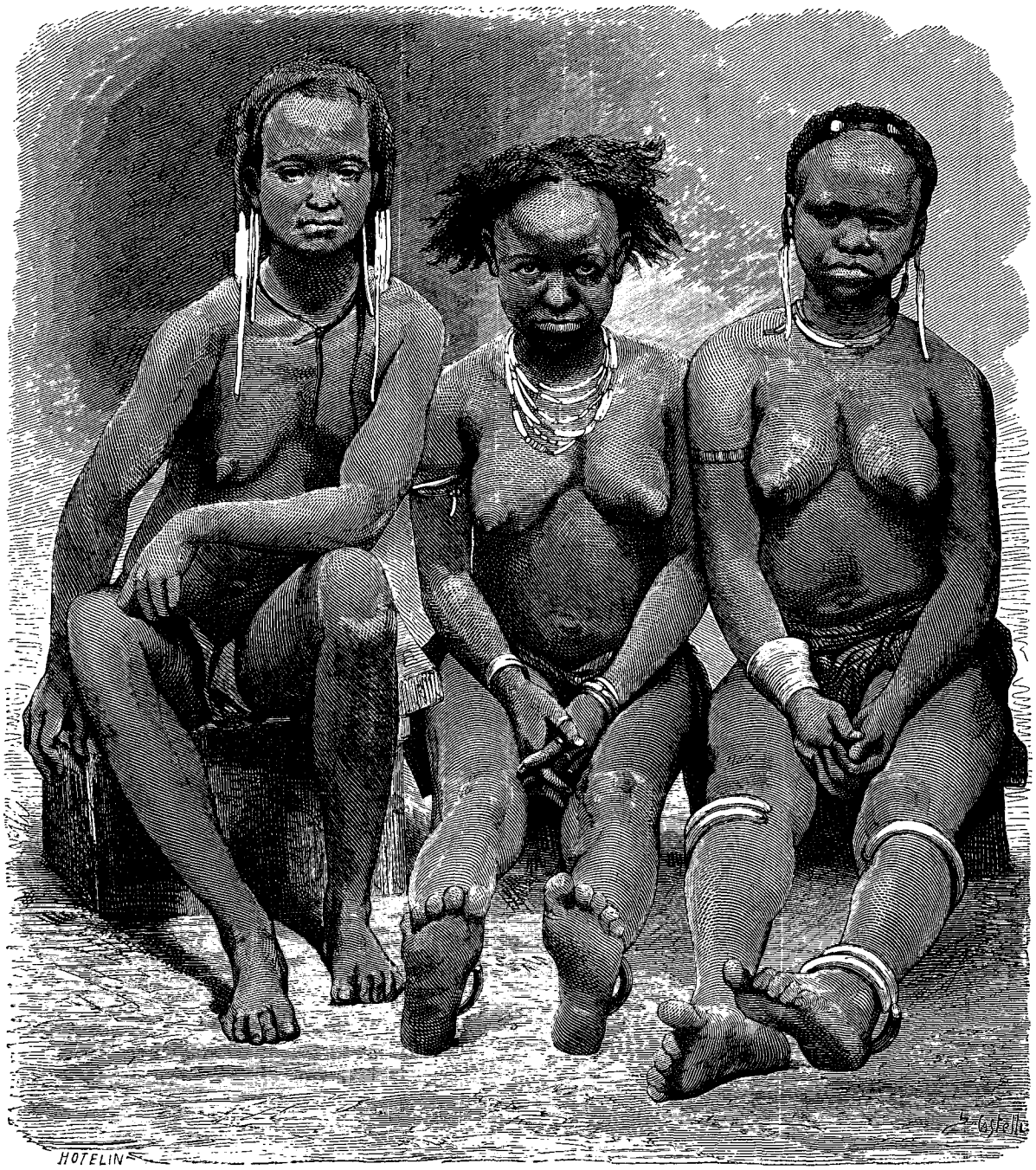
Nous avons ainsi visité successivement Gamby, Atchanka, Igané, habités par des populations originaires de la côte et venues évidemment par l'embouchure méridionale, tandis que, celles de Dambo et d'Aroumbé que nous avions rencontrées jusque-là sur la rive droite, avaient des relations de parenté manifestes avec les Gabonais, et avaient dû remonter le fleuve par sa branche nord, la rivière Nazaré. Puis nous nous trouvâmes au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milieu de la race Galloise, la plus importante peut-être de l'Ogo-wai, et qui se croit, et parait être en effet différente des autres, tout en parlant à peu près la même langue.

Je profitais de ces moments d'arrêt pour explorer les environs, et partout je retrouvai les mêmes cultures qu'au Gabon. Je vis aussi quelques beaux plants de tabac cultivés comme plante d'ornement, dont les habitants ne savent pas tirer parti; il leur vient du Congo.

Je ne pouvais faire ces recherches que pendant nos relâches dans les villages, c'est-à-dire au moment le plus chaud de la journée. Il me fut moins facile encore



Femmes de la tribu des pahouins. — Dessin de Castelli d'après une photographie de M Houzé de l'Aulnoit.

de m'occuper du règne animal, car on ne peut guère chasser à pareille heure. Il me fut donc impossible de me procurer quelques animaux intéressants qut sont propres au pays, et particulièrement un fourmilier géant que M. le docteur Touchard a signalé comme un animal nouveau.

Ce que je pouvais voir de la constitution du terrain était aussi très-restreint, dans un pays où le sol est à peine gratté pour quelques rares cultures, et où les roches qui se montrent à la surface sont partout recouvertes d'un épais manteau de végétation. La diminution des eaux laissait heureusement à nu les berges du fleuve;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Village pahouin. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la constitution de cette tranchée naturelle, qui est à peu près uniforme dans une très-grande étendue, permet de conclure à la structure même du pays, ou du moins de son écorce.

Partout en dehors des plaines marécageuses, ces berges se montrent sous l'aspect d'une couche épaisse de sable argileux plus ou moins compacte, d'une couleur ocreuse, dans laquelle sont empâtés de gros rognons ferrugineux mamelonnés à la surface, celluleux à l'intérieur, et dont la consistance varie depuis la friabilité la plus grande jusqu'à la dureté métallique. Souvent il s'y mêle des fragments de porphyre rouge ou de quartz; parfois l'argile change d'aspect, devient plus fine, plus blanche et passe à l'état de marne. Dans les points où la rive s'élève, ce sont des calcaires coquilliers qui en font la base ou bien des argiles compactes peuplées d'ammonites. Les habitants ne connaissent aucun minerai, pas même ceux de fer. Les armes ou les instruments qu'ils possèdent leur sont livrés par le commerce européen, par l'intermédiaire des traitants de la côte, ou bien leur viennent d'une population plus éloignée, celle des Ashèbas, qui connaît comme les Pahouins l'art de travailler le fer.

Les bancs de sable de la rivière nous offrirent un fait singulier. Tous sont creusés d'excavations circulaires d'une parfaite régularité, mesurant un mètre vingt de diamètre et environ cinquante centimètres de profondeur. Ces espèces de cuvettes, dont la plupart étaient alors exposées à l'air par suite du retrait des eaux, sont l'œuvre d'un poisson très-commun le *condo*, qui les creuse avec son museau corné pour y pondre ses œufs, en adoptant pour l'agencement général la disposition exactement quinconciale.

Nous nous proposions de remonter l'Ogo-wai jusqu'au point où il est formé par la réunion de deux rivières, l'Okanda et le N'Gounyai. Nous espérions y rencontrer des populations nouvelles, les Enincas qui semblent avoir des relations directes avec les affluents du Gabon, et peut-être les Oshébas, qui paraissent ressembler beaucoup aux Fans Pahouins. Malheureusement les renseignements que nous recueillions à ce sujet variaient à chaque instant et le but semblait fuir devant nous. En même temps, l'accueil que nous recevions indiquait chaque jour plus de mauvaise volonté, et les objets que contenait notre pirogue ou que nous portions nous-mêmes excitaient de plus en plus l'envie. A Aroumba, des discussions eurent lieu pendant la nuit entre les gens du village, et la conclusion surprise par nos interpètes fut qu'on n'était pas assez fort pour nous dévaliser, mais que puisque le grand village de Bombolié, où nous devions arriver le lendemain, était prêt et nous attendait, ce qu'il y avait de mieux à faire était de nous suivre en pirogue pour prendre part au pillage.

Le résultat d'une pareille attaque n'était malheureusement pas douteux; pendant le jour elle n'eût pas été sans danger pour les agresseurs, mais pendant la nuit rien n'était plus aisé. Il était inutile de nous jeter dans d'aussi graves difficultés pour un résultat géographique incertain. Nous nous rabattîmes donc sur le lac Eliva ou Jonanga que nous avions laissé sur notre droite sans l'explorer. Ses habitants ne méritaient pas, à vrai dire, beaucoup plus de confiance; mais cette exploration était nécessaire et nous offrit du reste une ample compensation.

Bien des raisons nous y invitaient. Les riverains de l'Ogo-wai, les Gallois surtout, n'avaient cessé de nous vanter l'étendue et la beauté de ce lac; enfin, et pardessus tout, c'était pour eux un lac mystérieux, le sanctuaire de leur religion. On y était témoin, disaient-ils, d'apparitions extraordinaires. « On y voyait flotter dans les nuages les grands navires des blancs qui passaient au cap Lopez, c'est-à-dire à plus de cent vingt milles de là. Des génies puissants et jaloux y habitaient, et si un profane osait s'approcher des îles sacrées où ils avaient élu domicile, sa pirogue chavirait et il trouvait infailliblement la mort. Notre qualité de tanganis, c'est-à-dire de blancs, ne pouvait naturellement pas nous préserver de ce triste destin; bien au contraire, il n'y avait pas de plus mauvais passe-port pour un pareil voyage que la couleur de notre épiderme. » — Ces récits étranges, que nous avions pris d'abord pour des conceptions purement imaginaires, nous avaient été répétés jusque dans les villages qui bordent le N'Goumo, rivière par laquelle le lac Jonanga se déverse dans l'Ogo-wai. — Il n'y avait pas à en douter, l'Eliva était décidément un pays intéressant, et méritait à tous égards notre visite.

Nous eûmes bientôt franchi le N'Goumo, joli cours d'eau qui n'a pas plus de deux kilomètres de longueur, et nous nous hâtâmes de gagner l'île d'Azinguibouiri, où nous devions passer la nuit, et d'où nous pûmes assez bien nous rendre compte de la conformation du lac.

Découpé de mille façons, il échappe à toute description. Au fond des anfractuosités, des torrents nombreux lui apportent les eaux des hauteurs environnantes; mais il ne reçoit pas une seule rivière importante. Sa profondeur varie de quatre à six mètres dans la saison sèche; ses eaux ont une transparence parfaite, andis que l'Ogo-wai a partout une teinte rougeâtre singulière. A l'est, les terres s'élèvent rapidement, forment des replis étagés et aboutissent enfin aux monts Ashaukolos qui ferment l'horizon, et à travers lesquels l'Ogo-wai se fraye un passage.

Une magnifique végétation couvre ses rives. Les obas y acquièrent une grande beauté. La liane à caoutchouc y est abondante. Le palmier à huile est plus rare. Les plages sont couvertes de graminées; sur le bord de l'eau une jolie hémerocalle étale ses fleurs blanches; mais on n'y voit pas un jonc, pas une seule de ces plantes des eaux stagnantes qui décèlent la nature vaseuse du sol et trahissent à première vue l'insalubrité d'un pays. Le territoire du lac Jonanga est donc, je le crois, un pays sain.

La population très-disséminée est de race galloise.

Plus loin, derrière les monts Ashaukolos, sont les Ashiras, dont nous n'avons vu que deux représentants. Leur crâne étroit et fuyant, leur face massive et proémi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nente, leur assignent un rang inférieur dans l'échelle intellectuelle. — Ils paraissent cependant industrieux, et fabriquent la plupart de ces nattes fines et souples, connues dans le commerce sous le nom de nattes de Loango ou de Loanda. Comme les Pahouins, ils ont les dents limées et pointues.

Sur les versants boisés des monts Ashaukolos, habitent les Bakalais que nous avons déjà vus au Gabon, race guerrière, qui exploite les Ashiras au profit des négriers, et n'épargne les riverains du fleuve que parce que ceux-ci leur servent d'intermédiaires avec les traitants de la côte.

Deux villages seulement du lac Jonanga leur appartiennent. Celui d'Azinguibouiri, où nous venions d'arriver, est gallois. Nous y fûmes accueillis avec cordialité. Le roi avait mis pour nous faire honneur ses plus beaux ornements, un pagne de cotonnade d'une propreté douteuse, et un chapeau blanc d'origine européenne qui semblait avoir payé par de longs services antérieurs l'honneur de couronner une tête royale.

Le lendemain, nous primes enfin la route de ces fameuses îles fétiches, dont on ne cessait de nous entretenir, ou plutôt de l'île d'Aroumbé qui est seule habitée.

Gardienne naturelle des lieux saints de la religion galloise, elle doit à ce voisinage un privilége spécial; elle forme des féticheurs pour les autres villages, et son roi est lui-même un chef religieux important.

Nous fûmes accueillis sur la plage par une dizaine d'enfants à la figure intelligente voués au culte des fétiches, et vêtus à ce titre d'un costume assez bizarre. La pièce principale est un pagne bakalais retenu sur les hanches par une ceinture de perles blanches et orné d'arabesques, les unes de perles, les autres faites avec une sorte de chenille rouge; à son bord sinueux et festonné pendent des grappes de perles bleues et des sonnettes. Des colliers de grosses perles de toutes couleurs pendus au cou ou passés en sautoir; des bracelets en chenille rouge aux bras et aux jambes, des anneaux de cuivre jaune aux poignets et aux chevilles complètent ce costume original. Les petits féticheurs le gardent jusque vers l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, époque à laquelle ils sont initiés aux secrets de la religion, « ils voient le fétiche, » selon l'expression reçue. Jusque-là le célibat est pour eux de rigueur. Une fois initiés, ils deviennent féticheurs en titre et rentrent dans la vie commune.

Accompagnés de ces lévites d'un nouveau genre, nous montâmes au village d'Aroumbé, où nous attendîmes que le roi voulût bien nous honorer de sa visite. Il lui fallut un certain temps pour revêtir son habit de cérémonie qui méritait en effet des égards. C'était un uniforme ayant appartenu je ne sais à quelle armée, orné d'épaulettes de laine jaune à graines d'épinards, de galons de caporal et de boutons portant en relief trois canons superposés avec cette devise : *Ubique* (partout). Jamais devise fut-elle mieux justifiée? Et qui sait par quelles péripéties a passé cet habit de caporal avant de venir au fond de ce lac inconnu servir de vêtement d'apparat à un vieux roi nègre?

Si l'habit pouvait passer pour riche, le reste du costume donnait, hélas! une médiocre idée de la fortune de ce roi-pontife et de la ferveur des fidèles du pays.

Yondogowiro, ainsi se nomme ce bizarre personnage, n'est pas, à vrai dire, le grand chef de la religion. Celui à qui appartient cette autorité dont il est difficile d'apprécier la valeur, habite un village de l'Ogo-Wai et paraît rarement à Aroumbé. Tous deux appartiennent à des familles sacerdotales; pour ne pas déroger à sa noble origine, Yondogowiro s'est marié à une cousine du féticheur suprême, qui lui-même a épousé plus tard N'Gowa, fille de son nouveau cousin. Ces deux dames, alors présentes à Aroumbé, nous offrirent des types parfaits des coiffures adoptées dans le pays, et qui diffèrent assez de celles des Gabonaises pour que j'aie tâché de les reproduire par le crayon (voy. p. 319).

De la case où nous reçut le roi, nous jouissions d'un spectacle assez curieux. Un bouquet de bananiers plantés au milieu du village a été adopté par un petit oiseau qui y a élu domicile, et y fait son nid aux dépens de la plante elle-même. On sait que la feuille du bananier est une longue arête bordée de chaque côté de fibres nombreuses dont la juxtaposition constitue la partie plane, le limbe de la feuille. C'est une immense plume dont les barbes sont agglutinées. L'oiseau isole ces fibres une à une sans les détacher de l'arête, puis il les tresse et les feutre. Chaque feuille ainsi déchiquetée fournit les matériaux d'une dizaine de nids qui restent suspendus à la nervure médiane. Rien de plus gracieux que cette république ailée qui semble prendre à cœur de payer par une gaieté bruyante l'hospitalité du village.

Accompagnés de Yondogowiro et de la reine Agueille, nous allâmes dans l'après-midi voir les îles Sacrées; et, je me hâte de le dire, malgré de sinistres prédictions, ce fut une promenade aussi agréable que peut l'être une course en pirogue sous l'équateur par une température de 39° 5 dixièmes (ciel couvert).

Qu'on se figure deux îlots, ou plutôt deux énormes bouquets de verdure, se mirant dans une eau d'une limpidité parfaite et littéralement couverts d'une nuée d'oiseaux de toute forme et de toutes couleurs, qui se livraient à leurs ébats dans la plus profonde sécurité. — De grands ibis à masque rouge, perchés sur des pointes de rochers, nous regardaient passer à quelques mètres d'eux, et se dressant de toute la hauteur de leurs longues pattes, agitaient leurs ailes roses bordées d'un beau liseré noir. Au-dessus de nos têtes une sorte de vautour d'un blanc jaunâtre, de grands oiseaux noirs de haut vol, des martins-pêcheurs, s'agitaient dans l'air. Plus calmes de leur nature, une foule de pélicans ont établi leur domicile sur quelques grands arbres qui payent cher l'honneur de les loger; dépouillés de leurs feuilles, brûlés par le guano dont ils sont couverts, ils ne verdiront plus; ce ne sont que d enormes perchoirs d'où les pélicans regardent passer l eau, la tête à moitié cachée dans la plume et le jabot pendant sur la poitrine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il n'est guère probable que ces îles Sacrées doivent à de si paisibles habitants leur sombre réputation. Avec eux, en eux peut-être, habitent donc des génies mystérieux. Notre guide gallois était resté prudemment à Aroumbé. Nos laptots eux-mêmes, malgré leur titre de mahométans dont ils étaient si fiers, avaient cru devoir nous faire de sages observations. Mais Yondogowiro, le grand féticheur, était là pour conjurer la colère des génies.

Ce fut une chose singulière que de voir ce petit vieillard, avec son habit de canonnier trop haut de col, trop court de manches, se lever dans la pirogue, et tendre ses bras suppliants vers les pélicans, l'oiseau le mieux fait assurément, pour recevoir avec la gravité qui convient ce religieux hommage. D'une main il agita la longue sonnette emblème de son autorité sacerdotale; de l'autre il émietta dans le lac une galette de biscuit, puis il adressa aux génies cette invocation :

« Voilà les blancs qui viennent vous voir; ne les ren-

Yondogowiro, roi des îles Sacrées. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. Griffon du Bellay.

dez pas malades. Ils vous apportent des cadeaux de biscuit et d'alougou, faites qu'ils ne meurent pas et qu'ils arrivent bien portants au Gabon. »

La prière était naïve et paraissait sincère ; mais elle ne fut exaucée que pour moi, et M. Serval, moins favorisé des dieux de cet Olympe, s'en revint avec la fièvre. Les cadeaux annoncés avaient été pourtant libéralement donnés. Après la distribution des miettes de biscuit, Yondogowiro se remplit la bouche d'alougou (c'est ainsi qu'on nomme l'eau-de-vie de traite), et le jeta au vent par un mouvement d'aspersion dangereux pour ses voisins. Il ne fit pas d'ailleurs cette opération sans ingurgiter pour son propre compte une partie de l'offrande; il prélevait la dîme. A plusieurs reprises la cérémonie fut renouvelée: prière, sacrifice et dégustation.

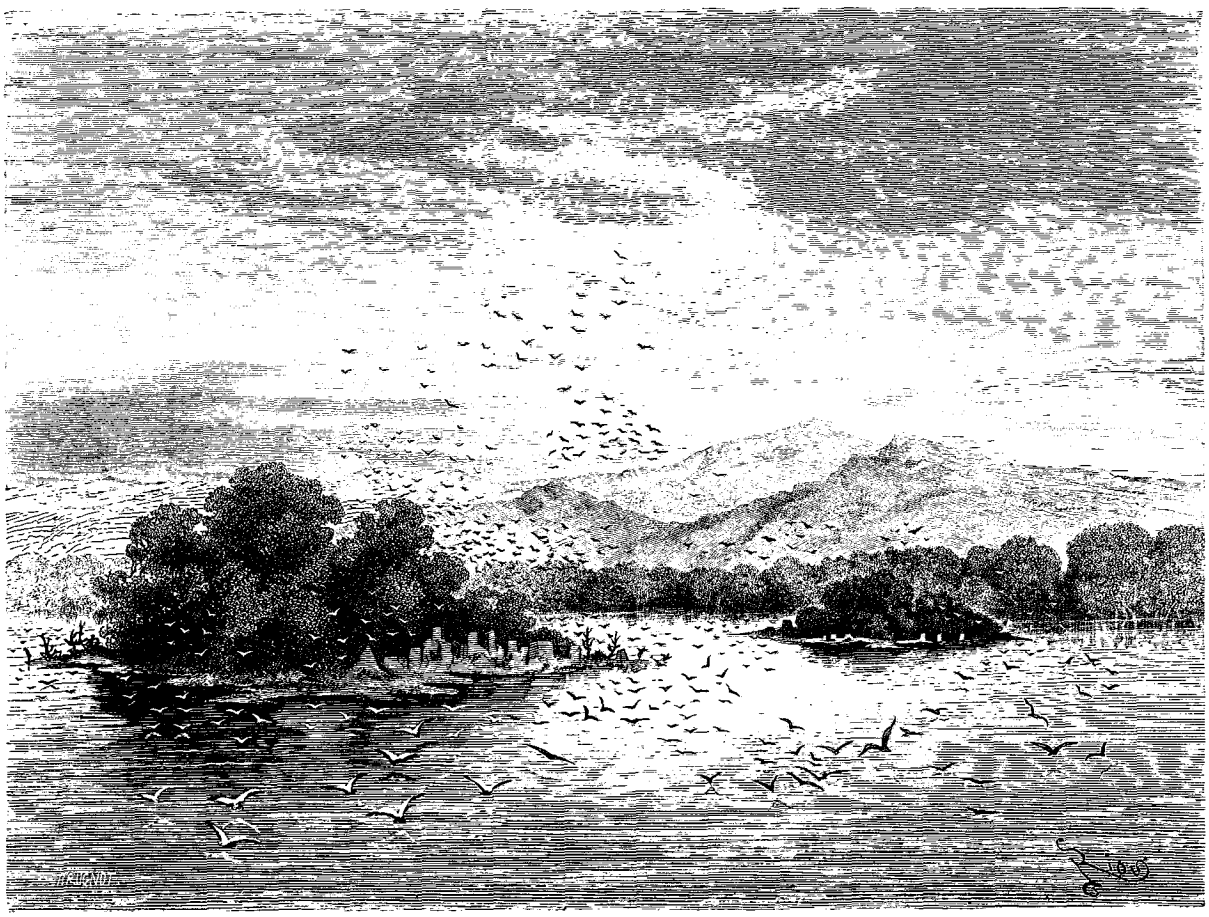
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Assise devant son royal époux, Agueille fumait sa pipe.

Nous n'insistâmes pas pour descendre dans ces petites îles, privilége qui n'appartient qu'aux grands fétiches; après en avoir fait le tour, nous allâmes à l'entrée d'un lac qui fait communiquer le fond du Jonanga avec un lac plus petit l'Éliva Wizanga.

C'est près l'entrée de ce canal qu'ont lieu les apparitions dont on nous avait tant parlé. Nous ne nous attendions pas à en jouir : elles n'ont lieu que dans la saison des pluies. Mais nous espérions que l'inspection des lieux pourrait peut-être nous donner la clef de ce phénomène, à la réalité duquel il nous fallait bien ajouter quelque foi, puisque tant de gens nous en avaient parlé sans se tromper sur l'époque, ni sur le lieu, sans varier dans les détails.

Voici en quoi il consiste. Pendant la saison des pluies, si l'on se place peu de temps après le lever du soleil devant l'entrée du canal, les yeux tournés vers l'ouest, on voit dans les nuages des formes blanches dans lesquelles les gens du pays qui ont été jusqu'à la mer prétendent reconnaître les navires qui passent au cap Lopez. Ils affirment les voir manœuvrer, serrer les voiles, tirer le canon, puis tout à coup disparaître. Sans admettre tous ces détails, ne peut-on pas pourtant supposer que le fait a un fond de vérité, et qu'il se passe là malgré la



Les Iles Sacrées du lac Jonanga. — Dessin de Riou d'après un croquis de M. Griffon du Bellay.

distance, quelque puissant effet de mirage? Pour l'expliquer, il faudrait admettre qu'au moment de l'apparition les couches d'air en contact avec le sol sont plus froides et par conséquent plus denses que les couches supérieures, ce qui doit arriver en effet le matin, quand la terre est détrempée par les pluies torrentielles qui tombent pendant les nuits d'hivernage. Dans ces conditions, les rayons partis d'un navire et destinés à se perdre dans l'espace seraient abaissés successivement par la réfraction, décriraient une courbe embrassant dans sa concavité les terres élevées qui séparent le lac de la mer, et aboutiraient en définitive à l'œil de l'observateur. Celui-ci verrait donc, sur le prolongement de ces rayons déviés, des navires qui par leur position et leur éloignement échappent à sa vue normale. Quant à la courte durée de ces apparitions, elle n'aurait rien qui pût étonner; l'ardeur du soleil équatorial, brûlant dès son lever, échauffe promptement les couches d'air inférieures, rétablit l'équilibre de densité, et égalise les pouvoirs réfringents; alors les rayons déviés se redressent et la vision disparaît.

Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse ou non d'un mirage véritable, il y a certainement là un phénomène physique qui a frappé les gens du pays d'un respect superstitieux, et qu'il serait intéressant de vérifier.

Après cette rapide et curieuse excursion, nous rame-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nâmes à Aroumbé notre grand féticheur et sa royale épouse.

Les hippopotames du Bango. — Le lac Anengué. — Une forêt de joncs. — Voyage à l'Ogo-wai par terre. — Région inconnue. — Conclusion.

Notre visite au lac Jonanga terminée, nous prîmes congé des habitants de N'Dembo, non sans quelques palabres, et nous nous abandonnâmes au cours de l'Ogo-Wai.

Le lendemain nous visitions rapidement un petit lac situé près du village d'Avanga-Wiri, le lac Niogé, joli bassin de 4 milles de largeur à peine, près duquel nous laissions définitivement les Gallois, pour retrouver les tribus qui se rattachent directement à la mer. Nous voyions reparaître en même temps les joncs, rares d'abord, puis plus pressés, qui nous annonçaient mieux qu'aucune observation barométrique que les terrains s'abaissaient et allaient bientôt tourner au marécage.

Nous apprîmes en route que les gens d'Aroumbé, avaient l'intention de nous rançonner à notre retour, et de faire un mauvais parti à notre pilote, auquel ils attribuaient le refus que nous avions fait d'aller les visiter à notre premier passage. Pour éviter une altercation avec ce village querelleur, nous passâmes devant lui pendant la nuit. Au lever du jour nous étions à 10 kilomètres de là, à l'entrée du Bandou ou Bango, la première grande branche qui se sépare de la rive gauche de l'Ogo-Wai pour se jeter à la mer, et forme par conséquent la limite méridionale de son delta.

Quelques heures après nous rentrions dans le village de notre ami N'Gowa Akaga, roi de Dambo. Cet excellent homme nous vit revenir avec une véritable joie : il savait quels sentiments hostiles animaient quelques chefs contre le roi du cap Lopez, dont le traité récent avec nous commençait à être connu; il n'ignorait pas non plus leur avidité pour les produits européens; il n'était donc pas sans inquiétude sur notre compte.

Après nous être reposés quelques heures dans ce village hospitalier, nous reprîmes la route du *Pionnier*, qui revenu en deçà des bancs, nous attendait près du village de Niondo. N'gowa Akaga qui nous avait accompagnés, reçut avec joie pour la location de sa pirogue des fusils, de la poudre, du sel, denrée toujours précieuse loin de la mer; et pour ses femmes des étoffes et des perles à rendre jalouses toutes les odalisques de la rivière.

Dès le lendemain, nous repartîmes en baleinière pour visiter l'Anengué que M. du Chaillu avait récemment décrit en lui attribuant un rôle important dans l'avenir commercial du pays. Nous remontâmes l'Azin-Tongo, affluent de l'Ogo-Wai qui retourne vers l'est; puis un canal plus étroit, le Gongoni, qui nous ramena au Bango. On nous avait dit que cette rivière avait plusieurs communications avec le lac. Nous n'eûmes en effet qu'à la traverser obliquement pour trouver la plus importante, la petite rivière de Guaibiri.

Notre courte apparition dans le Bango troubla un instant une troupe d'hippopotames qui prenait ses ébats auprès d'un banc de sable. Nous avions déjà nombre de fois rencontré ces énormes animaux dans l'Ogo-Wai dont les berges portent partout les traces de leurs pas, mais nous les avions toujours trouvés par couples isolés, ne montrant guère au-dessus de l'eau que le haut de la tête et la partie supérieure de leur énorme croupe, et disparaissant au moindre bruit. Une balle envoyée au milieu du troupeau les fit plonger immédiatement; mais nous avions à peine traversé le champ de leurs ébats, que tous avaient reparu. Malgré la mauvaise réputation qu'on leur a faite d'attaquer les embarcations qui s'aventurent ainsi au milieu d'eux, ils avaient eu la bonté d'attendre sous l'eau que nous nous fussions éloignés.

Arrivés de bonne heure dans le Guai-biri, nous tentons d'entrer immédiatement dans le lac. Mais nous avions à peine fait deux milles que le canal se rétrécissant tout à coup, nous nous trouvons dans une impasse boueuse et infecte entourée de joncs de tous côtés et sans issue apparente. Force nous est de retourner sur nos pas.

Le lendemain matin nous repartons avec une petite pirogue du pays, et rendus dans l'impasse, nous nous engageons dans un fossé sinueux, dont il nous eût été impossible de deviner l'existence, et où l'on ne peut pénétrer qu'en abattant les joncs énormes qui l'obstruent. Bientôt il se tarit et le terrain s'élève. Mais le cas est prévu; de grosses traverses de bois posées à demeure raffermissent le sol, et notre pirogue transformée en traîneau est vigoureusement enlevée sur cette sorte d'échelle. Pendant que nos noirs s'attellent à la pirogue, nous tâchons de les devancer en passant à travers les joncs, appuyés contre leurs tiges prismatiques solides comme de jeunes arbres, préservés contre l'envasement par le lacis serré que leurs racines forment à fleur de boue, et abrités du soleil par les magnifiques ombelles globuleuses qui les couronnent à dix pieds de hauteur. Cette belle plante doit être proche parente du papyrus des anciens, qui a donné son nom au papier. Pressés les uns contre les autres le nombre de ces joncs est vraiment prodigieux.

Après trois heures d'une marche pénible, tantôt en pirogue, tantôt dehors, toujours dans la fange, nous trouvons enfin le lac Anengué. Ses abords ne sont pas trompeurs; ce n'est en réalité que la partie la plus déclive d'un marécage immense, peu profond, très-poissonneux, hanté par les crocodiles, et que nous avions attaqué probablement par son côté le plus fangeux. Des terres assez élevées l'entourent du côté du sud; et entre ces mamelons la plaine mouvante que forment les panaches des joncs indique la continuation du marais. Les habitants des rares villages qui couronnent les hauteurs paraissent être depuis longtemps en relation avec les Européens établis à l'entrée de la rivière Fernand-Vaz, et auxquels ils livrent des dents d'éléphant et surtout de l'huile de palme et du caoutchouc.

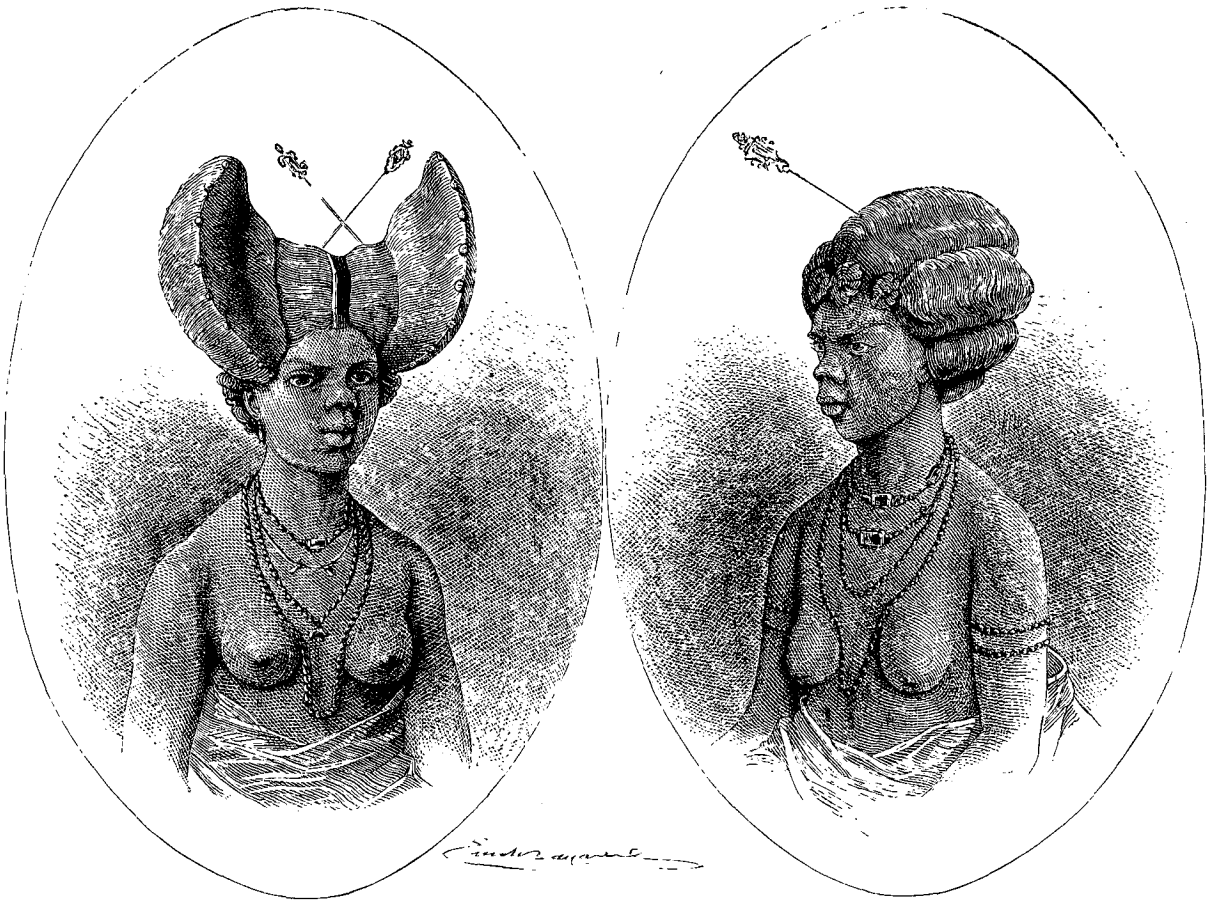
Après avoir consacré la journée à cette rapide excur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sion rendue plus fatigante encore par l'ardeur d'un soleil brûlant et par le calme complet de l'atmosphère, nous abandonnâmes sans regret ce triste marécage. Mon compagnon de route en rapportait un violent accès de fièvre et moi un peu de désenchantement. Je ne saurais en effet partager avec M. du Chaillu l'espérance devoir un jour cette plaine vaseuse se transformer en rizières, et des navires à vapeur parcourir des eaux qui doivent être effroyablement malsaines.

Cette courte exploration terminait notre voyage. Entrepris avant la baisse des eaux, il eût été plus fructueux; il n'a pourtant pas été sans résultats, et pose des jalons pour l'avenir.

Quelques mois après nous le complétâmes, M. Serval et moi, en faisant la reconnaissance des routes qui partent d'un des affluents du Gabon, le Ramboé, et le mettent en communication directe avec le haut Ogo-Wai, à travers des forêts magnifiques où habitent plus de gorilles et d'éléphants que d'êtres humains. C'était une course de vingt-cinq lieues environ à faire par des sentiers difficiles, sur les bords desquels des abris établis en permanence indiquent une circulation habituelle. Nous avons pu constater en effet qu'il existe par cette voie des relations commerciales entre les deux fleuves, et il serait sans doute possible d'activer ce courant au profit de notre établissement du Gabon. Fatigué par une grave maladie que j'avais éprouvée peu de temps auparavant, je ne pus aller jusqu'à l'Ogo-wai et fus re-



N'Gowa et Agueille, de la tribu des Gallois (voy. p. 315). — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. Griffon du Bellay.

tenu par la fièvre dans un village bakalais. Mon compagnon l'atteignit à un point plus élevé que celui où nous étions arrivés en pirogue, à soixante-quinze lieues environ de la mer. Là le fleuve avait encore plus d'un kilomètre de largeur. C'est donc réellement un cours d'eau important. Mais d'où vient-il? C'est une question que résoudra l'avenir.

Si l'on jette les yeux sur une carte d'Afrique dressée d'après les découvertes les plus récentes, on voit qu'il existe dans la partie occidentale une région absolument inconnue qui s'étend depuis le septième parallèle au nord jusqu'au quatrième degré au sud de l'équateur. Sur cette vaste surface doit tomber pendant une partie de l'année une immense quantité d'eau. De quel côté s'écoule-t-elle? Ce n'est pas au nord vers le lac Tchad, car on peut conclure des explorations de Barth et de Vogel que ce lac ne reçoit pas d'eaux venant d'une région inférieure au septième parallèle. C'est peut-être vers le sud par le Congo; mais c'est attribuer à ce fleuve et sans aucune preuve une bien grande étendue. Il me paraît donc plus probable qu'il y a là comme dans la partie orientale de cette même zone de grands lacs intérieurs. L'Ogo-way, seul grand fleuve de cette région, est-il leur canal de déversement? Il est difficile de le savoir. En tout cas, son exploration complète serait intéressante au point de vue géographique, car elle don-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nerait accès vers une contrée absolument nouvelle. Et c'est même le seul point d'attaque de cette région qui a été garantie jusqu'à présent contre les tentatives des Européens moins par l'insalubrité de son climat que par les difficultés presque insurmontables qui résultent de l'absence complète de routes, et surtout de moyens de transport.

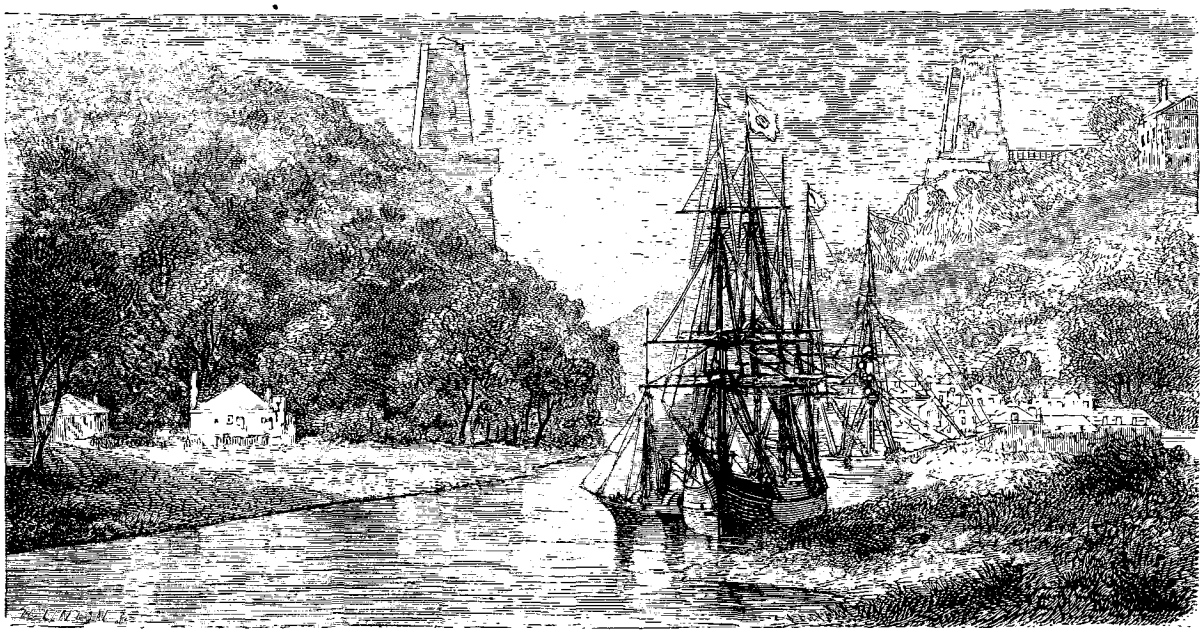
Je terminerai cette notice sur le Gabon par une question : Que faire d'un pays qui n'a aucune production régulière? Son commerce d'ébène, de bois de teinture et

Jeune féticheur du lac Jonanga. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

d'ivoire n'a pas une grande importance; il ne peut en acquérir qu'en déterminant un épuisement plus rapide, puisqu'il détruit et ne répare pas. Essayer d'y introduire quelque culture industrielle, le coton, par exemple, c'est céder, je le crains, à une généreuse illusion; le travail européen est impossible sous un pareil climat, et le travail indigène est nul. Peut-être cependant pourrait-on malgré ces mauvaises conditions tirer parti des ressources naturelles du pays, de ses belles plantes oléagineuses surtout. En encourageant la multiplication de ces arbres précieux, on obtiendrait des indigènes le seul effort qui paraisse compatible à leur nature, celui de récolter chaque année sans avoir cultivé.

GRIFFON DU BELLAY.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de l'Avon, à Bristol. — Dessin de Durand-Brager.

UNE VISITE AUX GRANDES USINES DU PAYS DE GALLES,

PAR M. L. SIMONIN.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

DE PENZANCE A SWANSEA.

Attraits du pays de Galles. — Bristol. — L'Avon. — Cardiff : Ses charbons et son vieux château. — *Maxworth arms.* — Les Galloises. Swansea. — La houille et le minerai de cuivre. — Importance de Swansea.

Après avoir parcouru les mines si intéressantes de cuivre et d'étain du Cornouailles, nous ne voulions pas, mes amis et moi, quitter l'Angleterre sans voir au moins quelques-unes de ses grandes usines. Le pays de Galles était là près de nous, à deux pas pour ainsi dire. En jetant les yeux sur la carte, il nous semblait que Hayle et Saint-Yves, deux des villes que nous venions de visiter, appartenaient presque au canal de Bristol, dont elles paraissaient continuer la rive méridionale. Sur la rive opposée, Newport, Cardiff, Swansea, centres industriels à des titres divers : Newport et Cardiff pour le commerce et l'exportation des charbons, Swansea pour le traitement des minerais de cuivre, nous invitaient à de nouvelles excursions; Swansea surtout dont les vastes usines, sans cesse en activité, fondent non-seulement les minerais du Cornouailles et du Devonshire, mais encore ceux du monde entier. L'île de Cuba, le Chili, l'Australie, l'Afrique, aussi bien que l'Italie et l'Espagne, envoient vers ces usines sans rivales leur métal et leur minerai.

Dans l'intérieur du pays, Merthyr Tydvil et ses grandes usines à fer, Pontypool et ses riches mines de houille nous attiraient également.

Enfin, non moins que le Cornouailles, le pays de Galles est curieux à visiter pour ses mœurs, pour sa langue propre qu'il n'a point encore perdue, en un mot pour ce cachet particulier qui semble attaché aux hommes et à la contrée, et qui explique la longue résistance que les Gallois ont faite à l'unification anglo-normande.

Devant tant d'*attractions* (pour employer le terme à la mode chez nos voisins), notre projet fut aussitôt exécuté que conçu, et nous quittâmes un matin Penzance en route pour Bristol.

Nous revîmes Plymouth, Exeter, et de là, prenant au nord-est par Taunton, nous arrivâmes à Bristol, en chemin de fer bien entendu, les *coaches* et les *stages*, ou en français les diligences, étant passés à l'état légendaire dans tout le Royaume-Uni.

Bristol ne nous retint que quelques heures. C'est cependant un des quatre ports les plus importants de la Grande-Bretagne, car il partage avec Londres, Liverpool et Glascow, la gloire de recevoir dans ses eaux tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les produits de l'univers. Mais nous n'étions pas venus en Angleterre à la seule fin de voir des docks, des bourses, des établissements de douane, non plus que pour nous promener à travers des rues noires, sombres, mal pavées, comme le sont la plupart de celles de Bristol. Nous traversâmes donc au pas accéléré cette ville commerçante. Inscrivant à la hâte sur notre carnet de voyage, à la façon anglaise, que Bristol renferme cent cinquante mille habitants, qu'elle a une cathédrale gothique datant du douzième siècle, qu'elle fabrique les meilleures épingles et les meilleures aiguilles qu'on puisse trouver dans les trois royaumes, enfin qu'elle a vu naître entre autres illustrations les deux braves marins Jean et Sébastien Cabot, et le malheureux poëte Chatterton, célébré par M. de Vigny, nous fîmes de nouveau nos préparatifs de départ. Les gens du *White Lion Hotel* ou de l'hôtel du Lion-Blanc, chez qui nous étions descendus (il y a partout des hôtels du Lion-Blanc, excepté au désert), affligés de nous voir partir si vite, chargèrent le plus mal qu'ils purent nos bagages sur l'omnibus, le *Bus*, comme on dit à Bristol, et nous conduisirent du pas le plus lent de leurs deux solipèdes sur les bords de l'Avon. J'ai mis solipèdes par amour de l'histoire naturelle; car pourquoi les zoologistes appellent-ils ainsi les chevaux qui ont cependant quatre pieds? Est-ce par opposition à bipèdes, cette classe illustre dont l'homme et les oiseaux font partie?

Un steamer, ancré sur les bords de l'Avon, chauffait pour Cardiff à toute vapeur. Nous n'eûmes que le temps de sauter à bord, sauf à payer après notre *ticket*, que le matelot de service nous réclamait impérieusement. *Your tickets! gentlemen, your tickets!* « vos billets, messieurs les gentilshommes, nous criait-il, vos billets! » et nous de répondre : *Be quite, Be quite*, « patience, patience, » on ne peut donner que ce qu'on a.

Cependant le capitaine n'attendait plus qu'une chose, que nous ayons régularisé notre position pour donner le signal du départ. Quand le *purser* ou commis du bord nous eut délivré ces bienheureux tickets pour lesquels nous étions pourchassés, le cri sacramentel : *Study!* « attention à la barre, » retentit. Le timonier prit la roue du cabestan, les yeux fixés sur son chef, qui, de cet air solennel particulier aux capitaines anglais quand ils commandent la manœuvre, étendait la main tantôt vers babord, tantôt vers tribord. Nous prîmes le fil de l'eau et descendîmes rapidement l'Avon, poussés par la vapeur et par la chute de la rivière. Il ne faut pas confondre ce cours d'eau avec son homonyme, également tributaire de la Severn et au nom plus connu, que Shakspeare, *le cygne de l'Avon*, a rendu si populaire[1].

En descendant l'Avon de Bristol, au mouvement saccadé de l'hélice (la vis du steamer, *the screw*, ainsi que la nomment les Anglais), je prenais plaisir à regarder les rives du fleuve qui semblaient fuir devant nous. Elles étaient couvertes d'arbres et d'un frais tapis de verdure. Le magnifique faubourg de Clifton, où réside la classe riche de Bristol, profilait sur la rive droite du fleuve les façades blanches de ses maisons et de ses villas. Les deux piles d'un pont suspendu, restées seules debout (le tablier et les chaînes ayant entièrement disparu dans un ouragan), ajoutaient un nouveau charme à ce riant paysage plein de verdure et d'eau; c'était comme une ruine venant embellir le pittoresque tableau que nous avions sous les yeux.

Nous descendîmes ainsi, saluant le long du chemin des *cottages*, des parcs et de vertes prairies, jusqu'à l'embouchure du fleuve, au point où il communique avec la Severn, qui, élargie considérablement en cet endroit, marie déjà ses eaux à celles du canal de Bristol, ou si l'on veut, de l'Océan.

Un phare fort élégamment bâti sur un écueil marque le point où les eaux de l'Avon arrivent dans la Severn, et annonce ainsi au navigateur et la roche à éviter et l'embouchure de la rivière.

De ce point nous mîmes le cap sur Cardiff, prenant la Severn par son plus grand travers. Un vent froid venant de la haute mer se fit tout à coup sentir; les vagues s'élevaient à une grande hauteur, et le navire roulait fortement, décrivant des oscillations de la plus large amplitude.

Quelques passagers payèrent leur tribut à Neptune ni plus ni moins qu'en pleine mer, prouvant une fois de plus que les voyages les plus pénibles ne sont pas toujours les plus longs, et qu'on peut avoir le mal de mer sans sillonner précisément l'onde amère, comme aurait dit l'abbé Delille.

J'arrivai à Cardiff, heureux de toucher au port. Il était temps; car moi aussi j'allais, suivant l'exemple de beaucoup de passagers mes voisins, compter, comme on dit, mes chemises. Si je ne m'agenouillai pas en descendant sur le rivage, comme jadis Christophe Colomb la première fois qu'il aborda en Amérique, c'est que cet usage est passé de mode; mais je n'en bénis pas moins la Providence du fond du cœur, et disant volontiers adieu au pont oscillant du navire, je frappai plusieurs fois du pied avec joie l'immobile plancher des vaches.

A peine débarqués, mes amis et moi (le lecteur n'a peut-être pas oublié qu'un de nos artistes peintres et l'un de ses élèves m'accompagnaient) nous voulûmes parcourir Cardiff. Le chemin de fer pour Swansea ne partait que le soir, et nous eûmes le temps de visiter à l'aise la ville des charbonniers, où une portion des houilles du pays de Galles viennent prendre la mer. C'est là qu'on les embarque pour différentes destinations. On en charge près de deux millions de tonnes par an, sans préjudice de trois cent mille tonnes de fer tirées aussi des usines du pays. Ce commerce amène entre autres étrangers bon nombre de Français à Cardiff, négociants ou marins. Sur beaucoup de devantures de boutiques on lit la phrase sacramentelle : *Ici l'on parle français;* il y a même un *café français* à Cardiff. N'est-ce pas la même chose dans tant de nos villes de

1. Ce nom d'Avon, que nous retrouverons une fois encore dans l'Afon de Pontypool, vient du gallois *avon* ou *afon*, qui veut dire eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

France, où l'*English spoken here* et les *English coffee rooms* sont de plus en plus de rigueur?

Les charbons de Cardiff viennent avec ceux de Newcastle dans tous les ports de la Méditerranée et sont bien connus de nos marins. Le *Cardiff*, houille dure, sèche, brûlant sans flamme mais avec peu de cendres et une très-grande chaleur, et le *Newcastle*, houille collante, dégageant une flamme longue et brillante, sont de vieilles connaissances pour tous les chauffeurs et tous les mécaniciens de bateaux à vapeur. Longtemps les houillès anglaises ont fait à nos charbons français une terrible concurrence, et la routine s'en mêlant, on leur donnait partout la préférence à bord de nos vapeurs de guerre et de commerce. Heureusement dans ces dernières années le charbon a été déclaré contrebande de guerre. Il n'a pas fallu moins que cette circonstance pour faire ouvrir les yeux au gouvernement français. « Mais nous avons peut-être, s'est-on dit un jour en se ravisant dans nos arsenaux, des charbons comparables à ceux de Cardiff et de Newcastle, » et sur ce, le ministre de la marine a convoqué le ban et l'arrière-ban de ses ingénieurs et de ses officiers. La chose a été pratiquement vérifiée, officiellement reconnue : les charbons produits par nos mines valent ceux d'Angleterre, même à la mer, et aujourd'hui l'on n'emploie plus, pour l'approvisionnement de notre flotte militaire à vapeur, que des charbons indigènes. La marine marchande commence aussi à ouvrir les yeux. Ah! routine, routine, que d'inepties on commet à te suivre!

Cardiff où nous venions de débarquer n'est pas seulement connue par le commerce d'exportation du charbon que les mines du pays de Galles versent incessamment sur ses quais; elle est aussi célèbre par son château fort où mourut après une captivité de trente-six ans Robert, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant. Il fut enfermé là par son frère Henry, qui, non content de le retenir prisonnier et de lui ravir ses droits à la couronne, lui fit de plus crever les yeux. C'est ce Robert auquel l'histoire, pour le distinguer de son aïeul, Robert le Diable, a donné le surnom de Courte Heuse ou Courte cuisse, sans doute parce qu'il était boiteux. Les Anglais (qui ne disent pas la cuisse, mais la jambe d'un poulet), ont transformé en celui de Courte botte le sobriquet de Courte cuisse.

Le château de Cardiff fut pris et démantelé par Cromwell. Les ruines qui en subsistent sont imposantes, et ces vieilles tourelles, ces épaisses murailles encore debout nous ramènent en plein moyen âge, au temps des guerres féodales, à l'époque des archers et des chevaliers bardés de fer.

La population de Cardiff est de plus de trente-six mille habitants. C'est le commerce du charbon et du fer qui l'a rendue populeuse et prospère, car en 1800 elle ne renfermait pas plus de mille habitants. Bien des villes d'Angleterre offrent un pareil exemple d'accroissement pour ainsi dire instantané, tant est grande la force d'expansion que possède l'industrie.

Située à l'embouchure de la rivière Taff, Cardiff communique par le moyen d'un canal et d'un chemin de fer avec l'intérieur du pays, surtout avec les grandes forges où l'on fabrique le fer et les mines d'où l'on tire le charbon.

Le soir même de notre arrivée à Cardiff, nous nous dirigions sur Swansea. Du paysage de la route, de l'aspect que présente la contrée en cet endroit, je ne dirai rien, n'ayant fait ce trajet que de nuit.

Nous descendîmes à *Maxworth-arms-hotel*, que notre guide Murray, ouvrant une parenthèse discrète, nous indiquait comme supportable (*tolerable*). C'était peu flatteur, et cependant l'hôtel aux armes de Maxworth venait en première ligne entre toutes les auberges de Swansea jugées dignes d'une mention par le sévère prototype de la plupart des auteurs de guides du voyageur.

Sous le noble toit auquel, pour obéir fidèlement à Murray, nous avions donné la préférence, et où l'écu armorié des Maxworth, écartelé, fascé d'azur et de sinople, se distinguait sur les panneaux des portes et jusque sur les vitres des fenêtres, nous passâmes une bonne nuit. Je la souhaite aussi paisible à tous ceux qui après nous viendront jusqu'à Swansea, quel que soit le but qui les y amène, l'industrie, le commerce, le désir de voir et d'apprendre ou le simple désœuvrement.

Le lendemain, dès l'aurore, nous étions sur pied, visitant surtout le marché. C'est là que l'on est toujours sûr de rencontrer les types les plus caractéristiques d'un pays, l'habitant de la campagne ayant moins que celui des villes mêlé son sang au sang étranger. Les femmes du pays de Galles, au chapeau de feutre noir, élevé, roide, rappelant de tout point, sauf une hauteur plus grande encore, celui des hommes, cette affreuse coiffure dont nous ne pouvons parvenir à nous débarrasser depuis que la mode nous l'a imposée vers la fin du dernier siècle, nous apparurent là dans toute l'excentricité de leur costume primitif. Déjà la veille au soir, en approchant de Swansea, nous avions reçu dans notre wagon quelques-unes de ces Galloises dont la figure des *frenchmen*, nouveaux pour elles, paraît-il, avait singulièrement éveillé et la loquacité et la gaieté communicative. Nous étions devenus pour ces dames et leurs compagnons le sujet de la causerie. Nous le devinions à leurs gestes, à leurs éclats de voix; mais comme elles parlaient le dialecte du pays, le gallois, auquel, cela va sans dire, nous ne comprenions pas un mot, bien que Gaulois nous-mêmes, nous ne pûmes ni nous défendre ni nous mêler à la conversation. Ces braves femmes étaient du reste pour mes deux compagnons, qui n'avaient jamais vu encore la plus belle moitié de l'espèce humaine ainsi coiffée, ainsi attiffée, un égal sujet d'étonnement, et, sous ce rapport, on peut dire que la surprise était partagée.

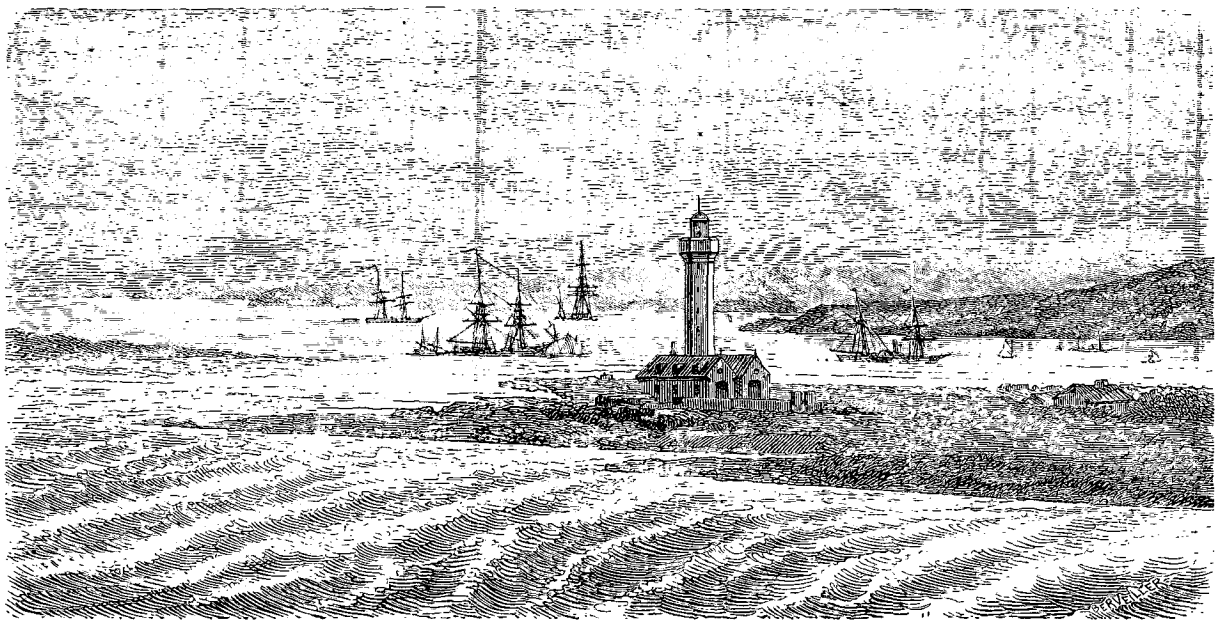
Outre le chapeau de feutre élevé qui fait sur leurs têtes un effet si étrange, et qui chez quelques-unes est de forme tronconique comme le chapeau calabrais, ou bien a le bord de derrière relevé à la façon du bonnet de Louis XI, les femmes du pays de Galles portent aussi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un mouchoir ou une coiffe qui leur entoure la tête, les oreilles et le cou. Un tablier et un casaquin de bure de couleur rouge, un jupon court de même étoffe complètent ce que leur costume présente de singulier.

Des gens qui veulent trouver une raison à tout ont essayé d'expliquer l'usage du chapeau chez les Galloises par l'humidité d'un climat presque toujours pluvieux; mais il y a de par le monde des climats aussi humides, aussi pluvieux que celui du pays de Galles, et je ne sache pas que les femmes s'y coiffent de la sorte. Comme le feutre n'est pas connu de tout temps, quoi qu'en dise Aristote en son fameux chapitre des chapeaux, on ne peut non plus faire remonter jusqu'aux Celtes, jusqu'aux anciens Gallois l'usage de cette coiffure. Il ne faut donc voir là qu'un caprice de la mode auquel les femmes de la campagne, comme d'habitude, sont restées le plus longtemps fidèles, et qui passera peut-être comme il est venu, c'est-à-dire sans rime ni raison.

La population de Swansea est d'environ quarante mille habitants. Autrefois c'était une simple station de bains (*watering place*), où pendant la belle saison Anglais et Anglaises venaient se livrer à ce passe-temps qui leur est si cher, celui de prendre des bains de mer. Aujourd'hui les baigneurs fashionables ont presque disparu, et la ville, grâce aux mines de charbon qui l'entourent et à ses nombreuses et vastes usines à cuivre, est devenue l'une des cités les plus industrielles de l'Angleterre, et par suite du monde. Il y a un siècle, quand les premiers wagons descendus des houillères roulèrent jusque sur les quais de Swansea pour y verser le charbon, le peuple faillit s'ameuter contre les propriétaires de mines, prétendant que le passage rapide des wagons sur les rails, la trépidation qu'ils imprimaient au sol faisait tourner la bière dans les caves. Peu s'en fallût qu'on ne revînt à l'antique portage à dos d'hommes ou tout au moins à dos de chevaux. Aujourd'hui les



Embouchure de l'Avon. — Dessin de Durand-Brager.

craintes des buveurs de *pale ale* ont bien disparu, et la susceptibilité a fait place à l'intérêt; car tout le monde trouve son compte à l'exploitation et au commerce des charbons. D'énormes wagons, descendant des noires houillères, portent leurs produits jusque dans les soutes des bâtiments, et de Swansea comme de Cardiff les charbons s'exportent pour le monde entier. Les poussières, les menus débris du combustible sont eux-mêmes utilisés; et, mêlés à du brai ou goudron solide, comprimés dans des moules en forme de briques, ils sont chargés sur les navires, et vont, sous le nom de *patent fuel*, ou charbon breveté, jusque dans l'Amérique du Sud fournir aux bateaux à vapeur l'aliment indispensable à leur marche.

En retour de ses charbons, Swansea importe du cuivre à l'état de minerais plus ou moins riches, de *mattes*[1] plus ou moins pures. Ces minerais, ces mattes sont traités dans les usines dont je parlerai bientôt. Ainsi sont mises à contribution, comme je l'ai dit, non-seulement les mines indigènes des comtés de Cornouailles et de Devon, mais encore les mines de l'île de Cuba, celles du Chili et de la Bolivie, les mines de l'Australie, celles de l'Afrique, de l'Algérie au cap de Bonne-Espérance, enfin celles de tout le bassin méditerranéen, surtout de l'Espagne et de l'Italie. L'avantage que procure aux fondeurs de Swansea cette immense importation, c'est de pouvoir mêler des qualités diverses, variables de teneur et de composition, ce qui aide singulièrement à la marche du traitement métallurgique. L'avantage pour les mines productrices, c'est de tirer le meilleur parti possible de leurs minerais dans un pays où souvent le combustible n'existe pas, du moins le combustible minéral, et c'est le seul qui soit aujourd'hui à bon marché. Par la méthode en usage à Swansea,

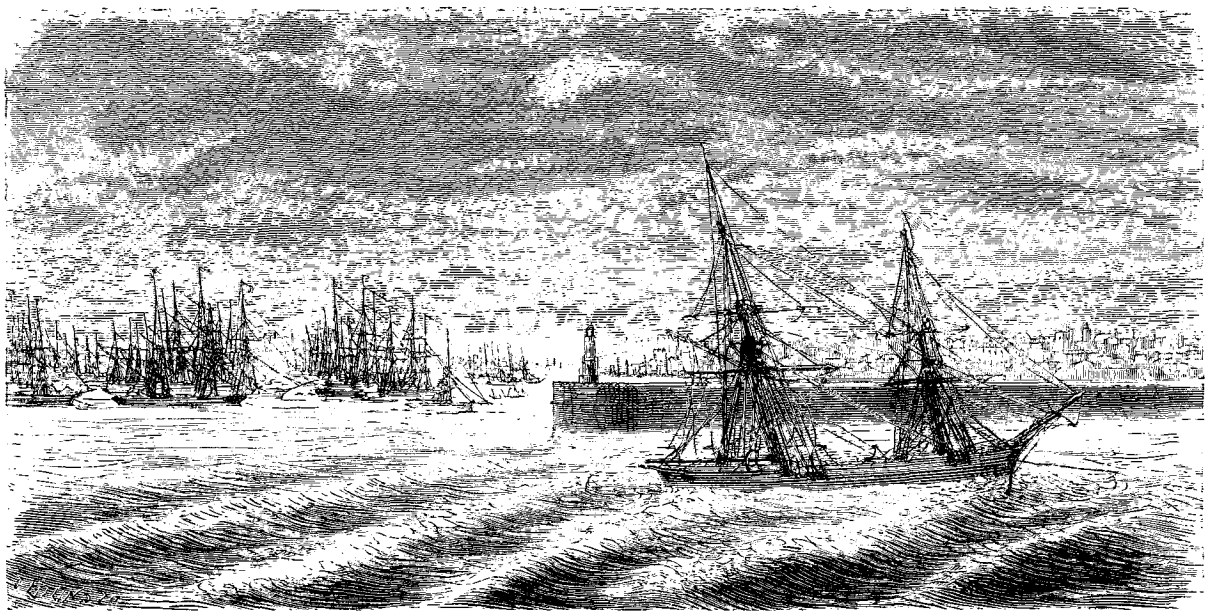
1. On donne en métallurgie le nom de matte à tout minerai qui a déjà subi une première fusion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

méthode bien connue des métallurgistes, et désignée sous le nom de méthode galloise, il faut en effet jusqu'à seize tonnes de houille avec des minerais d'une teneur de dix à douze pour cent (c'est la richesse moyenne en cuivre des minerais traités à Swansea) pour obtenir une tonne de métal. Il est donc plus profitable, on le voit, de porter le minerai au charbon que le charbon au minerai. Dans le Cornouailles, dans le Devon, les mines de cuivre ont, en outre, l'avantage d'échanger leurs produits contre du charbon nécessaire à la marche de leurs machines d'épuisement (voir le voyage aux mines de Cornouailles). Enfin, dans tous les autres pays que j'ai cités, on échange également contre du charbon dont on manque le minerai cuivreux qu'on produit en abondance.

C'est ce commerce du minerai de cuivre et de la houille, joint au traitement métallurgique du minerai lui-même, qui a donné à Swansea l'importance qu'elle a aujourd'hui. Cette importance n'a échappé à aucun des voyageurs que l'étude des mines et de la métallurgie attire chaque année à Swansea. D'illustres ingénieurs, MM. Élie de Beaumont, Perdonnet et Le Play, ont des premiers en France étudié d'une façon très-nette et très-élevée les diverses industries du pays de Galles. « Voyez Swansea, s'écrie à son tour notre excellent maître, M. A. Burat, son nom poétique n'est pour rien dans sa prospérité[1]. Autrefois, sous son premier patronage, elle était inconnue; aujourd'hui c'est la grande ville des fondeurs. C'est elle qui envoie ses navires doubler le cap Horn pour rapporter les minerais du Chili; c'est pour elle, c'est pour enrichir ses lords que travaillent les nègres de Cuba et les populations libres de Coquimbo ou de la Paz; et c'est uniquement à la houille qu'elle doit cette puissance[2].

Le maître a raison. Si la houille n'avait pas existé à Swansea, Swansea n'eût pas importé les minerais de



Le port de Cardiff. — Dessin de Durand-Brager.

cuivre pour les fondre, et ne serait jamais devenue la cité florissante qui existe aujourd'hui; tandis que, grâce au charbon, ses navires font le tour du globe, traversant le monde sur tout un méridien, pour venir verser au pied des fours des usines galloises les minerais de cuivre en retour de la houille.

La rade, le port, les docks, le canal de Swansea, les environs eux-mêmes de la ville couronnés de collines, et s'étendant autour d'une large baie, sont intéressants à visiter. On se plaît aussi à parcourir la ville, percée de belles rues, égayée par quelques monuments modernes, et entourée, dans les faubourgs, suivant l'usage anglais, de gracieuses maisons de plaisance et de jolis jardins.

Au delà de la baie de Swansea finit le canal de Bristol. Alors s'ouvre sur l'Atlantique la baie de Carmarthen bien plus vaste que sa voisine, puis la rade de Milford, enfonçant au milieu des terres ses dentelures opposées: on dirait les deux bords d'un grand fleuve. C'est la façade des Galles sur l'Océan, rivages brumeux et pittoresques, au climat tempéré; mais n'allons pas trop nous égarer sur ces poétiques plages et revenons vers Swansea où nous attendent les fondeurs de cuivre.

II

LES USINES A CUIVRE DE SWANSEA.

L'usine Vivian. — Sévérité pour les visiteurs. — Vapeurs empestées. — Le traitement métallurgique. — Grillage du minerai, fusion et grillage des mattes. — Raffinage et essai du cuivre. — Laminage. — Le marteau-pilon. — Un tour d'Anglais. — Fabrication des fils et des clous de cuivre. — Le laiton ou cuivre jaune. — Le cuivre argentifère. — Les fondeurs de Swansea. — Coup d'œil sur les houillères.

Entre toutes les usines de Swansea, la plus célèbre, la plus complète, celle qui occupe le plus d'ouvriers, est

1. *Swansea*, en anglais, la mer du cygne.
2. A. Burat, *Géologie appliquée*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'usine de MM. Vivian; ce fut celle naturellement que nous demandâmes à visiter. Après quelques difficultés, et quand nous eûmes fait connaître nos noms, nos qualités et le but de notre visite, la permission nous fut accordée, mais pour une fois seulement. Il fut bien entendu aussi que nous ne prendrions aucun croquis géométrique coté, c'est-à-dire avec les dimensions exactes des fours et autres appareils en usage dans l'établissement. La seule chose qui nous fut permise, ce fut de crayonner sur nos albums des vues perspectives de l'ensemble ou des détails de l'usine. On n'est pas toujours aussi accommodant, et je n'avais pas oublié pour mon compte que deux ans auparavant, accompagnant à Swansea un de mes camarades, ingénieur des mines en Piémont, la porte de l'usine nous fut refusée, après une première visite, parce que mon ami, je crois, tirant son mètre de la poche, pendant que je causais avec notre cicérone, avait mesuré la longueur d'un laminoir à cuivre.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Toiser un laminoir! quel crime abominable!
Le renvoi seul était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Ce qui frappe, quand on entre dans l'usine de MM. Vivian, c'est une apparence de désordre et de laisser-aller tout anglaise, mais qui va bien à une usine aussi vaste, aussi pleine de vie que la leur. Les charpentes, les toits du bâtiments sont établis tant bien que mal, le sol n'est pas même nivelé, encore moins pavé ou parqueté; les fours, dont les maçonneries en briques sont à peine retenues par des armatures en fer, penchent à droite ou à gauche, ventrus sur le devant. Ils sont isolés ou tout au plus accouplés. On dirait que la chaleur va faire éclater la maçonnerie, tant on semble avoir mis peu de soin à lier les briques entre elles et à les établir d'à-plomb. On n'a rien sacrifié à l'élégance, mais en retour l'activité, le mouvement règnent partout. Il y a dans l'usine plus de huit cents ouvriers et jusqu'à quatre-vingts fours à réverbère sans cesse en feu, soit pour le grillage et la fusion du minerai, des mattes et des scories, soit pour l'affinage, le raffinage et le réchauffage du métal. Chaque four a sa cheminée, une colonne pyramidale qui surmonte les toits de l'usine. Quand tous les fours sont allumés, ces colonnes dégagent dans l'air une épaisse fumée, tantôt noire, tantôt blanchâtre, qui obscurcit l'atmosphère; souvent la flamme elle-même sort par l'orifice des cheminées. Comme toutes les usines sont à peu près concentrées au même point, dans un vallon stérile que longe un canal navigable, rien de plus saisissant à voir que ces mille bouches de fumée travaillant toutes à la fois.

Dans le traitement métallurgique, des éléments malfaisants s'échappent du minerai : arsenic, phosphore, soufre, chlore, etc., la plupart du temps à l'état d'acides. Ces vapeurs empestées, en se répandant dans l'air ambiant, ont tué toute végétation, pelé, calciné la roche avoisinante, de telle façon qu'aucune culture n'est possible dans un rayon de plusieurs milles autour des usines à cuivre. Les hommes eux-mêmes se ressentent à la longue de ces émanations méphitiques, et beaucoup d'ouvriers des usines qui respirent ces gaz dès leur sortie du fourneau, alors que l'action en est la plus vive, portent sur leurs traits l'empreinte d'une pâleur et d'une maigreur caractéristiques.

Je ne voudrais pas faire ici un cours de métallurgie du cuivre, fût-ce même à l'usage des gens du monde; il est bon cependant de donner dès à présent une idée des importantes opérations qui s'accomplissent dans les usines de Swansea. Le minerai, on l'a vu, vient de tous les points du monde entier, depuis le minerai pyriteux et quartzeux du Cornouailles et du Devon, qui souvent ne renferme pas plus de 2 à 3 pour 100 de cuivre, jusqu'au cuivre natif de Coro-Coro en Bolivie, véritable poudre métallique imprégnant des grès riches jusqu'à 80 pour 100; depuis les cuivres panachés et les sulfures gris de Toscane atteignant 70 pour 100, et les malachites de Bora-Bora en Australie dépassant 20 et 25 pour 100, jusqu'aux mattes, aux cuivres noirs et aux cuivres rosettes du Chili, dont les teneurs vont quelquefois jusqu'à 90 et 95 pour 100. Mais ces teneurs élevées ne sont elles-mêmes qu'une exception, et la moyenne par laquelle on commence ne dépasse pas, je l'ai dit ailleurs, 10 à 12 pour 100.

La première opération est le grillage ou rôtissage du minerai préalablement pulvérisé. Sur la sôle du four à réverbère, l'ouvrier étend la matière à traiter, après avoir allumé le feu. Le charbon qu'on emploie est l'anthracite de Swansea, houille dure, sèche, brûlant avec très-peu de flamme. On a corrigé ces qualités qui conviennent peu pour le four à réverbère en chargeant le combustible dans le foyer sur une grande hauteur. De cette façon, les gaz résultant de la combustion et l'air traversant cette masse embrasée s'enflamment vers la partie supérieure, et une langue de feu rabattue par la voûte lèche l'aire du fourneau. Je dois faire remarquer ici que le foyer n'a pas de grille, mais l'art du chauffeur a su en créer une artificiellement, au moyen des cendres du combustible qui descendent vers les parties les plus basses, fondent et se figent, laissant entre elles des interstices, à travers lesquels circule l'air destiné à embraser le charbon.

La flamme, en s'étendant sur la sôle du réverbère pour se rendre à la cheminée, chauffe le minerai jusqu'au rouge. L'ouvrier le brasse incessamment avec de longues barres de fer, qu'en français on appelle râbles, spadelles ou ringards, pour l'empêcher de s'agglutiner et de subir un commencement de fusion. Le soufre, l'arsenic, le chlore, que renferme la matière élaborée, se dégagent, soit par les portes de travail, soit par la cheminée. On les reconnaît aisément, le soufre surtout à son odeur piquante, l'arsenic à son odeur d'ail si caractéristique. Quand l'opération est terminée, le minerai a perdu de 12 à 15 pour 100 de son poids. Cette perte consiste principalement en eau, acide carbonique, soufre, arsenic et autres matières volatiles.

Après le rôtissage du minerai vient une première fu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sion pour mattes, *smelting for slags*. On passe dans un nouveau four à réverbère le minerai grillé avec du minerai qui n'a pas besoin de l'être, tel que les carbonates (malachites) et les chlorures d'Australie, les cuivres oxydés et les cuivres natifs pauvres du Chili et de la Bolivie, etc., et de cette première fusion sortent des mattes riches à 20 ou 25 pour 100. On les moule ou bien on les fait tomber encore en fusion dans un bain d'eau qui les divise en grenailles.

On grille ces mattes pour les débarrasser de leur soufre, comme on a grillé le minerai, puis on les fond de nouveau avec des minerais encore plus riches que les précédents et l'on obtient de nouvelles mattes, sur lesquelles on recommence la même opération. On passe ainsi des mattes bronzes aux mattes bleues, des mattes bleues aux mattes blanches ou régules, de celles-ci enfin au cuivre brut, mêlant chaque fois aux mattes obtenues du minerai ou des mattes étrangères d'une richesse correspondante à celle des mattes que l'on fond. L'ensemble du traitement est facile à saisir : on fait en tout quatre grillages et trois fusions successives pour mattes.

Du cuivre brut, dans lequel on distingue déjà des globules de cuivre métallique rouge, soyeux, et qui renferme plus de 85 pour 100 de cuivre, on passe enfin au cuivre rosette et au cuivre rouge, pratiquant l'affinage et le raffinage dans le même fourneau. Quand on croit l'opération presque terminée, on enfonce une perche de bois vert dans le bain de cuivre en fusion. Le bain précédemment limpide, éclatant, presque blanc, bouillonne, et, avec le gaz qui se dégage, s'échappent les dernières impuretés du cuivre, surtout un peu de carbone qu'il pouvait encore contenir. Un dernier essai reste à faire. Le maître fondeur retire du fourneau un *dé* de cuivre, qu'il prend avec une petite pochette. Si ce dé, refroidi, est d'un beau rouge soyeux, s'il se laisse aplatir par le marteau, sans fissures, et briser au ciseau avec une cassure franche, nette, d'un grain cristallin, homogène, alors le raffinage est terminé et le métal est jugé bon pour la coulée. On en emplit des poches en fer, énormes cuillers que l'on verse dans des moules où le cuivre se fige en pains. Ceux-ci sont destinés au commerce ou transformés en lames, feuilles, fils, clous, comme il sera dit tout à l'heure.

Le cuivre anglais n'a pas la première marque sur les marchés; ce sont surtout les cuivres de Russie et de Suède, beaucoup plus purs, qui obtiennent la préférence des acheteurs; mais l'Angleterre fond à elle seule beaucoup plus de cuivre que tout le monde entier. Si les renseignements qu'on m'a donnés à Swansea en 1862 sont exacts, on produirait, dans toutes les usines réunies, jusqu'à cent soixante tonnes de cuivre par semaine (la tonne anglaise est de plus de mille kilogrammes). On est allé quelquefois jusqu'à deux cents.

Le cuivre en pains qui n'est pas directement vendu est transformé en lames et en feuilles, qui servent au doublage des navires ou à la chaudronnerie. On réchauffe les pains dans des fours à réverbère, et quand ils sont chauffés au rouge, on les passe aux laminoirs. Ces laminoirs se composent de deux cylindres pleins en fonte de fer polie, de même diamètre, et dont les axes sont parallèles et horizontaux. On engage la plaque de cuivre entre les cylindres. Un d'eux, animé d'un mouvement de rotation, entraîne l'autre en sens contraire au moyen d'un engrenage. La plaque de cuivre est saisie entre l'écartement qui sépare le cylindre supérieur du cylindre inférieur. Cet écartement, qu'on règle au moyen de vis, doit être toujours plus faible que l'épaisseur de la plaque à laminer. Celle-ci devient donc, chaque fois qu'elle passe entre les cylindres, de plus en plus mince. On obtient de la sorte des feuilles de cuivre à l'épaisseur voulue. Cela fait, on les jette dans un bain d'urine établi au milieu de l'atelier. Cette immersion est destinée à purifier et à décaper ou lustrer le métal à la surface.

Quand les feuilles de cuivre sont ainsi préparées, on les coupe d'équerre à la cisaille, puis on les met en paquets et on les encaisse. Le cuivre, passant de la main des fondeurs dans celle des marchands, prend alors diverses directions, et retourne bien souvent aux lieux mêmes d'où il était venu à l'état de minerai.

Autrefois, c'était sous le marteau à main et le martinet mécanique qu'on laminait le cuivre. Ce battage s'est maintenu dans la petite chaudronnerie. Pour le cuivre comme pour le fer, il donne un métal plus fibreux, plus homogène que le laminage aux cylindres. Il doit conserver aussi au cuivre plus de sonorité en empêchant la formation de ces fissures souvent invisibles dites *pailles* ou *soufflures*, et que l'écrasement au laminoir produit plus souvent que le battage au marteau.

Il y a dans l'usine de MM. Vivian un mouton à vapeur ou marteau-pilon destiné aussi au battage du cuivre. Cet appareil, que nous retrouverons également dans les usines à fer du pays de Galles, sert, à Swansea, à redresser les feuilles de cuivre, à les aplanir, à les recourber suivant un profil donné. Le marteau est vertical, conduit par un cylindre à vapeur supérieur dont la tige du piston forme, par son prolongement, la tige même, ou, si l'on veut, le manche du marteau. Au-dessous est l'enclume. La vapeur à haute pression introduite dans le cylindre, en dessous du piston, l'élève et celui-ci s'abaisse par son propre poids. De là les mouvements de va-et-vient du marteau, plus ou moins lents, plus ou moins saccadés, et qui ont plus ou moins d'amplitude, suivant que la vapeur est admise ou se dégage plus ou moins vite, en plus ou moins grande quantité à la fois.

Le marteau-pilon rend les plus grands services dans toutes les usines métallurgiques. C'est un des appareils à la fois les plus simples et les plus précis que l'industrie puisse mettre en œuvre. On dit qu'il a été pour la première fois appliqué dans les grandes forges du Creusot en France, et que M. Bourdon, alors ingénieur de ces établissements, en a été l'inventeur. D'autre part, les Anglais réclament pour eux la priorité de l'invention. Ce n'est pas la première fois que s'ouvre un pareil débat entre nous et nos voisins. Nous leur disputons égale-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment l'invention de la machine à vapeur et de la locomotive, et nous avons les uns et les autres de fort bonnes raisons à faire valoir. Je laisserai le débat pendant, car il m'appartient moins qu'à personne de le trancher, et j'en conclurai seulement que les Anglais et les Français sont deux grands peuples, en industrie comme en toute autre chose.

J'ai dit que le marteau-pilon était, dans sa simplicité, l'un des mécanismes les plus ingénieux, les plus précis qu'on pût voir. Le lourd marteau tombant sur l'enclume, docile à la main de l'homme qui le guide, ou du moins qui règle l'admission et l'échappement de la vapeur dans le cylindre, dont le piston commande le marteau, peut à volonté écraser un bloc de métal sur l'enclume ou s'arrêter sur ce bloc en l'effleurant à peine. Pour rendre mes amis témoins de ce fait, j'eus envie de mettre la main sur l'enclume, faisant signe à l'homme de laisser tomber le marteau de façon à me toucher à peine. La masse pèse plusieurs milliers de kilogrammes; mais un accident, bien que hors de toute prévision, pouvait avoir lieu. Je préférai donc appuyer ma canne sur l'enclume, et fis signe de faire descendre le marteau lentement, indiquant bien quel était mon but. L'ouvrier hésita; je lui fis de nouveau comprendre quel sens j'entendais donner à l'expérience. Alors, soit qu'il m'eût fort mal compris, soit que, dans

Poissonnières du pays de Galles. — Dessin de Durand-Brager.

sa grossièreté d'ouvrier anglais, il ait voulu saisir l'occasion de jouer un mauvais tour aux *damnés de Français* (*damned French*), il laissa tomber le marteau de tout son poids sur ma pauvre canne de mineur, dont le jonc s'aplatit comme une feuille de papier. Je le retirai en lambeaux; la surprise m'empêcha de parler, *vox faucibus hæsit*. Seule, la tête d'acier de ma canne, que j'avais tenue dans la main, restait intacte, et je quittai l'usine en maudissant le drôle qui m'avait joué ce vilain tour. C'est ainsi que mon pauvre bâton, qui avait fait avec moi le tour de bien des mines par le monde, dans les Alpes, les Apennins, la Californie, le Chili, la mer des Indes, qui avait monté au Vésuve et au Piton des neiges, vint mourir si misérablement au fond d'une usine du pays de Galles. Il ne m'en était resté pas même un bout assez gros pour rosser d'importance le mauvais plaisant auquel je devais le chagrin d'être privé de mon fidèle compagnon, et lui demander en le fustigeant, comme la Fontaine à Furetière :

« Si c'était là du bois de grume,
Ou bien du bois de marmenteau. »

Mais je reviens à mes moutons, ou si l'on veut à notre usine à cuivre.

Le cuivre n'est pas seulement laminé en feuilles dans les ateliers de MM. Vivian. Il est aussi étiré en fils à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue générale de Swansea. — Dessin de Durand-Brager.

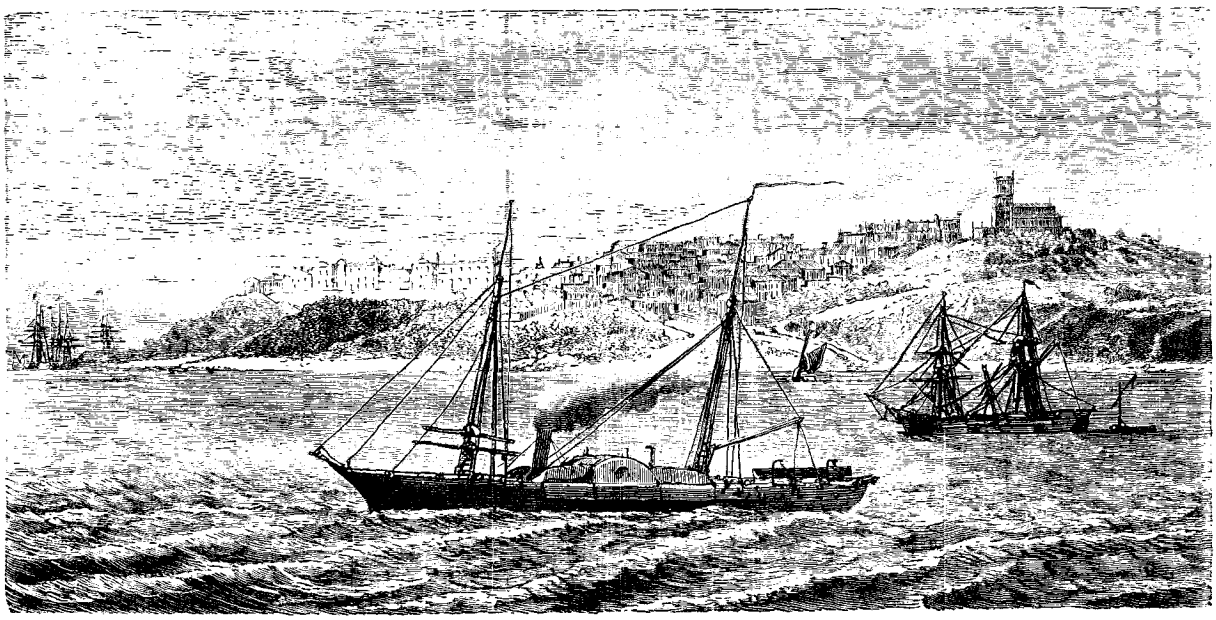
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la filière, où il passe à travers des ouvertures de plus en plus étroites, en s'enroulant au fur et à mesure sur une bobine de forme tronconique. Celle-ci tourne autour de son axe qui reste fixe, et elle entraîne le fil dans son mouvement de rotation. La compression à laquelle est soumis le cuivre passant par les trous d'acier de la filière, et forcé de se réduire au diamètre de ces trous, échauffe singulièrement le métal.

Après l'atelier de tréfilerie vient l'atelier de clouterie, où l'on fabrique des clous de cuivre à tête ronde ou carrée, et à pointe effilée. On les confectionne généralement à la main avec des verges de métal produites au laminoir. On fait chauffer ces verges, que l'on coupe à la longueur voulue pour chaque espèce de clou. La tête est rabattue au marteau sur une enclume spéciale, et la pointe effilée de même. Un ouvrier faisant toujours ce même travail, y acquiert une telle dextérité, un coup d'œil si exercé, une si grande promptitude que nous ne savons s'il serait économique d'employer pour les clous de cuivre une machine *ad hoc*, comme on l'a fait, par exemple, pour les pointes de Paris. Celles-ci sont coupées, appointées et ont la tête rabattue par un outil automatique remplaçant le travail de l'ouvrier.

Les clous ainsi que les feuilles de cuivre sont surtout employés au doublage des navires, les clous pour retenir les feuilles. On sait que le cuivre est moins altéré que le fer par l'eau de mer. On a essayé d'employer aussi le zinc à cet usage; mais bien qu'ayant plus de durée que le fer parce qu'il est moins oxydable, il résiste cependant moins que le cuivre.

Dans les usines de Swansea, on ne se livre pas seulement à la fabrication du cuivre rouge et à sa transformation en feuilles, fils ou clous, on fabrique aussi le cuivre jaune ou laiton. C'est le métal que nous appelons vulgairement maillechort. Le laiton est une combinaison de cuivre et de zinc; on l'obtient dans les usines, soit



La ville et la rade de Milford. — Dessin de Durand-Brager.

en faisant fondre ensemble du cuivre avec des minerais de zinc, soit en alliant dans les proportions voulues le cuivre et le zinc, le premier entrant généralement pour les deux tiers ou les trois quarts, le second pour un tiers ou un quart dans la préparation de l'alliage.

Le laiton fabriqué à Swansea y est laminé comme le cuivre; puis les feuilles sont coupées d'équerre à la cisaille, mises en paquets et encaissées comme les feuilles de cuivre. Elles vont avec elles se répandre sur tous les marchés de métaux du monde, bien connues de de tous les négociants adonnés à cette importante branche de commerce.

Pour terminer ce qui a trait à l'usine de MM. Vivian, il resterait à parler du traitement des cuivres argentifères retirés surtout du Chili. Mais le traitement, du moins en ce qui a trait à l'extraction de l'argent, est tenu secret, et nous n'avons pu, après tant d'autres, franchir la porte des mystérieux ateliers où le précieux métal est séparé du cuivre. C'est ici surtout que le fondeur semble dire avec le poëte : Arrière profanes!

« Odi profanum vulgus, et arceo. »

Le créateur des grandes usines que nous venons de visiter est M. Vivian père, auquel Swansea reconnaissante a élevé une statue de bronze (jamais le bronze ne fut plus à propos employé), et que la reine d'Angleterre a fait, je crois, baronnet; mais il n'est pas le seul dont les usines à cuivre doivent être citées. Il y a aussi à Swansea d'autres établissements dirigés par des Anglais, et qui marchent presque de front avec celui de MM. Vivian. Enfin il faut nommer un Français, M. Lambert, également propriétaire d'une vaste usine à cuivre, et qui représente dignement notre nation dans cette branche si intéressante de la métallurgie, la première après celle du fer.

La visite des usines à cuivre n'occupa point exclusi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vement nos loisirs lors de notre séjour à Swansea. Nous parcourûmes aussi les mines de charbon dont quelques-unes sont situées près des usines et de la ville. Elles sont de la plus grande importance pour les fondeurs auxquels elles fournissent tout le combustible qui leur est nécessaire. Le surplus, on l'a vu, est destiné à l'exportation, et forme en se dirigeant vers le Cornouailles, le Devon et tous les autres pays producteurs de minerais de cuivre, un utile élément d'échanges. La qualité surtout exploitée à Swansea est l'anthracite, dont j'ai déjà parlé à propos des charbons de Cardiff et du combustible en usage dans les usines à cuivre.

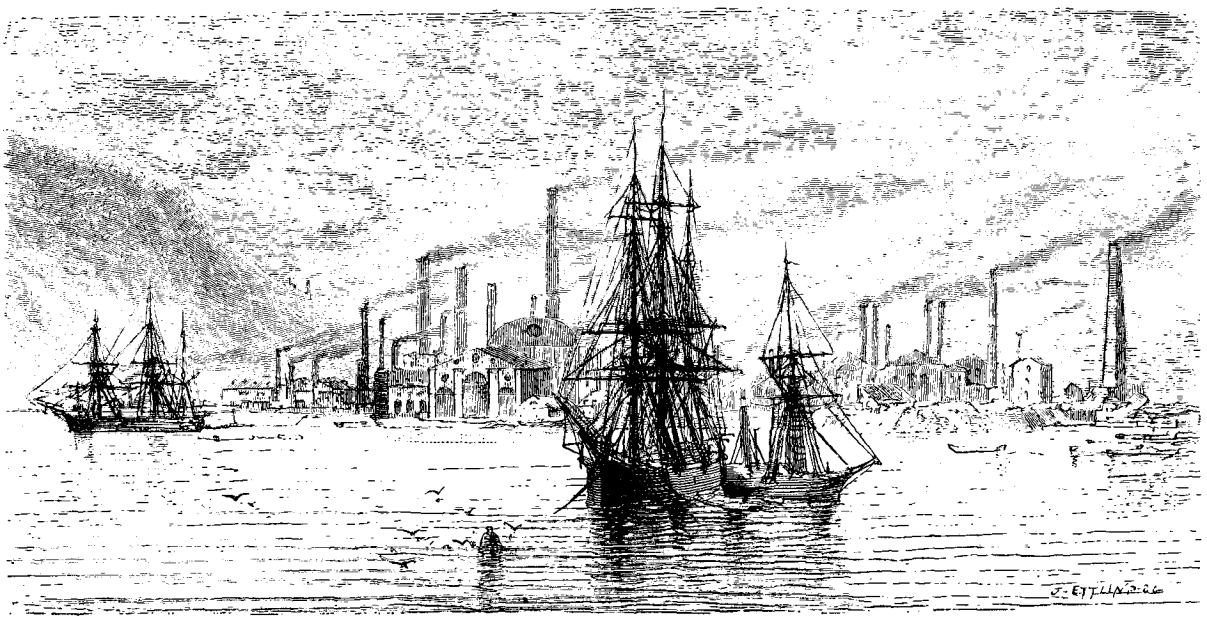
L'une des houillères est située près de l'usine Vivian, sur une hauteur. La maison du puits, la cheminée de la machine à vapeur d'extraction couronnent assez pittoresquement le coteau, et un long couloir en bois, soutenu par de grêles charpentes, sert à la descente du charbon. Ce couloir passe au-dessus de la route qui longe la vallée de Swansea. On verse ainsi le combustible directement au pied des fours des usines à cuivre et au bord du canal. Il n'y coûte pas plus de trois à quatre schillings la tonne de mille kilogrammes, soit trois francs soixante-quinze centimes à cinq francs. Ce prix si bas donne la clef du principal avantage dont jouissent les fondeurs de Swansea.

III

LA LANGUE ET LES MOEURS DU PAYS DE GALLES.

Le Welche. — Les bardes. — Les *eisteddfodau*. — Conquête des Galles par Edouard Ier. — Le prince de Galles. — Difficultés du Welche. — Les Bas-Bretons et les Gallois. — Le Welche condamné à périr. — Le chiffonnier des familles.

Bien que venus dans le pays de Galles surtout pour y voir des houillères et des fonderies de cuivre, les habitants aussi nous intéressaient, ces énergiques Gal-



Swansea : Les usines et les docks. — Dessin de Durand-Brager.

lois qui ont gardé leur langue et leurs coutumes primitives, qui ont si longtemps résisté à la conquête saxonne et normande, et dont il est bien temps de dire ici quelques mots.

C'est à Swansea que commence à proprement parler le pays de Galles. A Cardiff, où nous sommes déjà passés, à Newport où nous nous arrêterons en quittant le pays, l'élément étranger domine, ou du moins la race galloise s'est peu à peu fondue avec la race saxonne et normande; mais à Swansea et plus avant dans l'ouest et dans l'intérieur, les mœurs et les usages welches sont assez bien conservés. Ainsi nous avons déjà signalé chez les femmes de la campagne, à Swansea, le chapeau de feutre et le jupon de laine traditionnels. La langue galloise est aussi parlée à Swansea concurremment avec l'anglais, et dans des comtés plus éloignés, par exemple ceux de Carmarthen et de Cardigan, il n'est pas rare de rencontrer des habitants, au moins dans les montagnes, qui ne savent pas un mot d'anglais et ne comprennent que le gallois.

Cette langue galloise ou welche qui tend de jour en jour à disparaître devant l'unification anglaise, a eu ses beaux jours littéraires à l'époque de la chevalerie. Les bardes des Galles, descendants directs des druides, chantaient alors, ainsi que nos troubadours et nos trouvères, les hauts faits du roi Arthur et les gestes de l'enchanteur Merlin ou Merrdhyn, issus, dit-on, tous les deux du beau pays de Galles. Les traditions nationales, les belles actions des héros étaienté galement conservées par les chantres gallois.

Si les troubadours et les trouvères ont disparu de France, les bardes welches existent toujours. Fidèles comme leurs glorieux ancêtres à la harpe à neuf cordes (est ce en l'honneur des Muses?), ils se réunissent de loin en loin dans des assemblées solennelles, nommées *eisteddfod* ou *Cwymrygyddion* dans la langue du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

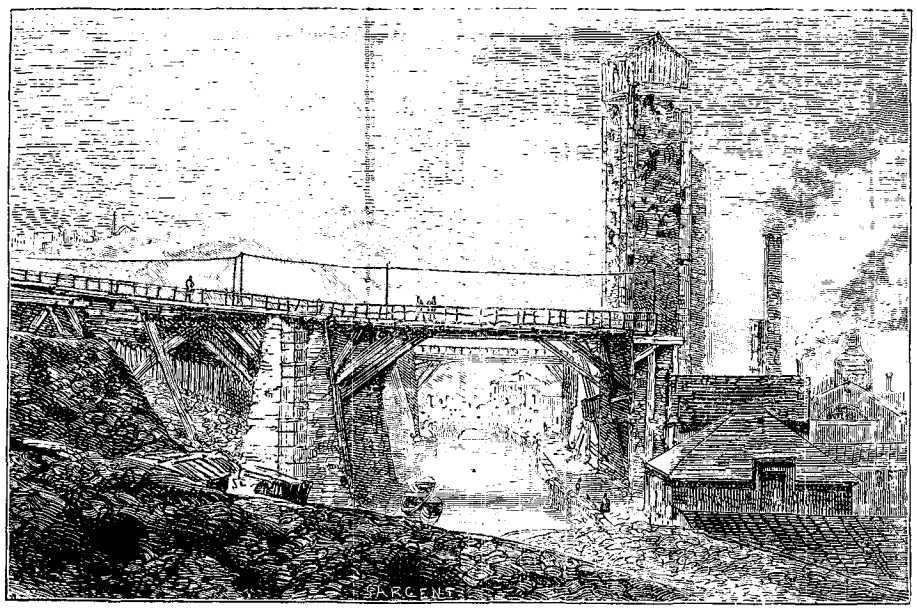
pays. On y dispute le prix des vers, on y chante des chansons nationales, comme *la Marche des hommes de Harlech*, on y distribue des couronnes aux bardes les plus dignes ; ce sont comme les olympiades des Galles. Souvent même on ne se sépare pas sans pousser encore le vieux cri de guerre : *Wales for the Welsh*, « les Galles pour les Gallois ! »

Je voudrais raconter en détail, *de visu*, comment se passent les choses dans ces assemblées nationales; mais je n'ai jamais assisté à un *eisteddfod*, et ne puis en parler que par ouï dire. Ce n'est pas tous les jours du reste, ni même une fois par an, que s'ouvrent ces conciles gallois. Je recourrai donc, pour satisfaire les amis de la couleur locale, à un auteur fidèle et précis entre tous, et que l'on ne saurait trop citer, quand on parle des mœurs, des coutumes de la Grande-Bretagne. J'ai nommé M. Esquiros dont les belles études sur *l'Angleterre et la vie anglaise*, plus appréciées encore de l'autre côté du détroit qu'en France, resteront le modèle du genre.

« Au moment où j'étais dans le Pays de Galles, nous dit l'infatigable et intéressant touriste, un grand *eisteddfod* devait avoir lieu à Llandudno. Je m'y rendis, curieux d'assister à une des scènes les plus émouvantes chez un peuple si sensible à la poésie.

« Llandudno, autrefois un village de contrebandiers, aujourd'hui une jolie ville de bains, s'élève au nord des Wales, sur un magnifique promontoire, où elle se trouve abritée par de hautes falaises.

« Un *eisteddfod* attire toujours un grand nombre de poëtes, d'écrivains et de curieux; je dois même dire que les saltimbanques, les jongleurs, les danseurs de corde, s'y donnent aussi rendez-vous. De même que le grand jour du derby à Epsom, ces solennités poétiques ont dans le Pays de Galles le privilége de réunir toutes les classes de la société. Les uns y viennent pour s'in-



Le canal de Swansea. — Dessin de Durand-Brager.

struire, d'autres y cherchent une source de plaisir et d'amusements; mais dans tous les cas de telles réunions, si bien en harmonie avec les goûts et l'esprit des habitants, effacent pour quelques jours les distinctions de rang ou de fortune.

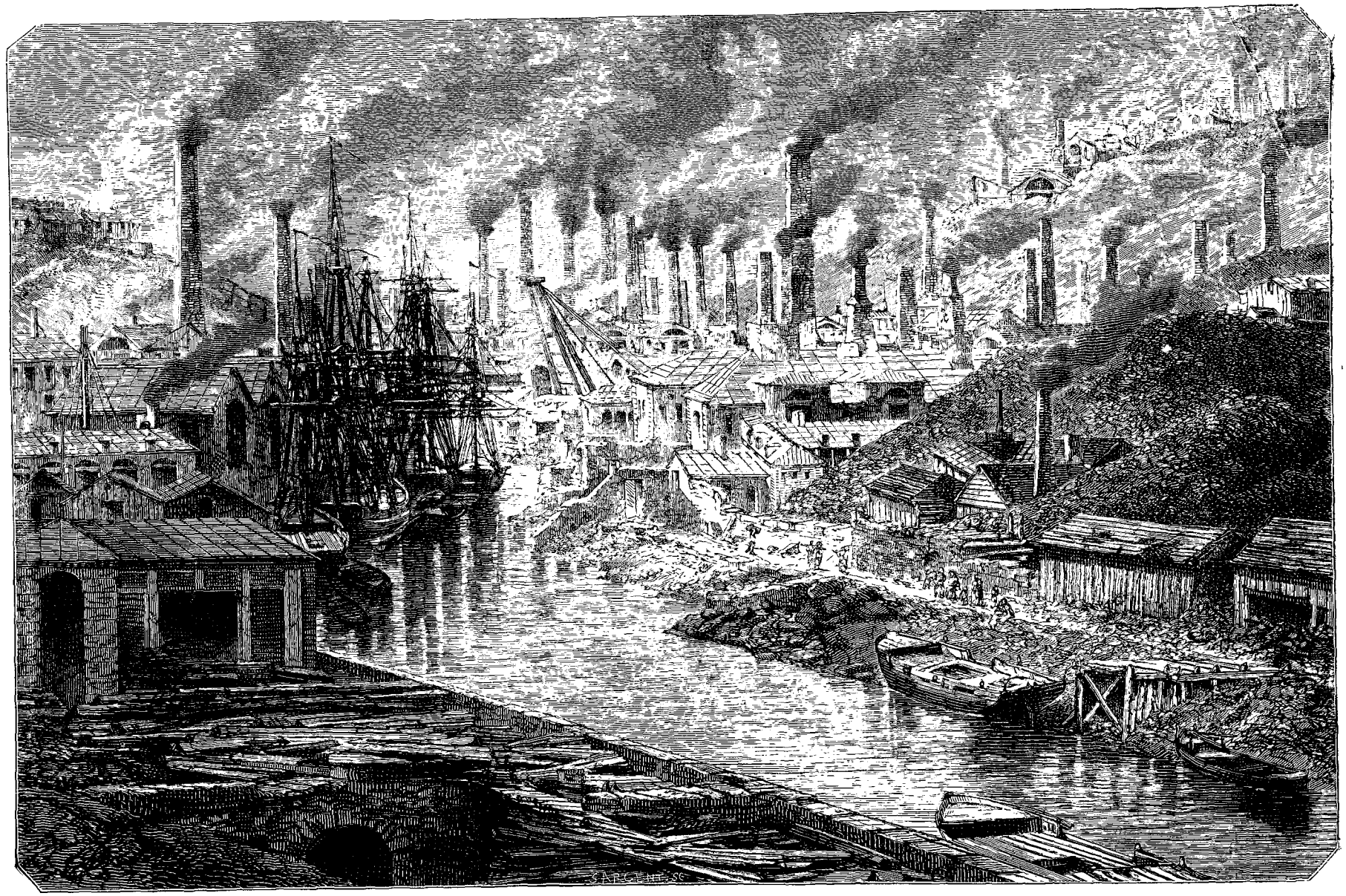
« La ville de Llandudno avait donc, depuis une semaine, un air de fête : les cabarets (*public houses*) étaient envahis; une foule de candidats aux honneurs des jeux olympiques semblaient puiser l'inspiration dans les flots dorés de l'*ale* amère.

« De même que la plupart de ces congrès littéraires qui ont lieu tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, le présent *eisteddfod* avait été préparé depuis un an par un comité local et permanent, dont les fonctions consistent à déterminer l'époque de ces solennités, à fixer le nombre et la valeur des prix décernés aux candidats, ainsi que le sujet des poëmes admis au concours. Vers dix heures du matin, une procession composée de bardes, d'*ovates*[1], de druides, de ménétriers, se rendit solennellement des bureaux de ce comité sur le terrain du *gorsedd*. Qu'est-ce donc que le *gorsedd?* Tel est le nom que l'on donnait aux anciens conciles des bardes. S'il faut en croire la tradition welche, ces conciles, dans lesquels se votaient les lois et les règlements de la contrée, cessèrent d'exister soixante ans environ après Jésus-Christ, et furent alors remplacés par les *eisteddfodau*[2]. Le cortége, étant arrivé sur le théâtre de la fête, se forma en rond autour d'un cercle magique tracé par

1. La puissance sacerdotale se divisait chez les anciens Celtes en trois ordres : les druides, qui étaient chargés de l'instruction de la jeunesse, les *ovates* qui étudiaient sans cesse les secrets de la nature, et les bardes dont le ministère était de chanter en vers héroïques les actions des braves. — Les modernes gallois ont conservé religieusement cette division.

2. Pluriel d *eisteddfod,* dont la racine est *eistedd*, s'asseoir, tenir séance. — Remarquons en passant l'analogie du gallois *eistedd* et du latin *stare*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Usine à cuivre de M. Vivian (vue d'ensemble). — Dessin de Durand-Brager.

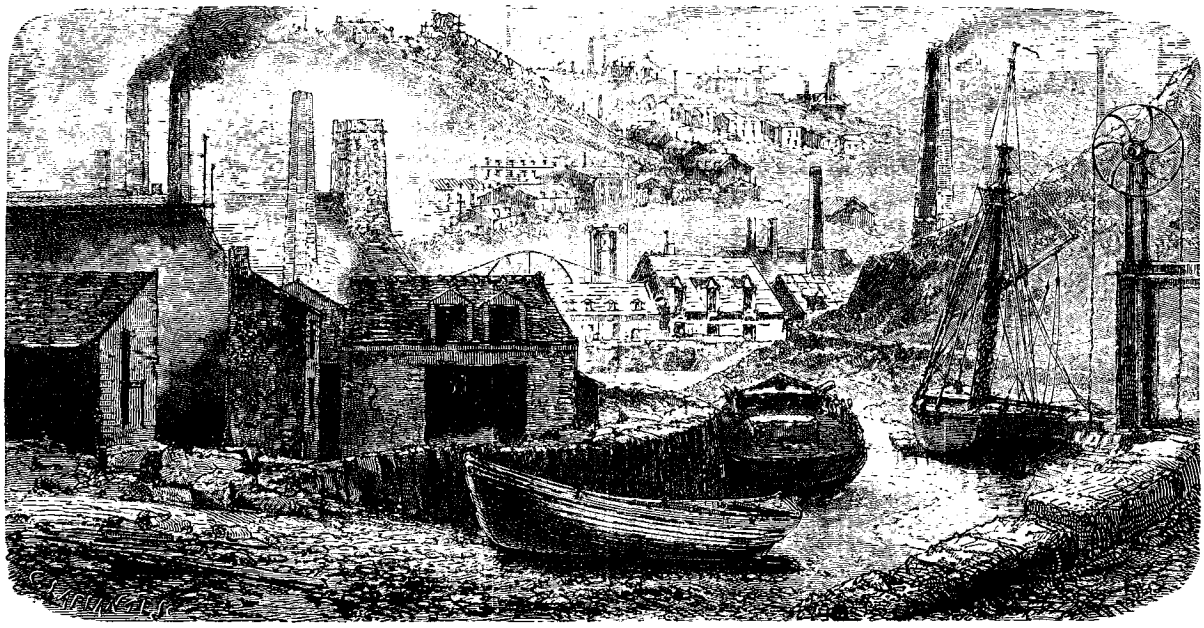
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

douze grosses pierres placées à une distance de six pieds les unes des autres, et au centre desquelles s'élevait un *cromlech* artificiel. Sur le devant du cercle se dressaient trois autres pierres représentant les solstices solaires, tandis que les douze pierres de la circonférence étaient un symbole des douze signes du zodiaque.

« Les bardes entrèrent dans l'intérieur du cercle sacré, et le son de la trompette proclama que le moment solennel était venu d'ouvrir le *gorsedd*. Alors le chef des bardes lut la déclaration suivante : « La vérité « contre tout le monde[1] ! L'an mil huit cent soixante- « quatre, le soleil approchant de l'équinoxe d'automne, « dans la matinée du vingt-trois août, le *gorsedd*, an- « noncé, selon l'usage, depuis un an et un jour, est ou- « vert dans la province de Gwynedd; nous y avons in- « vité tous ceux qui peuvent se rendre ici, où nulle « arme ne sortira du fourreau, mais où il sera pro- « noncé un jugement sur les meilleures compositions « et sur les ouvrages qui méritent de recevoir le prix. « A la face du soleil et sous l'œil de la lumière, la vé- « rité contre tous ! »

« Après une courte prière en anglais récitée par deux ministres de l'église protestante, le chef des bardes, debout sur la pierre la plus élevée, saisit une épée nue qui gisait à côté du fourreau, puis il s'écria d'une voix forte : « La paix règne-t-elle? — *a oes heddwch?* » A cette question, les bardes qui étaient rangés dans le cercle de pierres répondirent en chœur : « La paix règne. » Ce gage de concorde étant donné, l'épée fut alors plongée dans le fourreau.

« Les candidats aux divers grades de la hiérarchie, bardes, ovates, druides, archidruides, furent ensuite appelés devant le conseil des anciens et reçurent leurs degrés. Il y a donc encore des druides? Graves et sombres, ces derniers semblaient en effet se croire de la meilleure foi du monde les légitimes successeurs des



Usine Vivian, vue prise sur le canal. — Dessin de Durand-Brager.

austères pontifes qui célébraient les anciens mystères dans les forêts de la Cambrie. La plupart d'entre eux se distinguaient en outre par la saillie des os maxillaires, un des signes extérieurs de la race celtique selon les physiologistes, et qui n'est, si nous devons en croire les Anglais, qu'un effet naturel des efforts de mâchoire auxquels se livrent les druides depuis leur enfance pour articuler le langage welche. Quoi qu'il en soit, c'était leur tour de figurer dans la cérémonie. Un d'entre eux lut en langue celtique la prière du *gorsedd*. Quelques profanes (et parmi ces derniers des *reporters* anglais) souriaient bien un peu de ces rites mystérieux qui forment la partie théâtrale du *gorsedd;* quant aux habitants du Pays de Galles, ils suivaient au contraire avec un grand sérieux des usages remontant, ils n'en doutent point, à la plus haute antiquité druidique.

« Le *gorsedd*, tel qu'il se célèbre aujourd'hui, est en quelque sorte la préface de l'*eisteddfod*. Cette dernière assemblée se tient quelquefois en plein air ou sous des tentes; mais à Llandudno le comité a fait construire un bel édifice en bois, le *pavillon*, pour recevoir à des époques plus ou moins éloignées les héros de la fête et les spectateurs. L'intérieur était décoré de bannières, de feuillages et de devises galloises. Au centre du pavillon flottait un drapeau sur lequel se lisait en langue welche cette inscription un peu ambitieuse : « Soyez les bienvenus dans le temple du génie. »

« A onze heures, le président, escorté de la procession des bardes et des druides, fut solennellement installé dans son fauteuil. La salle pouvait bien contenir de deux à trois mille personnes. Les places les mieux en vue étaient occupées par des célébrités welches aux noms les plus formidables que la langue humaine ait jamais prononcés. Tout cela formait le spectacle;

1. C'est la devise du pays de Galles.

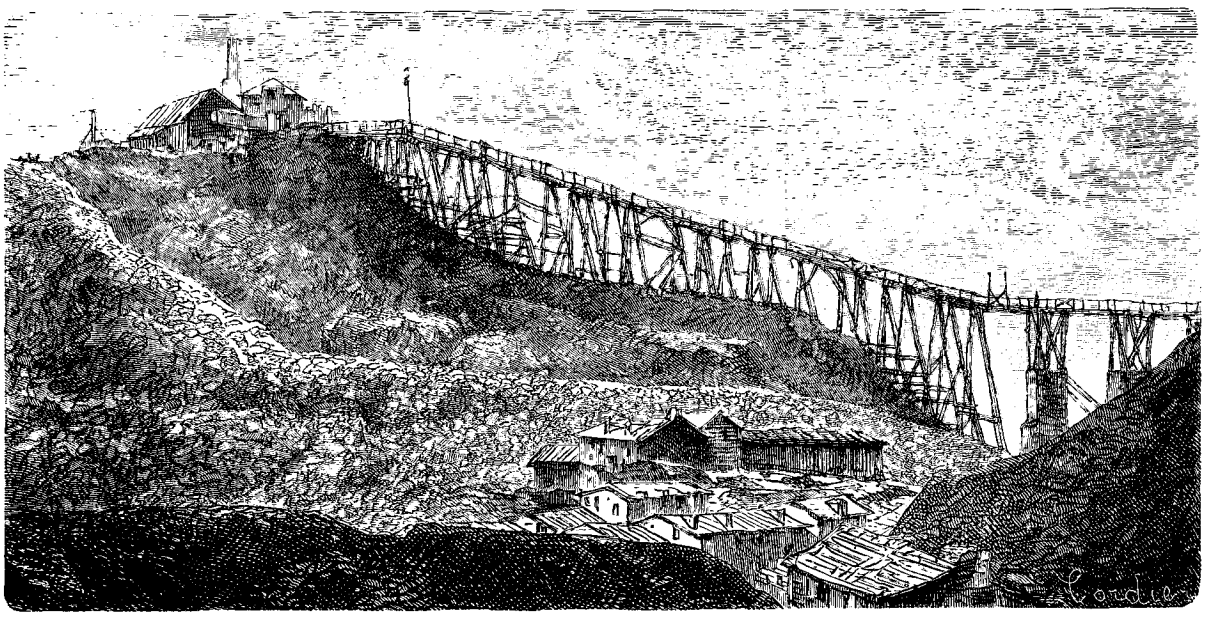
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quant au but sérieux de ces réunions, on ne tarde point à l'apprendre des lèvres mêmes du président. Suivant lui, et d'après le manifeste du comité qui avait organisé le congrès, l'institution se propose de ranimer l'intérêt qui s'attache aux antiquités celtiques. Ce qu'on veut, c'est répandre les connaissances, faire jaillir le talent qui s'ignore lui-même, inspirer l'amour du foyer et réveiller dans les cœurs une noble ambition pour la culture de la poésie, de la musique et des beaux-arts. A quel point ce but a-t-il été atteint depuis la renaissance des *eisteddfodau?* Selon la parole de l'un des orateurs, tout hameau a maintenant dans le Pays de Galles son chœur de musiciens; chaque village a son barde; chaque maison a sa Bible; chaque colline et chaque vallée répètent les anciennes mélodies nationales. »

Tel est le pacifique spectacle que présentent aujourd'hui les *eisteddfodau*, tel est le louable but qu'ils poursuivent. Autrefois ils avaient un tout autre caractère, on y célébrait les hauts-faits de guerre des Welches, et la haine de l'oppression étrangère; on y chantait, on y fomentait l'éternelle lutte contre l'ennemi du dehors.

Les Welches ont en effet prolongé longtemps leur résistance à la conquête saxonne ou normande. Ils n'ont jamais oublié qu'ils étaient les fiers descendants des Siluriens et des Cambriens, qui repoussèrent si opiniâtrément l'invasion romaine. Ce nom de Cambriens ne serait-il pas lui-même l'équivalent de Cimbres, sous lequel se désignent aussi les Gallois, *Cymri* en welche, et qui veut dire *primitifs?* Les Gallois comme les Bretons du Cornouailles se considèrent comme autochthones.

Le roi d'Angleterre Édouard Ier, fatigué de la résistance des Gallois, et l'attribuant aux bardes, qui par leurs chants et leurs doctrines entretenaient dans la nation l'amour des coutumes et du sol natal, fit un jour égorger tous les bardes et mettre le pays à feu et à sang.



Une mine de charbon, à Swansea. — Dessin de Durand-Brager.

Les Galles furent domptées, mais non soumises; un grand nombre d'habitants prirent le chemin de l'exil; beaucoup vinrent en France, et tous ceux qui parmi nous portent le nom de *Gallois* ou *Le Gallois* trahissent cette origine welche.

Édouard Ier, pour ramener les habitants des Galles à des sentiments moins haineux envers la couronne d'Angleterre, eut l'idée d'envoyer sa femme faire chez eux ses couches. Il semblait par là vouloir leur donner un roi de leur nation, et c'est depuis cette époque que l'héritier présomptif porte en Angleterre le nom de prince de Galles. Avec un peu de bonne volonté on put croire que c'étaient désormais les Galles qui s'étaient incorporé l'Angleterre et non l'Angleterre les Galles.

La langue galloise est une des plus difficiles à apprendre et à parler, et la peine, pour nous du moins, dépasserait le profit. Ce n'est point là l'avis des Gallois qui trouvent naturellement qu'il n'est pas de langue plus belle, plus harmonieuse que la leur; mais c'est l'opinion des savants qui ont tenté cette entreprise surhumaine. D'aucuns prétendent que le chinois est peu de chose en comparaison du welche. Pour moi qui n'ai pas appris le gallois, ni même ouvert la grammaire welche de M. Spurrel, ouvrage resté classique, mais qui ai voyagé quelque peu dans les Galles, j'avoue que je n'ai jamais entendu pareille réunion de sons sourds et gutturaux; c'est à faire frémir le Teuton le plus renforcé. Une règle grammaticale qui mérite d'être citée, c'est que les verbes en gallois n'ont point de présent. Le grammairien qui a créé cette loi était profondément philosophe, et partageait l'avis du poëte qui a dit avec tant de raison :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Nos Bretons de France comprennent le gallois, et sont tout étonnés, quand ils abordent le pays de Galles, de trouver là des compatriotes. Je ne sais s'ils prétendent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que leurs ancêtres ont colonisé les Galles; mais les Gallois sont certains d'avoir peuplé les premiers notre Armorique en y envoyant un essaim de colons. Ils ont même fixé les dates de leurs diverses migrations. Laissons-les dans cette douce persuasion d'avoir les premiers peuplé la Bretagne française. Il est tant de faits douteux, incertains en histoire, qu'on peut bien encore passer sur celui-là. Acceptons donc que nos Bas-Bretons ne sont que des Gallois transformés.

Les chemins de fer qui ont partout pénétré dans les Galles, les relations internationales devenues chaque jour plus actives dans le pays à cause de sa situation littorale et du développement remarquable qu'y a pris l'industrie houillère et métallurgique, toutes ces raisons tendent invinciblement à faire disparaître davantage la langue et les coutumes primitives des Gallois. Aussi bien il est en histoire des lois fatales auxquelles on ne pourrait guère s'opposer, et quand le moment est venu pour un peuple ou pour une langue de disparaître, c'est que ce peuple ou cette langue ont fini de jouer leur rôle. Ici le cas ne s'applique pas aux Gallois, franchement entrés dans le giron de la Grande-Bretagne depuis plusieurs siècles, et participant à ses institutions politiques, constitutionnelles, avec une aptitude qui a été remarquée; il s'applique à leur langue, bonne pour la poésie héroïque ou religieuse, mais qui ne saurait nullement se plier aux exigences de la vie moderne et des affaires. Donc le welche passera comme a déjà passé le *Cornish*, comme passeront aussi peu à peu tous les dialectes, tous les patois de nos provinces, qui firent jadis la joie des troubadours et des trouvères. Qu'y faire? le progrès n'est qu'à ce prix; et si les amateurs de la couleur locale y perdent, il faut reconnaître que les mœurs générales y gagnent; que les peuples, tendant peu à peu à s'unifier et à abaisser les barrières qui les séparent, penchent vers une fraternisation universelle, une grande alliance pacifique qui, espérons-le, réalisera un jour l'idéal de l'Évangile.

Le chiffonnier des familles, a Swansea. — Dessin de Durand-Brager.

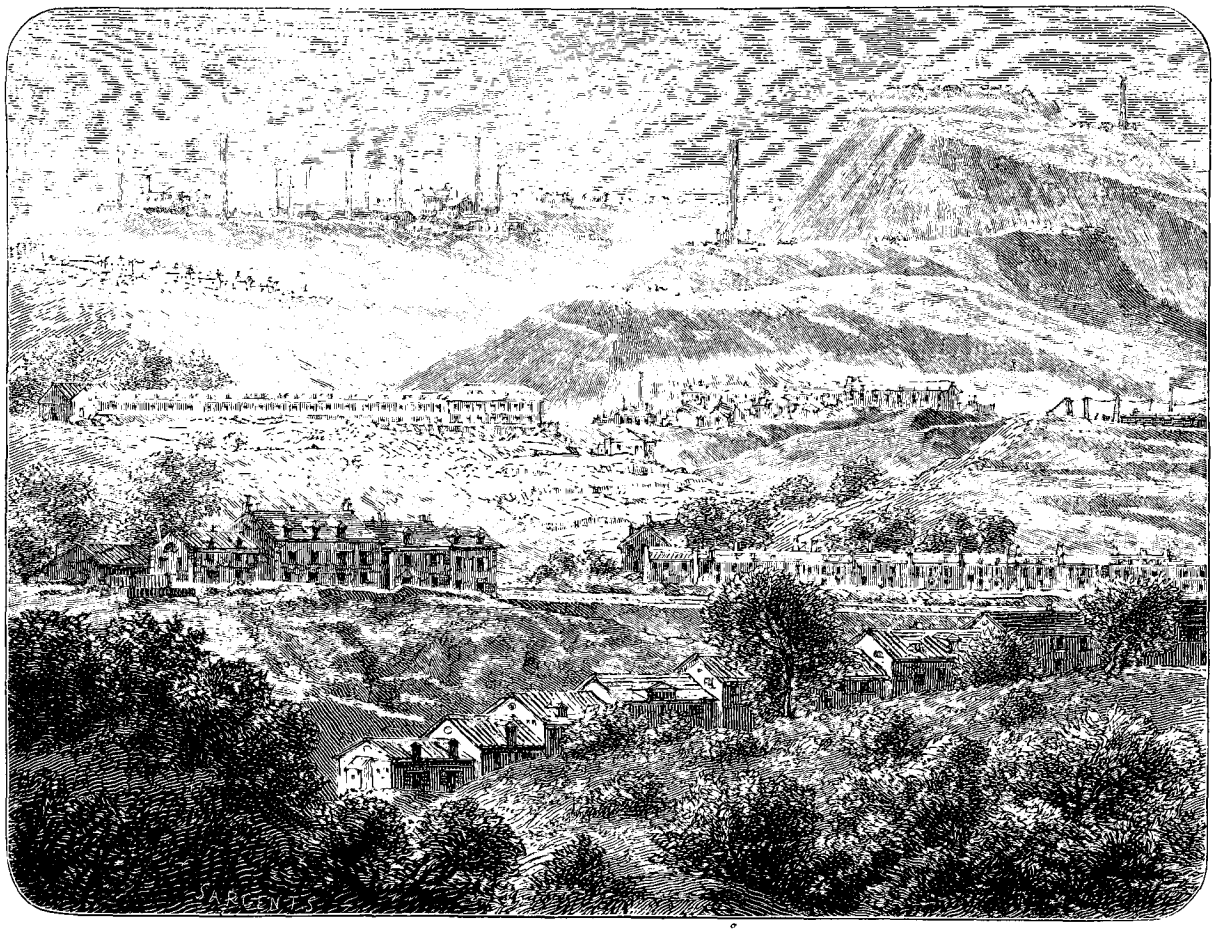
Revenant à nos Gallois, souhaitons-leur de perdre encore plus vite que leur langue et leurs vieilles coutumes qui, au demeurant, ont du bon, ce défaut de propreté domestique, ce laisser-aller honteux dans lequel semblent vivre volontiers là-bas la plupart des familles ouvrières. Dans le Cornouailles, une apparence de propreté, de bien-être nous avait partout frappés. A peine dans le pays de Galles, dès notre entrée à Cardiff, les classes populaires nous ont paru moins soigneuses d'elles-mêmes et de leurs maisons. Il n'y a plus là cet air de dignité personnelle, ce respect de soi qui semble particulier aux Bretons du Cornouailles et surtout aux Anglais. Dans le pays de Galles, l'ouvrier est parfois couvert de haillons, le logis est des plus mal tenus, la famille grouille dans l'ordure. A Swansea, le commerce des chiffons et des loques règne dans toute sa laideur; il s'y pratique même d'une façon particulière, à la grande joie des enfants. Pour une mauvaise pièce d'étoffe, sale, hors d'usage, les bambins reçoivent du marchand un maigre jouet d'un *penny*, quand les parents ne préfèrent pas prendre en échange la pièce de monnaie elle-même. Cette façon de pratiquer en plein air et sur une voiture roulante le commerce de la friperie nous étonna beaucoup, et nous avions baptisé le marchand qui annonçait dans les rues son passage à son de trompe, du nom de *chiffonnier des familles*.

La différence d'aspect si saisissante entre la classe ouvrière du Cornouailles et celle du pays de Galles, la première d'une si bonne tenue, la seconde aussi négligente pour sa mise que pour l'ordonnance du logis, a frappé tous les voyageurs. Pour nous, l'impression désagréable que le spectacle de la misère cause toujours ne fit même que s'accroître durant le voyage, à Merthyr Tydvil, à Pontypool, à Newport, ainsi qu'on le verra par la suite du récit.

L. Simonin.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Merthyr Tydvil. — Dessin de Durand-Brager

UNE VISITE AUX GRANDES USINES DU PAYS DE GALLES,

PAR M. L. SIMONIN [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

DE SWANSEA A MERTHYR TYDVIL.

La vallée du Taff, la nuit. — La dame de Castle-Hotel. — Légende de Tydvil. — Les houillères de Merthyr et les *balances d'eau*. — Prééminence industrielle de la Grande-Bretagne. — Forges de Cyfarthfa. — Sordide misère. — Dowlais. — Les hauts fourneaux. — Le pari de Richard Crawshay et de Trevithick. — La première locomotive. — Ce qui lui manquait. — Ses sœurs cadettes. — Les mines d'Angleterre donnent naissance aux chemins de fer et à la locomotive, comme elles ont déjà conduit à l'invention de la machine à vapeur.

La route de Swansea à Merthyr Tydvil est l'une des plus pittoresques, des plus attrayantes du pays de Galles.

Nous remontâmes, en chemin de fer, la vallée de la Neath qui se jette dans la baie de Swansea; puis, entrant dans la vallée du Taff qui vient mourir à Cardiff, nous arrivâmes à Merthyr Tydvil.

Il était nuit. Déjà le long de la route les feux allumés des hauts fourneaux avaient éveillé notre attention. Dans la vallée du Taff, le spectacle devint grandiose comme celui d'un immense incendie.

Merthyr Tydvil, entourée de hauts fourneaux, de forges, de fours à coke, possède les usines à fer les plus importantes de la Grande-Bretagne. Tous ces feux envoient vers le ciel leurs flammes étincelantes; on dirait que la vallée tout entière est en ignition. Il n'en est rien : c'est le pacifique travail de l'industrie produisant sans relâche le métal devenu désormais indispen-

1. Suite et fin. — Voy. page 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sable à tous nos besoins, à nos arts, à la civilisation moderne : le fer.

Castle-Hotel nous ouvrit, à Merthyr Tydvil, ses chambres hospitalières, et nous attendîmes avec impatience le lendemain pour aller visiter les grandes usines de Dowlais, Cyfarthfa, Penydarren, situées aux alentours de la ville.

Dès notre arrivée, notre hôtesse, une bonne dame pleine d'attentions pour ses visiteurs nocturnes étrangers, nous fit servir quelques spiritueux (à défaut de bière, il faut toujours ingurgiter un peu d'alcool dans la vieille Angleterre), et comme elle n'était pas en humeur de dormir non plus que nous, elle voulut bien engager la conversation et répondre à quelques questions que nous lui fîmes. Nous étions curieux de connaître le nouveau pays où nous venions d'arriver, et il est si intéressant d'ailleurs, que notre curiosité était bien fondée.

Mistress Coxon (c'était le nom de la dame de Castle-Hotel), nous dit donc que nous étions dans un des centres industriels les plus importants de tout le Royaume-Uni, et ce que nous venions d'entrevoir au milieu des ténèbres, de la portière de notre wagon, nous le prouvait suffisamment. Elle ajoutait que née elle-même à Merthyr, elle avait vu sa ville natale grandir étonnamment, presque à vue d'œil, cela par le seul fait du travail de la houille et du fer répandu autour de Merthyr plus qu'en aucun point peut-être de l'Angleterre. La population de ce district, insignifiante il y a cinquante ans, atteint aujourd'hui plus de quatre-vingt mille habitants, vivant presque tous du travail des mines et des usines. Les forges de Dowlais seules occupent jusqu'à seize mille ouvriers.

Et comme nous demandions à notre hôtesse, encouragés par la complaisance avec laquelle elle nous donnait tous ces détails, quelle était la signification de ce nom de Merthyr Tydvil qui nous avait frappés entre tant d'autres noms gallois : « Tydvil, nous dit-elle, était fille de Brychan, un prince celte qui régnait sur le pays, et qui s'était fait chrétien. Les Saxons du voisinage, restés fidèles au culte de leurs dieux et ennemis jurés des Gallois, envahirent un jour les États de Brychan, mirent tout à feu et à sang, et massacrèrent le roi et sa famille. Tydvil ne fut pas épargnée. Plus tard, une chapelle fut élevée sur le lieu du massacre, et la localité prit le nom de Tydvil la martyre ou Merthyr Tydvil.

« Telle est la légende racontée par le martyrologe cambrien, nous dit en terminant mistress Coxon; mais chacun peut en croire ce qu'il veut. » Nous en crûmes juste ce qu'il fallait pour ne pas passer pour des mécréants.

Nous avions demandé un guide pour visiter les usines et les mines aux alentours de Merthyr, et ne pas nous aventurer à la légère au milieu des houillères et des forges qui sont si répandues dans le pays.

Nous nous rendîmes d'abord à une mine de charbon située au voisinage des forges de Cyfarthfa. On tire de cette houillère un très-beau charbon, et l'installation de la machine fonctionnant sur le puits d'extraction est d'une disposition fort originale. C'est ce qu'on nomme en exploitation des mines une *balance d'eau*. Voici en quoi consiste essentiellement cet appareil. Autour d'une poulie en fonte de grand diamètre, établie sur l'axe du puits, circule un câble en fer, une chaîne. A chacune de ses extrémités cette chaîne porte une caisse cubique en tôle de fer. A la partie supérieure, la caisse est emplie d'eau (cette eau vient d'une conduite voisine); à la partie inférieure, on y loge les tonnes de charbon. Le volume de l'eau est calculé de façon à pouvoir l'emporter sur le poids de la chaîne et du combustible à extraire. De cette façon, dès que la caisse supérieure est pleine d'eau, la chaîne se met en mouvement et le charbon remonte au jour. On le vide à la surface sur la margelle du puits, tandis que l'eau, arrivée au fond, est rejetée par une soupape dans une galerie d'écoulement par où elle sort de la mine. Ce mode d'extraction de la houille, aussi simple qu'ingénieux, est en usage dans beaucoup de mines des environs de Merthyr Tydvil.

Il y a, dans la houillère que nous visitâmes, plusieurs couches de charbon exploitées. On rencontre, de plus, intercalées au milieu des couches de houille, différentes couches de minerai de fer compacte, homogène, d'une couleur gris terne, de la plus belle qualité.

C'est sans doute par une faveur singulière de la Providence que, dans le pays de Galles comme en quelques autres points de la Grande-Bretagne, le minerai de fer et le calcaire, c'est-à-dire le minerai et son fondant, se trouvent réunis dans la même mine à côté de la houille, ou du combustible indispensable à la fusion. Cette circonstance des plus favorables, qu'on ne retrouve pas ailleurs, donne entre tant d'autres faits une des raisons de la prééminence industrielle de l'Angleterre. Il ne faudrait pas croire que le caractère seul de ses habitants, froid, patient, énergique, a fait de l'Angleterre ce qu'elle est. Si la nature n'avait pris plaisir à répandre à profusion dans le sol britannique ce qu'elle n'a dispensé ailleurs qu'avec la plus grande parcimonie, la houille et les métaux, si elle n'avait pas découpé l'île elle-même de la façon la plus heureuse, si bien que presque partout sur le littoral on rencontre un port ou une rivière navigable, souvent dans le voisinage même des mines, on peut dire que, malgré toutes les qualités qui les distinguent, les Anglais ne seraient pas ce qu'ils sont : un grand peuple d'industriels, de marchands et de marins. La nature a seule préparé la situation. Le caractère des habitants, la pratique du *self government* ont fait le reste, sans doute; mais ni le *self government*, ni la ténacité et l'application anglo-saxonne n'auraient créé ce magnifique état de choses, s'ils n'eussent été tout d'abord secondés par la nature. Ceci soit dit bien haut, et pour prévenir dès le début ceux qui, m'entendant célébrer les merveilles industrielles de la Grande-Bretagne, pourraient se prendre à regretter qu'il n'en soit pas de même en France. Si les Anglais avaient eu à lutter contre les mêmes difficultés que nous, difficultés de tous genres, physiques, géolo-

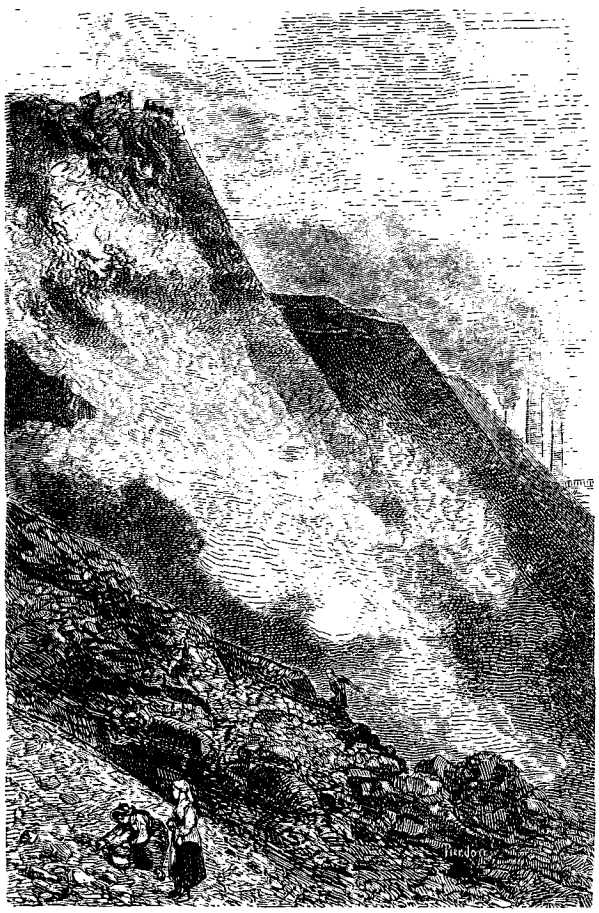
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

giques, administratives, politiques, ils n'auraient sans doute pas mieux fait que nous n'avons fait nous-mêmes. Et ici je ne parle pas par esprit de nationalité. Ce que j'avance est désormais passé dans l'ordre des faits admis; des enquêtes privées ou officielles, conduites en dehors de tout esprit de parti, l'ont prouvé suffisamment.

De la mine de houille que nous venions de parcourir, nous passâmes aux forges de Cyfarthfa (*Cyfarthfa iron works*), situées au pied même de la houillère. Le charbon, le minerai, le fondant, n'ont pas grand chemin à faire pour aller de la mine à l'usine.

C'était un samedi, un jour de paye : devant les bureaux du *purser* (agent comptable) se pressait la foule compacte des ouvriers. Tout ce monde était là pour recevoir le salaire de la semaine déjà peut-être engagé aux trois quarts entre les mains des fournisseurs. Aux alentours de l'usine, le long des *crassiers* où l'on rejette les cendres et les scories de tous les foyers métallurgiques de cet immense établissement, allaient le dos courbé vers la terre de pauvres filles déguenillées.

Que venaient-elles faire en ces lieux? Chercher au milieu de ces tas encore fumants quelques débris de coke ou de charbon pour allumer le foyer domestique. La misère était donc bien grande en ce pays industriel et travailleur pour que de pauvres familles d'ouvriers en fussent réduites à ces tristes expédients!



Le crassier des forges de Cyfarthfa. — Dessin de Durand-Brager

Les pauvrettes faisaient mal à voir, vêtues de loques, de haillons immondes, un sale mouchoir noué autour de la tête, parfois même la tête couverte d'une capeline défoncée qui avait peut-être abrité jadis le chef d'une grande dame. Les unes allaient nu-pieds, d'autres portaient des chaussures éculées, défoncées, ramassées dans la rue, souvent dépareillées, ayant quelquefois primitivement servi pour des pieds d'homme. Quelle misère écœurante, grand Dieu! et se peut-il que dans un pays en apparence si riche, si industriel, il y ait des gens à ce point déshérités! A Londres seulement, dans les quartiers les plus sales, les plus misérables, nous devions rencontrer pareil abandon, mais là au moins la chose s'expliquait par la paresse, le vice, l'absence de travail suivi, tandis qu'à Merthyr Tydvil on pourrait croire que le nombre des usines à fer, des mines de charbon et de toutes les exploitations industrielles du pays doit donner du pain à tout le monde. Il n'en est rien, paraît-il, et soit qu'il y ait de la faute des habitants, soit qu'il y ait de la faute des grands industriels du pays (ce que nous ne saurions croire), la misère s'étale à Merthyr au grand jour, à la vue de tous, de la façon la plus lamentable. N'avais-je pas raison de dire, à la fin de la première partie de ce récit, que le pays de Galles était loin de nous ménager, au point de vue de l'état social des classes ouvrières, la même surprise agréable que nous avions éprouvée dans le Cornouailles? Là-bas tout s'était présenté à nous dans un aspect de bien-être et de propreté qui semblait ajouter encore au charme du pays, et satisfaisait les yeux en même temps que l'esprit. Ici tout prenait un ton triste, sale et misérable, comme si le charbon et le fer ne pouvaient aller qu'avec la boue et la malpropreté, celle qu'ils créent autour des mines et des usines, comme celle dans laquelle vivent, au moins dans le pays de Galles, les ouvriers attachés à leur exploitation. A Merthyr, la ville elle-même offre un aspect triste et rebutant. Les rues ne sont ni balayées, ni lavées; la crotte et l'ordure s'y entassent; une poussière noire, produite par la fumée et le charbon, s'étend sur les façades des édifices et jusque sur les vêtements et la figure des habitants. Dans un tel milieu, le laisser aller, la négligence, puis la misère prennent vite droit de cité, et voilà comment s'explique peut-être le spectacle navrant dont une portion de la classe ouvrière de Merthyr nous rendit trop souvent témoins.

L'usine de Cyfarthfa, autour de laquelle s'étala pour la première fois devant nous la misère galloise, est une des plus grandes usines à fer du pays de Galles et partant de toute l'Angleterre. C'est la plus importante de Merthyr Tydvil, après celle de Dowlais. Celle-ci a dix-sept hauts fourneaux pour traiter le minerai de fer et le transformer en fonte, près de cent soixante fours à réverbère pour transformer la fonte en fer malléable, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un nombre proportionné de trains de laminoirs et de marteaux-pilons pour achever le traitement métallurgique du fer.

La consistance de Cyfarthfa est moins importante que celle de Dowlais. L'usine n'a que sept hauts fourneaux, quatre-vingt-quatre fours à puddler, et n'occupe guère que six à sept mille ouvriers; mais c'est encore un assez beau lot.

De toutes ces vastes usines, le métal entré à l'état de minerai, sort à l'état de fonte moulée, mais surtout à l'état de fer marchand, en barres ou en verges, rond ou carré, en feuilles, lanières, rubans, enfin à l'état de rails. Jamais les usines ne chôment ni de jour ni de nuit. Les hauts fourneaux, géants des foyers métallurgiques, hauts de quinze mètres, peuvent produire jusqu'à quarante mille kilogrammes de fonte par vingt-quatre heures. Dans d'autres districts d'Angleterre, à Ulverston par exemple, dans le North-Lancashire, au bord du canal d'Irlande, on a même construit des hauts fourneaux qui produisent jusqu'à quatre-vingt-dix mille kilogrammes de fonte par jour. C'est plutôt par l'augmentation de la quantité de vent soufflée par les machines dans ces immenses cuves et permettant aux *charges* de descendre d'autant plus vite qu'elles reçoivent plus d'air pour activer la combustion, que par l'augmentation elle-même des dimensions du vide intérieur des hauts fourneaux que l'on est arrivé aux étonnants résultats atteints à Ulverston. Cependant les dimensions

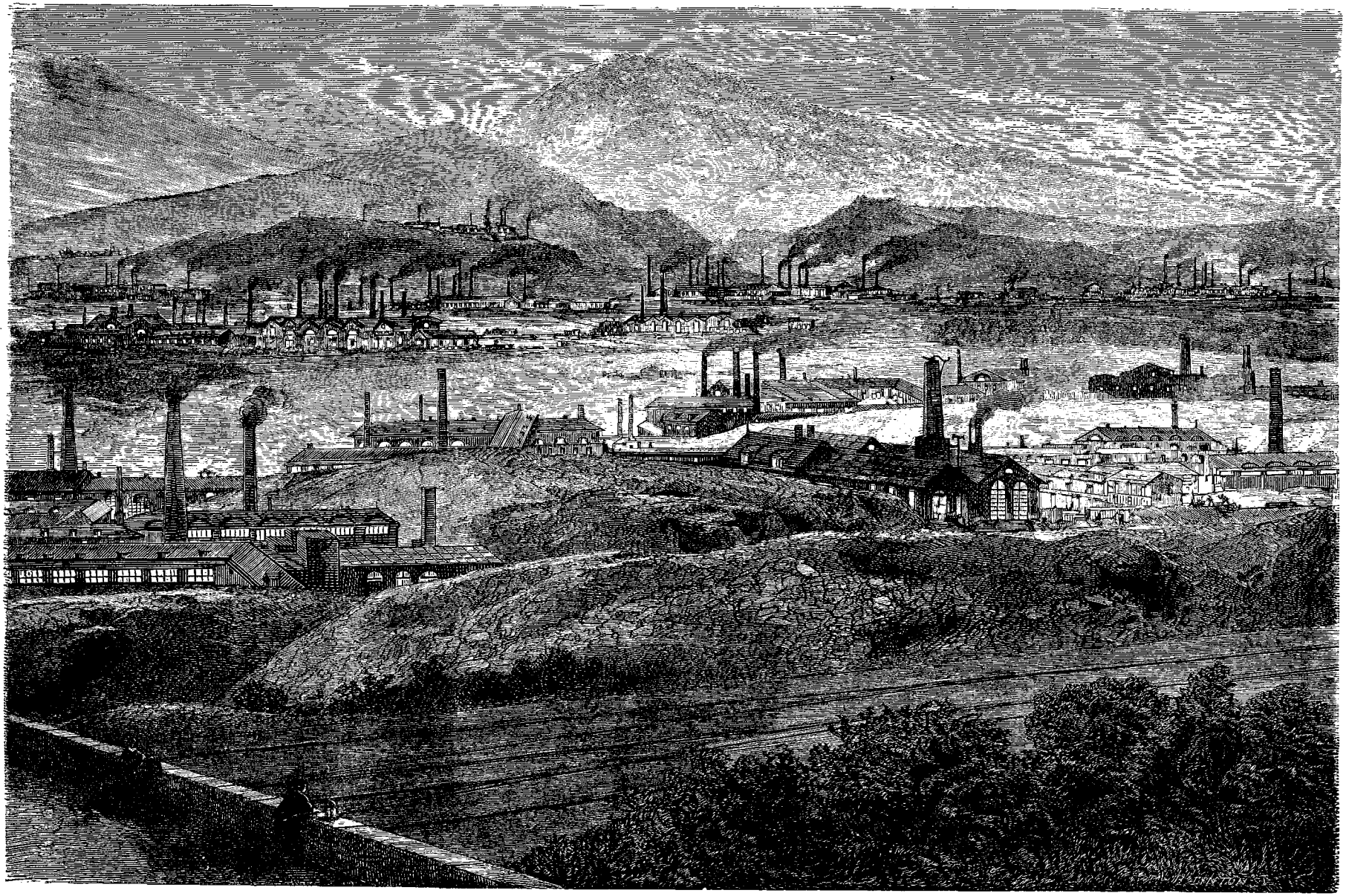
Les chercheuses d'escarbilles, à Cyfarthfa. — Dessin de Durand-Brager.

du creuset, partie inférieure du haut fourneau où s'élabore la fonte, ont dû être aussi augmentées en même temps que le nombre des tuyères amenant le *vent* dans l'appareil.

L'usine de Cyfarthfa appartient à M. Crawshay. Elle a été bâtie en 1765, et jusqu'en 1782 a fourni le gouvernement anglais de canons en fonte de fer. La famille Crawshay possède depuis longtemps ces usines. Le chef de cette illustre maison, Richard Crawshay, vint fort pauvre du Yorkshire à Londres, où il servit comme domestique. De là il passa dans le pays de Galles, et de simple ouvrier devint le plus grand maître de forges du pays. C'est ainsi qu'on arrive par le travail assidu et constant, et de tels exemples ne sont pas rares en Angleterre, où les Savery, les Newcomen, les Cowley, les Watt, les Robert Stephenson, tous si glorieusement connus dans l'industrie, ont commencé par la plus obscure des conditions.

Aux forges de Merthyr Tydvil se rattache un fait historique, où le nom de Richard Crawshay se trouve mêlé, et que l'on ne peut passer sous silence. C'est à l'usine de Penydarren que fut construite, en 1803, par Trevithick, la première locomotive qui ait jamais fonctionnée. Trevithick paria mille guinées (vingt-six mille francs), avec Richard Crawshay, que sa voiture à vapeur porterait une charge de fer de son usine à Navigation House, sur le *tram-way* ou chemin à ornières creuses en fonte qui descendait les charbons le long de la vallée du Taff. Ce chemin avait été construit depuis nombre d'années pour le transport économique de la houille; il était des-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les usines de la vallée du Taff. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

servi par des chevaux. Or il y a, de Penydarren à Navigation House, neuf milles anglais, près de seize kilomètres, soit quatre de nos lieues métriques. Trevithick gagna son pari.

J'ai vu, en 1862, à Londres, au musée de Kensington, un vénérable débris de sa locomotive, deux feuilles de tôle de la chaudière, précieusement conservées comme une relique historique. Le *Trevithick's high pressure tram engine*, ou la locomotive à haute pression de Trevithick, était bien loin cependant de la locomotive actuelle. La disposition tubulaire inventée par notre compatriote Seguin, et le jet de vapeur imaginé par Georges Stephenson, le digne fils de Robert, ont seuls permis, comme l'a fort bien établi M. Perdonnet dans son *Traité des chemins de fer*, de donner à la locomotion à vapeur l'importance pratique qu'elle a acquise à notre époque, c'est-à-dire depuis 1830.

La voiture de Trevithick, dans le pari qui eut lieu entre lui et Crawshay, dépassa même Navigation House et alla jusqu'à Pontypridd. De ce point, il n'y eut pas moyen de lui faire rebrousser chemin et remonter sur le tram-way la vallée du Taff qu'elle avait si bien descendue.

En nous reportant à l'invention de cette époque, nous pourrons peut-être trouver cette invention bien naïve eu égard à ce que nous voyons aujourd'hui. La chaudière de Trevithick ne différait guère des chaudières fixes alors et encore à présent en usage, ce qui ne permettait ni de donner au foyer un bon tirage en marche, ni d'avoir une grande surface de chauffe accumulée sur un petit espace, et partant d'activer la production de vapeur et la vitesse du train [1]. La roue motrice de la locomotive de Trevithick n'était en outre qu'une roue d'engrenage; les rails eux-mêmes étaient taillés sur leur face supérieure comme une crémaillère dont les dents s'engageaient dans celles de la roue. On comprend que dans une pareille machine le frottement devait être considérable, la marche lente, indécise, et que souvent même le train devait s'arrêter net.

Peu d'années après l'invention de Trevithick, une nouvelle locomotive fonctionnait en Angleterre, et cette fois sur les mines de charbon de Newcastle. Elle y fut destinée au transport du charbon et circulait avec sa charge sur les rails de fonte où passaient auparavant les wagons traînés par des chevaux.

Plus heureuse que celle de Trevithick, cette locomotive a fonctionné à Newcastle jusqu'en 1862, époque où elle a été transportée au musée de Kensington pour prendre sa place au milieu des vénérables débris des antiques machines de Newcomen et Cowley, Watt, Trevithick, etc.

La première locomotive qui ait porté des voyageurs est celle de R. Stephenson. Elle a fonctionné de 1825 à 1850 sur le chemin de fer de Stockton à Darlington (Durham). Elle est aujourd'hui placée sur un piédestal d'honneur devant la station de Darlington. Ces glorieuses invalides étaient bien dues à ce vieux serviteur.

C'est le travail des mines de houille du pays de Galles, des comtés de Newcastle, de Durham, etc., qui a conduit peu à peu les Anglais à l'invention des chemins de fer et de la locomotive, tant pour perfectionner le transport du combustible que pour en diminuer le coût. Nous savons que l'exploitation des houillères et celle des mines métalliques du Cornouailles a également donné lieu à l'invention de la machine à vapeur pour extraire économiquement et par grandes quantités à la fois l'eau qui inondait les travaux.

V

PONTYPOOL. — NEWPORT.

Le viaduc de Crumlin. — Abondance de voies de transport. — Environs de Pontypool. — Houillère de Glyn-pit. — Une ouvrière et un gamin des mines. — Les moralistes et les femmes et les enfants. — Les industries de Pontypool. — *Blowing sepoys from the guns.* — Les gares galloises. — Newport, la ville, les bassins. — Magnifique panorama. — Retour à Londres : Chepstow, la Severn, Gloucester, Swindon, Reading, Windsor, Paddington. — *Utile dulci.*

De Merthyr Tydvil nous gagnâmes Pontypool en chemin de fer, car partout les railways sillonnent aussi bien que les canaux le sud du pays de Galles. Le voisinage de l'industrie offre bien quelques désagréments; mais il amène avec lui une abondance de voies de transports dont d'autres pays moins industriels regrettent de ne point jouir. Il y a compensation à tout, suivant l'honnête philosophe Azaïs, et tout est pour le mieux dans les meilleures des Galles possibles, comme aurait dit Candide, s'il eût pris part à notre voyage.

Je ferai grâce au lecteur des stations de la route entre Merthyr et Pontypool; mais je ne puis passer sous silence le beau viaduc de Crumlin que nous traversâmes à moitié chemin. C'est un des plus hardis travaux en ce genre qui existent dans la Grande-Bretagne. Ce pont a dix arches d'une portée de cent cinquante pieds chacune (cinquante mètres), et d'une hauteur de deux cents dix pieds (soixante-dix mètres). Chaque pile est formée de quatre colonnes de fonte reliées par des crampons métalliques se croisant en diagonale. Tout le pont est en fonte et en fer, et a coûté quarante mille livres sterling soit un million de francs. C'est peu pour un si beau travail.

Au pied du pont est le village de Crumlin que, du haut du viaduc, on aperçoit en raccourci comme un village lilliputien. Le long de l'Ebbw, dont les eaux, vues de cette hauteur, paraissent semblables à un ruban argenté, immobile, est un autre chemin de fer. C'est ainsi que partout en Angleterre se croisent les railways, souvent établis les uns au-dessus des autres, à côté même des canaux, des voies navigables et des routes de terre, surtout dans les centres industriels. Le fait

1. Les tubes de Seguin, qui traversent sur toute la longueur l'intérieur de la chaudière, entourés d'eau, et par lesquels passent les gaz résultant de la combustion pour se rendre dans la cheminée; le jet de vapeur de Stephenson, lancé, du cylindre sur lequel il vient d'agir, dans la cheminée dont il active singulièrement l'appel, ont répondu victorieusement l'un et l'autre à ces deux *desiderata* qui n'en font qu'un : la production rapide de la vapeur et la vitesse accélérée du train.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que je viens de signaler à Crumlin de deux chemins de fer établis sur le même point l'un au-dessus de l'autre se retrouve en d'autres endroits de la Grande-Bretagne, à Bilston, par exemple, dans le Staffordshire, près de Birmingham, dans ce district qu'on a si bien appelé, à cause du travail des forges et des houillères, *the black country*, le pays noir. Comment après cela lutterions-nous avantageusement avec l'Angleterre pour la production économique du fer et de la houille? L'Angleterre à qui la nature a tout donné, des gîtes nombreux et inépuisables, et un sol dont la surface est disposée de telle sorte qu'il se prête à tous les tracés, ceux des voies d'eau comme des voies de fer, souvent superposées, et sûres, après un très-faible parcours, de rejoindre soit un fleuve soit un port.

De Crumlin à Pontypool la locomotive nous porta pour ainsi dire en deux tours de roues. Nous descendîmes à l'hôtel de la Couronne (*the Crown*), où l'on voulut bien nous servir un *lunch* (goûter), quoique l'heure réglementaire n'eût point encore sonné[1], et faire approcher une voiture pour nous conduire aux mines de charbon. Pontypool, malgré le voisinage des forges et des houillères, est entouré de riants cottages. Il y a près de la ville un joli parc, et les environs eux-mêmes sont très-frais, couronnés par des collines boisées.

Nous remontâmes le cours d'une gracieuse vallée, celle de l'Afon, et nous nous rendîmes à la mine de charbon de Glyn pit. (Pit en anglais veut dire puits de mine.) Comme à la houillère de Merthyr, le charbon, le minerai de fer et le calcaire se rencontrent ensemble dans le même gîte. Les abords de la mine sont adossés à un coteau planté de chênes, et les deux cheminées des machines, les charpentes des puits couronnées de leurs énormes poulies de fonte, les balanciers sortant par les larges fenêtres des bâtiments, puis à côté un chemin de fer où roulent les wagons chargés de houille, tout cela donne à l'ensemble du paysage un aspect caractéristique, industriel, qui a aussi son côté artistique.

Nous rencontrâmes une escouade d'ouvriers quittant les travaux. Ils portaient la chandelle au chapeau comme les mineurs du Cornouailles, et l'on devinait à leur figure noircie, à leurs vêtements couverts de boue, de quels antres ils sortaient. Au milieu de la foule des hommes on distinguait quelques femmes et des gamins. Tout ce monde travaillait dans les ateliers souterrains : ni les enfants, ni la plus belle moitié de l'espèce humaine ne trouvent grâce devant les Anglais. Des moralistes, des économistes se sont bien élevés contre les dangers de cette promiscuité des sexes, plus immorale, plus dangereuse encore dans les travaux souterrains que dans ceux qui ont lieu au jour; mais jusqu'ici ces publicistes ont presque crié dans le désert. Il est très-difficile en Angleterre de faire adopter des réformes sociales, par suite du respect, peut-être exagéré, que l'on a pour les anciennes habitudes et pour la liberté individuelle, pour le *self*, comme on dit là-bas. « Si les femmes, les filles, les garçons, travaillent dans les mines, vous répondent les partisans déclarés de l'initiative personnelle, c'est que tel est leur bon plaisir, et l'État n'a rien à y voir. » Reconnaissons toutefois que depuis quelques années diverses mesures ont été prises dans le Royaume-Uni par l'État lui-même : des inspecteurs des mines et des manufactures ont été nommés par la couronne, et les enfants ne peuvent plus travailler dans les ateliers souterrains comme dans ceux de la surface, qu'à partir d'un certain âge.

Pauvrettes, à Merthyr Tydvil. — Dessin de Durand-Brager.

Dans le groupe des mineurs sortant de Glyn-pit une femme et un jeune garçon attirèrent surtout nos regards. La femme nous frappa par son type gracieux, je dirais presque élégant, et qu'on n'était guère en droit d'attendre d'une ouvrière des mines; ses beaux cheveux nattés encadraient coquettement sa figure, à laquelle un chapeau de paille à bords rabattus sur le front et de forme quelque peu calabraise semblait prêter un charme de plus. Une longue blouse serrée à la ceinture et à col rabattu tombant autour du cou comme celui d'une chemise garibaldienne, enfin une paire de pantalons rappelant

1. En Angleterre, où l'on fait tout avec poids et mesure, il y a des heures pour tout. A telle heure on prend le thé, à telle autre on *lunche*. Malheur au profane qui ne sait pas attendre ces heures, et qui, pour une cause quelconque, intervertit le règlement tacitement admis par tous.

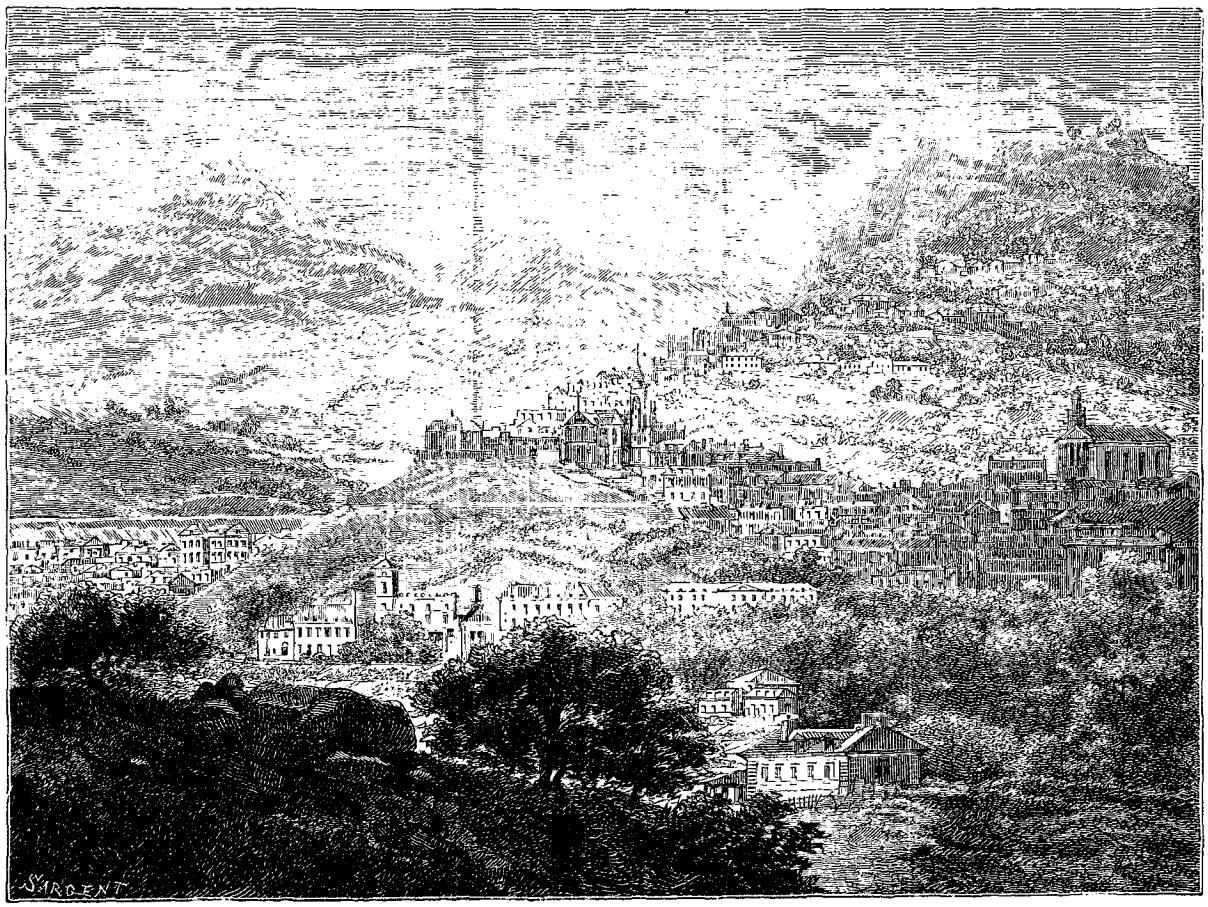
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceux de nos vivandières, complétaient le costume de l'ouvrière des mines. N'étaient les taches de boue et de charbon couvrant la figure et les vêtements, n'étaient les rapiéçages dont ceux-ci étaient semés, on pouvait dire que la dame faisait honneur au sexe faible, et en particulier au sexe britannique. Il eût fallu bien peu pour la rendre de tous points acceptable, seulement une petite lessive au savon de Marseille. Il est probable que le repos du dimanche dans les mines d'Angleterre est consacré à cette indispensable toilette.

Le jeune garçon que nous fîmes poser en même temps que la femme (ils accédèrent l'un et l'autre fort volontiers à nos désirs) portait la casquette des mines, et au milieu de la visière la chandelle de rigueur. La veste et le pantalon de gros drap, celui-ci retenu à la taille par une large ceinture de cuir, enfin les souliers ferrés du mineur achevaient le costume. Pardessus tout cela une figure avenante et joyeuse, des yeux vifs et intelligents intéressaient en faveur du gamin.

Glyn pit est une des principales mines des environs de Pontypool; on en extrait jusqu'à deux mille tonnes de charbon par semaine. La mine occupe deux cents mineurs, et les travaux descendent jusqu'à deux cents yards de profondeur, un peu moins de deux cents mètres.

La majeure partie du charbon extrait des mines de



Vue de Pontypool. — Dessin de Durand-Brager.

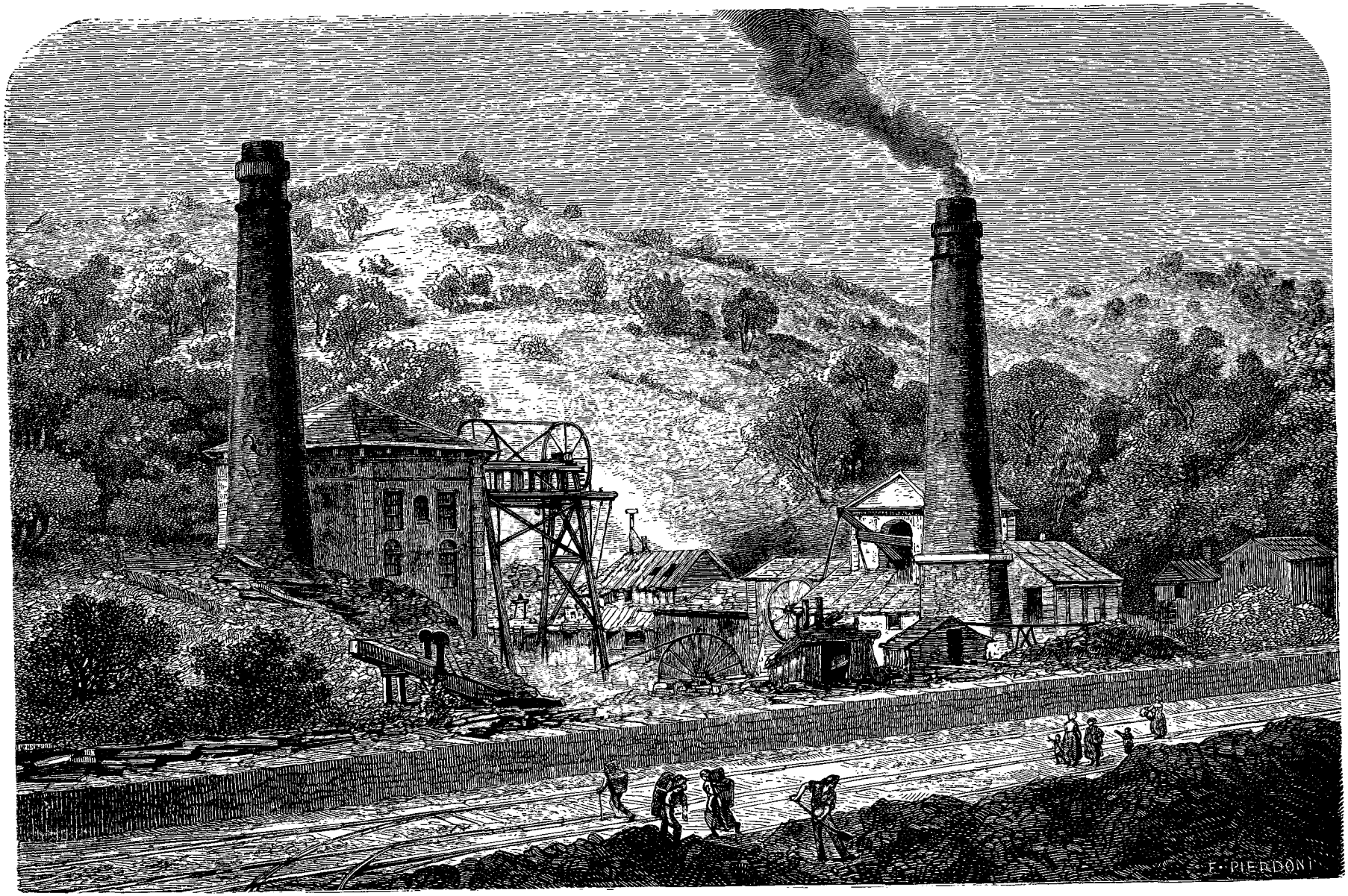
Pontypool est employée à fondre le minerai de fer des houillères, et à fabriquer de la chaux avec le calcaire du pays. L'excédant est expédié sur Newport, que nous visiterons bientôt, et où se fait comme à Cardiff et à Swansea le grand commerce d'exportation des charbons du pays de Galles.

Le travail du fer est fort ancien à Pontypool; il y a, dit-on, commencé vers le milieu du seizième siècle. A cette époque, on ne songeait guère à appliquer la houille à la fonte des minerais, et c'était le bois et le charbon de bois qu'on employait dans ce but. Une partie des coteaux qui environnent Pontypool sont déboisés, et doivent leur dénudation à la coupe immodérée qu'on a faite des bois du pays à l'époque où le combustible minéral n'était pas encore en usage dans les usines à fer.

Bien qu'environnée de houillères et de forges, Pontypool est plus propre, plus coquette que sa rivale Merthyr Tydvil. Les rues sont bien tracées, il y a quelques places spacieuses, quelques jolis édifices. Les habitants sont surtout fiers de deux choses : le parc et l'hôtel de ville.

Le parc, situé sur une éminence à droite de la ville, dont il est séparé par la petite rivière de l'Afon qui arrose Pontypool, est un parc à labyrinthes, semé de bouquets d'arbres et de gazon comme tous les parcs anglais; l'hôtel de ville, édifice de style italien, pas plus que certaines églises à la flèche ambitieuse qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la houillère de Glyn pit, près Pontypool. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se dressent çà et là dans Pontypool, ne mérite de fixer longtemps l'attention du voyageur.

Je préférai parcourir la ville en flâneur, en désœuvré, et, de retour des forges et des houillères, varier par le spectacle des rues, celui de la campagne et des grands ateliers industriels. Je me laissai aller ainsi au hasard, m'arrêtant le long des vitrines des magasins, regardant les passants pour ainsi dire sous le nez, prenant cette voie, puis cette autre, traversant cette place, ce passage, le tout sans plan, au caprice des yeux et des jambes. C'est ainsi qu'il faut étudier les villes et leurs habitants, même les cités les plus importantes, et l'on s'en trouve d'ordinaire très-bien.

A Pontypool, il n'y avait naturellement aucune découverte à faire ; je ne m'attendais à être le Christophe Colomb d'aucun monde nouveau, et c'était à la seule fin de tuer le temps, comme on dit, en attendant le départ du railway qui ne chauffe pas toutes les heures pour Newport, que j'allais me promenant par la ville.

J'arrivai de la sorte devant la boutique d'un charlatan. Je m'arrêtai.

« Devinez ce qui frappa mes regards, ce qui attira surtout mon attention ?

— L'annonce d'une femme à barbe, d'un serpent de mer ?

— Vous n'y êtes pas.

— Le *boniment* du loustic de la troupe ?

— Encore moins.

— Alors, quoi donc ? Les instruments de cuivre des musiciens de l'estrade, aux formes étranges, aux notes plus étranges encore ?

— Nenni ; je vous le donne en cent.

— Moi, je donne ma langue aux chiens.

— Eh bien ! sur une immense toile, dessinée je ne sais par quel rapin, on avait représenté la prise de Luknow ou de Delhi, enfin un épisode de la révolte de l'Inde en 1858. Au milieu de toutes les horreurs et des affreux massacres auquel le siége donnait lieu, on voyait les pauvres Indous, attachés à la bouche des canons, projetés en morceaux par l'explosion de la mitraille, et au-dessous cette simple inscription, horrible dans sa simplicité : *Blowing sepoys from the guns.* Elle perd à être traduite en français, car rien ne peut ici égaler la force de l'anglais *blow*, chasser par explosion ; c'est comme s'il y avait : tir des canons bourrés de cipayes. Le spectacle dessiné sur l'affiche était sans doute celui dont on jouissait dans l'intérieur de la baraque, en panorama ou autrement. »

Et maintenant, je le demande, quels bons et généreux sentiments les Anglais veulent-ils communiquer aux classes populaires, s'ils les habituent à de pareils spectacles ? Écartons plutôt nos yeux de telles scènes ; elles ont eu assez de retentissement à l'époque où elles ont eu lieu pour n'aller pas aujourd'hui en réveiller le souvenir. Mais s'il ne faut point se répandre en récriminations d'autant plus vaines que le mal est irréparable, il faut encore moins tirer gloire du mal qui a été fait. Le donner en spectacle au peuple, c'est vouloir entretenir les classes inférieures dans des sentiments de cruauté, d'animosité, de haine auxquels elle n'est que trop portée. Je laisse à l'économie sociale, qui compte aujourd'hui de si nombreux et si remarquables adeptes, le soin de développer cette thèse, et je reviens à mes excursions.

Nous nous rendîmes de Pontypool à Newport par une de ces lignes ferrées transversales si nombreuses qui descendent le long des vallées du pays de Galles jusqu'à la mer. Les houillères et les forges ont nécessité la création de ces railways pour le transport du combustible et du fer jusqu'aux ports du littoral bordant le canal de Bristol.

Le chemin de fer que nous parcourûmes (*Eastern Valleys railway*) n'offre guère d'intérêt, si ce n'est par les noms gallois de ses stations qu'un gosier celte peut seul prononcer sans peine. C'est ainsi que Pontnewydd, Cwmbrân, Llantarnam, se déroulèrent successivement à nos regards, et si ce n'eussent été les plaques de chaque station portant en lieu apparent les noms écrits en grosses lettres, nous n'eussions certes jamais compris les chefs de gare gallois épelant ces noms d'une façon absolument inintelligible pour nous. Les autres voyageurs, naturellement plus familiarisés avec les syllabes celtiques, descendaient sur les cris des chefs de gare quand ils étaient arrivés à destination, et quittaient le wagon en nous saluant : on est fort poli dans le pays de Galles.

Newport, terme de notre nouveau voyage, est situé sur la rivière Usk, qui se jette dans la Severn, ou plutôt le canal de Bristol. En face, sur le bord opposé du canal, est l'embouchure de l'Avon, la rivière que nous avions descendue en quittant Bristol. (Voir la première partie du voyage au pays de Galles).

Comme à Cardiff, le commerce d'exportation du charbon forme à Newport la principale industrie des habitants. Tout le monde vit de la houille, et tout le monde en paraît satisfait. Le port est des plus sûrs, plus vaste que celui de Cardiff ; la ville surtout est beaucoup plus belle, beaucoup mieux tracée. Il y a de jolies églises aux flèches élancées, quelques-unes de construction ancienne, çà et là quelques édifices qui déroulent d'imposantes façades.

Les docks et les bassins de Newport méritent surtout une visite. Dans les bassins se balancent de magnifiques navires, des clippers aux formes élancées, à quatre mâts, attendant leur chargement pour porter vers l'un et l'autre hémisphère l'indispensable houille. Des grues, des cages basculantes de forme ingénieuse, disposées le long des quais, versent le charbon dans les soutes des bâtiments. Les quais eux-mêmes sont superbement pavés, et de larges dalles en granit en marquent les bordures. En se retournant vers Newport, le panorama qui se développe aux regards est tout à fait magique : on a devant soi la ville de plain-pied ; à droite et à gauche elle s'élève sur des coteaux, et ces coteaux eux-mêmes sont couronnés de taillis touffus d'où sortent des villas, des cottages, et jusqu'à de vieilles tourelles prêtant au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paysage un attrait nouveau. L'ancien château de Newport est aussi curieux que celui de Cardiff.

Nous nous étions installés à *King's head Hotel*, ou l'hôtel de la Tête-de-Roi (titre bien hardi pour des Anglais qui ont retenu leur histoire). C'était sur la foi de Murray qui, peu enclin à dire du bien des auberges, nous donnait cependant celle-ci comme *pretty good*, c'est-à-dire assez bonne, que nous avions planté notre tente à King's head. Murray avait raison, proclamons-le sans détours, Murray est infaillible comme le pape : c'était un *pretty good hotel* que le nôtre; mais il n'est rien ici-bas de durable, et il fallut enfin s'arracher aux confortables auberges, au beau pays de Galles, et aux mines et aux usines.

Notre voyage si favorablement commencé, si heureusement poursuivi, s'acheva également sans encombre; nous prîmes le chemin de fer à Newport un dimanche (ce qu'on à de mieux à faire le dimanche, en Angleterre, c'est de voyager), et nous filâmes presque d'une seule traite sur Londres.

D'abord on côtoie la Severn, on salue en passant le vieux castel de Chepstow et ses grosses tours à moitié ruinées, et ses larges murailles qu'embrasse et tapisse le lierre. Le château existait déjà à l'époque de l'invasion normande, et il est cité dans le *Domesday book*, ce curieux état que fit dresser Guillaume le Conquérant de la propriété foncière du pays qu'il venait de soumettre. Comme celui de Cardiff, le château de Chepstow, a eu l'honneur d'être assiégé par Cromwell en personne, au temps de la guerre civile.

De Chepstow, longeant de nouveau la Severn, longtemps large comme un bras de mer, nous arrivâmes à Gloucester, que les Anglais, pour aller plus vite et gagner du temps (*time is money*), prononcent simplement *Glouster*. Glouster (puisque Glouster il y a) possède une des belles cathédrales gothiques de l'Angleterre; elle a été commencée au onzième siècle. Nous ne la visitâmes pas dans ce voyage; mais j'avais pu la voir lors d'une précédente excursion en Angleterre, et son heureux style, sa richesse m'avaient frappé. Le clocher, le chœur, les portes, les rosaces, les vitraux, les fenêtres, tout cela est du meilleur goût et de la bonne époque, on le devine à première vue.

De Gloucester à Swindon, nouvelle grande étape, nous traversons les éternelles prairies de la verdoyante Albion.

De Swindon à Reading quelques vastes filatures établies le long de paisibles cours d'eau tranchent heureusement sur la nappe verte des prés. Bientôt les façades des usines, avec leurs rangs interminables de fenêtres, se succèdent presque sans interruption, et s'alignent dans la campagne comme d'immenses casernes. Mais il vaut mieux encore des casernes de cette espèce, asile d'un pacifique et fructueux travail, que celles où l'on entasse des soldats.

Passons. Nous voici à Reading, pays de la farine. Les minoteries ont remplacé les filatures de laine. Bientôt nous saluons Windsor et son parc et son vieux château, et nous rentrons dans Londres par la même station de Paddington, que nous avions quittée quelques semaines auparavant, en route pour le Cornouailles.

Béni soit Dieu! notre voyage s'est accompli dans les règles; nous avons beaucoup vu et avons même un peu retenu. Il faut maintenant mêler l'utile à l'agréable, *utile dulci*, comme dit si bien Horace. Je vais donc terminer mon récit par un coup d'œil général sur les houillères et les forges du pays de Galles, revenir en un mot sur l'ensemble de cette double industrie du charbon et du fer qui fait la force de l'Angleterre moderne. Je me bornerai à étudier cette industrie dans le pays de Galles, où je l'ai déjà signalée si souvent dans le cours de ce voyage, laissant de côté les autres pays où elle s'est également développée, le Staffordshire, le Lancashire, le Durham, le Northumberland, le Yorkshire, etc. dont je n'ai pas à parler ici. J'espère entraîner le lecteur à ma suite. Encore un effort, et c'est fini; qu'il se rassure, je serai bref, intéressant si c'est possible, pas trop scientifique, et j'essayerai d'être clair. Comment saurais-je mieux finir?

VI

LES HOUILLÈRES ET LES FORGES DU PAYS DE GALLES.

La géologie du pays de Galles. — *Siluria*. — Les trois assises du terrain houiller. — Les charbons gallois. — Empreintes fossiles. — Un puits de mine. — Le roi d'Aragon, Leibnitz et Voltaire. — Les fours à coke, les hauts fourneaux, les fours à puddler. — Historique du travail du fer dans les Galles : les Romains; les premiers canons. — Nombreux perfectionnements et accroissement merveilleux dans la production. — La misère des ouvriers gallois.

Le pays de Galles, où jusqu'ici nous nous sommes promenés en touristes, en curieux, plutôt qu'en géologues, mérite à tous les égards d'attirer l'attention du savant, de l'ingénieur et de l'industriel. Les plus grandes illustrations de la géologie anglaise, de la Bèche, Murchison, Lyell, qui sont proclamés en tout pays comme des maîtres de la science, se sont plu à parcourir et à décrire les Galles. Ils ont semé leurs écrits scientifiques de descriptions empruntées à ce pays, et Murchison lui-même n'a pas dédaigné de consacrer dans *Siluria* un livre spécial à la géologie du pays de Galles. *Siluria*, ce titre plaît déjà comme celui d'un roman. Ne prévient-il pas dès l'abord en faveur de l'ouvrage? Il consacre en outre l'ancien nom du pays resté cher aux vieux Gallois, et la résistance que les Silures, habitants primitifs des Galles, firent avec les Cambriens, qui n'étaient autres que des Cimbres, à l'invasion et à la conquête romaine. Siluria s'est acquis en Angleterre, dès son apparition, tous les suffrages du monde savant et même des simples amateurs, tant la science sait se parer chez nos voisins pour se faire aimer, tant les grands maîtres eux-mêmes n'y dédaignent pas de descendre dans l'arène pour vulgariser la science utile, la populariser, la faire arriver comme une source bienfaisante et féconde jusque dans les derniers rangs du public.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ouvrons les livres des maîtres, et voyons, en parcourant nous-mêmes le pays, ce qu'ils nous apprennent.

Le terrain carbonifère du pays de Galles se compose, comme presque tout le terrain houiller en Angleterre, de trois grandes assises ou étages. Ces étages, presque toujours souterrains, apparaissent quelquefois à la surface, où l'on peut alors les étudier et les suivre à découvert. En profondeur, les puits, les galeries et les autres travaux des mines permettent de compléter l'étude. C'est ainsi qu'on arrive à se former de l'ensemble d'un dépôt géologique une idée nette, précise et vraie.

Les trois étages qui composent le terrain houiller du pays de Galles ont été étudiés de cette façon. Nous allons les examiner successivement en commençant par la base, c'est-à-dire par le point le plus profond.

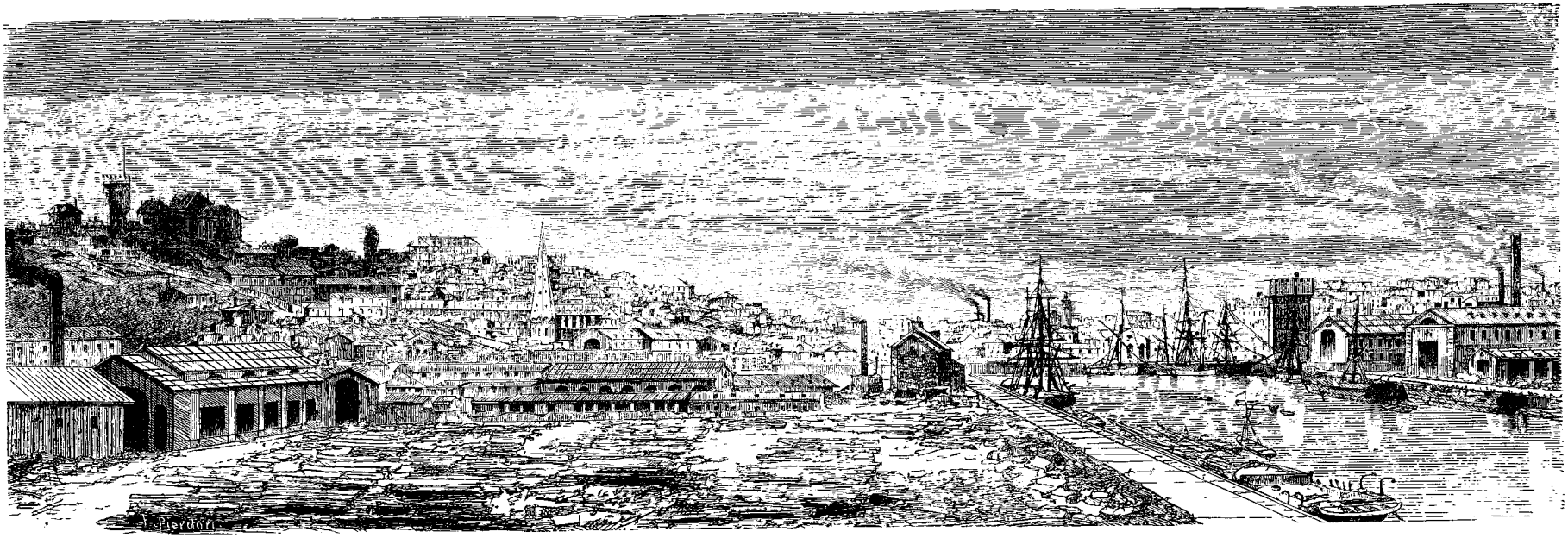
En premier lieu se présente l'étage du calcaire carbo-

Une femme et un jeune ouvrier des mines, à Pontypool. — Dessin de Durand-Brager.

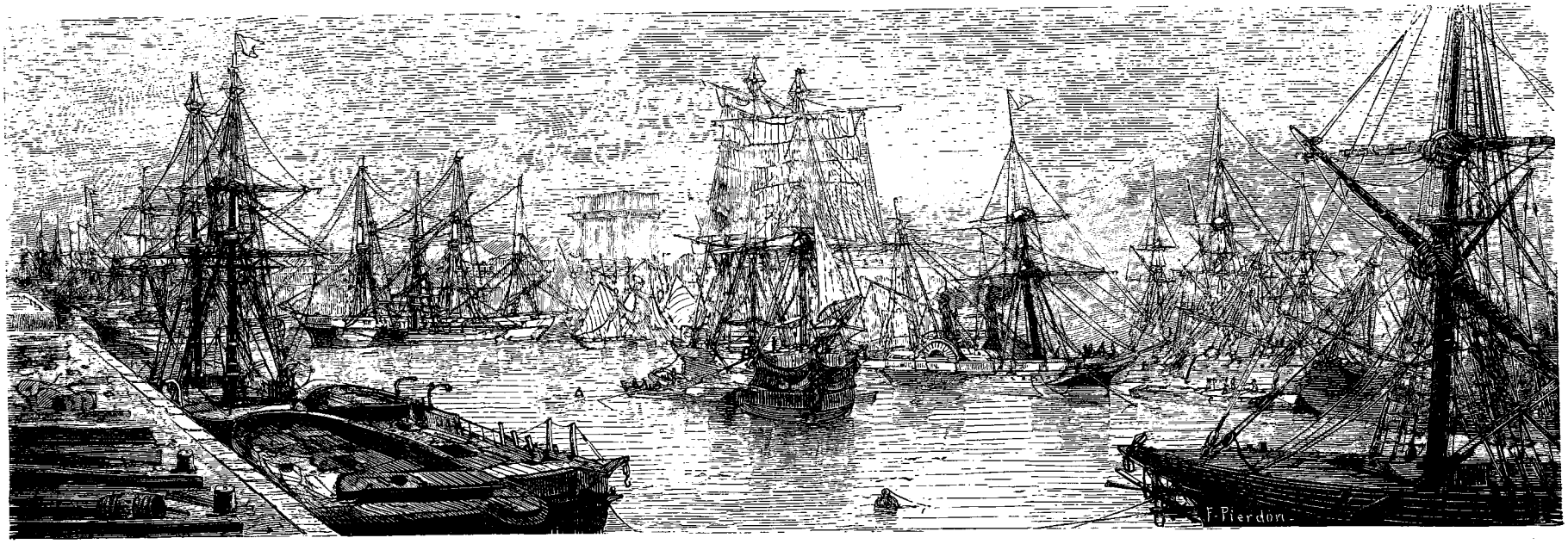
nifère, appelé aussi par les Anglais calcaire de montagne ou calcaire métallifère (*mountain* ou *metalliferous limestone*), parce qu'il renferme quelquefois des filons ou des veines de métaux, surtout de plomb argentifère. Ce calcaire forme le noyau des principales montagnes du pays. Industriellement, il est employé à la fabrication de la chaux; il sert aussi comme fondant dans les hauts fourneaux, enfin comme pierre de taille et pierre à bâtir. Il renferme quelques coquilles fossiles caractéristiques; on y a rencontré des hématites, ou minerais de peroxyde de fer très-riches et d'une belle qualité. Cette découverte justifie, pour ce cas spécial, le nom de calcaire métallifère donné à cette formation géologique.

Au-dessus du calcaire de montagne est le grès à meules, *mill stone grit*, qui est séparé du calcaire par un conglomérat de cailloux quartzeux roulés, cimentés entre eux, un poudingue, *pudding stone* comme disent les Anglais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Newport. — Dessin de Durand-Brager.



Les bassins de Newport. — Dessin de Durand-Brager.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin, au-dessus du mill-stone-grit vient le terrain houiller proprement dit, *coal measures* ou *coal fields*, qui, en quelques points, n'a pas moins de douze cents mètres de puissance ou profondeur totale. On estime à trois cent mille hectares la superficie apparente de ce terrain, c'est juste celle de tous les bassins houillers de France réunis. Vers Swansea il plonge sous la mer.

Le charbon est de qualité variable, suivant les points d'où on l'extrait : dur, sec, anthraciteux, brûlant sans flamme comme le coke, à Swansea; bitumineux, collant, bon pour la forge à Ebbw-vale. D'une mine à l'autre il passe par ces différents états dont nous avons marqué les points extrêmes. On attribue soit à l'influence, au voisinage de roches ignées, éruptives, qui se sont fait jour dans le pays à l'époque des temps géologiques, soit à une distillation lente qui paraît durer encore, ces changements d'état dans la composition chimique des charbons du bassin houiller gallois. Peut-être aussi les diverses essences végétales qui ont donné naissance à la houille sont-elles pour quelque chose dans sa qualité actuelle. Ainsi, l'un de nos ingénieurs des mines, je dirais des plus savants, des plus distingués, si je ne craignais de blesser sa trop grande modestie, M. Gruner, a prouvé dans le temps que la qualité des charbons de Saint-Étienne variait, non point précisément avec leur profondeur, c'est-à-dire leur voisinage du foyer central de la terre, les charbons les plus secs étant alors les plus bas, mais plutôt avec la position topographique que ces charbons occupaient dans le même bassin. De cette sorte ce serait la nature même des essences végétales qui aurait donné lieu à la qualité particulière des houilles qu'elles auraient formées. Cette idée est si naturelle, si juste, si plausible, qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas été tout d'abord admise, et qu'il ait fallu un nombre incalculable d'expériences, d'analyses, faites avec ce soin que M. Gruner sait apporter en tout, pour la faire admettre. Ne voyons-nous pas aujourd'hui même la végétation d'un pays varier, indépendamment de la latitude, avec l'altitude, c'est-à-dire la hauteur au-dessus de la mer, enfin avec l'exposition et la nature du terrain ? Quoi d'étonnant qu'il ait pu en être de même à l'époque houillère, où le climat de l'Europe était si différent de celui d'aujourd'hui, et où, par conséquent, les lois de ce qu'on a nommé la géographie botanique devaient être bien plus tranchées qu'à présent ?

Les anthracites du pays de Galles renferment jusqu'à quatre-vingt-quinze pour cent de carbone fixe (sept pour cent de plus, et ce serait du diamant, sauf la cristallisation, la dureté et la limpidité), tandis que les charbons gras ou collants ne donnent que soixante-quinze pour cent. Ce n'est pas sans raison que quelques-unes de ces houilles, connues en France sous le nom de charbons de Cardiff, du nom du port principal où l'on va les charger, ont été admises chez nous avec tant de faveur pour le service des bateaux à vapeur. L'Amirauté anglaise elle-même recherche ces charbons de préférence à tous autres à cause de leur pureté et de l'absence de fumée. On comprend de quel avantage sont en mer ces deux qualités.

Parmi les empreintes fossiles que l'on découvre dans les couches houillères du pays de Galles, il y a nombre de fougères s'étalant sur la pierre en superbes rameaux et témoignant de l'antique végétation qui a formé le charbon, puis des coquilles, des restes de poissons, quelquefois entièrement conservés, et annonçant que la houille s'est déposée le long d'un rivage, dans un estuaire, où les eaux douces mêlées aux eaux salées formaient comme des marécages tourbeux.

Ce rivage était presque parallèle à celui que dessine actuellement le bord septentrional du canal de Bristol. Sur la carte de Murchison, l'area ou projection plane du terrain houiller a un aspect pyriforme; elle finit en pointe dans la baie de Carmarthen à l'ouest, bien au delà de Swansea, et son plus grand développement est vers Merthyr Tydvil et Pontypool.

Sur toute cette étendue se succèdent les puits de mines dont quelques-uns sont des ouvrages qui méritent d'être cités. Le *New navigation pit*, à Mountain ash, a six mètres de diamètre intérieur, et il est divisé en quatre compartiments, deux pour la montée et la descente du charbon, le troisième pour le passage des ouvriers, le quatrième pour l'épuisement des eaux opéré par d'immenses pompes. Le puits a trois cent cinquante mètres de profondeur; un wagon chargé de deux tonnes et demie de charbon peut le parcourir en une minute. La mine entière produit plus de mille tonnes de houille par jour. Le combustible est de qualité supérieure, brûle presque sans fumée, et, à ce titre, il a été principalement recherché par la marine française. L'Amirauté anglaise et toutes les grandes compagnies de bateaux à vapeur britanniques, la *Peninsular-Oriental*, la *Royal mail*, les *Cunard* lui donnent aussi la préférence.

On estime qu'il y a sur les houillères galloises trois cent cinquante puits de mines en activité, et que la production annuelle totale est de huit millions de tonnes : c'est celle de toute la France, et ce petit pays seul y suffit.

Le roi d'Aragon, Alphonse le Sage, disait que si le bon Dieu l'avait consulté quand il créa le monde, il eût pu lui donner d'utiles avis. De même, si ce grand roi avait été présent quand la Providence créa les mines, il aurait pu lui conseiller sagement de se montrer un peu moins prodigue pour l'Angleterre et un peu plus juste pour la France. Si l'Angleterre produit huit fois plus de charbon que nous, et quatre fois plus de fer, c'est qu'elle a été, dans le premier cas, huit fois plus favorisée, et quatre fois dans le second. Elle a, de plus, en abondance le plomb et l'argent, que nous possédons à peine, l'étain et le cuivre dont nous avons peu ou prou. Ne vient-on pas d'y découvrir, dans le pays de Galles justement, de riches mines de quartz aurifère, avec lesquelles on fera peut-être concurrence à l'Australie. L'Angleterre n'a-t-elle pas enfin des mines de cobalt, de bismuth, de nickel, rassemblées sur son sol

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme à plaisir pour la confection de son métal anglais, et jusqu'à des mines d'iridium, métal frère du platine, complétement inoxydable, et qu'on dirait venu à propos pour *plomber* les dents des *ladies*. Leibnitz avait peut-être raison, Dieu fait tout pour le mieux, et l'*harmonie préétablie* dont se moquait Voltaire est sans doute dans les desseins de la Providence, qui aura fait la houille et le fer pour les Anglais, de même que les têtes pour les chapeaux et les nez pour les lunettes, comme prétendent les mauvais plaisants.

J'ai dit que les couches de charbon dans le pays de Galles étaient associées avec des couches de minerai de fer, et nous avons vu qu'à Merthyr Tydvil et Pontypool l'exploitation de ce minerai concurremment avec celle de la houille et du calcaire inférieur formait la grande industrie du pays.

Le charbon est employé dans les hauts fourneaux à l'état cru, c'est-à-dire tel qu'il sort de la mine, ou bien on le transforme en coke pour le débarrasser en partie des matières volatiles, ainsi que d'une portion du soufre qu'il contient et qui rendrait le fer cassant. La cuisson se fait en tas, en plein air, ou bien dans des fours fermés, dont les plus simples rappellent ceux des boulangers. Elle dure plusieurs jours. On dirait, la nuit surtout, à voir toutes ces fumerolles enflammées, une série de volcans en feu.

Généralement, le minerai subit aussi un grillage pour le débarrasser de l'eau, de l'acide carbonique et du soufre qu'il pourrait contenir. On entasse entre des murs, qui laissent entre eux un vide carré, les lits de minerai et de combustible, on met le feu et on laisse brûler. La nuit, dans la campagne, ces tas vus de loin, surmontés d'une flamme bleuâtre qui paraît et disparaît par instants comme un immense feu follet, sont d'un effet très-curieux.

Le haut fourneau où l'on jette par charges calculées d'avance le combustible, le minerai et le fondant est une immense cuve en maçonnerie de quinze mètres de haut. Le *gueulard*, où se tiennent les chargeurs, forme la partie supérieure. Les fondeurs sont en bas, au niveau de l'usine, dégageant les scories qui serpentent sur le sol de la fonderie comme les laves sorties d'un volcan, et ouvrant de temps à autre (deux à quatre fois par vingt-quatre heures) le trou de coulée par où s'échappe la fonte en gerbes brillantes, formant un immense feu d'artifice. Le sol de l'usine est en sable; on y trace une longue rigole et latéralement des rigoles parallèles où vient se rassembler la fonte, qui se moule en lingots.

Les ouvriers, sans doute par une allusion un peu forcée au dessin que représentent ces rigoles, appellent la rigole principale la truie, *the sow*, les rigoles latérales, les cochonnets, *the pigs;* et voilà pourquoi la fonte de fer en saumons porte en anglais le nom de *pig-iron*.

Le gueulard du haut fourneau reste généralement ouvert, et la flamme qui s'en dégage illumine la nuit tout l'horizon. J'ai dit quel spectacle saisissant s'était offert à nos regards quand nous étions entrés à la brune dans la vallée du Taff, où sont les grandes usines de Merthyr Tydvil.

Le haut fourneau est soufflé par d'énormes machines qui lancent l'air à pleins cylindres dans le creuset où s'élabore la fonte. Quelquefois cet air est chauffé, ce qui augmente le rendement du fourneau, permet d'employer l'anthracite et d'économiser une notable partie du combustible; mais en Angleterre on ne regarde pas de si près à l'économie du charbon, et beaucoup de hauts fourneaux marchent toujours à l'air froid.

Quand le gueulard est fermé, on ne l'ouvre que pour le chargement, et l'on recueille les gaz de la combustion, les flammes perdues comme on les nomme, soit pour chauffer l'air lancé dans le fourneau, soit pour griller le minerai, carboniser la houille, vaporiser l'eau des chaudières à vapeur, etc.

La fonte de fer, quand elle n'est pas directement moulée en objets usuels au sortir du haut fourneau ou des fours où on la raffine et la blanchit, est complétement décarburée, et transformée en fer doux presque chimiquement pur dans des fours à réverbère. Nous nommons ces fours en français fours à puddler, de l'anglais *puddling furnace*, mot à mot fours à pétrir. On y pétrit, en effet, la fonte, et la température du four est portée au blanc soudant. Courbé vers la porte de travail du fourneau, le puddleur suant, haletant, armé du ringard, brasse, retourne le métal de son bras nerveux, écume la scorie, puis prenant la boule éblouissante avec des tenailles, la jette sous le marteau-pilon qui la forge, enfin sous le laminoir qui l'étire en barres, en verges, rubans, feuilles ou rails. Mais tout cela ne se fait pas en un temps : il y a, outre les fours à puddler, les fours à réchauffer; outre les laminoirs dégrossisseurs, les laminoirs finisseurs, et le métal est plusieurs fois pris et repris avant de passer à l'état de fer marchand.

Le travail du fer est fort ancien dans le pays de Galles, et l'on dit même qu'il y date de l'époque romaine. Les maîtres du monde, qui savaient partout si bien utiliser leurs conquêtes, faisaient avec le fer de la Grande-Bretagne des épées et des armes pour leurs soldats. On fabriquait alors le fer tout d'une pièce, sans passer par la fonte.

Au moyen âge, on trouva la fonte de fer et on commença à en mouler des canons vers le milieu du quatorzième siècle, sous le règne d'Édouard III. Ce roi paraît avoir fait usage des canons dans ses guerres contre les Français aux batailles de Crécy et de Poitiers. On recourait alors au charbon de bois pour le traitement du minerai de fer.

Sous le règne de Jacques Ier, au commencement du dix-septième siècle, un édit fut lancé, qui faisait défense aux maîtres de forges de couper les bois pour le service des usines; on voulait sans doute arrêter le dépeuplement des forêts, et réserver les bois pour le service de la marine, peut-être aussi pour les chasses royales.

L'édit de Jacques Ier tua presque la sidérurgie anglaise. Sous Charles II, en 1660, Dud Dudley, fils natu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

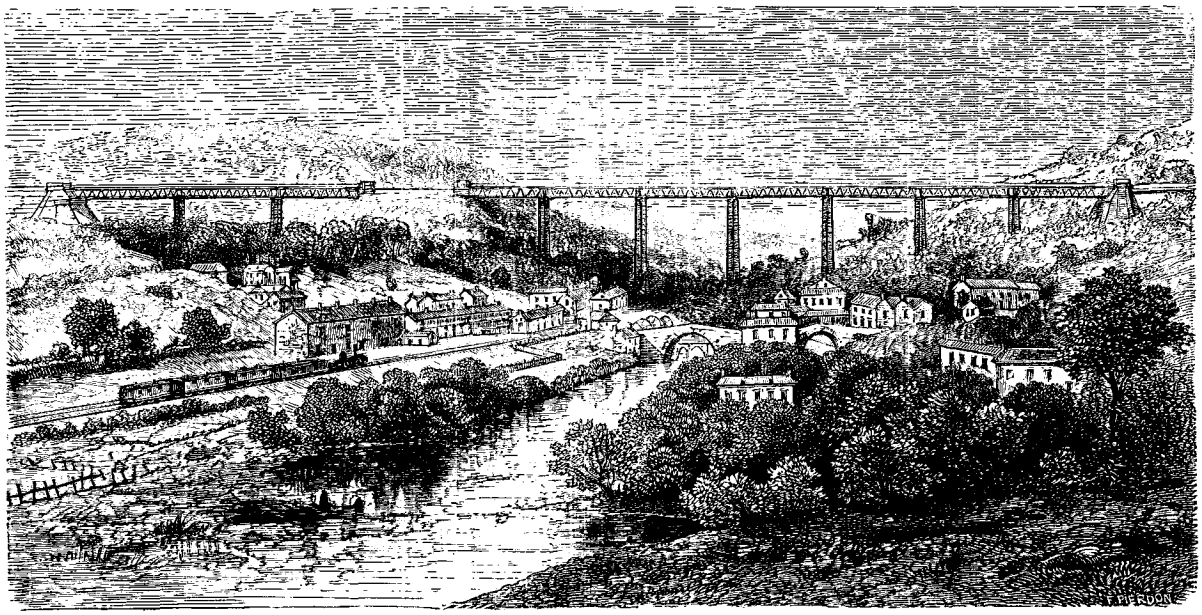
rel de lord Dudley, attaché aux usines à fer de son père, fit des expériences pour fondre le fer avec la houille; mais ses essais ne réussirent pas.

Ce n'est qu'en 1713 que l'on arriva enfin à employer la houille avec avantage dans les hauts fourneaux. Cette heureuse application du combustible minéral ranima l'industrie du fer près de s'éteindre en Angleterre. Cependant, en 1740, il n'y avait encore dans le pays de Galles que sept hauts fourneaux produisant deux mille tonnes de fonte par an. Les soufflets étaient précédemment conduits à la main ou par l'eau; avec la houille, il fallut souffler plus d'air, et employer, par conséquent, de plus puissants mécanismes. La machine à vapeur venait justement d'être inventée, et par les améliorations que Watt y introduisait, elle arrivait presque à la perfection. Aussi voyons-nous la production annuelle des usines galloises atteindre alors (1788) dix mille tonnes de fer, et, avec les puissantes machines de Watt, vingt et trente mille tonnes, et jusqu'à quatre-vingt mille en 1806 avec quarante hauts fourneaux. En soixante-six ans, le nombre de feux avait sextuplé, et la production était devenue quarante fois plus forte.

Mais tous les progrès ne sont pas encore réalisés, car c'est vers cette époque qu'on invente dans le pays de Galles le puddlage et le laminage du fer qui a fait faire à la sidérurgie un si grand pas.

Enfin, en 1837, l'emploi de l'anthracite et de l'air chaud est également tenté avec grand succès dans les usines galloises.

Ces divers perfectionnements ont profité à toutes les forges anglaises et à celles du continent, mais surtout à celles du pays de Galles où ils ont pris naissance. C'est



Le viaduc de Crumlin. — Dessin de Durand-Brager.

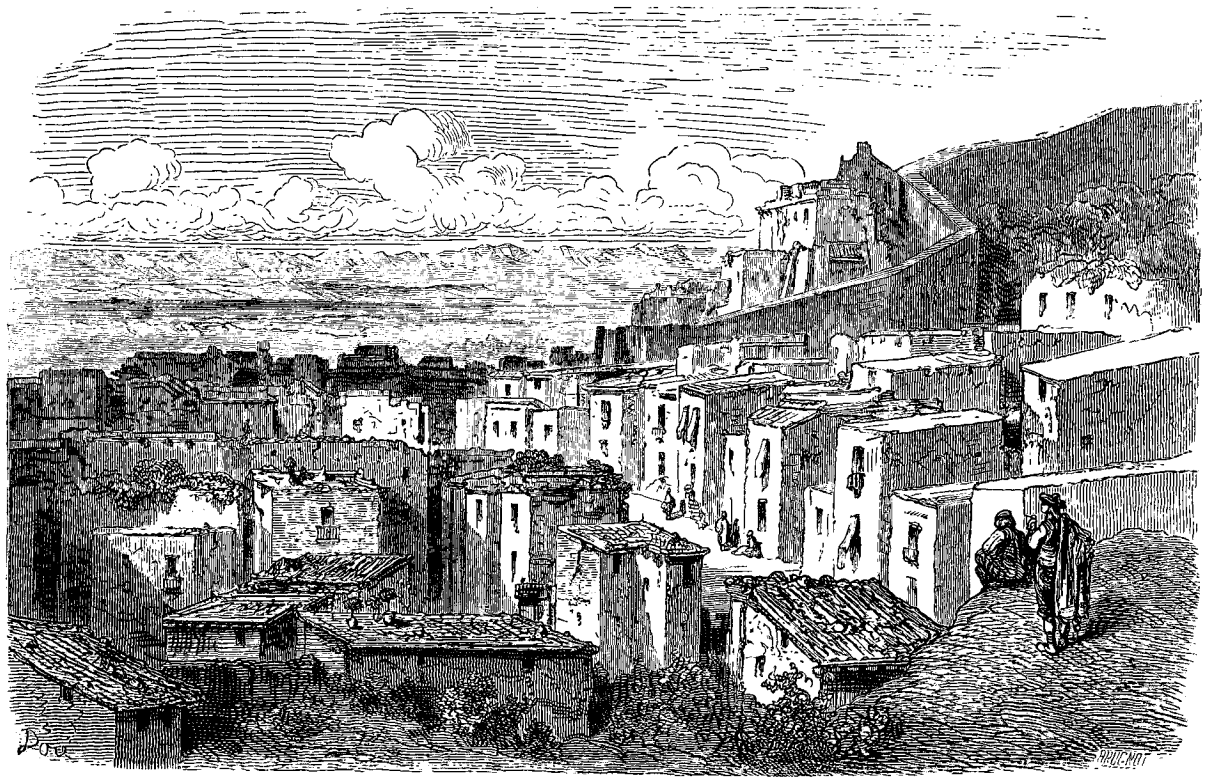
ainsi que la sidérurgie a été de plus en plus en progrès dans cette région favorisée; si bien qu'il y a aujourd'hui quatre fois plus de hauts fourneaux qu'il y a soixante ans (cent soixante), et que ceux-ci produisent douze fois plus, un million de tonnes de fer, dont le dixième environ à l'anthracite, et le reste au coke. Un million de tonnes de fer, c'est tout ce que produit la France! Le Royaume-Uni tout entier produit quatre fois plus.

Telle est cette double industrie galloise de la houille et du fer à laquelle il faut joindre aussi celle du traitement du cuivre à Swansea. Le sud du pays de Galles tout entier tire ses ressources de ce travail. Les ouvriers des mines, des usines y trouvent d'ordinaire un salaire suffisamment rémunérateur, et si nous avons constaté quelque misère dans le pays, il n'en faut accuser sans doute que l'ouvrier gallois, auquel manque l'esprit d'ordre et d'économie, l'habitude de l'épargne, peut-être une instruction suffisante, toutes choses sans lesquelles l'ouvrier ne peut pas s'élever au-dessus de sa condition ni se faire honneur à lui-même.

Pour nous, nous avons gardé de nos diverses visites dans le pays des mineurs et des fondeurs la plus agréable impression, malgré quelques taches au tableau. C'est encore dans ces grands centres du travail qu'il faut aller étudier les curieux procédés de l'industrie, reine de notre temps, et nous serions heureux si nous avions pu faire participer utilement les lecteurs du *Tour du Monde* au peu que nous avons appris et observé dans notre course rapide à travers les Cornouailles et les Galles.

L. Simonin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Lanjaron, dans les Alpujarras. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

De Grenade à Jaen. — La *Sierra de Martos;* les bandits; Jaen. — Les dormeurs en plein air; les paysans et leurs costumes. Défense de Jaen au quinzième siècle. — La cathédrale. — Le *Santo Rostro.*

Le royaume de Grenade ne jouit pas encore des bienfaits des chemins de fer, et personne ne saurait dire le jour où les sifflements aigus de la locomotive viendront frapper les échos de la poétique cité des rois Maures. Peut-être, cependant, verrons-nous dans quelques années les rails prendre la place de l'*arrecife* arabe, et de l'impraticable *camino de Carretera*, que les Espagnols appellent encore avec tant de justesse *camino de Perdices*, — un chemin bon pour les perdrix.

Il faut pourtant bien que les partisans quand même de la couleur locale se résignent à voir entrer dans la gare de Grenade, ô profanation! une machine toute neuve, construite exprès dans les ateliers du Creuzot; nous offririons volontiers de parier que la locomotive, la *locomotora*, s'appellera Boabdil, l'Abencerrage, et peut-être même, hélas! l'Alhambra.

En attendant ces beaux jours, les touristes doivent se contenter de l'antique diligence, et ils savent se consoler de sa lenteur en contemplant l'interminable attelage de mules qui se déroule comme un immense serpent au milieu d'un nuage de poussière, et les prodigieux exercices de gymnastique auxquels se livre tout le long de la route l'infatigable *zagal*. Peut-être aussi quelques-uns ont-ils nourri le secret espoir d'assister une fois dans leur vie à ce drame de grand chemin qu'on appelle l'*attaque de la diligence*. Cette petite émotion nous a toujours été refusée; cependant nous avions acheté à Grenade une image à deux cuartos tout à fait séduisante représentant l'histoire de *los famosos bandoleros de Andalucia;* la diligence vient d'être arrêtée; on voit au premier plan le célèbre *capitan* Padilla, entouré des

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385 et 401.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gens de sa *partida*, vêtus comme lui de l'élégant costume andalou; la mante sur l'épaule et le *trabuco* à la main, il appelle d'un geste impérieux les voyageurs effrayés qui ouvrent leurs malles d'un air piteux; l'un se prosterne devant lui, d'autres vident leurs poches à ses pieds, le saluant jusqu'à terre, et implorant merci.

Un autre avantage de la diligence espagnole pour ceux qui aiment l'imprévu, c'est qu'on ne sait jamais au juste, à moins de s'y prendre une semaine à l'avance, quel jour on pourra partir; il arrive même quelquefois lorsqu'il y a encombrement de voyageurs, par exemple, à l'époque des vacances ou dans la saison des eaux, qu'il est indispensable de retenir ses *asientos* au moins deux ou trois semaines à l'avance. C'est alors que les entreprises savent à merveille s'entendre entre elles pour rançonner sans vergogne et sans pitié les infortunés voyageurs, qu'elles traitent comme gens taillables à merci; de sorte qu'ils ont à choisir entre l'alternative d'aller à pied, ou celle de payer pour leur place, comme il nous est arrivé, un prix dix fois plus élevé que celui de la première classe du chemin de fer.

Nous avions retenu depuis plusieurs jours, au bureau de la *Acerra del Darro*, trois places de *cupe*, — prononcez ce mot comme coupé en français, mais traduisez: impériale; — pour le vrai touriste, le *cupe* est la meilleure place de la diligence espagnole; du haut de son poste d'observation, il ne perd rien des beautés de la route, et l'épais nuage de poussière qui s'engouffre dans l'intérieur s'élève rarement jusqu'à lui. Le moment du départ étant arrivé, la lourde machine s'ébranla et roula avec un bruit de ferraille sur le pavé raboteux des rues de Grenade; nous traversâmes la place *del Triunfo* et, laissant derrière nous la *plaza de Toros*, nous fûmes bientôt dans la campagne, nous retournant de temps en temps pour dire adieu à notre chère Grenade.

La route de Grenade à Jaen est très-accidentée et une des plus belles de l'Espagne; en quittant la ville, on rencontre à droite et à gauche du chemin quelques anciennes *alquerias* ou fermes moresques, abritées sous des figuiers au feuillage épais, et entourées d'énormes cactus et d'aloès aux tiges hérissées; bientôt les habitations deviennent plus rares, le pays prend un aspect plus sauvage; la verdure n'apparaît luxuriante que dans les vallons où un cours d'eau entretient la fraîcheur.

Nous atteignîmes enfin des régions montagneuses, au milieu desquelles la route monte en serpentant; il était nuit close quand nous traversâmes les contre-forts de la haute *sierra de Martos*, une des plus âpres montagnes de l'Andalousie. Notre lourd véhicule gravissait lentement les *ramblas* escarpées, bien qu'il fût à peu près vide, car la plupart des voyageurs, suivant notre exemple, étaient descendus pour gravir à pied ces montées qui semblaient ne devoir pas finir.

Quelques cigares et quelques paroles échangées nous avaient mis dans les bonnes grâces du *mayoral*: il nous fit voir sur le bord de la route la borne qui marquait la limite de la province de Grenade et de celle de Jaen, où nous venions d'entrer; lorsque j'étais jeune, nous dit-il, il n'aurait pas été prudent de traverser la sierra à pareille heure; on aurait pu y rencontrer quelques *bandoleros*, par exemple ceux dont le vaillant Ojitos était le chef; mais aujourd'hui!... Le mayoral voulait-il dire qu'aujourd'hui la police est bien faite et que les routes sont sûres; ou bien pensait-il au *bon temps?* Nous ne savons; mais il nous sembla voir percer dans son exclamation un vague accent de regret. On aura beau faire, les bandits d'autrefois seront longtemps encore des héros populaires en Andalousie, et longtemps les gens du peuple en parleront avec une admiration mêlée d'envie.

Les gorges désertes que nous traversions se prêtaient admirablement, du reste, à des histoires de brigands; d'un côté de la route, c'était un précipice dont le fond se perdait dans les ténèbres; de l'autre côté, une haute muraille de rochers à pic se dressant au-dessus de nos têtes comme des obélisques gigantesques; quelquefois un bloc énorme, qui s'était détaché de la masse, surplombait au-dessus de la route, et semblait avoir été arrêté dans sa chute par la main d'un géant. Le vaste réflecteur de la diligence éclairait la scène de lueurs fantastiques: la lumière s'accrochait aux moindres aspérités des rochers, qui projetaient de grandes ombres se renouvelant sans cesse sous des formes différentes. Les dix mulets de notre long attelage faisaient scintiller leurs pompons et fanfreluches, les premiers en pleine lumière, les autres se perdant graduellement dans l'ombre; le ciel, noir et orageux, ne laissait voir que de rares étoiles; si à un détour de la route, nous avions vu miroiter dans l'ombre quelques tromblons, semblables aux jeux d'orgues des églises espagnoles, la chose nous eût paru la plus naturelle du monde, et tout à fait en situation dans le sombre *puerto de Arenas*. Tel est le nom de cette gorge, peu faite pour rassurer les gens timides ou crédules qui croyent encore aux brigands.

Nous arrivâmes à Jaen aux premières lueurs du jour; les rues et les places étaient silencieuses et désertes; quand nous disons désertes, nous nous trompons, car au pied des maisons d'assez nombreux groupes de dormeurs se dessinaient çà et là sur le pavé, comme de grandes taches brunes: enveloppés dans leurs mantes couleur d'amadou, ces disciples de Diogène avaient passé la nuit à la belle étoile, avec la pierre pour matelas et leur coude pour oreiller; quelques-uns, réveillés par le bruit de ferraille de la diligence, ou espérant être chatouillés par les rayons obliques du soleil levant, soulevaient nonchalamment leur tête, qui disparaissait aussitôt dans les profondeurs de la *manta*. Cette coutume de dormir en plein air, très-répandue en Andalousie, s'explique facilement par la douceur du climat et par l'indifférence absolue des habitants en matière de confortable: c'est ce que notre mayoral appelait en plaisantant, dans son dialecte andalou, coucher à l'auberge de la lune, — *al paraor e la luna*.

Cependant un groupe de dormeurs, voyant que la diligence était bien garnie de voyageurs, s'était levé pour aller prendre position sur le *poyo* ou banc de pierre du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parador où nous nous arrêtions : c'était une famille composée du père, de la mère et de quatre enfants ; le père était aveugle, et son teint bronzé donnait à ses yeux blancs une expression des plus étranges.

« *Hermano*, lui dîmes-nous en laissant tomber quelques cuartos dans le *sombrero calañes* qu'il nous tendait, hermano, — car en Espagne, ce pays de la vraie égalité, on donne le titre de frère aux mendiants, — comment avez-vous perdu la vue? »

Et il nous raconta qu'il avait été soldat et qu'il était devenu aveugle à la suite d'un *tabardillo*, une variété du coup de soleil qui tue quelquefois un homme en quelques heures. La mère, jeune encore et d'une figure mélancolique, donnait le sein à deux jumeaux, tandis qu'un marmot presque nu dormait appuyé sur ses genoux, et que l'aîné, crépu et bronzé comme un négrillon, se frottait les yeux avec sa chemise pour achever de se réveiller.

Jaen est située dans une position charmante, au pied de hauteurs couronnées de vieilles murailles moresques aussi rousses et aussi lézardées que celles de l'Alhambra; nous avons rarement vu des ruines surchargées d'une végétation aussi touffue : on croirait voir les fameux jardins suspendus de Babylone. Du haut de ces remparts on domine la ville, au-dessus de laquelle s'élève la masse imposante de la cathédrale, et, un peu plus loin, les montagnes de Javalcuz et de la Pandera, si rapprochées de Jaen qu'à certaines heures elles la couvrent presque entièrement de leur ombre. Ces deux montagnes sont, pour les habitants de Jaen et d'une partie de la province, un thermomètre infaillible : les vents de sud-ouest, qui soufflent dans la contrée avec une violence extrême et qui sont suivis de pluies très-abondantes, amènent au sommet de ces montagnes des nuages épais qui offrent l'aspect de coiffures sur des têtes gigantesques; c'est ce qui a donné naissance à un ancien *refran* rimé très-populaire à Jaen, d'après lequel le mont Javalcuz a sa capuche et la Pandera sa *montera* (son bonnet) lorsqu'il doit pleuvoir, *même contre la volonté de Dieu :*

Cuando Javalcuz
Tiene capuz,
Y la Pandera montera,
Llovera aunque Dios no quiera.

Ce *refran* rappelle celui que nous avons déjà cité au sujet de la montagne de Parapanda, dans le royaume de Grenade. On sait que l'Espagne est la terre par excellence des proverbes : elle en a de tous les genres, pour les choses comme pour les personnes; il n'est guère de ville ou de province qui n'ait le sien; c'est ainsi qu'on appelle la province de Jaen : *La Galicia de las Andalucias* (la Galice de l'Andalousie); en effet, les *Jaetanos* ressemblent, sous beaucoup de rapports, aux *Gallegos*, qui sont considérés en Espagne exactement comme en France les Auvergnats.

Les paysans et les paysannes de la province de Jaen sont connus dans le pays sous le nom de *Pastiris* et *Pastiras*, qui nous paraît dériver de *pastores;* en effet, la plupart vivent du produit de leurs pâturages et des travaux d'agriculture. Ceux que nous avons vus étaient en général d'un aspect robuste, et leur costume de cuir fauve contribuait beaucoup à leur donner un air tant soit peu farouche et rébarbatif; on assure, du reste, que les Jaetanos sont de fort braves gens et qu'ils pratiquent l'hospitalité à la manière antique; pour notre part, nous avons eu à nous louer d'eux dans plus d'une occasion. L'habillement de cuir, qu'on appelle *vestido de tesado*, ou *vestido de casador*, se compose de *botines* ou grandes guêtres de cuir ornées de broderies en soie, laissant le mollet à découvert, et ornées de longs glands de cuir découpé en minces lanières, comme on les porte dans les autres parties de l'Andalousie; le pantalon court, tombant jusqu'aux genoux, et la veste également courte, sont souvent brodés d'agréments, et de passementeries vertes ou rouges, et ornés de ferrets ou de gros boutons en filigrane d'argent ou de cuivre. L'ancien chapeau pointu à larges bords, orné de bouffettes de soie noire, a presque entièrement disparu et a été remplacé par l'inévitable *sombrero calañes*, qui règne, avec quelques modifications, dans presque toutes les provinces d'Espagne.

La ville de Jaen, comme la plupart de celles d'Andalousie, existait dès le premier siècle de l'ère chrétienne; Tite Live donne de curieux détails sur le siége qu'elle soutint; elle ne possède plus aucun monument de l'époque romaine, mais on voit encore, dans le patio de Santa Magdalena et sur les murs de l'église de San Miguel, quelques fragments d'inscriptions qui portent son ancien nom latin d'*Aurigis*. Le nom de Jaen paraît venir des Arabes qui s'emparèrent de la ville dès le huitième siècle et la conservèrent jusqu'au milieu du treizième, époque à laquelle elle fut conquise par saint Ferdinand. On prétend que ce nom signifie *fertilité;* en ce cas, il serait parfaitement justifié : les environs de la ville sont fertiles et très-agréables; le *rio de Jaen* a conservé son nom arabe de Guadalfullon; il les arrose de ses eaux limpides, qui vont plus au nord se mêler à celles du Guadalquivir; les ruisseaux qui descendent des montagnes entretiennent constamment la fraîcheur dans de nombreux jardins plantés d'arbres fruitiers et de palmiers à la tige élancée.

Jaen était considérée autrefois comme la clef de l'Andalousie et excitait la convoitise des rois de Grenade, qui tentèrent à plusieurs reprises, mais inutilement, de s'en rendre maîtres. Au commencement du quinzième siècle, elle soutint un siége fameux dont les *romances* populaires ont perpétué le souvenir; Reduan, un des généraux du roi de Grenade, avait promis à son maître de s'emparer de la ville en une nuit; le roi lui rappelle sa promesse; s'il tient sa parole, il lui donnera double paye, — *paga doblada;* s'il échoue, il le chassera du royaume de Grenade :

Reduan si se te acuerda
Que me diste la palabra
Que me darias a Jaen

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En una noche ganada;
Reduan, si tu lo cumples,
Darete paga doblada
Y si tu no lo cumpliesses
Desterrarte de Granada.

La ville est assaillie à l'improviste; toute la population est en grand émoi, et de toutes parts on sonne l'alarme pour annoncer l'attaque des Mores de Grenade :

Muy rebuelto anda Jaen;
Rebato tocan a priesa,
Porque Moros de Granada
Les van corriendo la tierra.

Mais les vaillants chrétiens combattent avec furie; les Mores découragés abandonnent l'attaque, et Jaen a la gloire de sortir victorieuse du combat, « car elle a su se défendre contre une immense multitude de Mores, et elle a fait un grand massacre de cette race de chiens. »

Con gloria queda Jaen
De la pasada pelea,
Pues a tanta muchedumbre
De Moros ponen defensa;
Grande matanza hicieron
De aquella gente perra.

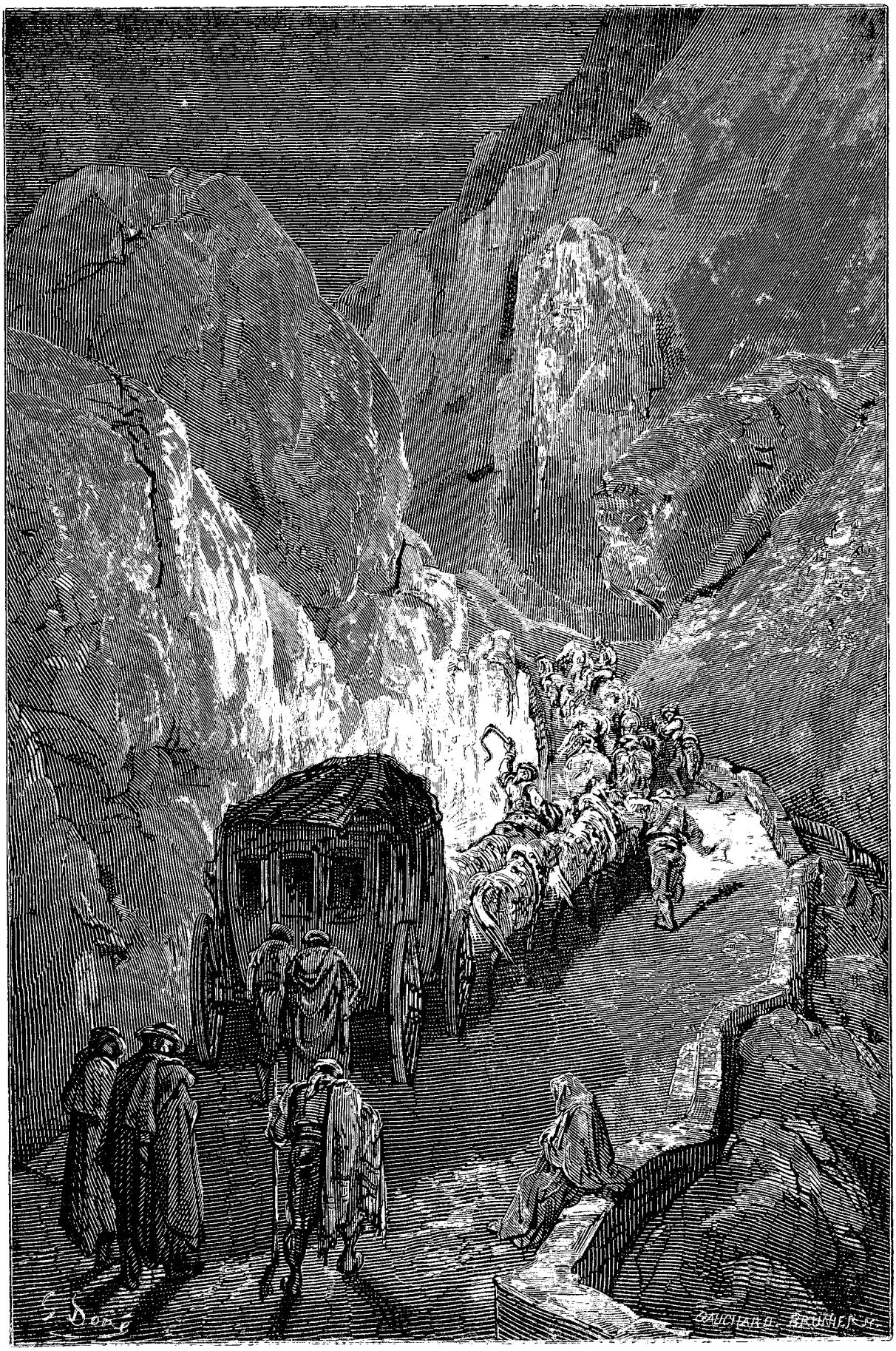
Le *romance* qui célèbre la défense de Jaen remonte probablement au quinzième siècle; le dernier vers montre que si, depuis fort longtemps, les musulmans nous appellent *chiens de chrétiens*, les Espagnols pourraient bien avoir pris l'avance pour traiter avec le même mépris les sectateurs de Mahomet.

Jaen est le vrai type d'une ville du moyen âge, aux rues tranquilles et désertes; il en est quelques-unes où n'arrivent guère les rayons du soleil, et où l'herbe pousse haute et plantureuse; parfois nous nous disions que nous étions peut-être les premiers à la fouler. Nous aimions à errer à l'aventure dans ces rues étroites et tortueuses, où le bruit de nos pas résonnait dans le silence, répété par les échos des murs. Les maisons, presque toutes peintes au lait de chaux, suivant l'usage arabe, ne sont percées que de rares ouvertures; de temps en temps nous nous arrêtions pour dessiner les sculptures d'un arceau moresque en fer-à-cheval, — *de herradura*, comme disent les Espagnols; ou bien quelque fenêtre gothique en ogive, au balcon de fer ouvragé, d'où retombaient en grappes épaisses de ces plantes grasses aux fleurs rouges que les Andalous conservent dans des *jarras de Andujar*, élégants vases de terre dont cette petite ville a le monopole. Quelquefois la tête d'une brune Andalouse aux cheveux de jais se montrait tout à coup, encadrée par la verdure et les fleurs, et de grands yeux noirs nous regardaient d'un air timide et étonné; mais l'apparition n'était pas de longue durée, et il ne fallait rien moins que le crayon rapide de Doré pour fixer sur le papier une image aussi fugitive.

Un jour, en nous rendant à la cathédrale, nous nous amusâmes à noter les noms de quelques-unes de ces rues, qui nous parurent tout à fait pittoresques; nous nous rappelons, entre autres, la *calle de la Mona*, la rue de la Guenon, et le *callejon Sucio*, la ruelle malpropre; il nous sembla même que cette dernière n'était pas tout à fait indigne de son nom.

La cathédrale de Jaen perd plutôt qu'elle ne gagne à être examinée de près; comme le plus grand nombre des églises du midi de l'Espagne, elle a été bâtie sur les fondations d'une ancienne mosquée, dont il ne reste plus la moindre trace; les deux hautes tours qui dominent toute la ville et ont de loin un aspect fort imposant, sont malheureusement d'un goût très-critiquable. L'intérieur, assez grandiose du reste, est de cet abominable style *churrigueresque* dont les ravages se sont particulièrement étendus sur l'Andalousie vers le commencement du siècle dernier. Mais le véritable intérêt, la curiosité particulière de la cathédrale de Jaen, c'est une relique entourée, dans toute la province, d'une vénération extraordinaire, et qu'on appelle la Sainte Face, *el Santo Rostro*, ou simplement *el Santo*, de même qu'à Padoue l'église sous l'invocation de saint Antoine est désignée sous le nom d'*il Santo*, — le saint par excellence. Le Santo Rostro est le linge avec lequel, suivant la tradition, une sainte femme essuya le visage de Notre-Seigneur, ruisselant de sueur et de sang, lorsqu'il montait au Calvaire, et qui aurait conservé l'empreinte de ses traits; d'autres prétendent que c'est le suaire même qui fut placé sur le visage du Sauveur; plusieurs églises, et notamment Saint-Pierre de Rome, prétendent avoir l'honneur de posséder la précieuse relique; quoi qu'il en soit, celle de la cathédrale de Jaen est tellement vénérée, que beaucoup de paysans en portent une petite copie suspendue à leur cou comme un scapulaire. La sainte image, qu'on expose aux regards du public trois fois par an, est entourée d'un grand cadre d'or orné de pierres précieuses d'une très-grande valeur, qui est conservé dans une boîte placée sur l'autel de la *Capilla Mayor*. Suivant une tradition très-répandue parmi le peuple, le Santo Rostro fut apporté de Rome, il y a plus de cinq cents ans, par saint Eufrasio, patron de Jaen, dont on nous fit remarquer la statue dans une des chapelles de la cathédrale; saint Eufrasio, suivant la légende populaire, aurait fait le voyage de la Ville Éternelle à Jaen monté sur les épaules du diable, particularité qui est rapportée par plusieurs écrivains du pays. Le sacristain nous assura que saint Ferdinand portait le Santo Rostro dans toutes ses expéditions guerrières, ainsi qu'une Vierge qu'il nous fit voir et qu'on appelle *la Antigua*. Il est un grand nombre d'églises, en Espagne, qui possèdent une Vierge, soit en bois, soit en marbre, qu'on appelle ainsi, et qui, à cause de son ancienneté, attire particulièrement la vénération des fidèles. Nous ferons observer en passant, qu'on nous a montré dans bien des églises d'Andalousie d'autres Vierges en bois ou en ivoire, que le saint guerrier, au dire des sacristains, portait également avec lui dans ses campagnes; de sorte que, s'il fallait ajouter foi à la tradition, il aurait toujours combattu accompagné d'un véritable musée ambulant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *Puerto de Arenas* (route de Grenade à Jaen). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Linarès et ses mines. — Baeza *la Nombrada;* la légende de sainte Ursule et des onze mille vierges. — Ubeda. — Martos; la Peña; Ferdinand *el Emplazado* et les frères Carbajal; une citation devant le tribunal de Dieu. — Baena; le *Cancionero.* — Alcala la Real. — La Vega de Grenade; Garcilaso et le grand-maître de Calatrava. — Pinos Puente; Christophe Colomb et le messager d'Isabelle la Catholique.

Tout n'est pas rose dans un voyage en Espagne, surtout lorsqu'on a pris son parti, comme nous l'avions fait, de parcourir les chemins peu frayés; or, il s'agissait pour nous, en quittant Jaen, de gagner la petite ville de Baeza. Nous avions frété, pour faire ce trajet d'une douzaine de lieues d'Espagne, une galère soi-disant *acelerada;* mais notre véhicule n'avait en réalité d'accéléré que le nom, et le *calesero* nous fit parcourir nos *doce leguas* avec une lenteur tout à fait digne d'un char mérovingien. Il employait en vain toutes les ressources de son éloquence, et les plus riches interjections usitées par les *arrieros*, sans préjudice des coups de fouet, des coups de bâton, et des petits cailloux habilement lancés dans les oreilles des malheureuses bêtes qui n'en pouvaient mais; en vain aussi chanta-t-il jusqu'au soir tout son répertoire de *caleseras*. Ces chansons andalouses, si pleines d'entrain et de gaieté, nous firent prendre en patience une des routes les plus monotones et les plus tristes qu'il y ait en Espagne; notre *calesero*, dont plusieurs couplets obtinrent les honneurs inusités de bis, redoubla de verve et de brio, et nous arrivâmes sans trop d'ennui à Menjivar, une petite ville à quelques centaines de mètres du Guadalquivir.

Nous traversâmes la *grande rivière*, comme l'appelaient les Arabes; la grande rivière n'est encore ici qu'un cours d'eau des plus modestes; mais en revanche, plus favorisée que l'Eurotas, elle est bordée de charmants lauriers roses, verts et chargés de fleurs comme ceux du lac de Côme. La plaine est riante et fertile jusqu'à Linarès, la ville des mines, au pied de la Sierra Morena : le fer, le plomb, et le cuivre surtout, abondent dans les flancs de la sombre *sierra*, fouillés en tous sens depuis plus de deux mille ans par les générations qui s'y sont succédé; le souvenir d'Annibal est resté populaire ici, comme dans d'autres parties de la péninsule, et il existe encore d'anciens puits de mine qu'on appelle les pozos de Anibal. Le teint blême et l'air chétif des ouvriers disent assez combien le travail de ces mines est pernicieux pour la santé; cependant il n'est pas douteux qu'elles ne soient encore exploitées dans mille ans d'ici, après avoir vu des milliers de victimes succomber à la peine.

Nous partîmes sans regret de Linarès pour Baeza, qui en est éloignée de quelques lieues seulement, et nous passâmes à gué le Guadalimar, dont le nom est purement arabe; on en peut dire autant des rivières de la contrée, comme le Guadalen, le Guadiana, le Guarrizaz, et en général de tous les cours d'eau de l'Andalousie et des provinces d'Espagne autrefois habitées par les Arabes.

Baeza est bâtie dans une situation charmante, sur un coteau assez élevé; c'est le vrai type d'une ancienne petite ville arabe d'Andalousie, avec ses murailles et ses tours hérissées de créneaux: c'était, à l'époque romaine, la Beatia Bætula, près de laquelle Scipion l'Africain pourfendit, si nous en croyons l'histoire, plus de cinquante mille Carthaginois; aussi Baeza est-elle très-fière de sa noblesse, comme le montre une inscription qui couronne les armes de la ville, et que nous nous amusâmes à copier sur les *casas* consistoriales : « Je suis Baeza la fameuse, royal nid de faucons; mes vaillants capitaines ont teint de sang l'épée des Maures de Grenade. »

Soy Baeza la nombrada,
Nido real de gavilanes;
Tiñen en sangre la espada
De los Moros de Granada
Mis valientes capitanes.

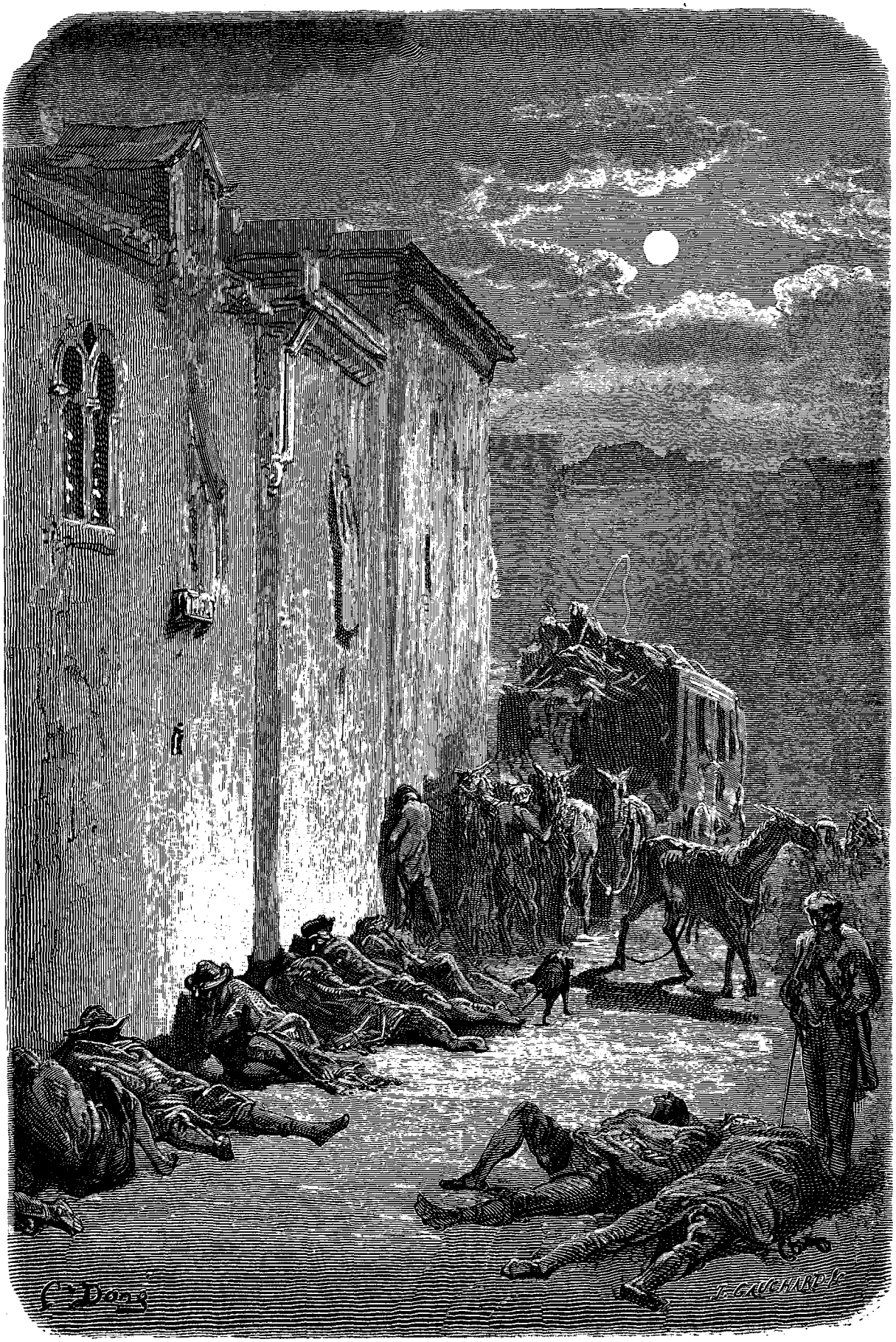
En 1239, la ville mauresque fut prise et saccagée par saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon; les malheureux habitants fugitifs allèrent chercher un refuge à Grenade, où ils peuplèrent un quartier qu'on appela, l'Albayzin, — le faubourg des enfants de Baeza; l'Albayzin, nous l'avons dit précédemment, existe encore et est resté le quartier le plus pauvre de Grenade.

Gaspard Becerra, un des premiers sculpteurs espagnols de la Renaissance, naquit à Baeza en 1520; c'est sans doute de lui que sont des sculptures que nous remarquâmes sur la *puerta de Cordoba* et sur celle de *Ubeda;* ces belles sculptures, dans le style moitié espagnol, moitié italien de Berruguete, accompagnent l'aigle à deux têtes aux ailes fièrement éployées, et le fameux PLUS VLTRA, devise de Charles-Quint.

Baeza revendique encore un autre titre de gloire. Des historiens espagnols affirment qu'elle a donné le jour à sainte Ursule et aux onze mille vierges ses compagnes, appelées aussi les vierges de Cologne parce que les Huns les mirent à mort près de cette ville; il est vrai que d'autres prétendent que la sainte était fille d'un prince de la Grande-Bretagne. Rien n'est plus obscur, du reste, que la vie de sainte Ursule; elle appartient bien plus à la légende qu'à l'histoire : les uns prétendent que les onze mille vierges se réduisaient en réalité à une seule, parce que la compagne de sainte Ursule s'appelait *Undecimilla*, mot qui signifie tout simplement en latin, onze mille. Suivant d'autres, l'erreur viendrait de la lecture fautive d'un passage d'un ancien manuscrit portant ces mots : S. VRSVLA et XI M. V., ce qui, au lieu de sainte Ursule et les onze mille vierges, signifierait seulement : sainte Ursule et onze martyres vierges.

Nous n'avons nullement la prétention de vider la question; nous nous bornerons à faire observer que le Martyrologe romain mentionne seulement *sainte Ursule et ses compagnes*, dont il ne détermine pas le nombre. Ce qui est certain, c'est que la légende de sainte Ursule est également populaire dans d'autres pays, notamment en Italie, comme le prouve la superbe suite de tableaux de Vittore Carpaccio qu'on admire dans une des salles du musée de Venise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un relais à Jaen. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ubeda n'est guère qu'à une lieue de Baeza, mais on nous avait fait une peinture si peu rassurante de la route qui relie ces deux villes, que nous résolûmes de faire cette excursion à pied, car nous n'avions été que trop ballottés et meurtris pendant deux jours de galère. Ubeda est certainement une des villes d'Andalousie où le caractère arabe se soit le mieux conservé; on se demande, en parcourant ces rues étroites, tortueuses et escarpées, dont les vieilles maisons noires se rapprochent parfois au point de se toucher, on se demande pourquoi les habitants ne portent plus le costume arabe, et il semble que l'*albornoz* blanc du quatorzième siècle aux longs plis flottants, leur irait beaucoup mieux que la veste courte andalouse ornée d'un pot de fleurs dans le dos. On dit qu'Ubeda fut au moyen âge une ville florissante, et que ses murs contenaient une population de soixante-dix mille Mores; elle n'a rien conservé de sa splendeur passée, si ce n'est quelques bas-reliefs de la Renaissance, presque entièrement effacés par les gamins de la ville, qui s'en servent comme de cibles pour exercer leur adresse à lancer des pierres.

Nous devions retourner à Jaen, et de là à Grenade, point de départ de notre grande excursion dans les Alpujarras; nous voulûmes auparavant visiter la contrée montagneuse qui appartenait aux anciens royaumes de Jaen, de Grenade et de Cordoue. Notre première halte fut à Martos, qui a donné son nom à la fameuse *Sierra;* la ville est bâtie au sommet d'un rocher qu'on appelle la *peña de Martos;* les fortifications arabes, parfaitement conservées, surplombent au-dessus du rocher d'une manière effrayante : c'est de là qu'en 1310, les deux frères Pierre et Jean Alphonse de Carbajal furent précipités (despeñados) par ordre de Ferdinand IV, roi de Castille et de Léon, *el Emplazado*, celui qui enleva Gibraltar aux Mores. On raconte que les deux gentilshommes, avant d'être lancés dans l'abîme, ajournèrent le roi à comparaître devant le tribunal céleste dans trente jours; et en effet, le délai fatal expiré, il rendit son âme à Dieu; c'est pourquoi il fut surnommé *el Emplazado*, c'est-à-dire l'*Ajourné*. Une inscription, que nous lûmes dans l'église de Santa Marta, rappelle que *Pedro y Juan Alfonso de Carbajal, hermanos, comendadores de Calatrava, fueron despeñados, y se sepultaron en este entierro.*

Après avoir traversé les gorges escarpées de l'âpre et sauvage *Sierra de Martos*, nous atteignîmes Baena, située au pied du versant occidental de la montagne, et qui appartient à la province de Cordoue. La petite ville de Baena serait à peine connue si un juif du quinzième siècle n'avait illustré son nom : c'est Juan Alfonso de Baena, à qui l'on doit le fameux *Cancionero*, un des plus importants recueils de poésies du moyen âge. Un quartier de Baena a conservé son nom arabe d'Al medina (la ville); on y jouit d'un des plus beaux points de vue dont nous ayons conservé le souvenir; les hautes montagnes de la province de Cordoue, et plus loin les cimes dentelées et bleuâtres de la Sierra Morena, se détachant dans les chaudes vapeurs de l'horizon, en font un des plus vastes panoramas qu'il y ait au monde.

Nous arrivâmes le lendemain à Alcala la Real, après avoir chevauché du soir au matin par des chemins très-pittoresques, mais abominables, et maudissant nos mules, les plus rétives sans aucun doute de toute l'Andalousie; du reste, la vue d'une des plus charmantes villes d'Espagne nous fit promptement oublier nos fatigues : du haut de la vieille tour de la *Mota*, construite au sommet du coteau en forme de pain de sucre sur lequel est construite la ville, nous découvrions une immense étendue, jusqu'aux plaines de la Vega, au milieu desquelles s'élèvent les collines de Grenade.

Alcala, située à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, est une des villes les plus élevées d'Andalousie; aussi c'était, à l'époque des guerres entre les Mores et les chrétiens, une position des plus importantes. Alphonse XI fit en personne le siége d'Alcala, et s'en rendit maître en 1340, ce qui valut à la ville le titre de Royale, qu'elle porte encore; plus tard les *rois catholiques* Ferdinand et Isabelle l'appelèrent *très-noble et très-royale, la clef, la garde et la défense* des royaumes de Castille et de Léon.

Si d'anciennes constructions moresques donnent à Alcala la Real un aspect mahométan, les noms de ses places sont en revanche des plus catholiques, et montrent que l'ancienne ville d'Ibn Saïd est aujourd'hui tout à fait orthodoxe : nous remarquâmes en effet *la Plaza de la Consolacion*, celles *del Rosario* (du chapelet), *de las Angustias* et autres dont les noms n'étaient pas moins mystiques.

A quelques lieues d'Alcala la Real, après avoir parcouru d'effrayants sentiers dans la montagne, et traversé Illora, bâtie au sommet d'un roc comme un nid d'aigle, nous redescendîmes dans la plaine, et la Sierra Nevada nous apparut tout à coup à un détour du chemin, formant avec ses hautes cimes neigeuses la plus splendide toile de fond que puisse rêver un décorateur.

Nous étions dans cette fameuse *vega* de Grenade, tant célébrée par les poëtes, dans cette Vega qui fut pendant des siècles comme un immense champ de bataille, et où les souvenirs de tous genres abondent pour ainsi dire à chaque pas : c'est au milieu des plaines que nous foulions que le vaillant Garcilaso gagna son titre, dans un glorieux combat en champ clos contre un More, un païen, comme l'appelle un ancien romance :

Garcilaso de la Vega
Desde alli intitulado
Porque en la Vega hiciera
Campo con aquel *pagano*

La Vega, sous les rois de Grenade, était le théâtre des galants tournois de la chevalerie moresque ; Aben Amar et Alabez y exerçaient leurs palefrois, et y faisaient flotter les riches étendards de leurs lances, brodés par les blanches mains de leurs bien-aimées.

Gran fiesta hazen los Moros
Por la Vega de Granada,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une famille de mendiants, à Jaen. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Robolviendo sus cavallos;
Jugando van de las lanças,
Ricos pendones en ellas
Labrados por sus amadas.

Perez de Hita célèbre encore les exploits du grand-maître de Calatrava, ce brave chevalier dont la lance traversait de part en part les portes bardées de fer, et qui courait sus aux Mores à travers la Vega de Grenade :

Ay Dios! Que buen cavallero,
El Maestre de Calatrava,
Y quan bien corre los Moros
Por la Vega de Granada!

On prétend que *Vega* signifie en arabe une plaine fertile : jamais étymologie ne fut mieux justifiée, et celle-ci est d'accord avec l'ancien poëte espagnol qui appelle la fraîche et bienheureuse Vega une douce récréation pour les dames, et pour les hommes une gloire immense :

Fresca y regalada Vega,
Dulce recreacion de damas
Y de hombres gloria inmensa!

Les derniers rayons du soleil couchant coloraient en rose les cimes les plus élevées de la Sierra Nevada quand nous arrivâmes à Pinos Puente : c'est sur le pont de Pinos que Christophe Colomb fut rencontré, au mois de février 1492, par un messager envoyé vers lui par Isabelle la Catholique, alors au camp de Santa Fé, devant Grenade ; la reine avait d'abord refusé d'écouter les propositions du grand homme qui voulait lui donner un nouveau monde, et Colomb s'éloignait du camp le cœur ulcéré, quand Isabelle, s'étant ravisée, envoya ce courrier sur ses pas.

Après avoir quitté Pinos Puente, nous passâmes près du *Soto* ou Bois de Roma, situé au pied de la Sierra de Elvira, à trois lieues de Grenade, et traversé par le Genil; ce domaine qui contient, dit-on, près de deux mille hectares, fut donné par les Cortès au duc de Wellington à l'époque de la guerre de l'indépendance; il appartient encore à sa famille, et est administré par un Anglais.

Nous continuâmes à cheminer près d'une heure dans la Vega; bientôt nous aperçûmes la colline de l'Alhambra et ses tours, et peu de temps après nous entrions pour la seconde fois dans Grenade.

Départ de Grenade pour les Alpujarras. — Alhendin; *El ultimo suspiro del Moro*; la fin de Boabdil. — L'insurrection des Morisques. — La vallée de Lecrin. — Fernando de Valor. — La guerre dans les Alpujarras. — Padul. — Durcal. — Ginez Perez de Hita, soldat et historien. — Lanjaron, le paradis des Alpujarras. — Le Barranco de Poqueira. — Ujijar. — La Sierra de Gador. — La Puerto del Lobo. — Le Rio Verde et la Sierra Bermeja. — Berja. — Un mendiant centenaire.

Grenade est une de ces villes qu'on ne quitte qu'à regret : nous ne devions nous y arrêter à notre retour que pour prendre le repos nécessaire, et préparer notre expédition dans les Alpujarras; mais l'Alhambra et le Généralife, les promenades au Sacro Monte et sur les bords du Genil nous retenaient comme malgré nous dans la poétique cité de Boabdil. Il fallut cependant songer au départ : nous nous mîmes donc en quête d'un guide : notre ami Ramirez, le vieux *nevero* de la sierra Nevada, nous aurait convenu à merveille, mais ne pouvant entreprendre avec nous une aussi longue excursion, il nous mit en rapport avec un de ses camarades, et il se chargea de nous procurer les mulets qui devaient nous servir de montures et porter les *alforjas* aux provisions ; Manuel Rojas, dit Jigochumbo, surnom andalous qui lui venait sans doute de son teint, semblable au fruit du cactus, nous était recommandé comme un *buen mozo*, — un bon garçon, et il fut convenu qu'il nous servirait de guide à travers la partie la plus sauvage de l'Espagne, jusqu'à Almeria.

Nous quittâmes Grenade de bon matin, pour éviter la grande chaleur, et tout en retournant de temps en temps la tête pour dire adieu à l'Alhambra et aux Torres Bermejas que doraient les premiers rayons du soleil, nous commençâmes à cheminer à l'ombre des verts mûriers de la Vega. Après quelques heures de marche, nous atteignîmes la petite ville d'Aldenhin, située au sommet d'un rocher sauvage, comme la sentinelle avancée des Alpujarras. Lorsque le malheureux Boabdil, après avoir rendu aux rois catholiques la capitale de son royaume, prit le chemin de l'âpre contrée montagneuse qui lui avait été abandonnée comme fief par les vainqueurs, il s'arrêta quelques instants à Alhendin, le dernier point d'où il pût apercevoir Grenade; on nous conduisit à l'endroit où la tradition prétend qu'il fit arrêter son cheval pour jeter un regard d'adieu sur sa chère capitale perdue, qu'il ne devait plus revoir. On assure qu'en regardant pour la dernière fois le paradis terrestre qu'il allait quitter pour une terre ingrate et sauvage, il s'écria : « Allah akhbar! — Dieu est grand, et que son vizir Jousouf abou Tomixa, qui l'accompagnait, lui dit : Réfléchissez, seigneur, que les grandes infortunes, pourvu qu'on les supporte avec force et courage, rendent les hommes aussi fameux dans l'histoire que les plus grandes prospérités! — Hélas, répondit Boabdil, quelles adversités égalèrent jamais les miennes? et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux: c'est alors que sa mère Ayesha se serait tournée vers lui en s'écriant :

« Pleure comme un enfant ton royaume, puisque tu n'as pas su le défendre comme un homme ! »

Rien, fort heureusement, ne prouve l'authenticité de ces paroles cruelles, bien peu dignes d'une mère qui n'était pas étrangère aux malheurs de son fils; quoi qu'il en soit, le rocher est encore appelé *El ultimo suspiro* del Moro, — le dernier soupir du More, ou *la cuesta de las lagrimas*, — la côte des larmes.

On assure que lorsque le mot d'Ayesha fut rapporté à Charles-Quint, l'empereur répondit qu'elle avait eu raison, et qu'une tombe dans l'Alhambra valait mieux pour un roi qu'un palais dans les Alpujarras.

On n'est pas d'accord sur la fin de Boabdil. Marmol Caravajal prétend qu'il passa en Afrique, et qu'il fut tué dans une escarmouche en défendant la cause d'un petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prince avec plus d'énergie qu'il n'avait défendu la sienne propre; mais il est plus probable, comme l'a montré le savant orientaliste Pascual de Gayangos, que le pauvre exilé, après avoir débarqué à Melilla, sur la côte d'Afrique, se dirigea vers Fez ; il y vécut tristement, regrettant toujours son beau royaume; on ajoute que pour se rappeler le temps de sa grandeur il fit construire plusieurs palais à l'imitation de ceux de Grenade.

Il mourut en 1538, laissant deux enfants mâles, et ses descendants furent réduits à la nécessité de vivre des charités allouées aux fakirs et aux pauvres sur les revenus des mosquées!

Telle fut la fin lamentable des rejetons d'une famille royale, des fils du dernier des princes musulmans qui ait régné en Espagne.

Un auteur espagnol, Gonzalo Argote de Molina, rapporte des fragments de poésies qu'il attribue à l'ancien roi de Grenade : « O roi Boabdeli, l'Alhambra et ses châteaux t'accusent en pleurant de leur perte ! Qu'on m'amène mon cheval ! Qu'on m'apporte mon bouclier bleu ! Je veux aller combattre; je veux délivrer mes enfants qui sont à Guadix, et ma femme qui est à Gibraltar! »

Nous quittâmes Alhendin de bonne heure, après avoir donné un peu de repos à nos montures, qui devaient nous conduire le soir même jusqu'à Padul, une petite ville des Alpujarras. Cette contrée montagneuse, qu'on appelle également *la Alpujarra*, est une des plus intéressantes, et cependant une des moins connues de la Péninsule ; ses vertes vallées et ses montagnes inaccessibles étaient encore, quatre-vingts ans après la reddition de Grenade, le théâtre de combats acharnés entre les Espagnols, qui avaient enfin reconquis le seul coin de leur pays resté au pouvoir des musulmans venus d'Afrique, et les derniers Mores de Grenade, qui défendirent avec un acharnement dont l'histoire offre bien peu d'exemples, une terre qu'ils regardaient avec raison comme leur patrie, puisqu'elle était depuis près de huit siècles au pouvoir de leurs ancêtres.

On désigne sous le nom d'Alpujarras une vaste contrée qui appartient en partie à la province de Grenade et à celle d'Almeria, et dont le territoire occupe une vingtaine de lieues de longueur de l'est à l'ouest, de Motril à Almeria, parallèlement à la mer; et douze ou quinze lieues de large du nord au sud, depuis la longue chaîne de la sierra Nevada jusqu'à la côte de la Méditerranée qui fait face à l'Afrique. Le nom du pays vient, dit-on, d'Ibrahim Alpujar, un des premiers chefs arabes qui l'occupaient ; il est cependant plus vraisemblable que la véritable étymologie est Al bug Scharra, c'est-à-dire, en arabe, montagne couverte d'herbes et de pâturages. Dès 1490, après la prise de Baza, les rois catholiques s'emparèrent d'une partie des Alpujarras, mais ils avaient à faire à des montagnards indomptables qui ne tardèrent pas à s'insurger; peu d'années après la chute de Grenade, en 1500 et en 1502, une nouvelle insurrection éclata, et c'est à Alhendin que Ferdinand et Isabelle réunirent l'armée destinée à la combattre; c'est là que, suivant le *romance* populaire, le roi s'adressa ainsi aux chevaliers qui l'entouraient :

Cual de vos otros, amigos,
Ira a la sierra mañana
A poner mi real pendon
Encima de la Alpujarra?

« Qui de vous, mes amis, ira demain matin à la *sierra*, et posera mon royal étendard au sommet de l'Alpujarra? »

L'entreprise était périlleuse : chaque buisson de la montagne cachait un ennemi; on hésitait à répondre, car chacun tremblait : *a todos tiembla la barba*. Enfin don Alonzo se lève :

Aquesa empresa, señor,
Para mi estaba guardada,
Que mi señora la Reyna
Ya me la tiene mandada.

« C'est à moi, seigneur, qu'était réservé l'honneur de cette entreprise, car la reine, ma maîtresse, m'a déjà ordonné de partir. »

Calderon, dans une de ses innombrables pièces, a célébré *la Alpujarra*, dont les montagnes lèvent fièrement la tête vers le soleil; il la compare à un océan de rochers et de plantes, où les villages semblent flotter comme des vagues d'argent :

La Alpuxarra, aquella sierra
Que al sol la cerviz levanta,
Y que, poblada de Villas,
Es mar de peñas y plantas
Adonde sus poblaciones
Ondas navegan de plata.

Peu de temps après avoir quitté Alhendin, nous entrâmes dans la vallée de Lecrin, dont le nom signifie, en arabe, la *Vallée d'Allégresse*; jamais nom ne fut mieux mérité, et nous fûmes étonnés de trouver, au milieu d'une contrée aussi sauvage, cette verte et charmante vallée, où les oliviers, les amandiers, les citronniers et les orangers sont arrosés, pendant les plus fortes chaleurs, par des courants d'eau vive qui descendent de la montagne, et qu'entretiennent ces énormes amas de neige qu'on appelle dans le pays des *ventisqueros*.

La vallée de Lecrin fut un des principaux centres de la grande insurrection des Mores de Grenade, et ses champs aujourd'hui si frais et si tranquilles furent arrosés, au seizième siècle, du sang de bien des milliers d'hommes; la résistance était tellement acharnée, que l'énergie et le carnage des Espagnols venaient se briser contre le désespoir des révoltés. Les atrocités les plus révoltantes furent commises des deux côtés; on était arrivé à ne plus faire ni trêve ni quartier : à Guecija, les Mores s'emparèrent des moines du couvent des Augustins et les firent bouillir dans l'huile; à Mayrena, la garnison espagnole s'étant retirée, les habitants bourrèrent de poudre le curé, et, au moyen d'une mèche, le firent éclater comme une bombe.

Les Mores de Canjayar sacrifièrent des enfants sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'étal d'un boucher, et ayant égorgé deux chrétiens, ils mangèrent le cœur de l'un d'eux. Le curé de ce bourg, qui s'appelait Marcos de Soto, fut traîné de force dans l'église, en compagnie de son sacristain, auquel on ordonna de sonner les cloches pour appeler tous les habitants. Quand ils furent tous réunis dans l'église, ils passèrent chacun à leur tour devant le malheureux curé, l'un lui tirant les cheveux et les cils, l'autre lui assénant un coup de poing; quand on l'eut abreuvé de toutes sortes d'insultes, deux Mores lui coupèrent, avec un rasoir, les doigts des pieds et ceux des mains; un autre lui arracha les yeux, et, les lui mettant dans la bouche, lui dit :

« Avale ces yeux qui nous surveillaient! »

Ensuite, un autre More lui ayant coupé la langue avec son *alfanje :*

« Avale cette langue qui nous dénonçait! »

Enfin, pour assouvir leur vengeance avec une nouvelle atrocité, on lui arracha le cœur et on le donna à manger aux chiens.

Cette terrible insurrection des derniers Mores de Grenade, que les Espagnols appelaient par dérision *Moriscos*, avait été organisée à Grenade même, dans le quartier de l'Albayzin, avec tant de secret que Philippe II n'en fut instruit que quand toutes les Alpujarras étaient déjà en armes. Le premier chef des révoltés fut un jeune homme de vingt-deux ans, beau et hardi, descendant des califes Ommiades, qui avait embrassé le christianisme sous le nom de Fernando del Valor, et qui passait pour bon chrétien. La révolte gagna d'abord toute la vallée de Lecrin, puis s'étendit rapidement dans les douze *tahas* ou districts des Alpujarras, jusqu'à Almeria. Fernando del Valor quitta alors son nom de chrétien pour prendre celui de Muley-Mohammed-Aben Humeya que portaient ses ancêtres, et il prit le titre aussi de roi de Grenade et d'Andalousie. C'était un chef de partisans habile et courageux; mais ses premiers succès lui firent perdre la tête : il se crut déjà puissant, il voulut avoir une cour et jouer au souverain. Hurtado de Mendoza, un des historiens de la révolte des Mores, raconte dans sa *Guerra de Granada*, qu'il avait un harem, et donne des détails assez curieux sur une de ses femmes, la belle Zahara, de naissance noble, habile à danser les zambras à la morisque, à chanter les *leylas* et à jouer du luth, et qui, ajoute-t-il, se parait avec plus d'élégance que de modestie.

Le règne d'Aben-Humeya ne fut pas de longue durée; les Espagnols avaient mis sa tête à prix et la division ne tarda pas à s'introduire dans son camp; il avait pour rival un autre chef des révoltés nommé Farrax-Abencerrage; c'était un homme sanguinaire, qui avait fait décapiter trois mille Espagnols en un seul jour, et il ne pouvait s'accorder avec Aben-Humeya, qui était doux et humain, et avait défendu d'égorger les femmes et les enfants; celui-ci fut surpris un jour par des conjurés à la tête desquels se trouvait un certain Aben-Abou, un autre compétiteur, et qui se mirent en mesure de l'étrangler :

« Je saurai mourir avec courage, » leur dit-il, et il se passa lui-même le lacet autour du cou.

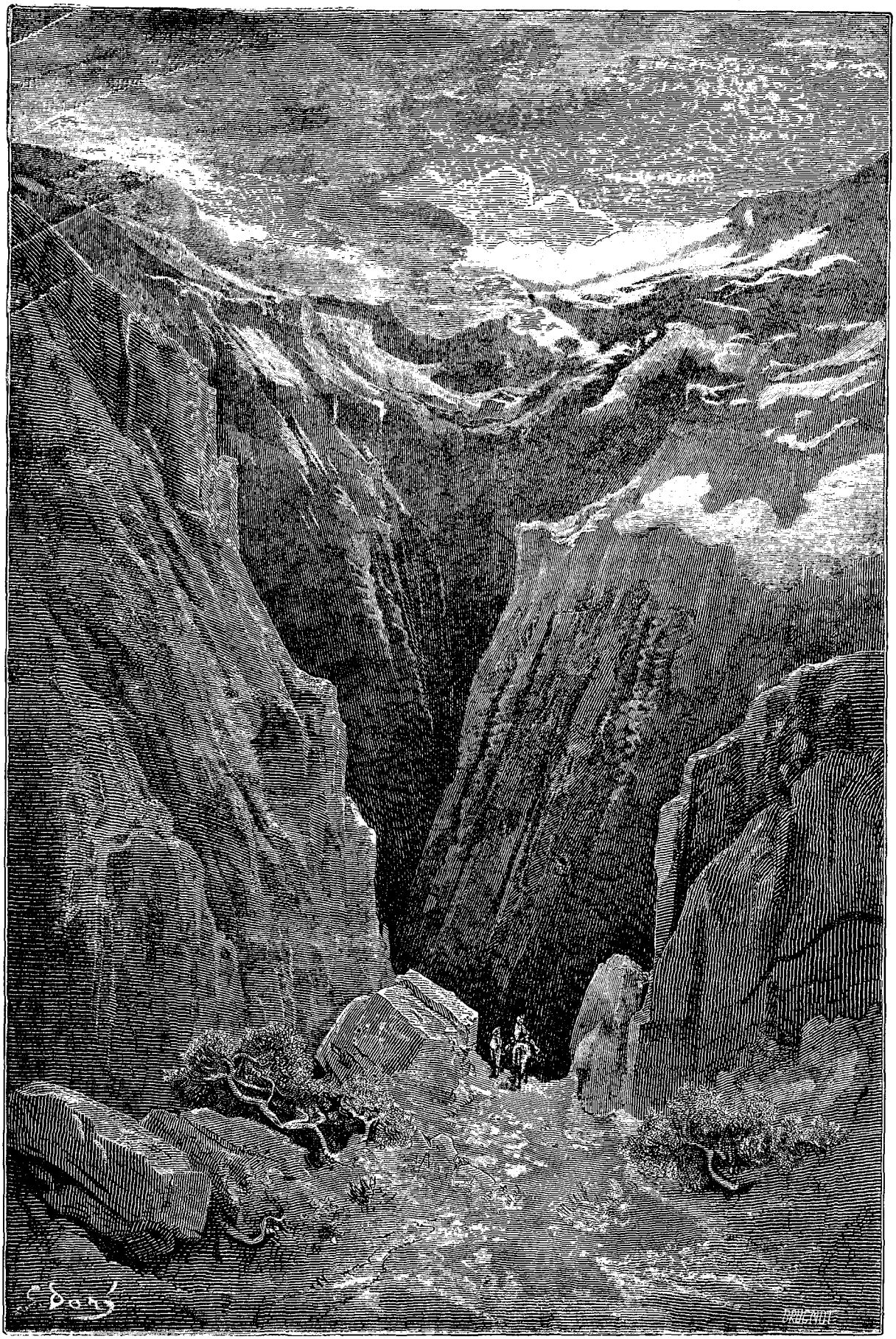
On prétend qu'en mourant il se fit chrétien; son corps, jeté dans un égout, en fut retiré et on l'enterra à Guadiz, sous son ancien nom de Fernando de Valor.

Le bourg de Padul, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, eut beaucoup à souffrir à l'époque de la guerre des Morisques, et il est d'un aspect si misérable, qu'on pourrait croire qu'il s'en ressent encore; la *posada* où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit était à peine pourvue des choses les plus nécessaires, et nous aurions fait un maigre souper sans les provisions dont nous avions eu soin de bourrer nos *alforjas*. Nous quittâmes de bonne heure Padul, dont la campagne fertile et verdoyante nous fit oublier une mauvaise nuit passée sur des lits trop durs; les champs étaient pleins d'arbres fruitiers; les grenadiers succombaient sous le poids de leurs fruits rouges; de temps en temps nous rencontrions des laboureurs, à peu près les seuls habitants de la contrée, et nous échangions le fraternel salut d'usage : *Vayan ustedes con Dios !* Quant aux brigands, nous n'en rencontrâmes aucun; notre guide nous assura, il est vrai, qu'on parlait encore dans le pays d'une bande qui exploitait autrefois les Alpujarras sous la conduite de Manuel Borrasco; il est probable que ledit Borrasco n'a pas eu de successeurs dans un pays où la rareté des voyageurs doit rendre le métier trop peu lucratif, et où les *bandoleros* auraient été réduits à la triste nécessité de se voler entre eux.

Nous fîmes halte pour déjeuner à la *venta de los Mosquitos* (l'auberge des moustiques), dont le nom de mauvais augure n'était que trop justifié; c'est à peine si, dans ce coupe-gorge dénué de tout et d'une saleté repoussante, nous pûmes obtenir des œufs et du feu pour les faire cuire; car la nécessité nous avait rendus quelque peu cuisiniers. Doré, qui sait son Homère par cœur, essayait de relever à nos yeux d'aussi triviales occupations, en nous assurant qu'Eumée savait très-bien faire rôtir un porc, et que le bouillant Achille, aidé de Patrocle, avait, de ses mains héroïques, préparé sous sa tente un festin pour les députés d'Agamemnon.

La petite ville de Durcal, où nous nous arrêtames ensuite, et qui est entièrement habitée par des *labradores* qui cultivent les environs, est située au pied du *cerro de Sahor*, un contre-fort de la Sierra Nevada; Marmol raconte de terribles combats que les Espagnols livrèrent aux Morisques près de cette ville; Philippe II, voulant abattre l'insurrection par un coup terrible, avait donné le commandement des troupes au marquis de Los Velez, qui commença une guerre à feu et à sang, et reçut bientôt des Mores le surnom du *diable à la tête de fer;* les soldats voulaient venger leurs frères, car le marquis de Sesa, qui était entré dans les Alpujarras avec dix mille hommes, n'en avait plus que quinze cents. Les siéges faits par les Espagnols étaient toujours suivis de *talas :* ce genre d'expédition, qui exigeait au moins deux mille hommes, consistait à détruire les arbres, les moissons et même les maisons du pays. « Une nuée de saute-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *barranco de Poqueira*, dans les Alpujarras. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

relles qui s'abat sur un pré n'y fait pas plus de ravages, dit Marmol, que n'en firent nos troupes affamées dans les jardins où elles campèrent; au bout d'une heure, on n'y aurait pas trouvé une feuille verte. » En moins d'un mois, dix mille Morisques furent massacrés ou réduits en esclavage; il y eut, ajoute-t-il, plus de quatre-vingts actions de guerre. Des villages entiers furent dépeuplés; les habitants d'Alhendin, par exemple, furent transportés en masse à Montiel, dans la Manche; de là vient qu'à l'époque de Cervantès les Morisques étaient si nombreux dans le pays de Don Quichotte.

Ginez Perez de Hita, un des historiens de ces guerres terribles, avait fait partie de l'expédition comme soldat : « Les Espagnols, dit-il, ne rêvaient que massacre et pillage; ils étaient tous voleurs, *et moi le premier*, ajoute-t-il naïvement; on mettait la main sur la ferraille, sur les fruits, sur les chats, pour ne pas perdre l'habitude du vol. Après le sac du château de Jubilez, un millier de femmes moresques et trois cents hommes furent froidement égorgés; les Mores se défendaient avec l'énergie du désespoir; quand les armes leur manquaient et qu'ils avaient épuisé leurs flèches empoisonnées, ils faisaient rouler sur leurs ennemis des quartiers de rochers; les femmes et les enfants se lançaient intrépidement sur les Espagnols, et cherchaient à les aveugler en leur lançant du sable dans les yeux; on vit des Mores enfouir leurs filles vivantes sous la neige, pour les empêcher de tomber aux mains des Espagnols. » L'historien que nous venons de citer raconte qu'il trouva un jour, sur le chemin de Filix, une femme couverte de blessures, étendue sans vie à côté de six de ses enfants; pour sauver sa plus jeune fille, qu'elle nourrissait encore, elle s'était couchée sur elle, essayant de la couvrir de son corps; les soldats achevèrent la mère dans cette position, laissant la petite fille baignée de sang dans les bras de sa mère et la croyant également morte; il ajoute qu'il emporta la pauvre petite et qu'il parvint à la sauver.

Ginez Perez raconte plus loin une histoire des plus dramatiques : « Deux soldats espagnols, après avoir pillé la maison d'un riche Morisque, où ils avaient détruit ce qu'ils ne pouvaient emporter, découvrirent une jeune fille d'une beauté merveilleuse, qui avait espéré échapper à leurs recherches. Ils mirent en même temps la main sur elle, chacun voulant s'assurer la possession d'un pareil trésor; mais comme ils ne pouvaient tomber d'accord, ils finirent par tirer leurs épées, encore rouges du sang du père qu'ils avaient tué.

« En ce moment survint un troisième soldat : celui-ci, les voyant sur le point de s'égorger, eut l'idée de mettre fin à leur querelle en en faisant disparaître l'objet; il se dirigea donc vers la jeune fille et l'étendit morte de deux coups de poignard dans le sein. C'était à faire pitié au ciel.

« Après avoir frappé, le misérable ajouta froidement :

« Il n'était pas juste que deux braves soldats risquassent leur vie pour si peu de chose ! »

« Mais les deux soldats, indignés de tant de cruauté et courroucés de voir cette pauvre innocente étendue dans son sang, se réunirent contre lui.

« Ta méchanceté ne restera pas impunie, lui dirent-ils, monstre infernal qui as privé la terre du plus précieux présent du ciel ! »

« Sur quoi ils le percèrent de coups d'épée, et ils sortirent désolés de la maison où ils laissèrent, à côté de l'assassin, la belle jeune fille que la mort même embellissait; on l'aurait prise pour un ange endormi. »

Avant d'arriver à Lanjaron, nous passâmes le *puente de Tablate*, hardiment jeté à une hauteur effrayante sur un ravin profond; en 1569, ce pont était défendu par les Morisques avec tant d'acharnement, que les troupes espagnoles hésitaient à l'attaquer; un moine franciscain, nommé Cristoval de Molina, pour faire honte aux soldats de leur peu de courage, prit d'une main un bouclier et une épée, de l'autre un crucifix, et s'avança intrépidement; alors les soldats le suivirent et le pont fut emporté.

Lanjaron est une petite ville dans une situation délicieuse, au pied de la colline de Bordayla, sur le versant méridional de la Sierra Nevada; c'est à Lanjaron que finit la fertile vallée de Lecrin; on l'a appelée *el paraiso de las Alpujarras*, nom que justifie parfaitement sa position pittoresque. Ce fut une des premières villes de la vallée de Lecrin qui se révoltèrent contre les Espagnols, et elle eut beaucoup à souffrir de la guerre; on dit qu'elle resta déserte pendant quatre-vingts ans, jusqu'à ce qu'on fît venir, pour la repeupler, cinquante habitants de l'intérieur de l'Espagne. Lanjaron est aujourd'hui la première ville des Alpujarras; ses maisons à deux étages, à toits plats, sont blanchies au lait de chaux à la moresque, et ont un aspect de gaieté qui manque aux autres villes de la contrée; nous y rencontrâmes quelques personnes venues d'Almeria et de Grenade, pour fuir la chaleur et prendre les eaux minérales.

En nous rendant de Lanjaron à Orgiva, nous traversâmes un pays sauvage et très-accidenté; de temps en temps un vieux château moresque abandonné découpait sa silhouette sur les grandes masses du Mulahacen et de la Veleta; les paysans que nous rencontrions, sans avoir rien d'hostile, nous regardaient d'un air farouche et étonné.

Orgiva, que nous atteignîmes ensuite, est un gros bourg bâti au pied du haut *Picacho de Veleta;* ce fut, pendant quelque temps, la seule place où les chrétiens se défendirent pendant la guerre des Alpujarras. Pour profiter de quelques heures de halte que notre *arriero* nous demandait pour ses mules qui n'en pouvaient mais, nous fîmes un détour à pied jusqu'au *barranco de Poqueira;* c'est un des sites les plus effrayants que l'imagination puisse rêver : à l'extrémité d'un défilé qui s'ouvre entre deux hautes murailles de rochers à pic, s'ouvre un immense abîme dont la vue nous donna le vertige; des nuages noirs s'élevaient au-dessus des plateaux abrupts qui couronnent le *barranco* et se confondaient avec la fumée épaisse des feux allumés par les *neveros;* un ciel orageux donnait à ces rochers, d'un gris de plomb, un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aspect plus sombre et plus sinistre encore; aussi Doré ne voulut-il pas manquer cette occasion d'enrichir son album d'un dessin.

La nature devient de plus en plus sauvage jusqu'à Ujijar, la ville la plus centrale et l'ancienne capitale des Alpujarras; on prétend que plusieurs familles du pays descendent de Morisques restés après la guerre; c'est dans *Ogixar la nombrada*, — la fameuse, tant célébrée dans les *romances*, que fut tué Don Alonzo quand il se dévoua pour aller planter l'étendard royal au sommet de l'Alpujarra :

Don Alonzo, don Alonzo,
Dios perdone tu Alma,
Que te mataron los Moros,
Los Moros de Alpujarra!

En quittant Ujijar, nous continuâmes à trouver les plus splendides paysages au milieu d'une contrée toujours féconde en souvenirs historiques ; quelques endroits portent encore des noms sinistres, comme *la cueva del Ahorcado*, — la grotte du pendu, — et *Alcocer al Canjayar*, dont le nom signifie, dit-on, en arabe, le *plateau* de la faim. C'est près de là qu'est situé Valor, le fief de Fernando, celui qui se fit appeler, pendant quelques mois, roi de Grenade et d'Andalousie; nous avons raconté comment il fut trahi et assassiné. Aben Abou, qui lui succéda, était natif de Mecina de Bombaron, un village près duquel nous passâmes; il ne tarda pas à éprouver le sort qu'il méritait : trahi à son tour, il fut vendu, en 1571, pour la somme de vingt mille maravedis, par un de ses affidés, nommé El Seniz, qui le frappa lui-même de la crosse de son escopette, dans une grotte qui lui servait de refuge.

« Le pasteur n'a pu rapporter la brebis vivante, dit l'infâme El Seniz en livrant son corps aux Espagnols, il en apporte la toison. »

Le corps d'Aben Abou fut porté à Grenade et livré aux enfants, qui le mirent en quartiers et le déchirèrent; la tête fut enfermée dans une cage de fer qu'on plaça au-dessus de la porte Bib-Racha, avec cette inscription :

« Esta es la cabeza del traidor Aben Aboo; nadie la quite so pena de muerte. — (Cette tête est celle du traître Aben Aboo ; que personne ne l'enlève, sous peine de mort). »

La défense fut respectée longtemps, car, en 1599, la tête d'Aben Aboo était encore à la même place.

La trahison d'El Seniz ne lui profita guère, car il mourut bientôt à Guadalajara, écartelé comme voleur de grand chemin.

Après avoir gravi pendant plusieurs heures ces pentes escarpées qu'on appelle *ramblas*, nous arrivâmes à Berja, au pied de la Sierra de Gador; nous devions bientôt quitter les Alpujarras, non sans emporter les meilleurs souvenirs de ses paysages étranges et de ses poétiques montagnes; le *Puerto del Lobo* (la Gorge du Loup), par exemple, étroit défilé entre deux gigantesques rochers qui paraissent se précipiter l'un sur l'autre, — ou la Sierra Bermeja, — la montagne vermeille, au pied de laquelle coule le Rio Verde, — la rivière verte, dont les ondes cristallines, dit un ancien *romance*, furent autrefois teintes en rouge par le sang de tant de chevaliers mores et chrétiens :

Rio verde, rio verde,
Tinto vas en sangre viva;
Entre ti y Sierra Bermeja
Murio gran cavalleria!
Cuanto cuerpo en ti se baña
De Cristianos y de Moros;
Y tus ondas cristalinas,
De roja sangre esmaltan!

La Sierra de Gador est très-renommée pour ses mines de plomb, qui étaient déjà exploitées à l'époque romaine; elles sont encore aujourd'hui tellement riches, qu'un dicton local prétend que la montagne renferme *plus de plomb que de pierres*. Cette Sierra, qui a près de deux mille cinq cents mètres d'élévation, est une des plus hautes montagues de la contrée accidentée et sauvage qui s'étend le long du littoral de la Méditerranée. Bien que depuis des siècles les flancs de la Sierra aient été fouillés dans tous les sens par d'innombrables mineurs, ses richesses ne paraissent pas devoir s'épuiser de sitôt, car le minerai donne encore aujourd'hui du plomb dans une proportion très-considérable.

Au pied des derniers contre-forts de la Sierra de Gador s'élève la jolie petite ville de Berja, dont l'activité industrielle contraste avec l'aspect paisible et patriarcal des villes des Alpujarras. Sa fondation remonte, dit-on, au temps de la conquête romaine, et elle a conservé son ancien nom de Bergi. Berja est une ville habitée en grande partie par les familles des mineurs ; on prétend que ces derniers ne vivent pas très-vieux; le pays passe cependant pour être très-salubre. Nous nous souvenons d'un mendiant aveugle que nous rencontrâmes, et qui avait, nous assura-t-il, cent trois ans accomplis; ce brave homme, drapé dans une *manta* rapiécée, marchait en s'appuyant d'une main sur sa petite fille, et de l'autre sur un long bâton : c'étaient Œdipe et Antigone en costume andalou.

La fatigue commençait à nous gagner quand nous quittâmes Berja; aussi fûmes-nous ravis quand nous aperçûmes enfin l'immense nappe d'azur de la Méditerranée; quelques heures plus tard, nous franchissions les vieilles portes arabes d'Almeria.

Ch. DAVILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un mendiant centenaire et sa petite-fille, à Berja. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un duel à la *navaja del santolio*. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Almeria; le *Sacro-Catino* des Génois. — Une pièce de Calderon : Tuzani le Morisque et Don Juan d'Autriche. — Adra. — Motril. — Salobrena et *Salambo*. — Almuñecar. — Velez-Malaga; végétation tropicale : le coton et la canne à sucre. — Ferdinand le Catholique et Garcilaso de la Vega.

Le séjour d'Almeria nous parut, après notre fatigante excursion dans les Alpujarras, d'une mollesse incomparable; les lits de la fonda Malagueña nous semblaient excellents et la cuisine à l'huile succulente. Notre première visite fut pour le port, où nous pûmes étudier dans toute leur pureté les Andalous de la côte de la Méditerranée; la plupart des gens que nous rencontrions, basanés comme des Africains, auraient porté à merveille le burnous, et plus d'un, très-probablement, descendait des anciens sujets de Boabdil; la plupart des femmes ont un type moresque très-prononcé, et la mantille noire leur sied à ravir.

Almeria, avec ses maisons blanches surmontées de toits plats et de terrasses, a un aspect tout à fait arabe; ses rues étroites, tortueuses et escarpées rappellent beaucoup certains quartiers d'Alger; la plupart des rez-de-chaussée sont ouverts, et on y voit souvent des femmes accroupies à la manière orientale et occupées à fabriquer les *esteras de esparto* ou tapis de jonc, dont on fait usage dans toute l'Andalousie. Quoique les mines des environs donnent à la ville une certaine activité, elle est bien loin d'avoir aujourd'hui la même importance qu'autrefois; elle passe pour être plus ancienne que Grenade, et il y a même à ce sujet un dicton populaire :

Cuando Almeria era Almeria
Granada era su alqueria.

C'est à dire que quand Almeria était Almeria, Grenade n'était encore que sa métairie. On nous fit voir une partie des murailles dépendant de l'ancienne enceinte, qui est probablement de construction phénicienne et sur laquelle se sont élevées depuis des constructions arabes.

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Almeria, dont le nom signifie, dit-on, *miroir de mer*, appartenait aux Arabes dès l'an 766, et devint la capitale d'un royaume qui subsista jusqu'au milieu du douzième siècle ; son port était alors un repaire de pirates qui infestaient toute la Méditerranée ; les Espagnols en firent le siége en 1147, et s'en emparèrent avec l'aide des Pisans et des Génois ; les vainqueurs se partagèrent un riche butin, et on assure que, dans la part échue à ces derniers, se trouvait une coupe d'émeraude dont Notre-Seigneur, suivant la tradition, s'était servi à la sainte Cène ; cette relique, connue à Gênes depuis des siècles sous le nom du *Sacro-Catino* (la coupe sacrée), y fut considérée longtemps comme le plus précieux trésor de la ville ; suivant une autre tradition, elle aurait été prise à Césarée à l'époque des croisades et aurait fait partie des présents apportés à Salomon par la reine de Saba ; ou bien encore, ce serait le *Saint-Graal*, le vase mystique à la recherche duquel le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde entreprirent tant d'expéditions. Autrefois on montrait de loin au public le Sacro-Catino dans les occasions solennelles, et il y avait les peines les plus sévères contre celui qui aurait osé le toucher. Quelques voyageurs du siècle dernier, l'abbé Barthélemy entre autres, avaient osé élever des doutes au sujet de la fameuse relique ; ces doutes furent confirmés lorsque, sous Napoléon Ier, la prétendue coupe d'émeraude fut portée à Paris : on s'aperçut facilement qu'au lieu d'une pierre précieuse c'était une coupe de verre antique. En 1815 elle fut renvoyée à Gênes et se cassa pendant le trajet ; nous avons pu voir moyennant rétribution, dans le trésor de la cathédrale, les fragments du Sacro-Catino ornés d'une monture en or.

Almeria et ses *huertas*, ses fertiles jardins, sont souvent chantés dans les *romances* moresques ; la belle Galiana, la bien-aimée d'Aben-Amar, qui fit pour elle de si étranges choses, était fille de l'alcayde d'Almeria :

En las huertas de Almeria
Estava el moro Aben-Amar,
Frontero de los palacios
De la mora Galiana.

A l'époque de la guerre des Alpujarras, le *rio d'Almeria* fut une des dernières parties du pays qui se rendit aux Espagnols, et il fallut l'arrivée de Don Juan d'Autriche pour le soumettre. Calderon a tiré, d'un des épisodes de cette guerre, le sujet d'une de ses pièces : *Amar despues de la muerte, y el sitio de la Alpuxarra*, c'est-à-dire : Aimer après la mort, ou le siége de l'Alpujarra. Il y avait à Almeria un jeune Morisque nommé Tuzani ; c'était un beau cavalier, habile à manier avec adresse sa longue épée de fine trempe suspendue à un élégant baudrier et sa riche arquebuse valencienne. Tuzani aimait une jeune Moresque, la belle Malcha, qui fut tuée au siége de Galera, où furent commises tant d'atrocités ; il retrouva le corps de sa maîtresse percé de deux coups mortels, et fit le serment de la venger ; il s'enrôla dans l'armée espagnole et finit par découvrir, à force de recherches, que le meurtrier était un certain Garcés ; enfermé par hasard avec le Morisque dans la prison d'Andarax, Garcés s'avoua l'auteur du meurtre et fut poignardé par Tuzani, qui parvint à s'échapper ; il fut enfin repris, et on le conduisit devant Don Juan d'Autriche qui, après avoir entendu son histoire, lui accorda son pardon et sa liberté.

Comme nous voulions nous rendre à cheval d'Almeria à Malaga en suivant la côte de la Méditerranée, nous retournâmes sur nos pas, en passant par la petite ville de Dalias, où notre guide nous recommanda de séjourner le moins possible, à cause des fièvres intermittentes qui règnent dans le pays pendant l'été. Nous traversâmes ensuite Adra, dont le climat passe également pour être malsain, et dont le port est surmonté d'anciennes *atalayas*, ou tours de vigie, de construction moresque. Adra est l'ancienne Abdera des Phéniciens, et remonte, comme toutes les villes de cette côte, à une très-haute antiquité ; nous avons vu des médailles frappées dans cette ville à l'époque de Tibère. Ici le climat et la végétation sont dignes des tropiques ; on cultive le coton et la canne à sucre dans les environs de Motril ; toute cette côte est exposée à un soleil ardent, et quoique nous fussions en automne, il nous était quelquefois impossible de voyager pendant les heures les plus chaudes de la journée.

Peu de temps après avoir quitté Motril, nous arrivâmes à Salobreña, petite ville peu intéressante par elle-même, mais qui fait remonter sa fondation à *Salambo* en personne ; telle est du moins l'origine revendiquée pour elle par un historien espagnol, et cela bien avant le bruit fait autour de la Vénus phénicienne par un roman français.

A peu de distance de Motril se trouve Almuñecar, dont le nom Arabe a remplacé celui de *Municipium Exitanum* que portait la ville à l'époque romaine. Un grand souvenir historique s'attache au nom d'Almuñecar : c'est dans ce port que débarqua Abdu-r-rahman Ier, de la dynastie des Ommiades, quand il vint en Espagne pour faire la conquête de ce pays.

Au-dessus d'Almuñecar on voit se découper, sur un ciel toujours bleu, la haute Sierra de Lujar, et un peu plus loin celle de Tejeda, élevée de près de deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer ; il n'est guère de pays en Europe qui réunisse des productions aussi variées : les hautes montagnes qui dominent la côte produisent des saxifrages et autres plantes des climats les plus froids, tandis que, dans les terrains d'alluvion qui bordent la mer, on peut acclimater la plupart des végétaux de la zone torride.

Velez-Malaga est le véritable paradis de la côte méridionale d'Espagne, et il n'est peut-être aucune ville d'Europe dont le ciel soit aussi beau et le climat aussi doux ; outre le coton et la canne à sucre, qu'on appelle *caña dulce*, l'indigo (añil), le café, la patate et d'autres plantes des tropiques y réussissent à merveille ; nous achetâmes au marché des cannes à sucre vertes qui étaient excellentes, et des fruits originaires d'Amérique appelés *chirimoyas*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'époque de la domination arabe, il y avait à Velez-Malaga et sur toute la côte, jusqu'à Marbella, beaucoup plus de moulins à sucre qu'on n'en voit aujourd'hui; il y en avait encore un certain nombre au dix-septième siècle, comme le montre ce passage d'un voyageur français :

« Il y a aussi des salines et des moulins à sucre, qu'ils appellent *ingenios de azucar*, dont j'ay veû auprès de Marpella ou Marbella en Andalousie, où j'ai veû beaucoup de cannes de sucre, qui sont faites comme d'autres roseaux, mais qui ont au dedans une certaine moüelle, et une eaüe fort douce, car j'en ay cueilly par les chemins. »

Velez-Malaga a de brillantes pages dans son histoire; quelques années avant la prise de Grenade, elle appartenait encore aux Mores, et Ferdinand le Catholique vint en personne faire le siége de la ville, une des dernières qui fussent restées au pouvoir des infidèles. La chronique de Hernando del Pulgar raconte que les assiégés ayant fait une sortie, le roi se trouva un moment entouré de plusieurs Mores qui voulaient s'emparer de sa personne; le baudrier de son épée s'étant accroché au harnachement de son cheval, il ne pouvait se défendre et il allait être fait prisonnier, quand l'intrépide Garcilaso de la Vega, lançant son cheval au galop, mit les ennemis en fuite et parvint à délivrer son souverain, qui lui-même perça un More de sa lance. En souvenir de cet événement, Ferdinand donna pour armoiries, à la ville de Velez-Malaga, un roi à cheval revêtu de son armure et perçant un More de sa lance.

Nous quittâmes notre guide et nos montures à Velez, car la route de Malaga, exposée entre de hautes montagnes et la mer, à la réverbération d'un soleil africain, n'est guère praticable à cheval que pour les gens du pays, habitués à une température tropicale; nous primes donc place sur l'impériale d'une diligence qui partait de grand matin, et avant midi nous faisions, au grand galop de nos dix mules, notre entrée dans Malaga.

Malaga. — L'Alameda ou le salon de Bilbao. — Les femmes de Malaga. — Le climat. — Les *patios*. — Chansons populaires de l'Andalousie : les *Malagueñas*. — Les ruines moresques. — La cathédrale. — Les statuettes de terre cuite.

Malaga la hechicera,
La dèl eternal primavera,
La que baña dulce el mar
Entre jasmin y azahar!

« Malaga l'enchanteresse, la ville au printemps éternel, que baigne doucement la mer entre le jasmin et l'oranger! » Tel est le salut qu'adresse un poëte espagnol à une des plus charmantes villes d'Andalousie, et jamais louanges ne furent mieux méritées.

Dès notre arrivée à Malaga, nous nous étions installés à la *fonda de la Danza*, — l'hôtel de la Danse, — un nom tout à fait en harmonie avec l'aspect gai et animé de la ville, qui nous frappa dès notre arrivée, et qui contraste avec le calme et le silence des rues de Grenade.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'Alameda, qu'on appelle aussi, nous ne savons trop pourquoi, le *Salon de Bilbao;* c'est une grande allée, conquise autrefois sur la mer et plantée de deux rangées d'arbres magnifiques; à une des extrémités, nous remarquâmes une grande fontaine en marbre blanc, ornée de nombreuses statues et d'un bel effet décoratif; on dit que cette fontaine fut donnée en présent à Charles-Quint par la république de Gênes. Nous aurons plus tard l'occasion de parler de travaux de sculpture plus importants exécutés en Espagne par des Génois.

C'est à l'Alameda qu'on peut admirer la beauté des Malagueñas, célèbre dans toute l'Espagne,

Las Malagueñas
Son halagüeñas;

dit un proverbe très-connu, et, à notre avis, jamais réputation ne fut mieux méritée; moins sévère que la Grenadine, moins coquette que la Sévillane et que la Gaditane, la *Malagueña* se distingue des autres femmes andalouses par un teint plus ambré, par des traits plus réguliers, mais non moins expressifs; des sourcils épais et bien dessinés, des cils longs et fournis donnent à leurs yeux noirs une profondeur et un charme qu'on ne saurait rendre; elles savent à merveille, avec une simple fleur, un dahlia rouge ou blanc gracieusement posé derrière l'oreille, faire ressortir la beauté de leurs cheveux d'un noir bleu comme l'aile d'un corbeau.

Le climat de Malaga, qui diffère peu de celui de Velez, est un des plus doux de l'Espagne; nous achetions dans les rues des cannes à sucre et des patates douces, — *batatas dulces;* ces dernières sont une ressource importante pour les gens du peuple qui, avec quelques *cuartos*, en peuvent manger de quoi se rassasier; aux angles des rues et sur le port, on voit des *batateros* qui font cuire leur marchandise en appelant les acheteurs au cri de : *batatas! ricas y gordas!* Leurs cris se confondent avec ceux des *charranes*, marchands de poisson, qui crient à tue-tête leurs *boquerones*, espèce de petites sardines, les *pintarrojas*, les *calamares*, les *dentones* et autres produits de la pêche méditerranéenne. Les *charranes*, dont nous parlerons un peu plus tard, portent leur marchandise dans des *cenachos*, paniers de jonc qu'ils tiennent suspendus à leurs coudes en appuyant les mains sur les hanches.

Les rues de Malaga ont conservé, dans certains quartiers, leur ancien aspect, et sont encore étroites et tortueuses comme à l'époque moresque; beaucoup de maisons ont, comme celles de Grenade, un *patio* ou cour découverte entourée d'arcades et ornée de bananiers, d'orangers et d'une quantité d'autres plantes au milieu desquelles s'élance le mince filet d'un jet d'eau. C'est dans le *patio* qu'on se tient pendant les grandes chaleurs, et c'est là qu'ont lieu, pendant les belles soirées d'été, les *tertulias*, réunions où l'on danse parfois quelques pas andalous, comme le *polo del contrabandista* ou la *malagueña del torero;* on y chante aussi au son de la guitare ces couplets si populaires en Andalousie sous le nom de *malagueñas*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le rhythme des *malagueñas* a quelque chose d'étrange, de barbare même si l'on veut, mais à coup sûr il n'a rien de vulgaire ni de banal; on peut en dire autant des *cañas*, des *carceleras*, des *playeras*, des *rondeñas* et autres chants populaires d'Andalousie sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir. De même que tous ces airs, les *malagueñas* ont, sans nul doute, une origine moresque, et ce sont, sans altération aucune, les mêmes mélodies que chantaient, en s'accompagnant du *laud*, les sujets d'Ibn-al-Kamar et de Boabdil; probablement aussi les paroles ne sont que la traduction de quelques anciens *romances moriscos*.

Voici une *malagueña*, la plus populaire, la plus *classique*, et qui cependant n'a jamais, que nous sachions,

L'escrime à la navaja : Le *desjarretazo*. — Dessin de Gustave Doré.

été publiée nulle part[1] : « Adieu, Malaga la belle! s'écrie tristement un *Malagueño*, adieu, Malaga, pays où je naquis! Tu fus une mère pour les autres, et une marâtre pour moi; adieu, Malaga la belle! »

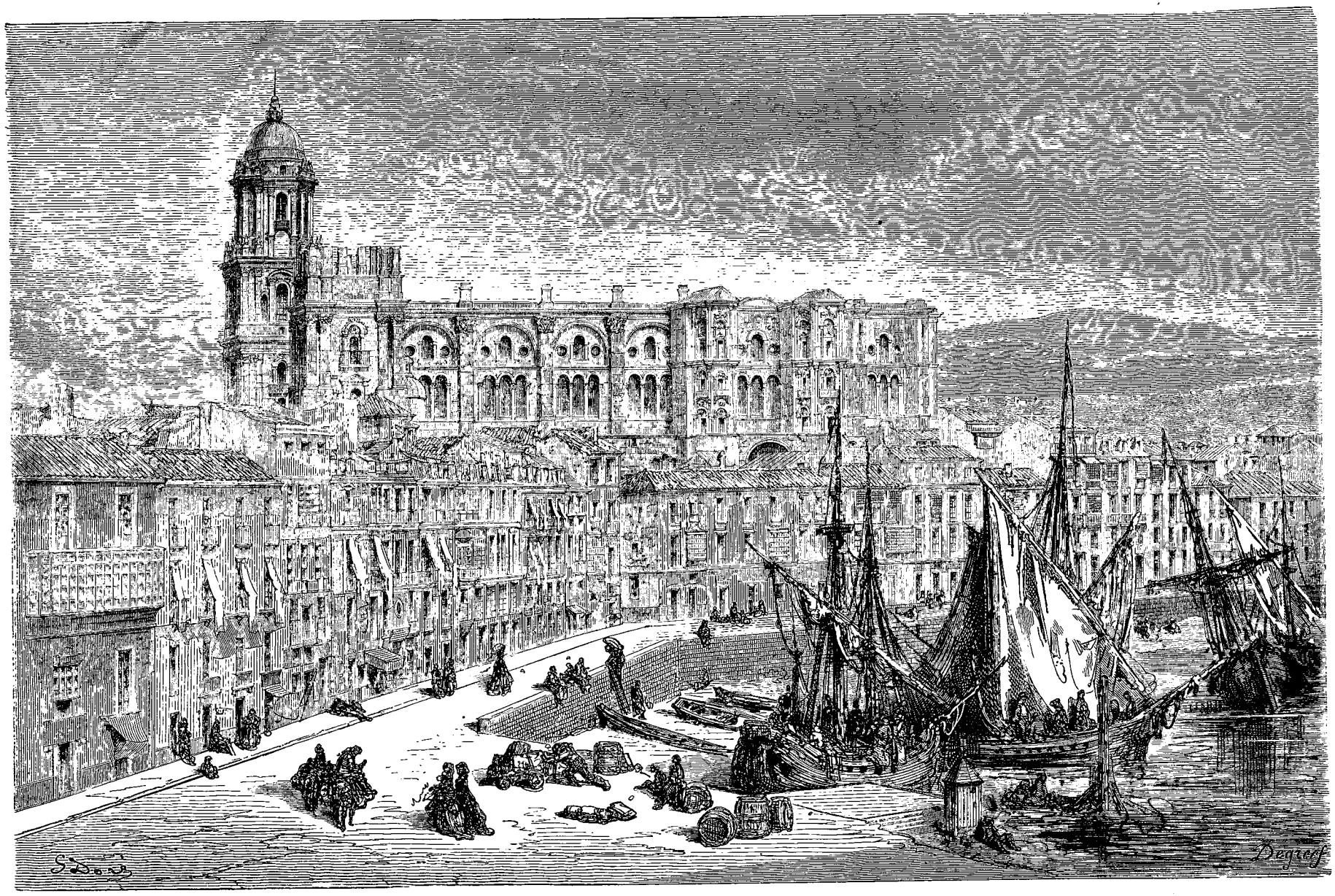
Les *malagueñas* se composent ordinairement de couplets de quatre vers chacun; le premier et le dernier vers se répètent deux fois. Le sujet n'est pas toujours aussi mélancolique, mais il est presque toujours sentimental :

Echame, niña bonita,
Lagrimas en tu pañuelo,
Y las llevaré a Granada,
Que las engarze un platero.

« Donne-moi, charmante petite, — Tes larmes dans ton

1. Nous devons à l'obligeance de Mme Aline Hennon l'accompagnement, pour piano, de cette *Malagueña*.

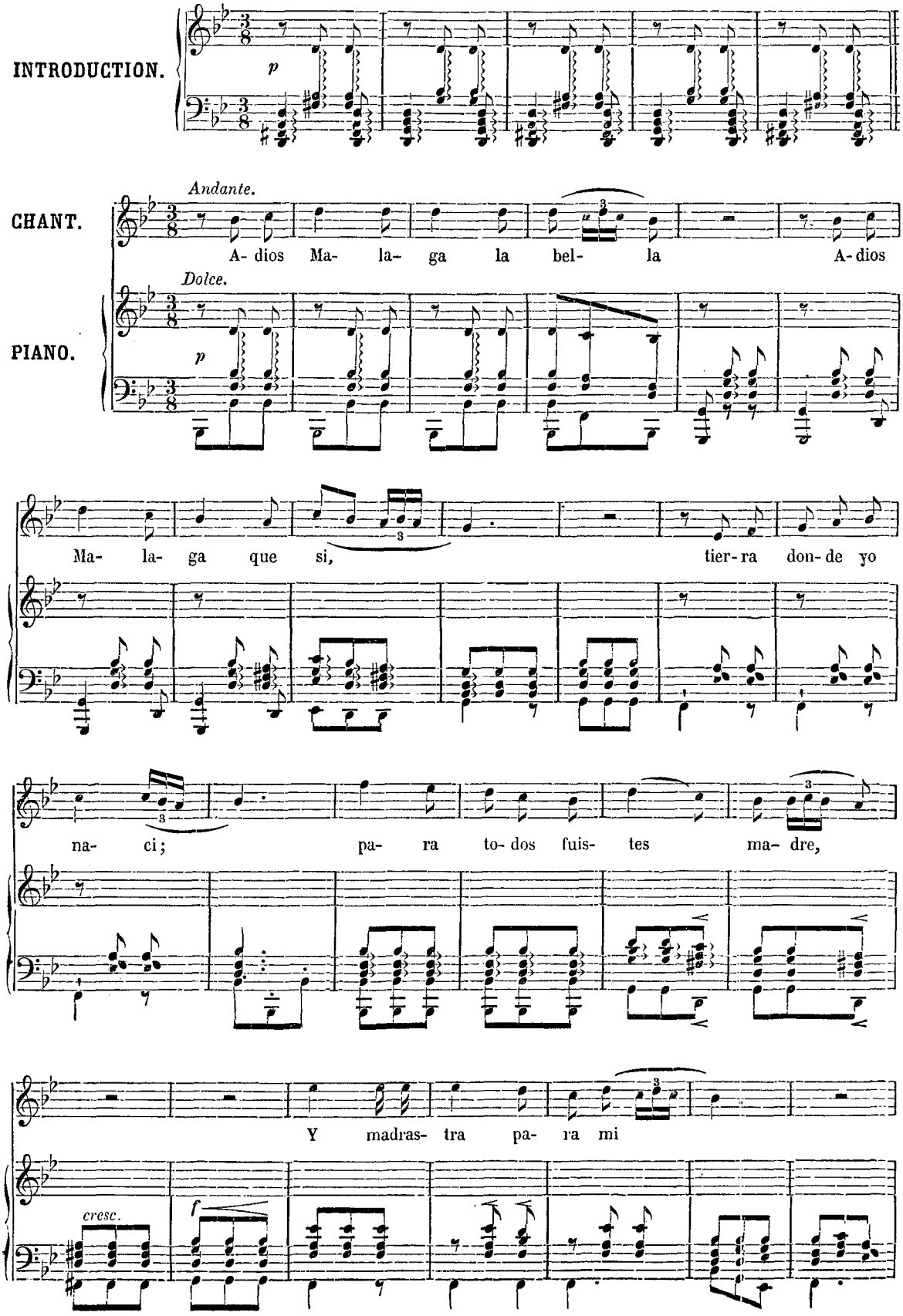
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



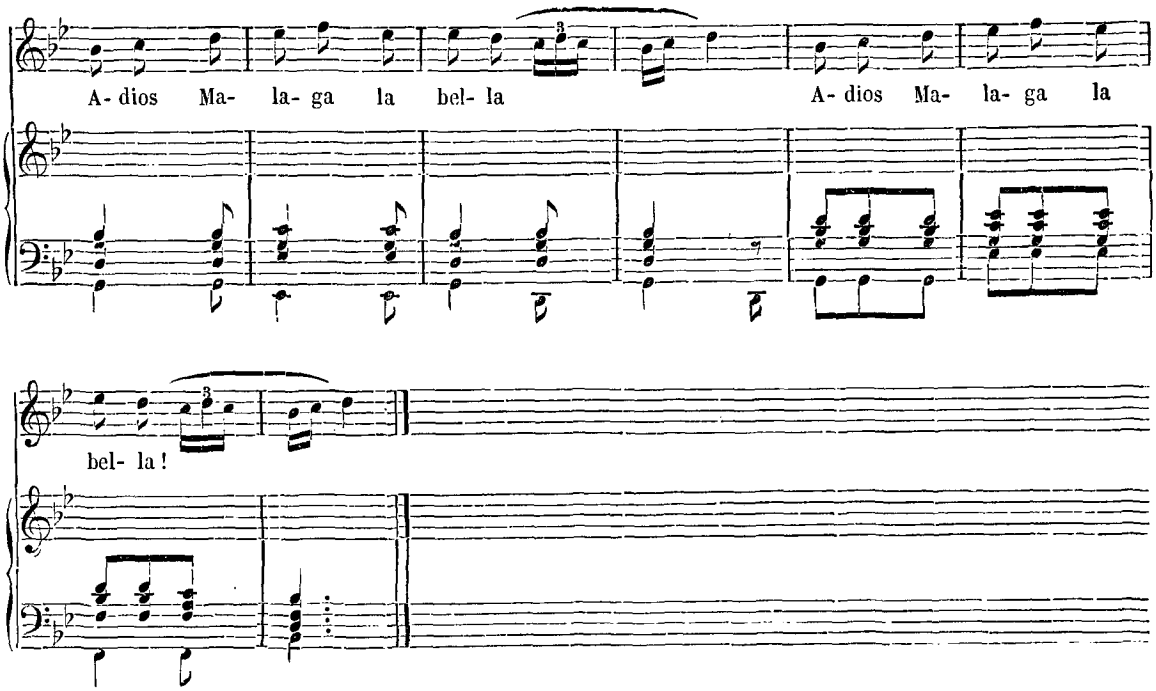
Malaga : La cathedrale et le port. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ADIEU, MALAGA LA BELLE.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



mouchoir, — Je les porterai à Grenade, — Chez un bijoutier qui les enchâssera. »

Son tus labios dos cortinas
De terciopelo carmesí,
Entre cortina y cortina,
Estoy esperando el sí.

« Tes lèvres sont deux rideaux — De velours cramoisi ; — Entre rideau et rideau — J'attends le oui. »

C'est une jeune Malagueña qui s'adresse à son *querido :*

Como abri sin precaucion
Tu carta, dueño querido,
Se cayó tu corazon,
Mas en mi pecho ha caido ;

En él yo le he dado abrigo,
Pero no cabiendo dos
El mio te mando yo,
Y el tuyo queda conmigo.

« En ouvrant sans précaution — Ta lettre, maître chéri, — J'ai laissé tomber ton cœur, — Il est tombé dans mon sein ; — Je lui ai donné abri ; — Mais faute de place pour deux — Je t'envoie le mien, — Et le tien me reste. »

Voy a la fuente y bebo ;
No la amenoro,
Que aumienta su corriente
Con lo que lloro.

« Je vais boire à la fontaine, — Et ne peux l'épuiser, — Car j'augmente son cours — Avec les larmes que je pleure. »

Les souvenirs du temps des Mores ne sont pas rares à Malaga : plusieurs édifices ont gardé leur nom arabe, comme le castillo de *Gibralfaro*, la *Alhondiga*, la *Alcazaba ;* les *Aturazanas*, ancien arsenal moresque, ont conservé une élégante porte en fer à cheval, revêtue de marbre blanc ; de chaque côté se lisent, comme à l'Alhambra, ces deux inscriptions arabes : *Dieu seul est riche, — Dieu seul est vainqueur.*

Comme la plupart des villes de la côte, Malaga est une ancienne colonie phénicienne ; les Arabes s'en emparèrent après la fameuse bataille du Guadalete, et ce n'est qu'en 1487 qu'elle cessa d'être musulmane, en tombant au pouvoir des rois catholiques.

Ce n'est qu'une cinquantaine d'années plus tard que fut commencée la cathédrale, splendide édifice qui domine majestueusement le port et la mer ; un bel escalier de marbre donne accès dans la nef principale, à côté de laquelle s'élèvent parallèlement deux nefs latérales ; de chaque côté de la façade s'élèvent deux hautes tours, dont l'une est restée inachevée, comme celle de la cathédrale de Cologne ; le *sacristan* qui nous accompagnait se donna beaucoup de mal pour nous faire admirer les stalles du chœur, travail prodigieux, mais d'un goût médiocre ; suivant nous, la vraie manière de bien voir la cathédrale de Malaga, c'est de prendre une *falua* dans le port et de s'éloigner assez pour qu'on puisse apercevoir du large, au-dessus du bleu intense de la mer, la masse imposante de la cathédrale qui s'élève au-dessus des maisons blanches de la ville ; splendide tableau dont le fond est formé par les hautes montagnes derrière lesquelles se cache Grenade.

Nous trouvâmes les quais de Malaga encombrés de caisses de *pasas* et de tonneaux de toute dimension. Les vins et les *pasas* — c'est ainsi qu'on appelle les raisins secs — sont les principales productions de Malaga ; cependant n'oublions pas l'industrie des terres cuites coloriées, fort ancienne dans le pays ; c'est dans le *Pasaje de Heredia* que se modèlent ces statuettes, qui représentent invariablement des costumes andalous ; tantôt c'est une *maja* au jupon court, dansant le *polo* ou le *jaleo ;*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tantôt c'est un *contrabandista*, le *trabuco* à la main ; un *majo* coupant, avec sa *navaja*, le tabac destiné à sa cigarette, ou un curé coiffé d'un chapeau long et étroit comme celui de *Basile*. Ce sont encore des *charranes*, les gamins de Malaga, ou des *barateros*, le *cuchillo* dans la ceinture ; nous passerons bientôt en revue les différents types qui appartiennent particulièrement à l'Andalousie.

Les *delitos de sangre*. — Les *serenos* de Malaga. — Les gens *de vida airada*. — Un professeur de *navaja*. — Les *Golpes*. — La *Parte alta* et la *Parte baja;* le *Jabeque;* le *Desjarretazo;* la *Plumada* et le *Revés*. — Un coup mortel : le *Floretazo;* les *Golpes de Costado*. — Les *Engaños*. — Les *Tretas;* quelques bottes secrètes. — L'escrime au *Puñal* et au *Cuchillo*. — Le *Molinete*. — *Lanzar la navaja*. — Les *Tijeras des Gitanos*.

Si l'usage de la *navaja*, du *puñal* et du *cuchillo* est général d'un bout à l'autre de l'Espagne, il est certaines villes où les *saines traditions* se conservent plus particulièrement et où résident les *profesores* les plus *acreditados :* Cordoue et Séville possèdent des académies fort renommées ; mais nulle part l'art de manier le fer — la *herramienta* — n'est cultivé avec autant de soin qu'à Malaga. Peu de villes d'Espagne offrent l'exemple d'une aussi grande criminalité et d'un pareil penchant à l'homicide ; il n'est guère d'endroits où les *delitos de sangre* — les crimes de sang, comme on dit dans le pays — soient aussi fréquents. D'où vient cette habitude du meurtre, si générale parmi les gens du peuple ? Sans doute de l'oisiveté, de la passion du jeu et de l'ivrognerie ; car le dernier de ces trois vices est beaucoup plus répandu à Malaga que dans aucune autre ville de la Péninsule, et c'est à tel point, que les *serenos*, ces gardiens de nuit dont nous avons déjà parlé, et qui sont

L'escrime au couteau : *Lanzar la navaja*. — Dessin de Gustave Doré.

chargés de veiller à la sécurité des habitants et au bon ordre, les *serenos* de Malaga jouissent, sous le rapport de la sobriété, d'une réputation détestable :

En Málaga los serenos
Dicen que no beben vino ;
Y con el vino que beben,
Puede moler un molino!

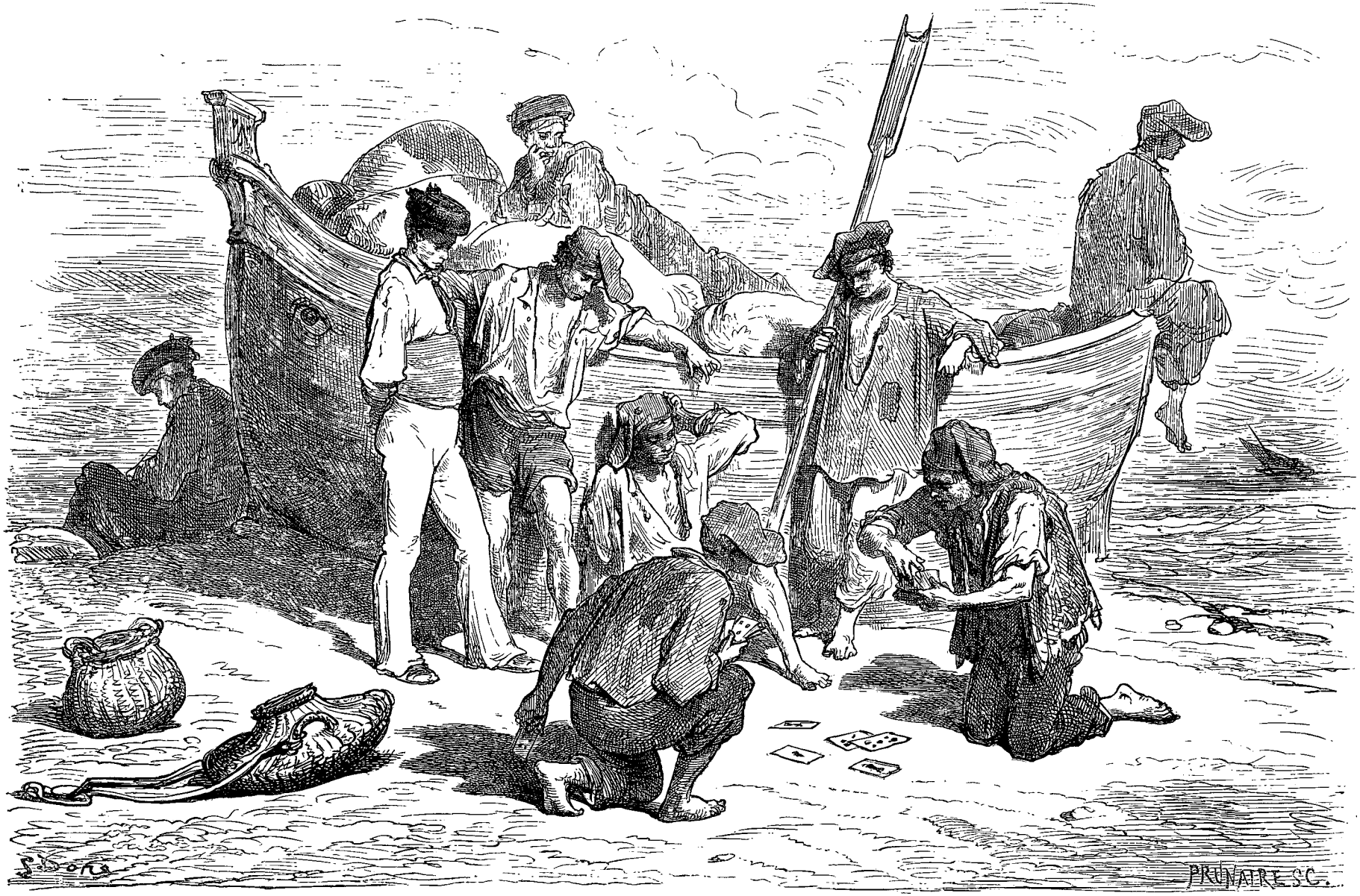
A Malaga, dit le refrain populaire, les *serenos* prétendent qu'ils ne boivent pas de vin ; mais, avec le vin qu'ils boivent, on ferait tourner un moulin!

Faut-il attribuer encore, comme on l'a prétendu, l'issue sanglante de la plupart des querelles des *Malagueños* d'une certaine classe au *solano*, ce vent brûlant venant d'Afrique, imprégné, comme le *sirocco* des Napolitains, de la chaleur irritante des sables du Sahara ? Ou bien la fréquence des homicides vient-elle de l'impunité proverbiale qui semble protéger les assassins? *Mata al rey, y vete a Malaga*, — tue le roi et va-t'en à Malaga, — tel est le dicton populaire.

Un fait certain, c'est que nulle part on ne trouve autant de ces gens sans aveu, *gente de vida airada*, comme disent les Espagnols, expression peu facile à traduire, qui signifie littéralement des gens de *vie irritée :* tels sont les *rateros* (voleurs qui travaillent isolément), les *charranes* et les *barateros*, dont nous nous occuperons bientôt particulièrement.

Bien que l'usage de la *navaja* soit très-répandu en Espagne parmi les classes ouvrières, les gens que nous venons de nommer font plus particulièrement métier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Charranes et *marineros* sur la plage. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'être habiles au maniement de cette arme, et, encouragés par leur adresse, ils deviennent agressifs à la moindre parole insignifiante, ou simplement pour le plaisir de faire le mal.

Déjà, en parlant d'Albacète, nous avons cité cette ville comme très-renommée pour la fabrication des *navajas;* Guadiz, Séville, Mora, Valence, Jaen, Santa Cruz de Mudela et bien d'autres villes possèdent aussi leurs *maestros de herreria*, ou couteliers en réputation. Outre bien d'autres noms de fantaisie que reçoit la *navaja*, on l'appelle encore, en Andalousie, la *mojosa*, la *chaira*, la *tea*, expressions plus particulières aux *gitanos;* les barateros l'appellent plutôt *corte* (tranchant), *herramienta* ou *hierro* (fer), *abanico* (éventail), sans compter d'autres noms aussi pittoresques.

Pendant notre séjour à Malaga, nous eûmes la fantaisie de prendre des leçons chez un des *profesores* ou *diestros* les plus consommés; au bout de quelques séances, Doré était devenu l'un des élèves les plus distingués de la *salle*, et, armés de petits joncs taillés en *navaja*, nous nous livrions de rudes assauts et nous nous portions, suivant toutes les règles d'une escrime spéciale, les plus terribles coups de taille et d'estoc : le pouce placé sur la partie la plus large de la lame, la main gauche collée contre la ceinture, les jambes légèrement entr'ouvertes afin de rendre les évolutions plus faciles, telle était notre position quand nous nous mettions en garde pour nous pourfendre.

Le professeur commençait alors la démonstration des différentes sortes de *golpes*, c'est ainsi qu'on appelle les coups, qui reçoivent également le nom de *puñaladas* ou *punalás*, comme prononcent les Andalous; les coups se portent dans la *parte alta* ou dans la *parte baja :* la partie haute s'étend depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture, et la partie basse depuis la ceinture jusqu'aux pieds, de manière que les coups sont *altos ou bajos*, suivant qu'on les porte dans le haut ou dans le bas du corps.

Un des principaux coups de la *partie haute* est le *javeque* ou *chirlo*, dont nous avons déjà dit quelques mots à propos d'Albacète; on nomme ainsi une large estafilade faite dans la figure avec le tranchant de la navaja et qui s'allonge comme la voile effilée du *javeque* (chebek); le *javeque* est regardé, par les *barateros*, comme une blessure ignominieuse ; car, de tous les coups qu'on puisse recevoir, c'est celui qui montre le mieux la maladresse du blessé et le peu de cas que le *diestro*, littéralement *l'habile*, fait de son adversaire, en se contentant de le *marquer* simplement au lieu de le tuer. Un autre coup de la *parte alta*, coup beaucoup plus grave et qui exige une grande adresse, c'est le *desjarretazo;* il se porte par derrière, au-dessus de la dernière côte : le *desjarretazo* est un coup très-estimé, non pas de celui qui le reçoit, bien entendu, car il est presque toujours mortel, notamment quand la lame, ouvrant une large blessure, sépare en deux la colonne vertébrale. Seulement, comme rien au monde n'est parfait, ce joli coup a l'inconvénient de découvrir le *diestro* qui le porte et de l'exposer à recevoir en même temps un coup de pointe dans le ventre. C'est ce que nous démontra notre professeur, et Doré se hâta de formuler clairement le précepte au moyen d'un dessin qu'il lui soumit et qui reçut de tous points son approbation.

Citons encore la *plumada*, coup qui se donne de droite à gauche en décrivant une courbe, et le *revés*, porté de gauche à droite avec le bras déployé et ramené subitement; la *culebra*, qui consiste à se jeter rapidement la face contre terre en s'appuyant sur la main gauche, et à porter de bas en haut, avec l'autre main, un coup dans le bas-ventre; le *floretazo*, coup employé contre l'adversaire qui s'avance trop rapidement et qui vient lui-même s'enferrer sur la pointe de la *navaja;* en donnant un *floretazo*, on courrait grand risque d'être blessé soi-même si on ne rejetait vivement le corps en arrière.

Les *tiradores*, ou tireurs expérimentés, recommandent encore la *corrida* comme un des coups les plus utiles à connaître : la *corrida*, qui exige une légèreté particulière et beaucoup de sang-froid, s'exécute en faisant tout d'un coup un mouvement oblique sur la droite ou sur la la gauche, afin de frapper l'adversaire dans le côté. Les *golpes de costado* ne sont pas moins dangereux : ce sont les coups d'estoc qui se portent entre les côtes, et il est rare qu'ils ne soient pas mortels.

Quelquefois les *tiradores* placent sur leur bras gauche leur *manta*, leur veste enroulée, ou bien tiennent à la main leur *sombrero*, dont ils se servent comme d'un bouclier; ces moyens de défense sont très-discutés : le principal reproche que leur adressent les puristes, c'est d'empêcher de se servir de la main gauche; car, tout *tirador* accompli doit savoir manier indistinctement son arme des deux mains. Quant à la *faja*, ou ceinture, les tireurs de *navaja* ne manquent jamais d'en ceindre leurs reins, car elle est d'une grande utilité pour la défense; seulement il est essentiel de la fixer bien solidement : si elle venait à se dérouler dans les jambes du tirador, elle pourrait le faire tomber et l'exposer ainsi aux plus grands dangers.

Chaque coup, naturellement, a ses parades ou *recursos;* il y en a de différents genres : d'abord les *engaños* ou *finjimientos* (feintes ou tromperies), puis les *tretas* ou bottes secrètes; ces dernières s'éloignent quelque peu des règles de l'escrime telle que nous la comprenons; qu'on en juge par quelques exemples.

On jette le *sombrero* à la figure de son adversaire; c'est une botte qui manque rarement son effet.

Le *diestro* se baisse rapidement pour ramasser de la main gauche une poignée de sable ou de terre qu'il jette aux yeux de son ennemi, et de l'autre main il lui porte un coup dans le ventre, ce qui s'appelle *atracar*.

Quelquefois encore on marche fortement sur les pieds de son ennemi, on lui donne un coup de talon dans le bas-ventre, ou bien on cherche à le faire tomber au moyen d'un croc-en-jambe; ou bien encore on feint d'adresser la parole à un être imaginaire qui survien-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

drait tout à coup, et on frappe l'adversaire — le *contrario* — au moment où il détourne la tête.

Comme la *navaja*, le *puñal* ou le *cuchillo*, qu'on appelle en argot *churri* (d'où notre mot *chouriner*), a son escrime à part et ses règles particulières; cette arme, dont se servent de préférence les marins et les prisonniers, se distingue principalement de la navaja en ce qu'elle ne sert que pour les coups d'estoc, car le poignard n'a pas de tranchant; ordinairement le manche, gros et court, se rapproche un peu de la forme d'un œuf; quant à la lame, elle est tantôt aplatie et ovale, tantôt ronde, tantôt à quatre pans ; nous avons rapporté de Malaga un *puñal* qui avait appartenu à un des plus redoutables *barateros* du Perchel; cette arme, effilée et pointue comme une aiguille, a quelque chose d'effrayant : quadrangulaire du côté de la pointe, elle s'arrondit ensuite insensiblement; de plus, elle est garnie d'entailles barbelées et la lame est repercée à jour en plusieurs endroits, précautions ingénieuses qui ont encore le double avantage de déchirer la plaie et de la rendre plus dangereuse en y introduisant de l'air.

Un des principaux coups du *puñal*, c'est le *molinete*, dont Doré nous donne un dessin très-exact : un des adversaires pivote rapidement sur un pied et lève le bras pour blesser derrière l'épaule son ennemi, dont il s'est rapproché à l'improviste et qui ne peut se défendre qu'en essayant d'arrêter de la main gauche le bras levé pour le frapper, et de frapper lui-même de la main droite. Il s'ensuit ordinairement une lutte corps à corps qui a presque toujours un résultat funeste pour les deux combattants.

Un petit traité fort curieux, écrit par un Andalou sur l'art de manier le couteau, — *El arte de manejar la navaja*, — nous indique de plus la manière de lancer cette arme, ainsi que le *cuchillo :* le manche de l'arme doit se placer dans la paume de la main; la pointe, tournée en dedans, se retourne vers l'adversaire au moment où le *diestro* la lance en étendant la main avec force.

Les marins, qui ont l'habitude de porter la *herramienta* attachée à leur ceinture au moyen d'un long cordon ou d'une petite chaîne de cuivre, sont très-habiles à *lanzar la navaja*. « Nos lecteurs, dit notre Andalou, auront de la peine à croire à la précision extraordinaire avec laquelle nous avons vu lancer la *navaja*, qui restait clouée dans la poitrine ou dans le ventre de l'adversaire, à l'endroit même que le *diestro* avait choisi; mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est l'adresse particulière avec laquelle certains Andalous savent éviter le coup ; nous en avons même vu qui étaient assez adroits pour saisir au vol le cordon qui retenait la *navaja* du *contrario*, et pour le couper avec leur propre *navaja*. »

Nous avons déjà parlé des *tijeras*, longs ciseaux dont les to: 'eurs de mules ou *esquiladores*, presque tous *gitanos*, savent se servir comme d'une arme terrible; la double blessure causée par les deux pointes des *tijeras* est toujours dangereuse et quelquefois mortelle.

Nous venons d'esquisser les principales règles d'une escrime particulière aux Andalous; disons maintenant quelques mots de deux types purement *malagueños*, les *barateros* et les *charranes*, gens d'une adresse toute particulière à manier le *puñal* et la *navaja*.

Les *Charranes*. — Le *Barrio del Perchel*. — L'*Arriero* et son once d'or. — Le torrent de Guadalmedina; combats à coups de pierre des Lazzaroni de Malaga. — Les *Barateros*. — Les *Gavitos* et les joueurs; comment se touche le *Barato*. — Les pourfendeurs Andalous; un défi. — Le *Baratero* sur la plage; dans la caserne; dans la prison. — La chanson du *Baratero*.

Les touristes qui séjournent quelque temps à Malaga peuvent y étudier, s'ils ne craignent pas d'approcher de près des gens appartenant de plein droit aux classes dangereuses, plusieurs types extrêmement curieux, et particuliers pour la plupart à cette ville, parmi lesquels nous citerons en première ligne le *charran* et le *baratero*.

Qu'est-ce que le *charran?* Le *Diccionario de la Academia española* ne nous apprend rien sur ce sujet, et ce mot est également absent des autres dictionnaires espagnols. Le *charran* n'est pas le gamin de Paris, ni le *pâle voyou;* ce n'est pas non plus le lazzarone napolitain; et pourtant c'est un peu de tout cela : allons flâner dans le *barrio del Perchel*, un des quartiers de Malaga où l'étranger peut le mieux observer les mœurs intimes du peuple andalous; le nom du Perchel vient tout simplement des *perchas* qu'on y voit en grand nombre, et sur lesquelles les pêcheurs étendent leurs filets pour les faire sécher ; c'est le rendez-vous des *majos*, comme l'est à Séville le quartier de la *Macarena;* aussi, à Malaga, quand on veut parler d'une fille du peuple élégante et pleine de désinvolture, dit-on une moza *Perchelera*, comme à Séville on dit une *hembra Macarena*.

Approchons-nous de cette barque échouée sur la plage, et à l'ombre de laquelle des hommes du peuple à l'air picaresque sont assis et jouent aux cartes; ce sont des *charranes;* ils sont nés à Malaga, et ils y mourront, à moins qu'ils n'aillent finir leurs jours au presidio (bagne) de Ceuta ou de Melilla; ils exercent bien par hasard une industrie apparente : ainsi ils vont par les rues vendant des *boquerones*, les sardines de l'endroit; d'autres fois, on les voit offrir leurs services aux ménagères qui viennent acheter au marché la provision du jour, *el avio*, pour porter chez elles, moyennant quelques cuartos, la viande ou le poisson, mais leur véritable état, c'est de ne rien faire, de vivre d'*industrie*, dans le mauvais sens du mot, de prendre le soleil sur la plage et l'ombre sur l'esplanade *del muelle*.

Le *charran* est un garçon de quatorze à vingt ans; plus jeune on l'appelle *pillo*, mot qu'on peut traduire assez exactement par voyou; on l'appelle encore *granuja*, expression locale qui signifie pepin de raisin, et qui entraîne avec elle une intention de mépris. Plus âgé, il se livre sur une plus grande échelle à ses mauvais penchants, et devient *baratero*, *ratero*, si le tranchant d'une *navaja* ou la pointe d'un *puñal* ne viennent mettre fin à une existence si intéressante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les gamins de Malaga n'ont rien à envier, sous le rapport de l'adresse, aux plus habiles filous de Naples ou de Londres ; nous en avons fait personnellement l'expérience, à bon marché, du reste, puisqu'elle ne nous a coûté qu'un mouchoir. Ils sont très-inventifs pour s'approprier le bien d'autrui ; on en pourra juger par cette petite histoire locale arrivée tout récemment, et que nous rapportons dans toute sa pureté d'après un malagueño ; il s'agissait, ni plus ni moins, de voler à un brave *arriero* descendu de la montagne, une once d'or (quatre-vingt-cinq francs) qu'il avait mise dans sa bouche dans la crainte des filous.

Un dimanche, au moment où la messe de midi sonnait à la cathédrale, notre arriero rencontrait à la *Puerta de Mar* un paysan de ses amis, qui le pressait de l'accompagner à l'église ; le méfiant montagnard refusa, disant qu'il avait une once d'or dans sa *faja*, et qu'il craignait de se trouver au milieu de la foule. Le paysan insista, lui faisant observer que ce n'était pas une raison suffisante pour *perder la misa ;* et puis, ajouta-t-il, mets *la onza* dans ta bouche, elle y sera plus en sûreté que dans ta ceinture.

L'escrime au punal : *El molinete.*

Cette raison parut concluante à l'arriero, qui prit avec son ami le chemin de l'église. Quelques vauriens, *pillos*, *granujas* ou *charranes* avaient entendu la conversation sans en perdre un seul mot, et avaient vu l'once d'or passer de la *faja* dans la bouche de l'arriero ; trois d'entre eux se détachèrent de leurs camarades et suivirent leur victime jusque dans l'église ; avant d'entrer, ils quittèrent leurs alpargatas et leur sombreros, prirent chacun les deux coins d'un mouchoir dans lequel ils jetèrent quelques petites pièces de cuivre et d'argent et se mirent à jouer au naturel le rôle de deux marins demandant les offrandes pour accomplir un vœu, et faire dire des messes à la Vierge *del Carmen*. Ils s'approchèrent ainsi de l'arriero, qui se tenait au milieu d'un groupe, serrant les dents pour mieux garder son once et regardant de travers tous ceux qui se trouvaient autour de lui ; les deux faux marins s'étaient agenouillés et faisaient semblant de murmurer des prières, sans perdre de vue l'arriero. Enfin, après l'*Ite missa est*, un d'eux lâcha tout à coup les coins du mouchoir, et la monnaie roula sur les dalles.

« *Caballeros*, que personne ne bouge, s'écria un des charranes, tout cet argent appartient à la *Virgen santissima !* Attention à l'once ! où est l'once d'or ? »

Tous les assistants se penchèrent pour regarder, à l'exception des faux marins, qui eurent soin de ne pas se baisser, et qui reprirent plus haut :

« Personne n'a vu l'once pour les messes de *Maria santissima?* Qui donc a pris l'once ?

— C'est ce coquin-là qui vient de la ramasser et de la mettre dans sa bouche, » s'écria un des assistants qui n'était autre qu'un compère, en montrant du doigt le pauvre arriero. Celui-ci, confus et interdit, porta naïvement sa main à sa bouche, et en retira l'once d'or, qu'un des assistants, — toujours un compère, — lui arracha violemment des mains avec une indignation bien jouée, pour la remettre dans le mouchoir des pauvres marins. Le public indigné accabla de reproches le prétendu voleur, et quand il put enfin ouvrir la bouche pour protester de son innocence, les *charranes* qui s'étaient faufilés parmi la foule comme des serpents à travers un buisson, se partageaient l'once d'or en dehors de l'église.

Malgré leur costume délabré, ces lazzaroni de Malaga ont une certaine désinvolture qui empêche de les confondre avec les mendiants de profession ; du reste, ils ne demandent pas l'aumône : ils aiment mieux voler ; l'esplanade *del Muelle* est le théâtre ordinaire de leurs exploits ; c'est là qu'ils ont l'habitude de prélever leur dîme sur les diverses marchandises qu'on débarque au bord de la mer ; tantôt c'est un *bacalao* (morue) qu'ils font adroitement passer sous leur chemise, tantôt c'est un de ces énormes oignons, un melon, ou quelques *batatas ;* ils sont encore fort habiles à plonger leur navaja dans un ballot, pour recevoir dans leur sombrero le riz qui s'en échappe ; ils se donnent ensuite rendez-vous dans le lit desséché du torrent du *Guadalmedina*, ou dans quelque autre endroit écarté, où ils font cuire entre deux pierres, dans quelques vieux tessons, les produits de leur maraude.

Il est rare que ces festins ne se terminent pas par une partie de cartes, car ils sont très-joueurs, comme presque tous les Andalous de la basse classe : une mante crasseuse pliée en quatre et jetée à terre leur sert de tapis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de jeu; les cartes sont tellement usées que c'est à peine si on distingue les points. Ils ne sont pas moins passionnés pour d'autres jeux de hasard, notamment celui de pile ou face, *cara y cruz;* et comme ils ne se font pas faute de tricher, il est rare que la partie ne finisse pas par quelque rixe, où les coups de poings, les coups de bâtons et les pierres pleuvent comme grêle : les *pedreas*, c'est ainsi qu'ils appellent leurs combats à coups de pierre, ont ordinairement lieu dans le torrent de Guadalmedina, qui leur fournit en abondance des projectiles de tout calibre. C'est là aussi que se vident les querelles de *barrios*, car Malaga est divisée en trois *barrios* ou quartiers principaux : la *Victoria*, le *Perchel* et la *Trinidad*, dont les habitants ont des mœurs et même des costumes particuliers, et ces *barrios* se sont voué depuis longtemps une antipathie réciproque. C'est en vain que les autorités ont voulu faire cesser es *pedreas;* ces luttes se renouvellent de temps en temps, avec une sorte de périodicité, notamment les dimanches et jours de fête.

Le *charran* est grand fumeur, et passé maître dans l'art de ramasser les bouts de cigares, qu'il transforme immédiatement en cigarettes. Quand le hasard ou l'adresse a fait tomber un *puro* entre ses mains, il le partage fraternellement avec ses camarades : ce partage s'opère d'une façon assez originale : les vauriens se placent par rang d'âge, et en rond : le plus âgé allume le cigare, tire une bouffée à toute haleine, et le passe à son voisin, qui en fait autant; et le puro passe ainsi de main en main, chacun humant la plus grande *chupada* possible, jusqu'à complète extinction.

Il est rare que le charran ait un domicile : il couche l'été à la belle étoile, le long des maisons, sans se soucier des moustiques dont sa peau bronzée défie les piqûres. L'hiver, il trouve toujours un *zaguan* ou portique pour reposer sa tête à l'abri des vents du Nord.

Bien que le charran se trouve mêlé à toutes les démonstrations, et qu'il soit de toutes les émeutes, il n'a pas d'opinion politique : on raconte à ce sujet que lorsque les troupes françaises, sous les ordres du général Sébastiani, se présentèrent devant Malaga, des groupes de charranes se mêlèrent aux partisans de la résistance, en poussant les cris de : Viva Ferdinando VII ! Des gens armés de couteaux et de poignards ne pouvaient tenir longtemps devant la mitraille, et les Français ne tardèrent pas à faire leur entrée dans la ville, précédés des mêmes groupes de charranes, qui criaient à tue-tête : *Viva Napoleon!*

Le *charran* de Malaga. — Dessin de Gustave Doré.

Nous avons déjà dit quelques mots du *baratero :* voilà un type andalous par excellence, et s'il n'appartient pas, comme le charran, exclusivement à Malaga, nulle part en Andalousie il ne se trouve aussi complet et aussi prononcé que dans cette ville.

Le baratero est un homme de la lie du peuple, qui a acquis une habileté extraordinaire à manier la navaja et le puñal, et qui exploite la terreur qu'il inspire pour exiger des joueurs un droit sur l'enjeu de la partie. Nous l'avons déjà dit, les Andalous de la basse classe sont extrêmement joueurs : chaque ville renferme un assez grand nombre de gens sans aveu désignés sous le nom de *taures*, nom qui correspond à peu près à celui de *grecs*, et qui n'ont guère d'autre industrie que leur habileté au jeu. Il est rare que les vices d'une nation ne soient pas plusieurs fois séculaires : les ordonnances d'Alphonse le Savant contre les *tafurerias* ou maisons de jeu prouvent que dès cette époque la passion du jeu était déjà très-violente en Espagne; elle n'avait en rien diminué au dix-septième siècle, si nous en croyons un curieux ouvrage d'un auteur sévillan, le licencié Francisco Luque Fajardo, contre les oisifs et les joueurs, ouvrage dans lequel l'auteur énumère les nombreux tours, pratiques et escroqueries employés par les grecs du temps.

Chaque ville d'Andalousie a donc ses *garitos* ou tri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pots, où se réunissent les joueurs de profession, auxquels on pourrait encore appliquer cet ancien couplet :

Ya el judagor de España
Su esperanza no fia
En el incierto azar, sino en la maña.

« Aujourd'hui, le joueur espagnol ne met pas son espérance dans le hasard incertain, mais dans l'adresse de ses doigts. »

Les *garitos* ne sont pas, du reste, les seuls rendez-vous des joueurs; on les voit partout : sur la plage, à l'ombre d'une barque; sous les arbres d'une promenade, ou à l'abri d'un vieux mur, dans quelque endroit écarté : le public est ordinairement composé de charranes et autres gens sans aveu, auxquels se mêlent quelques marins et quelques soldats : voyez-les, assis ou couchés le long de ce *falucho* échoué sur le sable, et dont les voiles sèchent au soleil : les uns sont assis, les autres couchés à plat ventre devant un jeu de cartes crasseux qui passe de main en main; ils jouent au *cané*, au *pecao*, ou à quelque autre de leurs jeux favoris; leur physionomie est inquiète et agitée, soit par la passion du jeu, soit par la crainte de voir arriver un *alguacil*.

Tout à coup, et sans qu'on sache d'où il est venu, un individu au teint pâle, à la figure sinistre, à l'air hardi et provocateur, apparaît au milieu du groupe : c'est un homme robuste, *bien empatillado*, comme disent les Andalous, c'est-à-dire orné d'une large paire de favoris noirs; il porte d'un air dégagé sa veste sur l'épaule, et son pantalon court est retenu par une large ceinture de soie brune : c'est un baratero, qui s'installe sans façon à côté des joueurs, et leur annonce brutalement qu'il vient prélever sa part sur l'enjeu, *cobrar el barato*, toucher le *barato;* c'est ainsi qu'on appelle l'espèce de tribut qu'il s'arroge le droit de prélever, et c'est de ce mot qu'on a fait celui de baratero.

Le barato, du reste, ne consiste ordinairement qu'en une somme très-minime, deux ou trois cuartos tout au plus, c'est-à-dire environ dix centimes par partie.

Ahi va eso, s'écrie le baratero en jetant au milieu du groupe un objet entouré d'un vieux papier gris qui a servi précédemment à envelopper du poisson frit : c'est un paquet de vieilles cartes, une *baraja*, qui signifie qu'on ne doit jouer qu'avec ses cartes : *Aqui no se juega sino con mis barajas!* — Ici, on ne joue qu'avec mes cartes. Si les joueurs sont de bonne composition et ne font aucune difficulté pour payer le barato, le baratero empoche ses cuartos, et tout se passe pour le mieux, et très-paisiblement. Mais il arrive quelquefois qu'il se trouve dans le groupe un *valiente*, un vaillant, un *mozo cruo*, littéralement : un *garçon cru*, expression andalouse presque intraduisible, et qui sert à désigner un jeune homme hardi, que rien ne saurait effrayer. Celui-ci répond sans s'effrayer, avec un fort accent andalous :

« *Camara, nojotros no necesitamos jeso!* — Camarade, nous n'avons pas besoin de cela! » Et il rend le jeu de cartes au baratero. « *Chiquiyo*, reprend le baratero, *venga aqui el barato, y sonsoniche!* — Gamin, fais-moi vite passer le *barato*, et pas un mot! »

Le *mozo cruo* tire alors un long couteau attaché à sa ceinture, l'ouvre en faisant entendre le cliquetis des ressorts, en enfonce la pointe à côté de l'enjeu, et s'écrie en regardant le provocateur d'un air de défi : « *Aqui no se cobra el barato sino con la punta de una navaja!* — Ici, on ne touche le *barato* qu'avec la pointe d'une navaja. »

Il est rare que le défi ne soit pas accepté : en ce cas les deux adversaires prononcent le solennel *vamonos!* ou *vamos alla!* — Allons y! ou bien encore : *Vamos a echar un viaje!* — Allons faire un voyage! C'est leur *alea jacta est.*

Les charranes reprennent leur monnaie et se lèvent; on s'en va dans un coin écarté, les navajas ou les puñales sont tirés de la ceinture et brillent en l'air, et un des adversaires tombe ensanglanté.

Le meurtre ne demeure pas toujours impuni, et il arrive parfois que deux ou trois mois plus tard on entend par les rues de la ville le son d'une petite cloche et la voix d'un homme qui demande des aumônes « *para decir misas por el alma de un probe que van a ajusticiar,* » — pour dire des messes pour l'âme d'un malheureux qu'on va *justicier.*

Il arrive aussi que deux barateros se rencontrent sur le même terrain, et que le nouveau venu prétend avoir sa part de l'enjeu; quelquefois la querelle se termine par un duel à mort; on en a vu s'enfermer dans une cour étroite et se déchirer à coups de couteau jusqu'à ce que l'un des deux tombât inanimé. Mais quelquefois aussi chacun des adversaires n'a que l'apparence de la bravoure et réalise ce type du bravache pourfendeur, audacieux avec les faibles, filant doux quand on lui tient tête; type si commun en Andalousie, que, pour le définir, le dialecte du pays est d'une richesse extrême : c'est le *maton*, le *matachin*, le *valenton*, le *perdonavidas* et autres expressions non moins significatives.

Lorsque deux braves de cette espèce ont maille à partir, il s'établit entre eux un dialogue des plus amusants dont nous allons essayer de donner une idée, bien que le dialecte andalous perde, en passant dans une autre langue, la plus grande partie de son originalité.

« *Ea!* c'est ici que les braves vont se montrer, dit l'un d'eux en faisant crier les ressorts de sa navaja!

— *Tire osté!* Tirez! compère Juan, s'écrie l'autre en tournant autour de son adversaire.

— *Vente a mi, Curriyo!* pas tant de tours et de détours!

— C'est vous, *zeño* Juan, qui sautez comme un petit chien.

— *Ea! Dios mio!* Tiens, tu peux recommander ton âme à Dieu!

— Est-ce que je t'ai blessé?

— Non, ce n'est rien!

— Eh bien! je vais te tuer du coup; tu peux demander l'extrême-onction.

— Sauve-toi, *por Dios, Curriyo*, tu vois bien que j'ai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le dessus, et je vais t'ouvrir une blessure plus grande que l'arcade d'un pont ! »

Ce dialogue continuerait plus d'une heure, si les amis communs n'intervenaient; les deux adversaires, qui ne demandent pas mieux que de s'apaiser, referment leurs couteaux, et on se rend dans quelque *taberna* où l'on oublie la querelle en vidant quelques *cañitas* de jerez.

Outre les *barateros de playa*, qui exercent sur la plage, il y a encore celui de la *carcel*, qui règne dans la prison et le *baratero soldado* ou *de tropa :* ce dernier est le véritable tyran de la compagnie ou du régiment; le sergent, qui ne veut pas l'avoir pour ennemi, l'exempte des corvées; il n'est pas de querelle à laquelle il ne se trouve mêlé; c'est à peine s'il connaît les éléments de l'exercice, et il professe la plus grande répugnance pour la discipline; par exemple, il est de première force sur le maniement de la *herramienta*, — c'est ainsi qu'il appelle, dans son argot, les armes dont il se sert. Le *baratero soldado* ne se refuse aucune jouissance : il boit du meilleur, que lui verse la cantinière de la caserne, et fume des *puros;* tout cela est payé par le *barato* qu'il prélève sur les autres soldats.

Quand le régiment est en marche, le *baratero de tropa* reçoit la visite des camarades ou compères — *Camaráas, compares* — de la localité où l'on fait halte; car il y a entre eux une certaine franc-maçonnerie, comme entre les *Camorristi* napolitains; ils se retrouvent dans les *garitos* fréquentés par leurs *confrères*, sans exiger des joueurs le *barato* qu'ils se sont arrogé le droit de toucher. Quelquefois, cependant, ces entrevues ne se terminent pas sans quelque *pendencia*, ou querelle : à la moindre contradiction, on se jette à la figure les *cañas* de jerez, contenant et contenu, et on sort dans la rue pour se *tirer* deux ou trois *mojadas*, après quoi on est meilleurs amis qu'avant.

Le *baratero de la carcel* est le plus dangereux et le plus odieux de tous; perdu de vices depuis son enfance, il a passé la plus grande partie de son existence dans la prison, — *el estarivél*, ou *casa de poco trigo*, — littéralement la *maison où il y a peu de blé*, comme disent les voleurs dans leur argot pittoresque. Aussitôt qu'un *preso* fraîchement condamné a franchi le seuil de la prison, le baratero exige du nouveau détenu le *diesmo*, c'est-à-dire la bienvenue, qui consiste ordinairement en un ou deux *machos*[1]. Cette demande se fait toujours la *navaja* à la main, et quand le nouveau venu se refuse à payer *las moneas*, *los metales*, la question se décide ordinairement au moyen de quelques *navajasos* échangés entre les deux prisonniers. Quand la justice — qui s'appelle en argot *la sevéra* (la sévère) — intervient pour constater le meurtre, il est rare que les navajas se retrouvent; car les *carceleros* ont toutes sortes de moyens plus ingénieux les uns que les autres pour les faire disparaître.

1. Ce mot, qui signifie littéralement des *mâles*, appartient à l'argot des voleurs, et sert à désigner les *duros* ou pièces de cinq francs.

Pour achever de peindre l'étrange type que nous venons d'esquisser nous donnerons ici deux couplets d'une chanson andalouse, *El baratero :*

Al que me gruña le mato,
Que yo compre la baraja :
Esta osté ?
Ya desnudé mi navaja :
Largue el coscon y el novato
Su parné,
Porque yo cobro el barato
En las chapas y en el cané.

Rico trujan y buen trago....
Tengo una vida de obispo !
Esta osté ?
Mi voluntá satisfago
Y a costa ajena machispo,
Y porqué ?
Porque yo cobro y no pago
En las chapas y en el cané.

Voici la traduction de ces deux couplets, où l'auteur a parfaitement rendu le langage moitié argot, moitié *gitano*, que parlent les barateros :

Celui qui murmure, je le tue,
Car j'ai acheté la *baraja ;*
Comprenez-vous ?
Je viens de tirer ma navaja :
Donnez, innocents et novices,
Votre argent,
C'est moi qui touche le barato
Aux *chapas* et au *cané* [1]

Quel riche tabac ! quel bon vin !...
Je mène une vie d'évêque !
Comprenez-vous ?
Je satisfais tous mes goûts,
Et je vis aux dépens d'autrui ;
Et pourquoi ?
Parce que je reçois sans jamais rien payer,
Aux *chapas* et au *cané !*

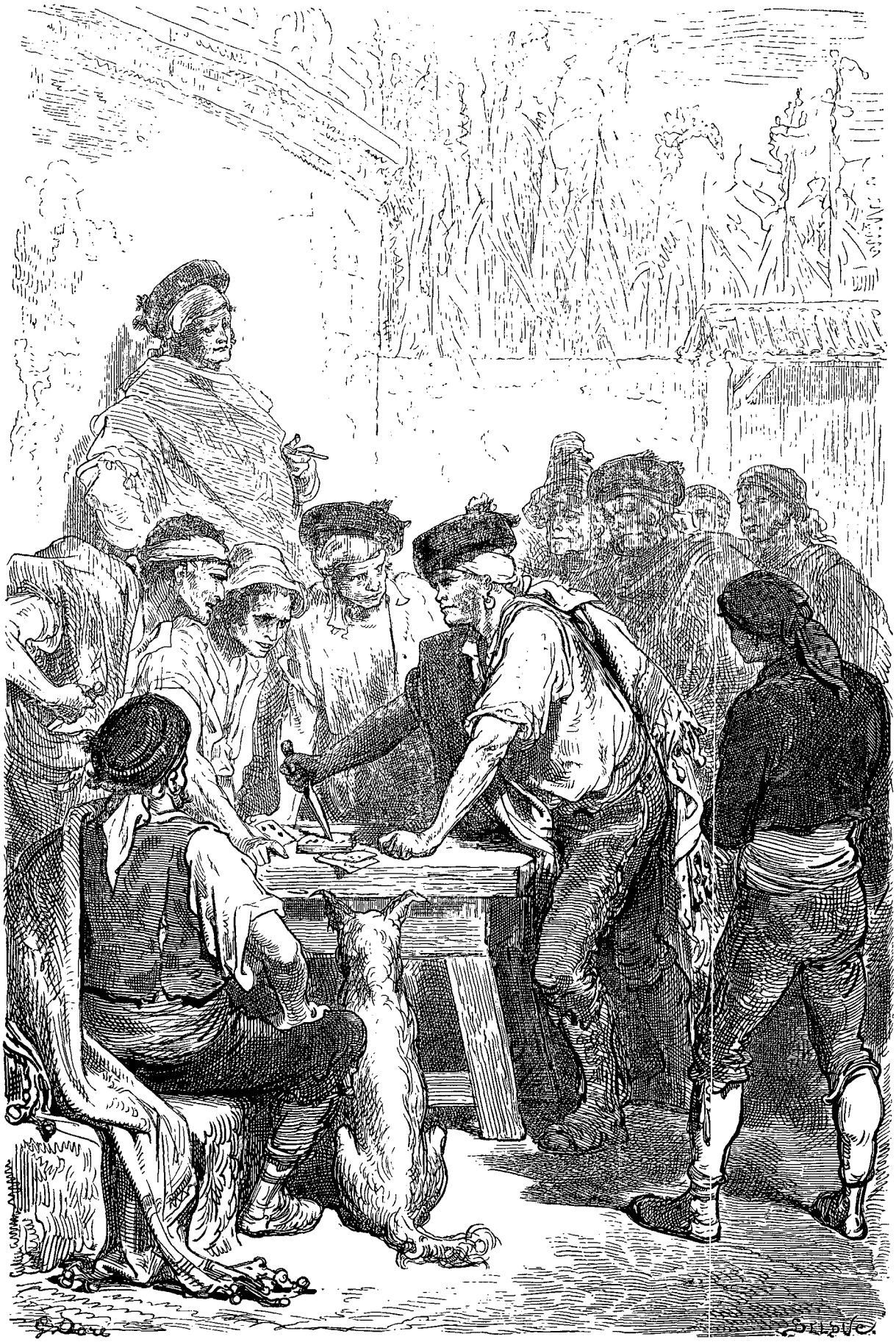
Il n'est guère besoin d'ajouter comment finit le plus souvent le baratero : c'est sur une place publique, où un échafaud en planches a été dressé pour le supplice du *garrotte;* l'exécuteur, après lui avoir passé autour du cou le fatal collier de fer, *el corbatin de Vizcaya* [2], serre la vis fatale en lui demandant le pardon traditionnel : *me pardonas ?* Et la société est vengée.

Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Jeux de cartes en usage parmi les gens du peuple.
2. Littéralement *la cravate de Biscaye :* c'est le nom que donnent les voleurs au collier de fer du *garrotte*. La Biscaye est depuis longtemps célèbre pour les travaux en fer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *baratero* exigeant le *barato*. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pont romain, à Ronda. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Les environs de Malaga ; la *Hoya*. — Opinion de Voiture sur l'Andalousie. — Le chemin de fer d'Alora à Malaga. — La route de Velez à Alhama. — Les croix de meurtre. — La Sierra Tejada. — Alhama ; les bains. — *Ay! de mi Alhama!* — Santa Fé. — Le siége de Grenade ; la couleur *Isabelle*. — Loja. — La *Peña de los Enamorados*. — Un chrétien et une Moresque.

Avant de quitter Malaga, nous voulûmes faire une excursion dans la Hoya, belle plaine qui s'étend entre la mer et les montagnes ; justement on venait d'inaugurer depuis peu le premier tronçon du chemin de fer qui doit relier Malaga à la ligne de Cordoue à Séville, en passant par Antequera et Ecija ; nous nous rendîmes

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337 ; t. VIII, p. 353, t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385, 401 ; t. XII, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donc à la gare provisoire, et bientôt, après avoir franchi les faubourgs, nous traversions une des plaines les plus belles et les plus fertiles de l'Andalousie et du monde entier, où les palmiers s'élèvent gracieusement au-dessus des champs de canne à sucre : on pourrait facilement se croire au Brésil ou aux Antilles; c'est bien cette merveilleuse Andalousie dont parle Voiture, le bel esprit, cette terre enchantée qui l'avait réconcilié avec tout le reste de l'Espagne.... « Vous ne trouverez pas étrange, dit-il dans une de ses lettres, que je loue un païs où il ne fait jamais froid, et où naissent les cannes de sucre.... J'y suis servi par des esclaves, qui pourroient estre mes maistresses; et sans péril, j'y puis partout cueillir des *palmes*. Cet arbre, pour qui toute l'ancienne Grèce a combattu, et qui ne se trouve en France que dans nos poëtes, n'est pas icy plus rare que les oliviers, et n'y a pas un habitant de cette coste, qui n'en ait plus que tous les Césars. On y voit tout d'une veuë les montagnes chargées de neiges, et les campagnes couvertes de fruits.... L'hyver et l'esté y sont toujours mêlez ensemble; et quand la vieillesse de l'année blanchit la terre partout ailleurs, elle est icy toujours verte de lauriers, d'orangers et de myrthes. »

Bien qu'il sente un peu le bel esprit, ce passage de Voiture est toujours vrai, et peut encore s'appliquer à la campagne de Malaga : la petite ville d'Alora, où s'arrête aujourd'hui le chemin de fer, est située sur une hauteur couronnée de quelques ruines moresques, et au-dessus de laquelle s'élève la Sierra del Hacho. Nous avions une lettre de recommandation pour un propriétaire d'Alora, qui nous fit visiter de superbes jardins d'orangers et de citronniers; les oranges commençaient déjà à prendre leur belle couleur d'or, et quoiqu'elles ne fussent pas encore mûres, nous en vîmes charger de pleins wagons pour Malaga.

Nous retournâmes à Malaga le lendemain, pour nous diriger de là, en faisant un assez long détour, sur Alhama et Antequera, et ensuite sur Ronda, la ville des *toreros*, des *bandoleros* et des *contrabandistas;* nous suivîmes de nouveau la route de Velez en longeant la place; bien que le soleil fût encore bas à l'horizon, la chaleur était intense : aucun souffle n'agitait le feuillage léger des palmiers; les vagues venaient mourir lentement en étalant sans bruit sur le sable de longues et minces franges d'écume. Les nombreuses *casas de recreo*, maisons de campagne des riches habitants de Malaga faisaient étinceler au soleil leurs murs blanchis à la chaux, encadrés de cactus et d'aloès, et les pêcheurs, après avoir amarré leurs barques, cherchaient l'ombre sous leurs *chozas* ou cabanes de jonc.

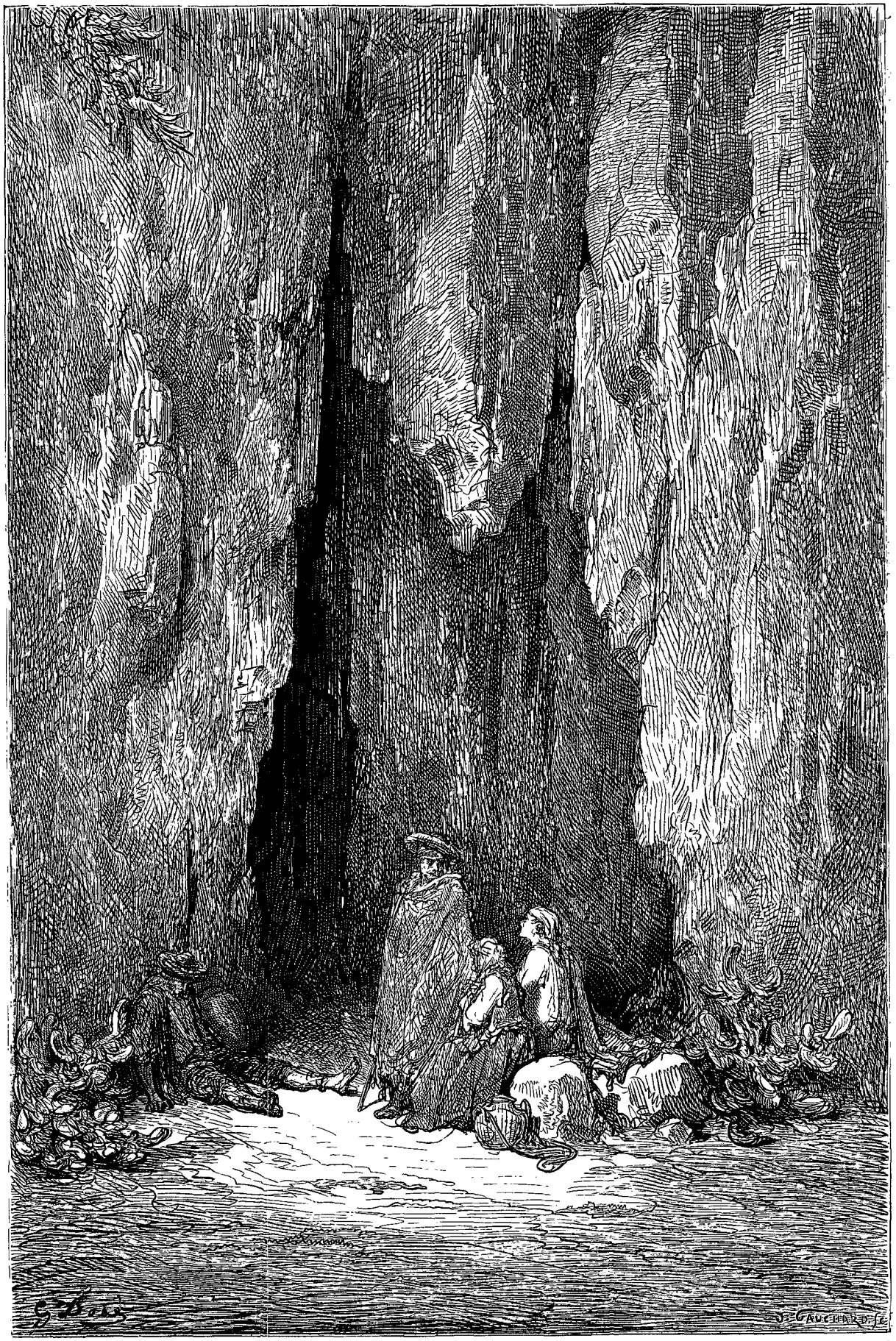
Nous nous empressâmes, dès notre arrivée à Velez, de chercher des mulets, car nous tenions à arriver avant la nuit à Alhama : cette route, qui ne peut se faire qu'à cheval ou à mulet, est une des plus belles d'Espagne, au point de vue pittoresque, bien entendu, mais aussi une des plus fatigantes; tant que nous ne quittâmes pas la plaine, c'était à la rigueur praticable; mais quand nous commençâmes à gravir les pentes de la Sierra Tejeda, le chemin devint de plus en plus odieux et abominable; nos mulets faisaient à chaque pas de vrais prodiges d'équilibre, roulant de temps en temps au milieu de monceaux de pierres de toute forme et de toute grosseur, et refusant parfois d'avancer, comme s'ils eussent tenu à justifier leur réputation proverbiale.

Les sentiers abrupts que nous parcourions avaient, sous un autre rapport, un aspect très-peu rassurant, et nous nous disions souvent que telle caverne, tel rocher ou tel ravin auraient fait une admirable mise en scène pour la *partida* de José Maria, d'*Ojitos*, ou de quelque autre fameux chef de *bandoleros;* il est probable, du reste, que la route d'Alhama à Velez Malaga a été le théâtre de plus d'un drame sauvage, car nous rencontrions fréquemment de petites croix de bois assez inquiétantes; ces croix, qu'on appelle *milagros*, ont été élevées au bord du chemin pour perpétuer le souvenir d'un assassinat, et sont ordinairement accompagnées d'un petit écriteau portant ces mots : *Aqui mataron a....*, c'est-à-dire : Ici a été tué un tel; ou bien : *Aqui murio.... de mano airada*, ce qui signifie littéralement : Ici mourut un tel, *d'une main irritée;* inscriptions qui peuvent donner à réfléchir à des voyageurs paisibles, et dépourvus, comme nous l'étions, de toute arme défensive; il est vrai que notre arriero avait un vieux *retaco* rouillé, accroché, la gueule en bas, au *gancho* de sa selle; mais en cas d'attaque, ce vieux tromblon à pierre nous aurait été d'une médiocre utilité; du reste la simplicité de notre équipage devait nous mettre à l'abri de toute aventure fâcheuse, et puis nous l'avons dit, le beau temps des bandits est passé, et ils n'existent qu'à l'état de souvenir et de légende; c'est pourquoi nous avions cru inutile de nous armer jusqu'aux dents, et de ne prendre sur nous, suivant le conseil d'un auteur anglais, que des montres d'argent et des chaînes de chrysocale.

Nous avions gravi la Sierra Tejada par une chaleur suffocante; nous mîmes pied à terre dans un bois de chênes verts, *encinas*, pour chercher un peu de fraîcheur, et alléger nos *alforjas* des provisions dont nous les avions bourrées. Après une heure de halte, nous nous mîmes en route; nous ne tardâmes pas à atteindre le versant opposé de la Sierra et à découvrir une vaste plaine au-dessus de laquelle s'élevaient les neiges du Mulahacen et du Picacho de Veleta, et bientôt nous découvrîmes Alhama, bâtie sur un rocher ombragé de grands arbres, au pied duquel, chose rare en Espagne, un ruisseau roule ses eaux avec fracas. Il était presque nuit quand nous entrâmes dans la *posada Grande;* cette exécrable *posada* n'a de commun avec le *Grand Hôtel* que le nom; cependant nous étions tellement harassés, après dix heures passées sur le dos de nos mulets, que les matelas, presque aussi durs que les pierres de la Sierra, nous parurent garnis du plus moelleux duvet.

Alhama est une ville de bains minéraux, comme l'indique son nom arabe; ces bains déjà connus dès l'époque romaine, étaient très-florissants sous les Mores au temps de la splendeur du royaume de Grenade, et sont encore fréquentés aujourd'hui. Alhama, autrefois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grotte d'Antequera. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

défendue par d'épaisses murailles, était regardée alors comme la clef de Grenade; aussi en souvenir de son importance passée, la ville a pris pour armoiries un château et une clef.

Alhama fut prise par les Espagnols en 1482, et la chute de ce rempart de la puissance musulmane en Espagne jeta la plus grande consternation parmi les habitants de Grenade. Boabdil venait de perdre une de ses plus fortes places de guerre, et un de ses sujets exprima la douleur générale en composant la ballade si connue, depuis traduite par lord Byron, qui a pour refrain : *Ay de mi ! Alhama !*

« Le roi more se promenait par sa ville de Grenade, dit le fameux romance, de la porte d'Elvira à celle de Bibarrambla; — Hélas ! pauvre Alhama !

Cartas le fueron venidas
Que Alhama era ganada;
Las cartas echó en fuego
Y al mensagero matara.
Ay de mi! Alhama!

« Des lettres lui furent envoyées, annonçant la prise d'Alhama; il jeta les lettres au feu, et fit tuer le messager. — Hélas ! pauvre Alhama ! »

Puis le roi donne l'ordre de sonner les trompettes de guerre, les *añafiles* d'argent et les timbales, pour appeler aux armes les Mores de la Veya de Grenade. — Pourquoi, dit un vieux More, le roi nous appelle-t-il ainsi ?

Aveys de saber, amigos
Una nueva destichada;
Los cristianos con braveza
Nos han ganado a Alhama.
Ay de mi ! Alhama !

« Apprenez, mes amis, un nouveau malheur : les chrétiens, pleins de bravoure, nous ont enlevé Alhama. — Hélas ! pauvre Alhama ! »

Un vieil *Alfaqui* à la barbe blanche s'approche de Boabdil : Tu l'as bien mérité, ô roi ! Pourquoi as-tu fait périr les Abencerrages, qui étaient la fleur de Grenade ?

Por eso bien mereces, rey
Una pena bien doblada :
Que te pierdas, tu y el reyno,
Y que se pierda Granada!
Ay de mi! Alhama!

« C'est pourquoi tu mérites bien, ô roi, le grand malheur qui t'arrive : le malheur de te perdre, toi et ton royaume; celui de perdre Grenade ! — Hélas ! pauvre Alhama ! »

« Ce *romance* était si triste et si douloureux, dit un ancien auteur espagnol, qu'on fut obligé de défendre de le chanter; car en quelque lieu qu'on le chantât, il provoquait la douleur et les larmes. »

D'Alhama nous nous dirigeâmes vers Loja, en laissant sur notre droite Santa-Fé, la ville des Rois catholiques : on sait comment fut bâtie Santa-Fé. Ferdinand et Isabelle, qui assiégeaient Grenade, ordonnèrent la construction d'une ville nouvelle au milieu de la Vega sur l'emplacement même du camp; les soldats furent transformés en maçons et en charpentiers, et en moins de trois mois cette tâche prodigieuse fut accomplie; la ville devint bientôt le centre d'un luxe extraordinaire : partout on voyait briller la soie, l'or et le brocart; après la prise de Grenade, de grands priviléges furent octroyés à Santa-Fé, la seule ville d'Andalousie, dit un chroniqueur espagnol, qui n'ait jamais été souillée par l'hérésie musulmane. On prétend qu'Isabelle la Catholique ordonna de construire Santa-Fé pour montrer aux Mores que les Espagnols étaient décidés à ne pas abandonner le siége; on a même ajouté que la reine avait fait un vœu assez singulier, celui de ne pas changer de chemise avant la prise de Grenade : or, le siége ayant duré plusieurs mois, le linge de la souveraine serait devenu quelque peu jaunâtre : de là le nom de la couleur *Isabelle*.... Nous ne rappelons que pour mémoire, en passant, cette historiette qu'un écrivain espagnol a pris la peine de démentir, en la qualifiant de *solemne patraña*, un solennel mensonge.

Nous arrivâmes le soir à Loja, en suivant les bords du Genil, qui roule, à travers une vallée pleine de vignes et d'oliviers, ses eaux limpides profondément encaissées entre deux murailles de rochers. Loja, qui communique avec Grenade et Malaga par une très-bonne route, est une des plus jolies villes d'Andalousie, et une des plus agréables comme séjour, à cause de la riche verdure dont elle est entourée; notre guide, qui était de Grenade, nous rapporta un dicton sur les dames de Loja, dicton fort plaisant, mais tellement malicieux que nous nous abstiendrons de le rapporter.

En nous rendant de Loja à Antequera, nous laissâmes sur notre droite, un peu avant d'arriver à la petite ville d'Archidona, un rocher escarpé qui s'élève au milieu de la plaine comme un immense monolithe : c'est la *Peña de los Enamorados*, — le rocher des Amoureux, que les légendes ont rendu célèbre dans la contrée comme l'est en Normandie la côte des deux Amants. La tradition populaire est bien ancienne, car Andrea Navagero, cet ambassadeur vénitien qui fit au commencement du seizième siècle son tour d'Espagne, la mentionne dans sa curieuse relation : « Tra Antequera e archidona, a mezzo camino, si passa presso un monte molto aspero detto *La Peña de los Enamorados*, del caso di due innamorati, un cristiano d'Antequera, e una Mora d'Archidona, liquali essendo stati molti dì nascosti in quel monte, al fine ritrovati, non vedendo potere scampare che non fossero presi,.... ne viver l'un senza l'altro, elessero morire insieme..... »

C'est l'histoire dramatique d'un chevalier chrétien que les *romances* nomment Manuel, et d'une jeune More appelée Laïla; le chrétien, malgré le courage avec lequel il s'était défendu, avait été fait prisonnier dans un combat par un prince more. Pour charmer les loisirs de sa captivité, Manuel essaya de plaire à la fille du prince, la belle Laïla, qu'il avait l'occasion de voir de temps en temps : il y réussit tellement bien qu'il fut bientôt convenu entre eux que la jeune fille aiderait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les enfants *toreros*, scène andalouse, à Ronda. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Manuel à s'échapper de sa prison, et qu'ils uiraient ensemble pour se réfugier dans le pays des chrétiens.

L'évasion avait réussi au gré de leurs vœux, et les deux fugitifs, après avoir marché longtemps à l'aventure, étaient sur le point de mettre le pied sur le territoire chrétien, lorsque, se croyant poursuivis, ils se blottirent entre les infractuosités du rocher, où ils restèrent cachés pendant plusieurs jours sans oser sortir. Malheureusement, au moment où ils allaient quitter leur retraite, ils furent aperçus par des soldats auxquels le prince avait donné l'ordre de s'emparer d'eux. Les deux amants montèrent alors jusqu'au sommet du rocher, où ils furent bientôt suivis par les soldats, qui cependant n'osaient porter la main sur une fille de sang royal. Laïla se jeta au cou de son bien-aimé, lui jurant qu'elle aimerait mieux mourir que vivre séparée de lui : à ce moment apparut son père, qui avait suivi les soldats, et qui leur donna ordre de la saisir.

— Si vous osez porter la main sur moi, leur dit la jeune fille, je me précipite du haut de ce rocher !

Le prince la supplia en vain de le suivre : les deux amants s'étreignirent un instant en versant un flot de larmes, et après s'être embrassés une dernière fois, ils s'élancèrent dans le vide et tombèrent au pied de la peña, où ils furent retrouvés sans vie, mais toujours enlacés. Une croix fut plantée plus tard à l'endroit où Manuel et Laïla tombèrent, et le rocher a reçu depuis le nom de *Peña de los Enamorados*.

Archidona. — Antequera. — *La Serrania de Ronda.* — Le brigandage en Espagne. — Les *Rateros.* — *Ladrones, Bandidos* et *Bandoleros.* — Le *capitan* et sa *partida.* — L'attaque de la diligence. — Le partage du butin. — Les *Siete Niños de Ecija.* — Le *capitan Ojitos.* — Un sac de *duros.* — José María. — L'*indulto.* — La chanson du *Bandolero.* — Sept frères bandits. — *La Cabeza del Malvado.*

Nous nous arrêtâmes quelques heures à Archidona, pour faire reposer nos mulets, qui commençaient à être exténués ; Archidona, petite ville bâtie comme un nid d'aigle au milieu des rochers, était, il n'y a pas longtemps encore, un des plus fameux repaires de bandits de l'Andalousie ; les environs, entrecoupés de ravins, de cavernes et de bois sombres, sont on ne peut mieux disposés pour les attaques à main armée ; ce pays fut le principal théâtre des exploits du fameux José María, dont les habitants parlent encore avec une terreur mêlée d'admiration.

A mesure que nous approchions d'Antequera, le pays devenait de plus en plus sauvage ; quelques croix de meurtre se montraient de temps en temps, et nous ne manquions jamais de lire avec soin les inscriptions instructives dont elles étaient surmontées, ce qui divertissait beaucoup notre arriero.

Antequera passait déjà pour être fort ancienne dès l'époque des Romains ; des inscriptions retrouvées dans la ville portent son ancien nom d'Antikaria ; du reste les souvenirs des Mores y sont plus abondants que ceux des Romains. Nous montâmes au sommet de la Torre Macho, la tour tronquée, d'où nous pûmes voir encore la Peña de los Enamorados, dont le profil nous rappela celui du rocher de Gibraltar. Nous visitâmes également près d'Antequera de curieuses grottes, qui ont dû servir d'asile à bien des générations, et qui servent encore de refuge à des *gitanos* de passage.

Antequera, comme toute la contrée hérissée de montagnes qui s'étend vers le sud, et qu'on appelle la *Serrania de Ronda*, joue un rôle important dans l'histoire du brigandage ; ces sierras sauvages servaient de repaires à de nombreuses bandes qui détroussaient impunément les voyageurs, et devant lesquelles la force publique restait quelquefois impuissante. Ordinairement le chef de la *partida*, — c'est ainsi qu'on appelait la bande, — était un jeune homme que la jalousie, le dépit ou quelque affaire d'amour avait poussé à l'assassinat, et qui, poursuivi par la justice, cherchait un refuge dans les montagnes les plus désertes. Le plus souvent, il n'était d'abord qu'un simple *ratero*, c'est-à-dire un voleur vivant isolé, et ne s'attaquant qu'aux voyageurs sans armes, évitant avec soin les *alguaciles*, *miqueletes*, et autres représentants de la justice. Mais bientôt le *ratero* s'ennuyait de travailler seul ; il s'associait avec quelques gens *de vida airada*, qui s'étaient mis comme lui en révolte ouverte contre la société, et, devenu chef de bande, *capitan*, il attaquait, avec les *bandoleros*, ses vassaux, les convois, les diligences, les fermes isolées, et quelquefois même les villages.

Le *capitan de bandoleros* était d'ordinaire un homme brun, agile et robuste, *bien empatillado*, comme disent les Espagnols, c'est-à-dire orné d'une large paire de favoris noirs taillés en côtelette ; sa tête rasée court et couverte d'un foulard de soie aux vives couleurs dont les deux coins retombaient sur la nuque, était coiffée du *sombrero calañes* chargé de nombreuses houppes de soie noire. Sa veste, en cuir fauve, *marsille remendado*, était ornée de toutes sortes d'agréments et de broderies en soie, et d'innombrables boutons de filigrane d'argent, *botonadura de plata*, qui s'agitaient comme des grelots au moindre mouvement ; une culotte courte, ajustée et dessinant les formes, tombait jusqu'au-dessus des mollets, que cachaient à demi d'élégantes guêtres de cuir brodé, *botines de caida*, entr'ouvertes sur le côté, et d'où pendaient de longues et minces lanières de cuir. Dans les plis d'une large *faja* de soie, serrant la taille, s'enfonçaient deux pistolets chargés jusqu'à la gueule, sans préjudice d'un *puñal* effilé et d'un *cuchillo de monte*, espèce de large poignard muni d'une garde, dont le manche de corne s'ajuste dans le canon de l'escopette.

Le vrai *bandolero* faisait presque toutes les expéditions à cheval ; il avait pour monture un vigoureux *potro* andalous à la longue crinière noire orné d'*aparejos* de soie, et dont la queue était entourée de cette espèce de ruban que les Andalous appellent *ata-cola ;* une *manta* aux mille rayures éclatantes laissait flotter de chaque côté des pompons sans nombre. Il va sans dire que l'inévitable *trabuco Malagueño*, à la gueule évasée, suspendu la crosse en l'air au *gancho* d'une selle à la mode arabe, complétait l'armement du *bandolero :* on dit que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

José Maria, ainsi équipé, aimait à adresser cette plaisanterie à ses camarades, en montrant deux rangées de dents blanches comme l'ivoire : *Quién me pedirá el pasaporte?* — Qui osera me demander mon passe-port?

L'expédition classique du bandolero, l'A B C du métier, c'était l'attaque de la diligence : aussitôt que les vedettes en annonçaient l'arrivée, la route était barrée par la *partida*, et les chevaux abattus ou dételés. On enjoignait alors aux malheureux voyageurs de descendre; on leur ordonnait de se placer la face contre terre, *boca abajo*, et on leur attachait les bras derrière le dos; le *capitan* donnait ensuite l'ordre de procéder à la *visite des bagages;* on fouillait les voyageurs, et après avoir menacé de mort celui qui avant une demi-heure ferait le moindre mouvement, la *partida* regagnait à fond de train son repaire, où avait lieu le partage du butin.

Suivant un usage qui avait force de loi parmi les *bandoleros*, on faisait trois parts égales du butin : le premier tiers appartenait au *capitan;* le second tiers se partageait entre les membres de la *partida*, dont le nombre dépassait rarement huit ou dix personnes, et le reste, religieusement mis de côté, était comme un *fonds de réserve* destiné à porter secours aux camarades tombés entre les mains de dame justice, soit pour leur rendre la liberté, soit pour faire dire des messes, — *decir misas*, — pour l'âme des malheureux qui finissaient, suivant leur langage pittoresque, par danser au gibet sans castagnettes, — *bailar en la horca sin castañuelas*.

Une des plus célèbres *partidas* qui aient jamais exploité l'Andalousie était celle des *Siete Niños de Ecija*, — les Sept Gars d'Ecija; — cette fameuse bande, dont beaucoup de personnes se rappellent encore les exploits, et qui a fait le sujet de tant de légendes populaires, avait reçu ce nom parce qu'elle fut toujours composée de sept *bandidos*, jamais plus, jamais moins : toutes les fois que, pour une cause quelconque, un des sept *Niños* manquait à l'appel, il était remplacé dès le lendemain, car il y avait de nombreux surnuméraires qui n'attendaient qu'une place vacante pour entrer en fonctions. Les *Siete Niños* ne tardèrent pas à devenir très-riches; de nombreux espions, largement payés, les instruisaient à point du passage des diligences, des galères et des convois d'argent; ils avaient des intelligences dans les fermes, dans les campagnes et jusque dans les villes, et si jamais quelqu'un les trahissait, on ne tardait guère à trouver son corps criblé de coups de poignard par une main inconnue.

Les *Siete Niños* de Ecija changèrent plusieurs fois de chef; le plus fameux, dont on vante encore le courage et la générosité chevaleresque, était le *Capitan Ojitos*; c'était, assure-t-on, un cavalier accompli, appartenant à une bonne famille d'Ecija, et qui faisait tourner les plus belles têtes de l'endroit; son second, à cause de son air sauvage et rébarbatif, avait reçu le surnom de *Cara de hereje*, — Face d'hérétique. — Le capitan Ojitos eut une fin tragique : s'étant un jour querellé avec un de ses *bandoleros* nommé Tirria, il s'ensuivit une lutte au *puñal*, et les deux combattants restèrent sur le terrain.

Les *Siete Niños de Ecija* furent poursuivis plusieurs années sans qu'il fût possible de les atteindre; ne pouvant venir à bout d'eux par la force, on résolut d'employer la ruse, et voici le stratagème qu'on employa : un faux frère fut envoyé vers eux, et leur annonça qu'à une certaine heure un riche convoi devait passer dans un chemin creux, à un endroit qu'il leur désigna; un peu avant l'heure convenue, les bandits se mirent en route pour attendre le passage du convoi : or, on avait eu soin de placer au milieu de la route un petit sac bourré de *duros* d'argent; un des bandits le ramassa, pensant qu'il avait été perdu par quelque voyageur, et s'empressa de l'éventrer avec son poignard; ses camarades accoururent au son argentin des *duros* roulant sur le sol, et tous se baissèrent pour les ramasser : à ce moment une décharge retentit, et ils tombèrent tous pour ne plus se relever; ils venaient d'être criblés de balles par des soldats cachés dans les broussailles, et qui avaient saisi le moment où ils étaient réunis en groupe, comme fait le chasseur quand les perdrix viennent se réunir autour de la poignée de grain qu'on jette à terre pour les attirer.

Telle fut la fin des *Siete Niños de Ecija*, suivant le récit que nous fit notre arriero pendant le trajet d'Archidona à Antequera.

José María, un illustre *bandolero* dont nous avons déjà parlé, était le vrai modèle du bandit courtois et chevaleresque :

Del pobre protector, ladron sensible
Fue sempre con el rico inexorable

« Protecteur du pauvre, brigand sensible, dit la chanson populaire, il se montra toujours inexorable avec le riche. »

José María était de Ronda; comme la plupart des Andalous, il avait un sobriquet, *apodo;* on l'avait surnommé *Trempanillo* parce qu'il était toujours sur pied de grand matin; il se plaisait, dit-on, à distribuer aux malheureux ce qu'il avait enlevé aux riches, et il devint ainsi très-populaire en Andalousie. José María finit tranquillement ses jours dans le repos et dans l'aisance, comme un honnête rentier; de même que la plupart des *bandoleros*, il avait sa *querida*, une *jembra morena*, une brune fille de la Serrania de Ronda : sa chère Rosa, sa *Rosita é Mayo*, — sa petite Rose de Mai, — comme il l'appelait, le décida à demander son *indulto*, son pardon, qu'on fut trop heureux de lui accorder. Ses exploits sont célébrés dans une quantité de *romances* populaires, mais quelquefois on y reproche au gouvernement d'avoir transigé avec lui et sa *partida* :

Fue tan pobre y mezquino y tan cobarde
Que transigió con el y su partida.
Al valor español haciendo insulto
Pidió al bandido contener su saña,
Y dióle en pago miserable indulto,
Para baldon de la valiente España!

« Faisant insulte à la valeur espagnole, il demanda au bandit de contenir sa rage, et lui donna en payement un misérable pardon, à la grande honte de la vaillante Espagne! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il n'est guère de grande ou de petite ville d'Espagne où l'on ne trouve de ces *romances* populaires dans lesquelles presque toujours les *bandoleros* jouent le plus beau rôle, et on pourrait presque dire que les enfants apprennent à lire dans des histoires de brigands. Nous achetâmes un jour dans la petite ville de *Carmona*, dont la principale industrie consiste à imprimer ces poésies populaires, une *cancion andaluza* intitulée *El Bandolero :*

Soy gefe de bandoleros,
Y al frente de mi partida
Nada mi pecho intimida,
Nada me puede arredrar.
Que vengan carabineros,
Que vengan guardias civiles,
Mis trabucos naranjeros
Les háran escarmentar,
Y no querrán mas ensayo;
A caballo !
Trabucazo, y a cargar!

« Je suis chef de *bandoleros*, et à la tête de ma *partida*, rien ne m'intimide, rien n'est capable de m'arrêter; viennent les carabiniers, viennent les gardes civiles, mes tromblons, du calibre d'une orange, leur apprendront à vivre, et ils ne voudront plus en essayer. A cheval! Déchargez vos tromblons, et en avant! »

Ainsi, les histoires de bandits courent les rues; quel bel exemple pour la génération future, que celui de Diego Corrientes, *el bandido generoso*, d'*Orejita*, de *Palillos* ou de Francisco Esteban, *el guapo*, que les gravures sur bois à deux *cuartos* nous montrent vêtus du plus beau costume andalou, détroussant de pauvres voyageurs qui implorent leur pardon à deux genoux, de l'air le plus piteux! Ou bien cette *jacara*, — un mot local qu'on pourrait traduire par *canard*, — intitulée : *Siete hermanos Vandoleros*, « où se conte la vie, l'emprisonnement et la mort de sept frères bandits, avec le détail des grandes cruautés, attaques, vols et assassinats commis par Andrés Vasquez et ses six frères, comme le verra le curieux lecteur. » Les membres de cette aimable famille, qu'on prit d'un même coup de filet, s'avouèrent coupables de cent deux assassinats, sans compter d'autres peccadilles du même genre.

Il n'est pas jusqu'aux femmes qui n'aient leur place dans cette galerie du brigandage en Espagne; nous avons sous les yeux un petit papier jaune en tête duquel est représentée une jeune fille à cheval, le tromblon à la main et le sabre à la ceinture : c'est la *Relacion de las atrocidades de Margarita Cisneros*, qui fut *garrotée* en 1852.

Cette intéressante jeune fille commença par tuer son mari, qu'elle avait épousé contre son gré, puis son *querido;* elle était encore toute jeune quand on s'empara d'elle, et elle s'avoua coupable de quatorze assassinats.

Il n'y a pas encore longtemps que c'était l'usage, principalement en Andalousie, lorsqu'un *bandolero* redoutable avait été capturé, d'exposer sa tête en public; on la mettait dans une cage de fer, au sommet d'un poteau qui était placé sur le bord d'un chemin fréquenté, et on laissait pendant quelques jours *la cabeza del malvado* — la tête du scélérat — exposée comme un exemple salutaire; tel fut le sort de *Páco el Zalão* (Joseph le Gracieux), célèbre bandit andalou qui *travaillait* dans les environs de Séville [1].

Le brigand espagnol n'existe plus depuis que les guerres civiles ont cessé, et la terrible *Serrania de Ronda* est aussi sûre aujourd'hui *que la forêt de Bondy.*

Teba. — Ronda. — Le *Tajo*. — La *casa del Rey Moro*. — Une *corrida* d'enfants. — Les *Rondeñas*. — Les *contrabandistas* de la *Sierra*. — Le *corredor*. — L'*Encuentro*. — Ce que deviennent les *contrabandistas*. — Gancin. — San Roque. — Gibraltar. — Algecoràs. — Tarifa; les *Tarifeñas*. — Vejer. — Medina. — Sidonia. — *Conil*. — Chiclana. — Les surnoms populaires de quelques villes andalouses. — La Isla de Leon. — San-Fernando. — Arrivée à Cadix.

Peu de temps après avoir quitté Antequera, nous aperçûmes à notre gauche une petite ville située sur une hauteur, au milieu d'un paysage magnifique; cette petite ville, c'était Teba, qui a donné son nom à une illustre personne dont nous avons toujours entendu parler en Andalousie avec respect.

Ronda est la ville par excellence des *toreros*, des *majos*, des *contrabandistas;* l'ancien costume andalou s'y conservera longtemps encore, en dépit des chemins de fer et des progrès de la civilisation. Ronda est perchée, comme un nid d'aigle, au sommet d'un rocher; une immense et profonde crevasse, qu'on appelle *el Tajo*, et au fond de laquelle coule le Guadalvin, sépare la vieille ville de la ville nouvelle. Du haut d'un pont hardiment jeté entre deux rochers, et qui passe pour être de construction romaine, nous apercevions, à plusieurs centaines de pieds au-dessous de nous, les anciens moulins arabes construits au bord du torrent, et qui, à cette distance, nous faisaient l'effet de joujoux de Nuremberg.

Ronda, éloignée des grandes routes et des grandes villes, n'a presque rien perdu de son caractère moresque; beaucoup de rues et de maisons ont conservé, sans altération, leur nom arabe; on nous montra la maison du Roi More, *la casa del Rey Moro*, habitée jadis, suivant la tradition, par Al-Motahed, ce prince arabe qui faisait monter en or, dit Conde, dans son histoire des Arabes d'Espagne, les crânes de ceux qu'il avait décapités, et s'en servait comme de coupes.

L'air de Ronda, plus vif et plus frais que celui de la plaine, est renommé pour sa pureté, et les habitants ont l'aspect robuste et dégagé qui convient à des contrebandiers et à des *toreros*. Suivant un proverbe local,

En Ronda los hombres
A ochenta son pollones!

« A Ronda les hommes de quatre-vingts ans ne sont encore que des poussins! »

1. Si peu vraisemblable que puisse paraître le fait, il est parfaitement exact : nous possédons une *jacara* qui ne date pas de vingt ans, et qui représente la scène en question.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Contrebandier de Ronda et sa *maja*. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La *plaza de Toros* de Ronda est une des meilleures et des mieux construites de l'Andalousie, et digne d'une ville qui a toujours été regardée comme la terre classique de la tauromachie; les jeunes *Rondeños* jouent au taureau comme chez nous les enfants jouent au soldat.

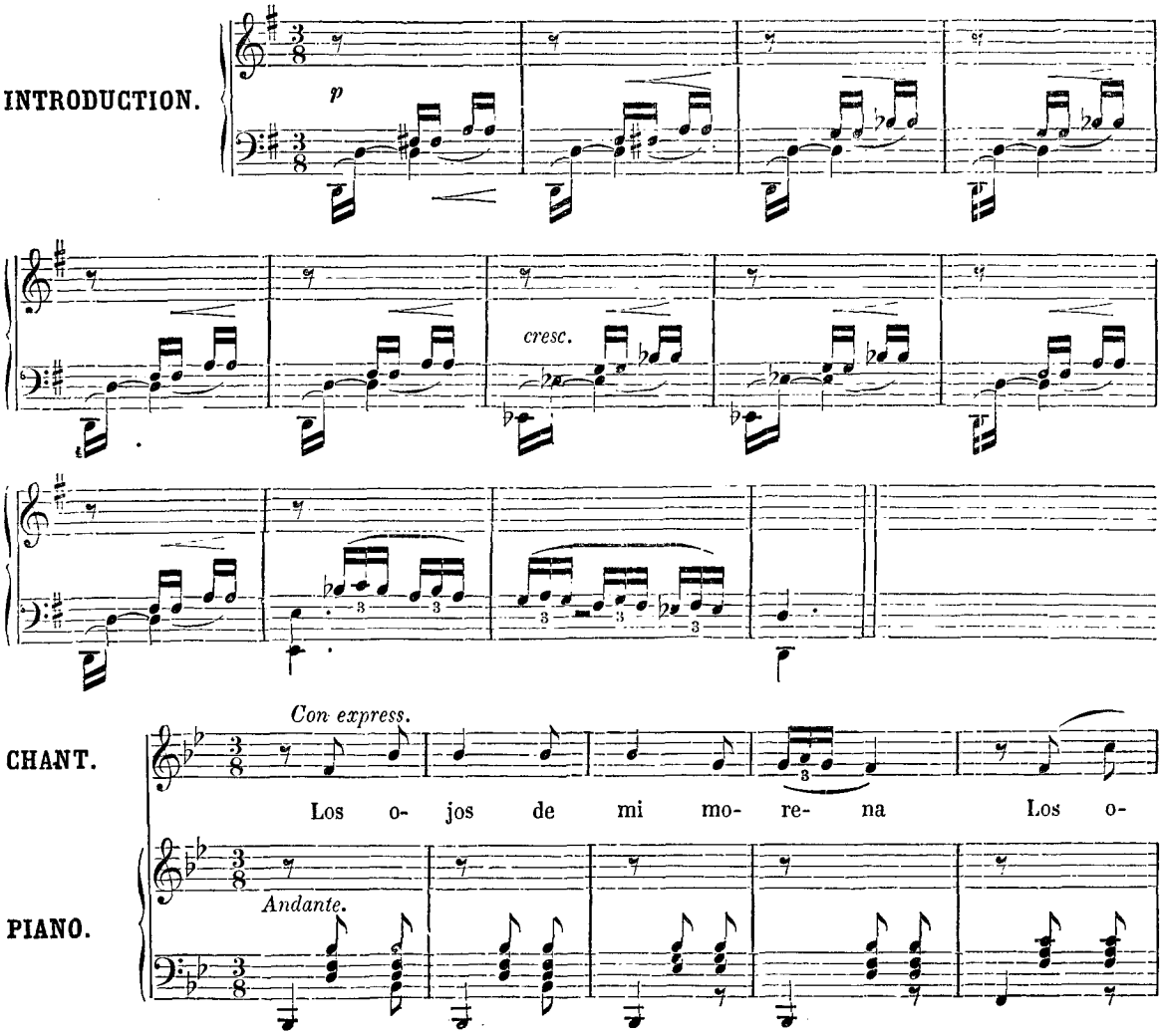
Un jour que nous descendions la *Mina de Ronda*, un escalier, ou, pour mieux dire, un casse-cou creusé dans le rocher et qui conduit aux *molinos arabes*, nous fûmes témoins d'une scène de ce genre, — petit tableau de famille on ne peut mieux composé, que Doré s'empressa de fixer sur son album : le père de famille était à genoux, tête baissée, dans la position du taureau qui va se précipiter sur son adversaire; un gamin de huit ans, dans la position du *matador*, tenait de la main gauche sa veste en guise de *muleta*, et de la droite un jonc qui lui servait d'*espada*. Un autre gamin, à cheval sur les épaules de son frère et un long bâton à la main, paraissait très-fier de jouer le rôle de *picador*. Les voisins, qui s'étaient approchés, regardaient le combat en amateurs consommés, et nous demandâmes nous-mêmes la permission d'assister à la *corrida*.

Ronda a donné son nom aux *Rondeñas*, ces chansons si populaires dans toute l'Andalousie; comme les *Malagueñas*, les *Rondeñas* ont sans aucun doute une origine moresque : parmi les airs andalous, il n'en est pas de plus mélancoliques ni de plus expressifs : la guitare, qui a succédé au *laud* des Mores, accompagne toujours la voix, soit avec des accords plaqués, soit avec des arpèges, qui servent à la fois de prélude et d'accompagnement. Les virtuoses de Ronda sont renommés dans toute l'Espagne; c'est dans le silence majestueux d'une chaude nuit d'été, quand on traverse une petite ville de la *Serrania*, qu'il faut entendre les accords mélancoliques de la *Rondeña;* il semble que ces mélodies, si simples et si primitives, se prêtent à des variations infinies suivant le caprice ou l'inspiration du chanteur.

De même que les Malagueñas, les *Rondeñas* se composent de couplets de quatre vers, dont le premier se répète deux fois; voici la traduction du couplet dont nous donnons plus bas la musique :

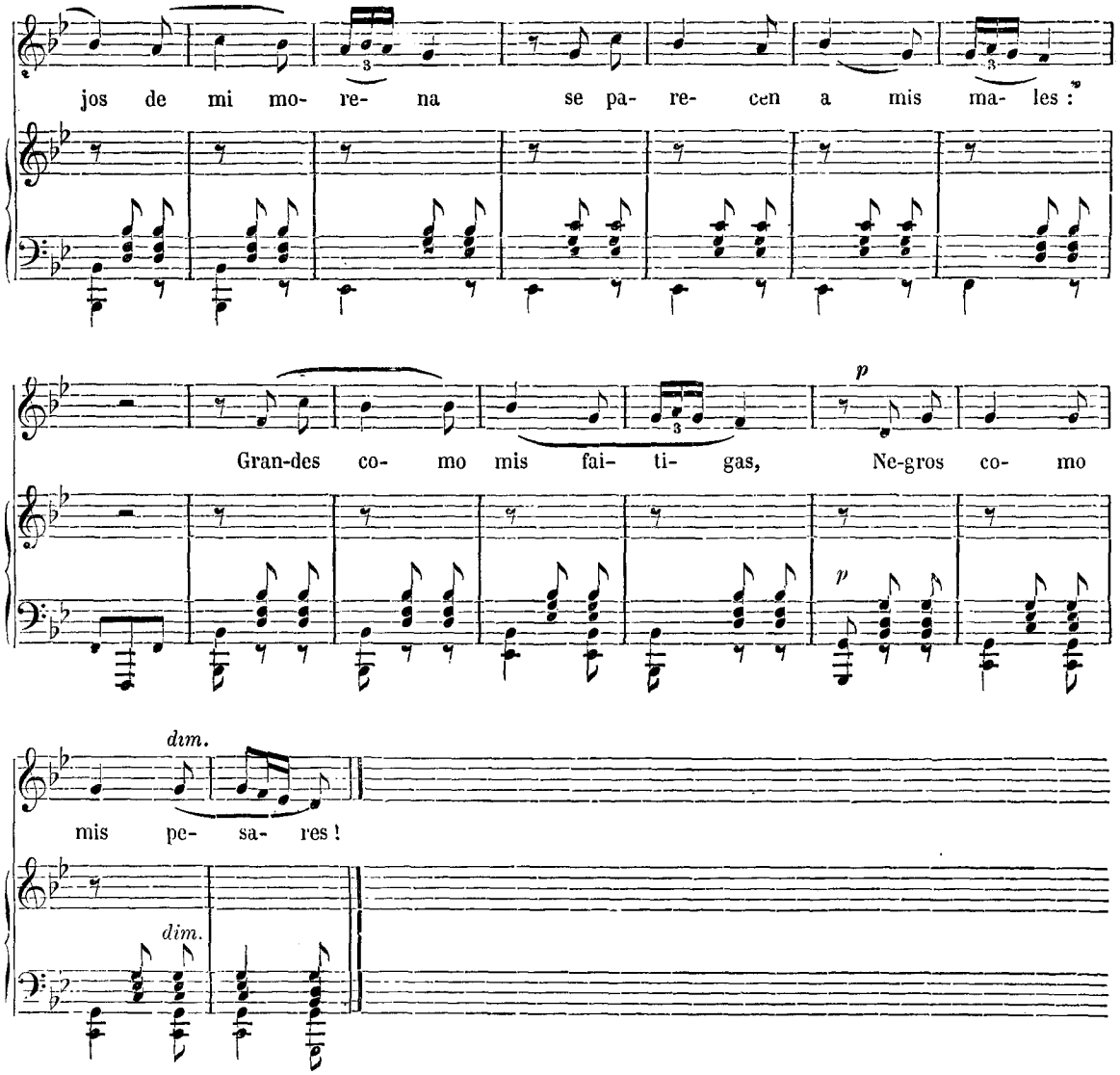
« Les yeux de ma brune ressemblent à mes maux; ils sont grands comme mes peines, et noirs comme mes chagrins [1]. »

RONDEÑA.



1. Nous devons à l'obligeance de Mme Aline Hennon l'accompagnement, pour piano, de cette *Rondeña*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



On trouve quelquefois des idées charmantes dans ces poésies populaires : qu'on en juge par les couplets suivants :

El dia que tu naciste,
Nacieron todas las flores;
Y en la pila del bautismo
Cantaron los ruiseñores.

« Le jour de ta naissance, — Naquirent toutes les fleurs; — Et au-dessus des fonts baptismaux — Chantèrent les rossignols. »

Tus ojos son ladrones
Que roban y hurtan;
Tus pestañas el monte
Donde se ocultan.

« Tes yeux sont des brigands — Qui volent et ravissent; — Tes cils sont la forêt — Sous laquelle ils s'abritent. »

El amor y la naranja
Se parecen infinito :
Por muy dulces que sean
De agrio tienen su poquito.

« L'amour et l'orange — Se ressemblent extrêmement : — Si doux qu'ils soient, — Ils ont toujours quelque chose d'amer. »

Voici encore une *copla* des plus mélancoliques ; nous l'avons apprise d'un torero andalous, notre compagnon de route, qui la chantait la nuit pour tromper les longues heures d'un voyage en diligence, et peut-être aussi pour adoucir ses chagrins :

Dentro de la sepultura
Y de gusanos roido,
Se han de encontrar en mi pecho
Señas de haberte querido.

« Quand je serai dans la sépulture, — Et rongé par les vers, — On trouvera encore dans mon cœur — La preuve de mon amour pour toi. »

On voit que la poésie des Rondeñas ne manque ni de naïveté ni de charme; les rimes de ces *coplas* ne sont pas toujours irréprochables, et chacun les modifie un peu suivant son caprice, en suivant le goût de la *querida* qui se cache derrière les barreaux de fer de sa *reja*, pour écouter la chanson du guitarrero.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le *reja*, grille de fer qui défend les fenêtres du rez-de-chaussée, joue un rôle important dans la vie andalouse; nous laissons de côté ce sujet pour y revenir plus tard avec plus de détails.

La route qui de Ronda va rejoindre Gaucin, San Roque et Algeciras était, il y a une trentaine d'années, très-fréquentée par les *bandoleros*, et l'est encore aujourd'hui par les *contrabandistas;* nous avions loué à Ronda des mules vigoureuses, car cette route, impraticable pour les diligences, est une des plus accidentées et une des plus fatigantes de toute l'Espagne; mais c'est aussi une des plus pittoresques; à chaque instant elles s'amusaient à marcher sur le bord des plus effroyables précipices, comme si elles eussent voulu à plaisir braver le danger; de sombres et profonds *barrancos* ouvraient de temps en temps leurs gouffres devant nous, et nous rappelaient quelques-uns des sites que nous avions admirés dans les Alpujarras : il est impossible de rêver un dédale de ravins, de rochers et d'épaisses broussailles plus propice aux embuscades et aux attaques à main armée.

La *Serrania de Ronda*, — c'est le nom qu'on donne à cette sauvage chaîne de montagnes, s'insurgea comme les Alpujarras au seizième siècle et put tenir en échec les troupes espagnoles. Ce n'est qu'en 1570 que les fiers montagnards furent réduits, quand le duc d'Arcos vint prendre en personne le commandement. Il fallait que le sentiment de la nationalité moresque fût profondément enraciné chez les habitants du pays, car ils purent, quatre-vingts ans après la conquête du royaume de Grenade, se grouper avec force, et organiser une résistance qui déjoua longtemps les efforts des troupes chrétiennes.

On prétend, du reste, que malgré les proscriptions et les persécutions de tous genres dont les Espagnols accablèrent les vaincus, de nombreuses familles de Morisques sont restées dans le pays; ce que nous avons pu constater, c'est que les traces de la domination musulmane y sont encore visibles dans les plus petits détails; comme dans les provinces de Valence et de Murcie, comme dans les Alpujarras, les noms de la plupart des localités sont restés arabes : plusieurs même commencent par le mot *Ben* comme Ben-adalid, Ben-arraba, et tant d'autres.

Le type le plus curieux de la serrania de Ronda, c'est le *contrabandista;* ces montagnes abruptes, sillonnées de sentiers souvent impraticables, même pour les mulets, sont parcourues en tous sens par d'agiles et hardis *serranos*, qui vont s'approvisionner à Gibraltar, ce grand entrepôt que l'Angleterre fournit sans cesse de marchandises de rebut destinées à être introduites en Espagne, et qui font la fortune des contrebandiers; car ils opèrent ordinairement sur des objets qui sont grevés en Espagne de plus de trente pour cent, ce qui leur laisse, on le voit, une marge honnête.

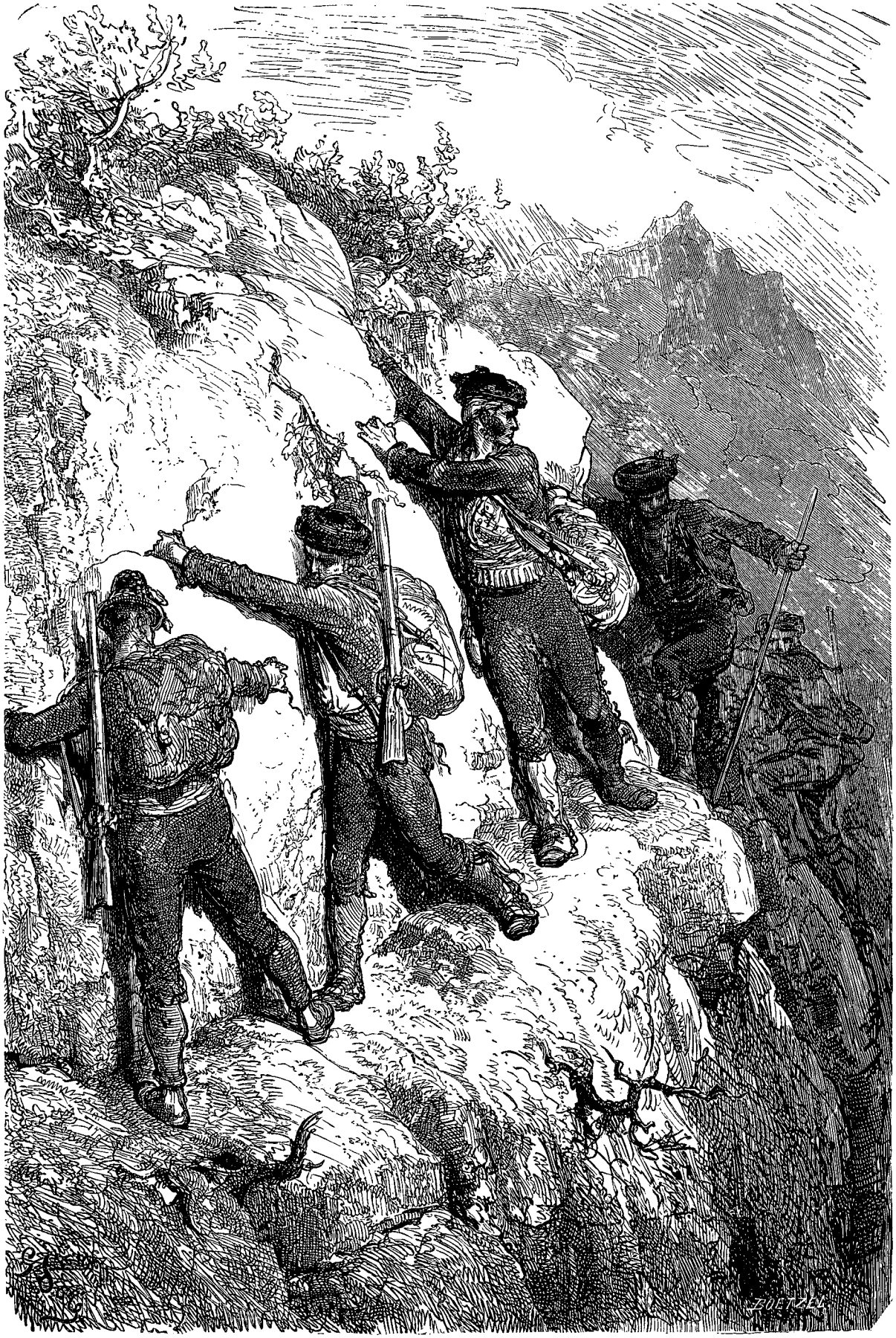
Nous fîmes rencontre dans une *venta*, un peu avant d'arriver à Gaucin, d'un contrabandista qui, comme nous, se rendait à San Roque et à Algéciras, les deux plus grands centres, après Gibraltar, des opérations de contrebande. Notre nouveau compagnon de route avait pour monture une belle jument noire rasée à mi-corps, une jument de velours, — *una jaca é terciopelo*, comme il l'appelait dans son dialecte andalou; c'était un robuste gaillard d'une trentaine d'années, qui paraissait connu de tous, et qu'on appelait du petit nom de Joselillo, un diminutif de Joseph; son costume était à peu de chose près celui des *majos* andalous, et sa *querida*, qui l'accompagnait, était montée en croupe derrière lui. Nous ne retardâmes pas à devenir les amis de Joselillo, grâce à quelques *cañas de jerez* échangées contre autant de *copitas de aguardiente*, — c'est ainsi qu'on appelle ici les petits verres dans lesquels on nous servait une eau-de-vie blanche et anisée. Quand il fut assuré que nous n'étions ni des employés du gouvernement, ni des *carabineros* (douaniers), mais tout bonnement des *franchutes*, — car tel est le surnom que les gens du peuple donnent à nos compatriotes, le contrebandier ne craignit pas de nous initier à quelques-uns des mystères de son aventureux métier.

La première opération du *contrabandista* consiste à aller s'approvisionner à Gibraltar : ce sont presque toujours des juifs qui se chargent de lui fournir les marchandises dont il a besoin, telles que des mousselines, des foulards, et surtout des cigares et du tabac. Jusque-là, rien de plus simple et plus facile; mais il s'agit de faire entrer les marchandises sur le territoire espagnol : ici commencent les difficultés; ces difficultés, le *corredor* est là pour les résoudre.

Le corredor, ou courtier, est un personnage qui habite Gibraltar, où il s'est réfugié pour éviter les suites de quelques peccadilles, deux ou trois assassinats, par exemple. L'industrie de cet honnête intermédiaire consiste à aplanir, moyennant un forfait fixé à l'avance, les difficultés que pourraient apporter les douaniers trop rigoureux qui voudraient s'opposer à l'introduction de la contrebande sur le territoire espagnol; il sait à merveille distribuer quelques *pesetas* aux *carabineros*, afin de leur ôter toute envie de savoir ce qu'il y a dans les *alforjas* et sous l'*aparejo* des mulets, et leur offrir, en outre, des *puros* du plus gros calibre pour les remercier d'avoir été si peu curieux.

Il arrive quelquefois que le corredor entreprend des opérations sur une plus grande échelle pour le compte d'importantes maisons de Cadix ou de Malaga; on en a vu d'assez habiles pour faire débarquer en fraude des navires entiers; ils s'adressaient alors directement au *comandante de carabineros*, qui faisait son prix suivant la nature des marchandises : tant pour les étoffes, tant pour le tabac. On fixait le lieu et l'heure où devait s'opérer le débarquement, et le *comandante* ne manquait jamais d'envoyer, au moment convenu, ses douaniers exercer leur surveillance à un endroit opposé. A un signal convenu, le navire s'approchait de la côte, on mettait les canots à la mer, et le débarquement s'opérait sous les yeux du *comandante;* car cet honnête employé tenait à s'assurer par lui-même que le corredor ne le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Contrebandiers de la *Serrania de Ronda*. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trompait ni sur la nature ni sur la quantité des marchandises débarquées.

Mais revenons à notre *contrabandista*, qui, plus modeste, se contente de faire entrer en Espagne quelques petites charges de foulards ou de tabac; une fois qu'il a passé la frontière, il se réunit à quelques camarades, et la caravane se met en marche, ayant soin de ne marcher que la nuit, faisant halte pendant le jour dans des *cortijadas* ou fermes isolées où ils ont des affidés, et même dans les villages, afin de n'être vus de personne, — *para que nadie los vea*, — comme ils disent. Ces hardis *contrabandistas*, agiles comme des chamois, connaissent les passages les plus difficiles de la *sierra*, qu'ils parcourent le sac sur le dos et la carabine sur l'épaule, en se cramponnant des deux mains aux saillies des rochers à pic.

Dans nos excursions à travers la *Serrania de Ronda*, nous fûmes témoins d'une scène de ce genre : plusieurs *contrabandistas*, le sac au dos et le *retaco* en bandoulière, gravissaient des sentiers impossibles, à plusieurs centaines de pieds au-dessus de nous; l'un d'eux nous regardait d'un air assez indifférent, tandis que Doré, heureux d'une si belle rencontre, ajoutait une page à son album de voyage.

Les contrebandiers sont toujours dans les meilleurs termes avec les autorités des villages qu'ils traversent; ils n'oublient pas d'offrir un paquet de cigares à l'*alcalde*, du tabac à son secrétaire et un beau foulard de soie à la femme du maire, — la *señora alcaldesa*.

Les *contrabandistas* arrivent presque toujours sans encombre au but de leur voyage; parfois, cependant, un *encuentro* a lieu (c'est ainsi qu'ils appellent une *rencontre* avec des *carabineros* dont ils n'ont pas eu la précaution d'acheter l'indulgence); alors le combat s'engage, et les *retacos*, chargés jusqu'à la gueule, font retentir les échos de la sierra; mais ces cas sont très-rares, car presque toujours il est avec les douaniers de faciles accommodements, et quelques duros arrangent l'affaire à la satisfaction des deux camps. Arrivé au terme de son voyage, le contrebandier remet ses marchandises à ses *correspondants*, qui partagent avec lui; pour le tabac et les cigares, il arrive même qu'ils sont vendus pour son compte par l'estanquero, c'est-à-dire celui qui tient l'*estanco de tabacos*, — le bureau de tabac!

Quand il n'est pas en route, le contrebandier aime à dépenser avec prodigalité l'argent qu'il a gagné à la sueur de son front et au péril de sa vie; il passe doucement ses vacances à la *taberna*, soit à jouer au *monte*, jeu de cartes pour lequel il est passionné, soit à conter ses exploits avec l'emphase et la jactance particulières aux Andalous, et en ayant souvent le soin d'arroser son récit avec de fréquentes rasades de jerez, de *remojar la palabra*, — de détremper la parole, suivant une expression pittoresque familière aux Andalous. Il résulte de tout cela que le *contrabandista*, peu habitué à faire des économies, arrive rarement à la fortune; moins heureux que les employés *de hacienda*, avec lesquels il a partagé, il n'a d'autre retraite que la prison ou le *presidio*, c'est-à-dire le bagne, soit à *Ceuta*, soit à *Melilla*, sur la côte africaine.

On nous a assuré que beaucoup de *contrabandistas*, quand les affaires étaient languissantes, utilisaient leurs loisirs en courant les chemins et en allégeant les voyageurs du poids de leur argent, opération à laquelle ils procédaient, du reste, avec la plus grande courtoisie. Nous n'eûmes pas l'occasion d'en faire personnellement l'expérience; mais il est possible qu'on ne les ait pas calomniés, car le métier de contrebandier est, ce nous semble, un excellent apprentissage pour celui de brigand.

Gaucin se trouve à peu près à moitié chemin entre Ronda et Gibraltar; du haut de son vieux château moresque, nous découvrîmes une des plus splendides vues de l'Andalousie.

Au premier plan s'élevaient les derniers contreforts de la sierra de Ronda, qui s'abaissait insensiblement vers la mer, et dont les teintes sombres contrastaient avec l'éclat de la plaine qui miroitait au soleil.

La Méditerranée s'étend à l'extrémité de cette plaine comme une longue bande d'azur, au-dessus de laquelle s'élève un petit point sombre.

C'est le rocher de Gibraltar.

Plus haut encore, à l'horizon, se dessinent vaguement les montagnes qui bordent la côte d'Afrique entre Tanger et Ceuta. Après Gaucin, la route côtoie les plus effroyables précipices; les rochers sont entassés pêle-mêle sur les rochers; il est probable que, dans des temps éloignés, un tremblement de terre a bouleversé la contrée.

A mesure que nous descendions, la végétation nous annonçait que nous approchions de la plaine; les aloès, surmontés de leur longue tige droite, bordaient la route, et, autour des maisons, d'énormes cactus étendaient leurs raquettes chargées de fruits d'un rouge violacé. Le Guadairo, que nous avions traversé plusieurs fois depuis Ronda, tantôt à gué, tantôt sur de vieux ponts moresques, sillonne de son mince filet d'eau une plaine brûlante plantée d'orangers et de citronniers. Le climat est presque tropical, et la végétation fait pressentir le voisinage de l'Afrique.

Nous arrivâmes le soir à San Roque, assez à temps pour apercevoir encore très-distinctement le rocher de Gibraltar, dont l'énorme masse noire, dorée par les derniers rayons du soleil couchant, s'élevait au-dessus de la mer comme le dos d'un monstre fantastique.

San Roque est une ville toute moderne, dont la construction ne remonte qu'au commencement du siècle dernier, à l'époque où les Anglais enlevèrent Gibraltar aux Espagnols; c'est la ville d'Espagne la plus rapprochée du fameux rocher, dont deux lieues à peine la séparent; quelques familles anglaises viennent s'y installer l'été pour y chercher une fraîcheur relative. San Roque se ressent du voisinage de Gibraltar : les *cottages*, avec leurs portes bâtardes et leurs fenêtres à guillotine, pourraient faire supposer au premier abord qu'on est dans quelque ville d'Angleterre, si un ciel d'azur et un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soleil africain ne donnaient à cette hypothèse le plus éclatant démenti

A peu de distance de San Roque, dans la direction du sud, nous rencontrâmes une étroite et longue bande de sable, presque au niveau de la mer, qu'on appelle *le terrain neutre*, et qui sépare le territoire britannique du territoire espagnol; nous franchîmes bientôt les lignes anglaises, et un instant après nous étions à Gibraltar, où nous devions nous reposer quelques jours.

Nous laisserons de côté le formidable rocher qui, depuis plus d'un siècle et demi, appartient à l'Angleterre, au grand désespoir de tout bon Espagnol, et nous nous embarquerons pour Algéciras dans un *falucho* aux longues voiles latines, qui fendra rapidement les flots bleus de la baie.

Algésiras était appelée, par les Arabes, Jezirah-al-Khadrá, — l'île verte, — nom qui ne lui convient plus aujourd'hui, car la verdure n'abonde ni dans la ville ni dans les environs; c'est néanmoins une assez jolie ville, qui n'a pas, comme San Roque, perdu le caractère espagnol; cependant Gibraltar n'est guère qu'à deux lieues; quand le ciel est pur, on aperçoit distinctement les maisons de la ville, bâties au pied de l'énorme roc, et le soir nous entendîmes le coup de canon qui annonçait la fermeture du port.

Après avoir suivi une route très-accidentée, nous arrivâmes à Tarifa; aucune ville d'Europe n'est aussi rapprochée de l'Afrique, et nous apercevions distinctement les montagnes aux cimes anguleuses qui bordent la côte du Maroc. La ville, qui doit son nom au More *Tarif*, fut au moyen âge le théâtre des exploits du fameux Guzman, qui la défendit contre les infidèles, et mérita ainsi d'être appelé *el Bueno*, surnom qui signifie le Brave, et non pas le *Bon*, comme on l'a souvent imprimé.

Les *Tarifeñas* sont renommées entre les autres Andalouses pour leur beauté, et elles nous parurent dignes de leur réputation; elles ont conservé l'usage de sortir voilées à la mode arabe, *tapadas;* leur mantille, en cachant la moitié de la figure, ne laisse voir qu'un œil noir aux longs cils veloutés.

Après Tarifa nous traversâmes une contrée aride et désolée jusqu'à la petite ville de Vejer; les habitants, qui passent dans le pays pour être quelque peu épais, sont appelés les *tardios*, ou tardifs, ce qui, assure-t-on, les met en fureur; voici comment on explique l'origine du surnom : on voit à Vejer un rocher sillonné de taches jaunâtres; comme ce rocher gênait les habitants, ils voulurent l'abattre, et, faute d'autres projectiles, ils employèrent des œufs; tous les œufs du pays étant épuisés, la moitié des travailleurs se rendit au village voisin pour en chercher d'autres, et comme ils avaient tardé, on les reçut en criant : « *Llegad, tardios!* Arrivez, tardifs! » Ils perdirent leur peine; mais les *tardios* assurent que les traces des œufs sont toujours visibles sur le rocher.

Il n'est guère de ville en Andalousie qui n'ait sa petite légende de ce genre, accompagnée de quelque sobriquet plus ou moins grotesque; les environs de Cadiz sont particulièrement riches en ce genre : ainsi les habitants de Medina Sidonia sont appelés *Zorros*, les Renards, et ceux de Conil *Desechados*, ce qui signifie quelque chose comme *délaignés* ou *abandonnés*.

Fernan Caballero, le célèbre romancier, a peint d'une manière charmante, dans ses écrits si populaires en Espagne, ce côté pittoresque des mœurs andalouses.

Chiclana, où nous arrivâmes après avoir traversé Conil, est une jolie petite ville située sur une hauteur, à peu de distance de l'Océan. De gracieuses *casas de recreo*, aux murs blancs et aux volets verts, annoncent le voisinage d'une grande ville : c'est là, en effet, que les habitants de Cadiz viennent l'été chercher un peu d'ombre. Les *Chiclaneros* ont aussi leur sobriquet tout comme leurs voisins : on les a surnommés *Ataja-Primos*, parce qu'un soir deux cousins se promenant au bord de la rivière, virent la lune qui se réflétait dans l'eau et voulurent s'en emparer; mais ils avaient beau courir, la lune ne bougeait pas; l'un des deux dit alors à l'autre : « *Dá vuelta, adelánte, y atájala, primo!* » Fais le tour vivement, et *barre lui le chemin, cousin!* Telle est l'origine du surnom *Ataja-Primos*, et, si peu vraisemblable qu'elle soit, la plaisanterie paraît, dit-on, de très-mauvais goût aux *Chiclaneros*. Heureusement, ils ont pour se consoler le souvenir du grand Montès, *el Chiclanero*, le César et le Napoléon de la Tauromachie, l'honneur et la gloire de Chiclana, le plus célèbre de ses enfants. Chiclana est encore célèbre pour ses *alcarrazas*, excellentes pour rafraîchir l'eau :

Para alcarrazas Chiclana,

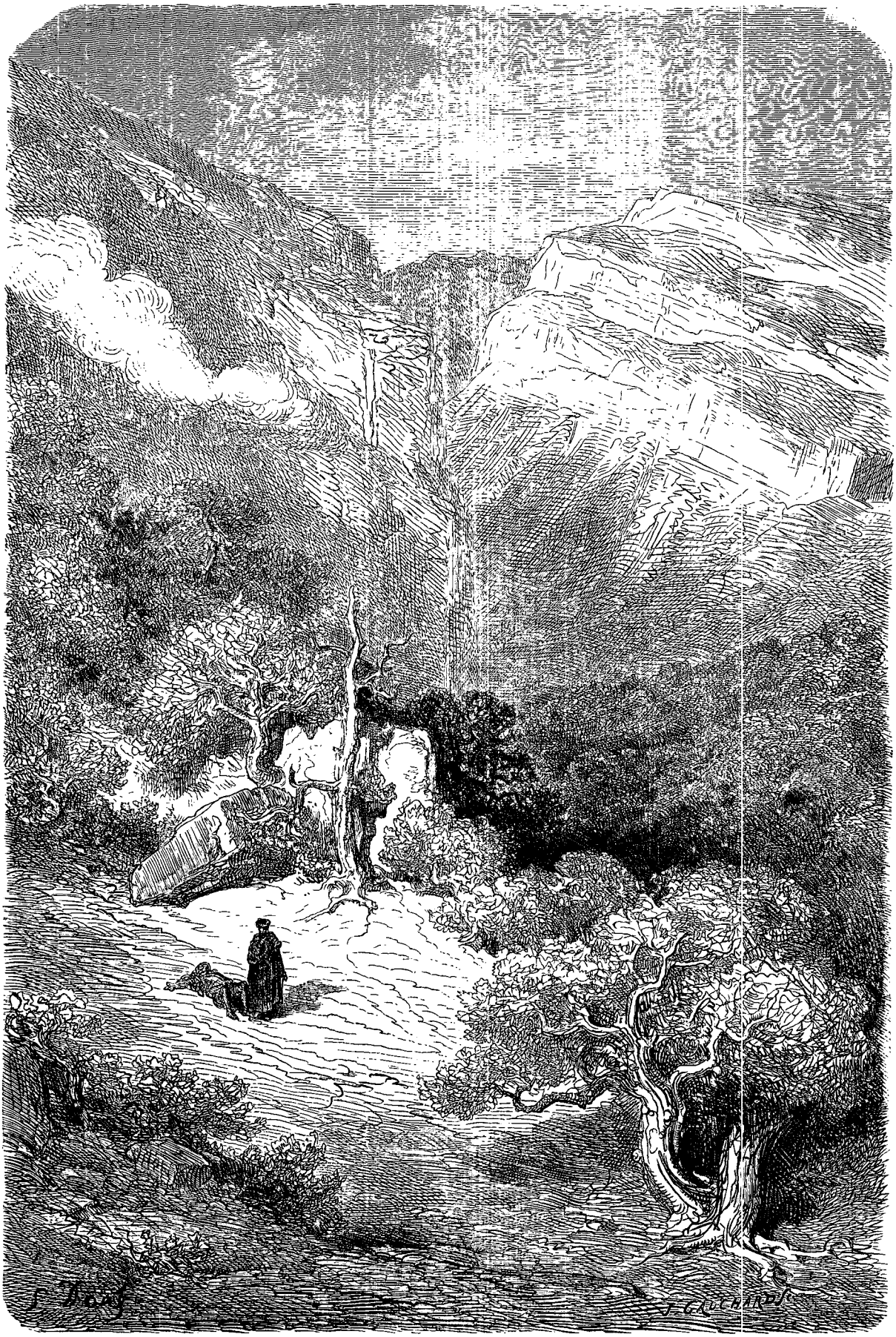
dit le refrain populaire.

Quelques heures seulement nous séparaient de Cadiz; nous ne tardâmes pas à quitter la terre ferme pour entrer dans la *Isla de Leon*, l'île de Léon, pleine de marais salants où de nombreux *salineros*, à demi-nus et hâlés comme des Africains, travaillaient en plein soleil; bientôt nous traversâmes la petite ville de San Fernando, célèbre par son observatoire, et une heure après, nous arrivions à Cadiz.

Ch. DAVILLIER.

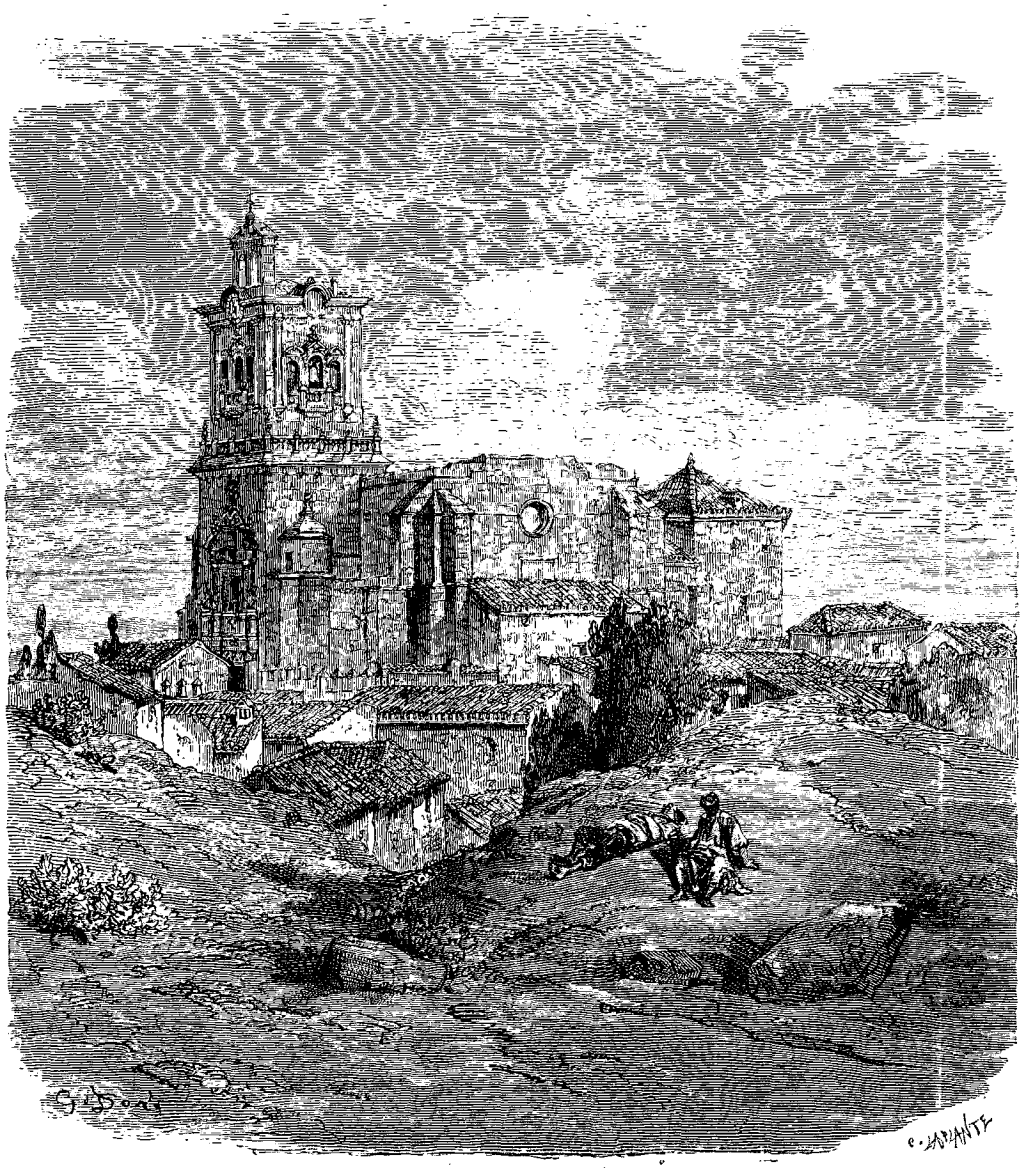
(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Barranco dans la *Sierra de Ronda*. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église d'Arcos de la Frontera. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

CADIZ.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Cadiz. — Le ciel d'Andalousie. — *Azoteas* et *miradores*. — Les Gaditanes. — Lord Byron à Cadiz; le poëte et l'*Aficionado*. — L'*Alameda*. — Les mantilles. — Les *confiterias*; gourmandise héréditaire des Andalouses. — Les *Cigarreras* de Cadiz. — Les *marineros*. — Les *Playeras* andalouses. — La chanson du *Curriyo marinero*. — La baie de Cadiz. — Le Puerto Santa Maria. — *Los toros del Puerto*. — La *Calesa* andalouse.

Cadiz est la plus ancienne ville d'Espagne et peut-être d'Europe, plus ancienne que Rome même; la *Gaddir* phénicienne, qui existait déjà mille ans avant l'ère chrétienne, devint plus tard la *Gades* des Romains, et fut longtemps la ville la plus florissante de la Péninsule ibérique, une ville toute bâtie en marbre, et le centre du

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaisir par excellence. Des palais de marbre il n'est pas resté la moindre trace, mais Cadiz est toujours restée aussi gaie que Martial nous la dépeignait il y a dix-huit cents ans.

Vue du large, Cadiz est comparée par les Espagnols à un plat d'argent posé sur la mer, *una taza de plata en el mar;* ses hautes maisons, blanchies à la chaux ou peintes des couleurs les plus tendres, brillent au soleil comme une couronne d'orfévrerie, sous ce merveilleux ciel d'Andalousie, ce ciel *vêtu d'azur*, comme dit le refrain espagnol :

El cielo de Andalucia
Esta vestido de azul.

Les maisons de Cadiz sont très-hautes, et ont presque toutes six et même sept étages : car la ville, resserrée dans une étroite ceinture de fortifications, est obligée de regagner en hauteur ce qu'elle ne peut atteindre en étendue. Chaque maison, ou peu s'en faut, est surmontée d'un belvédère à jour surmonté d'une terrasse, — *azotea*, — ou d'une tour carrée au sommet de laquelle s'élance un mât élevé. Les fenêtres sont presque toutes peintes en vert, ce qui donne à la ville un aspect singulièrement gai; la plupart, surtout celles du premier étage, sont garnies d'un *mirador* ou balcon entièrement vitré, qu'on ouvre l'été et qu'on garnit de fleurs pendant l'hiver.

Les monuments de Cadiz n'ont rien de particulièrement remarquable; la plupart datent du dix-septième siècle et sont d'un style médiocre; on se console facilement de voir des ornements d'aussi mauvais goût empâtés par d'innombrables couches de badigeon.

Il y a peu de villes en Espagne qui soient aussi vivantes et aussi animées que Cadiz; c'est vers le soir, en faisant quelques tours sur l'*alameda*, qu'on peut se convaincre qu'elle est toujours restée la *Jocosa Gades* d'autrefois; il faut lire Martial pour se faire une idée de ce qu'était cette ville à l'époque romaine : « Les grandes richesses, dit un ancien auteur, y avaient introduit un grand luxe; de là vint que les filles de Cadiz étaient recherchées dans les réjouissances publiques, tant pour leur habileté à jouer de divers instruments, que pour leur humeur, qui avait quelque chose de plus que de l'enjouement. »

Les *improbæ Gaditanæ*, comme les appelle Martial, étaient déjà célèbres dans le monde entier par leurs danses et par leur habileté à faire résonner les *bætica crusmata*, qui n'étaient autre chose que les modernes castagnettes, aujourd'hui encore l'accompagnement obligé de l'*ole gaditano*, cette danse si franchement andalouse. « La fière Séville est belle, dit lord Byron dans son *Pèlerinage de Childe-Harold*, mais Cadix, qui s'élève sur la côte lointaine, est encore plus séduisante.... Lorsque Paphos tomba détruite par le temps, les plaisirs s'envolèrent pour chercher un climat aussi beau, et Vénus, fidèle à la mer seule qui fut son berceau, Vénus l'inconstante daigna choisir le séjour de Cadix et fixer son culte dans la ville aux blanches murailles; ses mystères sont célébrés dans mille temples; on lui a consacré mille autels, où le feu divin est entretenu sans cesse. »

Heureusement pour les dames de Cadiz, nous aimons à le croire, cette appréciation du poëte anglais n'est pas plus exacte que sa description d'une *corrida* qu'il vit dans la *plaza de Toros*, « ce jeu barbare, qui rassemble souvent les filles de Cadix et fait les délices du berger espagnol. » Ce passage nous revint à la mémoire au milieu d'une assez belle course qu'on donna pendant notre séjour à Cadiz. Lord Byron, assurément, n'était pas un *aficionado* consommé; dans le même chant de *Childe-Harold*, il appelle le taureau le « *roi des forêts* », ce taureau qui n'a jamais vu que des plaines sans arbres; les pauvres haridelles à moitié mortes, qu'on n'achète guère au-dessus de la valeur de la peau et qu'on pousse à la mort après leur avoir bandé un œil avec un mauvais foulard de coton, deviennent de « *fiers coursiers bondissant avec grâce et qui savent se détourner*, » et l'agile matador, « *son arme est un javelot, il ne combat que de loin.* »

Que diraient notre ami El Tato et son beau-père Cucharès, s'ils savaient qu'on a accusé leurs prédécesseurs de ne combattre que de loin, et qu'on a transformé en une arme de jet la flexible *espada* qui ne quitte leur main que lorsque les cornes du taureau viennent effleurer leur poitrine ?

Mais revenons à l'*alameda* et à ses palmiers, qui ont inspiré Victor Hugo :

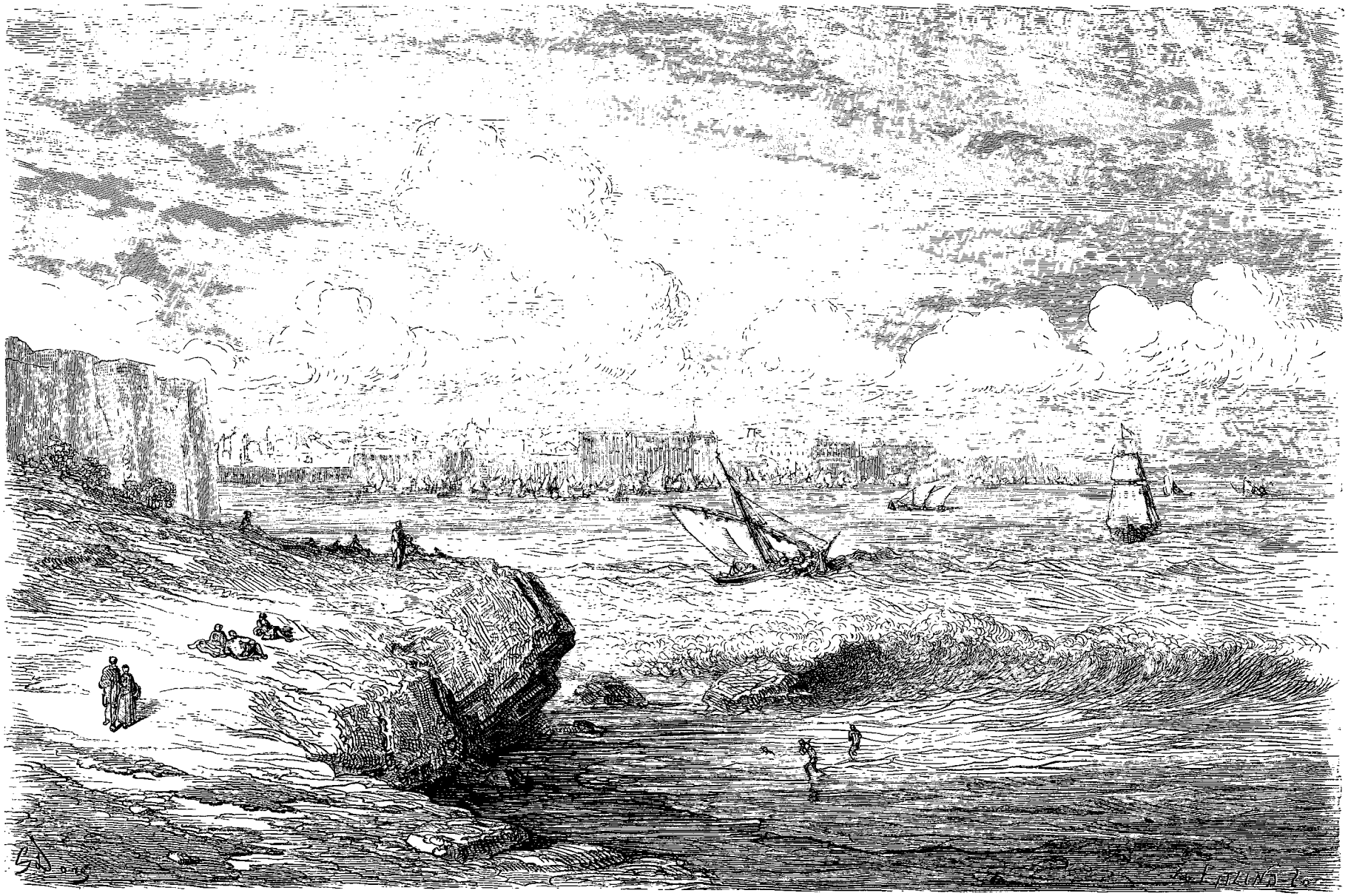
Cadiz a ses palmiers; Murcie a ses oranges,
Jaen, son palais goth aux tourelles étranges.

Malheureusement les palmiers de l'*alameda*, trop exposés sans doute aux vents de mer, n'ont plus guère que le tronc et ressemblent à peu près à des échassiers qui auraient perdu leurs plumes; mais c'est un détail que les belles Gaditanes font bien vite oublier. C'est à Cadiz qu'il faut voir l'Andalousie gaie, riante, vivante; c'est là qu'abondent le *meneo*, la *sal*, la *sandunga*, c'est-à-dire cette grâce, ce charme, cette désinvolture, qui sont comme le privilége exclusif des Andalouses.

Les femmes de Cadiz viennent à l'*alameda* bien moins pour voir que pour être vues et admirées; on peut dire, avec le poëte, qu'elles sont habiles dans l'art des œillades; il est vrai que nous n'oserions répéter avec lui qu'elles sont toujours disposées à guérir les blessures qu'ont faites leurs regards; mais nous croirions volontiers que c'est pour les Gaditanes qu'a été créé un des mots les plus expressifs de la langue espagnole, le verbe *ojear*, qu'il faudrait traduire en français en forgeant le mot *œillader*.

Le temps de la basquine et du jupon court est passé; la mantille est la seule partie du costume féminin qui ait survécu; elle était fort appréciée il y a deux cents ans, si nous en croyons une Française qui voyageait en Espagne sous Louis XIV : « Les mantilles, dit Mme d'Aulnoy, font le même effet que nos écharpes de taffetas noir, excepté qu'elles siéent mieux et qu'elles sont plus larges et plus longues; de sorte que, quand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



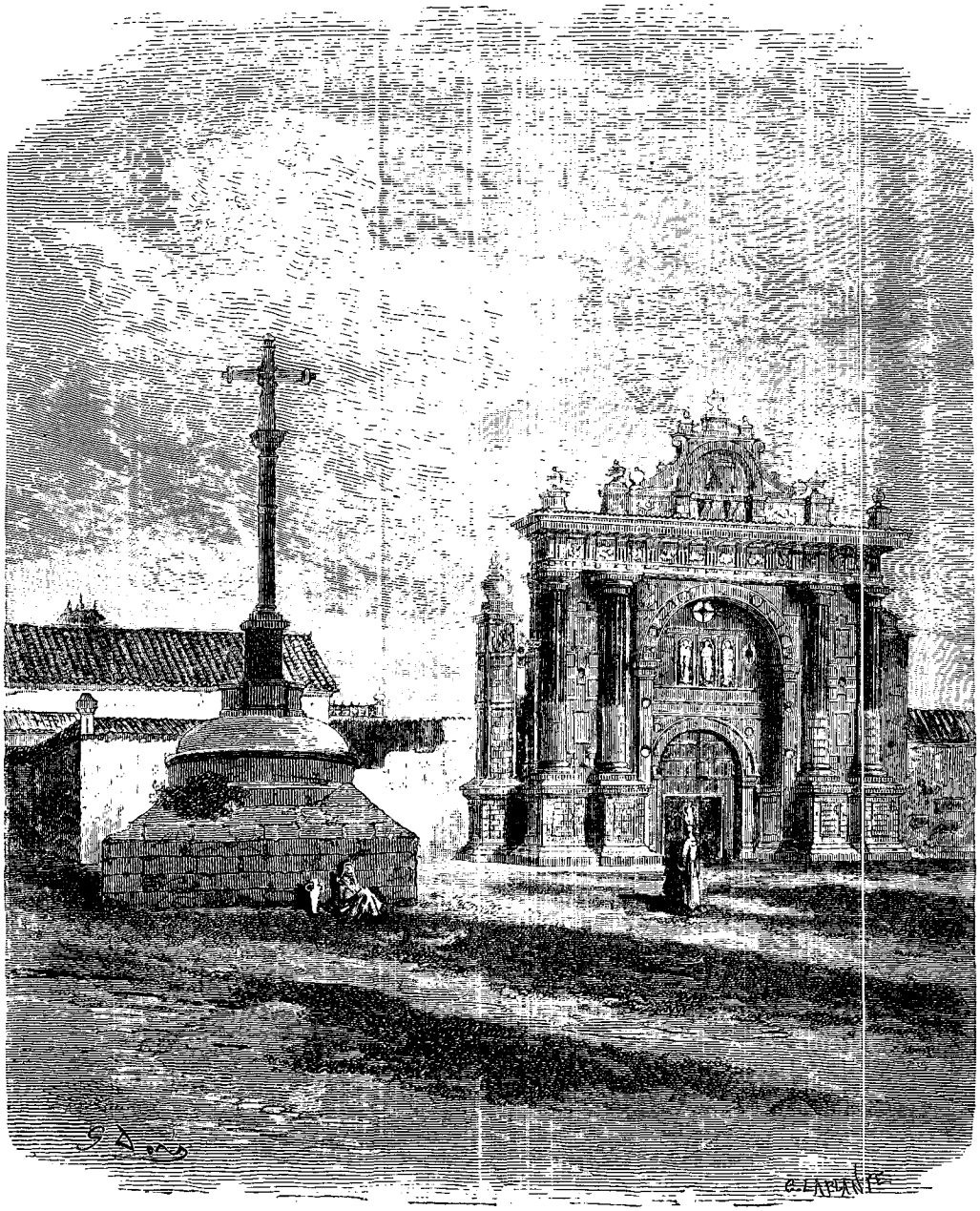
Cadiz. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles veulent, elles les mettent sur leur tête et s'en couvrent le visage. »

Mais si leur jupe s'est allongée, les dames de Cadiz n'en sont pas moins habiles à laisser apercevoir un pied d'enfant, étroit et cambré; un de ces pieds qui ont donné naissance à la vieille formule : *Beso a vmd los pies.*

Une des particularités de Cadiz, c'est le grand nombre de *confiterias* qu'on rencontre dans les rues de la ville; les sucreries les plus variées y abondent, depuis les *cabellos de angel*, espèce de confiture qui s'étire comme la blonde chevelure d'un ange, jusqu'aux *esponjados* ou *azucarillos*, biscuits longs et poreux qu'on met fondre dans l'eau pour la sucrer. Toutes ces chatteries font les délices des Andalouses, et si nous en croyons encore



La Cartuja de Jerez. — Dessin de Gustave Doré.

Mme d'Aulnoy, elles tiennent ce péché mignon de leurs aïeules, qui avaient aussi un goût des plus prononcés pour les sucreries :

« Il y a de vieilles dames qui, après s'être crevées d'en manger, ont cinq ou six mouchoirs qu'elles apportent tout exprès et elles les emplissent de confitures; bien qu'on les voie, on n'en fait pas semblant; l'on a l'honnêteté d'en aller prendre tant qu'elles veulent et même d'en aller quérir encore.

« Elles attachent ces mouchoirs avec des cordons tout autour de leur sacristain (on appelait ainsi une espèce de panier ou vertugadin) : cela ressemble au crochet d'un garde-manger où l'on pend du gibier. »

Parmi les femmes de Cadiz, il ne faut pas oublier les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cigarreras : c'est ainsi qu'on appelle les filles, jeunes pour la plupart, qui travaillent en grand nombre à la *fabrica de tabacos;* la fabrique de Cadiz est beaucoup moins considérable que celle de Séville, qui occupe à elle seule plusieurs milliers de femmes.

La *cigarrera* andalouse est un type à part que nous étudierons plus particulièrement à Séville, et nous ne notons que pour mémoire celle de Cadiz, bien qu'elle ait aussi son individualité et ses mérites particuliers, si nous en croyons une petite feuille imprimée à Carmona sous le titre de *Jocosa relacion de las cigarreras de Cadiz.*

Le port de Cadiz est le plus animé peut-être de tous les ports espagnols ; des navires des pays les plus lointains y abordent fréquemment et toutes les nations du monde paraissent s'être donné rendez-vous sur le quai ; de petites barques de toutes couleurs attendent les voyageurs qui veulent s'embarquer pour le *Puerto,* et les *marineros* les appellent et les provoquent avec les *andaluzadas* les plus divertissantes.

Vendangeurs de Jerez (Xérès). — Dessin de Gustave Doré.

Le *marinero* andalou, et celui de Cadiz en particulier, s'il a été moins exploité dans les romances de salon que le gondolier de Venise et le *barcaiuolo* napolitain, n'est pas un type moins intéressant : comme eux, il a ses barcaroles, qu'on appelle en Andalousie les *playeras,* ou chants de la plage, qu'il accompagne avec la guitare ou la *bandurria;* une des plus charmantes *playeras* que nous connaissions est la *cancion divertida del curiyo marinero,* un titre qu'on pourrait appeler la chanson réjouissante du joli marin : *curro, currito, curriyo,* sont des expressions qui appartiennent au dialecte andalou et qu'on ne saurait traduire en notre langue ; c'est le nom que la *maja* donne à son *querido :*

Segun las señales veo
Va a moverse un temporal
Pero ya perdí er mieo,
Y te ayudaré á remar.
Los dos a la par bogamos,
No pierdas, Curro, el compas ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Boga aprisa, Curro mio,
Que me güervo a marear!

« Je vois les signes qui annoncent la tempête, dit la *Guerida* à son *Curro*, mais avec toi je ne crains plus rien, et je t'aiderai à ramer. Ramons ensemble, *Curro*, et ne perds pas la route; rame plus vite, *Curro mio*, je sens mon cœur s'en aller! »

Nous quittâmes Cadiz par une fraîche matinée, sur une de ces petites barques au mât court et à la longue voile latine que les Andalous appellent *falúas*, et qui était ornée à l'avant de deux grands yeux peints en rouge, comme un *speronare* sicilien. Un vent frais enfla bientôt notre voile blanche, et notre *falúa* fendit rapidement les eaux bleues et transparentes de la baie de Cadiz; le Puerto, où nous devions débarquer, n'est qu'à deux ou trois lieues de Cadiz; nous distinguions déjà ses maisons qui se dessinaient comme une ligne blanche entre le bleu du ciel et celui de la mer, et plus loin, sur la côte, Rota, célèbre par ses vins; bientôt nous laissions sur notre gauche la Puntilla et la batterie de Santa Catalina, et quelques instants après notre *falúa* abordait au quai encombré de navires chargés de tonneaux de toute dimension.

Le Puerto, qu'on appelle aussi Puerto Santa Maria, est situé à l'embouchure du Guadalete, qui vient se jeter dans la baie de Cadiz; c'est l'entrepôt et le port d'embarquement des vins de Jerez; la ville, qui est blanche, gaie et propre, est comme un diminutif de Cadiz; nous visitâmes ses *bodegas*, vastes caves qui nous donnèrent un avant-goût de celles de Jerez, et sa *plaza de Toros*, une des meilleures de toute l'Espagne, et bien plus fréquentée par les *aficionados* que celle de Cadiz.

Los toros del Puerto est le titre d'une chanson andalouse, populaire dans toute l'Espagne, et qui dépeint à merveille l'enthousiasme des habitants de Cadiz pour ces fêtes nationales :

Quien se embarca para el Puerto?

« Qui s'embarque pour le Puerto? »

Tel en est le refrain de la chanson.

Que se larga mi falua!

« Ma *falua* va prendre le large! »

s'écrie le marinero; puis, s'adressant à une jeune Andalouse qui va prendre place dans sa barque :

Señorita,
Levantusté esa patita,
Y sartuté a este barquiyo!
No se le ponga a uste tuerto
El molde de ese moniyo!

« Señorita, levez cette petite patte, et sautez-moi dans cette barque! Mais n'allez pas gâter le moule de ce joli corset! »

Pour nous rendre à Jerez, nous frétâmes une de ces *calesas* andalouses qui ressemblent assez aux *corricoli* de Naples; la nôtre, qui devait dater des premières années de ce siècle, était montée sur des roues immenses, et la caisse était ornée d'amours peints en rose sur un fond qui avait dû être vert tendre; nous nous entassâmes trois dans ce véhicule qui n'était pas trop large pour une personne. Après quelques heures de secousses, nous traversâmes le Guadalete et nous fîmes notre entrée dans Jerez.

Jerez de la Frontera. — Les *Jerezanos*. — *Majos* et *Aficionados*. — La *Plaza*. — Le *Toro del Aguardiente*. — La Cartuja. — Les vignobles; l'exploitation; les veillées des travailleurs. — Le *Capataz* et sa *Cuadrilla*. — La *Vendimia*. — Les *Lagares*. — Le *Vino Madre*. — Le *Jerez Seco*. — Le *Brown Sherry*. — L'*Amontillado*. — Le *Pajarete*. — Le *Moscatel*. — Les *Bodegas*.

Le *calesero*, qui conduisait notre pittoresque équipage, était, comme il nous l'apprit au bout d'un instant de conversation, un enfant de Jerez; jamais nous n'avions rencontré un échantillon aussi accompli de l'Andalou loquace, hâbleur et fanfaron, et pourtant on sait que ce type n'est pas rare dans ce pays. Nous nous amusâmes donc à faire causer notre *Jerezano* qui n'avait guère besoin, du reste, d'être encouragé, car il se mit à nous conter ses hauts faits sans nous laisser le temps de placer une seule parole : « Quand j'étais jeune, nous disait-il, je ne craignais pas un régiment entier, mieux que tout autre, je savais faire payer aux joueurs le *barato*, et les *majos* les plus farouches, quand ils me voyaient approcher devenaient plus doux que du sirop; et quand le soir j'allais parler avec ma *chica* qui m'attendait à la *reja* de sa fenêtre, aucun *mozo*, s'il tenait à ses oreilles, ne se serait risqué à passer dans la rue. »

Les *Jerezanos* jouissent, parmi les autres Andalous, d'une réputation assez bien établie en fait de hâbleries; notre *calesero* ne laissait rien à désirer sous ce rapport, et peut-être avait-il servi de modèle pour cette *Relacion andaluza*, populaire dans le pays où sont célébrés en vers de huit pieds les *Hazañas hechos y Valentias*, c'est-à-dire les exploits, hauts-faits et traits de courage de *Pepillo el Jerezano*.

Les Andalous, qui ne font nulle difficulté à se reconnaître les premiers hâbleurs de toute l'Espagne, excellent à se peindre eux-mêmes, et à photographier, pour ainsi dire, leurs fanfaronnades d'après nature; ce qu'ils savent faire, du reste, avec infiniment de grâce, d'esprit et de fine naïveté. Aussi notre *calesero* ne paraissait nullement embarrassé des contradictions assez fréquentes qui venaient de temps en temps embrouiller ses récits, et Dieu sait où l'énumération de ses prouesses se serait arrêtée, si nous n'étions enfin arrivés à Jerez.

Jerez *de la Frontera*, qu'on appelle ainsi pour la distinguer de Jerez *de los Caballeros*, une petite ville d'Estramadure, a également reçu ce nom à cause du voisinage de la frontière de Portugal. Faisons observer en passant qu'on a cessé d'écrire comme autrefois Xérès depuis que la nouvelle orthographe espagnole a substitué, dans certains cas, le J à l'X, au G et quelquefois à l'S.

Ce qui nous frappa tout d'abord quand nous en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trâmes à Jerez, ce fut un air de bien-être, de richesse, de propreté, qui n'est pas le privilége de toutes les petites villes espagnoles; Jerez n'est plus, du reste, une petite ville, car sa population a doublé depuis vingt-cinq ans, et dépasse aujourd'hui cinquante mille âmes.

Nous venons de dire quelle place distinguée occupent les *Jerezanos* parmi les fanfarons de l'Andalousie; ils ne sont pas moins célèbres comme *majos*, comme *toreros* et comme *contrabandistas*. Leurs danses, parmi lesquelles il faut citer le classique *Jaleo de Jerez*, tiennent le premier rang dans la chorégraphie andalouse.

Ces *majos* de Jerez, qui excellent à porter avec grâce l'élégant costume andalou, ont la réputation d'être fort habiles à manier la *navaja*, et d'avoir, comme on dit, la tête près du bonnet : c'est sans doute ce qui a donné naissance à un proverbe bien connu : *Burlas de manos, burlas de Jerezanos*, — Jeux de mains, jeux de Jerezanos; proverbe qui fait pendant au nôtre : Jeux de mains, jeux de vilains.

La *Plaza* de Jerez est peut-être, après celle construite à Valence il y a peu d'années, la plus belle et la plus vaste qu'il y ait en Espagne : nous y assistâmes à une course qui fit époque dans les annales de la Tauromachie, et que les *aficionados* comparaient à celles qui se donnent tous les ans à l'occasion de la Saint-Jean, et qui attirent à Jerez la foule la plus pittoresque. Huit taureaux furent tués dans cette *corrida*, sans compter le *Toro del aguardiente*, — c'est-à-dire littéralement, le taureau de l'eau-de-vie.

Cette expression, qui n'offre aucun sens aux personnes peu familiarisées avec les mœurs andalouses, s'applique à un taureau qu'on livre aux gens du peuple, presque tous passionnés pour les corridas, dès le point du jour, au moment où ils ont l'habitude de prendre leur *copita d'aguardiente*, ou comme ils disent de *tomar la mañana*, — de *prendre le matin*. Le *toro del aguardiente*, combattu par des *aficionados* qui ont plus d'enthousiasme que d'expérience, plus de témérité que de savoir, fait souvent plus d'une victime, et les plus heureux sont ceux qui s'en tirent avec une simple écorchure.

Mais revenons à notre *corrida :* entre les huit taureaux tirés, vingt-neuf chevaux furent enlevés morts du *redondel*, sans compter ceux qu'on abattit au dehors, et un *banderillero* reçut à l'épaule une *cogida* qui teignit de sang la veste vert-pomme toute frangée d'argent : c'était ce qu'on appelle en Espagne une bonne course.

Jerez n'est pas riche en monuments : le seul qui mérite d'être cité est la *cartuja*, ou chartreuse, que nous allâmes visiter à une demi-heure de la ville. La *cartuja*, aujourd'hui abandonnée, était autrefois un des principaux couvents de l'Espagne, et possédait de bons tableaux, qui ont tous disparu; nous prîmes un croquis de la façade, supportée par quatre colonnes d'ordre dorique, élégant spécimen de l'architecture espagnole à l'époque de Philippe II. C'est à peu de distance de la ville non loin des bords du Guadalete, que s'étendent les riches vignobles qui produisent les fameux vins de Jerez; leurs titres de noblesse ne sont pas de très-ancienne date, et remontent moins haut que ceux du Malvoisie et du Madère, car c'est à peine s'ils étaient connus au commencement du siècle dernier, et il n'y a guère plus de soixante ou quatre-vingts ans qu'ils sont l'objet d'un commerce très-important.

Les vignobles de Jerez occupent une superficie d'environ douze mille *aranzadas* de terrain, — quelque chose comme six mille hectares, qui produisent, bon an mal an cinq mille *botas* ou quinze mille *barricas* de vin, c'est ainsi qu'on nomme des tonneaux contenant ensemble cinq cent mille *arrobas*, ce qui approche du chiffre respectable de deux millions cinq cent mille litres. La plus grande partie des vignobles appartient aux négociants en vins, qui sont en même temps cultivateurs et fabricants, car ils ont des ateliers où de nombreux ouvriers travaillent à la confection des tonneaux nécessaires pour l'emmagasinage et l'expédition des vins. Quelques propriétaires ont des vignobles tellement considérables qu'ils occupent pour la culture seulement jusqu'à un millier de personnes à la fois. Nous citerons notamment la maison Domecq et la maison Gordon : M. Domecq possède le fameux vignoble de *Macharnudo*, le plus estimé des environs, et qui ne contient pas moins de cinq cents arpents.

A proximité des vignobles, s'élèvent de vastes édifices où sont logés et nourris, soit toute l'année, soit seulement pendant la durée des travaux, la plus grande partie des travailleurs. Ces bâtiments, ordinairement abrités sous de grands arbres, qui donnent une fraîcheur précieuse sous un climat brûlant, renferment en outre les pressoirs, *los lagares*, et une vaste *bodega* ou cave, destinée à conserver, pendant quelques jours seulement, le vin nouvellement sorti des pressoirs. Ils contiennent aussi une vaste salle qui sert en même temps de réfectoire et de dortoir; c'est là que, sous le manteau d'une vaste cheminée, ont lieu les veillées pendant les longues soirées d'hiver.

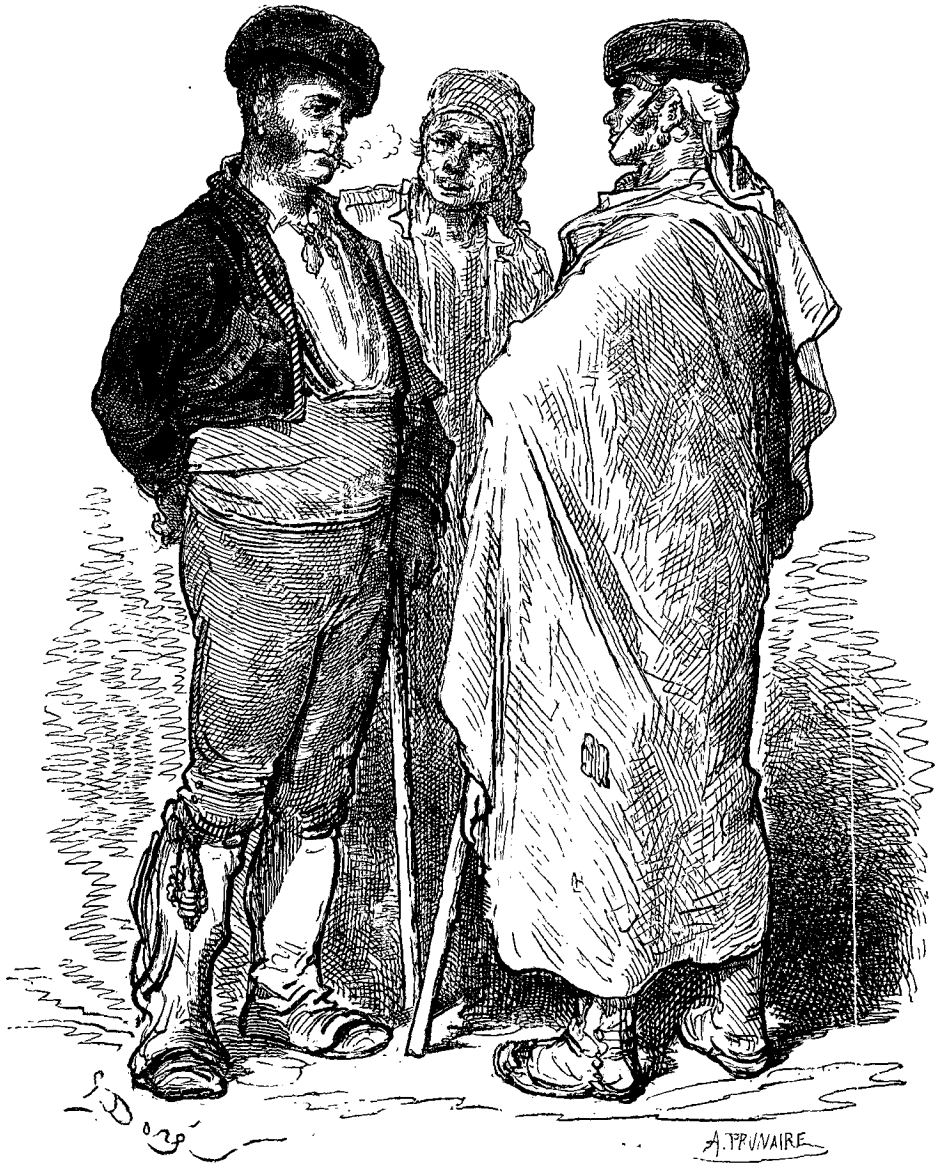
Nous assistâmes une fois à une de ces *tertulias* populaires; on ne saurait rien imaginer de plus gai, de plus pittoresque : dans le vaste foyer petillait joyeusement un grand feu de sarments; un énorme tronc de chêne vert, dont une moitié seulement pouvait entrer dans la cheminée, se tordait au milieu de la flamme, et de grosses fourmis, chassées par la chaleur et par la fumée, s'échappaient effarées des fissures de l'écorce. Une vingtaine d'Andalous au costume pittoresque et au teint bronzé, rangés autour du foyer, écoutaient en fumant leur cigarette un grand gaillard qui chantait d'une voix lente et nasillarde les couplets du *Tango americano*, une des chansons les plus populaires de l'Andalousie. Le virtuose se livrait sur sa guitare à une véritable gymnastique, frappant le bois de coups secs avec son pouce et les quatre doigts, et faisant bourdonner du revers de la main les six cordes de son instrument. Les auditeurs marquaient la mesure à coups de talon et en frappant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la paume de la main, et à la fin de chaque *copla* s'écriaient en chœur *otra! otra!* Et les plaisanteries, les bons mots, enfin toutes ces saillies qu'on appelle des andalousades, — *andaluzadas*, partaient de tous côtés comme les fusées d'un feu d'artifice; et c'est le cas de le dire ici avec un écrivain espagnol : « si à Paris l'esprit court les rues, en Andalousie il se promène par les champs. »

Dans la belle saison, les travailleurs se réunissent sous les grands arbres, qui sont témoins de scènes pareilles à celle que nous venons de décrire; c'est là aussi qu'ils viennent faire la sieste entre les heures consacrées au travail.

La maison que nous visitâmes comprenait aussi, outre l'habitation du propriétaire, une petite chapelle destinée aux ouvriers; mais la cuisine n'était pas la partie la moins curieuse : quatre vastes chaudières de cuivre rouge étaient sur le feu; le bœuf, le lard, les gar-

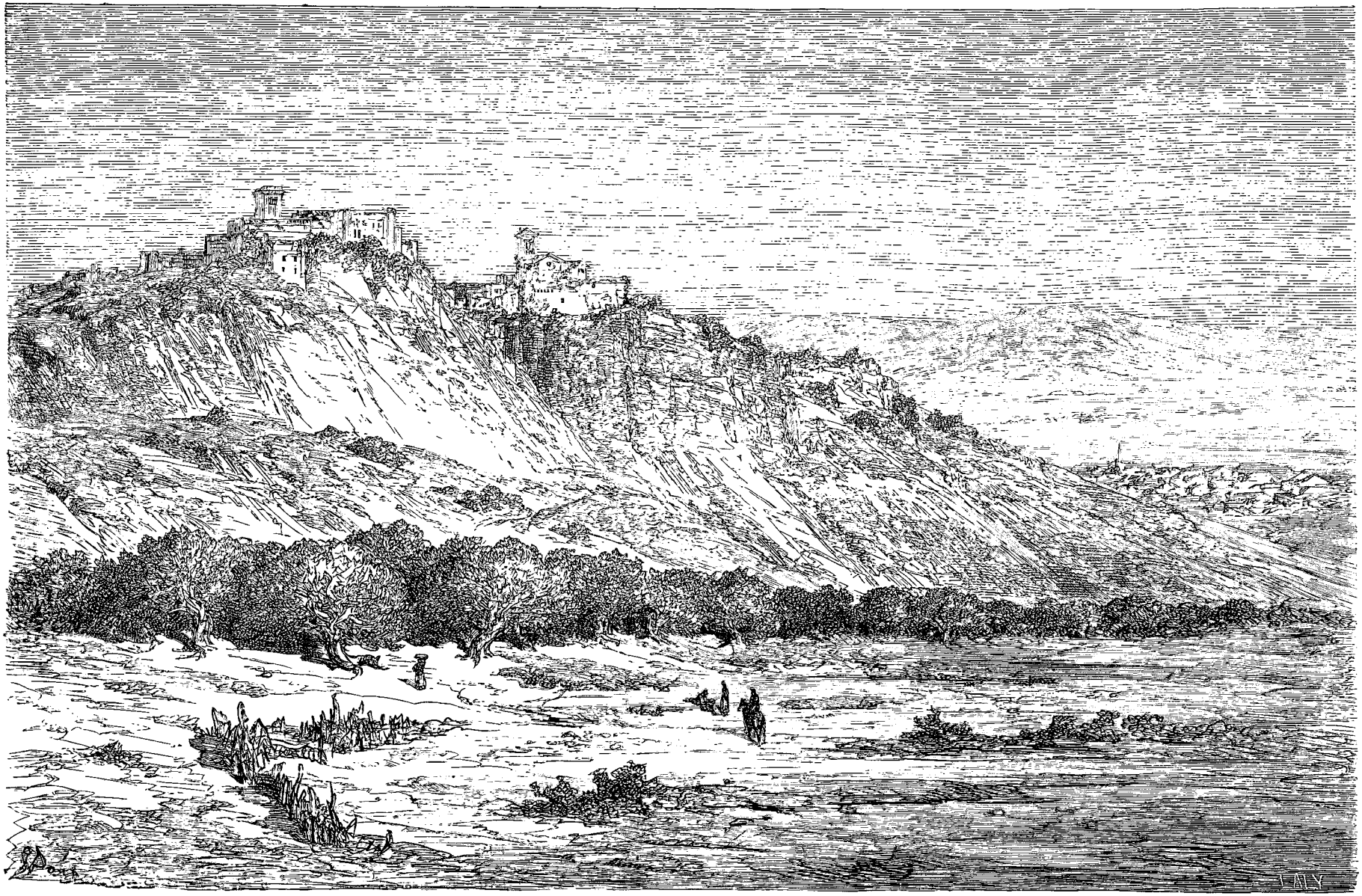


Majo et paysans des environs de Jerez (Xérès). — Dessin de Gustave Doré.

banzos (pois chiches), les piments et les tomates répandaient au loin leur fumet, qui aurait pu nous paraître appétissant si l'odeur âcre de l'huile rance ne s'y fût mêlée. D'immenses terrines de cette grossière faïence à dessins verts qui se fabrique à Séville contenaient de nombreuses rations de *gazpacho*, soupe froide et rafraîchissante, chère aux Andalous, et de blanches *alcarrazas* d'Andujar, alignées en longues files, laissaient suinter à travers leur terre poreuse une eau limpide qui s'écoulait sur des planches légèrement inclinées. Tout cela nous faisait penser aux noces de Gamache, et nous cherchions instinctivement, parmi les nombreux travailleurs qui circulaient autour de nous, des physionomies qui nous rappelassent celles de l'ingénieux Hidalgo et de son fidèle écuyer.

Les vignes de Jerez sont l'objet des soins les plus minutieux, comme chez nous celles qui produisent le vin de Champagne; quand le raisin commence à mûrir, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arcos de la Frontera. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travailleurs se divisent en escouades ou *cuadrillas* de douze personnes; chaque *cuadrilla*, commandée par un *capataz*, — c'est ainsi qu'on nomme le maître-valet chargé de la surveillance, — se répand dans la vigne et la *vendimia* commence.

C'est un rude et fatigant métier que celui de vendangeur en Andalousie, aussi est-il réservé exclusivement aux hommes, et n'y voit-on jamais, comme dans certaines parties de la France, des femmes se mêler aux travailleurs.

Il faut voir ces robustes Andalous, au teint bronzé, travailler des journées entières malgré l'ardeur d'un soleil africain, n'ayant, pour abriter leur tête, qu'un vieux *sombrero calañes* et souvent un simple foulard dont les coins retombent sur le cou. Une petite serpette et une cuve de bois sont leurs seuls instruments; cette cuve a la forme d'une pyramide renversée et tronquée à la partie inférieure; on l'emploie à l'exclusion des paniers, qui pourraient laisser filtrer un jus précieux à travers leur tissu; précaution qui n'est pas indifférente quand il s'agit d'un vin dont le prix s'élève souvent à plus de deux cent cinquante réaux l'*arroba*[1]. Une fois que la cuve de bois est remplie, les vendangeurs la chargent sur leur dos au moyen de deux courroies, comme on ferait d'une hotte.

Avant qu'une vigne soit entièrement vendangée, il faut que les travailleurs la parcourent bien des fois en tous sens, car il leur est recommandé de choisir les grappes, c'est-à-dire de ne cueillir que celles dont la maturité est parfaite, ce qui est très-important pour la bonne qualité du vin.

A mesure que le raisin est cueilli, on l'étend sur de grandes claies de jonc — *esteras de esparto* — qu'on étend au soleil à proximité du pressoir; on le laisse ainsi exposé quelques jours, en ayant soin de le couvrir pendant la nuit, pour le mettre à l'abri de la rosée, et retourner les grappes de temps en temps, afin que la chaleur fasse évaporer la partie aqueuse du raisin.

Lorsque les grappes sont parfaitement sèches, on les porte aux *lagares*, — aux pressoirs, — où elles sont soumises à l'action de presses mues par des bras vigoureux; il en sort du vin doux — *mosto* — qu'on verse dans les tonneaux, où on les laisse le temps nécessaire pour que la fermentation se produise. La fermentation est ordinairement terminée au mois de janvier, et alors le *mosto* devient de vrai vin; on enlève la lie et on le laisse reposer jusqu'à l'époque où il doit être exporté.

Les vins de Jerez ne sont jamais expédiés sans avoir été préalablement clarifiés; on emploie pour cela des blancs d'œufs qu'on mélange avec une craie ou terre blanche qui se trouve dans les environs de Jerez; cette opération terminée, on ajoute un peu de *vino madre* (vin mère), — c'est ainsi qu'on appelle un vin très-vieux qu'on garde pour améliorer les autres.

Il ne sort pas de Jerez une *bota* de vin qui n'ait été plus ou moins mélangée d'*aguardiente;* cette addition d'eau-de-vie a pour but de permettre au vin de mieux supporter l'exportation et de satisfaire le goût de certains palais, notamment de ceux de nos voisins d'outre-Manche, plus ou moins blasés par le gin et le whisky. On nous assura que la proportion ordinaire est d'un litre d'eau-de-vie pour soixante litres de vin, mais notre conviction est qu'elle est presque toujours plus considérable.

Les vins de Jerez se divisent en *secos* et *dulces*. Parmi les premiers, il faut distinguer le *jerez seco*, proprement dit, et le *jerez amontillado;* tous deux proviennent du même raisin, du même *mosto*, et souvent même sont sortis du même pressoir, et cependant ils n'ont ni la même couleur, ni la même odeur, ni le même goût; ces différences tiennent, nous a-t-on dit, à certains procédés de fabrication.

Le *jerez seco* se distingue par un parfum aromatique tout particulier, plus prononcé que celui de l'*amontillado;* il y en a de trois sortes qu'on appelle, à Jerez, *paja, oro* et *oscuro*, c'est-à-dire paille, couleur d'or et foncé. Le *jerez oscuro*, d'un brun foncé, est presque entièrement expédié en Angleterre, après avoir subi, tout naturellement, une forte addition d'eau-de-vie; c'est ce vin qu'on boit à Londres sous le nom de *brown sherry*, — jerez brun.

Quant au *jerez amontillado*, il est d'une couleur de paille plus ou moins foncée; sa saveur, dans laquelle les amateurs reconnaissent un certain goût de noisette, est beaucoup plus riche et beaucoup plus fine, et le fait rechercher davantage des gourmets au palais délicat; aussi le *jerez amontillado* se vend-il ordinairement plus cher que l'autre. Le nom d'*amontillado* vient d'une certaine analogie que le vin présente avec celui qu'on récolte à Montilla, dans la province de Cordoue.

Les vins doux de Jerez sont le *pajarete*, qu'on appelle chez nous *pacaret*, qui est également connu sous le nom de *pedro-jimenez*, et le *moscatel*, ou muscat. Le premier se fait avec un raisin doux qu'on appelle également *pajarete*, et qu'on laisse exposé au soleil pendant une douzaine de jours; quand on le porte au pressoir, il est presque arrivé à l'état de raisin sec et contient une grande quantité de sucre. Le *moscatel* se fait avec du raisin muscat plus sucré que le *pajarete;* aussi est-il plus doux encore que le vin.

Le jerez est un des vins qui se conservent le plus longtemps; on nous en fit goûter qui avait quatre-vingts ans et plus. Les grands propriétaires de Jerez accueillent avec la plus parfaite courtoisie les étrangers qui leur sont recommandés; les *lagares* (pressoirs) et les *bodegas*, immenses celliers où l'on emmagasine le vin, leur sont facilement ouverts. Vues de l'extérieur, ces *bodegas* aux immenses façades régulières et symétriques dénuées de fenêtres, aux toits composés de lignes droites, manquent absolument de pittoresque; mais, en revanche, les parfums qui s'exhalent des fenêtres frappent agréablement l'odorat des passants, et il y a certains

1. Un peu plus de quatre francs le litre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours, notamment lorsque souffle le brûlant *solano*, où l'on peut dire que presque toute la ville en est imprégnée.

Les *bodegas* de Jerez présentent, comme les *chaix* de Bordeaux, le superbe coup d'œil d'innombrables barriques de toutes dimensions alignées en bon ordre sur cinq ou six rangs de hauteur; la ventilation est admirablement ménagée pour que la température reste toujours à un degré convenable, et pour faciliter l'évaporation.

Une *bodega* contient ordinairement quatre ou cinq récoltes, car le vin ne se vend guère avant cinq ans; elle contient en outre l'assortiment des vins qu'on laisse vieillir, et qu'on appelle *vinos añejos*, assortiment qui comprend des vins d'âges différents; puis enfin les *vinos madres* ou vins mères, qui se conservent toujours en quantité égale.

La contenance moyenne d'une *bodega* est de cinq mille botas de trente *arrobas* (quinze à seize litres) chacune; celle de M. Domecq contient, dit-on, jusqu'à quinze mille futailles. Quand nous la visitâmes, on nous reçut avec la plus grande courtoisie; le *capataz* qui nous accompagnait nous fit marcher près d'une heure dans de véritables allées de tonneaux; de temps en temps il s'arrêtait pour nous faire goûter d'un vin précieux dont il retirait une certaine quantité en plongeant dans le tonneau une petite pompe, qu'il vidait ensuite dans des *cañas*, verres longs et étroits qui ressemblent assez à un verre de lampe qu'on aurait coupé par la moitié.

Les *cañas de jerez* jouent un très-grand rôle dans les chansons populaires d'Andalousie, à côté des *trabucos*, des *cigarros*, de la *sandunga*, et autres *cosas de Andalucia :*

Tu sandunga y un cigarro,
Y una *caña de jerez;*
Mi jamelgo y un trabuco,
¿ Que mas gloria puede haver ?

Ainsi chante un *Majo* andalou, en s'adressant à sa *Maja :*

« Ta grâce et un cigare,
Et un verre de jerez;
Mon cheval et un tromblon,
Quoi de meilleur au monde ? »

La *fabrica de toneles* n'est pas moins intéressante à visiter que les *bodegas;* de nombreux ouvriers sont occupés à planer et à cintrer des planches de merrain de Hollande choisies avec soin; d'autres les ajustent, les cerclent, et une fois les tonneaux terminés, on les remplit, avant d'y mettre le vin, d'une eau limpide qu'on renouvelle souvent.

Nous allâmes avant de quitter Jerez, visiter sur les bords du Guadalete un monticule non loin duquel, suivant la tradition, se livra en 711 la fameuse bataille à la suite de laquelle Roderick, le dernier roi goth d'Espagne, livra le pays aux Musulmans, et nous continuâmes notre route vers Arcos de la Frontera.

Arcos de la Frontera. — La *puente de Arcos.* — San Lucar de Barrameda; le *manzanilla.* — Palos; le départ de Christophe Colomb. — Bonanza. — Le Guadalquivir. — La *Isla Mayor* et la *Isla Menor.* — Les taureaux de combat. — Un *Picador* en voyage. — Une fête andalouse : le *Herradero;* le *Tentadero;* le baptême des taureaux. — Coria. — San Juan de Alfarache. — Arrivée à Séville.

Arcos de la Frontera, malgré le voisinage du chemin de fer de Cadiz à Séville, est un des endroits qui ont le mieux conservé les mœurs et les costumes andalous. La ville, qui sélève au-dessus du Guadalete, est séparée en deux par une rue longue et escarpée, horriblement pavée, mais des plus pittoresques; suivant l'ancien usage un ruisseau, ménagé au milieu, sert à l'écoulement des eaux; les murs blanchis à la chaux, comme du temps des Arabes, les toits plats couverts de grandes tuiles imbriquées, les *rejas* de fer qui défendent les fenêtres; tout cela donne à la *Calle major* d'Arcos de la Frontera un aspect tout à fait original. Tout en haut de la ville s'élèvent, à côté de l'église de vieilles tours moresques couronnées de créneaux; le sacristain nous fit monter au sommet du clocher, d'où nous découvrîmes une vue superbe : à nos pieds une colline plantée d'oliviers; plus bas le Guadalete, qui sillonnait une plaine admirablement cultivée, et dans le dernier plan les hautes crêtes de la Serrania de Ronda, dont les découpures bizarres se confondaient avec les nuages.

Le pont d'Arcos, sur le Guadalete, a donné lieu à toutes sortes de dictons populaires, comme chez nous le pont d'Avignon : ainsi quand une personne entreprend une tâche sans la mener à fin, on la compare à la *Puente de Arcos*, « qu'on n'acheva jamais, bien qu'on eût à portée les pierres et la chaux. »

Como á la puente de Arcos
Te ha de suceder;
Que trajeron cal y canto,
Y se quedó por hacer;

Ou bien encore ce *refran :*

Aquel que mas alto sube
Mas grande porrazo dá :
Mira la puente de Arcos,
En lo que vino á parar!

« Celui qui veut s'élever trop haut fait une chute plus grande : vois ce qui est arrivé au pont d'Arcos! »

Remontons le cours du Guadalete jusqu'à Jerez, et en quelques heures nous arrivons à San Lucar de Barrameda, le pays des jolies filles, si nous en croyons cet autre refrain populaire :

Para alcarrazas, Chiclana,
Para trigo, Trebujena,
Y para niñas bonitas,
San Lucar de Barrameda.

« Pour les *alcarrazas*, Chiclana, pour le blé, Trebujena, et pour les jolies filles, San Lucar de Barrameda. »

San Lucar est situé sur la rive gauche du Guadalquivir, à peu de distance de l'embouchure du fleuve, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'élargit beaucoup avant de se jeter dans l'Océan. Bâtie sur une plage presque à fleur d'eau, la ville n'offre rien de très-remarquable ; quelques palmiers, qui s'élèvent au-dessus d'un terrain sablonneux brûlé par le soleil, témoignent de la douceur du climat, qu'on peut comparer à celui de Malaga. La grande affaire de San Lucar de Barrameda, c'est le commerce des vins, principalement de ceux de Manzanilla, qui doivent leur nom à une petite ville d'Andalousie. Le manzanilla est un excellent vin, un peu plus pâle que le jerez et beaucoup moins capiteux ; les Espagnols, qui en font un cas particulier, consomment la plus grande partie de ce qui se produit, de sorte qu'il ne s'en exporte qu'une assez petite quantité.

La côte d'Andalousie, au nord de l'embouchure du Guadalquivir, est presque toujours plate et sablonneuse ; le plus souvent, des pins rabougris et quelques plantes aromatiques sont la seule végétation qui s'élève sur le rivage à peu près désert.

C'est à l'extrémité nord de cette côte, non loin de la frontière de Portugal, qu'est situé le petit port de Palos, dont le nom a été immortalisé par Christophe Colomb. On sait que c'est de Palos que le célèbre navigateur génois, après avoir obtenu, non sans de grandes difficultés, le consentement d'Isabelle la Catholique, s'embarqua pour aller à la recherche d'un nouveau monde. La petite escadre ne se composait que de trois *carabelas* : *la Santa-Maria*, que commandait Christophe Colomb, *la Pinta* et *la Niña*. Le vendredi, 3 avril 1492, l'expédition quitta le port de Palos, et le 15 mars de l'année suivante, c'est-à-dire sept mois et onze jours après son départ, le grand homme y abordait pour offrir un nouveau monde à Ferdinand et Isabelle, qui devaient bientôt le payer d'ingratitude. Leurs successeurs furent moins ingrats ; on lit, sur la tombe de son fils Fernando, dans la cathédrale de Séville, ces deux vers qui, malgré leur simplicité, en disent plus long que les phrases les plus pompeuses :

A Castilla y á Leon
Nuevo mundo dió Colon.

« Colomb a donné un nouveau monde aux royaumes de Castille et de Léon. »

Palos, dont le nom serait à peine connu sans ces grands souvenirs qui s'y rattachent, n'est plus aujourd'hui qu'un port sans importance, fréquenté seulement par quelques pêcheurs.

Comme nous voulions remonter le Guadalquivir depuis la mer jusqu'à Séville, nous nous rendîmes de San Lucar à Bonanza, qui n'en est qu'à une très-courte distance, et où s'arrêtent les bateaux qui font journellement le voyage de Cadiz à Séville et réciproquement.

Bonanza n'est qu'une petite ville insignifiante, où est établi un poste de douane ; ce nom, qui signifie littéralement *calme*, lui a été donné parce qu'elle est située à l'endroit où commence le fleuve et où le calme succède à l'agitation de la mer ; un peu plus bas, à l'endroit où les eaux jaunâtres du Bétis se mêlent aux eaux bleues et transparentes de l'Océan, est la fameuse *barre* du Guadalquivir, où la lame se fait sentir assez fortement. C'est alors que les voyageurs peu aguerris contre le mal de mer s'appuient mélancoliquement sur le bordage et prennent cette position significative que les Espagnols définissent d'une manière assez pittoresque : *cambiar la peseta* (changer sa piécette).

On connaît l'étymologie du mot Guadalquivir, qui vient de l'arabe *Ouad-al-Kebir*, littéralement la Grande-Rivière ; les *Gitanos* l'appellent encore aujourd'hui *Len Baro*, mots qui, dans leur langage, ont exactement la même signification. Tout le monde sait que c'était le *Bétis* des anciens et qu'il a donné son nom à la Bétique, ce pays merveilleux si souvent chanté autrefois, et plus récemment par Fénelon qui, dans un des chants du *Télémaque*, y place les Champs-Élysées et en fait une description plus séduisante que la réalité.

Notre bateau à vapeur avait pour nom *le Rápido*, nom qu'il nous parut ne mériter que médiocrement ; car, malgré le peu de courant du fleuve, il le remontait avec une lenteur majestueuse. Après deux heures de marche, nous dépassâmes le bourg de Trebujena, qui s'élève à peu de distance au sommet d'un monticule, et dont un quatrain populaire que nous avons cité plus haut vante les riches moissons.

A partir de là le fleuve devient beaucoup plus étroit, et sa largeur ne dépasse guère celle de la Seine à Paris. Sur les rives plates et presque à fleur d'eau, nous apercevions de temps en temps des rangées de hérons, hôtes habituels du fleuve, qui se tenaient immobiles sur une patte, sans paraître se soucier le moins du monde du bruit et du remous causés par le bateau à vapeur. Bientôt nous arrivâmes à l'endroit où le Guadalquivir se sépare en deux et forme une grande île qu'on appelle la *Isla Mayor*, pour la distinguer d'une autre plus petite qu'on rencontre un peu plus haut et qui porte le nom d'*Isla Menor*.

Dans les immenses prairies qui s'étendent sur les deux rives, paissent en liberté des chevaux et des troupeaux de taureaux sauvages destinés aux *corridas*. Dans ces prairies, qu'on appelle *dehesas*, nous n'apercevions que quelques *chozas* ou cabanes de jonc, et pas un seul arbre à l'horizon ; ce qui nous remit encore en mémoire le plaisant passage du *Pèlerinage de Childe-Harold*, où lord Byron appelle le taureau « *ce roi des forêts.* »

De temps en temps quelques taureaux s'avançaient presque sur le bord, les jambes à moitié cachées dans les roseaux, et regardaient passer d'un air farouche le bateau qui effleurait presque la rive. Le *picador* Calderon, qui se rendait à Séville pour les courses, et dont nous avions fait la connaissance sur le bateau à vapeur, s'amusait à porter un jugement sur les taureaux les plus rapprochés de nous, et tirait pour ainsi dire leur horoscope en nous expliquant ce qu'ils promettaient comme taureaux de combat et en quoi ils laissaient à désirer.

Les *toreros* portent habituellement en voyage le cos-

1. Bourg qui s'élève sur un monticule au-dessus du Guadalquivir, à quelques lieues de San Lucar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un *herradero*, près des bords du Guadalquivir. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tume andalou : Calderon en avait un de cuir fauve orné de broderies de soie et d'une superbe *botonadura de plata*, c'est-à-dire d'une infinité de gros boutons de filigrane d'argent ; comme nous paraissions l'admirer beaucoup, il s'empressa de nous l'offrir avec la gracieuse formule espagnole : *á la disposicion de usted*. Nous refusâmes, suivant l'étiquette voulue, mais nous ne pûmes nous dispenser d'accepter une bouteille de *manzanilla* que le picador demanda au *mozo*, et qui ne tarda pas à être suivie d'une autre que nous lui offrîmes à notre tour ; bientôt il en demanda une troisième, et nous ne voulûmes pas rester en arrière ; fort heureusement nous pûmes constater en cette occasion que le *manzanilla* est un vin peu capiteux, car notre ami Calderon, qui était un bon vivant, un *hombre de rumbo y de trueno*, comme disent les Andalous, ne paraissait pas disposé à s'arrêter en si beau chemin. Aussi bien il tenait à nous faire part d'une idée fixe qu'il caressait depuis longtemps ; c'était tout simplement d'organiser des combats de taureaux à Paris, et il nous avoua qu'il ne rencontrait jamais un Français sans essayer de le mettre de moitié dans son projet. Nous eûmes beau lui dire qu'il devait renoncer à l'espoir de voir ses idées réalisées, il ne parut que médiocrement convaincu.

« Nous causerons de cela plus tard, » nous dit-il.

Et il nous engagea à aller loger avec lui à Séville, à la *posada de Toreros* où il avait l'habitude de descendre, nous promettant de nous faire voir un *herradero* sur les bords du Guadalquivir, à peu de distance de l'endroit où nous étions en ce moment. Nous avions déjà trop goûté des *posadas* de tous genres pour nous livrer à cet excès de couleur locale ; mais nous lui promîmes notre visite, car nous ne voulions pas manquer une si bonne occasion de voir le *herradero* promis.

On entend par *herradero* l'opération qui consiste à marquer les jeunes taureaux ou *novillos* à l'aide d'un fer rouge et à séparer ceux qui doivent être élevés pour le combat, de ceux qu'on destine aux paisibles travaux de l'agriculture.

Un *herradero* en Andalousie, et surtout dans les environs de Séville, est une véritable fête nationale à laquelle se rendent avec un égal empressement les *aficionados* de la ville et des campagnes, et on ne saurait trouver une meilleure occasion d'étudier les mœurs andalouses dans leurs détails les plus pittoresques.

Nous partîmes donc de grand matin en *calesa* pour une *hacienda* (ferme), située un peu plus haut que Coria, à peu de distance du Guadalquivir ; nous rencontrâmes en route de nombreux amateurs qui se rendaient comme nous au herradero, les uns en *calesa*, les autres montés sur de beaux chevaux andalous au poil noir et à la longue crinière ; d'autres encore, et c'étaient les plus nombreux, étaient empilés dans des *carros* aux roues massives, traînés par deux bœufs et couverts de guirlandes de feuillage.

Cette longue procession de véhicules de toutes formes et de toutes couleurs nous fit songer aux fêtes populaires des environs de Naples. Le caractère des Andalous nous paraît offrir, sous beaucoup de rapports, une certaine analogie avec celui des Napolitains : c'est le même entrain, la même passion pour la musique et pour la danse, nous allions dire la même gaieté ; cependant celle des Andalous nous a toujours semblé plus bruyante, plus expansive, plus folle. Si Léopold Robert avait peint une scène populaire d'Andalousie, il n'aurait eu aucun prétexte pour y introduire ce fond de mélancolie qu'on remarque dans ses *Moissonneurs napolitains*.

Quand nous arrivâmes sur le terrain, beaucoup d'*aficionados* avaient déjà pris place autour de l'enceinte, qui ne tarda pas à être entièrement envahie par les amateurs. Cette enceinte ne ressemblait en rien aux arènes de pierre ou de bois où se donnent, dans les villes, les courses de taureaux : des tonneaux renversés, quelques planches et des cordes tendues en faisaient tous les frais avec quelques *carros*, *carretas* et autres véhicules pareils à ceux que nous avions rencontrés en route ; quelques toiles surpendues à des pieux garantissaient les spectateurs de l'ardeur du soleil. Nous prîmes place à notre tour, et bientôt un jeune taureau, un *novillo*, fut introduit dans l'enceinte improvisée pour subir la double épreuve du *tentadero* et du *herradero*. Le *tentadero*, c'est l'essai du jeune taureau, l'examen qu'on lui fait subir pour savoir s'il réunit les qualités qu'on exige des *toros de muerte ;* à la suite de cet examen, tous les *novillos* sont indistinctement marqués du fer chaud ; seulement, comme nous l'avons dit, on sépare ceux jugés bons pour le combat de ceux destinés à labourer la terre.

Les amateurs de courses attachent la plus grande importance à cet examen, à ce triage des jeunes taureaux ; ils se préoccupent tout d'abord du pelage, *pelo*, et de ce qu'ils appellent la *pinta del toro*, c'est-à-dire l'aspect général du sujet. Les taureaux qui ne jouissent pas d'une santé parfaite sont ordinairement mis de côté comme indignes de combattre ; il y a aussi certaines infirmités, certains vices de conformation qui motivent l'exclusion : ainsi on tient compte de *las libras*, c'est-à-dire du poids, car les taureaux qui ont trop d'embonpoint sont rejetés comme *aplomados*, c'est-à-dire *de plomb*, parce qu'ils se fatiguent dès les premiers moments de la course.

On écarte également les jeunes taureaux dont la vue laisse à désirer, et qu'on appelle *burriciegos*. Ils sont généralement difficiles à combattre, surtout les *tuertos*, c'est-à-dire qui louchent ; bien que propres à être combattus dans certaines conditions, les taureaux atteints de ce singulier défaut sont très-dangereux dans quelques cas, notamment si l'*espada*, au moment de donner la mort, ne tient pas compte du strabisme de son adversaire.

Pour connaître l'âge d'un taureau, on examine les dents et les cornes : les dents sont au complet à la fin de la troisième année, et restent blanches jusqu'à la sixième ; ensuite elles commencent à jaunir et à noircir. Quant aux cornes, que les gens du métier appellent *las*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

astas, les piques, elles permettent de déterminer d'une manière plus certaine encore, l'âge de l'animal : lorsqu'il a atteint trois ans, il se détache une enveloppe qui n'est guère plus épaisse qu'une feuille de papier ordinaire, et il se forme, à la partie inférieure de chaque corne, une espèce d'anneau ou de bourrelet qui se renouvelle chaque année; de sorte que les toreros, pour savoir l'âge d'un sujet, n'ont qu'à compter le nombre de ces bourrelets : trois ans pour le premier, et un an pour chacun des suivants.

« Faites attention, nous dit notre cicerone Calderon; voici un *novillo de buen trapio :* il ne peut manquer de devenir, dans deux ou trois ans, un excellent taureau de combat, car il réunit toutes les qualités requises; poil doux, épais et brillant; jambes sèches et nerveuses, articulations souples; voyez ses cornes, elles sont fortes, pas trop grandes, égales et noires; sa queue est longue, fine et bien fournie; ses yeux noirs et vifs; ses oreilles velues et mobiles. »

Pendant que Calderon nous parlait, plusieurs *aficionados* avaient sauté dans l'enceinte et se préparaient à *capear le novillo :* quelques paysans se servaient simplement de leur *manta;* quant aux *aficionados* de Séville, ils avaient eu la précaution de se munir de véritables *capas* aux couleurs éclatantes, pareilles à celles qu'emploient les *chulos* ou *capeadores*. Calderon avait dit vrai, le *novillo* était plein d'ardeur et de courage. Les *capeadores l'appelèrent à la cape* (*llamaronle á la capa*), et l'attirèrent vers une vieille *burra* qu'on avait couverte de débris de mantas et d'*aparejos*, et qui se tenait piteusement dans un coin; en un clin d'œil la pauvre ânesse fut renversée les quatre fers en l'air aux grands applaudissements de l'assemblée, mais sans éprouver le moindre mal, grâce à l'épaisse cuirasse de laine dont elle était matelassée.

Le *novillo* se retourna ensuite contre ses adversaires, qui s'amusèrent à quelques *suertes de capa;* bientôt enfin il fut renversé à son tour, après qu'un vigoureux paysan l'eut coiffé de sa manta; à peine fut-il à terre qu'un autre paysan, vêtu du costume andalou, s'approcha et lui appliqua un fer chaud à l'épaule. Aussitôt que le *novillo* sentit la brûlure, il se mit à pousser des beuglements plaintifs et à tirer la langue d'une manière lamentable; après quoi il se releva et quitta l'enceinte pour être bientôt dirigé vers la *dehesa*. Chaque *novillo* reconnu bon pour le combat reçoit un nom; c'est ordinairement une des dames invitées à la fête ou quelques amis du propriétaire qui sont chargés de le choisir; ce nom est tantôt de fantaisie, comme *Judio* (le juif), *Sastre* (le tailleur), *Brujo* (le sorcier); tantôt il est emprunté à une des qualités du *novillo*, par exemple : *Moreno* (le brun), *Leon* (le lion), *Morito* (le noiraud), etc., etc.

Les *aficionados* expérimentés se trompent rarement sur les dispositions d'un jeune taureau; ils prétendent qu'on n'est plus assez sévère pour le choix des sujets, que les *castas*, c'est-à-dire les races, ne sont plus aussi pures qu'autrefois; en un mot que le beau temps de l'art est passé.

A propos des *novillos*, n'oublions pas de mentionner les *novilladas de lugar* : c'est le nom qu'on donne aux courses de jeunes taureaux qui se donnent dans les villages. Ces fêtes populaires n'attirent pas moins d'amateurs que les *herraderos* que nous venons de décrire, seulement la *novillada de lugar* est une réjouissance tont à fait locale, à laquelle prennent rarement part les habitants des villes.

Nous avons dit combien la passion des combats de taureaux est répandue en Andalousie, surtout parmi les gens du peuple : les campagnards ne sont pas des aficionados moins passionnés que les citadins; seulement, comme ils n'ont pas de *plaza de toros*, ils se contentent d'en établir une de circonstance, en barricadant la place du village au moyen de *carros*, de *galeras* ou d'autres véhicules du même genre.

Nous assistâmes, dans un village des environs de Séville, à une *novillada* dans un de ces cirques improvisés, et nous fûmes émerveillés de l'agilité des paysans andalous, qui, dans un espace restreint, savaient toujours échapper au taureau, soit en s'accrochant à un balcon, soit en disparaissant subitement derrière les roues d'une *carreta*.

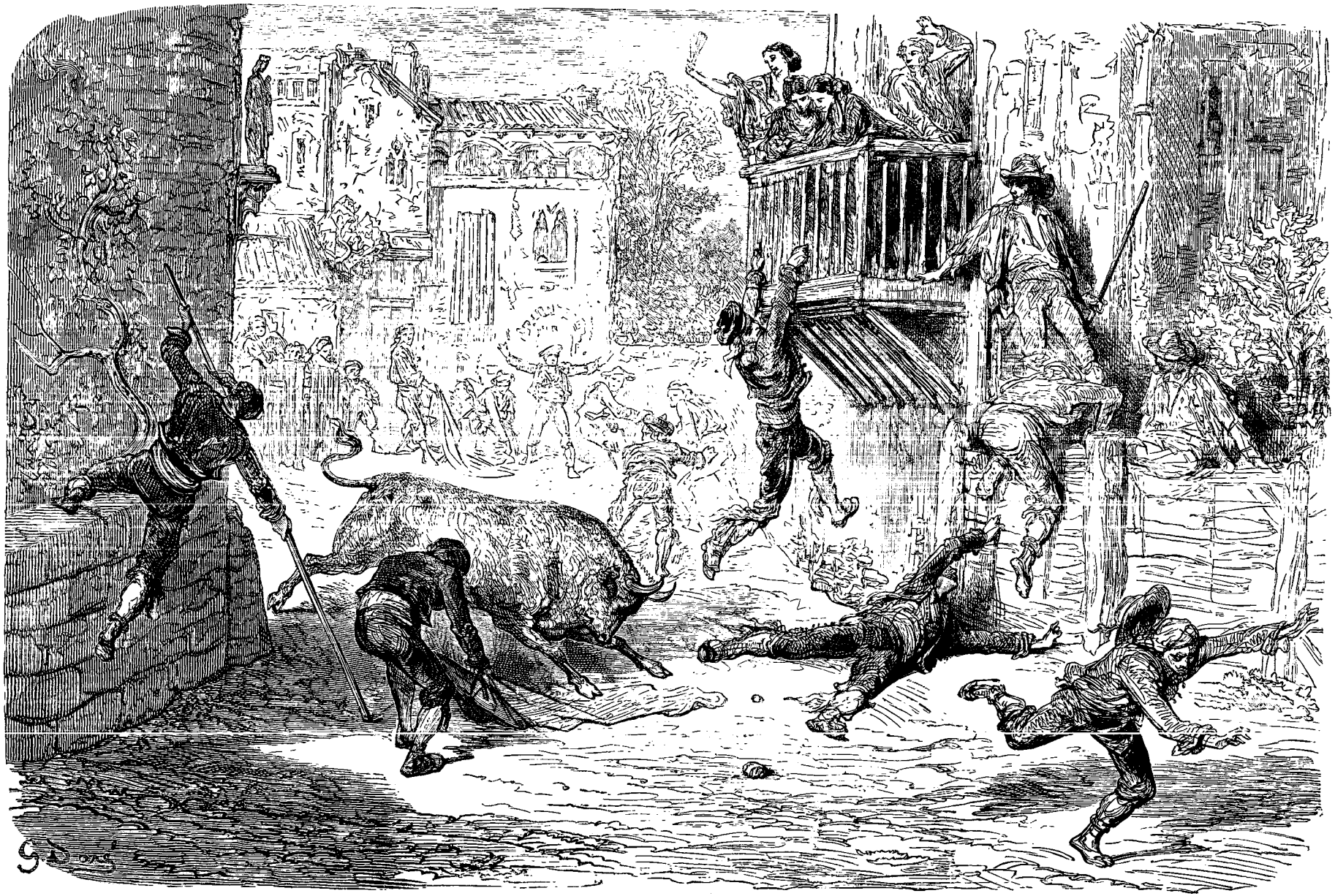
Mais revenons au Guadalquivir; nous venions de dépasser la Isla Mayor et la Isla Menor; à mesure que nous approchions de Séville, le fleuve devenait plus étroit; ses rives encaissées, ses eaux troubles, jaunâtres et tranquilles nous faisaient penser au Tibre, au *flavum Tiberim* que nous avions, quelques années auparavant, remonté en bateau à vapeur. Nous passâmes devant Coria, petite ville célèbre par ses énormes *tinajas* et *jarras* de terre cuite, dont les dimensions dépassent de beaucoup celles des plus grandes amphores romaines; nous laissâmes encore sur notre gauche le bourg de *Gelves*, puis un joli village entouré de grenadiers et d'orangers : c'était San Juan de Alfarache, le pays du *picaro* Guzman de Alfarache; ce village, dont les blanches maisons sont entourées d'orangers et de citronniers, nous fit penser au célèbre roman picaresque de Mateo Aleman, citoyen de Séville, qui l'appelle *el mas deleitoso de aquella comarca*, — le plus agréable de cette contrée.

Nous n'étions plus qu'à une lieue de la capitale de l'Andalousie; déjà nous pouvions apercevoir, au-dessus de nombreux clochers, la Giralda et sa grande statue de bronze que doraient les rayons du soleil couchant; une demi-heure après nous débarquions près d'une petite tour moresque, la *torre del Oro;* nous étions à Séville.

Ch. DAVILLIER.

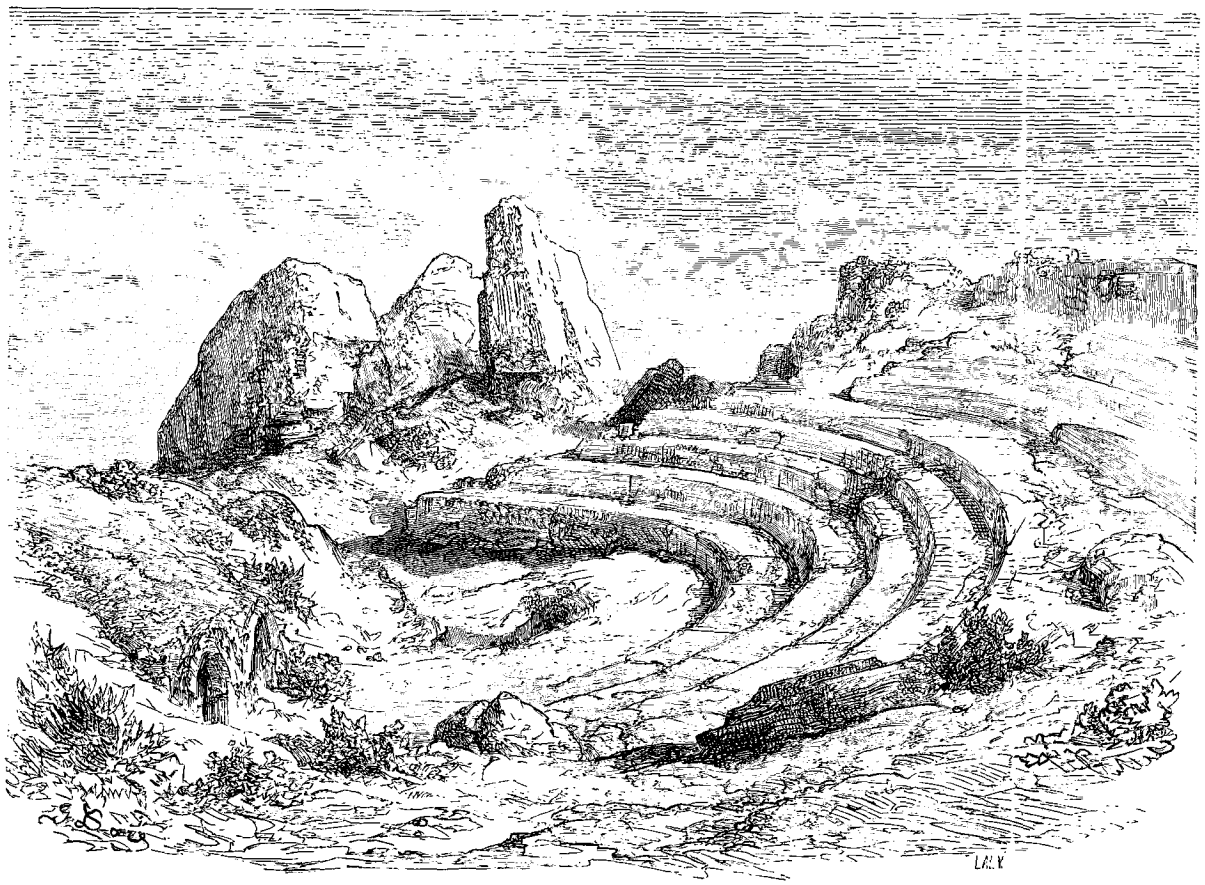
(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une novillada de lugar (course de *novillos* dans un village). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines d'Italica, près Séville. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

SÉVILLE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Les origines de Séville; Hercule; l'antique *Hispalis; Julia Romula.* — Saint-Ferdinand. — La *Cartuja.* — La *Feria de Santi Ponce.* — Les ruines d'*Italica.* — L'amphithéâtre antique. — Les environs de Séville. — Alcalá de Guadaira, ou *de los Panaderos;* — Le *Castillo arabe.* — Les *Caños de Carmona.* — Les *Atahonas* ou moulins arabes. — Moron. — Osuna. — Le chemin de fer de Cadiz à Séville. — Lebrija. — Utrera, la ville des taureaux et des *toreros.*

Les historiens espagnols sont unanimes pour représenter Séville comme une des plus anciennes cités non-seulement de l'Espagne, mais de l'Europe; selon les uns, elle fut fondée par Hercule en personne, deux mille deux cent vingt-huit ans, tout juste, après la création du monde; d'autres veulent qu'elle ait été fondée par les Chaldéens, et d'autres encore par un roi nommé Hispan ou Hispal, qui aurait donné à la ville son ancien nom d'*Hispalis*, dont les Arabes auraient fait Isbilia, nom qui devint plus tard Sbilia, puis enfin Sevilla.

Quoi qu'il en soit de l'origine de Séville, que ses fondateurs soient des Phéniciens, des Ibères ou des Scythes, son ancienneté n'est pas douteuse; elle était reconnue dès l'époque romaine : Ausone, Silius Italicus et d'autres poëtes latins l'ont célébrée dans leurs vers.

Les Sévillans sont si fiers de l'ancienneté de leur origine, que des vers ont été gravés sur plusieurs de leurs monuments pour en conserver le souvenir; ainsi on a gravé ce distique au-dessus de la *puerta de la Carne :*

Condídit Alcides, renovavit Julius urbem,
Restituit Christo Fernandus tertius Heros.

« Alcide (Hercule) fonda la ville, Jules-César la reconstruisit, et Ferdinand trois, le Héros, la rendit au Christ. »

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385 et 401.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Et sur la *puerta de Jerez*, reconstruite en 1561, on grava cette autre inscription en vers espagnols, dont le sens est à peu près le même :

Hercules me edificó,
Julio Cesar me cercó
De muros, y torres altas;
El Santo Rey me ganó
Con Garci Perez de Vargas.

« Hercule m'édifia, Jules-César m'entoura de murailles et de tours élevées; et le Saint Roi (saint Ferdinand) me conquit avec l'aide de Garci Perez de Vargas. »

Hercule joue un rôle très-important dans l'histoire fabuleuse des origines de la nation espagnole, et le nom du plus célèbre des héros de l'antiquité est tellement populaire à Séville qu'on a donné son nom à une des principales promenades : la *Alameda de Hercules*.

Prise par les légions romaines sous le commandement de Jules-César, quarante-cinq ans avant Jésus-Christ, Hispalis reçut le nom de *Julia Romula*, — la *petite Rome;* — mais ce nom ne lui fut pas conservé sous la domination des Vandales, qui chassèrent les Romains en 411, et furent eux-mêmes bientôt chassés par les Wisigoths, qui s'établirent dans l'Hispanie. Lorsque, vers le commencement du huitième siècle, les Arabes envahirent la Péninsule, et, après la fameuse bataille du Guadalete, refoulèrent les Wisigoths jusque dans le nord, Séville devint une dépendance du califat de Cordoue, après qu'Abderrahman Ier, qui n'était lui-même que vice-roi des califes de Damas, eut choisi cette ville pour capitale de ses États.

Lorsqu'au onzième siècle le califat de Cordoue fut démembré à la suite des divisions qui avaient bouleversé l'Espagne arabe, Séville fut gouvernée par quelques princes particuliers qui la possédèrent pendant plus de cent ans; elle fit ensuite partie des empires almoravide et almohade. Après la chute des Almohades, Motawakkel-ben-Houd la posséda quelque temps, et peu après, en 1236, elle devint la capitale d'une république moresque.

C'est douze ans plus tard, le 23 novembre 1248, que Séville, dont le siége n'avait pas duré moins de quinze mois, ouvrit ses portes à Ferdinand III, roi de Castille, après être restée 536 ans sous la domination musulmane.

La prise de Séville est un des événements les plus importants des annales de l'Espagne, et elle a été célébrée sur tous les tons par les chroniqueurs et les poëtes nationaux, qui ont souvent ajouté la légende à l'histoire. Plus tard, Séville fut la capitale d'Alphonse *el Sabio*, — le *savant* (et non pas le *sage*), et de Pierre de Castille, le *Cruel*, appelé par quelques historiens espagnols *el Justiciero*, — le justicier. L'importance de Séville grandit encore sous Ferdinand et Isabelle, après la découverte de l'Amérique, et plus tard sous le règne de Philippe II; et si aujourd'hui elle est quelque peu déchue de sa splendeur passée, elle est encore une des premières villes d'Espagne et mérite toujours le titre de reine de l'Andalousie.

Avant de commencer nos courses dans Séville, nous voulûmes faire quelques excursions à Italica et dans les environs, autant pour visiter les ruines de l'antique rivale de Séville, que pour assister à la célèbre fête populaire de *Santi-Ponce*, — tel est le nom du village qui a remplacé l'ancienne ville romaine. Italica était aussi nommée, à l'époque romaine, *Divi Trajani civitas*, la ville de Trajan, parce qu'elle donna naissance au célèbre empereur. Italica fut fondée à peu de distance d'Hispalis, par Scipion l'Africain, qui lui donna pour premiers habitants des vétérans des légions romaines; plus tard l'empereur Adrien, qui était aussi né à Italica, orna la ville de splendides édifices. Italica fut également la patrie de Théodose; sous les rois wisigoths, elle ne fut pas moins florissante : Léovigilde reconstruisit ses murs vers la fin du sixième siècle, quand il fit le siége d'Hispalis, où son fils Hermenigilde, en révolte contre lui, s'était fortifié. Quand l'Espagne devint musulmane, Italica, abandonnée pour Séville, décrut rapidement, et son nom même, dont les Arabes avaient fait Talikah ou Talkah, ne tarda pas à être complétement oublié.

Comme nous l'avons dit, l'ancienne Italica est aujourd'hui remplacée par un village qu'on appelle *Santi-Ponce :* c'est dans ce village, fort misérable du reste, et qui n'a rien de remarquable en lui-même, que se donne tous les ans, dans les premiers jours d'octobre, la fameuse *Feria de Santi-Ponce*, une des fêtes les plus fréquentées des environs de Séville.

Nous partîmes de Séville de grand matin, pour nous rendre à la *Feria;* la route était déjà encombrée de *calesas* de toutes couleurs, non moins antiques et non moins enluminées que la nôtre; d'autres véhicules de tous genres, *carros, carretas, birlochos, galeras*, étaient chargés de gens du peuple et de femmes dans leurs plus brillants costumes, qui faisaient bourdonner les *panderetas*, grincer les guitares et claquer les castagnettes; de temps en temps un *majo* à cheval, portant sa *maja* en croupe, dépassait la file des équipages; chaque côté de la route était garni de piétons qui échangeaient mille quolibets avec les gens à cheval et en voiture, déployant ce *brio* et cet entrain qui n'appartiennent qu'aux Andalous.

Après avoir longé quelque temps les bords du Guadalquivir, nous laissâmes de côté la *Cartuja*, un ancien couvent de Chartreux, occupé aujourd'hui par une fabrique de terres de pipe et de porcelaine appartenant à un Anglais, M. Pickman. Cette fabrique doit inonder l'Espagne de ses produits, si nous en jugeons par la vaisselle, invariablement la même, que nous avons retrouvée dans toutes les *fondas* de la Péninsule.

En suivant les bords du fleuve, nous arrivâmes enfin à Santi-Ponce, qui est bâti à quelques centaines de mètres; les danses avaient déjà commencé, au son des guitares et des castagnettes; les *gitanas* disaient la bonne aventure; les *ciegos* (aveugles) chantaient leurs complaintes en s'accompagnant sur la guitare ou le violon; les *aguadores* distribuaient à droite et à gauche une eau plus ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins fraîche, et des *serranas*, descendues de la montagne, vendaient leurs *alfajores*, ces gâteaux qui remplacent dans les fêtes andalouses le pain d'épice de nos foires.

Comme nous devions voir plus tard la foire de Séville, celle de Mayrena et encore d'autres *ferias* d'Andalousie, nous laissâmes celle de Santi-Ponce pour aller visiter les ruines d'Italica : elles se réduisent, hélas! à bien peu de chose aujourd'hui; quelques gradins d'un amphithéâtre, des tronçons de colonnes et des fragments d'entablements, voilà ce qui reste de l'ancienne cité qui donna le jour à trois empereurs romains. L'amphithéâtre d'Italica, dont le P. Florez et Montfaucon ont donné les dimensions, ne différait en rien des édifices semblables construits par les Romains; au commencement de ce siècle il était relativement assez bien conservé, comme le montre une des planches de l'ouvrage d'Alexandre de Laborde; on pourra voir, par le dessin de Doré, dans quel état il se trouve aujourd'hui. Il y a une soixantaine d'années, on découvrit sous les ruines d'Italica une remarquable mosaïque romaine représentant une course de chars, qui fut portée à Séville avec quelques marbres antiques de peu de valeur artistique; du reste, nous l'avons déjà dit, la plupart des sculptures romaines trouvées en Espagne sont d'un style assez médiocre.

Après avoir quitté Santi-Ponce, nous commençâmes notre excursion dans les environs de Séville par Alcalá de Guadaira. Un assez grand nombre de villes d'Espagne portent le nom d'Alcalá, qui, en Arabe, signifie château fortifié; celle qui nous occupe a également reçu le nom d'Alcalá *de los Panaderos*, c'est-à-dire des *Boulangers*, parce qu'elle a le privilége de fournir de pain la métropole de l'Andalousie. Presque toute la population d'Alcalá est occupée à la fabrication de ces *roscas*, *hogazas*, et autres pains à la pâte compacte et d'un blanc laiteux, qui se débitent dans presque toutes les rues de Séville.

Alcalá de los Panaderos est dominée par une colline au sommet de laquelle s'élève le *Castillo arabe*, ensemble de fortifications arabes d'un aspect majestueux et pittoresque; ce château, composé de tours carrées et massives surmontées de créneaux et de moncharabys, était autrefois une position très-importante, et les Arabes la regardaient comme la clef de Séville; aussi, quand saint Ferdinand en fit le siége, il commença par s'emparer d'Alcalá de Guadaira, où il établit son quartier général. Ces murailles solides et imposantes, dorées pendant tant de siècles par un soleil ardent, nous rappelèrent celles de l'Alhambra, et nous ne croyons pas qu'il existe en Espagne des constructions militaires arabes d'une égale importance.

Alcalá ne fournit pas Séville de pain seulement, elle lui envoie de plus son eau; il n'est peut-être pas de ville au monde aussi riche en sources et en ruisseaux limpides; la colline sur laquelle s'élève le château arabe est percée en tous sens et l'eau s'en échappe de tous côtés, pour former un ruisseau assez important qui va aboutir à des réservoirs voûtés et éclairés par en haut; de là elle passe dans un canal à ciel ouvert qui alimente de nombreux moulins, et ensuite dans un long aqueduc de plus de quatre cents arches, qui arrive jusqu'aux portes de Séville, et qu'on appelle *los caños de Carmona* (les conduits de Carmona), parce qu'ils sont parallèles, pendant une certaine distance, à la route qui mène à cette ville. L'eau des *caños de Carmona*, aussi pure et aussi transparente que le cristal de roche, se distribue ensuite dans les édifices publics, les fontaines et les *patios* de Séville.

Les moulins d'Alcalá de los Panaderos sont restés, sans changement aucun, tels qu'ils étaient sous la domination musulmane, et ont conservé leur nom arabe de *tahonas* ou *atahonas*, du moins ceux qui sont mus par des mules ou par des chevaux; on nous assura que la ville comptait au moins deux cents moulins tant de ces derniers que de ceux mus par l'eau, auxquels on donne le nom de *molinos*. Nous allâmes visiter le *molino de la Mina*, qui passe pour le plus curieux de la ville : son nom, qui en espagnol est synonyme de *source*, lui vient d'un cours d'eau limpide qui jaillit de l'intérieur de la montagne et qui met en mouvement un mécanisme très-grossier, à la vérité, mais d'une simplicité très ingénieuse : on sait que les Arabes étaient passés maîtres en fait de travaux hydrauliques.

Le *molino de la Mina* se compose de plusieurs grandes salles creusées dans le roc, et dont les voûtes sont soutenues soit par de solides piliers en maçonnerie, soit par de massives colonnes ménagées dans le roc même. Dans ces vastes cavernes, qui servent également de cuisine et d'habitation à plusieurs familles, travaillent en grand nombre des hommes, des femmes et des enfants; la lumière, qui arrive d'en haut par d'étroites ouvertures, donne à tout ce monde un aspect fantastique, et éclaire des arcs cintrés en fer à cheval et construits en brique, ouvrage arabe antérieur de plusieurs siècles, suivant toute apparence, à la prise de Séville.

Alcalá compte, parmi ses habitants, un nombre de *gitanos* relativement assez considérable; la plupart habitent des grottes ou cavernes surmontées de cactus et d'aloès, et creusées dans le roc au pied de la colline sur laquelle s'élève le *Castillo arabe*. En voyant ces misérables habitations, nous nous crûmes transportés au *Sacro Monte* de Grenade; elles ne reçoivent le jour et l'air que par la porte d'entrée, et n'ont pour clôture que de vieilles planches mal jointes. Les *gitanos* d'Alcalá ressemblent, du reste, à ceux des autres parties de l'Andalousie. Voici le portrait peu flatté que fait de cette tribu un auteur espagnol : « Voleuse par instinct ni plus ni moins que la pie, peureuse comme le cerf, rusée comme le renard, paresseuse et sale comme un autre animal qu'il est plus convenable de ne pas nommer, mais plaisante, spirituellement bavarde, tenace dans ses idées, heureuse de sa misère, opposée à toute réforme, consolée et même vaine de son avilissement. »

La route d'Alcalá à Moron, couverte d'une poussière blanche et épaisse, ressemble aux autres routes d'Anda-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lousie : d'énormes aloès, longs et acérés, que les paysans appellent, dans leur langage pittoresque, *munda-dientes del diablo*, — les cure-dents du diable, — s'élèvent à droite et à gauche pour garantir les champs des ravages des bestiaux. La ville, fortifiée dès le temps des Romains, remonte, dit-on, à une époque plus ancienne; nous y achetâmes d'un *albañil* (maçon, qui nous assura l'avoir trouvée en creusant des fondations, une superbe médaille d'Athènes apportée anciennement, sans aucun doute, par les Phéniciens.

Moron ne renferme, du reste, rien de remarquable; seulement cette ville était, naguère encore, assez mal famée sous le rapport du brigandage, et on lui appliquait, ainsi qu'à Malaga, à Utrera et à quelques autres villes d'Andalousie, ce dicton significatif : *Mata á un hombre, y vete á Moron.* — Tue un homme et va-t'en à Moron!

Un couplet populaire, qui s'adresse à une jeune Andalouse, montre encore combien la réputation de Moron est proverbiale en ce qui touche les *ladrones* :

Una porcion de civiles
Han salido de Moron
En busca unos ladrones;
Mi niña, tus ojos son.

« Une escouade de *civiles* (gendarmes) est partie de Moron à la recherche de brigands; ces brigands, ma petite, ce sont tes yeux. »

Citons encore une locution proverbiale qui figure sur une faïence populaire du temps de Charles III, que nous avons rapportée d'Espagne : *El gallo de Moron, sin pico ni plumas, y cacareando.* Il s'agit du « *coq de Moron*, qui n'a plus ni bec ni plumes, et qui chante toujours. » Nous ignorons, du reste, l'origine de ce dicton; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est très-connu d'un bout à l'autre de l'Espagne.

C'est à quelques lieues de Moron que s'élève, sur une colline, la petite ville d'Osuna, illustrée par une des plus célèbres familles d'Espagne, qui existe encore, et dont le membre le plus célèbre fut Pedro Giron, duc d'Osuna, qui joua un si grand rôle sous le règne de Philippe III. Bien que la noblesse des Giron ne date que du quinzième siècle, les anciens généalogistes espagnols, toujours passionnés pour le fabuleux, ont voulu faire remonter cette famille à Geryon, ce géant qui nourrissait ses bœufs de chair humaine, et qui fut tué par Hercule.

A égale distance de *Moron*, mais dans la direction de l'ouest, se trouve *Utrera*, une des plus charmantes villes d'Andalousie; Utrera, célèbre par ses taureaux, est la patrie de plusieurs *toreros* estimés; c'est dans les environs de la ville que paissent les *ganaderias;* ces troupeaux sont très-estimés par les *aficionados* et fournissent les *bichos*, pour parler leur langage, aux plus belles *corridas* de Séville et des environs.

Les courses de taureaux d'Utrera se donnent sur la *plaza de la Constitucion*, dont les maisons sont garnies de balcons et de *miradores;* c'est ainsi qu'elles se donnaient autrefois, de même que les *auto-da-fé*, — deux *funciones* nationales, — sur la *plaza Mayor* de Madrid, et qu'on donne encore les *corridas* sur la grande place de Salamanque.

Nous montâmes en wagon à Utrera, qui est une des principales stations du chemin de fer de Séville à Jerez et à Cadiz; après avoir traversé celles de la *Venta de las Alcantarillas* et de *las Cabezas de San Juan*, nous descendîmes à celle de Lebrija, qui précède, sauf une station de peu d'importance, celle de Jerez. Ensuite le chemin de fer passe au Puerto Santa-Maria, d'où il se dirige sur le Puerto Real, San Fernando et Cadiz, en contournant la baie et en décrivant à peu près un fer à cheval.

Lebrija est une assez jolie ville bâtie sur une éminence, à une lieue environ du Guadalquivir, au milieu d'une plaine sujette aux inondations; quand nous eûmes visité la principale curiosité de Lebrija, son église, dont les habitants sont très-fiers parce qu'elle a été bâtie sur le modèle de la *Giralda* de Séville, nous retournâmes à la station pour prendre le train qui venait de Cadiz, et deux heures après nous étions dans la gare de Séville.

La *calle de las Sierpes*. — Un *patio*. — La *mantilla de tira*. — Le *Correo;* les noms de femme. — La *casa de l'Ayuntamiento*. — Les armes et les devises de Séville; la *Empresa* des Rois catholiques. — La *calle de los Abades*. — La maison de don Juan. — La *calle de la Feria;* les *Ferias* de Murillo. — La *Macarena*. — La *tahona et le tahonero*. — L'hôpital de *la Sangre*. — La *Plaza de la Magdalena*. — Les *Puestos de agua;* les *bebidas* ou rafraîchissements populaires. — Le Mercado. — L'*Alameda de Hercules* et les *Delicias de Cristina*.

Nous étions descendus à la fonda de Europa, dans la *calle de las Sierpes;* nos chambres étaient au rez-de-chaussée et donnaient sur un grand *patio*, vaste cour entourée de portiques aux belles colonnes de marbre blanc avec des chapiteaux arabes. Au centre de notre *patio*, un vrai modèle du genre, s'élevait un jet d'eau qui retombait en gerbe dans une grande vasque, et arrosait un jardin planté en pleine terre d'arbres et d'arbustes des pays méridionaux; on y voyait des *latanos* ou bananiers aux larges feuilles déchiquetées, des orangers et des citronniers chargés à la fois de fleurs et de fruits, et une jolie plante aux fleurs jaunes qu'on appelle, en Andalousie, *dama de noche*, — dame de nuit, — parce que les fleurs, qui restent fermées toute la journée, s'ouvrent le soir et répandent toute la nuit une odeur des plus suaves.

La *calle de las Sierpes*, c'est-à-dire la rue des Serpents, ainsi nommée nous ne savons trop pourquoi, est située au cœur de Séville, à proximité de la *plaza de la Constitucion*, de l'*Ayuntamiento*, de la cathédrale et de la nouvelle promenade, *la Alameda del Duque*. La *calle de las Sierpes* est le véritable centre du mouvement, de la pétulance et de l'activité réelle ou apparente des Sévillans. Les voitures, fort rares du reste dans les autres parties de la ville, ne peuvent y circuler, ce qui laisse aux piétons toute liberté d'y flâner à leur aise. Le soir surtout c'est un va-et-vient, un mouvement continuel de promeneurs qui rappelle, avec plus de pittoresque ce-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Palais de l'Ayuntamiento, à Séville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant, notre boulevard des Italiens. Les hommes, il est vrai, sont habillés suivant le dernier ou l'avant-dernier numéro du *Journal des Modes*, — *al estilo de Paris*, — comme on dit ici; fort heureusement les femmes ont conservé, en partie du moins, le costume national; elles préfèrent les fleurs naturelles, qui abondent en toute saison sous ce beau climat, aux fleurs artificielles et à tous ces colifichets sans nom que nos modistes inventent chaque jour. Les crêpes de Chine groseille, jaune soufre ou jaune citron, qui seraient ridicules chez nous, sont toujours à la mode en Andalousie et vont à ravir aux dames de Séville, qui les recouvrent de la mantille de dentelle noire qu'elles savent porter avec une grâce particulière; on sent qu'elles sont fières d'être Sévillanes, et qu'elles préfèrent quand même la mantille nationale à ces toilettes banales qui sont de tous les pays et n'appartiennent à aucun. La Sévillane, dit un quatrain andalou, a dans sa mantille deux mots qui disent : Vive Séville !

Tiene la Sevillana
En su mantilla
Un letrero que dice :
Viva Sevilla!

La *mantilla de tira*, si souvent chantée dans les poésies populaires andalouses, diffère de la mantille ordinaire en ce que le fond, tantôt de soie, tantôt de laine, est bordé d'une large bande de velours ou de laine, *tira*, découpée en dentelures ou en zigzag. La *mantilla de tira* est réservée aux *majas*, aux *cigarreras*, qui savent la porter avec une crânerie et une désinvolture particulière, avec la *soltura* andalouse : « Avec une grossière étoffe de Malaga, dit la maja de la chanson en dialecte populaire, je fais plus d'effet dans Séville qu'une grande dame avec son chapeau ou son bonnet. Quand je vais par les rues avec ma mantille *de tira*, il n'y a pas d'yeux qui ne m'admirent ni de cœur qui résiste, et si je rencontre quelque Français qui s'approche de moi le cœur enflammé, je lui fais perdre la tête et chanter ses litanies :

Con la sarga malagueña
Mas gorpe doy en Seviya
Que toita una señora
Con sombrero y papalina;
Cuando voy por esas cayes
Con la mantiya é tira
No hay ojos que no me miren
Ni corazon que resista;
Y si encuentro argun Franchute
Y a enamorarme se arrima,
Le jago perder el pesquis
Y cantar las Letanias.

C'est encore dans la *calle de las Sierpes*, où se trouvent les boutiques les plus élégantes de Séville, que vont chercher fortune les industriels ambulants aux costumes pittoresques; ici un *florero*, son long panier à la main, vante avec une voix de fausset ses dahlias, ses œillets et ses roses :

« *Tengo dalia, clavel y rosa!* »

Ou bien un aveugle, qu'un gamin débraillé conduit par la main, et qui offre des billets de loterie, en promettant le gros lot à chacun :

« *El premio gordo! Quien se lo lleva?* » — Le gros lot! Qui le prend?

A un des angles de la *calle de las Sierpes* se trouve le *Correo*, c'est-à-dire le *courrier* ou la poste restante. Le service des postes, en Espagne, diffère du nôtre en quelques points; ainsi l'affranchissement est obligatoire et les lettres non revêtues d'un timbre restent dans les bureaux. Les murs du vestibule de la poste restante sont garnis de tableaux contenant les *listas del correo*, longues listes où les employés écrivent chaque jour le nom des personnes qui ont des lettres à réclamer; ces listes sont rédigées avec un ordre parfait : il y a celle des nationaux, celle des militaires, celle des étrangers, celle des femmes, etc. D'autres listes sont destinées aux lettres *atrasadas* (en retard) et à celles retenues pour manque d'affranchissement : *por falta de franqueo;* à chaque nom correspond un numéro, au moyen duquel chacun va réclamer au bureau les lettres qui lui sont destinées.

Une particularité que nous avons observée, c'est que ces listes sont conçues non pas dans l'ordre alphabétique des noms de famille, comme cela se pratique généralement chez nous, mais dans celui des noms de baptême. A propos des noms de baptême, disons quelques mots de ceux des femmes espagnoles qui diffèrent beaucoup des nôtres et sont souvent pleins d'originalité.

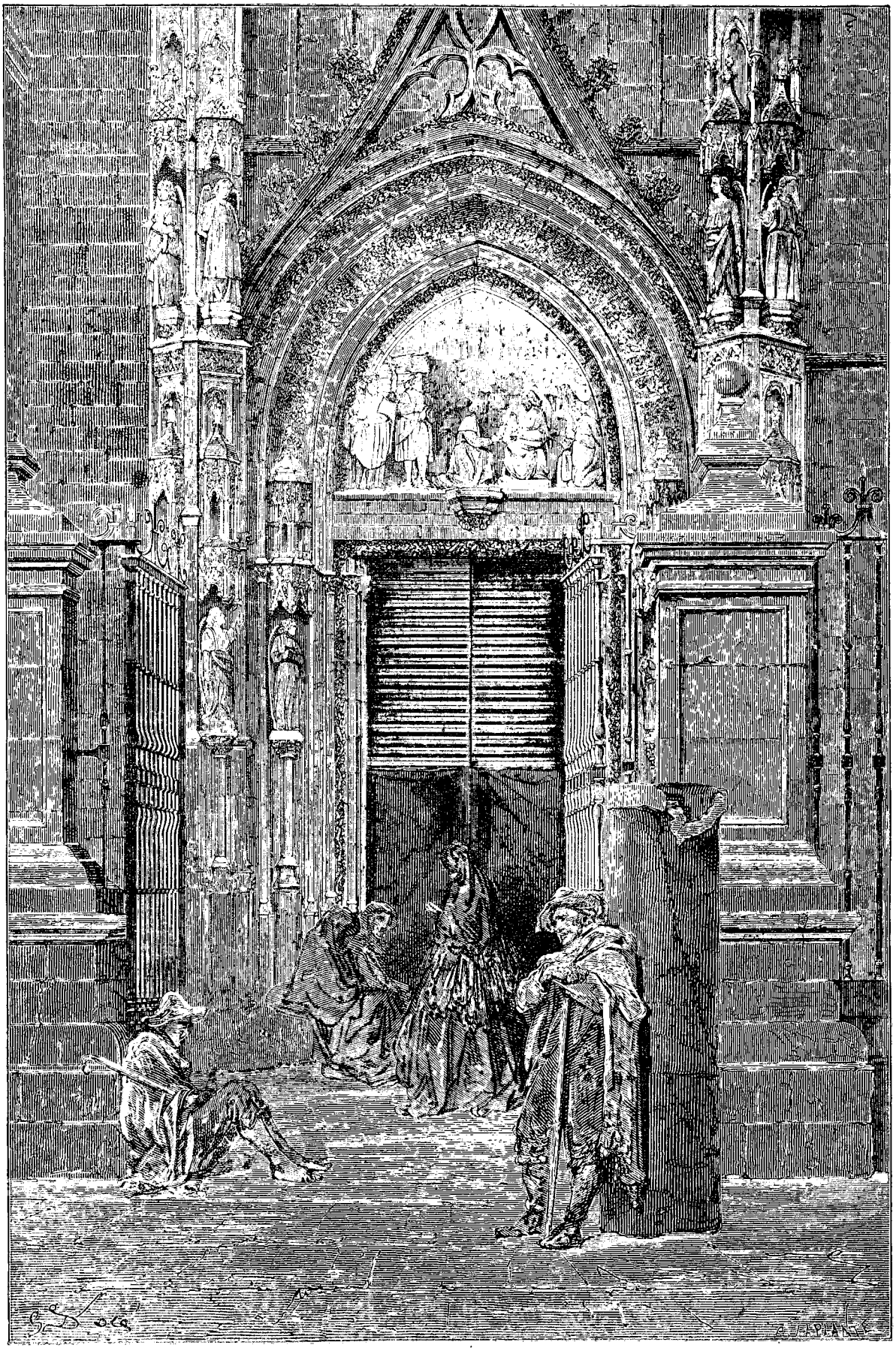
La plupart des noms qu'on donne aux femmes, principalement en Andalousie, sont empruntés à des idées de mysticisme ou de religion; tels sont, pour ne citer que ceux qu'on rencontre le plus fréquemment, ceux de *Carmen* (du Mont-Carmel), — *Dolorès* (de Notre-Dame des sept douleurs), — *Trinidad*, — *Concepcion*, *Encarnacion*, — *Rosario* (de Notre-Dame du saint Rosaire), — *Pilar* (littéralement : *Pilier*, de la célèbre *Notre-Dame del Pilar* de Saragosse), — *Belen* (c'est-à-dire, en espagnol, Bethléem), — *Reyes* (des trois Rois Mages), — *Asuncion* (Assomption), — *Amparo* (de Notre-Dame de Bon-Secours), — *Alegria* (Allégresse), etc., etc.

D'autres noms de femmes sont simplement empruntés au martyrologe, comme *Pepa*, *Pepita* ou *Pepiya* (Joséphine), — *Inès* (Agnès), — *Rafaela*, — *Ramona* (Raymonde), — *Paca* ou *Paquita* (Françoise), — *Manuela*, — *Angela*, — *Hermenigilda*, — *Rita* (Marguerite), etc.

Les noms d'hommes offrent, en général, moins d'originalité; citons cependant *Vargas*, — *Ramirez*, — *Rodriguez*, — *Macias*, — *Machuca*, comme des noms de famille qui appartiennent à un assez grand nombre de *gitanos;* comme noms de baptême, les gitanos d'Andalousie affectionnent particulièrement *Cristóbal* (Christophe), — *Lázaro*, — *Juan de Dios* (Jean de Dieu), — *Angel*, — *Ignacio*, — *Alonzo* et *Fernando;* ce qui, du reste, ne prouve pas qu'ils soient toujours de parfaits chrétiens.

Quant aux noms de baptême des *gitanos*, — car on les baptise aussi, — ceux qu'on leur donne le plus communément sont fort singuliers; il nous suffira de citer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portail de la cathédrale de Séville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rocio (de la *Virgen del Rocio*, pèlerinage très-connu des environs de Séville), — *Soledad* (Solitude, qu'on prononce tantôt *Soléda*, tantôt *Soléa*), — *Salud* (prononcez *Salou*, de *Nuestra Señora de la Salud*, c'est-à-dire de la Santé), — *Candelaria* (du *Candelario*, ou cierge pascal), — *Aurora* (un nom illustré par une des plus célèbres danseuses *gitanas* de Séville : *Aurora*, surnommée la *Cujiñi*, mot qui, dans le langage des gitanos, signifie *la Rose*), — *Milagros* (miracles), — *Geltrudis* (Gertrude), etc., etc.

L'autre extrémité de la *calle de las Sierpes* aboutit à la *plaza de la Constitucion*, dont un des côtés est occupé par l'hôtel de ville ou *Ayuntamiento*. La *Casa del Ayuntamiento*, construite dans la première moitié du seizième siècle, est un des plus beaux spécimens de l'architecture plateresque en Espagne; le mot *plateresco*, employé par les Espagnols pour désigner le style de la renaissance, est emprunté à l'orfévrerie : les riches détails d'ornementation prodigués par les artistes de ce temps sur les monuments ont presque la finesse des ciselures sur or ou argent.

On ignore à quel artiste sont dues les belles sculptures de la *Casa del Ayuntamiento;* elles portent l'empreinte du goût de la renaissance italienne, et sont peut-être l'ouvrage de quelqu'un des nombreux artistes italiens qui vinrent s'établir à Séville dès les premières années du seizième siècle, à moins qu'elles ne soient l'œuvre de quelque sculpteur espagnol comme le *Berruguete* ou *Becerra*, qui allèrent, ainsi que beaucoup de leurs compatriotes, se former en Italie à l'école de Michel-Ange.

Au premier étage est une belle galerie qu'on ouvre le jour de la fête de la reine, dont on expose le portrait avec accompagnement de musique militaire.

Malheureusement, ce beau monument n'a pas été achevé; parmi ses ornements, qui ont été récemment réparés avec goût et intelligence, figurent les armes et devises de Séville; il va sans dire que la capitale de l'Andalousie a, comme toutes les autres villes d'Espagne, ses titres de noblesse et ses armes particulières : celles-ci datent, dit-on, de l'année 1311; elles représentent saint Ferdinand assis sur son trône, une large épée dans la main droite, accompagné de saint Isidore et de saint Léandre, les deux patrons de la ville, qui se tiennent debout à ses côtés; on y lit cette inscription :

Sello de la muy noble ciudad de Sevilla.

« Sceau de la très-noble ville de Séville. »

Et au-dessous la devise :

NO 8 DO

Cette devise, que les Espagnols appellent *empresa* et qui est l'équivalent des *imprese* italiennes, se retrouve à chaque instant sur tous les monuments de Séville; elle forme une espèce de rébus, peu intelligible au premier abord, qui demande une explication particulière.

Vers la fin du treizième siècle, le roi *Alfonso el Sábio*, le Savant, ayant été détrôné par son fils *Don Sancho* presque toutes les provinces et la plupart des villes de son royaume s'insurgèrent contre lui; Séville seule lui resta fidèle, et, en récompense de sa loyauté, le roi lui octroya cette *empresa* qu'on appelle *el Nodo*, le nœud; entre les deux syllabes du mot NO-DO se trouve un signe qui a la forme d'un 8 et qui représente un nœud, *nodo*, ou un écheveau, en ancien espagnol : *madexa;* or ce mot, intercalé entre les deux syllabes ci-dessus, forme la phase : *No-madexa-do*, ou *no m'ha dexado*, ce qui signifie, littéralement : *Elle ne m'a pas abandonné;* le nœud, *nodo*, pris isolément, sert en outre d'emblème et fait allusion au lien de fidélité qui unissait Séville à son roi.

Disons également quelques mots de la devise des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, qu'on rencontre si fréquemment sur les monuments espagnols, mais à Séville plus que partout ailleurs. Cette *empresa* ou *emblema* est ordinairement renfermée dans deux écussons, l'un représentant un faisceau de flèches, — *flechas;* — l'autre un joug, — *yugo;* — au-dessous des flèches se voit une F gothique, qui est en même temps la première lettre du mot *flechas* et l'initiale du nom de *Fernando;* de même que, dans l'autre écusson, l'Y commence également le mot *yugo* et le nom d'Ysabel.

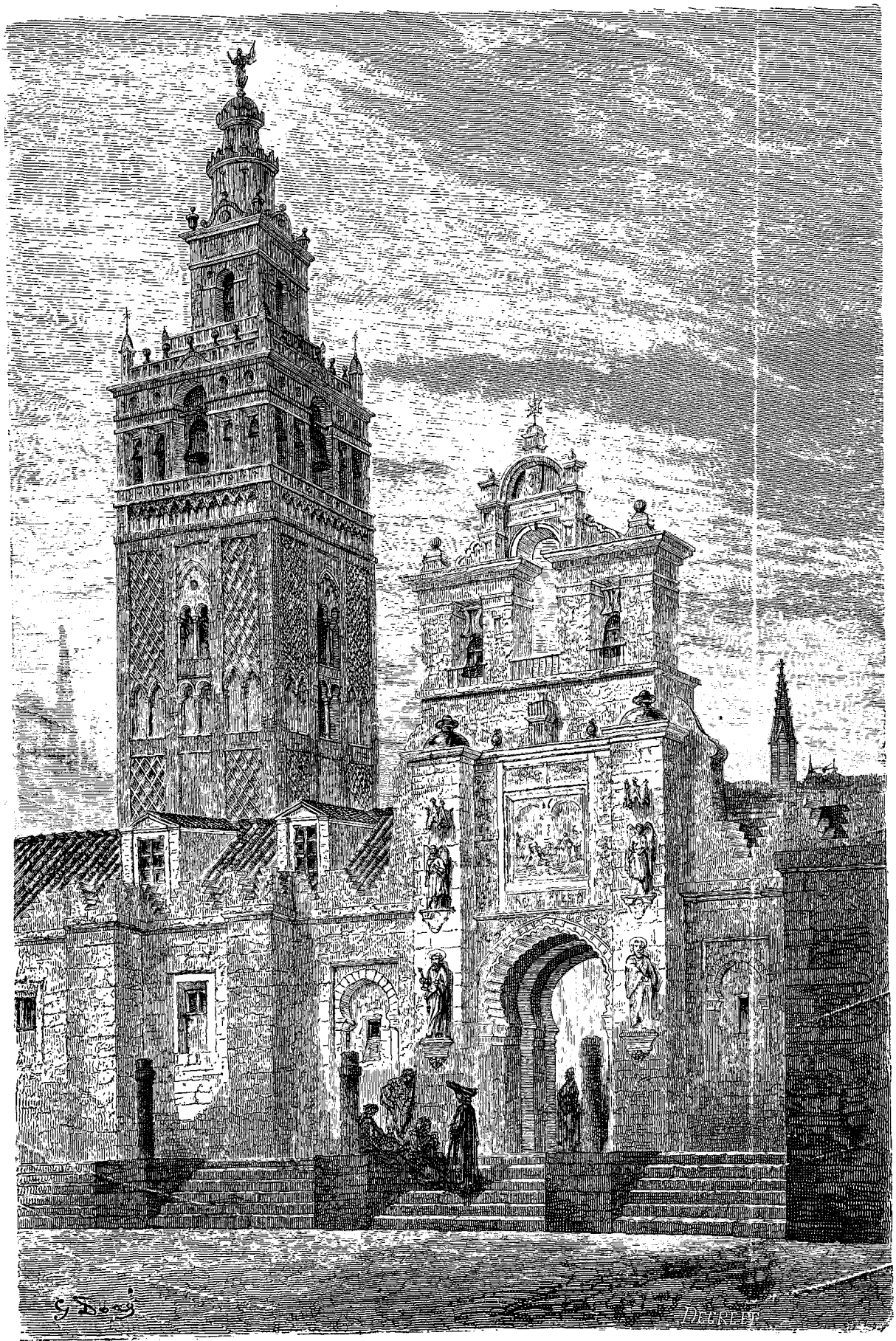
Sous le règne des rois catholiques l'F et l'Y furent très-souvent employés non-seulement dans l'ornementation des monuments, mais même dans la décoration d'objets usuels; ainsi nous avons vu plusieurs fois ces deux lettres figurer sur d'anciennes armes espagnoles et sur ces beaux plats ornés de brillants reflets métalliques qui figurent dans toutes les collections d'amateurs sous le nom de faïences *hispano moresques*, et qui se fabriquèrent dans plusieurs provinces d'Espagne aux quinzième et seizième siècles.

En outre, le joug qui figure dans la devise de Ferdinand et d'Isabelle est accompagné des deux mots TANTO MONTA, qu'on a interprétés de différentes manières, mais dont le sens le plus vraisemblable est : *Tanto monta Fernando como Ysabel*, c'est-à-dire que les deux princes s'élèvent autant l'un que l'autre et exercent la même autorité. Les espèces de rébus que nous venons de citer étaient anciennement très à la mode en Espagne; ainsi l'on imprimait sur les épaules des esclaves, au moyen d'un fer chaud, une S et un clou (*clavo*), ce qui se lisait, en espagnol, *esclavo*, c'est-à-dire *esclave*.

Les rues les plus fréquentées de Séville, après la *calle de las Sierpes*, sont celles de *Dados* et de *Francos*, qu'on pourrait comparer à la rue Saint-Denis; elles sont occupées par les magasins d'étoffes, les *sombreros* à la porte desquels s'étalent les chapeaux andalous du dernier genre, les merciers et les marchands d'habits tout faits, — *ropa hecha*.

Comme dans la plupart des anciennes villes, chaque rue est, pour ainsi dire, réservée à certains marchands; ainsi, dans la *calle de Genoa* demeurent la plupart des libraires; la *calle de Genoa* est aussi le théâtre ordinaire des fameuses processions ou *pasos* de Séville, dont nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Giralda, à Séville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aurons bientôt l'occasion de parler ; les orfévres ont leurs boutiques dans la *calle de Chicarreros*, et la *calle de Mar* est presque entièrement occupée par les fabricants de *bottines* ou guêtres andalouses ouvertes sur le côté et ornées de broderies en soie aux couleurs éclatantes.

Beaucoup d'autres rues de Séville ont leurs souvenirs historiques, leurs légendes ou leurs dictons populaires ; il est un de ces dictons assez curieux, qui détermine d'une manière très-pittoresque la situation des divers quartiers de la ville sous le triple rapport de la richesse, de l'aisance et de la misère :

« Depuis la cathédrale jusqu'à la Magdalena, dit le sixain en question, on déjeune, on dîne et on soupe.

« Depuis la Magdalena jusqu'à San Vicente, on dîne seulement.

« Depuis San Vicente jusqu'à la Macarena, on ne déjeune, ni ne dîne, ni ne soupe. »

Desde la catedral hasta la Magdalena,
Se almuerza, se come y se cena ;
Desde la Magdalena hasta San Vicente,
Se come solamente ;
Desde San Vicente hasta la Macarena,
Ni se almuerza, ni se come, ni se cena.

Citons encore le dicton populaire sur la *calle de los Abades*, la rue des Abbés, située à peu de distance de la cathédrale, et dans laquelle « tous ont des oncles, mais personne n'a de père. »

En la calle de los Abades
Todos han tios, ningunos padres.
Los canonigos no tienen hijos :
Los que tienen en casa, son sobrinicos.

La *calle del Candilejo* est célèbre par un buste du roi don Pedro, — Pierre le cruel, — qui se voit au fond d'une espèce de niche pratiquée dans le mur d'une maison et garnie d'un grillage de fil de fer. C'est dans cette rue, dit-on, que le roi *Justicier* — *el Justiciero* — poignarda de sa main le mari d'une femme qu'il poursuivait ; après avoir commis ce crime, il se condamna lui-même à être exécuté, mais *en effigie* seulement.

C'est dans la *calle de San Leandro* qu'était la demeure du fameux don Juan, dont le nom de famille était *Tenorio*, et qui servit de modèle à Tirsa de Molina pour sa pièce intitulée *el Burlador* de *Sevilla, o el Convidado de Piedra*, d'où Thomas Corneille tira le sujet de son *Festin de Pierre*. La famille des Tenorio avait sa chapelle dans le couvent des Franciscains de Séville, où fut enterré, suivant la tradition, le corps du commandeur — *el comendador* — tué par don Juan.

La rue habitée par le grand peintre de Séville a reçu le nom de *calle de Murillo*, et on nous y fit voir la maison qu'il habitait. C'est dans une maison de la *calle de los Taveras* que siégeait autrefois le Tribunal de l'Inquisition, — *el Santo Tribunal*, comme on l'appelait. Les historiens de Séville revendiquent pour leur pays la gloire d'avoir été le berceau de cette institution : *Esta Santa Inquisicion obo su comienzo en Sevilla.*

Le *Quemadero*, c'est-à-dire, littéralement, *l'endroit où l'on brûle*, était situé hors des portes, dans une plaine appelée le pré de Saint-Sébastien, — *el Prado de San Sebastian ;* c'est là qu'avaient encore lieu, au commencement du dix-neuvième siècle, les *auto-da-fé :* on sait que le tribunal du Saint-Office ne fut définitivement aboli par les Cortès qu'en 1820.

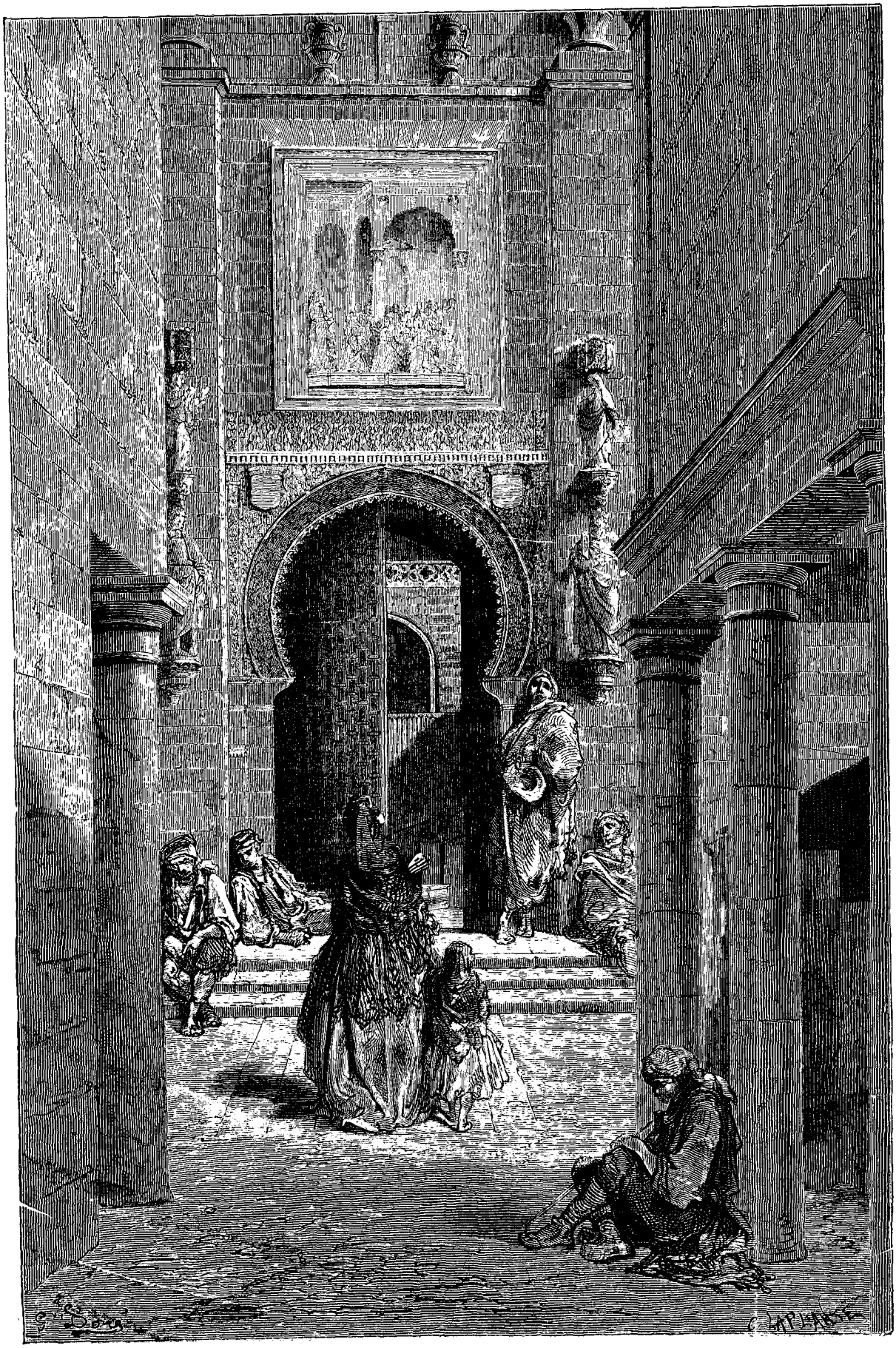
La *calle de la Feria* tire son nom d'une foire ou marché très-pittoresque qui se tient dans cette rue depuis un temps immémorial. « C'est là, dit M. de la Escosura, qu'ont été vendues publiquement les premières productions de notre grand peintre sévillan, Bartolome Murillo. Cette place donna même son nom à ses premières toiles, destinées pour la plupart au commerce avec l'Amérique, et qui, comme personne ne l'ignore, étaient appelées *Ferias* (marchés), pour avoir été vendues sur la place du Marché.

« La *calle de la Feria*, ajoute le même écrivain, sert aujourd'hui (il écrivait en 1844) à une espèce de marché d'antiquités bien connu des amateurs et surtout fréquenté par les spéculateurs étrangers, qui y trouvent à vil prix des objets très-curieux qu'ils revendent à Paris et à Londres à leur juste valeur, c'est-à-dire à peu près au centuple de ce qu'ils les ont payés. »

Alléchés par l'espoir de quelque merveilleuse découverte, nous ne manquions jamais d'aller chaque jeudi, de très-grand matin, exploiter le marché de la Feria ; nous y fûmes témoins des scènes les plus pittoresques ; Doré y dessina des paysans superbes, qui étaient venus vendre leurs lapins et leur gibier, des racines de palmier nain, — un mets assez singulier dont se délectent les gens du peuple ; d'autres vantaient à gorge déployée leurs pommes de pin, excellentes et grosses comme des melons : *Pinoñes como melones, gordos y valientes !* Les marchands d'eau et les marchands de *cerillas* criaient leur eau et leur feu : *agua ! fuego !* Enfin nous pûmes faire à la Feria une étude complète des cris de Séville. Quant aux curiosités et aux antiquités, il nous fut impossible d'en apercevoir aucune, malgré les recherches les plus consciencieuses ; au lieu de porcelaines de Sèvres ou de Saxe, nous ne trouvâmes que les vulgaires produits de la Cartuja et des piles d'*aljofainas*, énormes jattes de grossière faïence à dessins verts, qui se fabriquent dans le faubourg de Triana. En fait de bronze, quelques vieilles lampes hors d'usage ; en fait d'armes, quelques *navajas de Santa Cruz de Mudela* et des sabres du temps de l'Empire.

Nous eûmes un instant l'espoir de nous dédommager en dénichant quelques vieux livres ; derrière des étalages de ferraille rouillée, nous avions entrevu des monceaux de vieux livres couverts en parchemin, étalés sur le pavé à deux pas du ruisseau. Qui sait, nous disions-nous, si dans ce fumier nous n'allons pas découvrir quelque perle : une de ces belles et rares éditions imprimées à Valence, à Séville, à Salamanque et à Madrid ; quelque roman de chevalerie épargné par la nièce du chevalier de la Manche ? Nous nous serions, au besoin, contentés d'*El ingenioso hidalgo D. Quixote*, imprimée en 1605, à Madrid, par Juan de *la Cuesta*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Puerta del Perdon à la cathédrale de Séville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malheureusement nous ne trouvâmes dans le *tas* que ce que les bibliophiles peuvent trouver aujourd'hui en Espagne, c'est-à-dire de ces livres de théologie et de dévotion — *obras de devocion* — imprimés en si grand nombre en Espagne, tels que la *Somme* de saint Thomas, les *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola, etc. Les rares éditions espagnoles ne se trouvent plus qu'à Paris ou à Londres, ou dans les bibliothèques de D. José de Salamanca et de notre savant ami Pascol de Gayangus.

Le quartier *de la Macarena*, dont nous avons parlé plus haut à propos d'un sixain populaire, est comme le faubourg Saint-Antoine ou la place Maubert de Séville, situé à l'une des extrémités de la ville; il n'est guère habité que par des gens du peuple, qui ont peu de contact avec les autres quartiers, et conservent avec soin les mœurs et les costumes andalous; aussi, quand on veut parler d'une jeune fille qui n'a rien perdu de la désinvolture propre aux Sévillanes de la basse classe, dit-on *una Moza* ou *una jembra Macarena*.

Nous allions souvent errer dans les rues pittoresques de la Macarena; les habitants, qui vivent presque toujours en dehors, nous offraient de curieux sujets d'observation. Un jour nous entrâmes dans une *tahona* ou moulin à farine mû par des mules, et dont le mécanisme nous parut arabe comme son nom; le *tahonero* nous accueillit très-bien et nous fit asseoir un instant, après avoir mis, suivant l'usage espagnol, sa maison à notre disposition; le brave meunier, coiffé d'un foulard à la mode andalouse, se mit à fumer tranquillement sa cigarette pendant que nous dessinions; la *tahonera*, une jeune femme d'une vingtaine d'années, était debout à côté de lui, tenant dans ses bras un charmant bambin à peine vêtu, qui nous regardait d'un air quelque peu effaré. La *tahonera*, avec ses bras nus et ses beaux cheveux noirs en désordre, était superbe à dessiner : elle offrait le type le plus fin et le plus élégant de la beauté sévillane; aussi Doré s'empressa-t-il de faire un croquis de cette charmante scène andalouse pendant que nous nous amusions à causer avec le *tahonero*.

C'est dans le quartier de la Macarena, à peu de distance des anciens murs arabes de Séville, que se trouve le fameux hôpital de la *Sangre* (du sang), aussi appelé *de las Cinco Llagas*, à cause des cinq plaies de Notre-Seigneur, qui sont sculptées sur la façade. La *Sangre*, le principal hôpital de la ville, est un bel et vaste édifice de la seconde moitié du seizième siècle, d'un assez bon style architectural et orné de sculptures qui ne manquent pas de mérite.

Après cette revue des rues les plus curieuses de Séville, il nous reste à dire quelques mots des places, qui ont aussi leur physionomie à part : la plus grande de toutes et la plus récente est la *plaza Nueva* ou de *la Infanta Isabel*; c'est un vaste parallélogramme planté d'orangers en pleine terre et garni de bancs de marbre; ces orangers, plantés depuis quelques années seulement, ne donnent encore que peu d'ombre, aussi la promenade est-elle peu fréquentée aux heures de soleil; au milieu s'élève une estrade destinée à la musique du soir; tout cela est trop symétrique, et les maisons neuves qui entourent la place de trois côtés lui donnent un aspect encore plus monotone.

Nous préférons, malgré son irrégularité, la *plaza del Duque*, située à une des extrémités de la *calle de las Sierpes*. Cette place, qui doit son nom au duc de Medina Sidonia, est le point de départ d'un grand nombre de diligences, et nous y observâmes plus d'une fois de curieux détails de mœurs, tant à l'embarquement qu'au débarquement des voyageurs.

La *plaza de la Magdalena*, avec ses *puestos de agua*, est une des plus pittoresques et des plus animées de Séville; les *puestos de agua* sont de petites boutiques dans le genre de celles des *acquaiuoli* napolitains, où se débitent toutes sortes de rafraîchissements à bon marché; ces boissons, auxquelles la neige donne une fraîcheur très-agréable, sont des plus variées : ainsi il y a l'*agraz*, qui se fait avec le verjus et qu'on mélange avec une espèce de sirop, — *almibar;* la *zarzaparilla*, infusion de salsepareille; la *cidra* et la *naranja*, qui se font avec le jus du citron et de l'orange; l'*orchata de almendra*, qui n'est autre que notre orgeat; le *malvabisco*, boisson à la mauve, et autres rafraîchissements qui peuvent paraître quelque peu anodins, mais qui, sous un climat brûlant, sont infiniment préférables à l'absinthe et aux autres liqueurs du même genre.

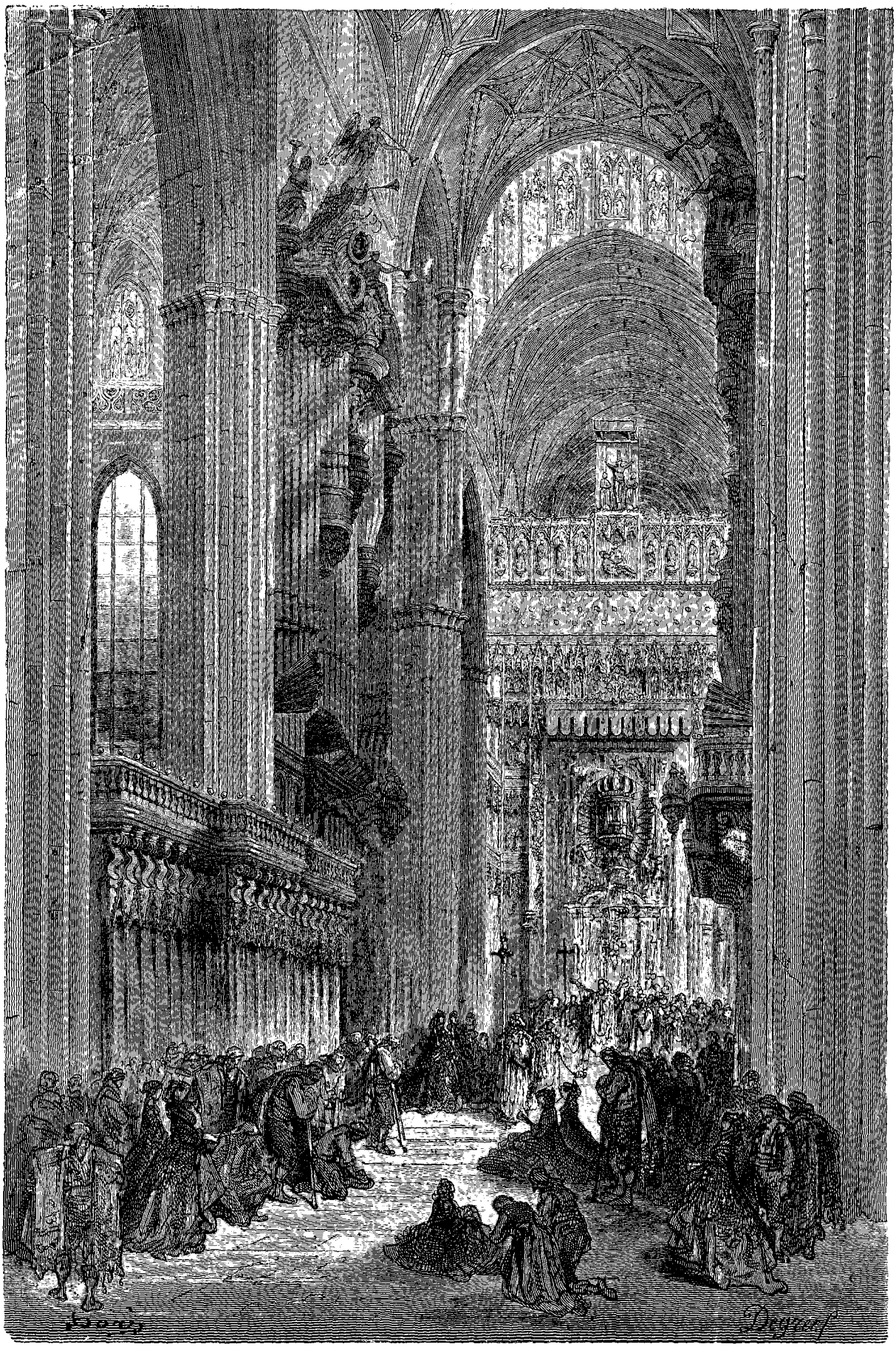
N'oublions pas le *Mercado*, où nous faisions le matin de fréquentes promenades; rien ne donne mieux l'idée de la fertilité de l'Andalousie, qu'une promenade au marché de Séville : les melons verts aux dimensions énormes sont empilés avec symétrie, comme les boulets dans un arsenal, sous les grands *tendidos* aux raies bleues et blanches qui abritent les acheteurs de l'ardeur du soleil; les oranges, les citrons, les grenades aux brillantes couleurs s'entassent à côté d'ognons gigantesques, de tomates et de piments rouges comme le vermillon, et d'énormes grappes de raisin à la couleur ambrée font penser à la terre promise; aussi a-t-on appliqué à la capitale de l'Andalousie le même *refran* populaire qu'à Grenade : « Quand Dieu aime bien quelqu'un, il lui permet de vivre à Séville. »

A quien Dios quiere bien,
En Sevilla le da de comer.

L'*Alameda de Hercules*, une des plus anciennes promenades de Séville, peu fréquentée aujourd'hui, doit son nom à une statue d'Hercule placée au sommet d'une haute colonne et faisant pendant à celle de Jules César; une autre Alameda, celle *de las Delicias*, qu'on appelle aussi *la Cristina*, étend ses ombrages jusqu'aux bords du Guadalquivir, à peu de distance de la *Torre del Oro* et de la *Puerta de Jerez*, ou, pour mieux dire, de l'emplacement qu'elle occupait, car les maçons étaient occupés à la démolir quand nous la visitâmes.

Non loin de la *Cristina* s'élèvent la cathédrale et sa tour, la fameuse *Giralda*, la gloire et l'orgueil des Sévillans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de la cathédrale de Séville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La *Giralda*. — La statue de la Foi, ou *Giraldillo*. — Le *Caballero del Bosque* et la *Giralda*. — Les cloches. — Le *Patio de los Naranjos*. — Les portes et les marteaux arabes. — La *Puerta del Perdon*; la *Puerta del Lagarto*. — Les chanoines de Séville. — La cathédrale : le *Monumento*. — La *Custodia* de Juan de Arfe. — Le *Cirio pascual*. — Le saint Christophe. — La *Capilla mayor*. — Tombeau de Ferdinand le Catholique et de Maria Padilla. — La salle capitulaire et la sacristie. — Le saint Antoine de Murillo. — Les peintures sur verre.

La *Giralda*, cette merveille qui fait battre le cœur de tous les enfants de Séville, mérite, sous bien des rapports, la réputation qui lui a été faite; on peut dire que cette haute et magnifique tour est unique en Europe ; le beau *campanile* de Saint-Marc, à Venise, construit à peu près à la même époque, est peut-être le seul monument qu'on puisse lui comparer. Les Sévillans, dans leur enthousiasme, vont jusqu'à mettre leur tour en parallèle avec les pyramides d'Égypte, et ils l'appellent la huitième merveille du monde, la mettant au-dessus des sept autres merveilles :

Tu, maravilla octava, maravillas
A las pasadas siete maravillas.

« Le meilleur pays de l'Espagne, dit un ancien auteur sévillan, c'est celui que baigne le Bétis (Guadalquivir), et parmi les pays que parcourt le Bétis, le meilleur est celui que domine la Giralda. »

La mejor tierra de España
Aquella que el Betis baña.
De la que el Betis rodea
La que la Giralda ojea.

Les Sévillans se plaisent à raconter la répartie d'un de leurs compatriotes au sujet de la Giralda : il s'agit d'un étranger, Français ou Anglais, qui venait de la voir pour la première fois et qui ne trouvait pas de termes assez expressifs pour traduire son admiration :

« *Puez zeño*, s'écria l'Andalou dans son dialecte et avec son accent aussi prononcé que celui des Marseillais, *no crea uzté que la han traido de Pariz ni de Londrez, que tal cual uzté la vé, la hemoz hecho acá en Zeviya!* »

« Eh bien ! monsieur, ne croyez pas qu'on l'ait apportée de Paris ni de Londres; telle que vous la voyez, c'est nous qui l'avons faite ici, à Séville. »

La tradition attribue la construction de la fameuse tour à un Arabe de Séville nommé Geber ou Gueber, le même qu'on a donné à tort comme l'inventeur de l'algèbre; suivant une autre version, elle aurait été bâtie par un architecte du nom d'Abou Yousouf-Yacoub, vers la fin du douzième siècle. Ce qui est certain, c'est que la Giralda est d'une architecture à la fois gracieuse et imposante; la Giralda, construite en briques d'un ton rosé qui prennent au soleil une couleur charmante, est carrée et ses murs sont d'une grande épaisseur; l'intérieur est formé par une espèce de massif de maçonnerie, également carré, qui n'a pas moins de vingt-trois pieds d'épaisseur, pilier colossal qui s'élève jusqu'au sommet de la construction arabe, c'est-à-dire à deux cent cinquante pieds de hauteur. Entre ce massif et les quatre murs extérieurs, est ménagé un vide éclairé par de petites fenêtres à doubles arceaux en fer à cheval, — *ajimeces* — que séparent au milieu de minces colonnettes. C'est dans ce vide que se trouve, non pas l'escalier, mais une rampe ou plan incliné en pente tellement douce, qu'un homme à cheval pourrait facilement monter jusqu'au sommet; on assure même que deux hommes de front peuvent ainsi monter jusqu'à la moitié de la tour.

L'architecte arabe avait couronné la Giralda de quatre énormes globes de métal doré tellement brillants, dit la *Cronica general de San Fernando*, qu'on les apercevait de huit lieues quand ils étaient éclairés par le soleil, et la même chronique ajoute qu'il fallut élargir une des portes de la ville pour les faire entrer.

Les globes furent renversés, en 1395, par un tremblement de terre; en 1568, Hernan Ruiz, de Burgos, exhaussa la tour de cent pieds, en y ajoutant un clocher dans le goût de l'époque. Cette construction est d'un très-bel effet; autour du second corps se lit, en énormes lettres augustales, ce passage du Livre des Proverbes :

NOMEN DOMINI FORTISSIMA TURRIS.

« Le nom du Seigneur est la plus forte tour. »

Le clocher est couronné d'une statue de bronze représentant la Foi, fondue par Bartolomé Morel vers 1570; bien que cette statue soit de proportions colossales, elle est placée sur un pivot, de manière à tourner au moindre vent; c'est ce qui l'a fait appeler la *Giralda*, du verbe *girar*, qui signifie tourner. On donna plus tard ce nom à la tour elle-même, et pour désigner la statue on se servait du diminutif *Giraldilla* ou *Giraldillo*, qui signifie littéralement *girouette*, nom assez singulier pour une statue représentant la Foi, qui, de son essence, est fixe et immuable.

Cervantès, qui connaissait bien Séville, n'a pas oublié la Giralda dans son *Don Quichotte;* quand le *caballero del Bosque* fait le récit des merveilleuses prouesses qu'il fit en l'honneur de la belle Casildea de Vandalia :

« Une fois, dit-il, elle m'ordonna d'aller défier cette fameuse géante de Séville nommée *la Giralda*, aussi vaillante et aussi forte que si elle était de bronze, et qui, sans jamais changer de place, est la femme la plus mobile et la plus inconstante du monde. Je vins, je la vis, je la vainquis, et je la forçai à rester immobile comme un Terme, car, pendant plus d'une semaine, il ne souffla pas d'autre vent que celui du nord. »

Pendant que nous étions au sommet de la Giralda et que nous admirions le merveilleux panorama qui se développe sur le Guadalquivir, la campagne de Séville et les hautes sierras aux teintes d'azur, on se mit à sonner, avec un vacarme effroyable, quelques-unes des cloches du campanile, qui sont au nombre de vingt-quatre; les deux plus grosses s'appellent *Santa Maria* et *San Miguel;* les autres portent également des noms de saints et de saintes, comme *San Cristobal*, *San Fernando*, *Santa Barbara*, *Santa Inès*, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'art de la sonnerie nous a paru beaucoup plus cultivé en Espagne que chez nous; les *campaneros* de Séville se livrèrent devant nous à de prodigieux exercices de gymnastique pour mettre leurs cloches en mouvement; tantôt ils se suspendaient à la corde pour mettre la cloche en branle, en se laissant enlever à une hauteur effrayante; tantôt ils sonnaient à *badajadas* ou à *golpe de badajo*, c'est-à-dire en agitant le battant au moyen d'une corde, soit lentement, soit à *repique*, ou à coups secs et précipités.

Au pied de la Giralda se trouve le *patio de los Naranjos*, vaste cour plantée d'orangers plusieurs fois séculaires, et au milieu de laquelle on voit encore une fontaine arabe contemporaine de l'ancienne mosquée sur l'emplacement de laquelle a été élevée la cathédrale. Le patio de los Naranjos est entouré de constructions arabes dont quelques parties ont été modifiées à l'époque de la Renaissance; les portes sont encore ornées d'énormes *aldabones* (heurtoirs) de bronze qui datent au moins du treizième siècle. Non loin de là est la *Lonja* (Bourse), bâtiment assez majestueux fréquenté autrefois par les marchands de Séville, et qu'Andrea Navagero appelle *il piu bel ridotto di Siviglia*.

La cathédrale est entourée de quelques marches qu'on appelle *las gradas*, et sur lesquelles on a placé des colonnes de marbre provenant de l'ancienne Hispalis. On pénètre dans l'édifice par plusieurs portes, parmi lesquelles il faut citer la *puerta del Perdon*, ou du *Pardon*, qui a conservé ses *chapas* ou plaques de bronze du temps des Arabes; la *puerta del Lagarto*, ou du Lézard, ainsi appelée à cause d'un crocodile de bois suspendu au-dessus de l'entrée, et qui remplace celui qui fut envoyé à Alonzo el Sabio par le soudan d'Égypte quand il lui demanda la main de sa fille, l'infante Doña Berenguela.

La cathédrale est la merveille de Séville et a probablement donné naissance au dicton si connu :

Quien no ha visto a Sevilla
No ha visto a maravilla.

« Qui n'a pas vu Séville, n'a jamais vu de merveille. »

Rien ne saurait donner une idée de l'impression qu'on éprouve en pénétrant dans l'immense nef de la cathédrale de Séville; il n'existe pas au monde, que nous sachions, une église gothique aussi vaste, aussi grandiose, aussi imposante. L'annaliste Zuñiga raconte que, lorsqu'en 1401 la construction du monument fut arrêtée, on convint d'élever un monument tellement beau, qu'il n'eût pas son pareil; un des chanoines s'écria, en plein chapitre :

« *Fagamos una Iglesia tan grande, que los que la vieren acabada nos tengan por locos!* »

« Faisons une église assez grande pour que ceux qui la verront achevée nous tiennent pour fous! »

Vous n'étiez pas des fous, bons chanoines de Séville, mais des sages, car vous avez doté votre pays d'une des plus merveilleuses églises qu'on puisse voir!

La cathédrale de Séville est divisée en cinq nefs, dont la hauteur prodigieuse donne le vertige; les piliers qui supportent la voûte, bien qu'en réalité d'un diamètre énorme, sont tellement élevés qu'ils font, au premier abord, l'effet de frêles colonnes; le chœur, placé au milieu de la nef principale, a les dimensions d'une église ordinaire. Les accessoires même, par leurs proportions colossales, sont en harmonie avec le reste de l'édifice : ainsi le *monumento*, énorme temple de bois qu'on élève à l'intérieur pendant la semaine sainte, et qu'on illumine en y exposant le saint-sacrement, n'a pas moins de cent trente pieds de haut; la fameuse *custodia* d'argent est probablement la plus grande pièce d'orfévrerie qui ait jamais été exécutée; cette *custodia* est l'œuvre d'un des plus célèbres orfévres espagnols, Juan de Arfe y Villafañe, qui en a lui-même donné la description dans un curieux in-folio imprimé à Séville en 1589. Le cierge pascal, — *cirio pascual*, — qu'on prendrait pour une colonne de marbre blanc, a vingt-quatre pieds de haut et pèse, dit-on, plus de deux mille livres de cire.

N'oublions pas un saint Christophe colossal peint sur une des parois par un artiste italien du seizième siècle, que les Espagnols appellent Mateo Perez de Alesio; le saint, dont la hauteur atteint trente-deux pieds, a pour bâton un arbre de grandeur ordinaire, et l'Enfant-Jésus qu'il porte sur son épaule a la taille d'un géant. Bien que cette peinture, achevée en 1584, ne soit pas sans mérite, il paraît que l'auteur faisait assez bon marché de son talent; un artiste espagnol avait peint pour la cathédrale un tableau représentant Adam et Ève; on rapporte que Perez de Alesio admirait tellement la jambe d'Adam, qu'il s'écria un jour :

« *Vale più la tua gamba che tutto il mio Cristoforo!* »

« Ta jambe vaut mieux que tout mon saint Christophe! »

De même qu'en Tyrol et que dans certaines parties de l'Allemagne, on voit assez souvent en Espagne la représentation de saint Christophe. Suivant une croyance populaire que rappelle un ancien distique en assez mauvais latin du moyen âge, on est assuré de ne pas mourir de *male mort* dans la journée où l'on a vu l'image du saint :

Christophori sancti speciem quicumque tuetur,
Ista nempe die non morte mala morietur.

Le tombeau du conquérant de Séville, saint Ferdinand, est placé dans la *Capilla Mayor;* nous eûmes la permission de voir son corps, renfermé dans un cercueil d'argent; on lit à côté l'épitaphe du saint roi; elle est en quatre langues et fut composée, dit-on, par Alphonse le Savant, son fils. On nous fit voir aussi, dans la même chapelle, le tombeau de la célèbre Maria Padilla, la maîtresse de Pierre le Cruel.

La *Sala Capitular* et la *Sacristia Mayor* renferment quelques bons tableaux de Murillo; nous y remarquâmes aussi quelques objets d'art du moyen âge et de la Renaissance, dignes d'exciter l'envie des collectionneurs les plus difficiles.

Outre un bon nombre de remarquables tableaux de l'école espagnole, la cathédrale possède le fameux saint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Antoine de Padoue, de Murillo, une des plus grandes et des meilleures toiles du peintre de Séville. La peinture sur verre est moins bien représentée dans la cathédrale : sur les quatre-vingt-treize immenses fenêtres qui l'éclairent, un bon nombre, il est vrai, sont ornées de grands vitraux, mais la plupart appartiennent à l'époque de la décadence ; les plus remarquables sont l'œuvre de peintres-verriers français et flamands qui vinrent s'établir en Espagne dans la première moitié du seizième siècle.

Le rôle des artistes français en Espagne ne fut pas sans importance : dès le quinzième siècle, nous trouvons le nom de Pedro Norman, *Pierre le Normand*, *maestro de obras*, c'est-à-dire chef des travaux de la

Habitants du faubourg de la Macarena, à Séville. — Dessin de Gustave Doré.

cathédrale de Séville. Nous aurons encore à citer les noms de plusieurs de nos compatriotes.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les richesses de la cathédrale de Séville ; dix visites ne nous suffirent pas pour en étudier toutes les parties, et chaque fois que nous la revoyions, quelques détails restés inaperçus frappaient nos yeux éblouis.

Disons cependant adieu aux merveilles sans nombre du grand temple catholique : à quelques pas seulement s'élève l'Alcazar, le plus remarquable, après l'Alhambra, des palais légués à l'Espagne par les musulmans.

Ch. DAVILLIER.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1865

(DEUXIÈME SEMESTRE.)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Premier voyage entrepris dans l'Afrique équatoriale sur les traces du capitaine Speke. M. Samuel Baker. Reconnaissance importante. Le Louta-Nzighé, peut-être le plus grand lac de l'Afrique. Une nouvelle tête du Nil. Historique de la découverte. — Les dames Tinné et M. de Heuglin. Historique de leur voyage à l'ouest du haut fleuve Blanc. Catastrophes. Résultats scientifiques. — Où est la *source* du Nil? — Le baron de Decken et son troisième voyage aux montagnes neigeuses de l'Afrique équatoriale. — Nouveau voyage du docteur Livingstone dans l'Afrique australe. Plan de l'expédition; importance des problèmes qu'elle veut résoudre. — Prochaine publication du dernier voyage du docteur Livingstone. — Autres faits notables rapidement signalés. Du Chaillu au Gabon; Girard Rohlf dans la Tripolitaine; MM. Mage et Quantin sur le haut Dhioliba. — Un remarquable travail de M. Jules Duval sur l'Algérie. — Le docteur Ricard sur le Sénégal; M. Renan et M. Jacques de Rougé sur la vieille Égypte. — Le Marco Polo de M. Pauthier. — L'Arabie de M. Palgrave.

I

L'Afrique et ses exploitations se présentent encore au premier rang dans le mouvement si remarquable des découvertes contemporaines. Comme tous les spectacles qui nous ont vivement frappés par la grandeur et l'imprévu, celui-ci s'est emparé de notre esprit et reste empreint d'un puissant intérêt. Les beaux et fructueux voyages d'un Barth, d'un Livingstone, d'un Burton, d'un Speke et de tant d'autres pionniers intrépides, en même temps qu'ils ouvrent la porte à d'autres découvertes et qu'ils en montrent la route, éveillent en Europe le désir impatient de voir les poursuites s'étendre et se compléter.

Déjà d'heureuses tentatives viennent de conduire à de très-grands résultats.

Une découverte considérable va combler une des plus regrettables lacunes que l'itinéraire des capitaines Speke et Grant à travers l'Afrique équatoriale laissait dans le haut bassin du fleuve Blanc.

Ceux qui ont lu la relation de l'infortuné capitaine Speke[1] se rappelleront sans doute que bientôt après s'être éloignés de l'extrémité septentrionale du Victoria Nyanza, grand lac situé au milieu même de la zone équatoriale, partie en deçà, partie au delà de l'équateur, Speke et son compagnon le capitaine Grant furent obligés d'abandonner la rivière qui sert de déversoir au lac et qu'ils avaient suivie jusque-là, et que, perdant de vue cette rivière qui se porte à l'ouest par un large coude, ils durent pousser droit au nord dans la direction de Gondokoro. Le point où leur itinéraire se sépara ainsi du grand courant où se déversent les eaux du Nyanza (et qu'ils regardent comme la tête du fleuve Blanc) est par 2° environ de latitude nord. D'après les informations verbales des indigènes, il y avait là plus loin vers l'ouest, un autre lac d'une étendue considérable appelé le Louta-Nzighé, où allait se jeter, d'après leurs dires, la rivière sortie du Nyanza.

Ces renseignements, si vagues qu'ils fussent, laissaient entrevoir tout un système hydrographique qu'il eût été fort important d'aller reconnaître; Speke et son compagnon regrettèrent vivement que les circonstances où ils se trouvaient ne leur permissent pas de se lancer dans cette reconnaissance. A Gondokoro[1] où ils rencontrèrent un compatriote, M. W. Baker, leurs entretiens à ce sujet enflammèrent l'imagination de l'aventureux voyageur, qui résolut de s'enfoncer à son tour dans la direction du lac inconnu. C'était au milieu de février 1863. Telle a été l'origine de la découverte que nous avons à signaler.

Deux mots sur le nouvel explorateur.

II

M. Baker est ingénieur de son état, mais voyageur d'instinct et chasseur de passion. « Les Anglais, dit-il quelque part, sont naturellement doués de l'esprit d'aventure. Tous ont au cœur un germe de liberté qui ne demande qu'à franchir les rives de l'île natale. Comme le poussin qui de lui-même court à l'eau dès qu'il a brisé sa coquille, le premier mouvement de l'Anglais livré à lui-même est de se lancer à travers le monde. »

Ce portrait qu'il a tracé, M. Baker en est le type. Ses premières aventures ont eu pour théâtre l'île de Ceylan. Les grandes forêts et leurs chasses vraiment royales le

1. L'édition française a été publiée à la maison Hachette, un volume grand in-8° avec cartes et illustrations, 1864.

1. Ancienne station des missionnaires autrichiens, sur le haut fleuve Blanc, par 4° 54′ 5″ de latit. N., selon les observations du capitaine Speke, qui a également trouvé pour la longitude de ce point important 29° 25′ 16″ E. du méridien de Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

retinrent huit années entières sur cette terre splendide, dont il a publié une attachante relation[1]. Las de courir le daim et d'abattre les élephants, il revint en Europe. Nous le retrouvons alors livré à des travaux d'une autre nature; c'est sous sa direction qu'a été construit le chemin de fer de la Dobroudja, du bas Danube à la mer Noire. Mais sa passion de chasses et d'aventures le reprend de nouveau, et cette fois elle le pousse en Afrique. C'était au moment où le capitaine Speke, revenu des grands lacs de l'Afrique australe en 1859 avec le capitaine Burton, entreprenait son nouveau voyage à la recherche des sources du Nil. Il y avait entre les deux voyageurs plus d'un motif de sympathie. Tous deux déterminés chasseurs, éprouvés l'un et l'autre par le soleil de l'Inde, d'une nature également énergique et propre aux entreprises difficiles, ils étaient faits pour affronter les mêmes épreuves et courir les mêmes hasards. Ne pouvant se joindre au capitaine Speke, ce qui eût été son rêve, M. Baker voulut du moins se porter vers la région équatoriale à la rencontre de l'expédition, dans la pensée qu'un auxiliaire bien ravitaillé pourrait, même à la dernière heure, ne pas être inutile à des explorateurs épuisés. Sa prévision n'a pas été déçue; et il y a gagné de plus cette heureuse fortune d'être lui-même entré dans la voie des grandes découvertes.

C'est au milieu de 1861 que M. Baker arriva dans les hauts pays du Nil. Plusieurs courses qui ne seront pas inutiles à la géographie le conduisirent en premier lieu dans les plaines peu connues qu'arrose le Sétit, affluent oriental de l'Atbara. Ces contrées, actuellement si obscures et livrées seulement aux tribus pastorales, ont eu autrefois leur notoriété classique, car elles appartiennent ou confinent au royaume jadis célèbre de Méroé. M. Baker n'est pas moins familier avec les instruments de précision qu'avec la carabine ; ses observations seront sans aucun doute d'un précieux secours pour fixer la carte, encore un peu flottante sur bien des points, de ces pays nouveaux et des territoires plus méridionaux où il a pénétré.

Revenu de l'Atbara à Karthoum, il se remit en campagne au milieu de décembre 1862, cette fois pour remonter le fleuve Blanc à la rencontre des capitaines Speke et Grant. Il eut la joie d'être rejoint par eux à Gondokoro le 23 février 1863; c'est là qu'il reçut d'eux les informations qui le décidèrent à se porter à son tour vers la région qu'ils venaient de traverser. Il voulait explorer la partie du fleuve Blanc (ou estimé tel) qu'ils avaient forcément perdue de vue, et reconnaître le Louta-Nzighé. Une première fois l'insubordination de son escorte le contraignit de revenir à Gondokoro avant de s'être enfoncé bien avant dans le sud. Une seconde escorte refusa également de le suivre dans cette direction, si bien qu'en désespoir de cause il prit le parti de se porter à l'est vers le Sobat. Le Sobat est un grand affluent de la droite du fleuve Blanc, à mi-chemin environ entre Gondokoro et Khartoum; sauf la partie voisine de son confluent, son cours est absolument inexploré.

C'est une des nombreuses conquêtes encore réservées aux voyageurs futurs, dans la région élevée comprise entre le fleuve Blanc et l'Abyssinie. La reconnaissance de cette portion importante de l'hydrographie du haut bassin du Nil a éveillé l'ambition de bien des explorateurs, et des plus éminents, depuis M. Antoine d'Abbadie jusqu'à MM. de Heuglin et Baker, sans qu'aucun d'eux ait pu l'accomplir.

Parti de Gondokoro au commencement d'avril 1863, M. Baker se dirigea vers le sud-est jusqu'à une localité des Béris appelée Latouka, déjà visitée deux ans auparavant par notre compatriote le docteur Peney, si malheureusement enlevé à la science au moment où il allait entreprendre l'exploration du fleuve Blanc au-dessus de Gondokoro[1]. Le 12 avril 1863, M. Baker écrivait de Latouka au consul général anglais Colquhoun qu'il allait s'arrêter là quelques semaines, après quoi il se proposait de se porter vers le Sobat. Il pensait que l'excursion pourrait bien durer neuf mois. Un temps considérable s'écoula après cette lettre sans qu'on eût de lui aucune nouvelle directe. Enfin, dans les derniers jours de mai 1864, quelques-uns des hommes qui avaient fait partie de son escorte arrivèrent à Khartoum, et l'on sut par eux que le voyageur s'était finalement dirigé non vers le Sobat, selon sa première intention, mais vers la résidence de Kamrasi, chef d'Ounyoro (à une centaine de milles anglais au nord du Nyanza), pays bien connu par la relation de Speke[2]. C'était là que ces hommes l'avaient laissé. Kamrasi lui avait fait un très-bon accueil, et ne demandait pas mieux que de nouer des rapports suivis avec Gondokoro.

Cependant le temps s'écoulait de nouveau, et il n'arrivait pas d'autres nouvelles du voyageur. A l'impatience commençaient à se mêler des inquiétudes de jour en jour plus sérieuses. Depuis plus de vingt mois pas une ligne, pas la moindre nouvelle directe ou indirecte. On commençait à désespérer complétement, quand tout à coup, de Khartoum à Alexandrie, arrive par le télégraphe la joyeuse nouvelle que Baker est de retour, qu'il revient avec des découvertes et tout un bagage scientifique des plus importants, et qu'il est sur le chemin de l'Europe. Des lettres de Baker lui-même écrites de Khartoum à la date du 10 mai dernier (1865), confirment bientôt après l'heureuse nouvelle, et y joignent les premiers détails. Une lettre de M. Baker, arrivée en Angleterre par la voie du Caire, renferme des informations circonstanciées sur l'exploration du Louta-Nzighé, et sur sa situation précise par rapport au Victoria Nyanza.

1. *Eight years' Wanderings in Ceylon.* London, 1855. Ce volume avait été précédé d'un premier livre d'impressions et de récits plus particulièrement cynégétiques, *The rifle and the hound in Ceylon.*

1. Voir à ce sujet notre 2e volume de l'*Année géographique*, p. 59 et suiv.

2. Voir p. 471 et suivantes de l'édition française. Les observations de Speke fixent la position de M'rouli, résidence de Kamrasi, par 1°37'43" de lat. N.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

« Parti de M'rouli, capitale de l'Ounyoro et résidence de Kamrasi, dit M. Baker, j'atteignis, après dix-huit jours de marche, le lac depuis si longtemps désiré. Le point où j'arrivai au lac se nomme Vacovia; ce point est par 1° 14′ de latitude nord, à l'ouest de M'rouli. En mémoire de notre regretté prince Albert, je donnai au lac (sauf l'agrément de S. M.) le nom d'Albert Nyanza, le considérant comme la seconde grande source du Nil; — et quand je dis la seconde, je n'entends pas déterminer son ordre d'importance, mais seulement l'ordre chronologique de la découverte. Les lacs Victoria et Albert sont indubitablement les pères du fleuve.

« La capitale de l'Ounyoro, M'rouli, est située à la jonction du Nil et de la rivière Kafour, à une latitude de 3202 pieds (angl.) au-dessus du niveau de la mer (976 mètres)[1]. Je suivis le Kafour jusqu'à la latitude de 1° 12′ nord, afin d'éviter une suite inabordable de marécages qui s'étendent du nord au sud: ces marais tournés, je continuai directement à l'ouest jusqu'au lac. La route est boisée dans toute son étendue; avec des éclaircies çà et là, mais très-peu de population et pas de gibier. Le pays que je traversais domine au nord une vallée marécageuse qui se prolonge vers l'ouest; la plus grande hauteur que je trouvai sur ce terrain élevé fut de 3686 pieds (1123 mètres). Les roches ne m'offrirent partout que du gneiss, du granit et des masses ferrugineuses qui semblaient ne former qu'un conglomérat avec des cailloux de quartz roulés.

« Le lac Albert est un vaste bassin au fond d'une brusque dépression; les rochers que je descendis par une passe difficile n'avaient pas moins de 1470 pieds (448 mètres) au-dessus de son niveau. La surface du lac est à 2070 pieds au-dessus du niveau de la mer (631 mètres), 1132 pieds (345 mètres) plus bas que le Nil à M'rouli; la pente générale du pays est donc dirigée de l'est à l'ouest. Des hauteurs qui dominent le lac, on n'aperçoit aucune terre au sud ni au sud-ouest; vers l'ouest et le nord-ouest, au contraire, s'étend une chaîne de montagnes considérable qui peut bien s'élever à 7000 pieds au-dessus du niveau du lac, dont cette ligne de hauteurs borde la côte occidentale en se prolongeant au sud-ouest parallèlement au cours du lac. Le roi Kamrasi et les indigènes m'assurèrent également que le lac, à la connaissance de tout le monde, s'étend dans le pays de Rumanika à l'ouest de Karagoué, mais que de là (vers 1° 30′ de latitude sud) il tourne subitement à l'ouest, et que son étendue dans cette direction est inconnue. Sous la latitude de 1° 14′ nord, où j'atteignis le lac, sa largeur peut être d'une soixantaine de milles; mais plus au sud la largeur augmente. L'eau est profonde, douce et transparente; les bords sont généralement sains, et présentent une plage sablonneuse libre de roseaux.

« J'ai navigué treize jours sur le lac dans un canot formé d'un arbre creusé; parti de Vacovia, je suis arrivé à Magungo, à la jonction du Nil avec le lac, par 2° 16′ de latitude nord. Le voyage a été long, par suite de la nécessité de longer la côte, et aussi à cause du gros temps, qui généralement nous prenait à une heure après midi par un vent d'ouest.

« A la jonction du Nil, le lac n'a plus qu'une vingtaine de milles de largeur. Ici les côtes étaient devenues moins saines; de larges masses de roseaux empêchaient le canot de prendre terre. Les montagnes avaient disparu de la côte orientale, remplacées par des collines de cinq cents pieds environ qui ne s'élevaient plus du lac même en pentes abruptes comme les montagnes que nous avions vues plus au sud, mais qui s'éloignaient à la distance de cinq ou six milles, laissant entre elles et le lac un terrain ondulé. L'entrée du Nil est un large canal d'une eau profonde, mais sans courant, bordé de chaque côté par de grands bancs de roseaux. De ce point, le lac s'étend au nord-est l'espace d'une quarantaine de milles, pour tourner ensuite à l'ouest en se rétrécissant graduellement. Étendue inconnue.

« A une vingtaine de milles au nord de la jonction du Nil à Magungo, la rivière sort du grand réservoir, et continue sa course vers Gondokoro.

« Je remontai le Nil dans un canot à partir de sa jonction; les indigènes ne voulurent pas avancer plus loin au nord, à cause des tribus hostiles des bords du lac. A une dizaine de milles de la jonction du Nil, le canal se rétrécit et n'a plus que deux cent cinquante yards environ de largeur[1] avec un courant à peine sensible, quoique très-profond, et bordé de roseaux comme de coutume; le pays à droite et à gauche est ondulé et boisé. A partir de la jonction, le canal que je remontais se portait à l'est. J'avais fait une vingtaine de milles en remontant depuis Magungo, lorsque mon voyage fut brusquement interrompu par une magnifique chute d'eau qui tombe à pic d'une hauteur de cent vingt pieds. Au-dessus de cette cataracte la rivière se trouve tout à coup emprisonnée entre des hauteurs rocheuses, et elle roule à travers une gorge où un large courant de deux cents yards de largeur est réduit à cinquante yards. L'eau se précipite dans cette gorge avec une effrayante rapidité, et elle se plonge d'une seule masse dans le profond bassin qu'elle surplombe.

« De ce point je continuai par terre, et je traversai le Tchopi en longeant la rivière; j'atteignis enfin Karouma tout à fait épuisé par la fièvre[2], ma provision de quinine étant depuis longtemps à fin. »

Après cet aperçu de son itinéraire, qui sera plus

1. Les observations de Speke ne lui avaient donné pour la hauteur de ce point au-dessus du niveau de la mer que 2856 pieds. Mais ces mesures avaient été obtenues seulement au moyen du point d'ébullition de l'eau, et Speke lui-même y attachait une incertitude possible de 300 pieds. Nous ignorons encore quel moyen d'observation M. Baker a employé.

1. Le yard est un peu moins que le mètre.

2. Karouma est une localité marquée par une cataracte assez considérable de la grande rivière (le Kafour, où se déverse le Victoria Nyanza), à quatre-vingt-dix milles environ au-dessous de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

clair encore quand il sera accompagné de la carte que le voyageur a dressée, M. Baker esquisse la description suivante du Louta-Nzighé, ou, comme il l'a nommé, l'Albert Nyanza :

« Le lac Albert Nyanza forme un immense bassin dont le niveau est fort au-dessous du pays environnant; il reçoit toutes les eaux des grandes chaînes de montagnes de l'ouest, aussi bien que celles des pays de l'est, l'Outoumbi, l'Ouganda et l'Ounyoro. Aux eaux du Nil qu'il reçoit (c'est-à-dire e la grande rivière venant du Victoria Nyanza, le K lour de M. Baker), il ajoute les eaux accumulées qui lui viennent de l'ouest et de l'est, et il forme ainsi la seconde source de cette puissante rivière. Le voyage sur le lac est on ne peut plus beau, les montagnes s'élevant souvent du sein même des eaux, et leurs flancs ravinés présentant de nombreuses cataractes. Du côté de l'est, les rochers sont du granit mêlé fréquemment de grandes masses de quartz.

« Sur le bord oriental du lac, on tire du sol une grande quantité de sel; c'est la ressource commerciale des misérables villages qui s'échelonnent à de longs intervalles sur la côte de l'Ounyoro. Les indigènes sont très-peu hospitaliers; souvent ils refusaient de nous vendre des provisions. Mallegga, sur la côte ouest du lac, est un grand et puissant pays gouverné par un roi nommé Kadjoro, qui possède des canots assez grands pour traverser le lac. Le Mallegga fait un trafic considérable avec Kamrasi, où il envoie de l'ivoire, des peaux bien préparées et des manteaux, en échange du sel, des bracelets de cuivre, des cauris et des verroteries, articles qui doivent tous venir de Zanzibar par Karagoué (à l'exception du sel), car il n'y a pas de communication avec la côte occidentale de l'Afrique.

« La longueur de l'Albert Nyanza, mesurée du nord au sud, est d'environ deux cent soixante milles géographiques, indépendamment de sa partie inconnue à l'ouest entre 1 et 2 degrés de latitude sud, et de son développement analogue au nord vers le 3e degré de latitude. »

Autant qu'on en peut juger par cette première description, la vaste et remarquable nappe d'eau que vient de reconnaître M. Baker se développe sous la forme d'un immense fer à cheval dont la partie convexe regarde l'est, et dont la branche du sud, encore inexplorée, est de beaucoup la plus considérable. D'après ces premières indications, l'Albert Nyanza pourrait bien être le plus grand de tous les lacs de l'Afrique. Reste à reconnaître quelles eaux arrivent à cette branche du sud, et d'où sortent ces eaux. Comme toutes les découvertes faites jusqu'à présent dans cette région équinoxiale du continent africain, celle-ci n'est qu'un premier jalon et une pierre d'attente; mais elle n'en est pas moins d'une très-grande importance, et par ce qu'elle donne déjà, et par ce qu'elle promet. M. Baker vient de conquérir une belle place dans la brillante pléiade des modernes explorateurs de l'Afrique; la relation que nous promet son retour en Angleterre sera sans aucun doute une des plus intéressantes et des plus curieuses que nous aurons eue depuis longtemps. Le voyageur est arrivé à Londres dans les derniers jours d'octobre.

M'rouli, du côté du nord. C'est aux chutes de Karouma que la rivière fait son grand coude à l'ouest vers le Louta-Nzighé. Voir la relation de Speke, p. 510 de l'édition française.

IV

Nous avons déjà parlé, dans une de nos précédentes Revues, du voyage des dames Tinné à l'ouest du haut fleuve Blanc, voyage singulièrement remarquable à plus d'un titre, et dont l'adjonction de M. de Heuglin a fait une véritable expédition scientifique en même temps qu'un voyage de découvertes. Une notice pleine de détails nouveaux et d'un vif intérêt qui vient de paraître en Angleterre d'après la correspondance de ces dames [1], nous ramène à ce curieux voyage.

Au mois d'août 1861, Mlle Alexandrina Tinné, accompagnée de sa mère et de sa tante, arrivait au Caire pour son troisième voyage en Égypte. Ces dames se proposaient cette fois de pousser plus avant dans l'intérieur jusqu'aux pays récemment découverts du haut fleuve Blanc.

Nous ne les suivrons pas dans leur voyage jusqu'à la ville de Khartoum, où elles arrivèrent au mois de février 1862. Pour attendre la saison favorable, elles s'établirent au-dessus de la ville égyptienne, sur les bords du fleuve Blanc. On ne reconnaissait guère ici le fleuve d'Égypte, avec ses rives sablonneuses et ses campagnes arides; cette partie du fleuve Blanc, disent les lettres de Mme Tinné, rappellerait plutôt les bords richement boisés de la Tamise près de Windsor. Le sounad ou gommier, qui atteint la taille des plus beaux chênes, le tamarinier, une grande variété de beaux arbustes pleins de jolis singes bleus se jouant à travers les branches, et de charmants oiseaux remplissant l'air de leurs chansons d'amour, tout respirait la vie dans ce paysage des tropiques; la rivière, pleine d'hippopotames et de crocodiles, — ce qui n'en est pas le côté le plus aimable, — était à demi couverte de larges fleurs aquatiques, quelques-unes aussi grandes que le lis Victoria, et qui étincelaient la nuit de mouches phosphorescentes du plus singulier effet.

Mais toute médaille a son revers. Le commerce des esclaves, cette honte de l'humanité, est aussi actif que jamais malgré les défenses du vice-roi. Les dames s'étaient arrêtées un jour à un endroit où plusieurs barques pleines de ces pauvres créatures avaient pris terre. Les noirs avaient l'air si misérable, que miss Alexandrina donna ordre d'abattre deux bœufs pour que ces pauvres gens eussent au moins un jour de régal. Comme elle veillait à ce que chacun d'eux eût sa portion, une femme, portant un petit enfant, vint lui baiser la main, et lui dit qu'elle et son nourrisson avaient été achetés par un maître, tandis que son autre enfant, âgé

1. *Geographical Notes of expeditions in Central Africa, by three Dutch Ladies*; by J. A. Tinne, esq.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cinq ans, et sa vieille mère à elle, avaient été mis dans une autre troupe. Elle venait la supplier d'obtenir pour elle qu'elle pût être avec eux jusqu'au moment où l'on se remettrait en route. Il va sans dire que la faveur fut demandée et obtenue; et l'entrevue toucha tellement la jeune dame, qu'elle racheta immédiatement et remit en liberté toute la famille. Le marchand ajouta au lot deux autres vieilles à demi mortes de faim, dont il était enchanté sans doute de se débarrasser.

Le commerce des esclaves rend assez dangereux le voyage par eau. Pour les noirs riverains, tous les blancs sont des Turcs. Néanmoins, comme le petit vapeur que montaient ces dames n'avait jamais figuré dans cet odieux trafic, ils ne se montraient pas hostiles. En deux ou trois occasions, les Noirs vinrent demander s'il était vrai que la jeune dame, qu'ils voyaient galopper à cheval, était une fille du sultan qui venait les secourir et les protéger. Plusieurs montèrent à bord et se régalèrent de café et de sucre. L'argent n'a pas cours chez eux. La location d'un taureau pour une journée de promenade coûtait une bande de mousseline. Pour une pièce d'étoffe faite dans le pays, il fallait donner cent dattes et neuf ognons. Un enfant se charge d'une commission pour une poignée de maïs. Chez eux les verroteries sont passées de mode.

A mesure qu'on remontait le Nil, le paysage prenait fréquemment un nouveau caractère. Les arbres sont partout d'une grande beauté. Ce sont des mimosas dont les fleurs diffèrent, mais non le feuillage, des tamariniers couverts de belles plantes grimpantes; c'est le papyrus et un arbre à grandes fleurs jaunes appelé *ambadj*, ressemblant à un buisson (*Anemone Mirabilis*); c'est aussi l'arbre à poison (*Euphorbia antiquorum*), qui n'a presque pas de feuilles, excepté au bout des branches, avec de petites fleurs écarlates croissant autour des branches comme celles du cactus. Si l'on rompt une branche, il en sort un suc laiteux dans lequel les indigènes trempent la tête de leurs flèches, et l'on assure que les blessures faites par ces armes sont mortelles. Les Arabes appellent l'arbre *M'toupa*. Les fleurs dont les rives sont couvertes sont de nuances si éclatantes et si variées, que l'œil en est presque ébloui. Cette description s'applique particulièrement à la partie du fleuve qui est au-dessus du confluent du Sobat.

Le 30 septembre, les dames arrivèrent à Gondokoro: la population du territoire environnant appartient à la race négroïde des Bari. C'était, avant l'arrivée des Turcs, un peuple parfaitement heureux; encore aujourd'hui ils dansent et chantent jour et nuit, aussi longtemps que durent le maïs et le dourra.

Bien que prévenues que la rivière cesse d'être navigable au-dessus de Gondokoro, les dames ne furent pas contentes qu'elles ne l'eussent vue par elles-mêmes. Elles purent encore remonter le courant dans leur vapeur l'espace de cinq heures; plus loin les roches interceptent absolument la navigation. Les rapports qu'on leur fit de l'état d'agitation des nègres, par suite des atrocités attribuées à un traitant maltais appelé de Bono (dont le nom n'est pas inconnu en Europe), les empêcha de pousser plus avant; sans quoi il est bien probable qu'elles se fussent trouvées, elles et toute leur suite, les hôtes de Kamrasi ou de Mtésa, en même temps que MM. Speke et Grant qui demeurèrent chez ces deux chefs des pays du sud de janvier à novembre 1862. On regagna Gondokoro et de là Khartoum. De Khartoum à Gondokoro la navigation, en remontant, avait occupé 360 heures; la descente de Gondokoro à Khartoum n'en prit que 170, moins de la moitié.

Notons une remarque consignée dans les lettres de ces dames. Les gens du pays rient de ceux qui parlent *d'une* source du Nil. A Gondokoro il pleut tous les jours pendant sept ou huit mois, non pas de continu, mais par grosses averses; « si bien, disent-ils, qu'il n'y a pas seulement une source de la rivière, mais qu'au-dessus du Sobat elle se forme de cent tributaires. » Une personne qui a résidé longtemps en Égypte a remarqué que le fleuve change plusieurs fois de nuance durant ses crues, ce qui semblerait indiquer qu'elles sont alimentées successivement par plusieurs branches supérieures qui viennent de points différents et traversent des sols de nature diverse.

V

Le second séjour à Khartoum, de novembre 1862 à février 1863, fut consacré aux préparatifs d'une nouvelle expédition plus formidable que les précédentes et d'une nature plus sérieuse. Cette fois il ne s'agissait de rien moins que de remonter le Bahr el-Ghazal, grand affluent de la gauche du fleuve Blanc au-dessus du Sobat, et de pénétrer par là dans la région peu ou point connue qui s'étend à l'ouest du fleuve Blanc et de Gondokoro. C'est à cette expédition que s'adjoignit M. de Heuglin, nom bien connu dans les récentes explorations africaines, et le docteur Steudner qui avait aussi fait partie, avec M. de Heuglin, de la grande expédition allemande de 1860. Un autre Allemand, le baron d'Ablaing, qui voyageait en amateur dans ces hautes régions, s'enrôla aussi dans l'escorte de miss Alexandrina et de sa tante (la plus âgée des trois dames restait à Khartoum où la retenait sa santé). « Nous espérons faire un voyage plus scientifique, sinon plus agréable que le dernier, » écrivait à cette occasion une des dames Tinné. Hélas! elles ne prévoyaient pas les tristes événements qui allaient marquer cette expédition néfaste.

L'espace ne nous permettrait pas d'en suivre tous les incidents; nous les avons d'ailleurs sommairement indiqués dans une précédente Revue. La mort du docteur Steudner, atteint des fièvres locales, le 10 avril 1863; celle de madame Tinné, qui succomba le 20 juillet aux mêmes atteintes; la jeune miss Alexandrina, et M. de Heuglin lui-même, conduits à deux doigts de la tombe par les influences délétères de ce redoutable climat; puis toutes les contrariétés imaginables suscitées par la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rapacité éhontée d'un traitant indigène, à la merci duquel on se trouvait livré, sans compter les difficultés communes d'un voyage de ce genre à travers les pluies tropicales, qui surprirent la caravane avant qu'elle pût gagner les hautes terres du sud où l'on avait espéré arriver à temps : telles ont été les rudes épreuves par lesquelles a passé cette expédition, commencée sous de si riants auspices.

Elle n'aura cependant pas été, grâce à M. de Heuglin, sans résultats pour la science. L'habile et persévérant observateur a recueilli des faits nombreux dont s'enrichira l'histoire naturelle de l'Afrique centrale. Il a déterminé astronomiquement la position de plusieurs points, en même temps que des notes exactes ont été tenues sur l'aspect physique des pays parcourus et leur topographie; et comme on s'est avancé plus loin à l'ouest qu'aucun Européen ne l'avait fait auparavant, la carte d'Afrique s'est enrichie sur ce point d'une addition importante. Ces riches matériaux, par un empressement de publicité bien digne de servir d'exemple à la tardive élaboration de tant d'autres voyageurs, sont déjà livrés à la publicité scientifique; M. de Heuglin en a fait l'objet d'un mémoire circonstancié qui a trouvé immédiatement place dans le précieux journal de M. Augustus Petermann, les *Mittheilungen* de Gotha[1], accompagné d'une grande et belle carte où sont rapportés les matériaux topographiques et astronomiques si chèrement achetés par l'expédition.

VI

A côté de ces beaux résultats dus aux dernières investigations du haut bassin du Nil, d'autres entreprises se continuent et se préparent dans l'Afrique orientale, qui promettent de non moins riches additions à la carte du continent. Ces entreprises appartiennent à des hommes connus depuis longtemps et solidement éprouvés dans la carrière des explorations africaines, le baron de Decken et le docteur Livingstone.

M. de Decken, noble et riche Hanovrien, s'est on peut dire approprié et créé une spécialité dans les voyages d'Afrique : la part qu'il s'y est faite, ce sont les grandes montagnes neigeuses de la région du Zanguebar. Depuis cinq ans il y a consacré sa vie. Ceux qui ont suivi le mouvement contemporain des découvertes savent que deux missionnaires allemands au service du comité de Londres, MM. Kraft et Rebmann, signalèrent les premiers, en 1848 et 1849, l'existence d'un grand massif au-dessus de la côte du Zanguebar, immédiatement au sud de l'équateur, dominé par plusieurs pics couronnés de neiges éternelles. Le plus méridional de ces sommets neigeux est le Kilimandjaro, à 4° environ de latitude australe; un autre pic peut-être encore plus élevé et de nature volcanique, le mont Kénia, est presque sous l'équateur. L'annonce de cette découverte rencontra en Angleterre quelques objections de la part d'un homme à qui d'estimables travaux avaient acquis une autorité notoire dans les choses de l'Afrique, mais qui depuis semble avoir pris à tâche de détruire sa position acquise par les excès d'une critique sans raison ni mesure[1]. On révoqua en doute les neiges des deux montagnes et les montagnes elles-mêmes; on mit gratuitement en suspicion non-seulement l'habileté, mais la véracité même des deux missionnaires.

Il était nécessaire, pour l'honneur et dans l'intérêt de la science, de vérifier leurs indications. C'est ce que M. de Decken le premier, et jusqu'à présent le seul, a entrepris. Deux voyages successifs au Kilimandjaro, en 1860 et 1862, ont constaté la complète exactitude des faits annoncés par MM. Rebmann et Krapf; néanmoins, pour M. de Decken lui-même, ces deux premières courses ne sont que la préparation d'une étude plus complète. Il a fait depuis deux ans de grands et coûteux préparatifs pour un troisième voyage aux pics neigeux. Il n'a vu que le Kilimandjaro, dont il n'a pu même compléter l'ascension; il veut cette fois étudier aussi le mont Kénia et achever l'exploration du massif tout entier. Un bateau à vapeur à faible tirant a été construit tout exprès pour remonter les rivières qui ont leur source dans le massif, et qui descendent à la côte entre Mombaz et l'équateur; ce bateau a été baptisé, à cause de sa destination, du nom français de *Passe-Partout*. Aux dernières nouvelles, — elles remontent au 10 décembre 1864, — le bateau était ancré à Zanzibar, ayant déjà fait quelques excursions préliminaires, et prêt à se remettre à l'œuvre. Un nombreux personnel engagé par le voyageur, — un capitaine de la marine d'Autriche, un médecin, un peintre, un ingénieur, un géologue, un charpentier et plusieurs autres artisans, et enfin jusqu'à un habile cuisinier, — font de ce voyage une véritable expédition, une expédition qui semble vouloir rivaliser avec l'appareil princier des dames Tinné. S'il y avait à craindre quelques difficultés pour l'avenir, ce serait de ce déploiement de moyens et de personnel que pourraient venir les appréhensions. Deux hommes résolus et bien préparés, voyageurs ou missionnaires, iraient peut-être plus loin et plus aisément à travers ces contrées sauvages, qu'une troupe nombreuse qui veut transporter avec elle toutes les ressources et le confort de la vie civilisée. Espérons toutefois que nos craintes ne se réaliseront pas. Le projet de M. de Decken est de contourner le Kénia, et de redescendre par le versant occidental dans le bassin du Victoria Nyanza de Speke, auquel, sans aucun doute, la montagne envoie ses eaux. Si les prévisions du voyageur n'ont pas été trompées, l'expédition a dû se mettre définitivement en route au mois de mai dernier.

VII

Le plan que s'est tracé M. Livingstone pour son prochain voyage se présente sous de non moins grandes

1. *Die Tinne'sche Expedition im westlichen Nil-Quellgebiet*, 1863-1864; *aus dem Tagebuche von* Th. v. Heuglin. Dans les *Mittheilungen*, cahier complémentaire n° 15, 1865.

1. M. Desborough Cooley, puisqu'il faut le nommer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

proportions que ses deux expéditions précédentes, qui l'ont placé si haut sur la liste de nos modernes explorateurs; il ne s'agit de rien moins cette fois que de remplir la lacune encore très-considérable qui sépare ses propres découvertes de celles de Burton et de Speke dans le centre de l'Afrique australe. Il est sûrement peu de nos lecteurs qui ne sachent quelle part immense le docteur Livingstone a eue depuis seize ans dans la reconnaissance des parties inconnues de l'Afrique australe. Si chaque explorateur laissait son nom aux terres qu'il a découvertes ou dont il a renouvelé la géographie, le sien devrait être inscrit sur une immense portion du bassin du Zambézi, ce grand fleuve qui est pour le sud de l'Afrique ce que le Nil est pour le nord, et le Kouâra ou rivière de Timbouktou pour le nord-ouest. Dans son premier voyage (de 1849 à 1852), il en a parcouru et décrit le premier presque toute la partie supérieure (car les vagues et rares notions que l'on en avait eues jusqu'alors par les Portugais du Congo ou de Mozambique n'avaient aucune valeur scientifique); et pour la seconde fois, de 1858 à 1864, outre une étude plus complète du cours inférieur du fleuve, il en a pour la première fois reconnu un affluent considérable, le Chiré, par lequel un très-grand lac, le Nyassa, se déverse dans le bas Zambézi [1]. Ce lac du Sud fut mentionné par les vieilles relations portugaises sous le nom de Maravi, qui est celui d'une de ses principales populations riveraines; mais la notion que l'on en avait était si vague et si peu certaine, que depuis cinquante ans les géographes l'avaient effacé de leurs cartes. Nous rappellerons que la relation du premier voyage du docteur Livingstone a été publiée en français concurremment avec l'édition anglaise [2], et nous ajouterons qu'il en sera de même prochainement de la seconde relation, dont nous pouvons d'ailleurs annoncer que les lecteurs du *Tour du monde* vont avoir bientôt la primeur.

Dans son troisième voyage, le docteur doit embrasser tout l'espace compris entre le delta du Zambézi et les parages de Zanzibar, c'est-à-dire un intervalle de dix à douze degrés de latitude. Le gouvernement anglais a conféré au voyageur le titre de consul britannique, ce qui doit lui donner une beaucoup plus grande autorité près des chefs indigènes. Un bateau à vapeur que M. Livingstone a fait construire à ses frais il y a six ou sept ans, servira à étudier une partie au moins des rivières qui débouchent à la côte. Quoique le docteur ait déposé sa première qualité de missionnaire (ses études de jeunesse en avaient fait un médecin), l'expédition ne reste pas en dehors des questions d'humanité, et tout à la fois de politique, qui tiennent à l'abolition de la traite des esclaves par les navires européens. Les vues de la nouvelle expédition ne sont pas confinées à la région littorale. La reconnaissance de la partie supérieure du Nyassa, forcément interrompue il y a deux ans, celle des parties nord et sud du grand lac central (le Tanganika), visité par Burton et Speke en 1859; l'exploration de l'espace encore inconnu compris entre ces deux grands lacs intérieurs, le Tanganika et le Nyassa, et enfin, s'il est possible, l'examen des territoires situés entre le Tanganika et l'équateur : tels sont les immenses *desiderata* signalés au zèle toujours ardent de l'explorateur. Ce plan est vaste, trop vaste probablement pour que l'on puisse espérer qu'une même expédition le remplisse en entier; mais n'en dût-elle remplir qu'une partie, la science ne peut qu'en retirer un très-grand bénéfice.

Parti de Londres au mois de juillet, M. Livingstone a pris pied à Bombay le 11 août. C'est là que se sont faits les derniers préparatifs. Le voyageur, d'après ses dernières lettres, comptait partir pour la côte d'Afrique à la fin d'octobre.

VIII

L'espace qui nous reste ne nous permet pas de parler de du Chaillu, que ses dernières lettres laissent au Gabon, d'où il se proposait de remonter à l'est ou au nord-est, dans la direction du Tanganika de Burton ou du Nyanza de Speke; ni de Gerhard Rohlf, qui vient de quitter la régence de Tripoli pour une excursion vers Gadhamès, en attendant sans doute qu'une occasion favorable lui permette de pénétrer dans les parties vierges de la contrée des Tibboû, entre le Fezzan et le Ouadây; ni de MM. Mage et Quantin, envoyés en mission il y a vingt mois par le général Faidherbe dans la direction de Timbouktou, et qui jusqu'à cette heure n'ont pu dépasser Ségo, sur le haut Dhioliba. Ce sont, du reste, des entreprises à peine entamées, que retrouvera notre prochaine Revue.

Nous aurions voulu signaler convenablement un rapport récent de M. Jules Duval à la Société de géographie, sur le passé et le présent de l'Algérie [1]; c'est un morceau capital tracé de main de maître par un homme éminemment compétent, et que nous recommandons vivement à qui voudra connaître à fond l'histoire et la situation économique de notre colonie algérienne, comme nous recommandons un petit volume de M. Ricard à qui voudra se former une idée complète de l'état actuel et des ressources d'avenir du Sénégal [2]. Deux morceaux sur l'Égypte, fort remarquables l'un et l'autre, à des titres divers, pour quiconque aime à se re-

1. On remarquera que ce nom de Nyassa est identique, ou peu s'en faut, à celui du Nyanza, reconnu par Speke sous l'équateur; au nord comme au sud, en effet, le mot, dans la langue des indigènes, désigne un lac, une *grande eau*. C'est un exemple, frappant pour tous, de l'analogie fondamentale de tous les idiomes qui se parlent dans le sud de l'Afrique sur une étendue de cinq cents lieues et plus en latitude, depuis l'équateur jusqu'au tropique d'hiver et au delà. Cette communauté d'idiomes chez une multitude de populations négroïdes plus qu'à demi sauvages, est un phénomène ethnologique dont la découverte appartient à notre époque, comme tant d'autres phénomènes analogues inaperçus jusqu'alors.

2. *Voyages et recherches d'un missionnaire dans l'Afrique méridionale*. 1 vol. grand in-8°, 1859 (chez Hachette).

1. Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*, cahier de juillet 1865.

2. *Le Sénégal, étude intime*, par le docteur F. Ricard. Paris, 1865, 1 vol. (Chalamel aîné).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porter au passé d'une nation autrefois glorieuse, l'un de M. Renan, dans la *Revue des Deux-Mondes* [1], l'autre, de M. Jacques de Rougé, fils de notre grand égyptologue le vicomte de Rougé, dans la *Revue archéologique* [2], auraient mérité une mention plus spéciale. A côté de ces excellents travaux, où les esprits sérieux aiment à retrouver le passé ranimé par l'érudition, nous aurions voulu aussi donner quelques pages au beau travail qu'un de nos savants orientalistes, M. G. Pauthier, vient de consacrer au grand voyageur du moyen âge, Marco Polo [3]. Par sa connaissance parfaite des sources orientales, et particulièrement des documents chinois et mongols du treizième siècle propres à éclaircir bien des points obscurs de la relation, M. Pauthier était tout particulièrement désigné pour cette œuvre qui lui fera grand honneur. Le livre de Marco Polo est un des monuments de l'histoire géographique du monde, et, comme tous les classiques, c'est un texte inépuisable de recherches et d'études.

Les publications fort importantes dont l'Arabie vient d'être l'objet coup sur coup, auraient bien mérité aussi de nous arrêter. Nous avons parlé déjà avec quelque détail, dans notre précédente Revue, du voyage aussi attachant qu'instructif de M. Palgrave ; néanmoins la relation complète tout récemment publiée nous aurait pu fournir encore plus d'une remarque nouvelle et de curieux extraits, tant sur la topographie et la configuration générale de la péninsule, que sur sa situation politique et surtout sur les mœurs et les habitudes des populations. Un autre voyageur, le colonel Pelly, agent politique du gouvernement britannique, vient aussi de fournir des documents tout nouveaux à la géographie astronomique de l'Arabie intérieure, qui était jusqu'à présent tout à fait privée d'informations de cette nature. C'est une acquisition précieuse pour cette partie de la carte d'Asie.

Nous aurions pu noter encore d'autres faits intéressants, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau monde ; nous aurions, notamment, suivi avec un grand et sympathique intérêt le travail de reconstitution qui s'opère au sein de deux grands pays de l'Amérique du Nord : aux États-Unis, depuis l'apaisement de la guerre fratricide qui durant quatre années a suspendu la vie scientifique de la nation ; au Mexique, depuis qu'un gouvernement régulier se consacre au développement des immenses ressources d'un territoire merveilleusement doué, et, en ouvrant ses territoires à de faciles communications avec le reste du monde, y va développer rapidement les études de toute sorte que le pays appelle. Nous aurions pu dire aussi ce qu'a déjà fait dans cette voie la Commission scientifique du Mexique instituée à Paris au commencement de l'année dernière (1864), en vue de seconder et de diriger les recherches que doit favoriser notre expédition. Ce sont là, forcément, autant de points réservés pour les chapitres plus développés d'une publication prochaine [1].

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

12 novembre 1865.

1. 1er avril 1865.
2. Mai et septembre 1865.
3. *Le livre de Marco Polo*, rédigé en français sous sa dictée en 1298 par Rusticien de Pise; publié pour la première fois d'après trois manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale, par M. G. Pauthier. Paris, 1865, 1 vol. grand in-8 en deux parties.

1. Le 4e volume de notre *Année géographique*, en janvier.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Navires pris dans les glaces (Spitzberg)	V. Foulquier.	1
Hollandais morts du scorbut au Spitzberg en 1634	V. Foulquier.	4
La corvette *la Recherche* dans les glaces	V. Foulquier.	5
Montagne de l'Observatoire au Spitzberg	V. Foulquier.	8
Apparence de l'aurore boréale dans le nord-est, a Bossekop (Finmark)	Rapine	9
Apparence de l'aurore boreale dans le sud, a Bossekop (Finmark)	Rapine	11
Apparence de l'aurore boréale dans le nord, a Bossekop (Finmark)	Rapine	12
Vue prise dans la baie de la Madeleine	V. Foulquier.	13
Écroulement de glaces	V. Foulquier.	16
Vue de la baie de la Madeleine	V. Foulquier.	17
Passage de l'Alten	V. Foulquier.	20
La baie des Anglais	V. Foulquier.	21
Navire russe abandonné	V. Foulquier.	23
Vue du panorama de Belle-Sound	V. Foulquier.	24
Glacier a aiguilles et mouillage de la corvette	V. Foulquier.	25
Ours blanc chassant le phoque	V. Foulquier.	27
Renards bleus rongeant les souliers des matelots	V. Foulquier.	28
Barque attaquée par des morses	V. Foulquier.	29
Lagopèdes	Mesnel	31
Guillemot a miroir blanc et pingoins macroptères	Mesnel	32
Première entrevue de l'auteur avec des pèlerins tartares (Sunnites) a Téhéran	Émile Bayard.	33
Hadji Bilal, pèlerin tartare, compagnon de Vambéry	Émile Bayard.	37
Arminius Vambéry	Émile Bayard.	41
Vambéry et ses compagnons sur la mer Caspienne	Émile Bayard.	45
Accueil fait a Vambéry par Kandjan, chef turkoman a Gomushtepe, sur le bord de la mer Caspienne	Émile Bayard.	47
Tente turkomane	Émile Bayard.	48
Un esclave persan chez les Turkomans	Émile Bayard.	49
Jeune fille turkomane	Émile Bayard.	52
Intérieur d'une tente turkomane	Émile Bayard.	53
Kulkhan-le-Pir	Émile Bayard.	56
Retour d'un alaman (razzia) chez les Turkomans	Émile Bayard.	57
Une facheuse rencontre	Émile Bayard.	61
Un puits dans le Désert (entre Samarkand et Karshi)	Émile Bayard.	64
La caravane des Hadjis dans le Korantaghi	Émile Bayard.	65
L'auteur soufflant sur de l'amadou pour éclairer sa boussole dans le désert	Émile Bayard.	69

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
« Le sang du meurtre est sur sa tête! »	Émile Bayard. .	72
Une armée d'anes sauvages (Hémiones)	Émile Bayard. .	73
L'auteur reçu en audience par le Khan de Khiva	Émile Bayard. .	77
Tant par tête	Émile Bayard. .	80
Le supplice des prisonniers a Khiva	Émile Bayard. .	81
Supplice des adultères a Khiva	Emile Bayard. .	85
Passage des anes sur l'Oxus	Émile Bayard. .	88
Un repas chez les Turkomans	Émile Bayard. .	89
Un marché a cheval a Shouraknan (Khirghis)	Émile Bayard. ..	92
Le *Tebbad* ou ouragan de sable	Émile Bayard. .	93
Une femme de Bokhara	Émile Bayard. .	96
Les derviches Nakhisbendi, a Bokhara	Émile Bayard. .	97
Un espion envoyé a l'auteur	Émile Bayard. .	101
Entrée de l'émir a Samarkand	Émile Bayard. .	104
L'auteur se sépare de ses compagnons	Émile Bayard. .	105
Le Kolburi ou la poursuite de la fiancée chez les Turkomans	Émile Bayard. .	108
La caravane passant a gué la Murgab	Emile Bayard. .	109
« Je jure que tu es un Anglais. »	Émile Bayard. .	111
Le retour. — Sur la route de Téhéran	Émile Bayard. .	112
Barque traînée sur les glaces de la Duna	D'Henriet. . . .	113
Un marché en Livonie	D'Henriet. . . .	116
L'une des portes du port, la Sandpforte (porte de Sable), a Riga	D'Henriet. . . .	117
Paysans russes : Aspect du costume d'hiver	D'Henriet. . . .	118
Paysanne de Dubbeln sur sa porte	D'Henriet. . . .	119
Le poêle de la maison de police, a Riga	D'Henriet. . . .	120
Maréchal ferrant au faubourg de Moscou, a Riga	D'Henriet. . . .	121
Marchand russe de la deuxième Guilde, a Riga	D'Henriet. . . .	122
Marchand de glaces, a Riga	D'Henriet. . . .	123
Paysan des Struzze venu a Riga	D'Henriet. . . .	123
Marchand d'oiseaux, a Riga	D'Henriet. . . .	124
Une petite fille sur le chemin. Route de Mitau	D'Henriet. . . .	124
Marchand de pommes, a Riga	D'Henriet. . . .	124
Marchand de thé dans un carrefour. Route de Pétersbourg	D'Henriet. . . .	125
Pope portant son lait	D'Henriet. . . .	127
Soldats de garnison a la fontaine (Riga)	D'Henriet. . . .	128
Un marchand de framboises	D'Henriet. . . .	129
Télègue au repos (Esthonie)	D'Henriet. . . .	131
Un paysan et sa femme en costume d'hiver (Livonie)	D'Henriet. . . .	132
La poste extraordinaire Perekllednoi	D'Henriet. . . .	133
Un moulin près de Dorpat	D'Henriet. . . .	134
Une jeune fille portant de l'eau, a Nennal	D'Henriet. . . .	135
Un marchand de kwass, en Livonie	D'Henriet. . . .	137
Un rémouleur (Esthonie)	D'Henriet. . . .	138
La sanctification du dimanche	D'Henriet. . . .	139
Le repas des charpentiers, a Dorpat	D'Henriet. . . .	140
Le supplice des verges	D'Henriet. . . .	141
Une cabane de paysans près d'Iggafer	D'Henriet. . . .	142
Croix a l'entrée d'un village lithuanien	D'Henriet. . . .	143
Russe en voyage (Livonie)	D'Henriet. . . .	143
Vieux paysan esthonien	D'Henriet. . . .	144
Route aux environs de Volmar (Livonie)	D'Henriet. . . .	145
Petit retable a quatre faces se repliant les unes sur les autres	D'Henriet. . . .	146
Paysan portant un cochon de lait gelé	D'Henriet. . . .	147
La malle-poste arrêtée a Tcherkowitch	D'Henriet. . . .	148
Russes prosternés devant l'image de la Panagia	D'Henriet. . . .	149
Ramasseurs d'ordures a Riga	D'Henriet. . . .	150
Chez le commandant de la forteresse	D'Henriet. . . .	151
Les galériens près des remparts a Riga	D'Henriet. . . .	152

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Un cimetière en Lithuanie	D'Henriet.	153
Un roulier et un paysan en Esthonie	D'Henriet.	154
Russe mendiant	D'Henriet.	155
Un Lithuanien	D'Henriet.	156
Jeune paysan lithuanien	D'Henriet.	156
Ouvriers charpentiers revenant de leur ouvrage	D'Henriet.	157
Mendiant en Lithuanie	D'Henriet.	158
Soldat de police	D'Henriet.	159
Dans la neige au bord du chemin	D'Henriet.	159
Jeune fille russe en Lithuanie	D'Henriet.	160
Deux paysans sur la route près de Tauroggen	D'Henriet.	160
Un juif lithuanien	D'Henriet.	160
Vue de Pancaya, village d'Indiens Sensis	Riou.	161
Jean de Tarapote, économe de la Mission de Tierra Blanca	Riou.	162
Jeanne de Cumbaza, cuisinière de la Mission de Tierra Blanca	Riou.	163
Bain dans une spathe de palmier	Riou.	164
Vue de la Mission de Tierra Blanca	Riou.	165
Intérieur de l'église de Tierra Blanca	Riou.	167
Cuisine et salle a manger de la Mission de Tierra Blanca	Riou.	168
Sandis et Lycopodes (arbres a la Vache)	Riou.	170
Chambre a coucher banale	Riou.	171
Groupe de higuerons	Riou.	172
Vue de la Sierra de San Carlos	Riou.	173
Type d'Indien Sensi	Riou.	176
Départ pour le lac de la Palta	Riou.	177
Pêche au barbasco, sur le lac de la Palta	Riou.	179
Étude de candiru	Riou.	180
Pêche du candiru	Riou.	181
Poissons de l'Ucayali	Riou.	183
Fœtus de lamantins	Riou.	184
Capture de lamantins, a Mabuiso	Riou.	185
Missionnaire et maçon	Riou.	188
Palmiers de l'Ucayali-Amazone	Riou.	189
Une soirée chez Maquea Runa	Riou.	192
L'île de Cédrèles	Riou.	193
Les copahus	Riou.	194
Pérégrinations d'un tronc d'arbre	Riou.	195
Eustache en mission a Schéticaplaya	Riou.	196
Vue du lac Nuna	Riou.	197
Transport d'une feuille de Nymphæa	Riou.	198
Un bain en pleine rivière	Riou.	199
Type d'Indien Amahuaca	Riou.	200
Indien Chacaya	Riou.	201
Nids de caciques	Riou.	204
Coup de vent sur la rivière Ucayali	Riou.	205
Coupe de palmiers	Riou.	207
Un détail de moeurs schetibos (Idylle sauvage)	Riou.	208
Habitation de Piros-Chontaquiros	Riou.	209
Appareils de toiture en usage dans la pampa del Sacramento	Riou.	211
Rêverie au crépuscule	Riou.	212
Le canal Sapote	Riou.	213
Embouchure de la rivière Tapichi	Riou.	216
Combat d'un tigre et d'un lamantin	Riou.	217
Récolte du sandi	Riou.	219
Végétation de l'Ucayali a son embouchure	Riou.	220
Confluent de l'Ucayali et du Maranon	Riou.	220
Habitation d'Indiens Cocamas	Riôu.	221
Tessouirat de Sagadi	Eugène Cicéri.	224

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS	
Lac Tana par un gros temps	Eug. Cicéri. . .	225
Niamniam Basa	Émile Bayard. .	226
Rahma	Émile Bayard. .	226
Emfras Amba Mariam	Eug. Cicéri. . .	228
Palais ruiné de Guizoara sur l'Arno	Eug. Cicéri. . .	229
Methonica superba	A. Faguet. . . .	232
Salamko	Eug. Cicéri. . .	233
Gafat	Eug. Cicéri. . .	236
Le négus Théodore II en tenue d'audience	Émile Bayard. .	237
Le palais impérial a Gondar	Eug. Cicéri. . .	239
Berhan	Eugène Cicéri. .	240
Le Davezout	Eug. Cicéri. . .	241
Œnanthus multiflorus	A. Faguet. . . .	243
Une vue du Reb inférieur	Eug. Cicéri. . .	244
Cataracte de Oiveign	Eug. Cicéri. . .	245
Loranthus Macrosolen	A. Faguet. . . .	247
Cataracte d'Antona Kirkos	Eug. Cicéri. . .	248
Le Makar-Oanz	Eug. Cicéri. . .	249
Le Reb, a Deldéi	Eug. Cicéri. . .	252
Le Lisara	Eug. Cicéri. . .	253
Le mont Dongours	Eug. Cicéri. . .	256
Cascade près Maghera	Eug. Cicéri. . .	257
Amaryllis vittata	A. Faguet. . . .	259
Teucrium	A. Faguet. . . .	260
Commelina latifolia	A. Faguet. . . .	260
Ferme a Tagour	Eug. Cicéri. . .	261
Porte a Arengo	Eug. Cicéri. . .	262
La roche Kanzila	Eug. Cicéri. . .	263
L'auteur traversant la Goanta en hokoumada	Émile Bayard. .	264
La tankoa	Émile Bayard. .	265
Mahdera-Mariam	Eug. Cicéri. . .	267
Koarata	Eug. Cicéri. . .	268
Le lac Tana	Eug. Cicéri. . .	269
Obitus Abyssinica	A. Faguet. . . .	271
Djan Mieda	Eug. Cicéri. . .	272
Vue a vol d'oiseau du comptoir du Gabon	Thérond. . . .	273
Vue du comptoir du Gabon en 1861 : Parc a charbon	Thérond. . . .	275
Village des tirailleurs au Gabon	Thérond. . . .	276
Le roi Denis et sa grande femme	Émile Bayard. .	277
Factorerie anglaise de Glass	Thérond. . . .	280
Naturel du Gabon	Émile Bayard. .	281
Tau (type de Krowman)	Émile Bayard. .	281
Les filles du roi Louis	A. Gilbert. . . .	283
Établissement de la Mission catholique au Gabon	Thérond . . .	284
Akéra, jeune fille du Gabon	Émile Bayard. .	285
Débarcadère et chantier des embarcations	Thérond. . . .	287
La case du roi Denis	Thérond. . . .	288
Quérellé, jardin du commandant du Gabon	Thérond. . . .	289
Hôtel du commandant du Gabon	Thérond. . . .	291
Le roi Kringer et sa famille	A. Gilbert. . . .	292
Village gabonais de Chinchoua (rivière Ramboé)	Thérond. . . .	293
Village gabonais au milieu des bois	Thérond. . . .	295
Le traitant Ouassengo et ses femmes	Émile Bayard. .	296
Guerrier bakalais	H. Castelli. . .	297
Ovoounchoua, figuier a nervures saillantes	Thérond. . . .	300
Femmes et enfant bakalais	Émile Bayard. .	301
Palétuviers des rivières équatoriales	Thérond. . . .	304
Bananiers fétiches de la rivière Ogo-Wai	Thérond. . . .	305

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Guerriers pahouins	H. Castelli. . .	308
Jeune femme de la tribu des Pahouins	Émile Bayard. .	309
Fans ou Pahouins	H. Castelli. . .	311
Femmes de la tribu des Pahouins	H. Castelli. . .	312
Village pahouin	Thérond.	313
Yondogowiro, roi des îles Sacrées	Émile Bayard. .	316
Les îles Sacrées du lac Jonanga	Riou.	317
N'Gowa et Agueille, de la tribu des Gallois	Émile Bayard. .	319
Jeune féticheur du lac Jonanga	Émile Bayard. .	320
Vue de l'Avon, a Bristol	Durand-Brager.	321
Embouchure de l'Avon	Durand-Brager.	324
Le port de Cardiff	Durand-Brager.	325
Poissonnière du pays de Galles	Durand-Brager.	328
Vue générale de Swansea	Durand-Brager.	329
La ville et la rade de Milford	Durand-Brager.	330
Swansea : Les usines et les docks	Durand-Brager.	331
Le canal de Swansea	Durand-Brager.	332
Usine a cuivre de M. Vivian (vue d'ensemble)	Durand-Brager.	333
Usine Vivian, vue prise sur le canal	Durand-Brager.	334
Une mine de charbon, a Swansea	Durand-Brager.	335
Le chiffonnier des familles, a Swansea	Durand-Brager.	336
Vue de Merthyr Tydvil	Durand-Brager.	337
Le crassier des forges de Cyfarthfa	Durand-Brager.	339
Les chercheuses d'escarbilles, a Cyfarthfa	Durand-Brager.	340
Les usines de la vallée du Taff	Durand-Brager.	341
Pauvrettes, a Merthyr Tydvil	Durand-Brager.	343
Vue de Pontypool	Durand-Brager.	344
Vue de la houillère de Glyn pit, près Pontypool	Durand-Brager.	345
Une femme et un jeune ouvrier des mines, a Pontypool	Durand-Brrger.	348
Vue de Newport	Durand-Brager.	349
Les bassins de Newport	Durand-Brager.	349
Le viaduc de Crumlin	Durand-Brager.	352
Vue de Lanjaron, dans les Alpujarras	G. Doré.	353
Le Puerto de Arenas (Route de Grenade a Jaen)	G. Doré.	357
Un relai a Jaen	G. Doré.	359
Une famille de mendiants a Jaen	G. Doré.	361
Le barranco de Poqueira, dans les Alpujarras	G. Doré.	365
Un mendiant centenaire et sa petite fille, a Berja	G. Doré.	368
Un duel a la navaja del Santolio	G. Doré.	369
L'escrime a la navaja : le desjarretazo	G. Doré.	372
Malaga, la cathédrale et le port	G. Doré.	373
L'escrime au punal : el molinete	G. Doré.	376
L'escrime au couteau : lanzar la navaja	G. Doré.	377
Charranes et marineros sur la plage	G. Doré.	380
Le charran de Malaga	G. Doré.	381
Le baratero exigeant le barato	G. Doré.	384
Pont romain a Ronda	G. Doré.	385
Grotte d'Antiquera	G. Doré.	387
Les enfants toreros, scène andalouse a Ronda	G. Doré.	389
Contrebandier de Ronda et sa maja	G. Doré.	393
Contrebandier de la Serrania de Ronda	G. Doré.	397
Barranco dans la sierra de Ronda	G. Doré.	400
Église d'Arcos de la frontera	G. Doré.	401
Cadix	G. Doré.	403
La Cartuja de Jerez	G. Doré.	404
Vendangeurs de Jerez	G. Doré.	405
Majo et paysans des environs de Jerez	G. Doré.	408
Arcos de la frontera	G. Doré.	409

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Un Herradero près des bords du Guadalquivir	G. Doré	413
Une novillada de lugar (course de novillos dans un village)	G. Doré	416
Ruines d'Italica, près Séville	G. Doré	417
Palais de l'Ayuntamiento, a Séville	G. Doré	421
Portail de la cathédrale de Séville	G. Doré	423
La Giralda (Séville)	G. Doré	425
Puerta del Perdon (cathédrale de Séville)	G. Doré	427
Intérieur de la cathédrale de Séville	G. Doré	429
Habitants du faubourg de la Macarena (Séville)	G. Doré	432

CARTES ET PLANS.

Carte du Spitzberg	3
Carte des régions circumpolaires de l'hémisphère boréal	19
Carte du Turkestan	51
Carte des provinces baltiques de la Russie	115
Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte n° 9	175
Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte n° 10	187
Carte du pays compris entre Khartoum et Tchelga (Abyssinie)	231
Plan de Gondar	251
Carte du Gabon	279
Carte du cours inférieur de l'Ogo-Wai	307

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LE SPITZBERG, par M. CHARLES MARTINS. (1838-1839. — Texte inédit.)

Découverte et explorations du Spitzberg. — Climat du Spitzberg. — Constitution physique et géologique du Spitzberg. — Flore du Spitzberg. 1

Flore du Spitzberg (suite). — Faune du Spitzberg. — Mammifères. — Oiseaux. 17

VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE, DE TÉHÉRAN A KHIVA, BOKHARA ET SAMARKAND, par ARMINIUS VAMBÉRY, savant hongrois déguisé en derviche. (1863. — Texte et dessins inédits.)

I. But de mon voyage. — Constantinople. — La Perse. — Hospitalité de l'ambassade turque. — Derviches et Hadjis sunnites tartares. — J'entre en rapport avec l'une de leurs caravanes. — Les quatre routes. — Je me fais Turc. — Pronostics sinistres. — Je pars. — II. Voyage au nord-est de Téhéran. — Les hymnes de marche. — Liste des membres de la caravane. — Traversée des monts Elburz. — Nous entrons dans le Mazendran. — Paradis printanier. — Souvenirs exotiques. — Indiscrétions nocturnes des chacals. — Les Babis. — Sari. — Une colonie sunnite. — Karatepe. — III. Mon hôte afghan, Nur-Ullah. — Je suis soupçonné. — Un Tiryaki. — Souvenirs de Nadir-Shah. — Premier coup d'œil sur la mer Caspienne. — Le capitaine Yakoub. — Talisman d'amour. — Nous nous embarquons pour Ashourada. — Les Russes et leur marine. — Un amiral turkoman. — Anxiétés inutiles. — Les Inghiliz et leurs balises. — L'embouchure de la Gorghen. — Nous débarquons à Gomüshtepe. — Un chef turkoman. — Bonne réception. 33

IV. Avertissement salutaire de Hadji Bilal. — Je distribue des bénédictions et des souffles sacrés. — Un docteur turkoman. — La muraille d'Alexandre. — Une mosquée nouvelle. — Mes excursions chez le Atabeg et les Goklen. — Les tumuli antiques. — Richesses archéologiques et traditions singulières. — Un vol. — Police sacerdotale. — L'esclavage chez les Turkomans. — Institutions. — Repos. — Fiançailles. — Préparatifs de départ pour Etrek. — La Barbe grise. — Retour d'une razzia. — V. Conduite hospitalière. — Grandes tombes turkomanes. — Un émir en croupe. — Rencontre désagréable. — Je risque de mourir impur. — Chez Allah Nazr. — Les esclaves persans. — La muraille noire. — Procédés suspects de maître Kulkhan. — Rose-de-Fête. — Un hypocrite. — A Etrek. — L'esclave russe. — Un verre d'eau. — Ambassade pacifique. — Les trois routes. 49

VI. L'ascète-brigand. — Delili-Burun. — Nous traversons l'Etrek. — L'Afghan me dénonce au kervanbashi. — La Fatiha des adieux. — Nous entrons dans le Désert. — Les Takir. — Défense expresse de prendre des notes. — Ruse contre ruse. — Ruines du Korentaghi. — Nouveaux procédés en matière de commerce. — Le Petit-Balkan. — Un proscrit. — La soif et ses tortures. — Sables brûlants. — Le tombeau d'un colosse. — VII. Gazelles et ânes sauvages du Kaflankir. — L'ancien lit de l'Oxus. — Le Teyemmün. — Un cavalier Ozbeg. — Les Yomuts. — Chez Ilias. — VIII. Arrivée à Khiva. — Un protecteur bien choisi. — L'Afghan me compromet encore. — Shükrulla Bay. — Le Thobaz. — L'audience du Khan. — L'appétit aux abois. — Si savant et si petit mangeur! — Ignorance et préjugés. — Questions d'oisifs. — Hadji Ismaël et ses aventures médicales. — Ma calligraphie mise à l'épreuve. 66

IX. Le massacre des prisonniers. — Distribution des robes d'honneur. — Les sacs de têtes. — Excursion. — Adieux à Shükrullah bay. — Départ de Khiva. — X. Entre Khiva et Bokhara. — Un kalenterkhane. — Derviches Tkeryakis. — Traversée de l'Oxus. — Mon passe-port. — Les ânes en bateau. — Shourakhan. — Un marché kirghis. — Discussion sur la vie nomade. — Les suites d'un alaman. — Terrible alerte. — Nous rentrons dans le Désert. — Jalons funèbres. — Nos chameaux à bout de forces. — Un de nous meurt de soif. — Coup de tête et ses conséquences. — Le Tebbad. — Je me crois mort. — Les esclaves persans. — Un en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fant. — Les officiers de l'émir. — Environs de Bokhara. — Les rossignols et les cigognes. — XI. Bokhara. — Le Tekkie ou grand séminaire de l'Islam. — Rahmet-Bi. — Les bazars. — Magasins d'habits, échoppes à thé, conteurs et acteurs en plein air. — Derviches Nakishbendi. 82

XII. Les espions de Rahmet-Bi. — Une épreuve solennelle. — Livres et manuscrits. — Le Righistan et le palais de l'émir. — Les seize thés. — La cuisine tartare. — Le rishte ou ver de Médine. Régime des eaux. — Dévotion des Bokhariotes. — L'émir Moffazard-ed-din. — Un harem économique. — Départ. — Le tombeau de Baha-ed-din. — XIII. La route de Samarkand. — Le petit désert de Chol-Melik. — Villages forains. — Kermineh. — La mosquée de Mir. — Premier aspect de Samarkand. — Promenades en ville. — Souvenirs de Timour-Khan. — L'arche ou citadelle. — Le palais d'été, le sépulcre, la mosquée de Timour. — Les medresses. — La vieille et la nouvelle ville. — Dehbid. — Je résiste à la tentation d'aller plus loin. — La rentrée de l'émir. — Le pilow royal. — L'audience périlleuse. — Le mensonge récompensé. — Le départ. — Regrets et remords. — Adieux à Samarkand. — XIV. Mes nouveaux compagnons. — De Samarkand à Karshi; les puits du désert. — La coutellerie de Karshi. — Conseils d'un hôte bien avisé. — Les ruines de Bactres. — Audkhuy. — Maymene. — Tchitchektoo. — Traversée de la Murgab. — Herat. — Audience du Serdar. — Fin du voyage. 97

VOYAGE DANS LES PROVINCES RUSSES DE LA BALTIQUE, LIVONIE, ESTHONIE, COURLANDE, par M. D'HENRIET. (1851-1854. — Texte et dessins inédits.)

I Arrivée à Riga par mer : la douane et les douaniers. — Le port; la ville; premières impressions. — La population : les races. — Allemands, Russes et Lettons. — Fiançailles et mariages. — Armée. — Garnison. 113

Galériens. — Religion. — Justice. — La guerre. — II Voyage d'été. — Préparatifs. — La télègue. — L'iemschik. — Première station. — Le prince S.... — Volmar. — Les étudiants. — Dorpat. — Le lac Peypus. — Les verges. — Narva. — Les morts qui ressuscitent. — Orologie. — Kalkowa. — Serfs et seigneurs. — Saint-Pétersbourg. 129

Voyage d'hiver. — Préliminaires. — Requêtes. — Noël. — La malle-poste perd ses voyageurs. — Teherkowitch. — Riga. — La visite domiciliaire. — Départ. — Mitau. — Tauroggen. — La douane. 145

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE, A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, par M. PAUL MARCOY. (1846-1860. — Texte et dessins inédits.)

PÉROU. — Dixième étape. — DE TIERRA-BLANCA A NAUTA. — Ce qu'était le phare de Tierra Blanca. — Description d'un mobilier locatif. — Pauvreté n'est pas vice. — Jean et Jeanne. — Une baignoire végétale. — Les Higuerons. — Menu d'un déjeuner et réflexions qu'il suggère à l'auteur. — Un paysage unique en son genre. — Le fourmilier victime du tigre. — Voyage au pays des Sensis. — Le tigre victime de l'homme. — Coup d'œil rétrospectif sur les Indiens Sensis. 151

Dixième étape. — DE TIERRA-BLANCA A NAUTA. (Suite.) — Une pêche au barbasco sur le lac de la Palta. — Les lamantins de Mabuiso. — Un évêque et un évêché sur lesquels on ne comptait guère. — Essai sur le *Tipi Schca* et la *Moyuna*. — Maquea Runa. 177

Dixième étape. — DE TIERRA-BLANCA A NAUTA. (Suite.) — Les arbres flottants. — Ignorance du voyageur à l'égard des cigales américaines. — Eustache en tournée. — *Les Machusisac*. — Effet que peuvent produire des fleurs blanches sur des eaux noires. — Les nids de Caciques. — Un coup de vent sur la rivière Ucayali. — Instinct des oiseaux. — Détails de mœurs intimes. — De l'esclavage chez les indigènes de la plaine du Sacrement. — Une habitation de Chontaquiros 193

Dixième étape. — DE TIERRA-BLANCA A NAUTA. (Suite.) — Divers genres de toitures. — Le canal Sapote. — La plage des Pendus. — Rêveries au crépuscule. — Une rivière apocryphe. — Embouchure du Tapichi. — Quelques mots sur les Indiens Mayorunas. — L'auteur de ces lignes emprunte à Clio sa trompette pour chanter le combat d'un tigre et d'un lamantin. — Lait végétal. — Une habitation d'Indiens Cocamas. — *Abyssus Abyssum invocat*. — Arrivée à Nauta 209

VOYAGE EN ABYSSINIE, par M. GUILLAUME LEJEAN. (1862-1863. — Texte et dessins inédits.)

Départ de Khartoum. — Kamlin. — Une usine au Soudan. — Ouad Medinè et Messalamié. 221

Sennâr. — Une étymologie tirée par les.... dents. — Un peu d'ethnographie. — Un Niam-Niam. — Un Fertit et sa payse. — Excursion au Sagadi. — Prétendues antiquités égyptiennes. — Légendes. — Une ruine chrétienne. — Paysages. — Une réclamation en faveur de Poncet. — Sennâr en 1699. — Audience d'un roi des Fougn. — Un ambassadeur qui n'est pas fier. — Départ de Sennâr. — District du Coton. — Arrivée à Gallabat. — Physiologie de mon ami Dufton : une vocation énergique. — Forêt de Gallabat : Abou Qalambo. — Éditions africaines de Richard Cœur de Lion et du vieil Horace. — Alerte nocturne. — Voehnè : entrée en Abyssinie. — Croquis et paysages d'après Poncet. — Arrivée à Tchelga. — L'obéissance passive en Abyssinie. — Protestation de Dufton et son effet. — Visite au Belambras : un margrave dans sa bauge. —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Guelmo n'entend rien à la géographie. — Le lac Tana. — Djenda. — Emfras. — Guizoara : légende française. — Tisbha : des voleurs conservateurs et des gendarmes forts en histoire. 225

Ifag. — Le Reb et son lutin. — Un charmant coin de terre. — Gafat : la colonie européenne. — Un homme difficile à marier. — Théodore II. — Départ pour Gondar. — Serbougsa. — Pont portugais — Gondar. — Son caractère porticulier. — Le palais des négus. — Ghimp. — Koskoam. — Kantiba Haïlou. — Ras Ghimp. Towari. — Suite du même sujet. — Visite à Atkana. — Silhouette d'Abyssin *civilisé*. — Le Davezout. — Cascade du Reb. — Les cataractes d'Abyssinie. — Vallée du Makar. — Monastère de Guéref. — Scrupules canoniques de l'abbé. — Hospitalité. 241

Un évêque régionnaire. — Voyage à la recherche du baranier *ensèt*. — Je pars pour Koarata. — Ruines d'Arengo. — Kanzila. — Retour. — Tentative par Mahdera. — Retour à Choumaghina. — Un bossu pervers. — L'auteur dans un sac. — Tankoa. — Arrivée à Koarata. — Koarata. — Une ville agreste. — Un usage gothique. — Le lac Tana. — Hippopotames. — Les Wohitos. — Église de Tagour. — Dougours. — Heroé. — Djan-Mieda : cascades. — L'arbre du sacrilége. — Excursion au Gouna. — Épisode : un caprice du négus. — Cinq générations de femmes. — Ascension : le *djibera*. — Ce qu'on voit du haut du Gouna. — Expulsion de Gondar. — M. Cameron : opinions peu parlementaires du négus. — Silhouette d'un cuirassier français devenu cuisinier abyssin. 257

LE GABON, par le Dr GRIFFON DU BELLAY, médecin de la marine. (1861-1864. — Texte et dessins inédits.)

Installation des Français au Gabon. — Étendue de nos possessions. — Climat. — Les grandes pluies. — Peu de chances de succès qu'offre la colonisation. — Premières relations du Gabon avec les Européens. — Les Portugais à la côte d'Afrique. — Le commerce depuis l'abolition de la traite. — Véritable intérêt qu'offre le pays. — Races qui l'habitent. — Les M'Pongwés. — Leurs villages. — Intérieur d'une case. — Toilette des femmes. — Polygamie. — Dure condition des femmes. — Compensations. — La grande femme. — Le conguié. — La pêche à l'Igongo. — Plantes textiles. — Le chanvre. — Manière dont le Gabonais entend le commerce. — Esclavage. — Les chefs de villages. — Le roi Denis. 273

Religion des Gabonais. — Dieux et cases fétiches. — Féticheurs et féticheuses. — Malades et médecins. — Funérailles d'un Gabonais. — Empoisonneurs et sorciers. — L'épreuve de l'Icaja. — Un fétiche de guerre. — Le dieu des blancs et le dieu des noirs. — Le cousin d'un requin. — Cultures. — Productions naturelles. — Plantes oléagineuses et arcmatiques. — Richesse des forêts. — Le Boulous ou Shékianis. — L'huile de termites. — Les Pakalais. — Région des palétuviers. — Construction de cases. — Animaux des forêts. — Fourmis et termites. 289

Visite aux Fans ou Pahouins. — Simplicité du costume. — L'Ito. — Armes singulières. — Flèches empoisonnées. — Danses guerrières. — Cannibalisme. — Le gorille. — Chasse aux éléphants. 305

EXCURSION DANS L'OGO-WAI. — La rivière Nazaré et l'Ogo-way. — Constitution du sol. — Le Condo. — Le lac Jonanga. — Les Ashiras. — Les Iles fétiches. — Objurgations. — Mirage. — Les hippopotames du Bango. — Le lac Anengué. — Une forêt de joncs. — Voyage à l'Ogo-wai par terre. — Région inconnue. — Conclusion 310

UNE VISITE AUX GRANDES USINES DU PAYS DE GALLES, par M. L. SIMONIN. (1862. — Texte et dessins inédits.)

DE PENZANCE A SWANSEA. — Attraits du pays de Galles. — Bristol. — L'Avon. — Cardiff : Ses charbons et son vieux château. — *Maxworth arms*. — Les Galloises. — Swansea. — La houille et le minerai de cuivre. — Importance de Swansea. 321

LES USINES A CUIVRE DE SWANSEA. — L'usine Vivian. — Sévérité pour les visiteurs. — Vapeurs empestées. — Le traitement métallurgique. — Grillage du minerai, fusion et grillage des mattes. — Raffinage et essai du cuivre. — Laminage. — Le marteau-pilon. — Un tour d'Anglais. — Fabrication des fils et des clous de cuivre. — Le laiton ou cuivre jaune. — Le cuivre argentifère. — Les fondeurs de Swansea. — Coup d'œil sur les houillères 325

LA LANGUE ET LES MŒURS DU PAYS DE GALLES. — Le Welche. — Les bardes. — Les *eisteddfodau*. — Conquête des Galles par Édouard Ier. — Le prince de Galles. — Difficultés du welche. — Les Bas-Bretons et les Gallois. — Le welche condamné à périr. — Le chiffonnier des familles. 331

DE SWANSEA A MERTHYR TYDVIL. — La vallée du Taff, la nuit. — La dame de Castle-Hotel. — Légende de Tydvil. — Les houillères de Merthyr et les *balances d'eau*. — Prééminence industrielle de la Grande-Bretagne. — Forges de Cyfarthfa. — Sordide misère. — Dowlais. — Les hauts fourneaux. — Le pari de Richard Crawshay et de Trevithick. — La première locomotive. — Ce qui lui manquait. — Ses sœurs cadettes. — Les mines d'Angleterre donnent naissance aux chemins de fer et à la locomotive, comme elles ont déjà conduit à l'invention de la machine à vapeur. 337

PONTYPOOL. — NEWPORT. — Le viaduc de Crumlin. — Abondance de voies de transport. — Environs de Ponty-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pool. — Houillère de Glyn-pit. — Une ouvrière et un gamin des mines. — Les moralistes et les femmes et les enfants. — Les industries de Pontypool. — *Blowing sepoys from the guns.* — Les gares galloises. — Newport, la ville, les bassins. — Magnifique panorama. — Retour à Londres : Chepstow, la Severn, Gloucester, Swindon, Reading, Windsor, Paddington. — *Utile dulci.* 342

Les houillères et les forges du pays de Galles. — La géologie du pays de Galles. — *Siluria.* — Les trois assises du terrain houiller. — Les charbons gallois. — Empreintes fossiles. — Un puits de mine. — Le roi d'Aragon, Leibnitz et Voltaire. — Les fours à coke, les hauts fourneaux, les fours à puddler. — Historique du travail du fer dans les Galles : les Romains; les premiers canons. — Nombreux perfectionnements et accroissement merveilleux dans la production. — La misère des ouvriers gallois. 347

Voyage en Espagne, par MM. G. Doré et Ch. Davillier. (1862. — Dessins inédits de G. Doré. — Texte inédit de M. Ch. Davillier.)

Grenade. — De Grenade à Jaen. — La *Sierra de Martos;* les bandits; Jaen. — Les dormeurs en plein air; les paysans et leurs costumes. — Défense de Jaen au quinzième siècle. — La cathédrale. — Le *Santo Rostro.* — Départ de Grenade pour les Alpujarras. — Alhendin; *El ultimo suspiro del Moro;* la fin de Boabdil. — L'insurrection des Morisques. — La vallée de Lecrin. — Fernando de Valor. — La guerre dans les Alpujarras. — Padul. — Durcal. — Ginez Perez de Hita, soldat et historien. — Lanjaron, le paradis des Alpujarras. — Le Barranco de Poqueira. — Ujijar. — La Sierra de Gador. — La Puerto del Lobo. — Le Rio Verde et la Sierra Bermeja. — Berja. — Un mendiant centenaire. 353

Almeria; le *Sacro Catino* des Génois. — Une pièce de Calderon : Tuzani le Morisque et Don Juan d'Autriche. — Adra. — Motril. — Salobrena et *Salambo.* — Almuñecar. — Velez-Malaga; végétation tropicale : le coton et la canne à sucre. — Ferdinand le Catholique et Garcilaso de la Vega. — Malaga. — L'Alameda ou le salon de Bilbao. — Les femmes de Malaga. — Le climat. — Les *patios.* — Chansons populaires de l'Andalousie : les *Malagueñas.* — Les ruines moresques. — La cathédrale. — Les statuettes de terre cuite. — Les *delitos de sangre.* — Les *serenos* de Malaga. — Les gens *de vida airada.* — Un professeur de *naraja.* — Les *Golpes.* — La *Parte alta* et la *Parte baja;* le *Jabeque;* le *Desjarretazo;* la *Plumada* et le *Revès.* — Un coup mortel : le *Floretazo;* les *Golpes de Costado.* — Les *Engaños.* — Les *Tretas;* quelques bottes secrètes. — L'escrime au *Puñal* et au *Cuchillo* — Le *Molinete.* — *Lanzar la navaja.* — Les *Tijeras des Gitanos.* — Les *Charranes.* — Le *Barrio del Perchel.* — L'*Arriero* et son once d'or. — Le torrent de Guadalmedina; combats à coups de pierre des Lazzaroni de Malaga. — Les *Barateros.* — Les *Garitos* et les joueurs; comment se touche le *Barato.* — Les pourfendeurs andalous; un défi. — Le *Baratero* sur la place; dans la caserne; dans la prison. — La chanson du *Baratero.* 369

Les environs de Malaga; la *Hoya.* — Opinion de Voiture sur l'Andalousie. — Le chemin de fer d'Alora à Malaga. — La route de Velez à Alhama. — Les croix de meurtre. — La Sierra Tejada. — Alhama; les bains. — *Ay! de mi Alhama!* — Santa Fé; le siége de Grenade; la couleur *Isabelle.* — Loja. — La *Peña de los Enamorados.* — Un chrétien et une Moresque. — Archidona. — Antequera. — *La Serrania de Ronda.* — Le brigandage en Espagne. — Les *Rateros.* — *Ladrones, Bandidos* et *Bandoleros.* — Le *capitan* et sa *partida.* — L'attaque de la diligence. — Le partage du butin. — Les *Siete Niños de Ecija.* — Le *capitan Ojitos.* — Un sac de *duros.* — José Maria. — L'*indulto.* — La chanson du *Bandolero.* — Sept frères bandits. — *La Cabeza del Malvado.* — Teba. — Ronda. — Le *Tajo.* — La *casa del Rey Moro.* — Une *corrida* d'enfants. — Les *Rondeñas.* — Les *contrabandistas* de la *Sierra.* — Le *corredor.* — L'*Encuentro.* — Ce que deviennent les *contrabandistas.* — Gancin. — San Roque. — Gibraltar. — Algecoras. — Tarifa; les *Tarifeñas.* — Vejer. — Medina. — Sidonia. — *Conil.* — Chiclana. — Ses surnoms populaires de quelques villes andalouses. — La Isla de Leon. — San Fernando. — Arrivée à Cadix. 385

Cadiz. — Le ciel d'Andalousie. — *Azoteas* et *miradores.* — Les Gaditanes. — Lord Byron à Cadiz; le poëte et l'*Aficionado.* — L'*Alameda.* — Les mantilles. — Les *confiterias;* gourmandise héréditaire des Andalouses. — Les *Cigarreras* de Cadiz. — Les *marineros.* — Les *Playeras* andalouses. — La chanson du *Curriyo marinero.* — La baie de Cadiz. — Le Puerto Santa Maria. — *Los toros del Puerto.* — La *Calesa* andalouse. — Jerez de la Frontera. — Les *Jerezanos.* — *Majos* et *Aficionados.* — La *Plaza.* — Le *Toro del Aguardiente.* — La Cartuja. — Les vignobles; l'exploitation; les veillées des travailleurs. — Le *Capataz* et sa *Cuadrilla.* — La *Vendimia* — Les *Lagares.* — Le *Vino Madre.* — Le *Jerez Seco.* — Le *Brown Sherry.* — L'*Amontillado.* — Le *Pajarete.* — Le *Moscatel.* — Les *Bodegas.* — Arcos de la Frontera. — La *puente de Arcos.* — San Lucar de Barrameda; le *manzanilla.* — Palos; le départ de Christophe Colomb. — Bonanza. — Le Guadalquivir. — La *Isla Mayor* et la *Isla Menor.* — Les taureaux de combat. — Un *Picador* en voyage. — Une fête andalouse : le *Herradero;* le *Tentadero;* le baptême des taureaux. — Coria. — San Juan de Alfarache. — Arrivée à Séville. 401

Séville. — Les origines de Séville; Hercule; l'antique *Hispalis; Julia Romula.* — Saint-Ferdinand. — La *Cartuja.* — La *Feria de Santi Ponce.* — Les ruines d'*Italica.* — L'amphithéâtre antique. — Les environs de Séville. — Alcala de Guadaira, on *de los Panaderos.* — Le *Castillo arabe.* — Les *Caños de Carmona.* — Les *Atahonas* ou moulins arabes. — Moron. — Osuna. — Le chemin de fer de Cadiz à Séville. — Lebrija. —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Utrera, la ville des taureaux et des *toreros*. — La *calle de las Sierpes*. — Un *patio*. — La *mantilla de tira*. — Le *Correo;* les noms de femme. — La *casa de l'Ayuntamiento*. — Les armes et les devises de Séville; la *Empresa* des Rois catholiques. — La *calle de los Abades*. — La maison de don Juan. — La *calle de la Feria;* les *Ferias* de Murillo. — La *Macarena*. — La *tahona et le tahonero*. — L'hôpital de *la Sangre*. — La *Plaza de la Magdalena*. — Les *Puestos de agua;* les *bebidas* ou rafraîchissements populaires. — Le Mercado. — L'*Alameda de Hercules* et les *Delicias de Cristina*. — La *Giralda*. — La statue de la Foi, ou *Giraldillo*. — — Le *Caballero del Bosque* et la *Giralda*. — Les cloches. — Le *Patio de los Naranjos*. — Les portes et les marteaux arabes. — La *Puerta del Perdon;* la *Puerta del Lagarto*. — Les chanoines de Séville. — La cathédrale : le *Monumento*. — La *Custodia* de Juan de Arfe. — Le *Cirio pascual*. — Le saint Christophe. — La *Capillo mayor*. — Tombeau de Ferdinand le Catholique et de Maria Padilla. — La salle capitulaire et la sacristie. — Le saint Antoine de Murillo. — Les peintures sur verre. 417

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU SECOND SEMESTRE 1865, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.) 433

LISTE DES GRAVURES. 441

LISTE DES CARTES 446

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr